LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND
LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

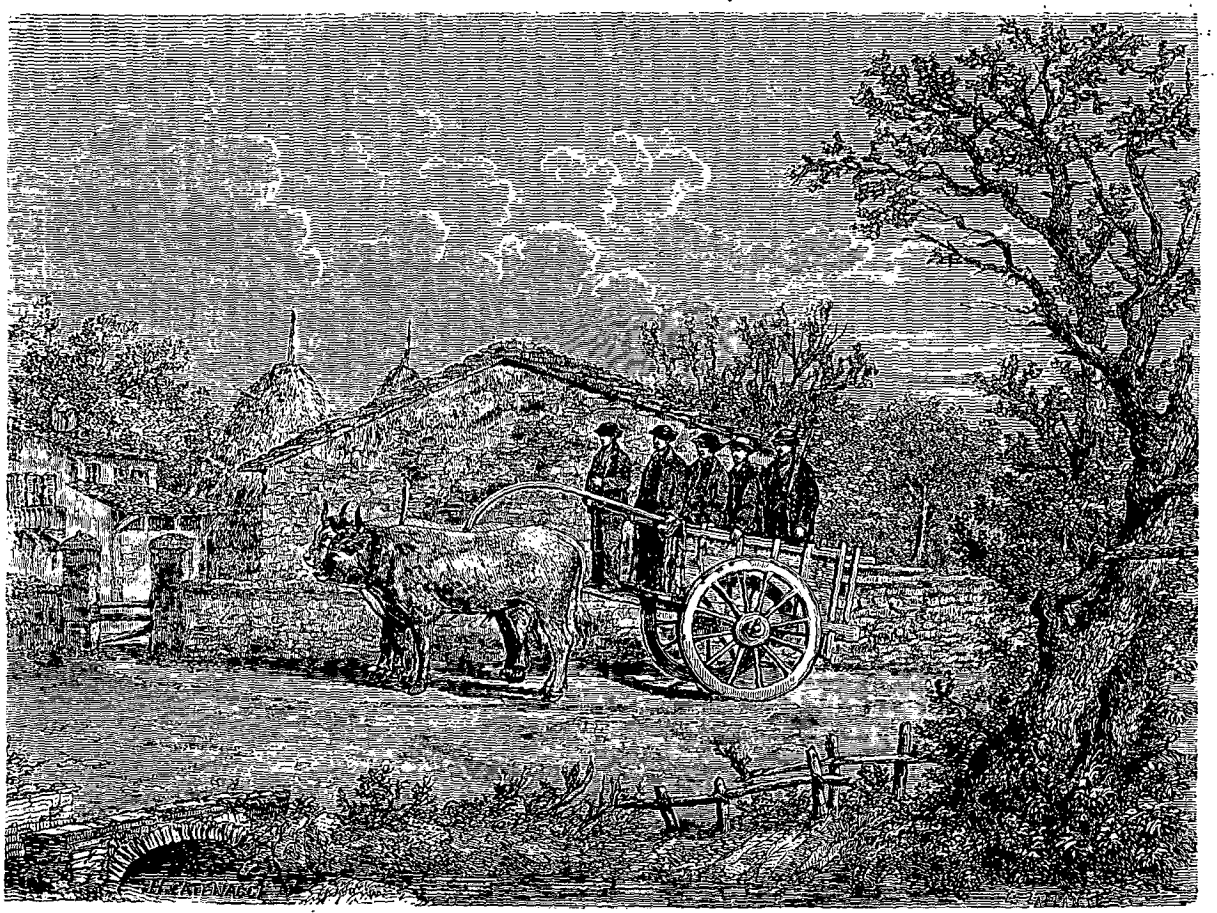
1866

- Fermer -
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Chariot de paysans. — Dessin de H. Catenacci d'après un dessin de M. Franchi.

SIENNE

(ITALIE),

PAR LE DOCTEUR COSTANTINI.

1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

En wagon. — Pourquoi les Anglais ne vont plus à Sienne, et pourquoi ils devraient y aller. — Salubrité du climat. — Marché pantagruélique. — Le baron Ricasoli et son vin de Broglio. — La devise de Sienne. — Sienne a été *une nation*. — Originalité de la ville et de ses habitants. — Les *costarelle*. — Bœufs siennois. — Tremblements de terre siennois.

Le chemin de fer qui se détache à Empoli de la ligne de Florence à Livourne et conduit à Sienne, traverse un des paysages les plus accidentés de l'Italie. La locomotive monte, sans trop se presser, de colline en colline, côtoie le flanc boisé de la montagne, traverse la vallée sur un grand viaduc, ou s'engouffre avec une rumeur étourdissante dans les ténèbres d'une galerie souterraine, pour reparaître quelques minutes plus tard à la belle lumière qui déroule aux yeux encore enfumés du voyageur un nouvel et riant horizon. Aux fenêtres des wagons se présentent tour à tour les vieux châteaux en ruine et les bourgades gaies et bruyantes, les scènes variées du passé et du présent, de la légende et de la vie de chaque jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour peu que ces contrastes vous disposent à la rêverie, vous pouvez vous y livrer sans crainte de distractions. Les wagons sont presque toujours déserts. Quelques paysans, fermiers, marchands de blé ou de vin allant d'un marché à l'autre, éleveurs de pourceaux trop souvent suivis de leurs élèves enfermés dans des wagons-cages; voilà, d'ordinaire, tout le chargement du train. A moins donc que vous ne deviez à votre bonne étoile la compagnie aimable et spirituelle de quelque dame siennoise revenant de Florence ou de Livourne, vous pouvez vous abandonner en liberté à toutes les fantaisies de votre imagination ou aux méditations les plus sérieuses, à moins que certains grognements s'entremêlant aux coups de sifflet et aux mugissements de la machine ne vous agacent un peu trop les nerfs.

Souvent, assis dans le fond d'un de ces wagons déserts, je me suis demandé pourquoi cette belle ville de Sienne, si admirablement située au centre de la Toscane et sur la route de Rome, si renommée pour son amabilité hospitalière et pour ses monuments, si digne enfin d'intéresser les voyageurs par le caractère intelligent et passionné de son peuple, reste de la sorte isolée au milieu de ces courants d'hommes qui se croisent en tous sens sur notre vieux continent.

Autrefois les Anglais en faisaient volontiers leur résidence d'été; cela se conçoit sans peine : on est sûr de les rencontrer partout où la vie est aisée et confortable. A présent il est très-rare qu'une famille anglaise passe à Sienne quelques jours. Je cherche encore la cause de ce changement.

On m'a bien conté je ne sais plus quelle histoire d'un médecin anglais qui, ayant eu à se plaindre d'un de ses confrères de la ville, aurait écrit par rancune un livre où ce délicieux pays se trouverait transformé en une véritable Maremme; sur quoi la respectable colonie britannique, s'avisant tout à coup qu'elle se mourait de la *malaria*, se serait hâtée de fuir en masse ces parages funestes, pour aller dresser ses tentes sous un climat moins meurtrier.

Mais, si cette anecdote est vraie, que ces dignes insulaires se rassurent! Sienne, loin d'être, comme on l'a prétendu, le commencement de la Maremme, offre au touriste qui veut bien s'y arrêter quelque temps un séjour aussi agréable que salubre. Rien n'est plus sain que son air vif et ventilé, un peu froid en hiver, mais délicieusement frais dans le cœur de l'été[1]. Quant aux fièvres, il n'y en a pas plus à Sienne qu'ailleurs, et le choléra lui-même, ce terrible voyageur qui vient de menacer encore une fois l'Europe, ne l'a jamais visitée, ni en 1835 ni dans de plus récentes invasions.

Qu'elle puisse jouir toujours de cette heureuse immunité, ma ville bien-aimée!

Outre la salubrité de son climat, Sienne assure, à qui veut s'y établir, une vie à bon marché, de plus en plus rare partout ailleurs : habitations, denrées alimentaires y sont encore du prix le plus modeste[1]. Le marché qui se tient sur la *piazza del Campo*, et remplit de la manière la plus pittoresque sa vaste conque, a des séductions irrésistibles. Sans parler des sangliers, des perdrix, des lièvres, des corbeilles remplies de grives et coquettement parées de branches de laurier, ce marché pantagruélique étale aux yeux du passant d'énormes dindons, des chevreaux, des agneaux, des poulets, des cochons, de la viande excellente, du poisson frais, des fruits savoureux et des piles de ces bons fromages qu'on appelle *delle crete*.

Ce sont là des produits naturels de cette heureuse province; quant à ses vins, ils sont assez connus; et, pour terminer brillamment cette réjouissante énumération, il nous suffira de citer le *Chianti*, le *moscadello di Montalcino*, et ce vin de *Broglio*, auquel on prétend que M. le baron Ricasoli a dû sa célébrité autant peut-être qu'à ses talents politiques.

Du temps où le chemin de fer passait, même près des hommes sérieux, pour une utopie, on entrait à Sienne par la *porta Camollia*. Sur cette porte, qui, seule entre toutes les autres, n'a rien de remarquable dans son ensemble architectonique, on lit l'inscription suivante qui salue l'étranger au nom de la ville : « *Sienne*, dit-elle gentiment dans son mauvais latin, *Sienne t'ouvre son cœur encore mieux que ses portes.* »

Jamais, je me hâte de l'attester, ville n'a fait plus d'honneur à sa devise, jamais bonne réputation n'a été mieux méritée, et on ne saurait refuser de reconnaître cette cité élégante comme la plus hospitalière de toute la Toscane.

Ses habitants ont un caractère vif, spirituel et aimable[2]; la beauté des Siennoises est proverbiale en Toscane.

Sienne a été, comme tant d'autres villes en Italie, non-seulement la capitale d'un petit État, mais une véritable *nation*. C'est même ce qu'elle était encore il y a peu d'années.

La république de Sienne a été, depuis des siècles, absorbée dans la Toscane; la Toscane elle-même a disparu dans l'Italie; les Siennois sont des patriotes ardents, des unitaires quand même; eh bien, malgré tout cela, ils sont surtout et avant tout Siennois!

Pour mon compte, je trouve bien naturel que ce peuple, si intelligent et si passionné pour le beau, soit fier de ses monuments et de cette glorieuse pléiade d'artistes qui ont élevé si haut le nom de l'école siennoise, et je n'ai aucun regret de constater que le culte passionné qu'il porte à tout ce qui est siennois, ses traditions encore vivaces, ses fêtes coutumières, son accent

1. A Sienne, le thermomètre (centigrade) donne comme températures extrêmes — 9° 9 et + 37° 8; la moyenne est de + 13° 8. — La quantité de pluie tombée dans une année est représentée par 757mm00. On compte dans l'année environ deux tiers de journées en partie ou tout à fait sereines. — Ces données sont dues à l'Observatoire de l'Université.

1. En 1862, le loyer annuel d'une bonne maison était réglé sur la proportion de 33 fr. 60 cent. pour chaque chambre. Il se pourrait que, depuis, ce chiffre eût subi une légère élévation.

2. Voilà comme s'exprime sainte Catherine, en parlant à Grégoire XI de ses concitoyens : « S'il y a des gens au monde qu'on puisse prendre avec l'amour, ce sont eux. » Et saint Bernardin de Sienne nous dit dans son naïf langage : *Il sangue sanese è uno sangue dolce* (le sang siennois est un sang doux).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même, lui donnent un caractère de puissante originalité. Et ce caractère, si fortement empreint dans les hommes et dans les mœurs, se fait jour et parle de même aux yeux dans l'architecture siennoise. Dans les églises, dans les palais patriciens aussi bien que dans les maisons les plus modestes, vous retrouvez toujours ce type d'élégante beauté qui, tout en vous transportant d'emblée en plein moyen âge, vous avertit toujours que vous êtes à Sienne, et que vous ne pourriez pas éprouver les mêmes impressions ailleurs.

Par sa situation seule, la ville est une des plus pittoresques que je connaisse. D'abord, à cause de sa position élevée, elle jouit d'un horizon superbe ; puis, comme elle est bâtie à la fois sur des collines et à leur pied, elle présente une foule de petites rues qui, passant quelquefois l'une sur l'autre, descendent presque à plomb dans la vallée. Ces ruelles, qu'on ne peut descendre qu'au pas de course et qu'on appelle *costarelle* (petites côtes), sont pavées de briques enfoncées verticalement dans le sol les unes après les autres. Cette manière de pavage, qui donne au pied plus de prise, était autrefois celle de toutes les rues, maintenant dallées comme à Florence.

Soit que vous descendiez ces *costarelle*, soit que vous vous promeniez dans la partie haute de la ville, soit enfin que du fond des vallées votre regard suive les bâtiments alternés de jardins qui remontent en amphithéâtre jusqu'à la cathédrale ou à l'église de Saint-Dominique, vous avez toujours sous les yeux une scène des plus agréables et qui vous surprend à chaque pas par les changements imprévus de ses perspectives.

Il y a dans Sienne de belles promenades publiques, des places superbes ; mais les rues ne sont pas, en général, assez larges. Lorsque, après la vendange, les paysans portent aux propriétaires la récolte du vin, si vous rencontrez par hasard une de ces joyeuses processions, il vous faut vous ranger contre la muraille pour lui donner passage. La marche est ouverte par le *fattore* (régisseur), qui, solidement campé sur son cheval et coiffé de son chapeau de feutre à larges bords, s'avance au pas avec un air triomphant et digne. Ce respectable personnage, que M. Franchi[1] a bien voulu croquer d'après nature pour les lecteurs du *Tour du monde* (voy. page 32), se fait suivre par une file interminable de ces longs chariots siennois à deux roues, sur lesquels les barriques sont alignées l'une après l'autre et sur un seul plan. L'attelage se compose de petits bœufs blancs pleins de nerf et porteurs de cornes d'une dimension formidable, qui occupent à elles seules presque toute la rue. Je parle, bien entendu, des véritables rues, et non pas des *costarelle*.

Enfin, puisqu'il faut tout dire et afin qu'on ne prenne pas mes éloges pour une réclame, j'avouerai que Sienne pousse son originalité jusqu'à avoir des tremblements de terre à soi, exclusivement siennois, mais qu'on ne sent guère à peu de kilomètres de ses murs. Qu'on ne s'alarme pas trop cependant de cette révélation. Quoique ce phénomène se renouvelle assez fréquemment, il fait d'ordinaire plus de bruit que de mal, et tout se borne à la chute de quelques modestes tuyaux de cheminée. D'ailleurs le tremblement de terre du 26 mai 1798, qui a été entre tous le plus terrible et que les Siennois n'ont pas encore oublié, n'a pas dérangé d'un pouce cette belle tour *del Mangia*, si mince pourtant et si légère, que vous voyez s'élancer avec sa superbe élégance dans les airs comme une flèche (page 21).

1. Ce jeune homme, l'élève chéri de M. Mussini, vient d'être nommé professeur de dessin dans l'Académie des beaux-arts.

II

Quelques lignes sur l'histoire politique de Sienne. — Origine. — La période gibeline. — Provenzano Salvani. — Farinata degli Uberti et les *fuorusciti* Florentins à Sienne. — Bataille de Monte-Aperti. — Conradin de Souabe. — Bataille de Colle et mort de Provenzano. — Les discordes civiles et l'influence étrangère. — L'empereur Charles IV. — La France et l'Espagne. — Siége et capitulation de Sienne.

En Italie, chaque ville a son histoire. C'est que, dans ce vieux pays de la liberté, chaque ville a été un centre politique, une capitale, je dirais presque une nation. Rome seule avait pu, pendant quelques siècles, en laissant toutefois beaucoup de liberté aux municipes, rassembler en un faisceau et sous l'autorité de son grand nom toutes les forces du pays. Mais quand la hache des barbares eut brisé la couronne des Césars, chaque municipe reprit sa personnalité jusque-là effacée et se développa lentement, en couvant dans le silence, au milieu des luttes de l'Église et de l'empire, ce germe de liberté qui devait éclore tout à coup avec la constitution des communes.

Sienne a donc son histoire aussi bien, mieux peut-être qu'aucune autre ville italienne ; nous n'avons pas la prétention de la conter ici ; ce serait peut-être plus long qu'amusant. Cependant qu'on nous permette d'en dire quelques mots.

L'origine de Sienne est incertaine ; mais, très-probablement, elle a été bâtie par les Étrusques. Les premiers écrivains qui en parlent sont Tacite et Pline, qui la placent parmi les vingt-huit colonies existant en Italie du temps d'Auguste. En 303, la ville fut convertie au christianisme par Anicius Ansanus, héroïque jeune homme de la noble famille Anicia de Rome ; il en fut récompensé par d'affreux supplices et eut enfin la tête tranchée par ordre du proconsul Lysia.

Sous les Longobards, un Gastalde administrait la justice au nom du roi ; sous les Carlovingiens, la ville fut gouvernée par des comtes. Au commencement du douzième siècle, l'autorité de ces comtes s'était complétement effacée devant l'influence naissante des évêques. Presque en même temps paraît le gouvernement consulaire ; on trouve le nom d'un consul en 1125. Mais la forme du gouvernement n'est pas constante ; tantôt les consuls gouvernent seuls, tantôt avec le concours de l'évêque ; quelquefois l'un et les autres disparaissent devant l'autorité d'un seigneur ou recteur, tempérée par un conseil, comme en 1151. Après 1212, on ne parle plus de consuls.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

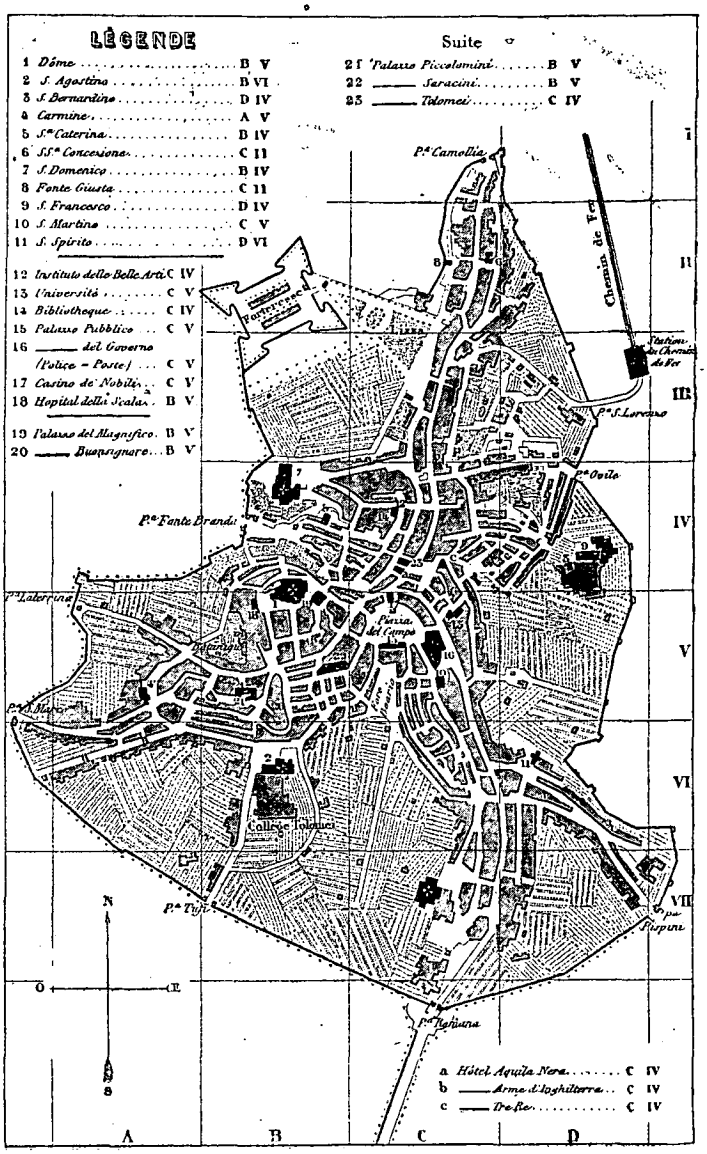
Depuis que la grande lutte de l'empire et de l'Église eut divisé l'Italie, Sienne fut presque toujours impériale et gibeline. C'est pourtant de cette même ville que sont parties les doctrines sur lesquelles s'appuyait l'autorité des papes. Graziano, le compilateur du fameux *Décret*, le véritable fondateur du droit canon que l'Europe a subi si longtemps comme loi civile et politique, était un moine de Chiusi. Grégoire VII, ce terrible vieillard qui a été l'incarnation vivante de toutes les prétentions de la papauté, est né aussi dans le comté de Sienne. Et c'est encore une famille siennoise qui s'honore d'avoir donné à l'Église Alexandre III (Roland Bandinelli), le chef de cette ligue lombarde qui, après dix ans d'une lutte héroïque contre l'empire, battit et humilia Frédéric Barberousse.

Et cependant Sienne, non contente de demeurer étrangère au grand mouvement guelfe, le combattit passionnément, à outrance. On pourrait même soutenir que Sienne n'a vécu qu'autant qu'elle est restée gibeline; en effet, une fois la suprématie des guelfes établie, toute influence de cette ville sur les destinées de la Toscane vient à cesser, et l'activité des Siennois s'épuise dans les luttes intestines.

Arrêtons-nous donc un instant sur cette période gibeline, qui est la plus splendide et la plus émouvante de l'histoire de Sienne.

Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, les Siennois gardèrent toujours leur foi à Frédéric II, à cet empereur d'Allemagne qui, né et élevé en Italie, portait sous le doux ciel de la Sicile le siége et les prétentions de l'empire, promettant ainsi de le faire italien. Frédéric, qui dans ses constitutions se donnait le nom d'*Italicus*, rêvait la restauration de l'empire romain dans l'unité italienne; si, plutôt que dans le treizième, il eût vécu dans le seizième siècle, il aurait peut-être réussi; malheureusement il devançait son temps, et l'idée de la liberté municipale prévalait alors sur l'idée de l'unité.

Lorsque, après trente ans de lutte, cet homme extraordinaire mourut découragé à Ferentino, Florence la première, puis toute la Toscane s'étant dérobées à l'obéissance de l'empire, les Siennois se trouvèrent seuls avec Pise à soutenir l'effort des guelfes victorieux. Aussi lorsque, en juillet 1258, les Uberti, chefs des gibelins, furent chassés de Florence par le peuple, ils se réfugièrent avec les autres *fuorusciti* à Sienne, qui devenait de la sorte la citadelle de leur parti. Ce fut assez pour rallumer la guerre entre les deux républiques, qui représentaient les deux principes ennemis.



Plan de Sienne.

Dans cette ville, qui s'apprête à soutenir le choc de tout le parti guelfe, nous rencontrons côte à côte deux grands noms qui sont encore populaires chez nous et que Dante a tous les deux immortalisés dans son poëme[1], Provenzano Salvani et Farinata degli Uberti. Le premier était et fut toute sa vie ce que Farinata avait été jusque-là à Florence, le drapeau vivant de sa ville. Simple citoyen, il était cependant le chef reconnu des Siennois dans les conseils comme dans les combats.

Provenzano et Farinata durent aviser au moyen de soutenir cette lutte inégale; ils eurent donc recours à Mainfroi, fils de Frédéric et roi de Naples. Mainfroi leur écrit, le 11 août 1259, une lettre qu'on conserve encore[2], en leur annonçant l'envoi d'une armée capable de relever la fortune des gibelins. Mais de fait il n'envoya que cent cavaliers allemands, qui arrivèrent dans la ville en décembre. Ce renfort mesquin ressemblait beaucoup à une dérision, et décourageait les plus timides; mais Farinata, qui avait pris son

1. *Inf.* c. x, et *Purgat.* c. xi.
2. Dans les archives diplomatiques de Sienne : *Correspondance avec les États étrangers.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Panorama de la cathédrale de Sienne. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parti là-dessus, cherchait à les ranimer en disant: « Nous avons le drapeau du roi, cela nous suffira pour qu'il nous envoie tous les soldats qu'il nous faut sans que nous les lui demandions. » Et comme les Florentins serraient de près la ville, il gorgea de vin les Tudesques, leur promit double paye et les lança sur les assiégeants. Les Allemands, qui étaient de bons soldats et outre cela excités par l'ivresse, chargèrent si rudement les guelfes qui ne s'attendaient pas à ce choc, que peu s'en fallut qu'ils ne levassent le siége. Mais, aussitôt que les assaillis purent compter ceux qui les chassaient de la sorte et revenir de leur surprise, la scène changea brusquement; les Allemands furent tous pris ou tués, et le drapeau de Mainfroi, traîné dans la boue, reçut toute sorte d'outrages.

L'artifice de Farinata obtint le résultat qu'il s'en promettait; en juillet 1260, huit cents cavaliers allemands entraient dans la ville, sous le commandement du comte Giordano Lancia d'Angalone, cousin de Mainfroi. Pise envoyait aussi ses soldats, c'est-à-dire ses citoyens; bientôt les forces gibelines, massées dans Sienne, arrivèrent à 9000 cavaliers et 18500 fantassins.

Toutes ces troupes allèrent placer le siége à Montalcino, dans le but d'y attirer l'ennemi. Mais les Florentins ne bougeaient pas de chez eux, ce qui empirait chaque jour la position des gibelins, qui ne pouvaient entretenir plus longtemps la cavalerie allemande. Il fallait avoir une bataille à tout prix et sans retard, sous peine de voir l'armée se dissoudre. On eut donc de nouveau recours à la ruse. Deux moines, auxquels Farinata degli Uberti avait fait la leçon, allèrent trouver avec grand mystère les magistrats de Florence, se disant envoyés par les Siennois, mécontents de l'autorité que Provenzano Salvani s'arrogeait dans les affaires de la république, et résolus d'en finir une bonne fois. Les émissaires ajoutaient que si les Florentins, sous prétexte de secourir Montalcino, se rapprochaient de Sienne, on leur ouvrirait une des portes de la ville.

La proposition fut malheureusement agréée. Le peuple de Florence se leva en masse; des messages furent envoyés aux villes guelfes de Toscane; à Bologne, à Pérouse, à Orvieto; 33000 combattants, Florentins et alliés, se groupèrent autour du *carroccio* (voy. p. 14). Cette armée, extraordinaire pour l'époque, se mit en marche pleine d'enthousiasme et sûre de la victoire, et s'arrêta le 2 septembre près de Monte-Aperti, à peu de kilomètres de la ville menacée. De là, on envoya le lendemain sommer les Siennois de se rendre, et d'ouvrir eux-mêmes la brèche dans la muraille pour donner passage aux vainqueurs.

Les Siennois, après avoir sollicité le secours de la Vierge avec des pénitences publiques et des processions, sortirent de la ville au déclin du jour, et marchèrent sur Monte-Aperti. Le lendemain, 4 septembre 1260, les deux armées se rencontraient sur ce champ maudit. Le combat fut des plus acharnés; de son issue dépendait le sort de toute la Toscane. La victoire demeurait encore incertaine, lorsque Bocca degli Abati, gibelin qui combattait dans les rangs des guelfes, trancha d'un coup d'épée la main de Jacopo de' Pazzi, qui portait l'enseigne de la cavalerie. La chute du drapeau, l'évidence de la trahison mirent en déroute la cavalerie qui, se repliant en désordre sur les fantassins, porta l'épouvante et la confusion dans toute l'armée. Dès lors ce ne fut plus une bataille, mais une boucherie; on tua dix mille guelfes et l'on prit presque tout le reste.

Je viens de traverser en wagon ce triste champ de bataille. J'y ai cherché en vain une maison, un arbre, un épi, un brin d'herbe; c'est une lande désolée, semée de petits monticules coniques d'un blanc bleuâtre qui blesse la vue. On dirait que la malédiction de Dieu pèse sur ce coin de terre, témoin de ce massacre fratricide.

Le 5 septembre, les gibelins faisaient leur rentrée triomphale dans Sienne, salués par le son de toutes les cloches. L'envoyé, qui la surveille était venu sommer la ville, monté à rebours sur un âne, traînait dans la boue le drapeau du peuple de Florence. Venait ensuite la foule des prisonniers, avec le *carroccio*, tombé lui aussi, malgré le courage désespéré de ses défenseurs, dans les mains de l'ennemi.

Tandis qu'à Sienne on célébrait pendant deux jours de suite une victoire si inattendue, le petit nombre des survivants portait à Florence et aux villes guelfes la nouvelle de ce grand désastre. La désolation de Florence fut extrême; sans attendre l'arrivée des vainqueurs, les citoyens quittèrent leurs maisons et coururent se réfugier à Lucques.

La bataille de Monte-Aperti intervertissait brusquement la situation des deux factions en Toscane. Elle en ouvrait toutes les villes aux gibelins, qui, la veille, n'avaient plus que Sienne et Pise, et ne laissait aux guelfes d'autre asile que Lucques. Florence elle-même, le centre glorieux et puissant de la démocratie, allait être rasée par la haine soupçonneuse des gibelins, si Farinata degli Uberti ne se fût opposé, seul, à cet arrêt vandalique en s'écriant fièrement que la ville qui l'avait vu naître ne pouvait pas mourir.

Mais la domination gibeline ne devait pas durer longtemps. Déjà, dès l'année 1263, Urbain IV avait appelé, contre Mainfroi, Charles d'Anjou qui, venu enfin à Rome en 1266, y recevait, le 6 janvier, au nom de Clément IV, la couronne des Pouilles et de la Sicile. Le saint père donnait, à la vérité, ce qui ne lui appartenait pas; mais le comte d'Anjou avait trop d'envie de devenir roi pour se faire un scrupule de prendre le bien d'un excommunié.

Cinquante jours après le couronnement de son heureux rival, Mainfroi, abandonné et trahi par les siens, mourait, le 26 février, en véritable roi, sur le champ de bataille, l'épée au poing. La bataille de Benevento eut son contre-coup en Toscane. Charles d'Anjou y envoyait Guy de Montfort, son vicaire, avec huit cents cavaliers; et, depuis Florence jusqu'au dernier bourg, les gibelins reprenaient, après six ans, le chemin de l'exil, laissant, cette fois pour toujours, le gouvernement aux guelfes.

Sienne restait donc encore une fois seule avec Pise à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soutenir la cause des vaincus. Le courage de cette vaillante ville grandissait dans l'infortune; elle ouvrait ses portes aux *fuorusciti* de Florence comme en 1258; elle arrêtait pendant six mois sous les murs de Poggibonsi les armes victorieuses de Charles.

Cependant les gibelins allaient chercher, dans le vieux château de Hohen-Schwangau, ce jeune et malheureux Conradin de Souabe, qui représentait désormais leur dernier espoir. Ils lui portaient de l'argent[1], des promesses, et le pressaient de descendre en Italie pour revendiquer ses droits contre l'usurpation de Charles.

Lorsqu'on sut que Conradin avait passé les Alpes, et que les Pisans l'avaient conduit dans leur ville sur leurs galères (7 avril 1268), la joie des Siennois ne connut pas de bornes. On peut donc imaginer avec quelle frénésie d'enthousiasme ils durent le recevoir, lorsque ce jeune roi, dans la personne duquel ils voyaient revivre le principe tombé à Benevento, fit son entrée dans leurs murs. Beau, vaillant et poëte[2], encore enfant et déjà si malheureux, orphelin, maudit par l'Église dès son enfance, ce dernier des Souabes, qui venait reconquérir son héritage, avait trop de noblesse dans son malheur pour ne pas fasciner irrésistiblement ce peuple si impressionnable à tout ce qui est beau et généreux.

Cependant, pour renforcer encore l'espoir que son arrivée avait fait revivre, on voyait entrer dans la ville les prisonniers faits par ses gens dans une rencontre qu'ils avaient eue avec un maréchal de Charles, surpris par eux et battu dans sa marche sur Arezzo. De bonnes nouvelles arrivaient en même temps du midi; la Sicile se soulevait en faveur de Conradin, et les galères pisanes, après avoir failli prendre Naples, avaient battu dans les eaux de Sicile l'escadre provençale.

C'étaient d'heureux préludes de la guerre qu'on allait entreprendre. Aussi Conradin partait de Sienne pour Rome plein de confiance et presque en triomphateur.

Sachant que le pape se tenait caché dans Viterbe, il voulut passer par cette ville, et la traversa couronné de fleurs lui et les siens. Cette Rome, où Clément n'aurait pas osé entrer, allait au devant de l'excommunié et le conduisait avec des acclamations de bienvenue au Capitole.

De là, après avoir rallié les Pisans, les Romains et tous les gibelins d'Italie, Conradin marchait sur Naples avec dix mille cavaliers et force fantassins, lorsque, débouchant dans l'étroite vallée de Palente, il rencontra tout à coup l'armée de Charles. — Le 23 août 1268, se livra cette bataille de Tagliacozzo, qui, gagnée d'abord par les gibelins, finit avec leur déroute complète[3]. Leur jeune chef, qui, après avoir vaillamment combattu, se réjouissait déjà de sa victoire, eut à peine le temps de se sauver dans les marais Pontins, d'où il comptait gagner Rome ou Pise.

Du champ même de bataille, au milieu des morts et des mourants, le frère de saint Louis écrivait au pape : « Je t'annonce, ô Père très-clément, une grande joie pour toi et pour notre mère la sainte Église; lève-toi, ô Père, je t'en supplie; viens, et MANGE DE LA CHASSE QUE TON FILS T'A APPRÊTÉE[1]. » Et le bon Clément s'écriait dans l'église de Viterbe : « Accourez, accourez, ô fidèles; poursuivez les ennemis de la sainte Église, qui ont été vaincus et qui se sauvent. »

Tout le monde connaît le dénoûment de cette histoire de Conradin, l'épisode le plus touchant et le plus tragique du moyen âge. Pris au château d'Asture, et livré par le châtelain Frangipani aux mains de l'usurpateur, qui le traîna à Rome et de là à Naples, ce malheureux enfant dut subir le dernier outrage d'un procès. Tous les jurisconsultes convoqués se prononcèrent pour son innocence, hormis un seul, de Provence, qui demanda sa mort; et Charles, suivant, à ce qu'on dit, les conseils du pape[2], s'en tint à cette unique voix, dédaignant toutes les autres. Le 29 octobre, sur la place du marché de Naples, sous les yeux de Charles, qui, sur une tour, assistait à ce spectacle, la tête de Conradin de Souabe roula sur l'échafaud, paré ironiquement de la pourpre royale !

Cet assassinat souleva un cri d'horreur dans toute la chrétienté. Les ménétriers allemands[3], les trouvères d'Espagne et de Provence, se firent l'écho de la douleur populaire; les chroniqueurs français ne dissimulèrent pas non plus leur indignation.

Qu'on imagine l'effet que dut produire à Pise et à Sienne la nouvelle inattendue de la bataille de Tagliacozzo et du supplice de Conradin ! Mais Provenzano, que ce revers n'avait pas du tout atterré, était là pour ranimer le courage des Siennois. Rassemblant les débris de l'armée de Conradin, il réussit à mettre sur pied une nouvelle armée de quatorze cents cavaliers et de huit mille fantassins, avec laquelle, en juin 1269, il se présenta sous les murs de Colle, château des Florentins, provoquant de la sorte les guelfes victorieux. Ceux-ci ne manquèrent pas d'accepter le défi, et le 11 juin s'engagea la bataille de Colle, perdue par les Siennois. Leur chef, Provenzano, resté prisonnier, eut la tête tranchée par les vainqueurs, qui eurent le triste courage de promener au bout d'une pique ce sanglant trophée

1. Cent mille florins d'or. Les Siennois payèrent aussi leur contingent, et gardent encore une quittance de Conradin, datée de Pise, le 14 mai 1268, dans laquelle il déclare avoir reçu de la ville quatre mille deux cents onces d'or pour règlement de compte.

2. La Bibliothèque Impériale de Paris possède, sous le n° 7266, le manuscrit d'un lai de Conradin.

3. L'armée de Charles était de beaucoup inférieure en nombre à celle de Conradin. Un vieux soldat des Croisades, Hérard de Valery, persuada Charles de se tenir en réserve derrière un coteau avec huit cents cavaliers choisis. Après une longue lutte, ils virent que les Français, poursuivis vivement par l'ennemi, commençaient à plier. Le roi voulait courir au secours des siens; mais Hérard le retint longtemps, jusqu'à ce qu'il vît les gibelins éparpillés sur le champ à la poursuite des fuyards et à piller. Il se lança alors avec les huit cents chevaux sur l'ennemi, et fit changer en un clin d'œil le sort de la journée.

1. *Karoli Reg. ad Clem. IV., epist.* 690. MARTENNE, *Thesau. Anecd.*, t. II, p. 623.

2. *Mors Conradini vita Karoli* : telle aurait été la réponse de Clément IV à Charles d'Anjou, qui le consultait sur le sort de son prisonnier.

3. Ottaker de Harneck composa sur ce navrant sujet un poëme en huit cent trente chapitres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout autour du camp. Les guelfes ne donnèrent pas de quartier; ils voulurent avoir leur revanche de Monte-Aperti.

Depuis cette bataille, qui termina la guerre d'une manière décisive, Sienne cesse d'être gibeline, et c'est Arezzo qui devient à son tour le centre de ce parti. Mais les *fuorusciti* ne purent jamais se relever de ce désastre, et la bataille de Campaldino, vingt ans jour par jour après celle de Colle[1], finissait d'abattre, et cette fois pour toujours, la fortune des gibelins.

Ainsi, après dix ans de lutte, Sienne rouvrait ses portes aux vaincus de Monte-Aperti. Une fois rentrés, les guelfes se hâtèrent, malgré la foi jurée, de chasser les gibelins et de raser leurs maisons. C'était Charles qui leur ordonnait de traiter *les rebelles* le plus durement qu'on pourrait[2]. Il ne fut que trop obéi. Une loi de 1277 déclara inhabiles à siéger dans la suprême magistrature, non-seulement les nobles, mais aussi le peuple, réservant le gouvernement *aux bons et loyaux marchands, affectionnés au parti guelfe*. C'est ainsi que la bourgeoisie triomphante se faisait des ennemis dans les deux camps opposés, et, en jetant au milieu de la république la pomme de discorde, préparait la ruine de la liberté.

Cette faction, qu'on appela l'*Ordine* ou *Monte dei Nove*[3], resta au pouvoir soixante-dix ans. Durant cette période, la ville s'enrichit beaucoup dans les trafics, augmenta de population, et s'embellit de remarquables monuments. Ce fut alors qu'on éleva le palais de la République et la tour du *Mangia*, et qu'on prolongea la cathédrale sur le Baptistère. Mais le caractère exclusif de ce gouvernement le rendant chaque jour plus odieux, il dut enfin tomber sous les efforts combinés du peuple et de l'aristocratie, qui occupèrent le palais et se partagèrent le pouvoir.

Dès ce moment commence une série interminable d'altérations dans l'ordre politique; le gouvernement passe presque chaque jour d'un parti à l'autre. Il ne serait pas trop facile de suivre le passage éphémère au pouvoir de toutes ces factions, dont il est déjà long de reporter les noms : *Peuple, Neuf, Douze, Quinze réformateurs, Nobles, Agrégés*; même la *Contrada del Bruco* devint un parti politique et partagea à son tour les honneurs du gouvernement. Il nous suffira de dire que du 2 septembre 1368 au 18 janvier 1369 (quatre mois et demi), on ne compte pas moins de cinq révolutions[4] !

Ce peuple, épuisé par une perpétuelle anarchie, ne pouvait pas échapper à la domination étrangère. En effet, Charles, duc de Calabre, avait eu en 1326 le gouvernement de la ville pour cinq ans; l'empereur Charles IV, après avoir fait et défait maintes magistratures, domina aussi quelque temps la république; enfin, Sienne n'eut pas honte d'accepter avec joie et de subir pendant trois ans la tyrannie brutale de ce Visconti, qui, par une mauvaise plaisanterie du hasard, s'appelait comte de Vertu.

Il y aurait eu sans doute moins de dégradation si quelque famille siennoise se fût emparée des libertés publiques; ce qui serait arrivé si Pandolfo Petrucci, surnommé le *Magnifico*, qui domina dans ses dernières années sa ville natale, et qui avait tout ce qu'il faillait pour fonder une principauté bourgeoise, eût laissé des enfants semblables à lui. Mais après sa mort (1512), le gouvernement de la république, que la main vigoureuse et prudente du *Magnifico* ne dirigeait plus, ne fut plus à Sienne, mais à Rome, dans les cabinets de Léon X et de Clément VII.

Les Siennois, poussés peut-être par leur rancune contre Florence, suivirent la fortune de Charles V. Ils eurent pourtant grand tort de se réjouir de la chute de leur ancienne rivale[1]; le jeune prince, qui siégeait dans le *Palazzo Vecchio*, avisait déjà aux moyens de se faire appeler duc de Sienne.

La domination espagnole ne tarda pas à se rendre insupportable. Don Diego de Mendozza, non content de se mêler chaque jour de leurs affaires, désarma les Siennois, et entreprit la construction d'une forteresse pour les dominer (1550). Cela suffit pour dégoûter à jamais les Siennois des Espagnols, et pour les jeter dans les bras de la France.

Profitant de l'absence de Mendozza, Enea Piccolomini, jeune homme plein de courage et amoureux de la liberté, pénétra dans Sienne avec quelques forces qu'il avait recrutées à la campagne, fit insurger le peuple, et força les Espagnols à se renfermer dans la forteresse. Ne recevant pas de secours, la garnison dut capituler et sortir de la ville; le jour même (27 juillet 1552), les Siennois rasèrent les remparts qui les gênaient si fort. Mais, quant à la liberté, il ne fallait pas y songer. Il ne s'agissait plus que de savoir qui resterait en définitive le maître : l'empereur ou le roi de France, ou bien

1. 11 *juin* 1289. — Dante, alors âgé de vingt-quatre ans, combattait ce jour-là dans les rangs des guelfes de Florence. L'évêque d'Arezzo, *grande guerriere*, comme a dit un chroniqueur du temps, conduisait les gibelins au combat, et resta sur le champ de bataille.

2. *Ribelles quam durius poteretis aggravetis*, écrivait-il aux Siennois dans un diplôme, qu'on peut voir aux archives de Florence. Au demeurant, le bon roi Charles ne manquait pas d'ajouter l'exemple au précepte.

3. Ce nom lui venait du nombre des individus qui faisaient partie alors de la magistrature.

4. 2 *septembre* 1368. — Les *Nobles* chassent les *Douze*, et font un nouveau gouvernement composé de treize de l'ordre des *Nobles* et de trois des *Neuf*.

24 *septembre*. — Après vingt-deux jours, ce gouvernement est à son tour expulsé par les Salimbeni, d'accord avec les *Douze*, et appuyés par cinq cents chevaux envoyés par l'empereur Charles IV. On installe un nouveau gouvernement, dans lequel entrent trois des *Neuf*, cinq du *Peuple* et quatre des *Douze*.

11 *décembre*. — Les ouvriers de la *Contrada del Bruco* chassent cette magistrature et la remplacent par une autre, dite des *Quinze réformateurs*, exclusivement tirés du peuple.

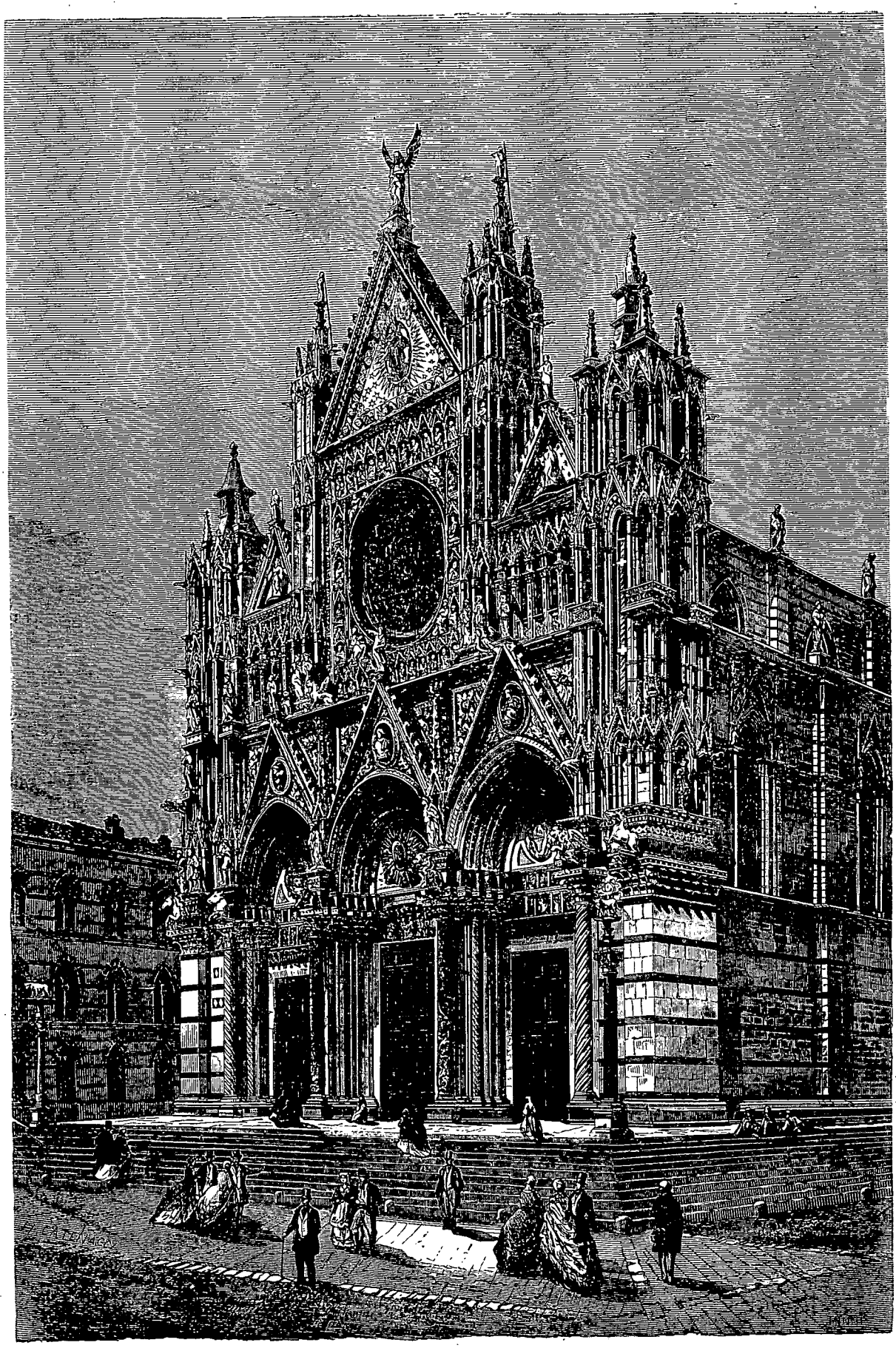
18 *janvier* 1369. — Les Salimbeni, les *Douze* et Charles IV chassent du palais les *Quinze réformateurs*.

Le même jour. — Le peuple bat l'empereur et réintègre les *Quinze* dans le gouvernement.

Lorsque les *Quinze* furent enfin dépossédés par les *Douze*, on n'exila pas moins de *quatre mille* personnes du parti vaincu, presque tous artistes et ouvriers, ce qui entraîna la ruine des industries de la ville.

1. Sienne prêta de l'artillerie à l'armée impériale pour le siége de Florence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cathédrale de Sienne (extérieur). — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce Côme de Médicis, qui couvait des yeux sa proie, et s'apprêtait à recueillir les bénéfices de la lutte des deux rivaux. En attendant, le 11 août de la même année, les Français occupaient Sienne, qui devenait leur citadelle dans l'Italie centrale.

Le 1er janvier 1554 arrivait dans la ville, envoyé par Henri II, Piero Strozzi, vaillant soldat et chef de l'émigration florentine, suivi d'un grand nombre de ses compagnons d'exil, qui venaient combattre pour Florence sous les murs de Sienne[1]. Côme de Médicis, qui ne voyait pas sans terreur ce dangereux voisinage, rassembla ses gens dans le plus grand secret, et la nuit du 28 janvier tenta de surprendre la ville. Le marquis de Marignan, qui conduisait cette entreprise nocturne, put s'emparer d'un fort détaché qui défendait la *porta Camollia*.

Dès lors commence une guerre qui dura quinze mois et qui clôt si héroïquement l'histoire de la ville. On dirait que dans ces derniers et terribles jours de la république agonisante revivent toute la valeur et la persévérance des anciens Siennois.

Après quelques heureuses rencontres, la bataille de *Scannagallo* (2 août 1554), perdue par Piero Strozzi, malgré sa valeur désespérée, porta la guerre sous les murs de la ville. La famine vint accroître les misères des assiégés et les forcer à se rendre le 17 avril 1555.

La conduite des Siennois durant le siége fut admirable; jamais on ne supporta avec plus de constance une si affreuse misère. Sans parler des cruautés commises par ce monstre qu'on appelait le marquis de Marignan, il nous suffira de dire que la population de la ville, qui comptait trente mille âmes au commencement de la guerre, au bout de quinze mois était réduite à dix mille; tout le reste était mort de faim ou sur les remparts. Les campagnes, dans lesquelles la famine avait emporté plus de cinquante mille personnes, restèrent longtemps dépeuplées et incultes.

Une clause de la reddition garantissait la conservation du gouvernement populaire; il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'on n'en fit rien. Aussitôt après la capitulation, ceux des Siennois qui pouvaient encore combattre quittèrent la ville, et, emportant avec eux femmes, enfants et tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde, ils allèrent relever le drapeau de la république sur les rochers de Montalcino. Là, ils frappèrent de la monnaie avec le nom de Sienne et d'Henri II; et, seuls, isolés, résistèrent pendant encore quatre ans contre la puissance de l'empire et les embûches de Côme.

C'était la dernière étoile de notre ciel italien qui s'éloignait à son tour, après avoir brillé un instant d'une plus vive splendeur.

Cependant, le 3 juillet 1557, Philippe II, le Tibère de l'Espagne, inféodait Sienne au Tibère de Florence, Côme de Médicis.

1. Henri II leur avait donné vingt drapeaux verts, sur lesquels on lisait ce vers de Dante :

Libertà vo cercando ch' è si cara.

« Nous cherchons la liberté qui est si chère. » Hélas! ils ne devaient pas la trouver!

III

Position et aspect général de la ville. — Murs et portes. — Population. — La cathédrale. — La cathédrale de 1339 et ses restes. — La façade. — Le pavé de Beccafumi. — La madone de 1260. — La madone de Duccio di Buoninsegna. — Le chœur. — Le maître-autel et le tabernacle du Vecchietta. — Francesco di Giorgio. — Le Carroccio des Florentins et le Christ de Monte-Aperti. — La chaire de Niccola Pisano. — La chapelle de Saint-Jean. — Sculptures de Tino di Camaino, de Donatello et de Michel-Ange. — La Libreria. — Les papes Piccolomini. — L'archevêque Piccolomini et Galilée.

Le chemin de fer de Florence à Sienne aboutit au pied d'une de ces délicieuses collines, qui, se détachant de celles du Chianti, courent du nord-ouest au sud-est.

En sortant du débarcadère le voyageur n'a qu'à lever les yeux vers les murs de Sienne, qui s'élève devant lui, en plusieurs plans étagés à une hauteur moyenne de trois cent seize mètres au-dessus du niveau de la mer.

Située dans le centre de la Toscane, au sud de Florence[1], sur une colline qui n'est dominée par aucune de celles qui l'environnent, Sienne domine de toutes parts un vaste paysage. Pour bien embrasser l'ensemble de ce beau panorama, il faut monter sur une des tours de la ville, sur celle du *Mangia*, par exemple (voyez cette tour dans le dessin à la page 21).

Quelle admirable vue que celle qui se déroule alors à une distance infinie! Les collines et les vallées se pressent tout autour de la ville; la vue s'étend librement au N. E. jusqu'aux monts du Chianti, si célèbre pour ses vins; ces hauts pics dentelés qu'on distingue à l'horizon dans la direction du nord sont les montagnes du Modenais; au nord-ouest s'élève Monte-Maggio, couvert de ses riches forêts; la chaîne de collines qui se prolonge au sud-ouest s'appelle la *Montagnola Senese;* la montagne qui se fait remarquer au sud par sa masse imposante et régulière est le *Monte Amiata* ou de Santa-Fiora, la plus haute[2] et surtout la plus riche des montagnes de la province, et qui donne, parmi bien d'autres produits, la célèbre *terre d'ombre ou de Sienne*, dont on livre annuellement au commerce environ trois cent mille kilogrammes.

Si nous jetons ensuite un regard sur la ville qui est à nos pieds (voy. le plan page 4), nous remarquons qu'elle se compose principalement de trois longues rues, courant sur la crête d'autant de collines, et aboutissant toutes au pied de la tour, à ce grand bassin de la *Piazza del Campo*, le point central de la ville.

Vue de cette hauteur, Sienne a la figure d'une étoile.

La ville a été limitée par différentes circonvallations successives, suivant ses développements progressifs. Le périmètre immédiatement antérieur à celui d'aujourd'hui a dû être triangulaire, puisque dans une chronique de 1233, on dit qu'en cette année les Florentins investirent la ville *des trois côtés*.

Les murs actuels, qui datent de la première moitié du treizième siècle, montent sur la crête des collines pour descendre ensuite presque perpendiculairement

1. A 28° 59′ de long. et 43° 19′ de lat. nord, mér. de Paris.
2. 1721 mètres au-dessus du niveau de la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'au fond de la vallée, formant ainsi une ceinture d'environ six kilomètres et deux tiers, sans doute trop large aujourd'hui, mais qui ne l'était pas en 1260, lorsque Sienne, riche de son commerce et d'une population nombreuse, remplissait ce vaste espace de ses tours et de ses palais. Maintenant un seul coup d'œil sur les champs de blé et d'oliviers qui couvrent, toujours dans le cercle des murailles, les flancs des collines et la plaine, aidera, mieux que tous les chiffres de la statistique[1], à faire comprendre combien cette ville fière et élégante est déchue de son ancienne splendeur.

Le périmètre actuel, qui ne compte que huit portes, en avait trente-huit en 1260. Après la bataille de *Monte-Aperti*, la république, pour se prémunir contre toute surprise, fit murer celles qui n'étaient pas nécessaires.

Des huit portes qui restent, quèlques-unes se trouvent sur des hauteurs, notamment la *Porta Camollia*, la *Porta Romana* et celle de *Saint-Marc*, qui sont à l'extrémité des trois principales artères dont nous venons de parler. Les autres, surtout les portes *Ovile* et *Fonte Branda*, s'ouvrent au contraire dans des vallons profondément encaissés, qu'on pourrait bien appeler des ravins.

Les plus anciennes de ces portes sont remarquables par leur architecture. Elles sont protégées par une espèce de tour carrée et crénelée, dite *anti-porto*, qui se projette à l'extérieur de la muraille et défend l'entrée.

La plus ancienne est la *Porta a Pispini* ou de *S. Vieni*, par laquelle les Siennois et les gibelins de Florence sortirent en 1260 pour aller à la bataille de *Monte-Aperti*. La tour qui défend la porte est beaucoup plus moderne; elle a été bâtie en 1326.

Deux siècles plus tard (1531) *le Sodoma* y peignit une fresque du côté extérieur, représentant la Nativité; on admire surtout à la voûte, la figure d'un ange en raccourci, d'une grande hardiesse et d'une grande vérité.

La *Porta Romana*, qu'on appelait jadis la *Porta Nuova*, fut dessinée par *Agnolo di Ventura* et *Agostino di Giovanni*, architectes de la *Torre del Mangia*. Cette porte aussi est décorée d'une fresque merveilleuse de *Sano di Pietro*, représentant le couronnement de la Vierge. Cette peinture lui valut, à titre d'honneur, le surnom de *Sano della Porta Nuova*.

Si nous voulons visiter ensuite tour à tour les monuments les plus remarquables de la ville, nous devons commencer par la cathédrale, qui couronne d'une manière si pittoresque l'une des hauteurs de Sienne. Mais avant d'en franchir le seuil, il est nécessaire de rappeler sommairement l'histoire de ce monument, qui a réclamé le concours de tant d'artistes[2] et le travail de plusieurs siècles pour arriver à sa perfection.

La cathédrale est très-ancienne, mais au temps où la ville, renfermée dans sa première enceinte, se limitait au point élevé qu'on appelle encore *Castel-Vecchio* (le vieux château), il semble qu'elle aurait dû être située autre part et plus haut que celle qui existe encore. Il paraît prouvé cependant par un document de décembre 1012, qu'à cette dernière époque la cathédrale occupait le même emplacement qu'aujourd'hui; mais il est possible qu'on l'ait rebâtie dans le cours des deux siècles suivants. Ce qui n'admet pas de doute, c'est qu'en 1229 on y travaillait. Le dôme fut achevé en 1264. En 1317, la cathédrale fut agrandie et prolongée jusqu'au-dessus de l'église de *San Giovanni*. Cinq ans plus tard, par suite de certains défauts qui se manifestaient dans l'édifice, on proposa de l'abandonner pour en élever un autre en commençant par les fondements.

Il ne paraît pas qu'on ait persisté dans ce projet, car, en 1339, on délibéra de prolonger l'aile sud de l'ancienne cathédrale, de manière à ce qu'elle formât la croix de la nouvelle. Mais de grandes calamités publiques et surtout la terrible peste de 1348[1] interrompirent les travaux, qui furent définitivement abandonnés en 1356. On résolut alors de les reporter entièrement sur la vieille cathédrale, qui fut enfin terminée dans le quinzième siècle.

On peut encore se faire une idée de la magnificence de la construction inachevée par les restes de la grande nef qui, se détachant du côté sud de l'église, vont se rattacher à cette belle arcade qui devait former la grande porte, et qui, debout sur l'extrême bord de la colline, découpe sur l'azur du ciel sa courbe élégante. Ces restes prouvent assez comment *Lando di Pietro*, que les Siennois avaient rappelé exprès de Naples, avait su joindre dans son dessin le grandiose de l'idée à l'exquise élégance des détails.

La façade actuelle, achevée en 1379 ou 1380, a été probablement dessinée par *Giovanni di Cecco;* mais les ornements et les statues qui la décorent proviennent en grande partie d'une autre façade plus ancienne dont *Giovanni di Niccolò Pisano* avait donné le dessin en 1284.

Après avoir salué la Vierge, patrone de la ville, dont l'image, entourée de rayons d'or, brille au soleil sur le fond d'émail bleu au sommet de la façade, entrons dans le temple.

La cathédrale de Sienne est, sans contredit, l'une des plus belles de l'Italie, j'oserais dire de l'Europe. En se promenant sous son dôme et sous ses voûtes magni-

1. En 1301, la population de Sienne était d'environ 70 000 âmes. Le recensement officiel du 31 décembre 1861 ne trouva plus dans la ville que 21 902 habitants! De ce nombre, 12 534 savaient lire ou écrire. Au même jour on trouva 165 individus âgés de 80 à 98 ans, et 2331 de 60 à 98.

2. Voici les noms de quelques-uns des architectes qui, avec le titre modeste de *capomaestri*, ont dirigé la construction de la cathédrale : *Giovanni di Niccolò Pisano*, an. 1284-88-90-95; *Camaino di Crescentino*, de 1310 à 1318; *Tino di Camaino*, 1319-1320; *Giovanni di Maestro Agostino*, 1336-1340; *Lando di Pietro*, 1339; *Domenico di Maestro Agostino*, 1350-54; *Giovanni di Cecco*, 1376-78; *Domenico di Niccolò*, 1413-23; *Pietro del Minella*, 1444-55; *Antonio Federighi*, 1454-68-75; *Giacomo Cozzarelli*; *Baldassarre Peruzzi*, 1532; *Vannoccio Biringucci*, 1535-1537.

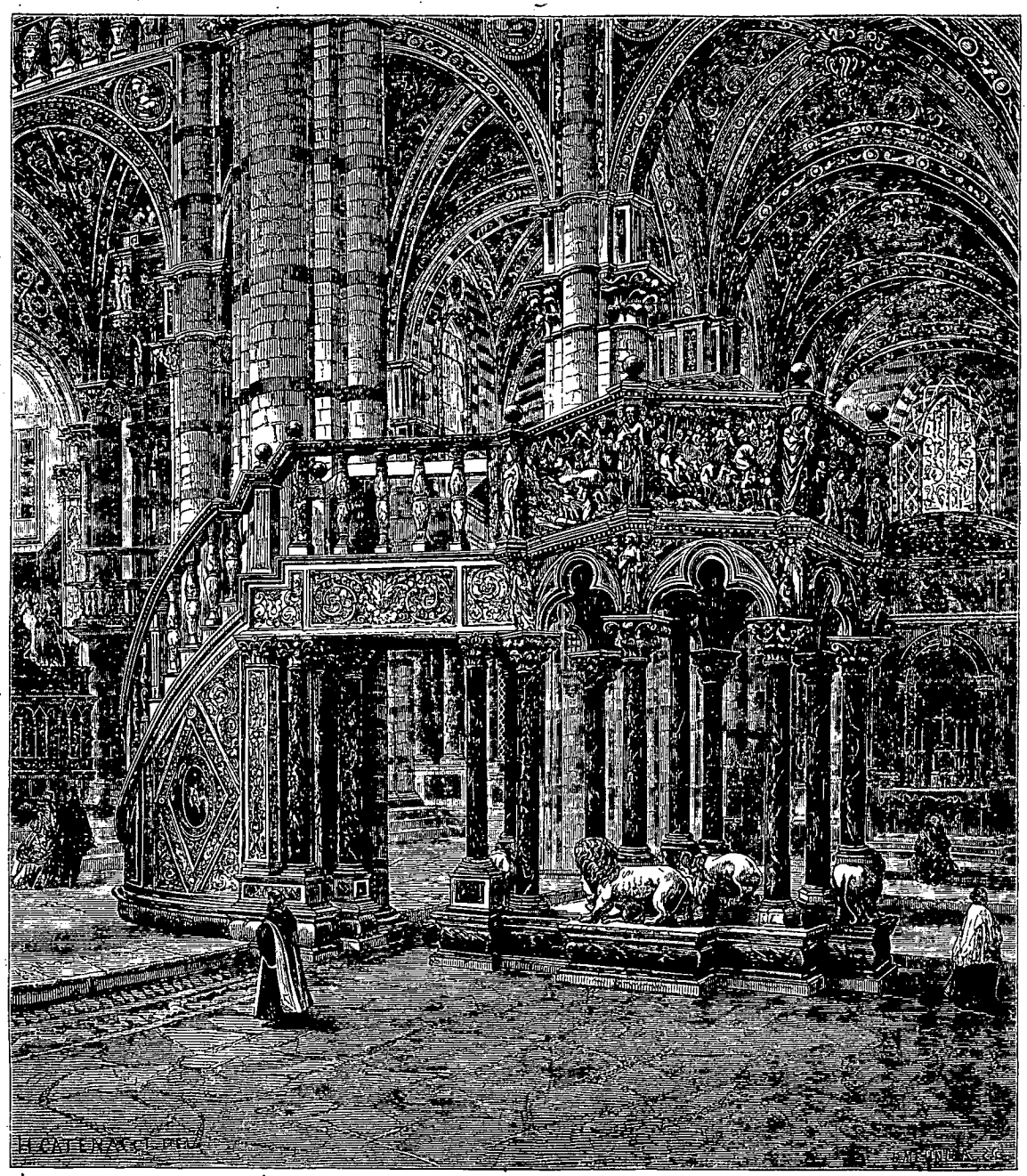
1. Ce fléau fit dans la même année de terribles ravages à Florence. Selon une chronique du temps, les habitants de Sienne et des faubourgs emportés par l'épidémie auraient été au nombre de 80 000.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiques, on se sent peu à peu délicieusement pénétré par le charme de cette architecture élégante en même temps que grandiose.

Quant aux chefs-d'œuvre de tout genre qu'elle renferme, je serais tenté de dire qu'il n'y sont que trop nombreux. Les tableaux, les statues, les bronzes, les sculptures en bois, les merveilleux ouvrages de marqueterie sollicitent de toutes parts l'attention et empêchent que l'on puisse, non-seulement se recueillir, mais même embrasser facilement l'ensemble des lignes architectoniques.

Il n'y a rien dans cette église, jusqu'au pavé que l'on foule aux pieds, qui ne soit une merveille de l'art. On ne voit qu'ici ces mosaïques en marbre que



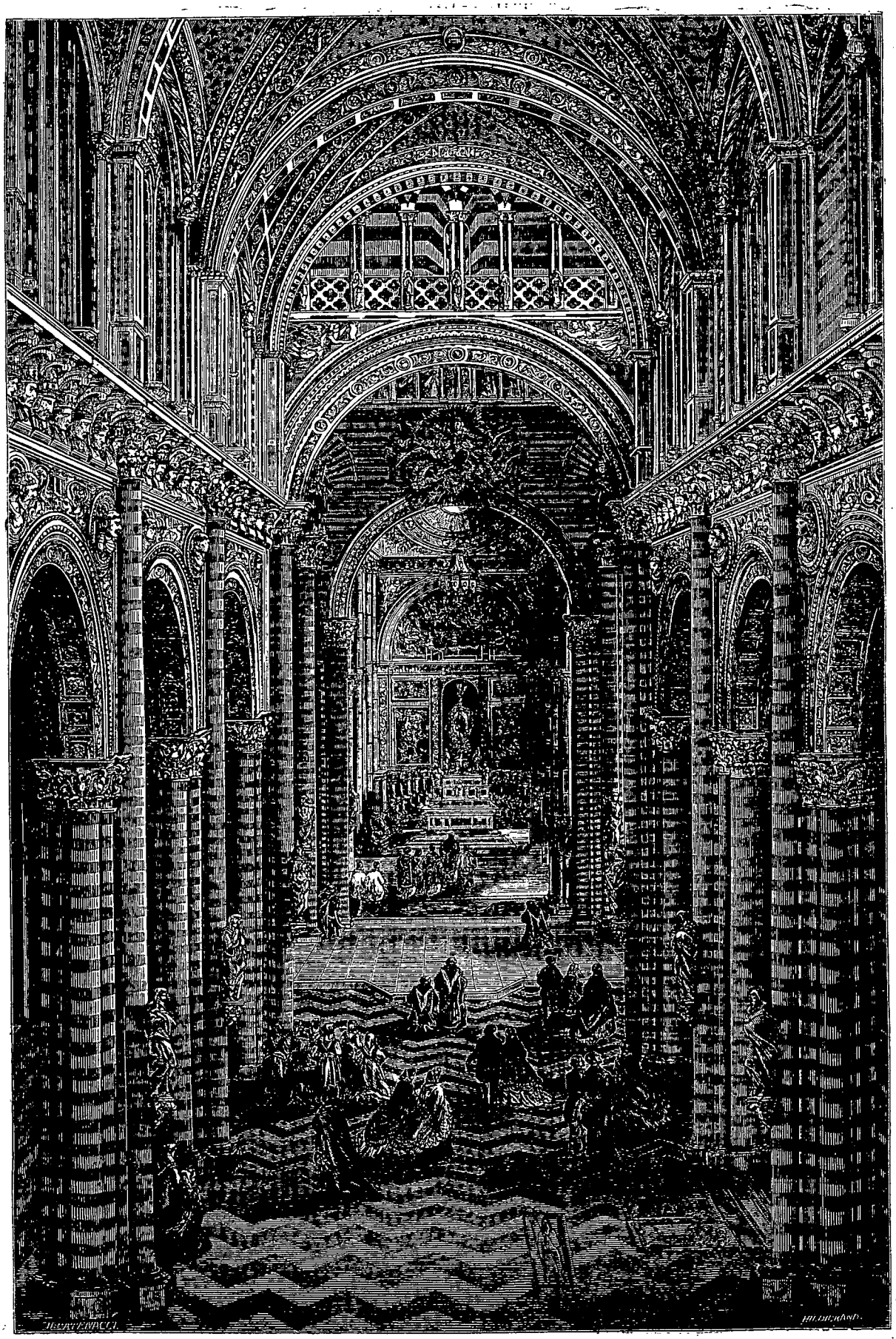
Chaire de la cathédrale de Sienne. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

Cicognara comparait avec raison aux plus belles de la Grèce et de Rome, et qui sont une singularité siennoise en même temps que des chefs-d'œuvre[1].

L'exécution de ce célèbre pavé, commencé en 1369, a été continuée sur les dessins des meilleurs artistes jusqu'aux premières années du seizième siècle. Ce fut alors

1. Le pavé de la cathédrale laisse distinguer dans son exécution différentes manières, où se résume l'histoire de cet art. D'abord on dessinait sur le marbre blanc le sujet, et après en avoir creusé les traits avec le ciseau, on remplissait les creux avec du stuc noir. Cette manière, assez primitive mais non sans élégance, pourrait se comparer à un *graffito*, ou mieux encore à un guillochis sur marbre. Plus tard on se servit des marbres de couleurs variées dans les ornements qui encadraient les dessins; c'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cathédrale de Sienne (intérieur). — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que *Domenico Beccafumi*, dit *Mecherino*, perfectionnant l'ancienne méthode, dessina les cartons[1] et dirigea l'exécution de ses admirables mosaïques en marbre qui sont de véritables tableaux; elles sont placées autour du grand autel et sous le dôme.

Dans la partie supérieure de la nef, à droite, s'ouvre la chapelle *della Madonna del Voto*, qui fut construite par le pape siennois Alexandre VII (*Fabio Chigi*). — Parmi les peintures, les bronzes, les mosaïques, les statues qui la décorent, on doit remarquer la Madone, à la manière byzantine, qui est sur l'autel et qu'on croit avoir été peinte en 1260.

Jusqu'au commencement du seizième siècle on garda sur le grand autel l'admirable peinture de *Duccio di Buoninsegna*, le meilleur ouvrage de ce maître, qui y travailla trois ans. Le 9 juin 1310 on porta solennellement ce tableau de la maison de *Duccio* à la cathédrale; ce fut un jour de fête pour ce peuple si intelligent et si passionné pour le beau, et si fier de ses gloires. Le tableau était peint des deux côtés[2]; on a eu l'heureuse idée de le dédoubler et d'accrocher séparément les deux panneaux aux murailles.

Il reste peu de chose des boiseries de l'ancien chœur. Ces œuvres célèbres, commencées en 1363, occupèrent, pendant trente-trois ans, huit *maestri d'intaglio* (maîtres sculpteurs sur bois)[3]. On n'en possède plus aujourd'hui que les ornements qui encadrent les travaux de marqueterie de la partie antérieure du chœur.

Bien plus remarquables par la beauté de la composition et la richesse des décorations sont les sculptures du nouveau chœur, qu'on admire derrière le maître-autel. *Maestro Riccio*, l'élève chéri et le gendre du *Sodoma*, en donna le dessin en 1567; l'exécution est due à quatre des meilleurs sculpteurs sur bois du temps[4].

Le maître-autel fut sculpté en 1532 sur les dessins de *Baldassarre Peruzzi*. Le tabernacle en bronze, qui était jadis dans l'église de l'hôpital, fut fondu par *Lorenzo di Pietro*, surnommé *il Vecchietta*, élève de *Giacomo della Quercia*, qui fut en même temps peintre, architecte, sculpteur et fondeur, et qui dans ce dernier art n'eut pas d'égaux parmi ses contemporains[5].

Les anges en bronze qu'on voit aux côtés de l'autel ont été coulés par *Francesco di Giorgio*[1].

En face de ces merveilles de l'art, dans le silence sacré de ce temple éclairé par la faible lumière qui tombe des vitraux coloriés, l'esprit reste calme et serein; des objets qui vous entourent, aucun ne rappelle à la pensée l'idée du sang répandu, d'un affreux carnage, d'une bataille désespérée. Cependant, voici deux longs mâts appuyés aux piliers qui soutiennent le dôme : ce sont les antennes du *carroccio*[2] des guelfes de Florence. Le 4 septembre 1260, la croix rouge sur fond blanc flottait fièrement à leur bout; à côté d'elles la *Martinella*, la cloche des batailles[3], faisait entendre sur le champ de *Monte-Aperti* son tocsin d'alarme, appelant au combat le peuple de Florence et les guelfes de toute la Toscane. Le *carroccio* était défendu par l'élite des combattants; autour de lui, symbole et drapeau de la patrie, se pressaient ce jour-là trente mille fantassins et trois mille cavaliers.

Une déroute immense, un carnage inouï, tel que la rivière de l'Arbia, comme le dit Dante, devint ce jour-là rouge de sang; dix mille morts et quinze mille prisonniers, Florentins et guelfes; les défenseurs du *carroccio* tués tous à leur poste d'honneur, en commençant par leur chef *Tornaquinci*, vieillard de soixante-dix ans : voilà ce que signifient ces deux mâts au milieu de la cathédrale de Sienne !

Tandis qu'à Florence, atterrée par la nouvelle de cet

de la marqueterie sur marbre. *Beccafumi*, laissant de côté le stuc et toute matière colorante, n'employa que du marbre, le blanc pour les couleurs claires, le gris de différentes nuances pour les demi-teintes et le noir pour les ombres. Tous ces marbres sont joints avec tant de soin qu'un observateur superficiel pourrait prendre ces grandes mosaïques pour un camaïeu peint sur une seule table.

1. Ces cartons, dessinés de 1517 à 1547, sont conservés dans la galerie de l'Académie des beaux-arts. Ils représentent les histoires d'Achab, d'Élie et de Moïse.

2. Sur le devant on voit la Vierge avec l'Enfant, assise sur le trône, environnée de plusieurs saints; de l'autre côté, divisé en trente-quatre compartiments, *Duccio* représenta la vie de Jésus-Christ. On dit que cette peinture, dans laquelle sont largement employés l'or et le bleu d'outre-mer, fut payé 3000 florins.

3. Francesco et Giacomo del Tonghio. — Mariano Romanelli. — Giovanni di Francesco del Cicchia. — Luca di Giovanni. — Barna di Turino. — Guido di Giovanni (moine). — Martino di Luca.

4. Teseo Bartalini da Pienza. — Benedetto di Giovanni da Montepulciano. — Baccio Descherini et Domenico Chiari, Florentins.

5. Ce tabernacle, du poids de 748 kil., fut commencé en 1465 et achevé en 1472, comme on le voit par l'inscription gravée à la base : « *Opus Laurentii Petri pictoris, alias Vecchietta de Senis*, 1472. »

1. *Francesco di Giorgio Martini*, artiste d'un véritable génie, et le plus grand ingénieur de son époque, après le prodigieux Léonard. Il fut en même temps peintre, sculpteur, fondeur, ingénieur et écrivain. On peut le considérer comme le premier restaurateur de l'architecture militaire. On lui doit l'invention de la mine, qu'on a jusqu'ici attribuée à *Pietro Navarro;* mais il est désormais hors de doute que ce terrible engin de guerre fut pour la première fois employé par lui en 1495, lorsque Charles VIII assiégeait *Castel dell'Uovo* à Naples. Dans sa ville natale, à Urbin, à Naples, à Lucques, à Milan, à Pavie, il donna des preuves éclatantes de son talent universel. Occupé sans cesse dans les arts de la paix et plus souvent dans ceux de la guerre, il trouva cependant le loisir d'écrire des livres remarquables sur l'architecture militaire et civile, sur l'hydraulique, sur la mécanique, sur la métallurgie et sur l'agriculture. M. Promis fit paraître en 1841, à Turin, une magnifique édition de son *Trattato*. Il eut le rare bonheur de jouir de son vivant et dans sa patrie des honneurs qu'il méritait, et lui, l'enfant d'un pauvre marchand de volailles, parvint à la suprême magistrature de la République.

2. Le *carroccio* fut inventé par les Milanais. Celui des Florentins était « un char sur quatre roues, tout peint en vermeil; il avait deux grands mâts de même couleur, au bout desquels flottait le grand étendard de la commune de Florence, mi-parti de blanc et de vermeil. Il était traîné par deux grands bœufs couverts de draps vermeils, qui ne servaient qu'à cet usage. Et quand le peuple partait pour la guerre, on le conduisait sur la place du *Mercao Nuovo*, où les chevaliers le remettaient aux chefs du peuple qui le menaient ensuite au combat. Pour le garder on choisissait les citoyens les plus forts et les plus vaillants, et autour de lui se massait toute la force du peuple. » *Ricordano Malespini*, *Storie Fiorentine*, cap. CLXIV.

3. Cette cloche, qu'on conservait dans le *Mercato Nuovo*, était portée au combat sur le *Carroccio*. Voici ce qu'en dit Michel de Montaigne dans ses *Essais*, liv. 1, chap. v : « Les anciens Florentins estaient si esloingnez de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissaient, un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *martinella*. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immense désastre, les cris des femmes s'élevaient jusqu'au ciel (ainsi que l'a dit un chroniqueur)[1], les vainqueurs, encore souillés du sang fraternel, venaient dans ce temple pour remercier Dieu, qu'ils faisaient de la sorte complice de leurs haines et de leurs crimes; ils plantaient à côté de l'autel ces déplorables et sanglants trophées, témoignages de ces luttes fratricides que nous avons expiées par des siècles de servage et d'humiliation[2].

Sur l'un des autels de la nef droite, non loin des deux mâts, est le Christ que les Siennois portaient sur leur *carroccio* à *Monte-Aperti*. Les gibelins pensaient qu'il avait combattu avec eux, lui qui mourut pour tous les hommes, et lui donnaient la première part dans le triomphe!

Passons maintenant à un ordre d'idées plus sereines, à des gloires pures de toute tache et moins contestables. Voici la chaire de *Niccolò Pisano*, qui laissa dans ce monument un précieux exemple aux sculpteurs siennois. Ils en profitèrent si bien, qu'au commencement du quatorzième siècle ils purent disputer la prééminence à l'école de Pise et surpasser la florentine. Entre ces bas-reliefs de toute beauté, le plus remarquable est celui du crucifiement, qui rend avec tant de force et de vérité les émotions de ce drame poignant. Un vrai prodige d'élégance, qu'on ne se lasse jamais de regarder, ce sont les figurines placées sur les chapiteaux des colonnes. Dans l'exécution de cet ouvrage, qu'on lui avait commandé le 5 octobre 1266, le grand artiste fut aidé par son fils *Giovanni* et par ses élèves florentins, les trois frères *Goro*, *Donato* et *Lapo*, auxquels la république accorda, comme récompense, le droit de cité.

Sainte Catherine de Sienne. — Dessin de Catenacci d'après Jacopo della Guercia.

L'escalier de la chaire fut dessiné par *maestro Riccio*, en 1570.

La chapelle de Saint-Jean, qui s'ouvre sur la gauche, vis-à-vis de celle *del Voto*, et dont les anciens guides attribuent le dessin à *Baldassare Peruzzi*, fut dessinée par *Giovanni di Stefano*, tandis que le premier n'était encore qu'un enfant (en 1482 environ). Le *Pinturicchio* y peignit à fresque, en 1504, huit petits tableaux, dont trois ont été restaurés un siècle plus tard par le *Rustichino*. Les fonts baptismaux ont été probablement sculptés par *Giacomo della Quercia*, et la belle statue de saint Baptiste, par *Donatello*.

Le monument du cardinal *Petroni*, qu'on voit en haut en sortant de la chapelle, est attribué à *Tino di Camaino*, l'un des plus vaillants sculpteurs du commencement du quatorzième siècle, qui a laissé plusieurs de ses ouvrages à Pise[1], à Florence et à Naples.

Le sarcophage de l'évêque *Pecci*, près de la sacristie, a été sculpté par *Donatello* en 1426.

L'autel de la famille *Piccolomini* a cinq statues de saints sculptées par *Michel-Ange*. Celle de saint François avait été commencée par le *Torrigiano*. On attribue aussi au grand maître les deux anges et la Résurrection qui décorent l'écusson des *Bandini*, entre cet autel et la porte de la célèbre *Libreria*.

La *Libreria Piccolominea* fut commencée dans les dernières années du quinzième siècle, par le cardinal *François Piccolomini Todeschini*, qui devint plus tard le pape Pie III, et qui voulait y conserver les écrits de Pie II, son oncle maternel, et les beaux livres enluminés qu'il avait recueillis.

Les deux grilles en bronze ont été fondues par *Antoniolo Ormanni*, en 1497. Les admirables bas-reliefs des piliers et toute la décoration de la porte sont de *Lorenzo Marrina*, ainsi que l'écusson des *Piccolomini*, avec les deux enfants en haut-relief qui le supportent. La peinture qu'on voit au-dessus de la porte, et qui représente le couronnement de Pie II, est de *Bernardino Perugino*, surnommé le *Pinturicchio*, auteur aussi des dix fresques de la vie de Pie II qui décorent l'intérieur de la *Libreria*, et qu'on a longtemps attribuées à Raphaël, sur la parole de *Vasari*. Mais il paraît désormais certain que Raphaël, qui était alors très-jeune, n'a fait autre chose que dessiner et exécuter en grand les esquisses du *Pinturicchio*.

Depuis que, sur le conseil de Pie IX, on a ôté du milieu de cette salle le célèbre groupe des Grâces pour le transporter dans la galerie des Beaux-Arts, il nous reste encore à admirer, sur les bancs sculptés par *Barili*[2], les vingt-neuf livres du chœur pleins de précieuses miniatures, parmi lesquelles on doit surtout remarquer celles de *Sano di Pietro*, Siennois, de *Liberale da Verona* et de *Girolamo da Cremona*.

1. *Giovanni Villani*, liv. 6, chap. LXXIX. Il dit qu'il n'y avait pas dans Florence une seule maison qui n'eût perdu un homme, tué ou prisonnier dans cette bataille.

2. Les Florentins aussi ont étalé, pendant des siècles, à l'entrée de leur baptistère, les chaînes qui fermaient jadis le port de Pise; mais, depuis bientôt vingt ans ces chaînes ont été rendues aux Pisans, qui les conservent dans leur *Campo Santo*. Pourquoi donc Sienne n'a-t-elle pas encore fait de même pour Florence? Qu'elle y songe!

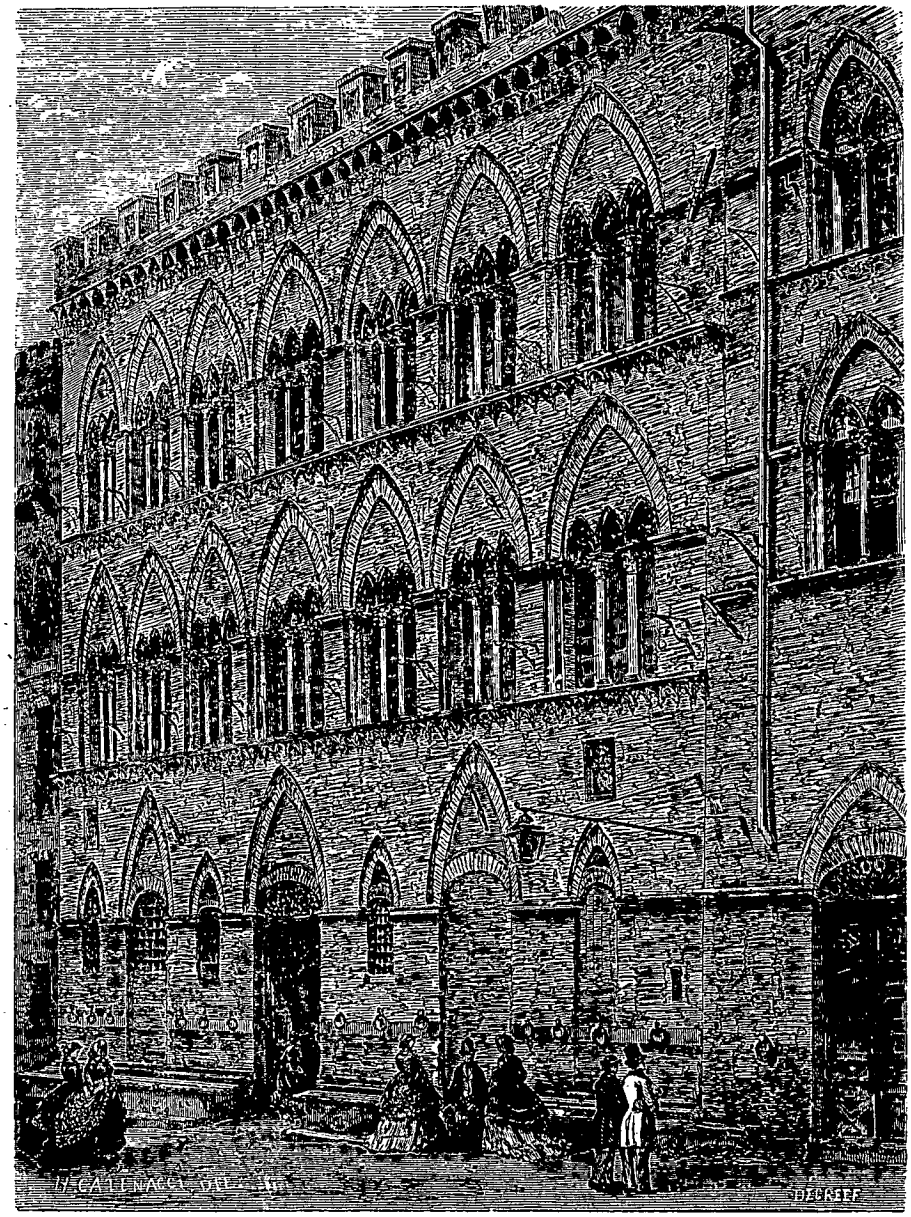
1. Le monument de l'empereur Henri VII qu'on conserve encore dans le Campo Santo de Pise a été sculpté par *Tino*.

2. *Antonio Barili*, célèbre sculpteur sur bois. A part ces bancs, on ne connaît plus qu'un petit nombre de ses ouvrages, qui sont parmi les plus parfaits qu'ait jamais produits cet art.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est une illustre maison que cette famille des *Piccolomini*, qui donna d'abord à l'Église Pie II (*Enea Silvio*), l'un des premiers littérateurs de son temps, auteur d'histoires et d'oraisons écrites dans une élégante latinité. Son neveu, Pie III, amateur généreux et intelligent des beaux-arts, aurait peut-être laissé, s'il eût vécu plus longtemps, son nom au siècle qui a pris celui de Léon X.

A cette même famille appartenait *Ascanio Piccolomini*, archevêque de Sienne, célèbre par l'amitié de Galilée et par l'hospitalité qu'il donna dans sa propre maison à l'infortuné vieillard lorsqu'il sortit des cachots de l'In-



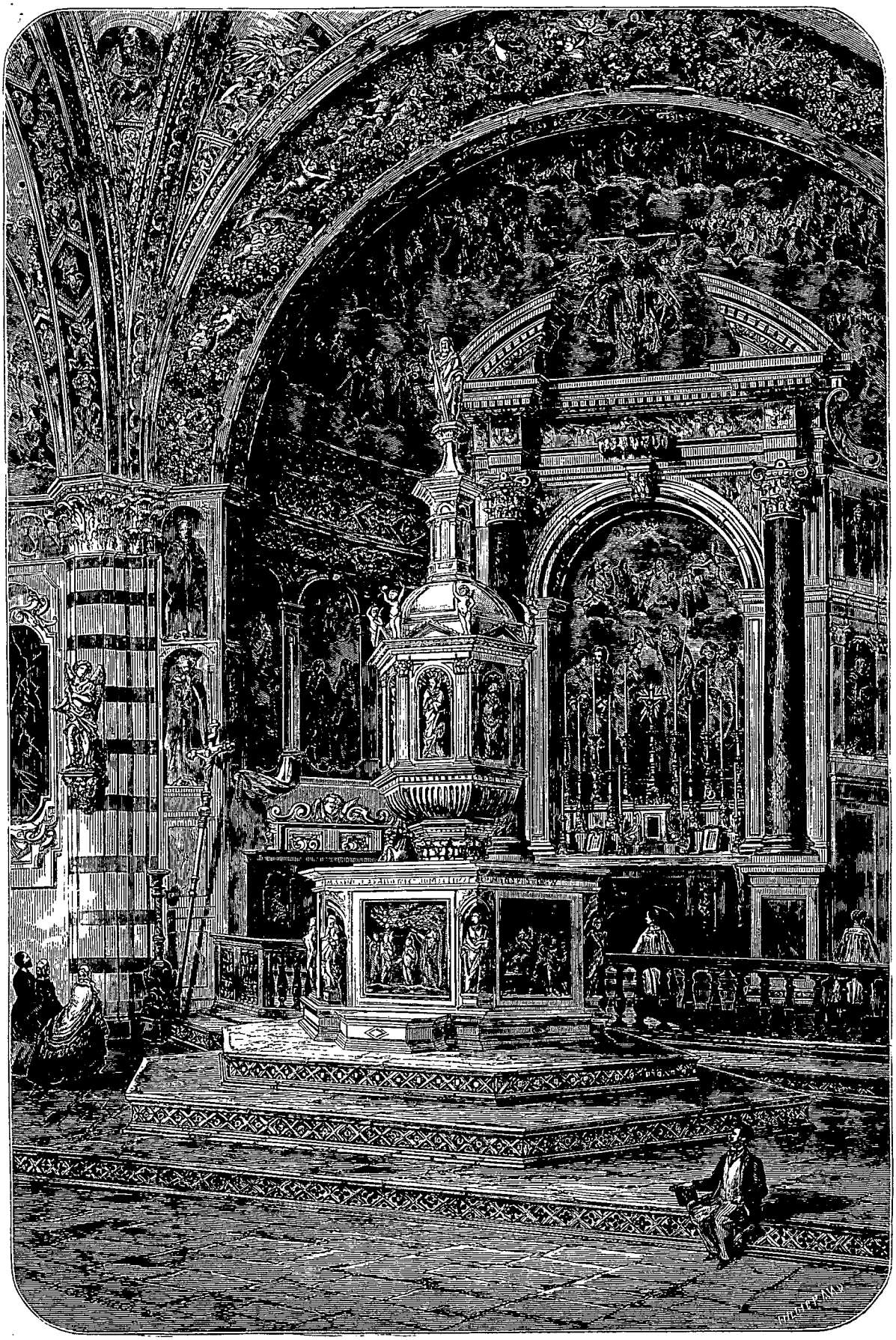
Palazzo Buonsignori. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

quisition. Il tâcha de lui faire oublier, par son amitié pleine d'égards, les persécutions qu'il venait de subir à Rome, et le philosophe put tranquillement reprendre chez le prélat le cours de ses études favorites, entouré de respect et comblé de courtoisies, que, dans ses lettres, il appelle *inexplicables!* En effet, Galilée, condamné par Rome, recevant l'hospitalité et même fêté par un archevêque, c'était là un fait non-seulement inexplicable, mais à peu près impossible ailleurs qu'à Sienne.

B. Costantini.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les fonts baptismaux, au baptistère de Sienne. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SIENNE

(ITALIE),

PAR LE DOCTEUR COSTANTINI[1].

1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III (Fin.)

Grégoire VII. — Alexandre III et la ligue lombarde. — La bataille de Legnano et la paix de Constance.

Outre les deux *Piccolomini*, Sienne compte encore six papes[2]. De ce nombre est ce GRÉGOIRE VII dont la part est si large dans l'histoire de l'Église et de l'Italie; qui, après avoir pendant trente ans, simple cardinal, gouverné l'Église et fait quatre papes, établit le célibat des prêtres; puis, après avoir revendiqué la pleine indépendance du saint-siége vis-à-vis de l'empire, poussa ses prétentions jusqu'à réclamer le droit de couronner et de proclamer l'empereur, de le juger et le déposer. Ce fier ennemi de la puissance impériale, ce vieillard qui l'humilia dans la personne d'Henri IV, prépara indirectement, et certes aussi sans le vouloir, la constitution des communes et leur gouvernement consulaire.

Un autre grand pape siennois est ALEXANDRE III. On sait qu'en 1168 il excommunia et déposa de l'empire Frédéric Barberousse, et donna son nom à cette ville d'Alexandrie qui, née comme par enchantement le 1er mai 1168[3], mit sur pied, dans la même année, quinze mille défenseurs de la ligue lombarde, et six ans plus tard résista seule pendant quatre mois à l'armée impériale.

Au nom d'Alexandre III se rallie le souvenir de la bataille de Legnano, de ce grand triomphe des républiques italiennes sur l'empire germanique, et de la célèbre paix de Constance, qui ne fut pour l'Italie qu'une magnifique occasion perdue d'établir son indépendance; car les communes, qui s'étaient liguées avec succès contre l'empereur, se contentèrent de recevoir de ses mains la confirmation de leurs priviléges, fortifiant de la sorte elles-mêmes à leur tour les prétentions de cet empire qu'elles avaient d'abord combattu.

1. Suite et fin. — Voy. page 1.

2. GIOVANNI I (523-526), saint. On le regarde comme Siennois d'après une tradition très-ancienne, appuyée sur l'autorité de respectables écrivains. — GRÉGORIO VII (1073-1085). *Ildebrando Aldobrandeschi* de Sovana, fils d'un charpentier, saint. — ALESSANDRO III (1159-1187), *Rolando Bandinelli.* — PIO II (1458-1464), *Enea Silvio Piccolomini.* — PIO III (22 septembre au 18 octobre 1503), *Francesco Piccolomini Todeschini.* — MARCELLO II (9-30 avril 1555), *Marcello Cervini.* — PAOLO V (1605-1621), *Camillo Borghesi.* — ALESSANDRO VII (1655-1667), *Fabio Chigi.*

On pourrait encore ajouter à cette liste, déjà assez longue, *Giovanni Maria Ciacchi*, de *Monte S. Savino* (province de Sienne), dont la mère, une *Saracini*, était Siennoise, et qui fut pape de 1550 à 1555, sous le nom de GIULIO III, et peut-être aussi EUGENIO IV, qui avait été archevêque de Sienne en 1407 et 1408.

3. On appela pour la peupler les habitants de sept bourgs environnants. L'un de ces bourgs était MARENGO.

IV

L'église Saint-Jean. — Les fonts baptismaux. — Le palais du *Magnifico*. — La place *del Campo*. — Le palais de la République. — La tour du *Mangia*. — La chapelle. — *Fonte-Gaja*. — Le palais Sansedoni. — La *loggia degli Uffiziali*.

Au-dessous de la cathédrale il y a une autre église, celle de Saint-Jean, qui est le baptistère de Sienne. Lorsque, en 1301, on en commença la construction, elle n'était pas, comme à présent, souterraine; ce ne fut que seize ans plus tard qu'on prolongea sur ses voûtes la partie postérieure de la cathédrale.

La belle façade du baptistère a été dessinée, en 1382, par *Mino del Pellicciajo*. L'artiste reçut, à titre d'honoraire, un florin d'or!

Que de fois n'avons-nous pas descendu les larges dalles de l'escalier qui, appuyé au flanc sud de la cathédrale, conduit de la *piazza del Duomo* à cette petite église où l'on conserve un des trésors les plus précieux de l'art chrétien, les célèbres fonts baptismaux[1].

Ce monument d'une si rare élégance, dont nous offrons le dessin à nos lecteurs (p. 17), repose sur deux degrés richement émaillés de marbres de couleurs diverses. Il est de forme hexagone. Six bas-reliefs en bronze en décorent les côtés. Les deux premiers (le *baptême du Christ* et l'*emprisonnement de saint Jean*) ont été coulés, de 1417 à 1427, par *Ghiberti*, l'auteur de ces portes du baptistère de Florence que Michel-Ange proclamait dignes du paradis. Le troisième, dans lequel on voit présenter à Hérode la tête de saint Jean-Baptiste, est de *Donatello*. *Giacomo della Quercia* en termina un autre en 1430; les deux derniers (la *naissance du Précurseur* et *sa Prédication*) ont été achevés, en 1427, par *Turino di Sano* et par son fils *Giovanni*. Ce même *Giovanni di Turino* est l'auteur de trois des six figures placées sur les angles (la *Charité*, la *Justice*, la *Prudence*); celles de la *Foi* et de l'*Espérance* sont de *Donatello*; la sixième figure, la *Force*, est de *Goro di Neroccio*.

Sur les fonts s'élève un beau petit temple en marbre blanc, de forme hexagone, qui porte dans six niches autant de figurines allégoriques, et au-dessus des pi-

1. Commandés d'abord à *Giacomo della Quercia*, ces fonts ont été achevés par *Pietro del Minella* et *Nanni di Lucca* dans les premières années du quinzième siècle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

liers six petits anges en bronze, dont trois sont de *Donatello*, et le reste de *Giovanni di Turino*.

L'ensemble de ce monument, couronné par la statue de saint Jean-Baptiste, a un tel charme qu'on ne se lasse pas de le regarder. Il faut cependant réserver une part d'admiration aux fresques de la voûte, et particulièrement à celles de *Lorenzo di Pietro*, surnommé le *Vecchietta* (1450).

Une petite rue pittoresque, comme il y en a tant à Sienne, conduit du baptistère à la place *del Campo*. En descendant cette rue, on laisse sur la droite le palais de ce *Pandolfo Petrucci*, surnommé le *Magnifico*, qui, parvenu, comme les Médicis, à dominer sa ville natale, ne réussit pas cependant à léguer comme eux son autorité à ses enfants. Ce palais, qui remonte au commencement du seizième siècle, a été dessiné par *Cozzarelli*, auteur également de ces *campanelle*[1] en bronze d'un travail si exquis qu'on admire sur la façade.

Encore quelques pas et nous voici en face du palais de la République.

La *piazza del Campo* est le véritable centre, nous dirions presque le cœur de la ville.

Cet admirable amphithéâtre, qui semble fait exprès pour des spectacles publics, a vu autrefois plus d'une émeute et plus d'un combat. Les flots du peuple peuvent s'y déverser par onze rues à la fois.

Cette place est très-singulière : elle ressemble, comme on l'a souvent remarqué, à une grande coquille renversée. Dans son plan, elle offre la figure d'une grande section de cercle; la corde en est représentée par le palais de la République, qui occupe la partie inférieure de la place, du fond de laquelle les autres bâtiments remontent graduellement en hémicycle. Le palais de la République, la tour du *Mangia*, l'élégante petite chapelle appuyée à sa base, le palais *Sansedoni* avec ses créneaux et sa tour mutilée, la célèbre *Fonte Gaja*, sont autant de monuments qui se complètent l'un l'autre et forment un ensemble de la plus rare magnificence.

On peut dire que cette place est guelfe. Tous ses grands édifices ont été élevés après la chute des gibelins; le palais de la République, la tour du *Mangia*, le palais même et la tour de la famille gibeline des *Sansedoni* portent des créneaux guelfes. Et cependant cette place est pleine pour nous des passions et des grandeurs de la période gibeline. C'est que, debout et seule au milieu de tous ces symboles de la puissance guelfe, surgit la grande figure de *Provenzano Salvani*, qui remplit de son souvenir tout ce vaste espace. *Provenzano*, le grand gibelin, l'ami et le compagnon de combat de *Farinata*, le vainqueur de *Monte Aperti;* cet homme dont le courage et la persévérance grandirent avec l'infortune, et qui laissa sa tête sur le champ de bataille de *Colle*, cherchant dans une lutte désespérée à venger le supplice de Conradin; cet homme qui représente tout un parti, toute une époque de l'histoire de sa ville; cet homme si fier, le premier citoyen de la république, a déployé sur cette place son tapis[1], pliant son grand cœur à l'humiliation de tendre la main aux passants pour rendre à son ami la vie et la liberté !

Cette grande place républicaine est toujours belle et imposante, soit que la foule enthousiaste salue de ses cris les drapeaux des *contrade* déployés au soleil de juillet, soit que dans le froid silence de la nuit, lorsque tout vestige de notre siècle a disparu avec le dernier promeneur attardé, la svelte tour du *Mangia* et les créneaux du palais se découpent sur l'azur étoilé. Pour peu que vous ayez d'imagination, vous pouvez alors vous croire en plein moyen âge.

Le gouvernement de la république n'a résidé dans le superbe édifice que nous admirons qu'après la défaite des gibelins; en 1100 il se rassemblait dans la petite église qu'on voit encore vis-à-vis du palais Tolomei[2]. Au commencement du douzième siècle, ce qui devint plus tard le palais de la République était un bâtiment qui servait à la douane du sel et de l'huile. Choisi en 1288 pour résidence de la *Signoria* et du *Potestà*, on y travailla plusieurs années pour le rendre digne de sa nouvelle destination. En 1309 il était achevé tel que nous le voyons aujourd'hui[3].

L'exacte reproduction que nous en offrons à nos lecteurs (page 20) nous dispense du soin de décrire une à une les beautés de ce superbe édifice.

L'intérieur du palais mérite d'être visité en détail et avec la plus grande attention. La *Cancelleria*, la *sala dei Nove* ou *della Pace*, et les autres salles *delle Balestre*, *della Balia* et *del Concistoro*[4], sont autant de musées que tous les grands maîtres de l'école siennoise, depuis *Simone di Martino*[5], l'ami de Pétrarque et le peintre de

1. Ce sont des anneaux où l'on attachait les rênes des chevaux. Ceux de ce palais représentent deux serpents entortillés et sont retenus par une griffe de lion qui sort de la muraille.

1. Un de ses amis était resté prisonnier de Charles d'Anjou. On demandait dix mille florins d'or pour sa rançon, avec menaces de le tuer si on ne payait cette somme dans un certain délai. *Provenzano*, ne pouvant payer tout cet argent, déploya un tapis sur la *Piazza del Campo*, et s'y assit, demandant l'aumône aux passants. Dante, qui était fait pour comprendre ce qu'il y avait de grand dans cet acte, lui a consacré dans son poëme ces beaux vers :

Quando vivea piú glorïoso...,
Liberamente nel Campo di Siena,
Ogni vergogna deposta, s'affisse :
E lí, per trar l'amico suo di pena,
Che sostenea nella prigion di Carlo,
Si condusse a tremar per ogni vena.
Purgat., c. XI.

« Lorsqu'il vivait au milieu des honneurs, il sut déposer toute honte, et pour délivrer son ami, qui souffrait dans les prisons de Charles, il se plaça au milieu du Campo de Sienne, tremblant de tous ses membres. »

2. Saint-Christophe. La façade de cette ancienne église a subi, en 1800, une restauration qui l'a tout à fait défigurée. On y admire le meilleur tableau de *Girolamo del Pacchia*.

3. M. Repetti, dans son *Dictionnaire de la Toscane*, prétend que ces travaux, commencés en 1284, n'étaient pas encore finis en 1330.

4. C'est dans cette salle que les Siennois gardent l'uniforme que Victor-Emmanuel portait à la bataille de San Martino. M. Mussini, l'ayant obtenu du roi dont il faisait le portrait en 1861, en fit cadeau à la ville. On le conserve dans une armoire en bois sculpté, ouvrage remarquable du professeur Giusti.

5. Cet artiste siennois, né en 1280 environ et élève de *Giotto*, a été longtemps désigné sous le nom de *Simone Memmi*, par suite d'une méprise de Vasari.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Madonna Laura, jusqu'au *Sodoma* et à *Beccafumi*, ont enrichi de splendides peintures.

Mais c'est particulièrement dans la chapelle (située au premier étage) que les beaux-arts sont tous représentés de la manière la plus éclatante. Les murs de cet élégant petit temple et du vestibule qui le précède sont recouverts par les fresques de *Taddeo Bartoli* (1414); le tableau qu'on voit sur l'autel est du *Sodoma;* la statue du Sauveur, sur le bénitier, est de *Giovanni Turini*.

La grille en fer qui clôt la chapelle est un bel ouvrage du quinzième siècle; mais ce qu'il y a de plus admirable, ce sont les sculptures sur bois et les travaux de marqueterie du chœur, qui sont le chef-d'œuvre de *Domenico di Niccolò*. Ce travail lui valut l'honneur d'être surnommé *Domenico del Coro*, et ses descendants eurent assez d'esprit pour conserver comme nom de famille ce sobriquet qui valait bien un blason [1]. Sous le ciseau de ce grand maître, le bois s'épanouit en rosaces, en feuilles, en fruits d'une merveilleuse élégance. Dans les dossiers des stalles sont figurés les douze articles du *Credo*. On prétend que le dessin en est dû à *Taddeo Bartoli;* mais il est certain que *Domenico* aurait pu s'en passer. C'est encore lui qui a décoré de sculptures en bois et d'ouvrages de marqueterie la porte qui conduit de la chapelle à la salle de la *Balia*.

Après la chute de la république, la salle du Grand-Conseil devenait inutile; on en fit un théâtre. Ce fut *Maestro Riccio* qui en donna le dessin en 1560; mais la salle actuelle a été rebâtie, en 1753, après deux incendies, par *Bibbiena*, et porte le cachet du mauvais goût de l'époque. C'est toutefois un vaste théâtre et le premier de la ville.

Le conseil municipal occupe encore le vieux palais républicain. Si l'on excepte le Ministère des affaires étrangères, provisoirement logé dans le *Palazzio Vecchio*, je ne connais nulle autre administration publique qui jouisse d'une résidence si artistique. *Sano di Pietro*, *Vecchietta*, *Sodoma*, *Riccio*, *Vanni*, *Salimbeni* ont recouvert de leurs splendides peintures toutes ces murailles. Je me borne à constater que le général la Marmora et le *gonfaloniere* de Sienne travaillent au milieu de chefs-d'œuvre, sans prétendre aucunement que cela les oblige à faire eux-mêmes des miracles.

Le dessin de la tour du *Mangia* [2] a été donné, en 1325, par *Agnolo di Ventura* et *Agostino di Giovanni*. Plusieurs maîtres y ont travaillé pendant vingt ans, de 1325 à 1345. J'ai voulu savoir quel était le personnage qui a donné son nom à cette tour élégante; et j'ai trouvé que le *Mangia* était un automate qui venait chaque jour battre le coup de midi à l'horloge. Ce bonhomme était jadis pour les Siennois ce que *Pasquino* et *Marforio* sont encore pour les Romains; on mettait sous sa responsabilité des épigrammes plus ou moins bien rimées, qu'on placardait au pied de sa tour. Mais un beau matin, comme le pauvre *Mangia* sortait pour sa promenade habituelle, un ressort se cassa, et il tomba sur la place.

Cette petite chapelle, d'un dessin si correct et si agréable dans son ensemble, qui s'appuie coquettement à la tour, est liée à un souvenir bien triste : cinq siècles n'ont pas suffi à l'effacer de la mémoire des Siennois. Ce fut dans la terrible peste de 1348 que la république la voua à la Vierge. Commencée en 1352, on la démolit quatre fois; l'artiste chercha ardemment à se rapprocher de plus en plus de son idéal de beauté jusqu'en 1376, où il ne se sentit pas le pouvoir d'atteindre plus haut : cet architecte demeure inconnu; ce fut peut-être *Giovanni di Cecco*, qui était à cette époque le *capomaestro* de l'*Opera* de la cathédrale, laquelle en fit les frais [1].

Tandis que l'architecture siennoise créait des monuments d'une si exquise beauté, la sculpture traversait une période de décadence, comme on ne le voit que trop par les six statues qui remplissent les niches des piliers. Mais si le ciseau n'a pu concourir dignement à la décoration de ce petit temple, la palette en revanche y est splendidement représentée par la fresque de l'autel que peignit *Sodoma* en 1537.

Un autre monument remarquable de la *Piazza del Campo* est sans contredit la célèbre *Fonte Gaja*, qu'on regarde comme le meilleur ouvrage de *Giacomo della Quercia* dans sa ville natale [2]. Les sculptures en parurent si parfaites à ses contemporains que depuis lors on l'appela *Giacomo della Fonte*, et la fontaine elle-même fut dite *gaie*, à cause de la joie que fit naître dans ce peuple passionné la vue de ce nouveau chef-d'œuvre.

Ce fut le même sentiment qui, à Florence, avait fait appeler *Borgo Allegri* (*bourg gai*) la rue dans laquelle habitait *Cimabue*, après que le peuple eut conduit processionnellement Charles d'Anjou à la modeste maison de l'artiste pour y admirer le célèbre tableau qu'on voit dans l'église de *S. Maria Novella*.

La *Fonte Gaja* se trouve aujourd'hui dans un état déplorable qu'il ne serait pas juste de mettre exclusivement à la charge du temps. Je n'épargnerais donc pas à mes chers Siennois un blâme sévère pour avoir si mal gardé ce trésor, si je ne savais qu'ils ont réparé autant qu'il se pouvait leur oubli en commandant une exacte reproduction du chef-d'œuvre de *Giacomo della Quercia*.

Le beau palais crénelé, aux fenêtres en ogive, du milieu duquel s'élève une tour et qui suit avec ses murailles en briques la courbe élégante de la place, appartient, comme nous l'avons déjà dit, aux *Sansedoni*. Cette famille est des plus anciennes de la ville et faisait partie de la haute aristocratie féodale qu'on appelait les *Grandi*

1. Après lui, sa famille s'appela *de'Cori*. Le travail du chœur lui avait été commandé en 1415.

2. Hauteur de la tour, cent un mètres quatre-vingts centimètres.

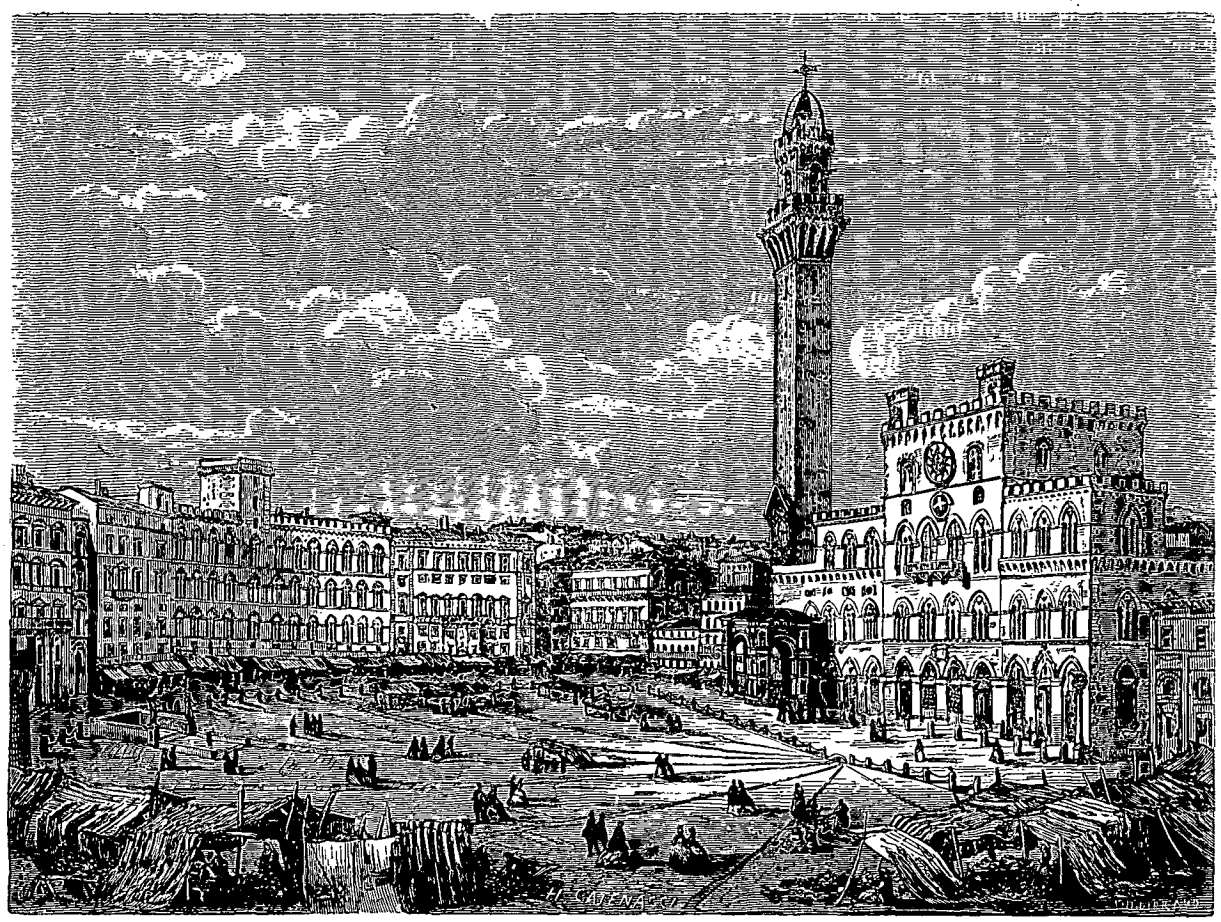
1. Plus tard, en 1460, *Antonio Federighi* rehaussa la toiture de la chapelle, et dessina cette belle frise, qui entoure avec des sphinx ailés l'écusson de Sienne et le mot LIBERTAS.

2. Cet artiste y travailla sept années, de 1412 à 1419, avec le concours de *Sano di Matteo*, architecte et sculpteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

di Siena. En 1215, on accorda aux Sansedoni le privilége d'avoir une tour; en 1339 le palais a été rebâti tel que nous le voyons aujourd'hui. Nous parlerons plus loin du bienheureux Sansedoni, en l'honneur duquel a été élevée à l'intérieur une chapelle où se trouvent divers objets d'art remarquables.

Le palais qu'on voit dans la partie culminante de la place, vis-à-vis de celui de la République, a plus d'une fois changé de nom et de destination. En 1217, il appartenait à la paroisse de Saint-Paul. En 1417, on le donna pour résidence aux *Consoli della Mercanzia*, et ce fut alors que *Domenico di Niccolò*, à cette époque *capomaestro* de la cathédrale, en dessina la façade du côté de la place, tandis que *Sano di Matteo*, le principal architecte de la cathédrale d'Orvieto, élevait de l'autre côté la belle loge *degli Ufiziali* que nous avons encore à admirer. Mais, lorsque disparut l'industrie du lanifice qui avait fait au moyen âge la fortune de la ville, ce palais changea encore de nom et de physionomie; la façade du quinzième siècle fut remplacée en 1763 par une autre qui ne vaut certes pas l'ancienne, et la résidence des *Ufiziali della Mercanzia* devint le *Casino dei nobili*. Depuis 1859, on ne l'appelle plus *dei nobili*, mais *dei concordi;* les portes de ce club s'ouvrent aujourd'hui à tout honnête homme, qu'il possède ou non un blason.



Vue de l'hôtel de ville. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

La *loggia degli Ufiziali*, qui s'ouvre du côté opposé à la place, sur la *via di Banchi*, a été plus heureuse que l'œuvre de *Domenico di Niccolò;* le siècle des restaurations profanes a passé sur elle sans y toucher. Nos regards peuvent donc se reposer encore agréablement sur la courbe élégante de ses trois arcades en plein cintre, appuyées sur quatre piliers dont chacun porte la statue d'un saint. Celles de saint Pierre et de saint Paul sont du *Vecchietta; A. Federighi* a sculpté celles de saint Ansain et saint Crescence (1458-60). Des deux côtés de la loge on voit contre la muraille deux bancs sculptés en marbre, d'une grande beauté; celui de droite est de *Federighi :* on attribue le dessin de l'autre à *Peruzzi.* Les trois compartiments de la voûte, peints à fresque par *Rustici* et *Pastorini* (1549-63), sont remarquables pour la grâce et la légèreté de leurs ornements.

Girolamo Gigli, écrivain siennois de la fin du dix-septième siècle, nous apprend que la *noblesse* de son temps venait en été prendre le frais sous cette loge. On serait vraiment curieux de connaître les graves pensées qui couvaient sous les perruques majestueuses de cette noblesse lorsqu'elle prélassait sa glorieuse inutilité sur ces beaux fauteuils de marbre blanc !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

V

Le palais Buonsignori. — La maison de la Pia de' Tolomei. — Le palais del Capitano. — Le palais Saracini. — Le palais Tolomei. — La Louve. — Le palais Piccolomini. — La loge du Pape. — Le palais Nerucci ou delle Papesse. — Le palais Gori-Gandellini. — Alfieri à Sienne. — Le palais Salimbeni. — L'empereur Charles IV à Sienne. — Le palais Spannocchi. — Piero Strozzi et le siége de Sienne.

Le palais de la République, avec ses portes et ses fenêtres cintrées en ogive, semble être le type qui, plus ou moins orné, reparaît dans tous les palais du quatorzième siècle. On le retrouve même dans les habitations les plus modestes. Tous ces édifices sont entièrement bâtis en briques dont la couleur sombre est rehaussée par les saillies et les colonnettes en marbre blanc des fenêtres.

Le plus élégant parmi tous les palais siennois est, sans contredit, celui qui appartient à la famille *Buonsignori*, et où vécut jadis la famille *Tegliacci*. Il remonte au quatorzième siècle. Réparé en 1848, il donne l'idée de ce qu'était, il y a cinq siècles, l'habitation d'un noble siennois.

Une jolie maisonnette, bâtie dans le même goût, est comme attachée au palais. La tradition veut qu'elle ait été habitée par cette malheureuse *Pia*, qui doit sa célébrité plus encore aux vers du Dante qu'aux circonstances navrantes de sa mort prématurée [1].

La *Pia* était fille de *Buonconte Guastelloni* et veuve de *Baldo Tolomei*, lorsqu'elle épousa *Nello Pannocchieschi*, seigneur de *Pietra*, qui fut son meurtrier. Nello, guelfe comme les *Tolomei*, se trouva, en 1288, au combat de la *Pieve al Toppo*, où les guelfes siennois furent battus par les bannis gibelins et par les aretins. On dit même qu'il fut la cause de leur déroute; il avait entretenu de secrètes intelligences avec l'ennemi, et, au plus fort de la mêlée il tourna le dos avec les cavaliers de sa suite. La pauvre *Pia* n'avait été heureuse d'aucune manière dans son second amour.

Un autre beau palais, que son propriétaire, M. *Grottanelli*, a fait récemment réparer par l'architecte *Rossi*, servait de résidence, au temps de la république, au *capitaine de guerre :* il est situé dans la rue qu'on appelle, pour ce motif, *del Capitano*, à l'angle de la place de la Cathédrale. Ce palais-forteresse porte, sur sa façade crénelée, les armoiries et les noms des anciens magistrats qui y ont résidé. La cour, d'une beauté remarquable, est décorée d'un superbe escalier en travertin blanc qui conduit au premier étage (p. 31). Ce beau monument a été restauré avec le plus grand soin et de manière à conserver intact le style de l'architecture sévère du quatorzième siècle. Ainsi qu'au *palazzo Saracini*, qui était autrefois la propriété de la famille *Mandoli* et qui compte aussi parmi les plus beaux de la ville, son rez-de-chaussée est en pierre de taille, tandis que les étages supérieurs sont bâtis en briques.

Parmi tous les anciens palais, il n'y a, du reste, je crois, que le palais *Tolomei* qui soit entièrement bâti en pierre. Il ne diffère des autres palais de la même époque que par cette particularité et par la couleur plus sombre qu'il doit à la pierre et surtout au passage des siècles; c'est vraisemblablement le plus ancien palais de Sienne : il a été bâti en 1205.

Les Tolomei suivirent toujours la fortune des Guelfes. En 1268, lorsque l'infortuné Conradin descendait en Italie pour relever le drapeau de Mainfroi tombé dans le sang à Benevento, Sienne, qui seconda de toutes ses forces cette extrême tentative des Gibelins, fit raser plusieurs tours et palais du parti contraire. Les Tolomei, partisans à outrance de l'Église et de la famille d'Anjou, virent alors tomber l'un de leurs palais. En revanche, lorsque la domination des Guelfes fut assurée en Toscane, ils eurent l'honneur de recevoir, dans le palais qui existe encore, Robert d'Anjou, roi de Naples et chef de leur parti en Italie, et peut-être aussi son fils Charles, duc de Calabre, à qui les Siennois, fatigués des dissensions civiles, abandonnèrent, en 1326, le gouvernement de leur république pour cinq ans [2].

Un Tolomei, Raymond, fut nommé, en 1359, sénateur de Rome par Innocent VI. C'était la première fois que la papauté conférait directement cette charge; jusqu'alors le sénateur avait été élu par le peuple, et les papes n'intervenaient dans l'élection populaire que pour la confirmer.

1. Dante la rencontre dans le Purgatoire, au milieu d'une foule d'ombres, qui toutes le supplient de porter de leurs nouvelles dans le monde. La *Pia* lui adresse à son tour sa prière, dans ces termes simples et touchants :

> Deh! quando tu sarai tornato al mondo,
> E riposato della lunga via,
> . . . . . .
> Ricorditi di me, che son la Pia :
> Siena mi fe, disfecemi Maremma :
> Salsi colui che innanellata pria,
> Disposando, m'avea colla sua gemma.

« Lorsque tu seras retourné dans le monde, et reposé du long voyage, souviens-toi de moi. Je suis la Pia; Sienne me donna la naissance, la Maremme me tua. Celui-là le sait bien qui m'avait auparavant épousée avec sa bague. »

Le vœu de la *Pia* a été exaucé; ce peu de vers l'ont rendue immortelle. Son histoire, déjà populaire sur nos scènes, a donné à *Bartolommeo Sestini* le sujet d'une *Novella Poetica*, qui tient un rang honorable dans notre littérature moderne.

Dante se borne à nous apprendre le lieu où l'infortunée mourut. Ce fut le château *della Pietra*, dans les Maremmes, fief de son mari; mais il nous laisse dans le doute sur les détails et les circonstances de sa mort. Excellente occasion pour ses commentateurs! L'un d'eux prétend que, tandis qu'elle était sur un balcon, on la jeta dans les fossés du château, par ordre de son mari qui la croyait infidèle. Mais la tradition populaire veut qu'elle ait été abandonnée par *Nello* dans ce château, où la *malaria* la tua lentement. Dante ne dit point si les soupçons de son mari étaient ou non fondés. Nous aimons à la croire innocente; mais il nous paraît hors de doute que Dante était convaincu de sa faute. Dans la supposition contraire, la *Pia* n'aurait pas manqué de lui demander de réhabiliter sa mémoire. La légende se prononce en faveur de l'innocence de la pauvre délaissée; et *Sestini* a su tirer un grand parti de cette version dans le dernier épisode de son poëme. *Nello* connaît enfin la vérité; repentant, désespéré, il accourt en toute hâte pour réparer sa fatale erreur en se jetant aux genoux de sa victime. Hélas! le sombre château est vide et silencieux; la pauvre *Pia*, après avoir si longtemps attendu son époux qu'elle aime, est morte de la fièvre en lui pardonnant.

2. Robert d'Anjou habita ce palais des Tolomei en 1310. Le duc de Calabre arriva à Sienne le 10 juillet 1326, et força les Tolomei à conclure une trêve de cinq ans avec la famille gibeline des *Salimbeni*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vis-à-vis du palais des Tolomei, au centre de la petite place qui porte le nom de cette famille, s'élève une colonne surmontée de la louve qui nourrit les deux jumeaux (voyez page 28). C'est le blason de Sienne, qui, fière d'avoir été colonie romaine, a placé en divers autres endroits cet emblème de la mère patrie[1].

L'hôtel de la Préfecture, situé au centre de la ville, près de la place du Camp, passe pour avoir été dessiné par *Bernardo Rosellino*. Ce superbe palais en pierre, qui rappelle beaucoup le *Palazzo Strozzi* de Florence, appartenait jadis aux *Piccolomini*. Au centre de sa façade on voit les armes et les noms des deux papes de cette famille, Pie II et Pie III. Commencé en 1469, il n'était pas encore achevé en 1500.

Ce fut Pie II qui fit élever près de son palais la belle loge qu'on appelle encore *del Papa*. La première colonne en fut posée le 18 mai 1462. On croit que *Federighi* en a été l'architecte.

On donne à un autre beau palais le nom *delle Papesse*, à cause peut-être de Catherine, sœur de Pie II, qui le fit bâtir en 1460 par *Bernardo Rosellino*. *Federighi* et *Urbano da Cortona* y ont aussi travaillé.

Le *Palazzo Gori Gandellini*, dans la rue de *Camollia*, fut dessiné, en 1677, par *G. Fontana*, selon la volonté du pape Alexandre VII, qui en fit cadeau à sa nièce Olympie, mariée à un *Gori*. On admire dans cette habitation princière une sainte Catherine de *Guido Reni*, et une belle et nombreuse collection de gravures anciennes, allemandes, françaises, italiennes et flamandes.

Une maison, *Gori Gandellini*[2], d'une apparence beaucoup plus modeste, a été habitée par Alfieri. *Francesco Gori* était le plus cher et le plus estimé de ses amis. Alfieri venait souvent le voir à Sienne; il demeurait chez lui des mois entiers, retenu par le charme d'un petit cénacle de personnes de goût et d'esprit, qui se groupait autour d'une femme aimable et intelligente, *Teresa Mocenni*. Le caractère doux et affectueux des habitants dompta l'humeur sombre et farouche du poëte, ce qui lui fit dire qu'il avait laissé à Sienne la quatrième partie de son cœur. Il aimait la pureté de la langue qu'on parle dans cette ville; et dans ses fréquents voyages il se faisait toujours suivre par un secrétaire et deux domestiques siennois qu'il appelait ses *dictionnaires vivants*. Passionné pour les courses des *contrade*, on dit qu'une nuit il voulut faire trois fois, à cheval et à bride abattue, le tour de la *Piazza del Campo*, exactement comme les *fantini*. On a de lui un sonnet, composé le 16 août 1783, en l'honneur de deux chevaux morts dans la course de la veille.

C'est dans cette maison de son ami qu'il écrivit, en 1777, les deux livres *della tirannide*, et qu'il ébaucha trois de ses tragédies. Après la mort de *Gori*, qui fut pour lui un rude coup, il revint encore à Sienne; mais il ne se sentit pas le courage de repasser le seuil de cette habitation hospitalière, qu'il appela depuis ce temps la *casa del pianto*.

Je n'ai pu savoir au juste quel était le palais des *Salimbeni*[1], où logea, en 1302, ce Charles de Valois qui, dans l'année précédente, avait fait bannir de Florence Dante Alighieri, et qui allait alors en Sicile combattre Frédéric III. L'empereur Charles IV a reçu aussi l'hospitalité des *Salimbeni* en 1368 et 1369; il fut même assiégé chez eux par les Siennois dans cette période de révolutions journalières qui faisaient la misère et la faiblesse de la république après la chute des Gibelins. Charles avait déjà mis deux fois la main dans ces petits coups d'État, et jusqu'alors fort heureusement. Le 25 mars 1355, le peuple et les nobles, excités par lui, avaient chassé du gouvernement la bourgeoisie, qui le possédait depuis soixante-dix ans; plus tard, le 24 septembre 1368, cinq cents cavaliers qu'il avait envoyés de Lucques aux *Salimbeni* avaient suffi pour changer l'État au profit de ses hôtes. Au bout de deux mois, ses protégés étaient de nouveau dépossédés par le peuple. Sur ces entrefaites, l'empereur étant revenu à Sienne, *Niccolò Salimbeni* s'empara, le 18 janvier 1369, du palais de la République et en chassa les magistrats populaires; le pauvre empereur venait avec sa suite prendre sa part du triomphe, lorsque le peuple, accourant en armes à l'appel du tocsin, le rencontra à la *Croce del travaglio*, chargea son escorte, en tua la plus grande partie, jeta à terre l'étendard impérial, et força l'empereur à rentrer en toute hâte chez les *Salimbeni*. Assiégé par le peuple, il dut capituler, et il s'en alla, laissant les Siennois libres de se gouverner à leur guise, en leur pardonnant même l'humiliation infligée à la dignité impériale, mais à la condition de lui payer vingt mille florins d'or.

Nous terminerons cette rapide revue des plus beaux palais de Sienne, en signalant à l'attention du touriste celui de la famille *Spannocchi*, dans la rue *Camollia*, vis-à-vis de l'hôtel *Gori Gandellini*. Pour le louer il nous suffira de dire qu'on l'attribue au *Cronaca* ou au *Rosellino*. C'est dans ce palais que *Piero Strozzi*, envoyé par Henri II au secours de la république, avait son quartier général. La misère que cette vaillante ville eut à endurer pendant le siége fut telle qu'à la table de *Strozzi* on mangeait de la viande d'âne et on ne buvait que de l'eau.

VI

Fontaines publiques. — Les *bottini*. — La rivière Diana. — Fontebranda. — Maison de sainte Catherine. — Opinion de la sainte sur le pouvoir temporel des pontifes. — L'église et le couvent de Saint-Dominique. — Le bienheureux Sansedoni et Conradin de Souabe. — L'atelier Sarrocchi.

Sienne, placée comme elle est sur une hauteur, sans aucune source dans ses environs, a dû, dès les temps

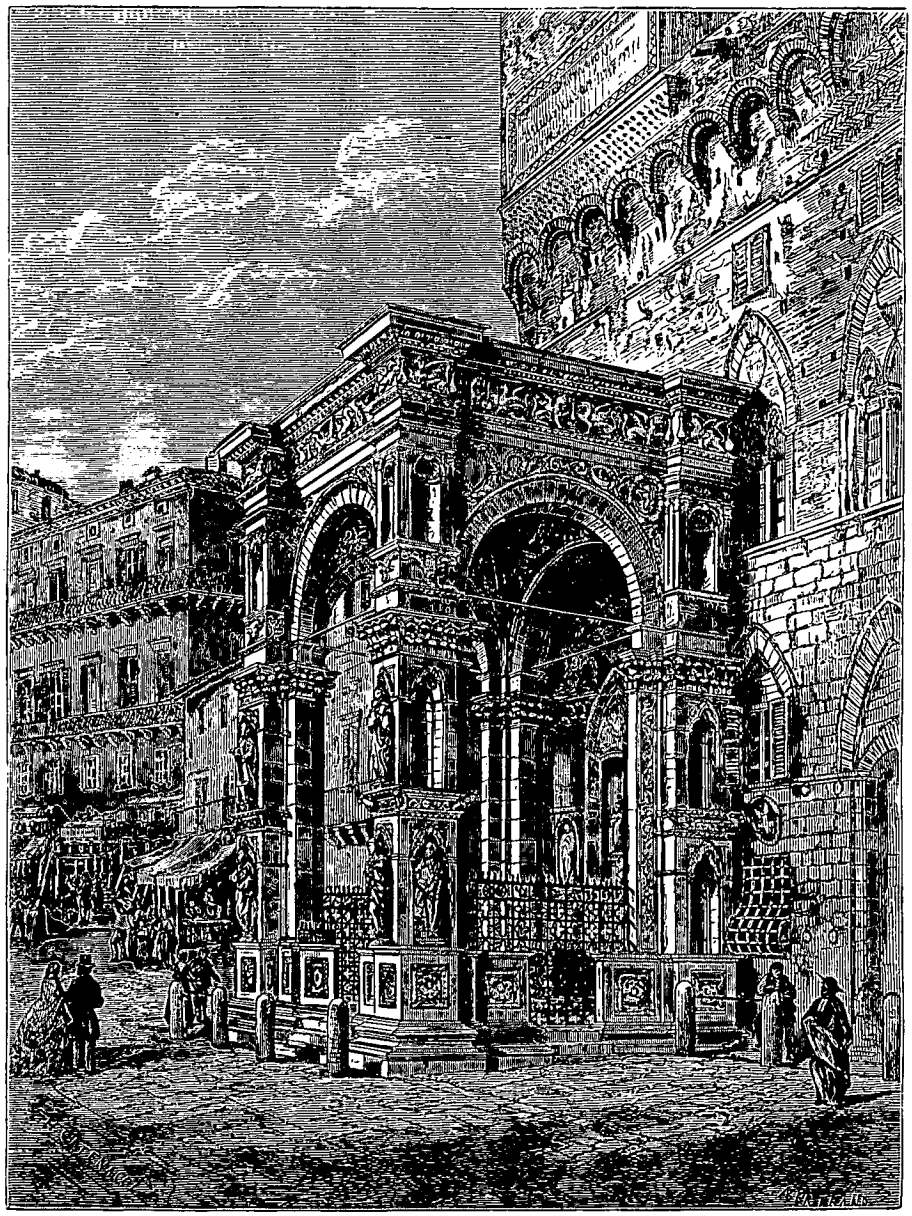
1. A la porte du palais de la République, aux deux côtés de la façade de la cathédrale, et ailleurs. La première, en bronze doré, a été coulée par les *Turini* en 1429.

2. *Via di Pantaneto*, n° 1854.

1. On prétend que le palais *Salimbeni* est celui qu'on appelle *della Dogana*, dans la rue *Camollia*, et qu'on a récemment restauré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les plus reculés, s'approvisionner d'eau à grands frais et non sans peine. Il paraît que sous la domination romaine on avait construit des aqueducs qui conduisaient à l'intérieur de la ville de l'eau de source. Mais le système à l'aide duquel on pourvut dans le moyen âge à cette nécessité, est encore plus admirable, plus grandiose dans son genre et surtout plus singulier. Profitant de la porosité du tuf sur lequel est bâtie la ville, les Siennois creusèrent de longues galeries où s'écoule par filtration l'eau de pluie; ces galeries, descendant des collines environnantes, traversent la ville en tous sens et y forment comme un immense réseau souterrain. L'origine de ces galeries, qu'à Sienne on appelle *bottini*, remonte au douzième siècle. Si je ne craignais de réveiller la susceptibilité des commentateurs de la *Divine comédie* (légion trop nombreuse et surtout trop batailleuse), j'ajouterais que c'est peut-être ce travail d'excavation, poursuivi avec tant d'ardeur et de persévérance, qui



La chapelle, sur la place du Camp. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

donna naissance au bruit dérisoire répandu du temps de Dante[1], que les Siennois trouaient la montagne dans l'intention de rencontrer la rivière *Diana* au-dessous de leur ville. Toujours est-il que, s'ils ne trouvèrent pas une rivière impossible, ils recueillirent assez d'eau pour alimenter non-seulement les quatorze fontaines de la ville et trois cent cinquante-cinq puits particuliers, mais encore les quatre fontaines des faubourgs.

Ces *bottini* ont une longueur totale de vingt-quatre

1. . . . . quella gente vana
Che spera in Talamone, e perderagli
Più di speranza che a cercar Diana.
Purg., chant XIII.

« Ces gens légers (les Siennois), qui placent leur espoir dans Talamone (un port qu'ils avaient dans les Maremmes); mais leur espoir sera encore plus déçu que lorsqu'ils cherchaient la Diana. »

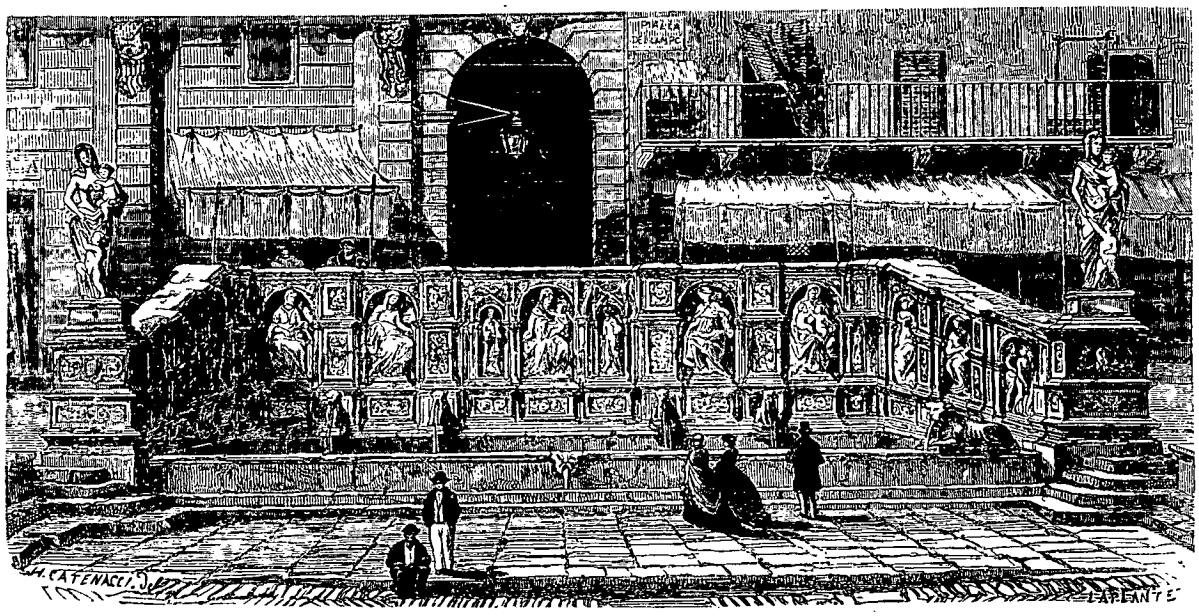
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kilomètres et demi. Le P. Della Valle dit y être descendu la nuit et les avoir parcourus sur un espace de trois milles; il fut frappé de la beauté des stalactites qui brillaient à la lueur des torches, et faisaient aux voûtes une superbe décoration naturelle. Le grand-duc Côme II voulut aussi visiter ces souterrains pour en admirer la magnificence et se rendre compte des obstacles qu'on avait eu à surmonter dans leur construction; il en sortit tout étonné d'avoir trouvé, comme il dit, une Sienne au-dessous de l'autre.

Après l'incomparable *Fonte Gaja*, il faut noter, comme un échantillon de l'architecture siennoise du quatorzième siècle, la *Fonte Nuova*, près de la *porta Ovile*, dessinée par *Camaino*. Mais la fontaine qui de préférence à toutes les autres réclame notre attention, c'est la célèbre *Fonte Branda*. Qui dit *Fonte Branda* dit Sienne. Les Siennois en sont fiers; Alfieri l'a célébrée dans un sonnet. Cependant, quand on veut taxer quelqu'un de la légèreté qu'on attribue proverbialement aux Siennois, on demande volontiers s'il a bu de l'eau de Fonte Branda.

Cette fontaine existait déjà en 1081; seulement il paraît qu'à cette époque elle était située un peu plus haut sur la côte dont à présent elle baigne le pied, et qu'elle fut transportée, en 1193, à l'endroit où elle est aujourd'hui. Après avoir emprunté son nom à une famille *Brandi*, elle a ensuite donné le sien à l'étroite vallée qui sépare les deux collines sur lesquelles sont assises, en face l'une de l'autre, la cathédrale et l'ancienne église de Saint-Dominique. Les *Fontebrandini*, presque tous tanneurs, jouissent d'une réputation de gens fiers, et sont à peu près à Sienne ce que les *Transteverins* sont à Rome.

Du fond de ce vallon le panorama est magnifique. Au-dessus de la fontaine, au sommet d'un rocher escarpé, s'élève, sombre et majestueuse, l'église de Saint-Dominique, dont la tour crénelée semble se pencher sur le



Fonte Gaja. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

bord du précipice pour regarder le paysage qu'elle surplombe. De l'autre côté brillent au soleil le dôme et la façade émaillée de la cathédrale, qui couronne la colline d'en face, revêtue jusqu'au sommet de maisons et de palais, alternant avec des jardins.

L'ancienne fontaine, avec ses arcades surbaissées en briques, toute parée qu'elle soit du nom de *Bellamino*, le plus ancien des architectes siennois qu'on connaisse, et qui la répara et l'agrandit en 1198, ne me semble pas, à vrai dire, un monument fort imposant. Elle est seulement remarquable par la richesse de ses eaux, qui, après en avoir rempli le vaste bassin, passent dans de grands réservoirs pour servir aux industries de ce quartier et mettre en mouvement quelques moulins.

Avant de prendre congé des eaux paisibles qui dorment à l'ombre des voûtes séculaires de *Bellamino*, permettez-nous de vous conter une anecdote assez singulière qui s'y rattache. — *Cino da Pistoja*, ce poëte jurisconsulte dont Pétrarque a pleuré la mort dans un sonnet célèbre, était, en 1335, professeur à l'université de Sienne; il eut l'étrange idée de promettre la main de sa sœur, jeune fille d'une rare beauté, à celui de ses élèves qui aurait le mieux résolu une question de droit. Or, le hasard (la plus moqueuse des divinités) voulut que le vainqueur dans cette lutte intellectuelle, fut loin de ressembler aux jeunes athlètes brillants de force et de beauté que les jeunes filles de la Grèce couronnaient de leurs mains et que Pindare élevait aux cieux dans ses hymnes immortels. C'était un nommé *Mario d'Asciano*, borgne et si contrefait, que la pauvre enfant voulut se soustraire à l'hymen qui la menaçait, en se jetant dans les eaux de *Fonte Branda*. Mais l'amant dédaigné, qui ne perdait pas de vue celle qu'il considérait comme son bien légitime, s'élança après elle dans la fontaine, lui sauva la vie, et eut l'inespéré bonheur de voir son dévouement récompensé par l'affection de la belle jeune

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fille. On fit la noce dans l'école de *Cina*, et l'on assure qu'elle fut très-joyeuse.

A peu de distance de la vieille fontaine, en remontant la *Costa dei Tintori*, nous rencontrons sur notre gauche un petit oratoire. Arrêtons-nous un instant devant sa façade modeste, mais élégante. Bien des pèlerins sont venus s'agenouiller devant cette porte. C'est ici qu'est née et qu'a vécu sainte Catherine de Sienne; c'est ici que *Jacques Benincasa*, son père, avait sa boutique de teinturier.

Le nom de cette femme extraordinaire se trouve lié aux plus grands événements de son temps. C'était au commencement du pontificat de Grégoire XI (1376). Les Florentins, irrités contre le cardinal de Saint-Ange, légat à Bologne, qui avait poussé quelques-unes de leurs villes à se soustraire à l'obéissance de la république, firent répandre dans les pays soumis au pape des drapeaux sur lesquels on lisait le mot *libertas*. Aussitôt, presque toutes les villes du saint-siége, Rome comprise, se soulevèrent; Bologne reprit son gouvernement populaire. Le pape alors leva une nombreuse armée de Bretons et en confia le commandement à Robert, cardinal des douze apôtres, légat apostolique. Ce prélat attaqua Bologne et commit des cruautés inouïes pour convaincre les rebelles qu'ils avaient eu tort de se soustraire au joug paternel du pontife. Les Florentins ayant envoyé quelque secours à Bologne, le pape les excommunia, autorisant tout chrétien à les réduire à l'esclavage, et à s'approprier leurs biens et leurs marchandises. En Angleterre, même en France, plusieurs marchands florentins perdirent de la sorte toute leur fortune; les Génois et les Pisans se seraient aussi bien accommodés de la générosité du saint-père; mais, craignant les représailles des Florentins, ils respectèrent leurs personnes et leurs biens : ce qui leur valut d'être à leur tour excommuniés par le saint-siége.

C'est dans ces circonstances que *Catherine Benincasa* sort tout à coup du calme de sa modeste cellule et apparaît au milieu des grands intérêts qui agitaient l'Italie et toute la chrétienté. Envoyée par les Florentins en ambassade à Avignon pour les réconcilier avec Grégoire, non-seulement elle remplit sa mission et empêcha le schisme, mais elle trouva encore moyen de faire accepter au pape ses conseils, et par ses encouragements et ses reproches, le détermina enfin à revenir à Rome, où la papauté rentra en effet le 17 janvier 1377, après soixante-dix ans passés à Avignon.

Voici ce que la sainte écrivait à Grégoire XI. Ses lettres sont de 1376 :

« Le mal qu'ont fait les sujets est causé par les mauvais pasteurs. — Vous avez eu la révolte par la faute des mauvais pasteurs et recteurs. » Elle appelle les légats que le pape envoyait en Italie, « hommes sanguinaires, bourreaux des sujets, qui sont pourtant leur prochain. » Elle s'étonne « que Dieu n'ordonne pas aux pierres de se révolter contre eux. » — « Il y a deux raisons, observe la sainte, pour lesquelles l'Église a perdu et perd les biens temporels, c'est-à-dire la guerre et le manque de vertu. » — Elle blâme le Pape de ce qu'il « dépense le bien des pauvres en soldats, qui sont mangeurs d'hommes. »

Sur cette question : le pape doit-il chercher à recouvrer par la force le pouvoir qu'il a perdu? — Sainte Catherine répond :

« Hélas! il ne paraît pas que Dieu veuille que nous soyons attachés à la fortune temporelle au point de ne pas voir la perte des âmes et la honte de Dieu qui sont les suites de la guerre. Celui qui aime l'honneur de Dieu et le salut de ses ouailles, celui qui veut les racheter des mains du démon, doit donner non-seulement son bien, mais aussi sa vie corporelle. — Vous direz peut-être, saint-père : Je suis tenu par conscience de recouvrer tout ce qui appartient à la sainte Église. Hélas! j'avoue que c'est vrai; mais on doit surtout chérir ce qui est le plus précieux. Le trésor de l'Église est le sang du Christ, donné pour racheter les âmes; ce trésor de sang n'a pas été donné pour la domination temporelle, mais pour le salut des générations humaines. Supposons donc un instant que vous soyez tenu de conquérir et conserver le trésor et la domination des villes que l'Église a perdus; d'autant plus êtes-vous tenu de reconquérir les âmes, qui sont le trésor de l'Église, qui s'appauvrit de trop en les perdant. Il vaut mieux laisser échapper l'or des choses temporelles que l'or des choses spirituelles. Il vous faut choisir entre deux maux, celui de la perte des grandeurs, domination et fortune temporelles, que vous vous croyez obligé de reconquérir, et le mal de la perte de la grâce des âmes et de l'obéissance qu'elles doivent à Votre Sainteté. Vous verrez bien que vous êtes plus tenu de reconquérir les âmes. » — Laissant de côté le soin des choses temporelles, attachons-nous aux spirituelles. — « On ne rendra pas sa beauté à l'Église ni avec le couteau, ni avec cruauté, ni avec la guerre, mais avec la paix. » — « Vous les battrez mieux (les insurgés) avec la verge de la douceur, de l'amour et de la paix, qu'avec la verge de la guerre; c'est ainsi que vous pourrez recouvrer ce qui vous est dû spirituellement et temporellement. » — « Notre doux Sauveur vous ordonne de lever l'étendard de la croix contre les infidèles et de porter contre eux seuls tous les maux de la guerre. » — « Retenez les gens que vous avez enrôlés pour venir ici, et empêchez-les de venir; puisque autrement vous ne feriez que nuire au lieu d'améliorer. » — « Et faites attention, autant que vous aimez la vie, de ne pas venir avec beaucoup de soldats, mais la croix à la main, comme un agneau doux et paisible. En agissant de la sorte, vous remplirez la volonté de Dieu. »

C'était avec cette noble liberté que la fille de Jacques le teinturier parlait au pontife. Pie II l'appela, en 1461, à l'honneur des autels; Pie IX, en 1857, visita son habitation, aujourd'hui convertie en église. Il se prosterna et pria longtemps dans la chambre où elle écrivait, au nom de son doux Sauveur, ces lettres sévères qui comptent déjà cinq siècles, et que l'on pourrait croire datées d'hier.

Sainte Catherine est aussi une célébrité littéraire. Sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

correspondance, si remarquable pour l'élégance de la forme et la pureté de la langue, la place au premier rang parmi les écrivains de son siècle, qui est pourtant celui de *Boccaccio*. Mais ce grand maître est bien loin d'avoir la touchante simplicité et la grâce toute naturelle qui nous rendent si chers les écrits de la sainte.

Ce fut la république qui, pour s'honorer elle-même dans cette grande citoyenne, ordonna, vers la moitié du quinzième siècle, de transformer en oratoire la boutique de *Jacques Benincasa* et la maison où sa fille était née. Cette élégante petite église est décorée d'œuvres d'art choisies. *Urbano da Cortona* a sculpté le portrait de la sainte qu'on voit sur la porte ; mais nous en indiquons un autre qui offre plus de garanties de ressemblance. A l'intérieur, on trouve profusion de peintures ! *Le Sodoma*, *Jérôme Pacchiarotti*, *le Riccio*, *Folli*, *Vanni*, *Salimbeni*, *Sorri*, *Casolani* ont tous contribué à faire de ce petit sanctuaire un véritable musée.

Sainte Catherine n'était âgée que de trente-trois ans lorsqu'elle mourut à Rome, en 1380. Il ne déplaira peut-être pas au lecteur français que nous ajoutions, à titre de dernier renseignement, que sa famille était originaire de France, d'où l'un de ses ancêtres, gentilhomme nommé *Tiezzo* ou *Teuccio*, était venu s'établir à Sienne.

Ce lourd et sévère bâtiment en briques rouges, placé au sommet de la colline au pied de laquelle est *Fonte Branda*, flanqué de sa tour crénelée et qui a plutôt l'air d'une forteresse que d'une église, est l'église de Saint-Dominique, qui existait déjà en 1225 : la tour a été bâtie plus tard, en 1340.

En entrant dans ce temple, on est frappé du caractère simple et imposant de son architecture. Saint-Dominique a un air grave et recueilli qui manque à la cathédrale ; c'est une église où l'on peut prier sans que les chefs-d'œuvre trop nombreux s'interposent, comme des distractions, entre les fidèles et la Divinité. Ce n'est pas toutefois qu'ici les ouvrages d'art fassent absolument défaut. Dans la chapelle de droite se trouve le portrait authentique de sainte Catherine de Sienne, peint par *Andrea di Vanni*, contemporain et ami de la sainte. Cet artiste, l'un des meilleurs de son temps, était aussi homme d'État, et, en 1368, il fut porté par une révolution populaire à l'une des premières charges de la république. Le Christ, placé au-dessus de la porte et qu'on a longtemps attribué à *Giotto*, a été peint par *Sano di Pietro*, le *Beato Angelico* de l'école siennoise.

Dans une autre chapelle (la seconde à droite du maître-autel) on voit un tableau célèbre qui est de grande importance dans l'histoire de l'art : c'est une Madone, au pied de laquelle on lit le nom de *Guido da Siena* et la date M.CC.XXI. Sur cette date erronée, on fondait l'opinion que l'école siennoise avait précédé la florentine. Mais il est désormais établi que cette peinture date de 1281 et est due à *Guido di Graziano*, contemporain de *Cimabue*, et qu'on peut regarder comme le véritable fondateur de la *scuola sanese* (école siennoise).

La chapelle de Sainte-Catherine, dans laquelle on conserve la tête de la sainte, doit plus encore sa célébrité aux merveilleuses fresques du *Sodoma*. Ces trois tableaux, et particulièrement le plus renommé, celui de « l'Extase, » sont considérés comme les chefs-d'œuvre de ce grand maître. C'est encore lui qui a décoré le haut de la voûte ; les autres peintures sont de *Vanni* et de *Folli*.

Les Siennois ont aussi placé dans cette église une table de bronze sur laquelle sont gravés les noms de leurs concitoyens tombés devant Mantoue dans la guerre de 1848, voulant ainsi mettre la mémoire des martyrs de la patrie sous la protection des autels. Nous ignorons cependant si la sainteté du lieu a pu sauver de l'outrage du soldat étranger ce pieux monument, et s'il a été plus heureux que les tables florentines, qui, du temps de l'occupation autrichienne, furent enlevées de l'église de *Santa Croce* et enfermées dans la *Fortezza da Basso*. Heureusement il est impossible de confisquer aussi l'histoire.

Un tombeau fait face à la porte. Il mérite d'attirer l'attention aussi bien par sa valeur artistique que par le nom de l'homme savant et intègre à qui Sienne l'a élevé. Nous voulons parler du professeur *Pianigiani*, auquel la ville doit le chemin de fer qui la relie à Florence, et dont on avait longtemps considéré l'exécution comme impossible. Ce chemin, qui témoigne des talents et du courage de son auteur, doit se prolonger jusqu'à Rome ; mais *Pianigiani* n'eut pas le bonheur d'achever sa grande entreprise : il mourut, jeune encore, en 1850.

Le monument consacré à sa mémoire, dessiné et commencé par *Becheroni*, de Sienne, fut achevé, après sa mort, par *Sarrocchi*.

Presque en face, on lit une modeste inscription en commémoration d'un jeune peintre siennois, *Angelo Visconti*, qui promettait de devenir un grand artiste et qui mourut noyé dans le Tibre en 1861.

Le cloître attenant à l'église a été habité par saint *Thomas d'Aquin*, l'*angélique* ou le *prince des écoles*, l'auteur de cette œuvre colossale qu'on appelle la *Summa theologica*, et qui, avec un autre grand Italien, *S. Bonaventura da Bagnorea*, a illustré la glorieuse Université de Paris, où rayonnait au treizième siècle le foyer des sciences de la théologie et de la philosophie, alors confondues en une seule.

Un autre illustre contemporain de saint Thomas, comme lui professeur de théologie à Paris, a habité ce couvent où reposent aussi ses cendres : c'est *Ambrogio Sansedoni*, de Sienne, qui, pendant trente ans, enseigna à Paris, à Cologne, à Rome, mais qui doit surtout sa célébrité à la sainteté de sa vie. Pour notre compte, nous l'aimons, et nous ne visitons jamais le cloître de Saint-Dominique sans donner un souvenir d'estime et de respect à sa sépulture oubliée.

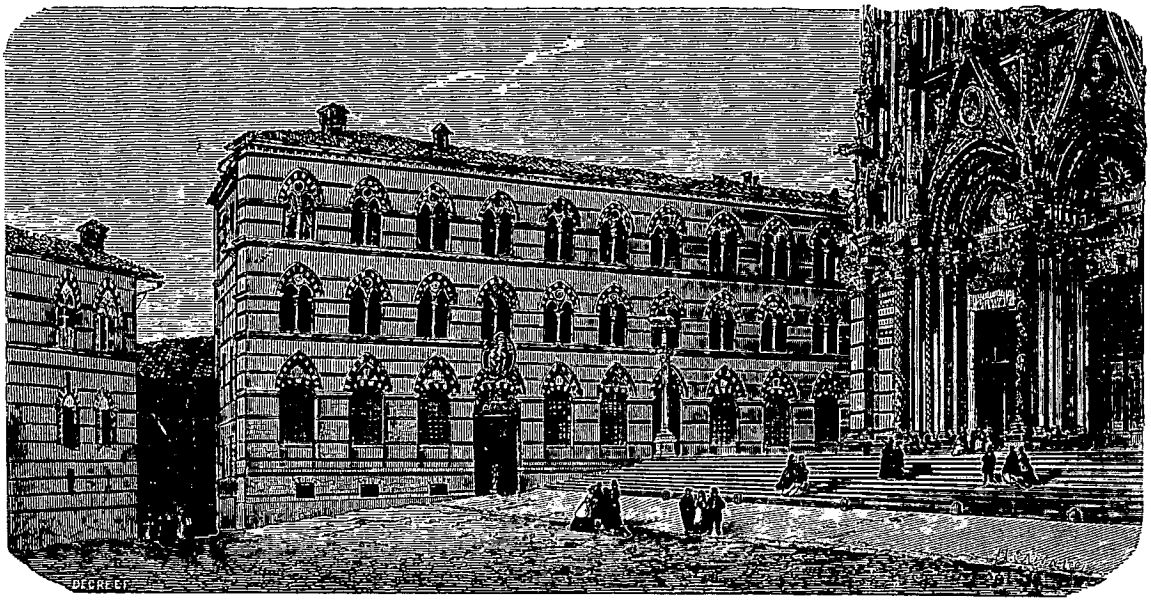
Qu'il nous soit permis de faire connaître la cause de notre sympathie. — C'était en octobre 1268 ; l'infortuné Conradin de Souabe, battu à Tagliacozzo, errant déguisé dans les landes de la Maremme, était tombé aux mains de ses persécuteurs acharnés ; ses ennemis élevaient au ciel des hymnes de triomphe, tandis qu'à Naples se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dressait l'échafaud sur lequel devait tomber la noble tête de cet enfant malheureux. Notre *Sansedoni* fut touché de cette grande infortune. L'écho de son couvent paisible retentissait encore des acclamations populaires qui avaient salué le jeune roi à son passage à Sienne, lorsque, quelques mois auparavant, il marchait sur Naples avec toute la confiance de son âge et accompagné peut-être des vœux secrets du bon moine[1]. Et tout à coup quel revers! Conradin, vaincu, prisonnier, condamné comme criminel, excommunié par l'Église, allait porter sa jeune tête au bourreau! Sansedoni courut à Viterbe pour demander au pape d'absoudre de l'anathème Conradin et son jeune compagnon d'infortune, le duc d'Autriche. Il se jeta aux pieds de Clément, il pria, il pleura. Arriva-t-il à toucher le cœur du pape? Nous n'osons l'assurer; il obtint pour ses deux protégés la faveur de recevoir les sacrements avant d'avoir la tête tranchée.

L'Église a placé *Ambrogio Sansedoni* au nombre des bienheureux; nous nous permettons d'ajouter humblement qu'à notre sentiment le moine qui eut le courage de plaider la cause de l'excommunié et du vaincu mériterait d'être canonisé.

Dans ce même cloître est l'atelier du sculpteur *Tito Sarrocchi*, à qui la ville de Sienne a confié la tâche honorable et difficile de reproduire, d'après les fragments mutilés qui en restent, l'œuvre merveilleuse de *Giacomo della Fonte*. Ce travail, exécuté avec autant de conscience que de talent, était presque achevé lorsque nous visitâmes[1] l'atelier de ce vaillant artiste; il nous en fit les honneurs avec cette simple et exquise affabilité qui le distingue, et nous pûmes y admirer, outre les bas-reliefs destinés à faire renaître, sans la changer, la *Fonte Gaia*, sa *jeune Bacchante* et le groupe si charmant de la *Prima preghiera*, une fillette qui apprend



La colonne de la Louve et le palais de l'Archevêché. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

à prier à son petit frère. M. Sarrocchi nous fit voir aussi une belle statue de Michel-Ange et une fontaine colossale ornée de plusieurs figures qu'il venait de sculpter pour M. Saracini. Il travaillait alors au bas-relief qui décore en ce moment l'une des trois portes de la nouvelle façade de Santa Croce de Florence.

Les murs de ce cloître étaient jadis recouverts de fresques, que plus tard on a blanchies à la chaux. Parmi les fragments que récemment on a pu remettre au jour, est une « Annonciation » peinte en 1372 par *Lippo di Vanni*, qui signa son œuvre avec ce naïf distique :

« Septanta et due et trecent' anni
Da Siena qui dipinse Lippo Vanni[2]. »

1. Les *Sansedoni* étaient de la plus haute noblesse de Sienne, et Gibelins. *Buonatacca*, le père du *B. Ambrogio*, avait été envoyé deux fois en ambassade à la cour de Mainfroi.

2. En 372. Littéralement : soixante-dix et deux et trois cent ans, ici peignit Lippo Vanni de Sienne.

Malheureusement il ne reste plus de cette belle peinture que les têtes de la Vierge et de l'ange.

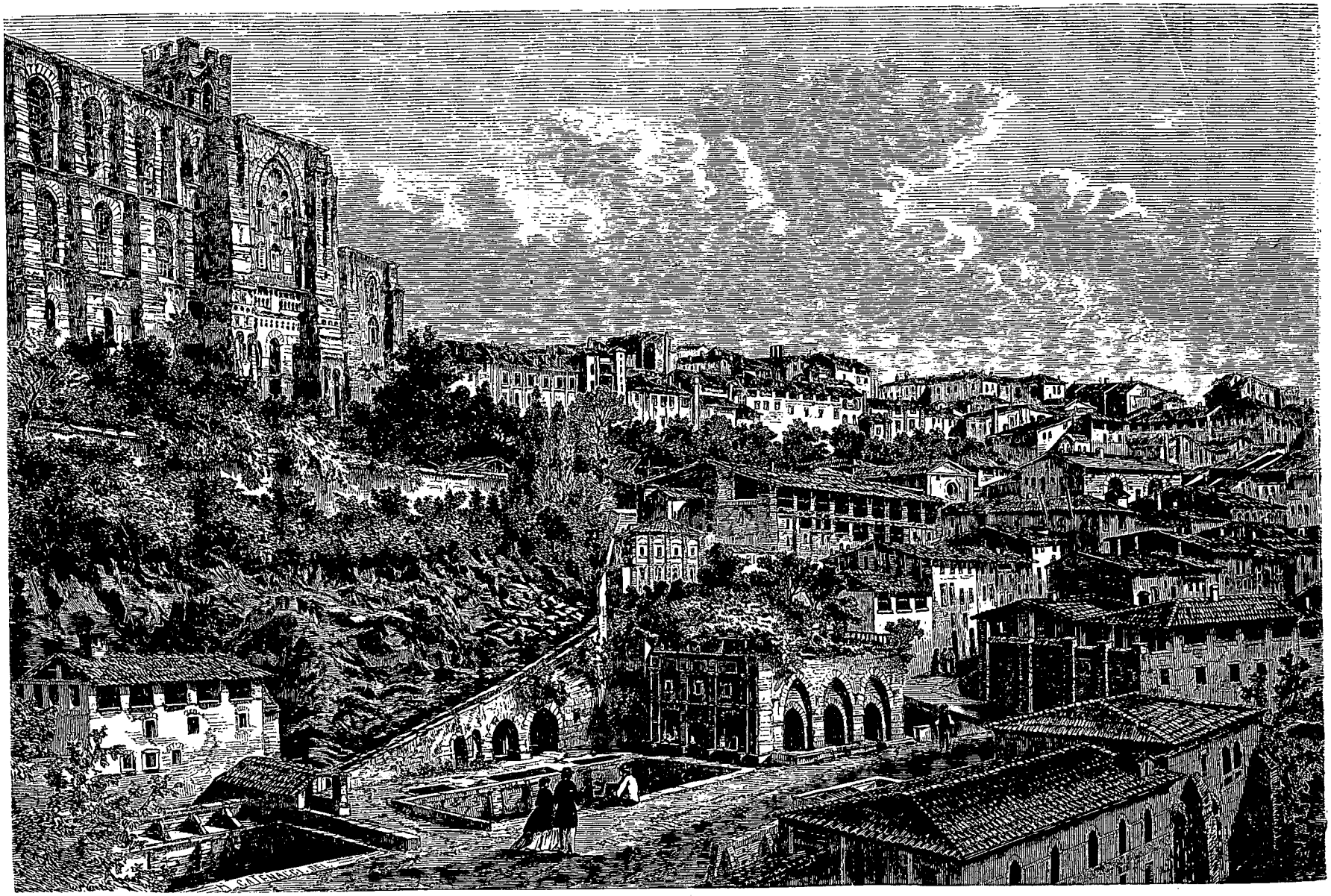
VII

L'Université. — Les étudiants bolonais à Sienne. — Un empereur qui engage sa couronne. — Charles VIII à Sienne.

L'Université de Sienne peut se glorifier d'une ancienneté fort respectable. Si elle ne remonte pas à l'an 1203, comme on pourrait bien le soutenir, puisqu'il y a des parchemins de cette date où l'on fait mention de docteurs et d'étudiants, on ne peut pas douter qu'elle n'existât en 1246; car on conserve un catalogue de ses professeurs qui se continue sans interruption de cette année jusqu'à nos jours. La jeune Université puisa une nouvelle vigueur dans l'immigration des étudiants de Bologne, survenue en 1321 dans les circonstances suivantes. Un d'entre eux, Jacques de Valence, ayant été

1. En février 1864.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Fonte Branda. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

condamné à mort, tous les étudiants bolonais résolurent de quitter la ville, et, guidés par Guillaume Tolomei, Siennois, qui enseignait le droit à Bologne, se rendirent tous, à l'Université de Sienne avec plusieurs autres de leurs professeurs. La république les reçut avec empressement, leur donna le droit de cité, s'obligea à racheter les livres qu'ils avaient laissés en gage à Bologne pour six mille florins, à payer leurs professeurs à raison de trois cents florins d'or par an, et à leur fournir pour seize mois des logements gratuits. Mais ils ne restèrent pas longtemps à Sienne, car la ville de Bologne ne marchanda pas pour les engager à retourner, et, après leur avoir accordé force priviléges, obligea le *potestà* à faire ses excuses à l'Université. Après le départ des étudiants bolonais, le *studio* de Sienne parcourut une période de décadence jusqu'en 1357, année où elle fut dotée de nouvelles chaires, et enrichie d'exemptions et de priviléges par un diplôme de Charles IV, cet empereur de comédie, qui était descendu en Italie non pour restaurer l'autorité de l'empire, mais pour battre monnaie, et à qui les Siennois avaient racheté la couronne qu'il avait laissée en gage à Florence.

En 1323 il n'y avait pas d'édifice spécialement affecté à l'Université. Les professeurs tenaient leurs cours dans des maisons particulières dont la république payait le loyer. Ce ne fut que plus tard, en 1408, qu'on installa le *studio* dans l'ancien hôpital de la Miséricorde, nommé depuis *Casa della Sapienza*. L'Université a quitté cette ancienne résidence en 1816, pour faire place à l'Académie des beaux-arts et venir occuper le couvent de Saint-Vigile où elle est encore.

J'aime ce grand palais dont la vue me reporte aux dernières années de ma vie d'étudiant. Le pays était alors en pleine occupation autrichienne ; professeurs et étudiants, qui presque tous avaient fait la campagne de 1848 en Lombardie, étaient également suspects et tourmentés par la police. Je me rappelle encore le moment où l'un de nos professeurs, que nous aimions tous pour son patriotisme, nous entretenait d'une des époques les plus glorieuses de Rome ; sa parole convaincue et passionnée nous entraînait bien loin à la suite de l'aigle victorieuse, lorsque sa voix faible et voilée fut tout à coup comme éteinte par une bruyante et joyeuse fanfare qui fit trembler les vitres de toutes les croisées. C'étaient les chasseurs tyroliens qui allaient relever le poste de la préfecture, vis-à-vis de nous. La transition du passé au présent était brusque ; un grand silence se fit dans la salle, et notre jeune professeur se levant, nous dit d'un air triste :

« Hélas ! mes amis, ce n'est pas le clairon des légions de nos pères[1] ! »

1. Le manque d'espace, qui me force à retrancher une grande partie de ce chapitre, ne me permet que de donner une simple liste des illustrations les plus remarquables de l'Université siennoise. — *Juristes.* Les Soccini ou Sozzini (*Socins*) ; Marian l'aîné (1397-1467) ; Barthélemy, son fils (1436-1507) ; Marian le jeune, son petit-fils (1482-1556) ; Louis Cremani, criminaliste. — *Théologiens dissidents.* Lelio Soccini, fils de Marian le jeune, fondateur d'une secte religieuse qui prit son nom (mort à Zurich en 1562, âgé de 37 ans). Fausto Soccini, neveu de Lelio, et continuateur de ses doctrines (mort à Cracovie en 1604, à 65 ans) ; Bernardino Ochino, réformateur (mort en Moravie en 1563, à 77 ans) ; Sisto da Siena, né Juif, se fit catholique et moine ; plus tard, condamné à mort comme calviniste, dut sa grâce à l'amitié de Jules III et du cardinal Ghislieri (Pie V) et à sa grande célébrité (1520-1569). — *Sciences sociales.* Sallustio Bandini, auteur du célèbre *Discorso sulla Maremma Sanese*, écrit en 1737, publié en 1775 par ordre du grand-duc P. Léopold, est le précurseur de tous les économistes. Simone Fondi, qui dans le commencement du quatorzième siècle, après avoir visité le territoire de la république, en présenta un rapport à la *Signoria*, est peut-être le père de la statistique. — Enfin, Folcacchiero Folcacchieri, chevalier siennois, est l'auteur de la plus ancienne poésie qu'on connaisse dans notre langue (1177).

Ce même palais, ces longs corridors, ces salles silencieuses où, dans le douzième siècle, se promenaient de graves figures de camaldules, furent habités en 1495 par la brillante noblesse de France. Charles VIII, revenant de son expédition de Naples, y séjourna une semaine[1]. Appelé en Italie par l'ambition de *Ludovico il Moro*, il avait traversé la péninsule, occupé le royaume de Naples sans coup férir, et était entré dans nos villes en conquérant, la lance au poing ; les forteresses s'ouvraient devant son cheval ; un homme seul, *Piero Capponi*, dans cette ville occupée alors par toute son armée, avait eu le courage de lui résister et de prononcer le mot célèbre qui lui a valu une si mauvaise statue sous nos loges *degli Ufizi*.

Mais durant les six jours que Charles passa à Sienne, sa fortune déclina rapidement. Tandis que d'un côté les Napolitains revenaient à leur ancien roi, de l'autre se formait contre lui une ligue formidable ourdie par ce même *Sforza* qui lui avait ouvert l'Italie. Déjà on menaçait de lui couper le retour, et il dut s'ouvrir une issue par les armes dans cette célèbre bataille de Fornovo ou du Tar, qui parut alors bien sanglante, mais qui n'était pourtant que le prélude des grands carnages qui ensanglantèrent l'Italie dans les luttes de François Ier et de Charles V.

C'est aussi dans cet ancien couvent que Charles reçut les ambassadeurs de Florence, qui venaient réclamer de lui la restitution de Pise. Vers la fin de l'année précédente, Pierre de Médicis avait eu la faiblesse de lui céder les forteresses de Pise, de Sarzane et de Pietrasanta, qui étaient la clef de l'État, à condition toutefois que le roi les rendrait après la conquête de Naples, ou, en tout cas, à son retour en France. En même temps que les Florentins profitaient de la maladresse du malheureux négociateur pour se débarrasser des Médicis, Charles arrivait à Pise. Cette ville qui, après une lutte acharnée avec Florence, avait dû se rendre en 1406 par famine, vaincue mais non résignée, avait cru voir dans son arrivée une occasion favorable pour rompre le joug détesté de sa rivale. Hommes et femmes, vieillards et enfants, tout un peuple s'était jeté aux genoux du roi, se plaignant de la tyrannie florentine, implorant l'ancienne liberté. Sans plus attendre on avait abattu les enseignes de Florence. Le roi, satisfait d'occuper pour son compte la forteresse, avait d'abord

1. 13-19 juin 1495.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laissé faire ; mais maintenant qu'il avait accompli la conquête de Naples et qu'il rentrait en France, il fallait bien contenter les Florentins, qui venaient réclamer l'exécution de sa promesse. Toutefois les Pisans jetaient les hauts cris pour ne pas être rendus aux Florentins, dont ils craignaient la vengeance. Pris entre deux feux, Charles, toujours faible, toujours incertain, et qui, d'après la confession de son historiographe lui-même, « ne fut jamais que petit homme de corps et d'entendement[1] », ne sut ni assurer et défendre la liberté de Pise, ni tenir la foi jurée à Florence. Il rentra en France, laissant les deux villes s'entre-tuer dans une dernière guerre, vrai duel à mort, qui, commencé en 1496, ne finit qu'en juin 1509 par la reddition de Pise.

Sienne, déjà incurablement malade des discordes civiles qui devaient bientôt la perdre, ne laissa point partir le roi sans lui demander une garnison française destinée à tenir en respect le *Monte dei Nove*, l'une des nombreuses factions qui divisaient la république. Charles ne se fit pas trop prier pour prendre la ville sous sa protection, et y laissa des soldats sous le commandement du seigneur de Ligny, son cousin. Ligny fut élu capitaine par la république, avec une provision de vingt mille ducats et l'obligation de tenir dans la ville une garde de trois cents hommes. Mais peu après le parti des *Nove* ayant de nouveau saisi le pouvoir, chassa la garnison et congédia le représentant du roi de France.

Escalier du palais Grottanelli. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

VIII

Ce qui me resterait à dire.... si j'avais encore de l'espace.

J'aurais voulu entretenir encore mes lecteurs de beaucoup de choses, et, par exemple, de la bibliothèque publique[2], riche de 50000 volumes, dont 650 du premier siècle de l'imprimerie, et de 3000 manuscrits. Parmi les autographes on remarque ceux de sainte Catherine et de saint Bernardin de Sienne, des Socins, de Charles V, et de Charles IX, roi de France ; on y voit aussi des codes d'une grande beauté ; un livre grec des évangiles du dixième siècle, payé en 1359 plus de 3000 florins d'or ; un antiphonaire avec des miniatures de *Paolo dal Poggio* de Florence, et le livre d'heures enluminé en 1494, par *Littifredi Corbizi* de Florence, pour la Compagnie de Sainte-Catherine de Fonte-Branda. M. le comte Scipione Borghesi, dont j'aurais beaucoup de bien à dire si je ne craignais d'effaroucher sa modestie, possède aussi une riche et importante collection de manuscrits[1], parmi lesquels on remarque le testament original de Boccace, dicté en latin en 1374.

Je ne peux non plus dire qu'un mot du collége Tolomei, et de l'institution des Sourds-Muets, fondée en 1825 par le P. Pendola, qui en conserve encore la direction. Les établissements charitables sont nombreux à Sienne ; et je regrette de ne pouvoir décrire le vaste et salubre hôpital, l'hospice pour les convalescents, récente création due à la charité d'un obscur enfant du peuple, et la maison des aliénés, qui sera bientôt l'une des meilleures d'Italie, grâce à la *Compagnia dei Disciplinati*, qui en est la patronne, et qui, suivant les conseils du directeur prof. Livi, va en accroître les bâtiments, moyennant une dépense qui s'élèvera à près d'un million.

Ce qui concerne les arts aurait mérité un plus large développement. Malheureusement, je dois me borner à rappeler en passant : le prof. Giusti, à qui revient en grande partie l'honneur d'avoir fait renaître l'art, essentiellement siennois, de la sculpture sur bois ; l'Académie des beaux-arts et sa galerie, remarquable par sa précieuse collection des *primitifs*[2] ; et l'atelier de M. Mussini, directeur de l'Académie, qui fait revivre dans ses toiles le sentiment religieux, tendre et profond, qui inspirait les anciens maîtres de cette noble école[3].

1. *Philippe de Comines*, l. 8, c. XIII.

2. Sienne doit à un moine de Prato la fondation de sa bibliothèque. Ce fut en 1663 que *Niccolo Oliva*, général des Augustins, mit à la disposition du public les livres de son couvent de Sant'Agostino.

1. Plus de 3000 parchemins, dont le plus ancien remonte à l'an 940.

2. Série chronologique de tableaux qui résume l'histoire de l'école siennoise.

3. M. Mussini a été nommé, le 10 décembre 1857, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il m'aurait été agréable aussi de parler du caractère des Siennois, de leurs femmes, qu'un bon Allemand appelle dans son emphase les *délices italiennes*[1]; de leurs fêtes publiques et surtout de ces courses des *contrade*, qui ont le privilége de passionner à un si haut degré les Siennois, et qui donnent à l'étranger le spectacle de plus en plus rare des mœurs et des costumes d'un autre âge. Il serait certes intéressant d'étudier le curieux mécanisme de ces *contrade*, qui ont survécu à tant de ruines, et qui sont aujourd'hui encore aussi jeunes qu'elles pouvaient l'être au commencement du quatorzième siècle, lorsque, sur l'appel de la cloche de la commune, elles descendaient en armes dans la *Piazza del Campo*, chacune guidée par son capitaine et déployant son propre drapeau.

Sienne a beau être découpée officiellement, comme toutes les villes du monde, en quartiers ou en paroisses, sa tradition repousse toute autre division politique et religieuse que celle de ses dix-sept *contrade*. Chacune d'elles a son étendard, son église, son saint patron, son histoire, ses alliées ou ses rivales; chaque *contrada* est en somme une petite patrie dans la plus grande, *une nation*

Un *fattore* de la campagne siennoise. — Dessin de de Neuville d'après un croquis de Franchi.

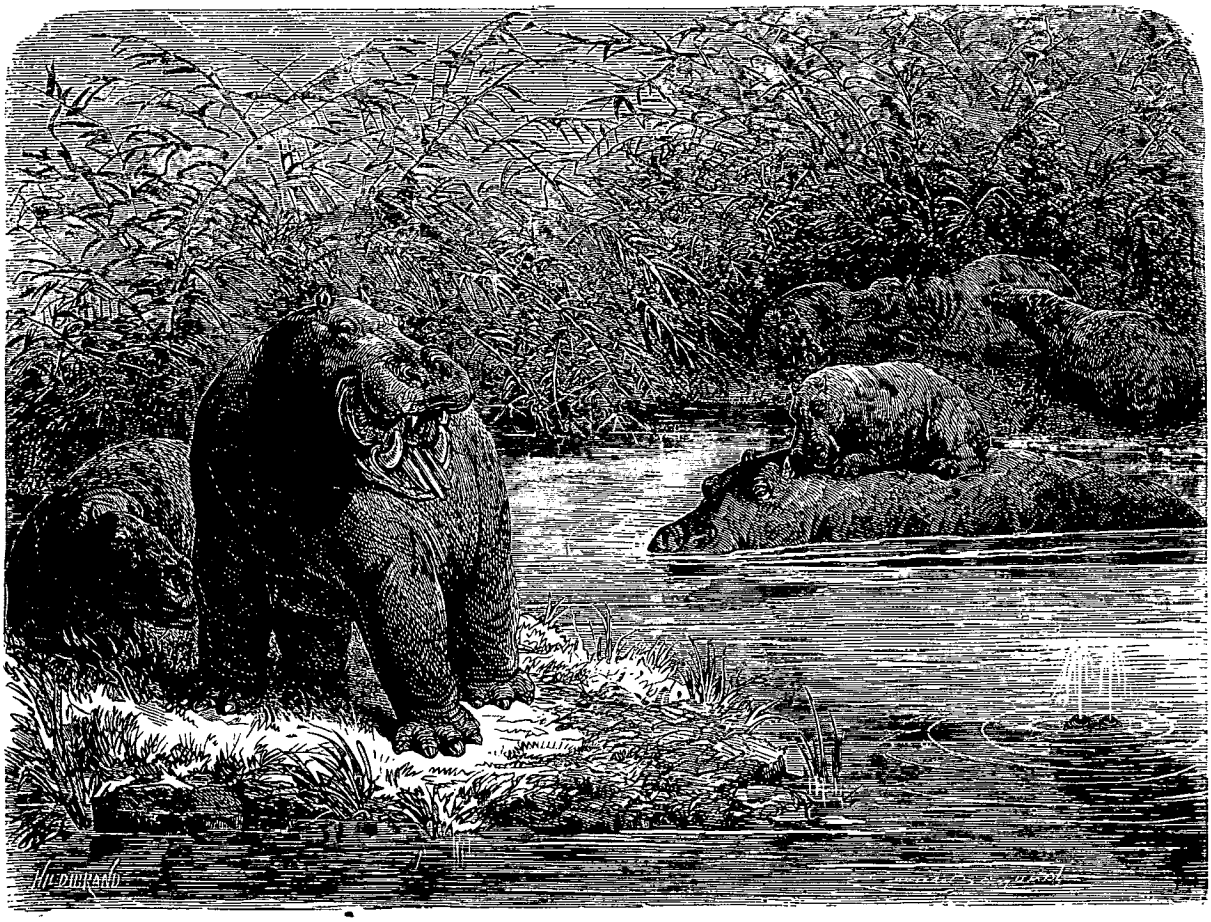
en miniature. Il faut voir de ses propres yeux l'émotion passionnée avec laquelle le Siennois accompagne dans sa course le cheval qui porte les couleurs et la fortune de sa *contrada*; — il faut assister aux cris de joie, aux larmes de tendresse, aux épanchements incroyables que le triomphe fait éclater parmi les vainqueurs! On danse, on crie, on s'embrasse dans les rues illuminées, autour de l'heureux *fantino*, que les femmes recouvrent de baisers; les cloches sonnent à toute volée; les portes de l'église de la *contrada* s'ouvrent à deux battants devant la foule enthousiaste qui, tout en remerciant le saint patron, allume tous les cierges, et porte dans ses bras jusqu'au pied de l'autel le *fantino*, et souvent aussi le cheval!

On ne pourra jamais dire que l'on connaît les Siennois si l'on n'a pas eu le spectacle des courses le 15 août sur la place du Camp.

B. Costantini.

1. Schroder, *Monum. Italiæ*. — La célèbre Roxelane, femme de Soliman II, dont *le Tour du monde* a parlé avec détails (vol. VII, pag. 4 et suiv.), appartenait à une noble famille siennoise. Elle s'appelait *Margherita*, était fille de *Nanni Marsili*, et avait été enlevée sur la plage, près de son château de *Colecchio*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hippopotames du Zambèse : Femelle et son petit. — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

L'AFRIQUE AUSTRALE[1],

PREMIERS VOYAGES DU DOCTEUR LIVINGSTONE.

1840-1856. — DESSINS INÉDITS.

I

Enfance de l'auteur. — Arrivée en Afrique. — Station missionnaire. — Rencontre avec un lion. — Sécheresse. — Les faiseurs de pluie. Chasse au hopo.

.... Je suis né en Écosse d'une famille de pauvre fermier. A l'âge de dix ans, je fus envoyé à la manufacture en qualité de rattacheur, afin d'aider par mon salaire à l'entretien de la famille, et de diminuer d'autant les soucis de ma pauvre mère. J'achetai un rudiment avec une partie de ce que je gagnai dans la première semaine; et pendant plusieurs années je poursuivis l'étude du latin avec une ardeur constante, me rendant, pour cela, tous les jours à une école du soir, qui se tenait de huit à dix heures; je travaillais ensuite avec mon dictionnaire jusqu'à minuit, plus tard encore, si ma mère ne l'empêchait pas en venant m'ôter mes livres. Il fallait que je fusse à la manufacture le lendemain matin à six heures, et j'y restais jusqu'à huit heures du soir, sans autre interruption que le temps nécessaire pour le déjeuner et le dîner. J'étudiai de cette façon la plupart des auteurs classiques, et, à seize ans, je possédais mieux qu'aujourd'hui mon Virgile et mon Horace. Notre professeur, qui heureusement vit toujours, recevait une partie de son traitement des propriétaires de la fa-

1. Au moment de publier dans ce recueil le récit, encore inédit dans notre langue, des voyages que le plus célèbre des explorateurs de l'Afrique australe a entrepris entre les années 1858 et 1864, nous avons cru devoir le faire précéder, comme d'une introduction naturelle, de quelques emprunts faits à la relation de ses premiers voyages (1840-1856). Ces extraits feront connaître tout à la fois l'homme et le théâtre de ses travaux. — Voy. le portrait du Dr Livingstone, tome I de ce recueil, p. 64.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brique. C'était un homme attentif, plein de douceur et de bienveillance, et qui se faisait si peu payer, que tous ceux qui désiraient s'instruire le pouvaient aisément. Un grand nombre d'enfants profitaient de ce privilége ; et quelques-uns de mes camarades de classe occupent aujourd'hui une position bien supérieure à celle qu'ils paraissaient devoir atteindre lorsqu'ils venaient à l'école. Si un pareil système était établi en Angleterre, ce serait pour le pauvre un bienfait inappréciable.

En fait de lecture, je dévorais tout ce qui me tombait sous la main, excepté les romans ; je n'aimais pas les fictions ; mais les livres de science, et surtout les voyages, faisaient mes délices.

Je continuais mes études pendant les heures que je passais à la filature, en plaçant mon livre sur le métier, de manière à saisir les phrases les unes après les autres, tout en marchant pour faire ma besogne ; j'étudiais ainsi constamment sans être troublé par le bruit des machines ; c'est à cela que je dois la faculté de m'abstraire complétement du bruit que l'on fait à côté de moi, et de pouvoir lire et écrire tout à mon aise au milieu d'enfants qui jouent, ou bien dans une réunion de sauvages qui dansent et qui hurlent. A dix-neuf ans je devins fileur et j'eus un métier à conduire ; c'est un travail excessivement pénible pour un jeune homme élancé, dont les membres sont grêles, les articulations pleines de mollesse ; mais j'étais payé en conséquence de la peine que j'avais, et cela me mit à même de passer l'hiver à Glascow, de m'y suffire et d'y poursuivre mes études médicales, d'y apprendre le grec et d'assister au cours de théologie du docteur Wardlaw. Je n'ai jamais reçu de personne l'assistance d'un denier, et j'aurais, avec le temps et par mes seuls efforts, accompli mon projet d'aller en Chine comme médecin missionnaire, si l'on ne m'avait conseillé de faire partie de la Société des missions de Londres, qui m'était recommandée à ce point de vue qu'elle est complétement dégagée de tout esprit de secte. « La Société n'envoie aux idolâtres, me disait-on, ni épiscopaux, ni presbytériens, ni indépendants, mais l'Évangile du Christ. » Cela répondait parfaitement à ce que devait être, suivant moi, une pareille institution.

Ayant fini mes études médicales et choisi pour sujet de ma thèse une maladie dont le diagnostic exigeait l'emploi du stéthoscope, je m'attirai, sans le vouloir, un examen plus sévère et plus prolongé qu'il n'arrive ordinairement en pareil cas. Toutefois, je n'en reçus pas moins le diplôme de docteur en médecine et en chirurgie ; et ce fut avec une joie non déguisée que je me sentis appartenir à une profession qui est vouée entre toutes à la pratique de la bienfaisance, et qui, avec une énergie infatigable, continue de siècle en siècle à faire de nouveaux efforts pour amoindrir les souffrances qui affligent l'humanité.

J'étais maintenant en mesure d'exécuter mes projets ; cependant la guerre à propos de l'opium était dans toute sa fureur, et l'on pensa que le moment n'était pas favorable pour que j'allasse en Chine. J'avais caressé l'espoir de me frayer, au moyen de l'art de guérir, l'entrée de ce vaste pays fermé aux Européens ; mais, comme on ne prévoyait pas que la paix dût être prochaine, et qu'un autre champ m'était ouvert par les travaux de M. Moffat, le grand missionnaire de l'Afrique australe, mes pensées se dirigèrent de ce côté ; je complétai donc mes études théologiques en Angleterre ; je m'embarquai en 1840, et, après un voyage qui dura trois mois, j'abordai à la ville du Cap, où je restai fort peu de temps ; du Cap je me rendis à la baie d'Algoa, et je m'avançai dans l'intérieur de l'Afrique, où j'ai passé les seize années qui s'écoulèrent de 1840 à 1856, exerçant la médecine et prêchant la foi chrétienne, sans avoir rien coûté aux indigènes.

D'après les instructions que m'avaient données les directeurs de la Société des missions de Londres, je devais tourner mon attention vers le nord, dès que je serais arrivé à Kuruman ou Lattakou, bourgade qui était à cette époque, ainsi qu'elle l'est encore aujourd'hui, leur station la plus éloignée du Cap en s'avançant dans l'intérieur. Après trois mois de séjour à Kuruman, qui est une espèce de chef-lieu des missions du pays, j'allai donc m'installer dans un endroit situé à quinze milles environ de Shokuané, et qui s'appelait alors Lépélolé (aujourd'hui Litoubarouba). Une fois arrivé là, je me retranchai complétement de la société des Européens pendant six mois ; j'acquis de cette façon la connaissance des habitudes, de la manière de voir, des lois et du langage de cette partie des Béchuanas qui forme la tribu des Bakouains, connaissance qui m'a été d'un avantage incalculable dans les relations que depuis lors j'eus avec ces peuplades.

Pendant mes excursions autour de Kuruman, j'avais choisi la belle vallée de Mabotsa pour y établir le siége d'une mission, et je m'y rendis en 1843. C'est là que m'est arrivé un accident sur lequel j'ai été souvent questionné depuis mon retour en Angleterre, et dont, sans les importunités de mes amis, j'avais l'intention de conserver les détails pour les raconter à mes enfants lorsque la vieillesse m'aurait fait radoter. Des lions inquiétaient vivement la population de Mabotsa ; ils pénétraient la nuit dans l'endroit où les bestiaux étaient enfermés, et dévoraient les vaches. Ils attaquaient même les troupeaux en plein jour : ce qui est tellement éloigné de leurs habitudes, que les indigènes s'imaginèrent qu'on leur avait jeté un sort et qu'ils avaient été, suivant leurs propres termes, « livrés au pouvoir des lions par une tribu voisine. » Ils avaient bien essayé une fois de se délivrer de ces animaux en les détruisant ; mais, beaucoup moins braves que les Béchuanas ne le sont généralement en pareille occurrence, ils étaient rentrés chez eux sans avoir attaqué un seul de leurs ennemis.

Il est avéré que, si l'on tue l'un des lions qui font partie d'une bande, les autres, profitant de l'avis qui leur est donné, abandonnent les lieux où ils ont été chassés. Lors donc que le bétail des Bakouains fut attaqué de nouveau, j'allai avec les hommes de la tribu, afin de les encourager à se débarrasser des maraudeurs. Nous trouvâmes les lions sur une petite colline boisée, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes compagnons, disposés en cercle, gravirent en se rapprochant de plus en plus les uns des autres. Resté dans la plaine avec un indigène appelé Mébalué, qui était maître d'école et le plus excellent des hommes, je vis l'un des lions posé sur un quartier de roche qu'entourait le cercle des chasseurs. Mébalué tira son coup de fusil avant moi et n'atteignit que le rocher où l'animal était assis. Le lion mordit l'endroit que le projectile avait frappé, comme un chien mord la pierre ou le bâton qui lui est jeté; puis, s'enfuyant d'un bond, il franchit le cercle d'hommes qui s'ouvrit à son approche, et il s'échappa sans blessure; les chasseurs n'avaient pas osé l'attaquer, peut-être à cause de leur foi dans le sortilége dont ils se croyaient victimes. Le cercle fut bientôt reformé; deux autres lions y apparurent, mais cette fois nous n'osâmes pas tirer, dans la crainte de frapper l'un des hommes qui les entouraient et qui leur permirent encore de s'enfuir sains et saufs. Si les Bakouains avaient agi suivant la coutume de leur pays, les lions auraient été tués à coups de lance au moment où ils essayaient de s'échapper; mais nos chasseurs ne firent pas même usage de leurs armes. Voyant que nous ne pouvions pas les décider à l'attaque, nous reprenions le chemin du village, lorsqu'en tournant la colline j'aperçus encore un lion posé sur un quartier de roche comme le premier que j'avais vu, mais cette fois tapi derrière un buisson; j'étais environ à trente pas de l'animal, je le visai attentivement au corps à travers les broussailles, et je déchargeai mes deux coups. « Il est touché, il est touché! » s'écrièrent les indigènes, « allons à lui. » Derrière le hallier j'apercevais la queue du lion qu'il agitait avec colère; et, me retournant vers ceux qui accouraient, je leur dis d'attendre au moins que j'eusse rechargé mon fusil. Pendant que j'enfonçai les balles, j'entendis pousser un cri de terreur; je tressaillis, et levant les yeux, je vis le lion qui s'élançait sur moi. J'étais sur une petite éminence; il me saisit à l'épaule, et nous roulâmes ensemble jusqu'au bas du coteau. Rugissant à mon oreille d'une horrible façon, il m'agita vivement comme un basset le fait d'un rat; cette secousse me plongea dans la stupeur que la souris paraît ressentir après avoir été secouée par un chat, sorte d'engourdissement où l'on n'éprouve ni le sentiment de l'effroi ni celui de la douleur, bien qu'on ait parfaitement conscience de tout ce qui vous arrive : un état pareil à celui des patients qui, sous l'influence du chloroforme, voient tous les détails de l'opération, mais ne sentent pas l'instrument du chirurgien. Ceci n'est le résultat d'aucun effet moral; la secousse anéantit la crainte et paralyse tout sentiment d'horreur, tandis qu'on regarde l'animal en face. Cette condition particulière est sans doute produite chez tous les animaux qui servent de proie aux carnivores; et c'est une preuve de la bonté généreuse du Créateur, qui a voulu leur rendre moins affreuses les angoisses de la mort. Le lion avait l'une de ses pattes sur le derrière de ma tête; en cherchant à me dégager de cette pression, je me retournai, et je vis le regard de l'animal dirigé vers Mébalué, qui le visait à une distance de quinze pas; le fusil du maître d'école, un fusil à pierre, rata des deux côtés; le lion me quitta immédiatement, se jeta sur Mébalué, et le mordit à la cuisse. Un individu, à qui j'avais sauvé la vie dans une rencontre avec un buffle qui l'avait lancé en l'air, essaya de donner un coup de lance au lion pendant que celui-ci attaquait Mébalué; l'animal, abandonnant alors le maître d'école, saisit cet homme par l'épaule; mais au même instant, les balles qu'il avait reçues produisant leur effet, il tomba frappé de mort. Tout cela n'avait duré qu'un moment et devait avoir eu lieu pendant le paroxysme de rage qu'avait causé l'agonie. Le lendemain, les Bakouains, pour faire sortir du corps de l'animal le charme dont ils s'imaginaient qu'il avait été doué, firent un immense feu de joie sur le cadavre du lion, l'un des plus gros, disaient-ils, qu'ils eussent jamais rencontrés. Non-seulement j'avais eu l'humérus complétement écrasé, mais encore j'avais été mordu onze fois à la partie supérieure du bras.

La blessure que fait la dent du lion est analogue à celle d'une arme à feu; elle est généralement suivie d'une abondante suppuration, d'un grand nombre d'escarres, et laisse une douleur qui se fait sentir périodiquement dans la partie blessée. Je portais ce jour-là une veste de laine épaisse qui, je le suppose, essuya tout le virus des dents qui me traversèrent le bras, car j'échappai aux souffrances particulières que subirent mes deux compagnons d'infortune, et j'en fus quitte pour une fausse articulation dans le bras gauche. Celui de nous trois qui avait été mordu à l'épaule me montra sa blessure l'année suivante; elle venait de se rouvrir, précisément dans le même mois où elle lui avait été faite. Ce curieux incident mérite l'attention des hommes de science.

Le chef de la tribu des Bakouénas ou Bakouains, à laquelle j'étais attaché, portait le nom de Séchélé et habitait à Shokuané. J'avais été frappé tout d'abord de son intelligence et de la profonde sympathie qui nous attirait l'un vers l'autre; cet homme remarquable a non-seulement embrassé la foi chrétienne, mais encore il s'est fait le missionnaire de son peuple.

La croyance à la faculté de *faire pleuvoir* est l'un des articles de foi le plus profondément enracinés chez ces peuplades; le chef Séchélé était lui-même un docteur célèbre dans cet art, et il croyait implicitement à son pouvoir. Il m'a souvent avoué qu'il lui était plus difficile de renoncer à cette croyance qu'à toutes celles dont le christianisme lui commandait l'abjuration.

Je lui expliquai que la seule manière possible d'arroser les jardins était de choisir quelque rivière ne tarissant jamais, de creuser un canal et d'irriguer les terrains adjacents. Il adopta immédiatement cette idée, et bientôt la tribu tout entière se dirigea vers le Kolòbeng, cours d'eau situé environ à 64 kilomètres de la station. L'expérience réussit admirablement pendant la première saison. Les naturels creusèrent le canal, firent le barrage en échange de l'assistance que je leur avais prêtée pour construire une habitation carrée à leur chef; c'est également sous ma direction qu'ils bâtirent leur

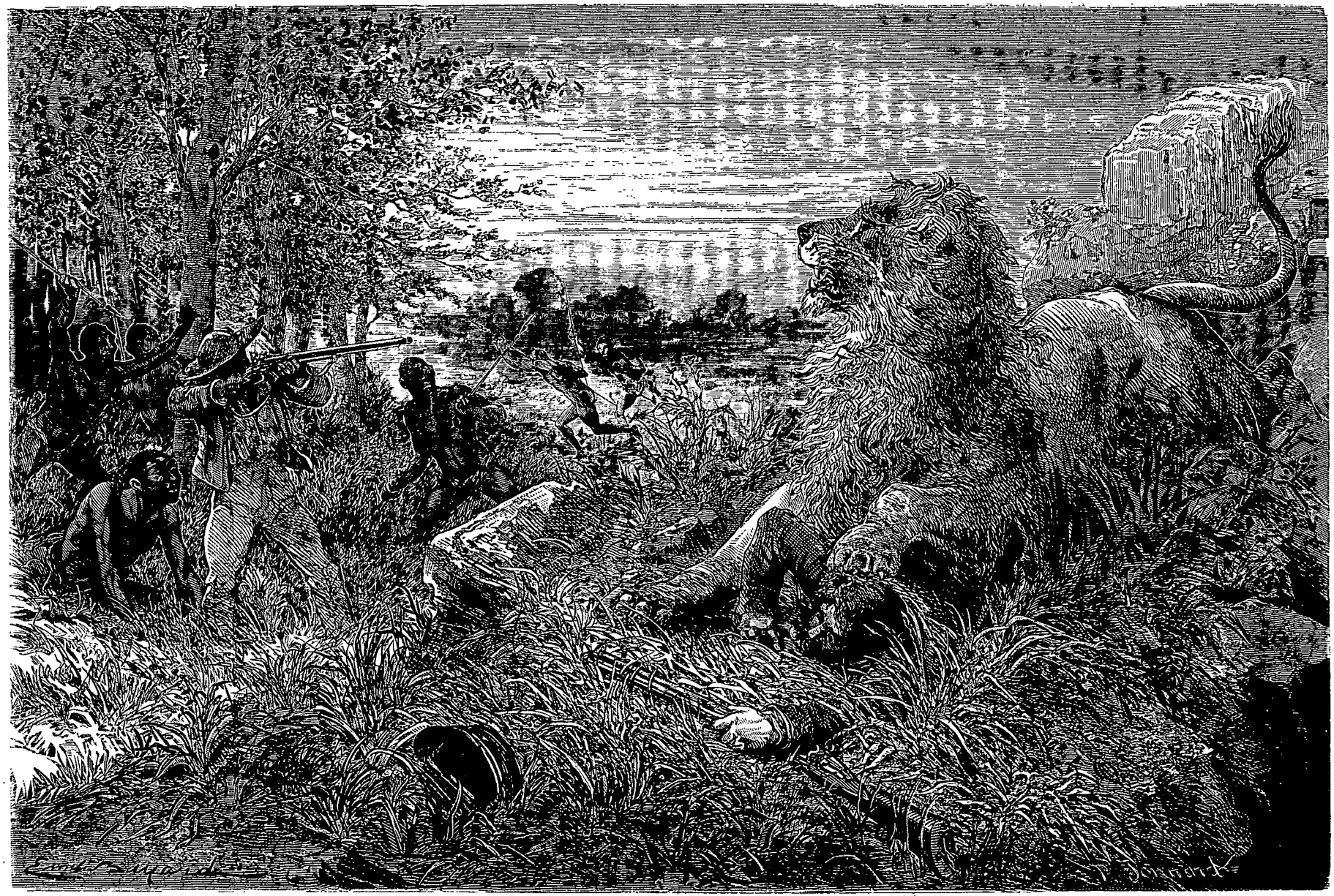
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

école. Un indigène m'avait appris à forger le fer, et m'étant perfectionné dans cet art sous la direction de M. Moffat, mon beau-père, qui m'enseigna en outre à charpenter et à jardiner, je devins assez habile dans presque tous les métiers; comme, de son côté, ma femme savait faire les vêtements, le savon et la chan-

delle, nous réunissions à peu près tous les talents indispensables à une station de mission au centre de l'Afrique : position où le mari doit être un Jean-fait-tout au dehors, et la femme une servante à tout faire dans l'intérieur du ménage.

Malheureusement la seconde et la troisième année

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le docteur Livingstone terrassé par un lion. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de notre séjour furent encore plus sèches que la première; c'est à peine si, pendant ces deux ans, il tomba dix pouces d'eau, et le Kolobeng finit par tarir. Tant de poissons périrent par suite de cette circonstance, que toutes les hyènes du voisinage accoururent au festin et ne vinrent pas à bout de dévorer complétement ces masses putrides. Un vieil alligator, dont jamais on n'avait eu à se plaindre, fut également au nombre des victimes; on le trouva dans la vase, où il avait échoué.

La quatrième année ne fut pas plus favorable; il ne tomba pas assez d'eau pour que les grains pussent parvenir à leur maturité. Rien n'était plus désolant. Nous creusions le lit de la rivière de plus en plus à mesure que l'eau tarissait, nous efforçant, mais en vain, d'en puiser quelques gouttes pour empêcher les arbres fruitiers de mourir. Les aiguilles qu'on laissa dehors pendant plusieurs mois ne se rouillèrent pas; et toute la partie aqueuse d'un mélange d'acide sulfurique et d'eau, qui servait pour une pile électrique, s'évapora complétement, au lieu de s'accroître comme elle aurait fait en Angleterre. Les feuilles des arbres étaient ridées et amollies, bien qu'elles ne fussent pas mortes; et celles du mimosa restaient fermées en plein jour comme elles le sont pendant la nuit.

Au milieu de cette effroyable sécheresse, rien n'était plus étonnant que de voir les fourmis aller et venir avec leur vivacité habituelle. J'enfonçai à midi la boule d'un thermomètre à trois pouces dans la terre, le mercure marqua de 132 à 134° Fahrenheit (de 55 à 56° centigrades); si je plaçais à la surface du sol différents scarabées, ils expiraient au bout de quelques secondes; mais cette effroyable chaleur ne faisait qu'augmenter l'activité des fourmis noires à longues jambes. Où ces fourmis pouvaient-elles prendre l'humidité qui leur est nécessaire? Notre maison avait été bâtie sur une espèce de poudingue ferrugineux très-dur, afin d'empêcher les fourmis blanches d'y pénétrer; celles-ci n'y vinrent pas moins, en dépit de la précaution; et non-seulement elles purent, malgré cette chaleur desséchante, délayer le sol pour y former des galeries où elles vont et viennent à l'abri des oiseaux, mais lorsque nous ouvrîmes leurs chambres souterraines, nous y trouvâmes une humidité surprenante. Il n'y avait cependant pas de rosée; et la maison étant située sur le roc, elles ne pouvaient pas communiquer avec la rivière, qui coulait au pied de la colline, environ à trois cents mètres plus bas. Auraient-elles, par une faculté qui leur serait propre, le moyen de créer de l'eau en combinant l'oxygène avec l'hydrogène des végétaux qui forment leur nourriture?

Cependant la pluie n'arrivait pas. Les Bakouains s'imaginèrent que j'avais lié Séchélé par un charme quelconque; et je reçus plusieurs députations des anciens de la tribu qui venaient me supplier de lui permettre de produire seulement quelques ondées. « Si vous refusez, disaient-ils, le blé mourra et nous serons dispersés; laissez-le faire pleuvoir encore une fois; et nous tous, hommes, femmes et enfants, nous irons à l'école et nous chanterons des prières aussi longtemps que vous voudrez. » C'est en vain que je leur affirmais que tout mon désir était de voir Séchélé faire en toutes choses ce que lui dictait sa conscience, et je souffrais vivement de leur paraître insensible.

La conduite des Bakouains, pendant cette longue sécheresse, fut vraiment excellente; les femmes se dépouillèrent de leurs parures, afin qu'on pût acheter du maïs chez les tribus plus heureuses; les enfants se mirent en quête des nombreux tubercules et des racines comestibles que fournit la contrée, et les hommes passèrent leur temps à la chasse. Un grand nombre de buffles, de zèbres, de girafes, de gnous, de rhinocéros, d'antilopes de toute espèce venaient en foule boire à quelques fontaines voisines du Kolobeng, et l'on construisit dans les terres environnantes un piége qui, dans le pays, porte le nom de *hopo*. Ce piége consiste en deux haies, se rapprochant l'une de l'autre comme pour former un V; très-épaisses et très-hautes, au sommet de l'angle qu'elles produisent, au lieu de se rejoindre complétement, elles se prolongent en droite ligne, de manière à former une allée d'environ cinquante pas de longueur, aboutissant à une fosse qui peut avoir quatre ou cinq yards carrés et six ou huit pieds de profondeur. Des troncs d'arbres sont placés en travers sur les bords de cette fosse, principalement sur le côté par où les animaux doivent arriver, et sur celui qui est en face et par où ils cherchent à s'échapper. Ces arbres forment au-dessus de la fosse un rebord avancé, qui rend la fuite impossible, et le tout est soigneusement recouvert de joncs qui dissimulent le piége, et qui le font ressembler à un trébuchet posé dans l'herbe. Comme les deux haies ont souvent un mille de longueur, et que la base du triangle qu'elles décrivent est à peu près de la même dimension, une tribu, qui forme autour du hopo un cercle de trois ou quatre milles de circonférence, se resserrant peu à peu, est certaine d'englober une grande quantité de gibier. Les chasseurs dirigent par leurs cris les animaux qu'ils entourent, et les font arriver au sommet du hopo; des hommes cachés en cet endroit jettent leurs javelines au milieu de cette troupe effrayée, qui, se précipitant par la seule ouverture qu'elle rencontre, s'engage dans l'étroite allée qui conduit à la fosse; les animaux y tombent l'un après l'autre, jusqu'à ce que le piége soit rempli d'une masse vivante qui permet aux derniers de s'enfuir en passant sur le corps des victimes. C'est un spectacle effroyable; les chasseurs, enivrés par la poursuite et ne se possédant plus, frappent ces animaux, gracieux pour la plupart, avec une joie délirante, tandis que les pauvres créatures, entraînées au fond de l'abîme par le poids des morts et des mourants, soulèvent de temps à autre cette masse de cadavres, en se débattant au milieu de leur agonie contre le fardeau qui les étouffe.

II

Voyage au lac Ngami. — Le désert de Kalahari et ses habitants.

Depuis cinquante ans au moins, la situation exacte du lac Ngami avait été désignée par les indigènes qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'y rendaient chaque année, à cette époque où la pluie était moins rare dans le désert qu'elle ne l'est actuellement; plusieurs fois on avait tenté d'y arriver en traversant le Kalahari dans la direction indiquée; mais ces tentatives avaient toujours échoué, même de la part des Griquas, qui, ayant dans les veines un peu du sang des Bushmen, devaient, croyait-on, mieux supporter la soif que les Européens. Il devenait évident que la seule chance de réussir était de tourner le désert au lieu de le traverser. Le meilleur moment pour tenter l'entreprise devait être en mars ou en avril, époque où se termine la saison des pluies, et où il était probable que nous trouverions de l'eau dans les étangs, qui sont desséchés pendant l'hiver.

Trois gentlemen, MM. Vardon, Oswell et Murray, rompus au climat de l'Afrique et de l'Inde, et passionné pour la chasse, se proposèrent pour m'accompagner et se chargèrent généreusement de tous les frais du voyage. Il n'y avait plus qu'à partir.

Un mot sur le Kalahari avant de le traverser.

L'espace qui s'étend depuis la rivière d'Orange jusqu'au lac Ngami, c'est-à-dire entre le vingt-neuvième et le vingtième degré de latitude sud, et depuis l'océan Atlantique jusqu'au vingt-quatrième degré de longitude orientale, a reçu le nom de désert simplement parce que l'on n'y trouve pas d'eau courante, et que l'eau de source y est très-rare; mais il n'en renferme pas moins une végétation abondante et de nombreux habitants; l'herbe y couvre le sol, qui produit une grande variété de plantes, et l'on y rencontre de vastes fourrés composés non-seulement d'arbustes et de broussailles, mais encore de grands arbres. C'est une plaine immense, remarquablement unie, coupée en différents endroits par le lit desséché d'anciennes rivières, et parcourue dans tous les sens par de prodigieux troupeaux de certains genres d'antilopes dont l'organisme exige peu ou point d'eau. Le gibier, les rongeurs sans nombre que l'on trouve dans cette région, et les petites espèces de félins qui font leur proie de ces derniers, forment la nourriture des Bushmen et des Bakalaharis, habitants de la contrée. Le sol est composé en général d'un sable doux, légèrement coloré, c'est-à-dire de silice presque à l'état de pureté. On trouve dans les anciens lits des rivières desséchées beaucoup de terrains d'alluvion qui, durcis par le soleil, forment de grands réservoirs où l'eau de pluie se conserve pendant plusieurs mois de l'année.

Les tribus qui habitent cette région sont composées de Bushmen et de Bakalaharis. Les premiers sont probablement les aborigènes de la partie méridionale du continent, et les seconds proviennent, sans doute, de la première émigration des Béchuanas. C'est par goût que les Bushmen vivent au désert, les Bakalaharis parce qu'ils y sont contraints; mais un profond amour de la liberté anime également les deux races. Les Bushmen se distinguent par leur langage, leurs habitudes et leur aspect; ce sont les seuls vrais nomades que l'on trouve dans la contrée; ils ne cultivent jamais la terre et n'ont point d'animaux domestiques, à l'exception de quelques chiens d'une misérable espèce; en revanche, ils connaissent tellement les habitudes des animaux sauvages, qu'ils les suivent dans leurs migrations, les surprennent, s'en nourrissent à l'endroit même où la chasse a eu lieu, et n'empêchent pas moins leur multiplication désordonnée que les autres carnivores. A la chair du gibier, qui forme leur principale nourriture, ils ajoutent les racines, les fèves et les fruits sauvages que les femmes vont chercher. Ceux qui habitent les plaines sablonneuses et brûlantes du désert sont généralement secs et nerveux, capables de supporter de grandes fatigues et de subir des privations excessives. Beaucoup d'entre eux sont d'une taille peu élevée, sans avoir toutefois la difformité des nains. Ceux qu'on amène en Europe ont été choisis pour leur extrême laideur, comme les chiens de certains marchands ambulants, et l'idée qu'en Angleterre on a vu des Bushmen est tout aussi exacte que celle qu'on aurait des Anglais, si les plus affreux d'entre nous étaient exhibés en Afrique et donnés comme spécimen da la nation.

Partis le 1er juin 1849, nous n'atteignîmes les rives du lac Ngami qu'au bout de deux mois de marches et de fatigues. Ce fut le 1er août que pour la première fois, cette belle nappe d'eau, la plus méridionale de toutes celles qui étoilent l'intérieur du continent africain, fut contemplée par des Européens.

Mon principal but, en me rendant au lac, était de m'aboucher avec Sébitouané, grand chef des Makololos, qui demeurait, dit-on, à quelques centaines de milles plus loin. Je ne pus cette fois parvenir à le joindre; mais l'année d'après je fis un second voyage au lac, accompagné de ma femme et de mes enfants.

A la nouvelle de l'approche des blancs, venus d'au delà des déserts pour le voir, il voulut nous épargner une moitié du chemin et revint du haut de la vallée du Lyambie, où il se trouvait alors, pour nous recevoir dans Seshéké, sa résidence habituelle.

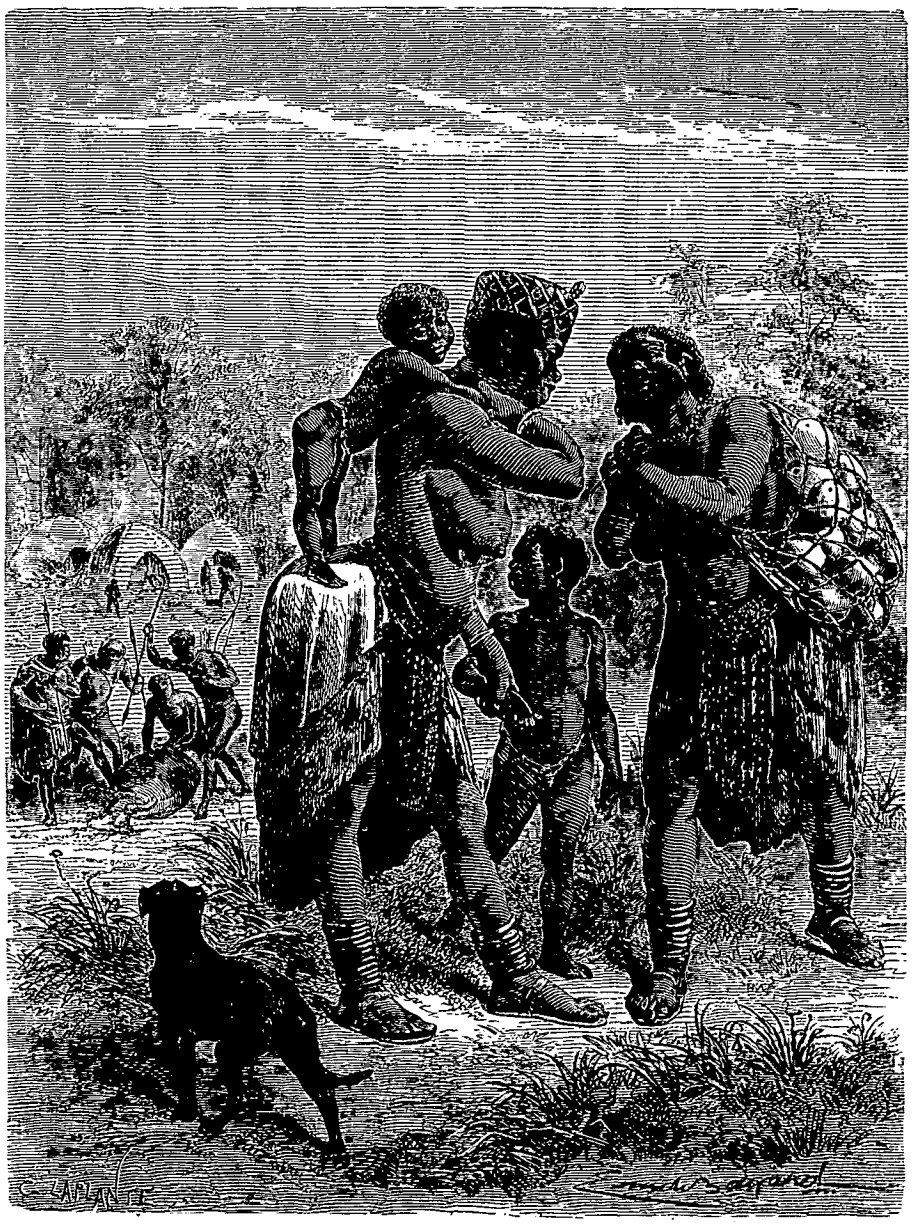
Agé de quarante à quarante-cinq ans à l'époque de notre première visite, il était de haute taille, plus nerveux que musclé, légèrement chauve, et de teint café au lait. Dans ses manières éclataient à la fois la réserve, la dignité et la franchise.

Il n'était pas né dans une famille souveraine; les événements et son énergie l'avaient porté au rang suprême. Membre d'une petit tribu alliée aux Bassoutos, il avait avec ses compatriotes éprouvé le contre-coup de ces invasions de Cafres qui, à une quarantaine d'années des jours actuels (1865), couvrirent de ruines et de sang les bassins du Limpopo et du haut Orange, et il avait fait partie de cette horde immense de sauvages qui vers 1824 menacèrent les frontières de la colonie du Cap et qu'une centaine de cavaliers griquas, dirigés par MM. Moffat et Tompson, refoulèrent dans les solitudes du Kalahari. Au milieu des horribles scènes et des affreuses misères qu'entraîna la débâcle de cette avalanche humaine, l'attitude ferme de Sébitouané, la confiance qu'il avait inspirée à son petit clan, rallièrent autour de lui un noyau d'hommes d'élite, avec lesquels il remonta au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nord jusqu'au lac Ngami. Pendant plusieurs années, il erra en nomade le long des affluents de ce bassin, puis vint enfin se fixer au nord du Zambèse et dans la vallée du Liambye, où lors de mon passage son peuple constituait, sous le nom de Makololos, le groupe social le mieux coordonné de l'Afrique australe, et je puis dire le plus respectable, car il n'y avait point d'esclaves parmi eux et ils ignoraient le trafic de l'homme par l'homme.

Sébitouané se trouvait alors chef suprême de toutes leurs tribus, qui occupaient un espace immense, et de plus, il en était arrivé à se faire craindre du terrible Mosilikatsé, roi des Matébélés; toutefois il se défiait de ce chef cruel, et, comme les Batokas des îles avaient secondé les Matébélés en leur faisant traverser le Zambèse, il fit une descente rapide chez ces insulaires et les chassa de leurs retraites, que ceux-ci croyaient inex-



Femmes bushmènes faisant provision d'eau dans des œufs d'autruche. — Dessin de Émile Bayard.

pugnables. Il rendit par là, sans s'en douter, un service éminent au pays, en détruisant l'obstacle qui jusqu'alors avait empêché le commerce de pénétrer dans la grande vallée du centre.

Après avoir remporté cette dernière victoire, Sébitouané répondit, à l'égard des chefs qui avaient échappé à la mort : « Ils aiment Mosilikatsé, qu'ils aillent vivre auprès de lui; le Zambèse est ma ligne de défense. » Il plaça des hommes sur le bord du fleuve pour garder sa frontière. Lorsqu'il eut appris que nous avions le désir de le voir, il fit tous ses efforts pour faciliter notre accès auprès de lui; Séchélé et d'autres chefs du sud lui devaient leur pouvoir, et il aurait pu faire payer bien cher à plusieurs les entraves qu'ils avaient mises à notre voyage.

Sébitouané était au courant des moindres choses qui arrivaient dans le pays, car il savait gagner l'affection

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le hopo, ou chasse à la tranchée. — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de tout le monde, des étrangers aussi bien que de son peuple; de pauvres gens venaient-ils chez lui vendre des peaux et des houes, il allait s'asseoir auprès d'eux, quelle que fût leur chétive apparence, et leur demandant s'ils avaient faim, il ordonnait à l'un de ses serviteurs d'apporter du miel, de la farine et du lait, y goûtait devant eux pour éloigner tout soupçon de leur esprit, et leur faisait faire un bon repas, peut-être pour la première fois depuis qu'ils étaient au monde; ravis au delà de toute expression de ses manières affables et de sa conduite généreuse, ces étrangers sentaient leur cœur s'émouvoir et s'ouvrir, et non-seulement ils donnaient au chef qui les accueillait ainsi toutes les informations qu'ils avaient pu se procurer, mais encore ils chantaient ses louanges et les répandaient au loin : « Il a du cœur et il est sage, » nous disait-on partout, lorsqu'il nous arrivait de parler de Sébitouané.

Très-heureux de ce que nous n'avions pas craint de lui amener nos enfants, il se montrait profondément touché de cette marque de confiance, et promit de nous faire visiter toutes les parties de son territoire, afin que nous pussions y choisir un endroit pour y fixer notre demeure. Je devais, d'après le plan que nous avions formé, rester dans le pays, où je me livrerais à l'instruction des indigènes, pendant que M. Oswel descendrait le Zambèse afin d'en explorer les bords. Mais au moment de voir se réaliser le plus ardent de mes désirs, Sébitouané tomba malade d'une inflammation de poitrine qui s'aggrava d'une ancienne blessure qu'il avait reçue à la guerre. Je vis le danger de sa position et je n'osai pas prendre sur moi la responsabilité du traitement, dans la crainte que son peuple ne me reprochât sa mort; j'en parlai à ses médecins qui approuvèrent ma conduite : « Vous êtes prudent et sage, me dirent-ils, chacun vous blâmerait s'il venait à mourir. » L'année précédente, les Barotsés l'avaient guéri de la même affection en lui scarifiant largement la poitrine, mais à peine si les docteurs makololos lui incisèrent l'épiderme. Le dimanche suivant, j'allai le voir après l'office, avec Robert, l'aîné de mes trois enfants : « Approchez, me dit-il, et voyez dans quel état je me trouve; maintenant tout est fini. » Comprenant qu'il connaissait la gravité de sa position, je ne crus pas nécessaire de le contredire et j'ajoutai quelques paroles au sujet de la vie future et de l'espoir qui nous attendait après la mort. « Pourquoi parlez-vous de cela? répondit l'un des docteurs qui se trouvait auprès de lui. Sébitouané ne mourra jamais! » Si j'avais insisté, le bruit se serait répandu que j'avais souhaité sa mort. Après avoir recommandé son âme à la miséricorde divine, je me levais pour partir, lorsque se mettant à son séant, il appela un serviteur et lui dit : « Conduisez Robert à Maounkou (l'une de ses femmes) pour qu'elle lui donne un peu de lait. » Ce furent les dernières paroles que Sébitouané prononça.

L'usage des Béchuanas est d'enterrer leur chef dans l'endroit où sont renfermés ses bestiaux, et de conduire ceux-ci, pendant une heure ou deux, sur sa tombe, afin qu'elle soit complétement effacée. J'assistai aux funérailles, et, m'adressant aux membres de la tribu, je leur donnai le conseil de ne pas se désunir et de se rattacher à l'héritier de Sébitouané; ils prirent cet avis en bonne part et nous dirent à leur tour de ne pas nous alarmer, qu'ils étaient loin de nous attribuer la mort de leur chef; que Sébitouané avait été rejoindre ses ancêtres, mais qu'il laissait des enfants, et que chacun espérait que nous serions aussi bons pour ceux-ci que nous l'aurions été pour leur père.

Sébitouané était sans contredit le plus grand et le meilleur de tous les chefs de tribus que j'aie jamais rencontrés. Sa perte nous inspira de vifs regrets. Il légua heureusement ses sympathies pour les blancs à son fils Sékélétou qui lui succéda.

Les Makololos sont les derniers Béchuanas que l'on rencontre en allant vers le nord. Le nom de Béchuana est formé du mot *chuana*, qui veut dire *pareils*, auquel est ajouté le pronom *ba* (les), ce qui fait que Béchuanas signifie : égaux ou camarades. J'ai trouvé le nom de Béchuanas employé chez les peuplades qui n'avaient jamais eu de relations avec les Européens; et la manière dont ils s'en servent ne permet pas qu'on puisse se tromper sur le sens qu'ils y attachent : « Nous sommes Béchuanas, et nous valons autant que pas un des membres de la nation, » répondent-ils à celui qui les insulte; absolument comme les Irlandais ou les Écossais répondent en pareil cas : « Nous sommes Anglais, » ou bien : « Nous sommes Bretons. »

III

Départ pour le haut Zambèse. — Voyage de Linyanti au confluent du Liambye et de la Lyba, etc.

Le 11 novembre 1853 seulement je pus mettre à exécution mes projets d'exploration du bassin supérieur du Zambèse. Nous nous embarquâmes sur le Chobé, au point même où une année auparavant j'avais rencontré Sébitouané. Son fils Sékélétou, qui m'avait fourni une escorte, vint, suivi des plus grands personnages de la ville, jusqu'au bord de la rivière pour assister à notre départ et s'assurer que rien ne nous manquait.

Il a fallu ramer pendant quarante-deux heures pour venir de Linyanti à l'embouchure du Chobé, et nous avons fait cinq milles par heure.

Il serait très-difficile de déterminer d'une manière précise l'endroit où le Chobé vient tomber dans le Liambye, le fleuve et la rivière se divisant chacun en plusieurs branches au moment où ils s'abouchent. Mais un peu plus bas la réunion de toutes ces eaux forme un admirable coup d'œil pour celui qui a vécu pendant plusieurs années dans les plaines desséchées du Midi. Le fleuve est tellement large à quelques milles de l'embouchure du Chobé, que la vue perçante des sauvages confond les îles qu'il renferme avec le bord de l'autre rive.

Après avoir passé la nuit dans un village makololo, situé dans l'île Mparia, nous quittons le Chobé pour remonter le Liambye, et le 19 novembre nous nous retrouvons à Séshéké. Cette ville, bâtie sur la rive gauche du fleuve, renferme une population nombreuse, compo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sée de Makalakas appartenant à diverses tribus, qui ont leurs chefs respectifs de la même race que la leur, et qui néanmoins, soumis à l'autorité d'un petit nombre de Makololos, sont gouvernés par Moriantsané, beau-frère de Sébitouané.

Assis à l'ombre d'un grand acacia au bord du fleuve, je parlais souvent, en public, aux habitants de Séshéké. C'était un beau spectacle à voir que cette longue file d'individus, hommes, femmes et enfants, qui, sous la conduite de leurs différents chefs, formaient un auditoire de cinq à six cents personnes. Cet auditoire me prêtait une oreille attentive, et Moriantsané, voyant une fois quelques jeunes gens qui, au lieu d'écouter, examinaient un kaross ou manteau de peau, leur jeta son bâton à la tête, afin de me prouver l'intérêt qu'il prenait à mes paroles.

Souvent mes auditeurs m'adressaient les questions les plus sensées ; d'autres fois ils m'entretenaient des choses les plus frivoles au moment où je venais de leur parler des sujets les plus graves. Quelques-uns priaient en secret le Dieu des blancs, qui, je n'en doute pas, écoutaient leurs prières, tandis que les autres passaient la nuit à se rappeler ce qu'ils avaient entendu à l'égard de la vie éternelle, et profondément effrayés de ce qu'ils venaient d'apprendre, ils formaient la résolution de ne plus croire aux discours du docteur; le nombre de ces derniers était considérable; et j'ai vu dans le midi de l'Afrique les habitants de certains villages mettre à mort tous les coqs, pour ne pas entendre le chant de ces oiseaux qui, au matin, les appelait à la prière.

Depuis notre passage à Morémi, bourgade située sur les bords du Chobé, j'avais presque toujours la fièvre, que je devais garder longtemps encore ; dès que je fus à peu près rétabli du dernier accès qui avait été fort grave, je songeai au départ, et j'envoyai quelques-uns de mes hommes en avant pour qu'on nous préparât des vivres dans les villages où nous devions passer. Je fis prendre aux gens de ma suite quatre défenses d'éléphant qui provenaient des dons de Sékélétou, afin de comparer la valeur qu'elles pourraient avoir sur la côte d'Angola avec le prix qu'en donnaient les trafiquants du Sud. Nous reçûmes de Moriantsané une abondante provision de miel, du lait et de la farine, et je m'embarquai de nouveau, accompagné de ma suite. La saison des pluies commençait alors dans cette région; et bien qu'il tombât chaque jour des ondées suffisantes pour abattre la poussière, le niveau du fleuve ne s'élevait pas encore; mais le Liambye n'en avait pas moins trois cents mètres d'eau courante dans sa moindre largeur.

Les bords du fleuve s'embellissent au fur et à mesure qu'on le remonte. Les arbres déploient plus largement leurs feuilles, dont le vert tendre chez un grand nombre forme un heureux contraste avec les sombres ramures de quelques autres, toutes chargées de baies roses de la grosseur d'une cerise.

Les rapides ont beaucoup moins d'eau que dans les autres saisons, et il est très-difficile à nos pirogues de les franchir; toutefois nos canotiers font des merveilles et sont toujours de bonne humeur; ils s'élancent dans l'eau sans hésiter, pour empêcher nos esquifs d'être emportés par le ressac ou brisés sur les rochers; il leur faut une adresse incroyable pour glisser entre les rocs à peine recouverts d'eau.

De nombreux iguanes, appelés *mpoulous* par les indigènes, se chauffent au soleil, sur les branches qui dominent le cours du fleuve, et plongent précipitamment dès qu'ils nous aperçoivent; leur chair, tendre et gélatineuse, est très-estimée des naturels, et mon premier rameur tient à la main sa javeline pour frapper ceux de ces animaux qui ne disparaissent pas trop vite. A chaque détour subit du fleuve, de gros alligators, que nous effrayons tout à coup, glissent du rivage et tombent lourdement au fond de l'eau.

Entre Katima-Molélo et Nameta, les rapides, beaucoup moins rapprochés, sont éloignés de quinze à vingt milles les uns des autres ; l'eau profonde qui les sépare renferme de grands troupeaux d'hippopotames, et l'on voit partout sur la rive les sillons creusés par ces animaux lorsqu'ils vont paître chaque nuit. Une fois sortis du fleuve, c'est par l'odorat qu'ils retrouvent l'endroit où il est situé ; mais lorsqu'il a plu pendant longtemps, il leur est impossible de retrouver leur chemin, et ils deviennent bientôt la proie du chasseur qui profite de leur détresse.

Je ne pourrais pas dire le nombre d'hippopotames dont l'une de ces bandes est composée, car ils sont presque toujours cachés sous l'eau; mais à en juger par les têtes qui se montrent successivement à la surface du fleuve afin d'aspirer l'air, j'ai tout lieu de penser que leurs troupeaux sont nombreux. Ils recherchent les endroits où la rivière est paisible, afin de n'avoir pas à lutter contre le courant qui les entraînerait et de pouvoir dormir tranquillement. Ils passent toute la journée à sommeiller et à bâiller sans rien voir autour d'eux, bien que leurs paupières soient ouvertes.

Pendant son premier âge, le petit de l'hippopotame se tient sur le cou de sa mère, et celle-ci, connaissant le besoin que le jeune amphibie a de respirer plus souvent qu'elle, paraît fréquemment à la surface de l'eau. C'est un animal qui a peu d'intelligence; toutefois la crainte du danger développe chez lui une certaine réflexion. Dans le Zambèse, il respire à pleine poitrine, la tête complétement sortie du fleuve, tandis que plus au nord, dans les rivières du Londa, où on lui fait une chasse active, il se tient caché au milieu des plantes aquatiques, ne met à l'air que ses naseaux, et respire si doucement qu'on ne se douterait pas qu'il existe, sans les empreintes que ses pieds ont marquées sur la rive.

30 *novembre* 1853. — *Aux chutes de Conyé.* — Il n'est pas tombé de pluie dans ce pays-ci, et la chaleur y est extrême. Les feuilles des arbres et les fleurs nombreuses qui embellissent le paysage se flétrissent et s'inclinent vers le milieu du jour; toute la végétation est languissante, un peu d'eau lui rendrait sa vigueur; et si la beauté du pays s'accroît encore, ainsi qu'elle l'a fait depuis les quatre derniers degrés de latitude que nous avons franchis, nous arriverons à une terre en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chantée, en dépit de notre fatigue excessive, et de l'atmosphère étouffante.

Nous nous levons au point du jour, c'est-à-dire un peu avant cinq heures; tandis que je m'habille, on prépare le café, je remplis ma tasse, le reste est partagé entre mes compagnons; les maîtres le sirotent, pendant que les serviteurs se hâtent de charger les canots; tout est bientôt prêt, et nous nous embarquons. Les deux heures suivantes sont les plus agréables de la journée; la marche des canots est rapide. Les Barotsés, accoutumés dès leur jeunesse à manier la rame, ont les épaules et la poitrine largement développées, surtout en comparaison des membres inférieurs. Les hommes de notre flottille engagent souvent des querelles bruyantes d'une embarcation à l'autre, pour se distraire de la monotonie de leur besogne. A onze heures, nous descendons sur la rive, nous mangeons un peu de viande, s'il en reste du souper de la veille, ou du biscuit avec du miel, et nous buvons de l'eau du fleuve. Nous nous reposons pendant une heure et nous remontons dans notre canot, où je me blottis sous mon parasol. La chaleur est trop forte, et je suis trop faible, depuis mon accès de fièvre, pour que je puisse nourrir de ma chasse les hommes de mon escorte. Nous nous arrêtons parfois deux heures avant le coucher du soleil; nous sommes tellement accablés que nous restons à la place où nous nous trouvons alors, et nous y passons la nuit. Le repas du soir se compose de café, d'un biscuit ou d'un morceau de pain grossier fait avec de la farine de sorgho ou de maïs; quand par hasard j'ai été assez heureux pour tuer quelque chose, on coupe la viande en longues tranches, on la met dans une marmite, où l'on verse de l'eau de manière à ce qu'elle en soit couverte, on fait bouillir jusqu'à évaporation complète, et quand il ne reste plus d'eau, la viande est cuite à point.

A Gonyé, les indigènes transbordent nos pirogues de l'autre côté des cascades, en les suspendant à des perches qu'ils y attachent en diagonale et qu'ils portent sur leurs épaules; ils travaillent de bon cœur, et la chose est bientôt faite. Ce sont de joyeux mortels, qu'un rien amuse et que le moindre mot plaisant fait tous éclater de rire. Ici, comme ailleurs, chacun me demande une séance de lanterne magique; c'est un bon moyen de les instruire, et je suis heureux de les satisfaire. Comme tous ceux de leur race, ils aiment la danse avec passion, et passent une partie des nuits de pleine lune, à se livrer à cet exercice, avec une vigueur et un entrain que pourraient envier les derviches tourneurs de l'Orient.

Les chutes de Conyé ne sont pas constituées par l'épanchement d'une masse d'eau que ses bords ne contiennent plus, comme celle du Niagara; c'est au contraire un étranglement du fleuve, resserré pendant plusieurs milles dans une gorge qui n'a pas cent mètres de large, et où il acquiert de quinze à dix-huit mètres de profondeur lorsque les eaux sont grandes. Ainsi comprimée, l'eau s'accumule et roule en bouillonnant avec une force qui ne permet pas au plus habile nageur de se soutenir à la surface. En amont des chutes, les îles sont couvertes d'une végétation admirable, et des rochers dominent la cascade; le paysage est l'un des plus beaux que j'aie jamais contemplés.

Dans chaque village on nous traite avec une extrême générosité. Aux bœufs qu'ils nous donnent, les habitants ajoutent du lait, du beurre, et de la farine en si grande quantité, que nos pirogues ne peuvent pas tout contenir. Mes hommes vont pouvoir se graisser le corps pendant longtemps, pratique nécessaire qui prévient l'évaporation des fluides, et qui, faisant l'office d'un vêtement, protége la peau contre le soleil ou la fraîcheur de l'ombre.

Tous les Makololos savent donner avec grâce. « C'est un morceau de pain que je vous prie d'accepter, » vous disent-ils d'un air affable en vous donnant un bœuf. Je suis d'autant plus sensible à cette manière d'offrir, que les Béchuanas ne m'y avaient pas habitué. Les femmes continuent à me saluer de cris perçants, à m'accabler d'éloges, bien que je les engage souvent à modifier les « grand seigneur! grand lion! » qu'elles me prodiguent. Leur sincérité est évidente, et je ne peux pas m'empêcher d'être satisfait de la bonté qu'elles me témoignent.

Nous remontons ainsi le fleuve au milieu des souhaits les moins équivoques pour le succès de notre expédition. Les eaux s'élèvent déjà, bien que la saison des pluies soit à peine commencée; les rives sont basses, mais nettement coupées et presque toujours à pic. En temps de sécheresse, elles ont de 1 mètre 20 à 2 mètres 40 d'élévation, et donnent au fleuve, en cet endroit, l'apparence d'un canal.

Libonta, où nous arrivons le 17 décembre, est la dernière ville des Makololos; une fois que nous l'aurons quittée, nous ne trouverons plus sur notre passage que quelques stations habitées par des bouviers, puis les hameaux qui gardent la frontière, et enfin la contrée déserte qui s'étend jusqu'au Londa ou pays des Balondas. Libonta est construite sur une digue en terrasse, comme tous les villages de la vallée Barotsé; elle appartient à deux des principales veuves de Sébitouané, qui nous donnent un bœuf et une quantité d'aliments de diverse nature. Chacun nous témoigne la même bonté, et nous recevons un présent de tous ceux qui possèdent quelque chose. Lorsque je jette les yeux sur mon journal, et que j'y vois la liste des libéralités de ces braves gens, je suis ému d'une profonde gratitude et je prie Dieu de me conserver pour que je puisse leur rendre quelque service en échange de ce qu'ils ont fait pour moi.

Avant de quitter la région des villages pour entrer dans un pays inhabité, disons quelques mots de la manière dont nous passons la nuit : aussitôt que nous avons abordé, quelques-uns de mes hommes coupent de l'herbe pour me faire un lit, pendant que Mashaouana, chef de mon escorte, est occupé à dresser ma tente. Les pieux qui la soutiennent servent, pendant le jour, à porter les fardeaux à la façon des Barotsés, qui est la même que celle des Indiens; seulement dans ce pays-ci, la charge est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Danse des Balondas au clair de lune. — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chercher de l'eau. L'alligator étourdit sa proie d'un coup de queue et l'entraîne dans le fleuve, où elle est bientôt noyée. Il se tient souvent à l'affût dans la rivière, où son corps disparaît entièrement, et il est très-rare qu'un troupeau de vaches puisse traverser le Liambye sans payer au monstre le tribut de quelques veaux. Je ne peux pas voir, sans frissonner, mes compagnons franchir à la nage un bras du fleuve, depuis que l'un d'eux a été saisi à la cuisse et entraîné au fond de l'eau par un alligator; l'homme, néanmoins, conservant tout son sang-froid, comme le font presque tous ses compatriotes en présence du péril, et par bonheur ayant sur lui un petit javelot, carré et barbelé, l'enfonça derrière l'épaule du monstre; la douleur fit lâcher prise à l'alligator, et l'homme sortit de la rivière, portant sur la cuisse les marques profondes de la mâchoire du reptile. Les Makololos et les Barotsés n'éprouvent aucune antipathie pour les personnes qui ont maille à partir avec l'alligator; mais chez les Bakouains et les Bamangouatos, celui qui est mordu par cet odieux reptile, ou qui a été seulement éclaboussé par la queue du monstre, est renvoyé de la tribu. J'ai rencontré sur les bords de la Zouga un de ces infortunés qui, chassé par les siens, était venu vivre chez les Bayéyès; ce malheureux, craignant de m'inspirer la même répulsion qu'à ses compatriotes, ne voulait pas m'avouer la cause de son exil; les Bayéyès m'en informèrent, et l'on voyait encore sur sa cuisse les balafres que le monstre lui avait faites. Quand par hasard un Bakouain s'approche d'un alligator, il crache par terre et annonce la présence du reptile par ces mots : « Boleo ki bo ! » (Il y a là une faute.) Ils s'imaginent que la simple vue du monstre peut causer une inflammation des yeux. Au reste, bien qu'ils n'hésitent pas à manger du zèbre, ils ont, à l'égard des individus que ce cheval tatoué a pu mordre, la même répulsion que pour les victimes de l'alligator, et ces malheureux sont obligés de s'enfuir au désert avec leurs femmes et leurs enfants.

Ces curieux vestiges d'un culte fondé sur l'adoration des animaux n'existent pas chez les Makololos. « Tout ce qui peut alimenter les hommes compose ma nourriture, » disait Sébitouané; d'où il résulte que, parmi ses sujets, personne ne croit qu'on puisse être souillé par un aliment quelconque.

Arrivés à trente ou quarante milles de Libonta, nous renvoyons au chef du pays une partie des captifs que nous ramenons, ce qui nous impose l'obligation d'attendre ici les Makololos qui les reconduisent; mais l'attente nous est facile : nous avons des vivres en abondance, une profusion de gibier, et nous vivons somptueusement. Il est pourtant bien dommage de tuer ces ravissantes créatures, elles ont tant de douceur et de confiance ! Je suis là, regardant avec admiration des pokous, des léchés, et autres antilopes de toute espèce, dont les formes délicates et les mouvements gracieux me ravissent, et je ne pense plus à mon fusil, lorsque mes compagnons, surpris de mon immobilité, viennent savoir ce qui m'arrive et provoquent la fuite du troupeau qu'ils effrayent.

Mes Zambésiens, qui jusqu'à présent ne s'étaient jamais servis d'armes à feu, trouvaient extrêmement difficile de tenir leurs mousquets d'une main ferme lorsque l'éclair s'échappait du bassinet, et me supplièrent de leur donner le philtre qui seul, croyaient-ils, me permettait de viser juste.

J'essayai d'apprendre à mes compagnons la manière de se servir du fusil; mais j'y aurais brûlé toute ma poudre, et il fallut continuer d'aller moi-même à la chasse, obligation qui m'était d'autant plus pénible, que la fracture de mon bras gauche ne s'était jamais consolidée. J'avais travaillé trop tôt après avoir été mordu par le lion, j'étais souvent tombé du haut de mon bœuf, tout cela avait empêché le cal de se former; il en était résulté une fausse articulation qui m'obligeait, pour tirer, à placer mon fusil sur l'épaule gauche, afin d'y avoir un point d'appui, ce qui ne me permettait pas toujours de viser avec justesse; et il arrivait, en général, que plus nos vivres étaient rares, plus j'étais maladroit.

Nous passons un dimanche au confluent de la Liba et du Liambye. Il y a déjà quelque temps qu'il pleut dans cette région, et les bois sont dans toute leur parure. On voit partout des fleurs d'une forme curieuse et d'une admirable beauté; elles ne ressemblent pas à celles que j'ai vues dans le Midi; les arbres diffèrent également de ceux qui croissent plus au sud. La plupart des essences qui composent la forêt ont les feuilles palmées largement développées; les arbres sont couverts de lichens, et l'abondance de fougère que l'on remarque dans les bois prouve que la sécheresse y est moins grande qu'au midi de la vallée Barotsé. Les insectes commencent à fourmiller sous les plantes, et des chants d'oiseaux retentissent dans l'air aussitôt que le jour paraît : chants sonores et variés qui étonnent par leur puissance et que des cœurs joyeux épanchent à la gloire de celui qui les remplit d'allégresse, mais qui ne me semblent pas aussi doux que la voix des oiseaux qui ont charmé mon enfance. Nous nous levons de bonne heure pour jouir de l'air embaumé du matin, et nous faisons la prière. Toutefois, au milieu de ces beautés qui m'environnent, je ressens un vide de l'âme en regardant mes pauvres compagnons; je souffre de leur tenue et de leurs paroles grossières, qui font un contraste si choquant avec cette nature à la fois spendide et gracieuse, et j'aspire au moment où nous serons tous en harmonie avec le principe éternel des âmes, source inépuisable de lumière et de beauté.

Extrait de la traduction de Mme H. LOREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serrée contre la perche, au lieu d'y être suspendue par de longues cordes, ainsi qu'on le voit dans l'Inde. A quatre ou cinq pieds de l'entrée de ma tente est placé le feu de la kotla, dont celui de mes hommes, qui remplit l'office de héraut, est chargé de fournir le bois. La place d'honneur est devant la porte de la tente, et chacun prend celle qui lui appartient d'après le rang qu'il occupe. Pendant toute la durée du voyage, les deux Makololos sont restés, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche, soit pour manger ou pour dormir. Aussitôt que je suis entré dans ma tente, Mashaouana fait son lit devant ma porte; les autres se réunissent par tribus et élèvent de petits hangars autour du feu, en ayant soin de laisser devant le foyer un espace en forme de fer à cheval, qui soit assez grand pour contenir nos bêtes à cornes; le feu les rassure, et on fait toujours en sorte qu'elles puissent l'apercevoir. Quant aux hangars, ils sont construits de la manière suivante : on enfonce dans la terre deux perches solides et fourchues, qu'on incline et qui en reçoivent une autre placée horizontalement; des branches sont plantées dans la même direction que les deux fourches, et attachées à la perche horizontale avec des morceaux d'écorce. Le tout est recouvert de grandes herbes en quantité suffisante pour protéger contre la pluie; et nous avons, en moins d'une heure, des appentis ouverts du côté du feu et où les animaux sauvages ne peuvent pas pénétrer. L'aspect de notre camp est pittoresque; il offre une image paisible quand la lune brillante de ces régions caresse de sa lumière les grands bœufs endormis et les hommes couchés sous les hangars. Tout repose avec sécurité pendant ces belles nuits éclairées par la lune; les bêtes féroces ne sortent pas de leur tanière et les feux peuvent s'éteindre; aucun danger ne menace les hommes, dont le sommeil n'est pas troublé, comme il arrive souvent dans les villages, par des chiens affamés qui se jettent sur nos provisions ou rongent tranquillement les peaux graisseuses qui couvrent les dormeurs.

Nos repas sont généralement accommodés à la mode du pays; mais comme les gens qui nous servent lavent soigneusement leurs pots et leurs mains avant de se mettre à la besogne, les mets qu'ils préparent ne sont pas à dédaigner. Ils ont apporté, d'après mes conseils, quelques modifications à leurs recettes, et ils sont persuadés qu'ils font maintenant la cuisine tout à fait comme les blancs. J'ai montré à plusieurs d'entre eux à laver mes chemises, ce dont ils s'acquittent fort bien, malgré le peu d'expérience du professeur, à qui personne n'avait appris le métier. Des changements de linge fréquents et la précaution que je prends de mettre ma couverture au soleil me sont plus salutaires que je ne l'aurais espéré. J'ai en outre la certitude que la propreté scrupuleuse dont ma mère nous a fait un besoin dès notre enfance, impose à ces peuples primitifs un profond respect pour les coutumes des blancs. Un Européen qui adopterait les habitudes des sauvages se dégraderait même aux yeux des individus qu'il aurait imités.

Nous avons traversé la dernière station des Makololos; plus de villages, plus d'habitants, mais une contrée où la vie animale abonde sous toutes les formes; plus de trente espèces d'oiseaux différentes volent au-dessus de la rivière ou se reposent sur ses bords. Des centaines d'ibis descendent le Liambye, comme le Nil au moment de l'inondation. De gros pélicans réunis en longues files, parfois de trois cents individus, s'élèvent et s'abaissent en décrivant des courbes régulières, et avec tant d'ensemble, qu'on les prendrait pour les anneaux d'un serpent gigantesque; partout des nuées épaisses d'oiseaux noirs, qui se nourrissent de coquillages et que les indigènes appellent *linongolos*, des pluviers, des bécassines, des courlis et des hérons sans nombre.

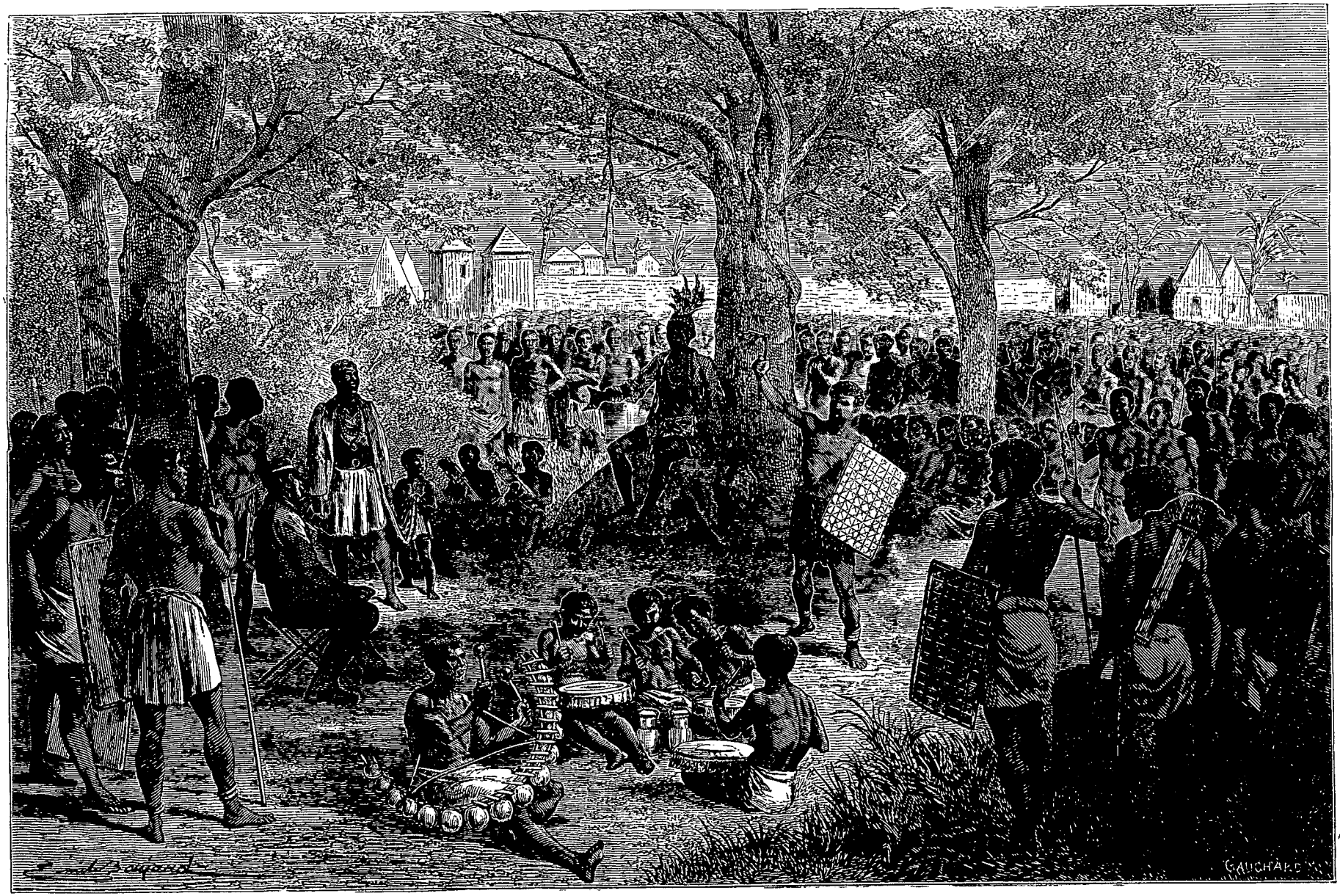
De grands troupeaux de buffles sont couverts de jolis hérons blancs qui les suivent au vol quand ils se mettent à courir, tandis que le kala, bien meilleur écuyer, reste perché sur le garrot de l'animal lancé à toute vitesse.

Des becs-croisés au manteau noir, à la poitrine blanche et au bec rouge perchent dans le jour sur les bancs de sable, d'un air tranquille et satisfait. Leurs nids sont des trous simplement creusés dans ces bancs de sable, et dont ils n'ont pas même dissimulé l'ouverture; ils les surveillent de près et maintiennent les marabouts et les corneilles à distance respectueuse de leurs œufs, en les chargeant à la tête; lorsque c'est un homme qui s'approche, ils traînent l'aile et font semblant de boiter, comme l'autruche et le vanneau en pareille occasion. La singulière disposition de leur bec, dont la mandibule supérieure est beaucoup plus courte que l'inférieure, met les jeunes dans une situation encore plus embarrassante que la cigogne à la table du renard, et les oblige à recevoir la becquée de leurs parents jusqu'à un âge assez avancé; l'amour de ceux-ci pour leur progéniture est proportionné à la faiblesse de leurs petits et à leur impuissance de se nourrir. C'est de leur mandibule inférieure, aussi mince que la lame d'ivoire d'un couteau à papier, qu'ils se servent comme d'une écope pour ramasser dans l'eau les petits insectes dont ils font leur proie. Ils ont de grandes ailes qu'ils agitent avec aisance en effleurant la rivière d'un vol continu, bien qu'ils tiennent leurs ailes au-dessus du niveau de leur corps. Ainsi que la plupart des mangeurs de nourriture aquatique, ils chassent pendant la nuit, qui est l'instant où les poissons et les insectes s'élèvent à la surface de l'eau; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils puissent le faire avec succès au milieu des ténèbres.

Nous voyons aussi un grand nombre de spatules presque toutes blanches, des flamants splendides, une énorme quantité de grues, les unes d'un bleu clair tout uni, les autres également bleues, mais à col blanc, et des demoiselles de Numidie.

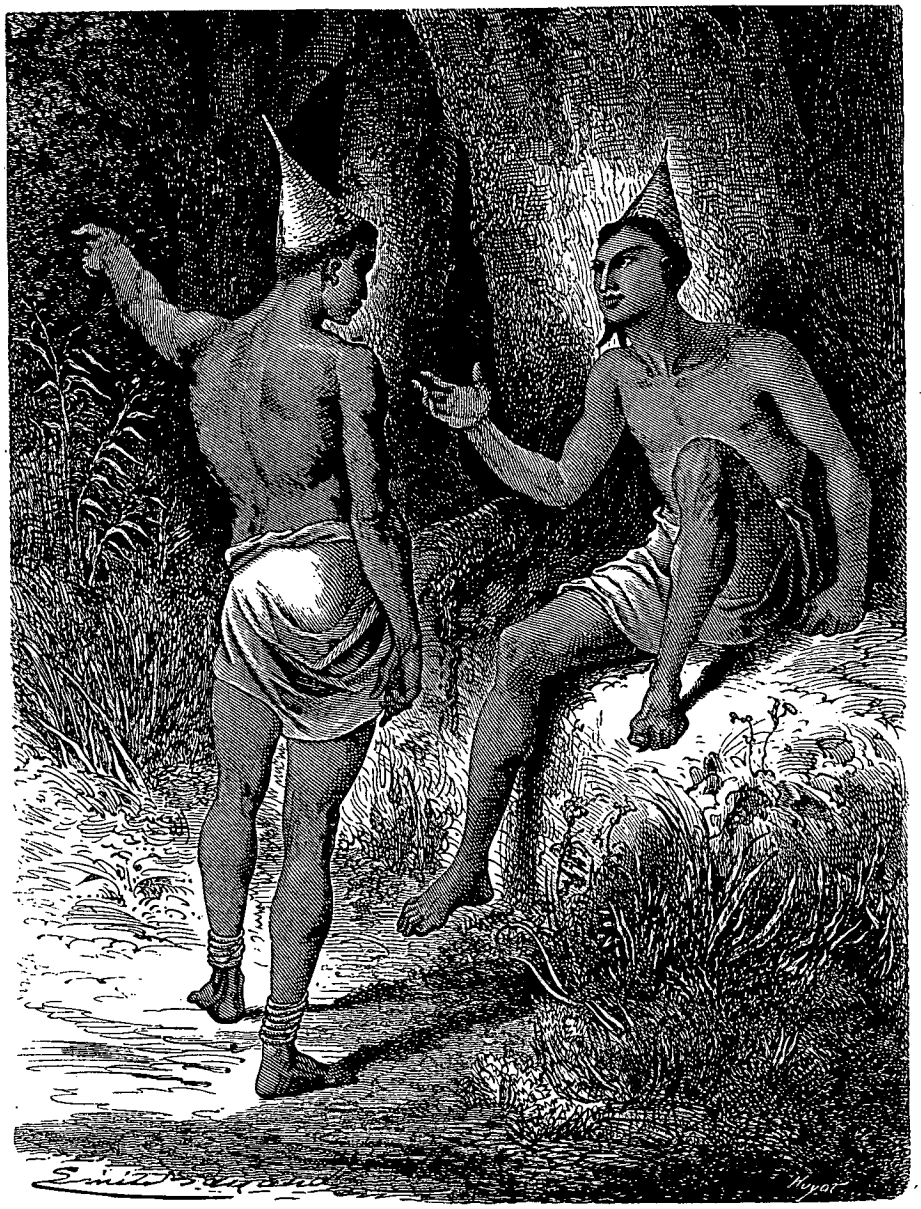
La quantité d'alligators que nous rencontrons est prodigieuse; ils sont plus féroces dans cette rivière que dans quelques autres, et ils font chaque année beaucoup de victimes parmi les enfants des villages qui ont l'imprudence de jouer au bord du Liambye quand ils vont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception chez le roi Shinté (p. 49). — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Coiffures de nègres riverains du Zambèse. — Dessin de Émile Bayard.

L'AFRIQUE AUSTRALE,

PREMIERS VOYAGES DU DOCTEUR LIVINGSTONE[1].

1840-1856. — DESSINS INÉDITS.

IV

La ville et la cour du roi Shinté. — Les marchands d'esclaves. — Les Balondas. — Ligne de partage des eaux entre les océans Atlantique et Indien. — Les établissements portugais. — La ville de Loanda.

Le 16 janvier, nous arrivâmes dans une vallée charmante ayant à peu près un mille et demi de largeur. Un cours d'eau se dirigeant à l'est serpente au milieu de ce vallon plein de fraîcheur; et sur cette rivière sinueuse est située, par 12° 37′ 35″ latitude sud et 22° 57′ longitude est, la ville de Kabompo ou plutôt de Shinté, car c'est le nom que son chef préfère.

Chez toutes ces peuplades, les villes sont désignées par le nom du chef qui les gouverne.

Lorsque notre guide jugea que le soleil était assez

1. Suite. — Voy. page 33.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élevé dans sa course pour que nous pussions faire une entrée qui nous portât bonheur, nous nous dirigeâmes vers la ville, cachée au milieu d'un bosquet de bananiers et d'autres arbres des tropiques d'une végétation luxuriante. Les rues, larges et droites, contrastent complétement avec celles des Béchuanas, qui sont des plus tortueuses. C'est là que nous vîmes pour la première fois des huttes carrées, à toiture ronde, construites par des indigènes. Les palissades, ou plutôt les murailles qui renferment les cours, sont merveilleusement alignées; elles se composent de perches dressées à quelques pouces de distance les unes des autres, et cette distance est remplie avec de grandes herbes ou des broussailles feuillues soigneusement enlacées. Nous avons trouvé dans ces enclos de petites plantations de tabac, de canne à sucre, de bananiers, et une solanée dont les Balondas sont extrêmement friands. Les perches qui forment les palissades reprennent souvent racine, et les arbres de la famille du *ficus indica* sont plantés à l'entour, afin de procurer de l'ombre aux habitants, qui ont d'ailleurs pour ces arbres une sorte de vénération. Des chèvres broutaient çà et là autour des huttes, et lorsque nous apparûmes, une foule de nègres, tous complétement armés, se précipitèrent vers nous comme s'ils avaient voulu nous dévorer. Quelques-uns avaient des fusils, mais la manière dont ils les portaient montrait suffisamment qu'ils étaient plus habitués à se servir de l'arc et des flèches qu'à manier les armes des blancs; enfin, après nous avoir entourés et regardés pendant une heure, ils commencèrent à se disperser.

Deux mulâtres portugais dont nous avions entendu parler en route avaient érigé leur camp vis-à-vis de l'endroit où nous devions établir le nôtre. L'un d'eux, qui était contrefait, chose rare dans ce pays-ci, vint nous faire une visite que je lui rendis le lendemain matin. Son compagnon, un homme de grande taille, était d'un jaune maladif qui le faisait paraître plus blanc que moi; mais il avait la tête garnie d'une couche épaisse de laine qui rendait toute méprise impossible. Ces mulâtres possédaient une bande de jeunes filles qu'ils tenaient enchaînées, et qui arrachaient avec une houe les grandes herbes dont le sol était couvert en face de leur bivac. Ils arrivaient du pays de Lobalé où ils avaient acheté leurs esclaves; ils étaient en outre accompagnés d'un certain nombre de Mambaris, et tout cela était conduit militairement, au son du tambour et de la trompette, suivant le système des colons portugais. C'était la première fois que les gens de ma suite voyaient des esclaves enchaînés. « Ce ne sont pas des hommes, s'écriaient-ils (voulant dire par là que c'étaient des animaux), ce ne sont pas des hommes qui traitent leurs enfants de la sorte. »

Les Balondas sont de véritables nègres, ayant sur la tête et sur le corps une plus grande quantité de laine que pas un Cafre ou un Béchuana. Ils sont en général d'une couleur très-foncée; on en trouve cependant quelques-uns dont la peau est d'une teinte assez claire. Une grande partie des esclaves qui ont été jadis exportés au Brésil étaient nés dans cette région du continent africain; mais, en dépit de la ressemblance qu'ils ont dans leur ensemble avec le nègre typique, je n'ai jamais pu croire, après de longues observations, que l'idée que nous nous faisons du nègre, tel qu'il est représenté chez les marchands de tabac, réponde au type véritable de la race africaine. Un grand nombre de Balondas ont assurément la partie antérieure et postérieure de la tête un peu trop développée du front à l'occiput, le nez épaté, de grosses lèvres, l'os du talon trop allongé, etc., etc.; mais aussi beaucoup d'entre eux ont de beaux visages, la tête bien faite et le corps parfaitement conformé.

Mardi 17 janvier. — Vers onze heures, nous fûmes admis auprès de Shinté, qui nous honora d'une réception royale. Il était galamment attifé d'une profusion de verroteries, et avait un habit tellement long, qu'un enfant le relevait par derrière, comme un page qui porte la queue d'un manteau. Les mulâtres portugais et les Mambaris vinrent avec leurs armes pour honorer Shinté d'une salve de mousqueterie : leurs tambours et leurs trompettes faisant d'ailleurs tout le tapage que ces vieux instruments étaient capables de produire. La kotla, ou place d'audience, avait environ cent mètres carrés. Deux gracieux spécimens d'une sorte de banians s'élevaient en face l'un de l'autre à l'une des extrémités de la kotla; sous l'un de ces arbres on avait érigé une espèce de trône recouvert d'une peau de léopard, et sur ce trône siégeait Shinté, vêtu d'une jaquette à carreaux et d'un petit jupon rouge liséré de vert. Il avait au cou de nombreux colliers de verroterie, et ses bras et ses jambes étaient couverts d'anneaux de cuivre et de fer; il portait sur la tête une sorte de casque formé de chapelets de verroterie artistement enlacés, et dont le sommet était couronné d'une grosse touffe de plumes d'oie. Auprès du trône étaient assis trois jeunes garçons, ayant chacun un faisceau de flèches sur leurs épaules.

Lorsque nous entrâmes dans la kotla, tous les gens de notre suite saluèrent Shinté en frappant dans leurs mains, et le chef de l'escorte lui rendit hommage en se frottant la poitrine et les bras avec des cendres. La place que recouvrait le second arbre était inoccupée; j'allai m'y asseoir pour profiter de son ombre, et toute ma suite en fit autant. Nous étions à peu près à quarante pas du chef : il nous était donc facile de voir toute la cérémonie. Les différentes sections de la tribu s'avancèrent de la même façon que nous l'avions fait, et celui qui conduisait chacune d'elles salua Shinté en se frottant avec des cendres dont il s'était muni. Vinrent ensuite les soldats, qui, tous armés jusqu'aux dents, accoururent vers nous, l'épée haute, en poussant des cris affreux et en donnant à leur visage l'expression la plus féroce qu'ils purent imaginer, afin, pensai-je, d'essayer de nous faire prendre la fuite; mais quand ils virent que nous ne bougions pas, ils firent volte-face et se retirèrent après avoir salué Shinté. Lorsque tout le monde fut arrivé et que chacun fut assis, on commença

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les étranges cabrioles que l'on voit en général dans toutes ces assemblées. Un homme se leva et prit successivement les différentes attitudes les plus estimées du combat; il feignit de jeter une javeline, d'en recevoir une autre en s'abritant de son bouclier, fit un bond de côté pour en éviter une troisième, courut à reculons, s'élança devant lui, exécuta des sauts de toute espèce, etc. Lorsque ceci fut terminé, les interprètes de la cour marchèrent d'abord à reculons; puis s'étant avancés et placés devant Shinté, ils commencèrent à débiter à haute voix tout ce qu'ils avaient appris sur mon compte et sur celui de mes gens; ils racontèrent mon histoire, parlèrent de mes relations avec les Makololos, du retour des captifs délivrés par nous, du projet d'ouvrir le pays au commerce, de la Bible comme étant la parole même du ciel, du désir qu'avait l'homme blanc de voir les différentes tribus vivre en bonne intelligence, ce qu'il devait d'abord enseigner aux Makololos qui avaient déclaré la guerre aux Balondas, bien que ceux-ci ne les eussent jamais attaqués. « Peut-être nous abuse-t-il, ajouta l'orateur, peut-être dit-il la vérité, nous n'en savons rien; mais qu'importe? les Balondas ont un bon cœur; Shinté n'a jamais fait de mal à personne, il vaut mieux pour lui qu'il fasse un bon accueil à l'homme blanc et qu'il le mette sur son chemin. »

Une centaine de femmes, vêtues de leurs plus beaux atours, qui se composent d'une profusion de serge rouge, étaient assises derrière Shinté. La principale épouse de celui-ci, originaire de la tribu des Matébélés, était placée au premier rang, et avait sur la tête un curieux bonnet rouge. Après la fin de chaque discours, ces dames faisaient entendre une sorte de chant plaintif; mais il fut impossible à aucun des mes hommes de distinguer si elles le faisaient à la louange de l'orateur, de Shinté, ou d'elles-mêmes. C'était la première fois que je voyais assister des femmes africaines à une réunion publique; elles applaudissaient les orateurs en frappant dans leurs mains, elles leur adressaient des sourires, et Shinté se retournait fréquemment pour causer avec elles.

Je crois être utile aux *artistes coiffeurs* de Paris et de Londres, ainsi qu'à leurs belles clientes, en reproduisant ici quelques spécimens des coiffures adoptées par les lionnes de la cour de S. M. Shinté (voy. p. 56); seulement je doute qu'aucun dandy d'Europe soit tenté d'imiter, pour son compte, la mode *cornue* que les élégants Balondas ont empruntée aux buffles de leurs savanes (voy. p. 64).

Le 26 janvier, Shinté nous ayant donné huit de ses hommes pour nous aider à porter nos effets, nous avons traversé, du midi au nord, la charmante vallée que domine la ville; puis nous sommes entrés dans une forêt peu épaisse, et nous sommes arrivés à un village où nous avons passé la nuit. A partir de là notre route a incliné à l'ouest.

C'est dans cette période de notre voyage que nous avons rencontré quelques habitants de la ville de Matiamvo (Muata Yamvo), une des villes les plus centrales de l'Afrique au sud de l'équateur; ils avaient été dépêchés par leurs compatriotes pour annoncer la mort de leur dernier chef, dont Matiamvo est le titre héréditaire, *muata* voulant dire chef ou seigneur.

Ces hommes racontent qu'il arrivait parfois au défunt de courir les rues dans un accès de fureur et de décapiter, sans distinction, tous ceux qu'il rencontrait, jusqu'à ce qu'il se fût entouré d'un monceau de têtes humaines : il avait droit de vie et de mort sur ses sujets, et l'on voit qu'il en faisait usage; il expliquait sa conduite par la doctrine de Malthus, en disant que le pays était trop peuplé et qu'il devenait indispensable de diminuer le nombre de ses habitants. J'ai demandé, à cette occasion, si l'on faisait toujours des sacrifices humains à Cazembé, comme à l'époque où Péreira visita cette ville. Un des habitants de Matiamvo m'a répondu que ces sacrifices n'ont jamais été aussi communs que l'a rapporté Péreira, et qu'ils deviennent de plus en plus rares; mais qu'il arrive parfois, lorsqu'un chef a besoin de certains charmes, qu'on tue un homme pour en avoir les morceaux qui sont indispensables à l'opération du magicien. L'individu qui me parlait ainsi ajouta qu'il espérait bien que le présent Matiamvo n'agirait pas comme son prédécesseur, et ne ferait mourir que les gens qui se seraient rendus coupables de sortilége et de vol. Cet homme est fort étonné, ainsi que les personnes qui l'accompagnent, de la liberté dont jouissent tous les Makololos; et leur surprise est au comble lorsqu'ils apprennent que tous mes Zambésiens ont du bétail; car chez eux le souverain seul possède du gros bétail.

Le 24 février, après avoir franchi de grandes plaines submergées, nous entrons, dans le voisinage du lac Dilolo, sur un territoire que l'inondation n'atteint pas, et dont les villages reconnaissent l'autorité d'un chef qu'on appelle Katendé; arrivé là, je découvre avec surprise que les terres plates que nous venons de traverser forment un déversoir entre les rivières du nord et celles du midi; car, tandis que les rivières que nous avons rencontrées jusqu'à présent coulaient toutes vers le sud, les eaux du district où nous sommes actuellement prennent une direction septentrionale pour aller se jeter dans le Kasaï ou Loké, principal affluent méridional du Zaïre ou Qouango.

Le chemin que nous suivons, en nous rapprochant de l'ouest, nous conduit au milieu de populations fréquemment visitées par les marchands d'esclaves, dont l'odieux commerce est une cause d'effusion de sang; car le chef qui a permis la vente d'un certain nombre d'enfants trouve nécessaire de se débarrasser des parents, dont il redoute les sortiléges. Néanmoins la croyance au pouvoir magique est si profondément enracinée chez ces peuples, que si parfois elle pousse au crime celui qui a besoin de se délivrer du sorcier, il arrive plus souvent qu'elle impose un frein au despotisme en faisant supposer aux mains du faible un pouvoir supérieur à celui du tyran, pouvoir d'autant plus fort que, d'après la foi de ceux qui le redoutent, il s'étend jusqu'au delà du tombeau. L'un des membres de la tribu de Kabinjé nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montre la sépulture de sa fille qui est morte brûlée; dans sa douleur il est allé chercher tous ses enfants et a construit des cabanes tout autour de l'endroit où sa fille est enterrée, afin, suivant son expression, d'y venir pleurer pour elle. « Si je ne gardais pas son corps, ajoute ce malheureux père, les enchanteurs viendraient l'ensorceler en mettant des charmes sur sa tombe. » Leur croyance à une autre vie est décidément beaucoup plus arrêtée que chez les tribus du sud; les Barotsés eux-mêmes la partagent, et sont persuadés que les morts conservent des relations avec les vivants; l'un de mes hommes de cette tribu, qui souffrait d'un grand mal de tête, me dit un jour d'un air pensif : « Mon père me punit parce que je ne lui donne rien de la nourriture que je prends. » Et comme je lui demandais où était son père, il me répondit : « Avec les Barimos, » c'est-à-dire avec les Esprits.

Le 30 mars, notre sentier quitte brusquement le plateau pour descendre dans la vallée du Qouango que nous longions depuis quelque temps; la rampe est tellement abrupte, qu'elle ne peut être franchie qu'en certains endroits, et qu'il me faut mettre pied à terre, bien que mes hommes soient obligés de me soutenir pour m'empêcher de tomber.

Asseyez-vous à l'endroit d'où Marie Stuart assista à la bataille de Langside, regardez la vallée de la Clyde, et vous aurez sous les yeux le portrait en miniature de la vallée du Qouango qui se présente à nos regards : cent milles de largeur, couverts de sombres forêts qui garnissent les deux pentes et ne laissent entre elles qu'une prairie étroite et d'un vert clair, où le Qouango brille sous les rayons du soleil en serpentant vers le nord. La rampe que nous franchissons n'a pas moins de trois cent soixante-six mètres de hauteur perpendiculaire, et en face de nous s'élève une chaîne de montagnes imposante. Ce spectacle grandiose pour nous, qui sortons des forêts ténébreuses du Londa, me fait éprouver la sensation d'un voile pesant qui tomberait de mes paupières. La foudre éclate au sein d'un nuage qui plane au-dessus de la vallée, tandis que la montagne et la forêt sont inondées de soleil; la nuée, en crevant, a mouillé la prairie sans que nous nous soyons ressentis de son passage, et le fond du val, qui des hauteurs nous semblait tout uni, est sillonné de cours d'eau profonds qui le traversent dans tous les sens. Je regarde derrière moi : la rampe que nous venons de descendre présente l'aspect d'une muraille dentelée; elle offre des retraits nombreux, dont les côtes se projettent vivement et mordent la vallée de leurs éperons aigus, qui la font ressembler à une scie gigantesque; de loin en loin le manteau boisé qui couvre les flancs et la cime de la Sierra se déchire et laisse apercevoir le sol rutilant que nous retrouvons partout dans cette région.

Le fleuve une fois traversé, nous nous trouvions sur le territoire portugais, bien qu'une zone de plus de six cents kilomètres nous séparât encore du littoral de l'Atlantique. Cette zone est un des beaux pays de la terre. Il ne nous fallut pas moins d'un grand mois pour la franchir. Enfin, le 31 mai, je fis, à la tête de mes Makololos, mon entrée dans Saint-Paul de Loanda. Il était temps, j'étais brisé de fatigue et de fièvre.

Les Makololos, transportés dans un monde, nouveau pour eux, se firent remarquer de toute la ville par leur bonne tenue et le sérieux de leurs manières. Ils regardaient avec un étonnement voisin du respect les édifices bâtis en pierre qui se trouvent dans les environs du port; jusqu'à présent une maison à deux étages était restée pour eux une chose incompréhensible. J'avais toujours été obligé de me servir du mot *case* dans l'explication que je leur en donnais, et comme leurs cabanes sont formées de pieux enfoncés dans la terre, ils ne pouvaient pas se figurer comment les perches d'une hutte pouvaient être posées sur le toit d'une autre, ou s'imaginer qu'on pût demeurer à l'étage supérieur, dont le milieu devait être occupé par la toiture conique de la hutte qui le soutenait. Ceux des Makololos qui avaient vu ma petite maison de Kolobeng essayaient de la décrire à leurs compatriotes en leur disant : « Ce n'est pas une hutte, c'est une montagne où il y a plusieurs caves. »

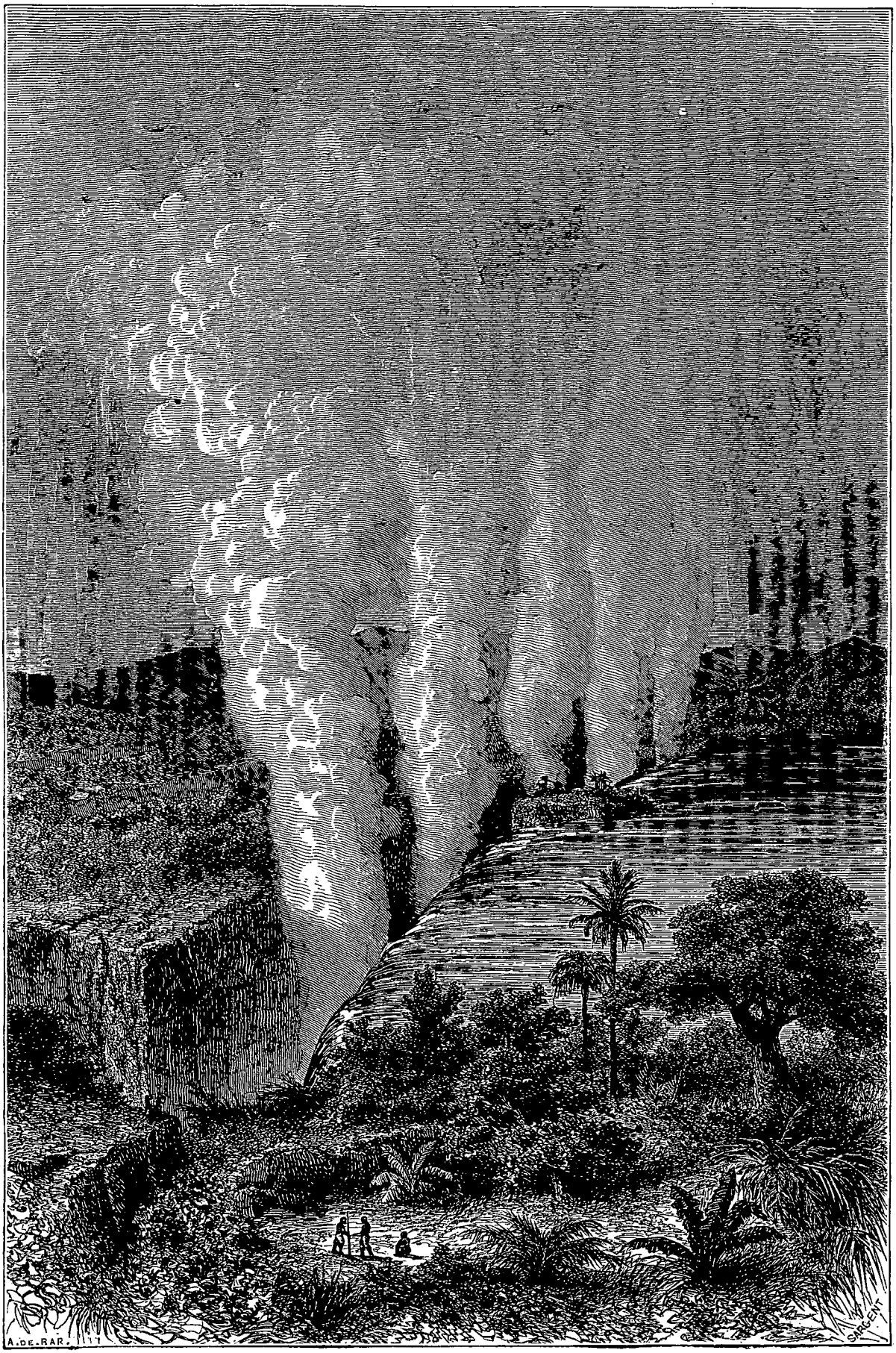
Le commandant Bedingfeld et le capitaine Skene, dont les navires se trouvaient dans le port, les invitèrent à venir visiter leurs vaisseaux, *le Pluton* et *la Philomèle*. Connaissant l'inquiétude de mes nègres, dont plusieurs avaient éprouvé la crainte d'être vendus comme esclaves, je leur dis que celui d'entre eux qui avait le moindre soupçon n'avait pas besoin de venir, qu'il était libre de s'en dispenser; mais ils vinrent presque tous, et quand ils furent sur le pont : « Ces hommes, leur dis-je en leur montrant les matelots, sont mes compatriotes; la reine de mon pays les a envoyés précisément pour mettre un terme à la vente des esclaves. — C'est vrai, s'écrièrent-ils, c'est vrai, car ils vous ressemblent tous! »

Aussitôt leurs craintes s'évanouirent, ils se mêlèrent aux hommes de l'équipage, qui, agissant comme l'auraient fait les Makololos en pareille circonstance, partagèrent avec eux le pain et le bœuf qu'ils avaient reçus pour leur dîner.

Le commandant permit aux Makololos de tirer un coup de canon; et se faisant la plus haute idée de la puissance de l'artillerie qui était à bord, ils furent enchantés quand je leur eus dit qu'elle était destinée à combattre les marchands d'esclaves. Ils n'étaient pas moins émerveillés de la dimension du brick de guerre, et ils se disaient entre eux : « Ce n'est pas un canot, c'est une ville; et quelle ville étrange que celle où, pour arriver, on grimpe avec une corde! » C'était la phrase qui couronnait leur description du navire dont ils avaient baptisé l'entre-pont du nom de kotla.

On ne se figure pas l'heureux effet que produisit sur leur esprit la politesse des officiers et de l'équipage à mon égard : ils avaient eu pour moi infiniment de complaisance et d'affection depuis notre départ de Linyanti; mais je grandis beaucoup dans leur estime quand ils virent la considération dont je jouissais parmi mes compatriotes, et ils me traitèrent désormais avec la plus grande déférence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des cataractes du Zambèse. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après quatre mois de séjour à Loanda et d'un repos bien nécessaire, je repris le chemin de l'est, et à peu de chose près l'itinéraire que nous avions suivi en venant. Il nous coûta encore près de onze mois de marche, et ce ne fut que le 22 août 1855 que nous vîmes venir à notre rencontre les chevaux que nous avions laissés à Linyanti en 1853. Je retrouvai dans cette ville mon chariot, ainsi que tous les objets qui m'appartiennent, dans un état de parfaite conservation. Tous les habitants furent convoqués pour entendre le récit de notre voyage, et pour assister à la réception des cadeaux que le gouverneur et les marchands de Loanda nous avaient chargés d'offrir à Sékélétou. J'expliquai à celui-ci que ces dons des blancs étaient un témoignage de leur amitié et du désir qu'ils éprouvent de nouer des relations commerciales avec les Makololos.

Les présents furent accueillis avec des transports de joie, et le dimanche suivant, lorsque Sékélétou apparut à l'église en uniforme de colonel, on lui accorda plus d'attention qu'à mon prône. Ils sont du reste si bons, si touchants à mon égard, que je ferme un peu les yeux sur les distractions qu'ils se permettent à l'office.

Mes Zambésiens confirment en particulier ce qu'ils ont dit en public, et tous les jours des Makololos viennent m'offrir de m'accompagner à la côte orientale. « Nous voulons avoir aussi des choses merveilleuses à raconter, me disent-ils, et revenir couverts de gloire comme les braves qui sont allés avec vous. »

Après avoir ouvert aux naturels du centre de l'Afrique australe le chemin des établissements européens de la côte de l'Atlantique, chemin que, depuis moi, je sais qu'ils ont repris plus d'une fois, il me restait à leur montrer la route de la rive orientale de leur continent. Deux voies se présentaient à moi, celle de Zanzibar et celle du Zambèse. La première était peut-être la plus facile, en raison de l'esprit pacifique et du bon vouloir des peuplades qu'elle traverse, tandis que les tribus qui bordent le Zambèse ont l'humeur plus guerrière, et qu'il en est parmi elles de complétement hostiles à nos Makololos. Mais comme le Zambèse pouvait offrir un moyen de grande communication qui rattacherait plus tard les provinces du centre à la côte orientale, je résolus de le suivre et de longer la rive gauche, parce que Têté, qui est la station portugaise la plus avancée dans les terres, est, sur la carte de Bowdich, placée du côté nord du fleuve : erreur que j'ai reconnue plus tard.

En conséquence, le 3 novembre je quittai Linyanti, accompagné de Sékélétou et suivi d'environ deux cents personnes. Tous les hommes les plus influents de la tribu font partie de notre escorte ; nous sommes nourris aux frais du chef, qui, pour cela, prend des bœufs à chaque endroit où nous arrivons. Depuis mon retour Sékélétou n'avait cessé de pourvoir abondamment à tous mes besoins, et jusqu'au moment de notre séparation il ne cessa d'agir avec la même générosité.

Après avoir suivi pendant dix jours le cours du Zambèse ou ses bords, nous dûmes nous en éloigner et faire un détour vers le nord-est à cause des montagnes impraticables qui ont longtemps sans doute arrêté ses eaux et les ont forcées de s'épancher en un grand lac continental, jusqu'au jour où une convulsion du sol leur ouvrit un passage étroit et tourmenté vers l'orient ; mais je voulus, avant d'aller plus loin, contempler de mes yeux cette *grande scène de la nature*.

Les Makololos lui donnent le nom de Mosioatounya. J'en avais souvent entendu parler depuis mon arrivée dans le pays ; et l'une des premières questions que m'ait faites Sébitouané est celle-ci : « Avez-vous dans votre pays de la fumée qui fait le bruit du tonnerre? » Jamais les naturels ne se sont approchés de la cascade ; ils ne l'ont vue qu'à distance, et frappés de la masse de vapeur qui s'en élève et du bruit qu'elle répand, ils se sont écriés : « Mosi oa tounya (la fumée tonne là-bas). »

V

Départ pour la côte orientale. — Les grandes chutes du Zambèse.

Après avoir navigué pendant vingt minutes, depuis Kalaï, nous apercevons les colonnes de vapeur, très-justement appelées fumée, et qui, à la distance où nous sommes, environ cinq ou six milles, feraient croire à l'un de ces incendies d'une vaste étendue de pâturages, que l'on voit souvent en Afrique. Ces colonnes sont au nombre de cinq et cèdent au souffle du vent ; elles paraissent adossées à un banc peu élevé dont le sommet est boisé. De l'endroit où nous nous trouvons, le faîte de ces colonnes va se perdre au milieu des nuages ; elles sont blanches à la base et s'assombrissent dans le haut, ce qui augmente leur ressemblance avec la fumée qui s'élève du sol. Tout le paysage est d'une beauté indicible ; de grands arbres, aux couleurs et aux formes variées, garnissent les bords du fleuve et les îles dont il est parfumé ; chacun a sa physionomie particulière, et plusieurs d'entre eux sont couverts de fleurs ; le massif baobab, dont chaque branche formerait le tronc d'un arbre énorme, se déploie à côté d'un groupe de palmiers dessinant leurs feuilles légères sur le ciel, où elles tracent des hiéroglyphes qui signifient toujours « loin de ta patrie, » car ce sont elles qui impriment au paysage son caractère exotique. Le mohonono argenté, qui dans cette région est pareil, pour la forme, au cèdre du Liban, fait un heureux contraste avec le sombre motsouri, taillé sur le patron du cyprès, et dont la teinte brune est rehaussée par des fruits écarlates. Quelques-uns de ces arbres ressemblent à nos grands chênes ; il en est d'autres qui rappellent nos ormes séculaires et nos vieux châtaigniers ; néanmoins personne ne peut se figurer la beauté de ce tableau d'après ce qui existe en Angleterre. Jamais les regards des Européens ne l'ont contemplé ; mais les anges doivent s'arrêter dans leur vol pour l'admirer d'un œil ravi. Des collines de cent à cent trente mètres de hauteur, couvertes d'arbres qui laissent apercevoir entre eux la nuance rutilante du sol, bornent la vue de trois côtés. Il ne manque au paysage que des cimes neigeuses se confondant avec l'horizon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A huit cents pas environ de la cascade, je change de canot pour en prendre un beaucoup plus léger, dont les rameurs habiles me font passer au milieu des tourbillons et des écueils, et me conduisent à une île située au bord de la rampe où les eaux viennent tomber. La rivière est basse et nous permet d'atteindre un lieu qu'il est impossible d'approcher lorsque les eaux sont grandes; mais bien que nous ne soyons plus séparés de l'abîme que par une très-faible distance, personne, je le suppose, ne pourrait voir l'endroit où cette masse d'eau va s'engouffrer. La lèvre opposée de la fissure où elle disparaît n'est pourtant qu'à cinq mètres de nous tout au plus. Je gravis avec émotion la rampe du précipice, je regarde au fond d'une déchirure qui traverse le Zambèse d'une rive à l'autre, et je vois un fleuve de mille mètres de large, tombant tout à coup à une immense profondeur, où il se trouve comprimé dans un espace de quinze à vingt mètres de large. L'abîme est tout simplement une rupture de la chaussée de basalte, crevasse profonde qui, après avoir croisé le lit du fleuve, se prolonge au nord du Zambèse à travers une chaîne de montagnes, sur un espace de trente à quarante milles. Figurez-vous, immédiatement au delà du tunnel de la Tamise, des collines boisées s'étendant jusqu'à Gravesend; supposez une couche de basalte à la place du terrain fangeux de la ville de Londres; imaginez une fissure d'un bout à l'autre du tunnel; donnez à cette crevasse une longueur de quarante milles, à son ouverture un écartement de vingt-cinq à trente mètres à peine; représentez-vous la Tamise se précipitant tout entière au fond du gouffre, où elle se détourne et bondit en rugissant à travers les collines qui se déploient à sa gauche, et vous aurez une idée approximative du spectacle le plus saisissant que j'ai contemplé en Afrique. Si l'on regarde au fond de l'abîme du côté de la rive droite, on ne distingue rien qu'un nuage épais dont la masse blanche, à l'instant où je la regarde, est entourée de brillants arcs-en-ciel; de ce nuage s'élève un jet de vapeur de cent mètres de haut; à cette élévation la vapeur se condense, devient fuligineuse et retombe en une pluie fine qui a bientôt fait de transpercer mes habits; elle est surtout sensible de l'autre côté de la fissure; à quelques mètres de l'abîme se dresse un rideau d'arbres verts dont les feuilles sont mouillées perpétuellement; une quantité de petits ruisseaux partent de leurs racines et vont se jeter dans le gouffre béant; mais la colonne de vapeur, qu'ils rencontrent dans leur chute, les fait remonter avec elle, et jamais ils n'atteignent le fond de l'abîme, où ils se répandent sans cesse.

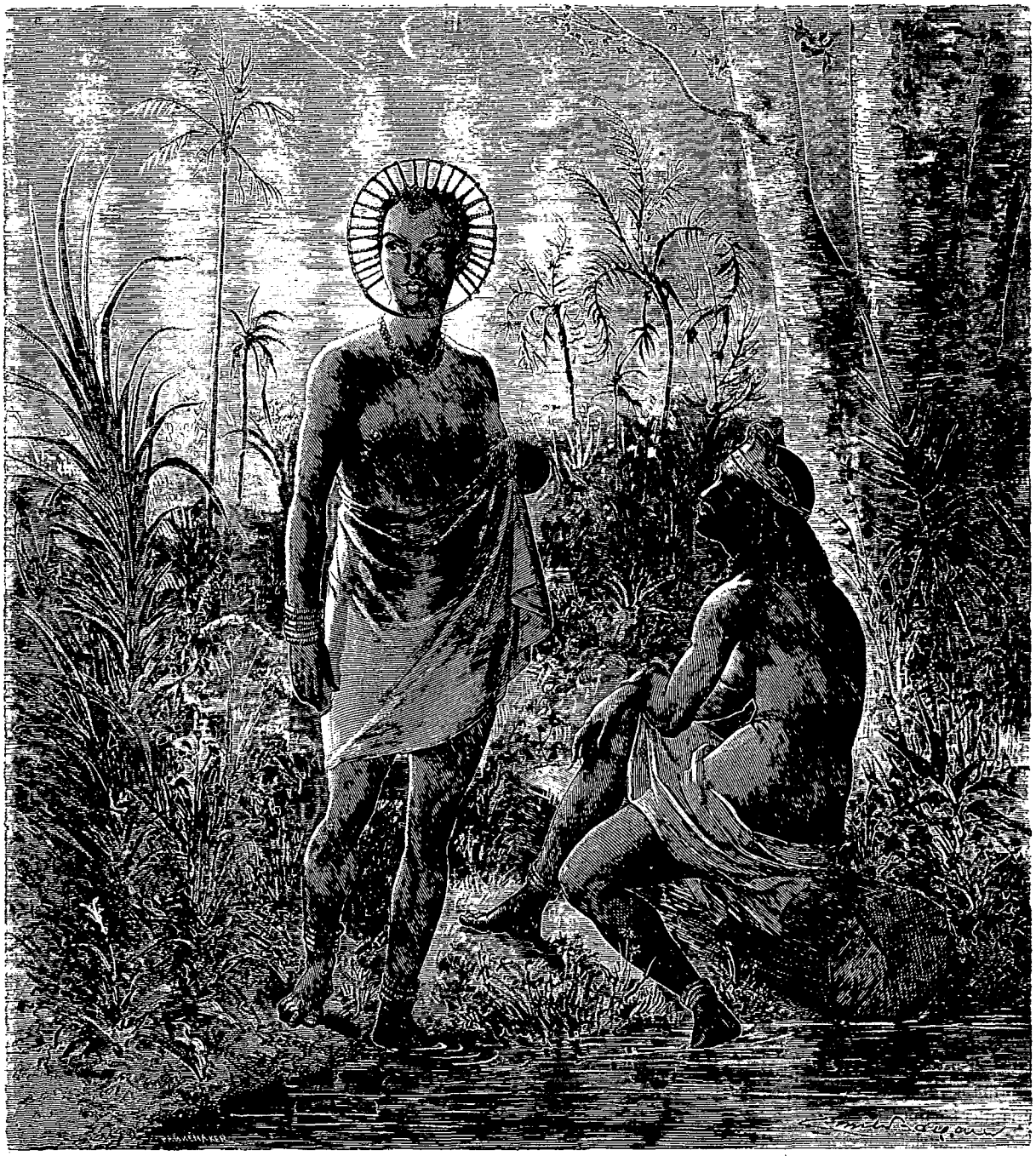
A gauche de l'île, on peut suivre des yeux la masse écumante du fleuve se dirigeant vers les collines, et mesurer du regard la hauteur de la falaise d'où il se précipite. Les deux murailles de cette crevasse gigantesque sont perpendiculaires et formées d'une masse homogène; l'eau, en coulant sur la roche, en a usé le bord à un mètre d'épaisseur et l'a dentelé comme une scie; l'arête opposée est demeurée vive, excepté du côté gauche, où l'on aperçoit une fente, et d'où un quartier de roche paraît vouloir se détacher; mais la crevasse elle-même se trouve encore dans l'état où elle a dû être à l'époque où elle s'est formée. La roche est d'un brun sombre jusqu'à trois mètres au-dessus du fleuve, endroit où elle est décolorée par les eaux qui s'élèvent chaque année à cette hauteur à l'époque des inondations. De l'endroit où je suis placé, on voit parfaitement la masse d'eau quitter son lit, tomber au fond du gouffre, en nappe aussi blanche que la neige, se briser en morceaux, si je puis parler ainsi, et lancer des jets d'écume de chacun de ses éclats, absolument comme les tiges d'acier que l'on brûle dans l'oxygène produisent des gerbes d'étincelles; on dirait une myriade de comètes neigeuses précipitant dans l'abîme leur chevelure rayonnante. Je n'ai jamais vu qu'on ait signalé nulle part cet aspect singulier.

Les colonnes vaporeuses qui jaillissent de cet abîme sont évidemment le résultat de la compression de l'eau, dont la pesanteur, augmentée par la violence de la chute, se joint à la résistance qu'éprouve cette masse énorme. Des cinq colonnes, trois sont plus fortes que les deux autres; le courant qui produit celles qui surgissent près de la rive gauche est, à l'endroit où il se trouve resserré entre le bord de l'île et celui du fleuve, plus considérable que la Clyde à Stonebyres, quand elle est débordée. Le Zambèse, dont à cette époque les eaux sont basses, a plus de six cents mètres de large à l'endroit où nous sommes, et plus d'un mètre de profondeur au bord du précipice. Je donne ces chiffres comme étant le résultat d'une approximation plutôt que d'un calcul rigoureux, et j'espère que d'autres voyageurs fourniront à cet égard des renseignements plus précis. Le fleuve, au-dessus des chutes, me paraît avoir une largeur de mille mètres; mais il est fort possible que je me trompe: car, ayant estimé à Loanda qu'il y avait quatre cents mètres d'un point à un autre de la baie, il s'en trouva neuf cents. J'ai essayé de mesurer la largeur du Liambye avec un fil très-fort, qui était la seule ligne que j'eusse à ma disposition; mais à deux ou trois cents mètres du rivage mes hommes se sont mis à causer, et n'ont pas vu, malgré mes avertissements, que le fil s'emmêlait; ils ont continué de ramer, la ligne s'est rompue et le courant l'a entraînée. J'ai essayé vainement de me rappeler la manière dont on mesure un fleuve au moyen du sextant; la seule chose qui me soit revenue à la mémoire, c'est que le procédé est fort simple et que je l'ai su autrefois; j'en suis d'autant plus contrarié. Je me suis servi néanmoins d'un autre système pour mesurer le fleuve un peu plus bas, et je lui ai trouvé près de mille mètres de large; c'est également la largeur que les Portugais lui ont reconnue à Têté, où je le crois moins étendu qu'en amont des chutes. Il est possible que je me trompe, mais ce serait alors en restant au-dessous de la vérité. Quant à la gravure qui accompagne ce récit, elle a été faite d'après une esquisse rapidement ébauchée sur les lieux, et complétée par le graveur au moyen des explications que je lui ai données. Pour voir l'abîme autant qu'il l'a montré, il faut s'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vancer jusqu'au bord du précipice; les trois colonnes du milieu devraient être moins fortes que les autres, et il aurait fallu donner à toutes les cinq une forme plus conique.

Les Makololos prétendent que du côté de l'est la crevasse est beaucoup plus profonde; il y a là, dit-on, un endroit où la falaise est inclinée au lieu d'être perpendiculaire, et où la pente est si douce que l'on peut y descendre en s'asseyant sur le roc. Il arriva une fois que de malheureux Batokas, poursuivis par les Makololos, ne s'arrêtèrent pas à temps, et furent précipités dans l'abîme, où ils disparurent littéralement broyés.

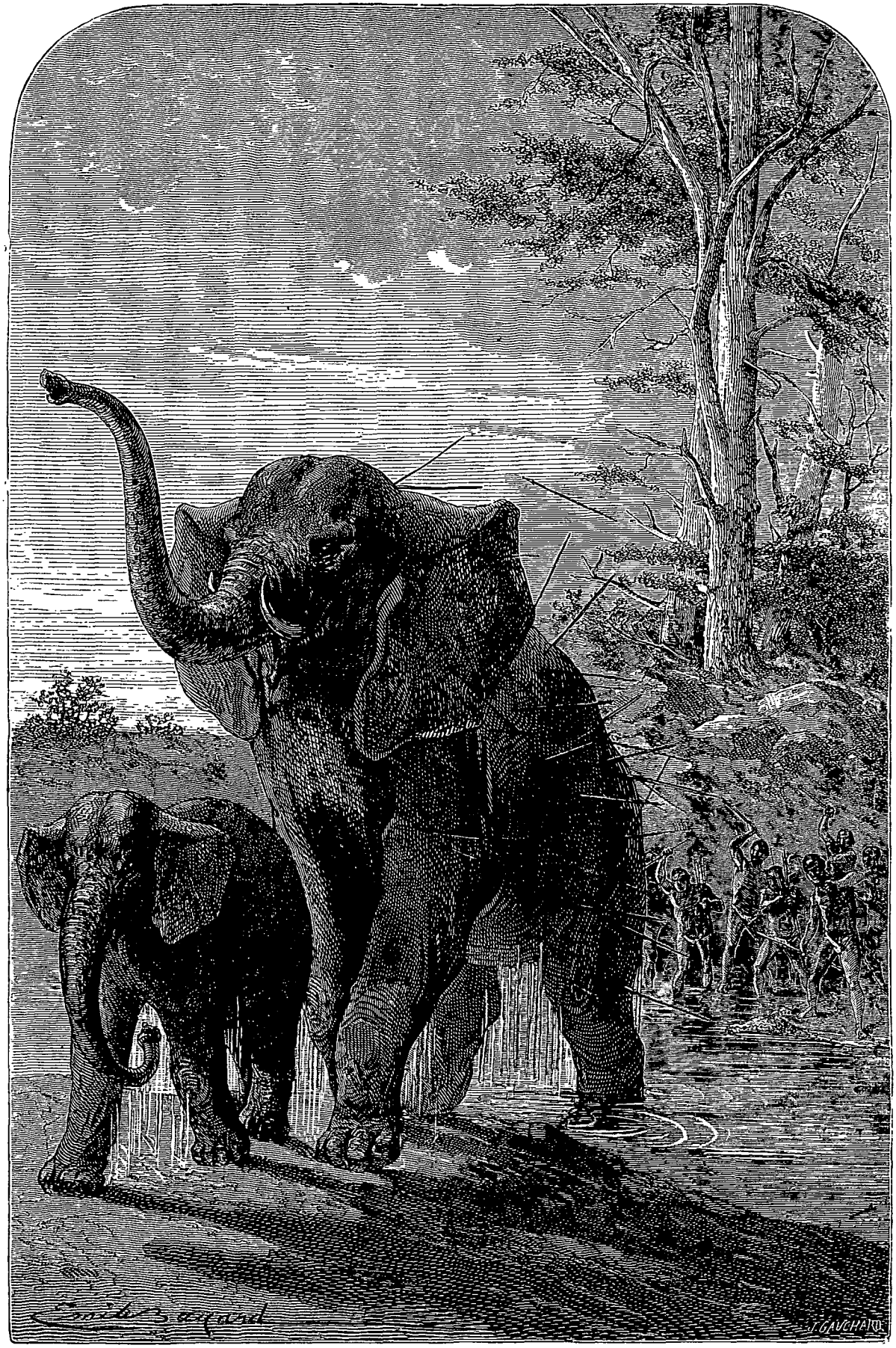


Lionnes de la cour du roi Shinté. — Dessin de Émile Bayard.

Le fleuve, disent mes rameurs, apparaît là-bas comme une ligne blanche, et si loin, si loin de vos yeux (probablement à cent mètres de profondeur), qu'on se sent défaillir en le regardant, et que l'on s'éloigne bien vite en rampant sur la terre.

Bien que le bord de la crevasse ne présente d'altération visible que sur une épaisseur d'un mètre du côté où l'eau se précipite, et que la base de la muraille opposée m'ait paru intacte, il est probable cependant qu'elle n'a pas résisté à l'action incessante des flots qui la minent, et que la partie inférieure du gouffre est plus large qu'à l'endroit où la surface du fleuve apparaît comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Éléphant femelle protégeant son petit contre les chasseurs. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une ligne blanche; il est possible même qu'il existe des fissures par lesquelles une portion de l'eau du Zambèse filtre au-dessous du rocher.

Si nous en jugeons par le peu d'altération qu'a subie la crête de la roche basaltique, l'époque de la rupture de cette roche ne serait pas très-ancienne, géologiquement parlant. Je regrette de ne pas pouvoir mesurer d'une manière positive sa largeur à l'endroit de la cataracte, afin que plus tard on puisse savoir si elle est demeurée stationnaire, ou de combien elle a varié. Son ouverture ne semble pas aujourd'hui excéder la longueur d'un palmier; si elle s'élargissait graduellement, ce serait la preuve d'un drainage plus actif des plaines de cette région, que l'on pourrait alors espérer de voir devenir plus salubre. Toujours est-il que l'Afrique a subi, à l'égard de ses lacs, des changements considérables, depuis une époque relativement peu éloignée.

Trois chefs batokas avaient choisi, pour offrir des prières et des sacrifices aux Barimos, l'île où je me trouve actuellement, et deux autres endroits dans le voisinage de la cascade. Ils se plaçaient pour prier en face du nuage qui s'élève du gouffre, et unissaient leurs invocations au rugissement de la cataracte. Ils devaient, en face de ce tableau saisissant, éprouver une émotion profonde, et c'est peut-être l'effroi religieux qu'ils ressentaient à la vue de ce spectacle sublime, qui leur avait fait choisir cet endroit pour y élever leurs autels. Le fleuve a lui-même pour les habitants de cette contrée quelque chose de mystérieux.

« Nul ne sait d'où il vient, nul ne sait où il va, » dit la chanson des rameurs en parlant du Zambèse.

En revenant à Kalaï, nous avons aperçu la hutte où des ballots de marchandises et de vivres que m'avait envoyés M. Moffat par l'entremise de Mosilikatsé, son terrible ami, avaient été déposés; elle est placée sous un groupe de palmiers; et Sékélétou m'assura que personne n'aurait jamais voulu toucher à ces paquets, alors même que je serais mort dans mon voyage, tant la crainte qu'ils avaient inspirée était grande. Les sorciers avaient été si positifs dans leurs déclarations, que les porteurs, en soulevant l'une des caisses, crurent de bonne foi y sentir remuer un chevreau. Quel échec pour les devins, qui avaient de plus affirmé que nous avions tous péri avant de gagner Loanda! Décidément je leur portais malheur.

VI

Des chutes du Zambèse aux établissements portugais.

13 *décembre*. — Le pays est sillonné de vallées profondes de la plus grande beauté; les roches sous-jacentes, de formation plutonique, ont produit un sol excessivement fertile; la grosse bête y abonde, et pendant le jour des troupes de buffles couvrent les clairières et souvent les hauteurs.

Nous sommes entrés dans la plus belle vallée qu'il soit possible de voir, et où abondait le gros gibier. Apercevant un buffle couché dans l'herbe, je me dirigeai vers lui dans l'espérance de nous procurer de la viande, et il reçut trois de mes balles; comme il se retournait pour nous charger, nous courûmes vers des roches qui pouvaient nous offrir un abri. Avant que nous y fussions arrivés, trois éléphants, probablement attirés par le bruit qu'ils avaient entendu, nous coupèrent la retraite, puis se détournèrent brusquement et nous permirent de gagner les roches. Le buffle, pendant ce temps-là, s'éloignait d'une allure fringante; pour n'être pas complétement frustrés dans notre espoir, j'envoyai de très-loin une balle au dernier des éléphants, qui, à la grande joie de mes hommes, eut l'une des jambes de devant brisée. Les plus jeunes de mes compagnons l'eurent bientôt contraint de s'arrêter, et un coup de feu dans la tête l'expédia immédiatement. La joie que manifestèrent mes hommes à la vue de cette abondance de viande me rendit très-heureux.

Ce matin, pendant qu'ils dépeçaient l'éléphant, un grand nombre de villageois vinrent prendre part à la fête et s'inviter au festin. Nous étions sur la pente d'une vallée délicieuse, parsemée d'arbres et arrosée dans tous les sens par de nombreux ruisseaux. Je m'étais éloigné du bruit pour examiner quelques roches formées de grès schisteux, quand je vis à l'extrémité de la vallée, c'est-à-dire à une distance d'environ deux milles, une éléphante et son petit; elle était debout et s'éventait avec ses grandes oreilles, tandis que l'éléphanteau se roulait joyeusement dans la vase. A l'aide de ma longue-vue, je distinguai une partie de mes compagnons qui, sur une longue file, arrivaient auprès des deux éléphants. Sékouébou, leur chef, qui était venu me retrouver, me raconta qu'ils étaient partis en disant : « Notre père verra aujourd'hui de quelle nature sont les hommes qui l'accompagnent. » Je montai alors sur le coteau pour suivre la chasse du regard et voir de quelle manière s'y prendraient les chasseurs. L'excellente bête ne se doutait pas de l'approche de l'ennemi, et se laissait teter par son petit, qui pouvait avoir deux ans. Tous les deux allèrent ensuite dans une fosse remplie de vase où ils se barbouillèrent de fange; le petit folâtrait gaiement, il agitait ses oreilles et balançait sa trompe à la mode éléphantine; sa mère, de son côté, remuait la queue et les oreilles pour exprimer sa joie. Tout à coup retentirent les sifflements de ses ennemis, dont les uns soufflaient dans un tube, les autres dans leurs mains jointes, et qui s'écrièrent pour éveiller l'attention de l'animal :

O chef! nous sommes venus pour vous tuer;
O chef! ainsi que bien d'autres, vous allez mourir;
Les dieux l'ont dit, etc., etc.

Les éléphants relevèrent les oreilles, écoutèrent ce bruit étrange et sortirent de la fosse au moment où leurs assaillants se précipitaient vers eux. Le jeune s'enfuit d'abord en droite ligne devant lui; mais apercevant les chasseurs à l'extrémité de la vallée, il revint auprès de sa mère, qui se plaça entre lui et le danger, et lui passa mainte et mainte fois sa trompe sur le dos afin de le rassurer. Tout en s'éloignant, la pauvre mère s'arrêtait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent pour regarder ses ennemis, qui continuaient leur musique infernale; puis elle se retournait vers son éléphanteau, le rejoignait bien vite, ou marchait de côté en hésitant, comme si elle avait été partagée entre le besoin de protéger son fils et le désir de châtier ses audacieux persécuteurs. Ceux-ci étaient environ à cent pas derrière elle, quelques-uns sur les côtés, mais à pareille distance, jusqu'au moment où elle fut obligée de traverser un ruisseau. Le temps qu'elle mit à le franchir et à remonter sur l'autre bord permit aux chasseurs de gagner du terrain; lorsqu'ils ne furent plus qu'à une vingtaine de pas, ils lui lancèrent leurs javelines. Toute rouge du sang qui coulait de ses blessures, la mère prit la fuite sans plus paraître songer à son enfant; j'avais dépêché Sékouébou aux chasseurs pour leur porter l'ordre de ne pas attaquer l'éléphanteau. Le pauvre petit s'éloignait aussi vite que possible; toutefois, les éléphants, vieux ou jeunes, ne prennent jamais le galop: une marche très-rapide est leur plus vive allure; et Sékouébou n'était pas arrivé que le petit éléphant s'était réfugié dans l'eau, où mes hommes l'avaient tué. Le pas de la mère se ralentit par degrés; puis, se retournant en poussant un cri de rage, elle se précipita sur les chasseurs, qui se dispersèrent en se jetant à droite et à gauche; elle suivit une ligne droite, et passa au milieu de la bande éparpillée, ne s'approchant que d'un homme qui avait un morceau d'étoffe sur les épaules (les habits de couleur voyante sont toujours dangereux en pareil cas). Elle recommença trois fois cette charge, et ne parcourut pas plus de cent mètres dans les deux dernières; ayant traversé un ruisseau, elle s'arrêta plusieurs fois pour regarder les chasseurs, malgré de nouvelles javelines qui lui étaient envoyées; enfin, après avoir perdu considérablement de sang, elle chargea une dernière fois ses ennemis, tourna sur elle-même en chancelant, et mourut agenouillée.

Deux médailles antiques représentant l'éléphant d'Afrique.

Je n'avais pas suivi tous les détails de la chasse; mon attention en avait été détournée par le soleil et la lune qui apparaissaient ensemble au milieu d'un ciel pur; d'ailleurs je souffrais de voir détruire ces nobles animaux qui pourraient rendre de si grands services en Afrique, et le sentiment pénible que j'en éprouvais n'était pas atténué par la pensée que j'étais possesseur de l'ivoire que cette mort me faisait acquérir. Je regrettais qu'on eût tué ces pauvres bêtes, surtout l'éléphanteau, puisque pour le moment nous n'avions pas besoin de viande; mais il est juste de dire que je n'avais pas éprouvé ces nausées lorsque la veille, chassant moi-même, j'avais le sang échauffé par l'ardeur de la poursuite. Nous devons peut-être juger les actions que nous ne sommes pas tentés de commettre avec plus d'indulgence que nous ne le faisons généralement. Si d'abord je ne m'étais pas rendu coupable du même fait, je me serais enorgueilli de ma sensibilité lorsque j'aurais senti mon cœur défaillir en voyant mes compagnons exterminer ces éléphants.

Celui que j'avais tué la veille était un mâle non encore parvenu au terme de sa croissance; il mesurait au-dessus de l'épaule deux mètres cinquante-quatre centimètres; la circonférence du pied de devant était d'un mètre dix centimètres, qui, multipliés par deux, égalent deux mètres vingt centimètres. La femelle avait atteint son complet développement, et mesurait deux mètres soixante-quatre centimètres de hauteur; la circonférence du pied de devant était d'un mètre vingt-deux centimètres, qui, multpliés par deux, égalent deux mètres quarante-quatre centimètres. La hauteur des mâles adultes que l'on rencontre dans cette région est en général de trois mètres, ainsi que plus tard nous avons pu le constater; la circonférence du pied de devant était alors de un mètre quarante-six centimètres, qui, multipliés par deux, égalent deux mètres quatre-vingt-douze centimètres. Nous donnons ces détails parce qu'il a été observé que deux fois la circonférence de l'empreinte laissée par le pied de devant sur la terre forme la hauteur de l'animal. Comme en effet cette empreinte est un peu plus large que le pied lui-même, elle semble fournir un moyen exact de mesurer la taille des éléphants qui ont passé; toutefois les chiffres que nous venons de citer montrent que cette méthode est surtout applicable aux adultes. Dans le sud de l'Afrique, il suffit de la taille de l'éléphant pour le distinguer de celui des Indes: ici la différence est beaucoup moins sensible, la femelle y étant à peu près de la même grosseur qu'un mâle ordinaire de l'espèce asiatique; mais l'oreille de la race africaine est un signe distinctif qui empêche de s'y méprendre, même en voyant une gravure. Celle de la femelle dont nous avons raconté la mort avait un mètre trente-cinq centimètres de longueur et un mètre vingt-deux centimètres de large. J'ai vu un nègre s'abriter complétement de la pluie en se glissant sous l'une de ces oreilles; celle de l'espèce indienne n'a pas plus du tiers de cette dimension. Les éléphants représentés sur les médailles antiques prouvent que ce caractère important et distinctif n'avait pas échappé aux anciens; Cuvier a même avancé qu'il était mieux connu d'Aristote que de Buffon.

Je désirais vivement savoir si l'éléphant d'Afrique peut être apprivoisé; je dois à la bienveillance de l'amiral Smyth, mon ami, de pouvoir donner au lecteur une solution satisfaisante de la question qui m'occupait. Deux médailles tirées du catalogue descriptif que l'amiral a fait de son cabinet de médailles romaines prouvent, par la dimension des oreilles, qu'elles représentent de véritables éléphants d'Afrique. Ceux-ci étaient même plus dociles que l'espèce asiatique, et on leur apprenait à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

danser, à marcher sur la corde, etc. Ces médailles ont été frappées l'an 197 après Jésus-Christ : l'une est de Faustina Sénior, l'autre de Septime Sévère; les éléphants qu'elles représentent venaient d'Afrique, d'où ils avaient été conduits à Rome. Aucune tentative n'a été faite au Cap pour domestiquer cet animal si utile; jamais on ne l'a même exhibé en Angleterre, où il n'en existe qu'un très-jeune de cette espèce au Musée britannique.

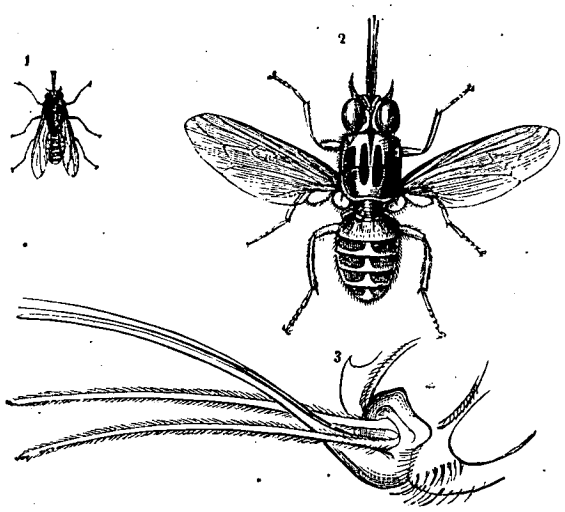
Le désir que j'avais de regagner le Zambèse m'a décidé à traverser la montagne aux environs de l'embouchure du Kafoué. La distance que nous avions à franchir, et qui à vol d'oiseau est très-peu de chose, nous a demandé trois jours de marche. Nos bœufs ont été si fatigués par l'ascension et la descente de ces masses rocheuses et abruptes, qu'il a fallu en tuer plusieurs, dont l'un était une bête magnifique, ornée de plus de trente lanières flottantes, détachées de son propre cuir, et que Sékélétou, dont il faisait l'orgueil, voulait montrer aux blancs comme un spécimen de son troupeau. Nous voyons beaucoup d'éléphants en traversant la montagne, et mes hommes en ont poursuivi trois qu'ils ont tués.

Du sommet de la rampe extérieure, le tableau qui se déroule à nos yeux est splendide. A peu de distance du pied de la montagne, le Kafoué serpente au milieu d'une plaine couverte de forêts et s'enfuit pour s'unir au Zambèse qu'on aperçoit au loin, flanqué des sombres montagnes qui ferment l'horizon. Au moment où je regarde ces montagnes, leur base est voilée de nuages floconneux qui courent le long du fleuve; sur la rive gauche du Kafoué, des centaines de zèbres et de buffles paissent au milieu des clairières, de nombreux éléphants pâturent et ne paraissent mouvoir que leurs trompes. Je voudrais être à même de photographier ce tableau qui disparaîtra devant les armes à feu, et qui s'effacera de la terre avant que personne l'ait contemplé.

Tous ces animaux sont d'une extrême confiance; nous voilà descendus de la montagne, et les éléphants, arrêtés sous les arbres, s'éventent de leurs grandes oreilles comme si nous n'étions pas à deux cents mètres de l'endroit où ils se trouvent; de grands sangliers fauves (*potamochoerus*) nous regardent avec surprise, et leur nombre est immense. La quantité d'animaux qui couvre la plaine tient du prodige; il me semble être à l'époque où le mégathérium paissait tranquillement au sein des forêts primitives. En traversant un fourré de cette région, nous fûmes chargés par un troupeau de buffles subitement troublés par notre passage. Un de nos hommes atteint par un de ces ruminants fut porté sur ses cornes pendant plus de trente pas avant d'être lancé en l'air; il en fut quitte pour quelques contusions. Un peu plus loin le pays est infesté par la tsétsé. Je dois à l'obligeance de M. Gray, du Musée britannique, la gravure ci-jointe, qui représente cet insecte, dont les ravages m'ont été trop connus.

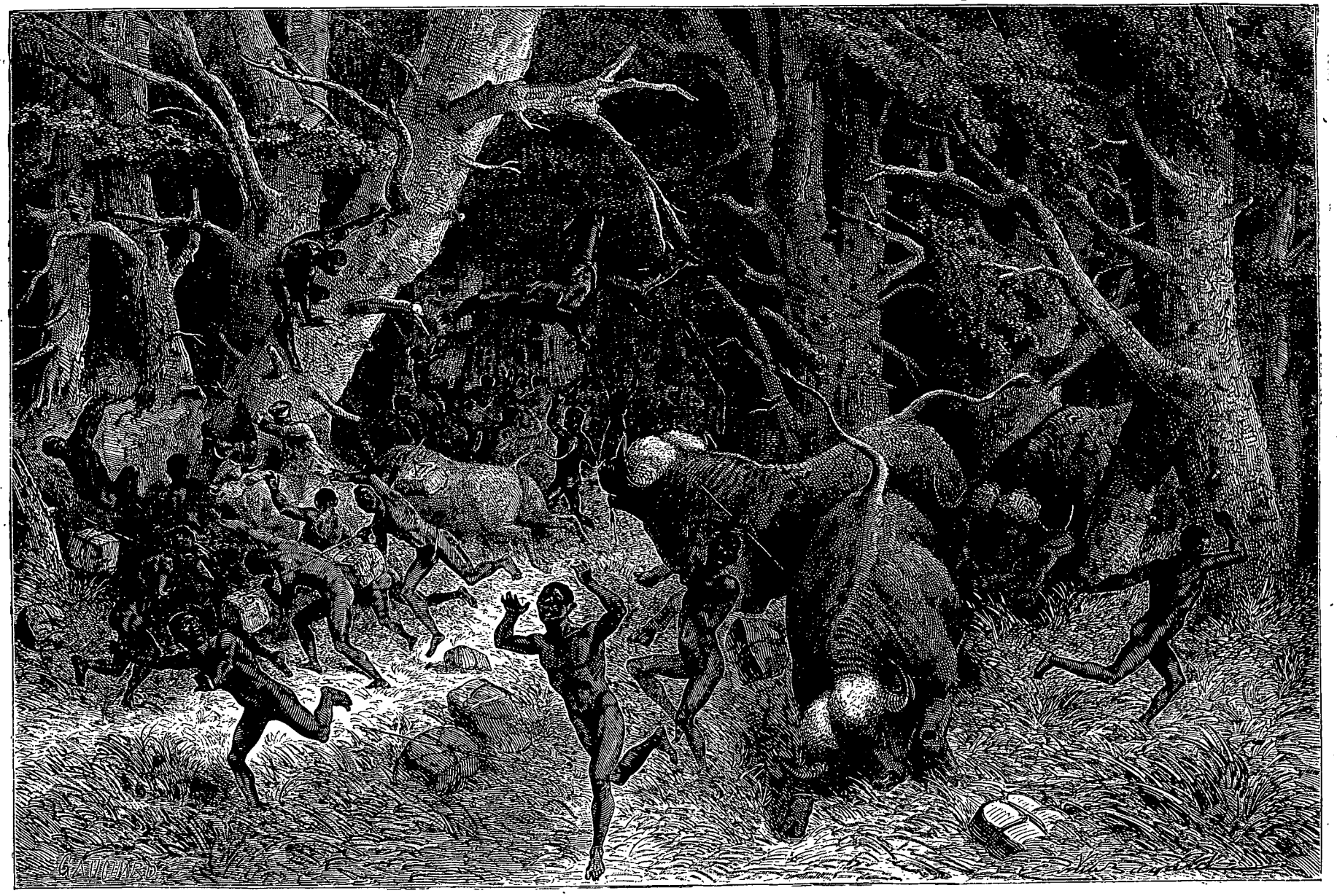
L'insecte est représenté, au n° 1 de la gravure, un peu plus petit qu'il ne l'est réellement, ce qui tient à ce que l'échantillon qui a servi de modèle s'était contracté en se desséchant, car la tsétsé est un peu plus grosse que notre mouche ordinaire. Le n° 3 fait voir l'appareil dont elle est munie pour opérer la piqûre qu'elle inflige et pour aspirer le sang de l'animal, après avoir introduit dans sa peau le fluide vénéneux contenu dans la glande qui est située à la base de la trompe.

Bien que nous approchions des établissements portugais, nous voyons toujours beaucoup de gibier; mes hommes viennent de tuer six jeunes buffles qui faisaient partie d'un énorme troupeau; l'abondance de ces animaux et celle des antilopes démontre qu'il ne suffit pas de l'arc et des flèches pour en diminuer le nombre. Il y a également ici une grande quantité d'hyènes et de lions qui se multiplient, sans que personne pense à détruire ces derniers; les habitants s'imaginent que l'âme de leurs chefs décédés habitent le corps de ces animaux; ils croient même qu'un chef a le pouvoir de se métamorphoser en lion quand il a envie de tuer quelqu'un, et qu'il reparaît ensuite sous sa forme ordinaire : c'est pour cela que toutes les fois qu'ils rencontrent un lion ils frappent dans leurs mains, ce qui est leur manière de saluer. Il en résulte que ces félins se sont tellement multipliés, que lorsque les indigènes s'égarent ils sont obligés de passer la nuit sur les arbres, afin d'échapper aux dents et aux griffes de ces terribles animaux; aussi nous voyons dans les bois de petites huttes construites au milieu des branches, et qui ont été faites par des gens que la nuit avait surpris dans la forêt. Nos guides s'effrayent continuellement de voir mes hommes se séparer les uns des autres pour suivre le coucou indicateur ou pour aller à la recherche des nids de koroués, et ils ne cessent de les avertir du danger qu'ils courent de rencontrer des lions. Je suis souvent obligé d'attendre ma suite vagabonde pendant une heure ou deux; mais le soleil est si brûlant que je ne suis pas fâché d'avoir un prétexte pour me reposer. Il est impossible d'accomplir dans cette région les marches prodigieuses des voyageurs qui parcourent la zone boréale; quand nous avons franchi dix ou douze milles (quinze ou vingt kilomètres), nous en avons assez : non pas que nous ne puissions en faire davantage; mais c'est de recommencer tous les matins



La mouche tsétsé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'escorte du docteur attaquée par des buffles. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous fatigue. Nous faisons d'ailleurs beaucoup plus de chemin qu'il ne serait nécessaire, parce que nous voulons éviter de passer dans les villages; et puis la température est suffocante; on boit énormément, et l'on ne prend pas la peine d'épurer l'eau qu'on absorbe avec avidité. Je n'ai jamais été aussi fatigué de la chaleur que dans les bas-fonds qui avoisinent le Zambèse, et cependant elle y est moins vive que sur les hautes terres que nous avons traversées.

VII

Arrivée aux établissements portugais du Zambèse Têté. — Senna. — Fort de Quilimani. — Adieux aux Makololos. — Fin de ce premier voyage.

.... Le commandant de Têté, señhor d'Araujo Sicard, m'a parfaitement accueilli, et s'efforce de m'arracher à l'état de maigreur où je me trouve réduit; il insiste pour que je reste avec lui au moins pendant tout un mois, de manière à être assez vigoureux pour braver les effets du pays insalubre qu'il me reste à franchir; il a généreusement approvisionné de millet tous mes hommes, et en les hébergeant dans l'une de ses maisons, jusqu'à ce qu'ils aient construit leurs cases, il les a préservés de la piqûre des tampans, que l'on appelle ici *carapatos*. J'ai entendu raconter par les Banyaïs d'effroyables effets produits par cet insecte. La fièvre déterminée par les carapatos est extrêmement dangereuse. Les homœopathes apprendront avec plaisir que les indigènes écrasent le tampan et font entrer cet insecte dans le médicament qu'ils emploient contre sa piqûre.

Le village de Têté est bâti sur une pente qui descend jusqu'au bord du Zambèse; la roche qui constitue la rive est un grès teinté de gris et entamé par l'eau du fleuve; la strate en est profondément ridée, et chacune de ces rides compose l'une des rues du village, car les maisons sont construites sur la crête du pli formé par la roche. Le fort, situé sur la rive même, est dominé par le sommet du coteau. Une grande vallée s'ouvre au midi de la ville, et par delà cette vallée s'élève une montagne oblongue qui s'appelle Karouéira. Tout le pays environnant est rocailleux et profondément déchiré, mais l'on a mis en culture les moindres endroits qui pouvaient l'être. Les maisons de Têté sont couvertes d'herbe et de roseaux; la pluie a délayé la vase qui en cimentait les murs, et toutes ces constructions dégradées ont un aspect misérable et malpropre. On ne trouve de chaux que dans les environs de Mozambique; toute celle qui a été employée pour faire les bancs de certaines verandahs a été tirée de cet endroit. Il est évident que les Portugais ignorent l'existence des marbres blancs et roses que j'ai trouvés en amont sur les bords du fleuve, et dont je rapporte quelques échantillons. Ils ne connaissent pas davantage la dolomite, qui s'y trouve aussi, sans quoi ils ne seraient pas allés aussi loin querir la chaux qui leur était nécessaire. Têté compte à peu près trente maisons européennes; le reste est composé de cases habitées par les indigènes, et construites avec des branches et du pisé. La ville est entourée d'une muraille qui peut avoir trois mètres de hauteur, mais la plupart des natifs ont préféré s'établir en dehors du mur d'enceinte. On peut évaluer la population de Têté à quatre mille cinq cents âmes, dont une partie seulement est fixée dans la ville, qui n'a guère que deux mille résidents. La majorité s'occupe d'agriculture et habite les environs. Comparativement à ce qu'elle était jadis, Têté n'est plus maintenant qu'une ruine. Le nombre des Portugais, en dehors de la garnison, y est à peine de vingt individus; celui des militaires est beaucoup plus nombreux. Cent cinq hommes avaient été envoyés du Portugal à Senna; mais au bout d'un an, vingt-cinq étaient morts de la fièvre, et l'on a transféré les autres à Têté, qui est beaucoup plus salubre. Toutefois l'usage des spiritueux, dont ils abusent, joint à la nourriture malsaine qu'ils partagent avec les gens du pays, ne permet pas d'espérer qu'ils profitent longtemps du bénéfice de ce changement de localité. A Quilimané, la fièvre est tenace et continue; ici, elle guérit, dit-on, au bout de trois jours; on commence par administrer des médicaments très-anodins; mais si le quatrième jour la fièvre n'a pas cédé, on fait subir au malade un traitement des plus énergiques.

Le fort de Têté n'est qu'un petit édifice carré, attenant à une caserne couverte en chaume, et où est logée la troupe. Il renferme peu de canons, mais en bien meilleur état que ceux d'aucune des forteresses de la province d'Angola; et c'est à ce point de défense que les Portugais doivent d'avoir conservé les possessions qu'ils ont dans ce pays-ci, où leur puissance a considérablement diminué.

Le village de Senna est situé à deux cent cinquante kilomètres en aval. Le fleuve, à cette hauteur, contient des îles nombreuses où abondent les roseaux, et les terrains environnants sont couverts de broussailles. Le sol est fertile; mais les mares d'eau stagnante que renferme le village rendent cette localité fort insalubre. La roche qui constitue l'assise fondamentale est formée de l'arkose de Brongniart, et traversée par plusieurs montagnes coniques de trapp, dont l'une est située à quatre cents pas à l'ouest du village et s'appelle Baramouana, ce qui veut dire: « porter un enfant sur son dos; » elle a été nommée ainsi parce qu'elle a derrière elle une montagne plus petite et du même genre. Sa hauteur est d'environ cent mètres; elle est armée à son sommet de deux pièces de canon démontées, dont la mission est d'effrayer les indigènes qui, dans une seule affaire, ont tué cent cinquante habitants de Senna. Le paysage que l'on découvre de l'endroit où ces canons sont placés est d'une beauté remarquable; à vos pieds se déploie le Zambèse, et la vue s'étend du côté de l'ouest jusqu'à vingt ou trente milles de distance où l'on aperçoit le Morumbala, qui doit avoir de mille à douze cents mètres de hauteur; cette montagne est oblongue, et il est évident qu'elle est d'origine volcanique; le sommet en est couvert d'un sol fertile, cultivé par de nombreux habitants; on y trouve de l'eau courante et une source chaude et sulfureuse; à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'extrémité septentrionale; mais je n'ai pu l'examiner, parce que les Portugais sont en hostilité avec la population qui l'entoure. Au nord du Morumbala s'étendent les montagnes des Maganjas, qui viennent toucher le fleuve à la hauteur de Senna.

Ce qui m'a été le plus agréable à Senna, ce fut de voir les nègres de la localité construire des bateaux d'après un modèle européen, sans que personne dirigeât leur travail; ils ont fait leur apprentissage sous un constructeur portugais; et maintenant qu'ils sont livrés à leurs propres lumières, ils vont dans la forêt, choisissent les arbres qui leur conviennent, et construisent des chaloupes et des barques très-proprement faites, qui valent de cinq cents à deux mille cinq cents francs.

Quelques-uns d'entre eux, qui ont appris l'état de charpentier à Rio-Janeiro, ont fait pour le commandant de Quilimané une fort jolie maison avec certains bois du pays, susceptibles d'acquérir un poli très-remarquable, et qui, dit-on, ne pourrissent jamais.

Le commandant m'ayant consulté à propos de l'emplacement à choisir pour y transférer le village, dont la situation actuelle est des plus insalubres, j'ai conseillé d'imiter les jésuites, qui avaient fixé leur demeure dans les montagnes du Gorongozo, et d'aller s'établir sur le Morumbala; on y serait en bon air, l'eau y est pure, abondante, et le Shiré, qui serpente à sa base, est d'une profondeur qui peut suffire à la navigation. Enfin, j'ai proposé, comme établissement immédiat, le havre de Mitilone, situé à l'une des bouches du Zambèse, qui convient beaucoup mieux que le port de Quilimané, et où les Portugais seraient plus en position d'être utiles au pays. Quand on pense qu'il n'y a pas même un village à l'entrée de ce fleuve admirable, pas un être qui puisse vous en indiquer le chemin!

.... Le 9 mai, seize de mes hommes repartaient pour Têté, où ils conduisaient en canot les marchandises du gouvernement; ils étaient ravis d'avoir trouvé de l'ouvrage. Le 11, tous les habitants de Senna nous accompagnaient jusqu'aux bateaux et assistaient à mon départ.

Nous étions munis de provisions de toute espèce que nous avaient données le commandant et ses administrés, et nous descendions le Zambèse par le plus beau temps du monde.

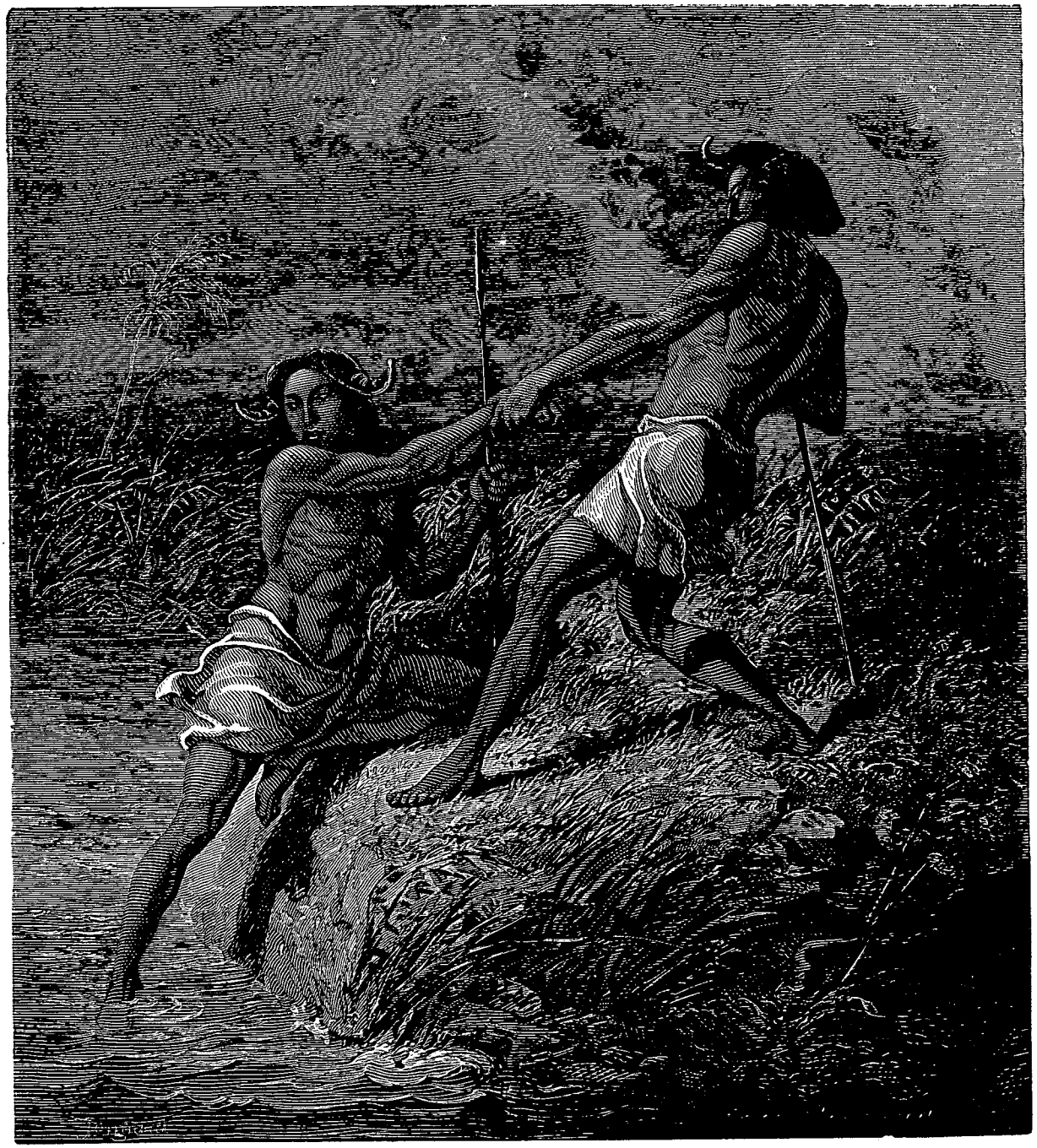
Huit de mes hommes demandèrent à m'accompagner jusqu'à Quilimané; c'était une occasion de leur faire voir l'Océan, et j'y consentis, malgré la disette qui devait leur imposer d'assez rudes privations. Ils auraient bien voulu venir à Londres avec moi, car Sékélétou leur avait dit au départ d'aller trouver Ma-Robert (mistress Livingstone), et de ne pas revenir sans elle; j'avais expliqué à leur chef les difficultés de la traversée; mais il avait répondu: « Ils doivent vous suivre partout où vous irez. » Comme je ne savais pas comment je reviendrais moi-même en Europe, je leur conseillai de retourner à Têté, où les vivres étaient abondants et où ils pourraient s'occuper en attendant mon retour; j'échangeai contre du calicot et du fil de laiton les dix plus petites défenses qui m'avaient été confiées par Sékélétou, et je leur donnai ces marchandises, afin que ceux de mes compagnons qu'ils allaient rejoindre pussent avoir des vêtements. Il me restait vingt défenses que j'ai déposées entre les mains du gouverneur portugais, pour que l'on ne pût pas supposer dans le pays que j'étais parti en emportant l'ivoire du chef des Makololos. Je priai cet officier, dans le cas où je viendrais à mourir, de vendre ces défenses et d'en remettre la valeur à mes hommes; mais si je conserve la vie, mon intention est d'acheter en Angleterre les objets que Sékélétou m'a demandés, et à mon retour, de me rembourser de la dépense que j'aurai faite à cet égard, avec le prix de ce même ivoire laissé en dépôt. J'ai clairement expliqué à mes hommes toutes les dispositions que j'avais prises. « Non, père, m'ont-ils répondu, vous ne mourrez pas, et vous viendrez nous retrouver pour nous ramener auprès de Sékélétou. » Ils m'ont promis de m'attendre, et la mort seule pourrait m'empêcher de les rejoindre.

Après six semaines d'attente, le brick de la marine royale *le Frolic* arriva dans les eaux de Quilimané. Je pris passage à son bord pour Maurice, n'emmenant avec moi que mon fidèle Sékouébou, le chef de mes Makololos. C'était répondre au désir de Sékélétou, qui voulait qu'un de ses sujets au moins vît l'Angleterre. Un mois après, nous atteignîmes l'île de Maurice. Sékouébou, qui était le favori des officiers comme des simples matelots, commençait à comprendre l'anglais, dont il savait déjà quelques phrases. Il semblait un peu désorienté; mais sur un vaisseau de guerre tout était pour lui si neuf et si étrange, que cela n'avait rien d'étonnant. « Quel singulier pays! me disait-il parfois; rien que de l'eau, et toujours, toujours de l'eau! » Cependant il paraissait heureux, et me répétait souvent, à propos des attentions dont il était l'objet: « Vos compatriotes sont extrêmement aimables » Tout ce qu'il voyait semblait l'intéresser, et il comprenait, me disait-il, pourquoi je me servais du sextant. A notre arrivée à l'île Maurice, nous fûmes remorqués par un steamer qui nous conduisit au port. L'étonnement de Sékouébou fut au comble; mais cette tension d'esprit continuelle avait été trop forte, et dans la nuit il perdit la raison. Je crus au premier instant qu'il s'était enivré; il était descendu dans la chaloupe, et quand j'avais voulu le suivre pour le ramener à bord, il s'était enfui à l'arrière en s'écriant: « Non, non! je dois mourir seul! Vous ne devez pas mourir, vous! Ne venez pas, ou je vais me jeter à l'eau! » Voyant alors qu'il n'avait plus sa tête: « Sékouébou, lui dis-je, nous allons trouver Ma-Robert. » Ces mots retentirent dans son cœur. « Oh! oui, dit-il d'une voix émue; où est-elle, où est Robert? » Et il parut avoir recouvré la raison. Les officiers me proposèrent de nous assurer de sa personne en lui mettant les fers; mais comme il était l'un des principaux personnages de sa tribu, et que les fous se rappellent quelquefois les mauvais traitements qu'on leur a fait subir, je ne voulus pas que Sékélétou pût me reprocher un jour d'avoir enchaîné l'un de ses hommes les plus respectables, et de l'avoir traité comme un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

esclave. J'essayai de ramener le pauvre malade sur le rivage, mais il refusa d'y venir. Il fut pris dans la soirée d'un nouvel accès de folie, voulut frapper de sa lance un des matelots et s'élança dans la mer. Bien qu'il sût parfaitement nager, il suivit la chaîne qui retenait le navire sans essayer de lutter contre les vagues; et nous n'avons pas retrouvé le corps du pauvre Sékouébou.

Cet événement m'affecta douloureusement, mais les



Coiffure des dandys balondas. — Dessin de Émile Bayard.

premières nouvelles qui me parvinrent d'Angleterre me frappèrent d'un plus rude coup. J'appris que dans le temps même où je descendais le Zambèse, ne rêvant pas de plus grande récompense pour mes travaux que de m'asseoir au modeste foyer de mon père et de lui raconter mes voyages, le digne homme était mort, et que je ne devais pas le revoir ici-bas.

Extrait de la traduction de Mme LOREAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La fenaison dans la vallée de Maurs. — Dessin de Jules Laurens.

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE,

PAR M. FERDINAND DE LANOYE.

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Paris à Figeac. — Les premiers gradins de la Haute-Auvergne. — Aspect du groupe du Cantal. — Légende d'un saint du paradis et d'un émigré de l'Olympe. — La vallée d'Aurillac. — Coup d'œil sur le passé de cette ville. — Le saint, son fondateur et son patron. — État et monuments actuels d'Aurillac. — La statue de Gerbert. — Ce qu'est devenu le manoir des comtes Géraud, etc.

Qui jamais, — par une belle matinée d'été, alors que des guérets en fleur et du fond des bois perlés de rosée s'élèvent vers le ciel bleu les plus saines effluves de la terre, — a pu s'éloigner de Paris sans une sorte d'ivresse, un profond sentiment de joie? Ce n'est, certes, aucun de ceux qui, enfermés de bonne heure dans sa bruyante enceinte, y ont vieilli, traînant, comme le boulet du galérien, l'incurable nostalgie des champs couverts de moissons, des horizons sans bornes et des solitudes silencieuses. Je suis de ceux-là, pensai-je, en commençant, le 26 juillet 1864, sur le chemin de fer d'Orléans, une excursion qui devait aboutir en Auvergne. — Oui, je suis de ceux-là..... « mais ne nous brouillons pas avec.... *la grande ville.* » C'était l'avis de Prusias, homme sage, suivant Tite Live et le grand Corneille; c'est aussi le mien.

D'ailleurs j'ai à entretenir mes lecteurs non des impressions intimes d'une chétive individualité humaine, mais d'une contrée qui offre à l'étude, tout frais et comme saignants encore, les stigmates des convulsions que subit le sein de la vieille Gaule, avant que l'homme, le dernier né de la création, fût venu l'exploiter et le déchirer à son tour.

Passons donc! la vapeur nous permet de dévorer l'espace. — Peu de jours après mon départ, le train direct de Périgueux me déposait à la station de Figeac, presque sur les confins des anciens *Ruteni*, l'Aveyron actuel.

Venant de franchir sans m'arrêter une courbe de plus de huit cents kilomètres à travers une des plus belles zones et quelques-unes des plus belles villes de France, je ne pouvais donner beaucoup de temps à la petite sous-préfecture de Figeac, en dépit de sa physionomie semi-languedocienne et du cadre de verdure où l'enserre l'étroit bassin du Célé. Aussi, après un court pèlerinage à une sorte d'obélisque surmonté d'un buste en bronze que la cité a consacré à la mémoire de Champollion l'égyptologue, son plus glorieux fils (chétif monument pour un tel nom), je dis adieu au midi de la France, dont je venais de longer la lisière depuis Coutras; j'échangeai les moelleux coussins du wagon qui m'avait bercé jusque-là pour la rude et étroite banquette d'une antique diligence, baptisée du nom plus moderne d'omnibus, par coquetterie sans doute pour le chemin de fer dont elle dessert la correspondance avec Aurillac, et le vénérable véhicule m'emporta, au petit trot, vers cette métropole de la Haute-Auvergne.

La route que nous suivions et qui porte le n° 122 accolé à l'épithète d'impériale, traverse une contrée que l'on regretterait de franchir d'une allure moins modeste. C'est une suite d'arêtes parallèles, bordant autant de profondes dépressions, inclinées vers le Célé. Des schistes noirs, des granits gris de fer en hérissent les escarpements; des bouquets de chênes en ombragent les pentes; des prés d'un beau vert en tapissent les concavités sinueuses, où sous des franges d'aulnées gazouillent d'invisibles ruisseaux, tandis que sur les plateaux intermédiaires de grandes châtaigneraies disputent le sol à de maigres céréales ou à de vastes plates-bandes de bruyères dessinant en teintes roses les ondulations du terrain et les berges de ses déchirures.

Cette nature étrange, mais non sans grandeur, impressionnait aisément mon compagnon de voyage (car j'en avais un, Dieu merci! et je saisis cette occasion pour le présenter à mes lecteurs). Enfant de Paris, ne s'étant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guère encore éloigné de son berceau, il ne trouvait dans ses souvenirs de dix-sept ans aucun terme de comparaison orographique pour ce qu'il avait maintenant sous les yeux. Aussi, à tout aspect nouveau de ce paysage sauvage, à chaque relief du sol plus accentué que les précédents, à l'orée de chaque ravine, serpentant plus profondément entre de hautes parois moussues, et projetant dans un sombre lointain de mystérieuses échappées, il ne manquait jamais de me dire : « Père! nous avons atteint, n'est-ce pas, les hautes chaînes du Cantal? »

Ma réponse invariable était que les montagnes dont il parlait, encore éloignées, n'avaient aucun rapport géologique avec les plis et sillons granitiques, objets de son admiration; que ceux-ci, plus vieux que celles-là d'une incalculable série de siècles, ne pouvaient être considérés que comme les premières assises du plateau d'où a jailli le groupe cantalien, si même ils n'étaient pas plutôt les restes de l'antique berge d'un immense bassin lacustre de l'époque tertiaire, tari et comblé au commencement de la période actuelle par les éruptions des volcans du Cantal.

Cette réponse ne laissait pas que d'étonner mon jeune interlocuteur, et plusieurs heures s'écoulèrent ainsi. Nous avions quitté le bassin du Célé pour celui de la Rance, son principal affluent, laissé derrière nous la jolie petite ville de Maurs, et ses vertes prairies allongées en ovale entre des collines chargées de châtaigniers. Ayant franchi les nombreux ruisseaux qui arrosent la commune de Cayrols, nous venions d'atteindre, par une suite de rampes repliées sur elles-mêmes, un plateau élevé dont la formation géologique est indiquée par des blocs nombreux de gneiss et de micachiste perçant un tapis de bruyère çà et là ombragé de chênes, lorsqu'à un brusque détour de la route nous vîmes subitement l'horizon s'ouvrir, et, reculant dans d'immenses profondeurs, dévoiler à nos regards une grande masse semi-sphérique, bleuâtre et profondément zébrée de zones presque noires, le long desquelles le soleil projetait comme des reflets d'or bruni.

« Cette fois, voilà bien le Cantal, s'écria mon fils, voilà son groupe central, ses vallées divergentes et ses escarpements abrupts, et voilà aussi, » continua-t-il en étendant la main vers une large concavité courant du sud-est au nord-ouest entre ce grand massif et nous, « voilà les restes évidents du bassin lacustre dont tu parlais tout à l'heure. »

Nous étions enfin en présence de la Haute-Auvergne, en face du théâtre de nos études et de nos excursions projetées. Il ne manquait à la perspective que d'être un peu plus accusée dans quelques détails. Un heureux hasard, le bris d'une roue de notre diligence, nous servit à souhait sur ce point. Forcés de nous arrêter quelques minutes en face de Saint-Mamet, je profitai de ce délai pour gravir avec mon fils le puy[1] de Saint-Laurent, qui s'élève au nord de cette bourgade. C'est un véritable belvédère, d'où l'œil plongeant jusqu'au cœur du Cantal par les vallées de la Cère et de la Jordanne, n'est arrêté au levant que par les noires murailles de la Margeride, et au nord par le massif des monts Dores. Rien n'aurait manqué au charme fascinateur de ce splendide tableau, si une bise violente, balayant les pentes de la montagne et rugissant autour de l'antique chapelle qui en couvre le sommet, n'eût fait éprouver à notre épiderme une impression d'autant plus désagréable qu'il avait été brûlé, le matin même, par la réfraction torride des rochers de Roccamadour.

Un jeune médecin d'Aurillac, qui partageait avec nous le coupé de la diligence, ne put s'empêcher de sourire, en nous voyant rentrer auprès de lui, transis et frissonnants.

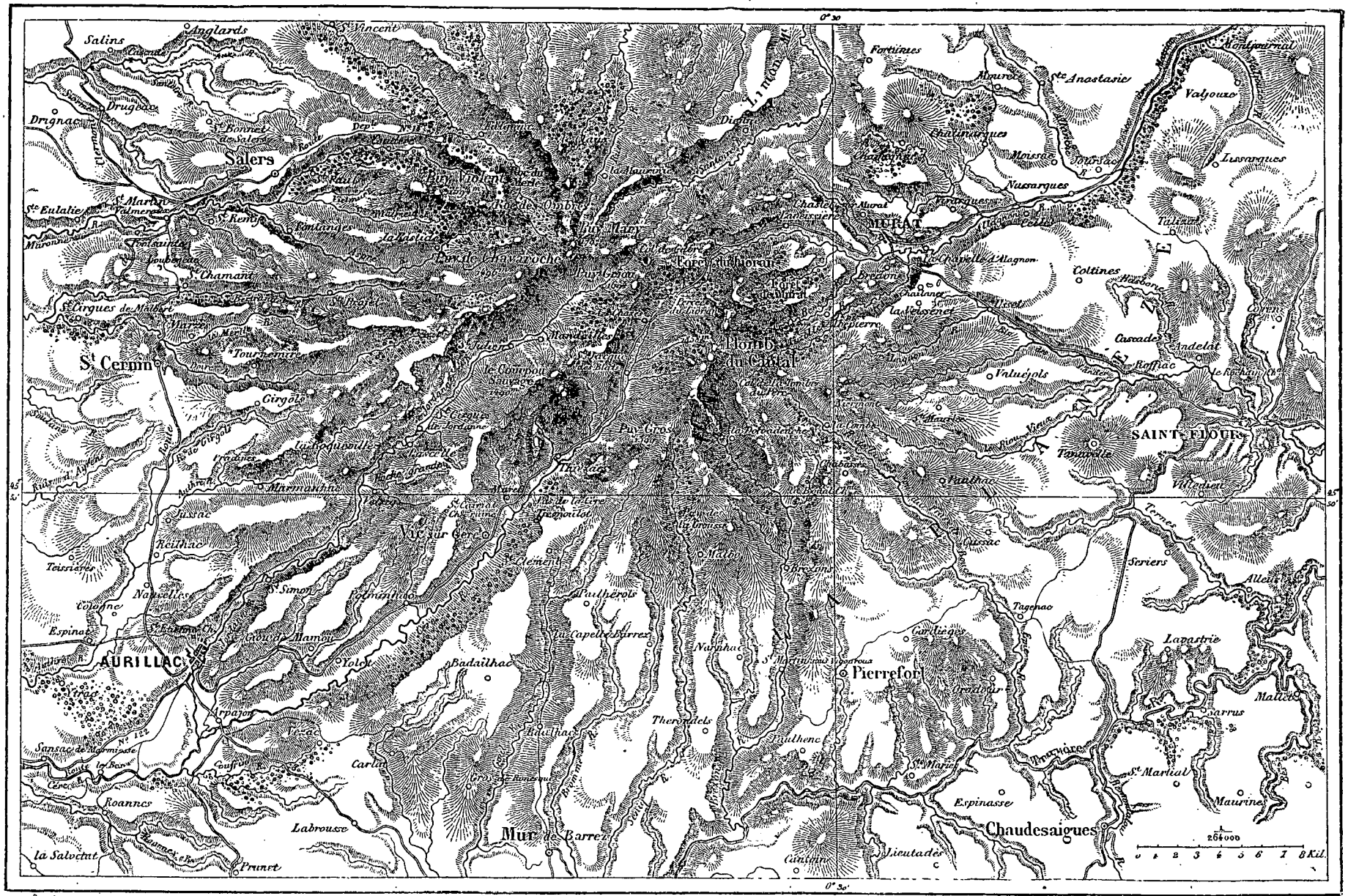
« Le pays que vous venez visiter, nous dit-il, abonde en extrêmes contrastes, souvent juxtaposés. C'est aussi la patrie des légendes; vous pouvez en recueillir partout et sur tout; et tenez, voici justement celle que la croyance populaire rattache à la froide localité d'où vous descendez :

« Saint Laurent, qui aimait beaucoup à voyager, (l'histoire ne dit pas si c'était avant ou après son martyre), rencontra un jour sur son chemin un pauvre hère dépenaillé, décrépit, mais conservant sous les rides de l'âge et les haillons de la misère, et jusque dans ses gestes saccadés et son allure étrangement rapide, quelque chose de solennel. C'était, en effet, un grand dignitaire du paganisme tombé, un proscrit du vieil Olympe, mis à sac et bouleversé par les novateurs chrétiens; c'était enfin Borée en personne. Après avoir, pendant tant de siècles, humé sous des colonnades de marbre la grasse fumée des holocaustes des taureaux et des génisses, se trouvant sans feu ni lieu, chez les Grecs et les Romains qui avaient mis hors de service jusqu'à l'outre d'Éole, il retournait dans le Nord, sa première patrie, soutenu peut-être par l'espoir secret d'y trouver quelque azile écarté, du fond duquel il pourrait au moins recueillir, pour ses divins viscères émaciés par le jeûne, les émanations fortifiantes d'une soupe aux choux ou d'une tranche de lard frit.

» Saint Laurent fut ému de compassion pour une telle infortune; il accosta le vieil émigré, lui dit de bonnes paroles et finalement le jeune saint et l'olympien déchu se prirent l'un pour l'autre d'une vive sympathie. Ils firent route ensemble, vécurent en vrais amis et se promirent même de ne jamais se quitter. Un jour cependant, parvenu à ce *puy* qui porte maintenant son nom, le saint dit à son compagnon : *Écoutez! j'ai à prier dans cet oratoire, veuillez m'attendre.* Ce disant, le saint entra dans la chapelle, mais il n'en est pas sorti et Borée attend toujours à la porte. Les siècles qui se sont succédé depuis lors légitiment un peu son impatience, qui se traduit par les rugissantes raffales que vous avez subies là-haut. — Voilà la légende dans toute sa naïveté. L'imagination de nos montagnards vous en réserve bien d'autres; puisse celle-ci vous dispenser de demander à la physique du globe, aux grandes lois qui

1. *Puy*, équivalent auvergnat du *pic* français et du *podium* latin.

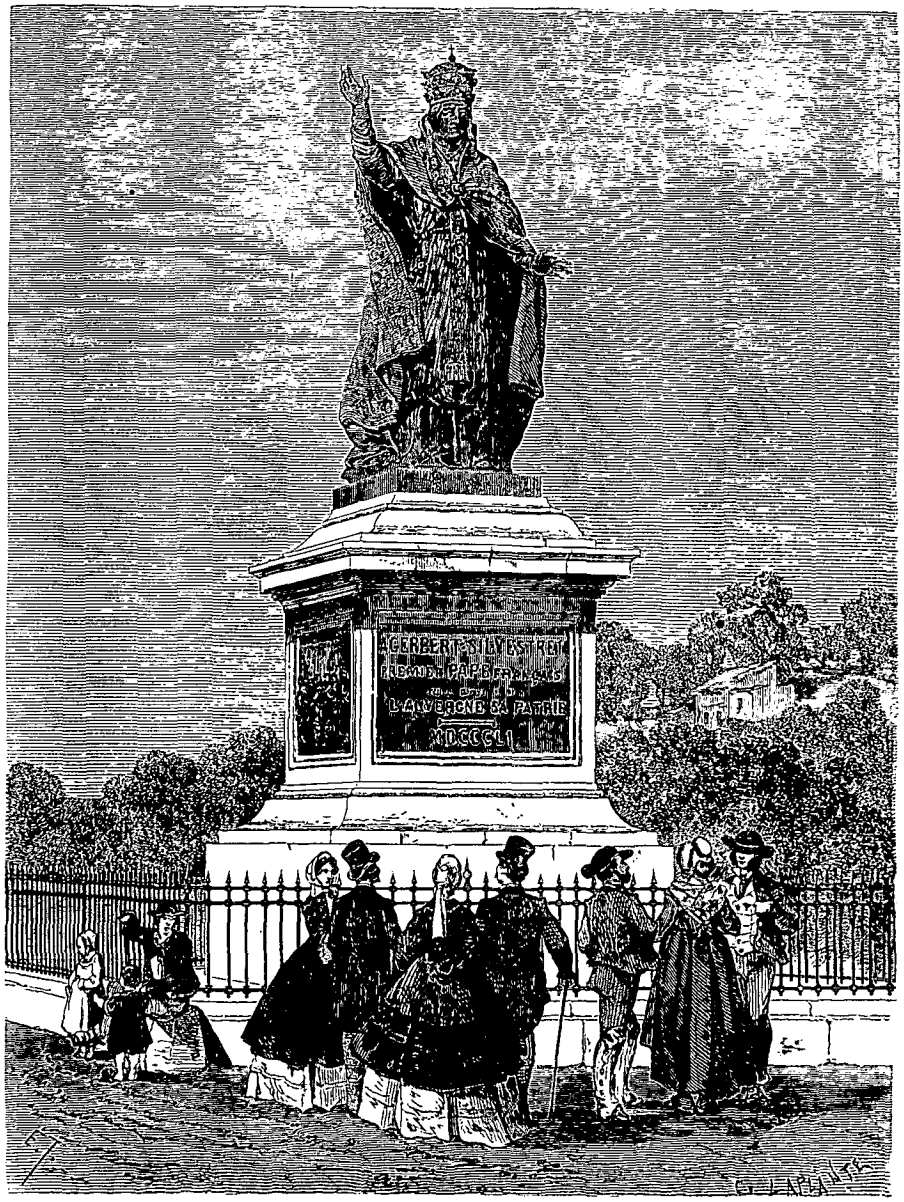
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présidents à l'équilibre des fluides et au rayonnement du calorique, la solution du problème posé chaque jour par l'atmosphère autour de la chapelle de Saint-Laurent! »

Pendant que le docteur discourait ainsi, notre véhicule descendait rapidement le long d'une pente boisée dans le bassin de la Cère, que nous ne tardâmes pas à franchir pour rejoindre, sur les bords de la Jordanne, sa tributaire et sa rivale en beauté, les travaux du chemin de fer qui doit rattacher un jour, par Aurillac et Murat, les grandes lignes du Midi à celles du Centre et de la Loire. Dès lors nous pouvions apercevoir Aurillac pittoresquement assise dans une verdoyante vallée, allongée entre deux collines que partout ailleurs on appellerait des montagnes. Le Castanet (de l'auvergnat *Costo-nal*, la haute côte), celle de ces éminences qui domine la ville au couchant, interceptait déjà les rayons du soleil, lorsque pénétrant dans la métropole du Cantal, j'allai,

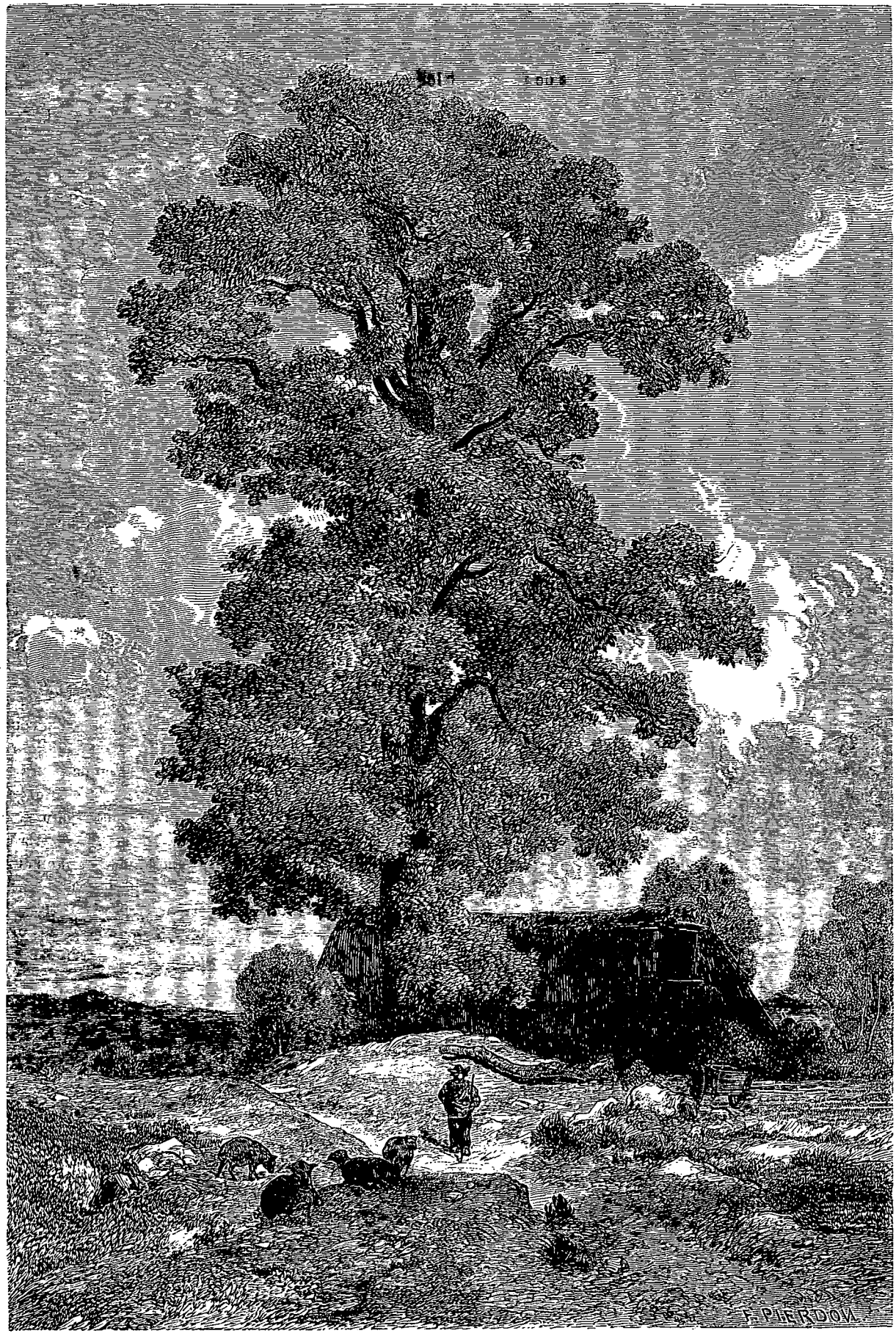


Statue de Gerbert, à Aurillac. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

d'après une recommandation du docteur notre compagnon, m'installer à l'hôtel des *Trois-Frères*.

Par sa situation au débouché de la vallée de Jordanne, en face de la riche plaine d'Arpajon, à la croisée des routes qui montent du Midi au mont Dore, où courent du bassin de la Loire à celui de la Dordogne; par sa population active, intelligente, et égalant en nombre celle des trois sous-préfectures du département, Aurillac est de droit la ville principale de la Haute-Auvergne. Le premier rang lui appartient encore à un autre titre : elle a devancé la plupart des communes de France dans la voie de l'affranchissement et de la civilisation. Que sous le nom primitif d'*Orlhac* ou *Orliac*, elle ait formé un *pagus* gaulois, transformé plus tard en *oppidum* romain par Marc-Aurèle ou par Aurélien, c'est là une question que nous abandonnons volontiers à cette classe d'érudits

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un tilleul dit de Sully. — Dessin de Jules Laurens d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui dans le passé ne voient qu'un champ de fouilles à hochets pour la vanité humaine. Nous nous bornerons à constater que la table de Peutinger, ce livre de poste de l'empire romain, ne mentionne pas Aurillac; l'itinéraire suivi par l'expédition que Louis le Débonnaire dirigea contre la Haute-Auvergne en 839 n'en parle pas davantage, et le nom de cette ville n'entre en réalité dans l'histoire que quelques années plus tard, avec celui d'un Gérard ou Géraud, comte des marches du Limousin, qui vint fixer sa demeure dans le château fort dont les restes devaient s'appeler longtemps après tour de Saint-Étienne.

C'était au lendemain de la terrible journée de Fontenailles, où s'étaient abîmées dans des torrents de sang toute la force guerrière et toute l'énergie morale du peuple franc; et le souvenir maudit de cette inexpiable boucherie pesait sur les hommes de guerre qui y avaient pris part, ou sur les fils des victimes, d'un poids que plusieurs générations devaient être impuissantes à secouer. Repliés sur eux-mêmes au fond de leurs manoirs, en proie à la défiance et jaloux surtout d'augmenter autour d'eux une solitude qu'ils confondaient avec l'indépendance, ils restaient sourds, si même, en haine des princes pour lesquels ils s'étaient entre-égorgés, ils ne souriaient aux craquements sinistres du corps social, aux rumeurs des invasions des barbares accourant de tous les points de l'horizon à la curée de l'empire démantelé de Charlemagne.

Les meilleurs d'entre eux profitaient de leur isolement et du relâchement des liens de la souveraineté royale pour réparer dans leurs domaines allodiaux les maux de la guerre ou en prévenir le retour. Tel fut, à ce qu'il paraît, le rôle du premier comte Géraud, possesseur du territoire d'Aurillac, et telle aussi la mission qui valut plus tard à son fils la canonisation.

Les chroniqueurs disent que celui-ci, soumis dès son bas âge aux rudes exercices guerriers qui initiaient à la vie les fils de tout leude, franc ou gallo-romain, eut la chance heureuse de recevoir de quelques clercs habiles les notions rudimentaires de science et de lettres qui formaient le faisceau des connaissances de l'époque. Si mainte fois, sans doute, le sommeil de son berceau fut bercé de complaintes populaires sur la fatale journée où avaient péri le père et l'oncle de son père, souvent aussi sa mémoire d'adolescent dut être exercée à retenir des chants latins comme celui-ci :

« Que la rosée et la pluie ne rafraîchissent jamais les prairies qui ont bu le sang des forts, expérimentés aux batailles.... Que le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident pleurent ceux qui sont tombés à Fontenailles; que ce jour soit maudit, retranché du cercle de l'année et rayé de toute mémoire; que le soleil lui refuse sa lumière, et l'aurore ses pâles clartés. Nuit amère, nuit cruelle qui vit gisants sur la plaine les forts et les vaillants que pleurent aujourd'hui tant de pères et de mères, tant de frères et de sœurs, d'enfants et d'amis[1]. »

1. « Versus de bellâ quæ fuit Fontanetâ, — Anghelberto auctore.»

Des événements et des impressions analogues ont, hélas ! appris à mes contemporains combien vite et douloureusement mûrit le cerveau humain sous une telle influence. Au dix-neuvième siècle, cette influence a produit nombre de citoyens austères, de patriotes ardents, à côté de penseurs lymphatiques, de sceptiques myopes et surtout d'esprits dévoyés; au neuvième, elle faisait des outlaws ou des saints : Hastings le pirate ou le comte Géraud.

Orphelin à vingt-quatre ans, il reçut, triste et sans orgueil, l'héritage princier que lui laissaient ses parents. Tout d'abord ne voulant se reconnaître l'homme-lige de personne, il renonça au comté de Limousin et vint habiter la vallée d'Aurillac, bornant son ambition à la possession de ses vastes domaines allodiaux, qui formaient à l'ouest du Cantal un triangle de trente à trente-cinq lieues de développement, dont le sommet s'appuyait au Puy-Griou. Sauf deux fois où il fut obligé de prendre les armes, d'abord pour repousser Adhémar, comte de Poitiers, qui était venu l'attaquer sans motifs, puis pour rétablir dans ses droits un de ses voisins, mineur injustement dépouillé par d'iniques collatéraux, il se tint obstinément à l'écart de la politique grossière de son temps, et le flot de violence et de barbarie qui montait autour de lui ne put altérer son amour de la paix et de la justice. « Plein de mansuétude et de charité, dit une vieille chronique, et tout entier aux devoirs affectés à son rang, le bon comte se rendait au plaid toujours à jeun, selon les prescriptions d'un capitulaire de Charlemagne. Il ne se faisait point attendre et donnait l'exemple de l'exactitude. Les pauvres et ceux qui avaient souffert quelque injure trouvaient toujours un libre accès auprès de lui. Sa réputation de bonté et d'intégrité était telle, que non-seulement du voisinage, mais même de provinces éloignées on venait soumettre les différends à son arbitrage. La misère était auprès de lui la meilleure des recommandations, et jamais il ne se montrait irrité et sévère qu'à l'égard des hommes de guerre et d'alleu, qui faisaient servir leurs forces et leurs richesses à l'oppression des pauvres et des faibles. Sa miséricorde était telle, qu'on ne se rappelle pas qu'il ait fait exécuter une sentence entraînant la mort ou la mutilation du coupable On raconte que ses hommes d'armes ayant amené à son tribunal un prisonnier accusé d'avoir mal et méchamment assailli et éborgné un prêtre, Géraud, prétextant que la journée était trop avancée, renvoya l'affaire au lendemain et l'accusé à la géhenne; mais dans la nuit il alla lui-même mettre en liberté celui-ci, et quand le lendemain les gardiens effarés vinrent lui dire que le prisonnier avait disparu, il se contenta de répondre, après un moment de mécontentement simulé : « Au reste, il a bien fait de s'évader, car le prêtre qu'il a blessé a déjà dû lui pardonner. »

Avec les années, la piété du comte tourna à l'ascétisme. Son âme, inquiète et malade du découragement du siècle, chercha une solitude où elle pût vivre en paix dans les austérités de la pénitence et le calme de la prière. En 898, il entreprit donc de fonder une abbaye à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aurillac, la peupla de bénédictins, des clercs les plus instruits de son siècle, et la plaça sous la protection immédiate du saint-siége, le pouvoir alors le plus généralement reconnu et respecté. Autour de ce monastère, saint Géraud groupa cent familles de serfs qu'il affranchit préalablement, et qui, dans sa pensée, réunis aux hommes libres attirés par les priviléges particuliers de la ville, devaient continuer la curie romaine et administrer la cité. Sans s'en douter, Géraud ouvrait l'ère de l'affranchissement des communes et de l'avénement du tiers état.

On croit reconnaître encore l'emplacement des quatre croix entre lesquelles saint Géraud circonscrivit le *franc alleu* d'Aurillac, et au sud-ouest de la ville, un vénérable tilleul, de ceux que Sully fit planter lors de la naissance de Louis XIII, est désigné à l'étranger comme ombrageant, de ses rameaux deux fois et demi séculaires, le champ du *mâl*, où le bon comte rendait la justice[1].

Après avoir consacré la basilique qu'il venait d'élever, et vu germer autour de son enceinte un municipe d'hommes libres, saint Géraud mourut en 918 ou 920. Je ne connais pas de canonisation plus légitime que la sienne.

« Dès l'an 950, dit l'*Histoire littéraire de la France*, l'abbaye d'Aurillac fut le berceau principal du renouvellement des lettres; » et Jean de Salisbury, évêque de Chartres, écrivait en 1176 : « Je place au premier rang des écoles Aurillac pour la science, et Luxeuil pour l'art de bien dire. » Entre ces deux dates, l'école d'Aurillac avait produit Gerbert, la plus grande personnalité du dixième siècle, et au quatorzième encore elle produisit le frère Jean de la Roquetaillade, moine de génie, qui aima Pétrarque, qui étonna Froissart, et que les chefs de la Révolution française auraient pu réclamer comme leur précurseur et leur prophète.

Si tels furent pour Aurillac les fruits des institutions du comte Géraud, est-ce à dire que cette ville, grâce à son saint patron, ait traversé le moyen âge sans essuyer aucune des épreuves dont cette période de l'histoire fut si prodigue pour l'humanité? Certes, non. On ne peut nier que là comme ailleurs il n'y ait eu de fréquentes luttes entre les abbés du monastère, se disant seigneurs de la ville, et le corps municipal; celui-ci défendant des droits que ceux-là cherchaient à usurper. On avoue même qu'en une occasion, au moins, les consuls de la cité conduisirent les bourgeois armés à l'assaut du château de Saint-Étienne, où s'était retranché un abbé trop exigeant. C'est là le menu train de l'existence communale du dixième au quatorzième siècle. Si de fois à autres les rois de France intervinrent dans ces querelles de ménage, d'abord par leurs *baillis ès-montagnes* d'Auvergne, et plus tard par leur parlement, aucun ne semble avoir eu l'idée (qui domina les plus funestes d'entre eux à l'encontre des communes du Nord) de trancher la question en faveur du seigneur casqué ou mitré d'Aurillac par une chevauchée de l'*host* royal. Partant cette bonne ville ne fut jamais le théâtre d'une de ces belles pendaisons de bourgeois et vilains, conséquences naturelles de telles entremises, et qui si souvent, pendant le siècle entier qui suivit l'an de grâce 1328, parurent aux grandes dames et aux nobles sires de la cour des premiers Valois, de suffisantes compensations pour les hontes de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Assez favorisée pour ne pas figurer sur le tableau des exécutions féodales, assez heureuse encore ou assez prudente pour traverser presque inaperçue le cycle entier des guerres anglaises et l'ère de vols, de meurtres, de rapts et d'incendies, à laquelle les grandes compagnies d'écorcheurs et de routiers ont laissé leur nom, Aurillac aurait joui d'une destinée unique dans l'histoire des villes de France si elle avait pu échapper aussi à la fièvre de haine, de sang et de métaphysique meurtrière qui ravagea l'occident de l'Europe pendant la dernière moitié du seizième siècle.

Mais hélas! à cette époque Aurillac avait vieilli; les institutions de saint Géraud avaient subi le sort commun des choses d'ici-bas; elles étaient usées. Dans son couvent sécularisé par la cour de Rome, de gras chanoines avaient remplacé les érudits bénédictins d'autrefois, et dans la cité, tiraillée entre les caprices des abbés à prébende et les exigences plus ou moins légales des officiers du roi, le corps consulaire ne représentait que l'impuissance et les divisions irrémédiables des anciennes corporations bourgeoises. Quel beau champ pour les joutes discordantes dont la réforme religieuse fut la cause ou le prétexte! Aussi Aurillac, recevant le contre-coup des grandes tragédies du dehors, ne manqua pas d'avoir *intra muros* ses petits massacres de Vassy, sa petite conjuration d'Amboise, ses petits émules du baron des Adrets et de Blaise de Montluc, et enfin elle joua, elle aussi, son *rolet* dans la Saint-Barthélemy.

Aurillac sortit de là épuisée, démantelée, privée de ses monuments antiques ainsi que de ses meilleurs citoyens. Hâtons-nous d'ajouter qu'après ce tribut si lamentablement payé, dans son âge mûr, aux passions effervescentes de la jeunesse, la pauvre bonne ville, repliée sur elle-même, n'a plus fait parler d'elle et s'est abandonnée silencieuse au courant des destinées de notre patrie, jusqu'au jour où celle-ci, maîtresse enfin d'elle-même, a choisi le berceau de saint Géraud, de Gerbert et de la Roquetaillade pour chef-lieu du département du Cantal.

De son passé monumental, Aurillac a gardé quelques restes remarquables; tels sont la tour de Saint-Étienne dont le tiers inférieur porte l'empreinte du neuvième siècle; une belle vasque en serpentine, qui reçoit les eaux d'une fontaine sur l'emplacement de l'ancien monastère et que les archéologues font remonter jusqu'à l'an 1100; quelques détails fragmentaires d'habitations privées où l'on peut relever un naïf mélange de l'architecture du moyen âge et de la Renaissance, et surtout une bonne partie de l'ancienne maison consulaire, dont les tourelles élancées, supportées par des rinceaux de

1. Il existe encore un certain nombre de ces arbres commémoratifs en Auvergne. Celui qui figure dans notre planche p. 5 a été dessiné sur la route de Bort au mont Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pampres et le portail ogival, fleuronné, clochetonné et projetant jusqu'au deuxième étage ses guirlandes de lis, de trèfles et d'animaux rampants, peuvent être mis en regard des meilleurs types de l'architecture du quinzième siècle

Dans une heure d'aveugle vengeance, en 1569, les protestants ayant rasé tous les monuments religieux d'Aurillac, cette ville n'a point d'église antérieure à cette date, et si sa cathédrale, dédiée à saint Géraud, peut un jour prendre place parmi les temples remarquables dont s'honore l'Auvergne, elle le devra à l'exécution des plans tracés pour son achèvement par un de nos contemporains, l'architecte Lassus.

Aurillac renferme encore nombre de couvents postérieurs au seizième siècle, mais que le dix-neuvième a pour la plupart appropriés à ses *us et coutumes*. Ainsi

Un foyer d'auberge à Saint-Cernin. — Dessin de Jules Laurens.

un monastère de *clairistes* est devenu un bel et bon hôpital, et un collége communal, où le niveau des études universitaires n'est inférieur à aucun autre, s'est installé dans une ancienne résidence de Jésuites; ainsi encore d'autres cloîtres vacants après 1789 ont abrité des écoles laïques ou des congrégations vouées à l'éducation, si bien qu'aujourd'hui près de deux mille élèves des deux sexes, de tout âge et de tous rangs, s'assoient sur les bancs gratuits ou rémunérés de ces institutions; ce qui n'est pas trop mal pour une ville qui ne compte pas onze mille âmes et pour un département teinté du noir le plus foncé dans la statistique du baron Dupin.

A l'époque actuelle Aurillac est redevable d'une préfecture dont l'ampleur et l'élégance doivent suffire à l'ambition de tout locataire raisonnable, d'un hôtel de ville assez étroit, mais où pourtant ont trouvé place

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

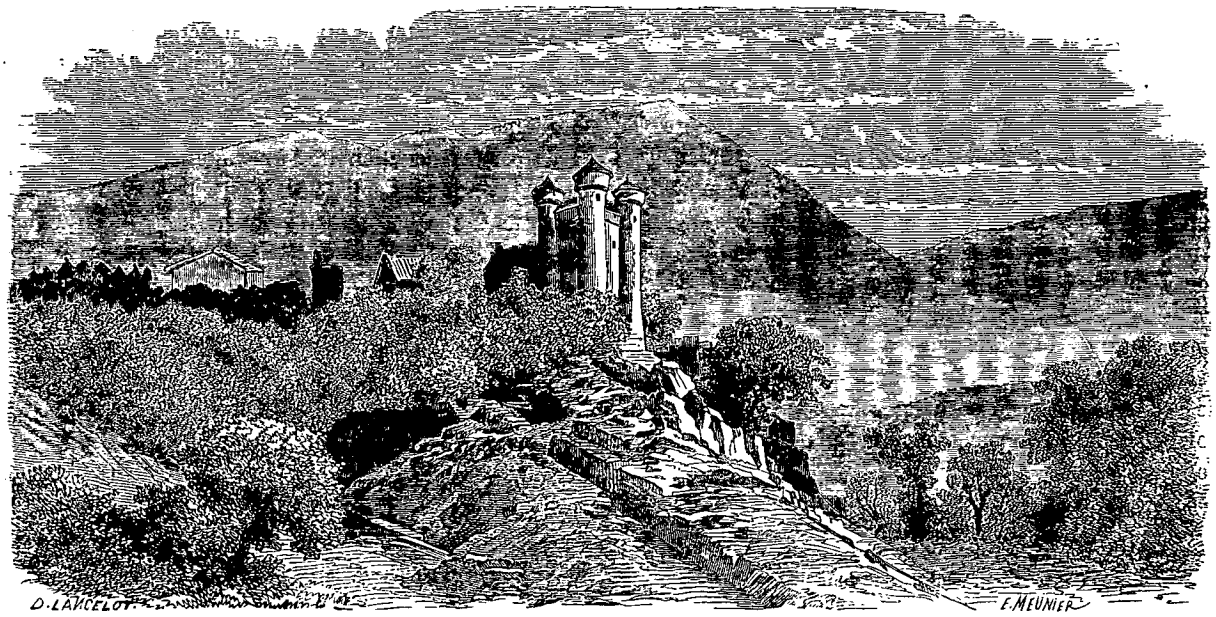
des collections d'art, d'archéologie et d'histoire naturelle, qui n'ont que le tort de prétendre au titre de musées; n'oublions pas un palais de justice en construction, qui, avec ses annexes (une prison et une caserne de gendarmerie) encadrera la place d'armes, ou *foiral*, de grandes lignes architecturales, un dépôt de remonte, un haras affecté au maintien et à l'amélioration de la bonne et solide race chevaline de l'Auvergne, et enfin un hippodrome ou champ de courses, ce dernier et suprême produit de la civilisation moderne.

J'ai gardé pour la fin de cette longue énumération un monument dont toute ville, si grande, si parée qu'elle soit, pourrait être fière, la statue en bronze de Gerbert, pâtre auvergnat qui fut le pape Sylvestre II.

C'est une des dernières œuvres, par la date, mais non par le mérite, de David d'Angers, auquel un tel sujet a dû plaire; car, dans la pensée du statuaire, un guide comme Gerbert ne pouvait intimer à l'humanité d'autre commandement que celui de *en avant, en avant!*

Ce n'est pas sans émotion que dans une des nombreuses figurines des trois bas-reliefs qui décorent le piédestal, j'ai retrouvé les traits austères et mélancoliques de l'éminent sculpteur; c'est une page aimée qu'il a signée de son portrait.

Ma première visite dans Aurillac avait été pour Gerbert, ma seconde fut pour le berceau de saint Géraud. Le château de Saint-Étienne, ce manoir d'un leude carolingien, cette citadelle des suzerains mitrés d'Aurillac abrite aujourd'hui l'École normale des instituteurs primaires du Cantal. Les glacis de l'antique forteresse, ses chemins couverts, ses courtines, ses fossés, ses fausses braies sont métamorphosées en potagers, en espaliers, en pépinières, en semis de plantes usuelles, ou recommandées par la science à l'agriculture. Une cour étroite, mais bien sablée et arrosée, a remplacé l'antique poterne, et l'on monte au préau entre deux rangées, non de mâchicoulis, mais de lauriers-roses et de géraniums. Dans la vieille salle d'armes, humanisée, je



Le château d'Anjony-Tournemire (voy. p. 76). — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

me suis longtemps arrêté à contempler une bibliothèque bien choisie, un cabinet de physique assez complet et une collection soigneusement classée des roches et minéraux de l'Auvergne. Tout enfin témoigne, dans cet établissement dirigé par des frères de la doctrine chrétienne, d'une tendance sérieuse vers le niveau des connaissances générales, et la science pratique de notre temps.

Comme j'en félicitais sincèrement celui des frères qui nous pilotait sous les voûtes du vieux manoir, il sourit et se contenta de s'incliner légèrement; nous montions en ce moment l'escalier de la tour même de Saint-Étienne; lorsque nous eûmes atteint la plate-forme : « Voici, me dit-il, un beau panorama! il faut venir dans les montagnes pour en trouver de pareils. En face de nous, derrière la colline *du Buis*, vous pouvez suivre la ligne dentelée des sommités du Cantal; ce grand promontoire violacé qui se projette du groupe central dans l'horizon du nord, c'est la longue coulée basaltique que couronne le puy *Violent*. A l'opposé, cette plaine qui semble entourer le pied méridional de nos montagnes de ses sinuosités verdoyantes, tachetées de jaune pâle par les chaumes nouvellement moissonnés, c'est le riche bassin d'Arpajon, notre petite Limagne. Cette zone noire qui la borde du midi au couchant ce sont les coteaux boisés qui resserrent le cours inférieur de la Cère, c'est la forêt de Marmiesse et d'Ytrac, toute frangée de métairies, de cultures et de villas. Sous nos pieds enfin la cité d'Aurillac déploie en éventail ses constructions d'âges divers, ses rues chargées de l'ombre des siècles, ses boulevards, ses avenues modernes, et sa ceinture de prairies et de jardins où la Jordanne, débouchant de sa haute vallée plutonnienne, épanche par de nombreux canaux la fécondité et la vie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Pour vous, monsieur, continua le prêtre, ce paysage ne manque ni de grâce ni de grandeur. Pour nous, il est, de plus, rempli d'enseignements : il nous parle constamment des générations qui nous y ont précédés. Depuis la forêt primitive, dont les restes vénérables, encore accolés aux flancs des volcans éteints, nous rappellent la hutte celtique qu'elle abrita de son ombre, jusqu'aux merveilles de la vapeur et du télégraphe électrique qui font en ce moment leur apparition parmi nous, nous avons sous les yeux presque toutes les stations de la voie ascensionnelle gravie par nos devanciers; nous pouvons y suivre, dans les monuments debout ou tombés, les traces successives de la féodalité, de la puissance ecclésiastique, du développement et de la chute des communes, de l'omnipotence royale, et enfin de la révolution. Sur cette voie s'ouvrent de nombreuses *vallées d'égarement;* bien des décombres y témoignent d'erreurs, d'écarts et de défaillances qui sont aussi de salutaires leçons. Tout cela éclaire et oblige.... et voilà pourquoi vous trouvez en nos élèves quelque chose de plus que des pédagogues à férule et des chantres de paroisses. Envers le département qui nous subventionne, envers la ville qui nous a fourni ce local historique, nous nous sommes engagés, nous clercs à soutanes, à former pour nos campagnes des vulgarisateurs laïques des connaissances modernes, et comme une pépinière d'agronomes pratiques, de chefs de famille éclairés et d'utiles citoyens. Nous tenons à remplir notre engagement, convaincus que nous continuons ainsi la tradition de saint Géraud : il précédait son siècle, nous nous efforçons de marcher avec le nôtre. »

Le digne prêtre s'était tu, que je l'écoutais encore; je ne le quittai pas sans échanger avec lui une cordiale poignée de main et sans emporter son nom qu'il me pria de garder pour moi.

II

De nouveau sur la route impériale n° 122. — Les quatre chemins, cénacle de sorciers. — Légendes de la tour de Cologne et de l'église de Naucelles. — La pluie dans la montagne. — Saint-Cernin. — Ses boiseries. — Les vallons de la Doire et de la Bertrande. — Les basaltes de Loubéjac. — La vallée de la Maronne. — Une ville du xve siècle. — L'hôtel des étrangers.

Une de mes premières préoccupations en arrivant à Aurillac avait été la recherche d'un véhicule qui pût nous transporter sans trop de fatigue au moins jusqu'aux abords des cols, passes et pics que j'avais l'intention d'escalader. L'hôtelier des *Trois-Frères* me trouva ce que je cherchais : un petit char à banc tout neuf, solide et léger, muni d'un cheval aux pieds sûrs, aux nerfs insensibles, vétéran des sentiers indescriptibles de la montagne, et enfin d'un jeune automédon à qui l'intelligence et la bonne volonté devaient tenir lieu d'une expérience qui ne s'était encore exercée que dans la banlieue immédiate d'Aurillac.

Ainsi porté et conduit, je m'éloignai le 8 août de cette ville, prêt à confirmer par mes impressions personnelles cette assertion d'un de ses plus honorables habitants : « que ses enfants ne peuvent s'en éloigner sans nostalgie, et que l'étranger qui y vient parfois avec répugnance la quitte rarement sans regret[1]. »

La route n° 122 que nous reprenions, longe, à partir d'Aurillac jusqu'au point où elle rencontre la Dordogne bouillonnant au fond de la gigantesque crevasse de Bort, toute la pente occidentale du groupe cantalien et traverse un bon tiers des profondes vallées qui en découpent la circonférence. Ce trajet nous promettait donc de curieuses perspectives, prolongées jusqu'au centre même du massif volcanique. Mais, dans nos prévisions, nous avions fait entrer la permanence du beau temps qui, depuis deux mois et plus, désespérait tous les agronomes de France et de Navarre. Cette présomption peu charitable méritait un châtiment; il ne se fit pas attendre. Nous atteignions à peine, à trois kilomètres de la ville, les *Quatre-Chemins* (carrefour très-mal famé jadis, et non moins redouté comme théâtre authentique d'un sabbat hebdomadaire qui réunissait, sous la présidence de Satan, tous les sorciers et sorcières de vingt lieues à la ronde), que l'*azur implacable du ciel*, pour employer le style des agriculteurs modernes, se voila d'une couche de vapeurs grises, blafardes, appuyées sur toutes les cimes de l'horizon et plongeant lourdement dans toutes les dépressions du sol. Elle ne tarda pas à nous atteindre, à nous envelopper dans ses froids et humides replis, ne laissant pas à notre rayon visuel une portée de quinze mètres. Adieu donc aux aspects variés du gracieux vallon de l'Authre qui déploie en éventail, le long de la route, de la plaine à la montagne, son sol fécond, entrecoupé de riches prairies et de mamelons boisés, semé, — dans ses concavités, de fermes, de hameaux, — sur ses croupes, de villas modernes, de châteaux sur lesquels les trois derniers siècles ont laissé leur cachet, — puis de ruines féodales au pied des grands monts. Tous ces sites, dont plusieurs réclament à bon droit du voyageur détours et temps d'arrêt, sont pour nous comme s'ils n'existaient pas. A peine, dans le brouillard intense qui nous environne, entrevoyons-nous comme des ombres les arbres et les maisons bordant le chemin. Deux grands fantômes apparaissent un instant sur notre gauche : ce sont, d'après notre cocher, les tours de Cologne et de Naucelles, toutes deux traditionnelles à titres différents. A la première se lie une histoire de prisonniers huguenots massacrés de sang-froid, un épisode de la Saint-Barthélemy que j'épargne au lecteur. La légende qui plane sur la seconde est, au contraire, d'un caractère si doux, d'une couleur si naïvement primitive, que je regrette de ne pouvoir la développer dans un cadre plus large que celui-ci.

Il s'agit tout simplement d'une pauvre jeune fille du quatorzième siècle, orpheline recueillie par charité dans le presbytère de Naucelles, vouée à la Vierge, chargée par le vieux prêtre, son protecteur, du soin d'orner les autels de l'église, de distribuer les aumônes et qui, un beau jour, fascinée comme tant d'autres, avant elle et

1. M. Durif, *Guide du voyageur dans le Cantal*, page 173.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

depuis, par le prestige de l'uniforme, avait abandonné son pieux asile pour Aurillac, sur les traces d'un sergent d'armes, sorte de Phœbus de Châteaupers, qui pendant quelque temps, avait commandé au nom des consuls de la ville la petite garnison de Naucelles.

Deux mois plus tard, la coupable Luce réveillée de son rêve de délire et d'amour devant le cadavre du beau sergent tué dans une de ces rixes qui s'élevaient souvent alors entre bourgeois et hommes d'armes, s'enfuyait éperdue, en proie au désir fiévreux de revoir Naucelles, son berceau, et l'église où elle avait grandi, innocente et pure sous l'œil de la Vierge. Elle se glissa dans le village à la tombée du jour et pénétra dans le sanctuaire où elle retrouva toutes choses dans l'état où elle les avait laissées. Toutes fraîches encore sur l'autel étaient les fleurs dont elle l'avait ornée, et la clef de l'église, jadis confiée à sa garde, lui apparut, placée au même endroit et de la même manière qu'elle l'y avait posée le jour de sa fuite. Brisée par les souvenirs, elle laissa tomber son front dans ses mains et se mit à pleurer.

En relevant la tête elle aperçut à ses côtés une femme agenouillée comme elle et dont le regard réfléchissait le sien comme une glace ! Elle crut se reconnaître elle-même. Oui, c'était sa taille, son air, son visage, ses joues creusées par l'ongle du chagrin, ses yeux rougis par la trace des larmes. — Interdite, elle tremblait comme la feuille, n'osant faire aucune question, lorsque l'étrangère, jusque-là agenouillée, se releva lentement et lui dit : « Je t'attendais !

— Moi ! dit Luce; et qui donc êtes-vous?

— Qui je suis?... Celle que tu as toujours invoquée, même au milieu de tes fautes? Peux-tu méconnaître la Vierge Marie ! »

Luce tomba prosternée.

« Écoute, continua la sainte Vierge, j'ai eu pitié de toi ! Depuis ton départ j'ai fait ton service sous ton habit et ta figure. Ainsi personne ne connaît ton absence, ni ne sait ton péché. Reprends le cours de tes devoirs habituels, repens-toi de tes égarements, et garde toujours confiance en moi. »

. . . . . Puis la céleste vision disparut, et Luce reprit ses occupations premières, et redevint la pieuse fille d'autrefois. Nul même n'eût jamais su ces détails, si elle n'avait exigé, par pénitence, que son confesseur les publiât après sa mort.

Pendant bien longtemps on a montré dans le cimetière de Naucelles une vieille dalle tumulaire connue des villageois sous le nom de : *La peyre de la perdonnade* (la pierre de la pardonnée).

Pendant que racontant à mon fils cette simple légende, je lui avouais qu'il en existait une version presque identique sur les bords du Rhin, d'où les Allemands ne l'ont certes pas importée en Auvergne, Henri, peu attentif, avait boutonné son *macfarlane*, ouvert son parapluie, et, notre conducteur, couvrant ses épaules d'une ample roulière, déployait sur les nôtres une lourde couverture de laine qui bientôt me parut et trop courte et trop mince. Il pleuvait à flots; notre brouillard épaissi tournait à la cascade; nous étions littéralement plongés dans des *ténèbres d'eau*.

Deux heures s'écoulèrent ainsi, durant lesquelles, pensant avec regret à notre chambre, à nos lits, à notre table de l'hôtel des *Trois-Frères*, je fus vingt fois sur le point de rebrousser chemin et de rentrer à Aurillac. J'allais peut-être céder à la tentation, lorsque notre voiturin, s'engageant dans une ruelle puante et noire où coulait avec l'eau de pluie un ruisseau de purin, pénétra dans une grange qui nous tendait sa porte grande ouverte, sous laquelle piaulait et grouillait une multitude de volailles à demi noyées et de porcelets plus que lavés. Deux secondes plus tard, assourdis, aveuglés, les vêtements à l'état d'éponge et le corps ruisselant, nous étions installés devant une couple de fagots enflammés tout entiers sous une immense cheminée. C'était le foyer hospitalier de la meilleure hôtellerie de Saint-Cernin (voy. p. 72).

Il fallut toute une heure, passée entre cette flamme bienfaisante et un bol de vin chaud, convenablement sucré et épicé, pour remettre nos vêtements et nos esprits vitaux dans un état à peu près normal.

Pendant ce temps, du fond de la cheminée où j'étais blotti dans un grand fauteuil de chêne (le siége du maître), je suivais d'un regard vague et distrait les lignes anguleuses formées sur le pourtour de la salle d'auberge par deux grands lits à la duchesse, aux colonnes torses, aux ciels massifs et surchargés de toute sorte d'objets usuels; par une armoire, dont les dimensions et les moulures auraient fait honneur à une porte cochère du faubourg Saint-Germain; par un dressoir à vaisselle, non moins colossal, une maie à pétrir, des chaises, des tables massives, et tout le long des lits, comme pour leur servir d'estrade, une rangée continue de huches et de bahuts. Une forêt de chênes a passé dans ce mobilier noirci, poli et verni par le temps, bien plus que par les soins des ménagères qui se sont succédé autour de lui. Il y a quelque vingt-cinq ans, alors que la mode était au *gothique*, il aurait excité l'admiration et l'envie passionnée de plus d'un Parisien de ma connaissance; il n'est cependant que celui de tout paysan aisé, de tout gros fermier de la montagne.

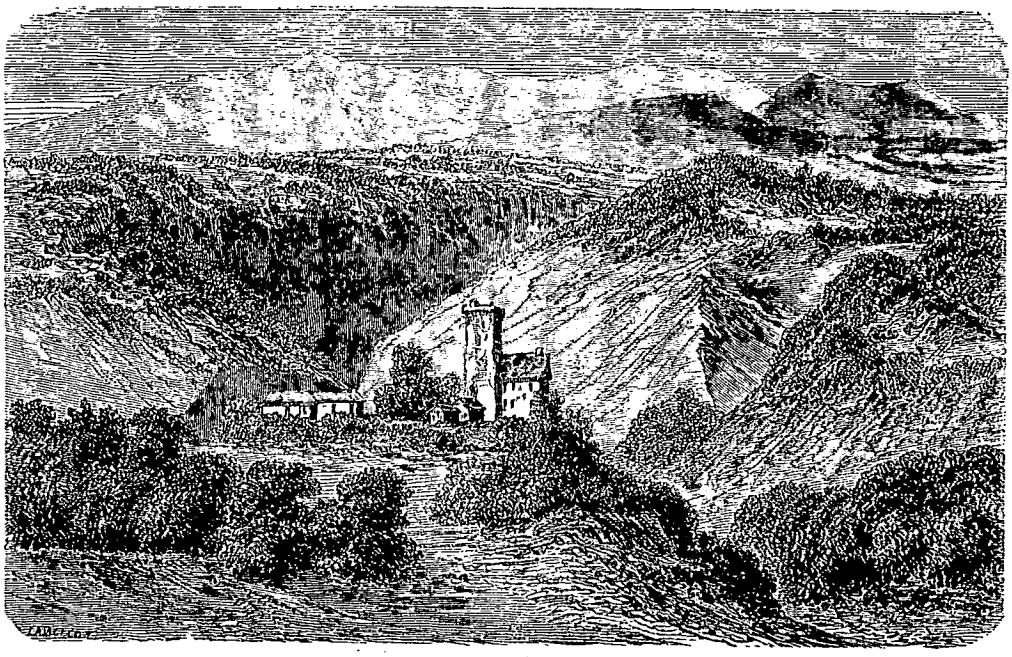
L'espèce d'inventaire auquel je me livrais, me remit soudain en mémoire certaines boiseries que tout voyageur consciencieux est tenu d'aller admirer dans l'église du bourg. Ce monument était heureusement peu éloigné de notre asile; quelques enjambées habilement ménagées, sous nos parapluies, le long de la ruelle dont j'ai parlé, nous y transportèrent sans encombre. C'est un vaisseau datant du treizième siècle, bien conservé, bien tenu, de ce style roman auquel l'Auvergne doit ses plus belles basiliques; j'ajouterai que beaucoup de grandes villes gagneraient à échanger leurs églises modernes sans caractère architectural, contre ce temple d'une humble bourgade. Quant aux boiseries, consistant en quatre stalles placées dens le chœur, ce sont tout simplement des chefs-d'œuvre; elles peuvent rivaliser avec ce que le marbre et le bronze ont produit de plus fin en orne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mentation, de plus délicat et de plus expressif en bas-reliefs religieux. Il y a là surtout six petits anges accompagnant le Christ sur la voie douloureuse, qui sont adorables de modelé, de grâce et de mélancolie. Ces sculptures datent du quinzième siècle, et proviennent d'une église démolie dans la révolution et qu'avait élevée non loin de là, à Saint-Chamand, un Robert de Balzac, sire d'Entraigues, cherchant, par cette pieuse fondation, à étouffer les murmures de sa conscience, fréquemment troublée par la grosse part que le bon roi Louis XI lui avait faite dans la dépouille du pauvre Jacques d'Armagnac, dont on sait le destin.

Le portail de l'église de Saint-Cernin s'ouvre sur une plate-forme ou terrasse, d'où, par un ciel clair, on embrasse d'un coup d'œil toute la section du bassin de la Doire, comprise entre les quatre tours d'Anjony-Tournemire en amont[1], et, en aval, le sombre ravin que dominent les débris du donjon de Marze, une des ruines les plus frustes de la féodalité auvergnate. C'est un paysage doux et grandiose à la fois, comme j'ai pu m'en assurer quelques jours plus tard; mais, pour le moment, je dus croire sur parole l'excellent M. Durif, affirmant que « nulle part on ne peut respirer un air plus limpide, au milieu d'un site plus riant[1]. »

Sur la foi d'une modeste éclaircie, entr'ouvrant la nuée sous le vent, nous reprîmes la route du nord. Du sommet de la côte où s'échelonnent les maisons de Saint-Cernin, une descente rapide nous amena à un étranglement de la vallée où la Doire n'est plus qu'un ravin, réduit à la largeur du pont qui le traverse. Là disparaissent les dernières traces des sédiments et des dépôts lacustres dont on peut suivre les traces depuis Mur-de-Barez, à 45 kilomètres dans le sud-est. La rampe escarpée que nous gravissons ensuite, appartient



La Tour de Marze. — Dessin de Lancelot d'apres l'album de M. Henri de Lanoye.

à cette immense nappe de matières vitrifiées que les bouches ignivomes du Cantal ont projetée vers le nord, à la rencontre, pour ainsi dire, de celle qui s'est épanchée des flancs méridionaux des monts Dores.

Nous pûmes bientôt juger de l'énorme épaisseur de cette nappe, par les parois abruptes du vallon de la Bertrande. Leurs lignes horizontales, leurs angles correspondants étalent aux regards les couches superposées des différentes roches volcaniques, conglomérats, trachytes et basaltes, à travers lesquelles cette tranchée, profonde de cent cinquante à deux cents mètres, s'est excavée jusque sur le granit primordial que les eaux de la rivière lavent et mettent à jour sur plus d'un point.

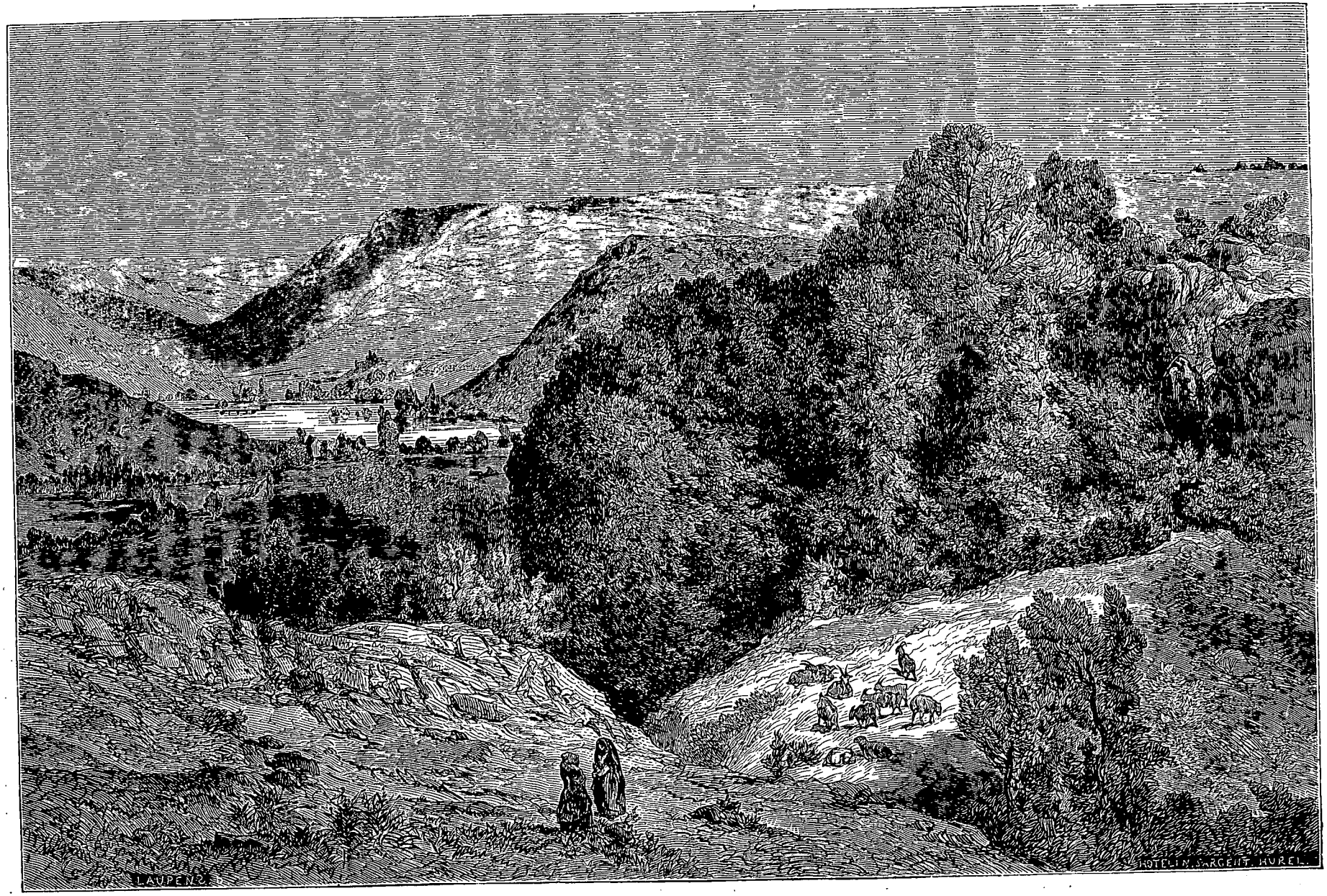
Descendant de l'est à l'ouest en ligne directe, et pouvant être remontée, d'un coup d'œil, jusqu'à la base du Puy de Chavaroche, au centre des grands monts, le vallon de la Bertrande, — bien qu'un des moins importants des dix-neuf bassins dont les convulsions souterraines et les érosions de l'air et des eaux ont sillonné les flancs du Cantal, — présente à l'étude un spécimen à peu près complet de ces déchirures du sol vulcanien, qu donnent un cachet particulier à toute cette contrée. S'il

1. Le château d'Anjony est, ainsi que le petit village de Tournemire qu'il domine, construit sur un conglomérat volcanique, très-escarpé du côté de la vallée. Ce spécimen, parfaitement conservé, des manoirs féodaux du quatorzième siècle, consiste en un donjon carré, flanqué, à chaque angle, d'une tour ronde très-élevée. L'une d'elles renferme une chapelle dont les murs sont décorés de fresques précieuses pour l'art et l'archéologie. Le marquis de Léothoing qui possédait ce château, il y a une trentaine d'années, y avait réuni une collection de meubles, d'émaux et de tapisseries des derniers siècles, de tableaux de familles et de portraits historiques qui en faisaient un véritable musée dans le genre de celui de Cluny.

Voir à ce sujet la *description historique et scientifique de la Haute-Auvergne*, par M. Bouillet, de Clermont, un des écrivains les plus érudits dont s'honore la province.

1. *Guide du voyageur dans le Cantal*, p. 250.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue prise sur le plateau de l'Artense, au nord du Cantal. — Dessin de Jules Laurens d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne peut contenir dans son cadre restreint les beautés presque alpestres des dépressions qu'arrosent la Jordanne et la Cère, ou la sauvage grandeur des sombres crevasses parcourues par le Goul, le Mars et la Rue, il ne diffère de ces vallées ni par la formation géologique, ni par la nature et l'ordre des assises échelonnées dans ses parois, ni enfin par le revêtement dont le temps et l'homme ont recouvert et ornementé cette charpente volcanique. Mais, à la rivière qui scintille et murmure sur un lit de roches entre deux lisérés d'herbages veloutés, — aux ondulations molles du tapis verdoyant de prairies, de vergers, émaillé de hameaux et d'habitations éparses, qui suit aujourd'hui les contours des éboulis des anciennes érosions, — au contraste frappant que forme la nudité de la paroi septentrionale de la vallée, ou de la ravine, avec la bande plantureuse de hêtres ou de sapins qui ombrage toujours la paroi opposée, de la base à la crête, — à tous ces détails généraux des paysages cantaliens, la vallée de la Bertrande ajoute un trait saillant qui lui est propre. C'est l'énorme masse basaltique qui couronne sa falaise au nord-ouest du bourg de Saint-Chamand et dont, à bon droit, on peut s'étonner de ne trouver aucune mention dans les nombreux recueils consacrés aux *Merveilles et beautés* du sol français.

Quand je l'aperçus, du haut de la pente opposée du vallon, je crus voir surgir devant moi une de ces citadelles des génies dont l'imagination des Orientaux peuple les recoins les plus inaccessibles de leurs montagnes. En effet, tout prête à l'illusion dans ce grand *Lusus naturæ :* l'immense talus de conglomérat, glacé, poli par le temps et de bien peu moins incliné que l'escarpe d'une fortification permanente; l'horizontalité de la longue zone de prismes verticaux qui surmonte ce talus en figurant le cordon d'un parapet moderne; l'épais épanchement de basalte compacte, homogène, couleur de brique calcinée, qui simule le recouvrement et le terre-plein de ce dernier, et enfin, couronnant le tout, à d'irréguliers intervalles, de gigantesques faisceaux d'orgues basaltiques, inclinés ou debout, comme des bastions démantelés ou des tours en ruine.

J'avais vu et admiré dans ma jeunesse le pâté prismatique qui supporte, à l'autre extrémité du Cantal, la ville de Saint-Flour; plus tard j'avais fait le tour des falaises de Staffa et entendu les murmures de l'Océan sous la grotte de Fingal; mais, je dois l'avouer, ces phénomènes basaltiques si connus ne donnent pas l'idée de l'immense coulée que je contemplais maintenant et à laquelle le hameau ignoré de Loubéjac a donné son nom. Dans son colossal périmètre, quatre îles comme Staffa, dix villes comme Saint-Flour trouveraient place aisément.

Autour de ce massif, la route projette deux embranchements. L'un, de date récente, aux courbes arrondies, aux pentes savamment ménagées, offre aux voitures un parcours facile à la montée comme à la descente. L'autre, roide, abrupt, attaquant de front les escarpements ou plongeant à pic dans les précipices, date sans doute de la même époque que les escaliers en colimaçon des tours féodales, et n'est plus guère fréquenté que des piétons et des troupeaux. Ce fut cependant dans cette voie que notre voiturier s'obstina à nous engager. Ayant pendant quelques jours porté la chaîne d'un géomètre, le malheureux savait que : *d'un point à un autre, la ligne droite est la plus courte;* et, grâce à sa foi aveugle dans cet axiome scientifique, mais souvent contestable, il ne nous fallut pas moins de deux longues heures pour franchir la petite lieue qui sépare la bourgade de Saint-Chamand de celle de Saint-Martin.

« Mais nul temps n'est perdu pour qui sait observer, » a dit je ne sais plus quel sage. En conséquence je profitai de notre allure d'escargots pour tirer de leur étui des jumelles de voyage dont je tiens à proclamer l'excellence, ne serait-ce que par gratitude pour le lieutenant de vaisseau qui a bien voulu me les céder après les avoir éprouvées dans les parages de l'Inde et de la Chine. Braquées à notre gauche sur les *orgues* de Loubéjac, elles me permirent de constater la nature de certains points noirs dont la présence et la mobilité sur les créneaux de cette forteresse de Titans éveillaient notre curiosité. C'étaient de graves et honnêtes corbeaux de rochers (*corvus corax*), qui nous regardaient passer avec le calme placide de propriétaires bien abrités, bien clos et forts de la certitude que leur foyer conjugal, le berceau de leurs enfants et le tombeau de leurs pères ne seront jamais exposés à l'enquête et au marchandage d'un jury d'expropriation.

Le même instrument, allongé sur notre droite dans l'axe d'une ravine descendant vers la Bertrande, nous fit embrasser d'un regard l'ensemble et les détails du château de Saint-Chamand profilant ses belles lignes, teintées de gris de fer, sur le fond verdoyant d'un parc plantureux et feuillu. Comme toutes les demeures seigneuriales de l'ancienne Auvergne, celle-ci date de plusieurs époques. Le principal corps de logis a été reconstruit au dix-septième siècle; les tours de ses angles remontent au moins au quatorzième. C'était le siége d'un fief considérable, ayant titre de marquisat. Les noms des familles qui l'ont possédé tour à tour sont liés à l'histoire militaire et anarchique de la province. De nos jours il est devenu la résidence d'été d'un receveur général; *cedant arma nummis.*

Je ne vois pas grand mal à cela, ni vous non plus lecteurs, surtout si vous voulez bien vous remémorer dans quelle disette de sens moral, dans quelle stérilité de tête et de cœur tomba l'aristocratie de ces montagnes après les guerres de religion. Ce qu'elle était dans la première moitié du grand dix-septième siècle, nous le savons par le témoignage de Fléchier, un père de l'Église ! L'anecdote suivante, qui se rapporte justement au château de Saint-Chamand, nous apprend l'usage qu'elle faisait de ses armes quelques années auparavant, aux meilleurs jours de la monarchie française, alors que régnait Henri IV et qu'administrait Sully.

C'était en 1602; une bande de vagabonds et de pillards, écume dernière des guerres civiles, s'était remi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sée dans les grottes et cavernes dont abondent les falaises basaltiques de la Bertrande, et du fond de ces repaires levaient des contributions noires sur tout le pays environnant; sur les manoirs féodaux comme sur les chaumines. Le marquis de Saint-Chamand, qui voyait ses domaines en butte à leurs déprédations, était impuissant, non-seulement à les réprimer, mais même à en garantir les murs de son castel. Eh bien, que pensez-vous qu'il fit, lorsque le prévôt de la province, instruit de cet état de chose, vint pour y mettre un terme avec un détachement d'archers royaux? Le noble seigneur se rappela qu'il possédait sur ses terres le droit de haute et basse justice, et, pour empêcher l'intrusion de la main de l'État dans ses vains priviléges, il retrouva une énergie qu'il avait laissé dormir avec la rapière de ses ancêtres tant qu'il ne s'était agi que de l'honneur, des biens, ou de la vie de ses vassaux. Il appela à la rescousse de la dignité féodale compromise, les hobereaux du voisinage, et tous ensemble ils assaillirent la maréchaussée au moment où celle-ci était déjà aux prises avec les voleurs et routiers. Plusieurs braves soldats du roi tombèrent sous l'épée des gentilshommes. Mais sans se laisser intimider, le prévôt fit face à tous ses adversaires et si bien que force resta à la loi. Il captura les bandits des cavernes et la plupart de leurs nobles alliés. Les premiers furent naturellement pendus, les seconds en furent quittes pour une courte détention et une longue semonce. Quelques années plus tard, sous Armand du Plessis, le grand cardinal, ils auraient payé plus chèrement leur équipée.

Pendant cette légère excursion rétrospective dans l'espace et dans le temps, nous avons atteint le revers nord du plateau de Loubéjac et nous descendons dans la vallée de la Maronne par une sorte d'escalier en zigzag dont l'inclinaison, les replis multipliés et les angles aigus mettent à une rude épreuve les pieds et les reins de notre cheval, ainsi que le coup d'œil et les poignets de son conducteur. Celui-ci baisse la tête lorsqu'au bas de cette affreuse descente nous rejoignons la nouvelle route qu'il n'a pas voulu suivre et dont je lui fait remarquer les pentes douces et l'excellente chaussée; puis pour échapper à sa courte honte il nous lance au grand trot à travers le pont et les rues du bourg de Saint-Martin!

Saint-Martin-Valmeroux (de *Vallis-Maronnæ*, disent les étymologistes) n'est une localité à dédaigner pour aucune classe de touristes. L'archéologue se souviendra qu'elle fut le siége d'un des quatre bailliages de la Haute-Auvergne sous les premiers Valois et visitera son église, œuvre du quatorzième siècle, rangée dans la classe des monuments historiques de France : le botaniste s'oubliera dans ses belles prairies en cherchant à cataloguer l'infinie variété de leur flore herbagère, dont l'agronome admirera les qualités nouricières. Sous ce riche et verdoyant tapis, le géologue constatera la présence d'un sous-sol primitif, affleurant le long de la Maronne, en blocs de gneiss et d'autres roches granitoïdes; sur la rive gauche de la rivière, un peu en aval de la bourgade, le malade et le médecin iront visiter avec profit la source minérale de Font-Sainte, qui jaillit, fraîche, limpide, acidule et légèrement ferrugineuse, à l'ombre d'un groupe de tilleuls, au milieu d'une verte pelouse bordée d'un hémicycle de futaies. Il est difficile de trouver pour la villégiature d'un convalescent un cadre mieux doué de grâce, de calme et de fraîcheur. Telle est la vallée de la Maronne, depuis les pentes molles et gazonnées du mont Violent, qui ferment la perspective à l'Orient, jusqu'aux limites occidentales du terrain volcanique. Au delà, ce cours d'eau, comme tous ceux qui descendent de ce côté du Cantal, s'enfonce péniblement dans un étroit chenal scié dans le granit. Et quiconque, du haut du revers septentrional de la vallée, en embrassera l'ensemble dans les mêmes circonstances que moi, après un long jour de pluie, alors que les pans déchirés de la coupole nuageuse, s'affaissant en large plis derrière les cimes lointaines, laissent tomber, des profondeurs de l'azur immaculé, des ondulations de lumière vermeille sur le manteau étincelant des prairies, sur les lignes sinueuses des coteaux et des forêts humides, celui-là, dis-je, quel qu'il soit, emportera, comme je le fis, de cette contemplation, un doux souvenir et comme un terme de comparaison pour tout berceau d'idylles ou de romans champêtres.

Entre Saint-Martin et Salers, que je voulais atteindre avant la nuit, la carte de l'état-major indique à peine six mille mètres qu'on pourrait franchir en moins d'une heure, en remontant doucement la vallée. Mais séparées au moyen âge par des rivalités d'intérêts et de suprématie, ces deux localités, au moyen de détours, d'angles et de crochets, ingénieusement combinés avec les aspérités du sol, sont parvenues à doubler au moins l'intervalle précité. En conséquence nous dûmes tout d'abord tourner le dos au but que nous cherchions, gravir lentement une longue rampe et nous replier ensuite successivement vers chacune des aires de l'horizon avant de pouvoir nous rabattre à l'est, seule direction logique.

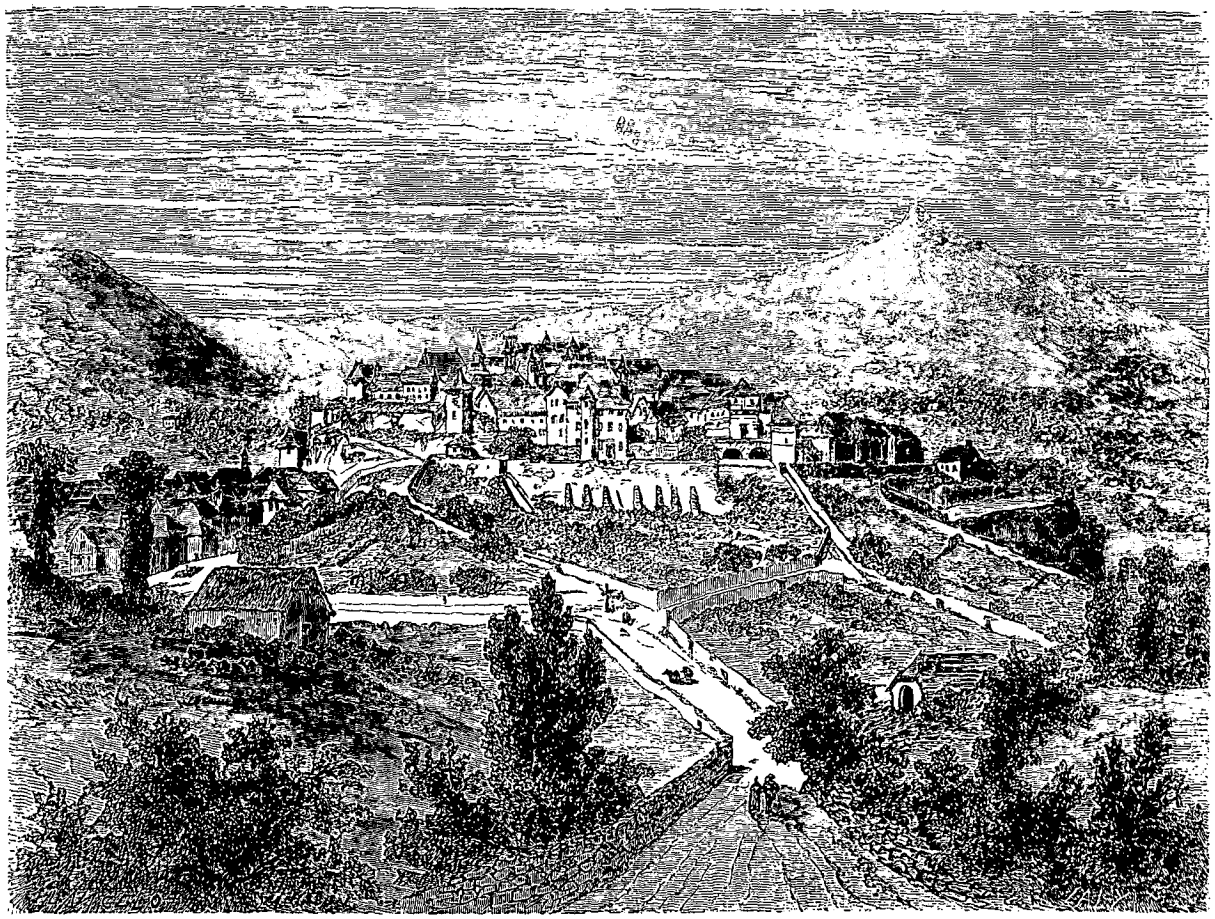
Dès qu'on a perdu de vue les bords de la Maronne, le paysage change d'aspect. C'est le commencement de l'*Artense*, section de la Haute-Auvergne, comprise entre le bassin de la Rue au midi, le pic de Sancy au nord, la chaîne du Cézalier à l'orient et la Dordogne à l'ouest; plateau nu et froid, aux limites vagues, aux découpures profondes, mais sans profil sur l'horizon et par conséquent imperceptibles à quelque distance de leurs berges (voy. p. 77). A l'extrémité d'un long promontoire basaltique, jeté entre cette espèce de steppe et le groupe des cîmes cantaliennes, une étrange silhouette grise se dresse, comme découpée dans le roc vif; c'est la cité de Salers. Son apparition nous reporte en arrière dans le passé, plus loin que les *grands jours d'Auvergne*. Bâtie en basalte, elle est resserrée comme un nid d'aigle sur un escarpement de même roche. Des murailles féodales l'entourent; des ruelles noires, pavées et bordées de tronçons de basalte y donnent péniblement accès; d'autres voies plus étroites, plus sombres encore, la découpent et ne communiquent entre elles que par des voûtes qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semblent attendre la restauration des herses et ponts-levis d'autrefois.

Au pied des remparts, sur un poteau indicateur, j'avais lu cet avis utile : *Faure, hôtel des étrangers.* Je le retrouve peint en rouge sur le mur d'une tourelle qui n'a d'autre ouverture qu'une petite porte basse, mais ogivale et surmontée d'un écusson blasonné. Je m'incline humblement sous cet emblème aristocratique pour ne pas le heurter du front, et je trébuche immédiatement après sur les marches d'un escalier à vis, aussi roide et aussi obscur qu'aucun de ceux qui conduisent les curieux — ou les désespérés — au sommet de ces tubes de bronze que l'orgueil humain appelle des colonnes triomphales.

A défaut de luminaire, nous laissant guider par un bruit étrange qui, des caves aux greniers, ébranle les murailles du vieil édifice, nous atteignons enfin un palier ouvrant sur ce qui fut jadis une salle d'armes. Là, sous une antique et immense cheminée, une douzaine d'individus s'agitent, se demènent autour d'innombrables pots, marmites et casseroles; des flots de vapeurs culinaires les entourent d'un nimbe fantastique et odorant; de plusieurs portes béantes, sur le pourtour de



La ville de Salers. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

cette officine, s'échappe un cliquetis de verres, de vaisselles et de voix criardes, et enfin, couronnant le tout, les noires solives du plafond semblent près de céder sous un ébranlement continu et assourdissant, dont je ne reconnais la nature qu'au moment où une matrone de bonne mine (la dame de ce castel), se détachant du groupe affairé sous le manteau de la cheminée, s'avance vers nous et nous adresse, du ton le plus gracieux, ces paroles interrogatives :

« Ces messieurs sont de la noce? »

Avant que je puisse formuler une réponse, le plafond gémit de plus belle sous le piétinement d'une ronde échevelée, et dans un chœur formidable, roulant comme un tonnerre sous les voûtes de l'*hôtel* des étrangers, je crois saisir ce refrain bien connu des baigneurs de Vichy :

Oh! combien nous nouch' amuchames
A la noche de Nicolas!
Nouch'étions nich'hommes ni femmes;
Nouch'étions touch' Auvergnats.

F. DE LANOYE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pacage dans le nord du Cantal. — Dessin de Jules Laurens.

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE,

PAR M. FERDINAND DE LANOYE[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Une ville du quinzième siècle (*suite*). — Un descendant de Gaston Phébus. — Monuments de Salers. — Ce que l'on voit du haut de sa promenade. — Le Puy Violent. — Burons et troupeaux. — La forêt du Falgoux. — Le Roc du Merle. — Le Puy-Mary. — Le bois Noir et la vallée de l'Aspre. — L'Auze et le plateau d'Anglards. — Version salersoise de la bataille des Champs catalauniques.

Décidément, fatigués comme nous l'étions, nous arrivions mal dans l'*Hôtel des Étrangers;* on y festinait au premier étage; on dansait au second; où pouvait-on se reposer?

Nous prîmes le parti d'aller chercher en ville la solution de ce problème, en comptant un peu sur un de ces hasards favorables qui ne nous avaient pas encore fait défaut.

Le parcours d'une ruche *moyen âge*, enfermant à peine treize cents habitants, ne peut prendre beaucoup de temps. Au bout d'un quart d'heure, nous avions visité l'église, monument du quinzième et du seizième siècle, dans lequel un saint sépulcre, ornement remarquable, en stuc, de la bonne époque italienne, et un tableau attribué à Ribeira, font vivement regretter la parcimonie fâcheuse du jour, filtrant péniblement à travers des ogives trop étroites et trop espacées. A quelques pas de là, passant sous la voûte de la tour de l'Horloge, vestige bien conservé de l'ancienne enceinte de la ville, nous avions contemplé avec une satisfaction sans réserve l'épaisseur et la verdure intense d'un pacage couvrant l'emplacement de l'ancien château de Pestels qui, pendant les siècles de la féodalité, domina et menaça Salers; en revenant sur nos pas, nous nous étions arrêtés devant l'hospice actuel, l'antique demeure de Pierre Lizet, premier président au Parlement de Paris, au temps où la noble Chambre brûlait les premiers et les meilleurs représentants de la réforme et de la pensée libre, Louis Berquin et Étienne Dolet! — Après avoir pénétré un peu plus loin, sur la place centrale de la ville, nous nous reposions accoudés à la vasque d'une fontaine qui en fait le principal ornement et jaillit du basalte en quatre jets abondants, à neuf cent cinquante mètres du niveau de la mer, lorsque la Providence, que nous attendions, nous apparut sous la forme d'une vieille femme, ne portant sur sa coiffe, contrairement aux us des montagnardes, ni *serre-malice* ni chapeau de paille. La digne personne s'approcha discrètement pour nous demander si nous n'étions pas les Parisiens annoncés à son maître, M. de T..., le grand éleveur de Salers, par M. E. T., le célèbre agronome de la Charente. Sur notre réponse affirmative, elle ajouta : « Votre appartement est prêt et le couvert est mis; donnez-vous la peine d'entrer. » Pouvions-nous mieux faire que d'accepter? Quelques secondes après, notre guide, nous ayant fait franchir un seuil de tourelle et un escalier gothique, nous installa confortablement dans un salon, garni de bons meubles modernes et d'antiques portraits de famille, remontant par des mestres de camps de la guerre de Hanovre, des chefs d'escadres et des généraux de Louis XIV, des membres du Parlement et des consuls de Salers, jusqu'à une princesse de Foix, petite-fille de Gaston Phébus.

Je n'aurais nullement été surpris, sous l'influence des visions qu'évoquaient en moi les êtres et les choses de Salers, de voir le maître du logis m'apparaître avec un haut-de-chausses à bouffantes, un pourpoint tailladé et des talons rouges, suivant la mode des raffinés de la cour de Henri II. Il n'en fut rien et M. de T. vint à nous précipitamment, mais en tenue des plus simples, en veste de chasse, un petit feutre mou à la main, et ne gardant du costume obligé de son aristocratique lignée qu'une paire d'éperons d'argent que, dit-on, il ne quitte jamais, mais dont l'emploi est assez justifié par

1. Suite. — Voy. page 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les chevauchées journalières auxquelles l'oblige la surveillance de ses pâturages éloignés et de ses immenses troupeaux. A l'imitation sans doute aussi de quelque contemporain de Michel de l'Hospital, peut-être bien de ce président de Vernyes, qui fut ami et conseiller du Béarnais, M. de T. entretient soigneusement une magnifique barbe, égalant en volume et en blancheur celle qu'Ary Scheffer a donnée à son célèbre *Larmoyeur;* seule analogie, du reste, qu'on puisse constater entre notre hôte et ce mélancolique personnage. Franc campagnard par le genre de vie et le milieu où il est renfermé, M. de T. serait en tout lieu, par l'éducation, l'instruction, l'aménité et les habitudes hospitalières, le type du parfait gentleman. C'est à son accueil bienveillant, à sa complaisance empressée, que je dois d'avoir pu visiter utilement le nord du Cantal, et d'y avoir glané en quelques jours plus fructueusement que je ne l'aurais fait sans lui en plusieurs semaines.

Quelques instants devant s'écouler encore avant le dîner, il me proposa, tout d'abord, d'en profiter pour compléter l'exploration que j'avais ébauchée de Salers. « Si humble qu'elle soit aujourd'hui, me dit-il, notre ville offre encore un type assez original des cités du moyen âge, et, quoique bien déchue de la force et de l'énergie dont elle fit preuve au quatorzième siècle contre les Anglais et les routiers, puis encore plus tard contre les protestants et les ligueurs, — ce qui lui valut le nom de *ville pucelle*, — elle conserve encore, sous les rides de l'âge, la dignité de ses souvenirs. »

Après nous avoir introduits dans plusieurs maisons dont les appartements voûtés sont ornés de nervures et de fleurons à épanouir le cœur d'un antiquaire, il nous conduisit dans le quartier de Barrouze, au midi de la ville. C'est une rue moins étroite, plus rectiligne que les autres, plantée récemment de quelques arbres dans sa partie la plus large et bordée de constructions plus ruinées qu'ailleurs; les unes gothiques, à portes et fenêtres ogivales, les autres romanes, ayant des ouvertures en arc surbaissé avec moulures et colonnettes; le tout aboutit à une terrasse dressée à pic sur les plaines voisines. Un épais mur d'appui l'isole du précipice, une ou deux douzaines de tilleuls plantés en quinconce l'ombragent : c'est la promenade de Salers.

Le paysage qu'elle domine est d'une incomparable beauté. Directement au-dessous s'allonge le bassin de la Maronne, excavé en berceau verdoyant, diapré de prairies, de vergers, d'eaux vives et de hameaux. Un peu à gauche s'échelonnent, jusqu'à quinze cent quatre-vingt-quatorze mètres de hauteur absolue, les croupes arrondies du Puy Violent, couvertes de pâturages et tachetées de burons et de troupeaux, tandis que, directement en face, s'ouvrent, comme des avenues conduisant au cœur même des montagnes, le double vallon de Malrieu et de Vielmur, toujours retentissant du bruit des cascades, et la romantique vallée de l'Aspre où la bourgade de Fontanges, une des plus belles du haut pays, étale de loin, aux regards enchantés, ses promenades, son église, ses riantes habitations et, sur un gros rocher envahi par le lierre et la mousse, les ruines de son château historique.

Pendant que je contemplais ce grand tableau, dans une admiration muette et comme respectueuse, j'entendis notre hôte demander en souriant à mon fils si Paris possédait une promenade aussi belle que celle-ci. Je ne sais ce qu'allait répondre le jeune homme, mais instantanément je m'écriai : « Non! »

En ce moment le soleil, touchant aux bornes du couchant, projetait d'obliques rayons sur le paysage, glaçait de tons vermeils les pentes inclinées vers lui, et allongeait progressivement les ombres des revers opposés; une brise molle s'élevait du fond de la vallée et venait à nous, imprégnée des senteurs vivifiantes des moissons encore en gerbes et de la fraîche fenaison. Elle apportait aussi les vagues murmures qui montent le soir de la terre au ciel, et parmi lesquels l'oreille humaine chercherait en vain à discerner les notes particulières fournies par les clochers rustiques, les foyers de l'homme, les parcs à troupeaux, les ravines rocheuses, lavées par les torrents, et par les profondeurs mystérieuses des grands bois où brame le chevreuil, où l'aigle se repose. Autour de nous aucun ton faux ne grinçait, aucun trait discord ne grimaçait dans cet ensemble harmonieux, et moi, venant à lui comparer le spectacle écœurant que donnent à la même heure, sur les luxueuses promenades des grandes métropoles, la nullité en échasses, et la vanité creuse (pour ne parler ni du vice ni de la honte), je répétai du fond de mon âme : « Non, Monsieur! Paris, malgré ses bois, ses lacs, ses hippodromes de Vincennes et de Boulogne, peut envier votre terrasse froide et nue, et votre quinconce solitaire. »

Après le dîner, auquel notre hôte s'excusa d'apporter moins d'appétit que nous, par le motif que tout le long du jour il avait présidé le club agricole de Salers, réuni en séance extraordinaire à l'*Hôtel des Étrangers*, pour y célébrer les noces de son agent, marié le matin même, nous crûmes devoir accepter l'offre qu'il nous fit de terminer notre journée, déjà si bien remplie, par une courte visite à cette réunion joviale, où il avait promis de figurer dans une bourrée avec la jeune épouse. Ceux de mes lecteurs qui ont vu dans le *Pré aux Clercs* le cérémonial des noces de M. et Mme Giraud, pourront se faire une idée de la présentation qui suivit l'entrée des deux Parisiens dans la salle du bal. Je ne saurais trop du reste témoigner à tous les assistants, braves montagnards, fiers à bon droit de leur pays et empressés de le faire valoir, ma gratitude pour l'accueil chaleureux qu'ils nous firent et pour la complaisance avec laquelle ils se prêtèrent à fournir à l'album de mon fils les éléments assez fidèles de toute cette scène.

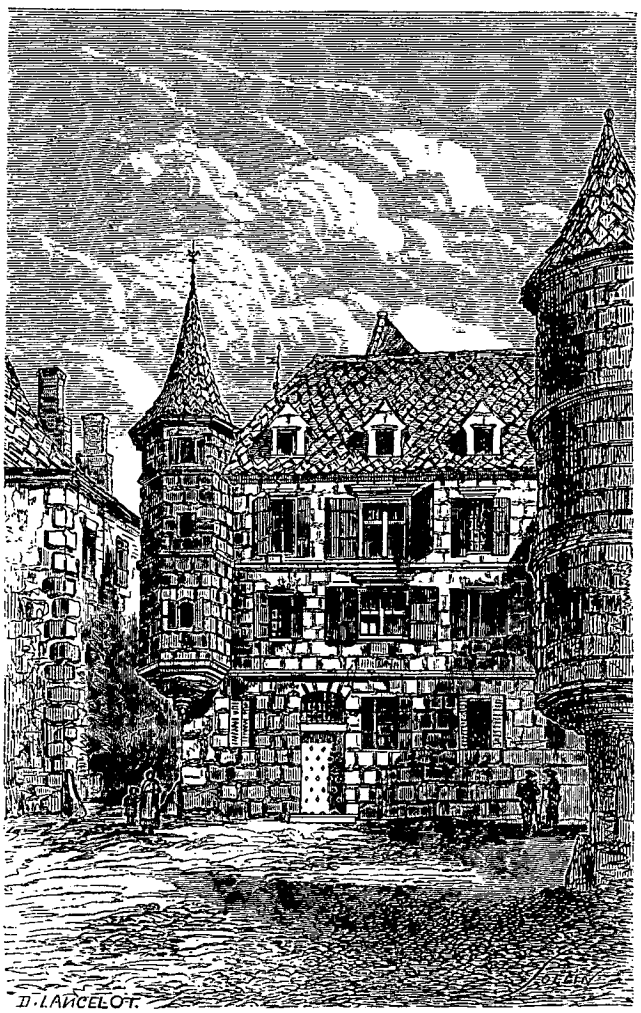
Le lendemain, de bonne heure, remontés dans notre petit char à bancs, nous trottinions aussi vite que peuvent permettre le sol rugueux, les angles multipliés et tous les accidents d'une corniche étroite, taillée sur l'arête même du plateau qui limite, au nord, la haute vallée de la Maronne. Cette corniche, dont chaque fonte de neige au printemps et chaque grosse pluie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de tempête ou d'orage, écrête, ravine le fragile rebord, et change le plan horizontal en talus incliné sur le précipice, est inscrite sur la carte du département, sous le n° 14 [1] et devait servir de tête à une route départementale, reliant directement Salers à Murat; elle n'atteint encore, après bien des années, que les bois du Falgoux; et, à en juger par les obstacles qu'il y aurait à vaincre pour l'en faire sortir, il est à supposer qu'elle n'ira jamais plus loin. Sur tout son parcours, entre mille et douze cents mètres d'élévation absolue, le refroidissement de l'atmosphère était déjà très-sensible. Bien que nous ne fussions qu'au commencement d'août, une couche blanche, répandue sur le vert tapis de la vallée, où nos regards plongeaient à pic, trahissait le passage d'une gelée précoce pendant la dernière nuit.

Les perturbations que la pluie du jour précédent avait jetées dans l'atmosphère de ces montagnes, se traduisaient en rafales glacées, tombant lourdement des plateaux et des sommets voisins sur chaque angle saillant de la corniche qu'elles balayaient assez violemment pour nous faire regretter tout au moins la légèreté de nos vêtements de voyage.

Mais sur notre droite s'étale un paysage qui nous fait tout oublier. C'est le vallon de la Maronne, décrivant de l'est à l'ouest une courbe mollement arrondie autour de la base septentrionale du Puy Violent. Ce sont bien loin au-dessous de nous les hameaux de Saint-Paul, de Recuset, de Couderc, semés comme des nids d'églogues dans une verdure intense. C'est, à une profondeur plus grande encore, la rivière, recueillant dans un lit rocheux le tribut de mille ruisselets formés dans le gazon des prairies, ou suintant le long des hautes falaises, et franchissant elle-même en cascades bruyantes, les dykes de trachyte noir qui courent encore, comme des racines communes, d'une base à l'autre des montagnes dont l'écartement a formé la vallée; c'est enfin le contraste complet qu'offrent les deux revers de ce bassin.



Maison sur la place de Salers. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

Tandis que dans la paroi dont nous suivons la crête, l'œil le moins exercé peut facilement reconnaître la présence de cinq ou six courants épais de basalte, séparés les uns des autres par de simples lits de leurs propres scories et ayant pour base commune un dépôt plus épais encore de conglomérats trachytiques, formant un talus plus ou moins incliné vers les prairies basses, sous lesquelles il se perd; le versant opposé n'offre aux regards que d'énormes falaises, de même origine ignée, mais échafaudées en gradins gigantesques et revêtues de noires sapinières, depuis la lisière de la vallée jusqu'aux limites des pâturages du Puy Violent, dont ils semblent, pour une face du moins, le glorieux piédestal.

Une section de cette paroi forestière nous est désignée par notre guide, comme le *bois aux loups*, parce que, inaccessible à l'homme et même aux limiers les mieux dressés, elle offre un repaire sûr à l'ennemi le plus dangereux des troupeaux du Cantal. Au centre de cette zone, une dépression du sol, indiquée par une teinte plus sombre de la végétation, est coupée nettement par une ligne blanche et scintillante, dessinant sur un parcours de plus de mille mètres le passage d'un torrent. Le long d'une pente de 45° à 50° d'inclinaison, il glisse, s'allonge et bondit parmi les troncs séculaires et les rochers moussus, jusqu'au point où atteignant la plus basse assise des couches basaltiques, il s'étale en large nappe sur une noire tablette de cette roche, et se précipite d'un bond de dix-huit à vingt mètres, dans un beau bassin ovale, dont le trop plein s'épanche vers la Maronne en onde cristalline, bordée de fleurs et de gazon.

Le département du Cantal renferme un grand nombre de cascades renommées; celle-ci n'est, je crois, désignée nulle part, et pourtant, ni la chute tant vantée de l'Auze, entre Anglards et Salins, ni même les cataractes de la Rue, connues sous le nom de Saut-de-la-Saule, ne m'ont impressionné comme ce torrent ignoré de la côte de Saint-Paul.

La supériorité que j'ai cru lui reconnaître sur les

1. En notant ici ce chiffre, je cède à une recommandation expresse des bons Salersois.

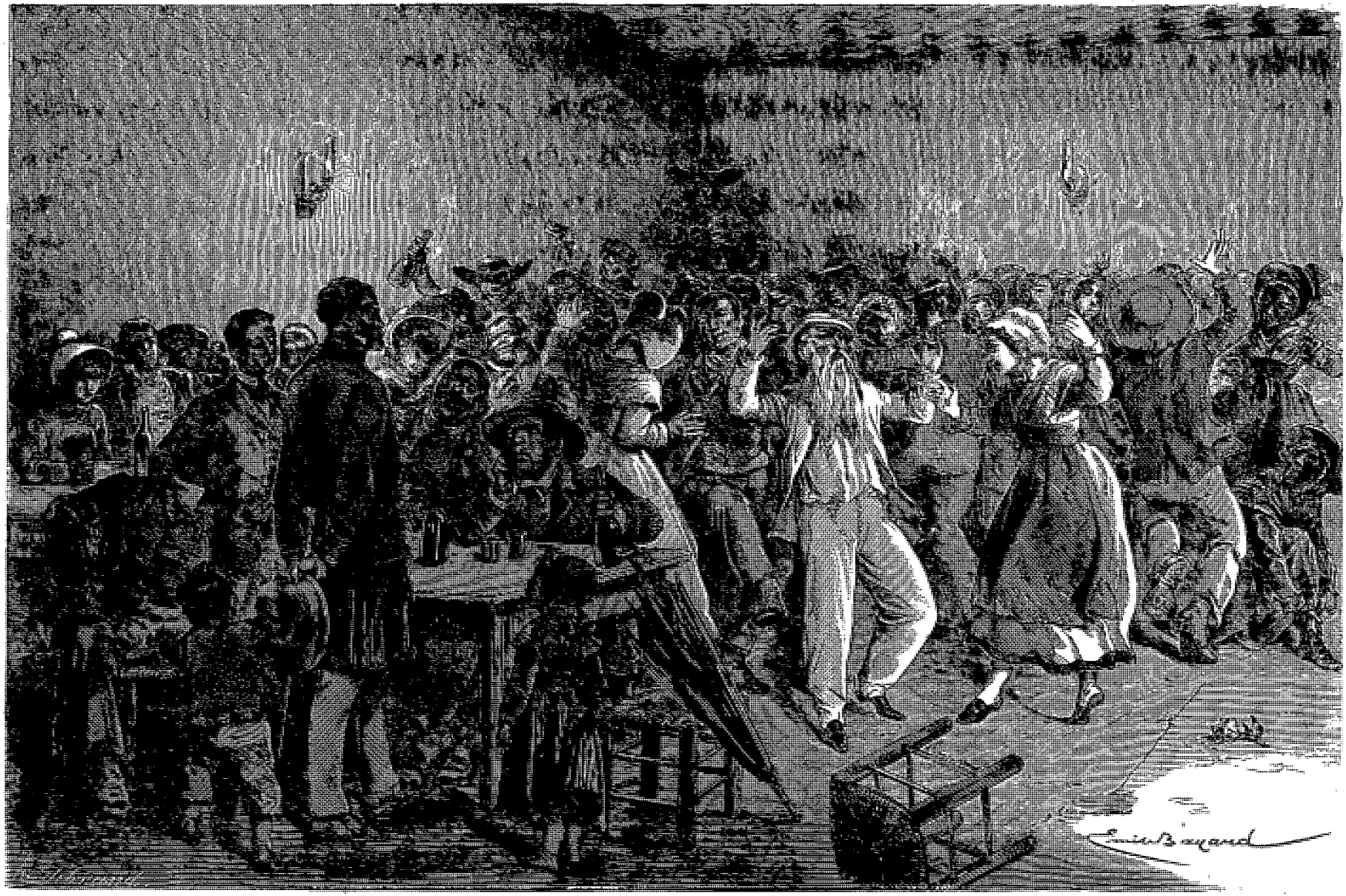
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scènes naturelles de même ordre visitées par nous peu après, était, m'objectera-t-on peut-être, le résultat passager de la sécheresse presque sans exemple qui tarissait alors la plupart des cours d'eau du Cantal, et dont son origine sur le revers le mieux abrité du Puy Violent, la masse la plus spongieuse de tout le groupe, le garantissait tout particulièrement. J'admettrais volontiers cette explication, si je pouvais rattacher à la même cause le charme fascinateur qui après bien des jours, bien des mois écoulés, fait revivre dans ma mémoire tous les détails du tableau; mais non, je puis l'attester, ce charme réside surtout dans l'ensemble harmonieux du paysage parcouru, avivé par le torrent et d'où s'exhale tout ce que possèdent de plus attrayant, la grâce souriante de la vallée, l'ombre sauvage des couverts, vierges des pas de l'homme, et la solennité de hautes cimes.

Torrent et cascade (rive gauche de la Maronne) près Saint-Paul. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

J'ai oublié de noter que la route suivie par nous est si étroite que lorsque deux véhicules quelconques s'y rencontrent, il faut de toute nécessité que l'un d'eux se dévoue et se range en dehors de la voie, dans quelque anfractuosité de la paroi de gauche, ou sur une saillie de l'arête de droite, au risque d'être broyé sur place dans le premier cas, ou, dans le second, de rouler en lambeaux, bêtes et gens, à quelques centaines de pieds plus bas. A huit ou neuf kilomètres de Salers, le chemin cesse enfin de pendre sur un abîme; il se détourne peu à peu de la concavité où sourdent les eaux-mères de la Maronne, et franchissant, à treize cents mètres environ de hauteur, le col étroit qui rattache le plateau de Salers au nœud des cimes cantaliennes, il nous transporte sans transition en pleine forêt, sur le versant nord de la vallée du Mars ou de la *rivière creuse*, comme l'appellent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un bal de noces à Salers. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses riverains. Un changement à vue ne peut être ni plus rapide ni plus complet sur un théâtre; au lieu de bondir lourdement sur des blocs rugueux de basalte nu, les roues de notre voiture s'enfoncent profondément dans un humus épais, vrai terreau de jardin; à la place de la brise glacée, des rafales bruyantes et du jour cru des hauts plateaux, une atmosphère calme, silencieuse et tiède nous environne. Nous aspirons à pleins poumons ses effluves, chargées d'aromes résineux, et nos yeux fatigués plongent avec ivresse dans ses ondes vaporeuses, où les rayons solaires et les couleurs du prisme ne peuvent pénétrer que tamisés pour ainsi dire par les voûtes superposées de plusieurs générations de sapins. Aucun souvenir du passé, me reportant vers la grande Chartreuse, dans les gorges des Vosges ou sur ces gradins du Jura; aucune image plus récente, puisée dans les sapinières du Mont-Dore, n'égale dans ma mémoire l'impression qu'y a laissée la forêt du Falgoux.

Elle doit, incontestablement, ce caractère à la richesse incomparable d'un sol, où, depuis l'aube de la période actuelle de la création, s'accumule, se décompose et renaît la végétation forestière et où la main de l'homme n'a jamais rien semé. Les hêtres, jusqu'à douze cents mètres d'altitude absolue, les sapins jusqu'à quinze cents y puisent une vigueur incroyable, sans nuire au sous-bois, qui ne croît guère ailleurs sous l'ombre de ces grandes essences, et qui déploie ici une exubérance égale à celle de la futaie. Tandis que les géants de celle-ci, deux et trois fois séculaires, étalent leurs robustes ramures à trente et quarante mètres au-dessus d'épais fourrés, où dominent le coudrier, le frambroisier, l'alizier des oiseaux et le sureau à grappes rouges, d'autres fûts plus anciens, morts depuis longtemps, déjà pénétrés à leur base par les germes des générations futures, se tiennent encore debout, au milieu d'inextricables fouillis de viornes, de vignes vierges, de mousses pendantes, de clématites et de lierres énormes, qui font de ces cadavres desséchés des colonnes de verdure et de fleurs.

Ainsi, sur neuf kilomètres au moins de longueur, depuis l'entrée du chemin de Salers jusqu'à la base du Puy Mary, la plus belle des sommités du Cantal, se déroulent les merveilles de la forêt du Falgoux. Au centre de cette immense zone boisée, il est un point, une sorte d'observatoire, d'où l'on peut l'embrasser tout entière. C'est le roc du Merle, énorme tour naturelle, aux assises de basalte tabulaire, ou prismatique, et plongeant ses fondations de lave dans un conglomérat trachytique. C'était le but principal de notre première excursion dans le bassin du Mars. C'est encore vers lui que je dirigerai mes pas de préférence, s'il m'est jamais donné de revoir le Cantal.

Jamais je ne me lasserai de contempler, tout à l'arrière-plan du tableau, les pentes pyramidales du Puy Mary, teintées de brun-violet par la distance, et sous nos pieds les cimes pressées des hauts sapins formant une couche d'un vert noirâtre, comme l'Océan contemplé du haut des falaises de l'Armorique, — et vis-à-vis, le constraste offert par le côté droit de la vallée, presque dépourvu de végétation, raviné, bouleversé par les éboulements, mais beau partout de la hardiesse de ses escarpements et de la vivacité des tons de leurs roches mises à nu; puis le long du thalweg même de la rivière, les nuances plus douces des prairies, des vergers, et le scintillement des eaux et des cascades. L'artiste qui a passé une heure en contemplation sur le roc du Merle, peut, sans aller plus loin, se faire une image assez fidèle des scènes majestueuses des grandes chaînes des montagnes.

En amont du roc du Merle une crête étroite sépare la vallée du Mars d'un amphithéâtre de pâturages, où mille ruisselets, disposés en éventails, forment les sources de la Maronne; un sentier suit cette crête, et contournant les parois abruptes du Roc des Ombres, franchit le col qui rattache au groupe Cantalien le massif du Puy Violent, véritable presqu'île volcanique, circonscrite entre les bras de la Maronne au nord et de la rivière d'Aspre au midi. Ce dernier cours d'eau, issu des flancs du Puy d'Orcet et des contre-forts du Puy de Chavaroche arrose à sa naissance une forêt non moins sauvage, non moins infréquentée que celle du Falgoux, mais cependant d'un caractère différent. Sa circonférence seule est uniformément boisée; le centre, incliné au couchant, est semé de blocs basaltiques roulés des hauteurs environnantes, de dykes qui ont jailli à pic du sol déchiré, d'abîmes entr'ouverts sous des rocs surplombant, ou sous d'épais massifs de végétation. « Telle est la forêt du Bois-Noir, » dit M. Durif, « attendant depuis cinq cents ans un chemin ou un peintre, c'est-à-dire quelqu'un qui l'exploite ou qui l'illustre. »

Je m'associe volontiers à une partie des vœux cachés dans cette phrase, mais je suis trop ennemi du bruit de la hache dans les bois pour ne pas répudier l'autre. J'appelle l'artiste et repousse impitoyablement l'exploiteur.

Au-dessous du Bois-Noir, non loin de sa lisière, le village de la Bastide offre à l'étude deux phénomènes intéressants à divers titres : une fontaine intermittente donnant des eaux minérales, plus puissantes que connues et fréquentées, et dans une grotte tapissée d'efflorescences de sulfate ferrugineux, deux troncs d'arbres fossilisés, debout et témoignant par leur essence qui est incontestablement celle du sapin moderne, qu'à l'époque du courant de lave qui les empâta, la végétation de ces régions ne différait pas de celle d'aujourd'hui.

La rivière d'Aspe au sud, la Siorme au couchant, au nord la vallée du Falgoux et le plateau d'Anglards circonscrivent dans une sorte d'ovale la région des pâturages savoureux où la race bovine du Cantal acquiert son type le plus parfait. Au delà comme au deçà de cet espace étroit, dans les cantons de Riom-ez-Montagnes, de Murat, de Pierrefont, d'Aurillac et de Saint-Cernin, ce type, il est vrai, se maintient encore et prospère, mais c'est aux riches prairies du canton de Salers, aux sucs nourriciers de ses hauts pacages qu'il doit sa célébrité et son nom. C'est là la raison de l'existence et de la prospérité de cette étrange mais bonne petite ville vers laquelle ma pensée se reporte toujours avec plaisir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la partie nord-ouest de l'ovale que je viens de décrire, l'antiquaire et le romancier peuvent trouver à glaner autant que l'agronome et le botaniste.

Non loin du village d'Anglards, qui se glorifie d'un *dolmen* sur sa place publique et d'un *menhir* surmonté d'une croix, dans sa banlieue, un archéologue de Mauriac a voulu obstinément me faire fouler le plus grand champ de bataille de l'histoire; celui où les derniers des Gallo-Romains unis aux premiers Francs et Visigoths romanisés, brisèrent dans des flots de sang la ligue des hordes sauvages de nomades qui tentèrent sous Attila de remettre la terre entière en pâturages.

Aux citations de tous nos historiens modernes qui placent ce grand fait dans les plaines de Champagne, mon antiquaire opposait un passage vague de Grégoire de Tours mal interprété par quelques moines du moyen âge, et je perdis mon temps à lui demander comment un million d'hommes et de chevaux aurait pu manœuvrer et se heurter entre le Mont-Dore et le Cantal, et comment Attila une fois vaincu, ayant derrière lui la chaîne du Césalier, les précipices et les monts de l'Allier, de la Loire et du Rhône, aurait pu regagner le Rhin, traînant, dans ses milliers de charriots, tout un peuple de non combattants.

« Cette région est l'antre du lion, » disait un jour le maréchal Soult à un cercle d'intimes, « un ennemi peut y pénétrer, mais non en sortir. C'est là qu'après Toulouse, si la paix ne fut venue, je voulais attirer Wellington. »

Cette objection eût pu toucher un militaire, mais un archéologue ne se laisse pas désarçonner pour si peu.

En inclinant un peu au nord-est, derrière les montagnes qui abritent la commune de Saint-Vincent, j'ai visité dans un bois traversé par le Marlhiou, ruisseau descendant du Suc-Rond, des ruines sur lesquelles l'esprit spéculatif du même savant s'est exercé outre mesure. Ce sont des vestiges d'habitations grossièrement bâties en pierres brutes et sans ciment; une espèce d'enceinte également en pierres brutes, étayée par une sorte de boulevard de terre amoncelée et battue, lui sert de ceinture. On donne à cet ensemble le nom de ville de Cotteughe. L'histoire est muette en ce qui la concerne, mais il en est autrement de la légende. Suivant elle, Cotteughe fut autrefois habitée par les fées, qui y ont laissé des trésors immenses qu'elles viennent souvent rechercher au milieu des débris, témoin un montagnard qui fit, il y a quelques années, la rencontre d'une petite vieille toute décrépite et traînant à grand'peine une énorme marmite de bronze sans doute remplie d'or. Bien que vieille et marmite se soient évanouis à la vue de l'homme, on sait cependant où gisent ces trésors; au plus épais de la forêt est une vaste dalle portant un anneau bronzé, cette dalle recouvre l'entrée du souterrain où ils sont enfouis, mais des pierres et des buissons la recouvrent, et il n'est donné à personne de la découvrir, sinon le jeudi saint ou le dimanche de Pâques, pendant la célébration de l'office. Ces renseignements n'ont pas suffi jusqu'ici, et la précieuse dalle est toujours à trouver.

IV

La vallée de la Cère. — Études géologiques, philosophiques, historiques et autres.

Quand on s'éloigne d'Aurillac par la route de Murat, il faut contourner par le sud le massif, haut de 800 mètres, qui porte les signaux topographiques de Fontrouge et de Corny, remonter l'étroit vallon de Giou-de-Mamou et redescendre encore une fois vers le sud avant de déboucher dans la vallée de la Cère, un peu en aval du bourg d'Yolet.

Ce trajet de huit kilomètres forme, presque sur tout son parcours, comme une galerie géologique où les révolutions qui ont formé le sol de la contrée étalent clairement toutes leurs phases. Là, sur les assises sédimentaires des primitifs calcaires, se succèdent, dans un ordre méthodique, les épaisses couches de sable et de cailloux roulés par les eaux de l'ancien lac, les tufs poreux provenant des premières émissions volcaniques, les conglomérats et les brèches, formés de fragments de roches éruptives, puis enfin les dykes et les traînées de trachytes compacts; chacun de ces courants de matières en fusion ayant labouré, relevé et retourné l'assise inférieure comme le soc de la charrue fait de la glèbe après la moisson. Par-dessus tous ces dépôts, où bouillonnèrent à leurs heures la vie à ses premiers essais et les forces brutes de la nature, s'étend comme un linceul une nappe immense de basalte.

Lourd monument funéraire pour les espèces organisées qu'il recouvre! Empâtés dans les calcaires inférieurs, on peut reconnaître de petits coquillages du genre *helix* pour la plupart et dont les analogues vivants se retrouvent encore dans les eaux des contrées méridionales. Dans les couches de sables et de silex mises à nu le long des parois de la route, j'ai recueilli de petites *planorbes* rappelant, par la taille et la forme, celles de nos marais actuels, et dont la main du temps n'a pas encore fait disparaître le test nacré. Dans des lits d'argile, j'ai encore remarqué quelques empreintes de plantes paludéennes et de feuilles, appartenant à la flore de l'époque actuelle, et c'est tout. Puis on débouche sur les bords de la Cère, où tout change d'aspect dans le paysage et d'impressions dans l'âme du voyageur. « C'est la reine de nos vallées, » disent les habitants du Cantal, et ils ont raison, si ce mot, emprunté à la langue du vieux monde, signifie encore pour eux la *meilleure* et la plus belle; car tout ce qui frappe ou séduit le regard, charme ou élève l'intelligence dans les autres dépressions de ce massif volcanique, se retrouve dans celle-ci, lié, fondu en un éblouissant et harmonieux faisceau.

« Quand on y arrive après avoir traversé la montagne, » me disait plus tard un citadin de Clermont, « on croit rentrer dans la Limagne. »

Ce terme de comparaison est pour un natif du Puy de Dôme le superlatif de l'éloge; mais il manque de justesse, comme en manquerait un parallèle artistique entre l'immense composition où le Véronèse a représenté les *Noces de Cana*, et la ravissante petite toile où Léonard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Vinci a renfermé sa *Joconde*. L'un et l'autre tableau sont des chefs-d'œuvre du génie de l'homme, mais on ne peut les comparer; il en est de même de la Limagne et de la vallée de la Cère, — deux chefs-d'œuvre de Dieu.

Je les ai vues l'une et l'autre, à bien peu de jours d'intervalle, par le même beau temps et la même atmosphère sans nuages, et j'ai senti en quoi elles diffèrent. Dans les grands horizons, les larges plaines, les riches cultures de la première, la vie bouillonne à flots pressés, et se produit en manifestations multiples et puissantes, comme dans le tableau du Véronèse; dans le cadre étroit de la seconde, elle ondule pour ainsi dire en vagues contenues et limpides, et se borne à sourire; mais de ce sourire fascinateur, éternel, inénarrable que le grand Léonard a fait rayonner dans les yeux et sur les lèvres de sa mystérieuse Madone.

Pendant une existence plus chargée d'agitations que de jours, j'ai traversé, étudié bien des contrées renommées pour leur beauté; eh bien! s'il m'était donné de choisir la dernière station de mon pèlerinage, c'est ici, sur les bords de la Cère, que je voudrais m'arrêter pour attendre l'heure du grand sommeil.

Il semble que nulle part la mort ne peut sceller des paupières fatiguées et figer le sang dans un cœur désenchanté, plus doucement qu'au fond de ce long couloir excavé en berceau, dont les profondes concavités et

Intérieur d'un Buron et fabrication du fromage (territoire de Salers). — Dessin de Jules Laurens.

l'exubérante végétation mettent une sourdine, pour ainsi dire, à toutes les voix de la création; à celles qui roulent et grondent avec les vents sous les sapins des hautes cimes, ou qui tonnent, de roc en roc, avec les cascades dans l'ombre des ravins, comme à celles qui chantent, soupirent ou bourdonnent autour des habitations de l'homme, sous les ombrages soleillés des vergers et dans les grandes herbes des prairies!

Il semble aussi que nulle part Alceste

> .... Cherchant sur cette terre un endroit écarté,
> Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

ne le trouverait mieux que dans les replis de cette ombreuse vallée où devraient difficilement pénétrer les bruits du dehors et les clameurs du siècle.

Erreur et illusion! S'il y a, sur la surface de notre planète, un grain de sable qui ne soit pas imprégné du sang et des larmes de l'homme, un écho qui n'ait pas retenti de ses gémissements, ne les cherchez pas dans ce poétique milieu que parcourt et féconde la Cère.

Sans remonter plus haut que les premiers siècles de notre histoire, Gallo-Romains et Visigoths, Francs et Sarrasins, Normands et Hongrois, pirates et bandits, venus de tous les points de l'horizon, s'y sont heurtés et entre-égorgés. Puis est venue la féodalité, installant sur tous les promontoires de la vallée ses aires de vau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tours dont, pendant une autre série de siècles, Français et Anglais, soldats du roi et routiers, calvinistes et ligueurs se sont disputé la possession avec rage, et toujours, aux dépens du repos, du pain, de l'honneur et de la vie des paisibles pâtres et laboureurs indigènes.

Ce que ces conflits et les oppressions qui en découlaient entassèrent de griefs et de ressentiments dans ces couches inférieures de l'ordre social, l'histoire de la Révolution pourrait le dire; car quelques-uns des plus aveugles, des plus implacables exécuteurs de ses vengeances sortirent de cet Éden de la Cère. Pour ne citer qu'un nom, Carrier — Carrier de Nantes — naquit dans cette bourgade d'Yolet dont je viens de contempler à l'instant les sites élyséens.

Entrée du bois Mary vis-à-vis le Falgoux. — Dessin de Jules Laurens.

....Hélas! quatre cents ans auparavant, dans ce même berceau de fleurs, d'ombre et de verdure, un homme était né, admirablement doué de cœur, d'intelligence et poussant jusqu'aux dernières limites le sentiment de la nature et l'intuition de l'avenir. Ballotté toute sa vie entre ces deux facultés, devançant de bien haut son siècle, par la poésie de l'une et les aspirations de l'autre, il n'aurait pourtant laissé qu'une mémoire légendaire parmi ses compatriotes, — la trace d'une voix criant dans le désert, — si les événements dont nos pères ont été acteurs ou témoins, n'étaient venus donner à quelques-uns de ses écrits une prophétique consécration. J'ai déjà nommé Jean de la Roquetaillade, à propos du passé d'Aurillac; nous ne pouvons nous éloigner

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Yolet, qui le vit naître, sans évoquer un instant cette étrange et sympathique figure.

Il me semble le voir, jeune clerc échappé aux écoles d'Aurillac, aspirant à pleins poumons l'atmosphère de ses montagnes natales et courant, tête rasée, pieds nus et les reins ceints de la bure des Cordeliers, des prairies aux hautes cimes, des bords gazouillants de la rivière au fond des grands bois silencieux; s'arrêtant plus volontiers parmi les pâtres de la Cère et les orpailleurs de la Jordanne, pour leur parler de leurs industries et des secrets qui pouvaient les améliorer, que dans les manoirs et les moutiers, où cependant sa faconde et son savoir en toutes choses le rendaient toujours le bien-venu. Mais dès lors, mendiant et priant, rigidement austère pour lui-même et pour les puissants du siècle, il ne s'amollissait que pour le peuple, qui se prit à le regarder comme la personnification incarnée de ses désirs et de ses souffrances..., et Dieu sait quelles étaient celles-ci, alors que régnaient Philippe et Jean de Valois, — au lendemain de Crécy et à la veille de Poitiers !... Dès lors aussi il devint impossible au disciple de saint François de s'abstraire dans l'étude et la contemplation. En vain demandait-il à l'alchimie et à la poursuite du grand arcane (cette faiblesse de tous les sublimes rêveurs du moyen âge) les moyens non de s'enrichir, mais de s'élever plus haut, toujours plus haut en vertu et en savoir; en vain, plongeant dans l'infini de la création, espérait-il puiser le calme et le repos dans une communion intime avec la nature, prêtant l'oreille aux harmonies les plus vagues de la nuit, recueillant la rosée sur les herbes endormies, appelant les fleurs ses amies, — les oiseaux du ciel ses frères, — les étoiles ses confidentes, et demandant aux hirondelles émigrant en automne : « O mes sœurs, où allez-vous? » Les clameurs lointaines et continues d'une époque de violences et de misères le ramenaient forcément aux réalités de la vie pratique, et le rejetaient haletant, aigri et indigné dans la cellule de son couvent. Là, il s'élevait en plaintes véhémentes contre l'orgueilleuse impéritie des princes de la terre, contre les richesses et les scandales du haut clergé, la tyrannie et la corruption de l'aristocratie féodale, et ces griefs il les répandait du haut de la chaire dans un public avide, et les propageait au loin par ses écrits. A ceux qui lui conseillaient la prudence, il répondait : « J'ai mon siècle à punir et l'humanité à venger. »

Puis après une série de prédictions menaçantes, presque toujours réalisées par l'inepte perversité de ses adversaires, l'audacieux réformateur lança dans le public, sous le titre de *Vade mecum in tribulatione*[1], un pamphlet qui lui valut une détention perpétuelle dans les prisons d'Avignon où trônait alors la papauté.

Il s'y trouvait à l'époque où l'historien Froissart visita cette résidence.

« .... En ce temps, dit l'insouciant chroniqueur, y avait, en la cité d'Avignon, un frère mineur, plein de grande clergie et de grand entendement, lequel s'appelait frère Jean de la Roquetaillade, et que le pape Innocent VI faisait tenir en prison au chatel de Bagnoles, pour les grandes merveilles qu'il disait, et devaient avenir mêmement et principalement sur les prélats et princes de la sainte Église, pour les superfluités et le grand orgueil qu'ils démènent, et aussi sur le royaume de France et sur les grands de la chrétienté pour les oppressions qu'ils font sur le commun peuple. Et voulait, ledit frère Jean, toutes ses paroles prouver par l'Apocalypse, desquelles moult en disait qui fortes estaient à croire. Les preuves véritables dont il s'armait, le sauvèrent de non être *ars* plusieurs fois, et aussi y avait aulcuns cardinaux qui en avaient pitié, et ne le grèvaient pas plus que ils pouvaient..., et si le laissèrent vivre tant qu'il put durer. »

Voici, traduites fidèlement du latin du moine d'Yolet, quelques-unes de ces paroles, si mal sonnantes aux oreilles de la société officielle du quatorzième siècle :

« Aulcuns me disent : « Pourquoi vous limiter à un « lustre ou deux, au lieu de pénétrer au delà pour nous « faire connaître ce qui doit advenir longtemps après que « nous serons trépassés et raidis... » — D'autres m'accusent de peu de sapience, parce que j'hésite à m'enfoncer plus avant dans les choses futures. — Si je ne le fais, pauvres imprudents qui me blâmez, c'est à la seule fin de ne pas troubler la faiblesse de votre entendement, car vous pensez que ce qui *est* présentement, éternellement *sera*. Les moines s'imaginent qu'ils prélèveront toujours la dîme sur les vilains, gent taillable et corvéable à merci. Les baillis et les viguiers croyent qu'ils s'engraisseront toujours aux dépens des pauvres plaideurs. Les bannerets et châtelains sont convaincus qu'ils jouiront à tout jamais des droits d'ost, de ban, champart, mainmorte, quint et requint, lods et censives, forage et pulvérage, et autres que je ne saurais énumérer. Les gens d'armes, routiers, soudarts et malandrins pensent qu'ils pourront toujours vivre sur le commun et manger les bonnes oies du manant. Mais si, non content de me tenir clos et emprisonné autour de l'an mil quatre centième, j'abordais les siècles plus éloignés, vous seriez tous esbahis et tremblants. Vous verriez la forme et la substance de toutes choses complétement changées; non point en ce qu'on n'aura plus ni jacquettes, ni hennins, ni sambucques pontificales; non point en ce qu'on ne mangera plus de paons farcis, de héroneaux à la sauce et des poires à l'hypocras; mais changées de telle sorte que rien n'en restera. Les belles abbayes qui nourrissent l'orgueil de tant de religieux seront détruites ou habitées par les vilains, et les beaux ordres de la chrétienté finiront misérablement. Les seigneurs qui possèdent aujourd'hui les droits de haute et

1. *Viens avec moi dans l'affliction.* Cet opuscule, cité par Moréri et Bayle, avec un étonnement naturellement moins grand que le nôtre, a été un des premiers produits du moyen âge que l'imprimerie, à ses débuts, ait sauvé de l'oubli. Il en existe plusieurs éditions; celle que j'ai consultée est de 1701. La notice la plus complète dont la Roquetaillade ait encore été l'objet, est celle que M. Durif d'Aurillac lui a consacrée dans le *Dictionnaire statistique du Cantal*, vol. V, article Yolet. C'est un vrai mémoire d'érudit, une œuvre pleine de recherches consciencieuses et de faits curieux et je ne puis qu'y renvoyer le lecteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de basse justice, de fourches et d'échelles, s'estimeront trop heureux s'ils peuvent sauver leur col de la hart. Quant aux maltotiers et maîtres d'hôtels, ils verront pareillement leurs priviléges tomber avec les droits d'aubaine, de régale et d'ébergement. De même les gens de métiers et de corporations verront disparaître leurs jurandes et maîtrises, et il n'y aura plus de statuts pour aucun. Que dirai-je du roi, notre sire? Sa couronne tombera, sera mise en lambeaux, et un jour adviendra où sera réalisée cette parole de l'Écriture : *Les premiers seront les derniers!* »

L'histoire a-t-elle eu souvent à enregistrer une prophétie aussi précise que celle-ci et aussi bien réalisée à sa lointaine échéance? Quand on songe que ces *Paroles d'un Croyant* du quatorzième siècle, ont été formulées au lendemain du meurtre d'Étienne Marcel, alors que les premiers fauteurs d'un gouvernement libre en France, tombaient sous la hache de la réaction monarchique et que les chevaux des nobles hommes d'armes piétinaient, jusqu'au ventre, dans le sang de Jacques Bonhomme, on se sent pris d'admiration pour une foi aussi indomptable dans la justice de Dieu et pour la prescience qui en indique, de si loin, l'heure imprescriptible.

Ce n'est pas qu'au fond de sa prison, le pauvre frère Jean n'eût aussi ses moments de doute et de découragement, surtout quand un rayon de soleil, un soupir de la brise à travers ses barreaux, un coin du ciel bleu, furtivement entrevu, ramenaient sa pensée aux libres et chers horizons de la Cère et de la Jordanne. On a conservé de lui des invocations touchantes, aux nuages passagers, aux vents d'automne, aux murmures lointains qui pénétraient du dehors dans son isolement. « Que ne puis-je flotter comme vous dans l'espace! » disait-il aux premiers; « Emportez-moi dans vos rafales? » criait-il aux seconds; mais les troisièmes le ramenaient à la réalité, et il soupirait : « Vous êtes les rumeurs et les voix « de la vie; mais vous ne contenez aucun message pour « moi. Qui, dans le monde, pense encore à un pauvre

Les champs catalauniques de l'Auvergne. (voy. p. 87) — Dessin de Jules Laurens.

« être souffrant et persécuté pour la justice, hors toi, « mon père qui es aux cieux? »

Brisé par la nostalgie, si funeste surtout aux montagnards, vieux avant le temps et pressentant sa dernière heure, Roquetaillade implora en vain de ses persécuteurs la faveur d'aller mourir dans sa vallée natale. Tout ce qu'il put obtenir fut d'échanger l'étroit empri‹onnement qu'il subissait à Avignon contre la réclusion dans un couvent de Villefranche près de Lyon.

C'est là, qu'à peine âgé de cinquante ans, il exhala sa dernière pensée et son âme, — comme il l'avait prédit longtemps à l'avance, — au coup de minuit, dans un beau clair de lune. A la même époque son homonyme, Jean, roi de France, Jean *de Poitiers et de Brétigny*, mourait à Londres, d'indigestion, après « de grandes réjouissances et récréations, » dit l'historien du temps, « en dîners, en soupers et en autres manières[1]. »

Tout en réfléchissant à la douloureuse destinée de ce moine, prophète et martyr des idées de la France nouvelle et dont l'histoire écrite de notre patrie n'a pas encore honoré la mémoire de la plus simple mention, nous avions dépassé le bourg de Polminhac, dominé au nord par les ruines du château de Pestel; nous avions vu s'allonger sur notre droite la double guirlande de métairies, d'usines, de villas, qui remonte la Cère, en témoignant de la population agglomérée et de la richesse de ses rives, pendant que sur notre gauche nous pouvions mesurer le profil escarpé des crêtes de basalte qui donnent à ce côté de la vallée et surtout aux environs de Vic-les-Bains un cachet tout particulier.

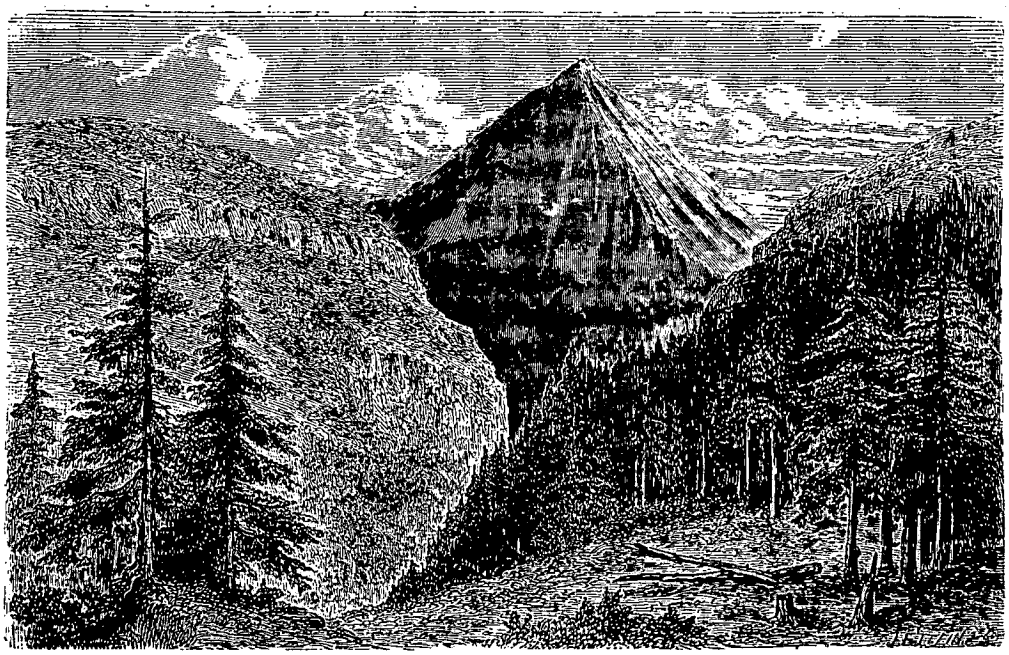
Vic-les-Bains ou Vic-en-Carladez est une curieuse petite ville de deux mille âmes, divisée en deux parties, qui répondent à deux époques de fondations différentes : la ville haute échafaude ses constructions *moyen âge*, qui rappellent les habitations de Salers, le long de l'étroit et profond ravin de l'Iradiot, torrent enfoncé dans les montagnes qui séparent la Jordanne de la Cère. La ville basse, ou neuve, espace largement sur les bords de la route d'Aurillac et le long des allées qui con-

1. Froissart, liv. I, part. II, ch. 140.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

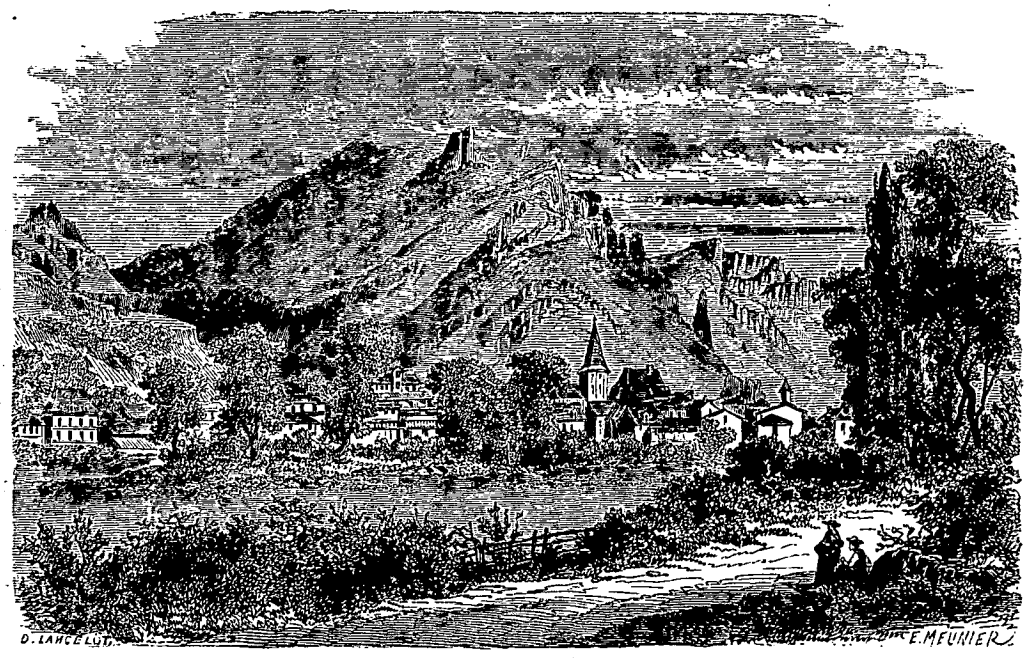
duisent à la source d'eau minérale qui recommande aujourd'hui la localité aux étrangers, de riantes habitations, dont quelques-unes sont de véritables villas, dont les parcs, les boulingrins et les points de vue seraient vainement enviés par les plus brillantes demeures des environs de Paris.

L'établissement minéral de Vic renferme quatre sources qui jaillissent à quelques minutes de la ville,



Le Puy Mary vu du roc du Merle. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

sur la rive gauche de la Cère, dans la plus riche partie de la vallée. Leurs eaux carbonatées chlorurées et légèrement ferrugineuses, furent très-appréciées des premiers maîtres de la Gaule, ainsi que le prouve l'exhumation, autour de ces sources, de nombreux débris d'antiquités gallo-romaines, et de médailles de l'époque impériale



Vue de Vic-les-Bains. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

écoulée entre Auguste et Constantin. Abandonnées ensuite pendant l'ère des invasions barbares et recouvertes peu à peu d'un dépôt de travertin, elles sont restées perdues et ignorées jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque où elles furent retrouvées par hasard, ou plutôt par la persistance des troupeaux à lécher les concrétions calcaires qui les retenaient captives.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Pas de la Cère. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis lors les eaux de Vic ont été l'objet de nombreuses monographies médicales; la plus curieuse, sinon la plus savante, est certainement celle du docteur Jean Mante, contemporain des médecins de Molière. Nous ne pouvons résister au désir d'emprunter quelques passages à ce petit livre, imprimé en 1648, ne serait-ce que pour constater quels étaient dans les provinces reculées de la France le style et l'orthographe des hommes de science, alors que le monde littéraire était déjà régenté par Balzac et Voiture, que s'essayaient Pascal et Sévigné, et qu'à Paris, depuis longtemps, le grand Condé, « avait pleuré aux vers du grand Corneille. »

« ..... Au pied des montagnes du Cantal, tant renommées parmi notre France pour la fertilité que nature les a douées de bons pacages, dont une infinité de gros bestial est entretenu, rapportant aux habitans et voisins, un indicible profit : et tyrant sur le midy, se présente un vallon de quatre à cinq lues d'estendue, et d'une lue ou environ en largeur, autant fertil en bleds, et orné de si belles prairies qu'autre qui soit en tout le haut Auvergne, lesquelles sont arrosées d'un salubre ruisseau appelé Cère, fort abondant en belles et bones turittes : mais encore sont plus grand ornement est la ville de Vic, les habitans de laquelle sont personnes fort affables, civils et courtois aux estrangers, parmi lesquels y a des gens doctes en jurisprudence pour estre la dite ville le ressortiment des appeaus de tout le Carladois.

« A une promenade de la ville, il y a une fort belle et grande prerie qui avoisine le penchant d'une montagne couverte de bois taillis appelé *Sauve-Roque* au milieu de laquelle depuis huit ou dix ans on a descouvert une fontaine, laquelle a grands bouillonemens reialist au pied de la montagne de Suroque à la pleine et à l'endroit que le bois taillis finit, fait claire en sa consistence diaphane, froide au boire, et au goust piquante, aigrette, avec quelque degoust un peu facheux au commencement : et le commun du peuple abusant de la distinction du goust l'appeloit la fontaine salée, laquelle aujourd'huy, comme estant la plus grande rareté de ce qui avoisine la ville de Vic, à bon droict on appelle les eaux de Vic.

« Pour sa situation suivant le jugement d'Hyppocrates, au livre auquel il discourt de l'aër, des eaux et des lieux, elle est à sa perfection, estant du costé d'orient, tyrant un peu sur le midy : qu'est la cause pourquoy les beuveurs délicats, qui ne peuvent quitter les délices du lict molet, pour se lever de bon matin sont incommodez du hâle du soleil à leur grand regret.

« Il semble que nature a voulu inviter par la beauté et commodité du lieu un chacun à l'usage de ses eaux, car les promenades de beuveurs, sont si bien a propos qu'il seroit presque impossible avec l'art des meilleurs artisans, de mieux disposer toutes les commodités nécessaires. »

Nous nous bornerons à ces citations, nous gardant bien de suivre le docteur J. Mante dans les détails par trop médicaux dont il accompagne ses descriptions pittoresques. Son époque « bien souvent dans les mots bravant l'honnêteté, » semble avoir ignoré cette délicatesse des nerfs olfactifs qui distingue si éminemment la nôtre. Cette vertu, dit-on, peut survivre à bien d'autres; c'est possible : mais je suis trop heureux d'en constater l'existence vivace parmi mes contemporains, pour que je sois enclin le moins du monde à lui manquer de respect.

Les eaux de Vic attirent chaque été dans cette petite ville quelques centaines de malades et quelques dizaines de mille francs. C'est peu, en regard de leurs qualités au moins égales à celles qui ont rendu si célèbres les sources de Spa, de Marienbad, de Pyrmont, d'Ems et de Bussang. C'est moins encore, en regard de la beauté de la localité, centre charmant, d'où le touriste et le convalescent peuvent rayonner en quelques heures vers des points où les bassins de la Jordanne, de la haute Cère et la sombre ravine du Goul, recèlent quelques-uns des traits les plus saisissants, les plus franchement pittoresques du sol français.

Aussi les habitants actuels de Vic comptent-ils beaucoup pour développer la renommée de leurs eaux et partant, la fortune de leurs foyers, sur le chemin de fer, déjà en voie d'exécution entre Aurillac et Murat et qui projette déjà, en taches indélébiles, sa levée et ses remblais sur la zone la plus riche de la vallée, et ses maussades tranchées à travers les contre-forts les mieux boisés de la montagne. Hélas! ce que gagneront ces braves gens à une communication plus rapide et plus multipliée avec les grands centres est fort incertain; ce qu'ils perdront n'est pas douteux. Les quelques parcelles d'or que laisseront sous leurs toits les visites des oisifs et des aventuriers de Paris et de Londres, compenseront-elles seulement la suie immonde, déposée par la fumée des tenders sur la verdure jusqu'ici immaculée des prés et des ombrages de la Cère? Je suis heureux de les avoir contemplés avant l'invasion de la mode, toujours suivie de souillures.

Voyez plutôt, hélas! ce qui a lieu ailleurs, dans d'autres sanctuaires de l'écorce terrestre, annuellement fréquentés par la tourbe du grand et du demi-monde. « Aussitôt que les baigneurs arrivent, tous ces sentiers, raffermis et déblayés à la hâte, se couvrent de caravanes bruyantes; le village retentit du son des pianos et des violons; les prairies s'émaillent d'os de poulets et de bouteilles cassées; le bruit des tirs au pistolet effarouche les aigles; chaque pic un peu accessible devient une guinguette où la fashion daigne s'asseoir pour parler turf et spectacle, et l'austère solitude perd irrévocablement, pour les amants de la nature, ses profondes harmonies et sa noblesse immaculée. » (Georges Sand.)

Tout misanthrope que je paraisse, je ne suis pourtant pas disciple si fervent du vieux Timon, que je ne refuse un avis utile à qui en a besoin. Or, si parmi mes bons amis de Paris, que la vapeur et la vogue réunies entraîneront bientôt aux eaux de Vic, se trouvait, d'aventure, quelque invalide des mœurs modernes, quelque blessé du luxe, condamné sans repos ni trêve aux travaux forcés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la plume ou du chiffre, de la bourse ou du rêve, par les dépenses extravagantes de madame son épouse et de mesdemoiselles ses filles, je lui conseillerais discrètement de profiter du voisinage pour essayer avec ces douces et intéressantes créatures, d'une excursion à Notre-Dame de Pailherols, chapelle située sur les bords du Goul, à six kilomètres au plus au sud-est de Vic.

« Fondée en l'an de grâce 1527, » dit un vieil auteur, « il s'était écoulé bien du temps depuis lors et le meilleur y manquait, qui est le pourtraict de celle à laquelle on l'avait dédiée ; d'où un marchand de ce lieu, qui faisait un grand trafic du côté de Figeac, prit occasion d'en acheter un de plâtre de la hauteur d'une coudée, tenant son petit poupon sur les genoux, qu'il fit bénir au révérend évêque de Cahors, et le porta à Pailherols sur son cheval qui était aveugle. Étant arrivé, il s'arrêta contre la chapelle, sous un grand frêne creux et n'en voulut point partir qu'on ne l'eût déchargé de ce saint dépôt, qu'on déposa dans le frêne comme dans une niche, et à l'instant, Dieu, pour récompenser le maître, rendit la vue au cheval. Cette image demeura dans ce vieux arbre jusqu'à ce que la chapelle fut parvenue à sa perfection, où quelques signes des merveilles que Dieu y voulait faire à l'avenir, en l'honneur de sa sainte Mère, commencèrent à paraître ; et ce fut dès lors un miracle qui a duré jusqu'à nous, que cette sainte image n'a jamais pu souffrir la peinture qu'on a plusieurs fois voulu lui appliquer, signifiant par là que celle qu'elle représente *a tiré tout son lustre de son bel intérieur et de la plénitude des grâces qu'elle a reçues de Dieu et non de l'artifice des hommes*.... »

Et voilà pourquoi de tous les pèlerinages auxquels un excellent époux, un bon père de famille peut convier les chers et fragiles petits êtres, sanglés, pomponnés, enpanachés, dorés et vernis qui font chaque jour son supplice, je crois qu'il n'en est pas de plus opportun et de plus salutaire que celui de Notre-Dame de Pailherols.

A deux kilomètres en amont de Vic, le bassin de la Cère se rétrécit; une traînée de basalte le coupe d'un bord à l'autre, reste d'une ancienne chaussée naturelle qui contenait un lac alpestre dans la partie supérieure de la vallée et qui l'y maintiendrait encore, si une convulsion soudaine du sol, ou l'action lente des eaux (qui pourrait opter hardiment entre ces deux hypothèses?) n'avait fendu la coulée volcanique, et entr'ouvert dans sa masse compacte une étroite écluse de plus de cent vingt mètres de profondeur.

On m'avait souvent parlé du *Pas* de la Cère; c'est le nom de ce phénomène naturel; j'en avais lu de nombreuses descriptions, mais ni livres ni discours ne m'en avaient donné une suffisante idée. Lorsque nous l'aperçûmes au fond du vallon, qu'un angle saillant de la route nous permettait d'embrasser tout entier d'un regard, un double cri d'admiration s'échappa de mes lèvres et de celles de mon fils : les hautes et blanches parois de cette autre brèche de Rolland, encadrées et enguirlandées de verdure, nous apparaissaient comme les pylones d'un temple colossal que la main des siècles aurait recouvert et environné d'une exubérante végétation.

« Il nous faut dessiner cette merveille, me dit Henri; je ne l'ai vue nulle part reproduite par le burin et le crayon, et la photographie n'a pas encore passé par ici. Allons! » Il avait sauté à terre avant que j'eusse ordonné à notre voiturin de s'arrêter et de nous attendre, et cherchait des yeux un sentier se dirigeant vers le point qu'il voulait atteindre. A défaut de chemin tracé, nous prîmes à travers une prairie fauchée de la veille et qu'un taillis d'aulnes et de hêtres entourait de lignes flexueuses qu'envierait en vain le plus beau parc des environs de Paris. A cette clairière au tapis moelleux et élastique succéda une zone de bois, épais, enchevêtré, dont le sol fortement incliné, dur et glissant, formait la berge même de la Cère en amont de la grande crevasse. Pour atteindre celle-ci, point d'autre chemin que ce talus peu fait pour les pieds et la chaussure d'un Parisien, puis le lit même de la rivière, encombré en cet endroit d'une avalanche de rochers énormes, que sans doute l'ancien lac des montagnes y a amoncelés au moment de sa débâcle, et sur lequel la Cère mugissante se précipite en cataracte aux jours des grandes eaux. Heureusement pour nous, grâce à la sécheresse générale de l'année, elle glissait et bruissait doucement en petits filets entre les angles des blocs entassés. Je parvins donc à les franchir en m'aidant autant des mains que des pieds et guidé par les cris d'appel et de triomphe de mon fils, qui emporté par un enthousiasme bien naturel à son âge, m'avait distancé de bien loin.

Lorsqu'enfin émergeant du sein de ce chaos, je pénétrai dans l'atmosphère calme et solennelle de la grande fissure, je retrouvai Henri déjà installé en face d'elle sur un bloc de rocher et occupé à en esquisser sur son album l'ensemble imposant et les principaux détails. La planche de la page 93, résultat de ses efforts, sera peut-être le souvenir le plus durable que nous ayons rapporté de l'Auvergne.

Si, grâce au savant crayon de notre ami Lancelot et à l'habile burin de M. Laly, nous avons pu offrir au public une représentation assez fidèle d'un des traits les plus caractéristiques de la Haute-Auvergne, je dois avouer qu'il y a dans le *Pas* de la Cère des détails que ni burin, ni crayon ne peuvent rendre, et que le pinceau de Claude Lorain lui-même serait impuissant à reproduire. C'est l'infinie variété des nuances dans la couleur, des teintes et des tons dans l'ombre et la lumière; c'est le rapide mélange ou la succession instantanée de tout cela sur les fauves parois des rochers, sur le cristal des eaux, sur le feuillage des bois, à mesure qu'un nuage passe, qu'un souffle d'air descend du haut des monts et que le soleil monte ou s'incline sur l'horizon; ce sont surtout, pour l'œil projeté sur les profondeurs caverneuses de la Cère, en amont de la grande crevasse, les jeux capricieux de la lumière, tamisée à travers la voûte forestière de la ravine et tombant en poussière irisée, ou en couche vermeille, sur les blocs moussus de la cataracte et sur l'écume scintillante des eaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mieux que des mots impuissants, un fait peut-être peindra le charme fascinateur de ces lieux. Lorsque nous rejoignîmes sur la route notre voiture, que je croyais avoir quittée depuis trois quarts d'heure au plus, je trouvai notre jeune automédon fort inquiet, au milieu d'une troupe de faucheurs et de faneuses qui, leur journée faite, regagnaient leurs foyers à Thiézac; il délibérait avec ces braves gens sur les moyens à employer pour retrouver, vivants ou morts, deux Parisiens égarés dans les précipices de la Cère. Notre absence avait, en réalité, duré près de quatre heures.

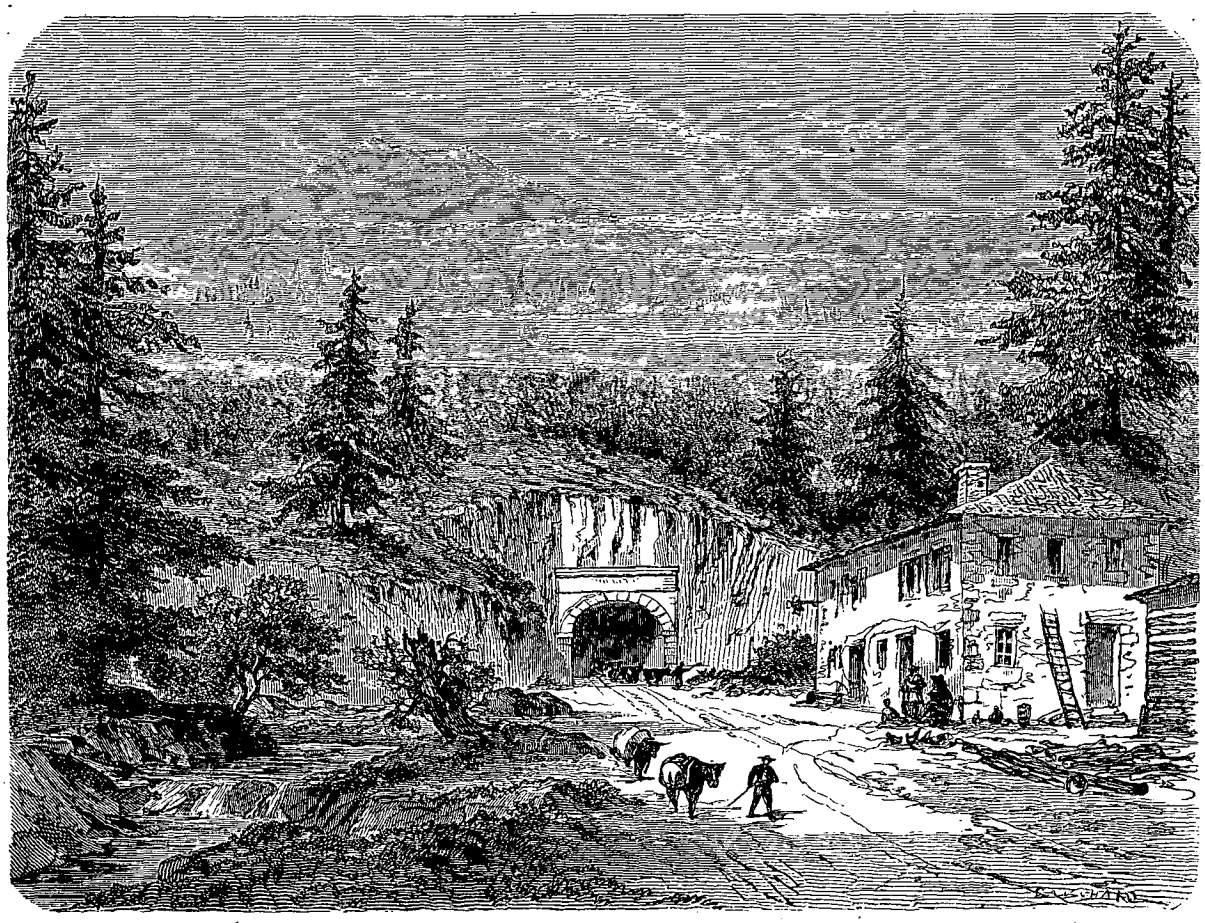
Le soleil, rasant les crêtes basaltiques de la chaîne occidentale de la vallée, projetait déjà leurs longues ombres jusqu'aux pieds des versants opposés, lorsque, après avoir traversé dans toute sa longueur la bourgade de Thiézac, nous vînmes descendre à l'*Hôtel de la Tête Noire*. Contemplé du haut d'un monticule de formation calcaire et arénacée, qui domine son église au sud-ouest, — groupé sur un des flancs du large et profond bassin ovale que dut remplir jadis le lac Alpin qu'a tari la rupture du Pas de la Cère, — avec ses toits rouges, ses maisons blanches, ses vergers aux haies vives, ses proprettes vacheries, échelonnées sur les pentes voisines, Thiézac rappelle au souvenir les plus riants villages de l'Oberland.

Les Faneurs, types et costumes près de Thiézac. — Dessin de Jules Laurens.

F. DE LANOYE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Lioran. — Vue de la percée du côté de Murat. — Dessin de Lancelot d'après l'Album de M. Henri de Lanoye.

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE,

PAR M. FERDINAND DE LANOYE[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Thiézac, centre d'exploration. — La vallée de la Jordanne. — Le cirque de Mandailles. — Excursion dans les domaines de MM. Liell, Scrope, de Buch et Élie de Beaumont.

A l'artiste en quête de belles scènes naturelles, au géologue recherchant les effets et les causes des grands mouvements de l'écorce terrestre, au simple touriste enfin qui ne veut que voir et sentir, je recommande Thiézac comme centre d'excursions sur les monts et dans les vallées circonvoisines. On s'y trouve presqu'à égale distance du plomb du Cantal et du puy Mary, des profondes gorges boisées que se sont creusées, sur les pentes méridionales du puy Gros, les eaux bondissantes du Goul et du Siniq, et de ce grand amphithéâtre de Mandailles, d'où la Jordanne, elle aussi, se précipite en cataractes multipliées dans une étroite fissure, formant comme une seconde vallée au fond de sa vallée.

D'Aurillac, une course de quelques heures en voiture m'avait transporté le long de cette rivière, à travers les molles et belles prairies de Saint-Simon, les coteaux gazonnés de Belliac qui virent Gerbert enfant et berger, jusqu'au point où les bords de la Jordanne se refusent à porter toute voie carrossable, c'est-à-dire jusqu'à l'issue inférieure du sombre défilé dont je viens de parler et au fond duquel il est plus facile d'entendre mugir ses ondes que de les voir bouillonner et courir. Du haut de la *Roque-Grande*, énorme belvédère basaltique dressé en arrière du gracieux village de Velzic, j'avais con-

1. Suite. — Voy. pages 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

templé la même rivière alors que, sortant de la sombre crevasse, elle change aussitôt d'allure et circule lentement, calme et désormais sans murmures, à travers les ondulations de plus en plus riches de son bassin, jusque dans le voisinage d'Aurillac.

Il me restait à visiter son berceau, et j'avais arrêté depuis longtemps d'y pénétrer depuis Thiézac.

Tout en arrivant, je m'informai, auprès de l'hôtelier de la *Tête-Noire*, des voies et moyens de communication, reliant les bassins de la Cère et de la Jordanne par la latitude de Thiézac. Un *humph!* de mauvaise augure fut la première réponse de l'aubergiste; puis nous interrogeant à son tour, il voulut savoir les points que nous désirions atteindre, connaître notre aptitude à gravir et à descendre les rampes escarpées, à supporter le froid du matin sur les sommets, la réfraction du soleil dans les précipices, et la faim et la soif dans tous les cas. Ayant posé ses questions et écouté nos réponses avec l'impassibilité d'un juge d'instruction, il ajouta du même ton magistral : — « Partez d'ici demain à l'aube; prenez à droite, le long du ruisseau qui débouche au-dessous de notre église, et avec un bon guide qui ne se trompe ni de sentier, ni de direction, vous gravirez à travers les burons de Thiézac les pentes du puy de la Poche. Vous serez sur son sommet (1580 mètres), au lever du soleil : arrêtez-vous là, un instant, et regardez autour de vous; le panorama que vous dominerez alors en vaut la peine. Vous aurez à contourner ensuite le puy de Bellecombe pour atteindre les sources du ruisseau de l'Armandie; c'est la portion la plus difficile du trajet; c'est la ligne de faîte entre la Jordanne et la Cère; il s'y trouve plus de rochers que de gazon, plus de ravins et d'escarpements que de pentes douces, plus de zigzags et de détours forcés que de lignes droites à suivre. On n'y voit guère de burons; mais enfin les troupeaux y passent parfois, et là où une vache se promène, un Parisien peut bien passer. Bref, à moins d'accidents, vous pourrez déjeuner à Mandailles, parcourir un peu le haut de la vallée, puis revenant par les puys Griounaux et Griou, retomber sur la grande route près de Saint-Jacques des Blats, où j'enverrai votre voiture vous attendre; vous serez de retour ici pour dîner. »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. — Réveillés à temps par un guide laissé au choix de notre hôte, nous partîmes fort mal éclairés par l'aube et par la lune, qui se faisant vis-à-vis des bords opposés de l'horizon, ne baignaient de leurs lueurs combinées et douteuses que les crêtes élevées de la montagne, et laissaient dans les ténèbres le vallon profondément encaissé que nous dûmes suivre au début. Néanmoins la fraîcheur pénétrante de l'atmosphère activait notre marche, et nos pas s'emboîtaient sans trop de peine dans ceux de notre guide, dont l'allure indiquait un homme familier, de jour comme de nuit, avec le terrain. Il allait, il allait, grimpant, descendant, tournant ou franchissant les obstacles, sans la moindre hésitation et sans cesser de fredonner entre ses dents quelque air favori, comme s'il avait eu des poumons de rechange. Il ne modifiait un peu sa marche et sa voix que lorsque un buron apparaissait à quelque distance sur une croupe mieux éclairée que notre sentier, ou qu'un tintement de clochette lui annonçait le réveil d'un troupeau dans quelque *fumade* voisine[1].

1. En Auvergne, on appelle prés et prairies les pâturages des coteaux et des vallées; les herbages des montagnes reçoivent exclusivement le nom de *pacages*. Les prairies des vallées sont fauchées deux fois; les prés situés sur les coteaux (*prés de levade*) ne le sont qu'une, mais leur foin est plus substantiel. Les prés et prairies fournissent le fourrage d'hiver, et c'est dans les montagnes qu'on envoie paître, en été, les vaches qui produisent le fromage si renommé du Cantal.

On sera peut-être curieux de connaître quelques détails à ce sujet, qui a un côté pittoresque : les voici.

Dès le mois de mai, les vaches, averties par leur instinct, commencent à s'agiter dans l'étable, tendent leur cou vers les meurtrières étroites qu'illuminent les rayons du soleil, et témoignent leur impatience par des mugissements. On dirait que la senteur des herbes nouvelles vient jusqu'à elles, et que la pensée du gazon frais qui les attend les dégoûte de leur nourriture habituelle qu'elles refusent en effet. C'est le signal du départ. Au jour fixé, le curé vient les bénir, les portes s'ouvrent, et les voilà qui partent sous la conduite d'un vacher, d'un *boutilier* et de quelques chiens. Si vous voyiez qu'elles sont heureuses, comme elles marchent avec courage, comme les anciennes agitent les clochettes retentissantes qu'elles portent suspendues au cou! Bien que le chemin soit long, toutes se le rappellent; bien que les montagnes où elles se rendent ne soient fermées par aucune clôture, les vaches de chaque domaine reconnaissent les lieux où elles ont l'habitude de paître, prennent possession en arrivant, et ne s'en éloignent plus.

La montagne est divisée en deux parties : la *fumade* et les *aigades*. On appelle fumade la portion engraissée par les vaches qui y passent la nuit; le reste du pâturage constitue l'aigade.

Au milieu de la montagne, sur le point le plus élevé, se trouve le buron, ou *masut*. C'est une petite cabane recouverte en chaume, ombragée par un bouquet de grands arbres; et entourée d'un carreau de jardin. Autant c'est quelquefois charmant au dehors, autant cette habitation est toujours affreuse en dedans. Le buron a deux compartiments : la pièce qui est à fleur de terre, où s'exécutent les travaux, où sont placés tous les ustensiles nécessaires à la fromagerie, et où couchent le vacher et son aide; au-dessous, la cave qui contient les fromages fabriqués. Non loin du buron, s'élève le *védélat*, destiné aux veaux; à côté, est la loge à cochons.

On trait les vaches deux fois par jour : le matin et le soir. Les vaches elles-mêmes, incommodées par le poids du lait, s'approchent et attendent. Le buronnier les appelle par leur nom, chacune à leur tour, laisse un instant téter le veau, puis attache celui-ci à l'une des jambes de devant de la mère, à qui il donne une poignée de sel, et la vache, immobile et ruminante, se laisse traire sans difficulté.

Le lait est reçu dans un sillon (*guerlou*); le sillon, plein, se verse dans un grand vase de sapin nommé *gerle*. Après que la traite générale est terminée, le vacher caille le lait au moyen d'une certaine quantité de présure, brise ensuite ce caillé, sépare le petit-lait avec un instrument en bois auquel il imprime un mouvement de rotation doux et uniforme, pétrit la *tome*, lui donne le temps de fermenter, la sale, et, la forme du fromage donnée, la met sous presse. Au bout de quelques jours, la pièce de fromage, suffisamment compacte, est sortie du pressoir et transportée dans le petit caveau dont nous avons parlé, qui se trouve sous le buron.

Chaque vache donne, en moyenne, un quintal métrique de fromage (100 kil.), ce qui correspond à 900 litres de lait, et vaut de 40 à 45 francs. — Une *fourme*, ou pièce isolée, pèse de 30 à 40 kilogrammes. Le produit total, en fromages, d'une montagne, est désigné sous le nom d'*estivade*. Chaque estivade est vendue ordinairement en bloc à un marchand spécial, qui l'écoule sur tous les points de la France, mais notamment dans les départements méridionaux.

Certains essais pour obtenir dans nos fromageries une qualité supérieure, dite de *Hollande*, ont réussi et se continuent.

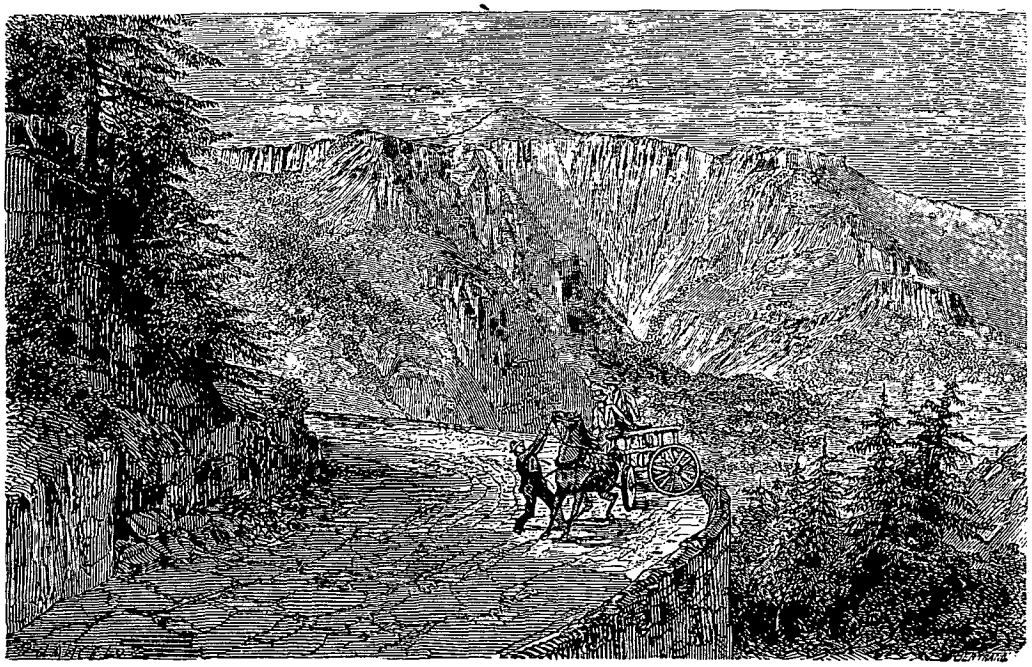
On appelle *tête d'herbage* le parcours nécessaire à la nourriture d'une vache, un hectare environ.

Toute montagne contient ordinairement un réservoir, où quotidiennement, à la même heure, la vacherie va se désaltérer. Quand le soir vient, le vacher et son boutilier composent, avec des claires-voies, une grande enceinte carrée destinée à servir de parc au troupeau pendant la nuit. On a soin de changer ce parc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alors de sa bouche s'échappait une clameur rhythmée, une sorte de mélopée tout à la fois lente, plaintive et stridente, à laquelle ne manquait jamais de répondre par une phrase toute semblable, le *buronnier* du seuil de son taudis, et le berger du milieu de son troupeau. C'est l'incantation montagnarde, connue sous le nom de *la Grande*, et qui, à la fin du jour ou de la nuit, tient lieu d'appel ou de salut entre les enfants de la Haute-Auvergne, dispersés sur les crêtes ou séparés par les précipices. Elle ne se compose que de deux ou trois notes, mais accouplées si étrangement et d'une tonalité si grave, si austère, qu'il semble qu'aucune autre combinaison du clavier ne serait, autant que celle-ci, en harmonie avec l'heure qui l'évoque, l'atmosphère qu'elle ébranle et les échos qui la répercute. Cependant peu à peu pendant que nous montions, la pâle blancheur de l'aube avait fait place, sur la cime des montagnes, aux teintes vermeilles de l'aurore; les vapeurs grisâtres, qui avaient longtemps estompé chaque trait du paysage, disparaissaient, emportées par le souffle du matin ou se repliaient devant la lumière; enfin le soleil à son lever nous trouva, suivant la promesse de notre hôte, accoudés aux débris d'un signal trigonométrique élevé aux sommets du puy de la Poche par les officiers de la carte de France. Une heure plus tard, arrêtés sur un contre fort du puy de Bellecombe, nous voyons sortir de toutes les concavités qui sillonnent le cirque de Mandailles et des profondeurs de la forêt de Rombières, les eaux mères de la Jordanne.

« ....Ces cours d'eau tombent bruyamment de cascade en cascade, découpant en tous sens le sol et formant un labyrinthe sans fin de vallons pleins de fraîcheur, de verdure et d'ombrage. Le frêne, le hêtre, le tilleul, l'ormeau, le sycomore, le sorbier, le coudrier, l'aulne,



Accident en vue du Plomb du Cantal. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

l'érable, le troëne et beaucoup d'autres arbres ou arbustes prospèrent sur toutes les pentes, s'élancent de tous les rochers et les couvrent de touffes épaisses. Encadrées par ces rideaux de feuillage, ondoyant dans les plis des vallons, enveloppant tous les monticules inférieurs, des prairies couvertes d'une herbe abondante et vigoureuse, dessinent de toute part leurs formes capricieuses; çà et là sur ce fond ondulé se détache un gracieux bouquet d'arbres, un rocher pittoresque, un hameau romantiquement placé, brillant de vie et de couleur, et jetant comme un sourire à l'abîme, où sous ses pieds, le flot se brise avec une sorte de fureur sauvage. Rien de plus varié que la flore de cette riante contrée. On dirait un archipel de fleurs, émaillé d'orchidées pourpres, blanches ou roses, de campanules, d'asphodèles, de gentianes, de renoncules, de narcisses, de balsamines, de luzules, tandis que l'*arnica-montana* fait briller son grand disque d'or sur les bruyères des sommets, que l'airelle-myrtille y cache ses fruits, que la fraise rougit les bords mousseux des forêts et que l'aconit balance sa tige grande et svelte sur le torrent.

« Faites maintenant surgir au bord méridional de cet amphithéâtre colossal, de gigantesques rochers qui, s'élançant perpendiculairement du sein des bois jusqu'à la cime des monts, avancent leurs fronts sourcilleux ou semblent projeter de sombres draperies sur l'abîme; cherchez au nord les crêtes dures et âpres de Chavaroche, se profilant sur l'azur des cieux, et laissant descendre vers les premières zones de la culture, des

successivement par jour, afin d'engraisser peu à peu les diverses portions de la fumade. Dans les montagnes froides, une partie des claies est garnie de palissades, pour abriter les bestiaux contre la force du vent, le fouet de la grêle, ou la violence de la pluie. (H. Durif. *Guide historique, archéologique*, etc., *dans le Cantal.*)

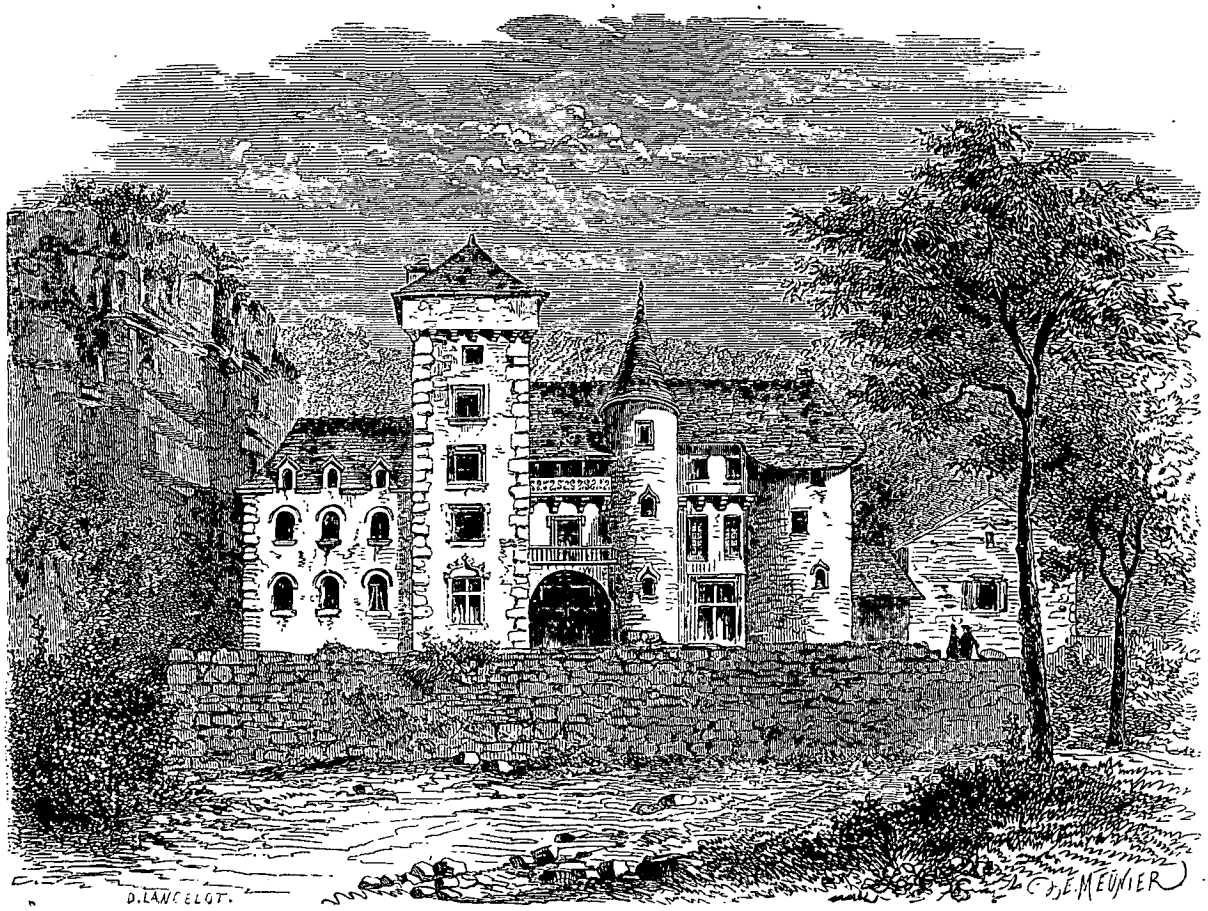
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arêtes osseuses, comme pour jeter parmi les fleurs des images de mort et de ruine ; étendez vos regards vers cet horizon, dont les superbes créneaux terminent à peu de distance la vallée, ou suivez à l'opposé les plis onduleux du sol incliné, allant se perdre comme des vagues houleuses dans les sinuosités d'un détroit profond, et vous aurez évoqué une faible image du cirque de Mandailles. »

Mes lecteurs me sauront gré, sans aucun doute, d'avoir remplacé ici mes rapides impressions personnelles par le témoignage profond, pénétré, pour ainsi dire filial, d'un écrivain de la Haute-Auvergne, auquel les publications de l'association Cantalienne doivent un grand nombre de leurs meilleures pages[1].

J'avoue, du reste, que j'étais attiré dans ces hauts lieux moins par le charme du paysage que par le désir d'y voir de mes yeux et d'y toucher de mes mains les pièces du procès pendant devant les géologues modernes, procès souvent plaidé et non encore jugé.

« Si le cirque gigantesque d'arêtes qui enclot les sources de la Jordanne et que dominent les pics de Chavaroche, les puys Mary, de Pérurches, de Bataillouze, etc., n'est pas l'enceinte d'un cratère, » a dit l'Allemand Steininger, « il n'existe aucun cratère nulle part. »



Le château d'Anterroche. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

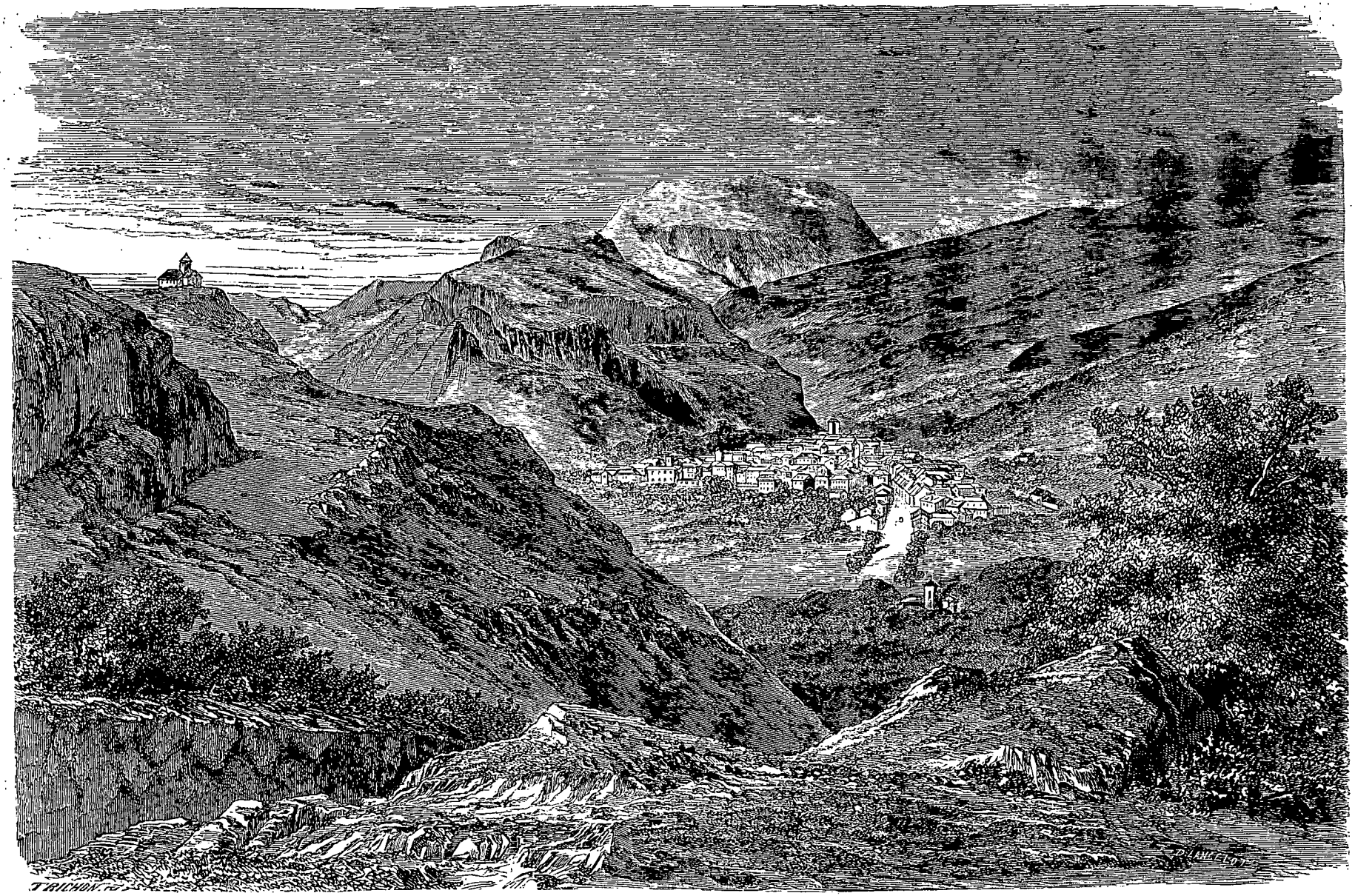
Cette opinion d'un géologue n'a guère trouvé d'opposition parmi ses confrères ; l'existence d'un cratère central étant généralement admise comme une condition obligée d'un volcan; mais ce cratère est-il d'*éruption* ou de soulèvement? *That is the question!*

Cette question pouvant paraître complexe ou obscure à quelques-uns de mes lecteurs, je vais, après avoir résumé succinctement quelques-unes de mes remarques antérieures, faire appel à des voix plus magistrales que la mienne pour l'exposer clairement.

Les couches de sédiments sur lesquelles reposent toute la masse volcanique du Cantal peuvent être divisées en deux classes. Les plus basses sont composées de gravier, de sables et d'argile, matériaux provenant de la décomposition des schistes granitiques formant les bords et le fond du bassin lacustre, auquel il faut toujours revenir quand on veut remonter aux origines du volcan Cantalien ou étudier sa base. Les secondes couches consistent en marnes siliceuses ou calcaires, telles que les eaux de sources fortement chargées de carbonates, de sulfates de chaux et de silicates peuvent encore en déposer. A une heure donnée des temps géologiques, ces

1. M. Henri de Lalaubie, — *Dictionnaire statistique*, ou *histoire, description et statistique du département du Cantal*, Aurillac, 5 vol. in-8. — Cet ouvrage, commencé par M. Deribier du Châtelet, puis, après la mort de ce savant, refondu et augmenté par les soins de l'association cantalienne, forme une véritable encyclopédie locale, la plus complète peut-être que possède un département français.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Murat prise de la route de Saint-Flour. — Dessin de Lancelot d'apres l'album de M. Henri de Lanoye.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formations d'eau douce ont été soulevées, du centre à la circonférence, par un boursouflement des roches granitoïdes qui les supportaient; puis ont été recouvertes, comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois à nos lecteurs, par une succession de déjections volcaniques de différents âges; chacune de celles-ci affectant une combinaison chimique particulière, mais toutes se succédant dans l'ordre suivant : d'abord les tufs ponceux, formés en grande partie de cendres et de lapilis, puis les conglomérats trachytiques et les trachytes compactes et enfin les nappes de basalte. Mais à mesure qu'on s'élève vers le centre de la montagne, la confusion des produits, qui devient plus grande, annonce le voisinage de l'ouverture qui a donné passage à l'éruption. La forme conique de l'ensemble du groupe et la divergence de tous les courants s'éloignant d'un petit nombre de hauteurs centrales, font présumer, comme c'est l'ordinaire dans tous les massifs volcaniques, que le Cantal a eu un cratère central et principal; plusieurs circonstances s'accordent pour placer sa situation au-dessus du double bassin de la Jordanne et de la Cère.

Nous lisons dans l'ouvrage le plus complet, sinon le meilleur, qui ait été encore publié sur les volcans de l'Auvergne, que « c'est dans le centre de cet espace encerclé de pics culminants et de crêtes de trachyte, que les courants principaux du volcan doivent avoir pris naissance [1]. »

Mais c'est là aussi qu'ont éclaté les dissentiments les plus tranchés entre les partisans des cratères de soulèvement et ceux des cônes d'éjection.

Les premiers, par la voix imposante d'Alexandre de Humboldt résolvent ainsi le problème, en l'élucidant :

« Le caractère essentiel des volcans est de fournir une communication permanente entre l'atmosphère et le foyer intérieur du globe. Ainsi que le remarquait déjà Sénèque il y a dix-huit siècles, « Ignis in ipso monte non alimentum habet, sed viam. » *Pour le feu (volcanique) la montagne n'est pas un aliment, mais une voie.* Ainsi, l'activité volcanique agit en donnant au sol, par le soulèvement, une forme et une configuration nouvelles; elle n'agit pas, *ainsi qu'on l'a cru longtemps d'une manière trop exclusive*, comme modeleur et constructeur, en accumulant les scories et les couches de lave. La résistance que les masses incandescentes, se pressant en trop grande quantité contre la surface de la terre, rencontrent dans le canal d'éruption ajoute à la puissance du soulèvement. Le sol alors se gonfle comme une vessie, ainsi que l'indique l'inclinaison régulière des couches soulevées du dedans au dehors. Une explosion semblable à celle d'une mine, en faisant sauter la partie moyenne et culminante de ce gonflement, ne produit parfois que ce que Léopold de Buch a nommé cratère de soulèvement, c'est-à-dire une cavité ronde ou ovale, entourée d'une enceinte ou de rempart circulaire, démantelé çà et là; mais parfois aussi l'explosion fait sortir du milieu du cratère une montagne en forme de dôme ou de cône, et c'est alors seulement que le relief du volcan est complet. Le plus souvent le faîte de la montagne est ouvert, et au fond de cette ouverture, qui forme le cratère du volcan, s'élèvent des éminences non permanentes de scories et de matières volcaniques, des cônes d'éruption petits et grands, dont, sur le Vésuve en particulier, plusieurs dépassent de beaucoup les bords du cratère de soulèvement. Mais les témoins de la première éruption, les anciens échafaudages, ne se conservent pas toujours dans l'état où je les ai décrits. Sur un grand nombre des volcans les plus puissants et les plus actifs, il est impossible de reconnaître la haute muraille de rochers qui entourait d'abord le cratère de soulèvement, dans les quelques débris qui en subsistent. »

Eh bien ! les débris subsistant de l'ancienne paroi du cratère central du Cantal sont justement représentés par la ligne de sommets et d'arêtes vives qui ferment du nord-ouest au sud-ouest, en passant par l'est, le cirque de Mandailles.

A cet exposé clair, lucide, fondé sur d'innombrables observations faites sur tous les sols et sous tous les climats, écoutez ce que répond M. Poulett Scrope, un des champions les plus redoutables de l'école opposée :

« Un bien petit nombre d'observateurs pratiques, ont, à juste raison, essayé, dès le commencement, de lutter contre l'opinion courante adoptée si malheureusement par les géologues parisiens à l'égard de la théorie si peu philosophique des cratères de soulèvement, suggérée d'abord par L. de Buch et chaudement défendue plus tard par MM. Élie de Beaumont et Dufresnoy. *Après la théorie déjà presque oubliée de Werner, je ne connais aucune erreur qui ait autant entravé la marche de la science et dans laquelle on ait persisté avec tant d'obstination. Une idée semblable ne pouvait trouver faveur qu'auprès de géologues qui n'ont jamais contemplé les phénomènes des éruptions volcaniques sur une grande échelle et qui n'ont conséquemment aucune conception du mode normal suivant lequel se disposent leurs éjections. Pour ceux qui ont eu cet avantage, une semblable théorie mérite à peine une discussion sérieuse.* Poussée jusqu'à ses dernières conséquences, cette théorie refuse en réalité aux volcans tout caractère éruptif, c'est-à-dire la production d'une masse de laves, de cendres et de scories suffisante pour former la montagne..... On peut bien admettre, jusqu'à un certain point que le soulèvement, dans le sens que lui donnent les adeptes de la théorie de Buch, a peut-être contribué à l'élévation de la charpente des volcans, mais dans une proportion qui ne dépasse jamais le sixième de la masse totale. *Certes aucun témoin réel des phénomènes volcaniques*, ne fera une plus large concession.

« Le poids de l'autorité, que des géologues d'une réputation et d'une influence aussi grandes que celle de MM. Élie de Beaumont et Dufresnoy, ont jeté dans la balance en faveur de cette théorie est la cause première des *idées incertaines et de la connaissance imparfaite que les savants français ont encore aujourd'hui des grands*

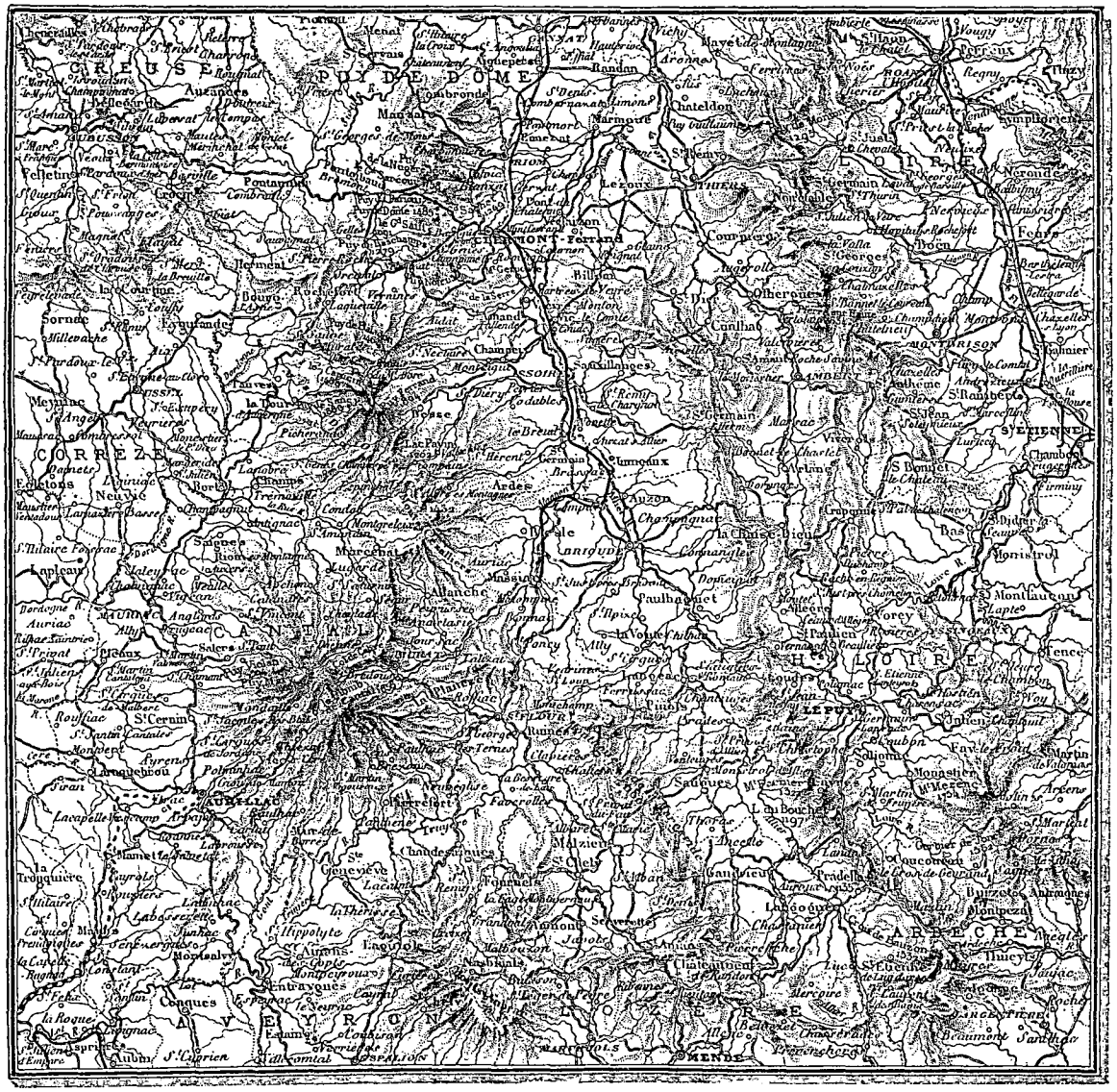
1. Poulett Scrope, *the geology and extinct Volcanos of central France.* London. 1858.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

volcans éteints de leur propre pays. Le moyen de bien comprendre la formation d'une région volcanique est évidemment de se faire d'abord une idée juste du *mode d'opérer des phénomènes eux-mêmes* et *c'est là malheureusement ce qui manque à l'école moderne des géologues parisiens*, à l'exception de quelques-uns pourtant qui ont eu le courage de s'opposer à l'influence exercée par deux ou trois « grands noms. »

On voit que la qualification si connue de *genus irritabile*, n'est pas applicable aux seuls poëtes. A l'incroyable aigreur du langage que j'ai dû souligner, n'est-on pas tenté de rétorquer par ce simple axiome du sens commun : « Vous vous fâchez, monsieur, donc vous avez tort ! Des injures ne sont pas des arguments, et prétendre que des hommes tels que Léopold-de Buch, Élie de Beaumont, Dufresnoy, A. de Humboldt et Boussingault *ont moins vu ou moins bien vu* que n'importe quel géologue, est une allégation qui ne peut passer, même à la faveur de l'*humour* anglaise.

La question du reste n'est pas là. Il s'agit simplement



Carte de la région volcanique de la France centrale.

dans l'espèce (pour parler en style d'avocat) de reconnaître au juste le degré de pente ou d'inclinaison, au-dessus duquel la matière liquéfiée issue d'un volcan, et surtout le basalte, ne pourrait s'étaler en nappe.

J'emprunte à une plume amie, plus autorisée que la mienne la solution de ce problème :

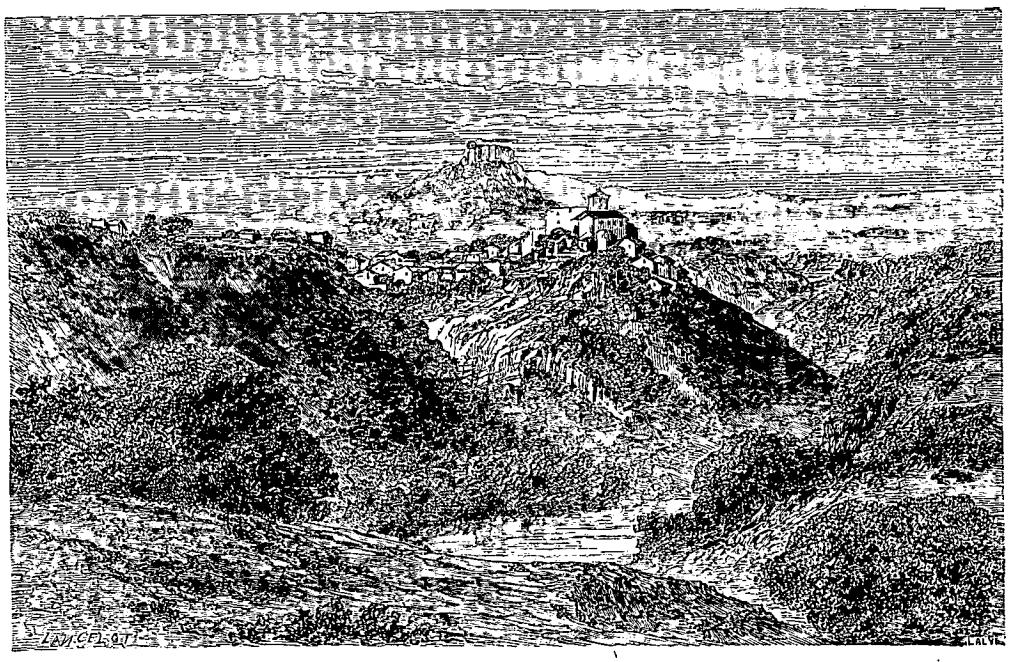
« ... Les exemples que nous offrent le Vésuve, l'Etna et les autres volcans en activité, aussi bien que les volcans éteints du Puy-de-Dôme, montrent que les coulées ne s'étendent en nappes larges et régulières que dans des plaines ou des bassins, et qu'alors leur surface est sensiblement horizontale.

« Partout où le sol offre une forte pente, elles s'étirent en bandes étroites, minces et scoriacées. On ne pourrait admettre que de grandes masses d'abord incandescentes, puis refroidies régulièrement, présentassent une inclinaison égale seulement à 4 ou 5 degrés, comme celles qui est commune à une grande partie des pla-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teaux du Cantal. A plus forte raison serait-il impossible, d'après toutes les lois de la dynamique et de l'hydrostatique, que les nappes de trachyte gris porphyroïde, qui couronnent le cirque de la vallée de la Jordanne et les escarpements du Plomb, eussent formé un manteau régulier sur la partie culminante d'un cône d'éruption.

« Les bancs que nous voyons aujourd'hui inclinés de toutes parts vers le centre du groupe, n'ont donc pu se



Sainte-Ivoine. — Vue prise du chemin de fer. — Dessin de Lancelot d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

former que dans un vaste bassin ou une plaine, et, après leur formation, leur surface était horizontale; leur relèvement n'a pu être causé que par l'action d'une force postérieure. Ce résultat géologique si important doit être regardé comme aussi bien prouvé pour des nappes volcaniques que pour les couches de sédiment, que nous

Le convoi du pauvre à Clermont. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

voyons fortement inclinées en tant de points de la surface terrestre. C'est la base et la proposition fondamentale sur laquelle repose toute théorie de soulèvement.

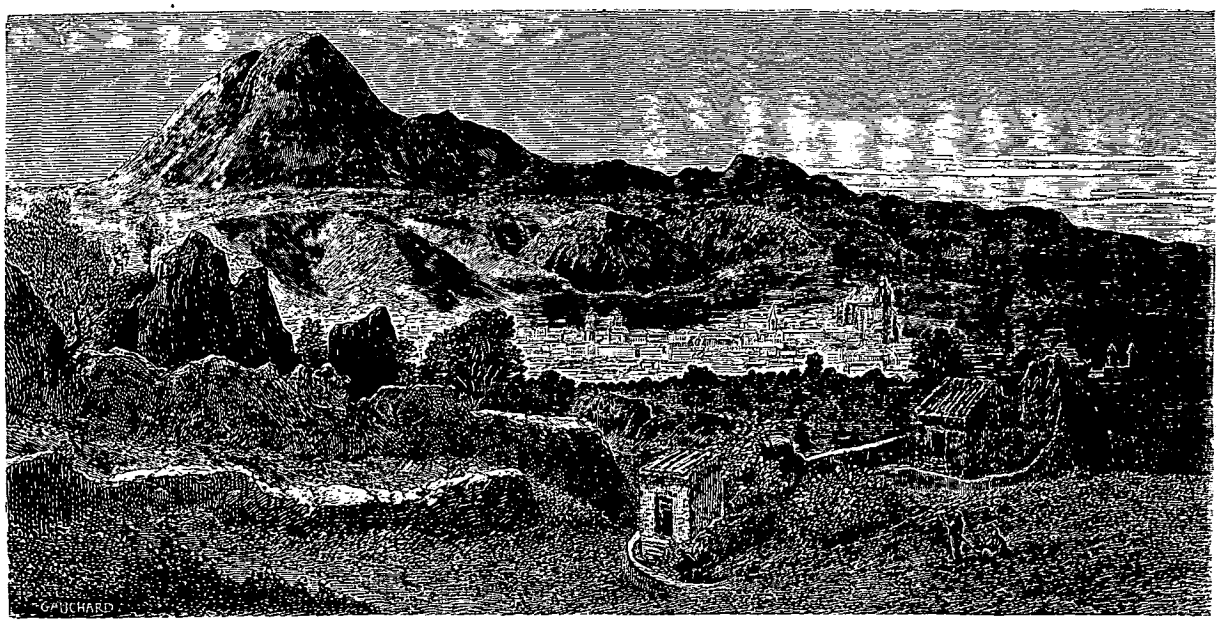
« Dans le Cantal, la force soulevante à évidemment eu son action principale dans cette partie centrale vers laquelle se relèvent tous les bancs. On conçoit quel doit être l'effet d'une pression semblable, parvenant à rompre une grande épaisseur d'assises horizontales.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Le soulèvement de ces assises ne peut avoir lieu sans des fractures et des déchirements, dont les lignes passeraient par le point de rupture, semblables à ces fentes étoilées que produit un choc sur une lame de verre ou sur une nappe de glace.

« Ces fractures rectilignes et divergentes sont l'origine de ces grandes et profondes vallées qui, du centre à la circonférence, coupent les assises volcaniques et quelquefois les terrains sous-jacents du Cantal [1]. »

De Mandailles, nous élevant assez lentement à travers un grand nombre de burons qui me parurent plus mal tenus que ceux du territoire de Thiézac, nous arrivâmes sans trop de peine sur le revers nord-ouest du puy Griou, seul côté de cette masse conique accessible aux pieds de l'homme. L'ascension de cette rampe n'a rien même de trop pénible et nous atteignîmes le sommet du pic (1694 mètres) avec moins de fatigues que ne m'en réservaient d'autres cimes plus fréquentées que celle-ci. C'est une petite terrasse nue, de quinze mètres de long, sur deux à trois de large, couronnant, sur les trois quarts de son pourtour, une escarpe presque verticale d'une hauteur vertigineuse. C'est peut-être le plus beau point d'observation de tout le massif Cantalien; on y embrasse d'un regard les deux vallées sœurs où coulent la Cère et la Jordanne, et l'on est comme au centre du cratère de soulèvement dont, selon MM. Dufresnoy et Élie de Beaumont, les pics du Plomb (1858 mètres), du Rocher (1750 mètres), de Vassivière, de Bataillouse et du Col-de-Cabre (1680 et 1650 mètres); le puy Mary (1786 mètres) et le puy de Chavaroche (1744 mètres) marqueraient une partie de l'enceinte démantelée et seraient autant de créneaux persistants. Dans cette hypothèse, la masse phonolithique du puy Griou aurait joué un rôle des plus actifs dans le phénomène du soulèvement. Tout concours à le démontrer : sa position centrale, le relèvement des couches basaltiques dans son voisinage, sa structure étrange, si différente de tout ce qui l'entoure, et enfin les dykes et traînées de trachyte, de basalte et de phonolithe, qui rayonnent de sa base vers le cercle indiqué.



Clermont-Ferrand vu de la route d'Issoire. — Dessin de M. Jules Laurens.

Inutile de dire que l'école opposée, qui ne reconnaît pas à notre pauvre vieux globe le droit d'avoir déployé aux jours de sa jeunesse plus de violence et d'énergie qu'aujourd'hui, et qui apporte, à la mesure des gigantesques phénomènes du passé l'étalon des minuscules *causes présentes*, sourit dédaigneusement à la pensée d'un cratère qui aurait eu huit à neuf mille mètres de diamètre. Pour elle, le puy Griou ne représente qu'une partie d'un ancien culot formé dans la cheminée principale d'un volcan trachytique.

1. M. Tournaire, ingénieur des mines à Clermont.—*Mémoire sur la géologie du Cantal.*

Redescendus de ce théâtre de controverses, nous retrouvâmes, avec une indicible satisfaction, notre voiture à Saint-Jacques des Blats. Elle nous y attendait depuis plusieurs heures déjà. La nuit était venue quand nous rentrâmes à Thiézac. Un trajet qui, mesuré sur la carte, ne donne pas quinze mille mètres entre les branches du compas, nous avait coûté près de douze heures de marche.

VI

Le haut de la vallée de Cère. — Accident de route en vue du Plomb du Cantal. — La percée du Lioran. — La vallée de l'Allagnon. — La ville et les basaltes de Murat.

Comme l'avait arrêté le ponctuel hôtelier de la *Tête-Noire*, le dîner nous attendait, et son menu m'oblige à comprendre le gastronome dans la liste des honorables spécialités de l'humanité contemporaine auxquelles je me plais à croire qu'un temps d'arrêt plus ou moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prolongé à Thiézac ne saurait être inutile. Les truites de la Cère, les écrevisses de ses affluents rocheux, les cailles de ses prairies accidentées, les côtelettes des moutons de ses montagnes, sont si délicates, si savoureuses; les fraises de ses coteaux boisés ont une pulpe si fraîche, si parfumée; la crème de ses chalets est si épaisse, si chargée de principes onctueux, qu'il n'y a point d'estomac blasé qui ne s'éveille à leur arome, et de regard mélancolique qui ne se ranime à leur aspect.

Au sentiment de gratitude que toutes ces bonnes choses ont éveillé en moi en faveur de la *Tête-Noire*, est venu se mêler le lendemain, au moment du départ, quelque chose approchant du respect. Voici comment : la chambre où nous couchions était tapissée d'une sorte de musée bizarre, où tous les produits du burin et du pinceau se trouvaient représentés par un spécimen : depuis l'image à deux sous d'Épinal jusqu'aux gravures sans prix d'Albert Durër et de Morgen, depuis l'ignoble badigeon, qu'un rapin de passage a sans doute laissé en payement de son écot, jusqu'à de vraies pages de bonne et belle peinture. Une de celles-ci nous avait surtout frappés. C'est un portrait de femme en costume de cour du temps de la Fronde; la tête est jeune, fort jolie, les yeux doux et pleins de vie; on voudrait savoir quel nom résumait tant d'attraits dans le souvenir de ses contemporains; mais le cadre est muet. Quant à la peinture, elle est d'un fini, d'un modelé, d'une harmonie de tons et de couleurs qui révèlent si clairement un maître que je n'aurais pas été surpris de trouver sur un coin de la toile le nom de Valentin ou de Philippe de Champaigne. Or, sur les sollicitations pressantes de mon fils, ayant profité du moment où je réglais mes comptes avec le propriétaire actuel de ce portrait, pour lui demander s'il ne consentirait pas à le troquer contre une somme honnête, je n'obtins d'abord de lui qu'une réponse évasive; puis, ayant passé un moment dans une autre pièce, comme pour y consulter quelqu'un ou quelque chose, il revint me dire, du ton grave et lent dont il ne se dépouillait jamais, que, « pour rien au monde, il ne se résoudrait à se défaire d'un souvenir de famille; ce portrait étant celui de sa propre tante, la sœur même de sa mère! » Que retorquer à cela? Je m'inclinai en silence, n'ayant pas l'habitude de m'étonner pour si peu. Qu'un hôtelier de notre âge ait pour tante, au premier degré, une grande dame du temps de la Fronde, c'est là un fait qui ne peut paraître étrange qu'à l'homme assez malheureux pour ignorer comment les belles héroïnes de cette même époque ont trouvé mieux que des neveux parmi nos plus illustres contemporains.

Tout en philosophant avec mon fils sur ce sujet intéressant, nous nous éloignions de Thiézac dans la direction de Murat. Nous venions d'atteindre *le pas de Compaing*, section de la route assez difficile, dangereuse encore aujourd'hui pour les animaux et les gens sujets au vertige, et qui doit sans doute son nom à ce qu'il n'était pas prudent jadis de la traverser sans compagnon. Réduite à l'état de corniche, la chaussée a dû être, sur ce parcours, taillée dans l'escarpe de la montagne, et si les profondes coupures qu'elle y a faites mettent à jour, de la manière la plus commode pour les yeux du géologue, de belles couches d'eurite, de trachytes et de conglomérats, il faut avouer que le précipice béant du côté opposé, offre une perspective beaucoup moins satisfaisante pour le vulgaire. La Cère y coule et bondit de chute en chute au milieu d'un chaos de rochers, et ces grands traits du sol et des eaux, dominés à distance par le Plomb du Cantal, alors en pleine vue, offriraient aux voyageurs un spectacle plein d'intérêt, s'il pouvait les abstraire complétement du péril, que lui ferait courir pendant qu'il les contemple, un heurt de sa voiture ou un faux pas de son cheval.

En ce moment même je vis le nôtre refuser tout à coup de suivre davantage la rampe montueuse du chemin, et reculant d'une façon très-peu rassurante, nous ramener rapidement, malgré les efforts désespérés de son conducteur, vers un angle saillant de la corniche, au-delà duquel était le vide. En un clin-d'œil les roues de derrière de notre véhicule appuyaient sur le rebord de la chaussée et le mouvement rétrogade durait toujours. Déjà j'avais fait descendre Henri et je m'apprêtais à en faire autant, quand le maudit cheval, se rabattant à angle aigu sur la voiture, comme la lame d'un couteau sur son manche, vint heurter de tout son poids le marche-pied sur lequel je m'appuyais et rompit un des bras du timon sur mon pied, engagé entre deux comme dans un étau. A la douleur que j'éprouvai, je me crus estropié, et pendant que mon fils ramenait le cheval et la voiture de l'autre côté de la corniche, je m'assis à terre à peu près hors de sens et ne valant guère mieux qu'un homme évanoui.

Cette horrible impression n'ayant pas tardé à se dissiper, et l'inspection de la partie lésée, mise à nu et convenablement frictionnée, m'ayant convaincu que la charpente et les muscles de mon cou-de-pied n'avaient éprouvé ni fractures, ni déchirements, et qu'ils en seraient quittes pour les suites d'une compression plus qu'ordinaire, je n'eus plus qu'à m'enquérir d'une localité quelconque, où il me fut possible de goûter quelques instants d'arrêt et de repos absolu.

Notre jeune cocher qui avait perdu la tête et pleurait comme Rachel, sans vouloir être consolé, finit par dire que l'auberge la plus proche était au débouché de la percée du Lioran qui s'ouvrait à quelques centaines de mètres de nous. Je me hissai donc, comme je pus, dans le véhicule, maltraité comme moi, et le larmoyant automédon, tenant son malencontreux quadrupède par la bride, nous achemina au pas vers le souterrain, creusé à grands frais dans le puy du Lioran, à trois cents pieds au-dessous de son sommet, pour éviter aux voyageurs la traversée du col de Sagnes, impraticable souvent et dangereux toujours.

Le sol de ce tunnel est à 1276 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa longueur est de 1410 mètres sur 8 de largeur et 7 de hauteur sous clef de voûte; car il a fallu le maçonner dans tous son développement, à cause des éboulements des couches supérieures peu cohé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rentes et des infiltrations des eaux qui les sillonnent. Des trottoirs ont été ménagés sur les côtés pour les piétons et 40 réverbères l'éclairent jour et nuit. En résumé, c'est un grand et bon travail, une belle œuvre de l'art et de l'industrie, réunies dans un même but d'utilité; mais le sol est resté fort humide, l'air y est froid, et des gorges opposées de l'Allagnon et de la Cère de tels courants d'air y montent et s'y engouffrent, que son parcours parfois deviendrait impossible, sans les portières alternes qu'on a disposées à chacune de ses extrémités.

En le perçant, on a rencontré, dans une situation plus ou moins verticale, un grand nombre de filons de trachyte, de phonolithe et de basalte, qui semblent avoir jailli à travers une couche épaisse de brèche, contenant des fragments cellulaires et scoriformes de ces roches aussi bien que des veines de porphyre vert. Cette composition minéralogique est précisément ce que l'on peut s'attendre à trouver dans la cheminée d'éruption d'un volcan.

Je descendis, assez mal à mon aise, à l'espèce de ferme-auberge, élevée à la sortie orientale du souterrain, dans une position des plus pittoresques. C'est le point de départ le plus commode qu'on puisse choisir pour l'ascension du Plomb du Cantal. Au moment même où nous y arrivions, deux sociétés venues de Murat, partaient pour cette excursion qui, à vrai dire, n'est, en temps ordinaire, qu'une facile promenade. Ce ne fut pas sans une vive contrariété que je dus y renoncer, et cela bien moins par la faute de mon pied froissé et teint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, que par l'impossibilité presque absolue de lutter, au-dessus de la lisière supérieure des bois du Lioran, contre la violence du vent qui balayait les plateaux. Au niveau de l'auberge c'était déjà une forte bise, sur les crêtes c'était un épouvantable ouragan. Je ne tardai pas à voir revenir, les uns après les autres, les membres des deux sociétés d'excursionistes. Les dames n'avaient pu dépasser les sapinières, et ceux qui s'étaient approchés le plus du but cherché, n'avaient rien vu du grand panorama d'alentour, forcés qu'ils avaient été de concentrer leur attention et leurs forces dans une préoccupation unique, celle de garder leur équilibre et leur adhérence à la terre.

Je congédiai donc, bien à regret, un brancard et deux vigoureux montagnards que j'avais loués pour me hisser sur les pentes du mont, et dès que notre conducteur eut consolidé, avec des éclisses et des courroies, son timon endommagé par le contact anomal de mon pied, nous reprîmes la route de Murat; c'est, dans tout le parcours des sapins du Lioran, une des plus pittoresques que l'on puisse suivre en France.

L'Allagnon, descendant du col de Sagnes, et grossi d'affluents nés sur les flancs même du Plomb, forme le fond du tableau. La route le franchit vingt fois de ses spirales arrondies, de ses lacets aigus et fortement inclinés. On le suit en pleine forêt jusqu'à la porte des scieries; on le perd dans des abîmes; on le retrouve dans les clairières, scintillant en cascatelles sous des franges de mousses, ou bruissant au débouché d'un détroit resserré, aux parois verticales. Les gorges forestières du Lioran sont au nombre de ces merveilles de la nature que l'on regrette de traverser trop vite, et sur lesquelles la pensée aime à revenir et à planer longtemps. Il y a là des paysages qui rappellent les plus beaux détails de la forêt du Falgoux et des bois du Mont-Dore.

Aux deux tiers de la descente, sentant approcher la lisière, je fis arrêter mon voiturin. Je franchis, avec l'aide d'Henri, une brèche à demi-ouverte dans une haie, sur le bord de la route, et j'allai m'étendre dans un petit pré recouvrant d'un tapis épais, élastique et d'un vert charmant, un cap de basalte, incliné, ou surplombant d'assez haut et de trois côtés sur la rivière. Je ne pouvais la voir, mais je l'entendais murmurer dans son chenal de roches.

Devant moi des plans et des arrière-plans de sapins, motivés par les plis et les replis de l'Allagnon, s'échafaudaient à d'énormes hauteurs sur les flancs et vers la tête de la vallée; à mes côtés, un groupe d'aulnes et de jeunes hêtres, aux rameaux entrelacés, se penchait sur les eaux invisibles de la rivière. Entre leur verdure fraîche et lustrée et le noir intense de l'immense sapinière, l'azur du ciel avait cette limpidité profonde et ce bleu foncé qu'on ne lui voit jamais sur les plateaux élevés et dans les plaines ouvertes. Nul bruit autre que le murmure des eaux cachées ne troublait cette solitude; le vent, qui balayait les crêtes des vieux volcans éteints, ne venait pas jusqu'à nous et les senteurs pénétrantes, descendues des escarpements ou montant du fond des ravines, révélaient seules, par les combinaisons de leurs arômes, les ondulations de l'atmosphère. Un geste de Henri, qui dessinait à mes côtés, me tira de la rêverie où j'étais plongé. Il lançait piteusement dans le ravin son crayon, enveloppé du papier qu'il venait de noircir : « Impossible, » s'écria-t-il en étendant la main autour de lui, « de rendre cela avec du noir et du blanc. » — Parfaitement, observai-je en me levant, « et encore plus impossible avec des paroles! »

Une fois hors des bois, aiguillonnés tous les deux par les tiraillements de nos estomacs, et moi, pressé de plus par ceux de mon pied qui enflait à vue d'œil, nous hâtâmes notre course vers Murat, où, sur la recommandation de l'éminent hôtelier de Thiezac nous vînmes descendre à l'hôtel Doly; nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir. Nous ne nous étions arrêtés un instant en amont de la ville, que pour donner à Henri le temps de dessiner une habitation champêtre, d'architecture étrange, dans un site charmant. J'ai su depuis que c'était le château d'Anterroche; nom historique, porté à Fontenoy par ce mestre-de-camp, dont la courtoise bravade : « A vous messieurs les Anglais! » faillit coûter si cher à la France.

Les couches balsatiques à travers lesquelles l'Allagnon a creusé sa vallée dans le voisinage immédiat de Murat, sont les plus remarquables de tout le Cantal par la régularité de leur configuration en colonnes, non moins que par leur masse.

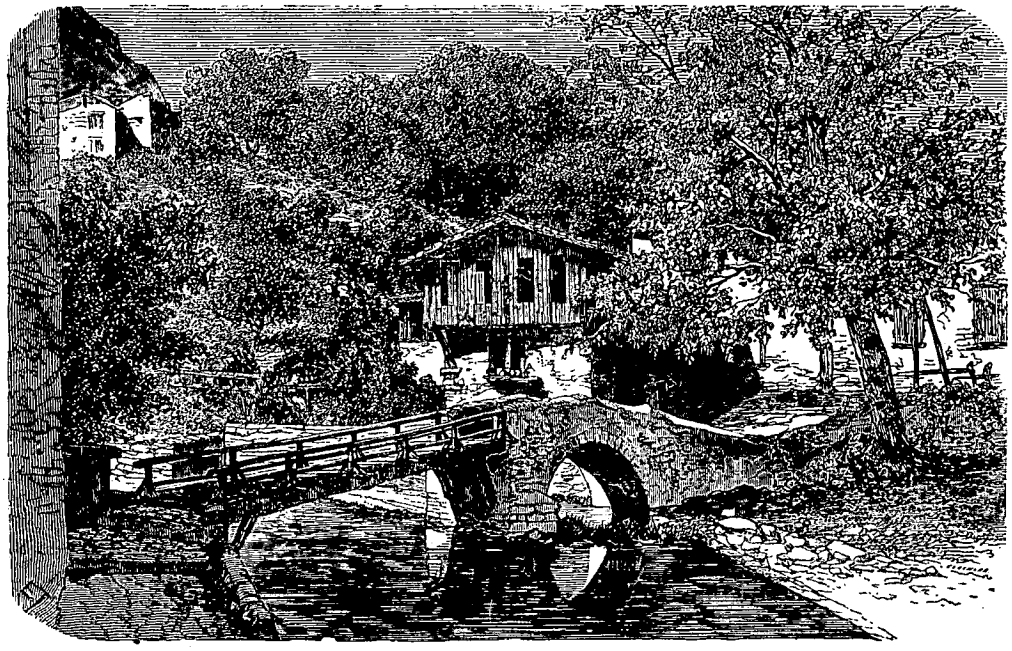
Elles sont unies au trachyte, accompagnées et en partie enveloppées par des masses de brèches; mais sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plusieurs points des portions colossales ont été dépouillées de leurs enveloppes et isolées du reste du courant auquel elles appartiennent. Telles sont les montagnes de Bonnevie et de Chastel. Il y a là un gros rocher de forme conique, d'environ quatre cents pieds de hauteur et formé d'un énorme faisceau de prismes convergeant de tous les côtés vers le sommet; ceux de l'extérieur sont légèrement courbés, ceux du centre, droits et verticaux. Ces derniers sont les plus parfaits. Lisses, longs et minces, ils ont ordinairement six faces, et leur diamètre excède rarement huit à dix pouces, avec une hauteur qui atteint souvent de cinquante à soixante pieds, sans fentes ou délits. Les musées de Paris et de Lyon, aussi bien que quelques cabinets particuliers, se sont enrichis de plusieurs colonnes tirées de ce point remarquable; mais c'est un travail extrêmement délicat de les séparer de la masse mère sans les briser, et la difficulté de les transporter intactes à quelque distance est plus grande encore. Ce balsalte est cassant, sonore, dur, compacte, fin de grain, sombre de couleur, et ne contient aucun cristal visible. Il est à remarquer que la face occidentale du rocher est entièrement amorphe.

Sur le versant opposé de Murat, dans la colline de Bredons, il y a un segment apparent du même lit, dont les colonnes sont divisées par de fréquents interstices; les articulations séparées s'adaptent les unes dans les autres au moyen de bases alternativement concaves et convexes, comme de gigantesques vertèbres.

En aval comme en amont de Murat, dans la vallée de l'Allagnon, on exploite pour l'industrie, sous les couches les plus basses des déjections volcaniques, des carrières de calcaire d'eau douce; preuve irrécusable que la formation lacustre s'est étendue à l'est comme



Pont Saint-Jean à Thiers. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

à l'ouest des bouches centrales du volcan cantalien. Mais ces couches se trouvant à un niveau de plusieurs centaines de pieds plus haut que sur la pente occidentale, on a supposé un soulèvement qui, agissant inégalement dans le sol du bassin primitif, l'aurait divisé en deux parties, de niveau différent. Cette convulsion aurait coïncidé avec les premières explosions du volcan, et cette supposition n'est nullement improbable.

VII

De Murat à Clermont. — Massiac : légendes et traditions. L'Allier, Clermont et la Limagne.

Au delà de Murat, l'Allagnon s'enfonce de nouveau dans une gorge étroite et profonde que frangent de grands bois, que surplombent de noirs rochers de gneiss, çà et là encore envahis par des coulées volcaniques. Cette partie de son cours mériterait d'être étudiée au grand jour; je ne l'ai vue qu'aux clartés blanchâtres de la lune qui en assombrissait encore le caractère sauvage. Au dessous de Malompize, les montagnes s'écartent pour encadrer le riant et fertile bassin de Massiac, petite ville mi-partie moyen âge et mi-partie moderne, où nous avons retrouvé un chemin de fer, qui devait nous amener à Clermont.

On est en ce lieu sur une des limites de la Haute-Auvergne; les vignobles qui revêtent les pentes exposées au midi le constatent. Mais il lui appartient encore de droit, par les ruines, les traditions et les légendes.

Deux escarpements basaltiques pressent et surplombent le lit de l'Allagnon en amont de la ville; une petite chapelle couronne l'un et l'autre; celle de droite fut habitée par sainte Madeleine, celle de gauche par saint Victor. La réputation de sainteté et l'éloquence du saint

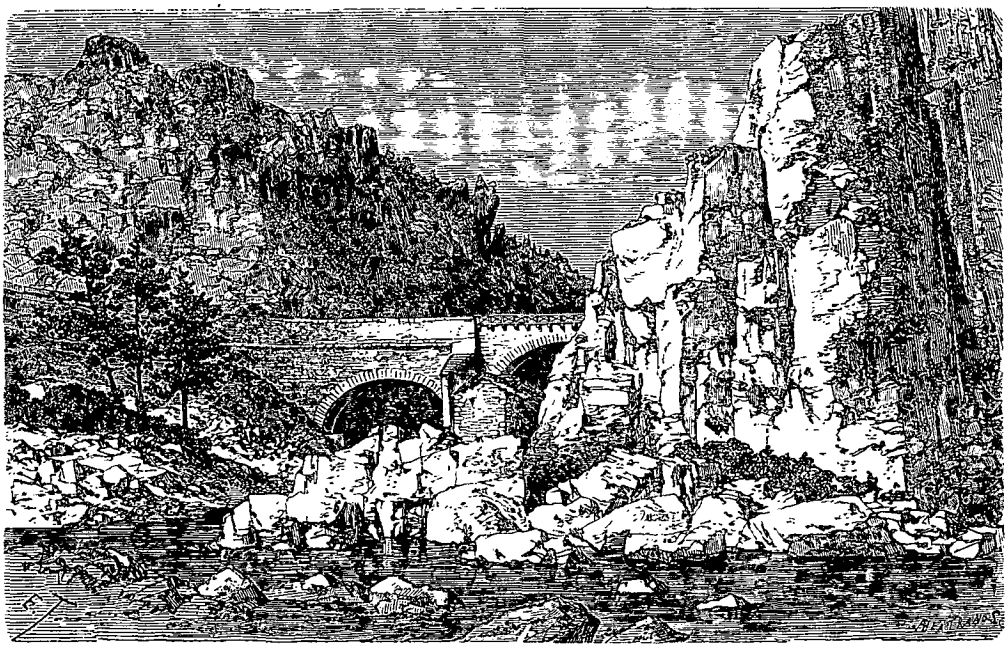
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

anachorète lui attiraient chaque jour un grand concours d'auditeurs et de pénitents; la recluse, sa voisine, aurait bien voulu, elle aussi, prier avec lui et profiter de ses conseils; mais comment y parvenir sans donner prise au scandale et prétexte à la calomnie?

Un jour, enfin, mue par une inspiration divine, Madeleine s'avança sur le bord de l'abîme, appela saint Victor, et jeta son chapelet en l'air. Alors, se dépliant doucement, l'instrument de prières décrivit une courbe sur le précipice et vint s'attacher de lui-même, tel qu'un pont miraculeux, aux deux parois du rocher. A cette vue, Madeleine et Victor, comprenant les desseins de la Providence, marchèrent l'un vers l'autre, et s'aventurèrent, le cœur ferme, sur cet appui frêle et tremblant. Arrivés au milieu, ils tombèrent à genoux, et commencèrent leur religieux colloque en présence d'une foule nombreuse qui, touchée d'un tel prodige, se prosterna elle aussi, et chanta avec effusion les louanges du Seigneur. Voilà pour la légende. Voici pour les ruines et la tradition :

Massiac dont l'origine remonte peut-être au huitième siècle, était à l'époque des guerres anglaises, une des villes les mieux fortifiées du haut-pays. De ses remparts, de ses trois portes surmontées de tours, il reste à peine quelques pierres et son château féodal a été rasé au dix-septième siècle en vertu de l'arrêt de la cour des grands jours d'Auvergne qui condamna à la peine de mort le trop fameux Gaspard d'Espinchal, son propriétaire :

« L'Espinchal, « nous dit Fléchier, » est un gentilhomme de la province d'Auvergne qui fut d'abord fort estimé pour sa qualité, pour ses biens et pour son esprit et qui eut été l'homme le plus accompli du pays s'il eut pu joindre les bonnes mœurs à ses perfections extérieures, et s'il eut eu, aussi belle et bonne âme qu'il



Le creux d'Enfer, à Thiers. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

avait le corps beau et l'esprit bon. » (Fléchier, *Mémoires sur les grands jours.*)

Or ce *beau corps et ce bon esprit* furent comme la dernière personnification du moyen âge en Auvergne, et l'expression des vices, des violences, des passions et des crimes de la féodalité, au moment où allait sonner l'heure suprême de celle-ci. Vols, concussions, usurpations des biens des particuliers ou des communautés, luttes à main armée, duels dégénérants en assassinats, faux et suppositions de titres, séquestrations, meurtres, rapts, empoisonnements et mutilations, tel fut le menu train de l'existence de cet homme, moitié don Juan, moitié Cartouche, durant toute sa jeunesse. Il lui manquait les stigmates de la haute trahison. Ils ne se firent pas attendre. Le marquis d'Espinchal, condamné à mort par contumace et réfugié en Bavière, n'hésita pas à accepter un commandement contre la France, et eut le triste avantage de battre ses compatriotes sur les bords du Lech. Cependant il mourut paisiblement à Massiac, chargé de biens et d'honneurs dans sa maison restaurée. Sa main, souillée de tant de crimes, ayant su négocier le mariage du Dauphin fils de Louis XIV avec une princesse de Bavière, le grand roi lui avait octroyé des lettres solennelles de rémission. Ces lettres, énumérant les faits et délits qui lui furent pardonnés ne forment pas moins de treize pages in-folio.

Si on peut dire aujourd'hui que la vapeur a supprimé l'espace, on peut ajouter qu'elle efface aussi le paysage et tari singulièrement les sources d'observations. Nous arrivons à Arvant où la voie ferrée se bifurque en deux tronçons; l'un, que nous venons de suivre, doit un jour gagner Aurillac; l'autre atteint déjà Brioude et doit se prolonger vers le Puy. Ici on pourrait se croire plus près du Forez que de l'Auvergne; la contrée est mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quetée de ces grandes taches noires qu'impriment au sol les usines, le charbon et la vapeur, et qui donnent un si étrange cachet au bassin de Saint-Étienne. Brassac, que nous atteignons bientôt, est le centre d'un charbonnage dont le produit annuel toujours croissant, s'élève à près de cinquante mille tonnes. N'y cherchez ni vieux monuments, ni frais paysages à portée de vos regards; ils se heurtent à des dépôts énormes de houille noire et luisante, entassés sur les bords de la voie qui les entraîne jusqu'à Paris, jusqu'à Nantes et plus loin encore.

Un tunnel, terminant le bassin de Brassac, met fin à cet étalage du *pain quotidien* de l'industrie moderne et aboutit au Saut-du-Loup, station qui doit son nom à quelque légende de chasse. Nous voyons ensuite défiler successivement, — le village du Breuil qui, en 1462, fut confisqué par le roi de France parce que Louis de Courcelles, seigneur du lieu, avait laissé enlever une jeune femme des Flandres qui allait en pèlerinage à Notre-Dame-du-Puy; — le rocher de Nonette, « que l'Allier caresse de ses flots d'argent » (quand l'Allier a des flots, ce qu'il n'avait pas à l'époque de notre passage), et la belle église romane d'Issoire, devant laquelle nous ramenera plus tard notre itinéraire. Puis à travers les rochers qui enserrent la rivière et le chemin de fer, apparaissent les pittoresques constructions de Saint-Ivoine et les ruines de son château qui sous le nom de *Pierre-Incise*, *Pietra Incisa*, servit plus d'une fois de refuge aux populations contre les ravages des Normands. Viennent ensuite Coudes et ses vestiges gaulois, les puys de Covent, d'Orcet et de la Roche-Noire, entre lesquels s'ouvre la grande Limagne, et des villas, des châteaux, des bourgades sans fin. Bientôt nous doublons le plateau à jamais historique de Gergovie et nous atteignons la gare de Clermont, dont nous voyions depuis quelques instants la haute cathédrale et les toitures grises se dessinant sur le fond vert des vignobles environnants.

La position de cette ville, assise sur un monticule, au centre d'un hémicycle de volcans, ouvert sur la Limagne, est suivant Chateaubriand, qui devait s'y connaître, une des plus belles du monde. Je décrirai prochainemnet l'intérieur de Clermont. En y pénétrant, le premier objet que je rencontrai, fut, je me le rappelle, un mort traîné par deux bœufs blancs sur un corbillard découvert et nu; entre l'attelage et le cercueil une petite capote de cuir abritait un prêtre, assis et lisant. Un bouvier en sabots ouvrait la marche; personne ne suivait. On ne peut imaginer plus triste convoi. Devant lui un Romain eût reculé; moi, je m'inclinai et le suivis longtemps des yeux, en gagnant résolûment mon logis, retenu à l'*Écu de France*. Avant de m'y installer, laissez-moi dire encore un mot sur la Limagne.

Ce nom, dit-on, vient du grec λίμνη, marais. Grégoire de Tours écrit alternativement *Limane* ou *Limania*, et Sidoine Apollinaire, jouant sur le mot, disait d'elle : « C'est une mer de guérets, dans laquelle ondoyent des flots opulents et sans périls. » Puis il ajoutait : « Je ne récapitule pas tous les charmes particuliers de ce territoire, doux à l'étranger, libéral au laboureur, plein de séductions pour le chasseur, ceint de pâturages au sommet de ses monts, de vignobles sur leurs flancs, de villages à leurs pieds, de châteaux et de forêts ombreuses sur leurs escarpements ; territoire semé de moissons dans la plaine, de sources dans les concavités, de fleuves dans les ravines, et qui enfin, sous quelque point de vue qu'il apparaisse, fait souvent perdre au voyageur le souvenir de sa patrie. »

« C'est la moelle des Gaules », disait Savien de cette même région.

Le plus grand désir du roi Childebert, petit-fils de Clovis, était, suivant Grégoire de Tours, « de voir avant de mourir cette belle Limagne d'Auvergne, qu'on lui vantait toujours comme le chef-d'œuvre de la nature et une espèce d'enchantement. »

Douze siècles après Childebert, Fléchier, dans toute la fraîcheur de l'âge et des impressions, décrivait ainsi la partie de la plaine qui s'étend entre Clermont et Riom.

« Ces deux villes sont éloignées de deux lieues l'une de l'autre ; mais le chemin en est si beau qu'il peut passer pour une longue allée de promenade ; il est bordé des deux côtés, plantés de hêtres à égale distance, qui sont arrosés continuellement de deux ruisseaux d'une eau fort claire et fort vive, qui se font comme deux canaux naturels pour divertir la vue de ceux qui passent, et pour entretenir la fraîcheur et la verdure des arbres. On découvre en éloignement les montagnes du Forez d'un côté, et une grande étendue de prairies qui sont d'un vert bien plus frais et plus vif que celui des autres pays. Une infinité de ruisseaux serpentent dedans et font voir un beau cristal qui s'écoule à petit bruit dans un lit de la plus belle verdure du monde. On voit de l'autre les montagnes d'Auvergne fort proches, qui bornent la vue si agréablement que les yeux ne voudraient pas aller plus loin, car elles sont revêtues d'un vert mêlé qui fait un fort bel effet, et d'ailleurs d'une grande fertilité. »

Pour saisir et retracer tous les détails épars de ce jardin de le France centrale, il faut le parcourir dans tous les sens et lui consacrer de longues journées. Pour avoir une idée complète de son ensemble, on doit le contempler du haut de Gergovie, son ancienne acropole, du sommet de quelques puys de la chaîne des Dômes, des terrasses qui dominent la ville de Thiers ou de la plate-forme encore debout sur les ruines de Tournoël. Plus tard je prierai les lecteurs qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici, de vouloir bien m'accompagner sur les premiers et les plus grands de ces observatoires. Thiers, dont j'ai parcouru aux jours de ma jeunesse le site pittoresque, les rues creusées dans le granit, les routes taillées dans le roc, les maisons noires, les ravines profondes, chargées d'ombre humide, frangées de châtaigniers et illuminées du reflet des cascades, Thiers reste en dehors du cadre de mes études actuelles. Mais Tournoël, promontoire avancé au nord de la région volcanique, étant tout à la fois la dernière station de cette partie de mon voyage et la première de celle qui suivra, trouve ici sa place naturelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

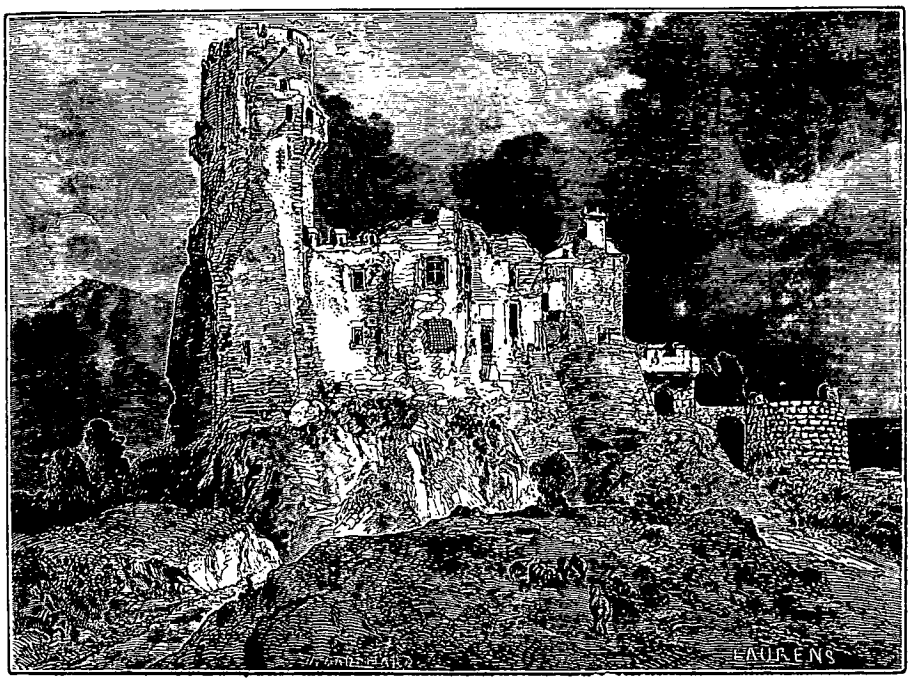
Section de la chaîne des Puys, comprise entre la Limagne et la vallée de la Sioule.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A une lieue et demie à l'ouest de Riom, et sur un des gradins du plateau qui supportent la chaîne des Dômes, s'élève à plus de 300 mètres au-dessus du niveau de l'Allier le château de Tournoël que les vieilles chroniques qualifient de *castrum fortissimum* et qui pendant quatre siècles au moins, du treizième au dix-septième, pesa de son ombre et de sa puissance sur les contrées d'alentour. Le donjon central est encore debout, son escalier en spirale est intact; nous voici sur la plateforme; un panorama aussi varié qu'immense se déroule autour de nous.

Si à l'ouest le puy de la Bannière nous dérobe la chaîne des Dômes, au nord la vue s'étend jusqu'à la butte de Montpensier et aux petites villes d'Aigueperse et d'Artonne, tandis qu'au levant se déploie comme une carte, la Limagne presque tout entière, diaprée de la verdure de ses prairies et de l'or de ses moissons; sous des massifs d'arbres se cachent de riants villages, où circulent inaperçus les nombreux affluents de l'Allier. Sous nos pieds s'étalent comme aplaties les toitures ardoisées du beau château moderne de Crousol et les habitations agglomérées de Mosat et de Riom, tandis que vers le sud, les plateaux parallèles de Châteaugay et de Chanturgues, couverts de maisonnettes et de vignobles, voilent Clermont, mais laissent apercevoir Gergovie et la vieille tour de Montrognon. Plus loin encore, l'œil découvre jusqu'aux montagnes du Cantal et de la Haute-Loire, qui terminent l'horizon à plus de vingt-cinq lieues de distance.

Ainsi, au sommet de cette tour élevée de trente-deux



Château de Tournoël. — Dessin de M. Jules Laurens.

mètres au-dessus du rocher qui lui sert de base, nous occupons l'un des foyers d'une immense ellipse, de plus de deux cents lieues carrées[1]!

La nature est belle dans ce grand cadre; mais maintenant, si en redescendant l'escalier du vieux donjon, vous venez à apercevoir les antiques *oubliettes féodales*, profondes de huit à dix mètres, larges de huit pieds au plus et dont l'ouverture est juste assez grande pour donner passage au corps d'un condamné, détournez les yeux, n'appuyez pas sur ce point scabreux, car ainsi que je viens de le lire en toutes lettres, dans un *handbook*, imprimé avec un certain luxe à Clermont en 1863 ou 1864, « il faut laisser les *humanitaires*, sur la foi des beaux diseurs du dix-huitième siècle, verser des larmes de *crocodiles* sur les prétendues victimes de la féodalité, laquelle jouissait légitimement, palsambleu! d'un droit de haute et basse justice, parfaitement réglé par les coutumes. »

Je cite ces lignes étranges, je ne les relève pas. Peut-être à cette évocation des *coutumes* à propos du droit de vie et de mort abandonné à l'arbitraire de milliers de hobereaux, toujours juges et parties dans la cause, quelque lecteur sera-t-il tenté de s'écrier : « Ah! le bon billet qu'avait La Châtre! » C'est la seule réponse que mérite l'avocat des *oubliettes*. On ne discute pas d'un pôle à l'autre du monde moral.

F. DE LANOYE.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. Gonod, *Notice sur le château de Tournoël.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tombes de mistress Livingstone et de Kirkpatrick sous un baobab, à Shoupanga House (voy. p. 119).

LE ZAMBÈSE ET SES AFFLUENTS,

PAR DAVID ET CHARLES LIVINGSTONE [1].

1858-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

Arrivée à la côte. — Le Louavé. — Bouches du Zambèse. — Le Kongoné. — Fertilité du delta. — Colonos. — Chenal profond. — État de guerre. — Atrocités de Mariano. — Rencontre des rebelles. — Combat entre les Portugais et les indigènes. — Mazaro. — Shoupanga. — Landines. — Tribut payé par les Portugais. — Sena et le Senhor Ferrão. — Présent. — Chasseurs-d'hippopotames. — Baobab. — Gorge de Lupata.

Notre nouvelle expédition partit d'Angleterre le 10 mars 1858, sur le steamer colonial *la Perle*, vaisseau de l'État commandé par le capitaine Duncan.

Après avoir reçu au Cap l'hospitalité la plus généreuse, et avoir pris à bord M. Skead, officier de la marine royale, nous arrivâmes, au mois de mai suivant, sur la côte de Mozambique. La première chose que nous avions à faire était d'explorer le Zambèse, ses embouchures et ses affluents destinés à servir de grandes routes aux missions et au commerce pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique.

A cinq ou six milles de la plage le vert jaunâtre de la mer fut remplacé tout à coup par une eau bourbeuse et chargée de débris végétaux comme celle d'une rivière débordée.

La côte est marécageuse et couverte de mangliers, parmi lesquels sont des terrains sablonneux, tapissés d'herbe où l'on voit des plantes grimpantes et des palmiers rabougris. Elle se dirige à peu près de l'est à l'ouest, et ne présente aucun trait notable qui puisse guider le navigateur. Il est très-difficile de découvrir l'embouchure de la rivière; mais la profondeur diminue graduellement; chaque brasse qu'on lui trouve de moins, indique environ un mille.

C'est dans le Louavé que nous nous engageons; d'abord l'entrée en est si calme et si profonde que *la Perle*, dont le tirant d'eau est de neuf pieds sept pouces, s'y introduit sans être précédée d'un bateau de sondage.

Un petit bateau à vapeur que nous avons apporté d'Angleterre, en trois parties, est débarqué à l'endroit où l'on jette l'ancre; on le remonte et l'exploration

1. Nos deux précédentes livraisons (316 et 317) sont un résumé de la première relation du docteur Livinsgtone, intitulée : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe, et voyage à travers le continent, de Saint-Paul de Loanda à l'embouchure du Zambèse*, 1840-56; Paris, librairie Hachette, 1859. La livraison que le lecteur a sous les yeux (321) et les trois suivantes sont extraites du nouvel ouvrage intitulé : *Récit d'une expédition au Zambèse et à ses affluents; et de la découverte des lacs Chirwa et Nyassa*, en 1858-1864, par David et Charles Livingstone. — Une traduction complète de cette seconde relation doit paraître vers la fin de 1866.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commence. Notre bateau s'appelle *le Ma-Robert*, en l'honneur de Missis Livingstone, que les indigènes, dont c'est l'usage, ont baptisée ainsi, du nom de son fils aîné.

Le havre est profond, mais enfermé dans des marécages couverts de mangliers. Après avoir remonté sur un espace d'environ soixante-dix milles, nous avons abouti à un marais encombré de roseaux et d'autres plantes aquatiques.

Le Louavé ayant reçu le nom de Louabo occidental, on avait supposé que c'était un bras du Zambèse, dont la branche la plus importante s'appelle Louabo oriental, ou simplement Louabo.

En sortant du Louavé, *le Ma-Robert* et *la Perle* se rendirent à une embouchure, qui est bien réellement l'une des issues du fleuve.

Rappelons que le Zambèse se jette dans l'Océan par quatre bouches différentes, à savoir : le Milambé, qui en est le bras le plus occidental, le Kongoné, le Louabo et le Timboué ou Mousélo.

A l'époque où le fleuve déborde, un canal, de formation naturelle, court parallèlement au rivage, décrit de nombreux détours dans les marais, et fournit une voie secrète dont profitent les négriers pour transporter les esclaves de Quilimané aux baies de Masangano et de Naméara, ou même au Zambèse.

Pendant longtemps on a représenté le Kouakoua ou rivière de Quilimané comme étant la branche principale du Zambèse, dont il se trouve à quelque soixante milles. Ceci avait pour but de tromper la vigilance des croiseurs, de leur faire surveiller cette fausse embouchure, et, pendant ce temps-là, d'embarquer les noirs que l'on expédiait tranquillement par la véritable issue du fleuve. Les Portugais le reconnaissent; ils le disent, le maintiennent; et, chose étrange, cette erreur n'en a pas moins été propagée dernièrement par une carte émanée du ministère des colonies du Portugal.

Après l'examen des trois branches du Zambèse par M. Francis Skead, il fut décidé que le Kongoné était la meilleure entrée du fleuve.

La barre est étroite, le passage presque droit, et si on y mettait des balises, si on plaçait un phare sur l'île de la Perle, un steamer n'y aurait rien à craindre.

La barre du Louabo oriental est bonne, mais longue, et ne peut être affrontée que par le vent d'est ou de nord-est. On appelle quelquefois cette rivière *Barra Catrina*, et c'est elle qu'on employait au transport des esclaves.

Le Kongoné est situé à l'est de la plus occidentale des branches du Zambèse; il en est à une distance de cinq milles, et à sept milles de Louabo, qui, à son tour, est à cinq milles du Mouselo.

Nous voyons peu d'indigènes. Ceux que nous rencontrons abandonnent leurs canots dès qu'ils nous aperçoivent et se précipitent dans les fourrés de mangliers; preuve certaine qu'ils ont une opinion peu favorable des blancs. Il est possible que ce soient des esclaves marrons; dans tous les cas, ils fuient la servitude.

Les buffles et les sangliers à verrues abondent dans les clairières herbeuses, ainsi que les antilopes. Ces dernières sont de trois espèces différentes et d'un abord facile. Habituellement quelques heures de chasse nous procurent de la venaison pour plusieurs jours et pour vingt hommes.

Pendant les premiers vingt milles, le cours est direct et la rivière est profonde. A cette hauteur un petit canal, légèrement tortueux, s'ouvre à droite et nous conduit au grand Zambèse, où nous arrivons après un trajet de cinq milles, pendant lequel nous avons presque effleuré de nos roues l'herbe flottante des rives. Quant au Kongoné, il sort du fleuve à une distance beaucoup plus grande de la mer, ainsi que la branche extérieure ou Doto.

Depuis la côte jusqu'à vingt milles en amont, le Kongoné traverse un fourré inextricable de mangliers; quelques-uns de ces arbres sont revêtus d'orseille, qui probablement n'a jamais été recueillie. D'énormes fougères, des buissons de palmiers, çà et là quelques dattiers sauvages apparaissent dans la forêt, dont les mangliers sont d'espèces diverses. Les bouquets de fruits de ces palétuviers, à peine mangeables, n'en sont pas moins d'un jaune vif, dont l'éclat forme un heureux contraste avec le vert lustré des feuilles. En certains endroits le milola, un hibiscus, à feuillage ombreux et à grandes fleurs jaunâtres, forme des massifs au bord de l'eau. Son écorce fournit la matière d'excellents cordages; elle est surtout fort estimée pour les lignes des harpons avec lesquels on pêche l'hippopotame.

Les pandanus, dont les feuilles sont employées dans l'île Maurice à la confection des nasses, qui servent à emballer le sucre, apparaissent également. Il y en a de si élevés, à l'endroit où le canal débouche dans le Zambèse, que, vus de loin, ils nous rappellent les clochers de la terre natale, et nous font comprendre cette remarque d'un vieux matelot : « Il n'y manque qu'une chose, le cabaret près de l'église. »

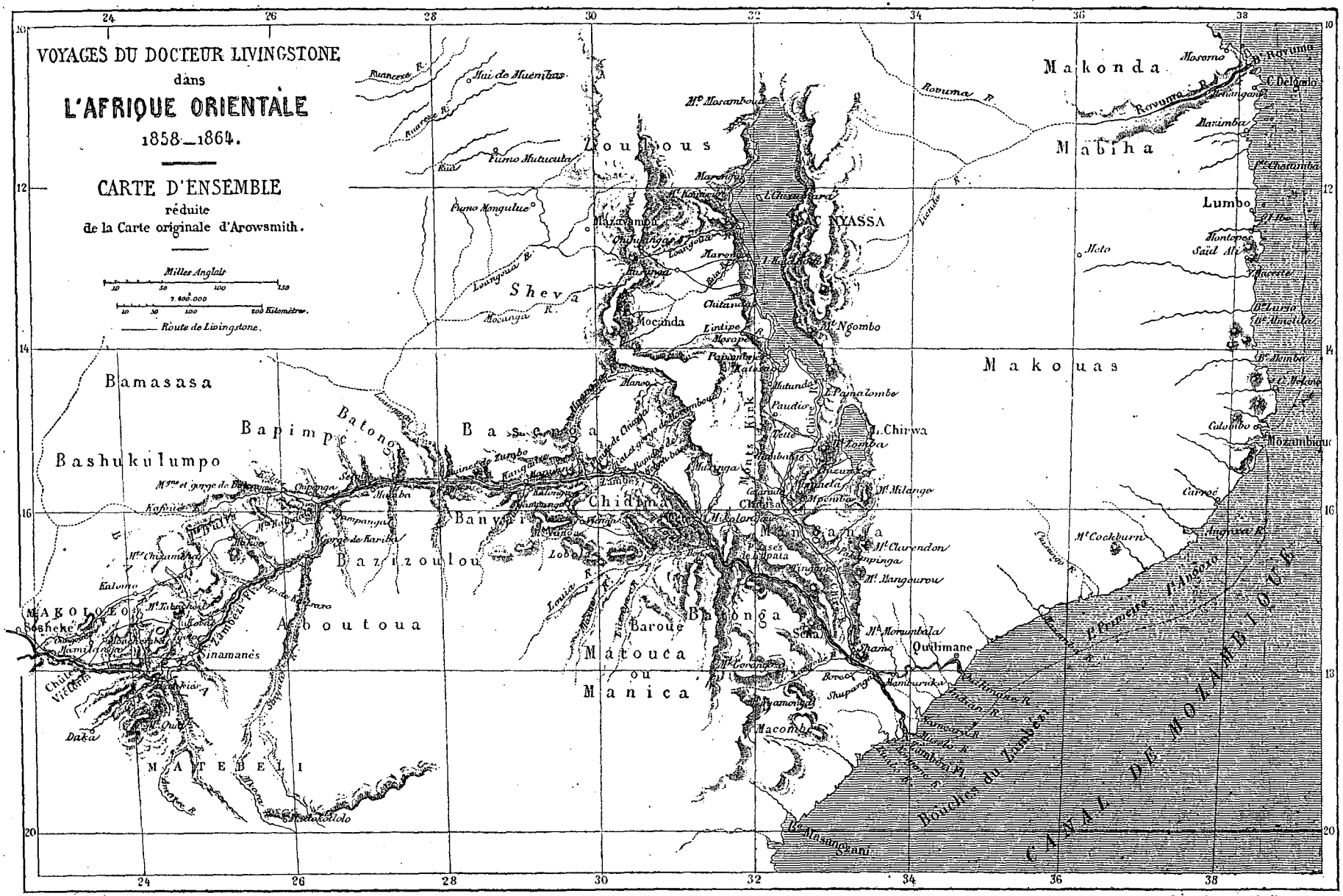
Nous apercevons un petit nombre de goyaviers, et quelques citronniers sauvages, dont les indigènes cueillent les fruits.

Perché sur l'une des branches les plus hautes, l'alcyon strié (*halcyon striolata*) fait retentir les bois obscurs de son chant vif et joyeux. Quand passe *le Ma-Robert*, un joli petit héron, ou un brillant martin-pêcheur s'élance, tout alarmé, du bord de la rive, fuit devant nous, et va se poser tranquillement à peu de distance pour s'effrayer de nouveau une minute après et se sauver encore à notre approche.

Un aigle-pêcheur, l'*halietus vocifer*, posé à la cime d'un manglier, digère le poisson, dont il a fait son repas du matin, et paraît bien résolu à ne pas quitter la place, à moins que l'imminence du péril ne le force à déployer ses ailes.

L'ibis au plumage lustré, à l'oreille d'une finesse re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



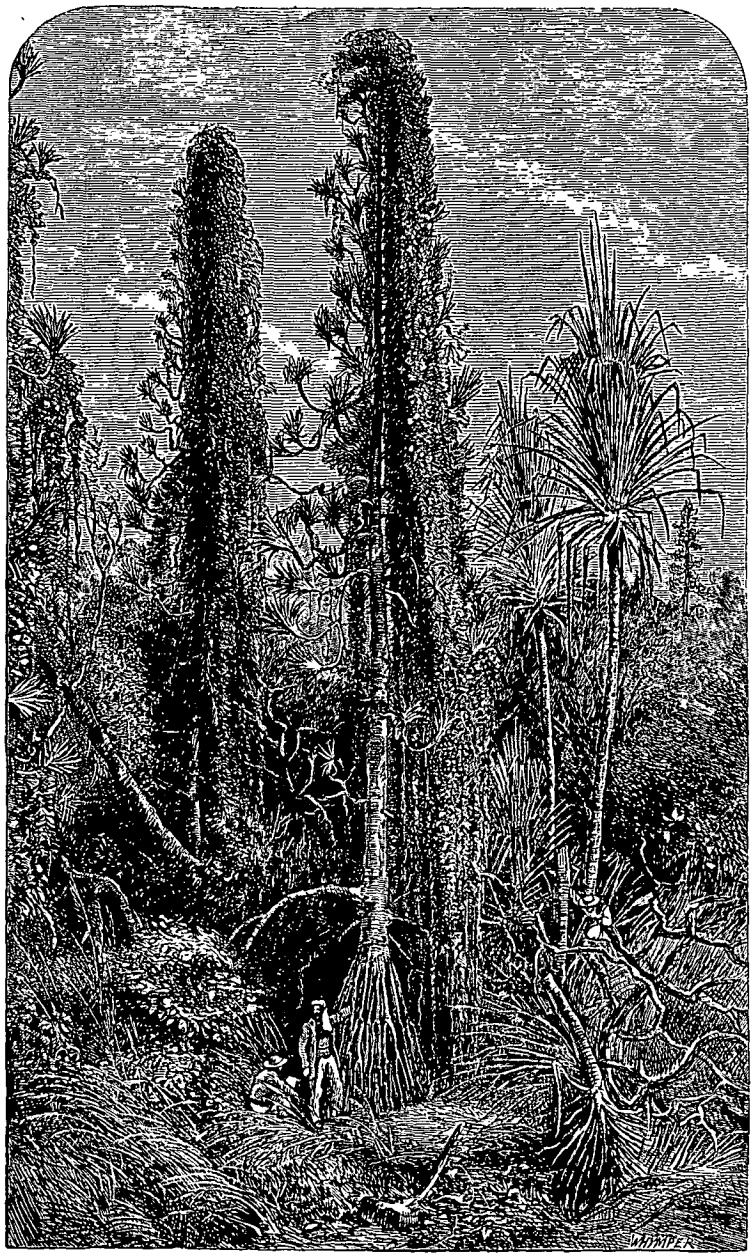
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marquable, entend de loin le bruit insolite de nos roues; il sort de la vase où il festinait paisiblement avec sa famille, jette son cri de défi, un ha ! ha ! ha ! sonore et dur, et prend son vol longtemps avant que le danger ne soit à craindre.

Aux mangliers, qui sont maintenant derrière nous, succèdent de vastes plaines, d'un sol riche et brun, couvert d'une herbe géante, qui s'élève au-dessus de nos têtes, et rend la chasse impossible. Elle commence à pousser en juillet; quand elle est sèche, elle est brûlée par les indigènes. Il en résulte que les arbres sont rares dans ces plaines herbues; les essences les plus dures, telles que le borassus et le gaïac, peuvent seules résister à la mer de feu qui rugit annuellement dans ces terrains incendiés.

Plusieurs cases d'indigènes se montrent au milieu des bananiers et des cocotiers de la rive droite. Elles sont bâties sur des piles qui les élèvent à quelques pieds de la terre humide : on y entre au moyen d'une échelle.

Le sol est d'une fécondité merveilleuse, et les jardins présentent une végétation admirable. On y cultive des patates, des citrouilles, des tomates, des choux, des échalotes, du riz en grande quantité, un peu de coton, et même la canne à sucre.



Pandanus ou *Screw palm* couvert de plantes grimpantes, près du Kongoné (canal du Zambèse).

Cette région fertile, qui s'étend du canal du Kongoné jusqu'au delà de Mazaro, et dont la longueur est d'environ quatre-vingts milles sur cinquante de large, convient admirablement dans son entier à la culture de la canne; elle approvisionnerait de sucre toute l'Europe, si elle était possédée par les colons du Cap.

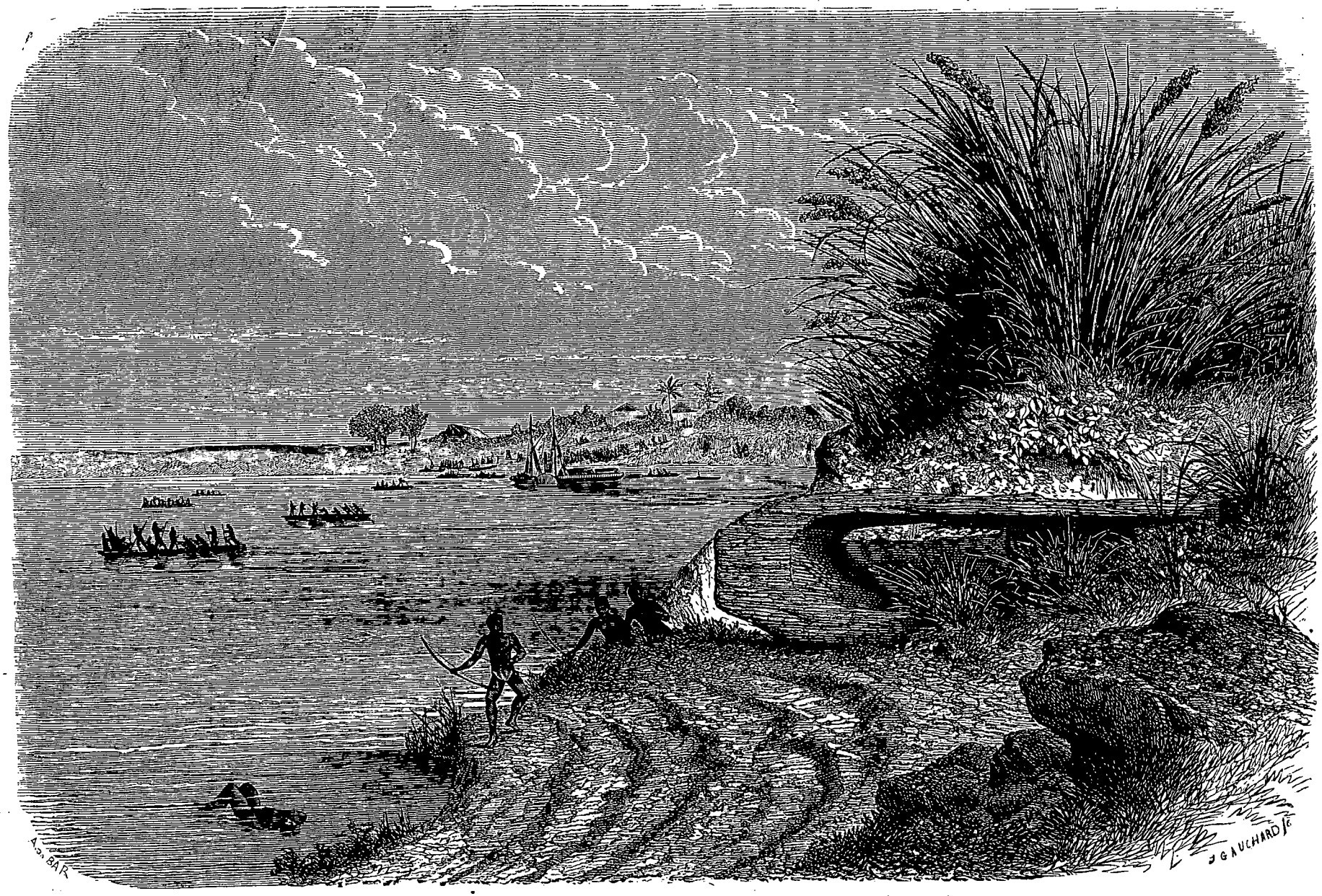
Les habitants, dont le petit nombre est remarquable, paraissent assez bien nourris; mais il y a chez eux une pénurie de vêtements qui fait trembler. Ils ont la peau noire; ils sont presque tous *colonos*, c'est-à-dire serfs portugais. Notre présence ne leur inspire aucune frayeur. Loin de prendre la fuite, ils se groupent sur la rive et regardent les steamers avec étonnement, surtout *la Perle*, dont nous sommes toujours accompagnés. Un vieillard, qui monte à bord de ce vaisseau, n'a jamais vu d'embarcation pareille. « C'est, dit-il, comme un village, » et il demande si cet énorme canot est tiré d'un seul arbre.

Tous ces indigènes sont passionnés pour le commerce; ils se rendent immédiatement près de nous dans leurs canots légers et rapides, et nous offrent toutes les denrées qu'ils possèdent. Quelques-uns apportent de la cire et du miel qui abondent dans les forêts de mangliers. Au moment où nous nous éloignons, beaucoup de ces vendeurs intrépides courent sur la rive, et nous tendent des volailles, des corbeilles de riz et de farine, en criant : *Malonda, malonda !* (chose à vendre), tandis que les autres nous suivent dans leurs canots qu'ils font nager avec une extrême vitesse, au moyen de courtes pagayes à large pelle.

Le *quonété* du Zambèse, ainsi que les canotiers du pays nomment le chenal de ce grand fleuve, est sinueux et fort étroit, comparativement à la largeur de la nappe d'eau.

Arrivée près de l'île de Simbo, où le Zambèse projette à droite la branche qu'on appelle Doto, et qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de l'embouchure du Mouton (Mazaro) (voy. page 118). — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

va rejoindre le Kongoné, tandis que le Chindé part de la gauche du fleuve pour se rendre au canal secret dont il a été question, *la Perle* ne trouvant plus une quantité d'eau suffisante, débarque les objets qui appartenaient à l'expédition, et les dépose dans l'une des îles couvertes d'herbe qui se trouvent à peu près à quarante milles de la barre. Il fallut nous séparer de nos amis Duncan et Skead, et nous leur fîmes nos adieux. Le premier nous quittait pour se rendre à Ceylan; le second pour retourner au Cap.

Quelques-uns d'entre nous séjournèrent dans l'île de l'Expédition, depuis le 18 juin, jusqu'au 13 août, tandis que *le Ma-Robert* et le canot remontaient le Zambèse pour transporter la cargaison à Shoupanga et à Sena.

En arrivant à Mazaro, embouchure d'une crique étroite qui pendant les inondations communique avec la rivière Quilimané, nous trouvâmes que les Portugais étaient en guerre avec un certain Mariano, métis qui les avait presque toujours bravés, et qui possédait tout le pays à partir de Mazaro jusqu'à l'embouchure du Chiré, où il avait construit une estacade.

Plus connu sous le nom de Matakénya que lui donnaient les indigènes et qui signifie *tremblant* ou *frémissant* comme font les arbres pendant l'orage, Mariano était un chasseur d'esclaves, et entretenait un corps de mousquetaires. Comme tous les Portugais de cette région, il envoyait ses bandes armées faire des razzias d'esclaves chez les tribus inoffensives du nord-est, et conduisait ses malheureuses victimes à Quilimané, où elles étaient vendues par Cruz Coimbra, son beau-frère, et embarquées pour l'île Bourbon en qualité de « libres » émigrants.

Tant que ses rapines et ses meurtres ne frappèrent que les indigènes des provinces lointaines, les autorités portugaises ne s'en mêlèrent pas. Mais accoutumés au pillage et à l'odeur du sang, ses chasseurs d'esclaves commencèrent à exercer leurs violences sur tous les gens qu'ils avaient sous la main, bien que ces gens-là fussent aux Portugais, et finirent par attaquer les habitants de Sena, jusque sous les canons du fort.

Les atrocités de ce scélérat, qualifié à juste titre de bandit et d'assassin par le gouverneur de Quilimané, étaient devenues intolérables, et chacun parlait de Mariano comme d'un monstre d'inhumanité. D'où vient que les métis sont beaucoup plus cruels que les Portugais? C'est inexplicable; mais le fait est certain.

La guerre fut déclarée à Mariano; et des troupes furent envoyées contre lui avec mission de s'emparer de sa personne. Il résista d'abord, puis craignant une défaite, qui était probable, sachant, d'autre part, que les autorités portugaises sont peu rétribuées, il pensa qu'elles étaient disposées à entendre raison, et partit pour Quilimané afin, disait-il, « de s'arranger avec le gouverneur. » Mais le colonel da Silva le fit saisir, et l'envoya à Mozambique pour y être jugé.

A notre arrivée au Zambèse, les gens de Mariano étaient commandés par le frère de celui-ci, un nommé Bonga, et les hostilités continuaient. Cette guerre, qui durait depuis six mois, avait suspendu toute espèce de commerce. Ce fut le 15 juin que nous nous trouvâmes en contact avec les rebelles. Ils formaient une troupe bien armée, vêtue de la manière la plus fantastique. Pour le moment ils étaient groupés sous les arbres de Mazaro.

Nous leur expliquâmes que nous étions Anglais; sur ce, quelques-uns vinrent à bord, en criant à leurs camarades de déposer les armes. Débarqués parmi eux nous vîmes sur la poitrine d'un grand nombre l'empreinte du fer rouge qui les avait marqués comme esclaves. Mais ils connaissaient l'opinion du peuple anglais relativement à l'esclavage et approuvaient chaudement le but de notre expédition. Des cris joyeux, bien différents des questions soupçonneuses qu'on nous avait adressées d'abord, saluèrent notre départ; désormais nous fûmes regardés comme amis dans les deux camps.

Il y eut un engagement quelque temps après; nous abattions du bois à un mille à peine de la scène du combat; mais un épais brouillard nous empêcha d'entendre le bruit de la fusillade. Arrivés sur le théâtre de l'action, nous vîmes une foule d'indigènes et beaucoup de Portugais. Le docteur Livingstone aborda, pour saluer d'anciens amis qu'il apercevait parmi ces derniers; l'odeur du sang le frappa tout à coup, et il se trouva au milieu des morts. On lui demanda de prendre avec lui le gouverneur qui était fort malade de la fièvre et de l'emmener à Shoupanga.

Le gouverneur arriva à Shoupanga dans un état d'affaissement complet. Disciple de Raspail, il n'avait combattu la fièvre qu'au moyen d'un peu de camphre, et n'avait pu s'en délivrer. On le soumit à des remèdes plus actifs, et il ne tarda pas à guérir, en dépit de lui-même.

La gravure de la page 117 représente le théâtre du combat; elle offre un certain intérêt, en ce sens que la baie où l'on voit un vieux canot, jeté sur le flanc, est l'embouchure du Mouton qui fut donné en 1861 sur une carte portugaise, publiée par le ministère de la marine, comme étant la voie que prenait le cours principal du Zambèse pour se rendre à Quilimané. Or le Zambèse a ici une largeur d'un mille (plus de seize cents mètres), et le Mouton n'a guère que vingt-cinq ou trente pieds de large. C'est en réalité une crique, dont le lit est plein d'herbes, et qui se trouve à six pieds, peut-être davantage, au-dessus du niveau du fleuve. Le bord de cette crique, celui qui porte à droite de la gravure, et dont la pente va rejoindre un cadavre, peut indiquer les points successifs qu'atteint le Zambèse depuis le mois de mars jusqu'en juin, où l'inondation est à sa hauteur moyenne.

A partir de la forêt de mangliers, jusqu'à Mazaro, sur une étendue de soixante à soixante-dix milles, on ne voit des deux côtés, à perte de vue, que de grandes plaines couvertes d'herbe, une solitude affreuse, pas d'habitations, quelques arbres seulement; çà et là, la cime verte et ronde du palmier.

En approchant de Mazaro, le paysage s'améliore; on aperçoit à gauche la crête boisée de Shoupanga; des montagnes bleues se dessinent vaguement à l'horizon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jusqu'ici, pas le moindre commerce sur le Zambèse; toutes les marchandises de Sena et de Têté arrivent à Mazaro dans de grandes pirogues ; elles sont ensuite portées à travers champs sur la tête des hommes, à une distance de six milles, puis réembarquées sur un petit cours d'eau qui se jette dans le Kouakoua, ou rivière de Quilimané tout à fait distincte du Zambèse. Ce n'est que bien rarement, lors des plus grandes inondations, que les bateaux peuvent aller de ce fleuve au Kouakoua, par le Mouton.

Les habitants de Marourou, c'est-à-dire de la contrée qui entoure Mazaro[1], ont un mauvais renom parmi les Portugais. Ils passent pour être d'habiles voleurs; et les trafiquants ont parfois à se plaindre de leur adresse pendant le trajet d'une rivière à l'autre. Presque tous mariniers, ce sont eux qui conduisent la plupart des embarcations qui se rendent de Mazaro à Sena et à Têté. Ils ne reçoivent pour cela qu'un très-maigre salaire, et ne se fiant pas à ceux qui les emploient, ils ne partent jamais sans se faire payer d'avance. Les Africains étant disposés, du reste, comme les blancs, à motiver leur conduite par des raisons plausibles, il est probable que ceux de Marourou justifient cette exigence par ces mots de la barcarolle qu'ils chantent en ramant: *Ouachingue, ouachingue kale.* « Il y a longtemps que vous me trompez, » ou bien: « tu es peu sûr, peu sûr en vérité. »

Les Landines (Cafres-Zoulous) se regardent comme les seigneurs de la rive droite du fleuve, et les Portugais, en payant à cette peuplade guerrière un tribut assez lourd, reconnaissent le fait. Chaque année, régulièrement, les Landines arrivent en force à Shoupanga et à Sena pour toucher la rente habituelle. Les riches trafiquants, dont le nombre est peu considérable, gémissent de ce fardeau qui retombe principalement sur eux, et n'en donnent pas moins à ces Zoulous deux cents pièces d'étoffe de soixante yards chacune, sans parler du fil de laiton et de la verroterie, sachant bien que la guerre sortirait de leur refus, et qu'ils y perdraient davantage sinon tout leur avoir.

Les Landines paraissent surveiller les habitants de Sena et de Shoupanga, d'aussi près que jamais seigneur inspecta ses tenanciers. Plus les cultures s'étendent, et plus le tribut augmente. Lorsque nous demandions aux propriétaires pourquoi ils ne faisaient pas venir tel ou tel produit qui eût été d'un grand rapport, ils nous répondaient: « A quoi bon? Cela ne servirait qu'aux Landines qui nous exploiteraient davantage. »

Le makoundoun-koundou abonde dans les forêts de Shoupanga. Son bois, d'un jaune brillant, fait de bons mâts pour les bateaux, et renferme un principe amer qui est fébrifuge. Le gounda, arbre des mêmes forêts, atteint des proportions énormes. Il est d'un bois très-dur, a les fibres irrégulières enchevêtrées et contient des masses de silice dans le tissu ligneux; on en fait de grands canots du port, de trois ou quatre tonnes. L'autorisation de couper ces arbres était payée annuellement aux Zoulous, en 1858, deux cents dollars par un négociant de Quilimané; son successeur en donne aujourd'hui trois cents.

Il existe à Shoupanga une maison de pierre à un étage; elle donne sur le fleuve, et la situation en est merveilleuse. Devant la façade, un gazon en pente douce, ayant au midi un beau verger de mangliers, nous conduit au Zambèse, dont les îles d'émeraudes reposent sur les eaux tranquilles, inondées de soleil. Au nord, sont de vastes cultures; puis des forêts de palmiers et d'autres arbres des tropiques; la montagne massive de Morumbala, qui s'élève au milieu des nuages blancs, et tout au loin d'autres montagnes apparaissent dans l'horizon bleu. De tristes souvenirs rattachent cette demeure, si admirablement située, à l'histoire de deux expéditions anglaises. C'est là que le compagnon du capitaine Owen, le pauvre Kirkpatrick, mourut de la fièvre en 1826; et que la femme bien-aimée du docteur Livingstone expira en 1862, emportée par cette même maladie. Ils sont enterrés tous les deux sous un grand baobab, à cent pas de la maison du côté du levant, bien loin du pays qui les a vus naître (voyez page 113).

Pendant le séjour qu'il fit à la maison de Shoupanga, séjour qui dura plusieurs semaines, le docteur Kirk[1] explora un petit lac, situé à vingt milles au sud-ouest.

Nous chauffions ici notre machine avec de l'ébène et du gaïac; ce dernier arbre atteint des proportions volumineuses, quelquefois quatre pieds de diamètre; notre mécanicien, qui savait à quel prix l'ébène et le gaïac se vendent en Angleterre, prétendait que cela lui faisait mal au cœur de brûler du bois si précieux. Bien que d'espèce différente au point de vue botanique, ces deux essences ont beaucoup de rapports entre elles. Dans certaines parties, l'ébène est plus beau, et le gaïac d'une qualité inférieure à ceux qu'on apporte en Europe. Le caoutchouc abonde derrière la maison de Shoupanga, et la racine de colombo est très-commune dans le district. L'indigo se propage de lui-même au bord du fleuve, où il pousse abondamment; il est probable qu'on le cultivait autrefois, car de l'indigo manufacturé a été jadis exporté de cette région.

On fait ici des balles en caoutchouc dont on se sert pour un jeu qui ressemble aux *fèves*. La racine de colombo est employée comme mordant pour fixer diverses couleurs; elle ne l'est pas comme bois de teinture.

Nous partîmes le 17 août 1858 pour nous rendre à Têté. De Shoupanga à Sena, le Zambèse est très-large et plein d'îles, ce qui rend la navigation peu commode.

Le fourneau mal établi de notre steamer consumait une quantité de bois effrayante. Nous commencions à chauffer à deux heures du matin, et il était rare que nous pussions marcher avant six heures. L'abatage du bois

1. Ce nom de Mazaro signifie, dans la langue des indigènes, Embouchure de la Crique, et désigne le confluent du Mouton et du Zambèse.

1. Le corps expéditionnaire se composait de MM. David et Charles Livingstone, Thornton, du docteur Kirk et de quelques autres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous faisait perdre en outre beaucoup de temps. Les grands canots du pays, si chargés qu'ils fussent, allaient presque aussi vite que nous; les petites embarcations nous avaient bientôt laissés en arrière, et leurs pagayeurs, se retournant d'un air étonné, prenaient en pitié notre souffleur asthmatique, ainsi qu'ils l'appelaient eux-mêmes. Pour nous, la vapeur était loin d'épargner du travail; des bateaux ordinaires, même des pirogues, nous auraient rendu le même service, avec moins de peine et à moitié moins de frais.

Nous débarquâmes à Shamo pour prendre du bois, juste au-dessous du confluent du Chiré. Les montagnes de quartz y sont couvertes d'arbres et revêtues d'une herbe gigantesque. Le bouazé, petit arbre fruitier, de l'espèce des polygalas, y croît abondamment. Ses beaux épis, de fleurs rosées, répandent dans l'air un parfum délicieux. On tire de sa semence une très-bonne huile siccative, et de l'écorce de ses brindelles une filasse qui est plus belle et plus forte que celle du lin; les indigènes en fabriquent leurs filets de pêche.

La guerre n'était pas encore terminée; Bonga, le frère de Mariano, et le chef des rebelles, vint à notre rencontre. Il nous traita parfaitement, bien qu'il sût que nous avions emmené le gouverneur et que nous l'avions guéri de sa fièvre. Instruit de l'objet de notre voyage, il nous assura que nous n'éprouverions aucun obstacle de la part de sa bande; il nous envoya du riz, deux moutons, une quantité de bois, dont il nous faisait cadeau.

Incapables de remonter avec *le Ma-Robert* jusqu'à Sena, qui est au bord d'un canal peu profond, nous, jetâmes l'ancre à Nyarouka, petit hameau d'indigènes situé plus bas, à une distance de six milles, et d'où nous partîmes le lendemain de bonne heure.

L'étroit sentier que nous suivions à la file les uns des autres passe au milieu des jardins et traverse de petits bois dont les arbres les plus élevés sont des acacias épineux. Le temps était couvert, la température d'une fraîcheur agréable, et les petits oiseaux, dans la joie de leurs cœurs, s'envoyaient des chants mélodieux qui ne le cédaient en rien à ceux des oiseaux de notre pays, mais qui semblaient appartenir à une langue étrangère.

Nous rencontrâmes sur la route beaucoup d'indigènes; la plupart des hommes étaient armés de lances, d'arcs et de flèches ou d'anciens mousquets. Les femmes portaient des houes à manche court, et allaient travailler dans les jardins. Tous se dérangeaient pour nous laisser passer, et nous saluaient avec politesse, les hommes en s'inclinant et en se frictionnant, les femmes en nous faisant la révérence, même celles qui avaient de lourds fardeaux sur la tête. Rien de singulier comme une révérence faite par des jambes nues : c'est ébouriffant.

Située à la droite du Zambèse, Sena est construite sur une plaine basse, ayant dans le fond de charmantes collines détachées. Elle est entourée d'une estacade d'arbres vifs, qui la protége contre ses turbulents voisins. On y trouve quelques grandes maisons, les ruines de plusieurs autres, et une croix, outragée par le temps, qui indique la place où il y avait une église. Un monticule annonce l'endroit où s'élevait un monastère; le fort qu'on voit auprès du fleuve est tellement délabré, que les vaches paissent tranquillement sur l'éboulis de ses murailles.

Il n'y a pour ainsi dire point de commerce dans la ville; les quelques marchands de Sena envoient dans l'intérieur des esclaves de confiance pour y chasser l'éléphant et y acheter de l'ivoire. C'est un endroit peu animé qui vous conduit rapidement au sommeil. On est sûr d'y gagner la fièvre le lendemain, si par hasard on y a échappé le premier jour.

Mais il n'est rien de si mauvais qui n'ait son bon côté; Sena, comme le reste, a son dédommagement : c'est le lieu natal du senhor Ferrão, cet homme d'un si grand cœur, d'une hospitalité si large, d'une bienveillance et d'une générosité sans borne.

Le pauvre noir des provinces lointaines, qui traverse la ville, se rend tout droit chez lui, et n'en sort jamais sans avoir été rassasié. Quand la récolte manque, c'est le senhor Ferrão qui nourrit les indigènes. Il y a des centaines de ses propres serviteurs qu'il ne voit jamais qu'en pareille occasion; le seul bénéfice qu'il en tire est d'être leur chef patriarcal, d'apaiser leurs différends, de venir à leur secours, et de leur sauver la vie quand la sécheresse a produit la famine.

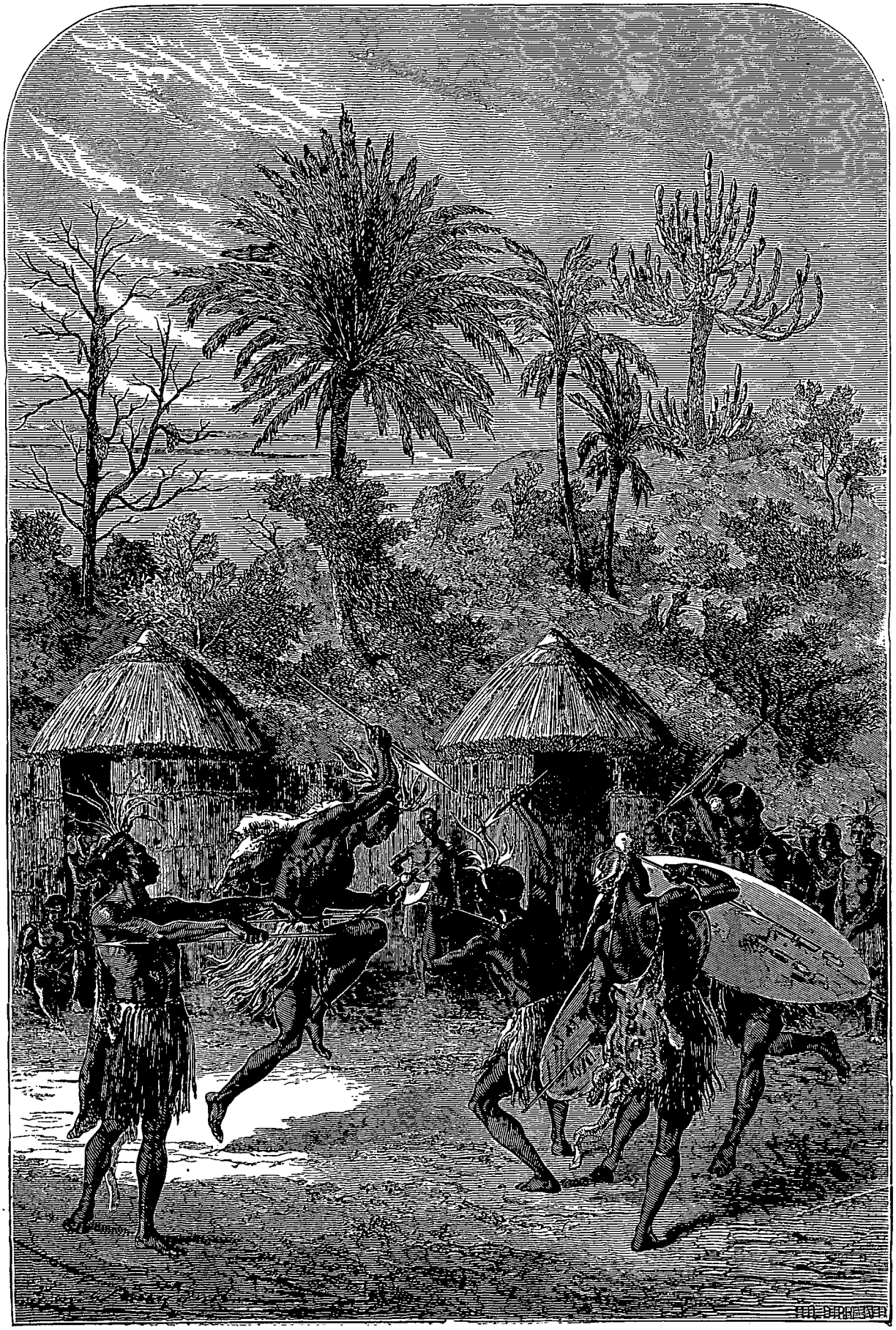
Son père, homme d'une capacité rare, était gouverneur de Sena, et possédait vers le sud un immense territoire, d'une extrême fertilité, qu'on appelle Chiringoma. Il l'avait acquis de la façon la plus honorable; mais le gouvernement ordonna que ce territoire fût divisé et réparti entre des émigrants, à titre de libres concessions, ne réservant qu'un terrain de deux lieues pour le fils du propriétaire, et disant pour justifier ce vol, « qu'il ne convenait pas qu'un sujet eût des possessions plus étendues que la couronne de Portugal. » Peu de temps après arrivèrent les Landines qui s'emparèrent de la totalité; les spoliateurs furent ainsi spoliés à leur tour.

Le senhor Ferrão nous offrit un déjeuner copieux. Les notables de l'endroit vinrent nous voir dans la journée et furent unanimes sur ce point que les indigènes cultiveraient le coton sur une grande échelle s'ils trouvaient des acheteurs. Il en ont exporté jadis à Manica, même au Brésil, tant comme matière première que sous forme de tissus. « Quand la terre leur appartient, nous dirent ces hommes dignes de foi, les indigènes se livrent volontiers à l'agriculture et au commerce. Lorsqu'il y va de leur intérêt, les noirs sont de très-rudes travailleurs. »

Nous avons remarqué plus tard que cette opinion était celle de tous les hommes énergiques, de tous les settlers[1] qui avaient de l'activité, de l'initiative, de la conduite, de bonnes affaires; tandis que ceux qui restaient sur le dos, à fumer et à boire, étaient pauvres, orgueilleux, méprisables et se plaignaient invariablement de la paresse des nègres.

1. Settler, premier occupant; celui qui s'arrête sur un terrain vierge, s'y installe et défriche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse des Landines ou Caffres-Zoulous, à Shoupanga. — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

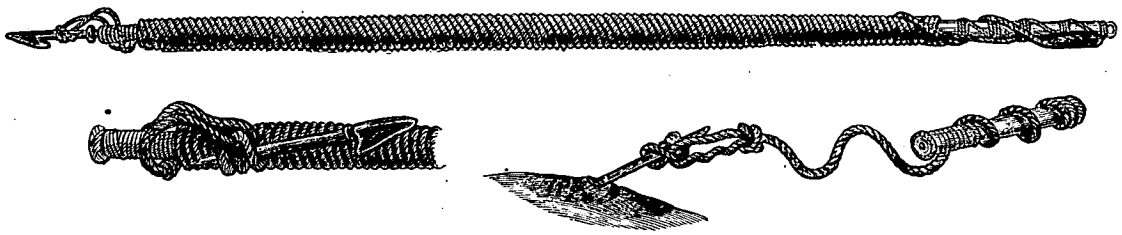
Le major Tito d'A. Sicard, autre Portugais des plus honorables, que nous vîmes chez le senhor Ferrâo, exprima au docteur Livingstone le désir qu'il avait de l'assister dans son entreprise; il lui promit de faire transporter à Tête les bagages de l'expédition, aussitôt que la paix serait rétablie; ce qu'il fit généreusement dès que la guerre eut cessé.

En revenant à Nyarouka nous entendîmes un oiseau qui avait le chant du rossignol et jetait ses notes brillantes dans l'air calme du soir.

Une chaîne pittoresque de hautes montagnes commence sur la rive gauche du Zambèse, en face de Sena, et court vers le nord presque parallèlement au fleuve.

A quelques milles en amont de Sena, se trouve l'île de Pita, dont la nombreuse population composée d'indigènes, paraît vivre dans l'abondance. Un métis portugais vint nous faire une visite; il se disait chef de l'île, et nous apportait quelques épis de maïs verts, qu'il nous donnait comme segouati. Ce genre de présent, de nature exceptionnelle, consiste en une chose insignifiante que l'on offre pour avoir en retour un objet d'une valeur plus considérable. Quand un indigène qui sait compter a quelque poule maigre et coriace, ou quelques épis de maïs, articles dont la valeur ne saurait être cotée, puisque la douzaine des plus belles volailles se vend ici deux yards de calicot, à trois pences le yard (trente centimes), et qu'on a une corbeille de maïs pour moitié de cette quantité d'étoffe, cet indigène habile transforme son affreux poulet en segouati; il vous l'apporte avec une effusion de gratitude pour ce qu'il espère vous soutirer en échange et s'en va mécontent s'il n'a pas reçu au moins le double de son offrande. Nous fûmes bientôt dégoûtés de ce genre de cadeaux; mais nous avions beau dire à notre homme : « Vendez-nous cela, nous vous le payerons, » il nous répondait invariablement : « Oh! non, monsieur; ce n'est pas à vendre; c'est un segouati. » La chose étant considérée comme une politesse de la part du donateur, nous acceptions cet hommage onéreux toutes les fois qu'il nous était adressé par un chef; mais nous le refusions toujours quand il venait d'un homme ordinaire.

Au-dessus de Pita, se rencontre un îlot qu'on appelle Nyamotobsi; lors de notre passage il s'y trouvait une petite tribu de chasseurs d'hippopotames, originaires d'une île voisine d'où la guerre les avait expulsés. Ils travaillaient tous avec ardeur; quelques-uns d'entre eux faisaient d'énormes paniers destinés à renfermer le grain, et dans lesquels se tenait l'ouvrier qui les fabriquait. Avec la politesse si commune parmi les Africains, le chef ordonna d'étendre une natte pour nous protéger contre le soleil, et nous fit voir l'arme qu'il employait pour tuer l'hippopotame. C'est un harpon en fer, de peu de longueur, inséré au bout d'une longue perche; une corde solide de milola le retient fortement et s'enroule autour de cette hampe à l'autre bout de laquelle elle est fixée. Deux chasseurs prennent un léger canot et s'approchent tout doucement de l'animal endormi. Celui qui est à l'avant de la pirogue lance le harpon tandis que l'autre fait reculer rapidement l'esquif au moyen de sa large pagaie. La force du coup détache le harpon du manche entouré de corde; ce dernier, auquel parfois on joint une vessie, remonte à la surface de l'eau et indique où est l'animal blessé. Il ne reste plus qu'à expédier la bête qui est sous l'eau, mais dont on connaît la retraite.



Instrument pour harponner l'hippopotame.

Ces chasseurs d'hippopotames vivent entre eux, et forment, sous le nom d'Akomboni ou de Mapodzo, une tribu particulière dont les hommes s'allient rarement avec les peuplades voisines, jamais les femmes, à ce que l'on assure. Il est probable que cette particularité vient de ce que plusieurs tribus des bords du Zambèse ont la même horreur pour l'hippopotame que les Mahométans pour la viande de porc. Notre pilote, John Scisson, qui appartenait à l'une de ces tribus, n'aurait pas même voulu se servir d'une marmite où l'on aurait fait cuire de cette chair réprouvée; il aimait mieux supporter la faim jusqu'à ce qu'il pût en trouver une autre; cependant il se livrait avec ardeur au commerce des défenses de la bête.

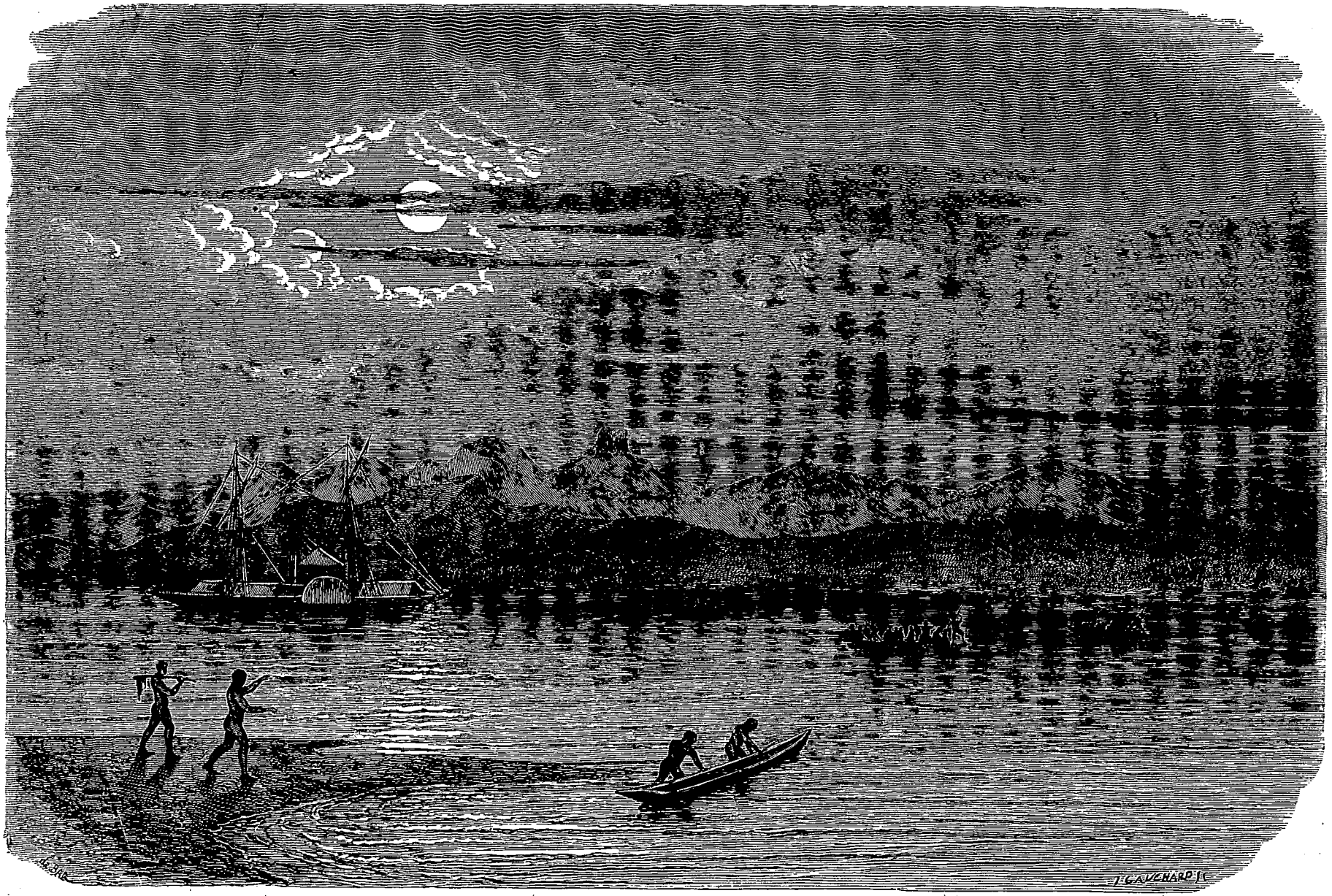
Il arrive souvent à ces chasseurs d'hippopotames de réunir leurs familles, leurs marmites, les nattes qui leur servent de couchette, de mettre tout cela dans leurs canots, et de partir pour une longue expédition. Arrivés dans un endroit où abonde le gibier, ils se bâtissent des cabanes sur la rive, et y font sécher la viande qu'ils ont prise.

C'est une belle race, à peau fine, et très-noire, qui ne se défigure jamais par les effroyables ornements que l'on voit chez d'autres peuplades.

Malgré nos instances le chef refusa de nous vendre un de ses harpons, la guerre avec Mariano lui interdisant l'accès de la rive où il se procurait de l'écorce de milola.

A mois d'août, la chaleur croît d'une manière constante et les matinées brumeuses deviennent rares. Une forte brise, se terminant par un coup de vent,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Ma-Robert sur le Zambèse au-dessus de Sena. — Vue lointaine de la montagne Kevramisa, en forme de selle. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remonte chaque nuit le Zambèse. Il y a quelques semaines, elle se levait dans l'après-midi; puis elle est venue plus tard; maintenant c'est vers minuit qu'elle arrive. Elle est si violente qu'elle ouvre brusquement la porte de nos cabines; mais elle est de courte durée, et bientôt un calme plat lui succède.

Le gibier devient plus abondant; lorsque nous allons chercher du bois nous voyons des troupes de zèbres, de dauws, d'antilopes à pieds noirs ou pallahs, et de cochons sauvages.

Sur la rive droite, un village appelé Shiramba Dunbé, est complétement désert; quelques vieux fusils indiquent la place où jadis s'élevait une estacade. Un peu plus haut, nous voyons près du fleuve, un magnifique baobab, où l'on a taillé une caverne de la dimension d'une grande case, et qui s'est revêtu d'écorce à l'intérieur, aussi bien qu'au dehors.

Les portions du Zambèse appelées Chigogo et Chipanga traversent des plaines marécageuses où l'on aperçoit accidentellement quelques bouquets de palmiers, et un petit nombre d'acacias épineux. Le fleuve, en cet endroit, a une expansion de trois à quatre milles de large, d'où surgissent une quantité d'îles, parmi lesquelles il est difficile de naviguer; difficulté qui cesse à l'époque des débordements.

En face de nous une chaîne de hautes montagnes venant du nord-est rejoint le lit du fleuve; elle le traverse, et le comprime entre les murailles d'une passe étroite qu'on appelle la gorge de Lupata. Les canots pesamment chargés mettent deux jours à franchir cette gorge. Un courant circule autour des petits promontoires rocheux de Kangomba et de Chifoura; il en résulte des remous et des tourbillons qui mettent en péril les embarcations indigènes; on les aide à se tirer de ce mauvais pas en les hâlant avec de longues cordes.

Les rameurs déposent de la farine sur ces rochers, afin d'apaiser par cette offrande les dieux turbulents qui président à ces écueils où bon nombre de canots ont péri. On nous dit tout bas que les Portugais nés dans cette région, ôtent leurs chapeaux à ces divinités du fleuve, et gardent un silence solennel quand ils passent dans ces lieux. Parvenus sains et saufs de l'autre côté des promontoires, ils déchargent leurs mousquets, et donnent la goutte à leurs rameurs; c'est aussi ce que nous faisons nous-mêmes.

A en juger par les traces de buffles et d'éléphants que nous voyons, ces animaux doivent se trouver en grand nombre à Lupata, et la mouche tsétsé y est commune (voy. p. 60); nous avons souvent remarqué cette coïncidence.

Les courants sont plus forts en amont de Lupata qu'en aval de cette gorge; le pays devient montagneux, est plus pittoresque, et renferme plus d'habitants.

A quelques milles de Têté s'élevaient, il y a quelques années, des maisons de pierre assez nombreuses qui ont été détruites par les indigènes et dont on ne voit plus que les ruines. Au moment où nous approchons de la ville, une foule considérable presqu'entièrement composée de noirs, apparaît sur la berge; elle regarde notre steamer d'un air ébahi. Ceux qui occupent les premières places expliquent aux autres comment nous avançons et cherchent à le faire comprendre en imitant le mouvement des roues avec leurs bras.

Rencontre des Makololos. — Superstitions relatives au manguier et au café. — Esclavage volontaire. — Passion des indigènes pour le commerce. — Pratique de la médecine. — Docteurs-ès-éléphants, ès-crocodiles. — Docteurs consultant les dés. — Sena et l'indigo. — Mines d'or, de fer et de charbon. — Rapides de Kébrabasa. — La rivière Louia. — Cataracte de Moroumboua. — Examen et relevé de Kébrabasa.

L'ancre fut jetée dans le Zambèse à la hauteur de Têté, le 8 septembre 1858, et le docteur Livingstone descendit dans le canot pour se rendre à terre. A peine fut-il reconnu par ses anciens compagnons, les Makololos, que ces derniers coururent à sa rencontre et manifestèrent la joie la plus vive. Quelques-uns s'élançaient pour l'embrasser, mais les autres leur criaient: « Ne le touchez pas, vous gâteriez ses habits neufs! »

L'hôtel du gouvernement fut mis à notre disposition avec beaucoup d'obligeance par le major Tito d'A. Sicard. C'est une maison de pierre, à un étage, couverte de chaume, ayant pour croisées des stores de calicot, et pour plancher de la terre battue.

Les Makololos y transportèrent nos bagages, et Singéléka, le ménestrel de la bande, suivit les porteurs en agitant les clochettes du pays natal, et en chantant des couplets énergiques, improvisés pour la circonstance.

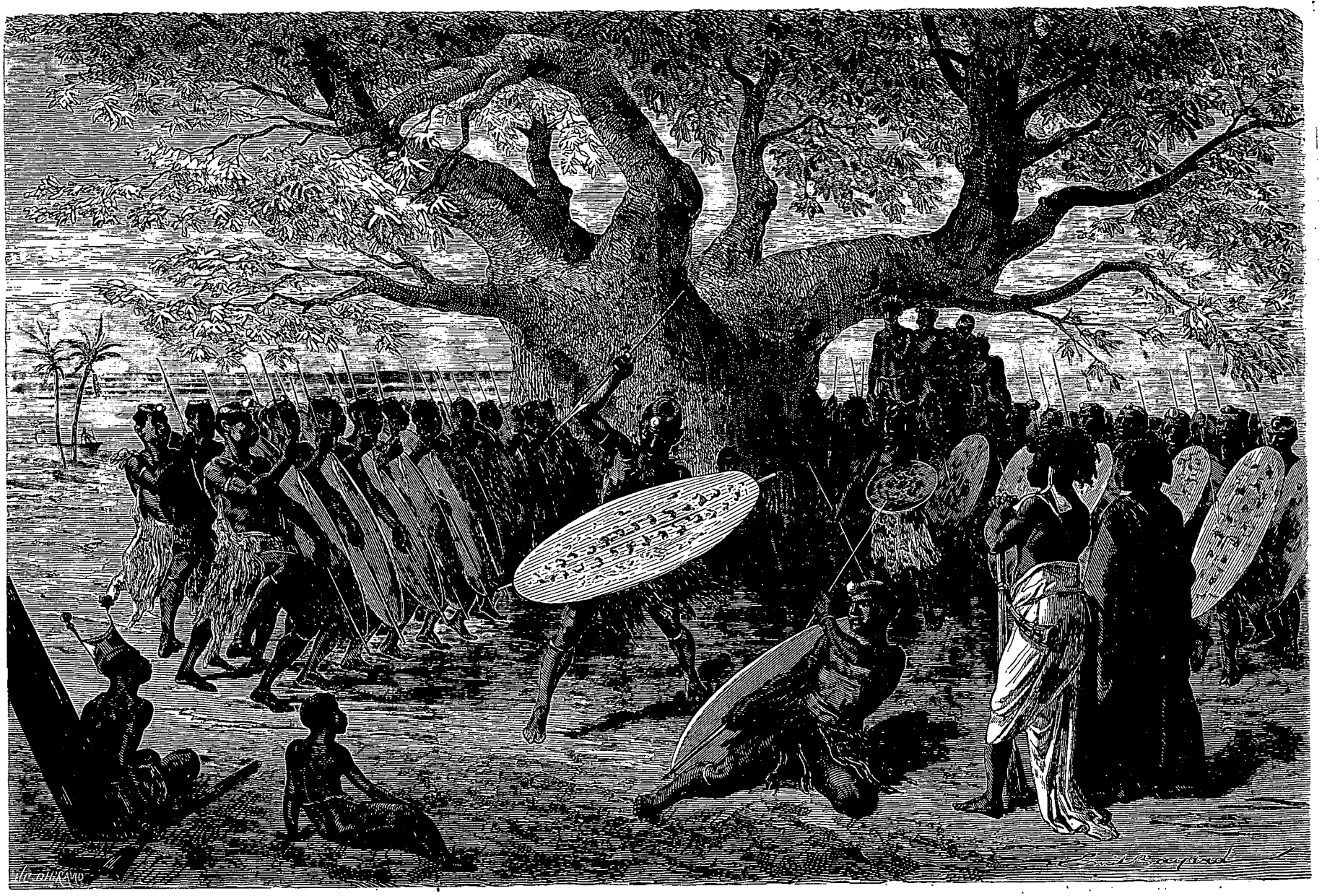
Le village de Têté a pour assise un coteau de grès, situé sur la rive droite du Zambèse, dont la largeur est ici de neuf cent soixante yards (près de neuf cents mètres). Des ravins peu profonds, suivant une ligne parallèle à celle du fleuve, sillonnent le coteau et forment les rues de la ville; car c'est à la crête de ces plis de terrain que les maisons sont construites. A l'exception d'un étroit sentier, la surface de ces rues, lorsque nous arrivâmes, était complétement envahie par l'indigo; on aurait pu en recueillir des tonnes. Le fait est que l'indigo, le séné, le datura stramonium, et une espèce de casse, sont les mauvaises herbes de l'endroit; il faut les arracher et les brûler tous les ans pour nettoyer le sol qu'on veut mettre en culture.

Une muraille de pierre et de boue entoure la ville, qui n'est habitée que par la colonie; c'est à l'extérieur que vivent les indigènes. Le fort et l'église, situés près du fleuve, servent tous deux à la défense des habitants.

La population blanche est restreinte, et l'on peut dire choisie; car la plupart de ceux qui la composent sont ici en vertu d'un jugement qui les a chassés du Portugal, au grand avantage de leurs concitoyens. L'élément militaire y prédomine; les convicts et les soldats classés sous le nom d'*incorrigibles*, ont une solde très-faible, et tirent leurs principales ressources des produits que leurs noires épouses obtiennent de leurs jardins.

Le serpent est ici l'objet d'un culte; d'horribles images de ce reptile sont attachées dans les cases où il y a des malades.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Exercices guerriers des Landines, à Sena. — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ceux des Africains dont l'intelligence est pure de toutes ces sottises croient à un Être suprême qui a créé toute chose, qui habite au-dessus des arbres et qu'ils appellent Moroungo; mais ils ne l'invoquent jamais, ne savent rien des relations qu'ils ont avec ce grand Esprit, ni de l'intérêt que celui-ci porte aux hommes. Suivant eux, les esprits de leurs ancêtres sont tous bons, et, en certaines circonstances, les secondent dans leurs entreprises. Quand un homme s'est coupé les cheveux, il a soin de les brûler ou de les enterrer secrètement, de peur qu'un sorcier ou un individu qui a le mauvais œil ne vienne à s'en emparer et ne s'en serve pour l'affliger de maux de tête. Ils croient à la vie future.

Le manguier croît d'une manière luxuriante au-dessus de Lupata, et fournit une ombre épaisse; son fruit délicieux, meilleur en cet endroit que sur la côte, nourrit pendant une partie de l'été les indigènes qui en prennent soin. Comme parmi ces arbres les uns donnent en novembre et d'autres en mars, tandis que la force de la production est entre ces deux époques, on a des mangues en abondance pendant quatre mois de l'année; les indigènes les aiment beaucoup; malgré cela, rien ne peut les décider à planter un manguier. Ils sont intimement convaincus que celui qui fait venir un de ces arbres ne tarde pas à mourir.

Une autre superstition, répandue même parmi les Portugais, originaires de Têté, veut que celui qui plante un caféier n'ait plus de bonheur à espérer en ce monde; ils prennent cependant du café, et n'en paraissent que plus heureux.

Les Portugais ont un grand nombre d'esclaves, qui tous ont les vices ordinaires de leur caste et qui sont menteurs, voleurs et dissolus.

Parfois des noirs, réduits à la misère, sacrifient volontairement leur qualité d'hommes libres et deviennent esclaves sans autre cérémonie que de rompre une lance devant celui qu'ils prennent pour maître.

Les officiers et les marchands envoient des bandes d'esclaves, sous la conduite d'un homme sûr, pour chasser l'éléphant et acheter de l'ivoire; ils leur donnent une certaine quantité de verroterie, de calicot, etc., dont le prix doit être représenté par un certain nombre de défenses.

C'est une bonne fortune pour les chasseurs quand l'animal est tué près d'un village; ils y trouvent non-seulement à échanger la viande de la bête contre de la bière et de la farine, mais encore à faire emplette d'ivoire, ce qui est une occasion de dépenser beaucoup de temps, de boisson et de paroles.

On nous répète ici que la plupart des Africains ont la passion du commerce; ils s'y livrent avec ardeur, et plutôt par amour de la chose que pour le profit qu'ils en retirent. Un négociant nous disait que les indigènes lui apportaient souvent une défense, qu'ils réfléchissaient au prix qui leur était offert, voulaient davantage, débattaient le marché, se retiraient à l'écart pour se demander conseil, et partaient sans rien conclure. Le lendemain ils allaient chez un autre, faisaient leurs conditions, réfléchissaient, parlaient, se consultaient, ne finissaient rien, et continuaient ce manége sans plus de résultat, jusqu'au moment où, n'ayant plus personne à voir, ils cédaient la précieuse défense pour un prix souvent moins élevé que celui qu'ils en avaient trouvé d'abord. Ce qui les pousse à faire traîner l'affaire en longueur, c'est l'importance que leur donnent à leurs propres yeux les cajoleries des négociants qui les flattent pour les persuader.

La médecine est exercée dans le pays sur une assez grande échelle. Indépendamment des praticiens réguliers, qui ont de l'expérience, connaissent l'effet de certains médicaments, et rendent des services réels, il y a les spécialistes; par exemple les docteurs ès-éléphants, qui préparent une drogue réputée indispensable à quiconque veut attaquer le noble et sagace animal; pas un chasseur ne s'aventurerait dans cette périlleuse entreprise sans être muni de ce précieux talisman. Les docteurs ès-crocodiles vendent un spécifique non moins nécessaire, qui protége son possesseur contre le redoutable amphibie.

Un soir, nous avions appâté un hameçon avec un chien, l'un des morceaux de prédilection du crocolile; mais les docteurs vinrent détacher l'appât; car ils protégent leur monstre, en vertu de ce principe que plus il y a de crocodiles, plus on vend de la drogue qui met à l'abri de leurs atteintes.

Non moins en faveur auprès des Portugais que des natifs, le devin ou docteur ès-dés est l'un des princes de la corporation. La police rentre dans sa spécialité, et c'est lui qui recherche les voleurs. Quand une chose a disparu, il se rend à l'endroit où le vol a été commis; il examine les lieux, jette ses dés, attend quelques jours, et moyennant salaire, dénonce le larron. Il est assez rare qu'il se trompe; car ne se fiant pas complétement à ses dés, il a partout des agents secrets, dont les démarches, les questions, les renseignements personnels le mettent à même de découvrir le coupable.

Depuis l'introduction des armes à feu, des docteurs ès-mousquets ont surgi et vendent le médicament qui fait les habiles tireurs. Il y a les docteurs ès-pluie, etc.

Tous les spécifiques de ces différentes écoles sont de petits talismans, dont la vente appartient aux docteurs; ils se portent suspendus au cou, et préservent du mal celui qui en est pourvu. Quelques-unes de ces amulettes renferment la drogue efficace; les autres ne font qu'en accroître la puissance; mais plus on en possède, plus on est protégé.

L'indigo, ainsi que nous l'avons dit, croît d'une manière luxuriante dans les rues de Têté; il y acquiert trois ou quatre pieds de hauteur; il en est de même pour la casse de Sena[1]. Les habitants n'en tirent aucun parti; néanmoins ils trouvèrent mauvais que nous nous eussions fait cueillir des échantillons de ces plantes par les Makololos.

Un coton de première qualité est cultivé par les indigènes, mais sur une très-petite échelle, et n'est employé qu'à la fabrication d'une étoffe grossière. Autrefois les

1. Suivant le docteur Hooker, ce serait la *Cassia acutifolia* qui fournit le sené du commerce. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Portugais le faisaient recueillir à très-bas prix, et l'échangeaient dans le Manica pour de la poudre d'or; c'est maintenant le calicot de province étrangère qui est usité comme article d'échange.

Une tribu voisine cultive la canne et fabrique un peu de sucre; mais les rouleaux de bois dont elle se sert pour l'extraction du jus sont tellement primitifs, elle s'entend si mal en outre à épurer le sirop, qu'elle n'obtient qu'un produit très-inférieur.

Le fer magnétique, ainsi que le charbon de terre, abondent aux environs de Têté. Une seule couche de houille, que nous avons pu mesurer sur la tranchée d'une falaise, y présente vingt-cinq pieds d'épaisseur. Le charbon de cette couche, essayé dans le fourneau du steamer, y brûla bien dès la première expérience. Les cendres, toutefois, renfermaient une grande quantité de résidus schisteux; mais supposant que cela pouvait tenir à l'action des agents atmosphériques, dont l'influence s'exerçait depuis des siècles sur la paroi de ce banc de houille, nous forâmes un puits à une dizaine de mètres, et il fut constaté que le charbon s'améliorait à mesure que la fouille était plus profonde.

On trouve de l'or dans le lit des rivières à deux jours de marche de Têté. Les indigènes en connaissent parfaitement la valeur; mais il est rare qu'ils se donnent la peine d'en recueillir; et quand ils le font, ils ne creusent jamais à plus de quatre ou cinq pieds; ils redoutent l'éboulement du sable et ont peur d'être enterrés vifs. A l'époque où, jadis, les trafiquants se rendaient aux lavages d'or avec des centaines d'esclaves, le produit était considérable; maintenant il se réduit à fort peu de chose. Les terrains aurifères ont toujours été possédés par des tribus indépendantes; on n'y a jamais fait de tranchées profondes, comme cela se pratique en Australie ou en Californie; des bassins de bois pour laver le métal sont les seules machines que les mineurs de ce pays-ci aient jamais employées.

Les rapports qu'on nous avait faits des rapides de Kébrabasa avaient tellement éveillé notre curiosité, que nous étions bien décidés à nous y rendre. Nous profitâmes de ce que les eaux du Zambèse étaient plus basses que d'habitude pour aller voir ces rochers pendant qu'ils étaient découverts. Nous y arrivâmes le 9 novembre. De Têté à Panda Mokoua, où s'arrête la navigation, le pays est boisé et montueux sur les deux rives. Panda Mokoua, située à deux milles au-dessous des rapides, est une montagne coiffée de dolomite, et qui renferme des mines de cuivre.

Parmi les arbres de la forêt, le massif baobab, remarquable entre tous, se distinguait non-seulement par son énorme volume, qui aurait fait prendre ses voisins pour de simples arbustes, mais aussi par son écorce, dont la couleur était exactement la même que celle de la syénite égyptienne. Le baobab creusé, dont nous avons parlé plus haut, mesurait soixante-quatorze pieds de circonférence; l'un de ceux que nous vîmes en allant aux rapides en avait quatre-vingt-quatre, et il y en a de cent pieds de tour sur la côte occidentale.

La chaîne élevée de Kébrabasa, formée en grande partie de montagnes coniques revêtues d'arbres inégaux et mal-venants, traverse le Zambèse et l'enferme dans une gorge étroite et rocailleuse d'une largeur d'environ quatre cents mètres. Au fond de cette gorge, qui est remplie par les eaux à l'époque du débordement, sont des masses rocheuses entassées pêle-mêle dans un état de confusion indescriptible. La gravure (page suivante) ne donne qu'une faible idée de la scène, en ce sens que les montagnes qui enserrent le fleuve ne s'y voient pas.

C'est la syéni qui domine; quelques parties de cette roche, disséminées dans la masse, sont d'une belle couleur de lapis lazuli; quelques autres sont grises.

Les blocs de granite rosé abondent également; et ces énormes débris, joints à des roches métamorphiques tordues et enchevêtrées, précipitées çà et là dans toutes les positions imaginables, offrent un exemple de dislocation et de désordre qui ferait la joie d'un professeur de géologie. A l'époque où le Zambèse est débordé tout ce chaos disparaît et la surface du fleuve n'est pas moins unie en cet endroit qu'en aval des rapides, où sa largeur est d'un demi-mille, c'est-à-dire de huit cents mètres.

Dans la saison sèche, le courant occupe le fond d'un chenal étroit dont les bords, pendant la saison des crues, ont été polis et cannelés par les eaux tourbillonnantes comme la margelle des vieux puits d'Orient par le frottement de la corde. En maint endroit ce sillon d'écoulement n'a pas plus de quarante à soixante yards[1]; il forme de brusques détours, se dédouble parfois, et produit de petites cataractes.

Nos mâts, bien qu'ils eussent trente pieds de hauteur, n'arrivaient pas au niveau qu'atteint le fleuve à l'époque des crues; la sonde descendait à dix brasses sans y rencontrer le fond.

Tous les renseignements que nous avions pu obtenir des Portugais se réduisaient à ceci: que des rocs détachés au nombre de trois ou quatre surgissaient du fleuve dans la gorge de Kébrabasa, et qu'un steamer pourrait aisément franchir la passe bien qu'elle fût dangereuse pour les canots peu gouvernables des indigènes; ils ajoutaient que si, avec la mine, on faisait sauter un ou deux de ces rocs on passerait alors sans difficulté.

Après avoir péniblement exploré huit ou dix milles de ces rapides, nous revînmes à bord avec la persuasion que le simple examen des cataractes demanderait beaucoup plus de travail que nos amis n'en croyaient nécessaire pour les faire disparaître. C'est pourquoi nous redescendîmes le Zambèse afin de prendre des vivres, et de nous préparer à une étude plus sérieuse de cette région.

Repartis le 22 novembre pour Kébrabasa[2] nous arrivâmes le 24 au pied des montagnes.

1. Le yard, composé de trois pieds anglais, représente un peu plus de quatre-vingt-onze centimètres (0,914).

2. Les indigènes appellent cet endroit Kebra-basa (fin, ou rupture du service); le nom de Kébra que lui donnent les Portugais signifie la même chose. Ici, en effet, la navigation est interrompue; les grands canots déchargent leurs marchandises, dont le transport se fait par terre jusqu'à Chicova.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

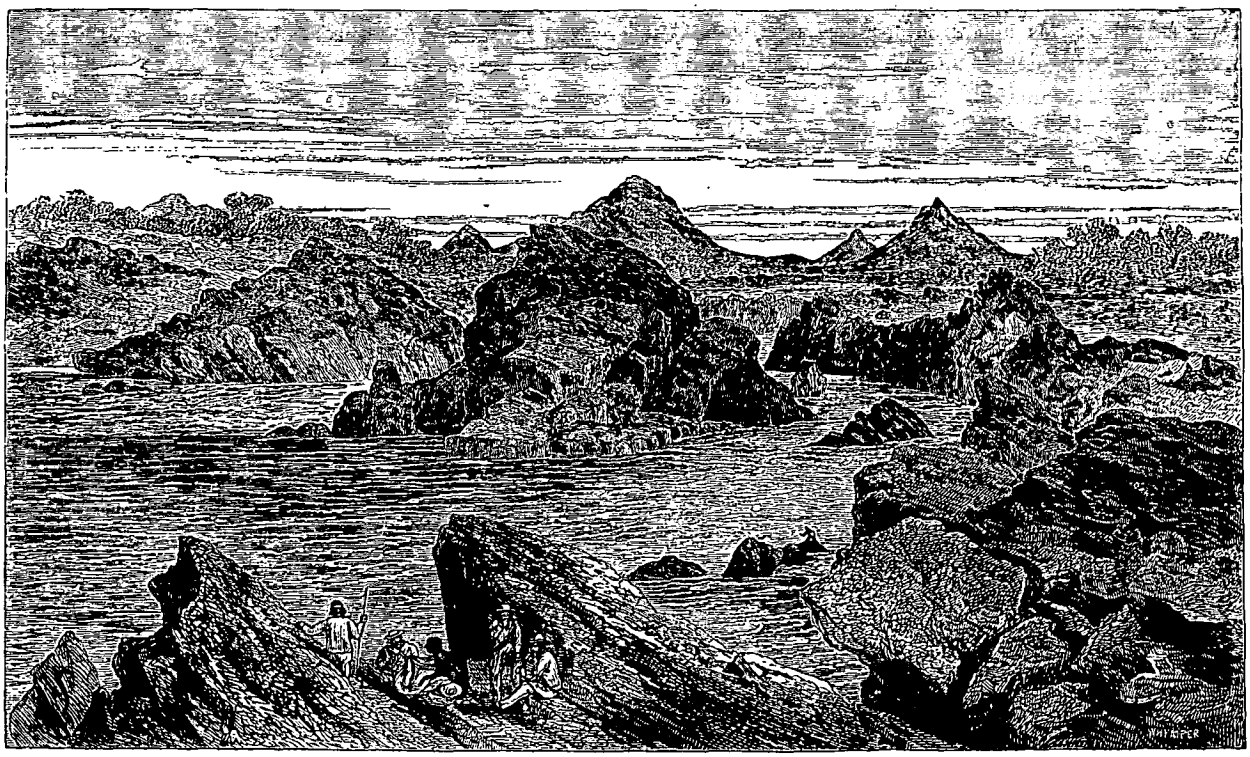
. Comme nous causions autour du feu, l'un des esclaves de Tété, qui avait la prétention d'être un grand voyageur, nous raconta qu'il avait vu dans les pays du centre des hommes d'une race bien étrange; ces hommes n'avaient que trois pieds de haut; ils habitaient de grandes villes, étaient forts riches en denrées de toute espèce et avaient des cornes sur la tête. Mais les Makololos n'acceptèrent pas l'histoire, et dirent carrément au narrateur qu'il en avait menti. « Nous venons du centre, ajouta un grand gaillard de six pieds quatre pouces[1]; avons-nous des cornes sur la tête, et sommes-nous des nains? » Malgré toutes ces railleries, le conteur n'en voulut pas démordre : il avait bien vu ce petit peuple, disait-il, et avait été dans leur ville.

Nous passâmes à gué la Louia; le courant en est rapide, la largeur d'environ cinquante yards.

Arrivé au pied d'une montagne qui porte le nom de Chiperezihoua, et dont les flancs perpendiculaires sont revêtus de lichens de toutes couleurs, on nous dit qu'en amont de cet endroit le fleuve était libre, et qu'il n'y avait plus d'obstacle à la navigation. Mais deux indigènes qui vinrent le soir à notre camp, nous assurèrent qu'il y avait plus haut une cataracte que l'on appelait Moromboua. Il fallait résoudre la question.

De chaque côté du fleuve, qui en cet endroit n'a pas une largeur de trois cents yards, et qui remplit toute la gorge, s'élèvent des montagnes d'une hauteur perpendiculaire de plus de mille yards (neuf cents et quelques mètres) et dont les flancs sont couverts d'un fourré épineux, ou d'énormes rochers noirs.

Tout à coup, après une pénible marche, un éperon de la montagne nous barra le passage; et il fallut tourner



Vue d'une partie des rapides de Kébrabasa.

l'obstacle par un circuit périlleux. La roche était si brûlante qu'on pouvait à peine y tenir la main.

Nous rencontrâmes dans cet endroit sauvage un pêcheur qui jetait son filet au milieu des remous et des tourbillons du gouffre; il nous indiqua l'objet de nos recherches; et une heure après, installés sur la tablette d'un roc, situé environ à cent pieds au-dessus du fleuve, nous découvrions la cataracte, qui doit rendre toute navigation impossible, excepté à l'époque des crues les plus hautes, où l'eau s'élève à une hauteur perpendiculaire de plus de quatre-vingts pieds, ainsi qu'il est indiqué sur le roc.

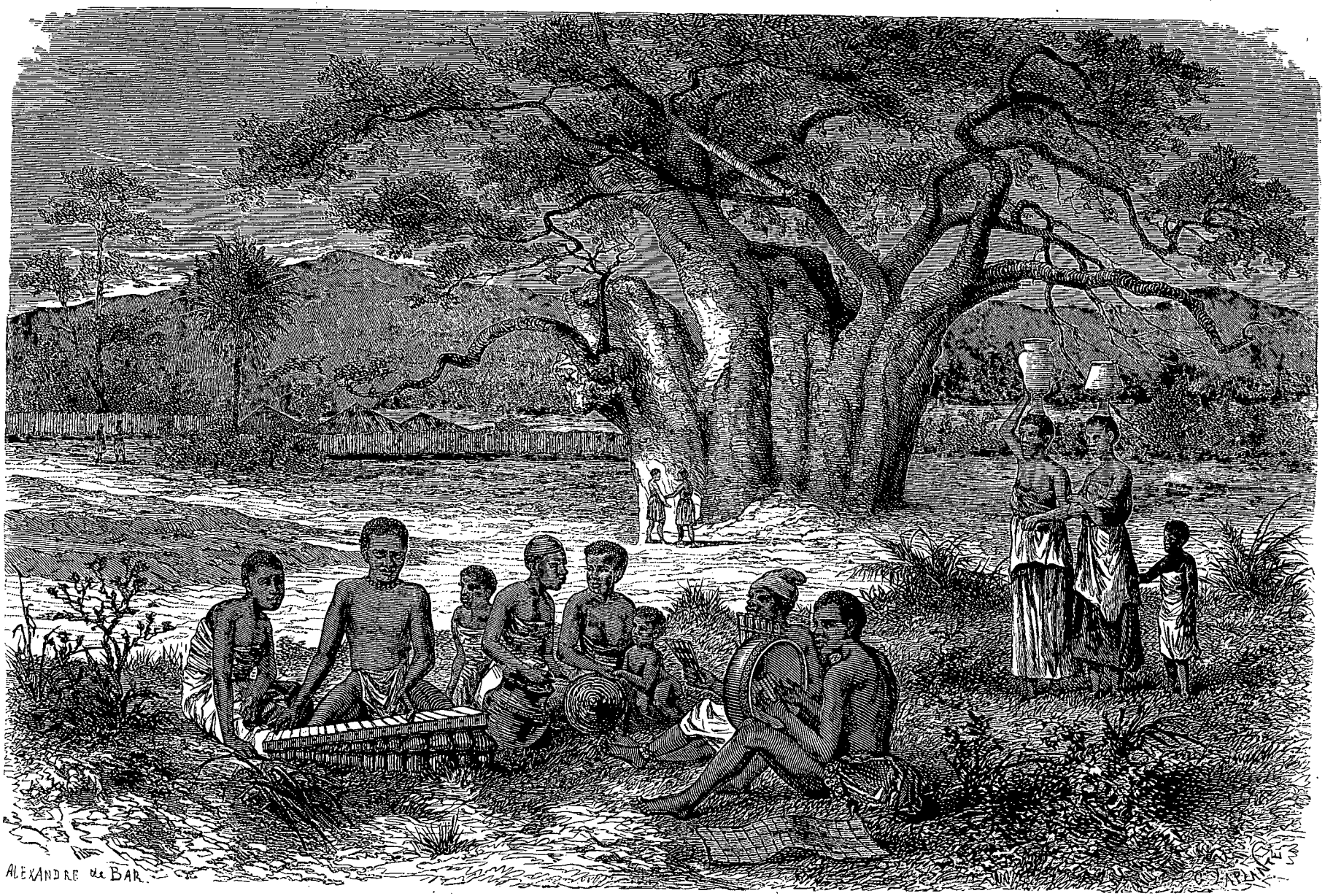
A notre droite s'élève le Moromboua, montagne d'une hauteur de deux à trois mille pieds, qui donne son nom à l'endroit où elle se trouve, ainsi qu'à la chute d'eau. A gauche de cette dernière est une montagne qu'on pourrait appeler en forme d'oignon; c'est un cône, dont la partie supérieure en s'effritant, comme il arrive souvent au granite, a fini par présenter une face unie et convexe qui rappelle une énorme bulle. La base de ces deux montagnes s'étend vers le nord; le fleuve, toujours étroit, coule tranquillement à leur pied, laissant apercevoir quelques rocs détachés qui surgissent de son lit.

Extraits de la traduction inédite de Mme H. LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Un mètre quatre-vingt-treize centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Musiciens des bords du Zambèse jouant du marimba. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE ZAMBÈSE ET SES AFFLUENTS,

PAR DAVID ET CHARLES LIVINGSTONE [1].

1858-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

Les contrastes. — Les musiciens. — Les saisons. — La religion. — L'expédition remonte le Chiré. — Premières relations avec des peuplades inconnues. — Cataractes de Murchison.

En Afrique, les contrastes avec l'Europe sont nombreux.

Les moutons y sont couverts de poils, et la laine y croît sur la tête des hommes.

Les hommes portent souvent leur chevelure dans toute sa longueur, tandis que les femmes sont plus ou moins tondues.

Le sexe faible cultive la terre, fait les semailles et bâtit les cases; les hommes restent au village, filent le coton, tissent les étoffes, cousent les vêtements, traient les vaches et babillent.

Quand les hommes se marient, ils ne reçoivent rien de leur beau-père, et lui payent une dot.

Les montagnards européens sont hospitaliers, généreux et braves; ceux d'Afrique sont faibles et lâches, même comparativement aux Africains des plaines.

On soutient dans certaines écoles d'Europe que l'homme descend du singe; on croit dans certaines parties de l'Afrique que les âmes des morts reviennent s'incarner dans les singes.

La plupart des blancs se figurent que les nègres sont des sauvages; presque tous les nègres sont persuadés que les blancs sont des cannibales.

Notre Croquemitaine a la peau noire, celui d'Afrique a la peau blanche.

Il nous est vraiment impossible, après tant d'années passées en Afrique, de ne pas rire de toutes les absurdités qu'on a écrites contre l'intelligence des nègres.

Lorsque pour traduire les réponses qu'on attribue aux nègres on emploie des tournures de phrase d'une niaiserie enfantine; lorsqu'on ajoute des *i* et des *o* à chacune de leurs paroles, on fait de la fantaisie et non de la vérité. Les nègres parlent de fort belles langues et n'ont aucun patois. Il est très-peu d'Européens qui connaissent à fond les langues africaines, à moins qu'ils ne les aient apprises dans leur jeunesse.

Quand on interroge les Africains, de manière à s'en faire comprendre, ils vous répondent, soyez-en sûr, avec non moins de bon sens, si ce n'est avec plus de justesse, que ceux de nos compatriotes qui n'ont pas reçu d'éducation.

Pour se figurer que notre intelligence est d'une autre nature que celle des nègres, il faudrait oublier qu'en Europe il fut un temps où nos ancêtres n'étaient pas plus éclairés qu'on ne l'est aujourd'hui en Afrique.

Les mobiles qui font agir les noirs sont, il est vrai, peu élevés; mais on les retrouve fréquemment chez les valets et même chez les classes supérieures de race blanche. Nous espérons les voir disparaître dans le progrès général qu'amènera la diffusion des vrais principes religieux.

Comme nous revenions de Kébrabasa à Têté, des musiciens indigènes vinrent nous trouver à notre camp, et nous firent entendre leurs airs sauvages, mais non dépourvus de charmes, qu'ils jouaient sur le marimba, instrument composé de baguettes d'un bois très-dur, qui, variant d'épaisseur et de longueur, forment diverses notes, et sont attachées sur des calebasses de différentes dimensions. Nous leur donnâmes quelques morceaux de cotonnade et ils s'en allèrent satisfaits.

Le docteur Kirk divise l'année des bords du Zambèse en trois parties : la saison froide, la saison chaude et la saison pluvieuse; trois mois d'hiver : mai, juin et juillet; trois mois d'été : août, septembre et octobre; et le reste de l'année pour la saison des pluies.

Le Zambèse a deux inondations par an; la première, qui n'est que partielle, atteint son maximum vers la fin de novembre ou le commencement de janvier; la seconde, qui est plus considérable, vient après les débordements des rivières de l'intérieur, ainsi qu'il arrive pour le Nil, et ne se produit pas à Têté avant le mois de mars.

En temps ordinaire l'eau du Zambèse est d'une pureté pour ainsi dire absolue, au point que le photographe la trouve presque aussi bonne que de l'eau distillée pour le bain de nitrate d'argent.

La première fois que nous nous rendîmes au Chiré, ce fut en janvier 1859. Une énorme quantité de lentilles d'eau descendait la rivière; elles proviennent d'un marais situé à l'ouest. En amont de l'endroit où elles arrivent du marais, on n'en voit presque plus.

A notre approche, les indigènes, tous armés d'arcs et de flèches, se réunissaient en grand nombre; quelques-uns, cachés derrière les arbres, nous suivaient du regard, et, l'arc tendu, paraissaient n'attendre que le moment de nous lancer leurs flèches venimeuses. Toutes les femmes se tenaient à l'écart, et les hommes, qui évidemment nous soupçonnaient de leur être hostiles, se préparaient à repousser notre attaque.

Au village de Tingané, cinq cents guerriers au moins se rassemblèrent, et il nous fut ordonné de faire halte.

Le docteur Livingstone descendit sur la rive; il leur

1. Suite. — Voy. page 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gravé chez Erhard. Dessiné par A. Vuillemin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

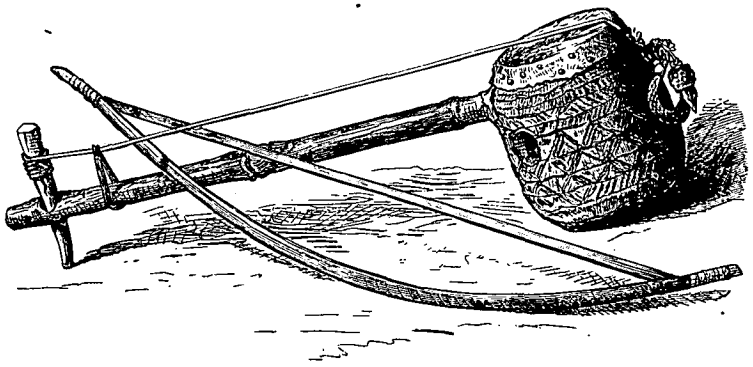
expliqua que nous étions Anglais; que ce n'était ni pour enlever des hommes ni pour nous battre que nous venions dans leur pays, mais pour ouvrir un sentier à nos compatriotes, afin que ceux-ci pussent venir leur acheter du coton, de l'ivoire, tout ce qu'ils auraient à vendre, excepté des esclaves.

Il n'en fallut pas davantage pour changer les dispositions du chef, dont les manières devinrent amicales.

Tous ces indigènes admettent un Être suprême, créateur et gouverneur de toute chose; ils croient aussi à la perpétuité de la vie au delà du tombeau. La grande difficulté est de leur faire sentir qu'ils ont des liens de parenté avec le Créateur, et que l'Être suprême s'intéresse à eux. Toutefois, quand on leur annonce que le père est irrité contre ses enfants lorsqu'ils se vendent ou qu'ils se tuent les uns les autres, ils comprennent fort bien vos paroles et les approuvent avec chaleur; cette idée rentre si complétement dans leur manière de voir! Mais, ainsi que pour nos compatriotes des classes inférieures, l'instruction et de bons exemples parviennent seuls à élever leur niveau moral.

Le dialecte des riverains du Chiré a beaucoup de ressemblance avec celui des habitants de Têté et de Sena.

Le Chiré, dans toute la partie inférieure de son cours, a au moins deux brasses de profondeur. Plus haut il en sort des branches nombreuses qui en diminuent le volume, mais l'absence de bancs de sable fait que la navigation n'y est pas moins facile.



Violon africain.

A la hauteur d'une centaine de milles à vol d'oiseau, distance que les détours que nous avions faits avaient au moins doublée, nous trouvâmes, par 15° 55′ latitude méridionale, de superbes cataractes que nous avons appelées Murchison, en l'honneur du savant illustre dont nous ne pourrons jamais reconnaître la généreuse bonté.

Ces cataractes, auxquelles les indigènes donnent le nom de Mamvira, formaient le premier obstacle que nous eussions rencontré.

La prudence ne permettait pas de risquer un voyage par terre au milieu de tribus assez défiantes pour entretenir sur la rive de forts détachements qui nous surveillaient nuit et jour; d'ailleurs la saison était peu favorable; aussi après avoir envoyé nos présents aux deux chefs principaux, nous revînmes à Têté.

Secondée par le courant, notre descente fut rapide. Les hippopotames ne s'y trompaient jamais et s'éloignaient à notre approche; mais les crocodiles, moins avisés, prenant notre steamer pour un animal inconnu, se dirigeaient quelquefois vers nous en toute hâte. Ils passaient à un pied de la surface de l'eau et produisaient, avec leurs rames et leur corps, trois rides bien prononcées, qui témoignaient de la rapidité de leur course. Arrivés à quelques yards seulement de la proie qu'ils espéraient, ils levaient la tête, et se laissaient tomber au fond de l'eau comme une pierre, sans avoir touché le monstre.

Nous repartîmes pour le Chiré au mois de mars suivant. Cette fois les indigènes nous firent un accueil favorable et s'empressèrent de nous vendre du riz, du sorgho et des volailles. Nous entrâmes en relations avec le chef Chibisa, dont le village se trouvait à dix milles au-dessous des cataractes.

Chibisa était un homme d'une sagacité remarquable, et de beaucoup le chef le plus intelligent de cette région. La guerre, nous dit-il, avait été souvent pour lui une nécessité; mais ce n'était jamais lui qui l'avait commencée.

Ayant laissé *le Ma-Robert* en face du village de Chibisa, le docteur Livingstone et le docteur Kirk, suivis d'un certain nombre de Makololos, partirent à pied pour visiter le lac Chirwa. Ils se dirigèrent vers le nord, et traversèrent un pays montagneux dont les habitants leur témoignèrent des dispositions favorables.

Le lac Chirwa. — Retour à Têté. — Mauvaise construction du steamer.

Le 18 avril nous découvrîmes le lac Chirwa, nappe d'eau considérable où vivent des poissons, des sangsues, des crocodiles et des hippopotames.

Ce lac est légèrement saumâtre, ce qui semblerait annoncer qu'il n'a pas d'écoulement; il paraît être profond, et contient des îlots pareils à des montagnes. C'est de la base du mont Pirimiti ou Mopeu-peu, situé au sud-sud-ouest de la nappe d'eau, que nous avons aperçu le Chirwa. De là, si vous regardez vers le nord, vous avez un horizon maritime, sur lequel se détachent au loin deux îlots, dont le plus grand et le plus rapproché est couvert d'arbres, et rappelle le sommet d'un mont. Une chaîne de montagnes apparaît à l'orient, tandis qu'à l'ouest s'élève le mont Chikala, qui semble se réunir à la grande masse du Zomba.

Le rivage, près de l'endroit où nous avons campé, était couvert de roseaux et de papyrus. Désirant obtenir la latitude par l'horizon naturel, nous entrâmes dans l'eau et nous dirigeâmes vers ce qu'on nous disait être un banc de sable; mais les sangsues nous attaquèrent en si grand nombre qu'il nous fallut battre en retraite.

Le Chirwa peut avoir de soixante à quatre-vingts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

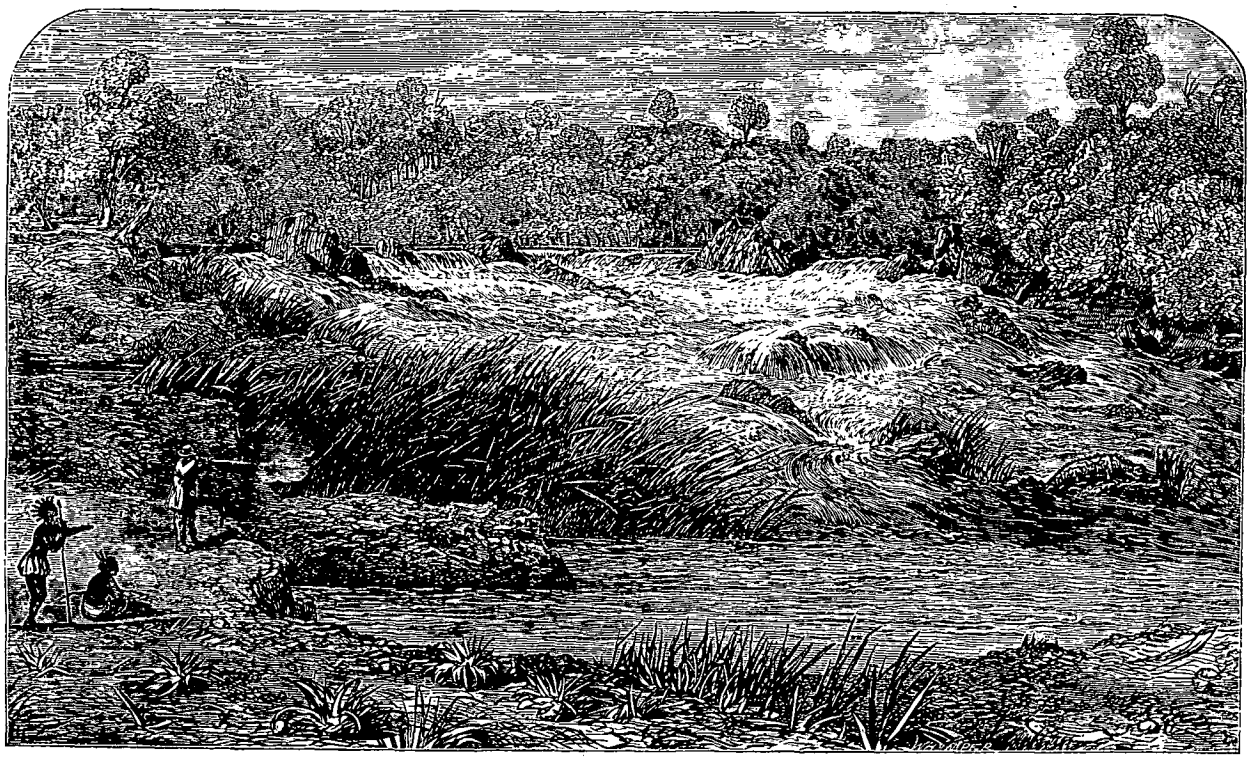
milles de longueur, et vingt milles de large environ. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de dix-huit cents pieds. L'eau a la saveur d'une légère solution de sel d'Epsom. Nous n'avons pas vu l'extrémité nord du lac, bien que nous l'ayons dépassée.

Les bords du Chirwa sont très-beaux; la végétation y est luxuriante, et, pendant notre séjour, les vagues, en venant se briser sur un rocher situé au sud-est, ajoutaient à la beauté du paysage. De très-hautes montagnes dont le sommet peut atteindre à huit mille pieds au-dessus de l'Océan (2440 mètres) s'élèvent à peu de distance de la rive occidentale et forment une chaîne qui porte le nom de Milanje. Leurs cimes aux flancs abrupts, qui dominent les nuages ou en sont couronnées, donnent à le scène un caractère de grandeur. Au couchant est le mont Zomba, d'une élévation d'environ sept mille pieds, et d'une étendue de quelque vingt milles.

Ayant plutôt le désir de gagner la confiance des indigènes que d'explorer le pays, nous pensâmes qu'il nous serait plus facile d'atteindre notre but par des visites réitérées; trouvant donc que pour cette fois nous étions allés assez loin, nous résolûmes de retourner au *Ma-Robert*, qui nous attendait à l'île de Dakanamoio. Nous regagnâmes le Chiré par le défilé de Zédi.

Le steamer atteignit Têté le 23 juin, et après avoir été remis en état, se rendit au Kongoné pour recevoir des provisions de l'un des croiseurs de Sa Majesté britannique.

Nous nous composâmes un équipage pris parmi les Makololos qui, non-seulement étaient de bons mar-



Les cataractes de Murchison ou Mamvira. — D'après le Dr Livingstone.

cheurs, mais coupaient le bois, faisaient le service du bord, et se contentaient de la nourriture des indigènes.

Pendant que nous étions sur le Kongoné, il fallut s'arrêter pour réparer *le Ma-Robert;* on l'avait construit avec des plaques de métal qui n'avaient pas seize pouces d'épaisseur, espèce d'acier de nouvelle invention. Une action chimique de nature quelconque perfora le métal; de petites arborisations, des étoiles brisées, comme on en voit dans la glace fondante, partirent de ce point et s'irradièrent dans tous les sens; il y eut de petits trous à chaque endroit où ces lignes formaient un coude, et le fond du navire devint bientôt comme une écumoire. On bouchait les plus grandes ouvertures; mais à peine étions-nous à flot qu'il s'en produisait de nouvelles.

Nouvelle excursion sur le Chiré (août 1859.) — Le mont Morambala. — Source chaude. — Poursuivi par un buffle. — Le Nyanja-Pangono, ou Petit-Lac. — Le Nyanja-Moukoulou, ou Grand-Lac. —Accident.—Trappe à hippopotame.— Moustiques.— Éléphants. — Soura ou vin de Palme.— Ile de Dakanomoio.— Enfant vendu.

Nous remontons de nouveau le Chiré vers le milieu du mois d'août, après avoir pris du bois à Chamoara. Notre intention est de faire plus ample connaissance avec les tribus riveraines, de poursuivre à pied nos explorations au nord du lac Chirwa, et d'aller à la découverte du lac Nyassa, dont on nous a parlé, en nous le désignant sous le nom de Nyinyési, mot qui signifie les astres.

Le Chiré est beaucoup moins large que le Zambèse, mais il a plus de profondeur et offre moins de difficultés à la navigation. La vallée qu'il arrose est basse, d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fertilité remarquable, et se déploie entre deux chaînes de montagnes boisées qui lui laissent une largeur de quinze à vingt milles.

Tout d'abord, en partant de l'embouchure, les montagnes du flanc gauche sont tout près de la rivière. Elles la côtoient pendant vingt milles; puis apparaît, à cinq cents yards du bord de l'eau, un mont détaché, aux flancs abrupts, ayant quatre mille pieds d'élévation, et à peu près sept milles de longueur. Cette montagne, appelée Morambala, ce qui veut dire grande tour du Guet, est boisée jusqu'à la cime, et d'une très-grande beauté.

Quelques bouquets de palmiers et d'acacias apparaissent à l'ouest du Morambala sur la langue de terre qui sépare le Chiré du Zambèse, endroit fertile où abonde toute espèce de gibier.

Au-dessus du Morambala, nous nous engageons dans un marais d'une vaste étendue où serpente le Chiré. Vers le nord, pendant bien des milles, se déploie un véritable océan de verdure dont la surface est tellement plane qu'on pourrait s'en servir pour y prendre la hauteur du soleil. A dix ou quinze milles au nord du Morambala s'élève, en forme de dôme, le Maganja ou Chi-Kanda. Plusieurs autres montagnes, dont les pics ont l'air d'être granitiques, se dirigent vers le nord, et forment la côte orientale de la vallée. Une autre chaîne, composée de roches métamorphiques, ayant son point de départ en face de Sena, ferme la vallée du côté de l'ouest.

Après avoir traversé une partie de ce marais, nous arrivons à une large ceinture de palmiers et d'autres arbres, qui se déroule sur la rive droite, où elle divise la plaine.

Les Makololos, ayant mis le feu aux grandes herbes, à la place où ils coupaient du bois, un buffle solitaire s'est précipité hors des flammes, et a chargé avec fureur un jeune homme fort agile appelé Mantlanyane. Jamais la vitesse du pauvre garçon ne l'a mieux servi que dans cette course effrénée; au moment où il atteignit la berge et sauta dans la rivière, les cornes de la bête furieuse n'étaient pas à six pieds de sa personne.

De nombreux jardins où l'on voit du maïs, du tabac, des citrouilles, bordent les rives marécageuses; ils appartiennent aux montagnards qui les ont ensemencés pendant la saison sèche. A l'époque des pluies tous ces terrains sont submergés; une grande quantité de poissons, le mulet africain, surtout, sont pris dans ces jardins pendant la croissance des plantes; on les fait sécher soit pour les vendre, soit pour les consommer plus tard.

Nous passons devant l'embouchure d'une petite rivière qui sort d'une lagune de plusieurs milles d'étendue; c'est un cours d'eau profond, d'une largeur d'environ trente yards. Beaucoup d'hommes y sont occupés, sur différents points, à récolter la racine du lotus, qu'ils appellent nyika; ils en emplissent leurs pirogues. Cette racine, d'un usage alimentaire extrêmement répandu en Afrique, se mange grillée ou bouillie, et ressemble alors à nos châtaignes.

La majeure portion des lentilles d'eau qu'on voit sur le Chiré y sont amenées par cette petite rivière et proviennent de la lagune où celle-ci prend naissance. La lagune est appelée Nyanja-ea-Motope, ce qui veut dire Lac-de-Boue; on la nomme aussi Nyanja-Pangono, c'est-à-dire Petit-Lac; tandis que le marais de l'éléphant porte le nom de Nyanja-Moukoulou, qui signifie Grand-Lac.

Notre misérable petit vapeur ne pouvant pas porter tous les hommes dont nous avons besoin, il nous a fallu descendre les chaloupes, et y mettre une partie de nos gens. Un soir l'une d'elles a chaviré dans l'ombre; il s'y trouvait un individu qui ne savait pas nager, et qu'on n'a pu recueillir; tous les autres en ont été quittes pour un bain; mais la mort de ce pauvre garçon nous a remplis de tristesse, et a ajouté au chagrin que nous éprouvions d'avoir été trompés par le constructeur du *Ma-Robert*.

Au village de Mboma, par 16° 56′ 30″ latitude sud, nous vîmes une énorme quantité de riz, et les habitants s'empressèrent de nous en apporter; ils nous le vendirent pour un prix fabuleusement minime : nous ne pûmes acheter la dixième partie de ce qui nous était offert.

Le soir, un ménestrel indigène nous donna une sérénade composée de chants sauvages, mais non dépourvue de charme, qu'il accompagnait de notes bizarres, tirées d'une espèce de violon monocorde (voy. page 132). Son intention, dit-il aux Makolos, était de jouer toute la nuit, afin de nous engager à lui donner quelque chose. Il suffit d'un petit morceau de cotonnade pour le satisfaire; il s'en alla de très-bonne humeur.

Une chaîne de montagnes, qui prend naissance vis-à-vis de Sena, passe à deux ou trois milles du village de Mboma, et se dirige ensuite au nord-ouest. Le Malahoué en est le mont principal; une quantité de villages sont appendus à ses flancs boisés. La houille se trouve à fleur de terre; elle apparaît au milieu des roches.

Sur les deux rives, dans chacun des sentiers qu'ont faits les hippopotames en sortant de l'eau pour aller paître, on voit des piéges destinés à ces pachydermes L'hippopotame se nourrit exclusivement d'herbage; nous ne l'avons jamais vu manger de roseaux, ni d'autres plantes aquatiques; dans tous les endroits où il a quelque chose à redouter, il ne pâture que la nuit.

Le soir nous fûmes hélés vigoureusement et d'une voix impérieuse.

« Où allez-vous? nous criait-on de la rive; où allez-vous comme cela? Pourquoi voyagez-vous? Quelles sont vos intentions?

—Vous pouvez dormir. Ne vous mettez pas en peine, » leur fut-il répondu par nos Makololos.

21 *août*. — « Il fait eau plus que jamais à l'avant, monsieur, et nous avons un pied d'eau dans la cale, » furent les premières paroles qui nous saluèrent ce matin.

Notre malheureuse cabine, toujours mouillée, est devenue le rendez-vous favori des moustiques; ils y pondent, ils y éclosent.

A quelques milles au-dessus de Mboma nous retrouvons, par 16° 44′ 30″ latitude sud, le village du chef

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

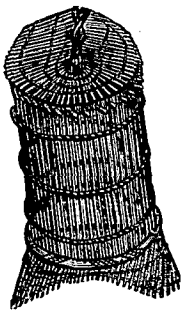
Tingane dont le tambour de guerre réunit promptement quelques centaines d'archers. Ici les arcs et les flèches sont d'un travail supérieur à ceux des peuplades que nous avons trouvées plus bas.

Nous recevons un assez bon accueil des habitants des bourgades; ils nous apportent ce qu'ils ont à vendre, et couvrent la rive de leurs produits variés.

Nous voyons maintenant le Pirone, cette montagne majestueuse à laquelle nous avons donné le nom de Clarendon. Plus loin encore, au nord-ouest, la grande chaîne des Milanje représente un sphinx, non terminé, qui regarde le lac de Chirwa. C'est, dit-on, dans cette chaîne que le Rouho prend sa source; il coule vers le sud-ouest, et rejoint le Chiré en amont du village de Tingané.

Un peu au delà du Rouho commence le Nyanja-Moukoulou, le grand marais aux éléphants; nous y avons compté d'une seule fois huit cents de ces animaux qui s'y trouvaient en vue. En choisissant ce marécage pour retraite ils ont fait preuve de leur sagacité habituelle, car il n'est pas de chasseur qui puisse les y atteindre.

L'éléphant mâle de l'espèce africaine est d'une taille de dix à onze pieds, quelques-uns dépassent cette mesure. Il diffère de l'éléphant d'Asie par la forme de son front qui est convexe, et surtout par l'énorme dimension de ses oreilles.



Nasse.

A la sortie du marais, le terrain s'élève et la population augmente. Nous passons devant une longue rangée de cabanes temporaires, situées dans la plaine de la rive droite, où une quantité d'hommes et de femmes travaillent d'une manière active à l'extraction du sel. Ils obtiennent ce produit en mettant, dans un vase percé d'un petit trou, de la terre qui en cet endroit-ci est très-saline; ils y ajoutent de l'eau qui s'écoule par la petite ouverture et qu'ils font évaporer au soleil.

Il est à remarquer que dans tous les endroits où, comme ici, la terre contient du sel, le coton est d'une soie plus longue et plus fine qu'ailleurs.

En amont des palmiers, une série d'îles basses et fécondes émaillent la rivière. Beaucoup d'entre elles sont cultivées et donnent du maïs en toutes saisons; car nous l'y avons vu à tous les degrés de croissance, depuis le moment où il lève jusqu'à sa maturité complète. Des rangées de bananiers décorent les rives; leurs fruits sont abondants et nous sont vendus pour rien.

Les roseaux qui, des deux côtés, bordent la rivière sont tellement enlacés de convolvulus et d'autres plantes volubiles ou sarmenteuses, qu'ils forment un véritable rempart. C'est une belle chose à voir que ce réseau de verdure, sortant du cristal de l'onde, et paré de fleurs charmantes; mais les mailles en sont tellement serrées que si par malheur on chavirait, il serait presque impossible de gagner la terre.

Un grand village s'élève sur la rive droite; Mankokoué, celui qui le gouverne et lui donne son nom, possède plusieurs îles d'une fertilité prodigieuse. Il est, de plus, le chef suprême d'un district important. D'humeur sombre et défiante, il refuse de nous voir, et nous trouvons qu'il vaut mieux passer notre chemin que de perdre notre temps à solliciter une audience.

Le 25 août, nous arrivons à l'île de Dakanomoio, située en face de l'escarpement perpendiculaire où est placé le village de Chibisa. Celui-ci n'y est plus; il est parti avec la plupart de ses sujets pour aller s'établir près du Zambèse; mais son délégué est poli, et nous promet des guides, ainsi que les denrées qui nous seront nécessaires. Quelques hommes du village sont en train d'éplucher, de trier, de filer, de tisser du coton. C'est une chose commune dans ce pays-ci; chaque famille paraît avoir sa petite cotonnerie, comme autrefois en Écosse on avait son carré de lin.

A notre première visite, Chibisa et sa femme avaient dit au docteur, avec tous les signes d'une affliction bien naturelle, que la bande de Chikasa leur avait enlevé leur petite fille quelques années auparavant, et que la pauvrette, ayant été vendue, était maintenant l'esclave du curé de Têté. A notre retour dans cette ville, le docteur avait fait tous ses efforts pour racheter la petite fille, afin de la rendre à ses parents, et avait offert le double de ce que vaut un esclave. Le curé ne demandait pas mieux; c'était un brave homme, obligeant et poli, meilleur que la plupart de ses compatriotes, et il aurait sans doute restitué la petite fille gratuitement; mais il l'avait vendue à quelque membre d'une tribu éloignée, peut-être celle des Baziloulous; il n'en était pas sûr, et il fut impossible de retrouver l'enfant.

C'est une étrange disposition d'esprit que celle qui conduit des hommes de notre propre race à voir dans l'Écriture des paroles qui justifient l'esclavage. Peut-être, si jamais nous revenons en pays civilisé, y trouverons-nous des gens qui prouveront de la même manière que la polygamie, ou toute autre énormité, est d'institution divine.

En marche à la découverte du lac Nyassa. — Hautes terres des Manganjas.— Coton. — Le *pélélé* ou anneau de lèvre.— Buveurs de bière. — Lamentations funèbres. — Croyance à la vie future. — Petit lac de Pamalombé. — Découverte du lac Nyassa.

28 *août* 1859. Nous quittons *le Ma-Robert* pour aller à la découverte du lac Nyassa. Notre bande est composée de quarante-deux hommes : quatre blancs, trente-six Makololos et deux guides.

Nous avons donné des mousquets à nos hommes, ce qui ajoute à notre prestige, mais n'augmente pas notre sécurité; la plupart n'ont jamais posé le doigt sur la gâchette d'une arme à feu; et il est probable que, s'il y avait combat, leurs mousquets seraient plus dangereux pour nous que pour l'ennemi.

Nous suivons les bords d'un charmant cours d'eau qui nous fait traverser la vallée dans la direction du nord-est. Beaucoup de jardins renferment du coton ex-

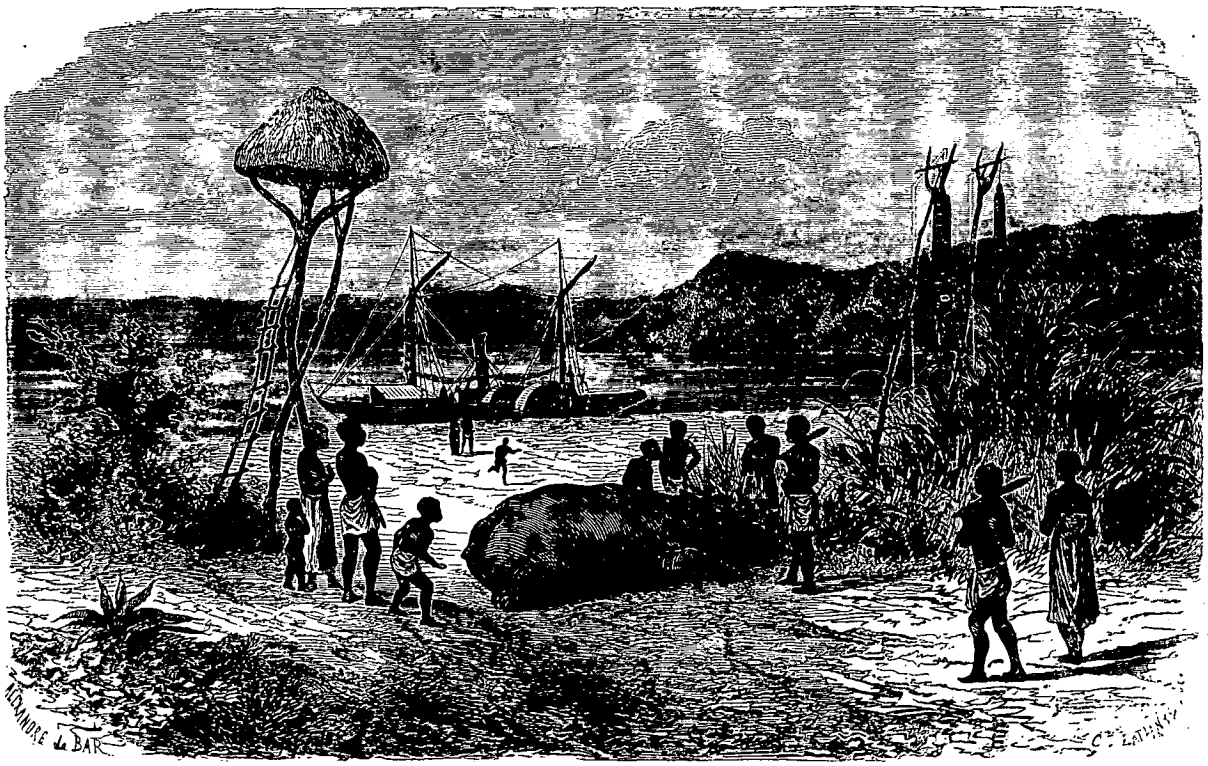
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cellent. Une heure de marche nous conduit au pied des montagnes de Manganja qu'il nous faut gravir.

Après une marche pénible, nous nous arrêtons au village d'un chef nommé Chitimba. Il se trouve dans un pli boisé de la première des trois terrasses de la montagne; comme tous les villages des Manganjas, il est entouré d'un rempart impénétrable d'euphorbe vénéneux. Cet arbre répand une ombre si épaisse qu'il serait difficile de viser du dehors les villageois qu'il abrite. L'herbe ne croît pas à l'ombre de cette haie gigantesque, et cela peut être le motif qui en a généralisé l'emploi. De cette manière, l'ennemi ne rencontre pas, autour des bourgades, de ces chaumes qui lui servent de traînée pour incendier les cases, et les brandons qu'on voudrait jeter sur le toit des cabanes trouvent dans ce rempart incombustible une barrière qui les arrête.

Ainsi que font tous les étrangers, nous nous arrêtons sous de beaux arbres situés à l'entrée du village. On y étend deux nattes fabriquées de roseau pour que les blancs puissent s'asseoir, et le chef apporte un ségouati, composé d'une petite chèvre et d'un panier de farine. Nous lui rendons en retour du calicot et des grains de verre dont la valeur équivaut largement à ce qu'il nous donne. Il mesure l'étoffe, la plie en deux et la mesure une seconde fois. Les perles sont examinées avec soin; il n'en a jamais vu de cette couleur; il faut qu'il demande conseil aux gens de son entourage. Enfin, après des examens réitérés et beaucoup de paroles inquiètes, il finit par les recevoir.

On met alors en vente de la farine et des pois. Nous présentons une brasse de cotonnade bleue, quantité suffisante pour un habillement complet d'homme ou de



Piége à hippopotame. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

femme. Sininyané, le chef de nos Makololos, trouvant qu'une partie de cette étoffe est suffisante pour payer la farine, s'apprête à déchirer le morceau. Mais Chitimba fait observer qu'il est dommage de diviser une pièce qui ferait à sa femme une si belle toilette, et dit qu'il aimerait mieux nous donner plus de farine et l'avoir tout entière. « Fort bien, répondit Sininyané; mais l'étoffe est très-large; veillez à ce que la corbeille qu'on emplira soit très-grande, et faites-y ajouter un coq pour que la farine ait bon goût. »

Les affaires s'animent, chacun veut acquérir d'aussi belles choses que son voisin, et tous s'y empressent de bonne humeur. Les femmes et les filles se mettent à piler du grain, les hommes et les garçons à pourchasser les volailles qui s'enfuient en caquetant dans tous les coins du village; bref, quelques heures après, le marché est encombré de toute espèce de denrées indigènes. Cependant les prix se soutiennent; les vendeurs mangeront aisément ce qu'ils n'auront pas placé.

Nous passons la nuit sous les arbres; l'air y est doux et pur; point de moustiques sur les montagnes.

29 *août*. Ainsi que nous en avons l'habitude en voyage, nous sommes debout au point du jour. Nous prenons une tasse de café, un morceau de biscuit, et nous nous mettons en marche. L'air est d'une fraîcheur délicieuse; la route un peu moins pénible que celle d'hier. Nous apercevons une quantité de villages dans des sites pittoresques, et nous gagnons en quelques heures la dernière terrasse à une élévation de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce plateau s'étend à l'ouest des montagnes de Milanje, et descend au nord-ouest vers le lac Chirwa. Nous sommes tous ravis de cette contrée splendide; c'est avec un enchantement qui se renouvelle toujours que nous regardons ses plaines fécondes, ses nombreuses collines, ses montagnes majestueuses.

Il y a des ronces dans quelques défilés; malgré leur éclat et leur nombre, les fleurs nous touchent moins que ces buissons épineux et sans grâce, qui nous rappellent notre jeunesse et notre pays natal.

Nous avons traversé les hautes terres en nous dirigeant vers le nord, ce qui nous a pris une semaine. Nous descendons maintenant dans la vallée de Chiré, qui est à douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette vallée est fertile et nourrit une population nombreuse.

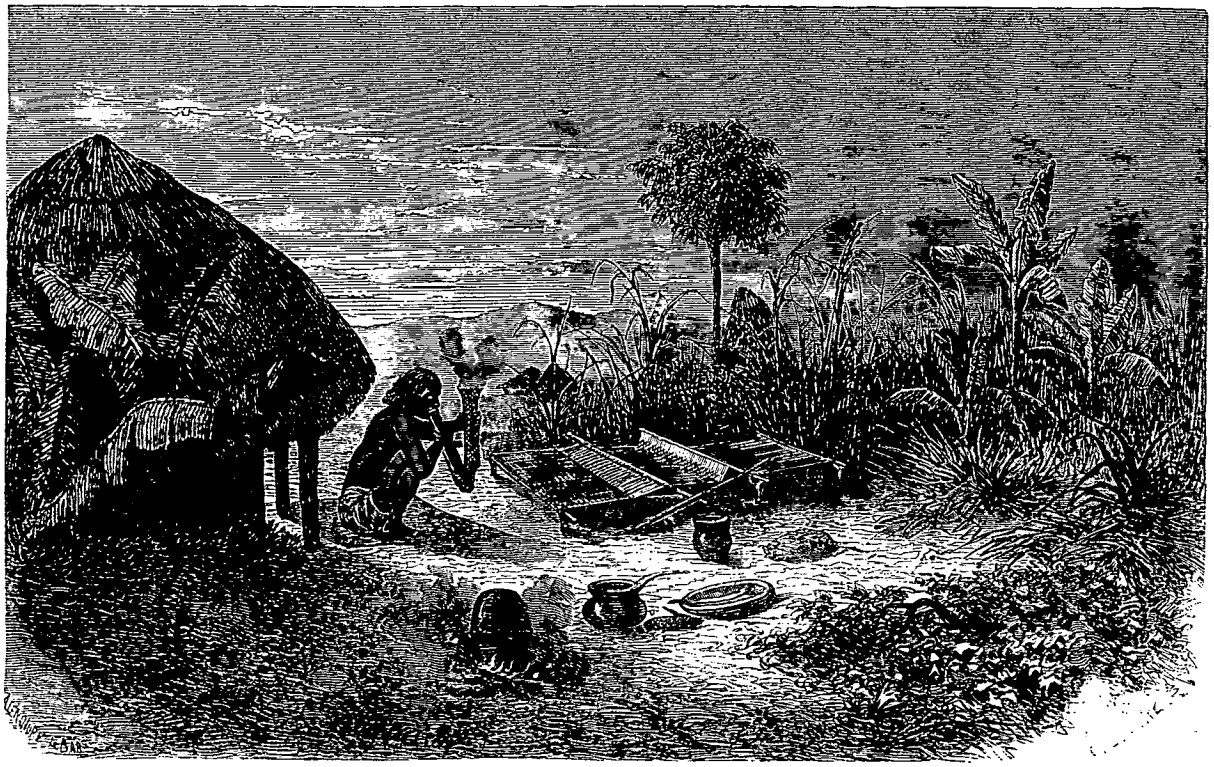
Quand on a quitté l'espèce de plateau qui forme la partie méridionale de la chaîne des Manganjas, la montagne la plus haute qu'on aperçoive dans le massif du Zomba est le Njongoné, dont la base, du côté du nord, est arrosée par une charmante rivière.

Le pays des Manganjas est parfaitement arrosé et d'une manière délicieuse. Des eaux limpides et fraîches coulent avec abondance et rapidité dans des lits nombreux.

Nous avons rencontré jusqu'à sept ruisseaux en une heure, plus une fontaine, et cela vers la fin de la saison sèche.

Le mont Zomba, dont la longueur est de vingt mille et la hauteur de sept à huit mille pieds, est arrosé à son sommet, dans une vallée verdoyante, par un charmant cours d'eau qui va tomber dans le lac Chirwa.

Les Manganjas habitent généralement des villages



Un tisserand des bords du Zambèse. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

administrés chacun par un chef particulier. Les habitants sont regardés comme les enfants de ce chef, dont l'autorité peut s'étendre sur les bourgades voisines. Tous les petits chefs d'une province reconnaissent la suzeraineté d'un grand chef qu'ils appellent Rondo ou Roundo. Le tribut qu'ils lui payent annuellement est peu élevé; mais ils lui donnent l'une des défenses de chacun des éléphants tués sur leur territoire. Le Roundo, en échange, est tenu de les protéger contre l'ennemi et de les assister en cas d'attaque.

La façon abjecte dont les femmes de ces tribus s'agenouillaient sur notre passage nous était pénible à voir. Ce fut tout différent lorsque nous arrivâmes au territoire de Nyango. Nous avions dit au chef d'un grand village que les habitants de trois bourgades successives n'avaient pas voulu nous admettre chez eux. « Peu importe, nous avait-il répondu, vous pouvez dormir chez moi. » Il nous demanda ensuite qu'il fût permis à sa femme de venir et de regarder la montre, la boussole et autres curiosités. Elle arriva, suivie de ses compagnes, et fit preuve d'intelligence autant que de bonne tenue. Son mari la consultait toujours avant de terminer une affaire, et prenait évidemment ce qu'elle lui disait en grande considération.

L'emplacement des villages manganjas est toujours choisi avec goût et d'une façon judicieuse; un ruisseau coule auprès, et des arbres feuillus les entourent; souvent c'est le chef lui-même qui a fait cette plantation. Le Boalo, c'est-à-dire la place, est généralement à l'extrémité du bourg. C'est une aire de vingt à trente mètres,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le sol est uni et propre, et sur laquelle le figuier banian et d'autres arbres répandent une ombre bienfaisante. Les hommes viennent s'y asseoir pendant le jour, y apportent leur ouvrage, y fument leur tabac ou leur chanvre, et, par les soirées délicieuses où il fait clair de lune, ils y chantent, y dansent et y boivent de la bière.

Les Manganjas sont d'une race active et laborieuse; non-seulement ils travaillent le fer et le coton, fabriquent des paniers et des nattes, mais ils s'adonnent largement à l'agriculture. Il n'est pas rare de voir tous les habitants d'un village s'en aller dans les champs, et travailler avec ardeur, hommes, femmes et enfants, tandis que les bébés reposent à l'ombre d'un buisson.

Le mapira ou doura égyptien (*holcus sorghum*) est cultivé avec soin par les Manganjas, ainsi que les fèves, les arachides et le millet. On voit également dans leurs jardins des ignames, du riz, des citrouilles, des concombres, du manioc, des patates, du tabac et du chanvre. Ils sèment du maïs toute l'année et il est peu de villages qui n'aient pas de cotonnerie.

Nous avons trouvé dans notre voyage trois variétés de coton : une indigène et deux exotiques.

On disait à des gens qui habitent les environs du petit lac du Chiré, qu'ils feraient bien de récolter beaucoup de coton parce que les Anglais viendraient en faire l'achat. « Ils peuvent bien venir, répondit Babisa, qui avait beaucoup voyagé : le pays est couvert de coton, et si on nous l'achetait, nous serions bientôt riches. » Nous avons vu de nos propres yeux que la chose était réelle.

Le travail du fer, dont le minerai est tiré des montagnes, constitue la principale industrie de la région méridionale des Highlands. Chaque village a son haut fourneau, ses charbonnières et ses forgerons. Ceux-ci font de bonnes haches, des lances, des fers de flèche, des bracelets qui, vu l'absence de machines et la pauvreté de l'outillage, sont d'un bon marché surprenant : vous avez une houe pesant plus de deux livres pour un morceau de calicot d'une valeur de huit pence.

Les habitants des environs du lac Chirwa et d'ailleurs fabriquent beaucoup de poterie, des marmites, des écuelles, de grands pots où l'on serre le grain, des vases de toute sorte qu'ils modèlent sans tour, et qu'ils décorent avec la plombagine que l'on trouve dans les montagnes.

Les uns s'adonnent à la vannerie et font de jolis paniers avec des éclisses de bambou; les autres vont chercher du bouazé sur les montagnes où il croît en abondance, et fabriquent, avec ses fibres, des filets dont ils se servent, ou qu'ils échangent contre du sel ou du poisson séché. Ces deux derniers articles sont, avec le tabac, le fer et les pelleteries, l'objet d'un commerce actif entre les villages de cette région.

Beaucoup d'hommes dans ce pays-ci ont l'air intelligent, la tête bien faite, le front élevé, la figure agréable. Depuis que nous sommes habitués à la couleur, ce qui n'a pas été long, il nous arrive fréquemment de rencontrer des gens qui ressemblent à des personnes que nous avons connues en Angleterre, et dont ils nous rappellent les traits d'une manière frappante.

Les Manganjas sont fous de toilette : bagues à tous les doigts, y compris le pouce; carcans, bracelets, anneaux de jambe en laiton, en fer ou en cuivre.

Mais le plus étonnant de ces bijoux est sans contredit le *pélélé*, ou bague de lèvre que portent les femmes. Dans leur enfance on leur perce la lèvre supérieure près de la cloison du nez; une petite épingle en bois y est introduite pour que le trou ne se ferme pas. Quand les bords de la plaie sont cicatrisés, on retire l'épingle, qui est remplacée par une plus forte, puis celle-ci par une cheville qui va toujours grandissant, jusqu'à ce que la lèvre soit assez grosse pour qu'un anneau de deux pouces de diamètre puisse y entrer sans peine. On voit cette parure chez toutes les femmes manganjas des Highlands; elle est commune sur les bords du haut et du bas Chiré. Dans les classes pauvres, c'est un disque ou un anneau de bambou; chez les riches, il est en ivoire ou en étain. Le pélélé de métal a souvent la forme d'un plat; celui d'ivoire ressemble à un rond de serviette.

Pas une femme ne paraît en public sans cet ornement, excepté lorsqu'elle est en deuil. On ne se figure pas l'effrayante laideur de cette lèvre qui se projette à deux pouces au delà du nez. Quand une ancienne porteuse d'anneau de bambou peut sourire, la bague et la lèvre qui la déborde, tirées en arrière par les muscles des joues, se redressent et dépassent les sourcils. Le nez se voit alors à travers l'anneau, et les dents, qui se trouvent à découvert, montrent le soin qu'on a pris de les tailler en pointe comme celles des chats ou des crocodiles. Le pélélé de Chikanda Kadzé, vieille femme qui remplit les fonctions de chef à une vingtaine de milles au nord de Morambala, retombe au-dessous du menton avec la lèvre qui le supporte.

Impossible avec cela de prononcer convenablement les lettres labiales, malgré tous les efforts de la lèvre inférieure qui s'étire pour s'appuyer contre la gencive d'en haut.

Si nous leur disons que c'est affreux et qu'elles feraient bien d'y renoncer, elles nous répondent « Kodi! » (C'est la mode.)

« Pourquoi les femmes portent-elles ces anneaux? avons-nous demandé à un vieux chef du nom de Chinsounsé.

— Évidemment pour s'embellir, a-t-il répondu, fort surpris de cette question oiseuse. Un homme a de la barbe; les femmes n'en ont pas; que serait une femme sans pélélé? Une créature ayant la bouche d'un homme, et pas de moustache : ah! ah! ah! »

Plus tard, sur les bords du Rovouma, nous avons rencontré des hommes qui portaient le pélélé, tout comme les femmes.

Les lamentations pour les funérailles durent quarante-huit heures. Assises par terre, les femmes chantent quelques paroles plaintives, et terminent chaque vers par le son prolongé d'a-a ou celui d'o-o, ou bien encore d'ia-ia-a. Toute la bière qui se trouve dans la maison

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du défunt est répandue, ainsi que la farine; tous les vases, marmites, jarres et écuelles sont brisés comme n'étant plus utiles.

Hommes et femmes portent le deuil de leurs parents. Il consiste en lanières de feuilles de palmier dont on s'entoure la tête, le cou, la poitrine, le bras et les jambes, et qu'on porte jusqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux.

« Nous ne passons que quelques jours sur terre, nous disait le vieux Chinsounsé, mais nous revivons après la mort. Nous ne savons pas où nous allons, de quelle manière on est là-bas, ni ceux qu'on y a pour compagnie, puisque les morts ne l'ont jamais raconté. Ils reviennent quelquefois et nous apparaissent en songe; mais ils ne disent pas où ils sont, ni comment ils s'y trouvent. »

En approchant de Nyassa, le Chiré devient une rivière large et profonde, mais avec un faible courant. En un endroit il forme une expansion de dix à douze milles de longueur sur cinq ou six de large. Ce petit lac, nommé Pamalombé, est plein d'excellent poisson. Les rives en sont basses et bordées d'une épaisse muraille de papyrus. Au couchant, près du rivage, s'élève une chaîne de montagnes qui se dirige vers le nord.

Nous gagnons la résidence du chef Mouana-Moesi, qui est à peu près à un jour de marche du Nyassa. Jamais, au dire des habitants, on n'y a entendu parler d'un lac. Ils nous assurent que le Chiré continue à se dérouler, comme nous le voyons ici, jusqu'à une distance de deux mois, et qu'alors il s'échappe d'entre des rochers perpendiculaires qui s'élèvent jusqu'au ciel.

En entendant ces paroles, nos hommes se déconcertent : « A quoi bon chercher ce lac, puisqu'il n'existe pas? Retournons au *Ma-Robert*, disent les Makololos.

— Il faut voir ces rochers merveilleux, répond le docteur, il le faut à tout prix.

— Et quand vous les aurez vus, réplique Masakasa, vous voudrez voir autre chose. Mais il y a un lac, ils ont beau dire que non, ajoute-t-il, c'est bien sûr, puisque c'est dans un livre. »

Masakasa ayant une foi sans borne pour tout ce qui est écrit, s'indigne et reproche aux habitants de nous faire un mensonge. « Le lac existe, leur dit-il; comment les blancs l'auraient-ils vu dans un livre, s'il n'y en avait pas? »

Ils reconnaissent alors qu'il y a un lac à peu de distance, en amont du village.

Nous découvrîmes, en effet, le lac Nyassa le 16 septembre 1859, un peu avant midi. La pointe méridionale de ce lac est située par 14° 25′ latitude sud et 33° 10′ longitude est. Sur ce point, la vallée est d'une largeur d'environ douze milles. Des montagnes s'élèvent des deux côtés du lac; mais la brume, qui provenait de l'incendie des herbages, nous empêcha alors de voir au loin.

Notre séjour au bord du lac fut nécessairement de courte durée. Nous sommes persuadés par l'expérience que, pour nous, le meilleur moyen de détruire les soupçons qui peuvent naître dans l'esprit des gens, dont les seuls visiteurs sont des marchands d'esclaves, est de ne faire que passer, puis de leur laisser le temps de comprendre que le but de notre voyage, si différent de celui des autres, n'a rien de dangereux pour leur repos, et que nous n'avons à leur égard que de bonnes dispositions.

Un autre motif nous faisait revenir en toute hâte; la moindre imprudence des hommes que nous avions laissés au *Ma-Robert* pouvait nous compromettre, et devenir fatale aux succès de l'expédition.

6 *octobre* 1859. Après un voyage à pied de quarante jours, nos voyageurs arrivèrent au *Ma-Robert*, et ils redescendirent le Chiré.

Dans la traversée du marais de l'Éléphant, ils comptèrent neuf grandes troupes de ces animaux; quelques-unes de ces bandes formaient une ligne de deux milles de longueur.

26 *octobre*. Un violent orage éclate, il tombe des grêlons volumineux, à la grande surprise de nos hommes de Sena, pour qui la grêle est chose inconnue, bien qu'elle ne soit pas rare dans les contrées plus voisines du centre. Nous l'avons vue à Karuman tuer des chevaux, des poules, des antilopes, et briser à Kolobeng tous les carreaux des fenêtres de la Mission.

2 *novembre*. Après avoir jeté l'ancre à la hauteur de Shamoara, nous envoyons à Sena pour y prendre du biscuit et d'autres denrées. Avec sa générosité habituelle, le senhor Ferrão nous donne un bœuf.

Tous les soirs il nous faut échouer *le Ma-Robert* sur un banc de sable. Il prend l'eau si rapidement que sans cela il coulerait dans la nuit; ce n'est qu'en manœuvrant la pompe toute la journée qu'on peut le maintenir à flot.

Nous nous rendons à la côte vers l'embouchure du Kongoné, pour faire réparer notre malheureux vapeur. Puis nous partons le 6 décembre pour Têté, où, après divers incidents et un séjour à Choupanga, nous arrivâmes enfin le 2 février.

Les marchands de Têté. — Cérémonies des noces. — La houille et l'or. — Autre excursion au Kebrabasa.

Les Portugais de Têté poussent l'intempérance et autres vices tellement loin que nous sommes surpris, non pas de ce qu'ils ont la fièvre, mais de ce que la fièvre ne les emporte pas tous à la fois. Leurs habitudes seraient mortelles sous n'importe quel climat. C'était pour les Africains un sujet d'étonnement plus grand encore que pour nous-mêmes; nos Makololos, par exemple, regardaient avec effroi leurs réunions bachiques. Il n'y a pas de journaux à Têté, pas de libraire, à peine un maître d'école. Si nous étions nés dans un pareil milieu.... Nous tremblons d'y penser!

Les mariages sont célébrés ici avec autant de gaieté que partout ailleurs.

Dans le cortége nuptial, les mariés sont portés dans des machillas, c'est-à-dire dans des hamacs suspendus à des perches. La partie féminine des esclaves, parée de ses plus beaux atours, fait éclater la joie qu'elle éprouve du bonheur de ses maîtres. Les hommes por-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tent des hamacs ou témoignent leur allégresse en déchargeant leurs mousquets. Derrière les machillas, viennent les amis du jeune couple; ils ont ordinairement l'habit noir et le chapeau en tuyau de poêle qui nous paraît ici plus hideux que nous ne l'avons jamais trouvé en Europe.

Les femmes regardent les toilettes de leurs voisines, et balancent gracieusement les cruches d'eau qu'elles portent sur la tête, pendant que, pour se nettoyer la gorge de la poussière que soulève la foule, les invités font de copieuses libations en attendant le repas, qui est suivi de la danse et d'autres divertissements joyeux.

L'objet le plus important des environs de Têté, à peu près le seul qui soit intéressant, est la houille que l'on rencontre à quelques milles au nord du village. Elle y apparaît dans les berges rocheuses des ruisseaux qui alimentent le Révoaboué. Les veines ont une épaisseur de quatre à cinq pieds; nous en avons trouvé une de vingt-cinq pieds d'épaisseur.

L'or se trouve également dans beaucoup de rivières situées au midi de Têté; mais aussi longtemps que durera l'esclavage on n'exploitera dans ce pays-ci ni l'or ni la houille, et ces richesses se conserveront pour les générations futures.

Persuadés que nous devions à nos fidèles compagnons de 1855 de les reconduire chez eux, de les protéger pendant la route et de leur rendre tous les services qui seraient en notre pouvoir, nous nous préparâmes à ce voyage qui était pour nous une dette d'honneur, et que les Portugais de Têté regardaient comme impossible.

Femme ornée du pélélé (p. 138). — Dessin de A. de Neuville d'après le Dr Livingstone.

Le vapeur fut conduit à l'île de Kaniymbé, située en face de Têté, et confié à deux matelots anglais qui devaient le garder pendant notre absence.

Ceux des Makololos qui avaient pris part aux travaux de l'expédition touchèrent le prix de leurs services, et leurs camarades, à qui l'on voulut montrer qu'ils n'étaient pas venus pour rien avec le docteur, reçurent de la toile de coton, afin qu'ils n'eussent pas à souffrir de la température plus fraîche du pays. Enfin des ornements furent ajoutés à ce présent d'étoffe.

On appelait nos gens Makololos, parce qu'ils étaient fiers; mais c'était pure politesse, car il n'y avait dans toute la bande que le chef principal, nommé Kanyata, qui fût un vrai Makololo, et c'était en vertu de son origine qu'il avait succédé à Sékouébou. Le reste appartenait aux tribus conquises des Batokas, des Boshoubias, etc.

Le 15 mai, ayant achevé tous nos préparatifs, nous nous mîmes en route à deux heures de l'après-midi.

Un négociant de Têté envoya avec nous trois de ses esclaves, qu'il chargea de présents pour le chef des Makololos. Le major Sicard nous donna également trois des siens, et deux gentlemen portugais eurent la complaisance de nous prêter deux ânes.

Nous nous arrêtâmes à quatre milles de Têté. Apprenant que les Banyaïs, ces gens qui rançonnent les Portugais, habitent principalement la rive droite, et n'ayant pas grande confiance dans notre escorte, nous traversâmes le Zambèse et suivîmes la rive gauche. Si les Banyaïs s'étaient présentés d'un air menaçant, nos hommes auraient pu déposer leurs fardeaux et s'enfuir, d'autant plus volontiers qu'ils étaient près de leur gîte.

Il n'y eut pas même besoin de cela pour faire déguerpir deux d'entre eux qui, le lendemain, reprirent la route de Têté.

Nous fîmes d'abord de courtes étapes, allant sans nous presser jusqu'à ce que les hommes fussent rompus à la marche.

Les nuits étaient froides, accompagnées de fortes rosées, quelquefois d'une averse; il en résulta plusieurs cas de fièvre. Chaque matin la bande était diminuée de quelques hommes.

Lorsque nous atteignîmes les montagnes de Kébrabasa, trente hommes (à peu près le tiers de la bande) nous avaient tourné le dos.

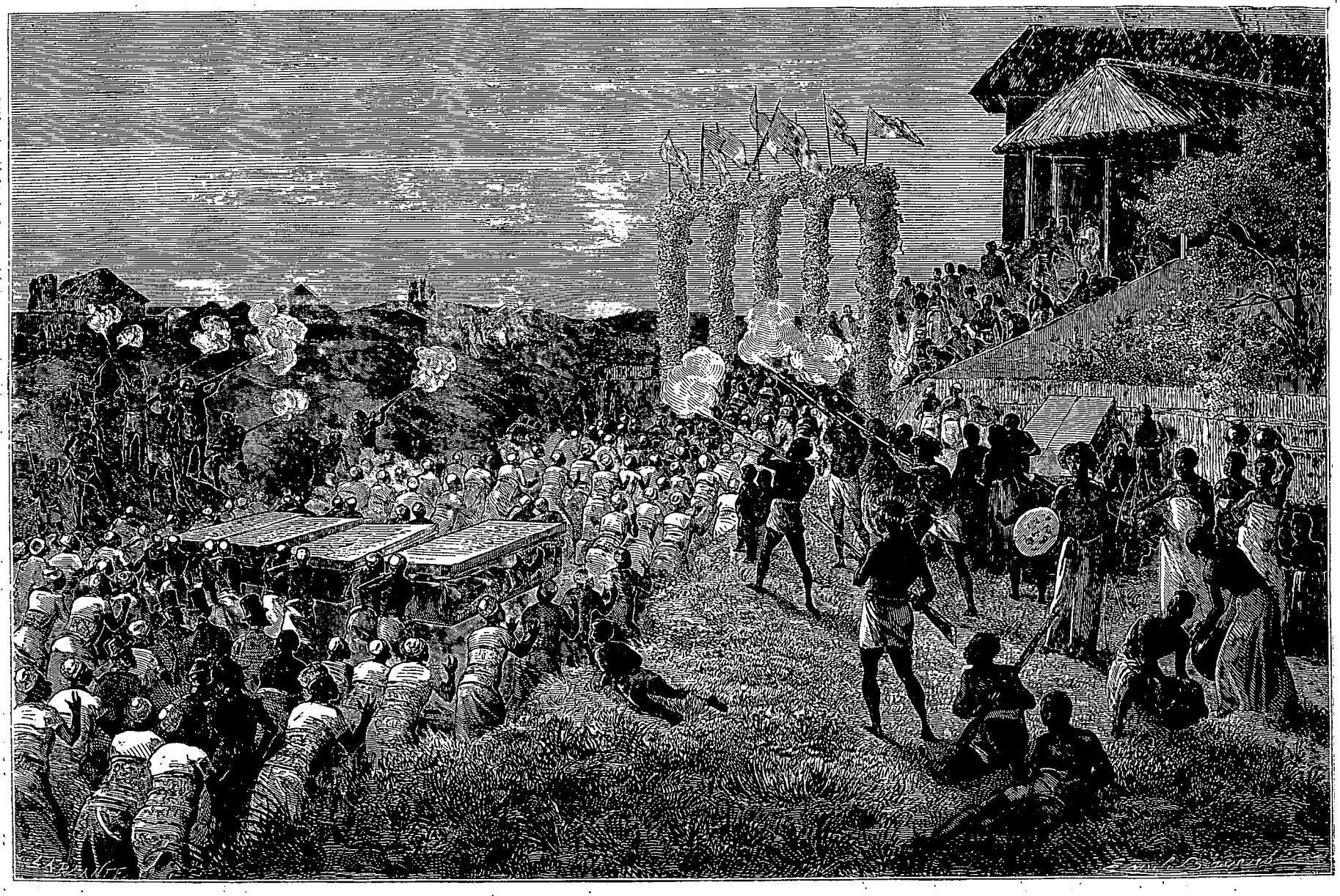
Les gens du Kébrabasa étaient alors plus gras qu'à notre première visite. La récolte avait été abondante; ils avaient de la bière à profusion, et ils jouissaient gaiement de la vie tant qu'ils pouvaient.

Au village de Défoué, près de l'endroit où *le Ma-Robert* s'était arrêté lors de notre première course, nous trouvâmes deux chefs : le fils et le gendre de l'ancien chef. Ordinairement ce n'est pas le fils, mais le neveu du chef (ligne féminine) qui a le plus de chance d'hériter du pouvoir.

Ici les hommes sont tous marqués de lignes horizontales, ou de cicatrices qui leur traversent le nez et le haut du front. Ils ont en outre, comme les habitants de l'ancienne Égypte, une seule boucle d'oreille, formée d'un anneau de cuivre jaune qui a deux ou trois pouces de diamètre. Il en est qui portent les cheveux longs et de la même manière que les Égyptiens et les Assyriens. Quelques-uns ont les yeux relevés des Chinois.

Après avoir passé à pied le rapide Lonia nous quit-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un cortége nuptial à Têté. — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tâmes le sentier que nous avions suivi autrefois sur les bords du Zambèse, et nous dirigeant au nord-ouest, nous avançâmes derrière l'une des chaînes de la montagne, dont l'extrémité orientale s'appelle Mongona, du nom d'un acacia excessivement fétide, que l'on y rencontre.

De même que les Manganjas, les habitants de cette région saluent en frappant dans leurs mains. Quand un homme arrive dans un endroit où il y a des gens assis, il va claquer dans ses mains devant chaque personne, qui lui rend son salut; puis il s'assied à son tour.

Nous poursuivîmes notre route dans la même direction et ne rencontrâmes que deux petits hameaux dans la journée. Nous trouvâmes sur notre passage une immense quantité de gaïac et de bois d'ébène; l'arbre dont l'écorce amère et lisse est employée par les indigènes pour faire ces vases cylindriques où ils serrent leurs grains abondait également. En général, le pays était couvert de forêts composées d'arbres de moyenne taille.

Nous passâmes la nuit près de Sindaboné, dans une petite bourgade où nos hommes, s'étant procuré de la bière à profusion, se montrèrent d'une turbulence peu commune. On déjeuna le lendemain matin à l'ombre de dattiers sauvages, sur le bord fleuri d'une eau limpide qui traverse la charmante vallée de Zibah.

Remontant cette jolie vallée qui nous conduisait au sud-ouest, nous atteignîmes le village de Sandia après une marche d'environ une heure. Le Kfoumo était à la chasse; on ignorait quand il serait de retour.

Nous avions quelques malades et il fallut séjourner. Les sujets de Sandia se montrèrent pleins de courtoisie. Dans la soirée, un parent du chef vint nous faire une visite; et n'aimant pas, disait-il, à nous voir manger sans boire, il nous apportait de la bière dont il nous faisait présent. Une fois qu'on s'éloigne des tribus qui ont des rapports avec les marchands d'esclaves, on trouve dans les manières et dans les paroles des naturels beaucoup de choses qui rappellent les patriarches.

Les habitants de la vallée de Zibah appartiennent à la tribu des Badémas; ils sont plus riches, ont plus de cotonnade d'ornements et des vivres que ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors. Ils nous offraient des œufs, de la volaille, des patates, des arachides, des cannes à sucre, des tomates, du piment, du curcuma, du riz, du sorgho, du maïs, et apportaient ces produits en très-grande quantité.

Le sorgho, le tabac, le chanvre et le coton sont cultivés également dans la vallée de Zibah; ils le sont, d'ailleurs, par tous les habitants du Kébrabasa, où, dans presque tous les villages, comme dans les hautes terres des Manganjas, les hommes sont occupés à filer et à tisser du coton d'excellente qualité.

Le partage d'un éléphant.

Il nous fut impossible de partir le lendemain. Six des Makololos, voulant essayer leurs mousquets, allèrent à la recherche d'un éléphant. Au bout de quelques heures, certains d'entre eux, fatigués de ne rien voir, proposèrent de se rendre à un village et d'y acheter des vivres. « Non pas, dit Mantlanyané, nous sommes à la chasse, allons toujours. » Peu de temps après ils rencontrèrent une bande de femelles avec leurs éléphanteaux. Dès que la première de la troupe eut découvert les chasseurs qui se trouvaient sur les rochers, d'où ils la dominaient, elle plaça, avec un instinct vraiment maternel, son petit entre ses jambes de devant, afin de le protéger. La pauvre bête reçut une volée d'artillerie, et s'enfuit dans la plaine, où elle fut achevée par une nouvelle décharge. Quant à l'éléphanteau, il s'échappa et disparut avec le reste de la bande.

La femme de Sandia fut immédiatement informée de ce succès, attendu que, suivant la loi du pays, la moitié de l'éléphant appartient au chef du territoire où l'animal est tombé.

Le partage d'un éléphant est un spectacle des plus curieux. Les hommes, rangés autour de la bête, gardent un profond silence, tandis que le chef des voyageurs déclare, qu'en vertu d'une ancienne coutume, la tête et la jambe de devant du côté droit appartiennent à celui qui a tué l'animal, c'est-à-dire qui l'a blessé le premier; que la jambe gauche est à celui qui a fait la seconde blessure ou qui le premier a touché la bête après que celle-ci est tombée; que le morceau qui entoure l'œil se donne au chef des voyageurs, et que certaines parts reviennent aux chefs des feux, c'est-à-dire des différents groupes qui forment le camp. Il recommande surtout de réserver la graisse et les entrailles pour une seconde distribution.

Dès que ce discours est terminé, les indigènes fondent sur la proie en criant et s'animant de plus en plus, jettent des clameurs sauvages, tout en découpant la bête avec leurs grandes lances, dont les longues hampes s'agitent dans l'air au-dessus de leurs têtes. Enfin leur exaltation, plus vive de moment en moment, arrive au comble, lorsque la masse énorme est ouverte, ainsi que l'annonce le rugissement des gaz qui s'en échappent. Quelques-uns s'élancent dans le coffre béant, s'y roulent çà et là, dans leur ardeur à saisir la graisse précieuse; tandis que leurs camarades s'éloignent en courant chargés de viande saignante, la jettent sur l'herbe, et reviennent en chercher d'autre, tous parlant et hurlant sur le ton le plus aigu qu'il leur soit possible d'atteindre. Trois ou quatre, au mépris de toutes les lois, saisissent le même morceau qu'ils se disputent aigrement. De temps à autre s'élève un cri de douleur : un homme dont la main a reçu un coup de lance d'un ami frénétique, surgit de la masse grouillante qui remplit la bête et qui la recouvre. Il faut alors un morceau d'étoffe et de bonnes paroles pour éviter une querelle. Toutefois l'œuvre continue, et, dans un espace de temps incroyablement court, des tonnes de viande sont détaillées et les morceaux rangés en différents tas.

Peu de temps après la division de la bête, arriva le chef Sandia. C'est un vieillard qui porte une perruque de filasse d'ifé, teinte en noir et d'un lustre brillant. L'ifé (*sanseveria*) est une plante de la famille des aloës:

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses feuilles charnues, dont la forme rappelle un peu celle de nos iris de marais, fournissent, quand on les broie, une filasse abondante et fine, bien que très-forte, avec laquelle on fait ici des cordes, des filets et des perruques. Cette filasse prend facilement la teinture, et pourrait devenir un bon article de commerce. Les perruques d'ifé, ainsi que nous l'avons vu plus tard, ne sont pas rares dans cette région; cependant elles y sont peut-être moins communes que les perruques de cheveux ne le sont en Angleterre.

Sandia avait au cou son mosaméla, qui lui pendait dans le dos, et ressemblait exactement à celui des anciens Égyptiens. Le mosaméla, espèce de petit tabouret en bois sculpté, qui sert d'oreiller, s'emporte ordinairement dans les expéditions de chasse, de même que la natte où l'on s'étend pour dormir.

Le chef visita les feux de nos hommes, et accepta la viande que ceux-ci lui donnèrent.

Nous eûmes pour nous le pied de la bête que l'on nous accommoda à la mode du pays. Un grand trou fut creusé dans le sol et on y fit du feu; quand l'intérieur en fut bien chaud, on y plaça l'énorme pied, que l'on recouvrit de cendres chaudes, ensuite de terre, et l'on fit sur le tout un bon feu qui brûla toute la nuit. Le lendemain matin, le pied nous fut servi à déjeuner; il était vraiment exquis. C'est une masse blanchâtre, un peu gélatineuse, et qui ressemble à de la moelle. Après un repas de pied d'éléphant, il est sage de faire une longue course pour éviter un mouvement de bile.

La trompe et la langue sont aussi de bons morceaux; mises à l'étuvée, et cuites à point, elles ont à peu près le goût de la langue de bœuf et de la bosse de bison. Tout le reste est coriace et d'un tel fumet que, pour le manger, il faut avoir grand'faim.

Sandia nous procure deux guides, et, le 4 juin, nous quittons la vallée de l'Éléphant, en nous dirigeant vers l'ouest pour revenir au Zambèse.

Nous rejoignons le fleuve à moins d'un demi-mille au nord de la cataracte. En gravissant le Moroumboua à Pajodzé, nous découvrîmes qu'il n'y avait que l'épaisseur de la montagne entre nous et les rapides.

Nous déjeunons un peu au-dessus de Pajodzé. Près de là, toujours en remontant, dans un endroit où le Zambèse est d'un calme relatif, et où les marchands le traversent quelquefois, nous sommes accostés par un chef banyaï, qui, à la tête d'une douzaine de guerriers, nous demande avec insolence de lui payer un droit de passage. Nos hommes lui répondent que ce n'est pas l'habitude des Anglais de payer des amendes pour quoi que ce soit; et, voyant son insuccès, il retourne dans ses foyers.

Le Kébrabasa, que nous regardons une dernière fois, nous offre un spectacle grandiose; remarquables par leurs formes et leurs versants abrupts, les deux piliers géants du porche de la cataracte se distinguent parmi les hautes montagnes. Les vastes forêts ont encore leur parure d'automne; l'écorce grise des troncs éloignés fait ressortir les nuances jaunes, vertes, rouges, violettes et brunes dont ces forêts sont brillamment revêtues. Au milieu de ces tons splendides apparaît la fraîche livrée de quelques arbres ayant déjà leurs feuilles nouvelles, comme si l'hiver des autres était pour eux le printemps. Les rayons du soleil qui se jouent dans ces forêts alpestres, et l'ombre changeante des nuages qui, en passant, fait opposition à cette lumière éclatante, ajoute de nouveaux charmes à ces tableaux d'une beauté déjà sans égale.

D'après ce que nous avons vu des rapides du Kébrabasa, il nous semble très-évident qu'ils s'opposeront toujours à la navigation pendant les mois où la rivière est basse; mais à l'époque des crues, l'eau s'élevant dans la gorge à quatre-vingts pieds au-dessus de l'étiage, il est probable qu'un steamer pourrait alors franchir la passe et gagner le haut Zambèse.

Le pondoro ou l'homme-lion.

Un jour que nous étions arrêtés près d'un village du Kébrabasa, un homme vint nous faire une visite. On avait déchargé un fusil, notre homme s'en aperçut; il passa de l'autre côté, pour n'être pas sous le vent de cette arme à feu, et se mit à trembler de la façon la plus habile, bien que d'une manière exagérée. Les Makololos nous expliquèrent que c'était un *pondoro*, c'est-à-dire un individu pouvant changer de forme quand bon lui semblait. Ils ajoutèrent qu'un pondoro ne supporte pas l'odeur de la poudre. « Et ne voyez-vous pas comme il tremble! » Nous le priâmes de demander à cet homme de se transformer en lion, et de lui dire que pour sa peine, on lui donnerait assez d'étoffe pour se faire un vêtement. « Oh! non, répliquèrent les Makololos; si on lui disait cela, il pourrait y consentir, et il viendrait nous tuer quand nous serions endormis. »

On nous assura que notre visiteur prenait souvent la forme d'un lion, qu'il s'en allait dans la forêt où il passait plusieurs jours; quelquefois même son absence durait un mois. L'épouse attentionnée de ce personnage avait construit une cabane, ou pour mieux dire un antre, où elle déposait de la bière et des aliments pour son seigneur et maître, dont la métamorphose n'avait pas modifié les appétits humains. A l'exception du pondoro et de sa femme, personne ne pouvait mettre le pied dans cette case; il était même défendu à tous les étrangers de poser leurs fusils contre le baobab près de la porte.

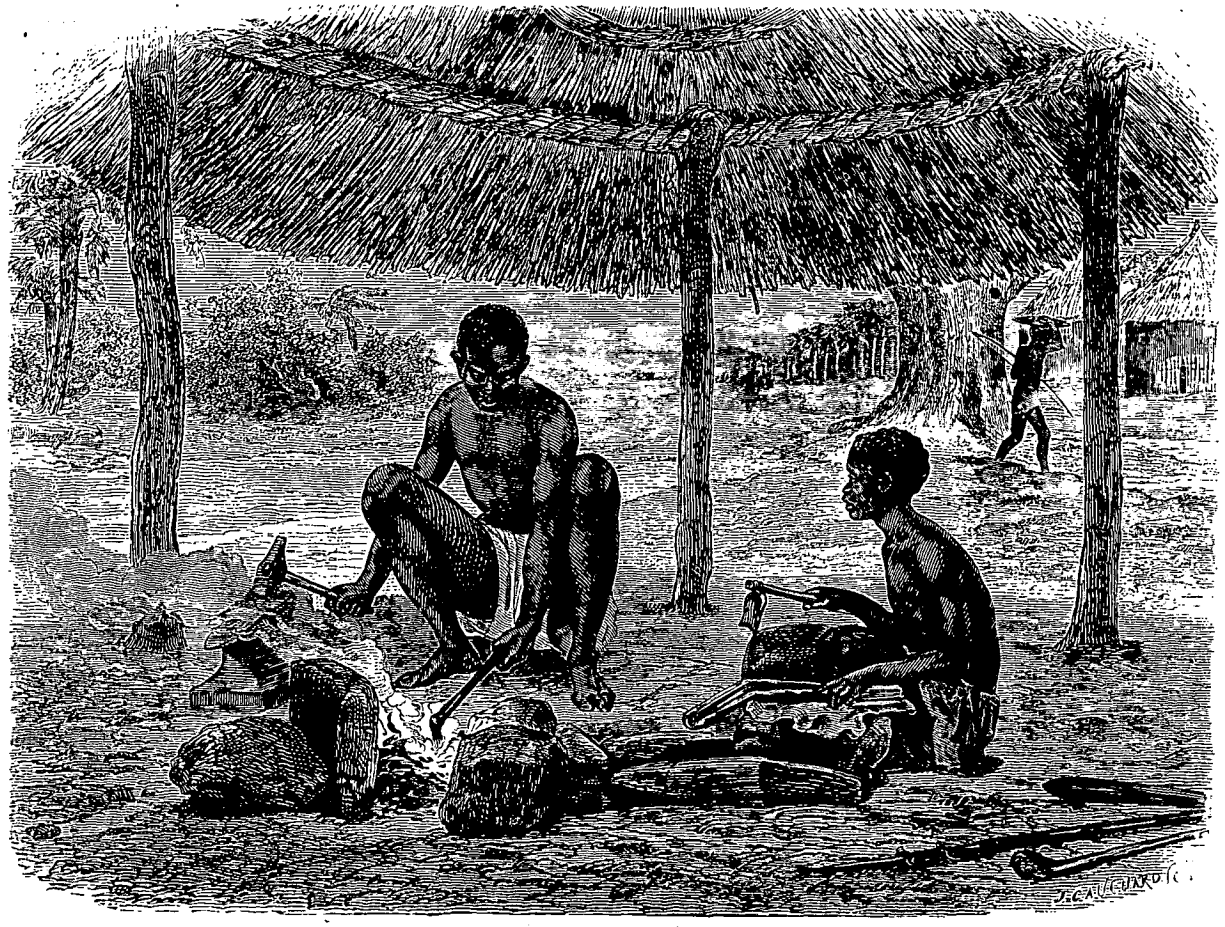
Le *mfoumo*, ou chef d'un petit village, voulut mettre nos gens à l'amende, parce qu'ils avaient appuyé leurs mousquets à la muraille d'une vieille hutte, qui se trouvait être la case du pondoro. Celui-ci, habile chasseur, emploie parfois son habileté au profit du village. Quelques jours après le départ du pondoro, sa femme prend une certaine drogue, va la placer dans la forêt, et s'enfuit bien vite, de peur d'être saisie par le terrible animal. Grâce au médicament qu'il a trouvé, le pondoro recouvre la forme humaine; il revient au village et dit à ceux qu'il rencontre : « Allez et prenez, j'ai tué du gibier pour vous. » Les gens obéissent et rapportent le buffle ou l'antilope que le pondoro a tué quand il était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lion, ou pour mieux dire qu'il a pris au piége, tandis qu'il poursuivait dans le bois le cours de ses supercheries.

On croit également dans ces parages qu'après la mort d'un chef, l'âme de celui-ci entre dans le corps d'un lion, ce qui rend cet animal sacré. Une fois que nous avions tué un buffle, c'était au delà du Kafoué, un lion, sans doute attiré par l'odeur de la bête, s'approcha de l'endroit où nous passions la nuit et nous réveilla tous par ses rugissements. Touba Mokoro, imbu de l'idée populaire que le lion était un chef déguisé, l'apostropha ainsi dans un moment de silence : « Vous un chef! C'est vous qui le dites; quel genre de chef êtes-vous donc pour venir dans l'ombre essayer de nous dérober notre viande? N'êtes-vous pas honteux! Un noble chef, vraiment; vous ne pensez qu'à vous et ressemblez à un scarabée croquemort. Pourquoi ne tuez-vous pas votre buffle vous-même? Vous n'avez pas le cœur d'un chef. C'est une pierre que vous avez dans la poitrine. »

Les remontrances de Mokoro n'ayant produit aucun effet, l'un des plus calmes, un homme qui parlait rarement, envisagea la question sous un autre jour, et s'adressant au lion avec sa tranquillité ordinaire il lui fit sentir ce qu'une pareille conduite avait d'injuste à l'égard d'étrangers qui ne lui avaient fait aucune injure.



Forgerons Manganjas. — Dessin de A. de Neuville d'après le Dr Livingstone.

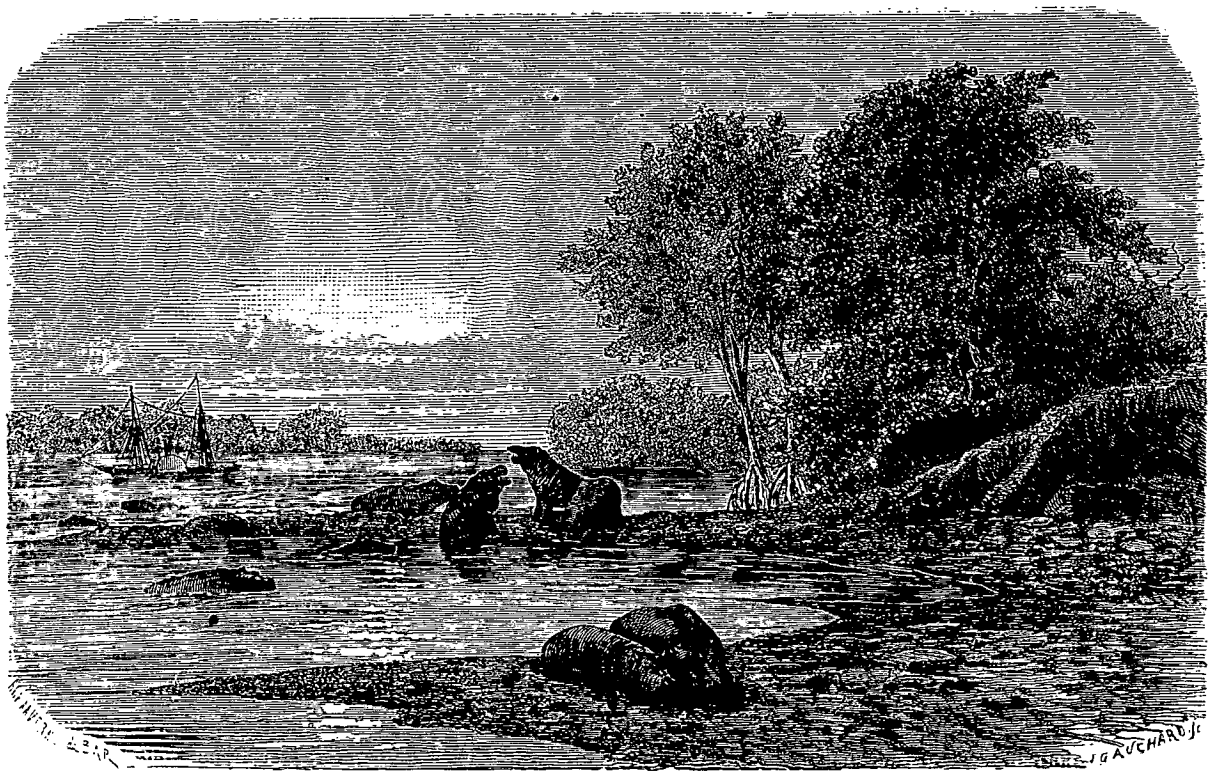
« Nous voyageons paisiblement, disait-il, passant dans le pays pour aller retrouver notre propre chef. Nous n'avons jamais tué personne, ni dérobé quoi que ce soit. La chair de ce buffle est à nous; elle ne vous appartient pas; c'est inconvenant pour un grand chef comme vous de rôder la nuit à la façon des hyènes, et de chercher à voler la viande des étrangers. Il y a beaucoup de gibier dans la forêt; allez à la chasse, et ne devez votre nourriture qu'à vous-même. »

Le pondoro ne faisant que rugir un peu plus fort, nos hommes se fâchèrent, et le menacèrent de lui envoyer une balle s'il ne s'éloignait pas. Chacun prit son fusil; mais le lion se retira prudemment à quelques pas du cercle de lumière que répandaient nos feux. On lui jeta un morceau de buffle où nous avions mis de la strychnine; il partit presque aussitôt, et de toute la nuit il ne se fit plus entendre.

Extraits de la traduction inédite de Mme H. Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Au bord du Zambèse. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

LE ZAMBÈSE ET SES AFFLUENTS,

PAR DAVID ET CHARLES LIVINGSTONE [1].

1858-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

Plaines de Chicova. — Indigènes voyageurs. — Noms que les indigènes donnent aux étoiles. — Cécité causée par la lune. Discussion politique entre Africains. — Croquemitaines blancs.

Le 7 juin 1860, nous arrivâmes aux plaines de Chicova où le Zambèse, se déployant tout à coup, a la même étendue et le même aspect que devant Tété. Un peu plus haut nous voyons une large couche de houille sur la berge de la rive gauche.

De temps à autre nous rencontrons des voyageurs indigènes. Ceux qui ont une longue route à faire sont chargés d'une natte à coucher, d'un oreiller de bois, d'une marmite et d'un sac de farine; ils ont une pipe, une blague à tabac, un couteau, un arc, des flèches, et de plus deux bâtonnets de deux à trois pieds, avec lesquels ils se font du feu en les tournant quand ils sont obligés de camper loin de toute habitation.

Les lions sont nombreux dans les plaines de Chicova, et nos gens commencent à disposer le camp avec plus d'attention. Ils nous placent au centre, comme ils ont l'habitude de le faire pour leurs chefs Kanyata; ils rangent nos sacs, nos rifles, nos revolvers près de notre tête, et entretiennent un petit feu à nos pieds.

Ici les astres les plus apparents sont désignés sous des noms qui conservent la même signification chez un grand nombre de tribus dispersées : on nomme Vénus, quand elle apparaît le soir, *Ntanda*, c'est-à-dire l'aîné; au point du jour on l'appelle *Manjika*, ou premier-né du matin. Elle est tellement lumineuse qu'à 1 heure où elle brille seule les corps projettent de l'ombre. Sirius a le nom de *Kouéhoua Ousiko*, traîneur de la nuit, parce que l'on suppose qu'il entraîne la nuit tout entière.

La lune, dans ce pays-ci, n'a pas d'influence maligne, du moins à notre connaissance. Nous l'avons regardée sans en souffrir jusqu'à ce qu'un doux sommeil nous ait fermé les yeux. A Tété, au contraire, elle aveugla quatre ou cinq de nos hommes.

Chaque soir, quand la grande affaire du souper est finie, nos gens prennent place autour des feux. Ils se mettent à causer ou à chanter. L'un des Batokas joue

1. Suite. — Voy. pages 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la *Sansa*, et continue jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il accompagne ses accords d'un chant qu'il improvise, et dans lequel il raconte les événements dont il a été témoin pendant les deux ou trois dernières années.

Quelquefois une question politique surgit et les paroles s'animent. La mauvaise administration des chefs est le thème inépuisable : « On se gouvernerait mieux soi-même, s'écrient-ils; à quoi servent les chefs, et pourquoi en avoir? Presque jamais le chef ne fait rien, et cependant il est gras. Il a des épouses nombreuses, et nous, qui faisons le rude travail, nous avons faim, nous ne possédons qu'une femme, souvent même nous n'en avons pas. Cela est mauvais; c'est injuste; bien à tort. » A ces paroles un bruyant *èhè* qui équivaut à notre : écoutez! écoutez! s'élève de toutes parts.

La veillée finie, tout le monde s'endort. Nous nous levons au point du jour (il est à peu près cinq heures). Tandis que nous prenons du thé avec un morceau de biscuit, nos couvertures sont pliées et mises dans les sacs par les hommes qui nous servent. Chacun roule sa natte et l'attache au bout d'un bâton qui se porte sur l'épaule et dont la marmite occupe l'autre extrémité. Le cuisinier réunit les plats dont il se charge. Quand le soleil est levé toute la bande est en route.

Vers neuf heures, si l'on trouve un endroit convenable, on s'y arrête pour déjeuner. Le repas en général a été préparé la veille afin de ne pas perdre de temps; on n'a donc plus qu'à le réchauffer.

Après le déjeuner on se remet en marche; on se repose au milieu du jour, et l'on s'arrête dans l'après-midi, pour recommencer le lendemain.

Nous franchissons en moyenne de deux milles à deux milles et demi par heure, et il est rare que nous marchions plus de cinq ou six heures par jour. Dans un pays chaud, c'est autant qu'un homme puisse faire sans être accablé; nous désirons d'ailleurs que le voyage soit plutôt un plaisir qu'une fatigue. Presser le pas, lancer des regards furieux à ses gens, leur dire des injures, pour se donner plus tard la vaine satisfaction d'écrire avec quelle rapidité on a fait le chemin, c'est une sottise où l'odieux le dispute à l'absurde. Au contraire la bienveillance que l'on témoigne à ses compagnons, les égards qu'on a pour eux, alors même que ce sont des nègres, le plaisir de regarder le pays, d'observer tant de choses nouvelles que l'on voit bien mieux quand on marche d'un pas ordinaire, enfin le charme des instants de repos, rendent le voyage délicieux.

Les plaines de Chicova au sol gras et brun sont extrêmement fécondes; elles nourrissaient jadis une population nombreuse; mais la guerre et l'esclavage en ont balayé la plupart des habitants. En dépit des grandes herbes qui les ont envahies, le coton y croît toujours dans les jardins abandonnés.

Il faut qu'il y ait dans l'aspect des blancs quelque chose d'effroyable pour les nègres qui n'en ont jamais vu. Quand nous entrons dans un village qu'un Européen n'a pas encore visité, le premier enfant qui aperçoit les hommes « cousus dans des sacs » prend ses jambes à son cou, et s'enfuit avec autant de frayeur qu'en aurait un gamin de Londres, s'il voyait une momie sortir vivante du British Museum. Alarmée par les cris sauvages du bambin, la mère s'élance hors de sa case, mais elle s'y rejette précipitamment dès qu'elle voit l'effroyable apparition. Les chiens nous tournent le dos et, la queue entre les jambes, se sauvent tout éperdus. Les poules abandonnent leurs poussins et se réfugient sur le toit en criant. Le village naguère si paisible n'offre plus que désordre et vacarme, jusqu'au moment où nos Makololos, se mettant à rire, affirment que les blancs ne mangent pas les noirs; car en Afrique une plaisanterie a souvent plus d'influence que les paroles les plus solennelles. Quelques-uns de nos fashionables perdraient peut-être un peu de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, s'ils voyaient toutes les jolies filles d'un bourg s'enfuir à leur approche, ainsi qu'à la vue d'affreux cannibales; ou s'ils entendaient, comme cela nous est arrivé, les mamans les transformer en croquemitaines, et dire à leurs marmots : « Si vous n'êtes pas sages, j'appellerai l'homme blanc pour qu'il vous morde. »

Usage de la houille inconnu aux indigènes. — Fourmis guerrières. Singe respecté. — Pangola-Zumbo.

Nous traversons le Nyamatarara, petit ruisseau qui forme la limite de Chicova, et nous nous trouvons au milieu de roches de grès. Ici comme à Chicova, la houille se montre sur les rives du Zambèse.

Les indigènes ne savaient pas que la houille fût combustible. Quand nous leur avons dit qu'on en faisait du feu, ils ont secoué la tête et ont souri d'un air incrédule, en répondant : « vraiment! » et leur surprise a été grande, lorsqu'ils ont vu ces pierres noires brûler dans notre feu de bois. Ils nous ont dit alors qu'il y en avait beaucoup dans les montagnes.

Un dike ou silon de basalte nommé Kakololé, traverse le Zambèse près de l'embouchure du Sinjéré (ou Nyama tarara). La muraille formée par le basalte est rompue en deux endroits; chacune de ces ouvertures a de soixante à quatre-vingts pieds de large; l'eau y est très-profonde.

Il y a dans ces parages beaucoup de fosses destinées à prendre le gibier. Des pieux aigus sont fichés en terre au fond de ces trappes, et la bête s'empale en tombant sur ces pointes.

Nous campons au bord du Sinjéré, sous un figuier sauvage, à la cime largement étendue.

Autour de nous, le sol abonde en termites. Leurs galeries d'argile destinées à les cacher aux yeux des oiseaux, rampent sur la terre, s'appuient contre les arbres et courent le long des branches que les petits architectes débarrassent de tout leur bois mort.

Une armée de grosses fourmis noires, en maraude, a attaqué sous nos yeux une forteresse de termites près de notre camp. La lutte ayant été souterraine, nous n'avons pas pu voir le combat; mais il parut bientôt que les noires avaient gagné la bataille; car elles retour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nèrent chez elles triomphalement, chargées d'œufs de termites et de morceaux friands du corps des vaincus.

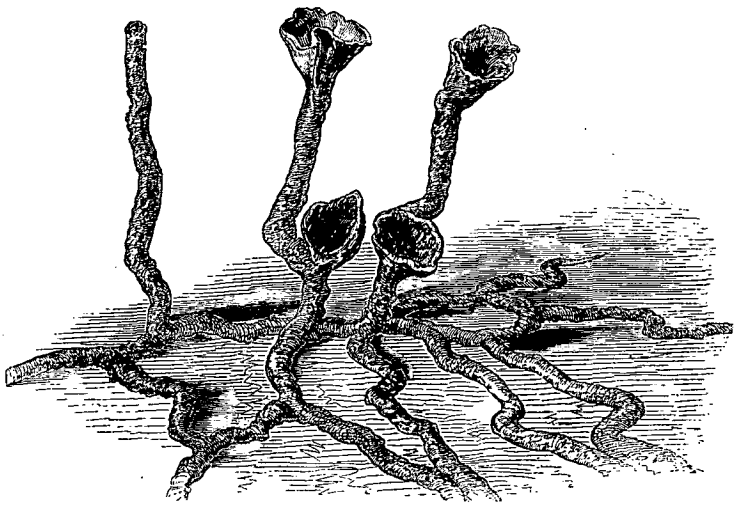
Nous quittons le Sinjéré, le 12 juin. Nos hommes sont chargés de viande d'hippopotame, dont ils espèrent bien vendre une partie. Nous déjeunons en face du dike de basalte qui confine au chenal, à l'ouest du mont Manyéréré.

Un singe errant, très-gras, très-peu farouche, et beaucoup plus grand que tous ceux que nous ayons encore vus, sort tranquillement d'un jardin près duquel nous passons. Pour les habitants de cette région, le singe est un animal sacré; jamais ils ne le tuent ou ne l'inquiètent, persuadés qu'ils sont que les âmes de leurs ancêtres habitent ces corps dégradés, et qu'un jour ou l'autre, eux-mêmes revêtiront cette forme.

Les jardins sont séparés les uns des autres par une seule rangée de petites pierres, quelques poignées d'herbe ou un sillon légèrement tracé à la houe. Quelques-uns sont entourés d'une palissade de roseaux, tout ce qu'il y a de plus fragile. Cela suffit néanmoins pour éloigner les hippopotames qui se méfient de cette barrière, et s'abstiennent de la franchir dans la crainte de rencontrer un piége.

Le 16 juin, nous sommes à Senga, village florissant, bâti au pied du mont Motémoua, et administré par Mamyamé.

Presque toutes les montagnes de cette région sont couvertes de forêts éclaircies d'herbe verte ou jaune; la plupart des pentes sont fertiles, même les plus abruptes.



Galeries de termites.

Hommes et femmes préparent la terre pour les semailles de novembre.

Plus loin notre chemin traverse de vastes solitudes, d'où la vie paraît absente : pas un oiseau, pas un animal, pas un insecte ne se fait entendre; pas un village dans les environs; l'air est immobile; le ciel et la terre sommeillent, et notre caravane fatiguée, se traînant sur la plaine brûlante, dont l'éclat nous aveugle, ressemble à un navire flottant sur la mer déserte. On n'est pas seul pourtant au milieu de ce silence; des formes vivantes vous entourent, des regards curieux épient vos mouvements. Vous entrez dans un bois, et vous apercevez une troupe de waterbucks ou de pallahs, tellement immobiles et silencieux que vous croiriez qu'ils font partie du paysage. En passant près d'un massif d'épines, vous entrevoyez dans les buissons la vague silhouette des buffles, qui, tête baissée, vous guettent de leurs yeux farouches. Enfin, un brusque détour vous fait tomber sur un indigène qui vous a vu de loin, et qui s'est approché sans bruit pour pouvoir vous regarder de plus près.

23 *juin*. — Nous entrons dans le principal village de Pangola, bourgade située à plus d'un mille du Zambèse. Les débris d'un mur en pisé montrent qu'on y a voulu imiter le genre de bâtisse des Portugais. Nous sommes campés sous un figuier majestueux dont le corps est entouré d'amulettes, ayant pour but de protéger le miel d'une ruche que des abeilles sauvages ont établie dans l'une des branches de l'arbre. Le talisman, qui consiste en une bande de feuille de palmier, barbouillée de quelque chose, et décorée d'un petit morceau de bois, d'une racine ou de quelques brins d'herbe, s'achète au docteur ès-dés; on l'attache autour de l'arbre, et l'on est persuadé qu'il peut infliger une maladie, voire la mort, au voleur qui le franchirait en grimpant.

Pangola est venu nous voir; il était ivre et babillard. « Nous sommes amis, très-bons amis, nous dit-il. Je vous apporte un panier de maïs vert; le voilà. » Nous l'avons remercié, et lui avons donné deux brasses de cotonnade qui valaient quatre fois plus que son maïs. Mais ce n'était pas assez. « Non ! il ne prendrait pas un aussi mince présent; il lui fallait un fusil à deux coups; justement celui-là; nous sommes amis, bons amis, tous amis ensemble. » Nous ne demandions pas mieux que de le croire; mais nous ne pouvions nous dessaisir de notre meilleur Dixon; l'exigeant compère s'éloigna fort mécontent. — Les fripons blancs et les aigrefins noirs sont frères.

De même que leurs compatriotes du Chiré, les Manganjas du Zambèse sont passionnés pour l'agriculture. Outre les produits alimentaires, qui chez eux sont variés, ils font venir plus de tabac et de coton qu'ils n'en consomment. Quand on leur demande s'ils travailleraient volontiers pour les Européens, ils répondent que oui, si les Européens appartiennent à la classe des gens qui peuvent payer le travail des autres, et non pas à celle des aventuriers qui auraient besoin qu'on leur donnât de l'ouvrage.

Depuis la résidence de Sandia jusqu'à celle de Pangola, tous les indigènes sont bien vêtus; l'étoffe qu'ils emploient a été filée et tissée de leur propres mains, avec des métiers fabriqués dans le pays. A Senga, le fer est tiré du minerai en quantité considérable et très-habilement travaillé.

Ainsi qu'il arrive toujours quand une bande armée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjourne dans le village, Pangola est allé coucher prudemment dans l'un des hameaux extérieurs. En pareil cas, personne ne sait, ou du moins ne veut dire, à quel endroit le chef va passer la nuit.

26 *juin.* — Déjeuné à Zumbo, sur la rive gauche de la Loangoua, près des ruines de quelques anciennes maisons portugaises.

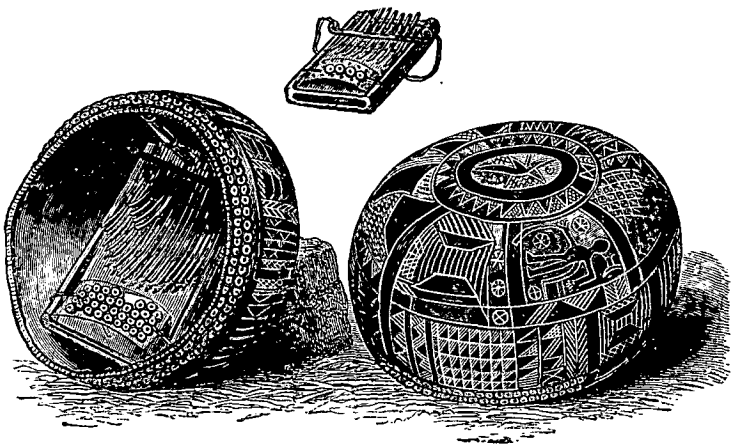
A huit heures du soir nous étions tous sains et saufs sur la rive droite.

Ma-Mbourouba. — Jujubes. — Abondance du gibier. — Bazizoulous. — Cynhyène. — Tombanyama. — Embouchure du Kafoué.

Nous avons passé tout un jour près des ruines de Zumbo.

Des restes de l'église, près de laquelle gît une cloche brisée, on domine les deux rivières, et la vue est splendide : des champs de verdure, une forêt onduleuse, des collines charmantes, de belles montagnes se déroulent au loin.

28 *juin.* — Nous nous remettons en route. Le gibier est d'une incroyable abondance ; les lions sont nombreux. L'un de ces derniers, en train de dévorer un cochon sauvage, est mis en fuite par Mbia, qui s'empare des reliefs du repas et en fait son profit. Les lions aiment particulièrement la chair du porc et du zèbre.



Instrument de musique (voy. p. 129).

Nous arrivons dans l'après-midi au village de Ma Mbourouba, chef féminin, qui demeure actuellement de l'autre côté du Zambèse.

Ici, nous quittons le Zambèse, et nous remontons la vallée qui conduit à la passe de Mbourouma, autrement dit de Mohango.

Le bouazé et le bambou apparaissent maintenant sur les collines ; mais le jujubier, qu'on a sans aucun doute apporté de l'Inde, ne s'étend pas plus loin. Depuis Tête, nous avons mangé partout de ses fruits, qui ont un peu la saveur des pommes, d'où le nom de macààs que leur donnent les Portugais. Zumbo est la dernière station que les Portugais aient eue sur le Zambèse.

L'eau est rare dans la passe de Mbourouba, excepté à l'époque des pluies.

Quand un chasseur indigène traverse un lieu aride ; il sait, par les animaux qu'il rencontre, où il peut espérer de trouver de l'eau. Les pistes du pallah, du buffle, du rhinocéros et du zèbre, donnent toujours l'assurance qu'il y a de l'eau dans les environs, car ils ne s'en éloignent jamais beaucoup. De même, lorsqu'au milieu du calme solennel des bois, le chant des oiseaux réjouit notre oreille, nous sommes sûrs que nous avons de l'eau.

3 *juillet.* — La quantité de gibier de toute espèce augmente chaque jour. Comme exemple de ce que l'on rencontre dans les endroits inhabités, où l'arme à feu est inconnue, nous citerons ce que nous avons vu aujourd'hui, 3 juillet 1860. Au point du jour des éléphants ont passé à moins de cinquante yards de nos feux ; ils suivaient le lit desséché d'une petite rivière, et se rendaient au Zambèse. Plus loin nous avons rencontré une bande de pintades ; nous en avons abattu plus qu'il n'en fallait pour notre dîner, et, laissant à notre chef de cuisine et à ses aides le soin de les ramasser, nous avons continué notre route. Des francolins passaient devant nous ; des tourterelles que nous faisions lever par centaines s'envolaient à grand bruit et se réfugiaient sur les arbres. Des compagnies effarées de canards et d'oies n'étaient pas plus rares. Au lever du soleil, de nombreux pallahs permirent à la longue file de nos hommes d'approcher d'eux à une distance d'environ cinquante yards. Mais ayant assez de viande, nous les avons laissés partir, sans les inquiéter. Peu de temps après nous étions en présence d'une troupe de waterbucks, dont ici la chair est plus sèche et le pelage beaucoup plus foncé que près de la côte. Notre bande et la leur se sont regardées amicalement ; nous les avons quittés pour voir courir vers le flanc brûlé des collines une troupe de coudous femelles, où se trouvaient un ou deux mâles aux cornes magnifiques.

6 *juillet.* — Nous campons sur la rive gauche du Chongoué, petite rivière d'une largeur de vingt yards qui traverse les montagnes que nous avons à notre droite. Une fraction de Bazizoulous du sud, conduite par Dadanga, sont venus s'établir ici tout récemment et paraissent en bons termes avec les Baboas, propriétaires du sol. Ces nouveaux venus se sont bâti un village, où il y a plusieurs maisons carrées. Ils cultivent le coton, ainsi que tous les habitants de cette province.

Nous avons été bien reçus par le chef bazizoulou ; il s'est montré affable et hospitalier.

La course du lendemain nous a fait franchir la terrasse supérieure et traverser une jongle épineuse.

Les Balalas du Kalahari ont autrefois apprivoisé le cynhyène (chien sauvage, *hycena venatica*) et l'ont employé comme chien courant. Un homme intelligent de Kolobeng se rappelait avoir vu dans son enfance une meute de ces animaux revenir de la chasse avec leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Femmes des bords du Zambèse bâtissant des huttes. — Jeux d'enfants. — Dessin de E. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maîtres qui les conduisaient comme un troupeau de chèvres et les logeaient dans une fosse par mesure de sûreté.

Dans chaque village de superbes trophées de chasse, cornes de buffle et d'antilopes, sont accrochés aux branches ou rangés au pied de l'énorme figuier de la place publique.

9 *juillet*. Après avoir passé près de quatre villages, nous déjeûnons chez Tombanyama, un de nos anciens amis qui occupait jadis une île du Zambèse et qui habite maintenant la terre ferme. Il a une basse-cour bien montée où il nourrit des pigeons en nombre considérable et de fins chapons gras, dont il nous a donné l'un des plus beaux, auquel il a joint un panier de farine.

Les habitants de cette région ont du sel en abondance que leur fournit la plaine, et qu'ils extraient par la méthode qu'on emploie au bord du Chiré.

Cette après-midi nous sommes arrivés à l'une des bourgades frontières de Kambadzo, qui habite ordinairement l'île de Nyampanga ou Nyangaboulé, située à l'embouchure du Kafoué.

Les Batongas et les Batokas — Culture. — Les va-tout-nu. — Cimetières. — Croyance. — Chutes de Victoria visibles à une distance de plus de vingt milles. — Moshobotouané. — Le mari d'une sorcière.

10 *juillet*. En aval du confluent du Zambèse et du Kafoué, sur un banc de sable, gisent de nombreux hippopotames qui apparaissent au-dessus de l'eau, et produisent l'effet d'une masse de rochers noirs.

11 *juillet*. Par suite du vent et du mauvais état des pirogues, notre passage du Kafoué a été beaucoup plus long qu'il n'aurait dû l'être. Ce n'est qu'à une heure avancée de l'après-midi que tout notre monde a été de l'autre côté de l'eau. Une fois sur la rive droite, nous nous sommes trouvés chez les Bahoués.

Nous avons passé la nuit dans un village situé à peu de distance de l'endroit où l'on franchit la rivière. Les habitants sont d'origine batoka, ainsi qu'une grande partie de nos hommes. Ils se donnent le nom de Balengis ou de Batongas, qui signifie indépendants.

Chaque fois que nous entrons dans le village, où que nous en sortons, les femmes nous saluent en battant des mains et en murmurant un chant monotone et doux. Les hommes nous témoignent leur respect en se frappant les hanches avec les mains.

Ces Batongas ou Balengis cultivent le sorgho sur une très-grande échelle; ils en ont une espèce dont le chaume se courbe naturellement, de sorte que l'épi massif est incliné vers la terre. La récolte faite, le grain est empilé sur des échafaudages en bois, où l'on met également d'autres produits. Les hommes sont d'habiles chasseurs; ils tuent les éléphants et le buffle avec des lances à la fois longues et pesantes.

12 *juillet*. Ce matin nous avons fait une halte de quelques minutes en face de l'île étroite de Sikakoa, dont l'extrémité inférieure porte un village.

Toujours des montagnes à l'horizon; quelquefois la rampe descend jusqu'à la rive. La quantité de beau minerai de fer que l'on rencontre et l'existence d'un prodigieux lit de houille présagent à cette région un avenir important.

14 *juillet*. Nous quittons le Zambèse à l'endroit où il traverse la gorge de Kariba, formée par la chaîne de montagnes qui va du nord-est au sud-ouest.

Après avoir doublé l'extrémité nord des montagnes, nous avons établi notre camp près du village du chef Moloï. Cet homme généreux nous a donné trois énormes paniers de belle farine de sorgho, deux pots de bière, deux volailles, et a reçu notre présent avec gratitude. Il s'est levé, a fait quelques gestes de danse, et nous a dit ou plutôt chanté cette parole : « Motota ! motota ! motota ! » que nos gens nous ont traduite par un mot qui signifie « je vous rends grâces. »

Nous voyons des troupes considérables de belles grues de Numidie. Les pintades sont toujours nombreuses, mais plus farouches, en raison de la guerre que leur font les indigènes, qui les tuent à coups de flèches, ou en leur jetant leurs massues qu'ils lancent avec beaucoup de précision.

Depuis le Kafoué, la rive gauche et les îles du Zambèse ont une population nombreuse. La rive droite, au contraire, bien qu'elle soit également fertile, est entièrement déserte.

A partir du village de Moloï, les habitants, quoique Batokas d'origine, sont appelés Bahoués.

Nous traversons un pays fertile, couvert d'une forêt dépourvue de sous-bois, où nous accompagnent les Bahoués, dont nous recevons le meilleur accueil. Beaucoup sont appelés par leurs compatriotes Baenda Pezi ou Va-tout-nu, parce qu'un badigeon d'ocre rouge forme leur unique vêtement. Quand nous nous arrêtons dans leurs villages ils nous saluent avec respect et nous régalent de liting, bière nouvelle, qui n'ayant pas encore fermenté n'est pas enivrante. Tous les hommes que nous voyons sont armés de lances massives; quelques-uns portent de grands boucliers en peau de buffle.

Les alentours des villages sont ordinairement défrichés et cultivés par place; mais on ne peut dire nulle part que le pays soit très-populeux. On voit dans chaque bourg des estrades sur lesquelles le sorgho en épi est amoncelé. Quand il est battu, le grain est empaqueté avec de l'herbe, et ces paquets oblongs sont empilés dans des cadres en bois.

Nous avons trouvé plusieurs petites rivières qui ne font à peu près que nous servir de bornes milliaires.

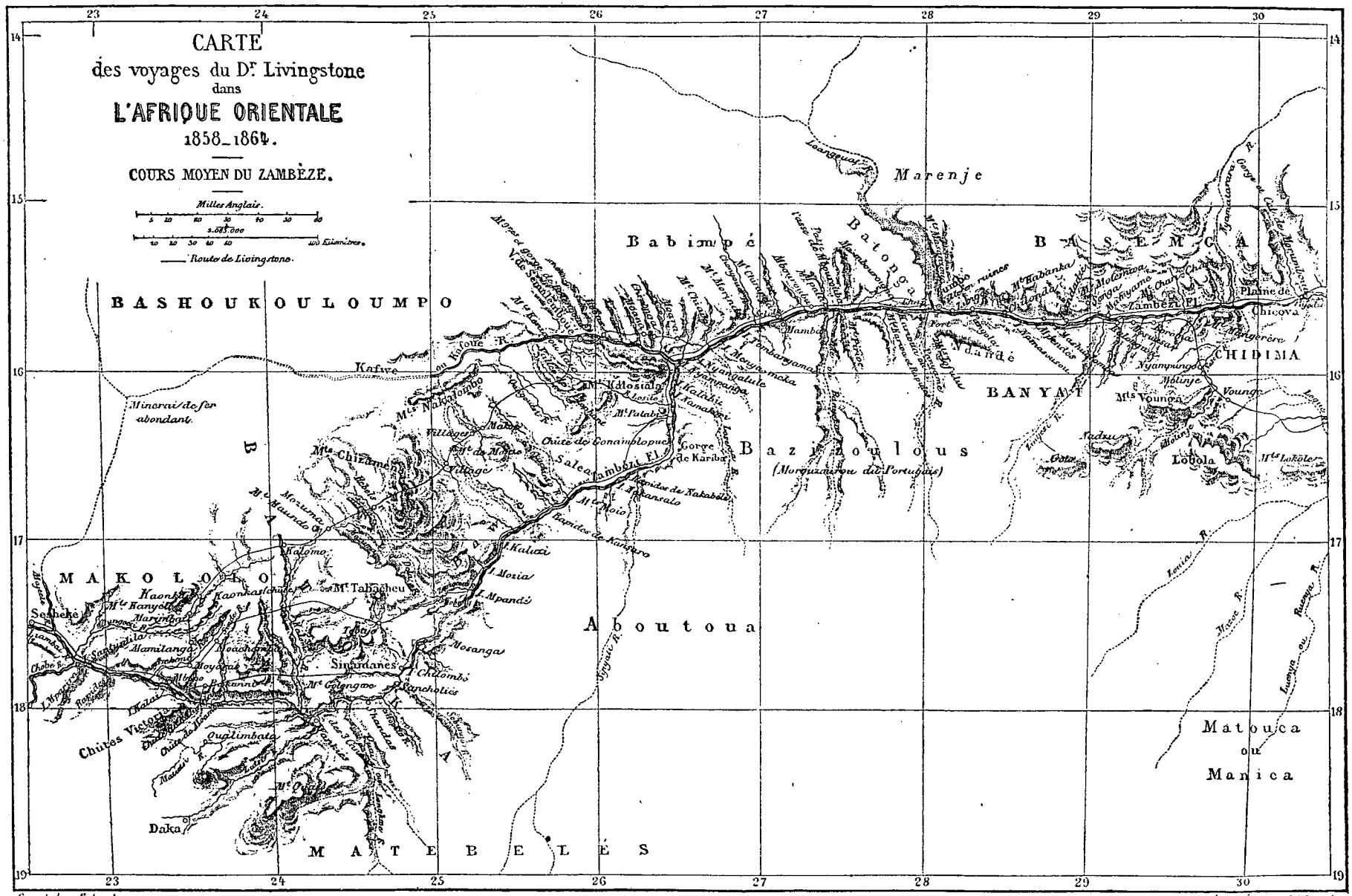
L'île et le rapide de Nankasalo, dont on nous avait parlé autrefois, n'ont aucune importance. Le rapide n'existe que d'un côté de l'île et a tout au plus huit cents yards de longueur.

A Mozia, un poëte qui nous accompagnait volontairement nous a quittés.

Nous avons cherché à savoir si la nudité des Baenda Pezi était le signe d'un ordre particulier; on nous a répondu que c'était leur habitude.

Quoi qu'on puisse dire en faveur de la nudité des sta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tues, nous sommes frappés d'une chose, c'est qu'en général l'homme déshabillé est un animal très-laid. Si nous pouvions voir les gens dégradés de nos basses classes dans le même état, et sans la couleur noire qui au moins produit ici l'effet d'une sorte de vêtement, il est probable que ce serait encore pis.

Nous avons suivi le cours du Zoungoué jusqu'aux highlands des Batokas; et, gravissant les pentes rapides et rocailleuses de ces montagnes formées de quartz rouge et blanc, nous nous sommes arrêtés à plus de trois mille pieds d'élévation. La fraîcheur de l'air, son action fortifiante, le bien-être physique et moral dont nous avons joui en cet endroit étaient quelque chose de délicieux; d'autant plus qu'au loin la plaine était couverte d'une atmosphère d'un éclat aveuglant.

De ce point on a une vue magnifique de la grande vallée du Zambèse qui apparaît comme une immense forêt parsemée de clairières, tant les parties cultivées sont peu de chose en comparaison du domaine sauvage.

29 *juillet*. La nuit s'est passée à une grande hauteur au bord du Tyoto, près du Chirébuéchiea ou Tabacheu, noms qui signifient tous deux « montagne blanche, » Le matin, le sol était couvert de givre; il y avait une feuille de glace sur les étangs.

Côtoyant la pente méridionale du Tabacheu, nous avons bientôt passé plusieurs montagnes; et regardant en arrière, nous avons vu de l'autre côté de la vallée du Zambèse à une distance de quelque trente milles, la grande chaîne qui se dirige au nord-ouest, pour rejoindre la rampe dont les chutes de Victoria forment l'angle, puis se détourne et va se perdre au nord-est.

Les Batokas ont des cimetières permanents, établis

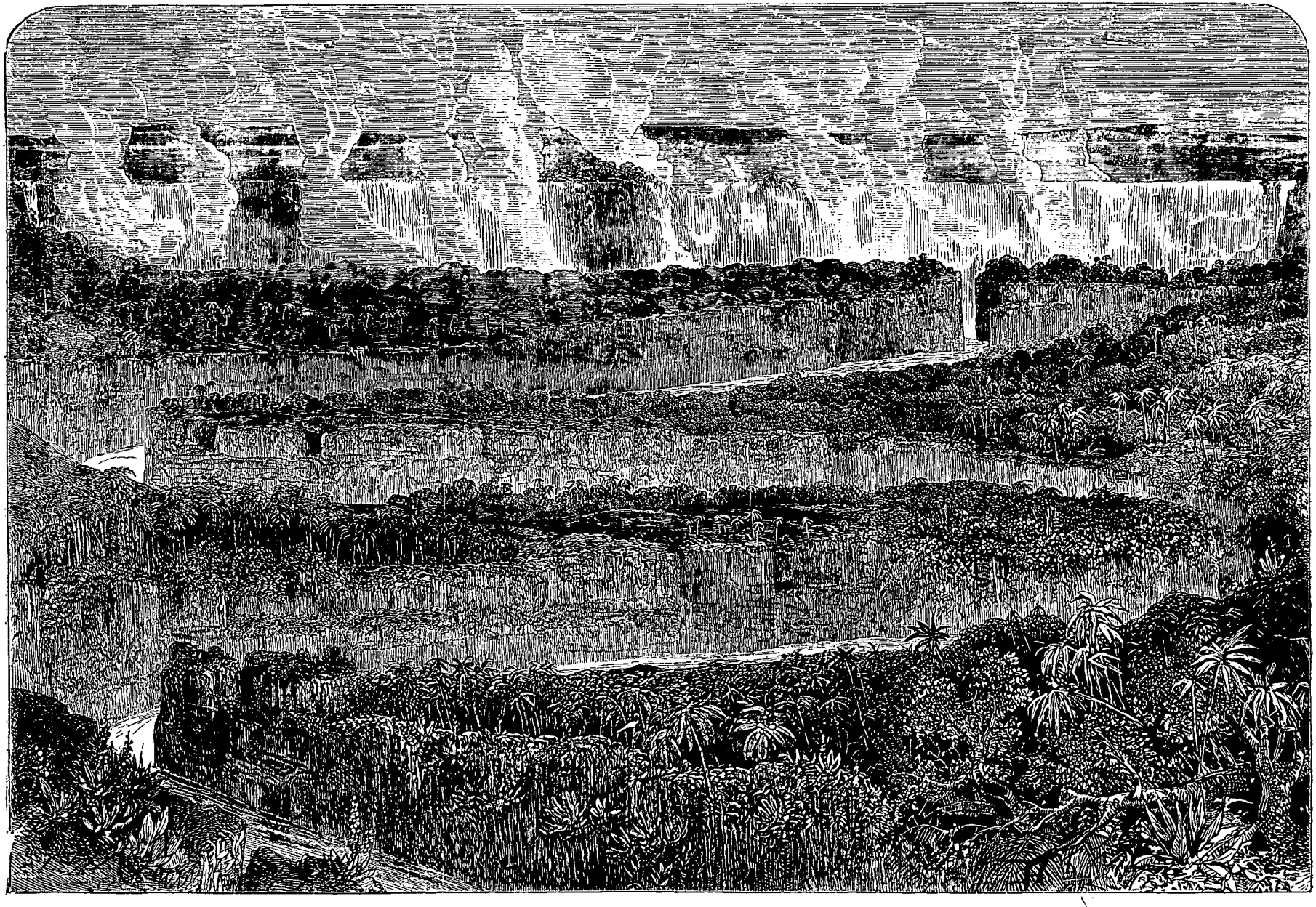
Femmes des bords du Zambèse défrichant à la houe. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

sur le flanc des montagnes ou à l'ombre des grands arbres touffus. Ils révèrent les tombes de leurs ancêtres et en décorent le chevet en y plantant de grandes dents d'éléphant; parfois même ils les entourent du plus bel ivoire. D'autres tribus jettent leurs morts dans la rivière pour qu'ils soient mangés par les crocodiles; ou bien les cousent dans des nattes, et les placent sur les branches d'un baobab; il en est d'autres enfin qui les portent dans un lieu retiré, que défend une épaisse végétation et où ils deviennent la proie des hyènes; mais les Batokas les enterrent respectueusement et tiennent désormais pour sacré l'endroit où ils ont creusé la tombe.

Il est évident qu'ils croient à la vie future; la persuasion que l'esprit du défunt sait parfaitement ce que font ceux qui lui survivent, et qu'il est satisfait ou irrité de leurs actes, est générale parmi eux. Le propriétaire d'un grand canot refusa de nous le vendre parce qu'il appartenait à l'esprit de son père, qui l'aidait à chasser l'hippopotame.

Il nous est arrivé souvent, depuis le Kafoué jusqu'au Zoungoué, de passer en un même jour près de plusieurs villages. Les habitants de ces bourgades nous envoyaient le soir des députations chargées d'aliments qui nous étaient offerts. « Ils ne pouvaient pas permettre à des étrangers de passer devant leur demeure sans rien prendre. » Il n'est pas rare qu'on nous hèle d'une case : on nous prie d'attendre un instant, et on s'empresse de nous apporter de la bière. Notre voyage ressemble a une marche triomphale ; nous entrons dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue des chutes Victoria (voy. une autre vue, p. 53). — D'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bourgades et nous en sortons au milieu des acclamations des habitants. Les hommes frappent dans leurs mains; les femmes nous saluent en chantant, et répètent de leurs voix aiguës : « La paix ! la paix ! » ou bien : « nous dormirons ! »

A la fin de la journée, c'est une chose commune de voir les gens du village venir travailler à notre camp. Les uns, armés de houes, aplanissent la terre; les autres vont chercher de l'herbe sèche, et l'étendent soigneusement à l'endroit où l'on mettra nos lits, tandis que leurs camarades abattent des buissons avec leurs petites haches, et nous en font rapidement une clôture pour nous abriter du vent. Si l'eau est un peu loin, ils vont en chercher, et en même temps rapportent du bois pour notre cuisine.

Les Batokas ont la passion de l'agriculture. Nous avons trouvé près de leurs villages des séries interrompues de champs de sorgho d'une grande largeur, dont la traversée nous prenait des heures de marche.

Ils ont de nombreux greniers qui font paraître leurs villages plus considérables qu'ils ne le sont réellement.

4 *août*. — Nous arrivons à Moachemba, le premier des villages de Batokas soumis à l'autorité de Sekélétou; déjà nous apercevons distinctement les colonnes de vapeur qui s'élèvent des chutes bien que nous en soyons encore à plus de vingt milles.

Nous avons passé toute la journée du 7 près du village du vieux chef batoka, Moshobotouané, l'homme le plus corpulent que nous ayons vu en Afrique.

Nous avons fait un cadeau à Moshobotouané et lui avons dit en même temps ce que nous pensions de ses razzias sanglantes chez les Batokas dont il est le frère. Une remontrance produit plus d'effet quand elle est précédée d'un acte bienveillant. Moshobotouané ne prit certainement pas la nôtre en mauvaise part ainsi que l'a témoigné le présent qu'il nous a fait à son tour. Il y a de vastes herbages sur les bords du Lékoné. On se figure être ici chez soi, en voyant ces bœufs et ces vaches pâturer dans les prés.

Dans la soirée, au moment où régnait le calme le plus profond, un indigène dont la femme a été accusée de sorcellerie a déchargé son mousquet et s'est écrié : « Je pleure mon épouse; ma cour est déserte; je n'ai plus de foyer ! » Puis il a poussé des cris lamentables.

Mosi-oa-tounya ou chutes Victoria.

9 *août* 1860. — Nous nous mettons en route pour voir de nouveau les chutes de Victoria. Leur nom makololo est *Mosi-oa-tounya*, dont le sens littéral est fumée retentissante. Elles s'appelaient autrefois Séongo, ou Thongoué, qui veut dire « endroit de l'arc-en-ciel. »

Nous montons dans des canots appartenant à Touba Mokoro : ce nom de sinistre augure signifie « briseur de pirogues. » Mais il paraît que Touba est le seul qui possède le charme avec lequel on est assuré de ne pas rouler dans l'abîme.

Pendant quelques milles à partir de l'endroit où nous nous embarquons, la rivière est paisible; nous glissons agréablement sur ces eaux qui ont la transparence du cristal, et nous passons auprès d'îles charmantes, couvertes d'une épaisse végétation. Dominant la foule des autres arbres, s'élèvent majestueusement l'hyphénée et le borassus. A côté d'eux se remarquent le dattier sauvage aux grappes de fruits dorés, et le Mokononga touffu (le Motsouri du premier voyage), qui a la forme d'un cyprès, les feuilles d'un vert foncé, et des fruits écarlates. Une quantité de fleurs se montrent près de la rive; quelques-unes sont entièrement nouvelles pour nous; les autres, telles que les convolvulus, sont d'anciennes connaissances.

Mais notre attention est vivement détournée de ces îles délicieuses par les rapides où Touba peut nous jeter sans le vouloir. Le seul aspect de ces effroyables écueils, leur voix rugissante, ne peut manquer de produire quelque malaise à ceux qui ne les ont jamais vus. C'est seulement quand la rivière est très-basse, comme aujourd'hui, qu'on peut se hasarder à gagner l'île vers laquelle nous nous dirigeons. Si l'on y abordait au moment de l'inondation, en supposant que la chose fût praticable, il faudrait y rester jusqu'à ce que les eaux se fussent complétement retirées. On a vu des éléphants et des hippopotames lancés dans l'abîme et réduits à l'état de pâte.

Dès que nous arrivons à la hauteur des rapides, on nous recommande de garder un profond silence, attendu que nos paroles pourraient diminuer la vertu du talisman : personne, à la vue de pareils tourbillons, ne songe à désobéir au Briseur de pirogues. Il est bientôt évident que la recommandation de Touba est des plus sensées, bien que le motif sur lequel il l'appuie ressemble beaucoup à celui d'un autre canotier de l'endroit qui priait un de nos hommes de ne pas siffler parce que cela ferait venir le vent. Ici le pilote, ayant à diriger la manœuvre en prévenant le timonier chaque fois qu'il découvre un rocher et un tronc d'arbre, une saillie quelconque, la moindre négligence, la plus légère méprise nous ferait infailliblement chavirer.

Toutefois nous abordons sains et saufs à Garden-Island (l'île du jardin) qui, située au milieu du fleuve, s'étend jusqu'au bord même du gouffre. Nous en gagnons l'extrémité, nous nous penchons au-dessus de l'abîme d'une profondeur vertigineuse; le caractère unique et merveilleux de la cascade apparaît tout à coup à nos regards.

Il ne faut pas espérer de donner avec des paroles, l'idée d'un pareil spectacle[1]; un peintre accompli n'y parviendrait pas, même avec une série de tableaux.

Les chutes de Victoria ont été formées par une déchirure transversale du basalte qui constitue le lit du Zambèse. La falaise est perpendiculaire et descend jusqu'au fond de l'abîme sans présenter de saillie, sans offrir de stratification, sans paraître disloquée.

1. On se rappelle que l'auteur a déjà décrit une première fois ces merveilleuses cascades (Voyez p. 53). Nous ne reproduisons ici que quelques détails de la seconde description du docteur et la vue générale qui l'accompagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En amont de l'abîme le courant principal va directement du nord au sud; la crevasse qui le traverse se dirige à peu près de l'est à l'ouest. Nous en avons mesuré la profondeur au moyen d'une ligne à laquelle nous avions attaché quelques balles et de plus un bout de calicot d'une longueur d'un pied. L'un de nous a posé la tête sur un rocher qui se projette au-dessus du gouffre, et a suivi du regard la descente du calicot. Trois cent dix pieds de corde avaient été déroulés par celui qui tenait la ligne, quand les balles rencontrèrent un plan incliné de la falaise et s'y arrêtèrent; elles avaient encore, selon toute probabilité, cinquante yards à descendre pour atteindre la surface de l'eau. Le morceau de cotonnade blanche ne paraissait plus avoir que la dimension d'une pièce de cinq schellings.

Mesurée de l'île du jardin, au moyen du sextant[1], la crevasse nous a présenté une ouverture de quatre-vingts yards (environ soixante-treize mètres); c'est là qu'elle est le plus étroite; ailleurs elle a quelques mètres de plus.

Dans cette fente deux fois plus profonde que le saut du Niagara n'a de hauteur, se précipite avec un fracas étourdissant une rivière de plus d'un mille de large.

La masse des eaux roule sur l'abîme en nappe unie et transparente; mais après une chute de 10 à 12 pieds, cette chute se transforme tout à coup en une masse de neige; des éclats s'en détachent sous forme d'astres échevelées, puis l'amas neigeux se dissout en des myriades de comètes liquides et bondissantes dont les chevelures ruissellent.

Charles Livingstone qui a vu le Niagara, trouve plus admirables les chutes du Zambèse, bien que les eaux de ce dernier fleuve n'aient jamais été plus basses qu'aujourd'hui.

Le soleil du matin revêt des riches couleurs d'un triple arc-en-ciel les panaches humides des cinq colonnes gigantesques[2]. Les rayons du soir, descendent d'une ciel tout ruisselant d'or et répandent une teinte sulfureuse qui fait ressembler ce gouffre béant à la gueule de l'enfer. Pas un oiseau ne perche dans le sombre massif où retombe la pluie de ces colonnes; pas un n'y chante, pas un n'y fait son nid.

Le Mosi-oa-tounya fait l'étonnement de toutes les tribus de cette vaste zone. Nous en avons entendu parler à plus de deux cents milles du Zambèse. L'une des premières questions que Sébitouané nous adressa en 1851 fut celle-ci : « Y a-t-il chez vous de la fumée qui tonne? Qu'est-ce qui peut faire sortir de l'eau tant de fumée, la faire sortir toujours et monter à une si grande hauteur? »

En amont des chutes, le sol est jonché d'agates sur un espace considérable; la plupart sont altérées, du moins à l'extérieur, par le feu qui détruit l'herbe sèche. Nos hommes ont été dans la joie en apprenant qu'ils pouvaient s'en servir pour leurs mousquets. Cette circonstance, et les idées nouvelles qu'ils ont acquises à Têté sur la valeur de la malachite et de l'or, font qu'ils ne s'étonnent plus de nous voir ramasser des pierres et les examiner avec soin.

1. A la premlère visite, le docteur avait eu le regret de ne pas pouvoir se servir du sextant.

2. Voyez la gravure représentant ces colonnes, page 53.

Mpariva. — Abeille sans aiguillon. — Séshéké. — Un chef lépreux. Présent.

12 *août*. — De retour au Zambèse, que nous remontons toujours, nous traversons le Lékoné à son embouchure, située à peu près à huit milles de l'île de Kalaï, et nous nous arrêtons à une bourgade qui se trouve en face de l'île de Choundou. Pendant la visite que nous a faite Namboué, le chef de ce village, ses jolies épouses, au nombre d'une demi-douzaine, sont venues et se sont assises derrière lui. Elles se sont beaucoup amusées de ce que nous demandions si elles ne se querellaient jamais, ce à quoi le chef a répondu : « Oh! oui, elles se disputent sans cesse. »

Quand nous voyons avec quelle facilité les classes les plus humbles trouvent ici leur subsistance, il nous est impossible de ne pas nous rappeler toute la peine que nos pauvres se donnent pour arriver à ne pas mourir de faim. Avec quelle ardeur et quelle difficulté ils recherchent le plus dur travail! combien chez nous le combat de la vie est rude, tandis que de si vastes et si belles portions de la terre sont sans habitants et n'ont pas l'emploi auquel le créateur les a destinées!

A moitié de la distance qui sépare Tabachéou de la grande cataracte du Zambèse, les eaux commencent à se diriger vers l'ouest. Elles coulaient auparavant dans la direction opposée. De grandes masses de granit, ressemblant un peu à d'anciens châteaux forts, se dressent dans les airs aux environs de Kalomo.

Nous établissons notre camp en face de la grande île de Mpariva, située vis-à-vis du confluent du Chobé et du Zambèse.

On nous donne ici du miel, provenant d'une très-petite abeille que les Batokas appellent *moandi*, les autres *kokomatsané*, et qui n'a pas d'aiguillon. Ce miel est d'un goût aromatique et légèrement acide.

A l'exception des petits rapides de l'île de Mpariva, près de l'embouchure du Cholé, nous ne trouvons que des eaux calmes jusqu'à Séshéké. Des bœufs et des vaches de deux ou trois variétés paissent dans les herbages des îles.

Des troupes de zèbres, de léchés, de gnous, de pokous nous regardent passer. Il y a des instants où le mirage les fait paraître suspendus entre ciel et terre, et leur donne, ainsi qu'aux palmiers, les formes les plus fantastiques. Les vastes plaines, au sol uni et riche, qui bordent les deux rives, pourraient alimenter une population nombreuse. En les arrosant, ce qui serait facile au moyen du Zambèse, elles produiraient toute l'année, et seraient à l'abri de la sécheresse.

18 *août*. Arrivée à Séshéké. L'ancienne ville est presque détruite; les habitants l'ont quittée après l'exécution de Moriantsiané, leur gouverneur, qui fut mis à mort pour avoir jeté un sort au chef; ils ont été s'établir (toujours sur la rive gauche du fleuve) à quatre ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq cents yards en amont de la ville abandonnée. Sékélétou est maintenant sur la rive droite, auprès de quelques huttes provisoires. Il nous a fait crier par un de ses hommes de nous reposer sous l'arbre de l'ancienne place publique. Un jeune Makololo, aux cuisses volumineuses, qui distinguent la plupart des gens de sa tribu, ainsi que les Zoulous, a passé le Zambèse pour aller recevoir les ordres du chef Il est revenu prendre Mokélé, le gouverneur de la ville nouvelle. Mokélé, après s'être entendu avec Sékélétou, qui ne s'est pas montré au peuple depuis qu'il a la lèpre, nous a installés dans une case un peu étroite, mais en bon état; il nous a envoyé un excellent bœuf comme présent du chef. « Nous sommes dans un temps de disette, a-t-il ajouté, et nous n'avons pas de farine mais nous en attendons de la vallée de Barotsés. »

Nous n'avions plus de vivres, et ce don nous est venu fort à point. Jamais viande n'a été plus parfaite; cela vaut bien mieux que toute espèce de venaison.

Les femmes makololos. — La polygamie. — La dot. — Le tabac. Les repas.

La mode n'est pas moins despotique à Séshéké et à Linyanti qu'à Paris et à Londres. Ici les dames ne voudraient pas qu'on les vît avec des grains de verre démodés, quelque jolis qu'ils fussent d'ailleurs.

Les femmes des Makololos ont une extrême supériorité sur toutes celles que nous avons vues en Afrique. Leur teint est d'un brun clair, d'un ton riche; leur phisionomie agréable, leur intelligence très-vive. Elles s'habillent avec soin d'une petite jupe, d'un manteau; et elles sont couvertes d'ornements. La sœur de Sébitouané, la plus grande dame de Séshéké, porte à chaque jambe dix-huit anneaux d'airain massifs de la grosseur du doigt; trois anneaux de cuivre au-dessous du genou; dix-neuf bracelets d'airain au bras gauche, huit d'airain et de cuivre à l'autre bras, un large anneau d'ivoire au-dessus des deux coudes, un beau collier de perles, et une ceinture pareille. Le poids de ces anneaux brillants la gêne pour marcher, et lui fait mal aux chevilles, mais c'est la mode; et l'inconvénient disparaît. Quant à la souffrance, elle est diminuée par un petit chiffon dont sont garnis les anneaux inférieurs.

La polygamie, signe d'un ordre social inférieur, et source de tant de maux, est ici fort commune; et chose étrange, elle est approuvée par les femmes. Quand on leur dit qu'en Angleterre on ne peut avoir qu'une seule épouse, elles s'écrient qu'elles ne voudraient pas habiter ce pays-là. Elles ne peuvent pas comprendre que les Européennes s'arrangent de cette coutume. Suivant elles un homme bien posé doit avoir plusieurs femmes comme preuve de sa fortune. De semblables idées prévalent dans toute la région du Zambèse et jusqu'au bord de la mer : point d'estime des voisins pour celui qui n'a qu'une femme. C'est probablement parce qu'ayant le produit du jardin que cultive l'épouse, le mari est d'autant plus riche que ses femmes sont plus nombreuses.

Bien que chez les Makololos, le mariage ait l'air d'une vente, la femme n'est ni vendue, ni achetée. Le beau-père reçoit, il est vrai, un certain nombre de vaches proportionné à la fortune du mari; mais ce n'est pas le prix de la jeune fille; c'est le rachat du droit que les parents de la femme ont sur ses enfants. Sans cela tous ceux qu'elle pourrait avoir appartiendraient à la famille de son père. Le mari a sur sa femme une autorité complète, alors même qu'il n'a rien payé en se mariant; mais en pareil cas les enfants lui échappent. La séparation entre l'épouse et les siens n'est pas complète, car si elle meurt, le mari donne encore un bœuf pour obtenir de la famille qu'elle renonce entièrement à ses droits sur la défunte.

Les dames makololos ont de petits pieds, de petites mains délicates et douces, le front bien fait et de bonne dimension; le nez pas désagréable, bien que les narines soient fortes; la bouche, le menton, les dents, les yeux, la taille sont d'une beauté réelle; bref ce sont de véritables ladies, comparées aux négresses de la côte occidentale. Servies par des femmes qui prennent soin du ménage, ces dames ont de grands loisirs, dont elles sont parfois embarrassées. Elles n'ont pas, comme leurs sœurs d'Europe, la ressource de l'aiguille, du crochet ou le piano pour occuper leurs doigts; pas de livres pour se distraire, ou pour s'instruire, pas d'enfants à soigner; aussi la journée leur paraît assez lourde. Les hommes prétendent que pour tuer le temps, elles boivent de la bière et fument du matokouané, c'est-à-dire du chanvre. Bien que ces messieurs fassent grand usage du matokouané, ils n'aiment pas que leurs femmes suivent leur exemple, et beaucoup de maris le défendent. Néanmoins quelques-unes se le permettent; elles fument en secret l'herbe prohibée, et elles se font venir ainsi de petits boutons sur la peau, maladie qui ne peut guérir que par l'abandon de la pratique qui l'occasionne. Le chef lui-même est esclave de cette habitude malsaine; il a été difficile d'obtenir qu'il y renonçât pendant qu'il était en traitement.

Nous avons été souvent à même d'observer les effets du chanvre sur les fumeurs de notre escorte; il augmente la force physique et produit au moral l'effet diamétralement opposé. Deux des plus beaux jeunes gens que nous ayons avec nous, en sont devenus presque idiots. Un groupe de ces fumeurs de chanvre forme un tableau assez grotesque. Ils sont pourvus d'une calebasse remplie d'eau pure, d'un éclat de bambou de cinq pieds de long, et d'un narghilé muni d'une calebasse, ou d'une corne de coudon, renfermant l'eau que traverse la fumée avant d'arriver à la bouche. Chaque fumeur, à tour de rôle aspire quelques bouffées, dont la dernière est extra-longue, et passe la pipe à son voisin. Il avale probablement cette fumée, car s'efforçant de lutter contre les mouvements convulsifs de la poitrine et de l'estomac, il boit une gorgée d'eau puisée dans la calebasse, la retient pendant quelques secondes, et la rejette dans la rigole de bambou, ainsi que la fumée qu'il a prise d'abord. Le résultat de cette opération est un accès de toux violente, et, pour quelques-uns, une espèce de délire qui se traduit par un flot rapide de mots n'ayant aucun sens, ou par de courtes phrases telles que celles-ci :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Abondance du gibier sur les rives du Zambèse (voy. p. 148 et 160). — Dessin de E. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« L'herbe pousse ; le bétail gras prospère ; le poisson nage. » Pas un des fumeurs n'accorde la moindre attention à l'éloquence ou à la stupidité de l'oracle, qui s'arrête brusquement, et a l'air un peu sot dès qu'il recouvre la raison.

Notre arrivée a fait diversion à la monotonie de Séshéké, et il nous vient une foule de visites principalement à l'heure des repas, où l'on a le double plaisir de voir manger les blancs et de goûter à ce qu'ils mangent.

Les hommes font de la cuiller que nous leur donnons un singulier emploi ; ils en usent pour verser le potage ou la viande dans le creux de leur main gauche qui porte ensuite à la bouche ce qu'elle vient de recevoir.

Nous blessons la délicatesse de ces dames en mettant du beurre sur notre pain.

« Regardez-les, regardez-les ! s'écrient-elles ; les voilà qui mangent du beurre *cru* ! fi ! que c'est sale ! »

Ou bien, une excellente femme à qui nous faisons pitié, nous dira :

« Passez-le-moi ; je vais vous le fondre ; vous pourrez alors y tremper votre pain d'une manière décente. »

Elles ne sont pas moins dégoûtées de notre usage que nous le serions nous-mêmes en voyant des Esquimaux dévorer de la graisse de phoque ou de baleine crue. Dans leur opinion, le beurre n'est mangeable que dans les mets qu'il assaisonne ou quand on l'a fait fondre. Mais c'est surtout en guise de pommade qu'elles en font usage ; elles s'en frottent le corps, parce qu'il leur assouplit la peau, la rend unie et brillante et éloigne les parasites.

Un léger embonpoint aux yeux des Makololos, est nécessaire à la beauté féminine ; mais l'obésité excessive dont on est charmé dans la région qu'a traversée le capitaine Speke, serait trouvée hideuse dans ce pays-ci. Nous avons entendu dire à nos hommes en parlant d'une femme simplement grasse, qu'elle en était laide.

Costumes des hommes. — Construction des huttes. Jeux des enfants.

Le costume des Makololos se composait anciennement d'une peau d'agneau, de chevreau, d'oulot, de chacal où d'autre petit quadrupède dépouillé qui s'attachait à la taille et pendait sur les reins. Quand il faisait froid, un kaross ou manteau de fourrure se jetait sur les épaules. Le kaross est maintenant mis de côté ; les jeunes gens à la mode ont une veste en peau de singe, et une espèce de jupe, c'est-à-dire une peau drapée autour des hanches, mais pas de pantalon, de chemise et de gilet.

Presque toutes les tribus qui habitent le bord des lacs ou des rivières se baignent plusieurs fois par jour, et par suite sont très-propres. Toutefois les dames makololos font peu usage des bains, à cause du beurre fondu dont elles se frottent.

A notre passage, l'épouse de Pitsané est occupée à se bâtir une grande hutte, et elle y déploie beaucoup d'ardeur. Elle nous dit que les hommes ont complétement abandonné la construction des cases aux femmes et aux servantes.

Ces cases se font de la manière suivante : des pieux sont plantés en cercle, on y enlace des roseaux que l'on recouvre d'un épais crépissage, et l'on forme ainsi une tour de neuf à dix pieds de hauteur. Une couche faite de tuf ou des débris d'une fourmilière, gâchés avec de la bouse de vache, est ensuite soigneusement étendue sur le sol, ce qui ne permet pas aux tampans de se loger dans les crevasses qu'autrement on n'aurait pas évités. Les tampans sont des insectes venimeux dont la morsure donne la fièvre à certaines personnes, et produit chez tout le monde des plaies très-douloureuses.

La case une fois parquetée, on s'occupe de la toiture dont le diamètre est beaucoup plus grand que celui du corps de logis. C'est à terre que se fait la charpente ; on l'enlève, et on la met à sa place avec l'assistance des voisins et voisines. Une palissade de roseaux, également crépie, va rejoindre la toiture qui la dépasse encore ; elle est placée à trois pieds de la muraille, et l'on a ainsi une galerie couverte qui embrasse tout le bâtiment. C'est dans cette galerie que nous couchons et non pas dans la tour. La porte de cette dernière a des dimensions peu commodes : dix-neuf pouces de haut, vingt-deux à la base, dix-sept au milieu, douze au sommet. Il est difficile d'y passer, et la chambre n'ayant pas d'autre ouverture est à la fois sans jour et sans air.

Les enfants s'amusent entre eux, surtout le soir à la fraîcheur. Une petite fille, par exemple, se fait porter par deux autres ; elle est assise sur leurs épaules et a les bras tendus. Pendant qu'on la promène, les petites compagnes qui lui font cortége, frappent dans leurs mains, s'arrêtent vis-à-vis des huttes devant lesquelles elles passent et chantent de jolis airs. Quelques-unes battent la mesure sur leur petite jupe de peau de vache, tandis que les autres produisent un bourdonnement curieux, qui sert de ritournelle aux chansons.

Quelquefois elles sautent à la corde ; mais en dehors de cet exercice et du jeu précédent, les petites filles n'ont pas de plus grand plaisir que d'imiter les travaux de leurs mères. Elles construisent de petites cases, pétrissent de petits pots, font la dînette, broient du grain dans de petits mortiers ou cultivent des jardins minuscules. Leurs frères ont pour joujoux des lances de roseaux à lames de bois, de petits boucliers, de petits arcs et de petites flèches ; ils s'amusent à faire de petits parcs à bétail, à modeler des vaches et des bœufs, avec de l'argile, et ils reproduisent très-habilement les différentes variétés de cornes. Quelques-uns ont, dit-on, des frondes ; mais dès qu'ils peuvent surveiller les chèvres, on les leur fait garder. Nous en voyons souvent monter les veaux qui leur sont confiés ; l'idée ne leur en est venue que depuis l'époque où nous avons introduit le cheval dans le pays.

Départ de Seshéké. — Les rameurs. — Poissons. — Fraudes. Bourgades. — Cascades de Moamba.

Nous partons de Séshéké, le 17 *septembre* 1860 et nous descendons le Zambèse.

27 *septembre*. — Nous suivons le Zambèse de beaucoup plus près que nous ne l'avons fait en venant ; d'aussi près, à vrai dire, que ses bords rocailleux nous

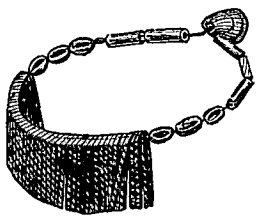
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le permettent. Cependant, nous l'avons quitté à deux reprises différentes avant d'arriver chez Sinamané; la première fois pour aller visiter Kalounda, forteresse naturelle située à quelques milles au-dessous de la grande cataracte; la seconde, pour aller voir une autre chute du Zambèse que l'on appelle Moômba ou Moamba.

D'après la description qu'on nous avait faite des cascades de Moamba, nous pouvions nous attendre à quelque chose de saisissant. On nous avait dit qu'il s'en élevait des colonnes de fumée, pendant la saison pluvieuse, comme aux grandes cataractes. Mais en regardant au fond de l'abîme, où le fleuve comprimé roulait ses eaux d'un vert sombre, les deux cascades que nous avons aperçues à quelque mille pieds de profondeur nous ont paru bien insignifiantes après celles de Mosi-oa-tounya.

Couleur de la peau. — Tête de crocodile exposée.

Si étrange que cela puisse paraître, il n'en est pas moins vrai que, chez toutes les peuplades que nous avons visitées, nous n'avons jamais vu une seule personne qui fût réellement noire. Partout c'est le brun qui domine; il est de nuances différentes, et souvent d'une teinte de bronze à reflets brillants, que pas un peintre, si habile qu'il soit, ne paraît pouvoir saisir. La couleur foncée de la peau vient probablement en partie du soleil, en partie d'une propriété du climat ou du sol, qui jusqu'à présent nous est inconnue. Un fait analogue se produit chez la truite et chez d'autres poissons, dont la couleur se modifie suivant les cours d'eau ou les étangs dans lesquels ils séjournent. Les blancs de notre petite caravane ont été beaucoup moins brunis, dans cette zone, par des années d'exposition au soleil, que nous ne l'avons été jadis, ainsi que notre famille, par le voyage de Kuruman au Cap dans un trajet de deux mois.



Ceinture de femme.

On ne sait pas encore ce qui, dans le climat, favorise le développement de la matière colorante de la peau et des cheveux; mais la couleur n'est pas toujours un effet de la race, car on a vu, chez des personnes qui étaient restées longtemps dans un pays chaud, des cicatrices provenant de blessures ou des furoncles beaucoup plus foncées que le reste du corps. La chevelure des Africains, d'après les micrographes, n'est pas de la véritable laine; elle est composée de poils de la même nature que les nôtres, avec cette différence que la quantité de pigement qu'elle renferme est bien plus considérable. Il n'est pas rare de trouver en Europe des cheveux plus noirs que ceux des Africains, et, par contre, de rencontrer en Afrique des individus à cheveux roussâtres et qui ont le tempérament nerveux sanguin des variétés de race jaune.

On voit peu de femmes agréables dans les villages batokas, situés près de la frontière; toutes les jolies filles épousent des Makololos. Nous avons trouvé une de ces bourgades ornée d'une tête de crocodile, plantée au bout d'une perche. Le monstre avait pénétré dans l'enceinte où les femmes vont puiser de l'eau, et en avait saisi une. Bien vite accourus, les hommes avaient tué le crocodile, et mis sa tête au bout d'un pieu comme ils y mettaient jadis la tête d'un criminel ou celle d'un étranger.

Un congre. — Les forgerons. — L'îlot de Chilombé. — Mosenga-Makondi. — Multitude d'animaux aux bords du Zambèse.

1er *octobre*. Campés sur la rive du Kalomo.

L'un de nos hommes a tué, à coups de lance, un congre de quatre pieds sept pouces; le cou a dix pouces et demi de tour : cette énorme anguille est appelée ici mokonga.

5 *octobre*. Après avoir franchi plusieurs côtes, nous nous arrêtons au village de Simariango. Les soufflets qu'emploient ici les forgerons diffèrent un peu des sacs de peau de chèvre que nous voyons ordinairement. Ils se composent de deux caisses en bois de forme circulaire et de petite dimension, dont la partie supérieure est couverte de cuir. Ils auraient l'air de tambours si la peau, au lieu d'être tendue, ne constituait au contraire un véritable sac. Le soufflet comprend deux de ces tambours, un tube est adapté à chacune des caisses, et l'air y est chassé par la pression du cuir que l'on fait mouvoir au moyen d'un bâton, placé au milieu de la poche. Le forgeron, que nous voyons travailler, nous dit que l'étain qu'on emploie dans ces parages, et dont on fait des bracelets, vient du pays des Marendis, peuplade qui demeure au nord. Jusqu'à présent nous n'avions jamais entendu dire qu'il y eût de l'étain dans le pays.

6 *octobre*. Arrivés à l'îlot de Chilombé qui appartient à Sinamané.

Nous voyons maintenant beaucoup d'hommes et de femmes d'un physique agréable. Le costume des femmes est absolument pareil à celui des Nubiennes de la haute Égypte : une frange de six à huit pouces de haut est attachée à la ceinture et formant jupon. Les matrones y ajoutent une peau taillée comme les pans de l'ancien frac des dragons anglais. Les jeunes filles portent un tablier, orné de coquillages, et qui n'a de franges que par devant.

12 *octobre*. Nous avons mis pied à terre et nous sommes allés déjeuner près d'une grande île qui renferme deux villages et se trouve en face de l'embouchure du Zoungoué. C'est là qu'il y a deux mois nous avons quitté le Zambèse.

Monté dans son propre canot, Mpendé est venu avec nous jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'occasion d'acheter une belle pirogue. Nous avions donné pour celle-ci douze rangs de perles bleues à facettes pour collier, douze autres rangs de grosses perles bleues du volume d'une bille et deux yards de calicot écru. Au moment de conclure, le propriétaire nous dit que ses entrailles étaient émues au sujet du canot, et qu'il fallait ajouter quelque chose pour calmer leur émotion. Il n'y avait pas moyen de résister.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La sécheresse oblige tous les animaux à venir boire au Zambèse. Une heure de promenade sur la rive, soir ou matin, nous montre un pays littéralement couvert de bêtes sauvages : des troupeaux immenses de pallahs, des quantités de waterbucks, de zèbres, de buffles, de coudous, de potamocheros, d'élans et de singes; des francolins, des pintades, des légions de tourterelles attirent le regard dans les endroits boisés; et des pistes fraîches indiquent le nombre d'éléphants et de rhinocéros qui se sont abreuvés pendant la nuit. A peine si quelques milles séparent les troupeaux d'hippopotames que nous voyons dormir sur les hauts-fonds, le corps presque entièrement sorti de l'eau, et ressemblant à des rochers noirs groupés dans la rivière. Dans les endroits où on les chasse beaucoup, ces animaux deviennent d'une méfiance proportionnelle aux dangers qu'ils redoutent; mais ici personne ne les inquiète et ils reposent en toute sécurité. Ils ont cependant la précaution de ne jamais s'endormir qu'au ras de l'eau profonde dans laquelle ils se précipitent à la moindre alarme. Un coup de fusil tiré au milieu de ces dormeurs fait surgir toute la bande; ils regardent devant eux avec un air de

Forgeron à Simariango, sur la rive du Zambèse. — Dessin de A. de Neuville d'après le Dr Livingstone

surprise et d'hébêtement qui leur est particulier, et ne plongent qu'après la seconde détonation.

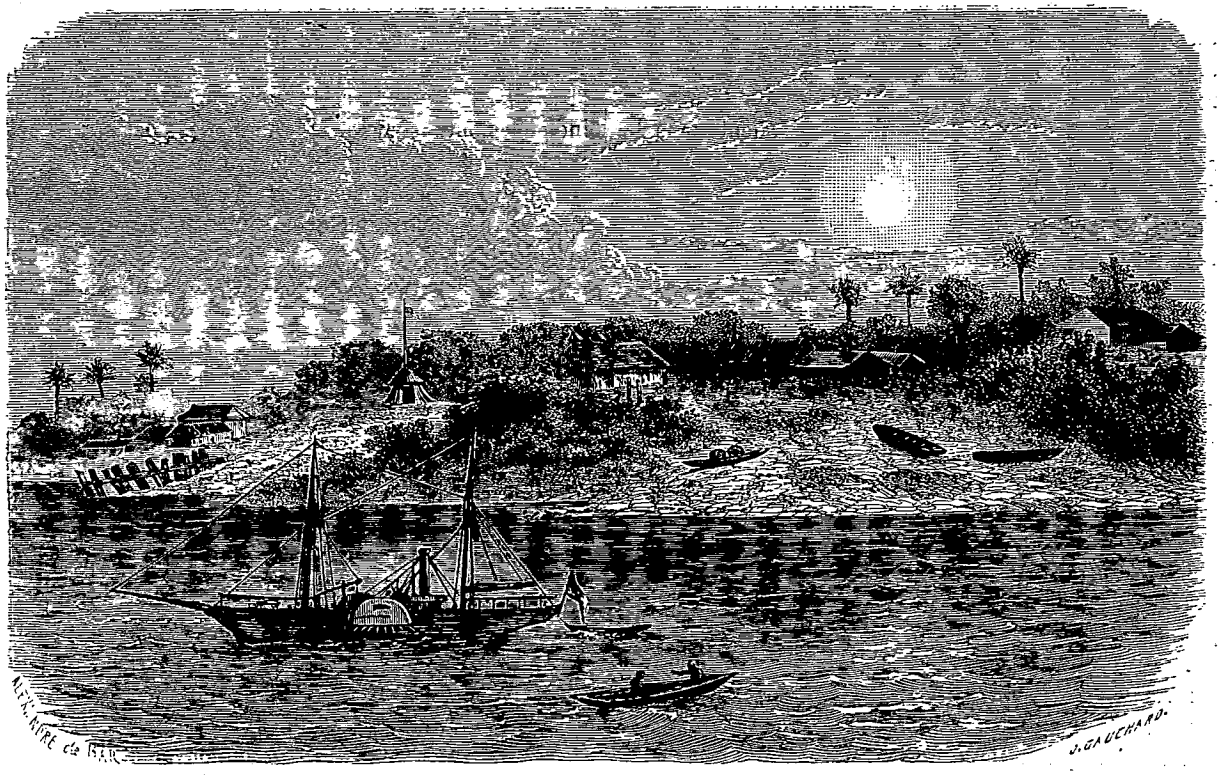
A quelques milles au-dessous du village de Choukoumboula nous avons rencontré un hippopotame blanc; nos hommes n'en avaient jamais vu. Il était d'un blanc rosé, tout à fait de la nuance des albinos, et il paraissait être le père d'une nombreuse famille; car un grand nombre des individus qui composaient le troupeau étaient marqués de larges taches de couleur claire. L'éléphant blanc n'est pas autre chose qu'un albinos à teinte rosée, présentant dans son espèce la même particularité que cet hippopotame. Un peu au-dessus du Kariba, nous avons observé pareille affection de la peau chez beaucoup d'habitants de deux petites bourgades. La même influence paraît avoir agi sur l'homme et sur la bête. Un hippopotame de couleur sombre se tenait à l'écart comme s'il avait été chassé de la bande, et mordait la rivière en secouant la tête horizontalement avec frénésie. Mordre l'eau de cette façon équivaut chez l'hippopotame aux claquements de porte d'un homme furieux.

Nous avons touché à l'île de Kalabi.

Extrait de la traduction inédite de Mme H. LOREAU.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le bateau à vapeur *le Pionnier*, sur le Zambèse. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

LE ZAMBÈSE ET SES AFFLUENTS,

PAR DAVID ET CHARLES LIVINGSTONE [1].

1858-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

Suite de la navigation sur le Zambèse. — Esclaves. — Bon souper. — Retour à Têté. — Cri de détresse. — Fin de l'asthmatique. *Le Pionnier*.

24 *octobre*. Nous trouvons le chef Séquasha au-dessous du Kafoué, dans un village où il s'est établi avec le gros de sa bande. D'après ce qu'il nous dit, ses gens, parmi lesquels sont d'excellents chasseurs, ont tué deux cent dix éléphants dans cette tournée.

A partir du village des Tombanyama, le Zambèse est plein d'îles, où un grand nombre de buffles sont attirés par l'herbe tendre et les jeunes roseaux.

28 *octobre*. Nous avons campé dans une île voisine du Padibodi. Trois hommes de Ma-Mbourouma nous ont apporté de la farine et des volailles. Pour faire preuve de leur savoir-vivre et nous témoigner leur respect, ils se sont frappé la cuisse d'une main tandis que de l'autre ils nous tendaient leur présent.

Ces politesses se font avec le plus grand sérieux. On voit les mères enjoindre à leurs enfants de battre des mains, et leur montrer comment il faut s'y prendre, de même que chez nous on enseigne les bonnes manières.

29 *octobre*. Ce matin, après trois heures de navigation, nous sommes arrivés aux montagnes de Mbourouma, où le Zambèse se resserre de nouveau et se divise en deux courants contraires formés par les rochers situés au milieu du canal.

1er *novembre*. Nous revoici à Zumbo. Nos gens traversent à gué la Loangoua et n'ont d'eau que jusqu'aux genoux.

Sortis du district de Chicova, nous sommes entrés dans le Kébrabasa : nos pirogues ont descendu jusqu'à un endroit où la gorge se réduisant à une largeur de cinquante à soixante yards, la navigation devient difficile et dangereuse.

Le canot du Dr Kirk fut jeté contre un éperon de la gorge par un bouillonnement soudain et mystérieux du fleuve, qui se produit à intervalles irréguliers. Cramponné à une saillie du roc, mister Kirk luttait contre

1. Suite et fin. — Voy. pages 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'action aspirante de l'eau qui devait avoir quinze brasses de profondeur, tandis que, se tenant aux mêmes rochers, le timonnier sauvait la pirogue. Pendant ce temps, celle du Dr Livingstone dérivait toujours vers l'ouverture tournoyante qui heureusement se referma comme la pirogue y arrivait.

Quelques-uns des objets qui se trouvaient dans le canot du Dr Kirk y sont restés, mais ce qu'il y avait de plus précieux est perdu : un chronomètre, un baromètre, et, à notre grand chagrin, son livre de notes, et ses dessins de plantes et de fruits de l'intérieur.

Nous sommes sortis du fleuve malheureusement trop tard; le reste de la gorge a été franchi à pied.

L'un de nos ânes est mort d'épuisement près de la Louia. Bien que nos hommes mangent du zèbre et du couagga, animaux qui appartiennent à la même famille, l'idée de manger notre baudet leur a paru répugnante. « Ce serait, disaient-ils, comme si on mangeait l'un de nous autres; car un âne vit avec l'homme; c'est son intime compagnon. »

Nous venons de rencontrer deux groupes des esclaves de Tête qui se rendent à Zumbo. Ils y conduisent un certain nombre de femmes manganjas qu'ils vont échanger contre de l'ivoire. Chacune de ces femmes est liée par le cou, et toutes sont attachées à une longue et même corde.

Sanzo, le chef du village qui est à l'est du Kébrabasa, nous a fait le meilleur accueil. Après les saluts ordinaires, il a gravi la montagne, et d'une voix forte a donné l'ordre aux femmes des différents hameaux du vallon de nous faire immédiatement à souper. Vers huit heures, il est revenu, suivi d'une procession de femmes qui apportaient leur cuisine : huit écuelles de *nsima*, c'est-à-dire de bouillie; six plats de très-bons légumes sauvages, chacun d'espèce différente; puis des fèves et des volailles. Tout cela était vraiment délicieux et d'une propreté scrupuleuse; les sébiles en bois étaient presque aussi blanches que la farine qui s'y trouvait.

Vieille femme mangaja avec le pélélé.

Le 23 nous sommes arrivés à Tête, après six mois d'absence.

Les deux matelots anglais, chargés du *Ma-Robert*, ont joui pendant tout ce temps d'une santé parfaite, et ils se sont fort bien conduits; seulement leur essai d'agriculture a complétement échoué.

Ils ont découvert une façon originale de terminer promptement leurs marchés avec les indigènes. Après s'être enquis des prix courants, ils prennent ce qui leur convient, payent ce qui est dû, mais sans accorder de plus une seule perle. Si les gens demandent davantage et refusent de quitter le navire, nos matelots vont dans la cabine et en font sortir un caméléon. A peine les indigènes ont-ils vu cet animal dont ils ont une frayeur mortelle, qu'ils sautent par-dessus le bord et s'éloignent au plus vite. Le caméléon sert de cette même manière à apaiser toutes les disputes, sans violence aucune, en un clin d'œil.

Mais nos deux compatriotes, en nôtre absence, n'ont pas seulement témoigné d'un bon caractère, ils ont aussi fait preuve d'humanité. Un soir, émus par un cri terrible, ils se jetèrent dans le bateau et volèrent au secours de la personne qui était en détresse. Un crocodile avait saisi une pauvre femme, et la traînait sur un banc de sable. Comme ils arrivaient près d'elle, la malheureuse poussa de nouveau un cri déchirant : le monstre lui avait coupé la jambe. Nos matelots ramenèrent la pauvre créature à leur bord; ils la pansèrent, lui firent avaler du rhum, estimant qu'ils ne pouvaient lui rien donner de meilleur, et la portèrent dans l'une des cases du village. Le lendemain matin, quand ils allèrent la voir, ils la trouvèrent dans le plus entier abandon; on avait arraché les compresses qu'ils lui avaient mises et la pauvre femme était mourante. Le bon Rowe, l'un de ces matelots, nous disait :

« Je crois que son maître, voyant qu'elle n'avait plus qu'une jambe, nous en voulait de lui avoir sauvé la vie. »

Le Zambèse étant exceptionnellement bas, il nous a fallu attendre qu'il eût un peu grandi; et ce n'est que le 3 décembre que nous sommes partis pour le Kongoné. C'était une rude besogne que de maintenir à flot notre asthmatique : tous les jours de nouvelles avaries; la pompe était désorganisée, le pont s'effondra; le soir, trois compartiments s'inondèrent. Le 21 décembre, dans la matinée, le pauvre bateau échoua sur un banc de sable, et l'eau s'introduisit de toute part. On ne put ni le dégager ni le vider. Une crue survint pendant la nuit, et le jour suivant on n'apercevait plus du navire que six pieds des deux mâts.

C'est dans l'île de Chimba que nous avons passé le jour de Noël en 1860. Des pirogues que nous avions fait demander à Sena arrivèrent, et le 27 nous étions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ce village, où nous avons retrouvé l'hospitalité généreuse du senhor Ferrao.

Le 31 janvier 1861, *le Pionnier*, notre nouveau steamboat arriva d'Angleterre.

Le 11 mars suivant, l'expédition remonta la rivière Rovouma, mais ne s'avança pas bien loin, parce que les eaux devenaient trop basses. Il fallut revenir aux côtes de la mer. De là, on se rendit aux Comores, puis on retourna au Chiré et en définitive au Zambèse.

Rencontre d'une bande d'esclaves. — Leur délivrance.

Un jour, après avoir traversé Chibisa et Chipindou, les voyageurs arrivèrent au village du chef Mbamé, qui leur apprit qu'une chaîne d'esclaves allait traverser le village pour se rendre à Têté.

En effet, il y avait à peine quelques minutes que nous étions avertis, dit le docteur Livingstone, lorsqu'une longue chaîne composée d'hommes, de femmes et d'enfants, liés à la file les uns des autres, et les mains attachées, serpenta sur la colline, et prit le sentier du village. Armés de fusils, et parés de divers objets de toilette, les noirs agents des Portugais, placés à l'avant-garde, sur les flancs, et à l'arrière de la bande marchaient d'un pas délibéré; quelques-uns tiraient des notes joyeuses de longs cornets de fer-blanc; tous prenaient des airs de gloire, comme des gens persuadés qu'ils ont fait une noble action : mais, dès qu'ils nous aperçurent, ces triomphateurs se précipitèrent dans la forêt, et tellement vite que nous ne fîmes qu'entrevoir leurs calottes rouges et la plante de leurs pieds.

Le chef demeura seul au poste; il était en avant; l'un de nos hommes le reconnut et lui serra vivement la main. C'était un esclave de l'ancien commandant de Têté; nous l'avions eu nous-même à notre service, et nous le reconnûmes à notre tour.

Aux questions qui lui furent adressées à l'égard des captifs, il nous dit qu'il les avait achetés; mais les captifs, interrogés ensuite, répondirent tous à l'exception de quatre, qu'ils avaient été pris en combattant. Pendant que nous faisions cette enquête, le chef disparut.

Restés seuls avec nous, les prisonniers, s'agenouillèrent et battirent des mains avec énergie pour exprimer leur gratitude. Nous eûmes bientôt coupé les liens des femmes et des enfants; il était plus difficile de délivrer les hommes. Chacun de ces malheureux avait le cou pris dans l'enfourchure d'une forte branche de six à sept pieds de long, que maintenait à la gorge une tige de fer solidement rivée aux deux bouts. Cependant, au moyen d'une scie qui, par bonheur, se trouvait dans nos bagages, la liberté leur fut rendue à tous. Nous dîmes alors aux femmes de prendre la farine dont elles étaient chargées, et d'en faire de la bouillie pour elles et pour leurs enfants; tout d'abord elles n'en voulurent rien croire; c'était trop beau pour être vrai. Mais quand l'invitation leur eut été renouvelée, elles se mirent promptement à l'œuvre, firent un grand feu, et y jetèrent les cordes et les fourches, leurs maudites compagnes de tant de nuits douloureuses et de tant de journées pénibles. Beaucoup d'enfants avaient à peine cinq ans; il y en avait même de plus jeunes. Un petit garçon disait à nos hommes avec la simplicité de son âge : « Les autres nous attachaient et nous laissaient mourir de faim : vous nous avez détachés, vous; puis vous nous donnez à manger; qui donc vous êtes? et d'où venez-vous? »

Deux femmes avaient été tuées la veille pour avoir essayé de détacher leurs courroies. Le chef avait dit à tous les captifs qu'il leur en arriverait autant s'ils cherchaient à s'évader. Une malheureuse mère, ayant refusé de prendre un fardeau qui l'empêchait de porter son enfant, vit aussitôt brûler la cervelle du pauvre petit. Un homme accablé de fatigue et ne pouvant plus suivre les autres, avait été expédié d'un coup de hache. L'intérêt, à défaut d'humanité, aurait dû prévenir ces meurtres; mais nous avons toujours vu que dans cet affreux commerce le mépris de la vie humaine et la soif du sang parlaient plus haut que l'intérêt personnel.

Quatre-vingt-quatre esclaves, femmes et enfants pour la plupart, furent ainsi délivrés. On leur dit qu'ils étaient libres et qu'ils pouvaient aller où ils voudraient; ils aimèrent mieux rester avec nous.

Nous partîmes le lendemain matin pour le village de Soché, avec nos libérés; les hommes portaient gaiement les bagages. Ayant si bien commencé, nous ne pouvions faire la chose à demi; huit autres captifs, rencontrés sur notre chemin, furent donc mis en liberté. A la nouvelle de notre approche, des marchands qui se trouvaient dans le village de Soché, décampèrent aussitôt avec une centaine d'esclaves. Le docteur Kirk, appuyé de quatre Makololos, courut à leur poursuite; mais en dépit de leurs efforts et de l'énergie qu'ils déployèrent, le docteur et ses hommes ne purent rejoindre les traitants qui arrivèrent sans encombre à Têté.

Six esclaves furent encore délivrés à notre passage chez Mongazi; deux marchands furent mis en fourrière pour les empêcher d'aller avertir les chefs d'une bande nombreuse qui était sur le point d'arriver. Nos prisonniers nous dirent d'eux-mêmes que cette bande était dirigée par les hommes du gouverneur.

Le jour suivant, cinquante nouveaux esclaves furent relâchés; tous, sans exception, étant nus comme la main, reçurent assez d'étoffe pour se vêtir, mieux sans doute qu'ils ne l'avaient été de leur vie. Le chef de cette bande, homme connu pour être l'agent des principaux marchands de Têté, nous assura qu'il n'avait agi, ainsi que tous les autres, qu'avec l'autorisation du gouverneur. Il n'avait pas besoin de nous le dire; il est matériellement impossible qu'une entreprise quelconque ait lieu à Têté sans que le gouverneur le sache et y prête les mains.

Le lac Pamalombé. — Encore le Nyassa. — Tempêtes. — Gâteaux de moucherons. — La pêche. — Cimetières. — La traite.

A la fin d'août, en retournant au lac Nyassa, les voyageurs côtoyèrent le Pamalombé, petit lac qui a dix ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

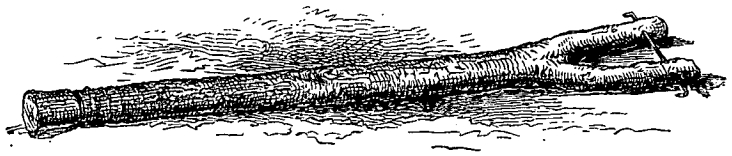
douze milles de long, sur cinq ou six de large. Il est presque entièrement entouré d'une ceinture de papyrus tellement épaisse qu'on eut beaucoup de peine à s'y frayer un passage. Ces roseaux, d'une hauteur de dix à douze pieds, croissent si près les uns des autres qu'ils interceptent l'air, et il se dégage tant d'hydrogène sulfuré du milieu de cette clôture, que le fond du bateau était devenu tout noir, pour y avoir été exposé pendant une nuit....

Quelque temps après, continue la narration, nous étions de nouveau sur le lac Nyassa, et nous nous sentions vivifiés par l'air plus frais de cette vaste nappe d'eau.

Vers le commencement du tiers supérieur, les indigènes profitent de l'île de Chizoumara pour traverser le lac. Au nord de cette île, dont le nom veut dire *fin, terminaison*, ils suivent la côte pour gagner l'autre rive, bien que ce détour allonge la route de plusieurs journées.

Comme toutes les mers étroites, et profondément encaissées, le Nyassa a des tempêtes subites et d'une incroyable fureur. Nous y avons passé les mois de septembre et d'octobre, les plus mauvais, il est vrai, de tous; l'ouragan nous a surpris plusieurs fois.

Jamais, jusqu'à présent, nous n'avons rencontré en Afrique de population aussi compacte que sur les bords du Nyassa. Dans la partie méridionale, les villages forment une chaîne presque interrompue. La rive de chacune des petites baies, est couverte d'une foule épaisse et noire, chaque fois qu'y apparaît notre bateau à voile qui, pour les riverains, est un spectacle nouveau; et, quel que soit l'endroit où nous abordions, nous sommes immédiatement entourés d'hommes, de femmes et d'enfants qui se pressent par centaines pour regarder les *Chirombo*, c'est-à-dire les animaux sauvages (voilà comment ils nous désignent). Mais leur plus grand plaisir, est de voir manger les bêtes (c'est encore de nous qu'il s'agit); jamais les lions et les singes du jardin zoologique n'ont attiré plus de spectateurs. Il n'y a que l'effet produit par l'hippopotame sur les civilisés des bords de la Tamise qui puisse se comparer au succès que nous obtenons sur les rives du Nyassa. La foule émerveillée forme autour de nous une forêt de têtes noires, dont les regards expriment le plus vif intérêt; toutefois ils veillent les uns sur les autres, afin que pas un d'eux ne franchisse la ligne que nous avons tracée sur le sable.



Fourche à esclave.

Le sol du rivage est cultivé sur une assez grande étendue, et produit des quantités considérables de riz, de maïs, de patates, de sorgho et de millet. Au nord du lac, le manioc obtient la préférence, et la cassave, unie au poisson faisandé, constitue le fond de la nourriture des habitants. Il se joint à cela un aliment bizarre dont nous allons parler et que ces tribus septentrionales récoltent pendant une certaine saison.

Un matin, au moment de traverser une espèce de nuée épaisse, nous découvrîmes que ce n'était ni une fumée, ni un brouillard, mais un amas de myriades de moucherons, que les riverains appellent *Koungo*, c'est-à-dire nuage, ou brume. Ils remplissaient l'air jusqu'à une immense hauteur et fourmillaient sur le lac où ils n'enfonçaient pas, grâce à leur légèreté. Obligés de fermer les yeux et la bouche, nous nous sentions frapper la figure comme par une neige très-fine que fouette le vent. A la sortie du nuage, notre bateau était couvert de milliers de ces moucherons.

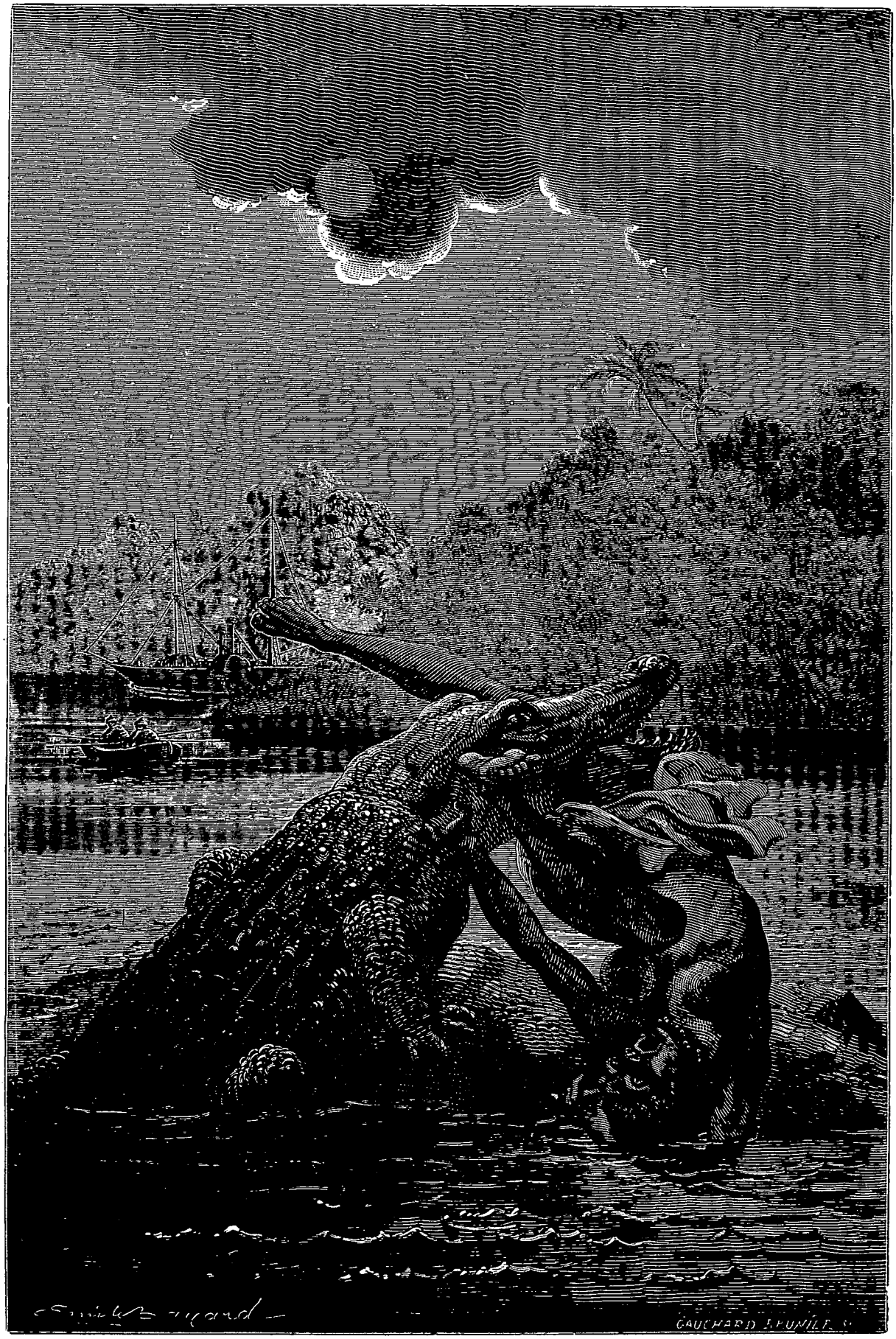
Les habitants recueillent ces menus insectes pendant la nuit; ils les font bouillir et en confectionnent de grosses galettes dont ils sont très-friands, et dont chacune se compose de millions de ces petits êtres. On nous offrit un de ces gâteaux épais d'un pouce et de la dimension du bonnet bleu des laboureurs écossais; il était brun et avait un peu le goût du caviar ou des sauterelles salées.

D'excellents poissons, dont la plupart nous sont inconnus, abondent dans les eaux du Nyassa. Le *sanjika* ou *mpasa*, qui, d'après le docteur Kirk, est de la famille des carpes, se rend dans les rivières pour y frayer, ainsi que font les saumons. Le plus gros mpasa que nous ayons vu mesurait deux pieds et quelque chose. Ce poisson, qui est d'un éclat éblouissant, est le meilleur que nous ayions mangé en Afrique. C'est aux mois d'août et de septembre qu'il remonte les affluents du lac, et il fournit à cette époque une pêche abondante aux riverains. Dans tous les cours d'eau s'installent des pêcheries remplies d'écluses et renfermant de grands paniers d'où le poisson, une fois entré, n'a guère de chance de sortir. Au-dessus de chacun de ces établissements sont des filets qui s'étendent d'une rive à l'autre, si bien qu'on se demande avec surprise comment le sanjika le plus sagace peut remonter la rivière. Il faut que pendant la nuit il trouve moyen de passer; mais dans ce pays-ci le poisson, pas plus que celui qui le prend, n'a d'instant de repos. C'est principalement avec des filets que se pêche le poisson du lac; on voit cependant des hommes, même des femmes, leurs bébés sur le dos, pêcher à la ligne du haut des rochers.

Un filet à petites mailles est employé pour prendre le frétin d'un poisson argenté qui ressemble au brocheton et peut avoir deux ou trois pouces quand on le pêche. On en ramène souvent des milliers d'un coup de filet. Nous en avons mangé une fois; ils étaient amers, comme si on les eût assaisonnés d'un peu de quinine; cela venait probablement de ce qu'on ne leur avait pas enlevé le fiel.

Quelques espèces, vivant dans l'eau profonde, sont prises avec des paniers en forme de nasse, auxquels sont attachés des flotteurs. On entoure souvent ces pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le monstre lui avait coupé la jambe (voy p. 162). — Dessin de Émile Bayard.

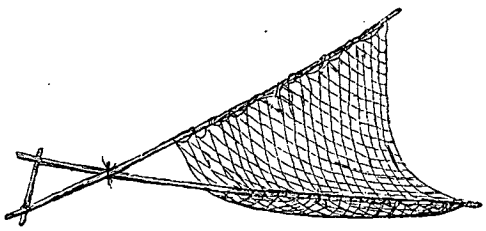
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niers d'une couche d'herbe pour attirer le poisson qui vient y chercher de l'ombre.

La pêche de Nyassa occupe de véritables flottilles, composées de belles pirogues; les rameurs s'y tiennent debout; ils se hasardent quelquefois à prendre le large par une très-forte houle.

Tout d'abord les riverains du Nyassa nous faisaient l'effet d'être peu laborieux. On les voit dans le jour dormir d'un profond sommeil sous les arbres touffus du rivage, et ils semblent avoir la vie facile. Mais quand on les connaît mieux l'impression est toute différente. Ces gens qui dorment la grasse matinée, ont fait un rude travail depuis la veille. Dans l'après-midi ils commencent à se remuer, examinent leurs filets et les réparent, puis les transportent dans les canots, et enroulent les cordes et les lignes. Le soir venu, ils se dirigent à force de rames vers les meilleures stations de pêche, et les voilà posant leurs filets et les relevant à grand'peine, jusque vers la fin de la nuit.

Plusieurs villages ont des cimetières parfaitement disposés, et fort bien entretenus. Nous l'avons remarqué à Chitanda, mais surtout près du cap Maclear. Des sentiers assez larges et tracés avec soin y bordent le cimetière au levant et au midi. Un énorme figuier s'élève au nord-est et répand son ombre épaisse sur le champ de repos. D'autres arbres magnifiques entourent ce lieu sacré. Les tombes ont la forme de tertres herbus, de même que dans nos cimetières; mais elles sont orientées du nord au sud, avec le chevet probablement au nord. Le sexe du défunt est indiqué par les objets dont il a fait usage dans ses divers travaux; on les a brisés pour montrer qu'ils ne doivent plus servir. Un lambeau de filet, et les débris d'une rame annoncent qu'ici repose un pêcheur. Sur les tombes féminines sont les mortiers de bois et les pilons qu'emploient les femmes pour moudre le grain, le panier qui leur sert de blutoir, des fragments de calebasses et de vases rangés avec ordre autour de la fosse. On voit aussi des bananiers au chevet de quelques-unes des tombes. Est-ce un ornement pur et simple; ou faut-il y voir, comme dans l'antique Égypte, une offrande à ceux qui dans l'autre monde ont conservé les goûts d'ici-bas?



Filet à la main.

Pendant ce séjour sur les rives du Nyassa, nous avons pu constater que la traite s'y faisait avec une effroyable activité.

Nous tenons du colonel Rigby, consul anglais et chargé d'affaires de S. M. britannique à Zanzibar, qu'il passe à la douane de cette île, venant de la seule région du Nyassa, dix-neuf mille esclaves par an. Ce chiffre, bien entendu, ne comprend pas les esclaves qui sont expédiés dans les rades portugaises. Et qu'on ne se figure pas que ce chiffre de dix-neuf mille représente toutes les infortunes que cause cet envoi annuel au marché de Zanzibar. Les captifs qu'on arrache du pays ne forment qu'une légère fraction des victimes de la traite. Nous n'avons pu nous faire une idée réelle de ce commerce atroce qu'en le voyant à sa source. Pour quelques centaines d'individus que procure une de ces chasses, des milliers d'hommes sont tués ou meurent de leurs blessures, tandis que les autres, mis en fuite, expirent de faim et de misère. D'autres milliers périssent dans les guerres civiles ou de voisinage, tués, qu'on ne l'oublie pas, par les demandes des acheteurs d'esclaves de Cuba et d'ailleurs. Les nombreux squelettes que nous avons trouvés dans les bois ou parmi les rochers, près des étangs, le long des chemins qui conduisent aux villages déserts, attestent l'effroyable quantité d'existences sacrifiées par ce trafic maudit. D'après ce que nous avons vu de nos propres yeux, nous avons la ferme conviction, et jamais opinion ne fut plus consciencieuse, que chaque esclave ne représente pas le *cinquième* de ses victimes. Si nous prenions même la vallée du Chiré pour base de nos calculs, nous dirions que terme moyen il n'y a pas un dixième des victimes de la traite qui arrive à l'esclavage. En considérant une perte d'hommes aussi effrayante (une perte de travail aussi grande, dirons-nous à ceux qui comptent), et quand le système qui fait cette monstrueuse dépense, perpétue la barbarie dans les lieux où il règne, osera-t-on donner comme argument en sa faveur que les esclaves peuvent quelquefois rencontrer de bons maîtres?

Nous croyons qu'il suffirait d'un petit vapeur croisant sur le Nyassa, et qui, tout en exerçant un contrôle sévère, échangerait certaines marchandises européennes avec l'ivoire et les autres produits du pays, pour y faire disparaître ce commerce infâme; car la plupart des conducteurs d'esclaves traversent le lac, ou le haut Chiré.

Nouvelle excursion sur le Chiré. — Crimes d'un pourvoyeur de traitants. — Pêche aux crocodiles.

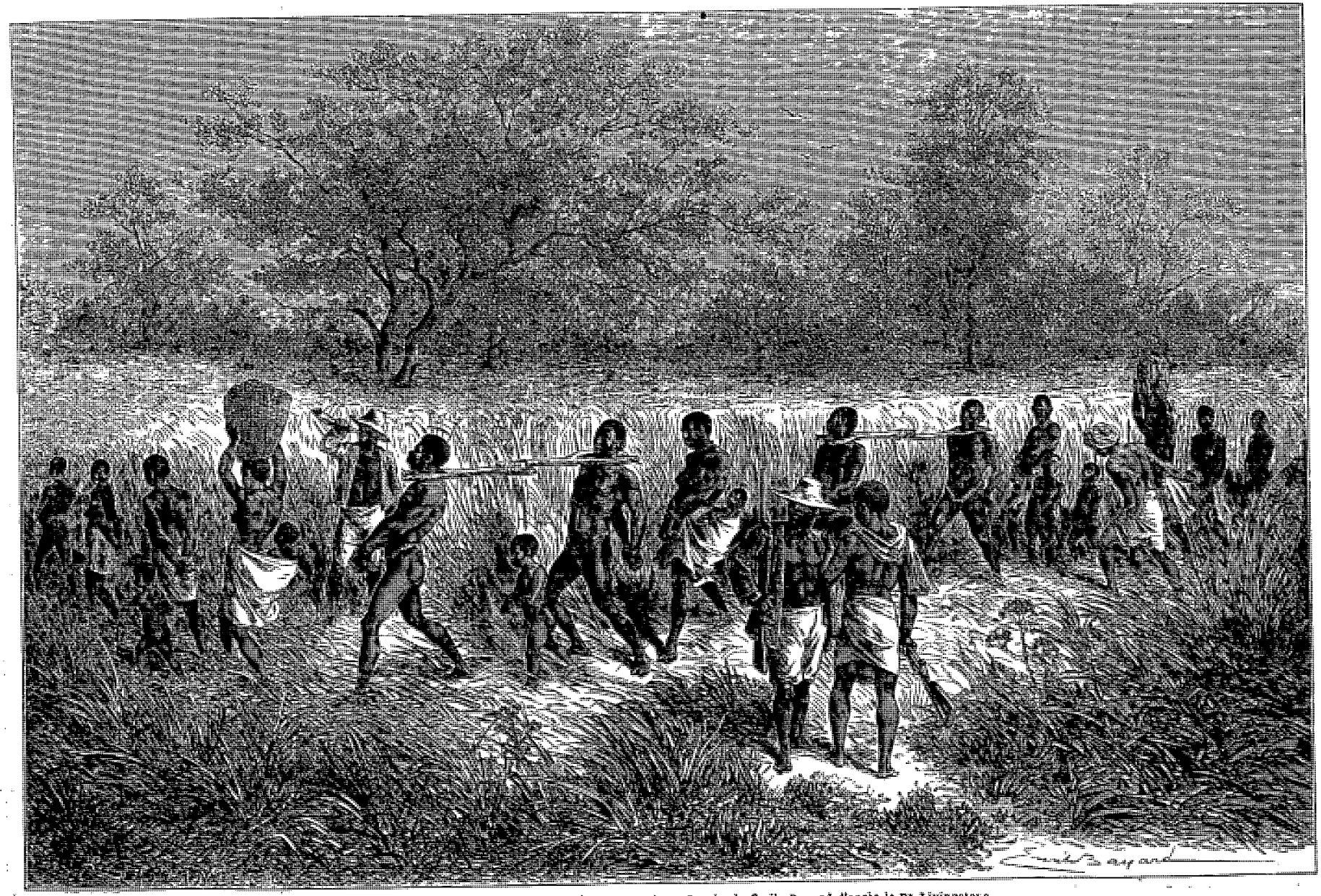
Après une station à Choupanga [1], nous partîmes pour le Chiré le 10 janvier 1863, remorquant *le Lady Nyassa*. Peu de temps après, nous étions témoins de tous les maux qu'avaient causés les brigandages de Mariano [2].

Les survivants d'une petite bourgade, située au pied du Morambala, avaient été réduits à la dernière misère par ce misérable et par ses maraudeurs. On voyait les femmes chercher des insectes, des racines, des fruits sauvages, tout ce qui pouvait être mangé, afin de traîner

1. Ce fut à Choupanga, pendant le mois d'avril 1862, que le docteur Livingstone eut le malheur de perdre sa courageuse compagne. Vers le milieu du mois, mistress Livingstone fut attaquée de la fièvre, suivie de vomissements opiniâtres. On ne connaît pas de remède contre cet effroyables symptôme, qui d'ailleurs rend toute médication inutile puisque rien n'est pris qui ne soit immédiatement rejeté. (Voy. p. 113.)

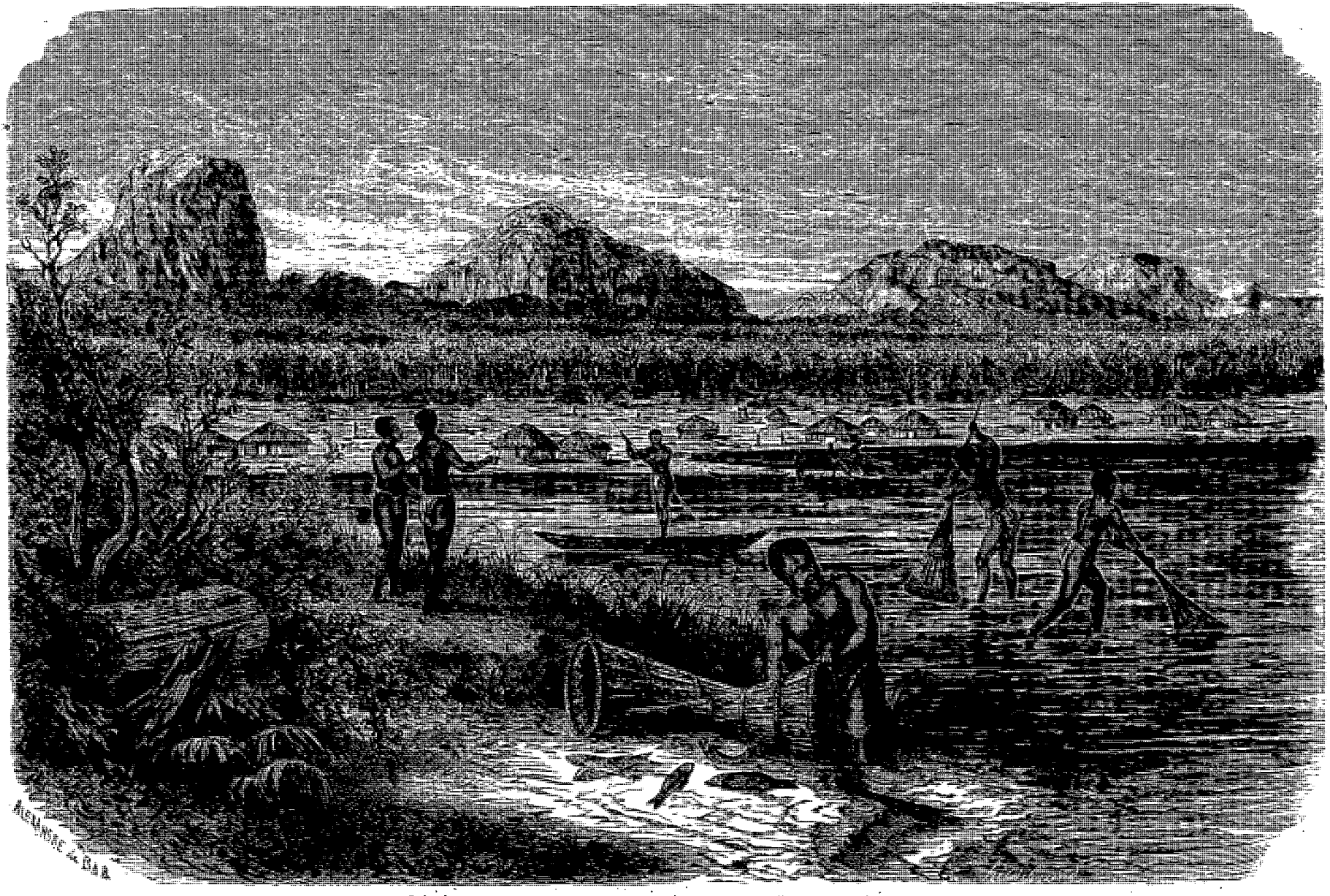
2. Voy. p. 118.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bande de captifs au village de Mbamé (voy. p. 163). — Dessin de Émile Bayard d'après le Dr Livingstone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Près des cataractes de la Rovuma. — Dessin de A. de Bar d'après le Dr Livingstone.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'il était possible leur triste existence jusqu'à la moisson prochaine.

Deux pirogues, qui passèrent près de nous, avaient été pillées; leurs propriétaires n'avaient pour se nourrir que les noix de palmier qu'ils recueillaient, et s'étaient fait chacun un tablier de feuillage, les bandits les ayant dépouillés de leurs vêtements et de leurs parures.

Tous les jours nous rencontrions des cadavres flottant sur la rivière, et chaque matin il fallait enlever des roues du *Pionnier* ceux que les palettes avaient retenus pendant la nuit.

La population de la vallée, sur des vingtaines de milles, avait été balayée par Mariano, redevenu le grand pourvoyeur des traitants portugais.

Cet immense ravage brisait le cœur. Les rives autrefois si populeuses étaient désertes, les villages brûlés : un silence de mort avait succédé aux bruits joyeux des villages, où la foule industrieuse nous vendait les produits de son travail. Sur l'emplacement des huttes, on ne voyait plus que çà et là, sur la berge, quelque appentis qui avait abrité un pêcheur jusqu'au jour où les grandes eaux, en entraînant le poisson, avaient enlevé au malheureux sa dernière ressource et l'avaient laissé mourir.

Beaucoup de fugitifs, près de leur dernière défaillance, étaient tombés au bord des sentiers, où gisaient leurs squelettes. Des spectres effrayants, dont la taille laissait cependant entrevoir la jeunesse, filles et garçons, les yeux éteints, rampaient à l'ombre de cases désertes; quelques jours encore, et tués par cette faim terrible, ils succomberaient comme les autres.

Africaine broyant du grain (voy. p. 174). — Dessin de A. de Neuville.

Le Chiré baissa de deux pieds avant que nous eussions atteint un banc de sable qui nous avait arrêtés l'année précédente.

Un hippopotame fut tué à deux milles en amont de ce banc de sable, et reparut trois heures après. On l'attacha derrière le bateau ; les crocodiles arrivèrent en foule ; on ne put les éloigner qu'en tirant sur eux. La balle n'avait pas pénétré jusqu'au cerveau de l'hippopotame ; elle y avait seulement enfoncé un fragment d'os qui avait causé la mort. Il ne sortait de la blessure qu'un peu de gaz et de sérosité ; rien autre chose ne pouvait annoncer aux crocodiles la présence d'une bête morte ; et cependant ceux qui étaient derrière nous accoururent d'une distance de plusieurs milles. L'odorat, chez ces monstres, n'est pas moins développé que le sens de l'ouïe ; et l'un et l'autre sont d'une finesse extraordinaire. Joumbo, notre pilote, affirme que le crocodile ne mange jamais de viande fraîche, qu'il fait toujours attendre celle qu'il a prise, et que plus elle est faisandée, plus il en est satisfait. La chose est fort possible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le crocodile ne mange que par petites bouchées; il déchire difficilement la chair fraîche et doit préférer celle qui est tendre. Pour avaler, ce qu'il fait comme le chien, il lève la tête au-dessus de l'eau.

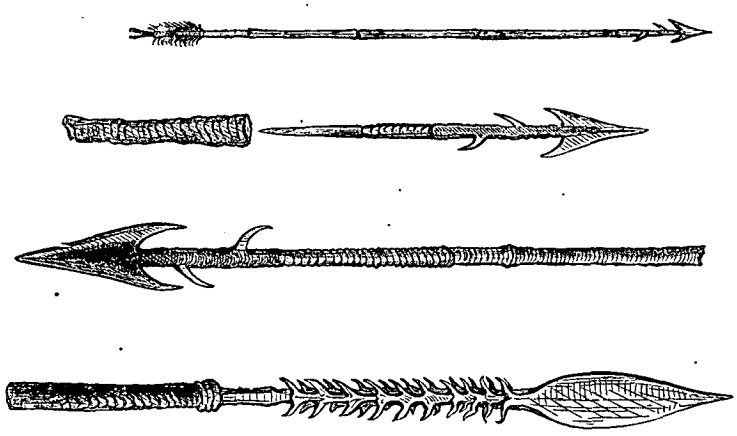
Quand nous eûmes pris la quantité de viande que nous voulions avoir, les crocodiles revinrent par douzaines, et se disputèrent le reste de l'hippopotame. On essaya de les pêcher; l'un d'eux se jeta sur l'appât et fut bientôt pris. Il fallut six hommes pour le traîner; mais l'hameçon s'étant redressé, l'animal disparut; c'était cependant un hameçon à requin. On fabriqua alors un croc en fer; mais la bête ne pouvant pas l'avaler, ne tarda pas à l'aplatir avec ses mâchoires, et notre pêche en est restée là. Ainsi qu'on peut se le figurer, d'après la vigueur que déploie un saumon, l'attraction d'un crocodile est terriblement forte.

Le corps d'un enfant passa près du navire; un crocodile monstrueux s'élança avec la vitesse d'un lévrier, saisit le cadavre, et le secoua comme un terrier fait d'un rat. Il en accourut d'autres qui se jetèrent sur la proie, chacun d'eux fouettant l'eau de sa queue puissante, et la faisant tourbillonner à chaque morceau qu'il arrachait. C'était un spectacle affreux à voir. Au bout de quelques secondes il ne restait plus rien [1].

Ces monstres pullulaient dans le Chiré; nous en avons compté jusqu'à soixante-sept sur un banc de sable; mais ils n'y étaient pas aussi féroces que dans certaines rivières. « Les crocodiles, écrit le capitaine Tuckey, sont tellement nombreux dans le Congo, près des rapides, que lorsque les femmes vont puiser de l'eau, tandis qu'elles remplissent leurs calebasses, il y en a toujours une pour écarter ces hideux reptiles; malgré cela, il arrive fréquemment que ces malheureuses sont emportées. » Ici, pour tirer de l'eau, on se sert d'une calebasse, mise au bout d'une longue perche; ou bien on fait une palissade à l'endroit où les femmes vont la puiser.

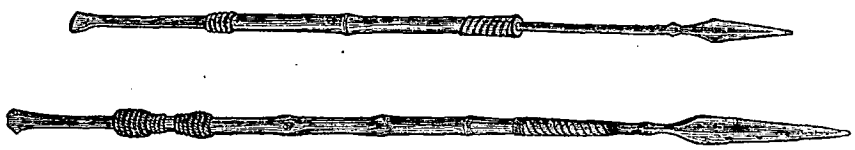
Un de nos Makololos était allé à la rivière vers la chute du jour; il eut soif, et tandis qu'il se jetait de l'eau dans la bouche, comme ils font tous en pareil cas, un crocodile surgit tout à coup et lui happa la main. Il y avait heureusement une branche d'arbre à portée du Makololo, qui eut la présence d'esprit de la saisir; et chacun de tirer tant et plus, l'un pour avoir à souper, l'autre pour sauver sa vie. La partie demeura quelque temps indécise; mais l'homme tint bon, et le monstre lâcha la main, y laissant des marques profondes de ses affreuses dents.

Ceux des indigènes du haut Chiré qui se livrent à la chasse le font avec passion; ils y apportent une persévérance et une adresse vraiment extraordinaires. La flèche ne faisant aucun bruit, le troupeau ne se doute pas du coup dont l'un de ses membres est victime; et le chasseur continue à le suivre jusqu'à ce que le poison ait produit son effet. L'animal expire; notre homme enlève aussitôt la chair qui est autour de la blessure, et le reste est mangé.



Flèches empoisonnées du haut Chiré

La flèche empoisonnée se compose d'une petite baguette d'une longueur de dix à onze pouces, à laquelle on attache solidement un fer barbelé, et d'une tige en roseau, où cette baguette est simplement introduite. Immédiatement au-dessus du fer, le trait est barbouillé de poison. Quand la flèche est entrée dans la bête, le roseau se détache de lui-même, ou est bientôt enlevé par les broussailles; mais le fer barbelé, ainsi que le bois qui porte le poison, reste dans la blessure, d'où l'animal l'aurait arraché en passant dans le fourré si la flèche avait été d'une seule pièce.



Épées des Mangajas.

La matière vénéneuse dont se servent les Mangajas pour cet usage, est un poison très-virulent, qui s'appelle *kombi*, et provient d'une espèce de strophantes. Son action se manifeste par le ralentissement du pouls, ainsi qu'une expérience involontaire l'a fait éprouver au docteur Kirk. En se servant de sa brosse à dents, qui avait été mise dans une poche où il y avait du kombi, le docteur remarqua une certaine amertume; il l'attribua à ce que plusieurs fois il s'était servi du manche de cette brosse pour prendre de la quinine. Mais bien que la dose en fût très-faible, le poison lui fit immédiatement tomber le pouls, qu'il avait alors assez élevé par suite d'un gros rhume, et le lendemain le docteur était guéri.

1. Les voyageurs virent beaucoup de cadavres charriés aussi par les eaux du Chiré. C'étaient les restes de malheureuses victimes de la disette et de la chasse aux esclaves.

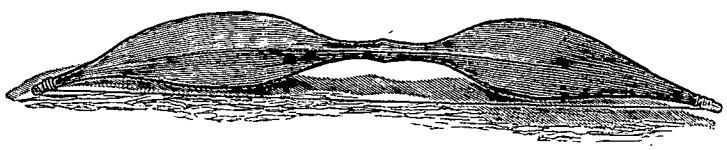
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un seul fait de ce genre ne saurait être concluant; mais il est possible que l'on puisse tirer du kombi un médicament précieux. Le professeur Sharpey a commencé à cet égard une série d'expériences dont les résultats nous intéressent vivement; il a déjà obtenu du kombi un alcaloïde de même nature que la strychnine. Tous les animaux, ce n'est pas douteux, meurent des effets d'une flèche empoisonnée, excepté toutefois l'éléphant et l'hippopotame. La quantité de poison que la flèche peut introduire dans la blessure étant trop minime pour tuer ces colosses, les chasseurs ont recours à leur égard au trébuchet dont nous avons donné la description.

Du Nyassa au Zomba. — Paysage. — Hospitalité. Buffles dans les jardins. — Katos.

Notre projet est de marcher au nord-nord-ouest, parallèlement à la direction du Chirwa; mais en nous tenant assez loin du bord occidental pour éviter les Mazitous. Nous chercherons à découvrir si le Nyassa reçoit à l'ouest quelque rivière importante, et à nous renseigner sur le nombre d'esclaves qui traversent le lac à Tsenga, à Kota-kota et sur d'autres points de la partie méridionale.

Nos Makololos, du reste, ne demandent pas mieux que d'aller rondement : ils voudraient rentrer chez eux, de manière à piocher leurs terres avant la saison des pluies.



Instrument servant d'arc et de bouclier aux Maravis.

Nous avons d'abord pris au nord-est, à partir de la cataracte supérieure, ce qui nous a fait suivre la grande courbe de la rivière jusqu'au pied du mont Zomba. Ici la vue est des plus imposantes : les cimes se dressent vers le ciel, tandis que le plateau, qui lui-même a trois mille pieds d'élévation, se déploie vers le sud, où il va disparaître.

Nous nous sommes ensuite dirigés vers le nord-ouest, et sommes arrivés au Ribvé-ribvé ou Rivi-rivi, qui prend sa source dans les monts Maravis et se jette dans le Chiré.

Le site des villages, dont la quantité est surprenante, semble partout avoir été choisi en vue de l'ombre qu'il pouvait donner. Ayant toujours suivi le bord de l'eau, nous étions loin de soupçonner combien ces villages étaient nombreux. Aujourd'hui pas un n'est habité; les magnifiques sterculiers, d'un vert jaunâtre, dont la première branche est à cinquante pieds du sol, n'entourent plus que des lieux déserts; les éléphants dépouillent et mutilent, sans que rien les dérange, les figuiers à large cime qui abritent les cases abandonnées.

Le Rivi-rivi descendant du nord-ouest, nous avons continué à suivre ses bords, et nous sommes arrivés chez une peuplade qui a su se défendre contre les Ajahouas.

Ici les gens cultivent le maïs, et nous en vendent sans difficulté.

Les nuits, à cette époque de l'année, sont toujours froides; comme ce n'est pas le moment des travaux agricoles, les villageois ne sortent de chez eux que lorsque le soleil a réchauffé l'atmosphère. En d'autres temps ils sont dehors avant le jour; et le premier bruit qui vous frappe, quand vous vous éveillez, c'est la causerie des hommes et des femmes qui parlent haut dans l'ombre, afin d'éloigner les bêtes féroces par le son de la voix humaine. Lorsqu'il n'y a pas d'ouvrage, c'est la toux bruyante et convulsive des fumeurs de chanvre qui vous avertit de l'approche du jour.

Remis en route, du côté du Rivi-rivi, nous gagnons le petit village de Chafounda, où quelques individus nous reconnaissent pour nous avoir vus sur le Chiré.

Impossible d'être meilleurs que ces gens-là; ils n'avaient pour toutes provisions que des tamarins préparés avec des cendres et un peu de farine de dolichos pruriens : ils s'empressèrent de nous les offrir : nous les refusâmes.

Installés dans la meilleure case du village, nous avons dormi du meilleur sommeil, bien que sur une simple natte. Il est vrai que nous avions fait au moins vingt milles. Notre dîner de la veille s'était composé d'un pigeon. Depuis lors nous n'avions mangé qu'une poignée de farine de kitedzi cuite à l'eau claire. Nous mourions de faim. L'excellente femme chez qui nous étions logés, prit un peu de maïs qu'elle gardait pour semence; elle le broya dans l'ombre, et nous en fit de la bouillie. Un petit garçon apporta en outre des légumes sauvages, d'un goût douceâtre, à peu près le contenu d'une tasse. Quand il eut posé son écuelle, il se mit à battre des mains le plus fort possible. Accablés de sommeil, nous nous étions rendormis, et nous commencions à rêver d'un grand festin, lorsque la politesse du petit garçon nous réveilla, fort heureusement pour nous. Le repas était si mince qu'un de nos compagnons, se figurant que c'était sa part, avait pris la totalité, et il n'en restait plus guère. Le pauvre dévorant se confondit en excuses, tout au moins inutiles; nous avions trop faim pour ne pas comprendre son appétit.

Poursuivant notre course au nord-ouest, nous arrivons à une chaîne de montagnes dont le point culminant est un grand bloc de granit complétement nu, qui s'élance dans les airs sous forme de dôme et s'appelle le Mvaï. Ainsi que plusieurs autres masses où la roche est découverte, ce pic est d'un gris clair, et a des taches blanches qui produisent l'effet de lichens. La chaîne est, en général, maigrement couverte d'arbres, d'une venue médiocre. Elle est dominée, contre le Mvaï, par différents pics, tels que le Chirob, qui est plus au nord.

Le territoire où nous avons campé, en face du mont Mvaï, se nomme Paudio; c'est évidemment la profondeur du district des bords du Chiré, où nous avons fait autrefois des relevés astronomiques pour établir la latitude.

En quittant le Paudio nous avons à notre gauche les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagnes de Kirk, dont nous côtoyons la base; elles n'ont pas moins de trois mille pieds de hauteur à partir du plateau, ce qui leur en donne plus de cinq mille au-dessus du niveau de la mer. A notre droite s'étend, dans le lointain, un pays couvert de forêts qui s'élève graduellement, jusqu'à offrir l'aspect d'une crête d'où plusieurs monts se détachent, et qui borne à l'est la vallée du Chiré. En face de nous, c'est-à-dire au nord, est l'une des vallées les plus charmantes et les plus fertiles que nous ayons jamais vues. Elle est fermée par des montagnes qui, dépassant d'une trentaine de milles la portée de nos yeux, vont rejoindre le cap Maclear. Les arbres, dont aucun jardinier n'a disposé les groupes, ont été abattus sans merci par le cultivateur; et cependant ces hautes futaies, ces pentes couvertes de bois, ces vastes pelouses à l'herbe fine, ces massifs d'un vert foncé au bord des eaux courantes, forment un paysage non moins beau que ceux des rives de la Tamise.

Cette vallée s'appelle Gova ou Goa. De loin elle nous paraissait unie, mais le sol en est profondément sillonné par des eaux vives d'une fraîcheur délicieuse, ruisselets qui descendent des montagnes et font mille détours auxquels les obligent des buttes sans nombre.

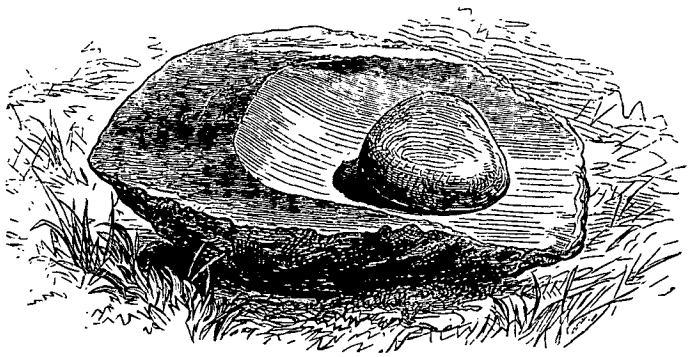
A partir du parallèle du pic de Chirobou nous n'avons plus trouvé de guides. Les gens ont peur de la tribu qui est à notre gauche, et personne ne veut nous accompagner. Cela nous met dans le plus grand embarras. Les sentiers se croisent dans tous les sens; ils ont été faits par les villageois en allant des hameaux, situés sur les pentes, aux champs qui sont dans la prairie, et forment un réseau inextricable. Les torrents ont creusé des ravins d'une profondeur de trente à quarante pieds dont les bords, presque perpendiculaires, ne peuvent être gravis qu'à certaines places. Le peu d'habitants qui restent dans les bourgades accrochées aux montagnes, nous voyant circuler dans la plaine, et tenter de franchir ces ravins à des endroits impossibles, jettent leur cri d'alarme, auquel répondent des hurlements sauvages. Ce sont des cris de guerre, et nous sommes trop loin des gens pour nous expliquer. Heureusement ils ont détruit les grandes herbes, ce qui nous permet de les voir. Nous avons choisi un lieu découvert pour y établir notre camp. Tous ceux qui nous entourent nous prennent pour des chasseurs d'esclaves; malgré cela, et bien que l'attaque nocturne soit dans les usages de ces tribus, notre sommeil n'a pas été troublé.

Les nuits sont fraîches, en raison de la hauteur où nous sommes. A neuf heures du matin, ainsi qu'à neuf heures du soir, nous n'avons que 14° 1/2. C'est à peu de chose près la température moyenne. Au milieu du jour le thermomètre indique environ 28°; au coucher du soleil il en marque 21. Le point le plus bas où nous l'ayons vu descendre est 2°7/9es.

Les herbages incomplétement brûlés rendent la marche excessivement pénible. Aux yeux d'un Européen l'obstacle paraît insignifiant; mais il faut se figurer des brins d'herbe de la grosseur du petit doigt, et des chaumes de la dimension d'une canne, penchés dans tous les sens, et arc-boutés les uns contre les autres de manière à vous faire lever le pied comme pour franchir de hautes bruyères. La force de ces chaumes lors des incendies annuels, donne lieu à des explosions qui ressemblent à des coups de pistolet.

Partout de grandes quantités de sorgho. Nous voyons les buffles paître dans les jardins abandonnés; quelques-uns poursuivent des femmes, et celles-ci leur échappent en courant beaucoup plus vite que ces bêtes rapides.

Le seul instrument aratoire de ce pays-ci est la houe à manche court. A Têté la culture du sol, qui se pratique ainsi que le représente une vignette précédente, se fait exclusivement par les femmes esclaves. Chez les Manganjas, hommes et femmes cultivent la terre. Sur la côte occidentale on fait usage d'une houe à double manche. Ailleurs, la houe dont on se sert a un manche de quatre pieds de long; mais nulle part en Afrique les indigènes ne connaissent la charrue.

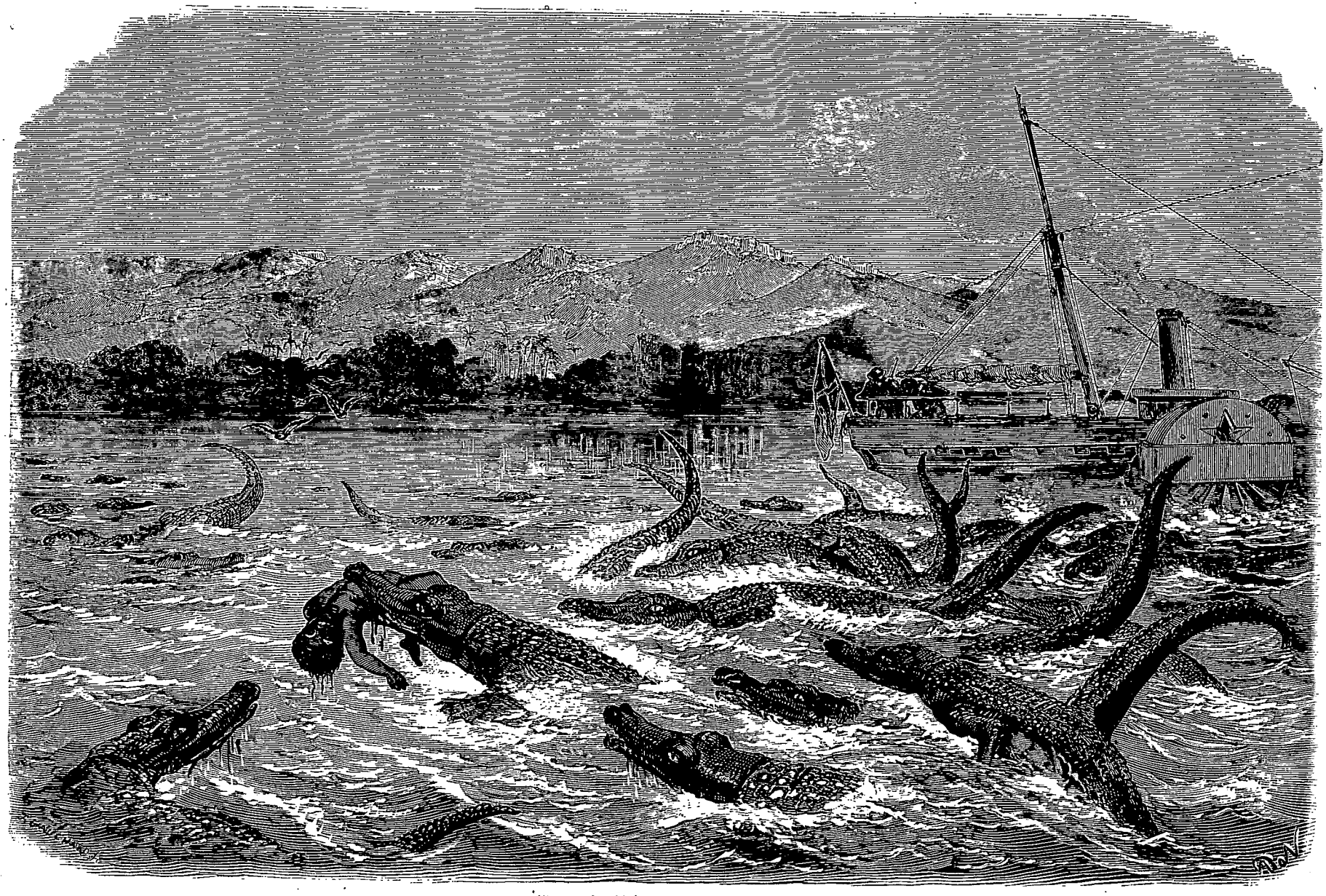


Pierre à moudre le grain (voy. p. 168).

Néanmoins leur science agricole est pour l'observateur impartial un sujet d'étonnement. La première fois que l'évêque Mackensie vit la manière dont les champs des Maganjas étaient cultivés, il nous dit avec surprise : « Lorsque je parlais de mes intentions relativement aux Africains, je citais les leçons d'agriculture que je me proposais de leur donner; je vois maintenant qu'à cet égard ils en savent beaucoup plus que moi. » Ce témoignage est celui d'un homme d'honneur, d'un esprit aussi droit qu'éclairé; et nous croyons que tout individu qui, sans parti pris, verra des Africains non avilis par la servitude, aura de leur intelligence, de leur travail et de leur caractère une bien autre estime que ceux qui ne les ont vus que dégradés par l'esclavage.

Une nuit, couchés assez près d'une hutte pour entendre ce qui s'y passait, nous fûmes réveillés sur les deux heures par le bruit du grain qu'on broyait. « Ma, dit une voix enfantine : Pourquoi moudre quand il fait noir? » La maman engagea la petite fille à dormir et lui donna le premier sentiment d'un beau rêve, en ajoutant. « Je fais de la farine pour en acheter de l'étoffe aux étrangers, afin que ma mignonne ressemble à une belle dame. » En observant ces races primitives, on trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Crocodiles sur le Chiré. — Dessin de A. de Neuville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

continuellement chez elles de ces traits d'une nature essentiellement humaine et qui nous sont familiers.

Leur moulin est composé d'un bloc de granit, ou de syénite, parfois même de mécachiste, ayant de quinze à dix-huit pouces carrés, sur cinq ou six d'épaisseur; et d'un morceau de quartz, ou d'autre roche également dure, de la dimension d'une demi-brique; l'un des côtés de cette espèce de meule est convexe, de manière à s'adapter à un creux en forme d'auge, pratiqué dans le bloc qui est immobile.

Quand la femme a du grain à moudre, elle s'agenouille, saisit à deux mains la pierre convexe, et la promène dans le creux de la pierre inférieure par un mouvement analogue à celui d'un boulanger qui presse sa pâte et la roule devant lui. Tout en la faisant aller et venir, la ménagère pèse de tout son poids sur la meule, et de temps en temps remet un peu de grain dans l'auge du bloc. Celui-ci est incliné, de manière que la farine, à mesure qu'elle se fait, tombe sur une natte disposée pour la recueillir.

Cet égrugeoir est sans doute le moulin primitif; il a dû précéder le moulin à bras des Orientaux, et peut-être Sarah l'a-t-elle employé quand elle a traité les Anges.

Une autre partie de la tâche des Africaines est la préparation de la bière. Elles font germer le grain, le font sécher au soleil, le réduisent en poudre et soumettent cette farine au brassage.

Leur bière, ainsi que nous l'avons dit, ne se garde pas; quand elle est faite il faut la boire. Souvent les convives sont priés d'apporter leurs houes, afin de dissiper l'excitation de l'ivresse en se livrant à un vigoureux piochage.

Nous approchons des estocades de Chiusamba, sur les rives du Liptipi.

Anthropologie. — Produits. — Industrie. — Conclusion.

Chiusamba nous a reçus dans une très-grande hutte, et nous a fait présent d'un énorme panier de bière. Il a quelque chose du type juif, ou plutôt du visage assyrien, tel que nous le montrent les sculptures du musée britannique. Ce genre de figure est bien commun dans le pays. La plupart des têtes ne sont pas moins bien faites que celles que nous voyons sur les anciens monuments d'Égypte et d'Assyrie. Il en est qui se prolongent un peu en arrière et se développent en hauteur comme la tête de Jules César. Cette forme se rencontre plus souvent qu'en Europe. Les lèvres tiennent plutôt de celles des blancs que des lèvres énormes des noirs de la côte de Guinée; elles sont fortes, mais pas d'une façon désagréable. Un large anneau, porté à une oreille, ainsi que diverses manières d'arranger les cheveux, nous rappellent ce que nous avons vu sur un monument égyptien. La jambe n'a pas, en général, ce haut mollet qu'on attribue à la race africaine, et dont on a fait l'un de ses traits caractéristiques. Enfin, nous ne rencontrons pas ici plus de talons projetés en arrière que chez les peuples civilisés. Nous avons remarqué plusieurs fois une longueur exagérée du fémur; mais nous ne savons pas si le fait est plus commun dans cette région que ne l'était jadis parmi nous le fait des longs bras qui donnaient aux Anglais tant d'avantage pour manier le sabre.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler en terminant les principaux résultats de nos explorations.

Citons au premier rang la découverte d'un port qu'il serait facile d'approprier aux besoins du commerce, et la connaissance exacte du Zambèse comme voie de communication entre la côte et la région salubre, qui, selon toute probabilité, deviendra le siége d'établissements européens.

La condition du fleuve a été soigneusement étudiée pendant la saison sèche; de même que, pour en établir la profondeur, on examine les ports à marée basse. Il est possible que, pendant plusieurs mois de l'année, le Chiré et le Zambèse s'élèvent beaucoup plus haut que nos chiffres ne l'indiquent; mais leur niveau ne sera jamais inférieur à celui que nous avons donné.

La fertilité du sol nous a été largement prouvée par la richesse de ses produits.

Un coton d'excellente espèce a été recueilli dans beaucoup de districts.

On pourra juger de la fertilité de cette région par ce fait que des plantes, qui réclament ailleurs beaucoup de soins, y viennent à l'état sauvage, aussi bien que le cotonnier. Ainsi le tabac croît sans culture et se propage de lui-même; le ricin ordinaire se rencontre partout dans les mêmes circonstances. L'indigotier, en divers endroits, est connu sous le nom d'*occupant des jardins abandonnés*, parce qu'il s'empare de tous les terrains où on le laisse libre.

La canne à sucre, dans ce pays-ci, n'est pas un produit spontané; mais elle y fleurit; et cultivée dans un sol riche et gras, elle devient, sans fumure, tout aussi grosse qu'à l'île Maurice et à l'île Bourbon, où elle ne peut être obtenue sans guano. D'après les cristaux qui apparaissent dès qu'on la tranche, elle paraît contenir beaucoup de sucre.

Dans les terrains bas, le sol est revêtu d'herbes géantes qui dépassent de beaucoup la taille d'un homme.

La plaine qui touche à la côte et se déploie sur une largeur de cent à trois cents milles, convient parfaitement aux bêtes bovines.

L'unique défaut que l'on puisse reprocher à cette terre est son extrême fécondité. Speke et Grant ont signalé une région très-fertile aux environs de l'équateur; mais nous ne pouvons pas nous figurer une végétation plus excessive que celle que nous avons rencontrée du quinzième au dixième degré de latitude sud, ou bien elle formerait un obstacle absolument infranchissable.

Dans les îles de Chiré on sème et on récolte du grain d'un bout de l'année à l'autre, sans égard pour la saison; pendant les quatre mois de sécheresse, le froment qu'on a irrigué, germe, se développe et mûrit. Des Européens seraient toujours sûrs d'y faire annuellement une récolte de blé et deux ou trois de maïs.

La végétation des hauteurs est moins luxuriante que celle des vallées basses; mais, en moyenne, l'herbe y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est aussi épaisse que dans les plus riches prairies d'Angleterre.

Ces pâturages, qui s'étendent sur des centaines de milles, sont les meilleurs que l'on puisse trouver en Afrique. La preuve en est dans la condition du bétail qui, presque abandonné à l'état sauvage, devient tellement gras et bonnasse, que les taureaux se laissent tourmenter par les enfants, leur permettent de jouer avec eux, et leur servent de monture. Nous avons souvent vu des vaches, qui ne mangeaient que de l'herbe, être aussi grasses que les bêtes primées dans nos expositions.

On ne trouve, en général, sur ces hauteurs, ni tsetsés ni moustiques.

Il y a néanmoins un inconvénient grave que nous avons signalé plus d'une fois, et qui caractérise toutes les parties de l'Afrique centrale : nous voulons parler des sécheresses périodiques.

La sécheresse est toujours partielle; mais elle peut s'étendre sur un espace de deux ou trois cents milles. D'après les renseignements que nous avons recueillis, nous pensons qu'entre le deuxième et le quinzième degré de latitude sud, elle reparaît tous les dix ou quinze ans; et que du quinzième au vingtième degré, elle revient tous les cinq ans.

Bien que le pays soit largement pourvu d'arbres, le bois de charpente, d'une taille vraiment belle, ne s'y trouve que dans certains parages d'une étendue restreinte.

Le *gounda*, fort estimé par la durée de son bois, a des proportions qui permettent d'y creuser des pirogues du port de deux ou trois tonneaux.

Le mosokoso et le moukoundou-koundou fournissent également de beaux bois de construction.

Le gaïac est ici beaucoup plus gros que partout ailleurs. Nous en avons mesuré qui avaient douze pieds de tour; mais bien que son bois ait absolument le même aspect que le gaïac ordinaire, on dit qu'il lui est inférieur comme résistance.

Les forêts africaines sont plus remarquables par la qualité que par la taille des essences qui les composent : les bois durs y foisonnent. L'ébène d'Afrique est plus noir que celui du commerce, et l'arbre qui le fournit est plus gros que l'ébénier commun; il n'appartient pas à la même famille. On le trouve en abondance sur les bords de la Rovouma, où il s'approche de la côte à une distance de moins de huit milles. D'autres bois précieux croissent dans les mêmes localités; le fustet, par exemple, qui fournit une matière colorante d'un jaune très-solide.

Le molompi, largement répandu dans cette région, nous paraît identique au ptérocarpe érinacé, d'où provient le kino de la côte de l'ouest; la gomme abondante qui exsude de ses plaies ressemble entièrement à ce produit médicinal.

On fait avec son bois, à la fois solide et léger, des pagaies et des rames excellentes.

Il y a encore le bauhinia, appelé bois de fer tant il est dur; et le manglier, très-estimé sur la côte, où l'on en fait des chevrons.

Une salspareille, probablement le *smilax krausiana*, est très-commune sur les hauteurs; la racine du colombo ne l'est pas moins dans les plaines. Le bouazé, dont la filasse est plus forte et plus fine que celle du lin, abonde également, ainsi que la sansévière fibreuse, l'*éfé* des indigènes.

Une huile concrète ou liquide est produite par le bouazé, le motsikiri, le boma, un sterculier et une espèce d'acajou; celle du bouazé est très-siccative.

Le sésame est en outre largement cultivé; ses graines sont achetées par le commerce, et fournissent, avec l'arachide, une partie notable de l'huile de table que l'on consomme en Angleterre.

Enfin un grand concombre, appelé *makaka*, est l'objet d'une culture étendue, non-seulement comme plante comestible, mais en raison de l'huile très-fine que l'on retire de ses semences.

Les produits de cette région réclameraient plus de détails; mais le courage nous manque pour les décrire avec le soin qu'ils mériteraient. Nous n'en parlons pas avec l'ardeur pleine d'espoir que nous avions autrefois; nous citons la découverte des lacs Chirwa et Nyassa, l'étude patiente du Zambèse jusqu'en amont des cataractes, celle du Chiré, ou tout autre fait géographique de ce voyage, sans éprouver le moindre orgueil.

Tout cela ne se rattachait qu'incidemment à notre but, et la vente de l'homme assombrit nos souvenirs.

Notre expédition est la première, nous le croyons du moins, qui ait vu la traite au lieu même de son origine, et l'ait suivie dans toutes ses phases; c'est pour cela que nous avons décrit avec tant de détails les diverses pratiques de cet odieux négoce.

On a dit que la vente de l'homme était soumise, comme toutes les autres, à la loi commerciale de l'offre et de la demande, et devait par conséquent rester libre. Cette assertion a été risquée parce que nul ne pouvait la démentir. Mais, nous l'affirmons à notre tour, cette vente est la cause de tant de meurtres, qu'elle ne doit pas plus être classée parmi les branches de commerce que le vol de grand chemin, l'assassinat ou la piraterie. Ce ne sont pas seulement les coupables et les accusés de sorcellerie qui sont vendus. L'enfant d'un pauvre est saisi en payement d'une dette ou d'une amende, au nom du chef et à titre légal.

Viennent ensuite les voleurs qui, soit isolément, soit par groupe, enlèvent les enfants des hameaux voisins, quand les pauvres petits vont puiser de l'eau ou chercher du bois. Nous avons vu des districts où chaque demeure était entourée d'une estacade, et les habitants n'y étaient pas en sûreté.

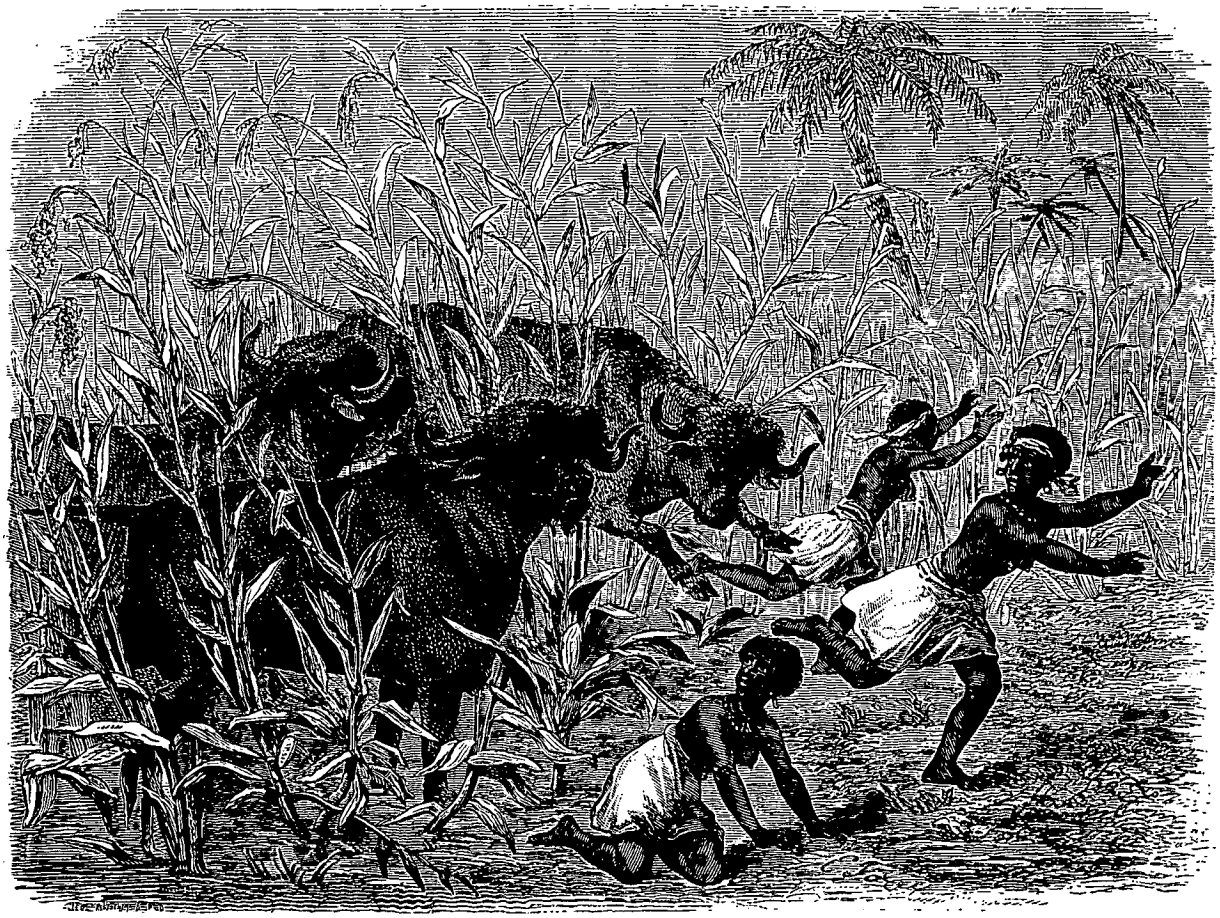
Ces rapts, d'abord partiels, amènent des représailles; les bandes se forment, la lutte grandit; ce qui avait lieu de village à village se passe de tribu à tribu. Le parti le plus faible devient errant, se procure des armes en vendant ses captifs, attaque les tribus paisibles, et n'a plus d'autre emploi que d'approvisionner les marchés de la côte.

Des bandes armées, conduites par des agents com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merciaux, appartenant à des Arabes et à des Portugais de la côte, sont expédiées dans l'intérieur avec de grandes quantités de mousquets, de munitions, de grains, de verre et de cotonnade. Ces derniers articles servent, au début du voyage, à payer les frais de route et à faire des achats d'ivoire; mais il n'est pas une de ces caravanes qui n'ait accompagné les indigènes dans leurs razzias et n'ait attaqué une peuplade quelconque avec l'intention d'y faire des captifs. Nous n'avons pas un seul exemple du contraire. Le fait est si commun, qu'il en résulte une dépopulation effrayante. L'arc et les flèches ne tiennent pas contre le mousquet; la fuite des habitants, la famine et la mort s'ensuivent. Et nous répétons ce que nous avons dit plus haut avec une ferme conviction, qu'il n'est pas un cinquième des victimes de ces chasses, souvent même un dixième, qui arrive à Cuba ou partout ailleurs, et profite à ces *bons maîtres* que leur destine la Providence, car c'est ainsi que les possesseurs d'esclaves interprètent les Écritures.

Ce dernier système des bandes guerrières trafiquantes est celui des Portugais de Têté, et le carnage dont il nous a donné le spectacle défie toute description.



Buffles dans un jardin (voy. p. 172). — Dessin de E. Forest.

Comme tous les médecins, nous avions assisté à des scènes bien douloureuses; le tableau de la mort nous était familier; mais les horreurs produites par le commerce de l'homme dépassent tout ce que nous aurions pu croire.

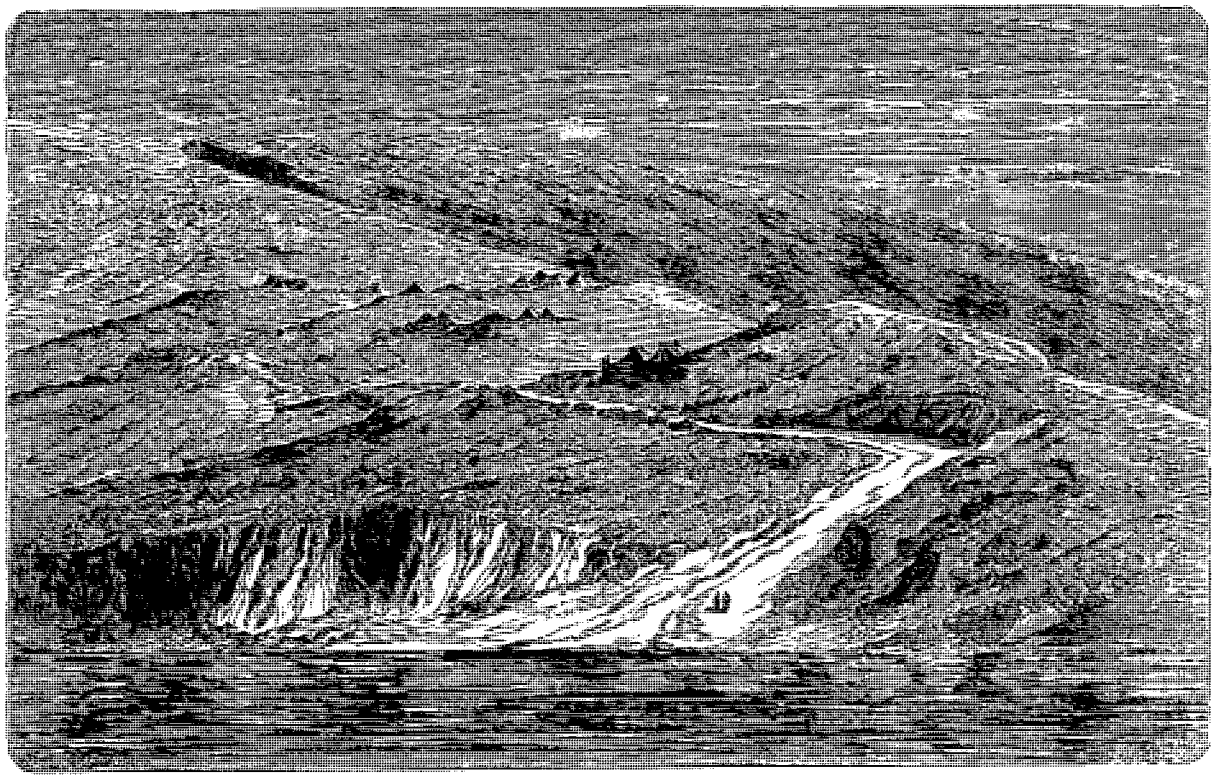
Le système des engagés volontaires ou des libres émigrants pour l'île de la Réunion ou pour tout autre pays, n'est qu'un leurre.

Nous avons vu les *libres émigrants* du pays des Manganjas descendre le Zambèse dans des canaux qu'ils emplissaient, et où ils étaient chargés de chaînes. « Vous n'y pouvez plus rien, nous disait en riant le gouverneur de Têté, nous sommes couverts par le pavillon français. » Il y a en France, croyons-nous, des milliers d'hommes qui auraient payé d'un coup de pied ce compliment au drapeau tricolore.

En résumé, d'après les faits observés, nous affirmons hautement que la traite, quelque nom qu'elle revête, ne se recrute qu'au moyen d'une véritable chasse, et oppose une barrière insurmontable à toute espèce de progrès.

Extrait de la traduction inédite de Mme LOREAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rive du Danube : Village bulgare. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XLIII

VIDDIN.

Viddin. — Les gamins turcs. — Une apostrophe italienne. — Costumes turcs. — Le peuple turc jugé par un Anglais. Paysage bulgare. — Grand coucher des Turcs. — Visions noires et blanches.

Vis-à-vis Galafat, qu'on ne voit pas du fleuve, paraît Viddin. Le capitaine du bateau nous accorde une heure pour descendre à terre et faire une promenade. Je pars avec l'Anglais et un Italien aussi curieux de villes turques et de minarets que moi-même, quoique un peu désillusionné déjà par la vue de Belgrade.

Viddin est commerçante, animée, et même gaie pour une ville turque; mais, comme toutes les autres, elle est négligée et d'un aspect branlant et disloqué. Au débarcadère aucune trace de pavé ni de ruisseau; un grand tas de charbon de terre recouvert d'une bâche, quelques piles de planches, d'immenses tonneaux, dont un seul emplit un chariot, voilà tout son inventaire. Quelques longues et grosses pièces de bois éparpillées en tous sens y servent de siéges à l'affluence très-nombreuse d'habitants accourus pour voir passer le bateau. Les femmes, groupées à part, me semblent aussi peu disposées à parler entre elles qu'attentives à se mouvoir le moins possible.

Les maisons du fond de la place sont des cafés. On voit sous leurs larges auvents, supportés par des piliers hors d'aplomb, des bourgeois qui fument accroupis; ils sont doublement à l'abri du soleil, sous l'ombre de toits très-saillants et de stores déchiquetés qu'agite doucement une légère brise. Quelques ruelles s'ouvrent en face de nous : à droite débouche une rue principale; nous nous y engageons, après avoir jeté un coup d'œil sur un bazar formé de deux rangs de boutiques peintes de couleurs vives et d'où s'échappent des senteurs

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49, 65, et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agréablement parfumées. Le soleil tombe perpendiculairement entre les interstices des toiles tendues au-dessus et coupe leur ombre puissante de lignes étroites d'une lumière si vive qu'elle pénètre jusqu'aux profondeurs de l'arrière-boutique où elle éclaire et fait étinceler mille objets épars et confondus.

Les marchands, selon la mode turque, dorment ou fument et ne font pas la moindre attention à nous. Les femmes pressent le pas à notre approche, sans doute pour dissimuler leur démarche ordinairement nonchalante et embarrassée. Les enfants nous font franchement les honneurs de leur cité. Leur bande nombreuse nous entoure, nous escorte, se livrant à toutes sortes de grimaces et de gambades pour attirer nos regards. Il y en a de charmants, à figures blanches, fines et naïvement malicieuses; d'autres sont très-bruns ridés et vieillots : leurs traits expriment une ruse précoce. Ils sont vêtus de costumes d'hommes, coiffés d'une calotte ronde ou têtes nues, quelques-uns rasés complétement, d'autres ayant à la place de la tonsure une touffe de cheveux, qui retombe en queue assez longue sur le cou. Ils crient, chantent et dansent en nous précédant : leurs cris et leurs chants rallient d'autres bandes aussi joyeuses à chaque détour de rue, au grand ennui et de l'Italien, qui s'impatiente de ne voir ni mosquée, ni minaret, et de l'Anglais, dont la gravité s'effarouche de tous ces bruits et de ce mouvement désordonné. Quant à moi, tout au contraire, ces allures de clowns, ces pantomimes comiques, cette pétulance et cette gaieté des enfants si peu en harmonie avec la quasi immobilité ou la somnolence des pères, me divertissent, et je me demande si ce ne sont pas la religion, l'éducation et les institutions seules qui en ce pays font différer si sensiblement l'âge mûr de l'enfance, qu'on pourrait croire que les deux âges représentent deux races différentes. Du reste, je m'aperçois bientôt que ce n'est pas uniquement pour nous faire honneur que ces bruyants petits fils de l'Islam remuent tant leurs jambes et leurs bras, imitant en cela, à s'y méprendre, les fils de l'ancienne Savoie. Ils cherchent simplement à nous égayer pour obtenir un petit sou. Après avoir chanté et dansé, ils mendient et dans leurs supplications le mot *para* revient sur tous les tons. Mais tout d'un coup les voici qui repartent, tourbillonnent dans la poussière et font la *roue* avec un ensemble remarquable; ils ne vont pas loin et bientôt ils nous entourent de nouveau; ils nous reprochent sans doute notre insensibilité et notre peu de charité, car ils geignent et pleurent à qui mieux mieux, avec une grande vérité d'imitation; puis ces lamentations finissent brusquement par un éclat de rire. Enfin, deux ou trois, avec des gestes de désespoir furieux, saisissent leur queue à deux mains et la tirent en avant par-dessus leur tête, comme s'ils voulaient se l'arracher. D'un élan ils roulent sur la terre et ne s'arrêtent que dix pas plus loin tout debout. C'est leur dernier tour. Comme ils l'exécutent sans plus de bénéfice, ils prennent le parti de nous laisser tranquilles et nous quittent, sans rancune et en riant.

Nous n'avons rencontré, ni mosquée, ni minarets, ni une seule construction quelconque digne d'attention.

Arrivé à la citadelle qui domine la ville, je crus revoir celle de Belgrade !

S'il est vrai que l'ennui naquit un jour de l'uniformité, quel séjour peut lui être plus propice que ces villes extrêmes de l'empire turc, où règne dans un si parfait silence l'uniformité du délabrement et de l'abandon?

Mon compagnon, l'Italien, ne peut revenir de la surprise désagréable que lui causent toutes ces maisons qu'on ne répare jamais et l'insigne malpropreté de toutes ces rues étroites, tortueuses et rampantes, où des galeries en ruine, des balcons qui ont perdu l'équilibre et des volets suspendus à un seul gond chancelant, menacent de toutes parts la tête de ceux qui passent. Au rez-de-chaussée, les larges crevasses des murailles laisseraient voir sans doute tous les mystères de l'intérieur si l'on osait s'en approcher. Au milieu de la voie creusée en ruisseau raviné et sans pente pour faciliter l'écoulement, des débris de toutes sortes s'entassent et pourrissent sans révolter apparemment l'odorat des habitants qui fument insoucieusement accroupis tout auprès.

A un certain carrefour, plus sale, plus ébranlé, plus obstrué et plus infect encore, mon ardent Italien, exaspéré, céda à l'envie d'interpeller, en turc assez intelligible, trois solides gaillards, qui devaient être un père et ses deux fils. Majestueux d'indifférence, vêtus d'accrocs et de déchirures, ils fumaient sous l'auvent penché d'une maison qu'on eût dit récemment secouée à outrance par un tremblement de terre. L'apostrophe était véhémente, accompagnée de gestes clairs, énergiques, et ne laissant aucune équivoque possible; elle se termina par ces mots pleins de tolérance et de raison :

« Si pauvre qu'il soit, un homme peut toujours renfoncer un clou, relever une planche, redresser un poteau, ramasser une pierre tombée pour boucher le trou qu'elle a fait en tombant et empêcher sa maison de s'écrouler sur lui. Il y a plus de dignité, quand même on descendrait du prophète (et même surtout si on en descendait) à mettre une pièce à sa veste et à faire une reprise à son pantalon, qu'à laisser voir qu'on n'a pas même de chemise ! »

Les Turcs écoutèrent avec une attention polie et comprirent fort bien. Pour toute réponse ils sourirent paisiblement entre eux, d'un air d'indulgence et de supériorité admirable, et comme s'ils se disaient :

« Idées de chrétiens et bien dignes d'hommes qui n'ont qu'une femme ! »

La friperie doit être un des meilleurs commerces de détail de la Turquie. A Belgrade, sur notre bateau et ici, je n'ai pas encore vu un seul vêtement d'homme, je ne dirai pas neuf, mais seulement net et propre. Quoique leur costume traditionnel soit très-compliqué, les Turcs, si pauvres qu'ils paraissent, ne veulent pas le simplifier; ils préfèrent, comme nous en avons la preuve à chaque instant, porter certaines pièces uniquement à l'état de misérables haillons.

En Europe, si les nuances sombres du costume des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes attristent le regard, on trouve une compensation dans la variété des couleurs dont se parent les femmes, et, dans son ensemble, toute réunion en pays civilisé est agréable à la vue. Il n'en est pas de même en Turquie. Les femmes sont régulièrement empaquetées de blanc, quelquefois, rarement, de brun ou de vert roux. Il est vrai que sur les costumes des hommes s'épanouissent des teintes caressantes; mais c'est toujours dans une gamme adoucie et, comme disent les peintres, dans les tons rompus. Il semble qu'ils copient, par exemple, plutôt les tons doux et veloutés des fruits que les tonalités éclatantes et plus décidées des fleurs. Si j'avais à faire une nomenclature des couleurs qui sont le plus en usage dans les habillements Turcs, je les comparerais à la groseille purpurine, à la triste pistache, à l'appétissante mirabelle, à l'abricot qui n'est ni jaune, ni rouge, et surtout à la pêche, dont les gris argentés, les roses violacés, et les cramoisis veloutés, fraîchement soupoudrés d'un fin duvet, comme des joues de quinze ans, donnent en se mêlant vingt nuances diverses. Seulement, comme ces costumes ne sont plus jeunes depuis longtemps, il faut pour goûter la justesse de ma laborieuse comparaison, se représenter toutes ces jolies choses vieillies et ridées. Une foule turque a une grande ressemblance, comme aspect de couleur, avec un tas assorti de fruits séchés.

Mon deuxième compagnon d'excursion, l'Anglais, ne disait rien. Il paraissait inquiet et cherchait aux étalages quelque objet qu'il ne parvenait pas à découvrir; la vue de nombreuses petites boutiques ambulantes, portées par de jeunes garçons, qui nous présentaient des pâtes de jujubes, des bâtons de sucre de guimauve, des côtes d'angélique glacées et des crèmes gluantes de toutes couleurs dans de toutes petites soucoupes, semblait redoubler son impatience et la changer en mauvaise humeur. De retour au bord du fleuve, il jeta un dernier regard autour de lui et me dit crûment, d'un air profond et convaincu :

« Oh! ce peuple est en décadence complète, il s'habille de guenilles et se nourrit d'ordures! »

Quand nous arrivâmes au bateau, nous vîmes que notre société chrétienne s'était mise en communication avec la foule mahométane. De jeunes élégants sans linge apparent, drapant leurs grâces dans des caftans et des ceintures, qui devaient avoir déjà paré pour le moins trois générations, aux nuances de groseille rôtie, de poire tapée, de marmelade brûlée, en étaient à envoyer hardiment des signes de baisers à nos compagnes de voyage qui prenaient la chose gaiement : seule, drapée avec art dans un burnous écossais, l'aventurière française les saluait avec une grâce sérieuse, comme une actrice rappelée.

Après Viddin, les rives du Danube deviennent arides et plates du côté de la Valachie, montueuses en Bulgarie et souvent d'une nudité complète, coupées en falaises sur le fleuve où aboutit quelque large chemin, qui rampe en zigzags de mamelons en mamelons, et traverse des amas de chétives cabanes à demi enterrées, semblables de loin à des tentes à moitié écrasées. Des chèvres broutent l'herbe desséchée et poudrée à blanc. Çà et là des femmes, vêtues d'une longue tunique de toile blanche, debout dans l'eau jusqu'à mi-jambes, pêchent à la ligne.

Les bourgades valaques, au milieu de sites un peu plus agréables, commencent par quelques maisons éparses, puis se groupent, s'alignent et vont se perdre sous les arbres. Mais les côtes de la Bulgarie sont à peu près désertes et on n'y voit pas de route qui suive le fleuve. Les rares villages sont bâtis à mi-côtes; sur les sentiers blancs, qui les unissent le long des pentes nues, on aperçoit de temps en temps, cheminant avec une lenteur que la distance augmente, des femmes abritées sous d'immenses parapluies rouges. La courbe de ces parapluies, en forme de coupole mauresque, ne laisse voir que le bas des jupes blanches, tombant toutes droites, sans ampleur, sans balancement, et teintées de reflets vermillonnés. Ces figures isolées ont l'apparence des immenses champignons vénéneux qui poussent à l'humidité au plus sombre de nos forêts.

Les seules scènes animées de ces rives sont les ébats de nombreuses troupes d'oiseaux noirs qui tiennent, autant que j'en pus juger à distance, du corbeau commun et du petit ibis noir et blanc d'Égypte. Ils explorent les grèves, très-vifs, très-actifs, toujours en guerre avec les vautours gris qui sautillent lourdement, gauchement, rôdent autour d'eux, mais fuient à la moindre attaque.

Cependant, sur le bateau, autour de nous, les Turcs, après avoir passé tout le jour couchés ou accroupis, éprouvent, vers le soir, le besoin du repos et font leurs préparatifs pour dormir commodément. Les plus soigneux de leur personne, déploient avec une attention lente et posée leurs couvertures et leurs coussins. Les plus aisés disposent d'une literie complète. Leur déshabillé de caleçon et de camisole est amusant à voir, surtout quand les majestueux turbans déroulés laissent voir leur tête rasée, et font place à une sorte de serre-tête. Jusqu'à cet instant, je n'aurais jamais imaginé qu'un Turc pût si parfaitement ressembler au marquis de Mascarille ou au vicomte de Jodelet après leur mésaventure. La plupart, moins sybarites par nécessité, s'allongent simplement sans rien changer à leur toilette et sans autre précaution que de s'orienter afin d'être le moins possible exposés au vent qui fraîchit.

Le pont était déjà transformé en un immense dortoir et, curieux avant tout, je n'avais pas encore pensé à me ménager un gîte. Le salon des premières m'était interdit : la chambre des deuxièmes, encombrée d'une population mêlée, était inhabitable. Le romain de l'équipage m'offrit bien de partager sa chambre de maître et un punch que plusieurs passagers ses compatriotes y faisaient flamber; mais il aurait fallu être marin et aimer passionnément le punch pour se condamner à respirer l'air infect de ce réduit encombré de paquets de suif, de pots de bière et des vieux linges de toilette de la machine tout suintants d'huile. Je préférai les hasards de la belle étoile et je remontai sur le pont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il était illuminé d'un seul falot qui n'éclairait qu'un peu l'avant et laissait tout le reste dans l'ombre où brillaient çà et là quelques lueurs de pipes allumées. En me faufilant dans l'étroit sentier ménagé par les corps étendus, je trébuchai plus d'une fois contre des jambes sorties de l'alignement et je marchai sur plus d'une babouche égarée.

Plusieurs femmes s'étaient réunies au centre du pont. Plus empaquetées que jamais, elles ressemblaient à des momies roulées dans leurs mille bandelettes. En avant de la cheminée, le grand coffre qui, sur tous les bateaux, renferme les ustensiles de manœuvre et sert d'armoire à l'équipage, était entouré de nombreux dormeurs qui s'y adossaient. Sous le couvercle à demi soulevé, apparaissaient les jambes et les têtes de deux matelots couchés sur des cordes, tandis que l'ombre du coffre qui interrompait les formes et tronquait les corps, ne laissait voir que des jambes et des bras bizarrement assemblés. Il y avait là dans un pêle-mêle confiant mais peu gracieux, un Turc, un Grec, un prêtre valaque et des Allemands chez lesquels la fatigue effaçait toute prévention de sang et toute rancune de race.

A force de fureter partout, je trouvai une sorte de niche formée par un amas de divers colis. Je m'y blottis faute de mieux, et je trouvai la place bonne sinon pour dormir, du moins pour être isolé et observer en paix. J'étais dans l'ombre, j'avais devant moi l'envers du grand coffre, la colonne noire de la cheminée et la rue formée par les deux faces des cabines en perspective. Je pouvais ainsi tout voir sans être vu.

La nuit sur le pont. — Dessin de Lancelot.

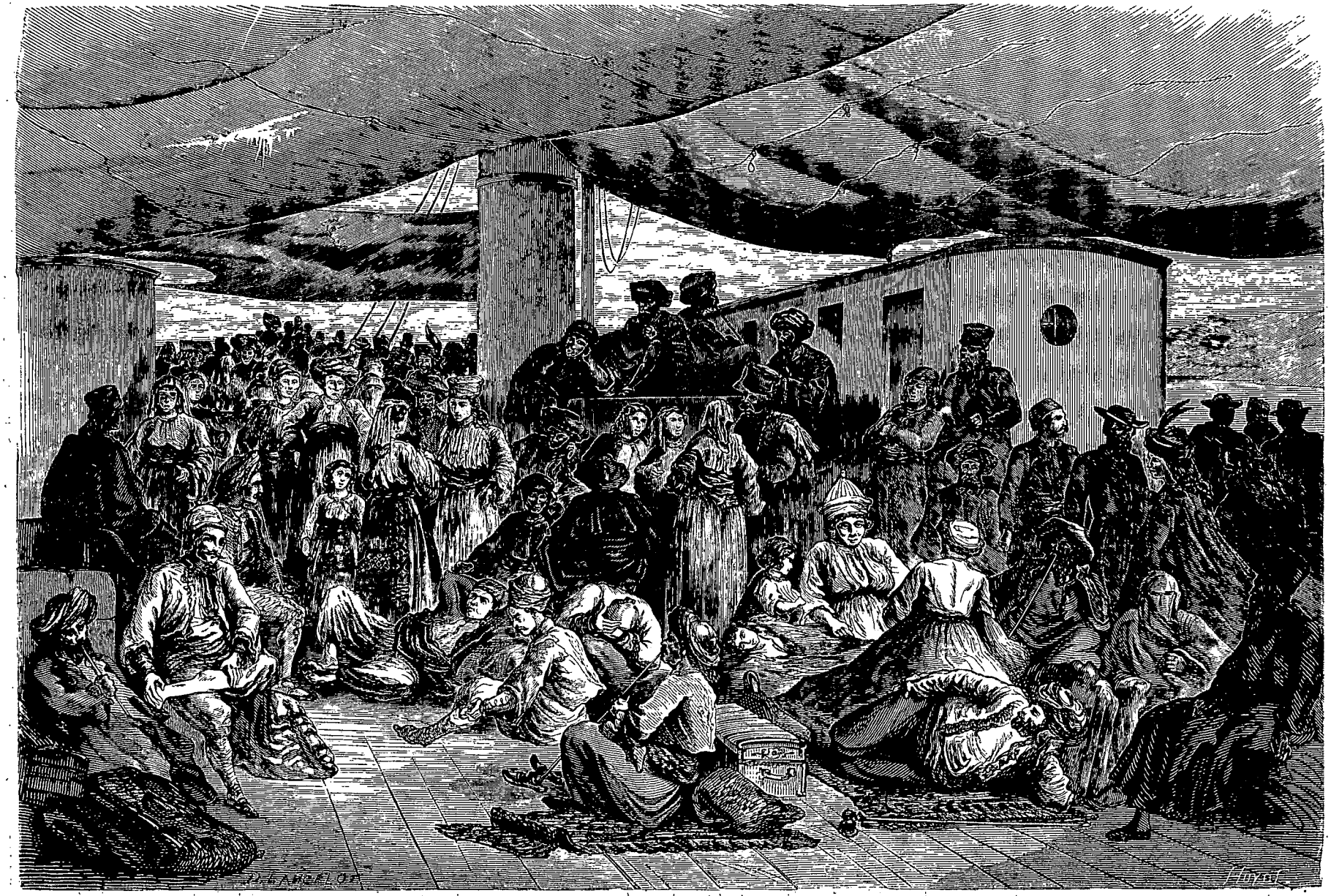
Toute manœuvre avait cessé, notre bateau était immobile à l'ancre et me rappelait quand je regardais sa cargaison mal rangée de corps et de membres épars, le vaisseau fantôme des légendes du gaillard d'avant[1]; je m'endormis en y rêvant.

Mon sommeil ne fut ni profond ni doux. Ma couche était étroite et peu moelleuse. Éveillé brusquement par une lourde pression et une odeur musquée très-pénétrante, j'eus l'impression d'une lutte avec quelque bête fantastique à rauquements féroces. En ouvrant les yeux, je vis sur ma poitrine la noire masse d'une des deux négresses, qui, confiante dans le silence et l'obscurité, avait eu l'idée de promener à visage découvert ses espérances et ses regrets; puis elle s'était assise, aspirant à pleines narines la brise de la nuit moins noire qu'elle et exhalant de bruyants soupirs; ses yeux d'un blanc laiteux, démesurément ouverts, sa face luisante sous le ciel étoilé, ses dents brillantes sous sa lèvre retroussée, me causèrent une surprise si désagréable que dans la première émotion je ne fus pas maître de la dissimuler. Un mouvement brusque lui révéla que le paquet sur lequel elle se reposait, était un homme, et plus effrayée que moi, elle s'enfuit en poussant un cri sourd qui heureusement n'éveilla personne et ne troubla qu'un instant la paix profonde de la nuit.

Je redressai mon enceinte protectrice de colis ébranlée par la massive apparition, lorsque j'en vis une autre qui est restée dans mon esprit comme une vision. Elle s'annonça par un bruit léger, un frôlement de babouches traînées, des petits pas craintifs et dissimulés,

1. Voyez les *Merveilles de l'art naval*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont du bateau sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de chuchotements continus comme des pépiements d'oiseaux. Bientôt je vis surgir à la droite du grand coffre et comme se levant d'entre les corps couchés alentour, l'un après l'autre, trois fantômes pareils, sans visages, et tout blancs sous la clarté de la lune. Ils s'effacèrent un peu dans l'ombre portée par les cabines comme s'ils se dissolvaient dans la brume, puis en ressortirent accusés plus nettement par la lueur rougeâtre du falot. Ils marchaient lentement et indécis. Lorsqu'ils furent arrivés plus près de moi, je vis devant eux, et à hauteur de ceinture à peine, une tête très-pâle, aux yeux éteints, à la barbe blanche, coiffée d'un turban sans apparence de corps, et qui d'abord me fit l'effet d'être coupée et portée à la main comme une lanterne par le premier fantôme. Ce qui donnait de la vérité à cette impression, c'est que cette tête tournait à droite et à gauche en ballottant, comme suspendue par le gland de sa calotte semblable à une tache rouge sinistre. Mais lorsque cette étrange patrouille parvint à l'angle des cabines, la tête me parut accompagnée d'un bras; il s'éleva dans la direction de la petite plate-forme qui sur tous les paquebots, surplombe l'eau auprès de chaque roue, et y disparut entraînant la tête ; les trois fantômes se perdirent à leur tour en décroissant dans la même direction : alors j'eus le temps de trouver un corps à la tête ; c'était le vieux patriarche turc, petit, maigre et tellement courbé que la lumière tombant d'aplomb sur son chef branlant, n'atteignait, quand il se présentait de face, ni ses jambes ni son torse enveloppés d'un vêtement de ton neutre qui se fondait dans l'ombre : il était suivi de ses trois femmes....

XLIV

RACOVA. — NICOPOLIS. — ROUTSCHOUCK.

Grand lever et petit coucher des Turcs. — Un repos fatiguant. — Racova. — Nicopolis. — Salon et cuisine. — La fraternité sur le plat. — Contemplation ou ahurissement. — Routschouck.

Le jour vient vite en ces contrées, et la blonde aurore n'y perd pas une heure à se frotter les yeux avant de les ouvrir tout grands. A quatre heures nous marchions. Vers six heures, j'assistai au grand lever des Turcs. Ils roulèrent leurs couvertures en coussins, étalèrent leurs tapis, se coiffèrent de leurs turbans, chaussèrent leurs babouches, et, tirant de l'eau du Danube, firent leurs ablutions et de longues prières. L'homme aux deux négresses me parut fervent entre tous.

Mes trois fantômes nocturnes avaient repris possession de leur encoignure de la veille et faisaient un petit bout de toilette. Je les attendais là ; j'espérais bien voir leur visage si peu que ce fût ; mais pendant que l'une de ces dames réparait le désordre de la nuit, les deux autres, aidées du blême patriarche, tendaient devant elle une pièce d'étoffe qui la dérobait à ma curiosité. Elles se rendirent mutuellement ce service avec un soin touchant.

De leur côté, les matelots firent aussi à grande eau la toilette du navire qui dès lors reprit sa physionomie ordinaire ; puis, le petit coucher général recommença. Les femmes s'étendirent hermétiquement empaquetées, les hommes s'accroupirent de nouveau après avoir bu dans le creux de leur main un peu d'eau tirée des tonneaux; puis ils se mirent, sous prétexte de déjeuner, à grignoter des raisins secs, des amandes, quelques bribes de nougat ; après quoi, ils prirent le café et recommencèrent à fumer de plus belle.

Je voudrais bien décrire la pose de repos que préférèrent quelques-uns d'entre eux ; c'est chose difficile. Ils ne sont ni assis, ni couchés, ni tout à fait accroupis ; une expression très-usitée en Champagne (accouvé) serait plus exacte. En effet, une poule qui couve (ce doit être de là que vient cette expression familière) donne assez bien l'idée d'un Turc qui se repose après avoir dormi. Une comparaison plus juste encore pourrait être celle d'un écureuil posé sur les pieds de derrière, tout le corps penché en avant, tenant dans une de ses pattes de devant un morceau de biscuit et en portant de l'autre les miettes à sa bouche. Il y en avait un devant moi qui répondait parfaitement à cette image. Je n'ai pas osé le dessiner ; mais j'ai voulu l'imiter sans affectation et je me suis senti rompu de crampes au bout de trois minutes. Que ne peut l'habitude ! Ce Turc se tenait ainsi des heures entières à grignoter ses noisettes.

Tous les passagers avaient repris leurs inoccupations ordinaires ; l'officier de cavalerie seul avait changé l'objet de sa contemplation sans changer de pose. Grimpé sur le bordage du bateau et toujours les mains dans les tiges de ses bottes, il regardait couler l'eau avec le même air sérieux et hébété qu'il avait la veille en regardant la jolie et mobile Serbienne qui, dans ce moment très-attentive, écoutait avec complaisance les récits coupés d'éclats de rire d'un gros Bulgare richement vêtu. C'eût été l'occasion pour le Turc contemplatif de citer, s'il l'eût connu, le mot de Shakespeare : « perfide comme l'onde ! » La situation y prêtait doublement, car le fleuve s'élargissait de plus en plus et roulait en flots larges et épais ses eaux troublées. Rien n'égayait son aspect monotone ; nous serrions la rive bulgare, et la rive valaque est si loin que pendant longtemps elle s'amincit en une ligne de contour basse et indécise.

L'apparition de la ville de Racova me releva heureusement de la torpeur où me plongeaient ce paysage sans vie et le tableau monotone de cette foule de gens partagés entre le sommeil et l'ennui.

Racova est agréablement située sur un long coteau verdoyant et y profile un joli minaret. En face de la ville, à l'ancre, nous apercevons pour la première fois des vaisseaux turcs, étroits, élancés, peinturlurés et relevés de l'avant et de l'arrière; ils ont une ressemblance très-évidente avec les vaisseaux du seizième siècle.

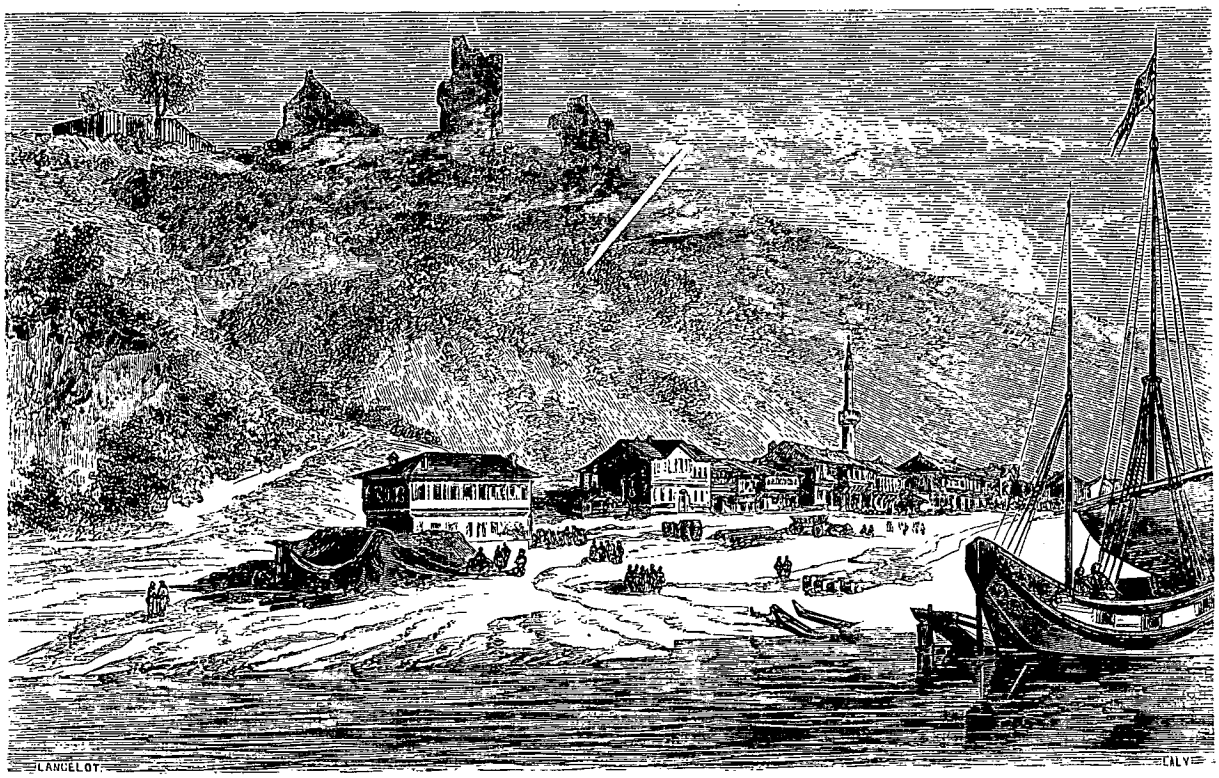
Peu après, nous traversons le Danube, en face de la ville de Nicopolis, pour desservir la station de Turna, ville valaque à l'embouchure de l'Alula (l'Olto). Nous n'en voyons que le port. Des îles et des digues nous cachent entièrement la ville. Nous reprenons le fil de l'eau si vite que j'ai à peine le temps de prendre un croquis de Nicopolis pittoresquement entassé le long d'une belle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plage égayée d'arbres et dominée par deux collines et une falaise menaçante. La colline de droite porte une forteresse aux bastions de terre soutenus par des pieux reliés d'osier, celle de gauche est surmontée d'une tour d'observation. La ville paraît grande et compacte ; elle s'enfonce dans le ravin formé par les deux collines en s'éloignant perpendiculairement du fleuve.

En 1395, quelque part par delà ces collines, l'empereur Bajazet infligea une rude et cruelle leçon à la fleur de la chevalerie française. Comme tant de fois déjà, la folle bravoure et la forfanterie orgueilleuse de la noblesse féodale coûta cher à la France. Si je ne me laissai pas attendrir, en passant, sur les horreurs et sur les vaillantises de cette sanglante journée longuement contée par Froissard, ce ne fut pas faute de patriotisme. Je n'avais pas d'ancêtres à la bataille, c'est vrai ; mais, mes aïeux faisaient partie du peuple qui paya les rançons. A ce titre, j'avais droit à donner un souvenir de regret à cette triste défaite. Mais, à ce titre aussi, les souvenirs seraient si nombreux qu'il vaut mieux oublier le passé et regarder l'avenir.

Arrivé presque au terme de ma navigation, je m'aperçois que je n'ai encore donné aucun renseignement positif sur notre régime à bord. L'installation des voyageurs sur les bateaux de la compagnie autrichienne est très-confortable et d'une rare élégance. La partie affectée aux premières classes est surtout luxueuse ; elle consiste en cabines où rien d'utile ne manque ; en un grand salon plafonné de poutres et de moulures d'acajou et de palissandre égayé d'or, garni, dans tout son



Sistova. — Dessin de Lancelot.

pourtour, de larges divans de cuir, et décoré de nombreuses fenêtres où les scènes de la vie hongroise sont peintes avec verve et vérité. Au fond du salon une estrade demi-circulaire contournant l'arrière du bateau, toute de tapis et de velours, étincelante de glaces et d'arabesques d'or, paraît spécialement réservée aux dames. Des albums, des journaux, des tables de jeu, sont à la disposition des voyageurs. La salle à manger est ouverte jour et nuit, et la cuisine fonctionne sans cesse. Rien n'oblige à vivre solitairement, comme je le fis par curiosité, un peu aussi par maladresse. En prenant bien son temps, on trouve toujours ou presque toujours un partner pour quelque partie qu'on veuille nouer : causerie politique, discussion commerciale, dégustation des vins de Hongrie ou de caviar d'esturgeon du Danube, absorption de choucroute ou de poulet au paprika, lansquenet ou brelan. Il est rare que le contingent des voyageurs fourni par des nationalités différentes ne suffise pas au rapprochement de plusieurs individus sympathisant, grâce à une même passion dominante. « C'est toujours à peu près, me disait le capitaine, le même assortiment d'Italiens, de Hongrois, d'Anglais, de Français et d'Allemands, tous gens d'allures et d'habitudes bien connues, sinon également ouvertes.

« Malheureusement, ajouta-t-il en me montrant une table à tapis vert couverte de cartes, il s'y glisse toujours quelques Grecs que je ne reconnais que trop tard. »

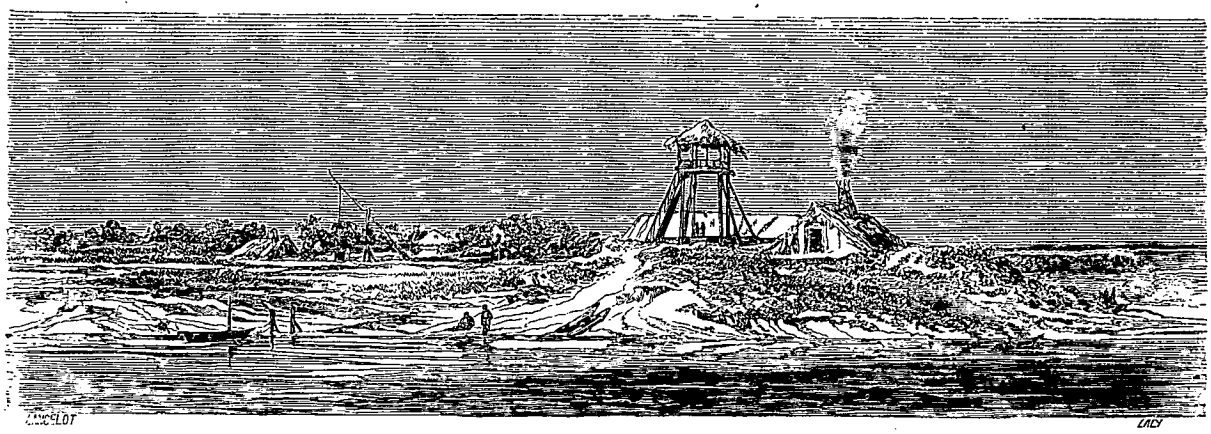
Quant à la nourriture du bord, elle est d'une abondance et d'un choix suffisants, à des prix raisonnablement exagérés ; seulement, il faut que l'on paye en monnaie sonnante. Quoique autrichienne, la compagnie de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

navigation traite le papier d'Autriche, une fois arrivée à Belgrade, avec un remarquable dédain, et le maître d'hôtel ne lui accorde plus guère que la valeur de son poids.

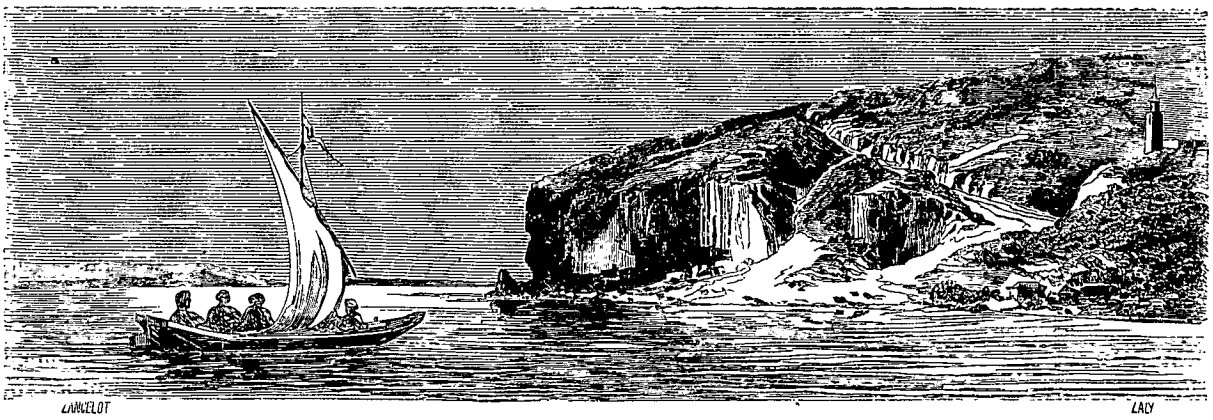
La cuisine emprunte à tous les pays une excentricité qui a sans doute pour objet de charmer les différents nationaux en leur offrant les mets les plus appréciés dans leur patrie. Un Turc y tient même une officine particulière d'où il ne sort que du café. Les Turcs évitent de prendre quoi que ce soit du maître d'hôtel; cependant leur cantinier particulier reçoit avec plaisir l'argent des chrétiens qu'il a soin de faire payer double.

Au dernier déjeuner que je fis sur le bateau, un peu après Nicopolis, je trouvai dans la salle à manger plusieurs passagers que je n'avais pas encore vus, gens trop distingués pour se mettre en contact avec la foule du pont. Je m'assis en face d'un couple bulgare revenant des bains de Méhadia, gens du grand monde de par de là la rive droite du Danube. Le mari, en costume européen



Rive Valaque. — Dessin de Lancelot.

prétentieux, avait l'air grec, selon l'acception de ce mot dans la bouche du capitaine : un Piémontais, qui avait eu la male chance de faire sa connaissance à une table de jeu, m'assura que sa physionomie ne mentait pas, mais qu'au contraire elle le flattait. La femme avait une toilette locale splendide; il est vrai qu'elle en avait besoin pour attirer les regards, n'ayant rien pour les retenir après inspection faite de ses damas de soie et de sa joaillerie. Elle portait une brillante robe étroite de satin jaune d'or et, par-dessus, une houppelande ouverte et flottante d'un épais tissu de soie verte à ramages en relief, bordée de fourrures. Ses cheveux se relevaient un peu en arrière des oreilles, sous un turban de mousseline blanche qu'une double tresse brune enroulait. Son col et sa poitrine disparaissaient sous les colliers de piastres à pendeloques de perles et de rubis; ses bras



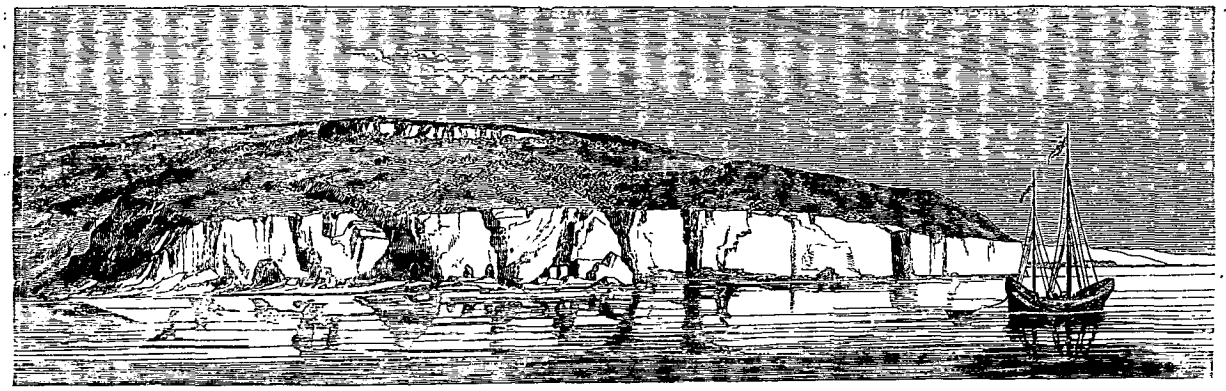
Rive Bulgare. — Dessin de Lancelot.

étaient cerclés, du coude au poignet, de trois ou quatre bracelets, et ses doigts, même les pouces, étaient chargés de bagues à ne pouvoir plier. Il me semblait voir une reine de Saba, moins la beauté. On venait de nous servir une sorte de mayonnaise de toutes sortes de fruits ou de légumes confits dans je ne sais quel acide corrosif, sous prétexte de vinaigre; ma part se composait, entre autres originalités, de deux énormes capsules de piment enragé et d'un jeune cœur de chou. Ils seraient restés longtemps sous mes yeux, si la brillante dame ne s'était tout à coup avisée de les pêcher délicatement de ses doigts emperlés, l'un après l'autre, dans mon assiette et de les croquer comme des pralines en m'adressant un doux regard, un aimable sourire et quelques paroles que je n'entendis guère, et auxquelles, dans ma surprise de sa témérité qui me semblait presque une tentative de suicide, je ne sus répondre que ces mots : Dieu vous bénisse!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

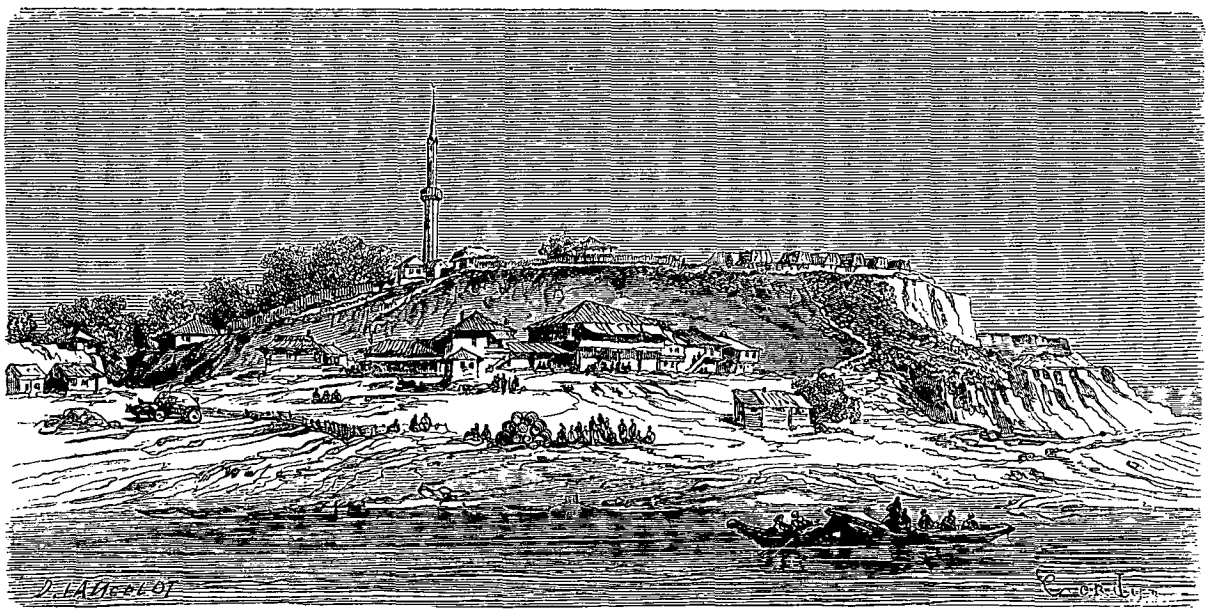
En agissant avec cet aimable sans façon, la dame aux bijoux ne trahissait pas seulement le goût prononcé des papilles de son palais pour les épices à haute puissance, mais aussi, mais surtout une préférence très-flatteuse à mon égard. Cette action bizarre à première vue, n'était pas moins, m'a-t-on assuré, qu'une offre spontanée d'hospitalité, une manière de dire : « Vous pouvez manger dans mon assiette avec autant de plaisir que j'en ai à manger dans la vôtre. » Je n'eus pas la hardiesse de comprendre. Cette dame quitta le bateau à Sistova, jolie ville bâtie tout au bord de l'eau, appuyée à une belle colline que dominent les ruines informes d'un vieux château écroulé.

Nous approchions de Giurgevo; deux heures après,



Une heure avant Routschouck. — Dessin de Lancelot.

je devais quitter le fleuve majestueux dont les rives aux aspects si divers avaient tant captivé mon attention. Maintenant, je désirais le quitter, éprouvant un sentiment analogue à celui d'un chasseur dont la gibecière est restée vide. J'avais entrevu beaucoup de choses, mais je n'avais rien pu voir à mon aise et j'en gardais presque rancune au courant qui m'emportait trop vite. Puis, malgré mon ardeur curieuse, je me sentais tout près de céder à l'influence engourdissante de la chaleur, du mouvement sans emploi de force, de l'eau qui marche en miroitant, du ciel bleu et sans nuages, et de l'air de béatitude insensible des Turcs. Les rencontres de sites inté-



Routschouck. — Dessin de Lancelot.

ressants devenaient d'ailleurs de plus en plus rares; le fleuve se changeait en mer et ses rives en brumes. Je crus ressentir un moment la contemplation sans but et sans idées des Orientaux. J'avais plaisir à regarder les horizons à peine sensibles, les effets de mirage produits par le rayonnement de l'eau mêlé au brouillard lumineux que dégage le ciel d'Orient, atmosphère visible et chaude qui, flottant sur toutes choses, fait vibrer les contours, noie toutes les formes, dore toutes les nuances et rend la nature qu'elle voile, sans la cacher, impossible à peindre même avec des mots. Je rêvais tout simplement des yeux, et sans rien voir je trouvais admirable cette vide immensité.

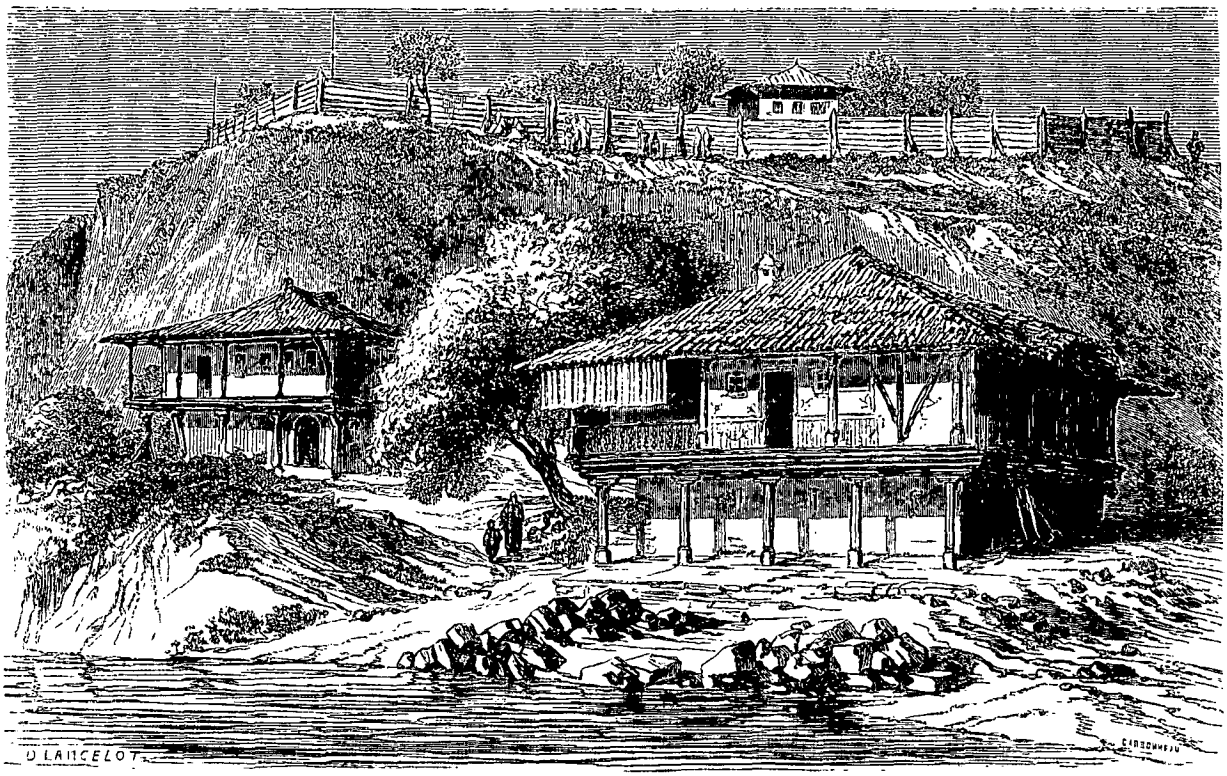
Le bateau, en se rapprochant de la terre, m'arracha

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heureusement à ce vertige. La vue d'une bourgade valaque me rendit l'idée juste des formes et des proportions. On ne pouvait guère être rappelé plus brusquement à la réalité. Sur une langue de terre sablonneuse où l'herbe même a peine à prendre racine, deux ou trois huttes de terres et de chaume composent le poste d'une escouade de gardes-frontières. La tour d'observation est formée d'un petit hangar supporté, à vingt ou vingt-cinq pieds au-dessus du sol, par une demi-douzaine de pieux; dans le fond, quelques arbres rabougris cachent sans doute un village; car, en avant, on voit s'agiter, monter et descendre les deux grands bras d'un puits, semblable à ceux de Hongrie, autour duquel sont groupés quelques vaches grises et des buffles noirs.

Encore une falaise sur la rive bulgare : partant du Danube, un grand chemin taillé profondément dans le roc en gagne le sommet. Au bord de l'eau, et s'élevant sur une pente douce et boisée, un petit village, surmonté d'une tour blanche, est, me dit-on, la dernière station sur cette côte déserte que nous allons suivre encore pendant deux heures, toujours aussi triste et aussi nue.

Cette falaise, premier contre-fort d'un immense banc de rochers qui borde le fleuve pendant quatre ou cinq lieues, se baisse et se relève plusieurs fois sans jamais s'aplanir, sinon quelque peu avant Routschouck, où elle disparaît pour faire place à l'argile friable qui compose généralement le sol des rives du Danube. Pendant deux lieues au moins et sans autre interruption que quelques fissures étroites, elle offre l'aspect d'une immense muraille bâtie de main d'hommes. De place en place, de



Maisons à Routschouck. — Dessin de Lancelot.

grandes ouvertures régulières trouent de noir sa surface blanche et lisse, grottes ou carrières, je ne sais. Je n'y ai vu aucune trace de route ni d'exploitation en activité; cependant la grève est jonchée de grands blocs réguliers.

Devant Routschouck je n'eus que le temps de prendre un croquis et de constater qu'elle présente, comme les autres villes riveraines, sur sa place de débarquement très-longue, des cafés chancelants, des bâtiments de douane et des entrepôts de marchandises fort délabrés. Du moins il y règne une activité relative que je signale avec plaisir. On y marche, on y remue, on y charge de grands chariots attelés de buffles noirs, on y roule d'énormes tonneaux dans des barques engravées. Malgré la singulière manière en usage pour charger les voitures, tout annonce une ville commerçante : cette manière consiste à coucher chaque voiture sur le flanc; l'intérieur est tourné vers le chargement qu'à force de bras on fait rouler jusque sur la ridelle qui touche la terre : la charge une fois complète, les travailleurs, les voisins, les flâneurs se pendent à la ridelle opposée, aux roues, aux bouts saillants des essieux, et par leur propre poids font retomber les quatre roues à terre. Si cette opération, que je vis répéter dix fois en une demi-heure, prouve qu'on s'entr'aide volontiers à Routschouck, elle prouve aussi que beaucoup de gens n'y ont rien à faire.

A droite, en regardant la ville, s'élève la forteresse dont on ne voit que les remparts de terre et d'osier : elle commande le fleuve et couvre la ville, qui se développe derrière une colline très-adoucie et contournée par un chemin bordé d'arbres et de petites maisons entourées de palissades. Un beau minaret, hardi et très-élevé, dresse au-dessus de la colline sa flèche dorée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

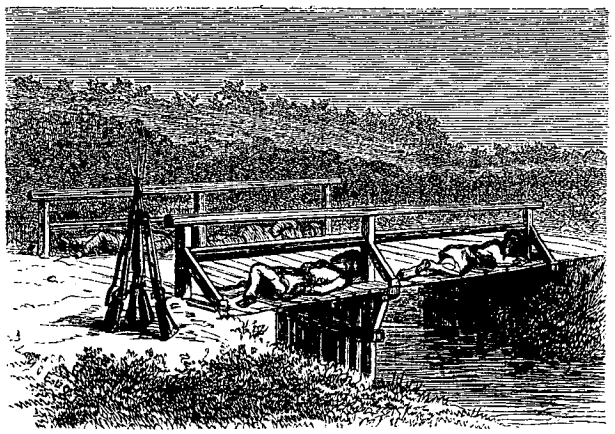
XLV

GIURGEVO.

Débarquement à Giurgevo. — Les douaniers. — Une patrouille. — Une victoire de Michel le Brave. — Grand savonnage à Giurgevo. — En route pour Bucharest. — Trois espèces de voitures incommodes.

En traversant le fleuve, je regardais encore Routschouck qui fuyait derrière nous, et déjà nous étions à Giurgevo dont rien au débarquement n'annonce l'importance.

Aussitôt que nous touchons terre, des soldats nous poussent dans un cercle de pieux et de planches qui ressemble à un parc à moutons. Au fond s'ouvre un hangar de la plus pauvre apparence : c'est le bureau de la douane. J'eus l'occasion d'y voir avec quelle facilité ces hommes d'habitudes quasi-orientales, peuvent passer rapidement de leur indolence à l'emportement. Les douaniers, comme s'ils avaient eu besoin de colère pour s'éveiller et se donner quelque peu d'énergie, se jetèrent sur nos malles et y bouleversèrent toutes choses avec une brusquerie et une avidité qui les faisaient plutôt ressembler à une bande de brigands détroussant des voyageurs, qu'à une escouade de paisibles fonctionnaires ne travaillant pas pour leur compte. Au bout de cinq minutes de recherches, celui qui avait entrepris le dénombrement de mes effets, me poussa vers un factionnaire qui gardait la sortie sur la ville, baïonnette croisée sur nous, et lui cria : *slobod!* (libre!) Le mot me parut emphatique et s'appliquant à une situation bien insignifiante : fallait-il en tirer une conclusion contre le caractère valaque et l'accuser de jactance? En passant près du soldat, je lui dis gravement, comme Télémaque aux vieillards Crétois : « L'homme véritablement libre est celui qui craint les dieux et ne craint qu'eux. » Il ne comprit pas, mais mon compagnon anglais me fit cette remarque judicieuse : « Connaissez-vous bien les dieux valaques? et savez-vous s'ils seraient les vôtres? » Décidément, quoique tout jeune encore, cet Anglais est un puits de sagesse; c'est aussi le modèle accompli de la courtoisie la plus parfaite. Il ne ressemble nullement au type, consacré dans notre opinion française, de l'Anglais toujours calme, froid, indifférent et égoïste. Il y eut surtout une circonstance où il fit pour moi, avec une simplicité dont le souvenir me touche encore, ce que certainement peu de nos compatriotes eussent fait avec autant de délicatesse; aussi la reconnaissance m'oblige-t-elle à conter cet histoire, dût-elle me faire tort en révélant toute mon imprévoyance.



Une patrouille à l'ombre. — Dessin de Lancelot.

Pendant mon séjour en Autriche et en Hongrie, j'avais, bien malgré moi et sans aucune intention cupide, agioté sur le cours des fonds publics et sur les variations journalières du papier, qui chaque fois que je changeais une pièce de vingt francs me donnaient une plus value d'environ trente pour cent, plus value surtout profitable aux hôteliers, lesquels ont bien soin, à mesure que le papier baisse, de hausser leurs prix sur le compte des étrangers. A Pesth je m'étais assuré, en prenant ma place pour Semlim, d'après les tarifs affichés des prix de navigation, que mon or changé en papier produirait largement le nombre de florins demandé pour me conduire à Bucharest où je devais renouveler mes finances. Mais à Semlim, on me fit remarquer et on m'expliqua comment, d'après une indication officielle qui me parut entachée de subtilité dans son abréviation et que d'ailleurs je n'avais nullement comprise, que les sommes de florins payées jusqu'alors en papier devaient l'être dorénavant en monnaie sonnante. Or, pendant mon court voyage, ce maudit papier avait encore subi une forte dépression, et le compte que l'employé me présenta doublait le prix prévu de mon passage. A Orseva, ma dernière étape, je laissai mes derniers kreutzers sonnants et mes derniers florins papier à l'aimable hôtelier que j'ai présenté au lecteur, et par suite je me trouvais embarqué avec l'agréable perspective de trente deux heures de navigation qu'il me faudrait faire à jeun, et franc de port pour toute consolation. Je ne sais à quels signes l'Anglais comprit mon embarras; mais il sut me faire des offres de service avec une cordialité telle et un si grand air de sincérité, sans se départir de sa gravité un peu roide, que j'acceptai de bon cœur d'être son commensal jusqu'à Bucharest.

Ce fut donc ensemble que nous nous acheminâmes vers le centre de Giurgevo où nous nous installâmes dans un hôtel assez vaste pour loger une armée, mais qui en ce moment n'abritait pas d'autres voyageurs que nous. Nous voulûmes profiter du reste de la journée pour nous faire une idée de l'emplacement de la ville que nous devions quitter le lendemain matin. Elle est bâtie dans une plaine aride s'élevant un peu du côté de Bucharest, plus basse et marécageuse du côté du Danube dont le cours divisé la borde de petites îles nues. Une place sans alignement et sans autre édifice qu'une église moderne très-insignifiante, et quelques rues tortueuses à maisons basses en forment le centre. Au delà plusieurs maisons neuves, qui s'étalent sans se grouper, sont entourées de jardins clos de murs. Dans les rues commerçantes je ne remarquai guère que de grands en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

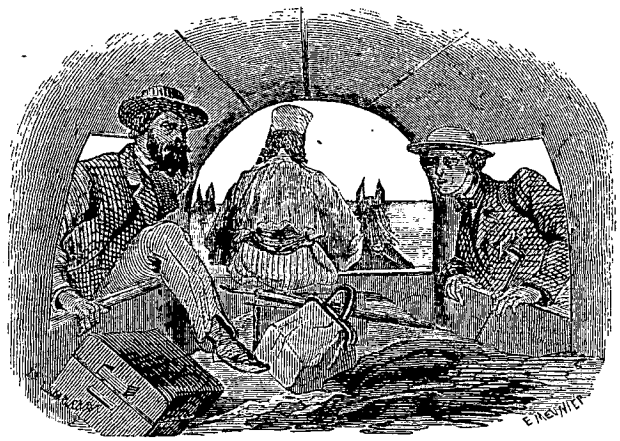
trepôts de marchandises, des cabarets très-fréquentés et un nombre infini de boutiques de barbiers. Quant à la population visible, elle était en grande partie composée à notre passage de villageois qui approvisionnaient le marché du samedi. Les femmes réunies sur la place sont accroupies devant des tas de légumes, dans des poses plus que nonchalantes qui ne permettent guère d'étudier leur costume ; les hommes dorment aux encoignures des rues auprès des bœufs attelés à leurs petits chariots, ou boivent dans les cabarets sans parler beaucoup entre eux. Au premier coup d'œil, je crois voir que les hommes sont lents, lourds et taciturnes, mais les femmes plus vives d'allure et assez riantes. Quant aux citadins qui bravent le soleil de deux heures pour affaires de commerce, ils sont assez mal vêtus à l'européenne et fort peu nombreux.

Un birdj. — Dessin de Lancelot.

J'entraînai mon compagnon hors de la ville, espérant rencontrer un point élevé qui me permît un peu d'étude topographique.

Nous ne trouvâmes qu'une lande brûlée se prolongeant vers l'ouest en faibles ondulations, assez élevées cependant pour borner la vue et n'offrant aucune ombre contre les ardeurs du soleil. Au sud, la lande redescend jusqu'aux marais qui se perdent dans le fleuve ; de longues files de saules aux troncs submergés, cachent son cours. Une rencontre assez caractéristique nous dédommagea des fatigues de cette excursion inutile.

Sous les minces pièces de bois formant les garde-fous d'un petit pont, à la seule ombre que l'on pût rencontrer peut-être à deux lieues à la ronde dans ce désert poudreux et brûlant, une patrouille de gardes-frontières, quatre hommes étaient couchés.


Comme on monte en birdj. — Dessin de Lancelot.

Profitant habilement de l'intersection de trois pièces de bois dont l'ombre suffisait juste à mettre leur face à l'abri du soleil, ils dormaient, suspendus tout au bord de l'eau où un mouvement involontaire les eût précipités. Nous approchâmes d'assez près pour entendre leur quatre respirations se mêler au murmure de la petite rivière qui coulait sous eux; ils dormaient bravement. Mais cette insouciance n'excluait pas l'idée de discipline et de devoir : à la tête du pont, leur quatre fusils en faisceau montaient fièrement la garde.

Cette quiétude fière me plut; en faisant faire leur service par leurs baïonnettes, ces gardes-frontières me semblèrent réclamer des droits aussi justes que ceux que les grands acquièrent par l'hérédité.

Ce mépris du danger devant le besoin de fraîcheur allait bien aux petits-fils de ceux qui, en ce lieu même, remportèrent une si glorieuse victoire au seizième siècle.

C'était au temps de Michel le Brave, celui peut-être de tous les princes valaques qui a le plus fait et le plus tenté pour la grandeur et l'indépendance de son pays. — Mahomet III envoyait une armée de 180000 hommes pour réduire la Valachie et la Moldavie en pachaliks.

Michel aima mieux aliéner ses droits de souverain que de laisser son pays subir la conquête et se reconnut vassal de Sigismond Bathori, prince de Transylvanie, pour avoir son aide. Puis avec une armée de 16000 hommes, Transylvaniens, Moldaves, et Valaques, il attaqua, entre Bucharest et Giurgevo, Sinan-pacha et força à la retraite une armée douze fois plus nombreuse que la sienne, après lui avoir tué trois mille hommes.

Cet échec n'arrêta pas Sinan qui, pendant que Michel se repliait vers les montagnes, s'empara de Bucharest, déclara la Valachie province turque, transforma les églises en mosquées, entoura la ville de palissades, y laissa deux mille hommes de garnison et marcha sur la Transylvanie avec le gros de son armée, laissant aussi Tirgovistz à un de ses lieutenants. Sigismond et Michel fondirent sur Tirgovistz avec 60 000 hommes et la reprirent malgré la résistance de la garnison qui périt tout entière.

La nouvelle de ce succès inquiéta si vivement le grand vizir, qu'il revint sur ses pas, décidé à repasser le Danube avec le fruit de ses pillages. Il arriva sans combat à Giurgevo où pendant que les chariots et les troupeaux défilaient devant les percepteurs qui en retenaient le vingtième, Michel et 8000 Roumains tombèrent sur son arrière-garde avec tant d'impétuosité que Sinan, sans plus s'inquiéter de la taxe, s'empressa de mettre le fleuve entre lui et son intrépide ennemi.

Le lendemain, le reste des troupes turques, poursuivies, tronblées par la peur, s'engagèrent sur le pont, en désordre ; les chariots et les canons furent précipités dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Danube; deux galères coulèrent sous le poids de leur chargement et l'entassement des fuyards, les munitions, les drapeaux, les vivres, les bagages restèrent la proie des vainqueurs. Ceux-ci reprirent environ six mille chariots de butin et délivrèrent 5000 prisonniers hongrois qui chargèrent aussitôt les masses de Turcs entassés sur la rive sans espoir de salut, car l'artillerie de Michel enfilant le pont le balaya et le rompit. Plus de 17000 des envahisseurs furent noyés ou tués ; les terribles bandes de *coureurs* et de *brûleurs* qui depuis deux siècles terrifiaient et pillaient la Hongrie et l'Allemagne, furent presque entièrement anéanties.

L'armée de Sigismond vint mettre le siége devant la formidable citadelle de Giurgevo située sur une île et entourée de fortes murailles que les canons pris sur les Turcs à Tirgovistz et à Bucharest battirent les premiers en brèche; elle fut prise en octobre 1595.

Est-ce depuis cette glorieuse journée, qui sauva la Valachie d'un désastre complet, que l'emplacement de la citadelle a été nommé Slabodié (île de la Liberté), quoique la liberté n'ait fait là qu'une bien courte apparition? Serait-ce en mémoire de la sanglante bagarre qui troubla si fort les receveurs des taxes dans leur opération de dénombrement du butin de Sinan-pacha, que les douaniers de Giurgevo, traitent aujourd'hui les voyageurs un peu comme des Turcs d'alors? Est-ce enfin comme bénéfice de cette victoire libératrice que les gardes-frontières actuels s'accordent le privilége de dormir en mettant bravement leurs fusils en faction? Pourquoi non? La tradition a perpétué dans des pays plus civilisés que la Valachie des priviléges plus singuliers!

En somme, si Giurgevo est une ville importante autant comme lieu de station des bateaux à vapeur du Danube et de la mer Noire que comme l'un des grands ports de la Principauté, elle n'a rien dans son aspect qui charme et retienne le voyageur ; elle n'a gardé aucun vestige de son passé, ni du fort bâti anciennement par des navigateurs sous l'invocation de Saint-Georges (Santo-Giorgio) qui lui valut son nom (Giurgio, d'après les Turcs, puis Giurgevo), ni de la fameuse citadelle bâtie par les derniers possesseurs du territoire valaque,

Une auberge. — Dessin de Lancelot.

qui abandonnèrent la ville à la Valachie en 1829, époque à laquelle la citadelle fut rasée.

Au retour de notre promenade nous ne découvrîmes rien de nouveau. Seulement les chariots et les bœufs avaient disparu; les cabarets s'emplissaient de toutes parts. Les boutiques de barbiers, dont le nombre m'avait paru démesurément disproportionné en considération du peu de soin que les habitants prennent de leurs barbes et de leurs chevelures qui traînent sur leurs épaules, offraient un coup d'œil assez réjouissant et regorgeaient de monde.

Nous étions au samedi; dans toutes les villes ou bourgades où j'ai séjourné, l'après-midi de ce jour, qu'on prolonge fort avant dans la nuit, est consacré à un savonnage minutieux de la barbe et de la tête du peuple valaque. Le barbier, qui affecte ici assez ordinairement l'air et le costume turcs, passe avec une lente régularité de l'un à l'autre de ses patients parfois au nombre de douze, assis, immobiles, le nez en l'air et les mains sur les genoux, et il les couvre tour à tour, face, nuque et crâne, d'une mousse blanche et épaisse, qu'il puise pour tous au même bassin et sous laquelle ils restent, sans voix, sans traits, pendant une heure, déroulant sous les regards du spectateur une galerie des images les plus grotesques.

Le lendemain matin nous quittâmes Giurgevo. Nous avions refusé la calèche et les chevaux de poste que nous avait offerts l'hôtelier, et nous étions modestement assis sur de la paille fraîche au fond d'un birdj attelé de trois chevaux de front.

Le birdj me rappela à peu près notre ancien coucou, non sous le rapport de la forme, mais en raison surtout de ses incommodités et aussi de la manière dont l'on traite du transport à l'amiable avec le conducteur.

On peut s'y entasser six huit ou dix personnes. On peut aussi le louer entièrement pour soi : on n'y est guère mieux dans un cas que dans l'autre.

Le véhicule se compose d'une caisse carrée en bois portée sur deux paires de roues, construite comme les charrettes de nos paysans et suspendue comme elles. Une grande bâche de cuir cintrée et deux larges ouvertures ménagées sur les côtés où deux rideaux de cuir montent ou descendent à volonté, lui donnent une physionomie d'ancien carrosse; à l'arrière, il porte un râtelier chargé de fourrage pour la halte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le conducteur commence pas placer le mieux qu'il peut les malles et les sacs de nuit; les voyageurs prennent place et entrent par les fenêtres de côté, qui ne s'ouvrent pas au niveau du marche-pied, de sorte que chaque entrée et chaque sortie est une laborieuse escalade pendant laquelle il arrive souvent que les chevaux, tourmentés par la chaleur et les insectes, reprennent le galop et vous font rouler sur la paille pêle-mêle avec vos bagages. Le conducteur, tranquillement assis à l'avant de sa machine en plein soleil et en pleine poussière, ne s'occupe absolument que de ses chevaux, et vous laisse toujours le soin de réparer le désordre qui suit ces accidents.

Tout incommode que paraisse cette voiture, nous en rencontrâmes d'autres d'un usage plus fréquent surtout dans l'intérieur du pays et près desquelles le birdj doit paraître l'idéal du confortable.

Nous remarquons, par exemple, d'étroits chariots qui se composent d'une planche large à peine de deux pieds portée sur deux essieux à roues très-petites, ce qui les met très-près de la terre; de chaque côté de la planche s'élève en s'évasant une longue ridelle à claire-voie tapissée de paille ou de peaux de mouton. Le voyageur, accroupi sur la planche qui fait tremplin, est affreusement ballotté et secoué par le galop de deux chevaux.

C'est dans ces chariots que voyagent les officiers en mission : ils vont vite et j'en ai vu arriver à Bucharest, venant de Jassi, en beaucoup moins de temps qu'en selle; mais au prix de quelles fatigues et même de quels dangers!

Le consul de Prusse à Belgrade m'a raconté que le duc de Montpensier, voyageant en 1842 dans ces contrées, perdit en route son domestique jeté dehors par un cahot. Les grincements des roues, le cliquetis de la ferraille et de la charpente, le carillon des sonnettes qui pendent aux cous des chevaux, avaient empêché d'entendre les cris de détresse du pauvre garçon : on ne s'était aperçu de son absence qu'à l'arrivée. Le consul prussien était du voyage.

La route que nous suivons est très-large, tracée régulièrement et tout nouvellement empierrée; les poteaux du télégraphe électrique qui la suit, la jalonnent d'assez loin pour prévenir toute méprise; mais de tous les voituriers qui passent, c'est à qui ne subira pas l'empierrement nouveau. Ils préfèrent se lancer à droite ou à gauche sur le sol nu de la steppe où les autres les suivent, traçant de nouvelles routes qui bientôt deviennent impraticables pour avoir trop servi, tandis que la grande route reste impraticable faute de servir assez.

Nous rencontrons de longues files de chariots de transport qui vont au Danube. Ils entrent en Valachie par la route d'Hermanstadt, et amènent de Leipsick les marchandises destinées à la Turquie ou aux rives de la mer Noire.

Très grands et couverts de toile et de nattes de jonc, ces chariots ont un aspect sauvage et primitif; leur charpente est épaisse et solide comme celle d'une maison, les roues de devant ont cinq pieds de diamètre, celles de derrière six : l'essieu dépasse de beaucoup le moyeu des roues et porte à son extrémité une pièce de bois un peu cintrée, posée en jambe de force pour soutenir les énormes ridelles et en maintenir l'écartement; ils sont tellement chargés, qu'on entend craquer leurs ais, comme ceux d'une barque secouée par les vagues et le vent. Une place est ménagée à l'avant pour leurs conducteurs, qui sont quelquefois entourés de toute leur famille; les ustensiles de cuisine donnent au premier coup d'œil à ces compagnies de roulage l'apparence d'une population émigrante.

L'attelage se compose de huit ou dix et même douze chevaux, attelés quatre par quatre au bout de longues cordes en avant des deux timoniers.

Ces chevaux sont secs, petits : leur tête osseuse et grosse est à moitié cachée par une crinière inculte.

XLVI

DE VIDDIN A GIURGEVO.

Tanières villageoises. — Grande halte. — Costumes valaques. Fête de village. — Musiciens Tziganes. — La *hora*.

Le premier village que nous apercevons est bien en harmonie avec le paysage. Bâti sur un léger mamelon gazonné et sans arbres, il se compose de quelques cabanes de branchages. Dans une vingtaine de petites élévations, allongées comme des *tumulus* de cinq ou six pieds de haut, je découvre, après un examen attentif, autant d'habitations creusées dans le sol et protégées par un toit de perches et de fascines supportant de la terre battue sur laquelle l'herbe a poussé. Il n'y a pas bien longtemps que les paysans valaques n'avaient pas d'autres demeures que ces huttes, et c'est dans de semblables tanières impossibles à découvrir d'un peu loin que les anciens colons romains abandonnés se réfugiaient pour échapper aux bandes de barbares qui les traquaient.

La première auberge devant laquelle nous nous arrêtons est d'une construction un peu plus savante. Notre conducteur s'y achemine en nous abandonnant au milieu de la route.

Je reste pour faire un croquis pendant que mon compagnon se hasarde aussi dans l'antre béant.

Il revient peu après et me dit que ce cottage est en même temps une église et un cabaret. Il y a vu un autel, une femme, un cierge allumé, un prêtre et des buveurs. Je m'étonne, mais bientôt je comprends que ce récit bizarre peut s'expliquer de plusieurs manières. Chez ce peuple la moralité est aussi naïve que la foi, et il convient d'ajouter que ces choses se passaient un dimanche.

C'est à ce bienheureux jour que nous devrons les seuls plaisirs de la route, car le paysage est toujours triste; mais à chaque bourgade que nous traversons, et elles deviennent assez rapprochées les unes des autres, les jeunes garçons et les jeunes filles en costumes de fête éclatants de blancheur, groupés sous des abris de feuillages, mènent la danse en rondes gracieuses. Il me semble que notre conducteur, vif et beau garçon, voudrait bien résilier les devoirs de sa charge; à chaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouffée de musique qui nous arrive, il stimule son attelage, puis le met au pas dès que le bal est en vue; aussitôt les gracieux groupes dépassés, il lance un rude coup de fouet à ses bêtes, jette un soupir et un regard de regret aux fraîches danseuses, puis reprend son train ordinaire à travers les nuages de blanche poussière.

Cependant nous voici parvenus à peu près à mi-chemin de Bucharest; la steppe insensiblement s'est égayée de vertes broussailles, de bouquets de chênes, et de vergers qui entourent les fermes isolées.

Ce pays, depuis Giurgevo, va toujours en s'élevant, et se déroule en collines boisées au pied desquelles un assez large cours d'eau fertilise une jolie vallée qui s'enfonce à droite au-dessous de la route et où se cache comme dans un nid un village populeux.

Nous quittons la grande route. Au bas d'une rapide descente nous nous arrêtons dans une auberge de bonne apparence où il est de tradition de déjeuner et d'attendre que la grande chaleur du milieu du jour soit passée.

Pleine de voyageurs, l'auberge semble aussi le lieu de rendez-vous favori des villageois voisins. Le long du bâtiment s'étend une vérandah rustique, vaste comme une halle : ses poteaux sont reliés à leur sommet par des perches où serpentent des rameaux de hêtre fraîchement coupés et qui versent avec une ombre humide une délicieuse odeur de forêt.

Sous cette ombre, se meuvent et ondulent des groupes charmants ou curieux; — de jeunes filles et de jeunes garçons attendant le bal, — des mères allaitent de beaux enfants, — de vieux paysans basanés aux sourcils cachés sous la *cuculia* de poil de mouton, fument avec autant d'impassibilité que des Turcs; — des rouliers transylvaniens aux chapeaux à bords plats immenses boivent, les yeux fixés sur leurs chariots qu'ils ont laissés là-haut sur la route et sur leurs chevaux pantelants qui, sous le soleil perpendiculaire, se rapprochent comme pour se donner mutuellement un peu d'ombre, plient leurs maigres échines, cachent leurs têtes baissées, et ne laissent plus voir de leurs groupes bizarres qu'un nombre infini de jambes fines emmêlées à de longues cordes traînantes.

Près de nous, à gauche, la rivière limpide coule en silence sous les saules. Dans une prairie au delà se dressent cinq ou six tentes, et plus loin une troupe d'enfants tziganes, de trois à douze ans, bruns et crépus, nagent en criant comme une bande de canards effarouchés.

Je puis étudier dans toute sa gracieuse simplicité le costume valaque que je n'ai encore qu'entrevu sur le bateau.

Les jeunes hommes à l'air simple et doux, généralement petits et assez grêles, portent une blouse de toile blanche descendant jusqu'aux genoux, sur un pantalon également blanc et court. Une écharpe de laine aux couleurs tranchées tourne trois ou quatre fois sur leurs flancs et retombe frangée sur le côté; quelques-uns ajoutent à ces vêtements primitifs un gilet ouvert très-large à petit col droit, en drap noir, orné de boutons et de ganse de soie entremêlée de fils d'or. Ils chaussent une sorte de mule, et ici ils se coiffent généralement du chapeau transylvanien à grands bords : mais la véritable coiffure roumaine est le bonnet de peau d'agneau noir ou blanc.

Le costume des femmes éveille les heureux souvenirs de la Grèce et de l'Italie; en peinture, il serait charmant de couleur; en sculpture, superbe de lignes et chaste, laissant voir en grand les proportions du corps et les grâces de la tournure. Quoiqu'il varie sensiblement selon les contrées, surtout de la plaine à la montagne, c'est toujours, dans l'ensemble, une grande chemise de toile, froncée au cou, aux manches larges, flottantes, sans poignets et serrée à la taille par une ceinture ordinairement rouge, qui en est la pièce la plus caractéristique; elle a pour accompagnement obligé, devant et derrière, un tablier en laine assez épaisse, que les femmes tissent elles-mêmes, entremêlant avec art dans le tissu, des ornements richement nuancés et quelquefois d'un grand goût de dessin.

Les femmes mariées se couvrent la tête d'un léger linge blanc qui encadre gracieusement le visage et retombe en pointe entre les deux épaules. Les jeunes filles vont têtes nues; elles se couronnent de fleurs qui retombent en grappes derrière les oreilles; leur physionomie exprime généralement plus de volonté et aussi plus d'intelligence que celle des garçons.

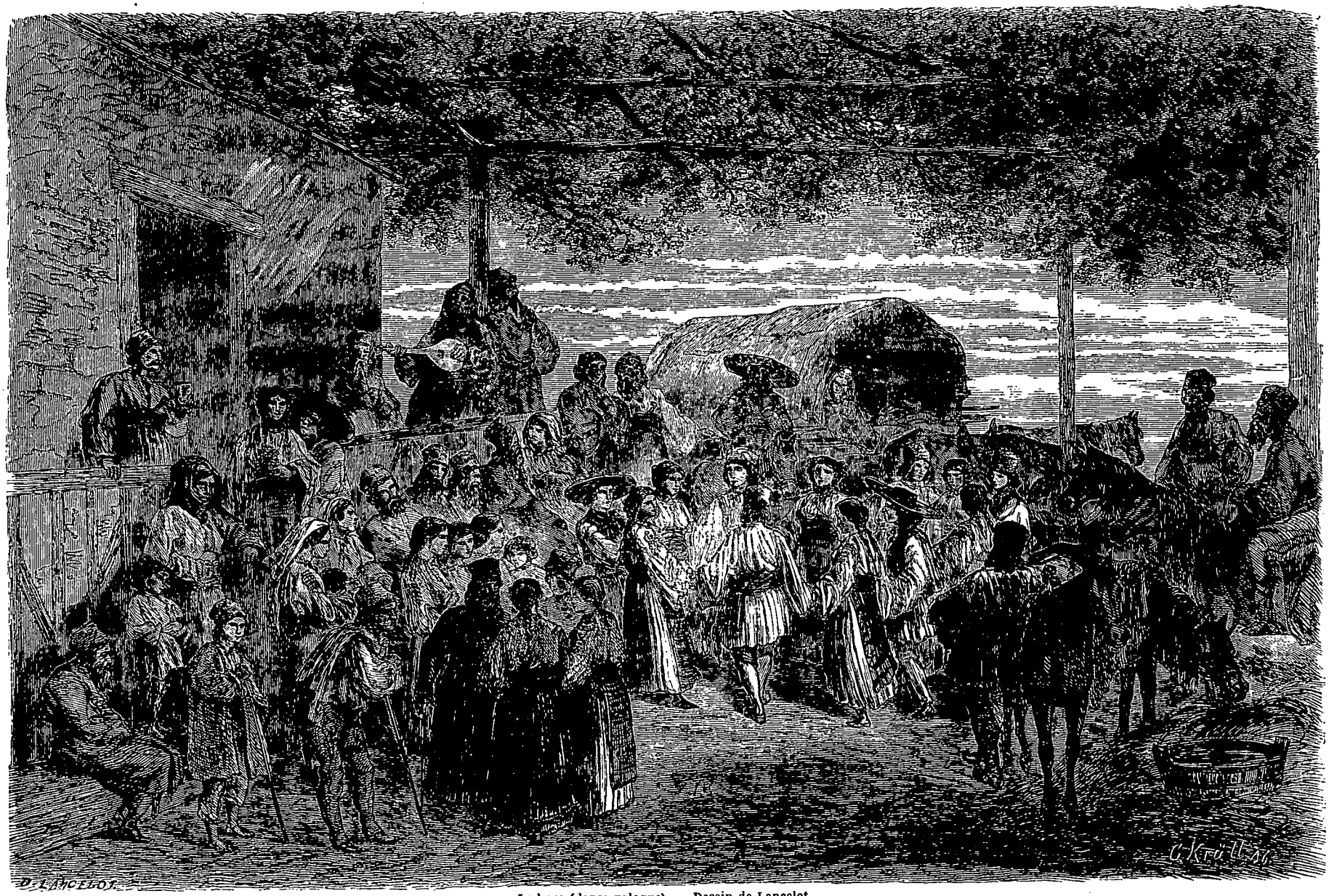
Cependant, sous la vérandah, voici la jeunesse qui s'agite : deux musiciens tziganes, annoncés de loin par une perçante ritournelle, font leur entrée solennelle, suivis d'une foule de bambins: l'un souffle dans une cornemuse pansue, l'autre tourmente les cordes de cuivre d'une sorte de mandoline nommée *kobsa;* celui-ci est vêtu d'une longue robe de faquir et coiffé d'une imperceptible calotte; on dirait, à voir sa figure impassible et ses yeux demi-clos, un vieux bonze en méditation; l'autre, moins majestueux, est habillé en paysan roumain; mais il a aussi cette expression mystérieuse qui est un des caractères de sa race. Quoi qu'ils fassent ou disent, les tziganes ont toujours l'air de songer ou de se souvenir.

Les deux musiciens se placent à l'extrémité d'une galerie qui longe la façade de l'auberge, et aussitôt le bal commence.

LANCELOT.

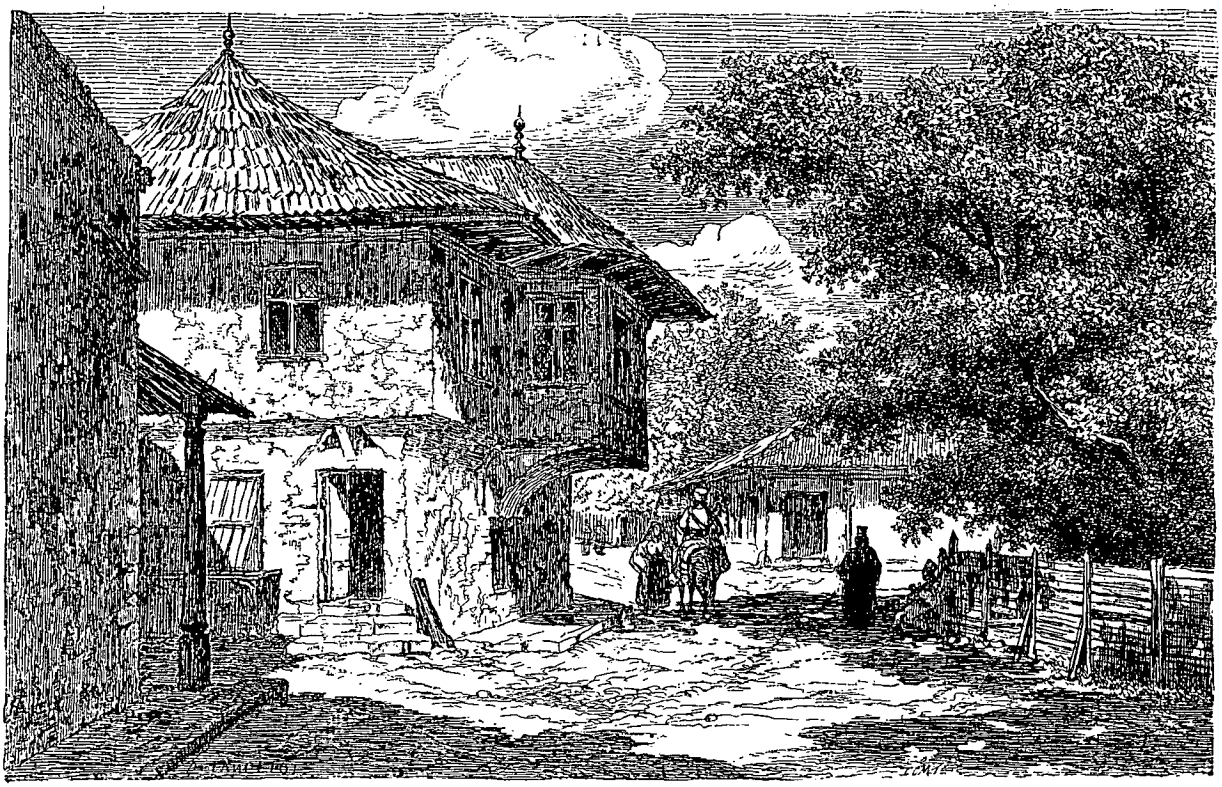
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La hora (danse valaque). — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison turque, à Bucharest. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES [1],

PAR M. LANCELOT.

1860 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

XLVII

DE GIURGEVO A BUCHAREST.

La hora (suite). — Souvenirs de Rubens et de Michel Ange. — Chevaux et cocher. — Comme quoi il ne suffit pas de parler sept langues pour avoir de l'eau à boire. — Bucharest.

Une douzaine de garçons se prennent par la main et forment une ronde qui se traîne aussi languissamment que la musique ; d'une marche un peu balancée, ils font quatre ou cinq pas à gauche, en figurent deux un peu plus vifs sur place, s'arrêtent un instant, puis recommencent.

Peu à peu la mandoline égaie la lente mesure et semble, en jetant quelques notes sonores, presser la marche, mais rien n'émeut la cornemuse ; elle s'obstine dans son rhythme indolent. Enfin arrive une phrase d'appel trois fois répétée que les danseurs accompagnent chaque fois de trois frappements de pied sur le sol en regardant les filles groupées derrière eux. Elles hésitent : on dirait qu'elles se consultent du regard; puis elles se prennent aussi par la main et forment un cercle autour du premier. A un autre appel plus impérieux, elles le rompent et se mêlent à la ronde des garçons.

A ce moment, le vieux tzigane ouvre ses petits yeux vifs en même temps qu'il montre dans un sourire de macaque ses dents blanches et aiguës, et secouant avec enthousiasme au-dessus de la gracieuse théorie une pluie de cadences joyeuses et pressées, il exprime très-bien par son harmonie tourmentée le doux frémissement qui doit courir dans toutes ces mains unies.

Dès lors la *hora* est formée; elle dure longtemps,

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49, 65, 81; t. XIII, p. 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais sans jamais s'écarter très-sensiblement de son caractère d'indolence marqué dès le début. Il s'y rencontre toutefois une scène de pantomime charmante. Après avoir marché en tournant et se tenant les bras allongés, danseurs et danseuses font face au centre du cercle qu'ils décrivent, rétrécissent ce cercle en marchant droit devant eux, et, près de se toucher des épaules, inclinent la tête sous leurs bras levés et se regardent dans les yeux. Seulement cette figure perd de son effet pour être trop souvent répétée ; ce qui lui nuit surtout, ce qui lui ôte tout parfum d'antiquité, c'est la placidité froide avec laquelle les danseurs regardent alternativement leur compagne de gauche et leur compagne de droite.

On a voulu voir dans la *hora* la danse romaine fréquemment figurée sur les anciens bas-reliefs : la chose est possible : mais qu'il y a loin de cette marche traînante des Roumaines, sans tressaillements et sans rires, à la fougue passionnée qu'il est permis de supposer aux filles de Rome, si l'on en juge par la franchise d'allures et la gaieté de leurs descendantes du Trastévéré dans leurs rondes animées et bruyantes.

L'impression singulière, et après tout agréable, que me causa cette danse, la première fois que j'en suivis les lentes évolutions, sans penser alors à Rome ni aux traditions antiques, n'a pas été dénaturée par les nombreuses répétitions que j'en vis plus tard. On serait presque tenté de comparer ces danseurs à des bandes d'esclaves qui s'amusent non loin de l'œil du maître, heureux d'en être oubliés un moment, mais intimidés par la crainte d'en réveiller l'attention et les exigences.

Malgré les fantaisies musicales de la mandoline tzigane, la mélodie qui mène le chœur est triste, molle, presque plaintive, comme le chœur lui-même est timide et muet.

Riche paysan valaque. — Dessin de Lancelot.

Les paysans roumains ont subi de longs siècles d'une oppression énervante; elle pese sur tous les actes et toutes les heures de leur vie; elle a sinon anéanti, du moins refoulé jusqu'ici, et comme énervé en eux les sentiments et les instincts les plus naturels à l'homme. Leur servitude a été si rude qu'elle a laissé des marques irrécusables et d'une navrante éloquence dans le caractère et sur la physionomie des générations présentes. Les enfants ne savent pas rire, les adolescents sont farouches, les jeunes hommes sont en proie à une tristesse native qui les rend insensibles aux amusements les plus aimés de tous les peuples, les hommes de l'âge mûr enfin semblent résignés jusqu'à l'indifférence, et les vieillards ont l'air de se survivre.

Vers les deux heures de l'après-midi, quelque bonne envie qu'il eût de prolonger le temps de la halte, notre conducteur, quoique non rassasié de danse, se décida en soupirant à atteler ses chevaux : nous escaladâmes les flancs du birdj, et cinq minutes après nous étions de nouveau sur la route poudreuse qui court entre des broussailles et des herbes fleuries. Le soleil était encore haut dans le ciel et ses rayons brûlaient. Chaque arbre, au bord de la route, abritait sous son ombre un chariot ou des cavaliers.

Tout surpris, nous voyons courir dans l'herbe, comme deux lézards frétillant au soleil, un jeune garçon de dix ans complétement nu accompagné d'une petite fille de trois ans, qui a pour tout vêtement une admirable chevelure couleur d'or; à ses formes potelées et à ses chairs roses, on eût dit un chérubin échappé d'un tableau de Rubens. Le garçon avait la couleur d'un bronze florentin, une chevelure crépue et luisante; il était cambré, fier, élégant et fort comme le David vainqueur, de Michel-Ange. C'étaient deux petits rôdeurs échappés d'un camp de tziganes qu'on apercevait près de là sur la lande.

Les postillons ou cochers valaques pratiquent sur leurs chevaux une singulière opération pour les empêcher de céder à l'accablement de la chaleur. Je ne sais à quel signe ils reconnaissent le moment d'agir, mais de temps en temps, pendant les heures les plus chaudes de cette journée, notre conducteur arrêtait son attelage avec une brusquerie qui témoignait de l'urgence de cette mesure, sautait à la tête d'un de ses chevaux, l'empoignait à la crinière sur le front, et de son poing fermé lui frictionnait rudement les yeux, puis, lui prenant les oreilles à pleines mains, il les tirait en les écartant de toute sa force. La pauvre bête subissait ce traitement sans opposition, et, l'opération finie, semblait exprimer sa reconnaissance par des balancements de tête et quelques sauts joyeux.

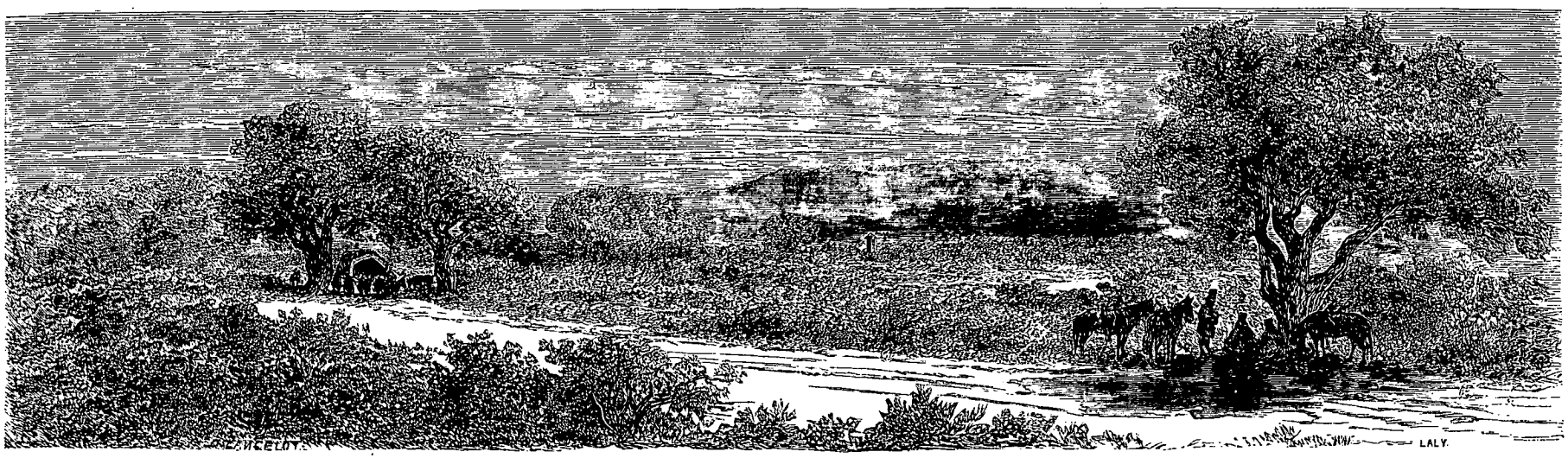
Ces petits chevaux, assez laids, à grosse tête, au garot saillant, aux hanches pointues, sont d'une ardeur admirable. Ceux de notre birdj ne faisaient certainement pas partie d'une écurie d'élite, et dans la hiérarchie du turf, ils devaient tout au plus correspondre au rang des chevaux de fiacre; cependant, sur une route coupée de fondrières, embarrassée de ronces ou de grosses pierres roulant sous leurs pieds, dans un flot de poussière épaisse et sous un soleil qui faisait crépiter les herbes, ils n'avaient pas besoin de l'encouragement des coups de fouet et, au grand dommage de nos membres, ne quittaient presque pas le galop.

C'est du reste l'allure ordinaire du birdj et on obtient difficilement du conducteur, qui prend le charme de la vitesse pour son propre compte, de le modérer, quelque soit l'état du chemin.

En traversant une forêt de quelque étendue, j'ai été longtemps fort intrigué par un bruissement strident à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de Bucharest. — Dessin de Lancelot.



La steppe entre Giurgevo et Bucharest. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intervalles égaux qui, tout en dominant le bruit de notre course, formait avec nos roues et nos sonnettes une harmonie assez expressive. C'était le cri vibrant et chromatique de milliers de sauterelles, qui sautaient à droite et à gauche, fuyant sous les arbres à notre approche.

En sortant de cette forêt, nous trouvâmes encore un village et une auberge ou plutôt un cabaret. Je dis à mon compagnon que j'avais soif; il avait soif aussi; nous descendîmes. Un serviteur, interpellé en français, nous servit avec promptitude une bouteille et deux verres, non pas qu'il sût le français, mais parce qu'on ne débitait que du vin dans l'établissement; c'est ce qui nous fut bien démontré, quand nous voulûmes obtenir un peu d'eau. Le brave serviteur comprit seulement cette fois que nous lui adressions encore une demande, et il nous apporta une seconde bouteille. A nos gestes de refus, il fit mine de remporter la première arrivée avec la seconde. L'Anglais traduisit le mot nécessaire dans les six ou sept langues qu'il savait un peu, et comme nous étions chez des petits fils de Latins, nous eûmes recours à toutes les dérivations latines : acqua, agua, aigua y passèrent, mais sans plus de succès que water ou wasser, etc. J'avisai alors dans l'intérieur du cabaret, le baquet où l'on rinçait les verres, et le montrai du doigt en répétant : acqua, aigua, agua. Un autre serviteur prit nos verres et les plongea dans la piscine commune. Nous allions nous résoudre à boire le vin pur à même la bouteille, quand une vieille tzigane, qui nous observait, éclaira tout le monde en disant tranquillement *apa*.

Vieux boutiquier, à Bucharest. — Dessin de Lancelot.

L'Anglais, quand nous fûmes remontés en voiture, se livra à des recherches et à une discussion très-savante au sujet de cette singulière intrusion de la lettre P dans un mot où on ne devait guère s'attendre à la trouver, et il lui plut d'en conclure que c'était un emprunt fait à la langue slave.

Nous n'étions plus qu'à deux lieues de Bucharest, et nous commençâmes à voir défiler des cultures, des alignements d'arbres, qui, s'ils n'annoncent pas un pays bien fertile, ni une agriculture très-avancée, montrent au moins une certaine recherche d'ordre. Les villages plus compacts, mieux construits, font pressentir l'approche d'une grande ville. Ce n'est plus le désert, quoiqu'il y règne encore une liberté et un sans façon remarquables.

A environ trois ou quatre kilomètres de Bucharest, de nombreux clochers aigus, des amas de petites tours blanches et rouges aux dômes d'étain ou de fer blanc nous apparurent se découpant nettement sur une brume violette où la ville semblait flotter. A cette distance, les monuments, les villas et les maisons paraissent semés au hasard dans un immense jardin tout verdoyant. Mais il ne faut pas, je m'en aperçus bien vite, se trop confier aux gracieuses imaginations d'architecture orientale que cette lointaine vision éveille dans l'imagination. Dès qu'on entre dans le faubourg, on est désagréablement surpris de l'état de dégradation, du désordre, et de l'aspect misérable des rues.

Du reste, malgré mon désir de regarder au dehors, je dus bientôt concentrer toute mon attention sur moi-même. Le pavé de la rue principale que nous suivions, défoncé, interrompu, coupé d'ornières profondes, où les roues du birdj s'enfonçaient brusquement d'un pied, nous forçait à des soubresauts si incohérents, que nous dûmes nous accrocher des deux mains aux cercles de la bâche et, les jambes écartées, oublier toutes choses pour ne penser qu'à conserver notre équilibre. Au bout d'une heure de cette fatigante gymnastique, nous arrivâmes à l'hôtel. La nuit y était arrivée avant nous et je pus constater que l'éclairage de la voie publique laissait au moins autant à désirer que son pavage.

XLVIII

Des différentes races de la population de la Valachie. — Les privilégiés et les contribuables. — Les Boyards. — Formation de la noblesse par Radu IV.

La population des principautés est de quatre millions d'individus. Elle se divise en deux grandes classes : la race roumaine ou indigène et les races indigènées.

La première, sortie du mélange des anciens Daces et des colons romains, forme les neuf dixièmes de la population.

Les races qui se sont adjointes à la nation indigène sont nombreuses. Les principales, qui ont retenu le plus de leur physionomie native, sont :

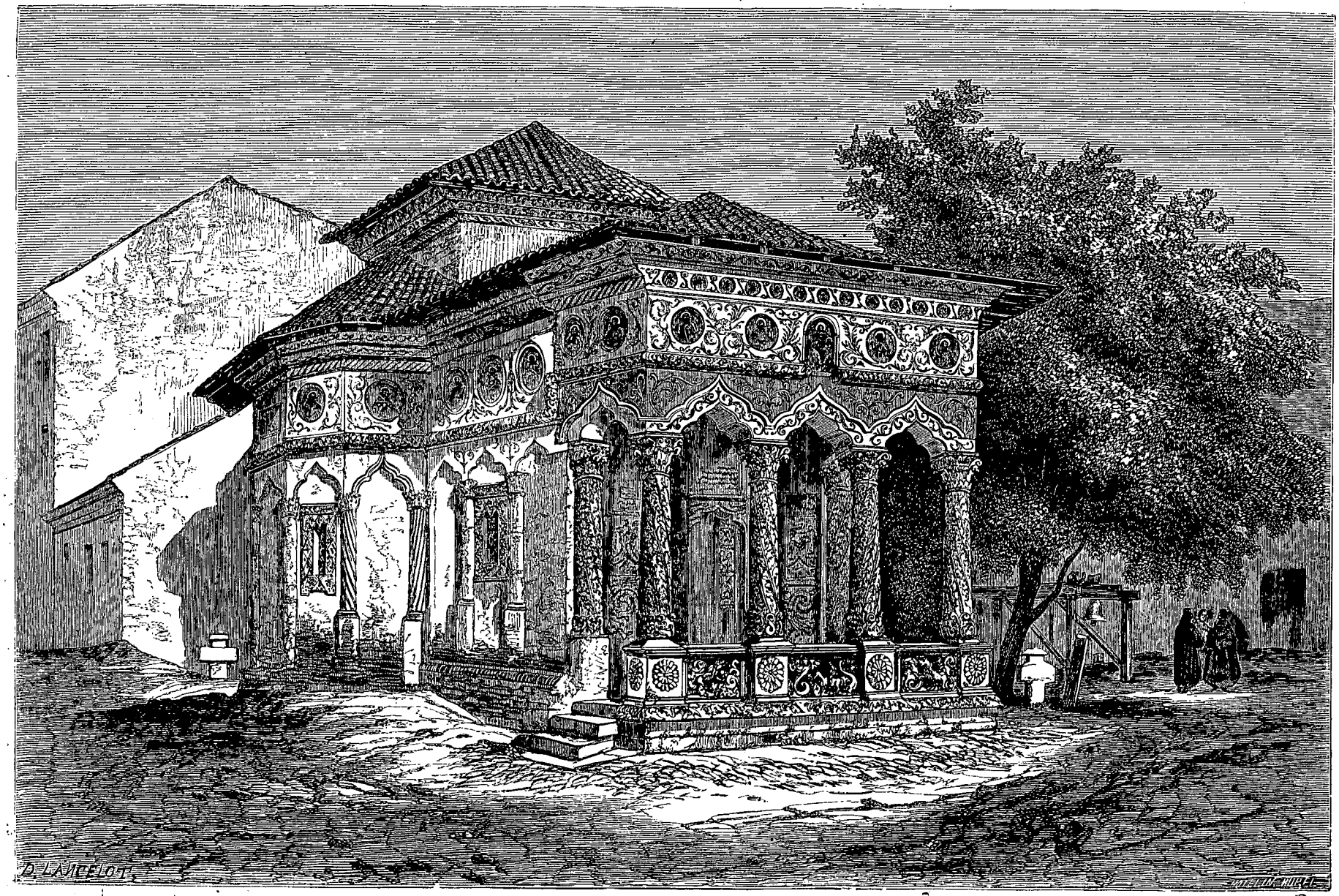
Les Grecs qui dans le courant du quinzième siècle s'introduisirent dans les principautés pour y faire le commerce.

Plus tard, la nomination des Phanariotes à la dignité d'hospodars en attira, de Constantinople et des autres parties de la Turquie, des essaims qui se fixèrent dans le pays et s'allièrent aux familles indigènes avec lesquelles ils ne tardèrent pas à se confondre.

Les Bulgares. Au septième siècle, avant leur conversion au christianisme, les Bulgares établis sur les bords du Danube envoyèrent des colonies dans la Dacie. Les guerres entre la Porte et la Russie, notamment celles qui furent terminées par les traités de Jassy (1791) et d'Andrinople (1829), déterminèrent l'émigration d'un grand nombre de familles sur le territoire valaque ou moldave

Les Arméniens. Au onzième siècle, les invasions des Persans forcèrent un grand nombre d'Arméniens à se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église à Bucharest. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réfugier en Pologne et en Moldavie. De nouvelles émigrations plus considérables eurent lieu en 1342, 1418 et 1606.

Les Juifs sont Espagnols ou Polonais. Les premiers viennent de la Turquie où ils émigrèrent de l'Espagne et du Portugal au quinzième siècle. Ils se prêtent à la civilisation européenne et se tiennent plus particulièrement en Valachie. Les seconds, dont la Moldavie fourmille et qui composent le tiers de la population de Jassi, sont venus de la Russie et de la Pologne autrichienne, fuyant le recrutement et les troubles de la Gallicie.

Les tziganes ou bohêmes, avec lesquels nous ferons plus ample connaissance sont au nombre de 250 000.

Depuis 1861, des lois votées par l'Assemblée législative, des décrets du prince ont sensiblement modifié la constitution du peuple moldo-valaque. Mais tant d'intérêts puissants s'opposent à la franche exécution de ces lois nouvelles, et les fourbes et cauteleuses tergiversations des administrations russe et turque ont laissé de si profondes ramifications dans ce pays, que longtemps encore, quoi qu'on en dise, les vieilles lois injustes et oppressives prévaudront.

Tous les détails que je donnerai sur les trop nombreux priviléges accordés aux classes nobles, et sur les écrasants devoirs imposés aux paysans, se rapportent légalement aux époques antérieures à 1862.

Je puise à deux sources authentiques : aux *Provinces roumaines* de M. Ubicini et à *la Romanie* de M. Vaillant, qui fut, avant 1848, directeur du collége de Saint-Sava, à Bucharest.

Le règlement organique de 1831 divise la population en deux grandes catégories : les privilégiés et les contribuables.

La première est composée de tous les individus exempts d'impositions, tels que boyards, employés de tous grades, prêtres, moines, religieux, soldats, domestiques, Tziganes des monastères et des particuliers, etc. Leur nombre peut être évalué à 680 000 pour les deux principautés.

La seconde comprend :

1° les négociants et artisans, *patentés*, divisés en trois catégories selon l'étendue de leur trafic ou la nature de leur industrie; ils sont 120 000.

2° les paysans cultivateurs évalués à 640 000 familles où 3 200 000 individus.

Ainsi, plus d'un sixième de la population est exempt d'impôts. Les classes laborieuses qui n'ont aucun droit dans l'État en supportent seules les charges.

Quelques éclaircissements feront ressortir mieux encore cette injuste inégalité.

Ce qu'on appelle la boyarie ou noblesse ne fut réellement instituée que vers la fin du quinzième siècle. — Jusque-là, tout homme d'armes portait le titre de boïer, que portaient les colons romains, aux huitième et au neuvième siècles, alors qu'ils conduisaient encore à la guerre des chars armés de faux et attelés de bœufs. Tout maître de char armé en guerre, s'appelait boïer (bovis herus) comme tout maître de cheval équipé s'appelait cavalier (cavali-herus). Ce titre, tant que durait la guerre, entraînait l'exemption de toute contribution ou charge personnelle.

Les grades auxquels on parvenait étaient personnels. Le fils n'héritait pas du titre paternel. Tout Roumain étant soldat, tous les citoyens servant l'État, recevaient un titre militaire.

Radu, ou Rodolphe IV, prince de Valachie, eut l'idée de convertir en titres les offices de la cour. Ces titres, au nombre de dix-neuf, donnèrent lieu à trois classes de boyards.

La première classe comprenait :

1° Le grand *Ban* de Craïova, gouverneur de cinq districts;

2° Le grand *Vornick*, ministre de l'intérieur;

3° Le grand *Logothète*, ministre de la justice;

4° Le grand *Spathar*, chef des armées;

5° Le grand *Vestiar*, ministre des finances;

6° Le grand *Postelnik*, ministre des affaires étrangères.

Les boyards de la seconde classe étaient au nombre de six, ils portaient un bâton en argent, mais point de barbe; ce privilége appartenait exclusivement aux grands boyards. Les Voïvodes les appelaient *Mes fidèles boyards*. Ils avaient place dans le conseil des six grands boyards, mais pas de voix délibérative, si ce n'est lorsque le Voïvode demandait leur avis[1].

Ces six boyards de seconde classe étaient :

1° Le grand *Aga*, préfet de police et capitaine des chasseurs;

2° Le grand *Cluciar*, fournisseur général de l'armée;

3° Le grand *Paharnik* (échanson), qui versait à boire les jours de cérémonie;

4° Le grand *Stolnik*, intendant de la cour;

5° Le grand *Caminar*, qui commandait la garde du palais;

6° Le grand *Commis*, qui inspectait les écuries de l'État.

Ces deux premières classes de boyards prenaient place au conseil dans les jours ordinaires.

La troisième classe, composée de sept boyards, y siégeait seulement dans les grandes occasions; c'étaient :

1° Le grand *Serdar*, chef de la cavalerie;

2° Le grand *Standjiar*, qui commandait le service du palais;

3° Le grand *Pitar*, qui surveillait le service des vivres de l'armée;

4° Le grand *Armash*, inspecteur des prisons;

5° Le grand *Portier*, maître des cérémonies;

6° Le grand *Satrar*, inspecteur des tentes de l'armée;

7° Le grand *Cluciar de Arié*, inspecteur des magasins de l'armée.

Ces charges étaient en même temps militaires et civiles; chaque haut dignitaire avait sous lui deux ou trois lieutenants.

1. Kogalneceano, *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*, Berlin 1837.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En temps de guerre cette poussière de petits boyards prenait les armes et avait chance d'arriver aux premières dignités ; en temps de paix elle se mettait au service des grands boyards fonctionnaires, et jouissait des priviléges qui leur étaient accordés. Les fonctions n'étaient données que pour une année ; tous les dignitaires grands ou petits, au sortir de charge, conservaient leurs titres.

L'arrivée des Phanariotes dans les principautés faussa encore plus le principe déjà altéré et engendra une foule d'abus.

L'ancienne aristocratie roumaine issue en Valachie, comme dans toute l'Europe, des luttes du moyen âge, était en grande partie éteinte ou n'avait plus d'existence politique.

Ses derniers représentants étaient tombés à Kalougareni, avant la transformation politique de la Roumanie.

En 1716, Nicolas Maurocordato, premier prince phanariote de Valachie, ayant rendu une loi aux termes de laquelle l'indigénat s'acquiérait par le mariage avec une indigène, les principautés furent livrées en proie à une foule d'aventuriers grecs ; la plupart originaires de Constantinople et de la Turquie, qui envahirent le pays à la suite des princes et devinrent, grâce aux emplois qu'ils obtinrent, la source d'une aristocratie nouvelle, avilie, corrompue, âpre au gain, étrangère au pays qu'elle pillait sans vergogne et qui les flétrissait du nom de Ciocoï (parvenus). L'intrusion de cette noblesse exotique acheva de plonger dans la misère et dans l'oubli les quelques restes de la gentilhommerie roumaine.

Juif, à Bucharest. — Dessin de Lancelot.

La boyarie, telle que l'établit le règlement organique, d'après les constitutions de Pierre le Grand, concernant la noblesse russe, consiste moins en des titres qu'en des rangs assimilés à des grades militaires. Les rangs sont décernés par les Hospodars. Quiconque occupe un emploi dans l'État a un rang et par conséquent est boyard. La boyarie ne forme donc pas une caste close ; elle se renouvelle sans cesse à sa base. Le soldat en devenant officier, le scribe qui a passé quelques années au service de l'État, deviennent nobles eux et leur progéniture jusqu'à la deuxième génération.

On compte en Valachie trois mille deux cents familles de boyards et deux mille huit cents en Moldavie, présentant un total de trente mille individus. Ces boyards se divisent en deux catégories, les grands et les petits boyards.

Cette distinction a été introduite par le règlement organique. Auparavant il n'existait aucune différence de boyard à boyard quant à l'exercice des droits politiques. Le même règlement fixe le rapport des rangs de la boyarie aux grades militaires.

XLIX

Bucharest. — Le jardin public. — Question de costume. — Un air national. — La promenade des voitures. — Un Turc pour rire.

Bucharest, en valaque Bucuresci, est situé au milieu d'une vaste plaine et traversé par la Dimbovitza. Son enceinte très-mal définie, de plus de cinq lieues de tour, renferme plus de cent mille habitants, dont cinq ou six mille étrangers, cinq mille juifs, neuf mille tziganes et plus de douze cents prêtres. D'après Vaillant, c'est l'ancienne Thyanis qui devint plus tard la *Bu-curia dominicalis* des princes valaques ; son nom est l'adjectif du substantif bucurie, qui signifie plaisance, joie.

La ville est aussi difficile à décrire qu'à visiter. Au centre, un quartier commerçant composé de quatre rues principales où se trouvent le théâtre et le palais des princes tous deux dépourvus de caractère architectural, est remarquable par de beaux alignements de boutiques et de magasins brillants, des cafés décorés de fresques et des bazars approvisionnés des objets les plus divers de provenance étrangère : chapellerie et confection anglaises, meubles d'Allemagne d'un goût prétentieux, sellerie et carrosserie d'Autriche, armurerie de tous les pays, étoffes et modes *de Paris*, librairie Hachette. Une prévenance affable et polie règne avec l'habit noir dans ce quartier. L'ambition de la fashion du comptoir est de suivre en tout la mode de France ; elle la devance ; les femmes s'y parent, avec une aisance de créoles, des plus coquettes transparences et des ampleurs les plus exagérées.

En dehors de ce quartier, il n'y a plus que des agglomérations irrégulières de maisons, qui semblent autant de villes ou de villages reliés entre eux par trois ou quatre larges voies qui vont jusqu'aux extrémités de la ville et se prolongent en routes vers les quatre points cardinaux.

Je ne me sens pas le courage de décrire l'affligeant contraste d'abjecte misère et d'opulence écrasante qui se partagent très-inégalement la population. Certes, les rues tortueuses et sales, les bourgades boueuses, les maisons humides dans des bas-fonds marécageux où s'entasse et s'exile la classe nécessiteuse, font mal à voir si près des élégants hôtels et des gracieuses villas de l'aristocratie ; mais palais et tanières matérialisent également et rendent plus sensible la situation morale. Telle qu'elle est encore aujourd'hui avec ses tentatives d'embellissements, la ville de Bucharest a bien la physionomie qui convient à la capitale de la Valachie, où les idées de régénération et d'affranchissement sont étouffées par les principes oppressifs et démoralisateurs qu'y ont laissés les deux civilisations turque et russe. On ne saurait toutefois douter qu'État et capitale ne se transfor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment et ne s'édifient bientôt sur un plan conforme aux idées modernes. Le vent du siècle les pousse et l'influence française, toute-puissante sur le parti national populaire, les soutient. En attendant, on aligne quelques grandes rues, on déblaye quelques places, et de grands bâtiments s'y élèvent. Bucharest est déjà riche en jardins publics, avec bals, concerts et illuminations de toutes couleurs, à l'instar des autres capitales de l'Europe; et elle s'en montre beaucoup plus fière qu'elle n'est affligée de son dénûment absolu de choses de première nécessité. Mais ceux que le nécessaire intéresse sont depuis si longtemps dressés à la patience ! Ils attendront bien encore que les palais, les jardins publics, les églises, les casernes et les boulevards, soient en nombre suffisant, pour qu'on ait le temps de songer à leur donner, symboles matériels d'améliorations encore plus nécessaires, un pavé et des réverbères, des fontaines et des balayeurs.

Dame noble (ancien costume). — Dessin de Lancelot.

Le jardin le plus fréquenté a de riches massifs d'arbustes rares, de vastes pelouses semées de beaux groupes d'arbres que reflète une rivière aux courbes indolentes et aux eaux paresseuses. Tous les soirs la bourgeoisie va s'y montrer plutôt qu'y jouir de l'ombre ou de la fraîcheur; car il est de mode de s'y promener surtout d'un bout à l'autre d'une large avenue découverte où la poussière s'épanche à flots.

Les promeneurs sont graves et vêtus tristement à la française. Quelques-uns, si peu nombreux qu'on les compte, font des tentatives pour remettre en faveur le costume national, abandonné à peu près par tous ceux qui ne veulent pas être confondus avec les paysans. Ces rares tentatives ont peu de succès.

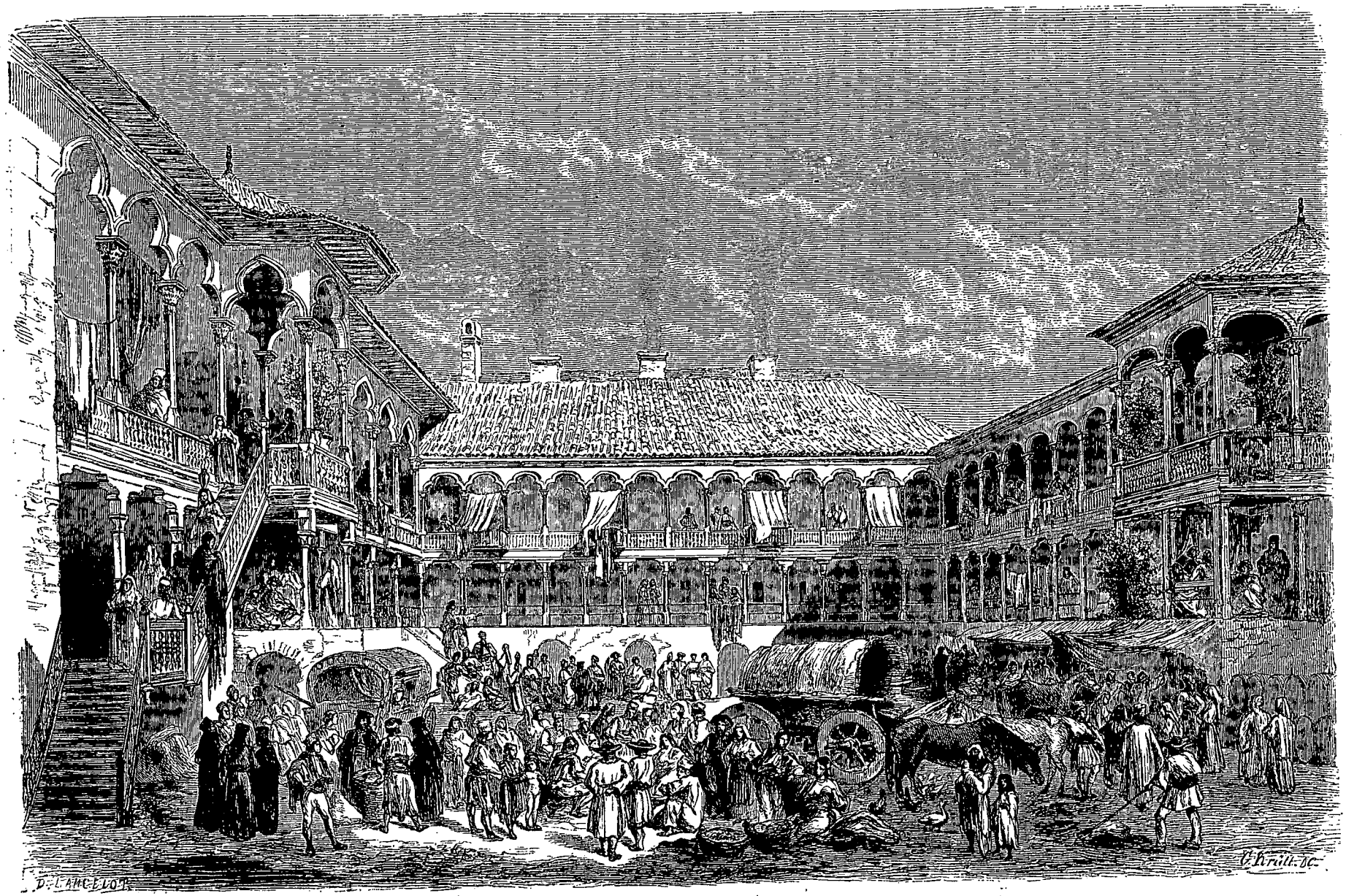
Il faut convenir cependant que cette préférence pour les modes françaises paraît être, chez un grand nombre, l'indice d'un sentiment louable. Au contraire du peuple hongrois, qui conserve le plus possible toutes les traditions de son passé libre et glorieux, le peuple valaque semble avoir hâte d'oublier tout ce qui lui rappelle l'odieux temps de son esclavage. Si l'on peut regretter l'ancien costume, au point de vue de la grâce et du pittoresque, on ne saurait blâmer le peuple qui le quitte avec la joie d'un affranchi libre enfin de se dépouiller de sa livrée de servitude.

A l'époque de mon séjour à Bucharest, on y chantait avec engouement d'anciens airs nationaux. Un air surtout était en très-grande faveur quoiqu'il n'ait rien de passionné ni d'entraînant. Il exprime des idées simples et doucement mélancoliques : il ressemble à tous ceux dont les pâtres montagnards aiment à bercer leur isolement et que la solitude leur inspire.

Le grand monde (ou le monde riche et rare) a choisi pour lieu de promenade une chaussée située au bout de la grande rue du pont de Mongoch'oi, — la rue la plus aristocratique, le *corso*. C'est, comme son nom l'indique, une route de terre élevée au-dessus de terrains en friches et d'une nudité désolante. Plantée de quelques allées d'arbres trop jeunes pour garantir de la poussière et du soleil, elle doit sa vogue à son éloignement qui ne la rend accessible qu'aux cavaliers et surtout aux équipages.

La vue s'étend au loin du côté de la campagne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'hôtel Manuk ancien khan, à Bucharest. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur des landes mornes tristement bornées par une maigre silhouette de montagnes. Du côté de la ville, on n'aperçoit que des masures affreuses en avant desquelles se groupent des tentes de tziganes, des convois de longs chariots arrêtés, dont les attelages, chevaux ou bœufs maigres, sont couchés pêle-mêle avec leurs conducteurs sur la terre nue. C'est dans ce triste cadre que vont et viennent deux immenses files de voitures de toutes formes : carrosses d'apparat, légères et élégantes calèches, cabriolets fanés, murmurant sur des pavés toujours boueux. Là, j'ai vu des toilettes parisiennes d'un ton convenable (cela peut encore se dire de 1861), des femmes charmantes, une jeunesse brillante et distinguée, quelques vieux boyards, fidèles à l'ancien costume, majestueux par la forme autant que le costume persan auquel il ressemble beaucoup (robe de soie serrée d'une ceinture large et houppelande très-ample) et aussi riche que l'habillement turc par la nature des étoffes ; malheureusement l'affreuse casquette plate de cuir, si chère au peuple russe, le dépare et trahit chez ceux qui la portent un attachement obstiné aux idées aristocratiques et antinationales.

Dans la foule des chevaux éreintés par le pavé meurtrier de Bucharest, je remarquai plusieurs attelages superbes, des cochers débraillés, quelques livrées riches et élégantes, des heiduques hauts comme des tambours-majors, à tous crins et magnifiques.

Parmi ces derniers serviteurs, hommes de confiance et d'apparat, celui du consul de France était cité pour sa belle prestance. — C'était un janissaire au costume splendide, à la tournure majestueuse et d'un superbe effet derrière la voiture de son maître. — Il perdait à être vu de près. Quand je le vis face à face, je cherchai quelque part sur sa personne la signature de Daumier, qui semble avoir dessiné sa figure aux jours de sa meilleure humeur. C'est un Turc pour rire comme beaucoup de vrais Turcs.

Le consul d'Angleterre était suivi d'un magnifique Grec agréablement costumé. Sa figure, fine et gracieuse, contrastait singulièrement avec la face enluminée et joyeuse de son confrère en déchéance ; ni l'un ni l'autre ne paraissait se douter du singulier enseignement de politique et de morale que donnait leur condition servile. Ces descendants bien descendus, des anciens dominateurs du pays, échangeaient de joyeux propos et semblaient encore fiers de leur position officielle. Le Grec, habile à comprendre l'opinion publique, était obséquieux et courtisan auprès du Turc, qui est bon homme et sur lequel rejaillit une partie de la popularité dont jouit ici le consulat de France.

Le consulat anglais, moins populaire, se venge par des épigrammes à double pointe qui pourraient bien retomber sur lui. Une de ses appréciations sur la situation politique de la Valachie, se formulait ainsi . « Une chambre qui dispute, un prince qui décrète, gouvernés par un roi absolu, le consul de France. » — Mais quand cette royauté était vacante, que l'Angleterre ne cherchait-elle à la mériter ?

L

Portraits et tableaux de genre. — Le maître d'hôtel. — Un voleur. — Un vrai bohémien. — Un baron allemand bon enfant. — La question de l'eau froide. — Les frères ennemis. — Une prima donna à la cuisine. — Les complaisants. — Transactions commerciales.

En cherchant, dans les rues de Bucharest des images pittoresques, des costumes ou des monuments, j'ai souvent rencontré des scènes de mœurs étranges.

Il est difficile de donner, même avec la plus grande réserve, quelque idée de l'abandon physique et surtout moral d'une partie considérable de la population : on doit, il est vrai, en accuser surtout les principes démoralisateurs qu'y ont déposés comme autant d'immondices les anciens dominateurs turcs, grecs et russes.

Le côté singulier ou comique est seul abordable. — Le propriétaire de l'hôtel que j'habitais, l'un des plus confortables et des mieux famés de la ville, était Allemand. Sa femme, Valaque je crois, petite, très-luxueuse et en même temps très-négligée dans ses toilettes, portait des jupes françaises trop amples, des corsages valaques trop courts, une coiffure serbe, ses cheveux nattés roulés autour de la tête à la hauteur des tempes, une profusion de bijoux et des savates aux pieds. Sa démarche était traînante et sa voix colère. Dans sa face olivâtre on ne voyait que les yeux, qui d'abord semblaient voilés, puis s'allumaient graduellement et lançaient des regards perçants comme ceux d'une chatte qui s'éveille et se fâche. Sa maigreur remarquable lui composait une laideur pleine d'originalité (ce portrait, j'en suis fâché, ressemble à plus d'une figure là-bas). Le mari était grand, fort bel homme, mais semblait toujours mal éveillé : on voyait tous les jours ce singulier couple sur un banc de la cour, sous des lauriers roses. — Le mari dormait dans une pose sultanesque. La femme, accompagnée de deux suivantes, vêtues très-légèrement, accroupies près d'elle, chiffonnait; cinq ou six marmots tout jeunes, presque nus, piétinaient sur les majestueuses jupes et se roulaient dans la poussière, sans qu'elle prît plus de souci des jupes que des enfants. Cette gracieuse exhibition durait environ deux heures, puis mari et femme disparaissaient jusqu'au lendemain.

Un jour nous dînions, l'Anglais et moi, dans une salle d'été, ouverte sur une cour, lorsque le bruit d'une lutte et des cris déchirants nous arrachèrent à notre agréable occupation. Nous courûmes ainsi que d'autres voyageurs au salon de réception d'où partaient les cris. Nous y vîmes un garçon d'une vingtaine d'années, renversé à terre, se couvrant la figure de ses mains et dont les cris dégénéraient en beuglements. Cinq ou six des garçons de l'hôtel, groupés de côté, le menaçaient du poing; — le maître d'hôtel, calme et digne, les contenait d'un geste olympien, mais deux autres garçons étant survenus, il leur fit un court récit en leur montrant un bureau dont le tiroir était béant, à moitié brisé. — Chacun d'eux, l'un après l'autre, tomba sur le patient, lui administra sur la tête un certain nombre de coups de poing, dans les jambes un nombre à peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près égal de coups de pied, et, sa colère de commande calmée, rentra dans le groupe des gens de service. D'autres serviteurs vinrent encore, et contribuèrent, avec le même cérémonial et d'après le même récit mesuré du patron et corroboré du même geste, à cette justice à la turque, à laquelle semblait présider un monsieur en costume de boyard, au geste théâtral. — Je crus que c'était un aga de police, qui après avoir laissé pratiquer un ancien usage, emmenait le maladroit voleur pour le faire juger selon la loi nouvelle, — car la correction administrée, il disparut avec lui. — Je fus bien étonné en apprenant que, de ces deux personnages, l'un était le maître, et le voleur son domestique : il me déplut surtout d'être assuré que je les avais pour voisins de palier; d'autant plus que malgré cette audacieuse tentative de vol, le domestique resta au service de son maître et que tous deux firent un assez long séjour à l'hôtel.

A la rigueur, l'Anglais comprenait que l'hôtelier n'osât pas remercier un client qui buvait le champagne, jouait gros jeu avec ses amis et faisait grande dépense. Mais il ne trouvait guère d'explication à la tolérance du boyard et il concluait à la nécessité de coucher avec notre bourse.

Dans le nombreux personnel de cette singulière hôtellerie, un garçon attira tout d'abord mon attention par l'admirable expression de tristesse résignée répandue sur sa physionomie encore belle, quoique flétrie et dévastée, et par le délabrement incompréhensible de son costume.

A quelque heure qu'on le rencontrât il était toujours en costume de soirée. J'appris qu'il était garçon de jeu, fonctions d'un lucre hasardeux, mais fort actives. Il distribuait des cartes, marquait les points au jeu de billard, percevait l'impôt des heures ou des parties, et tenait le jeu du matin au soir et du soir au matin, ne se couchant jamais, et, rarement encore, dormait debout; ses occupations habituelles avaient laissé des traces éloquentes sur son costume; les manches de son habit noir étriqué étaient lustrées par le frôlement des tables, et deux grandes éraillures transversales, produites par le contact des bandes du billard, coupaient jusqu'au vif les jambes de son pantalon. Malgré cette triste tenue, il y avait de la distinction dans sa longue taille mince, sur son visage pâle, et dans ses mains fines et blanches.

Jamais figure ne prêta mieux à la légende et aux aventures : tout en lui sentait le mystère, ce qu'on m'en raconta n'était guère au-dessous de ce que l'imagination la plus romanesque pouvait enfanter.

Il était de Bohême, gentilhomme de grande famille, avait perdu par trahison une grande position, et, entraîné par le démon du jeu, s'était lui-même dépouillé de toute sa fortune.

Il acceptait l'indignité de sa position actuelle comme une juste réparation de ses fautes, et sa résignation était soutenue par d'anciennes prédictions de sorcières tziganes qui, après lui avoir révélé les malheurs qui devaient le frapper, l'assuraient d'une réhabilitation suivie d'un bonheur constant. Mais comment le bonheur pourrait-il jamais rentrer dans le cœur d'un homme qui endure des supplices semblables à celui que je lui vis subir un jour?

Parmi les habitués de l'hôtel était un baron allemand, à tournure de gros plutôt que de grand seigneur, parlant toujours très-haut, fumant une grosse pipe montée d'argent, et portant le chapeau sur l'oreille : — il avait laissé dans son pays, disait-on, sa morgue aristocratique, n'étant venu à Bucharest que pour s'amuser sans étiquette. Donc M. le baron, n'étant pas fier, proposa partie au pauvre garçon bohême, et, comme il était aussi bon enfant que simple, il voulut égaliser les chances, et il établit les enjeux de la manière suivante : de sa personne il risquait un swandzig par partie, et, de son côté, le bohême devait boire un verre d'eau à chaque partie qu'il perdrait : or, il convient de savoir que le verre d'eau, en usage là-bas et qu'on sert avec le rafraîchissement appelé *dulcias*, contient au moins deux tiers de litre. Les deux joueurs étaient habiles et firent avec un bonheur égal huit parties en trente ou quarante minutes. Le bohême, empocha quatre swandzigs et but, sans en perdre une goutte, environ trois litres d'eau à la grande joie de M. le baron, qui, se retira enchanté de la popularité que lui avaient conquise ses façons débonnaires. Rien de moins aristocratique en effet.

Les scènes de ce genre n'étonnaient que moi.

Pendant trois jours, aux heures du dîner, je fus fort intrigué de voir les garçons du restaurant, dont la face était parfaitement intacte jusque-là, revenir de la cuisine marqués sur le nez ou sur les pommettes des joues, d'estafilades transversales qui me rappelaient les coups d'épée d'apparat des étudiants de Munich. Quoiqu'on y entendît parfois des piétinements et comme des bruissements d'armures, je ne pouvais pas supposer que la cuisine fût une salle d'escrime. J'eus le mot de l'énigme un jour que je vis la porte s'ouvrir avec fracas et apparaître sur le seuil deux marmitons très-animés, le tablier blanc retroussé et roulé autour du bras gauche comme la cape des combattants espagnols, le bras droit armé d'une casserole à long manche dont ils s'escrimèrent en feintes savantes et en coups retentissants. La cuisinière échevelée, se précipita entre eux comme l'Hersilie de L. David entre Romulus et Tatius, aussi belle, mais plus blonde qu'elle, et les sépara, au moment où, par une manœuvre habile, ils venaient de se coiffer mutuellement de leur armes, et, tirant sur le manche de toutes leurs forces, se maintenaient la tête baissée, tous deux vainqueurs, tous deux vaincus. Je découvris par les commentaires auxquels donna lieu cette scène, que la plus grande partie du personnel féminin de l'hôtel, depuis la dame qui trônait au comptoir du café, jusqu'aux plus infimes laveuses de vaisselle, avait été recrutée peu de temps auparavant dans une troupe théâtrale dramatique et lyrique hongroise, qui n'avait pas eu de succès La jeune première dramatique, jadis reine ou princesse, inscrivait les chopes. Les soubrettes et les utilités étaient chambrières. Les grandes coquettes étaient on ne savait où ni quoi. La première chanteuse était de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venue la première cuisinière : elle dispensait les épices avec beaucoup de brio. Les deux marmitons étaient ses frères; ils l'avaient suivie dans la fortune adverse, et avaient mis à son service leur instinct belliqueux. Ils avaient si souvent en braves chevaliers, tiré l'épée pour leur dame ou pour leur foi, qu'ils avaient contracté l'habitude du geste, quelle que fût l'arme à leur portée. Leur nouvel état leur mettant le plus souvent une casserole sous la main, c'était avec cet ustensile si pacifique qu'ils se vengeaient des quolibets de l'aristocratie de service ou punissaient tout manque de respect envers la diva : les nez endommagés témoignaient de leur adresse et de la fréquence des attaques qu'ils avaient à repousser. Je ne sus pas ce qui avait amené ce jour-là ces frères dévoués à jouer le rôle des frères ennemis.

Paysan valaque.

Il y là-bas une classe d'individus qui n'ont, je crois, d'équivalents nulle part. Fils de propriétaires qui ont joué et perdu leurs biens, bannis ou affranchis de la domesticité, ils ont un peu d'argent ou encore un peu de crédit, un langage assez facile, beaucoup d'effronterie, pas le moindre sens moral et un habit noir. Sous le patronage d'un personnage important qu'ils ont surpris ou gagné, on sait à peu près comment, ils sollicitent une place. Solliciter, c'est leur état connu. En attendant cette place qui, espérons-le pour les administrés, n'arrivera jamais, ils font des affaires, Dieu sait lesquelles! Celles qu'on peut avouer pour eux commencent aux renseignements officieux donnés à l'étranger qui offre un cigare en remercîment, et vont, jusqu'au courtage de transactions commerciales qui rapportent à l'entremetteur un double bénéfice payé par les deux contractants. Rien ne rebute la ténacité de ces individus, rien n'égale leur servilité, si ce n'est leur couardise.

Je fus longtemps en butte aux obséquiosités d'un de ces personnages, et je m'amusais de la bouffonnerie de ses offres. Il m'offrit d'abord de me conduire dans une honorable société où l'on jouait pour l'honneur; ensuite il voulut me vendre des chevaux et je ne sais combien de centaines de kilos de cocons de vers à soie; ce fut enfin un riche mariage qu'il me proposa, plus une audience du prince, tout cela uniquement « par amour pour les Français. » Il avait à propos de cet amour désintéressé une phrase qu'il répétait sans cesse, et qui, je crois bien, ne l'engageait pas plus que ses offres et ses promesses. « J'aime la France, disait-il, plus que ma patrie, autant que mon honneur! »

Je ne tombais dans aucun de ces piéges, plus heureux en cela qu'un grand nombre de Français, d'Italiens et d'Allemands qui, à cette époque, étaient accourus à Bucharest pour trafiquer de la soie et surtout pour s'approvisionner de graine de vers dont la récolte avait été mauvaise en beaucoup d'autres pays.

Ces étrangers avaient établi dans la ville plusieurs magnaneries provisoires destinées à une seule récolte. Des citadins s'étaient également livrés à cette production dans une proportion beaucoup plus grande que d'habitude. Il y avait, par suite, rivalité entre les acheteurs, démarches secrètes, et manœuvres commerciales de toutes sortes : occasion admirable pour ces maîtres intrigants, dont je viens de décrire un modèle! Aussi étaient-ils en pleine activité. De leur intermédiaire moins que scrupuleux, résulta

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les complications les plus bizarres et les plus désagréables : — même logement loué pour deux exploitations rivales; femmes de journée engagées dans plusieurs ateliers à la fois ; marchandises véreuses repoussées de tous les acheteurs, reparaissant toujours avec l'indication d'une provenance nouvelle, voyageant pendant trois semaines d'un quartier de la ville à l'autre, et faisant courir en pure perte tous les chalands qui ne les connaissaient que trop; d'autres achetées par plusieurs personnes, malgré des arrhes et des paroles d'honneur échangées. Ces courtiers peu scrupuleux de toutes sortes de marchandises, nés de l'ancienne civilisation, jouent de leur reste : ils ne pourront trouver place dans une société légalement constituée. C'est une classe de transition qui n'aura plus aucune chance d'exister quand les riches et les puissants privilégiés ne seront plus en position de les soutenir contre les faibles, qui ne seront plus les opprimés. Et, déjà, dans la génération nouvelle qui s'épure et s'élève par l'instruction et l'éveil des idées patriotiques, ce n'est plus que la lie du fond dans une liqueur qui se clarifie.

LI

A BUCHAREST.

Du style architectural. — Du sentiment national et du sentiment religieux. — Les maisons turques. — L'hôtel Manuk. — Amphitrite et la Dimbovitza.

Les nombreuses églises de Bucharest sont perdues pour la plupart dans des carrefours d'un accès difficile et où souvent le hasard seul conduit le voyageur. Leur architecture, qui dérive du style byzantin, étonne et souvent séduit : on y remarque surtout une bizarre recherche de détails d'ornementation où la sculpture et la peinture rivalisent d'efforts et s'égalent en naïveté. Malheureusement, les plus anciennes, les plus curieuses, celles qui devraient être le plus protégées par le sentiment national, sont dans un état d'oubli et de dégradation déplorables. Elles valent mieux pourtant, comme art et comme tradition historique, que les quelques palais et églises nouvellement édifiés dans le style gothique allemand, qui paraît seul en possession de la haute faveur officielle.

Il y a dans le choix de ce style, qu'aucune solidarité de peuple ni de religion ne justifie, deux graves inconséquences : la première tendrait simplement à nier le caractère, l'expression de l'architecture; la seconde ne tient nullement compte du génie intime, instinctif, particulier à chaque race. On ne doit pas réédifier la capitale d'un État, qui vient de s'affranchir et qui se régénère, dans un style qui matérialiserait absolument l'époque la plus oppressive de toutes, le moyen âge. En imposant à une nouvelle génération d'artistes des formes et des proportions que leurs prédécesseurs n'ont pas pressenties, trouvées, modifiées par degrés, on voue forcément ces artistes à l'impuissance. Leurs œuvres ne se rattachent en rien au sens populaire, et la conviction, qui leur manque, leur interdit aussi tout enseignement aux artistes de l'avenir.

Paysanne valaque.

Il n'est pas besoin, pour confirmer ce jugement, d'en appeler aux monuments de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce ou de l'ancienne Rome, si justement expressifs des temps qui les ont vus naître et du caractère des peuples qui les ont élevés pour les opposer aux incohérentes édifications contemporaines qui encombrent tant de villes d'Europe. Une visite à l'église de Saint-Spiridion, à Bucharest, suffit. Un faux génie d'érudition y a entassé, sur une disposition encore à peu près byzantine, tous les enjolivements du gothique, sans s'apercevoir qu'en élançant outre mesure les tours octogones, pour les recouvrir, de la base au sommet, de tous les modèles connus d'arcatures, de clochetons, de pinacles sans but qui s'y confondent, on commet plus qu'un non-sens, une hérésie. Les tours sont devenues des minarets, l'église a l'apparence d'une mosquée. Un Turc s'y tromperait. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrais fidèles ne s'y trompent pas; à la place du recueillement qu'ils cherchent dans l'église, ils n'éprouvent que de futiles distractions.

Le petit monument que j'ai dessiné (page 197) exprime bien le goût artistique du peuple roumain, et aussi le caractère de sa dévotion, dont la pratique la plus prescrite et la plus suivie est, après le jeûne, l'entretien d'une lampe allumée devant une image pieuse, que les femmes, avec un sentiment enfantin d'amour et de respect, se plaisent à entourer de découpures dorées, de broderies et de fleurs.

L'ensemble du porche est d'un aspect riche et gracieux; au-dessus des colonnes décorées d'entrelacs et de feuillages finement sculptés, ravivés de filets rouges et verts, le mur est divisé en zones de différentes couleurs; des arabesques peintes s'en détachent en oppositions très-tranchées, blanc sur bleu, or sur rouge, contournant les archivoltes et entourant des figures de saints nimbés d'or, hautement coloriées sur fond bleu.

Le soubassement, entre les piédestaux des colonnes, est décoré de trois bas-reliefs; celui du milieu représente un chevalier armé, à cheval; les deux autres figurent deux lions s'affrontant dans des rinceaux plantureux.

Une particularité du caractère valaque est la familiarité avec laquelle on traite les morts. Les cimetières ne paraissent inspirer ni tristesse ni crainte, et, même dans les faubourgs, ce sont des lieux de réunion; les femmes travaillent à l'ombre des arbres qui couvrent les tombes; les enfants courent dans l'herbe et grimpent aux bras de pierre des croix trapues, avec une douce insouciance qui n'offense pas; elle semble inspirée par les misères d'une vie précaire et l'imitation de la résignation musulmane.

Du temps de l'occupation ottomane il n'est resté aucun monument considérable à Bucharest; mais de nombreuses maisons éparses dans les faubourgs sont des spécimens curieux de l'architecture turque. Sur la voie publique et dans les rues commerçantes, le rez-de-chaussée n'a ordinairement que de très-petites fenêtres, prenant jour au-dessus de l'œil du passant; la porte d'entrée, assez petite, est ornée avec un soin tout particulier de moulures qui s'entre-croisent autour d'un petit guichet. Au premier étage règne presque toujours une galerie ombrée, d'où l'on peut voir et n'être pas vu; ou bien du milieu de la façade s'avance un encorbellement très-saillant, percé de fenêtres sur toutes ses faces. Les boutiques, tout en étalant leurs marchandises aux regards, ont des volets et des auvents à demi fermés qui ne laissent rien voir de l'intérieur.

Dans des rues moins fréquentées, entourées de jardins à haies de jasmins, quelques-unes de ces maisons ont un air recueilli et mystérieux qui charme tout d'abord. Leur étage inférieur est égayé d'arbustes et de fleurs. Le toit saillant est à moitié caché sous les grappes odorantes des grands acacias aux troncs penchés. La galerie, le divan devrais-je dire, s'ouvre sur des bosquets ombreux, où scintille quelquefois un filet d'eau jaillissante, et où se promènent, dans les plus folles allures, de belles grues cendrées, oiseaux familiers du pays.

Rien n'inspire mieux l'idée d'une vie paisible et heureuse que la vue de ces charmantes habitations. Rien n'en éloigne plus qu'une visite à l'ancien khan, fondé par Manuk-bey, et devenu dans ces derniers temps l'hôtel Manuk. C'est, malgré son titre aristocratique, une auberge où les gens aux nerfs délicats, à l'épiderme sensible, feront bien de ne pas s'aventurer, mais où les curieux d'anciennes mœurs locales seront satisfaits. Il a gardé intacte sa première physionomie, attristée malheureusement par la malpropreté. Les deux rangs de galeries qui relient ses quatre grands corps de logis, le grand escalier à double rampe qui dessert les deux étages, très-élégant, sous un kiosque à toiture saillante et à solives profilées, sont ornés de colonnes et de balustrades d'un goût charmant et d'une exécution très-fine. On pourrait dire que c'est un palais de bois; il mériterait une restauration, peu difficile du reste, et une destination plus protectrice. Tel qu'il est, c'est le rendez-vous des rouliers transylvaniens, des colporteurs allemands, des petits trafiquants turcs, bulgares et grecs, de tous les voyageurs à petite bourse et aussi à métiers de hasard, et qui craignent le grand jour. Sur le grand escalier, sous les longues galeries, se coudoient les types les plus divers, les costumes les plus variés. C'est là que je rencontrai un couple montagnard qui m'offrit le premier échantillon pur du costume national, complété par un gilet de peau de mouton, enjolivé d'arabesques; un riche paysan, en houppelande blanche, le kandjar aigu à la ceinture, et l'air très-digne. J'y vis aussi un vieux juif à longue barbe, dont la singulière et antique coiffure jaune, côtelée et en forme exacte de biscuit de Savoie, me parut bonne à croquer.

Les galeries, sur lesquelles ouvrent les appartements, servent de promenoirs et de salles communes. Il y règne une indifférence et un sans gêne remarquables à l'égard du voisin. Sous l'œil de tous (tolérance qui ne fait l'éloge de personne), chacun y semble chez soi. Du point où je m'installai pour prendre mes croquis, je pouvais voir une blonde Allemande qui savonnait des hardes de première nécessité que ses enfants attendaient; un barbier ambulant rasant des mentons et des occiputs; une tzigane dansant devant des Turcs en belle humeur; un saltimbanque en maillot déteint faisant la leçon à un singe pelé. En même temps, les sons d'une kobsa accompagnant une voix mélancolique et douce, filtraient à travers l'entre-bâillement d'une porte placée derrière moi, et du fond d'un corridor obscur, m'arrivaient les plaintifs vagissements d'un nouveau-né.

L'immense cour me donnait le spectacle le plus divertissant et le plus varié du monde : un campement, un entrepôt, un marché, une bourse, une ménagerie tout à la fois; au long des rez-de-chaussée, des bâches, des tentes, des ballots de marchandises, des tonneaux; au fond, dans de grandes niches grillées, des amas de cuirs frais, de laines suintantes, de cornes de buffles disséminées partout, des tas de paille et de fumier;

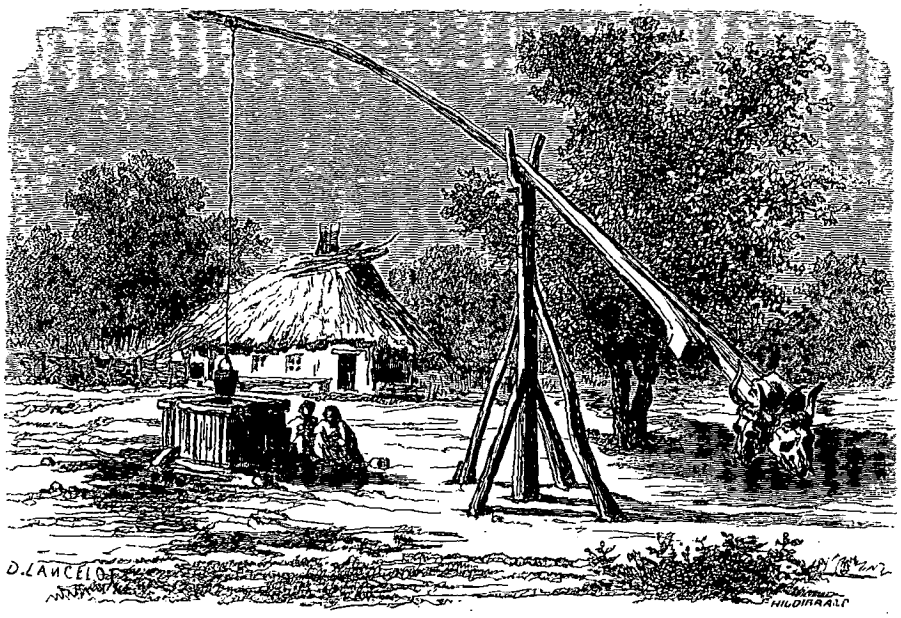
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ce milieu sans ordre, un va-et-vient continu de birdjs, de paysans à cheval, de femmes portant des denrées, de chevaux dételés qui hennissaient et ruaient, de chiens qui hurlaient, et de grands porcs bruns qui grognaient d'aise, en fouillant à plein grouin le large fleuve d'eau grasse s'épanchant sans interruption de la cuisine. Ce mouvement, ce bruit ne troublaient pas un instant les Turcs, les Valaques, les Bulgares et les Grecs, qui continuaient, tranquilles, le débat de leurs transactions, auxquelles présidaient des juifs, opérant sur place le change des monnaies, à grand renfort de lunettes, de pierres de touche et de balances. Ce khan déchu est situé dans un quartier très-fréquenté; il a une façade sur la rivière la Dimbovitza.

Un proverbe local dit : *Dimbovitza, apâ dulce! qui ne o bea ne se mai duce!* — Dimbovitza, eau douce, qui la boit ne s'en va plus!

C'est peut-être vrai, mais ce qu'on en voit de là ne donne guère envie d'en boire. En amont d'un gué très-fréquenté, et tout près de ses eaux troubles, se dressent, infectes et hideuses, les anciennes boucheries turques. Entre des charpentes, sinistres comme des gibets et tout éclaboussées de rouge, des quartiers de bœufs et de moutons, maladroitement déchirés, pendent à des chaînes de fer; des têtes de moutons velues, aux yeux rentrés dans leurs orbites verdis, serrant dans leurs dents ternies leur langue enflée, encombrent, avec d'autres lambeaux sans formes, des étals massifs tout gluants de sang, sous lesquels rôdent de nombreux chiens affamés et sans maître.

En m'éloignant de ce dégoûtant étalage, dont la vue suffirait pour rendre pythagoricien le plus intrépide mangeur de rosbifs, je continuai à explorer les bords de la Dimbovitza. Un plus habile que moi, en évoquant le souvenir du cortége d'Amphitrite, pourrait dire ce que j'y vis; mais, outre qu'il me paraît bien difficile de



Un puits près de Bucharest. — Dessin de Lancelot.

mêler aux tritons et aux océanides d'ignobles badauds et des sergents de ville, en ce moment je n'y pensais guère; y eussé-je pensé, comment faire entrer les sergents de ville dans le récit, puisque je m'indignais précisément de ce qu'ils n'intervinssent pas dans l'action? J'adressai mentalement, en m'enfonçant dans les ruelles qui conduisent aux champs, quelques mots bien sentis à l'édilité de Bucharest, un peu plus haut même, et cherchai, pour reposer mes yeux et mon esprit de toutes les laideurs de cette journée, la solitude, des arbres, du gazon et des fleurs, un coin si petit qu'il fût de cette simple et bonne nature du bon Dieu, toujours belle, et qui n'a besoin d'être ni dirigée, ni contenue, ni réprimée, pour charmer.

Je trouvai des bouquets de bois touffus, des landes incultes, des marais, des oasis d'arbres fruitiers ombrageant des villages d'apparence heureuse. Au centre de l'un d'eux, un puits était décoré de têtes de bœufs, disséquées et blanchies. Étaient-ce les têtes de victimes sacrifiées pour rendre la source propice aux animaux qui viennent s'y abreuver? Je fus près de m'arrêter à cette supposition; retrouver une superstition romaine me tentait, mais la vue de semblables débris servant à différents usages me montra que ceux-là faisaient simplement office de contre-poids et remplaçaient une pierre ou une souche.

Un jour vint où je fus forcé de m'avouer que le pittoresque ne console pas de tout : je m'en doutais déjà,

Et que, pour être artiste on n'en est pas moins homme.

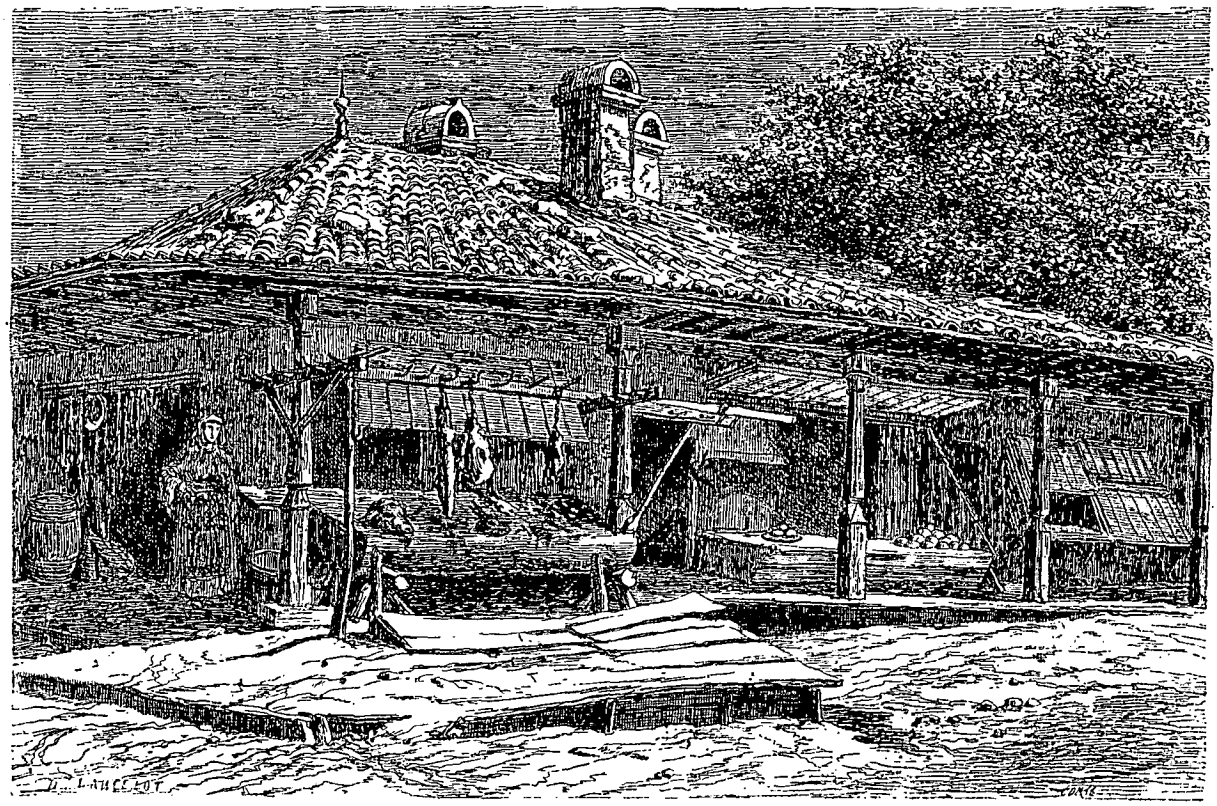
Le séjour de Bucharest commençait à me peser.

Capitale en cours d'exécution d'un État qui se réorganise, cette ville à plus d'un point de vue intéresse; mais trop de choses y froissent à chaque instant les sentiments de justice, d'humanité, de moralité et de droit pour qu'elle soit dès à présent un séjour longtemps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agréable. La ville matérielle, telle qu'elle m'a paru être et telle que j'ai essayé de la faire voir, est bien en rapport avec la population, je n'ose dire la société qu'elle renferme, car la société ne me semble guère plus constituée que la ville n'est bâtie. J'aurais beaucoup de traits de caractère à ajouter à ceux que j'ai déjà cités; mais presque tous sont très-difficiles, plusieurs impossibles à esquisser. D'ailleurs, dans la société comme dans la ville, tout est ruine et renaissance; tout recommence et tout finit; le mal n'y est certainement que provisoire (1).

On ne saurait pas plus en vouloir aux classes si longtemps opprimées d'être encore abîmées dans la dégradation morale qu'à la jeunesse aisée de ne pas être complétement dégagée de ses préjugés de prétendue toute-puissance de caste et de ses faux priviléges. Celle-ci a manqué d'exemples et d'éducateurs; celles-là ont manqué de soutiens; les tuteurs de la jeune civilisation n'ont pas été assez nombreux; les aides de la réorganisation n'ont pas tous été bien choisis ou n'étaient pas assez affermis dans la foi nouvelle; plus d'un loup dévorant a pris l'habit de berger. Mais l'équilibre se fait; la lumière se fera; et il m'a été donné de voir par quels moyens on y arriverait, au moment même où, dégoûté et ahuri par la vue des instincts dominateurs



Boucherie et boulangerie, à Bucharest. — Dessin de Lancelot.

et rapaces si fortement enracinés chez les uns, de la dépravation si invétérée chez les autres, je doutais que la régénération fût possible chez le peuple roumain. C'est une douce satisfaction pour moi de dire comment la conviction contraire m'est venue.

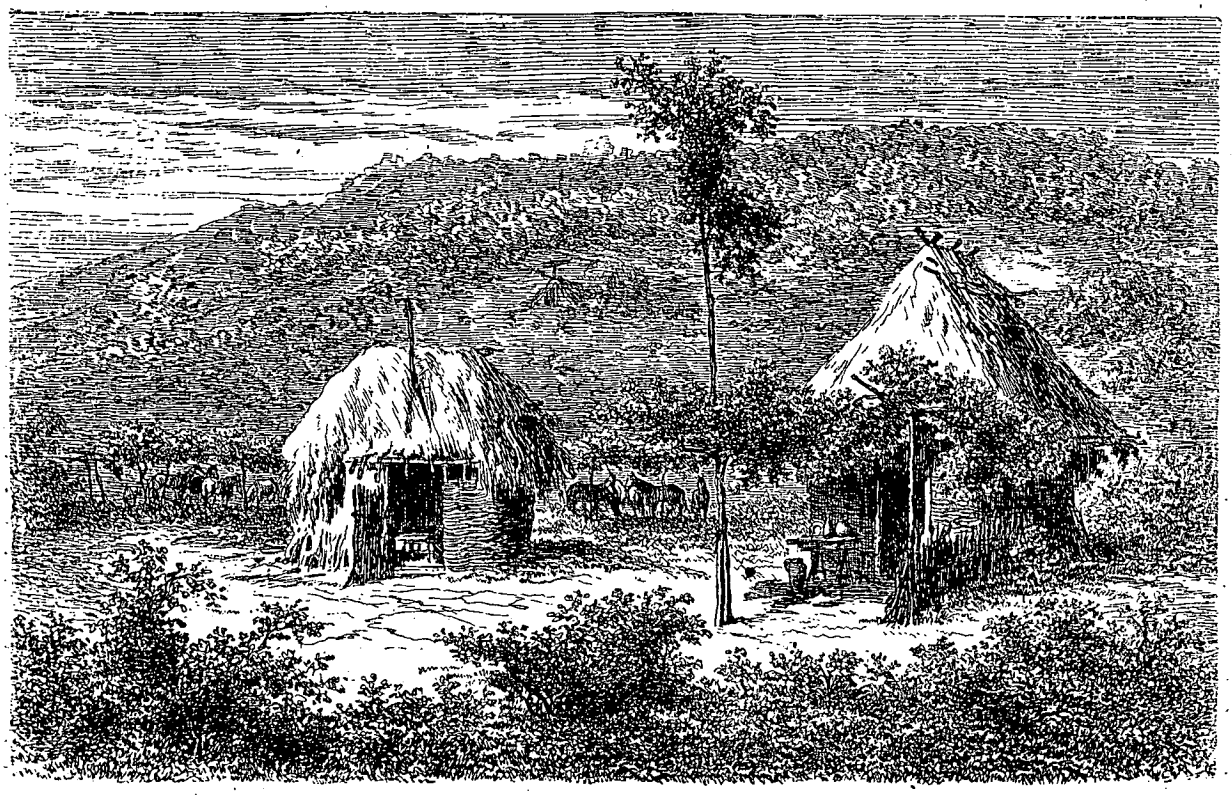
Une lettre de recommandation de M. Duruy au prince Brancovano, son ancien élève, m'avait valu de ce dernier le plus affable accueil et l'offre du voyage que je fis plus tard en Petite-Valachie. Fils et neveu des anciens hospodars Bibesco et Stirbey, propriétaire de nombreux et immenses domaines, curateur et tuteur de plusieurs couvents importants dont il nomme les hauts dignitaires, abbés ou abbesses, le prince Brancovano est là-bas, de par ses droits et sa fortune, un vrai grand seigneur. Ce n'est pas de cela que je prétends le louer; car, en lui, l'homme passe avant le prince. Son esprit, ses goûts et ses tendances libérales valent mieux que ses richesses et ses priviléges. Je lui dois d'avoir pu visiter l'intérieur de son beau pays et ma reconnaissance est grande; mais ce qui me toucha le plus, c'est la cérémonie à laquelle il me convia.

LANCELOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Il n'en faut pas douter. Du reste, le directeur de ce recueil doit témoigner ici qu'il a connu plusieurs familles de Bucharest et qu'il a conservé de ses relations avec elles les souvenirs les plus doux et les plus aimables. Le spirituel voyageur ne prétend pas avoir eu le temps ou l'occasion d'étudier la société de cette ville sous tous ses aspects et au fond même : d'ailleurs il faut des réserves.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un relais de poste. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LII

SUITE DE BUCHAREST.

Le prince Brancovano. — Les écoles de jeunes filles.

Le prince ne se contente pas d'une vie heureuse et facile; il veut une vie utile, et met au-dessus de ses prérogatives les plus hautes, celle qui lui impose le plus de devoirs, la haute direction d'un nombre considérable d'écoles de jeunes filles répandues dans toutes les villes de la Petite-Valachie et à Bucharest, où cinq de ces écoles sont fréquentées par des filles d'artisans. Le prince ne voulut me laisser partir qu'après la distribution des prix dans ces établissements; il y attachait avec raison beaucoup d'importance. Je passe sur les détails des préparatifs auxquels il présida lui-même. La distribution constata de grands progrès chez les élèves d'abord, mais aussi chez leurs parents qui s'y rendirent en foule, écoutèrent avec attention et comprirent le discours du prince, dont l'idée eût été lettre close pour eux il y a peu de temps. Il méritait bien, du reste, d'être écouté, surtout si l'on songe que l'orateur touche la dîme. J'eus la traduction de ses paroles en même temps que j'en eus l'audition, grâce à l'obligeance du secrétaire du prince. Il démontrait les avantages de l'instruction et de l'éducation, et les présentait franchement comme la base et le moyen d'un affranchissement vrai et durable. C'était bien, et j'applaudis du cœur avec la foule qui applaudit des mains avec enthousiasme. Le prince, tout joyeux d'avoir été compris, couronna et embrassa avec ardeur un nombre infini de têtes brunes et de têtes blondes.

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49, 65, 81; t. XIII, p. 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'examinai avec attention les travaux de diverses sortes des jeunes élèves; je reconnus tout ce que nos pensionnats de petites filles produisent : cahiers d'écriture et de calcul, travaux de broderie et de couture étaient satisfaisants; ils témoignaient d'application et d'adresse; mais ce qui me frappa le plus, ce fut l'air posé, intelligent et raisonnable de la plupart de ces bambines de huit à neuf ans qui contrastait réellement avec les allures de chèvres et la physionomie sauvage et égarée des enfants de leur âge et de leur condition, abandonnées à la vie oisive et aux jeux de la rue.

Je n'aurais pas cru qu'une intelligence éveillée depuis trois ou quatre ans à peine, et appliquée seulement à des idées d'ordre et de nombre assez restreints, pût imprimer un tel changement sur d'aussi jeunes figures; j'en fis la remarque au prince; elle me valut une addition confidentielle à son discours public, qui m'intéressa plus encore.

« Je n'ai pas, me dit-il entre autres choses, les mêmes moyens d'action que le gouvernement, ni les mêmes vues. Il a surtout pour but, au moyen de ses écoles, de se dresser des soldats et de se préparer des fonctionnaires; c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout; serait-ce tout, que le moyen ne serait pas complétement efficace. Fonctionnaires et soldats se recrutent dans les rangs du peuple, et chez le peuple c'est la mère qui fait la première éducation morale de ses enfants. Comment la fera-t-elle, si elle lui manque? Si l'on veut sincèrement la régénération du peuple roumain, il faut que tous les efforts tendent à la moralisation de la femme. En donnant l'éducation et l'instruction aux filles, on prépare les mères qui élèveront une vraie génération d'hommes. »

LIII

DE BUCHAREST A PITESTI.

Départ de Bucharest. — Un maître de poste incorruptible. — Les postes aux chevaux. — Les postillons. — Un tzigane forgeron. — La presse des chevaux et des postillons. — Gaesti. — Un pont. — Les corveïeurs. — La vallée de l'Argis. — Pitesti. — Travaux forcés champêtres.

Ce fut avec grand plaisir que je partis de Bucharest pour visiter les principaux monastères de la Petite-Valachie, en compagnie du secrétaire du prince, M. D..., dans une solide calèche au coffre bien rempli. Un brave serviteur, Mathé, devait être tout à la fois le *camarar*, le *paharnik*, le *pitar* et le *corturar* de notre expédition, c'est-à-dire le camérier, l'échanson, l'inspecteur des vivres et le gardien de la tente. Il percha tout le long du voyage sur le siége découvert; pour signe distinctif de ses fonctions variées il portait en bandoulière un fusil à deux coups.

Arrivés à la première poste, à l'extrémité du faubourg, nous eûmes l'occasion d'apprécier la mesure de l'incorruptibilité des fonctionnaires publics et la puissance du pourboire; le capitaine, très-poli, nous affirma avec regret qu'il lui était impossible de nous fournir les huit chevaux que la *podorojna* nous autorisait à prendre dans son établissement; il n'en avait pas quatre disponibles; or, en ce moment même, une longue file de ces quadrupèdes vint à sortir des écuries pour aller à l'abreuvoir : — « Ils sont retenus ou fatigués, » s'écria le capitaine. — M. D. discuta et insista pour défendre des droits bien établis que lui donnait la feuille de poste. Le capitaine se renferma dans un silence plein de dignité. Nous décidâmes d'envoyer Mathé à la direction générale; l'obligeant capitaine, pour nous prouver qu'il agissait par devoir, nous offrit d'expédier notre réclamation par un de ses postillons, en sorte que nous ne serions pas privés de notre serviteur. Nous eûmes la naïveté de le croire. Le postillon partit mais ne revint pas. Nous attendîmes longtemps dans notre caruza, y faisant assez sotte mine. Je ne sais combien eût duré cette situation ridicule, si Mathé, qui jusqu'alors par respect pour nous n'avait pas osé prendre d'initiative dans la discussion, ne se fût décidé à tirer le capitaine à part pour négocier avec lui. Après un entretien fort court, il remonta sur son siége pendant que, sur un signe de son interlocuteur, deux postillons attelaient huit chevaux et peu après se mettaient en selle. Dès que nous fûmes sur la grande route, escortés des nombreux souhaits de bon voyage du digne capitaine, nous demandâmes à Mathé quelles bonnes raisons il lui avait données pour le convaincre si vite de nos droits. Sa réponse fut courte et instructive : il avait demandé à arranger l'affaire, et un simple icossar (pièce de cinq francs) avait été le prix de la transaction.

En sortant de Bucharest, nous passâmes devant la maison de campagne que le prince Couza achevait de se faire bâtir. Un détail me charma plus que des colonnades, des statues ou des jets d'eau : on traçait un potager et un verger modèles.

Après la banlieue de Bucharest, la route se dirige à l'ouest pendant trente-cinq kilomètres environ, puis côtoie, en le remontant, le cours de l'Argis jusqu'à la ville de ce nom. L'Argis descendant des Carpathes, coule parallèlement à la Dimbovitza pendant une vingtaine de lieues, sans en être éloigné de plus de quatre.

Les rives de la Dimbovitza sont encaissées; elles fertilisent peu cette contrée sèche, aride et plate, dans laquelle les landes incultes succèdent aux champs de maïs assez maigres. Les cigognes s'y promènent avec une tranquillité qui prouve qu'elles aussi jouissent ici du respect que leur mérite bien leur apparence grave et méditatrice. Les seules habitations que l'on rencontre sont les postes aux chevaux, d'un aspect assez pauvre. Un petit bâtiment, qui n'est quelquefois qu'une cabane, quelques hangars, une écurie, un puits et deux ou trois arbres fruitiers aux branches tordues, voilà tout. Maisons et arbres ne dépassent pas de trois hauteurs d'homme le sol aplani qui fuit à perte de vue jusqu'à une ligne de montagnes lointaines. La route est large, et nos chevaux au galop, vigoureusement conduits par nos deux postillons, qui semblent courir uniquement pour leur plaisir, franchissent vite l'intervalle d'un relais à un autre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le postillon valaque mérite une étude particulière. Il endure les plus rudes fatigues avec une insouciance rare et une étonnante force de tempérament. Son costume d'apparat qui commence à disparaître est ainsi composé : par-dessus la chemise de toile, une veste turque très-ample, de couleur chocolat claire, brodée d'arabesques contournant des ornements en mosaïque de drap de différentes couleurs très-voyantes ; un pantalon presque collant en laine feutrée très-épaisse, et orné sur les cuisses d'arabesques semblables à celles de la veste ; une ceinture de cuir, large et dure comme une sous-ventrière de limonier, enjolivée de laiton, serrant fortement le torse et le maintenant droit malgré le galop le plus effrené. A cette ceinture est passé un couteau en forme de kandjar, emmanché de corne et à fourreau de bois. Ce couteau n'est pas une arme, c'est plutôt un outil destiné à charpenter selon les accidents du voyage. Le vrai couteau d'usage, encore plus pacifique, est un petit eustache qui pend à la ceinture, à côté d'un sac à tabac joliment travaillé en cuir. Des jambières en étoffe semblable au pantalon s'ajustent de deux façons par-dessus celui-ci ; elles couvrent la jambe de la cheville aux cuisses, en doublant le pantalon, ou couvrent seulement le bas de la jambe à partir du genou, en s'étalant sur les pieds, à la façon des *calzerone* des gauchos du Mexique. Qu'on joigne à tout cet attirail un large bonnet en toison de brebis, de longs cheveux flottant en arrière, et enfin, à la ceinture, des ficelles et des cordes dont un postillon prévoyant aime à faire provision, et on aura l'image complète d'un accoutrement qui ne manque pas, quoique un peu sauvage dans son ensemble, d'une assez fière tournure à cheval.

Postillon valaque — Dessin de Lancelot.

Une fois en selle, le postillon n'a qu'une pensée : courir : la route est ce qu'elle peut : l'arrêter ou modérer son allure n'est pas facile. Les chevaux vont deux à deux : chaque paire est assez loin de l'autre. L'un des postillons est à la tête de l'attelage, l'autre au milieu. Aux coups de talon répétés, aux claquements d'un long fouet à manche très-court, ils ajoutent un certain éclat de voix inimitable qui a la modulation d'un formidable bâillement et pourrait s'écrire *B' oû oû â â âh*. La première syllabe sort comme une explosion, les autres suivent comme son écho sous une voûte, la dernière souffle et fuit comme un coup de vent. Ce cri est si barbare que les chevaux ne s'y sont jamais habitués : il les étonne comme un coup de tonnerre et les emporte comme une bourrasque.

Pour s'annoncer à un relais, les postillons poussent ensemble et l'un après l'autre une série de sons aigus, séparés d'abord, puis liés et enroulés l'un l'autre et d'une acuité surhumaine, qui transpercent l'espace, dominent à une grande distance tous les bruits de la campagne et déchirent très-désagréablement les oreilles novices. Les gens du pays eux-mêmes ne se font pas d'illusions en les entendant et ne paraissent guère charmés.

Je fus, du reste, plus d'une fois bien surpris de me trouver auprès d'un de ces relais que rien n'indique dans la steppe couverte de broussailles, sinon une haute perche portant à son sommet une botte de feuillages.

Le plus ordinairement, malgré ce soin que les postillons prennent de s'annoncer à grand bruit, les chevaux n'en sont pas plus prêts quand la voiture arrive. Les écuries de la steppe sont souvent de simples hangars sous lesquels les chevaux reposent à l'ombre ; mais souvent aussi ils sont éparpillés, broutant les taillis rabougris de chênes à des distances assez grandes et par groupes plus ou moins nombreux, selon leur sociabilité, car on les laisse sans entraves ; lorsqu'il en est ainsi, un serviteur monte à un observatoire de perches qui domine tout le terrain de la poste, redescend, prend à cheval la direction dans laquelle il a vu les chevaux, et ne reparaît guère qu'au bout d'une ou deux heures avec un attelage frais.

Pendant ce temps, le voyageur peut, s'il lui plaît, fumer ou se rafraîchir sous le toit hospitalier du maître de poste. La maison est quelquefois habitable, quelquefois aussi c'est une triste guérite à claire-voie ouverte à toutes les intempéries et n'offrant au voyageur, avec un peu d'ombre, qu'une cruche d'eau protégée du soleil par un rameau de feuilles.

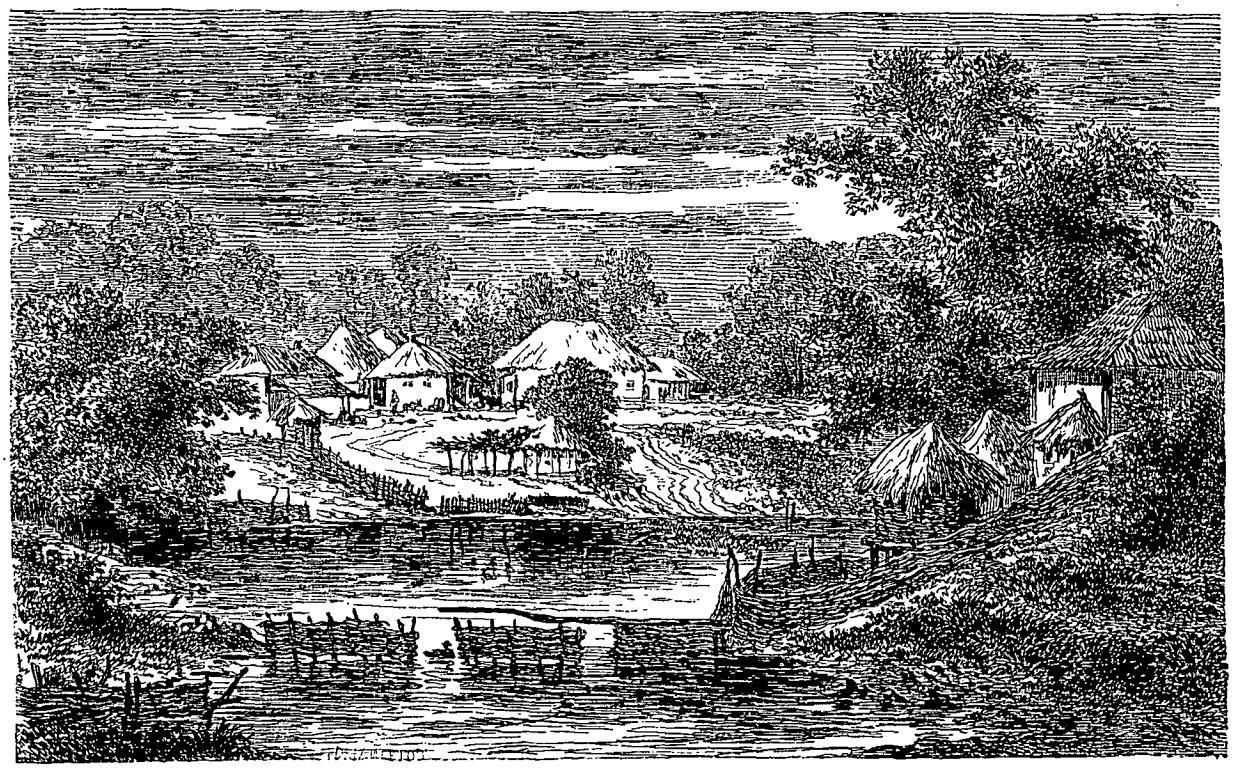
Le moindre accident qui survient aux voitures est une affaire : rien n'est prêt ni prévu.

Au troisième ou quatrième relais, on avait graissé les roues de notre calèche ; nous allions partir, lorsqu'on s'aperçut que les deux roues de derrière ne tournaient plus. Tout le personnel de la poste, le capitaine en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tête, vint examiner le dégât, et chacun lui trouva une cause différente : l'essieu luxé, la boîte de la roue faussée, l'écrou forcé ou la vis tordue. Au bout d'une heure, on décida qu'il fallait appeler le forgeron, un tzigane, je le reconnus de suite à son air mystérieux. Il entra lentement, portant pour tous outils un énorme marteau et une toute petite lime; il examina et toucha les différentes parties suspectées d'être endommagées, avec la gravité d'un rebouteur qui va remettre un membre et écoute avec déférence les indications de chacun; puis il donna force coups de marteau partout, quelques traits de lime par-ci par-là, et finit sans que les Valaques s'en aperçussent, par opérer le changement de deux écrous dont le déplacement seul avait causé tout le mal. Il l'avait bien vu du premier coup d'œil; mais l'opération était si simple qu'elle n'eût mérité qu'un léger salaire, tandis que tout le bruit inutile qu'il avait fait valait gros. Les Valaques furent convaincus de son habileté de forgeron, moi de sa finesse.

Nous repartîmes, mais d'un train modéré; les chevaux qu'on venait de nous atteler avaient déjà fourni une course dans la journée et étaient éreintés. Au bout de trois quarts d'heure il nous parut plus que probable que nous n'atteindrions pas le gîte avant la nuit. Heureusement Mathé connaissait les lois ou au moins les usages de son pays, qui en tiennent souvent assez mal la place. Il vit venir sur un des bas côtés de la route, chevauchant côte à côte, comme des gens qui ont conscience d'une journée bien employée et qui se promettent un repos bien gagné, deux postillons ramenant un double quadrige fringant. Au moment où ils s'écartaient poliment pour nous laisser passer, Mathé les mit en



Gaesti. — Dessin de Lancelot.

joue avec son fusil, leur cria, *arrête!* d'une voix terrible, et, avant qu'ils ne fussent revenus de leur stupeur, sautant à la bride de leurs montures, les obligea de prendre la place de nos rosses surmenées. Les postillons de celles-ci avaient été aussi prompts que Mathé et, enchantés de l'aubaine, avaient dételé avec empressement et nous tournèrent le dos sans réclamer. Les autres ne réclamèrent pas non plus, mais talonnèrent avec rage leur attelage qui nous emporta en volant.

Cette presse de chevaux et de postillons s'exerce sans opposition. Messieurs les Boyards la pratiquent largement, et il arrive souvent que de paisibles négociants, voyageant pour affaires, sont sommés d'opérer un échange qui n'est jamais à leur avantage, mais qui paraît très-amusant à leurs aimables persécuteurs.

Gaesti, où nous arrivâmes une demi-heure avant le coucher du soleil, est un joli village bâti sur les bords de l'Argis, dans un pays très-fertile et bien cultivé. On y traverse la rivière sur un pont de bois; ce n'est pas peu de chose en Valachie que la traversée d'un pont en voiture. Celui de Gaesti, comme beaucoup d'autres que je vis plus tard, était d'un pittoresque charmant, mais dangereux. A peine nos chevaux y furent-ils tous engagés, que leur trente-deux jambes rencontrèrent des trous, des madriers saillants et des planches qui basculaient sous leur piétinement. En cédant sous les pieds des uns, elle retombaient à grand bruit sous la tête des autres. Ils s'épouvantèrent, et bientôt renversés, ruants, entortillés dans leurs longs traits, ils formèrent un groupe étrange où l'on ne put rétablir l'ordre qu'en dételant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

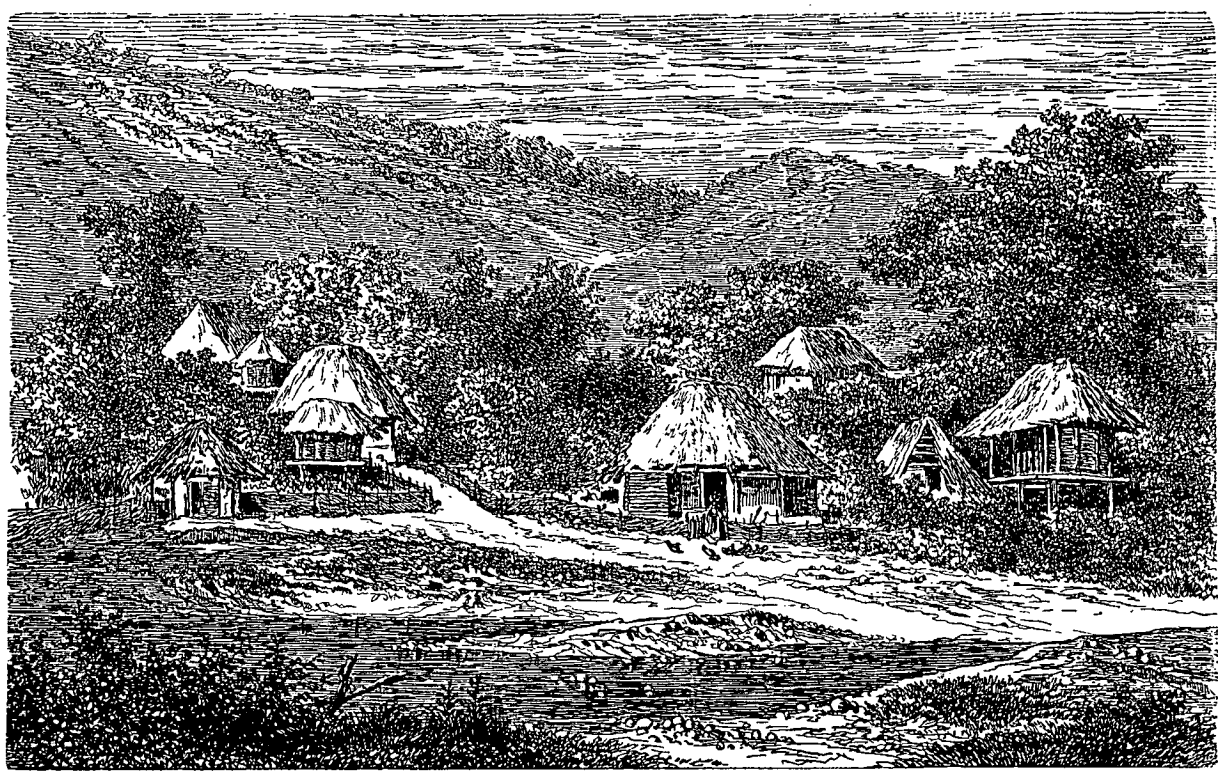
Gaesti n'a pas d'auberge ; c'est une distinction réservée aux villes de plus d'importance. Nous passâmes la nuit chez le maître de poste qui mit à notre disposition, une chambre assez convenable et les accessoires d'un souper dont nous avions apporté les meilleurs éléments, acte de prudence que je recommande instamment aux voyageurs.

En quittant la ville le lendemain à l'aube, nous vîmes du côté droit de la route, d'élégantes villas enfouies sous des arbres, et de jolies petites maisons d'architecture presque turque entourées de jardins.

A cet agréable tableau en succéda un autre bien différent. De nombreuses bandes de corveïeurs se rendaient au travail d'un air morne, à pas lents et sans échanger une parole. Ils marchaient par file, enveloppés d'un grand manteau blanc, le bonnet enfoncé sur les yeux et pieds nus, malgré la fraîche rosée qui perlait dans les sentiers herbus où nous les voyions disparaître l'un après l'autre.

La vallée de l'Argis est assez habilement cultivée et d'une fécondité qui devrait assurer sans grande peine le bien-être à tous ses habitants. La rivière coule dans une vaste plaine toute jaune d'épis mûrissants, et fuit à perte de vue devant nous, bornée à droite et à gauche par des collines boisées qui s'élèvent de plus en plus vers l'horizon ; sur les premières pentes de ces collines les maïs dressent leurs tiges élégantes hautes de trois mètres. Dans ce pays où il paraît si facile et si doux de vivre, les hommes seuls ont l'aspect farouche et le visage triste.

La richesse de la végétation donne à toutes ces pauvres bourgades qu'on rencontre, un air joyeux et fleuri ;



Une bourgade valaque. — Dessin de Lancelot.

elles sont séparées de la route par de larges espaces de gazon épais où poussent pêle-mêle des saules, des hêtres dont les vieux troncs sont entourés de lierres et des pruniers auxquels se suspendent des guirlandes de liserons géants.

On aperçoit longtemps avant d'y arriver la ville de Pitesti, une des plus anciennes de la Valachie. C'est aujourd'hui la préfecture ou le chef-lieu du district de l'Argis. Le sombre amas de ses maisons de bois n'est surmonté d'aucun clocher. En parcourant ses rues principales, je ne parvins à découvrir aucun monument ancien ou remarquable. Quelques maisons neuves en pierre, vastes et bien bâties prouvent toutefois que Pitesti commence à s'embellir à l'européenne : elles contrastent singulièrement avec les vieilles grandes habitations à piliers massifs supportant des auvents de planches noircies qui abritent des boucheries d'un aspect repoussant et des boutiques où je ne remarquai guère que des morceaux de cuir écru, des paquets de longues courroies, des poissons secs, des chandelles longues comme des cierges, mais grosses comme un petit doigt de femme. Au-dessus de ces boutiques on ne voit qu'un étage assez bas, couronné d'un toit pyramidal, et couvert de planches étroites et minces.

Pitesti m'a laissé le souvenir peu agréable de deux galériens attachés l'un à l'autre par une chaîne rivée à des anneaux fixés à leurs jambes : tous deux, armés d'une longue branche d'aune garnie de ses feuilles, caressaient mollement la route, juste assez pour en soulever la poussière. Ces deux patients avaient la mine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleurie, le front serein, le regard calme, la bouche souriante : des citadins causaient familièrement avec eux, sans leur témoigner ni rancune, ni répulsion : trois soldats surveillaient amicalement leur travail; un sous-officier surveillait les trois soldats, et des flâneurs attendaient le passage d'une ronde d'officier.

LIV

UN PEU D'HISTOIRE.

Les Valaques catholiques, puis schismatiques. — Fondation de la Valachie. — Radu-Negru. — Argis capitale. — Égalité du treizième au seizième siècle. — Noblesse personnelle et viagère. — Prépondérance du clergé. — Nagu Ier. — Consécration du monastère d'Argis.

L'histoire de la principauté de Valachie proprement dite commence à Argis, qui fut sa première capitale religieuse et politique. Quelques détails historiques feront comprendre par quelles transformations le clergé, la noblesse et le peuple, ont passé avant d'arriver où ils en sont aujourd'hui : je les emprunte à l'histoire de la Roumanie par J.-A. Vaillant, et à l'excellent ouvrage sur les provinces d'origine roumaine de M. A. Ubicini[1].

Les Roumains avaient embrassé de bonne heure le catholicisme. En 360, l'évêque Ulphilas prêchait en Dacie l'Evangile aux tribus des Goths. Les chrétiens des bords du Danube reconnurent dès l'origine la suprématie de l'Église de Constantinople, et suivirent l'exemple des Grecs, lorsque le patriarche Photius (857-891) commença le schisme de l'Église d'Orient. Un peu plus tard (957), Olga, grande princesse de Russie, introduisait chez les Russes idolâtres les dogmes chrétiens enseignés par l'Église grecque et les cérémonies chrétiennes de Constantinople. Les Roumains, comme les Grecs et les Russes, pratiquèrent la communion sous les deux espèces, le baptême par immersion, firent procéder le Saint-Esprit du Père, retranchèrent le *Filioque* et nièrent la suprématie de Rome.

Dans la Principauté de Valachie proprement dite, la prépondérance du clergé commença avec Radu-Négru, et dès lors le métropolitain présida les assemblées générales.

Radu-Négru (Rodolphe le Noir) fut le premier organisateur de la Principauté de Valachie. Il régnait sur la ville de Fogoras en Transylvanie et l'abandonna en 1241, lors de l'invasion des Tartares conduits par Batton-Kan, fils et successeur de Gengis-Kan. Il franchit les Karpates suivi d'une foule d'émigrants, fit alliance avec les tribus fixes et nomades qui occupaient le territoire descendant des montagnes vers le Danube à gauche de l'Olto, s'en fit reconnaître le chef, bâtit le château et l'église de Kimpu-Lungu, et fut duc de la *Terre roumaine*.

Il releva Pitesti, Bucuresci et Turguvici de leurs ruines, établit sa résidence à Argidava, qu'il fit renaître, (de cette renaissance elle a gardé le nom de Kurtea de Argish, cour d'Argis), et pour satisfaire aux vœux de sa femme y fonda un évêché catholique.

Michel Bassaraba, alors ban de Craïova, pour résister aux prétentions des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, auxquels le roi de Hongrie avait concédé son territoire (1247), reconnut Rodolphe le Noir pour suzerain.

Les prétentions de la Hongrie une fois repoussées par leurs armes victorieuses, ces deux princes assurèrent leur domination et dressèrent un code dont les lois régirent la Valachie jusqu'à la fin du quinzième siècle.

Le texte de ces lois s'est perdu. En voici les bases, suivant Vaillant, d'après l'état de ce peuple jusqu'à Radu IV, 1493-1508 :

1. Tous les Roumains étaient égaux, parce qu'ils étaient tous soldats, divisés en soldats actifs ou masnavi, masnegi, masnada, mesnadieri, mesnades, miles, enfin, ou gentilshommes; et en soldats retraités, terriens ou masterrani, masneni, d'où les mos'negi, mos'neni et t'erani d'aujourd'hui, c'est-à-dire tenanciers militaires de l'État.

2. La terre appartenait à l'État; l'État seul en avait la *domnia*, la mas'ia absolue. Elle était divisée en deux parts : celle des terrani ou mos'neni, et celle de l'État proprement dite ou de la commune. Les mos'negi seuls avaient droit aux biens communaux; ils n'en étaient pas propriétaires, mais possesseurs. A la mort du titulaire, la famille n'héritait pas, les biens retournaient à l'État.

3. Le duc était élu par la nation.

4. Les fils du souverain n'héritaient point des titres de leur père.

5. Toutes les charges étaient à la nomination du duc.

6. Un conseil de douze vieillards aidait le souverain de sa sagesse et de ses lumières.

7. L'Assemblée du peuple était convoquée dans les moments difficiles.

8. Le pays était divisé en juridictions et la justice administrée par des jupans.

9. Tous les enfants avaient un droit égal à la succession de leur père; mais les frères étaient tenus de se gêner s'il le fallait pour établir les sœurs selon leur rang.

10. La noblesse était personnelle et viagère.

11. Étaient nobles tout mos'nag et tout mos'nan;

12. Le prince portait le titre de duc des Moldo-Valaques, c'est-à-dire des Roumains de la montagne et de la plaine.

13. Il n'y avait ni impôt (bîr) ni taxe (tacsa), car il n'y avait encore ni conquérant ni vaincu, mais des contributions (cisla) volontairement votées par les communes;

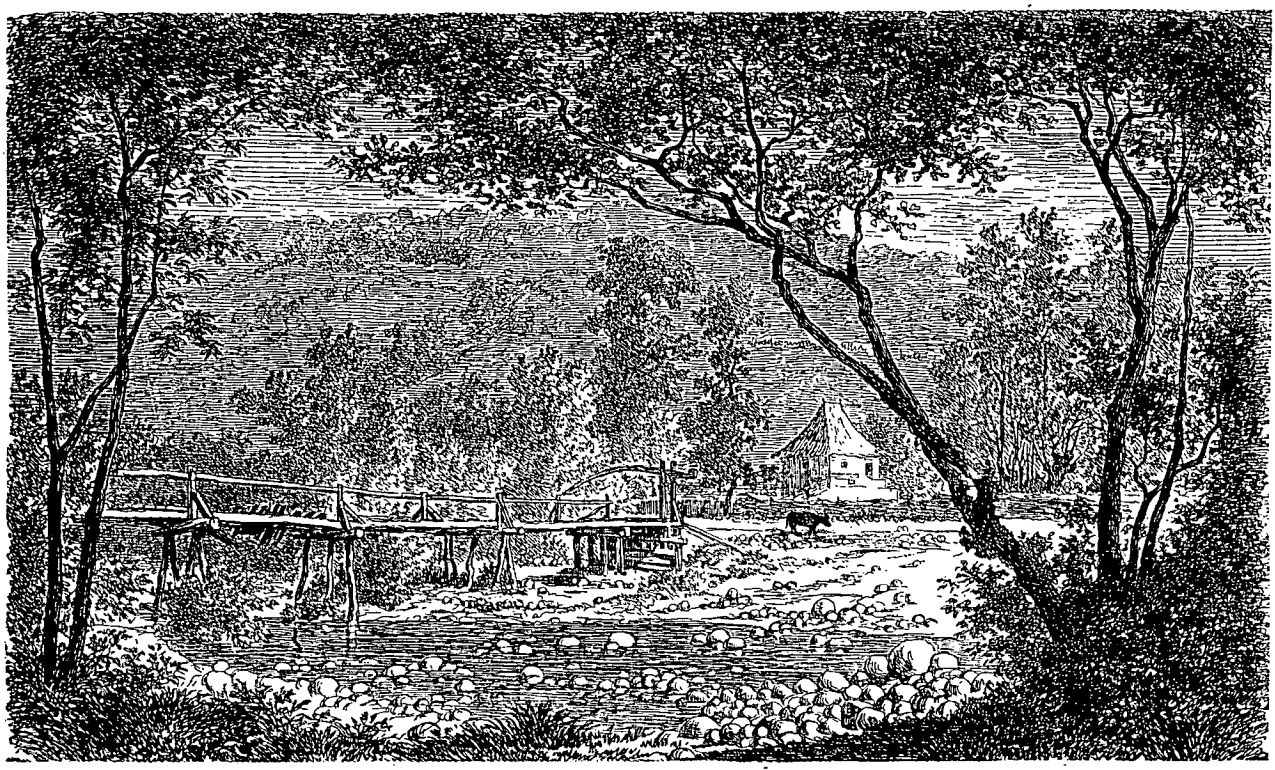
14. Le peuple payait double dîme à l'État et à l'Église; les huit autres dizièmes étaient à lui. L'une et l'autre ne semblent avoir été, dans l'origine, qu'une offrande; celle de l'État, en effet, s'appelait Dare (don); celle de l'Église était en espèce et en nature, et s'appelait Daj Dei (don de Dieu).

1. *Univers pittoresque.* Firmin Didot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Radu-Negru règle ensuite les cérémonies du sacre, crée des charges auliques et donne des noms à tout. Les ministres s'appellent *cámáras'i* (chambellans), les secrétaires, *grammatici* (grammairiens, les aides, *slugeri*, l'échanson, *pocularnik*, le pitancier *pitar*, l'armée *oste*, le soldat *ostas'*, les généraux, *càpiteni*, les hommes d'armes *armas'i*, les hallebardiers *trabant'i*, et ceux qui semblent former son état-major et ne le pas quitter d'un instant, sont ses *comis*, écuyers, compagnons ou comtes.

Sans discuter l'évidence de cette constitution, que l'on retrouve chez les Moldaves avec la seule différence de l'hérédité, Vaillant appuie la preuve de l'égalité des Roumains par celle des Serviens, si ancienne qu'ils semblent n'avoir jamais fait d'efforts pour l'obtenir, et l'on sait fort bien, que des peuples plus barbares que les Roumains, ceux de la Russie par exemple, furent également libres jusqu'en 1556 et ne furent soumis à l'esclavage que sous Ivan Vazirevitch. Il était juste que les compagnons d'armes de Radu, eussent leur part de sa conquête; le pays du reste était encore peu peuplé; ils pouvaient y devenir tous propriétaires sans être obligés de déposséder les peuplades qui s'y trouvaient et se poser au milieu d'elles en dominateurs. On conçoit facilement aussi qu'en rendant la souveraineté élective, Radu-Negru faisait moins acte de vertu qu'une concession aux principes de l'époque, et qu'en créant une noblesse viagère et personnelle, il ouvrait un champ plus vaste à toutes les ambitions généreuses. (Vaillant, tome Ier, pages 138 et 139. (141, 142, 143.)



Un pont en Valachie. — Dessin de Lancelot.

« Jusqu'au quinzième siècle (dit un historien roumain, M. de Kogalnitchano, cité par M. Ubicini), les prêtres n'eurent qu'un seul prélat qui avait sa résidence à la cour d'Argis et dont le pouvoir spirituel s'étendait sur les Roumains de la haute Valachie, de la Transylvanie et de la Hongrie; les archevêques bulgares de Ternova et de Silistrie dirigeaient les habitants de la haute Valachie. Vers la fin du quatorzième siècle, lorsque les papes essayèrent d'amener les Roumains à l'union, le patriarche Joseph nomma pour la principauté valaque deux métropolitains, l'un à Bucharest, qui portait le titre d'archevêque de Nicomédie, l'autre à Tirgovist, lequel était archevêque *in partibus* d'Amasie dans le Pont. Mais ces archevêques furent accueillis avec beaucoup de défiance. Les Valaques, en effet, imitèrent les Moldaves qui, après le concile de Florence, avaient renvoyé leur métropolitain, adopté les lettres cyrilliennes et rejeté les caractères latins dont ils s'étaient servis jusqu'alors. Ce fut toute une révolution. Tous les papiers, tous les manuscrits furent brûlés, de sorte qu'il existe aujourd'hui peu de sources historiques écrites en latin avant cette époque. L'union devint alors plus difficile que jamais; la messe cessa d'être célébrée en latin ou en langue roumaine, elle le fut en slavon; la plupart des livres furent aussi écrits dans cette langue, que ni le peuple ni les prêtres ne comprenaient.

« Ce fut le triomphe de l'ignorance et du fanatisme. Les Roumains en étaient venus à considérer l'interruption de leurs quatre grands carêmes comme un plus grand péché que l'assassinat. La plupart d'entre eux ne connaissaient du culte ou des dogmes de leur Église que le *gospodi gosnitui* (en slavon: Seigneur, ayez pitié de nous),

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le signe mécanique de la croix et la génuflexion. Les prêtres, qui égalaient le peuple en ignorance et en rudesse, servaient Dieu sans dévotion, sans dignité et sans décence; à vrai dire, ils n'avaient pas d'autre Dieu que leur ventre[1]. »

Dans leur lutte contre la noblesse, les princes furent soutenus par le clergé. La rivalité des boyards et des prêtres commença sous Rodolphe IV. Dès les temps les plus anciens, le métropolitain présidait les assemblées générales. Par la faveur de Rodolphe, les évêques, les archimandrites et les abbés eurent voix délibérative dans les assemblées convoquées par le prince et dans celles où il s'agissait de l'élection du souverain. Les clercs ne dépendaient que de l'Église.

Le simple prêtre était jugé par l'archimandrite, les archimandrites par l'évêque, les évêques et l'archevêque par le tribunal du prince. Les églises et les monastères possédaient d'immenses richesses. Dans un pays où il n'y avait point d'hôtellerie pour les voyageurs, d'hôpital pour les malades, d'écoles pour les enfants, les couvents tenaient lieu de toutes ces institutions.

Les meilleurs princes les dotèrent avec une grande libéralité. D'autres crurent se racheter de leurs crimes en donnant au clergé des églises et des terres. Aussi, dès le seizième siècle, les monastères avaient déjà plus de biens que tout le reste de la nation.

Propriétaires du sol, dominateurs des consciences, représentants de Dieu dans les assemblées publiques, leur autorité morale et leur puissance temporelle se fortifiaient l'une par l'autre. Aucune puissance n'attaqua impunément leurs priviléges. Exempts de la dîme, de la capitation, de tous les impôts, ils exercèrent dans les affaires de l'État une influence prépondérante sans participer aux charges publiques.

Après Rodolphe le Grand, leur protecteur le plus généreux et le plus dévoué fut Nagu Ier, qui régna de 1513 à 1521. Élevé par le patriarche Niphon, son père spirituel, il n'oublia jamais les enseignements et les conseils

Argis. — Dessin de Lancelot.

qui avaient instruit sa jeunesse. Les pauvres, les vieillards et les orphelins furent les objets de sa sollicitude paternelle; il établit pour eux des maisons de charité, où ils étaient reçus et entretenus aux frais de l'État.

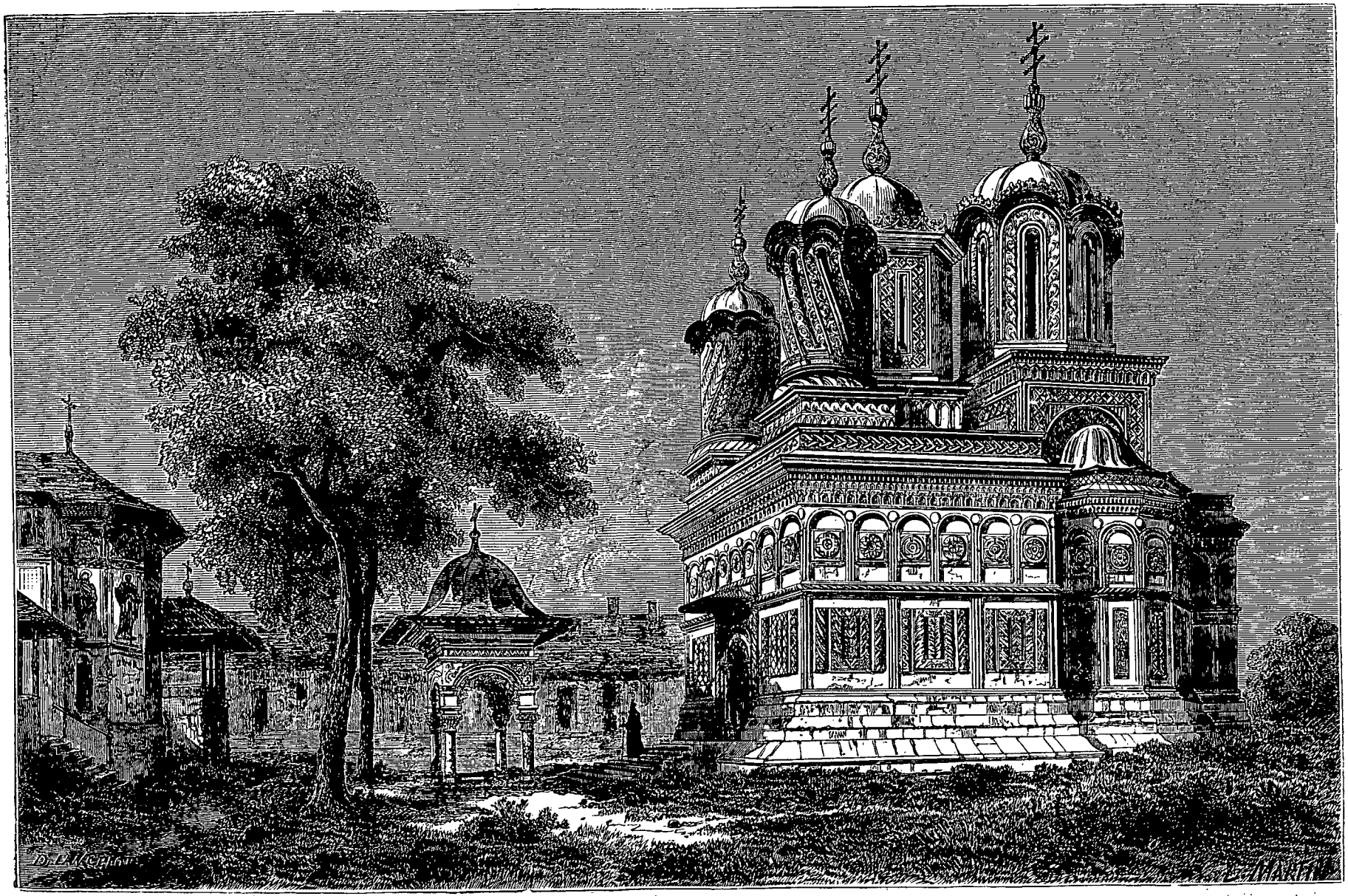
Pendant toute sa vie, il répandit de nombreux bienfaits sur le peuple qui l'avait appelé pour le commander. Libéral envers les pauvres, il fut prodigue envers l'Église. Il fit construire en marbre blanc l'église d'Argis, la merveille de son pays et qu'on remarquerait partout ailleurs. A la consécration de cette cathédrale, assistèrent le patriarche œcuménique de Janina, quatre archevêques outre celui de la Valachie, et environ un millier de prêtres. Nagu donna, à l'occasion de cette cérémonie, un grand nombre de terres et de villages aux monastères du pays ainsi qu'à ceux du mont Athos. (17 août 1518.)

Ce zèle religieux, qui franchissait les limites mêmes de la Valachie, épuisa le trésor public; les revenus de la principauté suffirent à peine à la construction et à la réparation des églises; pour payer les frais de la cathédrale d'Argis, la femme du voïvode vendit ses bijoux. A l'exemple de Nagu, Alexandre II bâtit un monastère près de Bucharest, et le consacra à la Trinité. C'est ainsi, dit Engel, que ce prince hypocrite cherchait à se laver de ses crimes par des bienfaits envers le clergé. Mihne II lui-même, au commencement de son règne, montra beaucoup d'ardeur pour la foi, et se fit surnommer le Bon Chrétien; mais celui-ci finit par apostasier; déposé, en 1591, il sauva sa vie et ses richesses en embrassant l'islamisme. Murad III le fit pacha d'Alep.

La richesse et la puissance du clergé furent-elles profitables à la Valachie? On ne saurait le croire. Les prêtres ne cherchèrent pas à soulever contre l'étranger, contre l'infidèle, l'instinct national et religieux du peuple, qu'ils gouvernaient avec une autorité souveraine; ils ne se montrèrent ni chrétiens ni patriotes. Qu'importaient, en effet, à leur égoïsme les empiétements de la Porte? Ce n'étaient pas eux qui payaient le tribut. Exempts de tout impôt, ils échappaient à l'avidité du fisc, et n'avaient rien à craindre des spoliateurs les plus audacieux. Ils ne firent rien pour arrêter les usurpations des Ottomans

1. De Kogalnitchano, cité par Ubicini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église d'Argis. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les exactions des princes, parce qu'ils ne se sentirent pas menacés.

Songèrent-ils du moins à améliorer la condition morale des Valaques? Nagu fonda quelques écoles; mais la nation resta dans son ignorance; comment le clergé aurait-il enseigné ce qu'il ne savait pas lui-même? Son intérêt d'ailleurs lui défendait d'éclairer des intelligences dont l'abrutissement faisait toute sa force. Pendant le seizième siècle, les sciences et les lettres furent ainsi complétement abandonnées ou plutôt complétement inconnues[1].

LV

AU MONASTÈRE D'ARGIS.

Légende de l'église d'Argis. — Arrivée à Argis. — L'évêque. — Le Père Athanase. — Le carême et le cognac. — Ce que permet la règle. — Description de l'église d'Argis.

En approchant d'Argis, je lus la touchante légende que se sont transmise les générations au sujet de la construction de son église.

Je la retrouvai plus loin, encore très-vivace, dans la croyance populaire.

Quoiqu'on ne doive guère demander à une légende autre chose que l'expression poétique de la manière d'être d'un peuple à l'époque qu'elle semble peindre, je dois avertir que la ballade qu'on va lire consacrerait une erreur de plus de deux cent cinquante ans, si on acceptait Rodolphe le Noir (*Négru Voda, le Noir Voïvode*) comme le principal personnage qu'elle met en scène. La ville d'Argis fut fondée par lui vers 1250, mais l'église n'a été achevée, on vient de le lire, qu'en 1518, et on n'y voit pas trace de deux âges aussi différents d'architecture.

LA LÉGENDE DE L'ÉGLISE D'ARGIS[2].

Le long de l'Argis, sur un beau rivage, passe Négru Voda avec ses compagnons, neuf maîtres maçons et Manol dixième, à tous supérieur. Ensemble ils vont choisir, au fond de la vallée, un bel emplacement pour un monastère.

Voici qu'en chemin ils font rencontre d'un jeune berger jouant de la flûte, jouant des *doïnas*. En l'apercevant, le prince lui dit :

« Gentil bergeret joueur de *doïnas*, tu as remonté le cours de l'Argis avec ton troupeau; tu as descendu le cours de l'Argis avec tes moutons; n'aurais-tu pas vu, par où tu passas, un mur délaissé et non achevé dans le vert fouillis des noisetiers?

— Oui, prince, j'ai vu par où j'ai passé un mur délaissé et non achevé; et mes chiens se sont élancés hurlant la mort comme en un désert. »

Le prince, à ces mots, devient tout joyeux et repart soudain, allant droit au mur avec ses maçons, neuf maîtres maçons et Manol dixième, à tous supérieur.

« Voici le vieux mur, ici je choisis un emplacement pour un monastère. Or, vous, mes maçons, mes maîtres maçons, jour et nuit en hâte mettez-vous à l'œuvre, afin de bâtir, d'élever ici un beau monastère sans pareil au monde; vous aurez richesse et rang de boyards! ou sinon, par Dieu! je vous fais murer, murer tout vivants dans les fondements. »

Les maçons en hâte tendent leurs ficelles, prennent leurs mesures et creusent le sol. Bientôt ils bâtissent, bâtissent un mur; mais tout le travail du jour dans la nuit s'écroule; le second jour, de même; le troisième, de même; le quatrième, de même; les efforts sont vains, car tout le travail du jour dans la nuit s'écroule.

Le prince étonné leur fait des reproches, puis, dans sa colère, de nouveau menace de les murer tous dans les fondements.

Les maçons se remettent à l'œuvre et travaillent en tremblant et tremblent en travaillant, tout le long d'un jour d'été, d'un grand jour, jusqu'au soir.

Voilà que Manol quitte ses outils, se couche et s'endort et fait un rêve étrange; puis soudain se lève et dit ces paroles :

« Vous, mes compagnons, neuf maîtres maçons, savez-vous quel rêve j'ai fait en dormant?

« Une voix du ciel m'a dit clairement que tous nos travaux iront s'écroulant, jusqu'à ce qu'ensemble nous jurions ici de murer dans le mur la première femme, épouse ou sœur, qui apparaîtra demain à l'aurore, apportant des vivres pour l'un d'entre nous.

« Donc, si vous voulez achever de bâtir ce saint monastère, monument de gloire, jurons tous ensemble de garder le secret, jurons d'immoler, de murer dans le mur, la première femme, épouse ou sœur, qui apparaîtra demain à l'aurore. »

Voici qu'à l'aurore Manol s'éveille et, en s'éveillant, il grimpe aussitôt, d'abord sur la haie, puis il monte encore sur l'échafaudage, et regarde au loin les champs et la route. Mais qu'aperçoit-il? que voit-il venir? C'est sa jeune épouse, la Flora des champs!

Elle s'approchait et lui apportait des mets à manger et du vin à boire. Manol la voit; lors sa vue se trouble et, saisi d'effroi, il tombe à genoux, joint les mains et dit :

« O Seigneur, mon Dieu! répands sur la terre une pluie écumante qui trace des ruisseaux et creuse des torrents; que les eaux se gonflent pour inonder la plaine et forcent ma femme de rebrousser chemin. »

Dieu prend pitié et, à sa prière, assemble les nuages qui dérobent le ciel; soudain il en tombe une pluie écumante qui trace des ruisseaux et coule en torrents; mais elle ne peut arrêter l'épouse, qui toujours avance, traverse les eaux et toujours approche. Manol la voit et son cœur en gémit : il s'incline encore, joint les mains et dit :

« O Seigneur, mon Dieu! déchaîne un grand vent au loin sur la terre qui torde les platanes, dépouille les sapins, renverse les montagnes, et force ma femme de s'en retourner loin de la vallée. »

Dieu prend pitié et, à sa prière, déchaîne un grand vent du ciel sur la terre. Le vent souffle, siffle, il tord les platanes, dépouille les sapins, renverse les monta-

1. Ubicini, 52-53.
2. Traduction de Bazile Alexandre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnes ! Mais il ne peut encore arrêter l'épouse qui toujours avance, fait de longs circuits, mais toujours approche, approche, ô malheur ! du terme fatal.

Pourtant les maçons, neuf maîtres maçons, éprouvent à sa vue un frisson de joie, tandis que Manol, la douleur dans l'âme, la prend dans ses bras, grimpe sur le mur, l'y dépose, hélas ! et lui parle ainsi :

« Reste, ma fière amie, reste ainsi sans crainte, car nous voulons rire, pour rire te murer. »

La femme le croit et rit de bon cœur, tandis que Manol, fidèle à son rêve, soupire et commence à bâtir le mur.

La muraille monte et couvre l'épouse jusqu'à ses chevilles, jusqu'à ses genoux ; mais elle, la pauvrette, a cessé de rire, et saisie d'effroi se lamente ainsi :

« Manoli, Manol, ô maître Manol, assez de ce jeu, car il est fatal ! Manoli, Manol, ô maître Manol, le mur se resserre et brise mon corps ! »

Manoli se tait et bâtit toujours, le mur monte encore et couvre l'épouse jusqu'à ses chevilles, jusqu'à ses genoux et jusqu'à ses hanches, et jusqu'à son sein. Mais elle, ô douleur ! pleure amèrement et se plaint toujours :

Manoli, Manol,
O maître Manol !
Assez de ce jeu,
Car je vais être mère.
Manoli, Manol,
Le mur se resserre
Et tue mon enfant ;
Mon sein souffre et pleure
Des larmes de lait.

Mais Manol se tait
Et bâtit toujours,
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein,
Et jusqu'à ses yeux,
Et jusqu'à sa tête.
Si bien qu'aux regards
Elle disparaît,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :

Manoli, Manol,
O maître Manol !
Le mur se resserre
Et ma vie s'éteint.

Le long de l'Argis, par un beau rivage, Négru Voda vient faire ses prières au saint monastère, monument de gloire sans pareil au monde ; le grand prince arrive et en le voyant, devient tout joyeux et s'exprime ainsi :

« Vous les architectes, les maîtres maçons, déclarez ici la main sur le cœur, si votre science peut me construire un autre monastère, monument de gloire plus grand et plus beau. »

Les maîtres maçons, les dix architectes penchés sur le toit, se sentent à ces mots tout joyeux, tout fiers et répondent ainsi :

« Il n'existe pas ici, sur la terre, pareils à nous dix, dix maîtres maçons ; sachez qu'à nous dix nous pouvons construire un autre monastère plus grand et plus beau. »

Le prince à ces mots devient tout pensif ; puis avec un méchant rire, soudain il commande qu'on brise l'échelle et l'échafaudage et qu'on abandonne là-haut sur le toit, les pauvres maçons afin qu'ils expirent.

Mais eux à l'instant, sans perdre la tête, tiennent un conseil et se construisent des ailes volantes avec des planchettes, et puis les étendent et volent dans l'air. Mais hélas, ils tombent et après leur chute se changent en pierres.

Or quant à Manol, au maître Manol, juste au moment même où il prend l'élan, voilà qu'il entend sortir des murailles une voix chérie, faible et étouffée, qui pleure, gémit et se plaint ainsi :

Manoli, Manol,
O maître Manol !
Le mur froid m'oppresse,
Et mon corps se brise,
Et mon sein s'épuise,
Et ma vie s'éteint.

A ces mots touchants Manoli pâlit, son esprit se trouble, ses regards se voilent ; il voit tout tourner, ciel, terre et nuages, et du haut du toit il tombe soudain. La place où il tombe se creuse en fontaine, fontaine d'eau claire, amère et salée, eau mêlée de larmes, de larmes amères.

A Argis, la vallée est devenue si étroite que la rivière avec ses trois bras assez resserrés, semble la couvrir tout entière. La ville n'est qu'une longue rue à maisons de bois ; de chaque côté de cette rue, sur le bord de l'eau, et sur plusieurs collines, des cabanes entourées d'arbres sont dispersées au milieu de champs de maïs. Cette première capitale de la Valachie n'a gardé, de son passé, que son monastère, situé à un quart de lieu du bourg, et à un kilomètre de la route de Bucharest à Hermanstadt, sur une légère éminence de la rive gauche. Ses quatre tours aux dômes d'étain, dominent le paysage encadré par les profils sévères et anguleux des premiers escarpements des Carpathes qui ferment la vallée.

On entre à la kurtéa de Argis par une poterne ouverte sous une haute tour percée de meurtrières comme un donjon du moyen âge. On pénètre dans une première cour où sont les écuries et les remises, puis dans une seconde, formée par quatre bâtiments composant le monastère et au centre de laquelle est l'église.

Les monastères de Valachie sont des établissements hospitaliers avant tout : l'hospitalité s'y pratique avec une simplicité antique.

L'évêque que nous aperçûmes dès l'entrée, était assis sur un large balcon de pierre, abrité sous un dais de menuiserie légère, peint et doré, entouré de quatre ou cinq moines à longues barbes et à longs cheveux, vêtus de noir et gardant une immobilité et un silence respectueux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il nous reçut avec une majesté douce et, notre lettre d'introduction lue, dirigea lui-même notre installation dans un appartement très-confortable, mit à notre disposition un moine, en nous recommandant d'en user comme s'il était à nous, et, appuyé sur l'épaule d'un jeune novice beau comme une femme, retourna s'asseoir sur son divan pour y attendre de nouveaux hôtes.

A la vue de cette mise en scène, de ces costumes, de ces physionomies, de ces gestes d'une autre civilisation, j'avais éprouvé une sorte de stupéfaction qui devait se peindre naïvement sur ma figure : je voyais vivre devant moi un monde que je croyais mort et que je ne connaissais que par des miniatures byzantines sur lesquelles il semblait copié; j'étais presque craintif devant ces figures calmes jusqu'à la rigidité, à la démarche majestueuse, aux gestes austères que rien ne semblait troubler dans leur sainte méditation.

Le père Athanase, chargé par l'évêque de veiller à la satisfaction de nos désirs, ne me laissa pas longtemps sous le poids de cette respectueuse intimidation. Dès qu'il ne fut plus en présence de Sa Grandeur, sa bouche jusqu'alors modestement fermée, s'ouvrit largement, et il en sortit, en flots sans cesse renaissants, des assurances de bien venue, des appels de bénédictions célestes, et des offres de rafraîchissements. Son expression témoignait de tant de sincérité que j'acceptai tout.

Bon père Athanase! quelle singulière tête il avait quand la présence de l'évêque ne la pétrifiait pas. Sa carnation jaune, ses cheveux noirs à reflets bleus, ses yeux blancs à paupières bistrées, ses pommettes saillantes, son front bas et fuyant, lui donnaient un peu la physionomie d'un jeune buffle. Sa mâchoire se projetait en avant, et son rire facile tirait si brusquement en arrière toute la peau de ses joues plates, en découvrant ses longues dents déchaussées, que je m'imaginais voir sous ses rides, la ficelle qui déterminait cette grimace

Fontaine près du monastère d'Argis. — Dessin de Lancelot.

de gaieté à laquelle le haut de la face ne participait que dans les grandes occasions. Son esprit me parut à la hauteur de sa physionomie et je mis toute mon attention à l'étude de l'un et de l'autre. Il assista religieusement aux trois repas que nous fîmes à Argis et, tout en dirigeant le service, digne d'une hospitalité épiscopale, causait de tout avec une loquacité et une complaisance qu'aucune question ne trouvait en défaut; ses gestes multipliés et frétillants correspondaient à la vivacité de ses paroles : tout en nous recommandant affectueusement certains plats, le poulet au raisin de Corinthe ou le piment enragé à la maître d'hôtel; tout en nous versant lui-même, trouvant que les serviteurs n'y mettaient pas assez d'empressement, le vin justement vanté de Dragas'han, il nous mit au courant du dogme de l'Église grecque et de la pratique de ses quatre grands carêmes dont l'un commençait.

Il nous parla de la France avec un enthousiasme flatteur, mais fort ignorant. L'Empereur égale dans son esprit, comme organisateur et réformateur saint Bazile et saint Jean Chrysostome. En faveur de sa glorieuse campagne d'Italie, il lui pardonnait d'avoir été si longtemps à introduire en France la sanctification de l'Immaculée-Conception.

Il nous parla, aussi longuement de l'Impératrice dont l'image est parvenue jusqu'à lui; il nous dépeignit sa beauté avec des roulements d'yeux et des sourires à longues dents qui le faisaient ressembler à une hyène faisant des gentillesses pour avoir un morceau de sucre. Il s'agitait dans sa longue et large robe noire avec des ondulations et des frétillements d'anguille, et termina sa poétique période par un éclat de rire qui lui sortit du nez scandé comme un bruyant hennissement. Nous lui offrîmes de boire, à la santé de l'auguste objet de son admiration, un verre d'excellent cognac dont nous avions provision en lui exprimant la crainte que le carême ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'opposât à cette libation; il en but deux en nous disant: « La règle commande au moine de jeûner, mais elle lui permet de boire. »

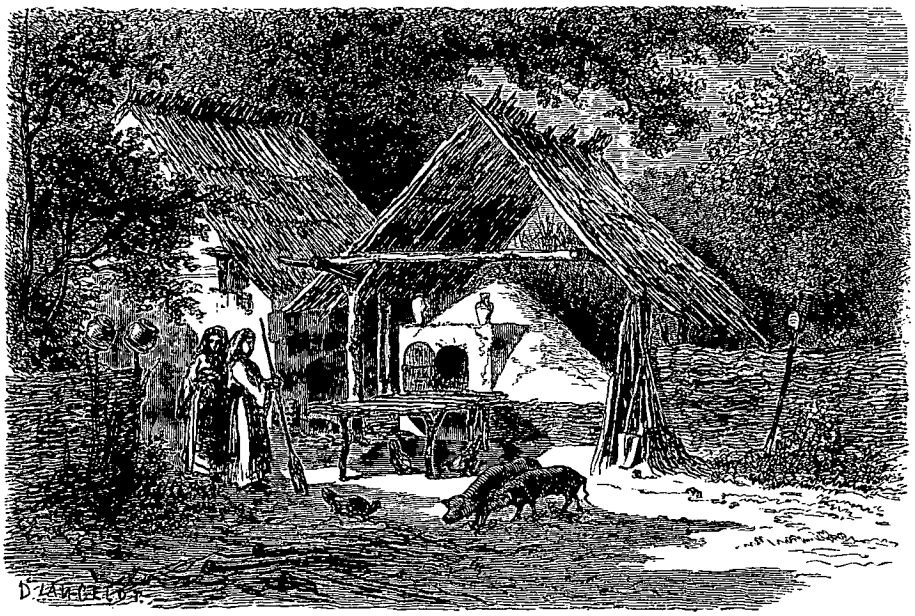
L'église d'Argis est, dans son plan, ainsi que par la disposition de ses quatre tours qui se touchent presque, son élévation trapue, et la simplicité de ses profils à grandes saillies heurtées, l'exacte reprodution d'une châsse byzantine. Il semble que l'architecte ait pris pour modèle un de ces charmants bijoux d'orfévrerie émaillée, ornés de pierres précieuses, et qu'il se soit plu à en reproduire toutes les capricieuses recherches de détails et jusqu'aux puériles difficultés d'exécution; ce qu'on voit par exemple, dans le dessin des ouvertures étroites contournées en spirale des deux petites tours.

Aux corniches qui sont lourdes et massives, on reconnaît quelques détails empruntés au style arabe.

Quoique riche et variée, l'ornementation en général est composée de motifs dus à des combinaisons de lignes géométriques où prédominent le cercle et le carré.

Les moines disent que les différents sujets d'ornementation; aiguilles portant la triple croix au sommet des tours, couronnes autour des dômes, patères saillantes, entre les fausses arcades, encadrements des fenêtres, cordons et corniches, sont au nombre de trois cent soixante-cinq et qu'on ne trouve dans aucun détail un agencement de lignes répété ailleurs.

Ces moines patients aiment-ils à se distraire de leurs graves méditations par la comparaison bien difficile de ces légères ciselures, dont quelques-unes sont tellement compliquées et fines comme des dentelles qu'elles échappent à toute perception nette? Ont-ils vraiment contemplé une à une ces trois cent soixante-cinq inspirations d'un pieux artiste, semées comme autant de prières sur les murs du temple que la prière doit toujours habiter?



Un four à Argis. — Dessin de Lancelot.

Je ne sais. Cette prodigieuse variété n'ajouterait rien d'ailleurs à la grâce naïve de l'édifice.

Ce qui me paraît merveilleux, c'est l'isolement de cette œuvre qui semble ne pas avoir emprunté le secours d'artistes étrangers. On ne se rend pas compte de l'existence d'une école d'architecture déjà avancée, à une époque où les autres arts et les sciences étaient pour ainsi dire inconnus. La construction, du reste, en est patiente et soignée plus que savante. La nef carrée et le chœur en croix massive supportent par la seule épaisseur de leurs murailles les tours et les coupoles appareillées avec la plus grande simplicité. A l'intérieur, les murs sont couverts de peinture sur fond d'or. Les sujets apocalyptiques et les figures de saints sont traités dans cette manière byzantine qui fait moins de cas des apparences de la vie que de la richesse des costumes et de l'éclat des accessoires. Le portrait de Nagu-Bassaraba, de proportions gigantesques et dépassant de la tête tous les saints, comme il convient à un si zélé bâtisseur de monastères, occupe la place d'honneur; il est vêtu d'un riche costume hongrois, tout brodé d'or et de perles et porte au front une couronne étincelante de pierreries. Le seul détail vrai peut-être dans cette figure aux traits pétrifiés, serait la longue chevelure blonde qui lui tombe sur les épaules.

Le chœur est séparé de la nef et fermé par le catapetazma (voile du sanctuaire), lambris sculpté à jour peint de couleurs éclatantes où l'or domine et encadre les images de la Vierge et du Christ. Il est percé de trois portes. Celle du milieu qui conduit au sanctuaire n'est franchie que par le prêtre officiant, les deux autres servent aux acolytes. On sait que dans le rit grec l'hostie n'est pas consacrée à la vue des assistants. Au moment de l'élévation, le prêtre, suivi de ses deux acolytes, fait le tour de l'église, rentre dans le sanctuaire, dépose l'hostie sur l'autel et disparaît derrière le voile qui se referme.

Du haut des voûtes pendent des lustres de cuivre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doré, dont les nombreuses lumières font scintiller, dans le chœur et dans la nef, les reliquaires, les châsses et les saintes images aux figures peintes et aux vêtements d'orfévrerie. La lumière du jour pénètre à peine par les étroites ouvertures des coupoles, ou en filtrant au travers des étroites meurtrières des murs latéraux.

Tout le charme de l'église d'Argis est dans le style de son ornementation, emprunté aux miniatures byzantines, seules sources où maître Manol a puisé.

Le goût de cette ornementation n'est pas moins familier aux femmes roumaines, qui ne doivent l'avoir connu que par l'imagerie byzantine. On le retrouve surtout chez les paysannes.

Autour de l'église se groupent les bâtiments du cloître, les cellules assez peu confortables des moines, les salles de réceptions et les logements des hôtes qui témoignent de l'hospitalité la plus généreuse; en face une chapelle moderne couverte extérieurement d'horribles fresques à figures plus grotesques que mystiques. Devant l'église est un petit monument d'une élégance hardie qui porte, suspendue à sa voûte, la barre de fer plate, sur laquelle on sonne les offices, à l'aide d'un marteau.

En dehors de l'enceinte du monastère on voit aussi une petite construction assez ancienne et assez délabrée, du soubassement de laquelle jaillit par trois bouches étroites une eau limpide et fraîche. Est-ce la fontaine de la légende qui donne de l'eau salée mêlée de larmes amères? J'en bus et la trouvai douce. Des femmes y emplissaient leurs *donices* et des canards s'ébattaient dans le ruisseau qui s'en échappe et court entre les pierres jusqu'à l'Argis avec un murmure plus gai que triste.

Dans la partie du village, cachée sous les arbres au bord de l'eau, je vis un four de boulanger qui me parut un modèle de simplicité, moins encore cependant qu'une maison de forgeron tzigane qui ne serait qu'un affreux terrier sans les branchages qui l'enveloppent et l'abritent avec un soin où l'on devine une voluptueuse recherche de l'ombre.

LVI

D'ARGIS A COSIA.

Les adieux du père Athanase. — La montagne. — Une tribu de goîtreux. — Une sous-préfecture dans les champs. — Maisons de paysans. — Costumes des enfants. — Porcs à la cangue.

Nous partîmes de grand matin d'Argis pour Cosia, autre monastère ancien et célèbre, sur la rive droite de l'Olto (l'Aluta). Nous savions que le chemin des montagnes n'était guère suivi; ordinairement on passe par Rymnik, mais les montagnes nous tentaient et d'après les renseignements que nous avions demandés, nous pouvions croire le voyage assez facile. L'évêque, malgré l'heure matinale, était venu recevoir nos adieux et du haut de son balcon nous avait donné sa gracieuse bénédiction. Le père Athanase nous avait suivi jusqu'au dehors de la poterne; son chagrin de nous quitter, son espérance de nous revoir, ses vœux d'heureux voyage et ses souhaits de bonheur à perpétuité dans ce monde et pour l'éternité dans l'autre, s'épanchaient en strophes cadencées qu'il chantait du nez comme ses litanies et dont il ne pouvait trouver la fin.

Nous traversâmes l'Argis à gué et le remontâmes durant une demi-heure; puis, prenant une direction nord-ouest, nous le laissâmes à notre droite. Du haut de la première pente de la montagne, nous jouîmes, dans un ensemble gracieux à demi voilé par une légère brume, d'une dernière vue de la verte vallée et du monastère qui la domine. Un pas de plus, et, sans transition, la nature se déroula devant nous sous ses aspects les plus farouches.

Les montagnes sont nues, les pentes abruptes, les routes ne sont tracées que par le sillon qu'y creusent de rares chariots de paysans.

Ces premiers contre-forts des Carpathes ressemblent à l'entassement sans ordre d'immenses pyramides un peu arrondies sur leurs angles et à leur sommet, et s'élèvent les unes sur les autres en grandissant toujours. Lorsqu'en le contournant on a péniblement gravi à moitié le flanc de l'une, on arrive à la base d'une autre dont il faut recommencer l'ascension.

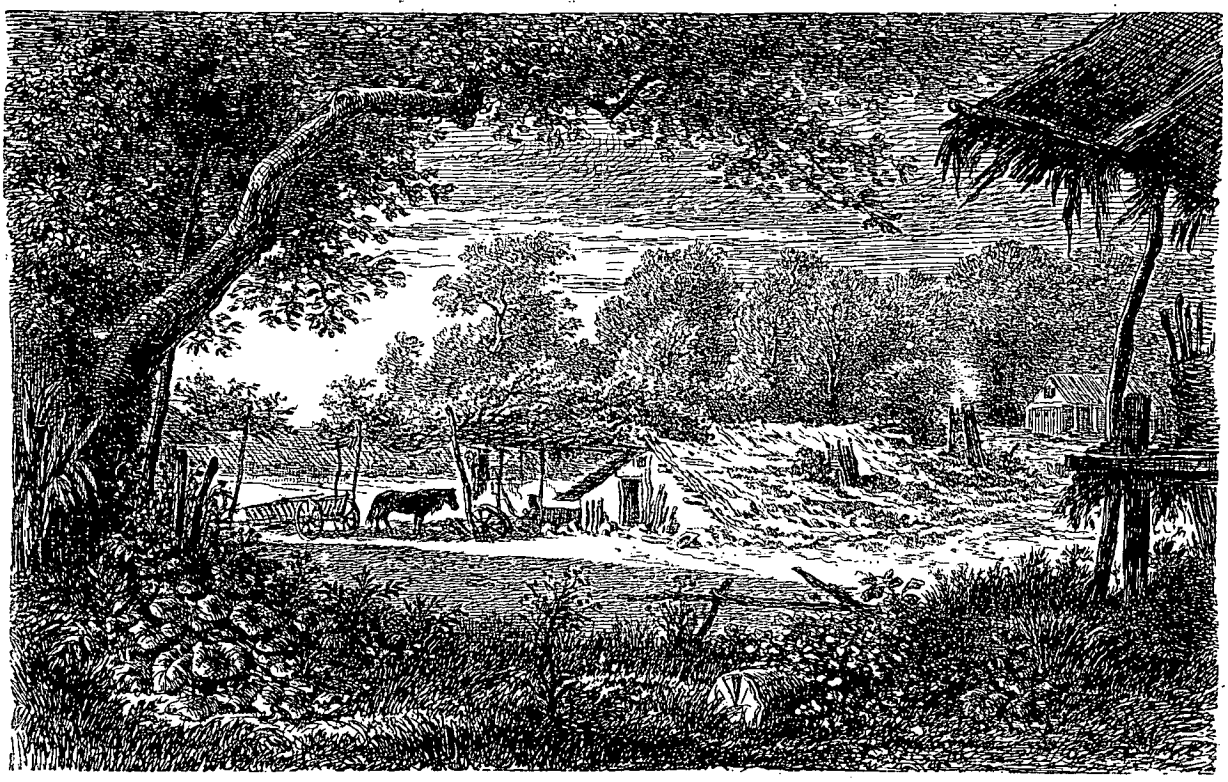
Au bas des rochers, on ne voit que les sommets d'arbres tourmentés qui bordent le torrent courant au fond d'un ravin profondement encaissé, et la vue est longtemps bornée par un triste talus grisâtre que l'herbe recouvre à peine et que des masses de rochers déchirent de place en place. Cependant ces lieux sauvages sont habités; nous rencontrions, çà et là, quelques misérables huttes suspendues au-dessus du ravin ou à demi creusées dans la terre, quelques chèvres maigres broutant les broussailles sous la garde d'un jeune garçon ou d'une jeune fille, à peine vêtus et grelottant la fièvre. En nous apercevant, ces pauvres êtres fuyaient comme des animaux sauvages. Les plus vieux habitants n'étaient point si émus et nous nous aperçûmes bien vite que cette triste population est affreusement goîtreuse.

Arrivés au sommet d'un vaste plateau, sur lequel s'ouvraient plusieurs gorges étroites, nos postillons, ne sachant dans laquelle s'engager, se dirigèrent vers un groupe d'individus, couchés devant les portes de quatre ou cinq de ces huttes, d'où montait une colonne de fumée. — En un instant, nous fûmes entourés d'une douzaine des plus horribles créatures que je vis jamais. Ces pauvres gens, pourtant, n'étaient que goîtreux, mais d'un goître terriblement capricieux, affreusement varié. Je l'ai vu là pour la première fois, mais je l'ai retrouvé assez souvent depuis; il est héréditaire dans certaines familles qui sont, je crois, de descendance tatare. Il commence ordinairement au cou, gagne une joue, quelquefois les deux, tire toute la peau de la face et la boursoufle de rugosités inégales, lui donnant l'apparence d'une besace bourrée de pommes de terre, pendue sous le masque qui garde seul un reste de sa forme première. Il s'attache aussi aux aisselles, aux bras, aux cuisses, aux reins, aux genoux, les bossue et les déforme d'excroissances luisantes et violettes, qui, augmentant toujours, se réunissent en loupes monstrueuses et font ressembler les corps aux troncs noueux et diffor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes de certains hêtres. Ce qui ajoute à l'horreur de ces difformités, c'est qu'elles semblent ne survenir que lorsque les sujets qui les subissent sont parvenus à toute leur croissance. Elles envahissent petit à petit et changent en objets de dégoût des corps proportionnés avec l'élégante finesse, la force souple et harmonieuse qui distinguent ces races presque sauvages.

Le chef de la tribu vint à nous, monté sur un petit cheval horriblement maigre et auquel ses longs crins emmêlés donnaient une physionomie fantastique digne de son cavalier. Celui-ci, mal vêtu de peaux de mouton laineuses, attachées avec des ficelles, les reins ceints de plusieurs tours d'une grosse corde qui retenait une large hache au milieu de son dos, avait le teint verdâtre, les pommettes larges et plates, le nez court et retroussé, les yeux petits et ronds, enfoncés et couverts comme ceux d'un barbet par d'épais sourcils blanchissants ; sa barbe inculte et ses longs cheveux complétaient le type du Tatar de la dernière invasion, enlaidi encore par l'héritage de misère de vingt générations vagabondes. Tel qu'il était il me parut digne de son peuple, fier pourtant comme il convient à tout chef petit ou grand : il perçut sans remercîment aucun l'impôt que nous arracha la hideur de ses sujets. A un geste qu'il fit pour les écarter de nous, je vis qu'il était manchot, et que de plus il avait une jambe de bois. Atteint du terrible mal héréditaire, a-t-il fait le sacrifice d'un bras et d'une jambe pour conserver le prestige d'une supériorité physique ? Les Valaques éprouvent, à la vue de ces infortunés, une répulsion qui va jusqu'à la crainte, et, pour rien au monde, ils ne les toucheraient. Pendant toute la halte, Mathé, très-inquiet, pressait le départ,



Maison de forgeron tzigane, à Argis. — Dessin de Lancelot.

répondait à nos questions d'un air suppliant : Nou, domnulé, nou (non, seigneur, non), et tenait sans cesse son fusil dans la direction des goîtreux.

Nous reprîmes notre course, assez mal renseignés, mais heureux de retrouver la solitude.

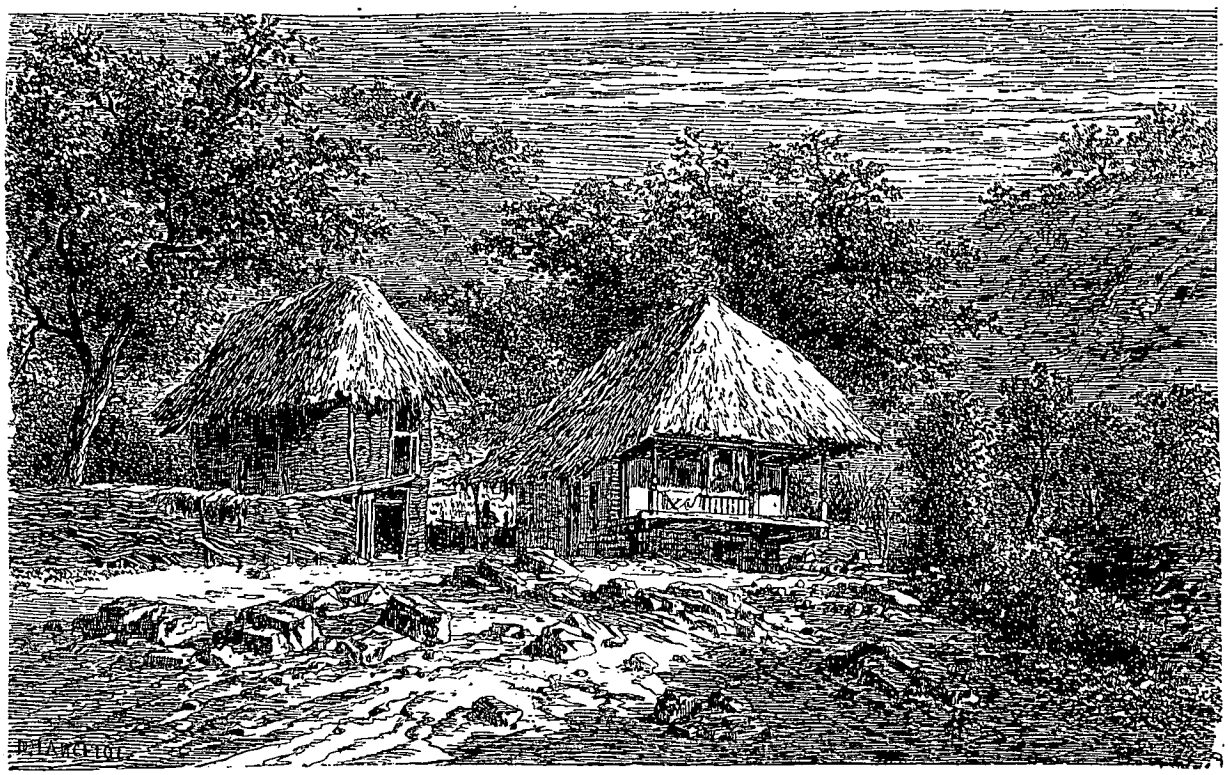
Le sommet de cette chaîne de hautes collines apparut enfin ; après l'avoir franchi, nous redescendîmes par des pentes modérées dans la petite vallée du Topologou; c'est dans cette vallée fertile que Michel Bassa-Raba, prêta foi et hommage de vassal, à Radu-Negru. Son nom veut dire *lieu de la conférence* ou de l'entrevue. De grands noyers, penchés sur les deux côtés du chemin, nous ombragèrent jusqu'à la sous-préfecture de Suici.

Suici marque dans mes souvenirs de cette journée de voyage, comme dans la mémoire d'un pêcheur doit marquer la pointe de terre en face de laquelle la bourrasque l'assaillit. A la sous-préfecture, où le nombreux personnel nous accueillit avec la considération que donne toujours dans ce pays une voiture de poste attelée de huit chevaux, on nous apprit que le chemin que nous voulions suivre était impraticable ou pour mieux dire qu'il n'existait pas. Si nous persistions à prendre la même direction, il était douteux que la voiture arrivât entière, mais il était certain que jamais chevaux ne la hisseraient sur les escarpements qu'il faudrait franchir ; des bœufs seuls pouvaient accomplir ce travail patient et pénible. Des bœufs à une calèche ! cela nous rejetait bien loin du train royal que nous avions mené jusque-là. Mais, nous n'avions que cette alternative, retourner à Argis par le chemin déjà parcouru ou prendre la pai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sible allure des rois fainéants : ce dernier parti était préférable, et les dorobants de la sous-préfecture s'éloignèrent pour opérer la réquisition nécessaire ; en attendant, nous eûmes tout le temps d'explorer les environs qui sont charmants. Ce mot de sous-préfecture sonnait désagréablement à mes oreilles dans ce lieu d'un caractère si primitif et si séduisant. Messieurs les employés eux-mêmes, malgré leurs prévenances, me paraissaient, avec leurs fracs noirs, déplacés au milieu de cette nature, vierge de tout alignement. Je crois qu'une bande de leurs naïfs administrés, toute une nombreuse famille qui attendait d'être appelée à son tour pour répondre à je ne sais quelle assignation, couchée sur l'herbe depuis la veille, était de mon avis.

Quant au bâtiment administratif, il a une physionomie triste et rébarbative : bâti en troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, percé de petites fenêtres et couvert d'un haut toit de bardeau, il tient du blokaus et de la prison. Il est ombragé par de beaux noyers et appuyé à un frais ravin ; il domine à pic un cours d'eau encaissé dans des rives rocheuses et a, pour cour d'honneur ou salle des Pas-Perdus, un vaste plateau herbu, entouré d'arbres, derrière lesquels s'abritent de petites fermes qui se ressemblent toutes. C'est toujours un enclos de branchages tressés étroitement à des pieux solides, et, à l'intérieur, une petite maison toute de bois, dont l'entrée donne sur une galerie supportée par de minces piliers façonnés à la hache. A une des extrémités de



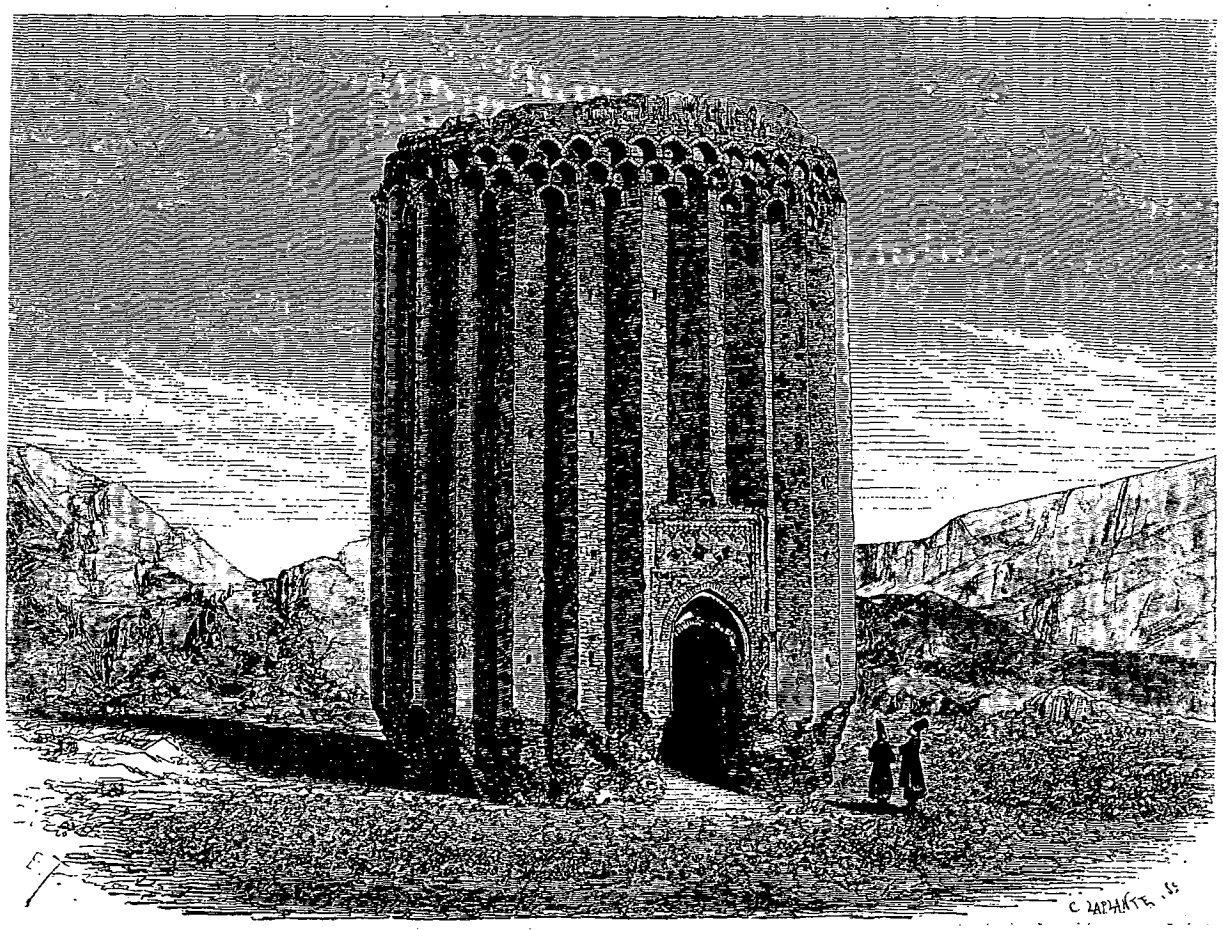
Une maison à Suici. — Dessin de Lancelot.

cette galerie est un divan grossier. Près de la face opposée de l'enclos est, en guise de grenier où l'on serre les épis de maïs, un vaste panier supporté à six ou sept pieds du sol par de gros piquets et couvert d'un toit de planchettes ou de paille. Au centre est un poulailler qui ressemble assez à une grande hotte. Aux extrémités, des hangars abritent les chariots et les instruments aratoires peu nombreux. Dans tout cet espace, indifférents aux morsures du soleil comme aux caresses de l'ombre, courent et se roulent pêle-mêle, des porcs et des enfants nus de deux à cinq ans. On fait pour les porcs plus de frais d'habillements que pour les enfants ; afin de les empêcher de s'introduire au travers des clôtures, dans les champs qu'ils ravageraient, on emprisonne leur cou dans une sorte d'armature faite de trois morceaux de bois assemblés en triangle. A chaque angle, une des trois pièces de bois se prolonge en pointe solide comme un épieu, se fiche en terre toutes les fois que l'animal veut fouiller avec son grouin, et paralyse ainsi toutes ses tentatives de voracité. Il arrive quelquefois que cette pointe engagée par ses efforts violents le retient prisonnier à l'angle d'une clôture : l'animal rappelle alors, par son attitude humiliée et ses petits yeux, un Chinois exposé à la cangue.

LANCELOT.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tour de Rey sur l'emplacement de l'ancienne Raghès (tombeau présumé d'un roi mogol). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

QUATORZE MOIS DE CAPTIVITÉ CHEZ LES TURCOMANS

(FRONTIÈRES DU TURKESTAN ET DE LA PERSE.[1])

PAR M. HENRI DE COULIBŒUF DE BLOCQUEVILLE.

1860-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

LE VOYAGE. — LA GUERRE. — LA CAPTIVITÉ.

J'étais venu en Perse avec l'intention d'y entrer au service du gouvernement; mais il se trouva qu'on avait déjà disposé des emplois militaires que je pouvais désirer, et je me préparais à partir de Téhéran, lorsque, vers la fin du mois de mars 1860, S. M. Nasseredin Schah me fit proposer, par un de ses aides de camp, de suivre une expédition armée, envoyée dans les contrées du Turkestan, situées à l'est du Khorassan, pour y réprimer le brigandage et les incursions incessantes des Turcomans sur le territoire persan [1].

En acceptant cette mission, je m'engageai à remettre à Sa Majesté, un exemplaire des renseignements, des cartes, vues ou croquis que j'aurais recueillis pendant la campagne [2].

Avant de partir, et d'après les conseils des Européens qui habitaient la Perse depuis longtemps, je fis stipuler,

1. Cette relation se relie à celle du voyage à Méched, par M. de Khanikof (tome IV, 1861, p. 269) et à celle du voyage dans l'Asie centrale, par M. Arminius Vambéry déguisé en derviche (tome XII, p. 33 à 113). Nous devons rappeler aussi que nous avons publié: — en 1860 (p. 16) une description de la Perse, par M. de Gobineau, avec des dessins de M. Jules Laurens; — une livraison sur les chasses en Perse, par M. Duhousset, officier de cavalerie (tome VI, 1862, p. 113).

2. Les gravures reproduisent des photographies rapportées par l'auteur ou des dessins faits par lui-même d'après nature.

1. Voyez des détails sur ces incursions dans le récit de M. Vambéry.

2. Ces documents sont demeurés inédits jusqu'à ce jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans un contrat, enregistré à la chancellerie de la légation de France à Téhéran, que si je venais à être fait prisonnier, ma rançon serait à la charge du gouvernement : cette clause, comme on le verra plus loin, ne me préserva pas d'une longue et dure captivité.

I

LE VOYAGE.

De Téhéran à Méched. — Tour de Rey. — Un cimetière guèbre. — Les muletiers persans. — Tour-village. — La tour penchée de Semnan. — Charout. — Commerce avec la Russie. — Abbassabad ; une légende déclamée. — Mazinan. — Comment on devient gouverneur. — Les impôts. — Vengeance d'un minaret. — Nichapour. — Douze mille encriers. — Un trône volant. — Porte d'or et de diamants. — Les platanes qui saignent. — Méched.

Le 31 mars 1860 le dernier des détachements et des contingents des différentes provinces de la Perse qui devaient prendre part à l'expédition, partit de Téhéran pour Méched : il était composé d'un régiment d'infanterie, d'un escadron de Kurdes, d'un escadron de Baktiaris, de quelques cavaliers Schah-Sevend et d'une batterie d'artillerie.

Quatre jours après, je me mis en route. J'étais à cheval, suivi de cinq mulets qui portaient mon bagage, d'un muletier et de deux domestiques. On m'avait donné trois firmans : le premier pour le général en chef de l'expédition et l'intendant général ; le deuxième, pour le montewelli bachi (ou gardien du tombeau de l'iman Riza, à Méched [1]) ; le troisième, pour un aide de camp de S. M. le Shah.

Je sortis par la porte de Shab-Abdoulazim, et, après avoir laissé derrière moi Téhéran et ses environs, tristement parsemés de masures, de fours à chaux et de briqueteries, je me dirigeai vers le chemin du Khorassan qui conduit par une pente assez rapide, à une ramification de l'Elbourz.

Au pied de ces montagnes je m'arrêtai pour dessiner les ruines de Rey, pans de murailles qui couvrent une superficie de plusieurs lieues. Parmi leurs débris, s'élève le tombeau d'un roi mogol. On l'appelle la tour de Rey.

A quelque distance, et un peu plus près de la montagne on voit une autre tour de semblable apparence, qui, d'après son inscription coufique, remonterait aux premiers siècles de l'hégire ; elle est bâtie en pierres non taillées ; sur la partie supérieure qui est en briques, on lit l'inscription suivante : Au nom du Dieu puissant et miséricordieux, a ordonné de construire ce Cobet, Safel-Seid, fils de Farès ; que Dieu pardonne à lui, à son père et à sa mère [2].

Près de la route et sur le flanc de la même montagne à laquelle l'ancienne cité de Rey était adossée, on rencontre le cimetière guèbre.

Ce cimetière a la forme d'une grosse tour dont la circonférence est d'environ 50 à 60 mètres et la hauteur de 5 mètres. L'intérieur est disposé en cases maçonnées ; chacune d'elles a la dimension d'un homme et est garnie au fond de pierres brutes. Une de ces cases sert d'entrée dans les caveaux où sont déposés les ossements lorsqu'après une longue exposition du corps en plein air ils ont été dépouillés de toute leur chair. On laisse au mort un caleçon, une chemise, et une espèce de suaire qui lui enveloppe la tête comme un turban et lui couvre les épaules. On le hisse à l'aide d'une échelle et on le place dans une des cases, en ayant soin de le tourner vers le midi, les jambes croisées, les bras croisés sur la poitrine, la tête appuyée sur le bord de la fosse, et la figure découverte de façon que les oiseaux de proie puissent venir lui arracher les yeux. Après la cérémonie funèbre, les Guèbres referment cette porte, faite d'un seul bloc de pierre, la maçonnent en dedans et redescendent au moyen de cordes, fixées à une arête du haut de la muraille. Ceux qui ont apporté le mort, restent plusieurs jours le plus près possible du cimetière, sur une éminence, afin d'observer lequel des yeux sera enlevé le premier, car d'après une superstition peu digne de l'antique religion de Zoroastre, selon que tel œil a été arraché le premier, ils augurent que l'âme est allée ou non vers le séjour des bienheureux [1].

La hauteur de la tour ne protége pas toujours les corps d'injures fanatiques : il arrive souvent que des bergers ou des visiteurs musulmans lancent des pierres sur les cases du haut de la pente de la montagne qui surplombe.

Les cimetières des chrétiens ne sont pas, du reste, en Perse, à l'abri des profanations. Les musulmans tirent à la cible sur les croix, brisent et dispersent les pierres des tombes ; il répugne de signaler d'autres profanations encore plus odieuses ; le corps de M. Minutoli, ministre de Prusse, mort à Chiraz, a été déterré et jeté sur la voie publique, après avoir été dépouillé de son linceul. Je tiens ce fait de deux Européens, témoins oculaires. Les musulmans ont un grand respect pour les morts, mais seulement pour leurs coreligionnaires.

Du sommet de la montagne, la vue embrasse toute la plaine de Téhéran, bornée par les arêtes colossales de la grande chaîne de l'Elbourz, souvent couvertes de neige même en été.

La première station est au village de Catinabad, éloigné de cinq farsahks [2]. On dresse ma tente ; les accessoires de campagne sont déployés ; les chevaux et mulets sont attachés au piquet.

1. Voyez, tome IV, 1861, p. 269.

2. Je dois la traduction de cette inscription au savant M. Reynaud, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

1. Voyez sur les Guèbres et les feux de Bakou (tome Ier, 1860, 8e livraison).

Les Parsis ou Guèbres, fidèles à la religion de Zoroastre, révèrent encore le soleil comme l'image la plus sublime du créateur. Le feu est pour eux le symbole de la divinité.

Ils sont nombreux dans l'Inde. A Bombay, leur cimetière est situé sur une colline qui domine la côte. Des hommes vêtus de robes blanches portent la bière couverte d'un linceul blanc : ceux qui les suivent, costumés de même, marchent deux par deux, chaque couple attaché par un mouchoir blanc. On expose le corps sur un petit mur d'appui. Quand les vautours ainsi que l'action du soleil et de l'atmosphère ont détruit toute la chair, on jette, de même que nous le dit M. de Blocqueville, les ossements dans un puits.

2. Le farsahk est d'environ 6000 mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

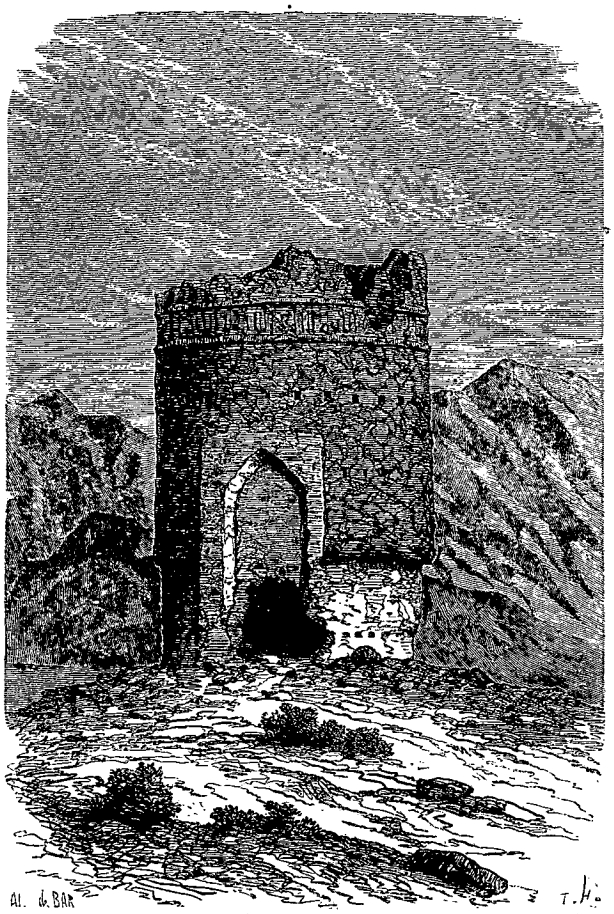
Ce n'est pas sans une certaine émotion, au moins sans un sentiment de curiosité, que je vais entrer dans la vie nomade.

Le 4 avril, ma petite caravane se mit en marche dès le point du jour. La route était aride, difficile, la chaleur à peine tolérable : mais le paysage avait assez de grandeur pour distraire la vue. A notre gauche se déroulait la grande chaîne de l'Elbourz, à droite la petite chaîne de montagnes qui borde le désert Salé.

Vers l'après-midi, j'arrivai au village d'Ivanekif, après avoir parcouru la distance de six farsahks.

Le 5, je partis de bon matin. Je portais naturellement mes regards sur la montagne que je devais traverser; bientôt je ressentis dans les yeux une fatigue dont je ne pouvais me rendre compte; il me semblait voir des étincelles comme si le sang s'était fortement porté à la tête. J'attribuais cet effet à la réverbération du soleil sur les terres blanchâtres qui ressemblent à des champs de neige. Je cessai de regarder l'horizon; mais, quand j'approchai du versant de la montagne, je vis du cristal de roche parsemé de tous côtés, ce qui m'expliqua la sensation désagréable que j'avais éprouvée.

En suivant un petit cours d'eau saumâtre, qui suit tout le défilé et laisse en beaucoup d'endroits des croûtes de sel de l'épaisseur de quatre centimètres, j'arrivai à un endroit où l'écho se répète jusqu'à quatre fois et à des intervalles assez longs. Près de là est une ruine de forteresse ou de caravansérail, de forme carrée, flanquée de six tours, et en pierres bien maçonnées; ce genre de construction est rare; j'en ai rencontré un autre cependant, sur lequel j'ai recueilli une inscription coufique.



Tour ou Cobet, sur l'emplacement de l'ancienne Raghès.
Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

Après le passage du défilé qui dure une heure, j'entrai dans une plaine déserte et aride; puis j'arrivai au village de Kichlak, composé d'une centaine de maisons.

Ces villages sont aussi appelés kaleh (c'est-à-dire château ou forteresse) parce qu'une muraille et des tours les protégent.

Le 6, à travers des plaines toujours salées, coupées de cours d'eau saumâtre, j'atteignis le village de Dehinesek (village du sel) distant de six farsahks. Le manque d'eau potable et la chaleur nous firent beaucoup souffrir: les bêtes de charge étaient exténuées : je pris le parti de voyager la nuit.

A onze heures du soir, j'eus grande peine à réveiller mon muletier et à lui faire donner la nourriture à ses mules. Il ne parlait de rien moins que de me laisser en route; mais je le forçai à se soumettre. A moins d'être accompagné d'un employé du gouvernement, chargé d'aplanir toutes les difficultés du voyage, on est fort en péril d'être fort mal servi par ces gens-là. Ils sont, à certains égards, privilégiés. Le muletier est exempt d'impôts; on ne peut, sous aucun prétexte, le forcer à servir comme soldat; il faut bien que dans un pays comme celui-ci, sans voies de communications praticables, on fasse quelques avantages aux hommes qui se livrent à ce rude métier. Le gouvernement, dans certains cas, peut les requérir; mais il est alors obligé de les payer régulièrement et d'après un tarif réglé à l'avance.

Nous partîmes enfin au milieu d'une fort belle nuit, éclairés par la lune; une distance de sept farsahks me parut une promenade comparée aux précédentes. Deux heures environ après le lever du soleil, j'étais en vue de la station de Laskerd dont la partie inférieure m'était encore cachée par les replis du terrain.

Laskerd est un village étrange. Qu'on se figure une énorme tour ayant environ 200 mètres de circonférence et 20 mètres de haut, voilà l'ensemble des habitations !

Après la porte, qui n'est que de la hauteur d'un homme, un passage voûté très-étroit donne entrée dans l'intérieur où des échafaudages surperposés sans ordre se tiennent debout par un prodige d'équilibre difficile à concevoir. Si l'on frappe du pied sur une terrasse, un tremblement se communique à tout le reste des masures, d'où sort une odeur nauséabonde des plus désagréables.

A une certaine hauteur, les habitants ont enfoncé dans la muraille des poutres au moyen desquelles ils se sont fait un balcon ou galerie extérieure.

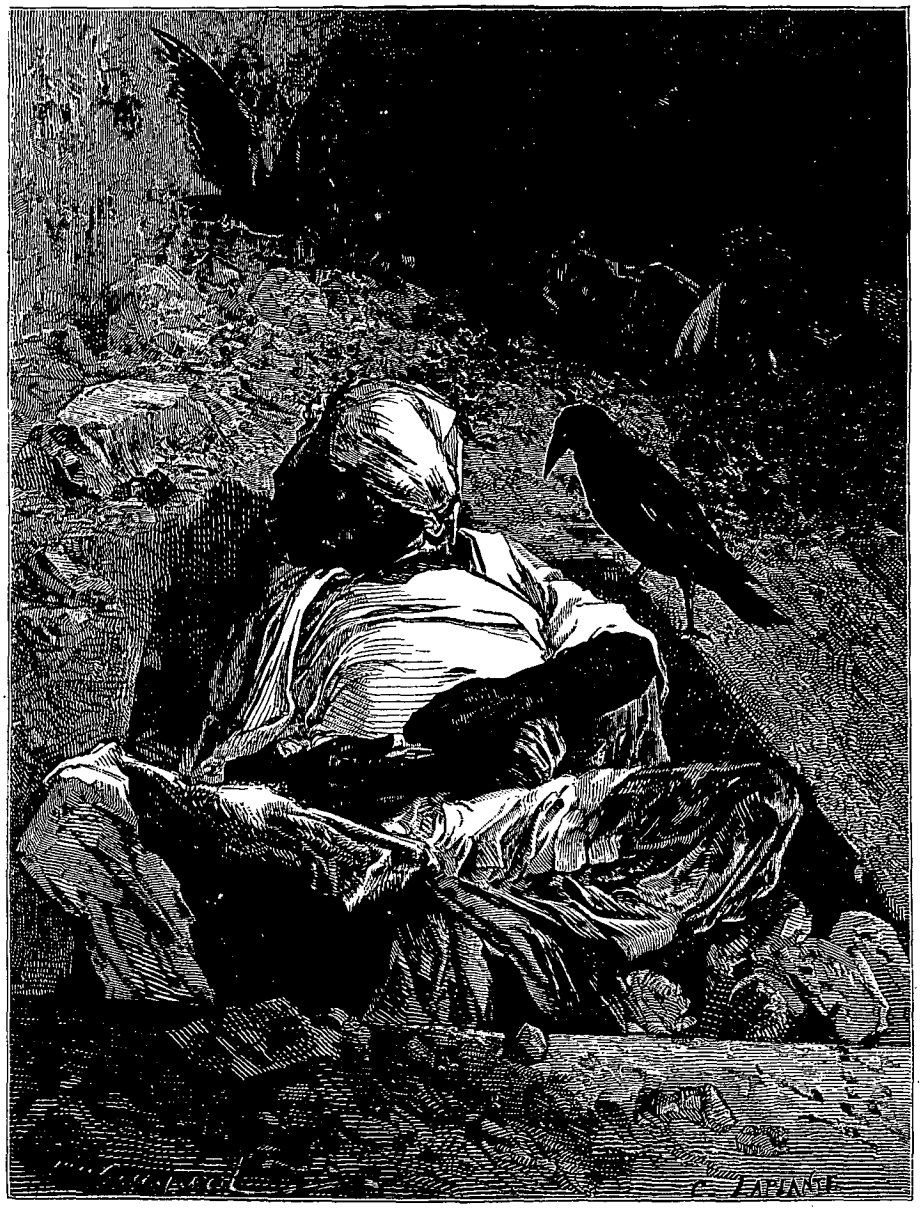
La population de Lasker est de 120 familles, sans compter celles qui n'y trouvant plus moyen d'équilibrer sur la tour un petit échafaudage, sont obligées d'habiter des maisons en terre dans le voisinage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Comme à l'intérieur et à l'extérieur il n'y a pas de rampe, lorsque le soleil est couché, on attache les enfants par les jambes à une corde qui leur laisse la liberté d'aller sur les galeries; s'il en tombe un la nuit, ses cris éveillent les parents qui n'ont qu'à tirer la corde à eux pour opérer le sauvetage.

On donne aussi au village de Laskerd le nom de Pohk kaleh, qui se rapporte aux traces verticales dessinées sur les flancs de la tour, bâtie en terre presque blanche. Une source d'eau douce alimente le village. On a construit près de l'entrée un petit édifice, ou lieu de prière, qui contraste singulièrement avec le reste du paysage.

On ne connaît pas la date de l'établissement de ce village aérien. Les habitants prétendent qu'il a été construit par les Dives (génies) qui habitaient le pays à une époque très-reculée. Ce qu'il y a de certain, c'est



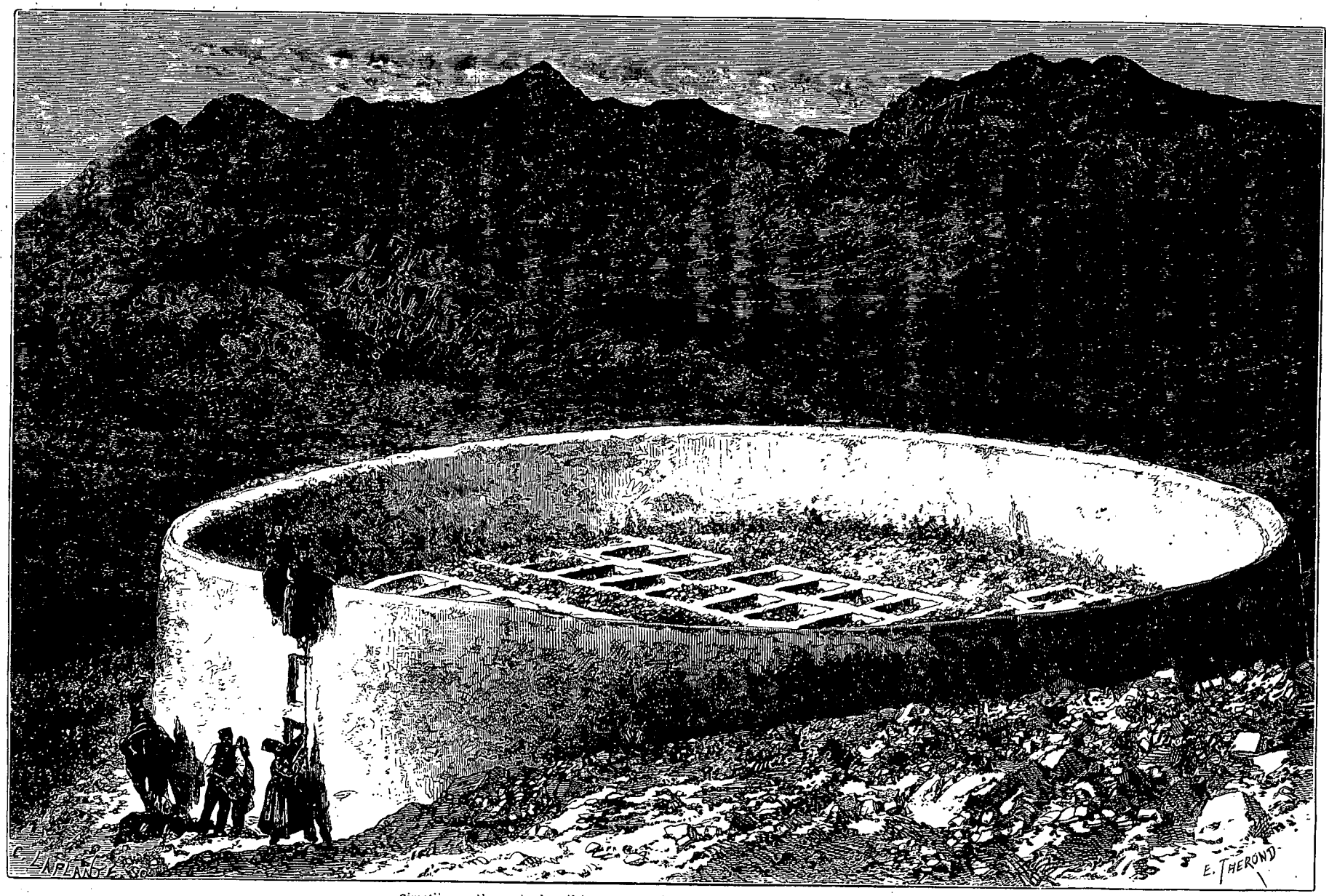
Une case du cimetière guèbre près de Téhéran. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

que les habitants ont voulu se mettre ainsi à l'abri des surprises et des attaques des brigands qui venaient souvent dévaster le territoire. Cette grande tour blanche, se détachant sur les champs et les vergers qui l'environnent et sur les lignes bleuâtres des montagnes, est d'un effet des plus pittoresques. Le pays est renommé pour ses grenades, qui ont l'avantage d'être très-grosses, douces, et sans pepins.

7 *avril.* — Semnan, à six farsahks, petite ville entourée de murailles et d'un aspect agréable. Elle est située au milieu d'une campagne verdoyante, coupée de nombreux canaux qui descendent de la montagne et alimentent ses moulins, ses vergers, ses jardins et ses rues.

Son principal monument est une mosquée de construction moderne, couverte de briques vernies. Auprès s'élève un ancien minaret, au haut duquel on arrive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

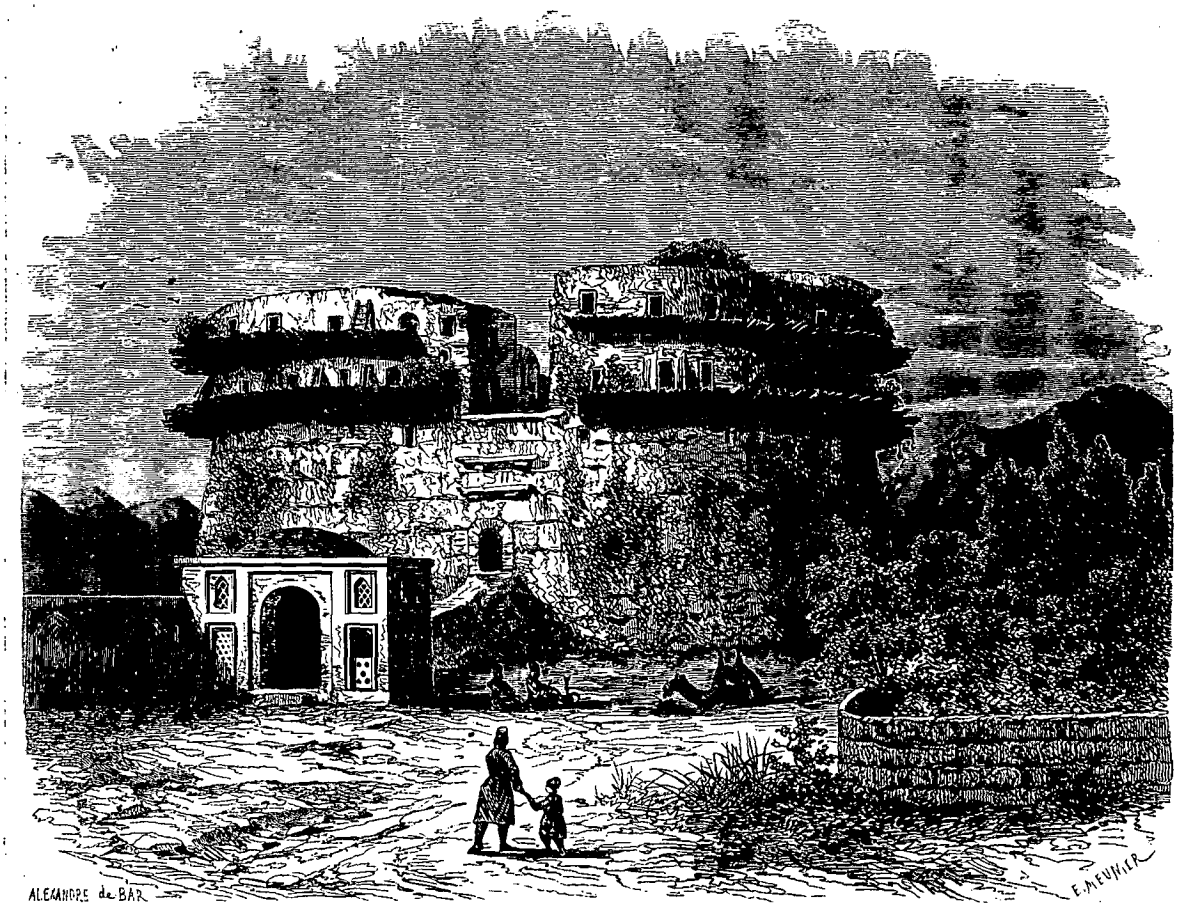


Cimetière guèbre près de Téhéran. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après avoir monté 90 marches chacune de 37 centimètres; une petite colonne surmonte la plate-forme. La hauteur totale est de 36 mètres environ. Ce minaret penche du côté du nord et est très-dégradé par les pluies et les neiges. Il est bâti en briques disposées de manière à former au dehors des dessins variés. J'ai recueilli ses inscriptions qui sont bien conservées, en montant sur des terrasses voisines. D'après un rapport fait par M. Reynaud à l'Académie des inscriptions et belles lettres, sur différentes inscriptions que j'avais envoyées à cette Académie et au nombre desquelles était celle du minaret de Semnan, ce monument remonterait au dixième ou onzième siècle de notre ère, et devrait être attribué à un personnage appelé Al-Hassan, fils de Mohammed.

La population de Semnan, ainsi que celle de Laskerd, parle un patois qui n'a de rapport avec aucune langue des pays voisins. On raconte à ce sujet qu'un roi de Perse, ayant à sa cour des interprètes de tous les patois de son empire, résolut d'en avoir aussi un qui fût capable de traduire la langue parlée à Semnan. A cet effet, il choisit parmi ses favoris un mirza des plus intelligents et l'envoya passer quelque temps dans le pays. Lorsque ce savant revint, le roi l'ayant questionné, il tira de dessous sa robe une gourde de pierre et l'agita fortement, en disant que ce bruit étrange était la véritable



Laskerd, tour-village. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

langue parlée à Semnan, ou du moins tout ce qu'il avait pu en apprendre et en rapporter.

9 *avril.* — En sortant de Semnan, on gravit une pente longue de près de quatre lieues qui conduit dans des défilés; de cette hauteur, la ville et les villages semblent de petits points verts semés çà et là dans la plaine. Quand à la fin de l'hiver la végétation diapre les environs de Semnan, on ne foule dans les défilés voisins d'Ahouan qu'un sol couvert de neiges et de glaces.

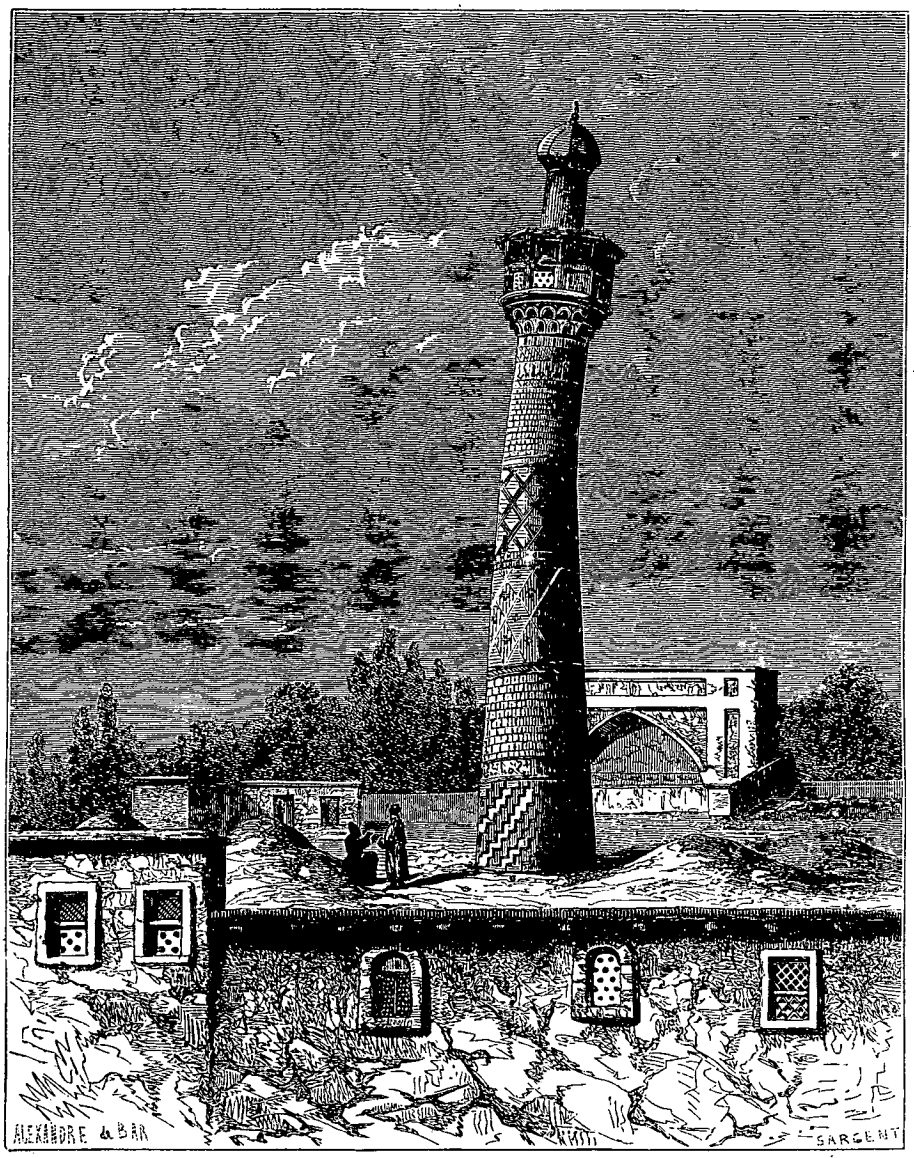
La station de ces hauteurs est inhabitée; on y voit un caravanseraï, un tchapard-khané (poste) et une ruine qui doit être un ancien caravanseraï; il ne s'y trouve qu'un peu d'eau, encore est-elle saumâtre; pas de bois, par suite pas de cuisine. J'aperçus un arbre mort près d'une source; je pris des cordes et ma hache de campagne, et, une fois monté sur l'arbre solitaire, j'entourai plusieurs grosses branches à l'extrémité desquelles j'avais fixé des cordes; mes compagnons les tirèrent d'en bas. Il nous fut ainsi possible de préparer notre souper. Le gardien du caravanseraï ne fournit qu'un peu d'herbes sèches ou racines d'absinthe et de mauvais pain.

10 *avril.* — A six farsahks au delà, et par d'assez mauvais chemins, j'arrivai à Gonchè ; à trois farsahks plus loin, au village de Dowletabad.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

11 *avril*. — L'étape suivante n'étant que de quatre farsahks, j'atteignis de bonne heure Damghan, ville située sur un monticule près d'une gorge de l'Elbourz, au bas de laquelle coule une petite rivière. Ses murailles très-délabrées, épaisses en quelques endroits, enferment environ quinze cents maisons, bâties en briques cuites au soleil, comme presque toutes les constructions persanes. Dans la belle saison, les arbres et la verdure voilent le mauvais état des constructions et donnent à ce lieu un aspect pittoresque; l'hiver en démasque toute la nudité et on croirait n'avoir devant soi qu'un cimetière. A une grande distance aux environs, on ne voit de tous côtés que des habitations ruinées, des terrains jadis cultivés çà et là et quelques débris de murs d'enceinte. Autrefois sur ce même lieu s'élevait Hécatompyle, près les portes Caspiennes : c'était la capitale des Parthes.

A Damghan deux minarets sont encore debout : l'un



Minaret penché de Semnan. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

au milieu de la ville, l'autre en dehors et à une grande distance. Ils attestent, ainsi que les autres débris, qu'après la conquête des Arabes, la ville était grande et florissante. Dans la montagne et au nord de Damghan est une source qu'on appelle Tchechine-Ali (source d'Ali). Les habitants prétendent que, s'il vient à tomber quelque chose d'impur dans cette eau, Ali, irrité, déchaîne les vents et la pluie sur toute la contrée, jamais moins de deux jours, quelquefois pendant des semaines entières. Il est certain que la ville, située en face d'une gorge, est très-exposée au vent. Les montagnes qui environnent Damghan sont couvertes de pistachiers renommés ; leurs pistaches sont grosses comme des noisettes.

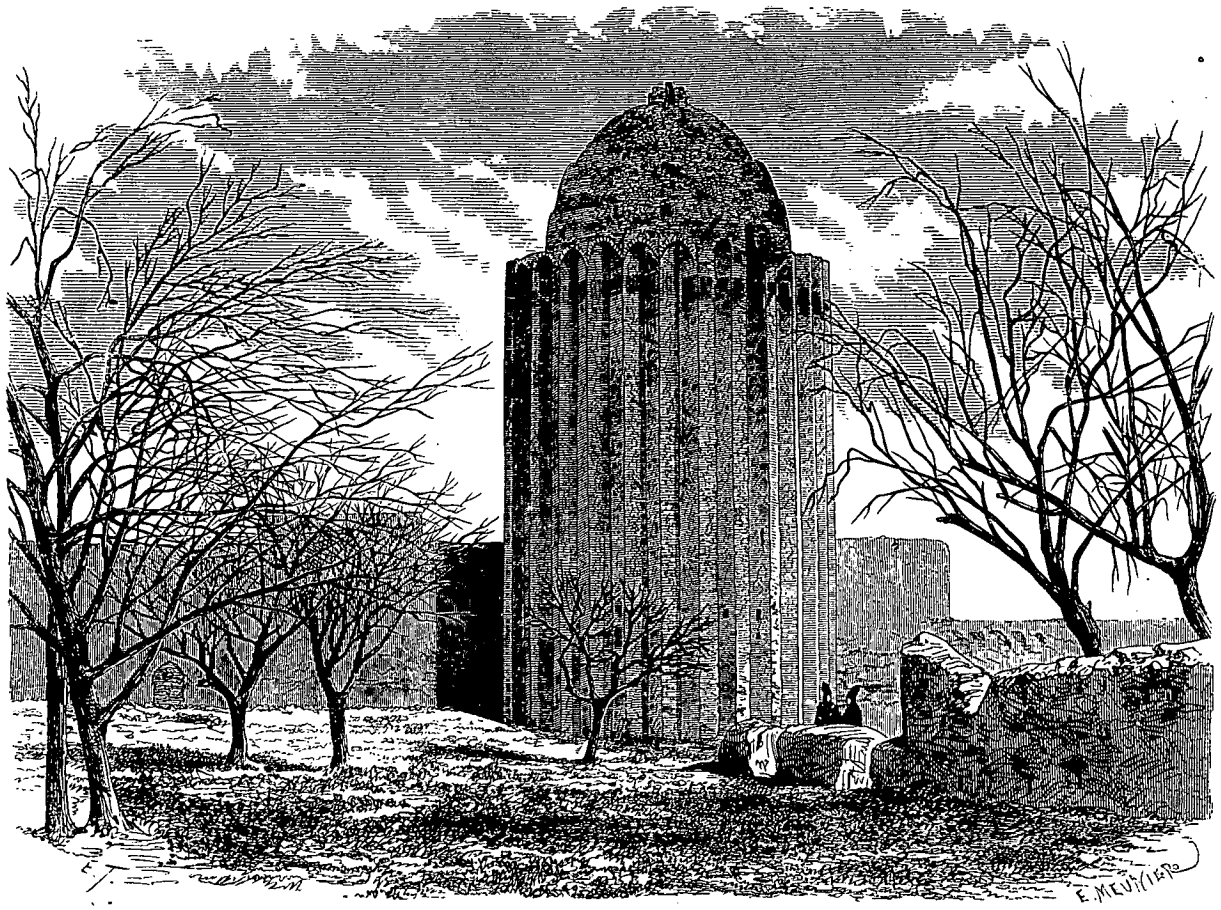
12 *avril*. — Voyageant la nuit et le plus rapidement possible, j'arrivai de bonne heure à Deimollah, village bien situé et entouré de vergers. Là, j'appris que la colonne d'expédition qui était à Charout devait peut-être en repartir le surlendemain; je ne restai dans cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

station que quelques heures, le temps de faire reposer nos bêtes de charge qui devaient doubler l'étape. Selon les gens du pays, je n'avais que trois farsahks à parcourir pour atteindre Charout.

En chemin je rencontrai plusieurs paysans qui me demandèrent s'il devait passer encore des troupes; sur ma réponse que la dernière colonne était celle que j'allais rejoindre à Charout, ils prirent un air de contentement en murmurant quelque chose comme une action de grâces. Je voulus savoir d'eux pourquoi ils avaient l'air si satisfaits de la nouvelle que je leur donnais? « C'est, me dirent-ils, que nous allons enfin être libres de retourner dans nos habitations avec l'espérance de ne plus y être inquiétés. » Presque tous les habitants des petits villages voisins de la route s'étaient empressés de se réfugier dans les montagnes avec leurs troupeaux, afin de ne pas être pillés par les éclaireurs de l'armée régulière. Ceux qui n'avaient pas pris cette précaution avaient eu à déplorer au moins la perte de quelques animaux domestiques, surpris dans la campagne par les cavaliers de la colonne.

La nuit approchait, et, selon mon calcul, je devais bientôt voir paraître Charout : c'était une erreur; les trois farsahks n'en finissaient point : je n'arrivai que vers les onze heures du soir dans des marais où nos mulets s'abattirent plusieurs fois, et ce ne fut que vers minuit que j'entrai dans un des caravanserails de Charout.



Ruine d'une mosquée à Charout-Bastam. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Le lendemain j'allai visiter le chef de la colonne. Le départ était fixé au jour suivant.

L'enceinte de la ville renferme à peu près deux mille maisons; ses environs en comptent un nombre presque égal, au milieu de champs, de vergers et de jardins.

Charout est protégée au nord par la montagne au pied de laquelle elle est située; au sud et à l'est s'étend une vaste plaine inculte et pierreuse : un village voisin assez populeux ajoute à la grandeur apparente de la ville. L'été y est insupportable surtout à cause de la réverbération du sol et des montagnes dont la teinte est blanchâtre.

A deux farsahks au nord-est, et dans une petite vallée, sont les restes de la ville de Bastam; quelques-uns de ses monuments font juger de son ancienne importance; le plus remarquable est un minaret tremblant.

Charout est en communication avec la Russie par la voie d'Asterabad, dont elle est peu éloignée. Un négociant russe, en même temps agent consulaire de sa nation, M. Potchakof, m'offrit, pendant mon séjour à Charout, une agréable hospitalité et me donna quelques renseignements précis sur les relations commerciales des deux pays.

La Russie importe des fers, des fontes, des aciers, des étoffes, des porcelaines, de la verroterie, etc., et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

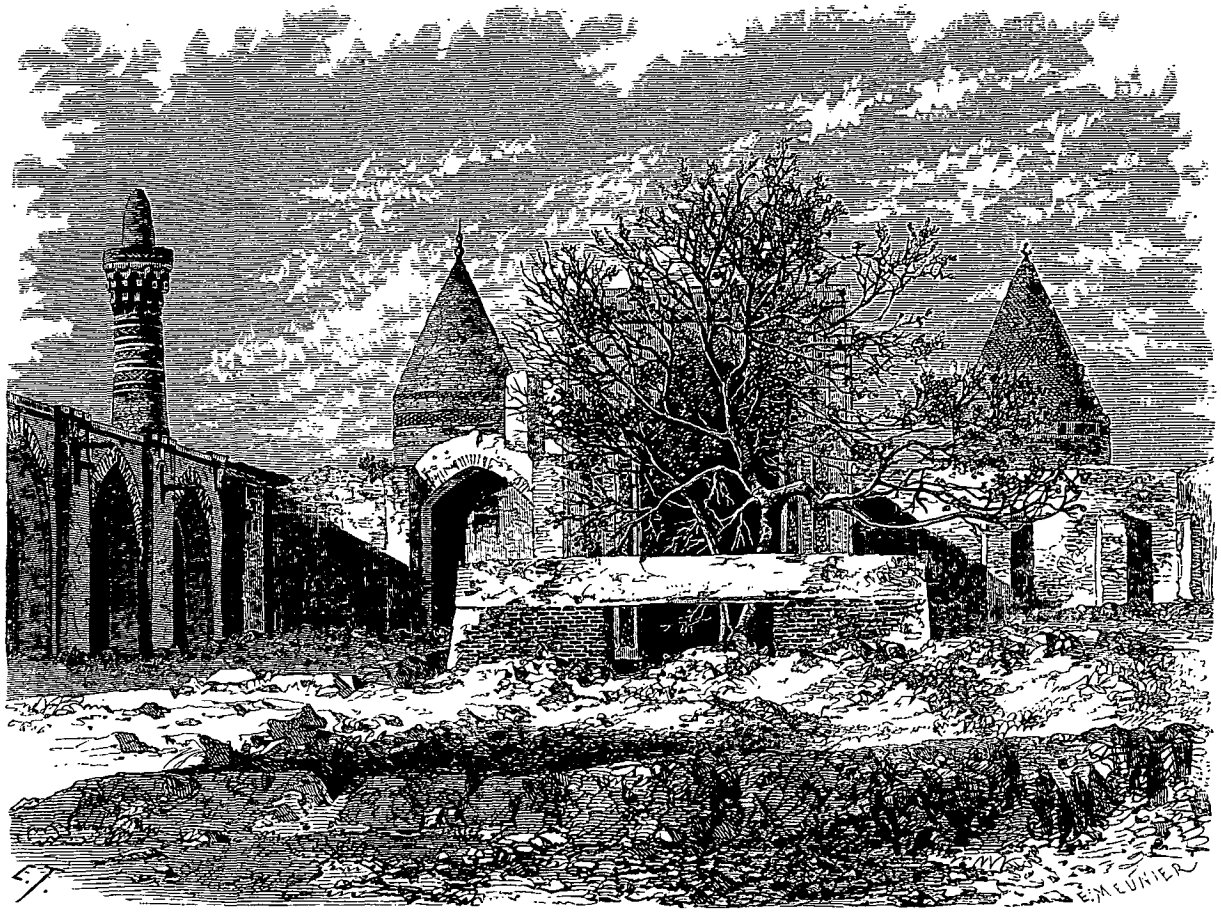
en échange, enlève presque tous les cotons du Khorassan, des laines, des peaux brutes, etc. Les cotons paraissent d'une aussi belle qualité que ceux qui arrivent en Russie de Khiva, de Boukhara et du Khokan. A Orenbourg, passage des caravanes, il m'a été affirmé qu'il en arrivait près de trente mille charges de chameaux tous les ans, sans compter les autres marchandises.

14 *avril.* — La distance de Charout à Miamei est de douze farsakhs, et, au pas régulier d'une caravane, on met presque quatorze heures à faire ce trajet.

A quatre heures du matin, je sortis de la ville pour rejoindre la colonne déjà en marche.

A partir de cette station jusqu'à Sebsevard, il n'est plus possible de voyager isolément; tous les quinze jours, les voyageurs sont accompagnés par une escorte de fantassins, de cavaliers et de deux canons, chargée de les protéger contre les attaques des Turcomans, voisins du Khorassan, qui, se glissant par les nombreux passages de l'Elbourz, viennent se cacher dans les ravins de la route, et tombent à l'improviste sur les caravanes trop peu nombreuses pour repousser une attaque. Ils tuent tous ceux qui résistent et emportent dans les montagnes, où il est difficile de les atteindre, ce qu'il leur a été possible d'enlever.

La colonne se composait d'un régiment d'infanterie armé de six canons, et de la cavalerie irrégulière formée



Charout-Bastam : Tombeau de Bayazid-Bastam. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

d'un détachement de Schahsevends, originaires du pays compris entre Casbin et Guilan, hommes habitués à vivre sous la tente du produit de leurs troupeaux; ils ont un goût inné pour le pillage et la maraude. Ces cavaliers avaient pour armes des sabres, des fusils et des pistolets.

Les Curdes du Curdistan persan, remarquables par leur costume riche et varié, de taille moyenne, trapus et d'un type particulier, étaient montés sur des chevaux croisés qu'ils prétendent être de pur sang arabe; leurs armes se composaient du sabre, du pistolet, de la lance et du bouclier. Cette race, quoiqu'elle soit habituée aussi à aller de temps en temps piller ses voisins, est d'un caractère plus sûr et moins imbue de préjugés que les autres peuplades.

Les Baktiaris de la province de Chiras, moitié nomades, soumis de nom seulement, manient leurs chevaux de race arabe avec facilité et sont adroits au maniment du fusil, du pistolet, du sabre et de la lance, leurs armes habituelles.

Nous arrivâmes à Miamei assez tard, après avoir beaucoup souffert de la chaleur, de la poussière et de la soif. Le mulet qui portait ma provision d'eau s'étant abattu à un farsakh de Charout, mes cruches furent brisées; j'avançai le plus vite possible, et, vers quatre heures du soir, j'arrivai un des premiers à une petite source

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eau saumâtre qui n'était que de la boue délayée, les cavaliers qui nous précédaient y ayant fait piétiner leurs chevaux : je me trouvai heureux de pouvoir en humecter ma bouche.

Miamei, comme tous les villages compris entre Charout et Sebsevard, est protégé par de hautes et fortes murailles. Ces stations sont exemptes d'impôts. Les habitants qui ne peuvent rien cultiver à cause de la stérilité du terrain ou du peu de sécurité qu'il y aurait à s'éloigner des murailles, reçoivent une indemnité du gouvernement qui leur fournit en sus une quantité suffisante de blé par famille. Ils regardent, non sans motifs, tous les voyageurs comme des ennemis; car, en Perse, le plus petit personnage qui arrive chez un chef de village, le met sans scrupule à contribution avec l'aide des gens de sa suite; il bat et maltraite tout le monde jusqu'à ce qu'on lui ait apporté ce dont il a besoin pour lui et ceux qui l'accompagnent. Aussi, les habitants des villages, ou plutôt des forts dont je parle, toutes les fois qu'ils voient venir de grandes caravanes ou des troupes, ferment soigneusement leur porte d'enceinte et se mettent à cheval sur la muraille; de là ils laissent tomber à terre une corde dont ils tiennent l'extrémité; le voyageur demande les provisions qu'il désire et en débat le prix. Lorsque l'on est d'accord, il attache à la corde, soit un sac, soit un vase dans lequel il a préalablement déposé la somme convenue, et un instant après on lui jette, par-dessus la muraille, bois, paille, orge, et, au moyen de la corde, vivres, lait aigre, etc.

Près de Miamei un grand caravanserai et l'établissement de poste offrent, sinon un logement confortable, au moins un abri où l'on peut reposer en sécurité.

15 *avril*. — De Miamei à Miandech, sept farsahks.

A cette station, deux Schah-Sevends me volèrent un mulet; je me mis à courir et j'atteignis ces deux individus; j'en terrassai un d'un coup de poing sur la nuque, et mon domestique s'empara du mulet; mais cette scène, si courte qu'elle fût, donna le temps à d'autres Schah-Sevends de se réunir et de reprendre la bête. En ce moment j'étais à la poursuite du second voleur qui regagnait son campement; au moment de le saisir, après avoir grimpé une pente, je fus assailli par une demi-douzaine d'hommes; l'un d'eux m'assena un violent coup de bâton sur l'épaule, néanmoins je me débarrassai de lui; tous s'étant rassemblés autour de moi et de mon domestique, je tirai mon révolver et j'engageai mes assaillants à ne pas approcher, car j'étais décidé à faire usage de mon arme. Grâce à cette attitude, le cercle s'élargit un peu; je battis en retraite vers mon caravanserai, puis j'allai porter plainte au chef de la colonne qui eut de la peine à me faire rendre mon mulet.

16 *avril*. — (six farsahks). Village d'Abbasabad, situé dans un lieu aride, et que rendent peu attrayant la monotonie du site et la couleur olivâtre du sol.

L'origine de cette station remonte à Schah-Abbas. Ce monarque n'avait pu trouver dans les environs personne qui voulût habiter cet endroit. Il acheta, dit-on, deux cents Géorgiens de l'un et de l'autre sexe, et fit bâtir pour eux ce village et ce caravanserai, en leur garantissant de plus une certaine quantité de vivres et une somme annuelle. Le type des habitants d'Abbasabad diffère, en effet, de celui des villageois des autres stations. Lors de mon passage, la population était réduite à 80 familles. Il se passe peu de mois sans que les Turcomans n'enlèvent quelqu'un de ces pauvres gens; en outre, comme la situation n'est pas très-saine, la mortalité y fait plus de ravages qu'ailleurs.

J'entrai dans une des premières maisons, et ayant fait observer à mon hôte que l'écurie, en forme de four et très-malpropre, ne pouvait convenir à mon cheval que je voulais voir au moins aussi bien logé que moi, il le fit monter, par des pentes et des terrasses jusqu'à la hauteur d'un deuxième étage; l'animal regardait continuellement, avec un étonnement inquiet, par la fenêtre.

Mon hôte, après avoir donné l'ordre qu'on m'apportât du lait, du pain beurré, engagea avec moi une conversation qui ne me parut pas sans intérêt. Il me disait : « Nous sommes musulmans, il est vrai, mais notre patrie est la Géorgie; par conséquent, nous sommes Russes et non Persans. » Je compris qu'il me croyait Russe et qu'il me traitait comme tel; je ne jugeai pas à propos de le dissuader, charmé d'ailleurs de sa bonne volonté à me fournir tout ce que je désirais, même les choses que l'on ne peut se procurer, à prix d'argent, dans ces sortes de stations.

Une heure ou deux après mon arrivée, je vis venir à moi une douzaine d'enfants; l'un d'eux, à la mine gracieuse et intelligente, s'avança un peu en avant des autres, tenant à la main un rouleau de papier, et, après m'avoir fait un salut à la manière orientale, déclama une pièce de vers; à de certains passages, tous les autres enfants répétaient une sorte de refrain : c'était une légende sur l'origine des habitants d'Abbasabad et sur les événements qui les avaient condamnés à passer leur existence dans un lieu si peu favorisé de la nature.

Après cette scène jouée d'une façon presque touchante par ces enfants aux figures déjà étiolées, tous répétèrent en chœur : « N'oubliez pas l'enfant géorgien; » puis ils se partagèrent, mais sans avidité, le peu que je leur donnai.

17 *avril*. — Mazinan (sept farsahks), première station dans les limites du Khorassan. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit village, quoiqu'il soit situé dans une plaine arrosée et dont le terrain paraît excellent. Partout, sur une grande étendue, on aperçoit des villages ruinés, des enceintes abandonnées, parmi lesquelles on distingue quelques restes de monuments de l'époque musulmane.

D'après les habitants, l'ancienne ville était située à une heure du village; elle était grande et florissante à l'époque où la population était guèbre, et même après la conquête des Arabes. On m'informa qu'il y avait dans les environs un monument en brique de l'époque guèbre, sur lequel on voyait des caractères, mais tout à fait illisibles. J'allai recueillir les inscriptions, assez bien conservées, d'un vieux caravanserai, principale ruine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

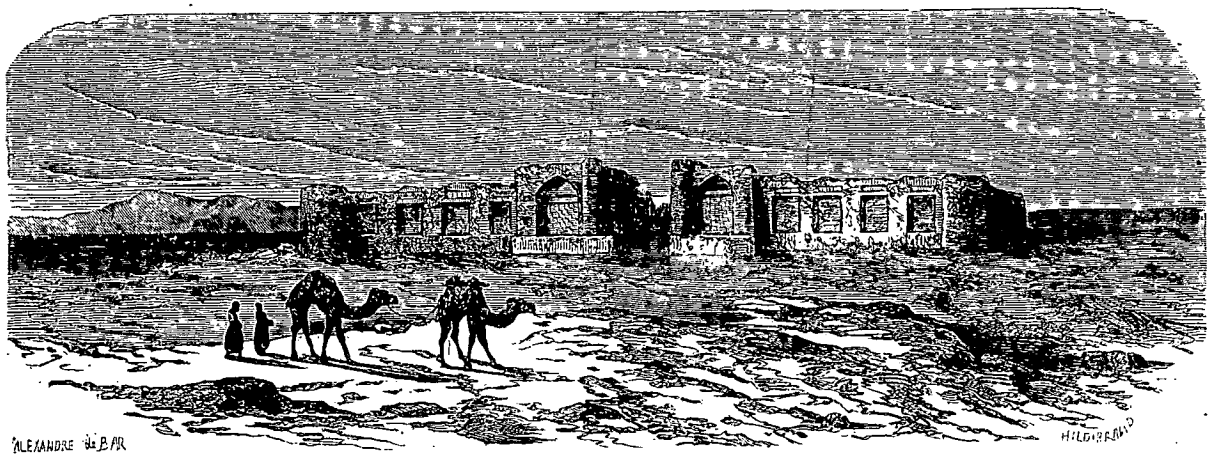
qui fût à ma portée. Ce qui en reste atteste son ancienne grandeur et l'élégance avec laquelle il avait été construit. Ce monument, d'après l'opinion de M. Reynaud, serait du dixième ou du onzième siècle de notre ère. On songe peu aux réparations de ces antiques édifices. Parfois, lorsqu'ils sont sur le point de s'écrouler, on rebâtit avec leurs débris quelque chose de moderne, sans caractère et sans solidité.

18 *avril.* — (cinq farsahks) Maire, très-petit village, situé au milieu de nombreuses ruines que l'on pourrait supposer anciennes, mais qui, comme un très-grand nombre de celles qu'on rencontre dans toute la Perse, ne sont que les restes de villages abandonnés à la suite des exactions des gouverneurs.

Un gouverneur est un fléau. Nos intendants de l'ancien régime étaient loin d'opprimer autant les populations.

Un personnage, qui par sa position actuelle ou passée, peut prétendre à un gouvernement, par exemple un membre de la famille royale (et il doit y en avoir beaucoup, puisque Fethali-Schah seul a laissé plus de deux cents enfants), un tel personnage apprend qu'un poste sera vacant à une certaine époque; il commence par faire sa cour à tous ceux qui peuvent le lui faire obtenir, c'est-à-dire tout simplement à leur donner des sommes d'argent. Les voies ainsi préparées, il offre au roi un cadeau de 10 mille ou 20 mille tomans, selon l'importance de la place qu'il veut avoir, et, grâce à ces procédés de corruption peu dissimulés, ce qu'il désire lui est toujours accordé.

Ordinairement, un gouverneur de ce genre ne reste guère plus de trois ans dans ses fonctions. Pendant ce temps, il est obligé de fournir l'impôt annuel de son district à la couronne; de plus, il faut qu'il retrouve tout l'argent qu'il a déboursé pour obtenir sa place; enfin il doit amasser de quoi vivre selon son rang et sa position pendant l'intervalle où il restera sans gouvernement, c'est-à-dire cinq ou six ans au moins. Le personnel nombreux, chargé de recueillir pour lui les contributions, prélève en même temps sur les contribuables



Ruines d'un caravansérail près de Mazinan. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

ses propres honoraires, ce qui est illimité. L'impôt ainsi perçu est si exorbitant que le paysan laisse souvent sa récolte sur pied, emmène, s'il n'en a déjà été dépouillé, le peu de bétail et les quelques hardes qu'il possède, et va se réfugier avec sa famille dans les montagnes.

Des villages entiers sont de la sorte abandonnés et les terres restent en friche. Plus tard, ces mêmes paysans ou d'autres viennent rebâtir quelques maisons près des emplacements ruinés; mais on se garde bien d'y faire des plantations; de là cette nudité que l'on trouve partout; on ne peut acheter que l'air et l'eau lorsqu'on veut faire acquisition d'un terrain; la propriété n'existe pas régulièrement.

19 *avril.* — A Sebzevard, neuf farsahks. Route bonne et directe dans un pays presque plat; pendant presque tout le trajet, on marche dans la direction d'un énorme minaret, situé à deux farsahks de Sebzevard, et qu'on nomme Cosrouguerd, ainsi que le village qui l'avoisine. Ce monument est isolé au milieu des cultures; sa base dégradée est assise sur une couche de béton, et par suite du système d'irrigation qui entraîne toujours une partie de la terre, la fondation de ce minaret se trouve au-dessus du niveau de la plaine. Beaucoup de tombes de même nature que la fondation du minaret sont également à la superficie du sol qui autrefois les recouvrait de plusieurs pieds. A l'extérieur, il est d'une conservation parfaite; j'en voulus monter les degrés et mesurer l'édifice, mais j'en fus empêché par le mauvais état des escaliers. L'inscription était à une trop grande hauteur pour qu'il me fût possible de la copier.

Près de ce monument est situé le tombeau du seid Ismaël, frère de l'iman Reza, et qui est en grande vénération. Des personnes pieuses se font enterrer aux abords de ce tombeau.

On raconte qu'un minaret, très-petit, était situé tout auprès. Les habitants d'un village voisin, appelé Chouré-Delbard, ayant conçu de la jalousie en voyant que ceux de Cosrouguerd possédaient deux minarets, décidèrent de leur en enlever un. Un jour ils se réunirent, rassemblèrent tout ce qu'ils purent trouver de chevaux, bœufs, ânes et cordes, et s'efforcèrent d'entraîner le petit minaret. Il était déjà ruiné en partie et, ne pouvant plus

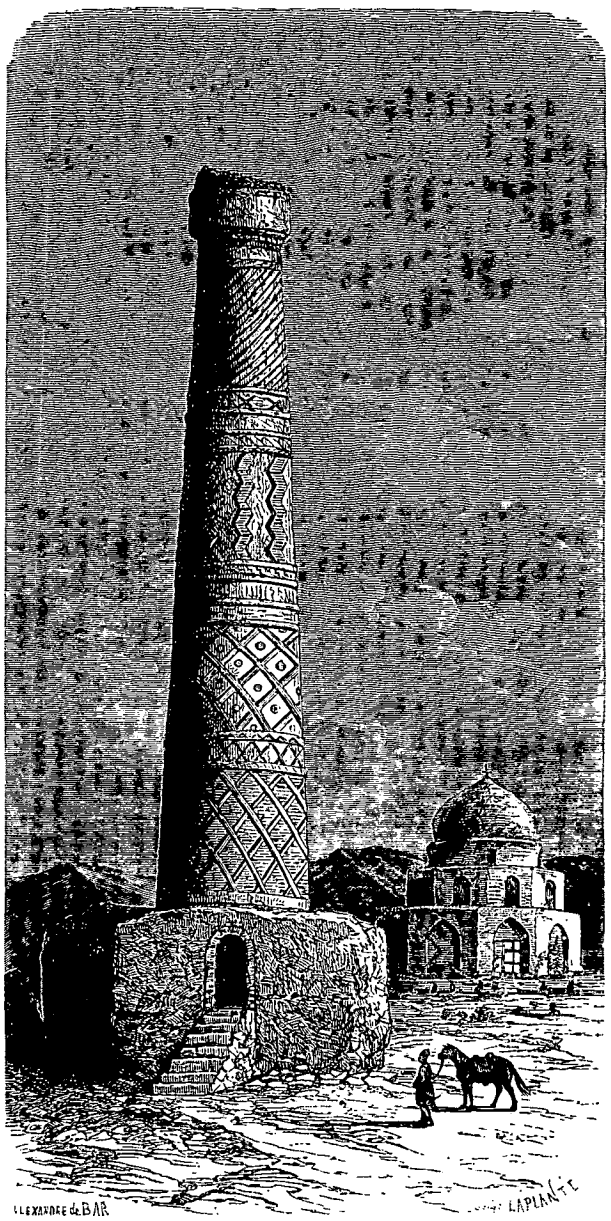
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

résister aux secousses de cette multitude d'hommes et d'animaux, il écrasa dans sa chute bon nombre de ceux qui voulaient se l'approprier. On prétend qu'en souvenir de cette mésaventure les habitants de Chouré-Delbard évitent même aujourd'hui de passer près du minaret qui est resté debout.

Une autre légende rapporte que Schah-Abbas, parcourant ce pays, et étant arrivé à Maire vers le milieu d'une journée, résolut de continuer sa route, persuadé qu'il ne lui restait plus que peu de distance à parcourir, puisqu'il apercevait la pointe du minaret de Cosrouguerd : mais, quelle que fût la rapidité de sa marche, la nuit le surprit très-loin encore du minaret. Le jour suivant, lorsqu'il arriva à Cosrouguerd, il fit abattre la plate-forme et l'extrémité du minaret qui la dépassait, voulant ainsi punir ce monument de l'avoir trompé sur la longueur du chemin.

Après avoir dépassé Cosrouguerd, les murailles en terre presque blanche de la ville de Sebzevard, se détachent sur le fond brun de la campagne. Les environs sont bien cultivés. Les deux mille maisons de la ville sont plus mal entretenues que les murailles qui les entourent. La citadelle, placée sur le point culminant, est dans un état de délabrement déplorable.

Au milieu de Cosrouguerd est un minaret à moitié démoli. Les Persans, excessivement jaloux, n'aiment guère ces monuments, du haut desquels les Mollahs, lorsqu'ils annoncent l'heure de la prière, peuvent plonger un coup d'œil indiscret dans les harems voisins.



Minaret de Cosrouguerd. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M de Blocqueville.

La contrée de Sebzevard est cultivée avec soin ; on y fait de bon vin. La ville fut saccagée, en 1380, par Tamerlan, qui fit enterrer vive une partie de la population.

21 *avril*. — A six farsahks, Zafrain, village peu important. En 1860, on y voyait un caravanserai ancien, d'une architecture remarquable : on l'a démoli depuis pour en construire un autre. Devant la principale entrée étaient les ruines d'un bain et d'un bazar.

23 *avril*. — Chour-ab (eau salée), village situé au milieu des montagnes ; il a un aspect assez triste et le pays est malsain ; plusieurs Européens y sont tombés malades, et à la fin de 1860, un de nos compatriotes, M. Colas, employé du gouvernement persan, allant à Méched, y est mort du typhus ; on a posé sur sa tombe un marbre blanc où est gravée une inscription. Tout Européen, en passant sur cette route, fait un don à ceux qui gardent ce tombeau contre les profanations.

24 *avril*. — Nichapour, ville située au milieu d'une plaine fertile entourée de montagnes.

D'après plusieurs auteurs, elle fut fondée par Témouras, détruite par Alexandre et reconstruite par Sapor Ier qui lui laissa son nom. En 548 de l'hégire, les Tartares la ruinèrent à ce point qu'une partie des habitants, qui avaient fui dans les montagnes, ne purent, après le départ des envahisseurs, retrouver la trace de leurs habitations.

Certains auteurs croient aussi que c'était l'emplacement de Niza dont il est difficile de préciser la position, par suite du grand nombre de ruines encore inexplorées sur la frontière du Khorassan et dont on ne connaît ni le nom ni l'origine. On sait cependant que Nichapour fut rebâtie par Sapor, mais on ignore le nom qu'elle portait avant cette restauration.

La ville moderne, qui, selon les habitants, date d'environ 350 ans, n'a pas plus de 3000 maisons enfermées dans sa forte muraille.

De nombreux villages contribuent à rendre la plaine de Nichapour la plus gaie et la plus belle de tout le Khorassan. L'emplacement de l'ancienne ville marqué par un monticule de ruines et de débris couvrant un grand espace, est situé à deux lieues au sud-est de la nouvelle ville.

On prétend que, vers les premiers siècles de l'hégire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

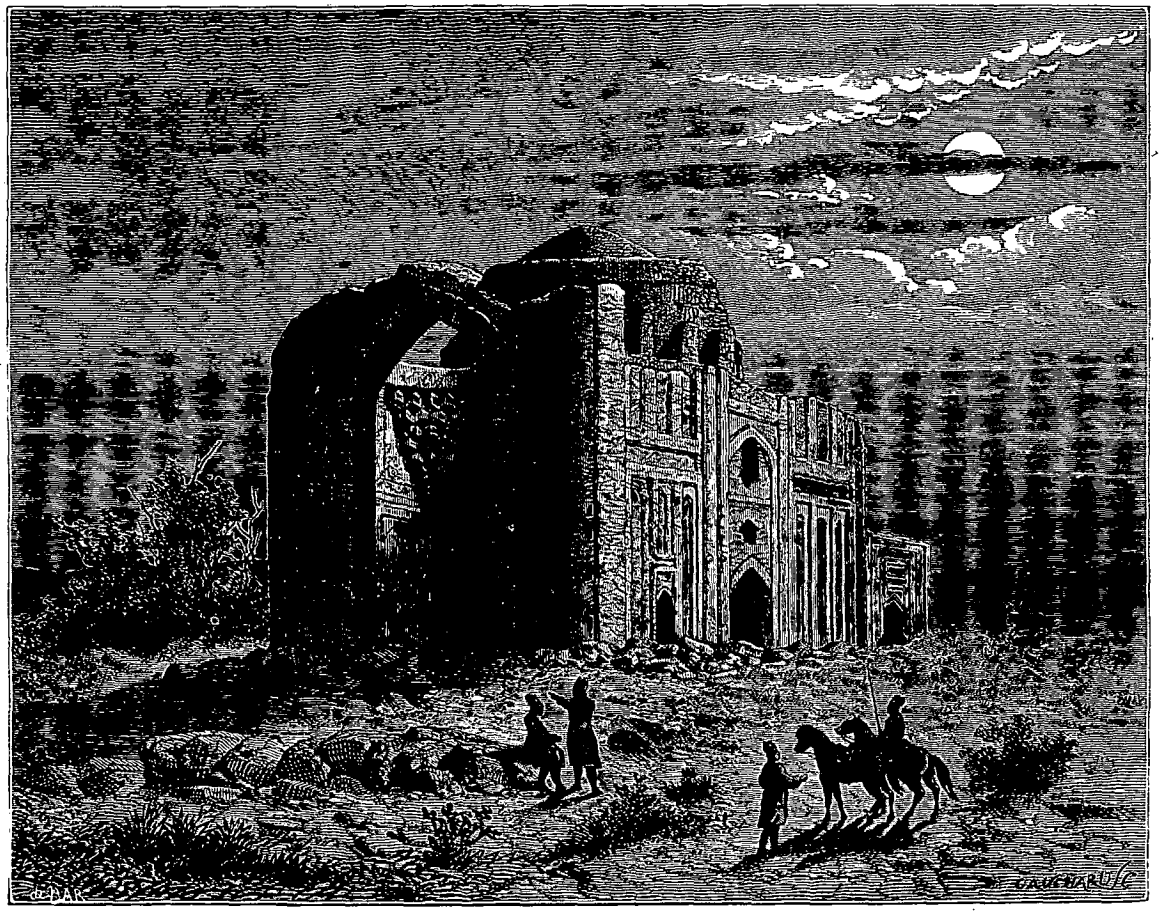
alors que la ville de Nichapour était florissante, douze mille sources et canaux arrosaient son territoire.

Voici une anecdote qui a pour objet de prouver qu'à cette époque les arts et les lettres y étaient fort en honneur.

Dans la ville seule, on comptait douze mille mosquées et écoles. Un jour l'imam Reza, passant dans un faubourg de la ville et voulant écrire quelques mots, demanda si quelqu'un pouvait lui prêter un encrier; ce fut à qui aurait l'honneur de lui offrir le sien. Les hommes placés aux derniers rangs jetèrent les leurs pardessus les premiers, et en un instant on vit s'élever un monceau de cinq ou six mille encriers. Je donne le minimum : plusieurs personnes, très-fières de bien connaître l'histoire de leur pays, m'ont affirmé que le nombre de ces encriers jetés aux pieds de l'imam Reza avait été de douze mille; c'est, du reste, le chiffre adopté dans toutes les traditions de Nichapour.

Une autre anecdote assez étrange se rapporte à Caï-Caous, deuxième roi de la dynastie des Caïanicus.

Ce roi, ayant fait de Nichapour sa capitale, après l'avoir dotée de toutes sortes de monuments et d'embellissements, voulut être adoré de ses sujets à l'égal de Dieu. Pour donner un signe de sa divinité, il se fit construire un trône aérien. C'était un siége fort léger auque on attelait un grand nombre d'aigles.



Mosquée sur les ruines de Tous (environs de Méched). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

Assis sur ce trône, Caï-Caous tenait une lance du bout de laquelle pendait un morceau de viande; les aigles affamés volaient sans cesse vers cet appât pour le saisir, de sorte que dans leurs efforts ils emportaient dans l'air le trône sur lequel était assis le roi. Il suffisait ensuite à Caï-Caous d'abaisser sa lance pour redescendre au milieu de ses sujets prosternés.

On dit encore que dans les environs de Nichapour, ce roi possédait un lieu de plaisance si beau et si agréable qu'on le comparait au paradis. Dieu en ayant conçu de la jalousie envoya l'ange Gabriel pour en interdire l'entrée. C'est pourquoi l'ange parut un jour devant Caï-Caous et lui montra une porte massive couverte de pierres précieuses, de perles et d'or. Le roi voulut avoir cette porte à tout prix; mais l'ange lui répondit qu'il ne lui en ferait présent qu'à la condition de partager avec lui la jouissance du jardin. Caï-Caous permit alors à Gabriel d'aller poser sa porte à l'entrée de ce lieu de délices. Or, il arriva que depuis ce jour, le roi ni aucune autre personne ne put en franchir le seuil.

Les montagnes, qui continuent la chaîne de l'Elbourz, contiennent des mines de fer, de cuivre, de sel, un peu de rubis, de l'étain, et surtout la fameuse mine de *firouzeh* (turquoises). Presque toutes ces mines sont inexploitées; ceux qui voudraient entreprendre de les mettre en valeur ne pourraient compter sur aucune sécurité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

25 *avril*. — Kadamgah (ou Kademgan), à six farsahks, village de deux cents familles, situé sur un mamelon, et adossé à la montagne; il est habité par de prétendus descendants du prophète.

Au bas du mamelon s'élève une petite mosquée de forme octogone, surmontée d'un dôme.

A gauche, en entrant, on voit une pierre enchâssée dans la muraille et sur laquelle deux empreintes de pieds informes ont été grossièrement sculptées. La pierre est luisante et grasse, toutes les personnes qui viennent faire leurs dévotions à Kadamgah y frottant leur tête et leur figure en l'honneur de l'imam Reza.

Un verger et de beaux arbres environnent cette mosquée qui fut, dit-on, bâtie par Schah-Souleïman. Une source d'eau excellente jaillit au milieu du jardin et va courir en murmurant dans une avenue de grands sapins. Deux platanes magnifiques qui n'ont jamais été élagués, contrairement à l'usage disgracieux adopté en Perse de ne laisser qu'une petite touffe de branches à l'extrémité de ces arbres, s'élèvent à l'entrée du mur d'enceinte. Depuis longtemps je n'avais point vu d'aussi beaux arbres et je ne pouvais m'expliquer comment ils avaient été respectés par les voyageurs et les caravanes : on me raconta que dès qu'un de ces platanes était frappé, il en jaillissait du sang, et que l'homme qui, par malheur en coupait une branche, s'il ne mourait pas sur l'heure, à coup sûr ne passait pas l'année.

Les abords riants, les jardins, les cultures font de Kadamgah (empreinte de pas) un lieu charmant.

J'y passai deux jours, prenant des vues et des notes. Malheureusement je devais perdre presque tous les fruits de mon long et pénible voyage.

28 *avril*. — Chérif-Abad, huit farsahks; village d une quarantaine de maisons, situé dans la montagne et près de la route de Hérat.

29 *avril*. — Méched, six farsahks. Au milieu de la nuit, je partis de Chérif-Abad en suivant une route très-accidentée qui devait me conduire au Khore Selam (montagne du salut) vers le lever du soleil.

Du haut de cette montagne on découvre Méched et ses environs. La ville sainte apparaît, enveloppée d'une brume épaisse, du milieu de laquelle s'élèvent le dôme et les minarets dorés du tombeau de l'imam Reza, et les mosquées couvertes en briques vernies qui reflètent les rayons du soleil[1].

II

LA GUERRE.

Départ de l'expédition. — De Méched à Coutchakoum. — Recrutement militaire en Perse. — Singulier remède contre les rhumatismes. — Premières rencontres avec l'ennemi.

A mon arrivée à Méched, j'allai présenter mon firman au prince gouverneur Hamzè Mirza, général en chef de l'armée expéditionnaire. Il me reçut fort bien et me fit donner un logement dans la citadelle. Le départ de l'expédition étant proche, je le priai de me fournir les mulets nécessaires à mon voyage, ainsi qu'il avait été réglé dans mon contrat.

Soit mauvais vouloir, soit ambiguïté des termes du firman, il ne voulut me fournir ces mulets qu'à la condition qu'ils seraient à ma charge.

Mes provisions de blé, d'orge, de riz, de fruits secs, etc., pour trois mois, m'ayant été livrées, il me fallut neuf mulets de charge à un kran et deux chahis le mulet et par jour. J'étais peu satisfait, mais je ne pouvais me dégager pour un motif en apparence futile; j'employai donc les quelques jours que j'avais encore à ma disposition à mes préparatifs, et particulièrement à mettre en état mes appareils photographiques.

Le 19 mai 1860, les troupes se dirigèrent vers Kalyaghouti, lieu arrosé, et où l'on devait trouver de l'herbe en abondance. Kalyaghouti est situé à trois lieues de Méched, sur la route conduisant à la vallée d'Arderbend.

Commandée par Hamzè Mirza, homme brave et loyal, mais incapable de diriger une expédition, l'armée fut partagée en deux corps.

Le vizir Gowam Dowlet avait été adjoint au général en chef, à titre d'intendant et d'administrateur habile : trop habile, car de tout le contingent de cavalerie que devait fournir le Khorassan, on ne vit arriver que cinq cents cavaliers, dont la plupart ne se trouvaient au rendez-vous que parce qu'ils n'avaient pu donner à Gowam Dowlet l'argent qui leur aurait permis de rester dans leurs foyers. Je ne compte pas les Hézarets et les Témouris de race turcomane, établis depuis peu dans le Khorassan, et qui fournirent leur contingent.

Quelques mots sur l'organisation de l'armée ne seront peut-être pas inutiles.

Un général ou un colonel (les grades s'achètent comme les gouvernements), recrute les soldats de la manière suivante.

Dans toute localité on s'adresse d'abord aux hommes riches, qui, peu soucieux de partir comme soldats, font des cadeaux ou donnent de l'argent, et s'exemptent ainsi du service. Les recruteurs appellent ensuite une classe moins aisée, qui elle aussi fait les sacrifices nécessaires pour s'exonérer, ou fournit des remplaçants de quelque âge que ce soit.

Enfin on arrive à la classe pauvre, dans laquelle, de gré ou de force, on prend ce que l'on peut. Aussi l'armée persane comprend-elle, marchant au même rang, des enfants de douze à quinze ans mêlés à des vieillards de cinquante à soixante ans.

Ajoutons que le gouvernement confie la solde des régiments aux chefs de corps, de sorte que ceux-ci accordent des congés en assez grande quantité, afin de garder la solde des congédiés. Ce genre d'opération s'appelle monda khel (bénéfice ou gain), et comme il se pratique de temps immémorial dans toutes les branches de l'administration persane, le contrôle n'y fait pas la moindre attention.

On ne s'étonnera donc pas si cette armée, dont l'ef-

1. Méched a déjà été si bien décrite dans le *Tour du Monde* par le célèbre savant et voyageur russe, M. de Khanikof, que nous croyons devoir omettre ici ce qu'en dit M. de Blocqueville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fectif devait monter à trente mille hommes, n'en comptait réellement que douze à quinze mille à son entrée en campagne. Encore faut-il défalquer de ce chiffre le nombreux personnel attaché à chaque chef en qualité de domestiques, chameliers, etc., tous pris dans les divers régiments.

Un régiment qui devait être de mille hommes n'en avait au plus sous les armes que quatre ou cinq cents.

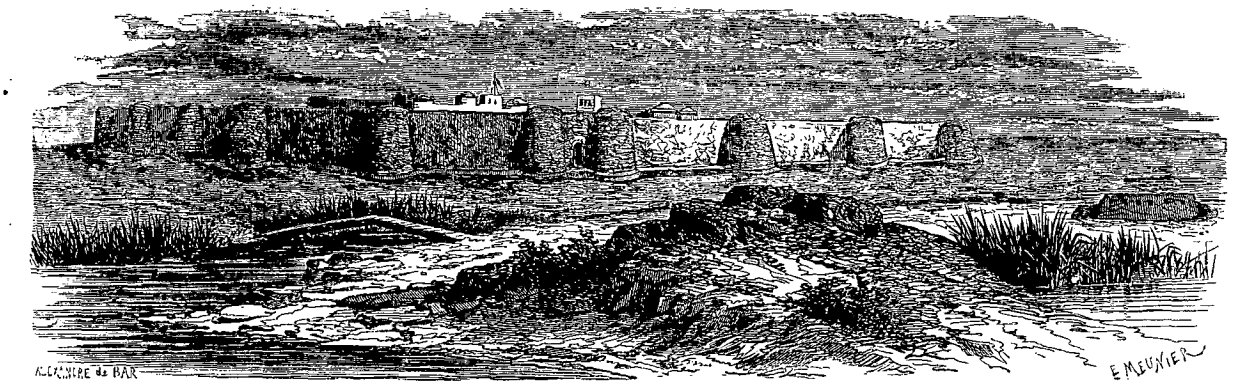
La première colonne avec laquelle je partis, commandée par le prince Djausous Mirza, quitta le campement général de Kalyaghouti pour se mettre en marche dans la direction de la vallée d'Arderbend, habitée autrefois par la tribu des Témouris, race turcomane dont une partie occupait aussi le territoire de Sarraks. Ils sont aujourd'hui sujets de la Perse, leur alliance avec cet État les ayant obligés de se retirer dans le centre du Khorassan.

Le Pol schaï, ou rivière de Thous, prend sa source dans les montagnes aux environs de Méched, et passe par les ruines de l'ancienne ville dont elle porte encore le nom. Après avoir perdu une grande partie de ses eaux dans les irrigations, elle se dirige vers la vallée d'Arderbend, où elle se grossit de plusieurs sources d'eau saumâtre qui donnent à la sienne un goût détestable, puis elle vient se jeter suivant la direction de l'est dans le Tedjen ou rivière de Hérat.

Nous vîmes sur son cours, étroitement encaissé, le village de Karabaghra entouré de fortes murailles qui le protégent contre les attaques des Turcomans, et, un peu plus loin, un village du même genre, mais ruiné, dont les habitants avaient été enlevés, quelques mois auparavant, par une maraude turcomane.

Nous rencontrâmes tour à tour : — Tchargombez (quatre dômes), ruine près du cours d'eau; — Mouzderan, fort placé sur la crête de la montagne, et visible des bords de la rivière ; il garde le passage de la montagne contre les Turcomans : (cette route conduit aussi à Sarraks, et elle est plus courte que celle qui passe par Norouz-Abad; — Arderbend (porte) qui garde en même temps la route ou défilé de la montagne, et le passage de la rivière, encaissée par des rochers à pic.

A notre passage, ce dernier fort était gardé par un poste de quarante ou cinquante hommes et deux canons. Lors de mon retour, en décembre 1861, il était



Saraks (côté sud). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

abandonné et ruiné ; mais plus bas et dans une position analogue, on avait construit le fort de Surdjé, double poste fort de deux cents hommes à peu près.

Les bords du cours d'eau étaient envahis par les roseaux au point que nos soldats durent y mettre le feu afin de pouvoir approcher des rives : les flammes s'étendaient quelquefois à un kilomètre. Les sangliers, les gazelles et d'autres animaux habitant les hautes herbes, sortaient effrayés par le bruit petillant de l'incendie et venaient passer dans le camp où on les recevait à coups de fusil et de sabre.

La première fois que j'assistai à une chasse de ce genre je laissai un sanglier à la place où il avait été tué, me confiant dans l'aversion des musulmans pour cet animal aussi impur, selon eux, que le porc. J'allai à ma tente prendre les ustensiles nécessaires pour découper la bête et en emporter ce qui me conviendrait. A mon retour, je vis un cercle assez nombreux autour de la bête : armé, comme je l'étais, d'un énorme couteau et d'une hache, je pénétrai à travers les curieux; mon étonnement fut extrême quand j'aperçus un buste humain, vivant mais tout souillé de sang, qui sortait du sanglier. Je demandai pourquoi cet individu, bon musulman sans doute, avait choisi ce singulier gite. On me répondit que les médecins persans ordonnaient souvent ce genre de remède contre les douleurs rhumatismales, et l'on ajouta : « Cela ne fait rien, monsieur; si vous voulez manger un morceau de l'animal, ne vous gênez pas. » Je remerciai beaucoup, et m'en allai, remettant à une autre occasion le plaisir de faire un repas de sanglier. Cette occasion ne se fit pas attendre. Mon goût pour la viande impure étant connu, on m'en apporta plus que je n'aurais voulu, et au point qu'à Sarraks j'avais à ma disposition, outre deux gazelles, six marcassins. Nulle part, je n'ai vu de sangliers aussi gras que dans ces contrées.

A Surdjé, nous prîmes la route des montagnes, qui est très-accidentée, pour gagner Norouzabad, fort contenant deux cents hommes environ, et placé, à l'entrée de la plaine de Sarraks, sur la rive gauche de Tedjen.

Cette rivière s'appelle aussi rivière de Hérat, parce qu'elle prend sa source aux environs de cette ville. Son nom de Tedjen lui vient d'une tribu qui habite sur ses bords.

Norouzabad doit être regardé comme la limite du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Khorassan proprement dit; car la forteresse de Sarraks, quoique appartenant aux Persans, ne leur donne pas la possession du territoire qu'ils ne peuvent cultiver et sur lequel la garnison ne met le pied que pour faire provision de bois et de vert pour ses chevaux.

Le 1er juin, la colonne de l'armée d'expédition arriva à Serbend (tête de digue), où elle établit son camp. La marche avait été seulement de près de trente farsahks, à partir de Méched.

Anciennement, une partie du Tedjen prenait la direction du nord, et, au moyen de canaux dont les traces existent encore, après avoir arrosé Saraks ancien et ses environs, elle portait ses eaux jusqu'à Goutchacoum.

Le peu de jours que la première colonne passa dans ce lieu, furent employés à la construction d'un barrage, à l'aide d'énormes rouleaux de branches sur lesquelles on posait des couches de pierres et de terre.

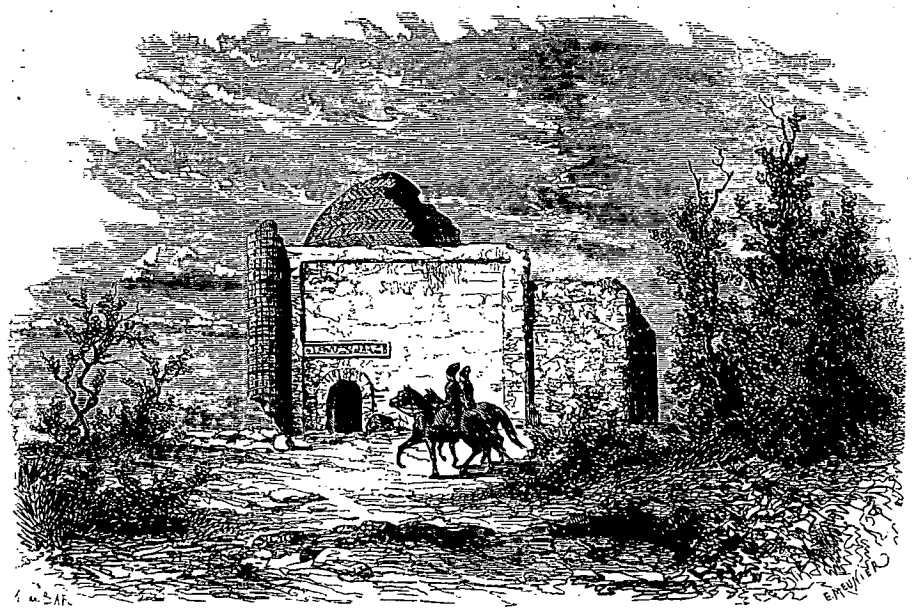
Saraks moderne bâtie par les Persans, il y a environ dix ou douze ans, est entourée d'un fossé et de fortes murailles, dont quelques tours sont armées de dix canons.

Le 7 juin, la deuxième colonne arriva et établit son camp près du nôtre. A partir de ce jour nous marchâmes ensemble.

Le 12 seulement, la digue fut terminée. On envoya deux Turcomans-Salors vérifier si l'eau prenait bien la direction qu'on lui avait donnée : les Turcomans ennemis, déjà en observation, tuèrent un de ces hommes, et le second revint blessé.

Le 14, dans la matinée, l'armée passa un gué du Tedjen.

On aurait peine à se figurer ce que l'armée trainait



Ruines d'une petite mosquée près de Saraks. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

après elle de bagages, de bêtes de charge, de mulets, de chameaux portant trois mois de vivres, et de troupeaux de chèvres et de moutons. Les soldats avaient aussi un grand nombre d'ânes pour porter leur bagage. Tout cela s'avançait dans le plus grand désordre.

Après plusieurs marches peu longues, mais très-pénibles, sur des terrains sablonneux et couverts d'une croûte de sel dans laquelle on enfonçait jusqu'à la cheville, nous atteignîmes Courktepè (butte du loup) le 28 juin.

Pendant la nuit, il y eut alerte; environ mille Turcomans s'approchèrent de notre camp et ouvrirent un feu qui dura quelques minutes; ils se retirèrent après nous avoir tué trois hommes et blessé plusieurs autres.

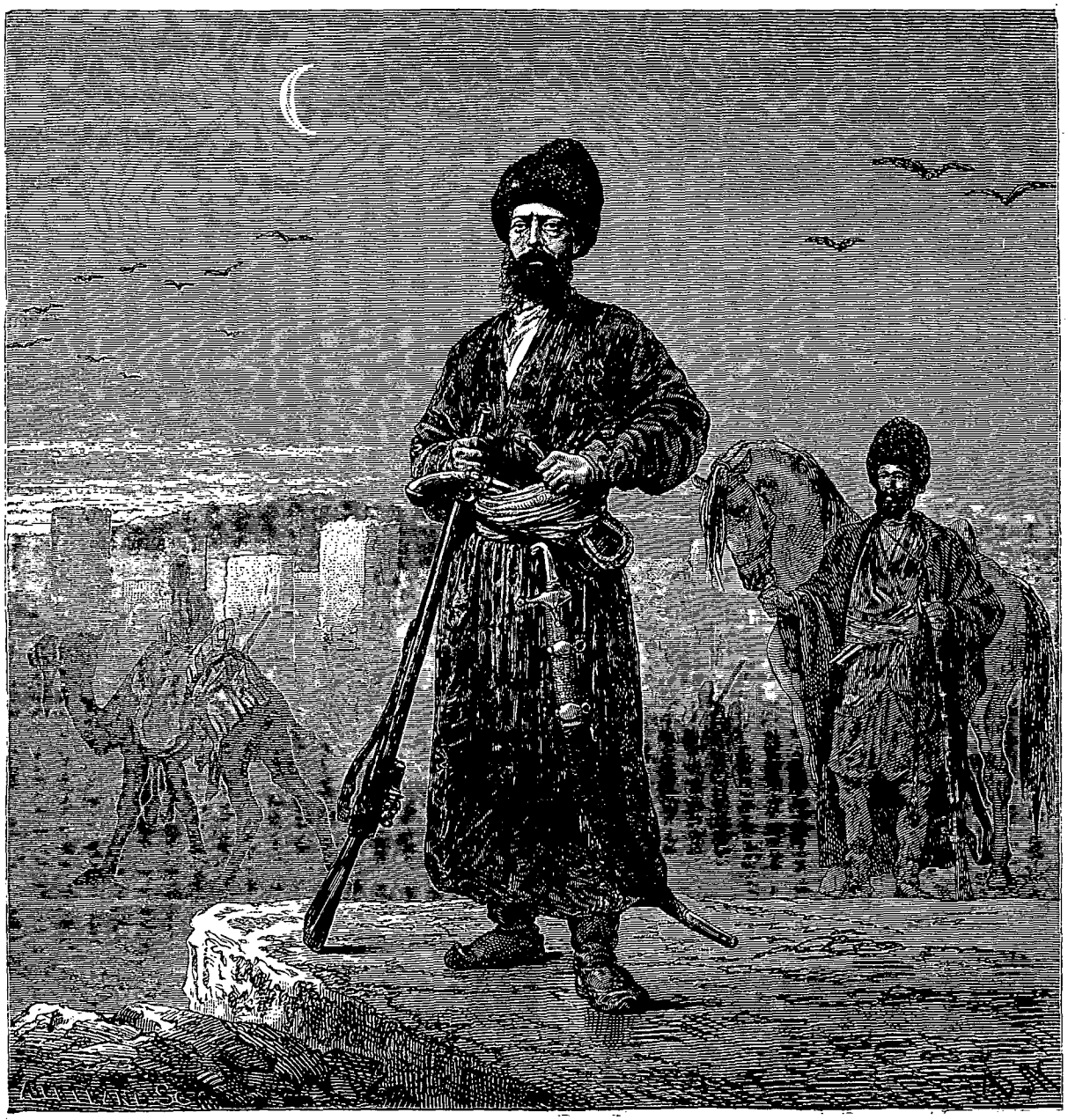
Le jour suivant, ils revinrent à la charge, et nous enlevèrent quelques fourrageurs repris bientôt par les cavaliers persans qui tuèrent trois Turcomans, dont les têtes furent immédiatement plantées sur des lances au milieu du camp. L'une de ces têtes, comme type et comme expression, était extraordinaire. Une balle entrée derrière était sortie vers le haut du front. Le fer de la lance passait tout entier par ce trou. La tête était rasée; une barbe assez longue flottait sur le bois de la lance, et la figure, quoique mutilée, conservait une expression intelligente où l'on croyait voir survivre une nuance d'ironie.

La colonne, après avoir fait sa provision d'eau, leva le camp le 2 juillet, à une heure de l'après-midi, et, à cinq heures du soir, se mit en marche dans la direction de Coutchakoum.

H. DE BLOCQUEVILLE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. H. de Blocqueville. — Dessin de A. de Neuville.

QUATORZE MOIS DE CAPTIVITÉ CHEZ LES TURCOMANS

(FRONTIÈRES DU TURKESTAN ET DE LA PERSE)

PAR M. HENRI DE COULIBŒUF DE BLOCQUEVILLE [1].

1860-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

LA GUERRE (suite).

Coutchakoum. — La soif. — Marv. — Indolence des chefs. — Sorties malencontreuses. — Famine et typhus. — Défaite.

Le 3 juillet, à sept heures du matin, la tête de la colonne arriva à Coutchakoum dans le plus grand désordre et éparse sur une longueur d'au moins deux lieues. Plus loin, nous fîmes une halte de deux heures dans un caravanserai; puis nous reprimes une route sablonneuse

1. Suite. — Voy. page 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous était indiquée par nos mauvais guides comme la plus courte.

Pendant cette journée la chaleur fut extrême.

Quand on arrivait sur un terrain où l'on pouvait espérer de l'eau, on n'attendait pas que le puits fût creusé : on pressait les premières terres humides dans des linges que l'on suçait, ou bien l'on s'en couvrait la poitrine.

A trois heures de l'après-midi nous aperçûmes dans quelques bas-fonds un peu de vase que l'on se disputa. Ceux qui n'en pouvaient avoir arrachaient des plantes dont ils mâchaient la tige. J'en fis autant avec plaisir : ma langue était aussi sèche que ma main. Beaucoup de malheureux soldats restaient couchés sur la route, mourant de soif, une tige d'herbe dans la bouche, n'ayant pas la force de parler et demandant par des gestes suppliants un peu d'eau.

Ce jour et le lendemain, les Turcomans, près du territoire desquels nous nous trouvions, nous harcelèrent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ils nous tuèrent quelques hommes et enlevèrent quinze chameaux de munitions et de bagages.

Le 6 juillet, à six heures du soir, nous établîmes notre camp en face et à peu de distance du retranchement des Tekkés, sur la rive gauche du Mourgab.

Le jour suivant il fut résolu que nous nous rapprocherions un peu plus du campement ennemi.

Pendant ce déplacement nous fûmes harcelés et obligés de tirailler.

Nous eûmes quelques hommes tués.

Nous restâmes trois jours dans cette situation, au milieu des moissons en partie fauchées et en gerbes. L'armée en prit ce qu'elle put; mais, au lieu de continuer les opérations et de forcer les Tekkés à la soumission en les menaçant de brûler leurs récoltes, il fut décidé, d'après l'avis des guides qui nous ont toujours trahis, qu'on irait s'installer dans les murailles de Marv.

Ce fut notre première faute et la plus considérable.

On ne mit pas moins de neuf jours à parcourir six farsahks pour atteindre Marv (ou Maro), à travers un pays sillonné de canaux et presque couvert d'eau, d'un accès difficile, sans matériel de ponts, sauf quelques poutres, des pelles et des pioches qui servirent à combler plusieurs fossés.

L'armée persane entra dans cette enceinte, musique en tête, le 19 juillet 1860.

J'appris plus tard que, dans toute la Perse, on avait célébré l'entrée victorieuse des troupes persanes dans cette ville, quoique alors elle fût inhabitée, les Tekkés s'étant contentés d'en chasser les Sarokhs, pour aller établir leur campement sur la rive gauche du Mourgab.

Marv est entourée d'une forte muraille en terre et en briques séchées au soleil, flanquée de plusieurs tours et protégée par un large fossé. L'enceinte peut contenir environ trente mille tentes. Un bras du Mourgab, venant d'à moitié chemin de Marv à Yoleten, traverse ce retranchement dans sa longueur et prend ensuite le nom de Caraïab.

Des pans de murailles anciennes, construites en grosses briques, quelques fondations en briques cuites, de petits murs en terre ayant servi de parc aux troupeaux des Turcomans, quelques maisons également en terre grossièrement construites, voilà tout ce qu'on voit sur l'emplacement de l'ancienne ville, fondée par Alexandre, et plus tard embellie et agrandie par Antiochus Nicator, qui lui avait laissé le nom d'Antiochia.

D'après l'ordre du chef de notre armée on ne laissa ouverte que deux portes : on mura tout le reste et on ne songea plus qu'à prendre du repos. Les chefs passèrent leurs nuits en orgies.

Tous les jours on allait ramasser du vert pour les animaux, et chaque fois des mulets et des fourrageurs étaient enlevés, parce que les chefs passaient ce temps de surveillance à chercher un peu de fraîcheur dans les roseaux.

Les Turcomans poussaient l'audace jusqu'à venir, la nuit, couper la tête de nos factionnaires endormis, ou enlever au poste quelques douzaines de fusils.

La grande mollesse des chefs jointe à leur impéritie complète, les rendait incapables de prendre un avantage quelconque par la force des armes. Je leur faisais observer qu'ils auraient à recommencer l'année suivante. Ils trouvaient mes observations justes, mais ils répondaient invariablement : « Inch Allah (s'il plaît à Dieu), nous finirons par prendre les Tekkés, et nous irons ensuite à Boukhara. »

Malgré le secours de deux ou trois cents cavaliers sarokhs, qui vinrent se joindre à l'armée, on continua le même genre de vie. On n'entreprenait rien. Dans les sorties, on ne faisait que perdre des hommes, des animaux, et brûler de la poudre inutilement. Aussitôt qu'on apercevait dans le lointain quelque chose ayant la forme d'un Turcoman, tous les canons, rangés sur les murailles, faisaient feu sans jamais atteindre personne. Peu à peu, comme il n'avait été que trop facile de le prévoir, les vivres nous manquèrent. Un chameau crevé se vendait à un prix exorbitant.

On prit alors le parti d'aller prendre de force des vivres chez les Salors, nos voisins, peuplade qui pour le moment restait neutre, et qui, après cette expédition, ne pouvait que se tourner contre nous.

Puis nous fûmes bientôt envahis par une sorte de typhus qu'engendrait la malpropreté du camp encombré de bêtes mortes et de toutes sortes d'immondices.

Saisis d'épouvante, les chefs n'eurent plus d'autre pensée que celle de retourner à Méched, la saison étant trop avancée, disaient-ils, pour entreprendre une opération avec succès. Mais le prince Hamzè-Mirza reçut du roi l'ordre formel de poursuivre le but de l'expédition.

Le 10 septembre, la colonne d'opérations sortit des murs de Marv et reprit le chemin du retranchement des Tekkés à travers les marais et les canaux. Le 13, le camp fut établi au sud des Tekkés et presque sur le bord de la rive gauche de la rivière.

Nous étions placés à portée de canon d'une muraille,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais ce n'était qu'une enceinte éloignée du véritable retranchement des Turcomans, d'à peu près une demi-portée de canon, d'où il advint que jamais un seul de nos projectiles ne tomba chez eux. Au contraire, les ennemis avaient, sur cette même ligne de murailles, deux petits mamelons armés chacun d'un canon dont ils se servaient assez bien. Leurs boulets arrivaient souvent au milieu de nous. Les Persans trouvèrent ce procédé fort incommode. Les principaux chefs firent élever du côté des Turcomans, autour de leurs tentes, de petits murs en boue, de l'épaisseur de deux décimètres, afin de se mettre à l'abri des boulets. Un jour, causant avec mon voisin, le général Assan-Ali-Khan, aide de camp du roi, l'un des plus braves chefs de l'expédition, je le vis se tapir derrière son mur parce qu'il venait d'entendre le canon : je ne pus m'empêcher de rire aux éclats et j'eus toute la peine du monde à lui persuader que son petit mur de deux décimètres d'épaisseur était parfaitement incapable d'arrêter un boulet. Cela seul suffit, je crois, pour donner une idée de l'armée persane et de ses chefs.

Le 16, toutes les troupes sortirent du camp et avancèrent en se rapprochant du Mourgab. Les canons ouvrirent le feu et on ne cessa de tirer dans la direction des murailles et des deux mamelons. Les Tekkés ripostèrent vivement. Ils crurent sans doute qu'on allait marcher sur leur campement, car à l'endroit où nous étions le Mourgab est guéable; aussi firent-ils une sortie vigoureuse, se tenant toujours cachés et profitant des inégalités du terrain et des canaux pour venir attaquer les ailes et nous empêcher d'avancer. A notre aile droite périt un général, très-estimé des Persans, Mehemet-Hussein-Khan.

Vers les quatre heures du soir on fit cesser la canonnade et l'armée rentra dans le camp, ayant perdu des hommes et brûlé une grande quantité de poudre, sans le moindre avantage.

Les Turcomans, fixés sur la manière d'opérer des Persans, s'enhardirent singulièrement et ne cessèrent plus de nous harceler; il ne fut plus possible de sortir du camp pour faire du vert que sous la protection de nombreuses escortes et de canons.

Une de ces escortes fut surprise par les Turcomans qui enlevèrent deux canons avec les munitions; aussitôt ils tournèrent les pièces contre les Persans qu'ils mitraillèrent de sorte à les obliger de regagner le camp au plus vite. Ce fait d'armes acheva de répandre la consternation et le découragement parmi les Persans.

Il fut décidé qu'on quitterait le camp dans la nuit du 2 au 3 octobre. L'armée fut divisée en deux colonnes.

La seconde, formant l'arrière-garde, et commandée par le général Hamzè-Mirza, se mit en marche vers les quatre heures du matin. Ce fut avec cette dernière que je partis.

Les Turcomans, informés de nos moindres mouvements, avaient réussi à inonder presque tout le terrain que nous avions à parcourir pour regagner Marv.

Malgré la difficulté de la marche dans de telles conditions, nous arrivâmes au lever du soleil à un kilomètre de la partie de l'armée qui nous avait précédés, sans avoir été inquiétés. Déjà le convoi des munitions et des bagages se rangeait près de la première colonne lorsque la nôtre fut attaquée avec une énergie telle qu'après un quart d'heure elle fut obligée de gagner en désordre la position de la première.

Au même moment, le convoi qui se trouvait le long d'un terrain marécageux et couvert de roseaux fut attaqué et enlevé par les Turcomans qui jusque-là s'étaient tenus en embuscade.

Après quelques minutes d'une résistance où les Persans perdirent beaucoup d'hommes dans un pêle-mêle incroyable, il y eut encore un « sauve qui peut » pendant lequel les Turcomans emportèrent tout ce qu'ils voulurent d'objets et de bêtes de charge.

La plus grande partie des soldats se réunit sous le mamelon; on voyait de là tout le désastre, les blessés et les morts couchés çà et là, des fossés comblés de bêtes de charge cherchant à se dégager, des canons abandonnés, tout notre bagage se dirigeant vers le pays des Tekkés. Il y eut alors une réaction et quelques chefs cherchèrent à persuader aux soldats d'aller reprendre ce qui nous avait été enlevé. Dans un moment d'élan, nous nous précipitâmes à la poursuite de nos bagages. Nous fûmes bientôt arrêtés par les difficultés du terrain et par les Turcomans restés en embuscade. On s'aborda à coups de sabre et de fusil; mais ceux des Persans qui s'étaient postés au sommet du mamelon s'étant mis à tirer aussi sur les Turcomans, nous nous trouvâmes entre deux feux et il nous fallut fuir à travers les fossés et les flaques d'eau.

Nous n'avions plus d'autre but que de nous réorganiser de façon à regagner en ordre la route de Marv qui devenait plus praticable à une lieue plus loin.

Une demi-heure après, on remarqua l'absence des chefs et on aperçut au loin la cavalerie se dirigeant sur Marv.

Les soldats ne doutèrent plus que la position ne fût désespérée, puisque leurs chefs les avaient abandonnés : il s'ensuivit un « sauve qui peut » général qu'il fut impossible d'empêcher.

Avec une vingtaine de cavaliers je cherchai un passage; nous avions déjà franchi deux fossés. Les Turcomans nous envoyaient des balles; je voulus sauter un troisième fossé, mais j'y tombai avec mon cheval.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, j'abandonnai ma monture et j'atteignis à pied un quatrième fossé où je trouvai un cheval abandonné que je parvins à tirer de la vase et à faire grimper sur le talus. Mais mon espoir de salut ne dura pas longtemps, car un peu plus loin, en essayant de passer un canal assez large, je tombai encore une fois au milieu d'un groupe d'hommes et de chevaux qui avaient de l'eau jusqu'à la poitrine : les bords étaient à pic : on s'y élançait vainement vers quelques touffes d'herbe éparses : elles restaient aux mains de ceux qui cherchaient à s'y cramponner.

Tout à coup les Turcomans parurent en haut du talus et nous mirent en joue. Dans l'état où nous étions,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il nous était absolument impossible de faire usage des quelques armes qui nous restaient : nos munitions étaient d'ailleurs imbibées d'eau.

Il fallut nous rendre. Les Turcomans nous aidèrent à sortir du canal et nous invitèrent à monter derrière eux en croupe, ce que nous acceptâmes; car ceux des prisonniers qui étaient à pied, et il y en avait beaucoup, étaient menés rudement, les mains liées derrière le dos et un nœud coulant au cou.

Tout le reste de l'armée était en fuite. Il m'est difficile de dire quel fut le nombre de Persans tombés au pouvoir des Turcomans; à coup sûr, il dut être considérable.

Le prince, oncle du roi, et Gowam-doowet étaient parvenus à se réfugier à Marv. Ils furent conduits à Téhéran par ordre du roi et n'échappèrent au sort qui semblait leur être réservé qu'à prix d'argent. En Perse, c'est la manière de se tirer de tout.

III

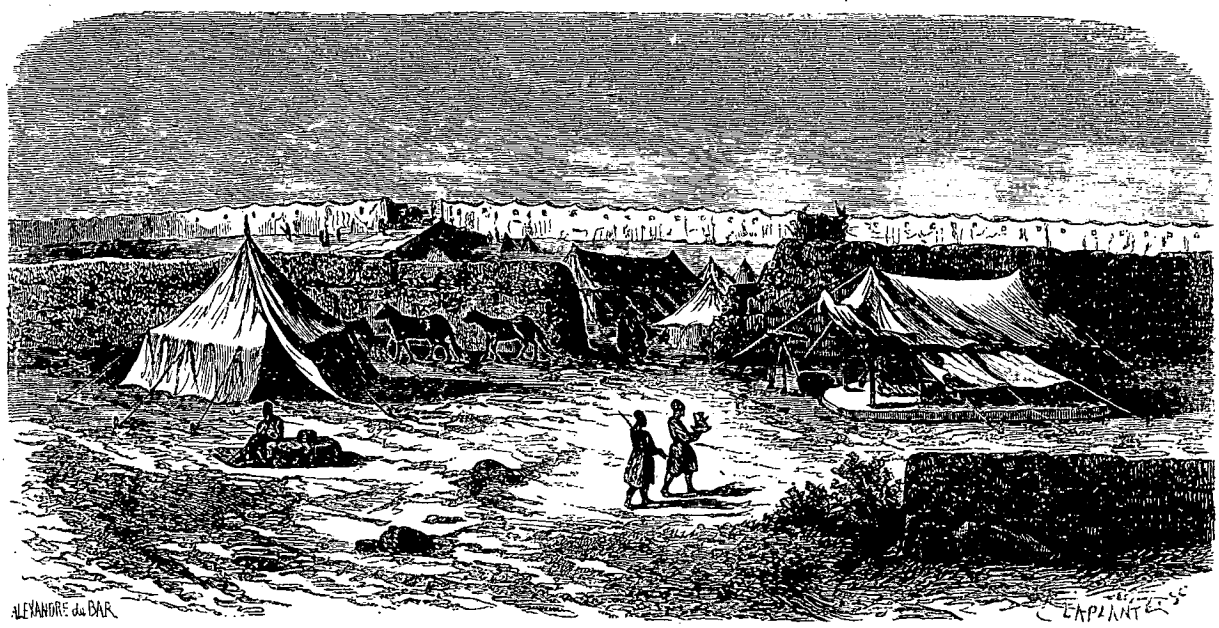
LA CAPTIVITÉ

Ma captivité chez les Tekkés. — Tentatives inutiles pour mon rachat. — Départ des prisonniers pour Boukhara. — Ma misère. — Condition plus tolérable.

A mon arrivée dans la tente de l'aga tekké dont j'étais le prisonnier, je trouvai cinq ou six Persans qu'on venait aussi d'y conduire.

On nous fouilla minutieusement. Les boutons de nacre de ma veste de chasse furent enlevés par les femmes, qui en ornèrent les coiffures de leurs enfants.

Une partie des hommes de la famille resta pour nous garder; les autres retournèrent à la poursuite des Persans.



Intérieur de l'enceinte de Marv. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

Les femmes ajoutèrent un peu d'eau à leur soupe, et on nous fit manger; après quoi nous restâmes, livrés à nos réflexions, jusqu'au soir. Alors nous fûmes enchaînés de manière que trois pieds d'individus différents étaient réunis dans la même entrave; une menotte servait pour deux, et une longue chaîne tenant par chaque bout l'un des prisonniers liés aux autres fut fixée, à travers le treillage de la tente, à un pieu éloigné.

Attachés de cette façon incommode, nous n'eûmes pour matelas que quelques morceaux de feutre. Mes camarades sanglotaient. Je ne dormis pas.

Pendant le jour, nous restâmes liés deux par deux; il n'y avait pas assez de chaînes pour tout le monde.

Le soir on voulut me mettre la chaîne au cou : je protestai que je ne me laisserais pas traiter ainsi, préférant mille fois, m'écriai-je, avoir la tête tranchée ou recevoir une balle.

Cette résolution fit sourire les Turcomans qui s'avancèrent vers moi; exaspéré comme je l'étais, je me jetai sur le premier venu, que je frappai et terrassai d'un seul coup. Mais les autres tombèrent sur moi, et je fus assommé, puis étroitement lié.

Le matin, on me laissa encore plusieurs heures enchaîné. Un des anciens de la famille vint près de moi et me fit comprendre, en persan, que je devais prendre patience; que, dans quelques jours, on me laisserait libre; mais que jusque-là on était obligé, vu la grande quantité de prisonniers, de prendre des précautions, surtout pendant la nuit où une révolte aurait pu réussir, car une grande partie des Tekkés étaient encore à la poursuite des Persans; il ajouta que si je voulais m'apaiser on me détacherait bientôt.

La première quinzaine terminée, on fit des préparatifs de départ pour Boukhara et Khiva, où l'on avait hâte de vendre les prisonniers qui, si peu nourris qu'ils fussent, devenaient une charge.

Le plus grand nombre des prisonniers furent attachés deux par deux, trois par trois, ou même quatre par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

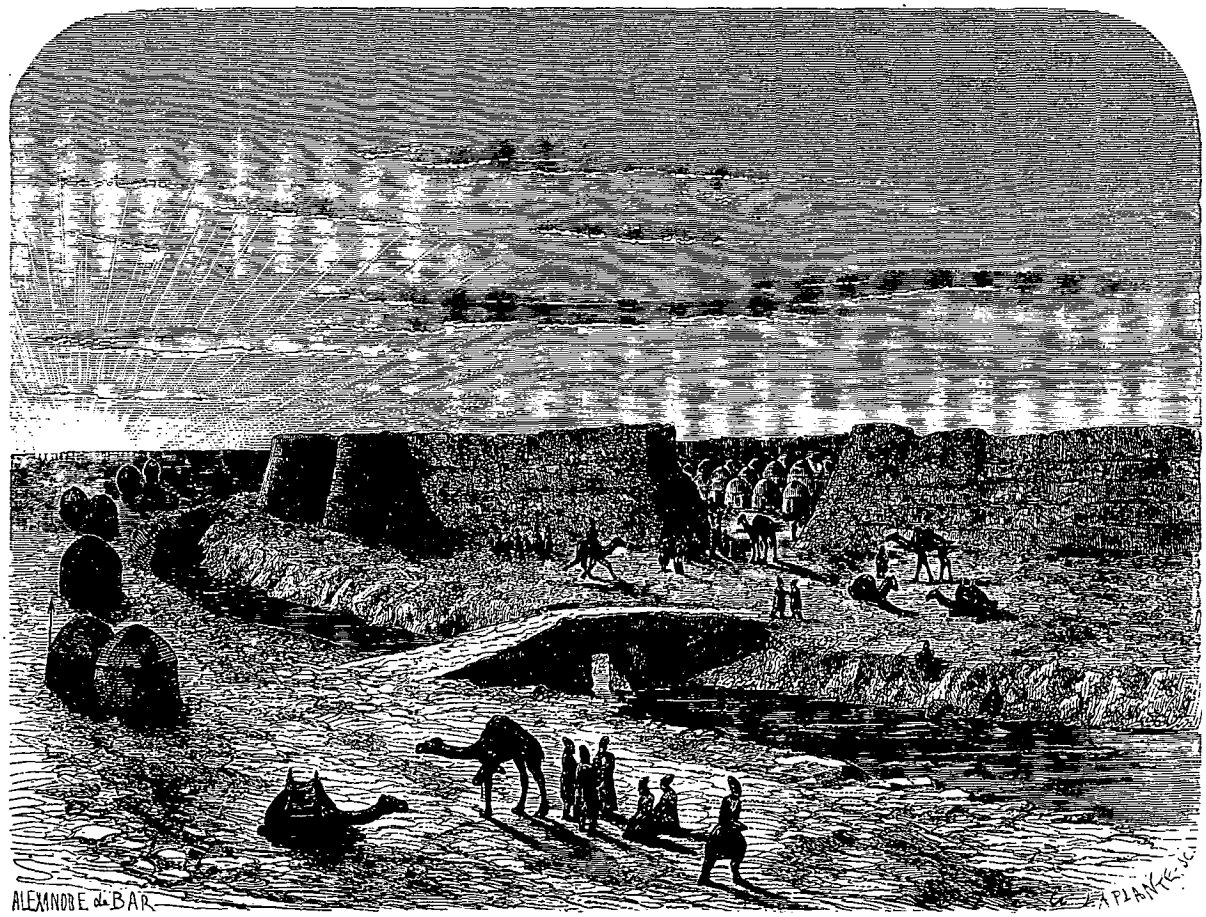
quatre; d'autres eurent le cou fixé dans un demi-cercle en fer rivé à un morceau de bois long d'un mètre et demi environ. Tout ce que ces malheureux pouvaient avoir de vêtements d'un peu de valeur leur fut enlevé : on les couvrit de haillons dégoûtants.

Après ce départ, on m'enleva mes entraves pendant le jour : on me les remit encore pendant quelques nuits; puis, grâces à Dieu, on ne m'enchaîna plus.

Il m'aurait peut-être été facile de traiter de ma délivrance, si je n'avais eu contre moi les Persans qui n'avaient pas été emmenés et qui, pour se faire bien venir des Turcomans, disaient : « Cet Européen a de l'argent. De plus, nous savons que d'après un contrat passé avec notre gouvernement on doit le racheter à n'importe quel prix; ne terminez pas tout de suite avec lui, attendez; il sera toujours temps. »

J'étais allé déjà chez plusieurs chefs persans, prisonniers comme moi, mais qu'on traitait avec égard parce qu'on était sûr de leur rançon. Je les priai de vouloir bien me racheter comme un de leurs soldats, m'engageant à rembourser le prix à mon arrivée à Méched; je n'obtins d'eux que des paroles évasives.

Des marchands de Boukhara vinrent aussi me demander si je pouvais me racheter. Ils m'assuraient qu'ils se chargeraient de me ramener à Méched moyennant une rétribution raisonnable : mais je n'ignorais pas



Campement des Tekkés. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

qu'ils m'auraient conduit à Boukhara, ce qui n'aurait fait qu'augmenter les difficultés. Du reste d'après mon costume moitié européen, moitié oriental, et mon état pitoyable, ils jugèrent que je ne devais pas avoir grand'chose, et ma figure encore souffrante et fatiguée, mes mains qui ne paraissaient habituées à aucun travail manuel, leur donnèrent à penser que j'aurais été pour eux de peu de profit. Ils offrirent cependant la même somme que pour un soldat. Les Turcomans ne l'acceptèrent pas, espérant en avoir au moins le double, c'est-à-dire quelque chose comme quatre cent soixante-quatre francs de notre monnaie.

J'avais beau dire aux Persans : « Terminez mon affaire, je puis m'en tirer à peu de chose; du reste, c'est dans l'intérêt aussi de votre gouvernement qui, plus tard, sera obligé de payer ma rançon, car elle deviendra considérable lorsque les Turcomans seront mieux renseignés. » A tous ces raisonnements on me répondait : « Prenez patience, votre affaire s'arrangera et le prix diminuera aussi. »

Je ne fatiguerai pas le lecteur de toutes les tentatives inutiles que je fis pour me délivrer. On verra plus tard comment je fus rendu à la liberté.

Le plus triste de notre situation était que les Turcomans ne nous donnaient presque rien à manger. Outre l'économie, ils espéraient ainsi nous forcer à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous racheter ou à leur avouer que nous possédions de l'argent.

J'étais souffrant : le morceau de pain du matin et du soir, auquel on ajoutait un oignon, les jours de gala, ne pouvait me suffire. Aussi toutes les fois que je pouvais mettre la main dans l'espèce de serviette crasseuse où l'on enveloppait le pain et que l'on cachait dans une tente voisine, j'en emportais un morceau que je mangeais à la dérobée. La viande crue ou séchée au soleil pour laquelle je témoignais un dégoût prononcé devant les Turcomans, était pour moi une sorte de friandise que je dévorais toutes les fois qu'il m'en tombait sous la main.

J'arrivai à trouver un moyen de me procurer plus de pain. De la tente j'observais les femmes qui allaient cuire leur pain au four du voisinage. Quand je jugeais venu le moment de retirer le pain, je mettais du tabac dans ma pipe et je m'avançais avec le plus de dignité possible près de ces femmes en les interpellant à la manière du pays :

« Oh Atïché! oh bir oth varmi (ce qui signifie dans notre langue : Oh! la bourgeoise! oh! y a-t-il un morceau de feu?).

Or, chez ces nomades, toutes les fois que le pain est en évidence on croirait manquer aux usages si l'on n'en offrait pas; ordinairement on en accepte une miette, par politesse et, comme toujours, on se passe les mains sur la barbe, en disant : Allah akber.

Inévitablement donc on m'offrait le pain. Moi aussi j'en acceptais par politesse, mais au lieu d'une miette je prenais presque la moitié d'une tourte.

Comme je venais chercher du feu très-souvent, les Turcomanes mes voisines finirent par déserter le four et allèrent cuire leur pain beaucoup plus loin; ce qui m'obligea d'aller allumer ma pipe à une plus grande distance.

Mes vêtements printaniers en lambeaux devinrent insuffisants. Je couchais sur la terre nue, n'ayant pour couverture que quelques lambeaux de feutre.

L'état de misère où je me trouvais n'était plus supportable. Je fis comprendre aux Turcomans que puisqu'ils ne me nourrissaient pas et qu'ils ne me donnaient pas de quoi me vêtir, ils devaient au moins m'aider à chercher les moyens d'améliorer ma condition en me conduisant chez le général de l'artillerie persane Abdoul-Ali-Khan, toujours retenu captif par suite de sa blessure.

Il était presque guéri et confortablement installé, car tous ceux dont la position était connue continuaient à être considérés par les Turcomans comme des objets de valeur qu'il fallait entretenir avec soin, relativement bien entendu.

Abdoul-Ali-Khan me fit un bon accueil et m'offrit de partager son repas qui, bien que très-frugal, me parut un vrai festin.

Je le priai de me prêter un peu d'argent que je lui ferais rembourser à Méched.

Quelques jours après j'étais équipé de façon à pouvoir braver l'hiver. J'avais une paire de bottes fourrée, doublée d'une botte en feutre que je ne quittai plus; mes douleurs étaient telles que je ne pouvais pas plier les jambes. De plus, j'étais pourvu de deux caleçons et de deux chemises, d'une grande robe, d'un pardessus en peau de mouton, et d'un bonnet ou talbak également en peau de mouton. Je pouvais donc me passer de couverture et de matelas, et je n'avais plus à redouter autant l'humidité de la terre, ni la pluie, ni la neige qui passait à travers les trous de la tente et dont j'étais quelquefois couvert le matin. J'eus soin de me raser la tête comme tous les habitants, à cause de la malpropreté du pays, et je pris la précaution de faire bouillir ou plutôt cuire ma chemise et mon pantalon, dont la toile était d'un coton très-grossier, afin d'avoir un costume presque propre et moins habité. Les Turcomans trouvaient ce procédé incroyable sans cependant s'y opposer, et ils riaient fort de cette manière de laver le linge, qu'ils traitaient de folie ou d'excentricité d'Européen, car lorsqu'ils ont par trop de vermine ils se contentent de secouer leur chemise et leur pantalon au-dessus du feu ou dans le four.

Je vécus de la sorte jusqu'au milieu du printemps, sans qu'il survînt aucun changement dans ma position.

Je n'eus donc que trop le loisir d'étudier les mœurs et les coutumes des Turcomans.

Physionomie des Turcomans. — Hommes, femmes, enfants. Costumes.

Le Turcoman est de race mogole selon les uns, ou indo-tartare selon les autres. C'est une chose assez difficile à préciser, car, bien que toutes ces tribus turcomanes aient le même type, encore existe-t-il entre les individus qui les composent des différences remarquables soit dans la forme de la tête, soit dans les traits. Ainsi ces nomades ne ressemblent pas aux Boukhariens; de même qu'il existe une différence notable entre ces derniers et les Khivaiens.

Le type que j'ai été le plus à même de connaître et auquel on ne peut se méprendre, se résume comme il suit.

La taille du Turcoman dépasse généralement ce que nous appelons la moyenne. Il est assez bien proportionné. Sans avoir les muscles très-développés, il a de la force et jouit généralement d'une robuste constitution, qui lui permet de supporter beaucoup de privations et de fatigues. Il a la peau blanche. Sa physionomie est ronde, les pommettes sont saillantes, le front est large, la boîte osseuse, développée, forme à son sommet comme une crête. Son œil, bridé, fendu en amande et pour ainsi dire sans paupières, est petit, vif et intelligent; le nez est généralement petit et retroussé, le bas de la figure un peu voyant, les lèvres sont assez grosses. Sur tout cela, ajoutez un peu de moustache et une barbe clair-semée au menton ainsi qu'aux joues. Les oreilles sont très-développées et détachées de la tête; l'habitude d'enfoncer leur coiffure sous les oreilles augmente encore cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

difformité, au point qu'en les regardant de face, l'oreille est aussi visible que quand on regarde un autre homme de profil.

Le costume se compose d'un large pantalon, tombant sur le pied et serré sur les hanches au moyen d'une coulisse, et d'une chemise sans col et ouverte sur le côté droit jusqu'à la ceinture; elle tombe par-dessus le pantalon jusqu'à moitié cuisse. Par-dessus, une ou plusieurs grandes robes, ouvertes par devant et croisant légèrement sur la poitrine, sont serrées à la taille par une ceinture en étoffe de coton ou de laine. Les manches, très-longues et très-larges, ressemblent assez à ce qu'on appelait chez nous autrefois manches à gigot; sur la tête une petite calotte remplace les cheveux et est recouverte d'une sorte de coiffure, appelée Talbak, ayant la forme d'un cône dont on enfoncerait tant soit peu le sommet, soit en peau d'agneau (que nous appelons astrakhan, mais, qui ne vient réellement que de la Boukharie), soit en peau de mouton ordinaire. La chaussure habituelle est une sorte de babouches, ou simplement une semelle de cuir de chameau ou de cheval, fixée sous le pied au moyen d'une corde en laine.

En hiver et pour monter à cheval, les Turcomans portent la botte ainsi que les femmes; le pied est d'abord entouré d'une sorte de flanelle que l'on fait monter jusqu'à moitié jambe et dans laquelle le pantalon est fixé. On met par-dessus une botte en feutre souple mais très-épais, et par-dessus encore une grande botte en cuir de russie, montant au-dessus du genou. Ces bottes ont la couture en dedans, le talon très-élevé et étroit, et la base protégée par un fer rivé dans le talon de la botte, ne dépassant pas la largeur d'une pièce d'un franc; lorsqu'elles sont préalablement graissées, elles deviennent imperméables. En outre, le Turcoman porte toujours un couteau et un briquet, suspendus sur le côté de la taille au moyen d'une corde ou d'une lanière.

Chez les femmes turcormanes le type est plus marqué que chez les hommes. Leurs pommettes sont plus saillantes, leur peau est très-blanche, malgré leur malpropreté. Leurs cheveux sont généralement épais, mais très-courts, aussi sont-elles obligées d'allonger leurs tresses au moyen de ganses en poil de chèvre (on ne connaît pas les faux cheveux dans ce pays) et de cordons, auxquels sont attachés des verroteries et des perles d'argent.

Le costume des femmes se compose d'un pantalon qui descend jusqu'à la cheville, où il devient étroit, de façon à ne laisser que le passage du pied; d'une chemise ample, mais droite, arrivant jusqu'à la cheville : sur toute la partie de la chemise couvrant la poitrine, sont attachées des pièces d'argent, aplaties et de forme ovale; des cornalines sont enchâssées sur quelques-unes de ces pièces, dont les femmes mettent jusqu'à six rangées. Elles ont de plus un pardessus dans le genre de celui que portent les hommes, mais qui ne descend que jusqu'à mi-jambe : les femmes mariées seulement portent quelquefois une ceinture sur la chemise.

Des deux côtés des tempes, les Turcomanes laissent passer une mèche de cheveux, tombant jusqu'au-dessous du menton; le reste de la chevelure se partage en deux tresses qui descendent sur les reins. La tête est coiffée d'une toque ronde, par-dessus laquelle on met un voile de soie ou de cotonnade, tombant par derrière jusqu'aux talons. Le tout est maintenu par une sorte de turban de la largeur de trois doigts, sur lequel sont cousues de petites plaques en argent; un simple nœud derrière la tête sert à fixer ce bandeau. Un des coins du voile est ramené sous le menton de droite à gauche et vient se fixer, au moyen d'une chaînette d'argent, terminée par un crochet, sur le côté gauche de la tête. Selon les circonstances, ce bout de voile est passé par-dessus le menton jusqu'à la lèvre inférieure, comme chez les Arméniennes.

Les boucles d'oreilles sont en argent massif, de la forme d'un triangle : on y voit dessinées des arabesques en or, au milieu desquelles est une cornaline enchâssée; de la base du triangle pendent de petites chaînettes de la longueur de cinq centimètres terminées par une petite lame en argent, ayant la forme d'un losange; une chaîne en argent est fixée au crochet en forme d'hameçon placé au sommet du triangle et qui passe dans l'oreille; cette chaîne vient s'attacher sur le haut de la tête et sert à soulager l'oreille qui ne pourrait porter un poids aussi considérable, car une paire de ces boucles ne pèse pas moins de deux cents grammes.

Les bracelets, généralement de forme ovale et d'une seule pièce, sont d'une largeur qui varie de deux à trois doigts. Une ouverture laissée sur un côté de l'ovale permet d'y passer le poignet en forçant un peu et en le mouillant avec la salive. Le poids d'un bracelet varie de deux cent cinquante à trois cents grammes, et, de même que toutes les autres pièces de parure, il est en argent avec arabesques en or et cornalines montées.

Le collier a aussi une forme consacrée, mais qui varie selon sa valeur. Il se compose ordinairement d'une lame flexible, faisant le tour du cou, et se fixant sur le côté au moyen d'une charnière; à ce cercle se trouve suspendue sur la poitrine une sorte de losange, grand comme la main, travaillé à jour et divisé en cases, dans chacune desquelles est enchâssée une cornaline, ronde ou carrée. Des chaînettes, terminées aussi par des lames d'argent, prolongent encore cette parure du poids de sept cent cinquante grammes ou plus.

A un baudrier en cuir, couvert de petites plaques d'argent, est suspendue une sorte d'étui, destiné à recevoir des amulettes, talismans ou versets du Khoran. Cette pièce, de la forme d'un triangle, est dentelée, la pointe du triangle en bas, et l'étui en formant la base. Comme le reste il est en argent, avec ornements d'or et de cornalines, et du poids de cinq cents grammes.

Enfin une plaque, ronde, dentelée, et semblable à un soleil, est suspendue à la taille, son poids étant de deux cent cinquante grammes.

La tiare que les matrones portent dans les grandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cérémonies, celle du mariage par exemple, est une coiffure d'environ quarante centimètres de hauteur, composée d'une forme en cuir très-large du haut, plate, recouverte d'un drap ou d'une étoffe rouge, où sont attachées par rang des chaînettes en or et en argent, terminées par de petites plaques en losange. Sur le haut de la coiffure sont rangées des pointes et des boules qui la font ressembler à une couronne. Aux deux extrémités est fixé, en manière de voile, un pardessus en soie jaune ou vert, brodé en soie de couleurs voyantes et tombant sur le dos. La broderie en est faite à l'aiguille. Deux femmes mettent trois mois pour confectionner un pardessus de ce genre. Toutes les fois que les femmes sortent, elles mettent ce voile ou un autre moins travaillé, de façon à ce que leur tête se trouve engagée dans l'entrée de la manche du vêtement formant capuchon, le tout rejeté en arrière.

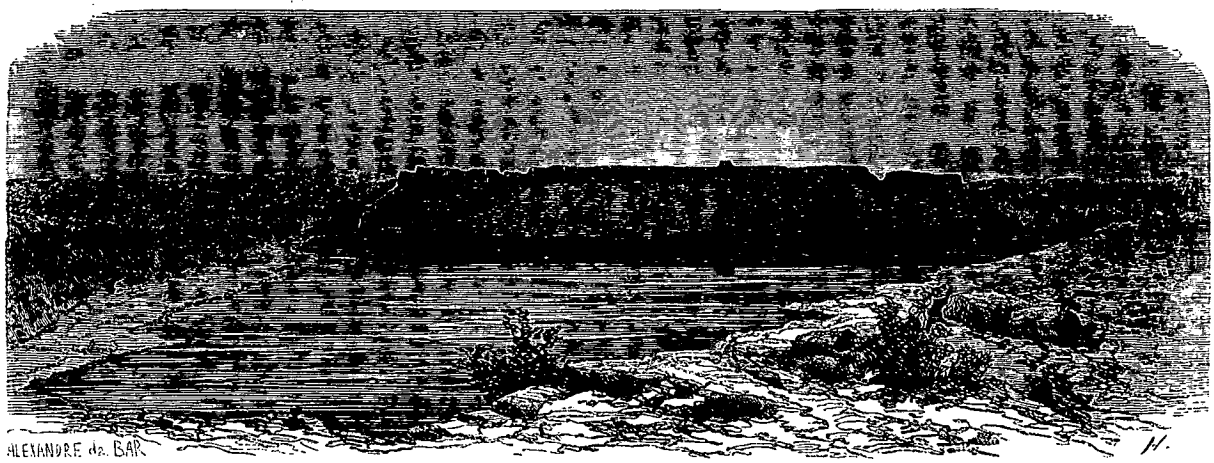
Dans tous ces costumes le rouge, le jaune et l'amarante dominent.

Lorsqu'une douzaine de femmes vont ensemble chercher de l'eau, le cliquetis produit par les bijoux qui se heurtent, ressemble assez au bruit des sonnettes d'une caravane de mulets.

Souvent on voit des femmes dégoûtantes de malpropreté, en guenilles, ne possédant qu'un petit sac de blé pour subvenir aux besoins de leur famille, n'ayant pas de quoi se couvrir la nuit, mais chargées de parures, dont elles ne se séparent pas même pour dormir, et qu'elles ne mettent en gage qu'à la dernière extrémité, lorsque leur mari les y contraint.

Les hommes ne portent pas le moindre ornement, sauf les jeunes gens qui se parent quelquefois d'une cornaline, montée en manière de broche et servant à fermer le col de la chemise.

Les enfants, en hiver comme en été, ne sont vêtus que d'une chemise en soie ou en coton, couverte aussi de plaques d'argent ou d'autres objets, selon la fortune des parents. Les garçons sont rasés; on ne leur laisse que deux mèches sur les côtés, une troisième sur le haut de la tête, et au-dessus et derrière les oreilles une mèche



Campement des Salors (voy. p. 242). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

de cheveux quelquefois tressée. Leur coiffure se compose d'une toque brodée, au sommet de laquelle est une plaque en argent, surmontée d'un cylindre destiné à maintenir une aigrette de plumes; autour de la plaque sont suspendues des chaînettes d'argent, terminées par des plaques de même métal. Les garçons portent cette coiffure jusqu'à dix ans environ.

Les filles ont un costume à peu près semblable à celui des garcons, mais leur chemise descend jusqu'aux pieds. Elles sont aussi rasées : on leur laisse deux mèches sur les tempes et une troisième qui, du haut de la tête, tombe sur le cou; à l'âge de douze ans, on laisse pousser tous leurs cheveux. Leur coiffure ne diffère de celle des garçons que par des cordons et des glands en laine ou soie noire, fixés à la toque et tombant sur les épaules et le dos; elles gardent cette coiffure jusqu'à quinze ou dix-sept ans, ainsi que quelques bijoux ou ornements.

La race est très-mêlée. Des prisonniers de différents pays voisins, tels qu'Afghans, Persans, etc., ont fini par se faire naturaliser et se sont mariés dans le pays; puis on introduit sans cesse dans la population des femmes prises à l'étranger, soit dans la Boukharie, soit en maraudant sur le territoire persan ou de Hérat.

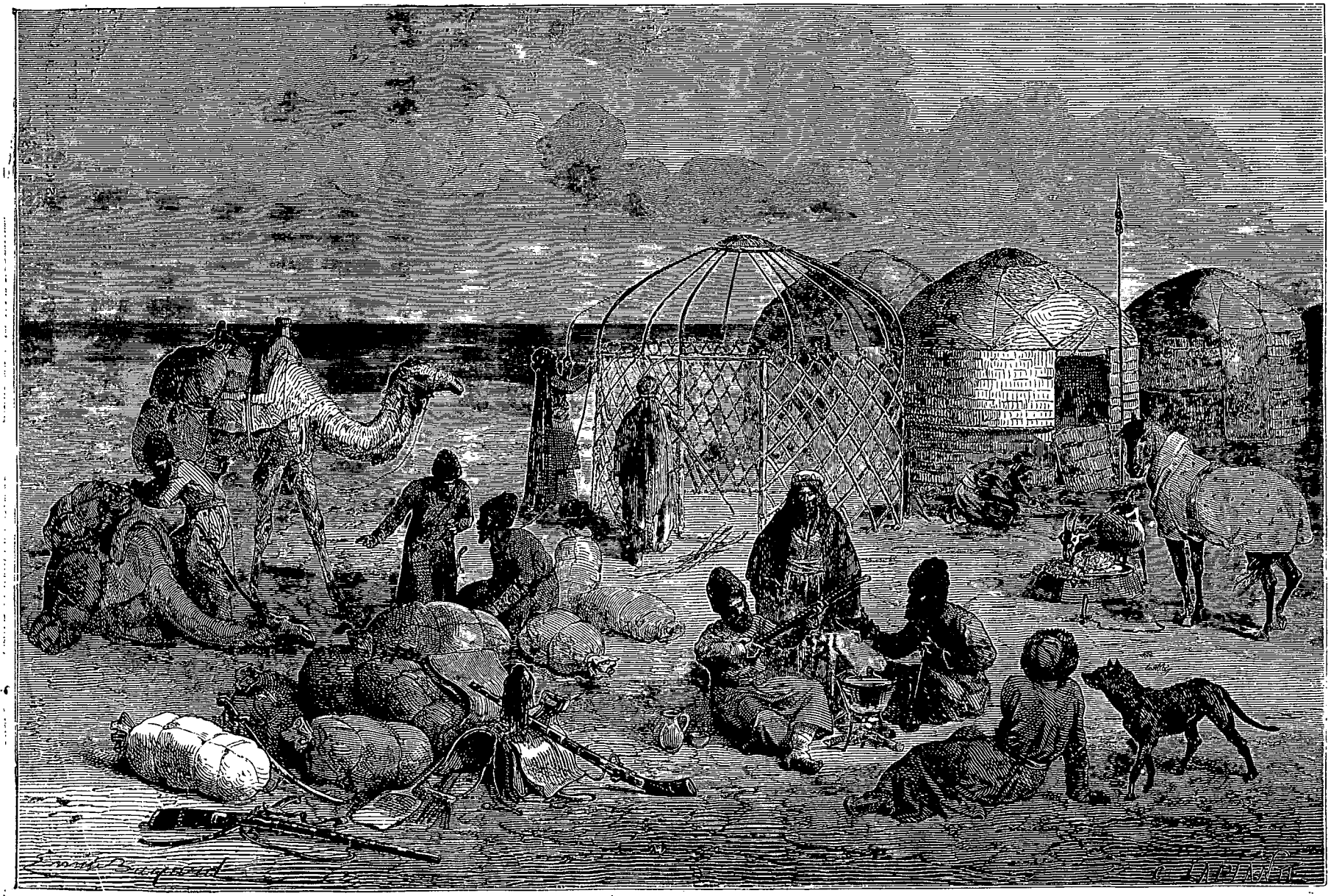
Quoi qu'il en soit, le type turcoman est si marqué qu'il est facile, à première vue, de distinguer si un individu a du sang mêlé.

Population des Tekkés. — Tribus. — Les Kedkoudas.

On peut compter en moyenne trente mille tentes chez les Tekkés; chaque tente contient une famille, c'est-à-dire un homme, une femme, quelquefois deux et des enfants. Il arrive aussi qu'une tente sert à plusieurs hommes non mariés. Comme ces peuplades sont toujours en guerre, et la mortalité y étant grande, la population n'augmente pas d'une façon sensible.

Les Akhals, près de la frontière du Khorassan et aussi nombreux que les Tekkés de Marv, les Tédjens sur le cours d'eau qui porte ce nom, et les Tekkés, sont de même race. Ces peuplades ne peuvent, à cause de l'éloignement où elles sont les unes des autres, faire leurs excursions ensemble, mais elles se prêtent quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement turcoman. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. de Blocqueville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quefois assistance en s'envoyant quelques centaines de cavaliers.

La population des Tekkés de Marv est divisée en vingt-quatre tribus, dont voici les noms : Barhchi, Bourkhasse, Soultan-Asis, Dachayah, Thèl-Teck, Mirich, Kara-Rhemet, Topoze, Pèreng, Aleye-Djevvez, Keur-Saghry, Hadji-Sophi, Gueuktchè, Amanchah, Kongour, Khar, Yousouf, Kara, Arekh, Khalil, Beukeuri, Khareun, Yezdi et Kara-Dja.

Ces tribus sont fixées chacune sur le terrain qui lui est échu en partage ; elles ne se réunissent dans une même grande enceinte qu'aux jours de danger. Toute tribu nomme elle-même son chef ou maire (Kedkouda, appelé aussi Riché-Séfid, barbe blanche). Quoique dans ces tribus il se trouve des Khans, appartenant à d'anciennes familles et qui exercent une certaine influence, ils ne sont nommés chefs de tribu que s'ils ont les qualités nécessaires.

On choisit pour Kedkouda un homme intelligent, aussi probe que possible et capable de défendre les intérêts de la tribu. Ces Kedkoudas se réunissent souvent et délibèrent sur les mesures à prendre en cas de guerre, d'excursions, etc., sur le partage des eaux d'irrigation, sur la construction des digues et des canaux, enfin sur tout ce qui peut être d'une utilité générale.

L'un de ces Kedkoudas, Khonchid-Khan, est en possession d'une certaine suprématie qu'il doit à son intelligence astucieuse et, au besoin, plus politique que celle des autres. Quoiqu'il soit reconnu comme le descendant de la plus ancienne ou plus considérable famille de la race tekké, il ne peut cependant agir contre la volonté générale; car les Turcomans, tout en reconnaissant tel ou tel d'entre eux pour chef, n'en conservent pas moins une égalité et une liberté entières.

Chez ces nomades, qui ont si peu de pitié pour leurs ennemis, il existe une cordialité et une entente que l'on ne rencontre guère ailleurs.

Entre le berger et le chef il n'y a point de différence; tout individu a le droit de donner son opinion dans le conseil qui se tient en public. Le domestique quoique agissant selon les ordres du maître, reste sur le pied de l'égalité et est regardé presque comme faisant partie de la famille.

Habitation. — Inauguration de la tente. — Nourriture. Travaux.

L'habitation du riche comme celle du pauvre est disposée et meublée de la même manière ; seulement chez le premier elle est mieux entretenue[1].

L'installation d'une tente neuve est l'objet d'une cérémonie ou fête. La charpente ou treillage en bois neuf est toujours d'un prix qui varie entre dix et quinze tomans tekkés. Quelques jours avant l'inauguration on prévient les amis, les voisins, qui se présentent au jour fixé.

La tente a été montée sans être recouverte par les feutres. On y a disposé une partie du mobilier consistant en tapis, objets divers et sacs aux provisions; quelques morceaux d'étoffe de coton ou de soie de diverses couleurs sur lesquels sont fixées des plumes, servent à la décoration de la charpente et sont attachés à une hauteur qu'on ne peut atteindre sans prendre un élan.

Une fois tout le monde réuni, on visite la nouvelle habitation ; chacun fait ses remarques sur les avantages ou les défectuosités de la tente, et les hommes les plus agiles se livrent à l'exercice d'arracher ou d'enlever les morceaux d'étoffes suspendus à la partie supérieure. Puis on commence les luttes, les courses à cheval, on fait usage de fusils et de pistolets en tirant sur un but devant lequel on passe au galop.

Vient ensuite l'heure du repas, car, dans une semblable circonstance, on tue des moutons ou l'on prépare du riz pour tous les invités; on termine la soirée en buvant du thé, en fumant et en écoutant les musiciens que le propriétaire de la nouvelle habitation a fait venir.

Le maître de la tente se tient habituellement dans le milieu du fond, devant le feu et en face de l'entrée. La femme ou les femmes tiennent le côté de droite en entrant; les hommes ou visiteurs se placent à gauche, c'est-à-dire à la droite du maître de la tente. Une sangle assez solide, passant dans le treillage du cercle qui forme clef de voûte et tombant dans l'intérieur à hauteur d'homme, sert à donner de la solidité à la couverture qui parfois est ébranlée par l'orage. Un sac de blé ou quelque autre poids est attaché à la sangle, car le vent souffle aussi quelquefois avec une telle violence qu'on est obligé d'enlever les feutres de la couverture.

Ceux des Turcomans qui ont des lances, les placent verticalement dehors et près de l'entrée de la tente. Les animaux vivent près et devant l'entrée de la tente, été comme hiver. Dans cette dernière saison on creuse une fosse, quelquefois recouverte et assez profonde, pour les garantir du vent.

La nourriture des Turcomans est à peu près la même pour tous. Le repas du matin se compose de pain sec et d'oignons ou de soupe, selon les moyens de la famille. Presque tous les Turcomans ont près de leur tente un mouton ou une chèvre qu'ils engraissent et qu'ils tuent dans les grandes circonstances. La viande est désossée, coupée par morceaux et salée; une partie est desséchée et prend un goût faisandé dont les Turcomans sont très-friands; l'autre portion, coupée en morceaux plus petits et placée dans la panse de l'animal, est destinée de temps à autre à faire le bouillon. On réunit tous les os et débris et on les fait cuire dans une ou plusieurs marmites, de façon à pouvoir donner, le jour d'un grand repas, du bouillon à tous les voisins et amis. Les intestins sont le partage des enfants, qui les font griller sur les charbons et passent des journées entières à traîner et à sucer ces boyaux à peine lavés.

1. Voyez aussi sur les tentes turkomanes la relation de Vambéry.

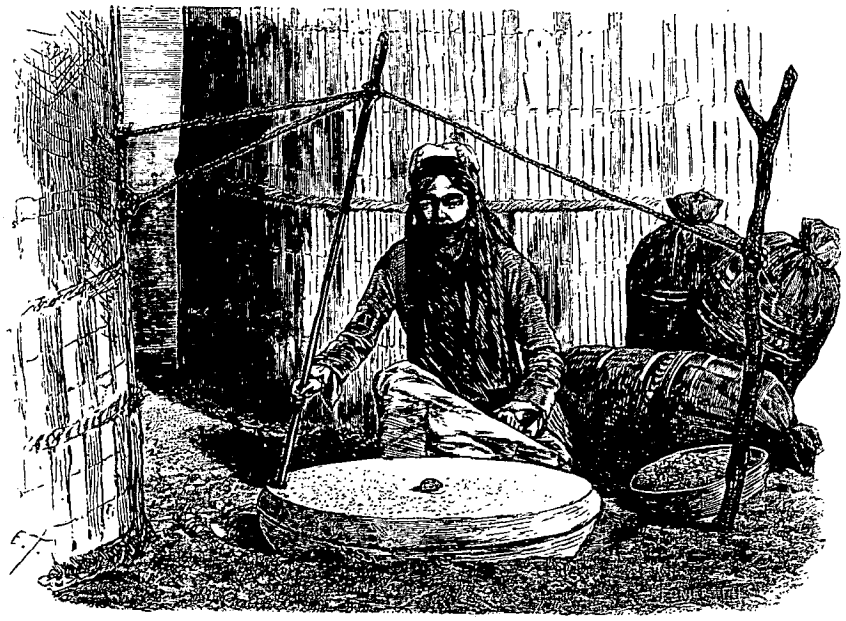
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le chourouè (soupe) se fait ainsi : la femme met une poignée de viande fraîche ou salée dans le fond de la marmite. Bientôt l'odeur se répand et quelques voisines, le fuseau à la main, viennent sous un prétexte quelconque entamer la conversation et s'asseoir. Chacune à son tour prend la cuiller en bois et, après avoir remué la viande en train de roussir, lèche toute la graisse restée sur la cuiller. Dès que la viande a rendu assez de graisse pour donner une teinte luisante à la marmite, la maîtresse de la maison en prend une certaine quantité avec les mains et en offre aux personnes présentes, tout en gardant, bien entendu, le meilleur morceau pour elle ; après quoi elle verse une ou deux cruches d'eau sur ce que la rapacité du cercle a bien voulu laisser dans la marmite, et elle y ajoute du sel, du piment et quelques morceaux de potiron. Après quelques instants d'ébullition on verse cette espèce de consommé dans de grands plats en bois où l'on a préalablement brisé du pain.

Avant le repas, on est tenu de se laver les mains ; il semble que ce soit pour la forme seulement, car il faudrait autre chose que de l'eau pour les nettoyer.

Dès que l'on juge que la soupe est suffisamment trempée, le maître de la famille donne le signal de prendre place autour des gamelles en prononçant le Beom Allah (ou nom de Dieu). Les hommes mangent de leur côté, à part des femmes et des enfants. On savoure d'abord quelques cuillerées du bouillon presque totalement absorbé par le pain, ensuite on pêche avec les mains, chacun à son tour et à sa place, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Alors on reprend la cuiller que l'on se passe mutuellement et au moyen de laquelle on absorbe le restant du liquide. Il s'agit surtout de saisir avec les mains le plus d'aliment possible et de ne pas chercher à égayer le repas par une conversation intéressante ou autrement, car l'habitude est de manger très-vite.

Le repas terminé, on se lèche les doigts et on se frotte



Meulè turcomane. — Dessin de Thérond d'après un croquis de M. de Blocqueville.

les deux mains jusqu'aux poignets de manière à ce qu'elles soient également graissées ; ensuite on les passe sur la figure, afin de donner du luisant et de la souplesse à la peau ; une troisième opération consiste à faire la même chose sur les pieds ou sur les bottes quand on les a aux pieds ; aussi est-il facile, à l'inspection des bottes d'un Turcoman, de savoir s'il fait grasse ou maigre cuisine.

Après avoir laissé le temps à chacun d'oindre son ndividu de la graisse restée sur ses mains, le plus ancien de la réunion lève les siennes qu'il tient étendues à hauteur de sa figure, et prononce le « Beom Allah, alrahman alrahim, Allah ekber (Dieu est grand) ; » après quoi tous les convives passent leurs mains à plusieurs reprises sur le bas de la figure, les hommes prolongeant la passe jusqu'à l'extrémité de la barbe.

Plus tard, lorsque j'eus une tente pour moi seul et que, le soir, j'allumais un lampion chez moi, chose assez rare, mes voisines venaient successivement tremper leurs doigts dans mon huile ou faisaient fondre un petit morceau de graisse de mouton à la flamme, et avec cette graisse noircie s'oignaient la figure ainsi que celle de leurs enfants : c'est ainsi qu'elles remplacent la poudre de riz.

L'espèce de serviette sur laquelle on a mangé et qui renferme le pain est repliée après le repas. Souvent on porte à la place où l'on va faire la sieste, un os, si l'on a eu le bonheur d'en trouver un dans sa part, et on l'y ronge pour se distraire ; si c'est le maître de la maison, il se contente de le grignoter un peu et le passe à sa femme qui le repasse ensuite à l'enfant : à son tour le chien, qui guette d'un œil inquiet le passage de l'os d'une main à une autre, finit par s'en emparer et fait ce qu'il peut pour en tirer encore quelque chose.

Après le repas on fume le tchélèm (pipe d'eau), qui ressemble au narguilhé. La carafe, au lieu d'être en verre, est en bois, et a la forme d'une gourde, ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même est simplement une gourde. A la partie supérieure, où devrait se trouver le tuyau, deux trous se font face; sur le premier, on pose les lèvres pour aspirer; sur le second on appuie un des doigts de la main qui tient l'appareil, afin de boucher ou d'ouvrir ce trou, selon que l'on veut avoir plus ou moins de fumée. Le Turcoman aspire avec précipitation trois ou quatre bouffées; puis, prolongeant la dernière aspiration autant que ses poumons le lui permettent, il laisse échapper une grande bouffée en passant la pipe à un voisin. Il conserve alors un air absorbé ou d'extase pendant qu'il se tient penché en avant, laisse la salive glisser naturellement entre ses lèvres, et ne reprend qu'ensuite sa position ordinaire.

Le tabac vient de Boukhara; il est très-fort; pour le fumer, on le froisse dans la main, on le met dans le fourneau de la pipe et on l'allume, soit avec de l'amadou, soit avec des charbons ardents.

Les femmes, à quelques exceptions près, ne fument pas, tandis que les hommes fument tant qu'ils peuvent et ont toujours sur le côté de leur chemise une poche pleine de tabac. Même la nuit, si le Turcoman est tourmenté par l'insomnie, il se lève et se met à la recherche de tout ce qu'il lui faut pour fumer. Il va dans les tentes où il croit trouver du feu, sans que personne y fasse attention : quelquefois le propriétaire de la tente demande seulement « qui est là », et laisse le visiteur fouiller dans les cendres et fumer sa pipe.

Les Turcomans font aussi une grande consommation de thé, soit après ou entre les repas; on le boit avec ou sans sucre; il est de deux sortes : le thé noir ou commun, en brique, que l'on fait bouillir après l'avoir cassé par morceaux, et le thé vert perlé, parfumé et très-fort; on le fait également bouillir. L'abus de cette boisson occasionne des tremblements à un certain âge.

Beaucoup d'hommes prisent une sorte de tabac fait avec une herbe séchée et pulvérisée que l'on mêle à du tabac; on y ajoute aussi un peu d'huile de sésame, ce qui lui donne une couleur verdâtre et lie le mélange.

Je reviens aux repas. Souvent on remplace la soupe par une bouillie de haricots, petits, ronds et durs, auxquels on ajoute de la farine, du lait aigre, du sel et du piment, et dont on se sert aussi pour la chasse du menu gibier. Quelquefois encore c'est une bouillie de blé ou de la pâte découpée comme le vermicelle et assaisonnée comme il est dit plus haut.

Lorsque le temps est trop mauvais pour permettre de chauffer le four, on partage la pâte de pain en deux galettes entre lesquelles on met une couche de viande plus ou moins hachée avec des oignons; on active le feu sous lequel chauffe une certaine quantité de sable où l'on introduit cette espèce de tourte.

Le riz aussi passe pour une friandise. On y ajoute de la viande, de l'huile de sésame, des carottes coupées menu, du piment, du sel et de l'eau. La pâte frite dans l'huile est aussi très-estimée.

Femme turcomane. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. de Blocqueville.

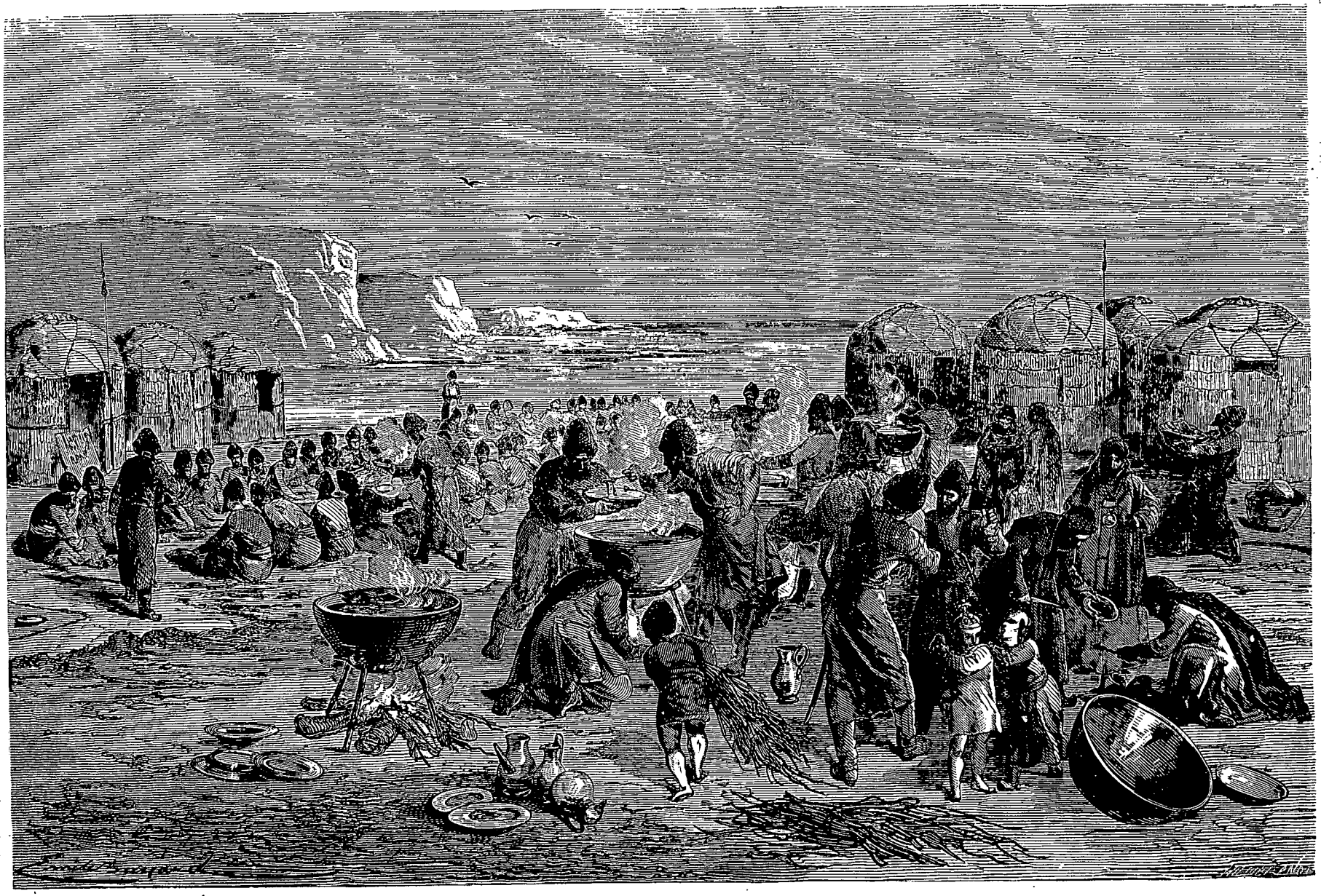
En temps ordinaire, le pain, l'oignon, le lait aigre, le potiron, la pastèque, le melon, forment la base de la nourriture.

On fait fermenter le lait de chamelle dans des outres ou dans des cruches, opération après laquelle il devient limpide, bleuâtre, aigre comme le citron, d'une odeur et d'un goût vraiment désagréables; ce liquide peut enivrer. C'est la seule boisson fermentée dont les Turcomans fassent usage.

La peau de mouton, lorsqu'elle n'est pas destinée à un usage quelconque, sert aussi d'aliment. On laisse la peau quelques jours dans un coin pour lui donner le temps de prendre un goût faisandé; le poil alors s'en arrache facilement et, sans plus de préparation, on la coupe par lanières et on la jette sur les charbons. Dès qu'elle est un peu grillée, car trop cuite elle perdrait sa graisse, on la mange, non sans efforts.

Les femmes sont traitées avec plus d'égards par les Turkomans que par les autres musulmans. Toutefois elles travaillent beaucoup; chaque jour elles ont à moudre le blé destiné à nourrir la famille. De plus, elles filent la soie, la laine, le coton; elles tissent, cousent, foulent les feutres, montent et démontent la tente, vont chercher l'eau, lavent quelquefois, teignent les laines ou la soie et font les tapis. Elles installent dehors, dans la belle saison, un métier très-primitif composé de quatre piquets solidement fixés dans le sol et, au moyen de deux grosses traverses sur lesquelles elles disposent la trame, elles commencent le tissage qui est serré avec un instrument en fer formé de cinq ou six lames disposées en peigne. Ces tapis géné-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cauda-yoli ou festin religieux. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ralement de trois mètres de long sur un mètre et demi de large, sont bien faits et solides. Chaque tribu ou famille a son dessin particulier qui se transmet de mère en fille et ainsi de suite. Il faut vraiment que ces Turcomanes soient constituées vigoureusement pour résister à tout ce travail pendant lequel parfois elles allaitent leurs enfants et ne mangent que du pain sec ou une sorte de bouillie peu substantielle. C'est surtout le travail de la meule qui les fatigue et leur affaiblit la poitrine.

Dans leurs rares moments de loisir, elles ont toujours un paquet de laine, de poil de chameau ou de bourre de soie qu'elles filent en causant ou en se promenant chez les voisines, mais elles ne restent jamais sans rien faire comme les femmes de certains pays musulmans.

L'homme a aussi son genre de travail déterminé; il s'occupe du labourage, de la culture, rentre la moisson, soigne les animaux domestiques, va de temps en temps à la maraude pour rapporter du butin. Il fait la corde en laine à la main, taille et coud tout ce qui se rapporte au harnachement et à la couverture des chevaux ou chameaux, essaye d'un peu de commerce, et, dans ses moments de loisir, se fabrique une coiffure ou des chaussures, joue de la doutare (deux cordes), chante, boit du thé et fume.

Amour de l'instruction. — Religion. — Superstitions. Le Cauda-yoli. — Caractère.

On remarque chez ces peuplades une grande envie de s'instruire et de lire les quelques livres que le hasard fait tomber entre leurs mains.

Généralement les enfants ne travaillent guère avant leur dixième ou douzième année.

Jusqu'à cet âge, leurs parents les forcent à apprendre à lire et à écrire; ceux qui ont besoin de se faire aider par leurs enfants pendant les travaux de l'été, ont grand soin de leur faire regagner le temps perdu pendant l'hiver.

Le maître d'école, mollah (prêtre ou lettré), se contente de quelques cadeaux, soit en nature, blé, fruits ou oignons; soit en espèces, selon la position des parents. Chaque enfant a une planchette sur laquelle le mollah écrit l'alphabet ou la leçon, et à mesure que l'enfant a appris sa leçon on lave la planchette.

Les parents s'assurent si les enfants savent leurs leçons avant qu'ils ne se rendent à l'école; les femmes surtout tirent une certaine vanité de ce qu'elles savent lire. Les hommes passent quelquefois des journées entières à essayer de comprendre les livres de poésies venant de Khiva ou de Boukhara dont le dialecte diffère un peu du leur.

Les mollahs turcomans vont passer quelques années dans ces villes afin d'étudier dans les meilleures écoles.

Mon aga et son frère voulaient absolument que je leur apprisse ma langue, et toutes les fois qu'ils me voyaient écrire pour mes affaires, ils employaient une demi-journée à imiter mon écriture et à me supplier de l'enseigner à eux ou à leurs enfants.

Toutes ces peuplades sont musulmanes et de la secte sunnite. Comme on le sait, la différence extérieure entre eux et les Persans de la secte schiite, qui reconnaissent Ali pour seul successeur de Mahomet, consiste dans la manière de prier et de faire les ablutions.

Pendant la prière, ils tiennent les deux bras croisés devant eux à partir du poignet seulement, au lieu de les tenir sur le côté comme les Persans.

Quoiqu'ils observent assez régulièrement les préceptes de leur religion, il y a chez eux moins de fanatisme ou d'ostentation dévote que dans les autres contrées d'Orient que j'ai été à même de visiter. Par exemple, ils ne dédaignent pas de fumer et de manger avec les Juifs.

Dans les premiers temps, mes hôtes me promettaient toutes sortes d'avantages, si je voulais me faire musulman et me fixer dans le pays par un mariage. Pour me débarrasser de leurs instances, je leur demandai de quel œil ils verraient un musulman changer de religion. Ils comprirent et ne me parlèrent plus sur ce sujet.

Les Turcomans portent des amulettes ou des versets du Khoran, écrits par des mollahs reconnus vertueux, qu'on appelle tébibs, et qui s'occupent aussi de traiter les malades au moyen de versets du Khoran ou daha (souhaits). La prière est ordinairement cousue dans un morceau de cuir triangulaire ou placée entre deux plaques d'argent de la même forme; ce triangle est ensuite cousu soit sur la calotte, soit sur la chemise ou toute autre partie du vêtement. Les enfants en sont couverts, et portent même des griffes d'oiseaux montées en argent et destinées à combattre le mauvais œil. Les chevaux, les chameaux, les moutons ont aussi des amulettes au cou; la tente en a une ou plusieurs.

Les Turcomans étaient persuadés que je devais avoir, en ma qualité de franghi et d'étranger, le pouvoir de guérir ou de donner des amulettes ayant la vertu de faire réussir telle ou telle entreprise. Une fois, pour me débarrasser de trois ou quatre visiteuses, je fus obligé de faire une amulette tout en persuadant à ces femmes que cela ne servirait à rien, et que dans mon pays on n'avait pas cette coutume. Elles me répondirent que cela ne me coûtait rien à faire et qu'elles y avaient foi.

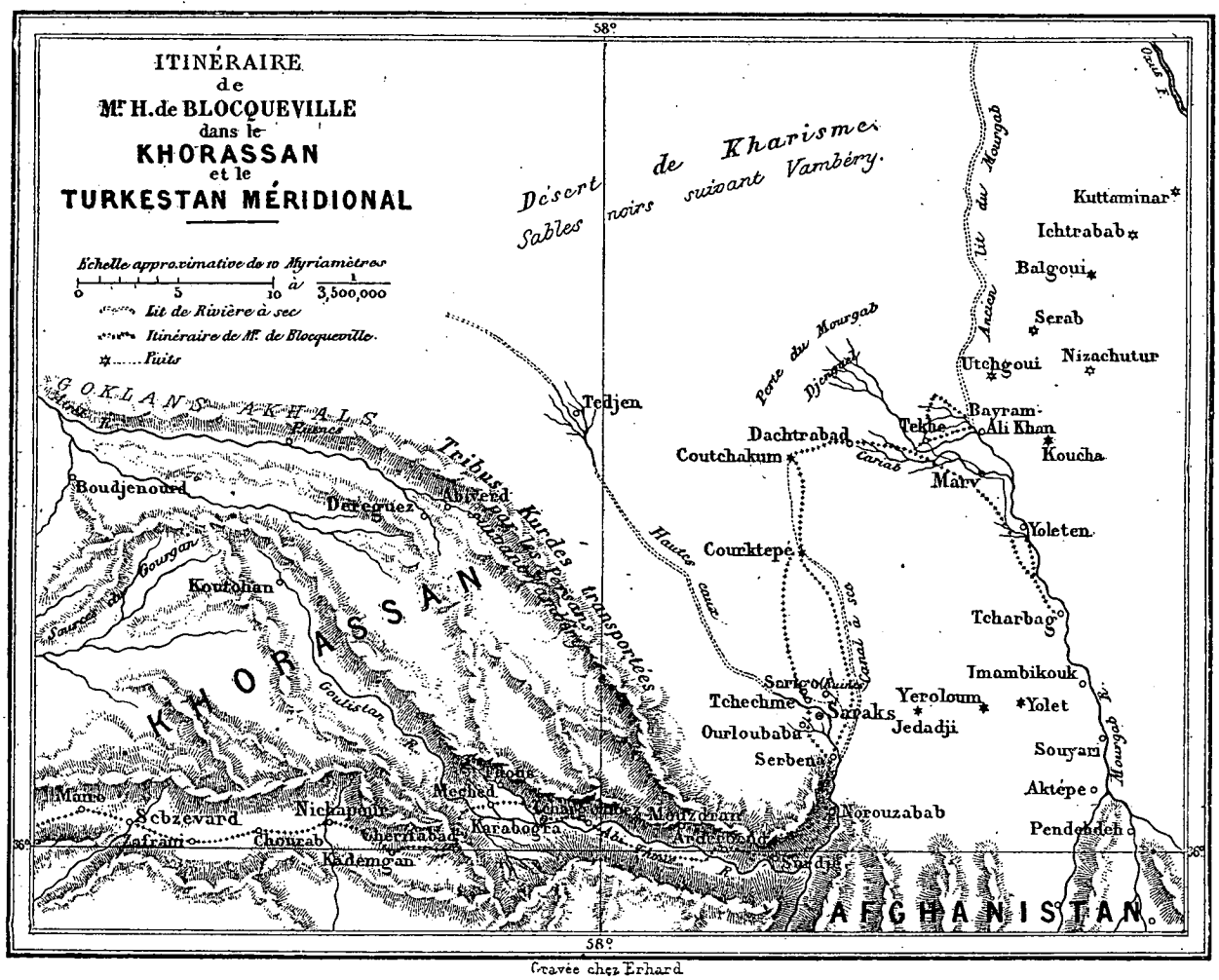
Tous les ans il est de coutume de donner un grand festin religieux, le Cauda-yoli (*cauda*, Dieu et *yol*, chemin, voie). Cet usage a pour but d'honorer Dieu ou de se rendre le ciel propice, de façon à ce qu'il préserve la famille et le bétail de la maladie, qu'il fasse réussir les entreprises et surtout les maraudes, considérées comme œuvres méritoires parce qu'elles sont dirigées contre des mécréants.

Chacun prépare ce repas selon ses moyens. Si c'est une famille riche qui donne le Cauda-yoli, elle tue pour ce seul jour une dizaine ou une quinzaine de moutons, et se fait aider pour la cuisine par ses voisins et ses amis. On met en réquisition les marmites, les plats, enfin tous les ustensiles qu'on peut trouver. Les marmites sont rangées sur une ligne droite et confiées aux soins des meilleurs cuisiniers. D'autres hommes se chargent de briser le pain et de préparer les plats et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la viande. Les femmes s'occupent de leur côté à la confection de petites galettes ou de morceaux de pâte travaillée, coupée en losanges et cuite dans l'huile de sésame (cette friandise n'est autre chose que de la pâte de pain frite dans l'huile d'éclairage). Les tapis sont aussi disposés, les uns à la suite des autres, devant la tente de l'amphitryon, qui, avec ses parents, se charge de servir et de veiller à ce que chacun ait sa part. A mesure qu'un tapis est occupé par un nombre suffisant de convives, car il vient du monde de tous les côtés, le pourvoyeur fait son compte et prévient les préposés aux plats et aux marmites qu'il faut tant de portions, soit de soupe soit de riz. Aussitôt ces plats arrivés, on se rapproche les uns des autres par groupes de quatre ou six, selon ce que le plat contient de portions, ce qui est indiqué par une galette ou quelques morceaux de pâte frite. Le plus ancien du tapis fait une sorte de discours qui a pour but d'appeler les bénédictions du ciel sur ceux qui donnent le Cauda-yoli. Une fois le plat vide chacun s'étant graissé la figure, les mains et les bottes, les premiers convives se lèvent, complimentent l'aga et se retirent pour faire place à de nouveaux hôtes.

Toutes les fois que les Turcomans voient quelque objet de valeur, tel que de l'or ou de l'argent, ils manient



Gravée chez Erhard

l'objet et s'en touchent les yeux en souhaitant la possession de semblables objets pour eux et leur famille. Les femmes surtout touchent à tout. Si, par exemple, une jeune mariée voit un bel enfant, aussitôt elle le touche avec les deux mains et se fait ensuite des passes sur la figure ou le corps, persuadée que le fluide ou contact peut avoir une influence physique.

Tirer l'horoscope (le fole) est une chose à laquelle tout le monde est initié. Un Turcoman prend ou fait apporter devant lui un petit monceau de sable et s'assoit devant. Après s'être relevé les manches au-dessus des coudes, il se frotte les bras avec le sable comme si c'était de l'eau, et se fait des passes avec les deux mains à partir du haut de la tête, sur la figure et jusque sur la poitrine. Il continue ensuite à manier le tas de sable, et en forme un rond ou plateau sur lequel il trace avec le doigt autant de rayons qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Cette opération terminée, il donne trois brins de paille au consultant et le prie de mettre ces morceaux de paille, suivant sa fantaisie, dans les différents rayons dessinés sur le sable. Alors, commençant par un rayon, peu importe lequel, il continue à compter jusqu'à la fin, et selon que les brins de paille se sont trouvés rapprochés ou éloignés de telle ou telle lettre, il donne une bonne ou une mauvaise solution relativement à l'affaire pour laquelle on l'a consulté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Turcoman, quoique affectant beaucoup de dignité dans ses allures, est gai, insouciant et enthousiaste quelquefois. Dans ces moments-là il oublie ses mauvais instincts de rapacité et d'avarice et se montre généreux. Il est brave, intelligent.

Le vol semble malheureusement une loi de sa nature. L'enfant vole sa mère, la femme vole son mari, le frère vole sa sœur, mais tout cela en famille, car au dehors tout le monde est sur ses gardes; un individu surpris à voler dans une tente est presque à la merci de celui qui le découvre, et il est à jamais déshonoré dans sa tribu.

Lorsque les Turcomans ont des difficultés ou des intérêts à débattre et qu'ils ne peuvent tomber d'accord, ils s'en rapportent au jugement des anciens ou d'un kazi (mollah).

Un marché entre Turcomans est interminable; ce n'est quelquefois qu'après deux ou trois mois de discussion que l'on arrive à conclure, mais une fois le marché terminé et accepté on en remplit loyalement les conditions, même si l'affaire est désavantageuse; bien entendu il n'en est pas de même vis-à-vis des ennemis et des prisonniers.

Cependant les Turcomans apprécient la loyauté et la franchise. « Si la parole d'un Européen, disent-ils, arrive jusqu'à la ceinture, celle d'un Turcoman monte jusqu'à la barbe. »

Femme turcomane. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Chacun d'eux aime sa tribu et se dévoue au besoin pour la communauté. Leurs manières décentes et empreintes d'une certaine gravité ne peuvent être comparées à celles des peuples voisins, même des Boukhariens et des Khivaiens, chez lesquels la corruption des mœurs est arrivée à un triste degré.

J'ai rarement vu de querelles et de scandales chez les Turcomans. Quelquefois j'ai assisté à des discussions très-vives et très-animées, mais jamais je n'ai entendu d'injures grossières ni de mauvais mots comme dans les autres pays. Ils sont aussi moins durs vis-à-vis de leurs femmes que les Persans et ont plus de considération et de respect pour elles.

Lorsqu'il y a des étrangers dans la tente, les femmes passent seulement un coin de leur voile sur le bas de leur menton et parlent en baissant la voix, mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient saluées et respectées par les visiteurs, avec lesquels elles causent sans qu'on y trouve aucun mal.

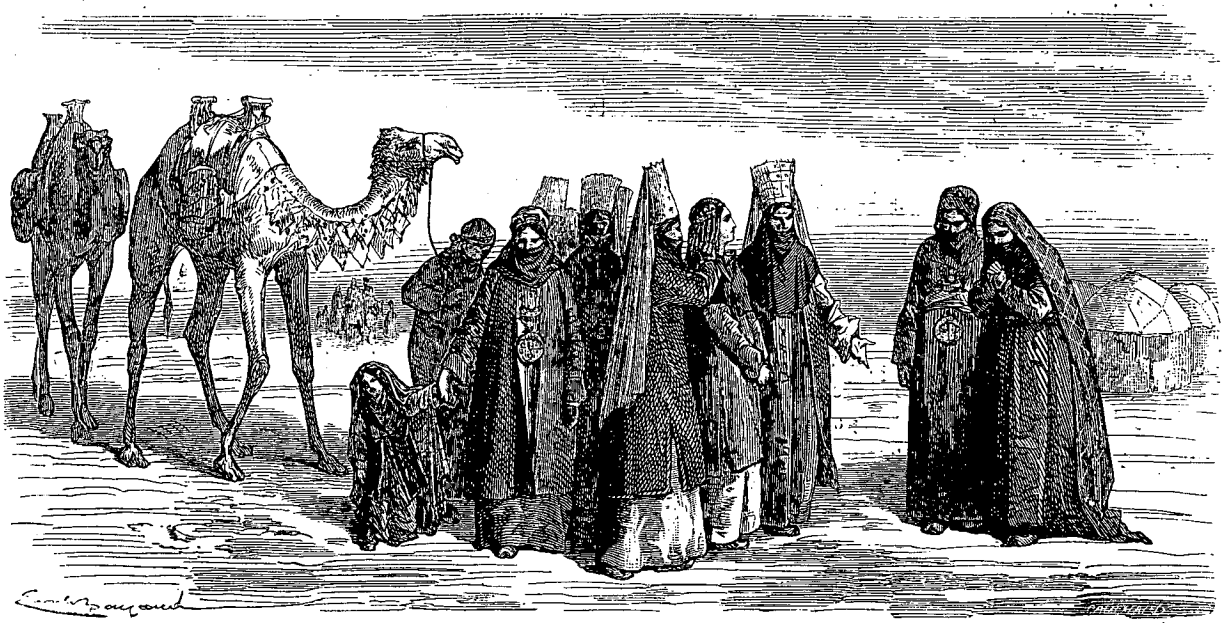
Une femme peut aller d'une tribu dans une autre, parcourir un chemin long et isolé, sans jamais avoir à craindre la moindre insulte de qui que ce soit.

Le Turcoman en visite, a une manière de se présenter qui ne varie jamais. Il lève la portière de la tente et se baisse en entrant, s'arrête et se redresse de toute sa hauteur; après une pause de quelques secondes pendant laquelle il tient ses regards fixés sur la voûte de la tente, probablement pour donner aux femmes le temps de se cacher le menton, il prononce le salut sans faire aucun geste. Les échanges de civilités et les informations réciproques de la santé des parents, des amis et de la tribu terminés, le maître de la tente prie le visiteur de venir prendre place sur le tapis et à côté de lui. Aussitôt la femme présente la serviette, du pain, puis le pain et l'eau, ou du lait aigre, ou des fruits. L'étranger, par discrétion, ne prend que quelques bouchées de ce qu'on lui offre.

H. DE BLOCQUEVILLE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée d'une mariée turcomane. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. de Blocqueville.

QUATORZE MOIS DE CAPTIVITÉ CHEZ LES TURCOMANS

(FRONTIÈRES DU TURKESTAN ET DE LA PERSE),

PAR M. HENRI DE COULIBŒUF DE BLOCQUEVILLE [1].

1860-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

LA CAPTIVITÉ (suite).

Mariages. — Naissances. — Enterrements.

Les filles turcomanes ne se marient pas avant l'âge de 16 ou 17 ans. Jusque-là, les parents évitent autant que possible de les faire travailler à de trop rudes ouvrages afin de leur conserver la beauté et la fraîcheur qui permettront d'exiger de leurs prétendants le plus haut prix possible.

Comme chez ces nomades les femmes ne se couvrent pas le visage, il est facile de faire un choix parmi elles. Lorsqu'un Turcoman a choisi, il charge une parente ou une amie de faire la demande et de débattre le prix ou les conditions avec les parents de la fille.

Si la fille est forte, bien faite et jolie, ce prix est de 100 tomans ou 160 tomans tekké (4640 francs ou 6960 francs de notre monnaie environ).

Pour une femme ordinaire, le futur paye une dot de 60 ou 80 tomans.

Si la jeune fille est borgne, ou sourde et muette, ou défigurée par un bec de lièvre, elle n'est que du prix de 15 à 20 tomans tekké. Il en est de même si c'est une esclave, plus ou moins jolie; ses enfants ne sont pas d'ailleurs reconnus au même titre que les autres enfants du même père avec une Turcomane; ils n'ont pas une part égale dans la succession.

Une fois les conditions arrêtées et acceptées par les intermédiaires, on fait venir un mollah qui rédige le contrat, et fixe un jour de bon augure pour le mariage.

Le prétendant envoie quelques cadeaux et surtout des moutons que l'on tue pour célébrer les fiançailles.

Au jour fixé, la tente du marié est nettoyée et décorée de tout ce qu'on peut trouver en fait de tapis, sacs, chiffons de soie, plumes, etc. Ordinairement c'est vers le milieu du jour qu'on va chercher la mariée; ceux qui n'ont pas le moyen de supporter de grandes dépenses emmènent leur femme la nuit, et alors il n'y a pas d'invités.

La mère, les sœurs, les parentes et les amies du marié se réunissent. Toutes portent des charges de bijoux et des coiffures extraordinaires. Sur trois ou quatre chameaux elles placent des tapis et des morceaux de soie de diverses couleurs; cousus par les coins les uns au bout

1. Fin. — Voy. pages 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des autres, ils recouvrent la tête et le cou du chameau et vont se rattacher sur le bât. Leur cortége va chercher la mariée chez ses parents.

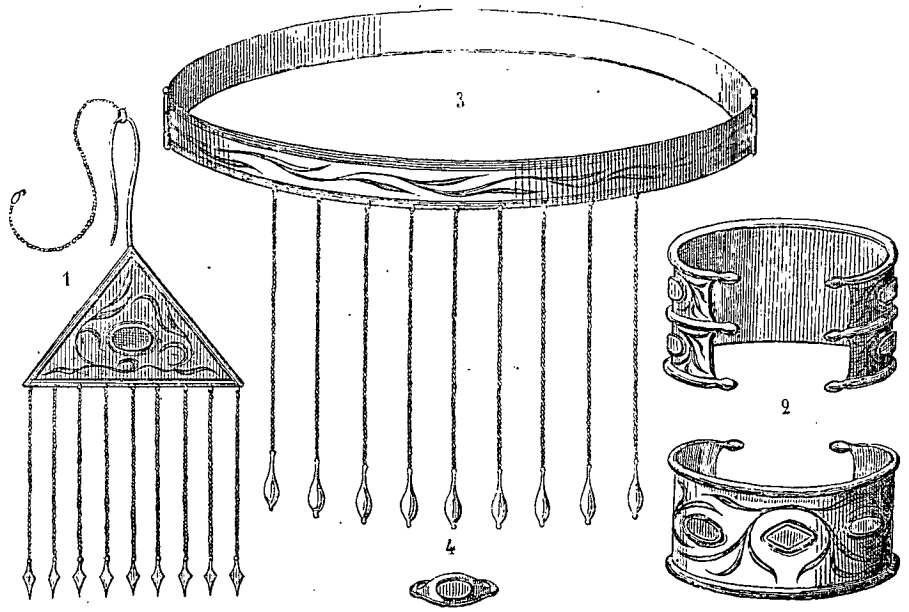
Les hommes se divisent en deux groupes : les uns partent à pied et accompagnent les femmes, les autres montent à cheval, armés comme pour une expédition, et vont un peu en avant du cortége. Lorsqu'ils arrivent dans le voisinage de la mariée, ils s'élancent à toute bride, en tirant des coups de fusil et de pistolet, et en faisant des évolutions comme dans une fantasia.

On entre dans la tente. Après une heure de conversations et de pourparlers, il s'engage une sorte de lutte entre les parents et les amis de la future, et ceux qui viennent l'enlever. Quand on est parvenu à faire sortir la future de la tente, car elle résiste aussi et feint de ne pas vouloir se laisser emmener, on la couche dans un tapis que les hommes à pied ont apporté et placé devant la porte. Ces hommes prennent les coins du tapis et se sauvent à toutes jambes vers l'endroit ou on a laissé les chameaux.

Les cavaliers protégent cette fuite en galopant et en tirant en l'air des coups de fusil du côté des gens de la tribu ou du quartier de la mariée, qui poursuivent les porteurs du tapis en leur lançant des mottes de terre : ceux-ci, obligés de se garantir la tête avec leurs habits, lâchent quelquefois le tapis ou tombent, dans un repli de terrain, les uns sur les autres.

Dès qu'on a atteint l'endroit où sont les chameaux, la poursuite cesse. On fait sortir la mariée de son tapis ; les femmes la rajustent et lui mettent sur la tête et la figure un voile disposé de façon à ne laisser voir que son nez et ses yeux.

Placée au premier rang entre les plus proches parentes du marié, la jeune fille s'avance en tête du cortége. Elle



1 Boucles d'oreilles. — 2 Bracelets. — 3 Collier. — 4 Bague.

se tient roide et ne fait aucun mouvement ; les femmes de son escorte entr'ouvrent son voile en passant devant les tentes, pour satisfaire les curieuses.

Un peu avant d'arriver à la tente nuptiale, les cavaliers reprennent les devants et recommencent les charges, les cris et les coups de feu. Les habitants se rassemblent en poussant des hourras, et lorsque la fiancée n'est plus qu'à quelques pas, on jette sur son passage des poignées de pâte frite aux enfants qui ne manquent pas de se ruer au milieu de tout le monde et de faire un bruit étourdissant.

Pendant ce tumulte, les femmes entraînent la future dans sa tente et l'installent au fond, à droite, le dos tourné à la porte. Toutes les voisines viennent successivement la visiter et la complimenter. L'entrée est interdite aux hommes qui se divertissent en se livrant à des luttes, des courses et des fantasias jusqu'à l'heure du repas ; la soirée se passe à fumer, boire du thé et entendre les musiciens.

Pendant les premiers quinze jours, la nouvelle mariée reste dans son coin, occupée à quelque ouvrage à l'aiguille, toujours en compagnie des parentes ou amies du marié. Les hommes sont admis à la visiter et à la complimenter.

Après ce séjour, la jeune fille est reconduite par les parentes du marié chez sa famille où elle reste un an ou dix-huit mois, passant ses jours à fabriquer des tissus, des tapis, des sacs, etc., pour son ménage ; le mari est autorisé à venir de temps en temps la voir à la dérobée.

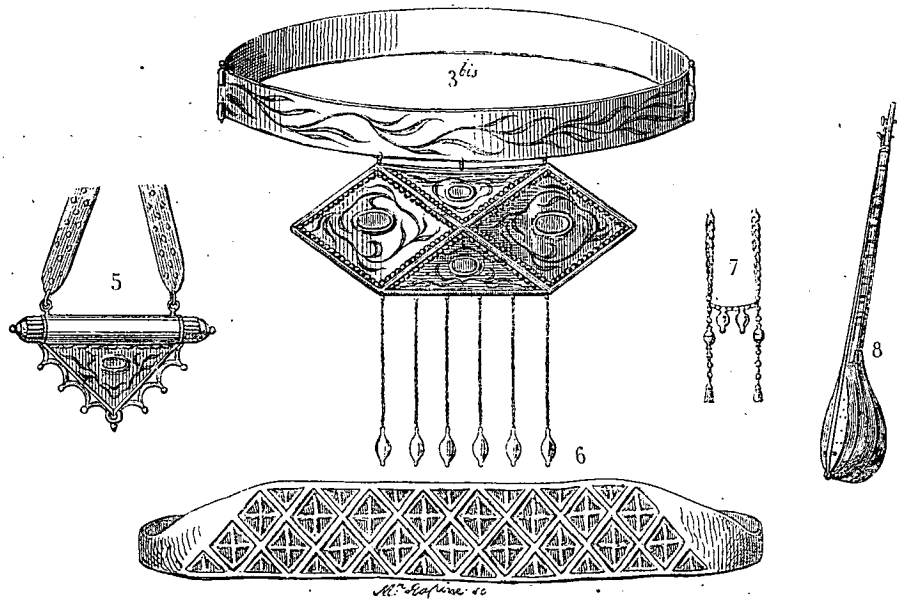
Les parents sont responsables de la conduite de leur fille pendant tout le temps où elle reste ainsi chez eux. Le délai convenu expiré, les parentes du marié retournent chercher sa femme ; cette fois elle s'en va montée sur un chameau couvert d'ornements, et s'installe définitivement chez son mari. A cette occasion il y a de nouvelles réjouissances, mais seulement en famille.

Les fiançailles ne sont pas de si longue durée chez les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Turcomans pauvres, à moins cependant que le fiancé n'ait pu donner qu'un à-compte sur la somme exigée par les parents, car alors ils gardent leur fille jusqu'à ce que le payement soit complet. Si la famille voit que le reste de la somme tarde trop, ils disposent de leur fille en faveur d'un autre. Toutefois, si la fille parvient à s'échapper et à gagner la tente de son mari, elle y reste et ses parents n'ont plus le droit d'exiger quoi que ce soit.

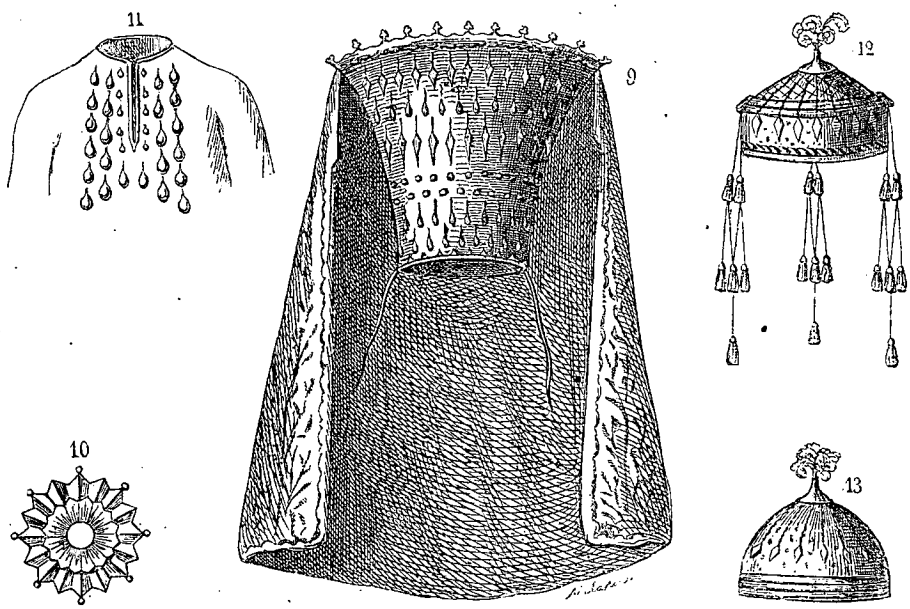
Comme tous les musulmans, ces nomades peuvent prendre plusieurs femmes, selon leurs moyens; ils doi-



3 bis Collier. — 5 Cylindre renfermant les versets du Coran. — 6 Turbans.
7 Extrémité des tresses. — 8 Doutare.

vent avoir une tente pour chaque femme : mais, dans l'usage, un Turcoman a souvent deux femmes sous la même tente. Il faut avoir pénétré comme moi dans la vie intérieure de ces tribus pour se faire idée des souffrances de la jalousie qu'éprouvent ces malheureuses femmes qui, quoique n'ayant pas des sentiments très-développés, n'en ont pas moins un cœur.

Lorsqu'une femme est près d'accoucher, celles qui



9 Coiffure de matrone. — 10 Sorte de soleil en argent. — 11 Chemise de femme.
12 Coiffure de jeune fille. — 13 Coiffure de garçon.

l'assistent disposent dans la tente un lit de sable et mettent à la porte, pour empêcher qu'on y entre, un homme qui tient un fusil et doit en faire usage au signal qui lui est donné, parce qu'on suppose que la détonation facilite la délivrance.

Si l'enfant est une fille on vient complimenter la mère et le père, et on offre aux visiteurs quelques poignées de pâte frite. Si c'est un garçon on attache à la porte de la tente un morceau d'étoffe blanche. L'enfant est placé dans un hamac dont le fond est rempli de sable fin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsqu'une personne meurt, son corps lavé et purifié, selon les usages musulmans, est placé sur un tapis dans une tente; les femmes de la famille s'y établissent et poussent de temps en temps des gémissements prolongés. Un tapis est réservé près de la porte de la tente aux hommes de la famille.

Chaque fois qu'il se présente des visiteurs ou des visiteuses, les femmes qui veillent autour du corps prononcent quelques mots en sanglotant et énumèrent toutes les qualités du défunt, disant qu'il a été bon mari, bon père, bon frère ou bon fils, etc.; elles terminent chaque éloge par des sanglots saccadés qui vont en décroissant et auxquels les hommes assis dehors répondent par un gémissement, se tenant la tête courbée vers le sol et se cachant leur visage soit avec le bras, soit avec un pan de leur habit. Après une douzaine de sanglots, chacun reprend sa position et sa physionomie ordinaire, et on offre aux visiteurs la pipe, le thé et le chouroué.

Le deuxième ou troisième jour après la mort, on emporte le défunt sur un brancard recouvert d'un tapis. Les hommes seulement le portent et l'accompagnent; les plus proches parents marchent devant et poussent des gémissements répétés par tous les autres jusqu'au cimetière. L'enterrement fini, on plante vers la tête du mort une gaule ou une espèce de bâton au bout duquel on attache des chiffons de couleur; quelquefois la famille entoure la tombe d'un petit mur en terre.

Arts. — Musiciens. — Médecins. — Fêtes. — Luttes, etc.

Les arts et l'industrie ne sont pas très-avancés chez les nomades turcomans; cependant leur intelligence et leur goût du travail les portent à s'instruire quand ils en ont l'occasion.

On trouve parmi eux quelques bijoutiers, qui fabriquent dans le goût du pays des parures en argent massif, avec filets d'or et incrustations de cornalines.

Enterrement. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. de Blocqueville.

Leurs forgerons savent faire une pelle, une pioche ou un soc de charrue; quelques-uns réparent les armes et transforment même habilement des fusils à pierre en fusil à percussion.

Les bottiers travaillent assez bien et font des chaussures et des bottes imperméables : elles sont cousues en dedans.

D'autres ouvriers préparent la peau de mouton et font des pelisses pour l'hiver.

Presque tous les Turcomans savent chanter ou jouer de la doutare (deux cordes). Même au milieu de l'hiver, si l'on fait de la musique dans une tente, ceux qui ne peuvent entrer à cause de la trop grande foule, s'enveloppent dans leurs manteaux de peau de mouton, et restent assis ou couchés près de la tente jusqu'à ce que la musique soit terminée.

La doutare, le seul instrument connu chez les Turcomans, ressemble à la mandoline, sauf que le manche en est beaucoup plus long. La caisse, de forme ovale, est ordinairement en bois de mûrier. Sur la planche, percée de petits trous, qui couvre l'âme de l'instrument, est placé un chevalet qui porte les deux cordes en soie tordue. Le musicien fait ces cordes lui-même à l'instant où il doit s'en servir; car elles s'usent très-vite, et on est même obligé de les renouveler si le concert se prolonge. Les tons de l'instrument sont marqués sur le manche par des liens en soie. Le son en est faible et doux. Le musicien, assis à la turque, tient le manche de l'instrument avec la main gauche, et la caisse entre le bras droit et la poitrine, conservant l'avant-bras et le poignet libres, car l'instrument n'est touché qu'avec l'extrémité des doigts qui ne pincent pas; les ongles seuls frappent les cordes en glissant dessus.

Contrairement à l'habitude des Persans, les Turcomans chantent de la voix de poitrine en resserrant le gosier de façon à toujours conserver un son guttural;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

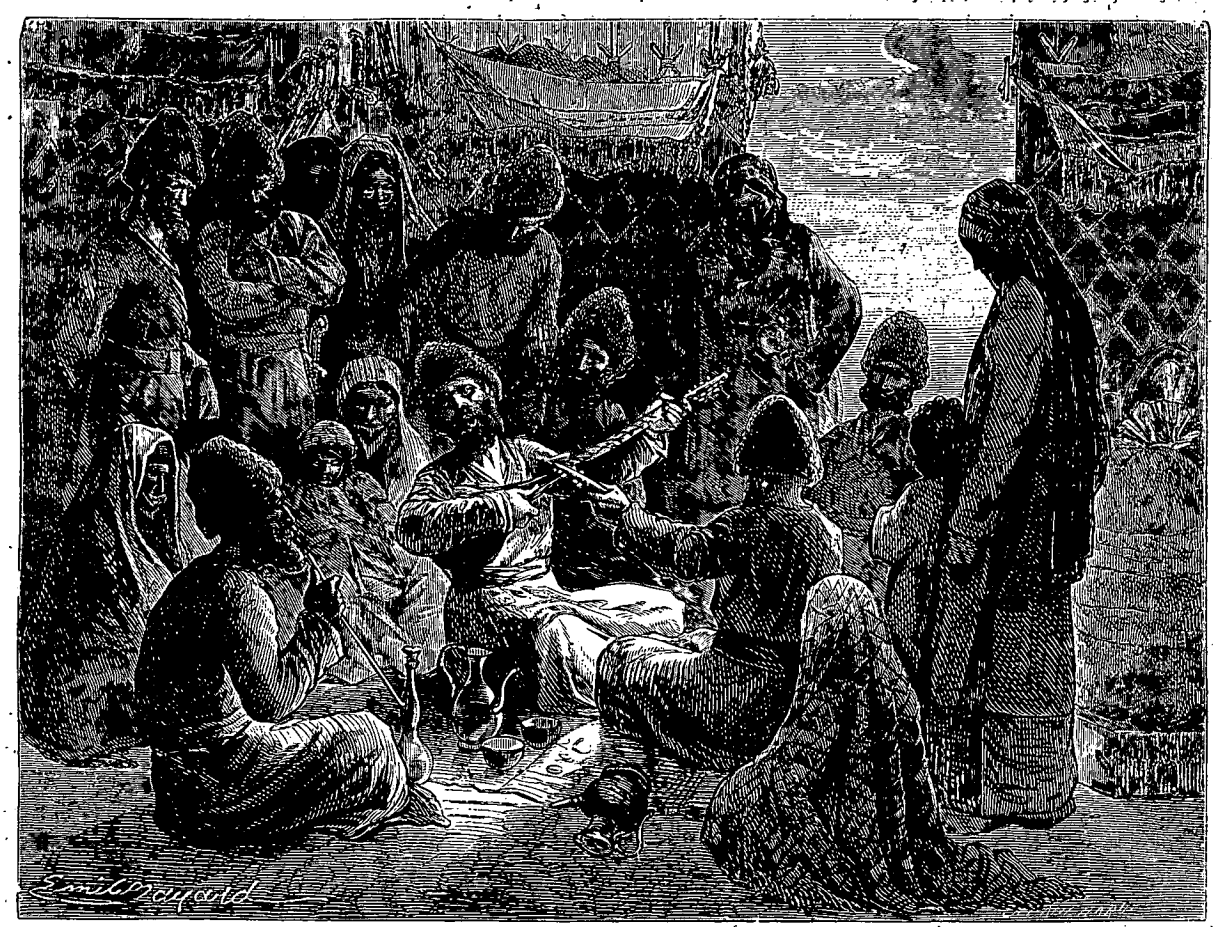
arrivés à la finale du couplet, ils prolongent indéfiniment la voix en décrescendo et par saccades, et ils renforcent la dernière mesure.

Le jeu de l'instrument et le chant sont accompagnés d'expressions de physionomie, de gestes et de contorsions incroyables.

Souvent les Turcomans me demandaient si dans mon pays on chantait aussi bien et avec autant de grâce que chez eux. — Assurément non, étais-je obligé de répondre, ce qui les flattait beaucoup et les amenait à critiquer la manière de chanter des Persans, qui, suivant eux, chantent de tête et d'une façon désagréable.

Le barhchi (musicien, artiste de profession) a ses manières et son genre. Il affecte une allure plus dégagée que les autres; sa barbe est soignée ou épilée selon sa fantaisie; son costume est plus propre et plus recherché, son talbak ou coiffure est à la dernière mode, et ses bottes sont plus fines. Partout où il va, il est très-bien reçu, et passe avant tout le monde; c'est à lui qu'on offre le premier le thé, la pipe; en un mot il tient la première place.

Quoique très-bien payé, il se fait prier et n'a pas toujours, dit-il, le temps d'aller faire de la musique. Lorsqu'on a besoin de lui, on ne le fait pas prévenir simplement. Deux ou trois personnes montent à cheval, vont lui faire une visite et le prient de vouloir bien leur faire



Barhchis (musiciens). — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

l'honneur de passer la soirée chez eux. On lui offre un cheval de main pour l'emmener et le ramener, tout en lui faisant comprendre qu'il recevra un cadeau digne de son talent. Dès son arrivée, le barhchi a des affaires, il a quelqu'un à voir, il fait attendre tout le monde à l'heure du repas; après le dîner, il se plaint, il est indisposé, il lui faut un peu de repos; tout le monde l'entoure de soins, on lui fait le thé le meilleur et le plus sucré possible, et on attend avec anxiété le moment de son réveil.

Une fois réveillé, il en prend à son aise, et se fait aider pour la fabrication de ses cordes en soie. On se sert pour cela d'une soie très-longue et légèrement collée, que l'on dévide de la longueur et de la grosseur voulue pour la corde, puis on tord le tout avec les mains. Quand les cordes sont tendues sur l'instrument, il se passe encore quelque temps avant que le barhchi se soit mis d'accord et ait préludé avec un autre musicien qui ne fera que l'accompagner. Enfin les deux exécutants se placent en face l'un de l'autre, de manière à se toucher les genoux. Le chant commence, on prête une grande attention, tous sont ravis et attendent à peine la fin du couplet pour éclater en bravos et en encouragements. C'est à qui offrira au barhchi le tchélèm et le thé. A mesure que la soirée s'avance, les musiciens s'animent; ils ne s'arrêtent plus; on guette le moment d'une légère interruption pour leur porter aux lèvres le bol de thé et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tchélèm. Ils finissent même par s'enivrer à force de balancer leur tête et leur corps; souvent la séance dure jusqu'au point du jour et lorsqu'elle est près de finir les musiciens prennent un air exténué; le chanteur ne chante plus qu'avec les lèvres, n'articule plus que quelques sons, se borne à exprimer par des gestes ce qu'il ne peut plus chanter. L'enthousiasme n'a plus de bornes alors. Le maître de la maison fait son cadeau et les spectateurs y ajoutent quelque chose. Le barhchi, tout en voyant du coin de l'œil ce qui se passe, n'en continue pas moins son jeu et si ce qui lui est offert est au-dessous de ce qu'il espérait, il continue disant qu'il ne veut plus s'arrêter et qu'il chantera jusqu'au lever de soleil; on sait ce que cela veut dire et on satisfait à son désir, car passé une certaine heure on dirait dans le voisinage : « Un tel fait venir des musiciens et il ne les paye pas. » Le musicien se rend alors aux vœux des spectateurs, qui le prient de s'arrêter par égard pour son extrême fatigue. Il laisse de côté son apparence d'ivresse et d'accablement, prend l'argent, et, remerciant tout le monde avec le plus grand sang-froid, se retire dans un coin pour s'y coucher ou s'en va chez lui.

Ce n'est guère que pour ces solennités musicales que les Turcomans délient si libéralement les cordons de leur bourse.

Presque tous les barhchis sont riches, car c'est le métier qui rapporte le plus. Malgré leur position fortunée, Car-orlan et Abdoul-Rahman, les plus fameux barhchis de l'époque où j'étais chez les Turcomans, n'en continuaient pas moins leur métier par amour pour l'art et la considération dont ils étaient partout entourés.

Les conteurs sont aussi très-estimés, mais moins que les barhchis; ils récitent des poésies de Khiva ou de Boukhara, en s'accompagnant de la doutare, ou des récits d'exploits tels que les défaites de l'armée persane par les Turcomans.

Les Turcomans n'ont aucunement le goût de la danse; ils ne cherchent même pas à s'en procurer le spectacle, malgré leur naturel curieux.

Après la musique et le chant, le plaisir le plus recherché des Turcomans est le jeu d'échecs. Leur échiquier est tout simplement une pièce de toile semblable à un mouchoir de poche sur laquelle les cases sont tracées : on la mouille lorsqu'on veut l'étendre; les pièces sont grossièrement taillées au couteau. Même quand ils partent en maraude ils emportent leur jeu d'échecs.

Les médecins (*Djerrech*) sont rares, les Turcomans ayant beaucoup plus de confiance dans les tébibs ou mollahs qui traitent les maladies par des amulettes, des prières ou des versets du Khoran. Ces médecins, du reste fort ignorants, prescrivent seulement quelques remèdes qu'on se procure chez les juifs, ou se contentent de saigner les malades de la manière suivante : ils posent une corne sur la tête du malade, aspirent la peau, et avec la bouche font une ventouse; puis ils pratiquent quelques incisions avec un mauvais rasoir et replacent la corne en faisant le vide à plusieurs reprises.

Pendant l'année 1861, un coup de sang se porta sur mes yeux : je souffris beaucoup. J'eus toutes les peines du monde à me faire saigner; d'abord parce que les Turcomans ne le voulaient pas, dans la crainte qu'une trop grande perte de sang ne causât ma mort (la rançon était alors perdue pour eux); ensuite parce que les médecins n'avaient pas coutume de saigner au bras. Je fus obligé de les menacer de me donner un coup de couteau dans la saignée, ajoutant que dans la position où j'étais la vie était peu de chose pour moi, et que je préférais la mort à la perte de mes yeux. On finit par amener un djerrech qui se chargea de l'opération. Je lui indiquai l'endroit où je voulais être saigné : il fit ses préparatifs et me lia le bras comme s'il avait voulu me le mettre dans un étau; puis, ayant tiré de sa trousse une sorte de morceau de fer pointu de la forme d'une broche, il me l'enfonça dans le bras à trois reprises et en des endroits différents. Le sang sortit et je le laissai couler autant qu'il me fut possible; les Turcomans qui m'entouraient disaient à chaque instant. « C'est assez, c'est trop, il est capable de se faire mourir exprès. »

Je n'arrêtai le sang qu'à la condition que le lendemain on me ferait une autre saignée au bras gauche, ce qui déplut considérablement à mon aga.

Pendant plus d'un mois je ne pus plier les bras complétement.

Les Turcomans me conseillèrent alors d'employer un remède souverain, une espèce d'onguent composé de raisin sec, de sucre, d'alun et d'opium, le tout pilé et réduit en pâte. On en fit deux petits rouleaux qu'on me plaça sur le globe nu des yeux, entre les deux paupières, avec deux tampons de coton, le tout lié avec un mouchoir. Comme j'en avais été averti, ce remède me fit souffrir l'espace de dix minutes, après lesquelles il sortit de mes yeux une quantité d'eau incroyable; je dois avouer que cette nuit il me fut possible de m'étendre et de dormir un peu.

J'usai deux fois de ce remède qui m'affaiblit les yeux pendant quelques jours, mais ensuite je me sentis beaucoup mieux.

Les scrofules sont assez communes chez les Turcomans ainsi que des infirmités du genre de ce qu'on appelle lèpre en Perse.

L'habitude de coucher par terre, même lorsque la tente est imprégnée d'eau, occasionne des rhumatismes dont tout le monde se ressent plus ou moins. Une des occupations ordinaires de la femme est de masser son mari. Le Turcoman, lorsque les douleurs le prennent, se couche sur le ventre ou sur le dos et se fait aussi marcher sur le corps par sa femme et ses enfants pendant à peu près une heure.

A l'occasion des fêtes célébrées par les particuliers, lors d'un mariage, d'une naissance ou de l'installation d'une tente neuve, etc., il y a, comme je l'ai dit, luttes, courses et exercices équestres.

Les luttes sont toujours présidées par un ancien de l'assemblée qui choisit les lutteurs en désignant des hommes de même force. Les lutteurs s'étreignent un bras par-dessus et l'autre en dessous, de manière que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les deux mains de chacun d'eux puissent se joindre sur les reins de l'autre. Le président de la lutte décerne au vainqueur un morceau d'étoffe blanche ou de couleur, de la grandeur d'un petit mouchoir de poche, et le vainqueur garde cet insigne à la main ou à la ceinture pendant son retour à la tente qu'il habite. Un lutteur qui terrasse plusieurs adversaires dans la même lutte est déclaré à l'unanimité « pehlouvan, » titre qu'il conserve pendant toute sa vie.

Chevaux. — Courses. — Harnachement. — Armement. — Serdars. Manière de faire la guerre. — Maraude.

Dans la tribu des Tekkés où je me trouvais, les beaux chevaux étaient assez rares, ce qui paraît la conséquence des guerres continuelles que ces nomades ont à soutenir contre leurs voisins.

Il y a deux espèces de chevaux turcomans.

La première, qui seule devrait être désignée sous ce nom, et qu'on appelle tekké, est-elle d'origine indigène ou a-t-elle été obtenue par des croisements? c'est ce que je n'ai pu savoir au juste; cependant tout porte à croire au croisement. Ces chevaux sont de moyenne taille, et tiennent de la race arabe, mais ordinairement ils sont plus grands et ont la poitrine moins ouverte; la tête est fine et bien portée; l'encolure est assez forte; ils ont des oreilles de cerf droites et très-mobiles; l'œil est vif et intelligent, les nazeaux ouverts et le chanfrein un peu busqué, le garrot élevé, le corps proportionné, mais la croupe un peu déprimée; les jambes sont plutôt longues, fines et nerveuses. Ils n'ont pas de crinière, mais un toupet et une queue longue et fournie. On aurait tort de supposer qu'ils sont naturellement privés de crinière; ils en ont peu, c'est vrai, mais on l'épile à mesure qu'elle repousse, ou quand ils sont poulains, on la leur brûle avec un fer chaud. La race tekké est dure à la fatigue, légère à la course et facile à la main. Chez les Turcomans du territoire de Marv, elle tend à disparaître; mais on la trouve en bonne condition chez les Akals, les Fedjens, les Salors et les Saraks.

La seconde race comprend les chevaux de haute taille du Khorassan et des tribus turcomanes situées à ses limites. Il est rare de trouver dans cette race des chevaux parfaits; leurs défauts consistent soit dans les proportions, soit dans les aplombs, soit dans les pieds dont les sabots sont difformes, étroits ou très-sensibles.

Chez les Turcomans, on trouve aussi la race des yorgha, chevaux moyens, trapus, à crinière épaisse et longue, excellents trotteurs, auxquels on apprend à marcher l'amble. Ils viennent généralement du pays de Harghendy d'où ils tirent leur nom, c'est-à-dire que leur race est originaire des contrées de Khiva et des Kirghis, des bords de l'Aral.

Les chevaux ne sont ferrés par les Turcomans que lorsqu'ils vont marauder sur le territoire persan ou de Hérat; autrement ils se bornent à tailler de temps en temps la corne qui s'use peu sur un terrain sans gravier.

Les Turcomans ne nourrissent pas leurs chevaux de graisse de mouton, comme on le dit en Perse.

Le poulain est élevé en liberté. Dès qu'il est sevré, on lui donne du vert, de la luzerne, du barbotage de paille presque hachée et cuite avec de la farine ou des fèves cuites, côtes de melon, pastèques, etc. On l'habitue de très-bonne heure au travail en le faisant monter par des enfants dont le poids ne peut le fatiguer ou le déformer.

On le fait travailler à la plate longe, au galop et au pas; on ne cherche pas à l'exercer à l'allure du trot. Le plus ordinairement, et surtout pendant les grandes marches, le pas relevé ou petit trot est la seule allure des Turcomans.

Les jeunes chevaux sont montés de deux ans et demi à trois ans. L'orge, le sorgho, la paille et la tige hachée du sorgho, sont leur nourriture ordinaire; on y ajoute des barbotages de paille et de farine.

Mais lorsque les Turcomans veulent préparer un cheval à soutenir une longue campagne, telle qu'une maraude, au lieu d'orge et de sorgho ils lui donnent du blé et même du pain ou des boulettes de pâte de sorgho ou d'orge.

Un Turcoman, qui part en maraude n'emporte avec lui qu'un bissac contenant, d'un côté, l'orge, le blé ou le sorgho du cheval, et de l'autre la farine et le pain du cavalier. Cette provision de l'homme et du cheval ne dépasse guère 25 kilos : elle doit durer quelque fois trente jours; mais partout où le Turcoman voit de l'herbe, il fait manger son cheval.

Hommes et chevaux rentrent fatigués, mais rarement en mauvais état.

Hiver comme été, les animaux sont dehors. Dans la première de ces saisons on les couvre de feutres qui se nouent sous le cou, croisent sur la poitrine, descendent à mi-jambe, et tombent par derrière jusque sur les jarrets. De plus on creuse une tranchée dans laquelle ils sont à l'abri des grands vents et d'où l'on enlève la neige à mesure qu'elle tombe. L'été les chevaux sont également couverts de feutres qui les protégent contre l'ardeur du soleil; on leur met un capuchon qui leur cache la tête et le cou.

Le luxe du harnachement consiste en lanières disposées en sous-gorge, en un ou deux colliers larges de deux ou trois doigts, recouverts de lames d'argent formant écailles, des plaques de même métal avec des cornalines enchâssées, qu'on voit aussi sur les cuirs du licol, de la bride et du poitrail.

Les Turcomans ne surmènent jamais le cheval; ils s'y tiennent obliquement, c'est-à-dire qu'ils effacent l'épaule droite. Aux allures vives, ils ont presque tout le poids du corps sur les étriers; ils se servent d'un petit fouet en cuir, emmanché d'un morceau de bois de deux ou trois décimètres. Ils exercent les chevaux à tourner court au galop, ce à quoi ils parviennent, non sans tomber souvent.

Les courses ne sont pas régulières; elles ne se font qu'à l'occasion de fêtes publiques. La distance à parcourir ne dépasse pas un kilomètre. Deux, trois ou six cavaliers au plus se réunissent au point de départ

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et passent un temps assez long à se placer, à aller et à revenir jusqu'à ce que tous partent ensemble. Le vainqueur reçoit du président de la course un morceau d'étoffe de coton blanc ou imprimé, long d'un mètre ou deux, qu'il tient en élevant le bras, et revient au petit galop au point de départ. S'il veut encore courir avec d'autres, il attache son prix de course au cou de son cheval, sinon il l'attache à la tête et sur la bride.

On ne fait courir un cheval que deux ou trois fois, pas plus; on craindrait de le fatiguer inutilement.

Le Turcoman s'occupe sans cesse de son cheval. Il l'aime avec passion : il en est pour ainsi dire jaloux. J'ai

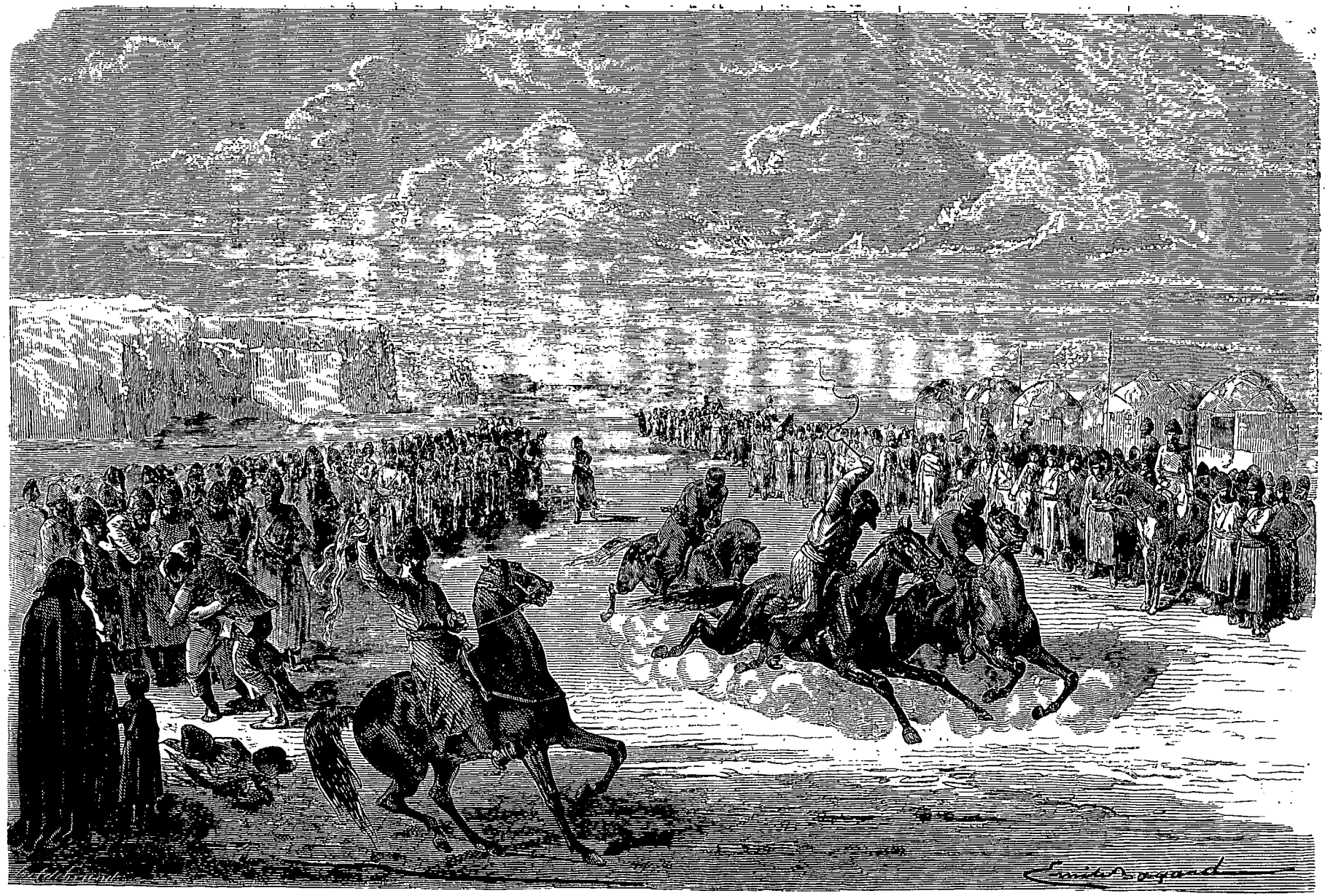
Intérieur d'une tente turcomane. — Dessin de E. Thérond d'après un croquis de M. de Blocqueville.

vu un Turcoman, démonté et grièvement blessé, se traîner près de son cheval et lui couper un jarret, préférant le perdre tout à fait que de le laisser aux mains d'un ennemi.

Le Turcoman est ordinairement armé du fusil qu'il porte suspendu sur l'épaule gauche, horizontalement, la crosse par derrière, le canon passant en dehors et contre le coude gauche; il a un pistolet dans la ceinture et un sabre; quelques-uns ont des lances à la place de fusils.

Ceux qui combattent à pied se mettent à la légère, remplacent leurs bottes par une semelle, relèvent leur pantalon à hauteur du genou et les pans de leur robe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lutte et course. — Dessin de Emile Bayard d'après un croquis de M. de Blocqueville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la ceinture. Au lieu de porter le sabre autour du corps, ils le portent sur le dos, afin de n'être pas gênés dans leurs mouvements.

Tous combattent sans ordre de marche, mais avec intelligence; ils ne s'exposent pas inutilement, évitent le combat autant que possible et agissent surtout en harcelant et par embuscades.

Lorsqu'ils sont obligés de repousser une attaque ou de défendre une position, ils poussent des cris étourdissants et lancent de la poussière en l'air; ils s'avancent comme au milieu d'un nuage, ce qui fait croire souvent à un nombre considérable d'assaillants tandis qu'il ne s'agit que d'un groupe de trois à quatre cents hommes. Cette manière de combattre leur réussit assez avec les Persans.

Chaque tribu nomme, indépendamment du kedkouda, un chef de guerre, serdar (qui tient la tête), et ses ordres sont exécutés lorsqu'il est appelé à un coup de main. Du reste, tout individu peut être serdar, ne fût-il choisi que par une dizaine d'hommes. Il y en a dont le courage et l'habileté sont généralement reconnus et respectés. A l'époque où j'étais chez les Tekkés, deux serdars jouissaient d'une grande réputation comme guerriers et maraudeurs, Méhémed-Cheik et Aman-Seid.

Voici comme ils procèdent dans leurs expéditions. Un serdar fait prévenir par le crieur que tel jour il sortira de son campement et qu'il se tiendra, dans tel lieu, prêt à partir en maraude le lendemain. Selon son plus ou moins de réputation, il rassemble plus ou moins d'hommes, et, à l'heure fixée, il se met en route, suivi de ses compagnons qui ignorent son plan et ne savent même pas de quel côté ou sur quel territoire il va les conduire. Lorsqu'il le juge à propos, le serdar indique ce qu'on doit faire et chacun prend ses dispositions, soit pour l'attaque d'une caravane, soit pour la surprise d'un village ou l'enlèvement de troupeaux. Dans ces sortes de maraudes, les Turcomans enlèvent tout ce qu'ils peuvent; tout ce qui résiste ou ne peut être emporté est massacré ou détruit.

Le serdar a une part du butin plus forte que tous les autres. Si le partage soulève des difficultés, le butin est vendu et l'argent partagé.

Lorsque les maraudeurs reviennent avec leurs prises, ils ne manquent jamais d'arriver en poussant des hourras et en tirant des coups de fusil. Les parents, les amis sortent, vont au-devant d'eux; les parents de ceux qui ont été tués dans l'action rentrent et pleurent pendant un certain temps, comme si le mort était dans la tente.

Il ne se passe pas de semaine sans qu'il n'y ait des départs ou des arrivées de maraudes; rarement elles reviennent sans butin.

Agriculture. — Produits. — Troupeaux. — Commerce. — Argent. Climat. — Aspect de la contrée. — Chasse.

L'agriculture, chez les Tekkés, exige des travaux d'irrigation annuels; mais le terrain léger et saumâtre de cette contrée est fertile et ne demande que peu de travail et de l'eau pour produire. Le Turcoman se sert d'une charrue légère, dont le soc, en fer, disposé en pointe, est fixé sur le morceau de bois destiné à élargir le sillon. Il tient d'une main, au moyen d'une cheville, la pièce de bois au bas de laquelle sont fixés en même temps le soc et le timon, et il ne fait qu'écorcher la surface.. La charrue est ordinairement traînée par deux chevaux dont on entoure l'encolure avec des feutres et sur lesquels on place un joug auquel est attaché le timon. Un homme les dirige par la bride.

La récolte consiste en blé, orge, sorgho blanc et rouge, dont la tige, préalablement hachée, est aussi donnée comme nourriture aux animaux. Comme il n'y a pas assez de place dans les tentes, les grains et la paille sont enterrés dans des silos assez profonds où ils restent jusqu'à l'hiver, le blé et l'orge étant récoltés en juillet.

Les autres productions sont :

Le maïs en très-petite quantité;

Le melon de différentes espèces; on en fait des conserves en laissant dessécher la chair au soleil;

La pastèque, qui atteint un si grand développement que deux de ces fruits font quelquefois la charge d'un homme. Il y a des pastèques roses, jaunes et blanches : elles sont excellentes et très-sucrées. En poussant la cuisson du jus de la pastèque, les Turcomans obtiennent une sorte de mélasse qu'ils mangent l'hiver;

La gourde ou coloquinte de plusieurs espèces servant de poire à poudre, de carafe, de narghilè et de cruche à eau; cette dernière espèce devient énorme et est d'une grande solidité;

La carotte, qui se mange cuite ou crue; l'oignon, le piment dont on fait grand usage; le haricot de la petite espèce, vert, très-dur et cuisant difficilement; les Turcomans s'en servent aussi comme plomb de chasse;

Le sésame, dont l'huile sert en même temps à la préparation des aliments et à l'élairage en hiver. Le gâteau provenant de la fabrication de l'huile sert à engraisser les chameaux.

On ne cultive que ce qui est indispensable à la consommation des habitants, obligés de se grouper dans de certaines limites, afin de se mettre à l'abri des incursions de l'ennemi.

Le bétail, qui n'est relativement pas nombreux, se compose de moutons, de chèvres, de quelques vaches et de chameaux. Les troupeaux sont gardés dans le voisinage des bords du Mourgab, surtout près des endroits où sont les marais.

Avec le lait de leurs troupeaux les Turcomans font du beurre; le reste, soigneusement égoutté, est préparé en boules, que l'on fait sécher au soleil et qu'en hiver on laisse détremper toutes les fois qu'on en a besoin.

Les laines sont tissées ou servent à faire du feutre ou de la corde. Avec le poil de chameau on fait un tissu serré et fin très-estimé chez les Persans. On teint leurs laines avec des matières venant de Boukhara, telles que la garance et autres.

Le principal commerce étant celui des prisonniers qu'on mène, soit à Khiva, soit à Boukhara, les vendeurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

convertissent l'argent qu'ils reçoivent dans ces villes en marchandises de toutes sortes : peaux de moutons (que nous appelons d'Astrakhan), cotonnades, soieries, thé vert et noir en brique, riz, teintures, fruits secs, tabacs, cuirs tannés, marmites, sucre, théières, poudre, bols en porcelaine ; ces derniers articles proviennent le plus ordinairement de la Russie, qui est en bons rapports avec tout le Turkestan, d'où elle tire des cotons, des soies et des peaux brutes qu'elle revend tannées.

La monnaie de cuivre n'a pas cours chez les Tekkés. Pour les petits achats qui ne dépassent pas un tenguet ou un cran, l'échange se fait en nature.

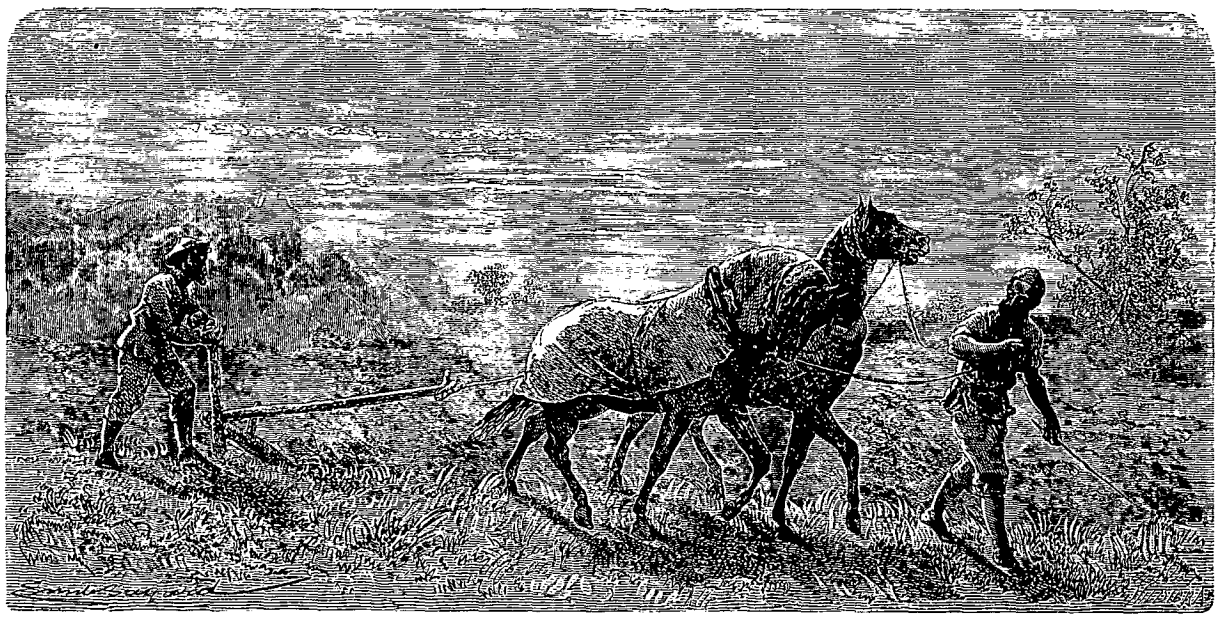
Le toman tekké, vaut quatre tomans persans. Le toman persan en or ou dix crans en argent est estimé à peu près onze francs soixante centimes de notre monnaie.

Le climat des contrées de Marv se compose à peu près ainsi : au printemps, pendant un mois, quelques pluies occasionnées par les orages ; en été, une assez forte chaleur ; à la fin de l'automne et au commencement de l'hiver, des brouillards, quelques pluies, et, en hiver, un mois de neiges au plus.

Le vent du nord-ouest est le plus ordinaire et souffle avec violence, surtout au printemps et à l'automne. Le vent d'est, en été, souffle aussi avec violence et est d'une chaleur insupportable. Dans le désert sablonneux ce vent déplace les sables qui s'arrêtent au moindre bouquet de végétation et forment autant de monticules.

On voit pourtant, à côté de ces dunes et de ces plaines de sables, des terrains solides et couverts en quelques endroits de végétation et d'arbustes dont les racines profondes trouvent encore de quoi végéter et résister à la chaleur et au manque d'eau.

Les bords du Mourgab sont couverts de plantes, de roseaux, d'arbustes dont la hauteur ne dépasse pas trois mètres et qui servent de bois de chauffage.



Laboureur turkoman. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. de Blocqueville.

Le gibier abonde, sanglier, gazelle, lièvre, perdrix, chacal, renard, nombreux oiseaux aquatiques, tels que pélicans, cygnes, canards, oies sauvages, etc.

Le Mourgab est assez poissonneux ; mais les Turcomans ont de la répugnance pour le poisson.

Au printemps ils cueillent une sorte d'épinard sauvage ; les femmes en font des gâteaux dans le genre de ce que nous appelons chaussons aux pommes.

Les champignons sont communs ; les Turcomans, après en avoir arraché la tige y mettent un peu de sel et les laissent un instant sur les charbons.

Suite de ma captivité. — Marché manqué. — Tentative d'évasion. Nouvelles négociations. — Ma rançon.

Jusqu'au mois de mai 1861, époque à laquelle chacune des tribus tekhés reprit son campement ordinaire, j'allai m'établir avec la tribu des Khongours à deux lieues au nord du retranchement.

Aucune nouvelle n'était venue de Méched. J'affectais de ne témoigner aucune envie de traiter de mon rachat avec les Turcomans, espérant ainsi les fatiguer à force de patience.

En effet, mon aga et son frère, ainsi que leur famille et leurs amis, n'avaient plus de prétentions aussi élevées : ils étaient même inquiets, se disant : « Nous avons été peut-être mal renseignés ; si cet Européen venait à mourir, nous perdrions tout ; il faut en finir à quelque prix que ce soit. » Ils me proposèrent donc d'entrer en arrangements ; mais à mon tour, je leur dis que depuis longtemps je n'avais pas eu de nouvelles de mes amis, et que je ne savais pas de quelle somme je pouvais disposer pour mon rachat ; ils offrirent alors d'envoyer à Méched mon domestique, qu'ils avaient acheté quelques mois auparavant pour me le revendre et qui me servait d'interprète.

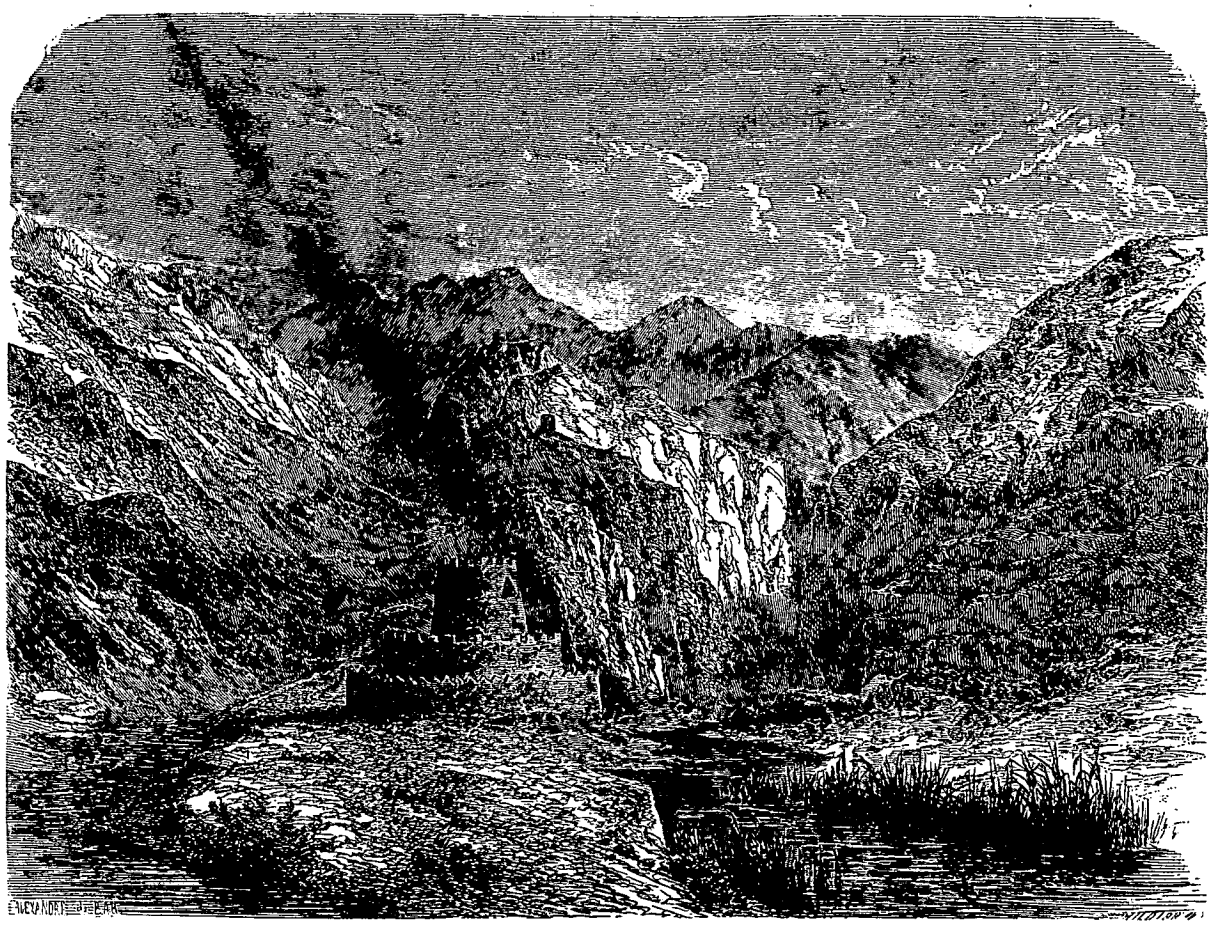
J'acceptai cette offre. Après le départ de mon do-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mestique, il arriva au Tekké un agent secret de mes amis les Européens de Méched qui devait chercher à négocier mon rachat. Mais, seul et étranger, rien ne lui était possible, et il fut obligé de retourner à Méched où il ne porta que des renseignements.

Alors l'aga confia à des marchands persans de Méched le soin de traiter de mon affaire. Ces marchands supposèrent qu'il y avait là pour eux l'occasion de réaliser un bénéfice considérable; mais pour cela, il fallait qu'il y eût à négocier sur une forte somme. Ils commencèrent donc par relever mon importance, en écrivant que les Européens de Méched se donnaient beaucoup de peine dans cette ville pour trouver l'argent de ma rançon, et que le schah avait donné lui-même des ordres pour mon rachat. La lettre fut mise en circulation, et à dessein, par un des associés des marchands persans. Elle fut lue et relue avec avidité en ma présence, et mes Turcomans élevèrent leurs prétentions d'une manière exagérée. Par suite, il se passa un mois en pourparlers, et le gouvernement persan, voyant une somme considérable à débourser et des ruses à déjouer, ne voulut plus s'occuper de moi. Alors n'espérant plus d'issue prochaine, je résolus de tenter une évasion.

J'étais gardé à vue nuit et jour. Les chevaux, dans mon voisinage, étaient entravés et cadenassés. Ce qu'il y avait de pire, aucun Turcoman ne se serait chargé



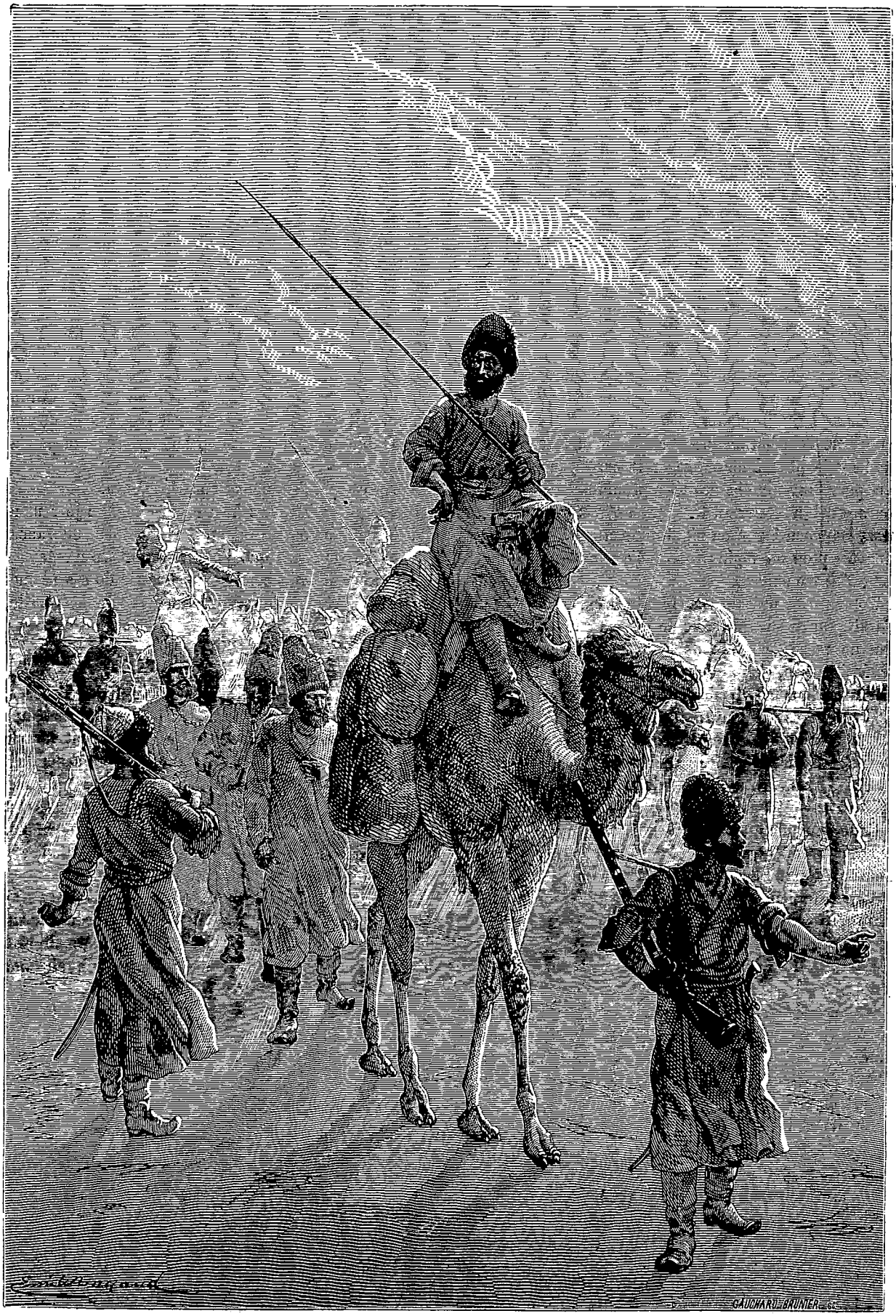
Gorge et forteresse d'Arderbend. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. de Blocqueville.

loyalement de faciliter ma fuite. Rien de plus acile que de trouver un Turcoman qui, moyennant une somme qu'on lui paye d'avance, feint de se faire votre complice; mais, une fois en fuite, lorsqu'on est arrivé à une certaine distance, le Turcoman, sous un prétexte quelconque, s'arrête, laisse marcher devant lui le fugitif, lui brûle la cervelle ou le poignarde, le dépouille complétement, et s'en retourne tranquillement chez lui.

Si, par prudence, le prisonnier ne promet au Turcoman de le payer qu'une fois arrivé à destination, le Turcoman va dans la direction d'une autre tribu, où il tient sa dupe cachée, jusqu'à ce que le crieur vienne demander si par hasard on n'a pas trouvé un prisonnier de tel signalement et qui s'est évadé tel jour. Alors le Turcoman va trouver le crieur et lui dit qu'il sait où se trouve l'individu et qu'il indiquera sa retraite si on lui donne telle récompense. Le marché conclu, le fugitif est reconduit chez ses maîtres qui le maltraitent, lui mettent une paire d'entraves, quelquefois trois, dans la serrure desquelles on coule du plomb, et de plus, une pièce de bois d'une quinzaine de kilos où la jambe se trouve prise au-dessus de la cheville et qu'on est obligé de tenir suspendue, au moyen d'une corde, lorsqu'on veut marcher.

Après beaucoup de recherches secrètes, je finis par trouver un marchand de Boukhara qui se chargea de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prisonniers turcomans conduits à Téhéran. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. de Blocqueville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me faire évader moyennant une somme convenue. Il acheta un bon cheval que j'eus l'occasion de voir passer, et m'engagea à prendre patience pendant une vingtaine de jours jusqu'à la fin de la lune, époque à laquelle son associé devait arriver et me servir de guide.

Je supposai bien que ce marchand se proposait de me faire conduire par son associé sur le territoire de Boukhara, où l'on m'aurait gardé dans l'espoir d'obtenir une rançon dans le genre de celle qu'on exigeait pour moi chez les Tekkés. Mais mon désir était surtout d'avoir un cheval entre les jambes, et une fois hors du territoire tekké, au Djehoun, je comptais me débarrasser de gré ou de force de mon guide, remonter à tous risques la rive gauche du fleuve et gagner l'Afghanistan.

En attendant, je m'étudiai à apprivoiser mes gardiens, qui ne me quittaient ni jour ni nuit. Je leur appris le jeu du joquet (les boîtes à trictracs provenaient de l'expédition persane). Pendant la soirée, au moment le plus intéressant de la partie, je quittais le jeu pour revenir ensuite le reprendre. Les premiers jours, quelqu'un sortait toujours en même temps que moi; mais peu à peu on n'y fit plus attention, et je prolongeais plus ou moins ma sortie sans que personne songeât à me suivre.

Toutes mes précautions bien prises, et comme je n'avais plus qu'une huitaine de jours à attendre, il m'arriva un message secret de la part de Yousouf-Khan, général persan, chef de la tribu des Afchars et prisonnier aussi dans la tribu des Toposes : il m'avertissait qu'il était chargé par le gouvernement du Khorassan de terminer mon affaire, que je n'avais à m'occuper de rien, qu'il allait faire négocier mon rachat par son aga et ses frères. Il ajoutait que l'argent de ma rançon avait même été déjà envoyé à Saraks.

Cette nouvelle était inespérée. Les négociations s'engagèrent en effet avec Abdal-Serdar, agent envoyé par Yousouf-Khan. Le débat dura huit jours.

Vers le milieu de novembre, on conduisit trois otages, entre autres un frère d'Abdal, aga de Yousouf-Khan, à Saraks, et ils y furent gardés en échange de ma rançon qui devait être apportée par Abdal-Serdar et quinze cavaliers.

Une société de Turcomans qui avaient voulu m'acheter imagina d'envoyer une maraude à la rencontre de cette escorte. Mais Abdal averti prit une route détournée et arriva au Tekké vingt-quatre heures après son départ de Saraks.

Plusieurs individus employèrent toute une journée pour compter ma rançon. Mes deux agas, Verdmourat et Eudemourat, touchèrent 1539 tomans tenguè. Mais les frais et des exigences de toute espèce firent monter la somme totale de ma rançon, en crans anciens, au chiffre de 1867 tomans tenguè, environ 87 524 francs 96 centimes de notre monnaie; en outre, cinq prisonniers turcomans devaient être rendus à leurs tribus aussitôt après mon arrivée à Saraks.

Tout terminé, nous fîmes le repas du soir pour lequel on avait tué deux ou trois moutons. Puis, je montai à cheval avec Abdal et des cavaliers de sa tribu chargés de m'escorter jusqu'à la tribu des Toposes, sur la rive gauche du Mourgab et dans la direction de Marv.

Presque tous les habitants de mon quartier m'accompagnèrent à une centaine de mètres. Un certain Mehemet-Owez-Pelauvan, oncle de mes deux agas et le plus ancien de la famille, m'adressa un discours d'adieu, moitié persan, moitié turc, en ces termes :

« Il est vrai que tu as souffert; mais réfléchis que nous sommes obligés d'agir avec rigueur vis-à-vis de nos prisonniers, et que nous aurions pu te vendre à d'autres qui auraient peut-être agi plus mal que nous; nous-mêmes, nous étions dans la misère; tu as dû la partager avec nous. Tu as eu tort d'être si scrupuleux en nous cachant ta position, car nous savions que ta rançon aurait toujours été payée par le gouvernement persan. Oublie tout, et puisses-tu bientôt revoir ta patrie! Allah acber. »

Après ces paroles, nous nous séparâmes.

Bientôt, j'arrivai chez Yousouf-Khan, que je remerciai de son bon concours, et, j'oubliai mes souffrances passées en songeant que j'allais revoir les montagnes de la vallée d'Arderbend et m'éloigner de ces plaines sans bornes comme la mer et d'une monotonie si triste, pour marcher vers l'occident.

Départ pour Saraks. — Mehemet-Cheik. — Retour à Téheran.

Je restai quelques jours dans la tribu des Toposes, les Turcomans n'ayant pas voulu partir en même temps que deux ou trois maraudes qui se dirigeaient vers le territoire du Khorassan et de Hérat, et dont l'une était commandée par Mehemet-Cheik. Ils craignaient qu'en arrivant à Saraks, la nouvelle de ces entreprises fut ébruitée, et qu'on n'y prît des mesures contre leurs frères.

Enfin, dans l'après-midi d'un jour de « bon augure, » nous nous mîmes en route.

Mon escorte était composée de quarante-cinq cavaliers, commandés par Abdal-Serdar. Au coucher du soleil, nous fîmes notre provision d'eau à Caraiab, et à minuit nous campions près de Coutchakoum où nous restâmes jusqu'au lendemain.

Le 4 décembre, en faisant boire nos chevaux aux puits, nous aperçûmes une maraude d'une soixantaine de Turcomans, arrivant du territoire de Hérat avec quelques prisonniers, liés sur leurs chevaux par les bras et les jambes.

Un peu plus loin, nous en rencontrâmes une autre d'à peu près cent cavaliers tekkés. Celle-ci n'avait pas été aussi heureuse que la première; elle avait perdu quinze hommes, mais elle ramenait onze prisonniers; le serdar marchait en tête, le bras droit lié et enveloppé; il avait été atteint d'une balle; il reçut les saluts et les informations de mon escorte avec un air de dignité que relevait encore l'expression de souffrance répandue sur ses traits.

Au coucher du soleil, nous fîmes boire les chevaux à Courk-Tépé, et nous soupâmes de pain sec, de thé, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un morceau de lièvre qu'un Turcoman avait tué le matin avec son fusil à mèche.

En quittant Courk-Tépé, nous laissâmes sur notre gauche la route du canal montant à Serbend pour prendre une route plus directe et d'un terrain plus solide. Nous arrivâmes par l'ancien Saraks et le Tehechme, au lever du soleil, en vue de la forteresse de Saraks, le soir du 5 décembre, après avoir parcouru, en trente-huit heures à peu près, dont vingt-cinq seulement à cheval, mais à une allure soutenue, une distance que l'armée persane n'avait pu franchir en moins de vingt jours.

Deux cavaliers allèrent prévenir le gouverneur de Saraks pour éviter en passant quelques coups de canon, car là aussi on tire sur tout ce qui paraît à l'horizon; ensuite nous nous dirigeâmes sur la ruine d'Ourlou-Baba pour y attendre Abdal, entré dans Saraks. A son retour, il y eut entre les Turcomans un entretien secret qui ne m'annonçait rien de bon, à en juger par le jeu de leurs physionomies. En effet, Abdal m'expliqua que les cinq prisonniers turcomans promis n'étaient pas à Saraks, qu'il n'osait se confier à la parole des Persans, et qu'étant négociateur responsable de ces cinq prisonniers vis-à-vis des Turcomans, il allait être obligé de me conduire et de me garder à Marv.

J'affectai un air très-indifférent et je lui dis qu'il était libre d'agir comme il l'entendrait. La journée se passa en pourparlers avec Saraks. Le soir nous allâmes camper aux environs de l'ancien Saraks où nous passâmes la nuit. Les Turcomans parlèrent encore à voix basse et je pus comprendre qu'ils disaient « que retourner à Marv serait une imprudence, et qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver; on pouvait rencontrer une maraude ennemie; si j'étais tué, que deviendraient les otages? » etc. Je me rassurai donc et m'endormis plein de confiance dans la Providence qui jusque-là ne m'avait pas abandonné.

Le matin, Abdal me dit que, tout bien considéré, si je lui jurais que ses cinq prisonniers lui seraient rendus, il consentait à me faire entrer dans Saraks où il resterait mon hôte jusqu'à l'arrivée de la caravane de Méched. Je le lui jurai, et nous montâmes à cheval avec quatre de ses cavaliers.

Une demi-heure après j'étais dans les murailles de Saraks, le 6 décembre 1861, après quatorze mois d'une dure captivité. Cette fois, j'étais libre! Sans trahir la moindre émotion devant les assistants, je me découvris, adressant mes vœux et l'expression de ma reconnaissance à tous ceux qui, directement ou indirectement, avaient coopéré à ma délivrance.

La caravane de ravitaillement ne tarda pas à arriver, avec les cinq prisonniers turcomans, qui furent immédiatement remis entre les mains d'Abdal. En même temps, elle apporta la nouvelle de la mort de Méhémet-Cheik, à l'occasion de laquelle les Persans tirèrent le canon, tandis que les Turcomans étaient consternés; tous ceux d'entre eux qui n'avaient pas affaire à Saraks prièrent le gouverneur de leur faire ouvrir les portes et s'en retournèrent au Tekké.

Ce Méhémet-Cheik, serdar, était un vieillard de soixante et quelques années, exerçant le brigandage avec une grande intelligence et un rare bonheur depuis une quarantaine d'années. Aussi jouissait-il de l'estime et de la vénération de tous les Turcomans, qui le considéraient, non-seulement comme le chef le plus habile et le plus brave de tous, mais encore comme un véritable héros. J'ai dit comment son départ de la tribu des Toposes avait retardé le mien. Il avait rencontré dans les environs de Karaboghra, à quelques lieues de Méched, plusieurs colonnes de cavalerie persane; l'une d'elles surprit la maraude et l'entoura de façon à lui couper la retraite. Trente Turcomans furent tués dans le combat. Méhémet-Cheik, un bras cassé, ne cessa point de combattre; il fut tué d'une balle dans la tête. Les trente derniers cavaliers forcés à se rendre, après un combat désespéré contre cinq cents Persans, furent conduits à Méched, avec les têtes des morts et un bras de Méhémet-Cheik. Les Persans ont coutume de conserver les têtes de leurs ennemis après en avoir enlevé la peau et les avoir remplies de paille.

Le 18 décembre, je me mis en route dans la direction de Méched, avec la caravane, composée d'un régiment de cent cavaliers et de deux pièces de canon.

Nous trouvâmes de la glace et de la neige dans la vallée d'Arderbend; mais j'entrai à Méched par un beau temps, le 24 décembre, et j'y restai jusqu'au départ d'une forte caravane qui devait partir vers la fin de janvier pour Téhéran. On avait confié à cette caravane la garde des prisonniers turcomans, la plupart solidement liés sur des chameaux. Quand on arrivait aux stations ils étaient déliés, la tête toujours prise dans un anneau fixé à une chaîne.

En approchant de Téhéran, j'aperçus avec attendrissement mes amis (compatriotes et étrangers) qui venaient à ma rencontre : ce fut au milieu d'eux que j'atteignis la porte de la ville. Cette bonne colonie européenne me témoignait sa joie en poussant sur le chemin des charges et des hourras.

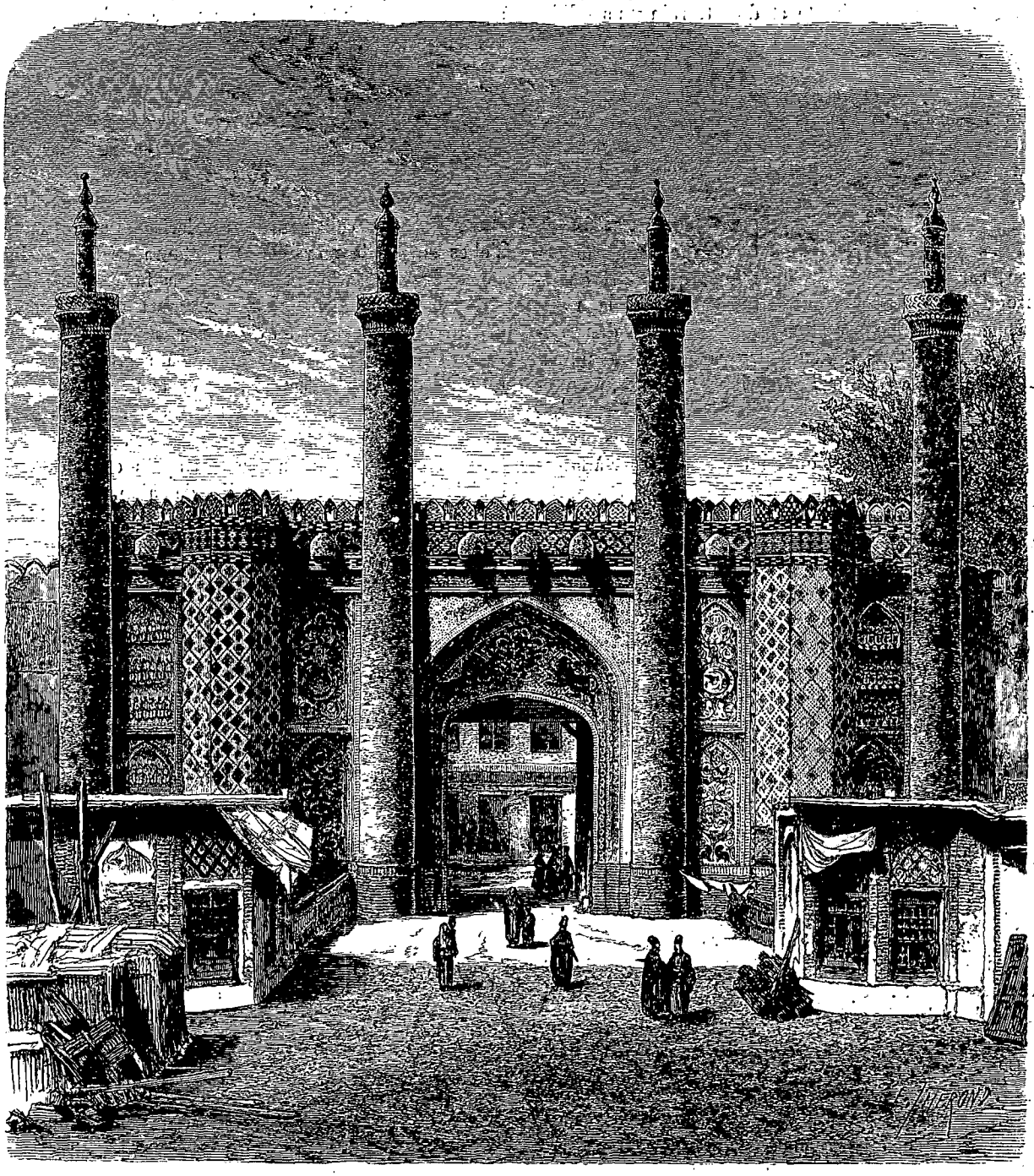
Dans mon impatience, j'avais laissé en arrière la caravane; elle n'arriva que le lendemain conduisant les compagnons de Méhémet-Cheik et portant au bout des baïonnettes les têtes en manière de trophées. Ce cortége traversa toute la ville aux acclamations de la populace et ne s'arrêta que hors et près de la porte Davolet, où les Turcomans furent liés les bras en l'air à des piquets enfoncés dans la muraille.

Presque tous les habitants de la ville accoururent pour jouir du spectacle de leur supplice. Les Turcomans, avec leur sang-froid et leur dignité ordinaire, marchèrent à la mort sans trahir la moindre émotion; les plus valides portaient sur leurs épaules ceux de leurs compagnons que leurs blessures empêchaient de marcher.

Les bataillons qui devaient fusiller les Turcomans se placèrent à une grande distance afin de prolonger

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

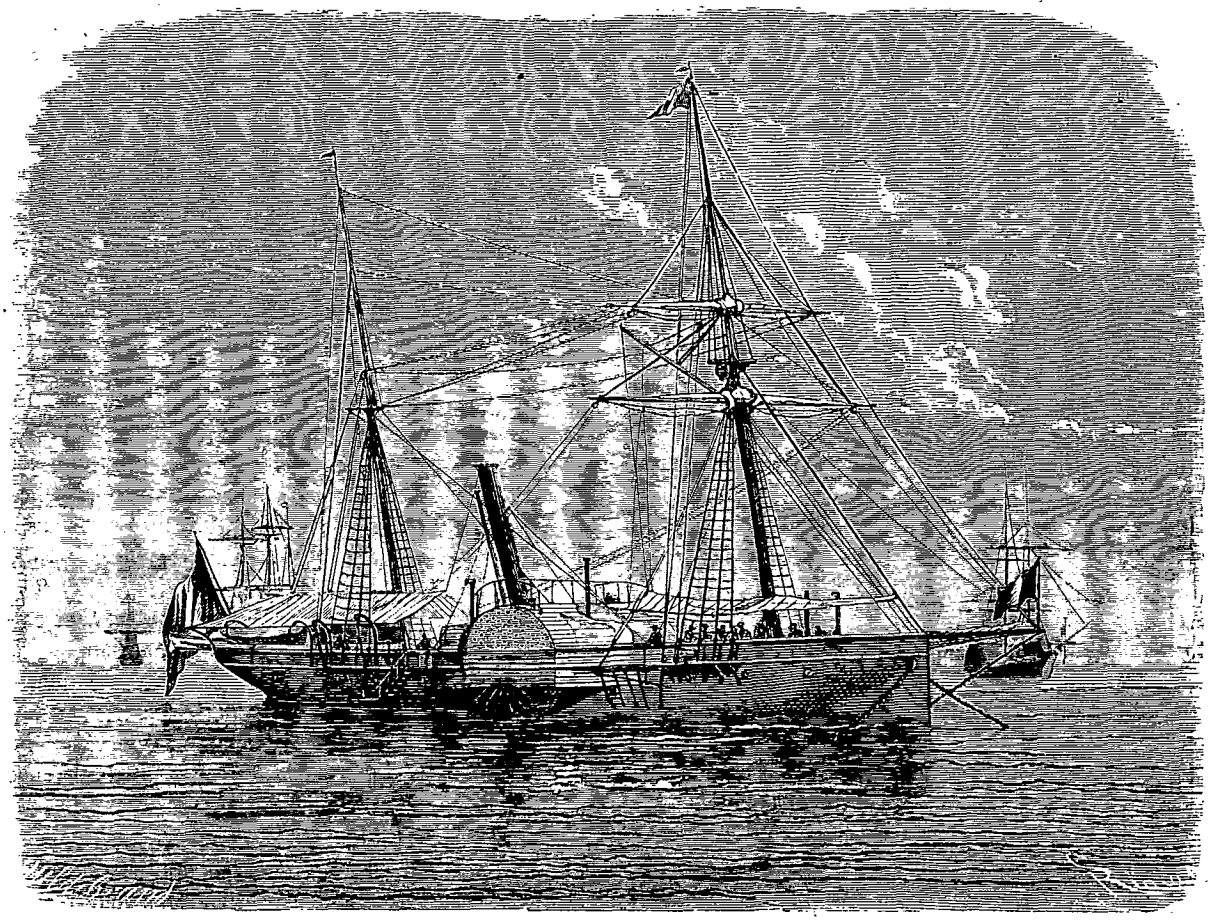
le plus possible ce tir à la cible; mais les officiers européens, condamnés par leur position à se trouver là avec les régiments, firent observer au ministre de la guerre, qui commandait et surveillait l'exécution, que ces dispositions cruelles étaient contre toutes les règles admises chez les peuples civilisés. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'ils obtinrent de faire tirer de plus près. Pendant cette tuerie qui dura assez longtemps, on n'entendit pas une plainte, pas un cri; deux ou trois prisonniers dont les liens avaient été coupés par les balles quittèrent la muraille, se rapprochèrent des fusils et s'assirent tranquillement en attendant une mort plus prompte. Après l'exécution, la populace se rua sur les victimes et hacha à coup de camas les cadavres encore palpitants.



Une porte de Téhéran. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

H. DE BLOCQUEVILLE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Alecton. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Rodolphe, enseigne de vaisseau.

VOYAGE DANS LA GUYANE FRANÇAISE,

PAR M. FRÉDÉRIC BOUYER, CAPITAINE DE FRÉGATE.

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Départ de Toulon. — *L'Alecton.* — La mer. — Les côtes d'Espagne. — L'Océan. — Le poulpe géant.

L'Alecton est un joli aviso à vapeur de la force de 120 chevaux, long comme une frégate, étroit comme une yole. Il est en bois, à roues à aubes, à cylindres oscillants; il a été construit, coque et machine, par la compagnie industrielle des forges et chantiers de la Méditerranée.

Ce n'est pas un marcheur de première force; ses 120 chevaux ne sont pas des plus fringants; mais son allure est satisfaisante, douce et modérée, et s'il se ménage, c'est sans doute pour mieux fournir une longue carrière.

Alecton, sa patronne, est, comme on le sait, la première de ces trois furies dites par antiphrase *Euménides*, et qui avaient pour mission dans la théogonie païenne de taquiner les humains dans ce monde et de leur être particulièrement désagréables dans l'autre. Oreste eut de vilains rapports avec ces dames qui se coiffaient de couleuvres; il est vrai qu'il le méritait quelque peu, et que de nos jours, il eût été traduit à un autre tribunal que celui de sa conscience.

Les bâtiments à vapeur ont quelque chose de surnaturel et de fatal dans leur essence. Le noir panache de fumée qui les couronne, le foyer générateur de l'élément vital qui circule dans leurs veines de cuivre, tout donne une figure diabolique à ces étranges créations du génie de l'homme.

Dans ce bas monde, on est, plus ou moins, l'esclave de son nom; aussi *l'Alecton* a-t-il été tout naturellement désigné pour la station navale de Cayenne, un pays où la France a depuis quelques années établi une colonie pénitentiaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 21 novembre 1861, l'aviso à vapeur *l'Alecton*, sur lequel, en écrivain consciencieux, nous avons donné au lecteur tous les renseignements historiques désirables, quittait le port de Toulon et la France pour se rendre à sa destination, et se lançait dans la *haute mer*.

La mer! que de poëtes, d'historiens et de savants, ont, depuis quelques années surtout, exploité cette mine féconde! Jusqu'à ces derniers temps, la mer avait été respectée dans cette grande recherche de l'inconnu. Mais dans ce siècle interrogateur où semblent marcher de front le positif et l'idéal, l'imagination et le réalisme, les grands phénomènes de la nature font éclore sur la harpe d'or les fleurs les plus rayonnantes de la poésie, et éveillent chez les penseurs et les philosophes le désir de sonder leurs mystères les plus cachés et de dévoiler leurs lois les plus intimes.

On avait depuis longtemps déterminé d'une manière mathématique les règles des marées; on avait reconnu l'influence immédiate des astres sur les mouvements de l'Océan; on savait les raisons des intermittences régulières d'avance et de recul; on avait étudié quelques courants généraux ou particuliers; on connaissait les trombes, les ouragans, les tempêtes par leurs terribles effets; la sphère céleste avait dit presque tous ses secrets; la mer avait gardé les siens

Il appartenait à une nation jeune et qui marche à pas de géant vers l'avenir, à une nation qui doit sa force et sa vitalité puissante à la mer, d'établir les bases et les lois organiques de ce milieu inconnu. *Il est un fleuve au sein de l'Océan*, jamais il ne tarit, jamais il ne déborde. Ses rives et son lit sont des couches d'eau froide à travers lesquelles coulent à flots pressés, ses ondes tièdes et bleues. Il est plus rapide que l'*Amazone*, plus impétueux que le *Mississipi* et la masse de ces deux fleuves ne représente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace.

Ce fleuve, c'est le Gulf-stream.

C'est par l'étude de cette *merveille de la mer*, que le savant Américain *Maury* est arrivé à pénétrer dans tous les phénomènes de l'Océan. Dans son livre des vents et des courants, il désigne clairement le Gulf-stream comme le grand régulateur de tous les mouvements qui se manifestent au sein des eaux de l'Atlantique.

Ce prodigieux fleuve océanique, puise des trésors de chaleur dans le golfe du Mexique, et les répand généreusement dans le monde, de l'Amérique vers l'Europe, tandis que les eaux froides refoulées et modifiées par cette force irrésistible se frayent à leur tour des chemins dans la mer, arrivent par des circuits plus ou moins longs à cette même source de calorique, et vont, par une chaîne sans fin et une circulation éternelle alimenter le foyer générateur.

Ainsi se conserve le grand équilibre des mers. Ainsi viennent se compenser les degrés d'évaporation et de saturation saline que les différences de latitude et de profondeur ont établis dans les mers. Ainsi chaque flot, chaque vague participe au mouvement général de la masse infinie.

La goutte d'eau qui a reflété le Vésuve, qui s'est embaumée aux senteurs de Sorrente, après avoir parcouru le monde comme un éternel voyageur, ira, quelque jour, se congeler aux abords sombres du pôle, et former le sommet d'albâtre de quelque îlot glacé.

En même temps que les preuves les plus éclatantes se groupaient pour prouver cette vérité du mouvement des mers, l'ingénieux appareil de sondage de *Broocke* permettait de tracer en tout lieu le profil de la mer, et d'en étudier la constitution physique. La mer sans fond était un mot à rayer du dictionnaire des impossibilités. La nature de ce fond, dont la sonde rapportait des échantillons, permettait de raisonner sur des certitudes. L'horizon des mystères s'éclaircissait.

Piddington développait les lois circulaires des tempêtes et des ouragans, établissait leurs zones et leurs phases diverses, leurs rapports avec les courants trop heurtés quelquefois des eaux chaudes et des eaux froides. Il semblait prédire le moment de leur naissance, l'heure de leur chute, le chemin probable parcouru par ces *cyclones* tourbillonnants.

Et tous ces phénomènes, tous ces prodiges reliés entre eux, constituent les lois immuables de l'univers et concourent, dans un merveilleux accord, à rendre hommage à la sagesse suprême du Créateur qui a permis que les règles du mouvement des mondes fussent tôt ou tard connues des hommes, et n'a voulu laisser dans les limbes impénétrables que les mystères de sa divine essence, tout en révélant à chaque instant sa puissance infinie.

Déduisant des règles pratiques de ces précieuses découvertes, Maury guide les navires dans leur marche indécise et leur indique la meilleure route à suivre pour profiter de certains courants, pour éviter les autres.

Des lois des tempêtes, l'illustre marin tire de lumineuses conséquences. Assis dans son cabinet de travail à l'observatoire de Washington, il calcule le point où l'on doit rencontrer cette épave qui s'appelait *le San-Francisco*, et qui broyée par l'ouragan flottait éperdue à la merci des vents et des flots. Il détermine par des chiffres la courbe qu'avait dû suivre ce vent et la dérive que la mer, le vent et le courant avaient dû imprimer au navire, et au point exact indiqué par Maury, on arrachait six cents malheureux à la mort. Une heure après ce miraculeux sauvetage, l'épave s'engloutissait dans les flots.

Jamais la Méditerranée n'a revêtu physionomie plus placide qu'au jour de notre départ; jamais novembre n'a vu des ondes plus tranquilles, une nappe plus bleue, s'ouvrir plus facilement sous la proue d'un vaisseau. La tigresse a rentré ses griffes, et n'a pour nous en ce jour que des caresses de jeune fille.

Ce calme qui pour un navire à voiles serait un sujet de désespoir et d'ennui, est une bonne fortune pour un navire à vapeur. Le panorama de la côte d'Espagne se déroule devant nous avec rapidité. Nous autres marins, nous comptons notre chemin de cap en cap, de promon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire en promontoire, comme le voyageur terrestre compte de ville en ville, de village en village. Ce sont les jalons qui nous servent à couper la longueur de ces routes immenses que nous traçons sur les océans.

Nous avons franchi successivement le golfe de *Lion*, où la mer dresse d'habitude une crinière d'écume ; nous passons le golfe de Valence, et laissant à notre gauche les îles *Baléares*, nous défilons devant le cap *Saint-Martin* où le paladin Roland, tranchant les monts de sa redoutable épée, a laissé cette étrange coupure connue dans le pays sous le nom de *Cuchillada de Rolon*.

Voici le cap *Palos*. Là-bas, c'est *Carthagène*, la ville d'*Asdrubal* et de *Scipion*, tombeau pour l'un, triomphe pour l'autre, quatrième port de la côte sud d'Espagne qui, d'après le dicton populaire, en possède encore trois autres : juin, juillet et août. Le cap de *Gate* se reconnaît à ses grandes taches calcaires qui ressemblent à des draps étendus au soleil ; nous voyons les montagnes de *Malaga*, et le 25 novembre de grand matin, quatrième jour depuis notre départ de Toulon, nous sommes devant *Gibraltar*.

L'Océan est pour nous aussi aimable que la Méditerranée.

Il est des navires prédestinés, devant lesquels les flots s'apaisent et les tempêtes reculent. Les vaisseaux ont leur étoile comme les hommes. Ils subissent comme eux des chances heureuses ou malheureuses. On serait parfois tenté de croire que ces grands corps de bois et de fer auxquels notre existence est attachée, sont animés d'un certain esprit ; que tous les petits lutins frappeurs, tourneurs, parleurs, des planches ou des tables, se rassemblent parfois dans une grande individualité. Je n'ose m'embarquer dans cette théorie, de peur de m'échouer sur un paradoxe.

Appuyé sur le plat-bord de *l'Alecton*, à demi songeur, à demi éveillé, je pensais à cette inégalité de répartition dans les destinées, tout en contemplant cette mer qui déroulait avec majesté ses volutes d'azur. Un incident vint m'arracher à ma rêverie.

« Commandant, la vigie signale un débris flottant, par bâbord.

— C'est un canot chaviré.

— C'est rouge, ça ressemble à un cheval mort.

— C'est un paquet d'herbes.

— C'est une barrique.

— C'est un animal, on voit les pattes. »

Je me dirigeai aussitôt vers l'objet signalé et qui était si diversement jugé, et je reconnus le *poulpe géant* dont l'existence contestée semblait reléguée dans le domaine de la fable.

Je me trouvais donc en présence d'un de ces êtres bizarres que la mer extrait parfois de ses profondeurs comme pour porter un défi aux naturalistes. L'occasion était trop inespérée et trop belle pour ne pas me tenter. Aussi, eus-je bien vite pris la résolution de m'emparer du monstre, afin de l'étudier de plus près.

Aussitôt tout est en mouvement à bord ; on charge les fusils, on enmanche les harpons, on dispose les nœuds coulants, on fait tous les préparatifs de cette chasse nouvelle.

Malheureusement la houle était très-forte et dès qu'elle nous prenait par le travers, elle imprimait à *l'Alecton* des mouvements de roulis désordonnés qui gênaient les évolutions, tandis que l'animal lui-même quoique restant toujours à fleur d'eau, se déplaçait avec une sorte d'instinct et semblait vouloir éviter le navire.

Après plusieurs rencontres qui n'avaient permis encore que de le frapper d'une vingtaine de balles auxquelles il paraissait insensible, je parvins à l'*accoster* d'assez près pour lui lancer un harpon ainsi qu'un nœud coulant, et nous nous préparions à multiplier le nombre de ses liens, quand un violent mouvement de l'animal ou du navire fit déraper le harpon qui n'avait guère de prise dans cette enveloppe visqueuse ; la partie où était enroulée la corde se déchira et nous n'amenâmes à bord qu'un tronçon de la queue.

Nous avions vu le monstre d'assez près et assez longtemps pour en faire une exacte peinture. C'est un *encornet* gigantesque. Il semble mesurer dix-huit pieds de la tête à la queue. La tête, qui a la forme d'un bec de perroquet, est enveloppée de huit bras de cinq à six pieds de longueur. Sa couleur est d'un rouge brun ; ses yeux glauques ont la dimension d'une assiette ; la figure de cet embryon colossal est repoussante et terrible.

Officiers et matelots me demandaient à faire amener un canot pour essayer de garrotter de nouveau le monstre et de l'amener le long du bord. Ils y seraient peut-être parvenus si j'eusse cédé à leurs désirs ; mais je craignais que dans cette rencontre corps à corps, l'animal ne lançât un de ses longs bras armés de ventouses sur le bord du canot, ne le fît chavirer, n'étouffât plusieurs hommes dans ses fouets redoutables, chargés, dit-on, d'effluves électriques et paralysantes, et comme je ne pouvais pas exposer la vie de mes hommes pour satisfaire une vaine curiosité, je dus m'arracher à l'ardeur fiévreuse qui nous avait saisis tous pendant cette poursuite acharnée, et j'ordonnai d'abandonner sur les flots le monstre mutilé qui nous fuyait maintenant et qui sans paraître doué d'une grande rapidité de déplacement, plongeait de quelques brasses et passait d'un bord à l'autre du navire, dès que nous parvenions à l'aborder.

La partie de la queue que nous avions à bord pesait quatorze kilogrammes. C'est une substance molle répandant une forte odeur de musc. Le partie qui correspond à l'épine dorsale commençait à acquérir une sorte de dureté relative. Elle se rompait facilement et offrait une cassure d'un blanc d'albâtre. L'animal entier, d'après mon appréciation, devait peser de deux à trois tonneaux, quatre à six mille livres. Il soufflait bruyamment ; mais je n'ai pas remarqué qu'il lançât cette substance noirâtre au moyen de laquelle les petits encornets que l'on rencontre à *Terre-Neuve*, troublent la transparence de l'eau pour échapper à leurs ennemis.

Des matelots m'ont raconté qu'ils avaient vu, dans le sud du cap de *Bonne-Espérance*, des poulpes pareils à celui-ci, quoique de taille un peu moindre. Ils pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

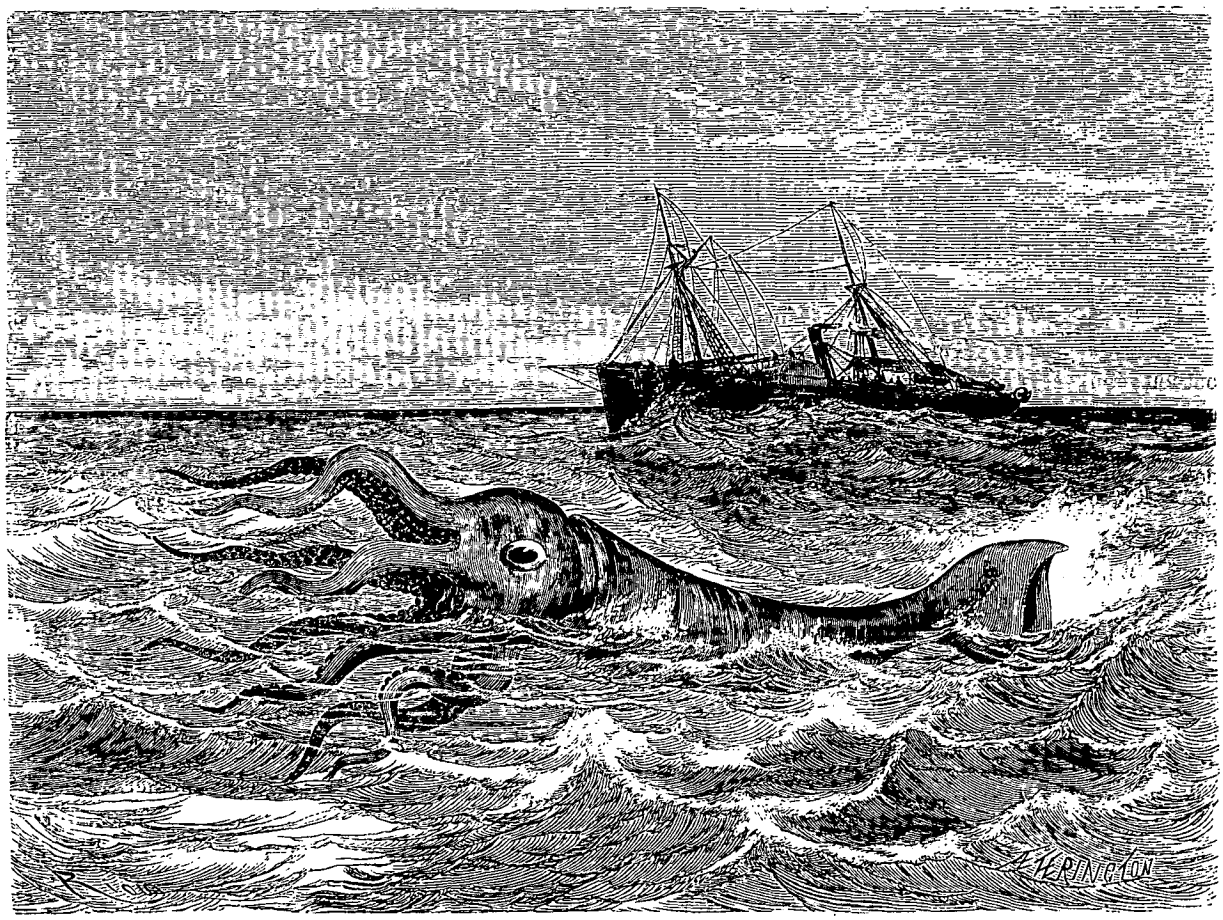
tendent que c'est un ennemi acharné de la baleine. Et de fait, pourquoi cet être qui semble une grossière ébauche, ne pourrait-il atteindre des proportions gigantesques? Rien n'arrête sa croissance, ni os, ni carapace; l'on ne voit pas *à priori* de bornes à son développement.

Quoi qu'il en soit, cet horrible échappé de la ménagerie du vieux Protée, me poursuivra longtemps dans mes nuits de cauchemar. Longtemps je retrouverai fixé sur moi ce regard vitreux et atone, et ces huit bras qui m'enlacent dans leurs replis de serpents; longtemps je garderai la mémoire du monstre rencontré par *l'Alecton*, le 30 novembre 1861 à deux heures de l'après-midi, à quarante lieues de Ténériffe.

Depuis que j'ai de mes yeux vu cet animal étrange, je n'ose plus fermer dans mon esprit la porte de la crédulité aux récits des navigateurs. Je soupçonne la mer de n'avoir pas dit son dernier mot, et de tenir en réserve quelques rejetons des races éteintes, quelques fils dégénérés des Trilobites, ou bien encore, d'élaborer dans son creuset toujours actif, des moules inédits pour en faire l'effroi des matelots et le sujet des mystérieuses légendes des océans [1].

La Guyane. — La déportation. — Coup d'œil rétrospectif.

.... Le 23 décembre, une certaine perturbation dans les eaux de la mer annonce l'approche des Guyanes.



Le poulpe géant. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Rodolphe.

L'eau perd de son amertume; elle a pris cette nuance sombre, puis jaunâtre qui signale le voisinage des rivières. L'influence des grands courants se trahit par des signes manifestes; sans avoir vu se dessiner aucun profil à l'horizon, on pressent que la terre est proche. Nous sommes en un mot sous l'impression de ce même phénomène qui, en 1498, frappa Christophe Colomb.

Jusque-là, l'illustre Génois n'avait vu que des îles; cette fois, il devina un continent. Son génie lui démontra que les fleuves qui apportaient ce trouble dans les eaux de l'Océan devaient traverser un monde.

« Là, dit-il, en étendant la main vers la rive américaine, là est une terre qui s'étend plus loin que ma pensée ne peut le préciser. »

La sonde nous annonçait effectivement les dégradations successives du fond : j'eus connaissance dans la nuit du rocher le Connétable; puis des îles Rémire, et le 24 au matin, je mouillais aux *Iles du Salut*, près de la frégate à vapeur *la Cérès*, qui venait d'amener un convoi de cinq cents transportés.

1. Témoin l'étrange poisson pêché par l'équipage de *l'Alecton* dans les eaux de l'archipel du cap Vert (Voy. p. 5). Ses dimensions décuplées, — et qui peut affirmer que les profondeurs de la mer ne peuvent pas les développer plus encore, — en feraient un effroyable monstre.

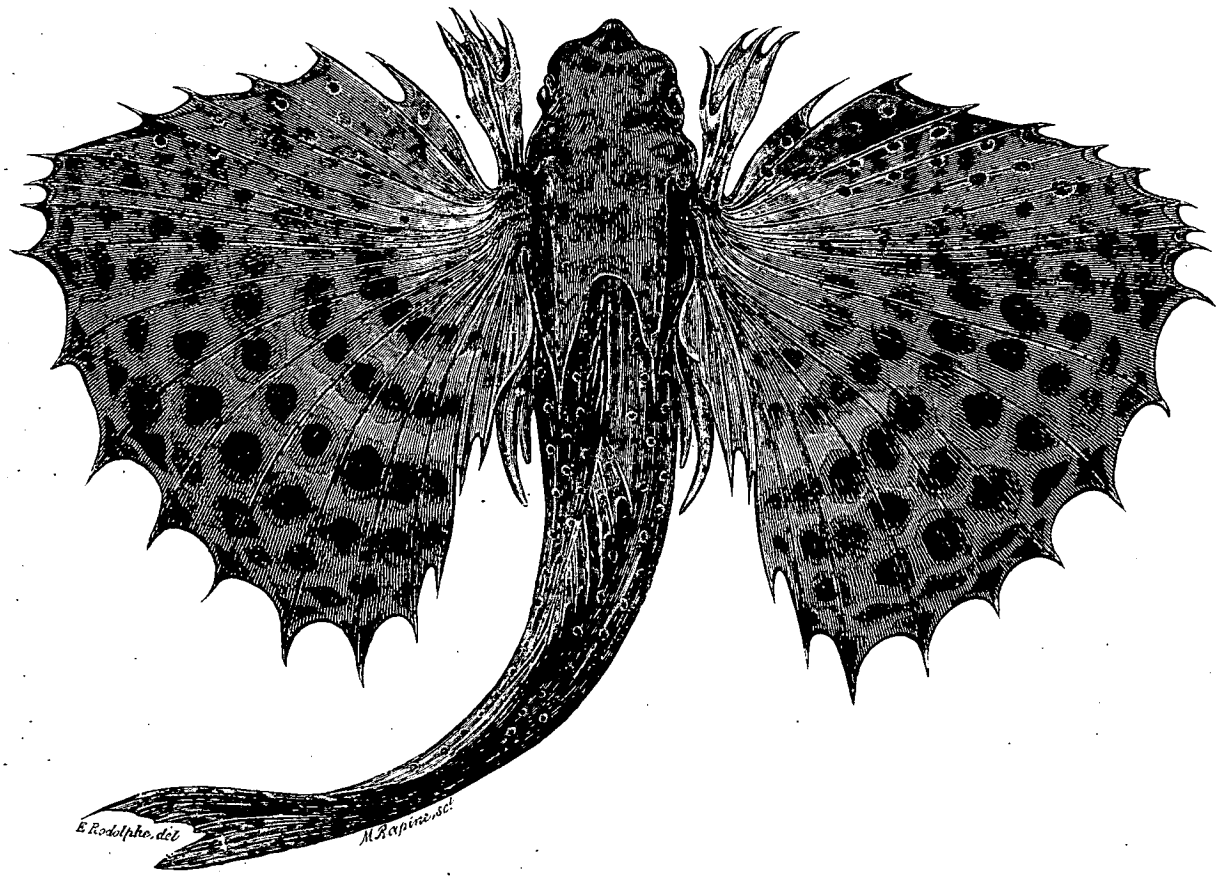
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Me voilà donc à la Guyane, en ce pays dont le décret du 8 avril 1852 a fait la terre d'expatriation des déportés de toute catégorie ; ce décret n'a fait, du reste, que consacrer une vieille habitude. Il y a toujours ainsi des lieux choisis vers lesquels les gouvernements des sociétés, sous quelque forme qu'ils soient constitués, dirigent ceux qui portent ombrage ou atteinte à la loi. Le Directoire n'a pas été moins dur que la monarchie française aux malheureux bannis.

Les mots déportation, bannissement, relégation, ostracisme, sans être entièrement synonymes, représentent cependant les variations d'une même peine ; l'exil, c'est-à-dire l'expulsion hors du pays.

La déportation qui a frappé de grands citoyens, des ambitieux, des adversaires politiques, des ministres disgraciés, des factieux, des rebelles, des suspects, des sectes religieuses, des familles, des races entières, la déportation qui a été une arme aveugle et cruelle entre les mains de la royauté, de l'aristocratie ou du peuple, a revêtu de nos jours l'appareil de la légalité. Elle s'est substituée à une autre pénalité pour atteindre les criminels vulgaires, pour punir les attentats contre les personnes, pour frapper les voleurs, les faussaires et les assassins, tout en conservant la destination première que lui donnait l'antiquité : celle de punir les attentats contre le gouvernement établi.

Les Anglais sont nos prédécesseurs dans cette voie et



Poisson (au quart de la grandeur naturelle) pris à Saint-Vincent, îles du cap Vert (décembre 1861). — Dessin de Rapine d'après une aquarelle de M. Rodolphe.

leurs colonies pénitentiaires de Botany-Bay nous ont encouragés à tenter l'épreuve.

C'est une société à fonder avec des matériaux étranges. C'est en même temps une colonie à relever de ses ruines, un cadavre à ressusciter, un principe à reproduire, un avenir à créer avec un élément infécond.

Sans pénétrer jusqu'au fond de ces questions capitales, j'espère pouvoir trouver encore à la surface d'un pays vierge, où la nature est si riche et si bizarre, quelques sujets de récits intéressants et neufs. Et si par hasard l'histoire de la transportation se présente sous ma plume, illustrée de ses drames lugubres et sanglants dont le bruit a passé la mer, je tâcherai de concentrer la morale de mes faits divers dans la sphère exclusive des intérêts de la société coloniale.

On donne le nom de Guyane à cette vaste contrée de l'Amérique équinoxiale qui est comprise entre l'Orénoque, l'Amazone, le Rio-Negro et la mer. Le Rio-Negro qui la limite à l'ouest sert en même temps de trait d'union aux deux grands fleuves qui la bornent au nord et au sud.

Aujourd'hui, ce grand territoire est partagé entre quatre nations : le Brésil, qui, en sa qualité d'héritier du Portugal possède la rive gauche de l'Amazone, et revendique la propriété du pays compris entre ce fleuve et l'Oyapock ; la France, dont les possessions s'étendent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'Oyapock au Maroni ; la Hollande, du Maroni au Corentin ; et l'Angleterre enfin, du Corentin à l'Orénoque.

Ces quatre Guyanes, brésilienne, française, hollandaise, anglaise, formaient jadis une seule colonie appartenant à la France, et qui s'est appelée la France équinoxiale ; mais les malheurs de nos guerres maritimes et les fautes de nos gouvernements ont fini par réduire des deux tiers notre ancien territoire colonial, et les puissances rivales ont profité de nos désastres pour se faire leur part dans ce domaine immense, choisissant de préférence les provinces les mieux disposées pour le commerce et la colonisation.

Christophe Colomb eut le premier connaissance des Guyanes, lorsqu'à son troisième voyage, il aborda vers les bouches de l'Orénoque, en 1498.

Alphonse d'Ojéda et Jean de la Cosa atterrirent au même point un an plus tard ; mais les uns et les autres continuèrent leur route vers le nord ; aussi peut-on attribuer justement tout l'honneur de la découverte de la Guyane à *Vincent Yanes Pinçon*, qui n'y aborda cependant qu'après ces premiers explorateurs.

Ce Vincent Yanes Pinçon et ses deux autres frères, avaient été les compagnons de Colomb, lors de son premier voyage. Enhardi par le succès de la première entreprise, Vincent Pinçon tente l'aventure pour son propre compte, et part de Palos, au commencement de décembre 1499, avec une flottille de quatre caravelles.

Après avoir touché aux Canaries et aux îles du cap Vert, il fait route au sud-ouest, passe l'équateur et perd de vue l'étoile polaire, ce qui déroute singulièrement ses habitudes nautiques. Ayant cependant continué bravement son chemin, il reconnaît le continent américain le 20 janvier 1500, vers le cap Saint-Augustin.

Il suit la côte pour chercher à entrer en relation avec les naturels ; il mouille dans une baie, et expédie ses embarcations à terre. Elles sont attaquées par les Indiens qui leur tuent une dizaine d'hommes.

Pinçon s'empresse de quitter cette plage inhospitalière, et après quarante lieues de navigation, faites sans perdre la terre de vue, il repasse l'équateur et trouve l'eau de la mer si douce qu'il en remplit ses futailles. Surpris de ce phénomène, il s'approche de terre et mouille près d'un groupe d'îles verdoyantes placées à l'entrée d'une rivière dont l'embouchure avait plus de trente lieues de largeur, et dont les eaux pénétraient à quarante lieues au large avant de perdre leur douceur.

Il éprouve à ce mouillage un phénomène de courants et de marées qui met ses navires dans le plus grand péril.

Remettant rapidement sous voiles, il gagne la haute mer en doublant un cap, revoit l'étoile polaire, et continue à côtoyer le continent pendant 300 lieues environ. Il arrive à l'Orénoque, et touche encore en quelques points sur lesquels il oublie de nous laisser d'intéressants détails.

Quand on suit, la carte à la main, l'itinéraire du voyageur espagnol, on penche à croire que le point où il a subi l'agression des sauvages doit être la baie de *Cayété*, et que la grande rivière dont il parle est le fleuve des Amazones. En effet, quarante lieues séparent ces deux points, et le fleuve des Amazones réunit seul, dans ces parages, les particularités sur lesquelles Pinçon s'appesantit, c'est-à-dire, de modifier l'amertume de la mer à une grande distance, d'avoir à sa large embouchure un groupe d'îles verdoyantes, enfin d'être soumis à ce dangereux phénomène de marée, connu sous le nom de *Prororoca*.

Il semblerait donc rationnel de placer dans l'ouverture de l'Amazone même, cette baie ou cette rivière de Vincent Pinçon qui, diversement placée sur les anciennes cartes, oubliée par les uns, méconnue par les autres sert cependant de base à un traité sur les limites. Il faut dire en effet que cette difficulté géographique, non résolue jusqu'à ce jour, a amené entre le Portugal, le Brésil et la France, des échanges de notes officielles et de protocoles, de traités ébauchés et de conventions avortées, qui ont usé, depuis le traité d'Utrecht, plusieurs générations de diplomates.

Je reviendrai plus tard sur ce procès de mur mitoyen qui est encore entre les mains des juges, et qui sera peut-être tranché brutalement quelque jour, comme tous les nœuds gordiens que la légalité ne peut débrouiller.

On sait que les aventuriers qui envahirent l'Amérique centrale au commencement du seizième siècle, s'attachèrent surtout à la conquête des grands empires du Mexique et du Pérou, et laissèrent de côté les plaines marécageuses, les forêts impénétrables de la Guyane qui ne passaient pas pour recéler de l'or, unique objet de l'éternelle convoitise.

A côté de la réalité, déjà splendide, la fiction ne tarda pas à apporter ses exagérations et ses fables.

Sur le rapport d'un prisonnier, Gonsalo Pizarre, frère du conquérant du Pérou, se met à la recherche d'un grand prince qui était couvert d'or, de la tête jusqu'aux pieds. La poudre d'or était fixée sur sa peau au moyen d'une résine odoriférante. La haute température du pays autorisait ce genre de vêtement ; mais il paraît qu'il était peu commode pour le sommeil de la nuit ; car, suivant la chronique, le prince s'en débarrassait chaque soir par un bon bain, et comme sa garde-robe était fort riche en ce genre d'étoffe, il s'habillait de neuf chaque matin. On l'appelait *El Dorado*, l'homme doré, et par suite, le pays que gouvernait ce prince métallique, prit le nom d'*Eldorado*.

Il est avéré que les Indiens se fixent parfois des paillettes de mica sur quelques parties du corps, sur le front et dans la chevelure. Cette ornementation brillante, usitée encore de nos jours, doit découler d'une mode ancienne.

Les États du monarque étaient à l'avenant de la livrée royale. L'homme d'or, le roi resplendissant, habitait une ville aux palais de métal. Autour de cette fantastique cité, la terre avait jeté sans ordre les pierres les plus précieuses de son écrin, et le lac *Parimé*, du sein duquel sortait la capitale de l'Eldorado, roulait ses ondes sur des perles ; les cailloux étaient des diamants.

Hélas ! Pizarre ne trouva pas le chemin de cet éblouissant royaume, que l'on croyait situé vers les li-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mites des Guyanes; mais cette fiction séduisante attira vers cette contrée, jusqu'alors inexplorée, des milliers de chevaliers errants, dont la vaillance et l'audace n'ont pu mettre à fin l'entreprise, ni détruire l'enchantement qui dérobe aux regards le lac Parimé et la ville de l'Or.

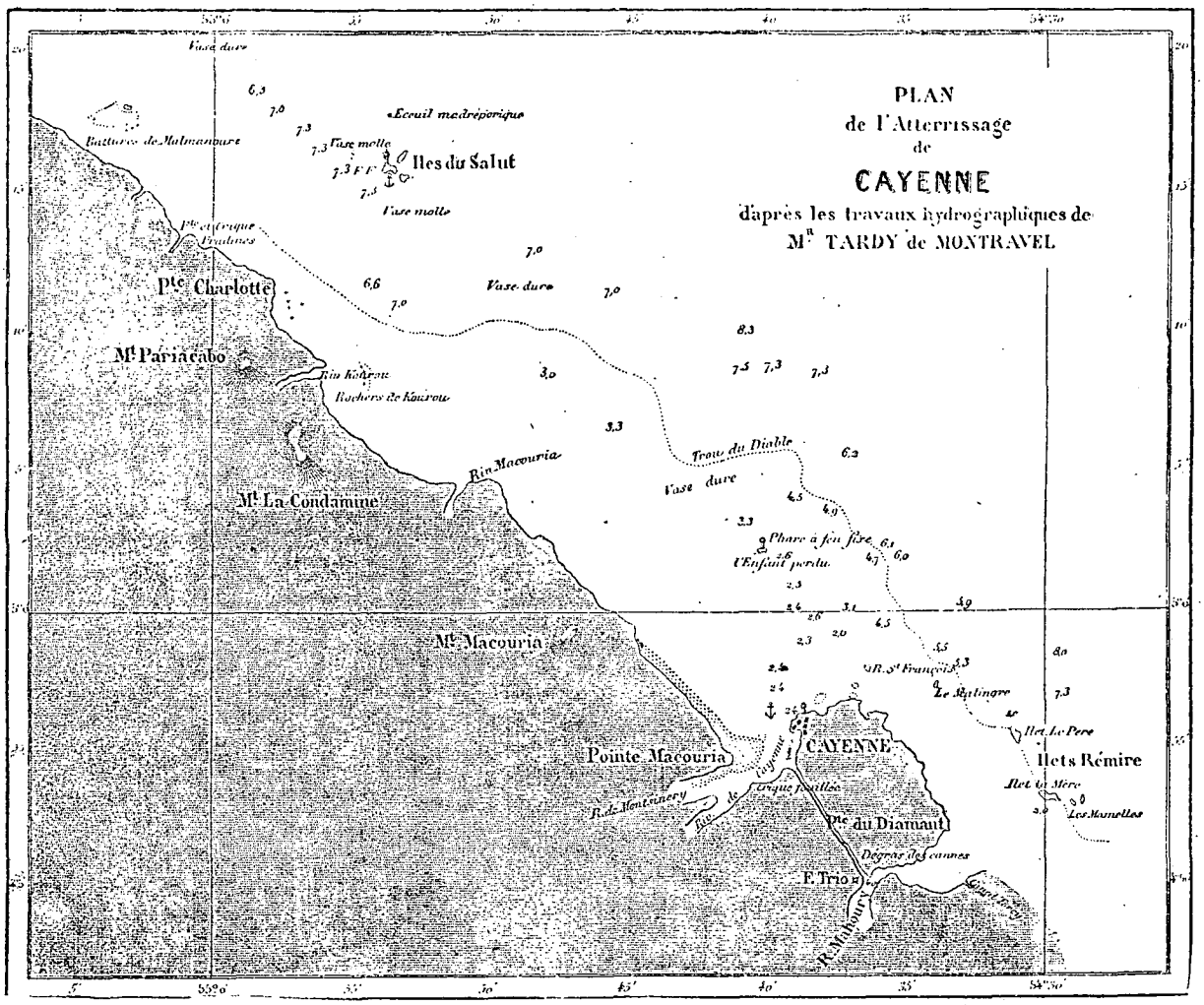
Toutefois la poursuite de cette merveilleuse chimère ne fut pas entièrement abandonnée, et elle a conservé des adeptes jusqu'à nos jours.

L'illustre Walter Raleigh, ce galant favori de la reine Élisabeth, fit dans l'Orénoque plusieurs voyages infructueux pour pénétrer au foyer de tant de richesses.

Un autre Anglais, *Keymis*, fit en 1596 une expédition qui ne fut pas plus heureuse.

Ce voyageur s'était dirigé vers l'Oyapock où il supposait que se trouvait la ville de l'Or, qu'il ne put atteindre. Il nous apprend que dès cette époque, les Français allaient à la Guyane pour y chercher des bois de couleur

L'opinion de Keymis, sur la position de l'Eldorado, est adoptée par un des gouverneurs de Cayenne, M. d'Orvilliers, qui, en 1720, envoie un détachement dans le *Camopi*, principal affluent de l'Oyapock. Ce détachement met six mois à faire son voyage et, au lieu



d'or, rapporte des échantillons de cacao, pris dans une vaste forêt de cacaoyers sauvages.

Il y avait là une haute leçon et un ingénieux apologue. En effet, la mine la plus riche, la plus féconde de la Guyane, c'est l'agriculture. C'est le trésor dont parle le fabuliste, éternelle vérité qui montre la fortune dans le travail. Les baumes, les essences, les bois d'ébénisterie et de construction, en un mot le règne végétal et ses mille produits, voilà les vrais trésors d'un Eldorado réel, à la portée de tout courage et de toute persévérance.

Le premier point de la Guyane où *l'Alecton* jetait l'ancre était aux îles du Salut.

Les îles du Salut forment un groupe de trois îlots situés à neuf lieues dans le nord-ouest de Cayenne, en face de la rivière de Kourou dont elles sont distantes de trois lieues environ.

La principale se nomme l'île Royale, la seconde l'île Saint-Joseph et la dernière l'île du Diable, nom sous lequel l'archipel était connu jadis jusqu'au moment où l'on jugea convenable de lui donner une appellation moins effrayante.

La France venait de perdre le Canada et la plus grande partie de ses possessions du nord de l'Amérique; on résolut de coloniser la Guyane sur une large base, afin de regagner dans un hémisphère ce qu'on avait perdu dans l'autre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MM. de Choiseul et de Praslin avaient obtenu la concession des terrains compris entre la rivière de Kourou et la rivière de Maroni, concession convertie en fief héréditaire avec les droits y attachés, et l'autorisation de donner les noms de leur famille aux lieux principaux.

M. de Chanvallon, nommé intendant général de la colonie, avait envoyé à l'avance M. de Préfontaine pour préparer les logements des émigrants ainsi que les vivres et provisions qui devaient leur être nécessaires à leur arrivée. Mais cette mission si importante ne fut malheureusement pas bien exécutée.

Après les fatigues d'une traversée pénible, ces massifs de verdure, ces trois corbeilles de feuilles et de fleurs qui sortaient du sein des flots, se présentaient aux voyageurs sous l'aspect le plus séduisant. On les acclama comme la terre promise; on les appela les îles du Salut.

Ce fut une première illusion qui dura peu et leur fit paraître la réalité plus triste.

La halte passagère que l'on dut faire sur les îles, avant de débarquer sur les plages de Kourou, les initia aux misères qu'ils devaient subir par la suite.

Sous l'ombrage de ces arbres toujours verts, des myriades d'insectes troublaient le sommeil des émigrants, et de ces rochers qui formaient la charpente des îles, ne coulait aucune source, aucun ruisseau pour apaiser leur soif.

Les convois d'émigrants qui devaient s'espacer à des intervalles réguliers, arrivaient coup sur coup, et rien n'était disposé pour les recevoir.

M. de Chanvallon était arrivé avec le gros de l'expédition porté sur onze navires. Plusieurs convois l'avaient précédé; d'autres se succèdent rapidement, tant par des navires de commerce que par les frégates *la Fortune*, *la Ferme* et *le Centaure*.

On ne comptait plus les arrivants, qui débarquaient tant sur les îles que sur les plages de Kourou; femmes, enfants, malades, sans abris, sans outils, sans vête-

Iles du Salut et battures de Malmanoury, vues du large. — Dessin de Riou d'après M. Bouyer.

ments. La confusion était à son comble, le désordre complet. Les distributions de vivres étaient irrégulières et insuffisantes, la fraude et l'incurie étaient partout.

Qu'on se représente l'horrible position de ces infortunés, provenant pour la plupart de la Lorraine et de l'Alsace, transportés dans un pays et sous un climat si nouveaux pour eux, entassés dans des lieux malsains, inondés par des pluies torrentielles, brûlés par un soleil torride, attaqués par ces mille petits ennemis, qui, rampant et volant, pullulent sous la chaleur humide des tropiques; souffrant de la faim, de la soif, en proie à la maladie, à la fièvre qui abat le courage et engendre le désespoir, les hallucinations folles, la misère et la mort.

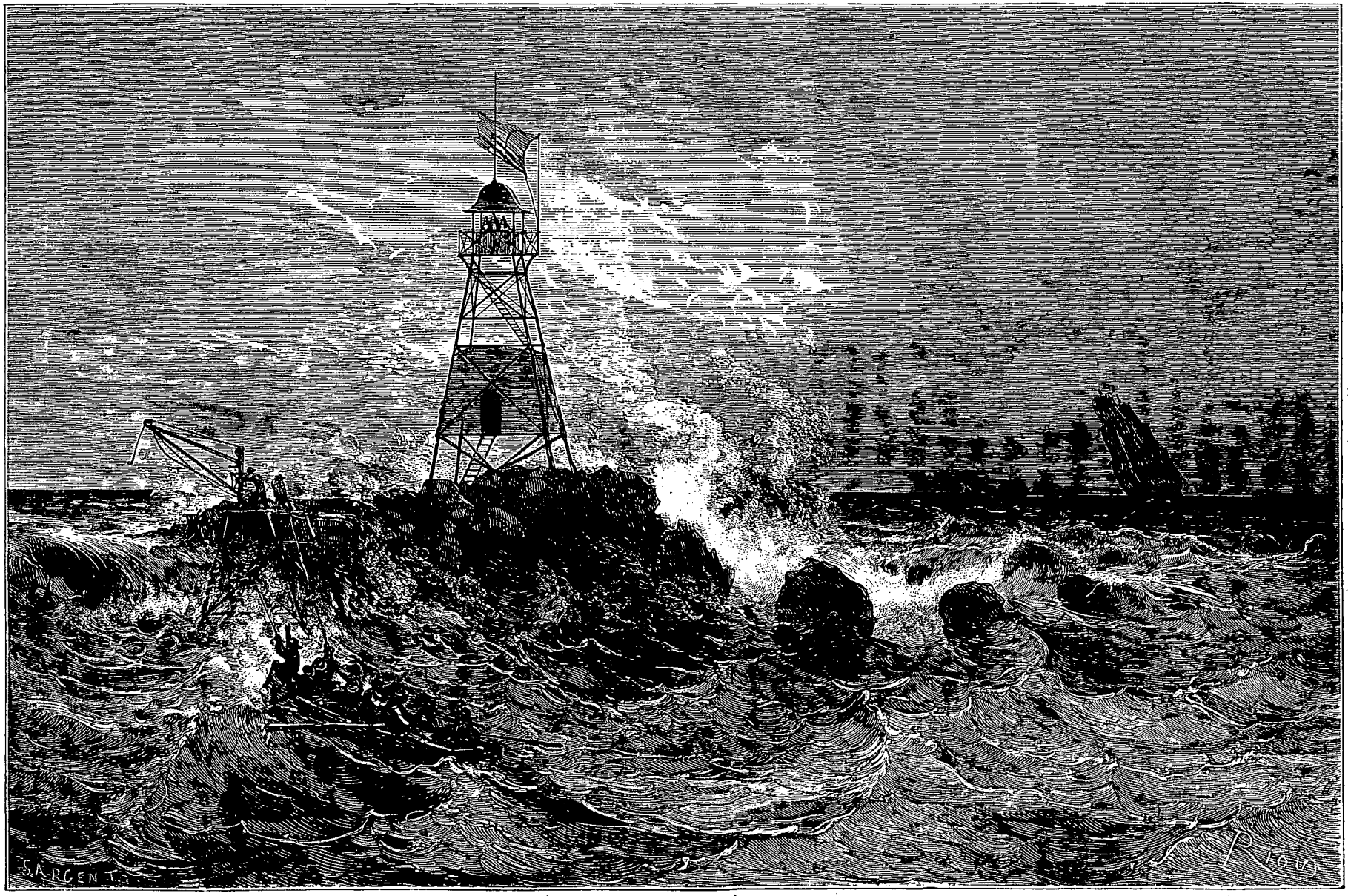
Et pendant les sombres scènes de ce drame réel et lugubre, dont les péripéties fatales se déroulaient devant ses yeux, M. de Chanvallon, insoucieux et sceptique, montait un théâtre et faisait jouer des comédies et des arlequinades, ou bien passait son temps en de vaines discussions avec le gouverneur de Cayenne.

Ce chef écrit cependant en France le fâcheux état de la colonie et dévoile la conduite de M. de Chanvallon. Le chevalier Turgot est envoyé à la Guyane; mais sa mission, au lieu d'être efficace pour les colons, n'a pour résultat que la destitution de M. de Chanvallon et la recherche de ses fautes. Au bout de trois mois, M. Turgot part pour la France avec le fonctionnaire disgracié, et les émigrants restent plus que jamais abandonnés à eux-mêmes.

Pour résumer cet épouvantable épisode, qui a valu à la Guyane son sinistre renom dans l'histoire coloniale, il suffit de dire qu'égarées par le désespoir, des mères jetaient leurs enfants du haut des rochers de Kourou dans la rivière et s'y précipitaient ensuite, que sur les 14 000 individus qui arrivèrent de 1753 à 1754, tant aux îles du Salut qu'à Kourou, 918 seulement survivaient encore en 1755, et malades, amaigris, moribonds, fuyaient une terre détestée.

Après ce sinistre, les îles du Salut restèrent longtemps inhabitées; puis on y établit une Léproserie qui fut ensuite transportée à *Mana*. Enfin, lorsque la loi du 8 avril 1852, fit de la Guyane la terre de la transportation, ces îlots parurent merveilleusement disposés pour un grand établissement pénitentiaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Phare de l'Enfant-Perdu (voy. page 288). — Dessin de Riou d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce fut là qu'on plaça le dépôt central sur lequel les navires venant de France évacuèrent les bagnes de Brest et de Rochefort, et où l'on verse momentanément les convois annuels venant de Toulon. Classés ensuite par catégories, les transportés restent définitivement sur les îles ou sont dirigés sur les autres établissements de la colonie.

L'île Royale centralise le commandement des trois îles dont elle est la plus grande; c'est là que sont les forçats proprement dits. L'île Saint-Joseph reçoit les repris de justice, et les déportés politiques sont internés sur l'île du Diable.

Escarpée sur la plus grande partie de ses abords, sur un périmètre de trois milles au plus, élevée d'une soixantaine de mètres, l'île Royale présente un sol singulièrement accidenté. L'aspect en est des plus pittoresques. Le déboisement a été opéré, peut-être d'une façon trop exclusive. La couleur rouge brun des terres alterne avec le vert foncé, qui est la nuance de la végétation guyanaise. Le clocher et le phare qui dominent l'île, les établissements plaqués aux flancs de la montagne, ressemblent à ces maisons massives, jouets d'étrennes avec lesquels les enfants composent des villes et des villages.

Ici nous sommes en plein bagne; ici l'on retrouve ces figures où le vice a marqué son empreinte, mais pâlies par l'anémie, mais ayant abdiqué sous un ciel énervant cette énergie sauvage qui les rendait si dangereux en France. C'est une patiente résignation qui a de rares révoltes contre l'autorité, et qui se concentre pour l'évasion.

Que faire, dit-on, en un gîte à moins que l'on y songe? mais que faire dans une prison à moins que d'y songer à s'en échapper?

Les transportés, c'est le nom officiel substitué à celui de forçats, et par lequel ils sont tous désignés, les transportés travaillent aux routes, aux constructions de l'île, au déchargement des navires, aux ateliers de confection où l'on faits sabots, chapeaux, effets, meubles pour le service général. Ils sont employés aux forges, à la menuiserie, à la fonderie, et acquièrent des grades dans le travail avec une rémunération qui varie de cinq à dix centimes par jour.

De plus ils ont leurs heures de liberté pendant lesquelles ils travaillent à leur propre compte.

On a même trouvé parmi les transportés les éléments d'un corps musical.

L'uniforme des transportés se compose d'une chemise et d'un pantalon de toile grise et d'un chapeau de paille. Le peloton de correction seul porte la chaîne et le costume traditionnel rouge et jaune. Il se recrute dans les hommes incorrigibles, les évadés, les paresseux; il est chargé des travaux les plus pénibles, des plus rudes corvées. C'est une punition plus ou moins longue, qui, avec le cachot et les coups de corde, forme le système répressif au moyen duquel on cherche à assouplir les natures rebelles.

Pour approprier l'île Royale à sa nouvelle destination, il a fallu exécuter de grands travaux de terrassements. Pour trouver sur les plateaux supérieurs l'emplacement nécessaire, il ne fallait rien négliger. Le camp, c'est-à-dire l'ensemble des baraques dans lesquelles les transportés sont parqués par escouades ou chambrées, les casernes des soldats et des surveillants, la gendarmerie, les logements du commandant particulier, des officiers, des agents divers, l'hôpital, l'église, les magasins et ateliers de confection eurent bientôt absorbé tout l'espace.

Dans la partie inférieure de l'île, on installa un quai, un dépôt de charbon, des chantiers, des forges et des ateliers d'ajustage pour les réparations des bâtiments à vapeur.

Quand tout cela fut fait, il ne resta aucune place pour le cimetière. Il n'eût même pas été possible d'en construire un, vu la mince épaisseur de terre qui recouvre la charpente osseuse de l'île, et l'étendue qu'il fallait donner à ce champ de repos. En effet, outre la mortalité spéciale aux îles où se trouve rassemblé un personnel de près de 2000 personnes, le chiffre des décès s'augmente de ceux des malades de Kourou, qui sont transportés à l'hôpital de l'île Royale; et Kourou est un des points les plus malsains de la Guyane.

C'est donc la mer qui est le cimetière des détenus aux îles du Salut, comme au château d'If. Seulement, ici, on ne précipite pas du haut des rochers les prisonniers décédés.

Malgré cette différence, ou peut-être à cause de cette différence, un détenu, qui avait lu sans doute *Monte-Cristo*, prit au génie inventif de M. A. Dumas le projet d'une étrange évasion.

Quand un transporté est mort, il est enfermé dans un linceul de toile à voile, alourdi par quelques pierres. Un cercueil, le même pour tous, reçoit le corps. Une clochette sonne quelques glas; à cet avertissement une embarcation part du môle et se rend à la pointe ouest de l'île où l'on descend le cercueil par un sentier qui serpente au flanc de la montagne.

Le canot embarque son funèbre chargement et prend le large. Arrivé à une certaine distance, il s'arrête ; le cercueil s'ouvre et laisse glisser à la mer son contenu qu'attendent les requins, puis canot et bière vide reprennent le chemin de l'île.

Un transporté, donc, eut l'ingénieuse idée d'utiliser le cercueil pour sa fuite. Il était au courant de l'état sanitaire et savait, qu'à moins d'accidents, il avait quelques jours devant lui.

On ne garde pas une bière comme un coffre-fort, on ne met pas sous clef ces sortes d'objets, ne pensant pas qu'ils puissent tenter la cupidité d'un voleur. Aussi le forçat put-il, sans être inquiété en aucune façon, pénétrer dans le hangar sous lequel la bière était remisée, et eut toute facilité pour faire ses préparatifs.

Il calfata avec soin cette étrange nacelle, c'est-à-dire qu'il garnit d'étoupe les joints des planches pour qu'elle ne fît pas d'eau; il y mit une sorte de banc, il façonna deux palettes en forme de pagayes indiennes, se munit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quelques petites provisions, et pendant une nuit obscure, trompant l'œil des sentinelles, marchant ou rampant, portant ou traînant son cercueil, il le descendit au rivage.

Là, il lança à la mer cette sorte de barque à Caron, s'y étendit et se livra courageusement à la merci des flots, comptant principalement sur le vent et le courant pour conduire le funèbre esquif vers les côtes de la Guyane anglaise où le droit d'asile est scrupuleusement respecté.

Il avait cent cinquante lieues à parcourir; mais cette énorme distance l'inquiétait médiocrement, il voulait fuir et mettait résolûment sa vie pour enjeu dans la partie.

Malheureusement pour lui, il avait compté sans l'instabilité et l'innavigabilité de son navire.

Le lendemain, on s'aperçut bien qu'il manquait un homme à l'appel, mais aucune embarcation n'était absente, on supposa qu'il s'était noyé par accident ou volontairement; on ne songea pas à le poursuivre, ne croyant pas à une évasion. Ce fut le hasard qui amena sur sa route une goëlette qui vit flotter une épave à demi submergée. Une foule d'oiseaux de mer volaient à l'entour et venaient la frôler de leur aile, tandis que deux énormes requins la heurtaient par moments et semblaient convoiter une proie.

Le bâtiment se dirigea vers cette singulière caisse, et l'on fut fort surpris d'y trouver un homme à demi noyé, à demi évanoui, à demi mort, et qui, pareil à Lazare, semblait sortir du tombeau.

Je ne sais si en vertu du mérite de l'invention, on lui fit grâce des cinquante coups de corde et autres punitions qu'entraîne toute tentative d'évasion. *Dura lex, sed lex.*

Quelques mois plus tard, l'aviso *l'Abeille*, entrant dans le Maroni, vit flotter un tronc d'arbre qui dérivait au courant. Sur cet arbre encore garni de ses feuilles, il y avait quelque chose d'indéterminé. Des religieuses, passagères à bord, vinrent tout émues trouver l'officier de quart, lui assurant que cette chose était un homme. Leur zèle humanitaire fit réintégrer au pénitencier ce déserteur incorrigible, toujours le même, non rebuté par un premier échec, et qui n'avait trouvé que ce moyen extrême de fuir à tous risques un lieu maudit.

Atterrage de Cayenne. — Jusqu'à quel point la Guyane mérite-t-elle sa mauvaise réputation.

Du haut de l'île Royale, la vue se promène sur la côte de la Guyane qui se développe sur une ligne uniforme de palétuviers que n'interrompent pas d'une manière sensible les rivières de Kourou, de Sinnamary et de Conanama. Quelques sommets de moyenne hauteur, situés à quelques lieues du rivage, servent seuls de points de reconnaissance pour attaquer l'entrée de ces rivières qui ne sont accessibles qu'à de très-petits navires.

Conanama, Sinnamary partagent avec le Kourou une triste célébrité. C'est là que furent internés les proscrits du 18 fructidor an v (4 septembre 1797).

Certes, il y avait là des bourreaux et des victimes, et les ordres sévères du Directoire furent interprétés par des agents inhumains et exaltés par les passions politiques. Cependant, il y a de l'exagération dans les récits des transportés qui ne voyaient les choses qu'à travers le crêpe lugubre assombri par leur imagination.

Parmi les déportés de Sinnamary, il n'y avait guère que des hommes appartenant à une haute position sociale, des hommes âgés, des prêtres, des gens d'étude et de cabinet, qui changeaient le bien-être d'une vie confortable contre les maux de l'exil. Séparés brutalement de leur famille, emportant avec eux ce ver rongeur du désespoir qui tue plus sûrement encore sous ce pays brûlant et insalubre, ils subissaient l'influence du moral sur le physique, alors que les ressources ordinaires de la vie leur faisaient défaut, alors qu'ils souffraient à la fois dans leur cœur, dans leur esprit et dans leur corps.

Hommes de plume et de loisirs, étrangers aux soins matériels, à la vie pratique, à l'agriculture, en un mot, ne connaissant de l'existence que son côté spirituel, c'étaient là de tristes colons pour résister au climat de la Guyane. Sur 328 déportés dont 252 prêtres insermentés, 161 succombèrent. Quelques-uns, parmi lesquels Pichegru, Villote, de Larue, Aubry, Barthélemy, Letellier, Ramel, Dossonville parvinrent à s'évader et gagnèrent les États-Unis. D'autres tels que Barbé-Marbois et Lafont-Ladébat obtinrent leur rappel en France. Il n'est pas étonnant que tous aient gardé un triste et douloureux souvenir des plages inhospitalières de la Guyane et que l'amertume déborde de leurs récits quand ils parlent du lieu de leurs souffrances.

A ces deux saisissants épisodes de 1754 et de 1797, de Kourou et de Conanama, vint s'ajouter la terrible épidémie de fièvre jaune de 1848 et l'opinion publique égarée par la lecture de ces sombres pages de l'histoire coloniale, a pris pour niveau général la mortalité de ces jours tout d'exception et a considéré la Guyane comme un vaste tombeau, comme un ossuaire. Cette opinion est fort accréditée. On plaint le sort des fonctionnaires que leur service désigne pour la Guyane et on leur conseille charitablement de faire leurs dispositions testamentaires avant le départ.

Essayons de ramener les faits dans le domaine de l'exactitude et de combattre la prévention avec les chiffres de la statistique.

Malgré sa position, la Guyane, située presque sous la ligne équinoxiale, n'a pas à souffrir d'un climat aussi brûlant qu'on pourrait le croire. La moyenne du thermomètre à l'ombre y est de 27 degrés centigrades, hauteur qui dans les grandes chaleurs de l'été, monte à 30 ou 32, et baisse pendant les nuits de 2 à 3 degrés.

La constitution physique du pays explique cette bizarrerie. En effet, il n'y a ici ni sable, ni pierres, ni rochers couvrant des surfaces d'une grande étendue, seules propres à augmenter les effets du rayonnement. Le sol argileux, est couvert de plantes, de forêts, d'où la chaleur ne jaillit pas comme d'une plaine sablonneuse

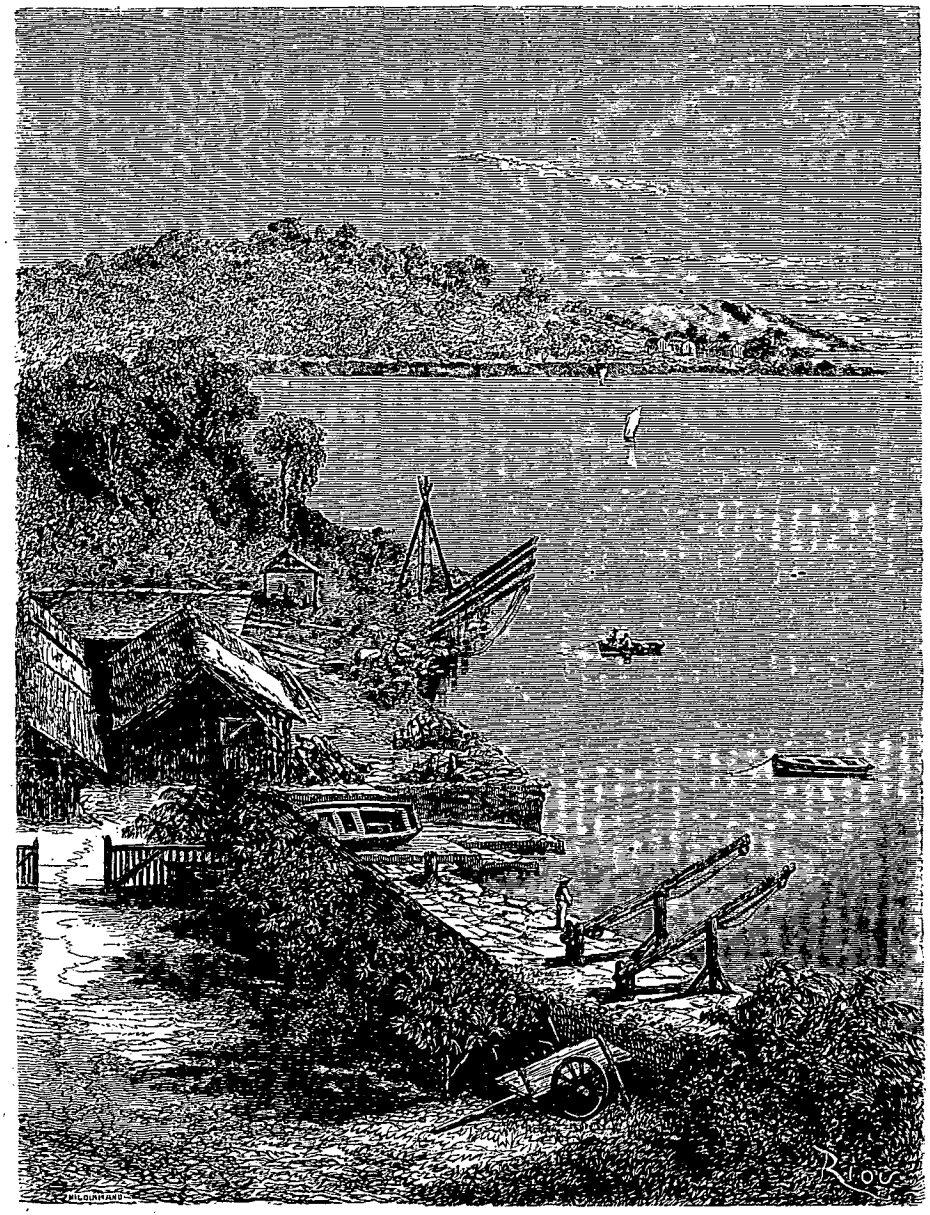
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La direction des rayons solaires approche toujours de la ligne verticale; mais leur feu est tempéré par les brises continues qui pendant le jour soufflent de la pleine mer. La fraîcheur est entretenue par les brises de terre qui leur succèdent, ainsi que par la longueur des nuits à peu près égales aux jours et souvent mouillées de rosées et de brouillards.

Les conditions climatériques d'un pays ne dépendent pas d'une façon exclusive de sa position géographique; elles sont aussi sujettes aux influences locales inhérentes à la nature du sol.

Vue à vol d'oiseau, la Guyane apparaît comme une mer de feuillage. C'est l'expression la plus complète de la puissance de la séve tropicale.

A part quelques reliefs, contre-forts éloignés de la grande chaîne des Andes, à base schisteuse et calcaire



Pointe nord de l'île Royale. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Masson, lieutenant de vaisseau.

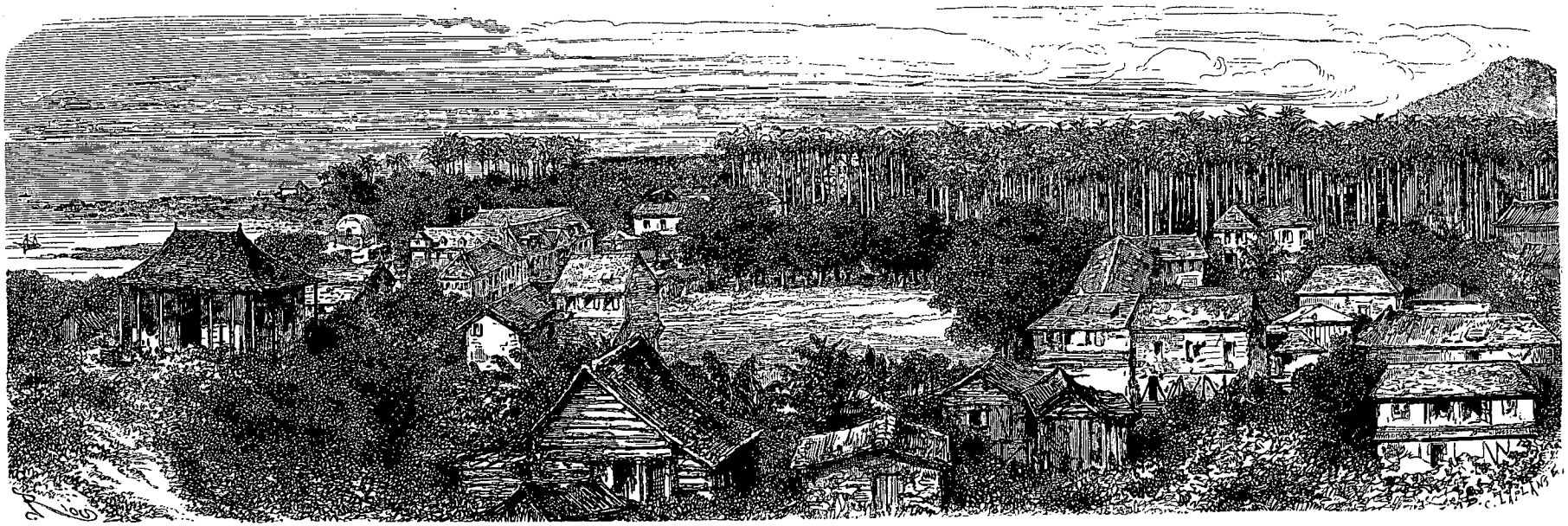
qui coupent à angle droit les rivières et en interrompent le cours navigable à une vingtaine de lieues de leur embouchure, la Guyane est un pays de plaines d'où s'élèvent quelques sommets isolés qui ressemblent à des îles sortant de la mer.

La saison de l'hivernage amène des pluies torrentielles qui d'après le calcul fait au moyen du *pluviomètre*, couvriraient le pays d'une nappe liquide de quatre à cinq mètres de hauteur si les eaux ne trouvaient issue vers les nombreuses rivières qui déversent ce trop-plein à la mer.

Peu de contrées offrent un réseau hydrographique plus complet, plus multiplié; outre ces trois grandes artères nommées l'Oyapock, l'Approuague et le Maroni, une foule de rameaux secondaires, les uns indépendants, les autres, ramifications des branches principales, sillonnent en tous sens cette partie du continent américain. Ces rivières ont un aspect particulier; elles ne coulent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de la rade de Cayenne. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Masson.



Vue de Cayenne, prise du fort Saint-Michel. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Masson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

généralement pas entre des berges déclivées et verticales et leurs bords ne sont indiqués le plus souvent que par les arbres des forêts noyées qui viennent y baigner leurs racines.

Toutes les fois que ces rivières ont leur cours renouvelé par le flux et le reflux, que les affluents s'écoulent d'une manière régulière, que des canaux naturels ou factices réglementent et activent l'expulsion de cette inondation annuelle, que les brises de mer viennent corriger l'air vicié par les exhalaisons de senteurs végétales trop énergiques pour nos organes, alors la salubrité générale n'est pas compromise.

Mais quand la nature des lieux arrête l'écoulement des eaux, quand de vastes marécages n'attendent leur desséchement que de l'évaporation et de l'absorption, les miasmes délétères des détritus végétaux en putréfaction, les émanations des limons boueux des lacs et des marais stagnants amènent tout le cortége fatal des fièvres et des affections paludéennes. Alors, malheur aux lieux placés sous le vent de ces foyers épidémiques dont l'influence se fait sentir à de grandes distances.

C'est ainsi que dans la Guyane, certains endroits jouissent d'une santé publique très-florissante, tandis que d'autres séjours sont mortels sans que la cause du mal soit immédiate, sans que l'on voie l'ennemi dont on ressent les coups.

C'est ainsi que l'on a dû renoncer à coloniser certains quartiers qui par eux-mêmes ne paraissaient présenter aucun danger, mais qui subissaient des influences étrangères. Les sommets, que l'on avait crus beaucoup moins malsains que les plaines, ont été également soumis à ces lois, avec d'autant plus de force que les miasmes tendent toujours à monter. L'habitation de la *Gabrielle*, par exemple, située en terre haute, un des points les plus élevés de la colonie et où le gouvernement voulut faire une habitation modèle, s'est trouvée un des lieux les plus malsains, étant sous le vent des grands marais de *Kaw* qui l'inondent de leurs effluves pestilentielles.

Les essais que l'on a dû faire pendant les dernières années pour chercher un point favorable à la transportation, ont amené bien des mécomptes de ce genre et augmenté d'une manière bien sensible le chiffre de la mortalité, tant parmi les détenus que parmi les soldats et le personnel libre affectés à leur garde, et qui jadis bornaient leur service à l'île de Cayenne.

L'île de Cayenne jouit d'un état sanitaire des plus satisfaisants. Le Maroni est dans des conditions à peu près identiques, malgré les défrichements récents, et cet état ne pourra que s'améliorer, car ce n'est jamais impunément que l'on remue les terres vierges, et généralement les premiers pionniers laissent bien des morts sur la place.

Les effrayants épisodes que nous avons retracés ne doivent pas entrer en ligne de compte dans une statistique consciencieuse, pas plus que l'on ne doit prendre, pour base, avec son chiffre réel la mortalité des transportés. Usés par une vie malheureuse ou coupable, ainsi que par le régime des prisons, agglomérés sur des points en défrichement, subissant l'empire de causes morbides étrangères au pays, ces hommes sont en dehors des lois générales. La statistique ne doit se fonder que sur la garnison européenne.

Or, les observations de 1838 à 1847, c'est-à-dire dans un espace de neuf ans, donnent les résultats suivants pour les colonies françaises.

Mortalité annuelle.

Guyane	2.53 p. cent.
Bourbon	3.05
Martinique	9.04
Guadeloupe	8.90
Sénégal	6.17

Cette statistique serait des plus favorables à la Guyane, et cela s'explique. Les fièvres de la Guyane, à moins qu'elles ne revêtent le caractère pernicieux, usent l'homme mais ne le tuent pas. La dyssenterie n'est pas commune, et la fièvre jaune n'y apparaît qu'à de rares époques, tandis qu'elle est endémique aux autres colonies.

Les grandes contagions suivent des lois presque immuables dans leur déplacement et leur propagation. Composées d'atomes insaisissables, champignons ou insectes invisibles et impalpables, ces effluves arrivent sur les nuages ou dans les flots avec les grands courants du ciel et de la mer. Il est bien rare que les maladies qui sont le fléau du golfe du Mexique, arrivent à la Guyane française. La Guyane anglaise, qui en est plus voisine, en subit parfois l'influence, tandis que la Guyane française est tributaire des épidémies du Brésil qui remontent la côte américaine avec les vents et les courants généraux. C'est ainsi que l'épidémie qui décima le Brésil vint s'abattre à Cayenne en 1848 et y fit de nombreuses victimes.

De 1819 à 1847, la moyenne annuelle de la mortalité des troupes de la Guyane anglaise fut de 8,40 pour 0/0, tandis qu'à la Guyane française, pendant le même laps de temps, elle ne dépassa pas 2,81. Cette différence énorme est expliquée par le caractère essentiel des deux peuples. Si l'odeur des végétaux en floraison ou en décomposition est un poison mortel pour l'Européen, l'abus des plaisirs et l'intempérance le frappent tout aussi sûrement. L'homme n'a souvent d'autre ennemi que lui-même.

En résumé, de l'insalubrité indéniable de certains points de la Guyane, il serait injuste de conclure à l'insalubrité absolue et universelle du pays, comme il serait absurde de juger de l'Italie par les marais Pontins, de la France par la Sologne. Il y a dans la Guyane des lieux insalubres et des lieux fort sains. Il s'agit de borner la colonisation à ces derniers points et de n'attaquer les autres que partiellement et avec une extrême réserve.

Somme toute, on peut vivre à la Guyane comme ailleurs. On y voit des vieillards dans toutes les classes de la société et dans toutes les couleurs, parmi les créoles et parmi les Européens. Il faut observer dans l'hygiène quelques précautions, mener une vie sobre et régulière, ne pas s'exposer au grand soleil, ce qui n'exclut pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

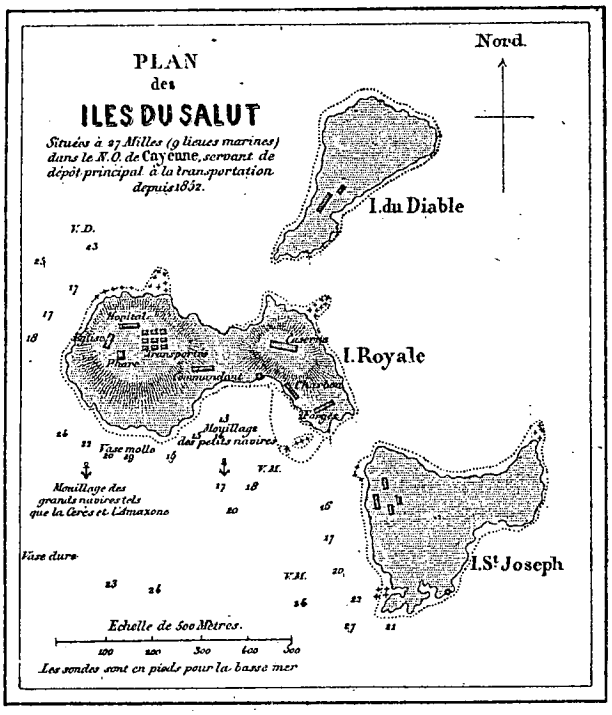
même le travail de l'agriculture, attendu qu'on peut utiliser les heures du soir et du matin, essayer même du travail de la nuit. Si enfin la constitution se trouve attaquée par le climat, il faut faire comme le géant Antée qui luttait avec Hercule, il faut aller toucher la terre de France pour y puiser de nouvelles forces afin de continuer le combat.

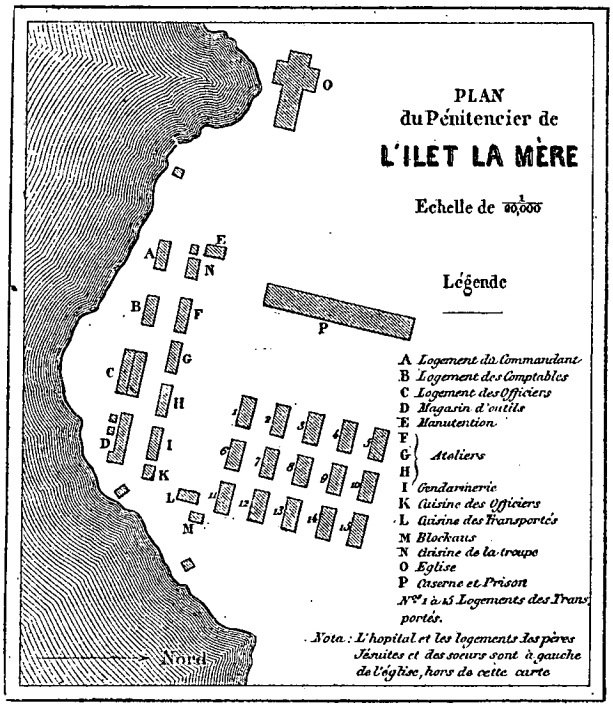
La traversée des îles du Salut à Cayenne se fait en quatre heures avec un bâtiment à vapeur de marche moyenne ; il faut refouler le courant qui porte toujours vers l'ouest, et qui à l'époque des *Doucins* est très-violent. On nomme Doucins ces envahissements de la mer par les eaux douces des rivières qu'ont grossies outre mesure les pluies de l'hivernage.

La zone des ouragans qui désolent les Antilles ne s'étend pas jusqu'à la Guyane. Les vents y soufflent généralement du nord-est à l'est, mais rarement avec violence. La mer épaisse, opaque, y est d'une couleur jaune qui, vers la côte anglaise, prend des tons de sépia ; ce ne sont plus les eaux bleues et limpides de l'Atlantique. Parfois on voit flotter des îlots de branches et d'herbes arrachées au rivage et sur lesquelles les oiseaux de mer fatigués trouvent un repos d'un instant.

Les côtes ne sont pas d'un abord facile ; les bancs s'étendent fort loin au large, et souvent, on ne voit que très-imparfaitement la terre, alors que le peu de profondeur de l'eau défend de s'en approcher davantage. La sonde devient alors le guide le plus infaillible et le meilleur pilote.

Il s'est produit depuis quelques années un singulier phénomène. Autrefois, si grand que fût le vent, il soulevait à peine ces eaux boueuses; aujourd'hui, les dé-





pôts des vases se sont solidifiés en plusieurs endroits et ont formé des bancs de vases dures qui gênent le mouvement de la mer

Sur cette arène inégale et accidentée, les courants qui charrient le limon bourbeux des rivières luttent avec les lames de l'Atlantique, et de cette rencontre résultent des ressacs tumultueux qui se traduisent en ras de marée et en barres partielles. Les petits navires s'y trouvent parfois compromis, et petits et grands y subissent des roulis et des tangages qui donnent le mal de mer aux navigateurs les plus aguerris. Les bâtiments passent successivement des vases molles aux vases dures, c'est-à-dire du calme à l'agitation, et la connaissance de ces divisions maritimes, de ces gisements de repos et de trouble, n'est point indifférente pour régler l'heure des repas quand on aime à manger tranquillement.

Les îles du Salut reposent sur un banc de vases molles ; mais de chaque côté de ce banc, se rencontre la mer la plus dure de toute la côte de la Guyane. Le banc de *Macouria*, le *Trou du Diable* et les *battures de Malmanoury*, ont un renom qui fait l'épouvante des pauvres passagers.

Les ras de marée commencent en décembre pour finir en avril : ce qui ne veut pas dire qu'ils ne troublent pas l'assiette des eaux pendant le reste de l'année, mais durant les mois que je cite, c'est un état chronique.

Nous étions à la fin de décembre et *l'Alecton*, grand rouleur, s'en donnait à cœur joie. Jamais la mer océane ne l'avait autant secoué depuis Toulon. Il semblait se tordre et tressaillir jusqu'à la quille, avec des soubresauts brusques et des rappels à arracher l'âme, tandis que des lames courtes, sourdes, traîtresses, montaient le long de ses flancs et faisaient irruption sur le pont.

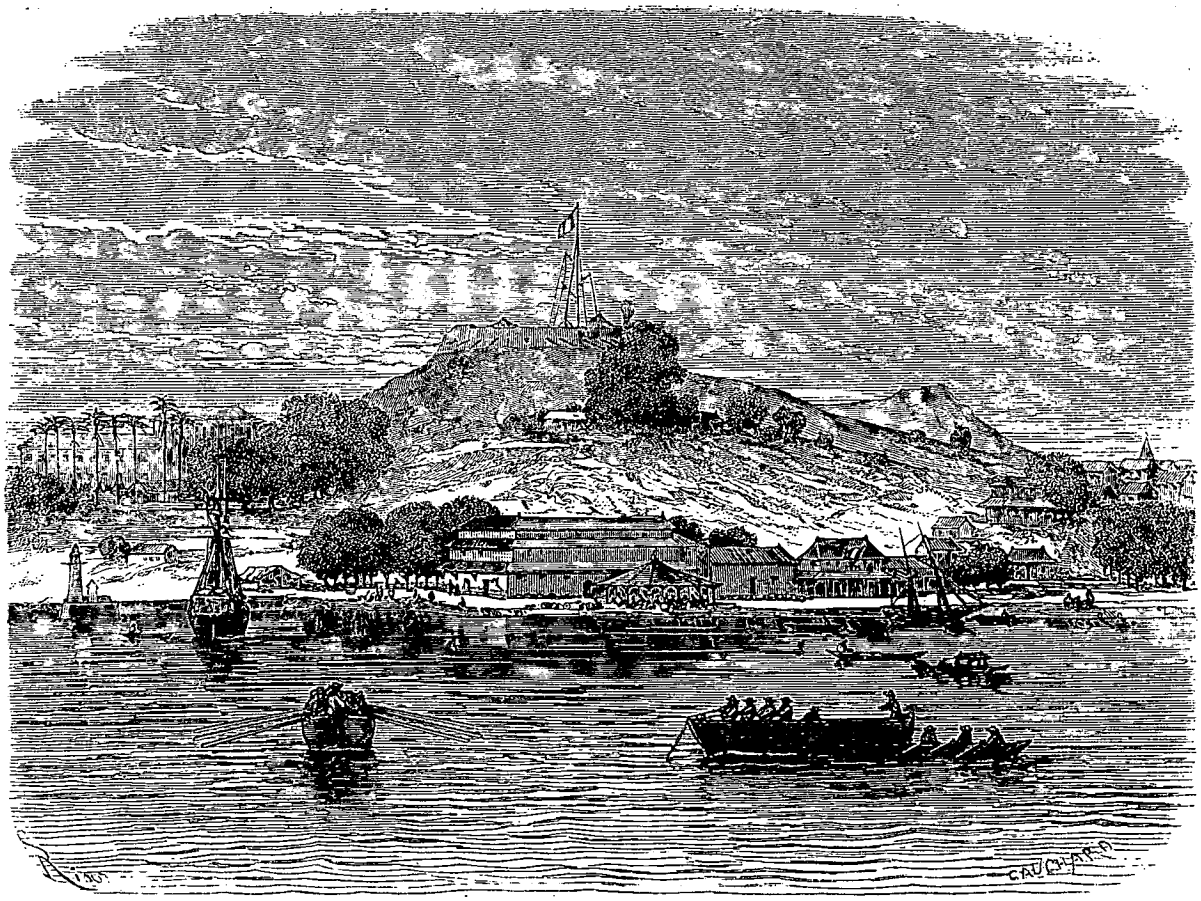
C'était un vilain avant-goût de la navigation des parages guyanais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici l'*Enfant-Perdu*[1], écueil isolé, dominant la mer de quelques mètres et sur lequel déferlent les *embruns* des lames. Les parents de cet enfant sont là-bas à l'horizon; ce sont les îles *Rémire*, le père, la mère et les filles, qui portaient jadis les noms indiens assez durs à prononcer de *Sannaoum*, *Spénésary*, *Eporcérégémérœ*. Nous voyons aussi les montagnes de l'île de Cayenne, anciennement appelée *Moccumbro* d'après les uns et *Matoury* d'après les autres. Quant au mot Guyane, il vient du mot indien *Guainia* qui dans la langue des *Marsitans* aussi répandue que le caraïbe dans l'Amérique équatoriale, est donné au Rio-Négro et aux terres adjacentes.

Les grands navires, c'est-à-dire ceux dont le tirant d'eau dépassait cinq mètres, mouillaient jadis à l'Enfant-Perdu, ne pouvant entrer dans le port de Cayenne. Aujourd'hui ils ne peuvent tenir à ce mouillage et vont aux îles du Salut.

L'entrée du port de Cayenne n'est pas des plus faciles. Beaucoup de navires doivent attendre la marée, attendu que le chenal à basse mer n'a que trois mètres de fond; de plus il y a une barre qui est parfois extrêmement



Cayenne vue de la rade. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic, capitaine de frégate.

grosse. Par suite du déplacement des bancs, le port de Cayenne a été une fois bouché après un violent ras de marée. Les bâtiments n'eurent d'autre sortie que la rivière du *Tour de l'île*, qui n'est praticable que pour de petits navires à vapeur. Un autre mouvement sous-marin ouvrit le passage un moment fermé. Toutefois ces variations donnent certaines inquiétudes pour l'avenir déjà triste d'une colonie qui ne peut subsister par elle-même, qui ne vit que par la mer et qui périrait si la mer lui faisait défaut.

L'aspect de Cayenne vue de la rade est des plus pittoresques.

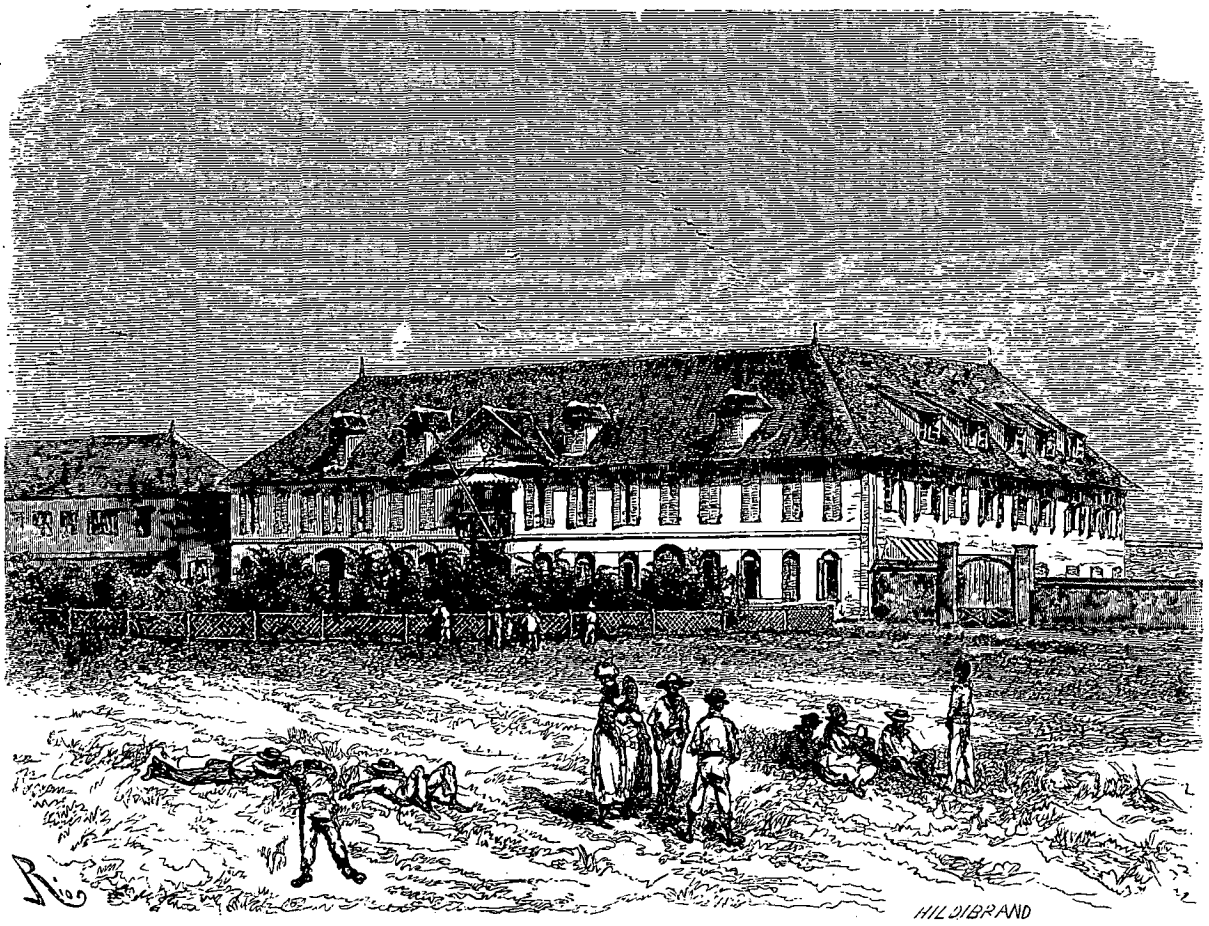
Ces montagnes accidentées et verdoyantes, ces bouquets de palmistes et de cocotiers qui s'enmêlent aux maisons, la façon des édifices, la bordure de palétuviers qui termine le panorama, tout cela réalise l'idée qu'on se fait d'une ville créole.

Frédéric Bouyer.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. En 1863, un phare à charpente de fer a été élevé sur l'Enfant perdu. C'est un excellent relèvement pour atterrir et entrer de nuit à Cayenne (voy. p. 281).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hôtel du gouverneur, à Cayenne. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Masson.

VOYAGE DANS LA GUYANE FRANÇAISE,

PAR M. FRÉDÉRIC BOUYER, CAPITAINE DE FRÉGATE[1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Cayenne. — Population et productions. — Indien de la Guyane.

Quand on descend à terre l'impression est encore plus complète. Maisons et population sont à l'avenant. Les vitres sont inconnues et les appartements sont défendus contre le soleil et la pluie par des galeries extérieures fermées de nattes vertes et de jalousies mobiles qui laissent largement circuler l'air. C'est mieux compris qu'aux Antilles où l'on imite trop les constructions européennes.

Les monuments n'abondent pas, le style architectural ne frappe pas les regards, mais les édifices publics sont suffisamment grandioses, eu égard à l'importance de la colonie. L'hôtel du gouverneur, la caserne, la gendarmerie, l'hôpital, le palais de justice, l'église, se présentent sous une apparence assez respectable. Il ne faut pas se montrer trop exigeant et demander à la Guyane les splendeurs de Paris et de Londres.

Les rues larges et médiocrement pavées sont couvertes en été d'une poussière rouge, ferrugineuse, qui délayée par les pluies de l'hiver forme une boue désastreuse pour les vêtements. L'herbe pousse volontiers dans les rues; cependant depuis que l'administration des ponts et chaussées a des escouades de transportés à sa disposition, il y a une grande amélioration dans l'entretien de la voirie.

Toutefois dans ce pays de mœurs patriarcales et de grandes libertés, l'esprit d'indépendance descend jusqu'aux oiseaux de basse-cour et aux animaux domestiques qui prennent leurs ébats sur la voie publique avec un

1. Suite. — Voy. page 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laisser-aller charmant, en dépit des procès-verbaux que dressent les gendarmes-cabris, agents de la police coloniale, dont le sobriquet indique la principale occupation.

La propreté des rues est exclusivement entretenue par des bandes de gros corbeaux, nommés *urubus*, sorte de vautours noirs d'un aspect répugnant. Ce sont les récureurs patentés qui nettoient la voie publique des immondices de toute espèce qu'on y jette. Omnivores et peu délicats dans le choix de leurs aliments, ces immondes volatiles respectent tout ce qui est animé, tout ce qui est vivant, mais s'attaquent à tout ce qui est mort. Leur odeur est fétide, leur démarche lourde, leurs allures inquiètes. Quand ils sont repus de leurs abjectes réfections, ils se perchent sur le toit des maisons. Là, ils supportent philosophiquement le soleil et les pluies du ciel. Quand revient le beau temps, ils ouvrent leurs ailes mouillées, comme un navire qui met ses voiles au sec et tournent au vent comme de vraies girouettes.

Leur existence est sauvegardée pour cause d'utilité publique, la protection municipale les couvre de son égide sacrée, ce sont des fonctionnaires inviolables; défense d'y toucher sous peine de grosse amende. Du reste quoique doués des mêmes goûts que certains quadrupèdes que je ne nommerai pas, ils en diffèrent essentiellement en ce qu'ils ne valent quelque chose que pendant leur vie, tandis que les autres ne sont bons qu'après leur mort.

D'après les nègres, la reproduction de cet oiseau est surnaturelle. On dit qu'on n'a jamais trouvé de nids, ni d'œufs, ni de petits de corbeaux urubus; ce sont des êtres mystérieux qui viennent on ne sait d'où et disparaissent comme ils sont venus. Quand ils sont bien vieux, bien vieux, quand leurs plumes noires ont des reflets grisâtres, ils cherchent un lieu isolé, bien écarté, bien désert et s'y installent pour mourir. Mais la mort n'est chez eux qu'une transformation, car du corps de ce vieillard naît un autre urubu, adulte, vigoureux, en tout semblable à son père rajeuni. C'est le phénix qui renaît de ses cendres. Les siècles se succèdent déplaçant l'ignorance sans la supprimer.

La façade de l'hôtel du gouverneur est des plus gracieuses. Elle s'abrite derrière un parterre où la flore guyanaise étale ses plus jolis échantillons. Vis-à-vis s'élève la caserne d'artillerie, devant laquelle s'étend une allée de manguiers au feuillage touffu, plus loin c'est la place des Palmistes.

Rien de plus original que ces alignements de palmistes dont les tiges droites, régulières, faites au tour, semblent des colonnes antiques. A la même hauteur du tronc de ces géants du règne végétal, se développent leurs panaches de feuilles qui simulent les chapiteaux d'un temple colossal.

La chute de ces feuilles n'est pas indifférente et le jeune malade qui se promène à pas lents dans ces allées exotiques doit éviter soigneusement la feuille qui tombe au lieu de lui adresser les vers élégiaques de Millevoye. Car s'il ne meurt pas de la poitrine, comme le chant plaintif du poëte le fait tristement présumer, il pourrait être prosaïquement écrasé par une feuille qui représente cinquante kilogrammes de verdure.

On dirait vraiment que la divine Providence a été imprévoyante ici. Si elle agit sagement en Europe, mettant la citrouille sur le sol et le gland sur le chêne, elle se livre sous le ciel américain aux écarts de la fantaisie. Ici, le gland du cocotier, le fruit du calebassier, du manguier et de l'abricotier sont des façons de boulets de gros calibre que le vent balance sur vos têtes, suspendus par un fil comme l'épée de Damoclès.

Un autre inconvénient vous menace sur cette place des Palmistes : le même que celui qui causa au vieux Tobie l'ophthalmie que put seul guérir le fiel du poisson pêché dans l'Euphrate. Encore cet accident était-il le fait d'un tout petit oiseau, d'une mignonne hirondelle. Mais, sur cette terre américaine, tout acquiert de larges proportions, et le feuillage des palmistes sert de dortoir et de belvédère à MM. les corbeaux urubus, qui sont fort irrespectueux pour les promeneurs.

Donc il y a une fort belle promenade à Cayenne, mais il faut se garder d'y passer.

La ville est très-étendue par rapport à sa population. Les maisons sont souvent fort espacées, et les intervalles sont remplis par des jardinets assez mal entretenus pour la plupart et qu'on a grand peine à défendre contre l'envahissement d'une végétation improductive et nuisible qui étouffe les arbres fruitiers et les plantes potagères.

Aux recensements de 1862, la population de la Guyane française présentait un effectif de 25 395 personnes, sans y comprendre les transportés. En voici le détail :

Habitants	19 559
Indiens aborigènes (chiffre approximatif)	1 500
Réfugiés brésiliens	270
Militaires et employés européens	1 245
Immigrants africains	1 214
Coolies indiens	1 147
Chinois	95
Transportés (hors pénitenciers)	365
Total	25 395

Sur cet effectif, l'île de la Guyane entre pour environ la moitié, et la ville pour le tiers.

En faisant des études comparatives entre les divers recensements, on est amené à une triste conclusion : c'est que le chiffre de la population tend plutôt à baisser qu'à augmenter.

En effet; l'année 1790 donne un effectif de 14 520 personnes. L'année 1820, 15 890. L'année 1830, 22 666. L'année 1862 n'en a que 19 559.

Il y a donc, entre 1830 et 1862, une diminution de 3 107 dans le chiffre de la population.

La production et les cultures ont marché dans la même progression décroissante. Il est triste d'avouer l'état actuel de l'agriculture. Sur une étendue de pays de plus de 16 000 lieues carrées, la statistique de 1861 ne représente que 5 213 hectares cultivés, parmi lesquels 2822 hectares sont employés à la culture des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la main gauche dans la race de couleur. Parrains et filleuls se mêlent dans des liens fort embrouillés.

Les riches donnent à ceux qui n'ont rien ; les négrillons attrapent les miettes de la table et les reliefs du festin ; les mulâtresses et les négresses se parent des robes rebutées par madame et mademoiselle.

Quand les salons du gouverneur étincellent de lumières, quand l'orchestre met en mouvement polkeurs et valseurs, chaque famille créole qui arrive au bal, est escortée par une suite nombreuse de femmes de couleur qui ont assisté à la toilette des jeunes filles, et qui viennent jouir de leur beauté et de leurs triomphes. Les maîtres dansent au salon, les anciens esclaves encombrent le couloir et regardent par toutes les portes. Si on

Mulâtresse de Cayenne. — Dessin de Riou d'après une photographie.

les renvoyait de là on se ferait de grosses affaires, et personne n'y songe. La langue créole, si douce dans la bouche des femmes, a conservé les anciens mots de maître et de maîtresse. Ce n'est plus le droit, c'est l'habitude.

Nous ne dirons rien de plus des femmes de couleur ; elles sont les mêmes à Cayenne que dans toutes les colonies.

La toilette habillée des dames créoles, c'est la toilette d'été des élégantes de France. Leurs chapeaux sont de la bonne faiseuse, de Bordeaux et de Nantes. Elles ont les toques à plumes, Tudors, canotiers et Marie-Stuart, et leurs crinolines sont d'une envergure suffisante. Leur toilette de maison et de négligé est appropriée au climat. C'est une robe d'indienne montante, sans ceinture,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

denrées alimentaires, consommées dans le pays; il ne reste donc que 2391 hectares en cannes à sucre, café, cacao, coton, girofle et rocou, c'est-à-dire, en produits d'exportation.

Et encore sur les 1031 hectares de rocou, beaucoup restent inutiles, attendu le grand abaissement de la valeur de cette teinture végétale, qui fait que la récolte est parfois négligée.

Aujourd'hui la Guyane, et principalement Cayenne, vivent sur la transportation. C'est le nombreux personnel libre qu'elle entraîne après elle, c'est l'argent que ce personnel dépense dans la ville, ce sont les fournitures considérables, nécessaires au service pénitentiaire et à la marine coloniale, qui font aller le commerce et donnent au pays un peu de bien-être et de mouvement.

Que l'on enlève la transportation de la Guyane pour la placer ailleurs, ce sera l'arrêt de mort de la colonie. Au bout de quelques années, la forêt reprendrait possession d'un domaine qu'une occupation de trois siècles a entamé à peine.

Voilà donc où en est arrivée une colonie qui, à un certain moment de son existence, semblait destinée à un si brillant avenir. Cette ère florissante fut inaugurée par les travaux de l'ingénieur hollandais Guizan, qui, avec l'approbation de son gouvernement, s'engagea au service de la France. Toutes les améliorations du pays datent de l'influence et de la direction de cet homme éminent par son mérite et ses vertus privées. Son nom est encore vénéré et entouré du respect de tous. Canaux, défrichements, assainissements, desséchements de marais, c'est-à-dire la santé, la prospérité, la vie de la colonie, sont dues à ce génie modeste, dont le nom ne dépassa cependant pas l'enceinte où rayonnèrent son talent et ses travaux. Généreux envers sa mémoire, le gouvernement a donné le nom de Guizan à un bourg de l'Approuague.

C'est pendant cette période que le café fut planté à la Guyane. C'est un lieutenant de vaisseau qui fit ce cadeau à la colonie française, en 1772. Le café était déjà cultivé avec succès à la Guyane hollandaise; mais désirant conserver ce monopole, les Hollandais avaient décrété la peine de mort contre ceux qui délivreraient des graines de café avant de les avoir passées au feu, afin d'en détruire le germe reproducteur.

Ce lieutenant de vaisseau, nommé M. de la Motte-Aigron, se rendit à Surinam, et là, s'aboucha avec un Français nommé Mourgues, et lui promit une belle récompense, ainsi que le pardon de certains délits qui l'avait fait bannir de Cayenne, à condition de l'aider dans son projet.

A force de ruse et d'adresse, les deux complices parvinrent à se procurer une livre de café en cosse, propre à semer, et furent assez habiles pour partir de Surinam en dérobant leur larcin aux investigations de la police, qui visitait scrupuleusement les bagages et les voyageurs.

On sait que le café, originaire d'Arabie, avait été transporté à Constantinople en 1554, et qu'on en faisait déjà usage à Paris en 1643. Ce fut en 1728 que sir Nicolas Laws en planta la première graine à la Jamaïque.

Le café réussit parfaitement à la Guyane française, et celui de la *Montagne-d'Argent* a eu de tout temps une juste réputation.

En 1781, une corvette, arrivant de l'Ile-de-France, apporta quatre plans de giroflier que l'intendant, M. Poivre, expédiait à Cayenne, sous la direction de M. d'Allemand, commissaire, qui les avait enlevés aux Moluques. Ces quatre plans furent concédés à divers propriétaires. Plus tard, le gouvernement s'adjugea le monopole de la culture des épices; mais ce privilége dura peu, et l'exploitation du girofle et des autres épices devint une des branches les plus lucratives de l'exportation coloniale.

Le cotonnier est un arbre indigène : les Indiens l'ont de tout temps utilisé. Les plaines voisines de la mer, et imprégnées de senteurs salines, sont des plus favorables à cette culture, et le coton de la Guyane a été renommé sur les marchés européens.

La canne à sucre poussait volontiers dans ces plaines marécageuses, et les nombreux cours d'eau, soumis aux marées de l'Océan, faisaient facilement mouvoir les grandes roues des anciennes machines qui, à une époque où la vapeur était inconnue, étaient l'unique mise en train des cylindres broyant les cannes. De là s'écoulait ce jus précieux qui, sous la forme de sucre, de tafia et de rhum, entrait de plein pied dans les nécessités de l'alimentation publique.

Ces richesses principales exploitées alors, manquent-elles aujourd'hui? non. L'industrie moderne et la marche progressive de la science ont trouvé d'autres filons encore dans cette inépuisable mine.

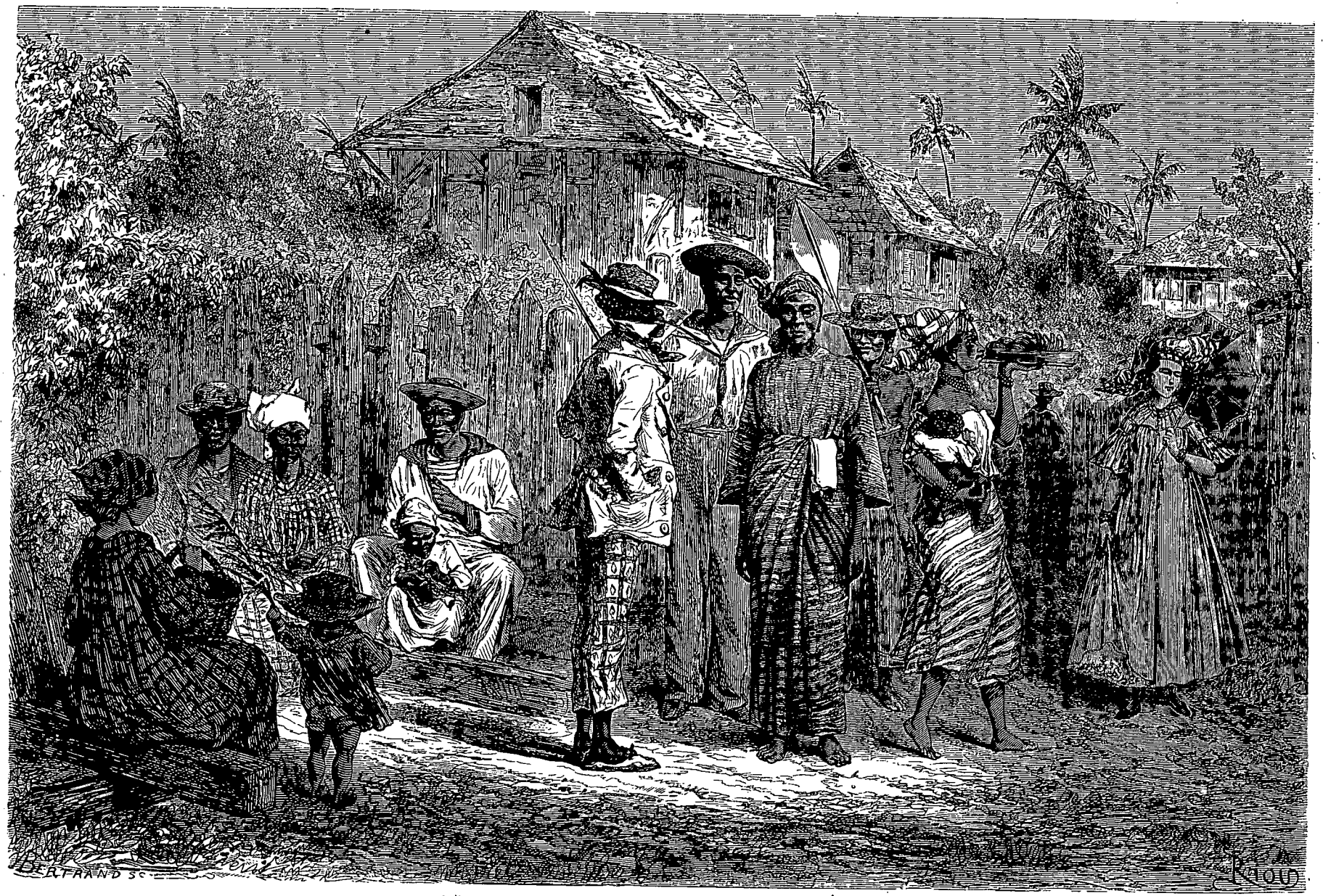
La noix de coco donne de l'huile en abondance, les matières textiles sont communes dans la forêt, plusieurs fruits produisent de la cire; avec les larges feuilles du mocoumoucou on peut faire du papier à bon marché, la riche flore guyanaise offre à la médecine et à la chimie des produits variés, et la diversité des bois de teinture, d'ébénisterie et de construction est infinie.

Que faut-il? Des bras, des travailleurs, des capitaux!

A Cayenne, il n'y a pas de bourgeoisie et de peuple; il y a des blancs et des noirs. La fusion ne s'est pas complétement faite entre les races. Le préjugé de couleur existe, moins fort peut-être qu'aux Antilles, mais il existe néanmoins. On tient à l'aristocratie de la peau, et c'est une noblesse qui peut se prouver plus facilement que toute autre, car les greffes étrangères altèrent singulièrement les rejetons de l'arbre généalogique. Mais sur ce fossé profond, que le préjugé semble avoir placé entre les deux races, il a été jeté bien des passerelles, et bien des endroits se franchissent à gué. Somme toute, blancs, gens de couleur et nègres vivent en bonne intelligence.

Tout cela se touche par la base; les blancs ont leurs nourrices, leurs sœurs et frères de lait, leurs parents de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indigènes de Cayenne. — Dessin de Riou d'après des aquarelles de M. Bouyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

appelée *gaule*. Sur leurs cheveux bruns se noue, en forme de turban, un mouchoir de soie qui donne à leur beauté un cachet oriental et biblique.

La gaule est commune à toutes les classes de la société. Les mulâtresses la portent également. Chez les négresses elle est moins ample, moins longue, et se complète par une pièce d'étoffe nommée *camiza*, qui entoure les reins et descend à terre en accusant franchement les beautés plastiques. Enfin, sur toutes les têtes, noires ou bistrées, brunes ou nuancées, s'élève le *madras* national.

Le madras est varié dans sa couleur ; il subit aussi les caprices de la mode, mais ce sont toujours des tons crûs et voyants. Le jaune y domine, le jaune, fard des brunes, le jaune, couleur de l'or, couleur du soleil. Ce fond éclatant est quadrillé par des bandes noires, rouges et vertes, dont l'engencement presque classique maintient l'artiste dans une fantaisie limitée. Pour donner plus de brillant à ces couleurs, on les recouvre parfois d'une couche de peinture à l'huile, ce qui allourdit singulièrement ces sortes de coiffures. Cela s'appelle des mouchoirs *calendés*.

A première vue, on dirait que tous ces madras sont mis de la même façon ; mais il y a là bien des nuances qu'une étude approfondie fait connaître. Le conscrit ne met pas son bonnet de police de la même manière que le vieux soldat. Le madras est tout un poëme, le madras décèle le caractère, annonce l'état du cœur, le madras est un indiscret volontaire. Suivant que la pointe est inclinée à droite ou à gauche, qu'elle s'élève droite et fière vers le ciel, ou se penche tristement à terre, il y a là une série d'allégories parlantes.

On dit que, lorsque le pouvoir de leurs charmes est insuffisant, les filles de la Guyane, pour ramener l'infidèle, pour se venger du perfide, pour fixer l'inconstant, pour ranimer une flamme éteinte ou mourante, savent trouver de mystérieux auxiliaires dans les plantes de la savane et les arbres de la forêt. Elles sont très-habiles en botanique ces négresses ignorantes, ces jeunes filles sans éducation. Elles en remontreraient à bien des savants médecins, sur la vertu des simples et sur les ressources de la flore tropicale. Telle plante éteint la pensée, abat la volonté, celle-ci énerve, celle-là tue; tout cela leur est connu.

Quand leur propre science est en défaut, quand les moyens naturels leur manquent, elles s'adressent alors aux sorciers indigènes qui leur vendent au poids de l'or des talismans ou *pïayes*, dans lesquels elles ont la plus grande confiance.

Le mot pïaye, nom que l'on donne actuellement à la Guyane à tous les remèdes de commère, désignait jadis les médecins, prêtres, jongleurs des Indiens. Des débitants, le nom a passé à la marchandise. Ces philtres ne sont pas toujours innocents. Composés, pour la plupart du temps, de stimulants énergiques ou vénéneux, ils exaltent le système nerveux, et peuvent amener de graves désordres.

Le sorcier indien appartient à la grande famille des charlatans, qui exploitent la crédulité et la bêtise humaine chez tous les peuples. Il débite sa drogue avec un air convaincu, et ne se donne même pas la peine d'accompagner sa vente du boniment traditionnel dans la profession. Ses clients ont une foi si robuste qu'il n'a pas besoin de dorer la pilule, et les prescriptions sont religieusement suivies, quelque puériles et repoussantes qu'elles paraissent.

Le pïaye joue un grand rôle dans la vie créole. Il sert à tout, il explique tout. C'est le mauvais œil, c'est le sort jeté par la vieille négresse, au regard oblique ; c'est un fétiche, une amulette, un gri-gri ; c'est un préservatif, c'est un bouclier, c'est une arme; c'est la mauvaise fortune, c'est le bonheur.

Le pïaye n'est pas exclusif; il emprunte ses mystères à tous les rites. Il fait le bien comme le mal. Il ne borne pas sa puissance au département des amours. Son empire est plus vaste et plus absolu. Il s'occupe de tout et même d'autre chose. S'il a des recettes infaillibles à l'usage des amants, il s'intéresse également à la santé publique, et guérit les maux passés, présents et futurs.

Exemple : Un de mes amis souffrait d'une insolation. La fièvre était ardente, la tête brûlait, la congestion était imminente. On allait mettre en pratique la médication du docteur Sangrado, tirer du sang dans un pays où l'on en a rarement trop pour sa consommation, quand la propriétaire de mon ami, une vieille mulâtresse qui lui portait intérêt, demanda à traiter le malade à sa façon. Voici le remède avec la manière de s'en servir :

Prenez une bouteille de litre; remplissez-la d'eau aux trois quarts; mettez-y trois grains de maïs, ni plus, ni moins; trois grains, entendez-vous? Ajoutez-y une alliance d'argent, alliance de mariage, bénite; si l'alliance est en or, n'allez pas plus loin, la réussite est manquée; il faut une alliance en argent. A midi, temps moyen ou temps vrai, au choix, le malade est assis dans une chaise, ou dans un fauteuil, à l'ombre d'un manguier ou de tout autre arbre qui donne de l'ombre. On met sur le front de ce malade un linge mouillé, et l'on y appuie fortement le goulot de la bouteille.

Peu à peu, le linge s'échauffe, la chaleur du cerveau se communique à l'eau de la bouteille; de petites globules montent du fond à sa surface, le liquide bouillonne ; le tour est joué. Retournez rapidement le récipient, bouchez vite ; le soleil est en bouteille et le malade est guéri.

Mon ami s'est parfaitement trouvé du traitement. Là, le pïaye se trouve dans les trois grains de maïs et dans l'alliance en argent. Ne riez pas et usez à l'occasion du spécifique. Du reste, je le donne gratuitement, et sans garantie du gouvernement. En tout cas, s'il ne fait pas de bien, il ne peut faire de mal, et n'enrichira pas les pharmaciens.

Tant que les Indiens ne s'adressent qu'aux propriétés inoffensives du règne végétal, on peut rire de la naïveté de leurs superstitions, sans songer que peut-être nous en avons de tout aussi ridicules dans notre pays. Mal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heureusement ils ne se bornent pas là; leur science en toxicologie est effrayante, et met entre leurs mains de redoutables secrets. La Voisin et la Brinvilliers trouveraient de dangereux professeurs dans la connaissance des poisons, parmi ces enfants de la nature qui n'ont pas besoin, pour leurs préparations mortelles, du laboratoire et des alambics du chimiste.

Pour empoisonner une arme, lance ou flèche, on en trempe la pointe dans un toxique, le curare par exemple, de façon à ce qu'elle s'en imprègne, surtout aux angles et aux encoches. Si le curare est trop sec, on le ramollit à la fumée ou de tout autre façon, ce qui est facile, attendu qu'il est soluble dans tout liquide.

La plus petite quantité de ce poison introduite dans les vaisseaux sanguins d'un animal de petite taille, le fait périr en moins d'une minute, sans douleur apparente, sauf quelques légères convulsions au moment de la mort.

L'homme et les gros animaux résistent davantage à l'action du poison, et la blessure peut ne pas être mortelle, suivant la quantité absorbée, la force du toxique, et la partie du corps qui est frappée.

Il est démontré que l'effet se manifeste sur le système circulatoire; cependant, contrairement à l'opinion de la Condamine et de plusieurs savants américains, le physicien Fontana soutient que, pris intérieurement à certaine dose, ce poison est également mortel.

Mis sur la langue, il a une saveur extrêmement amère; quant aux vapeurs de la fumée du curaré, elles sont inoffensives, soit qu'on les flaire ou qu'on les respire.

M. de la Condamine s'était procuré des flèches empoisonnées. Il les garda trois ans avant de s'en servir, et le temps et la rouille avaient dû adoucir la puissance vénéneuse. Cependant l'expérience fut concluante. Une poule légèrement piquée mourut au bout de sept minutes. Une autre poule, piquée à l'aile avec une flèche nouvellement trempée dans le venin, s'assoupit au bout d'une minute; les convulsions suivirent, et malgré le sucre qu'on lui fit avaler, elle expira. Enfin, une troisième poule, ayant été secourue par le même antidote, aussitôt après la piqûre, ne parut éprouver aucune incommodité.

Le sucre et le sel sont les contre-poisons indiqués, mais leur efficacité est fortement contestée.

Stedman raconte qu'une négresse de *Berbice* ayant été blessée légèrement par une de ces flèches, mourut à l'instant; et que l'enfant qu'elle avait à la mamelle mourut aussi pour avoir pris le sein de sa mère, un moment après qu'elle eut été frappée : l'histoire peut être mise en doute.

Armée d'une aussi terrible puissance, la flèche n'a pas besoin de faire une profonde blessure. Pour tuer, il suffit qu'elle fasse couler le sang. Il suffit qu'elle se mette en contact avec le réseau véneux et artériel qui emporte rapidement le virus dans le torrent circulatoire, et il serait possible qu'une hémorrhagie abondante expulsât le principe avant son action malfaisante. La flèche la plus en usage n'a que quelques pouces de long. Elle se lance au moyen d'une sarbacane de six à sept pieds de longueur. L'extrémité de la flèche opposée à la pointe, est garnie d'une touffe de coton ou de soie végétale qui remplit exactement le tube. L'arme se charge par la culasse tout comme un fusil Lefaucheux, et les Indiens expulsent le projectile au moyen de leur haleine à une vingtaine de pas, avec assez de force et d'adresse.

Une chose remarquable, c'est que lorsqu'un singe est blessé par une arme ordinaire, il se cramponne souvent aux branches et y reste quelquefois même après la mort; quand il est frappé par une flèche empoisonnée il se laisse tomber immédiatement à terre et ne cherche pas à fuir. En tous cas, le gibier abattu au moyen d'une arme empoisonnée peut être mangé impunément, et il n'est pas d'exemple que sa chair ait été malfaisante.

Lorsque les Indiens se servent de flèches ordinaires, qui ne sont munies d'aucune préparation vénéneuse, ils lancent leur projectile au moyen de l'arc. Les flèches ont alors trois à quatre pieds de longueur, et sont armées d'une pointe d'acier ou d'un os de poisson. Cette pointe est toujours barbelée, de façon à adhérer à la blessure, même quand le bois se casse, et à embarrasser le gibier dans sa fuite, si le coup n'est pas mortel. Les flèches sont garnies de plumes à leur autre extrémité.

Celles qui sont destinées au poisson sont munies d'une ficelle d'une certaine longueur, qui se termine par une bouée ou flotteur. Cela sert à reconnaître l'endroit où le poisson est allé mourir, et à le retirer hors de l'eau. Quelques flèches, au lieu de se terminer en pointe, ont une tête arrondie de la grosseur d'une châtaigne; c'est pour étourdir, sans les blesser grièvement, les perroquets, les aras, les petits singes et autres petits animaux que l'on désire prendre vivants.

Aujourd'hui que les armes à feu sont plus répandues, l'usage des flèches, empoisonnées ou non, est moins général. Mais c'est encore le meilleur procédé pour la pêche de l'aïmara, qui est un superbe poisson d'eau courante, dont la chair participe de celles du saumon et du brochet. Perchés en sentinelles vigilantes sur les rochers des sauts ou cataractes, entre lesquels l'eau se précipite en bouillonnant, immobiles comme des statues de bronze, les Indiens guettent ces poissons à leur rapide passage, et les atteignent presque infailliblement.

Quelquefois l'Indien ne se donne pas le peine d'employer les armes de jet; il répand dans les ruisseaux peu profonds de l'écorce de bois de *nekou*, dont le poisson est très-friand, et qui a des propriétés narcotiques très-exaltées. Le poisson ivre mort flotte à la surface de l'eau, et il est facile de le prendre à la main.

Il ne faut pas croire, sur la foi de quelques voyageurs enthousiastes, que l'on trouvera des Guillaume-Tell dans tous les Indiens qui portent l'arc et la flèche. Le moyen âge a offert des archers beaucoup plus habiles, et les Indiens que j'ai vus à l'œuvre n'auraient remporté ni prix ni accessit dans les joutes des francs tireurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

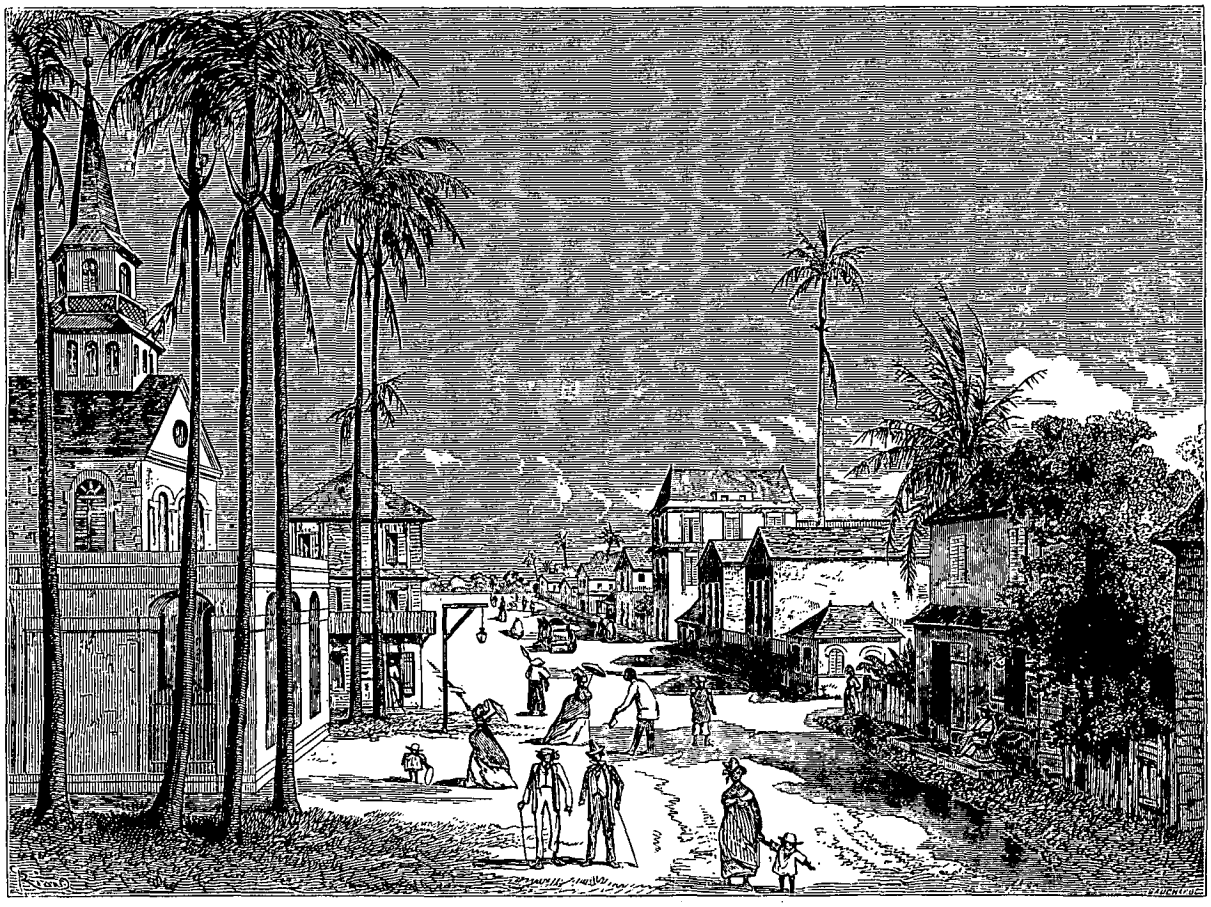
suisses, écossais, génois et autres. Quant au fusil, ils s'en servent médiocrement. Jamais un Indien ne compromet son coup ; la poudre coûte cher, et la balle ne se retrouve pas comme la flèche. L'Indien ne tire ni au vol ni à la course. L'élément de ses succès cynégitiques, c'est la patience. En fait d'adresse, l'Européen est encore le maître du sauvage.

Un émigrant dangereux dans l'île de Cayenne.

Le 8 janvier 1862, un mouvement inusité agitait toute la ville de Cayenne. Il n'était que six heures du matin, et la population, si paresseuse d'habitude, encombrait la place du marché. Il s'agissait d'une exécution capitale ; l'instrument de mort élevait sa funèbre charpente au milieu de la place, et, en dehors de la curiosité cruelle que ce spectacle excite en tout lieu, cette expression fatale de la justice humaine était ici saluée comme une délivrance, tant le redoutable bandit, que le glaive de la loi allait frapper, avait inspiré de terreur, tant ses crimes avaient provoqué des cris de vengeance.

Ce misérable, qui allait expier par sa mort une vie de forfaits, était un immigrant africain nommé D'chimbo, plus généralement connu sous le nom de *Rongou*.

Les Rongous sont une tribu de nègres de la côte occidentale d'Afrique dans le voisinage du Gabon.



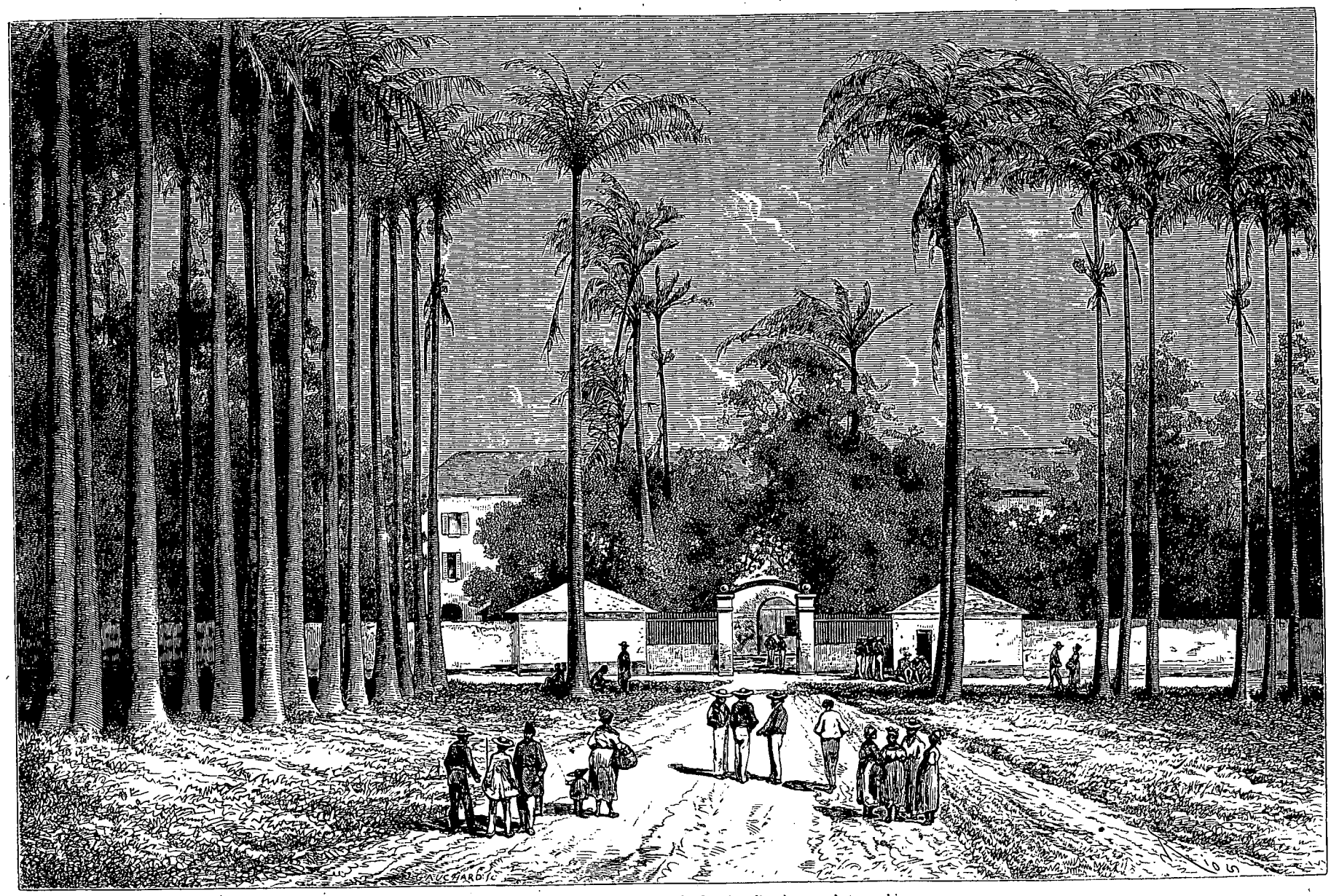
Rue de Berry à Cayenne. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Touboulic, capitaine de frégate.

Pendant dix-sept mois, D'chimbo a tenu en échec la police de la colonie. Vivant dans les bois circonscrits par les limites restreintes de l'île de Cayenne, à quelques centaines de mètres d'une ville de huit mille âmes, invulnérable et insaisissable, échappant à toutes les embûches, invisible pendant quelque temps, puis signalant sa présence par le meurtre et le vol, ce bandit a défié, soldats, gendarmes et habitants acharnés à sa poursuite.

Le bonheur avec lequel D'chimbo se dérobait aux agents de la force publique, sa présence presque simultanée sur plusieurs points de la colonie, ajoutaient quelque chose de surnaturel et de mystérieux à l'effroi bien justifié qu'il inspirait déjà. Les habitants ne se hasardaient qu'en tremblant sur les chemins : les femmes surtout, qui étaient le plus en butte à ses attentats, croyaient voir partout le terrible Rongou. On ne sortait plus qu'en nombre, et encore n'était-on pas toujours à l'abri de ses agressions ; aussi les relations de la ville et de la campagne souffraient de cet état de choses, et le marché menaçait de ne plus être approvisionné par les cultivateurs effrayés.

Pour bien expliquer l'impunité dont sembla jouir si longtemps le bandit, il suffit de se représenter ce que c'est que l'île de Cayenne. Quoi qu'étant de beaucoup le point le plus peuplé et le mieux cultivé de toute la Guyane, l'île de Cayenne a encore bien des terrains

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place des Palmistes à Cayenne. — Dessin de Riou d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perdus. Or, qui dit terrain perdu, dit terrain boisé, formant un fouillis d'autant plus épais que ce n'est pas le grand bois. Dans le grand bois, les arbres de haute futaie interceptent le soleil; la végétation inférieure est gênée dans son développement; on peut circuler entre ces troncs séculaires, sinon facilement, du moins en brisant quelques obstacles, en élaguant quelques branches, en abattant quelques lianes parasites. Dans le taillis, au contraire, les plantes s'enchevêtrent au milieu des arbres à croissance rapide des terres basses et forment autour de leur tige d'inextricables réseaux.

Les habitations sont éparses çà et là. Le taillis les enserre, le taillis les borde, le taillis les limite. Pour communiquer de l'une à l'autre, on a pratiqué dans ce labyrinthe des sentiers étroits où l'on marche à la file indienne et qui serpentent entre deux murs de feuillage. Quelques grandes routes principales étendent leurs poudreux rubans, allant du chef-lieu à *Bourda*, à *Baduel*, à *Montjoly*, à *Montabo;* mais le long de ces routes il y a peu de cases et d'habitations ; de grands espaces restent isolés, déserts, sans passages de piétons et de cavaliers, et de chaque côté se trouve le bois qui ouvre à la fuite d'impénétrables retraites.

De plus, l'usage des armes à feu est peu répandu dans les campagnes. Quoique le gibier à poil soit très-abondant, la chasse n'est ni une occupation, ni une industrie. C'est grâce à ce détail que le Rongou a pu échapper si longtemps à la vengeance des victimes de ses déprédations, alors que sa force herculéenne le faisait sortir vainqueur des luttes corps à corps.

Donc, servi par le décor du théâtre où il joue ses tragédies sanglantes, mon brigand est devenu un être légendaire, une sorte de bête du Gévaudan, unissant la férocité de l'animal à l'astuce de l'homme, déployant dans la perpétration de ses crimes une adresse étrange, une audace persistante et une cruauté inexorable.

On le voit, ce n'est pas un bandit à l'eau de rose, un bandit d'opéra comique. Il ne porte pas le chapeau enrubanné de fra Diovolo, sa ceinture ne se hérisse pas du classique arsenal de messieurs les gentilshommes de grande route, et vous ne trouverez en lui ni les délicatesses ni les contrastes qui se rencontrent parfois dans l'histoire des coquins célèbres : c'est un criminel tout d'une pièce.

Il est nu jusqu'à la ceinture. Son torse noir et athlétique exhibe de nombreuses cicatrices et d'étranges tatouages. Les épines de la forêt et les balles ont déchiqueté ce sombre épiderme. Il est de petite taille, son buste et ses bras sont démesurément longs, ses jambes courtes. Sa tête petite s'appuie sur un cou de taureau. Ses dents de devant limées, d'après la coutume de sa race, donnent à sa physionomie un cachet de férocité inouïe. Il ressemble au Djina, à ce gorille colossal, dont il est le compatriote, et dont il a en partage la force redoutable et les appétits sensuels. Sa main droite est armée d'un sabre d'abattis, à lame forte, large, pesante, emmanchée dans un grossier morceau de bois. Quelquefois ce sabre est passé sans fourreau à sa ceinture, et le bandit porte sur l'épaule une énorme barre de fer, et manie comme une simple baguette cette pesante massue.

Chose étrange ! les bras musculeux de cet hercule africain se terminent par des mains d'enfant. Ses jambes, pareilles à des piliers, reposent sur des pieds qui feraient l'envie d'une jeune fille. Ces mains s'attachent par des poignets, ces pieds par des chevilles d'une finesse extrême.

En présence de cette espèce de minotaure, en face de cet emblême de la force brutale, l'homme le plus brave se sent un secret effroi, l'on comprend l'empire des muscles et du bisseps aux époques barbares, et l'on conçoit la terreur qui doit planer sur un pays, quand, doué de pareils avantages physiques, un semblable monstre déclare la guerre à la société, et se livre sans frein à sa nature farouche, cynique et implacable.

Ce fut un bien malheureux enrôlement que fit, dans la personne de D'chimbo, le recrutement opéré à la côte occidentale d'Afrique, en juillet 1858. Il est clair que si l'on eût consulté le chapitre des renseignements, on eût été édifié sur le compte de l'émigrant. De semblables natures se trahissent dès l'enfance, et leurs premiers pas dans la vie font pressentir l'avenir.

Arrivé à la Guyane le 26 septembre 1858, il fut employé à l'exploitation aurifère de l'Approuague, où il ne tarda pas à signaler son caractère malfaisant. Les moyens disciplinaires ayant été épuisés sans qu'on parvînt à dompter cette nature rebelle, on dut faire intervenir l'action plus sévère de la justice. Traduit devant la cour impériale, chambre correctionnelle, il fut condamné, par arrêt du 10 décembre 1859, à trois mois d'emprisonnement et à cinq ans de surveillance de la haute police, pour voies de fait, vol et vagabondage.

C'est pendant la durée de cette peine que D'chimbo, s'étant évadé, se réfugia dans l'île de Cayenne, et, jetant le gant à la civilisation qui l'avait puni, commença une vie de meurtres, et de brigandage.

Du jour où le bandit eut renoncé à la vie sociale et au travail, le vol devint sa ressource unique et forcée. Les fruits sauvages sont une médiocre nourriture, et le temps que D'chimbo avait passé chez les civilisés l'avait initié à des recherches gastronomiques plus délicates. Aussi, afin d'approvisionner son garde-manger de volailles et autres comestibles, pour exercer plus facilement sa coupable industrie, il s'était construit dans les bois des carbets qu'il habitait successivement, les établissant de préférence dans des endroits de difficile accès, mais à proximité des chemins fréquentés et sous le vent de ces mêmes chemins, afin de mieux épier les passants, afin de les voir et de les entendre sans en être vu ni entendu lui-même. C'était généralement dans un rayon peu distant de cases et d'habitations isolées, bien pourvues de vivres et de provisions ; et il était fort commode pour le malfaiteur d'aller y faire des visites diurnes ou nocturnes, et de dévaliser ces demeures écartées, tout à fait à la portée de ses coups de main.

A partir de cette époque le Rongou, serré de près,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passe sa vie à fuir et parvient longtemps encore à braver la société, la justice et les lois. Certes, une impunité aussi prolongée ne fait pas honneur à l'habileté et à la vigueur de la police coloniale, pas plus qu'au talent des Indiens chercheurs de piste mis à sa poursuite. Un *Rastreador* des rives de la Plata eut promptement mené les agents de la justice jusqu'au gîte du criminel, et ce fut un hasard qui amena seul la capture du redoutable bandit et débarrassa la colonie du fléau qui la désolait.

Le 6 juin 1861, à deux heures et demie du matin, deux noirs, Tranquille et Anguilay, tous deux employés sur l'habitation *La Folie*, surprirent un homme s'introduisant dans la cuisine où il cherchait à s'emparer d'un tison ardent.

Se voyant découvert, cet homme chercha à s'enfuir; le nègre Tranquille, pensant qu'il avait affaire à un malfaiteur, peut-être au Rongou lui-même, lui tira un coup de fusil à plomb qui, sans le renverser, l'arrêta cependant dans sa course. D'chimbo fait volte-face et, le sabre à la main s'avance vers Tranquille dans la résolution de le tuer. Anguilay vient au secours de son camarade, et D'chimbo, frappé d'un coup de crosse à la tête, d'un coup de sabre au bras, saisi au corps par deux hommes robustes et résolus, malgré sa force peu commune, malgré sa résistance désespérée, se vit enfin renversé et chargé de liens.

Alors il chercha à séduire ses vainqueurs en leur promettant de leur faire partager un trésor enfoui dans le bois et composé de pépites d'or qu'il avait dérobées aux mines de l'Approuague. Les deux noirs demeurèrent insensibles à cette rançon plus ou moins réelle qu'offrait le prisonnier, et le conduisirent devant le commissaire du quartier. En présence de ce magistrat, le bandit se nomma avec un farouche orgueil et déclara qu'il était le Rongou.

La nouvelle de cette importante capture circula avec la rapidité de l'éclair et répandit partout l'allégresse. C'était à qui féliciterait les deux braves dont l'énergie rendait au pays la confiance et le repos. Tranquille et Anguilay avaient bien mérité de la colonie, et les remercîments publics qui leur furent décernés, ainsi que la gratification de mille francs donnée à chacun d'eux, furent une juste récompense du service important qu'ils avaient rendu à la société.

Une foule immense assistait à l'entrée du Rongou en ville ; on voulait voir le célèbre malfaiteur, on voulait s'assurer que s'était bien le Rongou, cet égorgeur de femmes et d'enfants, cet ogre altéré de sang, ce démon caché sous une forme humaine. On craignait que le peuple ne se fît justice lui-même, n'arrachât le prisonnier des mains des gendarmes et ne le mît en pièces.

Il n'en fut rien. Sauf quelques cris, quelques imprécations, quelques injures, la foule, respectueuse envers la loi, confiante dans la justice, contint l'explosion de la colère que l'on sentait bouillonner en elle.

Le procès du Rongou fut mené avec toute l'activité possible. Le nombre des témoins était considérable, les chefs d'accusation nombreux, l'instruction criminelle fut des plus longues. Enfin la cause parut devant les assises de Cayenne.

D'chimbo, impassible et dédaigneux, ne nia aucun des crimes qui lui étaient imputés, et ne démentit les témoins que dans des détails insignifiants. Sa confrontation avec quelques témoins, entr'autres avec Julienne Cabassou, une de ses victimes, fut émouvante. A la vue du misérable, un frisson d'horreur sembla passer dans le corps de la jeune femme, et cette sensation gagna l'auditoire tout entier. Mais la déposition de Julienne fut faite avec dignité, sans récrimination et sans haine.

Interrogé sur le triple assassinat commis sur une autre femme nommée Marceline et sur ses enfants, D'chimbo dit qu'il a voulu l'entraîner dans le bois pour lui prendre quelques comestibles qu'elle portait dans son mouchoir; que la mère et la petite fille s'obstinant à crier, il les a frappées pour les faire taire, et qu'il a fini par les tuer, la mère à coups de sabre, la petite fille en lui cognant la tête sur une roche. Quant à l'enfant à la mamelle, il n'a été frappé que des coups portés à la mère.

La défense d'un pareil scélérat était difficile. L'avocat dut se retrancher habilement derrière la nature sauvage du Rongou, ses instincts de brute que la civilisation n'avait pas épurés, la loi naturelle à laquelle il obéissait sans se rendre un compte exact du crime et de la vertu, de la propriété et du vol. Une simple question du président fit tomber cette adroite argumentation.

« Dans votre tribu, dit-il à l'accusé, l'homme qui tue, l'homme qui vole, que lui fait-on?

— On le tue, » répondit franchement D'chimbo.

Il prononçait là sa propre condamnation.

Effectivement le Rongou fut condamné à mort, son pourvoi fut rejeté, le conseil privé déclara qu'il n'y avait pas lieu de recourir à la clémence de l'Empereur, et le coupable dut se préparer à mourir.

Le digne prêtre qui le visitait dans sa prison prétend qu'un rayon de repentir illumina ce cœur farouche. J'en doute. Quoiqu'il en soit, venu à pied au lieu du supplice, le Rongou a monté d'un pas ferme les degrés de l'échafaud, et a montré la plus suprême indifférence devant les apprêts de l'exécution. Peut-être s'attendait-il à mourir par la hache ou le glaive, et la vue de cette machine étrange ne disait rien à son esprit. Il regardait avec étonnement

> .... Ce créneau sanglant, étrange, redouté,
> Par où l'âme se penche et voit l'éternité.

Enfin un signal se fit entendre et la justice des hommes fut satisfaite.

En face de l'échafaud on avait fait mettre en rang toute la tribu des immigrants rongous. C'était une faute, car les crimes de D'chimbo lui étaient propres, ce n'étaient pas les crimes d'une race, et le nègre Anguilay, qui arrêta le bandit au risque de sa vie, était lui-même un Rongou.

Quant à la foule, elle fut muette et calme et ne trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bla la solennité terrible de cet acte de justice par aucun cri, par aucune manifestation scandaleuse.

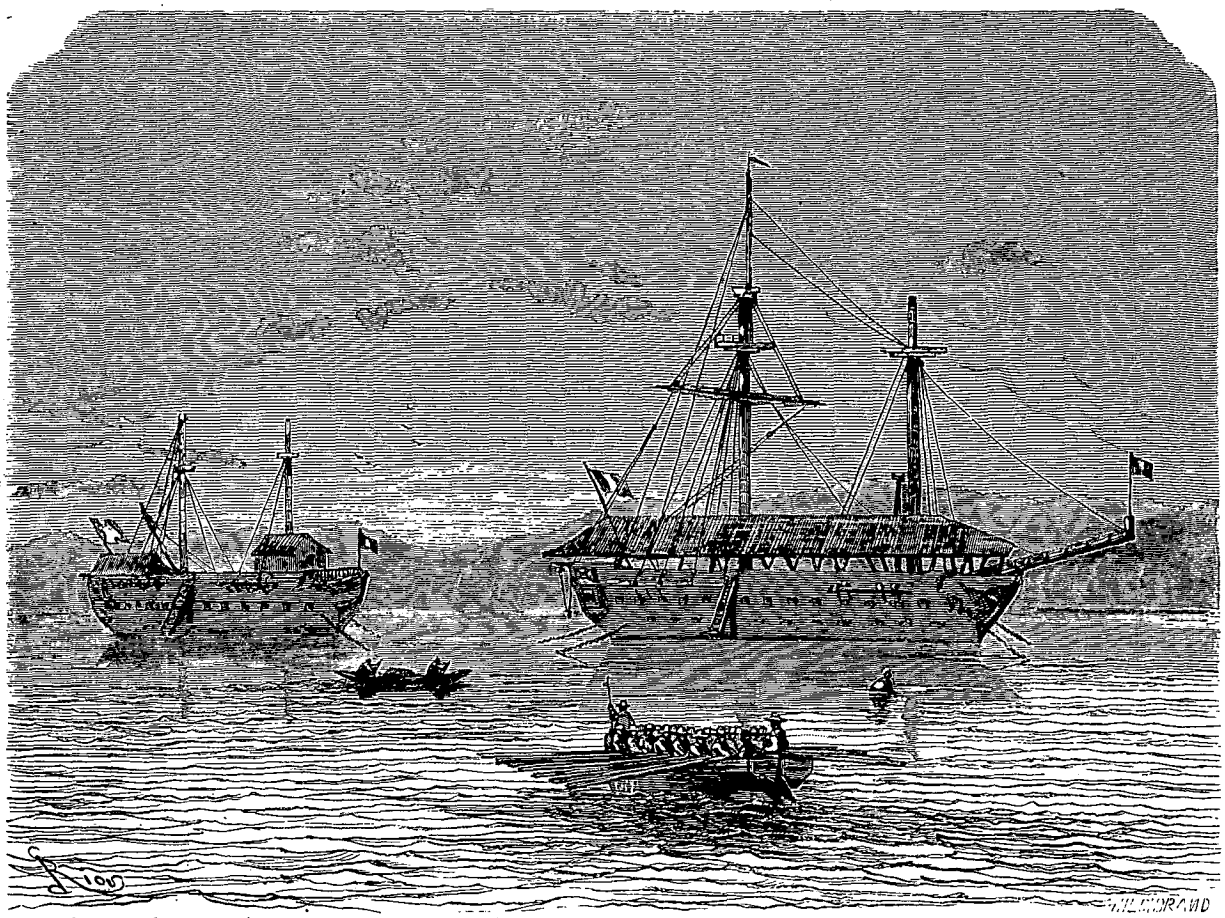
Le nom du Rongou restera toujours à la Guyane comme un sinistre épouvantail. Amplifiée par l'imagination populaire, son histoire sera le sujet de terribles récits, et plus d'une femme attardée dans les bois qui furent le théâtre de ses crimes, hâtera instinctivement sa marche de peur de voir apparaître à ses yeux le sinistre fantôme.

Excursion aux pénitenciers.

L'effectif actuel de la transportation à la Guyane, en y comprenant les repris de justice et les libérés astreints à la résidence, est de sept à huit mille. Les envois annuels de France ne font guère que remplacer les vides que les évasions, les libérations et la mortalité opèrent dans les rangs des condamnés. C'est un mouvement de cinq à six cents individus par an.

En dehors de tous ces établissements disséminés, il fallait faire choix d'un lieu susceptible d'extension indéfinie, afin d'y fonder la colonie pénitentiaire agricole, but principal de l'œuvre et dont les autres points devaient fournir les éléments.

Il paraissait facile d'après la nature des lieux et le faible chiffre de la population de diviser la Guyane en deux parties distinctes : la terre des gens libres et la



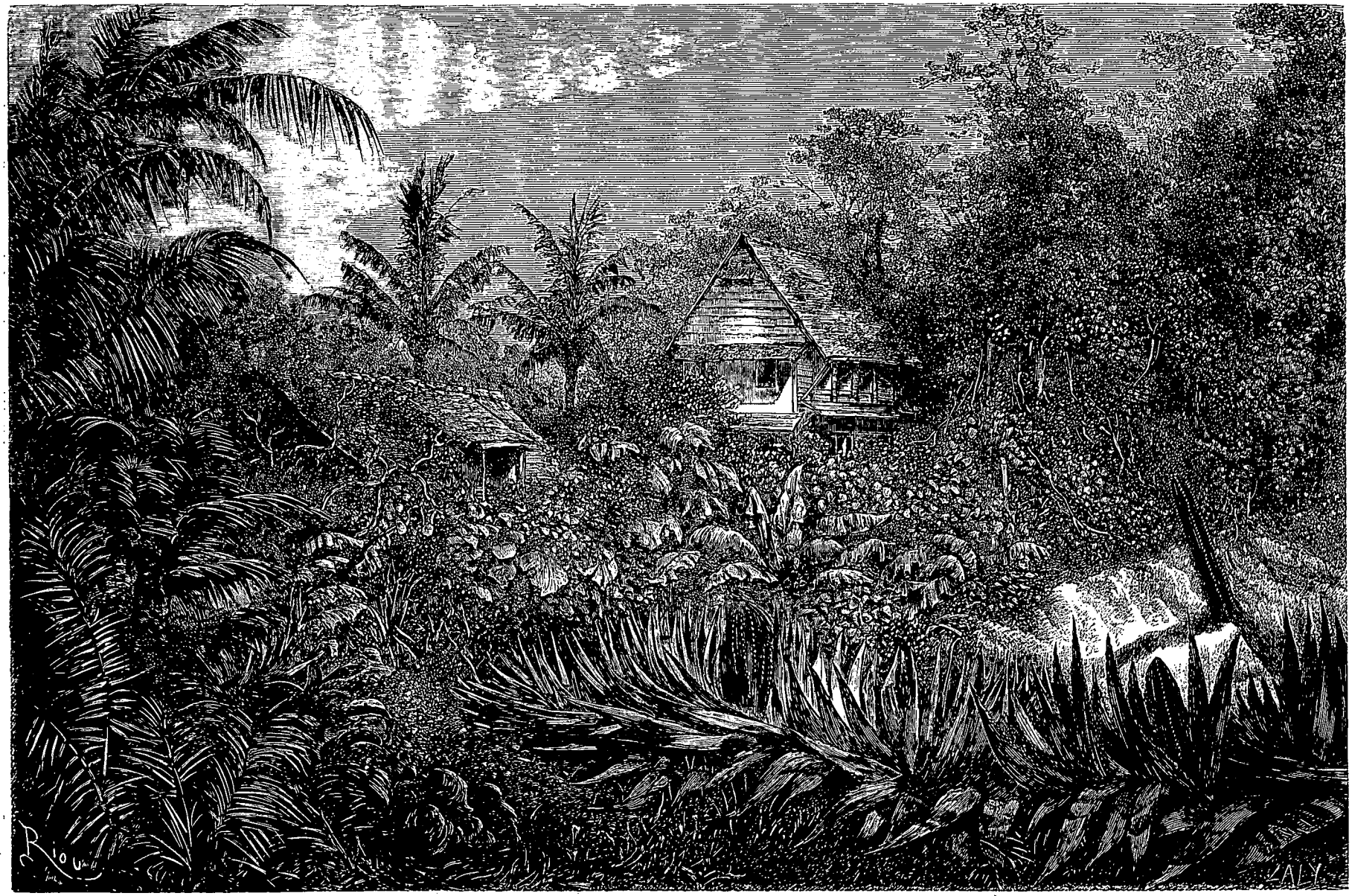
Pénitencier flottant. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic.

terre de la transportation. Mais l'embarras était de savoir quel était le point le plus convenable à l'établissement de la transportation, car il y avait à choisir entre le pays que l'île de Cayenne laissait au Nord ou celui qu'elle laissait au Sud.

Chacune des deux régions avait également son cours d'eau, son grand fleuve, le Maroni et l'Oyapock. Toute la question était de savoir s'il valait mieux se rapprocher du Brésil que se fixer près de la Guyane hollandaise, si les rives de l'Oyapock présentaient plus de chance de succès que celles du Maroni. La question ayant été résolue en sens contraire, il y avait encore à choisir entre deux systèmes. On pouvait marcher de Cayenne sur le Maroni ou bien du Maroni sur Cayenne; prendre Kourou pour point de départ, ou placer dans le Maroni même le berceau de la société future. Cette préférence semble dès aujourd'hui justifiée. C'est donc sur les bords du Maroni que vont se traiter désormais les deux grandes questions de la résurrection de l'agriculture coloniale, au moyen de travailleurs blancs, et de la moralisation des transportés par le travail. Tout l'avenir de la Guyane est là.

Je ne veux pas écrire l'histoire successive et détaillée des divers établissements pénitentiaires de la colonie; je me bornerai simplement à dire le nom et la spécialité de chacun d'eux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maisons des Pères jésuites et des religieuses de l'Ilet la Mère. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Masson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Et d'abord, mentionnons les trois Iles du Salut, dont j'ai déjà parlé, les Iles du Salut qui sont le lieu d'arrivée des convois, et servent en même temps de dépôt principal, d'où les transportés sont, suivant leurs aptitudes, dirigés vers les autres points de la colonie. L'Ile du Diable, réservée aux déportés politiques, est actuellement sans emploi. Les trois îles sont réunies sous l'autorité d'un capitaine d'infanterie de marine, qui a également sous sa direction le pénitencier établi dans la rivière de Kourou, dont les hommes sont employés à des essais agricoles. Quelques transportés sont également détachés pour la surveillance des ménageries[1] de *Passoura*, d'*Iracoubo* et d'*Organabo*.

A Cayenne sont établis trois pénitenciers flottants, *la Chimère*, *le Grondeur* et *la Proserpine*, vieux navires de guerre, hors de service, dont le personnel est employé aux corvées du port et de la rade, au chargement et au déchargement des navires frétés pour l'État, au nettoyage et à l'entretien des rues et des routes, aux ateliers du génie et des ponts et chaussées. Tous les condamnés vont à l'ouvrage à terre chaque matin, reviennent dîner à bord à midi, retournent au travail après ce repas, et reviennent coucher à bord de leurs pontons respectifs.

L'*Ilet la Mère* sert de résidence aux vieillards, aux infirmes et aux convalescents de toute catégorie.

Montjoly et *Bourda*, dans l'île de Cayenne, sont les deux habitations spéciales et les deux champs de travail des *libérés*.

La *Montagne d'Argent* est le séjour consacré aux *repris de justice*. On les y emploie à la culture du café et à celle du tabac.

Saint-Georges, dans l'Oyapock, possède une usine à tafia, une scierie mécanique, des champs de cannes à sucre et quelques cotonniers; mais l'insalubrité avérée de cette résidence est telle, qu'on a reconnu en principe la nécessité de l'évacuer complétement. On a déjà dû en rappeler tous les transportés de la race blanche.

Mentionnons enfin, pour mémoire, le pénitencier de *Sainte-Marie*, dans la rivière de la *Comté*, établissement fondé en 1854 et abandonné en 1859. Il est resté là quelques hommes chargés de garder les bâtiments et le matériel.

A part Saint-Georges et Montjoly, confiés à des administrateurs civil, tous les pénitenciers sont commandés par des officiers d'infanterie de marine. Tous sont soumis au même régime, régime essentiellement militaire, et dépendent d'un directeur général des pénitenciers, qui n'est lui-même que le fondé de pouvoir du gouverneur, chef supérieur de la transportation qui assume la responsabilité des ordres qui sont toujours supposés donnés en son nom et à titre de délégation permanente.

On comprend que pour relier ces établissements entre eux et avec le chef-lieu, pour les approvisionner et pour satisfaire à toutes les exigences de ce service, la marine coloniale doit déployer une immense activité; sur cette côte surtout que des ras de marée fréquents rendent très-mauvaise pendant l'hiver, et qui, de Saint-Georges de l'Oyapock, jusqu'à Saint-Laurent du Maroni, offre un développement de plus de quatre-vingts lieues.

Six bâtiments à vapeur et six goëlettes à voiles suffisent à peine à ce mouvement constant. Il est huit heures du matin, *l'Alecton* chauffe. Depuis deux jours, des corvées de transportés chargent les chalans à terre et viennent en vider le contenu à bord. Ce sont des vivres et du matériel pour les Iles du Salut, et pour le Maroni : vin, légumes secs, farine, chaux, outils, objets confectionnés, matières premières. Dès le matin on a embarqué cinquante bœufs, la plupart destinés à la boucherie, quelques-uns devant servir de bêtes de trait.

En ce moment, les passagers arrivent, par babord, par tribord, à droite, à gauche, par devant, par derrière. Le pont offre un fouillis étrange où domine ce beau désordre qui est un effet de l'art. Des malles, des paquets, des pagaras, des caisses, des paniers, des meubles, chaises, fauteuils, lits, tables, armoires, matelas, volailles, moutons, chiens, chats, perroquets, femmes, enfants, bagage de toute catégorie, embarras de toute provenance.

Ce sont des soldats qui vont relever les garnisons partielles, des gendarmes et des surveillants changeant de résidence, voyageant avec famille et mobilier, portant tout avec eux comme le philosophe Bias; mais dont la fortune se présente sous un plus grand volume. Puis vient tout le service de santé, pharmaciens et médecins, et des officiers de toute arme, et des agents de tout grade. Des religieuses de Saint-Paul de Cluny, de Saint-Joseph de Chartres, des Révérends Pères de la Société de Jésus, accompagnés de l'indispensable frère servant, des cantinières revenant du chef-lieu avec des provisions solides et liquides; tout cela se complète par une soixantaine de transportés dirigés d'un point sur un autre, et par quelques passagers civils, noirs ou blancs.

L'officier en second et l'officier de quart, chargés de faire arrimer colis, bêtes et gens, de veiller à l'emménagement des uns et d'écouter les réclamations des autres, tiraillés en tous sens, ne savent parfois où donner de la tête. Si Jupiter et son fidèle Mercure voyageaient encore sur la terre, afin de s'édifier sur la façon dont on pratique l'hospitalité chez les simples mortels, je ne leur conseillerais pas d'aller chercher cette vertu à bord des navires de guerre condamnés aux passagers. Pour ne pas recevoir un accueil un peu brusque, ils feraient bien de renoncer à leur séduisant incognito, et d'exhiber préalablement leur feuille de route de dieux de première classe.

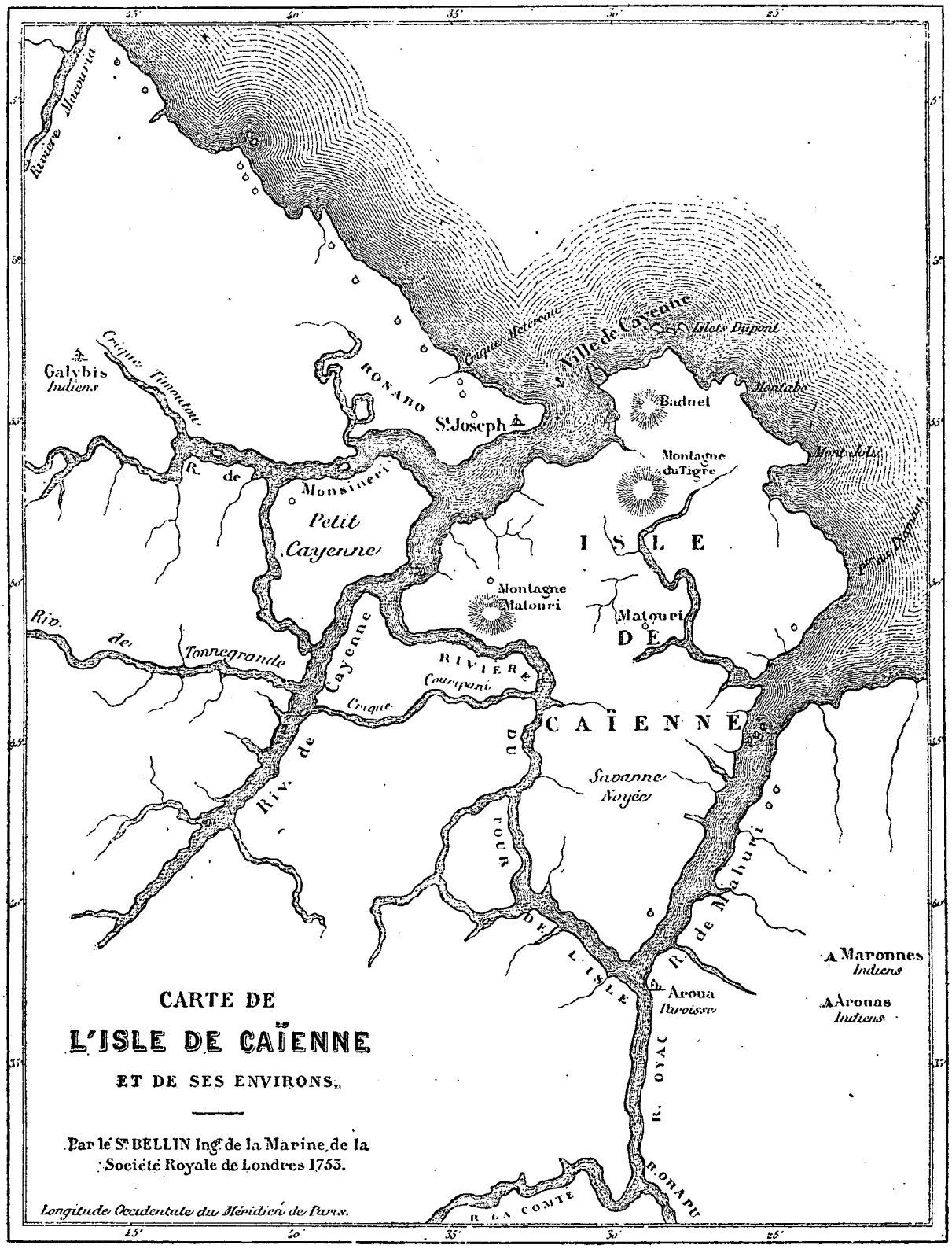
Comme prix du passage, on pourrait profiter de l'occasion pour demander au maître du ciel de laisser à bord ce qu'on ne trouva pas au fond de la boîte de Pandore : la patience. Ces charmants compagnons, ces amis de la veille, avec lesquels on a de si bonnes relations à terre, dès qu'ils mettent le pied à bord, investis du titre officiel de passagers, deviennent un épouvantail. Alors l'officier de marine se compose un visage de circonstance, ce qu'on nomme la figure *à vent debout*, il

1. On appelle *hattes* ou *ménageries* les établissements consacrés à l'élève des bestiaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oublie ses formes polies et gracieuses; il se fait épineux comme un buisson et se hérisse comme un porc-épic.

« Lieutenant, les marins auront soin de ma malle, n'est-ce pas? il y a des objets fragiles dedans.



Grave chez Erhard

— Vous avez la clef?

— Parbleu! avec la société mêlée que je vois là-bas....

— Alors, soyez tranquille, vous retrouverez les morceaux.

— Lieutenant, mes poules sont en sûreté?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Oui, madame, le tigre du commandant ne mange que des pigeons.

— Ah! mon Dieu! le commandant a un tigre, et mes enfants!...

— Ne craignez rien madame, le monstre a déjeuné.

— Lieutenant, mes matelas ne seront pas mouillés?

— Non, s'il ne pleut pas.

— Où donc a-t-on mis mes pantoufles jaunes?

— Pourvu que mon perroquet ne soit pas trop près des chaudières. »

Le lieutenant ne répond plus, il jure. Mais cette rudesse et cette mauvaise humeur ne sont que dans la forme, c'est un nuage sur un beau ciel. Sous cette écorce rugueuse dont l'infortuné lieutenant croit devoir se couvrir comme d'un bouclier, il y a de la bonhomie et de la complaisance.

Quelquefois un bœuf mal attaché fait invasion sur l'arrière dans une course désordonnée, et vient compliquer la situation. Devant l'animal cornu, tout fuit, sans s'armer d'un courage inutile, et chacun cherche un abri jusqu'à ce que les matelots, ravis de l'incident, aient rattrapé le fugitif. Si le pauvre ruminant se blesse dans sa tentative d'évasion, l'allégresse est complète. Alors on espère que le conseil d'administration du bord décidera que l'animal, ne pouvant supporter les fatigues de la traversée, doit être sacrifié sur l'heure. C'est un supplément de viande fraîche, une dîme prélevée avec toute légalité sur le chargement.

Négresses à la procession de la Fête-Dieu. — D'après une aquarelle de M. Touboulic, capitaine de frégate.

Enfin le commandant arrive avec ses instructions et ses dépêches. Le sac des lettres, la correspondance des pénitenciers, les fonds destinés au payement des employés, tout est embarqué. On hisse les derniers canots, les coups de sifflet-vapeur annoncent le départ par leur bruit strident, l'ancre est levée, le navire met en marche. Alors tout s'accore petit à petit contre le roulis qui commence à secouer *l'Alecton*. Chaque objet, chaque personne trouve sa place. Force est de rester sur le pont, colis et voyageurs, sous l'abri des tentes. Quand il ne pleut pas il n'y a que demi-mal. Chacun se couche comme il peut; qui sur un fauteuil, qui sur un matelas, beaucoup même sur le pont. Le mal de mer arrive avec son cortége de nausées. C'est la lance d'or de l'héroïne de l'Arioste qui renverse les plus fiers champions. Le pont ressemble à un vrai champ de bataille où l'on entend des plaintes et des gémissements. Mais voici que l'ancre tombe sur rade de l'Ile-Royale; la chaîne déroule avec fracas ses anneaux de fer. Ce bruit a la vertu de la trompette qui sonnera la fanfare du réveil dans la vallée de Josaphat. Morts et mourants se relèvent. Les uns sont arrivés au terme de leur voyage, les autres vont à terre pour prendre des forces, afin de recommencer le soir.

Dès que le navire est rendu au mouillage, des chaloupes et des chalans, dont les transportés forment l'équipage, viennent prendre le personnel et le matériel à destination des îles.

Les épaules souvent nues de ces condamnés, leurs bras et leur torse exhibent parfois d'étranges tatouages, signes indélébiles, qui, constatés avec soin dans leur signalement, viennent au secours de la justice pour établir certaines individualités douteuses. Hiéroglyphes indéchiffrables, peintures naïves, dessins honteux, sentences, imprécations, serments d'amour et de haine; il y a de tout dans ce singulier musée.

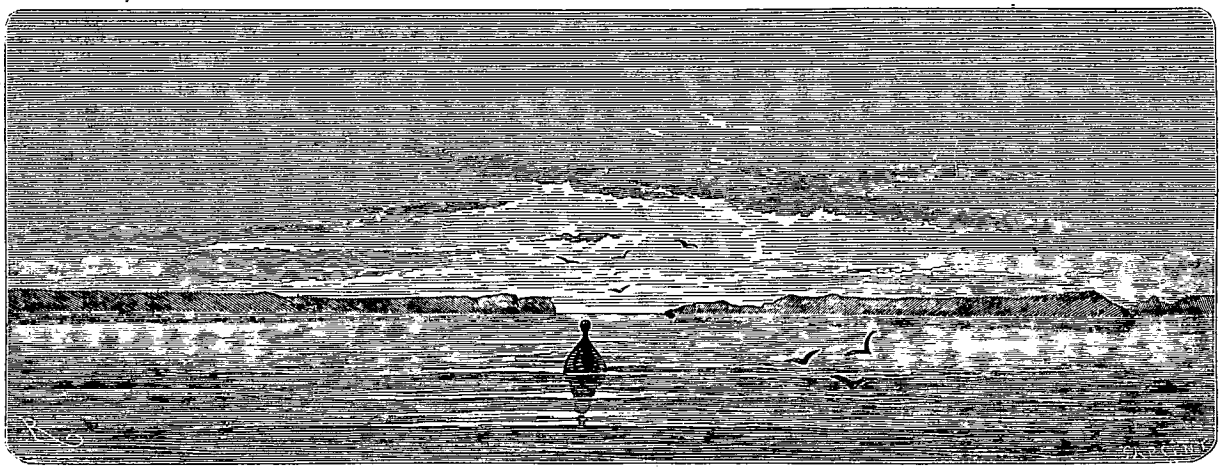
La surcharge d'ornements semble être en raison directe de la criminalité. Ce sont les chevrons du bagne imprimés sur la peau. J'ai vu des épidermes qui disparaissaient sous les dessins, croisés comme certaines écritures économes qui ménagent le papier.

Ce n'est plus un homme, c'est un manuscrit illustré où l'on a utilisé le recto comme le verso de la page.

Frédéric Bouyer.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'entrée de la rivière Maroni vue du large. — Dessin de Riou d'après M. Bouyer.

VOYAGE DANS LA GUYANE FRANÇAISE,

PAR M. FRÉDÉRIC BOUYER, CAPITAINE DE FRÉGATE [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Maroni. — Ses rives. — Leurs productions et leurs habitants. — Indiens galibis.

L'arrivée du courrier, sur les pénitenciers, est toujours un événement. C'est un mouvement, une agitation générale qui se reproduit deux fois le mois. Après le départ du navire, qui ne reste d'habitude que quelques heures, tout rentre dans le calme d'une vie d'ennui pour les fonctionnaires isolés de toute distraction.

A huit heures du soir *l'Alecton* quitte les Iles du Salut, et fait route vers le Maroni. Le lendemain, au lever du jour, nous sommes à l'entrée de cette rivière, limite de la Guyane française et de la Guyane hollandaise.

L'entrée du Maroni est par 5° 56′ de latitude nord et par 56° 50′ de longitude ouest.

La création de la colonie pénitentiaire remonte seulement au mois d'août 1857. Voyons, sans suivre pas à pas ses développements successifs, où elle en est arrivée aujourd'hui.

A partir de son embouchure, le Maroni offre plusieurs criques qui semblent profondes; mais ces criques ne sont à vrai dire que le fleuve lui-même. Elles enserrent des îles de palétuviers noyées à la haute mer. Ce n'est qu'à une vingtaine de milles de l'embouchure que le sol se raffermit et permet la culture sans nécessiter un travail de drainage et de desséchement. Le palétuvier vient encore baigner ses racines à la mer, et envahit le rivage; mais la plage est sablonneuse, et derrière ce rideau d'arbres peu profond, on trouve la terre-haute dont la fertilité n'est pas invariablement la même, mais qui laisse le choix des cultures.

A la pointe Bonaparte, lieu choisi pour le berceau de la ville future, il n'y avait qu'un carbet d'Indien; au lieu où se trouve actuellement l'usine, il y avait quelques familles indiennes. Mais à part l'étroit défrîchement fait par ces indigènes, qui vivent un jour là et le lendemain ailleurs, sans autre guide que leur caprice, à part cet abattis insignifiant, la forêt étendait partout son niveau de verdure. Tout était à faire; mais dans ces bois eux-mêmes, qui nous disputaient le sol, se trouvait l'élément de nos constructions, la carrière d'où devaient sortir nos édifices, et la source future d'un puissant commerce.

Comme abord, comme navigation, le Maroni est d'un accès plus facile que l'Oyapock. Il reçoit des navires d'un tonnage beaucoup plus fort. Son cours, plus uniforme, ne présente ni les mêmes sinuosités ni les mêmes dangers, et les roches peu nombreuses qu'on y rencontre peuvent être facilement évitées. Il est vrai de dire que sa vue ne séduit pas comme celle de l'Oyapock. Point de ces collines, de ces gorges baignées d'ombre et de lumière, où le carbet sauvage se présente à l'œil d'une façon si pittoresque, avec son abri de palmiers et de bambous; mais il faut se défier de ces mises en scène de la nature qui souvent nous abusent par un pompeux étalage.

Le Maroni admet des bâtiments de 5 mètres de tirant d'eau. Ils n'ont point de grandes manœuvres à faire, attendu que le chenal longe toujours la rive française, et que la brise de terre ou la brise du large leur est alternativement favorable pour l'entrée ou pour la sortie.

1. Suite. — Voy. pages 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puis, dès que le commerce arrivera à de certaines proportions, un service de remorqueurs sera établi.

Au premier abord, toutes les rivières des Guyanes se ressemblent jusqu'au moment où, remontant leur cours, on arrive au sous-sol rocheux et au grand-bois. C'est en allant vers le sud que cette transformation devient sensible; c'est en approchant des sauts, ou cataractes, ou rapides, que la végétation des marécages fait place à ces arbres séculaires, dont le tissu ligneux, incorruptible, possède la dureté et la résistance des métaux.

Jusque-là c'est une bordure uniforme de palétuviers envahissant les eaux dans un chaos de branches, de feuilles et de racines. Pour un observateur attentif, il existe cependant encore quelques nuances dans cette végétation désordonnée. Les palétuviers appartiennent à deux espèces bien distinctes, qui sont les indices infaillibles de la nature des terrains.

Ainsi, le palétuvier rouge, *risophora mangle*, poussant ces racines ambitieuses qui étendent indéfiniment leurs arceaux, qui sortent du tronc, qui descendent des branches et se font arbre elles-mêmes, voilà l'indice de terres sulfureuses de médiocre qualité.

La seconde espèce de palétuviers, le palétuvier blanc, *avicenia*, n'a pas les racines adventives du palétuvier rouge; il pousse de petites radicelles verticales, formant sur ces terres noyées un tapis de haute laine. Cette espèce indique les bonnes bases, les terres propres à la culture; commune dans les cours d'eau de la Guyane hollandaise, elle ne domine pas à l'embouchure du Maroni.

Ainsi que je l'ai dit, le chenal de la rivière est vers la rive française. La profondeur de l'eau permet aux navires de passer si près de terre que l'on frôle parfois le feuillage des arbres. Ce défilé rapide est des plus curieux.

Devant le bâtiment, fuient des bandes d'aigrettes blanches et bleues, qui donnent un coup d'aile pour se reposer un peu plus loin. L'oreille est assourdie par les cris des perroquets et des aras, au plumage éclatant, qui volent par couples à de grandes hauteurs, et vont se perdre dans les profondeurs du feuillage.

Quelquefois une biche qui faisait sa sieste au bord de l'eau, troublée dans son sommeil ou dans sa méditation par le bruit des roues du steamer, rentre tout effrayée dans le bois.

Des incidents de moindre importance sont encore pour moi matière à distractions. Un singe qui grimace à la fourche d'une maîtresse branche, un écureuil qui saute d'arbre en arbre, aussi rapide dans sa fuite que s'il avait pris les ailes de l'oiseau, un ramier qui roucoule à la cime d'un palétuvier, un pagani[1] qui plane en méditant un meurtre, un papillon à la robe de velours et d'azur, tout ce qui anime et peuple cette splendide verdure m'intéresse et captive mon attention.

De l'extrémité des branches de plusieurs arbres, se balancent, suspendus par un léger lien, des nids semblables pour la forme à d'énormes poires oblongues. A la partie supérieure se trouve l'entrée de ce berceau de famille, et la main qui pénètre par l'ouverture en atteint difficilement le fond. C'est une colonie aérienne d'oiseaux nommés Cassiques, de la grosseur d'un merle, et dont le plumage noir tranché de jaune est du plus bel effet. Leurs œufs sont blancs, tâchetés de noir. Le Cassique s'apprivoise facilement; il a du reste cela de commun avec la plupart des bipèdes et quadrupèdes de cette partie de l'Amérique, où toutes les bêtes se familiarisent vite et viennent manger dans la main de l'homme pour peu que ce roi de la nature les autorise à ce laisser-aller plein d'abandon. Le Cassique siffle et parle comme le perroquet.

Un arbre tout couvert des nids de ces oiseaux se trouvait isolé de la grande terre et tout entouré d'eau, mettant ainsi une barrière liquide entre la petite colonie et les nombreuses espèces de rongeurs et de carnassiers, famille des renards et des chats, toujours friands des œufs et des petits des oiseaux. Cet arbre était du reste peu élevé, et l'on pouvait en un moment faire une ample récolte.

Dans les grandes circonstances, il y a toujours quelque écrou à serrer dans la machine d'un bâtiment à vapeur, je profitai donc de l'occasion pour *stopper*. On amena le petit youyou, trois hommes s'y embarquèrent et se dirigèrent vers les nids convoités.

Nous suivions de l'œil la manœuvre de nos hommes, dont les exploits étaient révélés par les cris des pères et mères, qui troublaient l'air de leurs gémissements à la façon de la plaintive Philomèle, quand, tout à coup, nous vîmes nos dénicheurs de merles porter vivement les mains à leur visage, se livrer à de singulières contorsions, puis finalement faire un plongeon dans la rivière à l'instar des grenouilles, rentrer dans le canot tout ruisselant d'eau et revenir précipitamment à bord.

Le mystère nous fut expliqué..

Les Cassiques n'habitaient pas seuls le palétuvier.

Il servait également d'abri à un essaim de guêpes terribles, nommées *mouches sans raison*. Ces abeilles sauvages sont de plusieurs sortes. Leurs nids sont également suspendus aux branches. Ils sont aussi grands qu'une vessie de vache gonflée, ils en ont la forme et la couleur, mais sont d'un ovale moins parfait. Leur composition ressemble à du carton, d'où l'on a donné à ces mouches le nom de Cartonnières. Cependant l'essence de l'enveloppe du nid est plutôt à base argileuse qu'à base ligneuse. L'entrée de la ruche est au centre de la partie inférieure, les cellules sont disposées par couches horizontales.

On appelle ces mouches « sans raison » et voici pourquoi : c'est que sans provocation aucune elles attaquent l'homme, c'est que leur susceptibilité est extrême et qu'elles se croient toujours en droit de défense. Lorsque par inadvertance quelque passant franchit à pied ou à cheval les frontières qu'elles ont assignées arbitrairement à leur empire, elles sortent avec fureur de leur ruche et poursuivent leur ennemi à outrance, l'atta-

1. Espèce d'épervier. Il y en a de deux sortes : le pagani brun et le noir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quant par instinct aux endroits les plus sensibles, aux yeux, aux lèvres, entrant dans la barbe, dans la chevelure et causant de cuisantes douleurs.

Les nègres en ont une peur extrême, et la manière légère dont ils sont vêtus explique du reste cette terreur.

Tout insociables que semblent ces mouches, on dit cependant qu'elles sont susceptibles de reconnaissance. Quand elles ont fait élection de domicile auprès d'une maison, elles semblent vouloir payer l'hospitalité par leur respect pour les habitants qu'elles savent reconnaître et qui peuvent circuler impunément autour de leur ruche, mais elles ne sont pas aussi aimables ponr les étrangers.

Ce fait, certifié par divers voyageurs, a été exploité par les romanciers avec un plein succès ; mais s'il peut être mis en doute, on ne peut révoquer le commerce d'amitié qui se fait entre ces mouches et les Cassiques.

Essaim de mouches et compagnie d'oiseaux logent donc souvent au même arbre. Une sorte d'accord mutuel et de pacte de famille s'établit entre les deux sociétés. Les ennemis de l'une sont les ennemis de l'autre, et les deux petites républiques vivent en bonne intelligence et se sauvegardent mutuellement.

Cet incident avait fort égayé l'équipage; quant aux héros de cette malencontreuse expédition, ils revenaient tout honteux, les yeux et les lèvres rouges et gonflées, mais prenant mal leur mésaventure et les rires qui les accueillirent à leur arrivée à bord, pour venger leur honneur compromis par des mouches, ils offrirent une partie de coups de poing contre le premier tenant.

Le premier établissement qu'on aperçoit, surmonté du drapeau tricolore, est celui des Hattes, situé à l'embouchure du fleuve. Il y a là une centaine de têtes de bétail qui paissent des savanes qu'on s'occupe à drainer aujourd'hui. Deux à trois cents repris de justice sont employés à ce travail. On compte aussi quelques concessionnaires qui exploitent les bois et débitent en *bardeaux* l'arbre nommé *ouapa*. On appelle bardeaux ces lames de bois qui remplacent les ardoises pour la couverture des maisons.

Le séjour des Hattes n'est pas très-sain. Ces lieux marécageux exhalent des miasmes fiévreux et donnent naissance à des nuées de moustiques qui tourmentent les transportés de nuit et de jour. De plus, cette plage sablonneuse, qui s'étend devant le pénitencier, dégage un calorique énorme et une réverbération funeste. On trouve en abondance, à mer basse, ces cailloux roulés nommés diamants de Sinnamary, et qui, taillés et montés, forment d'assez jolies parures. C'est du quartz hyalin incolore, médiocrement doué de la double réfraction.

On y rencontre aussi beaucoup d'oiseaux de marais. Le *quinquin*, sorte de vanneau dont le nom est l'harmonie imitative de son cri habituel, les râles d'eau, les canards les fréquentent en bandes nombreuses. On y voit aussi le *kamitchi*, sorte de grand héron, dont les ailes sont armées d'un fort éperon.

Dans les flaques d'eau et dans les ruisseaux se trouve ce singulier poisson qu'on nomme *atipa*, qui est revêtu d'une cuirasse à mailles mobiles, tout comme un chevalier du moyen âge. Cette armure défensive lui a été donnée, sans nul doute, pour repousser la dent des caïmans qui fréquentent les mêmes parages. La chance de rencontrer un de ces sauriens importuns est un des dangers de la pêche de l'atipa dont la chair est fort estimée des gourmets. Il n'est pas rare, en fouillant les trous boueux où se réfugie ce poisson revêtu de plaques comme un monitor, de mettre la main sur un caïman qui, quoique petit de taille, n'en a pas moins la mâchoire garnie d'une formidable défense.

Les tortues sont extrêmement communes dans le Maroni et forment une grande ressource pour les tables. Elles sont de taille moyenne et de diverses espèces.

La plus curieuse des tortues de la Guyane habite les environs du *Ouanary* et de la montagne d'Argent. Les noirs la nomment tortue *mata-mata*. Sa couleur est terreuse; son dos est surmonté d'une double bosse longitudinale ; son cou, qui ne peut se loger dans la carapace, est démesurément long, aplati, couvert d'excroissances et se termine par une tête petite au nez pointu comme celui de la fouine; mais, sous ce nez, s'ouvre une bouche énorme, fendue par delà les oreilles; c'est un hideux animal dont le caractère, assure-t-on, n'est guère moins laid que la figure. Tapie dans la vase dont elle a la couleur sale, elle guette sa proie et mord indistinctement tout le monde. *Li mauvais passé serpent, passé caïman*, disent les nègres. C'est-à-dire que sa méchanceté dépasse celle du serpent et celle du caïman[1].

De tous les mots de la langue française, le mot *tortue* est peut-être celui que le nègre éprouve le plus de peine à prononcer. On connaît son aversion pour certaines consonnes, voire pour certaines voyelles. Mais ici les difficultés semblent insurmontables.

J'ai souvent essayé de faire épeler ce mot terrible à des nègres d'âge et de sexe différent, et je suis invariablement arrivé au même résultat. Ils nommaient victorieusement chaque lettre, chaque syllabe; mais, pour eux, t, o, r, tor, t, u, e, tue, fait toujours *toti;* et tortue de mer ou tortue de terre ne se prononceront jamais autrement que *toti la mé, toti la té.*

Ceci me rappelle l'histoire d'un brave matelot auquel on apprenait à lire.

Pour parler également à ses yeux et à son esprit, l'alphabet était illustré de dessins grossièrement enluminés. Au-dessus d'un navire à deux mâts, à une seule rangée de canons, était écrit le mot *vaisseau.*

Le marin épelait bien les huit lettres du mot vaisseau, mais la réunion de ces huit éléments se traduisait toujours par le mot *brick*, prononcé à haute et intelligible voix. En effet, un navire à deux mâts et à une seule batterie ne pouvait être un vaisseau.

Non loin des Hattes est un village de quelques huttes d'Indiens, habité par trois à quatre familles. Ils chas-

1. Le *Tour du monde*, tom. XI, p. 316, a donné, d'après M. Paul Marcoy, une figure détaillée de cette *chélyde.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent, pêchent, cultivent un peu de manioc et font quelques poteries grossières, cuites au soleil et enluminées au moyen de sucs végétaux.

Le manioc est le blé de la Guyane. Cet arbuste, de la famille des euphorbiacées, se termine par une racine tuberculeuse qui a la singulière propriété de fournir en même temps un violent poison et une excellente substance alimentaire. Il faut séparer l'une de l'autre. L'opération est simple et permet de faire entrer dans la consommation cette farine qui, sous les noms divers de couac, de sagou et de tapioca, est de si grand usage dans le monde des trois continents. Voici sommairement le procédé employé pour opérer l'élimination du principe vénéneux.

La racine est dépouillée de sa peau, puis frottée sur une râpe. L'espèce de bouillie qui en résulte est mise dans une sorte de couleuvre en tissu de latanier, susceptible de grande extension. Un fort poids aide à la compression de la substance dont la partie liquide s'écoule par les pores de la couleuvre. Lorsqu'elle a égoutté suffisamment, on prend cette pâte et on l'étend sur des plaques de fonte exposées à un feu ardent. L'évaporation fait justice des derniers sucs malfaisants.

Comme on le voit, la manutention du manioc est des

Entrée de la rivière du Maroni. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Rodolphe.

plus primitives. Cette culture forme à peu près toute l'agriculture des Indiens. Le peu de soins qu'exige la plante jusqu'à la récolte convient au caractère indépendant de ces nomades enfants des forêts. Ils ne savent se plier à aucun de ses assujettissements, à aucune de ces entraves qui semblent compromettre la liberté de l'homme.

Là-dessus leur susceptibilité s'effarouche facilement; ils ne s'inquiètent ni de l'avenir ni du but, ils ne voient que le présent. Le fleuve renferme du poisson, les bois cachent du gibier; poisson et gibier sont à qui sait les prendre; pourquoi nourrir des animaux domestiques?

Un administrateur de Cayenne voulut faire accepter à un Indien une vache et un taureau, en cherchant à lui faire comprendre l'avantage qu'il pourrait en retirer, mais en lui expliquant aussi les soins qu'exige le bétail.

Le sauvage refusa le présent avec obstination.

« Tu veux, répondit-il, que moi, qui suis un homme libre, je me fasse l'esclave d'un bœuf, que je lui donne à boire, à manger, que je marche derrière lui? Jamais! *pas la peine encore!* »

Si l'Indien se croit gêné dans l'exercice de cette liberté chérie, il déménage. Femmes, enfants et bagages sont embarqués dans la pirogue, et il va construire un carbet dans un autre lieu. Il exécute souvent la même manœuvre, sans raison apparente, sans autre motif que cet impérieux besoin de changement qui le domine exclusivement. Une fois qu'il a planté le manioc, il aban-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donne souvent le champ à la garde de Dieu et ne reparaît que pour la récolte. Les bêtes sauvages en ont grignoté un morceau, mais il faut que tout le monde vive.

C'est la dernière expression de la vie matérielle. Si l'homme peut étouffer ses autres aspirations, si c'est là le seul rôle que la Providence lui ait assigné sur la terre, l'Indien est heureux : nul souci ne trouble l'horizon de sa vie. Il a un canot, un hamac, une chaudière ; son arc et ses flèches pourvoient à sa subsistance ; tous ses besoins sont satisfaits.

Sa religion est le manichéisme, c'est-à-dire la lutte des deux principes, du bon et du mauvais esprit. Il cherche à apaiser l'un et à se rendre l'autre favorable ; mais il y a chez lui beaucoup du fatalisme des orientaux. Sa philosophie est la résignation.

Les Indiens des Hattes semblent s'y être établis à poste

Nids de cassiques. — Dessin de M. Rapine d'après une aquarelle de M. Bouyer.

fixe. L'aspect de la civilisation n'y fait pas trop contraste avec leur manière de vivre. Ils sont de la tribu des Galibis.

Ils ont la taille petite, la tête grosse, le visage aplati, les cheveux longs et roides. Ils portent pour tout costume un morceau d'étoffe qu'ils roulent autour des reins et passent entre les jambes, et qu'on nomme *calimbé*. L'habillement des femmes est tout aussi primitif : il consiste en un simple petit tablier. En revanche, elles ont des colliers, des bracelets et des jarretières ; toute la coquetterie de leur costume est là. Les jarretières mises au-dessous du genoux sont de larges bandes d'étoffe qui leur serrent fortement la jambe et interceptent la circulation du sang. Elles en portent également au-dessus de la cheville. Ce luxe d'appareils comprimants donne à leur démarche quelque chose de gêné qui rappelle les allures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de certains palmipèdes fourvoyés hors de l'élément liquide, et cette compression des membres inférieurs fait acquérir aux autres parties charnues du corps un développement excessif. Du reste, elles sont fort laides, ces dames sauvages. Si la nature embellit la beauté, il faut convenir qu'elle remplit quelquefois ses attributions d'une façon bien étrange. Il est vrai que je raisonne toujours sur la beauté d'après nos idées et nos habitudes européennes, et que j'oublie qu'on a soutenu que le beau comme le laid est affaire de convention.

Les femmes indiennes, ces pauvres esclaves de l'homme, sont exclusivement chargées d'extraire des pieds du mari les parasites incommodes. Pour ce faire, il faut toujours qu'elles soient munies d'épingles ou d'aiguilles; mais où piquer ces aiguilles et ces épingles quand on porte, à peu de chose près, le costume de la déesse Vérité? Leur embarras est le même que celui où se trouvait l'empereur Soulouque pour attacher l'étoile de l'honneur sur la poitrine de ses soldats.

Or, elles ont inventé un ingénieux moyen de résoudre la difficulté. Elles se percent la lèvre inférieure et logent, dans cet étui d'un nouveau genre, tout un paquet d'aiguilles, la pointe tournée vers le dehors.

A elles toutes les fatigues, à l'homme le repos. L'homme, c'est le maître, c'est le roi. La femme, ou plutôt les femmes, car la polygamie est une loi du monde sauvage, les femmes sont les servantes et les humbles esclaves, et elles acceptent cette condition inférieure avec abnégation. Certes, nos ménagères de France, celles qui portent le sceptre peu constitutionnel dans ce petit royaume dont le foyer domestique est la capitale, frémiraient d'une noble indignation devant le sort que la loi indienne fait à leurs sœurs déshéritées de cette partie de l'Amérique.

En ce moment suprême où le titre de mère donne à l'épouse des droits sacrés au respect et aux soins du mari, il se joue dans les ménages indiens une singulière comédie.

Quand la femme accouche, c'est le mari qui se fait soigner et plaindre, c'est lui qui est le plus malade. Aussitôt après sa délivrance en laquelle elle n'a reçu les bons offices de personne, la femme va baigner son nouveau-né dans le fleuve et s'y plonge elle-même; puis elle revient près du mari qui s'est couché dans le hamac où il geint et paresse pendant une dizaine de jours.

« Qu'avez-vous donc, compère?

— Tu ne vois pas? Je suis malade, j'ai eu un enfant. »

Ce serait risible, si ce n'était odieux.

Pénitenciers et concessions sur le Maroni. — Les grands bois, leur exploitation et leurs dangers.

Depuis les Hattes jusqu'à Saint-Laurent, c'est-à-dire pendant une vingtaine de milles, il n'y a aucun établissement sur la rive française du fleuve. On passe successivement devant la *Crique Lamentin*, la *Crique à la Vache*, seul passage un peu dangereux, et enfin la *Crique Maïpouri*. Maïpouri est un mot indien qui veut dire grand. Le tapir est appelé maïpouri, parce que c'est le plus grand des animaux de la Guyanne; l'ananas maïpouri pèse jusqu'à dix kilogrammes.

Cependant *l'Alecton* a annoncé son arrivée par un coup de canon que répercutent les échos. Un quart d'heure après, il jette l'ancre devant Saint-Laurent, à deux cents mètres d'un pont qui sera prolongé et pourra servir au déchargement direct des navires de moyen tonnage.

Saint-Laurent, le pénitencier agricole, la capitale, le chef-lieu futur de la Guyane de la transportation, le berceau d'une société régénérée par le travail, se présente à l'œil sous un jour des plus avantageux. On sent qu'il y a là tous les éléments d'une grande ville. De 1857 à 1863, c'est-à-dire en six années, un grand résultat a été obtenu. Le temps a été bien employé et l'on arrive à la période heureuse où l'idée, sortie des difficultés de la conception et des langes de l'enfance, se développe sans contrainte et marche d'une allure plus décidée dans une voie rectifiée par l'expérience.

On avait fait du provisoire, maintenant on confirme; on avait fait des cabanes, on les convertit en édifices durables. Il y avait eu de l'hésitation sur la conduite à tenir vis-à-vis des concessionnaires de diverses catégories; ces hésitations ont disparu devant un système uniforme basé sur une étude plus approfondie de la question. Le choix des cultures les mieux appropriées au sol et les plus avantageuses aux colons, amenait certaines dissidences; aujourd'hui l'opinion paraît également fixée sur ce sujet. En un mot, tous les problèmes proposés semblent marcher vers leur solution.

Il y a à Saint-Laurent deux classes distinctes de transportés, les transportés concessionnaires et les transportés employés aux travaux publics; c'est parmi les seconds qu'on choisit les premiers; c'est un stage pendant lequel les bons sujets obtiennent de l'avancement en récompense de leur sage conduite. Les transportés dont le travail est dû à l'État sont occupés aux corvées intérieures du pénitencier et à l'exploitation des bois pour le compte du gouvernement. En dehors de ce service auquel ils sont astreints, il leur est accordé des heures de liberté, et le produit du travail accompli pendant ce laps de temps leur est attribué en entier. Le Maroni est tellement riche en bois de constructions à portée des cours d'eau, que l'on peut facilement, avec les moyens actuels, en fournir annuellement à la marine pour plus de cinq cent mille francs.

Les transportés concessionnaires s'occupent également de l'exploitation des bois; mais alors ce sont de vrais fournisseurs dont les produits sont tarifés. L'État se fait acquéreur, mais n'entrave aucunement l'essor des transactions commerciales.

Il y a deux sortes de concessions : la concession urbaine et la concession suburbaine; les terrains de la première serviront d'assise à la ville avenir, ceux de la seconde formeront le territoire de la banlieue. La ville sera le foyer industriel où se réuniront en corps de population compacte les gens de métier et tous ceux qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivront des états manuels. La banlieue demeurera le champ de travail des cultivateurs, de ceux qui s'adonneront exclusivement à l'agriculture.

Le même système a présidé à la formation de toutes les concessions; c'est une théorie empruntée, sous certains points de vue, au phalanstère; c'est la théorie de la formation des groupes équilibrés et disposés pour recueillir les bénéfices de l'association.

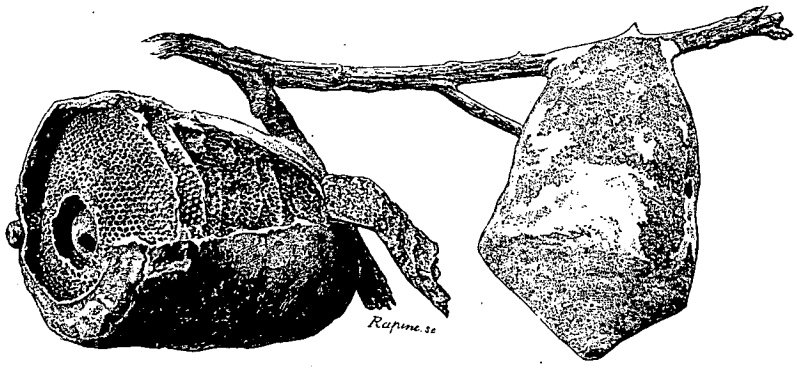
On compose un groupe de vingt transportés, à la disposition desquels on met gratuitement : instruments aratoires, outils, bêtes de trait, tombereaux, brouettes, semences, etc. Les alignements et les devis des constructions sont tracés par les soins de l'autorité supérieure qui marque également la place que doit occuper chaque maison. Chaque propriété rurale doit avoir cent mètres de large sur deux cents mètres de profondeur. Les maisons font face à la route qui coupe en deux la concession du groupe; elles sont disposées de façon à ne jamais se faire vis-à-vis.

La concession faite à un groupe de vingt transportés représente donc un kilomètre de route, mesurant de chaque côté une superficie de deux cents mètres de profondeur en culture, et garni de vingt maisons, dix de chaque bord, qui se trouvent espacées de façon qu'il y en ait une tous les cinquante mètres, soit à droite, soit à gauche.

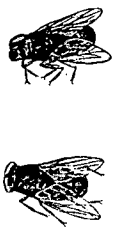
Le travail commence d'abord en commun. La première opération qu'ont à faire les transportés menés dans la forêt qu'ils doivent convertir en centre agricole, est de se bâtir à faux frais un logement provisoire pour s'abriter. Après quoi ils bâtissent les vingt cases et les relient par une route qui doit joindre également la concession nouvelle à la concession la plus voisine, si ces deux concessions ne sont pas contiguës. Ils exécutent encore une partie de l'abatis et des défrichements, qui sont les opérations préalables nécessaires à l'ensemencement et à la mise en terre des plantes potagères dont la culture s'appelle la production des vivres.

Alors le travail en commun cesse et l'individualité se dessine. L'association a vaincu les obstacles que l'homme

Mouches cartonnières.



Nids des mouches cartonnières.



Mouches homini-vores (voy. p. 318).

seul n'aurait pu surmonter, elle a maintenant terminé sa tâche et laisse chacun de ses membres livré à sa propre intelligence et à ses aptitudes particulières. Quoique les vingt cases soient bâties sur le même modèle, comme il peut y avoir des concessions dont l'exposition ou le sol entraîne certains avantages, les vingt lots sont tirés au sort et chaque transporté dirige sa culture à sa guise, en se conformant cependant aux conseils de l'administration supérieure qui, tout en conservant la haute main, laisse encore une latitude convenable aux inspirations particulières.

L'autorité suit quelque temps des yeux la conduite et le travail du transporté, et si elle est satisfaite de son examen, elle lui accorde définitivement la concession de son lot. Le voilà désormais propriétaire d'un immeuble et investi de tous les droits attachés à ce titre. Il peut acheter et vendre, il peut s'associer et mener de front plusieurs concessions. S'il a des capitaux en France, il peut les utiliser; s'il a une famille, maintenant qu'il peut la loger et la nourrir, il obtient de la faire venir et l'État se charge des frais de voyage des émigrants.

S'il n'a pas de famille et s'il éprouve le besoin de s'adjoindre une compagne; s'il désire peupler sa solitude, si l'idée de la paternité sourit à ses sentiments affectueux, il demande une femme, et l'État se constitue également pour lui en agence matrimoniale.

Les femmes envoyées à la Guyane pour unir leur sort à celui des transportés, sont prises dans le même milieu qu'eux. Ce sont des femmes sortant des maisons centrales, entachées de condamnations plus ou moins graves. Mais il n'est pas défendu au transporté de choisir une compagne ailleurs, s'il peut en trouver une de bonne volonté.

Jusqu'au jour solennel, où elles sont conduites à la mairie et à l'église, les filles et les femmes destinées à peupler la Guyane de la transportation, sont confiées à la garde et à la discipline sévère des dames de Saint-Joseph-de-Chartres. Ces religieuses sont également chargées de l'éducation des enfants des condamnés.

Comme les futures épouses doivent être spécialement occupées aux rudes travaux agricoles, qu'elles sont appelées à aider leurs maris dans leurs défrichements et leurs cultures, on les a choisies, autant que possible, parmi les filles de campagne, de constitution robuste. J'en ai trouvé peu de jolies, parmi celles que j'ai eu occasion de voir; cependant, en dépit de leur misérable costume, quelques-unes peuvent plaire encore.

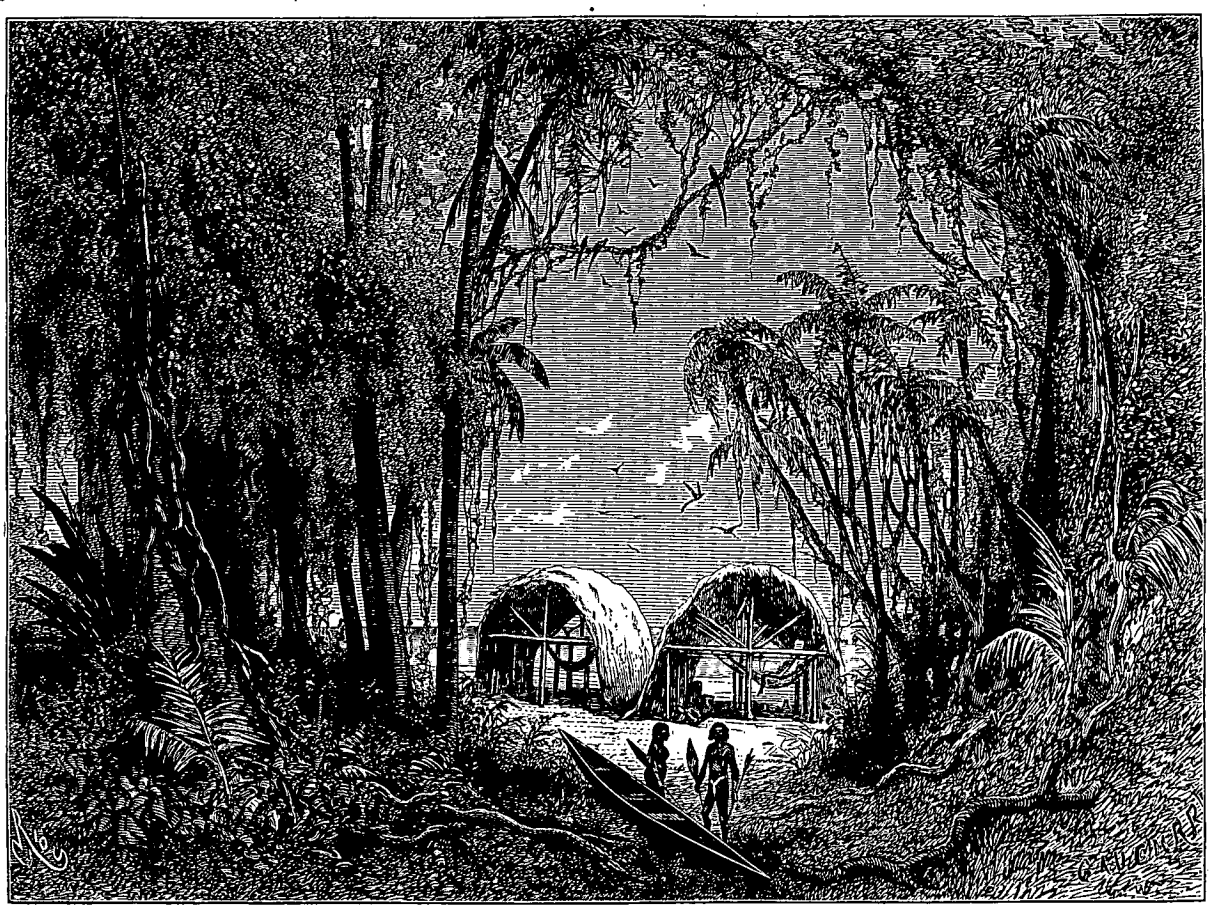
Chose étrange! le plus grand nombre a subi sa con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

damnation pour crime d'infanticide. Il y a là une étude intéressante à faire; mais n'est-ce point attaquer avec trop de hardiesse une grande question humanitaire? La honte et le besoin de cacher les suites d'une faute, est-ce là le seul mobile qui les a poussées au crime? Deviendront-elles de bonnes mères de famille plus tard? Ce sentiment de la maternité qu'elles ont étouffé d'une façon si terrible, va-t-il renaître plus ardent, plus vivace pour les nouveaux fruits de leurs entrailles?

Tout transporté qui désire entrer dans les liens du mariage doit faire venir ses papiers de famille; les femmes sont déjà munies des leurs. Il faut faire les choses régulièrement pour ne pas créer de grandes difficultés à l'avenir, et surtout pour prévenir les cas de bigamie, l'erreur la plus dangereuse en l'espèce. Les fondateurs des sociétés nouvelles sont bien tenus de serrer le code et la légalité au plus près.

Cette formalité entraîne souvent de longs délais. L'état civil de beaucoup de condamnés n'est pas toujours facile à constater. Si quelques-uns ont eu un nom et une position dans le monde, beaucoup se trouvent être des vagabonds sans aveu, sans feu ni lieu; il en est qui ont porté plusieurs noms, dont aucun n'est inscrit au registre de la mairie. D'autres sont des enfants du grand chemin, que leurs parents ont jetés avec un sobriquet ou un prénom dans ces troupes nomades de



Carbets d'Indiens Galibis, sur le Maroni. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

bohêmes et de saltimbanques, qui ont pour patrie la place publique, et pour domicile une voiture, errant de foire en foire.

Quand les obstacles sont levés, quand des relations habilement ménagées ont mis les futurs époux en présence, s'ils se conviennent réciproquement, les bans sont publiés, le mariage civil et le mariage religieux s'accomplissent suivant les us habituels, et l'épouse suit l'époux au domicile conjugal.

Il y a un couple assez singulier au pénitencier de Saint-Laurent. Le mari a tué sa première femme; la femme a assassiné son premier mari. Est-ce le hasard ou cette conformité d'antécédents qui les a rapprochés? Qui se ressemble s'assemble, dit le proverbe. Ils n'ont, du reste, rien à se reprocher l'un à l'autre, et vivent, à ce qu'il paraît, en fort bonne intelligence. Peut-être se redoutent-ils, ou s'estiment-ils mutuellement, ayant fait tous les deux leurs preuves.

Qu'adviendra-t-il de ces appariages? feront-ils souche d'honnêtes gens? ou devra-t-on perpétuellement appliquer aux enfants, nés de parents criminels et dégradés, le vers de Racine adressé aux héritiers des Atrides?

> Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux
> Et tu t'étonnerais s'ils étaient vertueux.

J'ai plus de foi, pour ma part, dans la puissance du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Église de l'Ilet de la Mère. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Masson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bon principe, et je pense qu'il en doit être de la beauté morale comme de la beauté physique. Or, ne voit-on pas tous les jours de ravissantes têtes d'enfants faire contraste avec la laideur des parents? et les mathématiciens ne nous prouvent-ils pas que *moins* multiplié par *moins* donne *plus* au produit? et les fumiers les plus immondes, ne sont-ils pas en possession de nourrir et d'amener à bien les plus délicates des fleurs et les plus savoureux des fruits?

Parmi les soixante ménages, établis actuellement aux environs de Saint-Laurent, il y a eu déjà un premier produit. Quelques-uns en sont même à la seconde édition. Ces enfants ne laissent rien à désirer sous le rapport de la constitution physique ; espérons que leur moral n'aura pas trop à souffrir de l'influence du péché originel.

La ration de vivres journaliers est accordée aux concessionnaires et à leur famille pendant deux ans. On sera peut-être obligé de prolonger cette faveur une année en plus; mais à partir de cette époque, ils doivent se suffire à eux-mêmes.

La ration accordée aux enfants varie suivant l'âge de ces petites créatures. Cette demi-mesure n'était pas admise volontiers par une mère qui, douée d'un vigoureux appétit, comptait bien le satisfaire sur la part de son nouveau-né. Sa réclamation auprès du commissaire fut acerbe.

« Nous remplissons nos devoirs, dit cette femme en colère, et le gouvernement ne remplit pas les siens. On nous envoie ici pour peupler, nous *peuplons*, et on ne donne pas la ration à nos petits. Eh bien! nous ne peuplerons plus. »

La terrible menace de cette mère exaspérée ne s'est pas accomplie. On continue à peupler et dans de belles proportions. L'arrivée de tous ces enfants est saluée avec joie, plusieurs officiers ont accepté de les tenir sur les fonts baptismaux, et remplissent avec conscience leur rôle de parrains.

Quelques-uns de ces petits innocents ont eu, comme Cendrillon, le bonheur d'avoir une bonne fée pour marraine. La générosité et la voix d'un excellent cœur sont aussi des baguettes magiques. Celles-là font également des miracles.

> Donnez afin que Dieu qui dote les familles
> Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles.

Grande pensée de notre grand poëte Victor Hugo! J'ai souvent servi d'intermédiaire dans la distribution de ces bienfaits. J'ai vu les larmes de la reconnaissance couler des yeux de la mère quand j'étalais le joli trousseau dont la fée dotait sa filleule. Puissent-elles, suivant le vœu du poëte, appeler sur la jeune marraine de la petite Marguerite, les bénédictions d'en haut!

Parmi les femmes déportées au Maroni, il en est une qui n'a point voulu se marier, et qui, malgré son célibat, rend service à la colonie. Elle porte un grand nom, et ses compagnes d'infortune l'appellent la *Comtesse*. Je ne la désignerai que par son prénom de Clémentine, pour ne pas réveiller la douleur endormie d'une famille malheureuse.

Aujourd'hui la comtesse vient de terminer sa peine. Condamnée sous l'ancienne loi, elle a droit de retourner en France, le fera-t-elle? Restera-t-elle près de celles qu'elle nomme ses sœurs? Donnera-t-elle le reste de sa vie à l'œuvre moralisatrice, voudra-t-elle terminer sa mission? Ce serait pour moi la meilleure preuve de la sincérité de son repentir.

Les maisons des transportés concessionnaires sont uniformément bâties. Elles n'ont qu'un seul étage élevé au-dessus du sol d'un mètre et demi environ, et reposant sur des massifs en maçonnerie. Cette façon de rez-de-chaussée, ouverte à tous les vents, sert de magasin, et met l'étage supérieur à l'abri de l'humidité du sol détrempé par les pluies de l'hivernage.

Le logement est séparé en deux par une cloison en gaulettes. Dans la cour se trouve la cuisine, indépendante du corps de logis.

J'accompagnais un jour le gouverneur et M. Mélinon dans la visite faite à un de ces ménages. C'était un des plus anciens de la colonie, et par conséquent celui qui pouvait avoir le plus de bien-être.

Le mari était à l'abatis, la femme était seule. Une grande propreté régnait dans la maison. Sur un buffet en acajou, auquel il ne manquait que le vernis pour en faire un meuble de luxe, s'étalaient des assiettes en porcelaine anglaise, aux couleurs voyantes. Une table et quelques chaises formaient le reste du mobilier de cette pièce. Tout cela était l'ouvrage du mari, excellent ouvrier.

La chambre à coucher était garnie d'un lit et d'une armoire, en bois de couleur, et d'un berceau où dormait un bel enfant d'un an, qu'une moustiquaire de gaze mettait à l'abri des insectes.

Un christ avec un rameau bénit, un petit tableau de sainteté, naïvement enluminé, pendaient au mur. Tout respirait le bonheur et l'aisance. La femme avait cet air de satisfaction que donnent le contentement de soi-même et l'absence de soucis de l'avenir. On eût dit que la probité et la vertu étaient les hôtes du logis.

Le jardin était bien entretenu ; le maïs montrait ses longues feuilles et ses grains dorés, le bananier balançait son régime prêt à être cueilli, les giromons couraient sur le sol, les barbadines grimpaient aux treilles, le manioc avait sa place au potager, ainsi que les patates douces, les choux et la salade.

Une truie grognait à l'étable, un essaim de poulets et canards picoraient des grains dans la cour, et fouillaient la terre humide pour y chercher des insectes. C'était un vrai tableau champêtre, une idylle vivante et douce à contempler.

« Avez-vous quelques réclamations à faire? dit le gouverneur à la femme.

— Non, monsieur le gouverneur.

— C'est bien; l'on est content de vous. Continuez à vous conduire ainsi et vous rachèterez le passé. Soignez bien votre enfant. Il va bien?

— Oui, grâce à Dieu, le pauvre chérubin. »

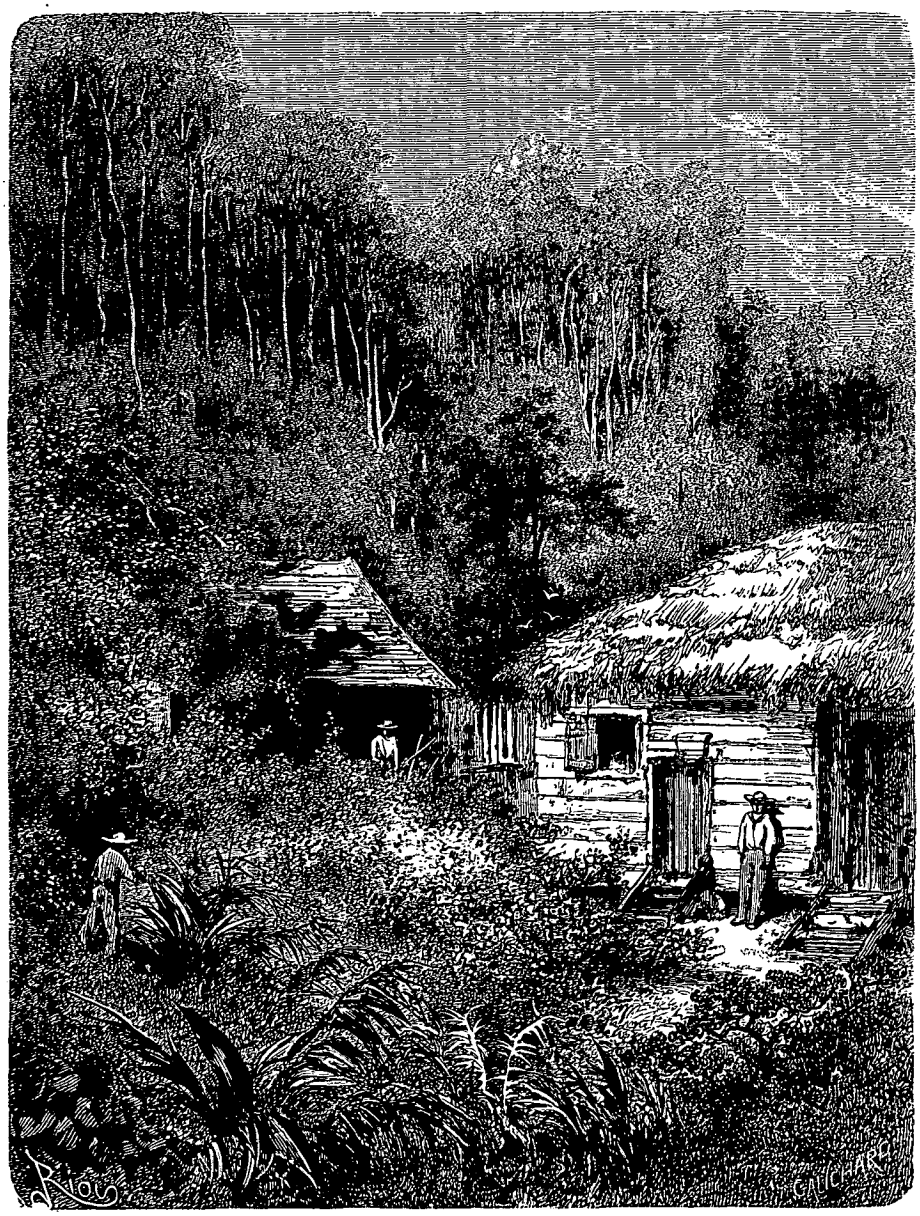
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En ce moment l'enfant se réveilla et se mit à pleurer. La mère le prit et le couvrit de baisers. Une sorte de triste souvenir passa sur son front comme un remords; elle ne put retenir ses larmes. Le gouverneur lui donna quelque argent, et nous sortîmes.

Le mari était condamné comme recéleur, la femme pour infanticide.

Il est des gens qui voient tout en noir, d'autres qui se prennent follement à toutes les illusions. Je ne suis ni des premiers ni des seconds. Je crois que dans sa concession, un transporté laborieux et intelligent pourra trouver sa subsistance et celle de sa famille. Il aura le nécessaire, mais non le superflu. Il vivra, mais ne s'enrichira pas. Tel n'est pas, du reste, le but du législateur.

Les enfants des transportés seront dans de meilleures



Huttes de concessionnaires libérés. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Farcy, lieutenant de vaisseau.

conditions; peut-être trouveront-ils les germes d'une fortune dans l'héritage paternel.

La culture, à laquelle on s'est généralement arrêté, est celle du café. Aujourd'hui 75000 pieds de caféiers, plantés sur les concessions, commencent à entrer en rapport. 80000 pieds en pépinière sont tenus par le gouverneur à la disposition des planteurs. Il faut près de quatre ans au caféier pour produire, c'est donc dans quelques années seulement que l'exportation de cette denrée coloniale sera d'une certaine importance commerciale.

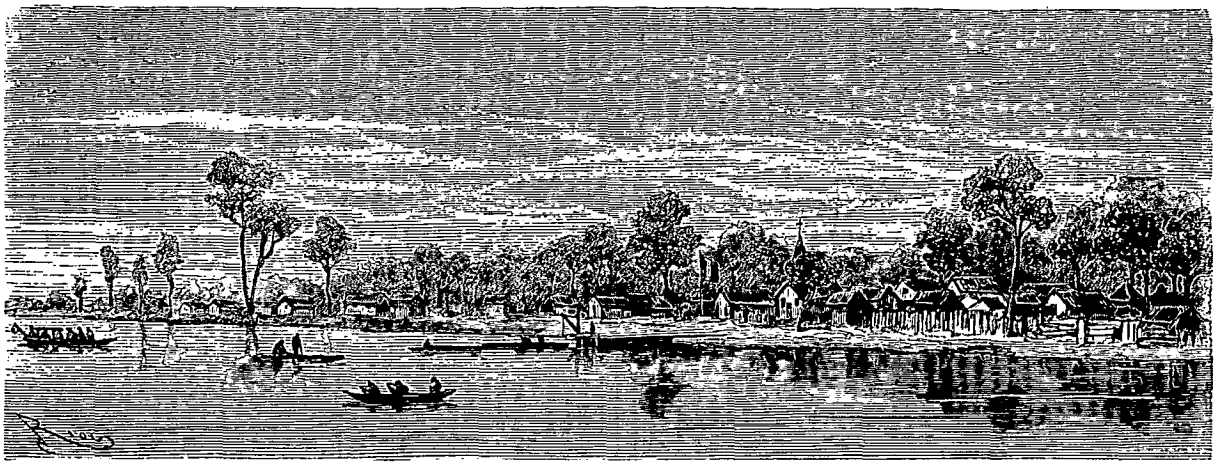
Le coton n'a pas réussi dans les nombreux essais que l'on a tentés avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Les espèces qu'on a voulu acclimater sont-elles mauvaises ? Les lieux où les essais ont été entrepris sont-ils trop éloignés de la mer ? Toujours est-il que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les plants, renouvelés à plusieurs reprises, sont morts ou sont demeurés chétifs et improductifs.

On a également renoncé aux cannes à sucre comme grande culture. On en a réservé seulement quelques-unes employées à composer une boisson rafraîchissante, assez agréable au goût, et un peu semblable à la *piquette* de Normandie. Quelques cultures secondaires ont été adjointes à celle du café : le tabac, le riz, le manioc, les patates douces et quelques plantes potagères pour la consommation et pour la vente.

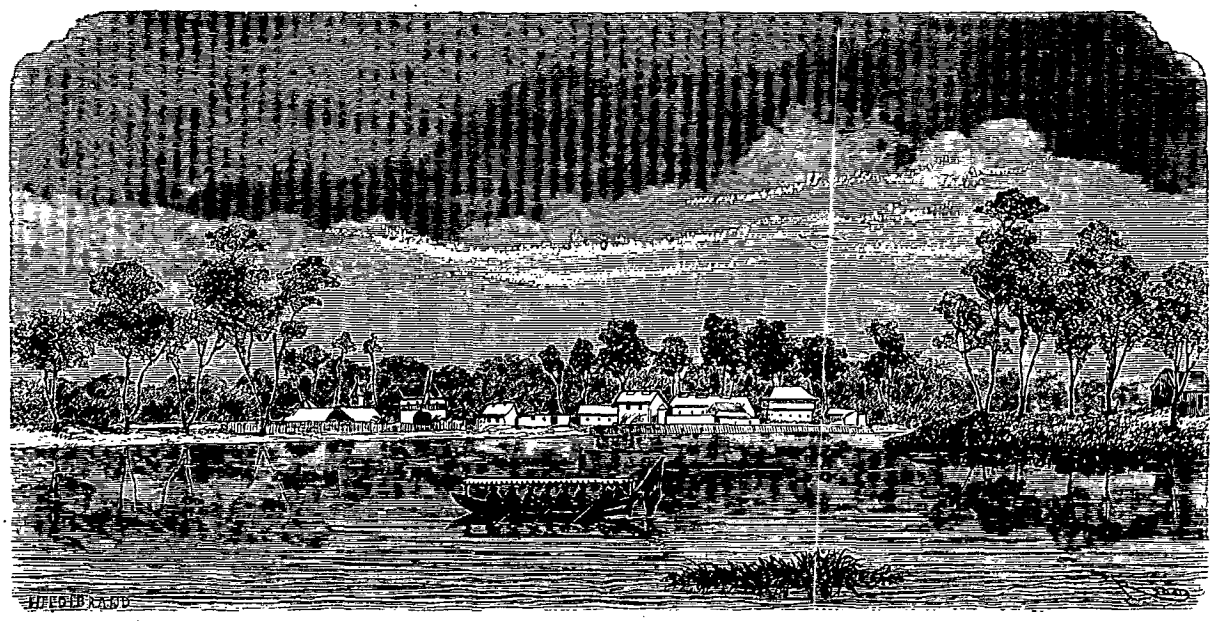
A chaque ménage, on donne une vache et une truie. L'administration a des étalons à leur service, et le premier produit revient de droit à l'État, qui peut ainsi, à bon marché, au moyen d'une première avance, perpétuer ses générosités, qui deviennent des prêts remboursables.



Pénitencier de Saint-Laurent. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic.

Il y a en ce moment vingt groupes de concessionnaires, près de 400 colons, tant à la ville qu'à la campagne. Près de 30 kilomètres de routes relient ces concessions entre elles et avec le chef-lieu. Le projet paraît être de marcher sur Mana par trois routes différentes.

Le développement considérable que promettait le Maroni fit immédiatement connaître que Saint-Laurent était insuffisant. Dès le 18 septembre 1859, on créa le pénitencier de Saint-Louis. Situé à quatre kilomètres de Saint-Laurent, ce nouvel établissement est indépendant du premier. Il s'occupe exclusivement de l'exploitation des bois pour le compte du gouvernement. Il est commandé par un capitaine d'infanterie de marine, et réunit un millier d'hommes, transportés et personnel libre compris. Saint-Laurent en a plus du double.



Pénitencier de Saint-Louis. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic.

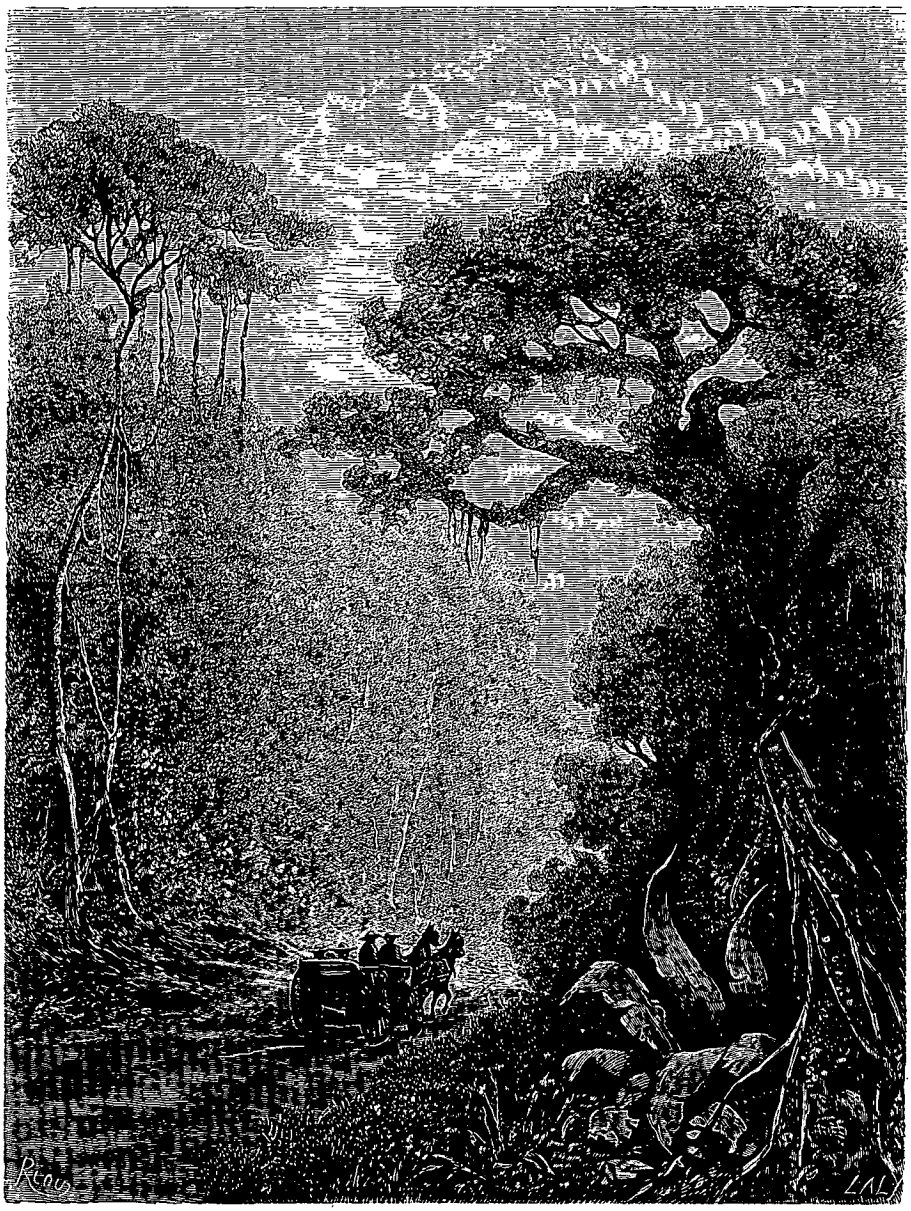
Une route carrossable mène de l'un à l'autre, et offre une charmante promenade dès que les rayons du soleil ne sont pas trop perpendiculaires. De grands arbres la bordent de chaque côté. Sans être fréquentée comme une route européenne on y rencontre quelque mouvement. Ce sont des transportés qui vont à l'abatis ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui en reviennent la cognée sur l'épaule. Un long attelage de bœufs conduit avec peine, suspendu à un *diable*, un madrier énorme qui atteint jusqu'à vingt mètres de longueur sur un mètre d'équarrissage. Sur le seuil de sa porte, une concessionnaire berce un petit enfant avec un refrain de la patrie. A droite de Saint-Laurent, à mi-chemin environ des deux centres, est la scierie mécanique, où l'on débite en planches les madriers ayant quelques défauts. Là se trouve aussi l'usine à sucre à laquelle on a aujourd'hui renoncé, et la briqueterie qui permet d'utiliser une terre abondante donnant sur place des matériaux commodes pour les constructions.

Outre les centres principaux, on a dû établir des chantiers secondaires, les lieux d'exploitation étant trop éloignés des pénitenciers. On a ainsi fondé Saint-Pierre et Sainte-Anne.

L'exploitation des grands bois présente de plus sérieuses difficultés qu'on ne l'avait cru d'abord. Cette puissante végétation guyanaise ressemble parfois à ces gens qui parlent beaucoup et qui ne disent rien ; au milieu de ce flux de paroles, il y a bien des mots inutiles. Les arbres ne croissent pas par familles dans la forêt ; toutes les essences s'y confondent, et il faut démêler le bon grain de l'ivraie. Pour un bon arbre à abattre, il faut quelquefois en renverser cinquante, il faut jeter à terre bien des victimes vulgaires pour se frayer un passage jusqu'aux rois de la forêt. Dépense de temps, dépense de bras, toutes choses de la plus grande importance.



Route entre les pénitenciers. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Rodolphe.

De plus, rien ici ne guidait l'expérience. La tradition n'existait pas. On sait de quel soin est entourée, en Europe, l'exploitation forestière. L'arbre n'est coupé qu'à une certaine phase de la lune, à un certain âge, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

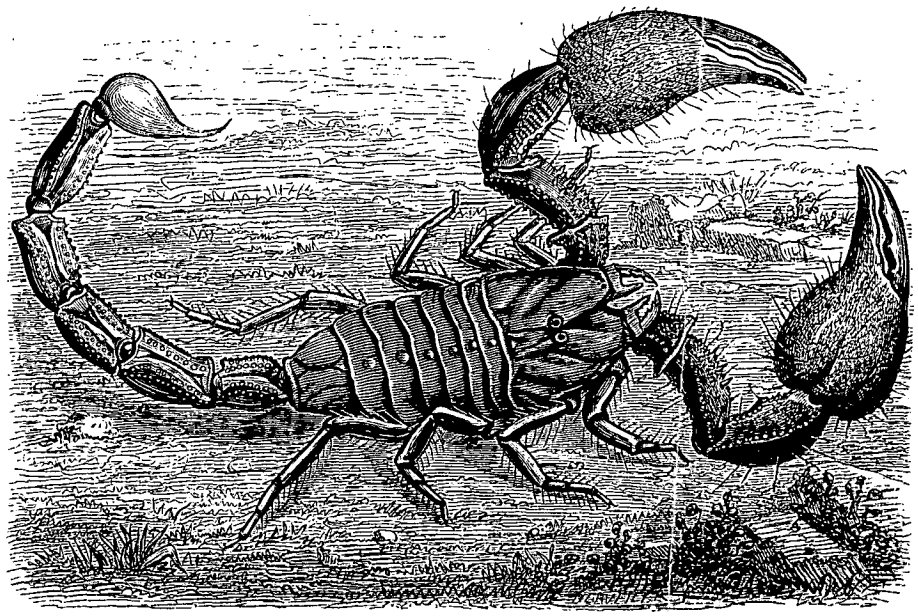
un certain travail de la séve que l'habitude fait connaître pour chaque espèce. Le changement que l'hiver et l'été apportent dans la physionomie de la nature est un guide certain pour la routine. Mais dans ces espèces d'arbres inconnus, dans cette végétation toujours éveillée, toujours verte, toujours vivante, où chercher les lois de la coupe, et réglementer l'exploitation? Les indigènes ne savent rien, et que leur importe de chercher le moment précis de mettre la hache au bois.

Ici comme ailleurs, on dut faire des écoles, et ce n'est que par tâtonnements que l'on arrivera à opérer sur des règles invariables. On a eu plus d'une fois la peine d'amener, à grands frais sur la plage, des pièces de bois superbes qui n'avaient d'autres défauts que d'être fendues au cœur, et de ne pouvoir plus être utilisées et débitées qu'en planches. Elles avaient été coupées en temps inopportun.

On divise les bois de la Guyane en deux classes distinctes : les bois durs et les bois mous. Les premiers sont produits par les terres hautes; les seconds par les terres basses. Les deux classes renferment environ cent huit essences qu'on peut faire servir aux constructions de terre et de mer, à la menuiserie, à la charpente, au charronnage, à l'ébénisterie et à la teinture. Ils ont un grand avantage, reconnu par les observations des ingénieurs de la marine, celui d'être éminemment incorruptibles, qualité essentielle dans les constructions navales.

Je ne fais pas entrer dans cette nomenclature les arbres à gomme, à résine, à baume, et les végétaux pouvant fournir des substances aromatiques ou médicinales, dont cependant l'exploitation peut marcher de front avec une plus vaste entreprise.

Depuis quelques années, on a enregistré dans ces forets un ennemi de plus pour l'homme. C'est une petite mouche sans dard ni venin, inoffensive en apparence et



Scorpion géant de Cayenne. — Dessin de Delahaye d'après nature.

cependant plus redoutable que le tigre et que le serpent. Les naturalistes l'ont baptisée *Lucilia homini-vore*, et cette épithète justifiée par une fatale expérience dépeint ce terrible fléau. La mouche anthropophage, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'a ni l'aiguillon de la guêpe ni le bourdonnement du frelon, elle ressemble fort à la mouche vulgaire de la viande, rien ne la signale ni ne la dénonce aux victimes qu'elle va frapper (voy. p. 311).

Elle s'introduit dans le nez ou dans les oreilles de l'homme endormi, et dépose ses œufs dans ces cavités qu'elle se hâte d'abandonner. Les sinus du nez et le tympan deviennent des ruches où se consomment toutes les métamorphoses de l'insecte et d'où l'essaim prendra son vol. Les désordres occasionnés par la présence de ces milliers de larves aux abords du cerveau amènent une méningo-céphalite qui emporte le malade au bout de quelques jours avec des souffrances intolérables.

La plupart des transportés attaqués par la lucilia homini-vore ont succombé malgré les secours de la science. Les cures que l'on a obtenues sont des exceptions. Sur une douzaine de morts constatées, on cite trois ou quatre guérisons

La térébenthine pure et le chloroforme ont été quelquefois des agents efficaces, mais ont le plus souvent échoué. Du reste, l'action de la térébenthine sur la larve n'est pas mortelle; elle la fait se contracter et tomber.

Plusieurs larves ont été plongées dans un bain de chloroforme, dans une solution concentrée de bichlorure de mercure, qui ont cependant la propriété de détruire tous les animaux inférieurs, et elles ont résisté à la vertu corrosive de ces agents chimiques, prouvant encore leur existence par un reste de sensibilité.

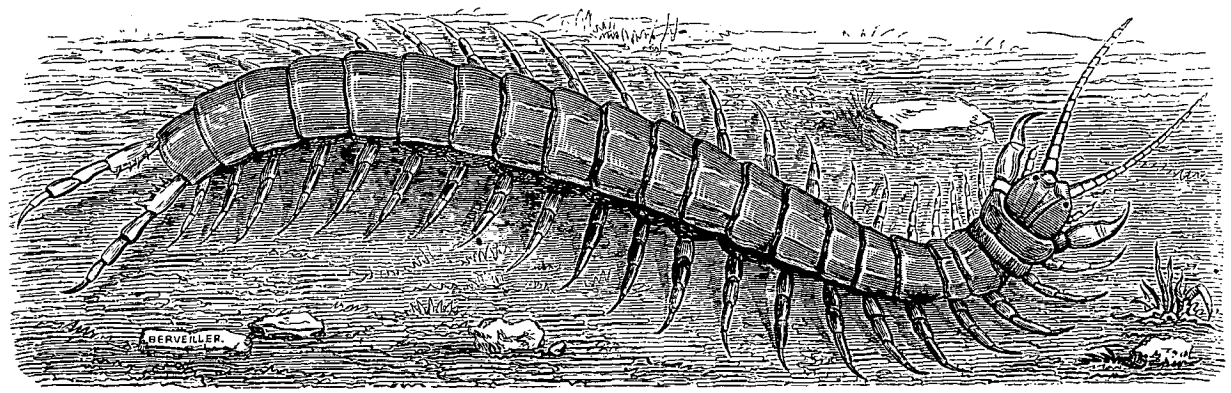
Jamais pays ne fut plus peuplé d'insectes que la Guyane, jamais l'entomologiste ne trouvera mine plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

féconde. Formes étranges, couleurs brillantes, tout est réuni pour séduire les regards et captiver l'attention. Le Maroni est une terre promise pour le collectionneur le plus insatiable. Le fulgore porte-croix, le fulgore porte-lanterne, le charançon bleu pointé de noir, l'arlequin dont le nom indique l'habit, la mouche éléphant, l'actéon, toutes les raretés, toutes les variétés de cette immense famille des coléoptères, des dyptères, des hémiptères, etc., s'y rencontrent. Les papillons les plus splendides, dont quelques-uns sont inédits encore, soit diurnes, soit nocturnes, surprennent par la bizarrerie de leurs dessins et la perfection de leurs organes, et les mouches à feu emplissent l'air de gerbes d'étincelles.

La plupart de ces insectes sont inoffensifs; mais quelques-uns sont de vrais démons cachés sous une enveloppe microscopique, et les plus petits sont trop souvent les pires.

Les moustiques sont une véritable calamité publique qui rend inhabitables certaines localités. Si pauvre que soit un ménage, la moustiquaire en est le meuble le plus indispensable, car c'est la sauvegarde du sommeil et la garantie du repos. On entend bien toujours à travers la gaze protectrice, l'éclat de la trompette que

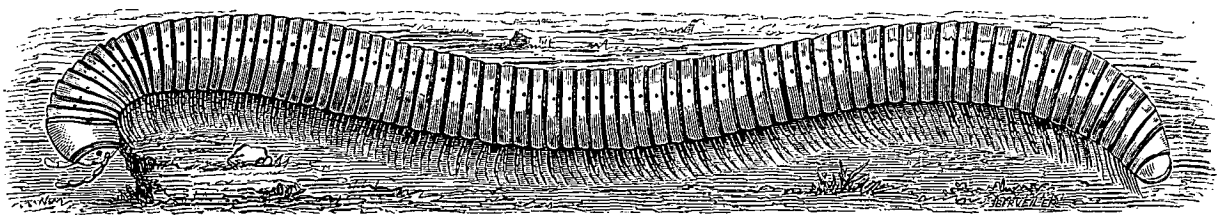


Scolopendre. — Dessin de Delahaye d'après nature.

sonne l'ennemi, mais on est à l'abri de ses piqûres. Les planteurs d'autrefois avaient imaginé en faveur de leurs esclaves un châtiment atroce qui consistait à exposer les coupables aux piqûres des moustiques, le corps enduit de miel et les mains enchaînées. La plupart des patients devenaient fous de rage, quelques-uns en mouraient.

Il y a des moustiques de plusieurs espèces. Il en est de quasi-imperceptibles qui ne trahissent leur présence que par la douleur qu'ils vous causent. On les nomme *maringouins*. Cette espèce est plus particulièrement endémique aux vases des rivières, aux heures de la basse mer. Il y en a aussi de plus grande taille et qui vous font jaillir le sang des veines à chaque piqûre de leur lancette. On les appelle *maques*.

J'ai suivi une fois, pas à pas, sur la route de Saint-Laurent à Saint-Louis, la marche d'une armée de fourmis noires, dites fourmis de feu à cause de la brûlure que cause leur venin. La colonne, formée de rangs épais, ondulait suivant les terrains, fuyant les obstacles qu'elle ne pouvait franchir, grimpant ou descendant



Yule de la Guyane. — Dessin de Delahaye d'après nature.

suivant l'exigence des cas. Elle semblait obéir à un ordre donné et à une discipline sévère. Ce corps expéditionnaire dessinait un ruban d'une cinquantaine de mètres et l'avant-garde se perdait au loin dans le fourré. Était-ce une armée d'émigrants, une colonne rentrant de maraude? Mon savoir entomologique ne va pas jusqu'à pouvoir préciser l'un ou l'autre fait.

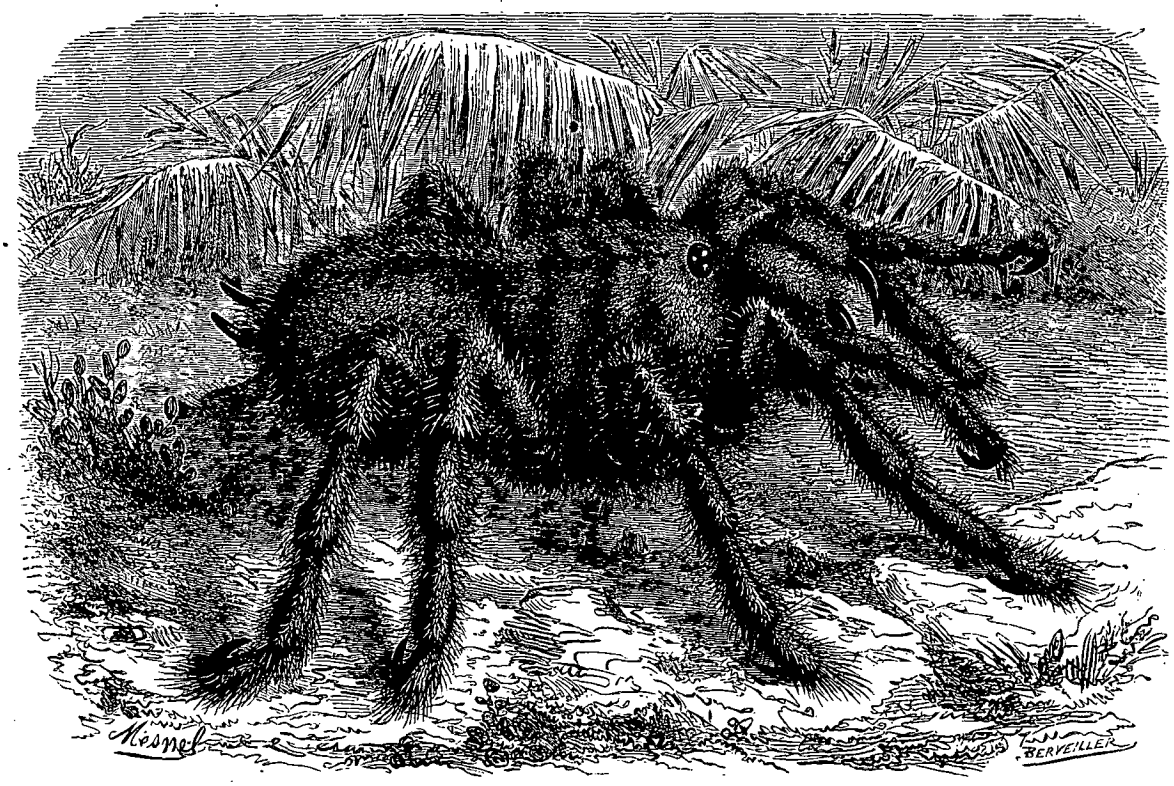
Les dégâts que ces insectes font subir aux plantations sont terribles. On est obligé de compter avec ces petites bêtes que leur nombre rend redoutables. Quelquefois on est obligé de fuir devant elles et de capituler, et c'est ainsi qu'on a dû leur abandonner en toute propriété certains quartiers qu'elles auraient ravagés quand même, en dépit de toute précaution et de toute défense. L'eau ne devenait plus un isolant et un préservatif contre leurs agressions, et elles profitaient adroitement de tout pont improvisé pour envahir la place.

Voici un ennemi dont le contact est plus repoussant et la dent plus venimeuse; c'est l'araignée-*crabe*, le géant de l'espèce. La création n'offre rien de plus hideux et de plus repoussant que cette horrible bête qui ne se contente pas de faire la guerre aux insectes, et s'attaque même aux petits oiseaux à qui elle suce le sang après les avoir engourdis de son venin. L'oiseau-mouche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le colibri comptent parmi ses victimes. Son corps est composé de deux parties distinctes, également couvertes de poils, d'où partent cinq paires de pattes à quatre articulations. Le tout est velu, noirâtre, semblable à une réunion de chenilles. Chaque jambe est armée d'une griffe jaune et crochue. De la tête sortent deux pinces recourbées en dedans comme celles d'un crabe et qui lui servent à déchirer sa proie. La toile que tend cette monstrueuse araignée est étroite, mais forte; elle peut y prendre les plus gros insectes. En dehors de la douleur locale, sa morsure cause la fièvre et amène une partie des accidents produits par la dent des reptiles. Le seul contact de ses poils occasionne à la peau une brûlure pareille à celle de l'ortie. J'ai vu une araignée-crabe qui, les pattes étendues, mesurait près de huit pouces de diamètre.

Le scorpion de la Guyane ressemble à celui d'Europe et à celui d'Afrique; sa morsure cause rarement la mort, mais elle entraîne de graves désordres En avançant qu'il se tue lui-même et se perce de son aiguillon quand il se voit entouré d'un cercle de feu, on a dit une vérité dont plusieurs voyageurs ont été témoins. Le scorpion est peut-être le seul animal qui ait recours au suicide et choisisse son genre de mort. La colonie renferme deux variétés de cet insecte, la plus grande, représentée page 318, a presque la taille d'une forte écrevisse.



Araignée-crabe. — Dessin de Mesnel d'après nature.

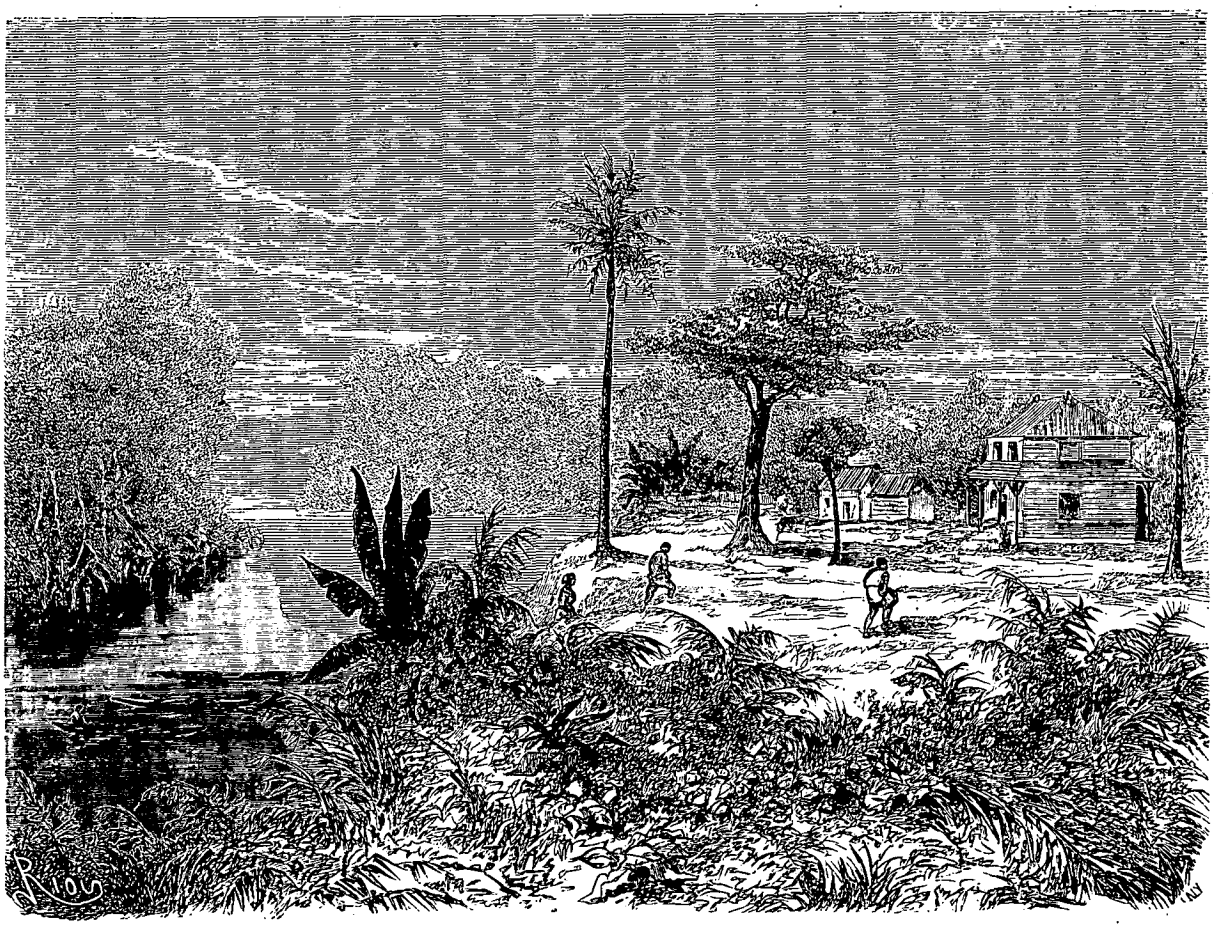
L'ignoble insecte semble avoir la conscience de sa laideur et de l'horreur qu'il inspire. Il se retire dans les lieux humides, se cache dans les troncs d'arbres morts et s'enterre sous les ruines. Il fuit le soleil et l'éclat du jour. Il s'introduit souvent à bord, dans les paquets de *bardeaux* et dans le bois à brûler; il serait prudent de passer tout cela au feu avant l'embarquement, mais on a rarement le temps d'employer toutes ces précautions; et c'est ainsi qu'on admet dans les navires tous les animaux malfaisants qui nichent et pullulent au fond des cales : fourmis, cancrelats, araignées, scorpions, scolopendres, serpents et le reste. Les *termites*, qui ont mangé la préfecture de la Rochelle, sont d'importation américaine.

Le scolopendre, vulgairement connu sous le nom de cent-pieds ou bête à mille-pattes, est extrêmement commun. Il est bien rare qu'au bout d'un séjour de quelques années aux colonies on n'ait pas eu quelque fâcheux rapport avec lui. Sa piqûre est peu dangereuse du reste et n'occasionne qu'une douleur passagère, qui peut se guérir par une simple lotion ammoniacale. L'ammoniaque, ou alcali volatil, est un spécifique souverain contre la piqûre de la plupart des insectes, mais elle est impuissante contre la morsure des serpents. A côté du scolopendre vit un myriapode non moins répulsif à la vue, le *Yule* de Cayenne. Je ne puis dire s'il est également vénimeux.

Frédéric Bouyer.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rivière de Tonnégrande, près Cayenne. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic, capitaine de frégate.

VOYAGE DANS LA GUYANE FRANÇAISE,

PAR M. FRÉDÉRIC BOUYER, CAPITAINE DE FRÉGATE [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Menus propos de chasse et d'histoire naturelle.

L'île de Cayenne était autrefois infestée d'une énorme quantité de ces grands chats mouchetés auxquels les colons européens de toute l'Amérique, en dépit de la science, s'obstinent à conserver la qualification de tigres; le nom de Montagne-Tigre, donné à un des sommets de l'île, s'accorde avec les récits des écrivains pour certifier le fait. En 1666, c'était un véritable fléau. Les pseudo-tigres traversaient à la nage l'étroit cours d'eau qui sépare l'île de la grande terre et venaient enlever les bestiaux jusque dans les étables. Il est probable qu'ils s'attaquaient également aux négrillons isolés qu'ils rencontraient sur leur route.

Les déprédations de ces pirates de savane devinrent telles que M. de la Barre fut obligé d'établir une prime assez forte par tête de jaguar. L'appât du gain, joint au besoin de la défense personnelle, engagea les colons à faire à ces bêtes fauves une guerre d'extermination. On finit par les éloigner des habitations ou du moins à inspirer à ces maraudeurs endiablés un plus grand respect pour la propriété.

Si les jaguars ne sont pas aussi redoutables qu'à l'origine de la colonie, les propriétaires des plantations comme ceux des ménageries savent encore ce qu'il en coûte pour les nourrir. Lors de la création du pénitencier de la *Comté*, on fit la demande en France de quarante chiens des Pyrénées pour défendre les troupeaux contre les tigres. Les chiens furent ponctuellement envoyés à la Guyane et il en reste encore quelques-uns chez les

1. Suite. — Voy. pages 273, 287 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouchers. Quant aux bœufs que ces molosses devaient garder, quant aux savanes dont ces bœufs devaient paître l'herbe verdoyante, tout cela resta à l'état de projet.

Des jaguars ont été assez osés pour pénétrer jusque dans le cœur de la ville de Cayenne, et l'un d'eux s'est fait tuer dans un poulailler qu'il dévalisait. Ce fut le soldat en faction à la porte de la prison qui exécuta le voleur. Le fait est historique et enregistré dans les archives du corps de garde. Le sergent le mentionna au rapport avec cette noble simplicité qui distingue ces morceaux de littérature militaire : Rien de nouveau pendant la nuit : le fusilier Pacot a tué un tigre qui mangeait une poule. Cartouches consommées : une.

Il fallait bien justifier les munitions employées et prouver que le fusilier Pacot ne jetait pas sa poudre aux moineaux.

Sans atteindre la taille des tigres de l'Inde, sans avoir la férocité de la panthère d'Afrique, le jaguar n'est pas un adversaire à mépriser quand il veut combattre; mais il se décide rarement à ce parti extrême. Il prend volontiers la fuite et se laisse souvent mener comme un lièvre par des roquets qui lui aboient aux talons. Quelquefois aussi la bête de meute fait brusquement tête aux chiens et alors : gare dessous, comme disent les marins.

Le jaguar craint l'homme et ne l'attaque qu'à son corps défendant. Il faut pour cela qu'il soit blessé, furieux ou affamé. Or, les bois sont tellement giboyeux que cette dernière condition se présente rarement. Le garde-manger de la bête est ordinairement bien garni et elle peut faire ses quatre repas.

Il arrive cependant quelquefois que le carnassier, par occasion, a goûté de la chair humaine. C'est un grand malheur; car il lui trouve, à ce qu'il paraît, une saveur si délicate, que désormais son estomac méprise tout autre gibier à plume ou poil. Il est alors indispensable de débarrasser le pays d'un semblable gourmet qui considère l'homme comme une friandise de haut goût.

Les Américains du Sud appellent ce jaguar *cébado*. Le fameux *Facundo Quiroga*, surnommé lui-même le tigre des pampas, qui fut gouverneur de province et faillit devenir président de la république Argentine, Quiroga raconte comme principal épisode de sa vie aventureuse, deux heures passées à la cime d'un caroubier balancé par le vent, avec la perspective d'un *cébado* qui l'attendait gueule béante, accroupi au pied de l'arbre.

« C'est le seul moment de ma vie où je me souvienne d'avoir eu peur, » disait le terrible gaucho à ses officiers.

Beaucoup de gens et des plus braves auraient éprouvé la même sensation.

Disons bien vite, afin de rassurer les Européens qui voudraient se livrer aux plaisirs de la chasse dans les bois et dans les savanes de la Guyane, que le tigre cébado est une rareté dans l'espèce, et qu'en tout cas on peut se soustraire à ce péril en chassant de compagnie avec un nègre.

En effet, il est prouvé qu'entre deux hommes de couleur différente, dès qu'il s'agit de manger quelqu'un, la bête féroce choisit toujours le nègre. Est-elle plus habituée à le voir et partant plus familière avec lui? La chair du nègre qui dégage des senteurs toutes spéciales est-elle également douée d'éléments plus savoureux? C'est une question culinaire que les tigres n'ont pas révélée aux physiologistes.

J'ai toujours aimé les bêtes; c'est une affection que j'avoue avec ingénuité. J'aime, surtout à bord, à m'entourer d'une ménagerie de choix. C'est la source de bien des distractions innocentes. Le navire est souvent une sorte de prison, et l'on sait ce que l'étude d'une fleur, l'amitié d'un rat ou d'une araignée peuvent apporter de bonheur à un prisonnier isolé des autres joies du monde.

Le plus important des pensionnaires auxquels j'avais accordé la table et le logement à bord de *l'Alecton*, était un jeune jaguar originaire de la Guyane hollandaise. Il venait à peine d'être sevré quand j'en fis l'acquisition, mais il paraît qu'il avait sucé le lait et les principes d'une mère bien farouche. Oncques ne vit caractère plus rêvêche. Mes mains portent écrite en longues estafilades l'histoire de nos premiers rapports. Je fis vainement des bassesses pour modifier l'amertume de nos relations. Ni mes attentions, ni mes caresses, ni mes cadeaux, rien n'y fit. Le chemin de son cœur était obstrué de broussailles; on n'y arrivait même pas en passant par l'estomac. Mon tigre ou plutôt ma tigresse, car ce chat était une chatte, représentait la vivante image de l'ingratitude.

On dit qu'on assouplit le naturel féroce des carnassiens en les nourrissant exclusivement de viande cuite, de soupe et de pain. Je cherchai à imposer cet ordinaire à *Mégère*, c'est le nom que reçut ma tigresse sur les fonts du baptême; mais Mégère professait le plus souverain mépris pour cette pitance d'anachorète; elle serait morte de faim devant ces repas de carême. Il lui fallait de la chair saignante; elle aimait à plonger son mufle dans du sang tiède encore, à se repaître d'une agonie, à déchirer de ses griffes des membres palpitants.

En face de la rivière l'Approuague, se trouve un rocher isolé bien connu des navigateurs, auxquels il sert de point de reconnaissance pour l'atterissage de Cayenne. Ce roc, élevé d'une centaine de mètres, escarpé, dénudé, n'est fréquenté que par les oiseaux de mer qui y font leurs nids. On le nomme le Grand-Connétable.

Le Grand-Connétable aurait acquis de grandes proportions et serait devenu une riche mine de guano, sans les pluies diluviennes de la Guyane qui entraînent à la mer les parties principales de ce précieux engrais. Celui que quelques crevasses ont maintenu dans les fissures du rocher a perdu sous cet incessant dissolvant ses qualités premières. Il n'en est guère resté qu'une sorte de nuance blanchâtre qu'a revêtue la pierre.

Une des distractions des navires qui passent près du Connétable est de lui envoyer un coup de canon chargé à mitraille. Cette décharge, qui fait plus de bruit que de mal, a pour résultat de faire envoler des myriades d'oiseaux de mer, qui obscurcissent l'air et assourdissent de leurs cris.

Ces oiseaux sont si nombreux que beaucoup de capi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taines de commerce m'ont assuré que leur coup de canon avait toujours porté.

Ces capitaines étaient de Bordeaux.

En 1863 on forma le projet d'établir sur le Connétable un phare d'une incontestable utilité. *L'Alecton* eut la mission d'y conduire l'ingénieur et les ouvriers chargés d'étudier la question et de commencer le travail.

La mer déferle sur la partie nord de l'Ilet, mais la partie sud-ouest est accessible en temps ordinaire. On mouille à petite distance de terre. La déclivité du rocher paraît plus rapide qu'elle ne l'est en réalité. Nombre d'officiers et de matelots tentèrent l'ascension par divers points et y réussirent sans trop de difficulté.

Mais à mesure qu'ils gravissaient l'escarpement avec l'allure bruyante d'écoliers en récréation, ils devenaient de vrais trouble-fête pour des familles emplumées qui protestaient par leurs cris contre cette violation de leur domicile.

Aussi nos marins, dans leur envahissement indiscret, trébuchaient contre des nids, marchaient sur des œufs et écrasaient des couvées. On sait la difficulté qu'éprouvent en général les oiseaux de mer à s'enlever de terre. La fuite leur est tout d'abord interdite; ils font quelques pas en chancelant comme des gens ivres, et ne peuvent détendre les ressorts de leurs ailes.

On commença par courir sus à ces pauvres palmipèdes, puis l'instinct sauvage de la destruction se mêlant de la partie, on en fit un grand carnage. Les cannes et les bâtons devinrent des armes pour ce massacre d'innocents, et le canot revint à bord chargé des trophées de cette victoire facile, représentés par deux paniers pleins d'œufs, et par une soixantaine d'oiseaux petits et grands, morts et vivants.

Cette capture profita peu aux chasseurs. Les œufs étaient tous couvés; quant aux oiseaux, malgré la précaution qu'on prit de les écorcher avant de les cuire, leur chair était si coriace, elle avait un goût d'huile si prononcé, que les matelots renoncèrent à ce mets déplaisant. Or il fallait que cette chair fût bien foncièrement détestable pour être rebutée par des gastronomes qui considèrent le requin et le marsouin comme appétissant extra.

Mégère se montra moins difficile. Elle n'avait pas été oubliée dans la distribution. Sa part mesurée généreusement se composait de quatre ou cinq oiseaux qu'on mit dans sa cage en dépit de leur résistance. A la vue de cette proie vivante, un frisson voluptueux courut par tout le corps de la bête fauve; ses pupilles se dilatèrent démesurément, elle se rua sur ses victimes et les tua les unes après les autres en broyant leurs crânes sous sa dent cruelle. Puis, les pattes posées sur ces corps palpitants, elle sembla défier de les lui ravir. A ceux qui faisaient mine d'approcher, elle répondait par un grondement si sauvage, par un rictus si formidable, par une *faccia faroucha* si complète, que nul n'osait s'exposer à un coup de griffe ou de dent pour le simple plaisir de plaisanter avec une bête d'un aussi mauvais caractère.

Alors Mégère se mit à dévorer son gibier, non sans prendre le soin de le plumer, ce qu'elle faisait avec des mouvements saccadés et nerveux.

Puis repue, mais non assouvie, elle s'étira avec complaisance, appuya son mufle sur ses pattes, lécha ses ongles ensanglantés et parut se complaire dans les impressions d'un haut sensualisme, dressant parfois l'oreille aux cris lointains des oiseaux qui regagnaient pour la nuit leurs retraites si odieusement troublées dans cette journée fatale.

Le lendemain matin, la cage de Mégère était vide; Mégère avait disparu.

L'ouvrier qui avait construit cette cage avait agi à l'imitation de certains parents qui commandent des vêtements un peu amples pour leurs enfants dans l'espoir que ces enfants grandiront. Les barreaux étaient trop espacés, et avec cette faculté qu'a la race féline de s'allonger et de s'aplatir, Mégère avait réussi à se glisser entre deux lattes de fer. On eut beau la chercher dans tous les coins du navire, elle fut introuvable. Je crus qu'elle s'était noyée et je fus peu sensible à sa perte; ses mauvaises qualités m'effrayaient sur son avenir. Elle ne laissait pas de bons souvenirs, elle fut promptement oubliée.

Cependant *l'Alecton* continua sa route. Quelques jours après nous revînmes près du Connétable; il s'agissait de reprendre des outils laissés au premier voyage. Les trois hommes envoyés à terre dans ce but, revinrent à bord tout effrayés. Ils avaient trouvé une caverne entourée de carcasses d'oiseaux et au fond de cette caverne brillaient deux yeux qui devaient appartenir à un effroyable monstre. Je n'ai tué aucune hydre de ma vie; je n'ai accompli aucun de ces travaux qui mirent Hercule et Thésée au rang des demi-dieux, je résolus d'acquérir des droits à la reconnaissance de mes concitoyens en purgeant l'île de ce monstre inconnu.

Les officiers s'associèrent joyeusement à l'expédition.

Pendant le trajet les suppositions allaient leur train.

C'était peut-être un descendant du Dragon qui désola l'île de Rhodes.

Ou le fils du serpent qui arrêta l'armée de Régulus.

R.... raconta l'histoire de l'Orque et de la belle Angélique exposée dans l'île d'Ébude. Il déclara qu'il lui importait peu de rencontrer l'Orque, mais qu'il délivrerait volontiers la belle Angélique. Un aspirant de marine fut du même avis.

E.*** narra l'histoire d'un lièvre enragé qui désola pendant plusieurs mois les environs d'Hyères et les bords du Gapo, et arrêta la récolte du chêne-liége.

Le docteur déclama le récit de Théramène.

Le commissaire, avec la pointe de son canif, fit des croix sur les balles de son fusil.

Toutefois, comme la Guyane est terre de monstres, qu'elle en a beaucoup de connus et quelques-uns d'inédits, comme plusieurs des suppositions pouvaient se réaliser, j'avais pris toutes les précautions exigées par la circonstance. Les fusils et les revolvers étaient bien chargés, et plusieurs matelots nous accompagnaient armés du classique sabre d'abordage.

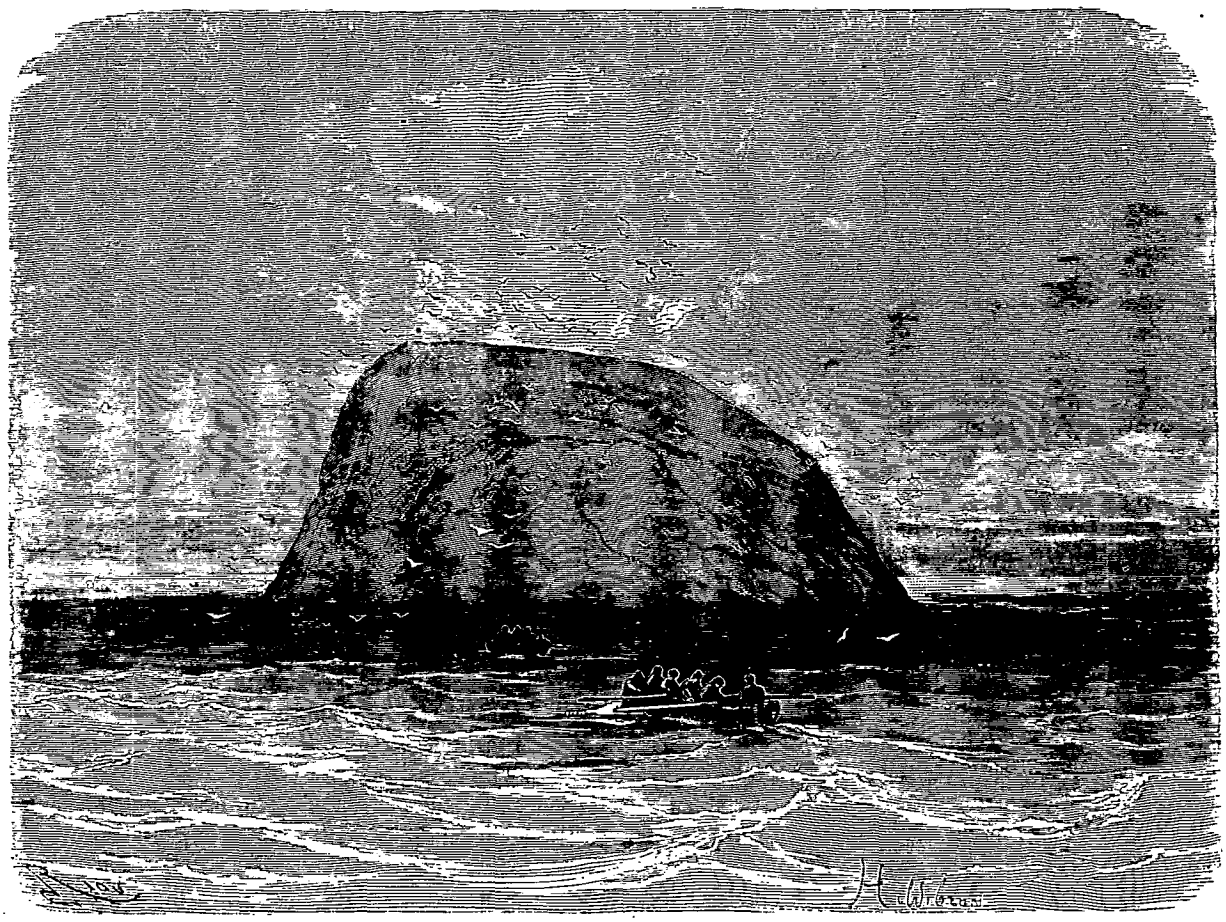
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Par surcroît de prudence, j'avais emmené deux de mes chiens, Black et Faraud. Black était un ravissant petit animal, un vrai bichon de marquise, joli comme l'Amour, mais brave comme Achille. Quant à Faraud, c'était un énorme mâtin, semi-couchant, semi-courant, espèce d'enfant d'arlequin croisé de toute race, aussi bon que laid, et capable de lutter avec tous les monstres des Guyanes.

Les hommes qui nous servaient de guides dans cette expédition ne nous avaient pas trompés. A mesure que nous approchions de l'endroit signalé, nous remarquions avec surprise une énorme quantité d'oiseaux à demi dévorés qui séchaient au soleil. La bête féroce s'était conduite à la façon des Attila et des Tamerlan; des morts marquaient son passage et jalonnaient sa route.

Enfin nous arrivons au repaire. Par suite des infiltrations pluviales, des masses granitiques éboulées avaient chevauché les unes sur les autres et formaient une sorte de grotte dont l'entrée irrégulière, tapissée de plantes épineuses, mesurait un mètre sur sa plus grande largeur. La profondeur était inconnue, mais effectivement on y voyait briller deux lueurs pareilles à des charbons ardents.

Black fut le premier qui se précipita dans cet antre sauvage; mais il en sortit plus vite qu'il n'y était entré; une longue balafre lui ensanglantait la poitrine et il gémissait douloureusement. Faraud entra en lice à son tour; alors ce fut dans l'intérieur de la caverne un effroyable tumulte accompagné d'aboiements et de cris furieux. La main sur nos armes, nous attendions le moment d'agir et de prêter assistance à mon brave chien.



Le rocher du Connétable. — Dessin de Riou d'après un croquis de M. Bouyer.

Tout à coup la lutte changea de théâtre. Faraud et son adversaire, enlacés l'un à l'autre vinrent tomber au milieu de nous. Alors tout fut expliqué. Ce monstre inconnu, c'était Mégère. Cramponnée aux flancs de Faraud, elle le mordait affreusement à la gorge. Le pauvre chien faisait de vains efforts pour s'en débarasser et se roulait sur elle sans pouvoir lui faire lâcher prise.

Je ne sais ce qui serait advenu si nous ne nous en étions mêlés. Deux matelots se dépouillèrent de leurs chemises de laine et les jetèrent sur Mégère, que nous parvînmes à maîtriser, à empaqueter et à mettre dans l'impuissance de nuire. Alors nous pénétrâmes dans la grotte. Ce que la jeune tigresse avait immolé d'oiseaux était prodigieux. Elle avait tué, tué, toujours tué pour le plaisir de tuer; elle avait bu le sang, elle avait joui de l'agonie, elle s'était fait une litière de victimes.

Je n'ose fixer le chiffre de ces victimes, tremblant de faire suspecter ma véracité d'historien. Mais jamais tête couronnée, dans ces faciles égorgements qu'on appelle chasses royales, n'a fourni un pareil chiffre à la statistique dressée par les courtisans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mégère fut réintégrée dans sa cage dont les barreaux avaient été doublés.... Si l'on veut voir Mégère aujourd'hui, qu'on prenne le chemin de fer qui conduit à Brest : elle est visible tous les jeudis au jardin des plantes; les étrangers peuvent obtenir une entrée de faveur. Elle a beaucoup grandi; sa robe est mouchetée avec une rare régularité. Mais si elle est douée d'un extérieur agréable, elle est toujours restée mauvaise au moral. Je vais quelquefois lui rendre visite. Elle me reconnaît.... car elle a voulu me mordre.

La chasse à la Guyane se divise en deux catégories bien distinctes : la chasse en plaine ou savane, la chasse en forêt. La chasse en savane se fait au chien d'arrêt. La chasse en forêt se fait au chien courant, et même sans chien, à la manière indienne, c'est-à-dire à l'affût sous les hautes futaies (voy. p. 328).

Les savanes des grandes prairies sont ceintes d'arbres et émaillées de marécages ou pri-pris. L'hiver les inonde, l'été les dessèche. Le meilleur moment pour les aborder, c'est quand les premières pluies ont détrempé la terre, ou lorsque les rayons du soleil ont pompé le gros de l'inondation hivernale. Alors elles sont fréquentées par les bécasses, les bécassines, les râles et autres oiseaux de marais. La marche y est pénible, les herbes sont par touffes, entre lesquelles les eaux ont tracé de tortueux et humides sillons. Quelques-unes de ces savanes ser-

Un rendez-vous de chasse dans les grands bois. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

vent de pâturages, la plupart sont sans emploi. Elles sont, en général, fort éloignées des établissements. Ainsi, partant de Cayenne, il faut quatre heures environ par mer ou par terre pour se rendre sur le lieu de chasse. Il faut donc partir de nuit pour arriver au jour, car après dix heures du matin la chaleur devient trop accablante, et dans la Guyane les auberges brillent par leur absence. Quant aux bivouacs nocturnes, ils sont dangereux pour la santé : *experto crede Roberto*. Qu'il me suffise d'affirmer qu'il n'est guère de savanes sur les bords du Tonnégrande (voy. p. 321), du canal Laussat, de la Comté et des mille autres canaux qui découpent la Guyane, que je n'aie parcourues en tous sens.

Ma première excursion m'avait affriandé. Nouveau débarqué à Cayenne, j'avais l'enthousiasme, j'avais la foi. Aujourd'hui que le souffle des déceptions a fait vasciller ce divin flambeau, il faudrait peu de chose pour le ranimer encore.

Mon canot me conduisit de l'autre côté de la rade, à la pointe Macouria, nommée aussi pointe aux Moustiques. J'y avais fait connaissance d'un compagnon de chasse. C'était le brigadier de gendarmerie. Je me présentai muni d'une lettre de recommandation de son chef d'escadron. Billet laconique, portant écrit : Bon pour un cheval. La consigne fut exécutée littéralement. Nous partîmes quatre, le brigadier, son chien, le cheval et moi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le chien s'appelait Coquin. Le cheval se nommait Espion. Quant au gendarme, j'ai oublié son nom.

Coquin était un excellent chien, Espion un affreux cheval. Toutefois il marchait d'un pas relevé assez rapide.

Le brigadier suivait sans perdre une semelle. C'était un Alsacien à physionomie énergique; mais pleine de douceur en dépit de sa moustache rousse. Grand, vigoureux, il offrait un vrai type de soldat, brave et loyal. Il boitait légèrement; mais malgré cette infirmité, il ne se laissait pas distancer par Espion. On voyait qu'il avait l'habitude des longues étapes.

Au bout de deux heures nous étions arrivés. On remisa Espion chez un nègre nommé Zagala. Un quart d'heure après nous étions en chasse. Mes débuts furent brillants. Je fis coup double au premier arrêt de Coquin. Deux bécasses tuées ainsi me valurent l'estime de mon compagnon. Je continuai avec un égal succès; les dieux étaient pour moi. Le brigadier tirait beaucoup mieux, mais je tirais plus souvent. Le résultat était à mon avantage. En trois heures de chasse nous avions abattu quinze bécasses, dix bécassines et huit râles.

La chasse ne fut interrompue que par quelques-unes de ces averses torrentielles comme il en tombe à la Guyane. Nous les recevions stoïquement, abrités par nos chapeaux; mais après ces nuages, le soleil semblait acquérir des feux plus ardents; à dix heures la savane devenait une fournaise. Nous fîmes une prudente retraite.

La case du nègre Zagala a la prétention d'être un rendez-vous de chasse. Quand on y apporte tout, on peut s'y procurer le reste. Si on se munit d'un hamac, d'une moustiquaire, de provisions liquides et solides, c'est une hôtellerie où rien ne manque. J'avais été heureusement prévenu et nous pûmes satisfaire notre faim et notre soif. Puis j'allumai un cigare, le brigadier bourra sa pipe et nous devisâmes familièrement.

« Par quel hasard êtes-vous venu à la Guyane? dis-je à mon compagnon.

— Mon capitaine, j'ai la passion de la chasse, j'ai permuté dans la gendarmerie coloniale pour pouvoir chasser. Car en France cette distraction nous est interdite. Puis, voyez-vous, j'aurais été un mauvais gendarme pour les braconniers.

— Vous voulez dire un bon gendarme.

— Bon ou mauvais gendarme, j'aurais eu trop de sympathie pour les délits de chasse. Donc pour ne pas manquer au devoir, je suis passé aux colonies. Ici du moins je puis tirer un pauvre coup de fusil et n'ai pas de procès-verbal à dresser contre les délinquants.

— C'est à la guerre que vous avez été blessé?

— Non, c'est à la chasse. Ici même, il y a un an, j'ai failli être dévoré par un serpent....

— Par un serpent!

— Je suis solidement bâti, n'est-ce pas? Je ne crains pas un homme, j'ai fait mes preuves. Si j'avais trouvé le Rongou, je l'aurais arrêté, aussi vrai que j'avale ce verre de vin; eh bien! quand je pense au danger que j'ai couru, j'ai une sueur froide.

— C'était un boa, alors?

— A ce qu'il paraît. Ils appellent ça, ici, des couleuvres. Voici la chose. Sur la droite de la savane où nous avons chassé, il y a des pri-pris remplis de canards; mais dans le jour ces diables d'oiseaux se tiennent au milieu; pas moyen d'y arriver, on s'y noierait dans la vase. Ce n'est qu'au petit jour qu'ils se tiennent au bord. J'avais une envie terrible de tuer un canard; j'arrivai de grand matin près du pri-pri, j'entrai dans l'eau jusqu'au jarret, le doigt sur la gâchette, j'attendais que les premières lueurs du jour me montrassent les oiseaux que j'entendais tout autour de moi.

Tout à coup je me sentis saisir brusquement à l'épaule.... Je tournai la tête et je vis, à deux pouces de mon visage, la gueule d'un énorme serpent. Un mouvement de côté me dégagea de la bête qui m'arracha un morceau de ma chemise de laine.

— Vous dûtes avoir une fière peur?

— Je n'avais pas le temps d'avoir peur, il fallait agir. La couleuvre, après m'avoir manqué un premier coup, me ressauta dessus. Cette fois elle me prit à la cuisse. Ses dents m'entrèrent dans la chair et me causèrent une affreuse douleur; je sentais ma cuisse serrée comme dans un étau. Je ne perdis cependant pas courage; avec la crosse de mon fusil, je frappai tellement la tête de la couleuvre qu'elle lâcha encore prise. Elle prit alors du champ pour m'attaquer de nouveau et m'enlacer dans ses anneaux. Heureusement je ne lui en laissai pas le temps: d'une seule main, vu le peu de distance qui nous séparait, je lui lâchai mes deux coups de fusil; elle tomba mortellement frappée. Quant à moi, je fis quelques pas et sortis du pri-pri. J'ignorais si mon ennemi était mort. Je cherchai à fuir, mais les forces me trahirent, je tombai évanoui. Combien de temps restai-je ainsi? je l'ignore; mais quand je revins à moi, le soleil était déjà bien haut à l'horizon. Ma blessure me faisait affreusement souffrir. Je rassemblai tout mon courage, et moitié marchant, moitié rampant, j'arrivai le soir chez Zagala. De là on me porta à l'hôpital. J'y restai six semaines, j'eus la fièvre, le délire, tout le tremblement, on faillit me couper la jambe; finalement je guéris, mais je suis resté un peu boiteux.

— Et la couleuvre?

— Quand je sortis de l'hôpital, je retournai au pri-pri; mais les fourmis et les urubus avaient déchiqueté le corps, il ne restait que l'épine dorsale. Elle avait vingt-quatre pieds de longueur.

— Quelle couleuvre! Ne m'en contez-vous point, brigadier? Ne l'auriez-vous pas mesurée approximativement?

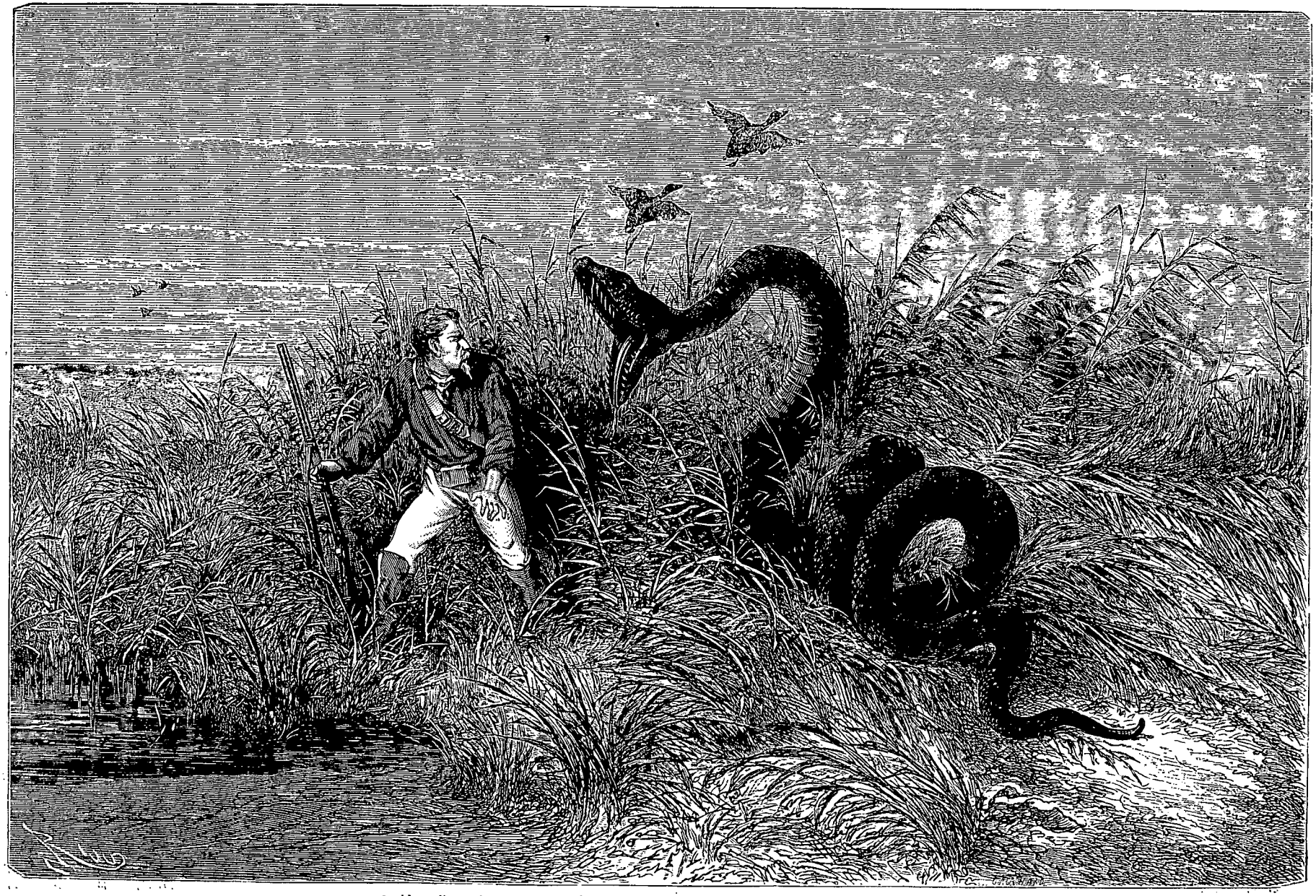
— Le passeur de la pointe m'a assuré qu'il y en avait de trente et de quarante pieds.

— Et vous n'avez pas renoncé à la chasse?

— A la chasse aux canards : oui, et encore.... La chasse, voyez vous; quand on a cette passion, on n'en guérit pas, c'est dans le sang. Qui a bu, boira.

— Brigadier, lui dis-je du fond du cœur, brigadier, vous avez raison. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Incident d'une chasse aux canards. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un des plus grands dangers auxquels le chasseur est exposé, c'est de se perdre dans les bois. Aussi la chasse au chien courant ne se fait généralement que dans les environs des lieux habités, sur la lisière des forêts, ou sur le bord des rivières. Alors il est important de garder l'eau avec une embarcation. Le gros gibier vient presque toujours s'y faire prendre, à moins qu'il ne soit tué au lancer. Le fusil n'est alors utile que pour empêcher la bête de retourner sous bois. Dès qu'elle est à l'eau, il faut se garder de la tirer de peur de la blesser mortellement, auquel cas elle coule et on ne peut la retrouver. On doit essayer de la prendre vivante.

Suivre les chiens à travers ce réseau de buissons est chose difficile. Tout retard met le piqueur en défaut, car l'écho est infidèle, et les obstacles que rencontrent les ondes sonores faisant dévier la direction du bruit trompent le plus souvent sur la direction à prendre pour rejoindre la chasse.

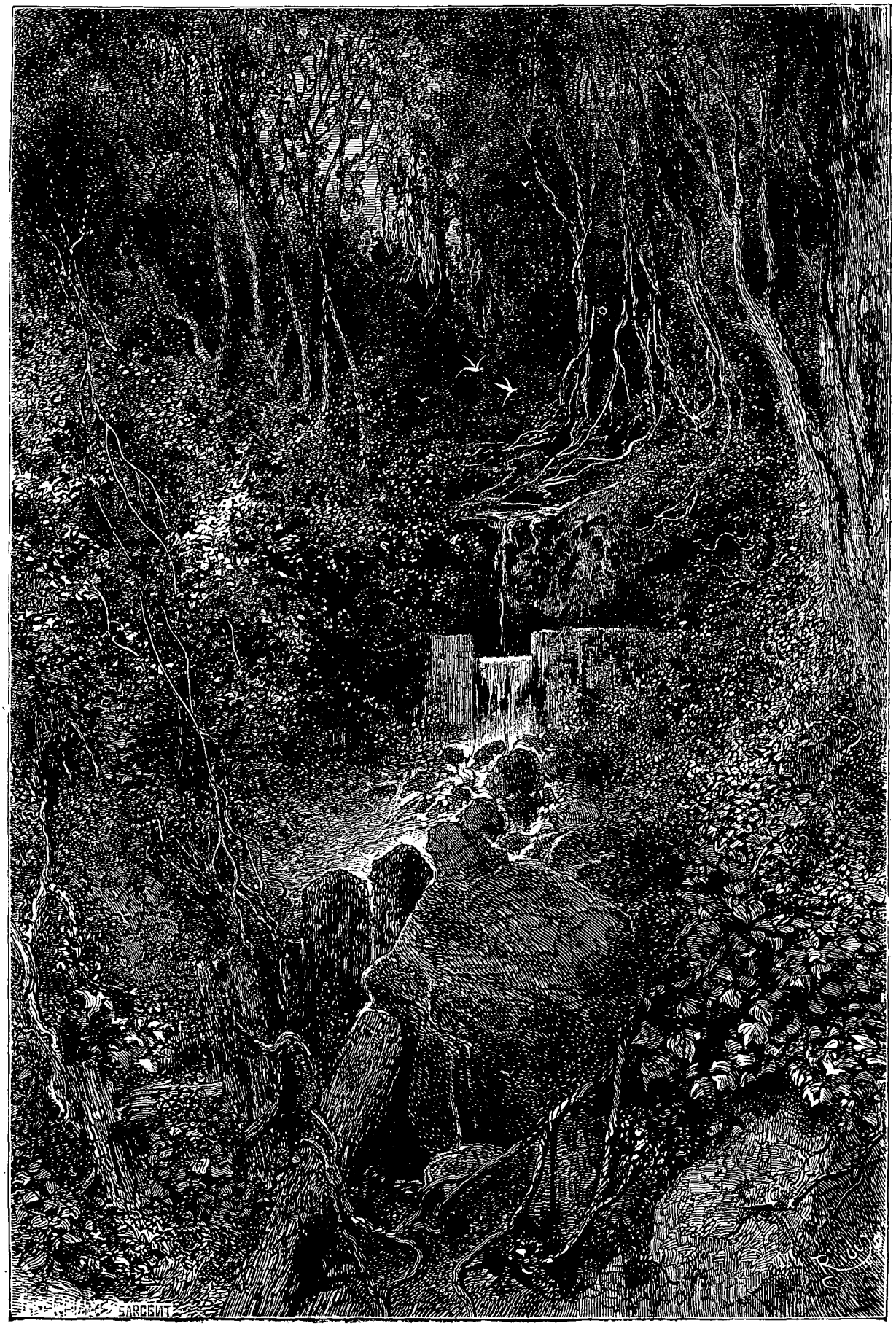
Affût à la manière indienne, dans les grands bois. — Dessin de Riou d'apres M. Bouyer.

Il m'est ainsi arrivé maintes fois de me diriger avec mon canot sur la voix des chiens, de faire fausse route par une erreur d'acoustique et de manquer la biche qui venait à la rivière à une lieue du point où je l'attendais.

Le gibier est fort abondant, les chiens empaument toujours quelque voie, les changes sont fréquents, mais il est impossible de les relever; il est même préférable qu'il y ait plusieurs bêtes sur pied, on a plus de chances de tirer.

Les packs et les agoutis vont souvent se terrer dans quelque arbre creux; alors c'est un siége à faire. Quelquefois on se sert de la hache pour détruire leur dernier asile, ou bien encore on les enfume pour les obliger à sortir et à passer par la mitraille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prise d'eau de Rorota. - Dessin de Riou d'après une photographie de M. Farcy, lieutenant de vaisseau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le menu gibier se fait ordinairement mener dans un espace peu étendu; mais la biche, le tapir et le pécari prennent souvent de grands partis et piquent droit devant eux; parfois aussi les uns et les autres font des rendonnées et reviennent au lancer; mais tout cela est sans règle fixe, et quoique la connaissance des passages soit utile, on chasse pour ainsi dire à l'aventure.

Quand après une matinée fatigante on a tué quelques agoutis, un pack ou une biche, on entonne une joyeuse fanfare, et comme l'empereur Titus, on trouve qu'on n'a pas perdu sa journée. Quant à la mort d'un tapir, c'est un événement qui fait époque et qui jette un tison au feu sacré qui anime le vainqueur.

Résumons la chasse à la Guyane : Beaucoup de fatigue, peu de résultat. Ai-je clairement fait ressortir cette vérité? Mon plaidoyer a-t-il bien servi la cause que j'avais prise en main? Je voulais garer contre l'attrait de la chasse le nouveau débarqué à Cayenne. N'ai-je pas fait fausse route dans mes preuves à l'appui?

En tout cas je vais démasquer une dernière batterie, et si l'erreur que je veux combattre résiste à cette bordée, je me déclare à bout de ressources et laisserai l'incrédule courir à sa perte. Il est prévenu, j'ai fait mon devoir. Cet argument *ad hominem* qui constitue ma réserve, consiste à signaler trois derniers ennemis qui gardent les territoires de chasse : le vampire, la gymnote et le serpent.

Le vampire, *alias* spectre, perro-volador, est une grosse chauve-souris d'un brun sombre, presque noir, un peu plus clair sous le ventre. Il est très-commun aux bois de la Guyane et suce le sang des bestiaux et des hommes endormis. Son instinct lui indique l'endroit d'où le sang s'écoule le plus facilement. C'est derrière l'oreille qu'il pique les bestiaux. C'est aussi là, ou bien encore au gros orteil qu'il s'attaque à l'homme. Pendant la succion, il ne cesse d'agiter ses ailes, dont le mouvement produit une sorte de fraîcheur qui endort la douleur. Il ne s'interrompt que pour dégorger, puis il recommence.

Une nuit, que j'avais pendu mon hamac entre deux arbres, je fus ainsi piqué par un vampire.

J'éprouvais une sensation dont je ne pouvais me rendre compte : quelque chose comme un lourd cauchemar pendant lequel il me semblait que des ailes frôlaient mon visage. Je fis un effort instinctif de résistance contre cette agression que je regardais cependant comme l'effet d'un rêve, et je cachai ma tête sous mon drap. Il paraît que l'animal s'en prit alors à mon pied qui sortait nu du hamac. Quand je me réveillai le lendemain, je m'aperçus avec étonnement que le bout du hamac était couvert de sang. Je voulus me lever et c'est alors que je sentis la douleur et la faiblesse. La blessure était presque imperceptible; on eût dit une piqûre d'épingle. Mais je ne pouvais m'appuyer sur ce pied et je fus plusieurs jours à me remettre.

Derrière l'oreille cela serait bien autrement dangereux. On pourrait passer du sommeil à la mort : *To die, to sleep*, mourir, dormir.

On rencontre souvent dans les pri-pris, ruisseaux et eaux douces, la gymnote, vulgairement appelée couleuvre ou anguille électrique, qui jouit des mêmes propriétés que la torpille. La torpille est un poisson de mer, cartilagineux et aplati, semblable à la raie.

La gymnote varie entre un et deux mètres de longueur; on assure en avoir trouvé de plus longues, mais ce sont les géants de l'espèce. Le corps de cet animal est d'un bleu de plomb. Il n'a pas d'écailles et la peau est gluante. Une nageoire pareille à la quille d'un vaisseau lui court tout le long du ventre, depuis la tête jusqu'à la queue. Les secousses électriques que donne la gymnote sont des plus violentes. L'eau transmet le choc engourdissant, et le fluide que cette anguille dirige à volonté lui sert de défense contre ses ennemis et d'attaque contre les animaux dont elle veut faire sa proie.

On dit que la colère augmente l'intensité de ses décharges; mais elle s'épuise et a besoin d'un certain repos pour renouveler sa provision d'électricité. C'est le moment qu'on saisit pour s'en emparer; sa chair est fort délicate et peut se manger impunément.

J'ai vu deux de ces anguilles chez M. Eyken-Slüyters à Surinam. Un de nos amis qui les toucha du bout de sa canne faillit être renversé.

D'après Milne-Edwards, l'appareil au moyen duquel elles produisent ce singulier effet, règne tout le long du dos et de la queue. Il se compose d'une infinité de lames membraneuses se croisant et formant par leur réunion de petites cellules prismatiques remplies d'une matière gélatineuse; le tout est traversé par de gros nerfs.

Quand on traverse les marécages et qu'on passe à portée de ces anguilles électriques, on peut être frappé et renversé, et se noyer avant d'avoir repris ses sens. C'est une preuve de plus pour démontrer l'imprudence qu'il y a à s'aventurer seul dans un pays où la nature est toujours en état de guerre avec l'homme.

La Guyane renferme toutes les espèces de serpent, les plus venimeuses comme les plus inoffensives, depuis le serpent corail, qui n'est parfois pas plus grand qu'un ver de terre, jusqu'au boa qui atteint d'énormes proportions.

Le serpent est partout, dans l'herbe et sous la pierre, caché dans le tronc de l'arbre mort, pendu aux branches verdoyantes, brillant au soleil ou dérobé dans l'ombre. Avec l'habitude que l'on a de dormir fenêtres et portes ouvertes, le serpent a ses grandes et petites entrées dans les maisons. Vous pouvez l'avoir pour camarade de lit ou le trouver le matin dans vos pantoufles.

Heureusement que le nombre des reptiles venimeux est extrêmement restreint par rapport à la grande quantité de ceux qui ne le sont pas. Cependant dans le doute il est bon de ne pas s'abstenir et d'écraser quand on le peut la tête du serpent d'après les préceptes de l'Évangile.

La population restreinte répandue sur un territoire immense, le manque de publicité donnée aux accidents, le petit nombre de travailleurs employés aux cultures, tout cela réuni fait croire que le nombre des sinistres est relativement moindre qu'à la Martinique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il ne s'ensuit pas de là que les serpents venimeux de la Guyane le soient à un degré moindre que ceux des Antilles. Le grage de la Guyane est le trigonocéphale de la Martinique et il est tout aussi dangereux. On l'appelle grage du nom de la râpe qui sert au Manioc et dont sa peau présente les rugosités.

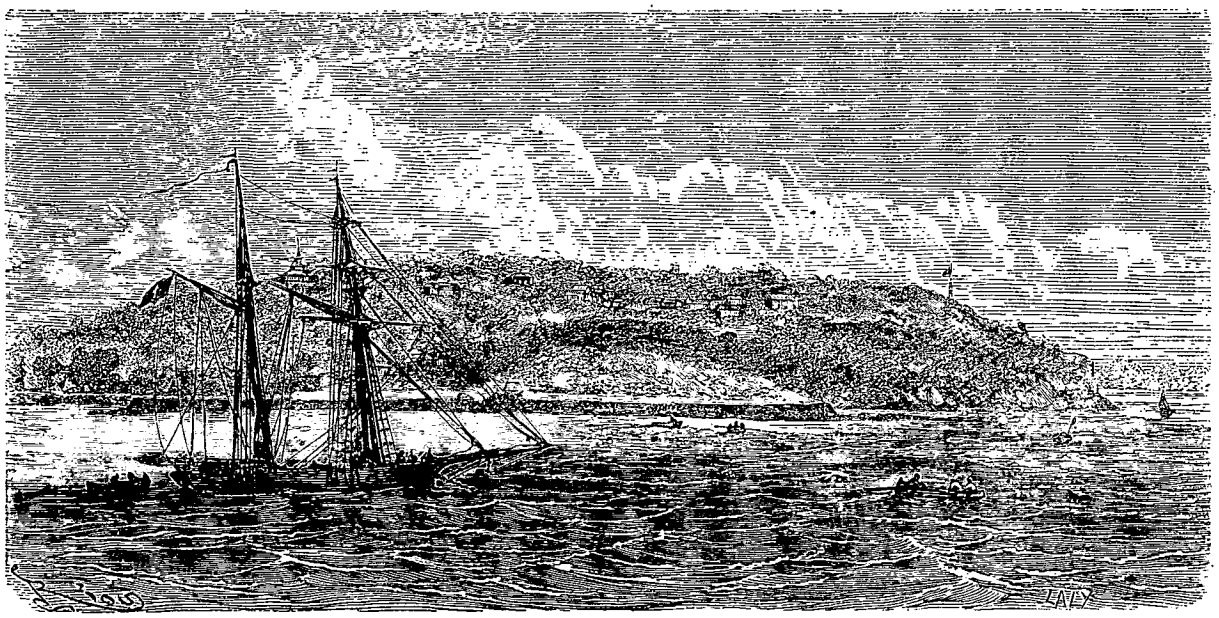
Le serpent à sonnettes, le serpent corail, le serpent liane, le serpent perroquet, le serpent aye-aye, occupent la tête de liste parmi les plus redoutables.

Il ne faut pas croire cependant que toutes les fois qu'on est mordu par un de ces reptiles, il ne reste plus qu'à faire son acte de contrition, sans épuiser au préalable toutes les ressources de la thérapeutique.

L'intensité du virus est soumise à certaines conditions où se reconnaît l'influence des saisons, de l'état du reptile, de son âge et de ses passions. Il est des moments où les glandes distillent un poison foudroyant contre lequel toute science est impuissante. D'autres fois aussi la morsure ne présente pas un caractère aussi grave et le traitement pris à temps peut être mené à bonne fin.

Les indigènes possèdent-ils d'infaillibles spécifiques contre la piqûre des reptiles? Les uns disent oui, les autres disent non, et des faits viennent à l'appui des deux opinions.

Un créole de mes amis me racontait comme souvenir d'enfance l'histoire d'une poule qui avait été mordue par un serpent grage. Non-seulement elle avait été mordue, mais le reptile l'avait déjà enlacée, et si bien qu'il lui avait cassé une aile. Un vieux nègre nommé Birabin, qui opérait peut-être *in anima vili* afin d'essayer la valeur de son remède, entreprit la guérison de la poule et y réussit. Il la sauva de ses deux blessures, dont l'une exigea l'amputation. Ce fut même un bonheur pour cette poule. En effet comme personne ne se souciait de manger un animal piqué par un serpent, elle fut indéfiniment respectée. Défendue ainsi de la broche et de



La montagne d'Argent, à l'embouchure de l'Oyapock. — Dessin de Riou d'après M. Rodolphe.

la casserole, ces deux écueils de la vie des poules, la pauvre estropiée atteignit aux dernières limites de la vieillesse.

A Kourou, un transporté fut piqué par un serpent. Il fut soigné par un jeune praticien qui épuisa inutilement toute sa science. Le malade condamné par la Faculté fut livré à un nègre qui le sauva. A ce sujet le jeune esculape officiel reçut une verte réprimande d'un de ses chefs pour avoir permis à un empirique de se mêler de son service. O Molière, vieux philosophe, tu l'as dit : mieux vaut mourir d'après les règles que de se sauver contre les règles!

S'il y a dissidence sur l'efficacité des curatifs, la même incertitude existe sur la vertu des préservatifs. Puissants sur certaines constitutions qu'ils rendent réfractaires au virus, ils sont sans effet sur d'autres natures auxquelles ils peuvent inspirer une fatale confiance.

Ce qu'on nomme *lavage pour le serpent*, est une inoculation. Cette inoculation se fait aux deux chevilles et aux deux poignets. En même temps il faut boire un dégoûtant breuvage. La substance inoculée, les éléments du breuvage, secrets, mystère! La cérémonie se fait avec étalage, mise en scène et pratiques superstitieuses. Il en résulte une fièvre ardente qui dure plusieurs jours; mais quand vous êtes ainsi *lavé*, vous pouvez affronter tous les ophidiens des cinq parties du monde.

A Suzannendaal, habitation du consul de France dans la rivière de Surinam, il y avait un nègre qui se faisait une petite rente en lavant pour le serpent. Sa réputation était fort répandue. Je faillis me soumettre à son traitement, mais le breuvage me dégoûta.

Il m'a été raconté par un créole de Cayenne, qu'un de ses anciens esclaves, jeune noir robuste et bien bâti, travaillant au fossé du cimetière, trouva en terre un petit serpent corail, avec lequel il se mit à jouer. Aux observations de ses camarades, il répondit qu'il n'avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rien à craindre, qu'il était lavé pour le serpent. Il se faisait un collier avec le corail, quand celui-ci le mordit au cou et à la lèvre. Une heure après, le nègre était mort.

En regard de ce fait qui semblerait prouver l'impuissance de l'inoculation, j'en citerai un autre tout contraire.

Tout le monde a connu à Cayenne un individu qui se disait également lavé pour le serpent, et qui convainquit les plus incrédules, en prouvant maintes fois son invulnérabilité. Il faisait sa société habituelle des reptiles les plus venimeux et en avait toujours dans sa case. Cette particularité était sue de tous, et quand il s'absentait, il dédaignait de fermer sa porte à clef, bien certain que les voleurs respecteraient son domicile.

Il donna un jour une séance publique dans la rue du Port. Pour la somme de cent francs que rassemblèrent les assistants, il se fit mordre en divers endroits du corps par un serpent des plus redoutables, et n'éprouva aucune incommodité à la suite de ses blessures.

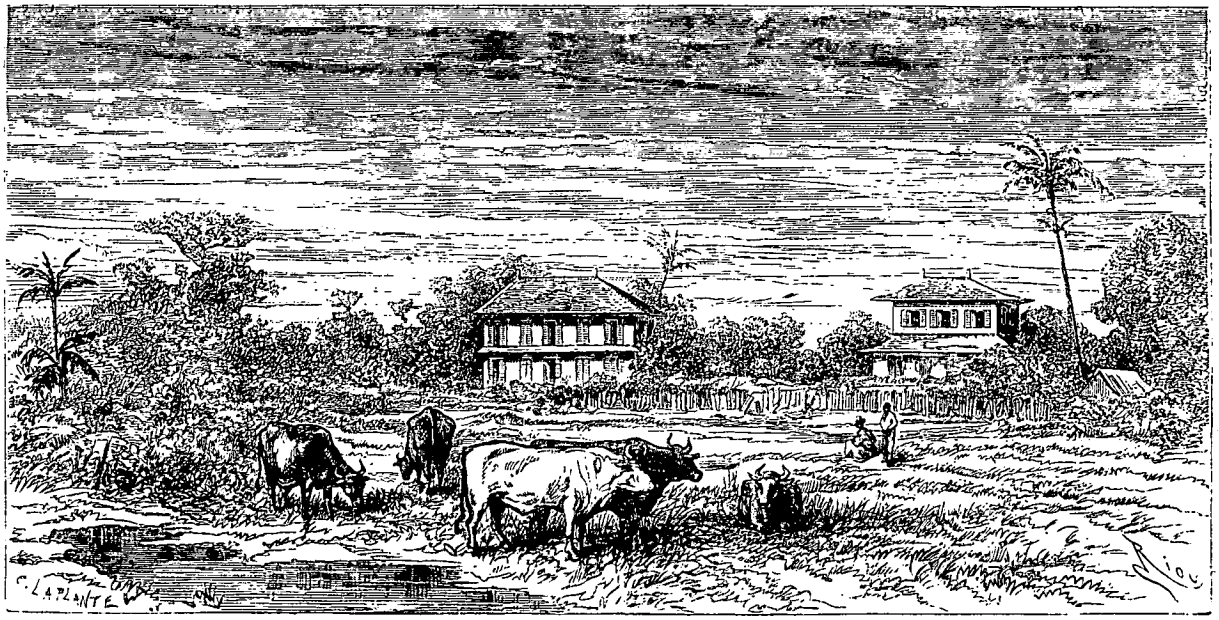
De tout cela que croire ?

Pensar, dudar. Penser, douter — et éviter soigneusement les serpents; c'est le plus sûr.

Districts méridionaux de la Guyane. — L'Oyapock et ses bords.

Après la rivière de Cayenne et le Mahury, se trouve la rivière de Kaw, bordée de sites pittoresques dont la cascade du Rorota, en l'île de Cayenne (voy. p. 329), donne seule une idée. Excellent pour l'agriculture, le quartier de Kaw est fort malsain.

Vient ensuite l'Approuague, qui occupe le numéro trois dans les cours d'eau du pays comme largeur et comme étendue. Elle est accessible pendant une vingtaine de milles à des navires tels que *l'Alecton*. L'Approuague a acquis une certaine importance depuis l'exploitation des terrains aurifères. La compagnie dite de l'Approuague a obtenu du gouvernement une concession de deux cent mille hectares.



Habitations sur le canal Laussat. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Cette monopolisation de la recherche de l'or a été, à mon avis, fatale au pays. La liberté accordée à tout chercheur d'or aurait attiré une plus grande quantité de travailleurs qui, déçus peut-être dans une poursuite peu lucrative, auraient tourné leur activité vers l'agriculture et prêté leurs bras à des industries qui chôment. Les quelques usines qui subsistent encore auraient reçu une vie nouvelle, tandis qu'elles agonisent et s'épuisent dans un suprême effort.

L'exploitation des placers a-t-elle fait la fortune d'une compagnie si généreusement dotée par le gouvernement? c'est une question qu'il faut poser aux actionnaires. L'or existe à la Guyane, nul n'osera le contester, et on vient d'envoyer en France un échantillon du poids de trois cent soixante grammes, valeur mille quatre-vingts francs, devant lequel l'incrédulité de saint Thomas lui-même s'avouerait vaincue.

Le précieux minerai s'obtient le plus généralement par le lavage de terrains boueux et se récolte par pépites de petite dimension. Y en a-t-il une quantité suffisante pour défrayer une grande entreprise, faire face aux dépenses, payer les gros administrateurs, solder les travailleurs et distribuer de beaux dividendes aux ayants droit? Je me hasarderai encore moins à répondre à cette demande aujourd'hui que l'opération semble recevoir une impulsion nouvelle.

Les habitations, le Collége, Saint-Perey, la Jamaïque, sises sur les bords de la rivière, le village de Guizanbourg, bâti au confluent de l'Approuague et du Courrouaï, les habitations, la Garonne et Ramponneau dans le Courrouaï, réunissent quelques centaines de personnes et constituent toute la population fixe du quartier. Quant aux chercheurs d'or, composé hétérogène de gens de toute nation, ils finiront par former sur le vaste terri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Saut des Grandes-Roches — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire qui leur est concédé, un petit État indépendant dont le directeur de la compagnie sera le suzerain.

En continuant de descendre la côte de la Guyane, au sortir de l'Approuague, on trouve la Montagne-d'Argent, haut mamelon isolé, qui se réunit à la grande terre par une jetée marécageuse.

La Montagne-d'Argent doit son nom à la grande quantité de bois-canon qui la couvrait. Les feuilles blanches de cet arbre, surtout à l'aube du jour, ressemblent effectivement à des lames argentées.

C'est à la Montagne-d'Argent qu'est le lieu de détention des repris de justice. C'est un pénitencier comme tous les autres ; mais la configuration des lieux lui donne un aspect plus théâtral. On dirait un décor de fond de scène; la montagne traditionnelle avec ses rampes croisées par lesquelles les comparses, villageois, soldats ou brigands, descendent processionnellement.

Les maisons s'étagent les unes sur les autres, et le logement du commandant surmonte le tout à une hauteur de cent cinquante mètres environ. A droite, à gauche et derrière sont les cultures, tabac et café, occupant une superficie de quelques hectares. Le café de la Montagne-d'Argent a une réputation méritée, mais la quantité des bras employés, comparée à la production, le fait revenir fort cher au gouvernement; cette colonie agricole, non susceptible d'extension, rentre dans la catégorie des bagnes, et les transportés qui la composent trouveraient peut-être ailleurs un meilleur emploi.

L'abandon de cette position suivra de près celui de l'Oyapock, nous en sommes convaincus, et cela pour plusieurs motifs. En première ligne vient l'insalubrité de ce sommet qui, tout éventé qu'il est, se trouve soumis aux émanations délétères des marécages du Ouanari, se traduisant en fièvres intermittentes et pernicieuses.

Ce lieu a été tout aussi malheureusement choisi sous le point de vue maritime. Le clapotis presque constant de la mer rend les communications difficiles, voire même dangereuses. Le mouillage est fort mauvais pour les navires et les courants sont très-violents. Il arrive des accidents fréquents pendant qu'on transborde les vivres à terre. C'est ainsi qu'en 1862 un chalan sombra avec bagage et passagers, et si prompts que furent les secours, ils n'empêchèrent pas la mort de huit personnes.

Comme prison, les conditions sont tout aussi bien remplies que si c'était une île. L'évasion est impossible, et les malheureux qui l'ont tentée ont trouvé une affreuse mort dans les vases boueuses de l'isthme.

La Montagne-d'Argent et le cap d'Orange forment les deux limites extrêmes du vaste bassin qui donne accès dans l'Oyapock. Cette ouverture a une quinzaine de milles de largeur. Mais c'est aussi le plateau qui offre le moins de profondeur d'eau, profondeur variable entre deux et quatre mètres.

La route à suivre est irrégulière. On passe fréquemment d'une rive à l'autre et l'on cherche le chenal à travers les îles et les îlots qui obstruent le cours du fleuve.

D'un voyage à l'autre on peut suivre la marche progressive de ces îlots. Une épave végétale s'échoue sur un banc sablonneux, les racines s'y attachent, s'y implantent; le nouvel obstacle reçoit les débris charriés par le courant; l'île s'exhausse, s'étend et grandit; les graines que le vent y porte, les semences que les oiseaux y déposent germent et poussent dans ce terrain fécondant; le berceau de verdure s'élève rapide jusqu'au jour où il gêne la loi invariable du fleuve; alors le fleuve le dépèce, l'emporte et le disperse selon cette succession éternelle de création et de destruction qui est l'ordre de la nature.

L'uniformité des autres cours d'eau de la Guyane disparaît ici et les surprises coupent la monotonie du paysage. Une sorte d'animation relative règne sur la terre et sur les eaux. L'Oyapock est le lieu de navigation de la petite escadrille indienne, dont les troncs d'arbres creusés des Tapouyes sont les vaisseaux de haut bord.

Le Haut-Oyapock, avec ses affluents, possède à peu près tous les débris des populations indiennes, éparpillées en de nombreux villages. L'esprit nomade de quelques tribus les entraîne vers les lieux habités par les blancs; mais le plus grand nombre recule devant la civilisation avec une opiniâtreté que rien ne peut vaincre.

Aujourd'hui, à de rares exceptions, ce n'est qu'au delà du premier saut, dit saut des Grandes-Roches, que se trouvent les villages indiens, bien restreints d'effectif, si l'on croit les anciens écrivains. Quelques races même ont totalement disparu, sans laisser de leur histoire autre chose qu'un nom perdu dans un manuscrit ignoré.

La race noire a repoussé la race rouge, sans se fusionner avec elle. L'Indien méprise profondément le nègre qu'il regarde comme un vil esclave et, dans son orgueil d'homme libre, il a mieux aimé céder la place que de s'unir à ces Africains venus en intrus sur le sol de sa patrie. Il y a commerce, il y a échanges, il n'y a pas intimité.

Le premier bassin de l'Oyapock est donc occupé par les noirs presque exclusivement. L'établissement que l'on trouve tout d'abord est sur la rive gauche; c'est l'habitation de la Gaîté, dont le propriétaire s'occupe de l'élève des bestiaux; mais le gros de la population est fixé sur la rive droite, dont les terres hautes sont plus favorables à la culture immédiate.

Groupées ou isolées, bâties au penchant des collines, ou dérobées au fond des vallées, les cases espacées le long du fleuve égayent le panorama qui se déroule devant *l'Alecton* à son rapide passage.

C'est d'abord la case de la mère Lindor, une des célébrités de l'Oyapock, bonne vieille négresse, qui, affranchie dans sa jeunesse, a senti tout le bonheur de la liberté et a travaillé toute sa vie pour apporter ce bienfait au reste de sa famille. Ses dernières épargnes venaient d'être employées à ce noble usage quand le décret de 1848 est venu brutalement donner à tout esclave l'avantage que la patiente économie de la bonne femme avait procuré à quelques-uns. Aussi la mère

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lindor est une réactionnaire enragée; ses opinions politiques consistent à détester une révolution venue trop tôt ou trop tard, suivant ses idées.

La mère Lindor est en grandes relations avec la marine. Il y a échange de services réciproques. C'est une station que la tradition a consacrée. On y prend, on y dépose des passagers, plus souvent des passagères, qui vont à Cayenne ou en reviennent. Aussi, dès que le coup de sifflet d'avertissement du vapeur se fait entendre, toute la population féminine et masculine accourt au rivage; les pirogues s'ébranlent, les interpellations se croisent et l'on salue avec force gestes, force rires, force bruit.

A dix minutes de là, c'est la paroisse de Malouet, poste militaire abandonné, agreste église surmontée d'une humble croix de branches, où quelque prêtre de passage vient dire parfois une messe qui attire tous les habitants.

Toute cette population, quoique française au premier chef, est sur le territoire neutre dont nous parlerons plus tard.

L'Alecton quitte la rive droite et se dirige vers l'autre bord qu'il range *à l'honneur*, c'est-à-dire de fort près. On passe devant la petite rivière du Gabaret qui doit son nom à un chef d'escadre de l'amiral d'Estrées; on aperçoit les champs de cannes et la haute cheminée de l'usine de Saint-Georges, et bientôt le navire s'amarre au pont qui fait le prolongement d'une petite jetée en face du logement du commandant.

Deux cents transportés environ sont internés à Saint-Georges.

Le climat est si mauvais pour les Blancs, que la plupart des détenus sont choisis parmi les Noirs. On a même fait en sorte d'étendre cette mesure aux fonctionnaires libres. Aussi, médecin, administrateur, agents divers, jusqu'au commandant lui-même, sont des hommes de couleur. Malheureusement on n'a pu faire de même pour la garnison et pour la gendarmerie qu'il faut remplacer souvent, et le terrible ravage fait en un ou deux mois dans leur constitution prouve de reste l'insalubrité du pays.

Avec un contingent de nègres provenant de nos colonies, il était naturel d'exploiter la culture de la canne à sucre qui leur était familière. Aussi on a installé une usine et l'on y fait d'excellent tafia qui est consommé dans le service pénitentiaire. A l'usine à tafia on a adjoint une scierie mécanique. La même machine les met en mouvement. Cette scierie permet de débiter en planches les bois du fleuve.

Une sorte d'argile blanchâtre forme le sol de la rive gauche; favorable au début, cette espèce de terrain épuise vite son suc nutritif et a besoin d'être corrigée par des engrais animaux; mais ce n'est pas cette considération secondaire qui a fait abandonner peu à peu Saint-Georges. La question humanitaire était bien autrement sérieuse, et, décrété en principe dès 1863, l'abandon définitif a été exécuté en 1864. La colonie pénitentiaire sera convertie en une ferme pour laquelle on aura peine à trouver acquéreur.

Les navires peuvent remonter à quelques milles au delà de Saint-Georges, en profitant de la marée qui se fait encore sentir jusqu'au premier saut, sinon par le courant, du moins par la crue de l'eau. Cependant les débris du vapeur de guerre *l'Éridan* sont là pour démontrer le danger de cette navigation inutile et sans but, et depuis cet accident les navires se bornent à Saint-Georges.

Le saut des Grandes-Roches non loin de Saint-Paul, est des plus curieux et mérite plus d'une visite. On ne regrette pas les trois heures de canotage qui le séparent de Saint-Georges.

Au pied du saut se trouve une petite île à demi noyée, où sous l'ombrage de quelques manguiers on est aux premières loges pour contempler un splendide spectacle.

La cascade n'a pas les proportions grandioses des chutes du Niagara; elle n'a que trente pieds de hauteur et se subdivise en trois chutes. Mais ces ondes tumultueuses qui, sur une largeur d'un mille, bouillonnent à travers les roches chevelues, ces îles verdoyantes, ces arbres géants qui surgissent du torrent, ce désordre de la nature, cette puissance de sève qui déborde et mêle à l'écume, tiges, troncs, feuilles et branches, tout cela forme une scène qui laisse au cœur une sorte d'admiration respectueuse pour l'organisateur de toutes ces magnificences.

Il m'a été donné de contempler ce spectacle dans un moment où il avait revêtu un caractère plus émouvant encore.

C'était pendant l'hivernage. Les eaux grossies outre mesure se ruaient avec colère parmi les rochers. La pluie tombait sans relâche; l'orage grondait. Le bruit de la foudre mêlait sa grande voix au bruit du torrent. A travers le brouillard, apparaissaient les fantastiques silhouettes des arbres, l'écume aux franges d'argent venait s'abattre à nos pieds. Tous les éléments semblaient déchaînés comme au jour du déluge, comme dans le chaos.

Avant le saut des Grandes-Roches se trouve la petite île de Casfésoca, élevée de quelques centimètres au-dessus du niveau des eaux.

Cette île a fourni juste assez d'espace pour bâtir une tour et une maison. La tour est une fortification singulière, créée dans le but de s'opposer aux invasions des nègres Bonis qui, du Maroni, étaient descendus dans l'Oyapock. Les Indiens attaqués avaient demandé notre secours, et notre esprit guerrier avait saisi l'occasion de jouer au soldat. La tour n'a qu'une porte-fenêtre placée au premier étage; on y arrive par une échelle. Le rez-de-chaussée n'a que des meurtrières. Une sorte de cheminée sort du toit de l'édifice, c'est le minaret de la mosquée, le lieu d'observation du guetteur, la guérite du factionnaire chargé comme la sœur Anne d'explorer l'horizon et de voir venir.

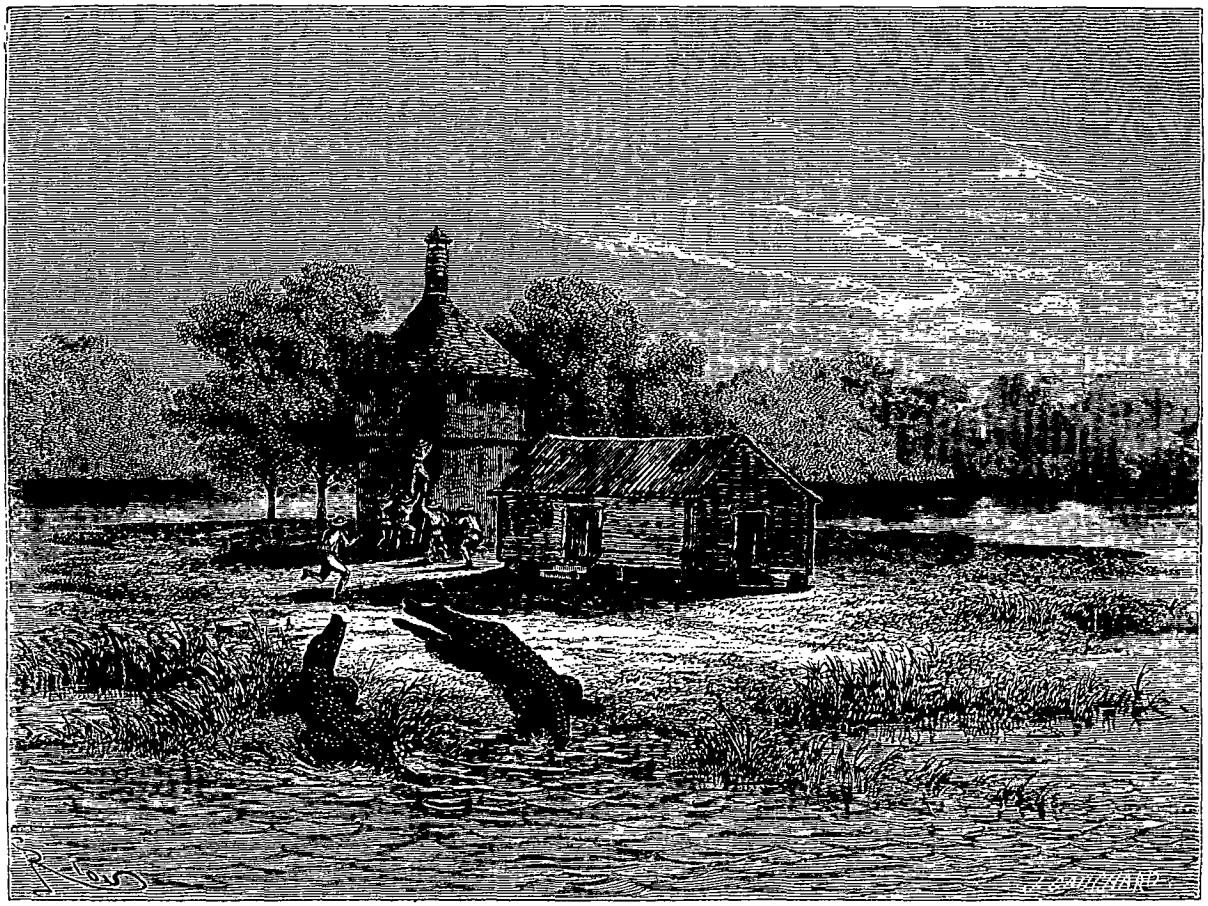
Il s'est passé dans ce petit coin de terre un sombre drame que je ne veux pas raconter. Nous n'y eûmes pas un beau rôle. Il est triste d'avouer que dans beaucoup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de relations entre sauvages, gens civilisés et chrétiens, la loyauté n'est pas toujours de notre côté.

Aujourd'hui la tour est occupée par une vingtaine de transportés qui exploitent les bois des environs. La case sert de logement au surveillant. A tout seigneur, tout honneur.

L'île, la tour, la maison, les vingt transportés et le surveillant ont été attaqués dernièrement par deux

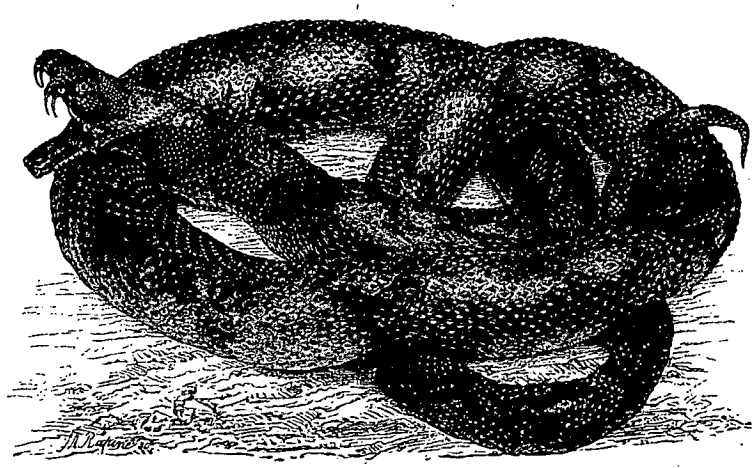


Les caïmans à l'île de Casfésoca. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

effroyables caïmans. Les assiégés n'eurent pas trop des ressources de l'artillerie moderne pour repousser les assaillants, mais enfin orce est restée à la loi. Un des deux monstres a péri sur place et fait aujourd'hui la plus belle pièce du musée de Grenoble. La compagne du colossal saurien a disparu, tachant la mer de son sang et faisant tort de sa dépouille aux naturalistes.

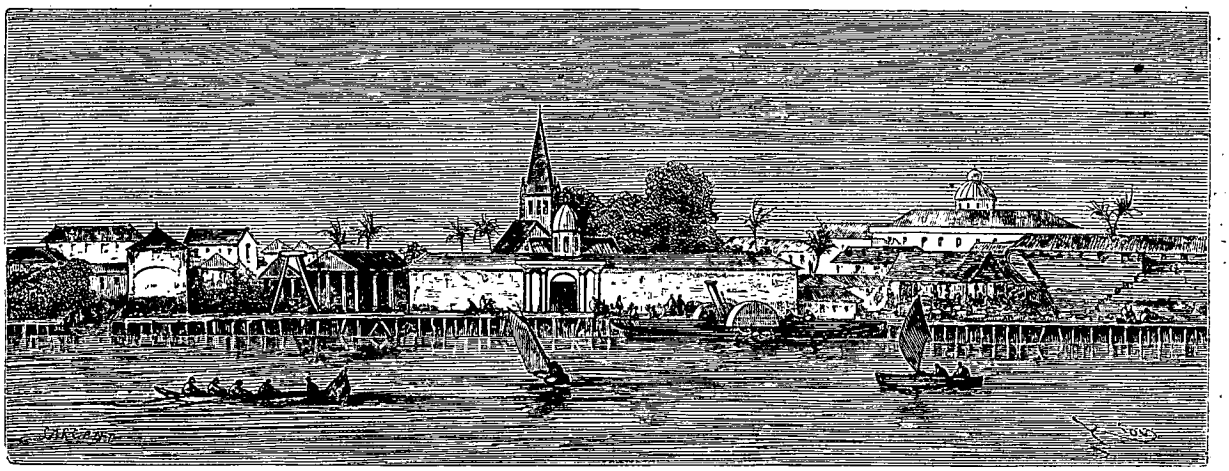
Frédéric BOUYER.

(La fin à la prochaine livraison.)



Le serpent grage, ou Trigonocéphale de Cayenne. — Dessin de Rapine d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Georges-Town. Guyane anglaise. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic.

VOYAGE DANS LA GUYANE FRANÇAISE,

PAR M. FRÉDÉRIC BOUYER, CAPITAINE DE FRÉGATE[1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La Comté. — Drames de ses bords. — Les forçats cannibales.

Ainsi que je l'ai dit déjà, la rive droite de l'Oyapock est neutre ; elle limite le territoire contesté, revendiqué par la France d'un côté et par le Brésil de l'autre, et qui, restant en litige, n'est à personne. C'est un procès embrouillé depuis plus d'un siècle ; c'est une sorte de tournoi où de temps à autre les diplomates viennent rompre quelques lances émoulues, combattent à coups de notes et de protocoles, luttent à armes courtoises sans déboutonner les fleurets, et en arrivent à ne rien conclure et à remettre la cause à une autre session.

De gros volumes ont été publiés sur cette question. Les rares amateurs des causes aléatoires et des protocoles diplomatiques y trouveraient seuls quelques charmes et plutôt que d'ingérer cette nourriture indigeste et peu substantielle, mes lecteurs préféreront, je l'espère, revenir avec moi dans les forêts de l'intérieur et sur les bords des cours d'eau du nord de la Guyane.

L'île de Cayenne est enlacée dans le réseau hydrographique le plus étrange. La rivière de Cayenne, après s'être séparée en deux branches, l'une appelée rivière de *Montsinéry*, l'autre rivière de *Tonnégrande*, communique avec le *Mahury* par la rivière du Tour-de-l'Ile. A ce point de jonction, le Mahury change de nom et prend celui d'*Oyac*, et à quelques lieues de là, il se divise en deux branches, dont la principale se nomme la rivière *de la Comté*, et la seconde l'*Orapu*.

La rivière de la *Comté de Gennes*, par abréviation, rivière de la Comté, est ainsi nommée, de M. le comte de Gennes, chef d'escadre, qui s'établit à Cayenne en 1696, au retour d'une expédition malheureuse au détroit de Magellan. Il obtint du roi une concession de cent pas de terrain, tout le long de la rivière d'Oyac, en allant vers l'Amazone, pour en jouir à perpétuité, lui et ses descendants. Cette concession fut érigée en comté par lettres patentes, datées de Versailles, du mois de juillet 1698.

Son établissement nouveau, si bien consacré par la faveur royale, ne semble pas avoir prospéré ; car nous retrouvons M. de Gennes gouverneur de Saint-Christophe en 1702, à l'époque où la partie française fut occupée par les Anglais. Traduit devant un conseil de guerre à la Martinique, l'infortuné gouverneur est convaincu de lâcheté, dégradé de noblesse et privé de la croix de Saint-Louis. Il fait appel de ce jugement, et part pour France ; mais il est pris en route par les Anglais et meurt à Londres : le roi réhabilita sa mémoire.

La rivière de la Comté fut choisie en 1854 pour un établissement pénitentiaire et agricole. On fonda les pénitenciers de Saint-Augustin et de Sainte-Marie sur la rive droite de la rivière, et après avoir vainement lutté contre l'insalubrité du pays, on les abandonna en 1859.

Les très-petits avisos à vapeur de la station locale, peuvent seuls arriver jusqu'au pénitencier. Le cours de la rivière est si étroit, si encaissé, il offre des coudes et des tournants si brusques, que la navigation y est fort difficile. Mais en vertu même de cette irrégularité

1. Suite et fin. — Voy. pages 273, 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il est impossible de rien rêver de plus splendidement pittoresque, rien de plus grandiose que cette végétation exotique des terres-hautes. Du moment que les eaux ne sont plus influencées par les marées de l'Océan, du moment où le principe saumâtre s'est évanoui, le palétuvier a disparu, les arbres-nains des marécages font place aux géants de la forêt.

Il arrive parfois que deux de ces colosses se penchent l'un vers l'autre comme deux amis qui se tendent les bras, et réunissent les deux berges par une arche de verdure. Du haut de ces branches enlacées, des paquets de lianes et de parasites pendent balancés par le vent, comme des girandoles de fleurs. Palmiers de toute espèce, arbres de toute essence, bois précieux, fleurs rares, se pressent, s'entassent confusément au milieu d'une exhibition fastueuse des richesses et des caprices de la végétation tropicale.

Sur ces rives s'est passé un de ces sombres drames plus fréquents que l'on ne suppose aux Grands-Bois de la Guyane, pendant les évasions des transportés.

C'était aux premiers jours de 1855. Dans une clairière des bords de la rivière on eût pu voir deux hommes vêtus d'une chemise et d'un pantalon en grosse toile, ayant sur la tête un chapeau de paille et des sabots aux pieds. Ils faisaient partie d'une troupe de huit forçats, évadés ensemble du pénitencier de Sainte-Marie. Ces deux hommes, vaincus par vingt jours de courses forcées, de privations de toutes sortes, se demandaient s'il ne valait pas mieux regagner le pénitencier et subir le châtiment qui leur était réservé que de s'acharner à poursuivre une entreprise rendue presque insurmontable désormais par le manque de provisions. Ils étaient dans ces dispositions quand un des leurs apparut, livide et tremblant, les pieds sanglants et les vêtements en lambeaux. Il leur raconta, d'une voie haletante, que trois de leurs compagnons venaient d'assassiner le quatrième (l'un des évadés avait précédemment disparu). Il avait vu les lambeaux sanglants de la victime dépecés, triés, mis à part; les uns pour être mangés, les autres enterrés. Il insistait sur l'urgence de faire cause commune contre les trois cannibales.

Ceux-ci arrivèrent à leur tour au carbet et la terreur qu'ils inspiraient à leurs compagnons fut si forte que ces derniers non-seulement aidèrent aux préparatifs de l'horrible repas, mais même y prirent part.

La nuit venue ils s'échappèrent; deux d'entre eux, parvenus aux établissements, purent raconter les crimes monstrueux dont ils avaient été témoins. Le troisième ne reparut plus. Est-il mort de fatigue, de faim? a-t-il été repris par les autres et mangé par eux? Cela n'a pas encore été dévoilé.

A cette époque, six autres transportés venaient de s'évader. Trouvant dans les bois les traces des précédents fugitifs, ils les suivirent et rejoignirent les trois assassins. L'homme qui dirigeait les nouveaux venus était l'exécuteur des hautes œuvres, le justicier du pénitencier de Sainte-Marie. Il se nommait Raisséguier; il avait une force et une énergie peu communes. Il amenait avec lui deux transportés français et trois Arabes.

La rencontre des deux bandes fut loin d'être cordiale: les premiers évadés proposèrent d'abord à Raisséguier et à ses deux compagnons de s'entendre pour le meurtre et le dépècement des trois Arabes. A cette affreuse proposition, l'ancien bourreau tressaillit d'horreur et déclara qu'il défendrait, au péril de sa vie, celle de ces pauvres gens.

Malheureusement les deux hommes qui l'accompagnaient goûtaient fort la proposition des trois sinistres coquins. Ces bandits s'entendirent pour se défaire de Raisséguier. Deux fois dans la journée ils tentèrent de le tuer comme par accident. La nuit venue, épuisé de fatigue et craignant un attentat, celui-ci chargea un de ses camarades d'évasion de veiller sur lui pendant qu'il prendrait quelque repos. Les rôles étaient distribués à l'avance; à un signal de son traître gardien, les forçats s'approchent en rampant du dormeur, ils s'élancent et frappent tous à la fois. Raisséguier par un effort surhumain se dresse, secoue la grappe d'assassins qui l'entoure, puis, blessé à la gorge, au front, à la poitrine, un bras pendant brisé, le long du corps, il s'élance hors du carbet et fuit droit devant lui. La meute sanguinaire, avide de curée, bondit à sa poursuite. Heureusement la nuit était très-noire; Raisséguier, sur le point d'être atteint, disparut tout à coup. Une pluie torrentielle vint à tomber; les bandits durent attendre le jour pour continuer leurs recherches. Ils espéraient retrouver au moins un cadavre, mais tout fut inutile, ils ne virent aucune trace de leur victime. Alors se passa une scène d'une indescriptible horreur; ces bêtes féroces, arrivées au paroxysme de la rage, se tournèrent contre elles-mêmes. Un de ces hommes fut tué par les autres, dépecé et dévoré.

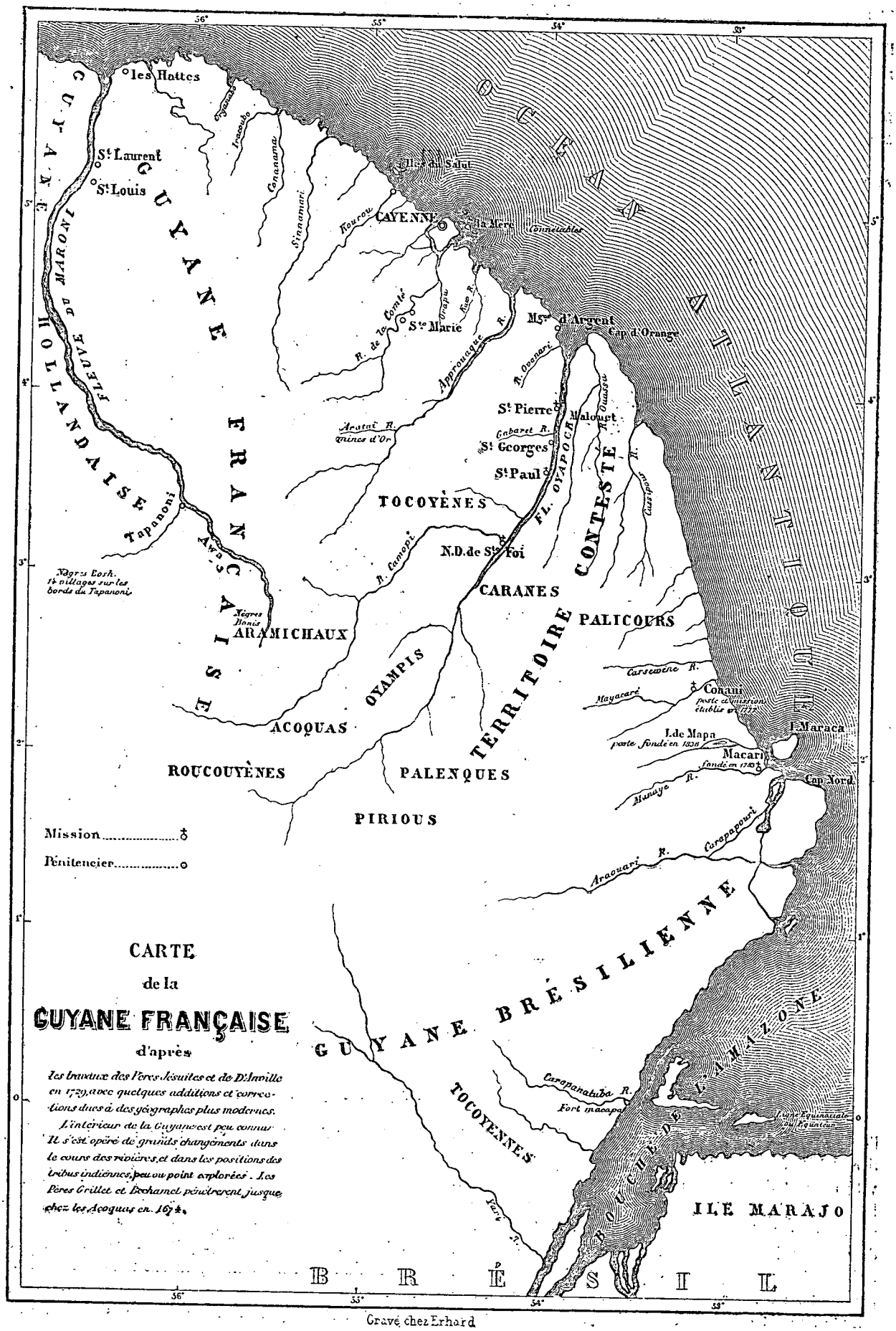
Les Arabes, qui avaient compris à quelle sorte de compagnons ils allaient avoir affaire, avaient, dès la veille au soir, repris le chemin du bagne.

Au moment où Raisséguier disparaissait aux yeux de ses assassins, il avait senti le terrain manquer tout à coup sous ses pieds et avait roulé au fond d'un ravin où il resta évanoui. Cette chute providentielle lui sauva la vie: la pluie lui fit reprendre ses sens; sentant toujours son sang couler, il eut la présence d'esprit et le courage de boucher ses blessures avec de la terre glaise, puis il attendit le jour. Il se trouvait au bord de la rivière, lorsqu'il vit s'avancer doucement, au gré du courant, un de ces trains de bois flottant que les cours d'eau des tropiques portent périodiquement à l'Océan. Cet homme épuisé, qui n'avait qu'un bras à son service, parvint à se hisser sur un arbre à demi déraciné, qu'un récent éboulement avait penché sur les eaux et qu'un lacis de lianes retenait seul à la berge. De là, il se laissa tomber sans accident sur le radeau naturel et dériva lentement avec lui le long du fleuve.

Vers la fin du jour, Raisséguier se trouvait en face de l'habitation Bellane.

A ses gémissements on le découvre; on le porte à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'habitation et on soigne ses blessures; puis, ranimé, il se fait conduire au pénitencier.

Le terrible récit de ses aventures excita sur tout son passage la plus vive indignation; chacun se prépara à concourir à l'arrestation des cannibales.

Un brave Indien s'offrit à les attirer dans un piége et toutes les mesures furent prises en conséquence.

Cet Indien s'embarqua seul dans une pirogue avec quelques provisions et remonta la rivière. Arrivé à la hauteur du repaire, qu'il reconnaît grâce aux indications de Raisséguier, il paraît se livrer exclusivement à la pêche. Les forçats l'aperçoivent et le font approcher. L'Indien, avec une terreur jouée, se laisse prendre ses provisions; puis, on le questionne : il leur révèle

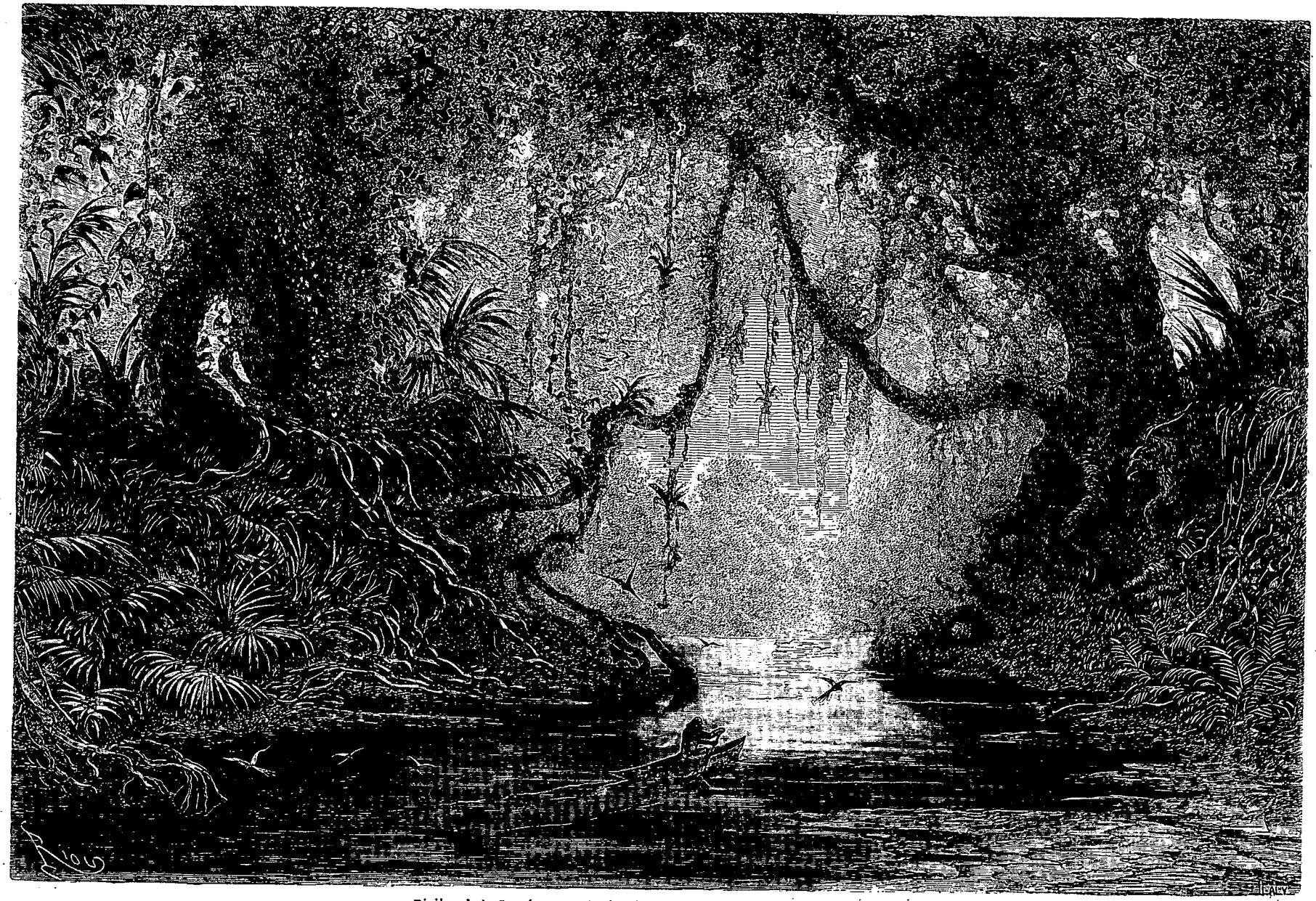
Sauvetage de Raisséguier. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

l'existence de l'habitation Bellane et excite leur convoitise et leur cupidité en leur laissant comprendre qu'ils y trouveront de quoi se satisfaire. A leur demande, il les conduit de suite à l'habitation; rien dans les environs ne peut éveiller les soupçons des forçats qui débarquent immédiatement. L'Indien alors glisse au milieu d'eux comme une couleuvre et s'échappe en poussant un cri perçant. Ce cri est un signal; en une minute ils sont enveloppés et enfermés dans un cercle de sabres et de baïonnettes. Toute résistance est vaine, ils sont renversés et chargés de liens.

Leur procès s'instruisit rapidement. Ceux qui, sans prendre part aux crimes atroces de leurs camarades, étaient retournés vers le pénitencier, subirent la peine des évadés. Les autres, qui pendant les débats firent preuve d'un cynisme odieux, furent tous condamnés à mort.

Quant à Raisséguier, il guérit de ses blessures; la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rivière de la Comté. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

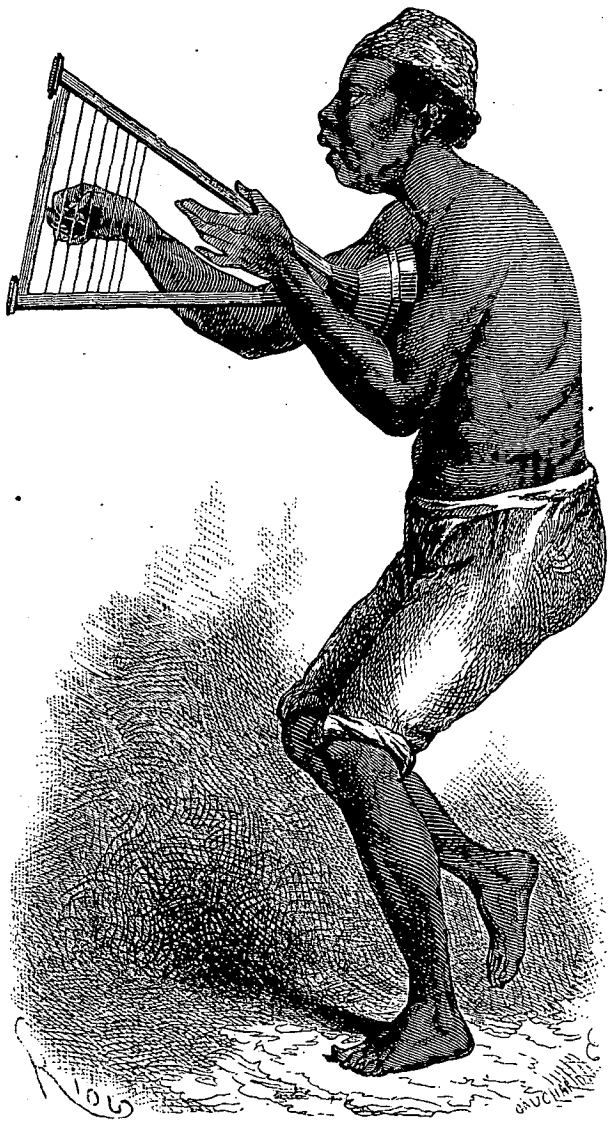
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fermeté et le courage qu'il avait déployés furent pris en considération, on lui fit remise de la peine encourue par tout fugitif, et l'ancien bourreau des forçats a vécu depuis sous la protection bienveillante de l'autorité.

Si telles sont les suites horribles des complots d'évasion des transportés, on ne peut s'étonner que le meurtre des surveillants et des gardes des pénitenciers n'en soient trop souvent les préliminaires. En 1862, la revendication d'un attentat de ce genre, l'assassinat d'un garde du génie par huit forçats évadés de l'Ilet-la-Mère, amena *l'Alecton* dans les eaux de la Guyane anglaise.

Cette colonie est un lieu d'asile. Les Anglais sont très-jaloux de ce droit international. Tout transporté qui parvient à gagner l'ombre du pavillon britannique par une évasion pure et simple, est sauvé. Il faut des bras pour les colonies et ils acceptent de toute provenance cet élément productif, sauf à tenir toujours ouverts les yeux de leur police active sur les réfugiés qui le leur apportent. Ceux-ci, sans qu'ils s'en doutent, sont soumis à une occulte surveillance, et beaucoup d'entre eux, frappés pour d'incorrigibles tendances par les lois sévères de leur nouveau pays, ont pu faire une étude comparative entre les systèmes pénitentiaires de France et d'Angleterre.

Dans le cas où l'évasion, ainsi que nous l'avons dit plus haut, se complique d'assassinat bien avéré, la loi anglaise autorise l'extradition des réfugiés. Le titre de *forçats* ne pourrait les faire expulser; celui de *prévenus*, quand l'accusation paraît fondée, les fait livrer à la justice de leur patrie. Cela paraît illogique, mais cela est.



Musicien nègre. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic.

La Guyane anglaise.

La rivière de Démérara est le principal cours d'eau de la Guyane anglaise et celui dont l'entrée présente le moins de difficultés. Un bateau-feu, établi à neuf milles de l'embouchure signale la passe. Auprès de lui mouillent les navires qui doivent attendre la marée. Des bouées et un phare dont la tour se dresse à l'entrée de la rivière concourent à donner toute sécurité à la navigation.

Georges-Town, capitale de la Guyane anglaise, est bâtie sur la rive droite. C'est une ville toute en longueur, formée de deux à trois rues parallèles à la rivière et coupées d'une infinité de traverses aboutissant à des *warfs*, ponts sur pilotis avançant sur l'eau à l'aide desquels s'opèrent les chargements et déchargements des navires.

Water-Street est l'artère la plus mouvante. C'est là que se trouvent la plupart des magasins. C'est la rue commerçante. Parmi ces magasins il en est de fort beaux; mais il est difficile de dire la spécialité de chacun d'eux. Dans la même boutique, le chaland peut tout acheter, du fromage de Chester et des chapeaux de femmes, des crinolines et des piments au vinaigre, du thon mariné et des robes de soie, de la porcelaine et du cirage anglais, des rasoirs et des confitures de gingembre, des allumettes chimiques et des oiseaux empaillés, des fleurs artificielles et de la morue salée.

A cinq heures tous ces magasins se ferment. La vente est suspendue. Le patron quitte son office et va à son cottage où il se prélasse gravement dans le confort britannique; au lendemain les affaires sérieuses. Water-Street devient peu à peu désert : ce lieu si animé pendant le jour n'est guère fréquenté à la nuit tombante que par les matelots ivres et les policemen qui veillent sur la propriété abandonnée.

C'est aux abords du marché qu'il faut voir grouiller la population noire. Ce marché, divisé en galeries couvertes, donne d'un côté sur Water-Street, de l'autre sur la rivière. Il est fort bien approvisionné en poisson, viande, fruits et légumes.

Pour une oreille quelque peu délicate, il est toujours discordant d'entendre le peuple anglais se disputer dans ce qu'il appelle sa langue maternelle, mais quand cette langue est défigurée et corrompue, transformée en pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tois nègre, quand ces nègres parlent ou plutôt crient tous à la fois, c'est une effroyable cacophonie qui fait désirer d'être momentanément frappé de surdité.

Si les nègres anglais sont insupportables à l'oreille, ils ne sont pas plus agréables à la vue. Comme le puritanisme protestant a pénétré dans toutes les classes de la société et descendu tous les échelons de la famille humaine, et comme l'exhibition de tout ou partie du corps a été déclarée immodeste, *shocking*, il s'en est suivi que les négresses ont été forcées de s'affubler des défroques rebutées des Européennes, et de copier les modes des blanches; une tâche dont elles s'acquittent à la façon des singes qui ont la manie d'imiter tout ce qui les frappe. Elles portent donc des robes à volants qui balayent les ruisseaux, des chapeaux phénomènes et des mantelets impossibles ; le tout de propreté et de fraîcheur douteuses. De sorte qu'il est difficile au passant de ne pas éclater de rire à l'aspect de ces grotesques, d'autant plus ridicules qu'elles se prennent au sérieux.

Cependant quelques vieilles négresses bravent tout décorum et s'obstinent à porter trop peu de costume. C'est pour celles-là que le *policeman*, agent de la loi et de la morale publique, devrait traduire en anglais les vers de Tartuffe à Dorine :

Avant de me parler prenez-moi ce mouchoir, etc.

Et même rien ne l'empêcherait de les attribuer à l'immortel et divin Shakespeare pour en augmenter l'impression.

Négresses de Surinam. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic.

Au milieu de cette population empaquetée du cou à la cheville, il est curieux de voir circuler quelques indiens nus de la tête aux pieds, à l'exception de l'indispensable calimbé, ce diminutif extrême de l'*inexpressible* anglais et du pantalon français.

Ces indigènes indisciplinés, assez semblables à de médiocres statues de bronze florentin, descendues de leurs niches, passent ainsi, sans scandaliser personne, à travers les rues et la foule. C'est que si l'Anglais est pudibond, il est bien plus marchand encore, et alors il se garde bien d'appliquer ses lois somptuaires à des sauvages que l'obligation de s'habiller ferait fuir, et qui le priveraient en se retirant dans leurs forêts d'un magnifique débouché pour le placement de ses horribles alcools.

Trente mille âmes environ, noires et blanches, forment la population de Georges-Town. La ville possède un grand nombre de temples protestants, une église catholique desservie par des Pères de la Compagnie de Jésus, une synagogue pour les juifs portugais qui sont riches et nombreux. On y voit peu d'édifices remarquables. Le bâtiment qui renferme les administrations et le tribunal est vaste et d'un grand aspect. On y plaide beaucoup, ce qui fait souvenir que Guillaume le Bâtard, le conquérant et le législateur de la vieille Angleterre, était de Normandie.

Aussi l'*attorney général* est-il à Georges-Town un puissant personnage. En dehors de ses fonctions criminelles, il a le droit de plaider au civil, et réussit à se faire, par ce supplément d'attributions, un traitement d'une soixantaine de mille francs par an, l'équivalant à peu près de celui de gouverneur, sans être soumis comme ce dernier aux charges de la représentation.

Le gouverneur dans les colonies anglaises n'est du reste revêtu que d'une autorité très-restreinte. Il a les honneurs, l'apparat, mais son pouvoir est fort contesté. Le conseil colonial, tout-puissant, contrôle, discute et met au besoin son veto sur les arrêtés du gouverneur.

L'hôtel du Gouvernement ressemblerait assez à une maison très-bourgeoise, n'était la garde qui veille aux barrières de ce Louvre. Une garde de zouaves, par ma foi, composée de grands gaillards nègres portant avec quelques variations de couleurs le costume célèbre que nos zouzous ont immortalisé. Il est flatteur pour notre amour-propre national de voir la France militaire ainsi copiée partout.

La Guyane anglaise est riche et florissante. Ces natifs d'Albion ont au suprême degré l'esprit du commerce et de la colonisation. Ils trouvent moyen de faire suer de l'argent à tous les rochers où ils implantent le pavillon britannique. Ils savent jeter à propos leurs capitaux dans les spéculations. Ils tentent beaucoup; ils ont l'audace raisonnée du négoce, et il est naturel qu'ils réussissent aussi bien.

Vue de la rivière, cette longue file de maisons qui constitue Georges-Town disparaît sous une forêt de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mâts. Deux fois le mois, le paquebot anglais de Southampton vient y apporter les nouvelles et les voyageurs d'Europe. Le paquebot hollandais de Paramaribo vient aux mêmes époques établir le service postal entre les deux Guyanes. Un chemin de fer mène à Berbice. Les bateaux à vapeur mettent les deux rives en communication constante. Ici, comme partout, les Anglais ont compris que la première mesure à prendre pour assurer la fortune de la colonie était d'ouvrir toutes facilités imaginables aux relations intérieures et au commerce de transit.

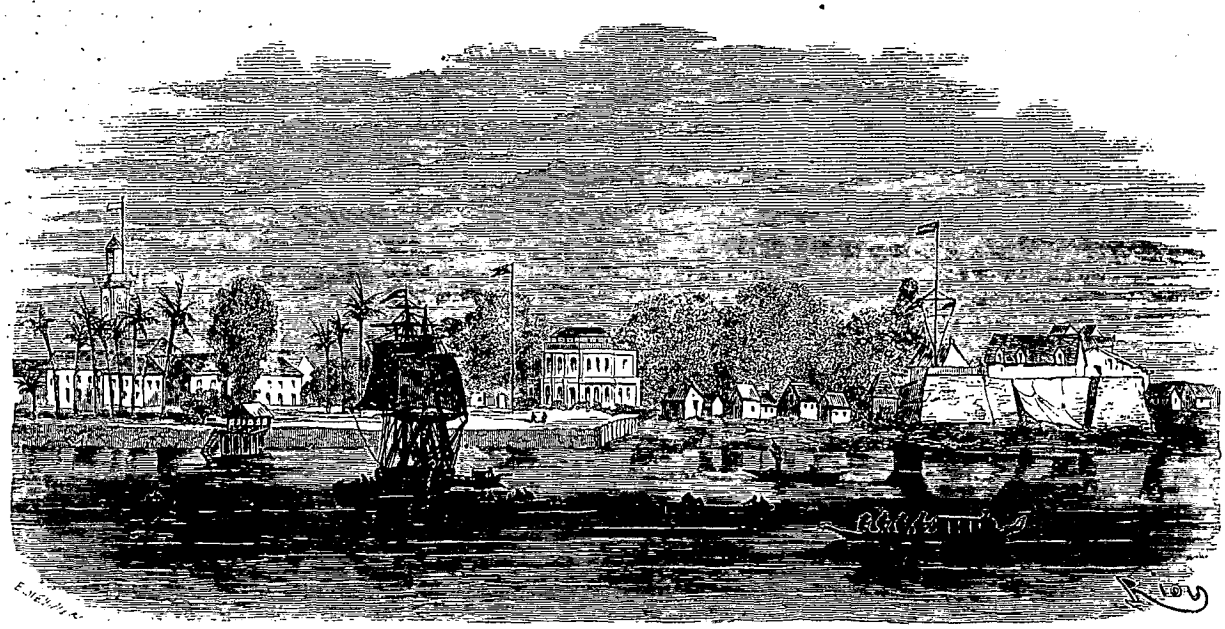
Il n'y a que deux ou trois familles françaises à Démérara; encore sont-elles plus ou moins croisées de sang britannique.

Le consul est fils d'horloger, horloger lui-même. Le drapeau de la France abrite sous ses plis tricolores une montre colossale, enseigne de la profession paternelle, et les archives se tiennent dans l'arrière-boutique.

S'il y a peu de Français honnêtes à Démérara, en revanche il y a beaucoup d'ex-forçats. J'en ai maintes fois rencontré dans les rues. Ils me faisaient parfois l'honneur de me saluer d'un air de connaissance, ce qui me flattait infiniment, et je m'empressais de leur rendre leur politesse. Un coup de chapeau en vaut un autre.

Les évadés de l'Ilet-la-Mère vivaient dans la plus parfaite confiance. Ils circulaient librement, étaient employés, les uns à la ville, les autres à la campagne, et s'endormaient dans la plus douce sécurité, tandis que leur sort se discutait en haut lieu entre le gouverneur, le *chief-justice*, l'attorney général et le délégué du gouverneur de Cayenne.

Tout en laissant à chaque citoyen sa liberté individuelle, la police anglaise a des agents mystérieux qui la tiennent au courant de tout ce qu'il lui importe de savoir; sa griffe invisible peut se fermer au besoin; nos transportés l'apprirent à leurs dépens. En une même



Paramaribo, sur la rivière de Surinam. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Touboulic.

journée, sur les huit accusés, six étaient appréhendés au corps. Ayette, le principal inculpé, manquait encore, avec un de ses complices, à ce coup de filet général, et il importait de le saisir avant qu'il fût prévenu par des amis et qu'il prît la fuite.

Tous les agents étaient en campagne. C'était une affaire d'amour-propre pour master C***, chef de la police, de prouver la supériorité de la police anglaise devant un Français. Il est clair que toutes les institutions de l'Angleterre doivent être supérieures à celles des autres peuples, sur terre comme sur mer.

Master C*** est un honorable gentleman; il dîne au Gouvernement, fait son whist au club, mène élégamment son tilbury, observe autant que possible le repos du dimanche et commente la Bible à l'occasion. C'est un magistrat; mais il ne dédaigne pas de mettre la main à la besogne, et quelle main! une main à couvrir une assiette, un poing à amener à tout coup le gros numéro au dynamomètre. En outre de sa force herculéenne, il est d'une activité dévorante. C'est l'émule du solitaire; il est partout, il voit tout, il sait tout. Il n'a qu'un défaut à mon sens, qui est de porter des boucles d'oreilles. C'est peut-être un tic, mais ce détail nuit à son ensemble.

L'affaire de nos transportés fut instruite et suivie dans toutes les formes de la jurisprudence anglaise. L'officier envoyé par le gouverneur de Cayenne dut prêter serment. L'identité des prisonniers fut constatée, tant par leur confrontation que par la vérification de leurs signalements. Presque tous étaient reconnaissables par des tatouages particuliers qui ne laissaient aucun doute à cet égard.

L'enquête établit d'une manière péremptoire que l'accusation était fondée, que le crime sur lequel se basait la demande d'extradition était patent et avéré. Le dossier de la procédure criminelle fut dressé en double expédition, afin qu'une copie fût envoyée à la métropole

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme pièce justificative de la contravention au droit d'asile, et le 10 décembre 1862, après huit jours de débats, à cinq heures et demie du soir, six des fugitifs, Ayette en tête, étaient remis à bord de *l'Alecton*.

Les deux derniers transportés, accusés d'évasion simple, sans complicité notoire dans l'assassinat, ne furent pas rendus. Ils avaient rejoint le canot à la nage après le meurtre.

Je donnai reçu des six prisonniers qui furent aussitôt mis aux fers. Un quart d'heure après, *l'Alecton* était en route pour Cayenne.

Surinam, et la Guyane hollandaise. — Le coton. — Sa culture et ses ennemis.

La rivière de Surinam est située à quarante lieues environ de la rivière du Maroni.

A une vingtaine de milles de l'embouchure, sur la rive gauche, est bâtie la ville de Paramaribo, chef-lieu de la Guyane hollandaise: Paramaribo, *champ des fleurs*, d'après la traduction indienne, *ville de Parham*, d'après une étymologie moins poétique, en l'honneur de lord Willoughby de Parham, auquel Charles II concéda cet état en 1662.

La pointe de gauche, en entrant en rivière, porte également le nom corrompu de ce seigneur anglais. Là, il m'a été donné d'assister à un spectacle curieux. C'était le soir. Le soleil tropical descendait avec rapidité les derniers degrés de sa course, de tous les points de l'horizon des bandes d'ibis, d'aigrettes, de flamants, de spatules, arrivaient en ordre de bataille de tous les points de l'horizon, et venaient se reposer sur les palétuviers du rivage. Sur le feuillage sombre, envahi déjà par les ténèbres crépusculaires, se détachaient les corps blancs et rouges des oiseaux. On eût dit de grands camélias, formant une longue guirlande de pourpre et d'albâtre sur un fond de verdure, points éclatants d'une mosaïque animée qui concentrait les derniers rayons du jour, alors que le fond se perdait dans les teintes obscures.

A mi-distance de l'embouchure du Surinam à la ville de Paramaribo, se trouve la rivière de Comewyne, qui, après un long parcours, communique avec la rivière du Maroni par des criques secondaires, accessibles à des pirogues seules.

La Comewyne et ses affluents baignent les régions du coton. Chargé par le gouverneur de Cayenne d'étudier la culture de cette plante, les machines à égrener et l'industrie en elle-même, je remontai la Comewyne sur *l'Alecton*, afin d'avoir plus de facilité dans mes observations et de recueillir les renseignements sur les lieux mêmes.

De l'embouchure jusqu'au Matapicca, c'est-à-dire sur un parcours de vingt milles environ, la Comewyne n'offre aucun danger sérieux de navigation. A son entrée, un banc de sable, situé près du fort Amsterdam, oblige à rallier la rive opposée, où l'on trouve encore cinq mètres d'eau. Le brassiage varie ensuite de dix et vingt mètres.

Sur chaque rive, les habitations se succèdent presque sans interruption. Ce sont des sucreries en plein rapport et des plantations de bananes pour la nourriture des esclaves. Partout le terrain est coupé de digues, de canaux, d'écluses. Ici éclate dans toute sa puissance le génie du peuple néerlandais, habitué dans son propre pays à lutter contre la mer et à en exploiter les forces nuisibles ou inutiles.

Les obstacles à vaincre étaient multipliés; il n'y avait plus seulement à conquérir le pays contre la mer, il fallait défendre sa conquête contre les eaux pluviales. Pour utiliser la fertilité de ces terres alluvionnaires, il fallait tout d'abord réglementer cette énorme quantité d'eau que l'hivernage déverse chaque année sur les Guyanes et renvoyer à la mer le trop-plein de cette inondation périodique; il était nécessaire de ménager des canaux pour la facilité des transports et d'économiser des réserves pour la saison de la sécheresse; — le drainage, en un mot, était la première opération que réclamait la culture des terres basses de la Guyane. Les Hollandais l'ont parfaitement compris.

Le Matapicca est un des affluents de la Comewyne ou plutôt un bras qu'elle a voulu jeter vers l'Océan. A quelques milles de son embouchure, il se divise, et deux canaux le prolongent jusqu'à l'Atlantique, ménageant entre eux une sorte de delta. Ici la main de l'homme est venue en aide à la nature.

L'un des canaux se nomme le Warappa et l'autre conserve le nom de Matapicca; c'est le Warappa que j'ai remonté. L'accès n'en est possible qu'à des embarcations; aussi ai-je dû laisser *l'Alecton* au mouillage pour continuer le voyage dans une de ces longues pirogues qu'on appelle dans le pays *tent-corrials*, au moyen desquelles les planteurs exécutent leurs longs voyages à travers les cours d'eau nombreux qui sillonnent la colonie. Ce canot rappelle la gondole vénitienne par ses façons nautiques, son avant relevé, son arrière historié. Il est armé par six rameurs esclaves, dont la nage lente et régulière, accompagnée d'un chant monotone, peut se soutenir pendant de longues heures sans interruption. Le dôme fermé qui recouvre l'arrière nous garantit parfaitement des ardeurs du soleil et des grains de pluie fréquents dans cette saison.

Le Warappa est tellement étroit, que les extrémités des avirons effleurent parfois les deux rives. Les palétuviers blancs forment de chaque bord un rideau de pâle verdure peu profond derrière lequel la culture s'étend en riches plantations. Parfois cette bordure de feuillage s'interrompt, et les cheminées des usines, les habitations apparaissent. Ainsi que les cases d'un immense échiquier, toutes les divisions du territoire sont étiquetées et numérotées avec soin. La propriété s'étend partout.

Je n'ai pas pour but de nombrer toutes les habitations qui nous passent devant les yeux. Je vais citer les principales, en rappelant que peu après mon passage, en 1862, l'esclavage a été aboli dans la Guyane hollandaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rivière de Surinam. — Pointe de Parham. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alliance, où sept cents esclaves groupés sur trois centres entretiennent une importante sucrerie.

Le *Vieux-Meerzorg* avec deux cent cinquante esclaves. Ce chiffre a été fixé sous peine de cassation, par un codicille d'un testament bizarre, afin de maintenir l'intégrité de cette riche plantation, que fonda jadis un pauvre soldat congédié. En effet, ce n'est pas la terre qui a de la valeur par elle-même; elle n'en acquiert que par le nombre de travailleurs destinés à la mettre en rapport.

Voici *Ponthieu*, *Barbados*, *Badenstein*, *Maria-Petronella*, *Frederik-Lust*, etc., j'en passe et des meilleurs. Tout cela est d'un grand aspect. Les maisons des maîtres, vues de loin, ont quelque chose de seigneurial, mais cette splendeur apparente n'est qu'un reflet du passé. Les maîtres habitent l'Europe, et les habitations, tenues le plus souvent par des gérants, subissent les fâcheuses conséquences de l'absentéïsme.

Quelques habitations tombent en ruine, d'autres abandonnent une culture dépréciée pour en exploiter une autre plus en harmonie avec les besoins du moment et le nombre des travailleurs

Enfin, nous arrivons presque au bord de la mer, à l'habitation d'*Esthers'-Rust*, but de notre voyage, et dans laquelle, grâce à une lettre de recommandation et à la présence de M. Lyons, frère du consul de France, nous sommes accueillis par le gérant avec une parfaite hospitalité. C'est là que j'établis mon bureau de renseignements et d'observations.

Esthers'-Rust est une propriété de cinq cents akkers (l'akker est une surface de soixante-six pieds sur six cent soixante, un peu moins d'un demi-hectare), trois cent cinquante akkers sont cultivés en coton. L'habitation a cent quatre-vingt-onze esclaves; mais la statistique semble établir qu'on doit défalquer de ce chiffre les femmes, les enfants, les vieillards, les gens employés à l'usine, les canotiers, les domestiques et les malades, de manière à réduire le nombre des réels travailleurs du sol au tiers de celui des esclaves. Je crois cette appréciation erronée en ce qui regarde la culture du coton, attendu que chacun peut y apporter sa part de travail, sans être doué d'une grande force physique.

On dit aussi qu'un bon travailleur peut entretenir cinq akkers *sous* coton, ou quatre akkers sous cannes, huit sous bananes et dix sous cacao.

Les terrains qui semblent les plus propices à la culture du coton sont les terres basses, voisines de la mer, saturées de principes calcaires et argileux et renfermant une dose modérée de péroxyde de fer. L'excès de ce dernier élément est plus préjudiciable que son absence, car outre l'influence qu'il a sur la plante elle-même, il agit directement sur la couleur du coton.

Le voisinage de la mer est indispensable au cotonnier. L'arbuste qui vit par ses feuilles comme par ses racines, semble avoir un impérieux besoin de respirer cet arome salin que lui apportent les brises du large, en même temps que ses racines se nourrissent des sucs d'une terre sablonneuse.

Il faut, avant toute chose, disposer le terrain pour recevoir les graines. Cette disposition est essentiellement basée sur le drainage. Le système général est tracé d'après les mêmes principes et ne subit que quelques modifications de détail, commandées par la nature des lieux.

De larges canaux d'alimentation, coupés de saignées moins profondes, entretiennent des fossés qui servent de cadres aux plates-bandes cotonnières. Ces plates-bandes nommées *lits*, ont en général une vingtaine de pieds de large. Leur longueur n'est pas déterminée. Elles sont entrecoupées de chaussées perpendiculaires à leur longueur; chaque lit est numéroté pour la facilité de la culture et pour la distribution du travail. Des madriers étroits et glissants servent parfois de communication à travers ces canaux secondaires, mais on les franchit le plus souvent à l'aide d'une longue perche, ce qui fait qu'une promenade sur une plantation devient parfois un exercice des plus fatigants et une véritable école de gymnastique.

Lorsque la terre est débarrassée de toutes les mauvaises herbes, on la laboure et on la rend le plus meuble possible, sans cependant l'attaquer trop profondément, puis on sème. Cette opération se fait à la mi-avril, c'est-à-dire pendant la saison pluvieuse. On creuse dans la terre, soit avec les mains, soit avec un instrument quelconque, un trou peu profond, dans lequel on jette une poignée de graines, une vingtaine environ, puis on rabat la terre par-dessus. Ces trous sont espacés d'une manière uniforme et disposés en créneaux. La distance qui les sépare est de deux pieds et demi à trois pieds en longueur. Quand la terre est vierge, on sème trois lignes de cotonniers par lit; quand la terre n'est plus vierge, on en sème cinq et même six.

Les cotonniers donnent généralement deux récoltes. La première floraison a lieu en août et septembre, la seconde en janvier et février. Six semaines après la floraison, on peut récolter. La carrière annuelle du cotonnier est considérée comme finie après la seconde récolte, c'est-à-dire en mars. Alors on coupe les plants à un mètre de hauteur et on les émonde. Cette opération, qui se fait en avril, coïncide avec l'époque des semailles où l'on remplace les plants morts ou rachitiques. Tous ces procédés aboutissent à régler la vie de l'arbuste dans son repos comme dans son travail, d'après les saisons et la distribution annuelle des jours pluvieux et de façon à ce que la production ait lieu pendant la sécheresse.

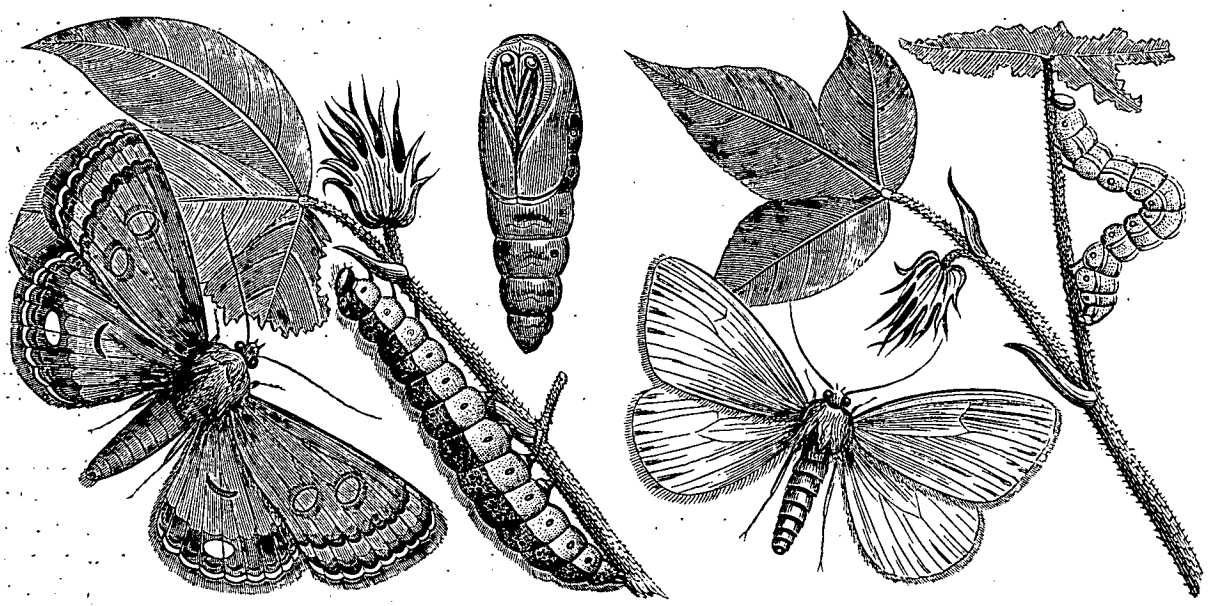
Les récoltes continuent dès lors sans interruption autre que les accidents. On dit cependant qu'il faut renouveler les plans de coton tous les quatre ou cinq ans, en ayant soin de choisir toujours la saison pluvieuse pour cette opération.

Il arrive quelquefois que par suite d'une sécheresse trop prolongée, les capsules, ou *plombs* qui succèdent aux fleurs, et dans lesquelles s'opère la dernière transformation du fruit, refusent obstinément de s'ouvrir. La récolte se trouve alors sérieusement compromise, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques planteurs ont recours en ce cas à un moyen extrême. Ils ouvrent une écluse, et pendant l'espace d'une marée, donnent accès à la mer sur la plantation. Ce procédé est, dit-on, souverain pour l'éclosion, mais il faut en user avec une extrême réserve; car les dépôts salins sur les terres sont loin de leur être favorables, et si le moyen sauve la récolte présente, il compromet la récolte future.

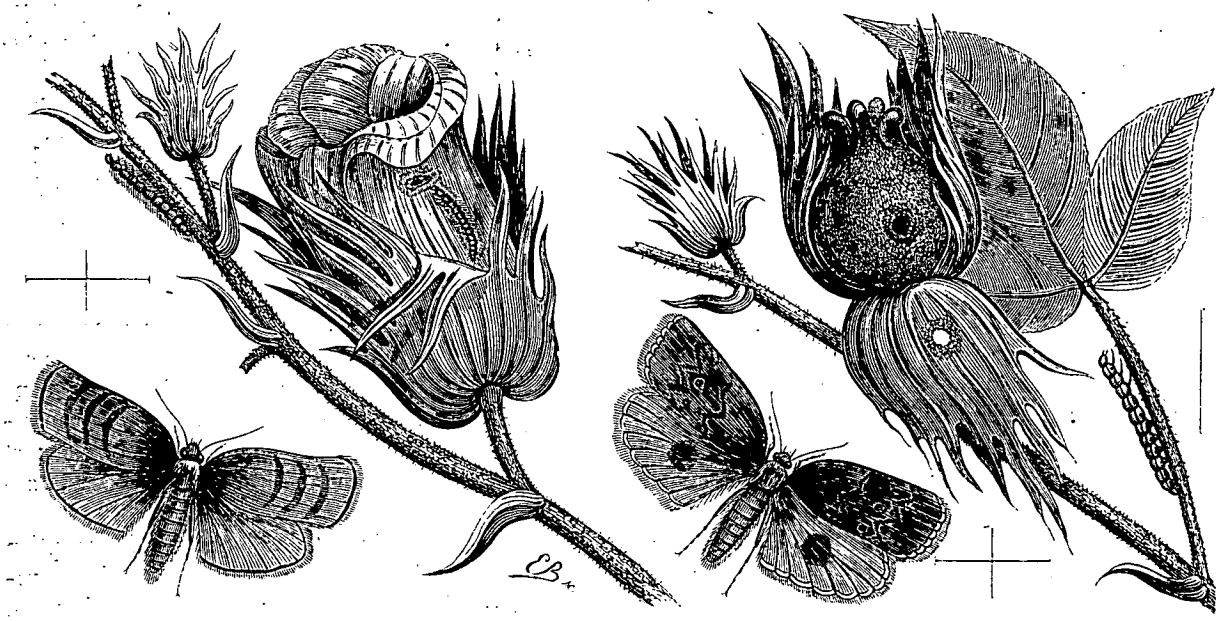
On calcule dans la Guyane hollandaise qu'un akker en coton rapporte moyennement une demi-balle de coton



Heliothis americana. (Dessins de Delahaye). Phalena gossypion.

par an. Abstraction faite de la qualité des produits, c'est à peu près le rapport que constatent, pour la Guyane française, les statistiques du temps où cette sorte de culture y était fort répandue et où les cotons de Cayenne avaient une réputation justement acquise. La balle de coton est évaluée à cent soixante-cinq kilogrammes. Un akker rapporterait donc cent soixante-cinq livres.

Quand les graines sont mûres et ouvertes, on en fait



Tortrix Gossipiella. (Dessins de Delahaye). Tortrix carpas.

la cueillette et on les porte à l'habitation. Il s'agit alors de séparer les graines des flocons soyeux et blancs qui les enveloppent. C'est ce qui constitue l'*égrenage*. Autrefois, on se servait pour cette opération de moulins à bras ou à pédale qui ménageaient la matière première, mais les besoins de l'époque réclamaient plus de rapidité dans la production et plus d'économie dans la main-d'œuvre, et l'intérêt de l'accélération a fini par l'emporter naturellement sur toutes les autres considérations. Aujourd'hui donc, les machines usitées en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

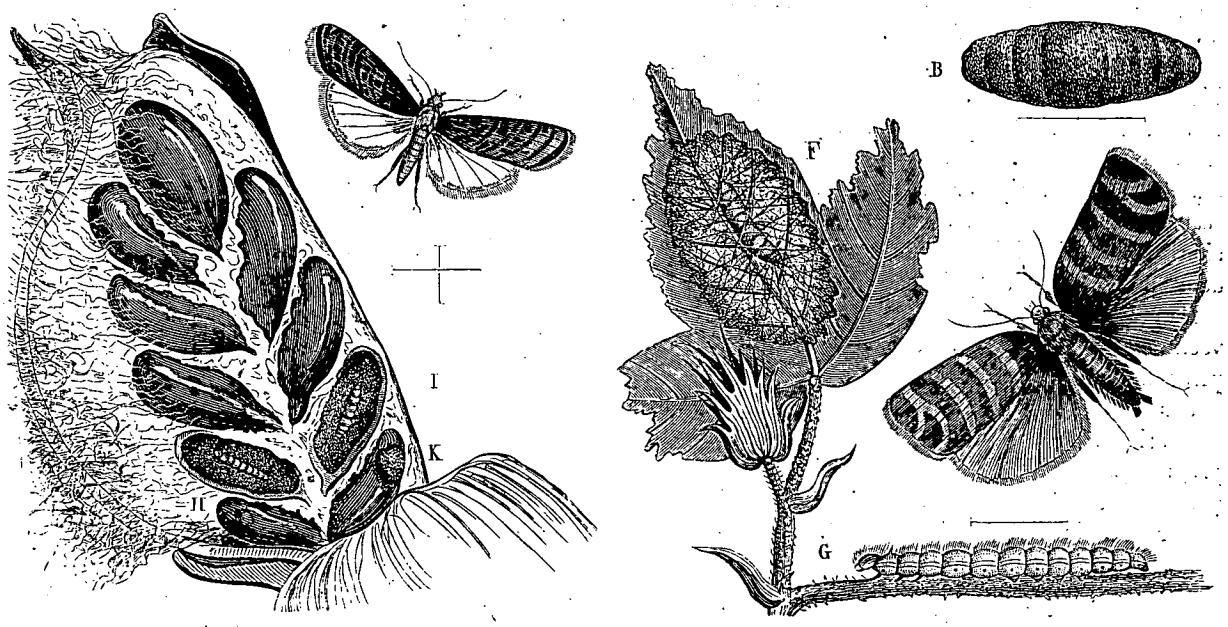
Amérique sont mues par un appareil à vapeur de la force de quelques chevaux.

Mais le cotonnier a bien des ennemis. Outre les crabes de terre, le criquet vulgaire, la courtilière, la fourmi-manioc, les chenilles et les pucerons qui l'attaquent pendant son enfance, plus tard, et lorsque l'arbuste arrive au terme de sa carrière productive, quand la floraison la plus splendide semble promettre une récolte certaine, un fléau pareil aux plaies d'Égypte vient parfois anéantir les espérances les mieux fondées.

Quelques papillons jaunes volent dans l'air; les planteurs pâlissent et se regardent avec inquiétude. Le nombre de ces papillons augmente; ils s'abattent sur la plantation. Ils y déposent des milliers d'œufs; une génération presque spontanée inonde les plantes de petites chenilles qui grandissent aux dépens des feuilles, des fleurs et des tiges. Ces éphémères font une rude besogne dans leur courte et fatale carrière et la récolte est perdue.

Les bruits partiels de ces millions de petites mâchoires se réunissent et s'*intègrent* en un bruissement immense qui rappelle la voix lointaine de la mer, et le planteur assiste les bras croisés à l'agonie de sa plantation.

Une revue mensuelle, publiée à New-York en 1860, décrit de la manière la plus minutieuse les variétés et les mœurs destructives de ces insectes, qu'elle nomme *heliothis americana*, *phalena gossypion*, *egeria carbasina*, etc. Mais si elle explique parfaitement le fléau, elle n'indique pas la manière de s'y soustraire. Elle conseille seulement d'apporter le plus grand soin dans le sarclage, et de détruire les vieilles larves. Le feu serait un mauvais moyen. Il pourrait ne pas préserver les carrés voisins et obligerait à recommencer sur de nouvelles bases une plantation en activité.



Tinea sata (insecte qui loge dans les graines). (Dessins de Delahaye). Tortrix cothonisix.

A. Grandeur naturelle de l'insecte. — H. Trou de l'entrée. — K. Trou de sortie. — I. Larves dans la graine. — B. Chrysalide. — F. Cocon sur une feuille. — G. Chenille grossie trois fois.

Un vieux planteur parlait d'arrêter cette invasion fatale par un moyen fort simple. Ce serait de mettre quelques plants de tabac autour des carrés de coton. Il paraît que les papillons susnommés auraient une prédilection marquée pour le tabac. Ils s'y attacheraient de préférence, et les sucs narcotiques de cette solanée vireuse leur seraient mortels. On ne risque rien d'essayer de ce procédé. Quand la médecine est impuissante, on s'adresse aux empiriques.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il en est de ce fléau comme de l'oïdium qui a poursuivi la vigne dans toutes les parties du monde. Partout où il y a des cotonniers on retrouve son ennemi, et je viens de lire un rapport daté de la Nouvelle-Calédonie, où l'on attribue à cette cause la perte de la récolte de la présente campagne.

De tout cela il ressort clairement que les risques entrant en ligne de compte dans toute exploitation industrielle, il n'est pas étonnant que les colons hollandais aient abandonné une culture aussi hasardeuse pour s'adonner à une autre, dont les chances sont moins aléatoires.

L'hospitalité d'Esthers'-Rust fut cordiale, le voyage joyeux; quelques épisodes de chasse se mêlèrent à la partie sérieuse de l'expédition, et cette petite campagne scientifique et pittoresque à la fois m'a laissé le plus charmant souvenir.

Dans une des haltes, au moyen desquelles nous coupions la longueur du parcours du Warappa, nous fûmes séduits par l'aspect coquet d'un gracieux cottage. C'était une école morave. On sait que les Frères moraves forment une des sectes religieuses de l'Allemagne protestante. Cette association monastique, qui date du seizième siècle, passa de Bohême en Moravie, d'où elle tira son nom. Le siége de la Société est à Hernhutt;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais ils ont un vaste établissement à Paramaribo, avec des succursales dans le pays. Ils ne s'occupent pas exclusivement de prédication et d'enseignement, ils se livrent également au commerce, et, tout en se contentant d'un bénéfice honnête, ils paraissent entendre parfaitement les affaires.

Quoique soumis aux lois du mariage, les Moraves vivent en communauté de biens. Leurs vêtements sombres se distinguent par un souverain mépris des exigences de la mode. L'habitude qu'ils ont de vivre renfermés donne à leur visage cette couleur blême et terreuse particulière aux troglodytes, aux cryptogames et aux fleurs nocturnes. Le mysticisme des quakers se lit dans leur teint pâle et dans leurs lèvres pincées. Est-ce une bizarrerie de la nature ou un vice inhérent à l'institution? Mais il est un fait à constater, c'est que dans aucun des sexes on ne trouverait un candidat à un simple accessit de beauté dans le concours ouvert en faveur des Vénus et des Adonis.

Le couple qui nous reçut dans le Warappa pouvait bien réunir un siècle et demi entre mari et femme. Oncques ne vit rien de plus sec et de plus décharné que ces deux vieillards. La femme surtout, qui négligeait toute fraude pour réparer des ans l'irréparable outrage, accusait des formes anguleuses au delà de toute expression. On eût dit Philémon et Baucis conservés depuis deux mille ans par un prédécesseur de Gannal.

Dans l'école, une chaise et des bancs, un vieux clavecin, auquel les doigts osseux de la vieille firent soupirer une ancienne mélodie.

Ces deux Moraves devaient appartenir à la troisième catégorie de l'ordre qui se divise en *commençants*, en *progressifs* et en *parfaits*. Si le choix ne leur donnait pas des droits à cette classe suprême, ils avaient dû y entrer de plain-pied par l'ancienneté.

Mais en dehors de cette sécheresse d'allures, de cette roideur automatique qui rappelait les poupées de Nuremberg, en dehors du ridicule que leur prêtaient le costume et la démarche, il y avait quelque chose de touchant dans l'union de ces deux vieillards appuyés l'un sur l'autre, dévouant leurs derniers jours à une race déshéritée, et poursuivant jusqu'au tombeau leur œuvre de charité bienfaisante.

Quel ordre, quelle minutieuse propreté dans cette maison où la poussière n'avait pas droit d'asile! Quelle merveille que ce petit jardin qui offrait un échantillon de tous les produits tropicaux, développés et perfectionnés par ces soins et cette patiente étude qui sous tous les climats dirigent la nature!

Outre les plantes potagères et les fruits de toute espèce, le couple Morave cultivait les plantes méridionales, le ricin, la noix-vomique, la citronnelle, l'ayapana et bien d'autres simples qui formaient le fond d'une petite pharmacie.

Une charmante allée de palmistes rappelant le péristyle de l'école d'Académus conduit de la maison à la rivière. En cet endroit un pont de bois, construit aux frais de l'ordre, réunit les deux rives et donne aux noirs du voisinage toute commodité pour se rendre où ils trouvent à la fois le médecin, l'instituteur et le prédicant.

C'est dans ce jardin que je vis cette singulière feuille qu'on nomme la feuille merveilleuse et dont j'expérimentai les étranges propriétés. On peut la piquer avec une épingle le long d'une boiserie, et si on a la précaution de la mouiller chaque jour, on voit sortir de chacun de ses angles un rameau qui se couvre lui-même de feuilles. C'est l'emblème le plus parlant de cette nature exubérante qui porte la vie en elle-même et ne peut se décider à mourir.

Tribus nègres établies dans les Guyanes.

A une cinquantaine de lieues de son embouchure, le Maroni se bifurque ou plutôt reçoit de la Guyane hollandaise un tributaire presque aussi grand que lui-même, le *Tapanoni ;* poursuit sa course vers l'intérieur de l'Amérique, sous le nom d'Awa, et va se perdre dans ces forêts séculaires où, dans quelque grotte vierge des pas et des regards de l'homme, la Nayade guyanaise épanche de son urne mystérieuse les trois grands fleuves qui sillonnent la France-Équinoxiale, et qui arrivent à l'Océan sous le nom d'Oyapock, d'Appouague et de Maroni.

Non loin peut-être de cette source inconnue, le lac Parimé roule ses ondes sur de brillantes pépites; la ville fantastique étincelle aux rayons du soleil équatorial et l'Eldorado, ce roi de l'or, ce mythe insaisissable, se drape dans les plis mystérieux de la légende.

C'est dans le haut du Maroni que se groupent les populations noires, formées des esclaves évadés, des *marrons*, de la Guyane hollandaise. A l'heure où cette colonie va passer par la crise que nous avons subie en 1848, à l'heure où l'émancipation va produire dans le commerce et dans l'agriculture une commotion certaine, à l'heure où bien des nègres, séduits par la vie sauvage, vont se répandre dans les bois et dans les savanes de l'intérieur et affluer peut-être vers le Maroni, il est certainement intéressant de donner quelques détails sur les populations noires déjà établies sur les bords de l'Awa et du Tapanoni, sous le nom générique de nègres *Bosh* (nègres des bois), *Oucas*, Polygoudoux et Bonis, fils de ces esclaves révoltés qui ont fait jadis à la colonie néerlandaise une guerre si acharnée et si terrible.

Le nombre des nègres Bosh n'a jamais été bien connu et de grandes inégalités se produisent dans cette appréciation. Les uns les évaluent dans l'origine à vingt-cinq mille. Les autres donnent un chiffre de beaucoup inférieur. Le recensement actuel les porte à quatre mille environ dispersés en quatorze villages.

C'est une sorte de fédération obéissant à un chef suprême, électif, appelé *Grand-Man* (great-man), résidant pour le moment à *Drye-Tabettye* (les trois îlets). Ce chef est aujourd'hui un certain Biman, homme rusé et intelligent.

Chaque village est commandé par un *capitaine*. Les affaires correctionnelles sont de sa juridiction. Il pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nonce la peine du fouet, sentence qu'exécute un officier de justice inférieure, appelé *Bastian*. Quant aux causes plus graves, qui peuvent entraîner la mort, elles sont déférées au tribunal du Grand-Man qui préside un jury composé de capitaines. Ceux-ci portent comme emblème de leur dignité un jonc à pomme d'argent aux armes des États de Hollande.

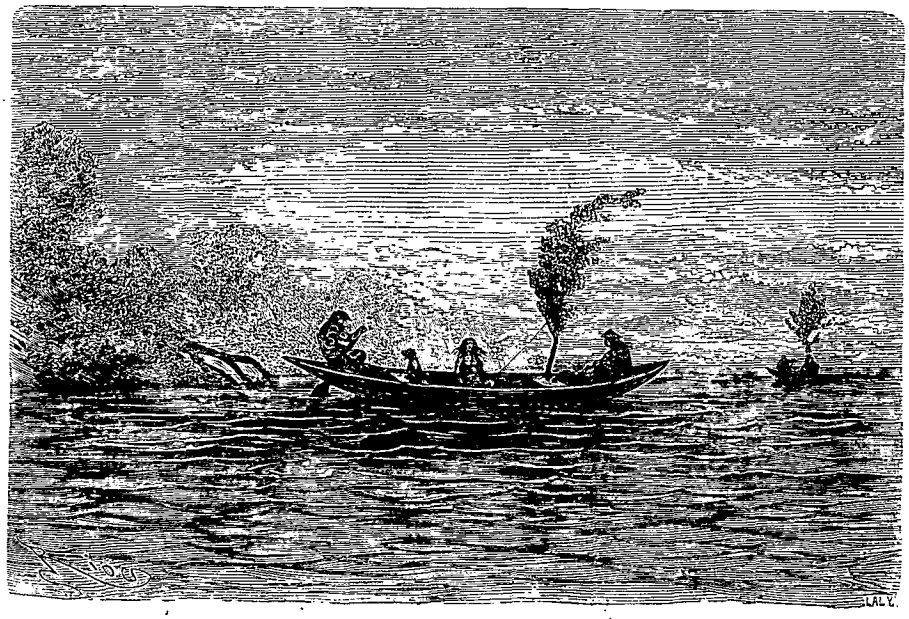
Ces villages ont l'apparence et la physionomie des villages africains. Tout au contraire des Indiens qui aiment la vie en plein air, dans des carbets ouverts de tous côtés, les nègres se construisent des huttes closes et dérobent leur intimité à tous les regards.

Les nègres Bonis sont établis sur la rive gauche de l'Awa. Leur population s'élève au chiffre de sept à huit cents âmes environ. Elle est répartie en sept villages, dont le principal se nomme *Providence*. Le Grand-Man actuel s'appelle Adam.

Dans le courant de 1862, ce grand chef s'est décidé à faire le voyage de Cayenne, afin de rendre en personne au gouverneur de la Guyane française la visite que celui-ci lui avait faite par procuration.

Enfant de la nature, brusquement transporté au milieu de la vie civilisée, il a eu ses admirations naïves et ses étonnements impossibles. Il a vu et dévoré des regards les femmes blanches tourbillonnant dans une salle de bal; il a trempé ses lèvres dans la coupe des festins les plus splendides; il a contemplé les manœuvres militaires des troupes coloniales qui lui ont paru assez nombreuses pour conquérir le monde. Ainsi que son aïeul et homonyme qui rougit de sa nudité au sortir du divin jardin dont il était banni pour toujours, Adam a eu honte aussi de son humble costume, et il a éprouvé le besoin de se couvrir d'un vêtement plus sérieux que la simple feuille de figuier.

O vanité! tu as un temple et un autel dans le cœur du sauvage comme dans celui du civilisé! et la passion



Pirogues indiennes. — Dessin de Riou d'après une aquarelle de M. Bouyer.

des hochets est commune à tous les mortels! Voici donc que le grand chef de la tribu des Bonis, le Grand-Man, a voulu revêtir les insignes des grands chefs des Blancs et l'on a dû céder à son caprice. Il porte à l'heure qu'il est avec une gaucherie incroyable, mais aussi avec une satisfaction des plus visibles, le chapeau à panache, l'habit à épaulettes, le pantalon, voire les souliers qui le font horriblement souffrir, car aucune pièce ne manque à son déguisement. Et les seigneurs de sa cour qui l'accompagnent ont encore amplifié cette parodie grotesque du costume militaire. Ne pouvant posséder le vêtement complet, ils se sont philosophiquement résignés à s'en partager les détails provenant de la générosité ou de l'esprit jovial de quelque officier.

On a renouvelé pour eux l'éternelle plaisanterie des boîtes de conserves qui fut exploitée sur une si grande échelle à l'armée de Soulouque. Le ministre des affaires étrangères du Grand-Man est donc tout fier de porter sur son chapeau de paille une plaque de cuivre doré où se lit : Bœuf à la mode, Ville-en-Bois, Nantes Le caractère léger des Français trouve partout matière à rire.

L'Alecton a ramené de Cayenne au Maroni le roi des Bonis et ses ministres. A ma prière, ils se sont mis en grande tenue pour se livrer au crayon de notre dessinateur. Ils ne rient pas, ceux-là, ils sont plongés dans leurs souvenirs et ruminent leurs impressions, engourdis comme le fumeur d'opium qui a fait son rêve oriental. Peut-être méditent-ils les récits qu'ils vont avoir à faire de leur voyage devant le village assemblé.

Ils ont vu la vie des villes, ils ont vu les merveilles de Cayenne, *Urbs*, la ville, pauvre ville comparée à d'autres, cité merveilleuse comparée à leurs villages. Et maintenant que leur restera-t-il au cœur devant leur vie calme, devant le carbet et la pirogue, devant la majesté de la nature et le silence de la forêt?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jusqu'à ce jour, ces relations d'amitié n'ont pas amené de grands résultats commerciaux. Quelques visites au pénitencier de Saint-Louis où les Bonis apportent un aymara flêché dans les sauts du fleuve, une biche ou un maïpouri abattus dans la forêt, des colliers grossiers en ouabé, en un mot du poisson, du gibier et des curiosités, voilà jusqu'à présent les seuls objets d'échange qui arrivent à nos comptoirs.

Le sauvage, nègre ou cuivré, vit au jour le jour. Il travaille uniquement pour ses besoins; dès que son existence matérielle est assurée, dès que ses modestes désirs sont satisfaits, il se repose. Pour l'exciter au travail, pour l'engager à exploiter les richesses de son sol ou de ses bois, la civilisation (et c'est triste à dire et à avouer) doit lui donner des appétits nouveaux, des passions, des défauts, voire même des vices. Il s'agit de choisir ceux qui lui sont le moins funestes.

Malheureusement son penchant favori s'est manifesté de lui-même : c'est le goût des liqueurs fortes. Le fruit du palmier coumou, dont les grappes rappellent celles de la vigne, le *cachiri* et le *pivori*, boissons fermentées, dont la cassave mâchée et des oranges aigres forment

Le Grand-Man, Adam, chef des Bonis. — Dessin de Riou d'après M. Rodolphe.

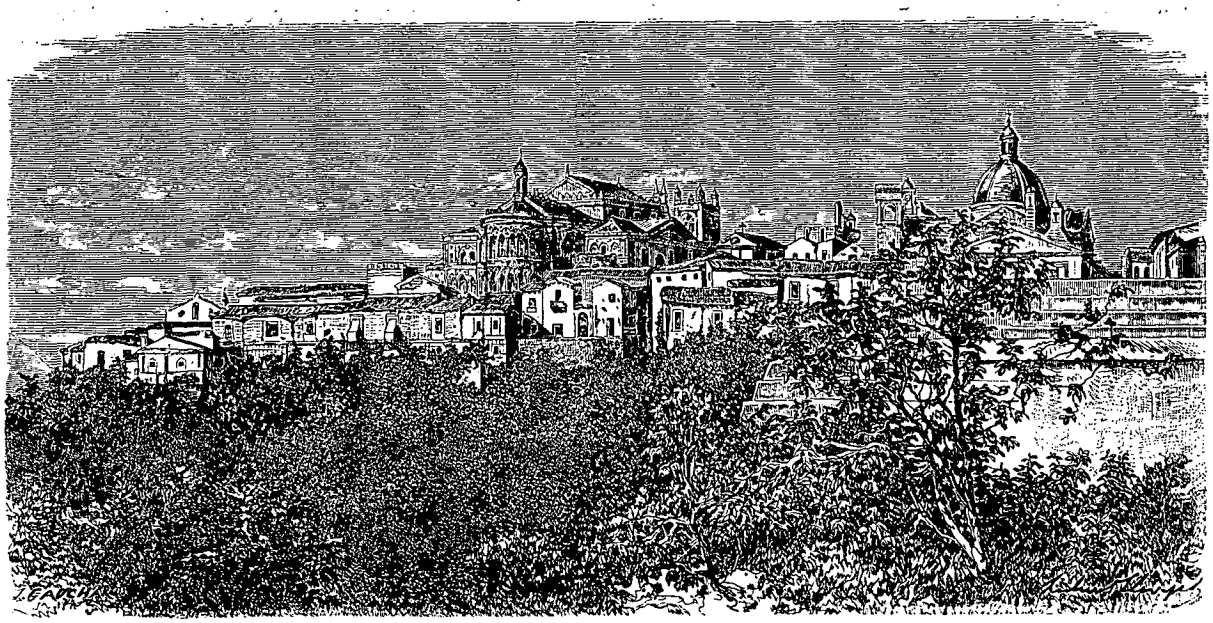
la base, lui procurent de terribles ivresses, mais ces excitants lui sont plus funeste que l'eau-de-vie et le tafia des Blancs. Tous ces alcools sont pour ces pauvres gens des poisons plus mortels que les sucs les plus perfides de leurs lianes, que les venins les plus subtils de leurs serpents.

Les nègres marrons n'ont gardé qu'un seul bon souvenir de leur temps d'esclavage, c'est le souvenir du jour où ils s'enivraient de tafia et de genièvre. Pour renouveler cet heureux moment, pour retremper leurs lèvres dans la précieuse liqueur, ils braveront tous les dangers, ils feront cent lieues dans une frêle pirogue. Hommes, femmes, enfants, tout le monde y embarque; ils vont boire, disent-ils naïvement. Ce désir s'est accru de tout le charme du fruit rare ou défendu. C'est leur plus impérieuse, je dirai plus, leur unique passion, le seul stimulant de leur travail.

Frédéric Bouyer.

N. B. — Les extraits qu'on vient de lire sont tirés d'une relation complète qui sera publiée prochainement à la librairie Hachette, en un fort volume illustré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monreale. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

LA SICILE ET L'ÉRUPTION DE L'ETNA EN 1865.

RÉCIT DE VOYAGE PAR M. ÉLISÉE RECLUS.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PALERME.

La cité vue de la mer. — Le nouveau port. — La Cala et les atterrissements. — Le Ponte dell' Ammiraglio. — Les deux grandes rues de Palerme. — Physionomie des habitants. — Jalousie arabe. — Les cercles des bourgeois. — La *maffia* et le brigandage. — L'hôpital des fous. — La cathédrale de Palerme. — Le palais royal et la chapelle Palatine. — Le couvent des Capucins. — La cathédrale de Monreale. — Le monastère des Bénédictins. — Parco. — San Martino. — Le Monte-Cuccio. — Le Monte-Pellegrino.

Il commençait à faire jour lorsque notre bateau à vapeur dépassa le promontoire de Zaffarana et se dirigea sur le port de Palerme. L'air était encore froid et le vent qui soufflait directement en face tordait nos barbes et nos manteaux, mais nous grelottions avec courage, car la ville célèbre était en vue, et le panorama tant de fois admiré de la Conque-d'Or se déroulait lentement devant nous. Un nuage rose révélait la prochaine arrivée du soleil, et l'immense espace compris entre les cieux, la terre et les flots, s'emplissait de lumière. Dès qu'un rayon de flamme eut percé comme une flèche la nuée qui s'étendait à l'orient, une longue traînée d'éclairs brilla tout à coup sur la surface des eaux, les cimes des monts s'allumèrent comme des phares, les grandes ombres décroissantes s'accusèrent nettement, le relief se fit dans la vaste plaine qui semblait uniforme, les contours de plus en plus précis, les couleurs de plus en plus éclatantes réveillèrent la nature endormie, et la ville blanche, émergeant des vapeurs qui l'entouraient, apparut dans toute sa grâce rayonnante au milieu de sa forêt d'orangers.

Le port de Palerme est situé au nord de la ville, non loin de la base de ce superbe Monte-Pellegrino, dont les flancs, semblables aux murailles d'une forteresse inaccessible, gardent à l'ouest l'entrée de la baie. Un môle, qui passait encore au commencement de ce siècle pour une des merveilles de l'architecture hydraulique en Sicile, sépare ce port de la haute mer et le protége contre les vents de l'est et du nord-est. C'est à l'abri de ce brise-lames que vont mouiller les bateaux à vapeur; mais là on se trouve encore assez loin de la ville, et pour gagner Palerme, il faut s'embarquer de nouveau et faire une traversée de plus d'un kilomètre dans la partie la plus ouverte de la rade. Par un beau temps, on ne saurait s'en plaindre, mais quand souffle le vent d'orage et que la houle du large vient faire danser les barques et se briser avec fracas contre les grèves, on se dit tout bas que les ingénieurs auraient bien dû arranger les choses autrement et trouver un moyen d'amener les grands navires jusqu'aux embarcadères de Palerme.

Les passagers vont prendre terre au pied de l'église

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Catena, dont le beau portique, qui rappelle la Loge de Florence, se compose de trois arches elliptiques soutenues par des colonnes de marbre gris et donnant accès à trois portes de style renaissance ornées de feuillage et de fruits admirablement sculptés. L'église de la Catena est ainsi nommée d'une chaîne massive qu'on y attachait pour fermer l'entrée des deux ports de Palerme. En 1063, sept galères pisanes s'élançant avec force contre cette chaîne, la brisèrent par le choc de leurs proues, s'emparèrent de tous les navires chargés de marchandises qui se trouvaient dans le port et rapportèrent à Pise un immense butin. On s'en servit pour bâtir la célèbre cathédrale.

La petite crique qui s'étend devant l'église de la Catena et dont le rivage est le rendez-vous des *lazzaroni*, a gardé son ancien nom arabe de Cala. C'est là tout ce qui reste des vastes nappes d'eau diversement ramifiées qui avaient fait donner à la cité son nom de Panormos (tout port). Le terrain sur lequel sont construites les maisons de Palerme a subi les mêmes changements graduels que le sol de la Rochelle. Cette dernière ville occupait autrefois une roche (*rupella*), qui tenait au littoral de la Saintonge par une étroite péninsule, tandis que de nos jours elle se trouve dans une plaine d'alluvions et que son port communique avec la mer par un long chenal vaseux. De même, la ville de Palerme était bâtie autrefois sur une péninsule que deux larges bras de mer isolaient à droite et à gauche de la terre ferme. Soit que les divers conquérants qui se sont succédé en Sicile aient comblé ces baies intérieures par des amas de décombres, soit que les deux petits ruisseaux de Palerme aient apporté assez d'alluvions pendant le cours du siècle pour forcer ainsi la mer à reculer, soit qu'il y ait eu dans cette partie de la Sicile, comme sur les côtes de la Saintonge, un phénomène de soulèvement graduel de toute la contrée, il est certain que l'ancienne presqu'île de Palerme est perdue tout entière dans les atterrissements, et les grands ports qui entouraient la ville ne sont plus représentés que par l'insignifiant bassin de la Cala. Les flots de la baie ont incessamment reculé devant les terres envahissantes. D'ailleurs on voit encore, non loin de la gare du chemin de fer de Termini, un témoignage remarquable du changement de niveau qui s'est produit depuis les siècles du moyen âge. Un pont normand connu sous le nom de *Ponte dell' Ammiraglio*, en souvenir d'un compagnon de Roger, développe ses arcades pittoresques, non plus, comme jadis, au-dessus de la petite rivière de l'Oreto, mais au-dessus d'un champ beaucoup plus élevé que le niveau actuel du cours d'eau. On ne peut s'empêcher de croire que la terre a poussé et dans son mouvement de croissance a soulevé l'édifice.

En se promenant dans la ville, on peut encore suivre en certains endroits les contours des anciens bras de mer. Plusieurs ruelles sinueuses sont les sentiers qui longeaient autrefois le bord des grèves, et nombre de sentines infectes marquent les emplacements des dernières criques où s'évapora l'eau marine. Toutefois la disposition actuelle des quartiers de Palerme ne dépend aucunement du relief topographique. La ville forme un quadrilatère presque régulier, et ce quadrilatère lui-même est coupé en quatre parties égales par deux rues de plus d'un kilomètre de longueur qui se coupent à angle droit au centre mathématique de Palerme. Les gouverneurs espagnols qui ouvrirent ces avenues régulières vers la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, avaient surtout en vue de plaire à la sainte inquisition en traçant ainsi le signe de la croix sur la ville entière. Leurs travaux de percement se bornèrent à l'ouverture de ces voies qui devaient leur faciliter indirectement l'entrée du ciel, et qui devaient en même temps assurer à jamais la possession de Palerme à « Sa Majesté très-catholique. » Quant aux quartiers de Palerme compris entre les branches de la croix, ils gardèrent leur labyrinthe de rues étroites, tortueuses et malsaines. Encore de nos jours ces parties de la ville ont leur antique physionomie sarrazine, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'étranger ose s'y aventurer.

Aussi, parmi les visiteurs de la Sicile, un grand nombre, et notamment ceux qui affectent de ne sortir qu'en voiture, ne connaissent de Palerme que les deux rues principales et les allées extérieures. Pour se rendre à Monreale, à la Ziza, à San Martino, ils remontent dans toute sa longueur la rue de Toledo, appelée aussi Corso Vittorio Emmanuele; pour aller parcourir les allées du jardin anglais ou se diriger vers la gare du chemin de fer, ils suivent dans l'un ou l'autre sens la rue transversale de Maqueda; ils voient et revoient tous les jours ces vulgaires étalages de marchandises anglaises ou françaises, ces boutiques de journaux grossièrement construites sur le modèle des kiosques parisiens, cette population plus ou moins cosmopolite qui s'établit dans toutes les villes d'Europe sur les grandes avenues commerciales. Quant à la véritable Palerme, celle où n'habitent que les « fils du pays, » artisans, petits bourgeois, gentilshommes appauvris, moines, mendiants ou voleurs, la plupart des étrangers se contentent de l'entrevoir, là où les sombres ruelles, au pavé sale et raboteux, aux maisons branlantes, aux fenêtres pavoisées de guenilles, viennent déboucher dans l'une des deux rues qui constituent toute la Palerme officielle.

Néanmoins, le nouveau débarqué qui se borne à flâner sur le trottoir de la rue de Toledo, remarque déjà sur ce terrain banal bien des choses qui sont de nature à l'étonner. En mettant le pied sur la terre de Sicile, on est tout naturellement porté à croire que sous ce beau ciel, au milieu de cette nature charmante, l'homme lui-même se met en harmonie par la grâce et la noblesse de ses traits avec tout ce qui l'entoure. A cette idée, subie par ceux-là même qui ne s'en rendent point compte, se mêlent les souvenirs de la poésie et des arts de l'antiquité qui jettent un reflet de leur beauté sur les peuples riverains de la Méditerranée. On s'attend à voir sous le costume moderne les types admirables

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la statuaire grecque; mais, hélas! on est bientôt détrompé. Le mélange des diverses races qui se sont rencontrées à Palerme, Sicules et Phéniciens, Carthaginois et Grecs, Romains, Goths, Arabes, Normands, Espagnols, Italiens, ne s'est point opéré d'une manière heureuse : aucun nouveau type de beauté, comparable à ceux d'autrefois, n'est issu de ce croisement. Palermitains et Palermitaines ont en général les traits lourds, disgracieux, presque barbares. En voyant cette population, on ne peut échapper à l'idée qu'elle a été graduellement enlaidie par l'ignorance, la superstition et la misère. Ce n'est point impunément qu'on traverse de longs siècles d'oppression. Le despotisme ne se contente pas d'avilir les âmes et de déprimer les intelligences, il enlaidit jusqu'aux masques eux-mêmes.

En parcourant les divers quartiers de Palerme, on est surpris de voir un si petit nombre de femmes, même aux heures où la circulation est la plus active. La foule est presque en entier composée d'hommes. A part les dames et les demoiselles de la colonie étrangère, anglaises, allemandes, américaines, que d'ailleurs il est facile de reconnaître à leur teint et à leur démarche, on n'aperçoit guère que de rares femmes du peuple travaillant çà et là dans les magasins ou devant leurs portes. L'aspect général de la ville est assombri par tous les passants en vêtements noirs qui longent les bords de la chaussée comme deux processions de fourmis; on cherche du regard quelque robe aux couleurs gaies qui contraste avec tout ce lugubre défilé de paletots et de chapeaux à haute forme. D'où vient que la Palermitaine reste ainsi claquemurée dans sa demeure? Il n'est pas probable qu'elle soit uniquement retenue par la crainte d'altérer la fraîcheur de son teint en s'exposant au soleil et à la poussière. Si l'on en croyait les étrangers domiciliés à Palerme, les indigènes auraient conservé de leurs ancêtres musulmans la féroce passion de la jalousie, ils surveilleraient leurs épouses comme s'ils étaient de vrais pachas et leur interdiraient autant que possible la sortie du harem. On ajoute du reste que, par une conséquence bien naturelle, cette claustration des femmes nuit à leur vertu. Quoi qu'il en soit, il ne faut point oublier que Palerme fut pendant plus de deux siècles une des villes de prédilection des Sarrazins et que Tunis est seulement à une journée de navigation. On ne saurait s'étonner que les mœurs palermitaines se ressentissent en effet de la double influence du voisinage et de l'ancien état social.

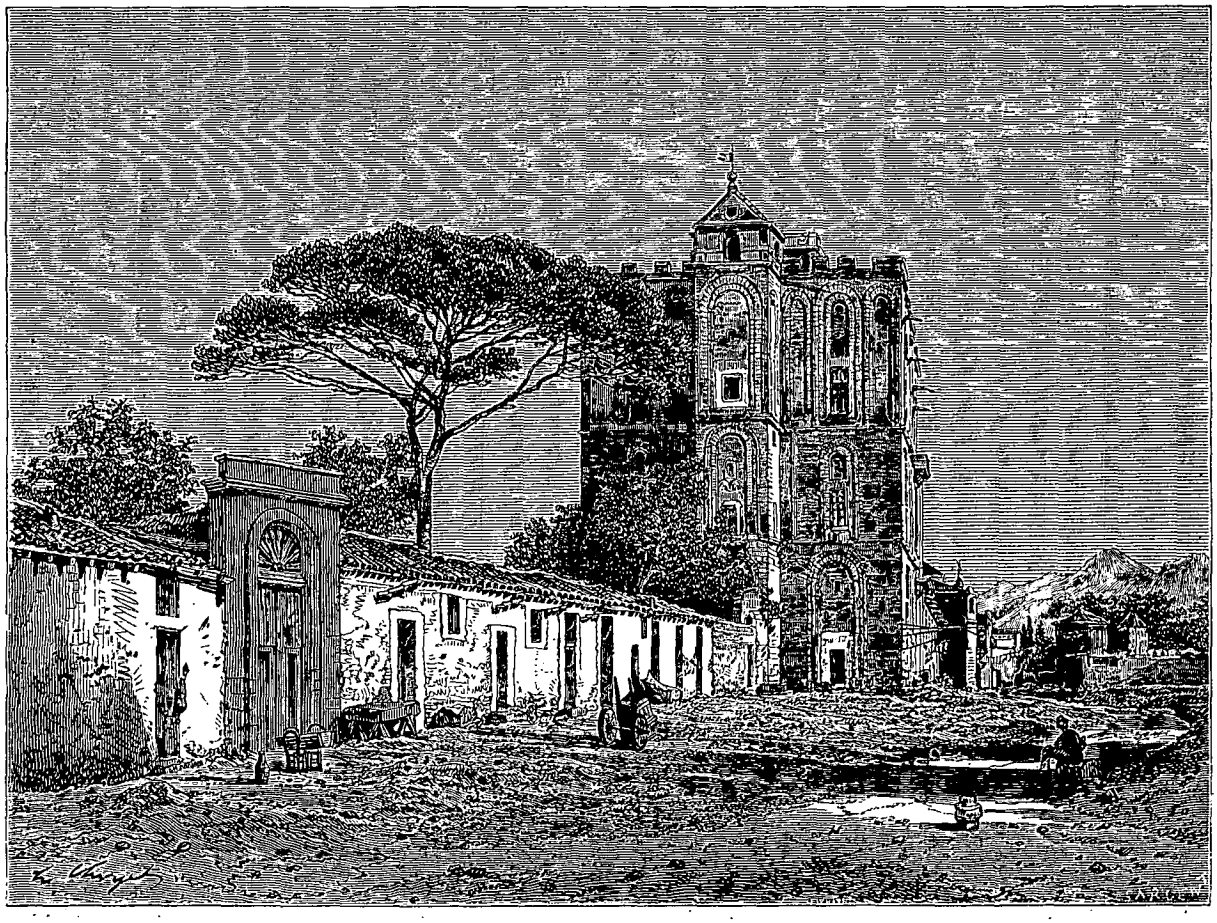
Si les dames sortent peu, en revanche, le bourgeois de Palerme, qui s'ennuie peut-être dans la compagnie de sa prisonnière, aime beaucoup à dépenser son temps loin du foyer domestique. Toutefois, il est économe, comme l'étaient, parmi ses nombreux aïeux, le Carthaginois et l'Arabe, et ce n'est point lui qui se permet de dépenser follement ses revenus dans les cafés ou les théâtres. Ces institutions de luxe ne sont guère fréquentées que par les Italiens du continent où les étrangers. Quant au rentier palermitain, il va passer la plus grande partie de la journée sur les sofas de quelque chambre largement ouverte sur le trottoir de la rue de Toledo. Là, il voit passer tout à son aise le flux et le reflux des passants, il cause des scandales du jour avec ses amis; au besoin, si la conversation tarit, il peut s'assoupir, bercé par les rumeurs de la foule. Dans ces cercles, point de journaux ni de livres, point de billards, de jeu de dames ou de jeu d'échecs, pas même de liqueurs. Les associés ne cherchent aucunement à s'instruire ou à faire travailler leurs mains : il leur suffit de « tuer le temps » sans avoir à délier les cordons de leur bourse. Leur seule dépense est d'acquitter le loyer de cet observatoire, où ils se sont installés pour voir, bourgeois eux-mêmes, le petit monde des passions bourgeoises défiler devant eux. Aux fenêtres grillées des étages supérieurs d'autres regards suivent aussi le va-et-vient de la foule : ce sont les regards des religieuses, qui, pour louer le rez-de-chaussée de leurs demeures à des profanes, se sont cloîtrées sous les combles.

Un jeune médecin piémontais, qui se trouvait précisément chargé d'un travail de statistique morale sur la population de Palerme, voulut bien, avec une extrême complaisance, me servir de *cicerone* dans la ville et me faire part du résultat de ses études. Son enquête lui avait révélé de telles misères et de tels abîmes de honte qu'il en était amené parfois à un véritable désespoir, et qu'à chaque instant du jour il pensait à s'enfuir pour aller retrouver la paix de l'âme dans ses montagnes natales du Val d'Aoste. Ce qui contribuait à l'exaspérer encore plus, c'est qu'en sa qualité d'étranger et de Piémontais, il avait à braver dans chaque Palermitain cette verve railleuse dont s'arment toujours contre leurs maîtres les peuples habitués à changer de servitude. Il est probable que par réaction contre toutes ces inimitiés et ces moqueries, le pauvre savant n'avait pas su garder la sérénité de sa pensée et jugeait trop sévèrement la population de Palerme; mais les documents officiels qui lui servaient de point d'appui constatent que l'état moral de la ville sicilienne est en effet bien déplorable. Au commencement de l'année 1865, il n'y aurait pas eu moins de quatre à cinq mille affiliés à cette ligue secrète de la *maffia*, dont les membres s'engagent solidairement à vivre de tromperies, de fraudes et de vols de toute espèce. A cette époque, encore si rapprochée de nous, la plupart des commerçants et des industriels étaient obligés, pour vivre eux-mêmes et continuer librement leur métier, de payer la dîme de leurs revenus aux chefs de la redoutable association : on peut dire que la ville tout entière obéissait en même temps à deux pouvoirs, celui de l'Italie et celui de la *maffia*. Cette dernière puissance est d'autant mieux écoutée que ses ordres consistent en simples signes, en gestes, en regards, en attouchements, en paroles mystérieuses; l'inconnu lui prête toutes ses terreurs, et parfois un coup de poignard prouve qu'elle a aussi ses juges et ses bourreaux. Les effets d'un pareil régime sur le commerce sont faciles à deviner. Les entraves que ces exactions traditionnelles apportent aux échanges, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un autre côté, l'indolence générale des habitants, ont laissé la capitale de la Sicile dans une grande pauvreté relative. Palerme est deux fois plus peuplée que Gênes, et cependant elle est cinq fois moins riche en proportion.

Précisément à l'époque de mon voyage, un fléau, bien plus terrible que la *maffia*, désolait les environs de Palerme et les deux provinces limitrophes de Trapani et de Girgenti. C'était le brigandage. A la faveur du changement de régime politique et du désarroi temporaire qui s'en était suivi dans toutes les parties de l'administration sicilienne, les voleurs du pays, vrais Bédouins auxquels il ne manque guère que le burnous, s'étaient empressés d'aller battre les campagnes pour détrousser les voyageurs. De petites bandes se formèrent ainsi sur divers points du territoire, puis, après le vote des lois de conscription, se grossirent rapidement de centaines et de milliers de réfractaires. Les levées régulières de soldats ayant été jusqu'alors inconnues en Sicile, un grand nombre de jeunes gens, évalués en certains districts au cinquième, ou même au quart de tous les appelés, trouvèrent moyen de se soustraire au service militaire par l'émigration, la fuite ou le brigandage. Toute sécurité disparut dans les campagnes des provinces occidentales; même les abords des grandes villes furent menacés, et plus d'une fois les ban-



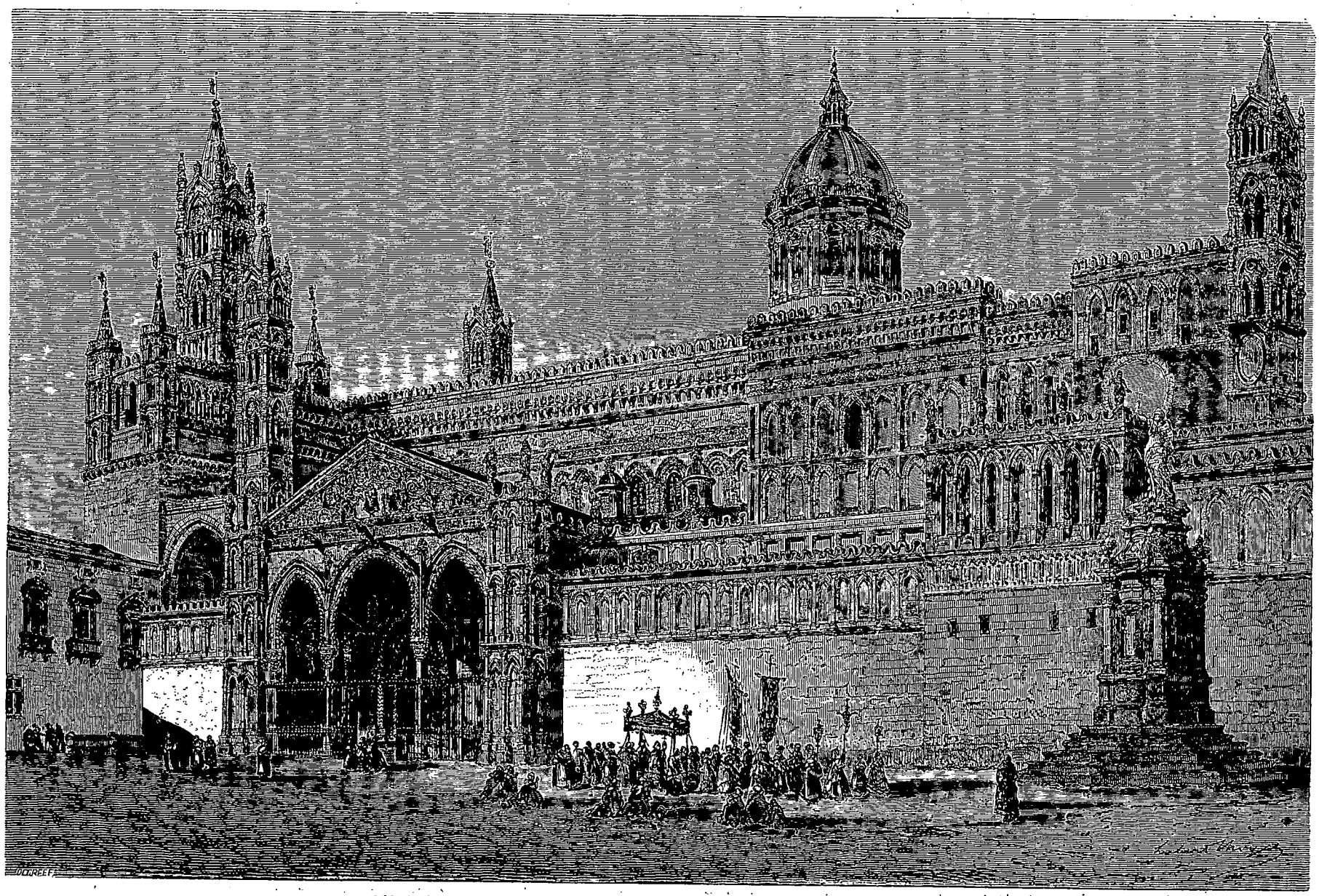
La Ziza. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

dits se risquèrent dans les faubourgs de Palerme. Quelques villages écartés, dont les habitants étaient à moitié victimes, à moitié complices, servaient de retraite aux brigands, et ceux-ci, grâce à leur connaissance du pays et des hommes, grâce également à la difficulté d'accès que présentent leurs montagnes, pouvaient échapper facilement à la poursuite des troupes régulières. Sous l'influence de cette hideuse guerre de ruses, d'escarmouches et de meurtres en détail, le pays était menacé de retomber promptement à l'état de barbarie, si l'on ne s'était enfin décidé à faire opérer toute une armée contre les bandes qui tenaient la campagne. D'ailleurs, il paraît que jamais les brigands siciliens ne se sont rendus coupables d'abominations semblables à celles que l'on raconte de certains chefs des Calabres et des Abruzzes; mais la plupart d'entre eux sont d'une ignoble lâcheté. Par une vieille habitude de politesse obséquieuse, ils regardent le plus souvent avec humilité les voyageurs riches qui sont devenus leur proie. Un ingénieur, que le hasard me donna pour compagnon de route entre Palerme et Termini, me conta qu'ayant été saisi par les brigands, il avait été invité respectueusement à descendre de voiture :

« Saluez son excellence, s'écria le chef. C'est un *galant'uomo* (un riche)! »

Et tout à côté, ces mêmes scélérats venaient de ren-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

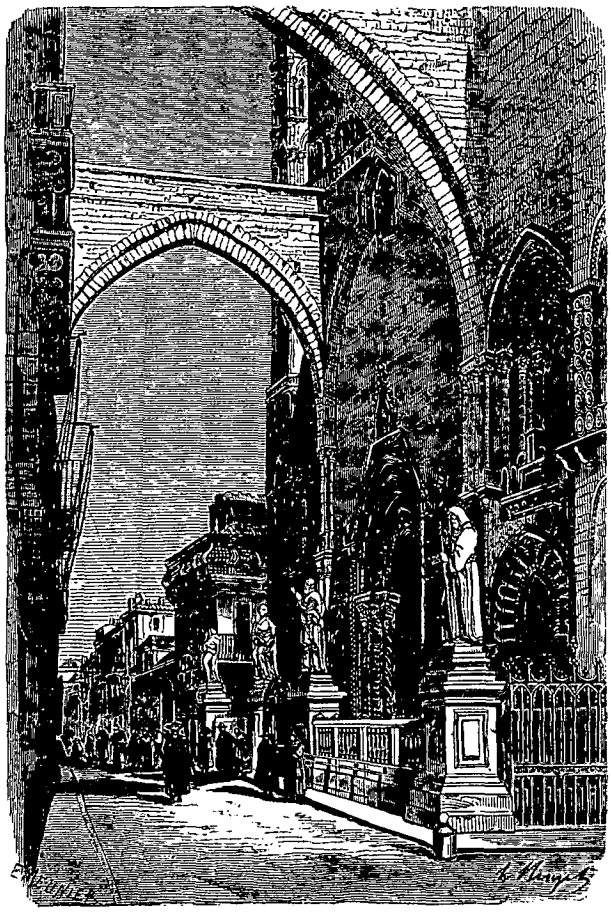


Cathédrale de Palerme. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Ferrier et Soulier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verser un pauvre charretier à coups de bâton et de le laisser sur le sol baigné dans son sang.

Heureusement, le brigandage n'est qu'un accident passager dans l'histoire de Palerme, et bientôt, sous l'influence des livres, des journaux et des écoles, qui conquièrent incessamment les nouvelles générations, la *maffia* elle-même, cette corporation du vol et de la fraude, aura disparu comme tant d'autres institutions léguées par le moyen âge. Il serait bien triste de penser que la population de cette ville si gracieusement située pût rester condamnée à la malpropreté, à l'ignorance, à la superstition, aux rivalités mesquines. Au contraire, le mouvement qui emporte aujourd'hui l'Europe vers un meilleur état social nous permet d'espérer que Palerme progressera plus rapidement que d'autres cités déjà plus avancées, et que l'étranger n'y éprouvera bientôt plus ce pénible contraste qu'offrent la barbarie réelle d'une si grande partie des habitants, et cette admirable nature, cette baie aux contours gracieux, ces magnifiques jardins, ces avenues de palmiers, ces promenades d'érythrines aux grappes de corail. Qu'il serait facile d'être heureux à Palerme! s'écrie-t-on en voyant cette ville charmante. Dans cette atmosphère clémente et sur cette terre féconde, qu'il serait aisé de vivre en paix avec soi-même et avec ses semblables! Et pourtant bien peu de cités ont été plus infortunées que Palerme *la felice;* il en est bien peu dans notre Europe qui semblent avoir plus de progrès à réaliser pour prendre part au grand mouvement de la civilisation contemporaine. Vraiment on serait tenté parfois de croire à la vérité de cette inscription qu'un célèbre misanthrope bienfaisant de Palerme a fait graver sur la porte de l'hospice des fous : « C'est ici qu'habite la Sagesse. »



Porche occidental de la cathédrale de Palerme. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Ferrier et Soulier.

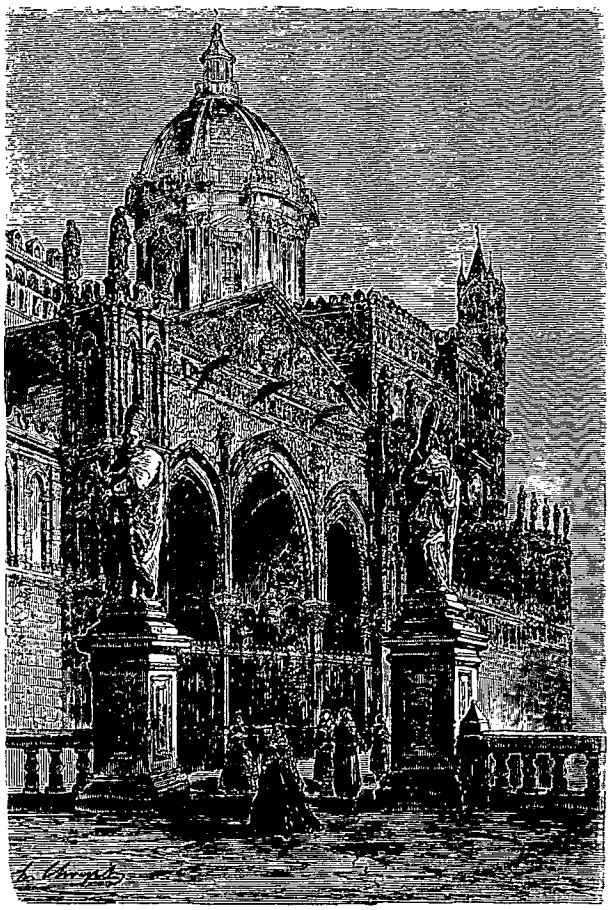
Puisque je parle de cet établissement si remarquable, je ne saurais négliger de dire qu'en effet la sagesse y habitait, du moins dans la personne du directeur, le baron Pisani. Cet homme généreux, indigné par les traitements atroces que l'on faisait autrefois subir aux fous, avait consacré sa vie et sa fortune à faire rentrer la paix dans ces pauvres intelligences obscurcies. Dans sa maison, les gardiens ne se servaient ni de chaînes ni de gilets de force; les lunatiques, accueillis comme des hôtes respectés, n'entendaient que des paroles amies, ne recevaient que des traitements humains, et plus d'un, parmi eux, ne connut le bonheur que dans cet asile. L'air pur, la bonne hygiène, les habitudes régulières, un travail librement choisi, tels furent les moyens de guérison choisis par Pisani. Ceux de ses malades qu'une immuable mélancolie ne condamnait pas à se promener solitairement dans les jardins, prirent tous quelque métier et contribuèrent, chacun pour sa part, à l'entretien ou à l'ornementation de sa maison. Les uns se firent cuisiniers, cordonniers, tailleurs, maçons; d'autres, qui manifestaient du goût pour les arts, tracèrent des allées, creusèrent des grottes et des fontaines, élevèrent des palais et des théâtres en miniature, sculptèrent des statues, couvrirent les murailles de fresques plus ou moins baroques. L'un d'eux, dans une vaste composition allégorique, figura le Triomphe du génie de la Douceur sur le monstre de la Cruauté et sur la Folie elle-même. Au-dessous de cette fresque sont suspendues de lourdes chaînes, symbole de celles que brisa Pisani.

Actuellement l'institution continue d'être dirigée d'une manière générale suivant les principes du fondateur; mais on affirme que le zèle pour les améliorations s'est bien ralenti, et que diverses distinctions basées sur la fortune des malades ont introduit dans la population de l'hospice des rivalités fâcheuses. En tout cas, les patients du sexe masculin paraissent être beaucoup mieux traités que les folles. Soit que par un reste déplorable de superstition, les Siciliens voient dans la femme un être inférieur ne méritant pas les mêmes soins que l'homme, soit que la démence et la folie produisent des effets beaucoup plus irrémédiables dans les organismes féminins, les visiteurs ne peuvent s'empêcher de remarquer un pénible contraste entre les parties de l'établissement consacrées à chaque sexe. Quel spectacle horrible que celui de ces êtres qui furent jadis des femmes et qui sont maintenant des animaux accroupis contre les murailles et couverts de haillons sordides! On dirait d'immondes figures de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierre, si de ces formes immobiles, de ces faces grimaçantes et féroces, ne jaillissait un regard étincelant qui vous suit et vous glace !

Les autres établissements publics de Palerme, hospices, écoles ou colléges, ne peuvent guère attirer la curiosité des visiteurs étrangers; mais parmi les monuments proprement dits, il en est plusieurs des époques sarrazine et normande qui offrent le plus grand intérêt. Tels sont les restes des palais mauresques de la Cuba et de la Ziza qu'ont ensuite restaurés et gâtés les princes normands et les seigneurs espagnols ou napolitains. Telle est aussi la cathédrale qu'un archevêque, Anglais de naissance, Walter of the Mill, fit construire à la fin du douzième siècle, et qui, depuis cette époque, n'a cessé d'être rebâtie partiellement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Sur cet entassement de murailles de styles différents s'arrondit une coupole moderne de mauvais goût; aussi faut-il se hâter d'examiner les détails d'architecture pour échapper à l'impression que produit la médiocrité de l'ensemble. La façade occidentale est de beaucoup la plus belle portion de l'édifice. Réunie à la tour du beffroi par deux arcades ogivales qui passent au-dessus de la rue à vingt mètres de hauteur, cette façade est elle-même surmontée de deux tours semblables à des minarets tronqués. Les trois portes gothiques, aux parements de marbre jaunis par le soleil, sont décorées de sculptures merveilleuses de fini représentant des feuilles d'acanthe et des branches entrelacées. Parmi les plus célèbres édifices religieux du moyen âge, il en est peu dont l'ornementation soit à la fois plus riche et plus gracieuse.



Porche méridional de la cathédrale de Palerme. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Ferrier et Soulier.

Palerme n'a pas moins de deux cents églises ou chapelles. De tous ces édifices religieux, le plus remarquable est, sans contredit, la *Capella Palatina*, située dans le palais royal, bizarre assemblage de constructions sans ordre et sans goût. Un grand drapeau flotte sur le porche, des sentinelles marchent d'un pas régulier sur le pavé de la place et dans les corridors; mais, indifférent à tout cet appareil militaire, l'étranger peut fort bien, sans s'inquiéter du moindre *qui vive*, pénétrer dans les salles, parcourir les galeries, errer de cour en cour et de la cave au grenier. En accomplissant ainsi son voyage d'exploration dans le palais, le visiteur ne peut manquer de découvrir le charmant oratoire connu sous le nom de chapelle Palatine.

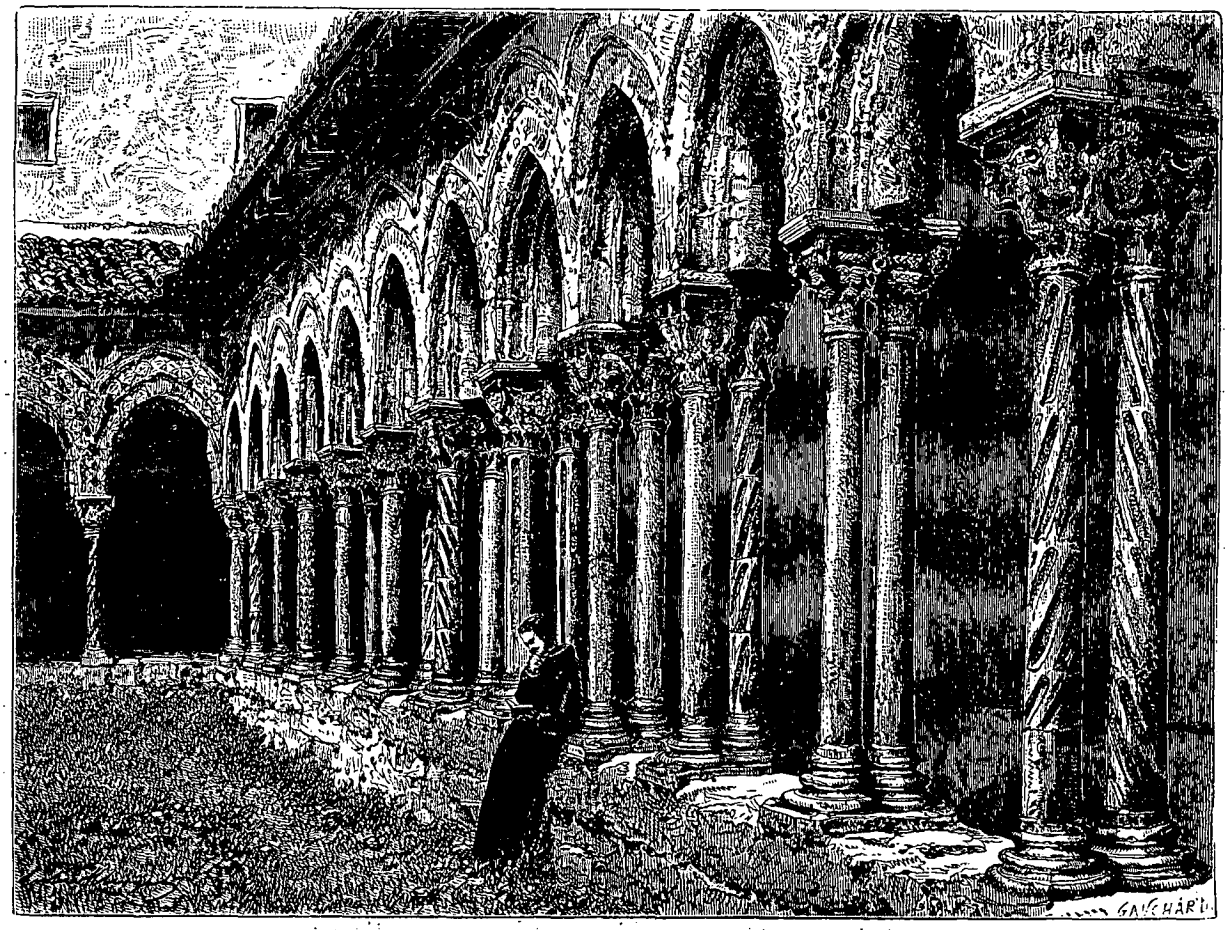
La galerie d'accès est tapissée de mauvaises fresques et d'autres prétendues œuvres d'art qui ne permettent guère de se figurer la splendeur de la salle dans laquelle on va pénétrer. La porte elle-même est décorée de ridicules bas-reliefs en marbre blanc représentant des cérémonies royales où des généraux et des laquais font de magnifiques effets de chapeaux à claque, d'habits à la française et de faux mollets. Mais que l'on fasse un pas de plus et l'on se trouve dans un vaisseau de proportions admirables et d'une richesse éblouissante. La chapelle Palatine, monument tout à fait unique dans son genre, réunit à la fois, par une combinaison des plus harmonieuses, les diverses beautés de l'art byzantin, de l'art mauresque et du roman. La petite chapelle, longue de vingt-six mètres à peine, est une église complète, avec sa nef, ses bas côtés, son chœur, ses trois absides. Des colonnes de granit ou de marbre, surmontées de chapiteaux diversement sculptés, soutiennent une voûte multicolore que hérissent de nombreux pendentifs semblables à ceux de l'Alhambra. Jusqu'à hauteur d'appui, les murs sont couverts de petits cubes de marbre et de porphyre entremêlés en arabesques d'une étonnante variété de dessins. Au-dessus, tout le pourtour de l'enceinte n'est qu'une vaste mosaïque représentant, en figures un peu roides et grossièrement exécutées, mais nobles et pleines de sentiment, les principales scènes de l'histoire juive et chrétienne. Le chœur est élevé de plusieurs marches au-dessus de la nef. Une haute coupole, percée de fenêtres étroites, laisse tomber sur le pavé de marbre une faible lumière dont le reflet va se perdre sous les sombres arcades. Parfois un rayon de soleil, porté pour ainsi dire sur des vapeurs d'encens, plonge obliquement dans l'intérieur de la chapelle, et de son pinceau lumineux, qui passe avec lenteur sur les murailles, révèle successivement les groupes de mosaïque,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les arabesques, les inscriptions, les sculptures des colonnes. Le tableau est des plus saisissants au point de vue de la couleur, lorsque le prêtre, couvert de ses vêtements d'or et de soie, officie en pleine lumière sur les hautes marches de l'autel, et que, par le contraste, la congrégation est seulement à demi entrevue dans l'ombre de la nef.

La cathédrale de Monreale, qui couronne un contrefort du Monte-Caputo, à quatre kilomètres au sud-ouest de Palerme, est un monument de l'époque normande à peine inférieur en beauté à la chapelle Palatine et de proportions beaucoup plus considérables. La route qui monte vers Monreale traverse un long faubourg où, malgré la poussière et les ordures, l'odeur dominante est celle des multitudes d'orangers de la plaine. Au pied de la colline, on laisse à droite ce fameux couvent des Capucins, où tous les moines trépassés sont séchés au four, puis rangés comme des figures de cire dans les niches de galeries souterraines. De nombreuses gravures ont fait connaître l'aspect de ces horribles collections de cadavres que leurs frères encore en vie parfument d'eau de senteur et décorent de bouquets et de rubans pendant les jours de fête. Les femmes n'ont point le droit d'entrer dans ces nécropoles, comme si les moines, même après la mort, étaient exposés à rompre leurs vœux.

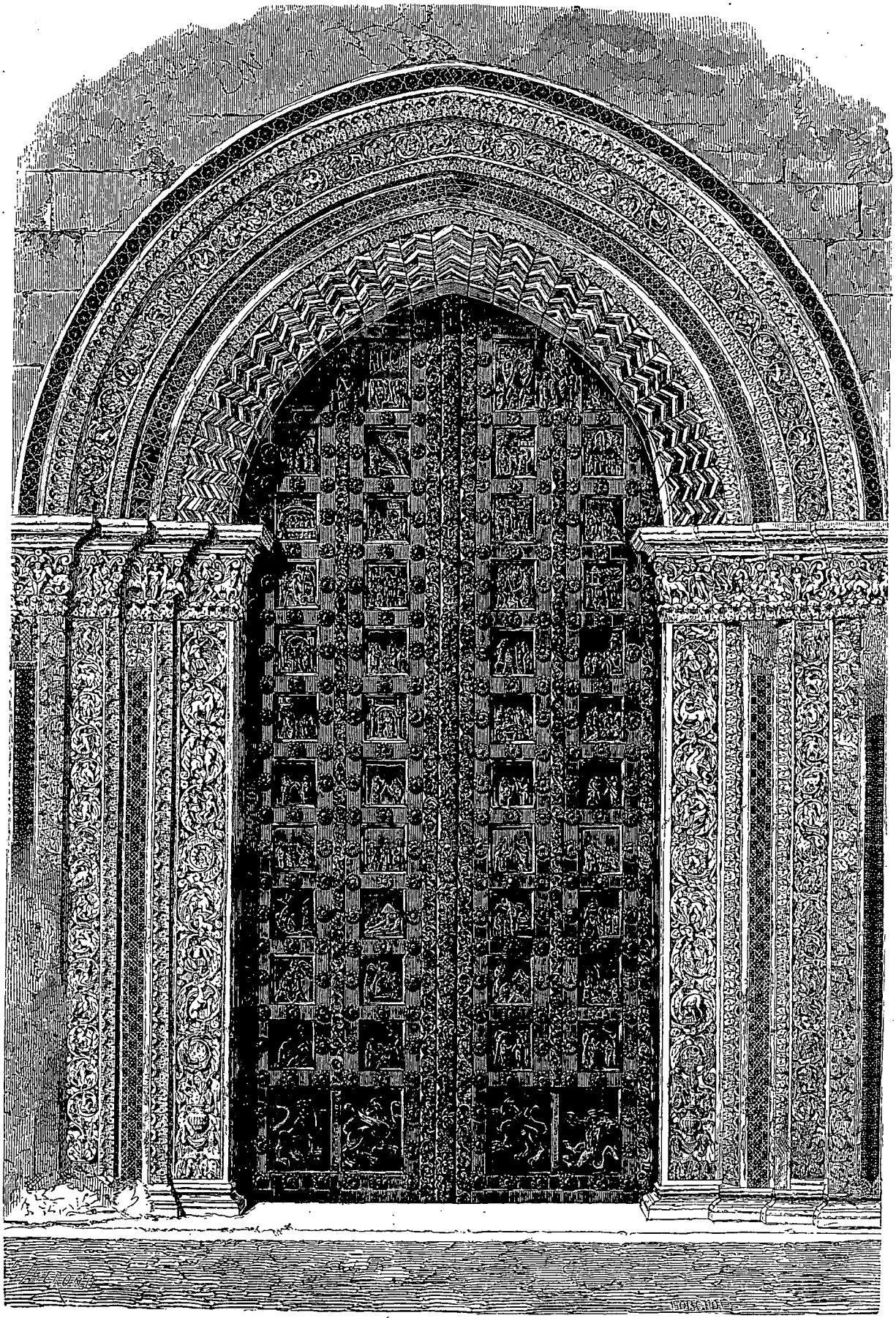
Par leur masse énorme, la cathédrale de Monreale et



Cloître des Bénédictins à Monreale. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

le monastère adjacent semblent former la moitié de la ville, amas sordide de maisons où l'on ne trouve pas même d'auberge, pas même de café, et qui compte pourtant une population de près de vingt mille âmes. L'extérieur de l'église n'offre rien de remarquable comme architecture, si ce n'est les absides aux arcades entrecroisées, aux assises de marbre alternativement blanc et noir. Les deux portes de bronze sont des œuvres fort belles. Celle du nord, qui date de la fin du douzième siècle, est entourée de mosaïques et divisée en vingt-huit compartiments, dont chacun représente une scène de la vie de Jésus-Christ ou renferme la figure d'un prophète ou d'un apôtre; de gracieuses arabesques d'une belle exécution séparent chaque sujet. La porte occidentale, encadrée dans un porche où les ornements mauresques se mêlent au roman et au byzantin, est l'œuvre du célèbre grec Bonanno de Pise, l'un des architectes de la tour penchée. Il paraît que les bas-reliefs de la porte de bronze de Monreale, représentant les scènes principales de l'histoire biblique, sont tout simplement une reproduction de ceux de la cathédrale de Pise, qui furent détruits par un incendie en 1596. Les figures, assez grossièrement exécutées, sont vigoureusement conçues, et l'ensemble de toutes les scènes produit un grand effet. Il est fâcheux pour la gloire de Bonanno, que, de ses deux portes, ce soit précisément celle de Pise, l'une des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portail occidental de la cathédrale de Monreale. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étapes du chemin de tous les artistes, qui ait été détruite par le feu.

Lorsque les deux battants de bronze sont ouverts et que l'on peut embrasser d'un coup d'œil tout l'intérieur de la cathédrale de Monreale, on reste frappé d'étonnement, car aucune des églises du nord de l'Europe et de l'Italie ne donne une idée de l'effet produit par la nef de cet édifice à la fois mauresque et byzantin. Là aussi les architectes ont su donner à l'ensemble un aspect étrange et formidable; mais ce n'est pas en excluant la lumière ou en la dénaturant par des vitraux comme dans les cathédrales gothiques, ce n'est pas en enfermant les ombres indistinctes sous de hautes voûtes où se perdent les pensées en même temps que les regards. Non, les rayons du soleil pénètrent librement dans la nef de Monreale et révèlent toutes les magnificences de l'architecture, tous les détails des arabesques; la voûte, soutenue par des poutres dorées, brille des couleurs les plus éclatantes; le marbre, le porphyre, la serpentine s'unissent pour faire de l'édifice une merveille de splendeur et de richesse. Tandis que le mystère domine dans les églises du nord et qu'on s'y sent ému par une frayeur vague dont il est difficile de se rendre compte, ici, dans l'église byzantine, c'est la vue d'une figure se dressant en pleine lumière qui doit agir directement sur les âmes. Toute la partie supérieure de l'abside centrale est remplie par une grande mosaïque représentant le buste colossal du Christ Pantocrator. Solennel et terrible, le juge lève la main droite comme pour bénir; mais, dans la main gauche, il tient le formidable livre où se trouve écrite la condamnation des vivants et des morts. Son regard triste est implacable comme la fatalité, on voit que les décisions pour la vie ou pour la mort éternelles y sont déjà prises d'une manière irrévocable. Tout le pourtour de l'église est couvert de mosaïques racontant en groupes sévères les faits principaux de l'histoire biblique; mais, loin de distraire l'attention de la grande figure qui remplit la nef de son regard puissant, toutes ces formes qui s'agitent ne sont autre chose, dans la pensée de l'artiste, qu'une solennelle procession des siècles devant le juge éternel.

Le couvent de Bénédictins annexé à cette église unique dans son genre renferme également de fort beaux restes de l'architecture sicilienne du moyen âge. Le cloître, l'un des plus grands que l'on connaisse, est entouré d'une galerie quadrangulaire de deux cent seize colonnes disposées deux par deux et toutes décorées de sculptures différentes; les unes sont polies, les autres cannelées, d'autres encore tordues en spirale : il en est qui sont couvertes de mosaïques, de bas-reliefs, de guirlandes. Les chapiteaux représentent soit des feuillages ou des fruits, soit des animaux étranges, des scènes de chasse, des tournois, des scènes historiques ou bibliques, des miracles; parfois ce ne sont que de simples arabesques. Sur les deux cent seize chapiteaux, il n'en est pas un seul qui soit la reproduction d'un autre, tant l'imagination de l'artiste a su varier les formes.

Quant au reste du monastère, il n'offre guère que de riches appartements modernes où se prélassent les capitaines et les majors de la garnison. Quelques toiles, entre autres un chef-d'œuvre de Pietro Novelli, représentant *Saint Bruno et ses disciples*, ornent les parois des galeries; mais le plus beau tableau est certainement la vue que l'on a des balcons du couvent sur la Conque-d'Or et sur les montagnes escarpées qui l'entourent. Directement en face, de l'autre côté de la vallée de l'Oreto, on aperçoit la ville de Parco, bâtie sur une terrasse, entre deux précipices. Une route serpente au flanc de ces escarpements, gagne un col ouvert entre deux cimes arides, puis disparaissant et reparaissant tour à tour dans les ravins et sur les contre-forts, développe ses sinuosités dans la direction de l'ancienne colonie d'Albanais, connue sous le nom de Piano de' Greci. C'est par une marche entreprise hardiment à travers ces montagnes que Garibaldi s'empara de Palerme en mai 1860. Les troupes napolitaines le poursuivaient sur la route de Piano de' Greci et croyaient déjà pouvoir l'acculer dans une gorge, lorsque soudain Garibaldi se jeta vers le nord, descendit dans la plaine, derrière les Napolitains lancés à sa suite, et, renversant à la course tous les obstacles, pénétra dans la ville où la population insurgée l'accueillit avec transport.

A moins d'une lieue à l'ouest de Monreale se trouve un autre couvent de Bénédictins, non moins grand et non moins riche que le premier. Ce monastère, consacré à San-Martino, ressemble à une énorme caserne et barre presque entièrement une vallée enfermée de tous les côtés par de hautes montagnes. Les moines, tous riches et de famille noble, qui se sont établis dans cette espèce d'abîme, à la base de roches nues, n'ont pas manqué, suivant l'habitude des religieux de leur ordre, d'embellir leur palais solitaire de fresques, de tableaux, de statues, de grandes collections de livres et de manuscrits. La communauté de San-Martino se targue d'être la plus opulente de la Sicile; aussi ne cesse-t-elle de dépenser des capitaux considérables en œuvres d'art et en embellissements de diverses natures. Sans aucun doute, les richesses accumulées dans cette seule maison dépassent en valeur tout ce qu'il y a de meubles et d'argent dans les villages populeux situés plus bas sur la route de Palerme. Le musée du couvent contient de beaux tableaux de Van Dyck, du Dominiquin, de Novelli, d'Annibal Carrache, des milliers d'objets d'art datant de l'antiquité, du moyen âge, et, parmi de nombreuses reliques, jusqu'à « la vraie coupe dans laquelle Socrate but la ciguë ». Malheureusement, tous ces trésors sont distribués sans goût, et tant de choses médiocres se mêlent aux œuvres vraiment belles ou curieuses, que l'attention se fatigue bientôt. On se sent l'esprit soulagé d'un grand poids lorsqu'on se retrouve enfin dans la libre nature, au bord du petit ruisseau qui parcourt le vallon sous l'ombre des peupliers et des pins d'Italie.

La plus haute montagne des environs de Palerme est le Monte-Cuccio ou Aguzzo, qui n'a pas moins de mille cinquante mètres d'élévation et dont les escarpements

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se redressent précisément au-dessus du vallon de San-Martino. J'aurais voulu gravir cette pyramide d'où l'on contemple une vue des plus grandioses sur tout le littoral de la Sicile orientale et, du côté de l'orient, sur le groupe des monts Madonia; mais, lorsque je me trouvai au pied de la montagne, il était déjà tard et je n'avais plus le temps d'escalader les pentes avant le coucher du soleil. D'ailleurs, s'il faut tout dire, je n'ignorais point que les brigands tenaient la campagne dans les environs de Palerme, et toutes les fois que je voyais surgir derrière les roches un ou plusieurs paysans armés de carabines comme le sont la plupart des Siciliens, je ne pouvais me défendre d'une certaine émotion.

« Quelle chance, me disais-je, si les malandrins me traînent dans une grotte et réclament cent mille francs pour l'*eccellenza* qu'ils auront capturée!... Et puis, s'ils devaient me couper une oreille, puis l'autre, puis le nez!... Décidément le Monte-Cuccio est trop haut. D'ailleurs il se fait tard et j'ai faim. Rentrons à Palerme. »

Heureusement, si je n'escaladai pas le Monte-Cuccio, je ne manquai pas de faire le lendemain l'ascension de la plus haute pointe du Monte-Pellegrino, dans les flancs duquel s'ouvre la fameuse grotte de Sainte-Rosalie, tant de fois décrite par les voyageurs. Le Pellegrino est une forteresse naturelle de vingt kilomètres de circonférence, où l'on ne peut accéder que par un éboulis de rocs sur lequel on a établi les tournants de la route en escalier qui descend vers Palerme. Jadis cette montagne était une acropole où s'enfermaient les combattants expulsés de la ville. Pendant la première guerre punique, Hamilcar-Barca s'y maintint durant trois années contre tous les efforts d'une armée romaine. Le piton central, qui s'élève à cinq cent quatre-vingt-dix mètres de hauteur, ne laisse pas que d'être assez difficile à gravir. Au-dessus de l'endroit où cesse la route des pèlerins, il faut se glisser entre les pierres aiguës, se hisser à force de bras sur les rochers, éviter les branches pointues des broussailles; mais on est bien récompensé de sa peine par l'éblouissant panorama qui se déroule autour du sommet. A ses pieds, on voit s'étaler la grande ville avec ses rues, ses places, ses routes qui rayonnent dans la campagne, puis se bifurquent encore pour s'enfoncer dans les vallées ou gravir en lacets les escarpements des monts. La Ziza, la Favorita, toutes les charmantes villas de la plaine des orangers se montrent éclatantes de blancheur dans leur nid de verdure. Les hautes cimes, aux teintes violettes, se développent en amphithéâtre autour des jardins de Palerme, et se prolongent vers l'orient, de crête en crête, jusqu'aux monts neigeux des Madonia, au delà desquels se dresse comme un nuage blanc ou doré la masse fumante de l'Etna. En bas s'étend la mer, si profonde qu'on dirait un autre ciel, plus bleu que celui d'en haut, et que les voiles éparses semblent autant d'oiseaux planant dans l'atmosphère. Tous les contours du rivage sont d'une netteté parfaite. Le littoral est rhythmé, pour ainsi dire, par une succession de baies semi-circulaires et de promontoires escarpés. Voici le Caltafano, qui semble un Monte-Pellegrino en miniature; plus loin, c'est la terrasse qui porte la ville de Termini, plus loin encore la pointe de Cefalù; enfin, dans l'immense éloignement, à cent soixante kilomètres de distance, s'allonge comme une ombre bleuâtre le cap d'Orlando. Au milieu de la mer, s'élèvent comme des pyramides au-dessus de la brume les trois hautes îles d'Ustica, de Felicudi, d'Alicudi; parfois même on distingue le groupe vaporeux des îles Lipari et Volcano.

C'est bien sur la tour du Monte-Pellegrino qu'on aurait dû graver cette inscription espagnole du palais de la Ziza :

« Del orbe Europa es honor,
De Europa Italia verjel,
Sicilia compendio del,
Y esta vista la mejor [1]. »

DE PALERME A MILAZZO.

Le chemin de fer du littoral. — Bagaria, Solunto, la Trabbia. — Le pont de San Leonardo. — Termini et le mont San Calogero. Himera. — Cefalù. — Le *scirocco*. — Santo Stefano. — Santa Agata. — Le cap d'Orlando. — Tyndare.

De par le monde, il existe encore beaucoup de personnes qui, sous l'influence des souvenirs poétiques de leur jeunesse, voient dans les chemins de fer une déplorable innovation, et préfèrent à la locomotive la patache antique. A leur aise! Avec eux on peut avouer que les wagons, mal suspendus, secouent les voyageurs d'une manière désagréable, et que le sifflet de vapeur est un fâcheux instrument de musique; mais en dépit de ces inconvénients, et d'autres encore, il n'en est pas moins vrai que le sentiment de la vitesse et de la rapide succession de paysages se complétant les uns par les autres, ajoute beaucoup à la beauté de la nature à travers laquelle on est emporté. D'ailleurs, dans un pays encore barbare comme la Sicile, la vapeur apporte avec elles toutes les idées du monde moderne. Par sa seule présence dans un wagon de chemin de fer, le voyageur est un missionnaire de la civilisation.

La partie de la Conque-d'Or, à travers laquelle passe la voie ferrée, n'est pas moins belle que les campagnes situées à la base du Monte-Pellegrino. Une mer de verdure se déploie entre le littoral et les escarpements du Monte-Griffone, aux flancs jaunâtres et percés de cavernes. Villages entourés d'orangers, vieilles tours, aqueducs aux arcades inégales, petites collines hérissées de rochers se succèdent rapidement. Voici Bagaria et Santa Flavia, avec leurs grands palais, leurs maisons de plaisance, leurs églises aux tuiles vernissées qui reluisent au soleil. A notre gauche se dresse le Monte-Caltafano, le gardien oriental de la baie de Palerme; puis à sa base nous voyons s'arrondir un golfe dont l'eau baignait autrefois une ville phénicienne et grecque remplacée par le hameau de Solunto. Maintenant nous

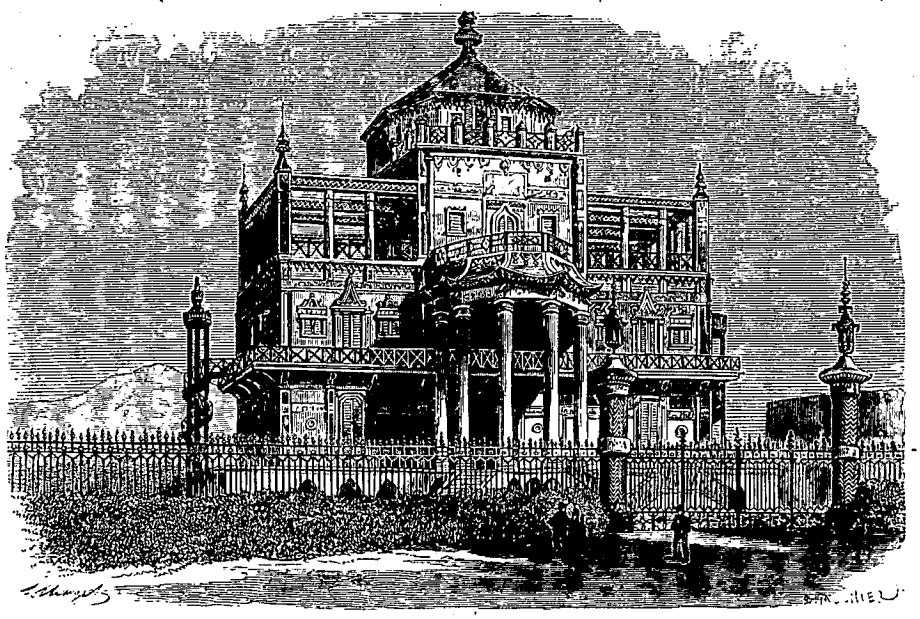
1. L'Europe est la gloire de l'univers, — l'Italie est le jardin de l'Europe, — la Sicile résume l'Italie, — et de toutes ses vues celle-ci est la plus belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longeons la plage, nous passons à travers deux ou trois promontoires de rochers, et nous pénétrons brutalement par la brèche du rempart dans une ville du moyen âge, aux grandes tours crénelées. C'est la Trabbia, dernière station du chemin de fer en 1865.

Quelques omnibus recueillent les voyageurs pour les emmener à Termini, mais ce petit voyage de 4 kilomètres se complique du passage d'une rivière. Les eaux du San Leonardo coulent en travers de la route, et les voitures vont, les unes après les autres, se laver de leur poussière et faire provision de boue en plongeant dans les fondrières du torrent. Il est vrai qu'un pont monumental arrondit sa grande arcade au-dessus du San Leonardo, immédiatement en amont du gué; mais, par une convention tacite, les postillons et les charretiers siciliens dédaignent de passer sur le pont, tant qu'il n'y a pas danger de mort à franchir le torrent débordé. D'ailleurs, le gouverneur castillan qui fit construire cette arcade il y a plus d'un siècle, semble avoir tenu beaucoup plus à la dresser comme un arc de triomphe en l'honneur de son maître Charles III, qu'à la rendre utile au passage des voyageurs. Les deux rampes d'accès sont très-escarpées et se recourbent brusquement à angle droit de chaque côté du pont, de sorte que les chevaux ne peuvent, sans une grande fatigue, escalader le monument. Mais en revanche, le pont est décoré de bas-reliefs allégoriques et chargé d'inscriptions qui célèbrent en un langage pompeux la grandeur de l'Espagne et la majesté de son roi. D'après le proverbe, ce pont qui ne sert pas serait pourtant la seule construction de ce genre qui vaille la peine d'être citée dans l'île : « *Un monte, un fonte, un ponte.* » L'Etna, la fontaine d'Aréthuse, le pont du San Leonardo, telles sont les trois merveilles de la Sicile.

L'importante ville de Termini, où l'on monte après avoir traversé le torrent, est située sur une haute terrasse coupée à pic du côté de la mer et reliée par un isthme verdoyant à la superbe montagne de San Calogero. Sur le bord de la Méditerranée, si riche pourtant en paysages magnifiques, il n'en est peut-être pas un seul qui dépasse en grâce et en majesté celui de Termini, si bien nommée *la splendidissima*. Le mont San Calogero, comparable à un cône volcanique par la pureté de ses formes, s'élève d'un jet du rivage de la mer jusqu'à 800 mètres de hauteur et se termine par une crête en dents de scie qui ressemble au rebord d'un cratère ébréché. Chacune des indentations est l'origine d'un profond ravin où s'écroulent en hiver les avalanches de neige, où se précipitent pendant les autres saisons les averses de pluie et les débris entraînés. Toute la montagne est ainsi rayée de sillons blanchâtres disposés en forme d'éventail, et séparés les uns les autres par des contre-forts herbeux ; mais sur les pentes inférieures du mont tous les plis et les replis du sol sont uniformément cachés par l'épaisse végétation des oliviers.

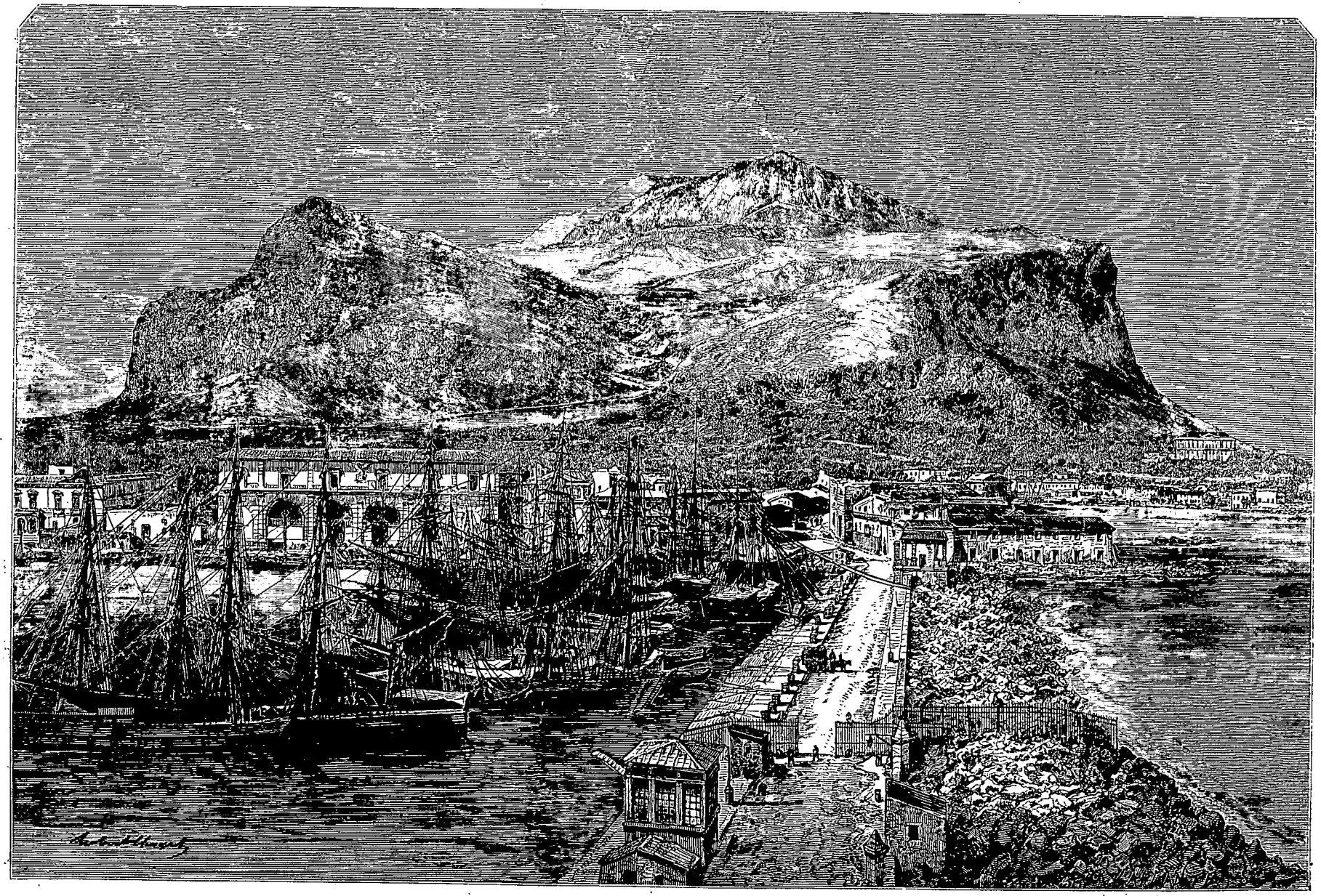


La Favorita. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

Une charmante baie, qui sert de port à des centaines de barques et à quelques grands navires, développe sa gracieuse rondeur entre la terrasse de Termini et la base du San Calogero ; tout autour de ce golfe, la ville s'épanche sur les escarpements comme un éboulis de pierres et de tuiles. Jadis, pour mieux jouir de la vue ravissante de la mer et des monts, les Grecs avaient construit sur la terrasse un théâtre dont on s'occupe maintenant d'exhumer les ruines. Moins soucieux des jouissances de l'art, les Bourbons élevèrent une forteresse à l'extrémité du promontoire ; mais en 1860, lors de la prise de Palerme par les garibaldiens, la population de Termini s'insurgea et démolit les murailles qui menaçaient la ville. Ce qui reste des forts ne sert qu'à former un détail pittoresque dans l'ensemble du paysage.

Dans la partie inférieure de la cité, non loin de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Monte Pellegrino. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plage, jaillissent les eaux chaudes auxquelles l'antique colonie grecque de Thermæ devait son nom, graduellement corrompu en Termini. Là, dit la légende, s'arrêta jadis le divin Hercule. Fatigué d'avoir chassé devant lui les bœufs du Soleil, il vint redemander la souplesse de ses membres aux nymphes de la fontaine et sortit de son bain tout rajeuni. On le voit, quand les médecins et les industriels de Termini s'occuperont de « faire de la réclame » pour leurs eaux thermales, ils pourront dater d'assez loin l'histoire des sources miraculeuses. Parmi tant de villes d'eaux qui font retentir dans toutes les trompettes les noms des grands personnages de contrebande ou de bon aloi qui les ont visitées, en est-il une seule qui puisse se vanter comme Termini d'avoir rendu la force au fils de Jupiter, et d'avoir été célébrée dans les odes de Pindare? D'ailleurs, depuis trois mille ans, les sources d'Hercule n'ont rien perdu de leurs vertus, et les habitants s'en apercevront bien lorsqu'ils auront eu l'intelligence de rebâtir la masure des thermes, de nettoyer leurs rues, de remplacer leurs sales auberges par des maisons décentes. Alors les étrangers, qui n'osent aujourd'hui se hasarder à Termini de peur de s'y faire dévorer par la vermine, apprendront le chemin d'une cité que sa position rend belle entre les belles, et qui, par ses sources thermales, dispose de si puissants moyens de guérison.

Au delà de Termini, la route du littoral suit la base du monte San Calogero, puis traverse un large torrent dont le chemin de fer de Palerme à Catane empruntera bientôt la vallée. Ce torrent est le Fiume Torto. La voiture le traverse à gué, tandis que les voyageurs se hasardent sur un pont d'une dizaine d'arches qui n'est pas complétement terminé. Bientôt nous voyons à droite de la route un vaste plateau à la surface plane, et aux pentes régulièrement escarpées comme des talus de fortifications. Il n'existe pas une maison sur cette terrasse si bien disposée pour recevoir une cité ; mais c'est là que se trouvait autrefois la grande ville grecque d'Himera. A la base du plateau, les Grecs de la Sicile remportèrent une victoire décisive sur une grande armée de Carthaginois, le jour même où les Athéniens détruisaient la flotte des Perses à Salamine. C'est là, sur la plage, que les vaisseaux de Carthage furent livrés aux flammes, et que périt Hamilcar; mais c'est également là que, soixante-douze ans plus tard, le terrible Annibal, après avoir renversé la ville, mit à mort trois mille guerriers d'Himera et présenta leur sang aux mânes de son aïeul. Actuellement il ne reste plus un seul débris de l'antique cité. Les pierres même en ont disparu.

Si la grande ville grecque a cessé d'exister, en revanche le simple château de Kephalodion s'entoura de maisons, prit graduellement de l'importance, et finit par devenir, sous le nom de Cefalù, la localité la plus peuplée de la côte entre Termini et Barcelonna. Le promontoire auquel la ville doit son nom grec (Kephalè) est, par sa forme, le point le plus remarquable du littoral. C'est un énorme rocher dont le pourtour extérieur, tourné vers la mer, est coupé verticalement. Ses hautes parois jaunâtres, çà et là rayées de noir, semblent suspendues au-dessus des maisons, qui se serrent les unes contre les autres sur un étroit talus de débris à la base du promontoire. Vue de la place de la cathédrale, l'arête du précipice, qui se détache sur le ciel bleu à plus de 100 mètres d'élévation, apparaît comme le haut d'un fort gigantesque, et ce qui accroît encore l'illusion, c'est que les créneaux d'une muraille élevée de main d'homme festonnent toute la circonférence du rocher. La nuit, ces découpures entrevues au milieu des étoiles produisent l'effet d'un rêve de magie.

Du temps des Romains et des Maures, la ville occupait une partie de cet espace montueux que l'abîme limite de toutes parts, et le mur qui suit le bord du précipice devait alors servir de garde-fou pour les habitants eux-mêmes, bien plutôt que d'enceinte utile pour la défense. Bien que la haute ville et la citadelle soient abandonnées depuis des siècles, cependant la muraille circulaire est encore intacte dans toute son étendue, et si les citoyens de Cefalù étaient menacés de quelque invasion, ils pourraient, comme jadis, se réfugier dans leur inexpugnable forteresse. Le seul chemin par lequel on puisse pénétrer dans l'antique Kephalodion est un sentier des plus roides qui serpente en lacets dans une faille du précipice. La porte de l'ancien pont-levis est encore régulièrement fermée toutes les nuits, non par des hommes d'armes, mais par un berger qui veut empêcher ses brebis de s'écarter des pâtis du sommet.

Les ruines de la citadelle, qui couronnent la pyramide centrale du promontoire, n'offrent rien de curieux par elles-mêmes et ne vaudraient pas la peine d'une ascension si, du haut des murailles croulantes, on ne voyait se dérouler une vue comparable en beauté à celle du Monte-Peliegrino. Quant à l'ancienne ville, qui s'étendait au pied de la citadelle sur les pentes supérieures du rocher, et jusqu'au bord vertigineux du précipice, il n'en reste rien que des briques, des matériaux épars, et un simple petit monument quadrangulaire de 15 mètres de longueur, à demi caché par les ronces, les orties et la nappe ondoyante d'un champ de blé. Ce débris sans apparence est pourtant, par son ancienneté, l'édifice le plus vénérable de toute la Sicile. Les murs sont formés de gros blocs juxtaposés, suivant le style cyclopéen, et la porte d'entrée, ouverte du côté méridional, est encadrée par deux lourds pilastres doriques. A la vue de cette ruine de trente siècles, on assiste pour ainsi dire à la naissance de l'architecture grecque. Dans l'intérieur, se trouve une chambre voûtée en briques romaines ; enfin l'extrémité occidentale du bâtiment est surmontée des restes d'une chapelle chrétienne, que les intempéries auront bientôt réduits en poussière. Lorsque toutes ces additions, relativement modernes, auront disparu, les murs cyclopéens résisteront encore pendant des siècles.

Moins superbement située que l'ancien temple des Pélasges, la cathédrale de Cefalù est construite dans la ville basse, au pied de la muraille perpendiculaire du promontoire. C'est une grande église décorée de mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saïques byzantines, comme le dôme de Monreale et la chapelle Palatine; mais un grand nombre de ces œuvres d'art sont dans un état de délabrement avancé, et les restaurations qu'on leur fait subir maintenant ne semblent pas être de nature à leur rendre leur beauté première. Du reste, la municipalité de Cefalù est très-fière de sa cathédrale, et ne permet pas que les habitants en fassent une espèce de marché public, semblable à la plupart des églises de cette partie de la Sicile. D'ordinaire, les prédicateurs ont beau haranguer leurs fidèles, cela n'empêche pas les gens d'aller et de venir dans la nef en causant de leurs affaires, tandis que les gamins grimpent aux bénitiers, ou se poursuivent en glapissant derrière les colonnades.

La route du littoral n'étant pas encore entièrement terminée au delà de Cefalù, j'étais obligé, pour gagner Milazzo, d'attendre le bateau à vapeur pendant huit jours, ou de continuer mon chemin à dos de mulet. Je m'arrêtai forcément à ce dernier parti, et dès l'aube de la matinée suivante, un indigène vint faire piaffer une monture devant ma porte. Je me juchai sur un large bât qui m'obligeait à prendre l'attitude d'un Bouddha chinois; mon guide fit le signe de la croix, attacha au cou du mulet un sachet bénit, renfermant une image de la *Santissima Maria Addolorata*, et d'un coup de langue donna le signal du départ. L'air était encore vif, et ce n'est pas sans une grande satisfaction corporelle que je sentis les rayons du soleil levant pénétrer l'atmosphère et la réchauffer peu à peu. Mon guide était dispos d'intelligence, et comprenait mes questions à demi-mot. Ma bête ne se heurtait pas contre les pierres du chemin; le paysage était splendide et variait incessamment d'étendue, suivant que je contournais une baie ou que j'escaladais un promontoire. Il me semblait que mon voyage ne pouvait s'accomplir d'une manière plus agréable.

Toutefois le soleil se levait graduellement sur l'horizon. En même temps, une brume de couleur grisâtre emplissait les couches inférieures de l'atmosphère et rampait à la surface de l'eau. Quand nous marchions sur le bord de la plage, les deux îles éoliennes de Felicudi et d'Alicudi nous étaient cachées par les vapeurs, puis, quand nous montions sur quelque promontoire, la mer, à son tour, n'apparaissait que vaguement à travers le voile de brume, et vers le nord nous voyions de nouveau se dresser, hors du nuage, les deux pyramides volcaniques. La chaleur devenait de plus en plus forte, et pas un souffle ne s'agitait dans l'air. De même, la mer était sans mouvement et les eaux troubles qu'avaient apportées les rivières, surnageaient au-dessus de l'eau marine jusqu'à plusieurs kilomètres de distance. J'étais descendu de ma monture, dont le bât était devenu brûlant, et je marchais péniblement à travers les cailloux de la grève ou dans les larges champs de pierres des embouchures de torrents. Mon guide lançait de temps en temps quelque imprécation contre le *sirocco*, et moi je regardais avec amour les coulées de neige et les forêts ombreuses des Monts-Madonia.

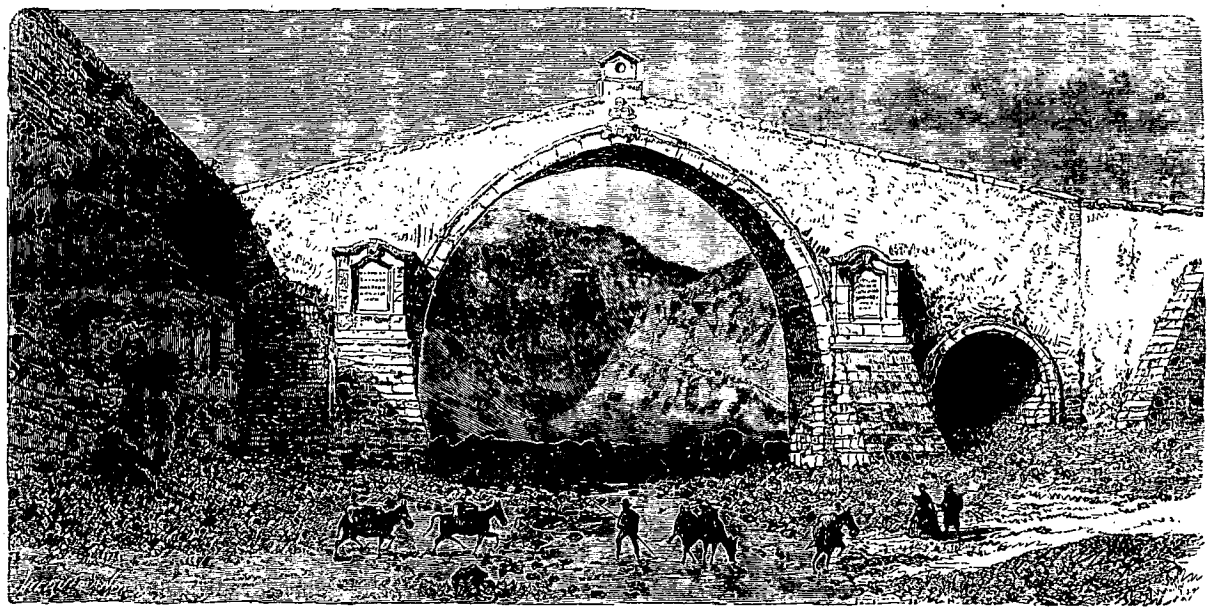
Enfin nous arrivâmes à Santo Stefano, terme de notre voyage de la journée, et pour comble de jouissance je pus me reposer dans une auberge qui est l'une des merveilles de la Sicile, car on y trouve un hôte prévenant, de l'eau fraîche, un bon repas, une chambre propre, un lit inhabité. Santo Stefano est un bourg d'apparence vulgaire, mais très-industrieux et grandissant rapidement en population; nul doute qu'il ne devienne une ville importante lorsqu'il sera rattaché au reste de la Sicile par des routes carrossables. Jadis Santo Stefano était situé au milieu des forêts sur un sommet abrupt des montagnes, mais fatigués d'être perchés si haut, les habitants sont venus, les uns après les autres, s'établir près du rivage. Chose curieuse et qui prouve combien les sociétés se sont profondément modifiées, même dans les contrées les moins civilisées de l'Europe, toutes les villes de cette partie du littoral sicilien sont descendues de hautes cimes escarpées pour aller s'établir à proximité de la plage. Autrefois, le soin primordial était celui de la défense : chaque cité se plaçait au sommet d'un pic isolé, s'entourait de murailles et se hérissait de tours. Dans les temps modernes, le premier besoin est celui du travail : aussi les habitants abandonnent-ils successivement leurs aires d'aigle et vont-ils se loger au bord de la mer ou sur les routes qui passent dans la plaine. Semblables à ces animaux marins qui délaissent une coquille devenue trop incommode, ils sortent de leurs pittoresques donjons et se bâtissent des demeures, moins belles comme détail du paysage, mais beaucoup plus saines et plus confortables. Sur toute cette côte, chaque *Marina* s'agrandit aux dépens du *Borgo*, et l'ancienne ville finit par devenir une ruine superbe, se dressant comme un amas de rochers sur la crête des monts. Quels beaux motifs de tableaux que toutes ces antiques cités en partie abandonnées : Pollina, Caronia, San Fratello! Les sentiers qui mènent à ces forteresses naturelles sont tellement escarpés, que le rapace proconsul Verrès n'osait même pas s'y faire porter en litière, et qu'il attendait sur la plage le retour des ambassadeurs chargés de dépouiller de leurs vases et de leurs statues les temples et les palais de ces villes. Actuellement c'est dans les retraites difficilement accessibles des montagnes environnantes que se sont cantonnés les brigands. Lors de mon passage, tous les chemins qui s'élèvent de la plage vers les hauteurs étaient occupés par des détachements de soldats.

Quelques heures de cavalcade pendant la matinée me suffirent pour accomplir le trajet de Santo Stefano à Santa Agata, petite ville où recommence la route de voitures. On se sent vraiment étonné en retrouvant une voie carrossable, car les chemins sont rares en Sicile, et la partie du littoral qui se prolonge à l'ouest de Santa Agata est une des plus accidentées. Les promontoires y sont escarpés et nombreux, les ravins s'y creusent à de grandes profondeurs, et les lits des torrents, qui s'ouvrent à des intervalles très-rapprochés, sont larges et semés de blocs de pierre. Presque aussitôt après être sorti de Santa Agata, il faut franchir une de ces *fiumare*,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaste champ de débris roulés, auquel des touffes de myrtes, des lauriers-roses et d'autres arbustes croissant çà et là parmi les cailloux, ont valu le nom gracieux de Rosa-Marina. A trois kilomètres plus loin, on traverse un autre *ouady*, dont la vallée pierreuse contraste singulièrement avec des pentes couvertes d'une végétation des plus touffues, puis on commence à gravir la longue rampe du cap d'Orlando. Au-dessus de la route, les escarpements portent sur chacune de leurs terrasses des maisons entourées d'arbres; en bas s'étend parallèlement au rivage une plaine admirablement cultivée où se montrent, comme dans les pays du Nord, de beaux massifs de peupliers et de trembles. Au loin, dans la mer, s'avance un grand rocher couronné de ruines d'un château et d'une église moderne d'où l'on peut voir, par un beau jour, un immense horizon, de Palerme jusqu'aux Apennins de la Calabre.

A chaque contour du littoral le paysage offre un trait nouveau. Voici la vieille cité de Naso qui se dresse au sommet d'une montagne; voici le village de Brolo, avec son château ruiné; plus loin se montre un promontoire de marbre blanc portant une tour de défense; puis on arrive à la base des rochers de granit rouge du cap Celavà, que la route traverse en tunnel. De tous ces sites enchanteurs, l'un des plus beaux est celui qu'occupait la ville grecque de Tyndare. Le plateau de granit qui portait cette ancienne colonie des Messéniens s'élève à la hauteur de plus de deux cents mètres au-dessus de la mer, et se termine par d'abruptes falaises plongeant dans les vagues. De même qu'en d'autres villes antiques



Pont de San Leonardo. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. E. Reclus.

de la Sicile, Termini, Taormine, Syracuse, le théâtre, qui semble de construction romaine et qui remplaça sans doute un édifice plus ancien, était bâti sur la partie de la déclivité d'où l'on jouit de la vue la plus grandiose. De chaque côté se recourbe un golfe semi-circulaire qu'entourent de longues pentes revêtues d'oliviers. A gauche, les masses rougeâtres du cap Celavà limitent l'horizon, à droite se projette au loin dans la mer l'étroite langue de terre de Milazzo. En face les cônes brûlés de Volcano, très-rapprochés en apparence, jaillissent de la nappe bleue de la Méditerranée, et plus loin se succèdent sur le demi-cercle de l'horizon les pyramides vaporeuses des autres îles Éoliennes jusqu'à Stromboli. A l'est on voit se dessiner la ligne bleuâtre des Apennins d'Italie, tandis qu'au sud se dresse la chaîne des Monts Neptuniens, et que la cime neigeuse de l'Etna regarde par-dessus cette première rangée de montagnes crénelée de villes et de villages.

La cité de Tyndare n'existe plus; mais le district environnant est toujours l'un des plus fertiles, des mieux cultivés et des plus riches en population de toute la Sicile. Sans compter des bourgs nombreux, trois villes importantes, Patti, Barcelonna, Milazzo sont groupées dans un espace de moins de trente kilomètres, et l'étroite lisière du littoral fournit en abondance le froment, les olives, les oranges et les autres produits du sol nécessaires à la subsistance des habitants. De ces trois villes, la plus populeuse est Barcelonna, mais la plus connue est Milazzo, l'ancienne colonie grecque de *Mylæ*.

Élisée Reclus.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de Messine. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

LA SICILE ET L'ÉRUPTION DE L'ETNA EN 1865.

RÉCIT DE VOYAGE PAR M. ÉLISÉE RECLUS[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES ILES ÉOLIENNES.

La péninsule et la ville de Milazzo. — Traversée nocturne de Milazzo à Volcano. — Cratères et fumerolles. — Le brigand de la Calabre. La ville de Lipari. — Le Monte Bianco. — Stromboli.

La péninsule de Milazzo était sans aucun doute, à une époque géologique antérieure, détachée de la Sicile. C'est un rempart de granit qui se prolonge perpendiculairement à la côte et dont l'extrémité septentrionale se recourbe légèrement vers l'ouest. Cette muraille, projetée à dix kilomètres en pleine mer, offre une hauteur à peu près uniforme dans toute son étendue; seulement trois monticules, situés l'un au centre, les deux autres aux extrémités de la péninsule, rompent la ligne horizontale que dessine l'arête supérieure du plateau. De ces trois buttes disposées régulièrement sur la longueur de la presqu'île, l'une, celle du midi, est enfermée dans les murs de la citadelle de Milazzo; l'autre, qui se dresse à l'extrémité du cap, est couronnée d'un phare de premier ordre; la principale, qui s'élève au milieu, était jadis consacrée à Vénus et porte maintenant une petite chapelle dédiée au Saint-Esprit. Sur tout son pourtour la péninsule est coupée de falaises, dont quelques-unes, surplombant les vagues de la mer, sont percées de cavernes profondes. Une de ces grottes traverse, dit-on, le rocher de part en part en un endroit où il n'a pas moins d'un kilomètre de largeur; une autre, qui s'ouvre au-dessous de la citadelle, ne serait rien moins que l'étable où, du temps d'Ulysse et de ses compagnons, les bœufs du Soleil se retiraient pendant les nuits. On l'appelle grotte d'Ulysse ou grotte de Polyphème. Les légendes commencent à se brouiller dans l'imagination populaire.

Jusqu'au moyen âge, la ville de Milazzo se trouvait sur la partie élevée de la péninsule, mais comme toutes les cités voisines, elle descendit par degrés du haut de son rocher et finit par s'établir dans l'isthme bas et sablonneux qui rejoint l'ancienne île à la terre ferme. Du reste, on n'a pas découvert le moindre débris de l'antiquité grecque sur l'emplacement occupé autrefois par Mylæ, et bientôt ce site prendra un aspect des plus

1. Suite. — Voy. page 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

modernes, grâce aux villas de toute sorte qu'y font construire des bourgeois retirés des affaires. Parmi ces maisons de plaisance, il en est de gracieuses qui ne déparent point les magnifiques paysages de la péninsule; mais il en est aussi de grotesques et de prétentieuses auxquelles un artiste mettrait volontiers le feu. Une de ces villas, que décorent des vases japonais et des têtes de lions en faïence, porte sur sa façade le célèbre vers de Virgile incrusté en grandes lettres d'or :

« .... Nimium fortunatos sua si bona norint.... »

Le digne propriétaire tenait sans doute à mettre le public lettré dans la confidence de son amour éclairé de la nature.

La ville moderne est sale et vulgaire; mais au moins y voit-on, chose rare en Sicile, le spectacle d'une certaine activité commerciale. L'exportation des huiles et des vins du pays donne lieu à un assez grand mouvement d'affaires et plusieurs bricks sont toujours en chargement. Pendant les gros temps, le port de Milazzo est le principal asile de tous les navires qui n'osent pas entrer dans l'espèce d'entonnoir formé par le canal de Messine, et l'on voit alors jusqu'à cent cinquante et deux cents bâtiments en dedans du brise-lames. Actuellement on s'occupe de prolonger cette digue à une grande distance en mer et à transformer ainsi le port de Milazzo en un havre de refuge capable d'abriter des flottes entières. L'exécution de ce projet donnera un rôle maritime très-sérieux à Milazzo, qui jusqu'à nos jours devait son importance presque uniquement à sa position stratégique sur le littoral. Depuis la victoire de Duilius sur les Carthaginois, victoire qui nous a valu ces ridicules colonnes rostrales imitées dans les villes du monde entier, combien de batailles navales et terrestres ont été livrées près de Milazzo pour la possession de la Sicile!

Le dernier haut fait militaire accompli sous les murs de Milazzo est, on le sait, la victoire que remportèrent les garibaldiens en juillet 1860 sur les troupes du général Bosco. Ce fut la bataille la plus chaudement disputée de toute la campagne. Les Napolitains commandaient le passage de l'isthme par leurs canons, et c'est à l'assaut que les volontaires durent emporter les batteries. Garibaldi perdit sept cent cinquante hommes, près du cinquième de ses forces, à cette attaque désespérée; mais il réussit pourtant à s'emparer des pièces d'artillerie. Maître de cette première position, il put alors rappeler ses combattants pour leur faire reprendre haleine, lava lui-même sa chemise rouge dans le ruisseau, puis, quand elle fut sèche, donna le signal de l'assaut contre la ville. Maison après maison, Milazzo fut emportée, et les soldats napolitains furent obligés de s'enfermer dans la citadelle, qu'ils rendirent quatre jours après.

C'est de Milazzo que les voyageurs partent le plus souvent pour aller visiter Volcano et Lipari, les deux îles du groupe Éolien les plus considérables en étendue. Je me rendis sur le port afin de passer en revue, non les embarcations, mais les bateliers eux-mêmes. Un grand nombre, qui sans doute étaient « au demeurant les meilleurs fils du monde, » avaient des figures assez déplaisantes, et je ne me laissai point séduire par leurs offres de service. A la fin, j'avisai un robuste vieillard à cheveux blancs, dont la physionomie douce et intelligente me plut beaucoup. En quelques instants le marché fut conclu. Le vieux pêcheur se fit prêter un canot plus commode et plus sûr que sa barque à demi pourrie, puis alla faire les achats de provisions nécessaires pour le voyage. En moins d'une heure, tous les préparatifs étaient terminés : don Gaetano me présenta son compagnon rameur, pauvre sourd-muet qui s'éprit aussitôt d'une grande amitié pour moi et me la témoigna bruyamment par ses cris, puis je m'installai dans le canot et l'on dénoua la corde qui nous retenait au quai de Milazzo.

Lorsque nous partîmes, le soleil allait se coucher de l'autre côté du promontoire, et ses rayons brillaient à travers les cimes des oliviers. Une heure après, le cap était doublé et nous entrions en pleine mer, dirigeant la proue de notre barque vers la fournaise écarlate où venait de disparaître le soleil. La mer était si peu agitée que le patron n'avait pas craint de confier la barre du gouvernail à mes mains novices; tout autour de nous les lueurs de l'atmosphère se reflétaient dans le miroir poli des eaux comme dans un autre ciel. Graduellement les splendeurs du crépuscule perdirent de leur éclat, le rouge vif, puis le jaune firent place à un reflet blanchâtre, et celui-ci finit par s'évanouir lui-même. Derrière nous, les falaises du promontoire de Milazzo s'effaçaient peu à peu dans l'obscurité. A l'occident, le brouillard qui me révélait auparavant l'île lointaine de Volcano s'était confondu avec les ténèbres de l'espace; pour tenir d'une main ferme le gouvernail, je devais fixer les yeux sur la plus grande étoile d'Orion, que la voile en se penchant, puis en se redressant avec la barque, cachait et découvrait tour à tour. Plus tard, la lune, se levant derrière les montagnes de la Calabre, vint aussi voyager de conserve avec nous et déroula dans le sillage du bateau son immense nappe de rayons argentés. Des méduses, qu'on eût dit en feu, passaient en longues processions, tourbillonnaient un instant sous l'effort de la rame, puis allaient se perdre à l'arrière dans le brasillement des flots éclairés par la lune. Ah! dans ces belles nuits de la Méditerranée, qu'il est doux de mettre ses pensées à l'unisson de la nature et de rêver aux choses qui, seules, donnent quelque valeur à notre passage dans la vie, la pratique de la justice et l'amour de la liberté!

La traversée dura sept ou huit heures. Aussi finis-je par m'endormir. Le sourd-muet prit ma place à la barre, tandis que le patron étendait une voile au-dessus du bateau pour me garantir de la rosée pernicieuse des nuits. Lorsque la barque talonna sur la grève de Volcano, je me réveillai brusquement et me dressai pour regarder autour de moi à travers cette demi-obscurité de la nuit qui s'efface. Ma première impression, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'aspect de l'énorme scorie qui constitue l'île entière, fut celle de l'effroi. De Tyndare et du cap Celavà, j'avais déjà vu combien est désolé le versant méridional de Volcano; toutefois, cette partie de l'île offre, çà et là, sur ses pentes rougeâtres, quelques nuances de vert dues aux plants de vignes et d'oliviers : on y voit même briller comme des points blancs trois ou quatre maisonnettes qu'habitent des cultivateurs venus de Lipari. La partie orientale de l'île, où s'ouvre le petit port dans lequel nous venions d'entrer, n'offre au contraire que l'image de la mort. Aucune trace de végétation ne se montre sur les escarpements décharnés : on croirait voir une de ces régions lunaires où le télescope ne découvre que bouches volcaniques, fissures du sol, obélisques de laves. La plupart des roches sont noires ou d'un brun rouge comme le fer, cependant il en est aussi d'écarlates, de jaunes, de blanchâtres et presque toutes les couleurs sont représentées dans ce cirque de l'enfer, à l'exception de celle que donne la verdure. Là tout est laves ou scories, comme au jour où la masse bouillonnante jaillit de la profondeur des mers. A gauche se dresse un grand cône volcanique, encastré dans un vaste cratère ébréché; à droite s'élève une autre montagne d'éruption, le Volcanello; le port même dans lequel se balance la barque est un ancien cratère sous-marin.

Bientôt après mon arrivée dans l'île, un homme sortit d'une grotte creusée à la base du Volcanello et vint à ma rencontre. C'était le *cicerone* du volcan. Il me salua, puis, sans mot dire, prit le chemin du grand cratère et marcha rapidement devant moi. Le sentier traverse d'abord une petite plaine formée de tous les débris que les eaux entraînent des hauteurs environnantes et déposent sur le pourtour de la baie, puis il se développe sur les pentes escarpées du volcan, coupées çà et là de larges ravines. La terre que l'on foule résonne sous les pas comme la voûte d'une cave. Vers les deux tiers de la hauteur, quelques lézardes laissent jaillir des fumerolles, et des cristallisations de soufre semblables à des plaques de lichen recouvrent les talus. Des vapeurs, blanches le jour, colorées en rouge pendant les nuits, flottent au-dessus de la montagne, et suivant l'état de l'atmosphère et l'intensité des forces volcaniques, s'amassent en nuages épais à la bouche du cratère ou bien apparaissent un instant en légers brouillards et se fondent dans le bleu du ciel. Les habitants de Lipari considèrent les nuées du Volcano comme un baromètre sûr. Tel vent doit souffler lorsque les masses blanchâtres s'étagent en lourdes assises ou s'épandent en brumes sur toute la montagne; tel autre courant atmosphérique doit prévaloir quand on n'aperçoit pas de loin la *calotte* du volcan. Il y a sans doute dans ces pronostics, dont ont parlé tous les auteurs anciens depuis Polybe, un fond sérieux de réalité, puisque ces prédictions sont formulées d'après l'expérience séculaire des marins lipariotes; toutefois Spallanzani et d'autres savants n'ont pu réussir à confirmer la tradition par des observations directes.

Lors de ma visite, des tourbillons de vapeur emplissaient le cratère. Cette immense cuve, la plus grande de toutes celles qu'offrent les volcans de l'Europe méridionale, n'a pas moins de deux kilomètres de circonférence sur le pourtour supérieur, et ses parois méridionales se dressent à près de trois cents mètres de haut : le fond de l'abîme peut avoir environ cent mètres de large. A travers le brouillard qui s'élève de cette chaudière, on aperçoit les escarpements rouges comme le cinabre, ou jaunes comme l'or, que rayent çà et là les couleurs les plus diverses des substances sublimées dans ce grand laboratoire. Sur les talus qui s'inclinent vers le fond du gouffre les pierres croulantes cèdent sous les pas, et cependant il faut descendre en courant, car en certains endroits le sol caverneux est brûlant comme la voûte d'un four. Des fumées rampent sur les pentes. L'air est saturé de gaz où domine une odeur sulfureuse difficile à respirer. Un bruit incessant de soupirs et de sifflements emplit l'enceinte, et de tous les côtés on voit entre les pierres de petits orifices d'où s'élancent en tourbillonnant les jets de vapeur. Là, quelques ouvriers, accoutumés à vivre dans le feu comme les salamandres légendaires, vont recueillir les stalactites de soufre doré qui craquent encore dans la main par l'effet de la chaleur, et les fines aiguilles de l'acide borique, aussi blanches que le duvet de cygne.

Parfois, les pluies qui s'abattent dans le cirque y forment un lac temporaire, mais une grande partie de l'eau s'échappe à travers les fissures du sol et s'écoule en torrent sur les pentes extérieures, tandis que le reste est rapidement vaporisé par le brasier de la montagne. Quelques-unes des fumerolles, dont les gaz ont été récemment analysés par M. Fouqué, ont une température supérieure à 360 degrés. D'autres jets moins chauds se font jour en diverses parties de l'île et même jusque dans les eaux de la baie. Des bords du grand cratère, on aperçoit à la base des talus ces vapeurs qui montent du fond de la mer et se développent en larges volutes blanchâtres semblables d'aspect à des boues argileuses. En certains endroits, la température de l'eau marine chauffée par ces gaz est assez élevée pour que les touristes anglais puissent se donner la puérile satisfaction de faire cuire des œufs dans « la grande tasse. »

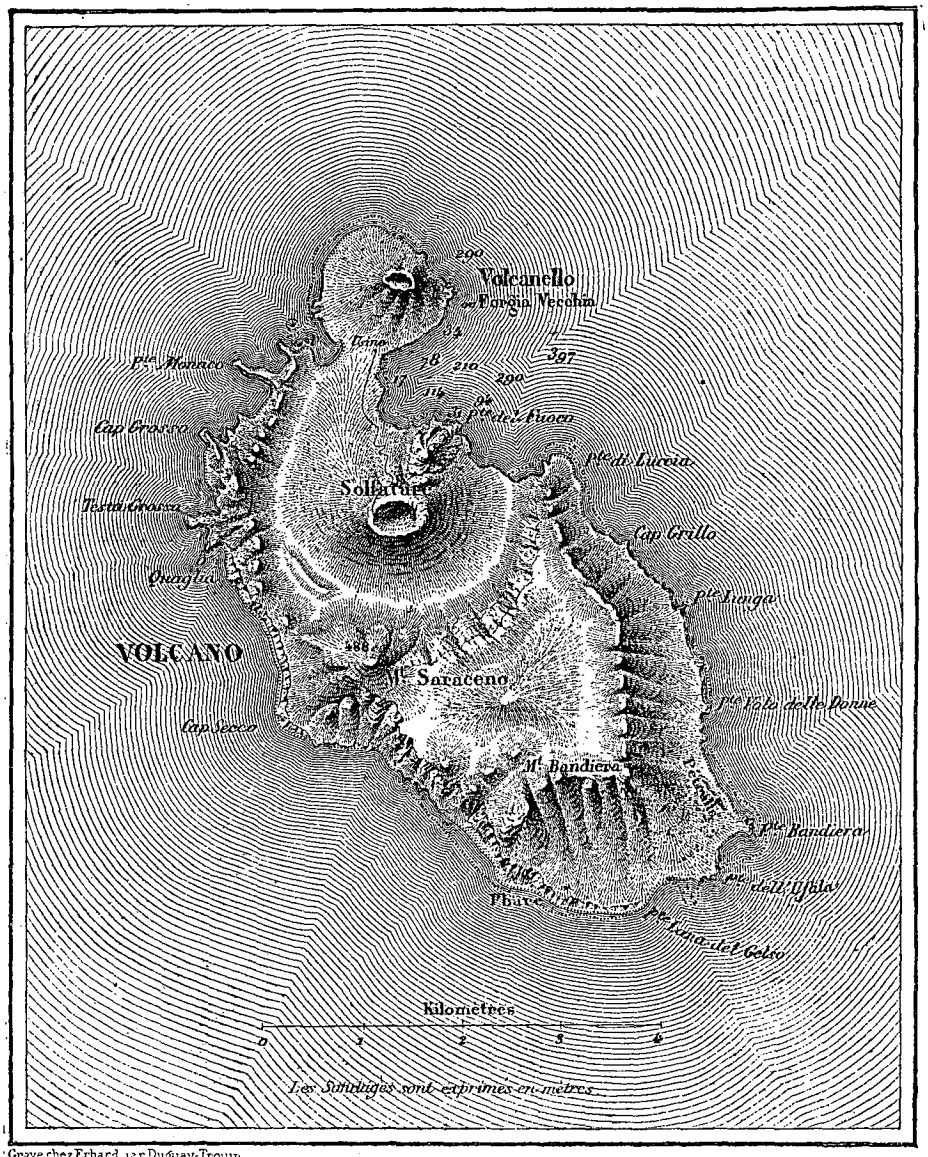
Bien que Volcano ait une superficie de cinquante kilomètres carrés, elle n'a pour toute population permanente que six ou sept ouvriers chargés de recueillir le soufre et l'acide borique du cratère et de fabriquer en outre un peu d'alun. L'usine est un misérable hangar dont la couleur se confond avec celle des roches environnantes; quant aux ouvriers, véritables troglodytes revêtus de vêtements sordides auxquels la poussière de lave donne la nuance de la rouille, ils ont pour demeures des cavernes ouvertes dans les flancs rougeâtres du Volcanello. Quelques-uns ont essayé de planter des légumes dans la plaine de cendres et de scories qui s'étend entre les deux cônes principaux; mais toutes les cultures ont dépéri, et des plantations d'arbres fruitiers il ne reste plus que deux ou trois figuiers pareils à des fagots de bois mort. Toutes les provisions nécessaires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'atelier sont portées chaque semaine de Lipari, et si par malheur la barque manquait un seul de ses voyages, la population de Volcano tout entière serait condamnée à mourir de faim.

On comprend que cette existence n'offre rien de bien désirable, même sous le beau ciel de la Méditerranée; aussi tous les ouvriers ont-ils l'air triste et souffreteux. On m'avait dit à Milazzo que ces hommes étaient d'anciens brigands déportés de la Calabre; pour mieux m'en assurer, je posai la question à mon guide que je prenais pour un préposé libre. Le jeune homme pâlit, puis, jetant un long regard vers les Apennins bleuâtres qui se montraient au delà du golfe, il me répondit en soupirant : « Oui, cela est vrai. » Lui-même était un de ces bannis, et sa figure morne révélait la profondeur de son chagrin. Quel terrible lieu d'exil, que cette rouge scorie volcanique!

L'île de Lipari est très-rapprochée de Volcano, le

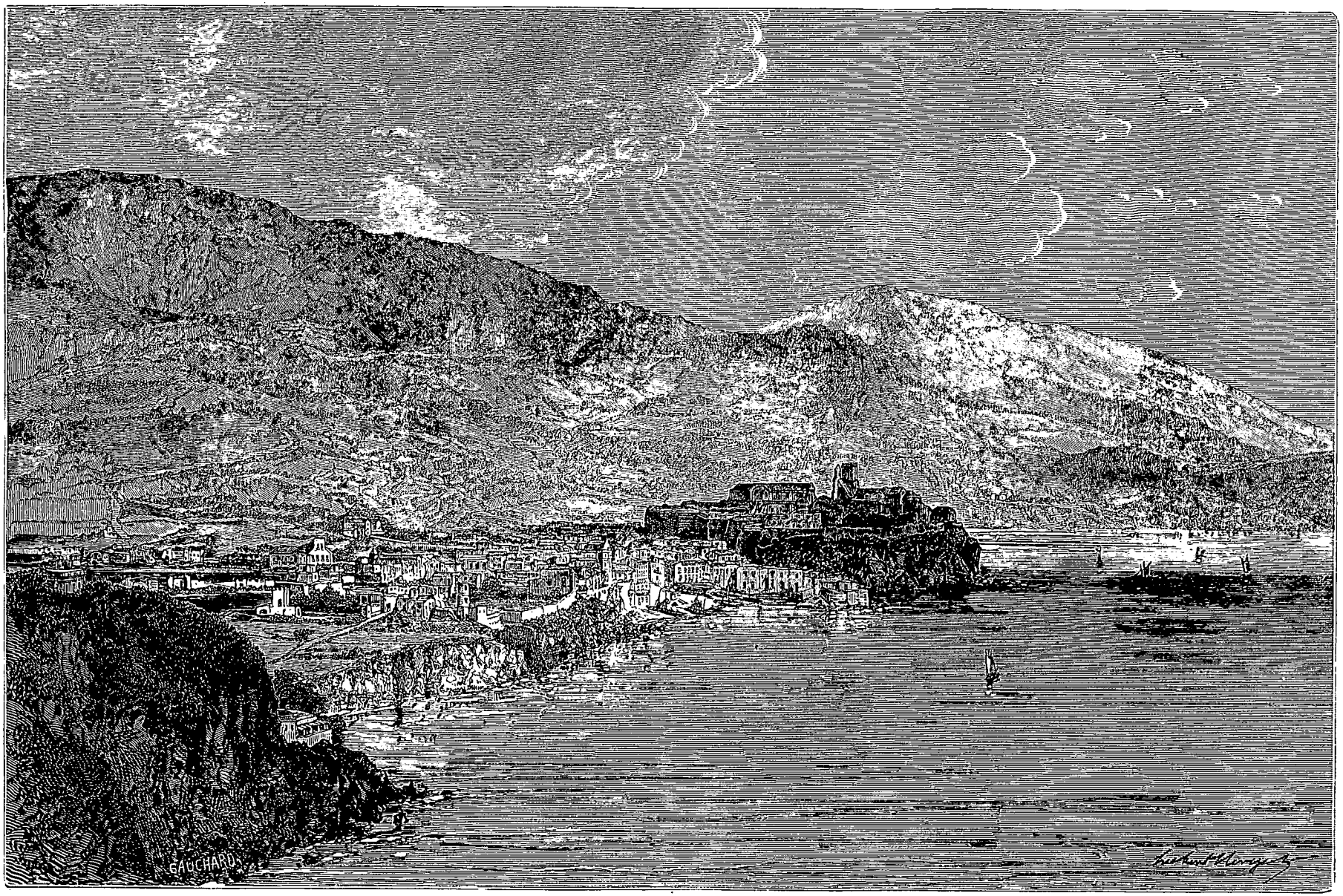


Plan de Volcano d'après la carte de la marine, dressée par M. Darondeau.

canal qui les sépare n'ayant pas dans sa partie la plus étroite plus d'un kilomètre de largeur. Deux roches en forme d'obélisque se dressent au milieu du détroit, de sorte qu'un bon nageur pourrait facilement se rendre d'une île à l'autre en se reposant à moitié route. Il est vrai que si les requins fréquentent la mer Éolienne, comme l'affirment les marins lipariotes, le hardi baigneur risquerait d'être happé au passage. Aussi, je me gardais bien de me précipiter dans l'eau fraîche et bleue qui m'invitait si gracieusement par ses petits remous, son clapotis harmonieux et la douce ondulation de ses flots. J'attendis prudemment pour faire mon plongeon que le bateau fût entré dans une baie de Lipari, sous les falaises surplombantes du mont Capiscello.

Le contraste est grand entre l'amas de scories qui constitue Volcano et le versant oriental de l'île de Lipari. Ici une ville considérable s'élève en un double amphithéâtre sur les deux pentes d'un promontoire que couronne un vieux château. Le port est rempli d'embarcations de petit tonnage. Une plaine très-bien cultivée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'île de Lipari. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en oliviers, en orangers, en vignes, qui donnent d'excellents produits, s'étend autour de la ville ; les pentes des montagnes environnantes sont elles-mêmes couvertes de champs jusqu'au voisinage du sommet. Une population active de matelots et de marchands s'agite sur le port ; un grand nombre de bourgeois à la mine heureuse et placide se promènent dans les rues de la ville. Il est vrai que parmi ces derniers se mêlent plusieurs brigands de la Calabre auxquels le gouvernement a donné l'île de Lipari pour prison et qui vivent paisiblement de leurs petites rentes. On m'a dit qu'il n'y a point d'exemple que les bannis aient abusé de leur demi-liberté.

Lipari est une terre promise pour les géologues et les minéralogistes. Comme les îles voisines, elle a des volcans, des cratères, des laves d'espèces diverses, et de plus, elle présente en masses très-considérables certaines formations beaucoup plus rares dans le reste de l'archipel. Le mont della Castagna est en entier composé d'obsidienne ; une autre colline élevée, le Monte ou Campo Bianco, est composée de pierres ponces qui de loin ressemblent à des champs de neige. De longues coulées blanches, pareilles à des avalanches, remplissent toutes les ravines, du sommet de la montagne au rivage de la Méditerranée ; le moindre mouvement, causé par le pied d'un animal ou par le souffle du vent, détache de la surface du talus des centaines de pierres qui s'écroulent en bondissant jusqu'au bas de la pente et sont emportées au loin par le flot qui baigne le pied du volcan. Dans le voisinage de l'île, les eaux sont parfois couvertes de ces pierres flottantes qui ressemblent à des flocons d'écume.

Lipari a bien d'autres merveilles, sans compter la grotte de Molini, où, suivant une ancienne tradition, le diable se réfugia dans le vain espoir d'échapper au glaive de san Calogero, et d'où il s'enfuit de nouveau pour aller plonger dans le cratère de Volcano, qui est la grande porte de l'enfer. A ses diverses curiosités naturelles, Lipari ajoute le privilége d'être la mieux située pour les curieux qui veulent du haut de quelque cime se faire une idée de la distribution de toutes les îles Éoliennes. En effet, Lipari est le centre d'étoilement de trois rangées volcaniques : l'une se dirige au sud vers Volcano ; l'autre à l'ouest vers Alicudi, par Salina et Filicudi ; la troisième au nord-est, vers Stromboli, le grand phare de la Méditerranée. Je n'ai pas eu la joie de gravir ce dernier volcan ; mais je n'oublierai jamais la grande impression que j'éprouvai d'en bas à l'aspect de cette pyramide fumante. A sa forme superbe, on comprend que ses racines plongent dans la mer à des profondeurs énormes ; on voit, pour ainsi dire, les talus de débris se continuer sous les eaux jusque dans les abîmes de mille mètres que la sonde a révélés au fond de la mer Éolienne. En contemplant Stromboli, ceux qui naviguent à la base de ce pic se sentent presque suspendus au milieu du vide, comme si l'embarcation qui les porte voguait dans l'air à mi-hauteur de la montagne.

.... Notre voyage de retour à Milazzo ne fut pas troublé par le moindre accident ; seulement à la hauteur du cap, les vagues brisaient avec tant de force qu'il fallut, pour le salut commun, me destituer de mon rôle de pilote et me reléguer honteusement au fond du bateau.

MESSINE.

L'octroi de Messine. — La Scala. — Vue de Messine et du détroit. Fêtes de Messine. — La Barra. — Bombardements et tremblements de terre. — Importance commerciale de Messine. — Le détroit du Phare. — Groupe de Charybde et de Scylla. — Ignorance et misère. — Les méduses du port.

La route de Milazzo à Messine longe d'abord le littoral à travers des forêts d'oliviers poudreux. Çà et là se montrent quelques petites dunes couvertes de tamaris. Des villages aux constructions vulgaires et délabrées bordent le chemin, tandis qu'au loin sur les hauteurs se dressent de vieux châteaux pittoresques et des forêts démantelées. Toutefois l'horizon reste borné jusqu'au torrent del Gallo, presque toujours desséché, au delà duquel on commence à monter. Au lieu de continuer à suivre le bord de la mer, la route escalade par une série de lacets les montagnes abruptes qui se dressent à l'ouest de Messine, et développe ainsi sous les yeux des voyageurs le tableau de plus en plus étendu des rivages siciliens et de la mer de Lipari. On se trouve encore sur le versant septentrional de l'île, à une distance d'au moins dix kilomètres de Messine ; mais, si l'on en croyait le fisc, on aurait déjà fait son entrée dans la cité, car les employés de l'octroi, bravement installés au pied de la montée, examinent à loisir les chargements des voitures et les charrettes, et fouillent les passants pour voir s'ils n'ont dans leurs poches ni fromages, ni bouteilles d'huile. Une chaîne de montagnes, une région géographique tout entière sont comprises dans le district de l'octroi.

L'ascension, longue et pénible, ne dure pas moins de deux heures pour les voitures ordinaires. On dépasse la région des oliviers ; puis au delà du village de Gesso, tout hérissé de tours et de vieilles constructions du moyen âge, on contourne de profonds ravins entre des pentes couvertes de cistes et de bruyères. Pas une maison, pas un arbre, mais seulement la morne étendue des croupes brunes ou rougeâtres. Si ce n'était de la clarté du ciel et du parfum pénétrant des plantes odoriférantes, on pourrait se croire au milieu d'un paysage de l'Écosse ou de l'Irlande.

Enfin la route gagne le point culminant de la Scala, et tout change comme par enchantement. A ses pieds on voit s'ouvrir un abîme, du fond duquel jaillissent des cimes de collines pointues couronnées de pins. En bas, la ville de Messine, ceinte de forteresses et de couvents, se déploie sur la rive, comme un relief en miniature, et projette au milieu des eaux bleues la gracieuse péninsule en forme de faucille qui lui avait valu le nom grec de « Zancle. » Au sud, la mer d'Ionie s'étend jusqu'à l'immense rondeur de l'horizon ; au nord, le fameux détroit du Phare que, depuis le sage Ulysse, ont bravé tant de navigateurs, s'arrondit comme le méandre d'un large fleuve. Le regard l'embrasse tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entier avec les rides et les remous qu'y dessinent les courants. Près de la pointe sablonneuse du Phare, on distingue les flots blanchissants de Charybde et le conflit des vagues qui se heurtent, soit dans le canal lui-même, soit à l'entrée. Des vapeurs, laissant derrière eux un long sillage et leur traînée de fumée noire, passent au travers des flottilles de voiliers effarouchés qui semblent errer paresseusement au gré de la mer. Sur la rive opposée, des villes et des villages, Reggio, San-Giovanni, Scylla, Bagnara, se confondent en une ligne continue de maisons resplendissant au soleil; mais au-dessus de la gracieuse bordure des villas et des jardins, de sombres gorges entaillent profondément les pentes, et, comme de longs plis dans un manteau, rayent la masse rougeâtre de l'Aspromonte, à jamais rendu célèbre par Garibaldi. Entre les deux terres le contraste est frappant. Du côté de la Sicile, la chaîne des Pélores se hérisse de nombreux sommets terminés en pointes, revêt ses flancs d'arbrisseaux verts et de bouquets d'arbres, tandis que du côté de l'Italie, le continent vient finir majestueusement par une montagne aride à la longue croupe uniforme. L'aspect des hauteurs siciliennes est gracieux et pittoresque, tandis que le dernier promontoire de l'Europe a quelque chose de superbe et de formidable.

Du haut de la Scala, nous descendons à Messine comme un orage. La route plongeante contourne en lacets rapides les ravins et les contre-forts, sort de la région des bruyères pour entrer dans celle des oliviers et des orangers, dépasse les villas et les couvents, et pénètre dans la ville en empruntant le lit d'un torrent desséché. Le spectacle magnifique de la mer et des montagnes ne s'est pas encore effacé des yeux, que la voiture roule déjà sur les dalles blanches de la rue Garibaldi, et que l'on ne voit plus rien de la nature, si ce n'est, à chaque rue transversale, une échappée soudaine sur la nappe bleue du port et sur les monts de la Calabre.

Lorsque j'entrai dans Messine, les habitants célébraient la fête d'un grand saint, l'apôtre Paul, si je ne me trompe. Une procession, composée de milliers de personnes, faisait le tour de la ville en s'arrêtant devant tous les oratoires, toutes les églises, tous les couvents. Néanmoins, la multitude assemblée n'avait rien de cet air dévot, de cette démarche grave, qui distinguent les catholiques du Nord marchant processionnellement dans les rues d'une cité. Au contraire, la foule de Messine était ivre de tapage et se démenait pour faire en l'honneur du saint le vacarme dont il était digne. En tête de la procession, quelques jeunes gens, vêtus de robes monacales, portaient sur leurs épaules la grande statue de bois doré, enveloppée d'un lambeau d'étoffe rouge. En même temps, ils chantaient une hymne religieuse de toute la force de leurs poumons, tandis que les marchandes, installées sur le chemin du cortége, offraient en criant leurs sucreries ou des liqueurs rafraîchissantes, et que les gamins poussaient des cris de joie ou faisaient éclater des pétards dans les jambes des passants. Devant la porte de chaque couvent le tumulte redoublait. Alors des grappes d'enfants se suspendaient aux cordes de toutes les cloches et les mettaient en branle, les quêteurs agitaient leurs sonnettes et leurs bourses, les tambours battaient, les crécelles grinçaient, des fusées de pétards jaillissaient de tous les côtés à la fois; on respirait à peine dans cette atmosphère de bruit, de poussière et de soufre. Lorsque la foule atteignit enfin la place de la cathédrale et se dirigea vers le porche largement ouvert, il me sembla d'abord que la bande joyeuse faisait mine de se recueillir; mais tout à coup la procession se rompit. La plupart des jeunes gens s'élancèrent vers un coin de la place où un quêteur venait de trébucher en répandant son argent sur le sol. Accueillis par les rires des bourgeois, les gamins et jusqu'aux porteurs de la statue, se précipitaient à la curée, sans souci de la dignité du saint qui, sur toute cette mer de têtes, paraissait courir avec des balancements grotesques.

Au bruit que j'avais entendu, j'aurais pu croire que j'avais assisté à la plus grande fête de Messine; mais, celle de la *Barra*, que l'on célèbre au mois d'août, est bien autrement grandiose. Alors, ce n'est pas une seule statue que l'on promène à travers la ville, et l'on ne se borne pas à s'amuser pendant un jour. Durant trois journées consécutives, les habitants de Messine et les étrangers venus des localités voisines font assaut de cris, de chants et de vacarme. Des géants en carton, à la gueule rouge et aux dents énormes, font leur apparition dans les rues, accueillis par les applaudissements enthousiastes de la foule; puis vient un grand chameau suivi de cavaliers en costume de Maures que l'on poursuit de huées; ce sont, dit-on, des Sarrasins qui reviennent se faire chasser de nouveau de la Sicile. Ensuite passe une espèce de galère, richement décorée, rappelant l'arrivée miraculeuse de quelques vaisseaux chargés de blé qui firent leur entrée dans le port en un jour de famine, puis disparurent soudain dès que le peuple eut porté sur les quais toute la cargaison. Mais tout cela n'est rien comparé au grand char triomphal de la Barra que l'on voit se dresser à douze mètres de hauteur, au plus épais de la multitude. Le char ne représente rien moins que l'Assomption de la Vierge à travers les espaces célestes, de la terre jusqu'à l'empyrée. Sur la plate-forme inférieure, les douze apôtres, que figurent des adolescents de Messine, sont groupés autour d'un lit de parade où le corps de la Vierge est étendu. Au-dessus, porté par des amas de nuages en bois, tourne un soleil à la face jaune hérissée de longs rayons auxquels s'accrochent des petits enfants; plus haut encore se trouve le ciel lui-même, globe semé d'astres sur lequel sont juchés d'autres chérubins vivants; tout à fait au sommet de la pyramide, l'âme de la Vierge, que symbolise une petite fille ornée de rubans et de fleurs, apparaît à la droite de Dieu. Tandis que le char vacillant s'avance au milieu du cortége des prêtres, des moines, des magistrats, des militaires, tous revêtus de leur grand costume, les canons tonnent, la voix des cloches descend du haut de toutes les églises

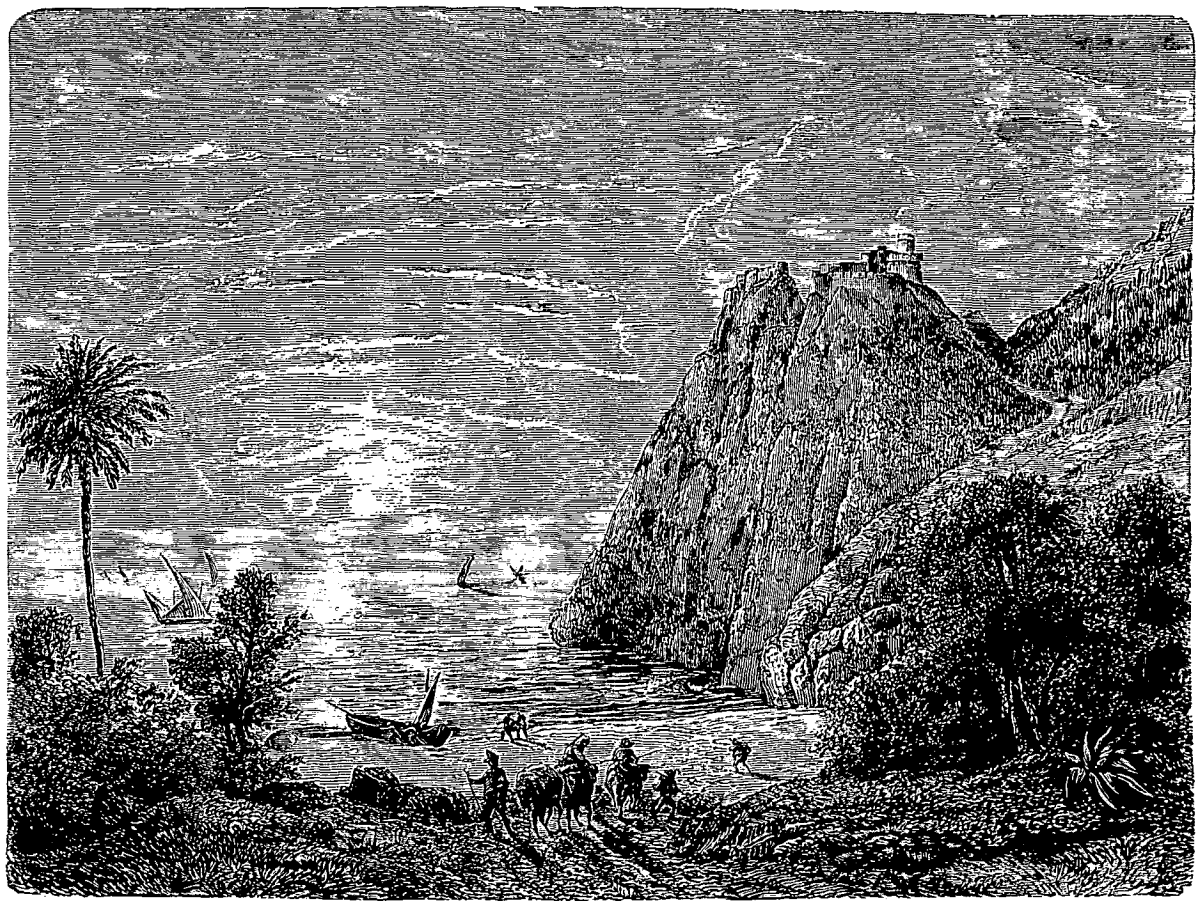
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de tous les couvents, la foule délirante éclate en cris de joie. Du reste, les citoyens de Messine pourraient-ils faire moins pour la Vierge, qui leur envoya jadis une boucle de ses cheveux, ainsi qu'une lettre autographe, les assurant à jamais de sa protection spéciale?

Les Messinois ont un grand patriotisme local et mettent une passion jalouse à défendre leur ville, même lorsqu'il leur faut pour cela changer de maîtres. Ce sont eux qui, pour se débarrasser des Sarrasins, introduisirent les Normands en Sicile vers la fin du onzième siècle, et qui, près de six cents ans plus tard, firent appel aux Français pour se défaire des Espagnols. Durant les siéges qu'eut à subir Messine, les habitants se sont toujours défendus jusqu'à la dernière extrémité, et les femmes elles-mêmes, ainsi que le dit un vieux chant de guerre, ont travaillé à la défense commune avec autant d'énergie que leurs maris et leurs frères :

« Deh! com' egli è gran' pietate
Delle donne di Messina,
Veggendole scapigliate
Portando pietre e calcina!
Iddio gli dea briga e travaglia
A chi Messina vuol guastare [1]!

En 1848, lorsque les soldats napolitains furent chassés de la ville et des forts supérieurs, les Messinoises

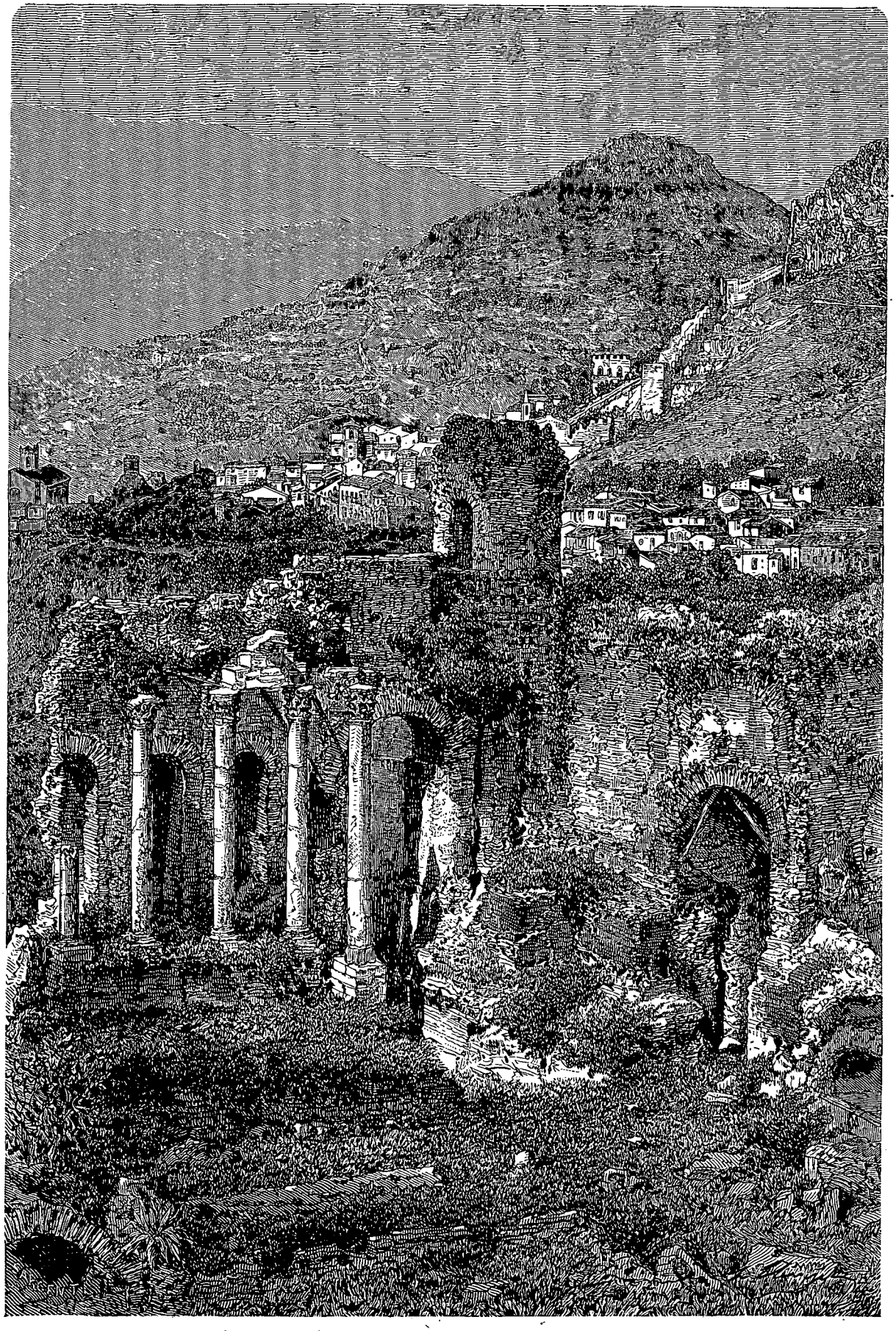


Cap d'Alessio (avant le percement du tunnel). — Dessin de Saglio.

aidèrent les insurgés à prendre d'assaut le château Gonzague, à transformer en boulets les statues de bronze des Bourbons, à répondre du haut des collines au canon de la citadelle. Quant à ce dernier ouvrage, armé de cent pièces d'artillerie, la valeur des Messinois ne pouvait que se heurter en vain contre les murs; car il occupe une position presque insulaire sur l'étroite pointe de galets qui sépare le port de la haute mer, et pour s'en emparer il aurait fallu nécessairement en faire le siége par terre et par eau. La citadelle resta donc au pouvoir des Napolitains, et ceux-ci purent à leur aise bombarder une partie de la ville. Ils démolirent à coups de boulets les maisons qui s'élevaient sur la place de Terra Nova, non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui la gare du chemin de fer, et s'attaquèrent même aux palais de la cité et aux édifices d'utilité publique. Le musée, qui occupe plusieurs galeries de l'Université, servit de cible aux projectiles, et le *cicerone* montre aux visiteurs, avec une sorte de fierté patriotique, des toiles déchirées par les bombes napolitaines. En 1861, la garnison de la citadelle épargna la ville; mais il semble que les propriétaires de Messine durent se trouver pendant quelque temps sous le coup de la ter-

1. Las! comme c'est grand'pitié de voir les dames de Messine, échevelées, portant des pierres et de la chaux! Ah! que Dieu donne peine et travail à qui veut faire tort à Messine!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Taormine. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reur, car sur un grand nombre de maisons on lit encore ces inscriptions qui devaient protéger les immeubles contre la soldatesque : *proprietà francese, proprietà inglese, proprietà prussiana.*

Messine, il faut l'espérer, n'aura plus à subir de bombardement ; mais si elle n'a point à craindre d'être renversée par des boulets ennemis, elle est toujours menacée par les vapeurs élastiques frémissant dans le sol. Messine est située sur la ligne de jonction qui réunit les deux foyers volcaniques de la Sicile et de l'Italie méridionale, et peut-être que sa position dans l'espèce de fossé formé par la dépression du détroit contribue à augmenter encore le danger. Aucune cité d'Europe n'est plus directement menacée que Messine par les tremblements de terre, aucune n'en a plus souffert. En 1783, les secousses renversèrent des centaines de maisons, abattirent les clochers et les tours, firent effondrer les voûtes des églises, tandis qu'un terrible raz de marée, après avoir balayé d'un coup deux mille personnes réunies sur la plage de Scylla, s'engouffra dans le port de Messine, y coula tous les navires et sapa par la base la superbe rangée de palais qui bordait le rivage. Plus de douze mille individus périrent dans cet effroyable désastre ; et bien qu'une période de quatre-vingt trois ans se soit écoulée depuis la catastrophe, on en voit encore en maints endroits les effets. Même dans le Corso, nombre de murs sont restés abattus ou lézardés, bien des entablements ont disparu, bien des sculptures brisées ont cédé la place à des pariétaires et à d'autres plantes apportées par le vent. Pendant les années de prospérité du dix-neuvième siècle, les Messinois ont en grande partie reconstruit leur ville, ils ont même bâti de nouveaux quartiers pour la population incessamment croissante; mais d'un moment à l'autre, une nouvelle série de secousses peut faire osciller le sol et tranformer encore une fois toute la cité en un monceau de ruines. Malheureusement l'état actuel de la science ne permet pas de prévoir et d'annoncer le retour périodique de ces terribles phénomènes ; et bien que la direction générale des oscillations du sol soit assez bien connue, la municipalité de Messine ne s'est point occupée de rectifier le plan de la ville, afin que désormais les maisons soient construites dans un sens parallèle au mouvement des ondes terrestres. Avant de prendre cette mesure, on attendra peut-être qu'une nouvelle secousse ait déblayé le terrain.

Les guerres, les bombardements, les tremblements du sol ne font que trop bien comprendre pourquoi la ville de Messine, si admirablement située pour le commerce, n'a pas acquis une beaucoup plus grande importance. Son port est le point central de la Méditerranée : d'un côté la mer d'Ionie s'étend jusqu'aux rivages de l'Orient; de l'autre, le bassin de la mer Tyrrhénienne va se réunir au golfe du Lion pour baigner les côtes de la France et de l'Espagne. Messine est donc l'étape naturelle de tous les navires qui desservent l'immense commerce maritime entre les pays de l'Europe occidentale et les contrées du Levant. La rade est d'ailleurs un excellent refuge pour les bâtiments, et les vaisseaux du plus fort tonnage peuvent y entrer sans crainte. La formation de ce havre, dont les brise-lames naturels semblent avoir été construits en pleine mer par la main de l'homme, est un phénomène géologique d'autant plus remarquable que la côte de Messine est très-abrupte et plonge dans les eaux sous un angle très-incliné. On ne peut s'expliquer l'existence de ce port et de la péninsule recourbée de la citadelle que par un effondrement du sol, ou par l'action de remous qui tournoyaient dans le canal jadis plus étroit de Charybde. Les anciens donnaient une explication plus simple. En passant en Sicile, Saturne, le père des dieux, aurait laissé tomber son immense faux au milieu des vagues ; mais, hélas ! depuis cette époque, on n'a pourtant pas cessé de mourir.

L'importance de Messine ne peut manquer de s'accroître lorsque le nord de l'Afrique, aujourd'hui en grande partie aride et dépeuplé, aura pris dans l'histoire de la terre le rôle auquel il est évidemment appelé par son heureuse situation sur les bords de la Méditerranée. Quand Port-Saïd, Benghazi, Tripoli, Tunis, Alger seront devenus, comme Alexandrie, de grands centres commerciaux, nul doute que Messine, située au milieu de l'immense réseau de toutes ces lignes de trafic tracées entre les marchés méditerranéens ne profite d'une manière étonnante de tous ces échanges. Espérons aussi que, dans un avenir plus ou moins éloigné, Messine sera la première station sicilienne du grand chemin de fer européen de Paris à Syracuse et Girgenti. Cette année ou l'année prochaine, Reggio sera le point initial d'une voie ferrée parcourant l'Italie dans toute sa longueur. Bientôt après, le réseau sicilien, complétement terminé, apportera voyageurs et marchandises sur les quais de la ville qui regarde Reggio de l'autre côté du détroit. Que restera-t-il alors à faire, sinon à jeter un viaduc entre les deux rivages opposés?

Un pareil travail, si jamais il s'accomplit, pourra certainement être considéré comme l'une des merveilles du monde; mais il n'offre rien d'impossible puisque de hardis ingénieurs proposent déjà sérieusement de construire un pont de chemin de fer entre la France et l'Angleterre. A sa partie la moins large, le détroit de Messine offre une ouverture de 3147 mètres environ, qu'il serait facile de rétrécir à 3000 mètres en élevant une jetée sur le banc de sable qui continue dans la mer la pointe du Phare : c'est une œuvre qui, suivant la légende grecque, aurait été entreprise autrefois par le géant Orion. Toutefois, ce n'est point là qu'il serait praticable de faire passer le viaduc, à cause de la profondeur de l'eau qui, vers le milieu, n'a pas moins de 332 mètres; mais plus au sud, entre le couvent de Santa-Agata et la pointe appelée *Coda del Volpe* (Queue de Renard), où l'ouverture du détroit est d'à peu près 3300 mètres, la plus grande profondeur de l'eau est de 100 à 110 mètres, et d'après les meilleures cartes marines la moyenne ne dépasse pas 75 mètres. Un viaduc composé de travées de 240 mètres, comme le pont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeté sur l'Ohio entre Cincinnati et Covington, ne reposerait que sur une douzaine de piles et dépasserait en longueur de quelques mètres à peine le pont superbe que les Anglais ont déjà depuis plusieurs années jeté sur le fleuve profond et souvent obstrué de glaces du Saint-Laurent. Sur le quai de Messine, un beau groupe de sculpture représente Neptune levant sa main droite armée du trident et calmant du regard les deux monstres de Charybde et de Scylla; mais lorsque le « cheval de feu » passera dans les airs, bien au-dessus de ce détroit que les chevaux de Timoléon le Corinthien et de Roger le comte normand traversèrent jadis en se débattant à la proue des navires, à quel génie faudra-t-il dresser une statue, si ce n'est à James Watt ou à Robert Stephenson?

Quoi qu'il en soit, la ville de Messine ne sera que pour une très-faible part redevable de ses progrès matériels à l'initiative de ses propres enfants. Ce sont presque exclusivement des étrangers, Allemands, Anglais, Français, Italiens du nord, qui se sont emparés du commerce maritime, et par le chemin de fer, ils vont également prendre le monopole des transports de terre. En dépit de son amour pour la terre natale, la population messinoise laisse aux « continentaux » le soin d'enrichir le pays, d'y construire des routes, des usines, des palais et des villas. Fière de son beau climat, de son port, de son détroit, de ses montagnes et de tout ce que lui a donné la nature; orgueilleuse, à plus juste titre, des luttes héroïques qu'elle a soutenues à diverses époques pour son indépendance, elle n'a pas encore le droit de se glorifier de son initiative et de sa persévérance dans les travaux de la civilisation. Pour une foule de ses habitants la mendicité est plus en honneur que le travail; les carrefours, les quais sont obstrués de quémandeurs, qui sous l'apparence de garçons d'hôtel, de bateliers, de *vetturini*, ne cherchent qu'à tromper l'étranger, pour gagner en cinq minutes de quoi vivre pendant une semaine. Quant à l'instruction publique, elle doit être dans un bien triste état, si l'on en juge par la pauvreté des deux ou trois boutiques de livres qui se trouvent sur le Corso et dans la rue Garibaldi. D'ailleurs, on n'a qu'à regarder les figures laides, à peine dégrossies d'un grand nombre de Messinois, pour voir qu'ils ont encore bien des progrès à faire avant de pouvoir prétendre, comme leurs ancêtres de Messane, au noble titre de citoyens.

De même qu'à Palerme et dans presque toutes les autres cités de la Sicile, la malpropreté des quartiers pauvres est vraiment lamentable. Autour de certaines églises et sur les bords des *fiumare* qui traversent la ville, nombre de maisons ne sont que de hideuses tanières où les hommes et les femmes grouillent pêle-mêle au milieu des ordures et des guenilles putréfiées; pourtant, à l'arrivée du choléra ou de toute autre peste, des centaines de ces malheureux ignorants seraient peut-être plus disposés à faire une émeute pour massacrer de prétendus « empoisonneurs » qu'à nettoyer leurs tristes bouges. Les principales rues et la célèbre Marina qui borde le quai, sont elles-mêmes fort sales en dépit de leur architecture prétentieuse. Le port, dans lequel se déversent toutes les impuretés de la ville, ne serait qu'un réceptacle d'immondices, comme le vieux port de Marseille, s'il n'était largement ouvert du côté du nord-est au flot qui vient du détroit. D'innombrables méduses, que les gens du pays, hétérogénistes à leur façon, appellent « la crasse de la mer, » sont sans cesse à l'œuvre pour nettoyer l'eau du bassin. Ces petits êtres se distinguent de la plupart des autres méduses par la richesse des couleurs et la beauté des formes. Leur manteau transparent est veiné de rose ou de violet et chaque ondulation, chaque plissement en modifie la nuance délicate; les tentacules, également roses, sont minces comme des fils et flottent gracieusement au gré de la vague. C'est par millions que ces charmantes méduses peuplent l'eau du port de Messine; aux abords des navires surtout, elles se réunissent en essaims et le flot qui les berce noue leurs chevelures en un réseau inextricable. Pas une rame ne plonge dans l'eau sans y soulever des amas de filaments. Le jour, la vague, pullulant de méduses, en prend quelquefois une teinte rosée; la nuit elle brille d'une lueur mate et phosphorescente.

LA ROUTE DE CATANE. — LE CAP D'ALESSIO. TAORMINE.

Le chemin de fer de Messine à Catane. — La route de terre. — Les *fiumare*. — Les pourboires et les mendiants. — Scènes de mœurs. — Montée du cap d'Alessio. — Le théâtre de Taormine. — Vue de l'Etna et de l'éruption du Monte-Frumento. — Le cap Schisò. — Campagne de Giarre.

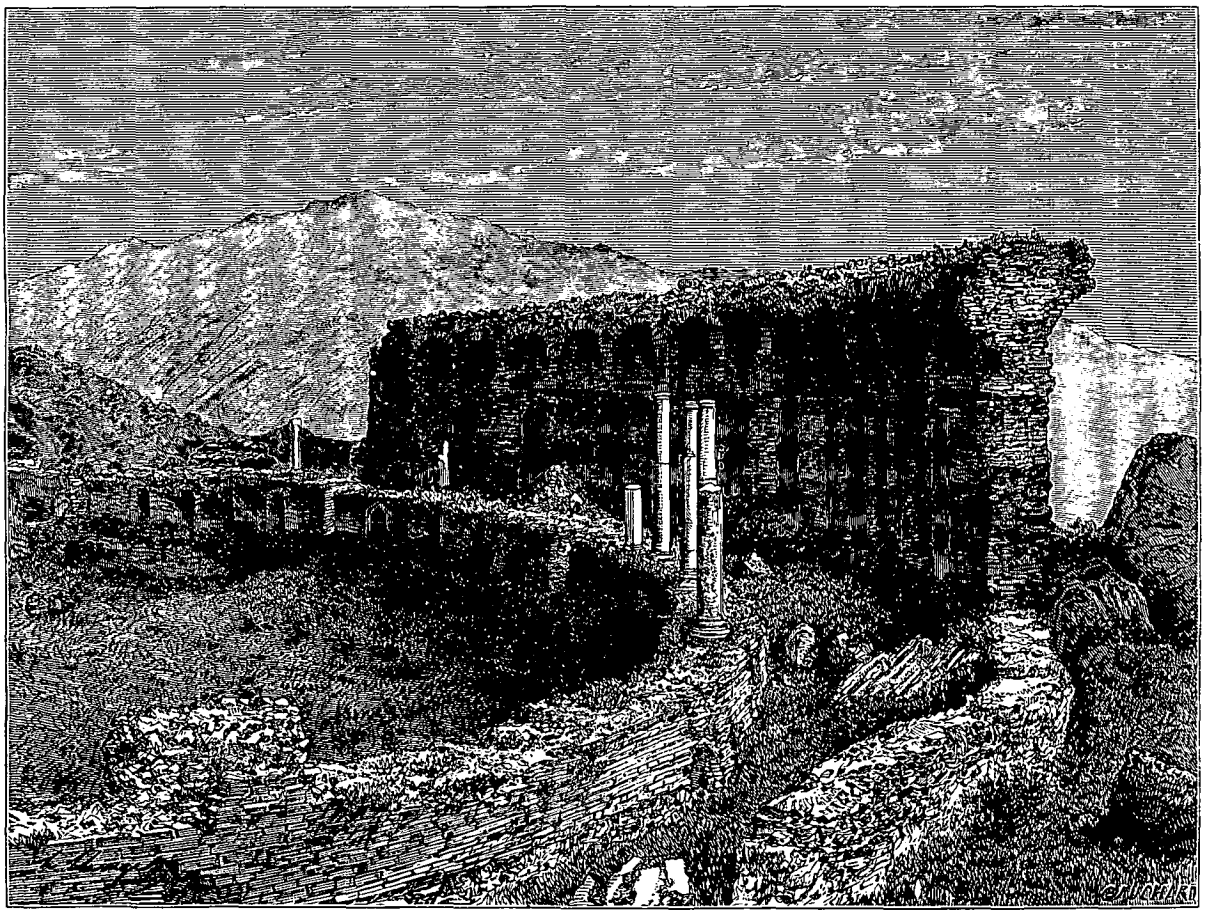
Actuellement, un chemin de fer, longeant la base des montagnes du littoral, unit Messine à la ville de Catane, située à une centaine de kilomètres au sud, non loin de la base de l'Etna. C'est un grand progrès. D'ailleurs, ceux qui protestent contre les chemins de fer au nom du pittoresque seront toujours libres de suivre la côte avec toute la lenteur désirable.

Au printemps de l'année 1865, je n'avais pas le choix entre le chemin de fer et la route poussiéreuse, et malheureusement le soin de mon bagage m'empêchait d'aller à pied. Or, ce n'était point un plaisir de faire le trajet dans la carriole, décorée du nom pompeux de diligence, que fournissait l'administration des postes. Sans parler du véhicule lui-même, vieille caisse qu'on ne se donnait point la peine de nettoyer et qui exhalait une forte odeur de cuir et de victuailles de toute espèce, nous avions à redouter surtout la poussière et les cahots. Aux endroits où la route est assez unie, on se trouve enveloppé d'un véritable nuage, et l'on ne peut respirer qu'en tenant un voile sur sa bouche. De distance en distance, on cesse pourtant de manger la poussière; c'est qu'alors on traverse le lit pierreux de quelque *fiumara*. La plupart de ces torrents, descendus des flancs ravinés de la chaîne Pélorienne, ne sont que de simples filets d'eau serpentant au milieu des cailloux; mais parfois ils s'abattent en avalanches liquides, roulent d'énormes blocs de pierre et, rompant leurs digues, tantôt d'un côté,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tantôt de l'autre, rasent les villages et dévastent les plantations. Plusieurs de ces *fiumare* n'ont pas moins d'un kilomètre de largeur; quand l'eau est assez basse pour qu'on n'ait pas à craindre d'être soulevé par le courant et charrié jusqu'à la mer, il faut du moins subir le désagrément d'être tour à tour cahoté avec violence par le choc des roues contre les blocs épars et de s'enfoncer soudain dans quelque fondrière. Aussi les voyageurs que leurs affaires ou l'amour de la nature n'amène pas vers Taormine ou les villes situées à la base de l'Etna, se gardent-ils soigneusement de prendre la route de terre et s'embarquent-ils sur le bateau à vapeur qui se rend directement de Messine à Catane.

La poussière et le passage des torrents ne sont pas les seuls inconvénients qu'offre un voyage en diligence sur cette route du littoral, il expose aussi les étrangers aux importunités des mendiants qui ont remplacé les brigands d'autrefois. Avant de partir de Messine, le *signor corriere* prend déjà soin d'avertir les voyageurs non siciliens, s'il en a dans sa voiture, qu'ils feront bien de se munir d'une quantité de sous de cuivre afin de satisfaire à toutes les demandes. D'abord, les postillons ont acquis le droit, en vertu d'une longue tradition, de réclamer cinq bayoques par relais en sus du prix du voyage. Ensuite, le *corriere* lui-même ne manque jamais de décocher à ses compagnons de route les paroles les

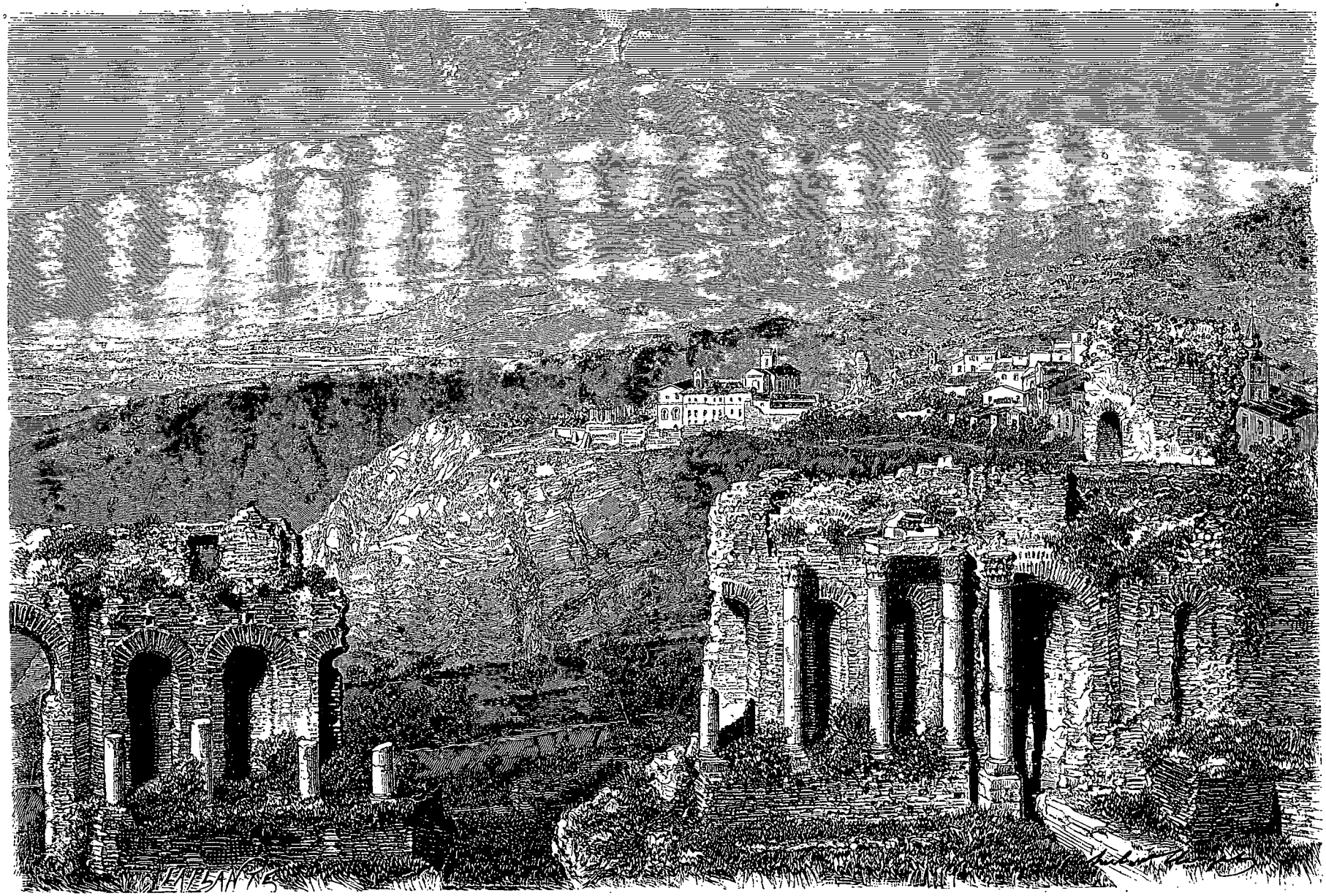


Théâtre de Taormine. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

plus doucement modulées et les regards les plus insinuants pour faire comprendre ainsi, sans le dire, que ses titres à la générosité des nobles étrangers sont encore bien plus sérieux que ceux des postillons. Puis en mettant la tête à la portière, on ne voit de tous côtés que des gens tendant la main : dans les villages, aux portes des maisons, ce sont des boiteux, des infirmes, des vieillards, des femmes en haillons ; sur la route, ce sont les gamins courant à droite et à gauche de la voiture au milieu des tourbillons de poussière; enfin, devant les églises, les oratoires, les chapelles si nombreuses qui bordent le chemin, ce sont des moines mendiants s'offrant à réciter des *Pater* et des *Ave* pour ceux qui leur jettent quelques pièces de monnaie. L'un d'eux, jeune homme dans la force de l'âge, nous poursuivit pendant toute la traversée d'une *fiumara*, en nous demandant d'acheter une figure de saint grossièrement sculptée. J'avais déjà vu de bien étranges moines siciliens; mais aucun ne m'avait semblé aussi bizarre que cet intrépide coureur à la robe retroussée, à la barbe inculte, à la voix glapissante.

Les mendiants siciliens n'ont rien de l'insolence farouche de ces loqueteux espagnols qui tendent une main comme si dans l'autre ils avaient un couteau ; ils ne peuvent être non plus assimilés à ces parias de Londres ou d'autres villes du Nord qui semblent avoir complète-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Etna vu du théâtre de Taormine. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment perdu leur âme dans leur affreuse lutte contre la misère et qui n'ont même plus de regard dans les yeux. Non, le vrai mendiant de Sicile est un être content de lui-même et de sa destinée; il est servile, mais non moins ironique; il se fait humble, mais en ricanant; il a toujours l'air de penser par devers lui que si on ne lui donne rien, il trouvera pourtant un gîte, du macaroni et des oranges. Du reste, il n'oublie jamais de s'exprimer en termes d'une politesse obséquieuse. Dans un des villages que nous traversâmes, un mendiant flâneur ayant daigné soulever une malle pour un de nos compagnons de route, reçut en échange de ses services un certain nombre de bayoques qui lui parut insuffisant: « Sans doute, dit-il, je dois être reconnaissant à Votre Excellence de la rémunération qu'elle a bien voulu condescendre à me donner. Je n'ai le droit de rien lui demander, je n'implore que sa faveur; cependant il me semble que Votre Excellence aurait pu, par un effet de sa généreuse bonté, m'accorder quelques bayoques de plus pour me dédommager de mes fatigues. » Puis se tournant vers nous d'un air triomphant : « J'en laisse juges Leurs Excellences! »

La poussière de la route et les tristes scènes de mœurs que m'offraient la misère et la mendicité ne m'empêchaient pas de voir la beauté des montagnes et de la mer. Les larges lits que les *fiumare* se sont creusés laissent monter librement le regard sur les flancs et jusqu'aux cimes pointues de la crête. Le premier piton que l'on voit s'élever à l'ouest est le Dinnamare, le *Bimaris* des anciens, ainsi nommé parce que du sommet on contemple à la fois les deux mers d'Ionie et de Sardaigne. Ensuite on contourne les contre-forts du Scuderi, qui se dresse à mille mètres de hauteur et domine ainsi tous les autres sommets des Pélores, puis on dépasse successivement les caps que d'autres monts projettent dans la mer comme de gigantesques racines. Au-dessus des escarpements du littoral, chaque gradin porte un village et les ruines d'un ancien château crénelé; autour de chaque étroite baie, entre les âpres rochers, se nichent des maisons de plaisance et des jardins d'orangers; sur chaque plage de nombreuses embarcations sont rangées côte à côte, semblables à de grands poissons noirs échoués sur le sable.

Au delà du village de Savoca, l'un des plus hérissés de tours et des plus pittoresques de cette région de la Sicile, on voit se dresser un promontoire, dont les parois en apparence inaccessibles sont couronnées par l'antique citadelle de Forza d'Agrò : c'est bien là l'aire de vautour de laquelle parlent les poëtes. Du côté de la mer, ce promontoire, connu sous le nom de cap d'Alessio, se termine par des rochers presque perpendiculaires dont la base est percée de grottes et qui porte un fort superbe, surplombant de ses créneaux le bord du précipice. Cet ouvrage, construit par les Anglais pendant les guerres du commencement de ce siècle, barrait complétement la route avant qu'il ne fût abandonné; mais aujourd'hui ses embrasures, toutes pleines de myrtes et de lierre, ne menacent plus les passants; la formidable citadelle, bâtie pour vomir la mort sur les régiments français, n'est plus qu'un trait gracieux dans la beauté du paysage.

Pour atteindre le fort, la route serpente en longs zigzags sur les flancs du promontoire. A chaque pas que l'on fait sur la rampe fortement inclinée, le spectacle de l'espace incessamment agrandi qu'embrasse l'horizon devient plus magnifique. Lorsque nous arrivâmes au cap d'Alessio, le soleil s'abaissait derrière les montagnes Neptuniennes et projetait leurs grandes ombres sur les eaux. A l'orient, la mer d'Ionie, éclairée par les derniers rayons du jour, brillait d'une belle teinte violette qui se confondait à l'horizon avec la couleur de l'atmosphère. A gauche, s'alignait la formidable rangée des montagnes assombries, dont chacune se faisait reconnaître à ses contre-forts parallèles, entourés de verdure à la base et séparés par les plages demi-circulaires où se déversent les *fiumare*. Au loin, vers Messine, la chaîne de hauteurs semblait se réunir avec le continent d'Italie, puis se recourber au sud pour s'épanouir entre deux mers en un large promontoire. De grands navires, des vapeurs et des multitudes d'embarcations de pêche peuplaient la surface bleue. On eût dit que la Méditerranée n'était qu'une immense plaque de cristal, si un cercle de brisants et sa guirlande d'écume n'avaient entouré quelques écueils, tombés du haut des escarpements d'Alessio. Ce petit groupe de rochers tour à tour émergés ou couverts, ce conflit de vagues dont la voix montait jusqu'à nous contrastaient avec l'immense paix du paysage, et donnaient, pour ainsi dire, une âme à la nature.

Sur l'autre versant du cap d'Alessio, la vue est beaucoup plus bornée, mais elle offre un caractère tout spécial de beauté sauvage. La roche du promontoire est fendue dans toute sa hauteur et forme, au-dessous d'une noire embrasure du fort, une espèce de puits où des plantes grimpantes descendent en nappe comme une cascade de verdure. Au-dessus de la route, taillée dans le marbre à une grande profondeur, la montagne, qu'ont sans doute bien souvent secouée les tremblements de terre, est toute hérissée de pointes et parsemée de blocs qui diffèrent de couleur et de forme et donnent à l'ensemble l'aspect d'un chaos. En face, de l'autre côté d'une étroite *fiumara*, se dresse le grand rocher de Taormine dont la base est gracieusement découpée par la mer en criques et en falaises; on dirait d'énormes griffes de lion s'avançant au loin dans la mer. Actuellement tous ces caps avancés sont percés de tunnels où le chemin de fer, dédaigneux des beautés de la nature, passe dans les ténèbres; mais les voyageurs qui savent apprécier les splendeurs de la terre, ne manqueront jamais de descendre avant Alessio pour gravir à pied les deux promontoires.

Celui qui porte Taormine est assez pénible à escalader : c'est une citadelle naturelle, moins formidable à voir que Forza d'Agrò, mais néanmoins d'un aspect sinistre. La ville est une rangée de maisons située sur une étroite plate-forme entre le précipice et la roche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abrupte que couronne l'ancien château féodal, réparé depuis les Sarrasins par tous les conquérants du pays. *Tauromenium* subit le malheureux sort de toutes les cités si bien défendues par la nature; elle fut disputée avec acharnement pendant des siècles par tous les tyrans de la Sicile. Lors de la grande rébellion des esclaves en Sicile, cette place fut longtemps le boulevard de la liberté : les insurgés s'y défendirent avec une persévérance inébranlable; plutôt que de se rendre, ils préférèrent s'entre-dévorer eux-mêmes, et le Romain Rupilius n'eût trouvé que des squelettes dans la ville si un traître ne l'y avait introduit.

A la tombée de la nuit, j'étais au milieu de cet incomparable théâtre de Taormine, où plus de vingt mille Grecs assemblés dans l'enceinte pouvaient à la fois applaudir les vers d'Eschyle et contempler le grand pic fumant de l'Etna. C'est à bon droit que les voyageurs se rendent en pèlerinage à ce lieu célèbre d'où l'on peut voir en même temps les côtes fuyantes de Messine, les monts de la Calabre et le superbe colosse au pied duquel toute la Sicile est étendue. En aucune contrée de la terre, les hommes n'ont pu jusqu'à présent associer d'une manière plus remarquable les splendeurs de l'art à la magnificence de la nature. Plus de deux mille ans se sont écoulés depuis l'époque où les Grecs ont pu donner une satisfaction aussi complète à leur sentiment du beau, mais loin de les égaler par des œuvres semblables, ceux qui ont suivi les Grecs et les Romains en Sicile semblent avoir surtout pris à tâche de détruire les monuments de leurs devanciers. Même de prétendus Mécènes, de violents protecteurs des beaux-arts, et notamment un certain duc de Santo-Stefano, ont aidé au travail de destruction en emportant les statues et les marbres pour décorer leurs palais. Ce qui reste de l'ancien théâtre grec reconstruit par les Romains suffit à prouver que c'était là un monument d'une rare beauté : on ne peut qu'en admirer les colonnes de granit, les niches, vides de leurs statues, la scène, la mieux conservée de tous les édifices de ce genre en Europe; mais ce que les ruines du théâtre de Taormine ont de plus beau, ce sont les arcades à travers lesquelles apparaissent le bleu de la mer ou du ciel, les blocs de marbre couchés dans les broussailles et les touffes de graminées qui poussent entre les pierres.

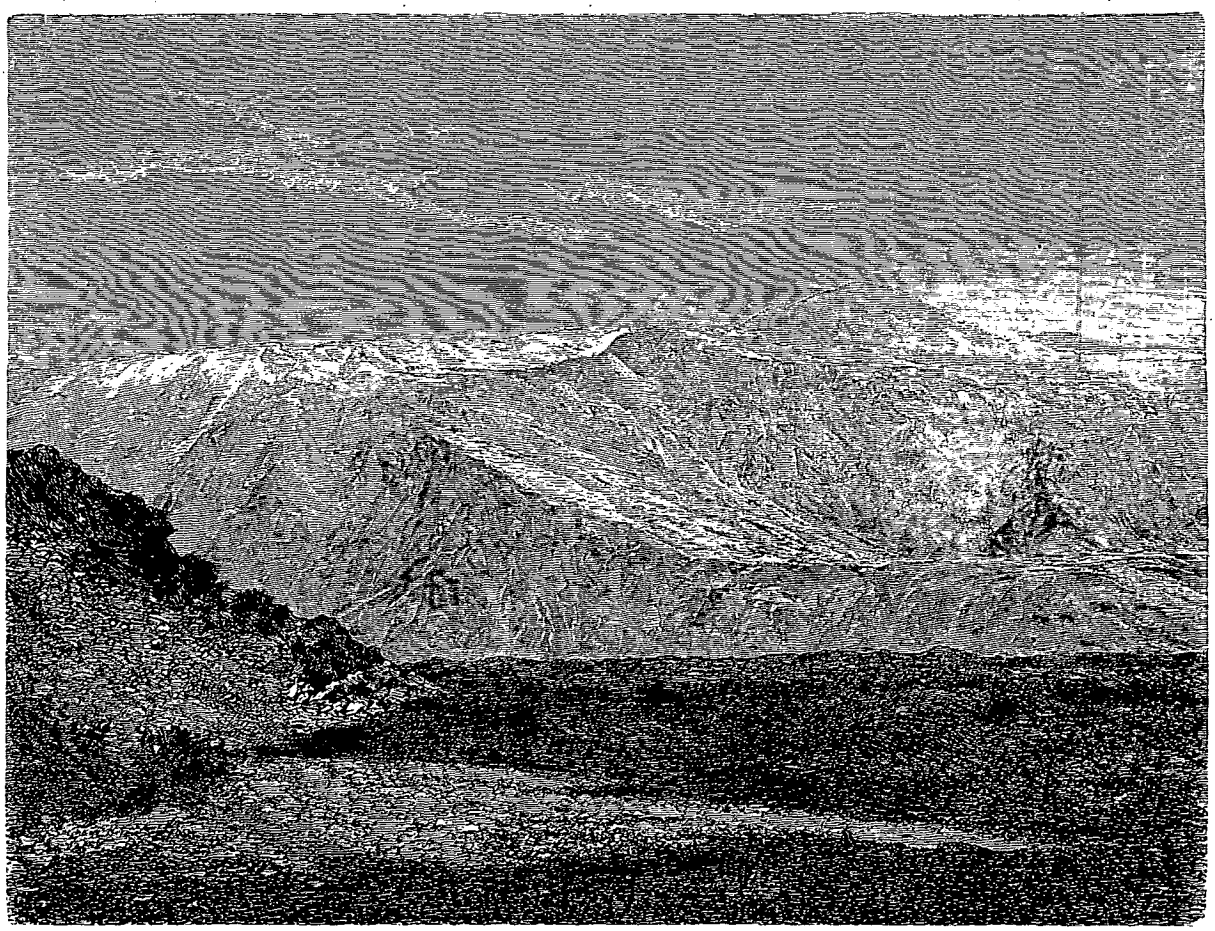
Toutefois je n'essayai point, sous la lumière affaiblie du crépuscule, d'étudier en détail les débris du théâtre de Taormine, car l'Etna présentait à mes yeux un spectacle dont l'intérêt était pour moi bien autrement saisissant. C'était la première fois que je voyais de près le volcan, et je distinguais sur son flanc septentrional, précisément en face, la lave rouge d'une éruption. Depuis près de deux mois déjà, la montagne s'était fendue verticalement du côté qui regarde le nord-ouest, et de l'énorme crevasse, longue d'environ quatre kilomètres, jaillissaient des vapeurs et des matières fondues. Un grand contre-fort de l'Etna, le Monte-Frumento, était ouvert, du voisinage de la cime jusqu'à la base, et la fente se continuait au pied de cet épaulement sur un plateau jadis boisé que parsèment d'anciens cônes d'éruption. C'est en cet endroit de la montagne, à la hauteur moyenne de deux mille mètres, que se trouvait le principal siége du phénomène. Plusieurs monticules de scories et de cendres s'y étaient élevés à vue d'œil, et de leur base s'était écoulé un énorme fleuve de laves qui, après avoir rasé les forêts du plateau, descendait sur les pentes de l'Etna, remplissait les vallées et détruisait les cultures.

Des murailles de Taormine, c'est-à-dire de dix-huit à vingt kilomètres de distance, il m'était impossible de discerner les détails de l'éruption, surtout à travers l'obscurité qui s'appesantissait graduellement sur l'espace; mais la grandeur qu'offrait l'ensemble du spectacle était d'autant plus frappante. Un amas de vapeurs blanchâtres, encore parfaitement visible, se dressait à la cime du volcan comme un spectre et s'étalait dans l'immensité des cieux. Plus bas, sur une arête de la superbe pyramide de l'Etna, d'autres amas de vapeurs, provenant de l'éruption du Frumento, s'allongeaient en nuages comme la fumée d'un incendie et recouvraient les bois de leur voile grisâtre. Au-dessous se montrait la lueur écarlate des laves, rendue de plus en plus brillante par le contraste, à mesure que s'épaississaient les ténèbres de la nuit. Bientôt je cessai de voir la vallée intermédiaire qui sépare le promontoire de Taormine des flancs de l'Etna : il me sembla, par suite d'une illusion d'optique inévitable, que la grande montagne s'était rapprochée et que la fournaise flamboyante était là, tout près de moi, de l'autre côté d'un vallon. A la fin, le brasier de l'éruption n'était plus à mes yeux que la gueule d'une forge et les détonations rapides dont le vent apportait à mes oreilles le bruit affaibli me rappelaient le choc des marteaux retombant sur l'enclume. Par moments, il me semblait voir passer devant la flamme les ombres des grands Cyclopes forgeant les carreaux de Jupiter.

Le domaine de l'Etna commence au pied du rocher de Taormine, car c'est là que l'on rencontre le premier courant de laves. Ce fleuve de pierre, l'un des plus considérables qu'ait jamais vomis la terre de Sicile, n'a pas moins de vingt-cinq kilomètres de longueur et s'avance dans les abîmes de la mer à une distance de plusieurs centaines de mètres. C'est sur ce promontoire de laves, connu de nos jours sous le nom de cap Schisò, que les Ioniens fondèrent, il y a 2600 ans, la première colonie grecque de la Sicile. De même que les émigrants allemands et irlandais établis dans le Nouveau-Monde cherchent à tromper l'amertume de leurs regrets en désignant leurs demeures d'Amérique par des appellations empruntées à la patrie, de même les colons grecs donnèrent le nom de Naxos à la ville qu'ils venaient de fonder sur la terre étrangère et dressèrent sur une falaise voisine la statue d'Apollon, leur dieu protecteur. La jeune cité grandit rapidement en population et en puissance, puis vinrent les guerres, les expéditions lointaines, les tyrannies, et Denys de Syracuse vint un beau jour raser la ville et réduire les habitants en esclavage. De nos jours, aucune trace ne rappelle l'antique existence de la colonie grecque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au sud du promontoire de Schisò on traverse la petite rivière de Cantara sur un vrai pont, qui n'est certainement pas une merveille d'architecture, mais que les Siciliens n'en montrent pas moins avec fierté ; puis on gravit obliquement les premiers renflements de la base de l'Etna. Le sol de la route a la couleur du fer, et la poussière qu'y soulèvent les roues ressemble à la limaille des usines ; à droite et à gauche s'élèvent des murs que l'on dirait construits en blocs de métal ; mais par contraste avec cette large ornière rougeâtre de la route, les campagnes que l'on parcourt offrent une végétation magnifique, beaucoup plus touffue que celle de toutes les autres parties de la Sicile. Les bosquets d'oliviers, d'orangers, de citronniers et d'autres arbres à fruit, auxquels se mêlent çà et là des groupes de palmiers, transforment en un grand verger tout l'espace compris entre la mer et la base de la montagne ; de nombreuses villas, des coupoles d'églises et de couvents se montrent de toutes parts au-dessus des massifs de verdure. La terre est si fertile que ses produits, nourris par des alluvions qui ont en certains endroits cinquante mètres d'épaisseur, peuvent suffire à une population



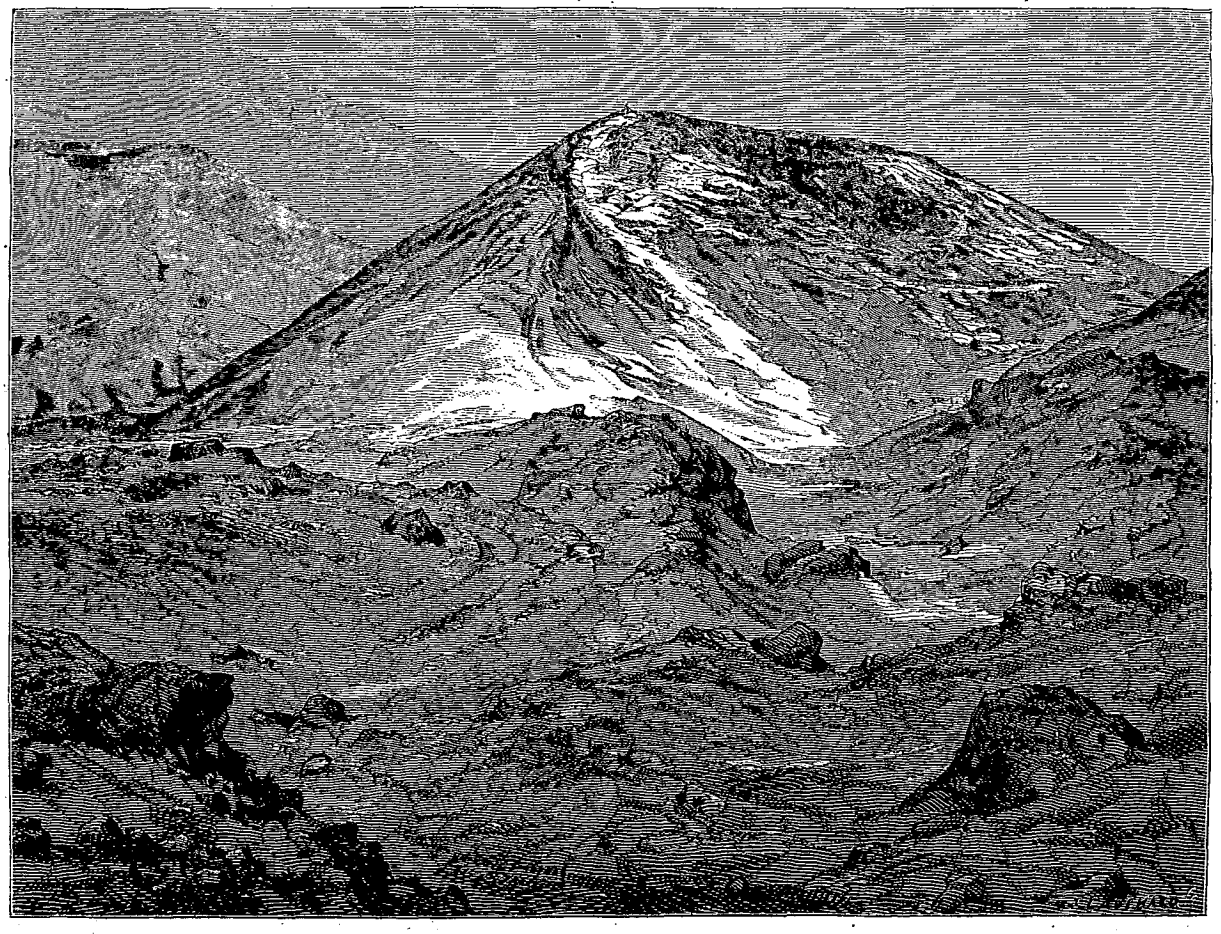
Val del Bove. — Dessin de Saglio d'après une photographie de M. Paul Berthier.

trois ou quatre fois plus forte en proportion que celle des autres contrées de la Sicile et de l'Italie. Les villes touchent aux villes. Riposto projette un long faubourg dans les campagnes pour aller rejoindre un quartier de Giarre, et celui-ci va d'un autre côté se réunir à Mascali ; les villages se suivent comme les perles d'un collier tout autour de la montagne. Au-dessus de ces pentes inférieures d'une si remarquable fécondité se dressent les flancs proprement dits de l'Etna, dont le sol excelle pour les forêts, ainsi que le prouvent le « châtaignier des Cent chevaux » et d'autres colosses du monde végétal. Quant à l'admirable spectacle offert, au-dessus de toute cette verdure, par la masse fumante de l'Etna entourant de ses deux contre-forts neigeux le cirque noirâtre du Val del Bove, c'est là un tableau qu'il est impossible d'oublier. La grande forme de l'Etna reste à jamais gravée dans le regard de celui qui eut le bonheur de la contempler un jour.

Élisée Reclus.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cratère du Monte Frumento. — Dessin de Camille Saglio d'après une photographie de M. Paul Berthier.

LA SICILE ET L'ÉRUPTION DE L'ETNA EN 1865.

RÉCIT DE VOYAGE PAR M. ÉLISÉE RECLUS [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ACI - REALE.

Aci-Reale et ses académies. — Falaises de la Scalazza. — Grotte des Colombes. — Iles des Cyclopes. — Le géant Polyphème.

Aci-Reale, que l'on traverse au sud de Giarre, est, après Catane, la ville la plus importante du pourtour de l'Etna, et, par le nombre de ses habitants, se place au quatrième rang dans la Sicile. Elle jouit aussi d'une grande prospérité commerciale, à cause de la fertilité des campagnes environnantes et du groupe de villages très-peuplés qui l'entoure ; aussi, par une conséquence toute naturelle, une forte proportion de ses résidents bourgeois vivent de leurs revenus et passent leur vie à converser devant les cafés. D'ailleurs, les citoyens d'Aci-Reale sont relativement très-policés et se vantent d'être supérieurs en instruction aux Siciliens de Messine et de Palerme. Dans tout le district, les mystères de l'alphabet sont, il est vrai, restés un grimoire pour quatorze personnes sur quinze; néanmoins, il semble positif que, toute proportion gardée, la ville elle-même est bien la plus intelligente, la plus instruite, la plus riche en littérateurs, en artistes, en hommes de goût. Sans compter les *cercles* et les *associations* où vont bavarder et plus rarement discuter les fumeurs, Aci-Reale est le siége de deux académies, peu connues hors de la province, mais n'en publiant pas moins de sérieux travaux. Dès le soir de mon arrivée, un des principaux membres de ces académies, M. Mariano Grassi, me fit, avec la plus gracieuse hospitalité, les honneurs de sa ville et m'entretint avec enthousiasme de notre grand ami commun,

1. Suite. — Voy. pages 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le géant Etna. Nul mieux que M. Grassi n'a suivi les progrès de la récente éruption, dont il a, du reste, raconté l'histoire de la manière la plus complète dans une brochure publiée à la Catane : *Eruzione del l'Etna del* 1865.

La ville est très-riche en palais, en grands édifices municipaux, en églises et couvents; mais ces monuments sont en général d'assez mauvais goût et ne méritent guère d'être visités. La gloire d'Aci-Reale, c'est l'incomparable vue dont elle jouit sur la mer et sur l'Etna. Le plateau qui porte les maisons de la ville se compose de sept coulées de lave vomies successivement par le volcan à des époques inconnues, et se terminant, du côté de la mer, par une falaise de plus de cent mètres d'élévation, où l'on voit distinctement les assises superposées des anciens courants de pierre fondue. La face extérieure du promontoire est tellement escarpée qu'il faut se pencher en dehors de la terrasse, si bien nommée du Belvédère, ou par dessus la voie ferrée construite au bord du précipice, si l'on veut apercevoir, à travers les tiges entremêlées des figuiers de Barbarie, les toits rouges des maisonnettes de pêcheurs et la ligne écumeuse des brisants.

Le chemin de descente ou la Grande Échelle (*Scalazza*) atteint le fond de l'abîme en tournant diverses fois sur lui-même et en s'enracinant aux flancs du rocher par des murs de soutènement. De cet escalier suspendu au-dessus du gouffre on peut étudier à loisir les différentes couches de lave. Chaque coulée offre, dans presque toute son épaisseur, une masse compacte où les plantes peuvent à peine insérer leurs racines; mais leur partie supérieure est uniformément changée en une couche de tuf ou même de terre végétale due à l'action de l'atmosphère pendant une série de siècles plus ou moins longue. Après être sorti des flancs de l'Etna, chacun des courants qui constituent aujourd'hui le promontoire eut le temps de se refroidir, de se recouvrir de sol végétal et de porter une végétation arborescente que devait, plus tard, recouvrir un autre fleuve de pierre. On a également constaté un autre phénomène remarquable. Tandis que la falaise croissait par en haut, grâce à l'épanchement de nouvelles assises, elle croissait aussi par en bas, à cause du soulèvement graduel de la masse. A différents niveaux, on distingue sur la paroi, bien au-dessus de la surface actuelle de la Méditerranée, les lignes d'érosion tracées antérieurement par la mer; on voit aussi plusieurs de ces « marmites de géants » que les vagues ont creusées en y faisant tournoyer des blocs de pierre.

Au nord du hameau de pêcheurs, les hardis piétons qui ne craignent pas de cheminer péniblement à travers les roches pointues et d'escalader les énormes débris écroulés du haut de la falaise, arrivent bientôt en face d'une belle grotte qui s'ouvre comme un porche à la base d'une muraille presque perpendiculaire. Cette caverne, dans laquelle s'engouffrent les vagues et d'où l'on entend sortir incessamment des râles et des sanglots produits par le refoulement de l'air emprisonné, ressemble, au moins pour la formation, à la fameuse grotte basaltique de Fingal, dans l'île de Staffa. De chaque côté de l'ouverture, les masses de lave sont disposées en colonnes irrégulières de quatre à cinq mètres de hauteur, les unes complétement verticales, les autres ployées vers le milieu sous le poids des roches surincombantes. Au-dessus de cette colonnade inférieure pèse une deuxième rangée de prismes, dont les pendentifs, pareils à ceux d'une voûte gothique, constituent le toit de la caverne. Plus haut encore, les roches, beaucoup plus compactes, affectent vaguement la forme de gigantesques piliers; il est évident que la pression des énormes assises de laves qui se trouvent plus haut n'a pas suffi pour donner à toute la masse une structure columnaire.

D'autres groupes de colonnes basaltiques s'élèvent dans le voisinage d'Aci-Reale. Ce sont les célèbres îles des Cyclopes, que Polyphème jeta, dit-on, sur Ulysse et ses compagnons de voyage. Ces îles, appelées aussi Faraglioni, sont situées à quelques centaines de mètres du rivage que longe en cet endroit la route de Catane. Le plus remarquable de ces îlots noirâtres est une espèce de pyramide, haute de soixante mètres et toute hérissée de clochetons formés par des faisceaux de prismes entourant une colonne centrale : on dirait l'énorme couronnement d'une pagode indoue. A côté se dresse un autre obélisque de même apparence, mais de plus petite dimension. Le paysage que les îles des Cyclopes forment avec le promontoire et la vieille tour d'Aci-Castello est un des sites de la Sicile que la gravure a le mieux fait connaître; mais ce n'est point l'un des plus beaux. Les arbres manquent complétement sur cette partie du littoral, les maisons des villages riverains ont un aspect sordide, un nuage de poussière s'élève presque incessamment au-dessus de la route, et les hauts escarpements rocheux du pourtour de la baie empêchent le regard de monter vers les campagnes verdoyantes qui ceignent la base de l'Etna.

Pourtant c'est bien là, si l'on en croit la légende, ce qui fut jadis le vallon le plus charmant de la Sicile. Au bas de la route, on voit jaillir, sous un entassement de roches, une petite fontaine, dont les eaux vont se perdre en partie dans un pré marécageux, tandis que le reste emplit un immonde abreuvoir dans la cour d'une étable : c'est le fleuve Acis, qu'adoraient autrefois les nymphes. De grands arbres baignaient leurs racines dans l'onde pure, les troupeaux épars dans les prairies broutaient les herbes savoureuses, et le géant Polyphème, assis sur un rocher, promenait lentement sur ses brebis et sur les flots le regard de son large front. Pour les Hellènes qui venaient aborder aux côtes de la Sicile quel était donc ce grand cyclope qu'Homère nous a dépeint? N'était-ce pas le gigantesque Etna lui-même, dont le cratère brille pendant les éruptions comme un œil immense ouvert au sommet de la montagne? Quand le monstre « aux voix nombreuses » rejette les laves de ses flancs, il engloutit les ruisseaux sous des amas de pierres, comme il le fit autrefois pour Acis; quand il agite sa masse énorme, il fait tomber du haut des falaises

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

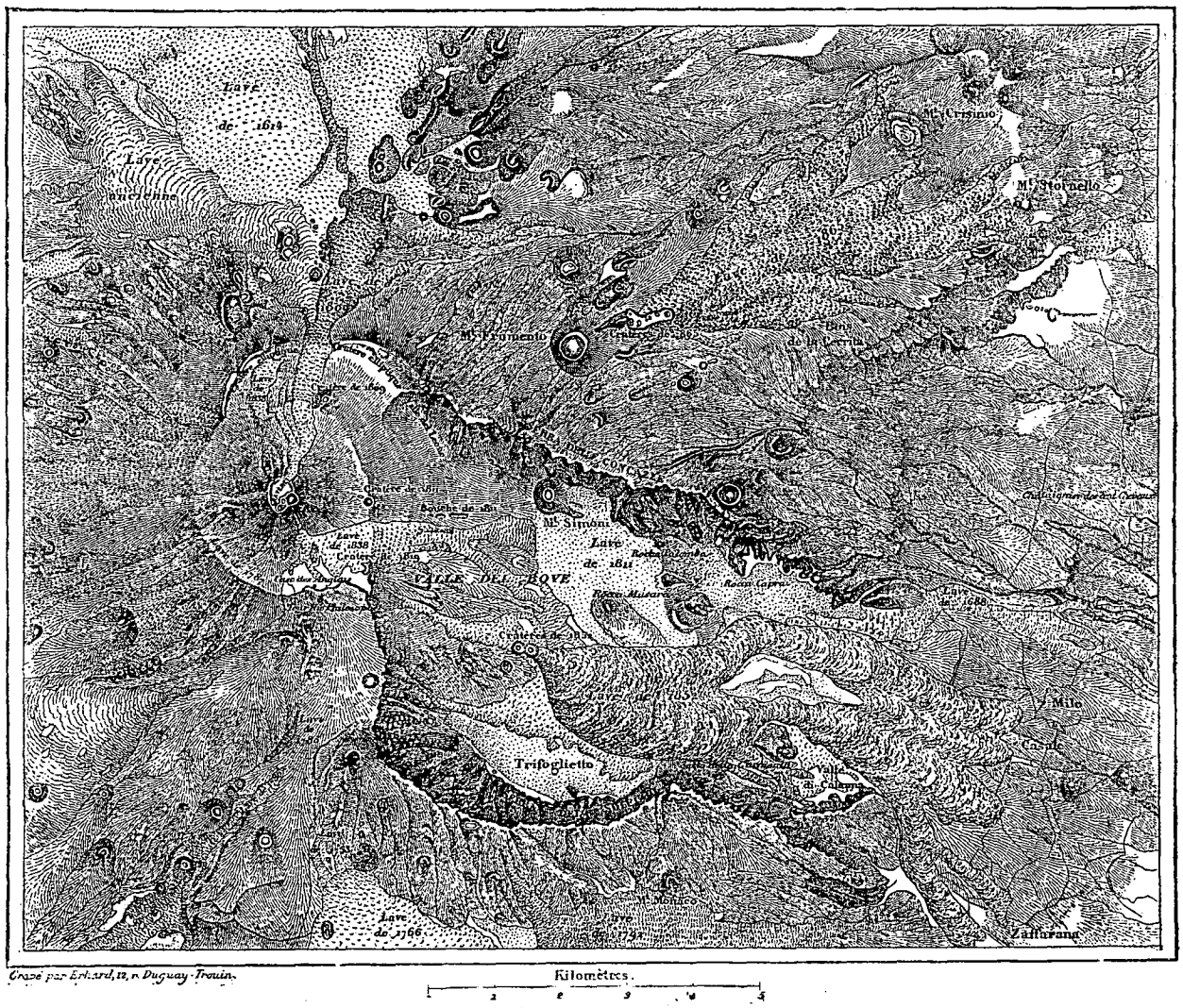
des pans de roches qui deviennent des îlots et des écueils, comme les Faraglioni; dans ses accès de colère, il écrase et dévore par milliers les hôtes étrangers qui sont venus lui demander l'hospitalité et qui se nourrissent de la chair de ses troupeaux. Il est formidable à voir, et néanmoins le sage Ulysse va le braver jusque dans son antre; pendant le sommeil du cyclope, le héros, type de l'impassible laboureur, ne craint pas de lui ravir ses richesses, puis, quand le monstre s'éveille, la proie qu'il cherche sait échapper à sa fureur aveugle.

LE MONT-ETNA.

D'Aci-Reale à Nicolosi. — Les Monti-Rossi et l'éruption de 1669. — L'ascension de l'Etna. — Le Val del Bove. — Le panorama de la Sicile et la vue du cratère. — Descente vers Adernò. — Le pont et les cascades du Simeto. — Bronte et l'auberge du Loup. — Un paysage du centre de l'Europe. — Le plateau de Donnevita. — L'éruption du Monte-Frumento. — Les grands châtaigniers de l'Etna. — L'éruption de 1852. — De Zaffarana à Catane.

Au lieu de faire un grand détour par Catane, il m'était facile d'aborder directement l'Etna en partant d'Aci-

PARTIE CENTRALE DE L'ETNA



Plan du sommet de l'Etna. — D'après la carte de Sartorius de Waltershausen.

Reale. La route, qui de cette dernière ville monte vers Nicolosi, est plus riche en beaux points de vue que le chemin d'ascension suivi par tous les voyageurs étrangers. A l'ouest d'Aci-Reale, quand on s'élève de contre-fort en contre-fort comme par une succession de degrés, on ne cesse d'avoir sous les yeux l'immense jardin qui ceint la base de la montagne et l'étendue bleue de la mer Ionienne, que le feuillage touffu des arbres de la plaine semble découper en golfes aux contours indécis. Des villages, beaucoup plus riches que ne le sont la plupart des villes dans les autres districts de la Sicile, se montrent sur la cime de chaque hauteur, dans le creux de chaque vallon; des maisons de plaisance, des églises à coupoles apparaissent au milieu de la verdure; de toutes parts, on voit les signes de la grande richesse territoriale du pays.

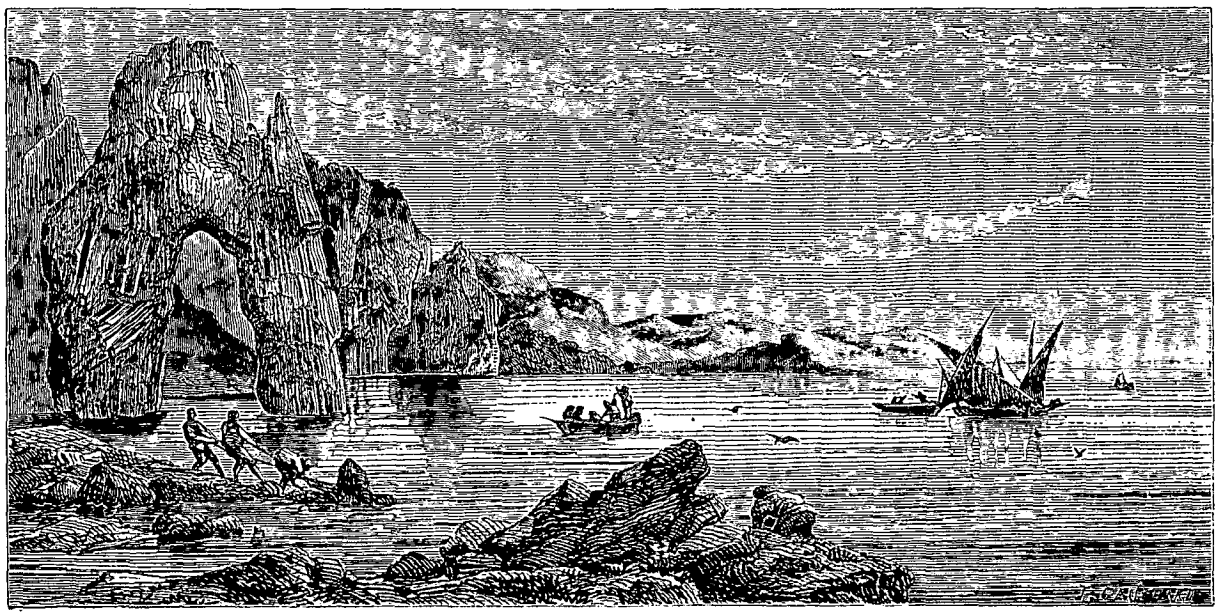
Laissant à l'auberge d'Aci-Reale tout mon bagage inutile, je bouclai le havresac sur mon dos et, joyeux comme un étudiant d'Allemagne, je commençai mon voyage pédestre sans m'infliger l'ennui d'un guide, triste compagnon qui partage rarement les impressions de celui qu'il conduit. Il est vrai qu'en voyageant ainsi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un homme libre je m'exposais en même temps à un excès de curiosité de la part des gendarmes. Dans ce pays, comme dans tous ceux dont la population était encore récemment asservie, les voyages pédestres ne sont point en honneur. De plus, j'étais seul, et les Siciliens, peuple éminemment sociable, ne pouvaient comprendre qu'un homme eût la bizarrerie d'aller se promener sans compagnon à cinq cents lieues de ses pénates. Aussi me fallut-il plus d'une fois « exhiber » mes papiers et « justifier de mon identité. ».

Au-dessus du beau village de Via-Grande se dresse le cône d'éruption le plus rapproché de la mer et l'un des plus éloignés du cratère central de l'Etna; c'est à la base de ce monticule, aux flancs rouges et noirs plantés de vignes, que commence la véritable ascension de la montagne, dont la cime se montre au nord-ouest, à dix-huit kilomètres de distance linéaire. Au delà d'une ancienne coulée de lave revêtue d'oliviers, l'aspect des campagnes change brusquement. On ne voit plus autour de soi une mer de verdure, mais seulement des rangées basses de ceps de vigne et des champs de céréales dominés par des murs de scories rougeâtres: on se trouve déjà dans la région du feu.

Après avoir escaladé successivement plusieurs *cheires* de lave, on aperçoit, à côté de la route, quelques maisons basses qu'on dirait avoir été construites en scories de fer et qui, de loin, se confondent par leur aspect avec les terrains environnants. Ces masures sont un quartier du grand village de Nicolosi qui s'étend, sur un espace de plus d'un kilomètre, entre deux grands courants de lave, au centre d'une espèce de cirque dominé à l'ouest et au nord par des cônes d'éruption, le Monpilieri, les Monti-Rossi, la Serra-Pizzuta. A voir ces maisons noirâtres entourées de pierres on croirait se trouver dans un misérable hameau et non dans un grand village de trois mille habitants, honoré par le fisc d'une ceinture d'octroi. Nicolosi n'a pas moins de six églises, sans compter divers oratoires et le couvent considérable de San-Nicolò d'Arena, devenu la maison de plaisance des Bénédictins de Catane. Pendant une partie du siècle dernier, des brigands s'étaient installés, dit-on, dans les salles du monastère. Les rares visiteurs de l'Etna ne pouvaient alors aborder la montagne sans entrer en composition avec les bandits.

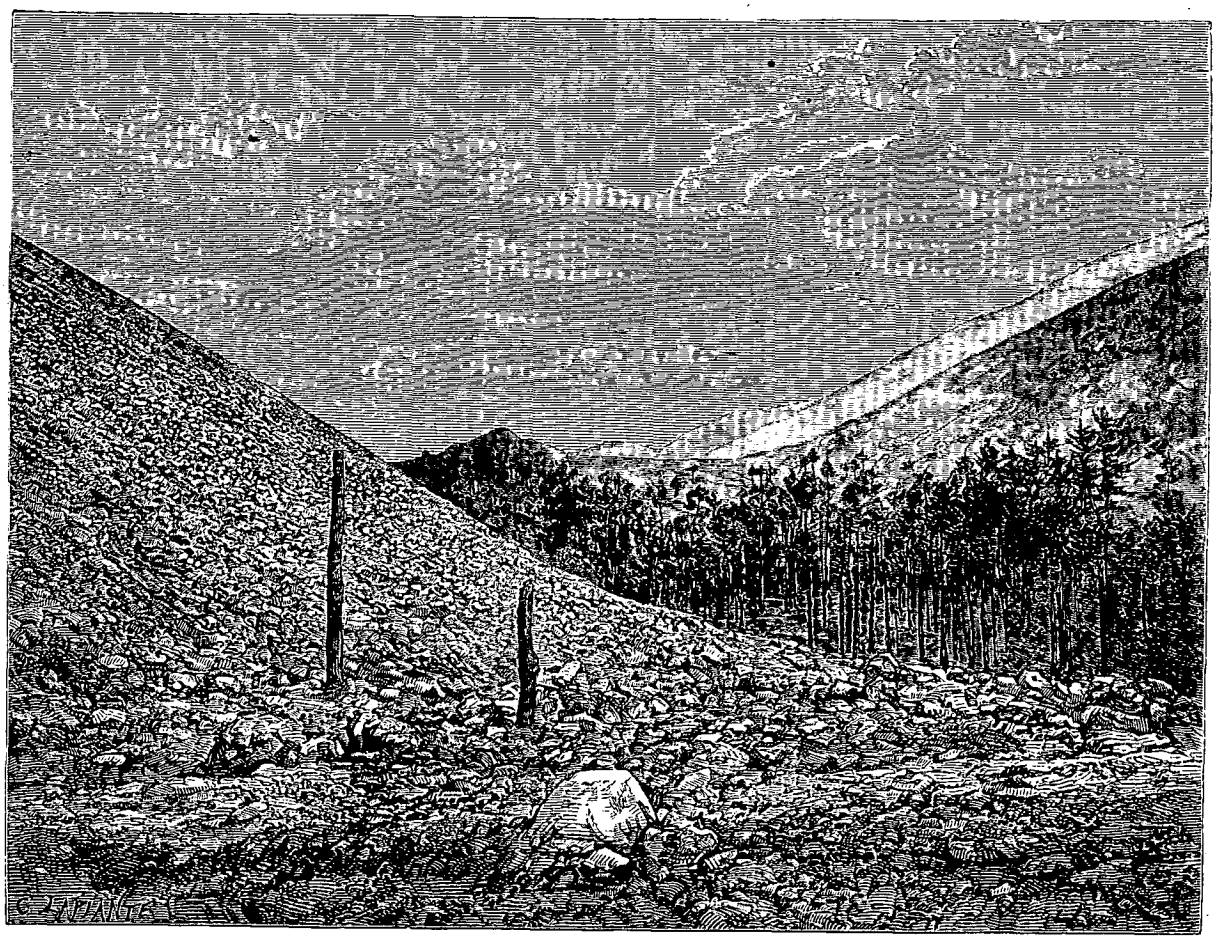


Grotte des Colombes. — Dessin de Camille Saglio d'après Sartorius de Waltershausen.

De nos jours les étrangers ne risquent d'être exploités à Nicolosi que par les mendiants, les guides et les aubergistes; mais on ne saurait s'en plaindre, car ce fait même prouve que cette partie si curieuse des régions etnéennes est assez fréquemment un but de pèlerinage scientifique pour les Européens du Nord. Le village a deux auberges qui diffèrent singulièrement de celles du reste de la Sicile par leur propreté relative et par le comfort dont on y jouit. Une de ces auberges possède même une carte des éruptions de l'Etna, par Gemellaro, et quelques bons livres de vulcanologie et de géographie locale, qui sont mis librement à la disposition des voyageurs. Quant au registre où sont inscrits côte à côte les noms des savants les plus illustres et ceux du commun des touristes, l'hôte s'empresse de l'apporter d'un air de triomphe, ignorant sans doute que ce livre ne renferme pas seulement des éloges à l'adresse de sa personne et de sa cuisine, mais aussi des plaintes fondées sur sa rapacité. Quoi qu'il en soit, l'examen de ce recueil, considéré au point de vue statistique, démontre ce fait intéressant, que plus de la moitié des visiteurs de Nicolosi sont des Anglais. Les voyageurs allemands et les Français sont en nombre à peu près égal, puis viennent les Russes et les Hollandais; enfin, les Italiens du continent sont rares, et c'est à peine si deux ou trois Siciliens sont amenés chaque année par l'amour de la science et des voyages à gravir les pentes inférieures de leur volcan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La plupart des étrangers se bornent à gravir l'une des deux montagnes jumelles qui s'élèvent au nord-ouest du village et que l'on désigne par le nom de Monti-Rossi, à cause de l'apparence rougeâtre de leurs scories. Ces amas de cendres, hauts de plus de 200 mètres au-dessus du sol environnant, ont jailli des flancs de l'Etna lors de la célèbre éruption de 1669, et de leur base s'écoula vers Catane ce terrible fleuve de lave qui détruisit quatorze villes et villages habités par plus de vingt-cinq mille personnes. A l'issue de l'énorme source, le courant s'étala largement sur un espace de plusieurs kilomètres, et descendit avec une majestueuse lenteur en noyant les campagnes et les maisons sous des vagues de feu. Le cône boisé du Monpilieri, qui s'élève au sud des Monti-Rossi, fut lui-même entouré comme une île par cette mer incandescente; et ses roches, en partie fondues, en partie écrasées sous le poids des laves accumulées, durent livrer un passage à la masse liquide. Après avoir transpercé cette colline, le courant se divisa en trois branches principales, dont l'une, se recourbant au sud-est, marcha sur Catane, rasa une partie de la ville, et jeta dans la mer un promontoire de près d'un kilomètre, à la place de l'ancien port. En moins de deux mois, une masse d'un milliard de mètres cubes de laves était sortie du sein de la montagne pour s'étendre en horrible dé-



Base des cratères du Frumento. — Dessin de Camille Saglio d'après une photographie de M. Paul Berthier.

sert sur des champs d'une admirable fertilité. De nos jours encore, on peut, en gravissant l'un des deux Monti-Rossi, suivre du regard, sur presque tout son parcours, le fleuve de pierre fondue qui s'épancha dans la plaine : seulement, le vert des cultures empiète çà et là sur les bords de la grande coulée. Quant au cratère qui s'ouvre entre les deux monticules, et qui vomit pendant l'éruption un prodigieux amas de cendres sur toute la contrée, il est transformé aujourd'hui en un vallon, dont les pentes, gracieusement recourbées, enferment un petit bosquet de genêts..

Immédiatement avant le terrible cataclysme, le flanc de l'Etna s'était fendu sur une longueur de près de 20 kilomètres, depuis le plateau supérieur de la montagne jusqu'au-dessous de Nicolosi. Cette fissure est comblée dans presque toute son étendue ; cependant on voit encore une quinzaine de trous, plus ou moins profonds, disposés en ligne sur la pente du volcan et qui sont évidemment des restes de la grande crevasse de 1669. La plus importante, appelée *fossa della Palomba*, n'est pas très-éloignée de la base septentrionale des Monti-Rossi. C'est un entonnoir d'une vingtaine de mètres de profondeur, communiquant par un étroit couloir avec une espèce de puits, au fond duquel s'ouvre une galerie qui se prolonge de corridor en corridor jusqu'à plusieurs centaines de mètres de distance. Accompagné d'un ga-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

min de Nicolosi, je descendis dans le premier puits, mais là, je ne me sentis nullement tenté de prolonger mon voyage d'exploration dans les entrailles du volcan. Échappant à la froide humidité qui suintait à travers les parois de lave, je remontai avec joie vers la lumière du soleil.

Pendant la nuit suivante je devais commencer mon ascension de l'Etna; mais l'individu qui s'était proposé tout d'abord à me servir de guide ne me plaisait nullement, et, d'un autre côté, le poids de mon bagage et des provisions indispensables m'empêchaient de tenter seul l'aventure. Nous étions alors au commencement du printemps, saison pendant laquelle les gens de Nicolosi ne se soucient guère d'escalader la montagne, à cause du froid qui règne dans les régions supérieures, et surtout à cause des longues pentes de neige qu'ils sont alors obligés de gravir à pied. Presque toutes les ascensions de la montagne se font en été, alors que voyageurs et guides peuvent aller à dos de cheval jusqu'à la base même du grand cône célébrer un joyeux banquet dans la « maison des Anglais, » débarrassée de neiges, puis après avoir grassement dormi, se donner le luxe d'admirer le lever du soleil des bords du cratère. Toutefois, les vrais amants de la nature doivent trouver la montagne d'autant plus belle qu'ils ont à la conquérir par une plus longue marche sur ces neiges, avec lesquelles la magnifique verdure de la plaine forme un si éblouissant contraste.

Dans mon embarras, je m'adressai à M. Giuseppe Gemellaro, frère du célèbre géologue de Catane et lui-même savant minéralogiste. Depuis quarante années, il n'a cessé d'étudier avec passion sa chère montagne, et sans doute on l'eût révéré, il y a deux mille ans, comme un des génies de l'Etna. M. Gemellaro me remercia avec effusion d'être venu lui demander un service, puis après m'avoir fait les honneurs de son remarquable musée de laves et autres produits volcaniques, il envoya chercher le guide le plus intelligent et le plus sûr de Nicolosi. C'est un homme dont les cheveux grisonnent déjà, et qui traîne, en boitant, la jambe droite; mais il n'en est pas moins un solide marcheur, ainsi que j'eus mainte occasion de m'en convaincre le lendemain.

Il était nuit noire lorsque nous partîmes de Nicolosi; à peine voyais-je mon compagnon, et je me laissais guider surtout par le bruit des scories qui résonnaient sous ses pas. Bientôt nous entrâmes dans la région que, par habitude, on appelle encore région boisée, mais où l'on aperçoit, seulement à de grandes distances les uns des autres, quelques chênes aux énormes troncs presque entièrement ébranchés. Sur ce versant de l'Etna, il n'y a plus de forêt, et les déserts de la région supérieure succèdent immédiatement aux cultures du pourtour de la montagne. Là on ne voit plus, en été, que talus de scories et de cendres; en hiver et au printemps, que nappes interminables de neige entourant çà et là des îlots noirâtres de laves escarpées. Du reste, la pente est très-facile à gravir. Nul doute que si l'Etna se trouvait en Suisse, on n'eût construit depuis longtemps une route carrossable pour monter à la cime du volcan.

Le soleil venait de se lever lorsque nous arrivâmes sur le plateau doucement incliné qu'on appelle *Piano del Lago* en souvenir d'une lagune de neige fondue, comblée par les laves au commencement du dix-septième siècle. Les rayons glissaient obliquement sur la nappe blanche en y faisant briller d'innombrables diamants. Directement en face, nous voyions se dresser le grand dôme, rayé çà et là d'avalanches grisâtres où les cendres se mêlaient à la neige. De sa bouche énorme, une colonne de vapeurs, entourée à la base d'une guirlande de fumées transparentes, se tordait en larges volutes aux contours dorés, et montait en tournoyant vers les nuages. Le volcan était silencieux, mais ce calme lui-même rendait l'immense tourbillonnement des vapeurs d'autant plus majestueux. Je m'avançais avec émotion, à la fois heureux et tremblant, comme un profane auquel se dévoile un mystère. C'était donc là ce géant de la Sicile, vers lequel, depuis mon enfance, s'était si souvent porté mon imagination! Je la contemplais enfin cette montagne, dont les anciens, pénétrés d'admiration, avaient fait jadis le « clou de la terre » et le « pilier du ciel! »

A l'extrémité orientale du Piano del Lago, une longue arête indique le rebord du précipice appelé Val del Bove. Pour me faire voir ce gouffre, l'une des merveilles de l'Etna, mon guide me fit obliquer à droite et contourner au nord la base de la Montagnuola, grand cône d'éruption, que de Catane on prendrait pour une des cimes de volcan. J'approchais avec une espèce d'horreur de l'effroyable abîme. Bientôt je vis la vaste plaine de laves s'étaler à plus de mille mètres de profondeur, semblable à un fragment d'une autre planète. Autour de nous, c'était la zone polaire avec ses neiges et ses glaces; dans la partie inférieure du cirque, au-dessous des talus d'avalanches qui s'étaient écroulés du plateau, c'était la région du feu avec ses cratères de cendres, ses courants de matières fondues, ses amas de scories. Du haut des escarpements, on plonge le regard jusque dans les entrailles mêmes de la montagne, et l'on peut facilement étudier l'architecture du volcan tout entier en suivant des yeux, sur les parois de l'amphithéâtre, les couches superposées des laves et les murs de trachyte ou de basalte injectés dans les fentes. Jadis une partie de cet abîme, le Trifoglietto, fut une des bouches de l'Etna, et communiquait directement avec la mer souterraine des matières fondues; mais à une époque immémoriale, la cheminée d'éruption s'obstrua, puis le cratère égueulé fut graduellement raviné par les eaux de neige, et finit par devenir, pendant le cours des siècles, l'énorme cirque irrégulier du Val del Bove.

Les yeux sans cesse tournés vers l'abîme qui s'ouvrait à côté de moi, je continuai mon ascension vers le cône terminal de l'Etna. Je dépassai, sans les voir, quelques restes d'une construction romaine, qu'on appelle la Tour du Philosophe, puis je laissai à gauche le ressaut de terrain qui porte la « maison des Anglais. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le toit seul de cet édifice hospitalier se montrait au-dessus de la neige. Pendant les mois d'hiver, ce bâtiment reste enseveli; cependant on pourrait facilement, avec quelques précautions empruntées aux Esquimaux, l'habiter durant toute l'année. M. Gemellaro, de Nicolosi, propose d'en faire un observatoire météorologique, destiné à la double étude des volcans et des courants aériens. Ce serait une admirable station, pour les savants, que cette maison située au centre même du bassin de la Méditerranée, à près de 3000 mètres d'élévation et bien au-dessus de la région des nuages inférieurs, à ces hauteurs aériennes où se heurtent et se croisent les courants atmosphériques venant sans obstacle du pôle et de la zone équatoriale. Il est vrai que des tremblements du sol ou des grêles de pierres pourraient interrompre parfois les recherches et gêner les observateurs. En 1863, des blocs lancés par le grand cratère défoncèrent ainsi la maison, et M. Gemellaro a dû la faire reconstruire entièrement.

Le cône central a près de 300 mètres de hauteur, et ses flancs, composés de débris glissant par leur propre poids, sont beaucoup plus pénibles à gravir que le reste de la montagne, sans être pourtant aussi difficiles à escalader qu'on le raconte d'ordinaire. Lors de mon ascension, ils n'étaient percés, sur leur versant méridional, que d'un petit nombre de fumerolles, mais la température des gaz contenus dans l'intérieur du cratère avait suffi pour fondre la couche de neige sur le pourtour presque entier du cône. Une odeur faiblement sulfureuse se mêlait à l'atmosphère. Une singulière somnolence s'était emparée de moi. Malgré l'émotion que j'éprouvais en approchant de la cime, j'étais tenté à chaque pas de m'étendre sur un lit de scories, pour y jouir du sommeil. Soit que la nuit précédente, consacrée à la marche, eût fatigué mes yeux, soit aussi que la diminution considérable de la pression atmosphérique eût produit sur mes organes un effet particulier, il est certain que je dus énergiquement lutter contre moi-même pour ne pas m'endormir en gravissant la pente.

Enfin, j'atteignis le bord du cratère, et tout nuage de sommeil disparut aussitôt de mes yeux[1]. « Les voyageurs célèbrent à l'envi dans leurs récits l'incomparable panorama sur lequel se promène le regard du haut de cet observatoire de 3300 mètres. Il serait en effet bien difficile de rêver un spectacle supérieur en beauté à celui qu'offrent les trois mers d'Ionie, d'Afrique et de Sardaigne, entourant de leurs eaux plus bleues que le ciel le grand massif triangulaire des montagnes de la Sicile, tout hérissé de villes et de forteresses, les hautes péninsules de la Calabre et les volcans épars de l'Éolie, fils de l'Etna, que les forces à l'œuvre dans le sein de la terre ont fait lentement surgir du fond de la Méditerranée. La puissante masse du volcan, dont le diamètre n'a pas moins de quinze lieues, s'étale largement au-dessous du cratère terminal avec ses zones concentriques de neiges, de scories, de verdure, de villages et de cités. Tous les détails de l'immense architecture se révèlent à la fois; on distingue les contre-forts et les abîmes, les courants de lave et les monticules d'éruption, pareils à de grandes fourmilières. Suivant les diverses heures du jour, on voit l'ombre gigantesque de l'Etna, accompagnée, comme par une armée, des ombres de toutes les montagnes qui lui font cortége, diminuer lentement ou bien s'allonger peu à peu et se projeter au loin sur les plaines et sur la mer. Les nuages qui flottent dans l'étendue au-dessus de la cime du volcan modifient incessamment l'aspect de l'immense tableau : les uns s'effrangent aux cimes inférieures et se déroulent en écharpes transparentes, les autres s'amassent en lourdes assises et voilent, tantôt un groupe de montagnes, tantôt une région de la mer; parfois aussi, ils remontent les pentes de l'Etna sous forme de brouillard, puis, après avoir limité le champ de la vue à un horizon de quelques centaines de mètres, se déchirent pour laisser voir de nouveau l'espace illimité. D'ailleurs, rien de plus facile, même lorsque le temps est parfaitement clair, que d'être le témoin de cette transition soudaine. En se plaçant au milieu des épaisses fumerolles qui jaillissent le plus souvent de l'une des pointes du cône, on reste pendant quelques instants comme perdu dans la fumée d'une fournaise; puis, qu'une bouffée de vent emporte les vapeurs, et l'on revoit comme par magie les flancs de l'Etna, les côtes si gracieusement dessinées de la Sicile, et la mer, tellement rapprochée en apparence qu'on est tenté de faire un saut pour s'y plonger. »

Quelle que fût la magnificence de cette vue d'ensemble, embrassant un espace de plus de deux cents kilomètres de rayon, néanmoins, mon regard était toujours ramené vers le trou noir que je voyais fumer à une quarantaine de mètres plus bas, dans le fond du cratère. Ce puits a tout au plus une dizaine de mètres en largeur, mais il me suffisait de savoir que ses parois perpendiculaires descendent jusqu'à des profondeurs inconnues, jusqu'à l'abîme souterrain des laves, pour que je le contemplasse avec une admiration mêlée de frayeur. Presque transparents à leur issue du gouffre, à cause de la température élevée qui les pénétrait, les jets de vapeur se condensaient très-rapidement dans l'air froid et, se déroulant dans le cratère en épais tourbillons, prenaient aussitôt les proportion d'un nuage considérable. Celui-ci montait en colonne dans l'atmosphère tranquille jusqu'à une hauteur que d'en bas j'avais évaluée à 2000 mètres, puis, arrivant dans une zone de l'atmosphère où passait un courant dirigé vers le sud, se recourbait gracieusement et se déployait en écharpe sur toute la rondeur du ciel pour aller se confondre avec les brumes qui pesaient au loin sur la mer d'Afrique. Et cette immense nuée qui se développait dans l'espace comme une arcade

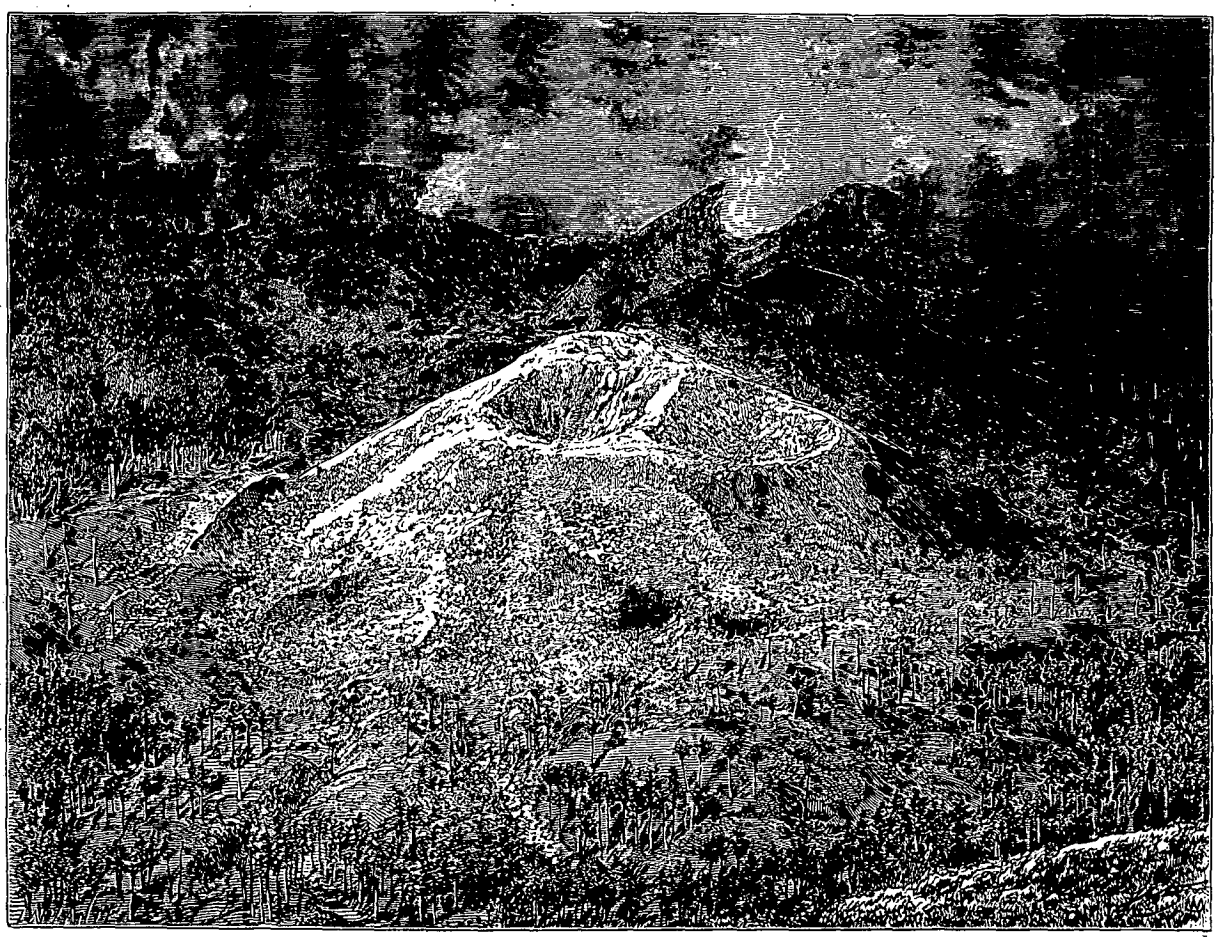
1. Qu'il me soit permis de reproduire ici une page empruntée à une étude scientifique sur le *Mont-Etna*, que j'ai publiée, il y a près d'un an, dans la *Revue des Deux Mondes*. Le tableau, tel que je l'ai vu, était assez beau pour que je ne tienne pas à me l'imaginer autrement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre deux continents, je la voyais presque sous mes pieds s'élancer de la terre, j'en entendais le souffle caverneux, comparable à la respiration d'un monstre; j'y distinguais parfois une lueur rougeâtre provenant de la réverbération des laves bouillonnant dans les profondeurs!

J'employai plus d'une heure et demie à faire le tour du cratère, qui pourtant n'a guère qu'un kilomètre de circonférence, et qui le cède de beaucoup en grandeur à celui de l'île éolienne de Volcano; mais je ne pouvais me lasser de la vue du gouffre et de l'étonnant contraste que présentaient les abruptes parois du cratère, rayées de rouge et de jaune d'or, et les plaines verdoyantes déployées autour de la montagne. Du reste, aucun danger dans cette exploration. Le pas le plus difficile à franchir était la corne septentrionale, où de nombreuses fumerolles d'une haute température avaient fracturé le sol et réduit les scories en une sorte de bouillie chaude et gluante.

Les progrès du soleil nous avertissaient qu'il fallait songer à une prompte retraite. Suivi de mon compagnon boiteux, je descendis en courant la butte suprême du volcan; mais, à la base de ce cône, notre marche se ralentit bientôt, car nos pieds s'enfonçaient dans la neige ramollie par les rayons solaires. Au-dessus de la maison des Anglais, le brouillard nous



Cratère du Frumento. — Dessin de Camille Saglio d'après une photographie de M. Paul Berthier.

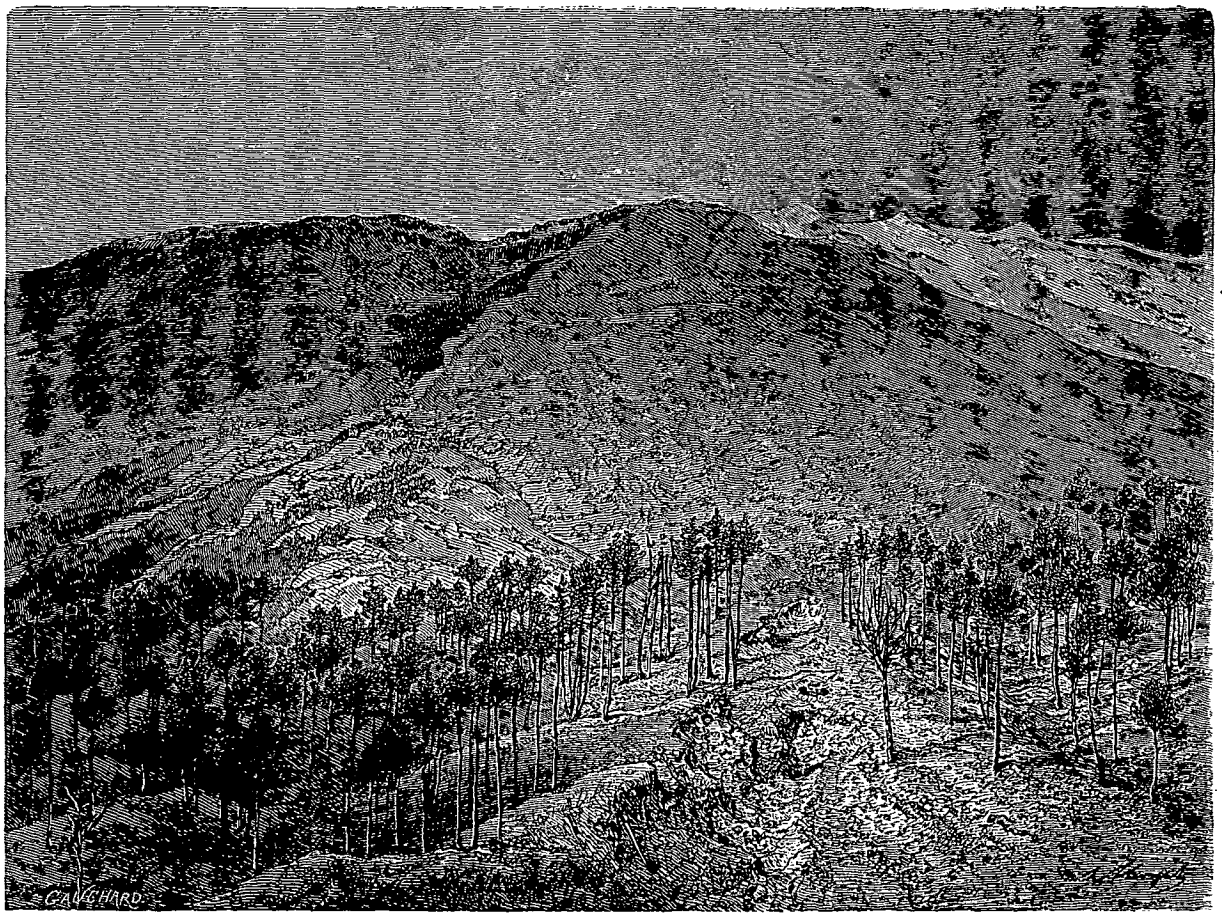
surprit, et je dus modestement me ranger derrière le guide auquel j'avais recommandé de me conduire dans l'une des villes qui se trouvent au pied de la montagne, du côté de l'occident. Lorsque nous sortîmes enfin du nuage qui rampait sur les pentes, nous avions déjà dépassé les champs de neige et nous traversions obliquement des bancs de scories et des lits de sable noir où se perdaient goutte à goutte les filets d'eau descendus des névés supérieurs. La vallée du Simeto, que j'avais contemplée du haut de l'Etna, m'apparaissait d'une manière beaucoup plus complète, et j'en distinguais nettement toutes les villes, tous les hameaux, toutes les maisons isolées. La rivière, parfaitement immobile en apparence, déroulait ses anneaux bleuâtres autour des péninsules de la plaine. A gauche, je voyais se profiler ces beaux cônes d'éruption, en partie boisés, le Minardo, le Peluso, qui se dressent à mi-hauteur sur les flancs de l'Etna, et rompent si vigoureusement par leurs lignes hardies l'uniforme déclivité de la montagne. Malheureusement, les bûcherons sont à l'œuvre sur ce versant du mont, et dans quelques années les pentes qui regardent l'occident seront aussi nues que le sont aujourd'hui les déclivités méridionales.

J'aurais désiré prendre le sentier qui descend directement à la ville d'Adernò; mais le guide avait peut-être ses raisons pour me faire suivre une autre route,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et c'est à cinq ou six kilomètres trop au sud qu'il me fit atteindre le grand chemin. N'ayant désormais plus aucun besoin de mon compagnon, je le congédiai, et tandis qu'il allait se reposer dans quelque grange, je continuai ma route vers la ville importante d'Adernò.

L'une des premières maisons était bien le gîte que je cherchais; mais à peine étais-je installé que la Renommée aux cent voix annonçait déjà, dans tous les carrefours, l'arrivée d'un « continental, » ayant un livre sous le bras, et sur le dos un havresac. Bientôt ma chambre est envahie par les carabiniers, on me somme d'exhiber mes papiers, on me fait subir divers interrogatoires, puis, comme je me révolte contre la trop grande indiscrétion de ces messieurs, on me constitue prisonnier sous la garde de deux estafiers, et les grands personnages d'Adernò se réunissent pour décider de mon sort. Enfin, quand on eût compté le nombre de ducats que j'avais dans mon portefeuille et soigneusement examiné le grimoire de mes cartes, il fut dûment établi que j'étais un honnête homme, et je reçus l'autorisation de manger et de dormir comme les autres mortels. Malheureusement je ne pus guère profiter de cette gracieuse permission, car mon sommeil fut bien des fois troublé par les puces et autres bestioles. Je me demandai souvent si ma nuit ne se serait pas écoulée d'une manière plus confortable dans la vieille tour de la prison,



Crevasse du Frumento. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

pittoresque édifice normand que j'avais aperçu la veille aux rayons de la lune.

Le lendemain, je continuai mon voyage autour de l'Etna, mais au lieu de suivre la grande route qui se développe sur les pentes de la montagne à plusieurs centaines de mètres de hauteur au-dessus du Simeto, je descendis dans la vallée, afin de voir les défilés que la rivière s'est creusé à travers les courants de laves modernes. Suivant un charmant petit sentier qui remonte la vallée, je me trouvai bientôt devant l'un des plus grands monuments de la Sicile. C'est un pont-aqueduc qui mériterait à plus juste titre que la prétentieuse construction de San Leonardo d'être appelée *il ponte* par excellence. Il y a plus d'un siècle, l'aqueduc franchissait toute la vallée, porté sur de gigantesques arcades d'une hauteur uniforme, mais il ne put résister aux intempéries et aux tremblements de terre. Le prince qui possédait toutes les plaines avoisinantes le fit alors reconstruire en forme de syphon. L'eau recueillie à la base de l'Etna descend de l'escarpement oriental de la vallée par une pente très-rapide, puis coule au-dessus de la rivière sur un aqueduc horizontal d'une trentaine d'arcades et remonte par sa propre impulsion sur le versant opposé. A cette grande construction est accolé un pont de forme pyramidale, comme tous les anciens ponts de la Sicile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En amont de cet aqueduc, appelé *ponte di Carcacci* ou d'*Aragona*, les bancs de lave qui forment les deux versants de la vallée se rapprochent graduellement et les eaux du Simeto se resserrent de plus en plus dans l'étroit passage qu'elles se sont elles-mêmes creusé. Toutefois elles n'ont point encore terminé leur œuvre d'érosion, puisqu'en deux endroits elles forment des cascades, spectacle bien rare en Sicile. A sa chute inférieure, la rivière se divise en plusieurs filets d'eau plongeant d'une assez grande hauteur, mais tellement étroits qu'une puce pourrait, dit-on, les franchir d'un bond : de là le nom de *Salto del Pulicello* ou Saut de la Puce. Plus haut, en amont d'un vieux pont très-pittoresque, le torrent, arrêté en 1610 par une coulée de lave, descendue de l'Etna, s'y est creusé une entaille au fond de laquelle on voit l'eau s'abattre de cascade en cascade. C'est là le *Salto del Pecoraro* ou Saut du Pâtre, ainsi nommé, suivant la tradition, d'un berger qui pour voir plus tôt son amoureuse, aurait eu l'habitude de bondir d'une rive à l'autre. Du reste, cet exploit ne me sembla pas des plus remarquables et j'eusse peut-être essayé de franchir le torrent de la même manière si je n'avais craint de glisser sur les rochers polis.

Du Salto del Pecoraro à la ville de Bronte, il faut traverser un désert de laves, les unes anciennes, les autres modernes, mais presque toutes rebelles à la culture : on ne voit guère, même sur les courants dont la surface est déjà délitée par les intempéries, que des lichens jaunâtres, quelques touffes d'herbes et des cactus. L'aspect général du paysage n'est pas moins désolé que ne l'est, de l'autre côté de l'Etna, celui du Val del Bove; mais il est loin d'être aussi grandiose, car on ne voit pas se dresser, autour de la mer figée des scories, les murailles d'un immense amphithéâtre, et même la cime fumante du volcan est presque partout dérobée à la vue par des contre-forts, de grands talus de cendres ou des chaos de débris entassés. Tous ces courants de lave noire ou rougeâtre qui se succèdent sur les versants de la montagne, comme autant de remparts parallèles, donnent à la nature environnante une formidable apparence de tristesse et de solennité.

Bronte, où l'on arrive enfin après une marche des plus fatigantes à travers les scories, porte encore à juste titre le nom d'un Cyclope, fils des Titans, qui forgeait le tonnerre. Des escarpements de lave sont de toutes parts suspendus au-dessus des maisons, de nombreux cônes d'éruption se dressent dans le voisinage, et sur le versant de l'Etna s'ouvre une longue dépression qui semble un lit tout préparé d'avance pour l'inondation de matières fondues qui se déversera sur Bronte. En dépit de la menace que le volcan fait peser incessamment sur la ville, celle-ci n'en est pas moins une importante cité; elle a un grand collége, des églises à coupoles, des entrepôts où l'on emmagasine d'excellents vins livrés ensuite au commerce anglais sous le nom de Marsala. Toutefois, est-il besoin de le dire, Bronte n'a que de bien tristes gîtes à offrir aux voyageurs. Hésitant entre deux auberges également sales, je finis par entrer dans la « locande du Loup, » attiré par ce distique peint sur l'enseigne :

« Ospite, non temer di lupo il tetto;
Trovi senza periglio agio e ricetto[1]. »

Malheureusement je m'aperçus trop tard que ces vers étaient une ironie atroce; je fus bel et bien traité comme une brebis.

La plaine qui s'étend au-dessous de Bronte constitue avec les vallées avoisinantes un grand fief que Ferdinand de Naples avait conféré à Nelson, en reconnaissance de ce que celui-ci l'avait aidé à massacrer son peuple. La route qui contourne l'Etna s'élève par une pente rapide au-dessus de ces cultures et gagne bientôt les régions alpestres où l'on ne voit plus ni les oliviers, ni les vignes, mais seulement les champs de blé et les arbres de la végétation forestière. Le col par lequel on contourne l'angle nord-ouest de l'Etna n'a pas moins de mille mètres de hauteur. C'est de là que la grande montagne ressemble le plus à certaines cimes de l'Europe centrale. Si je n'avais aperçu au sommet du cône terminal la colonne ondoyante de vapeur, j'aurais pu croire que ces gracieux vallons ombragés de chênes et de châtaigniers, ces contre-forts arrondis où la blancheur des neiges se marie à la verdure des pins étaient ceux de quelque mont des Alpes ou des Pyrénées. La cité de Randazzo, dont les hautes murailles et les forts gardaient au moyen âge ce revers de l'Etna, semble également avoir été transportée de quelque contrée du nord sur le sol de la Sicile. L'aspect en est sombre et sévère, comme au temps des rois normands.

Ma dernière étape sur la grande route qui contourne l'Etna de Catane à Taormine fut la ville de Linguagrossa. Le cœur me battait en y entrant, non que cette localité eût des trésors d'art à me montrer ou que je dusse y rencontrer un ami, mais c'est là qu'il me fallait gravir les pentes du volcan pour aller contempler le fleuve de lave et les nuages de cendres qui s'échappaient encore du sein de la montagne. Déjà de Taormine j'avais pu distinguer la rouge lueur de l'éruption; maintenant j'allais l'étudier de près, j'allais, pour la première fois de ma vie, suivre les bords d'un courant de lave encore en mouvement, voir la matière incandescente gonfler sa croûte de scories et s'épancher au dehors, assister à la tempête des vapeurs et des cendres qui jaillissent en sifflant des gouffres souterrains!

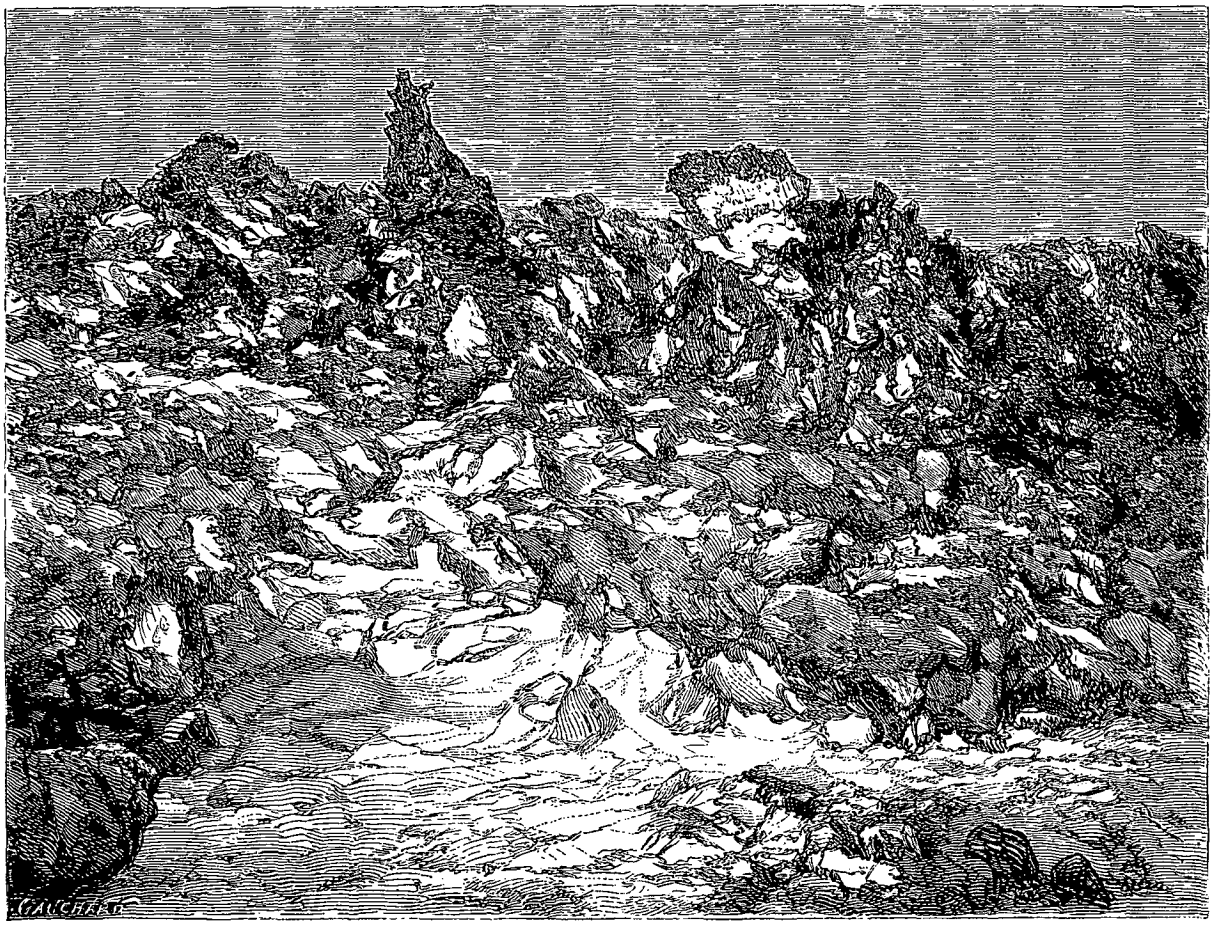
Les premières pentes de la montagne, du côté de Linguagrossa, n'offrent que des courants de laves anciennes et des champs de céréales; mais quand on a dépassé les plus hautes maisons de ferme on atteint le charmant plateau de Donnevita où le sentier serpente, tantôt dans les prairies herbeuses, tantôt sous les grands pins et les chênes. Malheureusement, on rencontre de distance en distance les cabanes en planches de charbonniers et de bûcherons, qui sont maintenant à l'œuvre pour détruire la forêt et stériliser ainsi le versant septentrional de

1. « Étranger, ne redoute pas le toit du loup, — tu y trouveras sans péril confort et bon accueil. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Etna. Bientôt, quand les arbres seront abattus, les herbes elles-mêmes seront emportées par les pluies, de profonds ravins se creuseront sur les pentes et la contrée prendra l'aspect d'un désert. Lorsque je passai, les spéculateurs qui s'étaient donné pour tâche de dépouiller l'Etna de ses forêts séculaires venaient à peine de commencer leur œuvre impie, les arbres au large branchage étaient toujours debout et les oiseaux, non dépossédés encore par la hache, chantaient joyeusement dans les rameaux. Dès que les premières lueurs de l'aube, pénétrant comme des flèches à travers le lacis des innombrables branches, eurent éveillé tout le monde ailé des oiseaux, l'allégresse fut grande, et comme si la forêt n'avait pas été condamnée à disparaître bientôt, un concert de gazouillements salua le jour.

De fréquentes détonations m'annonçaient déjà que j'approchais du théâtre de l'éruption. Soudain, à un détour du sentier, je vis une coulée de laves noires et fumantes encore, qui bornait la forêt comme la ruine d'un rempart énorme. C'était un bras du fleuve de matières fondues qu'avait vomies l'Etna. Les énormes scories, tordues et disloquées par la poussée intérieure des laves, se dressaient les unes au-dessus des autres en moraines de dix et quinze mètres de hauteur; des troncs d'arbre,



Vue d'une coulée de lave. — Dessin de Camille Saglio d'après une photographie de M. Paul Berthier.

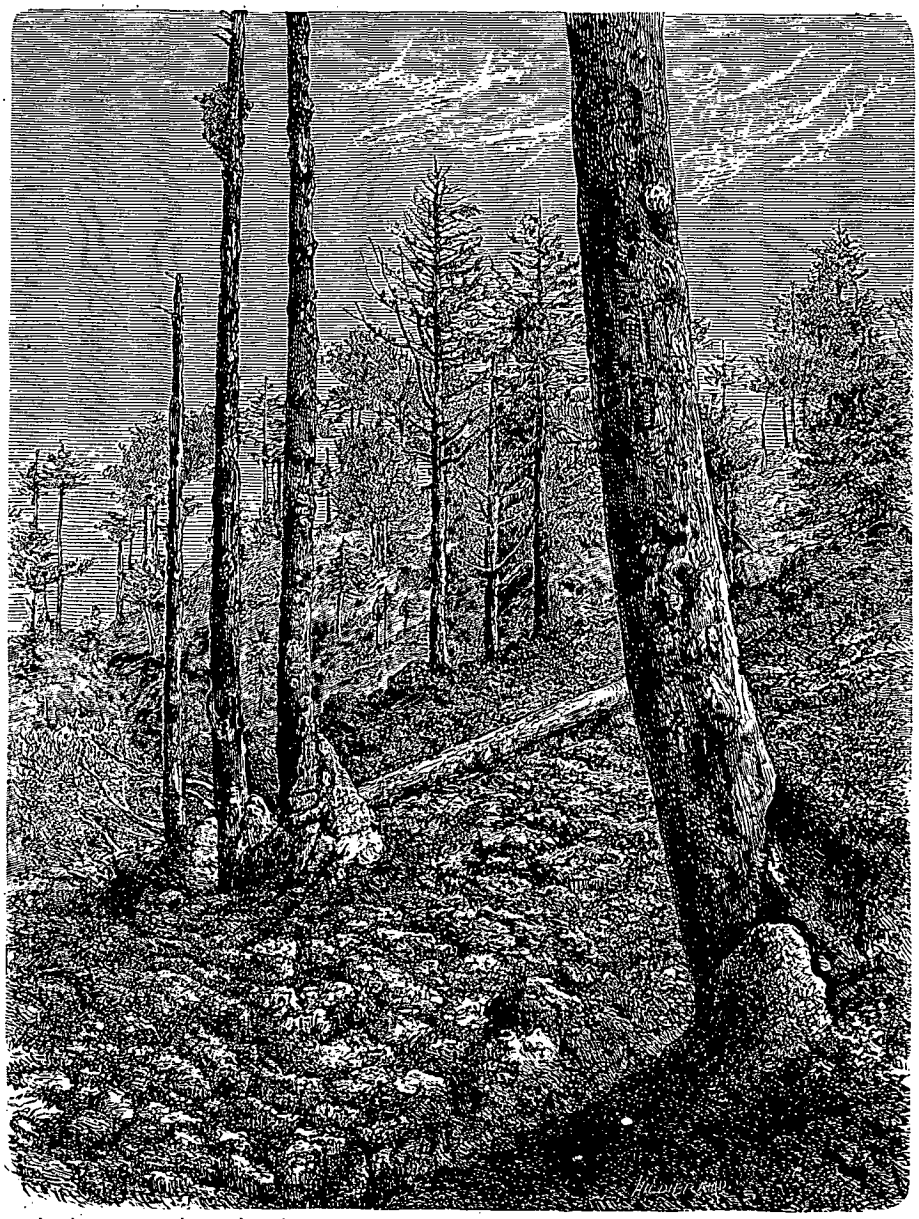
les uns à demi carbonisés, les autres encore parés de leur branchage, étaient épars à la surface du courant qui les avait entraînés. Sur les bords de la coulée, des pins, qui semblaient n'avoir pas souffert de la proximité des matières en fusion, s'élevaient isolés ou par groupes et balançaient encore leur feuillage au-dessus des amas de pierres fumantes; quelques arbres, entourés pour ainsi dire d'un fourreau de laves, gardaient encore une apparence de vie, bien qu'un fleuve de feu se fût épanché autour de leurs racines. Une petite colline, portant un bosquet de pins sur ses pentes, dominait comme une île cette mer qui l'avait entourée de ses flots incandescents. La lave était encore chaude à la surface, mais je n'eus cependant aucune difficulté à gagner la colline insulaire en passant sur les scories solidifiées comme sur les glaçons d'un fleuve.

En remontant lentement le bord de la coulée j'arrivai au pied d'un escarpement de laves où la poussée des matières en fusion se produisait encore avec intensité. La croûte figée se soulevait çà et là, puis se brisait avec un cliquetis métallique, tandis que la masse éblouissante de l'intérieur s'échappait au dehors comme le fer sortant de la fournaise. Non loin de là j'apercevais un ancien cône d'éruption boisé où, suivant mon guide, deux *lordi inglesi* s'étaient installés quelques semaines auparavant, afin de prendre des vues photographiques de l'éruption. Ces *lordi inglesi* étaient probablement M. Fouqué, le savant chimiste français, et son com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagnon M. Berthier, auquel nous devons les belles photographies du phénomène grandiose reproduites ici par la gravure.

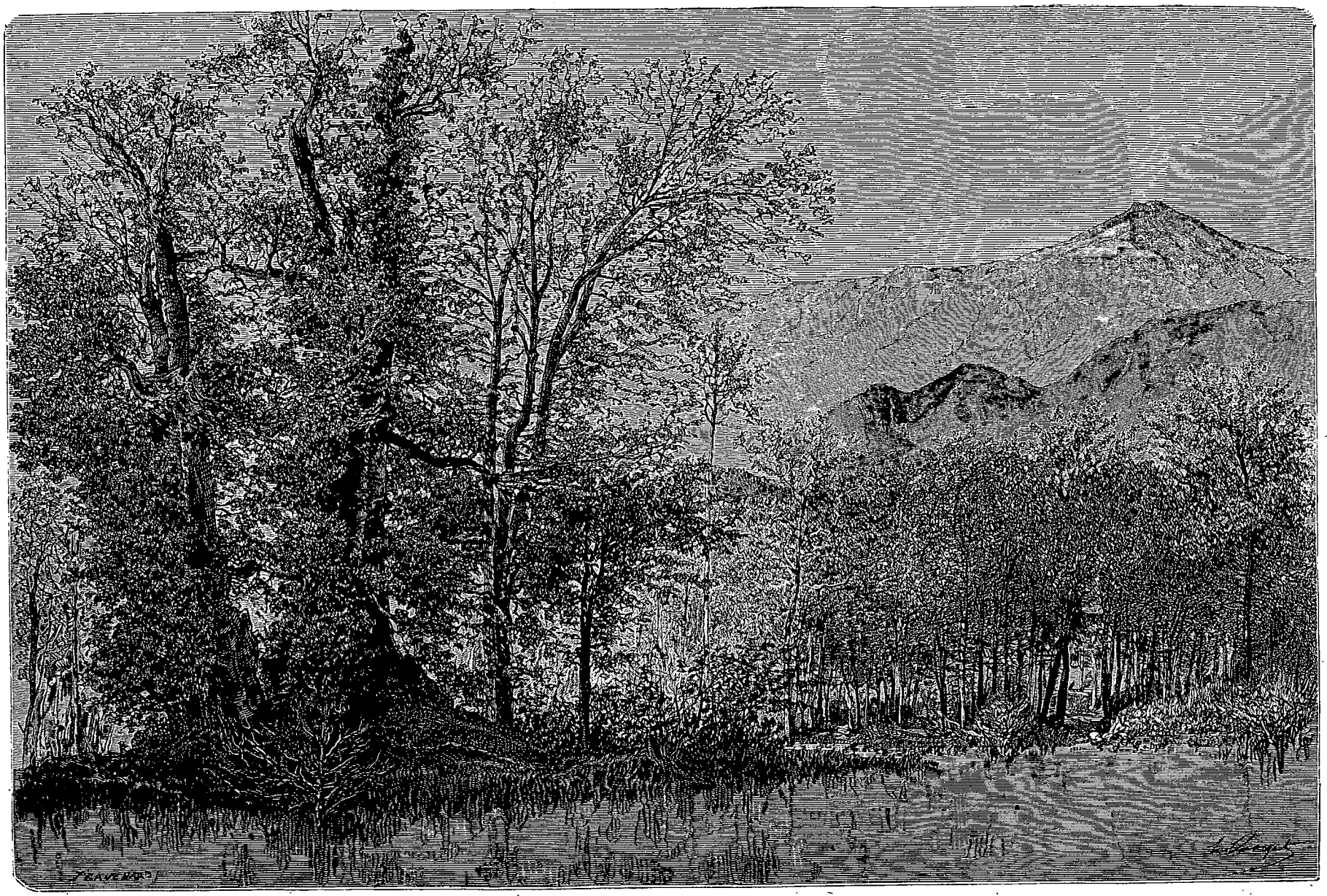
Arrivé au pied des anciens cratères appelés Due Monti, je vis enfin les monticules tonnants qui s'étaient graduellement élevés à près de cent mètres de hauteur au-dessus de la crevasse du volcan. J'ai déjà décrit ailleurs l'ensemble des phénomènes tels qu'ils se présentèrent à moi : « Le cône d'éruption le plus élevé ne lance plus ni scories ni cendres; la cheminée du cratère est comblée de débris, et l'activité intérieure ne se révèle plus que par les vapeurs sulfureuses ou chargées d'acide chlorhydrique qui s'élèvent en fumée des talus du monticule. Le deuxième cône, situé sur une partie plus basse de la crevasse, est encore en communication directe avec le foyer des laves; mais il ne tonne pas constamment,



Arbres engloutis momentanément dans la lave. — Dessin de Camille Saglio d'apres une photographie de M. Paul Berthier.

et se repose après chaque effort comme pour reprendre haleine. Un fracas semblable à celui de la foudre annonce l'explosion; des nuages de vapeur aux énormes replis tout gris de cendres et rayés de pierres décrivant leur parabole, s'élancent hors de la bouche du volcan, noircissent un instant l'atmosphère, laissent tomber leurs projectiles dans un rayon de plusieurs centaines de mètres autour du monticule, puis déchargés de leur fardeau de débris, s'inclinent sous la pression du vent qui passe et vont au loin se confondre avec les nuées de l'horizon. Quant aux cônes inférieurs qui se dressent immédiatement au-dessus de la source de laves, ils ne cessent de mugir et de lancer des matières fondues en dehors de leurs gouffres. Les vapeurs qui jaillissent du puits bouillonnant se pressent et se tordent à l'orifice des cratères; les unes sont rouges ou jaunâtres à cause du reflet des matières incandescentes, les autres sont diversement nuancées par les traînées de débris projetés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Châtaignier des Cent-Cavaliers. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais on ne peut les suivre du regard, tant elles s'enfuient rapidement. Un tumulte incompréhensible de voix stridentes s'échappe du sol : ce sont comme des bruits de scies, de sifflets et d'innombrables marteaux retombant sur l'enclume; on dirait le mugissement des vagues se brisant sur les rochers en un jour de tempête, si les explosions soudaines n'ajoutaient de temps en temps leur tonnerre à tout ce fracas des éléments. On se sent effrayé, comme devant un être vivant, à la vue de ce groupe de collines qui bruissent et qui fument, et dont les cônes grandissent incessamment des débris projetés de l'intérieur de la terre. » (*Revue des Deux-Mondes.*)

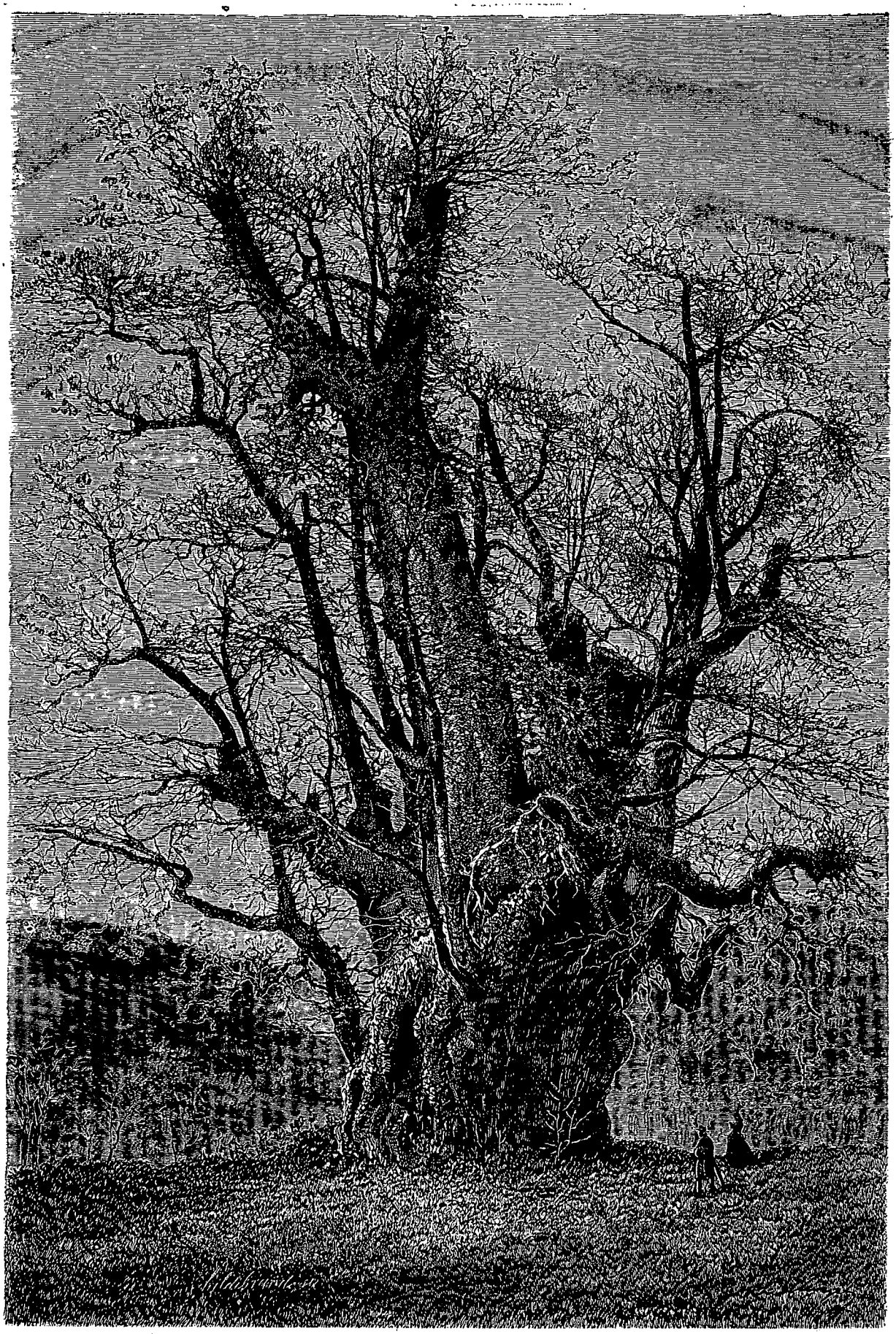
Me trouvant à la base occidentale des cônes de débris, il ne m'était pas difficile de gravir les plus élevés d'entre eux, car le vent soufflait avec assez de violence dans la direction du nord-est et reployait de ce côté les nuages de vapeurs et de cendres. Seulement il me fallait marcher vite, car le sol fumant avait encore une haute température. C'est donc en courant à grandes enjambées que je pus me rendre compte de l'aspect général des monticules. Leurs talus noirâtres étaient revêtus çà et là d'efflorescences d'un jaune d'or ou d'une blancheur de neige qui n'étaient autres que du soufre, du muriate d'ammoniaque et du sel marin déposés par les vapeurs. Autour des cônes d'éruption, le sol était couvert de cendres que le vent avait distribuées en forme de dunes. Les arbres les plus rapprochés avaient pris l'apparence de pieux plantés dans le sable, la partie inférieure de leur tronc était enfouie, leur tête était découronnée ou même complétement rompue, quelques-uns, déjà brûlés à la base, étaient diversement inclinés sur la plaine de cendres. Au sud, une dépression très-visible et de larges fissures du sol se montrant en plusieurs endroits sur la longue pente du Monte-Frumento, indiquaient la crevasse d'où pendant la nuit du 30 au 31 janvier 1865 s'était échappé le premier torrent de lave. Cette inondation de matière fondues, s'abattant soudainement sur la forêt, avait rasé des milliers d'arbres, cependant quelques troncs solides avaient résisté et portaient même en témoignage de leur victoire des morceaux de lave collés à leur écorce. Sur l'endroit où passa le fleuve de feu, M. Fouqué a découvert un pin dont le tronc avait pour gaîne, à une dizaine de mètres au-dessus du sol, une grosse scorie évidemment apportée par le courant issu du Frumento. Un gastronome comparerait cette pierre à un gigot embroché.

Je passai une grande partie de la journée au pied de ces monticules innommés, auxquels on devrait désormais en bonne justice donner les noms des savants qui les ont étudiés, Fouqué, Silvestri, Viotti, Grassi; puis je descendis avec lenteur en longeant la rive orientale du courant de lave, jusqu'au bord du précipice de Cola Vecchia, du haut duquel une cataracte de pierres et de matières incandescentes avait plongé quelques jours après la rupture des flancs de la montagne. Non loin de là se trouve une maison de ferme où mon guide me fit recevoir en hôte. La seule perte que j'avais eu à subir pendant mon excursion était celle de mon chapeau, qu'avaient percé de petits débris encore brûlants, lancés par les cratères.

La route que j'avais à suivre le lendemain pour aller visiter la grande *cheire* de Zaffarana, sortie en 1852 du Val del Bove, passe à une faible distance du fameux châtaignier des Cent-Chevaux. Cet arbre gigantesque n'est plus ce qu'il était au dernier siècle, ce n'est pas même un arbre, mais un groupe de trois fûts, dont les deux plus considérables sont déjà complétement rongés au cœur. Ayant encore dans les yeux les gravures qui représentent le colosse du monde végétal, tel qu'il fut autrefois, je le cherchais des yeux dans le lointain, lorsque déjà je me trouvais à l'endroit où s'élevait jadis la partie centrale de l'arbre. Là passe maintenant un chemin creux que les eaux d'orage approfondissent chaque année aux dépens des racines. De leur côté, les paysans travaillent de leur mieux à la destruction des troncs qui restent encore : ils en carbonisent la base en y allumant du feu, ils en évident l'intérieur à coups de hache pour ménager un plus vaste asile à leurs brebis. Deux autres débris du grand tronc qui existaient encore, il y a quinze ans, ont entièrement disparu, et l'on distingue avec peine l'emplacement où ils s'élevaient naguères. Au temps de sa gloire, le châtaignier de Cent-Chevaux n'avait pas moins de 60 mètres de tour. Le superbe châtaignier de la Nave, que l'on voit à une faible distance au nord, a seulement 18 mètres de circonférence; mais il n'est pas encore rongé par la vieillesse, et ses rameaux énormes vont se projeter au loin pour s'entremêler au branchage d'un autre arbre, à peine moins gigantesque. D'ailleurs, ceux qui n'admirent pas uniquement les arbres à cause de leur énorme diamètre ou de leur grand âge trouveront sur ce même versant de l'Etna, des milliers de châtaigniers, de chênes et de trembles, qui sont vraiment superbes par la beauté de leur tronc, la pureté de leur écorce, la grâce ou la noblesse de leur port. Bien que les sources jaillissantes soient rares et pauvres, le terreau noir est tenu constamment humide par les infiltrations des neiges, et le bois des arbres peut se gonfler de séve.

Zaffarana, ma seconde étape sur le versant oriental de l'Etna, est un grand village situé à l'extrémité inférieure de la coulée de lave qui sortit en 1852 du Val del Bove, et qui, seule dans l'histoire contemporaine du volcan, peut être comparée à l'éruption du Monte Frumento. Aussi ne pouvais-je manquer d'explorer ce courant, d'autant plus que c'était pour moi une occasion de revoir ce gouffre du Val del Bove, que j'avais déjà contemplé des hauteurs neigeuses de la montagne. Je parvins même à faire partager mon zèle à un élégant citadin catanais qui se trouvait à Zaffarana pour je ne sais quelles affaires d'intérêt. Le brave homme était né à l'ombre de l'Etna, il en avait toujours vu la blanche fumée planer dans les airs, et cependant il n'avait jamais eu l'idée de le gravir, ou même de visiter un seul des petits cônes d'éruption parsemés sur les flancs du mont. Je lui fis honte de son indifférence, et le soir, lorsque nous nous souhaitâmes réciproquement une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



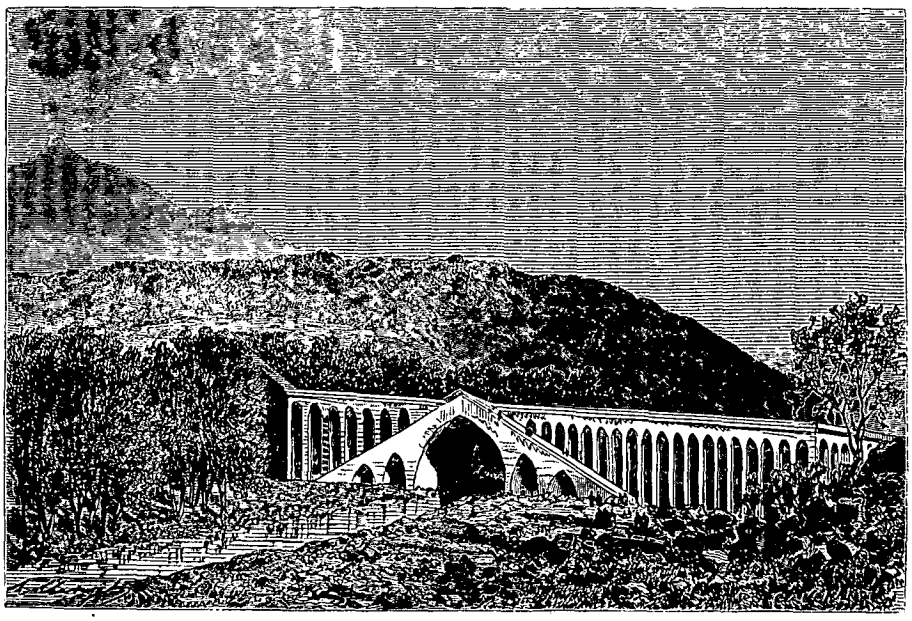
Châtaignier de la Nave. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonne nuit, mon camarade était bien décidé à prendre dès forces pour l'excursion du lendemain.

En effet, nous sommes prêts à l'heure convenue et nous nous mettons bravement en marche. Tout alla bien tant que nous n'eûmes point dépassé la zone des jardins de Zaffarana; mais au delà d'un cirque pierreux, que dominent d'un côté des escarpements difficiles à gravir, et de l'autre le rempart de scories de la grande éruption, je m'aperçus que mon ami le Catanais commençait à douter de son courage. Il faisait chaud, pas un souffle d'air ne pénétrait dans l'espèce de puits où nous venions de pénétrer. Cependant l'apprenti touriste fit quelques tentatives infructueuses pour escalader un premier talus en s'accrochant aux broussailles; mais cette première épreuve lui parut suffisante, il surmonta le sentiment de honte qui le retenait encore à mon côté, et me souhaitant bonne chance, il reprit le chemin de Zaffarana.

L'ascension du promontoire qui forme la paroi méridionale du Val del Bove est en effet très-pénible; mais combien on se trouve récompensé de sa fatigue lorsqu'on arrive au sommet de l'escarpement! Le cône terminal du volcan apparaît dans sa gloire, projetant comme deux grands bras les parois du Val del Bove, rayées alternativement de noir et de blanc par les murs de lave et par les avalanches de neige. On voit s'étendre au loin la vaste plaine de scories dont la superficie n'est pas moindre de 25 kilomètres carrés; du sein de cette mer s'élèvent çà et là comme des îlots des roches isolées, et les cratères à la base desquels commença l'éruption de 1852. Ce grand courant, qui tranche parfaitement sur les laves plus anciennes par sa ressemblance avec



Pont d'Aragona. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. E. Reclus.

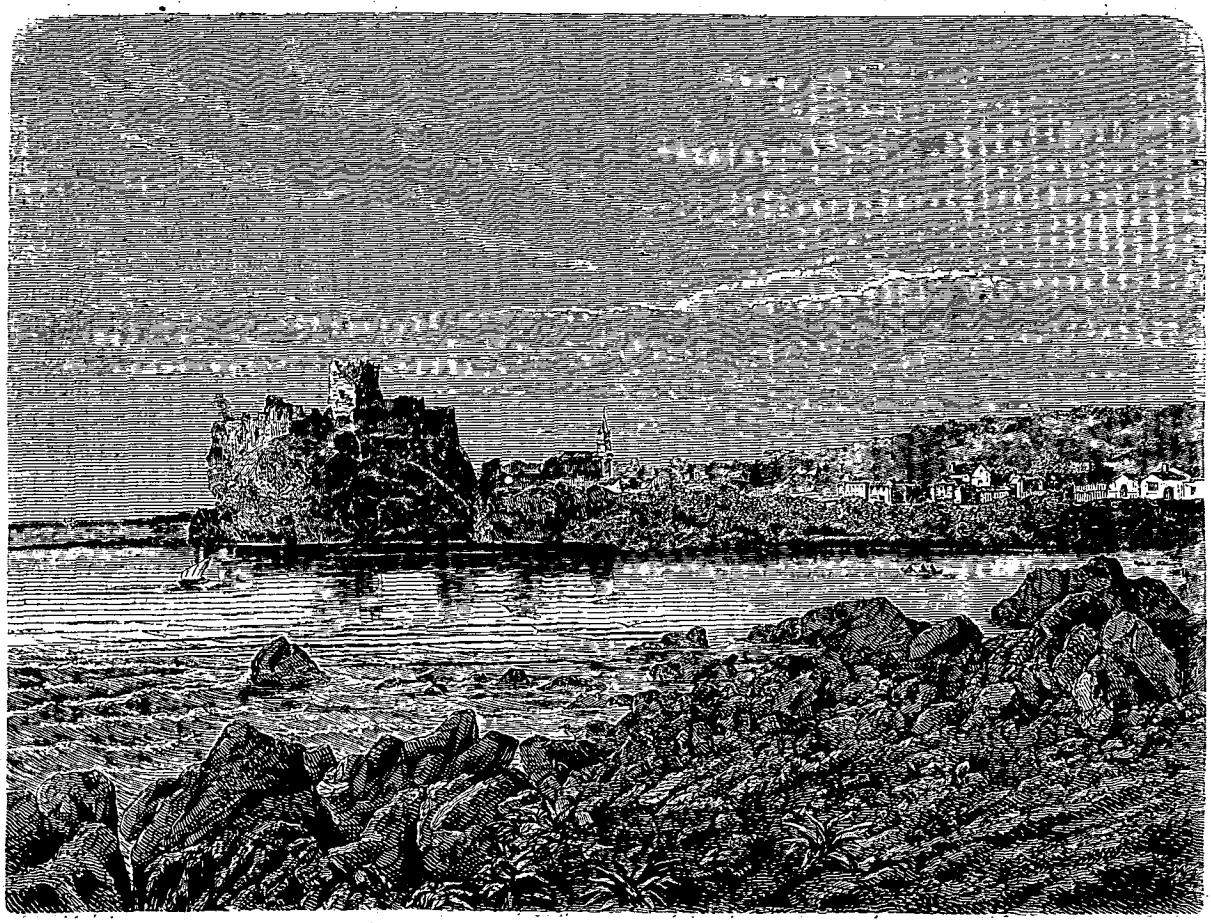
un fleuve de fer, s'étale d'abord largement dans le cirque, puis se divise en trois coulées partielles, dont les deux principales vont se rejoindre plus loin dans les campagnes de Milo et de Zaffarana. Le bras méridional plonge par une énorme cataracte dans le petit bassin fermé du Val de Calanna, où se montrent quelques lambeaux de pâturages. Il est, dans la région etnéenne, peu de spectacles plus surprenants que cette chute de laves noirâtres tombant d'une hauteur de 120 mètres, et dominée par un grand rocher dressé au milieu du courant comme le rocher du Niagara. La coulée de 1852, l'une des plus considérables qui soient issues des flancs de l'Etna dans les temps modernes, est aussi l'une de celles qui ont causé le plus de dommages, car toute sa partie inférieure recouvrit des campagnes qui comptaient parmi les mieux cultivées de la Sicile. En outre, des vergers et des vignobles situés au-dessous des laves les plus avancées de l'éruption, furent desséchés subitement, comme si le souffle d'un incendie eût brûlé leur feuillage. Pour expliquer ce curieux phénomène, il faut admettre que certains filets du grand fleuve de laves furent injectés à travers les fissures du sol, et remplirent quelque cavité de la montagne au-dessous des vergers détruits : les racines étant privées de l'humidité nécessaire, les arbres durent périr.

De retour à Zaffarana, je n'avais plus qu'à longer la base d'un beau cône d'éruption entouré de maisons de campagne pour atteindre le village de Via-Grande, où j'avais commencé le tour de l'Etna. Bientôt après, je rentrais dans Aci-Reale, et le lendemain, j'arrivais à Catane après avoir revu avec joie les îles des Cyclopes et le château d'Aci-Castello.

Élisée RECLUS.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aci-Castello. — Dessin de Saglio d'après une photographie de M. Paul Berthier.

LA SICILE ET L'ÉRUPTION DE L'ETNA EN 1865.

RÉCIT DE VOYAGE PAR M. ÉLISÉE RECLUS.

TEXTE ET DESSIN INÉDITS.

CATANE, CENTORBI, AGOSTA, SYRACUSE.

Amabilité des Catanais. — Beauté de la ville. — L'église de San Benedetto, la cathédrale et le voile de sainte Agathe. — Le fleuve Amenano. — Commerce de Catane. — Les charrettes historiées. — Centorbi et les mines de soufre. — Vue de l'Etna. — Le cap Santa Croce. — Un golfe de la Grèce. — Agosta et les galériens. — Presqu'île de Magnisi. — Le promontoire de Panagia. — L'île d'Ortygie et ses deux ports. — Le temple de Minerve. — La Fontaine d'Aréthuse. — Les Catacombes. — L'Intagliatella et les prisonniers athéniens. — L'Oreille de Denys. — L'autel, l'amphithéâtre romain et le théâtre grec. — La voie des tombeaux. — Le plateau d'Epipole et le fort d'Euryalus. — La fontaine de Cyane. — Mes adieux à la Sicile.

Les Catanais se vantent d'être les plus aimables des Siciliens, et, si je dois en juger par ma propre expérience, je suis fort porté à croire qu'ils ont raison. J'ai rarement vu gens plus serviables, plus avenants, plus désireux d'acquérir une bonne renommée de complaisance et d'hospitalité. En qualité d'étranger, j'étais reçu partout avec une extrême obligeance, je trouvais toutes les portes ouvertes devant moi. A peine étais-je à Catane depuis vingt-quatre heures, que déjà quelques personnes m'avaient arrangé une petite vie très-agréable en mettant obligeamment à ma disposition leurs livres, leurs journaux et surtout leur temps et leur conversation. D'où vient cette amabilité proverbiale des habitants de Catane? Je l'ignore : quoi qu'il en soit, les Catanais sont fiers de leur bonne réputation et cherchent d'autant plus à la mériter. Il semblerait qu'ils sont aussi moins jaloux que les Palermitains, car leurs femmes et leurs filles ne craignent point de se hasarder dans les rues, la tête à demi cachée par une gracieuse mantille de soie noire, rattachée au-dessous du bras droit. De loin,

1. Suite et fin. — Voy. pages 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes les femmes sont belles sous ce charmant costume.

Même au point de vue de l'architecture, la ville est l'une des plus agréables de la Sicile. Les rues sont larges et bien percées. Les maisons, construites dans le style prétentieux du dix-septième siècle, produisent néanmoins un assez bel effet à cause de leurs formes régulières, de leurs couleurs éclatantes, et des longues perspectives de leurs lignes. De beaux jardins décorent la ville. Du côté méridional de Catane se développe, il est vrai, comme un sinistre rempart, le grand courant des laves noires ou rougeâtres de 1669, n'offrant guère pour toute végétation que des cactus épineux, au feuillis de palettes rondes brillant d'un éclat métallique; mais à l'ouest et au nord, les bosquets d'orangers, les vergers d'arbres à fruit, les jardins d'arbustes exotiques au beau feuillage ou à l'odeur pénétrante, forment à la ville une ceinture de verdure et de parfums. De toutes parts, se dressent, au-dessus des branches, de hautes tourelles revêtues de pariétaires et d'autres plantes grimpantes : ce sont les châteaux d'eau rustiques construits sur les aqueducs, où coulent souterrainement les ruisselets descendus de l'Etna. Toutefois, ce qui fait la grande beauté de Catane, ce ne sont ni les bosquets, ni les jardins, c'est la double cime bleuâtre du volcan que l'on voit fumer au-dessus des longues pentes, verdoyantes à la base, et neigeuses dans les hauteurs. De la grande rue qui traverse toute la ville de Catane, des murailles du port à la place Gioenia, située à 3 kilomètres sur le versant de la montagne, on contemple un spectacle qui n'a pas d'égal en Europe. Il faudrait se rendre jusque dans les Andes de l'Amérique tropicale pour retrouver un pareil tableau.

Catane n'a pas de monuments qui vaillent sérieusement la peine d'être visités. L'ancien théâtre romain, dont les matériaux ont en grande partie servi à la construction de la cathédrale, n'offre d'intérêt que pour les archéologues; l'amphithéâtre est enfoui presque en entier sous les laves, et l'on doit y pénétrer comme dans une grotte. Quant aux cent trois églises, il n'en est aucune qui soit d'un beau style, si ce n'est Santo Carcere, dont le portail roman est fort remarquable. Toutes les autres, petites chapelles ornées de simples clochetons aussi bien que vastes nefs surmontées de coupoles, sont également chargées de sculptures lourdes et maniérées. L'église la plus curieuse est, sans doute, celle de San Benedetto, qui fait partie d'un couvent d'énormes dimensions où des employés du gouvernement, ainsi que des officiers et des soldats de la garnison, se sont installés côte à côte avec les moines. La façade de l'église est encore inachevée; mais elle en est d'autant plus intéressante à voir avec ses grands fûts de colonnes qui portent des touffes d'herbes et de fleurs à la place de chapiteaux. La nef, la plus grande de toute la Sicile, n'a pas moins de cent soixante-six mètres de long sur quatre-vingts mètres de large; l'orgue puissant, qui doit emplir de sa voix cette étendue, a près de trois mille tuyaux. Sur le pavé de l'immense salle presque nue, « l'insigne astronome » Sartorius, « dynaste » de Waltershausen, et son compagnon le docteur Peters, ont tracé une ligne méridienne et gravé en lettres de marbre leurs observations relatives à la météorologie et à l'altitude de Catane, de Nicolosi et de l'Etna.

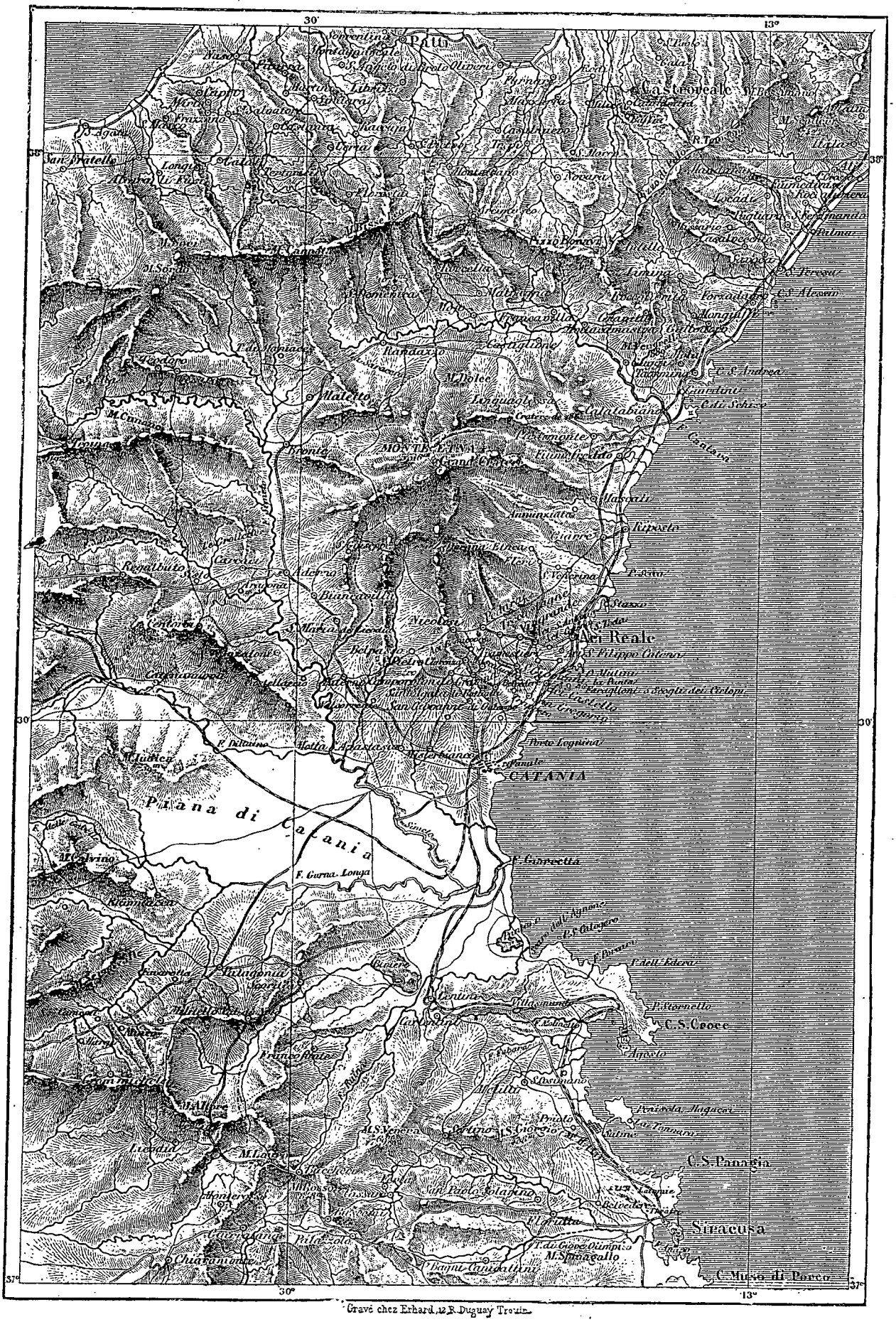
La cathédrale, qui s'élève à une petite distance du port, est un édifice d'apparence moins profane, et ses chapelles, peintes à la fresque, sont toutes remplies d'autels, de statues et de reliquaires. C'est là que l'on conserve le fameux voile de sainte Agathe, devenu le *palladium* de Catane. Jadis la cathédrale était consacrée à la sainte Vierge; mais lors de la terrible éruption de 1669, qui dévora une partie de la ville, et plus tard, en 1693, pendant un tremblement de terre, les Catanais, jugeant que sainte Agathe s'était montrée leur meilleure patronne, débaptisèrent la cathédrale. En effet, si nous en croyons l'auteur du *Mongibello descritto*, don Pietro Carrera, le voile de sainte Agathe a toujours suffi pour mettre en fuite l'armée des cyclopes.

« A la vue de la bannière sacrée, — le fleuve rapide des laves s'est arrêté; — il s'est converti en pierre — que foulent les pieds nus, et où sont enfermés — les esprits et les monstres vaincus. — C'est ici que le Mongibello fut écrasé, — ici que s'éteignirent les flammes — et que triompha le valeureux étendard — de l'amazone céleste. — Depuis, l'Etna, tout couvert de honte, — s'est voilé sous une épaisse nuée, — soit pour cacher la vile retraite des siens, — soit pour s'épargner la vue — des glorieux soldats de Catane. »

Non loin de la cathédrale, jaillit du sol une belle source d'eau claire qui fut, bien avant sainte Agathe, l'une des divinités protectrices de la ville : c'est l'antique Amenanus, que les bas-reliefs et les médailles nous représentent sous les traits d'un jeune homme à la figure naïve, aux cheveux entourés d'une guirlande de fleurs. Recouvert jusqu'à une faible distance de l'embouchure par les laves de 1669, l'ancien « fleuve » révéré par les Grecs de Catania s'épanche aujourd'hui en une nappe transparente dans un bassin de la place du Dôme, puis coule au-dessous des anciennes murailles et reparaît à la lumière pour arroser de son eau pure les racines de quelques saules pleureurs dans la gracieuse *Flora* du quai. De beaux massifs de verdure, des cygnes nageant avec paresse entre deux rives fleuries, voilà tout ce que reflète l'Amenano dans son cours d'une centaine de mètres; puis il se mêle aux flots du port en s'étalant sur une large grève de cailloux. Plusieurs autres ruisseaux, semblables au « fleuve » Amenano, sont encore engloutis sous les laves de Catane, et l'on désigne même l'endroit précis où les travaux d'excavation les feront découvrir un jour.

Le port de Catane est loin de répondre aux besoins du commerce local. En effet, cette ville, sans être aussi considérable que Palerme ou Messine, est néanmoins le chef-lieu et le débouché de la région la plus industrieuse et la plus peuplée de toute la Sicile. Près d'un demi-million d'habitants, dont trois cent mille environ domiciliés sur les flancs de l'Etna, reconnaissent Catane

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard, 12 R. Duguay Trouin.

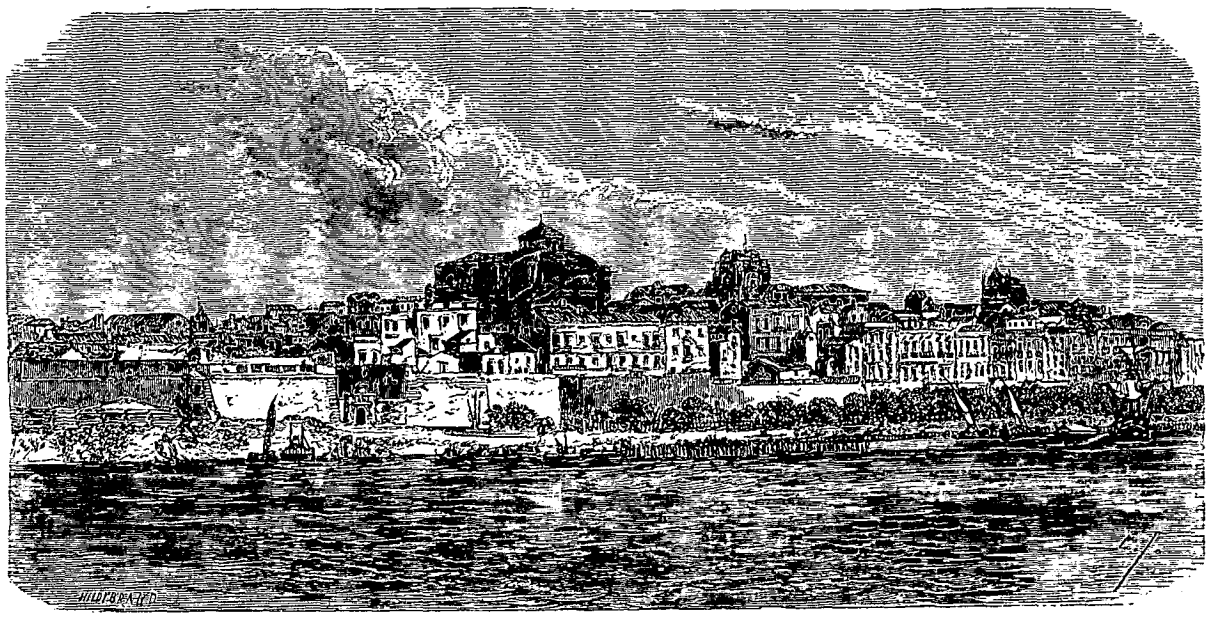
Côtes orientales de la Sicile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme leur métropole et communiquent par cette ville avec le monde extérieur. Les denrées des campagnes environnantes, vins, oranges, froment, coton, sumac, sont toutes d'une excellente qualité, et bientôt le drainage et la mise en culture de la grande plaine, aujourd'hui marécageuse, qui s'étend au sud de Catane, à l'embouchure du Simeto et de la Gurna Lunga, accroîtra d'une manière considérable la quantité de ces divers produits d'exportation.

Ce n'est pas tout. Dans un avenir prochain, Catane deviendra le centre du réseau des chemins de fer siciliens : c'est là que s'opérera la jonction des voies ferrées de Messine, de Palerme, de Syracuse, et, par conséquent, c'est là que sera, pour toute la Sicile, le centre du mouvement des voyageurs et du trafic des marchandises. Actuellement, Catane est déjà la ville où les routes carrossables se réunissent en plus grand nombre, et parmi ces routes, l'une est la plus importante de l'île entière, puisqu'elle la traverse de part en part, de la mer d'Ionie au golfe de Palerme. Il est vrai que ce chemin national est aujourd'hui presque entièrement délaissé à cause des plus grandes facilités qu'offre la voie de mer. Dans l'année, à peine trois ou quatre cents personnes se rendent-elles directement par terre de Catane à Palerme ; mais, lorsque le trajet entier pourra se faire en quelques heures, le courant du trafic changera soudain et la plupart des voyageurs préféreront certainement ne pas s'exposer aux chances du mal de mer.

Les diverses routes carrossables qui rayonnent autour de Catane vers les petites villes des environs, Lentini, Caltagirone, Paternò, Adernò, et vers toutes les bourgades de la région etnéenne, ont donné une activité relativement assez grande à la construction des véhicules de toute espèce. C'est donc à Catane que l'on peut le plus facilement établir, au point de vue artistique, une comparaison entre ces voitures, car dans ce



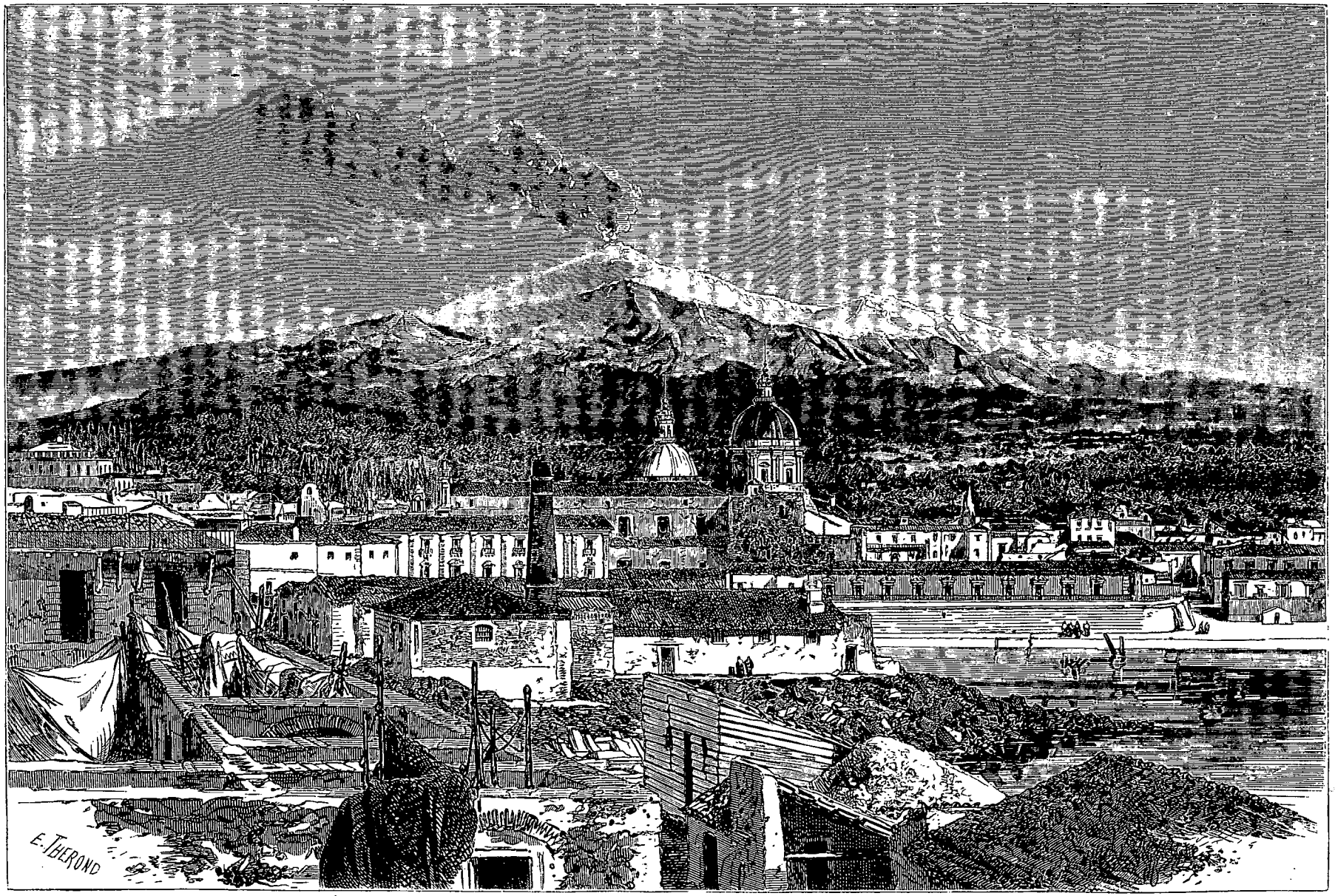
Syracuse. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

pays les tombereaux et les charrettes ne sont pas, comme en France, de simples assemblages de planches, ce sont aussi, dans une certaine mesure, des œuvres d'art. La caisse du véhicule repose sur un essieu en fer ouvragé qui se recourbe et s'enroule en gracieuses arabesques. Chacune des parois extérieures de la charrette est divisée en deux compartiments formant tableaux. Le jaune d'or, le rouge cru et autres couleurs vives dominent dans ces peintures qui parfois ne manquent pas de style. Ce sont pour la plupart des scènes religieuses, tantôt l'histoire de Jésus-Christ ou de sa mère, tantôt celle des patrons les plus honorés des Siciliens, tels que Jean-Baptiste, sainte Rosalie, sainte Agathe ou Geneviève de Brabant. Quelquefois l'histoire profane ou même des scènes d'amour se hasardent aussi sur les panneaux des charrettes; peu à peu les peintures traditionnelles font place à d'autres tableaux qui laissent plus de liberté au génie spontané de l'artiste. L'esprit moderne fait son apparition dans ce recoin méprisé du grand domaine des arts ; mais bientôt, les wagons de chemins de fer, les voitures à la mode de Paris et les chariots de ferme construits sur le type anglais auront remplacé les chars siciliens aux peintures éclatantes.

Je ne pouvais quitter la région de Catane sans aller visiter les mines de soufre de Centorbi, les plus rapprochées de la base de l'Etna. La première partie du trajet s'accomplit dans une de ces carioles disloquées où de nombreux voyageurs entassés pêle-mêle tâchent de s'entrevoir à travers un nuage de poussière. La vue du paysage est fort belle en certains endroits, notamment sur les hauteurs de Misterbianco, mais je n'en fus pas moins très-heureux lorsque j'arrivai au terme de ma première étape, dans cette ville d'Adernò où j'avais fait connaissance avec les gendarmes siciliens.

Adernò est située, à l'angle sud-est de l'Etna, sur une haute terrasse de laves qui se termine, du côté de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Catane. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière Simeto, par des escarpements abrupts. De cet observatoire on voit se développer à l'ouest l'amphithéâtre des montagnes Neptuniennes, dont les flancs dénudés et rocailleux contrastent d'une manière si tranchée avec les pentes douces de l'Etna, où la végétation la plus riche se déploie entre les amas rougeâtres des scories. Sur la plus haute de ces pointes calcaires des monts Neptuniens se profile en plein ciel la ville de Centorbi, semblable à une dentelure de rocher. C'est à cette aire d'aigle, où niche toute une population, qu'il me fallait monter d'abord.

La plaine que domine le promontoire d'Adernò est revêtue dans toute sa largeur d'un banc de lave, à travers lequel le Simeto et son affluent le Salso se sont creusé leurs lits. Un pont traverse le premier de ces cours d'eau, mais il me fallut passer à gué le Salso, en me heurtant les pieds aux débris d'un pont emporté par une crue, il y a quelques années. C'est immédiatement au delà que commencent les escarpements de Centorbi. Pour gagner la ville, dont on aperçoit les tours à un kilomètre au-dessus de sa tête, il faut suivre une route qui se développe en longs rubans sur les contre-forts de la montagne, ou bien gravir la rampe par un sentier auquel on a donné le nom bien mérité de Scalazzà, et qui serpente dans un étroit ravin coupé de précipices. L'ascension dure près de deux heures, et pourtant les habitants de Centorbi qui cultivent les campagnes situées à la base des monts sont obligés de descendre et de remonter tous les jours cet interminable escalier. Que de temps perdu dans la vie de chaque homme et dans celle des générations successives, à cause de la demeure que les terribles nécessités de la guerre les avaient forcés de choisir! Comment la civilisation aurait-elle pu se développer, comment les hommes auraient-ils pu s'unir pour former une société paisible, alors que chaque groupe d'habitations était un château fort suspendu dans les airs? Adernò et Centorbi, se dressant chacune sur son rocher, se contemplent par-dessus la vallée du Simeto. Les nuages qui vont de l'une à l'autre cime, parcourent cet espace en quelques minutes, et du haut du promontoire de Centorbi l'on peut même respirer la senteur des jardins de la ville opposée; mais pour franchir la distance qui sépare les deux localités, il ne faut pas moins de temps que pour se rendre de Paris aux frontières de la Belgique ou sur les bords de la Manche.

Même en Sicile, où tant de villes sont perchées au sommet d'une montagne, il n'en est pas une seule qui puisse être comparée à Centorbi pour la singularité du mode de construction. La cité tout entière se compose de deux longues ruelles disposées en forme de croissants accouplés et tournant leur convexité l'une vers l'autre. Ces deux ruelles ne sont autre chose que d'étroites arêtes entre deux pentes abruptes et les maisons qui les bordent sont en partie construites sur le précipice : du côté de la voie publique, les maisons n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée, tandis que du côté de l'abîme, elles se dressent à de grandes hauteurs au-dessus de murs de soutènement à voûtes et à meurtrières. Une des cornes du double croissant, tournée vers le sud-est, porte à son extrémité une vieille ruine pittoresque autour de laquelle les Centorbitains ont ménagé une plate-forme circulaire. Ce belvédère, d'où l'on voit dans toute sa magnificence le magnifique pays que domine la masse grandiose de l'Etna, de Catane à Syracuse, est connu sous le nom de palais de Conrad, mais ce fut sans doute un édifice romain. D'ailleurs, les Sicules avaient occupé déjà depuis des siècles la ville de *Centuripæ*, lorsque les Romains s'en emparèrent pour en faire l'une de leurs principales forteresses en Sicile. Au treizième siècle, un empereur allemand rasa Centorbi et en établit de force les habitants sur le bord de la mer; toutefois, une nouvelle cité se reconstruisit peu à peu sur cette double arête de montagne. Actuellement la population de la ville aérienne n'est pas moindre de 6500 individus : quant aux habitants de l'espèce porcine, ils sont aussi bien nombreux et la ville n'y gagne pas en propreté. Quoique balayés par le souffle de tous les vents, certains quartiers de Centorbi sont vraiment inabordables.

Après avoir fait une longue halte sur les murailles croulantes du palais de Conrad, je descendis en courant la partie la plus rapide du sentier qui se dirige vers les mines de soufre du baron Sesto. Entre les roches blanches qui percent le sol çà et là, la terre est partout cultivée avec soin; mais je ne voyais de maison nulle part : tous les agriculteurs sont des bourgeois qui rentrent chaque soir à la manière antique dans l'enceinte de la cité. Les vastes champs de céréales qui remplissent les vallons et recouvrent les pentes doivent à cette absence d'habitations humaines un caractère tout spécial de tristesse et de solennité : on dirait que l'homme vient d'être arraché à ses cultures et que personne ne viendra recueillir le froment germant dans les sillons.

Les fourneaux et les constructions diverses de la mine de soufre sont les premiers bâtiments que l'on rencontre au sud de Centorbi. Ils sont situés à plus d'une lieue de la ville, dans un étroit vallon rocheux tout encombré de pierres extraites du sein de la montagne. Sans perdre de temps, je m'adressai à l'ingénieur qui dirige les travaux d'exploitation; celui-ci se mit aussitôt à ma disposition avec la plus grande obligeance et voulut me conduire lui-même dans les galeries de la mine.

Je devais lui en savoir gré, car nous étions au moment le plus chaud de la journée, et tous les travailleurs se reposaient couchés sous les hangars. Les rayons du soleil tombaient à pic dans le vallon et se reflétaient sur les pierres blanchâtres. La principale entrée des galeries étant justement tournée vers le midi, la chaleur solaire qui s'y engouffrait plongeait ainsi jusque dans les profondeurs de la mine. Une forte odeur d'hydrogène sulfuré s'échappait de la bouche de ce puits et nous saisissait à la gorge. A peine étais-je entré dans cette cavité à l'atmosphère étouffante que je haletai péniblement pour respirer, et que mon visage se couvrit de sueur. Pendant quelques moments je craignis de ne pouvoir avancer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les galeries de la mine de Centorbi ressemblent à la plupart des excavations de même nature pratiquées latéralement dans le flanc des montagnes. Les voûtes sont basses et taillées d'une manière inégale; de lourds piliers, grossièrement arrondis par le pic, soutiennent le plafond; de vagues lueurs, qui paraissent et disparaissent avec le reflet vacillant des lampes, jaillissent çà et là de la profondeur des ombres; on entrevoit un instant des avenues qui semblent infinies, puis ces longues perspectives s'évanouissent en un clin d'œil et le regard cherche vainement à sonder les ténèbres; on entend des bruits étranges, des hoquets, des soupirs provenant de la réverbération lointaine des échos. L'humidité suinte des parois, des gouttelettes tombent de la voûte et retentissent sur le sol, l'eau se mélange à la terre du chemin et la change en une boue gluante et tenace. En certains endroits, les filets d'eau se réunissent en assez grande abondance pour former de véritables ruisseaux sulfureux et fumants, qui pourraient facilement alimenter les baignoires et les piscines d'un immense établissement de bains comme ceux de Barèges et de Cauterets. Toutefois ces sources ne sont point exploitées, si ce n'est pour fournir tous les ans quelques litres d'eau sulfureuse au propriétaire lui-même. Actuellement toute cette surabondance de liquide, qui serait ailleurs une si grande richesse, est pour la mine de Centorbi le principal danger, car si les pompes d'épuisement ne fonctionnaient pas sans relâche, l'eau finirait bientôt par noyer l'immense labyrinthe des galeries. Quatre malheureux geindres, couverts seulement d'un pagne comme les insulaires de l'Océanie, et cependant tout ruisselants de sueur, tournent incessamment les manivelles des pompes. Pendant huit longues heures, ces hommes, chez lesquels toute intelligence, tout effort vital se portent nécessairement vers les bras, ne sont autre chose que les appendices musculaires de l'implacable machine. Celle-ci tourne, tourne sans cesse et soulève sans jamais s'arrêter les eaux qui résonnent dans les tubes de métal : c'est elle seule qui semble vivre, et les athlètes qui s'y succèdent de huit heures en huit heures n'en sont que de simples rouages : loin de dominer la machine qu'ils mettent en branle, ils lui sont asservis.

La proportion de soufre contenue dans les veines de la mine de Centorbi est d'environ six pour cent. Cette teneur est relativement faible, et cependant elle est suffisante pour que l'on puisse facilement allumer les parois de la mine et les faire bouillir comme de la poix, simplement en mettant la flamme d'une lampe en contact avec la pierre. Du reste, c'est de la même manière que l'on procède en grand pour obtenir le soufre. Des blocs extraits de la mine sont d'abord entassés en plein air, et subissent ainsi pendant un temps plus ou moins long l'action destructive de toutes les intempéries, puis on les dispose en tas sur la flamme des fourneaux. La pierre se délite et le soufre fondu descend dans les moules préparés pour le recevoir. Bien que ces procédés, suivis conformément à la routine traditionnelle, laissent perdre une très-grande quantité de soufre, cependant les produits annuels sont des plus rémunérateurs. La mine du baron Sesto livre au commerce environ vingt mille quintaux métriques par année, soit à peu près le cinquantième de la production annuelle de toute la Sicile. Les exploitations minières qui se suivent obliquement à travers toute la largeur de l'île, de Centorbi à Girgenti, fournissent à l'Europe les deux tiers du soufre nécessaire à sa consommation. Les propriétaires des mines siciliennes jouissent pratiquement du monopole et font payer au commerce des prix beaucoup trop élevés; aussi n'auront-ils pas à se plaindre si quelque nouvelle découverte de la chimie vient à les ruiner.

Au sortir de la mine, je me sentais trop épuisé de mon bain de vapeurs sulfureuses pour escalader de nouveau la montagne de Centorbi. Je contournai les escarpements du côté du sud à travers d'interminables champs de blé, puis je descendis sur les bords du Simeto par un profond ravin que les pluies agrandissent chaque année. Presque toutes les campagnes cultivées et cependant désertes que j'eus à parcourir avant d'atteindre Adernò appartiennent encore à un grand couvent de femmes et constituent un fief (*feudo*). C'est là ce que j'appris le soir même en passant devant le monastère de Santa Lucia. Une foule considérable se pressait autour d'une estrade, sur laquelle se tenait un crieur portant une espèce de livrée monastique. Ce personnage mettait à l'encan, suivant la coutume annuelle, les diverses parcelles de l'immense domaine, et de leur côté, les métayers cherchaient à renouveler leurs baux sans avoir à subir d'augmentation de prix. Attirées par le spectacle de la foule, les religieuses étaient toutes cramponnées aux barreaux des fenêtres et regardaient avidement la scène.

Le lendemain, je pus être témoin d'une autre scène de mœurs en revenant à Catane. A l'entrée de la ville notre voiture fut arrêtée, d'un côté par les employés de l'octroi, qui voulaient constater si nous avions du fromage ou des bouteilles d'huile sur nos personnes, et de l'autre, par un moine mendiant qui montrait un affreux tableau de sa composition représentant les âmes du purgatoire. Je dois à la vérité de dire que mes compagnons de voyage accueillirent les employés du fisc avec bien mauvaise grâce, et réservèrent toutes leurs politesses pour le frère quêteur. Celui-ci, chargé de bénédictions et plus riche de quelques offrandes, alla solennellement s'asseoir sur un piédestal de colonne brisée, pour y attendre d'autres voyageurs et prélever sur eux aussi son droit de péage. Il se tient là comme un maître, et d'un geste plein d'autorité arrête les passants. Bien plus allégrement obéi que ses compagnons de l'octroi, il perçoit comme son dû l'impôt traditionnel destiné aux âmes du purgatoire, et laisse les agents du fisc s'arranger ensuite comme ils le peuvent, pour prélever, bayoque à bayoque, les droits exécrés.

Pour me rendre à Syracuse, j'avais le choix entre le bateau à vapeur qui fait le service de la côte et une voi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ture poudreuse et disloquée, traînée par de méchantes haridelles. Ne connaissant déjà que trop bien les félicités d'un voyage fait en compagnie de l'obséquieux *signor corriere*, tantôt à travers les tourbillons de poussière de la route, tantôt sur les cailloux roulés des torrents; je n'eus pas besoin de faire de longues réflexions, d'autant plus que la mer était magnifique et que la clarté parfaite de l'horizon me promettait une vue admirable sur les collines du littoral et sur l'Etna.

Le vapeur sur lequel je comptais m'embarquer était encore en mer, venant de Messine. Au lieu d'attendre en me promenant de long en large avec d'autres voyageurs sur le quai malpropre, plus encombré de douaniers que de marchandises, je sautai dans une petite embarcation et je me fis porter au large, loin des rumeurs de Catane. La brise de terre était chargée des parfums de tous les jardins qui s'étendent au nord vers Aci-Reale, mais elle n'apportait de la ville qu'un faible murmure pareil au bourdonnement d'un insecte. Les dômes des églises, éclairés par le soleil, se détachaient en rouge ou en jaune d'or, les uns sur le bleu du ciel, les autres sur la verdure des premiers contre-forts de l'Etna. Au-dessus de la ville, sur la pente de la montagne, je voyais les deux soupiraux rougeâtres des Monti Rossi et le fleuve tortueux de lave qui descendit jadis sur Catane. Au delà s'étageaient d'autres cônes d'éruption; les premiers, rouges encore comme des amas de scories, les plus lointains, déjà striés de blanc par les avalanches ou même complétement couverts de neige. Au-dessus rayonnait la masse pyramidale de l'Etna, se dressant dans les cieux en pleine lumière et rejetant à flots pressés un torrent de vapeurs resplendissantes; la fumée, aux reflets cuivrés, roulait en cataracte sur les pentes extérieures du cratère; puis, se détachant du sol, planait enfin dans l'air libre et s'arrondissait en une immense arcade au-dessus de toute la Sicile. Autour de nous, jusqu'à l'horizon, la mer d'Ionie se déroulait en longues ondulations; des essaims de bateaux pêcheurs, aux voiles triangulaires inclinées sur les mâts, sortaient du port de Catane, comme les abeilles d'une ruche, et s'éparpillaient au loin sur les eaux.

Oreille de Denys. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de MM. Ferrier et Soulier.

Je m'arrachai difficilement à ce beau spectacle lorsque le vapeur fit son apparition et que ma petite barque, dansant sur les grandes vagues soulevées par le navire, se mit à glisser avec rapidité dans le sillage. Heureusement le capitaine du *Tancrède* ne nous fit pas longtemps attendre le signal du départ, et bientôt nous voguions en pleine mer dans la direction de Syracuse. Nous laissons à droite l'énorme môle de laves qui combla, en 1669, l'ancien port de Catane, puis nous longeons la plage qui borde de son filet d'argent la plaine marécageuse du Simeto, et nous voyons au sud se rapprocher et grandir les montagnes de Lentini. Voici le village de Bruca et ses importantes carrières, puis un long promontoire aux falaises blanches et aux croupes gazonnées. C'est le cap de Santa Croce où l'impératrice Hélène, mère de Constantin, débarqua, dit-on, avec la « vraie croix » du mont Golgotha. La précieuse relique, conservée dans l'église d'un couvent bâti non loin du cap, brille d'un tel éclat, suivant la légende, que son image traverse les murs de l'édifice et va projeter son ombre sur la mer. Malheureusement pour le couvent de Santa Croce, il y a dans la chrétienté tant d'autres « vraies croix » qu'on ne se donne guère la peine de visiter celle d'un district malsain et isolé de la Sicile.

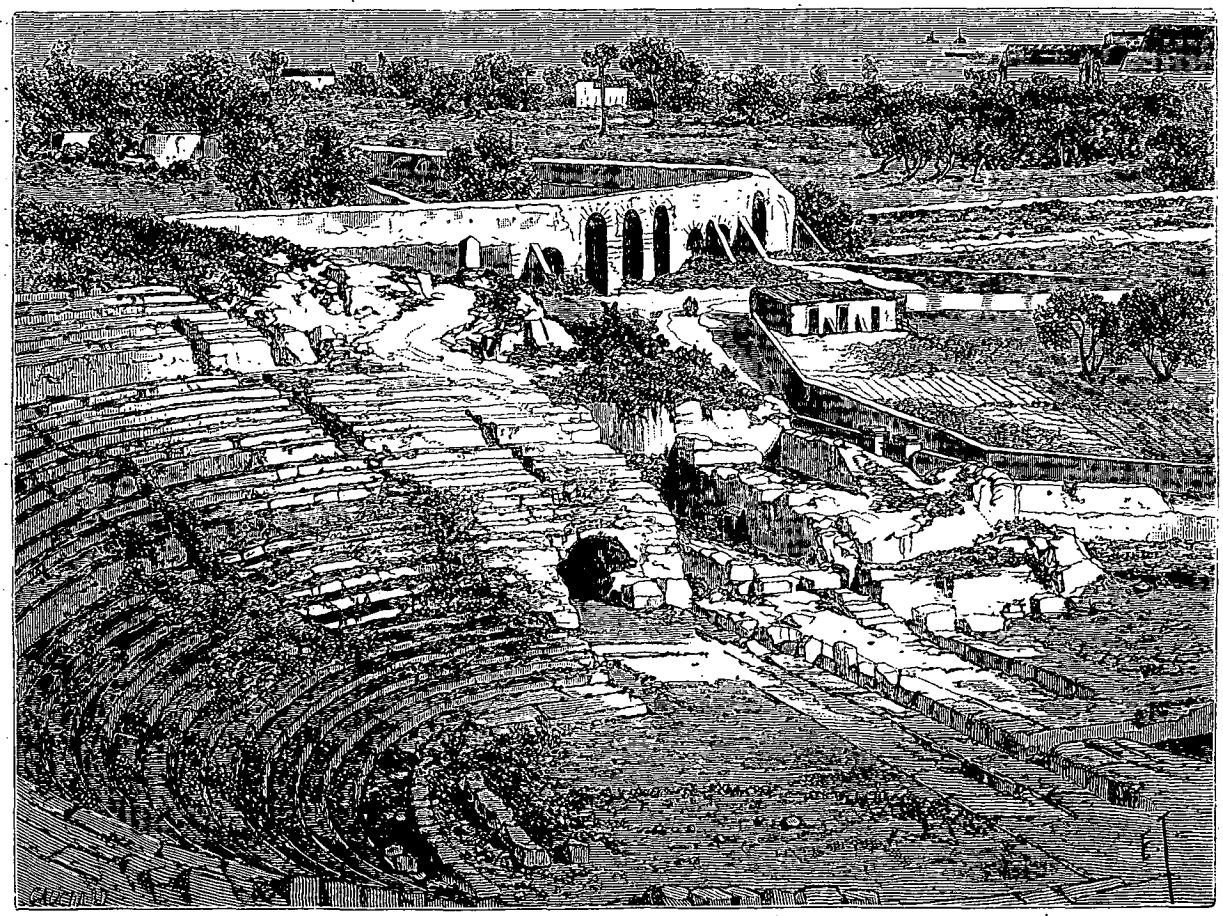
Au détour du cap, nous voyons se développer à nos yeux un paysage de la Grèce. Là-bas, du côté du sud, se prolonge la presqu'île en pente douce qui portait autrefois deux grands faubourgs de Syracuse. Plus loin, vers l'ouest, s'élève la pointe aiguë de Belvédère, couronnée de ruines, puis se dresse d'un jet la haute paroi du mont Hybla, semblable à l'Hymète et, comme lui, fameux par ses abeilles. L'île ovale de Magnisi, qu'une mince langue de sable rejoint à la terre, partage le golfe en deux gracieuses baies semi-circulaires, tandis qu'au-dessus de l'étroite plaine du littoral, les hauteurs crénelées de villages s'arrondissent en un superbe amphithéâtre. Les Hellènes, reconnaissant les sites de leur patrie dans cette contrée de la Sicile, la parsemèrent de leurs colonies. Dans la forteresse naturelle de Magnisi, c'était Thapsos; au pied de l'Hybla et sur ses contre-forts c'étaient l'Acradine, l'Épipole de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Syracuse, puis Megara-Hyblaea, Xiphonia et d'autres encore.

Au nord du golfe s'ouvre un vaste port, qu'une colline rocheuse portant la ville moderne d'Agosta, protége à l'est contre les vents de la haute mer. Le port est excellent, mais la ville est sordide : il me semblait voir une de ces jeunes cités de l'Amérique du Sud qui sont en ruines avant qu'on ait fini de les bâtir. Des forts en mauvais état défendent l'entrée du chenal; une citadelle dégradée coupe la péninsule à sa ravine et sépare la ville de la terre ferme; des maisons éventrées, pavoisées de haillons qui sèchent au soleil, se pressent, comme une population de mendiants autour d'un grand seigneur, au pied d'un beau couvent de dominicains, aux arcades enguirlandées de verdure. Sur le bord de la mer, des baraques en planches ou en branchages forment une espèce de faubourg, encore plus ignoble que la ville et tout souillé du sang des poissons qu'on y dépèce.

Les habitants ressemblent à leurs demeures. La plupart d'entre eux sont hâves et misérables, l'atmosphère des marécages avoisinants leur donne la fièvre, et le manque de communications avec l'intérieur, joint aux obstacles que la ceinture de fortifications oppose au commerce, les condamne à la pauvreté. L'histoire, qui raconte les malheurs de la population d'Agosta, nous dit aussi que par une réaction fatale, ils se sont tou-



Théâtre de Syracuse. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Paul Berthier.

jours distingués par leur férocité. Les premiers colons de la ville furent des captifs que l'empereur Frédéric avait enlevés du nid d'aigle de Centorbi. C'était un triste commencement. Plus tard vinrent les siéges, les assauts, les pillages, puis le grand tremblement de terre de 1693 qui fit sauter la poudrière et renversa presque toutes les maisons. Ces événements ont dû singulièrement retarder les progrès moraux des habitants d'Agosta, et l'on dit qu'ils échappent en effet avec une grande lenteur à leur barbarie primitive. Encore dans les premières années du dix-neuvième siècle, ils mutilèrent quelques marins grecs qui avaient été chercher de l'eau à une source voisine et massacrèrent plus de 350 invalides français qui revenaient d'Égypte. Le malheur et l'ignorance se transforment toujours en crime.

Afin de voir plus à mon aise les maisons d'Agosta, je me dirigeai vers la proue, mais bientôt cette partie du navire fut encombrée de passagers amenés de la citadelle sous bonne escorte. C'étaient des recrues, pauvres paysans mal vêtus, qui pour la plupart semblaient tristes, hagards, effarés comme des bêtes fauves récemment prises au piége. Sur la plage, des femmes, des enfants, des vieillards faisaient des gestes d'adieu, se tordaient les bras, poussaient des cris de désespoir, envoyaient des recommandations suprêmes à ces frères, à ces fils qu'enlevait la terrible conscription, jusqu'alors

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inconnue dans la Sicile. Quant aux jeunes soldats condamnés à un service qui, pour eux, était la déportation, ils ne tentaient aucunement de faire contre fortune bon cœur; ils ne s'étaient point décorés de cocardes et de rubans, et ne chantaient point à tue-tête de refrains patriotiques comme les conscrits français; mais, penchés sur le bordage du navire, ils essayaient de discerner encore les traits aimés qui devenaient plus indistincts à chaque tour de roue du bateau; dans le murmure confus des cris et des sanglots affaiblis par la distance, ils cherchaient à reconnaître des voix connues; ils voulaient retenir le sol natal qui s'éloignait, et plus d'un avait des larmes dans ses yeux en voyant s'élargir l'espace qui le séparait de la patrie.

En essayant de traverser la foule réunie sur le pont, je me heurtai contre un obstacle dont je ne me rendis pas bien compte tout d'abord. Deux hommes se retournèrent en me montrant une lourde chaîne qui les attachait l'un à l'autre par la main, et, sans honte, sans émotion, ils me dirent d'une voix bienveillante :

« Excusez, Monsieur, vous le voyez, nous sommes des galériens. »

Je me reculai, non par un sentiment de frayeur ou de dégoût, mais dans la crainte d'avoir humilié ces malheureux par la découverte que je venais de faire. Toutefois je m'aperçus bientôt que le triste aveu n'avait aucunement fait souffrir leur amour-propre, et que leurs idées sur la dignité personnelle n'avaient rien de commun avec les miennes. Les deux prisonniers, sans rien perdre de leur sang-froid, continuèrent de s'entretenir amicalement avec les gendarmes qui les accompagnaient. Sauf les chaînes, on eût dit des camarades auxquels la destinée avait assigné des rôles différents, mais non moins honorables l'un que l'autre. La plus parfaite égalité régnait entre les gardiens et les captifs : on riait ensemble, on se racontait des historiettes, on se donnait réciproquement des noms familiers, on changeait de cigares ou de pipes. Les gendarmes n'en voulaient pas à ces pauvres diables pour des « malheurs ou des peccadilles, » et de leur côté, les brigands, acceptant leur sort avec une résignation philosophique, semblaient se dire qu'ils valaient bien leurs interlocuteurs. D'autres condamnés, groupés dans la même partie du bateau, paraissaient également se mettre au-dessus de tout vulgaire sentiment de honte ou de remords. L'un d'entre eux, coupable d'assassinat, avait une figure innocente et candide : ses cheveux plats partagés au milieu du front, ses traits régulièrement dessinés, ses lèvres imberbes, la douceur de son regard imperturbable le faisaient ressembler à une jeune fille, et comme s'il eût voulu se donner encore une apparence plus féminine, il avait enveloppé sa tête d'un mouchoir de femme et s'était drapé dans une espèce de burnous aux longs plis serré par une écharpe autour de la ceinture. Un autre brigand, solide gaillard à la haute taille et aux larges épaules, se promenait majestueusement sans même se donner la peine de cacher ses menottes sous un pli de son manteau : il laissait tomber un regard protecteur sur tous ses voisins, galériens, gendarmes ou simples passagers libres. D'autres prisonniers étaient nonchalamment étendus et jouaient avec leurs chaînes comme avec des breloques. Un seul restait à l'écart et baissait la tête; il me sembla même qu'il frissonnait; mais, comme Bailly, ce devait être de froid, car il était très-légèrement vêtu et le vent soufflait avec force.

Je me sentis attristé jusqu'au fond du cœur à la vue de ces hommes que la société avait rejetés de son sein, et qui, par manque de dignité, ne sentaient même pas combien est terrible cette peine d'exclusion qui les frappe. Pour échapper à ce douloureux spectacle, je m'enfuis à l'autre extrémité du navire et j'essayai de me consoler en contemplant le magnifique panorama de la côte. Nous approchions du promontoire de Panagia qui s'étend au nord de la baie de Syracuse, et déjà nous pouvions distinguer sur la colline les ruines de l'antique forteresse grecque d'Euryalus. Un Syracusain, plein d'enthousiasme pour sa ville natale, nous montrait fièrement du doigt toutes les localités célèbres dans l'histoire de sa patrie. « Voyez, c'est dans cette crique, au pied de la colline de Belvédère, que débarquèrent les Athéniens avant leur attaque infructueuse contre l'Épipole. » — « A gauche, vous apercevez un groupe de maisons. C'est près de là que Marcellus prit terre avec son armée. » — « Plus haut, sur la croupe de la colline, vous distinguez quelques pans de murailles. C'est par là que l'ennemi pénétra dans la ville. » — « Regardez l'aride plateau qui portait autrefois les palais de l'Acradine. » — « Ce sont là les rochers dans lesquels sont creusées les *latomies*. » Mais déjà nous n'avons plus besoin d'indications, car voici le « port marmoréen, » voici l'île rocheuse d'Ortygie où se pressent les maisons de la cité, voici le temple de Minerve et la fontaine d'Aréthuse!

L'île qui renferme tout ce qui reste de la ville de Syracuse n'est séparée de la Sicile que par un fossé en partie artificiel où viennent remiser les barques des pêcheurs et par une série de ponts-levis et de fortifications en zigzag. Au nord de l'île se développe l'anse semi-circulaire qui fut nommée le port marmoréen, à cause des nombreuses statues de marbre érigées sur ses bords par les tyrans Denys et Agathocle. Ces œuvres de sculpture ont depuis longtemps disparu, mais l'anse peut bien garder son nom, car les roches de calcaire blanc, entrevues à diverses profondeurs à travers les flots transparents et rayées à intervalles égaux par des fissures qu'emplit une eau couleur de saphir, donnent aux bas-fonds, disposés circulairement autour du port, un aspect semblable à celui du pavé de marbre d'un cirque immense. Au sud et à l'ouest de l'île la mer projette un vaste port qui pourrait contenir des flottes entières. C'est le golfe qui donna jadis une si grande importance commerciale à Syracuse et sur les flots duquel vint se briser la puissance athénienne pendant la guerre du Péloponèse. Il n'a pas moins de huit kilomètres de tour, de la pointe d'Ortygie au promontoire qui s'appelait autrefois Plemmyrium (choc des flots), et que l'on désigne maintenant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par la désignation de *Muso di Porco* (grouin de porc) : entre ces deux mots, il y a l'espace qui sépare deux civilisations.

L'île d'Ortygie, que les premiers colons grecs, conduits par le Corinthien Archias, achetèrent, il y a deux mille six cents ans, pour un gâteau de miel, est le seul quartier de l'antique Syracuse qui soit encore habité. Sur la partie la plus élevée de l'île, portant jadis le nom d'Acropole, se dresse encore l'ancien temple de Minerve, rival de celui d'Athènes. Ce monument dorique a plus de vingt-quatre siècles d'existence. Avant d'être dévasté et partiellement démoli par les proconsuls romains, les chrétiens du Bas-Empire et les tremblements de terre, le sanctuaire de Minerve était décoré avec une extrême magnificence; des tableaux, considérés comme les chefs-d'œuvre de la peinture grecque, recouvraient les murailles; la grande porte de bronze qui s'ouvrait sous le péristyle était ornée de bas-reliefs en or et en ivoire merveilleusement travaillés. Au-dessus du fronton brillait aux rayons du soleil un énorme bouclier d'airain rehaussé d'or : c'était l'égide symbolique de la cité, et lorsqu'un navire s'éloignait du port, le pilote, tenant en sa main une coupe couronnée de fleurs et pleine de cendres prises à l'autel de Junon, ne manquait jamais de jeter un regard sur le bouclier lointain avant d'offrir ses libations aux dieux de la mer et des tempêtes. De nos jours, le temple célèbre, qui fut le Parthénon de Syracuse, est devenu une église du plus mauvais goût, un amas de plâtras et de sculptures baroques. D'un côté neuf colonnes, de l'autre douze, sont empâtées dans la maçonnerie moderne, et, de plus, on a fait ce travail barbare d'une manière tellement grossière que de la nef on voit seulement les colonnes de la rangée méridionale; l'autre colonnade, aux chapiteaux disjoints et festonnés de plantes grimpantes, fait saillie au dehors de la muraille extérieure. Tout le reste a été détruit, mutilé ou recouvert de moellons et de plâtre par les architectes chrétiens, plus vandales cent fois, au point de vue de l'art, que ne l'ont été les Vénitiens ou les Turcs prenant le Parthénon d'Athènes pour cible de leurs boulets.

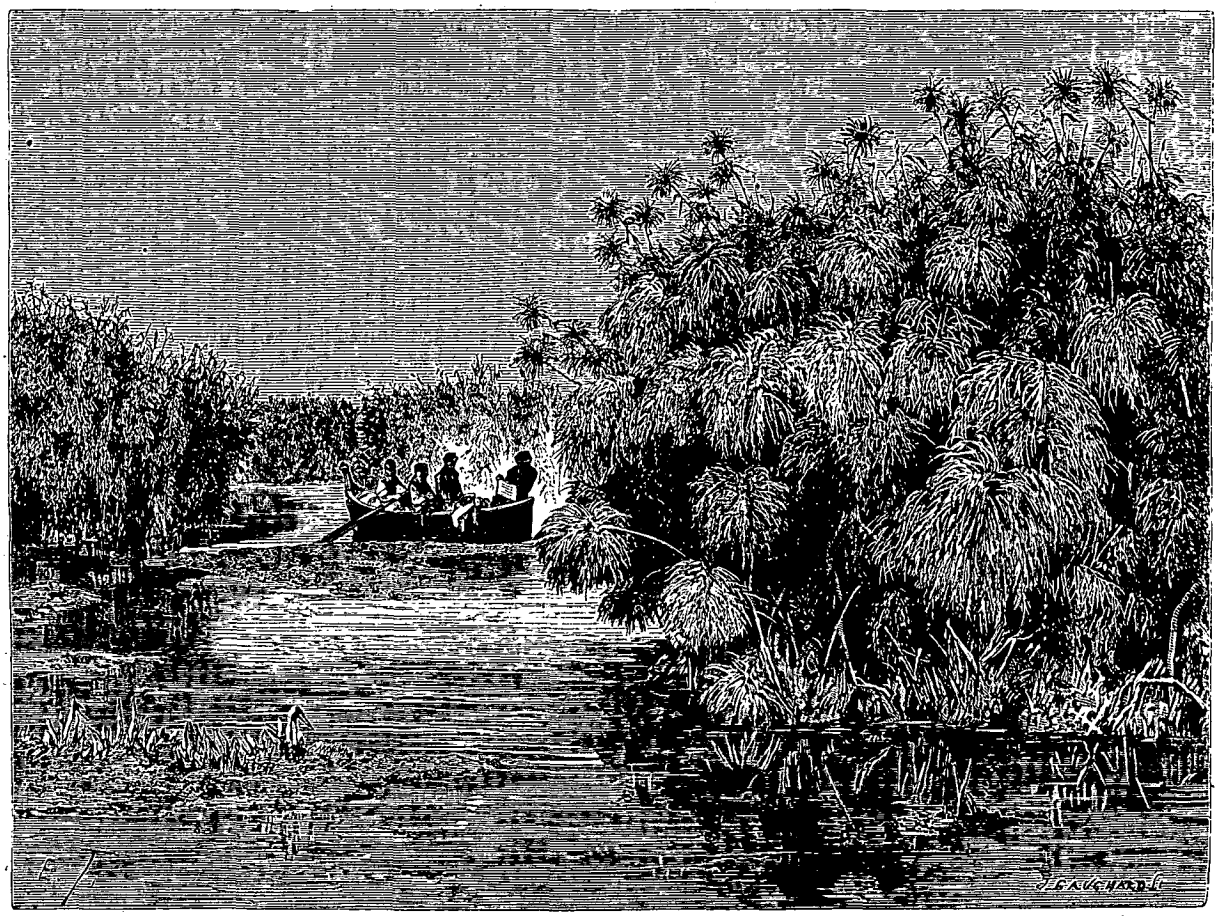
La fontaine d'Aréthuse jaillit au bord de la mer, non loin de l'ancien temple de Minerve. C'est une source très-abondante qui s'élève à gros bouillons au niveau même de la Méditerranée et que la mer envahirait si la nappe d'eau douce n'était défendue par une haute muraille contre la pression des vagues. Naguère c'était un lavoir public où de vieilles femmes, aux haillons retroussés au-dessus du genou, barbottaient dans l'eau blanche de savon. Les notables de Syracuse, honteux de l'état dans lequel se trouvait leur fontaine sacrée, viennent d'établir, à côté d'Aréthuse, un lavoir souterrain où les blanchisseuses ont toute l'eau nécessaire; la source elle-même garde jusqu'à la mer sa pureté primitive. Quelques massifs de fleurs entourent la fontaine et des touffes de papyrus se déploient en ombelles au-dessus de l'eau transparente. Deux ou trois canards nagent au milieu des herbages flottants où les anciens Grecs voyaient la chevelure de la nymphe divine.

Le jaillissement de la fontaine d'Aréthuse, dans la petite île d'Ortygie, est un curieux phénomène géologique, car il faut nécessairement que cette abondante masse d'eau provienne des montagnes de l'intérieur de la Sicile et passe au-dessous des marais et du détroit situés entre l'île et le mont Hybla. Toutefois les Syracusains ne regardaient point les hauteurs de la Sicile comme le lieu où se rassemblent les premières eaux d'Aréthuse; plus hardis dans leur imagination, ils tournaient leurs yeux vers la terre de leurs ancêtres. L'eau pure de la source, les rochers blanchâtres qui l'entourent, le paysage entier que forment les rives du golfe, tout leur rappelait la patrie. Cette terre natale, ils l'avaient quittée; mais, en se rendant sur les côtes de la Sicile, ils y avaient en même temps porté leurs dieux; bien plus, une nymphe de la Grèce, bravant, comme ils l'avaient fait eux-mêmes, les flots de la mer Ionienne, les avait suivis sur le sol étranger, et le fleuve Alphée, plongeant à la poursuite de la belle Aréthuse, avait mêlé son onde, sur les plages de Sicile, à l'onde chérie de la fontaine. Parfois, disent les marins, on voit encore Alphée jaillir de la mer, tout près du rivage, et dans son courant tourbillonnent des feuilles, des fleurs et des fruits des arbres de la Grèce. Est-il une légende qui raconte d'une manière plus touchante l'amour du sol natal? La nature tout entière avec ses fleuves, ses fontaines et ses plantes, avait suivi l'Hellène dans sa nouvelle patrie.

Outre le temple de Minerve et la source d'Aréthuse, l'île d'Ortygie n'offre guère aux visiteurs que des curiosités archéologiques, telles que deux colonnes d'un temple de Diane, des restes de bains et quelques débris byzantins et normands. Le musée, espèce de grange où la lumière rampe sous les voûtes humides, renferme, avec diverses sculptures et poteries d'une médiocre valeur, une Vénus d'une grande beauté, un magnifique buste de Méduse en bronze et des médailles admirablement frappées. C'est là tout; mais il est probable que des fouilles amèneraient d'importantes découvertes. Toutefois, ce qui serait plus désirable encore, c'est que les descendants de ces Grecs, qui comptèrent parmi leurs hôtes et leurs concitoyens des hommes tels qu'Eschyle, Pindare, Platon, Timoléon, Archimède, se relèvent enfin de leur abaissement et préparent un avenir prospère à leur cité jadis si fameuse. La partie péninsulaire de Syracuse portait le nom d'Acradine. Le seul débris de ce quartier disparu est une colonne du Forum. Quelques couvents et des églises d'architecture vulgaire ont remplacé les palais et les temples, et montrent leurs grandes façades nues au milieu de la campagne rocheuse. Sur ce plateau désolé, rien n'attire les regards, c'est dans la terre elle-même qu'il faut chercher les curiosités de l'Acradine. A côté de l'église San Giovanni, gardée par deux moines barbus, se trouve l'entrée des catacombes de Syracuse. Ces galeries sépulcrales, qui n'ont jamais été explorées en entier, sont beaucoup plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

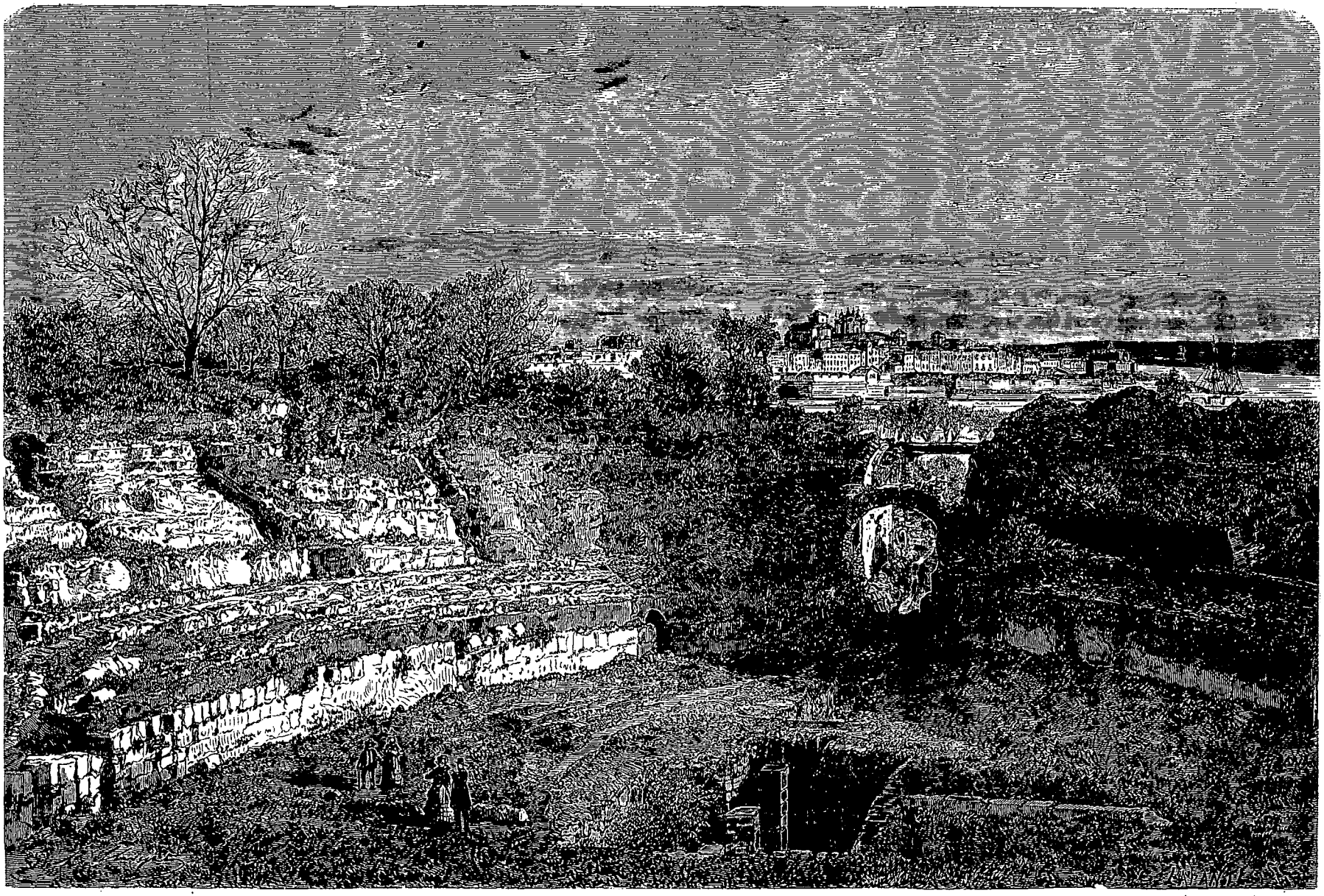
régulièrement taillées que celles de Rome et s'étendent sur un espace plus considérable. A la lueur des torches, on voit se prolonger les allées souterraines dans toutes les directions comme les nefs d'une pagode indoue ; sous l'étage supérieur des catacombes, il s'en trouve un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième encore. Rien ne donne une idée plus grande de ce que fut autrefois la cité populeuse de Syracuse, que les perspectives indéfinies de cette nécropole où des millions de cadavres furent ensevelis. De chaque côté des avenues funéraires sont disposés les caveaux où les membres de la même famille étaient placés, l'époux non loin de l'épouse et les enfants au-dessous de la mère. Des fresques grossières, des bas-reliefs sans valeur artistique, des monogrammes et des inscriptions grecques de l'époque chrétienne décorent les sépulcres, mais la plupart des squelettes sont réduits en cendres, et depuis longtemps les objets précieux qui avaient été déposés dans les galeries ont été enlevés. De distance en distance, les avenues les plus hautes aboutissent à des salles taillées en voûte et communiquant avec l'air extérieur par une lucarne circulaire ménagée au sommet. Quand le soleil brille à travers ce puisard et projette sur le sol ses rayons qu'environnent des ombres épaisses, l'humidité monte en fumée vers l'embouchure de la caverne comme si la roche brûlait sous le faisceau lumineux.



Massifs de papyrus sur le Cyane (voy. p. 415). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de MM. Sommer et Behles.

J'avais froid en sortant de la triste nécropole, et c'est avec joie que je m'exposai de nouveau à toute l'ardeur du soleil de midi, et que je repris ma promenade sur les rochers blanchâtres où croissent çà et là de maigres oliviers. En certains endroits, le sol n'offrait que de rares broussailles comme celui d'un désert. Tout à coup, au delà d'un banc de rochers, j'aperçois une porte dans une fissure de la pierre, le guide l'ouvre, je descends dans le précipice par un chemin tournant et je me trouve dans un jardin féerique, plein de verdure et d'ombre : c'est la *Latomia de' Greci* ou l'*Intagliatella*. Des orangers, des citronniers, des néfliers du Japon, des pêchers, des arbres de Judée, aspirant à l'air libre et montant vers la lumière du ciel, s'élèvent à la hauteur gigantesque de 15 et 20 mètres; des arbustes en massifs entourent les troncs des arbres; des guirlandes de lianes s'entremêlent aux branches; des fleurs et des fruits jonchent les allées et de nombreux oiseaux chantent dans le feuillage. Au-dessus de cet élysée d'arbres odorants et fleuris se dressent les roches coupées à pic de la carrière; les unes sont encore nues et blanches comme aux jours où les instruments des esclaves athéniens les ont taillées; d'autres sont revêtues de lierre du haut en bas ou portent des rangées d'arbustes sur chacun de leurs escarpements. Du reste, rien de symétrique et de régulier dans les parois de ro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Amphithéâtre de Syracuse. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. Paul Berthier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chers qui ferment le jardin. Ici, un massif calcaire complétement isolé, s'élève comme une grande tour au milieu de la verdure; plus loin, on aperçoit au-dessus de sa tête un pont de bois jeté sur un précipice entre deux escarpements parallèles; ailleurs, d'énormes blocs, tombés des flancs de la roche, forment autant de monticules d'où l'on contemple à son aise le merveilleux spectacle que présente le gouffre tortueux et verdoyant.

Le jardin qui, de l'autre côté de la Méditerranée, sur les côtes de la Tripolitaine, acquit autrefois tant de célébrité sous le nom de Jardin des Hespérides, ressemblait certainement à celui de l'Intagliatella, si ce n'est qu'il était moins riche en variétés de plantes. « C'était, nous dit Scylax, un lieu profond, escarpé de toutes parts et n'étant accessible d'aucun côté. Le jardin était rempli d'arbres serrés les uns contre les autres et dont les branches s'entrelaçaient; on y voyait des lotus, des pommiers de toute espèce, des grenadiers, des poiriers, des arbousiers, des mûriers, des vignes, des myrtes, des lauriers, des lierres, des oliviers domestiques et sauvages, des amandiers et des noyers. » De nos jours, l'ancien jardin des Hespérides est devenu, d'après le témoignage de Beechey, un précipice dont le fond est souvent rempli d'eau, tandis que les carrières de Syracuse ont été transformées en vergers d'une beauté luxuriante, et sont devenues, dans leur genre, ce qu'il y a de plus admirable en Sicile.

Et pourtant, ce paradis de l'Intagliatella et les autres latomies de Syracuse ont été d'affreuses prisons. C'est là, qu'après leur terrible défaite sur les bords de la petite rivière Asinarus, les sept mille prisonniers athéniens furent enfermés. C'est là ce « lieu profond et découvert, où les malheureux furent d'abord tourmentés par la chaleur du soleil et par un air étouffant, ensuite par les nuits fraîches de l'automne qui changèrent leurs souffrances en des souffrances contraires, et leur causèrent de nouvelles maladies. Ils étaient forcés de satisfaire, dans un lieu resserré, à toutes les nécessités de la vie. Les morts mêmes y étaient entassés; les uns avaient péri de leurs blessures, les autres des variations de température qu'ils avaient éprouvées. On y respirait une odeur insupportable et les prisonniers étaient à la fois tourmentés de la soif et de la faim (Thucydide). » Le nom de Latomia de' Greci que porte aussi l'Intagliatella est dû au souvenir de ces malheureux captifs. En plusieurs parties de la carrière on montre, creusées dans l'épaisseur du rocher, de vastes et hautes salles où furent enchaînés les Athéniens, et après eux de nombreuses victimes de la tyrannie des Denys et des Agathocle. Des trous forés dans le roc indiquent les endroits où s'attachaient les chaînes de fer qui retenaient contre la muraille les mains ou les cous des prisonniers; plus haut se voient aussi les traces des escaliers par lesquels les geôliers apportaient la pitance aux captifs. Enfin, une haute galerie qui débouche non loin de la voûte serait, s'il faut en croire le *cicerone*, l'endroit où venait s'installer le tyran Denys pour voir au fond du gouffre ses victimes enchaînées et se délecter de leurs tortures.

Il est une carrière à laquelle cette tradition s'applique encore d'une manière plus spéciale qu'à l'Intagliatella : c'est la célèbre latomie *del Paradiso* où se trouve la caverne désignée sous le nom d'Oreille de Denys. Cette latomie qui ne répond point aux promesses de son nom, car elle est encombrée de débris, est creusée entre le théâtre et l'amphithéâtre, dans le quartier de l'ancien Neapolis situé à l'ouest de l'Acradine. L'Oreille de Denys s'ouvre dans la paroi méridionale de l'ancienne carrière. C'est un énorme tympan, de forme parabolique, ayant plus de 20 mètres de hauteur et 60 mètres de développement. Les parois de l'excavation, qui se rapprochent graduellement vers l'extrémité, sont taillées comme au ciseau et revêtues d'une mince couche de concrétions calcaires : au moindre bruit, de longs échos résonnent confusément dans la caverne. A quoi servait cette cavité? Était-ce, comme le prétendent certains archéologues, une espèce de table d'harmonie pour la scène du théâtre qui se trouve à quelques mètres de là de l'autre côté du rocher? On n'en sait rien; mais l'hypothèse émise par Caravage, d'après lequel cette grotte serait une prison ingénieusement construite par Denys, s'est transformée en légende populaire. Les abords de l'Oreille de Denys sont le rendez-vous de mendiants de toute espèce : l'un vous hurle une explication dont vous vous seriez bien passé, l'autre fait mine d'ouvrir une porte qui n'a pas de serrure, un troisième vous offre une médaille douteuse, un quatrième offre galamment un verre d'eau, d'autres encore ont des pierres, des stalactites à vous montrer ou des échos à faire retentir; puis vient la foule des quémandeurs moins ingénieux qui se bornent à tendre la main. Ce n'est point sans peine que je parvins à continuer en paix ma promenade.

A côté de la carrière du Paradis se trouve un monument, unique dans son genre, qu'on a découvert et débarrassé d'une couche de décombres en 1839 : c'est un immense autel ayant 193 mètres de long sur une largeur de plus de 18 mètres. Il avait été élevé par Hiéron II, le même qui, dans son amour de l'énorme, avait fait construire un navire de 12 000 tonneaux, d'un trop fort tirant d'eau pour tous les ports de la Sicile. Sur le grand autel de Syracuse, les prêtres pouvaient égorger et faire monter en fumée vers le ciel toute une hécatombe. Chaque sacrifice était une effroyable boucherie et se terminait par un vaste embrasement de chairs et de débris. Il est vrai qu'à côté de la sinistre plate-forme de l'ancien autel se trouvent les restes d'un monument romain où s'accomplissaient des rites plus terribles encore : l'amphithéâtre où se déchiraient les bêtes féroces et combattaient les gladiateurs.

Le théâtre, qui fait partie du même groupe de constructions que l'autel et l'amphithéâtre, est un des plus beaux restes de l'antiquité grecque. Il dépassait en dimensions tous les autres théâtres de la Sicile et pouvait contenir plus de vingt-quatre mille spectateurs. Les deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiers des gradins sont dans un état de conservation presque parfaite, et les yeux d'un archéologue peuvent même y déchiffrer des inscriptions en l'honneur de Jupiter et des rois. De leurs siéges de pierre, taillés dans le flanc de la colline, les citoyens de Syracuse embrassaient d'un coup d'œil la scène où s'étaient accomplis les plus grands faits de leur histoire. Ils voyaient à la fois les murs et les temples d'Ortygie surmontés par le bouclier resplendissant de Minerve protectrice, les bords de l'Anapus où leurs pères avaient livré de si terribles batailles contre les Athéniens, le promontoire lointain de Plemmyrium et l'entrée du port, où tant de victoires brillantes avaient été successivement remportées, et là-bas, vers l'ouest, au pied des montagnes, ces défilés, qu'avaient franchis, quelques jours avant le désastre suprême, les deux armées en déroute de Démosthènes et de Nicias. Tout en applaudissant les actions de leurs héros représentées par les artistes, les Syracusains assemblés pouvaient contempler au delà, comme dans le cadre d'un immense tableau, les lieux mêmes où s'accomplirent tous ces exploits, et plus loin les flots bleus de la mer Ionienne qu'avaient parcourus les navires de leurs ancêtres Corinthiens. Au-dessus de ce théâtre, où se pressaient autrefois les spectateurs par milliers, s'élève de nos jours un moulin rustique dont l'eau descend en minces filets sur les gradins et fait germer quelques plantes aquatiques entre les pierres descellées.

Immédiatement au delà du moulin s'ouvre une voie sépulcrale qui monte vers le plateau d'Épipole, à l'ouest de Neapolis et des autres quartiers de Syracuse. Dans ce chemin creux, on pourrait se croire transporté en pleine Grèce du passé, à vingt-cinq siècles en arrière. Des deux côtés de la voie s'ouvrent les tombeaux qui semblent prêts à recevoir les corps; le rocher qui forme le sol de la route est encore sillonné des profondes ornières qu'y creusèrent les chars des guerriers grecs. C'est là, suivant la tradition, que passait jadis Timoléon, le Washington des temps antiques, alors que de sa maison de campagne il se rendait au théâtre pour conférer avec le peuple. Dans cet étroit chemin où tout rappelle le passé, il me semblait que j'allais voir apparaître soudain le beau vieillard, porté, comme jadis, sur les épaules des citoyens.

Le grand plateau d'Épipole, qui s'étend à plusieurs kilomètres de distance entre le golfe d'Agosta et la vallée de l'Anapus, n'offre plus même une pierre, plus même un débris des palais et des temples de ce qui fut autrefois Syracuse : tout a disparu, comme si le vent avait emporté jusqu'à la poussière de la cité. Seulement le murmure de l'eau, qui coule tantôt à découvert, tantôt dans les profondeurs du sol, rappelle le souvenir de ceux qui construisirent l'aqueduc lors de la fondation de Syracuse. Après avoir marché pendant deux heures, on arrive au point le plus élevé du plateau que couronne la forteresse grecque d'Euryalus, la mieux conservée qui existe encore. Cet ouvrage de défense, dont la construction fut peut-être dirigée par le grand Archimède, se compose de deux hautes murailles séparées l'une de l'autre par un fossé de huit mètres de profondeur et percées de chemins couverts où se cachaient les hommes d'armes pour s'élancer sur les assiégeants. La deuxième muraille, qui est la plus élevée, est surmontée de quatre pyramides entre lesquelles étaient placées des machines balistiques, de même que des canons sont placés dans les embrasures des remparts modernes. De ces pyramides de pierre blanche, où le lézard se chauffe au soleil et qui furent autrefois rougies du sang de tant de vaillants hommes, on jouit d'une vue enchanteresse. L'Etna lointain avec ses vapeurs dorées, le port et la péninsule d'Agosta, la presqu'île de Magnisi, semblable à une feuille de trèfle flottant sur les eaux, l'île d'Ortygie, le port de Syracuse, la plaine verdoyante de l'Anapus, le fier mont Hybla, le demi-cercle de la mer bleue, toutes ces parties de l'immense tableau contribuent, par la grâce ou la hardiesse de leurs lignes, à la beauté ravissante de l'ensemble. On comprend qu'en contemplant cet admirable pays où il devait, d'après l'ordre de sa cruelle patrie, porter le meurtre et la destruction, Marcellus se soit pris à verser des larmes.

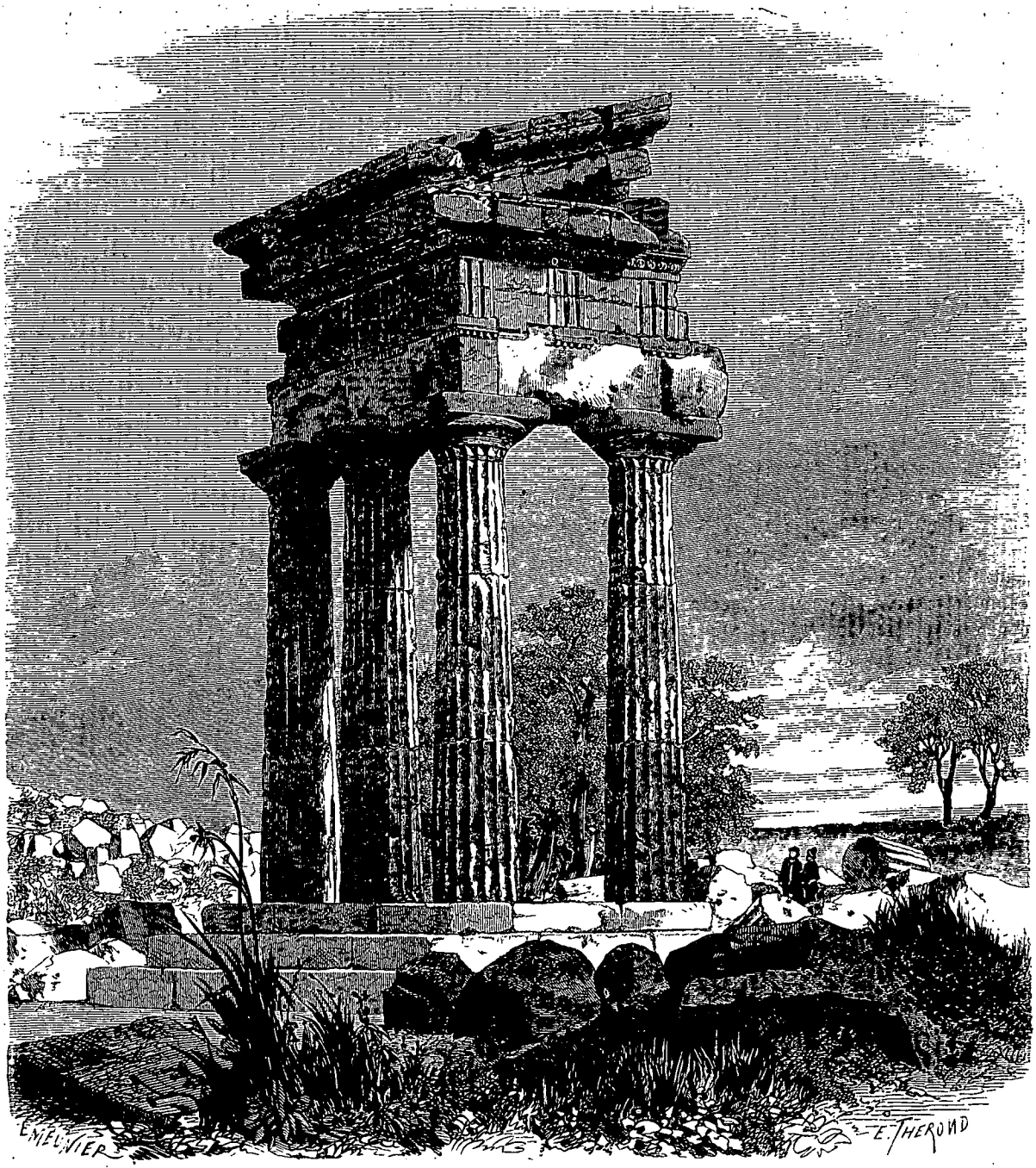
Le lendemain de ma visite au fort d'Euryalus, j'allai voir dans la plaine de l'Anapus, non pas un monument ruiné des Grecs ou des Romains, mais une œuvre de la nature, encore aussi charmante qu'elle l'était aux temps de Théocrite et de Moschus. C'est la fontaine de Cyane, au doux nom grec qui veut dire « l'azurée. » Pour s'y rendre, il faut d'abord voguer sur l'eau marécageuse de l'Anapus, qui sent la fièvre et la mort; mais, au pied d'un dattier qui se penche au-dessus du confluent, la barque pénètre dans l'eau pure du ruisseau de Cyane. Le petit cours d'eau déroule ses sinuosités dans la plaine, à la base de la terrasse qui porte encore deux colonnes inclinées d'un temple de Jupiter Olympien. Des herbes flottantes, aux reflets argentés, arrêtent la marche du bateau; des massifs de papyrus égyptien, que l'on croyait autrefois les seuls de toute la Sicile, s'élèvent à quatre et cinq mètres de hauteur et se recourbent gracieusement sur le ruisseau en entremêlant leurs bouquets de fibres délicates pareilles à la soie la plus fine.

Après une longue navigation sur l'eau si claire du ruisseau et sur les épaisses couches d'herbes traînantes qui l'obstruent, le bateau pénètre enfin dans le bassin de la source aux bords frangés d'iris et de papyrus. L'eau, profonde de huit à neuf mètres, est parfaitement transparente et l'on peut suivre du regard, à travers la couche bleue, les poissons qui nagent entre les rochers du fond. Comme sa sœur Aréthuse, Cyane s'élance des grottes d'un coteau calcaire, mais la tradition ne dit point qu'elle soit aussi venue des rivages de la Grèce en plongeant sous les flots de la mer Ionienne. Non, la nymphe Cyane était bien de la Trinacrie; c'était une compagne de Proserpine et, comme la noire fille de Cérès, elle se couronnait de fleurs, lorsque le sombre Pluton apparut sur son char de feu et « cueillit lui-même la gracieuse vierge, la plus belle de toutes les fleurs. » Cyane voulut s'opposer au destin et lutter contre le dieu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la mort. Frappée par l'invincible bras, elle perdit sa vie propre pour rentrer dans le sein de l'immense nature ; mais, changée en fontaine bleue, elle n'en a pas moins gardé son immortalité sous une autre forme. De son onde intarissable et pure, elle ne cesse de baigner les feuilles et les fleurs dont elle se tressait autrefois des guirlandes.

C'est aux bords de la fontaine de Cyane que je dis



Temple de Castor et Pollux à Girgenti. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de M. Paul Berthier.

adieu à Syracuse, au paysage grec qui l'entoure, à la fumée de l'Etna qui se déployait en arche au-dessus de ma tête, et à la Sicile elle-même. Je n'eus pas le bonheur de voir, ainsi que je l'avais désiré, les superbes colonnades de Girgenti, le promontoire du mont Éryx, les gorges rocheuses de Calatafimi et le temple de Ségeste.

Élisée RECLUS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1866

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

Expédition du baron de Decken aux montagnes neigeuses de l'Afrique orientale. Le Djob et le pays des Somâl. Le sultan de Berdéra. Catastrophe. — Le voyage de du Chaillu dans la région intérieure au sud-est du Gabon. Itinéraire. Accident. Retour. — Un nouvel explorateur de l'Afrique équatoriale. M. Le Saint. Projets. Avenir. — Gerhard Rohlf chez les Touâreg et dans le Fezzan. Les Tibboû et le Ouadâi. — Course en Palestine. Les récentes explorations, leurs résultats et leur importance. L'expédition de M. le duc de Luynes et les travaux géodésiques de la Commission anglaise. — La dépression de la mer Morte au-dessous de la Méditerranée. Historique. Chiffre définitif. — Explorations prochaines ou actuelles: La Cochinchine. Le Mexique. L'Amazone. — Prochaines publications. Palgrave. Baker. Livingstone. Le Dr Bastian. — Nécrologie. Mac Donal Stuart. Henri Barth.

I

C'est l'Afrique qui nous envoie nos premières nouvelles, et ce sont de tristes nouvelles : un insuccès et un désastre. Au milieu des progrès inouïs que font depuis quinze ans les découvertes africaines, il faut s'attendre à ce que de temps à autre quelque fâcheux épisode vienne jeter son ombre sur le tableau, comme pour nous mieux rappeler à quel prix s'obtiennent de semblables conquêtes.

Nos lecteurs savent avec quelle persévérance un riche Hanovrien, M. le baron de Decken, a poursuivi depuis 1860 la mission qu'il s'était donnée, de continuer l'exploration de l'Afrique orientale au sud de l'équateur. Ses deux voyages au Kilimandjaro, en 1860 et 1862, confirmèrent pleinement les découvertes contestées des deux missionnaires anglicans Krapf et Rebmann, qui annoncèrent les premiers, en 1848 et 1849, l'existence de grandes montagnes neigeuses à deux ou trois cents milles de la côte, entre le 1er et le 4e degré de latitude S. Situé à égale distance à peu près entre la côte du Zanguebar et le lac Victoria-Nyanza reconnu par Speke dans ses deux voyages de 1858 et de 1860, le massif que couronne le pic volcanique du Kilimandjaro, et, un peu plus au nord, celui de Kénia (le mot signifie la montagne Blanche), a une très-grande importance au point de vue physique aussi bien qu'au point de vue géographique; — et nous pouvons ajouter au point de vue historique, car il n'est guère douteux que cette chaîne côtière ne représente la célèbre montagne de la Lune d'où Ptolémée fait sortir les premiers cours d'eau qui alimentent la tête du Nil.

Dans ses deux visites de 1860 et 1862, M. de Decken n'avait vu que le Kilimandjaro, et il n'avait pu en compléter l'exploration autant qu'il eût été désirable. Outre que l'abandon de ses guides ne lui avait pas permis d'en achever l'ascension, il n'avait pas reconnu la pente occidentale du massif, celle qui sûrement verse ses eaux au Victoria-Nyanza. Combler ces dernières lacunes et remonter jusqu'au Kénia était une double tâche que le voyageur voulait remplir. Il pensa que la voie lui en serait plus facile s'il pouvait arriver aux grandes montagnes par quelqu'une des rivières qu'elles envoient à la côte.

Dans cette persuasion il revint en Europe, et fit construire deux petits steamers propres à remonter les rivières de la côte, *le Passe-Partout* et *le Welf*. Ce dernier, le plus fort des deux, était un bateau de 38 mètres de longueur sur 5 mètres de largeur, pourvu d'une machine de la force de quarante-cinq chevaux.

A la fin de 1864 M. de Decken était de retour à Zanzibar, prêt à tenter l'exploration des cours d'eau qui débouchent à la mer à quelque distance au nord de Mombaz (la petite place maritime de Mombaz est par 4°4' de latitude australe, à deux degré au nord de Zanzibar), entre le 2e et le 4e degrés au sud de l'équateur. Le plan du voyageur était de remonter aussi loin que possible une de ces rivières, puis de poursuive le voyage à pied jusqu'aux montagnes. Une première tentative fut dirigée au commencement de 1865 sur la Sabaki, la plus rapprochée de ces rivières; cette tentative, à ce qu'il paraît, ne réussit pas, non plus que celle qui fut faite immédiatement après sur l'Osi, peu éloignée de la première. Les détails manquent, au reste, sur ces deux premières excursions; car par un assez singulier contraste avec le zèle dont l'infortuné voyageur a donné tant de preuves, il y avait chez lui, par une cause ou par une autre, très-peu d'empressement pour la publicité. Sans doute il voulait frapper tout d'une fois un grand coup; mais en de telles entreprises, où l'explorateur est à la merci de tant d'accidents imprévus, c'est un fâcheux calcul de réserver pour l'avenir ce qu'on pourrait donner immédiatement à la science. Que de trésors seraient à jamais perdus, si le même calcul avait retenu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les communications des voyageurs envoyés en 1860 sur les traces de Vogel!

Revenu à Zanzibar après ces deux courses sans résultat, M. de Decken se décida à se porter beaucoup plus au nord jusqu'au Djob, rivière dont l'embouchure est presque sous l'équateur. Quoique la reconnaissance en ait été tentée plus d'une fois, elle n'a jamais été poussée bien avant, et le cours de cette rivière, qui paraît considérable, est absolument inconnu à peu de distance de la côte. La même remarque s'applique, au surplus, ou bien peu s'en faut, à l'Osi et à la Sabaki. Le cours du Djob, quel qu'il soit, appartient au territoire des Somâl, race nombreuse dont le pays, peut-être aussi grand que la France et presque absolument inexploré, forme cette large corne que l'Afrique projette vis-à-vis de l'Arabie, et qui se termine par le cap Guardafui, — forme corrompue du nom arabe Râs Djardafoûn. De même sang et de même langue que les Gallas qui confinent au sud de l'Abyssinie (sauf la différence très-grande des dialectes), les Somâl n'ont rien du nègre, si ce n'est çà et là par suite de mélanges sporadiques. C'est une race blanche, qu'on peut nommer les Berbers de l'Afrique orientale. Ils en portèrent autrefois le nom, que les anciens connurent sous la forme grécisée ou latinisée de *Barbari* (pour Berberi), et ils ont plus d'une affinité avec les Berberah ou Barabrah de la Nubie. C'est, au total, une des populations africaines les plus curieuses, et assurément les plus importantes, dont l'étude est réservée aux futurs explorateurs.

Malheureusement c'est aussi une des plus barbares, comme vient de ne le montrer que trop la triste fin de l'expédition de M. de Decken. Il est vrai qu'à ce déplorable événement ont pu se mêler chez les indigènes des causes d'irritation déjà anciennes, et que les dépositions connues ne permettent pas d'apprécier. Quoi qu'il en soit, voici le résumé des rapports et des lettres arrivés par diverses voies en Angleterre et en Allemagne.

Parti de Zanzibar le 16 juin 1865 avec ses deux petits bâtiments, M. de Decken jetait l'ancre le 20 près de l'île de Toula, par 1 degré de latitude S. Après une courte reconnaissance, au moyen du *Passe-Partout*, de deux rivières voisines, la Toula et la Chamba, l'expédition gagna décidément l'embouchure du Djob ou Djouba, qui n'est que d'un quart de degré tout au plus au midi de l'équateur. On était alors à la fin de juillet. Une barre dangereuse obstrue l'entrée de la rivière. Le Passe-Partout lui-même, qui n'avait qu'un pied de tirant d'eau, ne la franchit pas sans accident, puisque l'ingénieur Hitzmann s'y noya; et *le Welf* s'y endommagea assez sérieusement pour être obligé de rester plusieurs jours en réparation au village somâli de Djouba, à peu de distance de l'embouchure. On put enfin commencer le 15 à remonter la rivière.

Le 16, on arriva à Hindi, localité entourée d'une palissade percée de deux portes. Les habitants, descendus au lieu de débarquement, saluaient de clameurs bruyantes les bateaux fumants aux ailes mobiles, merveille inconnue que leur apportait la rivière. Les anciens envoyèrent une chèvre et un mouton, présent en retour duquel le baron leur fit porter le lendemain cinq thalers. Dans ces pays d'hospitalité patriarcale, rien ne se vend; mais l'étranger serait fort mal venu qui ne répondrait pas à un présent par un présent.

Les deux bateaux remontaient la rivière à très-petites journées; le 5 septembre la navigation devint plus difficile. Le 13, on passa devant un établissement somâli, où se trouvait le chef d'une ville d'Anolé, dont la situation n'est pas indiquée. Le 17, on dépassa la position de Mantchor (ou Mansor), lieu qui ne touche pas à la rivière et n'en est pas visible. Les indications du journal ne sont pas suffisantes pour déterminer la position de cette place; les renseignements que le lieutenant Christopher, de la marine royale, a consignés sur sa carte [1], la mettent à un peu moins de 140 milles anglais de la côte. Le 19, on atteignit la ville de Berdéra [2], résidence du sultan ou chef du pays. Les habitations s'étendent sur les deux bords de la rivière, et occupent un terrain assez élevé.

La réception du chef fut en apparence assez amicale, quoique les exigences des Somâl pour la vente des provisions soulevassent bien de temps à autre d'assez vives discussions. C'était un homme de Brava (bourgade de la côte, à mi-chemin de l'embouchure du Djob, vers le N. E. et Magadokcha) qui servait d'interprète. Six jours se passèrent ainsi; on repartit le 25 pour continuer de remonter la rivière.

Le lendemain on se trouvait en présence de rapides qui barrent le cours du Djob, et presque au même moment *le Welf* (le plus grand des deux bateaux) porta si malheureusement sur les rochers, qu'une forte voie d'eau s'y déclara. Il fallut transporter à terre le chargement tout entier, pour essayer de remettre le bâtiment en état. On a vu que déjà il avait été fortement endommagé au passage de la barre. M. de Decken voulut retourner à Berdéra sur son *Passe-Partout*, pour en ramener du secours; il partit le 27, accompagné du docteur Link (le médecin de l'expédition), de l'interprète, des deux guides et de quatre nègres. De ce moment les événements se précipitent et la catastrophe est imminente.

Le lieutenant Schick, commandant du *Welf*, avait été laissé à la garde des effets déposés sur la rive, vis-à-vis du bâtiment échoué; pendant trois jours, du 28 au 30, on travailla aux réparations du bateau, qui fut remis à flot. Sur ces entrefaites, les Somâl s'étaient amassés en grand nombre autour du camp. Voir la rive couverte de riches épaves sous la garde de huit à dix hommes, c'était une forte tentation pour des gens qui vivent en partie de pillage: ils n'y résistèrent pas. Les armes à feu les tinrent un moment en respect, mais le nombre l'emporta. Déjà deux Européens étaient tombés, mortellement frappés, et une partie des noirs de l'escorte avait pris la fuite. Il ne restait au lieutenant qu'un seul

1. Au XIVe vol. du journal de la Société de Géographie de Londres, 1844.

2. Le lieutenant Christopher écrit Bardèrh, et la met à 20 milles au-dessus de Mansor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parti : redescendre la rivière en toute hâte. C'était le 1er octobre, et depuis cinq jours que le baron était parti pour Berdéra on n'avait eu de lui ni message ni nouvelles. Or, voici ce qui était arrivé.

Comme précédemment, le chef avait fait à son hôte l'accueil le plus souriant, mais sans se hâter de fournir les provisions qu'on lui demandait. La sinistre résolution était-elle prise dès ce moment, ou fut-elle suggérée par les rapports qui arrivèrent bientôt de l'affaire de la cataracte et de la situation désespérée où se trouvaient les restes de l'expédition ? C'est ce qu'on ne pourrait dire.

On ne sait ce qui se passa alors que par la déposition de deux des hommes de l'escorte échappés de Berdéra. Toujours est-il que les Somâl avaient déplacé le bateau à l'insu de M. de Decken qui était à terre et enlevé les armes qui s'y trouvaient, et que c'est au moment où le voyageur les réclamait avec énergie qu'il fut saisi, lié, porté au bord de la rivière et tué à coups de lance. Le docteur Link eut le même sort; les gens de l'escorte, qui étaient tous des indigènes, furent seuls épargnés.

Il est présumable que la tragédie était accomplie lorsque le grand bateau qui emportait le lieutenant Schick et les Européens survivants traversa Berdéra de toute sa vitesse, dans la nuit du 1er au 2 octobre, probablement; c'est un point sur lequel le rapport du lieutenant glisse, il faut le dire, avec une rapidité pour le moins singulière. Il semble qu'emportés par une panique — d'ailleurs passablement justifiée, — ils aient craint même de s'informer du sort du baron et de ceux qui l'accompagnaient. Nous ne voudrions pourtant pas porter un jugement trop sévère sur une conduite qui sans doute a été absolument commandée par les circonstances.

Le 6 octobre, *le Welf* arrivait à l'embouchure du Djob. Mais la mer qui brise sur la barre rendait impossible le passage du steamer; il fallut l'abandonner. Le parti se voyait dans la nécessité de gagner à pied une des stations de la côte ; heureusement on rencontra le lendemain une embarcation indigène qui conduisit le lieutenant et ses compagnons à Lamou, d'où une autre embarcation les ramena à Zanzibar. Ils y arrivèrent le 24, et sur leur rapport un vapeur de guerre anglais qui se trouvait en rade chauffa immédiatement pour retourner au Djob, où l'on arriva le 11 novembre. Mais il était trop tard, et l'on ne put que recueillir, de la bouche des témoins de la scène de Berdéra, les détails de cet acte atroce qui va donner une triste célébrité à ce repaire de barbares.

II

Si les projets de du Chaillu, sur la côte opposée de l'Afrique australe, n'ont également abouti qu'à un regrettable insuccès, du moins on n'a pas à y déplorer la sanglante issue de l'entreprise de M. de Decken.

Nos lecteurs peuvent se rappeler que Paul du Chaillu, le célèbre chasseur de gorilles, après ses premières courses au Gabon, dont le récit, comme autrefois ceux de Levaillant, souleva, il y cinq ans, tant de doutes mal fondés et de récriminations exagérées, avait résolu de retourner sur le même théâtre et d'y pousser beaucoup plus loin ses explorations, ne se proposant rien moins cette fois que d'arriver par l'ouest au plateau intérieur de l'Afrique et au grand lac central, le Tanganîka, où Burton et Speke arrivèrent par l'est en 1858. Pour rendre l'exploration plus fructueuse, du Chaillu s'était exercé à Londres à la pratique des observations. Sur l'issue de ce voyage, nous tirons ce qui suit de la notice que le voyageur lui-même en a communiquée, au mois de mars dernier, à la Société de géographie de Londres.

Parti d'Angleterre dans les premiers jours d'août 1863, du Chaillu était arrivé au Gabon au commencement d'octobre; malheureusement, en se rendant au Fernan Vaz (grand fleuve qui débouche par un large delta vers le premier degré de latitude australe), il perdit à la côte l'embarcation qui contenait la plus grande partie de ses instruments. Il fallut en demander d'autres à Londres, qui n'arrivèrent qu'à la fin de juillet 1864. Après maintes difficultés pour organiser son départ, il atteignit le village du roi Olinda, dans le pays d'Achira. Par la route qu'il a suivie, ce village est à cent dix milles (177 kilomètres) de l'embouchure du Fernan Vaz. Olinda reçut fort bien du Chaillu, qui ne tarda cependant pas à s'apercevoir que cet accueil était intéressé et s'adressait surtout aux cadeaux qu'on espérait obtenir. En quittant le pays des Achira, il traversa les territoires des Bekelaï, des Komba et des Avia, pour gagner les cataractes de Samba Nagochi, auxquelles il n'avait pu parvenir lors de son premier voyage. Ces cataractes sont situées à cinquante milles (80 kilom.) nord-nord-est du village d'Olinda. Pendant ce trajet, du Chaillu put constater que les gorilles vivent parfois en troupes, contrairement à ce qu'il avait avancé dans son premier ouvrage.

Ayant atteint et descendu pendant quelques heures la rivière Ovigui, le voyageur et sa troupe débouchèrent dans le grand Rembo, qui était très-gonflé par les pluies. Enfin, il atteignit le village de Suba, qui appartient à la tribu des Avia et qui est situé au-dessus des rapides et des chutes. La contrée qu'il venait de traverser est couverte de villages abandonnés, qui lui donnent un aspect monotone et triste.

Les chutes et les rapides s'appellent Samba Nagochi. La légende dit que deux esprits, l'un masculin, l'autre féminin, agitent les eaux afin d'empêcher de remonter et de descendre le cours de la rivière. Au milieu de la chute réside Fougamou, qui rugit et qui pousse l'eau avec une force effrayante.

Les chutes sont au nombre de trois : la première, appelée Nagochi (du nom de l'esprit féminin) n'est qu'un rapide; sur ce point, la rivière contient deux îles. Environ douze milles (dix-neuf kilomètres) au-dessous, se trouve la grande cataracte, à la hauteur de laquelle la rivière est large d'environ cent cinquante yards (cent trente-sept mètres), et présente une île qui coupe la chute en deux, empêchant d'en voir l'une des moitiés. Du côté où était du Chaillu, la chute peut avoir soixante-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix yards de large (soixante-quatre mètres). C'est toutefois de l'autre côté, qui n'a guère que vingt ou trente yards, que se précipite la plus grande quantité d'eau. La hauteur de la chute était d'à peu près quinze pieds. Cet accident n'est rien auprès du tumulte et du fracas produit par la rivière, qui, au-dessous de la chute, s'éloigne à perte de vue en bondissant de rochers en rochers.

A son retour chez Olinda, du Chaillu commença à parler de s'avancer davantage dans l'intérieur et à manifester le désir de gagner le pays des Apingi. Mais Olinda fit observer que ce voyage n'était pas possible; car, disait-il, peu de jours après la première visite de notre voyageur chez les Apingi, Remandji, le chef de la tribu, étant venu à mourir, le peuple avait attribué sa mort à l'étranger, qui l'avait tué *pour voyager avec son esprit*. Du Chaillu dut se décider à passer par le territoire des Otanda, un peu au sud des Apingi.

Tandis que le voyageur faisait ses préparatifs, une effrayante épidémie de petite vérole se déclara et vint augmenter les difficultés et les dangers de sa situation. Olinda succomba au fléau, et du Chaillu fut accusé de l'avoir fait périr par des moyens magiques. Il se décida alors à envoyer en avant, avec les bagages, cinq de ses compagnons de route.

Il réussit enfin à quitter le pays des Achira pour celui des Otanda. Là encore, la petite vérole sévissait sur toute la tribu. Le chef seul n'en avait pas été atteint, mais il refusait de voir du Chaillu; car, disait-il, l'homme blanc, dans tous les endroits où il va, porte la mort et tue le chef, témoins Remandji et Olinda. La fatalité voulut que, quatre jours après son arrivée à Mayolo, le chef otanda tombât malade et que sa vie fût menacée. Enfin, il se rétablit, et l'explorateur se prépara à continuer son voyage.

Mayolo n'était pas méchant, mais il était intéressé. Du Chaillu découvrit bientôt qu'il se proposait d'exercer sur lui, dans le but de le rendre généreux à son égard, une manœuvre dictée par la superstition et qui s'appelle l'*alumbi*. Voici en quoi elle consiste : quand meurt un chef, on lui coupe la tête et on la place dans un vase, au milieu d'une masse d'argile; toutes les parties molles et les liquides sont absorbés, et le crâne est conservé dans la maison d'*alumbi*. Le chef, à l'occasion, y pénètre et gratte une certaine quantité de poudre d'os, qu'on mélange à de la nourriture et qu'on administre à l'hôte sur lequel on veut faire opérer le charme. Les soupçons de du Chaillu furent éveillés par la ponctualité avec laquelle on lui envoyait un repas tout préparé. Ayant été, à l'avance, avisé de cette coutume du pays, il refusa de toucher aux aliments qui lui étaient servis.

Après avoir quitté le village de Mayolo, situé à quarante milles (soixante-quatre kilomètres) est-sud-est du village d'Olinda, capitale des Achira, il marcha presque directement du côté de l'est, en traversant le pays des Apono, où les indigènes lui suscitèrent mille embarras, craignant l'invasion de la petite vérole. Ils mirent même une fois le feu à une forêt pour empêcher sa marche. Aux Apono succèdent les Ichago, population bienveillante qui excelle à fabriquer des vêtements avec l'épiderme des feuilles de palmier.

Là du Chaillu rencontra une tribu errante de nègres singulièrement remarquables par la petitesse de leur taille; ils ne travaillent jamais, mènent une vie vagabonde, séjournent peu de temps à la même place, et semblent constituer un type inférieur des êtres humains. Ils prennent du gibier dans des piéges et l'échangent contre d'autres objets dans la tribu où ils résident. Leur peau présente une légère coloration brune; quoiqu'ils soient d'une très-petite stature, ils sont bien conformés et généralement velus sur une grande partie du corps. Leurs cheveux sont plus courts que ceux des nègres de cette contrée. Les femmes, dont du Chaillu a mesuré quelques-unes, ont de quatre pieds à quatre pieds cinq pouces.

En quittant les Apono, il entra sur le territoire des Achango. A mesure qu'il s'avançait, il trouvait le pays plus montagneux et plus difficile. La route était un étroit sentier à travers l'épaisseur de la forêt ; l'escorte du voyageur était obligée de marcher sur une seule file, franchissant les collines et les vallées, les rochers et les arbres abattus qui barraient le chemin. Au village de Mongo, dans l'Achango, à deux cent soixante-cinq milles (quatre cent vingt-six kilomètres) par la route, de l'embouchure du Fernan Vaz, l'anéroïde donna une altitude de 2472 pieds (753 mètres). En avant apparaissaient par intervalles les sommets d'une chaîne plus élevée; mais jusque-là il n'y a pas de plateau : tout est montée et descente. Le ciel, à cette altitude, était généralement obscurci par des nuages, et une légère vapeur grise voilait le sommet des collines boisées. Il n'y a pas, à proprement parler, de saison sèche dans cette région accidentée, où il pleut plus ou moins pendant toute l'année. La plus grande pluie que du Chaillu ait observée a été de six pouces et demi (0m,165) en vingt-quatre heures. Les Achango se montrèrent bienveillants et hospitaliers, bien que ce soit une peuplade belliqueuse. Leurs villages, assez considérables, — il y en a de trois cents huttes, — sont éloignés les uns des autres et communiquent entre eux par des sentiers dans les forêts.

Le voyage semblait devoir se poursuivre heureusement, lorsque du Chaillu fut retenu pendant plusieurs jours au village de Mouaou Kombo, à quatre cent quarante milles (sept cent huit kilomètres) du rio Fernan Vaz, par le chef de la tribu, qui lui apprit qu'une peuplade, placée sur sa route, était dans l'intention de s'opposer à son passage. Peu après arrivaient au village quatre envoyés de cette peuplade, et le chef Mouaou Kombo donna aux hommes de la suite du voyageur le conseil d'effrayer ces émissaires en tirant des coups de feu. Un des indigènes fut accidentellement atteint et tué sur le coup. Les naturels s'enfuirent dans tous les sens. Jugeant la position grave, du Chaillu chercha à les ramener et à les apaiser en leur offrant le prix de vingt hommes. Ces négociations auraient peut-être favorable-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment abouti, si la balle, qui avait fait une première victime, n'en eût fait une seconde en pénétrant à travers les parois d'une hutte; la seconde victime se trouvait être la sœur de celui des indigènes qui s'était montré le plus disposé à entrer en accommodement. Le tambour de guerre retentit de tous côtés ; les voyageurs durent opérer à travers le village une retraite dans laquelle fut abandonnée la partie la plus précieuse des bagages. Autour d'eux volait une grêle de flèches. Du Chaillu et l'un des siens furent blessés. Une fois arrivés dans les sentiers de la forêt, les hommes de son escorte, pris de panique, jetèrent tout ce qu'ils portaient pour fuir plus rapidement. Du Chaillu, qui tenait l'arrière-garde avec celui qui avait été cause de l'accident, eut la douleur de voir ses instruments, ses collections, ses photographies, ses cahiers de notes, joncher le terrain et perdus sans ressources. Dans cette partie de la fuite il reçut une seconde blessure faite par une flèche empoisonnée, qui porta heureusement sur la ceinture de son revolver. Après ces événements et diverses autres péripéties, l'expédition regagnait, à la fin du mois de septembre, le rio Fernan Vaz.

III

Un des projets de du Chaillu, si sa pointe vers le Tanganika ne devait pas réussir, avait été de se tourner vers le nord-est pour aller gagner l'équateur dans la direction du haut bassin du Nil, pensant avec raison qu'une exploration faite sur cette ligne, qui pourrait aller rejoindre les reconnaissances du fleuve Blanc en coupant obliquement les affluents supérieurs du grand fleuve, conduirait nécessairement à des découvertes considérables. La pensée était bonne et digne de tenter un explorateur dévoué; pourquoi du Chaillu paraît-il l'avoir complétement oubliée après son retour forcé de l'Ogovaï? Mais voici qu'elle se représente d'une manière plus sérieuse et probablement plus ferme, chez un homme qu'une vocation décidée pousse à son tour vers la gloire périlleuse des explorateurs. M. Le Saint, un homme jeune encore, plein de feu et d'énergie, que la carrière militaire, où il a conquis le rang de sous-officier, a préparé aux épreuves de la vie de voyageur, veut remonter le Nil jusqu'au-dessus de Kartoum, et probablement au confluent du Bahr el-Ghazal; et de là se jetant vers le sud-ouest dans la direction du Gabon, s'enfoncer résolûment dans la région que l'expédition des dames Tinné a explorée à demi à travers tant de tribulations.

Le projet est hardi, et semé de dangers; mais, après tout, il n'est ni plus audacieux ni plus dangereux que bien d'autres entreprises analogues qui ont réussi, — réussi en partie à cause de leur hardiesse même.

Lorsque Barth, le grand explorateur, conçut la pensée de se jeter seul dans le Soudan occidental jusqu'à Timbouktou, et de faire connaître à l'Europe une région jusque-là fermée aux Européens, il affrontait des périls aussi grands que ceux que veut braver M. Le Saint, et cependant il est arrivé. Comme Barth dans ce voyage de Timbouktou, M. Le Saint est seul : c'est peut-être une chance de plus pour la réussite. Dans de pareilles entreprises, il y a souvent plus d'avenir pour une aventure, quand celui qui la tente est fort et résolu, que pour une expédition nombreuse et préparée à grands frais, telle que l'expédition princière des dames Tinné, ou bien encore celle où vient de périr si déplorablement le regrettable baron de Decken. Burkhardt aussi était seul; et Mungo Park, et Hornemann, et tant d'autres grands voyageurs qui ont forcé l'entrée de l'Afrique dans toutes les directions, étaient seuls. M. Le Saint, qui s'est adressé à la Société de Géographie de Paris, au mois de janvier dernier, pour lui demander des instructions, est d'ailleurs en excellentes mains. M. Antoine d'Abbadie, l'illustre explorateur, s'est chargé de compléter l'éducation du voyageur; car une pareille traversée qui ne serait pas jalonnée de bonnes observations astronomiques et physiques, perdrait la plus belle partie de ses résultats.

IV

M. Le Saint, notre futur explorateur de l'Afrique équatoriale, — nous aimons à le saluer de ce titre, — fait songer à M. Gerhard Rohlf qui parcourt en ce moment le nord de l'Afrique. Il y a entre eux plus d'une analogie. Jeunes tous les deux et pleins de la même ardeur, tous deux sortent des rangs de notre armée d'Afrique[1], et se sont sentis entraînés par le même enthousiasme vers la carrière aventureuse des explorateurs. Le premier plan de M. Rohlf, il y a cinq ans, avait été d'accomplir le voyage d'Alger à Timbouktou par le désert. Familiarisé avec la langue et les habitudes arabes au point de tromper les Bedouins eux-mêmes, il a essayé à deux reprises de réaliser ce voyage hasardeux; et si des obstacles plus forts que sa volonté l'ont arrêté à mi-chemin, il reste au moins de sa tentative un itinéraire plein de faits nouveaux, et d'un grand intérêt géographique sur le massif occidental de l'Atlas et le Sahara marocain, c'est-à-dire sur des parties de l'Afrique où jusqu'à présent aucun voyageur n'avait pénétré. Retourné en Afrique au commencement de l'année dernière, le voyageur avait cette fois en vue deux buts également importants pour la géographie et l'ethnographie africaines, et vers lesquels il devait se diriger selon les circonstances : ou les montagnes encore inexplorées d'Ahaggar, centre principal de la belliqueuse population des Touâreg au sud de notre Sahara algérien, ou la contrée des Tibboû, à l'est du Fezzan et au sud du Barkah, également vierge d'explorations européennes. Une première tentative sur l'Ahaggar a été arrêtée par l'état de guerre intestine où le voyageur a trouvé les tribus ; il s'est replié sur Mourzouk, dans le Fezzan, où il attendait, aux dernières nouvelles, une caravane à laquelle il pût se joindre pour s'avancer dans le sud

1. Gerhard Rohlf, Allemand d'origine, a servi dans la légion étrangère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou pénétrer directement à l'est. M. Rohlf, d'après les informations qu'on lui apportait de l'intérieur, ne désespérait même pas d'arriver au Ouadâi, cette contrée fatale du Soudan oriental dont le nom évoque deux souvenirs funèbres, Vogel et Beurmann.

S'il ne faut pour réussir que de la persévérance et du dévouement, M. Rohlf doit réussir.

V

Quelles explorations, quels travaux avons-nous encore à mentionner ?

Nous avons parlé, dans une de nos dernières Revues, de l'expédition organisée par M. le duc de Luynes pour l'étude physique et archéologique de la Palestine et de la Syrie. Déjà quelques résultats, et des résultats d'une importance considérable, en ont été publiés. La Terre-Sainte a cela de commun avec la Bible, qui nous en raconte l'antique histoire : chaque fois qu'on y revient, on y trouve une page nouvelle. Après tant de voyageurs qui depuis quatre cents ans — pour ne pas remonter plus haut — ont foulé cette terre consacrée ; après tant de pieux pèlerins et de curieux investigateurs qui l'ont sillonnée, étudiée, fouillée dans tous les sens et dans ses moindres replis, on est étonné d'y trouver matière à de nouvelles recherches, à de nouvelles et grandes découvertes. C'est que la science grandit chaque jour, et avec elle l'observation. C'est comme un sens nouveau qui s'est développé chez les explorateurs, avec un degré d'acuité, de pénétration, et tout à la fois une faculté d'analyse et de synthèse qu'on soupçonnait à peine avant eux. On voit plus profond, plus loin et plus juste. Il n'y a pas trente ans qu'un savant américain, Edward Robinson, par une vue aussi simple que vraie appliquée à l'étude de la nomenclature historique, a placé sur une nouvelle base et complétement renouvelé la géographie comparée de la Palestine ; et c'est précisément dans le même temps, en 1836 et 1838, qu'un naturaliste allemand, le Dr Schubert, et bientôt après un de nos compatriotes, le comte de Bertou, signalèrent pour la première fois un des faits les plus remarquables de la configuration physique de l'Asie, la profonde dépression de la mer Morte *au-dessous* du niveau de la Méditerranée. Des milliers de voyageurs étaient descendus de Jérusalem à Jéricho et avaient pu remarquer la pente longue et rapide qui conduit de la ville sainte à l'embouchure du Jourdain, sans soupçonner le véritable caractère de cet énorme enfoncement, sans lui donner sa vraie signification. C'est que le témoignage des sens ne suffit pas en de semblables observations. La vue matérielle de l'homme est trop bornée pour embrasser tout un ensemble de faits, en apercevoir les rapports, en déduire les conséquences. Il faut le secours des instruments. Il faut que les instruments, ces merveilleux auxiliaires de la science moderne qui ont manqué aux anciens, nous révèlent par leurs mystérieuses indications les faits cachés qui échappent à nos organes. C'est ainsi que le télescope ouvre à nos regards les profondeurs de l'espace, que le microscope nous dévoile, aux autres confins de l'infini, les mystères du monde invisible, et que la merveilleuse propriété de l'aiguille aimantée trace la route du marin à travers les solitudes de l'Océan ; c'est ainsi que le baromètre, en accusant la pression atmosphérique qui varie selon les hauteurs, nous mesure les inflexions du relief terrestre comme le ferait un fil gradué suspendu à la voûte du ciel.

C'est par le baromètre que Schubert et le comte de Bertou furent avertis de la profondeur extraordinaire à laquelle la bassin de la mer Morte s'enfonce au-dessous du niveau des mers environnantes. Mais cette nature d'observations est soumise à certaines conditions d'une vérification difficile. Le chiffre du voyageur allemand n'était qu'une première approximation ; celui de M. de Bertou, quoique entouré de nombreuses précautions, pouvait laisser place encore à des doutes légitimes, que des vérifications ultérieures n'avaient peut-être pas entièrement dissipés. Cette question de géographie physique était une de celles dont l'expédition de M. le duc de Luynes s'était proposé la solution définitive ; et grâce aux soins infinis qu'y ont apportés les deux habiles observateurs de l'expédition, M. Lartet et M. Vignes, on peut affirmer que sur ce point la science a dit son dernier mot. Et si le moindre doute avait pu subsister après cette opération minutieuse, — doute qui se serait adressé non à l'habileté des observateurs, mais à la limite d'incertitude que le procédé comporte, — il aurait été dissipé par le nivellement géodésique qu'une commission d'ingénieurs anglais a conduit de la Méditerranée à Jérusalem et de Jérusalem à la mer Morte, nivellement dont le dernier terme, obtenu un an jour pour jour après la détermination barométrique de M. de Luynes, s'accorde avec celle-ci à un mètre près.

Rappelons les chiffres :

Le nivellement barométrique de M. de Bertou en 1838, avait accusé, pour la dépression de la mer Morte au-dessous de la Méditerranée.....	406 mètres.
Une seconde série d'observations du même voyageur en 1839.....	419, 8.
Le Dr Russegger, à la fin de 1838.....	436
Un nivellement du capitaine Symonds, de la marine anglaise, en 1841.....	400
Le nivellement barométrique du duc de Luynes, en mars 1864.....	392
Le nivellement géodésique de la commission anglaise, conduite par le capitaine Wilson, du corps des ingénieurs, en mars 1865.....	393

C'est ce dernier chiffre, 393 mètres, que l'on doit regarder comme l'expression certaine et définitive de l'enfoncement de la mer Morte au-dessous du niveau commun des mers du globe.

Sur la nature et les particularités de la mer Morte, que les anciens avaient nommée lac Asphaltite ou *mer de Bitume*, les mémoires de MM. Vignes et Lartet, précurseurs de la publication générale de l'expédition de Luynes, donnent des renseignements pleins d'intérêt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'aspect aride du profond bassin où cette mer est encaissée justifie bien, ainsi que la nature de ses eaux, le nom de mer Morte qu'elle avait déjà reçu des Grecs et des Romains. La vie s'éteint à son approche. Les eaux courantes qui descendent des hauteurs nourrissent des poissons et des coquillages; les uns et les autres meurent dès qu'on les plonge dans les eaux du lac. « Tous nos efforts pour y trouver des êtres vivants sont restés sans résultat, dit M. Vignes. L'aspect général est d'ailleurs celui de toutes les mers. Les eaux sont limpides, mais désagréables au toucher; elles laissent aux mains une impression huileuse, et à la longue déterminent des pustules. » La profondeur du lac est considérable; c'est un véritable cratère. M. Vignes a trouvé 350 mètres; des sondages antérieurs avaient déjà accusé sur certains points près de 400 mètres. Ainsi la profondeur de la mer Morte est égale à l'enfoncement de sa surface au-dessous du niveau de la Méditerranée. Cette grande profondeur ne se maintient que dans le centre et le nord, principalement aux approches de la côte orientale; dans le sud elle n'est plus que de quelques brasses. Le fond est une vase bleue mêlée de cristaux de sel; dans le sud, ce n'est plus que de la vase. M. Lartet a constaté que depuis les temps géologiques les eaux du lac se sont abaissées de plus de cent mètres, « diminution qui peut s'expliquer ou par une alimentation atmosphérique moins considérable, ou par une évaporation devenue plus active, et vraisemblablement par l'effet combiné de ces deux causes puissantes. »

VI

Outre les riches matériaux que l'expédition de M. de Luynes a donnés déjà à la géographie physique et à la topographie de la Palestine, elle en promet de non moins précieux pour l'archéologie. Les explorateurs ne se lassent pas de revenir à cet inépuisable champ d'études. Une nouvelle expédition anglaise, sous la direction de l'habile ingénieur, le capitaine Wilson, qui a effectué l'année dernière le nivellement de Jafa à Jérusalem et à la mer Morte, a repris depuis six mois l'exploration de la Palestine au point de vue de la géographie mathématique et astronomique, des antiquités, de l'ethnologie, des rapports de toute nature qui relient le pays dans son état actuel à ce qu'il fut dans les temps bibliques. L'entreprise est patronnée par une puissante association qui s'est constituée à Londres; autant qu'on en peut juger par ce que l'on sait des résultats de la première campagne, cette expédition nouvelle promet d'être fructueuse. Ceux qui voudraient en suivre la marche sur les bulletins que les journaux anglais en publient de temps à autre, peuvent s'aider de la belle carte de la Palestine en huit feuilles de M. Van de Velde, dont la maison Perthes de Gotha vient de publier une nouvelle édition à un prix dont le bon marché semble incroyable quand on le compare à la valeur scientifique de la carte et à son exécution artistique. Je suis heureux de constater ici que cette puissante maison a résolu la première, pour les grandes et sérieuses publications géographiques, un problème jusque-là regardé comme insoluble: répandre à très-bon marché d'excellents ouvrages supérieurement exécutés. Il suffit de rappeler les *Mittheilungen*, ce précieux répertoire du mouvement géographique du monde entier, conduit par le Dr Augustus Petermann avec autant d'habileté que de science. Le succès a prouvé qu'une idée réellement utile est toujours une idée profitable.

VII

Au total, notre Revue semestrielle se résume, sauf un ou deux points, en espérances que nous réserve un avenir prochain, plus qu'en résultats déjà formulés. Sur bien des points importants, outre ceux que j'ai mentionnés, des expéditions, des travaux se préparent, en effet, ou sont en cours d'exécution. Une exploration scientifique des contrées intérieures situées au-dessus de notre établissement de Cochinchine, presque officiellement annoncée depuis quelque temps déjà, n'a pas encore eu, que je sache, de commencement d'exécution; mais en attendant, de fréquentes et très-bonnes notices nous arrivent par le journal de la Colonie, le Courrier de Saïgon, et ces notices sont répétées par la *Revue Maritime et Coloniale* que publie le Ministère de la Marine, ainsi que par le Bulletin hebdomadaire du *Tour du Monde*. Les explorateurs que la Commission scientifique du Mexique a pu envoyer jusqu'à présent dans l'intérieur du nouvel Empire poursuivent vigoureusement leur tâche malgré la difficulté des circonstances, et font parvenir périodiquement à Paris des documents que la Commission dispose pour la publication. Des explorations privées sont en cours d'exécution dans le bassin de l'Amazone, ce fleuve immense destiné à ouvrir un jour une communication active entre l'Atlantique et les lointains territoires de la Nouvelle-Grenade et du Pérou.

Ajoutons que plusieurs livres d'un intérêt capital sont sur le point de paraître chez nous ou à l'étranger. La traduction française de l'Arabie de Palgrave se termine, en même temps que l'édition française de l'importante relation de Baker sur les contrées inconnues du haut Nil; celle du second voyage de Livingstone au Zambézi, le grand fleuve de l'Afrique Australe a déjà paru [1]. On annonce aussi en Allemagne la prochaine apparition du voyage du docteur Bastian à travers les contrées les moins connues de l'Asie intérieure, depuis le Kambodje et les autres pays de l'Indo-Chine jusqu'en Europe par la Mongolie et le Caucase, itinéraire rempli de faits nouveaux ou peu connus, que déjà les lecteurs du Tour du Monde ont pu suivre en partie dans les attachants récits de Mme de Bourboulon édités par

1. Les relations de Palgrave et de Baker, que celle de Livingstone a précédées, vont paraître à la librairie Hachette, qui depuis plusieurs années a pris l'honorable initiative de donner à la littérature scientifique de la France, par des traductions dues aux plumes les plus autorisées, toutes les relations marquantes qui se publient à l'étranger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Achille Poussielgue [1]. De tels livres sont de ceux qui marquent dans la science, et qui font époque dans l'histoire de l'exploration du Globe.

VIII

Ainsi marche sans se lasser jamais la cohorte dévouée des explorateurs. Jamais de vide dans leurs rangs, jamais de ralentissement dans leurs efforts ni d'interruption dans leurs travaux. Ceux que les dangers menacent puisent dans le péril même une ardeur nouvelle; ceux qui sont frappés ont déjà leurs successeurs. Et Dieu sait pourtant si la mort se lasse! Les uns, comme Vogel, comme Beurmann, comme le baron de Decken, succombent au milieu de leur entreprise inachevée; d'autres, arrivés au but, tombent épuisés à l'heure même du triomphe. C'est ainsi que Mac Doual Stuart, le pionnier intrépide qui a réussi le premier, il y a quatre ans, à force de volonté et de persévérance, à traverser d'une mer à l'autre les redoutables solitudes de l'Australie centrale, vient, jeune encore, de mourir en Angleterre; c'est ainsi qu'Henri Barth, l'illustre explorateur de l'Afrique centrale, est mort à Berlin le 25 novembre dernier en pleine vigueur d'âge, atteint par un de ces coups foudroyants qui frappent sans avoir menacé.

Nous n'essayerons pas, après sept mois [2], de tracer une biographie du Dr Barth; il est peu de nos lecteurs, sans doute, qui ne connaissent déjà cette vie si courte et si bien remplie [3]; mais nous ne pouvons passer devant cette tombe sans saluer d'un dernier hommage et d'un dernier regret la mémoire d'un des hommes qui occuperont une des plus belles pages dans l'histoire géographique de notre époque, si pleine de grandes choses et de grands noms. Barth était un de ces voyageurs qu'on désespérerait de voir jamais remplacés, s'il y avait des pertes irréparables; c'était, dans tous les cas, un de ces hommes complets qui n'apparaissent dans une carrière qu'à de rares intervalles. Aux qualités les plus élevées de l'explorateur il joignait les dons acquis du savant; c'était un homme d'action et un homme d'étude. Il avait la volonté persévérante, la froide énergie, l'attention soutenue que rien ne peut détourner de son but ni de ses recherches; et avec cela de rares aptitudes pour les idiomes barbares de l'Afrique, aptitudes que de fortes études de jeunesse et la complète intelligence de l'arabe avaient développées. Les cinq volumes de la relation substantielle qu'il a publiés de 1857 à 1858, n'avaient pas épuisé sa riche moisson d'observations ethnographiques. Il mettait la dernière main, lorsque la mort l'a surpris, à un travail étendu consacré aux langues du Soudan, envisagées dans leurs rapports intérieurs et dans leur relation avec le berber. Trois parties de cette œuvre remarquable ont déjà paru [1], et l'on assure que Barth a laissé pour le reste son manuscrit achevé. Il serait bien désirable aussi que l'on pût réunir en un volume les *Petits Voyages* que depuis son retour en Europe Barth avait pris l'habitude de faire chaque année dans quelque partie intéressante et peu connue de l'Asie musulmane et de la Turquie d'Europe. Ces courses sont elles-mêmes des matériaux d'une haute valeur pour la topographie, l'ethnographie et la géographie comparée.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

20 juin 1866.

1. La relation du voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon, ministre de France, et de sa compagne dévouée, Mme de Bourboulon, dont les amis pleurent encore la fin prématurée, vient d'être réunie en un volume. Ce voyage est de ceux que les amis d'une instruction aimable veulent conserver sur leurs rayons, à côté des piquants récits du spirituel auteur de *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, M. Henri Russell-Killough (2 volumes), livre que nous nous reprochons de ne pas avoir signalé autant qu'il le mérite à l'attention de nos lecteurs; mais il aura bien su faire son chemin sans nous.

2. Barth était atteint d'apoplexie foudroyante au moment même où nous achevions, sans avoir reçu encore la triste nouvelle, notre dernière Revue semestrielle du *Tour du Monde*. Barth était dans sa quarante-cinquième année.

3. Nous en avons rappelé les circonstances principales dans la Nécrologie du dernier volume (4e année) de notre *Année géographique*.

1. *Collection of Vocabularies of Central-African languages, compiled and analyzed* by H. Barth. Gotha, Perthes, 1862-63-66. grand-in 8°. Il y a un texte allemand et un texte anglais simultanés, pour accompagner les deux textes de la grande relation.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Chariot de paysans	H. Catenacci	1
Panorama de la cathédrale de Sienne	H. Catenacci	5
Cathédrale de Sienne (extérieur)	H. Catenacci	9
Chaire de la cathédrale de Sienne	H. Catenacci	12
Cathédrale de Sienne (intérieur)	H. Catenacci	13
Sainte Catherine de Sienne	H. Catenacci	15
Palazzo Buonsignori	H. Catenacci	16
Les fonts baptismaux, au baptistère de Sienne	H. Catenacci	17
Vue de l'hôtel de ville	H. Catenacci	21
La chapelle, sur la place du Camp	H. Catenacci	24
Fonte Gaja	H. Catenacci	25
La colonne de la Louve et le palais de l'archevêché	H. Catenacci	28
Vue de Fonte Branda	H. Catenacci	29
Escalier du palais Grottanelli	H. Catenacci	31
Un fattore de la campagne siennoise	De Neuville	32
Hippopotames du Zambèse : Femelle et son petit	Émile Bayard	33
Le docteur Livingstone terrassé par un lion	Émile Bayard	37
Femmes bushmènes faisant provision d'eau dans des oeufs d'autruche	Émile Bayard	40
Le hopo, ou chasse a la tranchée	Émile Bayard	41
Danse des Balondas au clair de lune	Émile Bayard	45
Réception chez le roi Shinté	Émile Bayard	48
Coiffures de nègres riverains du Zambèse	Émile Bayard	49
Vue des cataractes du Zambèse	A. de Bar	53
Lionnes de la cour du roi Shinté	Émile Bayard	56
Éléphant femelle protégeant son petit contre les chasseurs	Émile Bayard	57
Deux médailles antiques représentant l'éléphant d'Afrique	.....	59
La mouche tsétsé	.....	60
L'escorte du docteur attaquée par des buffles	Émile Bayard	61
Coiffure des dandys balondas	Émile Bayard	64
La fenaison dans la vallée de Maurs	Jules Laurens	65
Statue de Gerbert, a Aurillac	Thérond	68
Un tilleul dit de Sully	Jules Laurens	69
Un foyer d'auberge a Saint-Cernin	Jules Laurens	72

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le chateau d'Anjony-Tournemire	Lancelot	73
La tour de Marze	Lancelot	76
Vue prise sur le plateau de l'Artense, au nord du Cantal	Jules Laurens	77
La ville de Salers	Lancelot	80
Pacage dans le nord du Cantal	Jules Laurens	81
Maison sur la place de Salers	Lancelot	83
Torrent et cascade (rive gauche de la Maronne) près de Saint-Paul	Lancelot	84
Un bal de noces a Salers	Émile Bayard	85
Intérieur d'un buron et fabrication du fromage (territoire de Salers)	Jules Laurens	88
Entrée du bois Mary vis-a-vis le Falgoux	Jules Laurens	89
Les champs catalauniques de l'Auvergne	Jules Laurens	91
Le Puy-Mary vu du roc du Merle	Lancelot	92
Vue de Vic-les-Bains	Lancelot	*ibid.*
Le Pas de la Cère	Lancelot	93
Les faneurs, types et costumes près de Thiézac	Jules Laurens	96
Le Lioran. Vue de la percée du côté de Murat	Lancelot	97
Accident en vue du Plomb du Cantal	Lancelot	99
Le chateau d'Anterroche	Lancelot	100
Vue de Murat prise de la route de Saint-Flour	Lancelot	101
Sainte-Ivoine. Vue prise du chemin de fer	Lancelot	104
Le convoi du pauvre a Clermont	Émile Bayard	104
Clermont-Ferrand vu de la route d'Issoire	Jules Laurens	105
Pont Saint-Jean a Thiers	Thérond	108
Le creux d'Enfer, a Thiers	Thérond	109
Chateau de Tournoel	Jules Laurens	112
Tombes de mistress Livingstone et de Kirpatrick sous un baobab, a Shoupanga House	Dr Livingstone	113
Pandanus ou Screw palm couvert de plantes grimpantes, près du Kongoné (canal du Zambèse)	Dr Livingstone	116
Baie de l'embouchure du Mouton (Mazaro)	A. de Bar	117
Danse des Landines ou Caffres-Zoulous, a Shoupanga	Émile Bayard	120
Instrument pour harponner l'hippopotame	Dr Livingstone	122
Le Ma-Robert sur le Zambèse au-dessus de Sena. — Vue lointaine de la montagne Kevramisa, en forme de selle	A. de Bar	124
Exercices guerriers des landines, a Sena	Émile Bayard	125
Vue d'une partie des rapides de Kébrabasa	Dr Livingstone	128
Musiciens des bords du Zambèse jouant du marimba	A. de Bar	129
Violon africain	Dr Livingstone	132
Les cataractes de Murchison ou Mamvira	Dr Livingstone	133
Nasse	Dr Livingstone	135
Piége a hippopotame	A. de Bar	136
Un tisserand des bords du Zambèse	A. de Bar	137
Femme ornée du pélélé	A. de Neuville	140
Un cortége nuptial a Têté	Émile Bayard	141
Forgerons manganjas	A. de Neuville	144
Au bord du Zambèse	A. de Bar	145
Galeries de termites	Dr Livingstone	147
Instruments de musique	Dr Livingstone	148
Femmes des bords du Zambèse batissant des huttes. — Jeux d'enfants	E. Riou	149
Femmes des bords du Zambèse défrichant a la houe	A. de Bar	152
Une vue des chutes Victoria	Dr Livingstone	153
Abondance du gibier sur les rives du Zambèse	E. Riou	157
Ceinture de femme	Dr Levingstone	159
Forgerons a Simariango, sur la rive du Zambèse	A. de Neuville	160
Le bateau a vapeur le Pionnier, sur le Zambèse	A. de Bar	161
Vieille femme mangaja avec le pélélé	Dr Livingstone	162
Fourche a esclave	Dr Livingstone	164
Le monstre lui avait coupé la jambe	Émile Bayard	165

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Filet a main	Dr Livingstone	166
Bande de captifs au village de Mbamé	Émile Bayard.	167
Africaine broyant du grain	A. de Neuville.	168
Près des cataractes de la Rovuma	A. de Bar.	169
Flèches empoisonnées du haut Chiré	Dr Livingstone	170
Épées des Mangajas	Dr Livingstone	170
Instrument servant d'arc et de bouclier aux Maravis	Dr Livingstone	171
Pierre a moudre le grain	Dr Livingstone	172
Crocodiles sur le Chiré	A. de Neuville.	173
Buffles dans un jardin	E. Forest.	176
Rives du Danube : village bulgare	Lancelot	177
La nuit sur le pont	Lancelot	180
Le pont du bateau sur le Danube	Lancelot	181
Sistova	Lancelot	183
Rive valaque	Lancelot	184
Rive bulgare	Lancelot	184
Une heure avant Routschouk	Lancelot	185
Routschouk	Lancelot	185
Maisons a Routschouk	Lancelot	186
Une patrouille a l'ombre	Lancelot	187
Un birdj	Lancelot	188
Comme on monte en birdj	Lancelot	188
Une auberge	Lancelot	189
La hora (danse valaque)	Lancelot	192
Maison turque, a Bucharest	Lancelot	193
Riche paysan valaque	Lancelot	194
Vue de Bucharest	Lancelot	195
La steppe entre Giurgevo et Bucharest	Lancelot	195
Vieux boutiquier, a Bucharest	Lancelot	196
Église a bucharest	Lancelot	197
Juif, a Bucharest	Lancelot	199
Dame noble (ancien costume)	Lancelot	200
L'hôtel Manuk, ancien khan, a Bucharest	Lancelot	201
Paysan valaque	Lancelot	204
Paysanne valaque	Lancelot	205
Un puits près de Bucharest	Lancelot	207
Boucherie et boulangerie, a Bucharest	Lancelot	208
Un relais de poste	Lancelot	209
Postillon valaque	Lancelot	211
Gaesti	Lancelot	212
Une bourgade valaque	Lancelot	213
Un pont en Valachie	Lancelot	215
Argis	Lancelot	216
Église d'Argis	Lancelot	217
Fontaine près du monastère d'Argis	Lancelot	220
Un four a Argis	Lancelot	221
Maison de forgeron tzigane, a Argis	Lancelot	223
Une maison a Suici	Lancelot	224
Tour de Rey sur l'emplacement de l'ancienne Rhaghès (tombeau présumé d'un roi mogol)	Thérond.	225
Tour ou Cobet, sur l'emplacement de l'ancienne Raghèse	A. de Bar	227
Une case du cimetière guèbre, près de Téhéran	Émile Bayard.	228
Cimetière guèbre près de Téhéran	Thérond.	229
Laskerd, tour-village	A. de Bar.	230
Minaret penché près de Semnan	A. de Bar.	231
Ruine d'une mosquée a Charout-Bastam	Thérond	232
Charout-Bastam : tombeau de Bayazid-Bastam	Thérond.	233
Ruines d'un caravansérail près de Mazinan	A. de Bar.	235

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Minaret de Cosronguerd	A. de Bar.	236
Mosquée sur les ruines de Tous (environ de Méched)	A. de Bar.	237
Saraks (côté sud)	A. de Bar.	239
Ruines d'une petite mosquée près de Saraks	A. de Bar.	240
M. H. de Blocqueville	A. de Neuville.	241
Intérieur de l'enceinte de Marv	A. de Bar.	244
Campement des Tekkés	A. de Bar.	245
Campement des Salors	A. de Bar.	248
Campement turcoman	Émile Bayard.	249
Meule turcomane	Thérond.	251
Femme turcomane	Émile Bayard.	252
Cauda-yoli ou festin religieux	A. de Bar.	253
Femme turcomane	A. de Neuville.	256
Arrivée d'une mariée turcomane	Émile Bayard.	257
1 Boucles d'oreilles. — 2 Bracelets. — 3 Collier. — 4 Bague	Rapine.	258
3 *bis* Collier. — 5 Cylindre renfermant les versets du Coran. — 6 Turbans. — 7 Extrémités des tresses. — 8 Doutare	Rapine.	259
9 Coiffure de matrone. — 10 Soleil en argent. — 11 Chemise de femme. — 12 Coiffure de jeune fille. — 13 Coiffure de garçon	Rapine.	259
Enterrement	Émile Bayard.	260
Barhchis (musiciens)	Émile Bayard.	261
Intérieur d'une tente turcomane	Thérond.	264
Lutte et course	Émile Bayard.	265
Laboureur turkoman	Émile Bayard.	267
Gorge et forteresse d'Arderbend	A. de Bar.	268
Prisonniers turcomans conduits a Téhéran	Émile Bayard.	269
Une porte de Téhéran	Thérond.	272
L'Alecton	Riou.	273
Le poulpe géant	Riou.	276
Poisson (au quart de la grandeur naturelle) pris a Saint-Vincent, iles du cap Vert (décembre 1861)	Rapine.	277
Iles du Salut et battures de Malmanoury, vue du large	Riou.	280
Phare de l'Enfant-Perdu	Riou.	281
Pointe nord de l'ile Royale	Riou.	283
Vue de la rade de Cayenne	Riou.	285
Vue de Cayenne, prise du fort Saint-Michel	Riou.	285
Cayenne vue de la rade	Riou.	288
Hôtel du gouverneur, a Cayenne	Riou.	289
Mulatresse de Cayenne	Riou.	292
Indigènes de Cayenne	Riou.	293
Rue de Berry, a Cayenne	Riou.	296
Place des Palmistes a Cayenne	Riou.	297
Pénitencier flottant	Riou.	300
Maisons des Pères jésuites et des religieuses de l'îlet la Mère	Riou.	301
Négresses a la procession de la Fête-Dieu	Riou.	304
L'entrée de la rivière Maroni vue du large	Riou.	305
Entrée de la rivière du Maroni	Riou.	308
Nids de cassiques	Rapine.	309
Mouches cartonnières. — Nids des mouches cartonnières. — Mouches hominivores		311
Carbets d'Indiens Galibis, sur le Maroni	Riou.	312
Église de l'îlet de la Mère	Riou.	313
Huttes de concessionnaires libérés	Riou.	315
Pénitencier de Saint-Laurent	Riou.	316
Pénitencier de Saint-Louis	Riou.	316
Route entre les pénitenciers	Riou.	317
Scorpion géant de Cayenne	Delahaye	318
Scolopendre	Delahaye	319

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Yule de la Guyane	Delahaye	319
Araignée-crabe	Mesnel	320
Rivière de Tonnegrande, près de Cayenne	Riou	321
Le rocher du Connétable	Riou	324
Un rendez-vous de chasse dans les grands bois	Riou	325
Incident d'une chasse aux canards	Riou	327
Affût a la manière indienne, dans les grands bois	Riou	328
Prise d'eau de Rorota	Riou	329
La montagne d'Argent, a l'embouchure de l'Oyapock	Riou	331
Habitations sur le canal Laussat	Riou	332
Le Saut des Grandes-Roches	Riou	333
Les caïmans a l'île de Casfesoca	Riou	336
Le serpent grage, ou Trigonocéphale de Cayenne	Rapine	336
Georges Town (Guyane anglaise)	Riou	337
Le sauvetage de Raiséguier	Riou	348
Rivière de la Comté	Riou	341
Musicien nègre	Riou	342
Négresse de Surinam	Riou	343
Paramaribo, sur la rivière de Surinam	Riou	344
Rivière de Surinam. — Pointe de Parham	Riou	345
Heliothis americana	Delahaye	348
Phalena gossypion	Delahaye	348
Tortrix Gossipiella	Delahaye	348
Tortrix carpas	Delahaye	348
Tinea sata (insecte qui loge dans les graines)	Delahaye	349
Tortrix cothonisix	Delahaye	349
Pirogues indiennes	Riou	354
Le Grand-Man Adam, chef des Bonis	Riou	352
Monreale	H. Clerget	353
La Ziza	H. Clerget	356
Cathédrale de Palerme	H. Clerget	357
Détails de la cathédrale de Palerme	H. Clerget	358
Détails de la cathédrale de Palerme	H. Clerget	359
Cloître des Bénédictins a Monreale	H. Clerget	360
Portail de la cathédrale de Monreale	Thérond	361
La Favorita	H. Clerget	364
Le Monte Pellegrino	H. Clerget	365
Pont de San Leonardo	H. Clerget	368
Vue de Messine	H. Clerget	369
L'île de Lipari	H. Clerget	373
Cap d'Alessio	C. Saglio	376
Taormine	H. Clerget	377
Théâtre de Taormine	H. Clerget	380
L'Etna vu du théâtre de Taormine	H. Clerget	381
Val del Bove	C. Saglio	384
Cratère du Monte Frumento	C. Saglio	385
Grotte des Colombes	C. Saglio	388
Base des cratères du Frumento	C. Saglio	389
Cratère du Frumento	H. Clerget	392
Crevasse du Frumento	H. Clerget	393
Vue d'une coulée de lave	C. Saglio	395
Arbres engloutis momentanément dans la lave	C. Saglio	396
Chataignier des Cent-Cavaliers	H. Clerget	397
Chataignier de la Nave	H. Clerget	399
Pont d'Aragona	H. Clerget	400
Aci-Castello	O. Saglio	401
Syracuse	Thérond	404
Catane	Thérond	405

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Oreille de Denys	H. Clerget.	408
Théatre de Syracuse	Thérond.	409
Massifs de papyrus	Thérond.	412
Amphithéatre de Syracuse	H. Clerget.	413
Temple de Castor et Pollux	Thérond.	416

CARTES ET PLANS.

Plan de Sienne	4
Carte de l'Afrique australe	36
Le groupe central du Cantal	67
Carte de la région volcanique de la France centrale	102
Section de la chaîne des Puys, comprise entre la Limagne et la vallée de la Sioule	111
Carte d'ensemble des voyages du docteur Livingstone. Région des lacs	115
Carte des voyages du docteur Livingstone. Cours moyen du Zambèze	131
Carte des voyages du docteur Livingstone dans l'Afrique orientale	151
Itinéraire de M. H. de Blocqueville dans le Khorassan et le Turkestan méridional	255
Plan de l'atterrissage de Cayenne, d'après les travaux hydrographiques de M. Tardy de Montravel.	279
Plan des îles du Salut	287
Plan du Pénitencier de l'îlet la Mère	287
Carte de l'île de Cayenne et de ses environs	303
Carte de la Guyane française	339
Carte du Volcanello	372
Plan de la partie centrale de l'Etna	387
Carte de la Sicile orientale	403

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

SIENNE (Italie), par le Dr COSTANTINI (1865. — Texte et dessins inédits.)

En wagon. — Pourquoi les Anglais ne vont plus à Sienne, et pourquoi ils devraient y aller. — Salubrité du climat. — Marché pantagruélique. — Le baron Ricasoli et son vin de Broglio. — La devise de Sienne. — Sienne a été *une nation*. — Originalité de la ville et de ses habitants. — Les *costarelle*. — Bœufs siennois. — Tremblements de terre siennois. — Quelques lignes sur l'histoire politique de Sienne — Origine. — La période gibeline. — Provenzano Salvani. Farinata degli Uberti et les *fuorusciti* florentins à Sienne. — Bataille de Monte-Aperti. — Conradin de Souabe. — Bataille de Colle et mort de Provenzano. — Les discordes civiles et l'influence étrangère. — L'empereur Charles IV. — La France et l'Espagne. — Siége et capitulation de Sienne. — Position et aspect général de la ville. — Murs et portes. — Population. — La cathédrale. — La cathédrale de 1339 et ses restes. — La façade. — Le pavé de Beccafumi. — La madone de 1260. — La madone de Duccio di Buoninsegna. — Le chœur. — Le maitre-autel et le tabernacle du Vecchietta. — Francesco di Giorgio. — Le Carroccio des Florentins et le Christ de Monte-Aperti. — La chaire de Nicolas Pisano. — La chapelle de Saint-Jean. — Sculptures de Tino di Camaino, de Donatello et de Michel-Ange. — La Libreria. — Les papes Piccolomini. — L'archevêque Piccolomini et Galilée. 1

Grégoire VII. — Alexandre III et la ligue lombarde. — La bataille de Legnano et la paix de Constance. — L'église Saint-Jean. — Les fonts baptismaux. — Le palais du *Magnifico*. — La place *del Campo*. — Le palais de la République. — La tour du *Mangia*. — *Fonte-Gaja*. — Le palais Sansedoni. — La *loggia degli Uffiziali*. — Le palais Buonsignori. — La maison de la Pia de Tolomei. — Le palais del Capitano. — Le palais Piccolomini. — La loge du Pape. — Le palais Nerucci ou delle Papesse. — Le palas Gori-Gandellini. — Alfieri à Sienne. — Le palais Salimbeni. — L'empereur Charles IV à Sienne. — Le palais Spannocchi. — Pierro Strozzi et le siége de Sienne. — Fontaines publiques. — Les *bottini*. — La rivière Diana. — Fontebranda. — Maison de sainte Catherine. — Opinion de la sainte sur le pouvoir temporel des pontifes. — L'église et le couvent de Saint-Dominique. — Le bienheureux Sansedoni et Conradin de Souabe. — L'atelier Sarrocchi. — L'Université. — Les étudiants bolonais à Sienne. — Un empereur qui engage sa couronne. — Charles VIII à Sienne. — Ce qui me resterait à dire.... si j'avais encore de l'espace. 18

L'AFRIQUE AUSTRALE, PREMIERS VOYAGES DU Dr LIVINGSTONE (1840-1856. — Dessins inédits.)

Enfance de l'auteur. — Arrivée en Afrique. — Station missionnaire. — Rencontre avec un lion. — Sécheresse. — Les faiseurs de pluie. — Chasse au hopo. — Voyage au lac Ngami. — Le désert de Kalahari et ses habitants. — Départ pour le haut Zambèse. — Voyage de Linyanti au confluent du Liambye et de la Lyba, etc. 33

La ville et la cour du roi Shinté. — Les marchés d'esclaves. — Les Balondas. — Ligne de partage des eaux entre les océans Atlantique et Indien. — Les établissements portugais. — La ville de Loanda. — Départ pour la côte orientale. — Les grandes chutes du Zambèse. — Des chutes du Zambèse aux établissements portugais. — Arrivée aux établissements portugais du Zambèse. — Têté. — Senna. — Fort de Quilimani. — Adieux aux Makololos. — Fin de ce premier voyage. 49

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE, par M. FERDINAND DE LANOYE (1864. — Texte et dessins inédits).

De Paris à Figeac. — Les premiers gradins de la Haute-Auvergne. — Aspect du groupe du Cantal. — Légende d'un saint du paradis et d'un émigré de l'Olympe. — La vallée d'Aurillac. — Coup d'œil sur le passé de cette ville. — Le saint, son fondateur et son patron. — État et monuments actuels d'Aurillac. — La statue de Gerbert. — Ce qu'est devenu le manoir des comtes Géraud, etc. — De nouveau sur la route impériale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nº 122. — Les quatre chemins, cénacle de sorciers. — Légendes de la tour de Cologne et de l'église de Naucelles. — La pluie dans la montagne. — Saint-Cernin. — Ses boiseries. — Les vallons de la Doire et de la Bertrande. — Les basaltes de Loubéjac. — La vallée de la Maronne. — Une ville du xvᵉ siècle. — L'hôtel des étrangers. 65

Une ville du quinzième siècle (*suite*). — Un descendant de Gaston Phébus. — Monuments de Salers. — Ce que l'on voit du haut de sa promenade. — Le Puy Violent. — Burons et troupeaux. — La forêt du Falgoux. — Le roc du Merle. — Le Puy-Mary. — Le bois Noir et la vallée de l'Aspre. — L'Auze et le plateau d'Anglards. — Version salersoise de la bataille des Champs catalauniques. — La vallée de la Cère. — Études géologiques, philosophiques, historiques et autres. 81

Thiézac, centre d'exploration. — La vallée de la Jordanne. — Le cirque de Mandailles. — Excursion dans les domaines de MM. Liell, Scrope, de Buch et Élie de Beaumont. — Le haut de la vallée de Cère. — Accident de route en vue du Plomb du Cantal. — La percée du Lioran. — La vallée de l'Allagnon. — La ville et les basaltes de Murat. — De Murat à Clermont. — Massiac : légendes et traditions. — L'Allier, Clermont et la Limagne. 97

Le Zambèse et ses affluents, par David et Charles Livingstone. (1858-1864. — Traduction inédite, dessins inédits.)

Arrivée à la côte. — Le Louavé. — Bouches du Zambèse. — Le Kongoné. — Fertilité du delta. — Colonos. — Chenal profond. — État de guerre. — Atrocités de Mariano. — Rencontre des rebelles. — Combat entre les Portugais et les indigènes. — Mazaro. — Shoupanga. — Landines. — Tribut payé par les Portugais. — — Sena et le Senhor Ferrão. — Présent. — Chasseurs d'hippopotames. — Baobab. — Gorge de Lupata. — Rencontre des Makololos. — Superstitions relatives au manguier et au café. — Esclavage volontaire. — Passion des indigènes pour le commerce. — Pratique de la médecine. — Docteurs ès éléphants, ès crocodiles. Docteurs consultant les dés. — Sena et l'indigo. — Mines d'or, de fer et de charbon. — Rapides de Kébrabasa. — La rivière Louia. — Cataracte de Moroumboua. — Examen et relevé de Kébrabasa. 113

Les contrastes. — Les musiciens. — Les saisons. — La religion. — L'expédition remonte le Chiré. — Premières relations avec des peuplades inconnues. — Cataractes de Murchison. — Le lac Chirwa. — Retour à Têté. — Mauvaise construction du steamer. — Nouvelle excursion sur le Chiré (août 1859). — Le mont Morambala. — Source chaude. — Poursuivi par un buffle. — Le Nyanja-Pangono, ou Petit-Lac. — Le Nyanja-Moukoulou, ou Grand-Lac. — Accident. — Trappe à hippopotame. — Moustiques. — Éléphants. — Soura ou vin de Palme. — Ile de Dakanomoio. — Enfant vendu. — En marche à la découverte du lac Nyassa. — Hautes terres des Manganjas. — Coton. — Le *pélélé* ou anneau de lèvre. — Buveurs de bière. — Lamentations funèbres. — Croyance à la vie future. — Petit lac de Pamalombé. — Découverte du lac Nyasse. — Les marchands de Têté. — Cérémonies des noces. — La houille et l'or. — Autre excursion au Kébrabasa . . . 130

Plaines de Chicova. — Indigènes voyageurs. — Noms que les indigènes donnent aux étoiles. — Cécité causée par la lune. — Discussion politique entre Africains. — Croquemitaines blancs. — Usage de la houille inconnu aux indigènes. — Fourmis guerrières. — Singe respecté. — Pangola-Zembo. — Ma-Mbourouba. — Jujubes. — Abondance du gibier. — Bazizoulous. — Cynhyène. — Tombanyama. — Embouchure du Kafoué. — Les Batongas et les Batokas. — Culture. — Les va-tout-nu. — Cimetières. — Croyance. — Chutes de Victoria visibles à une distance de plus de vingt milles. — Moshobotouané. — Le mari d'une sorcière. — Mosi-oa-toumsa ou chutes Victoria. — Mpariva. — Abeille sans aiguillon. — Séshéké. — Un chef lépreux. — Présent. — Les femmes makololos. — La polygamie. — La dot. — Le tabac. — Les repas. — Costumes des hommes. — Construction des huttes. — Jeux des enfants. — Départ de Seshéké. — Les rameurs. — Poissons. — Fraudes. — Bourgade. — Cascades de Moamba. — Couleur de la peau. — Tête de crocodile exposée. — Un congre. — Les forgerons. — L'îlot de Chilombé. — Mosenga-Makondi. — Multitude d'animaux aux bords du Zambèse. 145

Suite de la navigation sur le Zambèse. — Esclaves. — Bon souper. — Retour à Têté. — Cri de détresse. — Fin de l'asthmatique. — *Le Pionnier*. — Rencontre d'une bande d'esclaves. — Leur délivrance. — Le lac Pamalombé. — Encore le Nyassa. — Tempêtes. — Gâteaux de moucherons. — La pêche. — Cimetières. — La traite. — Nouvelle excursion sur le Chiré. — Crimes d'un pourvoyeur de traitants. — Pêche aux crocodiles. — Du Nyassa au Zomba. — Paysage. — Hospitalité. — Buffles dans les jardins. — Katos. — Anthropologie. — Produits. — Industrie. — Conclusion. 161

De Paris a Bucharest, Causeries géographiques, par M. Lancelot. (1860. — Texte et dessins inédits.)

Viddin. — Viddin. — Les gamins turcs. — Une apostrophe italienne. — Costumes turcs. — Le peuple turc jugé par un Anglais. — Paysage bulgare. — Grand coucher des Turcs. — Visions noires et blanches 177

Racova. — Nicopolis. — Routschouck. — Grand lever et petit coucher des Turcs. — Un repos fatigant. — Racova. — Nicopolis. — Salon et cuisine. — La fraternité sur le plat. — Contemplation ou ahurissement. — Routschouck. 182

Giurgevo. — Débarquement à Giurgevo. — Les douaniers. — Une patrouille. — Une victoire de Michel le Brave. — Grand savonnage à Giurgevo. — En route pour Bucharest. — Trois espèces de voitures incommodes. 187

De Viddin a Giurgevo. — Tanières villageoises. — Grande halte. — Costumes valaques. — Fête de village. — Musiciens tziganes. — La *hora*. 190

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Giurgevo a Bucharest. — La *hora* (suite). — Souvenirs de Rubens et de Michel Ange. — Chevaux et cocher. — Comme quoi il ne suffit pas de parler sept langues pour avoir de l'eau à boire. — Bucharest. — Des différentes races de la population de la Valachie. — Les privilégiés et les contribuables. — Les Boyards. — Formation de la noblesse par Radu IV. — Bucharest. — Le jardin public. — Question de costume. — Un air national. — La promenade des voitures. — Un Turc pour rire. — Portraits et tableaux de genre. — Le maître d'hôtel. — Un voleur. — Un vrai bohémien. — Un baron allemand bon enfant. — La question de l'eau froide. — Les frères ennemis. — Une prima donna à la cuisine. — Les complaisants. — Transactions commerciales.

A Bucharest. — Du style architectural. — Du sentiment national et du sentiment religieux. — Les maisons turques. — L'hôtel Manuk. — Amphitrite et la Dimbovitza 193

Suite de Bucharest. — Le prince Brancovano. — Les écoles de jeunes filles. 209

De Bucharest a Pitesti. — Départ de Bucharest. — Un maître de poste incorruptible. — Les postes aux chevaux. — Les postillons. — Un tzigane forgeron. — La presse des chevaux et des postillons. — Gaesti. — Un pont. — Les corveïeurs. — La vallée de l'Argis. — Pitesti. — Travaux forcés champêtres. 210

Un peu d'histoire. — Les Valaques catholiques, puis schismatiques. — Fondation de la Valachie. — Radu-Negru. — Argis capitale. — Égalité du treizième au seizième siècle. — Noblesse personnelle et viagère. — Prépondérance du clergé. — Nagu Ier. — Consécration du monastère d'Argis. 214

Au monastère d'Argis. — Légende de l'église d'Argis. — Arrivée à Argis. — L'évêque. — Le Père Athanase. — Le carême et le cognac. — Ce que permet la règle. — Description de l'église d'Argis. 218

D'Argis a Cosia. — Les adieux du Père Athanase. — La montagne. — Une tribu de goitreux. — Une sous-préfecture dans les champs. — Maisons de paysans. — Costume des enfants. — Porcs à la cangue. 222

Quatorze mois de captivité chez les Turcomans (frontières du Turkestan et de la Perse), par M. Henri de Coulibœuf de Blocqueville. (1860-1861. — Texte et dessins inédits.)

Le voyage. — De Téhéran à Méched. — Tour de Rey. — Un cimetière guèbre. — Les muletiers persans. — Tour-village. — La tour penchée de Semnan. — Charout. — Commerce avec la Russie. — Abbassabad; une légende déclamée. — Maziman. — Comment on devient gouverneur. — Les impôts. — Vengeance d'un minaret. — Nichapour. — Douze mille encriers. — Un trône volant. — Porte d'or et de diamants. — Les platanes qui saignent. — Méched. 225

La guerre. — Départ de l'expédition. — De Méched à Coutchakoum. — Recrutement militaire en Perse. — Singulier remède contre les rhumatismes. — Premières rencontres avec l'ennemi. 238

La guerre (suite). — Coutchakoum. — La soif. — Marv. — Indolence des chefs. — Sorties malencontreuses. — Famine et typhus. — Défaite. 241

La captivité. — Ma captivité chez les Tekkés. — Tentatives inutiles pour mon rachat. — Départ des prisonniers pour Boukhara. — Ma misère. — Condition plus tolérable. — Physionomie des Turcomans. — Hommes, femmes, enfants. — Costumes. — Population des Tekkés. — Tribus. — Les Kedkoudas. — Habitation. — Inauguration de la tente. — Nourriture. — Travaux. — Amour de l'instruction. — Religion. — Superstitions. — Le Cauda-yoli. — Caractère. 244

La captivité (suite). Mariages. — Naissances. — Enterrements. — Arts. — Musiciens. — Médecins. — Fêtes. Luttes, etc. — Chevaux. — Courses. — Harnachement. — Armement. — Serdars. Manière de faire la guerre. — Maraude. — Agriculture. — Produits. — Troupeaux. — Commerce. — Argent. — Climat. — Aspect de la contrée. — Chasse. — Suite de ma captivité. — Marché manqué. — Tentative d'évasion. — Nouvelles négociations. — Ma rançon. — Départ pour Saraks. — Mehemet-Cheik. — Retour à Téhéran. . . 257

Voyage dans la Guyane française, par M. Frédéric Bouyer, capitaine de frégate. (1862-1863. — Texte et dessins inédits).

Départ de Toulon. — *L'Alecton*. — La mer. — Les côtes d'Espagne. — L'Océan. — Le poulpe géant. — La Guyane. — La déportation. — Coup d'œil rétrospectif. — Atterrage de Cayenne. — Jusqu'à quel point la Guyane mérite-t-elle sa mauvaise réputation? 273

Cayenne. — Population et productions. — Indiens de la Guyane. — Un émigrant dangereux dans l'île de Cayenne. — Excursion aux pénitenciers. 289

Le Maroni. — Ses rives. — Leurs productions et leurs habitants. — Indiens galibis. — Pénitenciers et concessions sur le Maroni. — Les grands bois, leur exploitation et leurs dangers. 310

Menus propos de chasse et d'histoire naturelle. — Districts méridionaux de la Guyane, — L'Oyapock et ses bords 321

La Comté. — Drames de ses bords. — Les forçats cannibales. — La Guyane anglaise. — Surinam, et la Guyane hollandaise. — Le coton. — Sa culture et ses ennemis. — Tribus nègres établies dans les Guyanes. 337

La Sicile et l'éruption de l'Etna en 1865. Récit de voyage par M. Élisée Reclus.

Palerme. — La cité vue de la mer. — Le nouveau port. — La Cala et les atterrissements. — Le Ponte dell' Ammiraglio. — Les deux grandes rues de Palerme. — Physionomie des habitants. — Jalousie arabe. — Les cercles des bourgeois. — La *maffia* et le brigandage. — L'hôpital des fous. — La cathédrale de Palerme. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le palais royal et la chapelle Palatine. — Le couvent des Capucins. — La cathédrale de Monreale. — Le monastère des Bénédictins. — Le Parco. — San Martino. — Le Monte-Cuccio. — Le Monte-Pellegrino. . . 353

MESSINE. — L'octroi de Messine. — La Scala. — Vue de Messine et du détroit. — Fêtes de Messine. — La Barra. — Bombardements et tremblements de terre. — Importance commerciale de Messine. — Le détroit du Phare. — Groupe de Charybde et de Scylla. — Ignorance et misère. — Les méduses du port. 369

LA ROUTE DE CATANE. — LE CAP D'ALESSIO. — TAORMINE. — ACI-REALE. — Le chemin de fer de Messine à Catane. — La route de terre. — Les *fumare*. — Les pourboires et les mendiants. — Scènes de mœurs. — — Montée du cap d'Alessio. — Le théâtre de Taormine. — Vue de l'Etna et de l'éruption du Monte-Frumento. — Le cap Schiso. — Campagne de Giarre. — Grottes des Colombes. — Iles des Cyclopes. — Le géant Polyphème. — Aci-Reale et ses académies. — Falaise de la Scalazza. — D'Aci-Reale à Nicolosi. — Les Monti-Rossi et l'éruption de 1669. — L'ascension de l'Etna. — Le Val del Bove. — Le panorama de la Sicile et la vue du cratère. — Descente vers Adernò. — Centorbi et les mines de soufre. — Les fiefs du couvent. — Le pont et les cascades du Simeto. — Bronte et l'auberge du Loup. — Un paysage du centre de l'Europe. — Le plateau de Donnevita. — L'éruption du Monte-Frumento. — Les grands châtaigniers de l'Etna. — L'éruption de 1852. — De Zaffarana à Catane. 385

CATANE ET SYRACUSE. — Amabilité des Catanais. — Beauté de la ville. — L'église de San Benedetto, la cathédrale et le voile de sainte Agathe. — Le fleuve Amenano. — Commerce de Catane. — Les charrettes historiées. — Vue de l'Etna. — Le cap Santa-Croce. — Un golfe de la Grèce. — Agosta et les galériens. — Presqu'île de Magnisi. — Le promontoire de Panagia. — L'île d'Ortygie et ses deux ports. — Le temple de Minerve. — La fontaine d'Aréthuse. — Les Catacombes. — L'Intagliatella et les prisonniers athéniens. — L'oreille de Denys. — L'autel, l'amphithéâtre romain et le théâtre grec. — La voie des tombeaux. — Le plateau d'Epipole et le fort d'Euryalus. — La fontaine de Cyane. — Mes adieux à la Sicile. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE 1866, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.). 417

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES 430

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1866

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

—

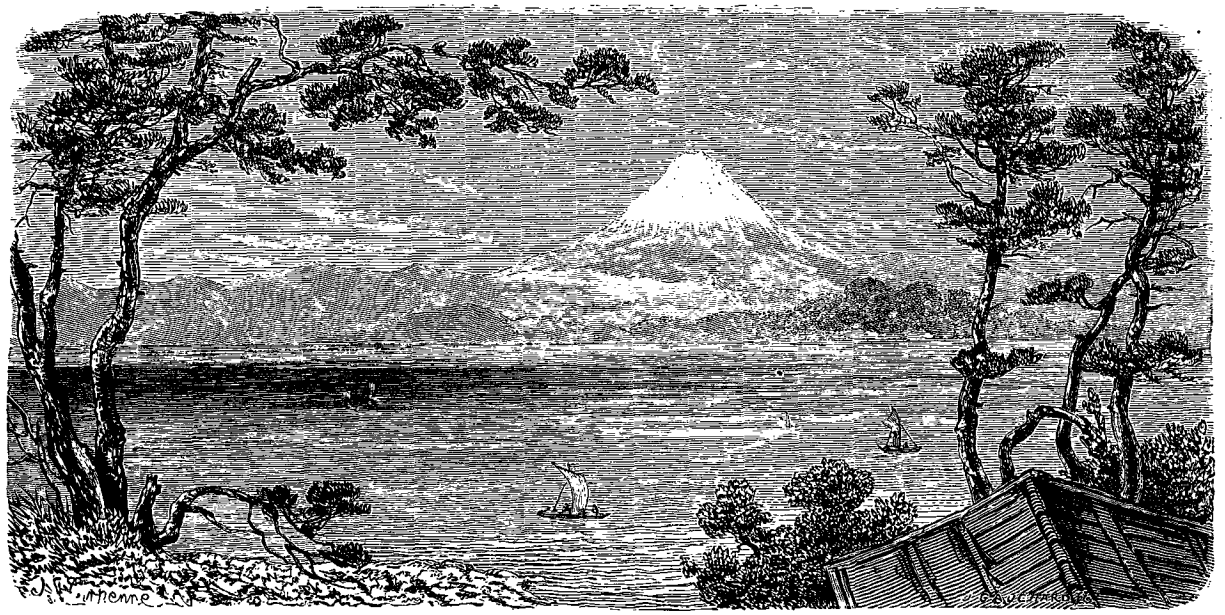
1866

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE



Le Fousi-yama, volcan éteint (voy. p. 6). — Dessin de Tirpenne d'après une aquarelle de M. A. Roussin.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE.

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Introduction.

Pendant la mission politique que j'ai remplie au Japon, et dont il ne sera d'ailleurs pas question dans les pages suivantes, j'avais un attaché avec lequel j'aimais à passer les journées de loisir que la lenteur des négociations nous procurait en abondance.

Ensemble nous avons étudié le pays et le peuple, visité les villes et parcouru en toute saison les campagnes de la baie de Yédo. Munis de nos crayons et d'un léger calepin, nous avons pris note de nos observations à mesure que l'occasion s'en présentait, tantôt assis au pied des cèdres séculaires, tantôt accroupis au seuil d'une rustique auberge, et parfois même, il faut le dire, retranchés dans l'arrière-boutique de bons bourgeois indigènes quelque peu complices de nos indiscrètes perquisitions.

L'état social du Japon offre de singulières anomalies, parmi lesquelles il en est une qui est bien faite pour stimuler l'esprit d'investigation. D'un côté, le gouvernement s'entoure d'un profond mystère; de l'autre, il laisse à l'art national une grande liberté d'allures. Il en résulte que le pinceau des dessinateurs indigènes supplée jusqu'à un certain point au mutisme des agents de l'autorité. Le visiteur étranger fera donc bien de ne pas aller aux informations auprès d'un fonctionnaire public, car il n'en obtiendrait certainement que des réponses évasives; mais qu'il prenne la peine d'entrer chez n'importe quel libraire, il y trouvera, sous la forme de gravures, d'esquisses à l'encre de Chine, ou d'estampes coloriées, à peu près tous les renseignements dont il peut avoir besoin.

Ainsi, lorsque au premier abord la police japonaise semble s'être conjurée pour enlever tout aliment à la curiosité occidentale, on finit par découvrir avec une agréable surprise, que les énigmes du Sphinx de l'extrême Orient sont de longue date illustrées par les artistes du pays. Ceci ne suffit pas sans doute pour en donner la complète intelligence. Nul ne peut dire qu'il connaisse une nation, s'il n'en possède la langue et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

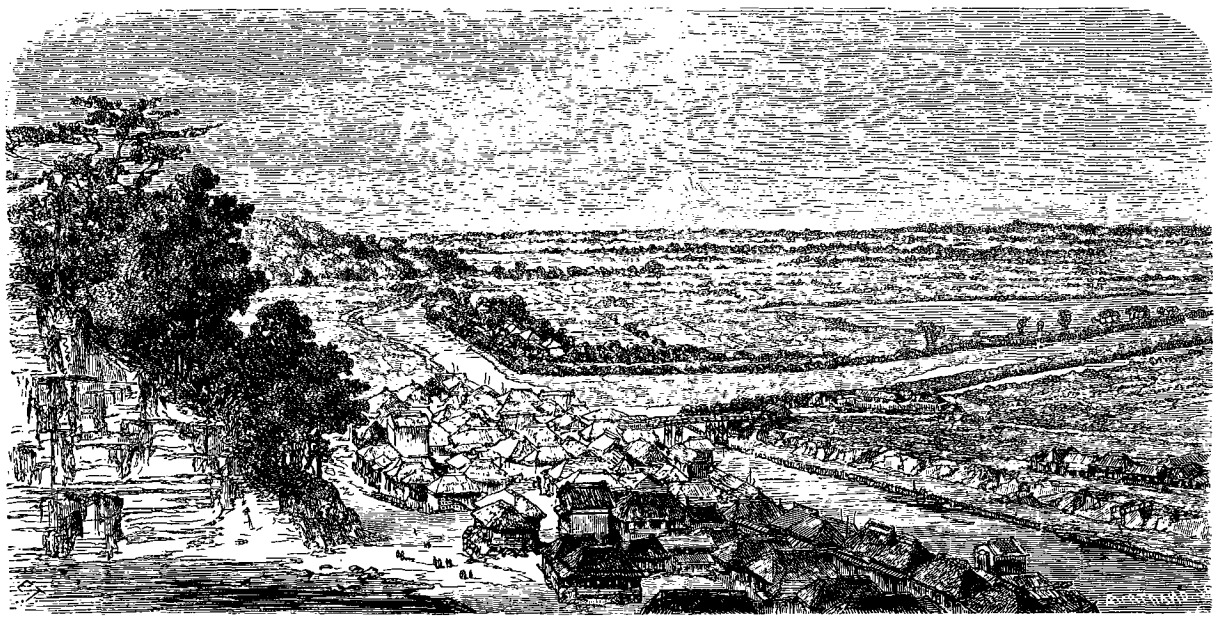
littérature : or, pour faire entrer la littérature japonaise dans l'éventaire du monde civilisé, il faut encore le travail de plus d'une génération.

Les considérations de cette nature n'ont point découragé mon compagnon de voyage. Il pense que comme elles n'ôtent rien au mérite des judicieuses observations de Kæmpfer, ni à la valeur des patientes recherches de Siebold, ni à l'intérêt des nombreuses relations auxquelles les missions diplomatiques contemporaines ont donné naissance, elles nous permettront bien de livrer au burin et à la presse le portefeuille d'illustrations originales que nous avons recueillies dans nos promenades de découvertes.

Cette collection formerait à elle seule la matière d'un album que l'on pourrait intituler : Les Japonais peints par eux-mêmes.

En y ajoutant un choix de photographies prises en majeure partie sous nos yeux, ainsi que divers croquis originaux provenant pareillement de notre séjour au Japon, nous espérons présenter le tableau le plus complet et le plus pittoresque qui ait encore été publié des institutions, des usages et des mœurs du peuple japonais.

Quant à notre texte, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il ne contienne absolument que la description de choses vues, le récit d'impressions et d'expériences tout à fait personnelles, l'exposé de jugements à l'abri de toute contestation. Cependant j'affirmerai sans peine et la réalité des observations et la fidélité avec laquelle il en est rendu compte. D'un autre côté, le lecteur voudra bien se souvenir aussi que nous n'en sommes encore au Japon qu'à la période des explorations. Trois points de l'empire seulement, trois places de peu d'importance en elles-mêmes sont ouvertes au commerce étranger. La capitale n'est accessible qu'aux agents diplomatiques. Les excursions qu'ils ont tentées dans l'intérieur n'ont



Homoura, faubourg de Yokohama. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

pu s'accomplir qu'imparfaitement, parmi toutes sortes d'entraves, sous la direction et la haute surveillance d'une police tracassière et méticuleuse. On peut conclure de cet état de choses que l'étude du Japon n'est encore qu'ébauchée et fragmentaire. Elle offre peu de résultats que l'on puisse présenter avec l'autorité du savoir ou cette sorte de garantie que l'on exige dans le monde des affaires. En un mot, le domaine de la certitude est fort restreint, tandis que le champ des recherches, des conjectures, des hypothèses, est illimité.

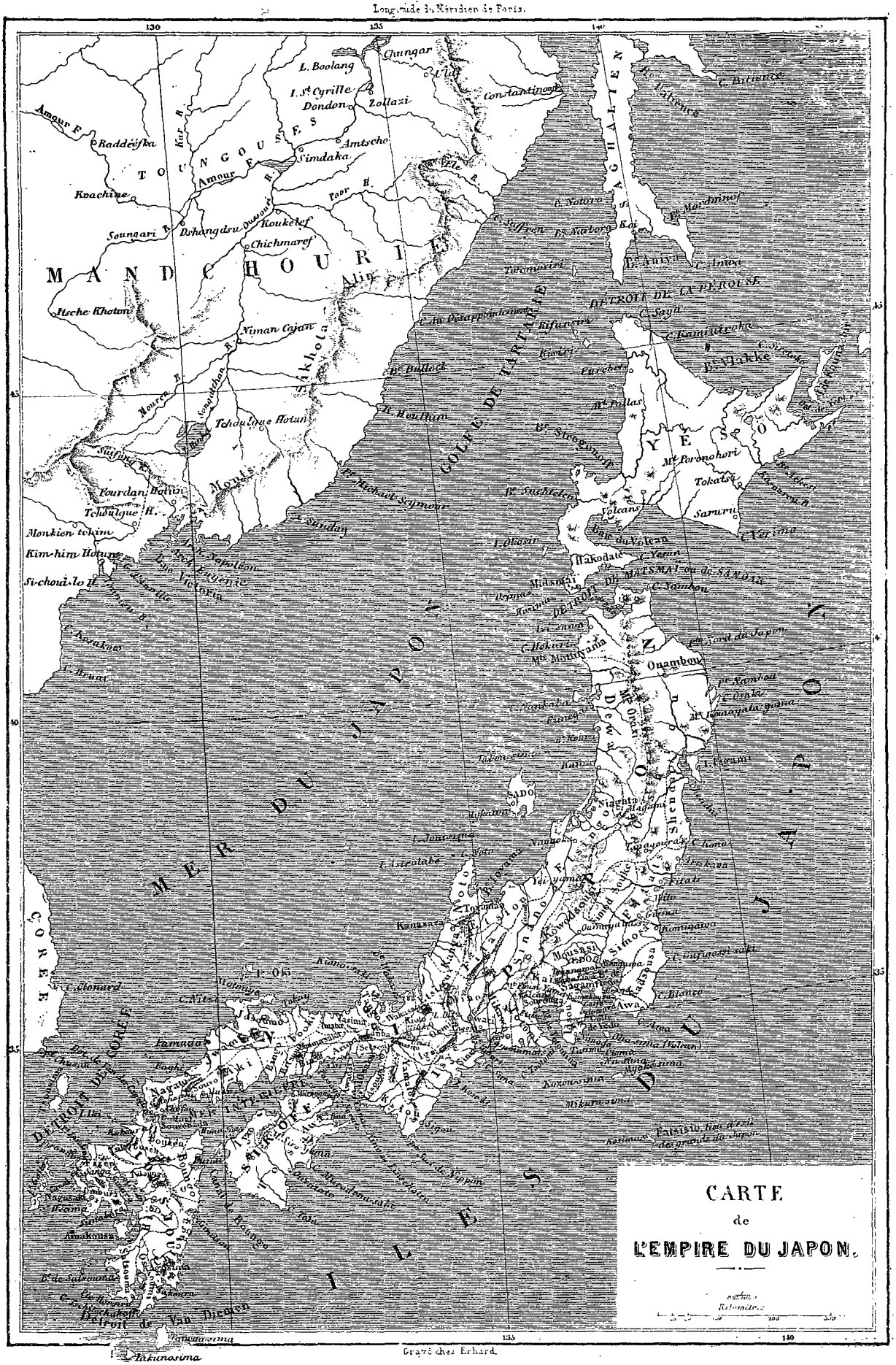
Cette situation autorise d'autres procédés que ceux de la méthode scientifique ou de la pratique des affaires. C'est le cas de donner carrière à l'imagination, à l'agent irresponsable et sans prétention, qui n'a d'autre science que celle de la vie, d'autre mémoire que celle du cœur, d'autre moyen d'observation que le regard de la sympathie. Il franchit sans effort les barrières qui séparent les peuples ; il discerne l'homme parmi les divergences de races ; il distingue les réalités humaines sous les formes conventionnelles des dominations politiques et religieuses ; il compare, élague, rapproche, et devine... Ajouterai-je que parfois il se trompe ? Mais lui-même vient en souriant déposer sa récolte aux pieds de la critique, et sans attendre son arrêt, s'envole explorer de nouvelles régions.

C'est donc à lui, mon attaché fidèle, le compagnon de mes voyages, l'associé de mes travaux, l'hôte de ma solitude, que j'abandonne une grande part de ma tâche ; et si ce n'est la plus sérieuse, ce ne sera peut-être pas la moins utile pour la recherche de la vérité sur le pays et le peuple que je me propose de décrire.

Une résidence européenne au Japon.

Le 26 avril 1863, étant à bord de la corvette néerlandaise *le Vice-amiral Koopman*, j'arrivai, au point du jour, en vue de six petites îles montagneuses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se présentent comme les avant-postes du golfe de Yédo.

L'une d'elles, Myakésima, se distingue par une haute et large sommité recouverte de neiges éternelles.

Le soleil se lève, et nous offre dans les brumes marines de l'horizon cette image d'un globe écarlate, qui forme sur un fond blanc les armes nationales du Japon.

Ses premiers rayons éclairent le cap Idsou, sur la grande terre de Nippon, à bâbord, tandis que nous voyons fumer au nord-est les deux cratères de l'île d'Ohosima.

C'est au fond d'une anse découpée dans le promontoire d'Idsou qu'est située la ville de Simoda, la première mais la moins importante des places commerciales que l'on rencontre en remontant le golfe de Yédo. Les Américains avaient obtenu l'autorisation d'y créer un établissement en 1854. Un tremblement de terre a dès lors bouleversé le sol de la rade de Simoda, et il n'a plus été question de cette ville dans les traités de 1858.

On découvre sur la côte une quantité de bateaux de pêche et l'on voit passer aussi de plus fortes embarcations à deux ou trois voiles qui se rendent de la terre de Nippon aux îles environnantes. Ce tableau, plein d'animation, est ruisselant de lumière et présente une remarquable harmonie de couleurs : le ciel est vaste et d'un azur splendide ; la mer, verdâtre, n'a plus les tons sombres des grandes profondeurs, et elle possède encore toute la limpidité qui la caractérise sur les côtes rocheuses du Japon. Les îles sont parées des brillants feuillages du printemps ; le brun sévère des rochers est nuancé de riches teintes d'ocre, et les blanches voiles des barques indigènes, ainsi que le névé de Myakésima et la fumée des cratères d'Ohosima achèvent de donner de la vivacité à cette belle scène de marine.

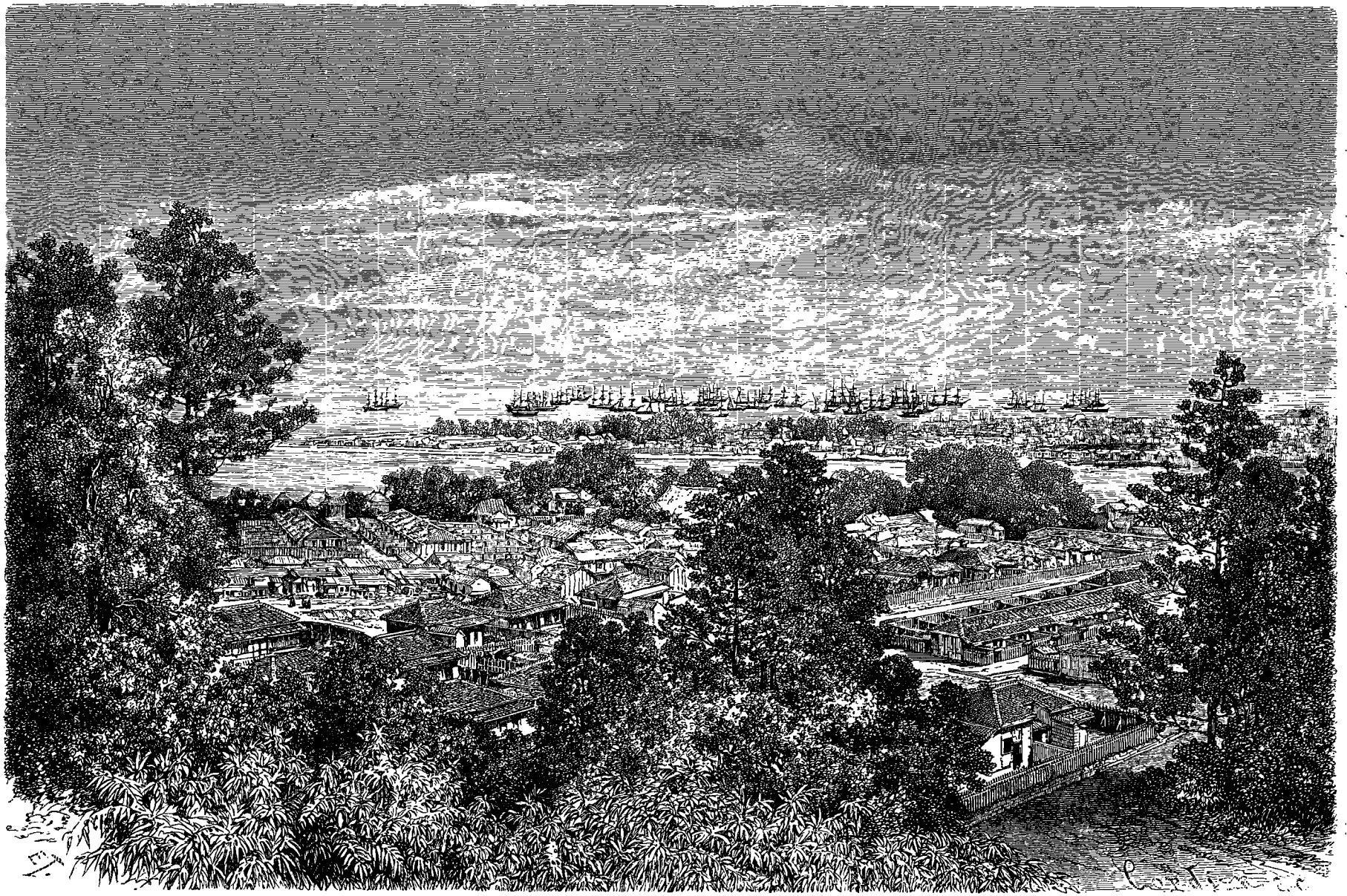
Une rue de Benten-Tori, à Yokohama. — Dessin de Thérond d'après un croquis de M. A. Roussin.

Après avoir dépassé l'île du volcan, où nous avons aperçu des collines boisées, des champs cultivés et même des villages, nous doublons le cap de Sagami, et nous entrons dans un bassin resserré du golfe de Yédo, que l'on appelle le canal d'Uraga. C'est le nom de la ville où s'est arrêtée l'escadre du commodore Perry, en 1853. Dans cette première visite l'envoyé américain exposa le but de sa mission aux délégués du gouvernement japonais, et leur remit la lettre dont il était chargé pour le Taïkoun, de la part du Président des États-Unis. En même temps il leur annonça qu'il reviendrait l'année suivante chercher la réponse. A son retour, en 1854, résistant aux sollicitations du gouverneur d'Uraga, qui avait l'ordre de retenir devant ce port, par les voies de la persuasion, l'escadre américaine, le commodore passa outre pour exercer une salutaire pression sur la cour de Yédo. Toutefois, ne voulant pas froisser outre mesure les susceptibilités nationales, il évita de pousser jusqu'à la capitale et jeta l'ancre à douze kilomètres au sud de Yédo. Six semaines plus tard, c'était le 31 mars 1854, il signait le traité de Kanagawa, qui a inauguré les nouvelles relations du Japon avec le monde occidental.

Aujourd'hui les dénominations de divers points des parages où nous nous trouvons, consacrent le souvenir de la glorieuse mission américaine. Au-dessus d'Uraga est la baie du Susquehanna ; en face, sur la côte orientale, le cap du Saratoga, et plus haut, sur la côte occidentale, la baie du Mississipi. Ces noms sont ceux des trois principaux navires de l'escadre des États-Unis. L'île Perry et l'île Webster, sur la côte occidentale, perpétuent la mémoire du commodore et celle de l'illustre secrétaire d'État américain, qui fut l'organisateur et l'âme de l'expédition.

En avant du cap Saratoga, un banc de sable, qui a été souvent l'occasion de sinistres maritimes plus ou moins graves, ne laisse plus à la navigation qu'un chenal de six milles de large. Mais bientôt l'on entre dans la baie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Benten, partie de la ville de Yokohama. — Dessin de Therond d'après une photographie.

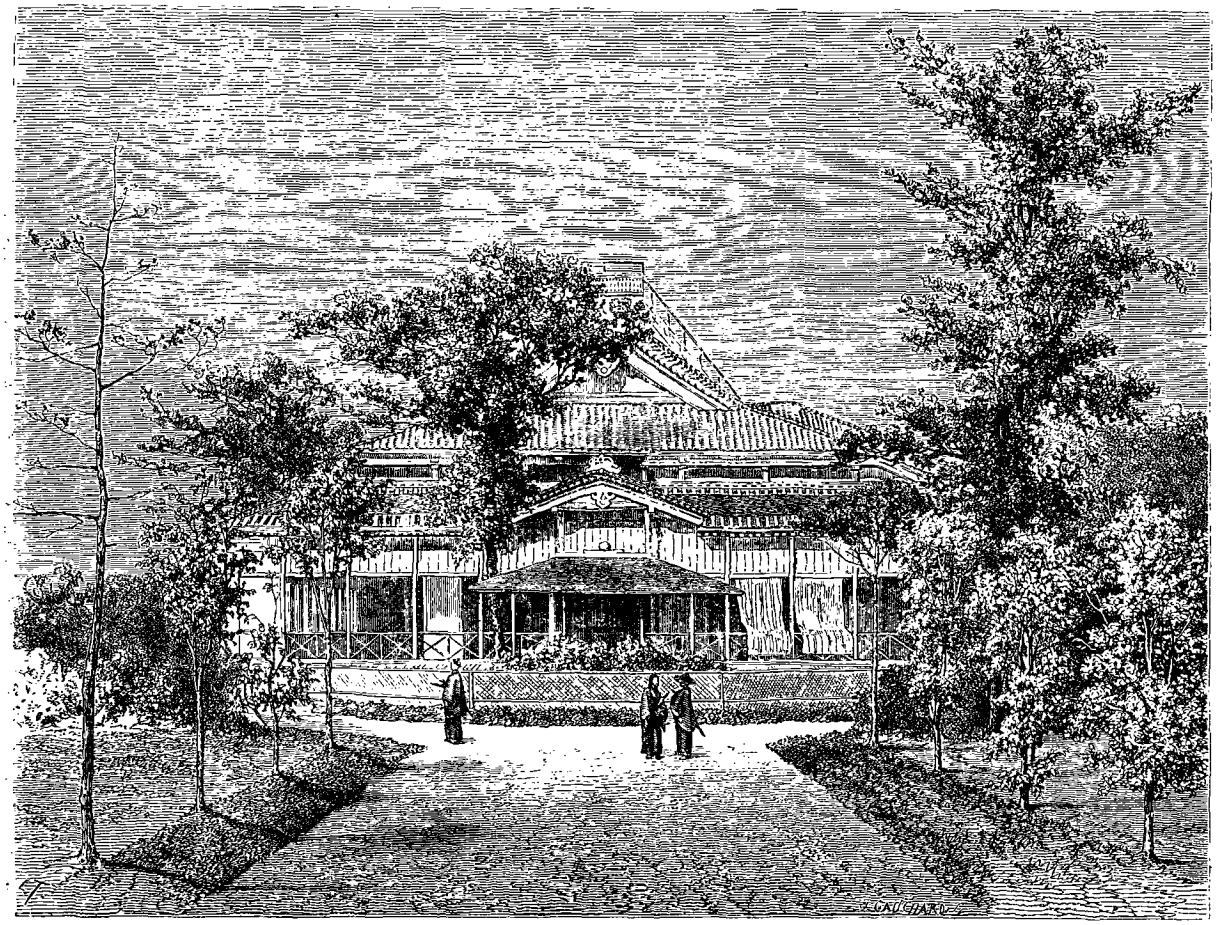
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Yédo proprement dite, et celle-ci se développe du sud-ouest au nord-est en s'élargissant graduellement sur une étendue d'environ trente milles, jusqu'à l'endroit où ses eaux baignent les murs de l'immense capitale du Japon. C'est là qu'elle se termine en décrivant un arc de cercle de vingt-deux milles de diamètre, de l'ouest à l'est.

Parvenus à la hauteur de la baie du Mississipi, nous découvrîmes pour la première fois le sommet du Fousi-yama, la « montagne sans pareille », volcan éteint qui s'élève à 12 450 pieds au-dessus de la mer. Il est à cinquante milles nautiques de la côte, à l'occident de la baie. Sauf la chaîne des collines d'Akoni, qui sont à sa base, il est complétement isolé.

L'effet de cette immense pyramide solitaire, couverte de neiges éternelles, défie toute description. Elle donne un caractère de solennité inexprimable aux paysages de la baie de Yédo. Ils ont d'ailleurs quelque chose de plus austère que ceux du golfe, en raison de la plus grande proximité des rives, de la teinte quelque peu sablonneuse des eaux de la mer et de la quantité de cèdres, de pins et d'autres arbres au sombre feuillage, qui couronnent la crête de toutes les collines de la côte.

Enfin nous doublons la Pointe du Traité, promontoire



Résidence du consul général des Pays-Bas, à Benten. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

à l'aspect pittoresque, où fut signée la convention conclue entre le commodore Perry et les commissaires du Taïkoun; et tout à coup, derrière ce promontoire, nous découvrons les quais et la ville de Yokohama, s'étendant sur une longue plage marécageuse, bordée au sud et à l'ouest par une enceinte de collines boisées.

Une vingtaine de bâtiments de guerre et de vaisseaux marchands, anglais, hollandais, français et américains, sont en pleine rade, à peu près en face du quartier franc, que l'on reconnaît à ses maisons blanches et à ses pavillons consulaires. Des jonques indigènes reposent à l'ancre à quelque distance des jetées du port et des magasins de la douane. Nous les dépassons lentement, à petite vapeur, et nous longeons la ville japonaise, dont toutes les maisons, excepté un certain nombre de magasins, sont construites en bois et paraissent n'avoir qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée.

Lorsque nous fûmes en face du quartier de Benten, situé à l'extrémité de la plage de Yokohama et à l'embouchure d'une large rivière, notre corvette fit choix d'un mouillage à proximité de la légation hollandaise.

C'était alors l'unique résidence européenne établie dans cette partie de la ville indigène. J'y débarquai le lendemain matin, et mon excellent hôte, M. de Polsbroek, consul-général des Pays-Bas, m'installa dans le corps de logis qu'il occupait lui-même.

La résidence hollandaise de Benten a été bâtie par le gouvernement japonais, qui a profité de l'occasion pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

résoudre à sa manière un intéressant problème international, l'application de l'architecture indigène aux exigences de notre civilisation.

L'édifice principal a la forme d'un carré long, composé de deux hautes murailles à pignon, au levant et au couchant, et de deux longues et basses façades latérales, au nord et au midi, construites partie en briques, partie en bois et en pisé.

Une vérandah, spacieuse galerie en bois, exhaussée à trois pieds du sol et reposant sur des piliers, comme les chalets suisses, fait le tour des trois façades du couchant, du nord et du levant. Elle est entrecoupée sur chaque façade par un élégant péristyle qui conduit au jardin.

Toutes les pièces d'habitation ouvrent sur la vérandah par des portes vitrées à deux battants, lesquelles tiennent lieu de fenêtres. La façade du levant, occupée tout entière par le salon, compte quatre de ces doubles portes, et celle du nord en a huit. C'est au couchant que se trouve le péristyle d'honneur, la principale porte d'entrée de la maison. Elle donne accès à un corridor très-spacieux, très-élevé, qui aboutit au salon, et avec lequel communiquent aussi tous les autres appartements. Chaque pièce est donc indépendante des pièces

La loge des portiers de la résidence hollandaise : Portier et voisines. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

voisines et possède deux issues, l'une sur la vérandah, l'autre sur le corridor.

Le côté du midi ne contient que des chambres de bain, le cellier, la dépense, l'office, la cuisine, et des chambres à coucher. Grâce à la hauteur des plafonds et aux belles dimensions du corridor et de la cuisine, l'air circule librement dans l'intérieur de la maison. Quant à la lumière, elle serait fort interceptée par la vérandah, si le nombre des portes vitrées ne remédiait jusqu'à un certain point à cet inconvénient.

Tel est le rez-de-chaussée de notre demeure de Benten, et celle-ci ne renferme rien de plus, car tout le reste de cette vaste construction consiste en charpentes et en toitures dont l'ingénieux échafaudage est complétement vide à l'intérieur, sans étage, ni galetas, ni chambres hautes, ni mansardes, ni lucarnes. Ce genre d'architecture, propre au Japon, doit avoir pour but de permettre aux plus grands édifices, tels que les temples et les palais, de résister aux tremblements de terre ou aux terribles ouragans connus sous le nom de typhons.

Un escalier extérieur gravit en zigzag le pan méridional de la toiture et conduit au sommet du bâtiment, où l'on a établi un belvédère. Souvent nous avons épié du haut de cet observatoire aérien, l'arrivée du paquebot apportant la malle d'Europe; souvent nous y sommes montés quand les lenteurs traditionnelles du gouvernement japonais nous forçaient à l'inaction et nous retenaient des mois entiers dans la situation de pas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sagers dont le navire serait arrêté dans la région des calmes. Alors un coup d'œil jeté sur la rade, sur les escadres alliées, sur la ville européenne en pleine construction, nous rappelait que si les choses ne marchaient pas toujours au gré de notre impatience, l'œuvre de l'ouverture du Japon ne s'en poursuivait pas moins.

Quatre personnes seulement habitent la maison que je viens de décrire: le consul général des Pays-Bas et son chancelier, mon secrétaire-interprète hollandais et moi. Mais nous sommes entourés de toute une colonie d'employés et de gens de service, répartis dans plusieurs maisonnettes disséminées parmi les bosquets et les charmilles du jardin.

Voici, à proximité du péristyle occidental de nôtre résidence, la demeure du constable du consulat. C'est dans ce pavillon que nous avons établi notre petit atelier de photographie et un corps de garde à l'usage des soldats de marine de la station néerlandaise.

A quelque distance en arrière de ce bâtiment est un godown ou entrepôt à l'épreuve du feu, hermétiquement fermé par une porte et des volets en fer.

La loge des portiers est à côté du portail de la forte palissade qui enclôt le jardin dans toutes les directions, excepté vers la baie, où elle est remplacée par une barrière en cannes de bambous, posée horizontalement, au-dessus de l'eau et au niveau de la terrasse qui longe le bord de la mer.

Tô, valet de chambre de l'auteur. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Le portail, peint en noir comme toute la palissade et revêtu de cuivre au sommet des principaux pilastres, se compose de trois portes, une grande à deux battants au centre, ne s'ouvrant qu'au maître et aux hôtes de la maison, ainsi qu'aux visites; et deux petites, de chaque côté, pour les pourvoyeurs, les marchands indigènes et les gens de service : elles sont ouvertes toute la journée, mais fermées dès le coucher du soleil. Le portier en chef est un brave père de famille qui exerce une sorte d'autorité patriarcale sur les autres domestiques et même dans le voisinage. Sa loge, où il y a toujours une théière, un brasero, des pipes et du tabac tout préparés, est le rendez-vous d'une société choisie de flâneurs et de commères du quartier de Benten. Le service n'en marche pas moins avec une exactitude dont on peut se contenter dans l'extrême Orient. Les fonctions des portiers ou monbans, comme on les appelle au Japon, ne se bornent pas à surveiller, à ouvrir et à fermer les passages confiés à leur garde; ils doivent sonner les heures, de jour et de nuit, en frappant du maillet sur un gong, bouclier de bronze suspendu aux linteaux de la loge; ils annoncent, en outre, par le même procédé, quelles sont les personnes qui viennent à la résidence : un coup signale un marchand, un bourgeois du quartier franc; deux coups, un officier ou un interprète; trois coups, un consul, un commandant de vaisseau, un gouverneur japonais; quatre coups, un ministre ou un amiral. Le chemin du portail à l'entrée de la maison est assez long pour que l'on ait le temps de se préparer à la réception des visites. Enfin le monban est chargé de pourvoir par lui-même ou, sous sa responsabilité, par ses aides, aux rondes de nuit qui se font deux fois par heure autour des maisons et parmi toutes les allées et les terrasses comprises dans l'enceinte du jardin. L'homme de ronde signale son passage par une batterie de trois coups, un long et deux brefs, en frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bois équarris. En cas de danger, il doit donner l'alarme en frappant le gong à coups précipités.

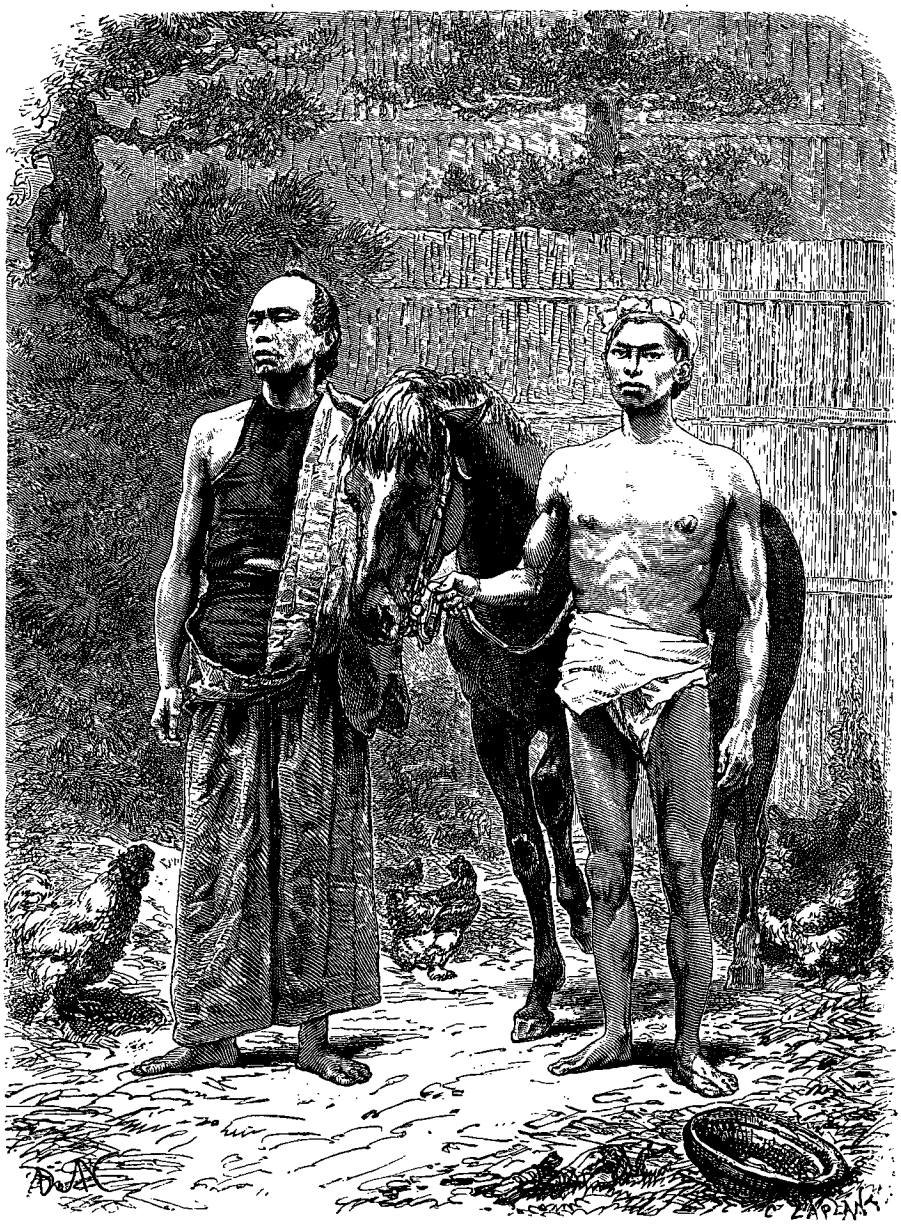
Il y a le long de la palissade qui est du côté du midi, toute une série d'habitations, de cours et de réduits soigneusement dissimulés derrière d'épaisses charmilles. L'on y rencontre d'abord la buanderie, dirigée par un blanchisseur chinois; ensuite les écuries, et, vis-à-vis, les cabanes des palefreniers ou bêtos, tous Japonais. Chaque cheval a son bêto, qui ne le perd, pour ainsi dire, jamais de vue; lorsque l'un de nous, par exemple, fait une excursion à cheval, n'importe de quelle durée, le bêto court en avant ou à côté du cavalier, de manière à être toujours à sa disposition pour les soins à donner à la monture. Ces robustes serviteurs forment dans leur pays une corporation qui a sa juridiction intérieure, et dont le chef ou roi jouit du droit de porter un sabre dans l'exercice de son état. Les bêtos sont généralement de taille moyenne, mais bien proportionnés. Leur vie se passe dans un état de nudité presque com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plète ; cependant lorsqu'ils sortent avec leur maître, ils chaussent des sandales, endossent une légère jaquette bleue et se coiffent d'un mouchoir de même couleur. L'un de nos bêtos est marié, et chaque matin, au lever du soleil, fièrement campé à côté du puits, il fait ruisseler tour à tour des seaux d'eau fraîche sur sa femme, ses enfants, son cheval et soi-même.

Après les écuries vient le chenil, habité par une paire de lévriers, un chien courant, un chien de garde et un roquet ; puis la basse-cour, pleine de coqs, de poules, d'oies et de canards, d'espèces indigènes.

Enfin nous atteignons les demeures du comprador, des cuisiniers et des coskeis. Le premier est ce que les Japonais appellent un Nankingsan, un homme de Nankin, ou, comme ils s'expriment aussi par abréviation, tout simplement un Nankin, c'est-à-dire un Chinois.



Bêtos (palefreniers). — **Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.**

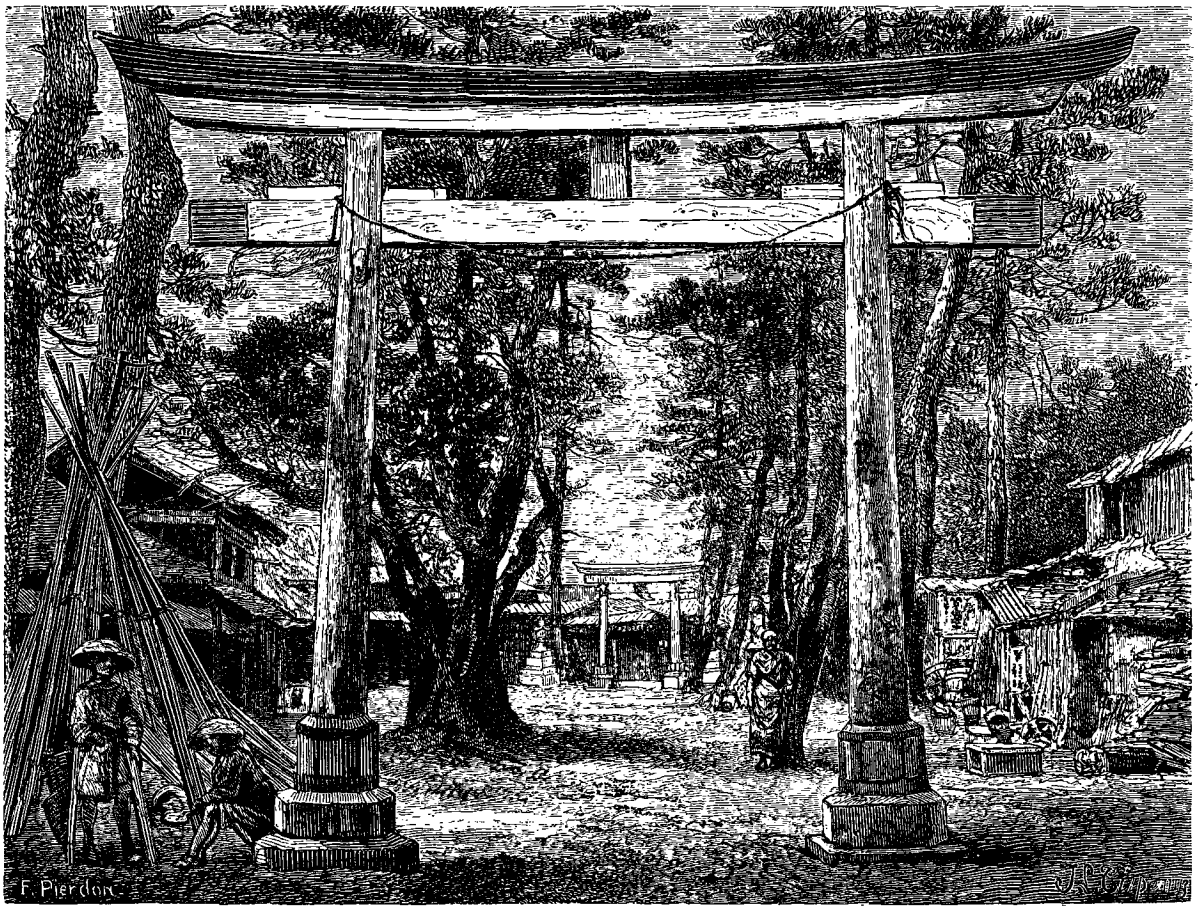
Notre Nankin porte son costume national, y compris une tresse dont il est fier, car elle descend jusqu'aux jarrets. Les fonctions du comprador sont en général celles d'un maître d'hôtel. Dans tout l'extrême Orient, les Européens les remettent d'ordinaire entre les mains des Chinois, qui ont le génie de la cuisine, du marché et de l'office, en y joignant, bien entendu, l'art de faire danser l'anse du panier. Nos cuisiniers sont indigènes et pratiquent, sous notre haute surveillance, un ingénieux éclectisme emprunté aux écoles culinaires de l'Europe, de l'Inde, de la Chine et du Japon. Je crois que l'un d'eux tient aussi ménage dans quelque recoin de la colonie.

Nous avons pour sommeliers deux Javanais, nommés Siden et Sariden, et un petit Chinois de la secte des Taïpings, portant les cheveux longs et coupés en rond derrière la tête, à la manière des Malais. Il répond au nom de Rebelle. Les désastres de la grande rébellion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dite des Taïpings contre la dynastie mandchoue ont créé dans les ports de la Chine ouverts au commerce étranger, l'industrie de la vente de jeunes filles et de jeunes garçons enlevés par les Impériaux ou leurs alliés dans les localités insurgées vouées au carnage et à l'incendie. C'est ainsi que notre petit Rebelle a passé des mains de soldats de la légion franco-chinoise sur le marché de Shanghaï, et de là au Japon. Un jour, un exprès de la légation de France, appartenant à un bataillon d'infanterie légère d'Afrique, fut introduit dans notre salle à manger pour remettre une dépêche. Rebelle, aussitôt qu'il l'aperçut, se prit à trembler de tous ses membres et s'enfuit en chancelant, par une porte de la vérandah. Le pauvre garçon n'a plus qu'un seul souvenir de son enfance, souvenir terrible, qui le glace d'effroi dès qu'une occasion fortuite vient à le réveiller : c'est d'avoir vu des maisons en flammes tout autour de lui, et un homme à pantalon rouge s'approcher, le saisir, le serrer sous son bras, et l'emporter au loin.

Les fonctions de valets de chambre sont remplies par les coskeis, tous indigènes. Chacun des hôtes et des employés de la résidence a son coskei spécial. Le mien est un jeune garçon qui porte le nom de Tô. Comme la généralité des Japonais, il ne connaît pas bien exactement son âge; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il



Tori ou porte sacrée à Benten. — Dessin de Tirpenne d'après une photographie.

rentre dans la catégorie des adolescents, car on ne lui a pas encore rasé le devant de la tête jusqu'au sommet.

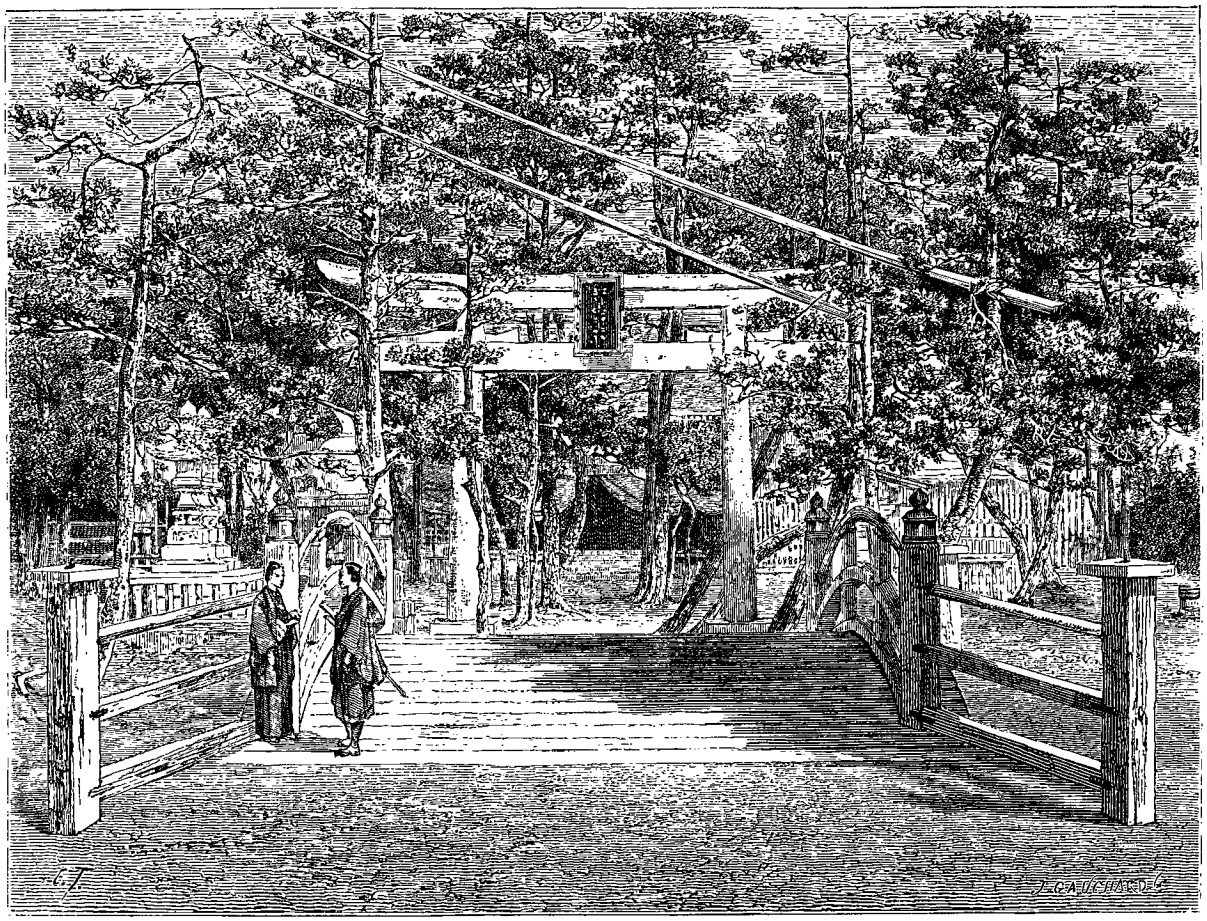
Tô est doué d'une vive intelligence et d'une grande égalité d'humeur. Il ne le cède pas à nos Javanais pour le silence, le calme et la tranquillité dans le service; et il a sur eux le double avantage d'une instruction développée et d'un caractère aimable et gai.

C'est avec Tô que j'ai pris ma première leçon de langue japonaise. En trois mots il m'a donné la clef de la conversation, et l'on ne manquera pas d'apprécier combien, sans qu'il s'en doutât, la méthode dont il faisait usage était philosophique. Les opérations de l'esprit se résument en effet à trois principales : le doute, la négation et l'affirmation. Aussitôt que l'on sait exprimer ces trois opérations, tout le reste n'est plus qu'une question de vocabulaire, c'est-à-dire qu'il suffira de se meubler la mémoire d'un certain choix de mots usuels, et l'on se tirera d'affaire en toute rencontre. Donc, nous commencerons par le doute, et nous dirons en japonais : *arimaska?* ce qui signifie : y a-t-il? Puis nous passerons à la négation : *arimasi*, il n'y a pas. Et nous finirons par l'affirmation : *arimas*, il y a. — Après cela le vocabulaire nous apprendra les mots dont nous pouvons avoir besoin, tels que : *Nippon*, Japon, Japonais; *tchi*, du feu; *tcha*, du thé; *mà*, un cheval; *misou*, de l'eau; *founé*, un bateau ou un vaisseau; *kinkwa*, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerre, etc.; auxquels nous ajouterons ceux que l'usage a déjà naturalisés dans le pays, par exemple : *Hollanda*, Hollandais; *Inglish*, Anglais; *Frantz*, Français; *ministrô*, ministre; *admiral*, amiral. Et il ne nous manquera plus qu'un peu de mimique pour nous faire comprendre sans le secours des interprètes : ainsi, rentrant chez moi après une course prolongée, je commande à Tô de m'apporter du thé : *tcha arimaska?* Il me répond : *arimas*, et bientôt la rafraîchissante boisson est sur ma table. — J'entends sonner l'alarme, et je demande s'il y un incendie : *tchi arimaska?* Tô me répond : *arimas*. Mais un instant après, l'on est maître du feu, et il rentre pour m'apporter l'agréable nouvelle : *arimasi*. — Par le même procédé, je lui dirai de mettre de l'eau sur le feu ou dans le thé, d'appeler le bêto et de faire seller le cheval; et de son côté, il m'apprendra si c'est la malle anglaise ou un vaisseau de guerre qui vient d'entrer en rade, ou si les ministres japonais se sont rendus à bord du vaisseau amiral français. — Je me dispense de citer les phrases en japonais, puisque le lecteur lui-même peut maintenant les construire. Ainsi s'agrandissait et s'enrichissait de jour en jour le cercle de nos conversations.

Pour compléter l'énumération des gens de notre résidence, je devrais encore mentionner l'équipage de la chaloupe consulaire, composé de quatre rameurs et de



Avenue du temple, à Benten. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

leur chef, lequel met aussi bien et même mieux que ses subalternes, les mains à la rame. Le chef est marié et loge dans une cabane de la plage. Les rameurs se font ordinairement de la chaloupe même un abri pour la nuit. Les gens de cette profession portent le nom de sendos et forment une tribu spéciale parmi les corps de métiers.

Il ne faut point attribuer à un concours de circonstances exceptionnelles le fait que notre domesticité comptait dans son sein des éléments si divers, si étrangers les uns aux autres. Ce spectacle se rencontre fréquemment dans l'Inde britannique et dans l'extrême Orient.

De nos jours la navigation à vapeur sillonne les mers du globe à la manière des conquérants de l'antiquité, qui enchaînaient à leur char de triomphe des captifs de toutes races, langues et nationalités. Notre siècle industriel et libéral ne charge pas de fers les peuples nouvellement conquis à la civilisation; il se les attache par les liens du commerce ou des salaires, en général par les intérêts matériels. Ce n'est pas que trop souvent, au mépris des principes qu'ils professent, ses représentants dans les contrées nouvellement ouvertes ne se permettent des actes dignes d'être stigmatisés, à peu près au même titre que la vieille exploitation de l'homme par l'homme connue sous le nom d'esclavage. Mais si l'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veut bien tenir compte de tous les éléments de l'activité de notre époque, on devra convenir que les passions cupides et brutales tiennent moins de place qu'autrefois dans les conquêtes de la civilisation; et que jamais celles-ci n'ont été accompagnées d'un si grand déploiement de forces intelligentes et dévouées, au service soit de la science pure, soit du progrès social, soit de la charité évangélique.

Méconnaître, ne fût-ce que dans une simple relation de voyage, ce côté de notre histoire contemporaine, ce serait oublier ce qu'elle a de vraiment caractéristique et se fermer à soi-même les sources les plus pathétiques de l'intérêt qu'elle présente.

Nos voisins.

La partie de la ville japonaise de Yokohama que l'on appelle Benten, tire son nom d'une déesse de la mer, qui est adorée dans une île située au nord-ouest de notre

Bonzes en prière. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

résidence. Avant l'arrivée des Européens, ce lieu sacré n'était entouré que d'une bourgade de pêcheurs et d'agriculteurs, séparée par un marais de la bourgade non moins modeste de Yokohama. Aujourd'hui les quais, les rues, les constructions modernes, ont envahi tout l'espace qui s'étend depuis la base du promontoire du Traité jusqu'à la rivière, dont nous ne sommes séparés que par une rue de casernes et de corps de garde japonais. Seule, l'île de Benten avec ses dépendances immédiates n'a subi aucune altération. Elle est située au fond d'une crique que la rivière s'est creusée à peu de distance de son embouchure dans la rade de Yokohama. Protégée de tous côtés par un revêtement en blocs de granit, elle communique avec les rues du bord de la mer par un pont que l'on entrevoit à peine au milieu des touffes d'arbustes, de bambous et de roseaux qui, dans cet endroit, envahissent le canal. Mais c'est sur un autre point, dans la direction de l'ouest, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous rencontrerons la véritable entrée de l'île et des abords dignes de la sainteté du lieu.

Parmi les rues qui débouchent de Benten sur la dernière place de marché de la ville japonaise de Yokohama, l'on en découvre une que semble ombrager une plantation de pins; et en effet, lorsque l'on a franchi le seuil de la barrière municipale que la police tient ouverte pendant le jour, et fermée durant la nuit, à l'entrée de chaque rue, l'on se trouve en face d'une longue allée de pins précédée de l'une de ces portes sacrées que l'on nomme Toris. Elles se composent de deux piliers quelque peu inclinés l'un contre l'autre, de telle sorte qu'ils finiraient par se rencontrer en formant un angle aigu, si, à une certaine élévation, ils n'étaient arrêtés dans ce développement pyramidal, et réunis par deux traverses horizontales dont la supérieure, qui est la plus forte, a

Un bac aérien : Chemin au-dessus des vallées. — Dessin de A. de Neuville d'après une vignette japonaise.

les deux extrémités légèrement recourbées vers le ciel. Le tori annonce toujours le voisinage d'un temple, d'une chapelle, d'un lieu sacré quelconque. Ce que nous appelons prosaïquement des curiosités naturelles : une grotte, une source jaillissante, un arbre gigantesque, un rocher fantastique, le Japonais en fait le sujet d'une pieuse vénération, ou d'une terreur superstitieuse, selon qu'il est plus ou moins dominé par la démonologie bouddhiste; et les bonzes de la contrée ne manquent jamais de donner une expression sensible à cette religiosité populaire en dressant un tori à proximité de l'endroit remarquable.

Souvent l'on élève, en ayant soin de les espacer avec symétrie, plusieurs toris sur la grande avenue d'un temple : ainsi se reproduit au Japon avec une simplicité rustique, l'idée architecturale qui dans l'art grec a donné naissance aux propylées, et dans l'art catholique à la colonnade de Saint-Pierre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les pins de l'avenue de Benten sont minces, élancés, très-élevés, et, pour la plupart, régulièrement inclinés par l'action continue des brises de la mer. Ils supportent de distance en distance de longues perches transversales, auxquelles les bonzes suspendent dans les jours de fêtes des inscriptions, des guirlandes, des bannières flottantes.

L'allée se termine par un second tori, moins haut que le premier, comme cela doit être pour ajouter à l'effet de la perspective. A mesure que l'on s'en approche, on est tout surpris de découvrir que l'avenue fait un coude et se prolonge à droite. Ici encore, tout est mystère : voilà un terrain vague, couvert de hautes herbes, de broussailles, et de légers pins silvestres, au feuillage aérien ; à notre gauche, la nappe d'eau calme et transparente du petit golfe formé par un bras de la rivière, et en face de nous un pont de bois, construit avec une austère élégance, spacieux et très-bombé, derrière lequel on distingue un troisième tori, se détachant sur l'épais feuillage d'un massif de grands arbres. Tout cet ensemble forme un tableau étrange, propre à saisir l'esprit d'une secrète appréhension. C'est par ce pont, dont les piliers sont revêtus d'ornements en cuivre, que nous abordons enfin le lieu sacré. Le troisième tori, orné, au sommet, d'une inscription en lettres d'or sur un fond noir, est tout entier d'un beau granit d'une blancheur

Yakounines (fonctionnaires civils et militaires) rentrant en quartier. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

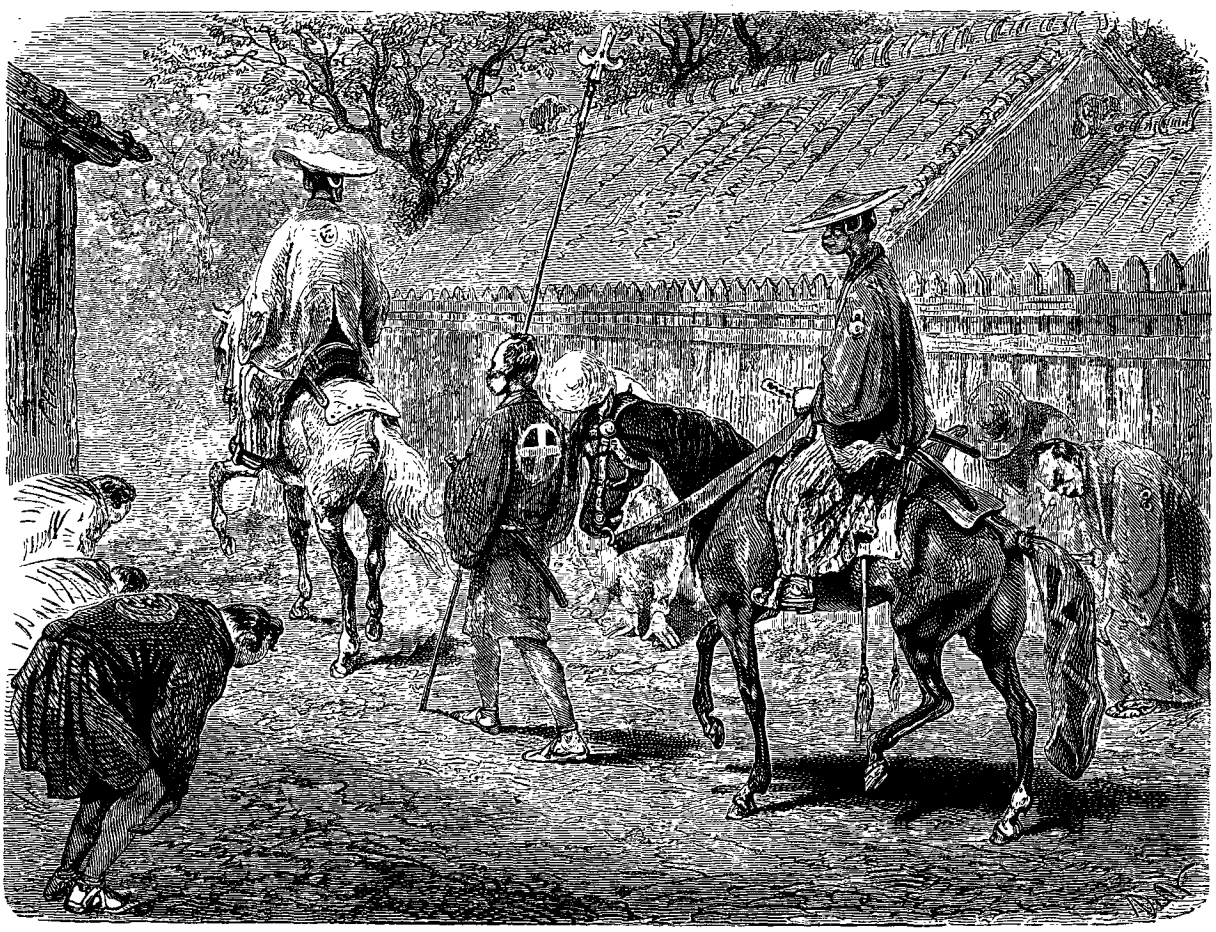
remarquable, ainsi que les monuments funéraires disposés avec goût sur la gauche de l'avenue. Le temple est devant nous, presque entièrement caché par le feuillage des cèdres et des pins qui l'entourent. A peine distinguons-nous sous leur mystérieux ombrage, les escaliers où s'agenouillent les gens qui viennent faire leurs dévotions devant l'autel de la déesse. Si le temple est désert, ils peuvent appeler l'un des bonzes de service, en agitant, au moyen d'une longue bande d'étoffe, un gros paquet de grelots attaché au portail. Aussitôt le bonze sort de son réduit, et vient, selon qu'on le lui demande, donner des conseils, distribuer des cierges ou des amulettes, prendre l'engagement de réciter des prières, enfin promettre de dire des messes basses ou des messes en musique : le tout, bien entendu, moyennant finance.

Avant de se présenter devant le sanctuaire, tout Japonais doit se laver et s'essuyer la figure et les mains : à cet effet, l'on a disposé à quelque distance du temple, sur la droite, une petite chapelle contenant le bassin d'eau bénite destinée aux ablutions, et des serviettes en crêpe de soie suspendues à un rouleau comme les essuie-mains de sacristie. Deux autres chapelles voisines servent à abriter, l'une la maîtresse grosse caisse du temple, dont on fait usage à défaut de cloche, et l'autre, les ex-voto des fidèles. Les bonzes qui desservent le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temple de Benten ne paraissent pas vivre dans l'opulence. Leur costume est généralement malpropre et négligé ; l'expression de leur physionomie a quelque chose d'hébété, de maussade, et de très-malveillant pour les visiteurs étrangers. Aussi se tient-on volontiers à une respectueuse distance de leur sainte personne.

Je n'ai jamais eu l'occasion de les voir officier, sauf une fois à la procession de leur fête patronale. Il paraît que dans la journée, en temps ordinaire, ils se bornent, pour ainsi dire, à donner des consultations. Je n'ai vu d'ailleurs que très-peu de gens recourir à leur ministère, et c'étaient habituellement des femmes de campagnards ou de pêcheurs, ainsi que des pèlerins en passage. Mais plus d'une fois, au coucher du soleil, et même fort avant dans la nuit, j'ai entendu retentir les tambourins qui, en dehors des solennités, composent à eux seuls l'orchestre du temple de Benten. Les bonzes exécutent sur cet instrument monotone des batteries interminables, toujours sur le même rhythme, par exemple, quatre coups égaux et forts, suivis de quatre coups égaux et sourds, et ainsi de suite, pendant des heures entières, probablement le temps requis pour éloigner les malignes influences. Rien n'égale l'impression mélancolique que produit ce bruit sourd et cadencé, lorsqu'il se mêle dans le silence de la nuit aux gémissements des grands cèdres



Un gouverneur japonais. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de M. A. Roussin.

et des vagues de la mer. On finit par en être obsédé comme d'un cauchemar. Mais l'on peut dire aussi que la religion dont de pareils usages sont l'expression, pèse en effet sur l'esprit du peuple comme un rêve plein de malaise et de folles terreurs? Loin d'être la religion naturelle, le paganisme est l'ennemi de la nature humaine, la religion de l'homme dénaturé ; et c'est pourquoi, prise sur le fait, son apparition provoque je ne sais quel trouble indescriptible, quelle répulsion instinctive, qui me semble être précisément l'indice de ce caractère tout spécial, bien plus encore que l'effet des préventions de notre éducation chrétienne.

L'accompagnement obligé des temples japonais, ce sont les maisons de thé, c'est-à-dire, des restaurants où l'on consomme surtout du thé, mais aussi du saki, boisson enivrante faite de riz fermenté ; on y mange des fruits, du poisson, des gâteaux de riz ou de froment, et l'on y fume dans de très-petites pipes de métal, un tabac haché très-fin et toujours exempt de préparations narcotiques: la passion de l'opium est inconnue au Japon. Ces établissements, toujours desservis par des femmes et très-généralement avec une décence irréprochable, sont, pour la plupart cependant, des lieux de fort mauvais renom. C'est le cas en particulier de ceux que l'on rencontre au pied des toris de Benten. Cette circonstance nous reporte peut-être à une époque où la petite île dédiée à la pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

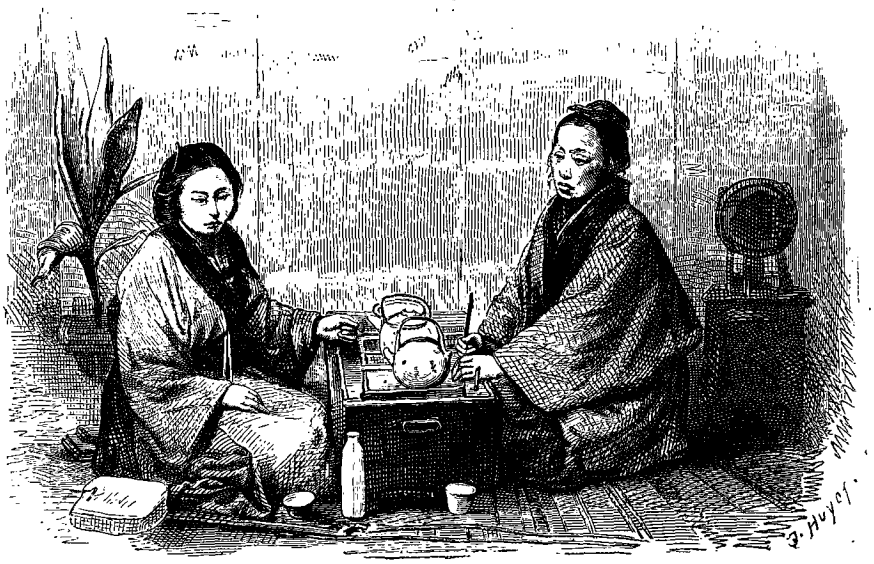
tronne de la mer, attirait encore une certaine affluence de pèlerins. Aujourd'hui l'autel de la déesse est singulièrement délaissé; mais il y a dans le voisinage un grand quartier militaire, dont le régime gouvernemental actuel, qui est un peu le régime du sabre, a doté la ville de Yokohama, et qui occupe tout l'emplacement compris entre l'île de Benten et notre résidence.

Le quartier des yakounines, comme nous l'appelons, est le siége des officiers du gouvernement employés au service de la douane, à la police du port et des lieux publics, à l'instruction des milices, à la garde de la ville japonaise, à la surveillance des issues du quartier franc.

Les yakounines n'ont d'autre signe apparent de leurs attributions, qu'un chapeau rond et pointu en carton laqué, et deux sabres passés à la ceinture, sur le côté gauche : il y en a un grand dont la poignée est à deux mains, et un petit, sorte de glaive destiné au combat corps à corps. C'est d'ailleurs tout ce que l'on remarque de belliqueux dans la tenue de ces fonctionnaires. Ils sont au nombre de quelques centaines, la plupart mariés, chacun ayant son logement spécial, et tous paraissant être traités à cet égard sur le pied de l'égalité.

Il n'est pas sans intérêt de se rendre compte du procédé que le gouvernement du Taïkoun a mis en œuvre pour organiser avec l'exacte discipline qui le caractérise, cette espèce de campement de toute une armée de fonctionnaires à leur ménage. Il y a pourvu en quelque sorte par l'application du régime cellulaire à la vie de famille.

Que l'on se figure en effet un ensemble de constructions en bois, ayant la forme d'un carré long et n'offrant à l'extérieur, sur la rue, qu'une haute cloison de planches, percée de portes basses à intervalles réguliers :



Vie domestique : Mère et fille. — Dessin de Staal d'après une photographie.

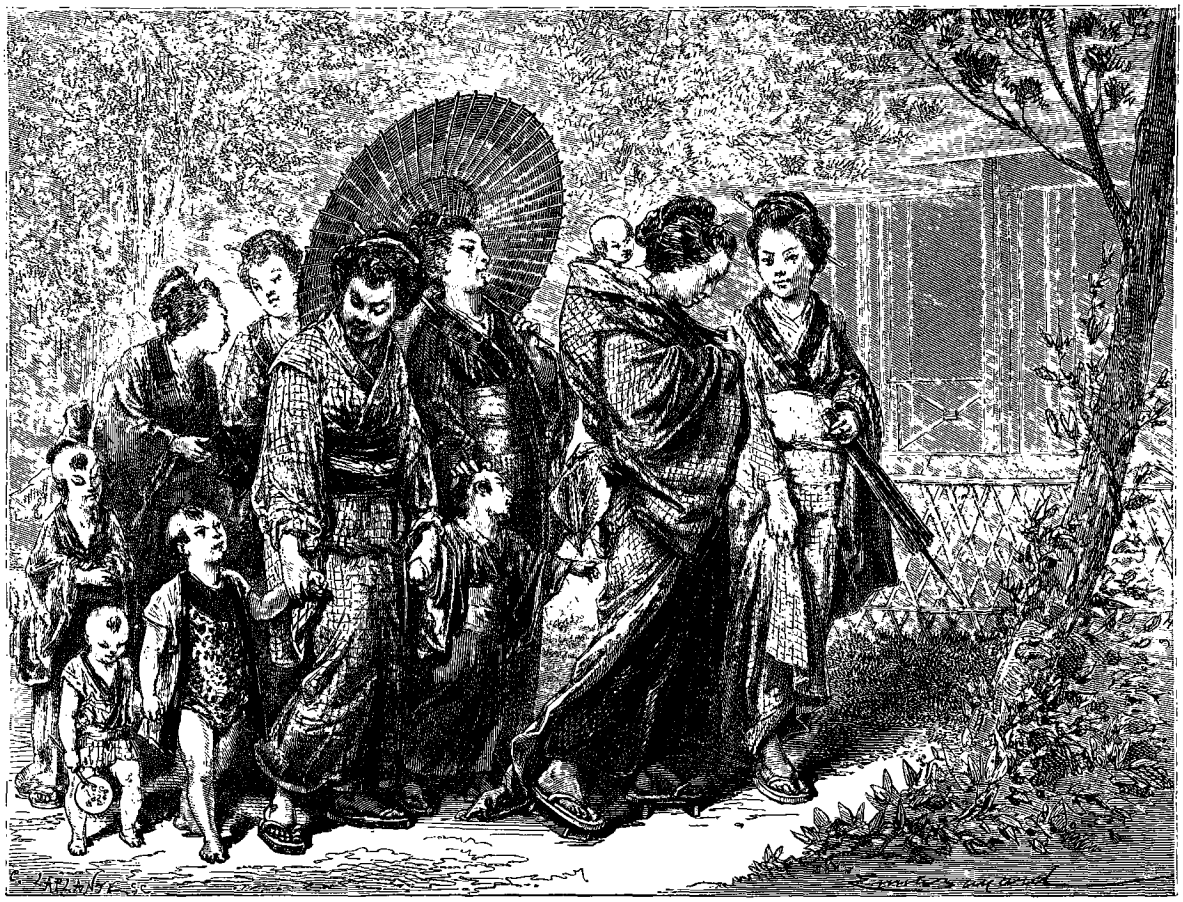
chacune de ces portes donne accès dans une cour qui contient un petit jardin, un réservoir d'eau, un foyer de cuisine et d'autres dépendances; au fond de la cour, on entre de plain-pied dans une spacieuse cellule qui peut se subdiviser en deux ou trois pièces au moyen de châssis à coulisses : tel est, au grand complet, cour et cellule, le logement d'une famille de yakounine.

Chacun des carrés longs dont se composent les rues du quartier, renferme peut-être en moyenne une douzaine de ces logements, six rangés côte à côte, et six adossés aux premiers. Les cellules sont recouvertes de toitures en tuiles grises et il n'y a pas une toiture plus haute que l'autre. Le quartier des yakounines est le triomphe du génie de l'alignement et de l'uniformité. Les rues en sont généralement désertes, car les hommes passent la plus grande partie de la journée à la douane, ou dans les corps de garde; et jusqu'au retour de son chef, chaque famille se tient parquée dans son étroit enclos. La porte par laquelle on y pénètre en baissant la tête, reste même ordinairement fermée pendant ce temps de réclusion. Ces mesures n'ont d'ailleurs rien de commun avec les ridicules précautions dont en Turquie et ailleurs la jalousie croit devoir entourer la vertu des femmes mariées. Elles sont plutôt en rapport avec la position que les mœurs sociales du Japon donnent au père de famille. La femme voit en lui son seigneur et maître. En sa présence tutélaire elle vaque aux soins domestiques avec un entier abandon, sans s'inquiéter même des regards de l'étranger. En son absence elle observe une réserve que l'on serait tenté d'attribuer à la modestie, mais qui s'explique mieux par la dépendance et l'intimidation que lui impose le mariage.

A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes japonaises allant en visite. — Dessin de Emile Bayard d'après des photographies.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nos voisins (suite).

Peu à peu des rapports de bon voisinage se sont établis entre notre résidence et le quartier des Yakounines. Au Japon, comme ailleurs, les petits présents entretiennent l'amitié. Quelques envois de sucre blanc et de café de Java faits aux familles où nous avions appris qu'il se trouvait des femmes en couche ou des malades, furent acceptés avec reconnaissance.

Un jour que j'étais seul à la maison, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, le monban vint m'annoncer l'arrivée d'une députation féminine du quartier des Yakounines, et me demander s'il devait la renvoyer. Ces dames avaient reçu de leurs maris l'autorisation de nous présenter leurs remercîments; mais par la même occasion elles exprimaient le désir qu'on leur permît d'examiner notre ameublement européen. Je répondis au portier que je me chargerais de leur faire les honneurs de la résidence.

Bientôt j'entendis le bruit d'un certain nombre de chaussures de bois sur le gravier des allées du jardin, et je vis paraître au pied de l'escalier de la vérandah en face du salon, tout un groupe de figures souriantes, parmi lesquelles on distinguait quatre femmes mariées, deux jeunes filles nubiles, et des enfants de tout âge. Les premières se faisaient remarquer par la sévérité de leur toilette : aucun ornement dans leurs cheveux; pas d'étoffes claires ou de couleurs éclatantes parmi leurs vêtements; pas de fard sur le visage; mais les dents teintes en noir d'ébène, comme il sied, selon les notions japonaises, à toute femme en puissance de mari. Les jeunes filles, au contraire, rehaussent la blancheur na-

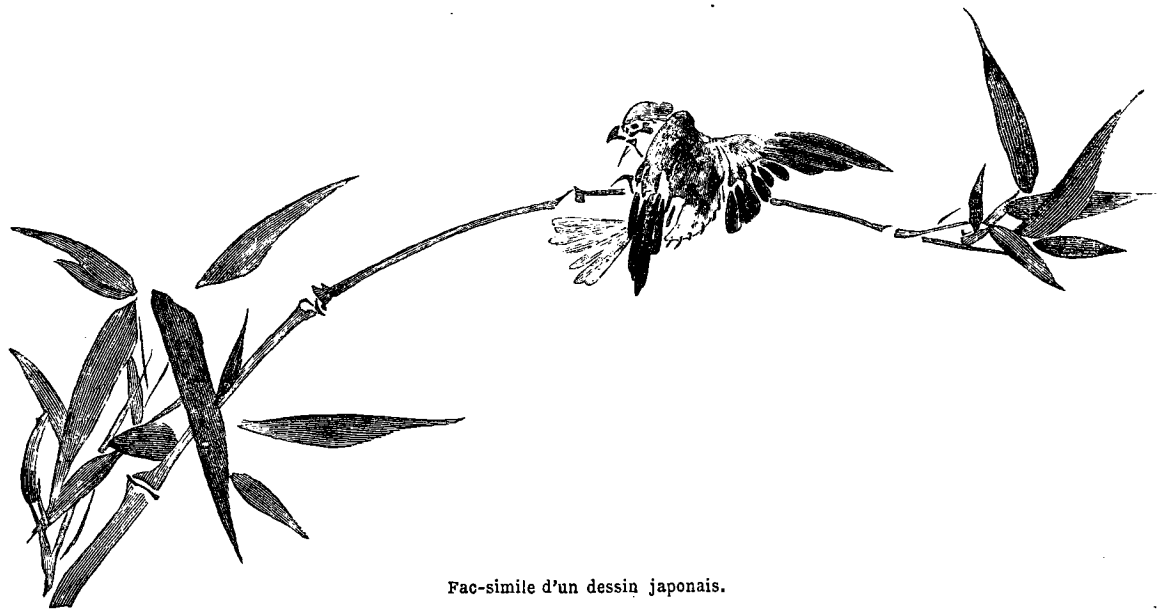
1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

turelle de leurs dents par une couche de carmin sur les lèvres, se mettent du rouge sur les joues, enlacent dans leur épaisse chevelure noire des bandes de crêpe écarlate, et portent une large ceinture aux brillantes couleurs. Quant aux enfants, leur costume se compose de robes et de ceintures bariolées; ils ne portent jamais de coiffure, et même ils ont la tête rasée, sauf que, selon l'âge et le sexe, on leur laisse quelques mèches plus ou moins longues et de coupe plus ou moins variée, les unes flottantes, d'autres nouées ensemble et relevées en chignon.

Après les salutations et les révérences d'usage, les orateurs de la députation, car il y en avait toujours deux ou trois qui parlaient à la fois, me dirent en japonais une quantité de belles choses, auxquelles, de mon côté, je répondis en français, tout en faisant signe à la compagnie d'entrer au salon. Assurément j'avais été compris; j'entendais, à n'en pas douter, des expressions de remercîment qui m'étaient bien connues, et cependant, au lieu de monter l'escalier, l'on paraissait me demander je ne sais quelle explication. Enfin la gracieuse société a deviné mon embarras; joignant le geste au langage parlé : — devons-nous nous déchausser au jardin, ou suffit-il que nous le fassions sur la vérandah? — Telle fut évidemment la traduction mimique de la question préalable. Je me prononçai pour la dernière alternative, et aussitôt les invitées avec leur suite franchirent l'escalier, ôtèrent et alignèrent leurs socques sur le plancher de la vérandah, et foulèrent joyeusement les tapis du salon, les enfants à pieds nus, les grandes personnes en chaussettes de toile de coton divisées en deux compartiments inégaux, le plus petit pour l'orteil et l'autre pour le reste du pied.

La première impression fut celle d'une admiration naïve, suivie immédiatement d'une hilarité générale, car les hautes glaces des trumeaux descendant jusqu'au



Fac-simile d'un dessin japonais.

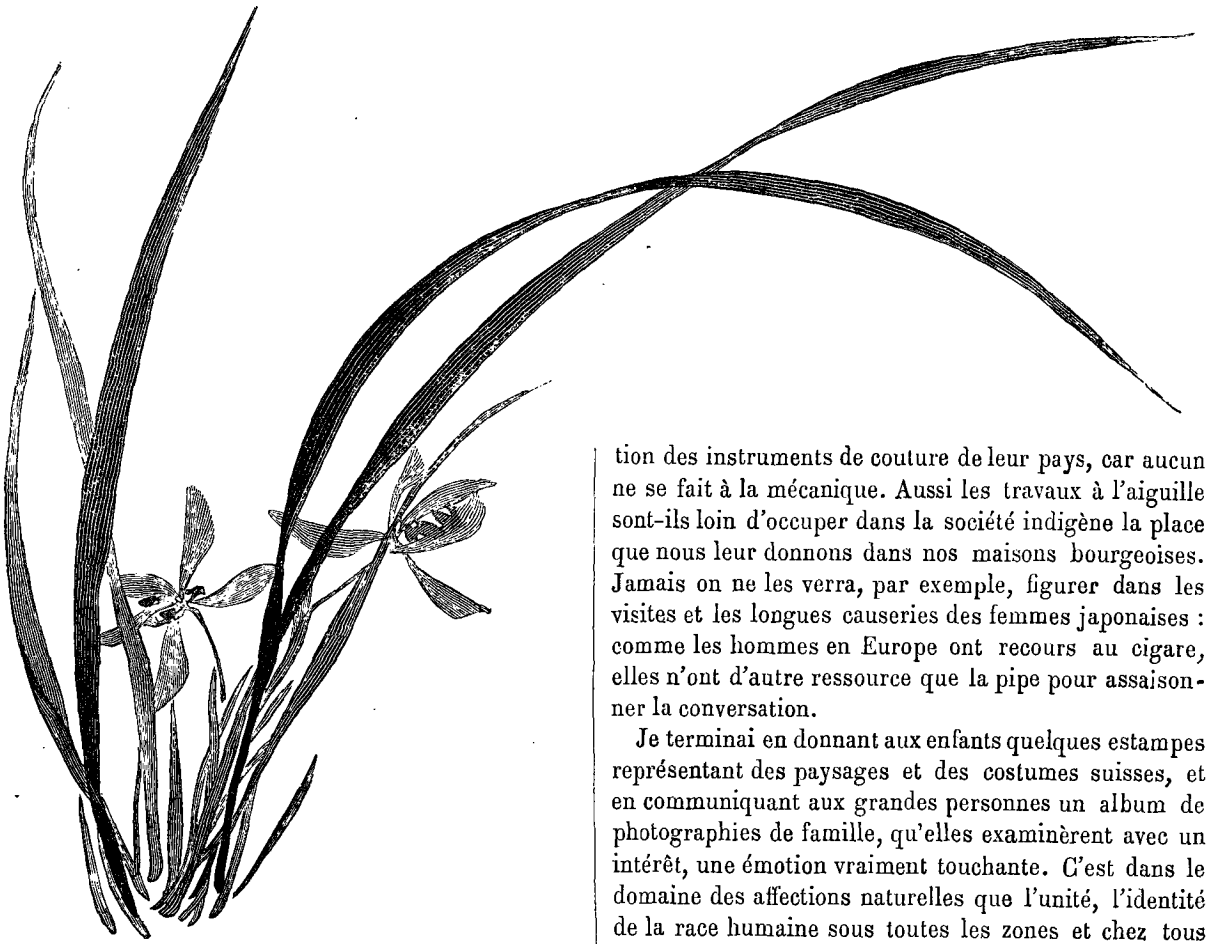
parquet, reproduisaient et répercutaient de la tête aux pieds, et par derrière aussi bien que par devant, l'image de nos visiteuses. Tandis que les plus jeunes ne se lassaient pas de contempler ce spectacle tout nouveau et fort attrayant pour elles, les mamans me demandèrent ce que signifiaient les tableaux suspendus contre la tapisserie. Je leur expliquai qu'ils représentaient le taïkoun de la Hollande et sa femme, ainsi que plusieurs grands daïmios ou princes de la famille régnante. Elles s'inclinèrent avec respect, mais l'une d'elles, dont la curiosité n'était pas satisfaite, exprima timidement la supposition que l'on avait aussi exhibé dans cette royale société le portrait du bêto de Sa Majesté néerlandaise. J'eus garde de la désabuser, car elle n'aurait pu comprendre qu'il fût de style noble de représenter un prince debout à côté de son cheval de selle et le tenant lui-même par la bride. D'autres ayant examiné attentivement le velours des fauteuils et des sofas, vinrent me faire part d'une contestation qui s'était élevée entre elles, touchant l'usage de ces meubles : elles s'accordaient à reconnaître que les fauteuils sont faits pour que l'on s'y assèye, mais les sofas? Ne doit-on pas plutôt s'y installer accroupi et les jambes croisées, surtout lorsque l'on mange à la table qui est en face? Elles paraissaient plaindre cordialement les messieurs et les dames de l'Occident, qui s'assujettissent à user de ce meuble si peu commodément, de façon à avoir les jambes pendantes jusqu'à terre.

Ma chambre étant à côté du salon et toute grande ouverte, ne tarda pas à être envahie. Je ne décrirai pas tous les sujets d'étonnement qui s'offrirent aux regards de la troupe curieuse. Pour être nées Japonaises il paraît que l'on n'en est pas moins filles d'Ève : le fruit défendu qui les tentait le plus, c'était un assortiment de boutons d'uniforme portant la croix fédérale suisse, selon l'ordonnance militaire de mon pays. Il fallut bien leur en abandonner quelques-uns, tout en renonçant à deviner l'emploi qu'elles se proposaient d'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire, puisque les vêtements japonais, soit d'hommes, soit de femmes, s'attachent simplement avec des cordons de soie. Le don de quelques articles de parfumerie parisienne fut vivement apprécié, mais je tentai sans succès l'éloge de l'eau de Cologne, car le mouchoir de batiste est complétement inconnu aux dames japonaises. J'eus beau leur en montrer quelques spécimens très-joliment brodés par les habiles ouvrières de l'Appenzell; on me fit comprendre que cela pouvait tout au plus être proposé aux élégantes de Yédo, à titre de manchettes pour leurs vastes robes de chambre, mais que la dernière fille du peuple ne consentirait jamais à tenir à la main ou remettre en poche une pièce d'étoffe dans laquelle elle se serait mouchée. Les petits carrés de papier végétal que l'on porte enroulés dans un pli de robe, sur la poitrine, ou dans une poche de manche d'habit, et que l'on jette à mesure que l'on en fait usage ne courent donc, pour le moment, aucune chance d'être supplantés par notre mode barbare ; quant à l'eau de Cologne, on en tirera bon parti, selon toute apparence, pour enlever le goût saumâtre de l'eau de puits que l'on boit à Benten.

Un autre point sur lequel la civilisation japonaise me parut conserver sur la nôtre une supériorité incontestable dans l'opinion de nos visiteuses, ce sont les procédés que nous employons pour écrire, et qui nous ont



Fac-simile d'un dessin japonais.

permis de créer l'aimable expression de gratte-papier. Le Japonais fait usage d'un pinceau, d'un bâton d'encre de Chine et d'un rouleau de papier de mûrier. Il transporte ces objets avec soi, au marché, à la promenade, en visite, ou en voyage : le rouleau de papier est serré sur sa poitrine ; le pinceau et l'encrier sont enfermés dans un étui qu'il suspend à la ceinture, à côté de sa pipe et de son petit sac à tabac.

Pour reprendre l'avantage, j'exhibai un coffret contenant un assortiment de fil à coudre, d'épingles et d'aiguilles, et j'invitai mesdames les yakounines à s'en servir. Elles furent unanimes à reconnaître l'imperfection des instruments de couture de leur pays, car aucun ne se fait à la mécanique. Aussi les travaux à l'aiguille sont-ils loin d'occuper dans la société indigène la place que nous leur donnons dans nos maisons bourgeoises. Jamais on ne les verra, par exemple, figurer dans les visites et les longues causeries des femmes japonaises : comme les hommes en Europe ont recours au cigare, elles n'ont d'autre ressource que la pipe pour assaisonner la conversation.

Je terminai en donnant aux enfants quelques estampes représentant des paysages et des costumes suisses, et en communiquant aux grandes personnes un album de photographies de famille, qu'elles examinèrent avec un intérêt, une émotion vraiment touchante. C'est dans le domaine des affections naturelles que l'unité, l'identité de la race humaine sous toutes les zones et chez tous les peuples, se fait le plus éloquemment sentir. Qu'importe la diversité des idiomes en présence de ce langage universel qui se traduit par l'expression du regard, par une larme suspendue aux paupières, par des intonations de voix, douces et pénétrantes comme les chants sans paroles que Mendelsohn a gravés dans toutes les mémoires? Pour les peuples de civilisation primitive, le voyageur est un être digne de la plus profonde pitié, car il s'est séparé de tout ce qui fait le charme de la vie : la famille, le toit paternel, le pays des aïeux. Une religieuse admiration se mêlerait à la compassion qu'il inspire, s'il avait quitté sa patrie pour accomplir au loin quelque pieux pèlerinage ; mais traverser les mers pour le soin de terrestres intérêts, c'est ce que ne peut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comprendre la société dont je suis entouré. Elle admettrait encore que je fusse un proscrit politique, une victime de la sévérité de mon gouvernement; tandis que, en apprenant que je ne suis ni dans l'exil ni en pèlerinage, un étonnement mêlé d'une sorte d'effroi se joint aux témoignages de sa naïve sympathie.

Je suis décidément très-loin de l'Europe, dans un monde bien étranger à sa civilisation, et il était temps que l'on vînt trouver ces populations insulaires pour leur inculquer une manière de voir moins incompatible avec le génie des affaires.

Le pays et le peuple.

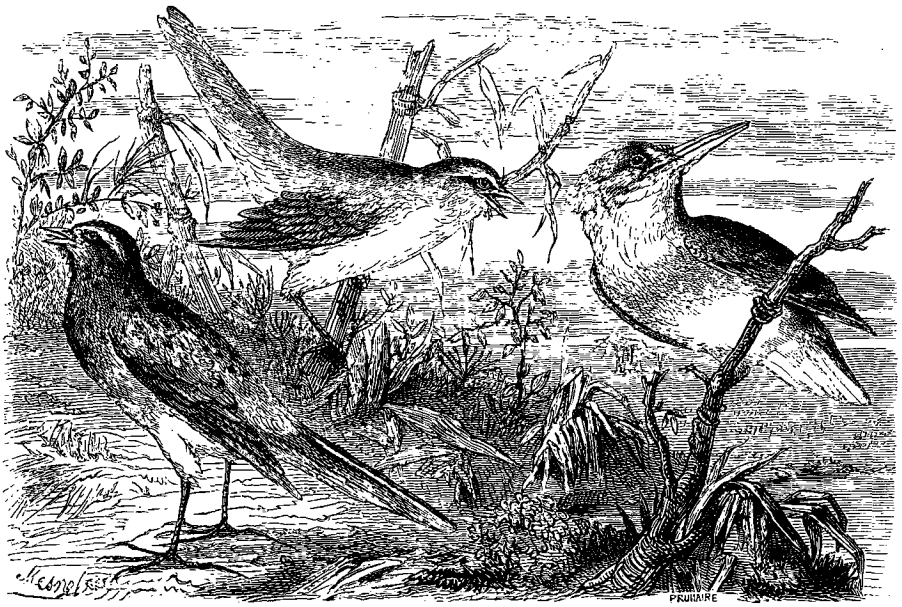
De tous nos voisins de campagne, ceux dont je suis le plus habituellement entouré, et qui font peut-être le charme principal de ma résidence, ce sont les oiseaux.

La mer rejette au pied de la terrasse du jardin une quantité de débris végétaux, ainsi que des milliers de poissons, crustacés, mollusques de toute espèce, les uns tout étourdis et les autres tués par le choc des vagues sur la grève.

Ils forment la pâture quotidienne d'une foule d'oiseaux, différents de taille, de cris et de plumage Tous accourent aux heures du reflux et travaillent assidûment pour eux et leur couvée. A la marée montante, ils s'envolent lourdement et regagnent leurs abris, les vastes toitures de notre demeure, les cèdres du jardin, les pins du quartier des yakounines, les bosquets sacrés de Benten, les collines et les marécages des environs de Yokohama.

Je retrouve parmi eux le moineau cosmopolite, faisant avec grand tapage la chasse aux mouches, aux larves, aux insectes, et prélevant sa récompense sur les grains échappés des saches de céréales que l'on embarque dans le voisinage.

Il y a sous notre toit toute une colonie de pigeons,



Oiseaux du Japon. — Dessin de Mesnel d'après des croquis japonais.

venus l'on ne sait d'où, et vivant dans la plus complète indépendance. Les corbeaux me semblent être d'une espèce particulière à la Chine et au Japon; ils sont de médiocre grosseur, et leur croassement diffère un peu de celui auquel nous sommes habitués en Europe; on pourrait le décomposer en deux syllabes distinctes : Kā-wā, kā-wā, prononcées d'un ton guttural. Les corneilles ont un cri plaintif qui ressemble à la voix humaine. Le sifflement des aigles et des éperviers est du plus bel effet quand il s'allie au bruit des vagues et aux sons de harpe éolienne que les brises de la mer emportent en agitant les hautes branches des cèdres.

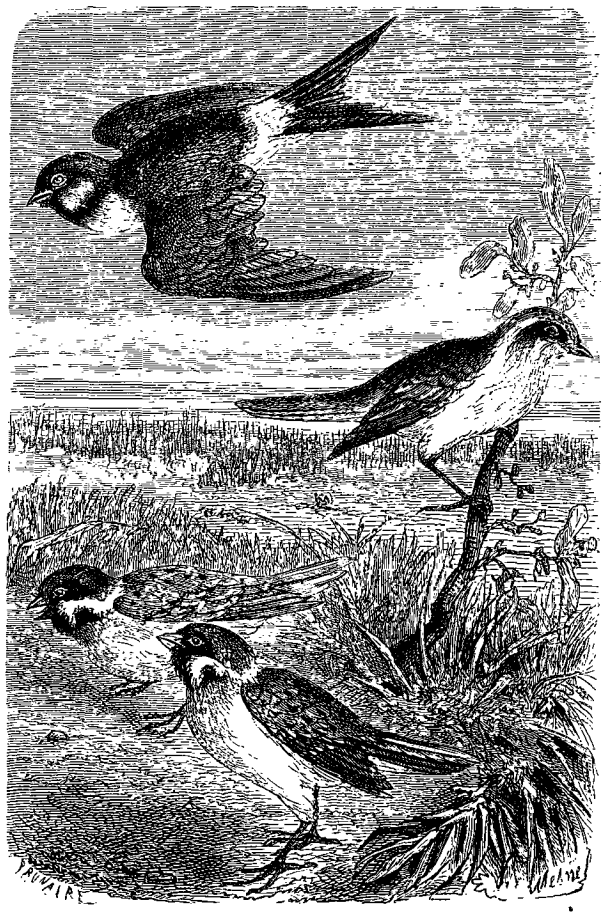
Tous ces hôtes ailés de Benten sont très-familiers : les éperviers perchent sur la vergue du mât de pavillon ou sur notre toit, qui leur fournit peut-être quelque cachette pour leurs provisions de poisson mariné. Les pigeons et les corbeaux, quand ils sont dans les allées des jardins en même temps que je m'y promène, ne prennent point leur vol, mais se tirent seulement de côté pour me laisser passer.

Quant aux oiseaux que nous ne voyons qu'à distance, ce sont d'abord des troupes innombrables de mouettes et de goëlands volant autour des navires en rade, ou achevant de dépouiller les saches de paille de riz que l'on a jetées à la mer après avoir chargé les provisions de bouche des équipages; plus loin encore, dans les anses paisibles du bras de mer qui nous sépare du village de Kanagawa, en face de mes fenêtres, ce sont des bandes de canards et d'oies sauvages, qui trouvent leur pâture parmi les roseaux; au coucher du soleil, elles vont chercher leur gîte sur les lointains canaux des rizières, où elles se rendent en décrivant dans les airs des figures géométriques. La troupe fatiguée poursuit silencieusement sa route; seulement, par intervalles, on entend deux ou trois cris prolongés, semblables au commandement d'un chef ralliant des soldats attardés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les oiseaux solitaires, il n'en est pas de plus pittoresque que le héron guettant patiemment sa proie, l'œil fixé sur l'onde limpide, le corps en équilibre sur une seule de ses jambes, tandis que l'autre est repliée sous son aile. L'éclatante blancheur de son plumage se détache sur un fond de roseaux et de hautes feuilles de nénufar. Quelquefois on le rencontre sous un dais de branches de pins ou de saules pleureurs; toujours il semble avoir l'instinct des harmonies naturelles qui conviennent à sa mélancolique existence.

L'impression que produit la grue est très-saisissante. Lorsque ce bel oiseau apparaît seul au plus haut des airs et qu'il descend majestueusement sur la terre, on dirait un messager céleste; aussi l'imagination populaire se plaît-elle à lui associer quelqu'un des saints ou des demi-dieux dont la mythologie japonaise abonde, et à se figurer le divin personnage paisiblement accroupi sur le dos du « Tsouri; » c'est le nom que les indigènes donnent à la grue, et ils y ajoutent volontiers l'épithète de « sama, » ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un kami, d'une divinité, d'un être surnaturel : « O Tsourisama, » (sa seigneurie le Tsouri !) La grue partage avec la tortue l'honneur d'être pour les Japonais le symbole de la longévité et du bonheur, et ils font résider le bonheur dans la paix de l'âme, la placidité de l'esprit.



Oiseaux du Japon. — Dessin de Mesnel d'après des croquis japonais.

La plupart des Japonais qui habitent sur les rives de la baie ont une existence en quelque sorte pareille à celle des oiseaux que je viens de décrire. Tandis que les pêcheurs passent des journées entières loin de la côte, bercés dans leurs frêles embarcations comme les milliers de palmipèdes qui flottent autour d'eux au gré des ondulations de la mer, l'on voit tout un essaim de femmes et d'enfants accourir sur la plage aux heures de la marée descendante. Ils la suivent dans sa retraite, et empilent pêle-mêle dans des corbeilles d'osier l'abondante récolte qu'elle leur abandonne. Ce sont des herbes marines comestibles, des huîtres, des moules, des crustacés de tout genre. Les crabes font l'objet d'une poursuite d'autant plus animée, que ces êtres burlesques ont la faculté de se mouvoir en avant, en arrière, à droite, à gauche, dans toutes les directions, avec une étonnante vélocité. On les pourchasse dans leurs derniers retranchements en se munissant d'un bambou garni d'un bec ou crochet de fer pour retourner les pierres sous lesquelles ils vont chercher un refuge. Leur humeur voyageuse les pousse à gravir même les marches de notre terrasse et jusqu'à l'escalier de la vérandah. Un soir j'en découvris un de fort belle taille qui se promenait sous le lavabo de ma chambre à coucher, et ce ne fut pas une petite affaire que de le ramener sur le chemin de ses pénates, c'est-à-dire dans une rigole du jardin qui aboutit à la mer.

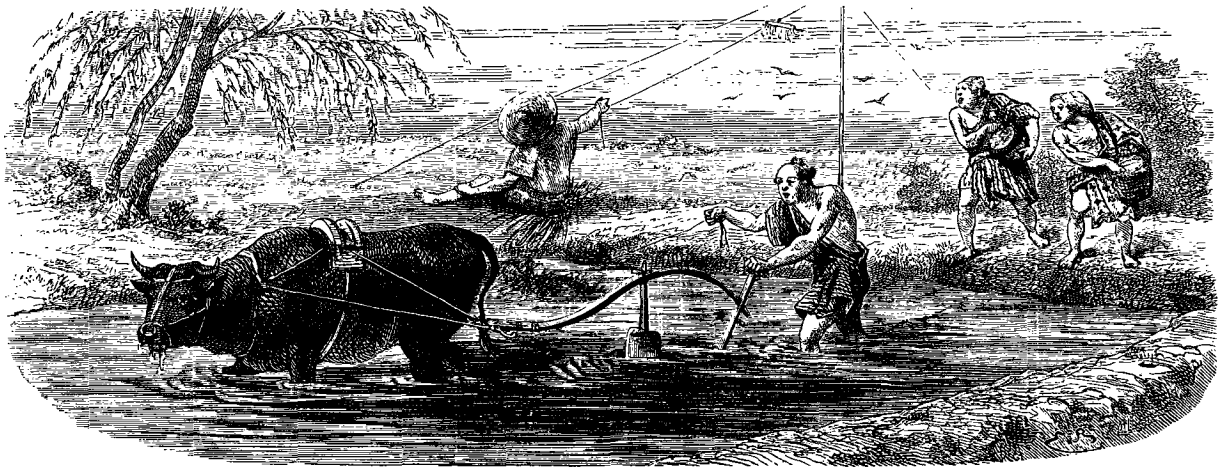
Toutes les bonnes gens qui composent la population de la plage m'accostent avec des paroles amicales; les enfants m'apportent des coquillages nacrés ; les femmes m'expliquent de leur mieux les propriétés culinaires des affreux petits monstres marins qu'elles entassent dans leurs paniers. Ce fond de bonhomie et de cordialité est un trait de caractère commun à toutes les classes inférieures de la société japonaise. Plus d'une fois, en parcourant à pied les environs de Nagasaki ou de Yokohama, j'ai été invité par des gens de la campagne à entrer dans l'enclos de leur demeure. Là ils me faisaient admirer les fleurs de leur jardin et en coupaient quelques-unes des plus belles pour en composer un bouquet qu'ils mettaient à ma disposition. C'était en vain que j'essayais de leur faire accepter en échange une pièce de monnaie, et ils ne me laissaient partir qu'après m'avoir offert dans leur chambre de ménage une collation de thé et de gâteaux de riz.

Le printemps est la saison qui présente le plus d'attrait au promeneur sur les rives de la baie de Yédo. Lorsque l'on s'élève sur quelqu'une des sommités qui la bordent, l'intérieur des terres se développant au pied du Fousi-yama, offre une succession non interrompue de collines boisées et de vallées cultivées, entrecoupées de rivières ou de golfes qui ressemblent de loin à des lacs. On distingue sur leurs bords des villages à demi cachés sous les arbres, et sur divers points de la campagne des fermes entourées de jardins, vers lesquelles des sentiers ombragés vous invitent à descendre.

La précocité de la végétation dans les rizières et sur

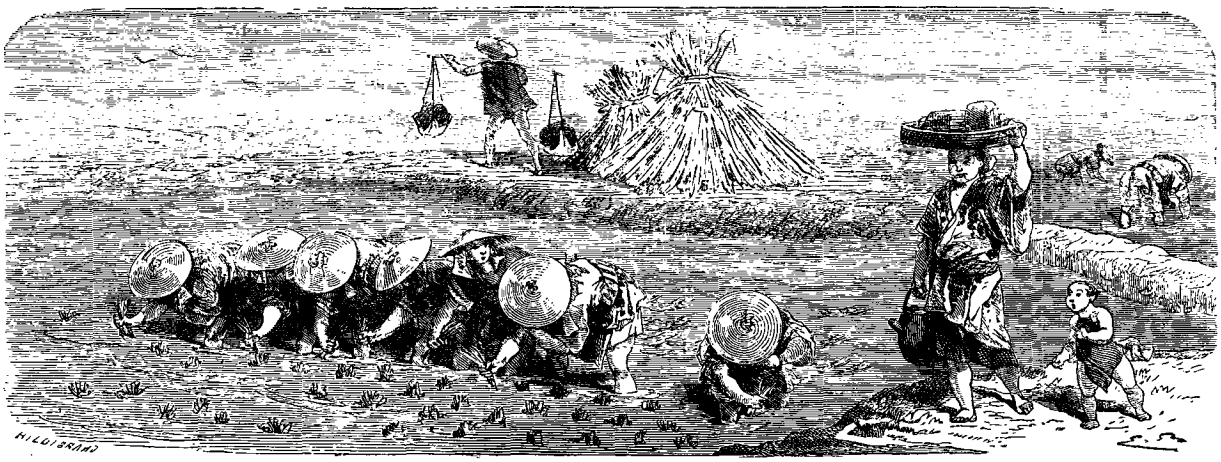
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les collines cultivées, la quantité d'arbres toujours verts qui, de tous côtés, se présentent à la vue, donnent au printemps du Japon un caractère d'austérité que cette fraîche saison ne revêt nulle part au même degré. Et cependant, l'on chercherait vainement ailleurs une floraison plus luxuriante, une végétation printanière plus souriante et plus riche en détails gracieux. Sur les teintes sombres du feuillage des pins, des sapins, des cèdres, des cyprès, des lauriers, des chênes verts, des bambous, qui composent le fond du paysage, des touffes de fleurs et de feuilles aux couleurs éclatantes se détachent le long des haies, dans les vergers et autour des villages. Ici, ce sont les larges fleurs blanches du mûrier sauvage; là des camélias croissant en pleine campagne et atteignant la taille de nos pommiers; ailleurs, des cerisiers, des pruniers, des pêchers, pour la



Culture du riz. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

plupart chargés de fleurs doubles, les unes toutes blanches, les autres d'un rouge très-vif, et quelquefois les mêmes branches portant des fleurs rouges et des blanches; car très-généralement les Japonais, indifférents à la récolte des arbres que je viens de citer, ne les cultivent et ne les greffent que pour en obtenir des fleurs doubles et en varier ou combiner les espèces. Le bambou, que l'on emploie beaucoup comme tuteur, prête souvent son élégant feuillage aux épines fleuries, aux rameaux de jeunes arbres fruitiers sans autre parure que leurs pompons de fleurs. Mais j'aime à le voir surtout lorsqu'il croît par groupes solitaires comme une gerbe de gigantesques roseaux. Rien de plus pittoresque dans le paysage que ces hautes tiges vertes, polies, aux re-



Culture du riz. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

flets dorés, à la cime touffue; et tout autour des colonnes principales, ces sveltes et flexibles rejetons aux têtes empanachées, et cette multitude de longues feuilles flottant au gré du vent comme des milliers de banderoles ondoyantes. Les bosquets de bambous sont l'un des sujets favoris d'études des peintres japonais, soit qu'ils se bornent à en reproduire les lignes gracieuses, les effets harmonieux, soit qu'ils animent le tableau en y ajoutant l'image de l'un ou l'autre des hôtes qui fréquentent ces verdoyants asiles : la frêle libellule, le papillon, les petits oiseaux, et, dans les retraites éloignées des habitations, la fouine, l'écureuil et le singe brun à face rouge.

Les chemins sont bordés de violettes, mais elles n'ont pas de parfum. Le pays ne produit qu'un très-petit nombre de fleurs odoriférantes. Il est remarquable que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on y rencontre aussi fort rarement l'alouette, le rossignol ou quelque autre oiseau chanteur. Peut-être l'absence de parfums et de chants au milieu de toute cette richesse de végétation et de vie animale des campagnes japonaises contribue-t-elle à amoindrir l'effet qu'elles devraient exercer sur l'imagination. Il est certain que l'on n'éprouve pas, à les contempler, cette sorte d'attendrissement et de rêveuse exaltation que cause en Europe l'aspect d'un beau paysage à l'époque du réveil de la nature. Sans examiner d'ailleurs jusqu'à quel point notre sensibilité s'alimente de souvenirs d'enfance et d'idées traditionnelles qui ne sauraient trouver d'application dans le monde de l'extrême Orient, je présume qu'une chose encore peut contribuer à y refroidir notre enthousiasme, c'est que, pour ainsi dire, la nature y est trop cultivée.

Culture du riz. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

Excepté les forêts et autres plantations d'arbres que le gouvernement fait entretenir avec une louable sollicitude, tout le sol est envahi par les cultures, à un point dont je ne saurais mieux donner l'idée qu'en décrivant l'aspect d'une vallée des environs de la baie de Yédo.

Nous sommes en avril, et déjà la lisière des bois est bordée de champs de sarrasin en pleine floraison. Un peu plus bas, l'orge et le froment que l'on a semés en novembre tomberont dans quatre ou cinq semaines sous la faucille du moissonneur. Or, le blé étant semé au Japon comme on plante les pommes de terre en Europe, c'est-à-dire par bandes régulières, parfaitement alignées, il y a dans l'intervalle des deux sillons parallèles un espace libre où l'on voit déjà poindre une nouvelle

Culture du riz. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

culture : ce sont des fèves qui lèveront aussitôt que le champ aura été récolté.

Cette verte pelouse que l'on prendrait pour du blé en herbe, c'est un champ de millet qui a été ensemencé en mars et qui sera mûr en septembre. Le millet se consomme par les indigènes en plus grande quantité que le froment; ils le réduisent en farine et en font des gâteaux ou de la bouillie.

Sur le plateau voisin, un campagnard laboure la terre au moyen d'une petite charrue attelée d'un seul cheval. Il déposera dans ce sol fertile de la graine de cotonnier, et déjà en septembre ou en octobre chaque grain de semence aura produit une plante de deux à trois pieds de hauteur, chargée d'une vingtaine de capsules arrivées à maturité. Quelques oiseaux blancs de la famille des échassiers, des cigognes ou des grues, semblent travail-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ler de concert avec l'agriculteur ; elles le suivent gravement, et plongeant leur long bec dans le sillon entr'ouvert, elles détruisent les larves que le soc de la charrue vient de déterrer.

Le fond de la vallée est en nature de rizières. Il y a un mois environ qu'on l'avait mis sous l'eau en lâchant les écluses des canaux d'irrigation. C'est dans cet état que le sol en a été retourné par la charrue et broyé sous les pieds des buffles et des laboureurs, ceux-ci brassant eux-mêmes le limon jusqu'à mi-jambe et cassant à coups de bêche les mottes récalcitrantes. Lorsque la terre a été réduite en une sorte de pâte liquide, hommes et femmes, s'avançant pas à pas sur les digues d'enceinte, ont procédé de concert aux semailles en jetant les grains à pleine main sur les carreaux de limon destinés à former les pépinières. On les a encore remués avec une espèce de herse pour égaliser et enterrer la semence. Maintenant l'eau s'est retirée ; les pépinières ont fait leur pousse dense, serrée, et l'on arrache avec la racine les tiges qu'elles ont produites ; mais c'est pour les transplanter avec soin par touffes disposées en quinconces, à intervalles égaux, dans le sol mou des grands carrés que l'on n'a pas encore utilisés. C'est là que le riz doit croître et mûrir pour être moissonné à la faucille dès le mois d'octobre. Son plus redoutable ennemi jusqu'à cette époque, ce sont de jolis petits oiseaux au

Moulin à riz. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

corsage roux et blanc, qui s'abattent comme la grêle sur les tiges chargées de graine, en font tomber à terre le fruit mûr et le livrent au pillage avec des cris d'avidité et des piétinements de joie assurément pleins de charme pour l'observateur impartial, mais dignes d'un tout autre genre d'intérêt pour le propriétaire de la moisson. Aussi le voit-on s'ingénier à créer toutes sortes d'épouvantails sur les points qu'il juge les plus menacés : des tourniquets de bambou disposés à la manière des ailes de moulins à vent ; une croix supportant un manteau de joncs et un large chapeau da paille ; un mannequin simulant un homme armé d'un arc avec une flèche en travers. Rien de tout cela cependant ne paraît avoir exercé sur les oiseaux de riz une influence très-moralisante, puisque l'on en est venu à attacher à des perches et tendre au-dessus de la rizière tout un réseau de cordeaux de paille tressée, munis d'appendices mobiles de la même matière : engin des plus efficaces, à condition qu'on le maintienne sans cesse en mouvement. Telle est la tâche d'un jeune garçon qui pendant toute la journée, lorsque le vent ne souffle pas, doit tirer, à la façon d'un sonneur de cloche, la corde destinée à mettre en branle le réseau protecteur. Quand la berge de la rizière n'est pas assez haute pour fournir à l'enfant un poste convenable, on lui dresse sur quatre bambous un siége aérien, abrité d'une petite toiture de roseaux.

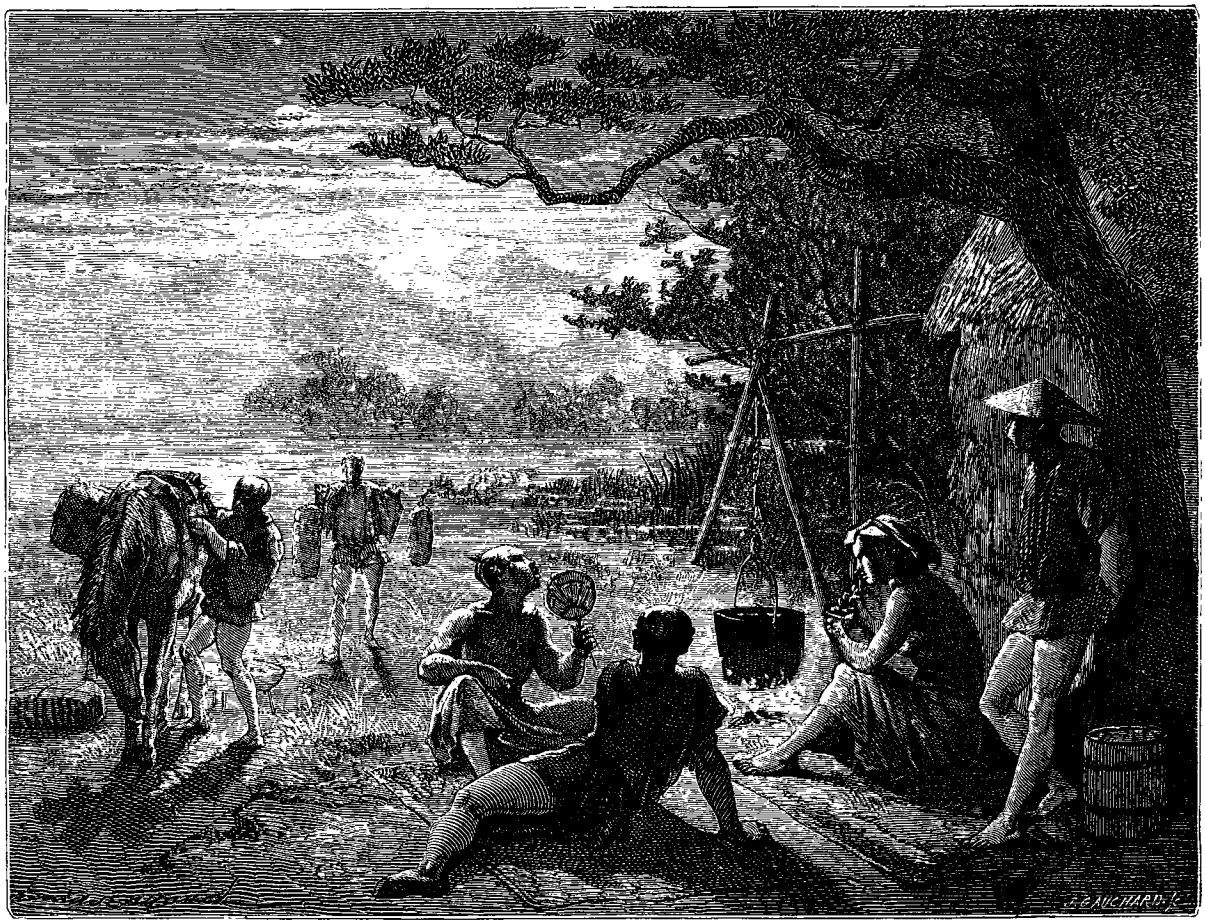
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y a au Japon plusieurs espèces de riz. Celui de la plaine est le plus estimé ; celui des collines n'a pas besoin d'être aussi longtemps submergé que le premier. Toutefois, je l'ai vu soumettre au printemps à des procédés d'irrigation qui ont coûté beaucoup de travail, la création de réservoirs sur le plateau supérieur de la colline et l'établissement de nombreux canaux se déversant sur toutes les terrasses préparées pour la culture du riz.

L'assolement se pratique de temps immémorial dans cette contrée. Telle terrasse convertie en rizière portera, l'automne prochain, du froment ou du millet. Les Japonais pourraient encore çà et là défricher des terrains de montagne, mais ils ne laisseront jamais en jachère une terre labourable.

L'arbuste à thé ne fait pas dans nos environs l'objet d'une exploitation agricole. On le rencontre quelquefois dans certaines expositions favorables ; mais les vrais districts à thé sont à plusieurs journées au nord de la baie.

Nous sommes beaucoup plus rapprochés des districts producteurs de soie, et rien n'empêcherait que cette industrie ne se développât dans notre voisinage immédiat, s'il offrait encore la place nécessaire pour des plantations de mûriers. Il me paraît, en résumé, que la population dont je suis entouré, et peut-être généralement les habitants des côtes méridionales de Nippon, abandonnent à ceux de l'intérieur la production des articles susceptibles d'une grande exploitation industrielle, tels que la soie, le thé, et même le coton, qui n'est pas non plus très-abondant sur nos rives ; tandis qu'ils se vouent essentiellement, les uns à la pêche et au service des transports par voie d'eau, et les autres à l'agriculture proprement dite, à la production des céréales ainsi que des plantes légumineuses et oléagineuses, enfin à l'horticulture et à l'exploitation du chanvre, des pailles, des roseaux et des bambous.



Repos de campagnards. — Dessin de Émile Bayard d'après des croquis japonais.

Au milieu de la population campagnarde, à la fois humble et souriante, des fertiles vallées qui débouchent sur la baie de Yédo, l'on rencontre fréquemment des hommes d'une race plus vigoureuse, dont l'aspect d'ailleurs bienveillant semble dénoter une certaine indépendance de caractère ou de genre de vie. Ce sont des gens de la montagne, c'est-à-dire des habitants de la chaîne des monts Akoni, au pied du Fousi-yama. Les affaires qui les appellent dans la plaine sont de nature très-diverse : pour les uns, ce sera l'exploitation ainsi que le flottage des bois de marine et de bâtisse ; pour d'autres, le commerce du charbon de bois ; ceux-ci ont une entreprise de transport de marchandises à dos de cheval, des provinces de l'intérieur à tel ou tel port de la baie ; ceux-là sont employés au halage des barques qui uti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lisent les canaux créés pour la navigation intérieure; enfin, c'est parmi eux que se recrute une tribu privilégiée de chasseurs, ainsi qu'une partie de la troupe de ligne du taïkoun, celle où l'on vient d'introduire l'usage des armes de précision d'Europe. Malheureusement le pays auquel ces hôtes de passage appartiennent est presque complétement inaccessible aux visiteurs étrangers. Si l'on en croit certaines relations indigènes, on y retrouverait, comme dans les régions minières de la Californie, des constructions de ponts, d'aqueducs, de barrages, qui confondent l'imagination quand on songe à l'imperfection des instruments avec lesquels ces ingénieux ouvrages ont été exécutés.

Tout un côté très-important de la vie du peuple japonais nous échappe. Nous ne pouvons le voir à l'œuvre que dans les travaux de la campagne. Ses chantiers, ses ateliers, ses fabriques, les conceptions les plus originales de sa civilisation autonome, tout cela nous est caché par les mœurs policières d'un gouvernement ombrageux. Et pourtant, le jour viendra où, à cet égard aussi, le Japon finira par s'ouvrir aux investigations de la science.

La vie domestique.

On peut aller de Benten à la campagne sans passer par la ville japonaise. A partir des abords du lieu sacré, une large chaussée soutenue de pilotis est établie le long de la rivière; elle domine les rues basses et le marais de Yokohama; l'on n'y rencontre qu'un faubourg occupé par de pauvres artisans et terminé par un corps de garde militaire et un poste de gens de la douane. Ici un beau pont de bois, reposant sur des piliers assez élevés pour donner passage à des embarcations à voiles, traverse la rivière et aboutit à la chaussée de la rive gauche.

En la suivant dans la direction du nord-est, on arrive à la grande route de Kanagawa (voy. p. 28), et dans la direction du sud-ouest, aux chemins ruraux qui conduisent à la baie du Mississipi.

De part et d'autre le pays est couvert de cultures et parsemé de nombreuses habitations. Les maisons isolées, rapprochées de la route et même celles qui bordent les rues des villages, sont le plus souvent tout ouvertes et pour ainsi dire percées à jour. Les habitants, pour établir des courants d'air, écartent de droite et de gauche les châssis à coulisses qui ferment leurs demeures, et celles-ci se trouvent exposées d'outre en outre aux regards des passants.

Paysan japonais en costume d'hiver. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Dans de pareilles conditions, il n'est pas difficile de se faire une idée de l'intérieur des ménages, ni d'observer les caractères distinctifs du type national, ainsi que les mœurs domestiques de la population indigène.

La séparation conventionnelle des classes de la société japonaise ne repose pas sur des différences essentielles de race ou de genre de vie. Du haut de la colline où s'élève la résidence des gouverneurs de Kanagawa, j'eus plus d'une fois l'occasion d'examiner à mes pieds, d'un côté quelques corps de bâtiments affectés à la demeure de ménages de yakounines, et, de l'autre, des groupes de maisons ou de chaumières d'artisans et de cultivateurs. Dans les cours fermées par les compartiments de planches qui isolent les unes des autres les familles de la caste militaire, je remarquais les mêmes habitudes, le même mode de vivre que je voyais se produire en public devant les habitations plébéiennes. Plus tard, la fréquentation de hauts fonctionnaires du gouvernement n'a fait que me confirmer dans l'opinion que l'on peut ramener à quelques traits généraux le type dominant et les mœurs domestiques de toute la population du centre de l'empire, c'est-à-dire des trois grandes îles de Kiousiou, de Sikoff et de Nippon.

Les Japonais sont de moyenne stature, bien inférieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux hommes de race germanique, mais non sans quelque ressemblance avec les Espagnols et les habitants du midi de la France.

Il y a plus de différence de taille entre les hommes et les femmes du Japon qu'on ne le remarque en Europe. Selon les observations du docteur Mohnike, ancien médecin de la factorerie hollandaise à Nagasaki, la moyenne de la taille des hommes est de cinq pieds un à deux pouces de Paris, et celle des femmes de quatre pieds un à trois pouces.

Les Japonais, sans être précisément disproportionnés, ont en général la tête grosse, un peu enfoncée dans les épaules, la poitrine large, le buste long, les hanches charnues, les jambes grêles et courtes, les pieds petits, les mains fines et souvent remarquablement belles.

Chez les personnes qui ont le front très-fuyant et les pommettes des joues particulièrement larges et proéminentes, la tête, vue de face, représente plutôt la figure géométrique du trapèze que celle de l'ovale. Un fait plus général, c'est que les cavités des yeux étant peu profondes et les cartilages du nez légèrement aplatis, les yeux sont plus à la surface que chez les Européens, et même quelque peu bridés. Cependant, je ne sais pourquoi, l'effet général n'est pas celui du type chinois ou mongole : la tête du Japonais est plus grosse, la figure plus allongée, et, à tout prendre, plus régulière ; enfin le nez est plus saillant, mieux dessiné, souvent même presque aquilin. En résumé, s'il faut chercher un terme de comparaison, il me semble le trouver parmi les indigènes de la Sonde. D'après le docteur Mohnike, la tête du Japonais est celle de la race tourane.

Habitant de ville en costume d'hiver. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Toute la population japonaise, sans exception, a la chevelure lisse, épaisse et d'un noir d'ébène. Chez les femmes, elle est moins longue qu'en Europe et dans la Malaisie. Chez les hommes, l'analogie serait peut-être complète avec les Javanais, tandis qu'ils se distinguent des habitants primitifs des Philippines et des Carolines, aussi bien que des Alfoures de l'Australie méridionale, qui, les uns et les autres, ont les cheveux frisés.

Les Japonais ont la barbe assez forte, mais ils se font raser au moins tous les deux jours. La couleur de leur peau varie, selon les diverses classes de la société, depuis les teints cuivrés et basanés de l'intérieur de Java jusqu'au blanc mat ou bruni du soleil des habitants de l'Europe méridionale. La nuance dominante est le brun olivâtre ; jamais elle ne rappelle la teinte jaune des Chinois. A l'inverse des Européens, la figure et les mains chez les Japonais sont ordinairement moins colorées que le corps. Les petits enfants, les jeunes gens des deux sexes ont le teint rosé, de belles joues rouges, les mêmes indices de santé florissante que nous aimons à rencontrer autour de nous.

Les femmes ont le teint plus clair que les hommes ; on en voit beaucoup dans la haute société et jusque dans la classe bourgeoise qui sont parfaitement blanches ; les dames de l'aristocratie estiment que le blanc mat est le teint de distinction. Néanmoins les unes et les autres sont séparées du type européen par deux traits de race indélébiles, savoir : les yeux bridés, et une disgracieuse dépression de la poitrine que l'on distingue même chez les personnes à la fleur de l'âge et les plus favorisées de la nature.

Hommes et femmes ont les yeux noirs, les dents blanches, saines, séparées par des interstices réguliers, et quelque peu proéminentes. L'usage veut que les femmes mariées se les noircissent : c'est comme une réminiscence affaiblie soit de Java, soit de la Malaisie, où tout le monde a les dents plus ou moins noires par l'effet du bétel.

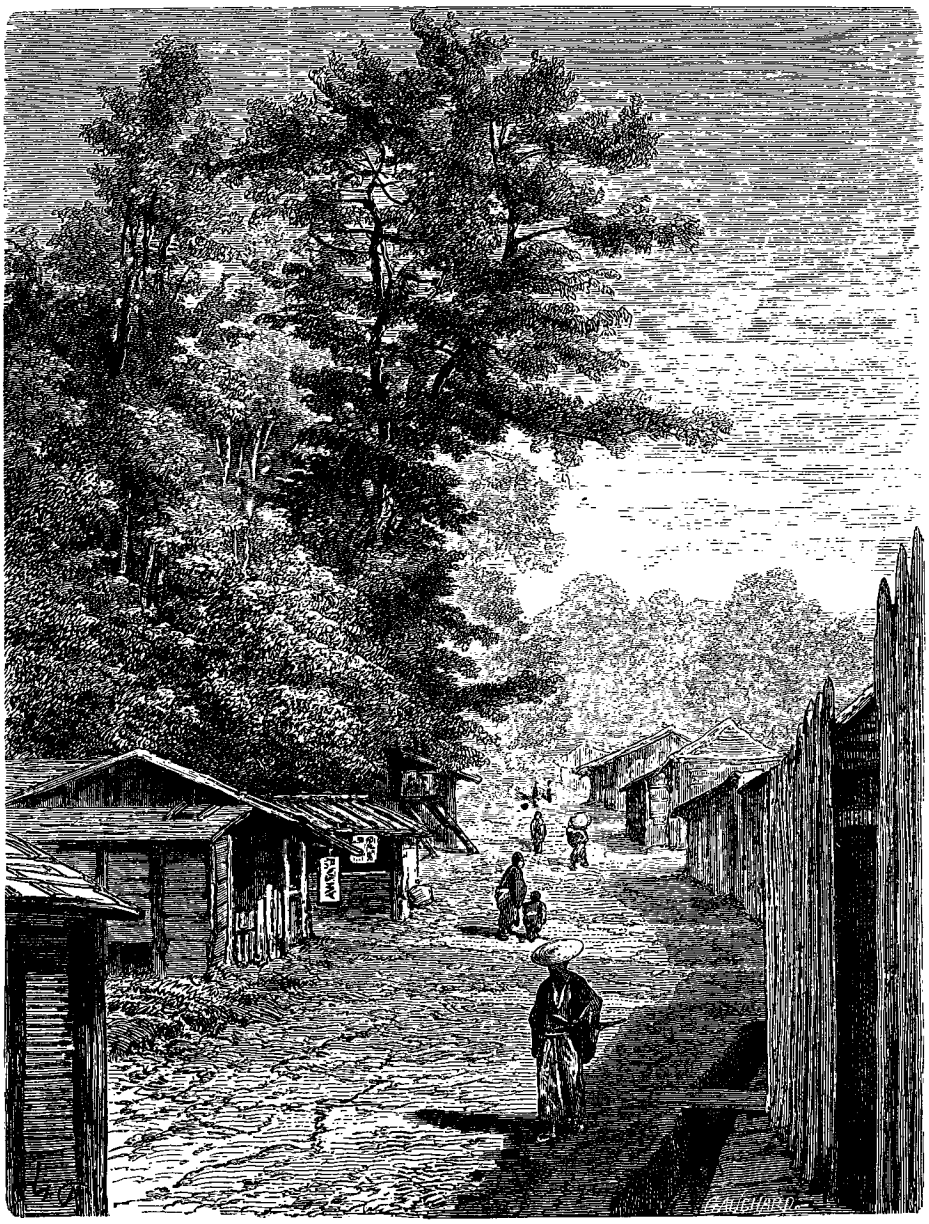
La mobilité d'expression que l'on remarque parmi les Japonais, la grande variété que présentent leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

physionomies, me semblent être simplement le résultat d'un développement intellectuel plus spontané, plus original, plus libre, en un mot, qu'on ne le rencontre chez les autres peuples de l'Asie.

Le vêtement national des Japonais est le « kirimon. » C'est une sorte de robe de chambre ouverte, que l'on fait un peu plus longue, un peu plus étoffée pour les femmes que pour les hommes. On la croise sur la taille au moyen d'une ceinture qui, chez les hommes, est une étroite écharpe de soie, et chez les femmes une large pièce d'étoffe bizarrement nouée derrière le dos.

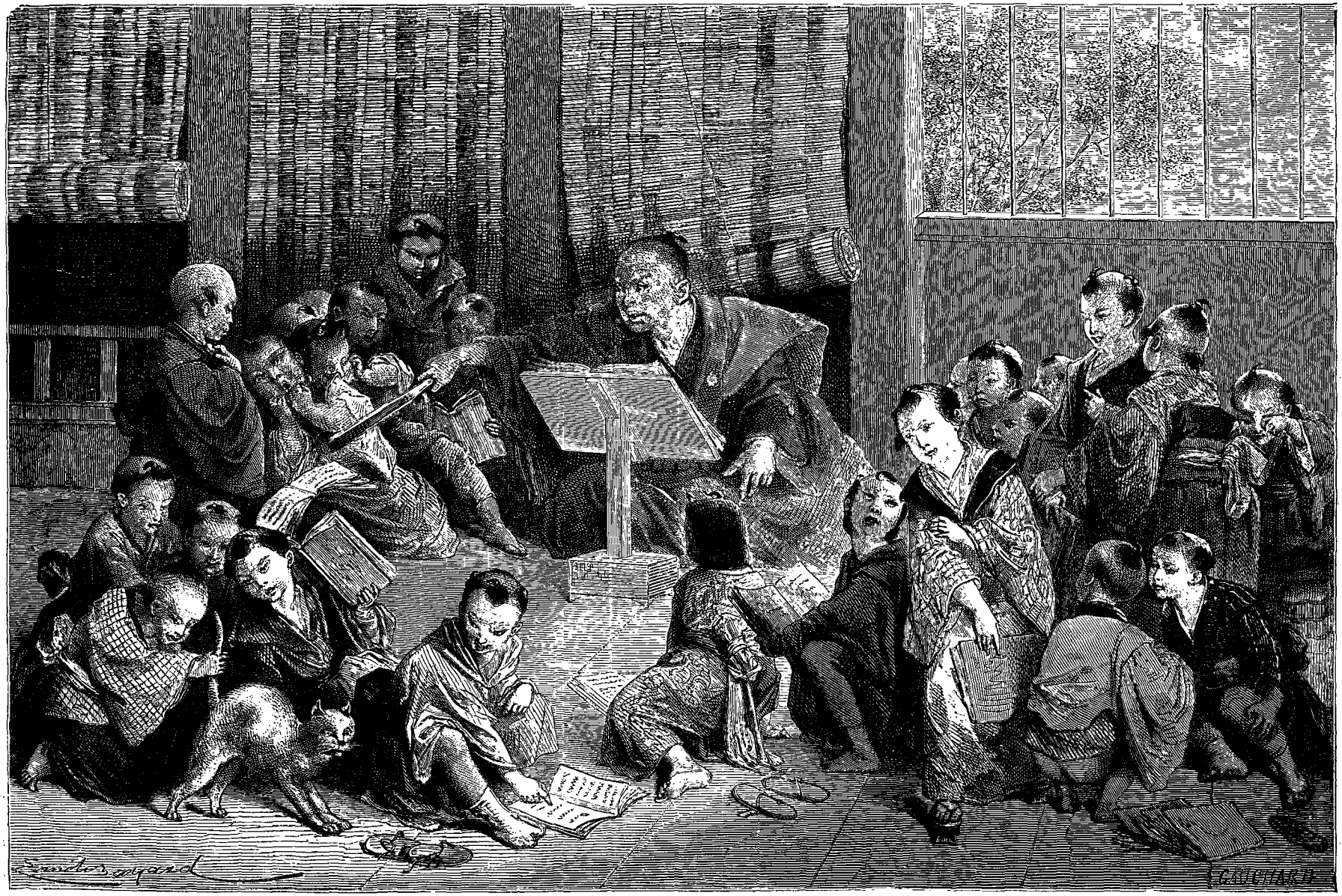
Les Japonais ne portent pas de linge, mais ils se baignent tous les jours. Les femmes ont une chemise de crêpe de soie rouge. En été, les paysans, les pêcheurs, les artisans, les coulies, vaquent à leurs travaux dans



Route de Benten à Kanagawa (voy. p. 26). — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis japonais.

un état de nudité presque complète, et leurs femmes ne gardent qu'une jupe autour de la ceinture. En temps de pluie, ils se couvrent de manteaux de paille ou de papier huilé, et de chapeaux d'écorce de bambous ayant, comme à Java, la forme de boucliers. En hiver, les hommes du peuple portent sous le kirimon un justaucorps et un pantalon collant en cotonnade bleue, et les femmes un ou plusieurs mantelets ouatés. Les gens de la classe bourgeoise ne sortent jamais sans justaucorps et sans pantalon. Ordinairement ils ne diffèrent entre eux de costume que par la nature des étoffes. Les nobles seuls ont le droit de se vêtir de soie; ils ne s'habillent richement que pour aller à la cour ou faire des visites de cérémonie. Les officiers du gouvernement, les yakounines en fonction, portent un large pantalon flottant, et remplacent le kirimon par un pardessus à lar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une école japonaise. — Composition de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ges manches, qui ne descend que jusqu'aux hanches, et dont la coupe ne manque pas d'élégance.

Tout le monde a la même chaussure : des chaussettes en toile, et des sandales en paille tressée ou des socques en bois, retenus par un cordon dans lequel on engage l'orteil. Quand les chemins sont boueux, l'on chausse une simple semelle de bois exhaussée sur deux planchettes posées de champ. La plus grande partie de l'année, les gens du peuple ne font usage que des sandales de paille.

Chacun, en rentrant chez soi ou en se présentant dans une maison étrangère, ôte ses socques ou ses sandales et les laisse sur le seuil.

Les planchers des habitations japonaises sont constamment recouverts de nattes. Comme elles sont toutes de la même grandeur, à ce point que l'on a fait de la natte une mesure courante, on n'a jamais de difficulté à les placer dans un appartement; elles ont uniformément six pieds trois pouces de long, trois pieds deux pouces de large, et une épaisseur de quatre pouces. Elles sont faites de paille de riz fort soigneusement tressée. En les combinant avec les rainures pratiquées dans le plancher, et les châssis à coulisses qui doivent former les cloisons des chambres, le Japonais subdivise son habitation en pièces plus ou moins grandes et de dimensions toujours régulières, et modifie, quand il lui plaît, cette distribution sans qu'il lui en coûte beaucoup de peine, et sans jamais s'écarter des lois de la symétrie.

Jeux d'enfants. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

La natte dispense de tout autre mobilier. C'est le matelas sur lequel le Japonais passe la nuit, enveloppé d'une ample robe de chambre et d'une grande couverture ouatée, et la tête reposant sur un petit socle de bois rembourré; c'est la nappe où il étale les ustensiles de laque et de porcelaine dont il fait usage dans ses repas; c'est le tapis que foulent les pieds nus de ses enfants; c'est le divan où, accroupi sur ses talons, il invite ses amis et ses hôtes à s'asseoir de la même manière pour se livrer avec lui à des causeries interminables, en savourant une décoction de thé sans mélange d'autres ingrédients, et des bouffées de tabac consumé dans des pipes microscopiques.

On retrouve dans les auberges du Japon ce que l'on appelle à Java le « bali-bali : » c'est comme un plancher mobile, comme une grande table recouverte de nattes et exhaussée seulement d'un pied, plus ou moins, au-dessus du sol. Là le voyageur s'assied ou s'accroupit, mange, boit, fait sa sieste, cause avec ses voisins. La maison du Japonais n'est pas autre chose qu'un bali-bali perfectionné, un reposoir, un abri temporaire, où l'on se réfugie quand les travaux de la rue et de la cam-

Jeux d'enfants. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

pagne sont terminés; mais ce n'est pas là qu'est pour lui le centre de l'existence, si toutefois l'on peut se permettre cette expression en parlant d'un peuple qui vit au jour le jour, oublieux de la veille, sans souci du lendemain.

Un jour que j'avais assisté à des exercices de récitation d'une demi-douzaine de jeunes garçons de notre voisinage, accroupis autour de leur instituteur, je m'informai de la signification des mots qu'ils répétaient en chœur. L'on m'apprit qu'ils s'exerçaient à réciter « l'irova, » sorte d'alphabet dans lequel on a réuni et groupé en quatre lignes, non pas les voyelles et les consonnes, mais les sons fondamentaux de la langue japonaise. Le nombre en est fixé à quarante-huit, et au lieu de les classer en éléments grammaticaux d'après les organes de la parole, on en a fait une petite pièce de poésie, dont le premier mot, qui est celui d'irova, donne son nom à l'alphabet. Je la cite textuellement en faisant observer préalablement que la consonne *v* se prononce dans certains dialectes japonais soit comme *f*, soit comme *h* aspiré; que la double consonne *w* a toujours le son du *w* anglais, et enfin que l'on confond fréquemment les sons de *d* et de *t*, de la consonne gutturale *g* et de *k*, ainsi que de *s* ou *ds* et de *z* et *ts*. En général, je ne serais pas surpris d'apprendre que l'alphabet japonais est encore à faire pour les Européens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoi qu'il en soit, voici, sous toutes réserves, comment je l'ai saisi :

Irova nivovéto tsirinourou wo. — Wagayo darézo tsouné naramou. — Ou wi no okouyama kéfou koyété. — Asaki youmémisi évimo sézou oun.

Ce qui m'a particulièrement intéressé, et, je l'avouerai, très-vivement frappé, dans cette pièce que récitent journellement, sur les extrêmes confins de notre hémisphère, tant de millions de petits êtres humains, qui sont apparemment aussi bien que nous des créatures immortelles, c'est sa signification :

« La couleur et l'odeur s'évanouissent. — Dans notre monde, que peut-il y avoir de permanent? — Le jour présent a disparu dans les abîmes profonds du néant. — C'était la fragile image d'un songe : il ne cause pas le plus léger trouble. »

En vérité, cet abécédaire national m'en dit plus sur le fond du caractère du peuple japonais que beaucoup de gros volumes. Depuis des siècles les générations qui s'en vont répètent aux générations qui grandissent : — Il n'y a rien de permanent dans ce monde; le présent passe comme un songe, et sa fuite ne cause pas le plus léger trouble. Que cette philosophie populaire du néant ne laisse pas une pleine satisfaction aux besoins de l'âme, c'est ce qui paraît évident lorsque l'on considère le développement qu'ont pris en ce pays les manifestations du sentiment religieux ; néanmoins, il est bien probable qu'elle agit sans relâche, comme une force latente dont l'influence

Jeux d'enfants. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

se fait sentir dans une foule de détails de la vie. N'est-ce pas elle, par exemple, qui supprime le confort domestique, résultat des calculs de la prévoyance, et la chambre commune, le salon de famille, sanctuaire des souvenirs de l'enfance et des traditions de l'aïeul?

La demeure du Japonais s'approprie à l'heure présente, et ne garde pas de trace des heures écoulées.

Tout ce qu'elle a de poétique réside dans ses harmonies immédiates avec le monde extérieur. Ainsi, dès que la nuit vient, l'on ferme les châssis, l'on dispose les chambres en dortoirs, et l'on allume au fond d'une haute cage de bois, tendue de papier huilé, une lampe dont l'éclat luira dans les ténèbres, à l'image de la douce clarté des luminaires célestes. Mais avec le jour, tout ce qui constitue un appareil de dortoir est enlevé et serré dans un réduit. On ouvre de tous côtés les châssis et balaye d'un bout à l'autre l'intérieur de la maison. L'air matinal y circule de part en part, et les rayons du soleil glissent par larges bandes sur les nattes aussi librement que sur les guérets. Enfin, pendant les fortes chaleurs de l'après-midi, on ferme si hermétiquement la maison, on se barricade si bien à

Jeux d'enfants. — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

l'intérieur au moyen de tentures et de paravents, que l'on se croirait plongé dans quelque caverne obscure.

Cette manière de concevoir l'existence, de ne l'envisager qu'au point de vue des apparences sensibles, de la prendre comme une série d'heures, de journées et d'années juxtaposées, de vivre tout entiers sous l'influence du moment, donne à la jouissance une vivacité naïve, à la souffrance, à la privation un caractère de fatalité qui exclut le murmure, et à la mort enfin le cachet de la trivialité.

Ceux qui tirent le profit le plus net de ce mode de vivre, ce sont les enfants. D'abord il va de soi, pour tout le monde, que l'enfance doit faire son temps. Ensuite, pères et mères trouvent leur propre satisfaction à l'observation de cette loi naturelle ; ils l'exploitent pour leur compte personnel comme une occasion de jouissance, un sujet d'amusement auquel ils s'adonnent de tout leur cœur, ce qui fait admirablement le compte des enfants. Les voyageurs qui ont écrit que les enfants japonais ne pleurent jamais ont constaté avec une certaine exagération, un phénomène réel; il s'explique par les circonstances que je viens d'exposer, ainsi que par diverses conditions extérieures qui en favorisent l'effet.

Le Japonais est mari d'une seule femme. Celle-ci entre très-jeune en ménage, ce qui peut être un mal à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes sortes d'égards, sauf au point de vue pédagogique qui nous occupe. Elle passe, presque sans transition, de la poupée à l'enfant, et conserve longtemps encore le caractère enfantin. D'un autre côté, la coutume nationale ne lui permet pas d'élever son nourrisson dans la mollesse; il faut qu'elle l'endurcisse aux influences atmosphériques en l'exposant tous les jours au grand air et même au soleil du midi, la tête rasée et complétement nue. Pour le porter le plus longtemps possible sans trop se fatiguer elle-même, elle le glisse sur son dos en le serrant comme un paquet entre sa chemise et le collet de son kirimon. C'est ainsi que l'on voit beaucoup de femmes de paysans vaquer aux travaux de la campagne, laissant percer derrière le chignon une petite tête qui ballotte entre leurs deux épaules. A la maison, l'on peut sans inquiétude abandonner les enfants à eux-mêmes, leur permettre de se rouler en toute liberté sur les nattes, d'y marcher à quatre, de s'essayer à s'y tenir debout; car il n'existe aucun meuble contre lequel ils risquent de se heurter, ni aucun objet qu'ils puissent bousculer ou briser.

Ils ont pour compagnons les animaux domestiques, une sorte de petits caniches à jambes courtes et le corps tout rond de graisse, et une espèce particulière de chats à la fourrure blanchâtre marquetée de taches jaunes et noires, fort mauvais chasseurs de souris, très-paresseux, très-caressants. Comme à Java, ces animaux n'ont pas de queue, ou plutôt elle est nouée dès la première vertèbre.

Il n'est pas de famille jouissant de quelque aisance où l'on ne trouve un aquarium contenant des poissons rouges, argentés, dorés, transparents, les uns ronds

Scène de famille. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

comme une boule, les autres ornés d'une large et longue queue ou nageoire palmée faisant l'office de gouvernail et flottant çà et là comme une gaze d'une finesse extrême. On a aussi des cages en brillantes lamelles d'écorce de bambou, construites sur le modèle des plus élégantes habitations, et l'on y enferme, sur un lit de fleurs, de grands papillons ou de grosses cigales dont les indigènes aiment le chant strident et monotone.

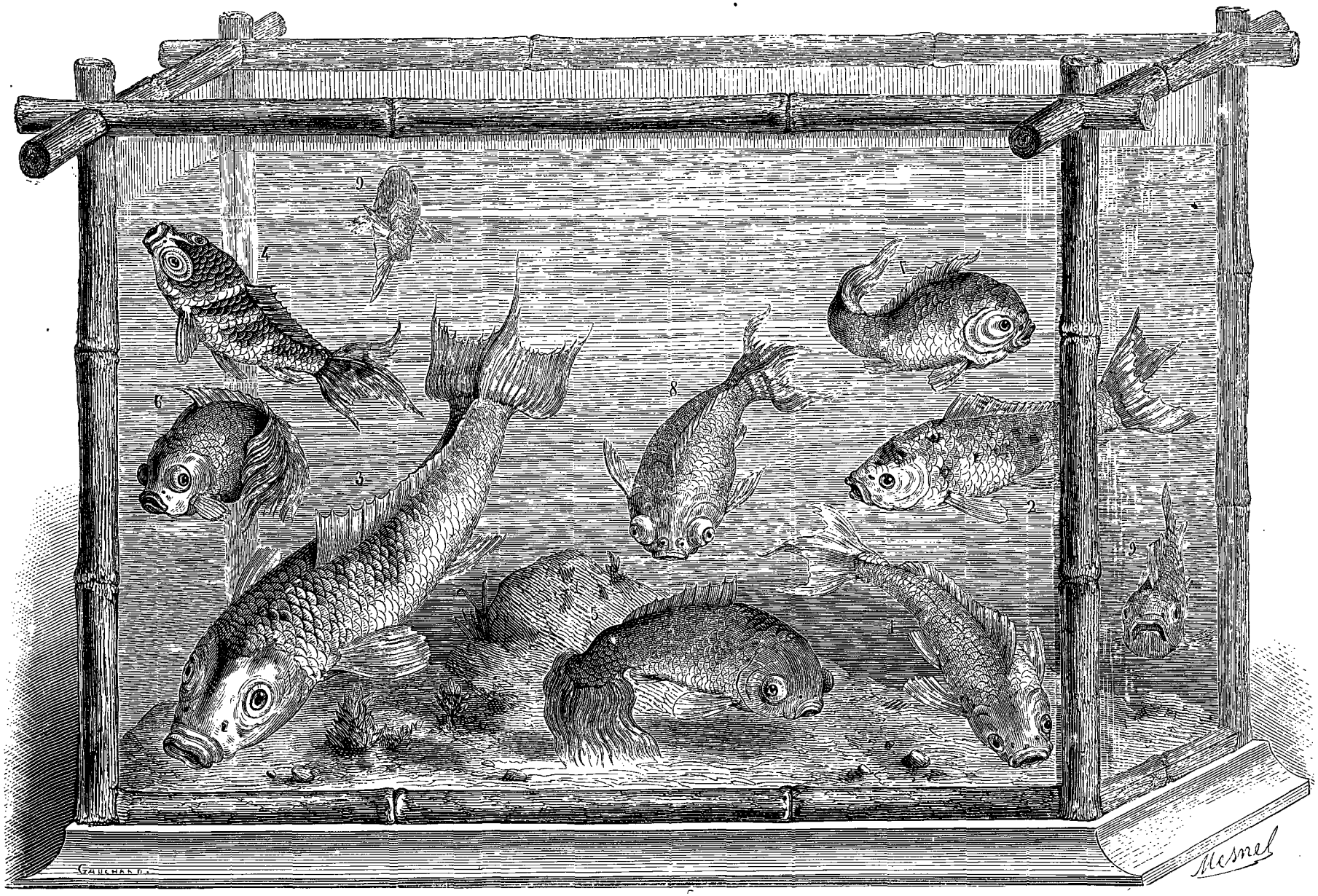
Tel est, en quelques traits sommaires, l'entourage dans lequel l'enfant japonais se développe sans contrainte : en premier lieu et par-dessus tout, la nature, la pleine campagne, et accessoirement la maison paternelle, qui n'est guère autre chose pour lui qu'une sorte de pelouse abritée. Ses parents ne lui ménagent ni les jouets, ni les jeux, ni les fêtes, tant pour leur propre jouissance que dans l'intérêt de son éducation. Les leçons proprement dites consistent à chanter en chœur et à tue-tête l'irova et d'autres exercices de lecture, et à dessiner au pinceau et à l'encre de Chine des lettres de l'alphabet, puis des mots, puis des phrases. L'on n'y met ni point d'honneur ni précipitation, car il s'agit d'une chose qui se recommande d'elle-même par son utilité, mais qui ne peut s'acquérir que par une longue pratique. Il ne vient à l'idée de personne de priver ses enfants des bienfaits de l'instruction. L'on ne connaît ni règlements scolaires, ni mesures de coercition à l'usage des plus récalcitrants, et cependant toute la population adulte, des deux sexes, sait lire, écrire et calculer.

Tout n'est pas à dédaigner dans le régime pédagogique du Japon.

Aimé HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aquarium japonais (voy. p. 32). — Dessin de Mesnel. — 1 Le Capucine. — 2 Le Marbre. — 3 Le Superbe. — 4 Le Rubicon. — 5 Le Créole. — 6 Le Frangemine. — 7 Le Mulâtre. — 8 Le Cerise. — 9 Le Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

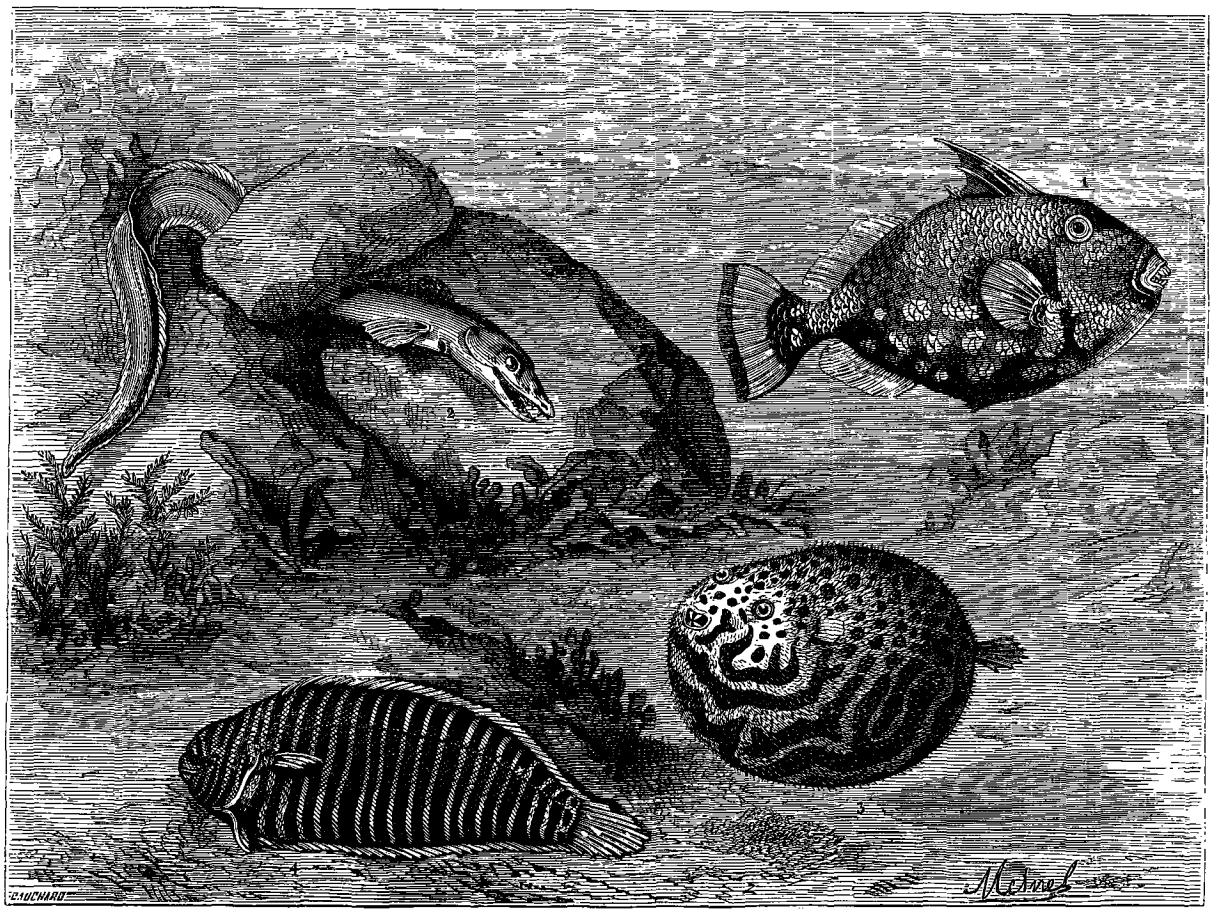
LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les origines du peuple japonais[2].

Plus d'une fois en observant les mœurs des Japonais, je me suis demandé d'où peut venir ce peuple intéressant; mais je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante pour ma curiosité. Je présume que la philologie



Poissons de mer du Japon. — Dessin de Mesnel.

1. Baliste (*balistes conspicillum*). — 2. Le congre (*conger japonica*). — 3. Tetradon (*tetradon lineatus*). — 4. Sole zébrée (*solea zebrina*).

comparée sera seule en mesure de résoudre le problème. Elle a un vaste champ devant elle si, pour découvrir les origines du peuple japonais, il lui faut remonter aux Tartares nomades du Touran. Peut-être fera-t-elle bien de fixer plus immédiatement son attention sur les langues des archipels de la Malaisie. Quoi qu'il en soit, je ne doute pas qu'elle n'écarte toute parenté entre les Chinois et les Japonais, dont les deux idiomes me semblent n'avoir aucun rapport.

La supposition que l'archipel du Japon aurait été peuplé par une émigration chinoise, se présente, il est vrai, tout d'abord à l'esprit, et j'admettrai pleinement qu'il y ait eu des relations très-anciennes entre la Corée, le nord du Japon, les Kouriles et même le Kamtschatka; car cette chaîne d'îles qui s'étendent du continent asiatique au continent américain dans les régions septentrionales du grand Océan nous apparaît comme les arches démantelées d'un pont gigantesque, et réveille naturellement l'idée d'un passage qui se serait établi de l'une à l'autre au moyen de la navigation. Mais les îles méridionales du Japon me paraissent plutôt avoir été colonisées par des émigrants venus eux-mêmes du midi.

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

2. L'auteur se réserve d'entrer dans de plus grands développements sur ce sujet lorsqu'il publiera son voyage en volume.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les courants maritimes jouent probablement un grand rôle dans l'histoire, encore si mystérieuse, des émigrations. Il s'est accompli par cette voie, le plus souvent involontaire, des voyages dont l'étendue étonne l'imagination. Tous les résidents européens de Yokohama connaissent l'interprète japonais Joseph Hico : il était à la pêche avec d'autres membres de sa famille, lorsqu'un coup de vent désempara leur embarcation et l'entraîna au large. Le grand courant équatorial qui baigne les côtes méridionales et orientales du Japon, et retombe en décrivant une courbe de quelques milliers de lieues sur la Californie, conduisit dans cette dernière direction les malheureux pêcheurs. Ils finirent par rencontrer un vaisseau américain, qui les déposa à San-Francisco.

Entre la Chine et le Japon la navigation est difficile et périlleuse : un contre-courant d'eau froide, issue des glaces du pôle, se déverse du nord au sud par le canal qui sépare ces deux pays ; tandis que les immenses courants d'eau chaude qui provenant de l'Océan indien s'échappent des détroits de Malacca et de la Sonde, coulent dans la direction du sud ouest au nord-est et se jettent, non pas sur les côtes de la Chine, mais, comme je l'ai dit plus haut, sur les côtes méridionales et orientales du Japon et les côtes nord-ouest de l'Amérique.

Les premiers Européens qui aient abordé au Japon, les trois déserteurs portugais, Antony de Moto, Francis Zimoro et Antonio Perota, s'étaient embarqués dans un port de Siam sur une jonque indigène : emportés en pleine mer par une tempête, ils furent entraînés par le courant équatorial jusque sur la côte méridionale de l'île de Kiousiou (1542).

Le célèbre aventurier portugais Fernan Mendez Pinto et ses deux compagnons, Diego Zeimoto et Christophe Borello, eurent exactement le même sort, en s'éloignant de Macao sur une jonque chinoise. Ils furent jetés sur l'île japonaise de Tanégasima (1543).

En présence de faits pareils, il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'il fut un temps où la grande île de Java avec ses dépendances formait un puissant empire, qui entretenait par sa propre marine des relations commerciales, d'une part jusqu'à Madagascar et en Arabie; d'autre part, jusqu'en Chine et dans les archipels voisins. C'est de ce côté, et en général sur la Malaisie, que se reporte involontairement ma pensée, toutes les fois qu'il m'arrive de découvrir quelque analogie imprévue entre les mœurs publiques ou les habitudes domestiques des Javanais et celles des Japonais.

Mais je ne puis que jeter en passant cette observation, qui ne saurait encore appartenir qu'au domaine des conjectures.

Si l'on consulte les Japonais eux-mêmes, l'on n'en obtient que des réponses évasives, résultant de leur propre ignorance, ou de la répugnance qu'ils éprouvent à dévoiler aux regards profanes le sanctuaire de leurs traditions nationales. Ce n'est pas que celles-ci nous soient demeurées complétement inconnues. Elles ont fait, au contraire, le sujet de recherches et de travaux déjà considérables : les uns provenant des missionnaires catholiques ; les autres, de médecins au service de la Compagnie des Indes néerlandaises. Les Archives du Nippon, publiées par F. de Siebold, contiennent de remarquables fragments de littérature japonaise, consacrés à la cosmogonie et à l'histoire nationale. Ils sont traduits par le savant Dr Hoffmann de Leyde, et accompagnés de notes explicatives qui semblent ne rien laisser à désirer. Toutefois, des études fragmentaires, quelque consciencieuses qu'elles puissent être, ne sauraient nous donner encore la clef d'une civilisation aussi complète dans toutes les directions, que celle du peuple japonais.

Interprètes japonais. — Dessin de A. de Neuville d'apres une photographie.

Enfin, il est certains sujets, obscurs de leur nature, qu'il faut bien prendre tels qu'ils sont. L'on ne saurait exposer le système japonais de la formation de l'univers autrement que les Japonais eux-mêmes ne le comprennent, ou plutôt ne le reçoivent de la main de leurs prêtres et de leurs annalistes.

Cosmogonie. — La création. — Les dieux.

Au commencement il n'y avait ni ciel ni terre.

Les éléments de toutes choses formaient une masse liquide et trouble, semblable au contenu d'un œuf dont le blanc et le jaune auraient été mêlés.

Dans l'espace infini que remplissait ce chaos, il surgit un dieu, qui s'appelle le divin Être suprême dont le trône est au milieu du ciel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ensuite vint le dieu créateur, haut élevé sur la création; puis le dieu créateur qui est le sublime esprit.

Chacun de ces trois dieux primitifs avait son existence propre, mais ils ne s'étaient pas encore révélés hors de leur nature spirituelle.

Alors il s'opéra peu à peu un travail de séparation dans le chaos.

Les atomes subtils roulant dans diverses directions formèrent le ciel.

Les atomes plus grossiers s'attachant et adhérant les uns aux autres produisirent la terre.

Les atomes subtils constituèrent très-promptement la voûte céleste arrondie au-dessus de nos têtes.

Les atomes grossiers s'agrégeant plus lentement en corps solide, la terre ne fut faite que longtemps après le ciel.

Quand la matière terrestre flottait encore comme un poisson qui s'ébat à la surface des eaux, ou comme l'image de la lune qui tremble dans une onde limpide, il apparut entre le ciel et la terre quelque chose de semblable à une branche d'épine douée de mouvement et susceptible de transformation.

Elle fut changée en trois dieux, qui sont :

Kouni-toko-datsi, no Mikoto,

Kouni-satsou-tsi, no Mikoto,

et Toyo-Koumou-Sou, no Mikoto.

Après ces trois premiers dieux, il y eut quatre couples de dieux et de déesses, savoir :

Wou-hidsi-ni, no Mikoto, et sa compagne,

Oo-to-tsi, no Mikoto, et sa compagne,

Omo-tarou, no Mikoto, et sa compagne,

enfin Izanaghi, no Mikoto, et sa compagne Izanami.

La légende d'Izanaghi et d'Izanami.

« Un jour, dit la légende, Izanaghi, le septième des dieux célestes, résolut d'appeler à l'existence un monde inférieur.

« Quand il l'eut vu s'élever au-dessus des flots de l'Océan, il se sentit attiré vers cette nouvelle création, et s'adressant à sa divine compagne Izanami, il lui proposa de descendre sur la terre.

« La déesse accepta avec plaisir cette aimable invitation, et les deux célestes époux, appuyés sur la balustrade de leurs demeures éthérées, se demandèrent quel serait le lieu qu'ils choisiraient pour but de leur pérégrination.

« Leurs regards parcourant les gracieux bassins de la mer intérieure du Japon, ils décidèrent, d'un commun accord, de se diriger vers la belle île d'Awadsi : elle repose, comme une corbeille de feuillages et de fleurs, sur les eaux calmes et profondes que protégent d'un côté les rochers de Sikoff et de l'autre les fertiles rivages de Nippon.

« Lorsqu'ils y furent arrivés, ils ne pouvaient se rassasier des charmes de cet asile solitaire. Tantôt ils parcouraient les campagnes émaillées de fleurs, qui s'étendent au bord de la mer, sur la côte septentrionale; tantôt gravissant les collines, ils respiraient les parfums des bosquets de myrtes et d'orangers, ou s'asseyaient au bord d'une fraîche cascade dont le murmure se mêlait au gazouillement des oiseaux. Le centre de l'île leur offrait, sur les croupes des hautes montagnes, le vaste ombrage des pins, des camphriers et d'autres arbres aromatiques, ou la mystérieuse retraite de grottes tapissées de mousse et voilées d'un rideau de lianes ondoyantes.

« En voyant cette île qui était leur ouvrage, cette belle nature dont ils avaient eux-mêmes évoqué les éléments, ces oiseaux qui suspendaient gaiement leurs nids aux branches des bocages, il leur sembla que l'existence terrestre n'était pas indigne des dieux mêmes. Les jours, les saisons, les années s'écoulèrent, et un temps vint où le couple divin n'errait plus solitaire dans les prairies et sur les collines : une troupe de gais enfants s'ébattaient sous ses yeux, au seuil de sa demeure, dans une riante vallée de la belle Awadsi.

« Cependant, à mesure qu'ils grandissaient, un voile de tristesse obscurcissait parfois les regards de leurs parents.

« Le céleste couple, en effet, ne pouvait ignorer que tout ce qui naît sur la terre est assujetti à la mort. Ses enfants, tôt ou tard, devaient donc subir l'impitoyable loi du trépas.

« Cette pensée faisait frémir la douce Izanami. Il ne lui était pas possible de se représenter qu'un jour elle dût fermer les yeux de ses enfants, et continuer de jouir elle-même de l'immortalité. Il lui semblait préférable de descendre avec eux dans la tombe.

« Izanaghi résolut de mettre fin à une situation qui devenait toujours plus angoissante. Il persuade son épouse de remonter avec lui aux célestes demeures, avant que le spectacle de la mort ait attristé leur bonheur domestique :

« Il est vrai, » lui dit-il, « que nos enfants ne pourront pas nous suivre au séjour de la félicité immuable; mais je saurai, en les quittant, adoucir la douleur de la séparation par un legs qui leur donnera le moyen de se rapprocher de nous, autant que le permet leur condition mortelle. »

« Il dit, et l'heure des adieux étant arrivée, il invita ses enfants à essuyer leurs larmes et à prêter une oreille attentive à ses dernières volontés.

« Il commença par leur dépeindre, en des images pour lesquelles la parole humaine n'a pas d'expressions, cet état d'immuable sérénité, qui est l'apanage incorruptible des habitants du ciel. Il le fit resplendir à leurs yeux comme la pure lumière d'un astre, inaccessible sans doute, mais que déjà l'on croit pouvoir atteindre du sommet de la montagne qui borde l'horizon :

« Ainsi, » ajouta-t-il, « sans posséder ici-bas cette félicité réservée seulement à un monde supérieur, il ne tiendra qu'à vous d'en avoir, dès votre vie terrestre, comme la contemplation, la jouissance anticipée, pourvu que vous suiviez religieusement mes recommandations. »

« A ces mots, élevant de la main droite le disque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

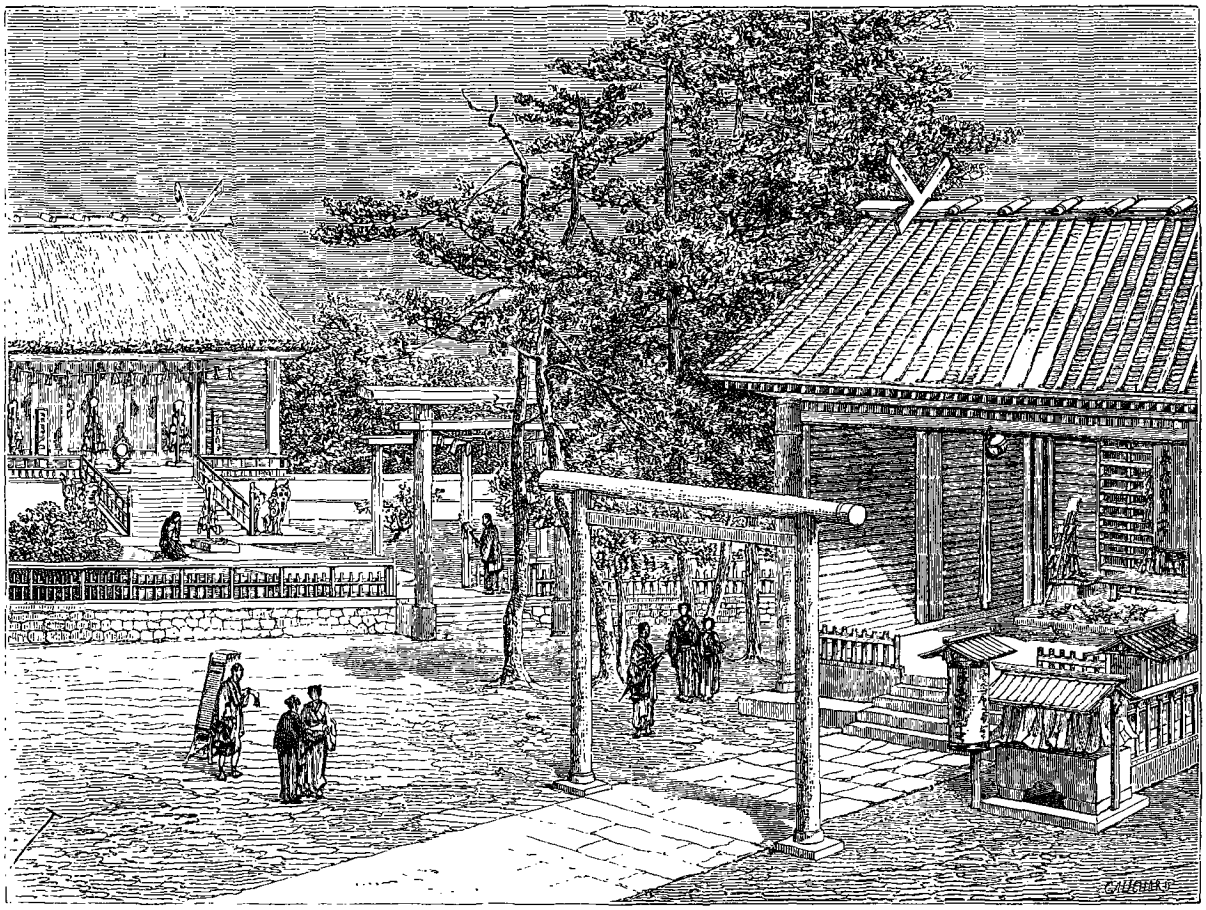
d'argent poli qui tant de fois avait reflété la pure image de sa divine compagne depuis qu'elle était descendue sur la terre, il fit agenouiller ses enfants et poursuivit d'un ton solennel :

« Je vous laisse ce précieux souvenir. Il vous rap-
« pellera les traits bienheureux de votre mère. Mais,
« en même temps, vous y contemplerez votre propre
« image. Ce sera pour vous, il est vrai, l'occasion de
« comparaisons humiliantes.

« Toutefois, ne vous arrêtez pas à faire un doulou-
« reux retour sur vous-mêmes. Efforcez-vous de vous
« assimiler la divine expression du modèle adorable que
« désormais vous ne pourrez plus chercher qu'au ciel.

« Chaque matin, vous vous mettrez à genoux, en face
« de ce miroir. Il vous signalera les rides que tel ou tel
« souci terrestre pourrait graver sur votre front, ou le
« désordre qu'une passion funeste jetterait parmi les
« traits de votre physionomie. Effacez ces empreintes du
« mal, revenez à l'harmonie, à la sérénité; et alors
« adressez-nous votre prière, en toute simplicité et sans
« hypocrisie, car soyez bien persuadés que les dieux
« lisent dans votre âme comme vous lisez dans vos yeux
« quand vous regardez ce miroir.

« Que si, dans la journée, vous sentez dans vos cœurs
« quelque mouvement tumultueux, d'impatience, d'en-
« vie, de cupidité, de colère, dont vous ne puissiez



Temple kami. — Dessin de Thérond d'après une vignette japonaise.

« spontanément réprimer les premières atteintes, accou-
« rez au sanctuaire de votre invocation matinale; venez-y
« renouveler vos ablutions, vos actes de recueillement,
« et vos prières.

« Enfin, que chaque soir, avant de vous livrer au
« repos, votre dernière pensée soit un retour sur vous-
« mêmes et une nouvelle aspiration à la félicité de ce
« monde supérieur où nous vous précédons ! »

Le premier autel. — Les mias. — Description d'un temple kami.

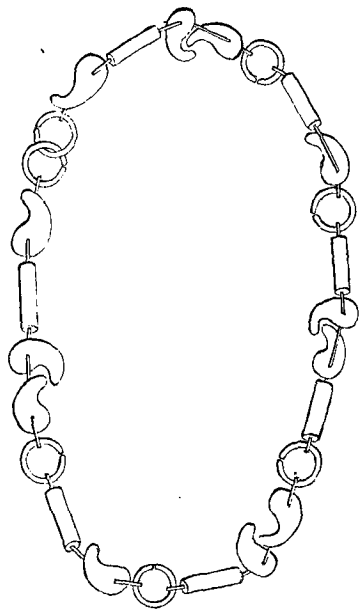
Ici s'arrête la légende; mais la tradition ajoute que les enfants d'Izanaghi consacrèrent par un monument de leur piété filiale l'endroit où ils avaient reçu les adieux de leurs divins parents. Ils y élevèrent un autel de bois de cèdre, sans autres ornements que le miroir d'Izanami et deux vases formés de deux tronçons de bambou, supportant l'un et l'autre un bouquet des fleurs qu'elle aimait. Une simple cabane de forme carrée, recouverte d'une toiture de jonc, protégeait le rustique autel. On la fermait au moyen de deux châssis à coulisse, mais seulement quand le mauvais temps rendait cette précaution nécessaire. C'est là que, matin et soir, les enfants d'Izanaghi célébraient le culte que leur avait enseigné leur père.

Ils régnèrent sur la terre, de génération en génération, durant une période de deux à trois millions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'années, et devinrent, à leur tour, des esprits bienheureux, des Kamis immortels, dignes des honneurs divins.

La science, confirmant les données de la tradition, constate qu'à l'époque où s'ouvre l'ère historique du Japon, six siècles environ avant Jésus-Christ, il existait déjà dans ce pays une religion qui lui était propre, qui n'a jamais été introduite ni pratiquée ailleurs, comme le fait observer Kæmpfer, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours, quoique sous une forme altérée et dans un état d'infériorité à l'égard d'autres sectes d'une origine postérieure. C'est le culte des Kamis, lequel a reçu plus tard divers noms empruntés à la langue chinoise et que, pour cette raison, je passe sous silence. On ne doit point l'envisager comme le culte des esprits des ancêtres en général, ni des ancêtres de telle ou telle famille en particulier. Les esprits vénérés sous le titre de Kamis appartiennent, il est vrai, à la légende mythologique ou héroïque, dont la gloire rejaillit sur certaines familles encore existantes; mais ils sont, avant tout, des génies nationaux, protecteurs du Japon et du peuple qui l'habite.



Collier de magatamas (pierreries).

Au surplus, quels pouvaient être les Kamis primitifs, sinon ces personnages fabuleux de la cosmogonie nationale, ces génies ou héros mythologiques, et quelques autres d'un rang secondaire, qui, quoique issus de la même souche, ont reçu et reçoivent encore des hommages divins sur plusieurs points du Japon où, dans l'antiquité la plus reculée, on avait élevé des chapelles en leur honneur? Ces rustiques bâtiments portent le nom de *mias*. Les plus célèbres sont situés dans la partie sud-ouest de l'archipel, qui semble avoir été le berceau de la civilisation primitive du peuple japonais. De nos jours encore, et surtout au printemps, des milliers de pèlerins y affluent de presque toutes les provinces de l'empire.

Dessins japonais. — Ancien guerrier avec le collier de magatamas.

La chapelle dédiée à Ten-sjoo-daï-zin, dans la contrée d'Isyé, passe pour être le monument le plus authentique de la religion primitive des Japonais. Kæmpfer assure que les sintoïstes (c'est le nom chinois sous lequel on désigne les adhérents du culte kami) vont en pèlerinage à Isyé une fois l'an, ou tout au moins une fois en leur vie :

« Le temple d'Isyé, » ajoute-t-il, « est situé dans une grande plaine. C'est un chétif bâtiment de bois, bas, et couvert d'un toit de chaume surbaissé et assez plat. On prend un soin particulier de l'entretien de ce bâtiment, que l'on conserve dans le même état où il a été construit originairement; et cela afin qu'il serve de monument de l'extrême pauvreté de leurs ancêtres, fondateurs de ce temple, ou des premiers hommes, comme ils les appellent. Au milieu de ce temple, on ne voit autre chose qu'un miroir de métal jeté en fonte, poli à la manière du pays, et du papier découpé autour des murailles. Le miroir y est mis comme un emblème de l'œil clairvoyant du grand dieu qu'on y adore, et de la parfaite connaissance qu'il a de ce qui se passe dans l'intérieur le plus profond de ses adorateurs. Le papier blanc découpé représente la pureté du lieu, et fait souvenir les adorateurs qu'ils ne doivent s'y présenter qu'avec un cœur pur et un corps nettoyé de toute souillure. »

Quelque remarquable que soit cette citation, elle ne nous donne pourtant pas l'idée complète du type architectural qu'a définitivement revêtu le temple kami. La période à laquelle appartient la cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pelle d'Isyé est encore celle de l'enfance de l'art qui atteint sa forme la plus pure à l'aurore des temps historiques, sous le règne des premiers mikados, et je vais en indiquer les caractères essentiels.

La situation du bâtiment, d'abord, est un point capital. On construit toujours les mias dans les sites les plus pittoresques et les plus riches en arbres de haute futaie. Quelquefois une belle avenue de pins ou de cèdres conduit au lieu sacré. Dans tous les cas, il doit être précédé de l'un de ces toris ou portails détachés, dont j'ai donné la description en parlant du temple de Benten.

On élève ordinairement les mias sur des collines, dont quelques-unes sont artificielles et revêtues de murs de construction cyclopéenne. On y monte par un large escalier très-bien entretenu.

La chapelle des ablutions est au pied de cet escalier : elle consiste en une simple toiture abritant

Ancien archer

Ancien archer.

un bassin de pierre que l'on maintient toujours plein d'eau.

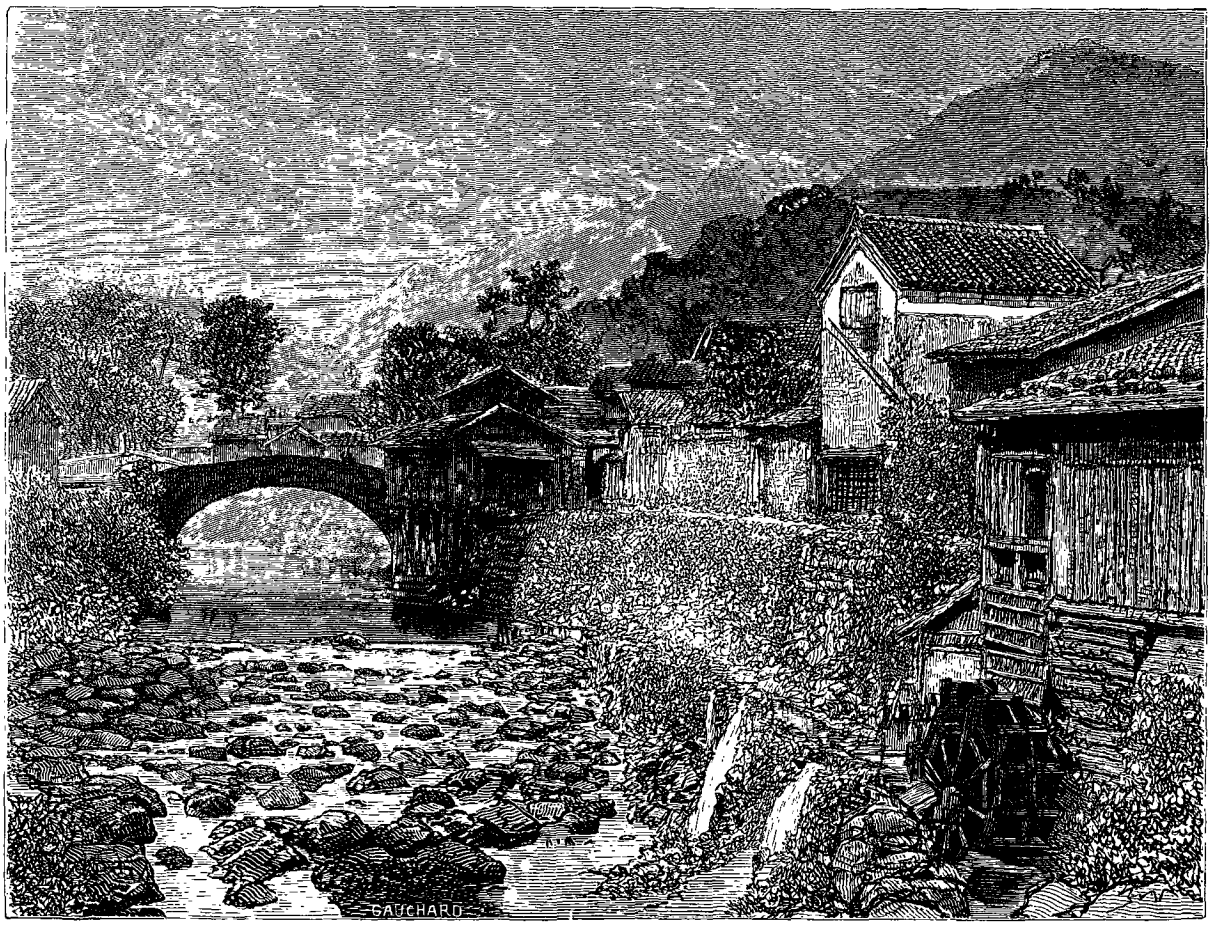
Quant au temple proprement dit, il est exhaussé d'un à deux mètres au-dessus du sol; supporté par quatre piliers massifs, et entouré, comme la plupart des habitations japonaises, d'une galerie ou vérandah, où l'on monte par quelques degrés. Il est construit en bois, fermé de trois côtés, et ouvert à la façade, quoique muni de châssis mobiles qui permettent de le clore au besoin.

L'intérieur du sanctuaire se trouve donc librement exposé aux regards. L'austère simplicité qui le distingue ne manque pas d'une certaine élégance. Les boiseries resplendissent de propreté; les nattes qui recouvrent le plancher, sont de la plus grande finesse. Le disque de métal qui décore l'autel est d'un heureux effet dans l'ensemble du tableau, et à le prendre au point de vue symbolique, rien n'affaiblit sa muette éloquence, car l'œil ne rencontre alentour ni statues, ni images, ni tentures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui puissent distraire l'attention et nuire au recueillement.

Enfin, la couverture de la chapelle n'en est pas la partie la moins originale. Elle peut consister en chaume, en bardeaux, ou en tuiles : cela n'importe guère. Mais ce qui est le propre des toitures des mias, c'est la forme de leur charpente. Celle-ci s'abaisse graduellement de chaque côté, et s'infléchit vers la base, où elle s'avance au point de faire saillie sur les solives de la vérandah ; il en résulte que de cette large base au sommet, elle présente une élévation relativement considérable, et disproportionnée à la hauteur du bâtiment. En outre, elle se termine, aux deux angles supérieurs du toit, par deux poutres mises à nu et offrant la figure d'un X, soit d'une croix de saint André. Or, le niveau du toit ne dépasse pas le point d'intersection des deux poutres, en sorte que des quatre branches de la croix, deux sont adhérentes à la toiture et deux la dominent en s'écartant librement dans les airs; ces dernières offrent aussi cette particularité, que l'une et l'autre sont évidées ou percées d'une longue entaille au sommet, ce qui n'a probablement d'autre but que de leur donner un aspect aérien. Enfin, pour compléter ce bizarre assemblage, de petites poutres taillées en fuseau sont fixées de distance en distance en travers de l'arête du toit. J'avoue que je n'ai pu me rendre compte des intentions qui ont présidé à cette singulière architecture.



Paysage de l'île de Kiousiou. — Dessin de Eug. Cicéri d'après une photographie.

Tel a dû être, selon toute apparence, le type de la mia dans sa pureté primitive.

Faut-il encore y ajouter cette ornementation dont parle Kæmpfer, et qui consiste en bandes de papier blanc ? C'est possible, car on retrouve dans tout le Japon et parmi toutes les sectes dont ce pays abonde, l'usage symbolique, mais encore peu éclairci, de ces rubans de papier suspendus aux murailles des temples, aux linteaux des maisons, aux cordes de paille tressée que l'on tend dans le voisinage de certains lieux sacrés, ou dans les rues les jours de fêtes religieuses. Cependant je serais plutôt tenté de croire que cet emploi du papier bénit est une importation du bouddhisme. Les bonzes de cette religion se servent d'un petit bâton de bois, surmonté d'une touffe de rubans de papier, en guise de goupillon. Ils l'agitent devant eux pour faire des exorcismes et spécialement pour purifier l'air des malignes influences lorsqu'ils entrent dans le temple et s'approchent de l'autel.

De là provient sans doute dans certains temples kamis la coutume de planter cette sorte de goupillon, que l'on appelle *go-heï*, sur une marche de l'autel, en avant du miroir sacré.

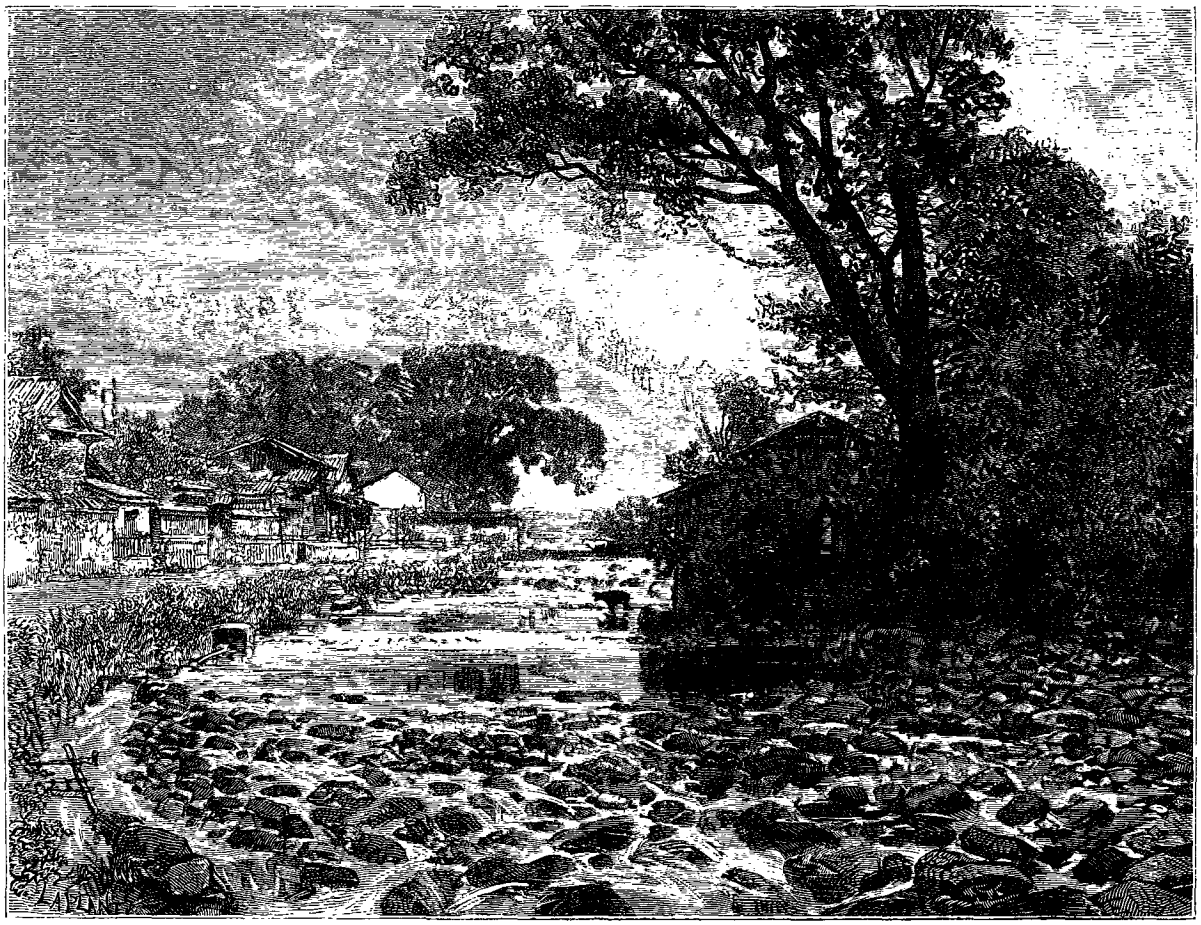
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On doit aussi faire rentrer dans la catégorie des innovations de date plus ou moins récente l'introduction des objets qu'il me reste à mentionner.

Ce sont d'abord, à l'entrée de quelques mias, deux statues d'animaux mythologiques, coulées en bronze, représentant, sous des formes fantastiques, la première une sorte de chien, l'autre une sorte de daim unicorne, tous deux accroupis sur leurs jambes de derrière et symbolisant, dit-on, les deux éléments purificateurs, l'eau et le feu.

C'est ensuite la présence, au pied de l'autel, d'un coffre de bois destiné à recevoir les offrandes des fidèles. Tantôt il a un couvercle de la forme d'un gril, afin que les pièces de monnaie que l'on y jette passent à travers les barreaux, et une fois au fond de la caisse, ne puissent plus en être retirées, excepté par les prêtres qui en gardent la clef; tantôt la planche du couvercle est unie comme le dessus d'une table, mais entourée d'un rebord, et alors les dévots jettent bruyamment sur cette table leur petite monnaie de fer, des szénis, après les avoir enveloppés d'un morceau de papier roulé : l'on croirait voir de loin un plateau de dessert, chargé de petits cornets de pastilles de chocolat.

Enfin l'on trouve quelquefois, suspendus au fron-



Paysage de l'île de Kiousiou. — Dessin de Eug. Cicéri d'après une photographie.

tispice de la chapelle, comme dans les temples bouddhistes, des instruments mis à la disposition des visiteurs, pour appeler les bonzes lorsqu'ils ne sont pas à l'autel, savoir: un gong ou bouclier de métal avec la corde à gros nœuds qui sert à le frapper, ou un paquet de grelots avec le cordon au moyen duquel on les agite.

Ce qui prouve bien que les objets dont il vient d'être question se sont introduits tardivement dans le culte kami, c'est la circonstance, remarquable à tous égards, que cette religion originairement n'avait pas de sacerdoce.

Les mias n'étaient d'abord, on l'a vu, que des chapelles commémoratives élevées en l'honneur des héros nationaux, comme en Suisse la chapelle de Tell au bord du lac des Quatre-Cantons. Le seigneur de la contrée favorisée d'un pareil monument veillait à sa conservation ; mais aucun prêtre ne desservait l'autel du Kami, aucune caste privilégiée ne s'interposait entre l'adorateur et l'objet de son pieux hommage. D'ailleurs l'acte d'adoration qui s'accomplissait devant le miroir d'Izanami, ne s'arrêtait pas au Kami de la chapelle commémorative, mais remontait aux dieux dont le Kami était l'intermédiaire. Ainsi la chapelle était ouverte à tout le monde, abandonnée en toute liberté à l'usage des adorateurs, et le culte dépourvu de tout cérémonial.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cet état de choses ne s'est pas maintenu dans son intégrité. Des cadets de famille furent préposés à la surveillance, à la garde, puis au service du lieu sacré. Le culte kami, à son tour, eut ses processions, ses litanies, ses offrandes, et même ses images miraculeuses. Toutefois ses prêtres, comme pour conserver la tradition de ses origines, ne formèrent jamais une caste cléricale proprement dite. Ils endossaient le surplis pour célébrer l'office, mais en sortant de l'enceinte du lieu sacré, ils reprenaient leur costume et leurs armes de gentilshommes. Seulement il ne tarda pas à se former au-dessous d'eux une véritable confrérie monastique, celle des Kanousis, qui se voua spécialement au service des pèlerins.

Deux causes principales ont fait dévier le culte kami de sa pureté primitive : c'est, en premier lieu, la fondation du pouvoir des Mikados, et ensuite l'invasion de la religion du Bouddha au sein de la société japonaise.

Les premiers souverains du Japon. Histoire de Zinmou.

L'histoire du Japon s'ouvre par l'histoire d'un conquérant venu des îles du Sud. Les annales de l'empire en font un prince indigène, seigneur d'un petit territoire à l'extrémité méridionale de Kiousiou. D'obscures traditions lui attribuent une lointaine origine : le berceau de sa famille, si ce n'est le sien propre, aurait été le petit archipel des îles Liou-Kiou, qui semblent relier Formose et la Chine méridionale au Japon.

Déjà, six siècles avant lui, une expédition partie de Formose ou du continent asiatique et conduite par un certain prince Taïpé ou Taïfak, aurait atteint d'île en île la terre de Kiousiou.

Quoi qu'il en soit, c'est de l'an 667 avant Jésus-Christ que date l'avénement du premier personnage historique du Japon, Sanno, dont la mémoire est célébrée sous le nom de Zinmou, que nous lui conserverons.

Bien qu'il fût le cadet de quatre fils, son père le désigna dès l'âge de quinze ans pour son successeur. Il monta sur le trône à l'âge de quarante-cinq ans, sans opposition de la part de ses frères. Un vieux serviteur, qu'une vie aventureuse avait conduit dans les îles lointaines derrière lesquelles se lève le soleil, aimait à lui décrire la beauté de leurs rives, où les dieux mêmes se choisirent autrefois un asile. Maintenant, disait-il, elles étaient habitées par des tribus barbares, en guerre les unes avec les autres. Si le prince voulait profiter de leurs divisions, quelque habiles que fussent leurs hommes d'armes dans le maniement de la lance, de l'arc et du glaive, comme ils n'étaient vêtus que de grossiers tissus ou de peaux de bêtes sauvages, ils ne résisteraient pas à une armée disciplinée et protégée contre leurs coups par des casques et des cuirasses de fer.

Zinmou prêta l'oreille aux suggestions du vieux serviteur, il réunit toutes les forces dont il pouvait disposer, les distribua sous les ordres de ses frères aînés et de ses fils, les embarqua sur une flotte de jonques de guerre parfaitement équipées, et prenant en main le commandement en chef de l'expédition, il fit mettre à la voile et s'éloigna de sa résidence, où ni lui ni ses frères ne devaient plus revenir.

Zinmou. — Fac-simile d'une peinture japonaise.

Après avoir doublé la pointe sud-est de Kiousiou, il longea la partie orientale de cette île, serrant de près la rive, comme le faisaient nos anciens Normands, opérant des descentes, livrant bataille quand on lui résistait, formant des alliances lorsqu'il rencontrait des seigneurs ou des chefs de clans disposés à concourir au succès de son entreprise.

Il paraissait évident que toute cette côte avait été le théâtre d'anciennes invasions. La population se composait d'une classe dominante et de serfs attachés à la glèbe.

On montrait, dans quelques chapelles de Kamis nationaux, des armes de pierre dont se servaient les peuplades primitives, à l'époque où elles vinrent en contact, on ne sait par quelles circonstances, avec une civilisation supérieure.

Lorsque Zinmou parut, des murs et des palissades protégeaient les familles et les gens de guerre des maîtres du pays. Ceux-ci étaient armés d'un arc et de longues flèches empennées, d'un grand sabre à la poignée ciselée et d'un glaive nu engagé dans un repli de leur ceinture.

Leur plus grand luxe consistait en une chaîne de magatamas ou joyaux taillés, qu'ils portaient suspendue au côté au-dessus de la hanche droite. On y remarquait des pierres de bézoard, du cristal de roche, de la serpentine, du jaspe, de l'agate, des améthystes, des topazes : les unes présentant la forme d'une boule ou d'un œuf, d'autres la figure d'un petit cylindre, d'un croissant, d'un anneau brisé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les femmes avaient des colliers composés de la même manière.

On dit que l'usage des magatamas s'allie encore aujourd'hui à certaines solennités religieuses dans les îles Liou-Kiou et à Yéso dans le nord du Japon, et l'on en conclut qu'il a dû être commun à toutes les peuplades que l'on rencontre sur la longue ceinture d'îles qui s'étend de Formose au Kamtchatka. S'il a disparu de la région centrale de l'archipel japonais, il faut chercher la cause de ce phénomène dans l'influence du haut degré de culture qui caractérise les habitants de ces contrées et qui leur a fait abandonner comme une mode de mauvais goût la coutume d'étaler sur leur personne toutes les richesses de l'écrin de famille.

Après dix mois d'une navigation difficile, entrecoupée de brillants faits d'armes et de négociations fructueuses, Zinmou atteignit l'extrémité nord-est de l'île de Kiousiou. Il était assez embarrassé d'aller plus loin, lorsqu'il découvrit un pêcheur voguant avec assurance, accroupi sur la carapace d'une grosse tortue. Il le fit héler aussitôt, et le prit à son service en qualité de pilote de l'expédition.

Alors Zinmou put franchir le détroit qui sépare Kiousiou de la terre de Nippon. Celle-ci s'étend de l'ouest à l'est en décrivant un vaste demi-cercle qui forme la rive septentrionale d'une sorte de Méditerranée bornée au sud par les deux grandes îles de Kiousiou et de Sikoff. Cette mer intérieure est parsemée de petits archipels, et

Ancien chef de clan.

Ancien sculpteur.

les côtes de Nippon sont découpées de golfes et de presqu'îles où l'on trouve des ports excellents.

Zinmou s'avança dans la direction du levant, opérant avec une prudente lenteur, et ne laissant derrière lui aucun point important dont il ne se fût assuré la possession. Cependant, comme les tribus indigènes lui opposaient une vive résistance, sur mer aussi bien que sur terre, il s'arrêta dans sa marche, et s'étant fortifié sur la presqu'île de Takasima, il y employa trois années à la construction et à l'équipement d'une flotte auxiliaire.

Lorsqu'il se remit en campagne, il acheva la conquête du littoral et des archipels de la mer intérieure; puis débarquant le gros de son armée, il pénétra dans l'intérieur de Nippon, et y établit sa domination sur les riches contrées entrecoupées de vallées fertiles et de montagnes boisées qui s'étendent d'Osaka aux abords du golfe de Yédo.

A partir de ce moment, tout le pays cultivé et toutes les peuplades civilisées de l'ancien Japon étaient au pouvoir de Zinmou. Le reste de Nippon et les îles septentrionales de l'archipel ne présentaient que de vastes forêts, asile de troupes errantes d'indigènes vivant uniquement du produit de la chasse et de la pêche.

Ces tribus dispersées ont été de plus en plus refoulées vers le nord par les immigrations et les invasions successives des hommes du midi.

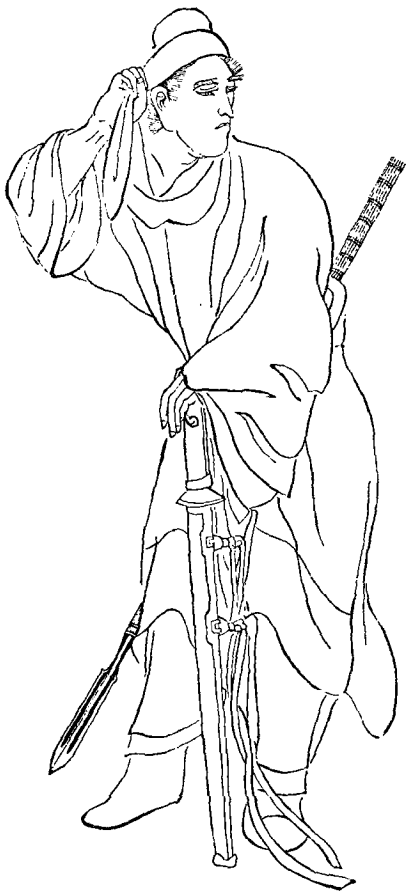
De nos jours on rencontre encore le long du littoral et dans les îles de la partie septentrionale du grand Océan une race particulière d'hommes trapus, au corps velu, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la tête massive, à la face aplatie, que les Japonais désignent sous le nom d'Aïnos, « les premiers hommes; » quelquefois même on en retrouve le type parmi eux, dans la classe des paysans, des pêcheurs, des bateliers, des portefaix. Ce qui semblerait indiquer que les Aïnos ont formé la souche primitive de la population du Japon, c'est que leur nom n'emporte dans ce pays aucune idée de mépris : l'équivalent du terme de barbares existe aussi dans la langue japonaise, mais c'est le nom de « yébis, » jamais celui d'aïnos.

Il paraît donc que, à l'époque des conquêtes de Zinmou, cette race primitive avait été déjà subjuguée ou en partie refoulée par les chefs des immigrations antérieures, et que celles-ci, de leur côté, durent subir la loi de cette dernière invasion, en raison de la supériorité de culture qui lui donnait l'avantage à leur égard.

L'on ne peut d'ailleurs que se borner à ces observations, car c'est en vain que l'on essayerait de décomposer les divers éléments qui ont concouru à la formation du caractère national des Japonais. Tout ce que je dirai pour terminer cette digression, c'est que la civilisation japonaise ne me semble point être le résultat d'une simple importation. Elle est plutôt l'effet d'une fusion



Ancien guerrier.

Ancien archer.

de l'élément indigène avec des éléments étrangers. Il y a eu mélange de races sans absorption des qualités natives. Chez les insulaires de l'extrême Orient, comme chez les insulaires de la Grande-Bretagne, l'alliage a produit un type nouveau, d'une indélébile originalité.

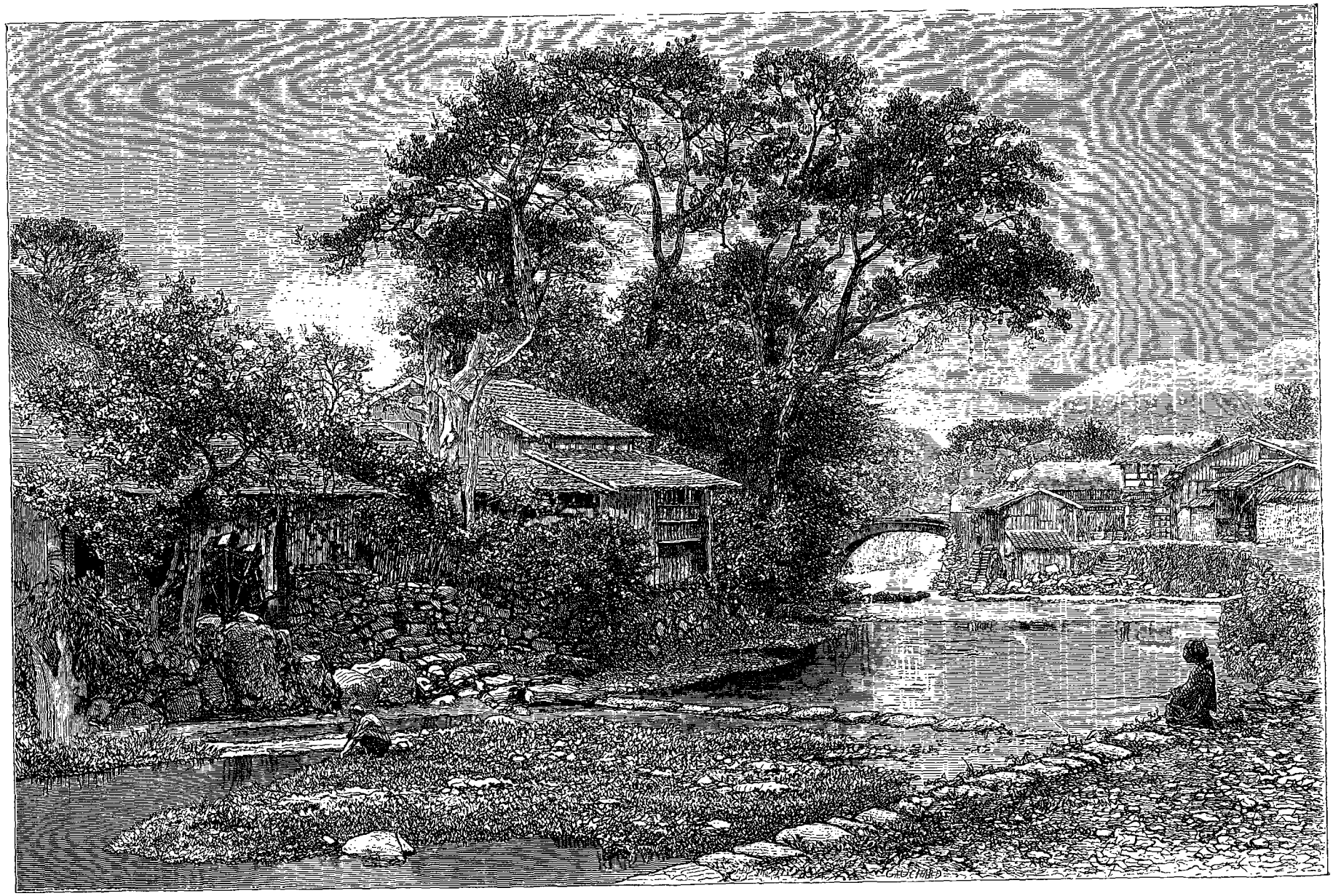
Quand Zinmou, le divin guerrier, toucha au terme de son ambition, sept années s'étaient écoulées depuis son départ de Kiousiou, et de combien de peines, de fatigues, de souffrances de tout genre n'avaient-elles pas été accompagnées! Ses trois frères périrent sous ses yeux, le premier percé d'une flèche au siége d'une forteresse, les deux autres victimes de leur dévouement, car ils se précipitèrent dans la mer pour apaiser une tempête qui menaçait d'engloutir la jonque du conquérant.

D'un autre côté, le soleil se montra toujours favorable à ses entreprises. Il dut à cette divinité protectrice de ne pas s'égarer dans les dangereux défilés de Yamato. Un corbeau qu'elle lui dépêcha au moment critique lui servit de guide pour le tirer de ce mauvais pas.

La contrée de Yamato occupe dans la partie sud-est de Nippon le centre d'une grande presqu'île baignée par les eaux de la mer intérieure et celles de l'Océan.

C'est là que Zinmou construisit un vaste château fort,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysage japonais. Vue prise dans l'île de Kiousiou. — Dessin de Eug Cicéri d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur une large colline dont il avait fait niveler les sommets.

Il appela ce château son « miako, » le chef-lieu de ses États, et il y installa sa cour, son « daïri. »

Ces deux noms ont suivi dès lors dans leurs diverses résidences les anciens souverains de l'empire japonais. Eux-mêmes portaient le titre honorifique de « mikados, » les « vénérables, » sans préjudice des surnoms glorieux sous lesquels ils figurent après leur mort dans les annales de la nation.

Les historiens indigènes emploient souvent le mot de miako au lieu du nom propre de la ville où résidait l'empereur, et celui de daïri à la place du titre de mikado. Ils diront, par exemple, indifféremment : telle chose s'est faite par ordre du daïri ou par ordre du mikado. C'est un usage qui se reproduit dans la langue de toutes les cours.

Comme Zinmou avait été appelé au trône par le libre choix de son père, il statua que de même, à l'avenir, le mikado régnant désignerait son successeur parmi ses fils ou, à défaut, parmi d'autres princes du sang.

Zinmou termina sa rude et glorieuse carrière dans la soixante-seizième année de son règne, l'an 587 avant Jésus-Christ.

Il a été placé au nombre des Kamis. Sa chapelle, connue au Japon sous le nom de Simoyasiro, est située

Empereur japonais des anciens temps. — Fac-simile d'un dessin japonais.

sur le mont Kamo, près de Kioto, et il y est encore adoré de nos jours comme le fondateur et le premier chef de l'empire. C'est en effet dans sa famille que le droit héréditaire de la couronne a subsisté et se maintient, depuis plus de deux mille cinq cents ans, sans être contesté le moins du monde par le nouveau pouvoir politique qui, sous le nom tout moderne de taïkounat, gouverne, de fait, l'empire du Japon.

Ce fut une belle et forte race que celle des anciens mikados. Leurs femmes, qui gouvernèrent l'empire en qualité de régentes, se montrèrent, quant au caractère, à la hauteur de leurs vénérables époux. L'une d'elles, Zingou (201 ans après Jésus-Christ), équipa une flotte, et s'embarquant à la tête d'une troupe d'élite, traversa la mer du Japon, et fit la conquête de la Corée, d'où elle n'eut que juste le temps de revenir pour donner le jour à un futur mikado.

Premières inventions.

Les progrès de la civilisation marchaient de concert avec les agrandissements de l'empire.

C'est de la Corée que sont venus le cheval, l'âne et le chameau : toutefois, le premier de ces animaux domestiques est le seul qui se soit naturalisé au Japon.

L'établissement d'étangs et de canaux pour l'irrigation des rizières remonte à l'an 36 avant Jésus-Christ.

L'arbuste à thé fut introduit de la Chine.

Tatsima Nori apporta l'oranger « du pays de l'éternité. »

La culture du mûrier et la fabrication de la soie se

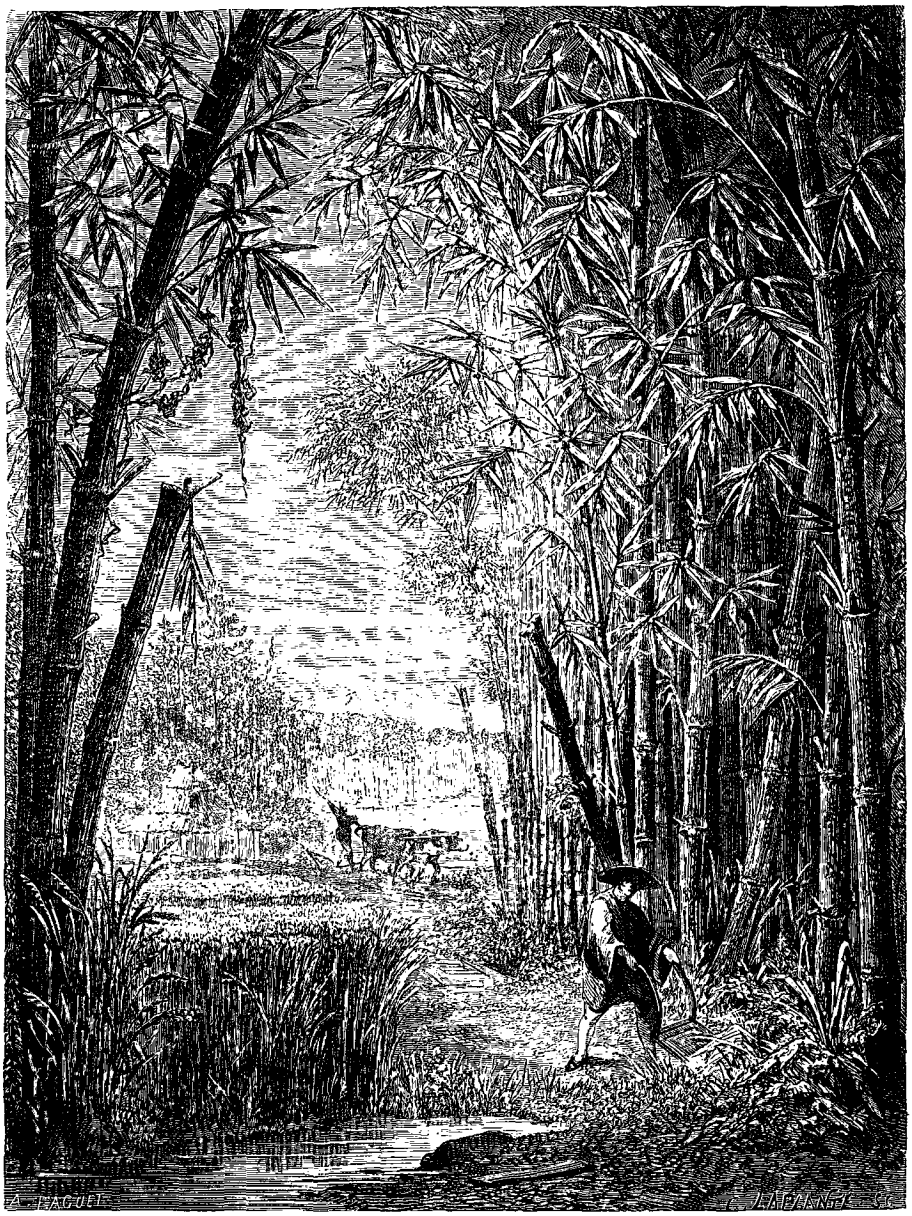
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

développèrent surtout à dater du cinquième siècle de notre ère.

Deux siècles plus tard, on apprenait à connaître la terre « qui remplace l'huile et le bois à brûler, » et l'on tirait de l'argent des mines de Tsousima.

Plusieurs inventions importantes datent du troisième siècle, par exemple : l'institution de la poste aux chevaux, la fabrication de la bière de riz connue sous le nom de saki, et l'art de coudre les habits, qui fut enseigné aux ménagères japonaises par des couturières venues du royaume de Petsi en Corée. Le mikado, enchanté de ce premier essai et voulant remonter à la source, envoya une ambassade au chef même du Céleste-Empire pour lui demander des ouvrières.

Au quatrième siècle, le daïri fait élever sur divers points de l'empire des greniers à riz, destinés à préve-



Bosquets de bambous. — Dessin de A. Faguet.

nir le retour des famines, qui plus d'une fois avaient sévi parmi le peuple.

En 543, la cour de Petsi envoie au mikado un instrument précieux, « la roue qui indique le sud. »

L'introduction des horloges hydrauliques a lieu en 660, et, dix ans plus tard, celle des usines mues par la force de l'eau.

C'est seulement vers la fin du huitième siècle que fut inventé le système d'écriture qui est propre aux Japonais; mais dès le troisième siècle, l'usage des signes chinois s'était introduit à la cour. L'obscurité qui entoure l'ancienne littérature nationale ne permet pas d'apprécier quelle en a pu être l'influence civilisatrice. Il est d'autant plus intéressant de constater l'action bienfaisante que, dès leurs débuts, les beaux-arts exercèrent sur les mœurs. On immolait des victimes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

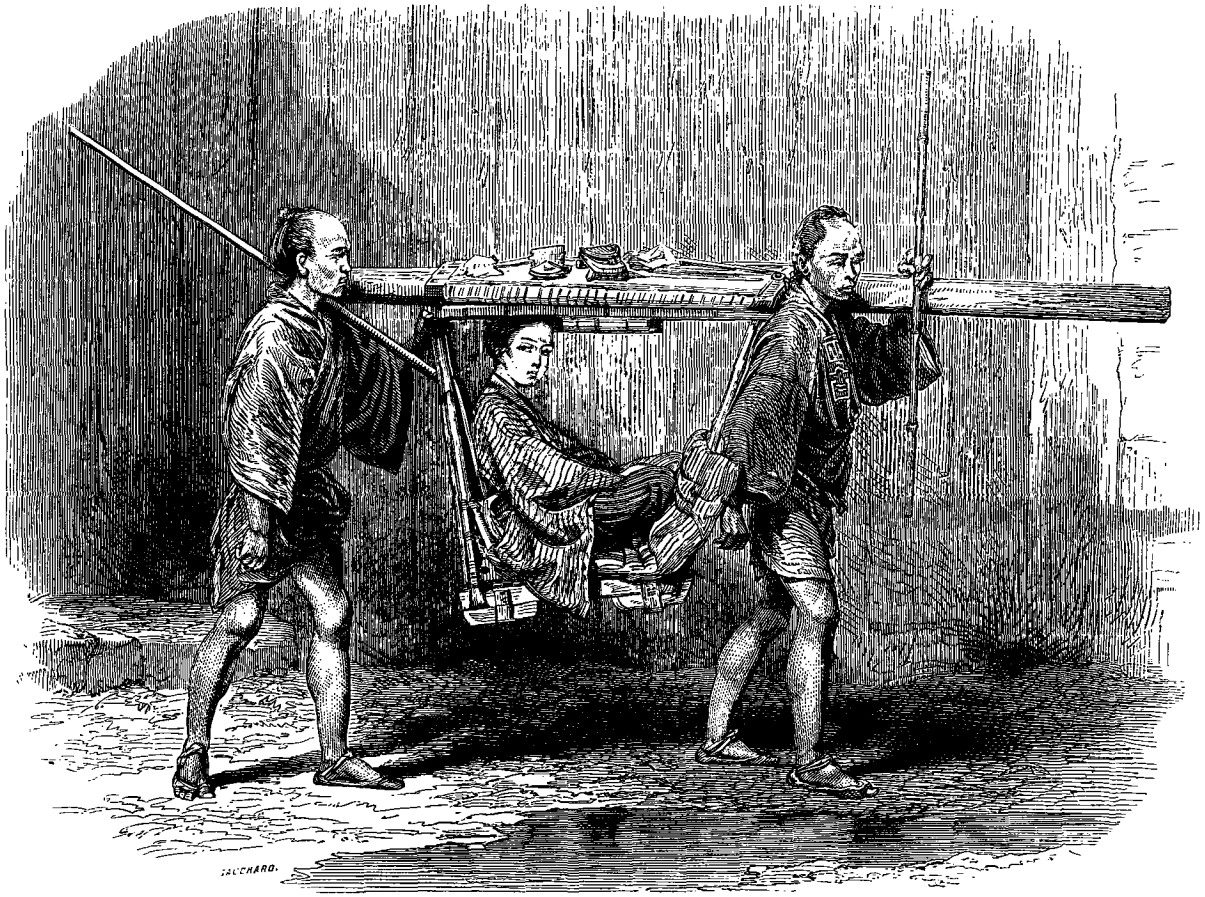
humaines aux funérailles du mikado ou de son épouse, la kisaki, et c'étaient ordinairement de leurs plus proches serviteurs.

L'an 3 avant Jésus-Christ, Nomino Soukouné, sculpteur indigène, ayant appris la mort de la kisaki, eut la généreuse audace d'apporter aux pieds de son souverain des images d'argile qu'il lui proposa de faire jeter dans la tombe de sa royale épouse, à la place des serviteurs voués au funèbre sacrifice. Le mikado accepta l'offre de l'humble modeleur, et donna même à celui-ci un témoignage éclatant de sa satisfaction en changeant son nom de famille en celui de Fasi, « artiste. »

Les lois restèrent, comme elles le sont encore aujourd'hui, plus barbares, plus cruelles que les mœurs. On vit, par exemple, infliger le supplice de la crucifixion à une dame noble, coupable du crime d'adultère.

Quant à l'administration politique, on lui dut toute une série de mesures fort bien conçues pour développer rapidement le génie de la nation et lui donner le sentiment de sa force et de son individualité. Dès l'an 86 avant Jésus-Christ, le souverain fit dresser des tables de recensement de la population, et créer des chantiers de marine.

Au deuxième siècle de notre ère, les États furent



Palanquin à l'usage du peuple. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

divisés en huit cercles administratifs, et ceux-ci en soixante-huit districts.

Au cinquième siècle, on désigna dans chaque district un greffier chargé de recueillir et d'enregistrer les coutumes et traditions populaires de son arrondissement. Ce fut alors aussi que l'on fixa les noms propres de chaque famille, ainsi que les titres et les surnoms des dynastes de province.

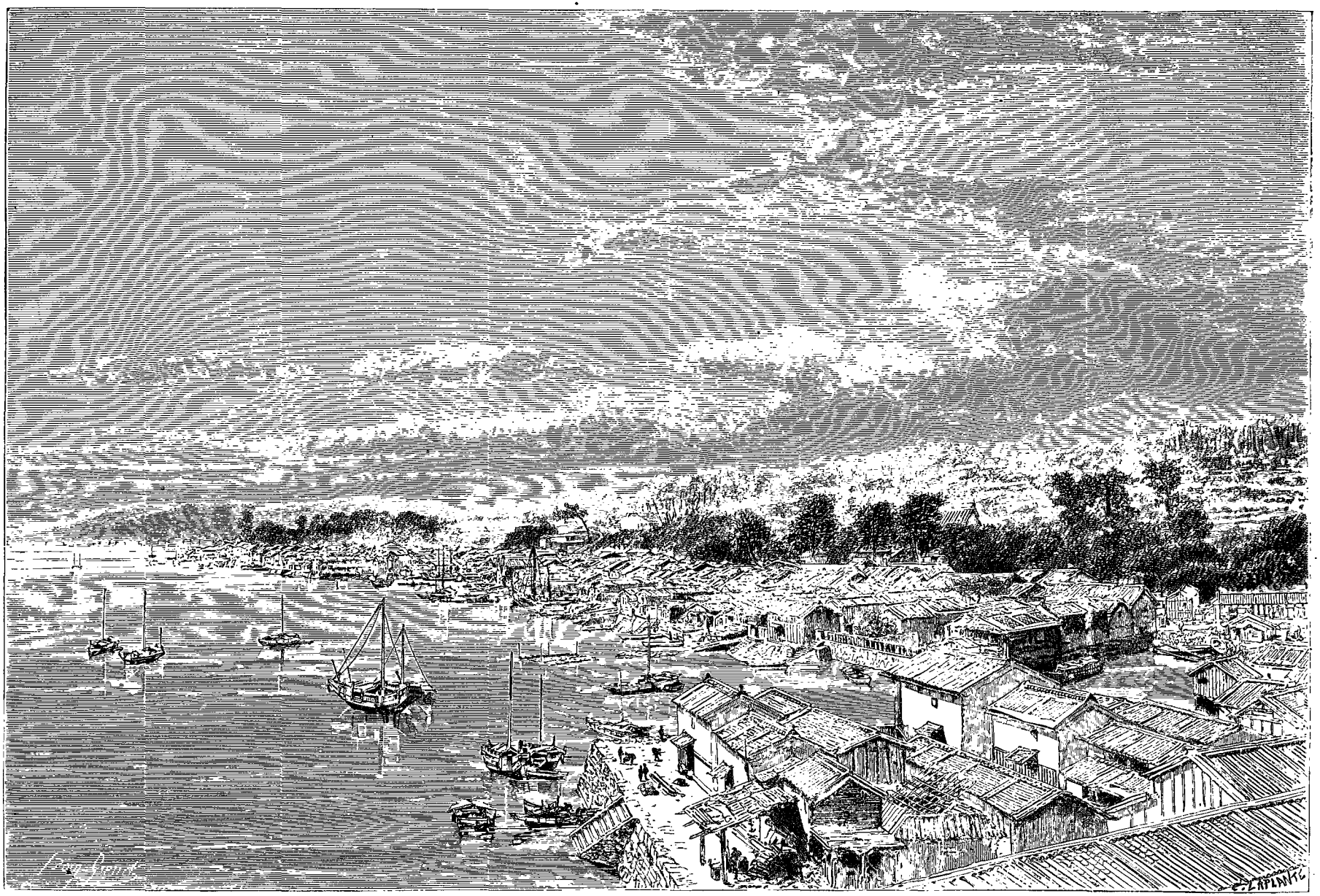
Une route impériale réunit entre elles les principales cités, au nombre de cinq, dans lesquelles le mikado avait successivement transporté sa cour. La plus importante, au septième siècle, était la ville d'Osaka, sur la rive orientale de la mer intérieure.

Cependant, pour donner au pays son unité, tant au point de vue politique qu'à celui de la langue, des lettres, de la civilisation en général, il lui fallait une capitale, et c'est le grand événement qui s'accomplit au huitième siècle par la fondation de Kioto, qui devint peu à peu la ville de prédilection du mikado et sa résidence permanente depuis le douzième siècle.

A. HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Détroit de Van der Capellen et Simonoséki. — Dessin de D. Grenet d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les rives classiques du Japon.

Les navires qui font le trajet de Nagasaki ou des côtes de la Chine à la baie de Yédo passent ordinairement par le détroit de Van Diémen, au sud de l'île de Kiousiou. Il est cependant une autre route, encore peu explorée, qui deviendra la voie la plus fréquentée lorsque les ports de Hiogo et d'Osaka seront ouverts au commerce occidental : on la désigne sous le nom de traversée de la mer intérieure. C'est celle que j'ai suivie en me rendant de Nagasaki à Yokohama. Ce voyage a duré sept jours; mais il faut remarquer que nous avons passé quatre nuits à l'ancre, la première dans une île de la mer coréenne avant d'arriver au détroit de Van der Capellen, et les trois autres dans des ports de la côte de Nippon après avoir franchi le détroit. L'on ne possède pas encore de cartes nautiques qui offrent les garanties nécessaires pour que les navires à vapeur puissent cheminer dans ces parages la nuit, aussi bien que le jour : il faut se laisser guider par les pilotes indigènes et se soumettre aux stations qu'ils prescrivent.

La mer intérieure du Japon présente moins le caractère d'une méditerranée proprement dite, que celui d'un vaste canal traversant l'archipel japonais à la hauteur du trente-quatrième degré de latitude septentrionale, et mettant les eaux de la mer coréenne en communication avec les eaux du Grand-Océan par le passage de Van der Capellen à l'ouest, entre Nippon et Kiousiou, et les détroits de Boungo, de Naruto et de Linschoten, au sud et à l'est. Le détroit de Boungo est entre Kiousiou et Sikoff, celui de Naruto entre Sikoff et Awadsi, et celui de Linschoten entre Awadsi et Nippon.

L'on estime que la mer intérieure mesure environ cinquante milles dans sa plus grande largeur et deux cent cinquante milles, ou quatre cents kilomètres, dans sa plus grande longueur, de l'ouest à l'est.

On y distingue cinq bassins, dessinés par les promontoires et les golfes des grandes terres de Kiousiou, de Nippon et de Sikoff, ou par les charmants groupes d'îles dont elles sont bordées. Ces bassins, appelés *Nadas* par les Japonais, reçoivent les noms des principales provinces dont ils baignent les rives, savoir : celles de Souwo, sur Nippon; d'Iyo, sur Sikoff; de Bingo, d'Arima et d'Idsoumi, sur Nippon.

La configuration des côtes et des nombreux groupes d'îles de la mer intérieure en fait une des parties les plus pittoresques du Japon (voy. la carte p. 3).

Des montagnes boisées, ornées de temples et de monastères, bordent le détroit de Van der Capellen. On découvre à leur pied, sur la rive de Nippon, une ville qui occupe, le long de la mer, une étendue d'un mille et demi : c'est Simonoséki, très-ancienne place de commerce, qui fut, jusqu'à la fondation de Yokohama, le principal entrepôt du trafic intérieur et même international de l'empire; car, bien que le Japon fût fermé aux étrangers avant 1859, il entretenait, dans de certaines limites, des relations avec la Chine, la Corée et la factorerie hollandaise de Décima.

Simonoséki a un bon port, protégé contre la vague de la mer coréenne par la petite île d'Hikousima, qui, placée en travers du détroit, ne laisse entre elle et la terre de Kiousiou qu'un passage de cinq kilomètres de long sur trois quarts de large.

Un peu plus bas, l'on rencontre la petite ville de Kokoura, située sur la rive opposée, et bientôt l'on perd la vue des côtes, car on se trouve dans la partie de la mer intérieure qui présente la plus grande surface. C'est le bassin de Souwo, en japonais la Souwonada, nom sous lequel on désigne aussi la méditerranée japonaise tout entière. Elle n'a pas d'archipels, mais elle est sillonnée d'une quantité de lourdes jonques marchandes, de barques aux blanches voiles, et de bateaux de pêcheurs.

Les quatre autres bassins offrent une succession non interrompue d'îles petites et grandes, nues ou boisées, désertes ou peuplées, qui forment la ceinture des deux grandes terres de Sikoff et de Nippon, dont on n'aperçoit que les montagnes les plus élevées.

Les îles arides sont, pour la plupart, des masses de rochers noirs ou bruns, de création volcanique, taillés en pyramide, en cône, en pain de sucre, ou présentant l'image de figures fantastiques. Quelques-unes sont des monticules sablonneux, dont les ondulations rappellent la vue des dunes de Hollande.

Les îles désertes, mais non arides, sont cultivées par les habitants des villages voisins. Nous avons observé sur les plus grandes terres, de vastes étendues de rizières et de champs de blé, des collines et des vallées revêtues de la plus abondante végétation.

Mais au milieu de toutes les richesses naturelles dont elle est entourée, la population agricole des provinces du Japon vit dans un état voisin du dénûment : le produit de ses sueurs appartient aux possesseurs du sol, les *daïmios*, ou seigneurs féodaux.

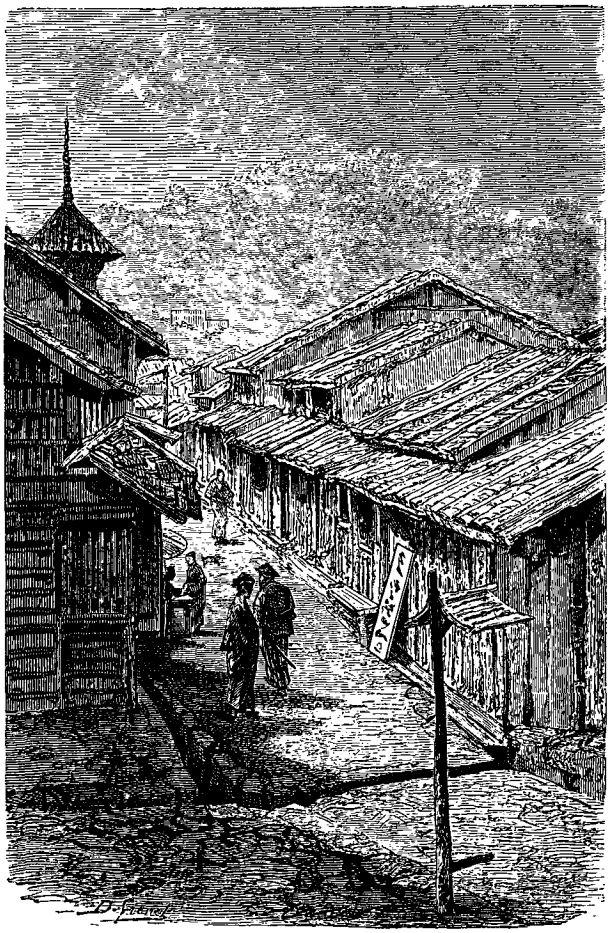
L'absence d'une classe moyenne donne un aspect

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

misérable aux villages japonais. Une civilisation libérale aurait couvert les rives de la mer intérieure de jolies bourgades et d'élégantes villas. Les temples seuls rompent l'uniformité des habitations campagnardes; mais ils ne s'en distinguent de loin que par les vastes dimensions de leur toiture et l'effet imposant des arbres séculaires que l'on rencontre toujours dans leur voisinage.

Les castels seigneuriaux sont généralement éloignés des villes et des villages. Ils se composent d'une vaste enceinte quadrangulaire de hautes et épaisses murailles, entourées d'un fossé et flanquées aux angles ou surmontées de distance en distance, sur toute leur étendue, de tourelles carrées au toit légèrement recourbé. Dans l'intérieur se trouvent le parc, les jardins, la résidence proprement dite du seigneur, comprenant un corps de logis principal et de nombreuses dépendances. Quelquefois une tour isolée, de la même forme que les autres constructions, s'élève au milieu du domaine féodal et dépasse de deux ou trois étages le niveau de la muraille d'enceinte. Comme dans les pagodes chinoises, chaque étage est entouré d'une toiture, mais il est rare qu'elle supporte une galerie. Tous les ouvrages en maçonnerie sont conservés bruts et liés par du ciment; ceux en pisé sont blanchis à la chaux; les parties en bois sont peintes en rouge et en noir et rehaussées d'ornements en cuivre. Les tuiles des toitures ont la couleur de l'ardoise. Au surplus, on vise moins à la richesse des détails qu'à l'effet d'ensemble, résultant de la grandeur et de l'harmonie des proportions des bâtiments. A ce point de vue, quelques-unes des résidences seigneuriales du Japon méritent de figurer parmi les monuments remarquables de l'architecture des peuples de l'Asie orientale (voy. p. 53).



Une rue à Simonoséki. — Dessin de D. Grenet d'apres une photographie.

Il serait assez difficile de donner une idée générale de la scènerie des rives de la mer intérieure. C'est une série de tableaux qui varient à l'infini, selon le plus ou moins de proximité des côtes et l'aspect des îles qui bordent l'horizon. Il y a de grandes scènes de marine, où les lignes de la mer se confondent avec celles des plages sablonneuses noyées dans les rayons d'or du soleil, tandis que de lointaines montagnes dessinent sur le fond du tableau les formes vaporeuses de leurs cimes. Il y a de petits paysages, bien clairs, bien nets, bien modestes : un village au fond d'une baie paisible, entouré de champs verts dominés par une forêt de sapins; l'on dirait quelque vue d'un lac du Jura, par une pure matinée de juin.

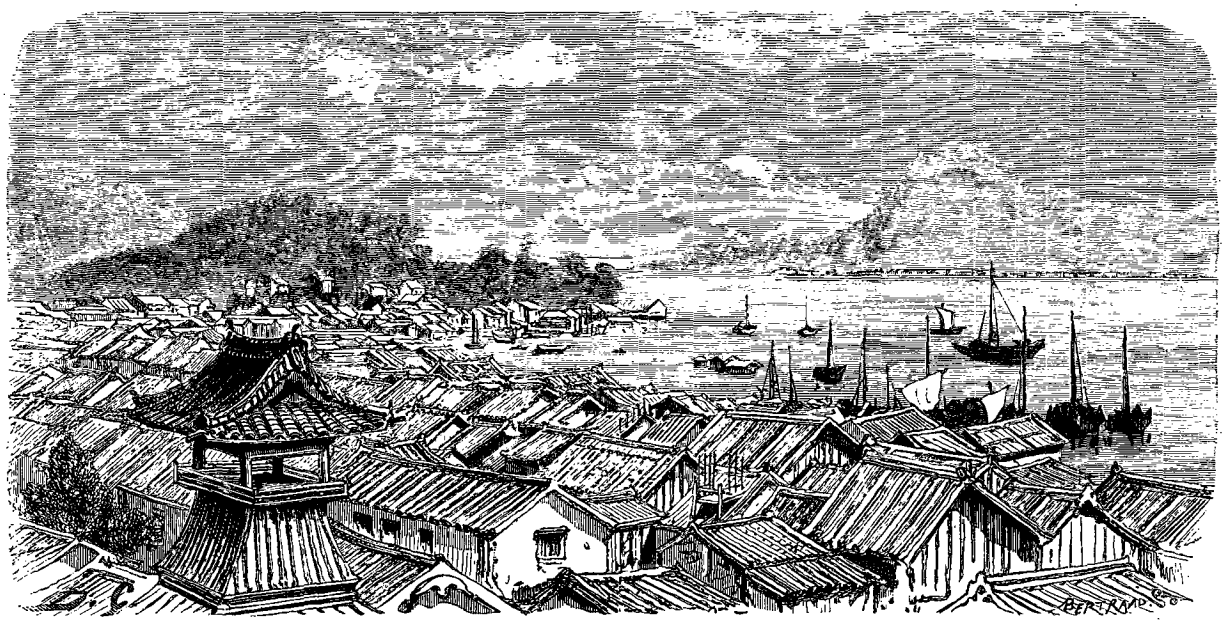
Parfois aussi, lorsque, les bassins se rétrécissant, les îles en face de nous semblaient nous fermer toute issue, je me suis souvenu du Rhin au-dessus de Boppart. Cependant le paysage japonais est plus calme, plus lumineux que les rives romantiques auxquelles je fais allusion. Il y manque les pentes abruptes, les grandes masses d'ombre, les lignes fuyantes. Sur les bords, ce sont des plans horizontaux, une plage, une rade, des terrasses; dans le lointain, des îles arrondies, des collines sinueuses, des montagnes coniques. Ces tableaux ne sont point sans charme : l'imagination, non moins que le regard, se repose à les contempler; mais elle y chercherait vainement cet attrait mélancolique qui semble inséparable de la jouissance du pittoresque, selon les notions du goût européen.

Le bassin d'Arima rappelle les bords de la baie de Nagasaki. Il est presque complétement fermé, à l'est, par une seule île, qui s'interpose entre l'Arimanada et l'Idsouminada sur trente milles de longueur. Elle a la forme d'un triangle, dont le sommet, tourné vers le nord, fait face à la province d'Arima, sur Nippon. Les terres basses dont il se compose sont recouvertes d'une luxuriante végétation, et, dans la direction du midi, le sol s'élève insensiblement en collines cultivées ou boisées, jusqu'aux larges contre-forts d'un massif ou plutôt d'une véritable chaîne de montagnes, hautes de mille à deux mille pieds.

C'est là l'île d'Awadsi, qui fut la demeure des dieux, et les villes que l'on voit briller sur la côte de Nippon rappellent les souvenirs des conquêtes de Zinmou. Nous avons sous les yeux le berceau de la mythologie nationale des Japonais, le sol sacré de leurs Kamis, la terre classique de l'ancien empire des Mikados.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

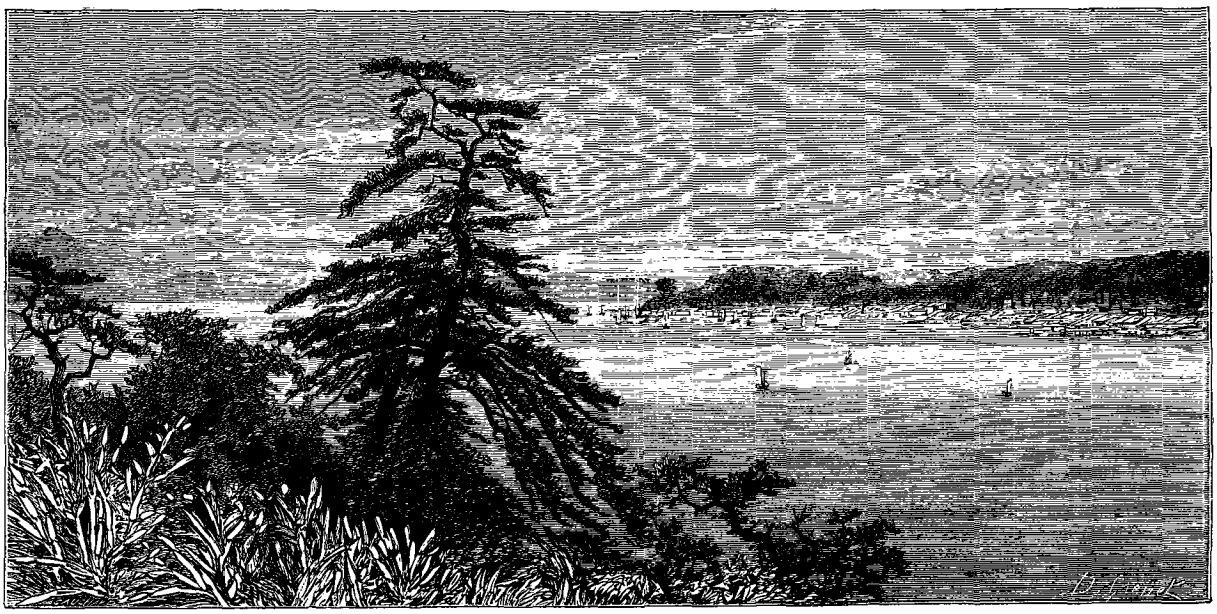
Aucun poëte de l'Occident ne l'a chantée. Elle n'a été célébrée que par des bardes indigènes, dont le monde ignore et les noms et les œuvres. La civilisation qu'elle a vue naître, et dont il ne reste plus que certaines formes extérieures, a passé sans laisser de trace dans l'histoire de l'humanité. Ce n'est pas qu'elle n'ait attiré l'attention de la science; mais que peut-on exiger de plus? à quoi bon la sortir des portefeuilles des archéologues? et n'est-ce pas une tentative bien téméraire que de vouloir la produire aux regards de notre société?



Vue prise à Simonoséki, en face de Kokoura. — Dessin de D. Grenet d'après une aquarelle de M. Roussin.

Je me suis fait toutes ces objections, et pourtant, je ne sais si je m'abuse, il me semble qu'un attrait plus profond que l'amour de la science s'attache à l'exhumation des vieilles civilisations, surtout lorsqu'elles ont disparu sans que la nôtre ait subi, ni de près ni de loin, leur influence, et sans qu'elles aient même exercé une action quelconque au dehors de leur domaine national.

Sous ces formes qui nous sont étrangères, nous sommes avides de retrouver le même fonds de passions humaines, les mêmes éléments de vertus et de vices, le même drame de la vie, que nous avons observés tant de fois en nous et autour de nous. Ni le lieu de la scène, ni les décors, ni les costumes ne nous rappellent rien de ce que nous voyons ordinairement; cependant nous nous doutons bien que nous allons assister à une sorte de contre-épreuve de l'homme que nous connaissons, et une voix secrète nous redit l'avertissement de nos vieux fabulistes : « Ami lecteur, c'est de toi-même



Vue du détroit et de la ville de Simonoséki, prise de Kokoura. — Dessin de D. Grenet d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il est question dans cette histoire. « *De te fabula narratur.* »

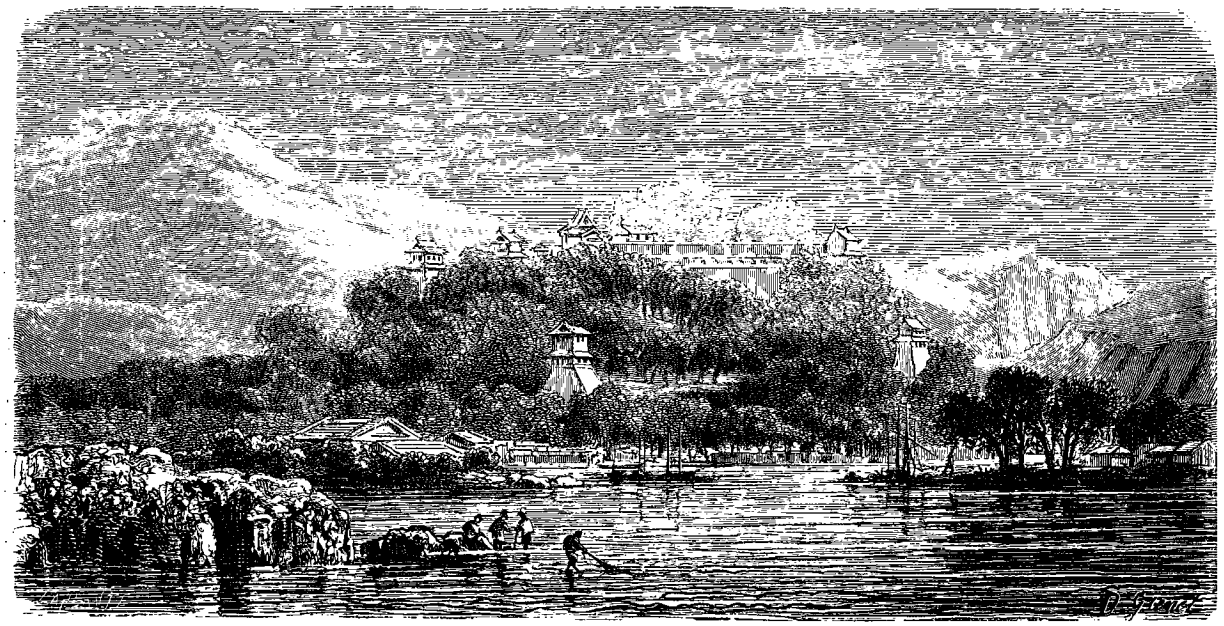
Sur les plages de Nippon qui bordent le bassin d'Idsoumi, en face de la côte nord-est de l'île d'Awadsi, s'élève la ville de Hiogo, dont le port sûr et spacieux est devenu depuis des siècles le centre du commerce maritime de l'empire japonais. C'est là que les jonques de Simonoséki déchargent les marchandises que les grands entrepôts de cette ville reçoivent de la Chine, des îles Liou-Kiou, de Nagasaki, de la côte occidentale de Nippon et même de la Corée et de Yéso, pour la consommation de l'intérieur et de l'est du Japon. C'est de là que partent des milliers d'autres jonques pour transporter dans les îles de la mer intérieure les produits agricoles et les objets d'art et d'industrie des provinces méridionales de Nippon.

Un jour une double ligne de paquebots à vapeur reliera le port de Hiogo à la Chine, aux grands services commerciaux de l'Angleterre et de la France, ainsi que, d'autre part, à Yédo, à Yokohama, à la ligne transocéanique d'Hawaï et de la Californie.

Pour le moment, et jusqu'en 1868, ce port reste fermé aux nations de l'Occident; la navigation indigène, de son côté, se borne au cabotage et perd à peine de vue les rustiques fanaux des côtes : les lois de l'empire, qui règlent jusqu'au mode de construction des jonques, ne leur permettent pas de tenir la haute mer.

Le commerce de cabotage dont le port de Hiogo est le siége se trouve presque tout entier entre les mains des armateurs d'Osaka.

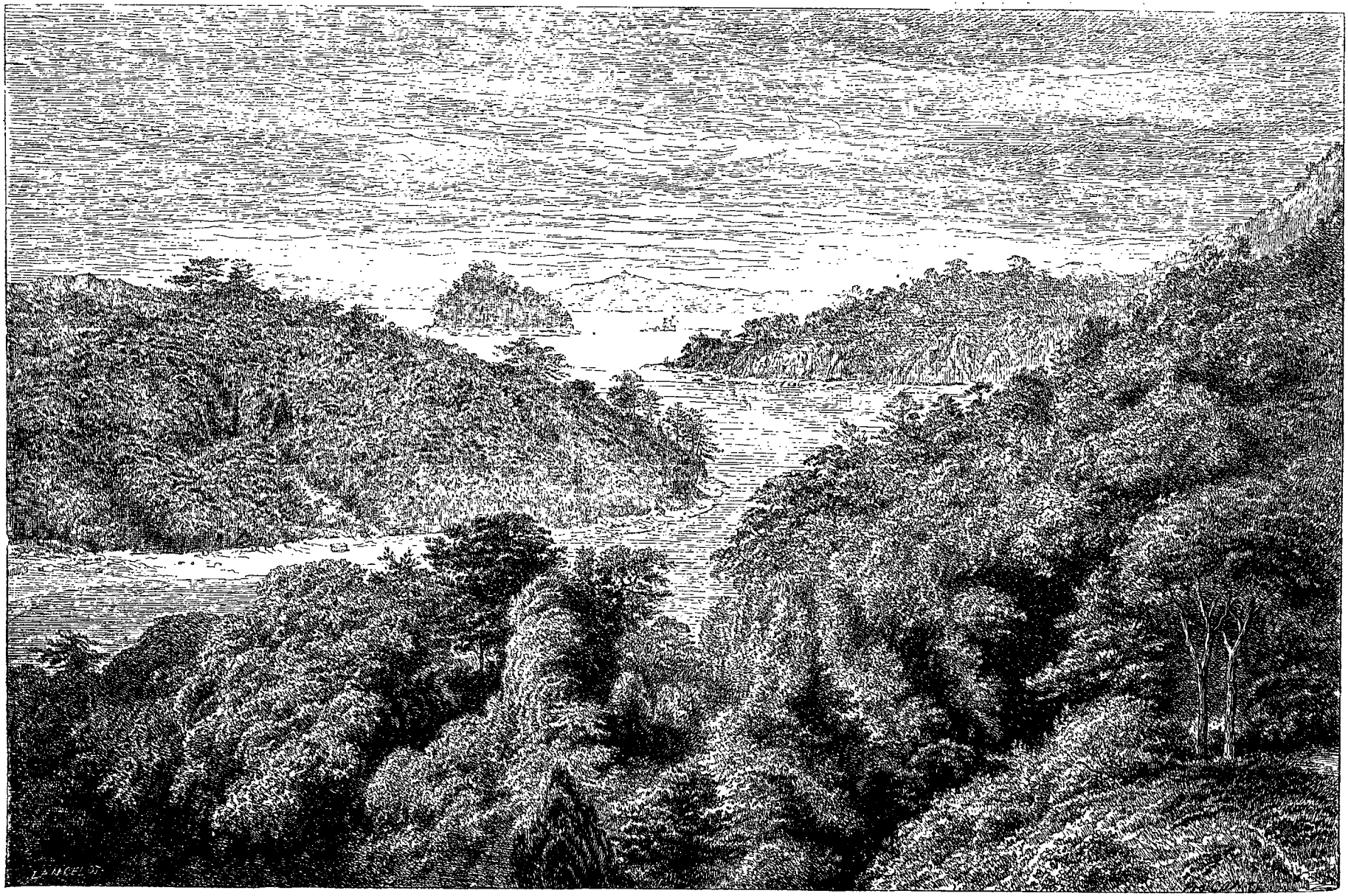
Cette grande et antique cité n'est qu'à huit heures de marche de Hiogo. Sa situation au-dessus de l'embouchure d'un fleuve qui se divise en plusieurs bras avant d'arriver à la mer, a facilité, dans la ville même, l'établissement d'un réseau de canaux de navigation, qui ont fait surnommer Osaka la Venise du Japon.



Le château de Marongami appartenant au daïmio Kiogatou-sano-ki-no-kami sur l'île Sikok (mer intérieure).
Dessin de M. Grenet d'après un croquis de M. A. Roussin.

Longtemps elle a servi de résidence aux mikados (de l'an 744 à l'an 1185 de notre ère). Ils eussent dû, semble-t-il, se trouver à l'aise au sein de cette population énergique, entreprenante, laborieuse, à laquelle l'empire devait principalement le développement de son commerce et de sa prospérité. Mais ce n'était plus l'époque héroïque où le mikado, comme le doge de la république vénitienne, montait sur sa jonque de guerre et remplissait en personne les fonctions d'amiral. On ne le voyait plus inspecter ses troupes du haut d'un brancart reposant sur les épaules de quatre vaillants hérauts d'armes (voy. p. 46), ou ordonner des manœuvres, du sommet d'une colline, assis sur un pliant, et agitant de la main droite un éventail de fer. A Osaka, le mikado, parvenu au faîte de la richesse, de la puissance et de la sécurité, se construit un palais au centre d'un parc spacieux, qui l'isole des bruits de la ville. Ses courtisans lui persuadent qu'il est de la dignité du petit-fils du soleil de se rendre invisible à la tourbe de ses sujets et d'abandonner aux princes et aux favoris qui l'entourent les soucis du gouvernement, le pénible commandement de la flotte et de l'armée. La vie du daïri est assujettie aux lois d'un cérémoniel qui en règle les moindres détails, les plus petits mouvements, et qui trace autour du souverain comme un cercle infranchissable pour toute autre personne que les gens de la cour. Le pouvoir impérial ne jette plus que de rares lueurs sur la nation. La bourgeoisie, déçue dans ses espérances, lassée du régime arbitraire des favoris, ose enfin élever la voix, et ses murmures pénètrent jusqu'aux oreilles du souverain. Celui-ci ne convoqua pas d'assemblée de notables, mais il institua des bureaux où l'on devait recueillir dans des cahiers les plaintes du peuple. Les courtisans, convaincus que la dynastie des petits-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Papenberg, île à l'entrée de la Baie de Nagasaki. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fils du soleil courait à sa perte, prirent le parti de se transporter avec leur empereur à Kioto, petite ville de l'intérieur, à cinquante kilomètres au nord d'Osaka. Ils réussirent à en faire la résidence permanente des mikados et la capitale définitive, la Miako de l'empire.

En abandonnant la populeuse cité bourgeoise, ce grand centre de commerce, d'industrie, d'activité intellectuelle indépendante du daïri, ils obtenaient le double avantage de couper au souverain toute communication avec le peuple et de mouler, pour ainsi dire, la nouvelle capitale selon leurs goûts et au gré de leurs passions.

Kioto est située au centre d'une plaine fertile, ouverte au midi et bornée au nord-est par une chaîne de collines verdoyantes, derrière lesquelles s'étend le grand lac d'Oïtz.

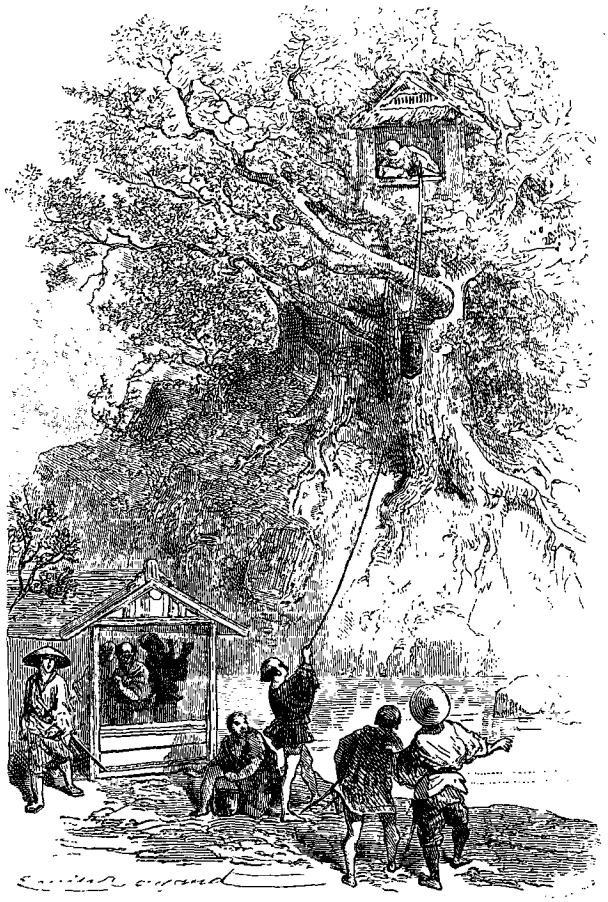
Elle est baignée dans sa partie méridionale par le fleuve Idogawa, qui sort du lac d'Oïtz et se jette dans la mer intérieure au-dessous d'Osaka. Deux affluents de l'Idogawa prennent leur source au nord de la capitale et en longent les murailles, l'un à l'orient, l'autre à l'occident.

Ainsi Kioto est complétement entourée d'un réseau d'eaux courantes, qui se prêtent aux travaux d'irrigation des rizières aussi bien qu'à l'établissement de canaux dans les rues de la ville ou d'étangs dans les parcs impériaux.

On cultive dans ses environs le riz, le sarrasin, le froment, l'arbuste à thé, le mûrier, le cotonnier et une immense variété d'arbres fruitiers et de plantes légumineuses. Des bosquets de bambous, de lauriers, de châtaigniers, de pins et de cyprès couronnent les collines. Les sources jaillissantes y abondent. Des milliers d'oiseaux, le faucon, le faisan, la huppe, les oies, les canards, les échassiers de toute espèce, animent les campagnes. La contrée de Kioto est réputée dans tout le Japon pour la douceur de son climat. C'est aussi l'une des parties de l'empire qui sont le moins exposées aux ouragans et aux tremblements de terre.

Les successeurs de Zimmou ne pouvaient rencontrer une retraite plus propice pour jouir tranquillement du fruit des labeurs de leurs ancêtres, pour se diviniser complaisamment sur le piédestal des anciennes traditions de leur race, pour oublier enfin les réalités de la vie humaine au point de laisser échapper de leur main énervée l'un des plus beaux sceptres du monde.

Le descendant des Kamis du Japon était naturellement désigné pour devenir le chef de la religion nationale. Celle-ci n'avait pas de clergé. Les mikados créèrent une hiérarchie de fonctionnaires revêtus du caractère sacerdotal et chargés de présider à tous les détails de l'exercice du culte public : il y eut les ordonnateurs des fêtes sacrées et patriotiques, les entrepreneurs des pompes funèbres, les gardiens des temples et de leurs trésors, les conservateurs de leurs reliques et de leurs cimetières. Tous les hauts dignitaires furent choisis parmi les membres et les collatéraux de la famille impériale.



Un ermite à Kioto (voy p 58). — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

On ne procéda pas autrement en ce qui concernait le service du palais et généralement toutes les fonctions importantes du daïri. Les chefs de l'administration civile et militaire devinrent toujours plus étrangers à la cour proprement dite, et celle-ci prit un cachet exclusivement clérical.

La capitale même de l'empire finit par présenter cet étrange spectacle, que l'on n'y rencontrait à peu près rien qui eût trait à la guerre, à la marine, au gouvernement de l'État : tout cela ayant été abandonné aux soins des fonctionnaires préposés à ces divers services et disséminés dans telle ou telle place de province. En échange, toutes les sectes qui reconnaissaient la suprématie du mikado tinrent à honneur de fixer en sa résidence le siége de leurs propres dignitaires, et d'y élever, à l'envi les unes des autres, des monuments de leur spécialité religieuse. Ainsi, quand le bouddhisme, importé par des moines venus de la Chine, se fut assuré la protection du mikado en lui rendant hommage, à titre de chef spirituel de l'empire, il ne tarda pas à surpasser tout ce qui s'était fait dans la capitale à la gloire du culte des Kamis. Ce furent les bouddhistes japonais qui dotèrent Kioto de la plus grosse cloche du monde et d'un temple non moins unique en son genre : on l'appelle le temple des trente-trois mille trois cent trente-trois, ce qui est le nombre exact des idoles qu'il contient. Pour donner la clef de ce tour de force, je dois dire que les grandes statues en supportent une multitude de petites,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disposées sur leur tête, sur leurs genoux et sur la paume de leurs mains.

Les temples ou les chapelles de Kioto qui appartiennent à l'ancienne religion nationale n'ont pas cessé de conserver, du moins jusqu'à un certain point, le caractère de simplicité qui les distingue dans la province. Les uns sont consacrés aux sept dynasties célestes de la mythologie indigène; d'autres, aux esprits de la terre; d'autres encore, à la divinité du soleil, Ten-sjoo-daïzin, ou à ses descendants, les premiers mikados.

Le culte kami possédait à Kioto et dans la banlieue, vers la fin du dix-septième siècle, deux mille cent vingt-sept mias; mais la religion bouddhiste, dans ses diverses sectes ou ramifications, n'y comptait pas moins de trois mille huit cent quatre-vingt-treize temples, pagodes ou chapelles.

Il n'y a pas d'autres monuments dignes de remarque dans cette singulière capitale.

Les palais du daïri, tant par leur destination que par le style de leur architecture, font partie des édifices sacrés. Ils sont renfermés dans une enceinte de murailles qui occupe la partie nord-est de la ville. Des arbres de haute futaie, dont les cimes apparaissent au-dessus de lointaines toitures, donnent une vague idée de l'étendue et de la tranquillité des parcs au sein desquels les demeures impériales se

Acteurs et danseuses de la cour du mikado. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis japonais.

dérobent aux regards profanes et aux bruits de la cité.

Comme il arrive fréquemment que le mikado abdique en faveur du prince héréditaire, pour terminer ses jours dans une retraite encore plus profonde, un palais spécial lui est réservé à cette intention dans un enclos solitaire de la partie sud-est du daïri.

A peu près au centre de la ville, un château fort dont les remparts sont surmontés par intervalles de tours carrées à deux ou trois étages, servait de refuge au mikado dans les temps de troubles; c'est aujourd'hui le quartier général de la garnison du Taïkoun.

Les hauts dignitaires, les fonctionnaires et les gens de service employés dans les diverses résidences de l'empereur et de sa nombreuse famille doivent se compter par milliers. On n'en connaît jamais exactement le chiffre, parce que la cour a le privilége d'échapper au recensement annuel.

De tout temps le gouvernement japonais s'est occupé avec sollicitude de la statistique nationale. Dans la ville sainte de l'empire, la statistique se fait cléricale et classe officiellement chaque individu dans la secte à laquelle il déclare appartenir.

Kæmpfer rapporte que de son temps, en 1693, la population stable de Kioto, abstraction faite de la cour, se composait de 52 169 ecclésiastiques et de 477 557 laïques; or, les uns et les autres se répartissaient en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une vingtaine de sectes reconnues, dont la plus nombreuse comptait 159 113 adhérents, et la plus faible, qui était une sorte de confrérie bouddhiste, 289 membres seulement.

Il ne faut pas s'imaginer que cet énorme développement de la vie sacerdotale dans la capitale du Japon ait eu pour effet d'en rendre le séjour morose, ni d'imprimer aux mœurs publiques un cachet d'austérité. C'est tout le contraire qui est arrivé. Les relations et les tableaux que l'on possède de Kioto telle qu'elle était dans les temps de sa prospérité, laissent absolument l'impression d'un immense carnaval.

Figurons-nous que nous approchons de la ville sainte à l'heure du coucher du soleil : déjà l'oreille est réjouie d'un concert d'instruments qui semblent annoncer le voisinage d'un vaste champ de foire. Sur toutes les collines, également envahies par des bosquets sacrés, des temples et des couvents, les bonzes et les moines célèbrent l'office du soir, à coups répétés de grosses caisses, de tambourins, de gongs de cuivre et de clochès d'airain.

Les faubourgs s'illuminent de lanternes de papier aux couleurs éclatantes; il y en a de toutes dimensions : les plus gigantesques sont de forme cylindrique et luisent parmi les colonnes des frontispices des temples; les plus petites, semblables à des globes, sont suspendues aux portes des auberges et aux galeries des maisons de plaisir. Les édifices sacrés et les établissements profanes qui participent à cette illumination sont en nombre si considérable et se touchent de si près, que tout le quartier semble être le théâtre d'une fête vénitienne.

Musiciens de la chapelle pontificale à Kioto. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis japonais.

Au sein de la cité même, une foule compacte de personnes des deux sexes circule devant les étalages des boutiques, sur les trottoirs des longues rues qui s'étendent du sud au nord jusqu'aux environs du daïri. Les prêtres y sont en grand nombre. Ceux du culte kami portent une petite calotte de carton, laqué en noir, surmontée d'une sorte de cimier de même couleur traversé d'une mince croix blanche. L'on y ajoute, en forme d'appendice, un ruban fortement empesé, attaché derrière la tête, et qui retombe sur la nuque avec la roideur d'un ressort. C'est une ancienne coiffure nationale qui n'est pas l'apanage exclusif des prêtres, mais que l'on retrouve, avec certaines modifications prescrites par les lois somptuaires, dans les dix-neuf classes officiellement attitrées de la population de Kioto. Une ample simarre, un pantalon bouffant et un grand sabre recourbé, qui n'est probablement qu'une arme de parade, complètent le costume de ville des desservants des temples kamis.

Tous les membres du clergé bouddhiste, les réguliers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi bien que les séculiers, ont la tête rasée et complétement nue, à l'exception de certains ordres qui s'affublent d'un chapeau à larges bords. Les soutanes grises dominent généralement, mais l'on en voit aussi de noires, de brunes, de jaunes et de rouges, quelquefois accompagnées d'une écharpe, d'un plastron ou d'un surplis.

Kioto possède même de saints ermites, qui ont fait choix de la capitale pour se retirer du monde. Les citadins, reconnaissants, transforment les cellules de leurs cénobites en petits greniers d'abondance. Il en est une, des plus mystérieuses, qui est taillée dans une haute paroi de rocher et habitée l'on ne sait par qui ni comment; mais une ingénieuse poulie fait descendre et remonter très-régulièrement les corbeilles aux provisions

Une cloche à Kioto (voy p. 55). — Dessin de H. Catenacci d'après un croquis japonais.

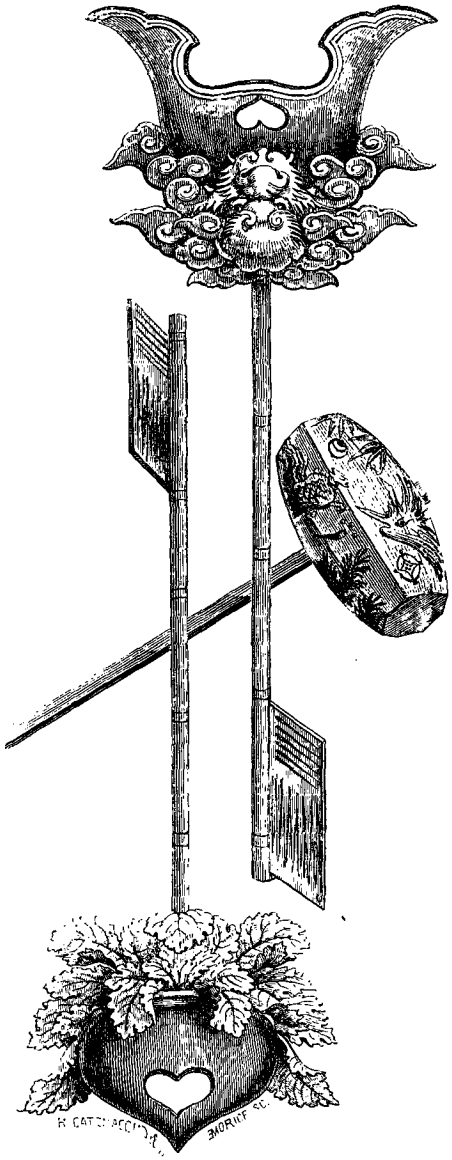
par-dessus un grand étang qui sépare le rocher de la voie publique (voy. p. 55).

La mendicité, exploitée comme profession sainte, s'étale, à toutes les heures, dans toutes les rues de la ville. Ici, des frères quêteurs, des moines mendiants font résonner sur le pavé une crosse surmontée d'anneaux de métal; là, ils agitent une clochette ou frappent du marteau sur un timbre attaché à leur ceinture; quelques-uns déclament en montrant des reliques; d'autres poursuivent les passants de monotones litanies.

Des jongleurs, des saltimbanques, des comédiens de carrefours sollicitent, de leur côté, l'attention du public, au moyen d'une musique assourdissante de fifres et de tambourins.

De toutes les maisons de thé s'échappent des sons de guitares et de joyeux éclats de voix. Les théâtres et les quartiers spécialement affectés aux lieux de plaisir sont ouverts toute la nuit.

C'est là que se donnent rendez-vous les jeunes gentilshommes de la résidence, pour terminer, à l'aube du lendemain, une journée passée dans la domesticité de la cour, ou dépensée entre le manége, les courses de



Clefs et maillet sacrés. — Dessin de Catenacci d'après un croquis japonais.

chevaux, les jardins de tir à l'arc, le jeu de paume et les maisons de thé de la banlieue.

Outre le théâtre populaire, où l'on joue la comédie bourgeoise et l'opéra-féerie, il y a le théâtre de la cour, qui est bien la chose la plus étrange et la plus inexplicable qui se rencontre au Japon. Rôles, costumes et décors, tout y est conventionnel, comme la tragédie classique sous Louis XIV, avec « madame » Phèdre, Agamemnon en perruque, et Achille à hauts talons. Seulement, sous l'enveloppe conventionnelle de nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

héros tragiques, nous retrouvons des caractères que l'étude de l'antiquité hellénique nous a rendus familiers, et dont les poëtes ont fait des types, des personnifications de telle ou telle passion humaine. Mais qui nous dira l'origine et la signification des personnages de la scène impériale de Kioto? Quel est, par exemple, ce vieillard à barbe blanche, avec une béquille où s'est posée une perruche verte, oiseau parfaitement inconnu dans tout l'archipel japonais? Et ce héros qui poursuit un serpent venimeux, animal également étranger au Japon? D'où viennent ces boucliers, ces casques, ces épées, dont la forme ne rappelle ni les armes des demi-dieux de la mythologie nationale, ni celles des guerriers de l'empire des mikados? C'est en vain que l'on chercherait des analogies parmi l'immense variété de types du théâtre chinois. Quand le costume des acteurs de Kioto réveille en moi quelques lointaines réminiscences, elles me transportent au wayang des princes javanais, cet autre théâtre mystérieux, où des pièces héroïques, dont l'action se prolonge pendant toute la nuit, sont déclamées dans une langue que personne ne comprend plus, et gravement exécutées au moyen de marionnettes de bois.

La tiare fantastisque dont la tête de chacune de ces marionnettes est couronnée répond exactement, si ce n'est quant à la forme, du moins quant à l'effet, à la coiffure indescriptible des comédiens du mikado.

Les musiciens qui composent l'orchestre du théâtre portent, comme ceux de la chapelle pontificale, un bonnet taillé sur le patron de l'ancien casque national, qui était fait en demi-globe, sans cimier, mais orné d'appendices protégeant la nuque.

Leurs principaux instruments sont la flûte traversière, la flûte de Pan, la conque marine, les timbales, et le gong appelé kak-daï-ko : c'est un disque de la grandeur d'une planche de paravent, tendu d'une peau corroyée, supporté par un piédestal, et orné de figures et de flammes symboliques, qui se rapportent probablement au culte du soleil.

Bonze quêteur. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

On attribue à ces cinq instruments un caractère sacré. Il fut un temps où la grande divinité qui éclaire le monde, ne pouvant plus supporter le spectacle de la barbarie des hommes, se retira dans les cavernes de la mer. On parvint à la rappeler aux sons d'un concert de flûtes, de conques, de timbales et de gongs : avec l'invention de la musique les ténèbres disparurent de la face de la terre.

C'est dans les fêtes de la religion nationale que le goût musical et dramatique du peuple japonais a trouvé son aliment le plus sain, le plus substantiel.

Le culte kami est extraordinairement sobre de dogmes. Il se résume dans la croyance que les dieux qui ont créé le Japon continuent de prendre intérêt à leur œuvre, et que les héros auxquels l'empire a dû sa puissance habitent le séjour des dieux et y remplissent auprès de ceux-ci un rôle d'intercession en faveur de leur patrie. Il importe donc d'honorer les Kamis; mais, pour leur être agréable, il faut s'approcher d'eux dans un état de pureté, célébrer dignement les fêtes consacrées à leur mémoire, et visiter les lieux qu'ils ont illustrés par leur naissance ou leurs exploits.

L'accomplissement de ces courtes prescriptions ne rencontrait aucune difficulté sérieuse. Quelques règles de conduite, en deux ou trois articles, fournissaient à tout fidèle le moyen de s'assurer par lui-même s'il se trouvait dans les conditions de pureté requises, ou d'aviser à la purification dont il pouvait avoir besoin.

Il n'était astreint à d'autres devoirs religieux qu'à entretenir soigneusement chez lui les deux éléments purificateurs, l'eau et le feu; à témoigner sur sa personne, par des ablutions journalières, des bonnes dispositions de son âme, et à ne présenter au temple ou au Kami domestique que des offrandes d'une fraîcheur incontestable.

On devenait impur par des relations coupables, par la mort de parents consanguins, par l'attouchement d'un cadavre; en répandant du sang, en se souillant de sang, en mangeant de la chair d'animaux domestiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour sortir de cet état, il fallait se soumettre aux formalités de l'expiation pendant un temps plus ou moins prolongé, selon la gravité du cas. Elles consistaient, pour les hommes, à se laisser croître la barbe et les cheveux et à se couvrir la tête d'un vulgaire chapeau de paille; pour les femmes, à se coiffer d'un mouchoir d'étoffe blanche; pour les uns et les autres, à s'enfermer dans leurs appartements ou entreprendre un pèlerinage, et à s'abstenir de certains mets et de toute distraction bruyante.

La réintégration du pénitent dans le cercle de sa famille et de ses amis était l'occasion de grandes réjouissances, accompagnées d'une purification générale de sa demeure par le sel et par l'eau, sans préjudice d'un grand feu allumé dans la cour.

Les fêtes anniversaires instituées en l'honneur des

Pelerins japonais. — Dessin de A. de Neuville d'apres une photographie.

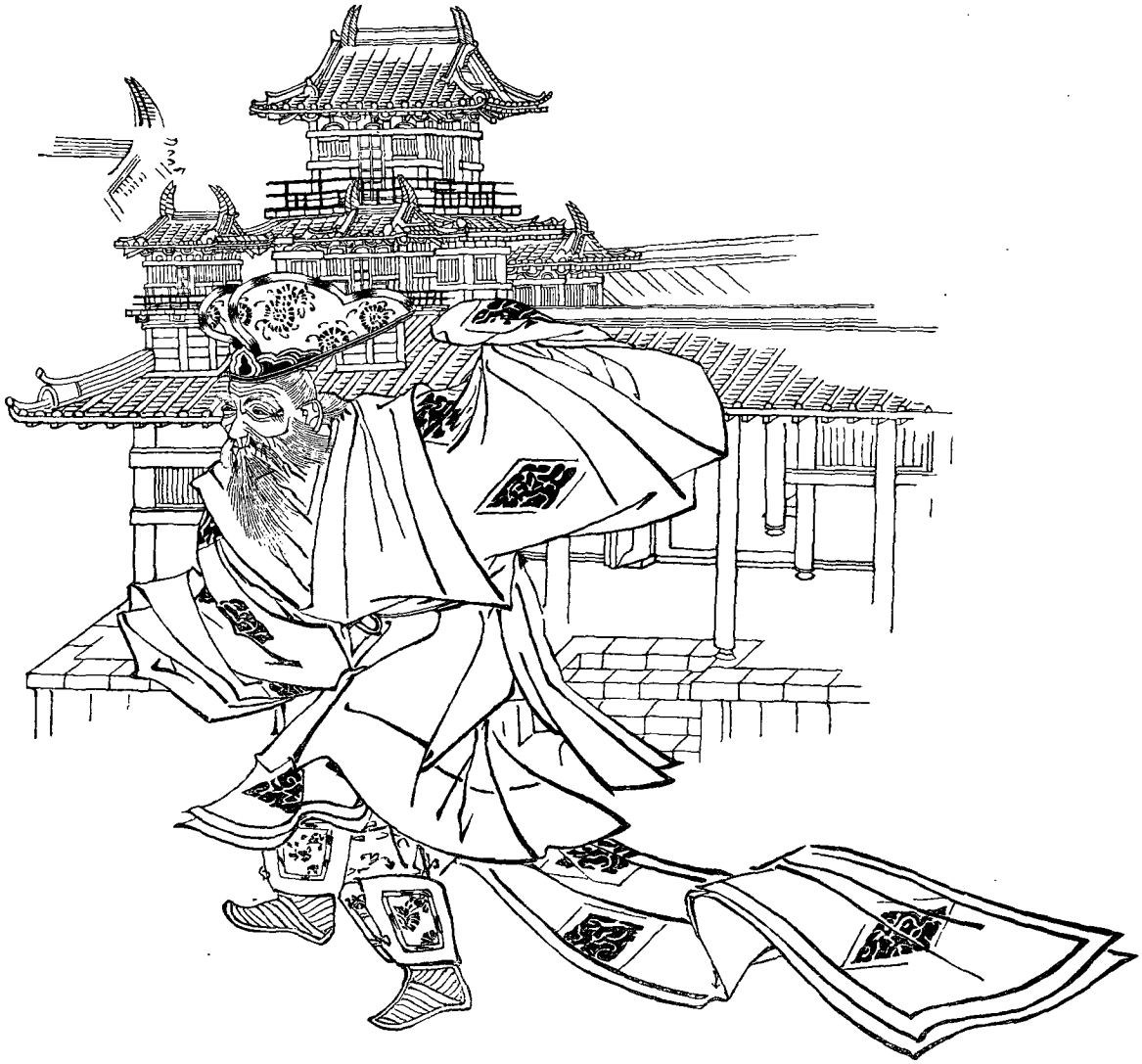
principaux Kamis du Japon ne comportent pas d'autres rites sacrés que des cérémonies de purification, et encore celles-ci n'y furent-elles introduites que vers la fin du huitième siècle.

La veille de la grande solennité, les prêtres se rendent en procession, à la lueur des flambeaux, au temple où l'on garde dans une châsse précieuse, appelée mikosi, les armes et divers autres objets qui ont appartenu au héros divinisé. Le mikosi représente, selon la fiction cléricale, l'habitation terrestre du Kami, le trône qu'on lui conserve dans sa patrie. Mais, chaque année, on doit le soumettre à une purification radicale. On dépouille donc la châsse de ses reliques et on la porte à la rivière. Tandis qu'un certain nombre de prêtres la lavent avec soin, d'autres allument de grands feux pour écarter les génies malfaisants, et la Kagoura, le chœur sacré, apaise par ses instruments et ses chants l'esprit du Kami, qui est momentanément privé de sa résidence terrestre. Cependant l'on ne tarde pas à la lui rendre, ce qui s'exprime en réintégrant solennellement dans la châsse les reliques jusqu'alors exposées dans le cortége. Seulement, comme le temple lui-même doit être aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

purifié, le mikosi n'y rentre qu'après cette opération, et pendant toute la fête, qui dure plusieurs jours, il reste abrité sous un reposoir spécialement construit à cet usage et dûment protégé contre les malins esprits : s'ils essayaient, en effet, de franchir les cordes de paille de riz qui entourent l'enceinte sacrée, ils s'exposeraient à recevoir des ondées d'eau bénite bouillante, dont on asperge de temps en temps la demeure du Kami, et malheur à ceux qui voltigeraient dans les airs à portée de sa garde d'honneur, car les prêtres qui la composent sont d'agiles cavaliers et d'habiles archers ; le peuple applaudit à leurs évolutions et suit des yeux avec admiration les flèches qu'ils lancent dans les nues et qui toutes retombent dans l'intérieur de l'enceinte.

Telles sont les cérémonies qui étaient censées donner à la fête la consistance d'un acte de dévotion. L'on comprend que ce n'est point à celles-là que j'ai fait allusion en parlant de l'influence du culte kami sur le développement du goût dramatique de la nation. A côté de ces jongleries puériles, il y avait ce que nous



Danse pantomime à la cour du mikado. — Fac-simile d'un dessin japonais.

pouvons appeler le cortége historique, grande procession de prêtres masqués et costumés, exécutant, dans les stations, diverses scènes empruntées à la vie de leur héros. Ces représentations théâtrales en plein air étaient accompagnées de musique, de chants et de danses pantomimes. Les beaux-arts et la poésie se faisaient les interprètes des traditions nationales, et le peuple, accouru en foule, recevait avec avidité cet enseignement patriotique. Quelquefois on le rehaussait d'une exposition de trophées d'armes ou de groupes de figures d'argile reproduisant les traits et portant les costumes traditionnels des principaux Kamis. On les disposait sur des chars ou sur des échafauds de forme pyramidale, où l'on trouvait aussi moyen de représenter tel bâtiment, tel pont, telle jonque, tel lieu sacré, illustrés par les héros dont on célébrait la mémoire.

Dans l'origine, ces fêtes anniversaires, que l'on nomme matsouris, étaient limitées à un petit nombre de villes, les plus anciennes de l'empire. Huit provinces seulement avaient l'honneur de posséder des Kamis. A dater du dixième siècle, chaque province, chaque district, chaque endroit de quelque importance voulut avoir son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

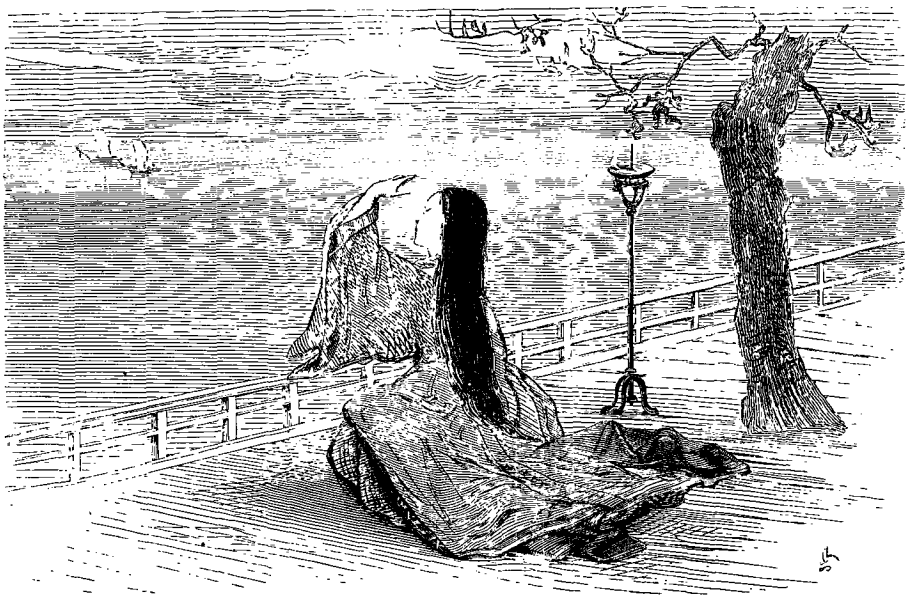
héros, son céleste patron. Finalement le nombre des Kamis honorés au Japon s'éleva à trois mille cent trente-deux, parmi lesquels, à la vérité, l'on trouva convenable de faire une différence en faveur des plus anciens. L'on en compta quatre cent quatre-vingt-douze, qui furent désignés sous le titre de grands Kamis, et les autres reçurent le nom de Kamis inférieurs.

Dès lors il y eut des matsouris sur tous les points du Japon, et d'un bout à l'autre de l'empire se répandit le goût des récits héroïques et des jouissances artistiques alliées à l'amour de la patrie et des mâles vertus.

Sous ce rapport la religion nationale du Japon n'a pas été stérile. Il en est resté quelque chose, car elle a créé un peuple qui possède universellement le sentiment du patriotisme, un empire qui n'a jamais connu le joug de l'étranger, et un gouvernement qui, même de nos jours, a conservé dans ses relations avec les plus puissants États des deux mondes, son entière autonomie.

La littérature du Japon. — Une femme poëte. — Le grand siècle littéraire.

L'illustre empereur Schi-hoang-ti, qui occupa le trône de la Chine de l'an 246 à l'an 209 avant J. C., lorsqu'il eut atteint le faîte de sa puissance, jeta un regard d'envie sur les îles du Japon. Ce qu'il y cherchait, ce n'était point un nouvel agrandissement de sa domination. Il avait reculé jusqu'à leurs dernières limites les frontières du Céleste-Empire. Il venait de les mettre à jamais à l'abri des invasions en les entourant de la grande muraille qui témoigne encore aujourd'hui du caractère prodigieux de son règne. Tous ses ennemis étaient écrasés. Il ne restait plus de trace de la féodalité. Entre le pouvoir impérial absolu et le peuple, entre le Fils du Ciel et les centaines de millions de ses sujets, il n'y avait plus rien. L'opposition même des lettrés était brisée, les livres des philosophes avaient été réduits en cendres. Néanmoins l'ambition de Schi-hoang-ti



L'inspiration. — Dessin de Staal d'après une vignette japonaise.

ne pouvait se satisfaire. Rassasié de bonheur et de gloire, il se sentait dévoré de la soif de l'immortalité. Ayant appris que l'on trouve sur le sommet d'une montagne du grand Nippon une plante dont la racine a la propriété de prolonger l'existence humaine, il dépêcha au Japon l'un de ses favoris, le prudent Sjofou, avec ordre de lui procurer cette herbe merveilleuse.

L'émissaire impérial visita les côtes de la mer intérieure sans découvrir l'objet de ses recherches. Quand il fut parvenu dans la contrée de Ksiou, sur la terre de Nippon, il s'y établit avec les gens de sa suite, abandonnant son empereur à la fatale destinée qui tôt ou tard surprend tous les hommes. Ni lui ni ses compagnons ne retournèrent dans leur patrie. C'est par eux que les Japonais ont reçu leurs premières notions sur la Chine.

Cependant le mikado ne voulut pas s'en tenir aux récits qu'on lui rapportait de la colonie de Ksiou. Il envoya une ambassade au chef même du Céleste-Empire pour lui demander une copie des annales de sa cour. Non-seulement il obtint les précieux volumes, mais on lui donna des lettrés chargés de les interpréter. Bientôt l'on enseigna la langue chinoise dans la résidence du mikado, et, les relations se multipliant entre les deux souverains, il fut de bon ton à la cour japonaise de faire usage de caractères chinois dans le style noble et le style lapidaire, ainsi que de citer des passages des classiques, et de composer des poésies dans le goût des lyriques de la Fleur du Milieu.

La Chine exerça donc sur le Japon une influence littéraire que l'on peut comparer, sous toutes sortes de réserves, à l'action de la culture hellénique sur les peuples de l'Occident.

Lorsque l'héroïne Zingou eut soumis la Corée, elle en rapporta une grande quantité d'œuvres de la littérature chinoise, des livres de la religion bouddhiste, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traités sur l'art médical, et de nouveaux instruments de musique.

Ce furent, aux yeux des Japonais, les trophées les plus précieux de sa glorieuse expédition.

Leur admiration pour les arts et les lettres du Céleste-Empire n'alla pas toutefois jusqu'à les pénétrer d'estime pour le peuple chinois lui-même. On continua de lui demander des maîtres de langue, de musique, de morale et de philosophie ; mais on fit à ceux-ci une position analogue à celle des sophistes grecs au sein de la société romaine : le caractère studieux, pacifique et mercantile des hommes de Nankin ne cessa d'être un sujet de mépris pour les chevaleresques insulaires du grand Nippon.

Aussi la littérature japonaise, tout en se développant sous l'influence de modèles chinois, sut-elle conserver une certaine originalité. Seulement, emprisonnée à la cour dans les formes d'un monde conventionnel, elle dut y tourner sans cesse dans le cercle des sujets à la mode, et faire consister la perfection du style dans la stricte observation des règles académiques. On composa des distiques sentencieux taillés comme des arbres nains ; on fit entrer la description de la mer dans le cadre d'un sonnet.

Le burin japonais nous a transmis les traits des écrivains qui excellèrent dans ce genre d'excercices. Leur image est toujours accompagnée du sujet de leur chef-d'œuvre poétique.

Le chantre de la mer est invariablement représenté accroupi sur la plage ; tel autre est plongé dans la contemplation d'une touffe d'iris ; celui-ci a pour attribut un pêcher en fleurs ; il y a les poëtes du riz, du papillon, de l'érable, de la grue, de la lune, des coquillages.

Nous rencontrons aussi Trissotin et Vadius ; mais, à Kioto, ils passent des provocations aux voies de fait,

Femme poete. — Dessin de Staal d'après une vignette japonaise.

sans autre arme, heureusement, qu'un moelleux coussin de soie (voy. p. 64).

On montre des lieux célèbres dans les fastes de la poésie japonaise : tel est le mont Kamo, où Tsjoo-meï a composé son livre d'odes en rêvant sur les bords du torrent des cigales ; ailleurs c'est un couvent, qui a servi de refuge à un prince égaré pendant une nuit d'orage : le lendemain, à son départ, il remit entre les mains du prieur une pièce de poésie inspirée par la circonstance ; ce gracieux tribut a fait la fortune du monastère.

Les Chinois ne demeurèrent pas insensibles aux progrès que faisaient leurs élèves dans le goût des lettres et l'élégance des mœurs. En témoignage de sa haute satisfaction, le Fils du Ciel envoya une ambassade au mikado sans autre mission que celle de lui faire hommage d'un recueil de poésie (an 815 après J. C.).

La culture de l'art poétique fut poussée jusqu'à l'héroïsme par une noble demoiselle de la cour de Kioto. La belle Onono-Komatch est généralement représentée à genoux devant un bassin à laver les mains, au-dessus duquel elle efface, à grande eau, ce qu'elle vient d'écrire. Tel était son amour de la perfection du style, qu'elle ne connut pas d'autre passion.

Admirée pour son talent, mais en butte à la jalousie et livrée sans défense au ressentiment des fats dont elle avait repoussé les avances, elle tomba en disgrâce et descendit jusqu'aux derniers échelons de la misère.

Pendant de longues années l'on vit errer de village en village, dans les campagnes du Nippon, une femme toujours solitaire, marchant pieds nus, appuyée sur un bâton de pèlerin, et portant à la main gauche un panier où des rouleaux manuscrits recouvraient quelques maigres provisions de bouche. Des touffes de cheveux blancs s'échappaient du large chapeau de paille qui abritait sa figure maigre et ridée. Lorsque cette pauvre vieille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'asseyait au seuil des temples dans le voisinage des bourgades, les enfants accouraient autour d'elle, étonnés de son doux sourire et de la flamme de ses regards. Elle leur enseignait des vers qui les rendaient attentifs aux magnificences de la création. Parfois quelque moine studieux, s'approchant avec respect, sollicitait l'autorisation de prendre copie de l'une des poésies que la pauvre vagabonde portait dans son panier.

De nos jours même on conserve religieusement au Japon la mémoire d'Onono-Komatch, la femme extraordinaire, la vierge inspirée, humble et sévère envers elle-même au sein de la fortune, douce, patiente et toujours fervente pour l'idéal jusqu'à son extrême vieillesse et dans la plus profonde adversité.

C'est la figure la plus populaire du Panthéon poétique de l'ancien empire des mikados.

Le grand siècle littéraire de cette période et en général de l'histoire du Japon s'ouvre par le règne de Tenziten-woo, le trente-neuvième mikado, qui vivait dans la seconde moitié du septième siècle de notre ère.

Ce prince prit à tâche d'ennoblir l'idiome national, et les services qu'il rendit à cet égard, par ses écrits aussi bien que par ses institutions d'éducation publique, le placent à la tête des cent poëtes de l'ancien idiome que l'on appelle la langue de Yamato, du nom de la province classique du Nippon.

Un Trissotin et un Vadius japonais. — Fac-simile d'un dessin japonais.

Les productions littéraires les plus monumentales du règne de Tenziten-woo sont: le Koziki, ou livre des antiquités; le Foutoki, monographie de toutes les provinces du Japon; le Nipponki, ou annales de l'empire; un autre recueil de légendes nationales; la première grande collection de lyriques; le livre des usages du Daïri; et une encyclopédie universelle, faite à l'imitation des chefs-d'œuvre d'érudition et d'imagination que déjà la Chine possédait en ce genre.

En feuilletant ces énormes recueils, naïvement illustrés de vignettes sur bois, l'on ne peut s'empêcher de faire de curieuses comparaisons entre le monde tel que nous le connaissons, et ce qu'il serait devenu si la création en eût été abandonnée aux mains des philosophes chinois.

Que ceux-ci fassent de l'homme jaune aux yeux bridés le modèle par excellence des êtres intelligents, il n'y a rien en cela qui doive nous surprendre; mais l'on est vraiment stupéfait du travail d'enfantement que ce type de perfection aurait coûté, à les en croire, au Créateur de l'univers. On voit des ébauches d'êtres humains n'ayant encore qu'une jambe et qu'un bras, ou une tête avec un seul œil, ou deux jambes de cheval, ou des jambes assez hautes pour permettre à l'individu de cueillir, sans échelle, les fruits des arbres les plus élevés, ou des bras assez longs pour pêcher à la main du sommet des falaises, ou des tailles et des cols à ressort pour faciliter les mouvements du corps et de la tête, ou plusieurs jambes et plusieurs bras, et même plusieurs têtes, et toutes sortes d'autres complications dont l'inopportunité se serait enfin démontrée à mesure que l'on aurait appris à utiliser les ressources de l'intelligence.

Les encyclopédistes chinois se plaisent à constater qu'il ne reste autour d'eux plus de traces de cette humiliante série d'essais informes et maladroits; mais ils pensent qu'elle est loin d'avoir accompli sa dernière évolution dans le royaume des chiens, dans les îles du Sud et en Europe, ainsi que le prouve la grande quantité de singes, de nègres et de barbares aux cheveux roux, qui sont encore disséminés hors des limites du Céleste-Empire, comme pour faire d'autant mieux ressortir l'exquise supériorité de la race qui l'habite.

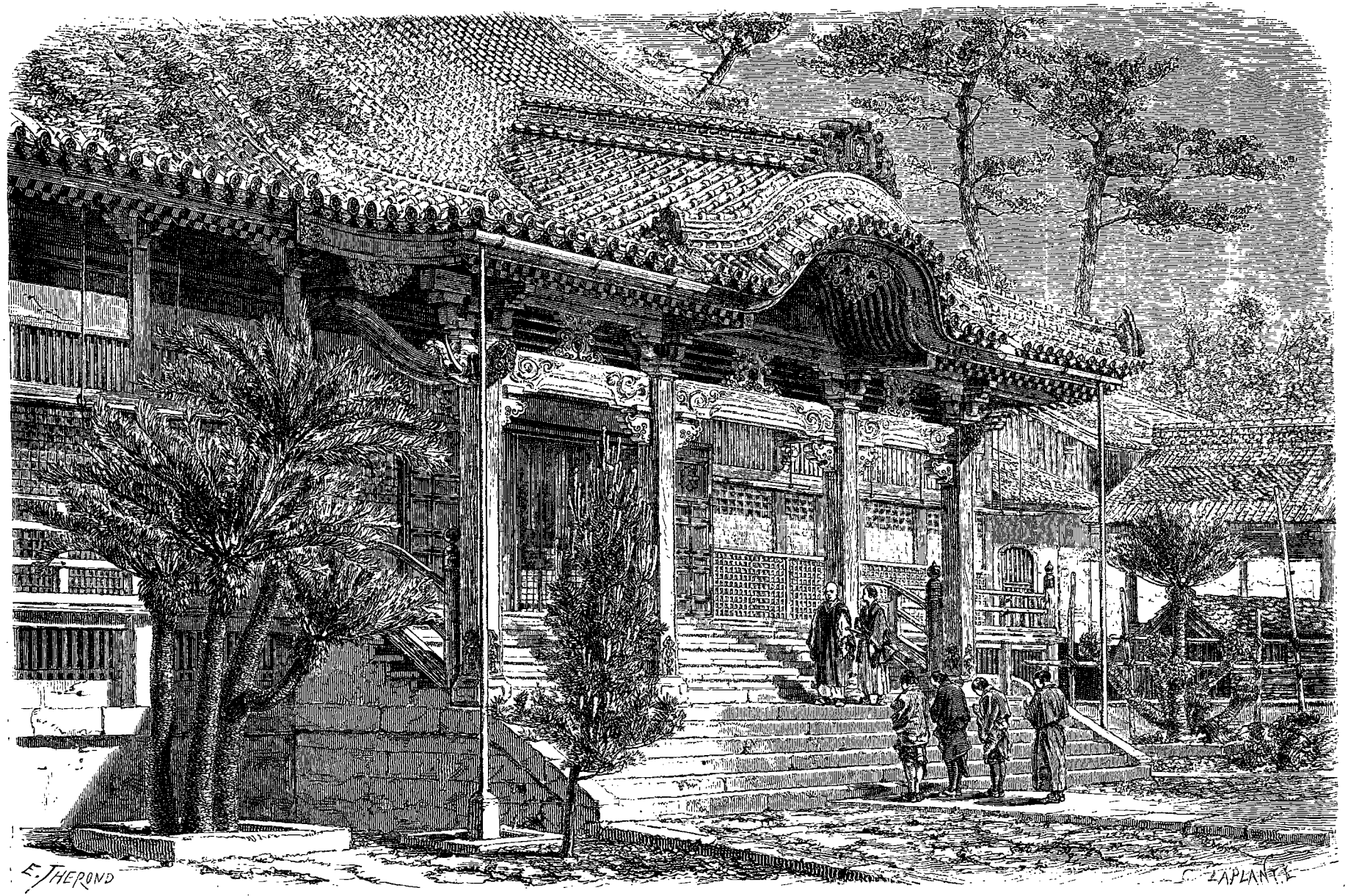
De pareilles conclusions n'étaient pas précisément selon le goût des Japonais, mais ils trouvaient moyen de les interpréter dans le sens de leur orgueilleuse mythologie. Les nègres, par exemple, ne formaient à leurs yeux qu'une variété quelconque de démons terrestres. La première fois qu'ils en rencontrèrent, amenés l'on ne sait d'où par les tempêtes jusque sur une île voisine de Kiousiou, ils les jugèrent indignes d'être éclairés par le divin soleil, et les massacrèrent impitoyablement.

L'université de Kioto a été fondée, selon toute probabilité, à l'imitation des universités chinoises.

A. HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un temple bouddhiste à Nagasaki. — Dessin de Thérond d'après une photogra,hie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sépultures.

La Chine éveille, à chaque instant, l'image d'un édifice poudreux et vermoulu, confié à la garde de vieux invalides. Au Japon, il n'y a littéralement ni ruines ni poussière ; et telle la fraîche végétation de ses îles toujours vertes, telle aussi cette apparence d'inaltérable jeunesse qui se transmet de génération en génération chez les habitants de cet heureux pays.

Ils ornent même leur dernière demeure des attributs d'un printemps éternel. Leurs cimetières sont, en toute saison, parés de verdure et de fleurs. Leurs tombeaux, simples tables commémoratives, conservent le souvenir des trépassés sans y rien ajouter qui rappelle le spectacle de la destruction. Chaque famille ayant son enclos spécial, et chaque mort sa pierre dans le champ commun du repos, la tradition de ceux qui ne sont plus se déroule de colline en colline, parmi les jardins et les bosquets sacrés, jusqu'aux abords des villes et des bourgades.

A Nagasaki, ce tableau est du plus grand effet. La ville s'étendant au pied d'une enceinte de montagnes dont les pentes inférieures sont généralement abruptes, celles-ci ont été taillées en gradins, qui forment principalement autour des vastes quartiers de l'Est, un admirable amphithéâtre de terrasses funéraires.

On dirait deux villes en présence : dans la plaine, la cité des vivants étalant au soleil ses longues et larges rues bordées de frêles maisons de bois et animées d'une foule éphémère ; et sur la montagne, l'austère nécropole, avec ses murailles et ses monuments de granit, ses arbres centenaires, son calme solennel.

Les habitants de Nagasaki, quand ils lèvent les yeux dans la direction de la montagne, doivent songer involontairement aux innombrables générations qui se sont écoulées avant eux sur la terre. Cette multitude de pierres tumulaires dressées sur les terrasses, où elles apparaissent à travers la gaze bleuâtre des lointains vaporeux, fait naître l'idée que les esprits des aïeux reviennent parmi les tombeaux : là, muets mais attentifs, ils contemplent l'agitation de la cité.

Une fois par an, vers la fin du mois d'août, la population tout entière les convie à une fête solennelle, qui se prolonge pendant trois nuits consécutives.

Le premier soir on éclaire, au moyen de lanternes en papier peint de différentes couleurs, les tombes des personnes mortes durant l'année qui vient de s'écouler.

La seconde et la troisième nuit, toutes les tombes sans exception, les vieilles comme les nouvelles, participent à la même illumination et toutes les familles de Nagasaki vont s'installer dans les cimetières, où elles se livrent, en l'honneur des ancêtres, à d'abondantes libations. Les éclats d'une gaieté étourdissante retentissent de terrasse en terrasse, et des fusées, lancées par intervalles, semblent mêler au bruit des réjouissances humaines le son des échos de la voûte céleste.

Les résidents européens se transportent à bord des vaisseaux en rade pour contempler de loin le spectacle féerique que présentent les collines, toutes resplendissantes de rougeâtres lueurs.

Mais, à la troisième veille, on voit tout à coup, vers les deux heures du matin, de longues processions de lumières descendre des hauteurs et se grouper sur les bords de la baie, tandis que la montagne rentre peu à peu dans l'ombre et le silence. Il faut que les morts s'embarquent et disparaissent avant l'aube du jour. On leur a tressé des milliers de nacelles de paille, chacune approvisionnée de quelques fruits et de petites pièces de monnaie. On charge ces frêles embarcations de tous les lampions en papier de couleur qui ont servi à l'illumination des cimetières, on tend au vent leur petite voile de natte, et la brise matinale les disperse sur la rade, où elles ne tardent pas à s'enflammer. C'est ainsi que la flottille entière se consume en traçant dans toutes les directions de larges sillons de feu. Les morts vont vite. Bientôt le dernier navire a sombré, la dernière lumière s'est éteinte, la dernière âme a fait ses adieux à la terre.

Au lever du soleil, il ne reste plus trace de la veille des morts (voy. comte de Lijnden, *Souvenir du Japon*).

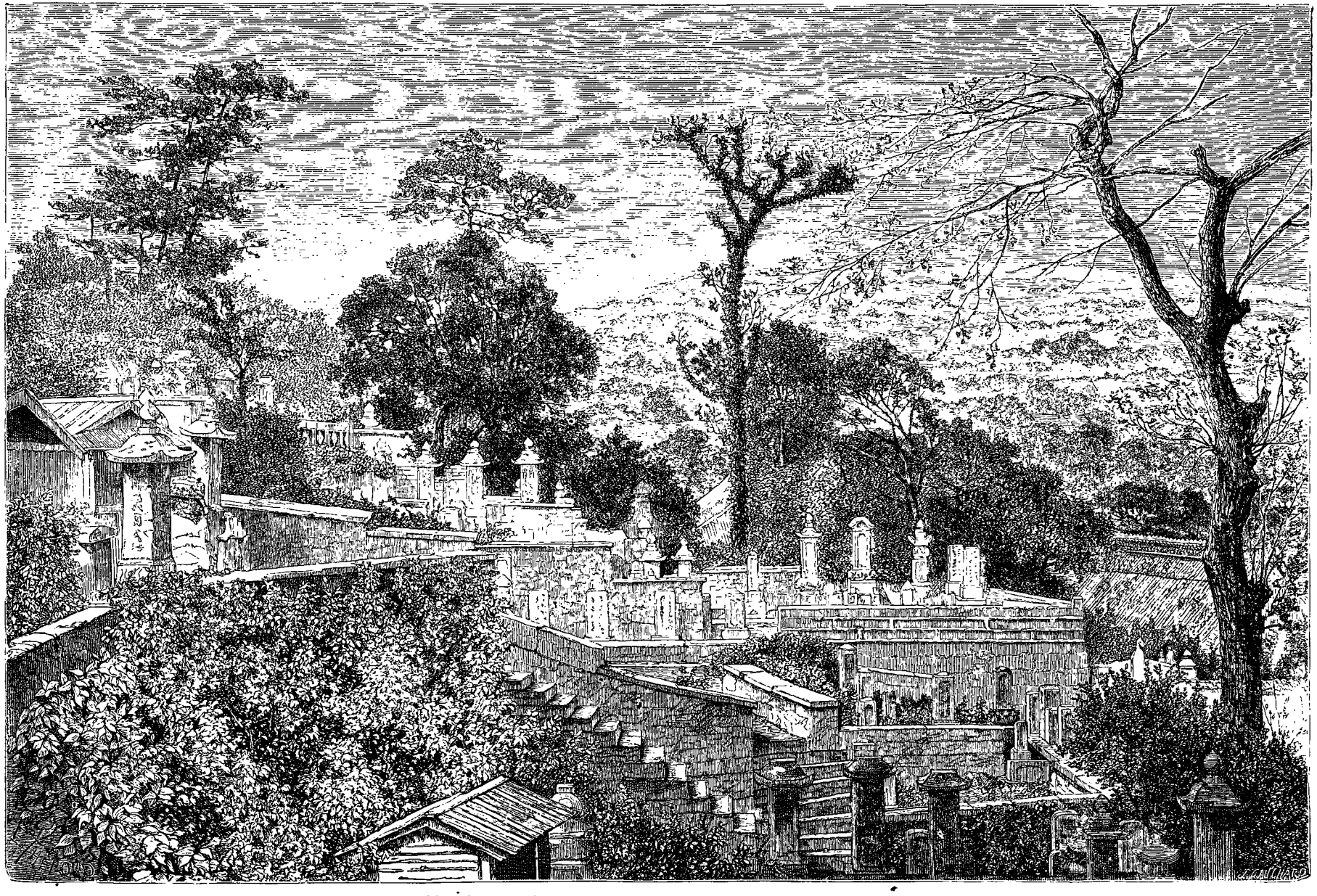
Dans les temps anciens, quand le Japon n'avait pas d'autre religion que le culte des Kamis, l'on faisait aux personnages d'une certaine importance les honneurs d'une sépulture spéciale, distincte des cimetières réservés au commun peuple.

On choisissait ou l'on élevait dans ce but une colline de forme conique, qui recevait, comme un castel, le nom de Yasiro, demeure fortifiée. Elle était bordée de murs de construction cyclopéenne, et généralement entourée d'un large fossé ; mais un tori, placé à l'entrée du pont qui unissait la colline à la plaine, témoignait de la sainteté du lieu.

On déposait le cercueil dans un sépulcre de pierre, semblable à un cénotaphe, et l'on abritait ce monument

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Collines funéraires à Nagasaki. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous un petit édifice de bois, ayant l'apparence d'une chapelle de Kamis.

Les cérémonies de l'inhumation avaient un caractère solennel. On eût dit en voyant le cortége funèbre qu'il célébrait le triomphe d'un héros. On donnait au défunt, dans sa tombe, sa cotte de mailles, ses armes, ce qu'il possédait de plus précieux. Même ses principaux serviteurs le suivaient dans le sépulcre, et l'on immolait à ses mânes son coursier favori. Ces usages barbares furent abolis au premier siècle de notre ère. Des mannequins remplacèrent les victimes humaines, et l'on ne sacrifia plus de chevaux qu'en peinture. Quelques coups de pinceau, hardiment jetés sur une planche de bois blanc figuraient l'image du compagnon de gloire du défunt, et cette planche faisait partie des objets destinés à être scellés dans la tombe.

Les peintres indigènes déployèrent dans la composition et l'exécution de ces dessins, une verve, une habileté, qui ont fait de ces yémas, ou croquis de chevaux, l'une des curiosités artistiques du Japon. Il en existe dans diverses chapelles des villes et des campagnes, à titre de tableaux votifs. Les amateurs recherchent ceux qui figurent sur les feuilles de certains paravents de cérémonie, en usage à la cour de Yédo. Quelquefois l'on en rencontre au nombre des présents offerts par le taïkoun aux gouvernements étrangers.

Fac-simile d'un yéma ou croquis de cheval.

Il ne paraît pas que ce genre de dessin ait joui d'une grande faveur dans l'entourage du mikado, tandis que la miniature y fut de plus en plus à la mode.

Les œuvres des miniaturistes de Kioto rappellent fréquemment nos missels du moyen âge : on y retrouve le même emploi du papier vélin, le même abus de fonds dorés, le même luxe de couleurs. Les manuscrits, ornés de vignettes dans le texte, s'enroulent sur un cylindre d'ivoire ou sur un bâton de bois précieux dont les extrémités sont revêtues de garnitures de métal. On relie généralement, sous forme de volume, les almanachs, les recueils de poésies, les romans, les collections de litanies et de prières.

Les dévotes élégantes font usage, à l'office, des éditions les plus microscopiques qui se puissent imaginer.

Les dames et les poëtes de Kioto n'emploient pas d'autre almanach que le calendrier des fleurs, dans lequel chaque mois et chaque subdivision du mois sont désignés par un bouquet symbolique.

Il existe aussi un calendrier des aveugles et des recueils de prières composés en caractères hiéroglyphiques dont l'origine est inconnue.

La toilette des femmes de qualité n'indique pas seulement leur rang et leur condition, elle se trouve toujours en harmonie, quant à la couleur et aux sujets de broderies des vêtements, avec le temps et les saisons, les fleurs et les productions des divers mois de l'année.

Les mois eux-mêmes, dans la langue de la cour, ne se désignent jamais par leur nom, mais par leurs attributs : le mois aimable resserre les liens de l'amitié, par les visites et les étrennes du jour de l'an ; le mois du réveil de la nature est le troisième de l'année ; le mois des missives, qui est le septième, a un jour consacré à l'échange de lettres de félicitation, et le douzième est celui de la course des maîtres, car il les oblige à beaucoup sortir de la maison pour le règlement de leurs affaires.

Les œuvres d'architecture des Japonais, les produits de leur industrie, tout ce qui sort des mains de leurs corporations d'arts et métiers dénote une certaine recherche du symbole, mêlée à une grande pureté de goût dans l'imitation de la nature. Il y a dans la charpente des toitures de temples et de palais, des ornements en bois sculpté qui figurent un banc de nuages au-dessus desquels s'élève le fronton de l'édifice.

Le portique d'honneur du daïri est orné d'un soleil d'or, entouré des signes du zodiaque.

Les portiques des temples consacrés au bouddhisme sont surmontés de deux têtes d'éléphants pour indiquer que cette religion a eu l'Inde pour berceau.

Le poids du fil à plomb des charpentiers représente le soleil qui descend à l'horizon.

Les motifs favoris de leurs mosaïques et de leurs sculptures en bois sont empruntés aux lignes que décrivent les vagues de la mer couronnées d'écume, les roches basaltiques tailladées par les flots ; les grues et les chauves-souris représentées les ailes étendues ; l'iris, le nénufar et le lotus dans l'épanouissement de leurs corolles ; le bambou, le cèdre, le palmier, le prunier, le cornouiller, soit isolés, soit combinés avec de gracieuses plantes grimpantes.

Il est d'ailleurs maint ornement dont nous ne possédons pas la signification. L'on voit, dans l'enceinte du daïri, une sorte de vase de bronze, représentant gros-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

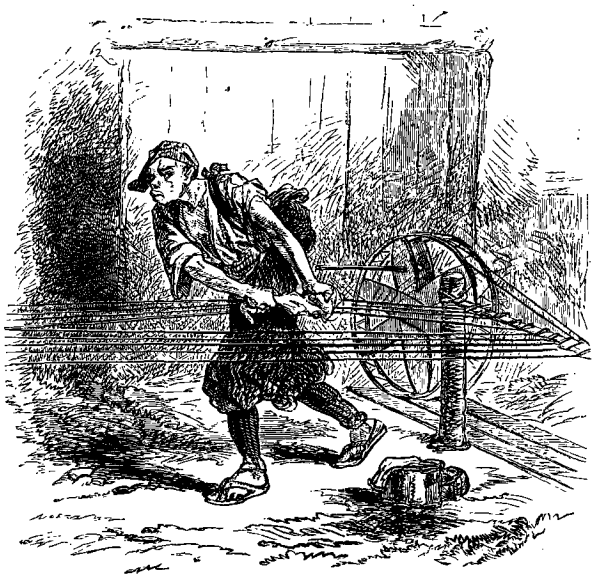
Fabricantes d'éventails.

Fabricants de bonnets laqués.

Polisseur de miroirs.

Ciseleur d'après nature

Fabricant de cartes de visite.



Cordier.

Métiers japonais. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis japonais

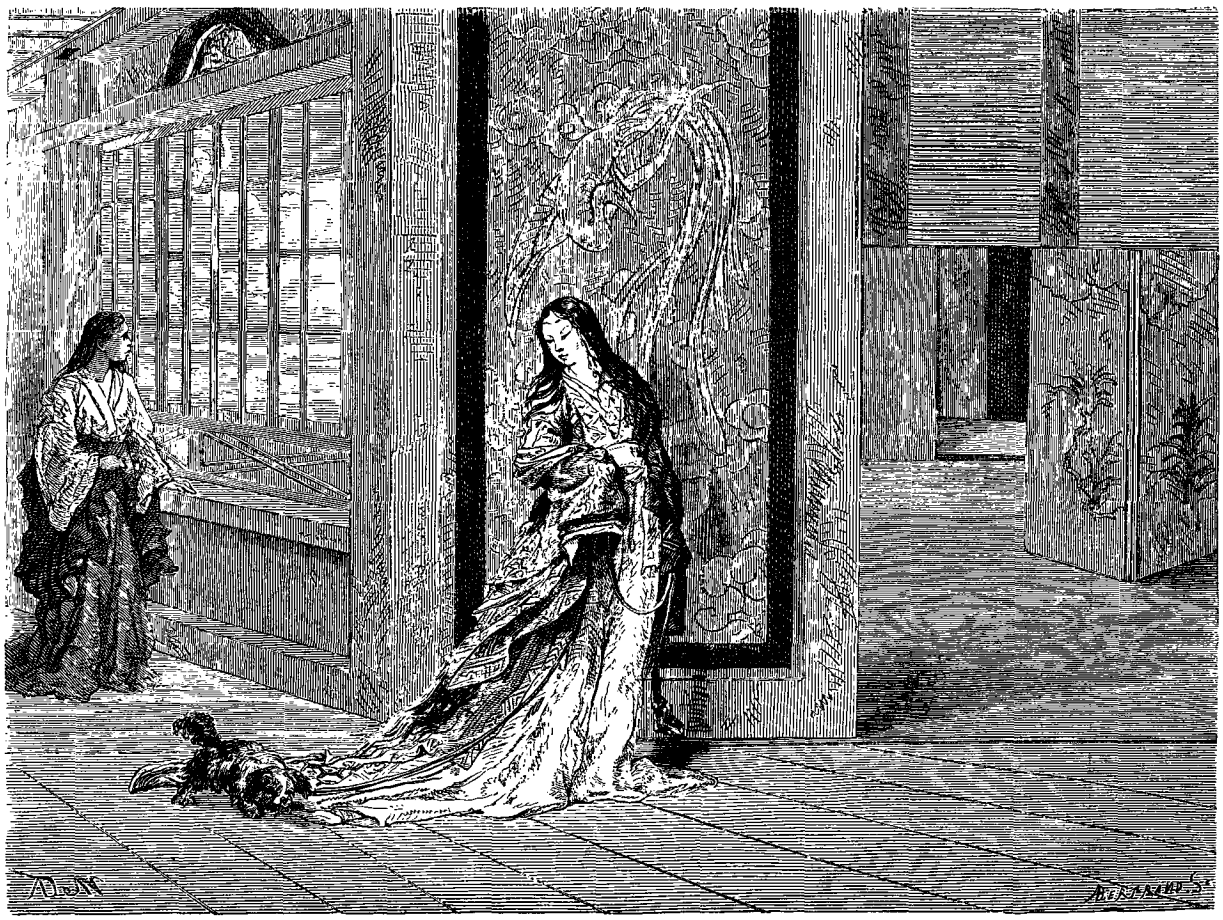
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sièrement je ne sais quel oiseau de la taille d'un homme. C'est l'un des plus anciens monuments de l'art indigène. On l'appelle le Tori-Kamé; mais l'on ne connaît pas son origine, ni l'usage auquel il était destiné. D'autres vases d'une haute antiquité, montés sur un trépied et servant à brûler des parfums, ont des ciselures qui rappellent la tête ou la cuirasse du crocodile, animal inconnu au Japon.

La tortue et la grue, qui figurent fréquemment dans la composition des vases à parfums et des candélabres sacrés, sont des emblèmes d'immortalité, ou, tout au moins, de longévité.

Le Foô, oiseau mythologique, commun à la Chine et au Japon, a sa place sur les linteaux des portes du daïri et au sommet du palanquin du mikado, comme emblème du bonheur éternel.

Ces mêmes images symboliques, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, se reproduisent dans les dessins des riches étoffes brochées de soie, d'or et d'argent, qui font la gloire des tisserands de Kioto; ainsi que dans les gravures et les ciselures sur plaques d'or, d'argent, de cuivre rouge et d'acier, dont les bijoutiers indigènes décorent les poignées et les fourreaux de sabres, les écritoires portatives, les pipes, les sacs à tabac et leurs breloques; enfin dans les sujets des innombrables ustensiles, pièces de vaisselle et meubles d'art



Une dame de la cour de Kioto rentrant dans ses appartements. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

en laque et en porcelaine, qui constituent le principal luxe des ménagères japonaises.

L'on me fit remarquer un jour, dans un magasin de curiosités provenant des ateliers de Kioto, qu'aucun des objets qui y étaient étalés n'affectait la forme rectangulaire pure. Je m'en assurai en examinant un grand nombre de cabinets, d'écrins, de boîtes à papier, de plateaux, et d'autres ouvrages vernissés, parmi lesquels, en effet, je ne découvris pas un angle aigu : tous les angles étaient rabattus et légèrement arrondis. Supposé que cette particularité n'ait pas d'autre valeur que celle de l'un de ces caprices du goût dont il ne faut pas disputer, il est un autre fait qui pourrait bien avoir une signification symbolique, c'est que tous les miroirs japonais, sans exception, présentent la figure d'un disque : une pareille uniformité semble propre à confirmer l'opinion de Siebold, que le miroir des temples de Kamis est un emblème du disque du soleil.

Il serait plus embarrassant de deviner la raison de certaines modes de Kioto, si tant est que des modes doivent avoir une raison.

Les dames de la cour s'arrachent les sourcils et les remplacent par deux grosses taches noires, peintes chacune à trois ou quatre doigts au-dessus de l'œil. Est-ce que ces belles, aux pommettes saillantes, auraient le sentiment que l'ovale de leur figure laisse quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chose à désirer? et songeraient-elles à l'allonger par cette petite supercherie féminine, qui tend à faire remonter convenablement les sourcils que la nature leur a posés un peu trop au milieu du visage?

A l'exception de quelques mèches enduites de cire, disposées en forme d'échelons et de cordages le long des tempes et des épaules, elles portent les cheveux tout à fait lisses, aplatis sur la tête, et descendant non tressés sur le dos, où un nœud, qui les retient, doit se prêter à des combinaisons bien mystérieuses, puisque toutes les grandes dames traînent jusque sur le sol une épaisse chevelure ondoyant parmi les plis de leur manteau flottant. L'ampleur de ce riche vêtement de brocart donne à penser que, dans le monde de Kioto, le bonheur du luxe féminin se mesure à la quantité de mètres d'étoffe qu'une simple mortelle a l'honneur de tirer à sa suite.

Mais que peuvent signifier ces deux longs pans de robe, qui dépassent, à droite et à gauche, les bords onduleux du manteau? Quand la belle est en marche, ils obéissent au mouvement cadencé de ses deux petits pieds invisibles, et l'on dirait, à la voir à distance, qu'elle porte, non pas une robe, mais un ample pantalon traînant, qui ne lui permet de s'avancer qu'à genoux, en se balançant nonchalamment sur les hanches.

Telle est, en effet, l'illusion que ce costume est destiné à produire. Il faut que les dames de la cour, qui peuvent être admises dans la présence du mikado, paraissent s'approcher à genoux de sa sainte Majesté.

Suivantes des dames de Kioto. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

L'on n'entend d'autre bruit dans l'intérieur du palais, que le frôlement de la soie sur les moelleux tapis dont les nattes sont recouvertes. Des stores de bambou interceptent l'éclat du jour. Des paravents aux merveilleuses peintures, des draperies de damas, des courtines de velours, ornées de nœuds en cordonnet de soie encadrant des oiseaux artificiels, forment les parois et les portières des salles de réunion. Aucun meuble n'en altère l'élégante simplicité; seulement on distingue, dans les angles, ici un aquarium en porcelaine, surmonté d'arbustes vivaces et de fleurs naturelles, assortis et arrangés de façon à rivaliser avec le plus savant tableau; là, un cabinet incrusté de nacre, ou une étagère chargée des volumineuses anthologies poétiques du vieil empire, dont l'une fut imprimée sur des feuilles d'or. Une odeur de bois précieux, de fines nattes, de fraîches étoffes, se mêle à l'air pur qui pénètre de tous côtés par les châssis ouverts. Les jeunes filles du palais apportent le thé d'Oudsji et les sucreries du réfectoire de l'impératrice. Celle-ci, la Kisaki, l'altière dominatrice des douze autres épouses légitimes du mikado et de la tourbe de ses concubines, est accroupie, dans un fier isolement, au haut des marches d'une vaste estrade, qui domine toute la salle. Les dames d'honneur et les suivantes, accroupies ou agenouillées derrière elle, à une respectueuse distance, composent, au pied des coulisses, des groupes qui produisent l'effet de plates-bandes de fleurs, car chaque groupe, selon sa position hiérarchique, a son costume et ses couleurs réglementaires.

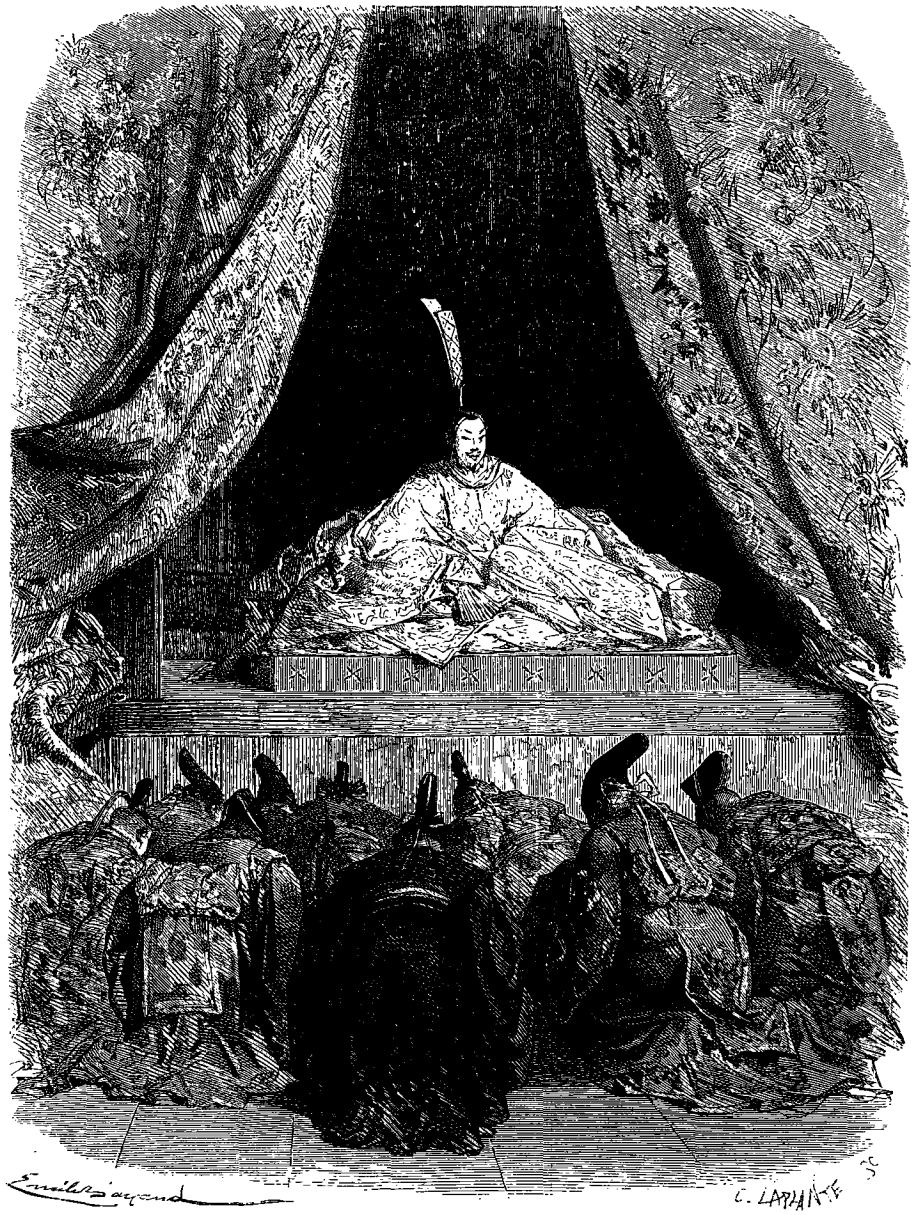
Quant à l'impératrice, les plis de ses vêtements sont jetés et arrondis avec tant d'art autour de sa personne, qu'ils l'environnent comme d'une éblouissante corolle de gaze, de crêpe et de brocart, et les trois lames d'or verticales qui surmontent son diadème, semblent être comme les anthères d'une divine reine des fleurs.

Les invitées sont rangées en demi-cercles concentriques en face de leur souveraine. Sur un geste de sa main, les dames d'honneur en charge s'approchent et reçoivent, prosternées, les ordres nécessaires pour la direction des entretiens anecdotiques ou des joutes littéraires. La cour de la Kisaki est l'académie des jeux floraux du Japon. Le troisième jour du troisième mois, dans la première quinzaine d'avril, tous les beaux esprits du daïri se réunissent dans les vergers fleuris du castel, au bord de frais ruisseaux; le saki circule dans les coupes de salvocat, et de charmants défis s'échangent entre gentilshommes et nobles dames, à qui saura trouver et peindre sur le classique éventail de cèdre blanc, orné de feuilles de lierre, les stances les plus poétiques pour célébrer le réveil du printemps.

Cependant la cour de l'impératrice admettait d'autres distractions que les divertissements littéraires. Elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait sa chapelle, composée essentiellement d'instruments à cordes. A la musique s'alliaient les représentations théâtrales. Un corps de jeunes comédiennes jouait de petits opéras-féeries, ou exécutait des danses de caractère : les unes graves et méthodiques, exigeant l'emploi du manteau à queue, aux longues manches pendantes; les autres, vives, légères, pleines de fantaisie, rehaussées de travestissements où l'on voyait apparaître les danseuses avec des ailes d'oiseaux ou de papillons. Les dames du daïri avaient, en outre, leurs loges grillées, non-seulement au théâtre impérial, mais au cirque des lutteurs et des boxeurs attachés à la cour des mikados en vertu d'un privilége de l'an 21 avant l'ère chrétienne. Enfin, en petit comité, à leur maison de plaisance, elles aimaient, devant la vérandah, le spectacle des combats de coqs. Ces mœurs et ces usages de la cour de Kioto se

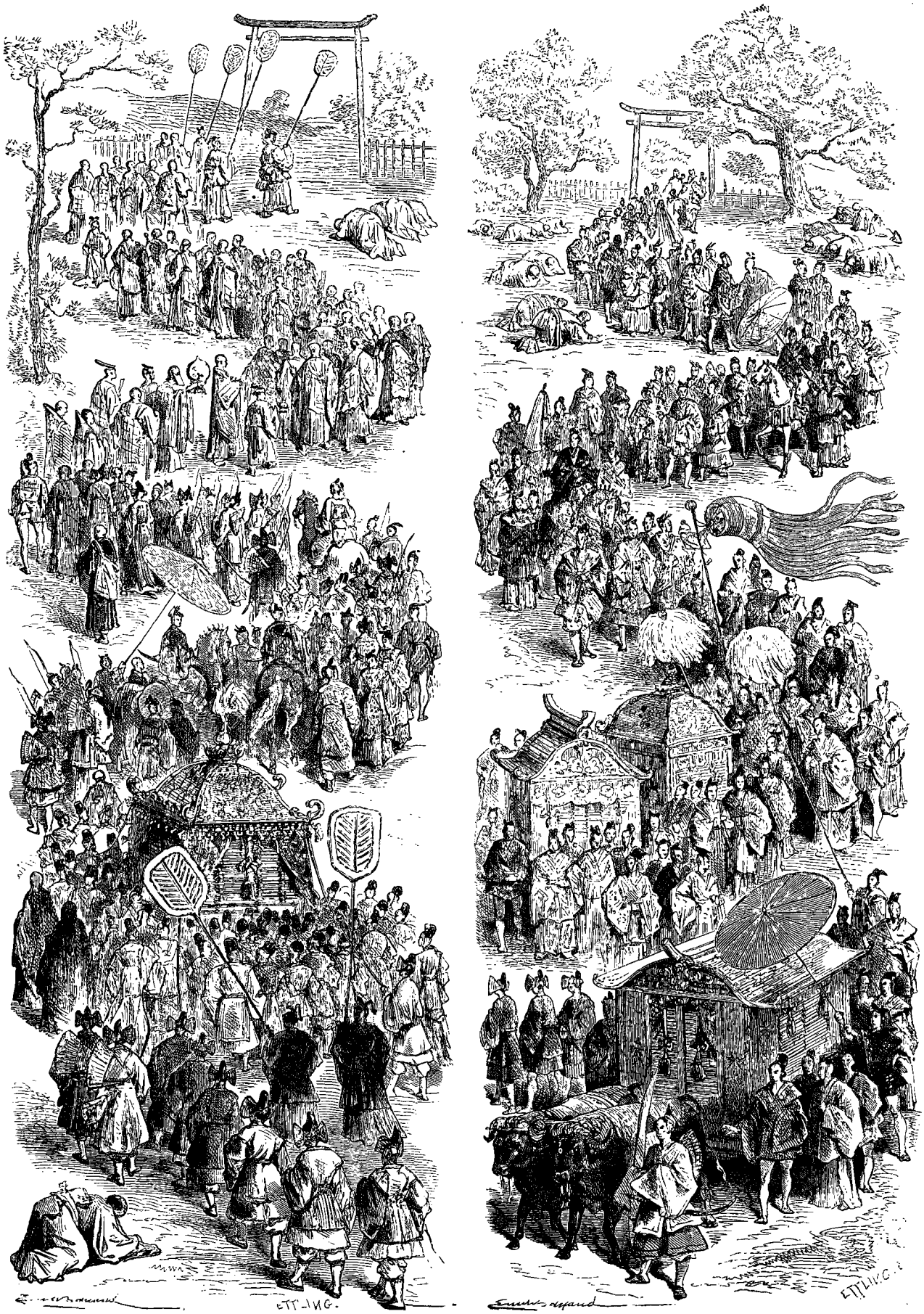


Le mikado lorsqu'il était encore visible. — Dessin de Émile Bayard d'après Siebold.

maintiennent encore de nos jours, à cette exception près qu'ils n'offrent plus le moindre vestige de vie artistique et littéraire. Ce sont les derniers témoins de la civilisation du vieil empire. Concentrés aujourd'hui sur un seul point du Japon, ils y apparaissent immobiles, comme les tombeaux des collines funéraires. Cependant tout autour de l'antique Miako, une vie nouvelle envahit les villes et les campagnes. Le taïkoun y développe le réseau des institutions civiles et militaires de sa moderne monarchie, et déjà, devant les ports de la mer intérieure, la fumée des steamers de l'Occident annonce l'avénement de la civilisation chrétienne.

Ces circonstances donnent un intérêt tragique à la situation actuelle de l'ancien empereur héréditaire et théocratique du Japon, cet invisible mikado dont on ne trouve pas même l'occasion de parler en décrivant sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La grande procession du daïri ou mikado, à Kioto. — Dessin de Emile Bayard d'après une peinture japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cour. Mais lui aussi devra sortir de l'ombre mystérieuse qui le protége. La force des événements l'amènera tout à coup au grand jour de la scène historique contemporaine

Les deux empereurs.

Pendant mon séjour au Japon, il arriva que le taïkoun fit une visite de courtoisie au mikado.

C'était un événement extraordinaire. Il causa une grande sensation, inspira le pinceau des artistes indigènes, et fournit aux résidents étrangers l'occasion de voir un peu plus clair que de coutume dans les rapports réciproques des deux Majestés de l'empire. Leur position respective présente réellement un singulier intérêt.

D'abord, le mikado a sur son rival temporel l'avantage de la naissance et le prestige de son caractère sacré. Petit-fils du soleil, il continue la tradition des dieux, des demi-dieux, des héros, des souverains héréditaires qui ont régné sur le Japon, par voie de succession non interrompue, depuis la création de l'empire des huit grandes îles. Chef suprême de la religion, quelles que soient les formes qu'elle revête parmi le peuple, il officie comme souverain pontife de l'ancien culte national des Kamis. Au solstice d'été, il sacrifie à la terre ; au solstice d'hiver, il sacrifie au ciel. Un dieu est expressément préposé à la garde de sa précieuse destinée : du sein du temple qu'il habite au sommet du mont Kamo, dans le voisinage de la résidence, il veille nuit et jour sur le daïri. Enfin, à la mort des mikados, leurs noms devant être inscrits dans les temples de leurs ancêtres, sont gravés à la fois à Kioto, dans le temple d'Hatchiman, et à Isyé, dans le temple même du soleil.

Empereur théocratique et souverain héréditaire, c'est incontestablement du ciel que le mikado tient le pouvoir qui lui est dévolu sur son peuple. Seulement, il faut convenir que, de nos jours, il ne sait plus à quoi l'employer. De temps à autre cependant, il lui semble bon de décerner des titres pompeux, purement honorifiques, à quelques vieux seigneurs féodaux ayant bien mérité de l'autel. Parfois aussi il s'accorde la satisfaction de protester hautement contre les actes du pouvoir temporel, qui lui semblent heurter ses prérogatives; c'est ce qu'il a fait tout spécialement à propos des traités conclus entre le taïkoun et diverses nations de l'Occident ; il est vrai que, par la suite, il les a sanctionnés, mais c'est parce qu'on lui a forcé la main.

De son côté, le taïkoun est, au su de tout le monde, l'heureux héritier de vulgaires usurpateurs. Les fondateurs de sa dynastie, anciens serviteurs du mikado, ont, en effet, dépouillé leur seigneur et maître de son armée, de sa marine, de ses terres et de ses trésors, comme s'ils eussent eu vocation de le débarrasser de tout sujet de préoccupation terrestre.

Peut-être, hélas! le mikado s'est-il prêté trop complaisamment à toutes leurs manières d'agir. Parce qu'on lui offrait un chariot à deux roues, attelé d'un bœuf, pour sa promenade journalière dans les parcs du castel, ce privilége considérable sans doute dans un pays où personne ne va en voiture, n'aurait pas dû lui faire sacrifier les mâles exercices du tir à l'arc, de la chasse au faucon, des brillantes cavalcades à la poursuite du cerf et du sanglier. De même, on eût pu, sans le rendre invisible, lui épargner la fatigue de ces solennités où, parfaitement immobile sur une estrade, on l'offrait à la muette adoration de la cour prosternée. Maintenant, dit-on, le mikado ne communique plus avec le monde extérieur que par l'intermédiaire des femmes chargées du soin de sa personne. Ce sont elles qui l'habillent et le nourrissent, lui adaptant chaque jour un costume neuf, et le servant dans de la vaisselle sortie le jour même de la fabrique qui, depuis des siècles, a le monopole de cette fourniture. Jamais les pieds du sacré personnage ne touchent le sol ; jamais sa tête n'est exposée au grand air, au plein jour, aux regards profanes; jamais, en un mot, le mikado ne doit subir le contact ou l'atteinte ni des éléments, ni du soleil, ni de la lune, ni de la terre, ni des hommes, ni de lui-même.

Il fallait que l'entrevue eût lieu à Kioto, la ville sainte, qu'il n'est pas permis au mikado d'abandonner. Il n'y possède en propre que son palais et d'anciens temples de sa famille ; la ville elle-même est sous la domination de l'empereur temporel; mais celui-ci en consacre les revenus aux dépenses du souverain spirituel, et daigne y entretenir une garnison permanente pour la protection du trône pontifical.

Tous les préliminaires étant accomplis de part et d'autre, une proclamation annonça le jour où le taïkoun sortirait de sa capitale, l'immense et populeuse Yédo, ville toute moderne, centre de l'administration politique et civile de l'empire, siége de l'école de la marine, de l'école militaire, du collége des interprètes et de l'Académie de médecine et de philosophie.

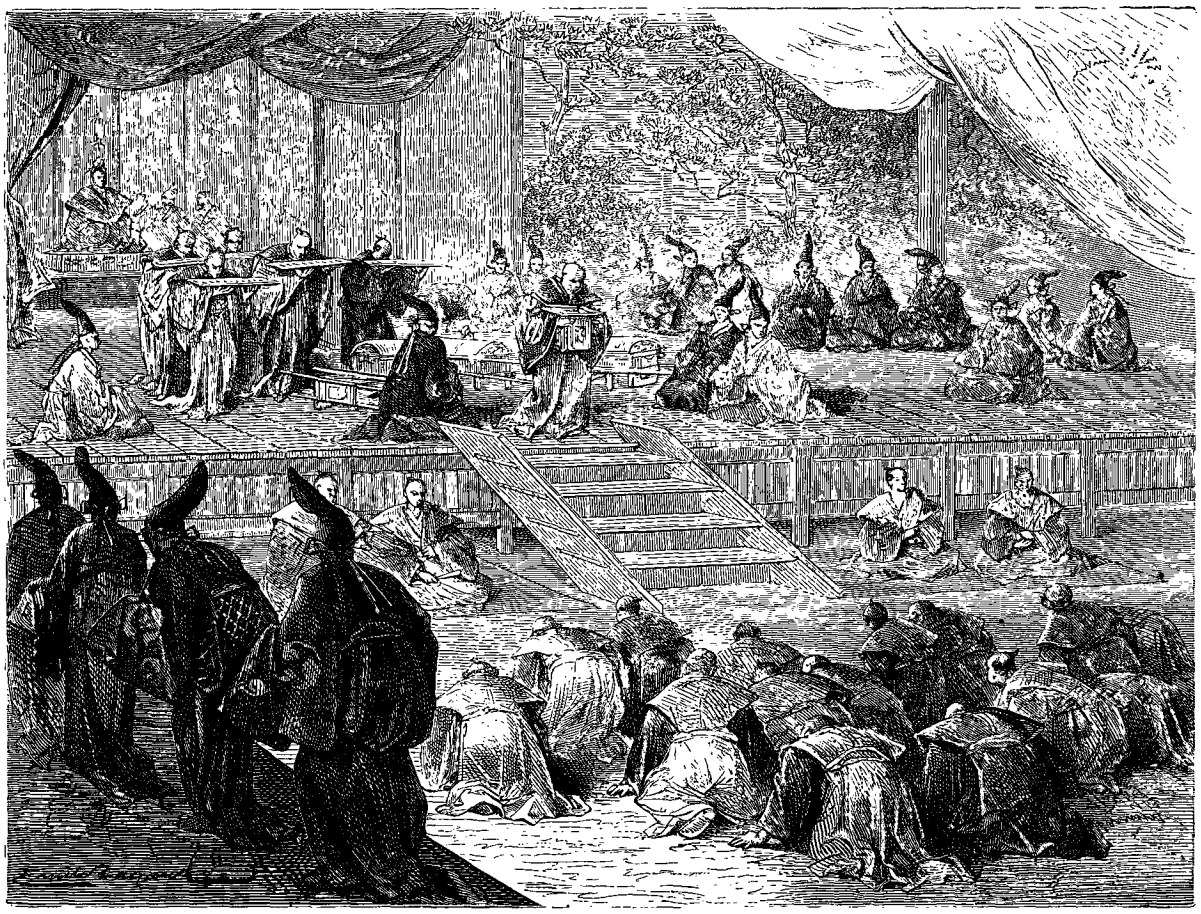
Il se fit précéder d'un corps d'armée équipé à l'européenne; et tandis que cette troupe d'élite, infanterie, cavalerie et artillerie, s'acheminait sur Kioto par la voie de terre, en suivant la grande route impériale du Tokaïdo, il donna l'ordre à sa flotte de guerre d'appareiller pour la mer intérieure. Lui-même, le souverain temporel, monta sur le magnifique steamer *le Lyeemoon*, qu'il avait acheté de la maison Dent et Cie, pour la somme de cinq cent mille dollars. Six autres navires à vapeur lui faisaient escorte : c'étaient *le Kandimarrah*, célèbre par sa traversée de Yédo à San-Francisco, au service de la mission japonaise envoyée aux États-Unis; la corvette *le Soembing*, don du roi des Pays-Bas; le yacht *l'Emperor*, hommage de la reine Victoria, et des frégates construites en Amérique ou en Hollande, sur des commandes faites par les ambassades de 1859 et de 1862. Gouvernée par des équipages exclusivement japonais, cette escadre, sortit de la baie de Yédo, doubla le cap Sagami et le promontoire d'Idsou, franchit les passes du détroit de Linschoten, et longeant les côtes orientales de l'île d'Awadsi, alla jeter l'ancre dans la rade de Hiogo, où le taïkoun se fit descendre à terre au bruit des salves de bâbord et de tribord.

Son entrée solennelle à Kioto eut lieu quelques jours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus tard, sans autre démonstration militaire que l'appareil de sa propre armée, pour la raison que le mikado n'a ni troupes ni canons à sa disposition, mais simplement une garde d'archers de parade, recrutés parmi les familles de sa parenté ou de la noblesse féodale. Même dans ces modestes conditions, il subvient avec peine à l'entretien de sa cour : les contributions de la résidence n'y suffisant pas, il doit accepter, d'une main, le montant d'une rente que le taïkoun veut bien lui payer sur sa cassette, et, de l'autre, le produit d'une collecte que les frères quêteurs de certains ordres monastiques vont faire annuellement pour lui, de village en village, jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Si quelque chose lui permet encore de soutenir son rang, c'est l'héroïque désintéressement d'un grand nombre de ses hauts dignitaires. Il en est qui le servent sans autre rémunération que la jouissance gratuite des riches costumes réglementaires de la vieille garde-robe impériale. Quand ils rentrent au logis après avoir déposé leur livrée de cour, ces fiers gentilshommes ne dédaignent pas de s'asseoir à un métier de tisserand, ou devant un tambour de brodeuse. Plus d'une pièce de ces riches soieries de Kioto, dont on admire la main-d'œuvre, sort de maisons princières qui ont leurs noms inscrits au calendrier des Kamis.

Ces circonstances n'empêchèrent pas le mikado d'inau-



Distribution d'argent au peuple par ordre du taïkoun. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis japonais.

gurer la journée de l'entrevue en étalant, aux regards de son royal visiteur, le spectacle de la grande procession du daïri. Accompagné de ses archers, de sa maison, de sa cour et de toute sa suite pontificale, il sortit du palais par le portique du sud, qui, vers la fin du neuvième siècle, fut décoré des compositions historiques du célèbre peintre et poëte, Kosé Kanaoka. Il descendit, le long des boulevards, jusqu'aux faubourgs que baigne l'Idogawa, et remonta vers le castel en parcourant toutes les rues principales de la cité.

Il faisait porter avec pompe, en tête du cortége, les antiques insignes de son pouvoir suprême : le miroir d'Izanami, son aïeule, la charmante déesse qui donna le jour au soleil dans l'île d'Awadsi; les glorieuses enseignes dont les longues banderoles de papier avaient flotté sur les troupes du conquérant Zinmou; le glaive flamboyant du héros de Yamato, qui dompta l'hydre à huit têtes à laquelle on sacrifiait des vierges de sang princier; le sceau qui fut apposé aux lois primitives de l'empire; l'éventail en bois de cèdre, ayant la forme d'une latte et remplissant l'usage d'un sceptre qui, depuis plus de deux mille ans, passe des mains du mikado défunt à celles de son successeur.

Je ne m'arrêterai pas à une autre exhibition, destinée sans doute à compléter et à rehausser l'effet de la première, savoir celle des bannières armoriées de toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les anciennes familles seigneuriales de l'empire. Peut-être devaient-elles rappeler au taïkoun qu'il n'était qu'un parvenu aux yeux de la vieille noblesse territoriale; mais ce parvenu pouvait sourire complaisamment à la pensée que tous les seigneurs japonais, les grands comme les petits daïmios, n'en sont pas moins obligés de passer six mois de l'année à sa cour de Yédo et de lui présenter leurs hommages au milieu des nobles de sa propre création.

Deux siècles auparavant, dans une occurrence toute pareille, l'un de ses prédécesseurs, Minamoto Yémits, rendit au mikado politesse pour politesse : ayant fait assembler, en bon ordre, la populace de Kioto dans la grande cour du castel, il ordonna de lui distribuer, sur sa cassette taïkounale, une somme d'argent considérable. Or, au Japon comme ailleurs, on dit proverbialement : « Celui qui paye commande. »

Un daïmio en costume de cour. — Dessin de J. Pelcoq d'après une peinture japonaise.

La colonne la plus nombreuse et la plus pittoresque de la procession fut celle des représentants de toutes les sectes qui reconnaissent la suprématie spirituelle du mikado. Les dignitaires de l'ancien culte des Kamis se distinguent à peine, quant à leur costume, des grands officiers du palais. J'ai déjà eu l'occasion de le décrire : il nous rappelle que les Japonais eurent dans l'origine une religion sans sacerdoce. Le bouddhisme, au contraire, qui est venu de la Chine et s'est rapidement propagé dans tout l'empire, présente une infinie variété de sectes, de rites, d'ordres et de confréries. Les bonzes et les moines appartenant à cette religion formaient, dans le cortége, des files interminables de graves personnages à têtes tonsurées ou complétement rasées, tantôt nues, tantôt couvertes de toques bizarres, de mîtres, de chapeaux à larges bords. Les uns portaient une crosse à la main droite, d'autres un rosaire, d'autres encore un chasse-mouches, une conque marine, un goupillon à bandes de papier. Des soutanes, des surplis, des manteaux de toute façon et de toutes couleurs composaient leur accoutrement.

A leur suite venaient les gens de la maison du mikado.

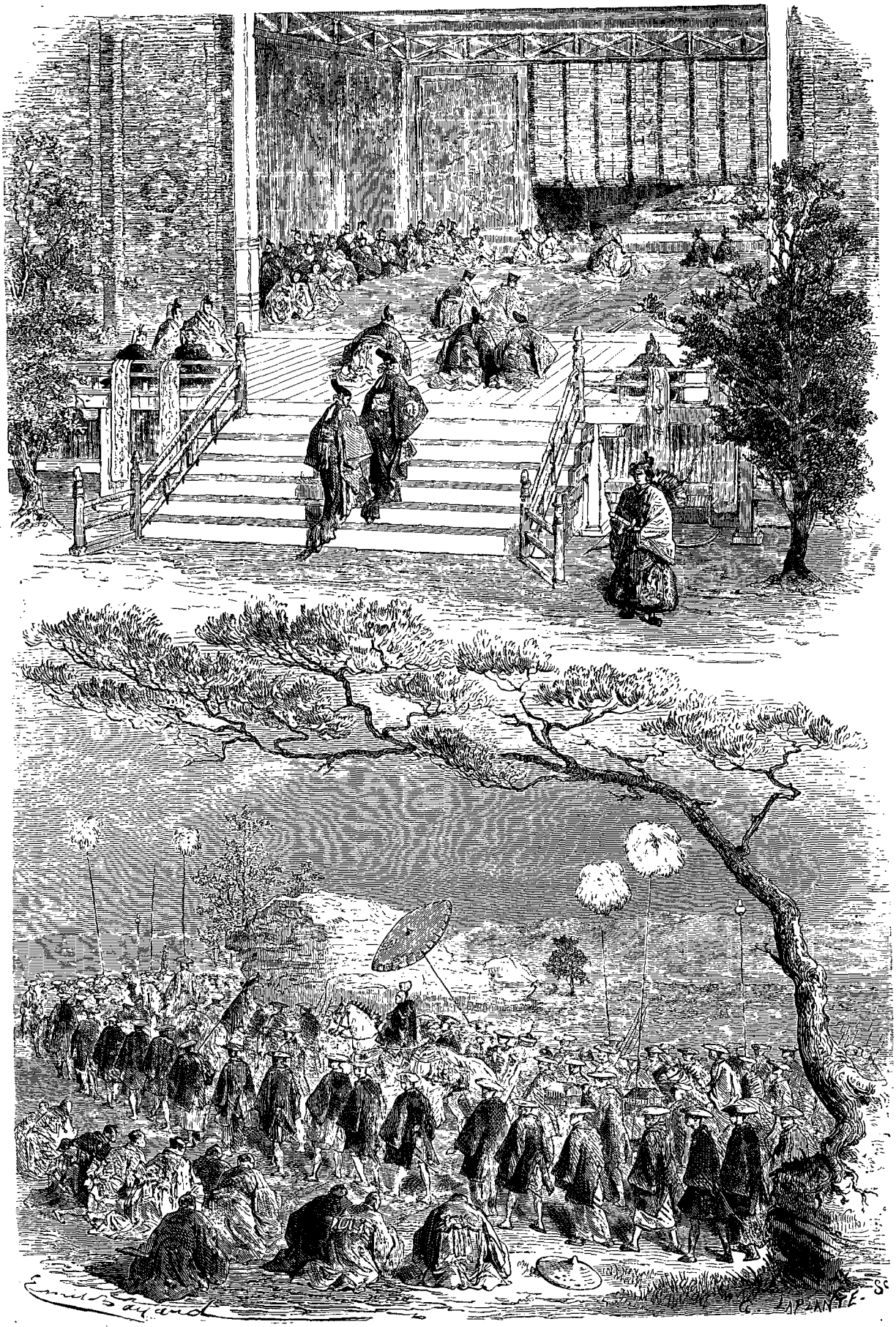
Dans leur tenue de cérémonie, les gardes du corps pontificaux visent par-dessus tout à l'élégance. Laissant les hauberts et les cottes de mailles aux hommes d'armes du taïkoun, ils se coiffent d'une petite calotte laquée, ornée sur les deux tempes de rosaces ayant la forme d'un éventail ouvert, et ils se serrent la taille d'un riche pourpoint de soie bordé de festons dentelés sur toutes les coutures. Leurs pieds disparaissent sous l'ampleur de leur pantalon. Un grand sabre recourbé, un arc, un carquois garni de flèches, constituent leur équipement.

Quelques-uns d'entre eux, à cheval, maniaient une longue houssine, retenue au poignet par un cordon de soie, à gros flocons.

Sous ces dehors pleins de noblesse se cache trop souvent une grande brutalité de caractère. La turbulence et le débordement de mœurs des jeunes cavaliers de la cour sacerdotale du Japon ont fourni à l'histoire des pages qui rappellent les plus mauvais jours de la Rome papale, les temps de César Borgia. Le Hollandais Conrad Kramer, envoyé de la Compagnie des Indes néerlandaises à la cour de Kioto, eut la faveur d'assister, en 1626, à une fête donnée en l'honneur de la visite de l'empereur temporel à son souverain spirituel. Il raconte que le lendemain de cette solennité, l'on releva dans les rues de la capitale, des cadavres de femmes, de jeunes filles et d'enfants, victimes de violences nocturnes. Un nombre plus considérable encore de femmes mariées et de jeunes filles d'Osaka, de Sakkaï, et d'autres villes du voisinage, que la curiosité avait attirées à Kioto avec leurs époux ou leurs parents, disparurent dans le tumulte des rues envahies par la foule, et ne se retrouvèrent que huit à quinze jours plus tard, sans que leurs familles aient jamais pu se faire rendre justice de leurs ravisseurs.

La polygamie n'existant au Japon que pour le mikado, ou plutôt revêtant pour lui seul le caractère d'une institution légale, il était naturel qu'il fît quelque étalage de cette prérogative. Elle lui coûte assez cher ! C'est le gouffre, bordé de fleurs, que les premiers usurpateurs du pouvoir impérial ont creusé sous les pas des successeurs de Zinmou. Quel perfide sourire devait contracter les lèvres du taïkoun, lorsqu'il vit s'approcher, à la file, les carrosses du daïri !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Visite du taïkoun au mikado, à Kioto (en 1863). — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces lourdes voitures, construites en bois précieux et vernies de diverses couleurs, étaient attelées, chacune, de deux buffles noirs, conduits par des pages en sarraux blancs. Elles renfermaient, assises derrière des portières à claire-voie, l'impératrice et les douze autres femmes légitimes du mikado : celui-ci n'avait pu, convenablement, leur refuser de partager avec lui le privilége de ce genre de véhicule. Ses concubines favorites et les cinquante dames d'honneur de l'impératrice suivaient, portées en norimons ou palanquins couverts.

Quant au mikado lui-même, lorsqu'il sort du castel, c'est toujours dans son norimon pontifical. Ce palanquin, fixé sur de longs brancards et confié aux soins de cinquante porteurs, en livrée blanche, domine de loin la foule. Il est construit sur la forme des mikôsis, ces châsses dans lesquelles on expose les saintes reliques des Kamis. Nous pouvons le comparer à un pavillon de jardin ayant pour toiture une coupole évasée à la base et ornée d'appendices à clochettes. La coupole est couronnée d'une boule, et la boule surmontée d'une sorte de coq dressé sur ses ergots, les ailes étendues et la queue renflée : c'est la représentation de cet oiseau mythologique connu en Chine et au Japon sous le nom de Foô.

Ce pavillon portatif, tout éclatant de dorures, est fermé si hermétiquement, que l'on a peine à croire que personne y puisse être installé. Ce qui prouverait néanmoins qu'il remplit bien réellement la haute destination qui lui est attribuée, c'est que l'on voit cheminer, à côté des deux portières, les femmes attachées au service domestique du mikado. Elles seules ont le privilége d'entourer sa personne. Pour sa cour même, aussi bien que pour le peuple, le mikado n'existe que comme une sorte de divinité invisible, muette, inabordable. On sut lui maintenir ce caractère jusque dans la scène de son entrevue avec le taïkoun.

Parmi les bâtiments du castel qui donne à Kioto son cachet de résidence (miako), il en est un que l'on pourrait appeler le temple des audiences pontificales, car il est construit dans le style d'architecture sacrée propre aux édifices du culte des Kamis, et il porte, comme eux, le nom de Mia. Adossé au corps de logis habité par le mikado, il s'élève au fond d'une vaste cour dallée et plantée d'arbres, où viennent s'échelonner les cortéges d'honneur dans les jours de grandes solennités.

Cet espace réservé reçoit successivement un détachement d'officiers d'ordonnance et de gardes du corps du taïkoun, qui y prennent position, puis divers groupes de dignitaires de la suite du mikado, escortés de quelques archers du daïri.

Les femmes se sont retirées dans leurs appartements.

Officier du taïkoun en tenue de ville. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Les députations des bonzes et des ordres monastiques occupent les halles, le long des murs d'enceinte. De distance en distance, des soldats de la garnison taïkounale de Kioto, forment la haie, des deux côtés de l'avenue qui aboutit aux larges degrés de la façade du bâtiment. C'est par là que les courtisans du mikado, revêtus de manteaux à queue traînante, défilent à pas comptés, gravissent majestueusement les degrés, et vont prendre place à droite et à gauche, sur la vérandah, la face tournée du côté des portes, encore fermées, de la grande salle du trône. Avant de s'accroupir à leur poste, ils ont soin de relever la queue de leur manteau et d'en rejeter les pans inférieurs sur la balustrade de la vérandah, de manière à étaler aux regards de la foule les armes qui sont brodées sur cette partie du vêtement. Bientôt toute la galerie est tapissée de cette brillante décoration.

Cependant, vers l'aile gauche de l'édifice, les sons des flûtes, des conques marines et des gongs de la chapelle pontificale annoncent que le mikado fait son entrée dans le sanctuaire. Le plus profond silence règne parmi la foule. Une heure s'écoule dans une religieuse attente, jusqu'à ce que les préparatifs de la réception soient terminés. Tout à coup, une fanfare martiale signale l'arrivée du taïkoun. Il s'avance dans l'avenue, à pied et sans escorte; son premier ministre, les commandants de la flotte et de l'armée, et quelques membres des conseils de la cour de Yédo, marchent derrière lui, à une respectueuse distance. Il s'arrête un instant au pied du grand escalier, et aussitôt les portes du temple s'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tr'ouvrent peu à peu, en glissant de droite et de gauche dans leurs coulisses. Il gravit enfin les degrés, et alors se dévoile le spectacle qui tient en suspens l'attention de la multitude.

Un grand store d'écorce de bambou, peint en vert, suspendu au plafond de la salle, est abaissé jusqu'à deux ou trois pieds au-dessus du seuil. A travers cet étroit interstice, on distingue un lit de nattes et de tapis, sur lequel s'étalent les larges plis d'une ample robe blanche. C'est en cela que consiste toute l'apparition du mikado sur son trône.

Le store, tressé à claire-voie, lui permet de tout observer sans être vu. Aussi loin que s'étendent ses regards, il ne rencontre que des têtes prosternées devant son invisible majesté. Une seule se dresse encore au-dessus de l'escalier du temple, mais celle-là est couronnée de la haute toque d'or, royal insigne du chef temporel de l'empire. Et cependant, lui aussi, le puissant souverain dont le pouvoir ne connaît plus de résistance, lorsqu'il a franchi le dernier degré, il s'incline, s'affaisse lentement sur lui-même, tombe à genoux, étend les bras en avant vers le seuil de la salle du trône et courbe son front jusqu'à terre.

Dès ce moment, la cérémonie de l'entrevue est accomplie, le but de la solennité est atteint : le taïkoun s'est prosterné ostensiblement aux pieds du mikado.

Pure génuflexion politique ! dira-t-on, vaine et indigne simagrée, qui ne trompe pas même celui qui en est l'objet !

Officier en tenue de cour. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de M. Roussin.

En effet, il pourrait fort bien arriver au Japon, comme ailleurs, que, tout en respectant la lettre d'une fiction légale vieillie, on enlevât peu à peu à celle-ci sa signification primitive. Alors l'esprit change, la forme reste; longtemps encore on la conserve avec un soin superstitieux, puis, quand son heure a sonné, un souffle la réduit en poussière.

L'événement même que je viens de décrire est un indice remarquable du travail qui déjà s'est opéré au Japon parmi les intelligences généralement distinguées auxquelles est confié le gouvernement de cet empire.

Il y avait, dit-on, plus de deux siècles que les taïkouns dédaignaient de renouveler l'hommage, rendu par leurs prédécesseurs, au souverain théocratique du grand Nippon.

La dernière entrevue eut pour conséquence de constater deux faits, dont l'un était envisagé comme chose assez indifférente, et l'autre recevait des circonstances une portée considérable.

Le premier, c'est que le souverain temporel continuait d'être, par tradition, le fils soumis du grand pontife de la religion nationale; et le second, que l'empereur théocratique reconnaissait formellement le représentant d'un pouvoir qui n'émanait pas du petit-fils du soleil. En apparence, les deux puissances faisaient un simple échange de politesses. En réalité, le souverain temporel n'aliénait aucune parcelle de son pouvoir; tandis que le mikado abdiquait toute prétention au gouvernement séculier, et reconnaissait même implicitement, dans la personne du taïkoun, cette civilisation moderne contre laquelle il avait tant de fois fulminé ses anathèmes.

Les artistes indigènes, dont le pinceau a retracé les solennités de l'entrevue de Kioto, n'ont pas manqué d'en saisir la vraie signification.

Le retour du taïkoun dans sa capitale a fourni, par exemple, le sujet d'une planche dont l'interprétation ne saurait être douteuse, du moins quant aux traits fondamentaux de cette curieuse composition.

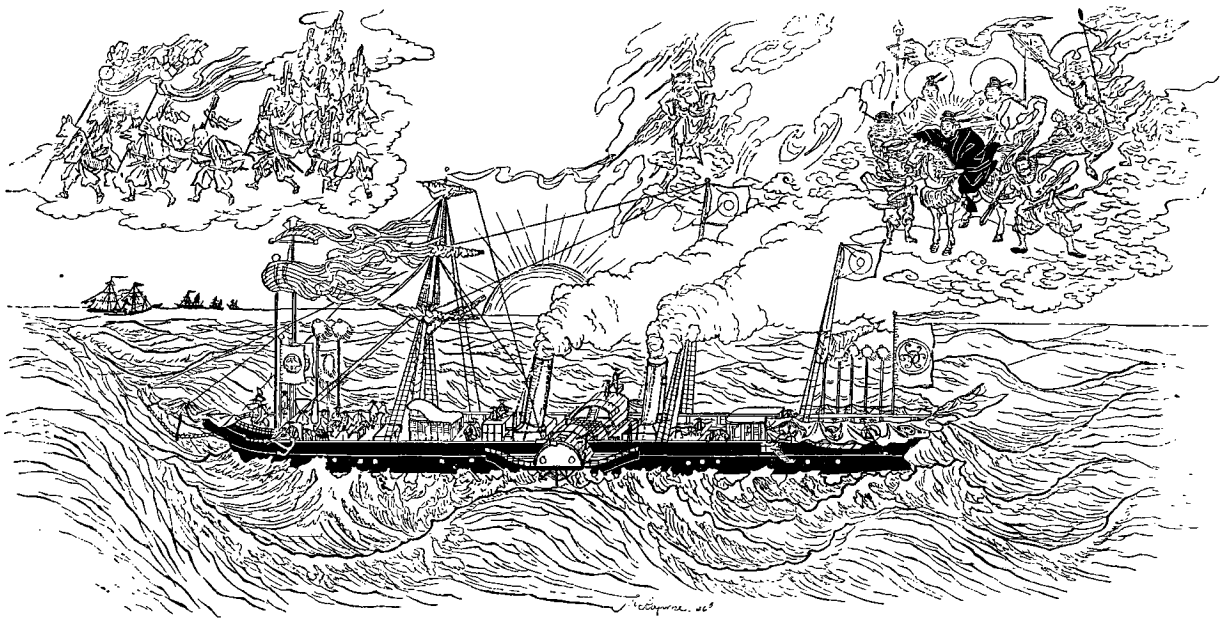
Le peintre reproduit avec complaisance l'aspect triomphal du steamer qui porte le chef de l'État. Le beau *Lyeemoon*, chauffé à toute vapeur, comme on le remarque à la fumée qui s'échappe de ses deux cheminées, fend majestueusement les vagues de la haute mer. Les hommes de l'équipage sont chacun à leur poste et manœuvrent avec une parfaite aisance. Les navires que l'on aperçoit dans le lointain n'inspirent aucune inquié-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tude ; car s'ils n'appartiennent pas à l'escadre japonaise, ils font partie de la flotte alliée des puissances de l'Occident avec lesquelles le taïkoun est en relation d'amitié et de bons offices.

« Va donc en paix ! » semble dire l'artiste à son souverain. « Poursuis ta route et ton œuvre civilisatrice ; rivalise avec l'Occident, et fais-nous part de sa science et de son industrie. Tu n'as rien à redouter du pouvoir suranné qui se survit encore dans la vieille Miako. Les Kamis, qui ont fait la gloire de l'ancien Japon, étendent eux-mêmes une main protectrice sur ce navire autrefois étranger, œuvre merveilleuse du génie moderne qui se naturalise enfin parmi nous. Le vénérable patron de nos pays de rizières, Inari Daïmiôdjin, salue l'aurore de la nouvelle ère nationale, et il envoie les renards blancs, ses rusés et prudents serviteurs, balayer avec le goupillon céleste toute maligne influence qui s'interposerait en ton chemin. Tous les dieux de l'antique Nippon, tous ses héros traditionnels, sont désormais à tes ordres et te font cortége du haut du ciel pour honorer et bénir ton retour dans la nouvelle capitale de l'empire. »

L'artiste nous montre, en effet, à la gauche d'Inari, dans un encadrement de nuages, le vigilant factionnaire de la porte du ciel, Konpira, laissant sortir et s'avancer au-dessus du steamer du taïkoun, tout un groupe de génies tutélaires, portant, pour la plupart, cette antique coiffure nationale qui ressemble à une petite mître ornée de ses fanons. L'on remarque parmi eux Katori et Kashima, qui ont fait pénétrer la gloire et la puissance des petits-fils du soleil jusque dans les ténèbres du pays des Yébis, au nord de l'ancien empire des huit grandes îles. Ils sont accompagnés du digne fils de



Retour du taïkoun à Yedo. — Fac-simile d'un dessin japonais.

l'héroïne Zingou, la glorieuse impératrice qui a fait la conquête de la Corée : c'est le patron des braves, Hatchiman, qui n'a pu se séparer au ciel ni de son coursier ni de son éventail de guerre; on lui rend les hommages divins dans les cités les plus célèbres de l'empire, et ses temples rivalisent avec les plus merveilleux édifices du culte de Bouddha. A sa suite, Sokoïmeï, le dompteur de diablotins, est le patron des jeunes garçons et l'une des idoles favorites des fêtes populaires. Enfin, voici un dieu qui, pour être venu de l Inde, n'en a pas moins une place d'honneur dans le Panthéon du Nippon; c'est l'Arès des Grecs, le Mars des Romains, au Japon Marisiten, le dieu des batailles. Monté sur un sanglier lancé en pleine carrière, il est prêt à combattre quiconque oserait s'attaquer à son moderne protégé. Or, c'est précisément ce qui vient d'arriver, fort à propos pour confirmer l'interprétation qui précède.

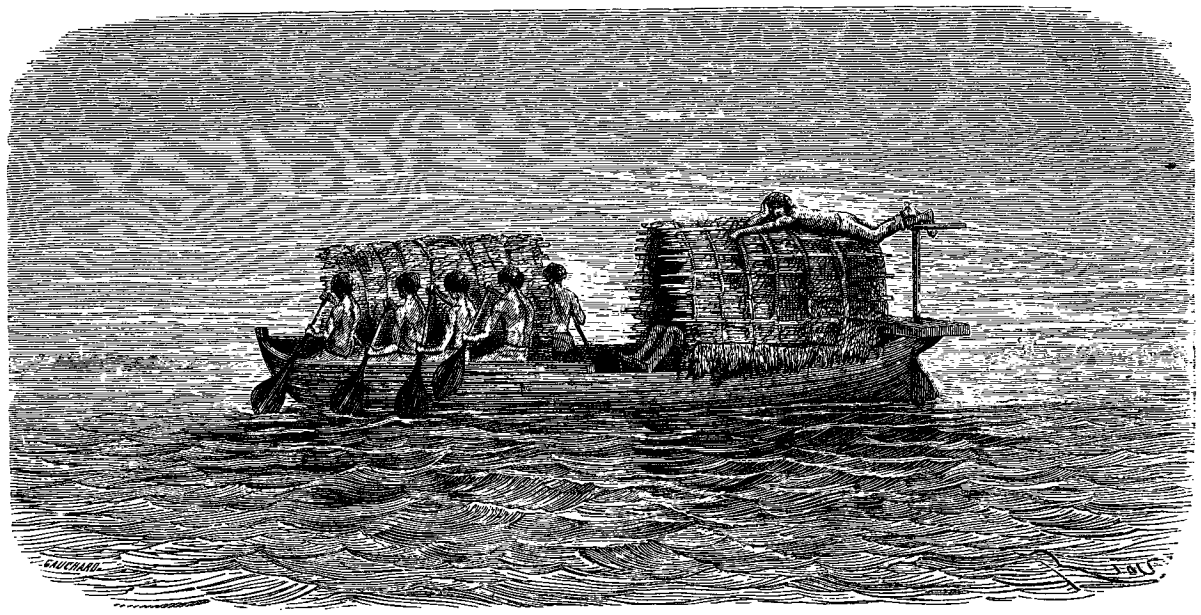
L'un des plus puissants seigneurs féodaux du Japon, le prince de Nagato, a tenté de restaurer le mikado dans son ancienne omnipotence théocratique, et aussitôt le taïkoun menacé s'est transporté, à la tête de ses forces de terre et de mer, sur le théâtre de la rébellion.

Quelle que soit la durée de la crise que traverse actuellement le Japon, il est permis de conjecturer qu'elle se terminera par la constitution définitive de cet empire en une monarchie pure, affranchie de toute suprématie sacerdotale.

A. Humbert.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une Egaritea du Haut-Amazone (voy. p. 91).

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS [2] INÉDITS.

PÉROU.

ONZIÈME ÉTAPE.

DE NAUTA A TABATINGA.

L'auteur se voit adopté par une famille inconnue. — Portraits à la plume, d'un père, d'une mère et d'un fils. — Un gouverneur hideux, facétieux et compromettant. — Étude plastique, ethnologique et statistique du village de Nauta et de ses habitants. — Pêche et dissection d'un dauphin d'eau douce. — Le voyageur perd en une nuit le fruit de son travail. — Une Egaritea. — Dissertation sur les Indiens Cocamas. — Traité de linguistique et de musique à l'usage d'iceux. — Le village d'Omaguas et ses habitants. — Iquitos et sa population.

Tandis que j'accomplissais cette formalité, Julio roulait ma moustiquaire, la plaçait sous son bras comme un parapluie, ordonnait à ses hommes de décharger l'embarcation et, les laissant à la besogne, m'invitait à le suivre. Je gravis, derrière lui, la berge à pente douce qui conduit au village. Nous nous arrêtâmes devant une chaumière d'extérieur assez confortable; un long auvent, soutenu par des pieux, abritait sa façade; un homme, vêtu de blanc et fumant une pipe, se promenait à l'ombre de cette colonnade. Julio l'aborda familièrement, s'enquit de sa santé et de celle de sa famille, et, retirant d'un sachet de peau, pendu à son cou comme un scapulaire, une lettre un peu crassie par la sueur, il la remit à cet individu qui s'empressa de la décacheter. Pendant qu'il la lisait, je pus l'examiner tout à mon aise. C'était un homme d'environ cinquante ans, de petite taille, de complexion sèche et de tempérament bilieux. Il avait le teint olivâtre, la face barbue, les cheveux crépus, le front bas et étroit, le crâne fuyant, les machoires proéminentes et les dents longues; en somme, il me parut fort laid.

Sa lecture achevée, cet inconnu fit un pas vers moi, ôta sa pipe de sa bouche et, m'ayant souhaité la bienvenue dans l'idiome de Camoëns, me pria de disposer librement de son logis, de sa personne et de son temps. Comme un pareil accueil m'étonnait assez pour que je regardasse niaisement l'individu, au lieu de le remercier

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193 et 209.

2. Les dessins qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutés d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ses offres, il se hâta de m'apprendre qu'il était le consignataire du Révérend Plaza et l'expéditeur au Para des produits que celui-ci lui envoyait de Sarayacu deux fois par année. La lettre apportée par Julio était une recommandation amicale du chef de la Mission centrale à son factotum de Nauta, de me recevoir de son mieux, de me donner sur le pays les renseignements qui pourraient m'être nécessaires, et, quand l'heure en serait venue, de me procurer une embarcation pour continuer mon voyage. Je remerciai du fond du cœur l'évêque de Cuenca de ses bontés présentes et passées, et, tendant cordialement la main au représentant de ses intérêts commerciaux, je l'assurai de ma parfaite estime et le suivis dans sa demeure.

Son premier soin fut de me présenter à son épouse, que je trouvai accroupie sur une natte, en compagnie de deux esclaves noires, et filant avec elles du coton destiné au tissage d'un hamac. Bien que déjà sur le retour, cette dame était encore d'une beauté hors ligne ; la noblesse sculpturale de son profil, l'opulence de ses cheveux et de ses formes, je ne sais quoi de formidable dans les attaches des bras et d'enfantin dans les extrémités, me reportèrent brusquement du village de Nauta sur la scène de l'Odéon, à l'époque déjà lointaine où la sandale et le cothurne avaient le monopole de ses planches. Je crus voir Mlle George, dépouillée de ses voiles tragiques et filant au fuseau comme une des reines classiques qu'elle personnifiait alors.

Une dame de Nauta.

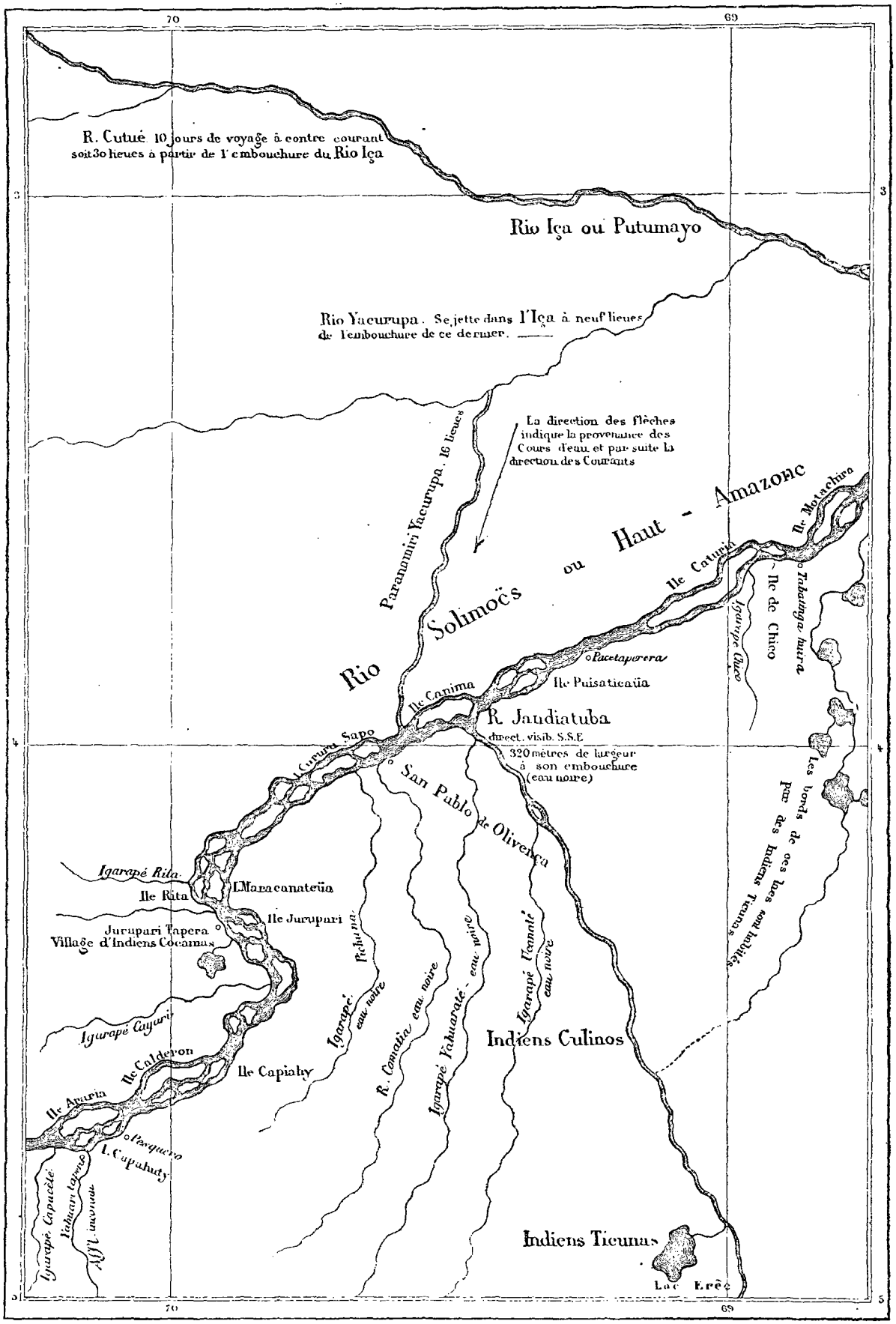
Cette noble et fière matrone me sourit d'un air bienveillant, ordonna à une de ses suivantes d'apporter du café, et, pendant que j'en dégustais une tasse, s'enquit avec intérêt du pays qui m'avait vu naître et des motifs qui m'amenaient à Nauta. Je satisfis de mon mieux à ses questions. Nous causâmes ainsi durant un quart d'heure. La conversation de cette reine du logis était simple et dénuée d'artifice : au lieu des alexandrins rédondants que je m'attendais à voir tomber un à un de sa bouche de Melpomène, il n'en sortit que de paisibles confidences sur les travaux de son ménage et les soins de sa basse-cour.

Le soir venu, je me sentis aussi à l'aise au milieu de ces honnêtes bourgeois que si j'eusse passé avec eux une partie de ma vie. Jusque-là, je n'avais vu que le père, la mère et leurs serviteurs; pour compléter ce tableau d'intérieur, le fils de la maison arriva de la pêche et me fut présenté par l'auteur de ses jours; ce charmant éphèbe, âgé de dix-sept ans, était le portrait vivant de sa mère. Homère l'eût comparé à la tendre hyacinthe et Virgile à un lis suave, honneur des jardins. Au dire de son père, qui lui servait d'instituteur, l'Antinoüs lisait déjà très-couramment et commençait à tracer à la plume des jambages et des rondeurs; on le destinait au commerce; en attendant qu'il eût l'âge de s'établir et de travailler pour son compte, il vaguait, nu-pieds, dans les forêts et sur les plages, vêtu d'un pantalon de toile bleue et d'une chemise à carreaux.

Le souper nous réunit autour d'une natte étendue à terre. Pendant que nous prenions en commun ce repas du soir, le gouverneur de la localité, instruit de l'arrivée d'un étranger, se montra dans l'encadrement de la porte et, après avoir demandé l'autorisation d'entrer, vint me présenter ses devoirs. C'était un homme de quatre pieds et demi de hauteur, couleur de pain d'épice, avec une tête d'enfant sur de larges épaules; on ne distinguait de sa face que deux yeux ronds et un long nez crochu sortant d'entre deux pommettes bouffies. A l'instar des Indiens du nord, il avait le crâne rasé et portait la mèche du scalp, un bouquet de crins roux épanoui comme l'aigrette d'une demoiselle de Numidie : on eût dit une création falotte d'Hoffmann, un de ces *Homunculi* mi-partis de réel et de fantastique, que le conteur allemand tirait, dans le silence de la nuit, de la fumée de sa pipe et d'un pot de bière.

Ce Caliban local était d'une loquacité étourdissante. Il parlait comme l'eau coule d'une fontaine dont on ouvre le robinet; avant que j'eusse pu placer un mot, il avait trouvé le temps de m'apprendre qu'il était né à Panama, de parents pauvres mais honnêtes; qu'à vingt ans, il avait quitté son pays pour venir s'établir dans la province de Maynas, où ses lumières naturelles, restées longtemps sous le boisseau, avaient fini par être appréciées. Un *pronunciamiento*, dans lequel il s'était montré, avait mis en relief ses vertus civiques et ses capacités

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte n° 11.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

administratives. Faute de mieux, on lui avait donné le gouvernement de Nauta et de quatre villages s'y rattachant. A ses fonctions de gouverneur, il joignait celles de maître d'école, de sacristain, de chantre, de cuisinier et de factotum du curé. Une querelle qu'il avait eue avec ce dernier les avait momentanément désunis. La pomme de discorde était un nouveau tribut imposé à la population indigène et que chacun d'eux revendiquait comme sa légitime. Dans le feu de la discussion, le curé avait traité son adversaire de *mestison* (gros métis), insulte que celui-ci n'avait pu encore digérer. Depuis huit jours que leur querelle avait eu lieu, il s'était abstenu de paraître à l'église et laissait le curé faire sa besogne lui-même.

Ce monstrueux bonhomme s'en alla comme il était venu, verbeux, souriant et plein de confiance en lui-même. Durant mon séjour à Nauta, j'évitai les occasions de le revoir. Mais le curé sut qu'il m'avait rendu visite, et s'empressa de me tourner le dos chaque fois que le hasard nous mit en présence.

Le lendemain, à l'endroit du rivage où j'avais débarqué la veille, je reçus les adieux de Julio et de ses compagnons. Je les vis descendre, poussés par le courant du Marañon, vers l'embouchure de l'Ucayali qu'ils atteignirent sans encombre. Mon exrapin devenu mon pilote et mon interprète, emportait, avec mes remerciements et mes vœux sans nombre pour les religieux de Sarayacu, une demi-carotte de tabac qu'il avait désiré fumer en souvenir de nos relations amicales.

Un gouverneur de cinq villages.

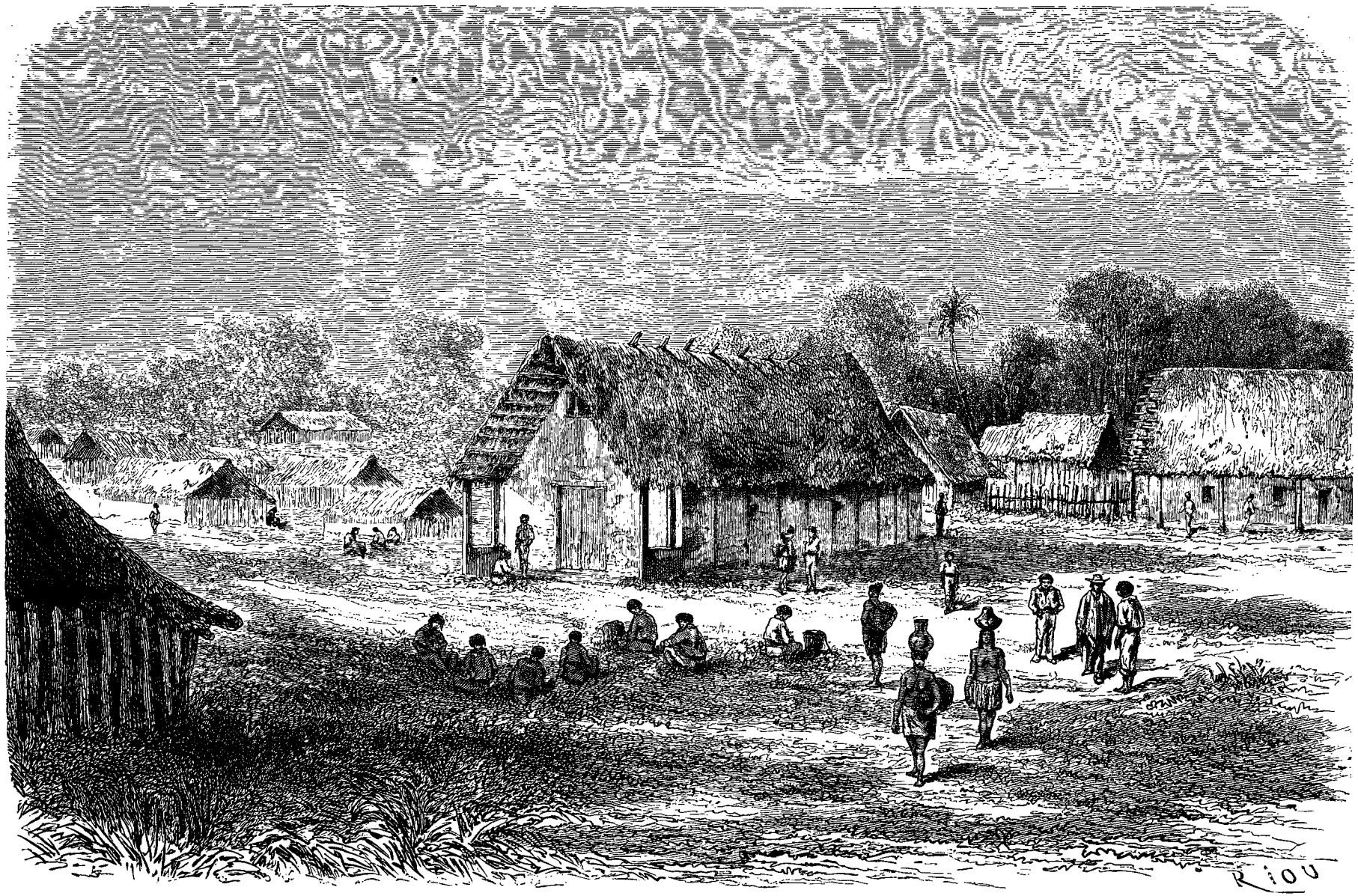
Nauta, dont il est temps de nous occuper, était, avant de devenir chef-lieu de canton, une mission que les jésuites de Quito avaient fondée au commencement du dix-huitième siècle et qui s'éteignit sans laisser de traces. Un petit village fut édifié sur son emplacement. Pour le peupler, on recourut aux tribus Cocama et Cocamilla déjà catéchisées, lesquelles vivaient à l'embouchure du Huallaga et dans le voisinage de la Grande Lagune. Une partie de ces indigènes vint se fixer à Nauta. Ceux qui restèrent dans leurs établissements du Huallaga ayant eu, plus tard, des démêlés avec les soldats espagnols que le gouvernement d'alors plaçait dans les missions pour prévenir les rébellions des néophytes en même temps que pour les protéger contre les invasions des Indiens sauvages, ces Cocamas vinrent se joindre à leurs compagnons et augmenter d'autant la population de Nauta. Or, les premiers arrivants, usant de leur droit, avaient choisi les meilleures expositions pour y bâtir leurs cases et ensemencé les terrains qui s'y rattachaient. Ceux qui vinrent après eux, ne trouvant plus rien à leur convenance, se refusèrent par paresse à construire et à défricher dans les environs. Mais comme il fallait vivre et se vêtir, les uns se firent rameurs, les autres péons ou pêcheurs et louèrent leurs services aux commerçants de la localité. De là cette population d'un type unique et de même famille qu'on remarque à Nauta et dont une partie est sédentaire et l'autre flottante.

Le village actuel, un peu revu et corrigé, mais non embelli et encore moins augmenté, compte quarante ans d'existence. Il est assis sur le dos d'une de ces lomas ou collines basses qui profilent la rive gauche du Marañon jusqu'au delà de Tabatinga. Ses maisons, d'une architecture et d'un style pareils à celles de Sarayacu, sont au nombre de quarante-neuf, et sur les sept cent cinquante habitants qu'on y compte, il faut distraire deux cent cinquante individus appartenant à la population flottante.

Ce village de l'Amazone, le premier que nous eussions vu jusqu'alors, ne nous donna pas des autres une haute idée. Ces huttes terreuses, orientées au hasard, enfouies dans les halliers et paraissant jouer à cache-cache, cette colline nue, découpant sur le ciel sa lourde silhouette, cette absence d'arbres autour des demeures, cet ensemble pâle, maigre et chétif avaient si bien refroidi notre enthousiasme de voyageur artiste, qu'au moment d'en faire un croquis, nous nous y prîmes à deux fois pour tailler nos crayons.

Comme correctif à la laideur d'aspect que nous lui reprochons, Nauta a l'avantage d'être le port d'eau douce où font échelle les trafiquants de poisson salé, de salsepareille, de chapeaux de paille et de cotons tissés (*lonas* et *tocuyos*), qui vont du Pérou à la Barra do Rio Negro et se hasardent même jusqu'au Para. Nauta est en outre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le village de Nauta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le chef-lieu d'un canton, long de vingt-huit lieues, sur une largeur encore inappréciée, lequel commence à Parinari, s'achève devant l'embouchure de la rivière Napo et comprend dans sa juridiction cinq villages échelonnés sur la rive gauche du fleuve. De ces villages, les deux premiers sont situés en amont de Nauta et les trois autres en aval; le gouverneur et le curé de Nauta en ont la direction temporelle et spirituelle. Tous les trois mois, le curé visite son diocèse et séjourne vingt-quatre heures dans chacun des lieux précités. L'embarcation presbytérale attend devant la rive que le pasteur ait dit sa messe et béni ses ouailles pour le transporter sur un autre point. Dans cette partie du Pérou que sillonnent déjà des bateaux à vapeur, mais où la civilisation et le confort n'ont pas encore pénétré, la pirogue indigène tient lieu de voiture particulière ou de remise à l'heure.

Curés, vicaires et missionnaires du Haut-Amazone, car le Pérou a trois missions de ce côté de ses frontières, Pevas, San José de los Yahuas et Caballo Cocha, relèvent d'une juridiction ecclésiastique dont le siége était autrefois à Moyobamba, mais a été transféré à Chachapoyas. L'illustrissime évêque de cette capitale du département des Amazones, d'après la division actuelle du Pérou, est le pasteur de ce troupeau sacerdotal, et conduit à son gré ces brebis plus ou moins dociles. Il les place ou les déplace, les maintient ou les révoque, sauf approbation ou désapprobation ultérieure de l'archevêque de Lima.

En général, les ecclésiastiques de cette partie du Pérou, — ne craignons pas de le dire tout haut, leurs plaintes et leurs clameurs qu'ils ne cachent pas, nous y autorisant en quelque sorte, — ces ecclésiastiques crient à l'abomination de la désolation, et prodiguent au gouvernement présidentiel les épithètes caractéristiques, mais peu parlementaires, que les sectaires de Calvin appliquaient autrefois à la cour de Rome. On concevra peut-être l'indignation de ces desservants de pauvres villages, quand nous aurons dit qu'ils recevaient autrefois de l'État un traitement annuel de douze cent cinquante francs, et qu'ils n'en reçoivent rien aujourd'hui, — ils le disent du moins; — aussi, pour se tirer d'affaire, en sont-ils réduits, comme les missionnaires de la plaine du Sacrement, à trafiquer de poisson salé, de salsepareille, de cotonnades, de harpons et de dards à tortue. Le samedi soir, après avoir apuré leurs comptes de la semaine et suspendu à un clou la vare et les balances, ils cessent de s'occuper des choses de la terre, sanctifient le jour du dimanche par le repos, la messe et la prière, et jusqu'au lundi matin ne songent qu'aux choses du ciel.

A côté du pouvoir religieux en butte aux tribulations et toujours militant, le pouvoir séculier, représenté dans ces contrées par les sous-préfets, les corrégidors, les gouverneurs et les alcades, triomphe et s'épanouit orgueilleusement. Gouverneurs et alcades du Haut-Amazone relèvent d'un corrégidor central établi à Balsapuerto, sur la rivière Huallaga, lequel commande à cinq districts comprenant chacun cinq villages. Ce fonctionnaire rend compte de ses actes au sous-préfet de Moyobamba. Disons en passant que les sous-préfets d'en deçà des Andes rappellent un peu, sinon par la noblesse et la valeur, du moins par leur superbe et leur despotisme, ces grands vassaux de la couronne qui prêtaient au roi de France serment d'obéissance et d'hommage-lige, tout en lui tenant tête à l'occasion et restant seigneurs et maîtres chez eux. Tyranniques hobereaux, ces sous-préfets oppriment et pressurent à qui mieux mieux les malheureuses populations de ces provinces. Le gouvernement péruvien avait dispensé du tribut, pendant vingt années, l'étranger quel qu'il fût, Indien, Cholo, Métis, qui viendrait s'établir dans un des villages cis-andéens; mais les sous-préfets, désapprouvant cette mesure qui ne versait rien dans leur caisse particulière, ont imposé aux arrivants un tribut annuel de deux livres de poisson salé et d'une livre de cire, lourde charge eu égard à la misère profonde de ces individus. De telles exactions ont beau soulever dans les masses un chœur d'imprécations, le bruit n'en parvient pas jusqu'à Lima, intercepté qu'il est dans le trajet par la grande muraille des Andes.

En descendant du sommet de l'échelle à l'échelon d'en bas, du sous-préfet de la Province au corrégidor et aux gouverneurs des villages de l'Amazone, nous retrouvons chez ces derniers le même système d'oppression appliqué aux Indiens de leur juridiction. Certain arrêté du gouvernement relatif aux relais de poste établis sur le Haut-Amazone, obligeait corrégidor et gouverneurs à fournir de dix lieues en dix lieues au voyageur qui les demandait — en échange d'espèces — une pirogue et des rameurs; mais ces fonctionnaires trouvant du bénéfice à brûler les relais, contraignaient leurs administrés à pousser jusqu'à San Pablo, Ega ou la Barra do Rio Negro, c'est-à-dire à deux cent cinquante ou trois cents lieues plus loin que le relai fixé par les règlements. Les rameurs n'étaient payés qu'au taux du relai ordinaire et les relais supplémentaires étaient empochés par nos gouverneurs. Le service des pyroscaphes, établi sur l'Amazone, a forcément interrompu les opérations financières de ces spéculateurs de bas étage.

Le mode de répression employé par ces fonctionnaires à l'égard des Indiens, est tel qu'on peut l'attendre de leur sollicitude paternelle. La prison, les entraves, le fouet, le fouet surtout, administré sur le dos nu du délinquant avec un nerf de lamantin, forment la série des châtiments habituels. Avant que Nauta passât de l'état de mission à celui de village, les néophytes coupables d'un délit étaient fustigés dans l'église en souvenir de la flagellation du Christ. Or, comme à cette époque, le fouet leur était donné pour la moindre faute, nombre d'entre eux ennuyés de la chose, s'enfuirent un beau jour avec leurs épouses et allèrent fonder à cent cinquante lieues de Nauta, le hameau de Jurupari-Tapera où nous retrouverons leur descendance.

Pour peu qu'un voyageur qui s'arrête en passant dans un de ces villages de l'Amazone, ait le goût des cancans et des commérages, il est bientôt instruit de

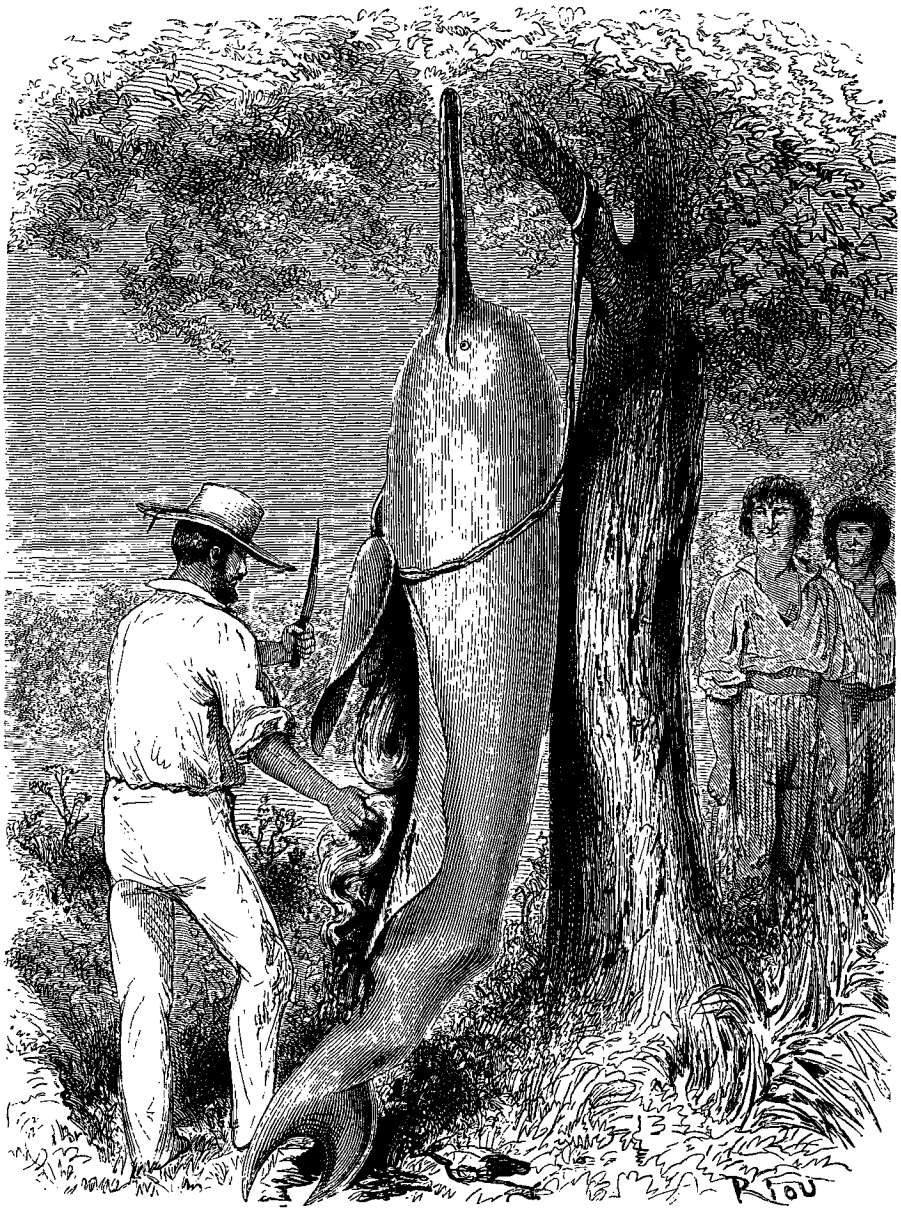
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'I garapé Preto ou rivière Noire de Nauta.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs moindres secrets; le curé lui conte ses peines, le gobernador ses ennuis; il arrive parfois que les parties adverses, car en général, ces deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, sont toujours en lutte, se rencontrent à la même minute devant le seuil du voyageur, attirés qu'ils y sont par un égal besoin d'épanchement. Le premier arrivé, use alors de son droit et prend le pas sur l'autre qui attend à l'écart que son tour soit venu d'entamer le chapitre des griefs toujours interminable. A la suite de ces confidences le voyageur est libre d'opter pour le curé ou le gobernador ou de les adopter tous deux si bon lui semble, à moins que, comme nous, il n'aime mieux renvoyer dos à dos les plaignants et ne songer qu'à ses propres affaires.

Nauta, nous l'avons dit en commençant, laisse beaucoup à désirer sous le rapport du pittoresque, mais une

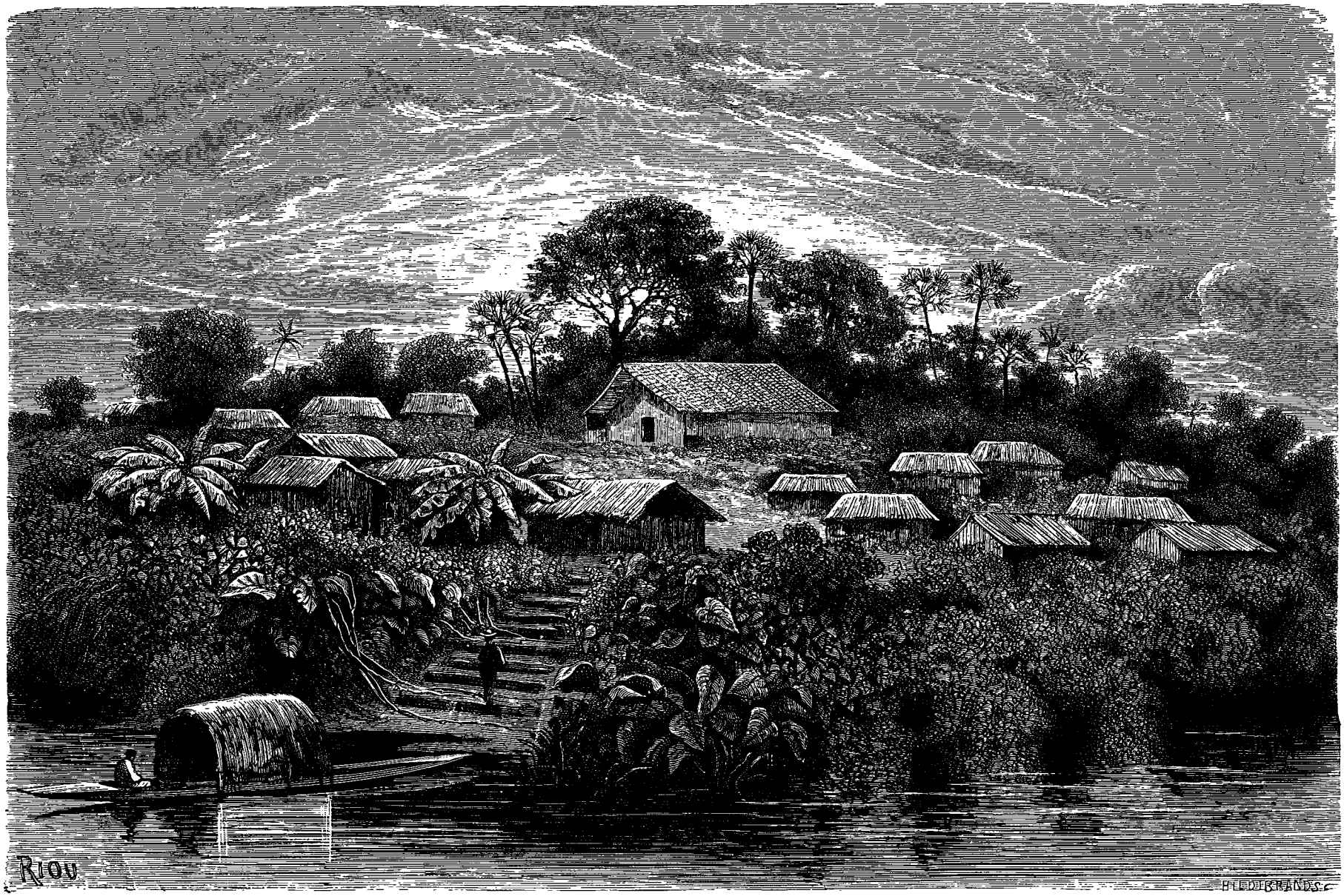


Dissection d'un dauphin souffleur.

surprise agréable qu'il ménage au curieux bien doué, dédommage un peu celui-ci de la perte de ses illusions artistiques. Au revers de la Loma, à cinq cents pas des maisons qui couronnent son sommet, coule une petite rivière d'eau noire, née dans l'intérieur des forêts et dont le courant est presque insensible. Cette rivière que les indigènes de la plaine du Sacrement appelleraient *Ghenê* et les néophytes des Missions de l'Ucayali *Mayu*, porte ici le nom d'*I-garapé*. L'influence du Brésil se fait déjà sentir sur ce sol péruvien; I-garapé dans l'ancien idiome des Tupinambas devenu la *lengoa geral* du Brésil, est synonyme de petite rivière [1].

1. Pour le philologue scrupuleux comme pour l'amateur de versions exactes, nous aurions dû traduire les mots I-garapé par *ruisseau encaissé* (de I, *eau*, et garapé, *gorge, ravin*), car ces messieurs peuvent nous objecter, et avec raison, que l'idiome Tupi emploie les expressions *Parana-huasu* et *Parana-miri*, pour désigner une grande rivière et une petite. Tout en convenant de la chose, nous répondrons que l'I-garapé de Nauta, long de quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

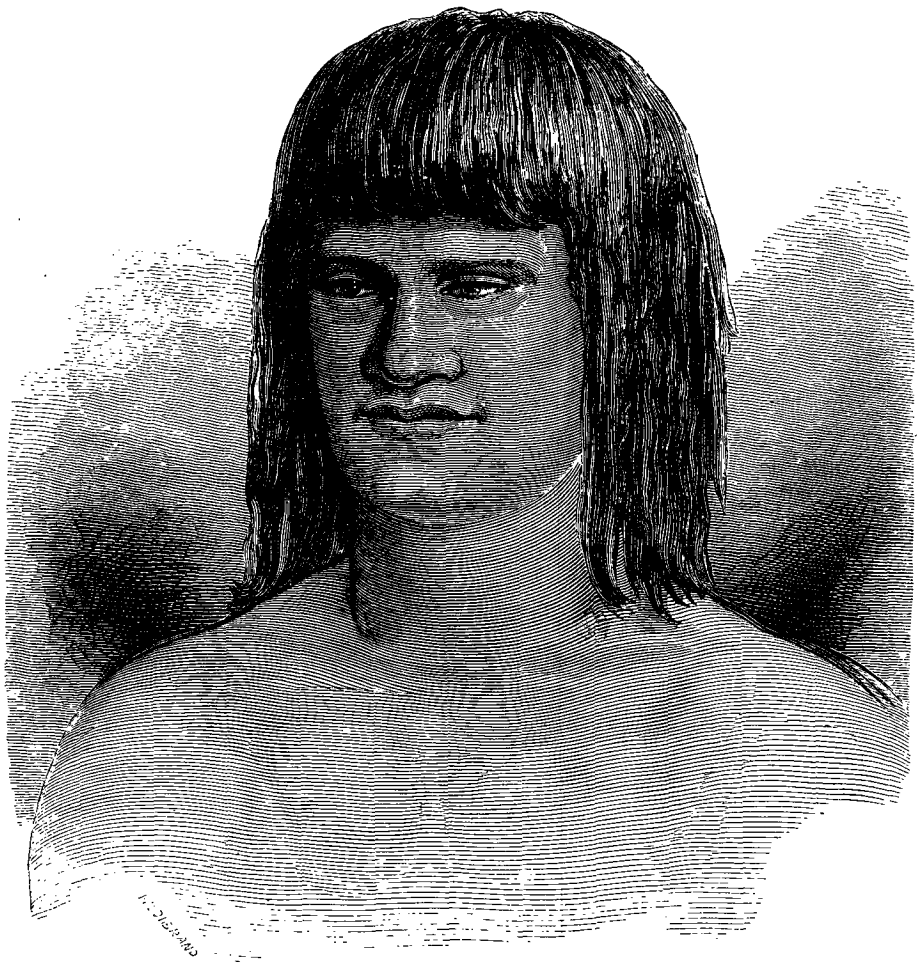


Vue du village-mission d'Omaguas (rive gauche de l Amazone).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cet I-garapé que nous avons remonté en pirogue, l'espace d'une lieue, est bordé de massifs d'arbustes et de lianes pendantes, formant comme une lisière à la grande forêt dont l'ombre opaque s'entrevoit à travers leurs feuillages. Des talus ouatés d'herbe drue, de mousses et de capillaires se déroulent des deux côtés de la rivière où d'invisibles sources laissent tomber sans bruit leurs larmes de diamant liquide. L'enchevêtrement des branchages au-dessus de son lit, intercepte en partie la vue du ciel, brise au passage les rayons du soleil, et de l'aveuglante lumière du dehors fait une clarté blonde et veloutée où se fondent harmonieusement les contours des objets. Quel dommage que ce site mystérieux et charmant propre à la rêverie et favorable à la natation, soit hanté par des caïmans de la grande espèce!

Quelques lectures d'alphabet et des exercices calligraphiques que j'avais fait faire au fils de la maison pendant deux jours de pluie qui me retinrent au logis, m'attirèrent les bénédictions de ses parents et me valurent de la part du jeune homme un dévouement sans bornes. J'en profitai pour l'envoyer pêcher au bord du fleuve, le faire grimper sur des arbres ou se glisser au travers des buissons dont les épines eussent pu compromettre mes vêtements. L'adolescent se prêtait à mes fantaisies,



Indien Cocama.

avec l'abandon d'une âme ingénue où le calcul n'est pas encore entré. Plus d'une fois au retour de nos courses aventureuses, entreprises dans le seul but d'être utile à la science, la chemise en lambeaux de mon compagnon ou ses pantalons déchirés aux rotules, le firent chapitrer par l'auteur de ses jours et réprimander par sa mère; mais je le consolais de ces mécomptes par le don d'un *bonhomme* fait à la plume ou au crayon, croquis informe qu'il collait à cru sur le mur et devant lequel il avait des moments d'extase.

Grâce au dévouement de ce Télémaque indigène dont je m'étais constitué le Mentor, j'eus en ma possession un dauphin souffleur que je convoitais depuis longtemps et que les Indiens n'avaient jamais voulu me procurer par suite de leurs déplorables superstitions à l'endroit de ce cétacé auquel ils prêtent un langage et une domination absolue sur toutes les espèces de poissons d'eau douce. Mon élève, accompagné de deux Cocamas, était allé harponner ce dauphin près de l'embouchure de l'U-

lieues, large en plusieurs endroits de 25 à 30 mètres et d'une profondeur qui varie de 2 brasses à 5, nous a paru comme beaucoup de cours d'eau du même genre que nous allons trouver sur notre route, dépasser les limites d'un simple ruisseau et atteindre presque à celles d'une petite rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cayali et me l'offrit avec beaucoup de grâce. Je suspendis aussitôt l'animal à une branche d'arbre, et l'ayant incisé de la gorge à l'anus, je commençai à le dépouiller de son cuir. Cette opération terminée, j'allais m'occuper de la préparation de son squelette, lorsque le jour finit et me força de remettre cette besogne au lendemain. Dans la nuit, une crue des eaux haussa de six pieds le niveau du fleuve. Les caïmans profitèrent de l'incident pour s'emparer de mon dauphin, dont au réveil je ne retrouvai plus de traces.

Je ne crus pas devoir attendre la réalisation de l'offre que me fit mon élève de m'approvisionner d'un autre cétacé. Le surlendemain je pris congé de lui par un discours propre à l'affermir dans la voie du bien, et quand j'eus remercié ses parents de l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée, je m'embarquai sur une *egaritea* à eux appartenant, laquelle devait me conduire jusqu'à Loreto, dernier village de la frontière péruvienne.

A peine installé sous le rouffle de cette embarcation, j'aperçus au milieu de provisions de toutes sortes qu'y avait fait apporter mon hôtesse, un canard rissolé dont le fumet me fit venir l'eau à la bouche en même temps

Indien Omagua.

qu'il éveillait ma gratitude pour sa donatrice. Tout en jurant d'être toujours fidèle au souvenir de la noble matrone qui m'avait si bien accueilli, je me promis de souper ce soir-là du palmipède cuit à point par sa main généreuse.

Deux heures après notre sortie de Nauta, nous passions devant l'embouchure de l'Ucayali. Mon cœur s'émut à l'aspect de ce vieil ami, témoin impassible et muet de mes douleurs et de mes joies passées. Pour honorer son confluent et lui adresser un adieu final, je versai dans une calebasse dix gouttes de tafia, je bus à sa santé et lançai ma coupe dans le courant où elle tournoya, s'emplit et disparut, au grand étonnement des Indiens Cocamas qui me regardaient faire.

Ce devoir rempli, je relevai la courbe que le grand fleuve[1] décrivait devant nous, je constatai sa direction

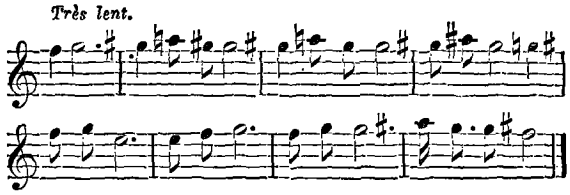
1. Ce fleuve, dont les Indiens Tupinambas du Brésil ne connaissaient que le cours inférieur (Bas-Amazone), était appelé par eux *Parana-Huasu* (la grande rivière). — Les frères Pinçoës, lors de la découverte qu'ils firent de son embouchure, lui donnèrent le nom de *Mar dulce*, que le capitaine Francisco Orellena remplaça par celui de *Mar Orellana*. Le nom d'*Amazone* lui fut donné plus tard, en souvenir des femmes guerrières que l'Espagnol Orellana

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visible, et quand ce fut fait, ne sachant trop à quoi employer le temps, je m'étendis sous le rouffle qui me servait d'abri et où quatre individus de ma corpulence eussent tenu à l'aise. L'embarcation qu'il dominait comme un château de poupe était de construction brésilienne et d'une forme arrondie et vulgaire. Un marin français se fût égayé sur son compte et l'eût qualifiée de *sabot*. Son équipage se composait de six rameurs Cocamas et d'un pilote. Ces braves gens ramèrent peu pendant la matinée, mais en revanche burent beaucoup de *caysuma*[1]. Deux ou trois fois il leur arriva de débarquer sur les plages et de s'y promener le nez au vent, mus par ce seul instinct de vagabondage qui caractérise les gens de leur nation et dont j'ai parlé quelque part. Je profitai de ces temps d'arrêt pour recueillir quelques échantillons de végétaux. La rive gauche de l'Amazone que nos gens avaient adoptée pour y faire leurs haltes intempestives, abondait en *Ficus*. Sur une étendue de trois lieues, j'en comptai onze variétés. Les Gyneriums et les Cecropias continuaient de profiler la rive droite.

Vers quatre heures, les Cocamas, sur l'ordre du pilote, commencèrent à jouer de la rame. J'admirai l'entente et la régularité de leurs mouvements. Leurs larges pelles spatulées pareilles à des queues de lamantins, se levaient et s'abaissaient à temps égaux, et traçaient de chaque côté de l'embarcation un sillon d'écume. Le pilote sifflait pour les encourager. Quand il fut las de cet exercice, les rameurs suppléèrent à son sifflement par un chœur à six voix chanté en canon. Cet air local, d'un caractère éminemment lugubre, consistait en une suite de notes gutturales, auxquelles des *hooouh* indéfiniment répétés tenaient lieu de paroles. Les Cocamas le chantèrent tant de fois qu'il me fut facile de l'apprendre. J'en donne ici la reproduction exacte. Quant à la manière de filer le son, de *ganter* la note, comme disent les Italiens, et de la conduire *pianissimo* du grave à l'aigu, comme nos Cocamas, le mélomane, désireux de l'apprendre, pourra traverser l'Atlantique, remonter l'Amazone et aller demander aux descendants des transfuges de la Grande Lagune le secret de leur méthode naturelle.

CHANT DES COCAMAS.



Nous avons dit que tous les individus de race cocama, depuis longtemps baptisés et à peu près chrétiens, avaient changé de costume en même temps que de croyances, et portaient la chemise et le pantalon européens. Ajoutons qu'il ne reste absolument rien des anciennes coutumes de cette nation, et que ses représentants actuels en ont si bien perdu le souvenir, qu'il nous est impossible d'en donner une idée. L'idiome de leurs pères est la seule attestation du passé que les Cocamas aient conservée, et, comme cet idiome déjà fort altéré par leurs relations journalières avec les Brésiliens de l'Est et les Péruviens de l'Ouest, menace de disparaître comme a disparu tout le reste, hâtons-nous, pendant qu'il est temps encore, d'en donner un échantillon.

IDIOME COCAMA.

Dieu (le créateur)	Yara.	manioc,	yahuiri.
diable,	mahi.	banane,	panara.
ciel, soleil, jour,	cuarachi.	côton,	hamaniou.
nuit,	hipuitza.	palme,	tzua.
lune,	yasi.	fleur,	sisa.
étoile,	tupa,	cire,	mapa.
matin,	camutuni,	poisson,	ipira.
hier,	icuachi.	oiseau,	huira.
froid,	tsiriahi.	sanglier (pécari),	tahuatzu.
chaleur,	saco.	tigre,	yahuara.
pluie,	ttupa.	caïman,	yacaré.
feu,	tata.	couleuvre,	mui.
eau,	uné.	papillon,	héna.
terre,	chueirata.	mouche,	huama.
pierre,	itaqué.	moustique,	yatiou.
sable,	itini.	noir,	soni.
rivière,	parana.	blanc,	tini.
île,	hipua.	rouge,	ppuetani.
forêt,	tapuëta.	vert,	iquira.
arbre, bois,	ehueira.	bleu,	sinipuca.
homme,	yapisara.	voleur,	muna.
femme,	huayna.	voler,	munasuri.
enfant,	tagra,	ouvrir,	ipicatura.
vieux,	tupa.	attacher,	ttequita.
jeune,	curumitua,	rôtir,	michira.
mort,	humanu.	courir,	yapana.
maison,	huca.	arriver,	yahuachima.
pirogue,	egara.	sortir,	husema.
rame,	apocuyta.	dormir,	ocquera.
pagne, ceinture,	saichimi.	réveiller,	hopaca.
corbeille,	huarata.	manger,	mahun.
arc,	canuto.	un,	huipi.
sarbacane,	puna.	deux,	mucuyca.
lance,	patihua.	trois,	musaperica.
poison,	huirari.	quatre,	iruaca [1].

A six heures du soir, le chant des Cocamas et le jeu de leurs rames aidant, nous abordions à Omaguas, un des cinq villages compris dans la juridiction civile et ecclésiastique de Nauta. Si la physionomie de ce dernier ne m'avait enthousiasmé que médiocrement, celle d'Omaguas m'inspira une répulsion véritable. De hauts

et ses compagnons avaient eu à combattre à l'entrée du Rio Nhamundaz.

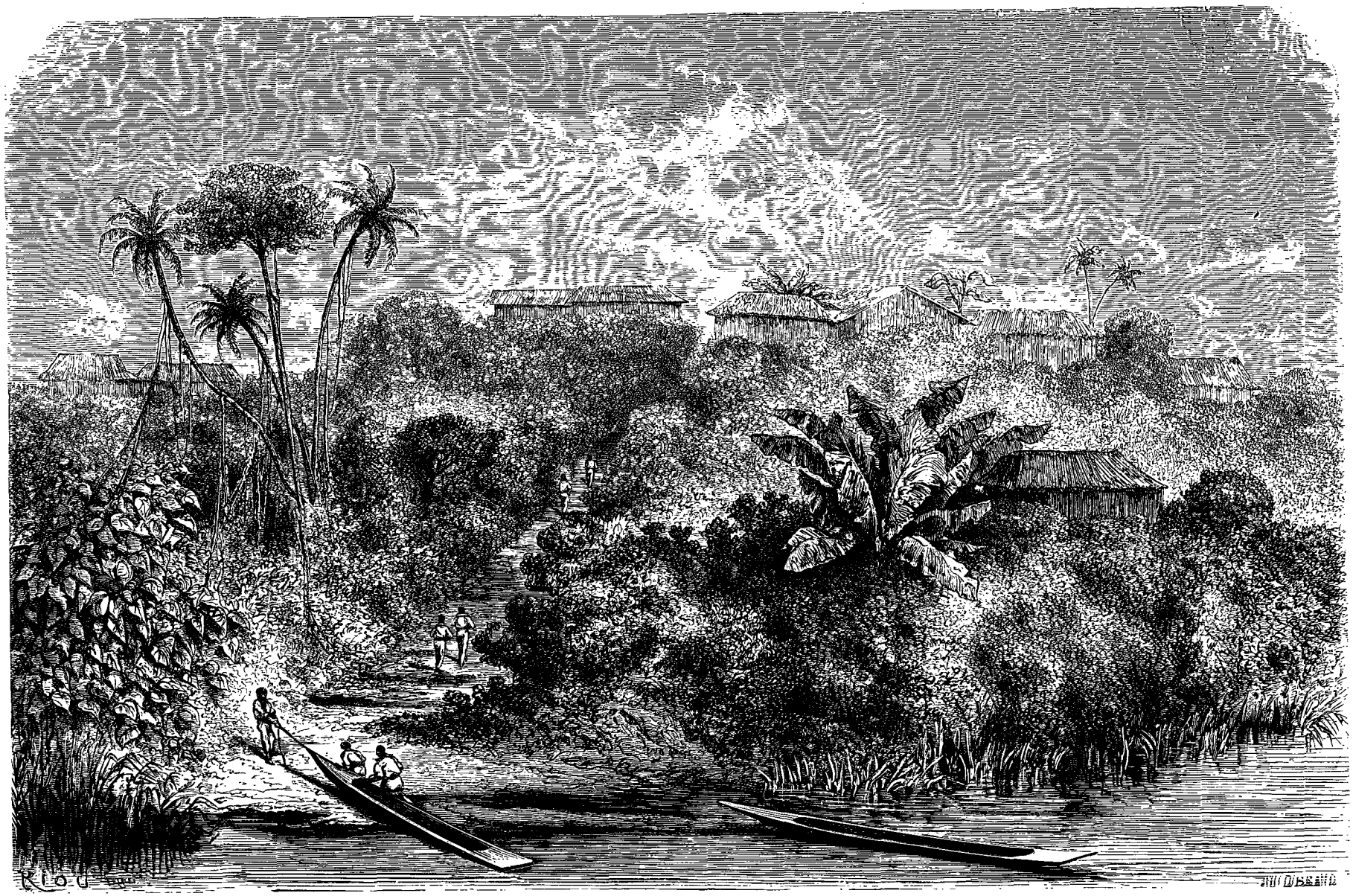
Dans la partie supérieure de son cours (Haut-Amazone), le même fleuve avait reçu des Péruviens le nom de *Tunguragua*. Les conquérants espagnols l'appelèrent *Marañon*, du nom d'un fruit comestible, — l'*Anacardium occidentale*, — qui croît abondamment sur ses rives, entre Jaën de Bracamoras et San Regis. Le nom de *Solimoës* qui lui fut donné par Pedro Teixeira et ses compagnons au retour de leur expédition de Quito, ce nom adultéré, était celui d'une nation puissante, les *Sorimaos*, qui à l'époque de la conquête du Brésil, occupaient environ cent cinquante lieues de littoral.

Afin d'éviter toute confusion dans le cours de ce récit, des sept noms qu'a portés et que porte encore le roi des fleuves, nous ne conservons que le nom d'Amazone, par lequel nous le désignerons.

1. C'est la *chicha* du Pérou et le *mazato* de l'Ucayali; avec cette différence que la *chicha* des Métis Péruviens, l'*Acca* des Quechuas est fabriquée avec du maïs et le *Mazato* des Indigènes de l'Ucayali avec des bananes. Mais leur procédé de fabrication est le même. C'est toujours le grain ou le fruit bouilli, pressuré, fermenté, fort peu distillé et servant d'aliment en même temps que de boisson. Le *Caysuma* du Haut-Amazone est fabriqué avec la racine du manioc doux. A partir de la Barra do Rio Negro, jusqu'au Para, cette même boisson est appelée *Macachêra*.

1. Au delà de quatre, ils comptent en quechua : cinq *piccha*, six *zocta*, etc., etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du village d'Iquitos (rive gauche de l'Amazone).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

talus d'ocre et de glaise striés de teintes jaune de Naples et rouge-brun; çà et là quelques touffes d'herbe; des baraques édifiées sur une colline et formant deux groupes distincts; entre ces groupes une grande cabane à toiture de ruche à miel surmontée d'une croix; puis au fond la ligne des forêts, fermant le tout d'une haute et sombre barrière, tel fut le décor qui se produisit devant nous au moment où nous accostâmes.

L'heure et la lumière atténuaient un peu, il est vrai, la maussaderie du paysage. De jolis panaches de fumée montaient perpendiculairement au-dessus des cases, puis arrivés à une certaine hauteur, se courbaient avec grâce et fuyaient doucement vers le nord, tandis que les derniers rayons du soleil couchant prenant en écharpe une moitié de la colline, laissaient l'autre moitié plongée dans une teinte froide, mais transparente, de gris lilas.

Le village-mission d'Omaguas, fondé en 1697 par les Jésuites équatoriens, sous l'invocation de saint Joachim, s'élevait à cette époque sur la rive droite du Haut-Amazone, à une lieue en amont du site actuel. Une épidémie s'étant déclarée parmi les Indiens Omaguas qui le peuplaient, ceux-ci attribuant l'invasion du fléau à l'insalubrité du lieu où leur village était édifié, l'abandonnèrent en toute hâte. Une partie d'entre eux allèrent s'établir dans le voisinage de la petite rivière d'Ambiacu, à quarante lieues en aval de l'endroit où nous sommes. Les autres remontèrent le cours du fleuve, entrèrent dans la rivière Huallaga, se fixèrent dans les villages chrétiens des Cocamas et plus tard émigrèrent avec ceux-ci dans la plaine du Sacrement, où quelques individus de leur descendance habitent encore, comme on l'a vu, la Mission de Sarayacu.

Tandis que ces Omaguas s'établissaient dans la partie ouest du bassin de l'Amazone, ceux de leur nation qui s'étaient fixés près de la rivière Ambiacu, étaient décimés par une petite vérole des plus malignes. Le village fondé en cet endroit, était abandonné et on en édifiait un autre, celui où nous abordons aujourd'hui; seulement comme la nation Omagua, fort amoindrie par les épidémies et les migrations, ne pouvait plus suffire à le peupler, on lui adjoignit des Indiens Cocamas, tout en conservant au nouveau village son ancien nom de Saint-Joachim d'Omaguas.

Le rapprochement des deux castes et leur croisement dénaturèrent bien vite le type primitif des Omaguas. Depuis environ quatre-vingts ans, il n'existe au Pérou aucun individu pur sang de cette nation. Nous insistons particulièrement sur ce fait anthropologique, afin que le voyageur, bien intentionné d'ailleurs, qui descendra le fleuve après nous et comme nous s'arrêtera à Omaguas, ne soit pas tenté de prendre pour de vrais Omaguas, les Métis qui peuplent le village actuel.

De leur fusion d'autrefois avec la race Cocama, les Omaguas ont laissé certain produit facile à reconnaître à la grosseur de la tête, à l'arrondissement singulier de la face d'où les angles et les méplats semblent bannis, à des traits mous et chiffonnés et à une expression bonnasse et souriante qui fait le fonds de leur physionomie.

Comme nous allons retrouver au Brésil sous le nom d'Umaüas, les Omaguas du Pérou et que nous aurons une occasion de revenir sur le passé de ces indigènes, nous bornons pour le moment à ces quelques lignes la notice historique qui les concerne.

Durant les deux jours que je passai à Omaguas, installé dans une grande cage à claire-voie, espèce de caravansérail où les trafiquants de passage trouvent une hospitalité gratuite, j'eus le temps d'inventorier pièce à pièce le mobilier des huttes de la localité et d'être saigné à blanc par les moustiques, pour qui ce morne village paraît être un séjour de prédilection. Le matin du troisième jour, exaspéré jusqu'à la rage par leurs piqûres incessantes, j'allai comme la vache Io fuyant le taon mythologique, me précipiter dans le fleuve. Un peu calmé par ce bain froid, je rentrai dans l'égaritea et fis mettre le cap au large. Au moment où la pointe d'une île allait me cacher pour toujours l'odieux village des Omaguas-Cocamas, je me rappelai qu'il était peuplé de cent quinze individus, logés dans vingt-neuf cahutes.

Chemin faisant j'eus constamment les yeux fixés sur la rive droite de l'Amazone, pour tâcher d'y découvrir un de ces Indiens Mayorunas dont le territoire occupe en longueur trente lieues sur l'Ucayali et soixante-quinze sur l'Amazone. Mais je n'aperçus que des plages plus ou moins nues, une végétation plus ou moins luxuriante, des îles et des îlots plus ou moins rapprochés. Vers le soir, comme nous ralliions la rive gauche, les tintements d'une cloche fêlée qui sonnait l'*Angelus*, nous annoncèrent la Mission d'Iquitos.

Ce village d'Iquitos est la paraphrase des bâtons flottants de La Fontaine. De loin, c'est un mur vertical tendu de courtines de verdure, enguirlandé de lianes et de sarmenteuses de la plus capricieuse espèce et où toute la gamme des verts, depuis le véronèse jusqu'au bronze fauve, éclate et resplendit. Quelques têtes de bananiers aux feuilles lacérées par la brise, trouent çà et là l'épaisseur des massifs et font flotter leurs lanières dans l'air comme des banderolles. Des arums au godet d'albâtre, des canacorus aux faisceaux de fleurs variées, des héliconias au pendule jaune de chrôme et rouge vif, des strelitzias aux spathes orangé et bleu, bordent d'un tapis bariolé le pied de la muraille, au sommet de laquelle, comme des plumes sur le cimier d'un casque, tremblent et s'agitent au moindre vent, les stypes fuselés de quelques palmiers Oreodoxas.

Un sentier abrupt taillé en escalier dans l'argile de la muraille et dont chaque marche est formée par un tronc d'arbre non équarri, conduit du bord de l'eau à une plate-forme élevée de soixante pieds. Sur cette esplanade est assis le village dont on n'aperçoit que la façade des premières maisons. Tel est le croquis d'Iquitos vu à distance.

Iquitos vu de près, est un ramassis de huttes dont les toits crevassés laissent échapper leur chaume par places, comme un vieux matelas sa bourre. Ces huttes au nombre de trente-deux, forment deux groupes séparés que les gens de l'endroit appellent Barios ou faubourgs. Quatre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vingt-cinq individus des deux sexes y vivent et y multiplient sous l'œil soupçonneux d'un alcade, que, par flatterie autant que par frayeur, ils qualifient de corrégidor.

De 1791 à 1817, ce village-mission qui n'est aujourd'hui qu'un maigre comptoir, exista dans l'intérieur des terres. Sa population tout entière se composait d'individus de la nation Iquito. Une commotion des volçans de Pasto ayant tari les sources qui fournissaient aux néophytes l'eau nécessaire à leur consommation, ceux-ci menacés de mourir de soif, abandonnèrent leur village et vinrent s'établir au bord de l'Amazone. Là leur rapprochement des castes riveraines et le contact qui s'ensuivit, altérèrent bientôt la pureté de race que jusqu'alors ils avaient conservée. Depuis 1817 que la chose a

Indien Iquito.

eu lieu, les Iquitos ont si bien fusionné avec les Omaguas-Cocamas leurs voisins de droite et les Ticunas, leurs voisins de gauche, qu'on peut dire sans exagération des habitants du village actuel, qu'ils résument en eux quatre castes distinctes.

Sur les trente-deux huttes que compte le village et qui y forment, comme nous l'avons dit, deux quartiers distincts, dix-neuf sont affectées à la population indigène. Les treize autres sont habitées par de pauvres métis d'Indiens et d'Espagnols que les Huambisis de la rivière Pastaza chassèrent il y a quelques années des villages de Borja et de La Barranca, après avoir pillé et brûlé leurs demeures.

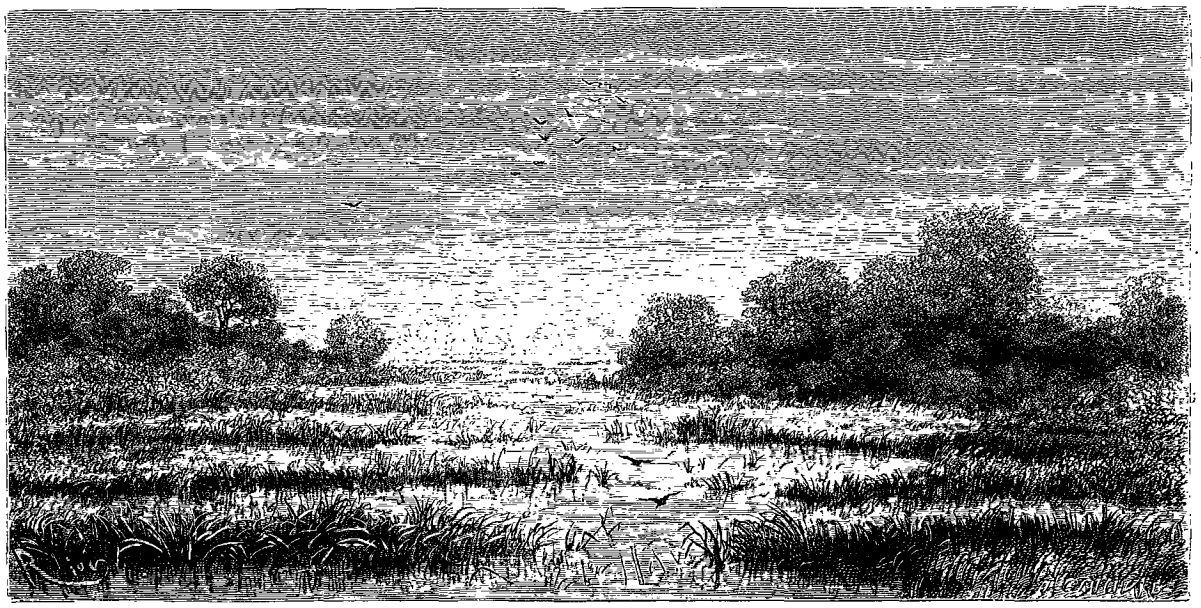
Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens Iquitos. — Dessin de Émile Bayard d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Embouchure de la rivière Nanay.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

ONZIÈME ÉTAPE.

La rivière Nanay et ses indigènes. — Oran-Pucallpa. — Où il est question de M. de La Condamine et de ses mesures de la rivière Napo. — L'Ilot d'Ambiacu. — La Mission de Pevas. — Les frères lais. — Historique de la Mission. — L'Enfant géophage. — Les Orejones d'Ambiacu. — Départ du voyageur pour la Mission de San José de los Yahuas.

La plus grande circonspection préside aux rapports que les habitants du faubourg n° 13 ont avec ceux du faubourg n° 19. En leur qualité de descendants d'Espagnols, les premiers se donnent entre eux les titres de *don* et de *doña*, se considèrent comme de race blanche, bien que la couleur de leur teint varie entre la feuille morte et la brique cuite, et croiraient déroger en frayant avec des Peaux-Rouges. Ces représentants de l'aristocratie d'Iquitos, portent la chemise courte et le pantalon de cotonnade bleue, se coiffent de chapeaux de paille qu'ils fabriquent eux-mêmes et vont habituellement nu-pieds faute de chaussure. Tous cultivent, pour vivre, un petit coin de terre.

Les Iquitos, croisés d'Omaguas-Cocamas et de Ticunas qui peuplent le village, ne sont pas les seuls représentants de leur race. A deux lieues de là, sur les bords de la rivière Nanay, affluent de gauche de l'Amazone, il est des Iquitos pur sang que le baptême n'a pas encore purifiés de leur souillure originelle. Les riverains de la contrée, enclins à l'exagération et à l'hyperbole, accusent ces païens de manger leurs défunts et même de mordre un peu à leurs vivants. Mais comme à l'appui de leur dire ils ne donnent aucune preuve, jusqu'à ce que le fait ait été certifié, nous engageons le lecteur à prendre comme nous cette médisance pour de la calomnie.

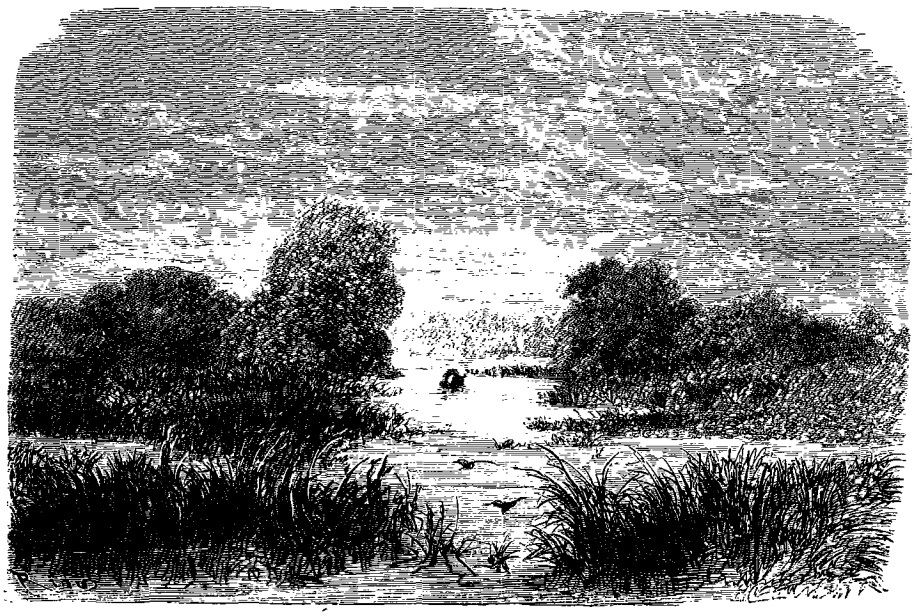
La réputation d'anthropophagie que les gens de l'endroit ont faite aux Iquitos infidèles, n'empêche pas les Iquitos chrétiens d'entretenir avec eux des relations de commerce et d'amitié, de les admettre à leur table et de boire avec eux à la même coupe. Il ne se passe guère de semaine qu'un de ces prétendus mangeurs de chair humaine n'apparaisse dans le village en compagnie de sa moitié. Une poignée de salsepareille ou un hamac

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tissé qu'il désire échanger contre des engins de pêche ou des verroteries, sert de prétexte à ces visites hebdomadaires. Si le sauvage visiteur a pu, grâce à son industrie, se procurer une chemise et un pantalon, il s'en revêt aux portes du village et fait une entrée triomphale chez ses congénères civilisés ; mais le plus souvent il apparaît au milieu d'eux vêtu à la mode de sa tribu, c'est-à-dire dans une nudité complète. Pour corriger ce que ce costume pourrait avoir de trop succinct, il enduit son corps de rocou. . . . et ceint son front d'un bandeau d'écorce, orné d'une longue crinière. Cet accoutrement est complété par une lance en bois de palmier dont la pointe est empoisonnée et qu'il tient à la main comme un suisse d'église sa hallebarde.

La compagne de l'indigène, tout aussi peu vêtue que lui, le suit portant leur dernier-né dans une écharpe de coton suspendue à son cou. Tout en marchant, elle façonne à l'aide de quatre épines de mimosa qui lui servent d'aiguilles, un de ces charmants hamacs bariolés que les commerçants riverains recherchent avec empressement pour les vendre aux amateurs du Para. Ces hamacs, dont le fil est tiré des folioles du palmier *chambira* et teint de couleurs vives, sont échangés par les femmes Iquitos contre des perles de jais et de porcelaine (*chaquiras*), monnaie courante des Missions. Avec ces perles, dans lesquelles elles passent un fil, elles façonnent d'élégants tabliers de la grandeur d'une feuille de vigne. Depuis quelques années, elles ont ajouté à cette unique pièce de leur costume des épaulettes et des pompons de plumes de toucan, dont l'idée leur a été suggérée par le voisinage des femmes Ticunas. Espérons que l'amélioration introduite par ces dames dans leur costume national ne se bornera pas à si peu de chose et qu'elles en viendront, la civilisation et les



Intérieur de la rivière Nanay.

bateaux à vapeur aidant, à mettre sur leur corps une chemise et une jupe.

A deux lieues d'Iquitos notre égaritea passe devant l'embouchure de cette rivière Nanay dont nous avons parlé précédemment. Ses plages et le sol à l'entour sont revêtus d'une graminée rousse qui rappelle l'herbe d'une prairie grillée par le soleil de la canicule. Un ilot de joncs s'arrondit à l'entrée de cet affluent qui mesure deux cent seize pieds d'une rive à l'autre et sort à cinquante lieues de là, d'entre les dernières collines que les Andes équatoriales forment en s'affaissant. Deux ruisseaux, le Péquê et l'Itayo, grossissent de leurs ondes le lit primitif du Nanay.

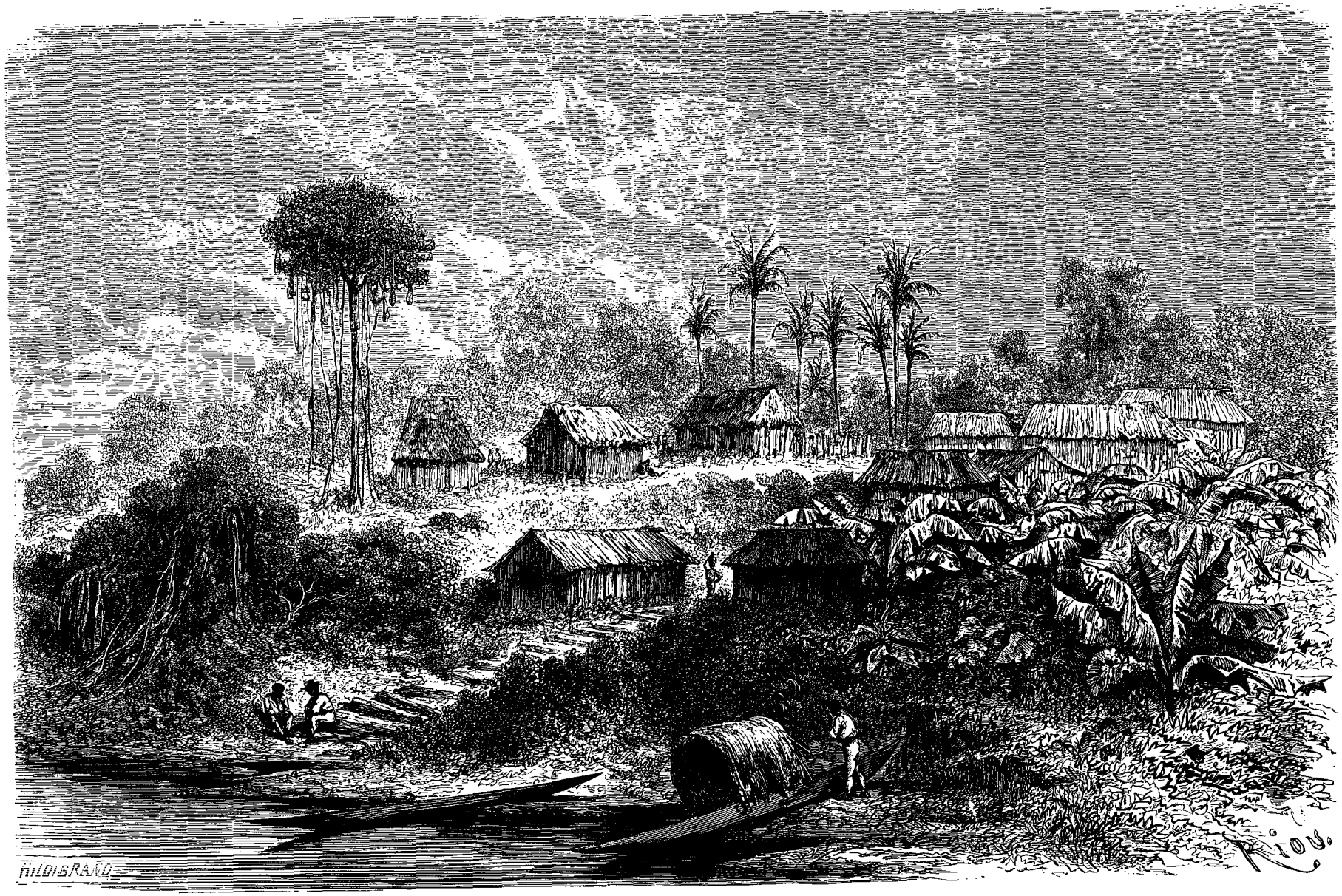
Sept petites lieues que nous fîmes sans y songer, séparent Iquitos de Pucallpa. Ce dernier village, situé comme son voisin sur la rive gauche de l'Amazone, existait, il y a trente-huit ans, sous le nom d'Oran, à quinze lieues en aval de l'emplacement actuel. Des malheurs secrets — les villages en ont comme les hommes — le forcèrent à remonter le cours du fleuve et à cacher son ancien nom d'Oran sous le nom moderne et quechua de Pucallpa [1]. Bien que les érudits de la contrée aient cru devoir qualifier de *Nouvel-Oran* ce second village, les descendants des Omaguas, eu égard à la couleur sanguinolente de ses berges, l'ont surnommé [2] *Tuyuca-puëtani* (terre rouge), dénomination moins noble peut-être que la première, mais en revanche plus pittoresque.

Deux tribus longtemps ennemies, mais que le christia-

1. De *Puca*, rouge et *Ualpa*, terre.

2. De ce vocable appartenant à la langue Omagua, les riverains de l'Amazone qui se servent de l'idiome Tupi ou *Lengoa geral* du Brésil, ont fait sans y songer peut-être, le mot *Tijuco*, par lequel ils désignent la boue argileuse de leur sol détrempé par la pluie; boue si visqueuse, qu'elle les oblige durant la saison d'hivernage à user de sabots-patins de six pouces de haut. Si nous hasardons en passant cette réflexion philologique au sujet du mot *Tuyuca*, c'est que ce mot n'existe pas dans l'idiome des Tupinambas où la terre est appelée *Éuê* et la terre rouge *Éuê-Piranga*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



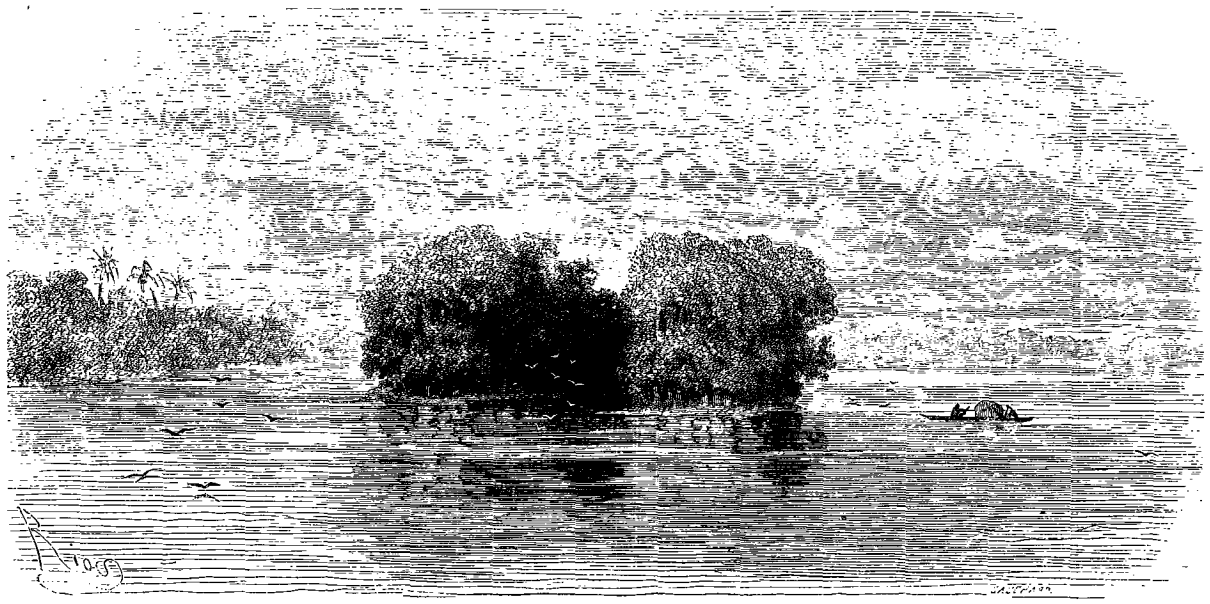
Vue du village de Pucallpa o Nuevo Oran (rive gauche de l'Amazone).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nisme a rapprochées [1], habitent ce village qui compte dix-huit maisons. Ces tribus sont celles des Mayorunas de la rive droite de l'Amazone et des Orejones de la rivière Napo. Dix maisons en torchis et couvertes en chaume, dans le genre de celles que nous laissons derrière nous, sont affectées aux Mayorunas; les huit autres sont habitées par des Orejones.

Une grande chaumière destinée à servir d'église, n'était pas encore achevée bien qu'on y travaillât depuis cinq ans. Les soliveaux et les perches qui devaient soutenir sa toiture, gisaient sur le sol à demi recouverts par la végétation. Cette incurie des habitants du lieu à l'égard des choses du culte, nous donna de leurs sentiments religieux une triste opinion. Au reste le moment était mal choisi pour visiter Pucallpa. Il était trois heures de l'après-midi, et sa population vaguait dans les bois. Deux hommes sans chemise, mais vêtus de culottes de toile, s'étaient constitués les gardiens du village et s'occupaient à radouber une pirogue. Ces individus, qui n'étaient ni Orejones ni Mayorunas, dirent à mes rameurs que s'ils avaient quelque affaire à traiter avec les habitants de Pucallpa, ils les trouveraient infailliblement chez eux, soit ce même jour après le coucher du soleil, soit le lendemain avant le lever de cet astre. Mes gens éclatèrent de rire au nez de ces individus.

Avant de prendre le large, je grimpai sur le rouffle de l'égaritea d'où je fis un dessin de Pucallpa. Ce village élevé de douze pieds au dessus du niveau du fleuve et caractérisé par des massifs de verdure et de grands palmiers, lisières qui semblaient le rattacher à la forêt vierge, avec laquelle il n'avait pas encore rompu, ce village avait vraiment bon air. Tout en reproduisant sa physionomie, je me disais que le cachet abrupt et pittoresque que j'admirais en elle, lui serait ravi tôt ou tard et qu'un défrichement bien nu, bien plat, bien monotone, remplacerait sa beauté naturelle. Deux heures



Embouchure de la rivière Napo.

après notre sortie de Pucallpa, nous nous arrêtions devant l'embouchure de la rivière Napo.

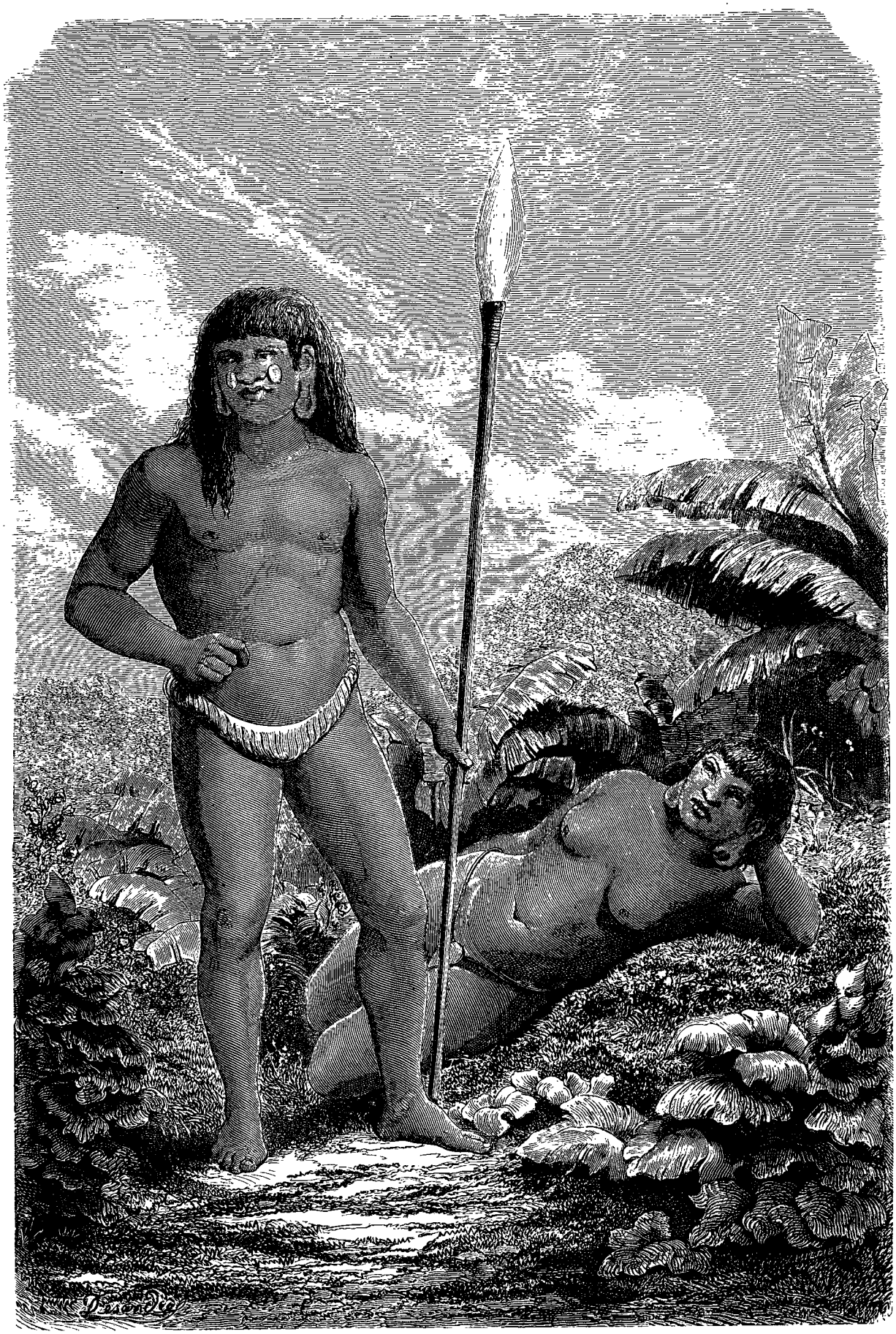
Soit que M. de La Condamine ait évalué à simple vue la largeur des affluents de l'Amazone, soit qu'il l'ait mesurée à l'heure d'une crue, le total de nos chiffres est toujours au-dessous du sien. Aux trois hamacs de fil d'écorce que nous avions dévidés sur l'Ucayali, et qui nous avaient fourni un assez long bout de ficelle, destiné à suppléer à l'absence d'un graphomètre, nous en avions ajouté deux autres en sortant de Nauta, afin d'atteindre aux mesures que l'illustre académicien a données des tributaires du grand fleuve et en vérifier la justesse. Or l'embouchure du Napo que d'après sa relation nous croyions large de douze cents mètres, n'en a réellement que huit cent deux. Il est vrai qu'après un laps de temps de cent vingt années, et eu égard à la quantité d'eau que la pauvre rivière a dû fournir à l'Amazone, pendant cette période, on ne pourrait, sans être injuste à son égard, lui reprocher publiquement ce rétrécissement de trois cent quatre-vingt dix-huit mètres de son lit primitif. Aussi ne notons-nous le fait que pour mémoire et sans le faire suivre d'aucune réflexion.

Si l'origine du Napo n'était connue du moindre élève en géographie, nous dirions qu'il sort des pentes orientales du volcan de Cotopaxi dans la république de l'Équateur; que dans le trajet qu'il parcourt avant d'atteindre l'Amazone, il reçoit les eaux de nombreux tributaires dont les principaux sont : l'Azuela ou Aguarico, le Coca et le Curaray; que la plupart de ces affluents sont aurifères, etc. — Mais le tracé du Napo est ici superflu et nous n'avons à relever que sa seule embouchure.

Un pâté de verdure appelé *Mango-isla*, divise cette

1. Il s'agit ici, comme on le pense bien, d'une fraction infime de ces tribus. Les Orejones et les Mayorunas qui vivent séparés par le lit du fleuve et à une assez grande distance, se voient à peine et n'ont entre eux aucunes relations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Orejones (tribu des Ccotos).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

embouchure en deux bras inégaux. Un de ces bras mesure six cent quarante-trois mètres et l'autre cent cinquante-neuf. L'eau du Napo à cet endroit est d'une teinte d'opale verte ou d'absinthe; son courant paraît assez faible.

Quelques souvenirs historiques se rattachent à cette paisible rivière.

En 1539 l'Espagnol Francisco Orellana la descendit sous le prétexte utilitaire d'explorer la province de la Canelle, mais en réalité pour chercher la région de l'or, représentée à cette époque par la cité de Manoa, l'El-Dorado, le lac de la Parima et les royaumes d'Enim et de Païtiti.

En 1637 le Portugais Pedro Teixeira, chargé de déterminer les possessions Lusitano-Brésiliennes, remonta le cours du Napo, poussa jusqu'à Quito, et en revenant fixa pour limites au Brésil la rive droite de l'Aguarico. Mais les Espagnols, qui de leur côté reculaient les possessions du Pérou jusqu'au lac d'Ega, ne tinrent aucun compte de ces mesures et jetèrent à l'eau les poteaux de démarcation plantés par le lieutenant portugais. En 1744 La Condamine, à son retour de Quito, où le gouvernement français l'avait envoyé en compagnie de Godin et Bouguer pour mesurer quelques degrés du méridien, La Condamine, entré dans l'Amazone par Jaën de Bracamoras, passa devant l'embouchure du Napo, calcula géométriquement sa largeur ou l'évalua à simple vue, et poursuivit son voyage jusqu'au Para où il s'embarqua pour l'Europe.

La relation de ce voyage, qu'il publia deux ans après son arrivée, serait une maigre pâture pour le lecteur de notre époque, devenu difficile en matière de voyages et de voyageurs, par suite des *Tours du monde* qu'on lui fait faire chaque année, sans l'obliger à quitter son fauteuil. Mais si les renseignements ethnologiques fournis par La Condamine ne furent pas toujours puisés à bonne source, si ses appréciations géographiques sont souvent hasardées, enfin si ses opinions personnelles ont un peu vieilli, le ton de franchise et d'honnêteté qui règne dans son œuvre en rend la lecture attachante. Le tribut de reconnaissance qu'il a payé publiquement aux personnes qui l'hébergèrent, est digne d'un homme de bien. Quel cœur ne serait doucement ému devant l'aimable portrait qu'il a tracé de la famille Davalo dont l'aînée des demoiselles, — *chef-d'œuvre de grâce et de modestie, peignait des tableaux de sainteté avec trois couleurs, jouait de la flûte traversière et n'aspirait qu'au bonheur de se faire carmélite!*

En relisant les pages où La Condamine a mis a nu les sentiments de sa belle âme, nous ne pouvons que nous excuser à l'avance, d'être obligé de relever çà et là les erreurs qu'il a pu commettre dans la relation de son voyage du Pérou au Para. Ceci dit une fois pour toutes, revenons à la rivière Napo dont l'embouchure est là qui bâille devant nous.

Les indigènes, cantonnés sur ses rives, appartiennent à la nation *Orejona* qui se divise en trois tribus. Les Orejones proprement dits, les Ccotos et les Anguteros. Depuis une quarantaine d'années, les Orejones ont rallié les villages de l'Amazone et en qualité d'indiens *mansos* ou apprivoisés, portent la chemise et le pantalon en honneur chez les néophytes. Les Ccotos occupent, dans l'intérieur, la rive droite du Napo et les Anguteros habitent les forêts de sa rive gauche. Au dire des riverains de l'Amazone, Ccotos et Anguteros sont voleurs, assassins et anthropophages. Les Ccotos que nous avons vus et sur lesquels nous reviendrons plus tard, nous ont paru fort laids.

Ces deux castes ne hantent guère, durant le jour, les plages du Napo, par frayeur des trafiquants de salsepareille qui remontent ou descendent cette rivière et ne manquent jamais, en les apercevant, de leur envoyer une balle. Mais ils se dédommagent de cette contrainte en y venant la nuit, et malheur à l'imprudent voyageur qu'ils trouvent endormi sous sa moustiquaire; ils s'en approchent sans bruit, soulèvent les plis de la toile et percent le dormeur de leur lance emmanchée d'un bambou tranchant et effilé, large de six pouces[1]. Le mangent-ils ensuite? — tout le monde l'assure; mais nous n'osons pas l'affirmer.

Pour qui les voit seulement en passant, Ccotos et Anguteros se ressemblent si fort qu'il est difficile de ne pas les confondre; les premiers sont ainsi nommés de l'artifice qu'ils emploient pour attirer le chasseur dans les bois en imitant le cri du Ccoto, ce singe hurleur de l'Ucayali. Nous n'avons rien appris sur le compte des Anguteros.

Tous les Indiens de race Orejona sont de haute stature; leur taille est bien prise et leur souplesse ajoute un cachet d'élégance à la puissante beauté de leurs formes ; ils ont le visage carré, les yeux un peu obliques, petits et bridés par les coins. Leur nez, large de base, est très-épaté et leur bouche lippue fait littéralement le tour de leur visage; ils portent la chevelure longue et flottante et passent, dans la cloison de leurs narines, une baguette en bois de palmier de la grosseur d'un tuyau de plume, aux extrémités de laquelle ils suspendent un coquillage. . . .; le trait distinctif de leur physionomie gît dans leurs oreilles, dont le lobe allongé pend jusqu'à l'épaule et fait l'effet d'un morceau de viande informe. Les Ccotos et les Anguteros percent ce lobe, agrandissent l'ouverture et y enchâssent des rondelles en bois de cécropia d'un volume phénoménal. Les Orejones allongent aussi leurs oreilles, mais se contentent de les porter ballantes et sans aucun ornement, particularité qui sert à les distinguer de leurs congénères.

Remarquons, en passant, que les premiers Incas péruviens, depuis Manco-Capac jusqu'à Mayta-Capac, s'allongèrent ainsi les oreilles, coutume étrange qu'ils tenaient de leurs ancêtres inconnus. A partir de Mayta-Capac, quatrième Inca, cette mode abandonnée par les

1. Cette arme, dont nous avons sous les yeux un *spécimen*, est ornée à la base du fer de lance dont le bambou tient lieu, de deux grosses houppes ou pompons en plumes de toucan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens Orejones (tribu des Cholos).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Empereurs fut adoptée par les Curacas ou caciques, qui servaient aux Fils du Soleil de garde d'élite; de là l'épithète d'Orejones ou Oreillards, que donnèrent à ces derniers les conquérants espagnols à leur arrivée au Pérou.

Quoique séparés par toute la largeur du Napo, Ccotos et Anguteros entretiennent des relations de voisinage et d'amitié. Pour passer d'une rive à l'autre, ils façonnent des radeaux avec le bois poreux du cécropia. Ils ont également des pirogues empruntées au stype ventru du palmier Tarapote (*acrocomia*), qu'ils fendent longitudinalement, débarrassent de ses fibres médullaires et dont ils n'ont plus qu'à fermer les extrémités. Certaines de ces pirogues peuvent contenir jusqu'à douze individus. Ce genre d'embarcation leur est commun avec les Iquitos du Nanay.

Les armes de ces indigènes sont la sarbacane, la massue et cette terrible lance à pointe de bambou qui fait des blessures si larges, que l'âme du blessé peut s'échapper sans peine de son corps par l'ouverture de la plaie.

Les femmes des deux nations étalent, comme leurs pères et leurs époux, des oreilles démesurément allongées. Malgré leur cou rentré dans les épaules, ce qui les fait paraître un peu bossues, elles sont moins laides au physique que les représentants du sexe fort. Ces beautés du désert ont pour tout vêtement une valve de moule retenue autour de leur corps par deux liens d'écorce.

Oreille d'Orejon Ccoto.

A quelques jets de flèche de cette rivière Napo, habitée par des anthropophages ou soi-disant tels et d'où les moustiques se sont bannis d'eux-mêmes[1], on trouve, sur des terrains bas et argileux, un défrichement du nom de Bellavista (belle vue). Cinq maisonnettes treillissées comme des volières et couvertes en feuilles de palmier y sont groupées au milieu de bananiers d'un vert éclatant; çà et là, de gros arbres épargnés par la hache, *capirunas* feuillus et courts de tronc, s'épanouissent comme de monstrueux choux-fleurs et projettent sur la pelouse de grands pans d'ombre; des lianes sont montées à l'assaut de ces arbres, ont enlacé leur tête d'un inextricable réseau de feuilles et de fleurs et, retombant ensuite sur le sol où leurs griffes et leurs vrilles se sont transformées en racines, tiraillent en tout sens la chevelure verte des colosses qui semblent hurler de douleur.

Bellavista me charma si fort à première vue, que je résolus d'y passer quarante-huit heures; j'avais d'ailleurs à revoir à loisir mon tracé du fleuve et à traduire en français quelconque les hiéroglyphes au crayon, à l'aide desquels je fixais mes pensées, lorsqu'un accès de paresse intellectuelle m'empêchait de les développer. Cette détermination de ma part, qui mit les rameurs Cocamas d'assez mauvaise humeur, fut une véritable inspiration du ciel; dans la matinée du second jour, cinq Orejones-Ccotos de la rivière Napo, dont trois hommes et deux femmes, vinrent à Bellavista échanger, avec les naturels du lieu, des hamacs en fil de palmier grossièrement tissés, contre des couteaux et des dards à tortue (*puyas*). Avec quelques babioles, j'amusai ces sauvages et, pendant une demi-journée, je jouis à mon aise de leur monstrueuse laideur; l'un d'eux, que les dimensions de sa bouche rangeaient dans la catégorie des ogres de Perrault et qui n'eût fait qu'une bouchée du petit Poucet et de ses six frères, avait eu le lobe de ses oreilles déchiré dans quelque bataille; de ce lobe, ainsi partagé, il était resté deux lanières de chair, courroies vivantes qui menaçaient de balloter incessamment sur le visage de leur propriétaire, si l'ingénieux sauvage ne se fût avisé d'y faire une rosette; ce nœud de cravate, fait par un homme à ses oreilles, me parut le tour de force le plus fort que j'eusse encore vu.

Au sortir de Bellavista que nous quittâmes le lendemain d'assez bonne heure, les points que je relevai successivement firent rétrograder ma pensée vers Pucallpa, ce nouvel Oran servant d'antithèse à l'ancien; d'abord ce fut la lagune d'Oran dont la bouche noire échancrait largement la rive droite de l'Amazone, puis les îles d'Oran que nous côtoyâmes et enfin l'emplacement du premier village d'Oran devant lequel je méditai un moment sur l'instabilité des lieux, des hommes et des choses. Durant cette journée qui me sembla mortellement ennuyeuse, bien que pour me distraire j'eusse fait traverser deux fois à mes gens le lit de l'Amazone, je n'aperçus sur l'une ou l'autre rive que des profils de miritis et d'acrocomias, d'interminables lisières de gyneriums ou de balisiers à demi submergés et, de loin en loin, sur un soubassement d'ocre ou d'argile, quelque gros copahu avec son allure de pin-parasol.

Le soleil disparaissait derrière un rideau de ficus, comme nous rangions à l'honneur l'emplacement qu'occupait autrefois le village de Saint-Joachim d'Omaguas;

1. Ces diptères buveurs de sang sont inconnus sur les plages du Napo. Faut-il attribuer leur absence à la chaîne minérale qui sous le nom de *Sierra del Napo*, longe cette rivière de l'O. N. O. à l'E. S. E, attire les nuages et entretient en ces lieux une certaine fraîcheur peu favorable à l'éclosion des larves de moustiques? — Nous ne savons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Village de Bellavista (rive gauche de l'Amazone).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'égaritea s'arrêta, par mon ordre, devant ce *campos ubi Troja fuit* que je contemplai avec le mélancolique respect que j'ai pour les choses du bon vieux temps. Rien ne restait de la Mission défunte ; la forêt primitive avait reconquis son domaine et, sur l'aire du village fondé par les Jésuites, s'élevait le tronc blanc, lisse et droit d'un bombax, qui me fit l'effet d'une stèle funéraire destinée à rappeler aux passants qu'ici-bas l'homme et son œuvre ne sont que poussière et fumée.

A une courte distance de cet Omaguas à jamais disparu, s'évase la bouche de l'Ambiacu auquel notre carte a donné, par faiblesse ou par condescendance pour le poncif adopté par les cartographes, la configuration d'une rivière, bien que dans notre opinion cet affluent ne soit qu'un canal alimenté par l'eau du Napo et venant se dégorger dans l'Amazone. Quelques familles d'Indiens Orejones baptisés et catéchisés vivent à l'entrée de cette pseudo-rivière qui communique directement avec le Napo et reçoit, à l'endroit appelé *Masan*, deux affluents sans importance. Au milieu de l'embouchure de l'Ambiacu, à égale distance de ses deux rives, se dresse un îlot de glaise bleuâtre, si bien durcie par le soleil, si bien effritée par les pluies, qu'à cinquante pas on croirait voir un bloc de pierre ; d'épaisses végétations couvrent son sommet et donnent un cachet pittoresque à sa physionomie.

Quebrada et îlot d'Ambiacu.

Les haltes que nous venions de faire devant l'ancien Omaguas et le rio d'Ambiacu, si courtes qu'elles eussent été, avaient donné au soleil le temps de disparaître ; le jour baissait rapidement et une lieue espagnole, équivalant à six kilomètres de France, nous séparait encore de la Mission de Pevas où je comptais trouver le vivre et le couvert. Un moment je crus qu'il me faudrait renoncer à l'atteindre ; mes hommes, las du travail de la journée, parlaient déjà de s'arrêter sur une plage pour y passer la nuit ; un doigt de tafia que j'eus l'idée d'offrir à chacun d'eux, changea leur détermination et parut leur prêter de nouvelles forces. Après avoir bu et s'être encouragés de la voix et du geste, ils enfoncèrent résolûment dans l'eau leurs rames spatulées, et bientôt l'égaritea fila rapidement le long des plages où des engoulevents, oiseaux crépusculaires, volaient par soubresauts comme des sauterelles qui bondissent.

Au milieu de l'obscurité qui ne tarda pas à nous envelopper, le pilote allait tâtonnant et cherchant sa route. Tout à coup un point lumineux, clarté de feu follet ou de ver luisant, brilla devant nous dans la perspective ; les marins poussèrent un hourra joyeux. L'embarcation, lourde phalène, attirée par cette lumière, précipita sa marche et vint enfin aborder au pied d'une colline, dans les flancs de laquelle un escalier était taillé à coups de bêche. Cet escalier rustique conduisait à la mission de Pevas ; je commençai à le gravir au pas de course ; mais l'humidité du soir, en détrempant l'argile de ses marches, les avait rendues si glissantes, qu'avant d'atteindre la dernière, j'avais déjà fait cinq ou six culbutes.

C'est couvert de boue de la tête aux pieds que j'allai frapper à la porte du couvent de Pevas. Après les questions d'usage faites à travers l'huis, un Indien l'ouvrit et me livra passage ; d'abord, au sortir des ténèbres, l'éblouissement que me causa la clarté d'une lampe à trois becs m'empêcha de rien distinguer ; j'entrevis confusément comme une caverne spacieuse encombrée d'armes et de butin, au centre de laquelle se tenaient immobiles deux hommes en chemise et coiffés de rouge, qui me firent l'effet de contrebandiers catalans. Mais cette hallucination dura peu ; mes yeux s'accoutumèrent au rayonnement de la lampe ; ce que j'avais pris pour une caverne ne fut qu'une grande boutique, pourvue de rayons et de marchandises et dans les contrebandiers catalans je reconnus deux frères lais, en train de faire leur toilette nocturne et souriant de mon air ahuri.

Fondée en 1685, par les Jésuites de Quito, sous l'invocation de saint Ignace de Loyola et au profit des indiens Pehuas qui habitaient à cette époque dans l'intérieur du pays les rives de quelques affluents du Napo et de l'Iça, la Mission des Pehuas que, par corruption, on écrit *Pevas*, exista d'abord entre l'embouchure du rio d'Ambiacu que nous laissons en arrière et l'endroit où nous venons d'aborder. Sa durée en ce lieu fut de cent trois ans. En 1788, les néophytes, ayant assassiné le chef de la mission, se retirèrent dans les bois, aban-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnant le village chrétien qui ne tarda pas à tomber en ruines.

Un second village de même nom fut édifié, peu d'années après, à une lieue E. du premier. Aux Pehuas assassins qui vinrent l'habiter de nouveau, les missionnaires adjoignirent quelques individus des nations Catahuichi, Orejona, Yahua, Ticuna et Yuri; ce village dura vingt-trois ans et fut abandonné par les néophytes, mais sans qu'un meurtre eût motivé cet abandon.

Une troisième fois, Saint-Ignace des Pehuas, pareil au phénix des anciens, renaquit de ses cendres; des missionnaires franciscains, dont le nom nous échappe, le fondèrent à l'endroit actuel. Pour peupler ce troisième village qu'on n'appela plus San Ignacio de los Pehuas, mais seulement Pevas, on recourut aux indigènes déjà catéchisés dont nous avons donné la liste; quelques-uns accoururent à la voix des missionnaires, mais le plus grand nombre manquèrent à l'appel. Une épidémie avait enlevé les Pehuas; les Catahuichis étaient allés planter leur tente sur les rives du Jurua et les Yuris se refusèrent à sortir de chez eux. La nouvelle population se composa de descendants abâtardis des Pehuas, des Orejones, des Yahuas et des Ticunas.

La mission actuelle compte, à l'heure où nous écrivons, un demi-siècle d'existence; elle possède vingt-trois maisons affectées à quarante-cinq matrimonios ou ménages dont la moyenne est de six individus, ce qui donne un total de population de deux cent soixante-dix individus, y compris les vieillards et les enfants à la mamelle. L'aire qu'occupent le village, l'église et le couvent, fort illogiquement groupés d'ailleurs, est formée par la juxta-position de collines basses dont les ondulations, très-apparentes, vont se rattacher aux versants orientaux de la chaîne des Andes; leurs terrains, composés de zones d'ocre et d'argile alternant avec des couches de sable, de menus galets et de pierres ponces,

L'enfant géophage.

ont été sillonnés jadis du N. O. au S. E. par des courants de lave et d'eau dont la trace est encore visible. Au reste, toute la partie du pays comprise entre Nauta et l'embouchure de la rivière Iça, est de même formation et présente les mêmes stries longitudinales. Le voisinage des Andes équatoriales où, sur une étendue d'à peine trois degrés, dix-huit volcans font flamber leurs cratères, explique suffisamment la nature et la disposition de ces terrains.

Une heure de causerie intime avec les frères lais de Pevas m'avait suffi pour apprécier convenablement leur mérite. L'humeur enjouée de ces jeunes gens, — le plus âgé avait vingt-sept ans, — leur esprit naturel et la vivacité de leurs saillies eussent déridé le front le plus soucieux. Ils me firent les honneurs du couvent avec une franchise qui me toucha; leur magasin apostolique regorgeait de salsepareille, d'huile de lamantin, de salaisons, d'étoffes, de haches, de couteaux, de sabres d'abattis, d'articles de quincaillerie et de bimbeloterie destinés aux villages du Haut et du Bas-Amazone avec lesquels ils étaient en relations d'affaires. Dans cette collection d'objets commerciaux, je vis jusqu'à des sarbacanes et des pots de poison destinés à la chasse. La façon dont mes cicéroni m'expliquèrent la nature et la provenance de chaque chose, les bénéfices probables qu'elle offrait à la spéculation et son débouché plus ou moins certain, me donnèrent de leur aptitude, comme négociants, une très-haute idée. En retrouvant chez ces deux religieux la pratique de ses profondes théories, le Père Grandet de Balzac eût senti tressaillir la loupe violacée qu'il avait sur le nez et dans laquelle étaient renfermés son intelligence et son cœur.

Chargés par intérim du gouvernement spirituel et temporel de la Mission dont le titulaire passait sa vie au fond des bois au milieu d'un troupeau d'indiens Yahuas, les frères lais, tyrannisés par les exigences de

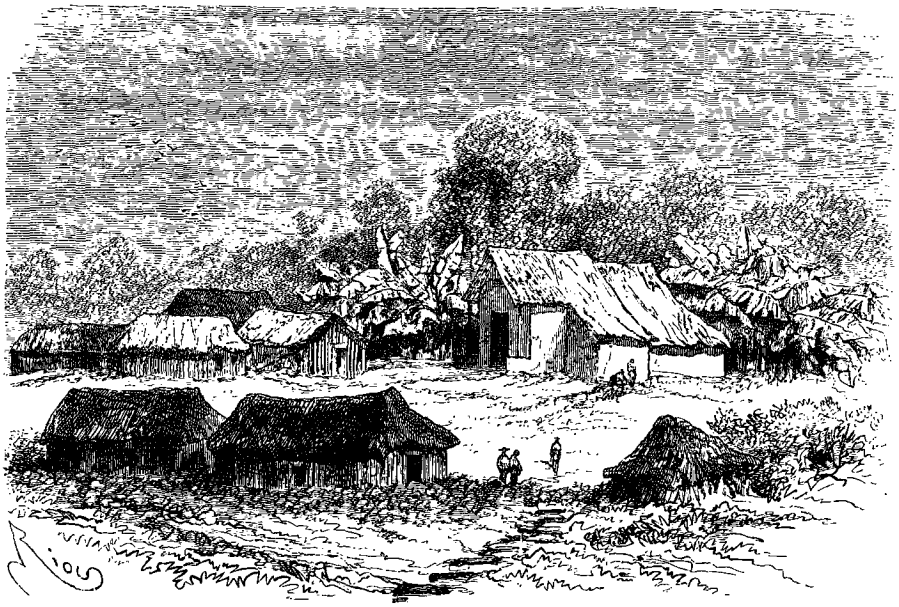
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur commerce, ne pouvaient s'occuper des néophytes comme ils l'auraient voulu. C'est à peine, me dirent-ils, s'ils avaient le temps de prendre leurs repas, de faire un bout de sieste et de fumer des cigarettes. Sur ce temps qui leur était si parcimonieusement mesuré, ils voulurent bien, par égard pour moi, distraire une demi-journée qui fut employée à visiter, dans leurs demeures, les néophytes des deux sexes avec lesquels mes conducteurs échangèrent force lazzis. Sous le rapport de l'aménité et du savoir-vivre, ces indigènes me parurent fort au-dessous de la gent de Sarayacu; leur type, mélangé de Pehua, d'Orejon, de Yahua et de Ticuna, était indéchiffrable.

Durant cette promenade à travers leur mission, les religieux me montrèrent, dans une case attenant au couvent, une créature humaine que la science eût rangée dans la catégorie des phénomènes et dont un spéculateur de l'espèce Bohême, Bobèche ou Bobino, eût tiré parti en l'exhibant devant le public d'une foire.

Cette monstruosité, née de parents quelconques, était une petite fille âgée de cinq ans, qu'un goût dépravé pour le terreau, la glaise et les tessons de poteries, menait lentement au tombeau. Pour enrayer sa funeste manie de gratter le sol et de manger la terre à poignées, les frères lais qui s'étaient constitués ses gardiens, avaient imaginé de lui lier les mains derrière le dos et de la placer sur une table où, tant qu'on l'observait, elle restait immobile et agenouillée. Mais pour peu qu'on la laissât seule un instant, elle rampait sur les genoux jusqu'au bord de la table, se laissait choir en bas au risque de se briser la tête et léchait avidement cette terre qui devait bientôt s'ouvrir pour la recevoir.

Je ne saurais exprimer le sentiment de pitié mêlée de dégoût que m'inspira cette pauvre créature, que sa peau



Vue de la Mission de Pevas.

jaune et parcheminée, sa tête oblongue, ses extrémités filiformes et son ventre proéminent, faisaient ressembler à une idole indoue ou japonaise douée de mouvement.

Le surlendemain de mon arrivée, les jeunes lais, pour se distraire des soucis du commerce et aussi pour m'être agréables, me proposèrent d'aller visiter avec eux les familles d'Orejones établies dans l'intérieur de la rivière d'Ambiacu; j'offris mon égaritea pour ce voyage. Les rameurs Cocamas, qu'une ration copieuse de tafia délivrée par les religieux, avaient mis d'une humeur charmante, ramèrent avec enthousiasme de Pevas à Ambiacu et nous régalèrent, tout le long du chemin, de la symphonie en canon que j'ai reproduite.

Le village Orejon, situé sur la rive droite de l'Ambiacu, à deux portées de fusil de l'Amazone, se composait de neuf ajoupas de forme circulaire; leur toit conique en feuilles de palmiers, était supporté par un cercle de pieux assez espacés pour que le vent et la pluie entrassent librement dans le logis et en sortissent de même. Ce mode de construction, malgré son originalité, me parut laisser à désirer sous le rapport du confortable.

Les habitants de la localité étaient allés battre les bois en quête de salsepareille. Nous ne trouvâmes qu'une famille composée du père, de la mère et de deux enfants. En nous voyant entrer chez eux, l'homme et la femme allèrent s'asseoir sur un tronc d'arbre qui leur tenait lieu de divan et répondirent par de simples monosyllabes aux questions que nous leur adressâmes. Bien qu'au dire des religieux le baptême les eût faits enfants de Dieu et de l'Église et qu'ils parlassent l'idiome quechua, naturalisé par les Missionnaires, ils s'obstinèrent à répondre dans la langue de leur nation que nos introducteurs étaient loin de parler couramment. A part le haillon de toile qui leur servait de pagne, ces prétendus chrétiens étaient tout aussi nus que leurs amis et connaissances de la rivière Napo. Les regards obliques qu'ils jetaient sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous à la dérobée, me rappelèrent ceux des bêtes féroces emprisonnnées derrière les barreaux d'une cage et montrant les dents au curieux qui les approche de trop près. Au reste, le type de ces Orejones avait déjà subi des modifications sensibles; leurs oreilles atteignaient à peine à une longueur de dix pouces et me parurent très-mesquines à côté des oreilles des Ccotos que j'avais vues précédemment à Bellavista et comparées à celles de jeunes éléphants.

Nous reprîmes la direction de Pevas en discourant sur le passé des Orejones que nous venions de voir. Les exigences du négoce n'avaient pas permis aux frères lais de la mission de remonter bien haut dans l'histoire de ces indigènes et les notices qu'ils me donnèrent sur leur compte se bornèrent à quelques mots. Ainsi j'appris qu'ils comptaient jusqu'à quatre : *nayhay*, un; — *nènacomé*, deux; — *féninichacomé*, trois; — *ononocomérè*, quatre; puis, ce chiffre dépassé, qu'ils se servaient du mode de numération employé par les Quechuas. Leurs congénères du Napo comptaient par duplication, comme la plupart des nations américaines.

Bien que ces malheureux m'eussent paru assez voisins des brutes auxquelles les assimilait leur épouvantable physionomie, ils n'étaient pas si bêtes qu'ils le paraissaient et avaient leur petit système, ni meilleur ni pire que beaucoup de systèmes, à l'égard de l'âme, cette

Les frères lais de Pevas.

souveraine maîtresse du corps. Dans leur système, l'âme n'était pas immortelle; elle mourait avec l'individu, mais jouissait du privilége de ressusciter quelque temps après, sous la forme d'un urubu blanc à caroncules jaunes et violettes, l'*Urubu-tinga* des riverains de l'Amazone, le *Vultur papa* des savants.

Leurs idées, sur une Trinité symbolique, se bornaient à reconnaître, mais sans leur rendre aucun culte, un Dieu créateur qu'ils appelaient *Omasoronga*, un Dieu conservateur qu'ils nommaient *Iqueydema*, un esprit d'amour et d'intelligence auquel ils donnaient le nom de *Puynayama*.

La tradition d'un déluge existait parmi eux, seulement l'arche ou l'esquif qu'on voit dans les cosmogonies des peuples flotter à la surface des grandes eaux, était remplacé chez les Orejones par une grande caisse sans couvercle et enduite d'un brai local, que leurs ancêtres avaient profondément enfouie en retournant sa cavité du côté du sol, et sous laquelle, munis de provisions solides et liquides, ils étaient restés près d'un mois, pendant que le déluge couvrait la terre.

Ces idées, que j'attribuai chez les Orejones à leur affiliation dans le passé avec les nations de l'autre hémisphère, étaient, me dirent ingénument les frères lais de Pevas, tout ce qui restait à ces pauvres Indiens de l'instruction religieuse qu'en des temps reculés leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait donnée un disciple de Saint François. Pour empêcher l'homme de Dieu de propager chez les castes voisines les principes de sa doctrine et en réserver le monopole à leur seule tribu, les Orejones l'avaient tué, s'étaient régalés de sa chair et avaient fait des flûtes avec ses fémurs, une façon à eux d'honorer sa mémoire et de perpétuer son souvenir.

Quatre jours me suffirent pour visiter en détail la mission de Pevas, reconnaître qu'il ne s'y trouvait rien d'intéressant ou de curieux et constater en même temps que mes aimables compagnons, les frères lais, qui s'étaient dits accablés de besogne, employaient la journée à jouer au volant, à se bercer dans un hamac et à fumer un nombre indéfini de cigarettes. Suffisamment édifié sur l'emploi de leurs heures et d'ailleurs ayant épuisé la série des questions que j'avais à leur faire, je résolus d'aller présenter mes civilités au régulateur en chef de la Mission, que ses goûts agrestes et sa sollicitude pour les naturels, retenaient au fond des bois.

Un matin, au lever du soleil, je me mis en route avec un néophyte de Pevas, d'origine Yahua, qui devait me servir de guide. D'après cet homme, dont le dire était confirmé par mes hôtes, la Mission de San-José où nous nous rendions, était à une si courte distance de Pevas, qu'il était inutile de se pourvoir de vivres. Je ne pris qu'une boussole de poche, un album des crayons, des couleurs

Chrétiens Orejones de la Quebrada d'Ambiacu.

que je mis dans un havresac, et chargeant l'objet sur mon dos, j'emboîtai bravement le pas derrière mon guide. A cent pas du village nous entrâmes dans la forêt dont le sombre couvert nous déroba bientôt la vue du ciel. L'aiguille de la boussole marquait le Nord.

Vers le milieu du jour, et comme nous avions passé à gué onze ruisseaux-rivières, tantôt avec de l'eau jusqu'aux mollets, tantôt mouillés jusqu'aux aisselles, rebuté de la chose et ne voyant pas encore le village chrétien où je tendais de tous mes vœux, je le demandai au Yahua.

« Un peu plus loin, » fit-il en avalant une poignée de feuilles d'*Ipadu*, cette coca des Quechuas de la Sierra[1]. J'étouffai un soupir, serrai d'un cran la boucle de mon pantalon pour imposer silence aux borborismes que la faim faisait courir dans mes entrailles, et je continuai de suivre mon guide, dont le pas gymnastique ne s'était pas encore ralenti.

Au coucher du soleil, exténué de faiblesse, ruisselant de ma sueur propre et de l'eau de dix-neuf rivières traversées en chemin, je m'assis sur un tronc d'arbre renversé et promenai autour de moi un regard défaillant.

1. Les Yahuas cultivent la coca sur une très-petite échelle et en mâchent les feuilles comme les Quechuas des plateaux andéens, mais sans y ajouter comme eux une pincée de cendres caustiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Passage à gué. — Route de Pevas à San José.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le site empourpré par les reflets de l'astre à son déclin, était admirable sans doute, mais la vacuité de mon estomac ne me permit pas d'en jouir convenablement. En ce moment j'eusse donné pour une grillade quelconque tous les paysages de la terre. Cependant il me fallut prendre un parti. Je bus dans le creux de ma main quelques gouttes d'eau, je demandai au Yahua quelques feuilles de sa coca, que je mâchonnai pour me donner du cœur, puis invoquant la Providence et la priant d'abréger une épreuve au-dessus de mes forces, je me remis en route.

Le soleil disparut. Un crépuscule blême envahit la forêt; les oiseaux gazouillèrent en commun leur prière au grand esprit universel, puis la nuit descendit, effaçant les distances et brouillant les objets. Mon guide avait quitté l'amble pour prendre le trot. Craignant de perdre sa trace, je le rappelai vivement. Alors, pour concilier mon désir de le voir rester près de moi, avec son envie

De Pevas à San José; à travers bois.

d'allonger le pas pour arriver plus vite, il coupa une liane, l'attacha autour de son corps et m'en remit l'extrémité. Aveugle affamé, je suivis le caniche humain qui me remorquait ainsi au milieu des ténèbres.

A mesure que la nuit s'épaississait, laissant tomber sur nos épaules comme un manteau de glace, des bruits étranges se dégageaient des profondeurs des bois. Des corps d'un douillet révoltant frôlaient les troncs des arbres; des ailes de chauves-souris passaient et repassaient, éventant nos fronts comme une brise humide. Dans les taillis, des bûchettes craquaient sous des pas inconnus. Un ronflement sourd, intermittent, produit par la respiration de quelque tigre endormi [1], s'entendait au fond des fourrés. Ce bruit peu rassurant cessait à notre approche et recommençait quand nous étions passés.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Ce bruit étrange qu'on entend dans les bois à l'heure où tout repose, fait tressaillir d'effroi l'Européen, mais ne cause aucune émotion à l'indigène, qui, lorsqu'on l'interroge à ce sujet, répond tranquillement : Ce n'est rien; c'est le *Puma* qui ronfle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lavement des pieds.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

ONZIÈME ÉTAPE.

DE NAUTA A TABATINGA.

Le révérend P. Manuel Rosas. — Dithyrambe en l'honneur des belles formes. — Voyage à Santa Maria. — Les eaux noires. — Yahuas relaps et Yahuas idolâtres. — La danse du Bayenté. — Composition d'un poison végétal.

Au-dessus de nos têtes, dans une ombre opaque que le regard cherchait vainement à sonder, une plainte stridente éclatait tout à coup, et le feuillage, brusquement agité, faisait pleuvoir sur nous des gouttes de rosée. Cette plainte et ce bruit nous révélaient la présence d'un singe se débattant sous l'oppression d'un cauchemar. L'infortuné voyait peut-être en songe le jaguar, son mortel ennemi, grimper de branche en branche jusqu'à lui, en le magnétisant de ses flamboyantes prunelles.

Aux approches des ruisseaux-rivières dont j'ai parlé, un bruissement à travers les herbes et la chute dans l'eau d'un corps pesant, nous annonçaient la disparition d'un caïman troublé dans sa torpeur digestive. De chaudes bouffées de musc émanées des corps des grands sauriens, une odeur d'ail produite par des arbres du genre *cerdana*, des senteurs âcres et d'énervants aromes, impressionnaient vivement mes nerfs olfactifs, irrités jusqu'à la douleur par une trop longue abstinence.

Nous marchâmes quelque temps encore, puis la scène changea d'aspect. Une clarté verdâtre envahit la forêt. La lune se levait à notre droite. Quandses rayons obliques argentèrent le tronc des arbres, nous débouchions dans un défrichement jonché de débris charbonnés et de soliveaux à peine équarris par la hache. De noires gibbosités semées ça et là sur le sol et qui ressemblaient à des taupinières colossales, étaient, me dit mon guide, les demeures provisoires des néophytes de la mission de San-José. Le Yahua alla cogner du poing à une maisonnette en lattes située à l'extrémité du défrichement. Quelques paroles furent échangées par lui avec l'habitant de cette bicoque, puis une lumière brilla entre ses ais mal joints, et la porte s'ouvrit me laissant voir un homme de petite taille vêtu d'une robe de missionnaire. — Entrez, señor,

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193. 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIII, p. 81 et la note 2 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et soyez le bienvenu dans ma pauvre demeure, me dit le religieux avec un son de voix d'une douceur extrême.

J'entrai ; et comme j'ouvrais la bouche pour le remercier de son gracieux accueil, je sentis un nuage passer devant ma vue ; mes oreilles tintèrent, mes jambes fléchirent et je n'eus que le temps de me laisser tomber sur un banc qui se trouvait à ma portée. La fatigue d'un jour de marche, la faiblesse occasionnée par un jeûne de trente heures et les parfums incisifs répandus dans l'air, toutes ces causes réagissant alors sur ma pauvre machine, je fermai les yeux et m'évanouis le plus stupidement du monde.

Comme cette défaillance était surtout occasionnée par le besoin de nourriture, le missionnaire, sur un mot du Yahua, recourut à son garde-manger ; mais il n'y put trouver qu'un ananas qu'il m'offrit avec ses excuses. Je dévorai du fruit jusqu'à sa couronne de feuilles.

Ce repas d'oiseau achevé, mon hôte fit allumer du feu, tiédir un vase d'eau, et m'obligeant à quitter ma chaussure, voulut lui-même me laver les pieds pour les débarrasser de leur enflure. Malgré toute ma répugnance à laisser l'homme de Dieu s'acquitter de ces fonctions d'esclave, il me fallut céder à ses instances. Seulement je me voilai la face avec les deux mains, comme pour protester contre la violence qui m'était faite.

Le lendemain, comme une compensation du maigre souper de la veille, je déjeunai d'un hocco rôti, de bananes frites et de racines de manioc cuites sous la cendre. Grâce à ce repas succulent arrosé d'eau pure et d'eau de feu, je fus en état d'apprécier sainement l'esprit évangélique et les diverses qualités du révérend José-Manuel Rosas : tels étaient les noms de mon hôte.

Il était originaire de Chachapoyas, capitale de la province de Maynas et siége d'évêché. Au physique c'était un petit homme, pâle, maigre, nerveux, au visage imberbe, aux pommettes saillantes, au nez en bec d'aigle, aux cheveux d'un noir bleu collés sur les tempes. Le type quechua dans toute sa pureté. Il paraissait âgé de trente-six à quarante ans. Au moral, je crus reconnaître qu'il avait le cœur tendre et susceptible d'affection, l'humeur douce mais inégale, certaine ténacité dans les idées et une intelligence apte seulement à saisir le côté vulgaire des choses. Son instruction, comme celle du clergé péruvien, était à peu près nulle. Une vocation irrésistible, assurait-il, l'avait conduit au fond des bois, où il passait sa vie à chanter les louanges du Créateur et à améliorer le sort de la créature.

Le village à l'état d'ébauche qu'il habitait, était destiné à servir de bercail à un troupeau de Yahuas chrétiens, qui, après avoir vécu longtemps dans la mission de Santa Maria, située à douze lieues de là dans l'intérieur des terres, s'étaient décidés à l'abandonner à cause de son éloignement de Pevas la mission centrale.

Depuis un an que les néophytes travaillaient à la mission nouvelle placée sous l'invocation du très-humble époux de la Vierge, les quatre murs et la toiture de l'église étaient seuls achevés. La sacristie, le couvent, les maisons étaient encore à bâtir. En attendant leurs demeures définitives, les Yahuas s'étaient construits des huttes provisoires où ils vivaient tant bien que mal.

Tout en me détaillant ses plans de construction et me traçant l'épure du village futur, le P. Rosas me promenait à travers les cendres et les charbons du défrichement et m'introduisait dans les tanières enfumées qui servaient d'asile à ses néophytes.

L'une d'elles m'offrit un tableau charmant. Le maître de céans, beau gaillard d'environ trente ans, admirablement fait et entièrement nu à l'exception d'une ceinture à franges qui lui ceignait la taille, était étendu dans un hamac en fil de palmier, non dans la pose roide et contrainte de l'Européen qui s'essaye au balancement de cette escarpolette, mais avec la grâce nonchalante de l'indigène accoutumé à naître, dormir, souffrir et mourir dans les plis du mouvant filet. Une de ses jambes s'allongeait horizontalement ; l'autre était reployée sous son corps et accusait fièrement les muscles fémoraux et l'ostéologie du genou.

L'homme jouait avec son dernier-né, une petite créature du sexe masculin, élégante et dodue, qui eût pu servir de modèle à un peintre pour une étude du divin *Bambino*. Il la soutenait par ses grasses aiselles, la soulevait, l'abaissait et faisait mine de la lancer en l'air. L'enfant riait d'un joli rire épanoui ; ses pieds mignons troués de fossettes et dont les plantes ne s'étaient pas encore durcies au contact du sol, piétinaient joyeusement la robuste poitrine de son père. Cette force et cette grâce, sommet de l'art et de l'idée, étaient charmantes à contempler.

Sous le hamac deux jeunes drôles de cinq à six ans jouaient avec des graines rouges. La mère, belle jeune femme, nue comme son mari, mais voilée comme lui d'une frange de miriti, était accroupie à terre et s'occupait à rouler sur sa cuisse avec la paume de sa main des folioles de palmier chambira divisés en minces lanières et destinés à un de ces hamacs-filets dans la confection desquels excellent les Indiens Yahuas. Ses regards se portaient tour à tour sur les enfants qui jouaient auprès d'elle et sur celui qui voltigeait dans les bras paternels. Un sourire fixe et comme stéréotypé sur ses lèvres, décelait une joie intérieure que le geste ou la parole n'osait traduire.

Cet homme et cette femme étaient d'une beauté de formes remarquable. Sans la graisse qui empâtait un peu, sans toutefois les annuler, les lignes de leurs torses et en exagérait la morbidezza, le mari eût fait un Gladiateur superbe et l'épouse une Niobé du plus beau caractère. . . . . .

Bien que le révérend Rosas parût ne rien comprendre à l'enthousiasme artistique que je manifestais devant ses néophytes, son amour-propre de pasteur, ne laissait pas d'en être flatté ; l'idée que les portraits de ses Yahuas chéris, tirés à quelques milliers d'exemplaires, seraient vus par des yeux européens, cette idée le transportait d'aise. Au fait, me disait-il dans ses moments d'expansion, on s'est bien occupé en Europe de Simon Bolivar et de Santa Cruz qui étaient un peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

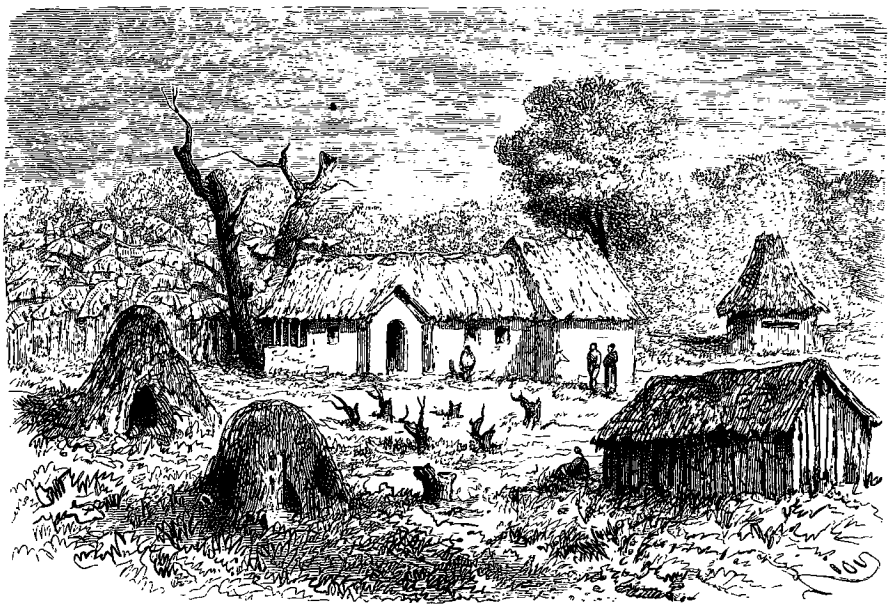
sambos et avaientl es cheveux crépus, pourquoi ne s'occuperait-on pas de mes Yabuas qui sont des Indiens purs de tout mélange!

Cet argument que je me gardai bien de rétorquer, me procura l'avantage de voir défiler sous mes yeux les plus beaux types des deux sexes de la mission. Dans le troupeau vénal de modèles classiques qui hantent l'atelier des peintres, et sont tour à tour, demi-dieux, héros, belluaires, à cinq francs la séance, je n'ai rien vu qui pût entrer en parallèle avec ces élégants Yahuas.

Les Yahuas des deux sexes se tondent de très-près, mode bizarre qui met en relief l'ampleur de leur front et donne à leur tête, ronde comme un coco, un cachet de naïveté remarquable. Le teint de ces indigènes est d'une nuance plus claire que celui de tous les Indiens que nous avons pu voir. Leurs traits chiffonnés et gracieux, ont de l'analogie avec ceux des sphinx du beau emps de la sculpture égyptienne. Chez les femmes et surtout chez les jeunes filles, la bouche relevée à ses coins par une *smorfia* mélangée de fine malice, a cette expression souriante, railleuse et presque inquiétante, qui caractérise le masque de la Joconde.

Si l'encre de Genipahua dont la plupart des nations américaines se servent pour leurs peinturlures, est dédaignée par les Yahuas, on peut dire de l'achiote ou rocou, qu'il fait le fond de leur toilette. Les deux sexes s'en frottent littéralement de la tête aux pieds. L'emploi de cette drogue qui donnerait à des Indiens vulgaires l'apparence de gigantesques homards cuits, prête à la physionomie des Yahuas une originalité singulière. Ce fard éblouissant fait petiller la prunelle des femmes; leurs dents blanches et la blancheur nacrée de leur sclérotique, se détachant de ce fond rouge, font l'effet des perles de la rosée sur un large coquelicot.

Tout autre que moi, satisfait de sa visite aux Yahuas chrétiens de la mission de San José, eût fait ses adieux



Mission de San José.

au révérend Rosas, repris le chemin de Pevas et continué sa descente de l'Amazone, mais le missionnaire, m'avait parlé de la mission de Santa Maria qu'il avait abandonnée l'année précédente et dans laquelle vivaient pêle-mêle des Yahuas relaps et de francs idolâtres; en outre, je soupçonnais pour l'avoir vue en songe ou sur quelque carte oubliée, l'existence d'une rivière venue de l'intérieur et communiquant avec ce grand affluent de l'Amazone que les Péruviens appelent *Putumayo* (rivière de la Conque) et les Brésiliens, *Iça* (un nom de singe[1].) Comment résister à la tentation de voir toutes ces choses! une vague inquiétude s'empara de moi; en d'autres temps j'eusse maigri; mais à cette heure la chose n'était plus possible. Ma peau parcheminée adhérait à mes os.

1. En passant devant cette rivière, nous entrerons dans quelques détails sur les noms que lui ont donnés les Espagnols et les Brésiliens.

Le P. Rosas que je tentai d'intéresser à mon projet de voyage, fit la sourde oreille et changea de conversation. Trois fois je revins à la charge, mais sans plus de succès. L'offre de son portrait décida le missionnaire à faire droit à ma supplique. Ce portrait à l'aquarelle était à peine ébauché, que le révérend, ébloui par la tournure qu'il prenait, parlait déjà de m'accompagner dans cette excursion, craignant, disait-il, que je ne fisse des *folies*.

A trois jours de là, le susdit portrait, léché, pointillé et religieusement entouré de têtes de Yahuas cravatés d'ailes figurant les âmes d'idolâtres que le révérend avait conquises à la vraie foi, ce portrait était piqué avec quatre épingles au-dessus de la barbacoa où reposait mon hôte, et notre départ de San José était fixé au lendemain. Les divers échantillons de l'industrie Yahua, hamac, ceinture, bracelets et couronne que j'avais commandés aux deux sexes de la Mission,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devaient être fabriqués par eux durant notre absence et se trouver prêts à notre retour.

Je partis au petit jour avec le missionnaire. Quatre Indiens nous précédaient en éclaireurs; deux porteurs nous suivaient, chargés de viandes boucanées et de racines cuites. Un jeune gars à la mine éveillée, destiné à nous servir, selon l'heure et le cas, d'échanson, de maître d'hôtel et de valet de chambre, gambadait joyeusement à nos côtés.

Au sortir de la mission, le chemin que nous prîmes sous bois se dirigeait à l'est-nord-est; l'épaisseur du couvert nous déroba bientôt la vue du ciel. Nous fîmes route au milieu d'un clair-obscur que l'élévation graduelle du soleil éclaircit et brillanta de chauds reflets, mais ne put interrompre.

Une remarque que j'avais eu quelquefois l'occasion de faire et dont je pus apprécier la justesse en cheminant sous les grands bois de Pevas, c'est que les voya-

Le révérend P. José-Manuel Rosas.

geurs, de quelque nation qu'ils soient, et à quelque genre qu'ils appartiennent, caquettent et jacassent plus fort que les oiseaux, en entrant dans une forêt. Après un instant de marche, ils subissent à leur insu l'influence des lieux et mettent une sourdine à leurs exclamations. A mesure qu'ils vont, l'imposante majesté de ces solitudes agit de plus en plus sur eux; bientôt envahis par un inexprimable sentiment de terreur et d'admiration, — *l'horreur sacrée des bois* — comme l'appelaient les anciens, les plus loquaces de la troupe, repliés sur eux-mêmes, gardent un silence profond. Ma remarque s'applique non-seulement aux voyageurs civilisés, mais aux indigènes, que la vue continuelle des mêmes lieux et la répétition des mêmes scènes, n'ont pu soustraire à leur mystérieuse influence.

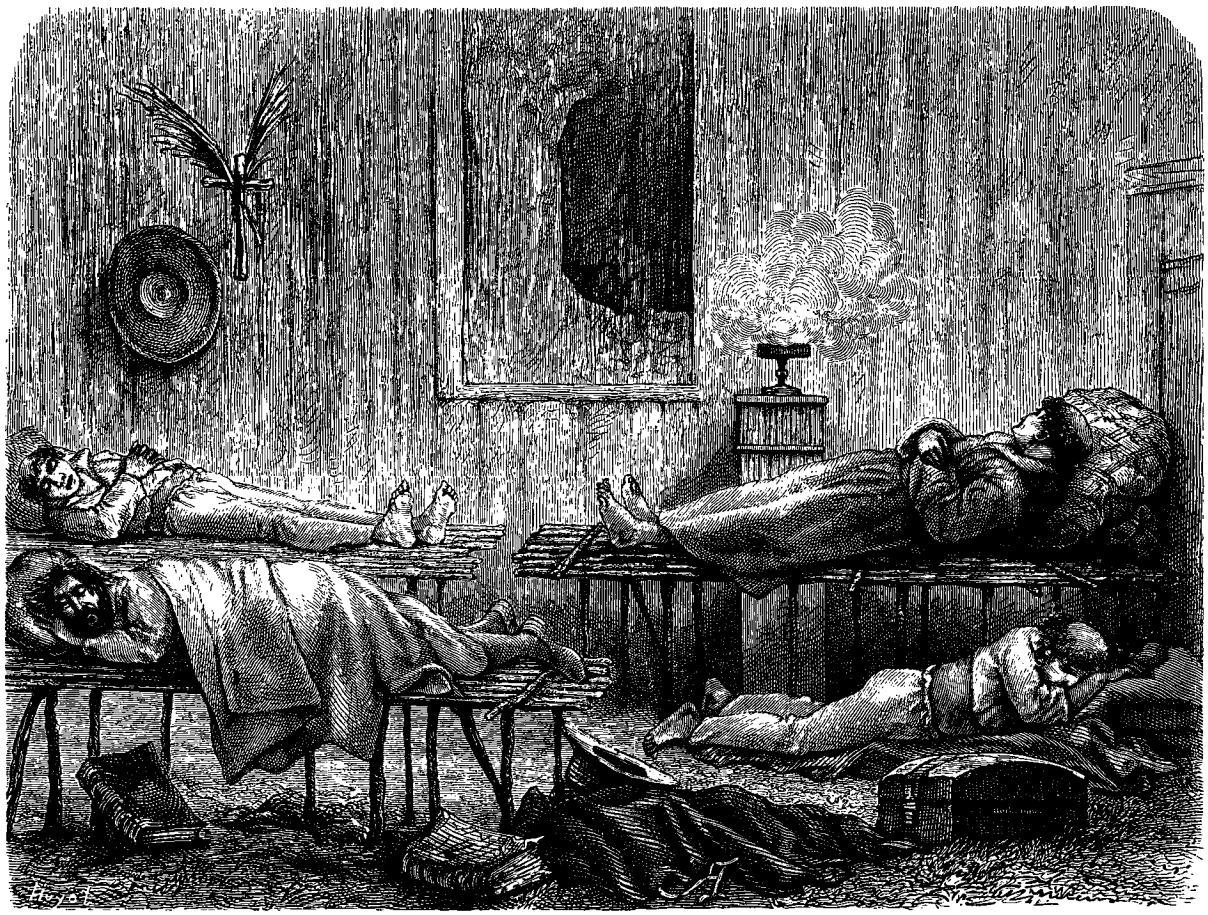
Les ruisseaux-rivières avec lesquels j'avais déjà fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connaissance, reparurent aussi larges et aussi nombreux que dans le trajet de Pevas à San José; aucun d'eux n'avait de passerelle ou de tronc d'arbre qui facilitât le transit d'une rive à l'autre et nous allions être obligés de les passer à gué, si le P. Rosas qui tenait à ne pas mouiller sa soutane, ne se fût avisé d'emprunter le dos d'un Indien pour faire cette traversée. L'idée du révérend me parut ingénieuse et je l'adoptai par égard pour mes pantalons.

Ces eaux encaissées entre deux talus d'ocre jaune ou rouge, et qu'un rayon de soleil n'effleurait jamais, étaient d'une fraîcheur glaciale; le clair-obscur des bois éteignait leur miroitement et leur prêtait une si grande transparence, que les feuilles et les branchages penchés au-dessus d'elles, étaient reproduits comme par une glace avec tous leurs détails de forme et de couleur.

Vers midi, nous nous arrêtâmes pour déjeuner; les vivres furent tirés des paniers, nous nous assîmes sur la mousse et, après un court *benedicite*, chacun s'escrima des mâchoires. Nos éclaireurs étaient allés à la recherche d'un dessert. Comme le repas tirait à sa fin, ils reparurent portant dans des cornets de feuilles un assortiment de fruits qu'un botaniste et un gourmand eussent admirés. C'étaient des prunes molles et sucrées fournies par le *Paulinia sorbilis*, des *monbins* couleur d'or, des



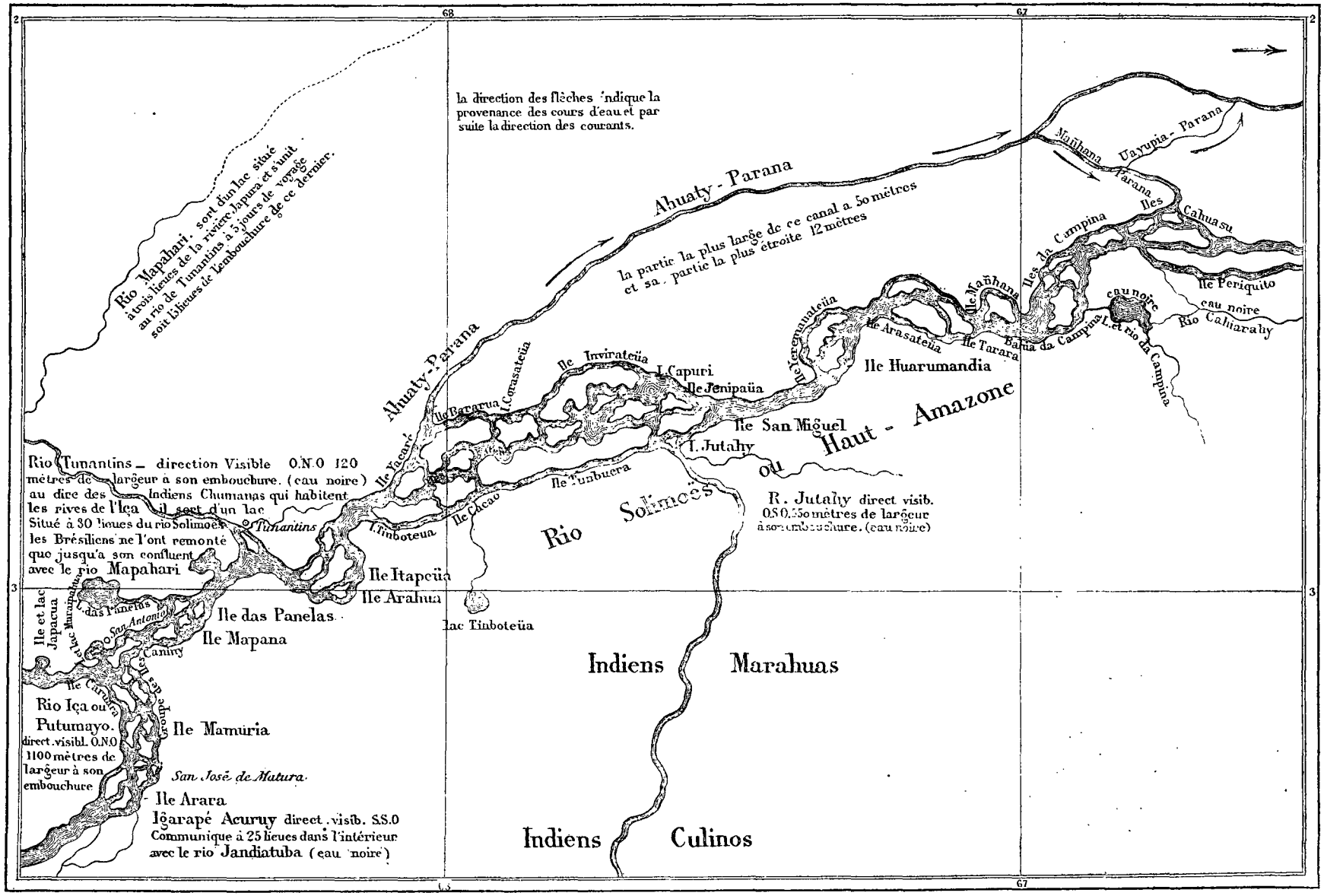
Chambre à coucher de la Mission de San José.

grappes d'*ubillas*, semblables à des raisins, des anonées et les drupes de plusieurs sortes de palmiers. Nous goûtâmes à tout, et, convenablement lestés, nous nous remîmes en route.

La nuit nous surprit au milieu des bois. Le P. Rosas se sentant un peu las, parla de s'arrêter et d'attendre en faisant un somme le lever de la lune. Par son ordre une banne fut déployée sur nos têtes et attachée aux arbres par les quatre coins, afin de nous abriter contre la rosée qui tombait déjà goutte à goutte. Étendus fraternellement côte à côte et nos plantes tournées vers un large brasier destiné à éloigner les animaux féroces, nous ne tardâmes pas à nous endormir, bercés par le pianto harmonieux de la nature et la rumeur inexplicable de ces êtres mystérieux pour qui le crépuscule est une aurore.

Je rêvais de Yahuas, de marbres et de statues, quand le missionnaire me réveilla. La lune tamisait sa clarté verdâtre à travers le dôme de la forêt. Une rosée abondante baignait les feuilles qui, sous cette froide aspersion, s'agitaient, se crispaient, se redressaient sur leurs pétioles, avec des soubresauts étranges. En un clin d'œil nous fûmes sur pied; nos gens détachèrent la banne et la tordirent pour en exprimer l'eau; puis les fardeaux bouclés et replacés sur les épaules des porteurs, nous nous remîmes en marche, chacun em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte n° 12.

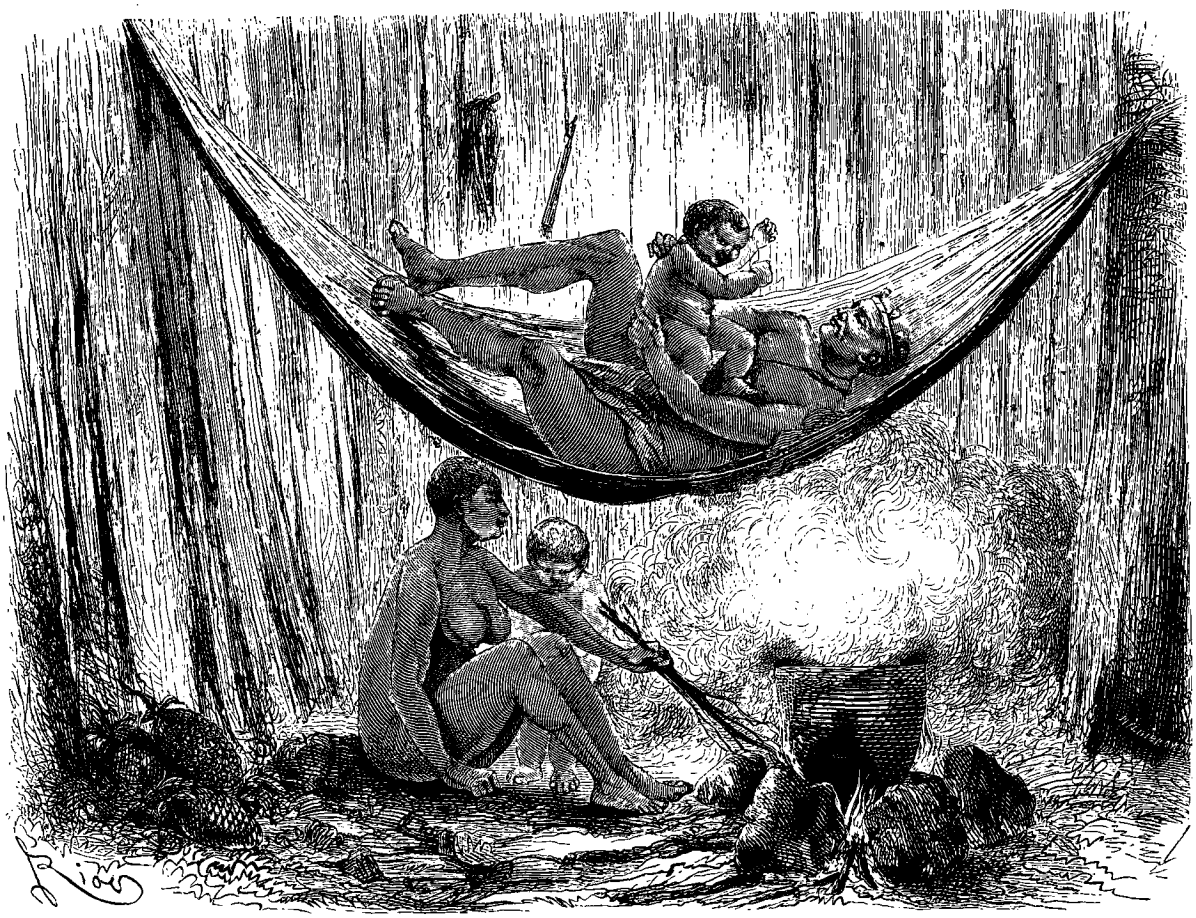
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boîtant le pas derrière son voisin, comme ces grues au vol en serre-file dont parle Dante Alighieri.

Nous allâmes d'un bon pas pendant quelques heures. L'ombre se dissipa graduellement ; l'aube parut; le jour se fit. Le sol jusqu'alors assez plan, devint onduleux, inégal et finit par se couvrir d'ornières profondes. Un tapis de mousse ou de détritus dissimulait perfidement ces cavités et nous empêchait de les relever à distance. Nous n'étions avertis de leur gisement qu'en diparaissant tout à coup jusqu'à la ceinture ou allant rouler sur la tête et les mains à quelques toises de leurs bords.

Les petites rivières s'étaient succédé sans interruption. Je relevais la vingt-septième depuis ma sortie de Pevas, lorsque notre troupe atteignit les bords d'un cours d'eau assez considérable pour amener une solution de continuité dans la forêt et nous laisser voir le bleu du ciel. Un soupir de contentement et presque de reconnaissance s'échappa de ma poitrine; il me semblait qu'après deux jours de captivité, la liberté venait de m'être rendue.

Cette rivière, que nous cotoyâmes, recevait par sa droite, à titre d'affluents, la plupart des ruisseaux que nous avions traversés en chemin. La largeur de son lit pouvait avoir soixante mètres; ses eaux étaient noires et la partie visible de son cours se maintenait au nord-nord-est. Après l'avoir suivie pendant près d'une heure, nous la vîmes se retrécir graduellement, puis s'engouffrer



Le Benjamin de la famille.

avec bruit entre deux berges coupées à pic et reparaître au delà de cet étroit chenal, calme, reposée, et comme endormie.

A cet endroit la rive gauche formait une anse circulaire bordée d'un plage de sable blanc. Une pirogue y était échouée. Le chaume de quelques huttes apparaissait à travers le feuillage. C'étaient le port et la mission de Santa Maria. La rivière aux eaux noires que nous longions depuis une heure, était cet affluent du Putumayo que je connaissais pour l'avoir vu en songe. Sous le nom de Rio de los Yahuas, il allait rejoindre à dix lieues de là, la grande rivière, tributaire de l'Amazone.

Un de nos porteurs se jeta à la nage, alla remettre à flot la pirogue échouée et s'en servit pour nous passer sur l'autre rive.

Nous ne trouvâmes à Santa Maria que des vieillards, des femmes et des enfants ; les hommes étaient partis depuis le matin pour la chasse et la pêche et ne devaient revenir que le soir. En leur absence, les femmes nous offrirent des nattes pour nous asseoir et une écuellée de caïsuma pour nous rafraîchir. Tout en feignant de goûter à l'épais breuvage, le révérend s'enquit avec bonté de l'état sanitaire de la population, composée à cette heure de seuls relaps et d'idolâtres, écouta les doléances des mères de famille au sujet des dernières coliques de leurs nouveau-nés et prescrivit à un vieillard qui vint se plain-

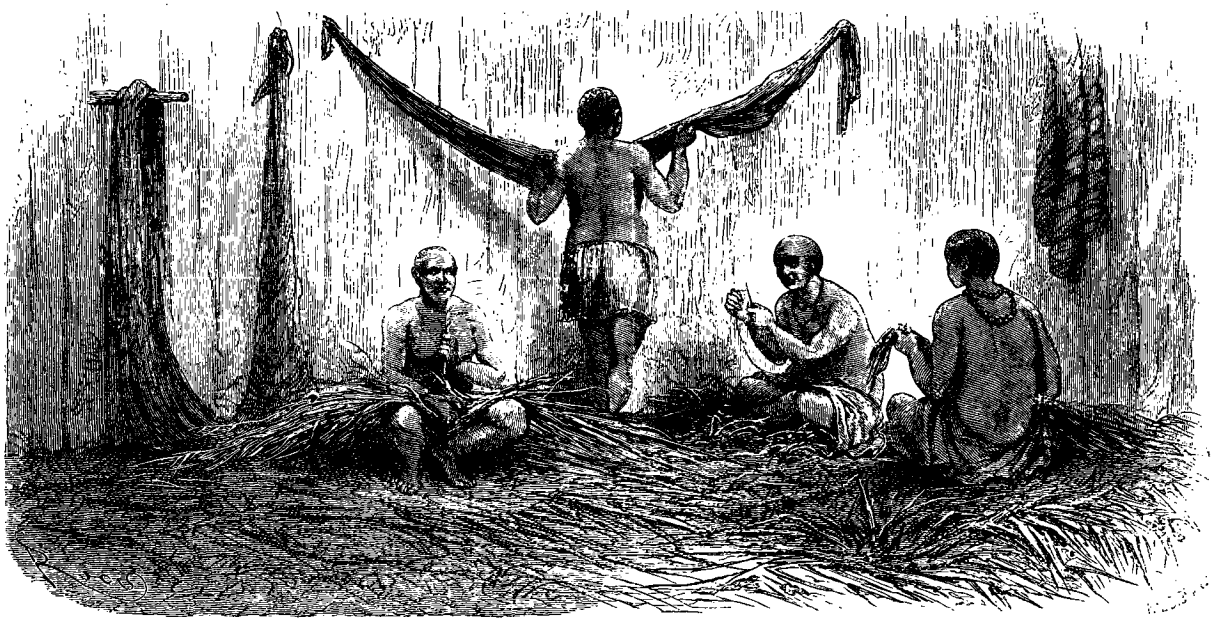
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre à lui d'une foulure au poignet, je ne sais quel remède de graisse de caïman et d'herbes locales, cueillies au clair de lune.

Laissant le missionnaire à ses consultations gratuites, j'allai visiter le village. J'y comptai seulement douze huttes intactes. Les autres, dont on avait arraché les poteaux et les perches pour en faire du feu, s'étaient affaissées et le chaume de leur toiture se décomposait lentement. L'église, débarrassée de sa charpente, n'offrait qu'un amas de litière. Sur un cube en torchis qui me parut avoir été l'autel, deux coqs dressés sur leurs ergots, se disputaient les bonnes grâces d'une poulette rousse. De la mission de Santa Maria fondée par les jésuites et occupée après eux par les franciscains, voilà tout ce qui restait à cette heure! Sur ce néant de l'homme et de son œuvre, la nature étendait déjà, comme pour en dissimuler l'horreur, un gracieux et verdoyant réseau de plantes traçantes.

Cette promenade autour du village, me conduisit jusqu'à la plage que nous avions franchie précédemment. Un instant je m'amusai de l'opposition que la blancheur de son sable formait avec l'eau noire de la rivière des Yahuas. Cette eau lugubre qui ne reflétait rien, donnait au bleu du ciel et aux verdures d'alentour, un aspect dur et cru, que le pinceau reproduirait peut-être, mais que la plume doit se borner à constater.

Les savants se sont préoccupés déjà de ces eaux singulières, et, pour expliquer la cause de leur couleur, ont eu recours à de petits systèmes fort bien imaginés, mais tout à fait distincts. Ainsi, les uns ont attribué la teinte noire de ces eaux à une dissolution d'hydrogène carboné, d'autres à des lits de tourbe qui formaient le fond de leur lit; ceux-ci ont prétendu qu'elles passaient à travers des couches de houille, ceux-là qu'elles reposaient sur des bancs d'anthracite. Certains de ces savants, qui ne se sentaient pas de force à créer un système, ont



Fabrication de hamacs chez les Yahuas.

dit simplement que la richesse de la végétation tropicale et la multitude de plantes qui croissent au bord de ces eaux, étaient les seules causes de leur coloration étrange.

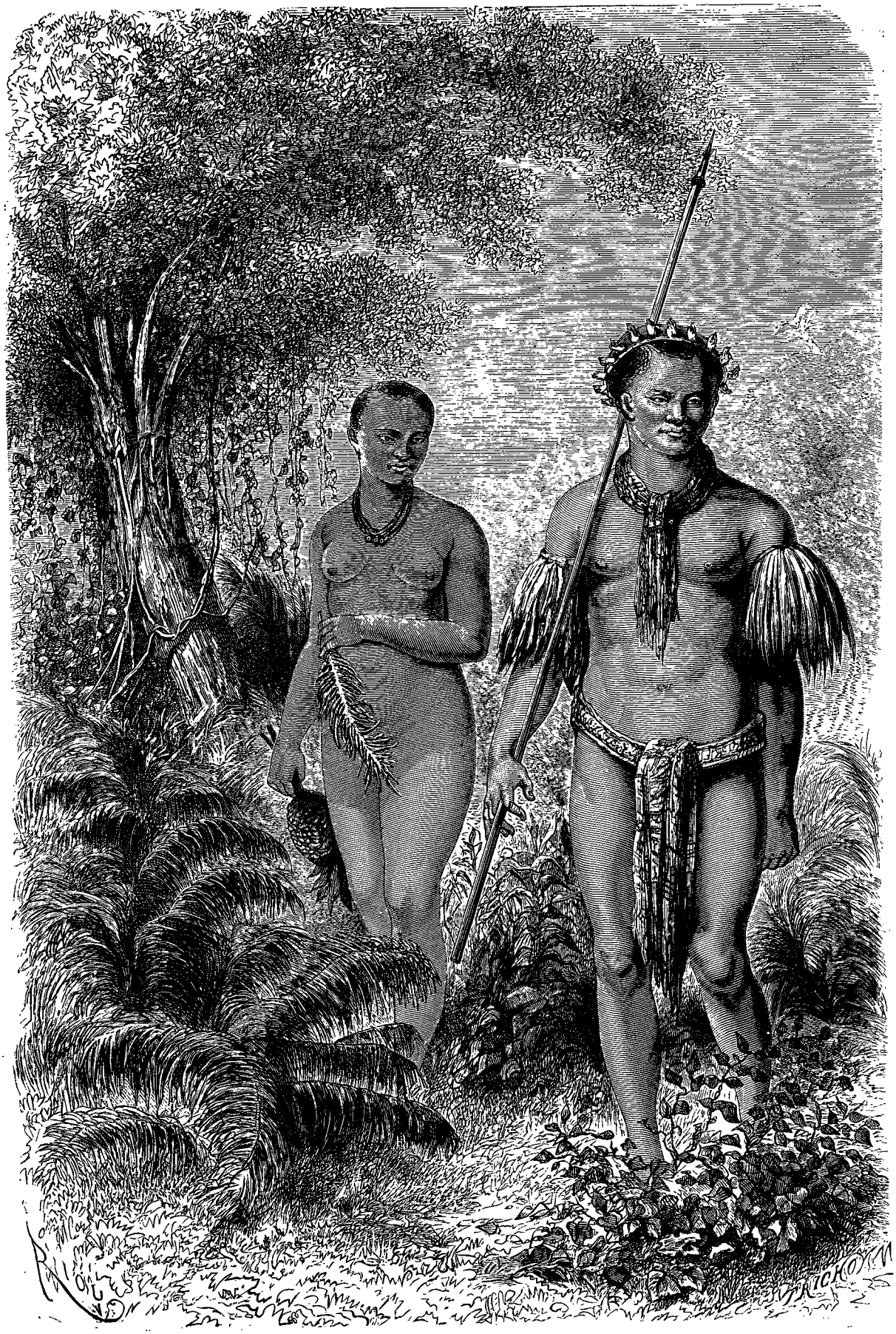
Humboldt, dans les observations qu'il a laissées à leur sujet, mentionne, avec un refroidissement de la température dans les régions qu'elles parcourent, une diminution notable de moustiques sur leurs rivages et dans leur lit une absence totale de caïmans et de poissons. Il ajoute que les eaux de l'*Atapabo*, du *Temi*, du *Tuamini* et du *Guainia*, par lui observées, ont à la lumière la teinte du café, prennent à l'ombre la couleur de l'encre et renfermées dans des vases transparents, sont d'un beau jaune d'or.

Si nous n'avons pas exploré le Guainia, source et tête du Rio Negro, ni descendu ou remonté le cours de l'Atapabo, du Temi et du Tuamini, trois ruisseaux que ce même Rio Negro reçoit par la gauche, il nous a été donné de voir, en fait d'eaux noires, deux rivières de première ordre, larges d'une lieue et longues de trois cents; deux de second ordre, onze de troisième, neuf lacs-rivières de dix à douze lieues de tour et trente-sept lacs secondaires. C'en est assez, ce semble, pour que nous puissions, sans outrecuidance, parler d'eaux noires après Humboldt, et placer humblement nos observations sur leur compte à la suite des siennes.

Or ces eaux, dont nous laissons au lecteur le soin de rechercher les causes de la coloration, nous bornant, comme d'habitude, à constater leurs seuls effets, ces eaux nous ont toujours paru d'une température égale à celle des eaux blanches qu'elles coudoient et avec lesquelles elles finissent par se confondre.

En outre, les terrains qu'elles parcourent, s'ils ne nous ont offert, ni tourbières, ni gisements de houille et d'anthracite, nous ont semblé d'une nature très-variable; porphyre feld-spathique dans le Jutahy et le Jandiatuba,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Yahuas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

schiste calcaire dans le Japura, grès quartzeux dans le Rio Negro; quant au fond des lacs, nous l'avons trouvé invariablement formé de couches arénacées, de veines d'ocre, de marne et de cette vase argileuse que les riverains appelent *Tijuco*.

La teinte de l'eau noire vue en masse et dans son ensemble, est bien, comme l'a dit Humboldt, à la lumière celle du café noir et à l'ombre celle de l'encre. Mais examinée en détail, c'est-à-dire dans un vase transparent, au lieu d'être d'un *jaune d'or*, comme il l'a prétendu, elle est parfaitement incolore et limpide et peut rivaliser de pureté avec l'eau de source [1]. Comme celle-ci, elle est légère, excellente à boire et n'a ni saveur, ni arrière-goût. Son influence secrète ne se borne pas à diminuer le nombre des moustiques; elle chasse et met en fuite toutes les espèces connues de ces insectes. Les lamantins, les dauphins, les poissons à écailles, désertent volontiers les eaux blanches pour venir habiter ces ondes à la surface ténébreuse, mais au lit de cristal; enfin, les caïmans y abondent et les tortues ne s'y montrent jamais [2].

Devant les singularités de cette eau merveilleuse et inexpliquée, la science, qui est femme, a dû sentir s'allumer sa curiosité. Or, nous sommes trop juste et aussi trop galant pour ne pas satisfaire chez une femme la curiosité que nous avons éveillée, et nous déposons à ses pieds deux bouteilles de cette eau noire, très-soigneusement cachetées avec un brai local. La première contient de l'eau de la rivière Jutahy, la seconde de l'eau du Rio Negro.

Au coucher du soleil quelques Yahuas revinrent de la chasse, tandis que leurs compagnons, partis pour la pêche, arrivaient par eau. Tous étaient de francs idolâtres; les relaps, avertis de notre arrivée à Santa Maria, et craignant les reproches du missionnaire, s'abstinrent de paraître. Leur absence ne me contraria pas trop. Je connaissais de longue main ces déserteurs de la foi catholique et les avais toujours trouvés au-dessous des barbares.

La chasse et la pêche avaient été bonnes. Les chasseurs rapportaient, avec un *agouti* [1], des hoccos, des pauxis, des pénélopes et des trousses d'oiseaux au plumage magnifique, mais à la chair noire et coriace. Les pêcheurs avaient harponné des *tambakés*, des *gamitanas* [2], et recueilli dans les bois de ces *motelos* ou tortues de terre dont la qualité de la viande est supérieure à celle de la tortue d'eau. Les femmes se disputèrent le soin d'apprêter le souper, qui fut servi dans la plus grande hutte du village. Un feu clair brûlait dans un de ses angles. Deux vieilles femmes, deux vestales Yahuas, qui représentaient dignement la caducité et la décrépitude, entretinrent de buchettes, pendant la durée du souper, ce feu dont la clarté me parut destinée à remplacer celle des chandelles absentes.

A l'issue du repas et après un conciliabule à voix basse entre les Yahuas, un vieillard vint nous annoncer qu'on allait exécuter, en notre honneur, la danse nationale du *Bayenté*. Le bayenté n'est autre chose que le diable des Yahuas.

Cette danse, ou plutôt ce pas du Diable, fut exécuté par trois coryphées, emprisonnés chacun dans un sac d'écorce en figure d'entonnoir renversé. L'ouverture du sac, qui descendait jusqu'au genou de l'individu, était bordée d'une frange de folioles de miriti. L'extrémité supérieure, pourvue de trous pour la bouche et les yeux, était ornée d'un bouquet de folioles en forme d'aigrette.

Dans ce maillot rustique, étroit et bridant sur le corps, les bras des danseurs, pendant le long des cuisses, étaient comprimés de façon à leur interdire tout mouvement. Les trous du masque leur permettaient de voir, de respirer et en même temps de jouer d'une flûte, qu'un camarade, leur toilette achevée, leur avait introduite dans la bouche. Cette flûte était un roseau long de trente pouces, pourvu à son extrémité d'une petite

1. Cette limpidité cristalline des eaux noires, nous a paru dépendre de la rapidité plus ou moins grande de leur cours. Des igarapés et des lacs, d'ailleurs sans importance et dont le mouvement était inappréciable à l'œil, nous ont offert au contraire, dans leur eau stagnante observée en détail, une teinte brune dont on peut avoir une idée très-juste en mettant infuser pendant quelques heures un morceau de tabac dans un verre d'eau. Cette expérience peu coûteuse permettra à chacun de juger, *de visu*, que la teinte de ces eaux se rapproche bien plus du bitume ou de la sépia, que du jaune d'or mentionné par Humboldt.

2. A en juger par la dissertation de l'illustre auteur du *Cosmos* sur la nature des eaux noires, la couleur jaune d'or qu'il leur attribue et les espèces animales que, suivant lui, ces eaux éloignent invinciblement, on est porté à croire qu'il ne les a observées qu'en passant et très à la hâte. Toutefois on ne saurait attribuer à la même rapidité d'examen certaines appréciations de ce savant qui, par leur caractère exagéré, nous ont toujours paru jurer avec l'élévation sereine de son intelligence. Nous savons que l'hyperbole est une figure de rhétorique généralement employée par les individus du genre *migrator;* nous allons même jusqu'à croire que l'étrange sympathie qui les pousse vers elle, est un des défauts constitutifs de leur nature; mais tout en admettant cela et bien d'autres choses encore pour le commun des voyageurs, hommes d'esprit pour la plupart, nous faisons nos réserves à l'égard du génie. Ainsi, qu'un de ces voyageurs, dissertant sur le *galactodendron utile* et sa séve lactée, eût parlé devant nous *des quantités considérables de ce lait végétal absorbées par lui soir et matin*, la plaisanterie nous eût semblé spirituelle et nous eût fait sourire. Venant de Humboldt, elle nous trouve sérieux. Que penser également de *ce nombre si prodigieux d'orchidées dans les forêts équatoriales, que la vie entière d'un artiste ne suffirait pas à les peindre?* Certes, nous croyons fermement que les forêts de l'Équateur, comme celles du Brésil et du Pérou, qui leur sont contiguës, abondent en orchidées; mais de cette abondance à l'extravagante profusion mentionnée par Humboldt, nous croyons aussi qu'il y a loin. Que l'artiste dont il parle, consacrât seulement dix ans de sa vie à la représentation de ces plantes et peignît — ce qui est possible — une variété d'orchis chaque jour; au bout de ce temps, il aurait reproduit environ *trois mille six cent cinquante variétés* de cette famille; chiffre qu'on ne saurait admettre s'il s'agit des seules espèces propres aux forêts équatoriales.

Nous pourrions continuer nos citations; mais à quoi bon cette critique de pygmée à l'égard d'un géant! quelques notes fausses dans l'exécution d'une symphonie peuvent-elles annuler les beautés mélodiques qu'elle renferme et son ensemble harmonieux? Quelques moellons avariés dans un édifice, altèrent-ils sa pureté de style et l'effet de sa masse? — Non sans doute; pas plus que les taches obscures et les défaillances que les astronomes dénoncent impitoyablement dans le soleil, n'empêchent cet astre de répandre sur notre humble planète, la lumière, la chaleur et la fécondité.

1. Cabiais de la taille d'un petit chevreau.

2. Poissons à écailles de la taille d'une grosse carpe et de la famille des cyprinoïdes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens Yahuas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

calebasse pleine de graines sèches et ornée de plumes d'ara.

Le pas chorégraphique se composait d'une suite de piétinements tantôt lents et cadencés, tantôt vifs et rageurs, qui rappelaient un peu le *sapateo* espagnol exécuté par des Indiens de la Sierra. Les danseurs se cherchaient, s'évitaient, se cognaient parfois assez étourdiment, accompagnant ces diverses évolutions des piaulements de la flûte qu'ils avaient à la bouche et du bruit des graines sèches, s'entre-choquant dans leur étui.

Ce divertissement ne cessa que lorsque la sueur des exécutants eut percé le fourreau d'écorce et que, malgré les trous du masque, l'air parut manquer à leurs poumons. Alors ils s'agenouillèrent et d'officieux camarades, empoignant à deux mains le sac qui les enveloppait, le tirèrent à eux, sans plus de ménagement que s'il se fût agi d'écorcher une anguille. Le figure rougeaude et ruisselante des danseurs et leur air ahuri au sortir de cet éteignoir, eussent forcé la douleur à éclater de rire.

La danse du Diable ou du Bayenté, tout originale qu'elle puisse sembler à un ethnologue, n'est rien ou peu de chose comparée à la danse de la Lune ou de l'Arimaney, qui a lieu vers le milieu de l'an. Cette danse yahua, dont les néophytes de San José m'avaient touché quelques mots dans nos causeries, est moins un divertissement qu'une solennité religieuse en l'honneur de la

Une halte dans la forêt.

pâle courrière des nuits, comme appelle la lune le versificateur Lemierre. Le mystère qui préside à cette fête avait éveillé ma curiosité, et le pas du Bayenté était à peine terminé que je demandais à un des vieillards de la troupe si, en qualité d'étranger, on ne pouvait me donner un échantillon du ballet de l'Arimaney.

Une demande si simple éleva de graves murmures dans l'assemblée. J'avais choqué, sans le savoir, la susceptibilité des Yahuas à l'endroit de la lune qu'ils adorent comme une divinité, chérissent comme une amie, à laquelle ils racontent leurs plaisirs et leurs peines, mais dont ils ont la faiblesse de se montrer jaloux. Le P. Rosas voulut bien se charger de plaider ma cause. Après avoir fait entendre à nos hôtes qu'une simple curiosité de voyageur avait dicté chez moi la demande dont ils paraissaient indignés, il acheva de les calmer avec de ces bonnes paroles qu'à l'instar du P. Aubry, il tirait du fond de son cœur.

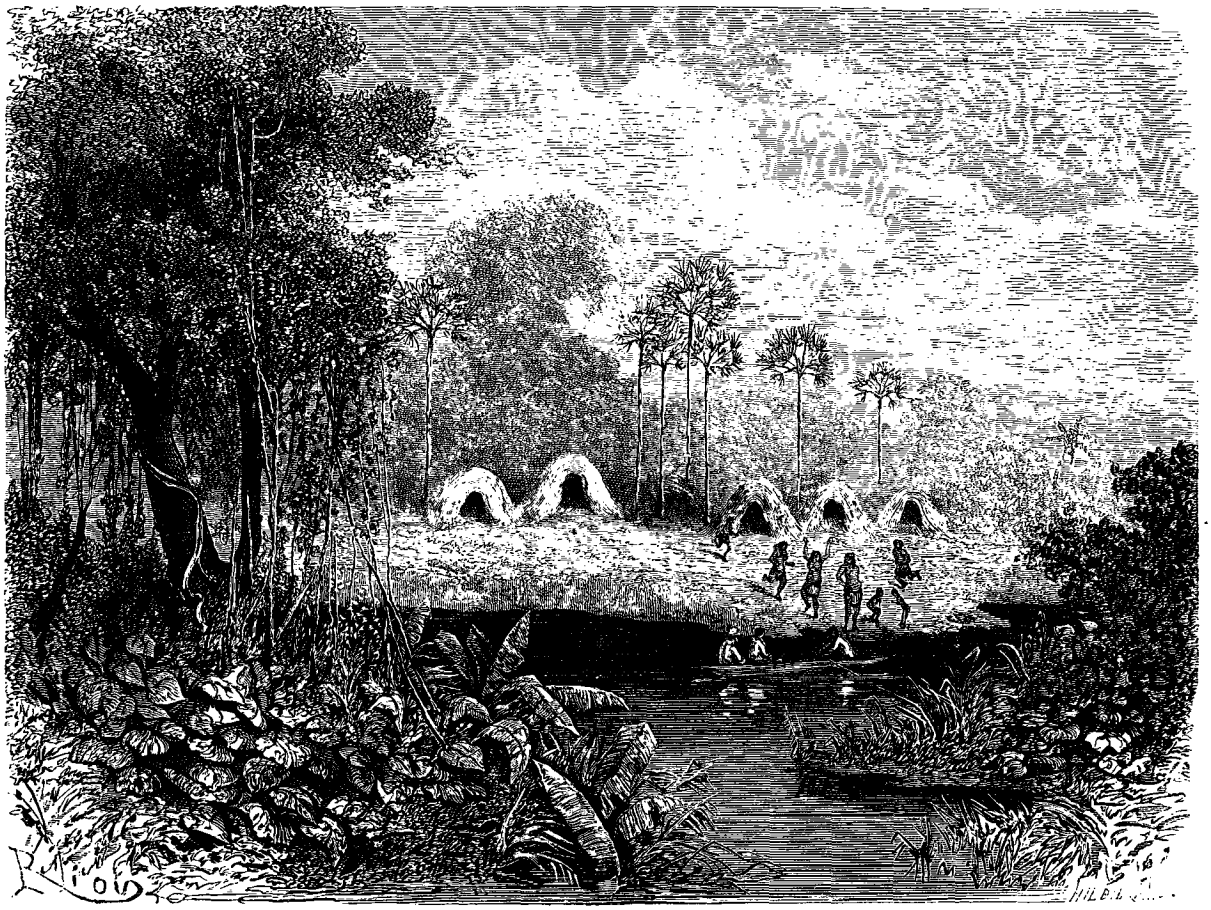
Tout ce que je pus savoir de l'Arimaney, en joignant ce que m'en avaient dit les néophytes de San José à ce que m'en apprirent les Yahuas de Santa Maria, c'est que ce mystérieux ballet a lieu chaque année dans une grande hutte édifiée, au milieu des bois, pour la circonstance. Cette hutte ne sert qu'une fois et est brûlée le lendemain du bal avec les flûtes et les tambours au son desquels les coryphées ont dansé leur pas à la lune.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Durant cette nuit solennelle, où des boissons fermentées ont surexcité l'enthousiasme des danseurs et de l'assistance, composée d'hommes seulement, une flûte géante, ou mieux un tuyau d'orgue, emprunté à la tige du plus gros bambou qu'on ait pu trouver, ne cesse de mugir sous le souffle pieux des fidèles. Quand un de ces flûtistes est à bout de forces, un autre le remplace. Cette flûte, dont la seule vue, au dire des Yahuas, fait *pourrir* les yeux du profane qui l'aperçoit, est brûlée à la fin du ballet avec les autres accessoires. Pendant la durée de la fête, si ses mugissements arrivent aux oreilles des femmes restées seules au village, elles poussent des hurlements, entre-choquent leurs poteries, frappent à coups de bâton les murs de leurs huttes, afin d'étouffer le son de l'instrument, présage infaillible de grands malheurs.

Que n'eussé-je pas donné pour posséder une flûte semblable! Malheureusement, la façon dont les Yahuas avaient accueilli ma motion au sujet du ballet de l'Arimaney, m'ôtait l'envie de leur en faire la demande. Dans l'impossibilité de mordre à leur flûte, je me rabattis sur leur poison.

Le poison que préparent ces indigènes et dans lequel ils trempent la pointe de leurs lances et celle des flèches-aiguilles de leurs sarbacanes, est aussi actif que celui des Ticunas, bien que sur les marchés du haut Amazone



Ancienne Mission de Santa Maria, sur la rivière des Yahuas.

leur prix d'achat soit différent. Ainsi le poison des Yahuas coûte seulement douze réaux le pot d'une livre, tandis que le poison préparé par les Ticunas est payé trois piastres. Certains expliquent cette différence de prix entre les deux produits, par la différence de leur durée. Le premier, disent-ils, ne se conserve guère plus d'une année, tandis que le second est encore parfait au bout de deux ans de fabrication. Pour les riverains du fleuve, à qui la sarbacane tient lieu de fusil, ces poisons, dont le *Wourali* et le *Curare* ne sont que des contrefaçons, remplacent avantageusement la poudre et le plomb de chasse.

Des voyageurs dont le nom nous échappe, ont parlé de la composition de ce toxique. Aux explications qu'ils en ont données, ils ont cru devoir ajouter que les sauvages, au lieu de préparer ce poison dans leurs huttes, le préparaient au fond des bois, et cela pour en dérober le secret aux curieux. Ne sachant trop que décider à cet égard, je priai le P. Rosas d'user de son influence sur les Yahuas pour arriver à la connaissance exacte des faits.

Le Yahua à qui il s'adressa lui offrit courtoisement un petit pot de sa vénéneuse pommade, mais refusa de lui apprendre de quelles drogues elle était composée et comment il la préparait. Le révérend tenta de le séduire par le don d'un *eustache* à manche de bois jaune, mais

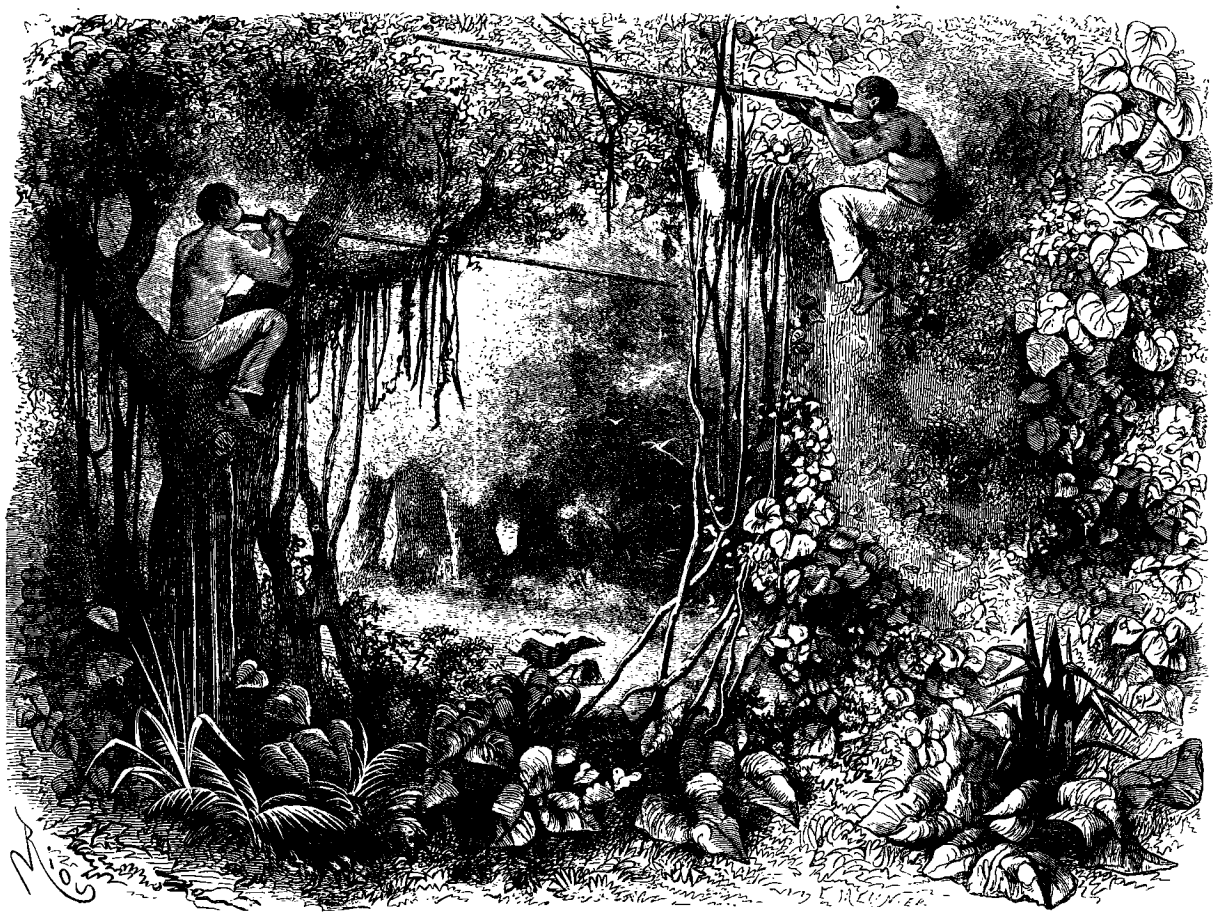
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la discrétion du sauvage était à l'épreuve d'une pareille bagatelle; il éclata de rire au nez du religieux et lui tourna le dos.

Un second individu se montra plus communicatif, ébloui qu'il fut par l'offre d'un couteau de table que le missionnaire avait substitué au couteau pliant. Il parla d'un arbuste et d'une liane qui entraient dans la composition du toxique, mais ne voulut jamais indiquer leur espèce, ni s'expliquer sur la façon dont on les employait.

Plus d'une heure se passa à négocier cette affaire; au lieu d'un seul couteau que le révérend avait présenté au début, il en offrait trois maintenant. La tentation était au-dessus des forces d'un sauvage. Deux Yahuas, le beau-père et le gendre, y succombèrent à la fois. L'un promit d'apporter une branche de l'arbuste en question, l'autre un tronçon de la prétendue liane. C'était beaucoup, sans doute; mais plus je me rapprochais du but, plus je devenais exigeant. Je demandai donc à nos pourvoyeurs des fleurs ou des fruits de ces végétaux. Ils me répondirent, assez sèchement, que la saison en était passée.

Bien que soumises à la loi périodique de la végétation, les forêts de cette Amérique ne laissent pas de jouir de certains priviléges inconnus à nos forêts d'Europe; ainsi, tandis que la masse des végétaux fleurit



A l'affût.

et fructifie à une époque déterminée, quelques individus donnent des fleurs et des fruits avant ou après la saison; c'est sur ces végétaux hâtifs ou retardataires que j'avais compté pour le succès de ma négociation. Après des débats qui se terminèrent à mon avantage, les deux Yahuas partirent et ne revinrent que le surlendemain; pour trouver des fleurs et des fruits de leurs plantes, ils avaient fait, nous dirent-ils, quinze lieues à travers les bois. L'un d'eux me tendit la branche grêle d'un arbuste à feuilles oblongues, opposées et quinquinervées comme celles des mélastomes; de l'aisselle d'un des ramuscules pendait une grappe de fruits pareils à ceux de l'*Ubilla;* chaque fruit, de la grosseur d'un grain de chasselas, était formé d'une coque ligneuse, déhiscente, couleur d'ocre jaune, drapée et veloutée à l'extérieur, laquelle, en s'ouvrant, laissait voir dans leurs loges, quatre graines à peu près semblables à celles du ricin. L'autre Yahua me remit un tronçon de liane plate, d'une épaisseur de deux centimètres, d'une largeur de vingt, et dont l'écorce fine et blanchâtre rappelait celle du bouleau; cette liane était dépourvue de feuilles, mais portait, au-dessous d'un fragment de vrille ligneuse de la grosseur du petit doigt, trois grandes fleurs du genre des légumineuses papillonacées; — un *dolichos* peut-être. — La carène de ces fleurs était d'un blanc rosâtre; les ailes d'un lilas vineux et l'étendard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un violet pourpre. Mis en possession de ces deux drogues végétales, je n'eus plus qu'un désir, celui de connaître la manière de s'en servir ; il paraît que ce désir, qui me semblait simple et très-naturel, était au contraire quelque chose d'énorme, car les Yahuas exigèrent du révérend un supplément de huit hameçons pour se mettre à l'œuvre, *travailler* sous nos yeux et nous révéler les mystères de leur cuisine.

L'un d'eux alla prendre un pot de terre de moyenne grandeur, vierge de tout service à ce qu'il me parut, et le remplit d'eau; l'autre amoncela, autour de ce pot, force menus branchages qu'il alluma avec une poignée d'amadou de fourmis[1] ; dans cette eau, le premier, qui était le beau-père et mit seul la main à la pâte, laissant à son gendre le soin d'attiser le feu, le premier, dis-je, jeta les feuilles et le bois coupé en pastilles d'une branche pareille à celle qu'il m'avait apportée et dont les fruits étaient inutiles à l'opération. Quand l'ébullition commença, l'eau jaunit et prit bientôt une couleur de rouille. Après deux heures de cuisson, le Yahua retira du pot le marc ou détritus de feuilles et de bois, le jeta à l'écart, et, dans le liquide, racla jusqu'au liber la liane aux fleurs violacées; le feu fut activé; une écume épaisse se produisit à plusieurs reprises et fut enlevée par le Yahua avec une spatule en bois qui lui servait à remuer sa mixture.

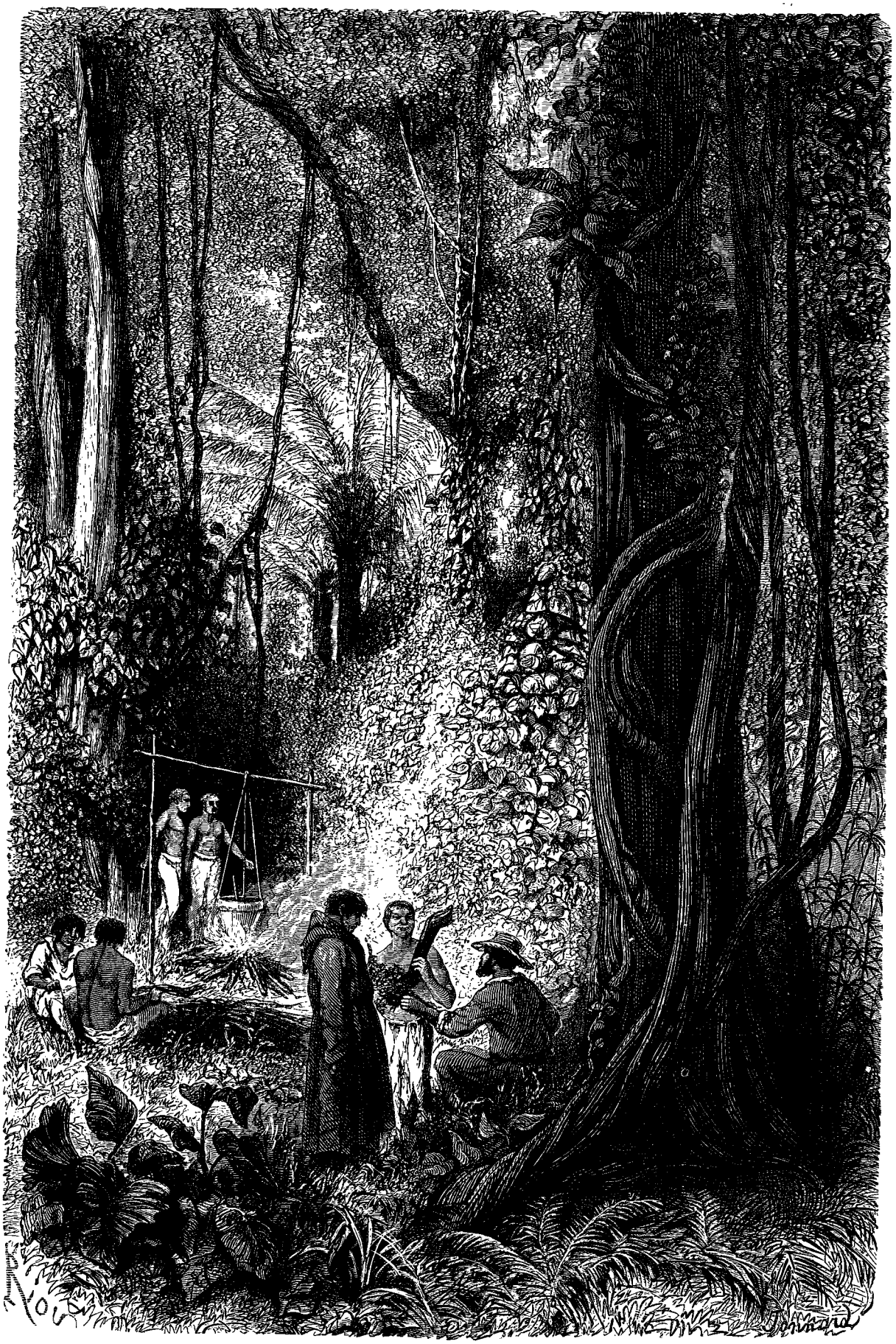
La danse du Bayenté chez les Yahuas.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

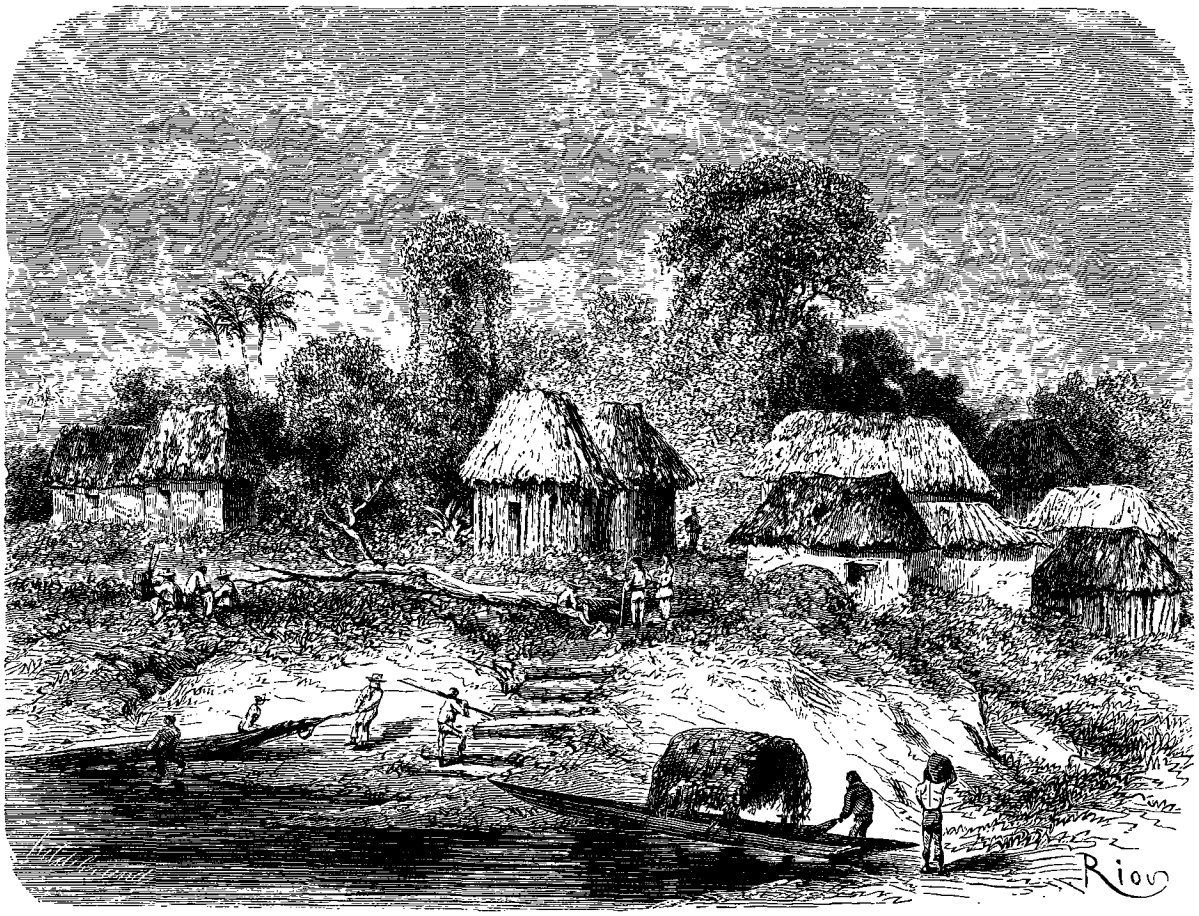
1. Ce qu'on appelle dans le pays, amadou de ourmis, *Yesca de hormigas*, est une matière visqueuse d'un blond roussâtre, sécrétée par une variété de ces hyménoptères. Ils en enduisent les branchages d'un arbre à quelques mètres d'élévation du sol, les relient entre eux, en remplissent les vides et parviennent à y former l'énorme boule qui constitue leur nid ou fourmilière. Cette matière, à peine en contact avec l'air, devient sèche, molle, spongieuse et brûle sans s'éteindre comme de véritable amadou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrication du poison de chasse chez les Indiens Yahuas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Cochiquinas (rive droite de l'Amazone).

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

ONZIÈME ÉTAPE.

DE NAUTA A TABATINGA.

Le poison des Yahuas (suite). — Leur passé et leur idiome. — Retour à Pevas. — Villages de Cochiquinas et de Mahucayaté. — Indiens Marahuas et Mayorunas. — Portraits et coutumes. — Peruhuaté et Moromoroté. — La Mission de Caballo-Cocha et son Missionnaire. — Pénitence imposée à deux jeunesfilles. — Nuestra Señora de Loreto. — La Quebrada d'Atacoary. — Motif d'Aquarelle. — Indiens Ticunas.

Quand l'opérateur jugea la chose à point, il tira d'une calebasse trois petits paquets faits avec une feuille de balisier attachée par un lien d'écorce, les déplia et vida dans le pot le contenu de chacun d'eux. Un de ces paquets contenait, nous dit-il, des dards concassés et pulvérisés de certaines raies *Dari-Dari*, pêchées dans l'Içа; l'autre paquet renfermait un assortiment de glandes et de crochets de serpents venimeux, séchés et mis en poudre; enfin le troisième et dernier paquet servait d'enveloppe à quelques milliers de cadavres de *Tasua-Pira* [1] ou fourmis de feu. En entendant ce nom

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81, 97 et 113.

1. Les mots *Tasehua*, fourmi et *Pira*, feu, dont on a fait par corruption *Tasua-Pira*, n'appartiennent pas à l'idiome des Yahuas, bien qu'ils soient employés par eux, mais à celui des Tupinambas, ou *lengoa geral* du Brésil.

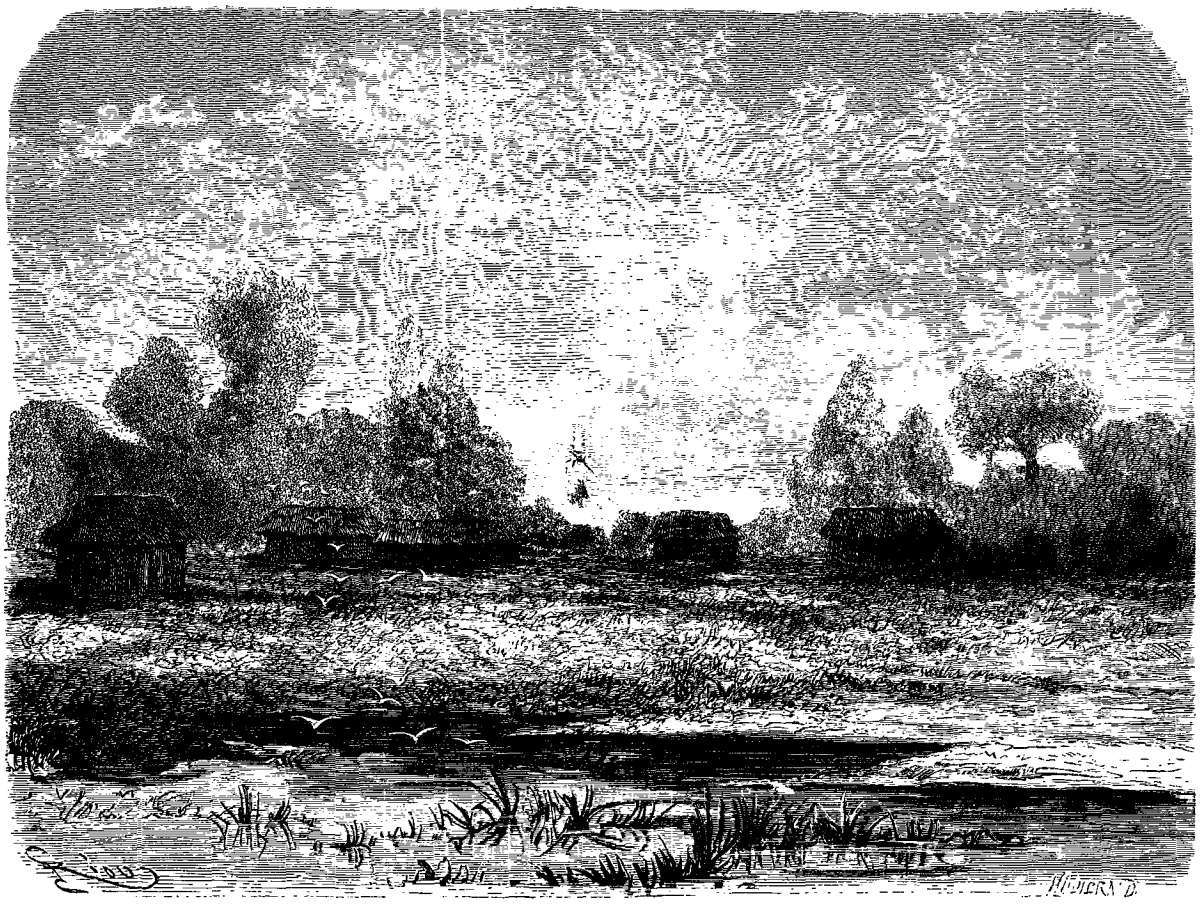
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étrange, je n'eus pas l'air trop étonné; durant mon séjour à Nauta, j'avais fait connaissance avec ce charmant petit monstre et je gardais un souvenir très-net des crampes et des douleurs folles qui étaient résultées de mes rapports indirects avec lui; pour cela, il m'avait suffi de marcher nu-pieds sur des troncs d'arbres renversés, à l'endroit où des tasua-pira étaient passées, laissant après elles une glu caustique, dont l'action, sur la peau, peut être comparée à celle de cantharides préalablement marinées dans de l'acide sulfurique.

Le toxique, assaisonné avec ces divers ingrédients, cuisit encore deux bonnes heures, il y en avait déjà trois qu'il était sur le feu; lorsqu'il eut pris la couleur et la consistance de la mélasse, le Yahua l'enleva prestement et sans lui laisser le temps de refroidir, posa sur l'orifice du pot deux bâtons en croix, étendit sur eux une feuille d'héliconia et la couvrit de terre

Le lendemain le pot fut brisé et le poison durci en sortit sous la forme d'un pain de cire noire d'environ quatre livres; pour le ramollir et y tremper la pointe des flèches, il suffisait ensuite de l'approcher du eu.

Les qualités actives de ce poison sont de courte durée; après un an ou dix-huit mois de fabrication, de noir et de gras qu'il était, il devient grisâtre et cassant, se couvre d'une espèce de moisissure et n'est bon qu'à jeter. Un coup d'œil suffit aux indigènes pour recon-



Village de Mahucayaté (rive droite de l'Amazone).

naître, à quinze jours près, la date de la préparation de ce toxique et dire le nom de la tribu qui l'a préparé. S'ils le fabriquent dans les bois plutôt que dans leurs huttes, c'est moins pour en dérober le secret aux curieux, que pour s'éviter la fatigue d'aller chercher au loin le combustible qui leur est nécessaire et de le transporter chez eux. Dans la forêt, ce combustible abonde et ils n'ont qu'à se baisser pour le ramasser.

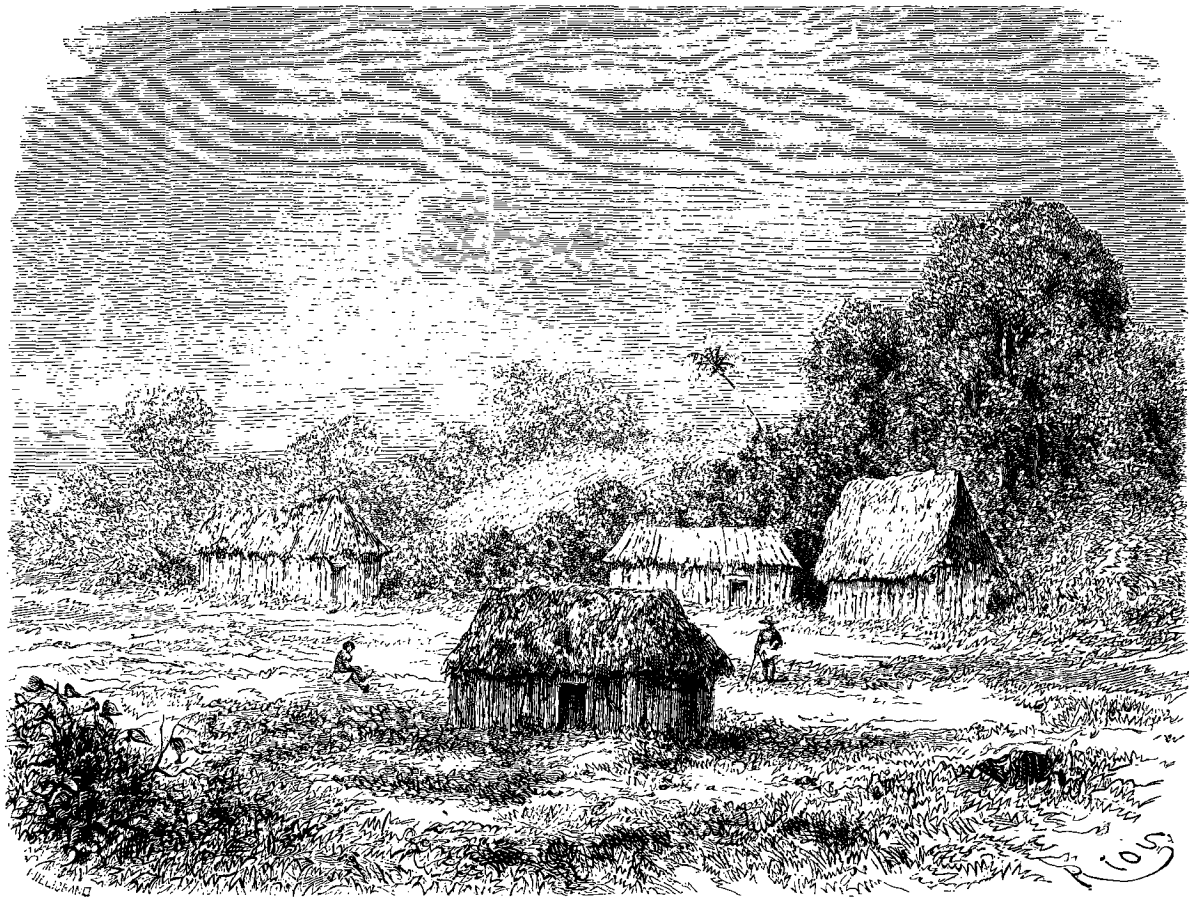
A Santa-Maria comme à San-José, je pus admirer à loisir la splendeur de formes qu'étalaient les deux sexes; la mode des cheveux coupés ras y était en honneur; certaines beautés, astres encore à leur aurore, avaient le chef si bien tondu, que leur crâne teinté d'un bleu cendré rappelait la fleur des prunes violettes ou le menton fraîchement rasé d'un méridional; avec leur tête ainsi accommodée et leur face passée au rouge, ces vierges portaient pour vêtement une cravate de folioles de miriti dont les deux bouts tombaient sur leur poitrine; les hommes et les femmes usaient, comme les néophytes de San-José, de la ceinture à franges et des bracelets en feuilles de palmier, et comme eux s'enduisaient le visage et le corps de rocou.

Soit que la nature eût doté les Yahuas avec plus de libéralité que les castes voisines ou que les jésuites équatoriens qui les catéchisèrent, leur eussent inculqué des sentiments de douceur et d'aménité qu'ils trans-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mirent avec le sang à leurs descendants, je us à la fois surpris et charmé des façons accortes de ces barbares. Au reste, tous revendiquaient une origine quechua et s'ils vivaient dans les bois au lieu d'habiter les plateaux des Andes c'était, prétendaient-ils, par suite des *malheurs* qu'avait éprouvés leur nation, à la mort d'un Inca qui jadis l'avait gouvernée. A mon grand déplaisir, ils ne purent me dire de quelle nature étaient ces malheurs, ni m'apprendre le nom de l'Inca sous les lois duquel ils avaient vécu. Ils me montrèrent seulement, comme une preuve à l'appui de leur dire, quelques plants d'*Erythroxilum coca*, qu'ils cultivaient sous le nom d'*Ipadu* et dont ce Fils du Soleil leur avait enseigné l'usage.

Certes l'occasion était belle pour établir des liens de parenté entre ces Yahuas et les indigènes de la Sierra et plus d'un voyageur de ma connaissance l'eût saisie aux cheveux Si je ne le fis pas, c'est que des considérations majeures m'en empêchèrent; d'abord les jésuites pouvaient avoir trouvé chez les Yahuas le coca à l'état de nature, — je l'avais bien trouvée ailleurs, — et avoir appris à ces indigènes à la cultiver, à la récolter et enfin à la consommer sous forme de chique; ensuite cet Inca, dont les Yahuas parlaient sans le connaître,



Village de Peruhuaté (rive droite de l'Amazone).

pouvait n'être que le héros d'une odyssée avec le récit de laquelle les missionnaires espagnols avaient charmé les veillées de leurs néophytes et que ceux-ci avaient redit à leurs frères barbares; le doute à cet égard me sembla d'autant plus permis, que les traits, la stature, les us et les coutumes des Yahuas, n'offraient aucune analogie avec ceux des naturels de la Sierra. Quant à leur idiome, les quelques mots que je ui empruntai et que j'aligne ici, permettront au lecteur de juger de sa ressemblance avec celui des Quechuas.

IDIOME YAHUA.

Dieu,	Tupana.	soleil,	hini.
diable,	bayenté.	lune,	arimaney.
ciel,	arichu.	étoile,	narchi.
jour,	ñiana.	jeune,	medra.
nuit,	nipora.	mort,	sanitima.
matin,	tanaramasé.	maison,	roré.
hier,	tatander.	pirogue,	muiñun.
aujourd'hui,	nibia.	rame,	satian.
eau,	aah.	corbeille,	hithou,
feu,	jigney.	ceinture,	pichanaï.
pluie,	humbra.	arc,	cano.
froid,	sanora.	sarbacane,	runasé.
chaud,	huanequi.	lance,	rouhuëa.
terre,	muka.	poison,	ramua.
pierre,	ahuichun.	poisson,	quihua.
sable,	quincha.	manioc,	chuchia.
rivière,	nahua.	banane,	sambuë.
forêt,	toha.	coton,	richun.
arbre,	hamunino.	palme,	cojohno.
bois,	hingunsen.	fleur,	ramoëh.
homme,	huano.	cire,	mapa.
femme,	huaturuna.	sanglier (pécari),	hagun.
enfant,	huina.	tigre,	nimbou.
vieux,	rimitio.	caïman,	noroto.
vieille,	rimitona.		

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oiseau,	huicha.	arriver,	sitamana.
papillon,	euyuta.	sortir,	saïmana.
mouche,	nashi.	dormir,	rimaheni.
moustique,	ninoh.	réveiller,	seynasema.
blanc,	papasé.	manger,	ejemi.
noir,	mihanecat.	un,	tckini.
rouge,	tuineh.	deux,	nanojuï.
vert, bleu,	ancachi.	trois,	munua.
		quatre,	naïrojuiño.
voleur,	saperanu.	cinq,	tenaja.
voler,	saperanuma.	six,	teki-natea.
ouvrir,	yamutatara.	sept,	nanojuï-natea.
attacher,	ñampichina.	huit,	munua-natea.
rôtir,	agatara.	neuf,	naïrojuiño-natea.
courir,	yansuima.	dix,	huijejuiño.

J'essayai d'obtenir des Yahuas quelques renseignements sur leurs croyances religieuses, mais les explications qu'ils me donnèrent à cet égard, me laissèrent dans une étrange perplexité. Ils faisaient de leur système théogonique et du catholicisme des Missionnaires un amalgame déplorable ; ils appelaient la Vierge Marie *Amamaria*, voyaient en elle la mère féconde de tous les astres et la sœur jumelle de Jésus-Christ qu'ils nommaient *Imaycama*. Dans leurs idées, Satan n'était que le très-humble serviteur de l'esprit du mal Bayenté. Je renonçai à tirer quelques lueurs de ces ténèbres.

Le chiffre de leur tribu, en joignant aux trente-neuf individus des deux sexes établis à Santa-Maria, quelques familles yahuas qui vivent sur les bords de la rivière Noire et de ses affluents, me parut être de cent personnes.

En échange des couteaux que leur donna le missionnaire, j'obtins un costume de danseur du Bayenté qui n'avait servi qu'une seule fois; deux flûtes, des ceintures d'écorce et des cravates en folioles de miriti. Quant aux magnifiques torses des indigènes que j'aurais voulu pouvoir emporter pour en gratifier un de nos musées, je ne pus, quelque prix que j'en offrisse à leurs

Village de Moromoroté (rive droite de l'Amazone).

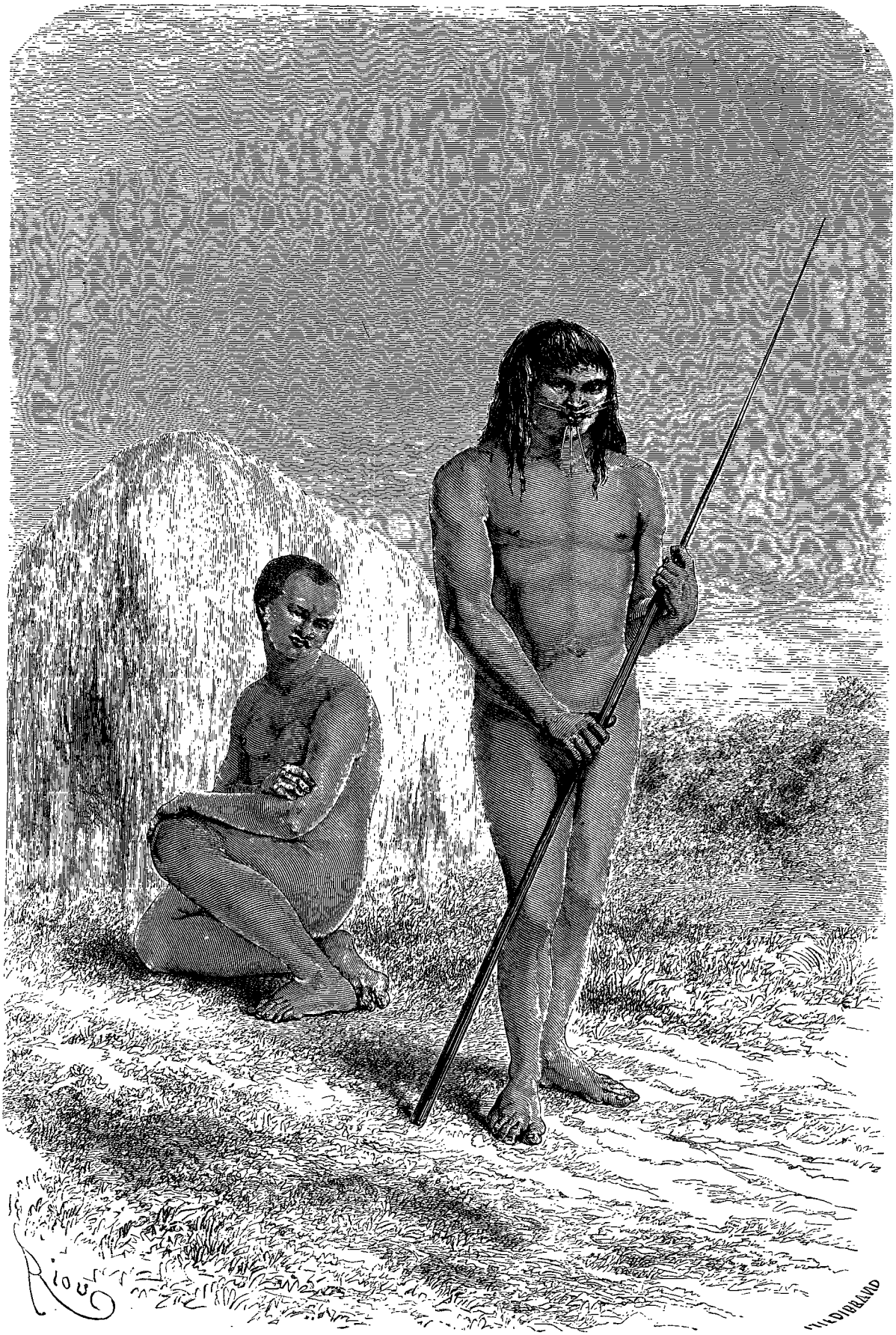
propriétaires, les décider à m'en abandonner quelques-uns; au lieu des originaux sur lesquels je comptais, je n'eus que des copies.

Rien ne nous retenait à Santa-Maria et les cinq jours que nous venions d'y passer expiraient à peine, que le révérend donnait à ses hommes le signal du départ. Comme la pirogue nous déposait sur la rive droite du Rio de los Yahuas, je me sentis pris tout à coup du désir de descendre ce cours d'eau jusqu'à son confluent avec l'Iça ou Putumayo et de rentrer à Pevas par l'Amazone. Le P. Rosas, à qui je fis part de ce projet, me poussa d'une main par les épaules et de l'autre me montra la forêt que nous avions franchie précédemment; je le suivis à contre-cœur.

L'excursion, que j'aurais voulu entreprendre, exigeait à peine vingt jours ; après dix lieues faites avec le courant du Rio de los Yahuas, je débouchais dans la rivière Iça, trente-cinq lieues de descente avec elle me conduisaient dans l'Amazone, et cinquante lieues faites à contre-courant sur le fleuve me ramenaient à Pevas. Une promenade courte et charmante! C'eût été, d'ailleurs, un épisode de plus dans mon voyage et dans mon esprit un doute de moins. Le ciel, jaloux de mon bonheur, ne le permit pas.

De retour à San-José, j'attendis, tout en griffonnant quelques notes, que les néophytes eussent achevé de confectionner les divers objets que je leur avais commandés. Quand tout fut prêt, je pris congé du missionnaire qui, me traitant d'*enfant terrible* et s'épouvantant à l'idée de me laisser voyager seul, se résolut à m'accompagner jusqu'à Pevas où d'ailleurs il avait affaire. Le surlendemain, nous nous séparâmes définitivement; un pied sur la berge, l'autre sur le bordage de mon égaritea, le digne religieux me serra dans ses bras : « *Bon voyage, sur les deux fleuves de l'Amazone et de la vie,* » me dit-il avec un sourire qu'il crut railleur et qui n'était que triste. Qu'il croie toujours à la réalisation de son double souhait ; ce n'est pas moi qui l'irai détromper!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Marahuas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Mission de Pevas comprend, dans sa juridiction, quatre villages situés sur la rive droite de l'Amazone. Le premier, distant de trois lieues, porte le nom de Cochiquinas; il se compose de douze maisonnettes et d'une chapelle, assises sur un soubassement d'argile. Un de ces escaliers, taillés à coups de bêche, comme on en trouve fréquemment le long du fleuve, conduit du bord de l'eau au sommet du talus. Ce village est habité par des Mayorunas que le baptême a fait enfants de Dieu et de l'Église, mais que la civilisation n'a pu parvenir encore à dépouiller de leur rude écorce. Un morne silence régnait à Cochiquinas quand nous y abordâmes; les portes des demeures étaient fermées et leurs possesseurs vaguaient dans les bois. Après avoir perdu trois heures à les attendre, je me décidai à passer outre, laissant à un chien blanc frotté de rocou qui dormait d'un œil seulement devant une porte, le soin de faire part de ma visite aux habitants de la localité.

A deux lieues de Cochiquinas et sur la même rive, on trouve le village de Mahucayaté[1] qui n'a que sept mai-

Indien Marahua.

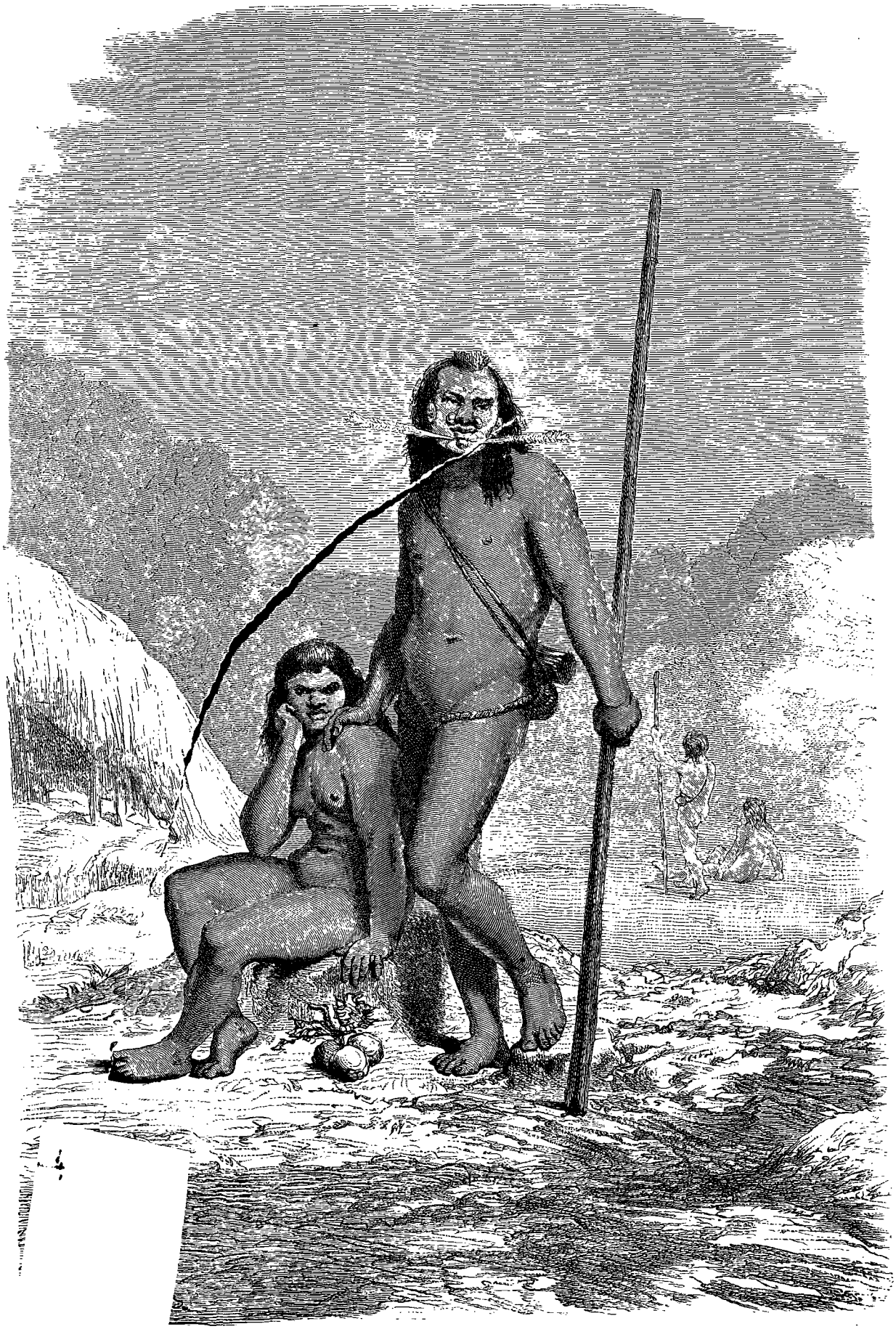
sons, et quelles maisons ! puis, deux lieues plus loin, le village de Peruhuaté qui n'en a que quatre, et enfin celui de Moromoroté qui n'en a que deux. La physionomie de ces quatre points est à peu près la même : des talus d'ocre ou de glaise; un groupe de huttes sur ces talus; au fond, la ligne des forêts plus ou moins rapprochée, qui termine la perspective. C'est à faire bâiller d'ennui le voyageur le plus intrépide.

La population de Mahucayaté est composée de Marahuas, groupe d'Indiens détachés de la nation des Mayorunas avec lesquels, malgré cette scission, ils vivent en bonne intelligence. Ces Marahuas, comme leurs amis et voisins les Mayorunas, avouent ingénument qu'ils n'ont embrassé le catholicisme que pour se procurer plus sûrement des haches et des couteaux. Ils passent dans les bois la plus grande partie du temps et c'est par hasard qu'on les trouve chez eux. Le village édifié à leur intention, compte aujourd'hui vingt-trois ans d'existence.

Une Indienne vieillie plutôt que vieille et tatouée aux

1. Devenu par corruption *Maucayaté*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



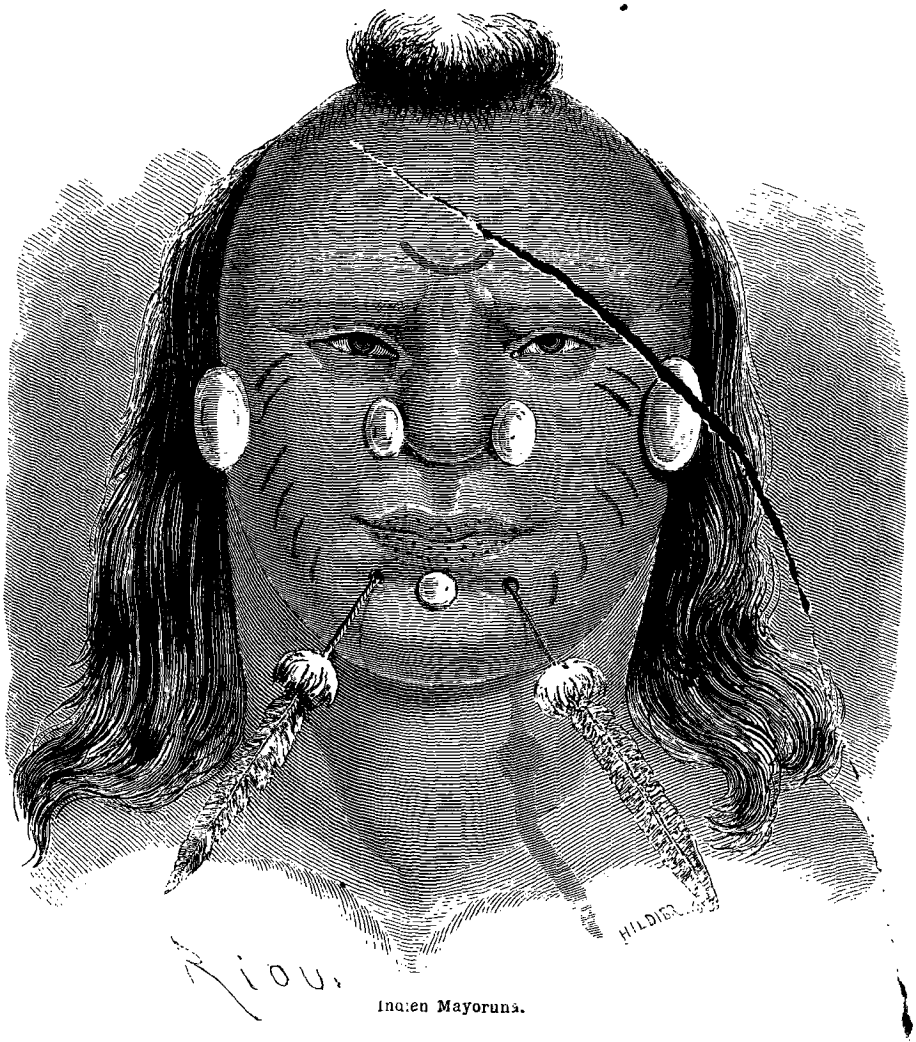
Indiens Mayorunas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tempes, que nous trouvâmes à Mahucayaté, assise devant son seuil où elle épluchait du coton, me dit que si je nétais pas trop pressé de me remettre en route, le Marahua, son époux, ne tarderait pas à rentrer et serait charmé de me voir. Comme de mon côté je me promettais le même plaisir, j'acceptai l'invitation de la bonne femme et ne sachant à quoi passer le temps, je tendis ma moustiquaire à l'ombre et j'essayai de faire un somme.

Une surprise agréable m'attendait au réveil. Le Marahua, comme s'il avait lu à distance dans ma pensée et voulu combler certain vide qui existait dans mes cartons, arriva avec d'autres gens de sa caste établis comme lui à Mahucayaté; deux Mayorunas mâles et une femelle les accompagnaient.

L'apparition de cette société fort peu vêtue, peinturlurée d'une façon bizarre et parlant très-haut avec de grands gestes, ne m'effraya pas trop. J'avais eu le temps de m'accoutumer à des rencontres de ce genre et les nudités ne me choquaient plus. En un clin d'œil je fus entouré par la bande joyeuse, et tandis que les Marahuas qui parlaient le Tupi s'informaient dans cet idiome à mes rameurs de mes nom, prénom, qualités, les deux Mayorunas, accroupis près de moi, me palpaient à l'envi



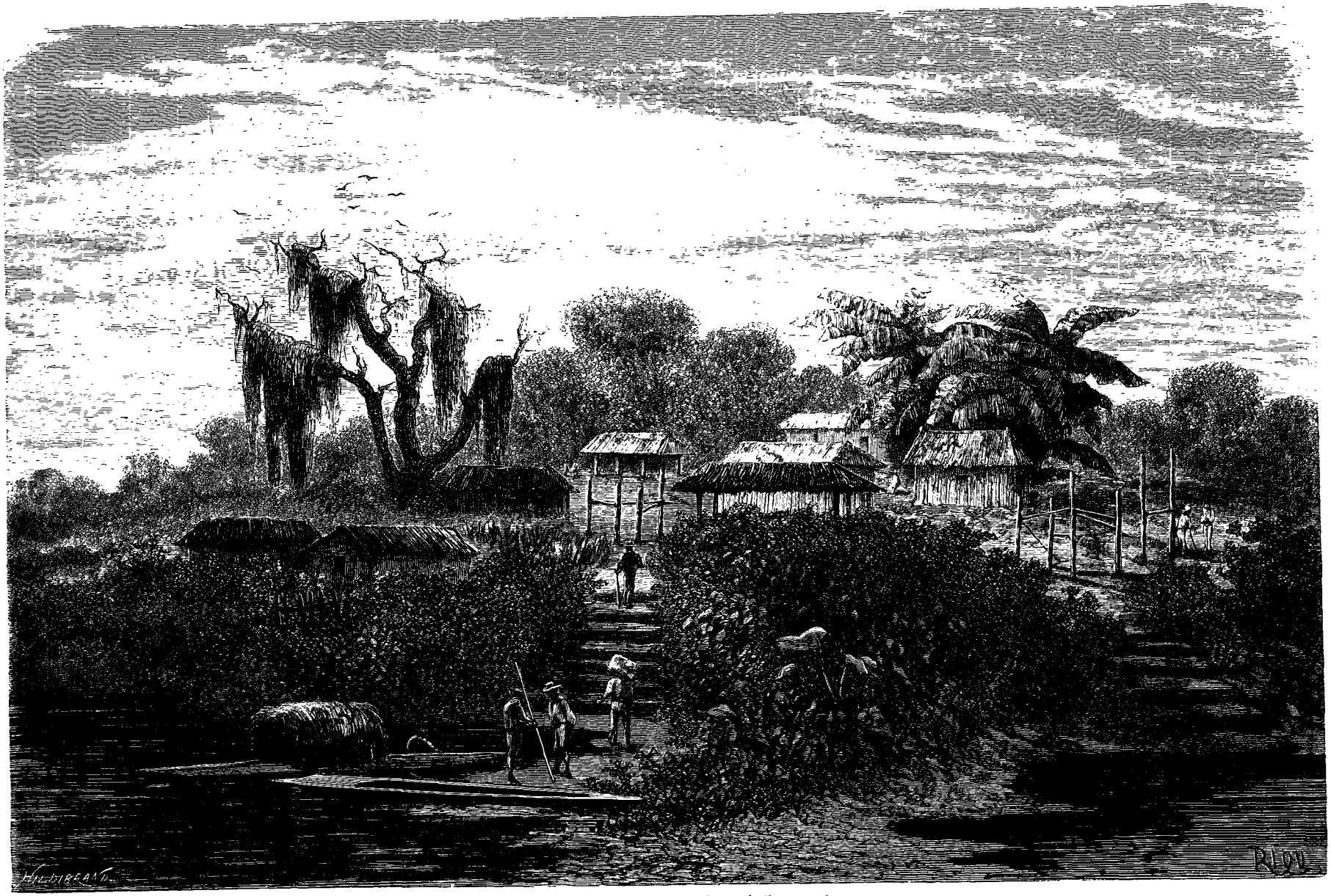
Indien Mayoruna.

et échangeaient des observations que je regrettai de ne pas comprendre. En qualité d'anthropophages, discutaient-ils sur la qualité de ma chair, mon degré d'embonpoint et le plaisir qu'ils auraient eu à manger de mes côtelettes? — Ces points intéressants restèrent toujours inexpliqués pour moi.

S'ils parurent émerveillés de la nuance de ma peau et des vêtements dont j'étais couvert, de mon côté j'admirai naïvement leur laideur, exagérée encore par la bizarrerie de leur toilette. Ils avaient la tête rasée et sur le sinciput une touffe de cheveux épanouie en cœur d'artichaut. Des hiéroglyphes étaient tracés à l'encre noire sur leur visage et sur leur front. Aux ailes de leur nez brillaient deux pièces d'argent aplaties et fixées en place par un procédé que j'ignore. Deux autres pièces ornaient leurs zygomas et une troisième décorait leur lèvre inférieure. En outre ils portaient de chaque côté du menton une rectrice d'ara *macao* garnie à sa base d'un blanc duvet d'aigrette.

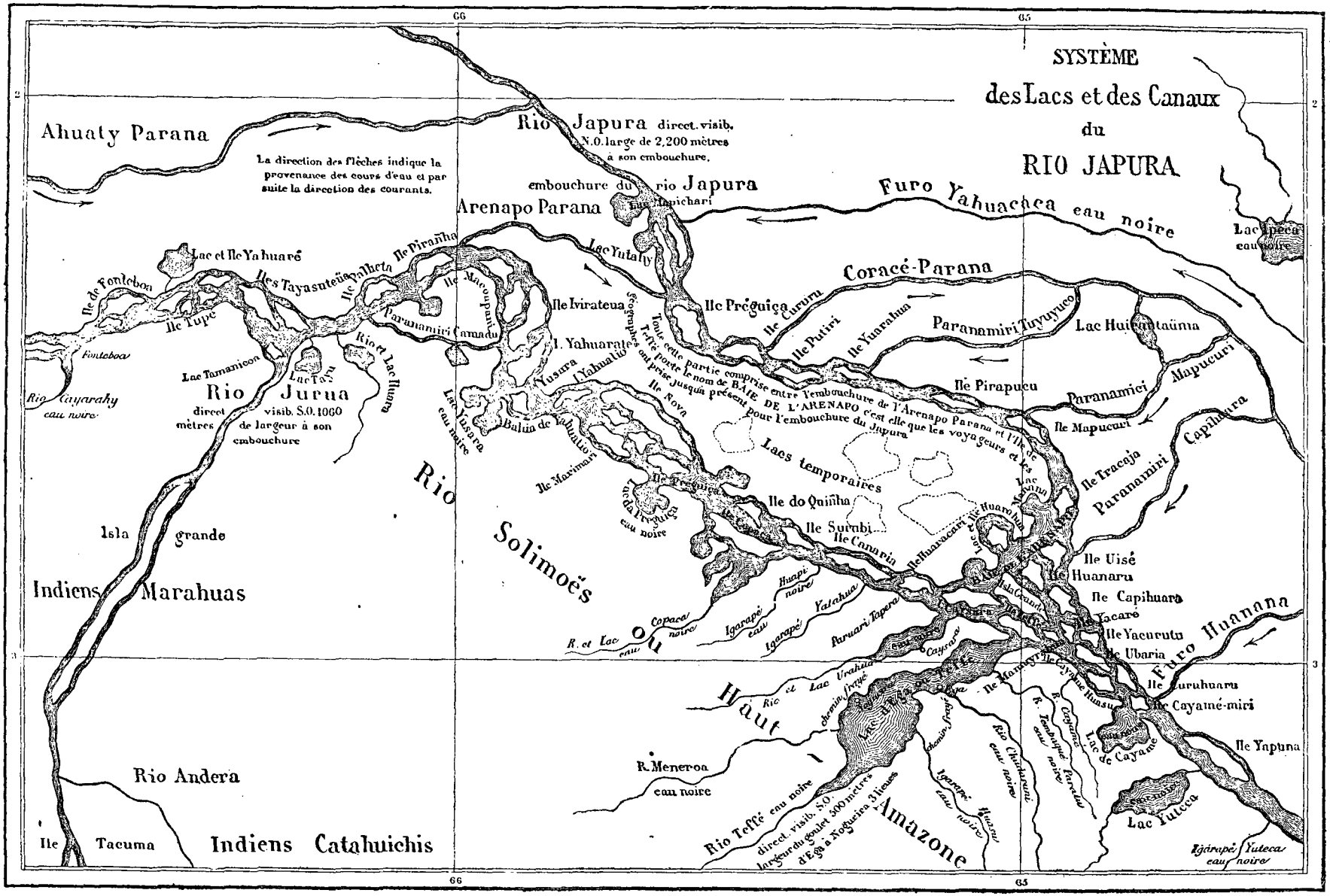
Cet accoutrement singulier était complété par une ficelle qui leur faisait le tour du corps, à l'endroit où le col du fémur s'unit au bassin. L'emploi de cette ficelle chez les Mayorunas équivalait à l'usage de la chemise et du pantalon chez les Européens. Chacun d'eux tenait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mission de Caballo-Cocha (rive droite de l'Amazone).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en main une sarbacane. Un carquois et une petite calebasse pleine de soie de bombax pour empenner les flèches, résonnaient sur leur dos.

L'expression de leur physionomie que j'étudiai, était débonnaire et grotesque et provoquait le rire plutôt qu'elle n'inspirait la frayeur. J'y cherchai vainement ce cachet féroce et sournois qui caractérise, dit-on, tous les mangeurs de chair humaine. Si ces Mayorunas mangeaient leur prochain, ce ne devait être que du bout des dents, avec toutes sortes de façons et de mièvreries et comme une petite-maîtresse peut sucer un blanc de volaille.

Une hache qu'ils venaient emprunter aux Marahuas pour abattre un pan de forêt et y planter plus tard des bananiers et du manioc, était le prétexte de leur visite. Ils restèrent à peine une demi-heure avec nous ; mais je mis ce laps de temps à profit, et lorsqu'ils s'en allèrent, je possédais un spécimen de leur physionomie et de celle de leurs amis et alliés de Mahucayaté.

Taillés sur le patron des Mayorunas, à la nation desquels ils appartiennent, les Marahuas en diffèrent néanmoins par les ornements extérieurs dont ils ont fait choix. C'est d'ailleurs une vieille coutume chez les Peaux-Rouges, en se séparant de la nation mère, d'adopter un costume et des peinturlures autres que les siens. Ainsi les Marahuas, au lieu de se raser la tête et d'émailler leur visage d'hiéroglyphes noirs, de pièces d'argent et de plumes d'ara, se contentent de laisser flotter leurs cheveux et de garnir les côtés de leur bouche, troués à cet effet comme une écumoire, d'épines de palmier de six pouces de long. Le tigre est un animal dont ils admirent la force, l'audace et la ruse, et leur idée fixe est de lui ressembler au physique comme au *moral*. De là ces épines qu'ils plantent autour de leur bouche, pour

Pénitence imposée à deux jeunes filles.

simuler les moustaches mobiles dont la nature à doté le félin.

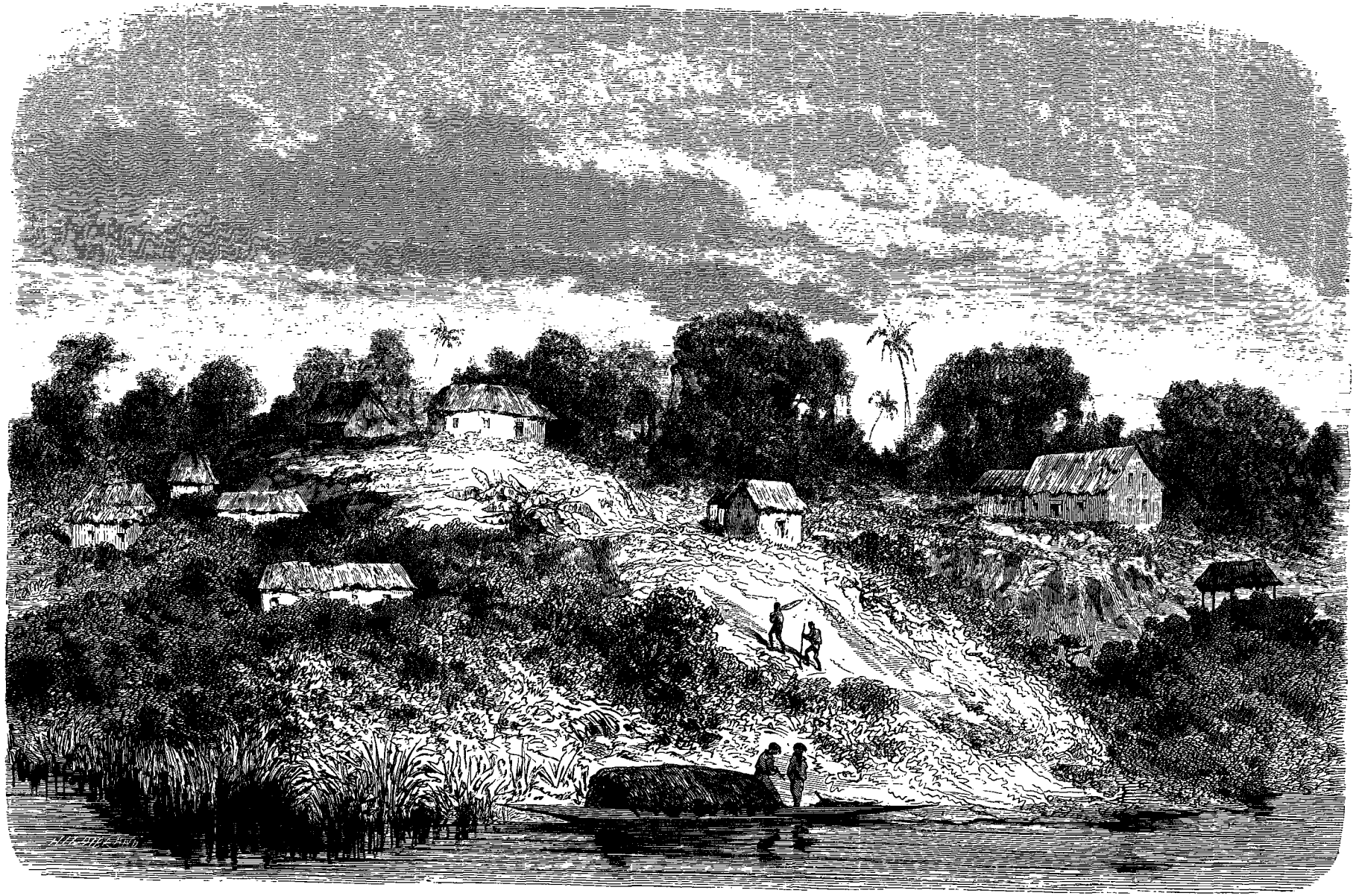
Bien que le baptême qu'ils ont reçu et leur qualité de chrétiens leur imposent l'obligation de se vêtir d'un façon décente, ils préfèrent aller tout nus, comme aux beaux jours de leur histoire. Aux personnes scrupuleuses qui leur demandent la raison de cette manie déshonnête, ils répondent imperturbablement que la chemise en usage dans les Missions les gêne aux entournures et que le pantalon les *scie*.

La tribu des Marahuas, dont les habitants de Mahucayaté ne sont qu'une fraction infime, est disséminée le long des petits affluents de l'intérieur, sur les rives du Javary et même sur celles du Jurua. A en juger par l'étendue du pays qu'elle occupe, on pourrait la croire nombreuse, si nous ne nous hâtions de dire qu'elle compte au plus trois cents hommes. Il en est de même de la nation des Mayorunas, dont le territoire comprend trente lieues sur la rivière Ucayali, soixante-quinze sur l'Amazone et dont la population atteint à peine au chiffre de cinq cents individus.

Au sortir du village de Mahucayaté, nous côtoyâmes la rive droite et relevâmes tour à tour les annexes de la Mission de Pevas. La page que je leur avais consacrée et que je comptais bien remplir, resta blanche et vierge de notes. A Péruhuaté comme à Moromoroté, je ne vis que des maisons closes et des poules rousses ou noires qui picoraient dans les halliers.

A un lieue de Moromoroté, un canal alimenté par l'eau du fleuve, vint échancrer la berge. Nous y pénétrâmes, et après un moment de navigation nous débouchions avec son courant dans un lac d'eau noire où se déversent, jointes en un seul affluent, deux petites rivières venues de l'intérieur. Ce lac qui porte les noms espagnol et quechua de *Caballo-Cocha* (lac du cheval), étymologie pour nous inexpliquée autant qu'inexplicable, a cinq lieues de tour et forme un ovale assez régulier. Sa nappe brune, cerclée de talus d'ocre jaune et de forêts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Nuestra Señora de Loreto (rive gauche de l'Amazone).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trapues, présente un aspect singulier, quand on l'aborde comme nous après le coucher du soleil, à cette heure où le jour n'est plus et où la nuit n'est pas encore.

Les eaux singulièrement poissonneuses de ce lac, n'en déplaise à l'illustre et savant Humboldt, une absence totale de moustiques sur ses rivages, je ne sais quoi de calme et de recueilli qu'on respire avec l'air et qui dispose l'esprit à la rêverie ou à la prière, tous ces avantages réunis, ont donné l'idée aux missionnaires de Pevas, de fonder sur ses bords un village-mission. Un religieux franciscain venu de Pevas à cet effet, y a réuni quelques familles d'Indiens Ticunas déjà catéchisés, et vit au milieu d'elles. A l'époque où nous le visitâmes, ce village, bien qu'il comptât déjà trois ans d'existence, ne possédait que huit maisons parachevées. Les autres, encore à l'état d'ébauche, n'offraient au regard attristé que leurs poteaux rudimentaires.

Le chef spirituel de Caballo-Cocha était un homme d'une trentaine d'années, blanc de peau, brun de poil, taillé en carabinier, portant habituellement les manches de sa robe relevées jusqu'au coude et la queue de cette robe passée dans sa ceinture. Au moment où notre égaritéa accostait, il parut sur la berge, interpella assez rudement mes hommes, leur adressa coup sur coup quelques questions qui me parurent indiscrètes, et comme je me glissais hors du pamacari pour mettre fin à cet interrogatoire, le religieux qui m'aperçut, changea un peu de ton, et après un salut quelconque, m'offrit l'hospitalité sous son toit. J'acceptai son offre et le suivis dans sa demeure, tout en comprenant que ma visite était loin de l'enthousiasmer. Peut-être avais-je interrompu mal à propos ses oraisons, ou dérangeais-je l'emploi de sa soirée.

Durant le souper auquel il me convia, je l'entretins de mon séjour à Pevas et du voyage que j'avais fait à Santa-Maria avec son supérieur, le P. Manuel Ro-

. Pirogue de Ticunas sur l'Atacoari.

sas. Ces détails que je croyais devoir l'intéresser, le laissèrent d'un froid glacial. Rebuté de mordre à cette nature sans pouvoir l'entamer, je prétextai un excès de fatigue et me retirai dans la chambre qui m'était destinée.

Le lendemain au petit jour j'allai pousser une reconnaissance le long des rives de Caballo-Cocha. J'y trouvai mêlés à des végétations charmantes, deux variétés de croton, un *carolinea* à fleurs jaune soufre et ce laurier cinnamome dont la feuille sent le citron et dont l'écorce à odeur de cannelle porte au Brésil le nom de *canelon*. A cette heure matinale les êtres animés qui habitent les eaux du lac, venaient en foule saluer la lumière ; le fretin bondissait joyeux. Les *surubis* entr'ouvraient leurs gueules-soupapes, les *maïus* faisaient miroiter leurs écailles roses, les dauphins rejetaient l'eau par leur évent, les lamantins reniflaient avec bruit, et les caïmans tapis dans les herbes humides bayaient amoureusement au soleil ou faisaient claquer en l'honneur de l'astre leurs mâchoires aux dents pointues.

Après avoir jeté la sonde dans le lac et constaté que ses eaux noires dorment sur un fond de trois brasses, ici de sable pur et là de limon, je revins à la Mission pour prendre congé de mon hôte. Je le trouvai au seuil de sa maison. La nuit qui porte conseil avait influé heureusement sur l'humeur de l'individu. Il sourit presque en me disant que nous déjeunerions bientôt. Je le remerciai de cette prévenance et lui annonçai mon départ immédiat.

« Vous ne partirez pas sans déjeuner ! exclama-t-il.

— Je partirai sans déjeuner, » lui répondis-je.

La stupéfaction que parut lui causer cette nouvelle était une vengeance plus que suffisante de ses petits torts envers moi ; aussi ajoutai-je comme pour atténuer ce que ma détermination pouvait avoir de trop violent :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« J'ai à travailler sur le fleuve, et ne déjeunerai qu'à Loreto. »

En allant reprendre ma moustiquaire dans la pièce où j'avais dormi, j'y trouvai deux fillettes Ticunas en posture de suppliantes. Un malheureux éclat de rire qu'elles n'avaient pu réprimer pendant la prière les avait fait condamner par le missionnaire à regarder à genoux, douze heures durant, l'angle de la muraille. Au moment où j'entrai, le plus grande des deux, s'ennuyant de compter les brins de paille du torchis, avait fermé les yeux et accroupie sur ses talons, dormait paisiblement. J'obtins le pardon des fillettes qui s'enfuirent de la chambre avec de petits cris d'oiseaux remis en liberté.

Au sortir du canal qui relie à l'Amazone le lac de Caballo-Cocha, nos rameurs coupèrent le fleuve en diagonale pour atteindre le village de Loreto, distant de quatre lieues. Nous y arrivâmes vers les onze heures.

Loreto, dernière possession du Pérou que le voyageur trouve sur le fleuve dans la partie de l'Est, compte trente-trois ans d'existence. Les terrains mi-partie d'ocre et d'argile qui lui servent d'assiette, offrent une succession de croupes arrondies et juxta-posées, développées du Sud-Est au Nord-Ouest et pareilles à ces boursouflures que les volcans en travail font éclore autour d'eux. Sur ces monticules coupés par des ravins, s'élèvent seize maisonnettes à toiture de chaume assez espacées pour que leurs habitants ne puissent converser entre eux, même en criant à tue-tête.

Ce morne séjour, péruvien de droit, mais brésilien de ait, est habité par des commerçants portugais qui font en petit un petit commerce de salsepareille, de cotonnades et de poisson salé. Si les distractions y sont rares, en revanche les moustiques y sont très-communs et les chiques ou *culex penetrans* y abondent; tandis que les premiers se nourrissent de votre sang, les seconds se creusent, comme des troglodytes, des cavernes et des antres sous les doigts de vos pieds où ils croissent et multiplient sans souci du prurit rageur que vous occasionne leur immonde contact.

Le Loreto-comptoir où je vécus quelques jours, ne m'eût pas appris grand'chose sur le Loreto-mission d'autrefois, sans une excursion que je fis en compagnie d'un très-jeune Portugais dont je partageais momentanément la demeure. L'égaritéa qui m'avait conduit à Loreto, était repartie pour Nauta, et ce fut dans une pirogue quelconque que nous remontâmes le courant du fleuve jusqu'à la quebrada d'Atacoari où mon jeune homme avait affaire. C'est dans l'intérieur de cette gorge où coule une rivière d'eau noire, qu'en 1710, les jésuites équatoriens avaient fondé, sous l'invocation de *Nuestra Señora de Loreto*, la première mission de ce nom dont il ne reste plus de traces. Les petits-fils des néophytes, indiens de race ticuna, vivent aujourd'hui à l'état de nature sur les deux rives de l'Atacoari.

L'entrée de la quebrada, étroite et sinueuse, est envahie par l'Amazone qui y pousse un jet d'eau blanche long de demi-lieue. Des branches pendantes, des lianes tendues en hamac d'une rive à l'autre, dessinent sur le bleu du ciel ces festons et ces astragales dont parle l'auteur du *Lutrin*. A l'heure où nous la remontions, le fleuve, en crue depuis la veille, avait déjà couvert les berges et leurs buissons. Des arbustes dont les troncs avaient disparu, élevaient sur l'eau leur tête en ombelle et semblaient protester contre l'inondation.

Après une heure de voyage en zigzag, au milieu de ces végétaux submergés dont notre pirogue frôlait les cimes, nous passâmes sans transition des eaux blanches de l'Amazone aux eaux noires de l'Atacoari. Parvenus à l'endroit où la rivière se bifurque, nous obliquâmes à gauche et allâmes débarquer dans une anse où s'élevait un groupe de maisonnettes. Des soldats brésiliens, de l'espèce de ceux qui poignardent leurs chefs sous prétexte de tyrannie, s'étaient refugiés en ce lieu et y vivaient conjugalement avec des Indiennes Ticunas échappées de quelque Mission. Ces soldats marrons qu'on rencontre assez fréquemment dans les canaux et les igarapés de l'Amazone, où l'arrêt d'un conseil de guerre ne peut les atteindre, nous ont accueilli quelquefois de la façon la plus hospitalière et fait rêver souvent devant le paisible tableau qu'offrait leur intérieur. Tous cultivent quelques plants de manioc et de bananier, chassent et pêchent pour l'approvisionnement de leur table, trafiquent avec les riverains de la salsepareille et du cacao qu'ils vont recueillir dans les bois, et de ce petit commerce retirent quelque argent qui leur sert à acheter des cotonnades pour se vêtir, et des verroteries pour parer leurs épouses. Exempts de maux et d'inquiétudes, sans ambition et sans désirs, ces déserteurs philosophes mis au ban de la société, mais accueillis à bras ouverts par la nature, coulent des jours heureux près des compagnes de leur choix et des marmots bistrés et chevelus que le ciel leur a départis.

L'affaire qui appelait mon Portugais près du doyen de ces planteurs, avait trait à un chargement de salsepareille qu'on lui demandait de la Barra do Rio-Negro, et que l'habitant d'Atacoari promit de livrer à la fin du mois. L'affaire conclue à la satisfaction des deux parties et dûment scellée par une gorgée de tafia bue au même verre, nous soupâmes et nous dormîmes sous le toit du métis brésilien. Le lendemain, au lieu de descendre vers l'Amazone, nous continuâmes de remonter le cours de l'Atacoari.

Aux maisons carrées des soldats succédèrent bientôt les huttes rondes des Ticunas. Ces indigènes qu'on m'avait dit habiter seulement les bords du cours d'eau principal, vivent aussi sur les rives du Yacanga et du Yanayaquina, ses deux affluents de droite et de gauche.

Les premiers Ticunas que nous aperçûmes, m'impressionnèrent très-agréablement. Nous venions de nous mettre en route. Il était sept heures ; le soleil montait : la partie supérieure du paysage était déjà vivement éclairée; tout le bas flottait encore dans une brume de velours; les oiseaux babillaient en lissant leurs plumes humides; les fleurs vivifiées par la fraîcheur du matin commençaient à répandre leurs parfums autour d'elles; des gouttes de rosée se détachaient des feuilles et tom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

baient une à une dans la rivière. Accoudé sur le bordage de la pirogue, je rêvais paresseusement, écoutant sans entendre et regardant sans voir, lorsque de derrière des fourrés qui nous masquaient un coude de la rivière, sortit, ou plutôt s'élança comme un martin-pêcheur qui prend son essor, une petite pirogue conduite par deux Ticunas, un homme et une femme : l'homme ramait, la femme gouvernait avec la pagaye; au centre de leur

Indien Ticuna.

barque, vraie coquille de noix, s'élevait un monceau de bananes et de racines comestibles à demi recouvertes par de larges feuilles de balisier. Le vert éclatant de ces feuilles fraîchement coupées et d'où la rosée dégouttait encore, contrastait avec l'azur et le vermillon d'un ara familier accroupi sur elles et qui croassait gravement.

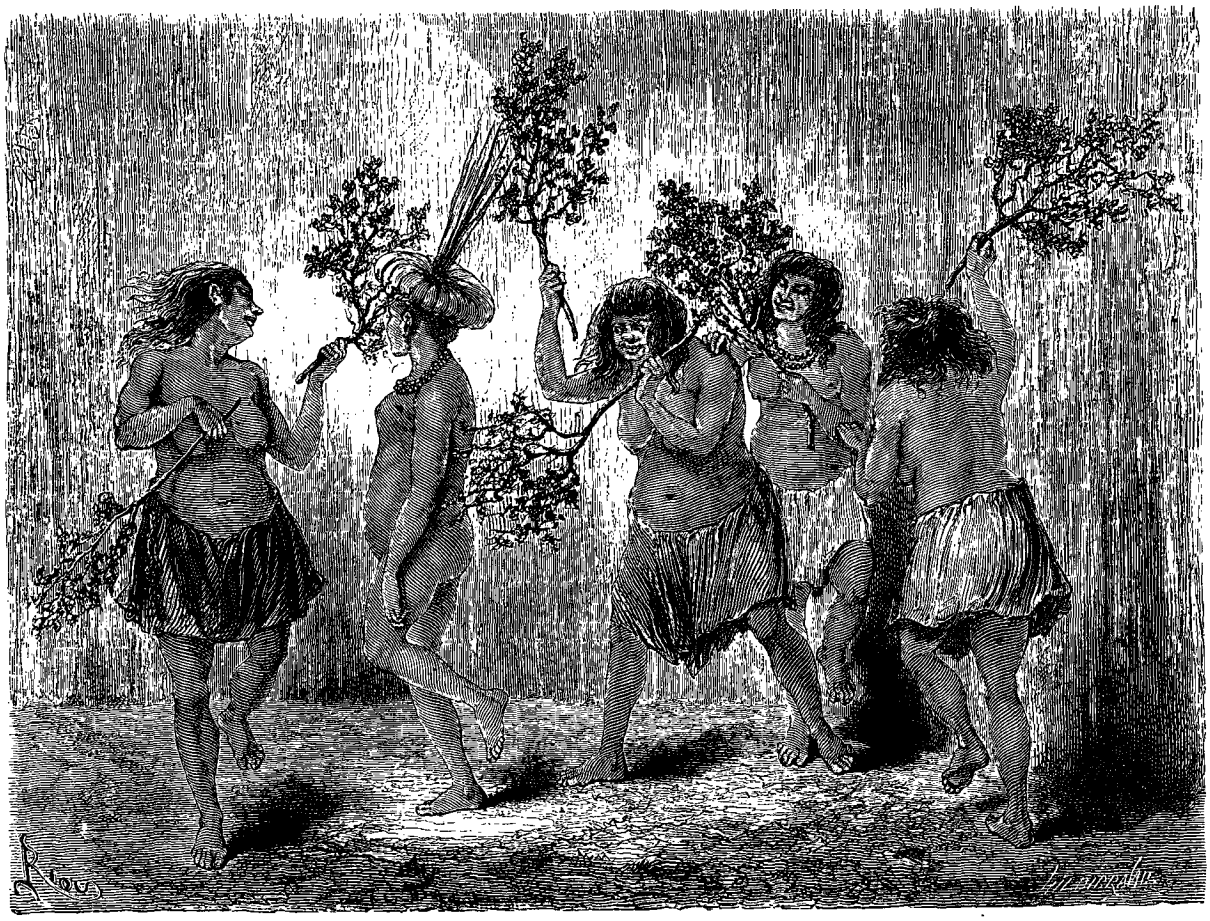
Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens Ticunas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La flagellation (scène de mœurs ticunas).

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

PÉROU.

ONZIÈME ETAPE.

DE NAUTA A TABATINGA.

Coutumes et idiome des Indiens Ticunas. — Un indien scalpé par un tigre. — Une descendante des Amazones. — Où il est question des moustiques et de la façon dont les animaux se préservent des piqûres de ces insectes. — Paysage, arc-en-ciel et tempête. — Qui traite des possessions du Brésil et de l'île de la Ronde, que beaucoup de gens appellent l'île Ronde. — Arrivée à Tabatinga.

Les conjoints descendaient la rivière pendant que nous la remontions, et nous fûmes bientôt assez près d'eux pour pouvoir les examiner à notre aise.

La couleur de ces indigènes rappelait celle du vieil acajou. Une épaisse et rude crinière ombrageait leurs épaules. L'homme avait sur chaque joue des tatouages tracés en bleu sombre avec le jus du *Pseudo-Añil indigofera*, lesquels ressemblaient assez aux lettres chinoises d'une boîte à thé. Il portait au cou, monté sur une carcasse d'osier, un collier à triple rang fait de dents de singe; un brassard en coton tissé, orné d'un pompon de plumes

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81 et la note 2, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jaunes et surmonté d'une longue aigrette de plumes d'ara, comprimait chacun de ses bras au-dessous de l'épaule ; des bracelets pareils, mais sans pompons ni plumes, cerclaient ses jambes au-dessus des chevilles ; une lance en bois de palmier à pointe dentelée était placée à portée de sa main. La femme n'avait ni hiéroglyphes sur la face, ni bracelets à plumes autour des bras : elle portait au cou un collier de perles de verre rouge, produit de quelque échange fait par son mari avec les Brésiliens ; un ruban de coton tissé entourait le bas de ses jambes et une bande de coton, plus étroite qu'il n'eût fallu, ceignait ses reins.

Ce petit groupe vaguement entrevu dans le demi-jour de la quebrada, et se détachant sur un riche fond de feuillage où l'azur du ciel apparaissait par places, offrait un motif plein de finesse dont j'essayai de tirer parti. J'arrêtai la pirogue au passage, et pendant que mon compagnon amusait les deux Ticunas, je me mettais en devoir de les peindre. Intrigués par la nature de mon travail, autant que par les regards que je jetais sur eux, les conjoints échangeaient des observations dans un idiome qui m'était inconnu et qu'ils semblaient parler avec le gosier plutôt qu'avec la langue. Les gutturales de l'hébreu, les doubles consonnes du quechua, les G, les Jotas et les X du castillan, sont des syllabes veloutées, en comparaison du gargarisme vocal de ces Ticunas, dont plus tard je notai musicalement quelques mots, désespérant de pouvoir les écrire.

Comme la plupart des tribus riveraines, ces Ticunas comprenaient l'idiome Tupi et le parlaient un peu. Aux questions de nos gens sur leur rencontre inopinée à pareille heure, ils répondirent qu'ils venaient de récolter dans leur plantation des bananes et du manioc qu'ils rapportaient chez eux. Cet approvisionnement, en assurant leur subsistance pour huit jours, devait leur procurer le précieux avantage de passer tout ce temps à se bercer dans un hamac sans faire œuvre de leurs dix doigts. En les quittant, nous donnâmes, à l'homme des hameçons, à la femme une paire de ciseaux ébréchés par un long usage. Cette libéralité nous valut des conjoints force remercîments du fond de la gorge, et une patte des bananes qu'ils avaient récoltées.

Nous relâchâmes successivement dans plusieurs huttes Ticunas où, sans autre payement qu'une bagatelle offerte avec grâce à leurs propriétaires, nous mangeâmes, nous bûmes, nous dormîmes, et nous collectionnâmes des flûtes, des tambours, des colliers, des bracelets, des couronnes, des pompons, des aigrettes et autres babioles du crû qu'un bourgeois parisien nous eût enviées, pour en orner les murs de sa villa d'Asnières ou de Pantin.

Les renseignements que nous obtînmes en chemin sur les us et coutumes des Ticunas se bornent aux détails que nous donnons plus bas. Si nous ne les faisons précéder d'aucune notice sur les antécédents de ces indigènes, c'est que le fil qui relie leur présent au passé, nous semble trop fragile pour soutenir une dissertation.

La nation Ticuna, dont il est déjà fait mention dans les relations du XVIIe siècle, occupait sur la rive gauche de l'Amazone, à l'époque où Pedro Teixeira remonta ce fleuve, l'espace compris entre les rivières d'Ambiacu et d'Atacoari. Les Indiens Pehuas et Yahuas bornaient au Nord son territoire. A l'Est elle confinait avec les Yuris de la rivière Iça ; à l'Ouest avec les Orejones de la rivière Napo. Ces limites territoriales sont bien encore les mêmes ; seulement les forces numériques des Ticunas ne sont plus en rapport avec l'étendue du pays que ces Indiens occupaient autrefois. Pris, repris et catéchisés tour à tour par les Carmes portugais et les Jésuites espagnols, qui, en raison des prétentions de leur gouvernement, considéraient la nation Ticuna comme leur propriété légitime et s'en disputaient la possession à main armée, ces indigènes, déjà fort affaiblis par l'action de deux forces contraires agissant sur eux depuis un demi-siècle, furent décimés à plusieurs reprises par la petite-vérole, ce choléra-morbus des Peaux-Rouges qui vint compléter l'œuvre *de Propaganda fide*. Ce qui reste aujourd'hui de la nation Ticuna, peut former un total de population de cent cinquante individus ; tous vivent sur les bords de l'Atacoari et de ses deux affluents[1].

Parmi les coutumes des Ticunas, il en est une assez bizarre : c'est leur façon d'accueillir les individus d'une autre nation que la leur. A peine un de ces visiteurs paraît-il au seuil de leur hutte, que tous les Ticunas qui s'y trouvent prennent leurs lances, en présentent la pointe à l'individu et feignent de s'opposer à son entrée. Celui-ci, qui sait que ces démonstrations hostiles sont pure affaire d'étiquette, écarte de la main les armes dirigées contre lui, entre dans la hutte et s'assied sans façon dans le premier hamac venu. La plupart des huttes des Ticunas sont pourvues, comme les salons brésiliens de la province du Para, de trois ou quatre hamacs se faisant vis-à-vis. Lorsque chaque hamac est mis en branle par l'individu qui l'occupe, et cela pour éloigner les moustiques ou se procurer un peu de fraîcheur, et que ces hamacs, comme autant d'escarpolettes, passent, repassent, vont et viennent sans se heurter, on croirait voir les bobines d'un métier de passementerie, exécuter, sans jamais s'atteindre, leur interminable chassé-croisé.

Le maître de la hutte s'adresse alors à l'étranger et de cette voix de ventriloque propre au Ticuna : « Qui es-tu ? — d'où viens-tu ? — es-tu ami ou ennemi ? — quelle affaire t'amène ici ? — L'étranger satisfait tour à tour à ces questions ; mais le plus souvent, sa visite n'ayant qu'un but commercial, il se contente d'y répondre en exhibant les objets qu'il apporte et qu'il désire échanger contre des produits de l'industrie des Ticunas. Alors on met bas les armes pour discuter la valeur des objets offerts et celle des articles demandés ; il va sans dire que la discussion est entremêlée de nombreuses coupes de caysuma. Les articles de l'industrie Ticuna consistent en farine de manioc, en sarbaca-

1. Nous parlons des Ticunas qui vivent à l'état de nature et non des individus de cette nation établis depuis un quart de siècle dans quelques villages de l'Amazone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nes, hamacs, poison de chasse et toiles de coton grossières. . . . . .

Au temps où les Ticunas formaient une nation commandée par des chefs, au lieu d'être, comme aujourd'hui, de simples familles éparses ne relevant que d'elles-mêmes, ils adoraient, sous le nom de *Tupana*[1] un Dieu créateur; reconnaissaient, tout en l'abominant, un esprit du mal appelé *Mhohoh* et croyaient que l'âme, après la mort de l'individu, passait, selon les œuvres de celui-ci, dans le corps d'un être intelligent ou dans celui d'un animal immonde. Dans leurs idées, le ciel était divisé en deux sphères, l'une supérieure, l'autre inférieure, séparées par une voûte transparente; dans la première, était retranché Tupana, l'esprit créateur; les étoiles, que nous voyons d'en bas, étaient les rayons lumineux émanés de sa face, lesquels s'affaiblissaient en traversant la voûte intermédiaire et la sphère inférieure. Leurs astronomes admettaient la révolution de la terre autour du soleil et voyaient dans cet astre le frère et l'époux de la lune. D'après eux, les rivières étaient les artères du globe terraqué, les ruisseaux ses veines, et leurs courants respectifs étaient dus à la gravitation ou mouvement simple de la planète autour de l'astre pivotal.

De leurs systèmes théogonique et cosmogonique, les Ticunas n'ont gardé qu'une indifférence profonde pour Tupana et une peur effroyable de Mhohoh qui, du rang

Danse chez les Ticunas.

d'esprit du mal qu'il occupa longtemps chez eux, est descendu aujourd'hui à la condition vulgaire de mauvais œil. La ferveur et l'intelligence de ces indigènes nous ont paru tournées vers le libre échange, les articles de quincaillerie, de bimbeloterie et les mouchoirs de cotonnade aux couleurs voyantes.

Tout ce que nous avons pu *noter* plutôt qu'écrire de leur idiome, sourd, guttural et presque inabordable pour des glottes européennes, est renfermé dans le tableau ci-joint.

1. Nous ferons remarquer en passant que dans les idiomes des Yahuas et des Ticunas, comme dans ceux des Omaguas et des Tupinambas, dont nous donnons plus loin des échantillons, l'esprit du bien est toujours appelé Tupana, tandis que le nom de l'esprit du mal est différent dans chaque idiome.

IDIOME TICUNA.

Dieu,	Tupana.	froid,	deyoun.
diable,	mhohoh.	chaud,	ayaqué.
ciel,	nahné.	terre,	guahin.
soleil,	ehajeh.	pierre,	sheké.
lune,	tahuemajeh.	sable,	nanekeh.
étoile,	ehtta.	banane,	ppohhi.
jour,	hunehi.	coton,	tech.
nuit,	suitan.	palme,	houmieh.
matin,	pamah.	fleur,	nachacou.
hier,	ineh.	cire,	eïsah.
aujourd'hui,	heinhua.	sanglier (pécari),	ñounhoun.
eau,	dechieh.	tigre,	haï.
feu,	ejheh.	caïman,	ccoya.
pluie,	poké.		

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oiseau,	hueri.	mort,	tayouh.	réveiller,	bayanshi.	six,	naïmehueapueh.
papillon,	dlori.	maison,	ih.	manger,	toïbueh.	sept,	naïmehueatareh.
mouche,	cauhta.	pirogue,	oùheh.	un,	hueih.	huit,	naïmehueatameapueh.
moustique,	ah.	rame,	cuemuih.	deux,	tarepueh.		
blanc,	ccori.	corbeille.	pechi.	trois,	tomepueh.	neuf,	gomeapueh.
noir,	huahué.	ceinture,	maïchincharé.	quatre,	aguemoujih.	dix,	gomeh.
rouge,	dahouh.	arc,	huerah.	cinq,	hueamepueh.		
vert,	deheh.	sarbacane,	nihieh.				
bleu,	yauh.	lance,	nané.				
voleur,	mhuinta.	poison,	goré.				
rivière,	natejh.	poisson,	sshoni.				
forêt,	naïnejé.	manioc,	ttcha.				
arbre,	naïné.	voler,	mcuhuina.				
bois,	naï.	ouvrir,	ddtnaea.				
homme,	iyaté.	attacher,	queyauay.				
femme,	ihié.	rôtir,	nahnaï.				
enfant,	boah.	courir,	iñah.				
vieux,	yagua.	arriver,	hintahua.				
vieille,	yaqué.	sortir,	reïnhouhou.				
jeune,	yaté.	dormir,	peh.				

Durant notre voyage sur l'Atacoari, nous fûmes témoin, non pas d'un fait, — il s'était produit loin de nous, — mais des suites d'un fait, dans lequel un ethnologue partisan et conservateur des vieilles doctrines, eût vu l'irrécusable preuve de l'existence de ces femmes guerrières de la rivière Nhamondas, sur lesquelles voyageurs et savants ont tant disserté, depuis Orellana

Le chemin du Diable.

qui le premier les vit à l'œuvre et les qualifia d'*Amazones*, jusqu'à La Condamine, qui ne les vit pas, c'est vrai, mais qui, sur la foi d'un sergent-major d'ordonnance brésilien, lequel tenait la chose de son aïeul défunt, crut de son devoir d'académicien de certifier en public l'existence de ces femmes chevaleresques.

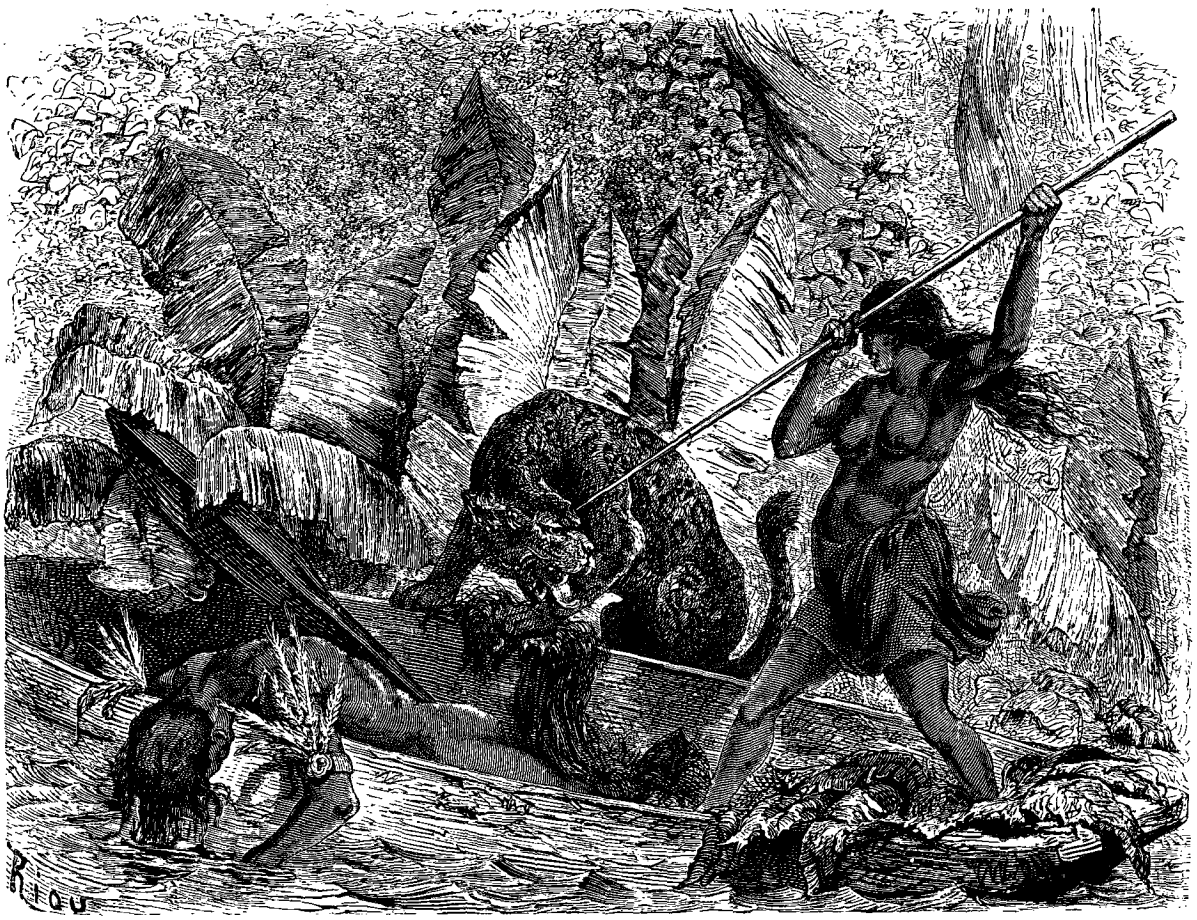
Un indien Ticuna et sa compagne, partis en canot de chez eux, étaient allés s'approvisionner de racines dans une plantation qu'ils possédaient sur la rive gauche de l'Atacoari. Comme ils accostaient la berge, un tigre, tapi dans les roseaux, s'élança sur le Ticuna, placé à l'avant du canot; soit que la bête eût mal calculé son élan ou que le sol vaseux se fût dérobé sous elle, au lieu de tomber sur les épaules de l'indigène comme elle en avait l'intention, elle ne fit que lui labourer le crâne avec sa patte droite; il est vrai que les cinq crochets, dont cette patte était armée, scalpèrent littéralement l'individu, qui alla rouler sanglant au fond du canot, tandis que le félin, la tête hors de l'eau, la gueule béante et les yeux enflammés, s'accrochait au bordage de l'embarcation et s'efforçait de l'enjamber. Peut-être y fût-il parvenu, si la femme du Ticuna n'eût saisi la lance de son mari et ne l'eût plongée à deux mains dans la gorge du tigre qu'elle embrocha comme un poulet; l'animal retomba à l'eau, se débattit quelques minutes, puis le pal et l'asphyxie eurent raison de lui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Débarrassée de son ennemi, la Ticuna, au lieu de tomber à genoux comme une simple femme et de crier à son dieu Tupana : « Merci, mon Dieu ! » reprit sa place à l'arrière du canot, rama virilement vers sa demeure et y ramena son mari évanoui qu'elle coucha dans un hamac.

Il y avait deux heures que ce fait héroïque s'était accompli quand nous arrivâmes chez la Ticuna, poussés par le besoin de déjeuner. La virago, tout en nous donnant des bananes et des racines, raconta la chose à nos gens, sans gestes, sans émoi et comme s'il se fût agi d'un incident vulgaire. Pendant que je faisais au crayon le portrait de cette Amazone, mon hôte, qui se disait plus fort en chirurgie que bien des chirurgiens, prit un mouchoir de cotonnade, l'imbiba de tafia, le saupoudra de sel et en coiffa de nuit le Ticuna, couché dans son hamac et brûlant de fièvre. J'ignore ce qui s'ensuivit.

Dans la même journée nous achetâmes, à une vieille femme Ticuna, noire, plissée, ridée, ratatinée, hideuse et presque nue, un petit tapir qu'elle avait élevé et dont le sifflet était plus aigu que celui d'un maître d'équipage ; le prix d'achat fut un collier de perles en verre jaune, que la vieille mit à son cou avec un affreux sourire de coquetterie. Ce pachyderme, de la grosseur d'un cochon de six mois, n'avait pas encore quitté la prétexte pour



Une descendante des Amazones.

vêtir la robe virile: au lieu du pelage couleur de suie qui caractérise les tapirs adultes, le corps de celui-ci était zébré longitudinalement de noir, de gris et de jaune de Naples; à la régularité de ces zones, à la vivacité de leurs nuances, on eût cru que la charmante bête était vêtue d'un fourreau d'indienne rayée.

En peu d'heures nous devînmes inséparables; c'était une excellente pâte d'animal, doux, humble, caressant et toujours prêt à témoigner sa reconnaissance à qui lui chatouillait le ventre. Son seul défaut était de baver sur ma chaussure et d'en dénouer les cordons ; mais ce défaut, si c'en est un, était racheté chez mon tapir par tant de qualités que je le tolérais sans peine. Ce gentil compagnon de route me fut ravi par la Parque inflexible un mois après son installation près de moi; lorsqu'il mourut en vue du lac d'Ega, j'étais en train de faire un bout de toilette pour me produire devant les autorités de l'endroit; le temps me manquait pour dépouiller l'animal de sa robe et la conserver à la science; je le lançai tout habillé dans l'Amazone en priant les caïmans d'épargner ses restes.

Au sortir des eaux noires et des forêts splendides de l'intérieur, l'Amazone et ses rivages me semblèrent pâles de couleur et maigres d'aspect; mais Loreto, en particulier, me parut affreux. Les chiques et les moustiques, que j'y retrouvai plus vivaces et plus abondants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que jamais, accrurent encore l'aversion que ce village m'avait inspirée à première vue.

J'ai toujours soupçonné, à tort ou à raison, les neuf espèces de moustiques qu'on rencontre sur l'Amazone et que je nommerai plus tard, d'avoir fait de Loreto, sinon la capitale de leur royaume, du moins le centre de leurs opérations et le théâtre de leurs exploits. Nulle part, en effet, l'audace de ces brigands ailés ne m'a semblé plus grande, leur fanfare plus ironique, leur suçoir plus aigu, leur venin plus corrosif, la blessure qu'ils font, plus lente à se cicatriser. Les poules, les canards, les pigeons, les hoccos, les pauxis et les agamis qui sont, à Loreto, les commmensaux de l'homme et composent sa basse-cour, s'empresseraient d'appuyer ma motion s'ils avaient encore la faculté d'exprimer leurs idées par des mots, comme au temps du bon La Fontaine. Par suite de la lutte incessante qu'ils ont à soutenir contre les moustiques, ces volatiles ont contracté des habitudes qu'ils n'eurent jamais à l'état de nature. Quand sonne pour eux l'heure du sommeil, ils se terrent, s'embûchent, se roulent, se pelotonnent ou s'aplatissent de manière à mettre à couvert toutes les parties dénudées de leur individu. Mais le moustique, qui rôde autour d'eux comme le lion rugissant de l'Écriture, finit par trouver le joint de l'armure, y plonge son aiguillon et appelle ses camarades à la curée. Au milieu de la nuit, un bruissement d'ailes, un pépiement étouffé, une plainte inarticulée, révèlent la douleur du pauvre oiseau que mille dards intelligents transpercent à l'envi.

Dans les forêts, les animaux sauvages emploient d'étranges expédients pour se dérober aux attaques de ces vampires. Le jaguar, roulé sur lui-même au milieu d'un fourré, cache son nez et ses paupières entre ses larges pattes; le pécari creuse une fosse, s'y blottit et s'y couvre de feuilles sèches; le tapir, plongé tout entier dans la vase, ne laisse pointer au dehors que l'extrémité du nez-trompe au moyen duquel il respire. Quant à l'homme, il a comme on sait la faculté de se garantir du fléau en s'ensevelissant dans un cercueil d'étoffe où il halète par 45° de chaleur.

Un matin, assis dans une montaria, espèce de youyou local que manœuvraient un pilote et deux rameurs chargés de me conduire à la Barra do Rio Negro, je m'éloignai de Loreto avec un sentiment de joie, que mon hôte, s'il avait pu le soupçonner, eût pris pour de l'ingratitude; trois heures après notre sortie de l'odieux village, le Pérou restait pour toujours en arrière et nous entrions en pays brésilien; au vieil empire de Manco-Capac, succédait le jeune empire de Pedro II.

Notre passage d'un territoire à l'autre fut signalé par une tempête assez sérieuse. En mer, je n'en eusse fait aucun cas, blasé que j'étais alors sur les coups de vent et les coups de cape; mais une tempête d'eau douce avait un caractère original qui me séduisit. Mon crayon en main, j'essayai d'en noter les diverses phases, car la peindre avec des couleurs eût été une entreprise au-dessus de mes forces.

Depuis dix heures du matin, la chaleur avait été en augmentant. Le brai dont notre montaria était enduite, coulait le long de ses flancs comme la mélasse d'un tonneau d'épicier. Vers deux heures, le ciel prit une teinte sulfureuse qui se changea en gris verdâtre et passa au brun violacé avec de longues stries d'un jaune livide. De ce ciel menaçant le vent détachait, de moment en moment, comme une large écaille par l'ouverture de laquelle le soleil dardait un rayon rougi sur la rive gauche dont le mur de verdures semblait s'enflammer aussitôt. La rive droite était comme estompée dans un crépuscule roussâtre. Devant nous, dans la partie de l'Est, le ton du fleuve se confondant avec celui du ciel, reculait indéfiniment les lignes de la perspective qui semblait flotter dans un vide incommensurable.

Au couchant, l'eau profondément endormie avait l'aspect d'une nappe de plomb figé, sur laquelle divers courants, tout à l'heure invisibles, maintenant dessinés en clair comme des traits d'argent, se croisaient, se mêlaient, s'enchevêtraient, pareils aux fils brouillés d'un écheveau.

Deux larges arcs-en-ciel, allant du Nord au Sud, arrondissaient au-dessus de nos têtes leurs courbes prismatiques. L'eau morte du fleuve, en reflétant nettement leurs contours, offrait à l'œil deux anneaux de Saturne magnifiquement irisés, au centre desquels notre embarcation, microscopique insecte, glissait en agitant les rames qui figuraient ses pattes. Les cercles infernaux ou les zones stellaires de Dante et de Milton, sont de maigres ficelles littéraires, comparées à l'extravagante poésie que la nature déployait en ce moment.

Les nuées, en s'épaississant, ne tardèrent pas à effacer les deux arcs sublimes; le vent et l'eau commencèrent à mugir sourdement. Tout à coup une de ces rafales, venues on ne sait d'où et qui sont comme le prélude de la tempête, traversa le fleuve, creusant sous son passage un large sillon. Cette trombe d'air chassait devant elle un essaim d'aras, de perroquets et de perruches, de caciques et de couroucous, qu'elle avait arrachés de quelque cime d'arbre à laquelle ils s'étaient cramponnés. Ces oiseaux, emportés comme des feuilles sèches, ne firent qu'apparaître et disparurent aussitôt dans l'espace. Mais si rapide qu'eût été la vision, un rayon de soleil qui se fit jour à travers un nuage, eut le temps d'allumer toutes ces plumes roses, bleues, rouges, vertes, or et argent, moire et velours, soufre et ébène, et d'en faire jaillir un fulgurant éclair qui nous fit fermer la paupière.

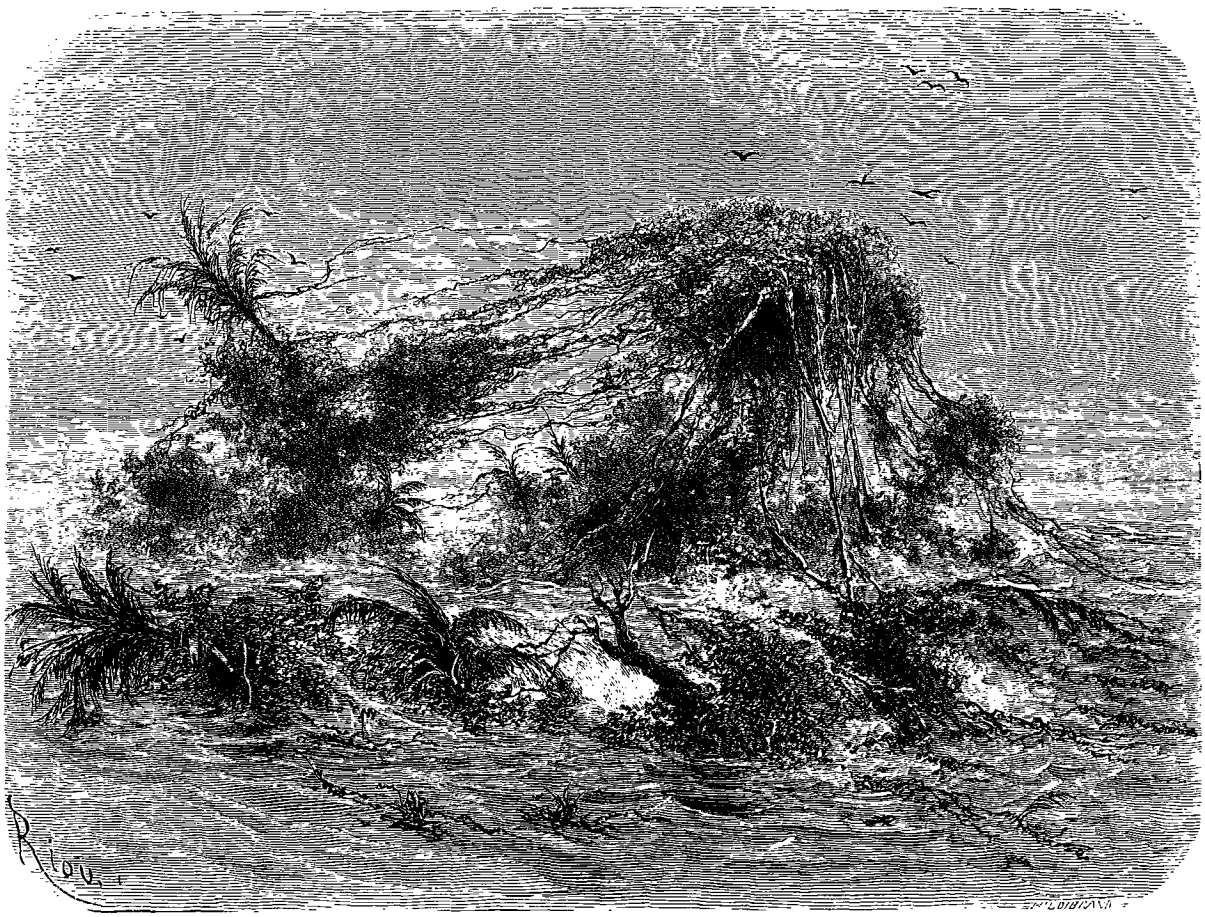
Quand l'orage éclata, notre canot était à l'abri dans une anse de l'île de la Ronde. Garantis de la pluie par nos toitures de palmier, nous suivîmes, tranquilles spectateurs, les phases progressives et décroissantes de la tempête qui se termina par la disparition de l'île Jahuma, un pâté de terre d'une lieue de tour, ombragé par des capirunas et des cédrèles centenaires. La houle se rua sur l'île, en effrita les bords et finit par y pratiquer de profondes gerçures. Nous vîmes crouler et se fondre de grands pans de terrains et craquer, comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des cordes qui se rompent, les lianes et les sarmenteuses qui les consolidaient. Les vieux arbres tentèrent de résister à la tourmente; mais, après une courte lutte qui déchaussa leurs racines et les mit à nu, ils tombèrent et le courant les entraîna. Cette œuvre de destruction prit à peine à la houle une demi-heure, après quoi il ne resta plus de l'infortunée Jahuma que l'astérisque à l'encre rouge que nous fîmes sur notre carte à l'endroit qu'elle avait occupé.

Le vent et la pluie, qui ne cessèrent qu'au coucher du soleil, nous empêchèrent de reprendre le large. Forcés de bivouaquer sur l'île de la Ronde, nous allumâmes un grand feu, nous soupâmes de bon appétit et nous nous couchâmes.

A l'île hospitalière qui nous donnait asile, se rattachent des souvenirs diplomatiques et guerriers qu'on nous permettra d'évoquer pour l'édification des races futures. Cette île que les riverains appellent en langue tupi *Yahuaraté-isla* — île du Chien — fut au XVIIIe siècle le siége d'une conférence entre des députés du Portugal et de l'Espagne, chargés de fixer les limites du Brésil et du Pérou, au sujet desquelles les deux royaumes ne pouvaient parvenir à se mettre d'accord. Il est vrai que leurs prétentions mutuelles étaient difficiles à concilier.



Disparition de l'île Jahuma.

Le Portugal voulait étendre le Brésil jusqu'aux sources de la rivière Napo; l'Espagne, reculer le Pérou jusqu'au lac d'Ega. C'est pour résoudre ce problème géographique que les plénipotentiaires des deux États s'étaient réunis en congrès sur l'île de la Ronde; mais, après avoir discuté, argumenté, répliqué et s'être réciproquement prouvé que les réclamations de leurs augustes maîtres étaient justes et bien fondées, comme ils ne voyaient pas d'issue à leurs raisonnements, les droits de chacun d'eux étant imprescriptibles et leurs syllogismes d'égale force, ils déclarèrent la séance levée et se quittèrent sans conclure. La question des limites péruviano-brésiliennes fut à l'ordre du jour pendant près d'un siècle[1].

1. Dès 1638-40, Portugal-Brésil avait pris l'initiative à cet égard en plaçant des poteaux indicateurs sur les limites qu'il assignait à ses domaines. Mais Espagne-Pérou se prétendant lésé dans la répartition topographique faite par son voisin, avait jeté bas ces poteaux et les avait brûlés pour sa cuisine. Ce fait de poteaux plantés par un des États et abattus par l'autre, se renouvela plusieurs fois. Disons ici, pour faire comprendre l'obstination des Espagnols à ce jeu singulier, que chaque commotion politique en Europe, déclaration de guerre, prise d'armes ou traité de paix, avait pour résultat en Amérique de placer et de déplacer, comme les pièces d'un jeu d'échecs, les poteaux de démarcation du Brésil et d'ajouter dans les parties du nord, du sud et de l'ouest, quelque chose à son territoire.

Le peu d'espace dont nous disposons nous interdit tous développements sur la matière; mais le lecteur désireux de l'approfondir trouvera dans les histoires de Portugal-Brésil et d'Espagne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Jésuites Équatoriens n'avaient pas attendu qu'elle fût agitée entre les deux puissances pour explorer le pays en litige et prélever sur les castes indigènes qui l'habitaient, le personnel de leurs Missions. A cette bienheureuse époque, — 1695-1710, — la règle des missions Hispano-Péruviennes était loin d'être paternelle. Les catéchumènes qu'on surmenait un peu, qu'on nourrissait mal et qu'on fouettait fort, mouraient dru comme mouches. Pour parer à ce déficit et tenir toujours au complet le cadre de leurs populations chrétiennes, les Révérends Pères de Jésus envoyaient dans une embarcation armée en guerre, des religieux et des soldats *écumer*, — le mot est violent, mais parfaitement à sa place, — les rivages de l'Amazone et les Missions fondées par leurs coréligionnaires et rivaux du Brésil. Pendant que ces religieux faisaient râfle de néophytes, les soldats pillaient et saccageaient les habitations de ceux-ci, désormais inutiles. Ces choses-là n'avaient rien d'énorme en pays récemment conquis.

La campagne finie, l'expédition navale s'en revenait en chantant des cantiques, et les prisonniers faits au nom du Christ étaient répartis dans les villages dépeuplés. Parfois on les conduisait dans les Missions centrales du Haut et du Bas Huallaga, où ils attendaient, comme des marchandises en entrepôt, que le besoin d'âmes et de bras se fût fait sentir quelque part. La naturalisation violente au Pérou des Omaguas, établis dans les possessions brésiliennes, mais venus autrefois du Popayan et de la Nouvelle Grenade par la rivière Japura, fut le résultat d'une de ces razzias[1].

Un jour, le Brésil ennuyé de ces maraudes apostoliques qui augmentaient d'autant la consommation d'indigènes qu'il faisait pour son propre compte, imagina de fortifier Yahuaraté et de lui confier la garde de son territoire. Un poste y fut établi, et ce Gibraltar au petit pied eut ordre de canarder toute embarcation Péruvienne qui descendrait le fleuve sans répondre au *qui vive* des sentinelles et au commandement sacramentel : *avance à l'ordre*. A partir de cette heure, l'îlot fortifié reçut des Brésiliens le nom d'*Ilha da Ronda*, — île de la Ronde ou patrouille, — qu'il a porté depuis. Les Péruviens, qui prennent volontiers la lettre pour l'esprit, l'appellent l'île Ronde.

Plein de foi dans la tradition, je m'attendais si bien, en mettant le pied sur cette île, à la trouver pourvue d'une citadelle quelconque, d'un commandant et de soldats, sans préjudice de la sentinelle classique en faction devant sa guérite, que, malgré l'orage qui nous talonnait, le vent et la houle qui nous secouaient et la pluie qui nous fouettait le visage, je m'étais préparé à cette entrevue en passant un démêloir dans ma chevelure, en enfonçant ma chemise dans mon pantalon qu'elle débordait et serrant d'un cran ma ceinture. Mais ces frais de toilette furent en pure perte. En débarquant sur l'île de la Ronde, je ne vis que des hérons gris et des aigrettes blanches venus, comme nous, pour s'y abriter contre la tempête, et qui comme nous la quittèrent le lendemain, après avoir séché leurs ailes.

Vingt minutes de voyage nous conduisirent à Tabatinga, premier poste brésilien qu'on trouve au sortir du Pérou, sur la rive gauche de l'Amazone.

Paul MARCOY.

(La suite à une autre livraison.)

Pérou, et dans le tableau de la situation européenne, aux dates de 1715, 1750, 1763, 1777, 1798, 1801, 1802, les causes de ces déplacements successifs, ainsi que la mesure exacte des terrains conquis ou regagnés.

1. Nous aurons l'occasion de revenir en détail sur ces indigènes dont les mœurs, les vêtements et les arts manuels témoignaient d'une civilisation avancée qui paraît avoir eu son siége dans l'hémisphère nord. La variété de noms qu'ils prirent tour à tour dans leurs migrations vers le sud ou que leur donnaient les nations en contact desquelles ils vécurent, n'est pas moins curieuse à étudier chez ces Indiens, que les hypothèses ethnologiques dont ils furent l'objet de la part des voyageurs et des savants.

VOYAGE AU SOUDAN ORIENTAL,

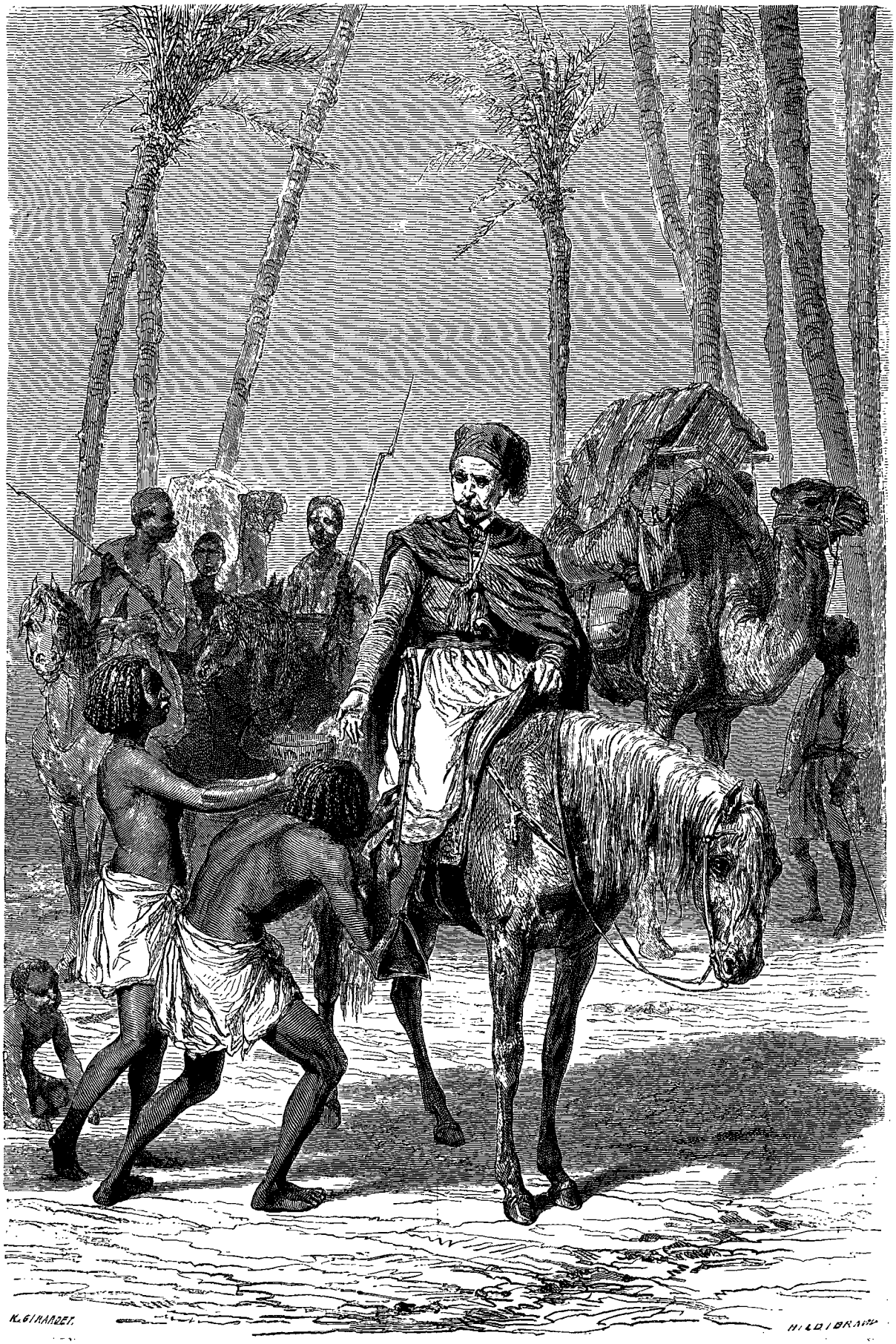
PAR M. TRÉMEAUX.

1848-1850. — DESSINS INÉDITS.

L'Égypte. — Le Nil. — Karnak. — Défilés inextricables. — Sinistres rencontres. — Contrastes de la nature. — Installation au désert. Carcasses d'animaux solidifiées. — Caravane d'esclaves.

L'homme propose et Dieu dispose. Par le hasard des voyages plus que par préméditation, j'étais au Caire en 1848. L'Afrique septentrionale venait de me faire entrevoir un monde nouveau par ses peuples bigarrés et un monde éteint par ses restes archéologiques. Aussi peu après mon arrivée dans les murs de cette reine de l'Orient, j'avais résolu de faire de bien plus longues explorations. L'Égypte et l'Éthiopie devaient me montrer, dans de nombreuses et gigantesques ruines, les premières traces de la puissance humaine. L'horizon des déserts allait s'ouvrir devant moi, puis ce Soudan énigmatique, puis les pays inconnus de la Nigritie, où l'homme, toujours à l'état primitif, semble né d'hier et n'a encore d'autres vêtements que la couche noire dont l'a voilé la nature. En partant, saluons le Nil, saluons Thèbes; puis nous nous reporterons à l'entrée du désert de Korosko,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le depart. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au seuil de ce labyrinthe de plaines de sable ou de montagnes rocheuses, où le regard cherche en vain un point de ralliement, un refuge contre le vide terrifiant, contre le néant de la vie.

Le plus magnifique fleuve encadré de son éternelle verdure, le Nil aux eaux fécondantes et plein de vie, va nous conduire dans ces affreuses solitudes.

Notre bateau à vapeur bat de l'aile sur l'onde molle du fleuve; il déroule devant nous des rives semées de villages que dominent de gracieux palmiers; çà et là gisent les plus antiques ruines, ruines simples et grandioses où nos pères en civilisation, étonnés de leur puissance, firent de prodigieux efforts pour dire au monde et aux siècles futurs : l'homme est devenu le roi de la terre.

Pendant toute notre navigation en Égypte, notre bateau glissa entre ces magnificences de l'homme et de la nature, et chaque soir, lorsque le soleil disparaissait sous l'horizon, le plus magnifique effet de crépuscule se présentait à nos yeux éblouis. Les vapeurs empourprées du soir commençaient à nous envelopper de leurs mille nuances transparentes; les bords de l'horizon semblaient éclairés par les reflets d'un vaste incendie du désert, derrière les croupes sombres des montagnes. Par une transition insensible, cet horizon empourpré du ciel se fondait dans l'azur étoilé de la voûte. La lune remplissait l'espace de ses pâles clartés et donnait un aspect vaporeux à tous les accidents de la campagne. Le Nil, ce roi des fleuves, présentait en ce lieu une largeur imposante; sa surface, unie comme une glace, reflétait les profondeurs et les astres du ciel. Sa rive couronnée de palmiers, semblait une frange suspendue dans l'espace, tant la surface unie et brillante du Nil ressemblait au ciel qu'elle réfléchissait, et le navire, en glissant sur le fleuve entre ce monde réel et le monde reflété, paraissait naviguer dans l'espace infini des cieux.

Les quelques Européens présents sur le pont du bateau (un Turc, le colonel Yousouf-Effendi, deux Russes, le colonel Kovalewski et M. Cinkovski, un docteur) étaient avec moi véritablement en extase devant ce nouveau et ravissant spectacle, dont les plus belles soirées d'Europe ne peuvent donner qu'une faible idée.

Quant aux indigènes, nos compagnons de voyage, assez heureux pour avoir obtenu leur passage sur le *Marquep-el-Nar* (bateau à feu), cet effet qui se reproduit presque chaque soir, ne pouvait leur procurer les mêmes sensations qu'à nous. Quelques-uns étaient nonchalamment accroupis sur le pont et drapés dans des haillons; ils égrenaient simultanément entre leurs doigts les grains d'un long chapelet, et entre leurs lèvres les syllabes entrecoupées d'une oraison indéfinie. D'autres, dont le vêtement chamarré d'or et de couleurs vives indiquait ou des chefs, ou des gens d'une position plus fortunée, ou des *effendis* (savants), faisaient la prière avec force démonstrations gymnastiques, ou exhalaient quelques bouffées de fumée blanche qu'ils aspiraient gravement de leurs longs chibouckes; mais aucun de ces hommes ne semblait voir le magnifique spectacle de la nature qui nous entourait, et auquel ils sont sans doute habitués. Ils étaient pour nous le complément du tableau et nous fournissaient une sorte de spécimen de la vie orientale, résumée dans ces trois principaux accidents : *Far niente*, prier et fumer.

Après avoir passé en revue les splendeurs de la haute Égypte, nous étions, à la fin de janvier, à l'entrée du désert de Korosko; là commençait réellement notre voyage.

Le soir du 31 janvier, soixante-dix chameaux, trois baudets, quarante conducteurs, quatre-vingts grandes outres, et une multitude de ballots étaient établis sur la plage de Korosko. Les conducteurs, à demi nus, courbés sur les ballots, disposaient les liens pour les accoupler et les suspendre aux selles des chameaux.

Le lendemain, au point du jour, chacun était à l'œuvre : un premier jour de marche, l'équipement est toujours plus long que les suivants; néanmoins, tout fut prêt en quelques heures.

Nos chameliers et autres gens de service firent leurs ablutions et leurs prières, demandant au Prophète d'appeler sur eux la protection d'Allah et du bienheureux cheik Abou-Hamed, patron du désert, pendant ce périlleux voyage jusqu'à Berber, dont quatorze journées de marche nous séparaient.

Enfin nous nous mîmes en route, comptant arriver heureusement à notre but. *Inchahallah!* s'il plait à Dieu, dirent nos chameliers.

La caravane commença à défiler dans une gorge que présente la chaîne des montagnes de la rive droite du Nil. Bientôt, nous nous trouvâmes engagés dans une suite de défilés tortueux, à travers des montagnes de grès brun disposé par couches horizontales, où nuls végétaux, nuls insectes ne se montrent. Plus on avance, plus les circuits se multiplient. De nombreux défilés se présentent dans toutes les directions et découpent tellement les montagnes, qu'elles ressemblent à une agglomération de formes coniques sortant de la terre. Les gorges qui les séparent présentent un fond nivelé par les sables que les vents du désert y déposent.

A chaque passage difficile on rencontre des carcasses, squelettes d'animaux qui, partis de l'autre extrémité du désert, n'ont pu atteindre leur but. Quelques petits cailloux et quelques pierres plantés dans le sable, selon un certain ordre, indiquent aussi que des hommes ont subi le même sort.

Tout le jour nous continuâmes à marcher dans ce dédale. Toutes les gorges, toutes les montagnes se ressemblent, et mon imagination effrayée songeait au sort des malheureux que leur mauvaise étoile égare dans cet inextricable réseau de ravins ensablés.

L'aspect sinistre de ces lieux ramenait involontairement à ma pensée des malheurs dont j'avais récemment lu les récits relatifs à ce désert toujours qualifié de redoutable. « Une terrible catastrophe vient de s'accomplir dans le désert de Korosko, » était une des phrases qui me revenaient sans cesse à la mémoire, en voyant tant d'ossements.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir ainsi défilé de gorge en gorge toute la journée, le soir nous nous installâmes sur le sable au pied d'un rocher saillant qui avançait une aile sur nos têtes, comme pour nous protéger contre la tempête s'il prenait fantaisie au simoun de nous menacer, pendant notre repos, des sables qu'il transporte dans sa furie. Ce lieu se trouve en dehors de la direction suivie par les caravanes; nous nous y étions établis, d'une part, pour ne pas obstruer par notre étalage de chameaux et de ballots la voie très-étroite dans ces défilés; et, d'autre part, pour n'être pas aussi exposés à rencontrer des rôdeurs qui auraient pu tenter de nous dérober des animaux et des marchandises.

Mon premier soin fut de gravir la montagne qui me parut la plus élevée pour étudier notre route. Je m'orientai au moyen de la boussole, mais je ne fus pas plus heureux sur sa crête que dans les gorges. Tous les sommets, de quelque côté que je tournasse mes regards, étaient d'une désespérante égalité; pas un ne dépassait l'autre, pas un ne se distinguait de son voisin par une surélévation quelconque, et la vue se perdait à l'horizon, sans rien rencontrer qui pût servir de jalon pour la route du voyageur.

Si cette vue est navrante pour l'œil du touriste égaré, en retour elle est charmante et d'une rare originalité pour celui dont la pensée est libre de toute préoccupation. De longues coulées de sable ruissellent sur tous les versants opposés à la direction des tempêtes du sud-ouest qui les déposent. Ces sables présentent eux-mêmes des sortes de vallons ou ondulations arrondies, et leur base vient se marier par des courbures gracieuses aux sables qui nivellent le fond des vallons, dont le réseau se croise dans tous les sens entre les montagnes.

Les sommets des crêtes et des cônes se distinguent entre eux par des teintes légèrement différentes les unes des autres; les uns se nuancent en rose, en bleu, d'autres en vert, en gris, etc., et se mêlent aux pointes de sable doré qui semblent se dresser vers le ciel. Ces accidents se perdent plus ou moins dans les teintes vaporeuses du firmament, et produisent le plus charmant effet. Tout cela était couronné par la voûte resplendissante du ciel, au sein de laquelle glissaient les dernières lueurs du jour.

Je restai quelque temps sur ce sommet, pour jouir de toutes les transitions que subit cette nature exceptionnelle, et je fus témoin d'un des plus magnifiques effets de soleil couchant qu'il soit possible d'imaginer. L'astre dont nous avions tant maudit les ardeurs couronna toutes les crêtes désolées de teintes si douces, si suaves, que je ne pouvais me lasser de les admirer, et je me reprochais presque ma première appréciation d'un pays où les charmes du soir sont une si douce compensation des fatigues du jour.

Si la nature moins avare eût voulu répandre ce genre de beauté sur nos verdoyantes campagnes, elle en eût fait de véritables Édens; mais pour produire, fondre et harmoniser ces inimitables teintes, il faut, sous les dernières lueurs du soleil, les émanations des sables échauffés et celles que les rayons du jour ont fait éclore des surfaces brûlantes des rochers dénudés. C'est à côté des grandes horreurs que la nature a placé les grandes beautés.

Pour redescendre de la crête que j'avais gravie à grand'peine, l'opération ne fut ni longue ni difficile. Sur le côté opposé à celui par lequel j'étais monté, une pointe de sable s'élevant presque jusqu'à moi, je n'eus qu'à m'y engager et remuer légèrement les pieds, tant pour diriger ma glissade que pour me tenir en équilibre, et je me trouvai lestement transporté au pied de la montagne, que je contournai ensuite pour rejoindre notre campement.

La montagne, ou, pour mieux dire, le trou qui nous prêtait son abri, est désigné par les chameliers sous le nom de *Djebel-el-gab-el-Djamous* (la montagne du trou du buffle). En avant, sur le sable, étaient installés chameaux et marchandises : ces animaux s'étaient accroupis, et tandis qu'ils avaient les jambes repliées sur elles-mêmes, on en avait lié une à chacun d'eux, de manière qu'elle demeurât forcément dans cette position; de sorte que si le chameau tentait de se lever pendant la nuit, il se trouverait privé de l'usage d'une de ses jambes et dans l'impossibilité de fuir.

Les colis étaient aussi disposés de manière à rendre une soustraction aussi difficile que possible, tant de la part des maraudeurs du désert que de la part des hommes de notre caravane, qui auraient pu cacher certains objets à leur convenance en des lieux connus d'eux, pour les retrouver plus tard.

Un maigre feu, entretenu au moyen de fientes sèches de chameaux, avait été allumé par les chameliers, pour faire cuire leur non moins maigre dîner, qui se composait pour la plupart de graines de doura grillées sans autre préparation ou assaisonnement. Quant à moi et à mes compagnons européens, c'était bien différent; le pacha d'Égypte avait voulu, comme l'on dit, nous dorer la pilule; il nous avait munis d'une jolie table qui se dressait à l'européenne, de beaux verres en cristal avec service en argent, couteaux ciselés, serviettes brodées en or, etc.; joignez à cela un chef de cuisine, un cuisinier en second et un aide de cuisine; rien n'y manquait, si ce n'est le principal. Nous arrivions tous à notre premier campement du désert, le cœur serré par l'aspect navrant de ces désolantes solitudes et sans aucun moyen de faire la cuisine, faute des éléments les plus simples, tels que le bois; aussi tous ces brillants ustensiles restèrent-ils renfermés dans leurs caisses, et un reste de gigot cuit ou plutôt calciné à Korosko, c'est-à-dire un véritable os à ronger, fit les frais de notre repas.

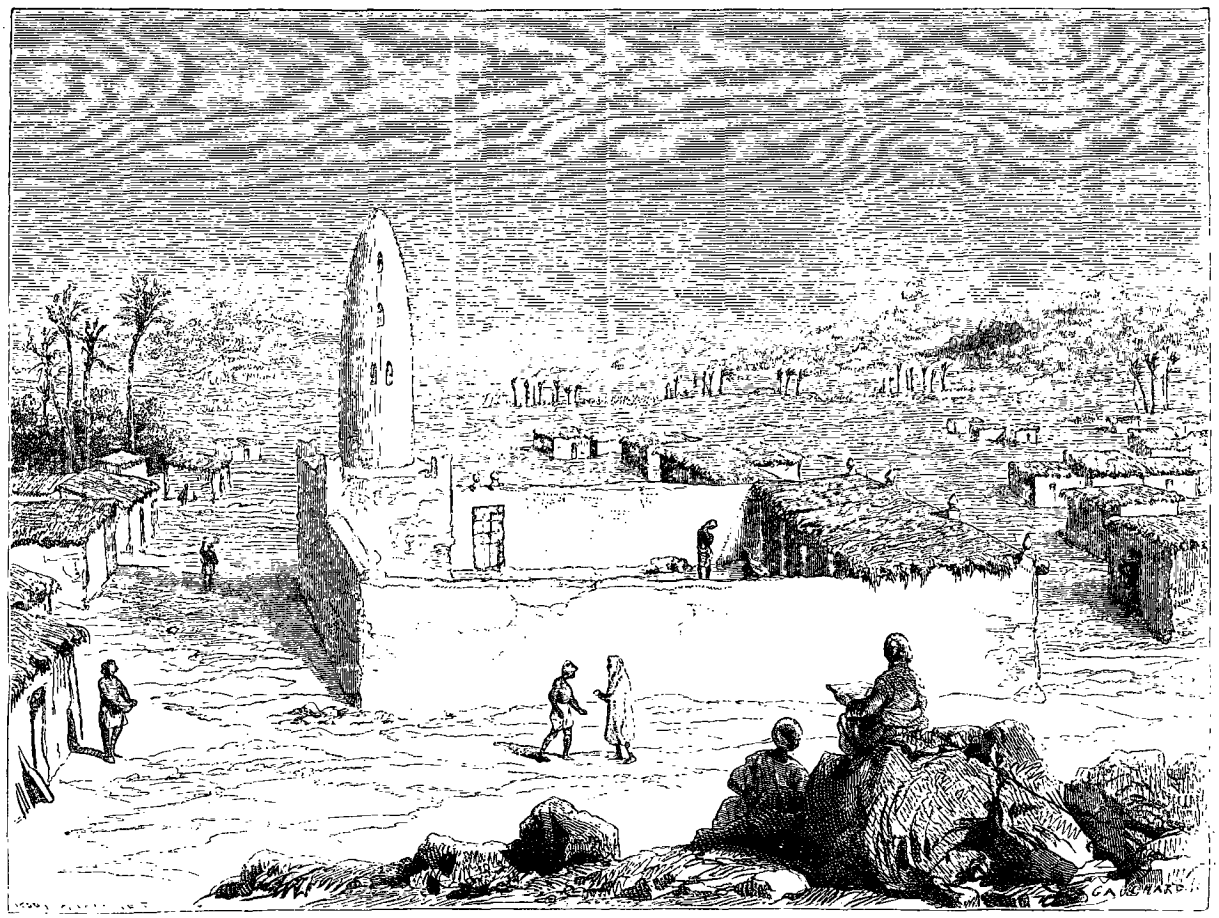
Un troisième groupe faisait aussi un dîner de même genre. Ce groupe était composé de Mahomet *Effendi*, notre interprète, c'est-à-dire Mahomet le *savant*, Aly Effendi notre cuisinier, probablement savant aussi dans son art, mais dont la science n'était guère mise à profit dans ce moment, et des deux auxiliaires attachés à la personne du colonel russe, pour les lavages de l'or.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin, un quatrième groupe se composait des domestiques de toutes classes. Parmi eux on distinguait encore les principaux personnages.

Favorisé par un magnifique clair de lune, j'observai leurs attitudes et leurs rapports. Notre dresseur de tentes se tenait sur la réserve, il était un peu revenu de sa mésaventure d'Esneh, où il avait reçu la bastonnade pour la peccadille d'un excès de zèle. A mesure que les traces du bâton s'étaient cicatrisées, le physique avait repris son allure première; néanmoins le moral restait affecté et il sentait le besoin de cette réserve pour ne pas perdre davantage aux yeux de ses compagnons. Le cuisinier en second était l'un des notables de ce groupe; il affectait volontiers d'étendre la suprématie que lui donnait sa position sur l'aide de cuisine à plusieurs autres personnes de sa société. Parmi ces domestiques, ceux du colonel turc étaient véritablement trop jeunes pour jouer un rôle de quelque importance; ils étaient même souvent exposés aux railleries de leurs voisins. Yousouf-Effendi venait de temps à autre soutenir de sa présence ces jeunes serviteurs, près desquels il laissait parfois percer une douceur de langage qui n'était nullement dans ses habitudes avec les autres domestiques.

Pendant que j'observais ces gens, ces mœurs, ces habitudes du désert, sujets tous nouveaux pour moi, cha-



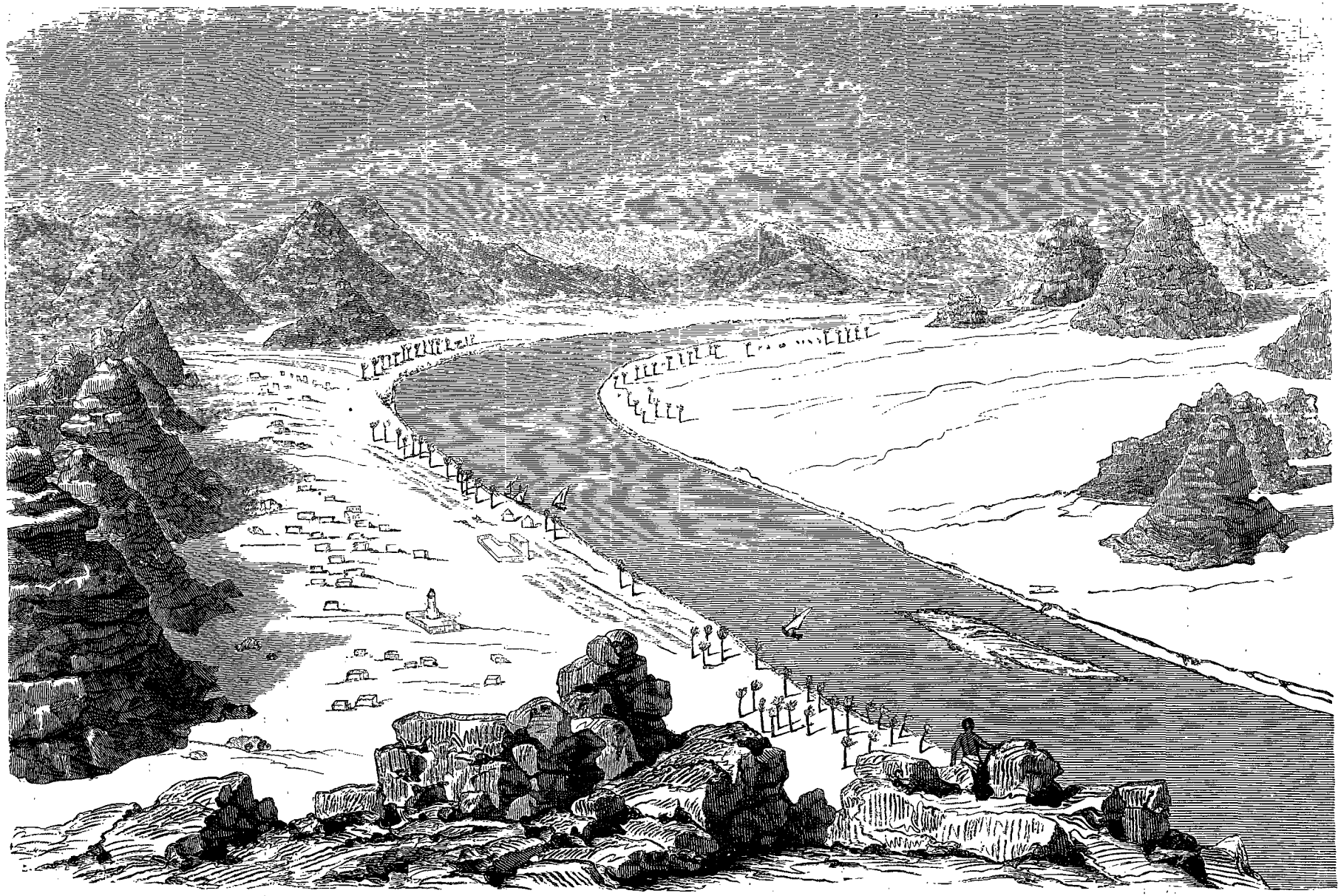
Mosquée de Korosko. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de l'auteur.

cun avait terminé son maigre repas et faisait ses préparatifs pour passer la nuit le plus commodément possible, et à peu de frais toutefois. Les uns s'adossaient aux ballots avec quelques objets sous la tête, et s'enroulaient dans leurs vêtements, d'autres se jetaient simplement sur le sable. Le colonel Yousouf et quelques autres dont je faisais partie firent étendre des tapis sur le sable; l'oreiller était un coussin, un sac de nuit ou n'importe quoi. Le colonel russe, plus soigneux de sa personne, avait apporté une sorte de lit de sangle pliant, sur lequel il s'étendit.

Pour mon compte, je m'étais fait faire une espèce de grand sac pour me servir de draps et me garantir des moustiques et autres insectes; seulement, au lieu d'être ouvert par le haut, ce sac était cousu de toute part, sauf une fente à l'extrémité de l'un de ses côtés, qui servait à s'y introduire et qui se rejoignait ensuite devant la figure; mais ici le sol et l'air étaient trop bien purgés de tout insecte, pour qu'il fût nécessaire de recourir à ce linceul; il fut donc mis de côté, et la voûte du ciel fut ma seule couverture.

Chacun avait reconnu les inconvénients de la tente qui renferme dans un espace resserré les émanations chaudes du sol, et elle n'avait pas été dressée; c'est donc ainsi pêle-mêle qu'hommes, animaux et ballots passèrent la nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le village de Korosko. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, dès le point du jour, le cri des chameaux nous fit connaître le mouvement qui se faisait autour d'eux pour préparer leur charge et le départ; peu après, la caravane reprenait sa route, en suivant comme la veille les défilés entre des montagnes de même nature. Comme la veille aussi nous continuâmes de rencontrer des carcasses d'animaux et des tombes, qui nous rappelèrent que celui qui entreprend la traversée du désert n'est pas certain d'en atteindre l'extrémité. La plupart de ces carcasses n'offrent pas, comme on pourrait s'y attendre, des débris osseux ou des charpentes d'épines dorsales, supportant deux rangées de côtes blanchies; ce sont des corps entiers recouverts de leur peau et ayant conservé presque entièrement leurs formes naturelles.

En examinant de près ces tristes débris, qui semblaient pétrifiés d'une seule pièce, je m'aperçus que ces animaux étaient desséchés sous l'influence de l'atmosphère embrasée, et qu'au lieu de se décomposer, comme cela arrive dans d'autres contrées, les peaux conservent leurs formes primitives; aussi reconnaissait-on parfaitement des chameaux, des bœufs, des vaches, des ânes et d'autres animaux.

Ces restes ne répandent aucune odeur; l'intérieur du corps, réduit en poussière, est emporté par le vent à travers les ouvertures des deux extrémités du corps, demeurées béantes. Il ne reste plus dans l'intérieur de l'enveloppe cutanée qu'une partie de la charpente osseuse maintenue par elle.

Ces cuirs avaient pris une telle consistance, un tel degré de solidité, que tous mes efforts pour en crever un furent sans résultat. Les plus grosses pierres qu'il m'était possible de soulever rebondissaient avec un bruit sonore sur ces carcasses, sans les entamer; mais en revanche, mes jambes étaient plus sensibles aux ricochets, et je renonçai à mon entreprise.

Quand un homme meurt pendant la marche d'une caravane, on l'enterre dans le sable. Je n'ai pas été à même de vérifier si la chaleur du désert produit le même effet sur son corps que sur celui des animaux dont je viens de parler; mais cela ne doit pas être, la peau ayant moins de consistance et l'air moins d'action.

Nos chameaux avançaient péniblement sur ce sol de sable, cependant nous avions hâte de sortir de ces sites mornes et arides. Que de bien nous eût fait un coin de verdure et le moindre ruisseau!

C'est dans ces sables brûlants que l'on songe avec regret et reconnaissance au Nil, dont la navigation, naguère encore, nous paraissait si pénible et si décourageante; au Nil, ce symbole tout particulier de la générosité divine pour le sol qu'arrose son cours. Comment l'antique Égypte n'eût-elle pas adoré la main de Dieu dans les eaux du grand fleuve, dans le lotus qui orne ses rives, dans l'ibis qui les anime, quand de toutes parts l'homme qui quitte ses bords tombe dans des déserts arides et brûlants qui lui font apprécier et regretter tout ce qu'il laisse derrière lui.

Le lendemain nous atteignîmes la fin des montagnes, et le désert changea complétement d'aspect. Au moment où nous débouchions dans la plaine, le soleil s'élevait insensiblement au-dessus de l'horizon de sable. A mesure que son disque grandissait ou se complétait, il jetait de toutes parts sur le sol sablonneux et sur le ciel, un faisceau de rayons étincelants comme des lames d'or et d'argent entremêlées. Du point où nous étions, les derniers monticules ou rochers épars sur le sable encadraient ce tableau de leurs teintes sombres et lui donnaient une transparence extraordinaire.

Devant ces scènes magiques, ces éblouissants soleils du matin, les ravissants effets du soir, l'étincelante lumière du jour, chacun reconnaîtra que le surnom de pays du soleil, donné à ces contrées, est parfaitement mérité.

Nous nous engageâmes dans une immense plaine de sable, où rien absolument ne semblait pouvoir servir de jalon à nos guides; nous nous trouvâmes donc encore plus au dépourvu que dans le labyrinthe de monticules d'où nous sortions.

La boussole, qui m'avait déjà servi à constater nos circuits dans ces montagnes, dut me servir encore à reconnaître notre parcours sur ces interminables plages.

Derrière nous, les montagnes se terminaient nettement selon une ligne qui s'étend de l'orient à l'occident, en obliquant un peu vers l'ouest-sud-ouest, et nous continuâmes à cheminer perpendiculairement à cette ligne.

La plaine basse que nous venions d'atteindre nous fut désignée par les djellabs sous le nom de *fleuve sans eau*, mais on n'apercevait rien qui pût ressembler à des berges; la plaine se continue indéfiniment, et c'est fleuve de feu qu'on aurait dû dire. A mesure que le soleil s'élève, la chaleur devient plus fatigante; une atmosphère lourde pèse sur vous comme le plomb, auquel elle ressemble Le chameau marche péniblement sur le sable, qui cède sous ses pas; il sent autour de lui le vide, à l'horizon un espace interminable qui le décourage; son œil est terne, à demi fermé, sa tête est basse, l'écume sort de sa bouche; mais nul cri, nulle plainte ne se fait entendre : hommes et animaux cheminent silencieusement. Le vague bruissement du sable qui se froisse sous les pieds est le seul son qui frappe l'oreille. La pensée comme le corps s'alourdit; il semble qu'un long cauchemar s'empare de vous. Pour vaincre cet engourdissement, j'essayai de prendre mon carnet pour y consigner quelques notes. Quoique hissé sur le dos d'un chameau, sa marche amortie par le sable me permettait de m'en tirer passablement, et pour me sortir de la stupeur qui m'accablait et distraire ma pensée du vide qui se faisait autour de nous, je me mis à tracer une description d'autant plus intéressante que ces montagnes me paraissent avoir fourni l'élément constitutif des vastes plages de sable des déserts.

Ces montagnes ne sont pas le résultat des soulèvements ou des convulsions de la croûte du globe, bien que les dislocations dues à des tremblements terrestres aient pu tracer la voie aux érosions. Elles sont formées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par couches horizontales irrégulières, de grès quartzeux, de densité différente, et dont l'agrégation est moins forte à mesure qu'on avance vers le sud. Certaines couches sont faiblement liées; d'autres le sont davantage par un ciment argilo-ferrugineux, celles-ci résistent beaucoup mieux à l'action des agents atmosphériques; les autres, au contraire, se transforment en sable et constituent les plages du désert.

Les couches supérieures paraissent les plus dures; mais toutes sont peu homogènes. De cette constitution géologique résultent des effets très-pittoresques; les sommets ne se décident à tomber que quand leur base est fortement minée. D'autres couches produisent des saillies, des accidents sur les pentes abruptes, ou même laissent fendre ou perforer la montagne.

Les sables mouvants que les vents déposent sur les versants opposés à leurs cours et qui sont susceptibles d'être déplacés, selon la direction de chaque tempête, sont en partie entraînés dans le fond des vallons. Ils les remplissent horizontalement jusqu'à une certaine hauteur, et ne laissent paraître à nu les montagnes qu'à partir de ce niveau.

Les gorges sablées qui, dans la basse Nubie, entrecoupent les plateaux de cette même formation, s'agrandissent et se multiplient progressivement à mesure qu'on avance vers le sud. Elles finissent par ne laisser hors du sable que les montagnes plus ou moins coniques, de soixante et quelques mètres d'élévation, qui venaient de disparaître derrière nous.

Cette plaine monotone n'est pourtant pas sans intérêt; de temps à autre on voit des effets de mirage, quelquefois même de plusieurs côtés, et plusieurs à la fois. Ils semblent mettre sans cesse des flaques d'eau en avant du voyageur, comme pour aiguiser la soif ardente qu'il ressent toujours au désert; mais, à mesure que l'on approche, ces apparences trompeuses fuient ou disparaissent.

L'œil s'exerce bien vite à reconnaître la différence qui existe entre ces apparences et l'eau véritable. Quand une plus longue expérience me les aura fait étudier, et qu'un plus grand nombre d'exemples et de détails m'auront été fournis par ces effets de mirage, je reviendrai sur ce sujet.

La première partie de la plaine que nous avons parcourue en quittant les montagnes, est, comme je l'ai dit, désignée par nos chameliers sous le nom remarquable de fleuve sans eau; puis après avoir marché plusieurs heures dans cette partie basse, où l'on ne rencontre absolument que du sable, le sol s'élève légèrement en forme de plateau très-bas que percent de loin en loin quelques affleurements de grès, entre autres un petit monticule appelé El-Magdouda (montagne percée); on voit effectivement le jour à travers les flancs de ce monticule par les vides laissés par l'érosion des couches les plus friables.

Plus loin, la plaine s'abaisse de nouveau et est appelée mer de sable.

De vaines tentatives ont été faites par le pacha d'Égypte, sur tout ce parcours, pour creuser des puits et découvrir de l'eau, ou bien pour faire des citernes qui pussent conserver celle bien rare provenant des pluies; toutes ces tentatives sont restées infructueuses, et l'eau apportée du Nil est encore la seule ressource du voyageur et des caravanes qui parcourent ces déserts; hommes et animaux y périssent fréquemment de soif.

Dans cette plaine, nous vîmes poindre à l'horizon, devant nous, quelque chose qui paraissait animé : l'objet sembla grandir et changer de forme. Après quelques heures de marche nous reconnûmes un convoi d'esclaves, qu'une caravane conduisait au Caire. J'arrêtai mon chameau pour mieux observer cette triste procession ; nos chameliers échangèrent sans s'arrêter quelques paroles avec les djellabs, qui conduisaient ces nouvelles recrues de l'esclavage. Ces malheureux cheminaient péniblement sur le sable, sous la surveillance de leurs conducteurs, qui, à coups de courbache, ranimaient ceux dont l'épuisement ralentissait la marche. Il y en avait de tout âge, de tout sexe; les jeunes filles seules ne marchaient pas, elles étaient groupées quatre par quatre sur des chameaux, ainsi que quelques-uns des plus jeunes garçons.

Je remarquai particulièrement un homme d'un certain âge, dont la barbe courte et déjà grisonnante se dessinait en blanc sur sa figure noire. Ce pauvre diable ruisselait de sueur et marchait en avant de la courbache du djellab, qui avait déjà laissé de nombreuses traces de poussière blanche sur ses épaules noires et nues. Ses genoux fléchissaient sous lui, et de moment à autre il prenait un petit trot chancelant pour suivre le simple pas de ses compagnons. Je fis signe au djellab d'échanger la position de ce vieillard avec celle d'une des vigoureuses jeunes filles qui étaient sur un chameau : un balancement négatif de la tête fut sa seule réponse. Pourtant ailleurs, un enfant épuisé, criait en se laissant traîner par la main d'un nègre plus vigoureux que lui : un djellab le prit et le jeta sur un chameau. Pourquoi le vieillard épuisé était-il sacrifié plutôt que la jeune fille? Hélas! il s'agissait de conserver plus fraîche cette partie de la marchandise, tandis que le malheureux vieillard, lui, ne valait guère plus la peine que l'on se donnait pour lui faire traverser le désert.

Je regardai tant que je pus les distinguer ces malheureux esclaves qui m'offraient le premier spécimen du plus inique commerce qu'ait inventé l'espèce humaine.

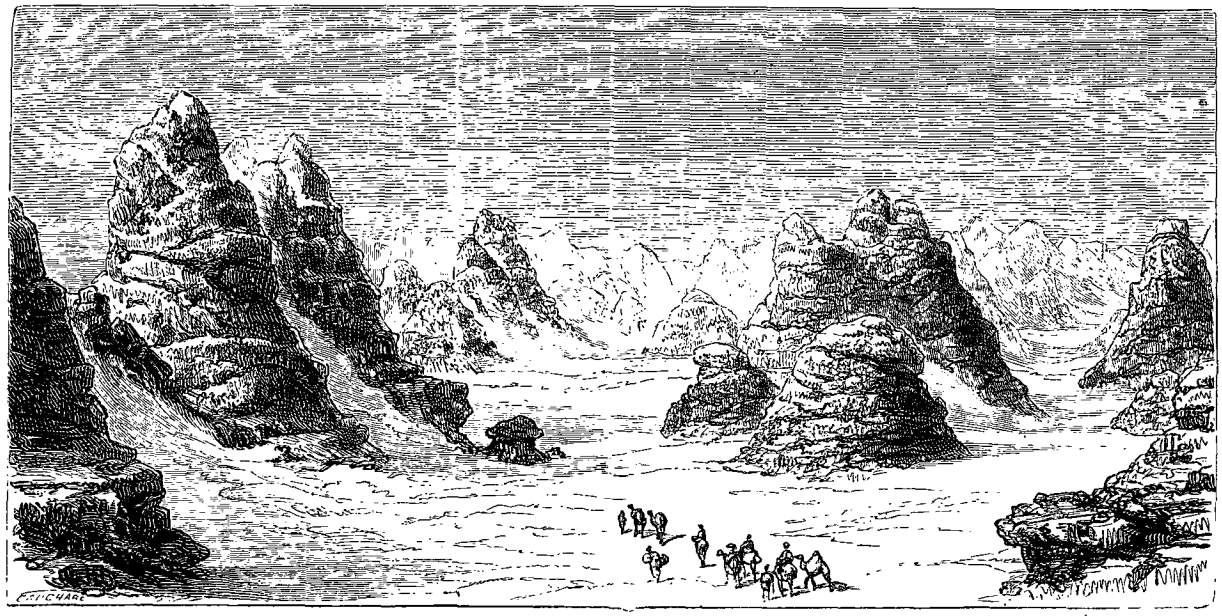
A partir de ce moment, la comparaison que je fus à même de faire de ma position avec celle de ces malheureux me fit paraître moins pénibles les souffrances de la traversée du désert. La chaleur était forte en effet, mais je n'avais point d'infirmités et n'étais chargé d'aucun fardeau; un chameau me portait moi-même, j'avais de l'eau à volonté pour étancher ma soif; si quelque chose me gênait, je ralentissais ou accélérais à mon gré la marche; si quelque objet m'intéressait, je m'arrêtais et je le regardais selon mon désir : en un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mot, j'avais ma liberté. Ne possédais-je pas tout ce que ces malheureux eussent désiré comme un rêve de félicité ?

Voyez un malade, il vous dira qu'avec la santé on jouit de tout; un prisonnier vous répétera qu'avec la liberté on est heureux; voyez enfin ces pauvres diables et vous aurez, vous, par la comparaison, toutes les félicités désirables : tant il est vrai que dans ce monde le bonheur n'est que relatif, et qu'il suffit de savoir borner ses désirs pour être satisfait, pour être heureux, même selon le véritable sens du mot.

Le soir la plaine s'éleva de nouveau insensiblement en forme de plateau très-bas sur lequel paraissaient encore quelques reliefs de grès. Nous fixâmes notre campement près de l'un d'eux, formant une petite éminence au-dessus de la plaine de sable; les chame-



Grand désert de Korosko. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de l'auteur.

liers nomment cet endroit, *Anhatik el baguar* (fiente de vache). Au désert cela suffit pour rendre un point remarquable.

Le grès qui formait ce monticule était plus friable encore que celui des dernières montagnes; il suffisait d'une faible action mécanique pour le désagréger et le réduire en sable semblable à celui du désert.

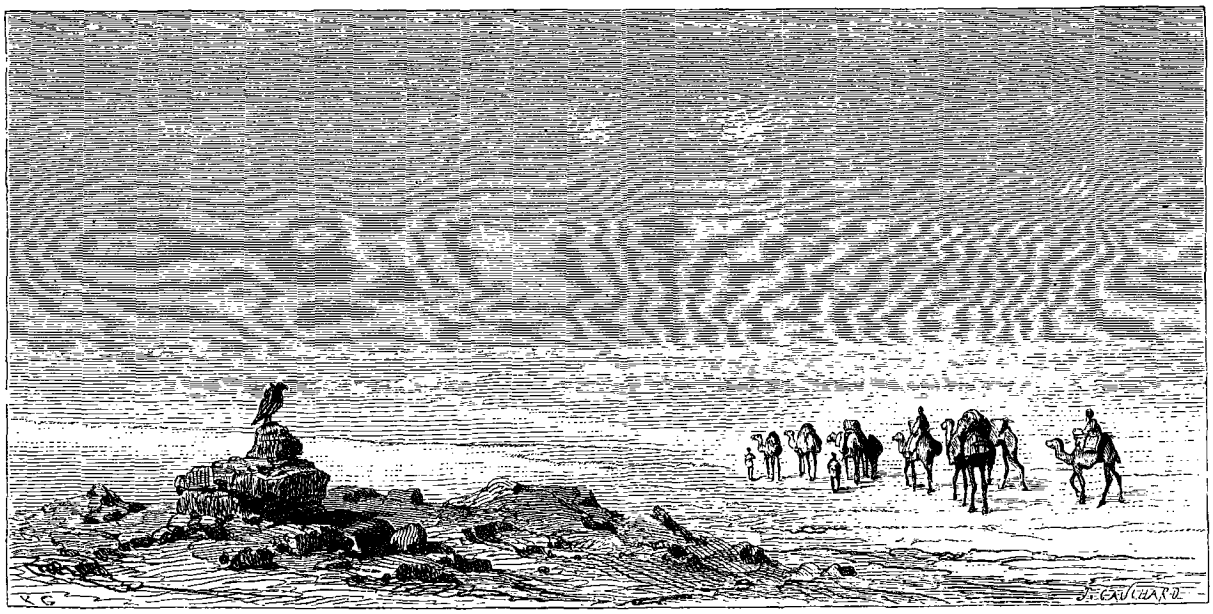
Au pied de ce monticule, le sol était jonché de pierres sphéroïdales ressemblant, selon leur dimension, les unes à des boulets, d'autres à des biscaïens ou même à de grosses balles de fonte grumeleuse. Quelques-unes de ces pierres étaient accouplées deux par deux, d'autres groupées en plus grand nombre. Leur conformation intérieure est encore plus curieuse. Ce sont de véritables géodes de sable, à couches concentriques.

TRÉMEAUX.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Les géodes de sable. — Dessin de Karl Girardet d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mer de sable. — Dessin de Karl Girardet

VOYAGE AU SOUDAN ORIENTAL,

PAR M. TRÉMEAUX [1].

1848 - 1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Illusion de perspective au désert. — Abandon d'un chameau épuisé. — Apparences trompeuses. — L'intérieur d'une montagne. — Obligations impérieuses du désert. — Indice de Kramsine. — L'eau nauséabonde. — Le soleil scarifie la peau. — La tempête nous menace. — Précautions contre les pluies de sable. — Chaudes rafales du Kramsine. — On ne choisit pas son lit. — Marche pénible. — Un signe d'espoir. — La joie renaît. — Chants et danses des chameliers. — Un coin de verdure après le désert.

Le 9 février, cinquième jour de notre marche depuis Korosko, nous rencontrâmes quelques affleurements de granit brun, ensuite quelques calcaires argileux en roches, puis des rochers de diorite où les mineurs russes crurent reconnaître des sables aurifères.

Nous employâmes en ce lieu le reste du jour à remplir les outres et à faire reposer les chameaux. Pendant ce temps, je voulus franchir l'enceinte de montagnes qui nous environnaient. Elles sont formées de schiste argileux et ferrugineux. De leur sommet, la vue est de plus en plus triste; de toute part, on ne voit que crêtes de rochers dénudés, entrecoupés de gorges au fond desquelles on trouve un mélange de gravier et de sable; mais nulle part n'apparaît la moindre trace de vie ni de végétation. La désolation de ces lieux me ramena vite vers notre campement. Là, du moins, les chameliers remplissant leurs outres, les chameaux goûtant l'eau et l'abandonnant à cause de son amertume, puis, recommençant encore, poussés par la soif qui les aiguillonnait, tout cela causait quelque animation et récréait la vue.

Le 7 février au matin, nous avions devant nous une montagne dont on voyait si distinctement la teinte sombre entre les sables brillants et le ciel, qu'elle nous parut être à peine à une heure ou deux de marche; cependant, après avoir cheminé pendant quatre heures, nous étions encore loin de ce but; plus nous avancions et plus il nous semblait éloigné tout en paraissant grandir devant nos yeux. Nous n'atteignîmes que fort tard dans la soirée le pied de cette montagne pour y établir notre campement.

Gens et animaux commençaient à se fatiguer d'une si si longue et pénible route, car ce n'est que rarement et pour quelques instants seulement, que les chameliers se hissent au sommet de la charge de leurs chameaux pour s'y reposer sans les arrêter. Les excitations devenaient à chaque instant plus nécessaires; les conducteurs répétaient plus fréquemment le cri usité: *hot*, *hot*, *hot*, pour encourager les chameaux à la marche; mais ceux-ci chancelaient sous leur charge. L'un d'eux, malgré tous les efforts de son conducteur pour ranimer son ardeur, plia les jambes et se coucha sur le sol. En vain ce dernier l'excita-t-il, le poussa-t-il du geste et de la voix, le reste de sa charge dut être réparti sur les autres; néanmoins le chameau abattu ne bougea pas. L'homme

1. Suite. — Voy. page 152.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

continua à le harceler vigoureusement; alors la pauvre bête, si inoffensive, si patiente ordinairement, se défendit en allongeant son grand cou vers son agresseur et chercha à l'atteindre de sa puissante mâchoire. Cette lutte était pénible à voir. L'animal ne demandait qu'à mourir en paix là où il se trouvait, et le conducteur qui, par prudence, l'attaquait par derrière, martelait impitoyablement sa croupe amaigrie. La douleur réveilla enfin un reste d'énergie chez l'animal qui, par un effort suprême, se releva et suivit encore la caravane pendant quelques instants; mais il retomba de nouveau, et ce fut pour toujours, ses forces étaient à bout. Le chamelier vit l'inutilité de ses efforts et abandonna le pauvre animal; celui-ci laissa tomber sa tête sur le sable avec découragement; pourtant, comme s'il eût compris que l'abandon, c'était la mort, après avoir vu s'éloigner les derniers chameaux et les derniers hommes, il releva encore une fois la tête et tenta même un effort suprême pour se redresser sur ses jambes, mais ce fut en vain; il se laissa retomber en poussant un long gémissement qui fut le dernier, et du plus loin que nous pûmes l'apercevoir, nous ne vîmes plus aucun mouvement.

Il arrive quelquefois, disent les chameliers, qu'en se voyant ainsi abandonnés, ces animaux se relèvent, suivent encore la caravane et atteignent leur but; alors ils ne sont plus employés qu'à des travaux peu fatigants.

La traversée du grand désert de Nubie est l'une des plus pénibles pour les caravanes; l'on n'y rencontre qu'une seule fois de l'eau, celle des puits que nous avons vus, encore a-t-elle un goût abominable, et l'on n'y trouve aucune oasis pour faire paître les chameaux.

Peu d'heures avant la nuit, nous vîmes devant nous un monticule ayant la forme d'une pyramide; à mesure que nous en approchâmes davantage, on en distingua mieux les détails. Il me parut formé par un entassement de gros cailloux; mais là, comme ailleurs, le manque de point de comparaison pour apprécier les proportions véritables, pouvait et devait même m'induire en erreur. En effet, à mesure que nous approchions, les proportions de la pyramide augmentaient et les cailloux paraissaient prendre de très-fortes dimensions jusqu'à ce qu'enfin, arrivé au pied, je reconnus que ces cailloux étaient des blocs de granit, dont les plus petits étaient de la grosseur de deux ou trois chameaux.

On installa notre campement pour la nuit, près de quelques autres monticules.

La structure ou la disposition de cette pyramide est des plus remarquables et commune à plusieurs autres montagnes de granit; de sa base à la cime, elle est composée de blocs de toutes formes, entassés sans ordre dans les positions les plus variées; faces et angles se heurtent de la façon la plus irrégulière, tels qu'ils eussent pu se trouver amoncelés s'ils eussent été précipités des nues, ou si une violente commotion souterraine les eût expulsés du sein de la terre.

Pour mieux me rendre compte de cette formation bizarre et observer en même temps les environs, j'essayai de gravir cette montagne de pierres.

Après des peines incroyables, et non sans avoir plus d'une fois couru des dangers, j'atteignis le sommet et je promenai mon regard sur un immense horizon. Du pied de la pyramide jusqu'aux limites de cet horizon tout était sable. Quelques lointains sommets rompaient seuls la monotonie du désert. Ce tableau était d'une tristesse profonde. Le soleil venait de disparaître derrière son horizon de feu, des rafales de vent violent me secouaient avec force et semblaient vouloir me précipiter de mon gigantesque piédestal. Toutes ces sensations, la nuit qui tombait, le souvenir des dangers qui avaient accompagné mon ascension et qui allaient s'aggraver encore par l'obscurité à la descente, me firent abréger mon séjour sur ces rochers. Je m'aventurai de nouveau dans les cavités de la montagne, et il m'était difficile de reconnaître celles par lesquelles j'avais pu atteindre le sommet. Je ne tardai pas à m'égarer.

La faible clarté qui m'aidait encore décroissait à chaque instant et n'allait pas tarder à me faire complétement défaut, si mon séjour dans les anfractuosités de cette montagne devait se prolonger encore un peu. La perspective d'une nuit passée dans ce lieu n'offrait rien d'attrayant, et je commençais à m'inquiéter lorsque, sans m'y attendre, je sentis sous mes pieds du sable ayant une déclivité entre les rochers comme celui que les vents déposent contre les flancs des montagnes du désert que nous venions de traverser.

Dès lors l'espoir me revint, ce sable, disposé selon la direction de la dernière tempête, devait prolonger sa pente jusqu'au pied de la montagne. Je ne me trompais pas. La déclivité, se continuant de cavité en cavité, me conduisit d'abord à la surface de la montagne pyramidale, puis, d'une vigoureuse glissade, j'eus bientôt atteint la base du talus de sable fin amoncelé temporairement sur ce point.

Je rejoignis notre campement, et les chameliers m'apprirent que cette montagne se nomme *Goreibat* (montagne du Corbeau).

Le 8 février, de bonne heure, j'entendis comme d'habitude les préparatifs du départ; cependant mes membres engourdis, mon échine rompue par le mouvement de va-et-vient de la marche du chameau, m'eussent fait désirer bien vivement de prolonger plus longtemps mon repos; mais il fallait suivre la consigne du désert : il fallait marcher, marcher sans cesse, et arriver avant que l'air brûlant, d'une part, la soif des hommes, de l'autre, n'essent complétement vidé les outres. Oui, il faut marcher si l'on ne veut laisser blanchir ses os sous le soleil du désert.

Comme d'habitude la caravane se remit en route; mais plus qu'à l'ordinaire hommes et animaux eurent peine à retrouver l'élasticité de leurs membres.

L'horizon se dessinait devant nous sans le moindre accident; la plaine que nous suivions nous parut être plus élevée que les précédentes et le sol alternativement couvert de sable, de gravier ou de débris de quartz.

Tantôt le chameau traînait ses pas sur le sable mouvant, tantôt il oscillait sur le gravier roulant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

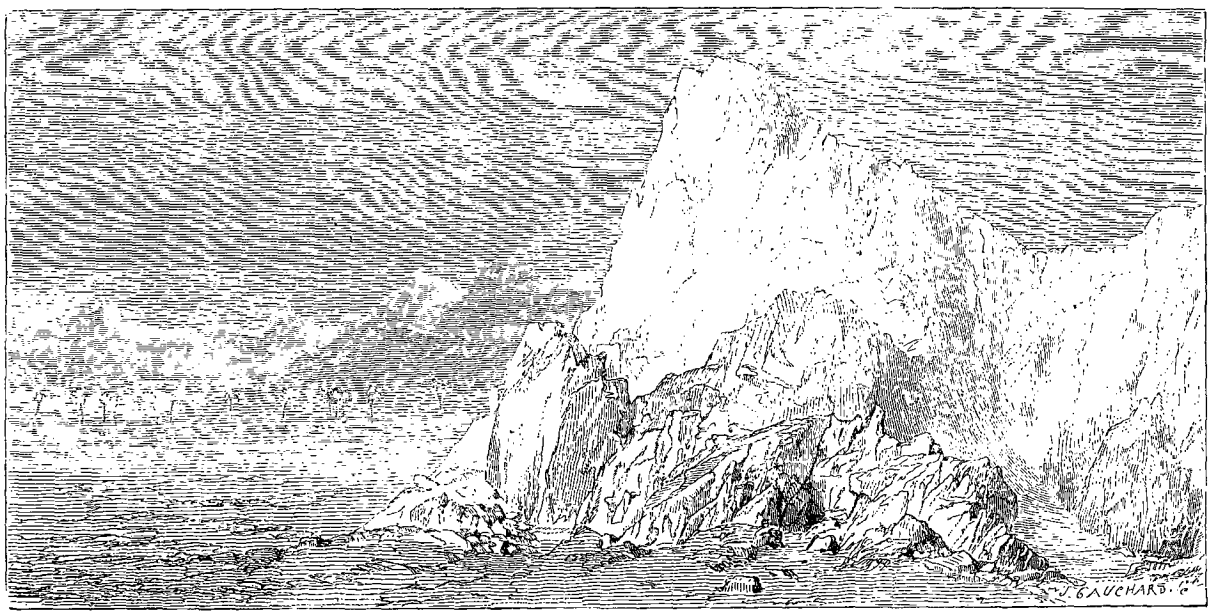
Nous faisions ordinairement deux marches par jour, et nous nous reposions de onze heures à deux et demie ou trois; mais ce jour-là le temps était incertain. Devant nous, à notre droite, la teinte rousse du ciel était de sinistre augure; elle nous faisait craindre le kramsine, plus vulgairement nommé simoun, vent dont on connaît les désastreux effets.

Nous résolûmes donc de continuer notre marche pour nous rapprocher le plus possible de l'endroit où l'on devait trouver de l'eau. On décida en outre que le plus agile chameau serait envoyé en avant pour atteindre ce lieu (*Abou-Hamed*), y annoncer notre approche et rapporter de l'eau fraîche s'il était possible.

La chaleur était si vive, que mon nez (dont la peau délicate était peu habituée à ce genre de température) s'était déjà sacrifié plusieurs fois; il se pela de nouveau avec des cuissons encore plus vives et je fus obligé de le garantir, tantôt par un moyen, tantôt par un autre, contre l'action du soleil et de l'air brûlant. Je n'étais pas seul à ressentir de la sorte les effets de cette température ardente; les chameliers et les chameaux eux-mêmes en subissaient les conséquences. Nous marchions silencieusement. Pas un souffle de vent ne venait tempérer la chaleur étouffante. La plaine étincelante de lumière fatiguait nos yeux et nous obligeait à les tenir presque complétement fermés.

Au sud-ouest l'horizon devenait encore plus menaçant; sa teinte plombée avait, en s'étendant, fait place à une teinte rousse au milieu, puis, celle-ci, s'étendant à son tour, avait découvert une teinte rougeâtre, terne, du plus sinistre augure. Quelques bouffées d'un vent chaud, comme s'il sortait d'une fournaise, venaient nous frapper au visage.

Les chameliers qui interrogeaient sans cesse ce point de l'horizon d'où l'enfer semblait vouloir vomir sur nous ses rafales brûlantes, crurent le moment



Effet de mirage. — Montagne de calcaire feuilleté. — Dessin de Karl Girardet.

fatal venu, et commencèrent à nous donner leurs instructions.

La tempête approchait de plus en plus de notre droite; par moments, nous étions vigoureusement secoués par les rafales de ce vent brûlant. Les chameliers levaient les mains vers le ciel et marmottaient sans cesse des prières Pourtant l'air n'était pas encore chargé de sable, si ce n'est de celui qu'il ramassait sous les pas de la caravane et qu'il emportait au loin.

La lassitude était extrême, la chaleur suffocante; malgré cela, hommes et animaux marchaient résolûment. Ces derniers mêmes semblaient comprendre que chaque pas de plus vers la limite du désert était autant de gagné sur le but, qu'il faudrait atteindre ensuite avec plus de privations et de fatigues, si le kramsine nous enlevait l'eau qui nous restait.

Au bout de deux heures de cette anxiété, l'orage était si près de nous, que sa teinte sombre nous dérobait presque la moitié de l'horizon. Quelques chameliers proposèrent de nous arrêter et de prendre position pour en supporter aussi bien que possible les terribles effets; d'autres firent remarquer que le plus gros de la tempête semblait glisser sur notre droite, et qu'en continuant à marcher nous parviendrions à l'éviter. Ce dernier avis fut suivi, et bientôt nous reconnûmes, avec satisfaction, que la teinte du ciel commençait à s'éclaircir devant nous, tandis qu'elle devenait de plus en plus sombre sur notre droite. L'espoir dès lors commença à renaître.

On voyait, çà et là, tournoyer dans cette nue rousse, des courants contrariés, des sortes de trombes dont les effets eussent été désastreux pour notre caravane si, elle eût eu à en supporter toute la violence. Il devint bientôt certain que nous échapperions à cet affreux orage, et, au bout d'une heure de marche encore, nous fûmes complétement rassurés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hommes et bêtes cependant étaient rendus de fatigue, et bien que l'endroit nous semblât peu propice, nous y établîmes néanmoins notre campement. Partout ce n'étaient que pierrailles et graviers anguleux de quartz hyalin. Chacun s'installa le mieux qu'il put sur ce lit rocailleux. Certes, en temps ordinaire, une nuit ainsi passée eût été une nuit blanche. Cette fois, chacun dormit d'abord comme sur de la plume, après s'être ajusté le mieux possible; pourtant, quand un demi-réveil amenait des mouvements irréfléchis, on ne tardait pas à se réveiller meurtri par les angles des graviers. Alors chacun dégageait péniblement ses membres engourdis, gaufrés par ces vives arrêtes, se rajustait de nouveau et se rendormait aussitôt.

Jamais la marche ne fut plus difficile que la nôtre le jour suivant; les chameaux chancelaient sur les débris pierreux et faisaient entendre de longs cris plaintifs sous les excitations de leurs conducteurs. On regardait en avant pour découvrir le chameau qui devait nous rapporter de l'eau fraîche; rien ne se montrait sur cet horizon de mort.

La soif ardente qui nous aiguillonnait, était la note dominante de nos souffrances; pourtant on attendait encore. Le ciel avait repris une lourdeur d'atmosphère

Le kramsine. — Dessin de Karl Girardet.

dépassant encore celle des jours précédents; il semblait que le kramsine avait laissé l'impression suffoquante de son haleine de feu sur tout ce qui nous entourait. Pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air. Le soleil nous inondait de sa lumière étincelante, ses rayonnements sur le sol nous étaient renvoyés par les paillettes brillantes de mica et les facettes blanches du quartz, avec une telle vigueur, que l'on pouvait à peine entr'ouvrir les yeux pour se guider.

Nous marchions presque mécaniquement et plongés dans une sorte de lourde somnolence. Soudain, un bruit nouveau, inattendu, se fit entendre, bruit sec, strident, qui nous secoua, nous réveilla et se perdit bientôt en un bourdonnement lointain. Tous les yeux s'ouvrirent, les têtes se redressèrent, quelques exclamations retentirent. C'était une compagnie de perdrix qui était venue chercher sa nourriture sur la route des caravanes; le Nil, l'eau, l'ombrage étaient donc près de nous. Le bruit du vol lourd de ces oiseaux était une délicieuse musique pour l'oreille de chacun de nous; il nous disait: Courage! Le Nil est proche, le Nil divin, le Nil aux eaux bleues, fraîches et limpides qui appellent les lèvres altérées. *Allah kerim!...* — (Dieu est grand! louange à Dieu!) fut l'exclamation que l'on entendit de tous côtés.

Presque au même moment, le chameau messager, si ardemment attendu, montra sa bosse par-dessus un pli de terrain à quelque distance en avant de nous. Alors, la joie n'eut plus de bornes, l'aspect de la caravane fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

changé comme par enchantement. Des chameliers se mirent à chanter et à battre des mains en cadence; ceux qui, un instant auparavant, cheminaient péniblement en se tenant accrochés aux flancs des chameaux, agitaient les bras, sautaient, dansaient et faisaient des gambades; ceux qui, plus heureux, avaient comme moi les reins rompus par le mouvement de va-et-vient de la bosse du chameau qui les portait, se redressaient, passaient la main sur leur échine endolorie; chacun se déridait et se préparait à savourer le breuvage olympique qui approchait. Bientôt on courut aux outres : il fallait voir quelle fête, quelle gaieté, quelle animation! et pourtant cette eau était déjà chaude et avait de plus acquis une partie du mauvais goût des outres; mais en comparaison de celle qui provenait des puits du désert, c'était encore du nectar.

On se remit en route, et à partir de ce moment, la bonne humeur et l'entrain n'abandonnèrent plus la caravane.

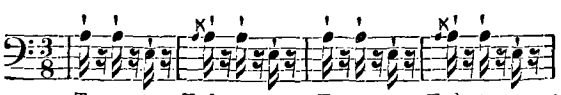
Les pauvres chameaux eux-mêmes semblaient sentir l'approche du fleuve; ils marchaient sans presque se faire prier.

Leurs conducteurs se mirent à danser. Le sujet de leurs danses mimiques ne tirait pas son inspiration de bien loin : il était tout simplement la reproduction embellie, arrangée, de la marche et de l'allure du chameau.

Danse des chameliers — Dessin de Karl Girardet.

Dans l'ensemble des mouvements, et surtout dans celui de la tête, on reconnaissait de l'analogie avec le mouvement que produit cet animal dans sa marche en balançant la tête par un mouvement inverse à celui du corps.

Les chameliers danseurs, ainsi que les spectateurs indigènes, battaient dans leurs mains et sur le tarabouka une mesure ou cadence que l'on peut représenter par ces deux mesures répétées alternativement et indéfiniment :



Ta- ta-tou Tada-ta-tou Ta- ta-tou Tada-ta-tou, etc.

Après les danses, ils improvisaient des chants pour nous féliciter de notre heureuse traversée du désert : « Allah soit loué! Vous touchez le rivage de la mer de sable, en vain la tempête vous a environnés de ses tourbillons roux et suffoqués de sa brûlante haleine, en vain le soleil a fait pleuvoir sur vous ses étincelles ardentes, en vain l'horrible soif a séché votre gorge, en vain la lassitude a lié vos jambes et plié vos reins, vous êtes arrivés vainqueurs de tous ces ennemis, et l'avide désert n'a eu de vous que l'empreinte de vos pas sur les sables. Allah soit béni! Voici l'eau, la bonne eau, l'entendez-vous murmurer? Voici l'ombrage, le frais ombrage, l'entendez-vous frémir ? Voici le repos et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes choses qui réjouissent l'homme. Allah soit loué !... Allah soit béni ! »

Danses et chants, tout était cadencé sur le même air, accompagné des mêmes battements de mains. Les chameaux n'étaient pas oubliés non plus, et des félicitations analogues leur étaient adressées par des chants, toujours sur le même air; seulement, pour les exciter dans leur marche, chaque couplet était terminé par ces exclamations: *Hot! hot ! hot !* et les pauvres bêtes semblaient en effet se ranimer à ces chants.

Enfin un rideau de verdure se développa à nos yeux, et un vaste murmure produit par le choc des eaux du Nil contre les rochers de granit qui accidentent son cours, se fit distinctement entendre à nos oreilles.

Qui dira la beauté de quelques palmiers au sortir de la nudité du désert? Qui dira le charme d'un mince tapis de verdure après les âpres et larges espaces de sable et de cailloux brûlés? Ma raison cherche en vain cette beauté dans la nature même, je ne la trouve que dans le contraste. Non! jamais les profondes forêts et les gras pâturages de ma patrie ne m'émurent autant, ne me causèrent une aussi vive sensation que cette modeste végétation. Où donc est la jouissance, le bonheur en ce monde? Il est là! Il est au delà de la privation!...

Cet endroit des rives du Nil, ce gazon, ces palmiers, ces chaumières: c'était Abou-Hamed.

C'est là que, pour la première fois, je remarquai d'une manière bien évidente, l'influence du sol et des conditions de vie sur l'homme, observations qui ont été le point de départ des études et des découvertes que j'ai consignées dans le dernier volume que j'ai publié sous le titre : *Origine et transformation de l'homme et des autres êtres.*

Troupeaux innombrables. — Amphibies et autres animaux. — La nature végétale et animale s'améliore. — Devant Ouad-Médina. — Différente nature de crépuscule. — Le Kramsine naît dans le désert. — Cadavre de noir.

Les bords du fleuve Bleu sont, pendant la saison sèche, le rendez-vous obligé de toute espèce d'animaux domestiques ou sauvages qui viennent s'y abreuver, ce qui en rend le voyage très-intéressant pendant cette saison. Nous vîmes fréquemment, depuis Kartoum, de nombreux et vastes troupeaux de moutons, de chameaux, de bœufs et de chèvres qu'on amenait boire à la rive du fleuve. Les troupeaux de moutons surtout étaient innombrables; les chameaux se comptaient par milliers. Ces derniers viennent se désaltérer tous les trois jours; ils restent assez longtemps près de l'eau et y puisent à plusieurs reprises; ensuite ils s'enfoncent de nouveau dans le désert, où ils trouvent des pâturages quelquefois très-abondants à la suite des pluies tropicales. Les pasteurs, au retour, les chargent de quelques outres d'eau pour l'usage de leurs familles. Ils ont aussi habitué les moutons à ne venir boire que tous les deux jours à cause de l'éloignement des pâturages, et ces animaux ne s'en trouvent pas trop mal.

Des amphibies, crocodiles et hippopotames, se montraient çà et là sur les bords et dans le cours du fleuve. Les premiers, étendus au soleil sur le sable, se glissaient dans l'eau à notre approche. Les autres ne montraient d'abord au-dessus de la surface du fleuve que leur monstrueuse tête; puis leur dos surgissait progressivement pour disparaître ensuite sous l'élément liquide et reparaître encore plus loin. Si nous nous trouvions près d'eux, à notre aspect et avant même que leur tête n'eût atteint la surface du fleuve, ils faisaient, avec un ronflement formidable, jaillir l'eau en gerbes autour de leurs narines et plongeaient après une longue aspiration.

D'immenses bandes de grues et de demoiselles de Numidie couvraient les plages, ou bien, en s'élevant dans le ciel, formaient de véritables nuages tant elles étaient multipliées. De nombreuses pintades couraient sur les rives; à notre approche elles s'enfuyaient sous la forêt ou se perchaient sur les arbres pour nous observer curieusement.

Les palmiers-doums et les palmiers-dattiers ne se montrent plus depuis Kartoum, à l'exception de quelques têtes que nous vîmes près de Kamnyn et d'Ouad-Médina. Des acacias de diverses espèces, parmi lesquels on voit des gommiers, forment le fonds de la végétation. Quelques tamariniers dominent ces forêts, qui se développent de plus en plus à mesure que l'on avance vers le sud.

A partir de l'embouchure de l'Abou-Ahraz ou Rahad, l'amélioration du règne végétal devient très-sensible; les espèces sont aussi plus variées. Un nouvel arbre commence à se montrer; sa physionomie est étrange; mais on sent qu'il n'est pas encore dans sa vraie patrie, qui est plus au sud. On ne voit là que des spécimens atrophiés de ce curieux végétal; néanmoins, ces quelques arbres racornis, cariés, sont encore des géants au milieu de la forêt environnante. Cet arbre est le baobab, nommé ici gongolesse. Nous aurons plaisir à l'observer dans les lieux où il se développe dans toute sa colossale majesté.

A mesure que le règne végétal croissait en richesse, le règne animal devenait aussi plus varié. En outre des multitudes d'animaux que nous venons de mentionner, nous commençâmes à voir sur les rives du fleuve des singes et des pintades en assez grand nombre. On nous dit que les forêts épineuses qui bordent les rives renferment des lions, des panthères, des hyènes, des chacals, etc. Ces forêts s'étendent à perte de vue sur un sol peu accidenté; mais on y rencontre des éclaircies nombreuses qui, en résumé, occupent à peu près autant d'espace que les bois.

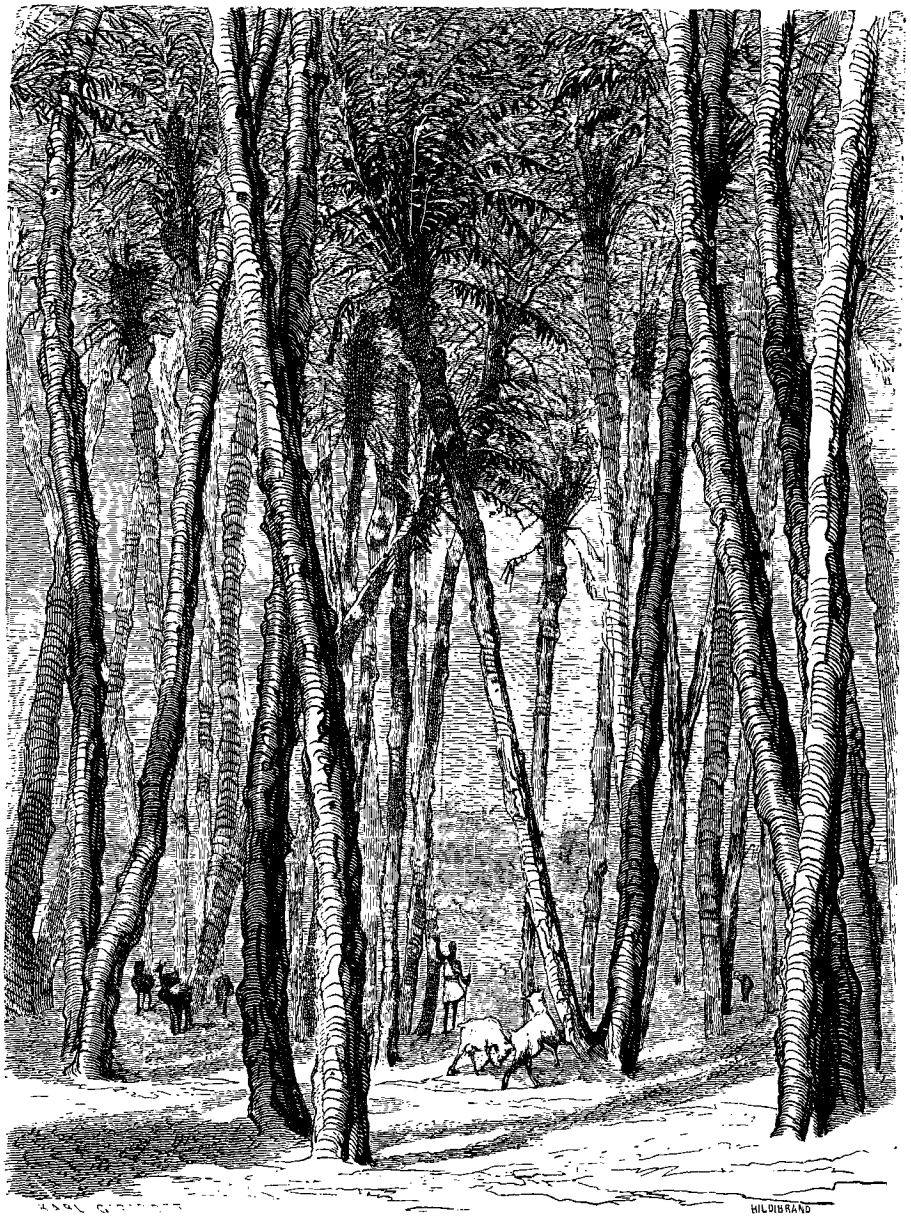
Nous eûmes à passer, devant Ouad-Médina, une nuit agitée. Les indigènes s'y révoltaient contre l'administration des conquérants égyptiens; il nous fallut veiller sur notre barque.

Cette nuit où je restai en observation sur le pont de notre barque, fut une des premières pendant lesquelles je goûtai un peu de fraîcheur. Le vent qu'on nomme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siroco, simoun ou kramsine, suivant son degré de violence et les pays où il se produit, vient toujours d'une région aride et brûlante, dont la vive réverbération, que rien ne tempère, l'échauffe puissamment. Mais, à mesure que l'on avance dans des contrées où la végétation reprend son empire, les chaleurs exceptionnelles s'atténuent (sauf la quantité de chaleur ambiante relative à la latitude) en raison même de la plus ou moins grande épaisseur du tapis végétal qui s'oppose au développement du calorique.

Le lendemain, nous voguions sur le fleuve, la journée était radieuse. Les oiseaux sautillaient dans les arbres qui se penchaient vers le fleuve; ils faisaient entendre, je ne dirai pas des chants mélodieux, mais des cris joyeux; ceux des espèces aquatiques faisaient de longues enjambées sur la plage, regardaient l'eau



Bords du Nil à Abou-Hamed. — Dessin de Karl Girardet.

couler ou battaient de l'aile au soleil du matin; d'autres se miraient dans des flaques d'eau tranquille entre les grèves. Des singes couraient, de la forêt à la rive, de la rive à la forêt; puis, gravissant lestement sur les arbres, se mettaient à secouer vivement les branches qui les portaient, comme pour nous dire : pourquoi venez-vous là nous déranger? Ils grimaçaient, faisaient claquer leurs dents et s'éloignaient, s'ils nous trouvaient trop près d'eux. Les perruches mêlaient leurs cris à ceux des singes; d'autres oiseaux au brillant plumage planaient sur nos têtes ou voletaient çà et là toute la nature semblait heureuse, tout était allégresse et mouvement; un incident attrista tout à coup ce tableau.

Nous vîmes venir devant nous quelque chose de sombre, de la grandeur d'un homme, flottant sur l'eau

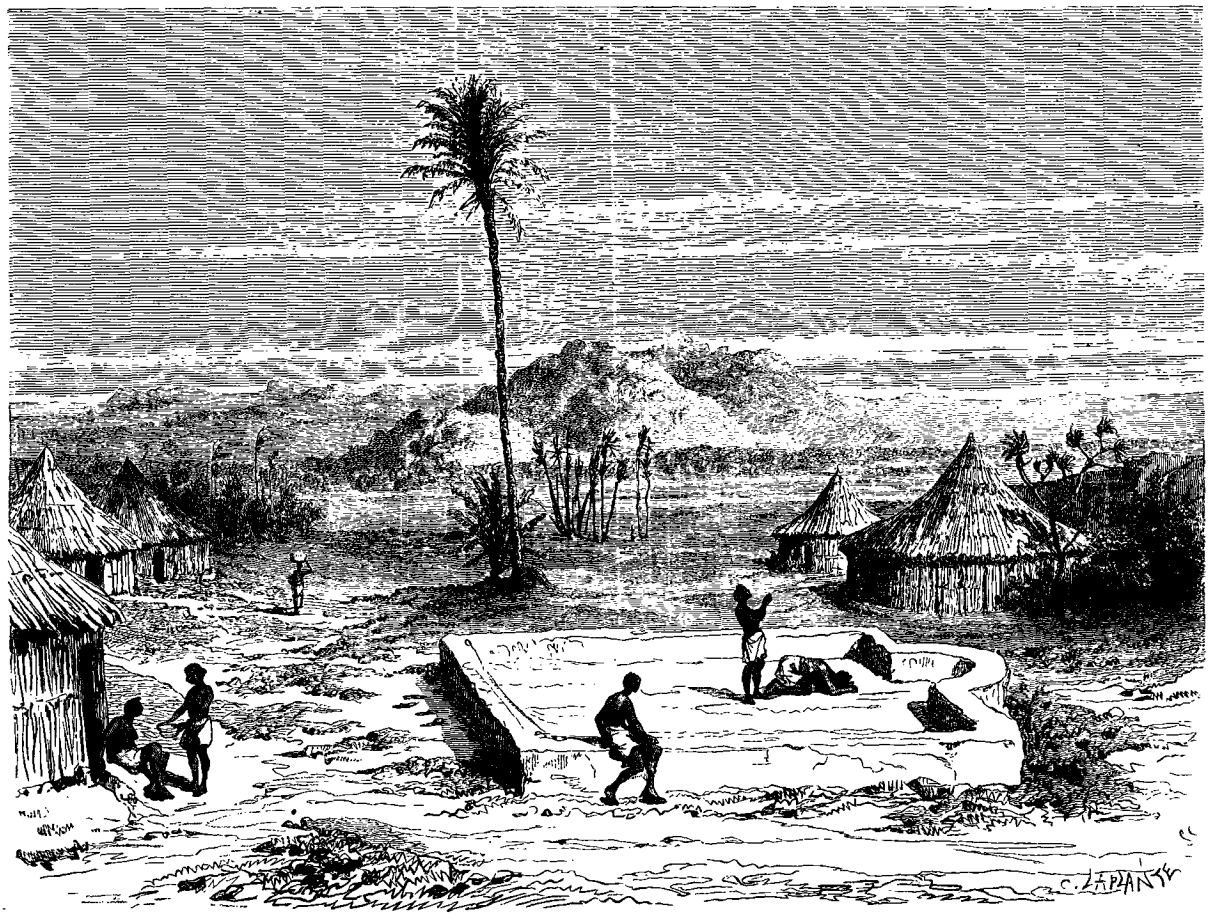
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au gré du courant. Qu'était-ce que ce corps noir, de sinistre apparence, que l'on ne reconnaissait que vaguement encore ? Chacun se leva pour l'observer, quelques-uns se disposant à l'arrêter au passage. Le cadavre d'un nègre, d'un aspect hideux, se dessina bientôt nettement à nos yeux ; son corps et ses membres étaient enflés, considérablement grossis. Au milieu de sa tête, qui avait l'apparence d'une boule boursouflée, on voyait deux points noirs et une partie blanchâtre, livide : ces points noirs étaient la place de ses yeux renfoncés ; ses lèvres déjetées formaient la partie blanchâtre et livide. Quelques poissons voguaient à sa suite, venant de temps à autre le choquer de leurs mâchoires, comme s'ils en attendaient quelque nourriture. Ce corps était affreux, mais enfin, c'était celui d'un être humain.

« Il faut l'accrocher et le conduire à la rive, dis-je, afin que l'on puisse prendre des informations et l'inhumer ensuite.

— Peuh ! Bah ! firent les hommes du bord, les uns en se rasseyant, les autres en rejetant les instruments dont ils s'étaient munis d'abord. — C'est un nègre, un esclave, personne ne s'occupera de cela, la justice pas plus que le public, et son corps infecterait la rive au lieu de nourrir les poissons. »

C'était peut-être un esclave tué par son maître, événement assez fréquent dans ce pays, et qui, bien que



Mosquée dans sa plus simple expression. — Dessin de Karl Girardet.

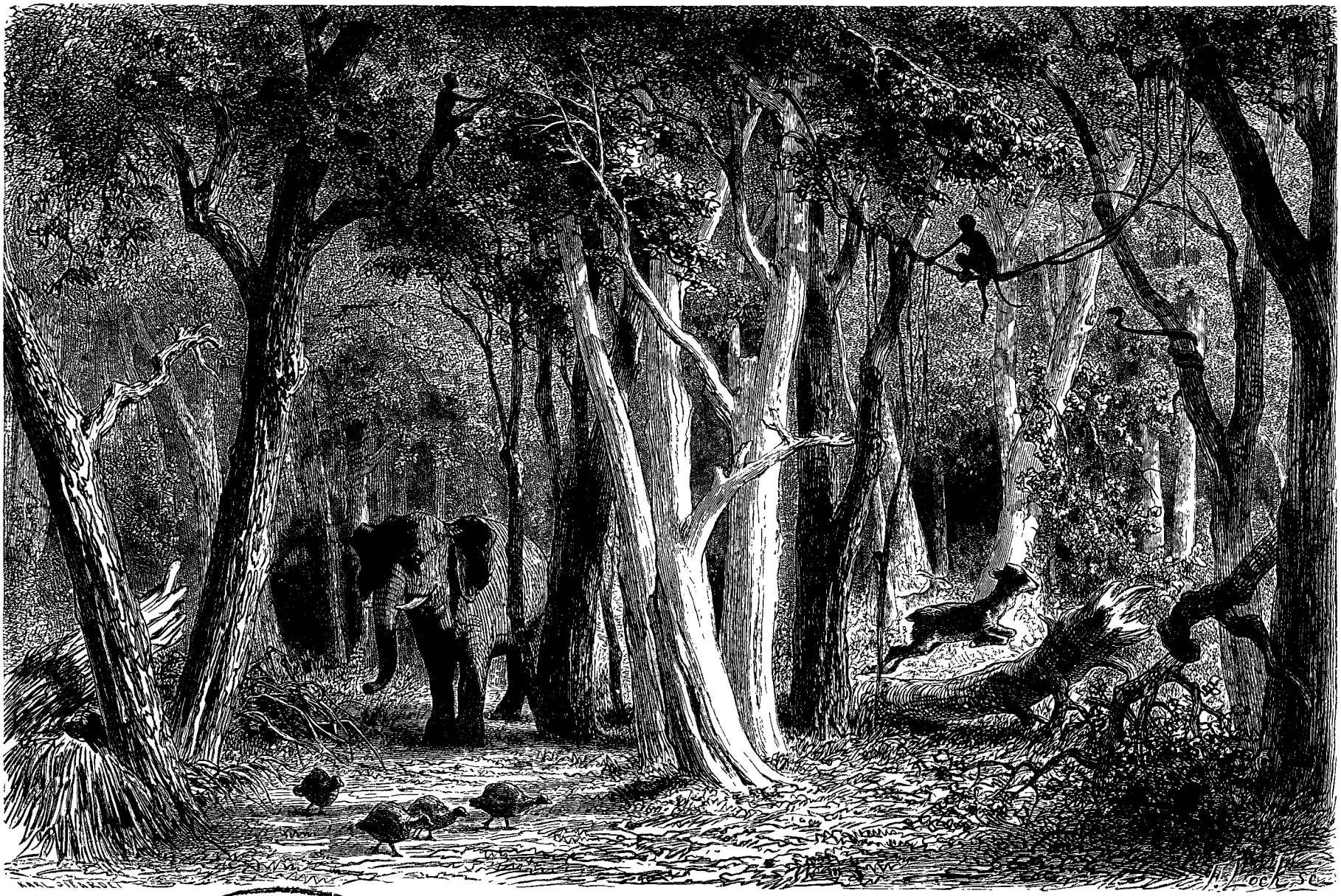
contraire aux lois du Coran, n'attire cependant jamais l'attention de la justice.

Différentes natures de forêts. — Charmantes retraites. — Pas de roses sans épines. — Moyen de protéger la récolte. — Sauvage beauté des forêts vierges — Nombreux hôtes des forêts. — Perplexités nocturnes.

Le matin du 1er mars, après avoir dépassé Saba-Douleb, village ainsi nommé, parce que, dit-on, c'est là que se trouve le premier douleb que l'on rencontre en remontant vers le sud, plusieurs de nos matelots sortirent pour chercher quelques provisions. Le premier qui rentra nous dit avoir croisé les traces d'un lion ; un des hommes qui revint ensuite annonça qu'il venait de voir un lion emportant un mouton.

A cette nouvelle, il me prit subitement envie de sortir aussi. Je n'avais nullement l'intention de me mesurer avec le terrible animal ; mais j'avais le plus vif désir de voir ce prince des forêts en liberté ; toutefois, je glissai une balle sur le plomb de mon fusil. Mes compagnons tentèrent de me retenir, disant que c'était une témérité, une imprudence inutile. Voyager pour ne pas voir, remarquai-je, n'est pas très-utile non plus. Du reste, si mon intention n'était pas d'affronter le lion, je comptais, au pis aller, rencontrer quelque gibier moins dangereux, qui me dédommagerait de ma

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt des bords du Nil Bleu. — Dessin de Karl Girardet.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

course et ferait un appoint utile à notre cuisine; je m'élançai donc dans la forêt.

Le vent n'était pas favorable à la navigation, et, en remontant à pied dans la direction du fleuve sans en suivre les contours, je devais nécessairement gagner beaucoup d'avance sur les barques et les rejoindre facilement le soir. Dans les endroits où le sol est élevé, la forêt est maigre et entrecoupée de clairières et même de parties nues; dans les endroits où le sol s'abaisse, elle est admirable.

J'avançai un peu au hasard; après avoir parcouru une partie assez monotone, la nature changea; des oppositions se dessinèrent, la forêt s'éleva; çà et là, je rencontrai de larges clairières, tantôt arides, tantôt couvertes d'un gazon élevé, mais sec, et capricieusement décorées d'arbres en groupes ou isolés. La forêt, dans cet endroit, présentait l'aspect d'un jardin anglais négligé; ailleurs, elle prenait un autre caractère. Les arbres, serrés et élevant perpendiculairement leurs troncs, ressemblaient à des fûts de colonnes supportant des voûtes de feuillage; en ces endroits, le sol est uni et complétement dénué de menue végétation; d'autres fois, des branches, en quantité prodigieuse, se projettent et se croisent dans tous les sens, soit au-dessus de la tête, soit au niveau même du sol; il est alors impossible de marcher debout; on n'avance qu'à la condition de se faire reptile. Les oiseaux, dans ces lieux, sont innombrables; rien n'est bizarre, étrange, pour des oreilles européennes, comme les cris et les ramages des animaux qui peuplent ces feuillages.

Ces forêts ne sont pas absolument inhabitées par l'homme; on y rencontre quelquefois des groupes de cabanes d'une construction pittoresque; on a choisi pour les établir les endroits où les troncs d'arbres, convenablement rapprochés, présentent, par leur position relative, une sorte d'enceinte naturelle. Les indigènes remplissent les intervalles avec des branches, des roseaux ou des nattes, et forment ainsi promptement et solidement la clôture d'une demeure; le toit est ensuite suspendu aux branches et complété par le feuillage des arbres qui abritent le tout contre le soleil. Quelques clairières sont cultivées à proximité de ces habitations; le sol de ces champs, d'un terrain noir et doux, est des plus fertiles et n'a pas besoin d'arrosage; l'humidité et la chaleur tropicale accélèrent considérablement la croissance; entre le semis et la récolte, l'espace de temps est très-restreint.

Les délicieux ombrages et la merveilleuse nature qui entourent champs et cabanes semblent faire de ces charmantes retraites de véritables édens. Hélas non! le péché originel de notre première mère a aussi passé par là. Les nombreux singes et la multitude d'oiseaux qui pullulent sous ces ombrages et égayent ce paradis terrestre sont en même temps le fléau qui en éloigne l'homme. Les singes sont si multipliés que la surveillance la plus active ne garantit pas de leurs vols, de leur pillage; la maison même n'en est pas exempte. Si l'homme tourne le dos à sa porte non barricadée, ou pour peu qu'il s'en éloigne, les singes se glissent furtivement dans sa demeure et s'emparent de ce qui leur tombe sous la main, voire même de ce qui est caché; ls savent découvrir les provisions et les enlever avec une dextérité merveilleuse. Si l'on en surprend un dans son larcin, il se blottit derrière le moindre objet, et, aussitôt que le propriétaire a franchi le seuil, ou même auparavant, l'animal s'échappe, glisse au besoin entre ses jambes et grimpe sur les arbres avec une agilité sans pareille.

La multitude des oiseaux n'est pas moins que le singe le fléau de la récolte. Pour garantir son bien, au moment de la maturité, le cultivateur est obligé de recourir à un singulier moyen : au centre de son champ, il dresse, sur trois ou quatre piquets ou perches, une estrade grossière, assez élevée pour dominer tout l'espace qu'il s'agit de protéger. Cette estrade a un tablier où l'homme monte à l'aide des nœuds ou tronçons de branches saillantes de l'un des piquets; au-dessus de sa tête, un abri de branchages le garantit de l'ardeur du soleil. A partir de cette estrade, des cordages menus rayonnent de toutes parts vers le pourtour du champ, où ils sont attachés soit à des piquets élevés, soit aux arbres qui l'entourent. A ces cordages sont suspendus des objets propres à épouvanter les oiseaux; le surveillant demeure sur l'estrade sans la quitter d'un instant, depuis le point du jour jusqu'à la nuit close; et de là, comme une araignée au centre de sa toile, il agite, de temps à autre, les cordages et les épouvantails qui éloignent la multitude des ravisseurs. Sans cette précaution, aucune récolte n'arriverait à maturité; et, malgré tout, elle est souvent encore endommagée.

Vers le soir, j'attendis, près de la rive, les barques à leur passage, pour y prendre mon gîte.

Cette journée, entièrement passée au sein des forêts, loin de me fatiguer, avait eu tant d'attrait pour moi que j'eus hâte de recommencer le lendemain dès le matin. Le vent continuait à n'être pas favorable et les barques avançaient lentement, circonstance qui se prêtait à mon projet; je me fis donc mettre à terre.

La rive, en cet endroit comme sur plusieurs autres points des environs, s'élève, en falaise, à près de vingt mètres; la hauteur est encore plus considérable; au-dessus, je me trouvai sur un plateau à demi garni d'une végétation assez chétive, qui allait me laisser exposé à toute l'ardeur du soleil tropical; j'en étais presque au regret d'avoir quitté la barque. Pourtant, après avoir marché quelque temps sur ce plateau, je reconnus que j'étais arrivé à sa déclivité. Je continuai d'avancer sur un sol qui s'abaissait graduellement, et je trouvai la végétation de plus en plus vigoureuse. Les arbres épineux firent place à d'autres plus élevés et dont le feuillage était plus développé; peu à peu, je vis se former, sur ma tête, une voûte de verdure; elle devint même si épaisse que la lumière du jour y pénétrait difficilement. Cette obscurité donnait à la forêt un caractère particulièrement grandiose; enfin, l'aspect en fut si sombre, si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauvage, qu'il en était presque effrayant. J'avançais avec émotion sous ce dôme végétal peuplé d'animaux de toute sorte. Par moments, on eût cru plutôt marcher dans les profondeurs d'une grotte que dans une forêt. Ailleurs, une infinité de pieds d'arbres, de plantes rampantes et autres se groupaient, s'enlaçant de mille manières; la confusion des troncs et des branches était indescriptible. Ici, des cactus rampent, s'élèvent, se tordent en mille replis, serpentent comme une multitude de couleuvres à travers les autres arbres, puis laissent retomber leurs longs rameaux flexibles en vastes effilés ou en longues guirlandes allant d'un arbre à l'autre. Là, c'est un arbre qui s'est affaissé sous la charge des autres végétaux qui l'accablent et a laissé pénétrer un faisceau de lumière oblique. Plus loin, on se trouve en face d'un monceau de bois secs, d'entassements de troncs morts provenant des arbres qui sont tombés de vétusté; mais souvent ces troncs ne sont que des fantômes : ils sont tellement décomposés par le temps que, lorsqu'on s'en approche, ils tombent en poussière et en débris poreux et vous livrent un passage libre là où de grosses pièces de bois semblaient l'intercepter; l'écorce seule leur donnait une apparence de solidité.

Parfois, on se trouve en face d'un réseau d'allées dénuées de verdure, tortueuses, jonchées de débris et de feuilles mortes; la plupart n'ont pas d'issue; si l'on n'a soin de consulter celles qui ont été frayées par les animaux, il faut revenir sur ses pas. La voûte de verdure, à quatre ou cinq mètres de hauteur, est si épaisse que l'on peut à peine trouver quelques jours pour voir le ciel; et lorsque, par une cause ou par une autre, un vide se produit dans cette masse et laisse pénétrer l'air et le soleil, aussitôt la menue végétation s'empare du sol et le couvre d'un vert tapis.

On ne rencontre aucune hutte, aucun être humain; cette nature est d'une mélancolique grandeur qui élève l'âme; mais, à certains moments, on est étourdi par les cris de toute sorte et les mouvements précipités que provoque la présence inattendue de l'homme. Une multitude de singes crient, se poursuivent, sautent en tous sens, de branche en branche, d'arbre en arbre, et les oiseaux voltigent de droite, de gauche, pour leur faire place. De temps à autre, une volée de pintades s'échappe bruyamment de quelque fourré et s'élève dans les rameaux, se croyant hors de danger. Quelquefois aussi un bruit se fait entendre à vos pieds : c'est un reptile qui, glissant dans les débris qui jonchent le sol, fuit ou se réfugie dans son trou, en laissant entrevoir ses formes hideuses.

Mais déjà le soleil se penchait vers l'horizon; des myriades d'animaux de toute espèce se mettaient en mouvement dans la direction du fleuve pour étancher leur soif. Les tourterelles étaient innombrables; chaque arbre de la forêt en portait un groupe; à chaque pas que je faisais, elles s'envolaient en criant comme pour avertir les animaux de ces lieux qu'un être étrange passait dans leur domaine. Des gazelles, des antilopes, des chacals et d'autres bêtes fauves que je ne reconnaissais point passaient devant moi ou fuyaient à toutes jambes en m'apercevant. Les animaux carnassiers les plus dangereux ne sortent guère de leurs retraites qu'à l'approche de la nuit; aussi, quand je voyais briller des yeux dans un fourré sombre ou trembler des rameaux, je continuais prudemment mon chemin en me tenant sur mes gardes. Les cris les plus étonnants frappaient mon oreille, et quand je cherchais du regard les animaux qui pouvaient les produire, je découvrais parfois que ce n'était qu'un oiseau paisible, paré du plus brillant plumage. Je ne pouvais en croire mes yeux; j'attendais aux aguets pour m'en assurer; l'oiseau semblait s'admirer dans son charmant plumage, il se tournait gracieusement, agitait son aile brillante, puis dressait sa jolie tête, entr'ouvrait le bec, et il en sortait?.... un cri affreux.

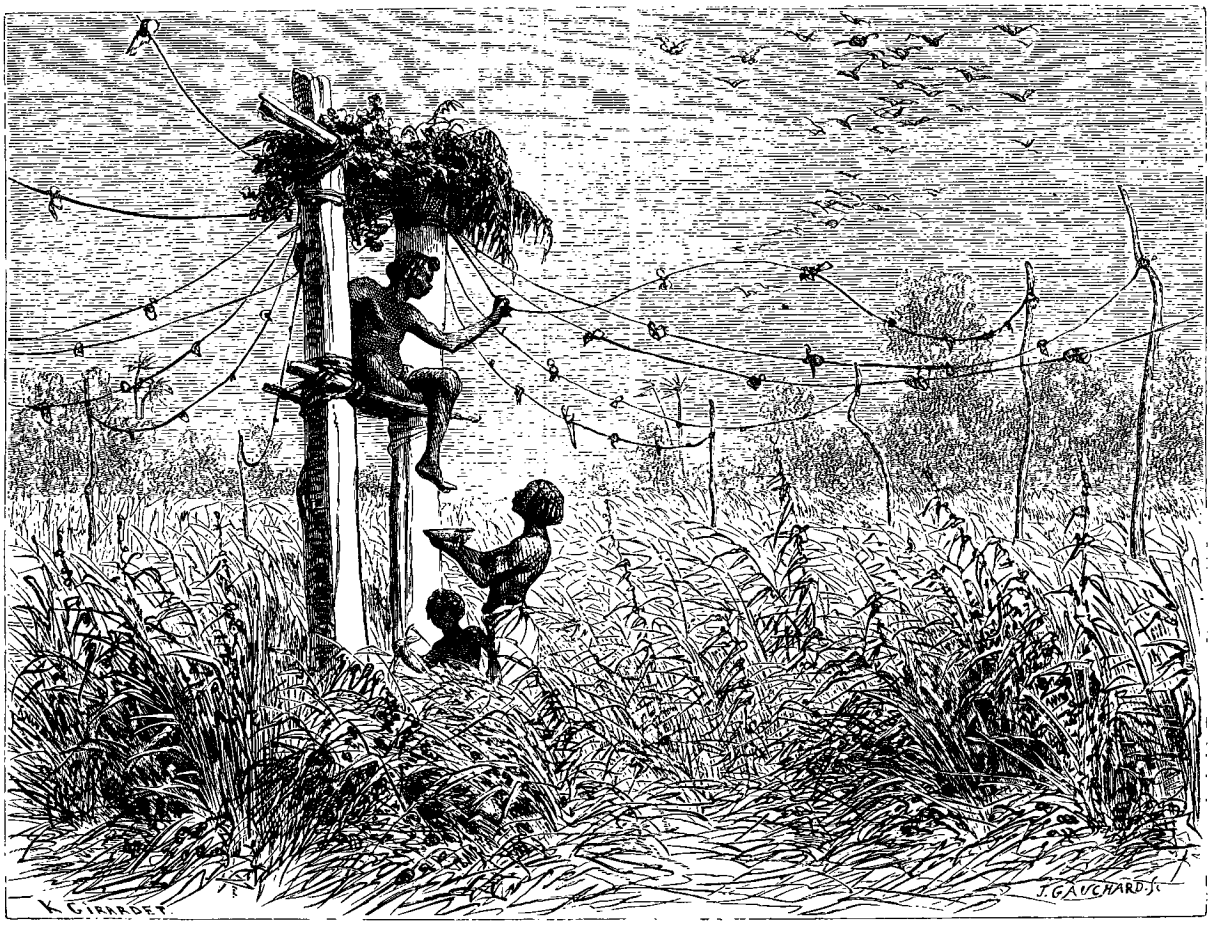
Depuis que j'étais entré dans cette forêt splendide, marchant d'admiration en admiration, de surprise en surprise, les heures avaient passé comme des minutes; je m'aperçus qu'il était déjà tard, et rien ne m'annonçait ni la fin de la forêt ni la proximité du fleuve. Celui-ci avait-il dans ce voisinage un cours opposé à sa direction générale? Je l'ignorais. Je savais que j'étais sur sa rive gauche; je marchai donc de manière à le rejoindre plus promptement. Après avoir cheminé quelque temps dans cette nouvelle direction, je débouchai sur une sorte de lit sablé qui me parut être ou un torrent à sec ou un petit bras du fleuve pendant les hautes eaux. En face de moi, la nature changeait de caractère; c'était une plaine basse et en partie découverte, où croissaient de hautes herbes parsemées de touffes épaisses d'une sorte de jonc très-élevé. Ils formaient un grand nombre de masses compactes qui s'élevaient çà et là de trois ou quatre mètres au-dessus du sol. Ces hauts herbages étaient surmontés de quelques tamariniers, verts en ce moment et dont le feuillage était découpé comme celui du persil.

Entre ce labyrinthe de touffes de joncs serpentaient de nombreux sentiers pratiqués par les animaux; je m'y aventurai, espérant qu'ils me conduiraient au delà de la plaine. Après avoir marché assez loin dans ce labyrinthe, les sentiers se trouvaient de plus en plus resserrés entre les masses herbacées; ils se reliaient dans de petites clairières où ils formaient des carrefours, puis se divisaient de nouveau. Depuis quelque temps j'étais obligé d'employer mes bras pour écarter ces masses végétales à la hauteur de mes yeux; le bas seul présentait des sentiers libres. J'espérais toujours voir s'éclaircir ce fouillis; mais bientôt les masses végétales devinrent si compactes qu'il ne me fut plus possible d'avancer debout, ni même de reculer, car les trouées que je faisais se refermaient aussitôt après mon passage, et, après avoir cherché une issue d'un autre côté, je ne savais même plus par où j'étais venu. D'ailleurs, à quoi bon reculer? Si cette singulière végétation s'étendait le long du fleuve, comme cela est probable, il fallait toujours la traverser sur un point ou sur un autre. Je demeurai donc très-embarrassé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'examinai en dessous les sentiers des animaux ; ils n'avaient que quatre-vingts à quatre-vingt-dix centimètres de hauteur ; il fallait presque ramper pour s'engager dans ces trouées, au risque encore de s'y trouver face à face avec de dangereux ennemis ; et là, ployé sur moi-même, empêtré dans ces étroits tunnels, comment me défendre au besoin ? Mais était-il plus avantageux de reculer ? Cela n'était pas probable ; je continuai donc d'avancer. Force me fut de marcher à la façon des habitués du lieu, c'est-à-dire à quatre pattes ; certainement ma position n'avait rien de gai et tristes étaient mes réflexions en frôlant de mon dos la voûte des sentiers. Cette façon de marcher me fatigua bientôt ; je m'arrêtai pour reprendre haleine, résolu aussi à me débarrasser d'une partie de mon faible bagage. Parmi les oiseaux que j'avais tués, deux pintades et quelques tourterelles que je destinais à notre souper furent laissées pour les passants, mes successeurs. Je repris ma route ; c'était toujours la même multitude de trouées tortueuses recouvertes par les herbes et les joncs dont l'épaisseur ne laissait poindre qu'un demi-jour insuffisant pour reconnaître de quel côté était le soleil afin de me diriger. Mes étapes étaient de plus en plus rapprochées et je commençais à éprouver une extrême lassitude.

Pendant un de mes repos, je résolus encore de me défaire de quelques oiseaux auxquels je tenais, mais



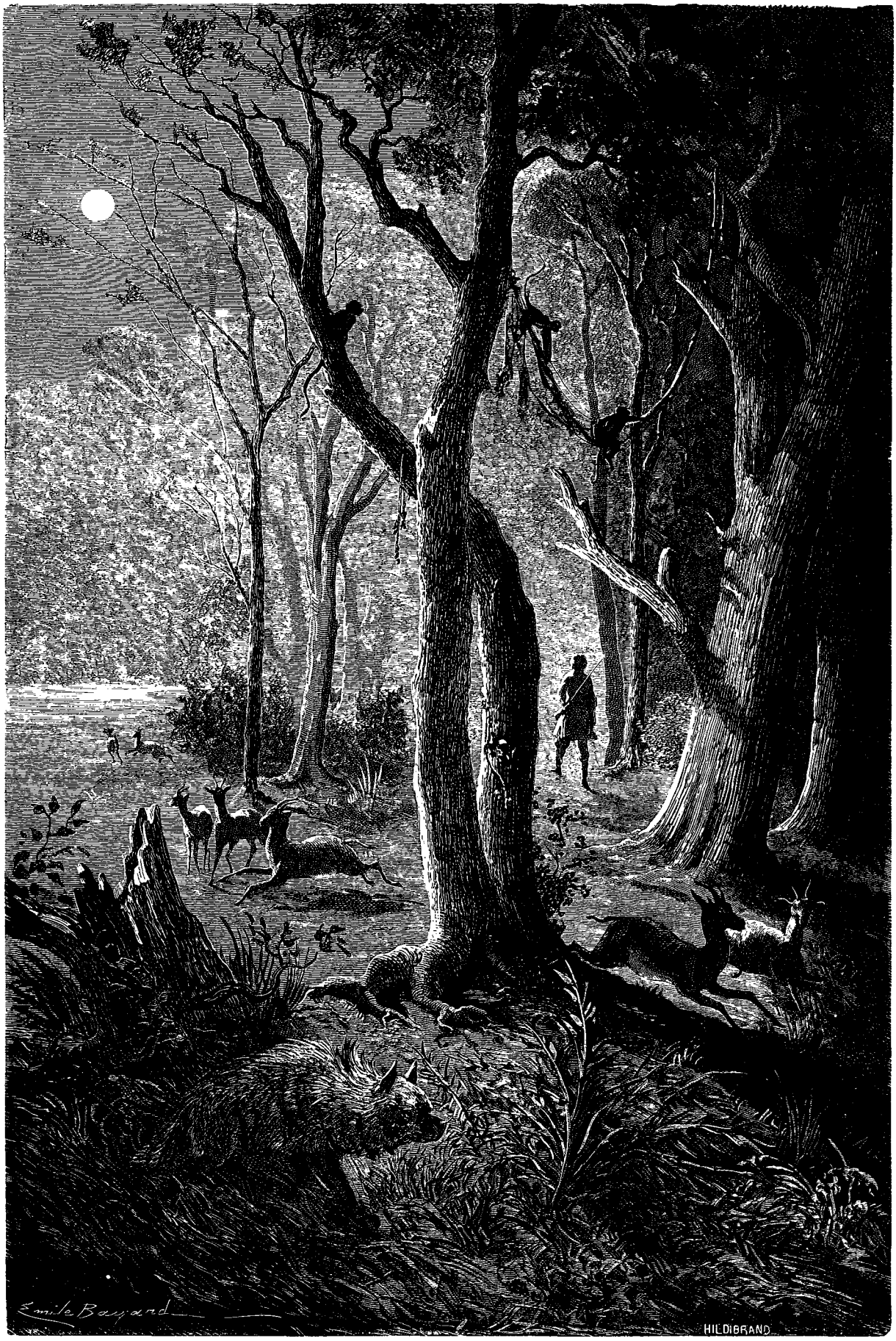
Moyen de protéger les moissons. — Dessin de Karl Girardet.

que j'espérais pouvoir remplacer plus tard. M'étant mis de côté dans le massif, j'écartai un peu la voûte des herbes pour faciliter l'arrivée de la lumière, et malgré ma situation critique, je me mis à inventorier ces oiseaux parmi lesquels étaient un merle grièche au ventre et à la gorge ponceau ; deux guêpiers, à la tête et la gorge bleu vert, au ventre rose, avec deux longues plumes à la queue ; deux perruches vertes ; un kalao tock, oiseau moucheté, brun et blanc, la première couleur dominant sur le dos, l'autre sous le ventre.

Tandis que je prenais ces notes dans ma cachette, j'entendis venir des animaux de mon côté ; ils étaient nombreux, car leur trot de plus en plus distinct était multiplié. De ma retraite je ne pus les voir ; pourtant, au bruit de leurs pas, qui ne semblait pas être celui de griffes ou de pattes sur le sol, mais bien celui de petits sabots, je pensai que ce devaient être des antilopes, ce qui me tranquillisa.

Un peu plus loin je crus distinguer, à travers d'autres bruissements, un murmure de l'eau ou plutôt un clapotement comme si elle était agitée par quelques animaux aquatiques ; seulement ce bruit ne venait pas du côté où je me dirigeais. Aussitôt je tournai mes pas autant que possible vers le point qu'il m'indiquait, et, après une nouvelle course assez longue en raison de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Perplexités nocturnes dans la forêt. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ma position difficile, je me trouvai enfin sur le bord du fleuve.

Mon premier soin, après m'être redressé et avoir respiré librement, fut de courir à l'eau pour étancher ma soif; ensuite je m'étendis avec volupté sur la rive en songeant à la singularité de la route que je venais de parcourir, route bizarre que certainement je ne m'attendais pas à rencontrer dans mes voyages.

En examinant le cours d'eau qui était devant moi, je m'aperçus bientôt que ce n'était pas le véritable fleuve Bleu, mais probablement un de ses bras secondaires; car il n'y avait pas plus de courant au milieu que vers la rive, et je ne devais pas m'attendre à y voir passer nos barques. Ce fut pour moi une grande déconvenue; j'avais vraiment besoin de repos et j'aurais voulu m'arrêter.

L'endroit où je me trouvais était délicieux; c'était un site d'une originalité charmante. De longues herbes élevaient leurs tiges jusque dans les branches des arbres et donnaient au paysage une douceur d'aspect extraordinaire; çà et là des plantes herbacées petites et grandes montraient des formes variées, étalaient leurs feuillages déliés; d'autres, avec leurs panaches recouverts de duvet fin et moelleux, se courbaient en gerbes gracieusement contournées. Des grèves recouvertes d'un sable fin et uni se déroulaient comme des rubans en serpentant entre l'eau et la végétation et semblaient attirer mes pas. Une nappe d'eau tranquille reflétait les accidents de ces douces rives et se perdait sinueusement dans un lointain vaporeux.

En remontant le bras du fleuve auprès duquel j'étais parvenu, je m'aperçus que sur certains points son lit était à sec, ce qui me permettait de traverser l'île pour être plutôt à même d'observer le cours principal que devaient remonter nos barques. Cette île contenait une forêt bordée d'une assez large zone de grandes herbes et de joncs. J'essayai de m'y aventurer; mais je ne tardai pas à reconnaître que j'allais me retrouver en face de difficultés du même genre que celles dont je venais de me tirer avec tant de peine; elles étaient pires encore; car, non-seulement ces herbes étaient aussi épaisses, mais je ne pus rencontrer aucun sentier frayé par les animaux; et, malgré le peu de largeur de cette zone d'herbages et de joncs, je dus renoncer à la traverser. Je continuai donc à suivre la grève, pendant environ deux kilomètres pour attendre les barques. Elles avaient navigué très-lentement, et je n'aperçus que la première, fort loin de moi encore; pour les attendre, je m'assis au bord du fleuve, sous de grands arbres, à une place qu'une troupe de singes venait de m'abandonner.

Ces animaux revinrent peu après lorsque je fus tranquillement assis, et je ne tardai pas d'entrer en relation avec eux; en me voyant complétement inoffensif, les mains vides, ils s'approchèrent très-près de moi, même jusqu'à deux ou trois pas de distance; ils ne semblaient nullement redouter mon voisinage. D'ailleurs, j'avais tellement braconné ces deux jours, que la provision de capsules que j'avais dans ma poche se trouvait épuisée; mon fusil couché sur la grève à mon côté, n'était plus qu'un bâton incommode. Les singes pouvaient rester impunément près de moi, comme si j'étais un indigène désarmé. Ils s'asseyaient pour m'observer plus à l'aise, tout en se livrant aux pantomimes grimacières qui leur sont habituelles. Ils se disputaient entre eux, se faisaient des grincements de dents; je pus reconnaître qu'ils avaient en liberté à peu près le même caractère que celui que nous leur connaissons dans l'état privé. L'un d'eux, qui se trouvait près de l'extrémité du canon de mon fusil, y porta la patte à deux ou trois reprises, comme pour s'assurer de ce que pouvaient être ces deux tubes en métal; s'enhardissant encore, il s'approcha de la bretelle de mon arme; la trouvant sans doute à sa convenance, il la saisit et voulut s'enfuir; mais elle tenait au fusil; celui-ci était lourd, et elle lui échappa. Plusieurs de ces animaux m'ayant montré les dents, je fis mine de leur jeter des pierres. A ce mouvement, un branle-bas s'établit dans mon entourage; quelques-uns des singes s'enfuirent au loin, les autres grimpèrent sur les arbres qui étaient au-dessus de moi, en jetant des cris étourdissants; l'un d'eux, qu'avaient suivi de près les ricochets de mon caillou, vint au-dessus de ma tête tenter une petite vengeance; il se mit à secouer les branches de toutes ses forces, comme pour faire tomber sur moi les débris de bois sec qui se brisaient sous ses efforts. Un autre, plus malicieux, se permit certaine inconvenance dont je faillis recevoir les éclaboussures. A la suite de cette petite guerre, les singes revinrent encore; mais ils se tinrent à une distance plus prudente.

Les jeux de ces animaux m'amusèrent assez longtemps, trop longtemps même; car tout à coup les cris des animaux sauvages m'avertirent que la nuit commençait à répandre ses ombres. Un chacal, le premier, jeta sous les échos de la forêt son hurlement triste et prolongé : *ouaou, ouaou, ouaou;* d'autres, peu après, lui répondirent de divers points des alentours; ensuite tout bruit cessa. Pendant leur silence, les animaux cherchent à se réunir; quelques temps après, leurs cris retentissent de nouveau de toute part, puis ils se taisent encore jusqu'à ce qu'ils se soient rassemblés. Cela fait, ils ne recommencent leurs hurlements que si l'un d'entre eux s'égare ou se trouve isolé. D'autres cris, d'autres mugissements que je ne reconnaissais pas retentissaient sur plusieurs points de la forêt; l'hyène vint mêler son cri bref et vigoureux à cet étrange concert; tous ces êtres sauvages sortaient de leurs repaires.

Les cris, les hurlements devenaient de plus en plus multipliés; la nuit se précipitait, il fallait bien prendre un parti. Je n'avais pas le choix; il ne me restait qu'à redescendre le long du bras du fleuve jusqu'au point où il offre un passage à sec, et là traverser l'île pour m'approcher de la barque. Songer à coucher seul sur la rive était impossible; tous les animaux carnassiers allaient venir tour à tour s'y abreuver et guetter leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proie. Je pris donc mon fusil sur l'épaule, regrettant vivement son impuissance momentanée, ne fût-ce que pour faire du bruit au besoin, afin d'éloigner ledanger ou prévenir les gens de la barque de ma présence dans ce lieu isolé.

J'avais à peine fait quelques cents pas, que les cris de l'hyène partirent du bois; ceux des chacals s'y ajoutèrent aussitôt; j'avançais toujours le plus silencieusement qu'il m'était possible en sondant l'obscurité du regard. Plus loin un effroyable soupir, un *woûf* d'une puissance de poumons à défier des soufflets de forge, fit frémir les voûtes de la forêt, en avant de moi! Je m'arrêtai subitement. Qu'était-ce?... Quel être pouvait pousser un tel soupir; un soupir à glacer d'effroi tous les êtres vivants?... Je ne voyais rien devant moi. Pourtant, à ce terrible et grave soupir, tous les hurlements, tous les petits glapissements que j'entendais çà et là dans la forêt s'étaient tus subitement; a nature semblait muette.... Néanmoins, il fallait avancer; je serrai le fleuve de plus près comme un refuge, et je marchai avec précaution. Tout à coup un second soupir de même nature que le précédent se fit entendre, ni plus ni moins sonore que le premier. Il fut immédiatement suivi d'un terrible rugissement, qui, ébranlant les profondeurs de la forêt, retentit en avant de moi et me parut venir de l'endroit où je devais traverser le bras du fleuve, sinon de plus près encore.

Il n'y avait plus de doute; c'était le lion, ce roi terrible de la forêt, que j'avais sur mon passage; d'autres rugissements suivirent bientôt le premier, puis tout sembla se taire.

Après un certain temps de silence, les cris, les hurlements des autres animaux recommencèrent au loin et de proche en proche se firent entendre de nouveau, tout près de moi. Il fallait à tout prix atteindre la barque; je m'enhardis un peu en songeant qu'au besoin je pouvais me jeter dans le fleuve pour y trouver un refuge; c'était en cas d'attaque la seule chance de salut qui me restât, chance bien incertaine cependant, car tous les fauves nagent mieux que l'homme; seulement je pouvais avoir pied plus loin que mes agresseurs et les combattre alors dans des conditions plus avantageuses; mais aussi je pouvais être atteint d'un bond à l'improviste. J'étais donc réduit à prévoir des éventualités fort peu encourageantes.

J'arrivai à un endroit où la rive du fleuve était interceptée; une lisière de buissons et d'arbres dont les branches tombaient dans l'eau couvraient les talus abrupts et se reliaient à la forêt; il fallait absolument abandonner le bord du fleuve, mon unique refuge. J'hésitais; le cri de la hyène, qui était sur mes talons, coupa court à mon hésitation, et je m'engageai sous le bois. Là l'obscurité était complète; du côté du fleuve seulement j'apercevais des demi-jours scintiller entre les troncs d'arbres. Tout autour de moi c'était un étrange frémissement de la nature; je portais mes mains en avant de moi, pour ne pas me heurter aux mille obstacles qui m'enveloppaient. De temps à autre je m'arrêtais pour prêter l'oreille, puis j'avançais de nouveau en tâtonnant.

Tout à coup de vigoureux rugissements retentirent non loin de moi, une grande agitation se produisit sous la forêt; je me pressai involontairement contre les troncs d'arbres. Pourtant ce tumulte sembla s'éloigner et décroître; ce ne devaient être que quelques animaux paisibles qui avaient fui épouvantés; mais mon espoir de l'éloignement du lion était évanoui; il était encore sur ma route, où ses rugissements se renouvelaient de temps en temps. Néanmoins j'avançai jusqu'à ce que j'eusse rejoint le Nil.

J'avais déjà entendu en Algérie la voix de ce puissant animal : jamais elle ne m'avait semblé si terrible. Le fait est que, sans qu'elle parût coûter le moindre effort de poumons, cette voix remplissait l'espace de sons caverneux; elle semblait communiquer une commotion à tous les objets des alentours et avoir la même intensité dans le lointain que dans le voisinage.

Lorsque les rugissements eurent cessé, j'attendis encore, espérant cette fois que les lions laisseraient enfin le passage libre; puis j'enlevai mes chaussures pour marcher plus silencieusement, et j'arrivai ainsi en vue de l'extrémité de l'eau qui interceptait la traversée du bras du fleuve. A l'idée que l'eau ne serait peut-être pas assez profonde pour me protéger et que je m'y trouverais à la merci de mes ennemis, je m'arrêtai court un instant. Cependant je me décidai à tenter de traverser le bras du fleuve; je m'y introduisis avec précaution, pour ne pas agiter l'eau, et j'arrivai ainsi sur l'autre bord dans la presqu'île.

Pendant un instant je prêtai l'oreille; n'entendant rien, je repris assurance; pourtant jamais encore je n'avais été si près du danger. A la faveur des dernières lueurs du crépuscule, j'apercevais, se dessinant faiblement sur le ciel, l'extrémité de la longue vergue de la barque, mouillée devant moi, vers le bord opposé de l'île. Je n'étais plus séparé de mon but que par un faible espace; seulement, pour l'atteindre, il fallait côtoyer la lisière de la partie boisée qui s'avançait de mon côté. La silhouette noire qu'elle formait à ma gauche était bien un peu inquiétante; mais le silence qui régnait de ce côté me rassura; je n'entendais plus que les nombreux animaux de la rive gauche, qui avaient recommencé à remplir la forêt de leurs voix sinistres. Jetant donc mon fusil sur l'épaule, je marchai directement vers la barque.

Presque aussitôt, au bruit que firent mes premiers pas sur le sable, un animal que je ne pus qu'entrevoir se leva devant moi et entra précipitamment sous le couvert du bois; au même moment deux épouvantables rugissements, mêlés de grognements et d'affreux soupirs, retentirent dans cet endroit. La sonorité, la puissance du râle, étaient telles, qu'il semblait se produire à mon oreille. Je restai cloué à ma place par l'émotion, mes yeux plongeant en vain dans l'obscurité; mais des craquements de branches, le feuillage agité et bruyamment froissé sous l'impulsion de mouvements puissants et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

désordonnés, faisaient conjecturer la scène terrifiante qui se passait près de moi. A tout cela se mêlait je ne sais quel sourd et horrible bruit rauque.

Pourtant ma pensée reprit son cours, et mon premier mouvement fut de battre en retraite aussi silencieusement que possible; je reculai vers la rive que je venais de quitter.

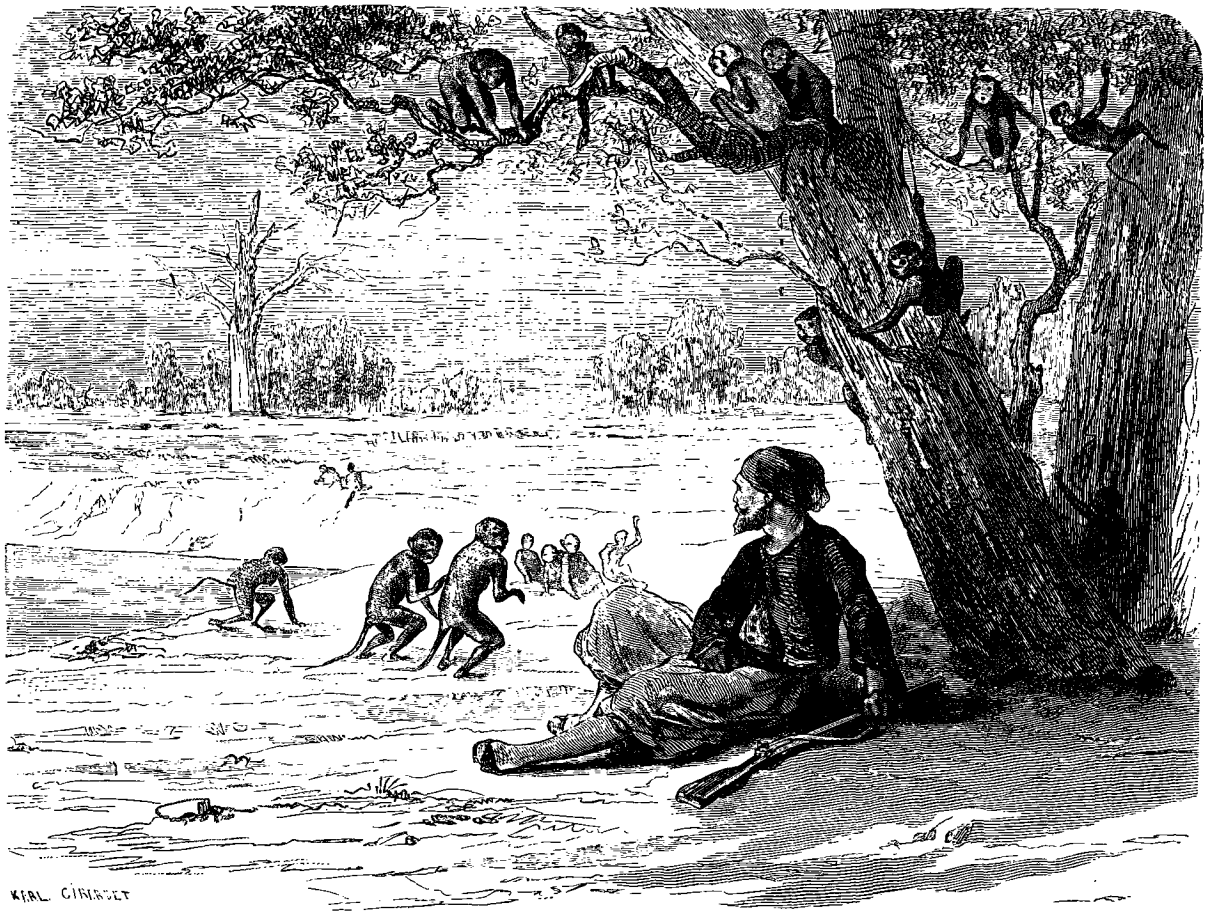
Évidemment l'animal inconnu que j'avais fait fuir était tombé sous les griffes des lions en pénétrant dans le bois où ils étaient, selon toute apparence, en embuscade. Le sort de cette malheureuse bête, qui n'avait pas même eu le temps de jeter un cri, eût été probablement le mien sans cet incident.

Ayant rejoint la rive, je me hâtai furtivement de la suivre en remontant, et je doublai ainsi la pointe sablonneuse de l'île sans abandonner le bord de l'eau. J'entendais toujours les débats et les cris des lions; comme ils paraissaient être plusieurs, j'écoutais de temps à autre pour m'assurer si l'un d'eux n'était pas à ma poursuite. Le chemin me sembla fort long, mais j'arrivai enfin en présence de la barque; la planche qui la mettait en communication avec la terre avait été retirée. J'aperçus, par leurs silhouettes sur le ciel, nos hommes debout sur le pont, écoutant avec une anxiété d'autant plus vive qu'ils savaient que pour venir à bord je devais passer précisément par le lieu où s'étaient fait entendre les rugissements. Le reis, en effet, ne s'était décidé à amarrer sa barque en cet endroit qu'après s'être assuré que je pourrais pénétrer dans l'île pour l'atteindre. Il était du reste évident, d'après les cris et les bruits que l'on avait entendus, que les lions avaient atteint une proie et la dévoraient. Pour les gens du bord, qui connaissaient les habitudes de ces animaux et leur manière particulière de rugir lorsqu'ils tiennent une victime, cela ne laissait aucun doute; aussi une exclamation s'échappa de toutes les poitrines quand j'élevai la voix pour demander qu'on vînt me chercher; les épaules d'un nègre me servirent de pont. Chacun me combla de félicitations; la protection d'Allah était évidente: « Allah kérim ! Inchallah ! » dirent les musulmans du bord.

Amen! répétai-je tout bas.

TRÉMEAUX.

(La fin à la prochaine livraison.)



En compagnie des singes. — Dessin de Karl Girardet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Habitations dans la forêt. — Dessin de Karl Girardet.

VOYAGE AU SOUDAN ORIENTAL,

PAR M. TRÉMEAUX [1].

1848 - 1850. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Homme emporté par un crocodile. — Un coup de dent de crocodile. — Chasse à l'hippopotame. — Sauvage harmonie. Voisinage des éléphants.

Nous allons maintenant nous reporter dans le haut Sennâr et le Fa-Zoglo, à l'entrée du pays des nègres, théâtre des scènes les plus émouvantes, des actes les plus barbares de l'homme contre l'homme. Franchissons donc le Sennâr avec ses mœurs étranges, avec ses pratiques inspirées autant par la jalousie de l'homme que par la vénalité et l'avilissement de la femme. Laissons le Sennâr où l'homme blanc, qui s'y réfugie, lutte en vain contre la nature qui commence à le transformer en nègre. Traversons ce pays où les deux races d'hommes les plus tranchées que la terre ait produites se sont souvent disputé le sol, sans que l'homme d'origine asiatique se doutât du sort qui l'attendait dans ces régions primitives; car l'action du soleil sur l'homme n'agit que très-lentement, et celle du sol plus lentement encore.

Pendant que nous étions remorqués par les gens de Lony, l'un d'eux prit avec les dents le bout de la corde pour traverser un bas-fond à la nage, tandis que ses compagnons contournaient l'obstacle pour reprendre le halage au-dessus. Soudain j'entendis plusieurs voix s'élever à la fois; le docteur, qui était debout sur la barque, répétait: « Il l'emporte! il l'emporte! » Un matelot criait: « El timsa! el timsa! » (Le crocodile!) Un troisième: « El barouth! Djibou el barouth! » (Un fusil! apportez un fusil!) Jetant de côté les notes que j'écrivais, je saisis

1. Suite et fin. — Voy. pages 152 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un fusil et sortis précipitamment de la cabine. Regardant sur le point du fleuve où se portaient tous les yeux, je ne vis qu'un cercle d'ondulations comme celui que produit un corps qui disparaît sous l'eau. Tous les haleurs criaient, gesticulaient et s'avançaient prudemment dans le fleuve en se serrant les uns contre les autres; aucun n'osant se détacher du groupe. Le docteur tendit la main vers mon fusil. « Il faut du bruit, tirons, » dit-il. Je lui cédai le fusil, et, saisissant le pistolet que j'avais à la ceinture, nous fîmes feu. Un instant après, un homme reparaissait à la surface de l'eau, à demi suffoqué, gesticulant péniblement, et trahissant une vive angoisse. Le malheureux était à quelques pas en avant des haleurs; mais aucun d'eux n'osait avancer pour lui porter secours. Le docteur tira encore un coup de fusil au hasard dans l'eau pour éloigner le ravisseur supposé; pendant ce temps, on poussait au plus vite la barque du côté du patient, et nous lui jetâmes le bout d'une corde, qu'il put saisir encore, et à l'aide de laquelle nous le tirâmes à bord. Une de ses jambes avait été dévorée par le crocodile.

Ce monstrueux amphibie, trompé par le ferdah flottant de l'homme l'avait, paraissait-il, atteint une première fois par l'extrémité du pied qu'il avait enlevée; puis lui saisissant une seconde fois la jambe jusqu'au genou, il l'avait entraîné sous l'eau. C'est alors que cet animal aussi poltron que féroce, épouvanté par les détonations des armes à feu, par les agitations et les cris des hommes, avait lâché sa proie qui était revenue sur l'eau.

La blessure était horrible; l'articulation du genou était broyée, les chairs du gras de la jambe, fendues sur une grande longueur, s'étaient écartées et laissaient voir l'os à nu. Les dents du monstre avaient laissé de profondes traces. Depuis le pied jusqu'au milieu de la cuisse, on en comptait sept ou huit de chaque côté, dont chacune était assez ouverte pour recevoir trois doigts; d'autres étaient réunies par une même déchirure. Un seul coup de la puissante mâchoire du crocodile paraissait avoir produit tous ces désordres.

Pendant que nous étions encore remorqués par les gensde Lony, j'entendis crier: L'hippopotame! l'hippopotame! (*el baggare et bahar*, ou le bœuf d'eau; on dit aussi le cheval de rivière, ainsi que l'indique l'étymologie de son nom). Comme d'habitude, je cherchai du regard sur la surface liquide, m'attendant à voir paraître la monstrueuse tête et l'échine de l'animal; je fus étonné de ne rien voir. Seulement je remarquai sur l'eau une sorte de croix grecque, formée par deux rondins de bois courts, bien écorcés et bien assemblés par le milieu. Cette croix fendait l'eau et flottait avec vitesse, en descendant le fleuve; par moments elle faisait bouillonner l'eau comme si elle eût été mue par une puissance invisible. En approchant de nous, le flotteur sembla s'animer d'une vitesse extraordinaire; en même temps un formidable ronflement, mêlé au bruit de l'eau qui jaillissait en gerbes, se fit entendre à côté de la barque. Nous aperçûmes un hippopotame, qui, épouvanté par la barque, près de laquelle il s'était trouvé inopinément, avait fait un bond et était sorti à moitié de l'eau; il replongea aussitôt, entraînant le flotteur avec furie.

Peu après, quelques hommes nous hélèrent de la rive; nous demandant si nous n'avions pas vu le bœuf d'eau en chasse. Les renseignements donnés et les hommes lancés à la piste de l'hippopotame, je m'informai de la manière dont se pratique cette chasse.

Cet amphibie sort ordinairement pendant la nuit pour paître comme les autres ruminants, et il a l'habitude de rentrer au fleuve par le même passage qu'il a suivi en sortant. Un ou deux des chasseurs se postent, près de ce passage, dans les endroits les plus propices; ils sont armés de lances à fer crochu en forme d'hameçon et auquel est attachée une corde de cinq à six mètres de long, munie, à l'autre extrémité, d'un flotteur en bois; d'autres personnes vont ensuite au-devant de l'animal dans l'endroit où il paît. Comme il n'attaque pas l'homme, on l'effraye en criant, en battant du tambour, ou bien en brandissant des torches enflammées. L'hippopotame, épouvanté par le vacarme ou le feu, retourne au fleuve, et celui des chasseurs à portée duquel il passe lui lance son javelot crochu dans les flancs. L'animal blessé emporte le trait dans l'eau, et la rapidité même avec laquelle il fuit contribue à agrandir sa blessure par la résistance du flotteur. Ce morceau de bois, qui surnage, permet d'ailleurs de surveiller les évolutions de l'amphibie sous l'eau. Pourtant il arrive quelquefois qu'on éprouve de la difficulté à le suivre pendant la nuit. Pour remédier autant que possible à cet inconvénient, les chasseurs se divisent alors en plusieurs groupes, et, s'ils le perdent momentanément de vue, ils le retrouvent facilement le jour. L'animal s'affaiblit par les efforts qu'il fait, par le sang qu'il perd et par le manque de nourriture. Enfin, se sentant épuisé, il vient mourir près de la rive; car il ne peut rester longtemps au fond de l'eau sans respirer; ou bien encore les chasseurs s'approchent avec des barques pour l'achever à coups de lance. Cet animal traîne quelquefois son flotteur pendant plusieurs jours, surtout si l'hameçon a été mal planté. Celui que nous venions de voir le traînait depuis deux jours.

Le soir du 10 mars, nous nous amarrâmes entre des rives couvertes d'une belle végétation, assez loin au-dessus de Hedabatte. Dans la soirée, nous entendîmes les éléphants qui s'abreuvaient et prenaient leurs ébats sur la rive, non loin de l'endroit où nous étions; par moments ils semblaient s'asperger et jeter de l'eau autour d'eux au moyen de leur trompe. En même temps, nous remarquâmes que l'air nous apportait une forte odeur de musc; les marins prétendirent que cette odeur était dégagée par des crocodiles. Le docteur ajouta que la matière odorante est contenue dans quatre vessies placées sous les aisselles et dans les aines. Du reste, il est à remarquer que toutes les parties du crocodile sentent le musc à un degré plus ou moins prononcé. Les nombreux cris d'animaux que nous entendions ce soir-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

là nous disaient assez que nous étions dans un lieu entouré de belles forêts et loin de toute habitation.

Lorsque chacun se disposa à sommeiller, je montai sur la dunette pour jouir plus tranquillement de la suave nuit qui nous enveloppait. Tout bruit ayant cessé sur notre barque, les animaux de la forêt, que j'entendais alors de loin comme de près, me parurent beaucoup plus nombreux, et, dans ma position hors de danger, j'écoutai sans crainte la sauvage harmonie de leurs cris variés.

Tandis que je prêtais l'oreille à ces cris lointains et rapprochés, doux ou sonores, graves ou aigus, une idée de l'infinie variété de la création se présenta à ma pensée.

J'écoutais les bruits, à peine perceptibles, de petits êtres qui grignotaient dans les planches du navire, lesquels sont déjà de gros animaux à côté d'autres que nous montre le microscope; puis, avec l'échelle des voix nocturnes qui venaient sur tous les tons à mon oreille, je remontais jusqu'à ces puissants éléphants, nos voisins du moment, auprès desquels nous ne sommes nous-mêmes que des pygmées. Pendant que je songeais à la multiplicité des êtres qui pullulent ainsi sur toute l'étendue du globe, mes yeux, fixés au firmament, entraînèrent ma pensée vers un théâtre infiniment plus vaste encore.

Au milieu de mes réflexions, tout à coup un son puissant et sonore me rappela sur le *tout petit* globe terrestre auquel j'appartenais, et à l'*imperceptible* milieu dans lequel je vivais. Quelques-uns de nos hommes, que ce bruit avait réveillés en sursaut, se dressèrent à demi pour consulter les alentours de leurs regards. « *Di-e-di?* qu'est-ce, qu'y a-t-il? » me dit l'un d'eux. Bien que j'eusse moi-même parfaitement entendu, j'étais encore plus embarrassé qu'eux; je ne pus leur répondre, et, ne voyant rien, ils se recouchèrent peu après. Pourtant, en y réfléchissant, je fus tenté d'attribuer ce son puissant aux éléphants que je savais être dans notre voisinage. Plus tard, dans la Nigritie, je fus à même de reconnaître que ma conjecture, à cet égard, était fondée, et que le son retentissant que j'avais entendu était celui que produit l'éléphant avec sa trompe. L'idée que ces animaux étaient près de notre barque, et que de leurs longs naseaux mobiles ils pouvaient venir flairer et fouiller la couchette à ciel ouvert que j'occupais, troubla quelque peu la sécurité dans laquelle je me complaisais. La nuit étant d'ailleurs avancée, je résolus de rentrer dans la cabine pour goûter un peu de repos.

Avant que j'y eusse pénétré, un vaste bruissement de feuilles, de branchages et de froissement de graviers, se produisit non loin de moi; je m'arrêtai aux aguets, et il me sembla que ce devaient être les éléphants, qui, ayant reconnu la barque ou entendu le bruit que je faisais, au lieu de venir sus, pénétraient dans la forêt. Peu après le bruit s'éteignit par l'éloignement, et je gagnai mon gîte. Les cris des autres animaux devenaient aussi de plus en plus rares.

Forêt grandiose, ses accidents. — Une correction turque. — Pénible route, les saisons. — Le baobab. — Principaux arbres. — Nature géologique du Sennâr. — Montagnes primitives et leurs habitants. — Les carcans de l'esclavage. — Douleurs et regrets. — Fa-Méka. pauvre palais. — Fa-Zoglo.

Nous avions ainsi remonté le fleuve Bleu jusqu'au village de Roseires sur les limites du pays des nègres. Ici la végétation forestière est vraiment grandiose. L'homme, et même le chameau, ne sont que des insectes, comparés aux géants du règne végétal qui peuplent ces lieux; notre planche de la page 181 peut en donner une idée. Un certain nombre de monstrueux baobabs peuplent ces lieux; leurs troncs, sans être les plus gros qui existent, atteignent jusqu'à *vingt mètres* de circonférence. De très-grandes espèces d'arbres appartenant à la famille des figuiers, des tamarins très-développés, des sterculias et quelques autres, accompagnent noblement ces colosses de la nature végétale. D'autres espèces servent à mettre en relief les premiers par leurs formes déliées ou par la nature particulière de leur feuillage. Il résulte de cet ensemble un effet aussi magnifique que saisissant. C'est jusqu'à vingt mètres de hauteur et plus que s'élèvent les voûtes de ces grandioses forêts.

Les chameaux qui portaient nos provisions nous ayant précédés à Rosseires, notre caravane fut bientôt prête, et nous fîmes encore une marche le soir du 12 mars pour aller coucher au village d'Hazaza, le deuxième que l'on rencontre au sud de Rosseires.

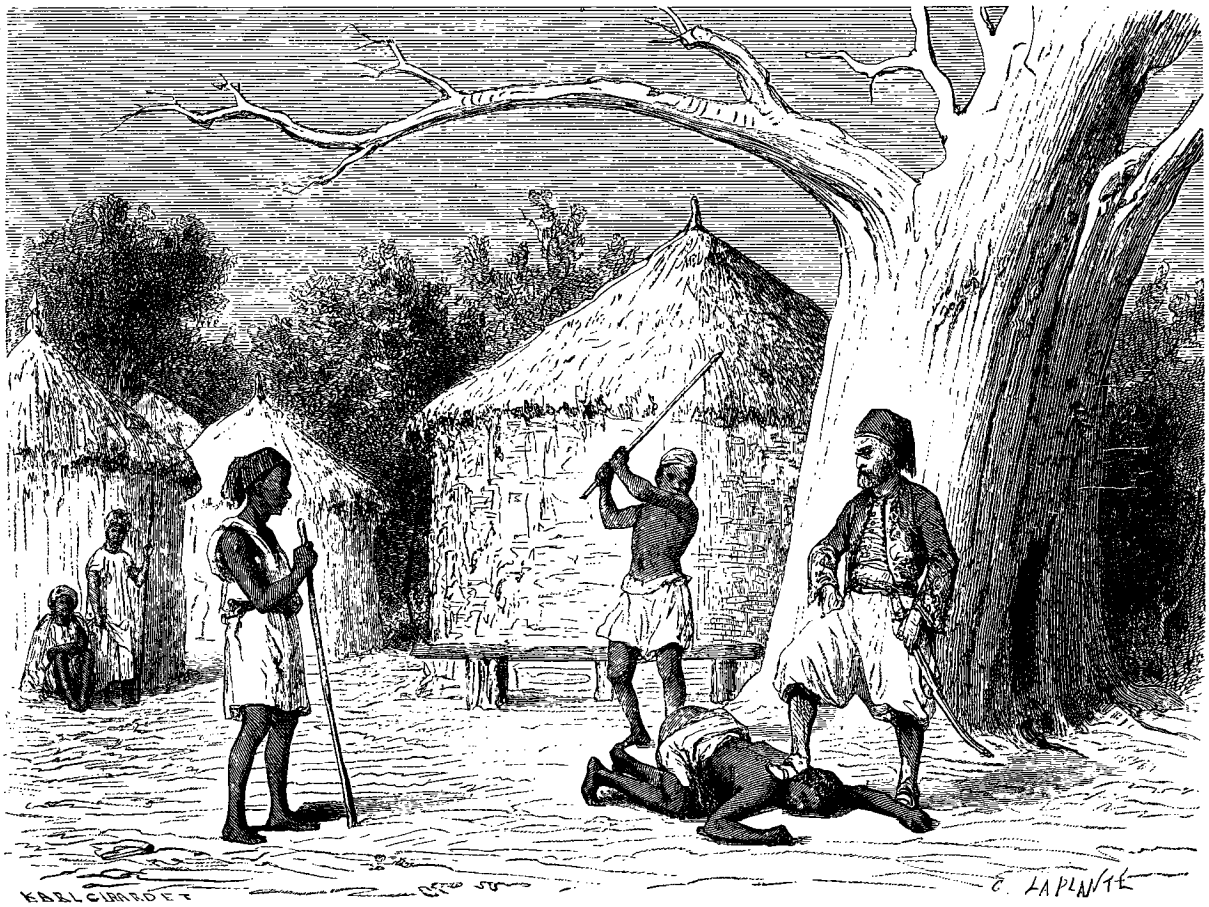
La nuit fut si belle, que nous ne fîmes pas dresser nos tentes; on nous apporta des lits de sangle en usage dans le pays; c'est le ferche dont nous avons parlé; ordinairement ces couches sont des lits de procuste; la tête appuie sur une traverse, tandis que les tibias appuient sur l'autre; il ne faut rien moins qu'une longue habitude ou une extrême fatigue pour dormir dans cette position. Nous eussions certainement préféré coucher sur la terre; mais les insectes, et notamment les fourmis blanches, rendent nécessaire l'usage de ces lits. On ne leur donne guère de longueur afin que la tête, portant sur l'extrémité, la chevelure des indigènes, si soigneusement tressée, selon l'antique usage égyptien, puisse pendre en dehors, et ainsi être garantie des dégâts qu'occasionnent les froissements.

Le lendemain 13 mars, nous commençâmes à apercevoir un peu distinctement les lointains sommets de la Nigritie au sud, et du Kouara à l'est. Nous continuâmes notre route à travers une vaste et interminable forêt, où l'on ne rencontre que quelques clairières, le plus souvent factices, autour des villages; néanmoins la plupart des essences sont maigres et épineuses. Tout ce pays forme une immense plaine légèrement ondulée, et dont on n'aperçoit aucune limite, si ce n'est les quelques sommets dont je viens de parler. Sur notre route, non loin du fleuve, nous rencontrâmes de petits monticules qui paraissent dus à l'accumulation de la terre, des détritus et du sable apportés par les vents, et qu'une végétation accidentel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement plus épaisse a arrêtés. Les plantes ont envahi ces monticules, dont les parties constitutives offrent un commencement d'agrégation, ainsi que je pus le remarquer dans leurs coupures. J'avais déjà observé un effet analogue au-dessus d'Abou-Hamed, à la sortie du grand désert; mais là les parties constitutives de ces monticules étaient plus sablonneuses, et par conséquent l'agrégation plus difficile.

Le matin du second jour de marche, au moment où nous nous mettions en route, je vis le guide indigène hésiter sur le point où il devait nous faire pénétrer dans la forêt; il réfléchissait probablement au choix du sentier qu'il fallait prendre pour rencontrer le moins de difficultés avec notre genre de caravane; il pouvait aussi calculer la route qui nous ferait passer moins à portée des huttes de ses compatriotes. Quoi qu'il en soit, le colonel Yousouf, voyant cette hésitation, interpella le guide, qui parut lui répondre d'une manière un peu embarrassée. Incontinent le colonel lui fit impérieusement signe de s'étendre à terre; mais le guide parut plus embarrassé encore devant cet ordre que devant son chemin; aussitôt, sur un nouveau signe de Yousouf, deux soldats précipitèrent l'infortuné guide à genoux, puis le nez contre terre, et le colonel turc, le pied sur la nuque, lui appuya la figure contre terre, et, tandis qu'il le maintenait ainsi dans la position d'un



Scène d'esclavage : Le colonel turc. — Dessin de Karl Girardet.

homme prosterné, lui fit administrer, d'un seul signe, une volée de coups de bâton sans désemparer. Lorsque l'infortuné sentit le pied du colonel abandonner sa nuque, il se releva, et marcha étourdiment dans l'une des directions qui l'avaient fait hésiter. Était-ce la meilleure?

On ne saurait imaginer les ennuis d'un voyage à dos de chameau au sein de ces forêts épineuses. En dépit de toutes les précautions possibles, on n'en sort que les vêtements en lambeaux et la peau sillonnée d'égratignures. Cependant le chemin que nous suivions était la grande voie de communication entre les provinces de Fa-Zoglo et le Sennâr, celle qui desservait les établissements aurifères de la Nigritie, etc. Néanmoins cette voie magistrale n'est qu'un sentier tortueux se détournant de chaque arbre, de chaque buisson; jamais la main de l'homme n'a donné un coup de serpe ou un coup de pioche pour rendre ce chemin plus viable. Les caravanes et les expéditions militaires du gouvernement perdent chaque semaine plus de temps qu'il n'en faudrait une fois pour toutes afin de rendre praticables les passages les plus difficiles. Fréquemment on rencontre des torrents à sec profondément ravinés, et dont les rives, presque à pic, opposent de très-grandes difficultés au passage des chameaux. Il faut chercher les échancrures, les endroits où la végétation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Forêt vierge du Fa-Zoglo : Les baobabs. — Dessin de Karl Girardet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'obstrue pas trop le passage, pour descendre dans le lit de ces torrents et en sortir ensuite; hommes et animaux se prêtent réciproquement secours en se poussant ou en se tirant mutuellement avec des cordages.

Dans ces régions, ce n'est pas l'ardeur du soleil qui détermine le printemps; l'astre passe et repasse au zénith sans produire d'influence sensible par lui-même sur la nature végétale, si ce n'est la sécheresse. Mais pendant sa marche vers le nord arrivent un ciel nuageux et les pluies estivales, et celles-ci, en humectant le sol, mettent la séve en mouvement, et déterminent la saison du printemps. L'époque où nous nous trouvions correspondait à l'hiver, ou plutôt à la saison morte et sèche, car la chaleur était extrême et le ciel sans nuages, quoiqu'ils dussent venir plus tard. La plupart des arbres étaient dépourvus de feuilles; néanmoins la vie végétale n'est jamais complétement suspendue sous ces latitudes : quelques essences d'arbres avaient un feuillage très-vert, quoique menu; d'autres étaient en fleur.

L'arbre le plus remarquable de ces contrées est le baobab, qui, par sa grosseur comparative, est l'éléphant du règne végétal. Cet arbre monstrueux est appelé *gongolès* dans le pays; il est surtout remarquable par ses dimensions prodigieuses; son tronc atteint un énorme développement, j'en ai mesuré qui ont dix à douze brasses de tour (dix-huit à vingt et un mètres); il paraît qu'il en existe un près de Rosseires qui a quinze brasses de tour (vingt-six mètres), et, dans l'Afrique occidentale, Adanson en a mesuré qu'il évalue à environ trente-six mètres de circonférence. Cette grosseur est telle, que la cavité que renferme un tronc semblable, dont les parois n'ont ordinairement qu'une quinzaine de centimètres d'épaisseur, présente un espace cubique supérieur à celui de la plupart des salons actuels de Paris. En calculant par analogie le nombre de couches ligneuses annuelles qu'ont dû comporter ces plus gros troncs, on arrive à leur attribuer l'âge prodigieux de cinq à six mille ans.

Le tronc affecte généralement des formes pyramidales. Les branches, très-grosses à leur point de départ, sont fort inclinées; mais elles se rétrécissent très-sensiblement en se courbant selon une direction plus verticale, ce qui leur donne l'aspect de grosses cornes. Elles correspondent sur le tronc à des renflements en forme de nervure, qui semblent les relier au sol par un fort empâtement, auquel s'attachent les principales racines que l'on aperçoit quelquefois sur le sol. L'écorce de cet arbre est presque unie et glacée, quoique formant çà et là quelques galles ou boursouflures; elle est recouverte d'un épiderme fin, qui a le reflet d'un bronze de couleur rose violacé. Immédiatement contre le tronc et les plus grosses branches il en croît de toutes petites, qui, par leur disproportion, font un contraste monstrueux. Il paraît que ces petites branches, après avoir végété quelque temps, sèchent et tombent d'elles-mêmes.

Le baobab croît lentement, et, pour que ces colosses atteignent une telle grosseur, les habitants du pays pensent aussi qu'ils doivent avoir plusieurs milliers d'années. La manière dont se comporte cet arbre semble, en effet, accuser une longue période d'existence : les plus petits, très-rares, sont pleins dans l'intérieur ou offrent de petites cavités, tandis que les plus gros présentent de grands vides irréguliers qui pourraient former de petits appartements. Ce qui existe actuellement d'un de ces vieux troncs semble être, si je puis m'exprimer ainsi, le reste d'une suite de générations qui se seraient succédé dans le même individu, par un accroissement successif à la surface extérieure, en laissant dépérir les parties intérieures qui les ont précédées.

Le fruit de cet arbre[1] se compose d'un ovoïde de quinze à vingt centimètres de long, formé par une écorce dure, tomenteuse, d'un vert velouté; elle renferme des morceaux irréguliers ou anguleux de pulpe blanche, féculeuse, de la grosseur d'une fève, contenant des noyaux également irréguliers. Ces morceaux de pulpe sont tassés entre des cloisons filandreuses, à jour, qui vont aboutir à l'écorce. On mange ce fruit, ou plutôt on ronge ses noyaux féculeux, qui ont un goût sucré et aigrelet, et l'on en fait aussi de la limonade. Les écureuils en sont très-friants.

Le baobab n'a pas de feuilles dans la saison qui précède les pluies, c'est-à-dire depuis décembre jusqu'au mois de juin; un peu plus tard, il se pare de longues fleurs blanches. Dans cette saison, on voyait ses fruits seuls pendus aux branches. Ses feuilles, de douze à quinze centimètres de long, jonchaient le sol; elles ressemblent en grand à celles du marronnier d'Inde. En poudre ou en décoction, ces feuilles, de même que l'écorce des jeunes rameaux, ont des qualités nutritives et adoucissantes. On emploie aussi les filaments que contient l'écorce du tronc de cet arbre pour faire des cordes, des sacs et d'autres objets que l'on travaille avec beaucoup de soin.

Le *zeziphus* ou *spina-christi* végète en forme de buisson; ce que cet abrisseau a de plus remarquable pour le voyageur qui parcourt les forêts où il est répendu, c'est son armure d'épines fortes et crochues, dont on ne se défait qu'avec la plus grande difficulté une fois qu'elles vous ont harponné; chaque mouvement irréfléchi que l'on fait pour se débarrasser de ces crocs amènent d'autres branches, qui saisissent de toute part l'homme couvert d'un vêtement, et qui labourent l'épiderme de celui qui n'en a pas.

Le 14 mars, nous continuâmes de circuler dans les belles forêts sans fin du Fa-Zoglo; ces forêts, cependant, sont moins belles que certaines parties de celles que j'ai décrites plus au nord; mais il ne faudrait pas

1. J'ai remarqué dernièrement, au musée du Louvre, un de ces fruits au milieu de diverses matières provenant des antiques tombeaux de Thèbes. Ce fruit seul ne portait aucune suscription, et figurait là comme un objet dont on ne connaîtrait ni le nom ni l'origine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en conclure que le pays en général soit moins riche, c'est le contraire qui a lieu. Ici les sentiers sont naturellement établis sur les points où la forêt laisse le plus de facilité pour la circulation, c'est-à-dire sur les terrains secs et rocailleux; tandis que c'est sur les terrains noirs, doux et humides, qu'il faut chercher les riches forêts d'une nature exubérante pour les comparer aux parties les plus belles de celles que l'on rencontre au nord du Sennâr. Ce sont les lieux qui n'offrent qu'une végétation maigre et rabougrie dans ce dernier pays qu'il faut comparer aux forêts les moins belles que l'on rencontre dans le Fa-Zoglo pour avoir une juste idée des progrès que fait la végétation en avançant vers le sud.

Ici le terrain commence à être un peu plus accidenté; depuis Kartoum, il offre peu de variété, peu d'intérêt. En quittant cette ville, on trouve un tuf calcaire, spongieux et friable, dans lequel sont incorporés des détritus de plantes marines; il forme de bizarres agglomérations, qui imitent des racines noueuses. A la loupe, on distingue de petits grains de quartz et d'amphibole enveloppant des noyaux argileux.

Plus haut, non loin de Kamnyn, on rencontre un conglomérat de grains de quartz empâtés dans un calcaire tuffeux imprégné de natron, que l'on fait calciner pour l'employer à la fabrication du savon qui se fait dans cette ville.

En continuant à remonter le fleuve Bleu dans le Sennâr, ce sont des tufs friables qui forment les falaises du fleuve sur la généralité du parcours. Le sol cultivable est une argile sablonneuse assez maigre, quoique fertile. Ce n'est qu'à la hauteur du Sennâr qu'on commence à voir les premières montagnes détachées qui annoncent les chaînes de roches primitives de la Nigritie. Ce sont les montagnes granitiques et siénitiques de Mouîl et de Sakadi qu'on aperçoit à l'ouest de Sennâr, plus au sud celles de Goulé, de Bouck, de Kokour; puis, en rapprochant du fleuve, celles de Kérébîn, Akâdi, Lengassan, Kilgou et le groupe important de Taby. Ces montagnes, qui semblent devoir être d'autant plus stériles qu'on voit presque partout la roche à nu, sont pourtant, en grande partie, couvertes de végétation, et même de beaux arbres. Le tamarinier et le baobab y montrent leurs puissantes silhouettes dominant d'autres arbres propres à la contrée, tels que l'héglyg, le nebka, les gommiers et autres acacias, etc. Ces végétaux semblent alimentés par les terres apportées en poussière par le vent, et que les pluies entraînent dans les fissures de rochers, où les arbres plantent leurs racines. Car, on le sait, la désagrégation du granit et de beaucoup d'autres roches primitives sous l'action des intempéries ordinaires est si faible, que son produit seul est entraîné dans les vallées ou les plaines avant d'avoir pu s'accumuler suffisamment contre les rochers pour nourrir cette végétation.

La plupart des montagnes dont nous venons de citer les noms étaient naguère encore habitées par des populations nègres; mais depuis la domination égyptienne, toutes celles qu'il a été possible de cerner et d'assaillir pour réduire leurs habitants en esclavage ont été dépeuplées. Dès le début, en 1821, les premières montagnes attaquées, celles de Kokour et d'Akadi, furent prises par trahison : on abusa de la bonne foi des nègres; celles de Bouck et de Kilgou, et quelques villages de la plaine, succombèrent sous la supériorité des armes à feu qui, inconnues à ces nègres, répandirent la terreur parmi eux; une partie des habitants s'échappèrent; sur certains points, on ne trouva que des femmes, qui préférèrent se laisser tuer plutôt que de suivre les Turcs. Le groupe des monts Taby, très-élevé et plus peuplé, résista, et même faillit faire subir une sérieuse défaite aux agresseurs. Aujourd'hui ce pâté de montagnes forme la sentinelle avancée de la race nègre, les Turco-Égyptiens s'étant rejetés sur d'autres points. La plupart de ces montagnes s'apercevaient à l'horizon dans l'ouest depuis la route que nous suivions.

En suivant péniblement les sentiers à peine tracés qui serpentent à travers les forêts sans fin du Fa-Zoglo, nous vîmes venir à nous une caravane composée de cavaliers et de piétons, ou plutôt un convoi, car des baïonnettes brillaient en l'air. C'étaient en effet des cavaliers vêtus du costume militaire égyptien qui conduisaient des esclaves. Les uns avaient pour monture des chameaux, d'autres des chevaux ou des ânes. Les piétons avaient le cou passé dans une espèce de fourche; leurs poignets étaient fortement attachés à l'embranchement de la fourche qui retenait le cou, tandis que les branches de celle-ci, rapprochées derrière la nuque et tenues écartées par un étrésillon ne laissaient que l'intervalle nécessaire à la respiration du patient. De plus, une corde reliait cette espèce de carcan à la selle des cavaliers. On se sentait ému par l'air d'abattement qui se peignait sous la sueur ruisselante du visage de ces captifs. D'autres avaient seulement le cou saisi de la même manière entre les branches d'une grosse fourche, fixée par un long manche à la selle des chevaux ou des chameaux. Dans ce système, le point d'attache étant hors de la portée des mains du captif, on avait pu se dispenser de les attacher aussi; mais l'infortuné était soumis à une autre espèce de supplice encore pis que le précédent. Ainsi tenu par le cou, il était obligé de subir toutes les secousses causées par l'inégalité de la marche des animaux, les coups qui leur étaient administrés ou les accidents du sol. Ceux qui étaient attachés aux flancs des chameaux avaient en outre à endurer cette espèce de tangage que produit l'animal dans sa marche; car la terrible fourche est d'une grosseur et d'une force à résister aux efforts les plus désespérés. Comme les cavaliers et leurs montures ne se préoccupent pas des malheureux qu'ils traînent à leur suite et qu'ils prennent pour eux l'espace le plus libre, il en résulte que les captifs doivent de temps à autre marcher à travers les broussailles, les buissons épineux et toutes les difficultés de la route. Les écorchures dont leurs corps sont

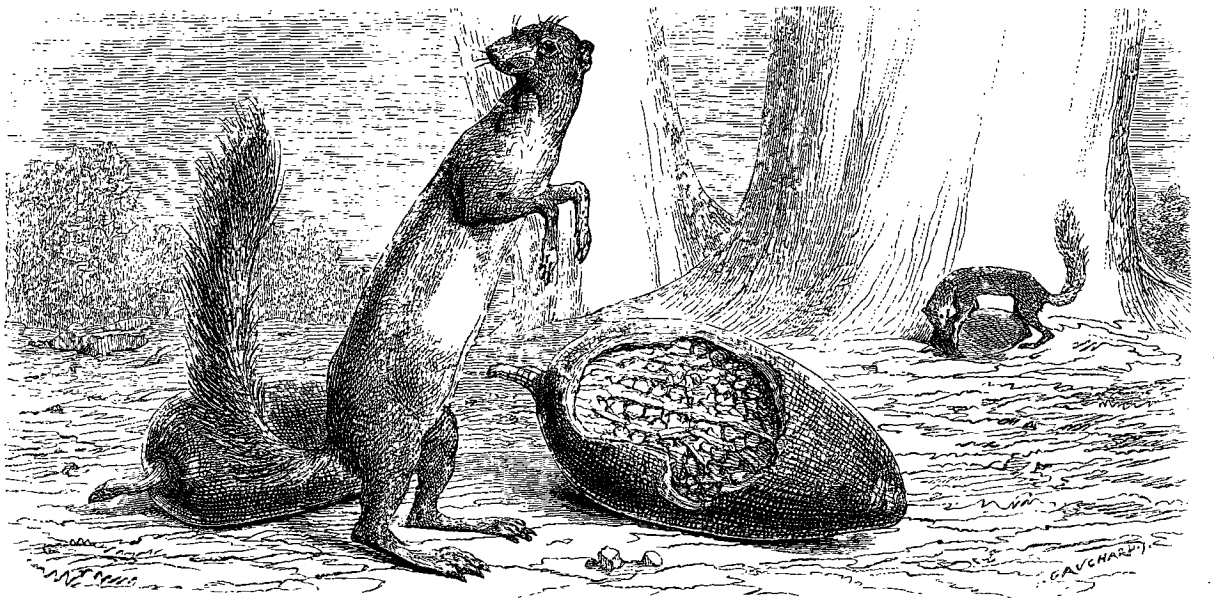
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semés n'attestent que trop quelles sont leurs souffrances.

Ces infortunés étaient des habitants de Kéry nouvellement captivés et conduits en Égypte; ils avaient encore quatre à cinq cents lieues à faire ainsi avant qu'on pût se relâcher de cette rigueur. Jusque-là, on est obligé de leur laisser ces entraves jour et nuit, faute de prisons ou de lieux propres à les enfermer sûrement. Ce n'est que quand on a mis entre eux et leur pays toute l'étendue des déserts, qu'on peut, sans crainte, diminuer ces barbares précautions. La douleur arrache-t-elle à ces malheureux la promesse de ne faire aucune tentative d'évasion si l'on adoucit leur position, on leur répond qu'on n'en peut rien faire, et, comme le loup à l'agneau, que s'ils ne sont pas coupables, ce sont leurs pères qui l'ont été en tentant de recouvrer leur liberté.

C'est ainsi qu'une première iniquité en enfante bientôt une seconde, et que la nécessité de s'assurer du captif conduit l'asservisseur à la cruauté.

A la suite de ce convoi venaient quelques djellabs; ceux-ci conduisaient principalement des femmes, des enfants. Les pauvres créatures, étant plus faibles, les liens étaient moins rigoureux; quelques-unes étaient placées sur des charges de chameaux, d'autres cheminaient et même portaient quelques effets. Mais ce qui était surtout pénible à voir, c'était l'expression des sentiments dont étaient empreintes les physionomies de ces pauvres créatures. Elles jetaient de temps à autre des regards désolés sur les montagnes natales qui allaient bientôt disparaître pour jamais. Ah ! quelle tristesse ! quels regrets ! Les enfants seuls pouvaient les manifester par des larmes, que venaient refouler la menace, et, au besoin, la courbache du djellab. Quant aux autres, n'essayons pas de peindre leur douleur; les paroles sont trop froides pour de telles situations.

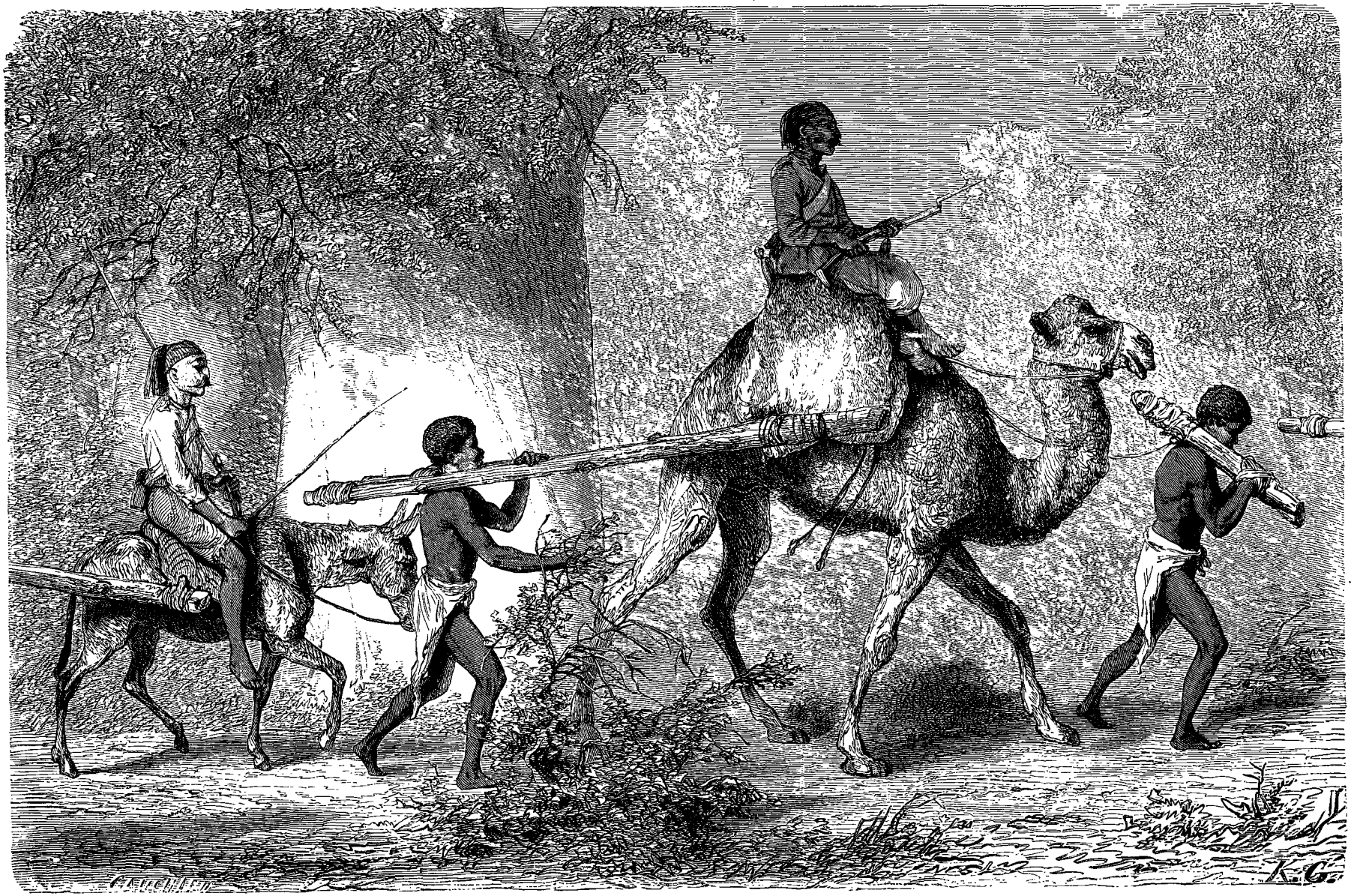


Écureuils et fruits du baobab. — Dessin de Karl Girardet.

Ces montagnes bleuâtres, que j'allais visiter d'un œil tranquille, étaient pour ces malheureuses créatures l'Éden d'ici-bas. Dans l'antre du colossal baobab et des rochers primitifs, l'enfant avait joué avec ses compagnons. Il s'était balancé, là-bas, sur les guirlandes de lianes et les rinceaux de cactus qui relient l'arbrisseau à la cime élancée de l'arbre séculaire. Là-bas, sous les dômes impénétrables du santal odorant, des palmiers, des tamarins, des lauriers, sont les cachettes mystérieuses, pleines de tendres souvenirs; là-bas est l'épais ombrage qui a protégé la case et le lit végétal où la mère a bercé son enfant. Oui, c'est là-bas, sur ces géantes montagnes, que l'homme, après avoir cueilli dans la forêt les fruits nécessaires à sa famille, venait sur le haut rocher, dans la rouïalda, léger belvédère ombragé d'un euphorbe, goûter le repos et la fraîcheur, en face des vastes horizons et des généreuses campagnes de son pays.

Cette douce patrie était encore là, visible au loin, mais sur le point de disparaître pour jamais aux yeux des pauves êtres qui se tordaient sous les liens et sous la courbache des djellabs. Puis chacun de ces infortunés songeait à sa famille comme lui ravie, à l'enfant, au fiancé, à l'époux, à la mère, tués dans le massacre ou emmenés d'un autre côté dans l'esclavage ! Et, à tous ces tourments de l'âme se joignaient les souffrances physiques de ce cruel voyage, sous l'affreux carcan. Enfin, pour espérance, pour avenir, qu'avaient ces malheureux?... Si la mutilation n'est pas leur partage, s'ils ont vaincu les souffrances et les privations de toute espèce, si la mort les épargne dans le désert, que leur reste-t-il? Pis que la mort : une vie d'avilissement ! Pour qui veut bien se figurer la véritable situation de ces infortunées créatures qui passaient ainsi devant nous, il n'est pas besoin de demander la signification douloureuse des tristes regards jetés en arrière, de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitants du Kéry emmenés en esclavage. — Dessin de Karl Girardet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

têtes tombant sur la poitrine, de ces soupirs, de ces sanglots étouffés, refoulés par la courbache, de ces traits profondément altérés.

Après être resté quelque temps à regarder tout ce monde de douleur d'un œil hagard, anxieux, comme une vision impossible et cependant très-réelle, je me retournai fort ému du côté de ma route pour m'arracher à ce poignant tableau qui semblait encore être devant mes yeux. Pourtant l'une des jeunes filles qui le composait devait bientôt reparaître devant moi dans une situation plus émouvante encore.

Notre première marche, du 14 mars, nous amena devant Fa-Méka, située sur la rive droite du fleuve, en face du mont Fa-Zoglo qui se dresse sur l'autre rive. C'est dans cet endroit que Méhémet-Ali a fait élever, près du fleuve, deux constructions fort modestes qu'il qualifiait beaucoup trop pompeusement quand, en 1841, il répondait à l'envoyé français, à propos de ses démêlés avec la Porte : « Ce que j'ai conquis avec les armes, je le perdrai avec les armes; j'ai fait bâtir des palais dans mes possessions de Fa-Zoglo, où je me retirerais s'il était nécessaire. »

Quand on dit palais dans ces régions, il ne faut pas se figurer un Louvre ou un Alcazar; le plus beau de ces palais se compose d'une muraille rectangulaire de la hauteur d'un rez-de-chaussée, renfermant cinq pièces mal couvertes et pavées en terre battue; la façade présente quatre fenêtres et une porte. Voilà cette splendide demeure. La nature a fait les frais de la principale décoration, qui consiste en touffes d'herbes éparses sur le faîte des murailles. Le deuxième palais est encore moins important que le premier, seulement on a voulu y faire une chambre au-dessus du rez-de-chaussée, et le tout était déjà en ruine au moment où je le vis.

La position où sont ces constructions est agréablement choisie sur une terrasse de la petite montagne de Fa-Méka, en grande partie entourée par le fleuve Bleu. On voit dans cet endroit des casernes, sortes de hangars en chaume et fascines, pour les troupes égyptiennes, et un village qui ressemble comme les autres à une agglomération de ruches en paille éparses entre de grands baobabs qui dominent le tout. Entre le mont Fa-Zoglo et la petite montagne de Fa-Méka, les rives du fleuve sont taillées à pic dans un rocher de schiste argileux, et le Nil présente, dit-on, des rapides ou cataractes au sortir de ces montagnes.

Sur la rive gauche se dressent majestueusement les sommets et les crêtes pittoresques du mont Fa-Zoglo. Cette montagne est la première de quelque importance que l'on rencontre en remontant le cours du fleuve Bleu et même, depuis l'Égypte et la Nubie, où l'on ne voit guère que des monticules dans le voisinage du Nil; elle a donné son nom à la province qui l'entoure. D'après Bruce, qui a cru devoir assimiler les Noubas du Tekelé à ceux du Hamatché, de même qu'il réunissait leurs montagnes en une seule chaîne, des géographes ont fait de Fa-Zoglo une chaîne s'étendant vers l'ouest, et Ritter, l'un des plateaux africains de sa géographie systématique. Cette classification de l'Afrique en plateaux successifs forme une image facile à saisir, mais elle est loin de la vérité. Ainsi, le mont Fa-Zoglo, quoiqu'il soit isolé, forme la tête de la chaîne du Hamatché qui s'étend fort loin dans le sud, le long de l'immense plaine du fleuve Blanc, dont elle forme la limite orientale.

Djellab à la recherche d'une esclave fugitive. — Abandon, évasion, recherches. — Traversée du fleuve Bleu, cataracte. — Secours inattendu. — Les empreintes sur le sol. — La fugitive découverte, garrottée et bâillonnée. — Désespoir maternel. — Les voix de la forêt. — Nouveau pays. — Le Soudan égyptien.

En partant de Fa-Méka, nous remontâmes la rive du Nil Bleu jusqu'à un gué qui se trouve à environ six kilomètres plus haut. Là, notre caravane se mit en devoir de traverser le fleuve. Pendant que l'on opérait la traversée, allégeant les chameaux d'une partie de leurs colis, un des djellabs que nous avions croisés dans la journée arriva près de nous et se prépara à passer le fleuve en notre compagnie. Nous lui demandâmes la cause de ce retour inopiné sur ses pas. Il hésita à parler; pourtant, comme il désirait, pour plusieurs raisons, traverser le fleuve en même temps que nous (la principale de ces raisons était, je crois, de ne pas donner l'éveil à l'objet de sa poursuite), il se décida à faire ses confidences au petit groupe de personnes avec lesquelles je me trouvais; voici ce qu'il nous apprit :

Parmi les esclaves nouvellement enlevées aux montagnes voisines était une *cédaci*, fille assez jeune, avec sa mère, *balek*, d'un âge déjà avancé, et, de plus, impotente par suite de blessures qu'elle avait reçues en défendant sa famille contre les soldats égyptiens, qui avaient assailli et réduit en esclavage les habitants de son village. Le djellab n'avait consenti à emmener la pauvre femme que pour ne pas trop nuire par des chagrins au physique de la fille, marchandise précieuse. Mais la malheureuse mère vit bientôt ses blessures et ses douleurs empirer au point qu'elle ne pouvait plus marcher ; il fallut la mettre sur un chameau, lourde charge qui ne faisait pas l'affaire du djellab; celui-ci résolut donc d'abandonner à la première occasion la blessée, qui non-seulement était sans valeur, mais onéreuse.

La traversée du fleuve lui sembla propice. Les chameaux ne devant pas être trop chargés, on dédoubla les fardeaux, la fille fit partie des premières charges, et, on le devine, la mère, abandonnée, ne parut pas sur l'autre rive.

Lorsque la jeune fille vit le convoi se mettre en route sans sa mère, elle s'abandonna aux plus vives douleurs, et refusa de marcher; mais il fallait en finir une fois pour toute, et elle fut jetée sur un chameau malgré sa résistance. Un si faible supplément à cet entassement de malheurs et d'infortunes humaines était, du reste, si peu de chose pour les djellabs ! la marche continua. C'était dans le convoi que nous avions rencontré le matin même que cette scène s'était passée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelque temps après que nous eûmes croisé la caravane, les djellabs s'aperçurent de la disparition d'une cédaci, la jeune fille. On s'informa près de ses compagnes, et l'on apprit que le dérangement et la distraction qu'avait occasionnés le croisement des deux caravanes avaient favorisé la fugitive. La nature, qui fait, au besoin, d'une mère une tigresse pour défendre ses enfants, avait fait de la faible fille un être assez adroit, assez fort pour rompre ou défaire ses liens; elle s'était glissée dans la forêt, inaperçue de ses persécuteurs. Ses compagnes l'avaient nécessairement vue, et n'avaient rien dit; la courbache eut donc son tour, elles payèrent leur silence d'une correction exemplaire.

Mais qu'était devenue la fugitive? Un grand fleuve la séparait de sa mère et de sa patrie ; la liberté avait-elle été le seul moteur de sa délivrance ? Non. Le djellab, tout endurci qu'il était dans son métier, sentit néanmoins une voix de la nature qui lui dit : « C'est vers la mère abandonnée qu'il faut aller au plus vite. » Il confia sa part de marchandise à ses confrères, et revint en hâte sur ses pas; la mère avait été délaissée impotente sur l'autre rive du fleuve; il savait dans quel endroit : c'est là qu'il se dirigeait.

Après les émotions que m'avait fait éprouver la vue de ce navrant convoi, le récit et la démarche du djellab m'intéressèrent vivement. Je me promis bien de l'observer pour connaître l'issue de ce triste duel de la cupidité humaine et du sentiment filial.

Une partie de notre monde et de nos effets étaient déjà sur l'autre rive, plusieurs personnes avaient profité du mouvement qui s'opérait dans le fleuve, et qui devait éloigner les crocodiles, pour prendre un bain agréable en traversant le Nil à pied à la suite des chameaux. Dans cet endroit, la largeur de l'eau n'offrait qu'une centaine de mètres sur une profondeur maximum d'environ un mètre vingt-cinq centimètres. Trouvant aussi l'occasion favorable j'entrai à pied dans le fleuve à la suite d'un groupe de chameaux et de passagers. Tant que l'eau n'eut pas atteint le milieu du corps, je résistai bien à l'action du courant, qui était fort. Au-dessus de ce passage on distinguait une quantité de rochers qui fendaient le courant du fleuve, et formaient une cataracte; l'eau, lancée par ces rapides, passait avec vitesse dans le gué, d'ailleurs moins profond que les autres endroits du cours du fleuve. C'est de cette vitesse que vient la difficulté de la traversée; lorsque j'eus atteint la partie la plus profonde, l'eau me venant jusque sous les bras, m'ôtait la force de résister au courant. Mes pieds n'avaient pas de prise sur le fond de rocher glissant ou de cailloux roulants; je vis que j'allais être emporté, et j'appelai la personne montée sur le chameau la plus rapprochée de moi; c'était un Russe, il n'eut pas l'air de comprendre mes signes, et continua sa marche en souriant.

Je ne craignais pas de me noyer, sachant nager, mais il était dangereux de se laisser emporter loin du groupe, à cause des crocodiles qui rôdent toujours autour des groupes qu'ils n'osent pas attaquer. Je restai donc quelque temps en suspens, n'osant et ne pouvant même bouger sans être emporté. Tout le monde s'éloignait sans m'apporter d'assistance, soit que le bruit de l'eau empêchât d'entendre, soit qu'on ne me crût pas exposé.

Je commençais à éprouver une sérieuse inquiétude, lorsqu'un chameau arrivant derrière moi s'arrêta à mon côté; je saisis un des cordons à glands qui décoraient la selle de l'animal, et dès lors ma traversée se continua facilement. Lorsque je levai les yeux sur le maître du chameau, je reconnus que c'était le djellab. Dans ma reconnaissance du service rendu, j'éprouvais une peine difficile à décrire. C'était en effet lui qui, connaissant mieux que d'autres la difficulté de cette traversée, était venu à mon aide; en ne me voyant pas recourir à un soutien quelconque, il avait compris que je m'exposais. Aussitôt que je reconnus cet homme, je lâchai l'appui qu'il me prêtait; mais la profondeur de l'eau avait diminué, et je n'en étais pas moins son obligé! Pourtant ce ne fut qu avec peine que je me décidai à prononcer le mot *katarkerek*, merci.

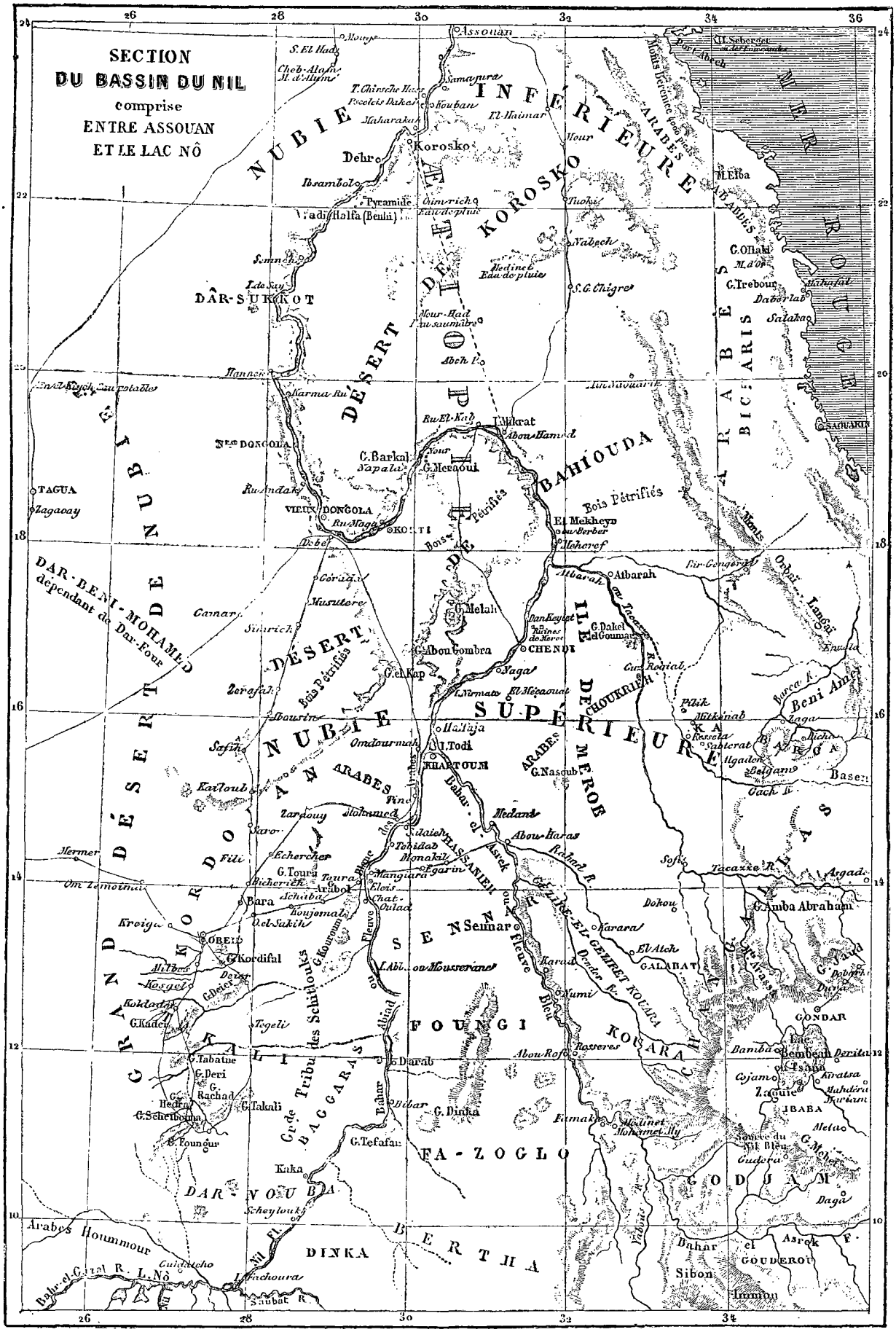
Aussitôt le fleuve traversé, mes compagnons de route se mirent en marche, laissant en arrière les chameaux lourdement chargés. D'un autre côté, je vis le djellab requérir un indigène pour lui prêter main-forte dans sa triste besogne ; je les observai.

Ils se dirigèrent d'abord derrière les buissons où avait été abandonnée la mère impotente de l'esclave; elle n'y était plus! le djellab consulta le sol et toutes les traces nouvelles; il remarqua, non l'empreinte de pas, mais celle d'une traînée, car la pauvre créature n'avait pu faire usage de ses jambes; il suivit cette trace, et reconnut bientôt que la malheureuse mère, en se sentant abandonnée, et voyant sa fille emmenée par les ravisseurs, s'était traînée sur le bord du fleuve, sans doute pour l'apercevoir encore, comprenant bien qu'elle était perdue pour elle. Ici il y eut un nouveau doute du djellab; il ne vit personne au lieu où se dirigeait cette trace.

Le fleuve était si difficile à traverser, que je commençais à espérer que la jeune fille, n'osant s'y aventurer, serait encore de l'autre côté. Le djellab ne se découragea pas si vite ; les traces se compliquaient, il les examina attentivement, et peu après un sourire de satisfaction ranima ses traits, sa figure rayonna d'un rire sinistre : il avait reconnu deux traces, l'une devait être celle de la fugitive. De ce moment il prit les précautions du chat qui guette sa proie, faisant signe à son acolyte de le suivre discrètement.

Ces hommes allaient s'éloigner très-loin peut-être pour suivre la piste qu'ils venaient de saisir; n'ayant aucun guide avec moi, et craignant de ne pouvoir rejoindre mes compagnons de voyage, j'hésitais à les suivre. En me retournant, je vis qu'une partie de notre monde était encore près de la rive du fleuve, et je suivis les traqueurs du malheureux couple fugitif.

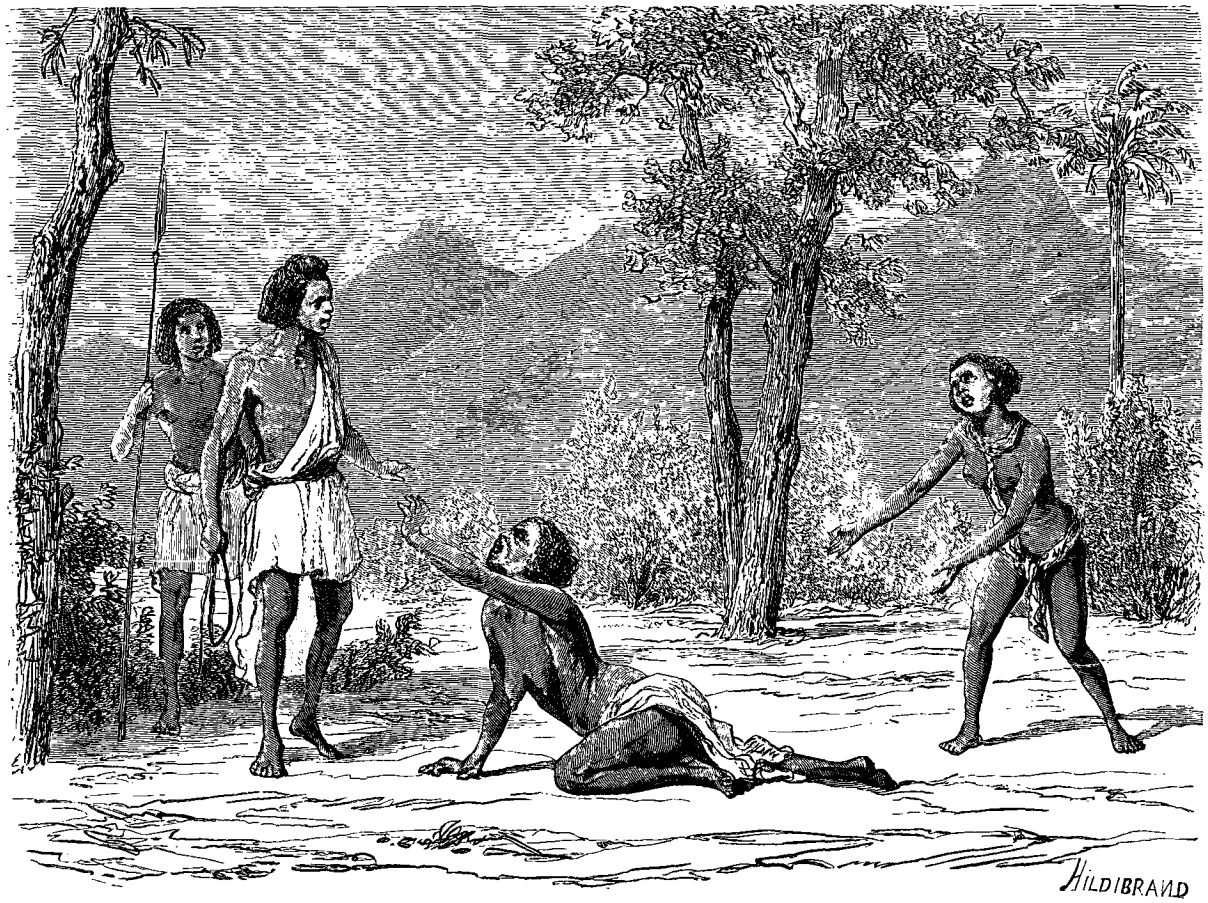
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hélas! cette chasse ne fut pas longue; à quelques pas je vis le djellab faire un mouvement de surprise et un nouveau signe à son complice; je m'avançai du côté qu'il avait paru désigner, et je vis près d'un buisson la malheureuse fille. Elle était accroupie devant sa mère et paraissait lui prodiguer des soins urgents en rajustant une ligature; elle ne paraissait pas même regarder le djellab, qui, suivi de son aide, s'avançait à pas sourds pour la saisir.

La mère, dont l'œil scrutateur sondait le voisinage, les vit la première, car elle fit un geste et prononça un mot, une exclamation qui voulait probablement dire à sa fille : fuis! car la pauvre enfant fit, en effet, quelques pas de fuite; mais, revenant plus vite encore vers sa mère, elle jeta un cri déchirant : c'était une prière, une prière à attendrir un cœur de pierre! Elle tendit les mains du côté de ses ravisseurs avec une expression que rien ne saurait rendre pour les implorer; puis, par la mimique si expressive de la douleur, s'adressant au djellab comme à un homme qui ne pouvait moins faire que d'être compatissant dans un tel cas, elle semblait dire : « Voyez, le soleil baisse, la nuit vient, les animaux carnassiers vont sortir de leurs repaires; ils viendront de leurs dents meurtrières déchirer ma mère encore vivante! ma mère qui ne peut fuir ni allumer un feu protecteur. Oh! non, vous ne



Scène d'esclavage : La mère et la fille. — Dessin de Karl Girardet.

voudriez pas qu'elle soit abandonnée par moi; mangée avant d'être morte! Oh! non, vous ne le voulez pas! dites? dites?... »

Le djellab, en voyant les choses prendre cette tournure, avait prudemment ralenti sa marche, et semblait compatir aux gestes suppliants de cette fille éplorée; mais il avançait, il avançait toujours vers sa proie. La malheureuse fille, comprenant dès lors que tout était fini, changea de figure, ses yeux hagards se reportaient de sa mère à l'homme; hélas! oui, tout était fini. Pleine de désespoir, elle jeta un nouveau cri qui, cette fois, devait être le cri de guerre des nègres, car elle se baissa vers la terre, et saisit de ses mains crispées ce qui s'y trouvait à sa portée pour le jeter à la figure des monstres qui venaient la ravir à sa mère mourante; mais son arme, hélas! n'était qu'une poignée de poussière, qui lui revint aux yeux. Avait-elle cru troubler ainsi la vue du djellab tandis qu'elle prendrait la fuite? Presque aussitôt elle fut vigoureusement saisie, renversée et entraînée, plutôt qu'emportée, à quelque distance de la mère. Celle-ci, ne pouvant les suivre, fit des soubresauts inutiles, puis se souleva sur un bras, gesticulant de l'autre, et faisant entendre quelque chose qui ressemblait plutôt à des hurlements entrecoupés de sanglots qu'à des paroles humaines.

Peu de temps après, la pauvre fugitive était garrottée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nouveau, et, de plus, bâillonnée, afin de débarrasser de ses cris importuns les oreilles, pourtant peu délicates, de ses ravisseurs. On l'emporta ainsi près du chameau, qui avait paisiblement cherché sa nourriture aux buissons, et la malheureuse, se tordant toujours par des mouvements convulsifs, fut hissée derrière la selle de l'animal, et attachée comme un simple colis.

M'étant alors approché de ces hommes, je demandai au maître ce qu'il estimait cette jeune fille ; il me répondit qu'elle n'était pas à vendre, qu'il fallait que ses compagnes vissent bien qu'on ne fuit pas impunément. J'insistai ; il me répondit négligemment par un prix qui me parut exorbitant pour le lieu où se trouvait encore cette pauvre créature, et surtout pour les faibles ressources qui me restaient en ce moment. Je lui dis que, faute d'argent comptant, je pouvais lui faire un bon payable au Caire, où j'avais des fonds ; dès ce moment ce fut à peine s'il daigna me répondre. En se dirigeant vers le gué du Nil, il voulut bien ajouter qu'il n'allait jamais en Égypte.

Pouvant à peine croire que ce que je venais de voir n'était pas un rêve, je restai sur la rive, regardant tantôt vers la mère, tantôt vers la fille. Lorsque le chameau porteur disparut en descendant dans le lit du fleuve, la malheureuse mère, qui, jusqu'à ce moment, s'était soutenue tantôt sur un bras, tantôt sur les deux, se laissa retomber sur le sol. Je m'approchai d'elle pour savoir si je pourrais lui être utile, mais la pauvre créature, en voyant mon teint blanc, me prit sans doute pour l'un des ravisseurs de sa fille, car elle m'accueillit par une grimace affreuse, et se mit à me poursuivre d'imprécations dans un jargon étranger à mes oreilles ; son expression était tour à tour furieuse ou désolée, quelquefois suppliante, puis, d'un geste de rage, l'écume à la bouche, elle semblait me dire que nous serions tous exterminés.

N'osant l'approcher, je l'examinai à quelques pas ; je vis un de ses genoux blessé et roidi par l'inflammation. Une autre blessure, autant que je pus l'apercevoir sous des feuilles que maintenaient des liens, paraissait exister dans l'aine, car tout un côté du corps était envahi par l'inflammation. La malheureuse semblait avoir perdu beaucoup de ses forces ; peut-être tombait elle d'inanition. J'essayai encore une fois de lui porter quelques soins, mais ce fut en vain ; ses doigts crispés et crochus semblaient chercher ma figure ; je vis bien que je lui faisais horreur ! D'ailleurs, cette malheureuse mère me semblait condamnée à une fin prochaine, et l'abréviation de sa vie devait être celle de ses douleurs.

Au moment où je me disposais à m'éloigner, je la vis se redresser tout à coup sur ses bras mutilés, le regard anxieusement tourné vers un point fixe ; elle venait de revoir sa fille sur le chameau du djellab, remontant l'autre rive après avoir traversé le gué du fleuve. Ses yeux blancs, vitreux, s'ouvrirent comme s'ils eussent voulu sortir de leur orbite noir ; elle tendit la main de ce côté, et un cri aigu, prolongé et déchirant, s'échappa de sa poitrine. A ce moment, sa fille disparaissait à ses yeux pour jamais !...

Je ne pus tenir en présence de cette scène déchirante.

Je rejoignis en hâte ma monture et je pris au plus vite l'espèce de sentier qu'avaient dû suivre mes compagnons.

En jetant un dernier coup d'œil à l'infortunée mère, je la vis couchée sur le sol sans mouvement, le bras encore tendu vers le point où son enfant avait disparu pour toujours. Tout espoir était donc fini pour elle !

Je hâtai le pas, mais j'eus beau faire, les cris de douleur que je venais d'entendre semblaient me suivre toujours. Le vent qui soufflait dans les arbres de la forêt mêlait mille murmures au tumulte des pensées douloureuses qui bouillonnaient en moi. Toutes les figures désolées, toutes les expressions de douleur que j'avais vues le matin, me revinrent à la mémoire ; il me sembla voir tous ces malheureux maudire les hommes et la nature. Les affreuses grimaces que leur arrachaient les carcans me semblaient des menaces de terrible vengeance contre les blancs, contre les blancs qui leur font horreur, contre moi-même qui allais me trouver souvent isolé dans leur pays. La nuit commençait à jeter ses ombres autour de moi ; c'était l'heure où les animaux sortent de leurs repaires ; heure solennelle dans ces régions sauvages, où l'homme qui n'a pas rejoint son gîte doit penser à chercher protection contre la nuit. A ma droite, vers le mont Fa-Zoglo, les hurlements commençaient à se faire entendre, puis, de proche en proche, se répondaient dans la forêt comme de sinistres échos. A travers tous ces accents dont les bois frémissaient, il me sembla distinguer une lointaine et faible voix, jetant comme dans un gémissement ce douloureux appel : O ma mère !... Je me retourne involontairement, j'écoute et n'entends plus rien ! rien que la forêt agitée par les rafales, et les bruits qu'accentuait mon imagination tristement surexcitée.

Cette scène, où tout était amour et malheur d'un côté, arbitraire et iniquité de l'autre, démontre chez le nègre un esprit de famille, plus développé que ne veulent le croire ses exploiteurs. Michelet a t-il eu tort en disant de cette pauvre race tant calomniée, qu'elle était la race *du sentiment?*

Derrière moi je laissais, dans quelques villages établis sur les bords du fleuve et autour du mont Fa-Zoglo, les dernières populations de race sémitique modifiées et presque noires qu'offrent ces régions. Devant moi, à quelques heures de marche, se dressaient les montagnes habitées par les malheureux nègres.

C'est sous l'impression de ces douloureuses scènes de l'esclavage que s'effectua mon entrée dans ce mystérieux pays de la Nigritie qui, depuis de longs siècles, est le souffre-douleur du genre humain.

La partie du bassin du Nil à laquelle l'usage plus que la raison a donné le nom de Soudan égyptien comprend

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ses limites la surface totale de quatre anciens États indépendants : le Kordofan, le Sennâr, le Shendy et le Dongolah.

Méhémet-Aly débuta dans la conquête du Soudan par une expédition qui, partie d'Égypte en 1820, étendit sa marche triomphale, nous l'avons dit, jusqu'aux premières montagnes de la Nigritie. Les Égyptiens n'éprouvèrent donc que de faibles résistances pour faire la conquête de ce pays; mais il n'en fut pas toujours de même ensuite. Pour s'y établir définitivement, ils rencontrèrent beaucoup de résistance passive, de mauvais vouloir, et eurent à réprimer de sérieuses révoltes. Néanmoins l'esprit de nationalité étant très-divisé et peu développé, les Égyptiens professant la même religion que les habitants de ces pays et ayant avec eux quelque similitude de mœurs et d'usages, ils dominèrent assez facilement au Soudan oriental.

Les limites actuelles de la domination égyptienne sont, à l'ouest, les régions désertes qui séparent le Kordofan du Dar-Four. Sur la rive gauche du Nil Blanc, elles confinent aux montagnes du Takalé et aux peuples Bakaras ou pasteurs qui errent entre ces montagnes et le fleuve. Les limites entre le fleuve Blanc et le fleuve Bleu sont, sauf une partie des Abou-Rof, celles des peuples soudaniens avec les nègres idolâtres qui se maintiennent et se défendent aux monts Dinka, Taby et Akaro. Sur ce dernier point, le pouvoir égyptien s'étendait naguère encore plus au sud, dans les premières montagnes de la Nigritie; mais les razzias humaines que ce gouvernement y faisait pour se procurer des soldats et des esclaves ont amené chez ces nègres une surexcitation et une continuité d'hostilités, qui l'ont forcé à abandonner leur pays. Ce fut encore pis sur les bords du Saubat; les Égyptiens éprouvèrent une résistance si acharnée, que ce ne fut qu'en guerroyant continuellement et en recevant leurs approvisionnements par le Nil, qu'ils purent s'y maintenir quelque temps; maintenant les razzias humaines dans ce pays sont devenues plus rares. Du côté de l'Abyssinie, les possessions égyptiennes confinent à la petite république de Gallabat adossée au mont Kouara, et habitée par des Fouts et autres Takrouriens réfugiés. De là, cette limite touche à l'Atbarah, près Soufi, passe à Alguéden et va rejoindre la mer Rouge au torrent de Lava, disent les Égyptiens. Mais ces dernières limites sont plutôt fictives que naturelles, car les Bogoz et une partie des Barkas qui sont au nord de cette ligne n'ont jamais payé tribut, plus à l'Égypte qu'à l'Abyssinie; on conçoit d'ailleurs que ces frontières sont susceptibles de variation selon les circonstances et la prospérité de chacune des puissances limitrophes.

Quelques années après sa conquête, le gouvernement égyptien ayant désorganisé ou réduit autant que possible les anciennes capitales des souverains dépossédés, fonda Kartoum, dans l'angle formé par le confluent des deux Nils, et en fit le lieu de résidence du gouverneur général de toutes ses nouvelles possessions. Kartoum devint bientôt une ville importante; elle comptait en 1848 environ trente mille âmes. Sa position centrale et facile à défendre était bien choisie; deux fleuves y amènent les produits du sud; un autre la met en communication avec l'Égypte. Mais une fois les pays soumis et à peu près pacifiés, l'autorité établie, les pachas d'Égypte prirent ombrage de ce trop puissant gouverneur. Dès 1848, divers détails qui me furent racontés pendant mon séjour dans ce pays me firent connaître les craintes conçues et les précautions prises par Méhémet-Ali relativement à ce danger. Enfin, en 1858, un de ses successeurs, Saïd-Pacha, modifia cet état; et le pouvoir central de Kartoum fut réparti entre quatre gouverneurs ou préfets, portant le nom de Moudir, relevant directement du gouvernement égyptien. Les villes où réside chacun de ces Moudir sont Lobeïd pour le Kordofan, Kartoum pour le Sennâr et les régions circonvoisines de cette ville; Kassala pour le Taka, et enfin pour le Dongolah, la nouvelle ville du même nom. Chacune de ces circonscriptions est divisée entre plusieurs *kachef*, sorte de sous-préfets desquels relèvent les cheiks ou maires.

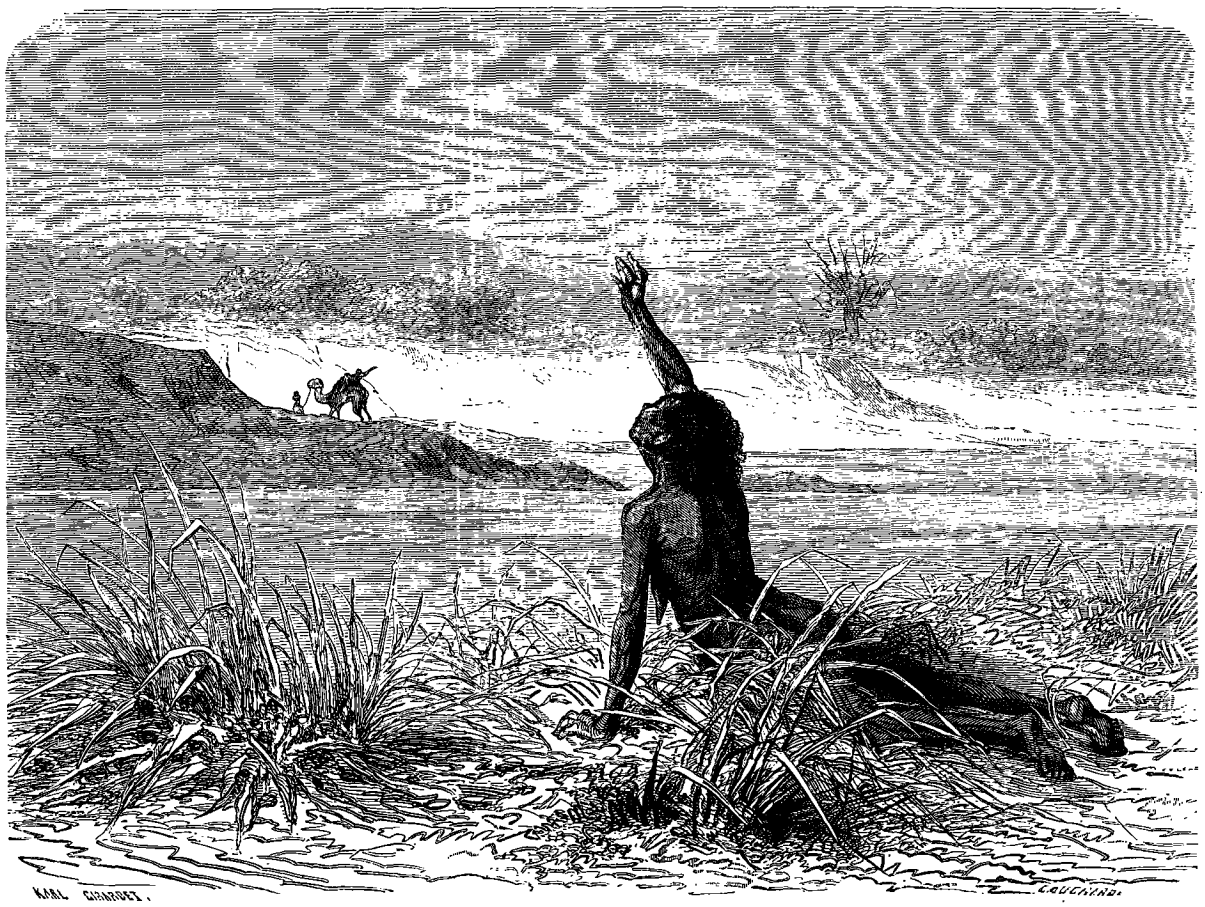
La population du Soudan égyptien ou oriental est des plus variées, tant par suite de ses éléments primitifs que par l'effet des influences locales et des croisements. Toutefois l'élément nègre n'entre pas pour une aussi grande part qu'on paraît le croire dans cet État du Soudan. On y reconnaît également les trois grandes divisions de la race sémitique. La première ou la plus anciennement établie dans ces régions se compose des Fouts, représentés au Soudan oriental par les Founs, dans le Sennâr, par une partie des Noubas au sud du Kordofan. La petite république de Gallabat sur les confins de l'Abyssinie paraît aussi laisser dominer l'élément fout.

Jusqu'alors il s'est établi une grande confusion dans les récits de voyage et conséquemment dans la géographie et l'histoire, par suite de l'erreur où sont tombés les voyageurs qui, n'ayant pas poussé leurs explorations jusque dans les régions habitées par les véritables nègres, n'ont pas su distinguer le type fout ou foun et d'autres encore des types nègres. Outre le teint très-foncé de ces Fouts, quelques individus participant encore plus du nègre par croisement et les influences climatériques ont contribué à modifier les types. Tout cela réuni a pu tromper les explorateurs qui, au lieu de comparer ces peuples aux véritables nègres, les comparaient aux races blanches et y trouvaient naturellement de très-grandes oppositions, surtout sous le rapport de la couleur. Mais si, au lieu de s'arrêter à cet examen superficiel on va au fond des choses, on retrouve les traits caractéristiques de la race sémitique. Le cheik Arbab, gendre et successeur détrôné du Meck-Badé, dernier souverain de ce peuple fout ou foungi, voyagea longtemps avec nous, et nous donna beaucoup de renseignements sur ce qu'il appelait *son peuple*. Lorsque nous fûmes au milieu des vrais nègres du Hamatché avec ce prince et les personnes de sa suite, qui toutes appartenaient à ce même peuple, rien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'était plus facile que de comparer et discerner les deux types.

Cette première division étant rétablie par nos recherches personnelles nous n'avons pas à insister sur les deux autres, berbère et arabe, qui sont généralement admises. Les Berbers durent céder une partie des contrées qu'ils occupaient en Éthiopie, lors des invasions arabes. A ces tribus berbères il faut ajouter les Knouz, Barabras ou Abadie, Bicharrys, etc., les Chellalys, les Mahas et les Danaglahs, répandus sur les bords du Nil depuis la seconde cataracte jusqu'au Dongolah; puis les Mitkinahs, les Soukinas habitant le Taka. Les idiomes de tous ces peuples berbères paraissent procéder d'une langue commune qui fut probablement celle de l'antique Égypte divisée en deux rameaux, libyque et linotique ou éthiopique, langues développées sous l'influence de formes sémitiques. Les idiomes des populations berbères des bords du Nil, depuis les Knouz jusqu'aux Berberys, ont non-seulement une grande analogie avec celui des Bicharrys, mais encore avec ceux des populations africaines de Taka et des bords de la mer Rouge. Ces populations,



Scène d'esclavage : La mère abandonnée. — Dessin de Karl Girardet.

quoique converties à l'islamisme, ignorent la langue arabe.

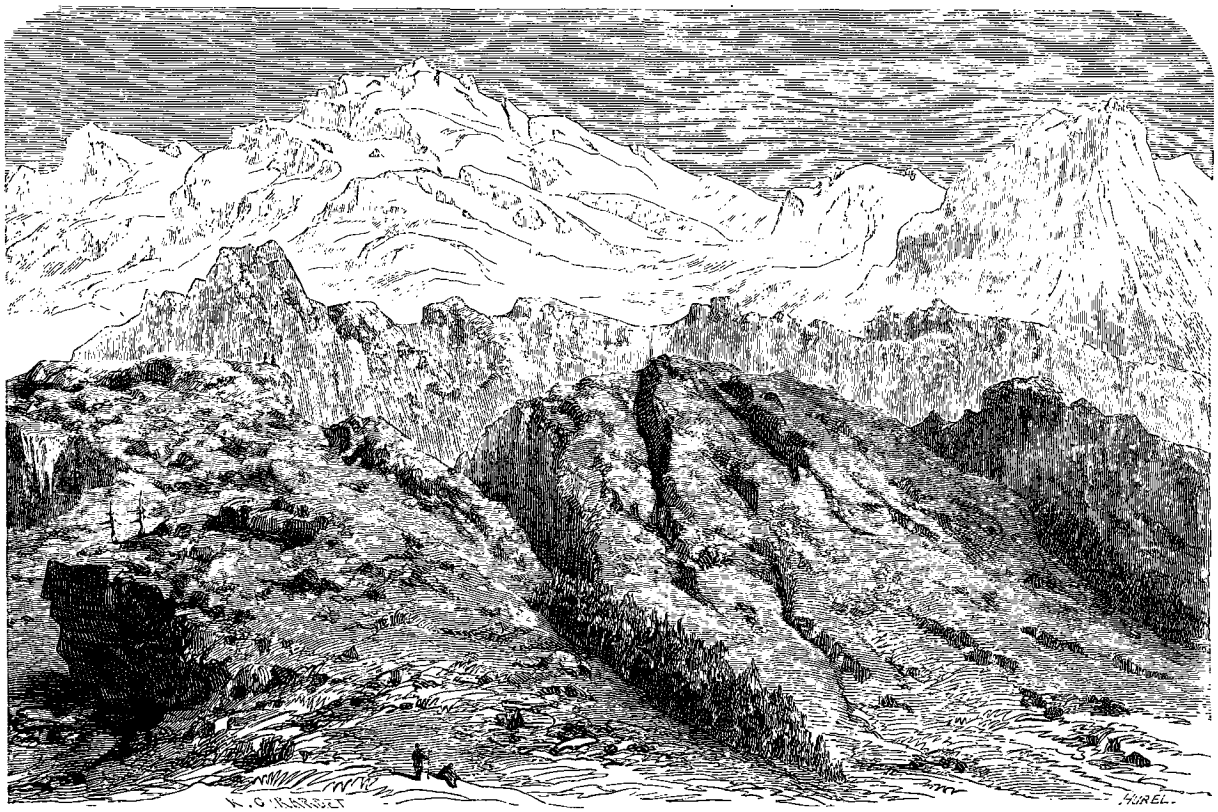
Les Arabes, troisième grande famille d'origine sémitique du Soudan, proviennent de diverses émigrations de l'Arabie; les unes fuyant le mahométisme à son aurore, les autres l'apportant ensuite et l'imposant à l'Afrique septentrionale et au Soudan.

Une remarque digne d'intérêt, c'est que dans l'ensemble de ces trois grandes familles de race sémitique que l'on trouve au Soudan, le teint est plus ou moins foncé en raison même de l'ancienneté de leur séjour dans ces régions voisines de la Nigritie. Ainsi les Arabes les plus récemment arrivés sur ce sol ont le teint presque aussi clair que dans leur ancien pays; ceux qui proviennent des premières émigrations sont plus foncés. Les Berbères sont déjà très-foncés, et enfin les Fouts, Fouls, ou Founs, le sont tellement que les observateurs superficiels les confondent souvent avec les nègres [1].

TRÉMEAUX.

1. Voir pour plus de détails : *Voyage en Éthiopie*, etc., par P. Trémeaux, deux vol. in-8°, avec atlas. Paris, Hachette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Kinchanjunga, dans 'Himalaya (hauteur, 8592 mètres). — Dessin de Karl Girardet d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.

EXPLORATION DE LA HAUTE-ASIE,

PAR LES FRÈRES DE SCHLAGINTWEIT[1].

1854-1857. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

Système orographique.

.... Notre voyage nous a donné la certitude, que l'Himalaya, avec toutes ses cimes, ses ramifications, ses glaciers, ses cols et ses vallées, ne forme qu'une partie du système orographique de la Haute-Asie, système qui comprend en outre deux autres grandes chaînes : le *Karakoroum* et le *Kouen-Loun*.

L'Himalaya, le plus méridional de ces trois bourrelets de l'écorce du globe, s'élève brusquement, à pentes roides, presque sans promontoires, sans croupes avancées, du sein des plaines de l'Indoustan, et cet extrême escarpement explique parfaitement pourquoi, contrairement à ce qui a lieu dans les Alpes, cette chaîne renferme plus de vallées resserrées, plus de gorges à sa périphérie que le centre même du massif.

Autre particularité curieuse de ce versant : les riches et fertiles plaines de l'Inde se transforment, à la base de l'Himalaya, en marais recouverts d'une exubérante végétation. Cette zone qui porte dans l'Inde le nom de *Téraï*, ne forme quelquefois qu'une étroite lisière, tandis que, sur d'autres points, dans le Népaul, par exemple, elle atteint une largeur de quinze à vingt lieues. Ce n'est pas seulement en Asie, c'est dans toutes les parties du monde que l'organisme humain souffre et dépérit sous l'influence paludéenne

1. En donnant ici la traduction un peu abrégée d'un Mémoire publié naguère par les *Mittheilungen*, et dans lequel M. Robert de Schlagintweit a résumé le résultat des travaux de ses frères et des siens sur la région la plus curieuse de l'Asie, nous acquittons une dette contractée depuis longtemps envers ces illustres voyageurs par le *Tour du monde*, auquel ils ont, à plusieurs reprises, adressé de magnifiques spécimens de leur grand atlas pittoresque. Voy. t. I, p. 1, et t. VI, p. 411.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si favorable au déploiement de la vie des plantes. Aussi les maladies les plus cruelles et les fièvres qui pardonnent le moins naissent-elles dans le Téraï où, dans toutes les saisons de l'année, les forêts et les jungles se recouvrent dès le matin d'une couche de brouillards fins et transparents ; dans le courant du jour, quand le soleil darde à pic ses rayons incandescents dont la saison des pluies n'atténue que passagèrement la chaleur, le sol du Téraï semble fumer ; de son sein s'élèvent de hautes colonnes de vapeurs marécageuses encore empoisonnées par les miasmes empestés qui s'échappent des corps en putréfaction. Ni l'Européen, ni même l'Indou ne peuvent habiter cette région ; on n'y voit que quelques misérables tribus, tombées dans la dernière abjection, débris des autochthones de l'Asie centrale. Ces malheureuses populations se sont faites avec le temps à ce climat mortel et elles y vivent dans des huttes de bois et de feuillages construites çà et là au sein des clairières.

Le Karakoroum court parallèlement à l'Himalaya et a juste la même longueur que lui ; il lui est inférieur pour le nombre des pics de première grandeur, mais il le surpasse par sa plus grande hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer.

Le *Kouen-Loun*, la plus septentrionale des trois chaînes de la Haute-Asie, est aussi la plus petite, bien que son étendue soit encore de beaucoup supérieure à celle des Alpes ; il court droit de l'est à l'ouest et, semblable en cela à l'Himalaya, plonge, presque sans croupes avancées, par une perte d'une prodigieuse roideur sur les plaines du Turkestan et de l'Asie centrale, mais nulle zone marécageuse, aucun Téraï ne longe la base du Kouen-Loun.

La longueur de la Haute-Asie égale celle d'une ligne qui relierait la Grèce à l'Espagne. On se fera une idée approximative de sa largeur en songeant qu'un voyageur faisant huit lieues par jour mettra, dans le cas le plus favorable, soixante jours pour aller de la pente sud de Himalaya, à travers le Karakoroum, au versant nord du Kouen-Loun.

La Haute-Asie, qui se termine à l'est sur le Brahmapoutra, à l'ouest sur l'Indus, forme à ces deux extrémités un labyrinthe de montagnes où l'Himalaya, le Karakoroum et le Kouen-Loun se mêlent si intimement qu'on ne peut pas plus y distinguer l'une ou l'autre des trois chaînes, qu'on ne reconnaît le cours d'eau principal dans les branches fluviales d'un vaste delta.

A l'est, ces contre-forts pénètrent profondément dans la Chine propre, mais on ne sait rien de certain sur la direction qu'ils y prennent, sur l'altitude à laquelle parviennent leurs plus grands sommets.

A l'ouest, les ramifications de la Haute-Asie forment l'Hindou-Kouch, les monts de Caboul et même, en allant vers le sud, la chaîne des monts Soliman qui limitent à l'ouest le bassin de l'Indus.

Au pied méridional de l'Himalaya se déroulent les grandes plaines de l'Inde. Entre la pente septentrionale de l'Himalaya et la pente méridionale du Karakoroum est le Turkestan ; à la base septentrionale du Kouen-Loun, de vastes plaines et des steppes bornent l'Asie centrale.

La configuration géographique de l'Himalaya est très-distincte de celles du Thibet, du Karakoroum et du Kouen-Loun. A peu d'exceptions près, telles que le Cachemire et le Koulou, l'Himalaya est coupé dans tous les sens par d'étroites vallées à pentes abruptes au fond desquelles courent en mugissant des torrents rapides ; de toutes parts il est sillonné de hautes crêtes qui se distinguent tantôt par leurs puissants pics neigeux, tantôt par un chaos de sommets sauvages et déchirés d'une étonnante variété de formes. L'Himalaya n'a pas de plateau ; les lacs, qui contribuent tant à la beauté des montagnes y sont rares et ne s'y rencontrent qu'à des altitudes moyennes.

Le Thibet est une vallée longitudinale parallèle à l'Himalaya ; son étendue et sa hauteur au-dessus du niveau de la mer en font l'une des plus remarquables de la terre. La partie orientale a pour cours d'eau le Dihong, affluent du Brahmapoutra ; dans la partie occidentale coulent l'Indus et le Satledj. La grande ligne de faîte qui divise la vallée thibétaine en deux bassins, celui de l'est et celui de l'ouest, s'élève insensiblement jusqu'à la hauteur considérable de quinze mille quatre cents pieds. Près de cette ligne de faîte se trouvent quelques lacs. L'altitude de la vallée thibétaine est si exceptionnelle, comparée à celle des vallées d'Europe, qu'elle a été la cause principale de l'erreur qui a longtemps fait regarder le Thibet comme un plateau.

Sa portion orientale, baignée par le Dihong et où s'élève, à dix mille pieds environ d'altitude, la ville de Lhassa, capitale du pays et résidence du Dalaï-Lama, chef religieux des Bouddhistes, nous est presque totalement inconnue malgré les voyages des missionnaires Huc et Cabet. Le Thibet occidental, en revanche, a été plusieurs fois exploré par les Européens. Il comprend trois provinces :

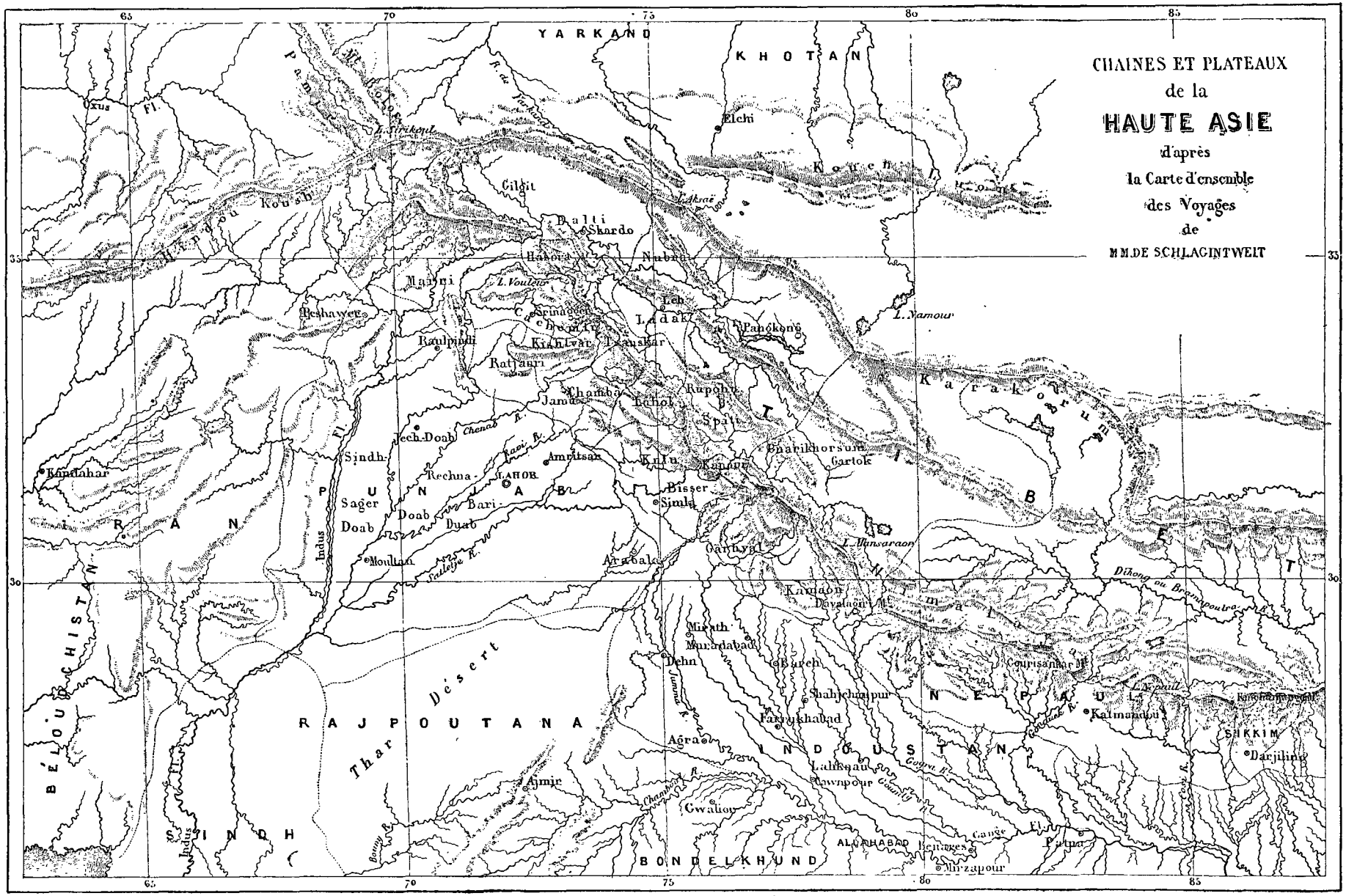
1° Le *Gnari-Khorsoum*, le *grand Thibet* de quelques géographes, beaucoup mieux nommé le *Haut-Thibet*. La capitale est *Gartok*.

2° Le *Ladak*, ou *Thibet moyen*, capitale *Leh*.

3° Le *Balti*, ou *petit Thibet*, capitale *Skardo*.

Le Gnari Khorsoum, la plus orientale et la plus élevée des trois provinces, commence à la ligne de partage des eaux. C'est une dépendance de l'empire chinois. La vallée de l'Indus y est extrêmement large (10, même 12 et 15 lieues). Dans le Ladak, cette vallée se resserre et s'agrandit tour à tour et n'a plus que rarement trois ou quatre lieues de largeur ; dans le Balti, c'est-à-dire dans la province la plus occidentale et la plus basse, elle est si étroite qu'elle prend parfois le caractère d'une gorge. Dans les trois provinces, une multitude de vallées latérales viennent empiéter, des deux côtés du fleuve, sur le territoire de la vallée principale ; des deux côtés aussi s'élèvent des chaînes de montagnes secondaires, bordant parfois l'Indus, s'en écartant souvent beaucoup. Toutes ces vallées latérales, toutes ces chaînes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grave par Erhard r Duguay-Trouin 12 — Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

secondaires, irrégulières dans leurs directions, mêlées les unes aux autres, si nombreuses et si embrouillées, surtout à l'extrémité occidentale, qu'on a peine à reconnaître d'où elles viennent et où elles vont, tout ce chaos a fait croire jusqu'à ce jour, mais à tort, que le Balti était traversé par une grande chaîne courant du sud au nord, coupant presque à angle droit l'Himalaya et portant le nom de *Bolor-Dagh* ou de *Belour-Dagh*.

Topographiquement, le Kouen-Loun ressemble beaucoup à l'Himalaya et au Karakoroum. Comme dans le Thibet, le sol s'y élève surtout par mouvements graduels à longue portée ; de larges vallées, à pentes exceptionnellement douces, y alternent avec des bassins de lacs plus ou moins salés et de hauts plateaux. Le plus élevé de ces plateaux, et en même temps le plus haut, sinon le plus vaste de la terre, est le plateau de Dapsang (17500 pieds ou 5300 mètres d'altitude). Viennent ensuite les plateaux de Boullou, d'Aksaë-Chin, dont l'élévation varie entre 5200 et 4950 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Point de neige en été sur ces hauts plateaux ; dans ces larges vallées, point de végétation non plus. Au loin, sur l'un ou l'autre versant, se dresse isolé quelque pic colossal avec ses neiges éternelles ; autrement le regard n'embrasse que rochers chauves et nus, vastes plaines stériles sillonnées de ravins, où bouillonnent des torrents qu'alimentent les inépuisables réservoirs de neiges et de glaces des géants de la montagne ; çà et là s'étendent des lacs, des bas-fonds recouverts d'une mince couche de sel, lits desséchés d'anciens lacs. De loin en loin jaillissent des sources chaudes, qu'on reconnaît déjà à de grandes distances à la colonne de vapeurs qui les cache et les signale à la fois. Si l'eau manquait à ces hautes régions, elles ne seraient qu'un immense désert inhabitable à l'homme et aux animaux. Même dans les jours les plus chauds de l'année, au fort de l'été, un vent de glace souffle sur ces plateaux, ces vallées, ces lacs aux eaux chargées de sel.

Cols et sommets.

Nous sommes encore loin de connaître tous les noms et toutes les altitudes des montagnes de la Haute-Asie, dont les plus puissantes sont recouvertes de milliers de pieds de neiges persistantes, mais on a au moins réussi à déterminer avec une très-grande certitude l'élévation des plus importantes d'entre elles. Nous sommes surtout redevables de ce résultat aux travaux de la « *Great trigonometrial survey of India.* » Quelques chiffres vaudront peut-être mieux qu'une description détaillée pour donner une idée de la hauteur et de l'étendue des chaînes de montagnes de la Haute-Asie.

Dans la seule chaîne de l'Himalaya, on a mesuré jusqu'à ce jour 216 sommets, parmi lesquels 17 dépassent l'altitude de 25 000 pieds ; 40 ont plus de 23000 pieds, 120 plus de 20000 pieds (6100 mètres). On a, de plus, déterminé depuis la hauteur d'un nombre considérable de cimes tant du Karakoroum que du Kouen-Loun.

Le plus élevé des monts de la Haute-Asie, et jusqu'à présent de la terre entière, porte chez les Indous, le nom de Gaurisankar ; les Thibétains l'appellent Chingopamari ; les Anglais, ignorant d'abord son véritable nom, lui ont donné celui de Mont-Everest. Il s'élève dans l'Himalaya du Népaul par 27° 59, 3′ de latitude nord et 86° 54′, 7″ de longitude est, à l'altitude énorme de 29002 pieds (8840 mètres), ce qui lui donne 1620 mètres de plus qu'à l'Aconcagua, le sommet le plus fier des Andes et 4030 mètres de plus qu'au Mont-Blanc.

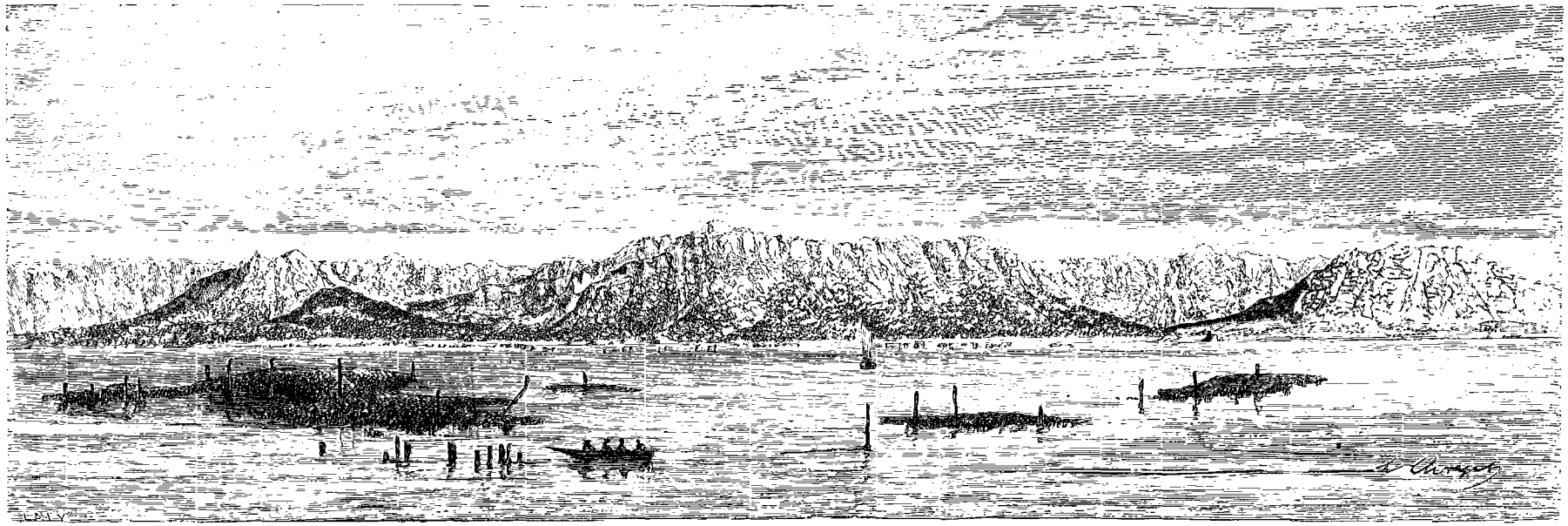
Au Gaurisankar succèdent, par ordre de hauteur, le Dapsang (chaîne du Karakoroum, 8625 mètres) ; le Kinchanjunga, qu'on tint longtemps pour la montagne la plus élevée du monde (8592 mètres) ; le Sihsour (8473 mètres) ; le Dhavalagiri (8200 mètres) ; ces trois derniers sommets appartiennent à l'Himalaya. Dans le Karakoroum se trouvent encore le Diamar et le Masheribroum dépassant ou atteignant 8000 mètres. Le Kouen-Loun n'a pas de pics d'une altitude aussi colossale ; jusqu'à présent, du moins, on n'y a vu aucun sommet dépassant 22 000 pieds (6750 mètres).

On ne trouverait pas, dans la Haute-Asie, un seul homme qui cherchât à gravir par point d'honneur un grand pic, comme l'ont fait tant de gens dans nos Alpes d'Europe. C'est malgré lui, sous l'appât d'une grande récompense que le superstitieux Hindou se décide à accompagner le voyageur dans ces montagnes qu'il redoute moins pour les dangers inconnus de l'ascension que pour le sacrilége qu'il croit commettre en s'approchant du saint asile, du sanctuaire inviolable des dieux qu'il révère. Son trouble devient extrême quand il voit dans le pic à gravir, non la montagne à gravir, mais le dieu dont elle a pris le nom ; alors ce n'est que par le sacrifice et la prière qu'il pourra apaiser la divinité profondément offensée.

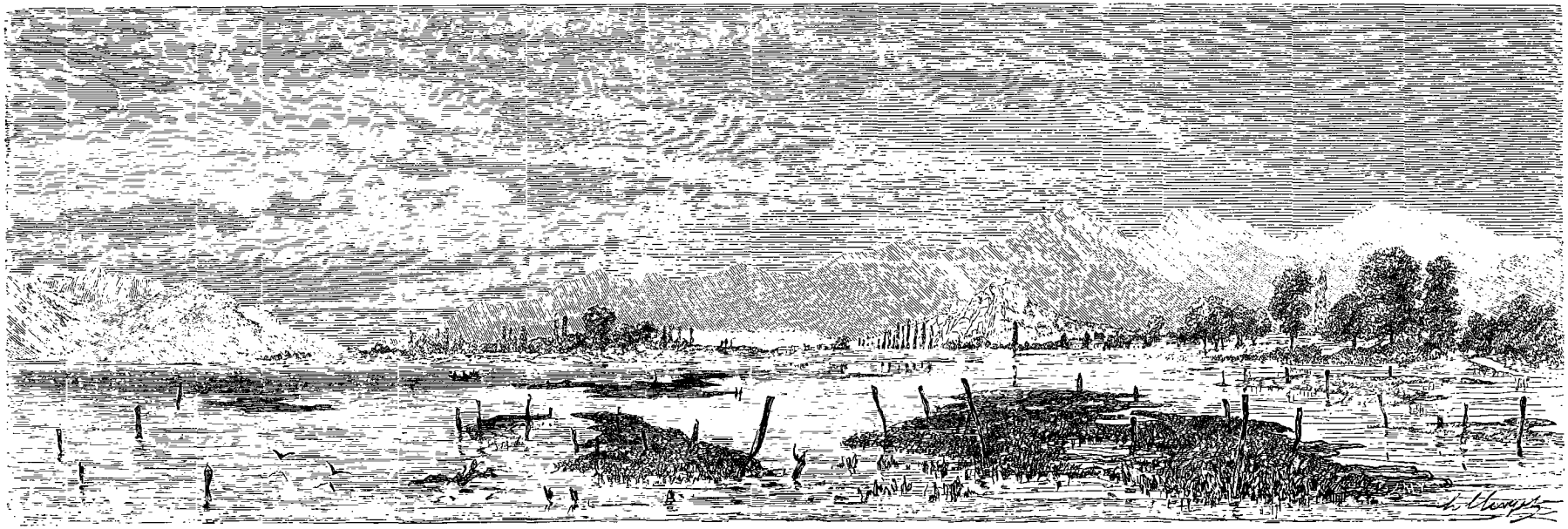
Au commencement, à la fin d'une ascension de pic ou de col, l'Hindou sacrifie, en observant strictement les prescriptions du cérémonial religieux, des animaux, généralement des moutons, et jette aux quatre coins du ciel des morceaux de la chair, des gouttes du sang des victimes. Ce n'est point le guide, c'est le voyageur qui doit marcher devant pour découvrir la vraie route. On se trouve, comme le dit si bien Humboldt, dans son récit de l'ascension du Chimborazo, on se trouve dans les situations les plus critiques, sans la moindre connaissance des lieux ; on est partout dans l'inconnu.

La mémorable tentative d'ascension du Chimborazo par Humboldt excita, par sa hardiesse, l'admiration générale ; sur les flancs de cette montagne de 21 422 pieds, le savant arriva à 19 286 pieds. C'était de beaucoup la plus grande hauteur que l'homme eût encore atteinte. L'élan que donna l'exemple de Humboldt, l'importance des résultats scientifiques qu'il avait retirés de son ascension firent naître, dans la Haute-Asie, des tentatives semblables. Les officiers, chargés de la triangulation de l'Inde, ont, en 1849 et en 1860, atteint deux fois 19 979 pieds, et une fois 19 958. Un signal trigonométrique a été installé à 21 400 pieds d'altitude sur un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue panoramique du lac de Srinagâr (Cachemir), aspect du nord. — Dessin de Hubert Clerget d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.



Vue panoramique du lac de Srinagâr (Cachemir), aspect du sud. — Dessin de Hubert Clerget d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point saillant qu'on aperçoit d'un grand nombre d'endroits.

Mes frères et moi nous avons réussi, le 2 août 1856, à monter jusqu'à 20 120 pieds sur un contre-fort du Sassar; Le 19 du même mois nous avons atteint, sur l'Ibi-Gamin, la hauteur de 22 259 pieds (6810 mètres), la plus considérable où l'homme soit encore arrivé sur une montagne, mais je m'empresse de l'observer, on est monté plus haut en ballon.

Dans les premiers temps, nous souffrions beaucoup, dès que les cols que nous franchissions atteignaient 17000 à 18000 pieds, mais, lorsque nous avions passé quelques jours à de grandes hauteurs, nous ne ressentions plus, même à 19000 pieds, qu'un malaise passager; il est, d'ailleurs, vraisemblable qu'un séjour prolongé à une pareille altitude ne pourrait avoir pour la santé que des suites désastreuses dont on se ressentirait toute la vie.

Je doute que la grande crête de l'Himalaya contienne beaucoup d'autres passes que celle qu'on lui connaît déjà, mais le Karakoroum et le Kouen-Loun une fois explorés nous offriront sans nul doute une liste beaucoup plus longue de dépressions importantes.

La hauteur moyenne des cols dans ces trois grandes crêtes est, pour l'Himalaya, de 5430 mètres; pour le Karakoroum, de 5700; pour le Kouen-Loun, de 5180 mètres. Mais le plus élevé de tous ces cols ne s'en trouve pas moins dans l'Himalaya ; c'est la passe d'Ibi-Gamin, menant du Garhval au Gnari-Khorsoum; nous sommes les premiers, et jusqu'à présent les seuls Européens, qui l'aient franchis; son altitude est de 20459 pieds (6240 mètres). Le voyageur qui veut s'élever sur la crête de l'Himalaya doit, au minimum, gravir jusqu'à 16186 pieds, c'est-à-dire dépasser de quelques centaines de pieds la hauteur du Mont-Blanc lui-même. Le col le plus élevé des Alpes, le Weiss-Thor, n'a que 12 136 pieds d'altitude.

Hydrographie.

La Haute-Asie est riche en sources de tout genre, sources froides, sources chaudes, qui jaillissent de toutes les façons possibles, et qu'on rencontre jusqu'à des hauteurs de 17 000 pieds. La plus élevée de toutes celles que nous avons vues, — c'est même jusqu'à présent la source froide la plus haute du Globe, — sort de terre à une altitude de 17 650 pieds, dans le Thibet, sur le versant septentrional de l'Ibi-Gamin. Avant nous la plus haute passait pour être celle qui jaillit, par 15920 pieds, sur les pentes du col de Kyoungar. Humboldt dit que la source la plus élevée des Andes gît par 15526 pieds; dans les Alpes on n'a pas vu de source froide au-dessus de 10440 pieds

Aucune contrée de la Haute-Asie n'est plus riche en sources que le Cachemir. Plusieurs d'entre elles sont considérées comme saintes et visitées par des milliers de pèlerins, surtout les sources chaudes dans le voisinage desquelles on ne manque jamais d'élever quelque temple, mais qu'on ne songe presque en aucun cas à rendre captives, au grand avantage de l'observateur. lui est ainsi bien plus facile d'étudier leur mode de jaillissement qu'en Europe, où la plupart des sources chaudes emprisonnées dans des réservoirs, sont par cela même, rarement accessibles.

Dans la Haute-Asie, nous connaissons cinquante-deux endroits où jaillissent des sources chaudes, c'est-à-dire dont la température dépasse sensiblement, au point d'émergence, la température moyenne de l'air ambiant. Dans presque chacun de ces endroits les sources, loin d'être seules et uniques, se présentent par groupes, quelquefois de dix à quinze. Les plus célèbres sont celles de Badrinath, de Jamnotri et de Manikarn. Cette dernière, située dans l'étroite vallée de Koulou, par 5587 pieds d'altitude, est la plus chaude de la Haute-Asie; sa température atteint 94° 4 centigrades.

Les lacs sont rares dans l'Himalaya; les plus grands se trouvent à de faibles altitudes : le lac de Naïnital, (Kamaon), n'est qu'à 6520 pieds, le Voullar, dans le Cachemir, qu'à 5126 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Dans le Thibet et le Turkestan, au contraire, on rencontre un grand nombre de lacs, mais qui s'assèchent tous les jours, et dont ce qui en reste maintenant témoigne combien ils étaient jadis plus vastes qu'à notre époque. Tous se trouvent à de hautes altitudes, tous renferment une forte proportion de sel.

Les lacs les plus importants du Thibet occidental, du Karakoroum et du Kouen-Loun sont au nombre d'une quinzaine, et leur attitude varie entre 3810 mètres (le lac Aksaë-Chin) et 4755 mètres (le lac Tso-Gyagar), la nappe du Mansaraor, un des lacs sacrés, est à 4620 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Sur les cartes du Thibet central et oriental figurent beaucoup de lacs plus étendus que ceux-là, mais entièrement inexplorés.

La grande ligne de partage des eaux de la Haute-Asie n'est pas formée, comme on le croyait à tort, par le Kouen-Loun, mais comme nous l'avons découvert par le Karakoroum. L'Himalaya, le Kouen-Loun sont, en plusieurs points, coupés par des cours d'eau ; l'Himalaya, par exemple, l'est par le Satlej, le Kouen-Loun par le Karakach. Les innombrables torrents de l'Himalaya, qu'ils prennent leurs sources sur le versant du nord ou sur le versant du sud, tous ceux du Thibet et de la pente méridionale du Karakoroum se dirigent, au sud, vers les plaines de l'Inde, et vont se perdre dans l'océan Indien. D'autre part, tous ceux qui naissent sur le versant septentrional du Karakoroum, et sur les deux versants du Kouen-Loun se dirigent, au nord, vers la grande dépression de l'Asie centrale ; ils y forment des cours d'eau dont les uns s'évaporent dans les steppes immenses; quelques-uns, moins nombreux, se jettent dans les lacs intérieurs, d'autres courent jusqu'aux mers de Chine.

On remarquera avant tout que la plupart des rivières de la Haute-Asie ne sont pas alimentées par des sources, dans le sens propre du mot, mais par des glaciers. La masse d'eau qu'elles entraînent subit d'importantes variations, grâce à la grande fonte de neiges de l'été, qui ne cause guère d'inondations fâcheuses hors du Thibet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces inondations sont souvent dues à des chutes d'avalanches ou à des éboulements qui barrent le cours des rivières dans les régions les plus inaccessibles et les moins visitées de la montagne. D'immenses masses d'eau s'amassent derrière l'obstacle et, quand celui-ci cède, elles se précipitent avec violence dans le lit de la rivière, dont elles élèvent le niveau à une hauteur extraordinaire

Les principaux phénomènes qui caractérisent leurs cours, sont, en première ligne, l'énorme écart du niveau de leur masse d'eau selon les saisons, la grande quantité des matières qu'elles tiennent en suspension et surtout l'extrême puissance d'érosion en vertu de laquelle elles creusent de plus en plus leur lit qui s'abaisse ainsi, lentement mais continuellement, au-dessous du niveau général de la contrée.

Dans l'Himalaya et dans le Thibet, la profondeur moyenne des érosions, même sur les plus petits cours d'eau, est de douze à quinze cents pieds. Cette profondeur dépasse souvent deux mille pieds; quelquefois même, comme sur le Gange, le Satledj et l'Indus supérieur, elle atteint le chiffre de trois mille ; ce qui veut dire que le lit de ces trois fleuves serpentait jadis à mille mètres plus haut, et que tous trois ont détruit et entraîné une couche de roches et d'alluvions d'une puissance de mille mètres.

Les principaux résultats des érosions, qui continuent de nos jours, nous en avons d'irréfragables preuves, — seront dans la suite des temps : l'élévation de la température, la création de courants d'air porteurs de calorique le long des pentes escarpées des vallées et le changement des conditions hygrométriques, si intimement liées à la distribution de la végétation et dont l'influence est si grande sur le plus ou moins d'extension des glaciers.

Glaciers et limites des neiges éternelles.

Semblables pour leur mode de formation aux glaciers des Alpes, présentant les mêmes phénomènes physiques, les glaciers sont répandus en nombre extraordinaire dans la Haute-Asie et pourtant, chose merveilleuse, il y a quelques années à peine qu'on en connaît l'existence. Avant l'année 1842, on ne savait pas que la Haute-Asie possédât des glaciers; bien plus, on avait échafaudé hypothèse sur hypothèse pour démontrer que les grandes chaînes en question n'en pouvaient pas avoir.

Le voyage de Vigne fit connaître les glaciers du Thibet. M. Richard Strackey, qui est aujourd'hui colonel, constata l'existence de ceux de l'Himalaya en 1847, et pour rendre en même temps impossible toute espèce de doute sur sa découverte, il publia une série d'observations prises avec soin sur l'avancement de deux glaciers plus étendus du Kamaon. Il est évident que les grandes masses de glace et de neige qu'on rencontre au plus fort de l'été, dans l'Himalaya, à des altitudes comparativement peu considérables, n'avaient pas échappé aux voyageurs antérieurs, mais ces voyageurs les avaient considérées comme des débris d'avalanches ou comme des phénomènes tout à fait locaux.

L'immense Haute-Asie nous est encore trop peu connue dans toutes ses diverses régions pour que je puisse me hasarder à donner l'énumération de tous ses glaciers de première grandeur : il est impossible de les compter. Il me suffira, pour le moment, de dire que le Karakoroum renferme, sinon les plus nombreux, du moins les plus grands amas de glace de la Haute-Asie. Un des groupes les plus intéressants, — nous avons eu occasion de le visiter, — se trouve dans le voisinage immédiat du col de Sassar, sur la grande route de commerce de Leh à Yarkand. Les glaciers de Chorkonda et de Pourkoutsi, dans le Balti, sont remarquables par leur escarpement, leur surface tourmentée, leurs puissantes crevasses. Le second, bien que moins étendu que d'autres glaciers, offre un panorama splendide, parce que, d'un seul point et d'un seul coup d'œil, on y embrasse de vastes surfaces congelées.

Le capitaine Montgomérie, l'un des officiers chargés de la mensuration trigonométrique de l'Inde, savant que recommandent la conscience et la précision de ses travaux, dit, dans un autre passage, que le glacier de Baltoro, dans la vallée de Brahaldo (Balti), a 36 milles anglais de long sur une largeur qui varie entre 1 mille et 2 milles et demi; chacune des pentes du Biafo donne naissance à un glacier, et les deux réunis forment un fleuve congelé et continu d'une longueur de 64 milles anglais, se développant presque en ligne droite, sans autre interruption que les crevasses communes à tous les phénomènes de cet ordre.

Comparés à ces glaciers, qu'on peut à bon droit appeler gigantesques, ceux des Alpes peuvent certainement être qualifiés de petits. Quant aux Andes, on n'y connait pas jusqu'à présent de glaciers, on ne sait pas non plus avec certitude si quelques-unes des montagnes neigeuses de l'Afrique, le Kilimandjaro, le Kénia en ont ou n'en ont pas. Pour ce qui me concerne, je ne vois rien, cependant, qui s'oppose à leur formation dans les Andes et dans les hautes montagnes d'Afrique.

L'extrémité inférieure des glaciers de la Haute-Asie descend assez bas au-dessous de la limite des neiges éternelles, à 11 000, quelquefois à 10 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans la chaîne de l'Himalaya. Quelques-uns des glaciers du Thibet descendent encore plus bas; celui de Bépho s'abaisse, fait vraiment exceptionnel, jusqu'à 9876 pieds. Ceux du Karakoroum et du Kouen-Loun offrent les mêmes caractères que ceux de l'Himalaya et du Thibet. Un trait commun à tous, c'est qu'ils étaient autrefois bien plus étendus qu'aujourd'hui. La même observation s'applique aux glaciers d'Europe, mais je ne m'arrêterai pas à discuter si l'on n'est pas allé trop loin dans les conclusions qu'on a tirées de ce fait.

L'analogie me fait placer ici ce que j'ai à dire de la limite inférieure des neiges éternelles, qui est, comme on le sait, la ligne au-dessus de laquelle la neige se maintient toute l'année.

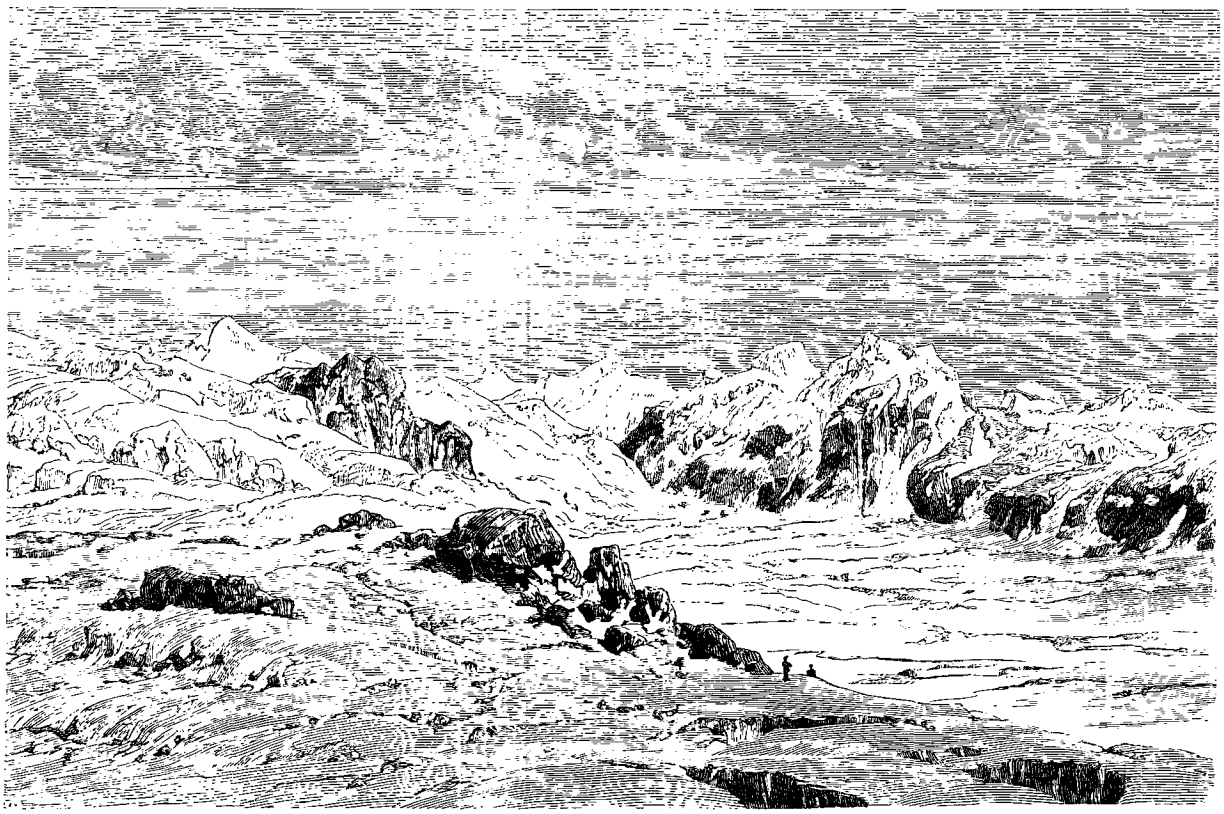
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le grand intérêt qu'offre cette question nous a fait considérer, pendant notre voyage, comme un devoir essentiel de noter une série d'observations sur la limite des neiges éternelles. Aussi pouvons-nous offrir des moyennes d'une exactitude satisfaisante pour les trois grandes chaînes; dans l'Himalaya, versant du sud, cette limite se trouve généralement à une hauteur moyenne de 16 200 pieds; sur le versant nord, son altitude moyenne est de 17 400 pieds.

Dans le Karakoroum, les neiges les plus basses se tiennent sur le versant du midi, à 19 400 pieds, sur celui du nord, regardant les plateaux du Turkestan, à 18 600.

Dans le Kouen-Loun, les dernières neiges descendent, au sud, à 15 800 pieds, au nord, où elles font face aux plaines du Turkestan chinois, à 15 100 pieds.

Ces différents chiffres sont les moyennes des trois chaînes prises dans toute leur longueur; mais, en somme, je ferai observer que, dans chacune des chaînes, la partie centrale est celle où la ligne des neiges atteint sa plus grande altitude, tandis qu'elle s'abaisse sensiblement aux deux extrémités, tant à l'est qu'à l'ouest. Il est inutile d'ajouter que cette même ligne remonte à de grandes hauteurs sur les pics à pentes roides, où la neige ne trouve que difficilement des points d'appui. Ainsi on trouve, dans le Thibet, des sommités dénudées et vierges de toute particule neigeuse, même à des altitudes de 20 000 pieds.



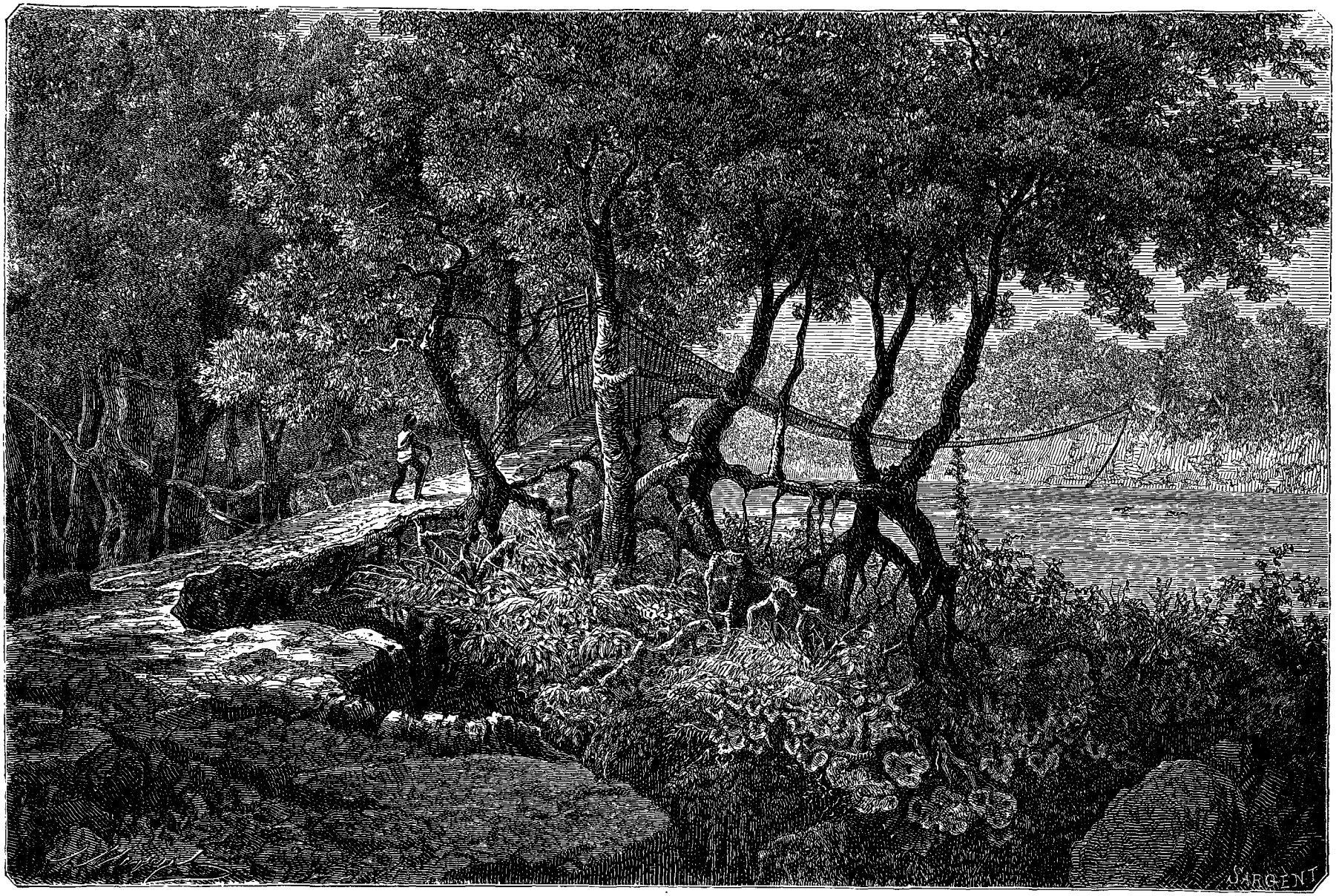
Glacier de Nubra. — Dessin de Karl Girardet d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.

En comparant maintenant les montagnes de la Haute-Asie avec les grandes chaînes du reste de la terre, nous voyons que les mesures de Humboldt et de Pentland établissent les chiffres suivants pour la ligne des neiges éternelles dans la Cordillère des Andes : 15 700 pieds pour les Andes de Quito, 15 900 pour les Andes de la Bolivie orientale, 18 000 pour celles de la Bolivie occidentale. Dans les Alpes, on peut voir cette même ligne descendre à 9800 pieds aux massifs du Mont-Blanc et du Mont-Rose.

Comme contraste à l'extrême hauteur de la limite des neiges éternelles, on a vu neiger dans l'Himalaya à la minime altitude de 800 mètres, mais c'est là un fait rare qu'on n'a sûrement constaté que deux fois, en 1817 et en 1847. A 5000 pieds, il n'y a guère, sur dix années, une année sans neiges, mais la neige ne reste que quelques jours, quelquefois même fond au bout de quelques heures. « Il neige, mais on ne le voit pas, » disent très-bien les habitants de Kathmandou, la capitale du Népaul (4354 pieds d'altitude); la neige tombée pendant la nuit en flocons isolés y disparaît aux premiers rayons du soleil.

La hauteur moyenne du Thibet, du Karakoroum et du Kouen-Loun est telle qu'on n'y trouve aucun point situé plus bas que la ligne de chute annuelle des neiges, mais la quantité de celles qui tombent dans ces trois régions est si minime que les cols mêmes s'y peuvent franchir en hiver, et l'hiver est souvent la seule saison où l'humidité de l'air soit assez grande pour se transformer en pluies ou en neiges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont suspendu dans le Terai. — Dessin de Hubert Clerget d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Faune.

La faune de la Haute-Asie offre un grand intérêt; des animaux de toute espèce se montrent sur les croupes de l'Himalaya jusqu'à l'altitude de 10000 pieds. Dans les jours les plus chauds de l'été comme dans les froides journées où l'hiver recouvre la terre d'un manteau de neige, les singes cabriolent sur les branches aux larges feuilles vertes ou sur les rameaux à aiguilles des arbres de la famille du sapin; les épaisses forêts, les crevasses des rochers, les fondrières, les cavernes donnent asile au renard, à l'ours, au léopard, au tigre; sur les rochers nus, dans les sables provenant de la décomposition du granit et du gneiss, des serpents, dont beaucoup sont venimeux, prennent leur bain de soleil. De gros lézards, pleins de vivacité, courent dans les herbes du sol humide; des milliers de papillons multicolores volent autour des fleurs splendides, dans les claires matinées du printemps et dans les beaux jours de l'été. Malgré leurs froides ondes, malgré leur cours rapide, les torrents de l'Himalaya sont peuplés de poissons et d'amphibies; ses forêts sont pleines de faisans dont la chair est excellente et le plumage tellement éclatant qu'il n'en est pas de plus beau, même dans l'Inde; dans leur compagnie se montrent de petits perroquets bavards, plus nombreux sur les montagnes qu'on ne l'aurait pu supposer, et souvent, bien loin de toute demeure humaine, on entend le chant du coq sauvage et le cri de la poule, qui peuplent encore en grand nombre les solitudes de l'Himalaya, leur patrie primitive.

Mais, quand le voyageur a dépassé l'altitude de 14000 pieds, quand il se rapproche de la crête himalayenne, ses regards étonnés voient les paysages de la montagne prendre un aspect différent et, en même temps, les animaux des zones inférieures faire place à d'autres espèces. Au lieu du tigre, du léopard, des bêtes carnassières, ce ne sont plus que timides antilopes et animaux à musc; les oiseaux deviennent de plus en plus rares; çà et là apparaissent, fourvoyés par mégarde sur les croupes de la montagne, quelques-uns des grands animaux particuliers au Thibet.

Les kyangs ou chevaux sauvages, les yaks ou bœufs thibétains, diverses espèces de grands moutons sauvages, des antilopes, des gazelles errent dans les larges vallées et dans les hauts plateaux rocheux et déserts de la Haute-Asie, non par animal isolé, mais en troupeaux considérables, surprenant au plus haut degré le voyageur dont les regards viennent d'être frappés par la pauvreté ou l'absence de végétation de la contrée. Ces troupeaux, à 18 000 ou 19 000 pieds d'élévation absolue, ne peuvent se procurer leur maigre pitance qu'en parcourant journellement les vastes distances qui séparent les pâturages isolés du pays. Si nous n'avions pas vu ces troupeaux de nos propres yeux, la masse de fumier qu'ils laissent après eux aurait suffi pour nous convaincre de leur présence dans ces parages élevés; nous y avons, en effet, plusieurs fois trouvé des amas de fumier dont nous nous sommes servi comme de combustible, à la place du bois de chauffage si rare à de pareilles hauteurs.

Tout comme le chamois le plus léger ou la gazelle la plus élancée, ces gros animaux se hasardent, au-dessus de profonds précipices, dans des couloirs resserrés par d'abruptes parois; on a peine à comprendre comment ils réussissent à y faire passer leurs corps épais et massifs.

De temps en temps, le guide appelle l'attention de ses compagnons sur un glacier éloigné, où son œil perçant, habitué aux grandes distances, vient de découvrir, se chauffant au soleil sur la glace, un yak au poil noir que les autres voyageurs aperçoivent à peine avec leur lunette d'approche.

L'absence presque complète d'oiseaux contraste singulièrement avec la multitude des quadrupèdes; aucun explorateur encore n'a entendu dans les hautes solitudes, sur les plateaux dépouillés du Karakoroum et du Kouen-Loun, les charmantes mélodies dont les chanteurs ailés remplissent les forêts de l'Himalaya. C'est à peine si l'on y rencontre quelques oiseaux de proie, des vautours, des aigles, que leur vol puissant fait planer sans difficulté au-dessus des cols les plus élevés et qui trouvent à se repaître à satiété sur les charognes des grands mammifères.

Ce qui explique le manque d'oiseau, c'est l'absence presque totale des insectes. Les déjections des quadrupèdes n'y sont pas aussi souvent qu'en Europe le palais du coléoptère stercoraire aux belles et brillantes couleurs.

On sait que les oiseaux se nourrissent surtout d'insectes; les dernières observations qu'on a faites à ce sujet établissent, en effet, que, sur cent cinquante espèces d'oiseaux, quatorze espèces seulement n'en font pas leur aliment habituel. Ajoutons que l'on ne voit pas de colonnes d'oiseaux de passage traverser les chaînes de la Haute-Asie comme les Alpes d'Europe.

Un autre grand contraste est celui qui résulte, d'une part, de la confiance avec laquelle les rares oiseaux de ces régions s'approchent de l'homme et, d'autre part, de la peur inquiète avec laquelle les grands mammifères le fuient. Cet abandon familier des oiseaux ne se remarque pas seulement dans le Thibet, mais dans d'autres contrées; il a été signalé, par exemple, dans les îles Gallapagos.

Nous-mêmes, nous avons été témoins de faits curieux. Des corneilles du Thibet nous ont suivis pendant six jours, à des altitudes de 16000 à 22000 pieds, attirées par les débris de nos repas. Pendant vingt jours nous parcourûmes des régions qu'aucun pied d'homme n'avait certainement foulées depuis des années. Nous étions, en conséquence, persuadés que les animaux sauvages du pays, n'ayant jamais été poursuivis ni chassés, nous laisseraient approcher d'eux sans la moindre crainte: nous nous trompions du tout au tout; dès qu'ils nous voyaient, des troupeaux entiers, comme saisis d'épouvante, s'enfuyaient à perdre haleine.

L'une des merveilles de la faune de la Haute-Asie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le plus beau des moutons sauvages, a disparu dans le cours des derniers siècles. Le célèbre Vénitien Marco Polo, qui vivait au quatorzième siècle, en vit un grand nombre dans ses voyages et il les décrivit d'une manière si complète qu'on leur donna le nom d'*Oves Polii*. On trouve bien encore au Thibet quelques-unes des grandes cornes en spirale qui les distinguaient, mais l'animal lui-même n'a jamais été rencontré depuis Marco Polo par aucun voyageur.

Nulle part au monde on ne trouve de mammifères à des altitudes si élevées que dans le Karakoroum et le Kouen-Loun. Nous avons vu qu'on les rencontre, sinon à demeure, au moins de passage, à des hauteurs de 19000 pieds; mais la vie animale ne disparaît pas encore au-dessus de cette altitude. L'existence des infusoires semble, comme dans les Alpes, indépendante de la hauteur au-dessus du niveau de la mer. Comme preuve, nous avons trouvé, par 20459 pieds d'altitude, dans des rochers ruinés de l'Ibi-Gamin, douze nouvelles espèces d'infusoires, d'une ressemblance frappante avec ceux qu'on a rencontrés jusqu'à ce jour dans les plus hautes régions des Alpes.

Flore.

L'Himalaya, différent du Karakoroum et du Kouen-Loun dans sa constitution géographique et dans sa faune, s'en distingue aussi par sa flore.

Sur les premières croupes de l'Himalaya, entre le Taraï et 3000 pieds d'altitude, on trouve de splendides palmiers, des fougères arborescentes, de puissants bambous, des gommiers et des figuiers gigantesques, le tout entremêlé des plantes grimpantes les plus variées montant le long des troncs et des branches. L'Inde tropicale elle-même renferme à peine quelques cantons où la végétation soit plus luxuriante que dans cette portion inférieure de la montagne, si remarquable par l'extrême diversité des formes végétales, la splendeur des fleurs et la multitude innombrable des plantes les plus belles du monde. Mais, à partir de 3000 pieds d'élévation, cette végétation disparaît pour faire place à une flore spéciale, où l'on rencontre encore des plantes tropicales, mais isolées et en petit nombre. Les habitants du pays en cultivent quelques-unes pour leur beauté ou pour leur utilité, ce qui donne souvent à divers coins de cette région l'agréable aspect de vergers et de bosquets bien entretenus.

A cette zone intermédiaire succède celle des forêts qui sont magnifiques surtout dans le Kamaon et le Garhval, région des sources du Gange. La vallée de Baghirati, vallée-mère de ce grand fleuve, est resserrée et serpente en nombreux détours entre deux versants abrupts, il est vrai, mais qui sont loin d'être stériles et nus, car partout, jusque dans les fentes des rochers, croissent des herbes luxuriantes, des plantes, de puissants arbres à feuilles aciculaires d'une hauteur, d'une beauté, d'une splendeur rares dans les autres régions himalayennes. Le *pinus longifolia* s'y mêle à un pin dont les aiguilles ont deux pouces de longueur et à un cèdre gigantesque qui lui est proche parent, mais ces arbres, quelque magnifiques qu'ils soient, cèdent la palme au vieux *deodara*, le roi des pins de l'Himalaya pour la grandeur et pour la beauté. On dirait qu'ils craignent tous, et à bon droit, que la main brutale de l'homme, moins habile à édifier qu'à détruire, ne vienne ravager à coups de hache les splendides forêts qu'ils composent, car ils croissent presque toujours sur des parois si escarpées et dans les lieux si inaccessibles que le pied de l'homme ne les foulera certainement jamais.

Ces forêts de résineux sont des forêts vierges aussi bien que les jungles les plus impénétrables et les bois les plus vastes de l'Inde tropicale, mais combien la forêt vierge de l'Himalaya diffère de celle de l'Inde du tropique ! Dans l'Himalaya, chaque arbre grandit à part jusqu'à son entier développement : pas de puissantes plantes grimpantes, pas de fougères arborescentes, pas d'étouffant parasite qui l'enserre jalousement, lui dévore son meilleur suc et lui ravisse l'espace nécessaire à toute sa croissance. Chaque tronc se présente tel qu'il est, avec ses formes propres, dans toute son individualité ; l'œil se repose paisiblement dans ces forêts sur le vert sombre des arbres, sur leurs harmonieuses couleurs et sur les grandes fleurs blanches et rouges des rhododendrons et des magnolias. Dans les jungles, au contraire, ces forêts vierges de l'Inde, toute forme végétale fait le siége d'un autre; c'est un labyrinthe, un chaos, une débauche d'arbres, d'arbustes et de buissons, de plantes grimpantes fatiguant le regard par leurs couleurs inharmoniques et tranchantes et par la prodigieuse diversité de leurs formes et de leurs feuilles.

Un long séjour dans les jungles est dangereux pour l'homme; le sol toujours humide, y est souvent recouvert, à plusieurs pouces de profondeur, par le détritus des plantes et des arbres morts ; l'air y est opaque, étouffant, chargé de vapeurs, empesté par les miasmes que produit la corruption des matières organisées. Des ruisseaux troubles et vaseux y traînent languissamment leurs eaux qui, pareilles à celles des étangs et des bas-fonds, sont trop chaudes pour rafraîchir les voyageurs dont elles accroissent, au contraire, la soif. Bues sans mesure, ces eaux excitent un malaise passager, et souvent même donnent des fièvres terribles ou quelque autre maladie dangereuse. Quel contraste absolu avec les forêts vierges de l'Himalaya, avec leur air frais, pur et limpide, avec leurs sources glacées d'une eau délicieuse, avec les murmures de leurs torrents !

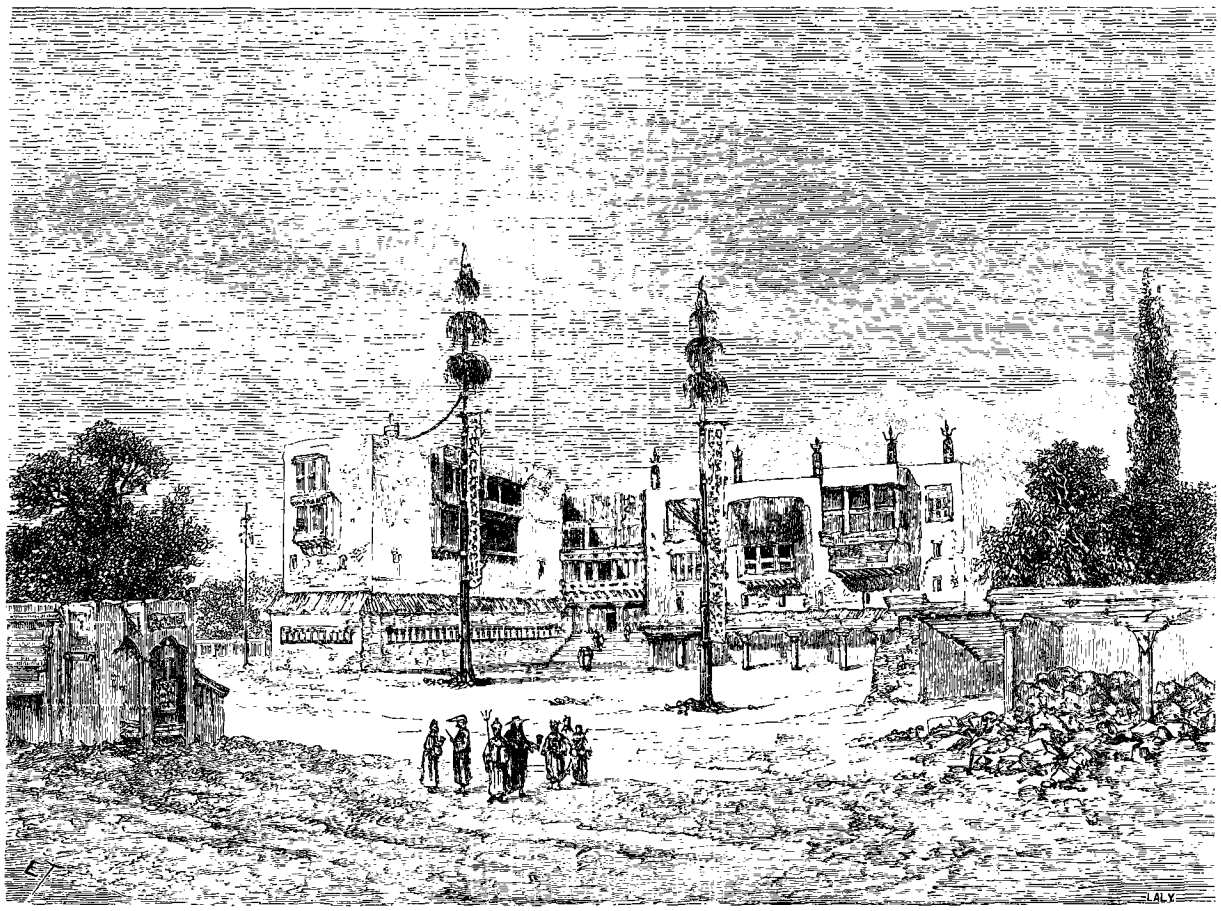
D'autres causes contribuent encore beaucoup à donner plus de beauté aux forêts des croupes himalayennes comprises entre 6000 et 9000 pieds d'altitude. Ce sont d'abord un climat splendide, un ciel bleu sans le moindre nuage; puis, au moment où l'on marche, au fond d'une étroite vallée, entre des arbres et des fleurs, à quelque détour du sentier, on voit tout à coup se dresser quelque pic gigantesque portant sur ses flancs et à son sommet des champs de neiges et de glace de plusieurs milliers de pieds de longueur et formant ainsi un splendide

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contraste avec les tons verts des forêts qui assombrissent toutes les croupes voisines. C'est là un spectacle si inattendu, si imposant, qu'il m'a toujours fait l'impression la plus vive et la plus profonde. Aujourd'hui encore je me rappelle comme si je les voyais les paysages de cette nature si communs dans la région des sources du Gange, paysages qui font de cette contrée la plus belle de l'Himalaya et lui donnent un charme qu'on ne comprend qu'après l'avoir ressenti.

Mais aussi combien change le monde végétal quand le voyageur, franchissant la crête de l'Himalaya, débouche dans les hautes vallées du Thibet! Les denses et ombreuses forêts de la montagne, font place à des broussailles rabougries, qui n'ont pas toujours la hauteur d'un homme. C'est seulement dans les cantons les plus fertiles qu'à l'aide d'irrigations artificielles croissent quelques arbres fruitiers, des saules de petite taille et des peupliers. Ni mes frères ni moi n'avons trouvé au Thibet quelque chose qui fût vraiment digne du nom de forêt dans le sens complet du mot. Les lamas du cloître bouddhique de Man-Gnang ont bien réussi à faire venir quelques peupliers assez élevés et particulièrement vénérés dans le pays, à l'altitude considérable de 13 457 pieds, mais c'est là un fait très-exceptionnel.

Sur les hauts plateaux du Karakoroum et du Kouen-



Monastère bouddhiste dans le Thibet. — Dessin de Thérond d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.

Loun, entre 14000 et 16000 pieds, croît une espèce particulière de plantes arborescentes, le yabagéré qui ne grandit pas en hauteur, mais se développe horizontalement et se colle pour ainsi dire au sol salé qui le nourrit. Les arbres croissent, dans l'Himalaya jusqu'à 11800 pieds, limite au-dessous de laquelle s'étendent les immenses forêts que j'ai essayé de peindre.

Sur le versant septentrional du Kouen-Loun, les arbres ne montent plus qu'à 9100 pieds; sur le versant méridional il n'y en a pas un seul, parce que l'altitude du pays, même dans les vallées les plus profondes, est trop considérable.

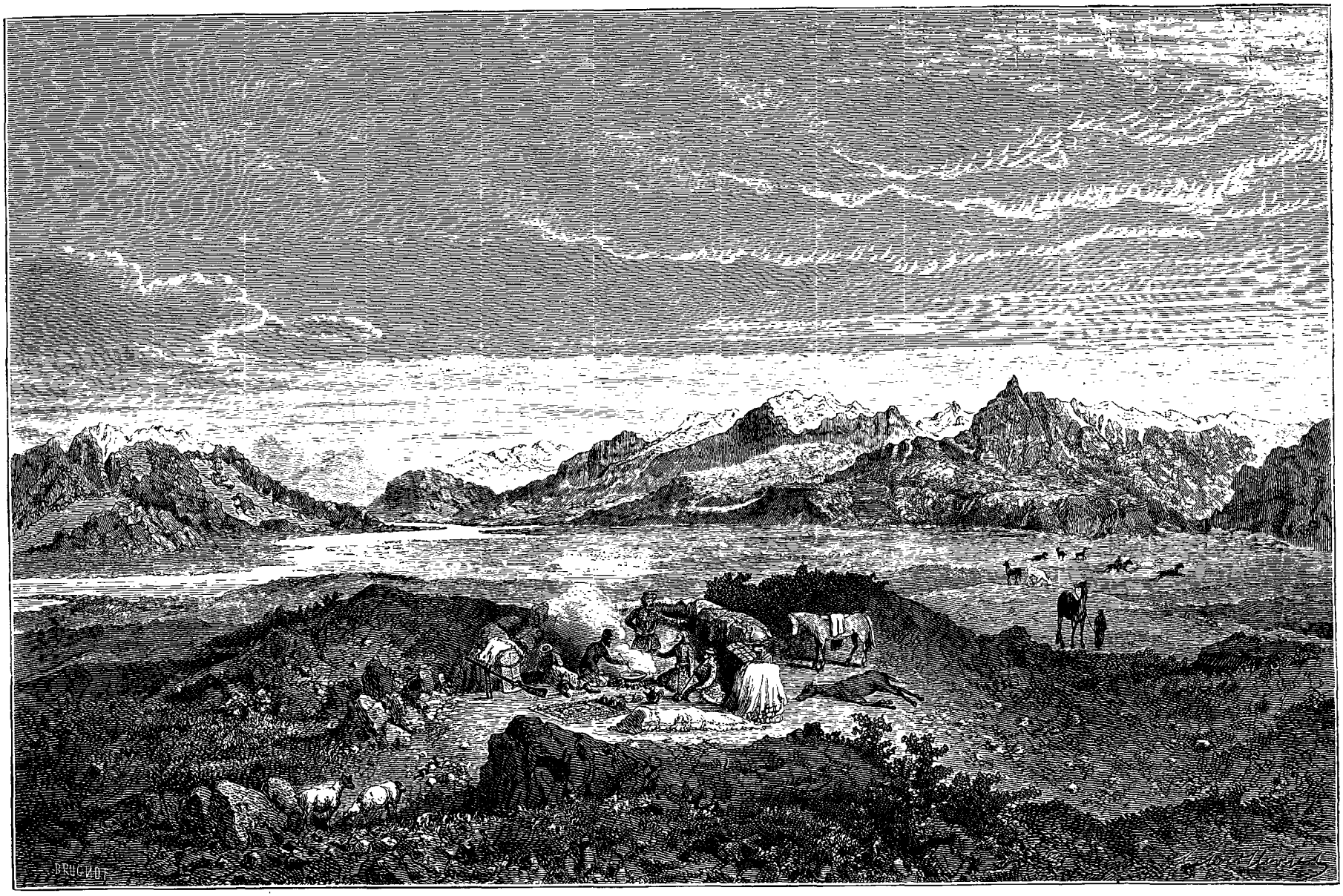
La ligne frontière des céréales se confond en général avec celle qui passe par les lieux habités toute l'année.

Toutefois dans l'Himalaya, elles ne dépassent pas 11800 pieds; dans le Thibet, elles atteignent environ 14700 pieds.

Les herbes croissent encore dans l'Himalaya à la hauteur moyenne de 15400 pieds; dans le Thibet, la limite extrême est 16500 pieds, tandis que, dans le Kouen-Loun on ne rencontre plus d'herbes au-dessus de 14800 pieds.

Les buissons et arbustes s'élèvent jusqu'à 15200 pieds dans l'Himalaya et jusqu'à 17000 pieds dans le Thibet, où ils dépassent ainsi sensiblement la ligne de croissance des herbes. Dans le Kouen-Loun, le versant sep-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte sur un plateau du Thibet occidental. — Le Karakorum dans le fond. — Dessin de Hubert Clerget d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tentrional offre encore des arbustes à 11500 pieds; le versant méridional a 14000 pieds d'altitude.

Aussi bien que dans les montagnes d'Europe, on rencontre souvent dans celles de la Haute-Asie de grands rochers s'élevant, comme des îles, du sein d'un glacier et s'y réchauffant aux rayons du soleil beaucoup plus que ne sembleraient devoir le permettre les masses de glaçons et de neiges qui les environnent. L'observateur ordinaire les croit nus, mais l'œil perçant du naturaliste découvre dans leurs fissures quelques plantes phanérogames singulièrement étiolées et rabougries, et néanmoins bien intéressantes puisqu'elles nous fournissent de nouvelles données sur les extrêmes limites de la vie végétale dans les montagnes. Au Thibet, sur les pentes nord-est du col de l'Ibi-Gamin, nous avons vu de ces plantes phanérogames à 19 809 pieds d'altitude. Dans l'Himalaya, près du col de Janti, nous avons rencontré des espèces du même genre à 17 500 pieds. Nulle autre montagne au monde n'offre encore de vie végétale à pareille hauteur puisque les plantes phanérogames les plus élevées découvertes par le colonel Hall dans les Andes du Chimborazo ne se trouvaient qu'à 15 769 pieds d'altitude.

Ethnographie.

Les trois grandes chaînes de la Haute-Asie ressemblent à l'Océan; elles séparent des races d'hommes et de grandes religions. L'Himalaya entier, moins le Bhoutan, le Sikhim et le Cachemir, est habité par des Hindous qui, nous devons le dire, ne se sont pas conservés aussi purs de tout mélange que leurs frères des diverses castes dans l'Inde propre.

Quelques-unes des peuplades indoues de l'Himalaya, comme les Gorkhas du Népaul, les Dogras et les Sikhs du Chamba et du Jamou, se sont toujours fait remarquer par leur esprit guerrier; elles se sont généralement montrées peu maniables et difficilement gouvernables; d'autres tribus, au contraire, sont remarquablement douces, paisibles, hospitalières; telles sont celles qui habitent le Kamaon et le Garhval.

Presque tous les Indous himalayens sont fervents dans leur religion, bien que beaucoup de leurs pratiques s'écartent des pratiques officielles du vrai brahmanisme. Il n'y a, d'ailleurs, rien d'étonnant à ce que le fanatisme règne en maître chez les riverains du Gange supérieur. Qu'on veuille bien se rappeler que les montagnes sont particulièrement révérées par les Indous et que la région des sources du fleuve sacré est précisément couverte de montagnes à neiges éternelles; qu'on ajoute à cela que des fakirs fanatiques, venus de tous les coins de l'Inde, parcourent le pays en tous sens; que la contrée fourmille de lieux saints, de temples, de monuments religieux et que le nombre des Brahmanes y est comme infini. Ces saints prêtres n'ont ni traitements ni revenus fixes, mais ils s'en créent à leur aise, sans peine et sans remords, en se faisant combler annuellement de cadeaux pécuniaires par les fakirs et les pèlerins, pauvres diables qui, dans leur écœurante superstition, cherchent à gagner par des largesses envers les ministres de la religion les jouissances et les bénédictions promises à tous ceux qui prient et font leurs ablutions dans les lieux sacrés, auxquels la seule piété ne leur donnerait certainement pas accès.

Dans le Thibet vit une nation de souche mongole, parlant une langue à part et professant, à l'exception des habitants du Balti, le Bouddhisme, religion qui a des dogmes philosophiques originaux dont notre frère Émile a passé la revue complète dans son livre sur le *Bouddhisme au Thibet.*

Les Thibétains se divisent en plusieurs tribus: la plus sauvage, la moins civilisée est celle des Hunias, qui sont presque tous cantonnés dans le Haut-Thibet (Gnari Korsoum). Les habitants du Thibet forment, en somme, une nation douce et paisible, plus pastorale qu'agricole. Leur patrie, qui regorge de sel, est aussi très-riche en produits minéraux, en chevaux petits, mais excellents, en grands troupeaux de yaks apprivoisés, en moutons célèbres par leur toison splendide. Malheureusement l'altitude du Thibet et sa situation continentale lui imposent un climat à la fois si rude et si sec que le pays est pauvre en céréales et que ses habitants mourraient positivement de faim si on ne leur apportait régulièrement des vallées de l'Himalaya ce qu'il leur faut de provisions pour vivre.

Le Turkestan, les plaines et les steppes de l'Asie centrale sont parcourus par des tribus nomades de Turkomans, de Mongols et de Kirghiz, qui se sont montrés, à diverses reprises, fougueux musulmans, malgré l'influence et la pression des Chinois dont ils dépendent.

Politiquement parlant, une portion de l'Himalaya — c'est surtout la partie orientale — relève directement des Anglais; le Thibet occidental et presque tout l'Himalaya nord-ouest appartiennent au royaume de Cachemir dont le maharajah ou roi est indépendant, bien que quelque peu allié et vassal de l'Angleterre. Le Thibet oriental, le Bhoutan, situé dans la portion orientale de l'Himalaya, le Turkestan de Kachgard, et les provinces qui s'étendent à l'est de cette dernière contrée appartiennent à la Chine, qui a su jusqu'à présent soustraire tous ces pays à l'influence de l'Europe, au grand dommage de la géographie et de bien d'autres choses. Heureusement nous avons l'espoir fondé que l'Angleterre, et surtout la Russie, ne tarderont pas à nous ouvrir toutes ces régions.

On lira peut-être avec quelque intérêt les détails suivants sur les lieux d'habitation de la Haute-Asie.

Les nomades, on le sait, n'ont pas de demeures fixes; les peuplades agricoles sont attachées au sol; les tribus commerçantes tiennent à la fois du nomade et de l'agriculteur.

L'Himalaya s'élève par une pente tellement abrupte au-dessus des plaines de l'Inde, et ces plaines elles-mêmes sont, surtout à l'ouest, déjà si élevées au-dessus de la mer qu'on ne trouve que bien rarement, même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les vallées les moins élevées de l'Himalaya, des centres de population d'une altitude inférieure à 1000 pieds. Les colossales érosions dont j'ai parlé ont donné aux versants des vallées des pentes tellement roides, et le *Téraï*, cette plaine humide et boisée qui accompagne la base de la chaîne, est tellement insalubre et fiévreuse que les parties les plus basses de l'Himalaya sont loin d'être les plus peuplées. Dans l'ensemble de la montagne, les centres de population sont rares entre 2000 et 3000 pieds de hauteur au-dessus du niveau de la mer, la population se presse surtout entre 5000 et 8000 pieds. Au-dessus de 10 000, le nombre des villages décroît rapidement, et l'on ne trouve pas, dans tout l'Himalaya, au-dessus de 12 000 pieds, un endroit qui reste habité toute l'année. Il serait, au reste, fort difficile de tracer dans cette chaîne la ligne supérieure extrême au-dessus de laquelle l'homme ne pourrait plus habiter, car le climat n'entre quelquefois pour rien dans l'abandon temporaire de certains centres; de nombreux villages qu'on déserte en hiver pourraient parfaitement, malgré leur altitude, être habités toute l'année, pour peu que les maisons fussent bien construites; mais les indigènes préfèrent passer la saison froide dans des lieux moins élevés et, par conséquent, plus chauds. On sait que les Alpes d'Europe offrent aussi des exemples de ce genre d'émigration.

Les circonstances changent du tout au tout dans le Thibet, la contrée de la Haute-Asie dont le niveau général est le plus élevé. Le Thibet, pays faiblement peuplé, a la masse la plus compacte de sa population entre les deux altitudes de 9000 et de 11 000 pieds. Il n'y a pas, dans toute la contrée, un point habité qui ne soit à 6000 pieds au moins au-dessus de la mer. Pâturages, hameaux, villages, villes y sont plus élevés au-dessus du niveau général que dans aucun autre pays du monde.

L'endroit le plus haut, habité toute l'année, non pas seulement au Thibet, mais bien sur la terre entière, est le cloître bouddhiste de Hanlé, où vingt prêtres vivent à l'énorme altitude de 15 117 pieds. D'autres cloîtres sont bâtis à une hauteur presque égale, dans la province de Gnari-Khorsoum, sur les rives des lacs Mansaraour et Rakous. Chose curieuse ! le plus haut point habité de l'Europe est aussi un couvent, celui du Saint-Bernard (8114 pieds).

On peut bien vivre pendant dix et même douze jours, à 16 400 pieds et beaucoup plus haut; on s'y trouve mal à l'aise, mais sans que la santé y reçoive de coup mortel. Nous le savons par expérience. Quand nous explorions le groupe de glaciers de l'Ibi-Gamin, au Thibet, nous campâmes et nous dormîmes avec les huit hommes de notre suite, du 13 au 23 août 1855, à des hauteurs exceptionnelles, rarement foulées par un être humain. Pendant ces dix jours, notre campement le plus bas fut à 16 642 pieds; le plus haut à 19 326 pieds, c'est-à-dire à l'altitude la plus considérable, — nous l'affirmons avec certitude, — à laquelle aucun Européen ait jamais passé une nuit. Un autre de nos campements se trouvait à 18 300 pieds; les autres entre 17 000 et 18 000 pieds.

Relations politiques et commerciales.

L'Himalaya est riche en moissons; il produit plus de grains que les habitants n'en peuvent consommer; il regorge de matériaux de construction, il a de splendides forêts et des mines inépuisables. Le Thibet, au contraire, avec son sol élevé et son climat sans pluie, ne produit pas tout le grain nécessaire à la subsistance de ses habitants. En revanche, les gorges étroites et abruptes des fougueux torrents de l'Himalaya ne se prêtent pas à l'élève des bestiaux, faute d'assez de pâturages, et le sel, cette denrée indispensable à la vie, y manque à peu près complétement, tandis que le Thibet est prodigieusement riche en sel et nourrit d'excellents chevaux et des moutons innombrables.

Une telle réciprocité de produits et de besoins a fait naître entre ces deux pays des relations commerciales dont ils ne pouvaient se passer, et l'échange de marchandises dans la Haute-Asie est considérable. En certains endroits se tiennent des marchés où l'on accourt de toutes les parties du Thibet, de l'Himalaya, de l'Asie centrale. L'un des marchés les plus importants est celui de Gartok, chef-lieu de la province thibétaine de Gnari-Khorsoum.

Gartok, ville bâtie près de la rive droite de l'Indus, est située à une telle altitude (15 090 pieds), qu'elle n'est habitée qu'en été. C'est une petite cité perdue dans un labyrinthe de puissantes montagnes; il n'y a vie qu'aux époques des foires; mais alors elle offre le spectacle varié et animé d'une ville maritime. Le musulman fanatique et sauvage de l'Asie centrale y fait paisiblement ses affaires avec l'Indou pacifique, le Thibétain débonnaire, et le Chinois à l'exorbitante queue de cheveux. Les mœurs, les religions, les idées des nations qui peuplent le champ de foire de leurs représentants ont beau être totalement différentes les unes des autres, on ne s'en occupe pas, car on n'a qu'une seule idée, celle de l'échange et du commerce. La ville étant beaucoup trop petite pour loger tout le monde, il s'élève dans la large vallée une seconde cité bien plus grande, une ville de tentes qui offre l'aspect le plus curieux. Les tentes thibétaines, faites avec les poils noirs et rudes du yak, y forment un contraste frappant avec les tentes hindoues d'une éblouissante blancheur. Celles des Turkomans sont en feutre; elles offrent un meilleur abri et se distinguent avantageusement des autres par la variété de leurs couleurs et de leurs ornements artistiques. Gartok est la place commerciale de la terre la plus élevée au-dessus de l'Océan.

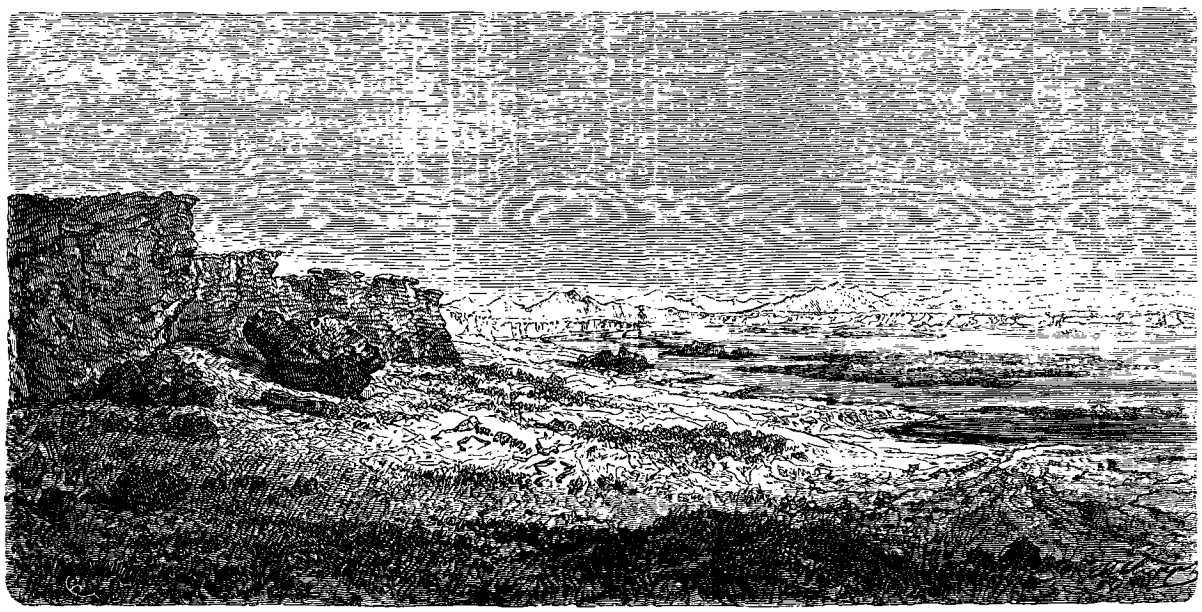
Leh, capitale du Ladak (11 527 pieds d'altitude), est aussi importante que Gartok au point de vue commercial. Située à environ une lieue de la rive droite de l'Indus, cette ville, la plus grande du Thibet occidental, est le centre des relations entre Cachemir et l'Asie centrale. De sages mesures ont beaucoup contribué, dans ces dix dernières années, à son agrandissement et à son embellissement. En été, on y trouve souvent rassemblés deux et même trois mille étrangers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le grand commerce de ces pays se fait par caravanes. Il faut que ce commerce soit aussi profitable qu'utile; car, malgré les immenses difficultés à vaincre, on voit toujours se former de nouvelles caravanes qui vont s'aventurant dans des contrées si élevées et si mal partagées sous tous les rapports, qu'on les croirait inaccessibles à l'homme. De routes, dans le sens que nous attachons à ce mot, il ne peut en être question dans un tel pays.

Sans parler des cols élevés que le relief général du pays ne permet pas d'éviter et de tourner, les torrents opposent les plus graves difficultés aux caravanes. C'est que peu d'entre eux sont traversés par des ponts où puissent passer des animaux chargés. S'ils ne sont pas trop profonds, les bêtes les franchissent à gué, mais alors les marchandises se gâtent au contact de l'eau qui rejaillit, ou bien il faut les empaqueter avec un soin, avec des frais que ne comporte pas leur valeur. Le lit des cours d'eau est semé de pierres mobiles obéissant au courant; l'animal, le cheval, par exemple, tombe et, si l'on a le bonheur de le sauver, on ne rattrape pas toujours sa charge, souvent précieuse, qu'entraînent les flots tumultueux du torrent. Ce n'est pas tout : quand la fonte des neiges a gonflé tout à coup les rivières, les caravanes doivent patiemment attendre sur une rive que les eaux bruyantes de l'inondation aient assez baissé pour qu'on puisse entreprendre de gagner la rive opposée sans un danger trop évident.

Je crois qu'il est d'un intérêt pratique considérable, non-seulement pour l'Angleterre, mais aussi pour toute l'Europe, de faciliter, par des mesures appro-



Revers septentrional du Kouen-Loun. — Dessin de Hubert Clerget d'après l'atlas pittoresque de MM. de Schlagintweit.

priées, quelque pénible que soit aujourd'hui cette tâche, le commerce avec la Haute-Asie, qui, déjà si considérable, prendrait immédiatement de plus vastes proportions. N'oublions pas qu'on ne met pas toujours par les mêmes moyens les richesses d'un pays à la portée du reste du monde. Les chemins de fer, qui sont indispensables dans l'Inde, ne le sont point dans la Haute-Asie, où l'on ne sentira pas de sitôt la nécessité d'établir de splendides voies carrossables au sein de contrées élevées et presque toujours désertes. Ce dont la Haute-Asie a besoin, ce sont des ponts sur ses plus grands torrents, des routes assez larges pour donner passage à des bêtes de trait plus grandes et plus fortes que les petits et débiles chevaux et mulets du pays. Le chameau à deux bosses de la Bactriane, dont jusqu'à présent on s'est servi sans avoir à s'en plaindre, serait peut-être l'animal le mieux qualifié pour faire le service des marchandises entre l'Asie centrale et le Thibet par les grands cols du Karakoroum.

Quand on aura réussi à acclimater le chameau à deux bosses dans l'Himalaya, quand de meilleures routes sillonneront la Haute-Asie, quand le long de ces voies de communication on aura établi, aux endroits convenables, de petites maisons de refuge sans luxe, mais fournies de quelques approvisionnements, quand on aura écarté les obstacles politiques ou autres qui s'opposent à l'immigration et à la colonisation par l'élément européen, alors luira pour la Haute-Asie un plus brillant avenir; alors s'y développeront ses ressources immenses, et l'on s'étonnera de la grandeur inattendue de son commerce, de sa richesse inouïe en métaux précieux, du nombre et de la diversité de ses plantes et de ses animaux utiles.

Traduit de l'allemand par Onésime Reclus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les voyageurs. — D'après une photographie.

VOYAGE DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE

(ROUTE DU NORD-OUEST PAR TERRE),

PAR LE VICOMTE MILTON ET LE DOCTEUR CHEADLE.

1862-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

Les deux voyageurs. — But de leur expédition.

Le vicomte Milton, jeune seigneur anglais, est l'avant-dernier personnage à gauche dans le groupe que le lecteur a sous les yeux. Ses traits sont doux et aimables : on dirait presque une jeune miss; mais il a toute l'énergie de sa race. Élève de l'université de Cambridge, il est depuis plusieurs années membre de la société royale de Géographie présidée par le célèbre sir Roderick Impey Murchison. Avant le voyage dont on va lire le récit, il avait déjà fait une partie de chasse au Canada.

Le docteur Cheadle, assis au centre de la gravure, le seul qui ait de la barbe et des moustaches, grand et robuste, doux et énergique aussi, calme et prêt à lutter contre tous les obstacles, est maître ès arts, docteur en médecine, membre de la société royale de Géographie.

Les trois autres personnages sont un guide d'une énergie remarquable, Louis Battenotte surnommé l'Assiniboine, sa femme et son fils.

Le vicomte Milton et le docteur Cheadle aiment leur pays, la science, les voyages, et les exercices physiques, surtout la chasse : ils ne dédaignent pas la renommée.

Il y a quelques années, ils se sont recontrés dans un projet qui, à tous égards, convenait à leur caractère et à leur goût, celui d'explorer, en Amérique, une route du nord-ouest par terre, et chemin faisant, tout en étudiant la nature et les hommes, d'abattre force bisons et autres espèces de gibier qui font défaut aux îles britanniques.

On sait que depuis trois siècles l'une des principales études des géographes et des navigateurs a été de découvrir, vers le nord-ouest, un passage maritime qui ouvrirait la route la plus courte vers les riches contrées de l'Orient. On a enfin trouvé ce passage; mais, jusqu'ici du moins, il est inutile. On en est donc revenu au projet de tracer une route de terre à travers l'Amérique : c'est en la cherchant que les anciens colons français du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Canada ont découvert les Montagnes Rocheuses [1]. Un chemin sûr, allant de l'Atlantique au Pacifique, servira non-seulement à établir une communication entre les différentes colonies du nord de l'Amérique, mais encore à ouvrir des relations plus rapides avec la Chine et le Japon.

Ces indications suffisent pour qu'avec l'aide des deux cartes que nous reproduisons (pages 211 et 227) on se rende compte, de l'exploration de MM. Milton et Cheadle : ils s'étaient proposé de traverser les territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson et l'un des cols septentrionaux des Montagnes Rocheuses dans la Colombie Britannique, de visiter les régions de l'or dans le Caribou, et d'étudier le pays inconnu au versant occidental des Montagnes Rocheuses, dans le voisinage des sources de la Thompson du Nord [2]. On verra par leur récit que malgré quelques déceptions et des aventures où ils ont eu l'occasion d'exercer leur courage, ils sont parvenus à suivre, assez fidèlement jusqu'à la fin, l'itinéraire qu'ils s'étaient tracé.

Départ. — Originaux. — De Québec à Lacrosse. — Les wagons-dortoirs. — Saint-Paul. — Saint-Antoine. — Saint-Cloud. — Sauk-Centre. — Le bon chien Rover.

Ce fut le 19 juin 1862 que le vicomte Milton et le docteur Cheadle s'embarquèrent sur le bateau à hélice *l'Anglo-Saxon* qui allait de Liverpool à Québec. La journée était sombre et brumeuse. Une petite pluie fine se mit à tomber comme le navire quittait l'embarcadère. Les vents étaient contraires et devaient persister pendant toute la traversée. Quelques figures originales que les deux voyageurs rencontrèrent sur le bâtiment les aidèrent à se tenir en bonne humeur. Une vieille dame, atteinte de *papophobie*, les amusait fort par ses amères lamentations, sur la coupable faiblesse qu'avait montrée S. M. la reine Victoria en acceptant de Pie IX le cadeau d'un buffet; un Irlandais impétueux éclatait toujours en rires sonores, un colonel canadien les exposa à ne pouvoir réprimer des accès d'hilarité par son obstination à se considérer comme déshonoré parce qu'il avait le mal de mer. « N'est-ce pas une honte, s'écriait-il, une honte! « moi! à mon âge, dans mon grade, un homme de ma « valeur, couché à plat ventre sur le parquet, des heures « entières, la tête au-dessus d'un vase, se montrant à « toute la compagnie sous l'apparence d'une bête dégoû- « tante! J'ai perdu le respect de moi-même, monsieur, « j'en rougis; jamais je ne relèverai la tête parmi mes « semblables. »

Une rencontre plus précieuse fut celle d'un compatriote, d'un vrai gentleman, M. Treemiss qui allait aussi chasser le bison dans les prairies et qui devint leur compagnon.

Le navire atteignit Québec le 2 juillet [3], les voyageurs ne prirent que le temps d'admirer les glorieuses plaines d'Abraham, et sans retard, remontèrent le Saint-Laurent, puis le lac Ontario, jusqu'à Toronto.

De Toronto, disent-ils, nous nous dirigeâmes sans perte de temps sur la Rivière Rouge.

En traversant aussi vite que possible par chemin de fer, Détroit et Chicago, nous arrivâmes à la Crosse, dans l'État de Wisconsin, sur les bords du Mississipi.

Durant ce long parcours, les wagons à coucher nous parurent une merveilleuse invention et nous nous en servîmes pour ne voyager guère que de nuit. Un wagon à coucher ressemble aux wagons ordinaires des chemins de fer. Il a, suivant la coutume américaine, un passage au centre; mais chaque côté en est occupé par deux rangs de cases semblables à celles qui sont à bord d'un navire. Vous allez « à bord, » vous changez de vêtements, et vous vous mettez tranquillement à dormir. Le lendemain matin, vous êtes réveillé par le domestique nègre, à temps pour vous arrêter à votre destination. Vous avez joui d'une bonne nuit de repos, vos bottes sont bien cirées, le lavabo est à un des bouts du wagon, et vous avez la satisfaction d'avoir parcouru deux ou trois cents milles d'une traversée ennuyeuse, presque sans vous en être aperçu. Un rideau sépare les portions du wagon réservé aux dames du compartiment des hommes. Cependant il arriva une fois que, comme nous ne trouvions dans celui-ci que deux cases, Treemiss eut la faveur toute particulière d'être admis dans le quartier des dames, où l'on ne reçoit ordinairement que des hommes mariés. Pour lui faire une place, deux dames et un monsieur eurent la bonté de se contenter d'une seule et même couche, assez grande il est vrai!

Ce fut à l'une des stations inférieures du Wisconsin que nous eûmes la première occasion de rencontrer un Indien à peau rouge dans son costume indigène. Il portait une chemise de cuir, des jambières et des moccasins; une couverture était jetée sur ses épaules, et sa figure, aux traits hardis et beaux, était ornée de peinture. Adossé à un arbre, il fumait sa pipe avec majesté, sans daigner bouger ni montrer le plus mince intérêt au train qui filait devant lui.

A la Crosse nous prîmes un bateau à vapeur qui remontait ce Mississipi que les Indiens appellent la « Grande Rivière, » mais qui n'est ici qu'un cours d'eau comptant à peu près cent mètres de large, et après avoir traversé le lac Pépin [1], nous arrivâmes à Saint-Paul dans le Minnesota.

Cette ville, qui est la capitale de l'État de Minnesota est aussi la principale de celles qu'on trouve sur la frontière des États du nord-ouest [2]. Plus loin les collections de maisons qu'on appelle des cités diminuent par degrés jusqu'à n'être plus qu'une hutte, un avant-poste placé dans le désert. Une de celles où nous conduisait notre route, consistait en une seule maison sans habitant,

1. Voy. sur le capitaine Palliser et son exploration des Montagnes Rocheuses, le *Tour du Monde*, t. I, p. 274 à 294.

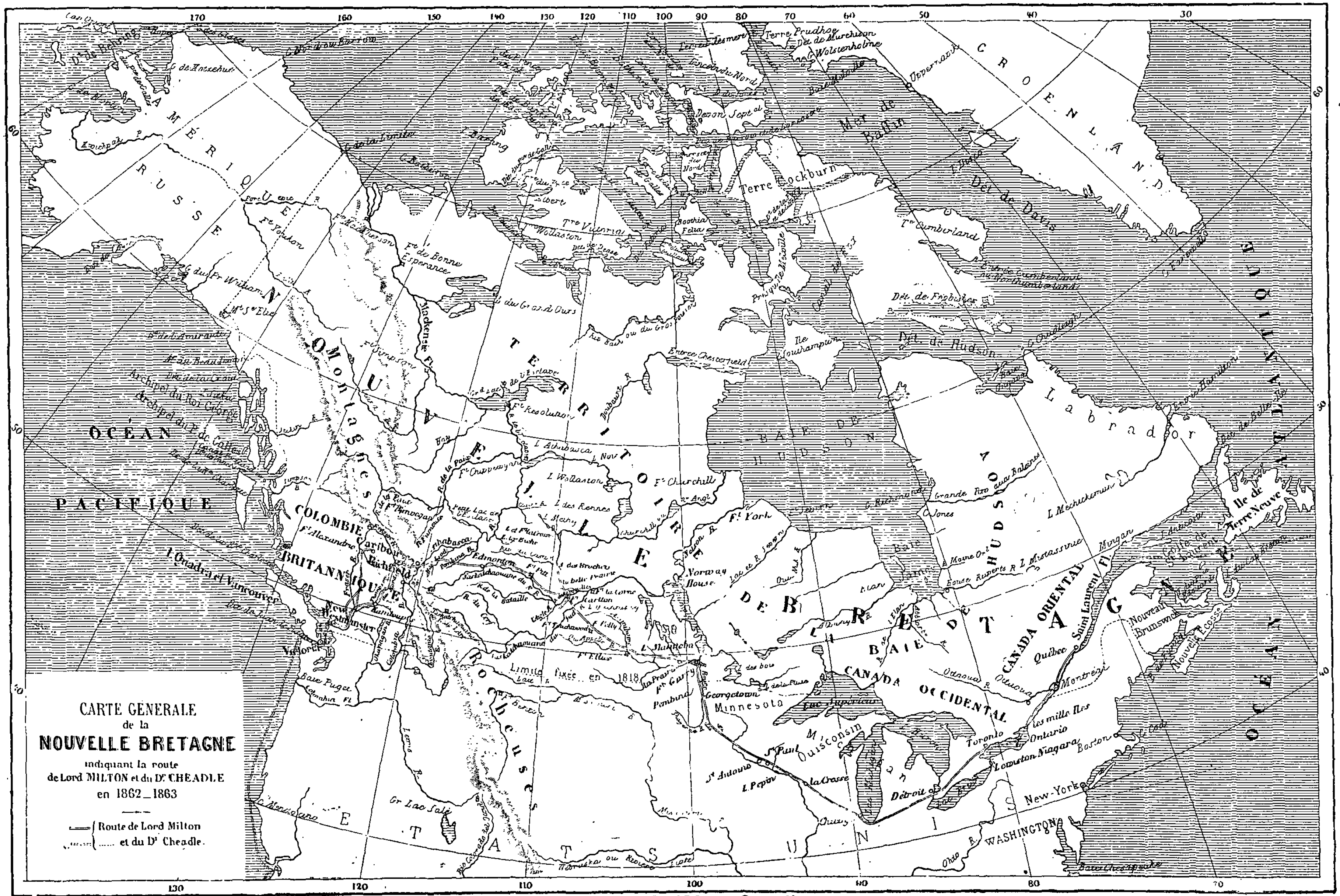
2. La relation complète de MM. Milton et Cheadle, intitulée en anglais *The north west Passage by land*, etc., sera prochainement publiée en français, format in-8°, par la librairie Hachette.

3. Voy. sur Québec le *Tour du Monde*, 1861, 1er semestre.

1. Voy. le *Tour du Monde*, 1861, t. I, p. 471.

2. A l'ouest du Minnesota, il n'y a plus que des *territoires*. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard R Duguay-Trouin 12

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

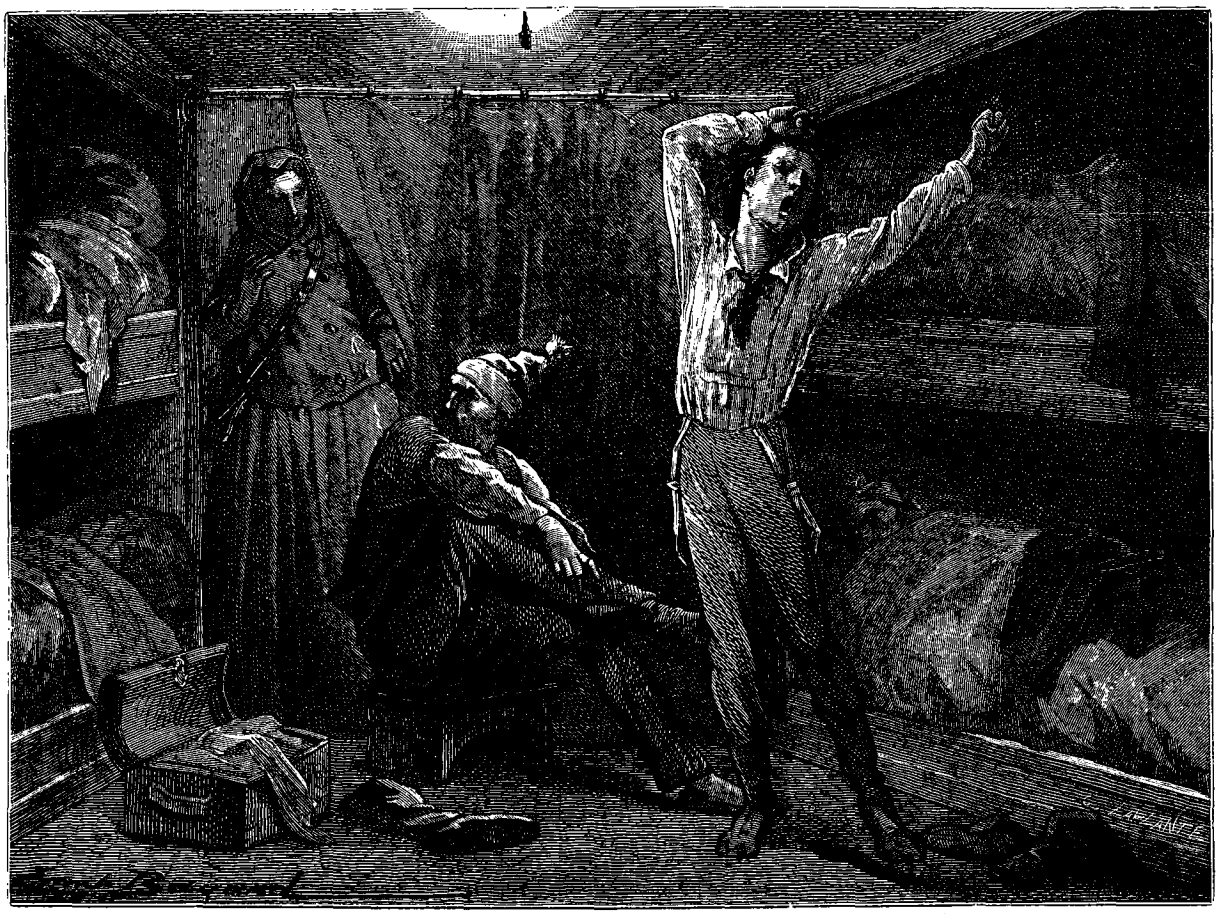
mais jouissant du nom de *Cité Breckenridge;* une autre, appelée *Cité Salem,* n'était guère plus avancée.

De Saint-Paul, un chemin de fer allant vers l'ouest, conduit à Saint-Antoine. Il a six milles. C'est la tête du grand chemin du Pacifique. Il doit pénétrer jusqu'en Californie et est déjà tracé loin à travers les plaines. De Saint-Antoine, une diligence conduit, au milieu des établissements avancés de Minnesota, jusqu'à Georgetown, sur la Rivière Rouge [1]. Nous espérions y trouver un bateau à vapeur, qui part tous les quinze jours pour le fort Garry, dans le district qui tire son nom de cette rivière.

Nous passâmes la première nuit à Saint-Cloud, après une course de soixante-dix milles, qui fut la plus désagréable épreuve que nous eussions encore essuyée.

Le pays s'ouvrait et s'aplanissait rapidement; c'était une succession de prairies parsemées de bouquets de peupliers du Canada et de chênes rabougris.

Nous parcourûmes soixante-dix autres milles de pays pareil avant d'arriver, la seconde nuit depuis notre départ de Saint-Paul, au petit établissement de Sauk-Centre [1]. Il nous restait encore une demi-heure de jour. Pour en profiter, nous prîmes nos fusils et allâmes rôder auprès des marais des environs, en quête de canards; mais nous rentrâmes les mains



Intérieur d'un wagon-dortoir. — Dessin de Émile Bayard.

vides, parce que nous manquions de chien. De retour à notre gîte, notre hôte nous dit que, s'il avait connu notre intention de chasser, il nous aurait prêté son chien, qui rapportait admirablement. Alors il nous présenta le jeune Rover, chien à l'air alerte, au poil doux, dont la forme et la couleur rappelaient celle d'un terrier noir et brun, mais qui était de la taille d'un basset. Son intelligence et sa docilité nous ravirent tellement, que nous offrîmes à son propriétaire vingt-cinq dollars (135 francs 50 centimes) pour l'emmener avec nous.

L'homme hésita. Il ne se souciait pas du tout, disait-il, de se séparer de son chien; d'ailleurs, il pensait que sa femme ni sa sœur ne voudraient en entendre parler. Cependant, s'il pouvait réussir à obtenir leur consentement, il serait bien obligé de son côté de ne pas refuser une offre si avantageuse, car il était fort à court d'argent.

Il s'en alla sonder les intentions des deux femmes à cet égard. Aussitôt elles s'élancèrent dans la chambre. L'une prit Rover dans ses bras et toutes deux fondant en larmes déclarèrent à qui mieux mieux que rien

1. Cette Rivière Rouge du nord, affluent du lac Ouinnipey, ne doit pas être confondue avec la Rivière Rouge du midi, affluent de droite du Mississipi. (*Trad.*)

1. Probablement situé sur le lac ou sur la rivière Sauk, affluent de droite du Mississipi. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

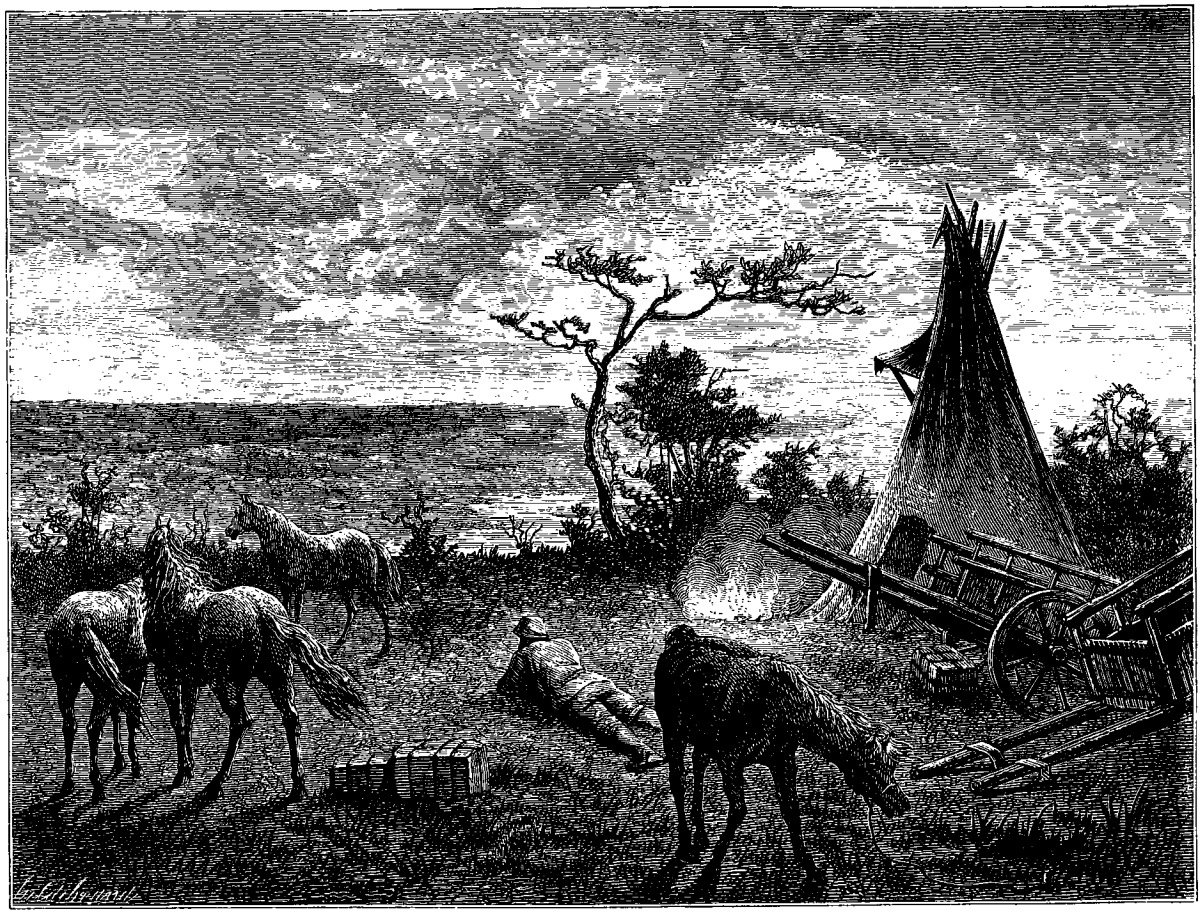
ne pourrait les séparer de leur cher ami. Parfaitement vaincus par une scène de ce genre, nous nous y dérobâmes en nous reprochant comme un crime d'avoir osé penser à priver ces pauvres femmes isolées d'une des créatures, en petit nombre, sur lesquelles elles pouvaient répandre le trésor de leur affection féminine.

Néanmoins, comme nous étions sur le point de partir, l'homme vint nous trouver. Il menait en laisse Rover et nous pria de le prendre avec nous, car il avait fini par persuader les femmes de consentir à son départ. Nous hésitions; mais il fit tant d'instances que nous mîmes nos scrupules de côté et que nous lui comptâmes la somme offerte. L'homme fit alors au chien ses adieux comme à un de ses amis les plus chers, et nous supplia, à plusieurs reprises, d'être bons pour ce petit être.

Une quinzaine plus tard, ces braves gens furent, ainsi que presque tous les blancs de ce côté du Minnesota, horriblement assassinés par une invasion de Sioux [1].

La Rivière Rouge. — Georgetown. — Voyage en canot. — Chasse. — Une tempête-ruban. — L'ozone. — Les yeux d'or. — Le fort Garry.

Nous partîmes par la diligence. A mesure que nous avancions vers l'ouest, les prairies devenaient plus



Campement de nuit au bord de la rivière Rouge. — Dessin de Émile Bayard d'apres MM. Milton et Cheadle.

vastes, les bois élevés moins fréquents, et les habitations humaines plus rares. Les côtés de la route regorgeaient de poulets de prairies et de canards. Le conducteur, quand l'occasion s'en présentait, avait l'obligeance de nous mettre à portée d'abattre quelque gibier.

Le troisième jour, nous arrivions à la Rivière Rouge. La nuit se passa dans le fort Abercrombie, et le lendemain 13 juillet nous entrions à Georgetown. Ici s'arrêtait la dilligence. Quant au bateau à vapeur que nous avions l'intention de prendre pour nous rendre au fort Garry, on ne l'attendait pas avant quelques jours.

Le petit établissement de Georgetown est couvert au nord et à l'ouest par la ceinture des grands arbres qui revêtent les bords de la rivière; du côté de l'est et du sud, la prairie n'a d'autres limites que l'horizon. C'est un comptoir fondé par la Compagnie de la baie d'Hudson, autour duquel se sont fixés quelques colons égarés.

Nous apprîmes que, par suite du peu de profondeur de l'eau, il était impossible de savoir quand le bateau arriverait, si jamais il parvenait à Georgetown; nous résolûmes donc de nous rendre au fort Garry en canots. Il y a plus de cinq cents milles à faire sur la rivière, et

1. Le territoire des Sioux ou Dacotas est au nord de celui des Ponkas, à l'ouest de Missouri. On trouve des Sioux aussi le long de la Saskatchaouane du sud. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette rivière arrose un pays sauvage et désert, sans autres habitants que les tribus errantes des Sioux, des Chipeouays et des Assiniboines[1].

Après avoir bien marchandé, nous finîmes par acheter à quelques métis deux canots d'écorce de bouleau. L'un était tout perforé de trous de balles; l'autre, délabré, faisait eau. Nous essayâmes d'engager à notre service un guide, qu'il fût métis ou Indien; mais ce fut peine perdue. Les vagues rumeurs qui annonçaient la probabilité de la prise d'armes des Sioux étaient suffisantes pour effrayer ces lâches.

Nous n'emportâmes que peu de provisions, car nous étions convaincus que notre voyage ne durerait pas au delà de huit à dix jours, et nous savions que nous trouverions, tout le long de la rivière, beaucoup de canards. Il nous parut donc suffisant d'avoir une vingtaine de livres de farine et de pemmican; une dizaine de livres de viande salée de porc, un peu de graisse, de l'amadou et des allumettes, une petite quantité de thé, du sel, du tabac et beaucoup de munitions. Une marmite en fer blanc, une poêle à frire, quelques couvertures et, pour chacun de nous, un vêtement imperméable, une hachette, un fusil et un couteau de chasse : tels étaient les compléments de notre équipage.

Le lendemain nous partîmes tout seuls. Milton avec Rover était dans le plus petit canot; Treemiss et Cheadle dirigeaient le plus grand. D'abord notre navigation ne fut pas fort habilement conduite, et nous nous trouvions assez inexpérimentés à manier la rame.

Un canot d'écorce de bouleau est si léger sur l'eau qu'il suffit d'une bouffée de vent pour le faire dériver comme une coquille de noix; et quand le vent vous est contraire, ramer est un travail aussi lent que fatigant. Mais, au bout de peu de temps, nos progrès étaient merveilleux. Milton avait une longue pratique de cet art, et les deux autres avaient souvent dirigé de légères et agiles embarcations sur l'Isis et la Cam[2].

Nous descendions donc assez agréablement, pagayant à notre aise et flottant tranquilles, à l'aide d'un courant paresseux. La journée était chaude et brillante. Nous recherchions l'ombre gracieuse des arbres qui ornaient les rives des deux côtés; le silence des bois n'était interrompu que par le bruit de nos avirons, les sauts des poissons ou les cris de quelque oiseau; l'écureuil se jouait et gazouillait au milieu des rameaux des arbres, le pic moucheté frappait de son bec le tronc creux, et, perchés sur la cîme la plus élevée de quelque géant desséché de la forêt, l'aigle et le faucon jetaient leurs cris rudes et discordants. Çà et là, le long des rives, des essaims de loriots noirs et dorés se groupaient dans les buissons; le martin-pêcheur au gai plumage voltigeait en passant; des canards et des oies nageaient sur l'eau, et le pigeon à longue queue d'Amérique s'élançait comme une flèche au-dessus des arbres. A l'approche de la nuit, des centaines de hiboux huaient autour de nous; le *whip-poor-will* (on fouette le pauvre Guillaume) nous faisait tressaillir par la fréquence et la rapidité de ses appels, et le plus mélancolique de tous les oiseaux, le plongeon imbrim, éjaculait ses lamentations lugubres sur le bord d'un lac voisin. Ces scènes et ces rumeurs sauvages, jointes à l'étrange sensation de la liberté, de l'indépendance absolue où nous nous trouvions, nous charmaient profondément.

Nous avions abattu autant de canards qu'il nous en fallait. Nous débarquâmes donc au coucher du soleil, et, tirant nos canots hors de l'eau, nous les mîmes sous les buissons qui bordaient la rivière à l'abri des regards de quelque Indien hostile ou errant, puis nous campâmes pour la nuit à la lisière de la prairie. Avant que nous eussions fait la moitié de nos préparatifs, la nuit était noire.

Notre inexpérience nous mit dans un cruel embarras au sujet du bois sec qu'il fallait amasser pour notre feu et pour notre cuisine. Cependant nous finîmes par réussir à plumer, à fendre en deux et à ouvrir en aigles déployés nos canards; ils furent rôtis sur des bâtons à la façon indienne, et en y joignant un peu de thé et quelques *dampers* ou gâteaux de pain sans levain, nous nous procurâmes un fameux repas; puis nous nous roulâmes dans nos couvertures, sous la voûte des cieux, car nous n'avions pas de tente; mais notre sommeil manqua de son calme habituel : il subissait l'influence des récits que nous avions entendu faire sur les maraudes des Sioux, et nous ne dormions que d'un œil....

Une semaine environ après notre départ de Georgetown, nous fûmes assaillis pendant la nuit, sur la rivière, par une tempête furieuse.

Nous nous trouvions dans le foyer même de la tempête. L'air était surchargé d'électricité, et, selon le changement des vents, le fluide électrique se jouait en passant dans nos cheveux et les hérissait. L'odeur de l'ozone avait tant de force qu'elle nous faisait ronfler et qu'elle nous obligeait à remarquer ce phénomène, parmi les autres plus terribles qui signalaient la tempête.

Nous essayâmes de prendre terre tout de suite, mais les ténèbres avaient une telle intensité qu'il nous fut impossible de parvenir à distinguer, pour les éviter, les saillies et les arbres abattus qui encombraient la rive aussi glissante qu'escarpée. La force du courant nous lançait contre ces obstacles, de façon à nous faire comprendre qu'il nous fallait abandonner notre dessein, si nous ne voulions ni être coulés à fond ni voir déchirer les bordages de nos embarcations, presque aussi frêles que du papier. Nous n'aurions eu dans ce cas que bien peu de chances de salut, car la rivière était profonde.

1. Les Chipeouays vivent entre le haut Missouri et le lac des Blois, conséquemment dans la vallée de la Rivière Rouge du nord. Plus haut, à l'ouest de cette rivière, entre la rivière Souris et le lac Manitoba, on trouve des Assiniboines; mais le gros de ces tribus, qui sont une division des Sioux, est dans l'angle que forment aux États-Unis le Missouri et la rivière de Pierre Jaune, entre les Gros-Ventres et les Pieds-Noirs. (*Trad.*)

2. L'Isis passe près de Cirencester et se réunit en amont d'Oxford à la Thame, pour former la Tamise. La Cam arrose l'île d'Ely, de célèbre mémoire, et passe à Cambridge. (*Trad.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les heures succédèrent ainsi aux heures. La tempête rugissait toujours avec la même fureur et la pluie ne cessait pas de tomber par torrents. En vain, nous recherchions avec anxiété à découvrir la première lueur annonçant le jour. La nuit semblait ne vouloir pas finir. Les canots se remplissaient d'eau peu à peu; nous en avions presque jusqu'à la poitrine; à peine si les plats-bords surmontaient le fleuve. Bientôt nous doutâmes qu'ils pussent flotter jusqu'à l'aurore.

L'air de cette nuit était froid et humide. Dans notre involontaire bain de siége, avec la pluie qui nous fouettait en tous sens, nous frissonnions de la tête aux pieds; nos dents claquaient, et c'est à peine si nos mains engourdies pouvaient tenir les rames. Cependant, malgré le sentiment de désespoir qui parfois nous portait à nous abandonner au hasard, nous n'osâmes pas nous reposer un seul instant de nos fatigues, ni cesser de surveiller notre course ou d'éviter les saillies et les rochers.

Jamais aucun de nous n'oubliera les souffrances de cette nuit, ni l'immense sentiment de consolation que nous fit éprouver, je ne dirai pas la première apparition du jour, mais la première diminution des ténèbres. Peu après, la tempête s'apaisa sensiblement; mais la pluie continuait à tomber à flots lorsque nous nous hâtâmes de profiter de l'aube pour débarquer sur une rive fangeuse, la première place praticable que nous eussions découverte.

Après avoir tiré à terre aussi haut que possible nos canots, pour que le courant qui montait ne pût pas les enlever, nous nous enveloppâmes dans nos couvertures toutes dégouttantes d'eau, et, dans l'épuisement où nous jetait la fatigue, nous nous endormîmes d'un long et profond sommeil.

Cette tempête avait été de celles qu'on appelle ici *tempêtes-ruban*, c'est-à-dire les tempêtes qui ont pour sillon le cours d'une rivière. Ces phénomènes n'occupent qu'une ligne fort étroite, mais ils y développent une véritable violence de destruction.

Les voyageurs avaient alors épuisé toutes les provisions qu'ils avaient emportées. Pendant plusieurs jours, ils ne vécurent, sur la rivière que des produits de leur pêche et de leur chasse. Un brochet de dix à douze livres dut leur suffire pour deux jours. De temps en temps ils prenaient des *yeux-d'or*, espèce de poissons semblables à la vaudoise. Comme ils n'avaient plus d'hameçon, ils attrapaient ces poissons à l'aide de deux aiguilles par les trous desquelles ils faisaient passer la ligne et auxquelles ils attachaient l'amorce.

Un soir, disent-ils, nous n'eûmes pour souper qu'une couple d'yeux-d'or. Le lendemain, de très-bonne heure, les tiraillements de nos estomacs nous réveillèrent. Presque toute cette journée nous restâmes à ramer en plein soleil, sans force, sans courage et mourants de faim. Les canards ni les oies ne se montraient plus; aucun œil-d'or ne se laissait prendre à nos amorces. Cependant nous savions que nous avions encore au moins cent cinquante milles à faire. Notre seule espérance d'échapper à la famine était fondée sur la prompte arrivée du bateau à vapeur. Qu'on se rappelle en effet que, dans toute la distance des quatre cent cinquante milles qui séparent Georgetown de Pembina, à soixante milles au-dessus du fort Garry, il n'y a pas de chance de rencontrer d'habitants.

Enfin, ils trouvèrent à tuer quelques canards.

Après seize jours de souffrances, ils rencontrèrent un bateau à vapeur qui les transporta à Pembina, établissement de métis, sur la frontière même qui sépare le territoire des États-Unis et celui de la Nouvelle-Bretagne.

Le jour suivant, qui était le septième d'août, ils arrivèrent au fort Garry.

Fort Garry. — Il est trop tard pour traverser les Montagnes Rocheuses avant l'hiver. — Bucéphale. — Notre équipage. — Nous quittons le fort Garry. — Fort Ellice. — Comment se fait le pemmican. — La Saskatchaouane méridionale. — Arrivée à Carlton.

Le fort Garry (nous entendons ici le bâtiment lui-même et non l'ensemble de la colonie qu'on désigne ordinairement par ce nom) est situé sur la rive gauche ou septentrionale de l'Assiniboine, quelques mètres en amont de l'endroit où celle-ci tombe dans la Rivière Rouge. C'est un carré de murs élevés, en pierre, flanqué de tours à chaque angle. L'intérieur contient quelques bâtiments solides, en bois, comme la demeure du gouverneur, la prison et les magasins où la Compagnie renferme ses fourrures et ses biens. Le comptoir où l'on vend des articles de toute espèce, est, du matin au soir, encombré par une foule de colons et de métis, qui s'y rencontrent pour cancaner et pour se payer les uns aux autres de petits verres de rhum et d'eau-de-vie, autant que pour faire des achats.

La colonie de la Rivière Rouge s'étend par delà le fort Garry à une vingtaine de milles vers le nord, le long du bord de la Rivière Rouge, et à une cinquantaine vers l'ouest, le long de son affluent l'Assiniboine.

Les voyageurs passèrent très-agréablement trois semaines au fort Garry; mais il ne fallait pas s endormir à Capoue.

La saison étant trop avancée pour traverser les Montagnes Rocheuses avant l'hiver, ils résolurent de s'avancer dans l'ouest jusqu'à quelque point des environs de la Saskatchaouane qu'ils trouveraient à leur convenance; là, ils passeraient l'hiver, se tenant prêts à s'avancer vers les montagnes au commencement du prochain été.

Ils avaient engagé quatre métis français, Louis la Ronde, le chef et le guide de la caravane, Jean-Baptiste Vital, remplacé plus tard par un imbécile nommé Zear, Toussaint Voudrie et Athanase Bruneau. La Ronde jouissait d'une excellente renommée comme chasseur et comme trappeur. Il était fier d'avoir accompagné le docteur Rae dans quelques-uns de ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyages extraordinaires. C'était un garçon beau, grand, bien taillé; il avait fait un aveu un peu inquiétant : *Je boive pas souvent, messieurs, mais quand je boive, je boive comme il faut; c'est ma façon, voyez-vous.* Cependant il fut sobre, et on n'eut presqu'aucun reproche à lui faire.

« Nous nous étions procuré d'excellents chevaux de selle. Celui de Cheadle s'appelait Bucéphale. Sa hauteur était presque de quinze mains, la main valant 0m,1016. Il avait les épaules droites; une de ses jambes était informe et courbée, la tête très-large et la queue fort longue. En route, il choppait toujours. Quand Cheadle commença à s'en servir pour parcourir la colonie, Bucéphale le lançait sur presque toutes les portes et les clôtures, puis s'arrêtait soudain, immobile comme un roc. C'était une preuve irréfutable des habitudes de bavardage qui avaient distingué son maître précédent. Néanmoins Bucéphale finit par réussir à porter nos bagages

Un chef Crie. — Dessin de Émile Bayard.

par-dessus les montagnes jusque dans la Colombie Britannique.

Nos provisions consistaient en pemmican, en viande séchée, farine, thé, sel, tabac, rhum et en une bonne quantité de munitions; nous avions des couvertures et des robes de bison, enfin des couteaux et des colifichets pour faire ou des échanges ou des cadeaux. Tous ces effets, plus une tente de toile, remplissaient six des charrettes petites et grossières dont on se sert ici. Elles sont tout en bois. Sans doute elles se brisent plus aisément que si le fer y était employé; mais aussi elles peuvent être raccommodées même quand on se trouve dans un endroit où il n'y a ni fer ni forgeron.

En échange de nos bottes et de nos habits, nous nous procurâmes le costume du pays, c'est-à-dire des moccasins et des chemises de chasse faites en peau de daim ou de caribou. Quant aux armes, chacun de nous portait un fusil à deux coups, un couteau de chasse et un revolver, mais nous ne prenions cette dernière pièce que dans les passages dangereux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tempête-ruban sur la Rivière-Rouge. — Dessin de Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce fut dans d'excellentes dispositions que, le 23 août, nous partîmes du fort Garry. Nous nous sentions libres comme l'air en escortant la suite de nos charrettes qui transportaient tout ce que nous possédions en Amérique. Nous avions quelques chevaux de rechange qui trottaient derrière nous aussi naturellement que Rover.

Le voyage jusqu'au fort Ellice ne fut marqué par aucun incident remarquable.

Le commandant du fort Ellice, M. Mackay, nous reçut avec une gracieuse hospitalité. Il nous procura la distraction d'une visite faite aux métis et aux Indiens dont les loges s'élevaient en nombre considérable autour du fort.

Les Indiens qui visitent le camp sont des Cries, des Sauteux et des Assiniboines.

Les métis se rattachent pour la plupart à quelqu'une de ces tribus, partagent l'hostilité de leurs parents contre les Sioux et les Pieds-Noirs [1], et se joignent ordinairement à leurs expéditions de guerre.

Les femmes travaillent assidûment à la préparation du pemmican, qui se fait de la façon suivante : la viande, après avoir été séchée au soleil ou sur le feu, en tranches minces, est mise dans une peau de bison tannée; puis on la frappe à coups de fléau jusqu'à ce qu'elle soit réduite en petits fragments et en poudre. Pendant ce temps, on fait fondre la graisse de l'animal. La viande écrasée est ensuite tassée dans des sacs de cuir de bison et, sur elle, on jette la graisse bouillante. Le tout est ensuite bien remué et mêlé de façon à ce qu'en se refroidissant il en résulte une espèce de gâteau aussi solide qu'un tourteau de lin.

Il faut avouer qu'au premier abord ce pemmican nous parut des plus désagréables; le goût en ressemblait fort à celui d'un mélange de chapelure et de suif; mais nous nous y sommes habitués peu à peu, au point de finir par en être très-friands. On en fait aussi une espèce plus fine, en n'employant pas le suif, mais seulement la meilleure graisse et la moelle; on y ajoute alors les baies de quelques arbustes et même du sucre. Ce pemmican à baies est fort estimé; on se le procure difficilement et c'est réellement un mets excellent [2].

Le 25 septembre, nous arrivâmes à la branche méridionale de la Saskatchaouane. Elle a ici environ soixante-dix mètres de large; elle coule dans un lit qu'elle s'est profondément creusé dans la plaine unie, et qui a la largeur d'une vallée aux flancs roides et boisés : les deux branches de la Saskatchaouane ne sont éloignées l'une de l'autre que de dix-huit milles.

Aussi, après avoir passé la méridionale le matin du 26, nous arrivions le même jour au fort Carlton. Nous avions déjà fait environ cinq cents des douze ou treize cents milles qui séparent la Rivière Rouge du pied des Montagnes Rocheuses.

1. Les Pieds-Noirs sont au sud des Cries et de la Saskatchaouane méridionale, et à l'ouest des Assiniboines. (*Trad.*)

2. Le pemmican dont on s'est servi dans les expéditions vers le pôle arctique avait été fabriqué en Angleterre avec du bœuf de première qualité, des raisins de Corinthe, des raisins ordinaires et du sucre. Il différait donc beaucoup du pemmican grossier qui sert de nourriture principale dans les territoires de la baie d'Hudson.

Carlton. — Départ. — La rivière aux Coquilles. — La *Belle-Prairie*. — La rivière Crochet. — Comment on bâtit une hutte en troncs d'arbres.

Carlton-House avait alors M. Lillie pour commandant. Pareil à tous les autres qu'a construits la Compagnie de la baie d'Hudson, ce fort se compose de quelques bâtiments en bois, ayant pour retranchement une haute palissade carrée, que de petites tours, carrées aussi, flanquent à chaque angle. Il s'élève sur la rive méridionale de la Saskatchaouane du nord, dans un terrain abaissé, près de la rivière et au-dessous des berges élevées qui formaient jadis l'ancien lit du courant.

Les métis donnèrent un bal en notre honneur. A cet effet, M. Lillie leur livra sa meilleure chambre; quant à nous, nous fournîmes les rafraîchissements sous l'espèce du rhum. Les hommes vinrent en tenue de fête; le sac à feu [1] orné de verroteries, la ceinture éclatante, les jambières bleues ou écarlates attachées sous le genou avec des jarretières à verroterie, et des moccasins soigneusement brodés. Les femmes avaient des jupes courtes à couleur brillante, découvrant des jambières richement brodées et des moccasins blancs en peau de caribou, joliment ornée de bouquets en verroteries, en soie et en poil d'élan. Quelques-unes des jeunes filles étaient fort gentilles; mais, pour la plupart, elles étaient défigurées par ce goître qui affecte le plus grand nombre des métis à tous les postes fondés sur la Saskatchouane, quoique les Indiens en soient préservés. La fête se prolongea jusqu'au lendemain matin.

Cependant des symptômes certains annonçaient l'hiver, après une chasse au bison, nous hâtâmes notre départ pour le lac au Poisson-Blanc, situé parmi les paisibles rives des bois, à quatre-vingts milles environ au nord-ouest de Carlton et à la lisière de ces forêts sans fin qui se prolongent aussi loin que possible vers le pôle arctique.

Quant à Treemiss, il avait résolu d'établir sa résidence à la *Montagne du Bois* ou Thickwood Hills, située à une cinquantaine de milles au nord-ouest de Carlton. Elle était plus voisine des plaines et le gros gibier y abondait.

La Ronde et Bruneau devaient nous accompagner et passer l'hiver avec nous; Voudrie et Zear retourneraient au fort Garry conduire nos meilleurs chevaux et porter nos lettres pour l'Angleterre.

Le 10 octobre, nous fîmes nos adieux aux habitants du fort Carlton et nous allâmes camper cette nuit au bord de la rivière.

Nous recommencions à voyager dans un pays mêlé de bois et de prairies. Il faisait encore un très-beau temps

1. Le sac à feu est une espèce de gibecière dans laquelle on tient le briquet, l'amadou et les allumettes à couvert de cette humidité qui jette les voyageurs dans des embarras souvent très-pénibles. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et, durant le jour, la chaleur était agréable; mais, les nuits, le froid était assez vif et déjà les lacs se couvraient en partie d'une mince couche de glace.

Nous mîmes quatre jours pour atteindre la rivière aux Coquilles (Shell river), un des petits affluents de la Saskatchaouane[1].

Le lendemain nous conduisit dans un endroit ravissant, une petite prairie d'environ deux cents acres, entourée de basses collines boisées, et baignée d'un côté par un lac qui envoyait beaucoup de petits bras parmi les collines et dans la plaine, et où de nombreux diminutifs de promontoires s'enfonçaient, portant jusqu'au milieu des eaux leur riche parure de pins et de trembles. Les voyageurs peu civilisés, qui seuls, à l'exception des Indiens, l'avaient jusqu'alors visitée, frappés de ses charmes, lui avaient déjà donné le nom de la *Belle-Prairie*.

En la traversant, nous nous montrions l'un à l'autre quel emplacement magnifique ferait pour notre demeure un des promontoires, et nous nous disions quel bonheur ce serait, pour un des pauvres fermiers qui cultivaient un sol ingrat en Angleterre, de posséder le riche morceau de terre que nous avions sous les yeux.

Ce fut là que, vers le mois d'octobre, nous résolûmes de nous construire une hutte pour l'hiver.

La Ronde se chargea d'être notre architecte, et nous nous mîmes au travail avec ardeur.

Nous commençâmes par faire, avec des troncs de peupliers non dégrossis mais assemblées en mortaise, aux angles de la hutte, un enclos de quinze pieds sur treize. Comme ces troncs étaient loin de se toucher en tous points, ils laissaient parfois entre eux des trous à y passer la main. D'ailleurs, nous n'avions encore ni porte, ni fenêtre, ni toit, et les murs, élevés de six pieds à l'extérieur, n'en avaient que cinq au dedans. Le génie de la Ronde remédia à ces défauts, plus aisément que nous ne nous y attendions. Il fit scier, dans l'épaisseur du mur, les places de la porte et de la fenêtre. La porte fut faite avec des planches prises aux charrettes et un morceau de parchemin nous tint lieu de fenêtre vitrée. Le toit fut construit avec des perches droites que nous fournissaient les jeunes sapins desséchés; par-dessus, on étendit un chaume de gazon de marais, tenu en place par des mottes de terre qu'on y lança. Le peu de hauteur extérieure du bâtiment fut au dedans corrigé en creusant le terrain de deux pieds, ce qui rendait notre demeure beaucoup plus chaude. Les interstices que laissaient les troncs furent comblés avec de la boue mêlée de gazon battu, pour lui donner de la solidité. Mais la cheminée fut l'occasion des méditations les plus longues et les plus pénibles. Nous n'avions pas découvert d'argile propre à cimenter les cailloux dont on fait les cheminées dans la forêt, et nous commencions à être très-effrayés de la perspective de nous voir au milieu des fortes gelées sans que notre foyer eût été terminé.

1. Affluent de gauche de la Saskatchaouane septentrionale, en aval de Carlton. (*Trad.*)

Enfin, après avoir enlevé plusieurs pieds de riche terre glaise, nous découvrîmes un sol argileux dont nous nous accommodâmes, et la cheminée s'éleva rapidement. Comme elle était presque terminée, nous y allumâmes du feu, et déjà nous nous félicitions de notre pleine réussite lorsque, patatras! tout tomba par terre. Quelle consternation! Pendant quelque temps, nous ne sûmes plus que faire. Une discussion animée s'ouvrit sur l'art d'élever une construction plus solide. La Ronde ni Bruneau ne pouvaient se consoler de leur incontestable échec. A les entendre, l'argile était mauvaise et nous devions ne plus songer à nous en servir.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre. Il nous fallait réparer le dommage ou nous résigner à rester sans foyer, quand le thermomètre serait descendu au-dessous de zéro. Ce fut Milton qui se chargea de l'opération. D'abord il fit un cadre en bois vert pour supporter l'argile. Pendant ce temps, Cheadle, avec un cheval et une charrette, recueillait une provision des pierres les plus rectangulaires qu'il pouvait trouver. Grâce à ces matériaux, notre cheminée fut solidement bâtie et brava toutes les rigueurs de l'hiver.

Le 23 octobre le lac se trouva complétement pris; la terre avait déjà deux pouces de neige. Le 26, il y eut encore un dégel momentané; après quoi, le véritable hiver commença tout à fait. Nous n'avions pas achevé notre tâche un jour trop tôt.

Ameublement. — Visite de Cheadle à Carlton. — Le fort Milton est achevé. — Les Cries des Bois. — Leur contraste avec les Cries des Plaines. — Ils sont exempts de difformités. — Enfants indiens. — Un *sac à mousse*. — Décidément l'hiver est arrivé. — La Ronde et Cheadle partent pour les plaines. — Chasse. — Traîneaux.

Il fallait que notre maison eût son parquet et son mobilier. Tandis que Cheadle et Bruneau allèrent à Carlton pour s'y procurer du pemmican avant que la neige eût rendu la route impraticable aux charrettes, Milton et la Ronde dressèrent une couple de lits de camp rembourrés d'herbe sèche et de peaux de bison, achevèrent la porte, la fenêtre de parchemin et deux tables assez grossières, l'une pour la cuisine et l'autre pour les repas, des rayons, des chandeliers, des chaises, etc.

Le 7 novembre, la Ronde traversa le lac sur la glace qui avait déjà quatre ou cinq pouces d'épaisseur. Il allait explorer la forêt du côté septentrional et chercher l'endroit le plus favorable à dresser nos trappes.

Pendant son absence, nous nous occupâmes à placer une plate-forme posée sur des poteaux élevés, pour y mettre notre viande en sûreté contre la voracité des loups et des chiens.

Quelques amis indiens, nos voisins, nous faisaient de temps à autre des visites.

Les Cries des Bois diffèrent beaucoup par leurs ha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bitudes et leurs caractères de leurs parents les Cries des Plaines, cavaliers pillards. Nous avons vécu six mois parmi eux sans avoir eu une seule occasion de nous plaindre d'un vol. Ils sont très-habiles comme trappeurs et comme chasseurs d'élan ; parfois ils poursuivent les bisons qui, lorsque l'hiver est rude, dépassent la lisière des forêts. Comme ils peuvent, en échange de fourrures, se procurer aux postes de commerce tout ce dont ils ont besoin, ils sont beaucoup mieux vêtus et mieux équipés que les Indiens des plaines. Mais l'élan devient rare et parfois les Cries des Bois ont beaucoup à souffrir de la faim.

Ces Indiens, comme du reste presque tous ceux que nous avons rencontrés, gouvernaient leurs familles admirablement. Chez eux les disputes conjugales paraissent inconnues et l'on n'entend presque jamais un enfant pleurer.

Une des choses qui nous frappa le plus à mesure que nos relations avec eux se développèrent, c'était de ne trouver parmi eux ni chevelures grisonnantes, ni

Femme Crie (sang-mêlé). — Dessin de Émile Bayard.

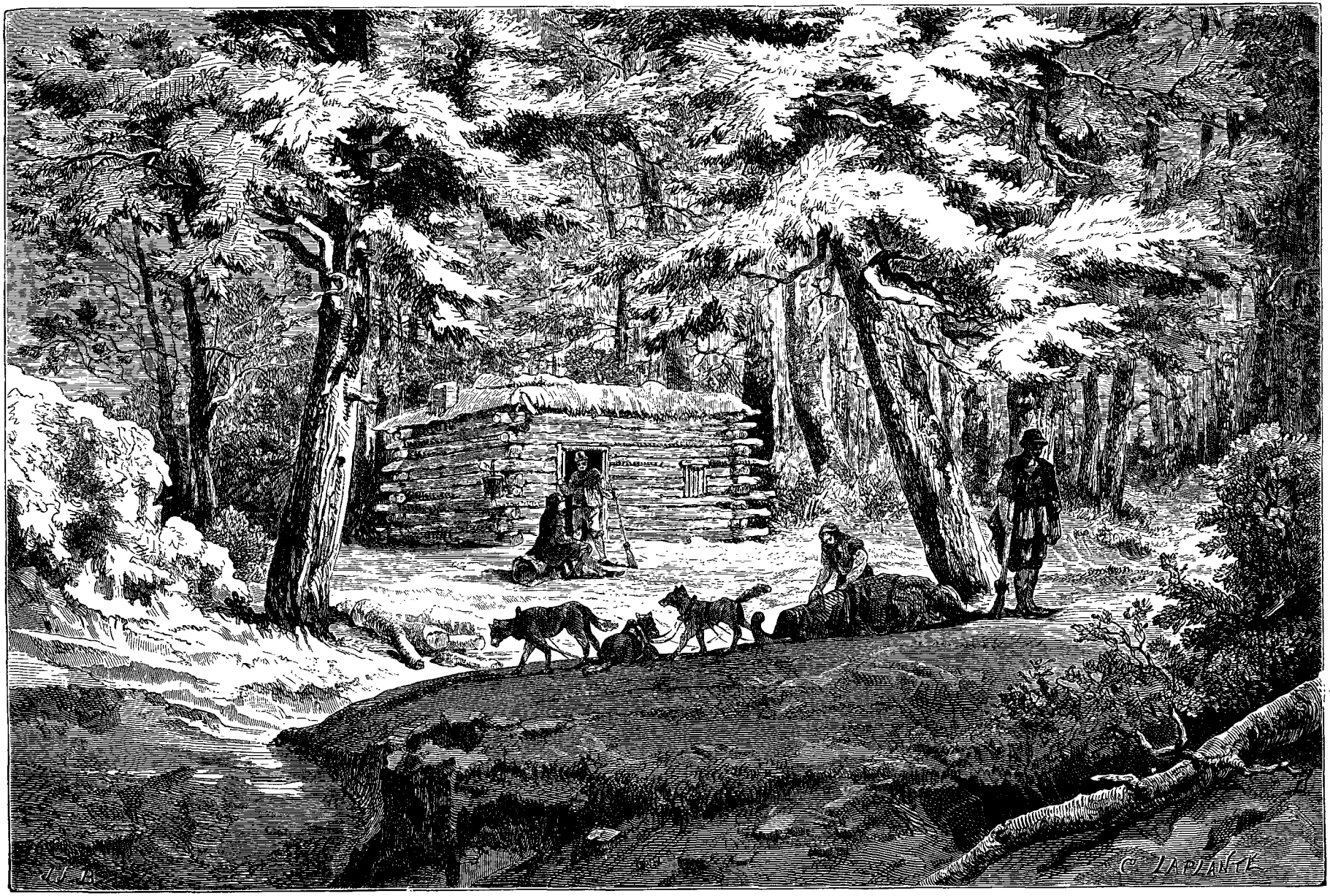
calvitie, ni difformité. Ce dernier avantage peut, jusqu'à un certain point, être expliqué par la liberté du choix dans le mariage; peut-être aussi, par le soin que les mères ont de bien ranger les membres des enfants dans le *sac à mousse* ou berceau indien[1], composé d'une planchette ayant des deux côtés un morceau de toile qui se lace au centre. L'enfant est posé le dos sur la planchette, empaqueté avec de la mousse bien choisie, et les bras serrés le long du corps.

La Ronde était de retour le 9. Il n'avait, dans sa première journée, trouvé que peu de traces de gibier; plus loin, les marques de martres étaient devenues assez abondantes, et il avait tendu quelques trappes.

Le 10, la gelée fut très-rude ; il était tombé six pouces de neige dans la nuit. On se mit à la construction d'une couple de traîneaux à cheval pour aller dans les plaines se procurer de la viande fraîche.

1. Un berceau des Peaux-Rouges est figuré dans le *Tour du Monde*, t. I, p. 372.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hutte d'hiver des voyageurs dans la Belle-Prairie. — Dessin de Bellel d'après MM. Milton et Cheadle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

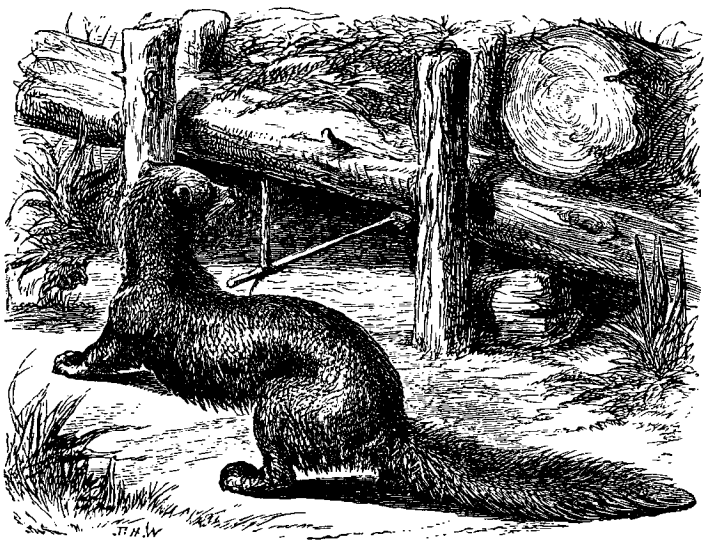
Pendant ce travail de nos gens, nous nous occupions de fournir le garde-manger avec l'aide de Rover, et nous ne manquions guère chaque fois à rapporter une provision de tétras de prairie, de perdrix et de lapins.

Les traîneaux étant achevés, la Ronde alla faire un tour à ses trappes. Il revint deux jours après, rapportant plusieurs martres. Le lendemain matin, il partait avec Cheadle pour les plaines, emmenant deux chevaux et les traîneaux pour rapporter le produit de leur chasse.

Ils tuèrent plusieurs bisons [1].

La chasse aux trappes. — Les animaux à fourrure. — Valeur des différentes fourrures. — Premiers pas du trappeur dans la forêt. — L'art de poser les trappes à martre. — Trappes d'acier pour les loups et les renards. — Le wolverène. — Ses ruses. — Vie du trappeur.

Nous avions assez de viande pour quelque temps. Nous l'emmagasinâmes sur la plate-forme extérieure où la gelée la conserverait, et nous tournâmes toute notre attention sur l'art de dresser des trappes dans les bois, pour y conquérir des trophées qui nous assureraient un gracieux accueil quand nous les offririons en Angleterre à nos chères parentes.



Piége à martre.

Au Canada, les animaux dont la fourrure est estimée, sont le renard argenté, le renard croisé, le pékan, la martre, la loutre, le outereau et le lynx; on attache moins de valeur aux pelleteries que donnent le wolverène, le castor, l'hermine et le rat musqué. Le castor était jadis très-nombreux, et sa peau se vendait cher; mais on l'a chassé avec tant d'assiduité qu'il est devenu rare; et la substitution de la soie au castor, dans la fabrication des chapeaux, a enlevé à peu près toute sa valeur à cette pelleterie.

Excepté celle de la loutre marine qui habite les côtes du Pacifique, il n'y a pas de fourrure qui égale en prix celle du renard argenté. Elle est d'un beau gris; les poils blancs y dominent, mais ils ont l'extrémité noire et sont mêlés de poils tout à fait noirs. Une paire bien assortie de peaux de renard argenté se vend de deux mille à deux mille cinq cents francs. Les renards croisés, qui tirent leur nom d'une bande noire courant le long du dos avec une croix sur les épaules comme celle de l'âne, présentent toute espèce de variétés entre le renard d'hiver argenté et le renard commun rouge, et la valeur de leurs peaux diffère en proportion de ces variétés.

Après les meilleurs renards croisés, viennent le pékan, la martre et le foutereau. Ces trois animaux sont des putois [1], et peuvent, quant à la taille et à la valeur, rester dans l'ordre où nous les avons nommés. La peau d'un pékan monte de vingt à trente-huit francs; celle d'une martre de dix-neuf à vingt-neuf, et celle d'un foutereau de douze à dix-huit. La loutre, moins commune que les deux dernières espèces, est évaluée à un franc vingt-cinq centimes le pouce, en la mesurant de la tête à l'extrémité de la queue.

L'hermine, excessivement commune dans les forêts du nord-ouest, est d'une grande incommodité pour le trappeur dont elle détruit les amorces destinées à la martre et au pékan. En général, elle se multiplie à son aise parce qu'on ne trouve pas qu'elle vaille la peine d'être chassée.

Parfois on découvre aussi l'ours noir dans sa tanière : sa peau vaut cinquante francs. Le lynx, qui est assez commun, se prend dans des piéges de cuir. Une fois attrappé, il se tient tranquille et résigné; le chasseur le tue en le frappant à la tête.

Les autres habitants des forêts sont l'élan, et le petit gibier, comme la perdrix des bois, ou le tétras du saule, la perdrix du pin, le lapin et l'écureuil.

Les plus nombreuses des bêtes à fourrure, parmi les plus estimées du pays, sont certainement la martre et le foutereau. La première, qui donne ce que les fourreurs anglais appellent *sable* ou zibeline, est l'objet de la chasse la plus active de la part des trappeurs.

Au commencement de novembre, quand les animaux ont leurs vêtements d'hiver et qu'on est dans la saison des fourrures, le trappeur fait ses préparatifs de la manière suivante : il plie sa couverture en double, y met un morceau de pemmican capable de le nourrir cinq ou six jours, une petite marmite et une timbale d'étain, et, s'il est riche, quelques trappes d'acier, avec un peu de thé et du sel. La couverture est alors nouée aux quatre coins, et portée sur le dos au moyen d'un lien qui passe sur la poitrine. Le trappeur ajoute ensuite à son équipage une hache, un fusil avec ses munitions,

1. Voy. plusieurs récits de chasse aux bisons, dans les tomes précédents du *Tour du Monde*.

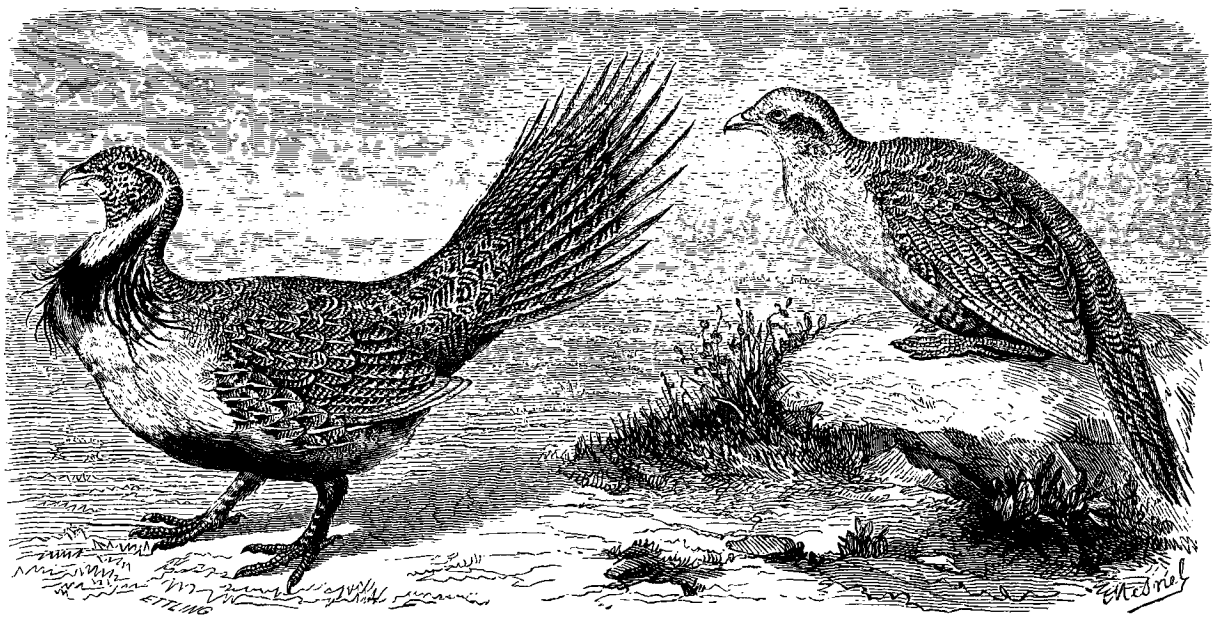
1. Le pékan est la plus belle martre du Canada et vit au bord de l'eau. En France, le putois n'est qu'une espèce du grand genre des martres ou des mustéliens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un couteau et un sac à feu. Puis, ayant chaussé ses raquettes, il part seul, s'enfonçant dans l'obscurité des bois et marchant en silence. Le trappeur, pas plus que le chasseur, ne peut jamais adoucir la solitude de sa vie par les sons du sifflet ou du chant. Son œil perçant étudie sur la neige toutes les marques qui peuvent le mettre sur la piste qu'il cherche. S'il découvre les empreintes d'une martre ou d'un pékan, il délie son paquet et se met à l'œuvre pour construire une trappe en bois.

Voici comme il s'y prend. Il coupe un certain nombre de planҫons et les taille en piquets d'un mètre de long; il les enfonce en terre de façon à former une palissade qui a la forme d'un demi-ovale transversalement coupé. Cet enclos n'admet que les deux tiers du corps d'un animal, et est trop étroit pour qu'une bête puisse s'y mouvoir et s'y retourner. A travers l'entrée, on pose une courte bûche. Puis on abat un gros arbre, on l'ébranche et on le place de façon à ce qu'il s'appuie sur la bûche de l'entrée dans une direction parallèle. L'amorce est attachée au bout d'un petit bâton. C'est ordinairement un morceau coriace de viande sèche, ou de perdrix ou d'écureuil. Le bâton qui la supporte est projeté horizontalement vers l'intérieur de l'enceinte. Sur le bout extérieur du bâton on met perpendiculairement un autre bâton court qui soutient le gros arbre couché à travers l'entrée. Puis on recouvre le sommet de la trappe avec des écorces et des branches, de façon à ce qu'il n'y ait d'accès à l'amorce qu'à travers l'ouverture laissée entre le tronc soutenu en l'air et la bûche inférieure. Quand l'animal saisit l'amorce, l'arbre tombe sur lui et l'écrase. Un seul jour suffit à un habile trappeur pour construire quarante ou cinquante trappes.

Les trappes d'acier ressemblent à celles où nous prenons les rats; mais elles n'ont pas de dents et sont à



Tétras de la plaine. — Dessin de Mesnel.

double ressort. On fait des ressorts si orts dans les grandes trappes destinées aux castors, aux renards et aux loups, qu'il faut pour les mettre en place toute la vigueur d'un homme. On les tend dans la neige dont on les recouvre avec soin; on y jette des fragments de viande et on aplanit l'endroit pour qu'aucune trace n'indique qu'on y a touché. La trappe tient à une chaîne qui, à l'autre extrémité, se termine par un anneau dans lequel on passe un gros pieu. Elle n'est pas autrement assujettie. L'animal qui est pris, l'est ordinairement par la jambe, puisqu'il est en ce moment occupé à fouiller la neige pour avoir les morceaux qu'on y a cachés. Il traîne après lui la trappe; mais il ne peut pas aller bien loin, car le pieu s'embarrasse dans les arbres ou les troncs tombés à terre. L'animal est donc ordinairement découvert par le trappeur et arrêté à peu de distance de l'endroit où la trappe a été tendue.

Le plus redoutable ennemi du chasseur aux fourrures est le glouton de l'Amérique du Nord, appelé ici généralement wolverène ou carcajou[1]. Ce remarquable animal n'est guère plus gros qu'un renard anglais; son corps est long, ramassé pourtant et robuste, avec des jambes très-vigoureuses mais excessivement courtes. Il a de larges pieds armés de griffes puissantes et dont l'empreinte sur la neige a l'étendue du poing d'un homme. La longueur de son poil soyeux et la forme de sa tête le font ressembler à un barbet brun.

Pendant l'hiver, il se procure ses aliments en mettant à profit les travaux du trappeur. Il leur porte un tort si considérable, que les Indiens l'ont nommé le *kekouaharkess* ou le *méchant*. Rien ne le rebute. Jour et nuit, il cherche la piste d'un homme. Quand il l'a une fois trouvée, il ne l'abandonne plus. S'il arrive à un lac où la trace disparaisse, le wolverène galope sans

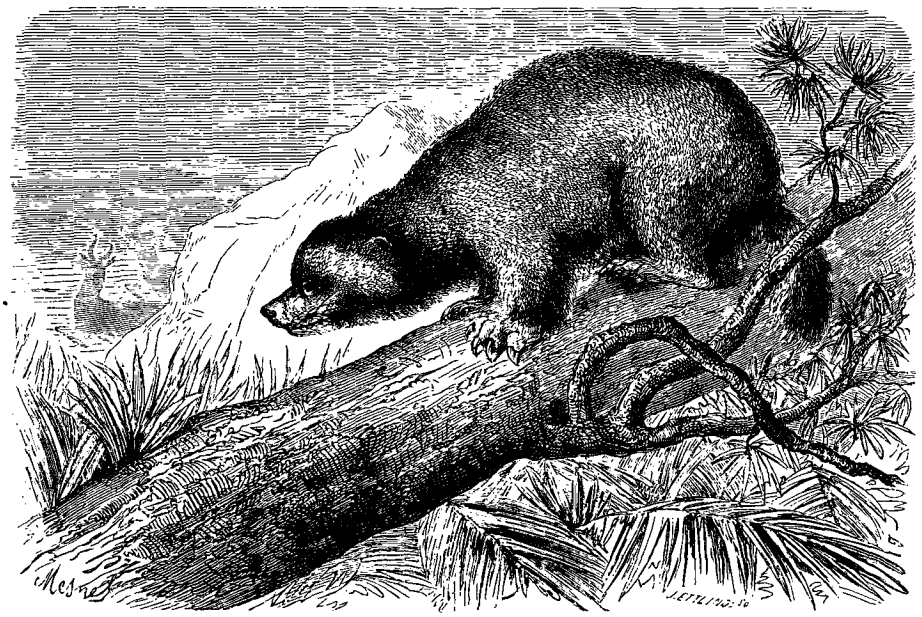
1. C'est une espèce de blaireau. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repos tout alentour, jusqu'à ce qu'il ait découvert l'endroit où elle rentre dans la forêt : il se remet à la suivre jusqu'à ce qu'elle le conduise à l'une des trappes de bois. Là, il évite la porte, s'ouvre promptement une entrée par derrière et se saisit impunément de l'amorce. La trappe contient-elle une proie, le wolverène l'attire à lui; puis, avec une malveillance toute gratuite, il la frappe et la cache à quelque distance dans les buissons ou au sommet d'un haut sapin. Parfois il la dévore; mais c'est que la faim le presse. Il détruit ainsi toute une série de trappes. Quand une fois un wolverène s'est établi sur la piste d'un trappeur, celui-ci n'a plus d'autres chances de succès que de changer son terrain de chasse et de se mettre à bâtir une nouvelle série de trappes. Il peut alors réussir à se procurer plusieurs fourrures avant que son adroit adversaire ait trouvé son nouvel établissement.

Jusque vers la fin de décembre, nous accompagnions continuellement la Ronde dans ses expéditions de trappeur. Nous apprenions ainsi à reconnaître les pistes que les animaux laissaient dans la forêt, à nous mettre au courant de la plupart de leurs habitudes caractéristiques. Cheadle surtout s'était passionné pour cette branche de l'art du chasseur, et il s'y adonnait avec tant de zèle et de succès qu'il fut bientôt en état de faire et de dresser une trappe avec une vitesse et une habileté qui égalaient presque celle de son savant précepteur la Ronde.

Ce genre de vie, en dépit des fatigues et des mécomptes auxquels il expose, a des charmes étranges.



Le Wolverène. — Dessin de Mesnel.

Il faut marcher longtemps et laborieusement, avec un lourd paquet sur le dos, gêné par des vêtements épais, à travers la neige et les bois qu'encombrent les broussailles et les grands arbres couchés à terre; donc la fatigue est grande. Elle n'est modifiée que lorsqu'on se met à faire les trappes ou à établir le bivac pour le repos de la nuit. Ordinairement, les provisions viennent à manquer, et le trappeur doit se nourrir en grande partie de la viande des animaux qu'il a tués pour se procurer leur fourrure.

Mais la forêt est si belle! Ces pins, dont plusieurs s'élancent jusqu'à deux cents pieds de haut; cette neige qui les couvre de ses festons et de ses guirlandes; ce profond silence qu'interrompent rarement les cris de l'écureuil ou l'explosion des arbres que le froid fait claquer, vous laissent un sentiment de curiosité inassouvie mêlée d'admiration. Le grand calme, la solitude absolue et la marche continuelle à travers des bois sans fin, où l'on ne rencontre pas une trace humaine, où l'on voit rarement une créature vivante, laissent d'abord dans l'esprit une impression étrange. Le métis trappeur aime à errer seul dans la forêt; mais Cheadle n'y résista que deux jours; il fut oppressé par ce silence et cet isolement qui lui parurent vraiment intolérables.

La nuit, étendu sur une couche élastique et embaumée de branches de sapin, ayant à ses pieds un feu brillant qui dévore un entassement de grands arbres, et d'où s'élève une énorme colonne de fumée et de vapeur de neige fondante, le trappeur, roulé dans sa couverture, sommeille en paix.

Traduit par J. BELIN DE LAUNAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le fort Edmonton. — Dessin de Bellel d'après MM Milton et Cheadle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE,

(ROUTE DU NORD-OUEST PAR TERRE),

PAR LE VICOMTE MILTON ET LE DOCTEUR CHEADLE [1].

1862-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

La vie du trappeur (suite). — Les voyageurs quittent leurs quartiers d'hiver. — Le fort Pitt. — Les castors. — Edmonton. — M. O'B. — On nous conseille de ne pas persévérer à passer par le col Leather. — La contrée est inconnue à l'ouest des montagnes. — Cols et passages.

Dans les nuits d'hiver, les aurores boréales sont souvent admirablement belles. Nous en vîmes deux dont la forme était celle d'une arche, semblable à un arc-en-ciel de teintes rosées, qui envoyaient des courants de lueurs changeantes et incertaines se rencontrer au zénith.

Le campement du trappeur dans les bois a toujours pour hôte la petite pie noire et bleue; perchée sur un buisson voisin, elle attend qu'on lui donne pour sa part quelque débris du festin. Ces oiseaux sont si hardis qu'ils viennent, jusque dans le pot où bout le dîner, voler un morceau.

La neige n'avait pas encore plus de huit pouces de profondeur et nous ne nous étions pas jusqu'alors servis de nos raquettes dans les bois, où l'usage en est rendu assez embarrassant par les broussailles et les arbres renversés [2]. Il s'ensuivait que la marche était très-fatigante et que nous rentrions chez nous harassés, épuisés par une absence de cinq ou six jours.

La supériorité des Indiens, comme marcheurs, nous semble avoir pour cause leur habitude de porter le mocassin. Cette chaussure laisse la liberté à l'élasticité du cou-de-pied [3] qui, chez nous, est gêné par la dureté de la semelle de nos bottes. Les muscles du pied d'un Indien sont si développés qu'ils lui donnent l'air dodu et potelé qu'a le pied d'un enfant. On se moquait de la maigreur de nos hauts pieds et on croyait qu'ils devaient avoir été mal faits dès l'origine.

— Il faut, à regret, passer par-dessus beaucoup d'aventures et d'observations intéressantes des deux voyageurs pendant le reste de leur séjour à la *belle prairie*.

Le 3 août, ils quittèrent leur quartier d'hiver avec un sentiment de tristesse. Le 6 ils atteignirent la Saskatchaouane. Elle était encore bien prise et ils la passèrent sur la glace. Ils remontèrent ensuite la rive gauche de la Saskatchaouane du Nord dans la direction du fort Pitt où ils arrivèrent le 20 avril. Ils y restèrent huit jours, puis, avançant vers le nord, ils traversèrent un des plus beaux paysages du monde. Ils engagèrent un nouveau serviteur Louis Battenote, surnommé L'Assiniboine, homme d'une force athlétique et qu'on aurait pris pour l'un des Indiens parmi lesquels il avait toujours vécu. La femme et le fils de L'Assiniboine se joignirent à la caravane. —

Chemin faisant, poursuivent les voyageurs, nous rencontrâmes souvent les marques des travaux du castor à des époques déjà éloignées de nous, lorsque sa race était nombreuse et puissante. Entre autres, dans un endroit, il y avait une longue chaîne de marais qu'avait causés un endiguement construit à travers un ruisseau qui dès lors avait cessé d'exister. Les demeures des castors paraissaient abandonnées depuis plusieurs siècles; car leur maison n'était plus qu'une levée herbeuse sur la terre sèche, et la digue qui la précédait avait la forme d'un remblais solide et recouvert de gazon. La rivière du Chien (*Dog River*) [1], petit affluent de la Saskatchaouane, conserve encore un établissement de ces animaux. Le long des rives nous en vîmes des traces fraîches, et même quelques petits arbres venaient d'être coupés. Ces indications que nous suivîmes, en remontant le cours, nous conduisirent à la digue. C'était un barrage formé de troncs et de branches, par-dessus lequel l'eau passait doucement pour aller reprendre à l'aval une course plus rapide. Dans la paisible mare qu'il formait en amont et tout proche de la rive opposée, s'élevait la demeure des castors, construction conique de six ou sept pieds de hauteur et formée de perches et de branches recouvertes d'un plâtrage de boue. Cet établissement doit remonter aussi à de bien lointaines années, car nous vîmes des troncs d'arbres que les castors avaient abattus et qui se trouvaient actuellement pourris et couverts de mousse. Il y en avait de grande taille et l'un d'eux avait plus de deux pieds de diamètre. Cela nous permit de constater que le castor a bien déchu de la gloire de ses ancêtres : non-seulement ses communautés sont moins nombreuses et moins étendues, mais encore ses entreprises ont perdu leur importance.

Ainsi les arbres coupés récemment étaient petits en comparaison des anciens; ils semblaient indiquer que plusieurs castors avaient attaqué à la fois le même arbre

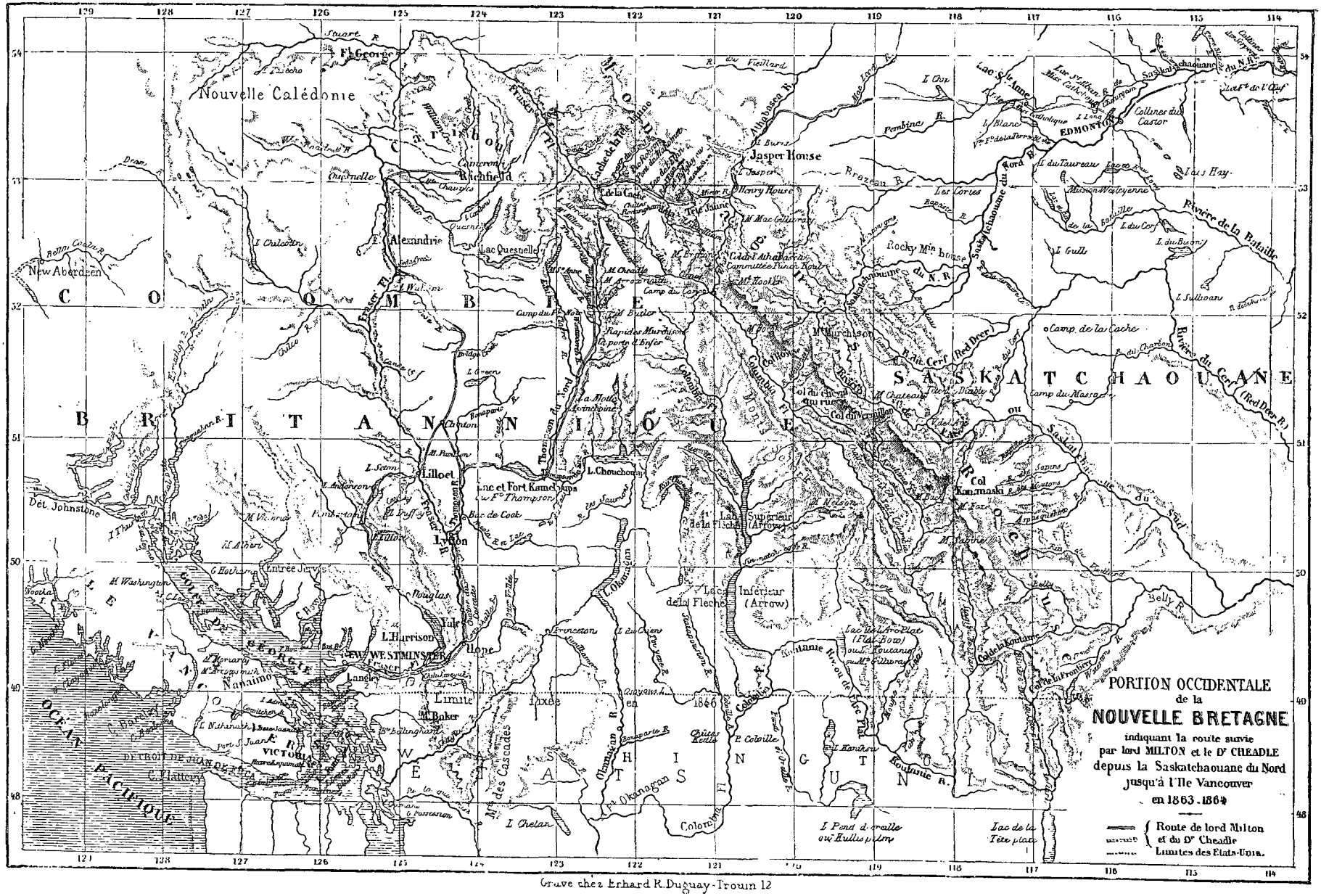
1. Suite. — Voy. page 209.

2. Larges semelles de bois.

3. C'est l'orthographe de l'Académie ; les Anglais disent coude du pied; les Allemands disent l'un et l'autre. (*Trad.*)

1. Voy. la seconde carte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard R. Duguay-Trouin 12

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et que la faiblesse de leur colonie ne leur permettait plus de s'en prendre à un de ces géants que leurs ancêtres n'auraient pas hésité à abattre. Il nous fut impossible de découvrir un seul courant considérable qui eût été intercepté par les travaux des castors de nos jours. Une pareille digue exige des arbres de trop haute futaie et un nombre d'ouvriers trop considérable. Cependant nous rencontrions fréquemment des remblais gazonneux, ouvrage d'un âge d'or écoulé, jetés au travers de cours d'eau qui avaient eu trente à quarante mètres de large.

A un endroit nommé les Collines des Serpents (*Snake Hills*), nous repassâmes la Saskatchaouane sur un radeau construit par L'Assiniboine. C'était un frêle châssis fait avec du saule vert, attaché par des bandes de cuir; le tout couvert d'une peau de bison cousue à petits points et bien graissée à tous les trous. Ce léger canot n'avait que six pieds de long sur deux de large et autant de profondeur. Nous faillîmes sombrer.

Le 14 mai, nous étions en vue d'Edmonton[1]. C'est un fort agréablement situé sur la falaise élevée qui domine au nord le cours de la Saskatchaouane septentrionale. La barque de la Compagnie ne tarda pas à venir nous prendre et nous reçûmes, dans le bâtiment, la plus aimable hospitalité.

L'établissement d'Edmonton est le plus important du district de la Saskatchaouane; il y réside un facteur en chef qui a la direction de tous les postes inférieurs. Edmonton possède un moulin à vent, une forge et un atelier de charpentiers. On y construit et on y répare les bateaux qui font annuellement le voyage de la factorerie d'York, dans la baie d'Hudson; on y fabrique les charrettes, les traîneaux et les harnais, ainsi que tous les objets nécessaires au trafic de la Compagnie entre ses différents postes.

Le blé y est magnifique, les pommes de terre et les autres racines y poussent aussi merveilleusement bien que dans toute la vallée de la Saskatchaouane. Le fort est habité par une trentaine de familles dont les membres sont engagés au service de la Compagnie; un corps considérable de chasseurs est perpétuellement employé à fournir de la viande à l'établissement.

Près du lac Saint-Alban[2], à neuf milles environ au nord d'Edmonton, se trouve une colonie d'hommes libres, c'est-à-dire de métis qui ont quitté le service de la Compagnie. Elle est dirigée par un prêtre catholique. Puis, à une quarantaine de milles plus loin, dans l'ouest, est une colonie plus ancienne encore, celle du lac Saint-Anne, ayant les mêmes caractères, mais des habitants plus nombreux.

Nous vîmes M. Macaulay, de Jasper-House[1], qui venait y chercher ses provisions d'hiver.

Il vint aussi à Edmonton une compagnie de mineurs qui avaient lavé de l'or au ruisseau de la Boue Blanche (*White Mud Creek*[2]), situé à une cinquantaine de milles vers le haut de la Saskatchaouane. Leur chef était un Kentuckien nommé Love. Il rapportait un petit sac de belle poudre d'or, et nous assura que chaque homme avait déjà, depuis le commencement de l'été, recueilli quatre-vingt-dix livres sterling (deux mille deux cent cinquante francs).

Nous fîmes enfin la connaissance d'un monsieur O'B..., homme très-versé dans la connaissance des études classiques, irlandais, de quarante à cinquante ans, d'une taille moyenne et d'une constitution robuste. Il avait la figure longue et les traits larges; une bouche en retraite et presque sans dents augmentait la valeur de son nez un peu long. Il portait un long vêtement d'alpaga, de forme ecclésiastique, et un large chapeau noir, qui ne s'accordait guère avec la barbe longue d'une semaine qui recouvrait son menton, ni avec ses culottes de futaie et ses bottines attachées avec de la paille. Il tenait à la main un énorme bâton. Bref, toute sa personne annonçait un singulier mélange de l'homme d'église et du paysan. Il se présenta à nous en nous faisant un petit *speech* flatteur à la fois pour lui-même et pour nous, où il nous apprenait qu'il était petit-fils du célèbre évêque O'B..., et qu'il avait pris ses grades à l'université de Cambridge. Il nous pria de l'admettre dans notre compagnie jusqu'à la Colombie Britannique. Ce fut le personnage comique de l'expédition.

M. Hardisty, le négociant en chef, et les autres officiers d'Edmonton s'efforcèrent de nous faire renoncer au dessein de prendre le col Leather, affirmant que la saison n'était pas encore assez avancée et que les rivières, enflées par la fonte des neiges des montagnes, couleraient à pleins bords. Ils nous disaient que la plupart des cours d'eau étaient des torrents écumeux remplis de roches, très-dangereux à franchir, excepté à l'automne quand les eaux sont basses; que la région à l'ouest des Montagnes Rocheuses était, autant que l'on pouvait savoir, inhospitalière, hérissée de rochers, couverte partout de forêts impénétrables; que même, si nous descendions le Fraser au lieu d'essayer de gagner le Caribou, nous trouverions cette rivière pleine de rapides et de tourbillons, qui souvent avaient été mortels aux canotiers les plus experts. Ce passage, connu sous les noms divers de col Leather, ou de col de Jasper-House, du lac Cowdung, de la Tête-Jaune[3], avait été jadis employé par les voyageurs de la Compagnie de la baie d'Hudson

1. On trouve dans le *Tour du Monde* (1860, I, p. 288) une vue du fort Edmonton qui est prise de beaucoup plus près que celle-ci et qui est très-bonne pour faire comprendre les descriptions de ces constructions élevées par la Compagnie de la Baie d'Hudson. (*Trad.*)

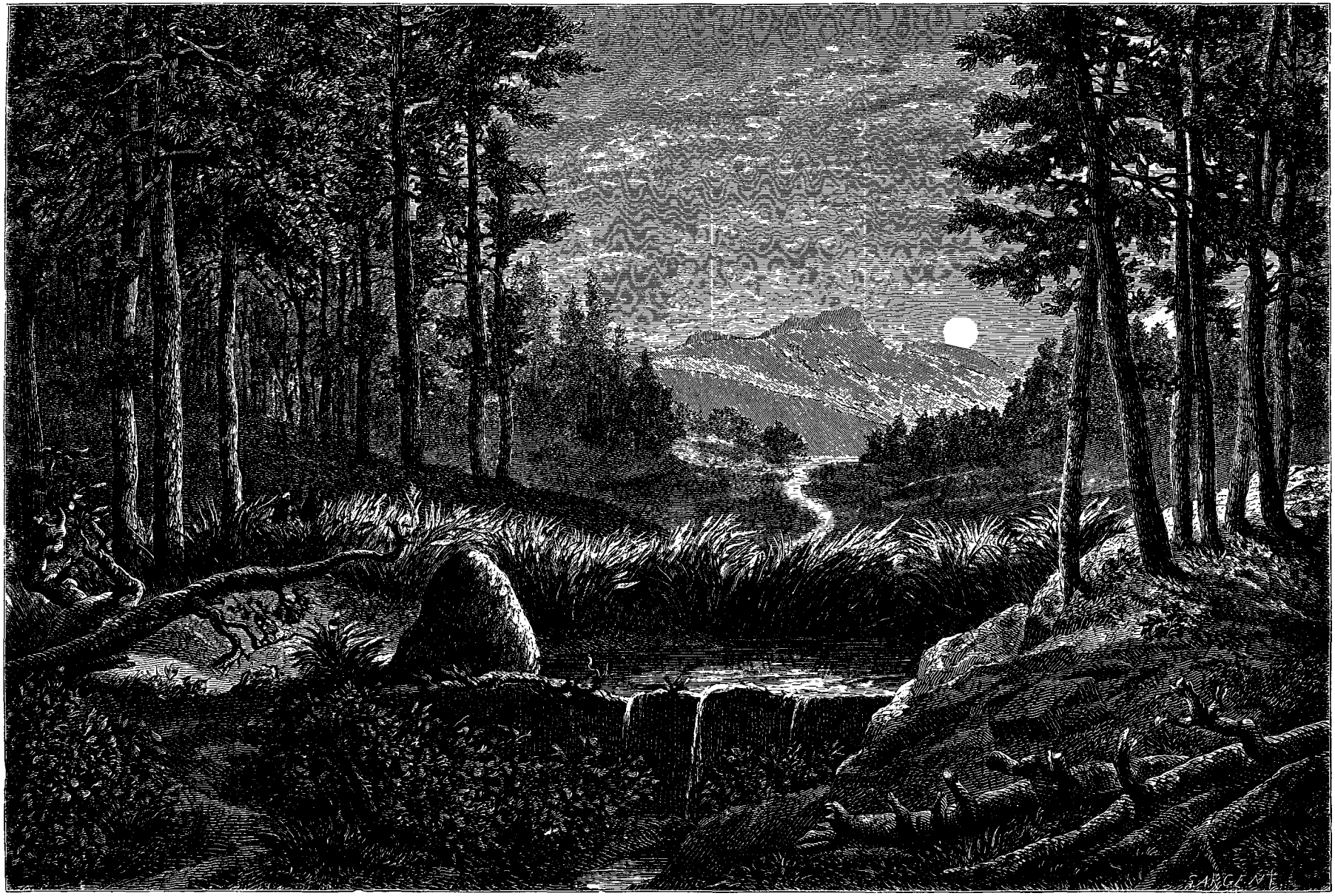
2. Le lac Saint-Alban et la rivière de l'Esturgeon, entre lesquels est située la mission catholique. Cette rivière est un affluent de gauche de la Saskatchaouane septentrionale. (*Trad.*)

1. Sur la gauche de l'Athabasca supérieure. Ce fort et l'Athabasca donnent leurs noms, l'un au col de la Cache de la Tête-Jaune, qui conduit au Fraser; l'autre, à un col qui mène à la Columbia. (*Trad.*)

2. N'est-ce pas dans les environs du vieux fort de la Terre Blanche? (*Trad.*)

3. On trouvera plus loin la description du col de la Cache de la Tête-Jaune. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Étangs à castors : Hutte et digue construites par ces animaux. — Dessin de Bellel d'après MM. Milton et Cheadle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un *portage*[1] de l'Athabasca au Fraser ; mais il se trouvait aujourd'hui abandonné depuis longtemps, à cause des difficultés insurmontables que présentait la navigation du dernier fleuve.

Un parti de cinq aventuriers avait quitté Edmonton à la fin de l'automne de la même année 1862, avec l'intention de se procurer des canots à la Cache de la Tête-Jaune, et de descendre le Fraser jusqu'au fort George[2]. Personne ne savait ce qu'ils étaient devenus.

Nous résolûmes toutefois de nous en tenir à notre premier projet d'essayer de passer par le col Leather, de suivre autant que possible la route des émigrants, et ensuite de nous fier à nos cartes, toutes imparfaites qu'elles étaient, et à la sagacité de nos gens, pour gagner soit le Caribou ou le fort Kamloupz, à la fourche et au confluent des deux Thompsons, suivant les circonstances.

Départ d'Edmonton. — On n'y croit pas à notre succès — Lac Sainte-Anne. — Entrée dans la forêt. — La rivière Pembina. — Le charbon de terre. — Gibier — Curieuse coutume des tétras de saule. — Changements effectués par le castor. — Le coude du Mac Leod. — La forêt en feu. — Sauvés ! — La rivière Athabasca. — Premier aperçu des Montagnes Rocheuses. — Sur les montagnes. — Admirable paysage. — Jasper-House.

Le 3 juin 1863, nous partions d'Edmonton, accompagnés des bons souhaits des excellents amis que nous nous y étions faits. Mais, bien qu'ils appelassent de tout leur cœur l'aide de Dieu sur nous, l'opinion publique, à ce que nous dirent nos gens, considérait, dans le fort, notre expédition comme destinée à une fin désastreuse.

Le 5 juin, partis de Saint-Alban, nous suivîmes, durant une cinquante de milles, la route qui conduit au lac Sainte-Anne. Le pays est fertile et pareil à un parc ; mais ici commence la profonde forêt qui se prolonge dans le nord et ne finit qu'aux montagnes à l'ouest. Il est vraisemblable que les rives de ce lac ont été choisies comme le site d'une colonie à cause de l'immense quantité de *coregonus* ou de poissons blancs qu'il fournit et qui forment le fond de la nourriture de leurs habitants. C'est une jolie pièce d'eau qui a plusieurs milles de long et dont les rives occidentales sont égayées par une église et une cinquantaine de maisons.

A notre départ du lac Sainte-Anne, le chemin nous conduisit immédiatement au cœur de la forêt, dans un terrain marécageux, pourri et profondément couvert d'arbres tombés de vieillesse. Les chevaux y enfonçaient jusqu'au poitrail, et, de distance en distance, avaient à franchir les obstacles qui encombraient la voie.

A deux jours du lac, la route parut s'améliorer : on trouvait quelques places de pays ouvert, les arbres étaient moins élevés, et ils formaient des groupes sur les penchants de basses collines. A midi, nous étions près d'un grand lac, que nous côtoyâmes tout le reste de la journée. Il paraissait bien peuplé de poisson et de volaille sauvage. Les poissons dans les eaux basses se reposaient au soleil, daignant à peine se déranger à l'approche de nos chevaux.

Le 11 juin, nous étions près de la rivière Pembina. Elle a des eaux claires, peu profondes, coulant vers le nord-ouest, sur un lit de cailloux, entre des berges perpendiculaires qui ont bien quatre-vingts pieds de haut. Ces bords laissaient voir la section d'un magnifique gisement de charbon, ayant quinze à vingt pieds de profondeur. Nous passâmes aisément la rivière à gué.

Pendant deux ou trois jours encore, le pays présentait la même surface légèrement onduleuse, aux bois épais, n'ayant presque aucune éclaircie ni éminence d'où la vue pût s'étendre à distance. Le sol ferme ne se trouvait qu'au faîte des collines étroites et basses qui séparaient des vallées larges et peu profondes. Celles-ci étaient occupées par des *muskegs*, sortes de marais unis et recouverts d'une croûte moussue qui a cinq ou six pouces d'épaisseur ; le grand nombre de sapins qui ont poussé dru et d'arbres qui sont tombés y ajoute aux difficultés de la route.

De temps en temps, nous traversions des pistes d'élans et d'ours noirs. Les premiers jours, on voyait quelques canards sur les cours d'eau et sur les lacs ; mais, à mesure que nous pénétrions plus avant dans l'intérieur de la forêt, la volaille sauvage disparaissait des eaux. D'autre part, les pigeons, les perdrix de bois et les perdrix de pin se montraient en abondance et nous en tuions d'abord en quantité. La perdrix de bois ou tétras de saule fréquente les bois épais et les terrains bas, aux deux côtés des Montagnes Rocheuses. Si elle est effrayée, elle s'envole dans un arbre et y sert de but. Quand plusieurs tetras sont groupés, ils se laissent abattre l'un après l'autre au lieu de partir. Au printemps, le mâle, pour plaire à la femelle, se livre à l'exercice suivant : il se pose sur une branche, ébouriffe ses plumes, étend sa queue comme un dindon fait sa roue, ferme ses paupières et bat le tambour contre ses flancs à l'aide de ses ailes, produisant un bruit fort semblable à celui d'un tonnerre lointain. Dans cette occupation, il s'absorbe au point de se laisser approcher assez près pour qu'on puisse lui jeter au col un nœud coulant attaché au bout d'un court bâton.

Vers le milieu de juin les perdrix étaient entourées par leurs jeunes couvées, et nous cessâmes de les tirer. Quand nous en rencontrions, la femelle, et quelquefois même le mâle, s'élançait en avant, jusqu'à près de deux mètres de nous, les ailes étendues, les plumes hérissées, absolument comme les poules de nos fermes pour défendre leurs poussins. La perdrix de pin est un peu plus grosse que le tétras de saule, plus foncée en couleur, comme un tétras anglais, avec une bande écarlate au-dessus des yeux. On ne la rencontre que dans les *muskegs* ou marais à sapins. Le pigeon est le beau pigeon voyageur, à longue queue, si commun dans les forêts américaines ; nous l'avons rencontré dans l'ouest jusqu'aux sources de la Thompson septentrionale.

« Un curieux oiseau, que nous n'avons trouvé qu'en-

1. L'endroit où, d'un golfe à l'autre, d'une rivière à l'autre, on porte les embarcations et les bagages. Voy. le *Tour du Monde*, 1862, II, p. 137 ; mais surtout 1860, I, p. 278 et 281.

2. Au confluent de la rivière Stuart et du Fraser. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tre la Pembina et l'Athabasca, et que nous avons appelé l'*hirondelle retentissante*, a attiré notre attention, mais nous n'avons jamais pu nous en procurer un échantillon. Il était à peu près de la taille d'un pigeon, avec des ailes longues et étroites comme celles du martinet. Il s'élançait comme lui çà et là dans les airs, paraissait prendre des mouches et, quand il était à une grande élévation, il tombait comme une flèche, faisant un singulier retentissement qu'on ne peut bien comparer qu'au bruit grandissant que produit une machine à battre le blé lorsqu'on y met une gerbe de grain. Nous n'avons jamais vu cet oiseau ailleurs en Amérique.

Trois jours après avoir passé la Pembina, nous nous arrêtâmes pour dîner dans une prairie marécageuse qu'avait formée une digue construite par les castors à travers un cours d'eau; elle ressemblait tout à fait à celles que nous avions remarquées près de la rivière du Chien et à Edmonton. Ces endroits avaient maintenant beaucoup de valeur pour nous, car ils étaient les seuls espaces ouverts où il fût possible de faire paître nos chevaux, jusqu'à notre arrivée aux montagnes. Ils étaient fort communs le long de notre route et, le plus souvent, un monticule herbeux et un terrassement au travers de la prairie nous signalaient la vieille maison des castors et leur digue. Entre la Pembina et l'Athabasca, il n'y a presque aucun cours d'eau, hormis la grande rivière Mac Leod, qui n'ait l'air d'avoir été détruit par le travail de ces animaux.

Le Mac Leod est une belle rivière qui a environ cent cinquante mètres de large. Il roule ses eaux claires et peu profondes, comme la Pembina, sur un lit de rocs et de cailloux.

La chaleur était accablante. Les moustiques et une espèce de taons, que les métis appellent des *bouledogues*, tourmentaient les chevaux, et bien que nous eussions fait un grand feu de bois vert à leur intention (la fumée écartant les insectes), nos bêtes ne pouvaient paître et s'élançaient en tous sens, affolées par leurs douleurs.

Quand nous eûmes passé le Mac Leod, nous continuâmes à remonter le long de la rive gauche ou occidentale. La route était devenue plus mauvaise qu'aucune de celles que nous eussions vues encore. Le sol était marécageux et les sapins trop rapprochés.

Le 16, nous atteignions un endroit où, la rivière remontant par un coude qu'elle fait vers le sud, le chemin s'en éloigne à angle droit pour l'éviter. Il y a ici une petite rivière qui tombe dans le Mac Leod, et les collines grossissent et s'élèvent vers l'ouest.

Deux jours après, nous retrouvâmes le Mac Leod. Mais le petit sentier qui en suivait le cours s'effaçant de plus en plus, L'Assiniboine eut l'idée que nous avions quitté le bon chemin allant à Jasper-House, et partit à la recherche d'une meilleure route; sa femme et son fils descendirent à la rivière laver quelques vêtements et nous restâmes seuls avec M. O'B.

Les taons étaient fort nombreux : nous fîmes, dans l'éclaircie que nous avions pratiquée, un grand feu dans l'intérêt de nos chevaux, puis un plus petit pour notre usage particulier. Nous étions tranquillement assis à l'entour, occupés à faire cuire le pemmican. M. O'B. avait retiré ses bottes et prenait un grand plaisir à fumer sa pipe. Tout à coup, l'autre feu se mit à petiller et à ronfler plus fort. Nous regardâmes, et nous fûmes frappés d'effroi en voyant que plusieurs des arbres qui entouraient notre clairière s'étaient enflammés. Il est probable que les chevaux, en se poussant mutuellement pour se mettre au plus épais de la fumée, avaient d'un coup de pied envoyé quelque tison parmi les sapins. Ceux-ci, bien que verts, brûlent avec plus d'intensité que le bois le plus sec. C'était un moment critique. Cheadle saisit la hache et abattit arbre sur arbre pour isoler des autres ceux qui avaient pris feu. Milton s'épuisait en courses pour apporter des seaux d'eau, qu'il allait prendre dans une mare, heureusement à proximité, et pour en inonder la mousse épaisse et sèche qui communiquait rapidement le feu à la surface du sol. Déjà cependant nous nous trouvions presque environnés par les arbres incendiés; les flammes étincelaient et filaient de branche en branche, d'arbre en arbre, de la façon la plus épouvantable. Elles petillaient et criaient. Elles dévoraient avidement la résine des troncs. Elles éclataient et sifflaient. Les feuilles inflammables des branches largement développées les attiraient. La peur rendait nos chevaux indociles. Plusieurs, en dépit des flammes, s'élançaient dans l'épaisseur de la forêt qui les environnait, et l'un d'eux, brûlé aux jambes, se jetait par terre et se roulait de douleur au plus fort du brasier. Jetant la hache et le seau, nous nous mîmes à le tirer par la tête et par la queue, mais en vain ; alors nous le battîmes férocement à la tête ; il fit un saut et s'élança dans le bois. Mais le retard causé par cet incident fut près de nous devenir fatal. Le feu en avait rapidement pris avantage ; l'air devenait brûlant, la fumée étouffante; les flammes rugissaient avec fureur : un instant, nous nous demandâmes s'il ne valait pas mieux laisser tout là et nous réfugier dans la rivière. Cependant le courage nous revint; nous reprîmes la hache et le seau, et, à mesure que nous abattions des arbres et que nous éteignions des espaces de mousse, nous recommencions à espérer. Au milieu de ces frénétiques efforts, l'idée nous vint que notre ami, M. O'B., ne nous avait encore donné aucune assistance. Regardant autour de nous, nous le vîmes assis où nous l'avions laissé, tiraillant faiblement une botte qu'il avait l'air d'avoir la plus grande difficulté à mettre. Nous lui criâmes de venir, au nom de Dieu, nous aider, s'il ne voulait pas que nous mourussions tous dans les flammes. Il répondit d'une manière assez indécise qu'il allait arriver tout de suite, dès qu'il aurait mis ses bottes. Enfin, excité par nos représentations, par la réflexion qu'il brûlerait aussi facilement avec ses bottes que déchaussé, il accourut tremblant, hors de lui, nous apportant une assistance aussi tardive que peu utile, sous la forme de demi-pintes d'eau qu'il puisait dans sa petite bouilloire d'étain. Néanmoins, peu à peu, nous réussissions

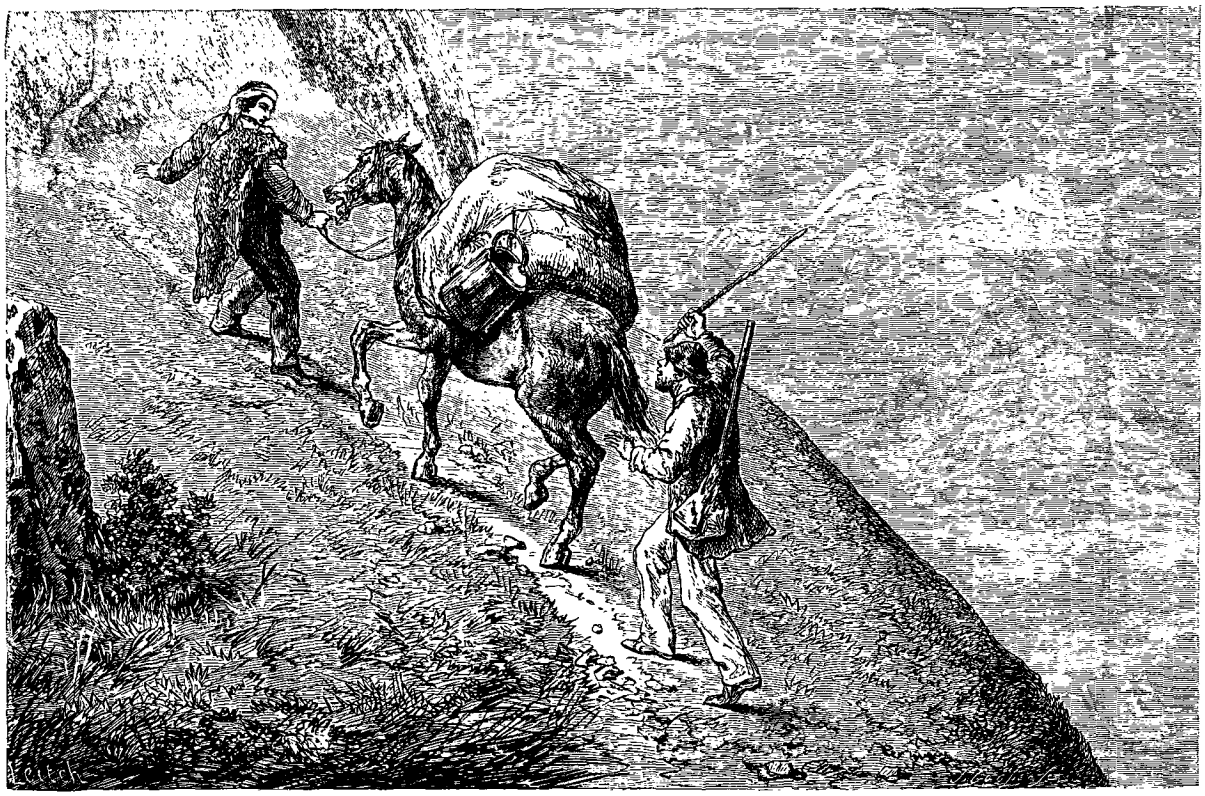
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à couper le feu qui continuait à faire rage loin de nous. Quand nous rassemblâmes nos chevaux, nous vîmes que celui-là même qui nous avait causé tant d'inquiétude n'était pas trop maltraité, bien que roussi par tout le corps et sérieusement brûlé aux jambes.

L'Assiniboine revint peu après. Il avait trouvé le bon chemin.

Un des jours suivants, à notre campement du soir, nous lûmes, sur un arbre, une inscription où nous apprîmes que les trois mineurs qui avaient quitté leur compagnie dans le district de la Saskatchaouane, pour découvrir les sources de cette rivière, s'apercevant qu'ils étaient prêts de l'Athabasca, s'étaient détournés pour aller chercher les sources du Mac Leod.

Le surlendemain, une marche d'un demi-mille nous conduisit aux rives de l'Athabasca. Comme la Saskatchaouane, elle coulait dans un canal qu'elle s'était creusé au fond de la large vallée de la rivière. Les coteaux escarpés qui la bordaient avaient deux cents pieds de haut et étaient couverts de bois épais de pins, de sapins et de peupliers, qui ressemblaient fort à ceux du Mac Leod. Cependant la vallée de l'Athabasca est plus enfoncée et plus large. Les eaux de la rivière étaient troubles, profondes et rapides. Elles avaient alors, étant gonflées dangereusement, toute l'élévation du printemps et contrastaient vivement avec les cours d'eau clairs et bas que nous avions récemment traversés. L'Athabasca remplissait son lit jusqu'aux bords, avait deux cents



En montant. — D'après MM. Milton et Cheadle.

mètres de large, se précipitait, enflait ses grosses vagues par-dessus les roches dont son lit est semé, et entraînait dans le courant de larges pins de cinq ou six pieds de diamètre, qu'elle faisait sautiller et tournoyer comme les pailles qui descendent un ruisseau.

Bientôt le sommet d'une butte ronde et dégarnie nous donna la première occasion d'apercevoir les montagnes Rocheuses. C'était un magnifique point de vue et le plus encourageant que nous pussions rencontrer. Il y avait si longtemps que nous vivions dans une contrée plate ! Depuis trois semaines, nous avions vécu ensevelis dans les profondeurs de la forêt, qui nous fermait toute perspective et nous privait presque de la clarté du jour.

Des chaînes de collines couvertes de sapins, courant presque du nord au sud, s'élèvent, par gradins toujours plus hauts, vers l'occident; à l'horizon, nous voyions, parallèlement à ces hauteurs, une chaîne de pics sourcilleux et rocheux, que dominaient les têtes neigeuses de quelques géants. Cette neige, qui couronne les sommets les plus hauts, demeurait encore dans les creux des parties moins élevées; elle étincelait au soleil à travers la vapeur d'un bleu pâle qui fondait les tons du paysage et rapprochait, presque jusqu'à nous, ces montagnes éloignées. Dans la chaîne, une entaille, aussi nette que si elle avait été faite au couteau, montrait, à notre imagination, l'ouverture de la gorge par laquelle nous devions passer. Un rocher bizarre situé sur le côté gauche ou oriental de ce passage, et fort semblable à la moitié d'un gâteau de Savoie coupé vertica-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Incendie dans la forêt. — Dessin de Émile Bayard d'après MM. Milton et Cheadle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement, devait être celui dont nous avions entendu parler sous le nom de la *Roche à Miette*, non loin de Jasper-House.

Un des jours suivants, L'Assiniboine nous conduisit sur un petit plateau découvert, où il n'y avait que des fleurs sauvages, et situé à la base de la *Roche à Miette* qui s'élevait perpendiculairement au-dessus. Nous y déchargeâmes les chevaux et nous nous y arrêtâmes pour prendre du repos.

Dans l'après-midi, nous vîmes des traces nombreuses et fraîches du *bighorn* ou mouton gris, qui vit à l'état sauvage dans les montagnes Rocheuses[1]. L'Assiniboine et Cheadle entrèrent en chasse et escaladèrent les pentes roides des montagnes qui alors fermaient complétement la vallée. Le reste de la bande suivit un chemin bien frayé et montant brusquement, pour éviter une falaise escarpée qui en cet endroit penchait au-dessus de la rivière. Ce chemin s'élevait de plus en plus, longeant les saillies rocheuses ou escaladant des pentes abruptes, vertes et glissantes. Enfin il atteignait le terme de la végétation et n'était plus séparé que par un précipice de la hauteur où se tenaient les neiges perpétuelles. Nos chevaux s'arrêtaient souvent; ils cherchaient à se dérober à leur tâche ardue.

Nous eûmes bientôt en plein la vue des Montagnes Rocheuses. C'était un paysage admirable. De toutes parts des pics aux formes les plus étranges s'élançaient dans les airs. A l'ouest, la Roche du Prêtre, pyramide de glace, s'élevait éclatante au-dessus d'une sombre montagne recouverte de sapins; à l'est, la remarquable Roche à Miette; en face et derrière, des montagnes coniques, crénelées, hérissées; à des centaines de pieds au-dessous de nous, courait la tortueuse Athabasca. Sortant du cœur des montagnes à travers une gorge resserrée, elle pénètre dans une assez large vallée où elle s'étale en un lac de trois à quatre milles de long, puis elle se rétrécit de nouveau et se divise en plusieurs bras qui enveloppent des îles boisées; après quoi, elle se développe encore dans un second lac plus petit que le premier. C'est là, entre ces deux lacs, sur la rive gauche de l'Athabasca, que gisait au fond de la vallée, comme une tache, le petit bâtiment de bois que nous avions si longtemps désiré d'atteindre. Avec quelle joie nous l'aperçûmes! Il était là, sous nos yeux! Jusqu'alors nous avions pu nous demander si, au lieu de la route de Jasper-House, nous ne suivions pas en effet un sentier tracé dans les montagnes par les chasseurs.

Nous descendîmes dans la vallée par un chemin pareil à celui qui nous avait fait gravir la montagne.

Jasper-House est un petit bâtiment propret et blanchi, entouré d'une basse palissade et situé au milieu d'un vrai parterre de fleurs sauvages. Évidemment le fort n'avait point d'habitants; mais, comme la voie ne semblait pas conduire ailleurs, nous nous décidâmes à passer la rivière, et nous nous mîmes à couper des arbres pour faire un radeau.

1. Le *bighorn* ressemble au mouton ordinaire, mais avec une tête fort grosse et des cornes énormes en forme de boucle.

Construction d'un radeau. — Les Chouchouaps des Montagnes Rocheuses. — Passage de l'Athabasca. — La Roche du Prêtre. — Site du vieux fort Henry-House. — La vallée de la Miette. — Passage des rapides. — La ligne de faîte. — Le lac de la Bouse de Bison. — Le Fraser. — Une journée de marche dans l'eau. Le lac de l'Élan. — Chutes Rockingham. — Le Pont de Mahomet. — Fourche du Fraser, jadis appelée Cache de la Tête-Jaune. — Pic de Robson. — Inondation et forêt. — Perte de Giscouékarn. — Nous arrivons à la Cache.

Le 30 juin, nous travaillâmes dur avec nos deux hachettes, abattant les pins desséchés. L'après-midi s'avançait sans que nous eussions coupé assez de bois, et nous avions à le transporter à quelques centaines de mètres sur le bord de l'eau. Il fallut remettre au lendemain le passage de la rivière.

Milton et le jeune Assiniboine s'étaient volontairement offerts pour traverser, à la nage, avec les chevaux, l'Athabasca, afin de porter à l'autre rive des cordes dont nous nous servirions pour guider le radeau. C'était une entreprise qui ne manquait pas de dangers, car la rivière était large et le courant extrêmement rapide. Or, le lendemain matin, avant que nos préparatifs fussent terminés, un métis entra dans notre camp. Il était le bienvenu auprès d'hommes qui avaient voyagé trois semaines sans voir leurs semblables. Il nous conseilla de ne traverser l'Athabasca que quelques milles plus haut, en amont du lac.

Chemin faisant nous dûmes passer plusieurs courants ou très-probablement plusieurs bouches d'une seule rivière qui, très-enflée et très-rapide, venait du sud se jeter dans l'Athabasca.

Nous les franchîmes à cheval, très-malaisément et en suivant pas à pas notre guide. Il n'y eut que M. O'B. qui, ayant pris en un dégoût invincible l'équitation, depuis que son cheval s'était couché sous lui en gravissant la montagne, s'obstina à traverser à pied et courut grand risque de se noyer.

Nous gagnâmes peu après une plaine sablonneuse richement couverte de fleurs; nous y campâmes près d'un lac clair et peu profond, qui communiquait par une issue étroite avec le lac supérieur de l'Athabasca. Nous décidâmes d'y attendre l'arrivée de M. Macaulay.

Dans la soirée, deux Indiens Chouchouaps vinrent nous trouver et essayèrent de percer de leurs dards des poissons blancs à la lumière d'une torche. Ils en prirent quelques-uns et nous les vendirent volontiers pour un peu de munitions et de tabac. Maigres, décharnés, de moyenne taille, ils étaient moins robustes que les Indiens que nous avions rencontrés auparavant. Leurs traits plus délicats étaient bien dessinés et avaient une expression plus douce, mais aussi intelligente que ceux des autres. Ils ne portaient qu'une chemise et une robe de peau de marmotte; leurs jambes et leurs pieds étaient nus et ils n'avaient pour coiffure que leur longue chevelure noire. Ces Chouchouaps des Montagnes Rocheuses habitent le pays entre Jasper-House et la Cache de la Tête-Jaune, sur le versant occidental. Ils appartiennent à la grande nation Chouchouap, qui habite les environs du lac Chouchouap entre les deux bras de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière Thompson, dans la Colombie Britannique. Séparés du gros de leurs tribus par une distance de trois à quatre cents milles, que couvrent des forêts presque impénétrables, ils n'ont avec lui que peu de relations.

Le 3 juillet, M. Macaulay arriva et fit poser sa tente près de notre loge. Nous fîmes avec lui un excellent souper de truites délicieuses, qu'il avait pêchées la veille dans les lacs de la montagne. Il nous apprit que les trois mineurs dont on avait parlé à Edmonton, comme ayant conçu le projet d'examiner les sources de la Saskatchouane septentrionale, et dont nous avions lu l'avertissement écrit sur un arbre quand nous étions arrivés à l'Athabasca, étaient déjà passés se dirigeant à travers les montagnes sur le Caribou.

M. Macaulay nous engagea aussi à prendre pour guide, jusqu'à la Cache de la Tête-Jaune, un vieux métis iroquois.

Le 4 juillet, nous nous remîmes en route sous la conduite de cet Iroquois. M. Macaulay et deux de ses gens nous accompagnèrent jusqu'au point où nous devions traverser l'Athabasca. Quand le chemin n'était pas sous l'eau, qui montait souvent jusqu'au poitrail des chevaux, il longeait les flancs escarpés de la vallée qui allait en s'étrécissant, et nous ne parvînmes à notre destination qu'à la nuit tombante. Nous campâmes pour la nuit au bord de la rivière, à un endroit où il y avait une abondance de bois sec, dont les émigrants canadiens avaient déjà coupé une certaine quantité pour faire leur radeau. L'un des arbres portait inscrits les noms de ceux dont nous avait parlé M. Macaulay comme nous ayant précédés; il nous apprenait en outre que leur passage avait eu lieu le 16 juin, c'est-à-dire environ trois semaines auparavant.

Au matin suivant, nous nous mîmes tous à l'œuvre, abattant et transportant le bois. A midi, le radeau étant prêt, nous fîmes entrer les chevaux dans l'eau. Quand ils furent arrivés en sûreté sur l'autre bord, nous récompensâmes nos amis les métis en leur distribuant ce qui nous restait de rhum, politesse qu'ils préféraient à toute autre, et, faisant notre adieu cordial à M. Macaulay et à ses compagnons, nous continuâmes notre entreprise.

A cette place, la rivière était profonde, large et paisible; nous la franchîmes heureusement et sans difficulté. Avant d'avoir atteint la rive opposée, nous découvrîmes que nous avions laissé sur celle que nous venions de quitter une des deux hachettes qui nous restaient ; cependant nous ne revînmes point sur nos pas, parce que ce n'était pas une petite affaire que de diriger un si grand radeau. Si nous avions su combien nous regretterions par la suite la perte de cet instrument, nous n'aurions certes rien épargné pour le recouvrer.

Le lendemain vers midi, en remontant toujours le long de l'Athabasca, nous trouvâmes une belle petite prairie environnée de hauteurs que couvraient des sapins verts presque jusqu'au sommet et que dominaient des pics élevés tout revêtus de neige. L'un de ces pics, qui a reçu le nom de la Roche du Prêtre, a une forme curieuse : son sommet ressemble à celui d'une pyramide enveloppée de neige. La prairie était richement émaillée de fleurs, et un âpre monticule y marquait l'emplacement de Henry-House, l'ancien fort des Montagnes Rocheuses.

A cet endroit, le chemin quittant la vallée de l'Athabasca, tournait vers le nord-ouest et pénétrait dans un ravin étroit et rocailleux qu'on appelle la vallée de la Miette[1]. Ce cours d'eau n'avait pas plus de trente mètres en largeur, mais il était profond et rapide, et son lit était semé de grosses pierres et de rochers. Le chemin était souvent coupé par de larges pierres et de grands arbres tombés formant des abatis si épais que nos deux hommes eurent toute l'après-midi une rude besogne et que nos chevaux n'avançaient qu'en sautant continuellement. Nous fîmes à grand'peine peu de chemin et nous campâmes pour la nuit sur le bord de la Miette.

Pendant toute la matinée suivante, la route présenta les mêmes difficultés et nous avançâmes aussi lentement que la veille. A midi, nous atteignîmes la place où il fallait passer la rivière, et nous nous y arrêtâmes pour construire un radeau. Arrivés sur l'autre côté, nous marchâmes péniblement à travers un ravin étroit, et où les montagnes descendaient si près du bord de l'eau que, pour avancer, nous eûmes à traverser encore six fois la rivière avant la soirée.

Au dernier gué, les eaux s'élançaient sur une telle pente dans une chute pleine d'écume et de colère, elles faisaient de si terribles bouillons autour des grandes roches qui encombraient le chenal, que nous hésitâmes avant de nous aventurer à y pousser nos chevaux. Mais l'Iroquois ouvrit la marche et traversa heureusement, quoique son cheval bronchât, chancelât et pût à peine se tenir. Alors nous lançâmes nos chevaux de charge devant nous et nous entrâmes dans l'eau. Elle montait par-dessus les épaules de nos chevaux pendant qu'ils luttaient contre le courant, qu'ils glissaient sur les pierres plates, choppaient et se raffermissaient sur leurs jambes de la façon la plus extraordinaire.

Le lendemain, nous remontions la rive droite ou méridionale de la Miette, dernier endroit où l'on traverse cette fatigante rivière. Nous découvrîmes un petit radeau ou *cajot*, amarré de l'autre côté près de quelques saules, et laissé là sans doute par les trois Américains qui avaient traversé ce torrent peu de semaines avant nous.

Au delà nous continuâmes notre route en longeant le pied de hauteurs couvertes de sapins et qui commençaient à s'éloigner davantage de l'eau. Un des pics neigeux les plus proches nous rappelait la pyramidale Roche du Prêtre et le nombre des montagnes au blanc sommet augmentait autour de nous.

Cette nuit notre bivac fut établi près d'une petite rivière que notre Iroquois appelait Pipestone et qui est une

1. C'est, du côté de l'est, le commencement du col de la Cache de la Tête-Jaune. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des sources de la Miette. L'endroit, fort pittoresque, n'était qu'une plaine couverte de fleurs et qu'entouraient les Montagnes Rocheuses déployées dans toute leur grandeur.

Le lendemain 9 juillet, le chemin était plus facile. Depuis cinq jours déjà, nous étions partis de Jasper-House. Dans la matinée, nous fûmes fort surpris de rencontrer un ruisseau qui se dirigeait à l'ouest. Nous avions donc, sans nous en apercevoir, passé la ligne de séparation des eaux et nous étions entrés dans le versant de l'océan Pacifique.

Dans l'après-midi nous arrivions au lac de la Bouse de Bison[1] où nous vîmes des truites en abondance.

Le 10, nous atteignîmes le Fraser. Il descendait du sud-ouest par une gorge étroite et, à quelques milles plus bas, il se déployait et formait le lac de l'Élan. Notre route longeait la rive droite ou septentrionale du Fraser qui était débordé, et notre marche devint extrêmement embarrassée et pénible. La plus grande partie de la journée fut occupée à marcher dans l'eau; le reste, à se traîner dans des marais encombrés de futaie renversée.

Le 11 juillet fut pire encore : nous eûmes à passer à gué la rivière de l'Élan, opération difficile : l'eau, dans ses parties profondes, dépassait les épaules des chevaux.

Nous atteignîmes avant midi le lac de l'Élan; ses

Gorge et lac du haut Athabasca. — Dessin de Bellel d'après MM. Milton et Cheadle.

eaux touchaient la base des montagnes qui l'entourent. Ce fut encore une journée employée à marcher dans l'eau, où les chevaux tombaient dans les trous et nageaient au hasard, imbibant d'eau notre farine et notre pemmican. Le soleil se coucha quand plusieurs milles nous séparaient encore de notre but, et nous fûmes forcés de passer la nuit dans une espèce de sablonnière où il n'y avait pas un brin d'herbe pour nos animaux fatigués et affamés. Ils y piétinèrent çà et là toute la nuit, jusqu'au matin.

Le lac de l'Élan est une belle pièce d'eau d'environ quinze milles de long, sur trois milles à sa plus grande largeur. Le paysage est grand et fort sauvage. Sur le bord se brisaient avec tapage des ruisseaux sans nombre. Nous avons donné à cette belle série de cascades le nom de Chutes Rockingham.

La descente du versant occidental était continuelle et fort rapide quoiqu'elle ne fût nulle part escarpée. La végétation se modifiait à mesure que nous entrions dans le bassin du Pacifique. Nous commencions à voir le cèdre et le pin argenté. Nous regardions avec étonnement une espèce d'aralis, une grande liane épineuse, plusieurs genres de rosacées, et quelques plantes annuelles. Dans son ensemble, la futaie était plus élevée et

1. Ce lac est sur la carte appelé Bouse de Vache, *Cowdung*, et fait parfois donner au col le nom de *Cowduny Pass*. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les énormes troncs qui nous barraient la route rendaient notre marche extrêmement laborieuse.

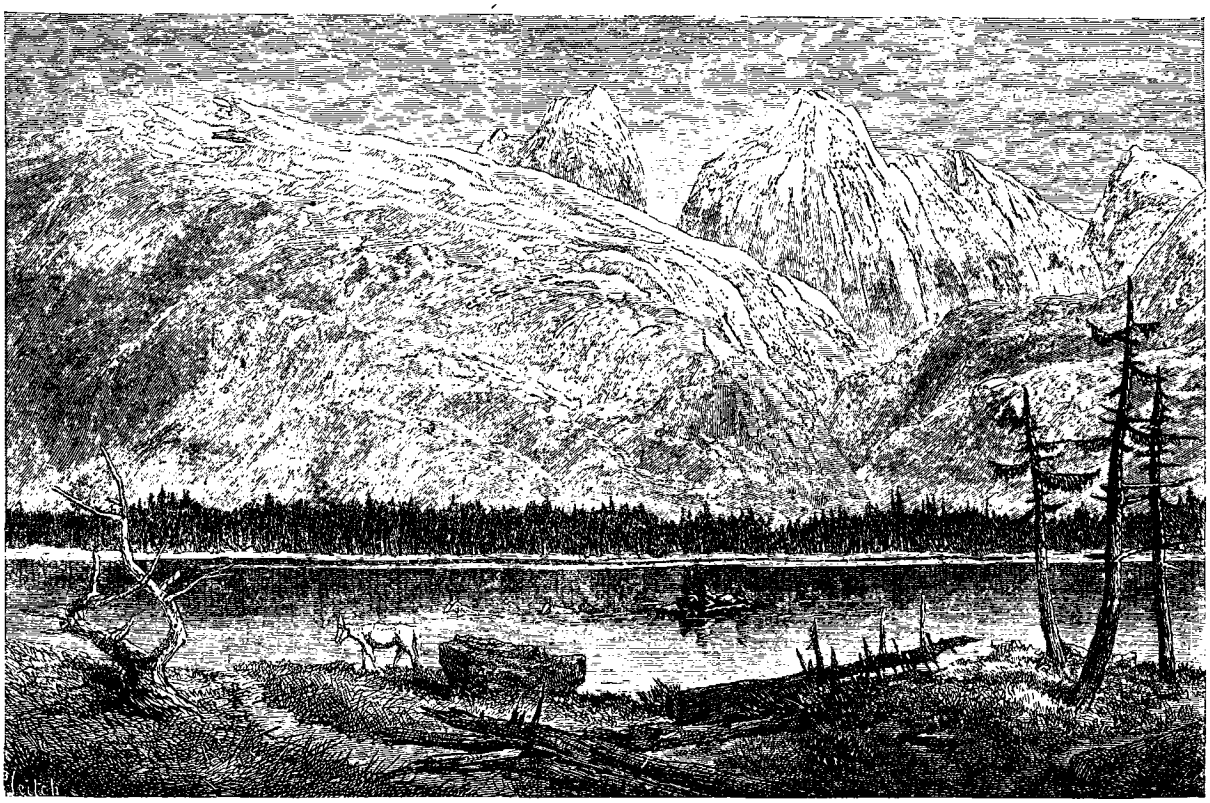
Dans l'après-midi du 13, nous arrivâmes à un endroit où le chemin passait sur une corniche, le long d'une haute falaise composée de schiste tombant en poussière. Le sentier n'avait que quelques pouces de largeur et suffisait à peine au pas des chevaux.

Ce passage était si étroit et si dangereux, que nous l'appelâmes le Pont de Mahomet.

Le paysage avait alors une véritable beauté. Les montagnes fermaient la vallée de très-près et tout à l'entour. En bas, la rivière rugissait, en se déchirant avec emportement sur les rochers qui semaient son lit.

Dans la matinée du 14, quelques heures de marche nous conduisirent à la Grande Fourche du Fraser. C'est là qu'une branche considérable, venant du nord ou du nord-est, se réunit par cinq bouches différentes au courant principal du Fraser que nous avions jusqu'alors suivi. Il fallut faire une halte pour examiner les gués où nous pourrions en sécurité traverser ces eaux enflées. Cette Grande Fourche du Fraser est ce qu'on appelait d'abord la Cache de la Tête-Jaune, parce que c'est là qu'un trappeur iroquois, surnommé la Tête Jaune, avait établi la cache où il serrait les fourrures prises sur le versant occidental des montagnes.

Le site est magnifique et d'une grandeur qui défie toute description. Au fond d'une gorge étroite et rocheuse, dont les flancs étaient revêtus de sombres sa-



Passage de l'Athabasca. — D'après MM. Milton et Cheadle.

pins et, plus haut, d'arbustes au euillage d'un vert clair, filait comme une flèche le Fraser impétueux. De toutes parts les sommets neigeux des puissantes montagnes couronnaient le ravin, et immédiatement derrière nous, géant parmi les géants, s'élevait dans sa domination incommensurable, le Pic de Robson. Ce mont est magnifique, hérissé de rochers couverts de glaciers; il a une forme conique.

Nous eûmes de nouvelles difficultés après avoir dépassé la vieille Cache : torrents profonds à franchir, abatis à sauter à chaque dizaine de mètres et la vallée couverte par l'inondation!

Le lendemain 15 juillet, nous continuâmes notre lutte contre les inondations, les abatis d'arbres et les débris de toute sorte; mais nous fîmes une perte irréparable. Nous avions pris en main les chevaux qui portaient la farine et le pemmican afin d'empêcher qu'en se jetant, comme la veille, dans l'eau profonde, ils n'endommageassent et même ne nous fissent perdre nos approvisionnements. Deux des autres qui n'étaient pas tenus, Bucéphale et celui que nous avions trop justement surnommé Giscouékarn ou le *fou*, perdirent la rive, tombèrent dans le courant et furent emportés en un instant. Bientôt ils étaient hors de vue. L'Iroquois et le jeune Assiniboine s'élancèrent à leur poursuite, tandis que nous marchions avec le reste des chevaux. Environ un demi-mille plus bas, nous revîmes nos animaux qui avaient pris pied sur un haut fond au milieu du torrent. Comme nous arrivions alors dans un de ces rares jardins que la nature a pris soin d'embellir de fleurs et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'enrichir de fraises au cœur des montagnes, nous y fîmes notre bivac. Nous étions en pleine vue des deux bêtes qui se tenaient dans le fleuve, et nous espérions qu'elles seraient tentées de rejoindre leurs compagnons sur le rivage. Bucéphale en effet, après avoir henni, se mit à nager vers nous ; mais Giscouékarn le *fou*, au lieu de prendre la bonne direction, s'étant lancé au milieu du torrent, Bucéphale, après un moment d'hésitation, se détourna et le suivit dans le courant dont la force était irrésistible. Tous deux s'en allaient à la dérive, bien plus rapidement que nous ne pouvions marcher; nous ne voyions plus au loin que leur bagage, sautant comme des bouchons dans le bouillonnement des eaux.

L'Assiniboine courait en avant; il nous laissa bientôt tous loin derrière lui, car il avait une merveilleuse adresse pour surmonter les obstacles. Nous ne comprenions rien à l'étonnante agilité avec laquelle il se glissait au milieu des troncs les plus rapprochés ou dépassait les barricades d'arbres renversés. Aucun obstacle ne semblait arrêter sa course. Quant à nous, empêchés de toute façon, nous ne parvenions que, de loin en loin, à revoir nos chevaux comme des taches sur la surface du torrent. Environ deux milles plus bas, un autre haut-fond leur permit encore de prendre pied et donna le temps à l'Assiniboine de les rejoindre. Cependant le torrent avait une telle force qu'il ne tarda pas à les entraîner de nouveau. Mais Bucéphale qui avait vu L'Assiniboine, tourna de son côté. L'endroit formait un épouvantable rapide où les eaux se précipitaient en faisant d'énormes bouillons sur les grosses pierres qui obstruaient leur course. A l'instant où Bucéphale passait non loin du rivage, L'Assiniboine, sautant dans l'eau, jeta ses bras au col de l'animal qui hennit de plaisir en voyant son libérateur venir à son aide; et tous deux, l'un supportant l'autre, finirent par gagner le bord. Le succès de L'Assiniboine nous sembla miraculeux et nous eûmes soin de récompenser amplement l'intrépidité qu'il avait déployée en cette circonstance.

Giscouékarn fut perdu, emporté par le courant : nous n'entendîmes jamais plus parler de lui. C'était un véritable désastre. Il ne nous restait plus ni thé, ni sel, ni tabac, car notre provision entière de ces délicatesses avait été emportée par ce cheval. Nous n'avions plus, en fait de munitions, d'allumettes et de vêtements, que ce que nous portions sur nous. Papiers, lettres de crédit, objets de valeur, instruments et montres, l'herbier de Cheadle, la robe de buffle et la couverture de Milton, tout cela de conserve s'était mis à descendre vers l'océan Pacifique. Et pourtant, dans notre infortune, nous trouvions encore quelques motifs de consolation, car nous n'avions rien perdu des objets absolument nécessaires à notre existence : notre farine et notre pemmican nous restaient; grâce à Bucéphale et à L'Assiniboine, nous avions sauvé notre journal sans lequel le présent ouvrage n'aurait jamais pu être publié.

M. O'B. avait aussi perdu ses lettres de recommandation, sa bouilloire d'étain et une paire de lunettes.

La Cache de la Tête-Jaune. — Nature du pays. — Vue admirable. — Versant occidental des Montagnes Rocheuses. — La *poire* ou la sorbe. — Peu de renseignements. — L'Iroquois retourne à Jasper-House. — Le cheval de M. O'B. est perdu. — Départ de la Cache. — Les Versants. — Rivière du Canot. — Périlleuse aventure sur un radeau.

Nous arrivâmes à la Cache de la Tête-Jaune le 17 juillet; dans la matinée du 18, nous traversâmes le Fraser. L'eau roulait avec rapidité sur son lit de gros cailloux et s'enflait en énormes vagues qui faisaient sauter comme une coquille de noix le léger canot que les Chouchouaps avaient creusé dans un arbre.

A quelques milles au-dessous de la Cache de la Tête-Jaune, le Fraser qui, depuis le lac de l'Élan, a presque toujours coulé droit vers l'ouest, reçoit un tributaire qui vient du sud-est et fait un coude subit vers le nord. Si l'on en croit les Indiens, il reçoit un peu plus bas une rivière importante descendant du nord-est. La Cache est située dans une vallée de forme triangulaire. Elle paraît en partie fertile; mais, immédiatement au sud, s'étend une bande de terrains sablonneux et onduleux où poussent de petits sapins et que termine cette rangée de hauteurs qui divisent les bassins. Au delà commencent les épaisses forêts qu'arrose la Thompson septentrionale.

En regardant vers l'ouest, la perspective qu'on a de la Cache est, à notre avis, une des plus merveilleuses qui existe au monde. Aussi loin que l'œil peut atteindre, au nord, au sud, à l'ouest, les montagnes s'élèvent par-dessus les montagnes; la plupart, couvertes de neige, ne sont séparées que par des vallons très-étroits, et elles ont l'air de s'étendre jusqu'au Pacifique.

Nous venions de traverser la chaîne principale des Montagnes Rocheuses; nous étions certainement dans la Colombie Britannique, et pourtant, à notre grande surprise, nous nous trouvions encore au beau milieu des Montagnes Rocheuses. En réalité, les montagnes qui, des prairies du côté oriental, paraissent s'élever comme une muraille, se prolongent jusqu'à l'océan occidental. La répétition exacte de cette vue n'est aperçue que des Monts Chauves, en Caribou. M. Fraser, de Victoria, qui avait visité les Andes et les Himalayas, nous a assuré qu'il n'a rien vu de comparable à ces centaines de milles de montagnes qui existent dans la Colombie Britannique [1].

Le pâturage était en cet endroit bon pour les chevaux, et nous résolûmes d'y rester une journée que nous emploierions à faire sécher nos approvisionnements et à recueillir tous les renseignements que les Chouchouaps pourraient nous donner, concernant la suite de notre voyage. Les Indiens nous apportèrent en grande quantité ce qu'ils appelaient des *poires :* ce sont des espèces de poires sauvages, sorbes ou cormes, que nous échangeâmes contre quelques aiguilles et du fil. Ce fruit vient sur un arbuste qui a deux ou trois pieds de haut et dont

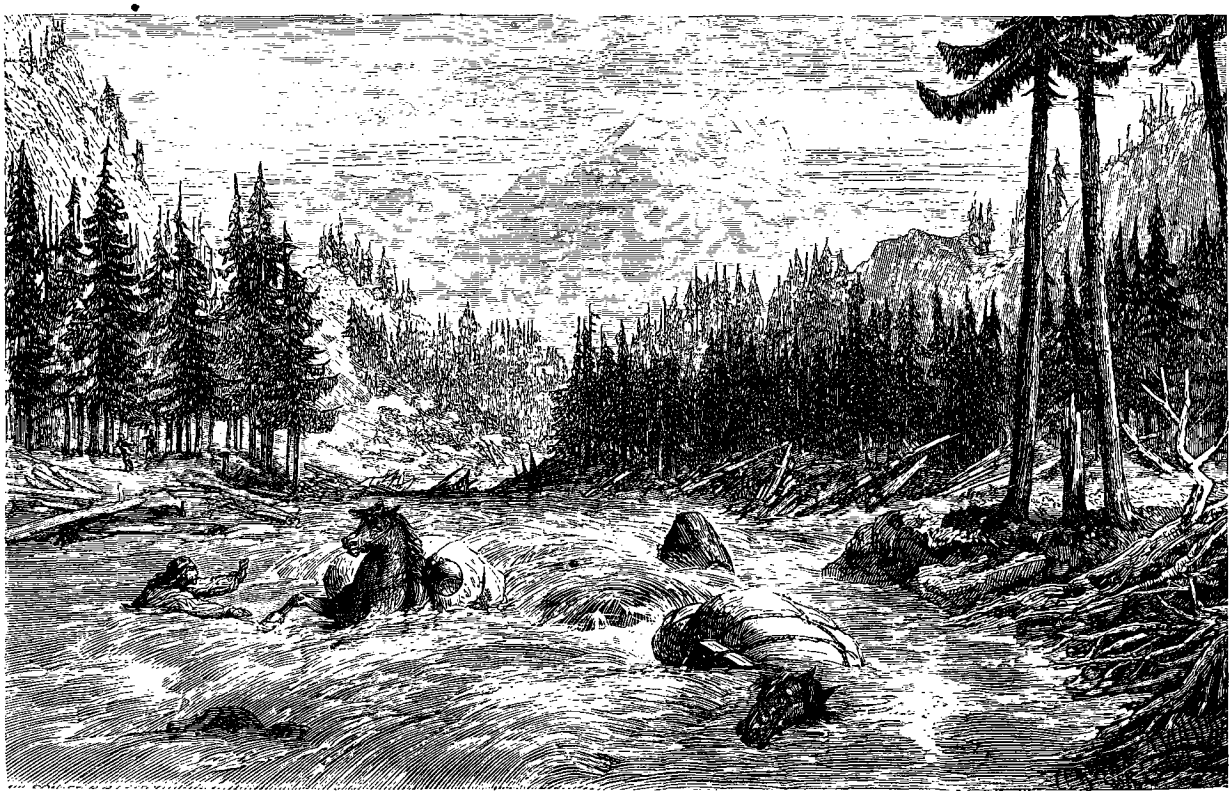
1. Peut-être cent vingt-cinq lieues en ligne droite à partir des montagnes qui sont à l'est de l'Athabasca jusqu'à celles qui sont à l'ouest du Fraser. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les feuilles ressemblent à celles du poirier. Les gens de la baie d'Hudson assurent que, partout où pousse cet arbuste, le blé peut être avantageusement cultivé. Les fruits qu'il porte ont à peu près la grosseur du cassis et la forme de la poire; leur goût est exquis. Ils sont fort recherchés des deux côtés des montagnes par les Indiens, qui les font sécher pour l'hiver. Milton remplaça la robe de bison qu'il avait perdue dans notre récente mésaventure par une paire de robes de marmotte pour se couvrir la nuit. Il acheta encore aux Indiens quelques gros cubes de pyrite jaune dont ils se servaient comme de pierres à briquet [1], et deux singulières pipes en pierre qu'ils lui cédèrent d'autant plus volontiers que le tabac leur manquait tout comme à nous.

Le 19, nous étions prêts à partir lorsqu'une grande pluie vint à tomber; elle nous retint jusqu'au lendemain. Depuis six semaines que nous avions quitté Edmonton, deux tempêtes accompagnées de tonnerre avaient été les seules qui eussent troublé une saison d'ailleurs toujours chaude et belle. Le lendemain matin, le temps se remit, et l'Iroquois partit pour retourner à Jasper-House. Peu après, nous voulûmes rassembler nos chevaux pour commencer notre voyage vers le Caribou; mais on ne retrouva pas celui de M. O'B., malgré plusieurs heures passées à le chercher.

Un des jeunes Chouchouaps consentit à nous accompagner durant une journée, pour nous montrer le chemin pris par les émigrants; nous avions dessein de le



Bucéphale est sauvé. — D'après MM. Milton et Cheadle.

suivre aussi loin que possible avec l'espoir de finir par arriver au Caribou. D'abord il traversait un pays facile, sablonneux, onduleux et légèrement garni de jeunes sapins. Nous passâmes un petit affluent du Fraser, longeâmes les rives d'un petit lac et, vers le soir, nous avions, sans nous en apercevoir, franchi la ceinture qui sépare les bassins du Fraser et de la Columbia. Le Chouchouap passa la nuit avec nous, nous mit le lendemain sur la trace des émigrants, et retourna chez lui. Nous lui dîmes adieu, ne nous doutant guère des fatigues que nous aurions à vaincre et du temps qui s'écoulerait avant que nous eussions la bonne fortune de rencontrer la face d'un autre homme.

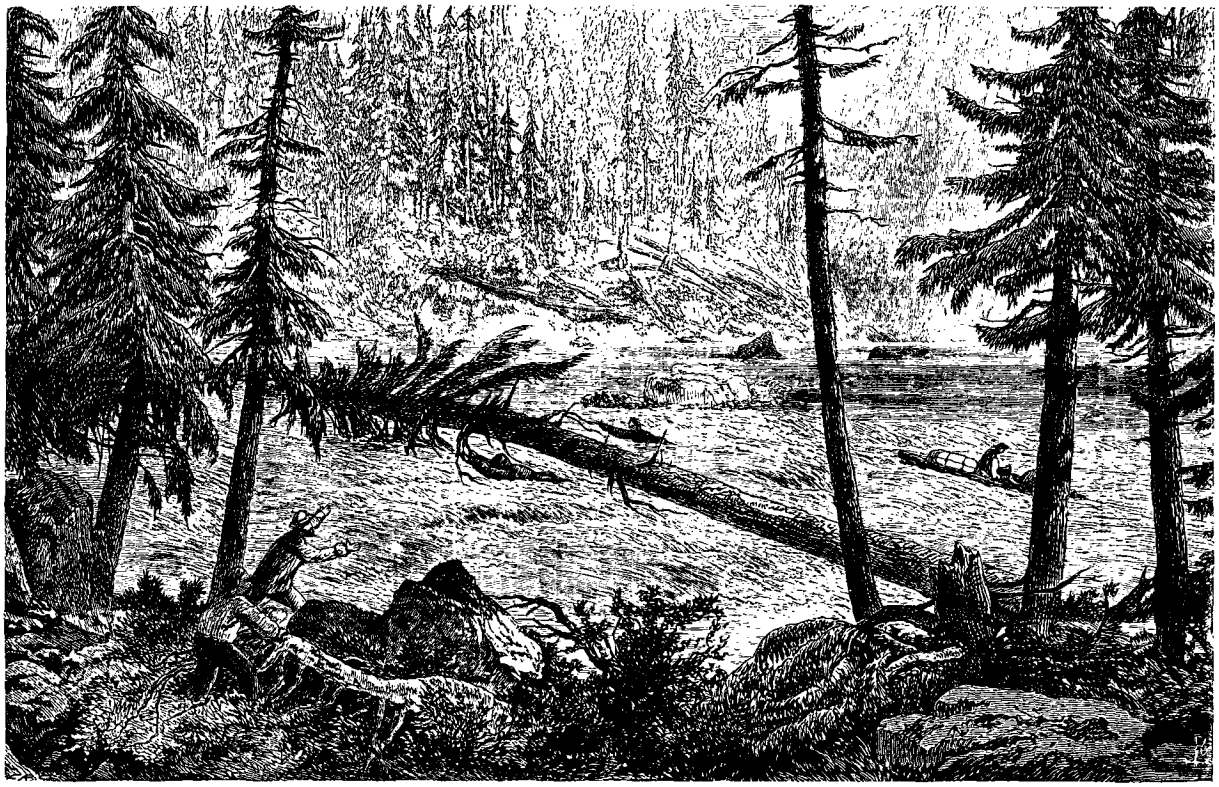
1. C'est l'usage qu'en faisaient les Romains. (*Trad.*)

Ici la trace prenait à droite, pour entrer dans la plus occidentale des deux étroites vallées entre lesquelles est divisée celle de la Cache par la ligne de hauteurs qui se dirige au sud et qui porte sur la carte le nom de Chaîne Malton. Au bout d'un mille environ, nous étions arrivés à la rivière du Canot, affluent de la Columbia et qui coule vers le sud-est. Il s'est creusé, dans ce sol sablonneux, un canal profond, et nous descendîmes une falaise escarpée pour atteindre la vallée de la rivière que nous coupions presque à angles droits. Les eaux enflées rendaient le courant très-fort. Les bords étaient embarrassés de bois flotté et d'arbres surplombants. Il fallut remonter un peu la rivière pour trouver une place où nous pourrions la passer en radeau. Nous arrivâmes enfin à un petit endroit découvert près duquel il y avait quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques sapins morts et où la rive opposée était moins encombrée de troncs, de roches et de broussailles.

Après avoir fait traverser les chevaux, nous commençâmes à abattre du bois, à faire le radeau. Quand il fut prêt on se prépara au passage; mais le courant était si violent qu'à peine à bord et avant que nous eussions pu nous servir convenablement de nos perches, le radeau était emporté. Enlevés dans un rapide furieux, nous le passâmes comme une flèche et nous nous vîmes lancés contre un gros sapin, à travers les branches inférieures duquel l'eau entrait en bouillonnant comme sous la roue d'un moulin. *A terre! à terre avec la ligne!* s'écria L'Assiniboine, et, au moment où nous passions près du bord, faisant dans l'eau un saut désespéré, il saisit les arbustes, escalada la rive et enroula sa corde autour d'un arbre. Au même instant, Cheadle sautait de son côté et avec sa corde en faisait autant. Malheureusement ces cordages, pourris par l'humidité, se brisèrent comme du fil, et le radeau, entraîné sous le sapin, disparut dans l'eau. Milton et la femme furent enlevés par les branches comme des mouches. Quant à M. O'B., par un hasard inexplicable, il réussit à s'accrocher au radeau et nous le vîmes plus bas reparaître avec lui à la surface de l'eau, assis, en silence, immobile. L'Assiniboine et son fils, qui avait en même temps que son père sauté à bord, s'élancèrent



Naufrage sur la rivière du Canot. — D'après MM. Milton et Cheadle.

à la poursuite du radeau. Cheadle allait les suivre, avec la notion confuse que tout le monde excepté lui était noyé, lorsqu'il entendit un cri partant du sapin couché sur l'eau. Il jeta les yeux dans cette direction et aperçut Milton, qui se tenait accroché aux branches, le corps passé sous le tronc et la tête tour à tour couverte ou découverte par l'eau. La femme se trouvait un peu plus loin dans une position semblable. Tous les deux étaient dans l'imminent danger d'être entraînés à chaque minute. Cheadle leur cria de tenir ferme, au nom de Dieu, et, se glissant le long de l'arbre, il parvint à saisir Milton qui était le plus près de lui.

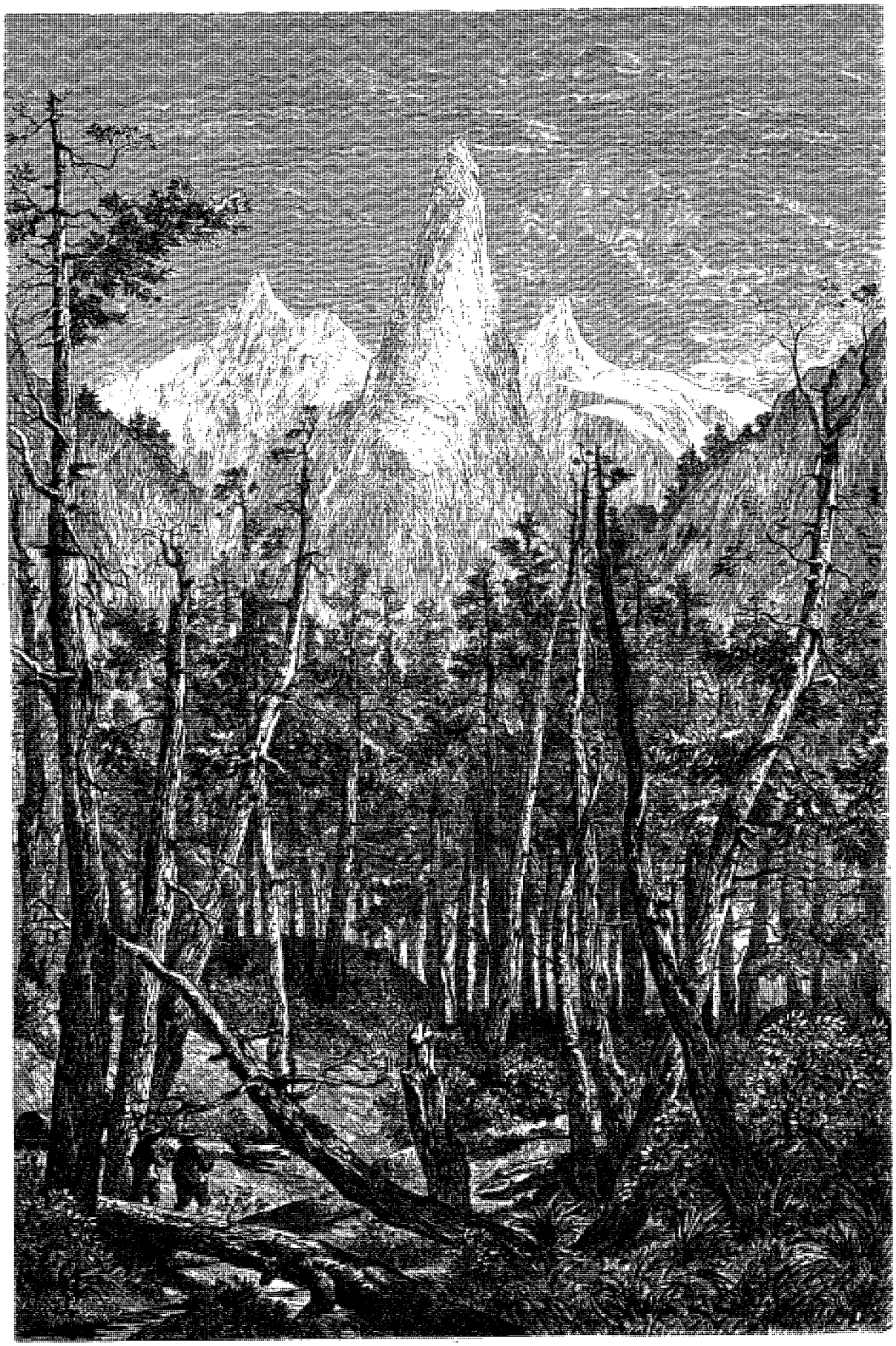
Ensuite nous nous avançâmes tous deux avec précaution au secours de la femme, qui heureusement fut sauvée. Le radeau fut bientôt aussi arrêté par un arbre penché, et M. O'B. s'élança sur la terre.

Nous nous occupâmes alors à sécher nos effets et à constater nos nouvelles pertes. Les paquets qui contenaient tout ce que possédait L'Assiniboine et sa famille avaient disparu; mais la fortune nous avait conservé nos fusils, nos poires à poudre et le peu de provisions que nous avions encore.

Traduit par J. BELIN DE LAUNAY.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vallée de la Thompson et mont Milton, revers occidental des montagnes Rocheuses. — Dessin de Bellel d'après MM. Milton et Cheadle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE,

(ROUTE DU NORD-OUEST PAR TERRE),

PAR LE VICOMTE MILTON ET LE DOCTEUR CHEADLE [1].

1858-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

Mont Milton. — Futaie énorme. — Passage de la rivière. — Fourche de la Thompson septentrionale. — On ne trouve pas de route. — Passage de la branche nord-ouest. — Nous perdons encore la voie. — De quel côté nous dirigerons-nous? — Résolution d'aller à Kamploups. — Découverte inquiétante. — Fin de la voie. — Nous sommes perdus dans la forêt. — Festin avec de la viande d'ours.

Le lendemain, faisant un long détour sur la droite pour tourner la chaîne qui se dirige au sud, nous entrâmes dans la vallée qui en est située à l'ouest. La trace n'était pas fort distincte et passait parmi des rochers et de la futaie incendiée.

Lorsqu'il s'agît de dîner, nous nous aperçûmes que nous avions perdu notre poêle à frire et une partie de notre vaisselle d'étain, ce qui nous réduisait dès lors à faire cuire dans la marmite notre pemmican et à y boulanger notre pain.

Au fond du ravin coulait un petit ruisseau se dirigeant au nord pour tomber probablement dans le Fraser ou dans la rivière du Canot.

Le jour suivant, nous franchissions la ligne de faîte du bassin de la Thompson, où nous entrions. Il y avait là un petit lac marécageux, appelé sur la carte le lac Albreda, qui occupait le fond du ravin. Nous longeâmes un cours d'eau qui en sortait vers le midi. Devant nous s'élevait une montagne magnifique couverte de glaciers et qui semblait bloquer la vallée. Cheadle appela cette montagne le mont Milton. La trace pénétrait ensuite dans l'épaisseur de la forêt de sapins, où la futaie prenait des dimensions énormes.

Le cinquième jour après notre départ de La Cache, nous nous trouvâmes sur la rive droite ou occidentale d'un affluent de la Thompson. En la traversant, pour empêcher nos effets d'être trempés, nous étions forcés de mettre sur nos têtes les paquets dont les chevaux étaient chargés. Nous arrivâmes ensuite à une rivière profonde que nous franchîmes en menant les chevaux par une ancienne digue à castors. Nous étions encore entourés de montagnes neigeuses et de hauteurs escarpées qui, couvertes de sapins, fermaient de toutes parts la vallée.

Le 25 juillet, laissant le mont Milton à droite, nous fûmes arrêtés par une grande rivière qui avait une soixantaine de mètres en largeur et coulait à bords remplis d'eau fondue des glaciers. A l'angle que formait le confluent, nous campâmes afin de reconnaître par où se dirigeait la trace des émigrants. Ici nous trouvâmes un de leurs bivacs avec plus de bois coupé qu'il n'en fallait pour les feux, d'où nous conclûmes qu'ils y avaient fait un radeau et passé, à ce confluent, sur l'un ou l'autre bord de la rivière principale. Jusqu'alors nous avions supposé qu'ils avaient, sans la franchir, remonté le courant venu du nord-ouest dans la direction du Caribou; mais, de ce côté, il nous fut impossible de découvrir aucune trace et L'Assiniboine n'en trouva pas davantage sur le bord oriental de la grande rivière où il se transporta à l'aide d'un petit radeau.

Il nous parut donc évident que les émigrants étaient allés sur la rive occidentale, et nous ne pouvions mieux faire que nous y rendre aussi.

Un arbre portait une inscription annonçant que c'était le point où le guide André Cardinal avait quitté les émigrants pour retourner à Edmonton. C'était de là qu'il avait montré aux émigrants les hauteurs du Caribou dans le lointain. Cette circonstance, jointe à l'affirmation de la vieille femme de La Cache que, dirigé vers le Caribou ou vers Kamloups, le voyage nous prendrait une huitaine de jours, nous mit fort à notre aise, bien que nous n'eussions plus que très peu de provisions.

La privation du thé nous était plus pénible que celle du sel, des conserves de végétaux et même que de toute autre friandise. Il y avait déjà plus d'une année que nous nous abstenions, sans la moindre difficulté, de tout stimulant alcoolique, mais nous ne pûmes jamais cesser de regretter le thé et le tabac. Jusqu'alors nous avions allongé la petite quantité de tabac qui nous restait en la mêlant avec ce que les Indiens appellent *kinnikinnick*, qui est l'écorce intérieure du cornouiller. Mais à présent nous n'en avions plus à nous tous que trois ou quatre pipes, et nous résolûmes de garder ce tabac pour quelque grande occasion.

Cependant, convaincus encore que nous arriverions en quelques jours au but de notre voyage, nous nous mîmes à construire un radeau.

La traversée se fit sans accident excepté qu'au moment où nous approchions du rivage, M. O'B., dans sa hâte de se trouver à terre en sûreté, sauta dans un bas-fond. L'Assiniboine le retira de l'eau.

En nous mettant à chercher la trace du chemin, nous reconnûmes avec chagrin que nous avions abordé sur une petite île et non sur le bord occidental de la rivière comme nous le voulions. Le cours d'eau du nord-ouest se joignait au principal par deux bouches et nous nous trouvions sur le petit delta situé entre les deux bras.

1. Suite et fin. — Voy. pages 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain matin, L'Assiniboine passa le bras occidental au moyen d'un pont naturel que formait l'accumulation, sur un banc de sable, des troncs emportés par les inondations; bientôt il reconnut une trace qui remontait le bras du nord-ouest dans la direction du Caribou; mais elle finissait brusquement après un mille environ. Le ravin était étroit, les rives escarpées et boisées très-dru; enfin des montagnes calcaires surgissaient en face.

Évidemment les émigrants avaient reculé devant la difficulté à se tailler une route qui les aurait conduits au Caribou, et ils avaient pris le parti de tourner vers Kamloups. En effet, L'Assiniboine trouva une autre trace, d'accord avec cette supposition, et qui descendait la rivière dans la direction du sud. Le moment était donc venu pour nous de nous décider à essayer de pénétrer malgré tant d'obstacles dans le Caribou ou à suivre la piste dirigée vers Kamloups.

Nous tînmes conseil et, après une longue discussion, nous convînmes qu'avec nos forces diminuées, nos chevaux fatigués, nos provisions tirant à leur fin et la seule hachette dont nous disposions, il ne nous serait pas possible de nous couper une route à travers la région presque impénétrable de l'ouest.

Ce ne fut pas sans un sentiment de profonde amertume que nous renonçâmes à notre projet si longuement médité de trouver un chemin qui conduisît droit aux champs de l'or; mais la tentative nous en paraissait désespérée et nous fîmes tristement nos paquets pour nous transporter sur la rive occidentale.

Le pont de bois flotté nous épargnait la peine de faire un radeau; mais ce fut une rude besogne que de passer notre bagage à dos. Les troncs empilés irrégulièrement rendaient notre marche glissante et difficile, et le courant pénétrait ce barrage avec tant de violence que le mouvement et le fracas étourdissant des eaux nous faisaient tourner la tête. Quand nous eûmes franchi ce pont, qui avait au moins quarante mètres de long, il nous fallut escalader aussi bien que possible avec nos fardeaux une rive perpendiculaire, ou peu s'en faut, à travers des tas d'arbres tombés, avant d'atteindre la trace que nous cherchions. Le bagage une fois transporté, nous nous occupâmes de conduire les chevaux dans la rivière au-dessous de la digue. Ils nagèrent jusqu'à un haut-fond situé vers le centre et là s'arrêtèrent. La chaleur était accablante, ils prenaient grand plaisir à rester dans l'eau fraîche et à se trouver à peu près débarrassés des taons et des moustiques. Plus d'une heure s'écoula avant que nous pussions les en faire sortir. Nous leur lancions des volées de bâtons et de pierres. Nous nous adressions tantôt à Bucéphale, à *Grand-Rouge*, à *Petit-Rouge*, tantôt à la *Grise*, au *Sauvage*, au *Petit-Noir*; nos attaques et nos cris ne réussirent qu'après plus d'une heure.

Le reste de la journée eut bien d'autres mécomptes et d'autres difficultés. Il fallut couper une autre route à travers les arbres sur des coteaux fort roides.

Dans l'après-midi du second jour depuis notre départ de l'île, nous arrivâmes à deux bivacs semés de bâts, de selles et de harnais. De toutes parts, on voyait de grands cèdres coupés; à côté, des morceaux de fragments et d'éclats prouvaient qu'on y avait fait des radeaux et des canots. Sur un arbre était inscrit que ce camp des émigrants s'appelait le *Camp de la Tuerie*. Nous cherchâmes dans toutes les directions, mais sans trouver aucune trace de chemin.

Nous ne pouvions pas nous y tromper; la vérité se révélait d'une façon trop grave : la bande des émigrants avait ici désespéré de couper son chemin à travers des forêts si épaisses et si encombrées; elle avait abandonné les chevaux, tué les bœufs pour s'en faire des provisions, et construit de grands radeaux pour descendre la rivière jusqu'à Kamloups.

Notre position n'était pas encourageante. Nos seules provisions consistaient à peu près en dix livres de pemmican et autant de farine, c'est-à-dire moins qu'il n'en fallait pour nourrir six personnes durant trois jours. Le gibier ne se montrait guère, et il nous restait peu de poudre. Nos vêtements étaient réduits en haillons : nos moccasins ne tenaient qu'à grand renfort de toile d'emballage. Les chevaux étaient affaiblis faute d'une nourriture suffisante. Enfin nous n'avions à notre disposition qu'une hachette indienne pour tailler notre route à travers la forêt et nous ignorions quelles seraient la longueur et la difficulté du chemin qui nous restait à faire. D'autre part, c'eût été courir à une perte certaine que de vouloir voyager en radeau sur une rivière débordée, rocheuse et rapide comme l'était la Thompson.

Le soir, nous nous réunîmes autour du feu de notre bivac et nous délibérâmes gravement en fumant du kinnikinnik pour augmenter notre philosophie. Après une délibération approfondie, il fut convenu que, le lendemain, L'Assiniboine irait reconnaître le pays, et qu'ensuite nous essayerions, s'il le croyait possible, de nous ouvrir un chemin à travers la forêt.

Le soir nous eûmes grand plaisir à voir revenir notre guide chargé d'un petit ours noir, et nous rapportant qu'il croyait possible d'aller en avant, quoique notre marche dût être longue et fatigante. Du haut de la colline au pied de laquelle nous étions campés, il avait vu, loin vers le sud, des montagnes s'élever sur des montagnes, et la perpétuelle forêt de sapins s'étendre dans toutes les directions, sans indice de pays découvert; l'unique circonstance favorable qu'il eût remarquée était que les hauteurs semblaient s'abaisser, et que le nombre de celles qui étaient couronnées de neige paraissait diminuer.

Nous nous mîmes tous à dépouiller et à tailler notre ours, et nous fîmes un grand festin cette nuit-là. C'était notre première viande fraîche depuis le mouton gris tué à Jasper-House, et bien que nous n'eussions ni pain, ni sel pour l'assaisonner, ni thé à boire, ni tabac à fumer, elle nous parut délicieuse. En cette circonstance, nous avions remplacé le tabac en mêlant au kinnikinnik que nous fumions, l'huile retirée de nos pipes; mais cette ressource fut bientôt absorbée,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

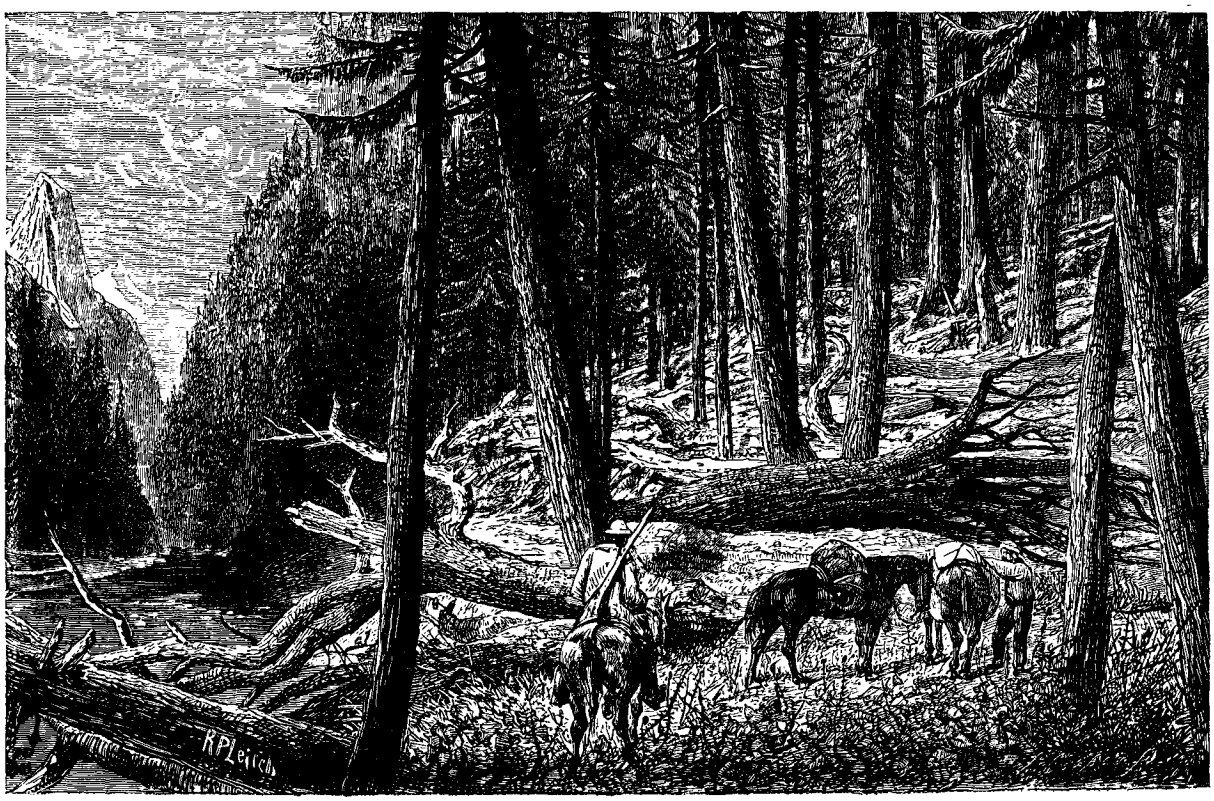
et nous en fûmes réduits au misérable expédient de fumer simplement de l'écorce de saule.

Nous commençons à nous couper une route dans la forêt vierge. — Désastres. — Nourriture quotidienne. — Le mont Cheadle. — Fruits sauvages. — M. O'B. franchit une rivière d'une façon triomphante. — Nouvelles déceptions. — Plus de provisions. — L'Indien sans tête. — Le *Petit-Noir* est condamné et tué. — Toujours la forêt. — Les Grands Rapides. — C'est un vrai cachot. — La *Porte d'Enfer*. — Une trace. — Nous sortons de la forêt!

Le 31 juillet, nous quittions le camp de la Tuerie au milieu d'une pluie torrentielle, et nous nous plongions dans la forêt sans route.

Immédiatement nous rencontrâmes le pied d'un escarpement qui ne s'arrêtait qu'au bord de l'eau. Mais la roideur ne faisait pas la difficulté principale de ce chemin.

Il faut avoir vu une forêt vierge, où des arbres gigantesques ont grandi et sont tombés sans avoir été frappés de la hache durant des siècles, pour se faire une idée de ces amas de futaies impénétrables. Les sapins et les thuyas atteignent toutes les dimensions : les patriarches de trois cents pieds de haut élèvent leurs cimes dans une solitude aérienne majestueuse ; les jeunes se réunissent à leurs pieds en groupes épais, luttant pour prendre la place de quelque géant abattu. Les arbres morts gisent empilés çà et là, formant des barrières qui souvent sont hautes de six à huit pieds en tous les sens. Des troncs de cèdres énormes, tombant en pourriture, et changés en tas de mousse, sont à demi enterrés dans le sol, sur lequel d'autres arbres aussi puissants se sont récemment couchés; des arbres encore verts et vivants,



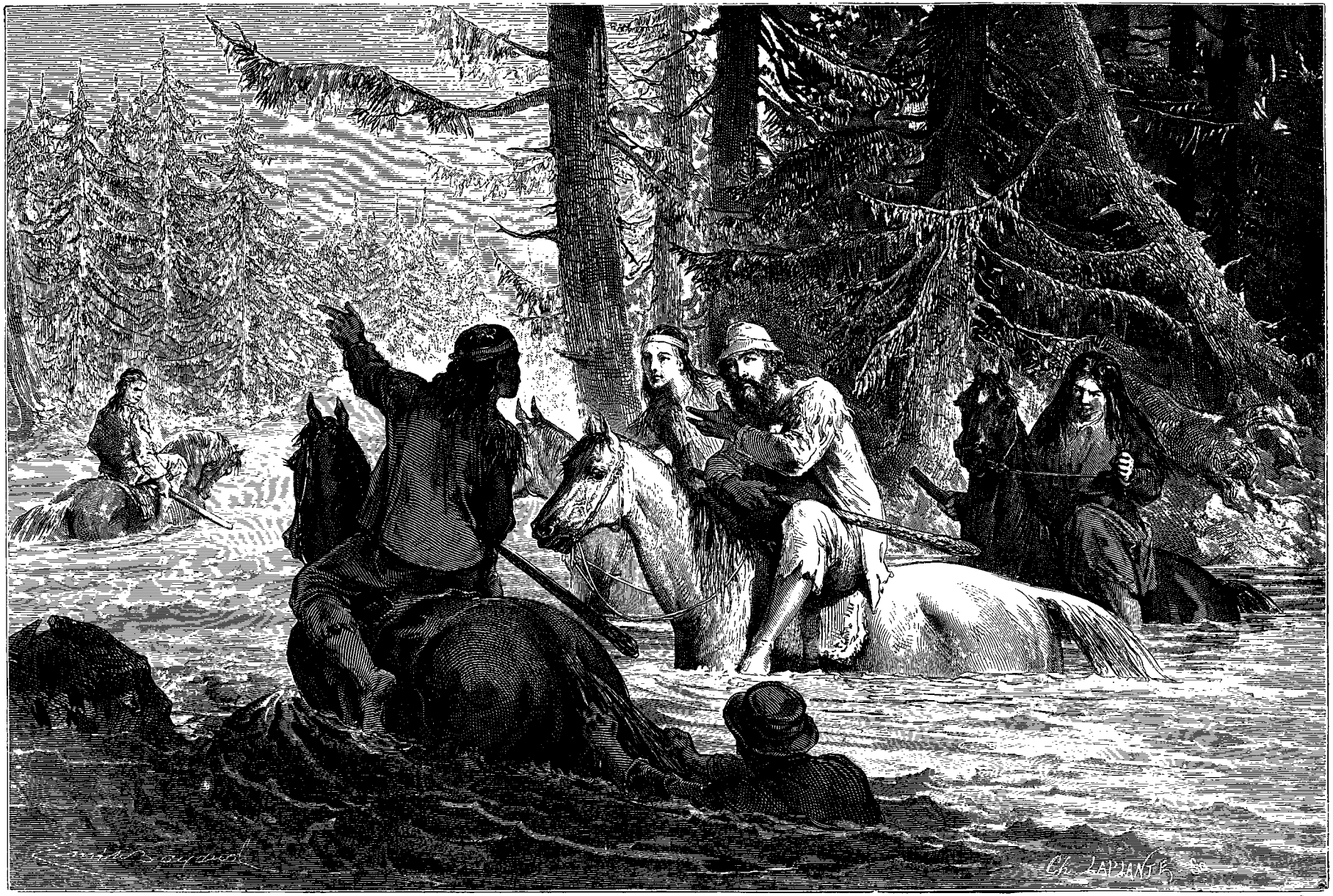
La fin du chemin. — D'après MM. Milton et Cheadle.

qu'ont renversés de récents ouragans, bloquent la vue par la muraille de terre que retiennent leurs racines entrelacées; troncs vivants, troncs morts, troncs pourris, troncs desséchés et sans écorce, troncs humides et verts de mousse, troncs ébranchés et troncs branchus; renversés, couchés, horizontaux, penchés dans tous les angles; futaie de toute croissance, dans tous les âges de la vie et de la décomposition, dans toutes les situations possibles, emmêlés suivant toutes les combinaisons imaginables. Si le terrain est marécageux, il est plein de cornouillers. Ailleurs ce sont des fourrés d'aralies, des lianes traçantes et grimpantes, entortillées, aux feuilles larges comme celles de la rhubarbe, montant trop souvent aussi haut que les épaules. La tige et les feuilles en sont couvertes de fortes épines qui percent les vêtements quand on essaye de se frayer un chemin à travers leurs masses entremêlées, et rendent écarlates les jambes et les mains des pionniers par l'inflammation que produisent les myriades de leurs piqûres.

L'Assiniboine marchait en tête la hache à la main; sa femme le suivait, conduisant un cheval; puis venait le reste de la bande, à la file, chacun menant deux ou trois chevaux. Quelquefois ces animaux, irrités par les obstacles, se jetaient à travers les arbres dans toutes les directions. Il les fallait rattraper, puis retrouver péniblement la trace presque effacée qu'avaient laissée ceux qui avaient continué de marcher.

Notre nourriture ne consistait plus qu'en ce que les métis appellent *roubébou*. Nous la préparions en faisant bouillir, dans une large quantité d'eau épaissie d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. O'B. traverse un cours d'eau triomphalement. — Dessin de Émile Bayard d'après MM. Milton et Cheadle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poignée de farine, un morceau de pemmican de la grosseur du poing d'un homme. La farine n'était plus employée que de cette manière; nous n'en possédions que trois ou quatre livres.

Le 1er août, nous arrivâmes en face d'une belle montagne couverte de neige et qui avait l'air de nous fermer la route de la vallée. Milton, pour rendre à son compagnon la politesse qu'il en avait reçue précédemment, donna à cette montagne le nom de mont Cheadle. Sur notre droite, on ne voyait plus qu'une montagne neigeuse : nous l'appelâmes le mont Saint-Jean.

Le 3, nous trouvâmes un marais d'environ trois cents mètres de long où les arbres étaient assez rares. C'était la première éclaircie que nous eussions rencontrée depuis dix jours. Nos yeux, habitués aux ténèbres, en furent éblouis. Nous cueillîmes çà et là des bouquets de framboisiers et deux espèces d'airelles dont les baies étaient grosses comme des prunelles. Nous eûmes aussi la chance de tuer quatre perdrix pour notre souper.

Avant le soir, nous découvrîmes un torrent qui venait du nord-ouest. Nous montâmes à cheval pour le franchir, excepté M. O'B., qui n'avait jamais pu se réconcilier avec l'équitation depuis ses accidents dans le Fraser. Que fallait-il faire? M. O'B. s'obstinait à ne pas se hasarder sur le dos d'un cheval, et le courant avait trop de rapidité et de profondeur pour qu'on pût avec sécurité le passer à gué. Quand nous eûmes discuté quelque temps fort inutilement avec lui, nous poussâmes nos chevaux dans l'eau que L'Assiniboine et sa famille avaient déjà traversée; mais le cheval de Cheadle n'était pas à un mètre du rivage, lorsque M. O'B., s'élançant comme un fou après lui, prit le parti de saisir à deux mains la queue flottante de Bucéphale. C'est ainsi qu'il fut triomphalement remorqué jusqu'à l'autre rive. Ce grand succès lui ôta pour l'avenir beaucoup des inquiétudes que lui inspirait le passage des cours d'eau.

Après avoir quitté le marécage, nous nous retrouvâmes enfoncés dans l'épaisseur des forêts, sans aucune clairière durant plusieurs jours, et nous nous remîmes à notre pénible tâche de couper notre chemin à travers la futaie, de conduire des chevaux indociles, de les retirer de leurs embarras et de nous nourrir bien maigrement de roubébou.

Le 7 août, c'est-à-dire le huitième jour depuis que nous étions perdus dans la forêt, nous eûmes à traverser une autre rivière qui, symptôme favorable, large d'une trentaine de mètres, peu profonde et claire, n'était certainement pas grossie par la fonte des neiges des montagnes. Nous l'appelâmes rivière Elsecar. Peu après, nos espérances s'accrurent encore de ce que nous arrivions sur un espace assez uni, ayant près d'un mille carré en étendue, au point de jonction de cinq vallées étroites. Mais, après inspection, il se trouva que la petite plaine n'était qu'une oasis entourée de montagnes et de hauteurs escarpées, couvertes de sapins; on n'en pouvait sortir que par des gorges resserrées entre les différentes chaînes.

Ce soir-là, notre dernier morceau de pemmican fut consommé et il ne nous resta plus d'autre nourriture qu'environ un quart de livre de farine. Nous devions avoir encore cent milles à parcourir avant d'arriver au fort. Comment vivre désormais? Quel secours espérer dans cette solitude immense? Le silence solennel n'était rompu par le chant d'aucun oiseau, par le bruit d'aucune créature. Notre maigreur et notre fatigue nous donnaient la triste conviction que nous ne pourrions guère poursuivre longtemps notre voyage.

Après notre dernier repas, nous tînmes un conseil de guerre. M. O'B. y exposa la nécessité immédiate de tuer le petit cheval noir qu'il était ordinairement chargé de conduire; mais notre guide qui avait aperçu un ours dans la journée, demanda un sursis pour le pauvre Petit-Noir.

Il se mit en chasse le lendemain de bonne heure; Cheadle et le jeune garçon se dirigèrent vers un petit lac pour essayer d'y tirer quelques-unes des oies qu'ils avaient vues voler la veille; Milton se mit à cueillir des baies d'airelle; M. O'B. à lire.

La société n'était pas gaie, car nous n'avions pas déjeuné. Dans l'après-midi, Cheadle et le garçon revinrent les mains vides. L'Assiniboine ne tarda pas à rentrer aussi, et, jetant à terre une martre qu'il avait apportée, il nous dit tristement : « *J'ai trouvé rien que cela et un homme, — un mort.* »

Il nous indiqua où nous verrions ce cadavre qui n'était qu'à quelques centaines de mètres du camp, et nous partîmes avec son fils pour contempler ce spectacle de sinistre augure. Après l'avoir longtemps cherché, nous le découvrîmes au pied d'un grand sapin. Le cadavre était assis, les jambes croisées, les bras autour des genoux et les mains dirigées vers les cendres d'un misérable foyer composé de petits bâtons. Il n'avait pas de tête. Les vertèbres cervicales se projetaient dénudées et sèches; la peau, brune et ratatinée, s'étendait comme du parchemin collé sur un squelette osseux, au point que les côtes étaient distinctement proéminentes; la cavité de la poitrine et de l'abdomen était remplie des dépouilles de chrysalides; les bras et les jambes ressemblaient à ceux d'une momie. Les vêtements, composés d'une chemise et de jambières de laine accompagnées d'une couverture usée, pendaient encore sur ce cadavre desséché. Auprès du corps était une hachette, un sac à feu, une grande marmite d'étain et deux paniers d'écorce de bouleau. Le sac contenait une pierre à feu, un briquet d'acier, de l'amadou, un vieux couteau, et une seule charge de plomb soigneusement enveloppée dans un chiffon. Une ligne à pêcher tordue avec l'écorce du cèdre, inachevée encore, et deux curieux hameçons, faits d'un petit morceau de bois et d'un fil de métal pointu, étaient serrés dans un des paniers; l'autre contenait quelques oignons sauvages encore verts et poussant des rejetons. A côté du squelette, un amas d'os brisés, fragments d'une tête de cheval, racontaient clairement ce qui s'était passé. Ils étaient cassés en tout petits morceaux. Le malheureux homme, mourant de faim, avait prolongé sa vie, autant qu'il avait pu, en suçant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes les parcelles de nourriture qui se trouvaient dans les fragments brisés. Selon les apparences, c'était un Chouchouap des montagnes Rocheuses, qui, comme nous, avait essayé d'aller à Kamloups. Il avait évidemment voulu essayer de trouver quelque nourriture en pêchant; mais, avant d'avoir terminé son appareil, la faiblesse ou la maladie l'avait dompté; il s'était allumé un petit feu, s'était accroupi auprès, et était mort là. Mais qu'était devenue sa tête? Nous la cherchâmes avec soin en tous sens, inutilement. Si elle était tombée d'elle-même, nous aurions dû la trouver à ses côtés; si un animal avait osé l'enlever, il serait revenu attaquer le corps. Mais elle n'avait pas pu être enlevée de force, comme en témoignait la position du tronc, qui n'avait pas été touché. C'était pour nous un problème insoluble. Nous laissâmes le cadavre comme nous l'avions trouvé, emportant seulement sa hachette dont nous avions besoin, ainsi que son briquet d'acier, sa ligne et ses hameçons, moins pour en faire usage que comme souvenirs de cet étrange événement.

Nous rentrâmes au camp, silencieux et pleins de sombres pensées.

Notre courage, déjà abattu par suite de la privation d'aliments et par les inquiétudes que nous donnait notre situation, était encore plus déprimé par cette découverte peu rassurante. Il y avait une similitude frappante entre nous et cet Indien, qui, après avoir tenté de traverser la forêt sans chemin, s'était senti affamé et avait tué son cheval pour s'en nourrir. Le spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux nous avait retracé son histoire avec une exactitude incontestable : la faiblesse croissante, la disette sans remède, l'effort pour soutenir la vie qui s'éteignait en suçant des morceaux d'os, enfin la mort. Nous aussi, nous touchions déjà à cette extrémité d'être obligés à tuer un de nos chevaux. A son départ, cet Indien avait eu sur nous l'avantage d'être dans son pays; nous, nous étions des voyageurs sur une terre étrangère.

Chacun de nous n'entrevoyait l'avenir que sous son plus terrible aspect. Dans notre conférence du soir, il fut convenu à l'unanimité qu'on tuerait le *Petit-Noir* au point du jour.

De bonne heure, le 9 août, *Petit-Noir* fut conduit au lieu d'exécution; mais, bien que tous nous fussions d'accord sur la nécessité de sa mort, nous avions des remords sur le sacrifice d'un animal qui nous avait accompagnés à travers tant de fatigues. Nous hésitions. Ce fut L'Assiniboine qui finit par saisir son fusil et envoya à la pauvre bête, derrière l'oreille, une balle qui l'abattit. Quelques minutes après, des tranches de chair grillaient sur le feu, et chacun était occupé à tailler de minces bandes de viande pour les conserver. Toute la journée, nous nous gorgeâmes de ce que nous ne pouvions pas emporter, tandis que le reste séchait sur un large feu. D'abord et d'avance, on avait, il est vrai, douté qu'on pût manger de ce cheval : Milton avait même trouvé que cette chair sentait l'écurie; mais, au fait, chacun s'en reput avec appétit. Les instants que nous n'employions pas à dévorer, nous les utilisions pour raccommoder nos haillons et nos moccasins qui commençaient à tomber en morceaux.

Vers midi, le lendemain, notre provision de viande était desséchée. Il n'y en avait plus qu'une quarantaine de livres. Ce cheval était si petit et si maigre!

Le voyage se poursuivit péniblement. A la privation de nourriture s'ajoutait la crainte de suivre, au lieu du Thompson, quelque courant inconnu qui pouvait nous conduire dans des difficultés inextricables. Faibles et affamés, nous étions heureux lorsque nous réussissions à tuer une perdrix, une martre, ou à pêcher quelque poisson. Notre meilleure chance fut un jour de tuer un porc-épic que nous trouvâmes délicieux, quoique un peu fort en goût. Souvent les escarpements et les rapprochements des montagnes qui descendaient jusqu'au bord de l'eau, nous forçaient à nous arrêter et attendre des heures entières que L'Assiniboine eût découvert un chemin. Nous donnâmes à ces cours d'eau le nom de Rapides Murchison. Cependant la vallée se rétrécissait toujours; enfin elle se termina brusquement par un précipice. Nous étions emprisonnés : d'un côté, la rivière; de l'autre, des hauteurs si escarpées et si embrouillées qu'il semblait impossible de les escalader. Cependant, L'Assiniboine trouva un escarpement qu'on parviendrait peut-être à franchir avec de la prudence. Il fallut conduire les chevaux un par un, pour leur faire grimper en zigzag au flanc de la hauteur, des roches moussues et glissantes. Bucéphale, tomba sur un petit plateau inférieur et se trouva suspendu tout de son long, à califourchon sur un gros arbre, soutenu par d'autres arbres, couchés horizontalement assez haut pour que les jambes de l'animal pendissent de chaque côté sans toucher le sol. Cheadle donna au cheval un vigoureux coup d'épaule qui le fit rouler de son perchoir. Il n'avait aucunement souffert.

Nous eûmes à passer ensuite près d'un torrent qui tourbillonnait autour de grandes roches. L'Assiniboine nomma ce passage la *Porte d'Enfer*.

Le voyage continua à n'être qu'une série de misères. Il fallut encore tuer un cheval. Le 18, nous découvrîmes, avec une joie inexprimable, quelques branches qu'on avait coupées au couteau, comme si on eût voulu s'ouvrir un chemin à travers les buissons. On observa, vers le soir, des marques de chevaux.

Le 21, nous arrivâmes à un marais où les empreintes des pieds de cheval étaient très-nombreuses. Sur l'autre bord, il y avait un grand cèdre abattu, dont on avait fait un canot. Un arbre portait une inscription dont les mots bien qu'illisibles paraissaient être anglais.

Enfin, le lendemain matin, nous nous engageâmes sur une voie dont les arbres avaient été *publiés* ou marqués à la hache depuis longtemps. De vieilles trappes à martre, rencontrées de distance en distance, nous prouvèrent aussi que nous étions arrivés au bout d'un ancien chemin de trappeurs qui venait de Kamloups.

La vallée commençait à s'élargir rapidement, les hauteurs diminuaient, la voie devenait de plus en plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

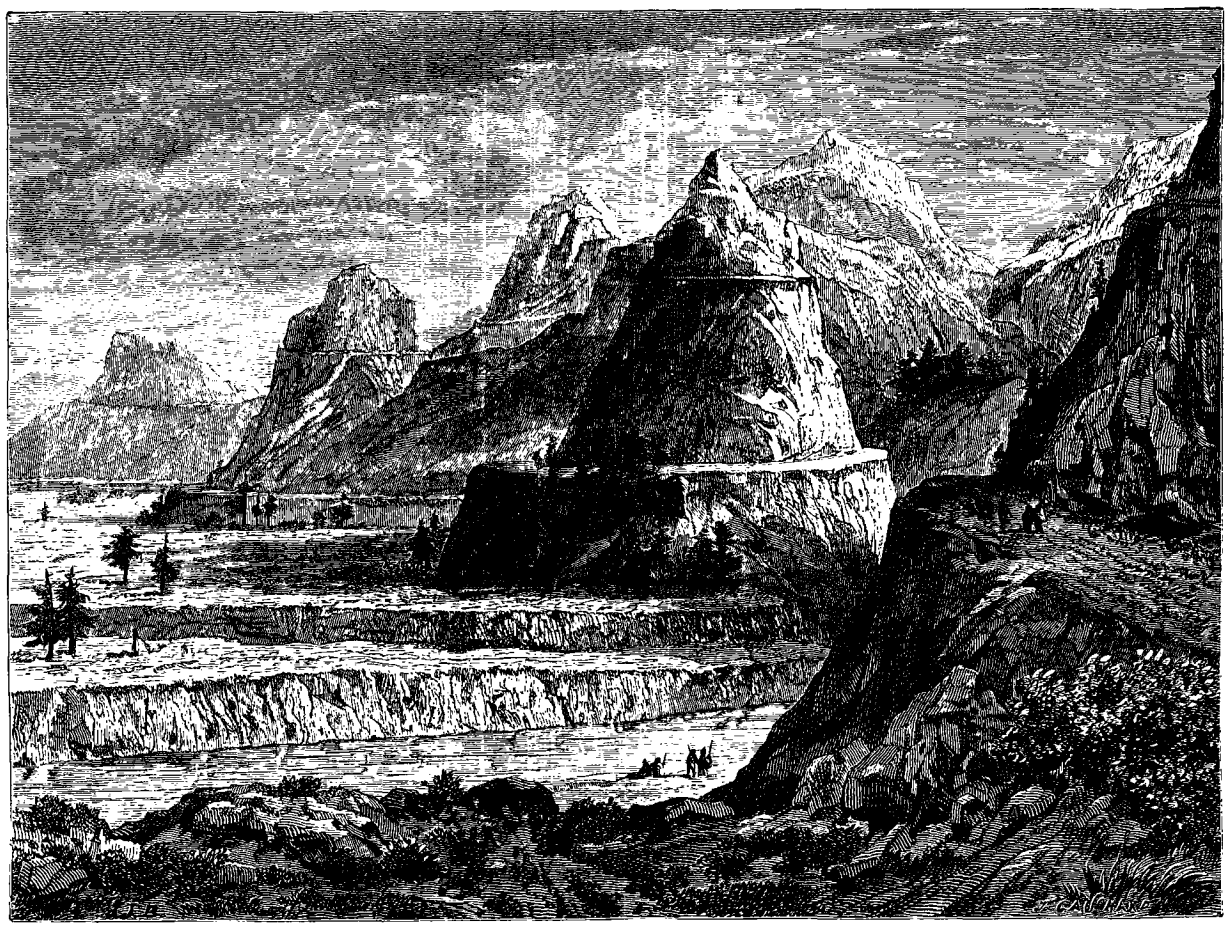
battue et, le 22 à midi, nous poussâmes des cris joyeux lorsqu'au sortir des ténèbres de la forêt où nous avions été si longtemps au cachot, nous commençâmes à fouler l'herbe d'une belle petite prairie. Devant nous s'étendait un pays libre, ouvert, varié, avec des collines arrondies et des bandes de sol boisé. D'un commun accord, nous nous arrêtâmes. Nous couchant sur le vert gazon, nous nous chauffâmes au soleil, et nos bêtes en liberté se mirent à paître l'herbe fraîche.

« Le jour avait un éclat et une beauté admirables. On comprendra le bonheur que nous avions à contempler ce ravissant paysage. Depuis onze semaines au moins, nous avions marché sans relâche, et depuis un mois, nous avions été égarés dans la forêt, affamés, épuisés de fatigue, presque sans espoir d'en sortir.

Notre enthousiasme à la rencontre de nos semblables. — Camp d'Indiens. — Kamloups est en vue. — En avant! au fort! — Quel souper! — Fin de nos tourments. — Repos.

Enfin, le chemin était bien tracé, bien battu. Notre petite troupe n'était pas au bout de ses épreuves ; mais elle était sûre d'atteindre le but. Le 23, nous rencontrâmes un Indien, et sa squau, portant un enfant à dos.

C'étaient les premiers êtres humains que nous eussions rencontrés depuis notre départ de La Cache de la Tête-Jaune. Dieu sait quelle accueil nous leur fîmes !



Les terrasses du bassin du Fraser. — Dessin de Bellel d'après MM. Milton et Cheadle.

Quelles véhémentes poignées de main, quels éclats de rire, que de questions incompréhensibles! L'homme en était stupéfait. Nous crûmes comprendre, d'après ses signes, plus encore que d'après son langage, que nous ne tarderions pas à rencontrer d'autres Indiens et que nous pourrions atteindre Kamloups cette nuit même. Nous pressâmes donc notre marche pendant dix à douze milles mais sans rencontrer personne. Ce soir-là, nous mangeâmes notre dernier morceau de cheval séché.

Le 24, nous vîmes deux Indiens, deux femmes et quelques enfants assis autour d'un feu où cuisaient quelques baies dans un pot de fer. Dès que nous eûmes nommé Kamloups, ils s'écrièrent :

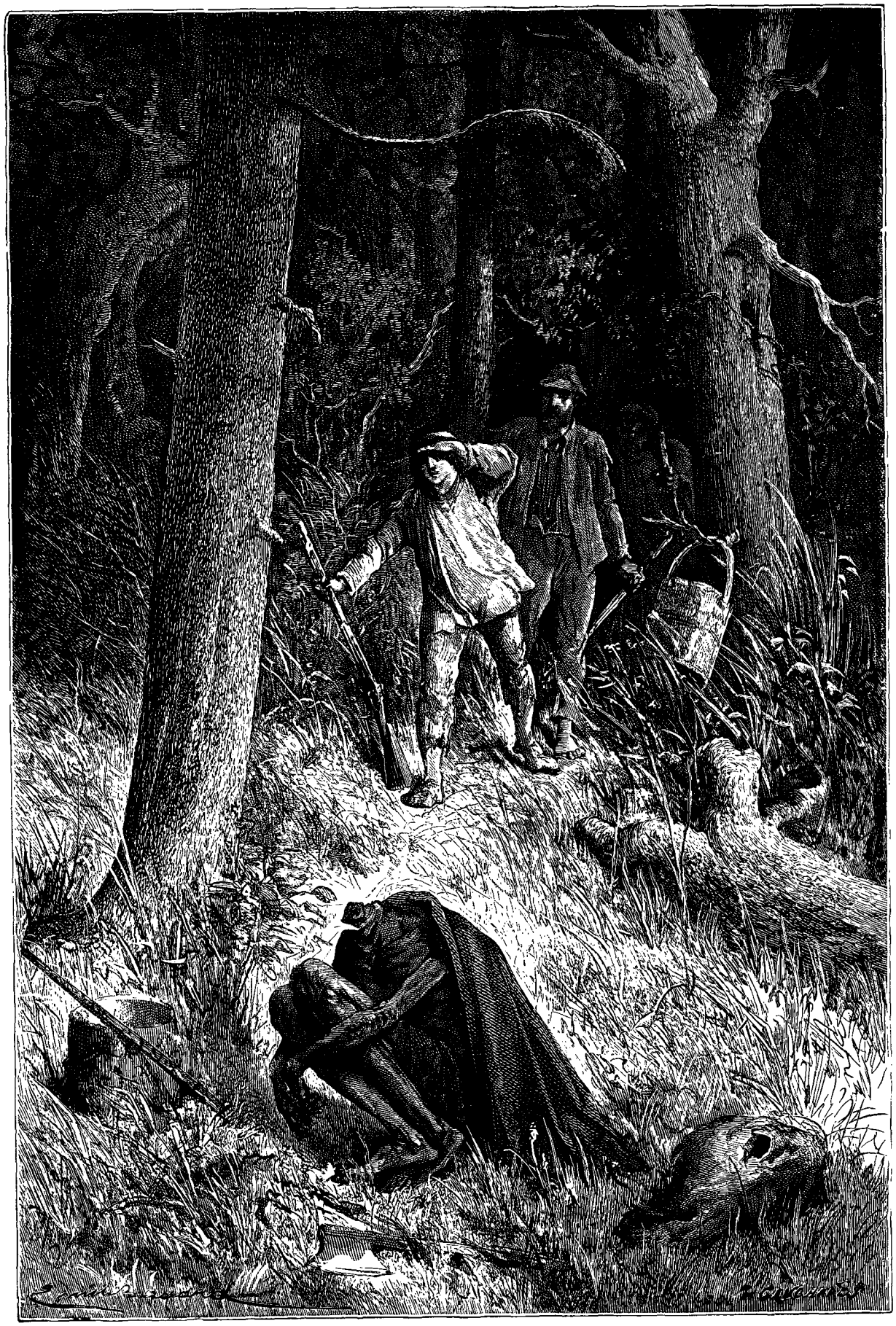
« Aiyou beaucoup, beaucoup; aiyou thé, aiyou tabac, aiyou saumon, aiyou whisky, Kamloups! »

D'où nous conclûmes que nous trouverions là une abondance de bonnes choses.

Le lendemain matin, nous rencontrâmes sur notre route les cadavres de deux Indiens, un homme et une femme, qui se corrompaient au soleil. Ils étaient étendus côte à côte, sous une couverture et ayant autour d'eux tous leurs effets auxquels personne n'avait touché.

Dans l'après-midi du 28, nous aperçûmes enfin dans le lointain une chaîne de hauteurs qui marquait la place de Kamloups. Le soir, en effet, malgré la nuit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le squelette dans la forêt. — Dessin de Émile Bayard d'après MM. Milton et Cheadle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout à fait tombée, nous entrevîmes une maison. Quelle émotion!

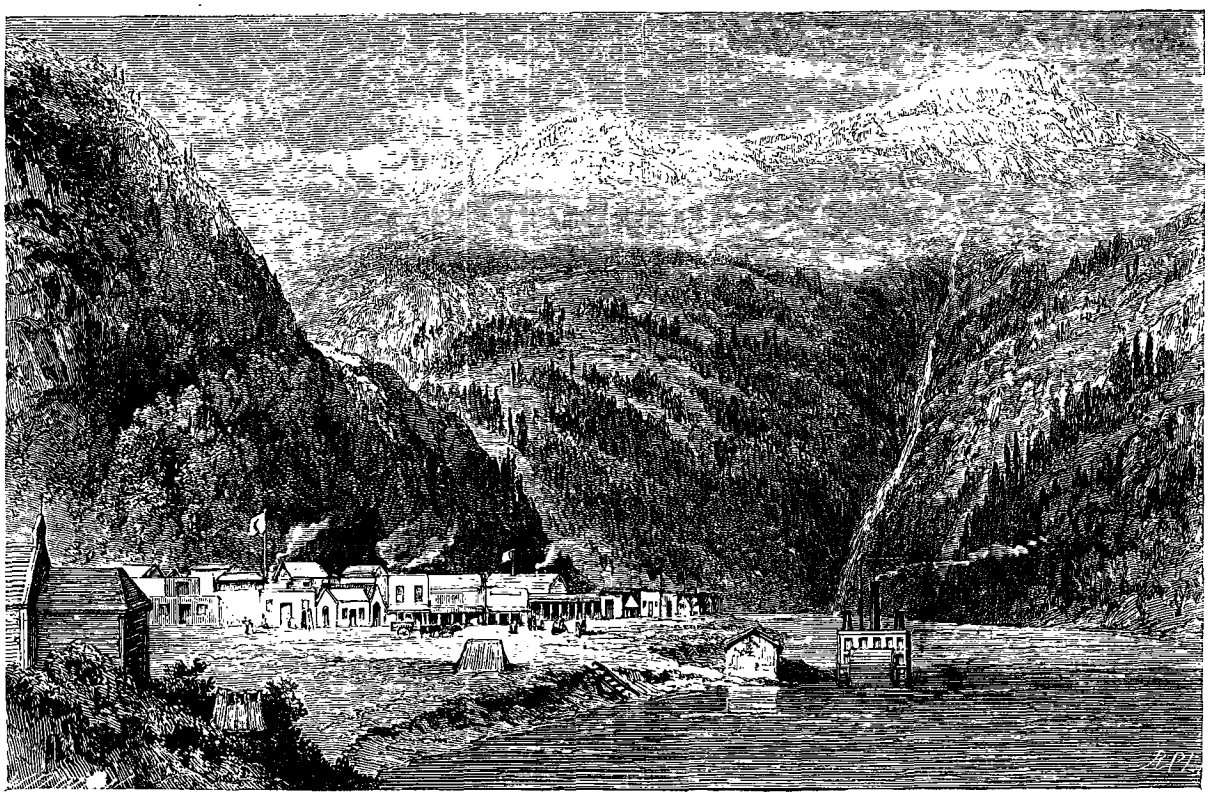
Nous galopons; nous sautons hors de selle, et, livrant nos chevaux à eux-mêmes, nous entrons dans une espèce de cour où plusieurs Indiens et métis venaient de terminer un souper dont les restes chargeaient encore une nappe étendue à terre et autour de laquelle ils étaient assis tout à l'heure. Un vieil Indien s'avance et, dans un jargon mêlé de français, d'anglais et de chinouk[1], se présente à nous sous le nom du capitaine Saint-Paul et nous demande qui nous sommes. Nous lui répondons que nous venons de passer par les montagnes, que nous mourons de faim et que nous le prions de nous donner à manger aussi vite que possible.

« Vous en aurez abondamment et tout de suite, dit-il, mais vous devez payer *une piastre chaque*.

— Même si ce repas devait coûter cent dollars par tête, servez-nous-le. »

Peu après, nous étions à dévorer un plat graisseux de lard et de choux, avec de délicieux gâteaux, et à boire copieusement ce thé, objet de nos longs désirs. Nous absorbâmes une quantité de gâteaux qui étonna même les Indiens.

Dans la soirée arrivèrent du fort Kamloups M. Martin et plusieurs autres personnes, qui venaient assister à un bal que des métis donnaient ce jour même à Saint-Paul. M. Martin nous reçut avec beaucoup de politesse et nous invita à loger chez lui le lendemain.



Yale, sur le Fraser. — D'après MM. Milton et Cheadle.

Kamloups. — Nous dévorons. — Départ de Kamloups. — Terrasses remarquables de la Thompson et du Fraser. — Bac de Cook. — Tombes ornées. — Grand paysage des *Cagnons*. — Yale. — New-Westminster. — Victoria dans l'île Vancouver. — Lilloet. — Les degrés du serpent. — Les auberges sur la route qui conduit aux mines. — Cameron-Town. — William's-Creek. — Visite aux mines. — Retour.

A notre lever, le 29 août, le soleil était déjà assez haut. Nous fîmes un bon déjeuner et nous nous rendîmes à Kamloups, situé sur la rive opposée. M. Martin et M. Burgess, qui administraient en l'absence du négociant en chef, M. Mac Kay, nous reçurent avec la plus douce hospitalité.

La première chose que nous fîmes après notre arrivée ce fut de nous procurer au magasin des vêtements complets; puis, nous rendant à la rivière, nous y prîmes un bain délicieux. Nous jetâmes nos guenilles dans la Thompson et revêtîmes nos nouveaux habits. Alors nous pûmes, tout à notre aise, jouir de l'*otium cum dignitate*, et, en fumant nos bienheureuses pipes, nous enquérir des nouvelles, non pas du jour, mais de l'année écoulée.

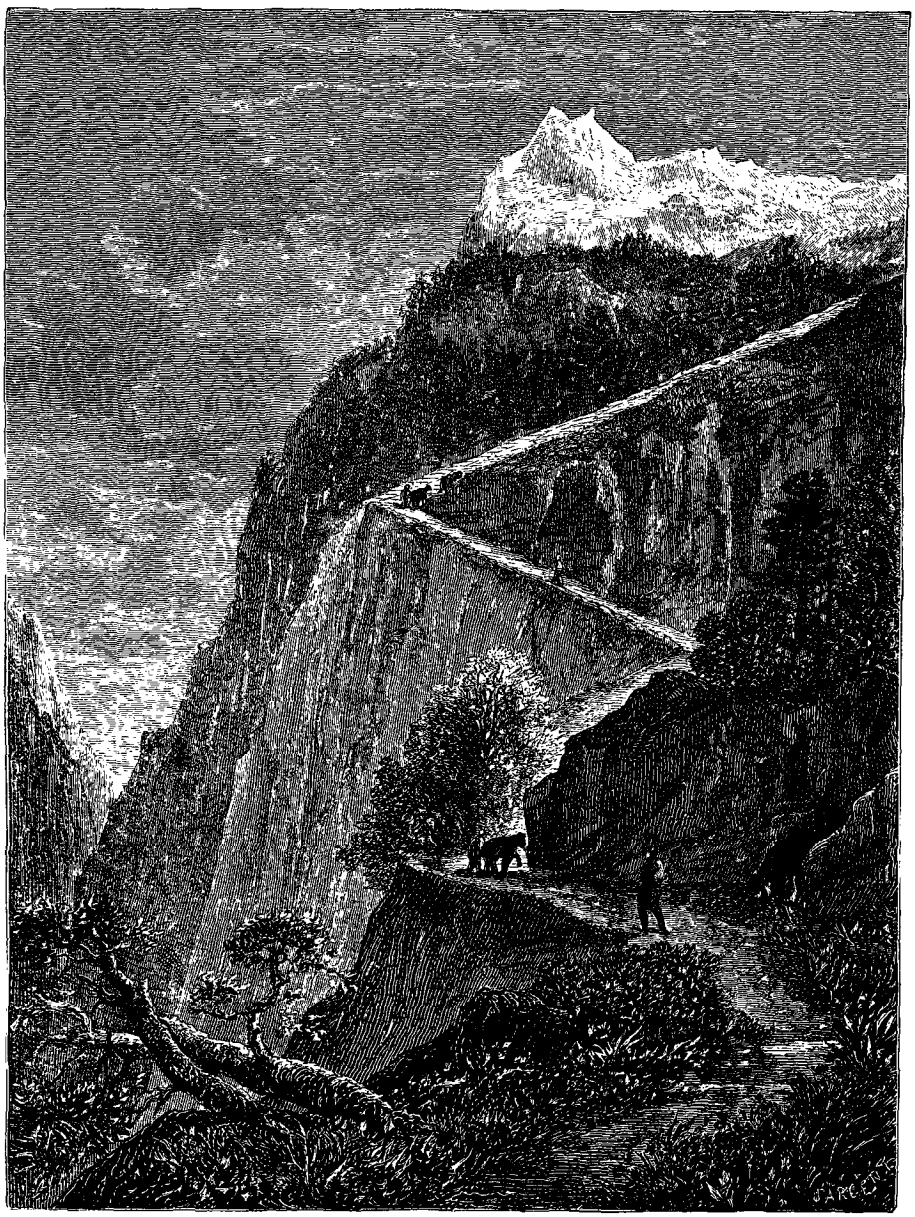
Côtelettes de mouton, pommes de terre, pain, beurre, lait, pudding au riz, thé et sucre! qu'on mette ces délicatesses en comparaison avec la viande de cheval séchée, les bêtes puantes ou l'absence complète de nourriture! Cependant l'abondance des repas ordinaires du fort ne suffisait pas à nos estomacs affamés. Nous avions l'art d'y intercaler trois repas de plus. Nous nous levions avant tous les braves gens de Kamloups et al-

1. Jargon inventé par la Compagnie de la baie d'Hudson et compris par tous les Indiens du nord de l'Amérique. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lions déjeuner avec M. et Mme Assiniboine qui demeuraient tout à côté dans une tente; puis nous retournions près d'eux secrètement pour manger encore entre le déjeuner et le dîner, entre le dîner et le souper. Quand nous cessions de manger, ce n'était pas faute d'appétit, mais faute de place. Cet actif traitement ne tarda pas à grossir nos corps amaigris et, trois semaines après notre arrivée, Cheadle découvrait avec un agréable étonnement qu'il pesait quarante et une livres de plus!

Le fort que la Compagnie de la baie d'Hudson possède à Kamloups est situé sur la rive méridionale de la Thompson, à quelques centaines de mètres en aval du confluent de ses bras du nord et du sud. Aux environs, des collines rondes, couvertes de *bunchgrass* et de sapins clair-semés, s'élèvent de toutes parts. Les pâturages sont très-étendus et très-fertiles; de grandes bandes de chevaux, des troupeaux considérables de bêtes à cornes et à laine y sont entretenus par la Compagnie de la baie d'Hudson.



Les rampes du Serpent. — Dessin de Bellel d'après MM. Milton et Cheadle.

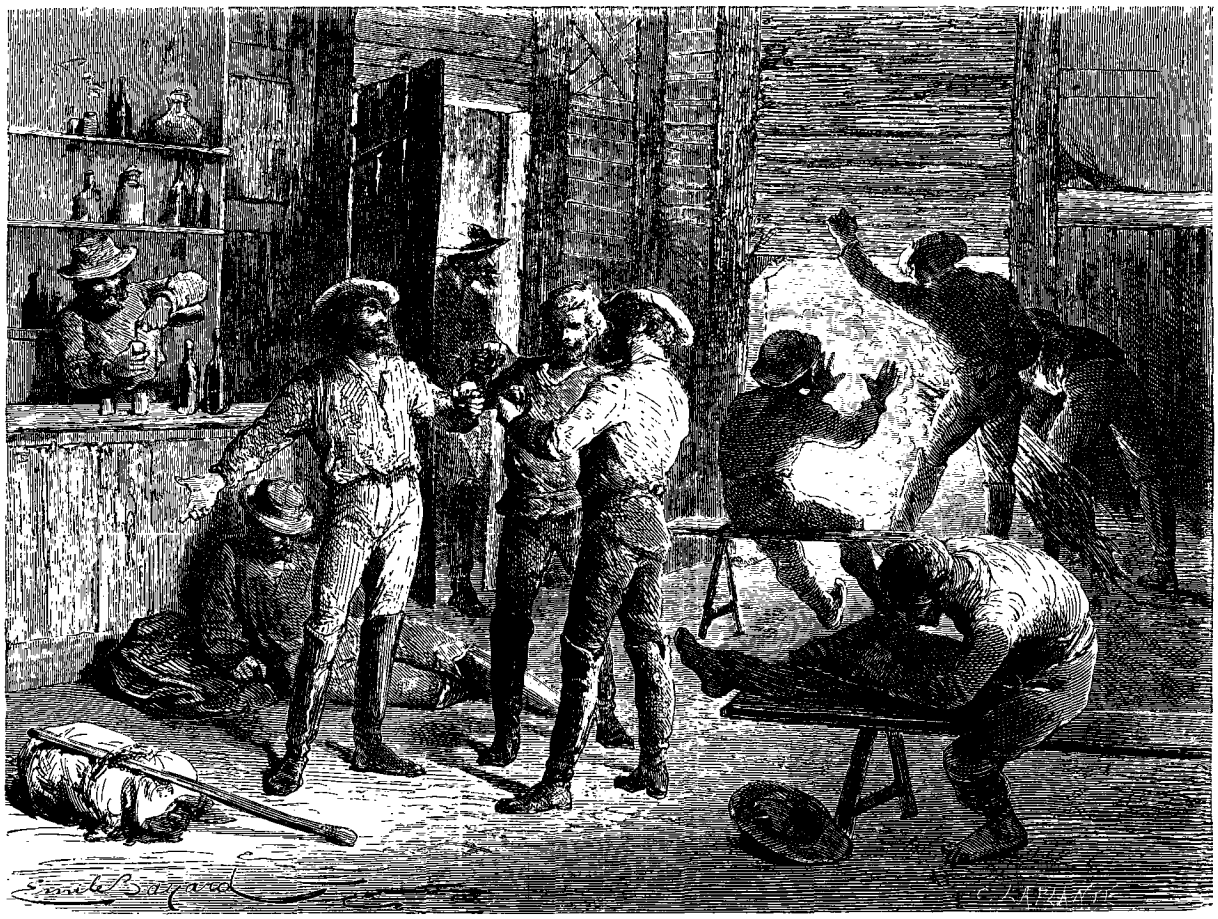
Tandis que nous prenions nos aises à Kamloups, nous eûmes le loisir d'examiner la question de la possibilité de faire une route à travers les montagnes par le col Leather ou de La Cache de la Tête-Jaune. Quand on connaîtra mieux les ressources et les besoins de la Colombie Britannique, personne, à notre avis, n'hésitera à croire à la nécessité d'ouvrir une communication entre les deux versants des montagnes Rocheuses, ni aux avantages que procurera la construction, sur le territoire anglais, de cette route allant d'un océan à l'autre. Aujourd'hui nous nous bornons à affirmer qu'une route peut être facilement construite par le col de la Tête-Jaune, et qu'elle serait, à beaucoup d'égards, supérieure à d'autres plus connues jusqu'à ce jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un jour ou deux après notre arrivée, M. Mac Kay rentrait à Kamloups. Il eut la bonté de s'engager à nous trouver des chevaux et à nous accompagner jusqu'à Yale, où le Fraser devient navigable. M. O'B., qui ne pouvait plus résister à son désir de jouir des plaisirs d'une civilisation plus raffinée, résolut de partir immédiatement pour Victoria le sac sur le dos.

Le 8 septembre, nous quittâmes Kamloups sous la direction de M. Mac Kay, et en compagnie de M. et de Mme Assiniboine, de leur fils et d'un autre Indien. Nous nous étions décidés à conduire nos pauvres compagnons à Victoria; car, si L'Assiniboine avait jadis visité l'établissement de la rivière Rouge, sa femme ni son fils n'avaient jamais rien vu en fait de cités que les postes dela Compagnie de la baie d'Hudson.

Nous passâmes la Thompson à l'extrémité du lac de Kamloups, puis nous entrâmes dans la vallée de la Bonaparte; là nous rencontrâmes la route du Caribou à Yale. Elle n'est pas encore achevée. Nous observâmes, chemin faisant, avec admiration les curieuses terrasses qui donnent un caractère si particulier au pays où coulent la Thompson et le Fraser. Elles s'étendent sur un espace de plus de trois cents milles jusqu'aux Cagnons au-dessus d'Yale. Ces banquettes, comme on les appelle ici, sont parfaitement nivelées, et atteignent exactement la même hauteur sur les deux rives du fleuve. Ce sont



Arrivée de mineurs dans une auberge du Caribou. — Dessin de Emile Bayard d'après MM. Milton et Cheadle.

de véritables plaines, et, en beaucoup d'endroits, elles forment trois étages. Le plus bas des trois, où la vallée prend son développement, présente une surface parfaitement plate qui a souvent plusieurs milles d'étendue, et s'élève de quarante à cinquante pieds au-dessus du niveau de la rive du fleuve, par un escarpement qui rappelle la face du terrassement d'un chemin de fer. Plus haut, le second étage s'élève de soixante à soixante-dix pieds au-dessus de l'inférieur, et a rarement plus de quelques acres en étendue. Le troisième ou le plus élevé, qui peut être à quatre ou cinq cents pieds de distance de l'eau, est marqué à une hauteur inaccessible sur le flanc des montagnes qui descend vers le fleuve.

L'or qu'on trouve sur toutes ces terrasses le long du Fraser est de la plus belle espèce; c'est ce qu'on appelle l'*or en farine;* mais il n'y est pas en quantité suffisante pour attirer encore les mineurs du Caribou.

Peu après être revenus au bord de la Thompson, nous arrivâmes à une place où une portion de la route n'était pas encore faite. Un assez grand nombre de Chinois étaient occupés à la niveler. Leurs figures étranges, leurs chapeaux aux larges bords, et leurs longues et minces queues amusèrent beaucoup nos Assiniboines. Huit à dix milles de marche nous amenèrent au point où la route se transporte sur la rive gauche de la Thompson. Cet endroit s'appelle le Bac de Cook.

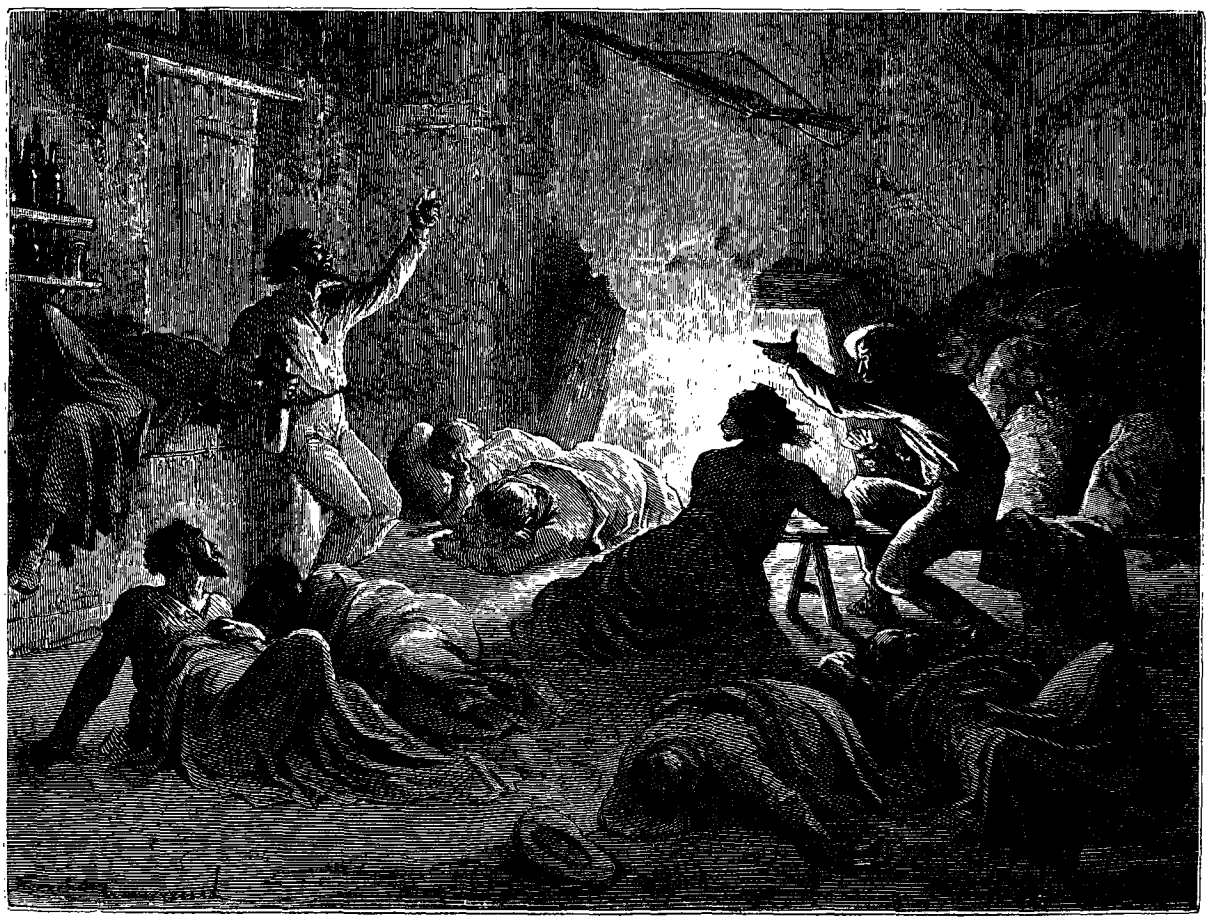
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La route du Bac de Cook à Yale, et surtout la portion qui est en aval de Lytton, est bien la plus extraordinaire qui existe au monde. Taillés dans les flancs de la gorge, ses détours perpétuels la font ressembler à une chaîne d'S. Elle ressemble d'en bas à une ligne tortueuse égratignée sur un rocher arrondi, dont la hauteur est de cinq à six cents pieds au-dessus du fleuve. Elle n'a d'ailleurs aucune espèce de parapet; la route surplombe; rien dans le précipice ne supporte la plateforme où elle passe.

C'est entre Lytton et Yale que se trouvent la plupart des barres ou bancs de sable qui ont donné, lors de leur découverte, une si étonnante quantité d'or. Les Chinois sont les seuls aujourd'hui à les exploiter; ils s'y font d'un à dix dollars par jour.

Nous avons vu, çà et là, des tombes indiennes, ornées de nombreux drapeaux et souvent de figures sculptées, ayant presque la grandeur naturelle, et peintes avec soin. Ordinairement le fusil du défunt et ses couvertures, avec la plupart de ses autres effets, étaient suspendus à des perches auprès de la tombe.

Environ à quinze milles au-dessus d'Yale, la gorge à travers laquelle se précipite le Fraser devient fort étroite; c'est ce qu'on nomme la Chaîne aux Cascades; la distance jusqu'à la ville n'est plus pour le fleuve qu'une succession de rapides appelés les Cagnons ou



Une auberge du Caribou à minuit. — Dessin de Émile Bayard d'après MM. Milton et Cheadle.

canyons[1] suivant la prononciation des habitants. De chaque côté, les montagnes ont trois ou quatre mille pieds de haut. Le Fraser, qui jusqu'alors n'a été guère qu'un torrent plein de roches, devient ici réellement furieux : il écume, il fait rage dans ce canal resserré, où il s'élance avec une vitesse de vingt milles à l'heure.

Arrivés à Yale vers quatre heures de l'après-midi, nous y commandâmes le meilleur dîner que l'Hôtel Colonial pût nous offrir. Cette maison était tenue par un Français qui, en cette occasion, se surpassa.

La petite ville d'Yale n'est après tout qu'une rue faisant face à la rivière au moment où, venant de s'échapper des Cagnons, elle forme un large et noble fleuve. Les maisons de bois, blanchies et propres, ornées de drapeaux, ont toute la gaieté que peut désirer un Yankee. On trouve de l'or dans la rue d'Yale et, pendant notre dîner, deux Indiens cherchaient l'or, avec une bascule ou *roker*[1], en face de l'hôtel.

1. *Canon*, en espagnol, signifie tuyau et indique des formations en prismes basaltiques comme on en voit figurer au cagnon de l'Écho dans les montagnes Rocheuses (*Tour du Monde*, 1862, II, p. 360); les Anglais emploient ce mot, dans l'Amérique du Nord, pour signifier *col* ou *défilé*. (*Trad.*)

1. *Roker* ou *cradle*, berceau ; machine décrite dans le *Tour du Monde*, 1862, I, p. 14. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain nous prîmes place sur le bateau à vapeur qui descendait jusqu'à New-Westminster, à l'embouchure du Fraser : on y a déjà élevé plusieurs rues de bonnes maisons de bois.

De New-Westminster, nous nous sommes embarqués le 19 septembre, pour Victoria, dans l'île Vancouver.

Victoria est admirablement située, sur les bords d'une baie rocheuse, espèce de conche creusée dans le promontoire que forme la mer pour pénétrer dans le havre Esquimalt et s'enfoncer dans les terres.

Tout le trafic de la Colombie Britannique passant, à l'entrée et à la sortie, par cette ville, ses marchands se sont rapidement enrichis, et de beaux magasins en briques y remplacent les bâtiments en bois[1].

Nous étions loin d'avoir renoncé à l'idée de visiter le Caribou, bien que nous n'eussions pas réussi à y pénétrer par la route directe, et qu'il fût éloigné de Victoria de plus de cinq cents milles.

Le 29 septembre, nous mîmes chacun une paire de chaussettes, une chemise de flanelle et une brosse à dents dans nos couvertures que nous roulâmes en un paquet, à la façon des mineurs; nous enfonçâmes nos jambes dans de grandes bottes à genouillères, et nous montâmes à bord du bateau à vapeur *Otter*, en route pour New-Westminster, où nous prîmes le bateau à vapeur pour Douglas sur l'Harrison, afin de parcourir l'autre route qui conduit au Caribou par les lacs et par Lilloet.

En passant par Douglas et Pemberton, par la voie des lacs et des *portages*, nous rencontrâmes de nouveau le Fraser à Lilloet, à deux cent soixante-cinq milles environ de New-Westminster et à trois cents de Victoria. Sur cette route, particulièrement sur les lacs Anderson et Seton, le paysage a une sauvage grandeur.

De toutes parts les montagnes s'élèvent brusquement du sein de l'eau, escarpées, rocheuses et stériles.

La ville de Lilloet, située sur une des terrasses du Fraser, était pleine de mineurs qui descendaient à Victoria pour y passer l'hiver. On buvait, on jouait tout le long du chemin jusqu'après minuit, au milieu d'un déluge incessant de jurons et d'argot de mineurs.

Nous prîmes des places dans la diligence qui va de Lilloet à Soda Creek, sur le Fraser.

Un bateau à vapeur navigue de Soda Creek à la bouche de la Quesnelle, et, de là, un chemin de mulet conduit à Richfield, dans William's Creek, au centre des mines du Caribou.

La route, unie et bien faite, a souvent dix-huit pieds de large. On passe le Fraser au moyen d'un bac, à quelque distance de Lilloet; puis on remonte la vallée du Fraser pendant une vingtaine de milles, en tournoyant par-dessus les flancs escarpés des hauteurs. A la vallée Pavillon, la route tourne vers le nord-est, jusqu'au pied du mont Pavillon, où elle franchit une élévation de quinze cents pieds par de rapides zigzags. Notre attelage, réduit alors à quatre chevaux, n'était plus à la hauteur de sa tâche, et nous dûmes gravir à pied la montée.

Du sommet, nous eûmes, vers le sud-est, une vue étendue et nous pûmes examiner la curieuse façon dont était formé le côté de la descente. Près de nous, se trouvait un creux dans lequel la surface présentait une succession de gonflements onduleux qui devenaient plus considérables à mesure qu'ils approchaient du fond. Ce creux nous eut l'air d'un cratère éteint, d'où la lave se serait jadis échappée en courants houleux qui se seraient figés peu à peu, refroidis et convertis, par degrés, en la pente inégale et revêtue de gazon que nous apercevions.

Un plateau herbeux commence à la cime du mont Pavillon et a une longueur de six à huit milles. La route s'élève ensuite avec rapidité et nous conduisit en haut des Rampes du Serpent. Devant nous, la descente se précipitait pendant deux mille pieds en zigzags. Coupé sur le flanc de la montagne, il ne complète souvent sa largeur qu'au moyen de poutres étendues au-dessus du précipice; excepté aux tournants, deux voitures n'y peuvent passer de front sans danger, et on n'a aucun parapet.

Après avoir passé Clinton, où aboutit une route qui va par Yale, le chemin recommence à monter. Après quelques milles, nous arrivâmes sur le plateau, composé d'un sol sablonneux et stérile, où poussent de petits sapins en grand nombre, et qu'entrecoupent plusieurs lacs.

Tout le long de notre route les logements avaient été assez misérables; ils devinrent abominables après Clinton. La seule couche qu'on trouvât était le plancher des auberges ou maisons situées au bord de la route, à chaque dizaine de milles et qui n'ont pas d'autre nom qu'un certain numérotage en rapport avec la borne de poste la plus voisine, par exemple, « la maison du cinquantième mille. » Nos uniques couvertures rembourraient assez peu les inégalités des planches mal taillées et nous protégeaient médiocrement contre les froids vents-coulis, qui sifflaient entre les ais mal joints de la porte. Ces auberges ne sont que des huttes de troncs mal équarris, formant une seule chambre. A une extrémité, s'ouvre une large cheminée, et, sur un côté, s'élève un comptoir derrière lequel sont posées des planches qui supportent des rangées de bouteilles pleines des boissons alcooliques les plus communes. Suivant la saison, en allant aux mines ou en revenant, les mineurs, hommes de toutes nations, Anglais, Irlandais, Écossais, Français, Italiens et Allemands, Yankees et nègres, Mexicains ou hommes nés dans les îles de l'océan Pacifique, arrivent vers le soir par bandes de deux ou trois, se débarrassent du rouleau de couvertures qu'ils ont sur le dos, le posent à terre et s'en servent comme de siéges, car la hutte n'en a que peu ou point du tout. La première chose qu'ils demandent ensuite, c'est à boire. Celui de la bande qui est le mieux en fonds fait la proposition, et le reste des assistants est ordinairement invité à y prendre part.

1. Victoria a été représentée telle qu'elle était en 1858, dans le *Tour du Monde*, 1860, I, p. 292. (*Trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

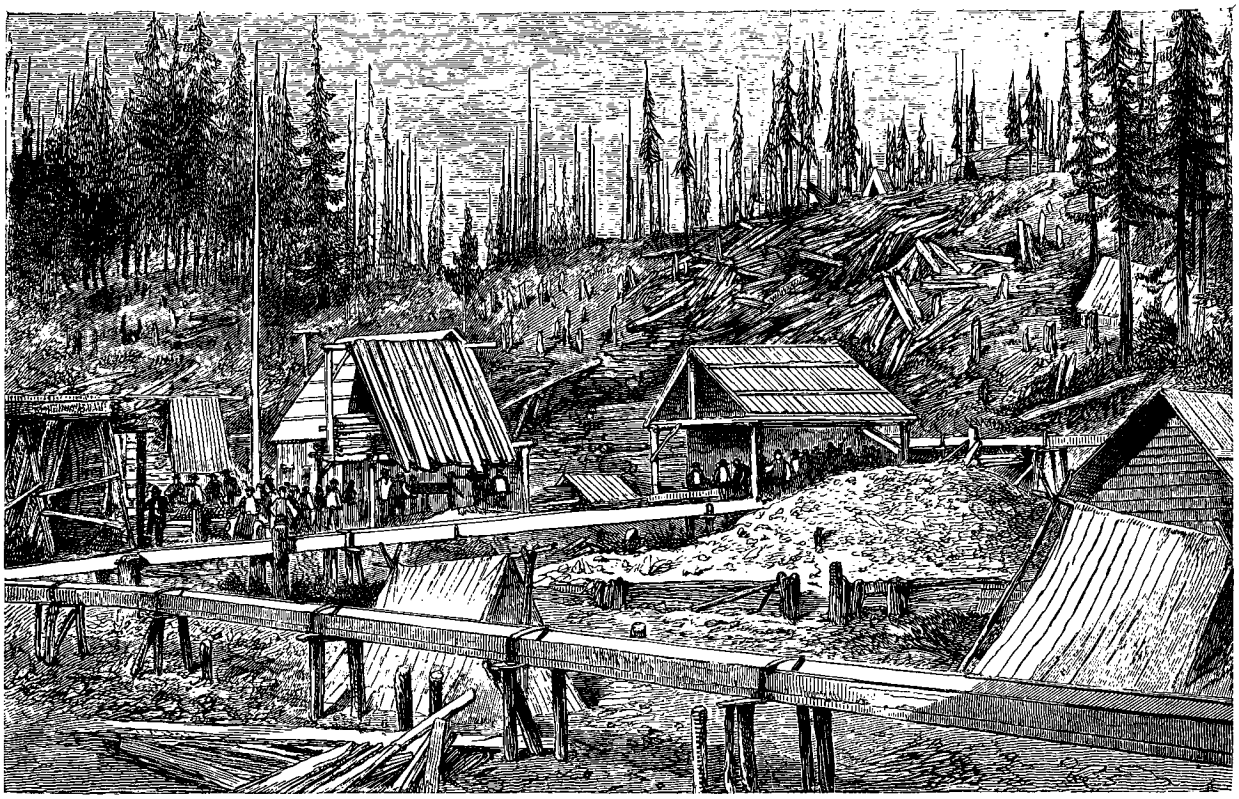
On soupe, on fume, on reboit; puis l'on déroule les couvertures et l'on choisit la place de son lit pour la nuit. Les uns se couchent sur le comptoir, les autres sur des sacs à farine empilés dans un coin de la chambre, d'autres encore s'étendent sur le plancher en allongeant leurs jambes du côté du feu. Enfin il y en a qui jouent; et le jeu, accompagné de jurons et de rasades, se prolonge jusqu'à la fin de la nuit.

En descendant du plateau, nous arrivâmes à la maison du centième mille, près de Bridge Creek.

A Soda Creek, nous montâmes sur le bateau à vapeur pour Quesnelle, d'où nous partîmes à pied pour William's Creek.

Le soir de notre troisième jour de marche, nous arrivâmes à Richfield, à soixante-cinq milles du confluent de la Quesnelle, et nous poursuivîmes notre route par Barkerville jusqu'à Cameron Town, plus bas sur le même cours d'eau. Nous étions enfin dans le Caribou.

Le Caribou est le district le plus riche de la région aurifère dans la Colombie Britannique, et c'est là que se sont surtout fait sentir les révolutions géologiques. Le paysage offre le spectacle d'une mer de montagnes et de collines recouvertes de sapins. Les premières vont jusqu'à sept ou huit mille pieds, entourées par un confus amas des autres. Partout le sol a été agité, au point qu'excepté le fond des étroits ravins cavés entre les collines, on y trouve à peine un pied de terrain uni. Les diverses couches y sont redressées de champ,



Cameron claim. — D'après MM. Milton et Cheadle

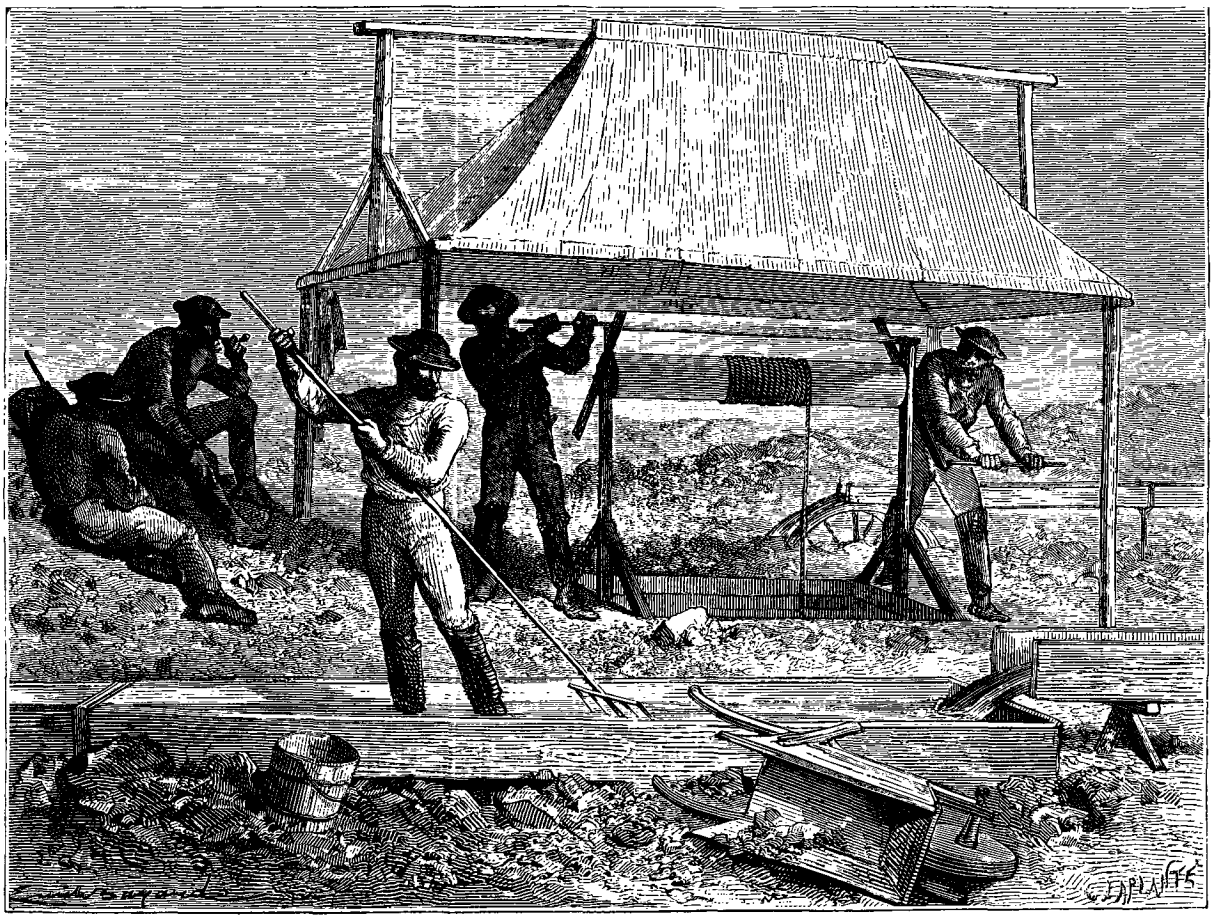
et les lits des cours d'eau sont portés sur les cimes des hauteurs. Autour de ce centre des richesses rejetées des entrailles de la terre, la branche principale du Fraser s'enroule en un cours semi-circulaire; elle reçoit de ses nombreux tributaires l'or que contiennent ses sables.

Dans les mines que nous visitâmes à Cameron Town, la *boue payante* (*pay-dirt*), comme on appelle la couche d'argile et de gravier qui repose sur le *lit rocheux* et qui contient l'or, était à trente ou cinquante pieds au-dessous de la surface du sol. On creuse un puits à la profondeur nécessaire et la *boue* est montée dans un seau qu'enlève un treuil. On la verse ensuite dans une longue boîte, appelée la *boîte à surprise* ou le *long tom*; cette boîte a un faux fond, composé de barres parallèles laissant entre elles d'étroits espaces; il est élevé de quelques pouces au-dessus du vrai fond, qui a plusieurs traverses de bois. Un courant d'eau amené quelquefois de très-loin, par une série d'auges, nommées *flumes*, tombe dans la *boîte à surprise* d'un côté et s'en échappe de l'autre par un second système d'auges. A mesure que la *boue* est versée, un homme, armé d'une grande fourche à plusieurs dents, l'agite sans s'arrêter, et en retire les plus grosses pierres. Le sable fin et la terre sont emportés par le courant; mais l'or, qui est plus pesant, tombe au travers des vides laissés entre les barres parallèles du faux fond et est arrêté, dans le vrai fond, par les barres transversales qu'on appelle *riffle*. La *boue payante* n'a ordinairement pas plus de trois ou cinq pieds d'épaisseur. Conséquemment les galeries des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mines sont fort basses; le toit en est soutenu par des troncs mis debout, qui supportent des poutres de traverse; l'eau en est épuisée au moyen de roues à seaux qui font la chaîne. L'hiver, ces engins deviennent parfaitement inutiles et se recouvrent d'énormes glaçons. Nous en vîmes encore deux qui fonctionnaient et qu'on tenait en état en les garantissant par un toit et en allumant des feux.

Nous eûmes aussi la chance de trouver en pleine activité les claims Cameron, Raby et Caledonian, qui sont trois des plus riches de William's Creek. Nous y descendîmes avec quelques-uns de leurs heureux propriétaires; nous rampâmes dans ces galeries fort semblables à des égouts. Parfois nous pouvions distinguer le jaune scintillement de l'or; mais, en général, il n'est pas perceptible, même dans la boue la plus précieuse. M. Steele, du claim Cameron, eut l'obligeance de nous montrer les livres de la compagnie; le rendement total des trois puits pour chaque semaine montait de cinquante à cent vingt-cinq mille francs; mais les dépenses étaient de trente-cinq mille. Quatre-vingts ouvriers gagnaient chacun de cinquante à quatre-vingts francs par journée.



Extraction et lavage de l'or à Cameron Town. — Dessin de Émile Bayard d'après MM. Milton et Cheadle.

Tous les jours, à midi, on vide les boîtes et on retire l'or, qui reste mélangé d'une certaine quantité de sable noir. Au *lavage* d'un seul puits du claim Raby, auquel nous assistâmes, l'or remplissait une des boîtes d'étain dont on se sert pour les conserves et qui contenait environ un quart de livre, c'est-à-dire la valeur de vingt-cinq mille francs pour quinze heures de travail.

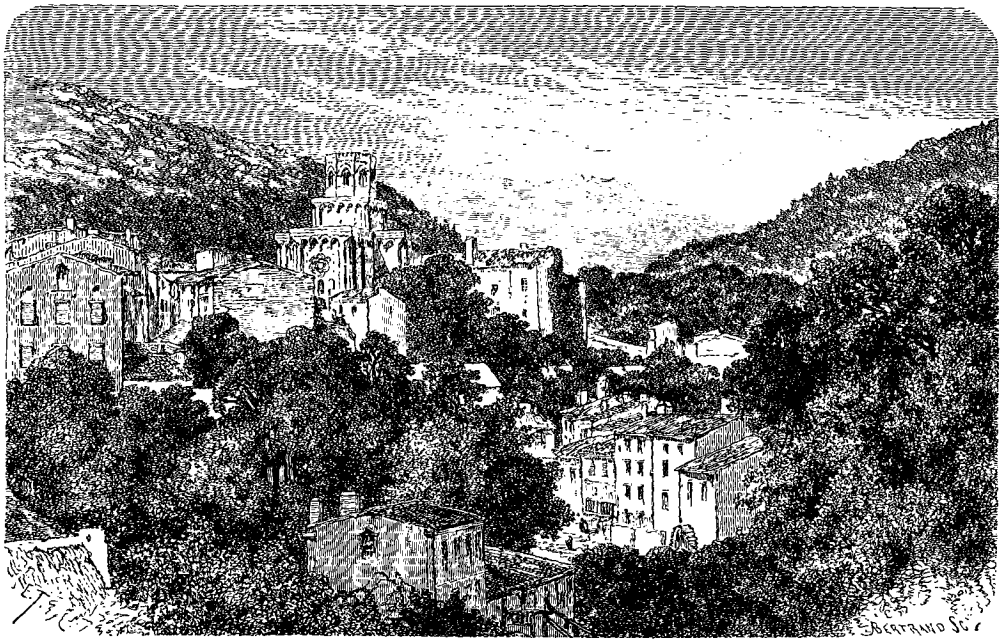
Le 30 octobre, après avoir passé dix jours à William's Creek, nous partîmes de Cameron Town et nous traversâmes de nouveau le Fraser, Soda Creek, Lytton et Yale. Nous ne fîmes que de courtes stations à Victoria et San Francisco.

Nous rentrâmes à Liverpool par Panama et New-York.

Le 5 mars 1864, en débarquant du *China*, nous nous vîmes entourés de vieux amis qui nous souhaitaient la bienvenue, et nous retrouvâmes bientôt les doux et vrais plaisirs du foyer domestique.

Traduit par BELIN DE LAUNAY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de l'église et de la vallée de Royat. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE,

PAR M. FERDINAND DE LANOYE[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Comment le temps change les impressions et les jugements des hommes. — Clermont, son passé, ses monuments, son musée.

On se rappelle ce que Chateaubriand a dit et pensé, en 1805, du site de Clermont[2]. En l'an de grâce 1665, Fléchier était d'un tout autre avis. Suivant le sémillant chroniqueur des *grands jours*, « il n'y a guère de ville en France plus désagréable que celle-ci. La situation en est fort incommode, *à cause qu'elle est au pied des montagnes.* » Ainsi, ce qui éveille l'admiration au dix-neuvième siècle, excitait la répulsion au dix-septième. Je ne sache rien qui témoigne, autant que cette dissidence, des profondes modifications que 140 années peuvent apporter dans la manière de voir et de sentir des enfants d'Adam. A l'exception des rues « si étroites que la plus grande est juste de la mesure d'un carrosse; et que deux carrosses y font un embarras à faire damner les cochers, » le jeune *prédicateur du roi*, le futur évêque de Nîmes, semble n'avoir rien remarqué dans Clermont. De sa belle cathédrale, où il entendit la messe pourtant, et dont la haute voûte ogivale est soutenue par *des piliers si déliés qu'ils sont effrayants à l'œil*[3]; de Notre-Dame du Port, monument plus étonnant encore comme type complet de l'architecture romane; de sa crypte, dont la forme et l'ornementation indiquent à l'esprit le moins prévenu le passage du temple païen à la chapelle chrétienne; des grands souvenirs de la première croisade attachés à ces deux églises, et de tant d'autres choses indiquées par la griffe du lion dans les 17 pages comprises, sous le titre de *Voyage à Clermont*, dans les œuvres complètes de Chateaubriand, ne cherchez pas de traces dans le compendieux volume de Fléchier. Entre les deux observateurs, ce n'est pas seulement le temps qui a creusé une démarcation profonde; c'est une série d'événements gigantesques, une révolution sans pareille dans la société et dans les idées; c'est une lueur plus intense, projetée sur l'histoire; c'est surtout l'éclosion d'une science nouvelle, la géologie, qui a doublé la portée des regards de l'homme.

Voulant nous peindre la nature des environs de Clermont, Fléchier nous dit, un peu dans la manière de l'*Astrée :* « On découvre en l'éloignement les montagnes du Forez d'un côté, et une grande étendue de prairies qui sont d'un vert bien plus frais et plus vif que celui des autres pays. Une infinité de ruisseaux serpentent

1. Suite. — Voy. t. XIII, p. 65, 81 et 97 et la carte p. 111.
2. Voy. t. XIII, p. 110.
3. Chateaubriand, *Voyage à Clermont.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

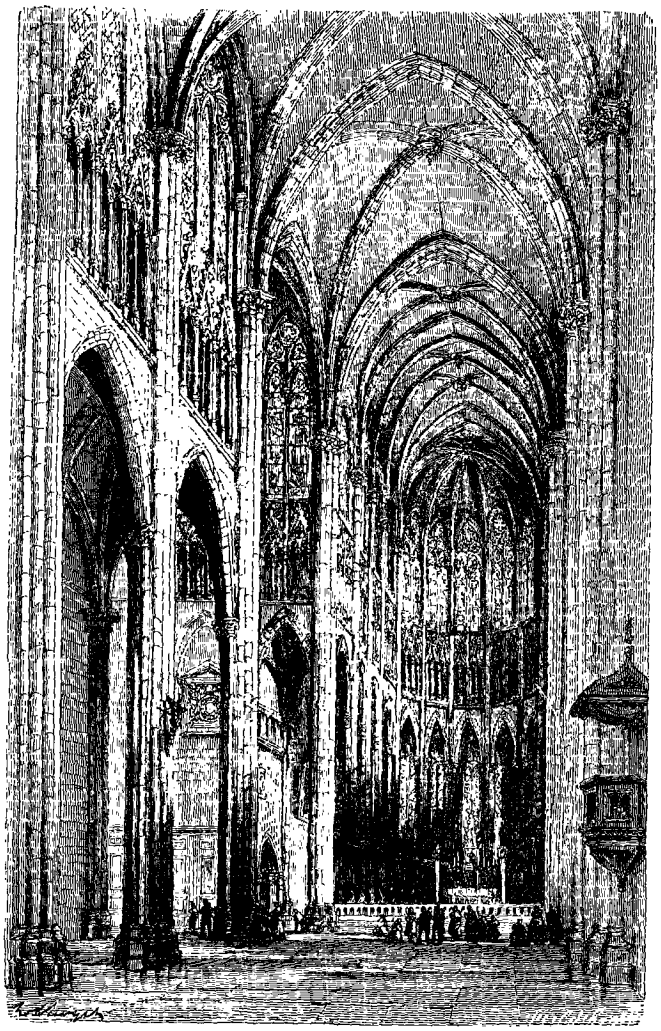
dedans, et font voir un beau cristal qui s'écoule à petit bruit dans un lit de la plus belle verdure du monde. On voit, de l'autre, les montagnes d'Auvergne, fort proches, qui bornent la vue si agréablement que les yeux ne voudraient point aller plus loin, car elles sont revêtues d'un vert mêlé qui fait un fort bel effet, et d'ailleurs d'une grande fertilité [1]. »

Comparons maintenant le trait, le ton, la couleur de Chateaubriand en face du même modèle :

« ... En errant par la ville au hasard, je suis arrivé, le soir, à une place qui offre un point de vue admirable sur la vallée. Les blés mûrs ressemblaient à une grève immense, d'un sable plus ou moins blond. L'ombre des nuages parsemait cette plage jaune de taches obscures, comme des couches de limon ou des bancs d'algues : vous eussiez cru voir le fond d'une mer dont les flots venaient de se retirer.

« Le bassin de la Limagne n'est point d'un niveau égal : *c'est un terrain tourmenté*, dont les bosses, de diverses hauteurs, semblent unies quand on les voit de Clermont, mais qui, dans la vérité, offrent des irrégularités nombreuses, et forment une multitude de petits vallons au sein d'une grande vallée. Des villages blancs, des maisons de campagne blanches, de vieux châteaux noirs, des collines rougeâtres, des plants de vignes, des prairies bordées de saules, des noyers isolés, qui s'arrondissent comme des orangers, ou portent leurs rameaux comme les branches d'un candélabre, mêlent leurs couleurs variées à la couleur des froments. Ajoutez à cela tous les jeux de la lumière.

« A mesure que le soleil descendait à l'occident, l'ombre coulait et envahissait la plaine. Bientôt le soleil a disparu; mais baissant toujours et marchant derrière les montagnes de l'ouest, il a rencontré quelque défilé débouchant sur la Limagne; précipités à travers cette ouverture, ses rayons ont soudain coupé l'uniforme obscurité de la plaine par un fleuve d'or. Les monts qui bordent la Limagne au levant retenaient encore la lumière sur leur cime; la ligne que ces monts traçaient dans l'air se brisait en arc dont la partie convexe était tournée vers la terre. Tous ces arcs, se liant les uns aux autres par les extrémités, imitaient à l'horizon les sinuosités d'une guirlande, ou les festons de ces draperies que l'on suspend aux murs d'un palais avec des roses de bronze. Les montagnes du levant, dessinées de la sorte et peintes des reflets du soleil opposé, ressemblaient à un rideau de moire bleue et pourpre; lointaine et dernière décoration du pompeux spectacle que la Limagne étalait à mes yeux [1]. »



Intérieur de la cathédrale de Clermont-Ferrand. — Dessiné sur place par Hubert Clerget.

Chateaubriand n'a pas indiqué, et l'on chercherait en vain dans Clermont le point précis d'où il contempla et peignit ce merveilleux tableau. Mais quiconque ira, au déclin du jour, du Jardin des plantes à la place Poterne, par les boulevards qui les unissent, en savourant leurs belles perspectives et en les complétant l'une par l'autre, sera amené à répéter mentalement cette page du grand écrivain « que tous ceux qui marchent dans les voies de ce siècle ont rencontré à la source de leurs études [2]. » Aujourd'hui, après deux ans écoulés, je n'ai qu'à la relire pour raviver dans mes souvenirs la fraîcheur de mes impressions premières et l'image colorée des grands paysages clermontois.

Bourgade gauloise, contemporaine de Gergovie et entourée d'un bois sacré, ainsi que pourrait le faire supposer son nom latinisé *Nemosus* ou *Nemetum;* héritière de l'importance de l'oppidum, condamné sous l'administration romaine; baptisée et agrandie par Auguste; dotée par ce prince et par ses successeurs d'un capitole, d'un forum, de temples et de théâtres; puis, au moment de la chute du vieux monde, dernier asile ouvert dans le centre de la Gaule aux arts, aux mœurs, aux lois de la

1. Fléchier, *Mémoires sur les grands jours de* 1665. In-18, p. 38.

1. Chateaubriand, *Voyage à Clermont*, à la suite de l'*Itinéraire*, dans les Œuvres complètes, édition Firmin Didot.

2. Aug. Thierry, Préface des *Récits des temps mérovingiens.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

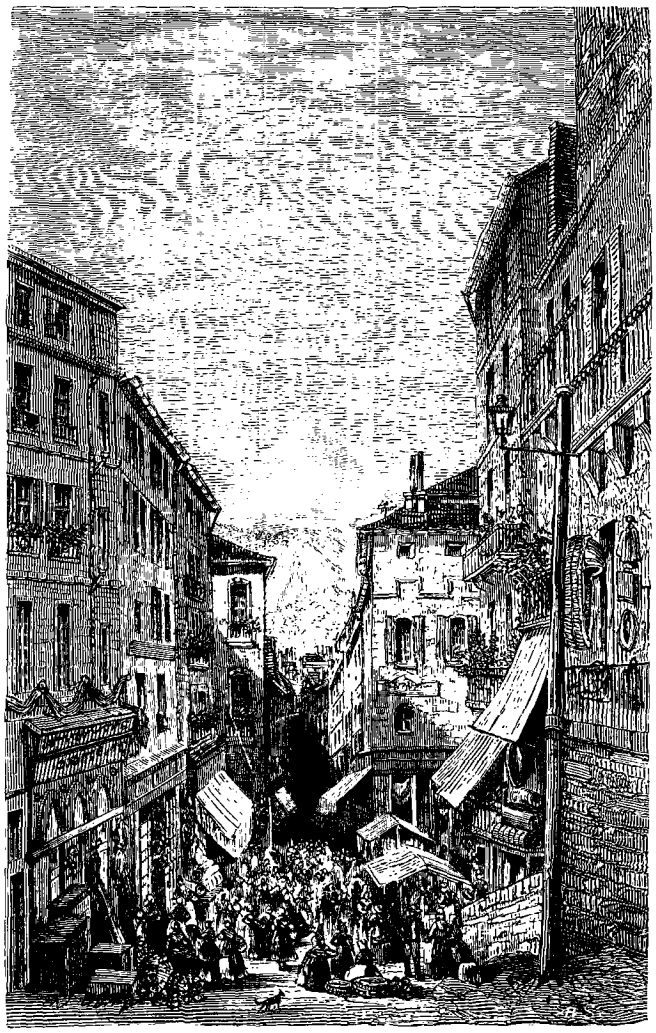
Gravé par Erhard, 12 R. Duguay-Trouin.

Carte du groupe central des Puys de Dôme, à l'échelle de 1/20,000.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

société romaine, la ville de Clermont, contrairement à tant de cités de la vallée du Rhône et du Languedoc, n'a conservé aucun de ses monuments antiques. Mais on ne saurait s'en étonner lorsqu'on se rappelle les récits des vieux chroniqueurs de la conquête franke et de l'invasion sarrasine.

Dès l'année 532, Théodorik, l'un des quatre fils et successeurs de Chlodowig, dit aux Ripuaires qui formaient sa truste ou horde : « Suivez-moi dans la contrée des Arvernes; c'est un pays où vous prendrez de l'or et de l'argent autant que vous pouvez en désirer; où vous enlèverez en abondance des troupeaux, des esclaves et des vêtements. Et les Ripuaires suivirent leur chef sur les terres des Bituriges et des Arvernes, et firent payer rudement à ceux-ci la résistance qu'ils avaient opposée à la première invasion (celle de Chlodowig après la bataille de Vouglé). Tout fut dévasté dans ces deux provinces ; les édifices civils et religieux furent rasés jusqu'au niveau du sol. Les jeunes femmes, leurs enfants et les adolescents traînés, les mains liées, à la suite du bagage, furent emmenés au loin et vendus comme esclaves. Rien ne fut laissé à ceux des habitants qui ne périrent pas par le glaive, si ce n'est la terre seule que les barbares ne purent emporter[1]. »



Rue des Gras, à Clermont. — Dessinée sur place par Hubert Clerget.

Deux siècles après, date pour date, le torrent d'hommes et de chevaux, issu du fond de l'Arabie à la voix de Mohammed, et grossi par les contingents de l'Atlas et du Sahara, déborda de l'Espagne inondée sur le midi et le centre des Gaules. Les volcans éteints de l'Arvernie virent bondir sur leurs pâturages les agiles coursiers de l'Yémen et de la Numidie, et la noble cité d'Auvergne (*Urbs Arvernia*), « si florissante qu'elle fût redevenue par les soins de ses évêques et les pompes de l'Église, si bien gardée qu'elle fût par l'épée de ses défenseurs, par la hauteur de ses tours, par l'épaisseur de ses murailles, ne put échapper aux ravages de cette horrible tempête. » Elle fut incendiée, et sa cathédrale, bâtie par Namace, neuvième évêque, devint la proie des flammes[1].

Clermont avait à peine eu le temps de sécher ses plaies et de relever ses ruines que son obstination à rester Gallo-Romaine attira de nouveau sur elle la fureur des Francs d'Austrasie et de Neustrie. En 761, conduits par Pepin, qui fondait une nouvelle dynastie, ils passèrent la Loire et ravagèrent l'Aquitaine jusqu'à la contrée des Arvernes dont ils prirent d'assaut et brûlèrent la métropole, faisant périr dans l'incendie une foule d'hommes et d'enfants. « Ils ne rentrèrent dans leur pays que gorgés de butin, pleins de joie et louant Dieu qui les avait guidés dans cette heureuse expédition[2]. »

C'est par ces rudes épreuves et je ne sais combien d'autres du même genre, subies lors des invasions normandes et anglaises, que la cité d'Auvergne apprit à devenir Française. On ne saurait donc s'étonner si, *robée*, *arse* et *courrue* tant de fois, elle ne conserve aujourd'hui que des débris pulvérisés du temps où elle était Gauloise et Romaine. Cependant, suivant Savaron, « on ne peut y fouiller dans la terre que l'on ne trouve des antiques, des médaillons, des urnes, des inscriptions romaines et chrétiennes, des fragments de thermes, d'aqueducs, des marbres et des poteries d'une merveilleuse rougeur et polissure, et autres monuments d'antiquité[3]. »

Ces vénérables restes, grossis des contingents fournis par deux siècles de fouilles, forment ajourd'hui la portion la plus intéressante du musée de la ville. C'est là que j'ai passé de bonnes heures à les contempler.

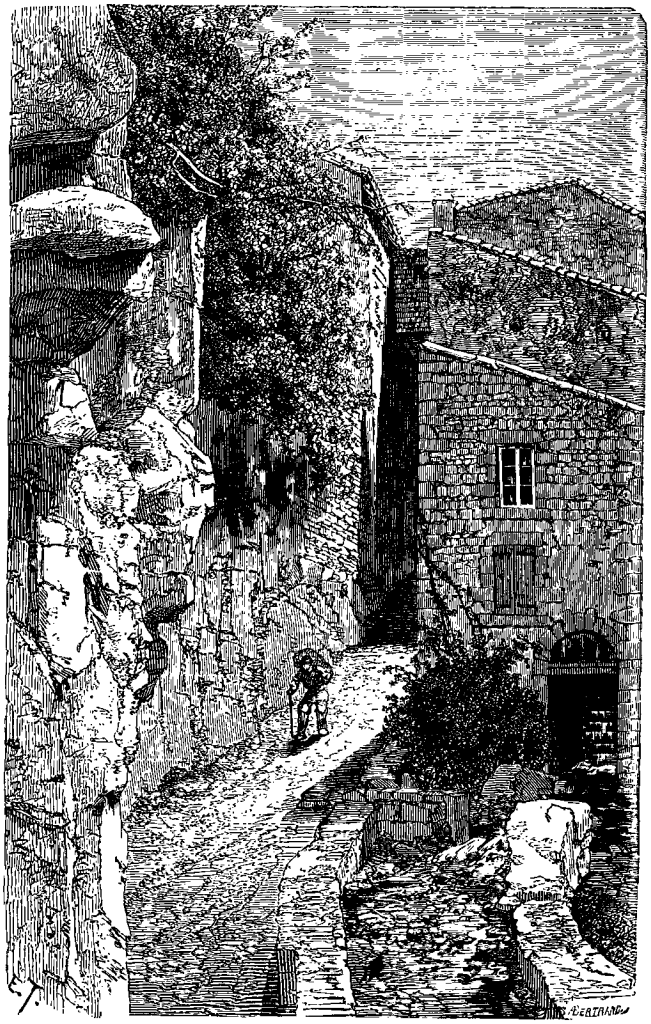
Quand sous les hautes ogives de la cathédrale, et

1. Voy. Grégoire de Tours; — les *Actes* de saint Austremoine; — la *Chronique* de Hugon de Verdun.

1. Voy. le continuateur de Frédégher.
2. Frédégher et son continuateur.
3. *Antiquités d'Auvergne*, par Jean Savaron. — Né à Clermont vers 1558, mort en 1622, ce fils de la vieille Auvergne fut aussi remarquable par son savoir que par son caractère. Député du tiers aux états généraux de 1614, il y souleva l'indignation des deux autres ordres par une liberté de langage qui recommande sa mémoire aux enfants de la France nouvelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous les voûtes de Notre-Dame du Port, — en face des lignes sévères de Saint-Eutrope se profilant avec la netteté et les tons de l'acier sur les verts coteaux de Chanturges, — devant les merveilleuses découpures de pierre de la fontaine du cardinal d'Amboise, le touriste aura analysé, comparé les mérites relatifs des styles byzantin, roman, gothique et de l'art de la Renaissance; — quand il aura salué avec respect les maisons où vécurent Savaron et Pascal, puis sur la place de Jaude la statue de Desaix, le *sultan juste;* — enfin lorsqu'il aura constaté, sous l'exploitation un peu puérile des eaux incrustantes de Saint-Allyre, le mode de formation de ce travertin qui joue un si grand rôle en géologie, — le touriste consciencieux n'aura pas tout vu dans Clermont; c'est au musée qu'il devra venir faire sa visite d'adieu à la cité et résumer les impressions qu'il y aura puisées.



La rue des Grottes à Royat. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Réunion de collections particulières, amassées à grands frais de patience et de savoir, d'argent et de temps, puis léguées pieusement à la ville, cet établissement, organisé, classé avec un soin infini par le plus érudit de ses généreux donateurs[1], offre, à l'amateur d'antiquités et d'archéologie, des échantillons aussi nombreux que variés de la sculpture de l'époque romaine, des fragments d'architecture des dix ou douze premiers siècles, des tombeaux des temps mérovingiens et des objets du moyen âge, émaux, ivoires, reliquaires, armures, qui rappellent les salles de l'hôtel de Cluny. Dans la galerie de peintures, ornée de cent cinquante toiles au moins, l'artiste en remarquera quelques-unes que le Louvre pourrait envier[2]. Mais je recommanderai surtout, à quiconque se préoccupe des origines de notre patrie et de la philosophie de l'histoire, de s'incliner sur les vitrines consacrées aux antiquités gauloises; il n'y contemplera pas sans intérêt des médailles d'or et d'argent datant de la grande lutte des Gaules contre Jules César et conservant encore les noms et les traits de quelques-uns des chefs des armées de l'indépendance; puis tout à côté, des lames de glaives brisés, des objets de bronze et de fer, débris de l'attirail de guerre des cavaliers et des chevaux, puis encore, en nombre infini, des haches de jade ou de serpentine, des casse-têtes en basalte, des poignards et des pointes de flèches en silex, — armes de la plèbe et de l'infanterie gauloise.

Qu'à ces dernières et modestes reliques des vieux âges, nul bouillant adepte de l'archéologie antédiluvienne, ne cherche à appliquer les théories fraîchement écloses au fond des couches alluviales de Moulin-Quignon et des grottes d'Aurignac. Les spéculations enfantées par *l'âge de pierre* n'ont rien à faire ici; toutes ces armes, tous ces objets, si différents qu'ils puissent être par la matière première, sont de même date et de même origine; le même heurt de charrue, le même coup de houe à essarter, les a exhumés de la couche commune où ils reposaient pêle-mêle depuis les grands jours de la lutte contre Rome, sur le plateau historique de Gergovie, et depuis une époque bien plus rapprochée sans doute, dans les camps de Corent et des Chazaloux. Je serais désolé que cette assertion dérangeât quelque système préconçu; mais les théories doivent plier devant les faits.

Le musée comprend en outre des galeries d'histoire naturelle où j'ai vu de précieux échantillons des roches et minéraux de l'Auvergne. Mais les plus curieuses, les plus complètes collections de ce genre, sont à deux pas de là, dans la demeure du savant professeur H. Lecoq, dont la porte, du reste, comme celle de M. Bouillet, est toujours ouverte à qui vient y frapper au nom de la science.

Ma plume vient de réunir deux noms dont Clermont peut s'enorgueillir, à bon droit, car depuis quarante ans les hommes qui les portent, toujours âpres à l'étude,

1. M. J. B. Bouillet.

2. Contentons-nous de citer une *Cléopâtre* de Pierre de Cortone d'après Rubens; une *Catherine de Médicis* de Clouet; une *Ronde de farfadets* de David Teniers; un *Arracheur de dents* de Valentin; une *Tête de Vierge* de Carlo Dolci, et surtout trois Callot, sans analogues et sans prix : *Les malheurs de la guerre.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toujours jeunes de verdeur et de dévouement scientifique, continuent dans ses murs la tradition de savoir et d'honneur qui a bien rarement fait défaut à la vieille Auvergne depuis les jours de Sidoine Apollinaire et de Grégoire de Tours.

IX

Royat et sa vallée. — Le Puy de Dôme et son cortége de volcans. — Le *Malpays* de la France centrale — Les puys de Pariou, Chopine et de Côme. — Coulées de lave de celui-ci. — Le camp des Chazaloux. — Les fonderies de Pontgibaud.

« C'est une chose agréable que la conversation; mais il faut un peu de promenade au bout, et je ne trouve rien de plus doux que de prendre un peu l'air de la campagne après avoir passé plusieurs heures d'entretien dans la chambre. »

Ainsi s'exprime Fléchier, montant en carosse avec de belles dames, « pour aller visiter la source des fontaines de Clermont, qui est une des curiosités du pays. » Et je suis de son avis. Aussi, — après une conversation de table d'hôte, bruyante autant qu'instructive, avec des négociants et des spéculateurs, attirés à Clermont, de la plaine et de la montagne, par la fascination des chances de gains, prêtes à éclore, à la grande foire d'août qui s'ouvrait le lendemain [1], — je m'empressai de suivre l'exemple du docte abbé (autant du moins que le permettaient les dissemblances de son siècle et du nôtre) et je pris le chemin de Royat, non en carosse peuplé de conseillères et de présidentes, mais sur l'impérial d'un omnibus à vingt-cinq centimes, qui de six heures du matin à dix heures du soir, dans la belle saison, ne cesse d'accomplir son évolution démocratique entre le chef-lieu du département et les bains de Royat ou plus correctement de Saint-Mart.

A l'époque de Fléchier, il n'y avait ici « qu'un ancien bain ruiné, encore rempli d'eau et si chaud qu'on ne pouvait quasi en approcher. » Ces ruines, dont une partie remontent jusqu'aux Romains et plus haut encore, déblayées il y a quelque vingt ans, ont été remplacées récemment par un magnifique édifice, et à l'établissement thermal de Saint-Mart il ne manque maintenant que quelques améliorations de détails pour en faire un des plus florissants et des plus fréquentés de la France.

Au premier rang de ces *desiderata*, je placerai l'ouverture de quelques sentiers, dirigés vers les sites intéressants, à titres divers, que renferment le voisinage immédiat des Thermes, et surtout donnant, ce qui n'existe pas aujourd'hui, un libre accès dans le pittoresque ravin que la Tiretaine a creusé entre Saint-Mart et Royat, dans l'épaisse coulée de lave, dont une des dernières éruptions du volcan de Gravenoire a barré son cours et comblé sa vallée.

C'est dans cette lave, épaisse de 21 mètres, qu'au fond d'une excavation naturelle, mais emménagée par l'industrie du fontainier en *regard artificiel*, jaillissent les sources qui alimentent Clermont de l'eau la plus pure. Un peu plus haut et dans la même paroi s'arrondit également la grotte dite *du Lavoir*, si connue par les innombrables descriptions qu'elle a inspirées aux prosateurs et aux poëtes et par les prétendues reproductions qu'en ont tentées les arts graphiques. Quant à moi je me suis arrêté longtemps sous sa voûte aux pendentifs de basalte, brodés de lichens bleuâtres et de verts capillaires, — devant ses sept jets intarissables projetant dans l'ombre des reflets irisés, et déversant dans un bassin tout noir leur cristal scintillant; je me suis assis en face du lierre allongeant ses guirlandes sur les angles saillants de l'entrée; et dans ses détails comme dans son ensemble, cette œuvre commune du feu et de l'eau, ne m'a prouvé que l'impuissance du crayon, du burin et même du pinceau à rendre certains effets d'ombre et de lumière. Et voilà pourquoi la planche qui devait offrir à mes lecteurs l'image de la grotte de Royat gît, à l'heure où j'écris, pelotonnée au fond de ma corbeille aux rebuts, en dépit du nom très-estimable dont elle est signée et des frais qu'elle a coûtés à mon éditeur.

En amont de Royat, la coulée moderne de Gravenoire s'atténue et plonge sous un verdoyant tapis; la vallée de la Tiretaine s'élargit et se creuse en berceau. Ce n'est plus un ravin, c'est un verger; mais un verger excavé de plusieurs centaines de mètres entre des pentes de granit et de basalte, revêtues elles-mêmes jusqu'à leurs cimes d'arbres et de gazon. Pendant une heure au moins, nous l'avons remontée, comme on parcourt en rêve une création de Bernardin ou de Lamartine; nous confiant au hasard capricieux des petits sentiers perdus dans les grandes herbes humides, émaillées de paquerettes auréolées, de narcisses blancs et de renoncules jaunes, et nous écartant bien souvent de la ligne droite, pour voir sourdre ou bondir du sein d'une roche moussue quelque cascatelle, dont le lointain murmure nous avait séduits.

Quand l'administration des bains de Saint-Mart sera parvenue à ouvrir pour ses malades quelques voies praticables à travers ce paradis; quand ils pourront, sans trop de fatigues, sans risquer de se mouiller jusqu'à mi-corps dans la prairie, ou de se rompre les pieds sur les corniches des rampes latérales, aller savourer le lait frais et aromatique de Fontanat, ou respirer les arômes résineux des bois de Solagnat et du Creux-d'Enfer, ce jour-là elle aura fondé sur des bases solides la prospérité de ce bel établissement, dont les actions, que j'ai trouvées en baisse, pour parler le langage moderne, seront dès lors cotées au même taux que celles de Plombières et de Vichy.

Une fraîche allée de frênes unit les deux hameaux de Fontanat et de la Font-de-l'Arbre, où nous vîmes la plus haute source de la vallée; puis, ayant franchi un

1. Les transactions du commerce et de l'industrie locale s'élèvent à Clermont à un chiffre très-élevé. Elles portent principalement sur le chanvre peigné, teillé et filé, sur les toiles fortes pour voiles et pavillons maritimes; sur les farines fines et leurs dérivés, le vermicelle et la semoulle; sur les conserves de fruits, les pâtes d'abricots et les sucres de betteraves; sur le bétail et les fromages de la montagne, et enfin sur les vins abondants des côtes Clermontoises, qui vont grossir les flots de liquide englouti à Paris et à l'étranger sous le nom fallacieux de Bordeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu plus loin la grande route de Clermont à Bordeaux, nous nous trouvâmes, presque sans transition, sur le plateau des Dômes, en face du Grand-Puy.

A l'aspect de cette masse, imposante par l'angle qu'elle soustend avec l'horizon et par l'escarpement de ses pentes qui ne s'infléchissent sur aucun point de son contour au-dessous de quarante-cinq degrés, et se relèvent souvent jusqu'à soixante; aux premiers regards jetés sur l'espace qui nous en séparait encore, zone sauvage dont la maigre végétation de genêts et de bruyères ne voile qu'à demi le sol de pouzzolane, tout mamelonné de scories, je sentis surgir du fond de ma mémoire l'image du Jorullo et de ces *malpais* ou champs phlégréens, qui pétris, injectés, boursoufflés par les flammes et les vapeurs souterraines, forment la base du volcan mexicain, depuis l'heure où, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1759, il se souleva tout entier du fond de l'abîme de feu, comme un fantôme noir (*bulto negro*).

J'avoue que ce ne fut pas sans efforts et sans peine que je parvins à m'abstraire de cette réminiscence évoquée de par delà l'Atlantique, et que pendant les trois jours que je passai sur les cimes, le long des flancs ou dans les cratères du groupe central des Dômes, elle me revint plus d'une fois à l'esprit comme une échelle de proportion applicable aux objets que j'avais sous les yeux; comme un trait d'union reliant à travers d'incalculables siècles, les phénomènes d'hier, à ceux dont je foulais les vestiges sans date.

Pour atteindre le sommet qui a donné son nom à toute la chaîne, nous suivîmes un sentier tracé par les pluies et les troupeaux, à travers un col étroit, resserré entre les flancs du grand cône et l'amas de scories et de cendre, qui porte le nom de Petit-Puy de Dôme. Ce volcan d'éruption, entièrement différent de son colossal voisin, et par la forme et par la substance, n'a de régulier que son cratère, auquel ses contours arrondis comme au compas, et tapissés d'un épais gazon, ont valu des bergers de la montagne l'appellation de *Nid de la Poule*. Jusqu'au niveau de cette pastorale bouche ignivome, l'ascension du grand Puy n'offre aucune difficulté. Il n'en est pas de même à partir de ce point. La déclivité de sa pente, son revêtement serré d'herbes fines et de plantes grasses, ainsi que la vivacité de l'air ambiant, rendent l'accès de cette cime plus pénible que celle de beaucoup d'autres bien plus élevées, mais qui doivent à l'ampleur de leurs bases et de leurs contre-forts un isolement dans l'atmosphère moins absolu que celui du Puy de Dôme.

Chateaubriand rend en ces termes l'impression que lui a laissée cette ascension : « Je suis allé au Puy de Dôme par pure affaire de conscience; la vue du haut de cette montagne est beaucoup moins belle que celle dont on jouit de Clermont. La perspective à vol d'oiseau est plate et vague; l'objet se rapetisse dans la même proportion que l'espace s'étend. »

Sentant et écrivant en artiste, Chateaubriand a raison; au point de vue scientifique, il a tort. Les chances d'une existence errante ont pu placer sous mes yeux de plus beaux panoramas que celui-ci; mais jamais de plus curieux. Toute l'orographie de l'Auvergne, vivante et colorée, se déploie au-dessous et autour de nous. Depuis les masses bleuâtres, indiquant les contours lointains du Cantal, par-dessus les noires dentelures du Mont-Dore, jusqu'aux éminences qui entourent le Gour de Tazana, l'œil peut suivre les traces du feu souterrain qui a modelé le noyau autour duquel s'est constituée la France.

La cime que nous foulons forme le centre du grand bombement granitique dont la voûte, crevassée, à une des dernières heures géologiques de la terre, notre mère, a donné naissance à soixante-quatre volcans, alignés dans l'axe du grand Puy. On peut les dénombrer de son sommet : trente-neuf au nord, vingt-cinq au sud, une vingtaine d'autres hérissent encore les escarpements qui bordent le bassin de l'Allier, et, lorsqu'au delà de leurs crêtes, au delà des verdoyantes concavités de la Limagne, l'œil, arrêté à l'orient par les montagnes de la Loire, se tournera du côté opposé et s'égarera dans les lignes indécises des collines de la Creuse, estompées et bleuies par l'éloignement, il faudra avouer qu'il est rarement donné à l'homme de contempler une plus grande scène.

La plupart de ces volcans sont pourvus d'un cratère, quelques-uns même en ont plusieurs encore bien conservés. Cinq seulement, et parmi ceux-ci le grand Puy de Dôme lui-même, semblent n'avoir jamais fourni d'*évents* ou de cheminées aux émanations du foyer central. Ce sont de simples boursoufflures d'une pâte minérale, poussée hors de l'écorce du globe par des vapeurs élastiques et brûlantes, et que sa nature particulière a mis à l'abri des affaissements et des crevasses lors de son refroidissement. Il en est résulté une roche blanche, légère, avide d'eau, rude au toucher. Baptisée du nom de *Domite*, d'après son gisement principal, elle a été depuis soixante ans, parmi les géologues, l'objet de divisions qu'ils eussent facilement évitées en songeant à combien de résultats divers on peut arriver en variant le dosage et le degré de calorique des mêmes bases chimiques.

Cette idée, trop simple, sans doute, pour être scientifique, m'est venue tout naturellement après quelques heures passées sur les flancs du Puy Chopine. Issu à l'extrémité nord de la ligne jalonnée par les bouillonnements de la matière *domitique*, il en contient à son centre un jet puissant, entre deux couches presque verticales de granit non altéré et de basalte pur, et témoigne ainsi dans sa masse bréchiforme des nombreuses transformations que les agents volcaniques, à l'œuvre dans le sein de la terre, peuvent faire subir à la roche primitive.

L'homme a-t-il été témoin de ces grandes manifestations des énergies intérieures de notre planète? Cette question que nul ne peut se dispenser de faire en face de ces volcans éteints, en éveille immédiatement une autre au fond de la pensée : *la communication de tous ces évents avec le foyer central est-elle si bien fermée qu'elle ne puisse se rouvrir?* Un soir, ayant remonté pendant deux lieues la coulée de laves du Pariou, nous pénétrâmes avec sa couche de scories fraîches et noires

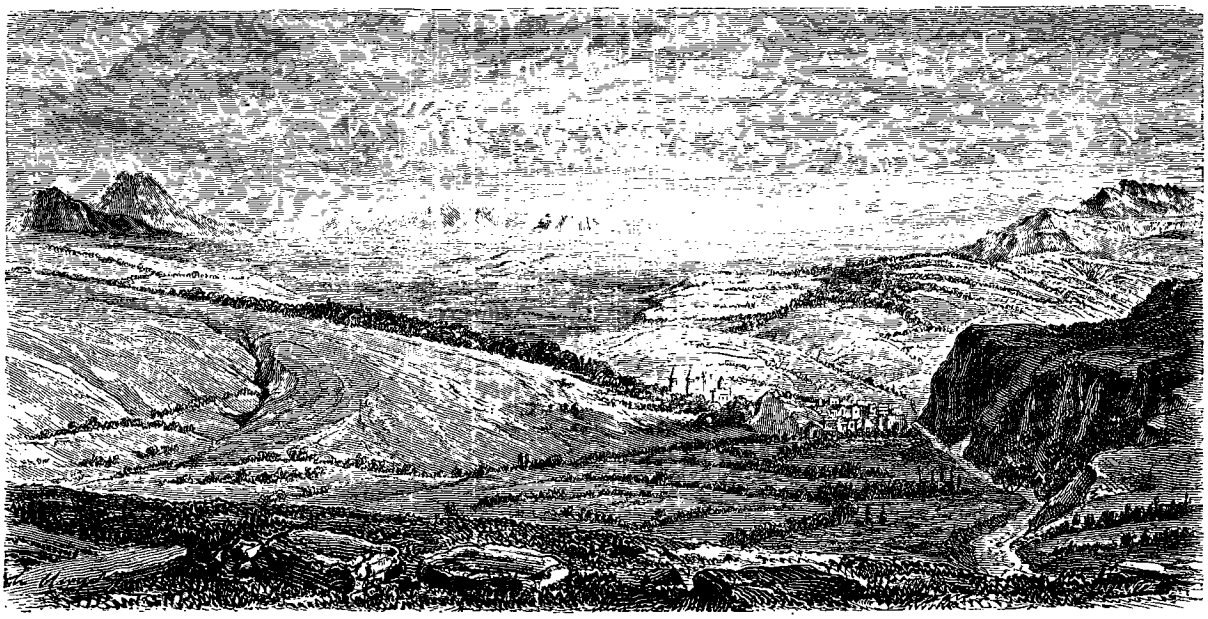
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme du machefer de forge, jusque dans le double creuset qui la vomit. Il y a là, comme au Vésuve, deux volcans concentriques : la Somma et le cratère moderne. Après avoir contourné l'arête étroite, vive et sans brèche de ce dernier; après avoir glissé le long de ses parois, hautes de 95 mètres, toutes luisantes et mouchetées encore de vitrifications et de cristaux déposés par la matière en fusion, il nous a été impossible de ne pas nous demander si, lorsque Spartacus et ses compagnons, au début de leur sainte entreprise (an 73 av. J. C.), vinrent chercher un asile dans la bouche béante du volcan napolitain, ceinte de vignobles et frangée de pampres verts, ce gouffre avait un aspect plus formidable que celui-ci, et si la flamme sous son pavé dormait depuis moins de temps que sous la masselotte qui nous portait?...

Le Pariou pourtant n'est ni le plus beau, ni le plus puissant des volcans de ce groupe; à l'ouest, et tout près de lui, se dresse le puy de Côme qui le dépasse par la hauteur et la régularité de son cône, ainsi que par la masse énorme de lave épanchée de son sein. Une seule de ses coulées a rejeté d'une lieue dans l'ouest le cours entier de la Sioule et couvre plus de 16 kilomètres carrés. (V. la carte t. XIII, p. 111.)

C'est une des plus raboteuses *cheires* des Dômes. Nous nous sommes hasardés, non sans difficultés et sans risques, sur sa surface, et elle ne nous a présenté qu'un mélange de rochers calcinés et de scories, de blocs anguleux d'un basalte compacte, projetés, entassés confusément, comme des glaçons, après une tempête de l'Océan polaire.

Et pourtant, dans cet enfer, des hommes ont vécu! A une époque ignorée, il a été un refuge, sinon un berceau pour une tribu, un clan de l'Arvernie; car à nul autre peuple qu'à la vieille race gauloise on ne peut attribuer l'étrange cité, qui, dans l'angle nord-est de la *cheire* de Côme, à une lieue de Pontgibaud, dort morte,

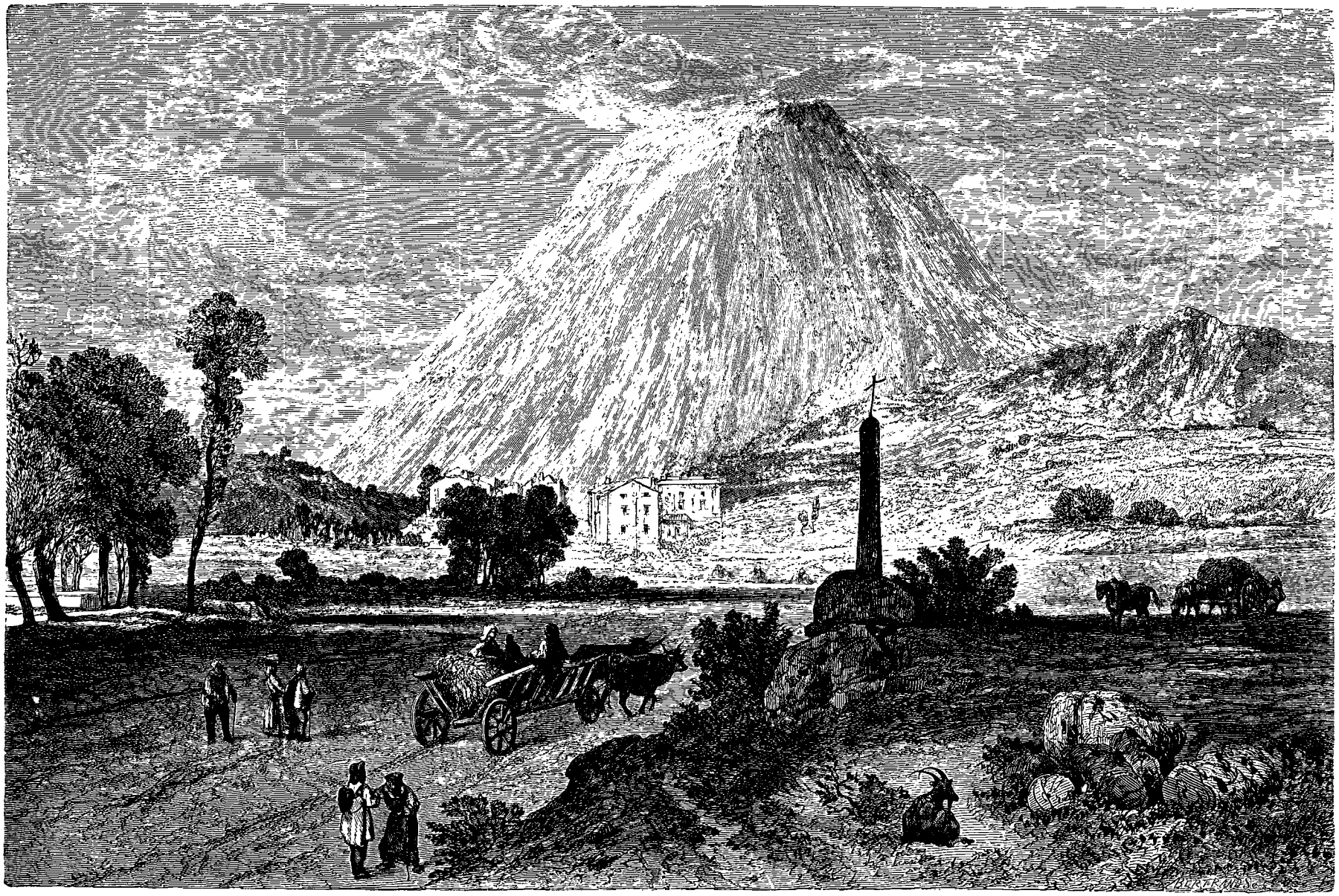


Vue de la vallée de la Sioule et de la Cheire de Côme. — Dessin de Hubert Clerget d'après nature.

mais encore debout, et pendant si longtemps oubliée que les villageois d'alentour n'en connaissent pas les chemins, et que la description qu'en fit pour la première fois, au commencement de ce siècle, un membre de l'Académie de Clermont, ne souleva guère moins d'étonnement que n'en fit naître, à la même époque, la découverte des monuments du Scioto et des bords de l'Ohio.

Le plan (p. 270) que M. Bouillet a bien voulu nous permettre d'emprunter à l'atlas de sa *Statistique monumentale* du Puy-de-Dôme, et dont nous avons constaté sur les lieux l'irréprochable exactitude, donnera à nos lecteurs une idée plus parfaite du *Camp des Chazaloux* que ne pourrait le faire une longue description. Nous avons suivi pas à pas le développement de ce retranchement barbare sur le dos même de sa muraille en pierres sèches. Il mesure encore six à sept pieds de large, deux mètres de hauteur à l'intérieur, et a pu en avoir le double ou le triple à l'extérieur, grâce à la profondeur des ravins naturels qui lui servaient de fossés. Il renferme encore plus de soixante cases debout, comme lui bâties sans mortier. Toutes aussi ont perdu leurs toitures qui, selon l'usage gaulois, ne consistaient qu'en bois, chaume ou terre battue, et se sont effondrées depuis longtemps sur leurs foyers éteints. Les portes principales de l'enceinte correspondaient avec les extrémités de son grand axe, et devant chacune d'elles des constructions carrées semblent avoir tenu lieu des *avancées* ou des *cavaliers* de nos places fortes modernes. Des issues plus cachées conduisaient dans l'un des ravins où de dessous la lave jaillit une petite source, dont l'existence n'a pas été sans doute sans influence sur le le choix que des créatures humaines ont fait de ce lieu de refuge. Comme si tout devait y être étrange, ce filet d'eau qui ne vient au jour, en hiver, qu'entouré de vapeurs tièdes, s'échappait quand je le visitai (le 20 août, par une atmosphère torride), d'un orifice hérissé d'ai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Puy de Dôme vu du nord de la Baraque. — Dessin de Jules Laurens d après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guilles de glace, et les mousses qui tapissent ses bords étaient couvertes de gelée blanche. Un courant d'air, comprimé dans les flancs de la lave, et accompagnant la sortie de l'eau avec une violence qui croît en raison de l'excès de la température du dehors sur la sienne, donne l'explication de ce phénomène que l'on peut reproduire artificiellement dans tous les cabinets de physique.

Pendant combien de temps, à combien de reprises cette petite source a-t-elle servi aux besoins des hommes et des troupeaux retirés dans le retranchement voisin? A combien de larmes et de sang s'est-elle mêlée avant de retomber dans sa solitude native? Nul ne peut le dire. L'appellation de *Chazaloux* attachée à cette localité ne répond à aucune étymologie; celle de *camp des Sarrasins* que les pâtres des environs s'obstinent à lui donner également, est moins un certificat d'origine qu'une vague réminiscence, sans doute, de l'abri que ce repaire fortifié offrit aux riverains de la Sioule lors de l'invasion des Arabes, dont les coursiers, certes, n'ont pu piétiner la *cheire* de Côme. Je croirais volontiers que bien avant cette époque et depuis, dans les siècles qui s'écoulèrent entre l'insurrection des Bagaudes et les révoltes des paysans au quatorzième siècle, le vieux retranchement celtique a dû servir de refuge à plus d'une bande d'opprimés et d'outlaws; de la même manière que, de mes premiers regards d'enfant, aux jours les plus sombres de notre histoire moderne, au lendemain de Waterloo, j'ai vu un camp dit de César, perdu au fond des bois de la Haute-Saône, abriter l'intraitable désespoir d'indomptés partisans et de généreux proscrits.

On ne peut savoir également à quelle époque le taillis de chênes qui ajoute déjà une ombre nouvelle à l'ombre que les siècles ont étendue sur cette vieille citadelle de nos premiers ancêtres, a commencé à germer dans son pavé de lave, dans le sol de ses cabanes et jusque dans les interstices de ses murailles; mais on prévoit plus aisément l'époque où l'action continue des racines, l'élaboration des sucs végétaux et la décomposition annuelle des feuilles et des graminées, exerceront sur le tout un double travail de sape et d'enfouissement, et finiront par recouvrir les reliefs saillants et les lignes anguleuses du camp des Chazaloux d'un linceul de gazon, largement ondulé comme la surface d'un cimetière abandonné.

A défaut des générations humaines, toujours oublieuses, la nature a doté ce lieu d'un point de repère : près de l'entrée du fort qui regarde l'ouest, un grand sapin, le seul de toute la cheire de Côme, et dont quelque rafale des montagnes a apporté de loin la semence, élève sa flèche pyramidale et quasi funéraire. Je me suis arrêté sous sa robuste ramure, à contempler la scène étrangement sauvage qu'elle domine, et venant à rêver aux caprices de la renommée, distribuant un peu au hasard, aux monuments comme aux hommes, ses faveurs ou ses dédains, je m'y serais oublié plus longtemps encore sans l'anxiété de notre guide, qui à plusieurs reprises nous signalait l'imminence d'un orage formé dans les gorges du mont Dore et se précipitant le long du verdoyant bassin de la Sioule avec la rapidité d'un train lancé à toute vapeur. En effet, nous eûmes beau hâter le pas, la nuée ne tarda pas à nous atteindre et à nous envelopper dans une véritable avalanche d'eau, sillonnée de tonnerres et d'éclairs.

Rentrés à Pontgibaud dans l'état le plus piteux, nous n'avions rien de mieux à faire que d'aller nous sécher à la gueule brûlante des fonderies de plomb argentifère auxquelles la bourgade doit aujourd'hui son renom et sa prospérité.

Ces usines sont alimentées par des minerais extraits du gneiss et du mica-schiste, à cent ou cent quarante mètres de profondeur. Les principaux gisements se trouvent dans l'étroit défilé où coule la Sioule, près des hameaux de Pranal et de Barbecot, au pied du volcan de Chaluset. C'est là que sont installés les bocards et les ateliers de lavage. Cette exploitation, la première de ce genre que possède la France, après celle de Paullaouen, dans le Finistère, donne annuellement 8000 tonnes métriques de galène, qui rendent à l'industrie 20000 kilogrammes de plomb, 1100 kilogrammes d'argent pur et 110 000 kilogrammes de litharge.

X

Gergovie. — Étude d'histoire et de géologie. — Vercingétorix et César. — Un humble observateur et M. Poulett-Scrope.

Si l'on sort de Clermont par l'extrémité méridionale de la place de Jaude, le premier embranchement que projette à gauche la nouvelle route de Bordeaux, ne tarde pas à pénétrer dans un terrain bombé, dont les parois révèlent au premier abord le caractère volcanique. C'est en effet une coulée de lave, une des dernières, la dernière peut-être qui soit issue de l'officine immense qui a soulevé les Dômes. Vomie par le puy de Gravenoire, elle est de la nature de toutes les laves modernes de la Sicile et de Naples, bulbeuse, scoriacée, pleine de cendres et de pouzzolane. La main de l'homme, aidée du concours des eaux courantes et atmosphériques, a fini par la transformer en un sol maintenant couvert de vignobles et qui fait la fortune des populeuses communes de Beaumont et d'Aubières, en rivalisant de fertilité avec les pentes bien connues de l'Etna et du Vésuve.

Les sources abondantes qui, à quatre et cinq mille mètres de distance, à l'Oradou, à Montjoly comme à Royat, s'échappent des extrémités de cet immense torrent de matière ignée, semblent indiquer qu'il s'est épanché sur une puissante nappe d'eau. Mais la masse de liquide chargé de principes saccharins, alcooliques et taniques que distillent ses flancs par l'intermédiaire des ceps de vigne, paraît également inépuisable. C'est à ce point, qu'en temps de récoltes moyennes, les buveurs les plus altérés sont admis, m'assure-t-on, dans les celliers de Beaumont et d'Aubières, à raison de 20 centimes, non par litre, mais par heure de consommation!!! On me dit encore qu'en 1848 ces fils des vieux Gaulois n'employaient que du vin à l'arrosage des jeunes arbres de la liberté. Les malheureux! ils ne se doutaient pas qu'ils en calcinaient les racines!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Immédiatement au sud de Beaumont la petite rivière d'Artières, fortement encaissée entre des prairies ombreuses et de plantureux vergers, contourne la base du puy de Montrognon, éminence conique surmontée d'une ruine féodale. En gravissant jusqu'à celle-ci je suis tout étonné de trouver deux pans de murailles effrangées et largement espacées, à la place de la tour ronde que l'œil croit voir des boulevards de Clermont. Ce sont les restes d'une forteresse bâtie en 1196 par le premier dauphin d'Auvergne et démantelée en 1634 par Armand Duplessis, le grand démolisseur. Ses fondations ont pour base un faisceau de prismes basaltiques qui peut donner une juste idée de ce phénomène volcanique auquel la science contemporaine a adapté le nom étranger de *Dyke*. Ce faisceau ne repose pas, comme l'affirme un géologue anglais, sur les couches horizontales du calcaire déposé aux époques éocène et miocène par le grand lac d'eau douce qui baignait alors les berges orientales du plateau des Dômes; il a surgi au jour des profondeurs ignées du globe, à travers ces mêmes couches, en les soulevant circulairement autour de lui. L'inclinaison de ces couches, leurs fractures au sommet et à la base du cône expliquent parfaitement le mode de formation de son noyau, et pour voir dans ce jet vertical de basalte un fragment isolé d'une immense coulée horizontale qui antérieurement à des siècles incalculables d'érosion se serait étendue du cratère du puy de Berzé à l'extrémité orientale de Gergovie par-dessus les puys Giroux, de Jussat et de Risoles[1], il faut être, par système, adversaire intraitable de toute expèce de soulèvement; or, j'avoue humblement que je ne le suis pas.

Pour gravir le cône de Montrognon nous avions laissé notre voiture à Beaumont sur les bords de l'Artière, nous la retrouvâmes au bourg de Romagnat devant la grille d'un beau parc moderne qui domine de ses grands ombrages le petit et verdoyant vallon qu'arrose le ruisseau de Clémençat. A l'autre extrémité de Romagnat, le lit d'un ravin profond, rugueux, offre aux piétons un sentier d'un pénible parcours pour atteindre le col des Goules, seul nœud qui rattache le plateau tabulaire de Gergovie au massif des Dômes. Mais nous savions qu'à la hauteur du village d'Opmes une voie carrossable avait été ouverte en 1862 à travers les hauteurs de Risoles, pour l'Empereur Napoléon III, alors qu'en vue de l'histoire de César il était venu visiter Gergovie. Nous la suivîmes; ses courbes et ses rampes ont été si bien ménagées sur son développement de deux mille mètres qu'il ne fallut pas à notre lourde calèche de louage plus d'un quart d'heure pour le franchir et nous déposer sur le plateau même, entre deux amas de décombres qui marquent, à ce que croient les explorateurs les plus récents, l'emplacement d'une porte de l'antique oppidum.

Dût l'esprit sceptique et railleur de notre temps s'exercer aux dépens de ma faiblesse, j'avoue n'avoir pas foulé sans émotion ce sol hanté de vieux souvenirs.

1. Poulett Scrope, *Geology and extinct volcanos of France central*, p. 108 et 109.

Je ne connais pas d'ailleurs de site plus étrange. Sa forme, sa grandeur, son élévation au centre d'une ellipse immense dont tous les rayons viennent converger sur ses escarpements, ont dû frapper vivement l'imagination des premiers groupes d'hommes qui s'établirent autour de lui. Si de bonne heure la Limagne fut le cœur et la moelle des Gaules, Gergovie en fut l'acropole naturelle.

Son sommet élevé de sept cent quarante mètres environ au-dessus du niveau de la mer, de trois cent quatre-vingts au-dessus de la plaine, forme un plateau de plus de cinq cents mètres de large sur environ quinze cents de long; mais un cordeau tendu de l'arête occidentale à l'arête orientale du plateau mesurerait à peine quatorze cents mètres; le surplus est le résultat de la courbure du sol, légèrement excavée en berceau. « Son versant septentrional et celui de l'est présentent *des pentes tellement abruptes qu'elles défient l'escalade*[1]. » Le versant sud, au contraire, s'étage en un immense escalier, dont les gradins forment comme des terrasses légèrement inclinées vers la plaine.

L'obscurité dont les commentateurs ont si souvent accusé la concision des *Commentaires de César*, au sujet de Gergovie, n'existe en réalité que pour ceux qui n'ont pas visité sérieusement la vieille forteresse gauloise.

César, qui ne pouvait penser à l'investir avec six légions incomplètes présentant tout au plus 30 000 combattants, n'a pu également songer à l'assaillir que par le seul côté acccessible : le sud.

Ce fait a été, du reste, surabondamment démontré par l'impérial écrivain dont nous venons de citer un passage et auquel sa position souveraine a permis de faire opérer sans interruptions et sans obstacles, autour de Gergovie, des recherches et des fouilles interdites aux facultés des vulgaires archéologues.

Aussi, lorsque nous eûmes fait lentement, par l'ouest et le nord, le tour de la montagne, en côtoyant le long de ses arêtes les débris concassés de ses antiques murailles; — lorsqu'après avoir interrogé çà et là les monceaux pulvérisés de basalte et de poterie, dont les lignes, prolongées perpendiculairement au petit axe du plateau, semblent comme les vertèbres désagrégées des ruelles gauloises, nous eûmes atteint l'angle sud-est de l'oppidum, — il nous fut facile d'analyser à notre tour le texte de César : nous embrassions d'un regard le théâtre des scènes décrites au septième livre de ses commentaires.

Peut-être, remontant à dix-neuf siècles des jours actuels, pourrait-on, sans trop d'efforts archaïques, sur ce plateau froid, nu, ondulé par des sillons de débris comme un cimetière dévasté, évoquer les ombres des anciens jours, et, leur restituant l'apparence et les formes de la vie, grouper dans une vision rapide les êtres et les choses qu'il réunit à l'heure solennelle, où tous les clans de l'Arvernie, hommes, femmes, enfants, vieil-

1. *Histoire de Jules César*, Plon, éditeur, 1866, t. II, p. 268.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

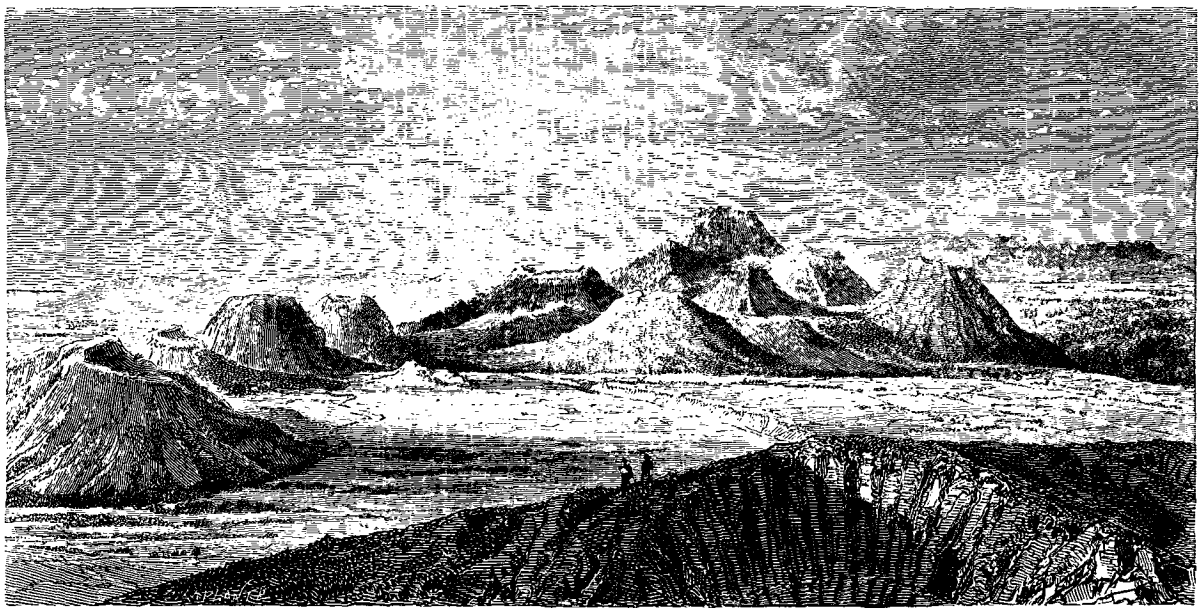
lards, poussant devant eux leurs troupeaux et chargés de leurs richesses rustiques, y accoururent pour triompher d'un inique envahisseur ou mourir libres, en vue de leur terre natale, de leurs bois sacrés et des cimes mystérieuses de leurs vieux volcans.

Mais cette tentative m'entraînerait bien au delà des limites imposées à ce récit; rentrons dans le cadre des *Commentaires*.

César, ayant reconnu la place, désespéra de l'enlever de vive force et ne crut pas pouvoir en faire le siége avant d'avoir tranché la question des subsistances en sa faveur et contre l'ennemi.

Vercingétorix, d'autre part, avait assis son camp sous l'oppidum, entre les remparts et un second mur, de six pieds de hauteur qui, suivant à mi-côte une des corniches naturelles de la montagne, faisait complétement le tour de celle-ci.

« .... Les troupes gauloises, rangées par ordre de nations à de faibles distances l'une de l'autre, occupaient toutes les hauteurs et présentaient un aspect terrible. Tous les jours, au lever du soleil, les chefs qui formaient le conseil du généralissime se rendaient près de lui, soit pour les communications à faire, soit pour les mesures à prendre; et lui, ne laissait pas s'écouler de jour sans essayer le courage et la valeur des siens, en faisant combattre sa cavalerie, qu'il entremêlait d'archers. En face de la ville, au pied de la montagne, était une colline bien fortifiée et escarpée de tous côtés : en s'en emparant, l'armée romaine ôtait à l'ennemi les moyens de se procurer de l'eau et du fourrage. Ce poste était gardé par une garnison assez faible. César sortit du camp dans le silence de la nuit, et, chassant la garnison avant qu'elle pût être secourue, occupa le poste, y plaça deux légions, et ouvrit d'un camp à l'autre un double fossé de douze pieds, pour assurer la communication contre toute attaque soudaine[1]. »



Chaîne des Dômes, vue de la base du puy Chopine. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

Les vestiges de ce petit camp se sont retrouvés sur le plateau de la Roche-Blanche. De là on a pu suivre ceux du double fossé jusqu'aux restes d'une enceinte plus vaste s'étendant entre le cours de l'Auzon et l'ancien lac de Sarlièvre, desséché il y a deux siècles.

Par ces lignes de près de cinq kilomètres de développement, César croyait avoir fermé le seul chemin qui permît à la cavalerie gauloise du plateau l'accès de la plaine, de l'eau et du fourrage. La ruine complète des chevaux et celle des nombreux troupeaux que renfermait l'oppidum ne devait plus être ainsi qu'une affaire de temps.

Mais le temps s'écoula sans justifier les calculs du général romain, dont la position, au contraire, devenait de moment en moment plus critique; car tout délai multipliait autour de lui les défections et les soulèvements.

« Or, un jour que s'étant rendu à son petit camp, il examinait en face de lui les lignes ennemies, il les vit avec étonnement fort dégarnies de troupes. » Les rapports concordants de ses batteurs d'estrade et d'un certain nombre de transfuges lui apprirent qu'à l'ouest de Gergovie un col étroit et des hauteurs flanquées de bois et d'escarpements difficiles, mais d'un parcours aisé sur leur ligne de faîtes, avaient jusqu'alors garanti les communications de l'oppidum avec l'intérieur du pays, mais que Vercingétorix, craignant que cette position importante n'attirât enfin l'attention et les attaques des Romains, y avait emmené la plus grande partie de ses troupes pour la fortifier[2].

Cette révélation dicte à César un nouveau plan d'attaque : dès le lendemain, à l'aube, il envoie à son extrême gauche une légion et un corps de cavalerie, inquiéter par de fausses démonstrations les travailleurs

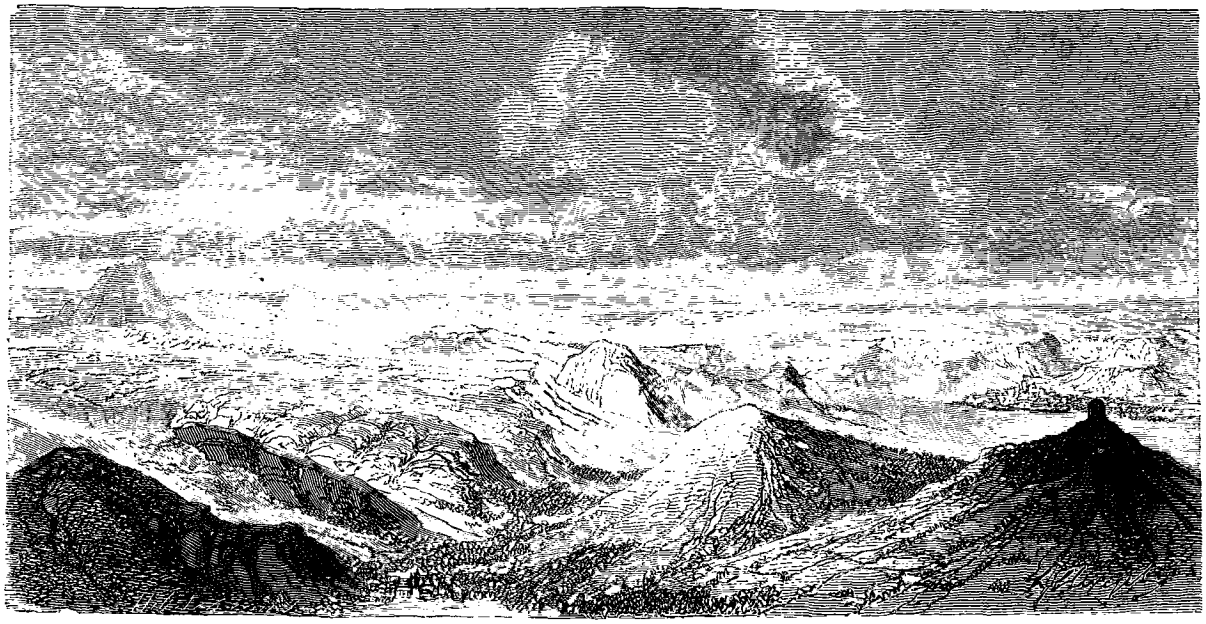
1. *Commentaires*, liv. VII, ch. XXXVI.
2. *Commentaires*, liv. VII, ch. XLIV.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont on lui a parlé et tandis qu'il attire ainsi de ce côté l'attention des masses gauloises, il fait passer à couvert tout le reste de son armée dans son camp le plus rapproché de la place, et lance directement sur Gergovie trois légions qu'il appuie de sa personne avec deux autres. En peu d'instants, l'intervalle qui sépare le plateau de la Roche-Blanche des rampes de l'oppidum est franchi, le mur de six pieds forcé, le camp gaulois envahi, et les légionnaires victorieux arrivent avec les fuyards jusqu'aux portes mêmes de la ville.

Alors des cris d'épouvante s'élèvent de l'intérieur; du haut des remparts des mères de famille jettent aux assaillants de l'argent, des bijoux, de riches étoffes; et le sein nu, les bras étendus, elles implorent la pitié des Romains pour elles et pour leurs enfants.... Pendant ce temps quelques légionnaires escaladaient la muraille.

Mais le bruit du combat, les clameurs de la cité étaient parvenus jusqu'à Vercingétorix. Sa cavalerie lancée à toute bride par le col des Goules vient tomber comme une avalanche sur le flanc de l'ennemi, l'infanterie suit à la course; les garnisons de l'oppidum et du camp se rallient; les femmes, honteuses d'avoir tendu aux Romains des mains suppliantes, maintenant debout sur le mur, les cheveux épars, leurs enfants soulevés dans leurs bras, excitent leurs défenseurs de la voix et du geste. Le lieu, le nombre, tout rend le combat inégal, les légions plient; l'apparition sur leur droite d'un corps d'auxiliaires Éduens, chargé par César d'opérer une diversion, et qu'elles prennent pour une division ennemie, achève de jeter la terreur dans leurs rangs; elles sont précipitées le long des escarpements de la montagne et rejetées en désordre sur leur réserve. César, posté sur un terrain moins défavorable avec sa fidèle *dixième* (j'allais dire avec sa garde), couvre avec peine leur retraite dans ses retranchements.



Le Puy de Dôme et la berge occidentale du bassin de la Limagne, vus des hauteurs de Risoles. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

Trois jours après il abandonnait ses lignes et mettait l'Allier entre lui et l'armée gauloise, pendant que les têtes sanglantes de sept cents légionnaires et de quarante-six centurions ou tribuns, séchaient sur le couronnement des portes de l'oppidum.

« Ainsi, » dit le plus national de nos historiens, « les défenseurs de Gergovie prouvèrent que l'invincible César pouvait être vaincu[1]. » Le retentissement de ce fait fut immense dans toute la Gaule; il rallia à la cause de l'indépendance les tribus, les clans, les cités qui hésitaient encore. On peut donc faire dater de cette journée le premier élan des enfants du sol vers cette unité nationale que leurs descendants ne devaient conquérir qu'après dix-neuf siècles de douleurs et d'épreuves, de défaillances et de convulsions.

A ce titre nous regretterons toujours que la statue de Vercingétorix, qui figure aujourd'hui sur le plateau d'Alésia et n'y apparaît guère que comme un trophée enchaîné à la mémoire du conquérant romain, n'ait pas été érigée plutôt sur le point culminant de Gergovie. Là du moins ce bronze colossal n'eût soulevé ni doutes ni ambages, et eût été salué, — par les innombrables regards qui du fond de la Limagne, des plateaux du Forez et des Dômes, des contre-forts du Mont-Dore et du Velay, se tournent chaque jour vers la vieille acropole de la France centrale, — comme un pieux hommage aux origines sacrées de la patrie. . . . . .

. . . . . .

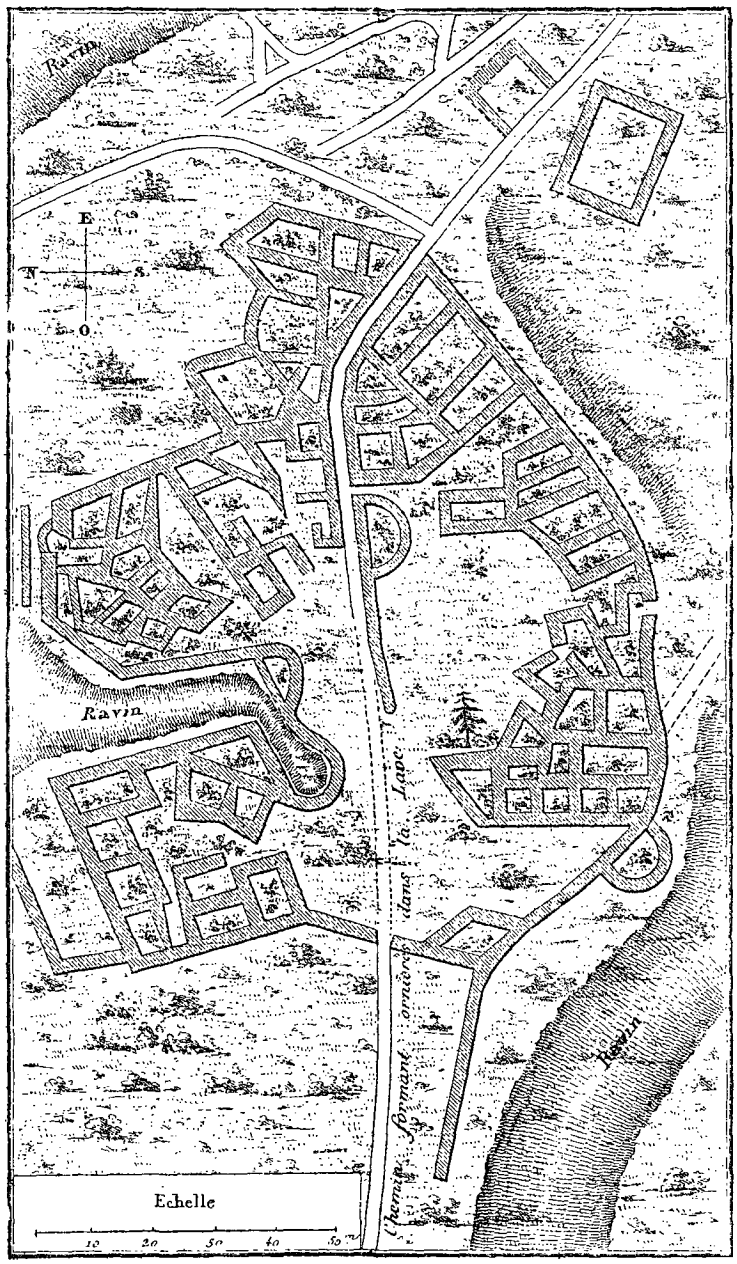
En échangeant ces pensées et d'autres semblables, nous avions abandonné le plateau aux seuls êtres vivants qui nous y ayons vus, — deux ou trois vipères se traînant au soleil, — et nous suivions, le long de sa pente qui fut le théâtre de l'attaque et de la défaite de César, un chemin accidenté de mauvais pas, praticable

1. Henri Martin, *Hist. de France*, t. Ier, l. IV.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout au plus pour les chars à bœufs et les charrues que la mise en culture de l'antique oppidum attire de loin en loin des habitations riveraines de l'Auzon. Pendant que notre voiture s'y engageait résolûment pour aller nous attendre sur la route d'Espagne à la hauteur de Pérignat, nous nous hasardâmes dans les ravins qui, sillonnant profondément la montagne à l'est du hameau de Merdogne, offrent à l'étude de belles coupes géologiques. Autre sujet de controverses!

Toute la base de Gergovie est formée, comme le fond de la plaine environnante, de strates légèrement inclinées vers l'est, et dont un calcaire blanc marneux forme la substance. Aux deux tiers environ de la hauteur totale, ces couches sédimentaires, évidemment déposées par les eaux douces de la Limagne primitive, sont interrompues par un puissant épanchement de basalte qui les coupe sous un angle fort prononcé et produit dans leurs assises, jusqu'à une assez grande distance de leurs points de contact, autant d'altération que de confusion. Sur ce lit de matières ignées, d'une pâte noire, dense et sonore, sont superposées des couches épaisses de ces mélanges de sables volcaniques, de cendres et de scories auxquels les géologues ont donné le nom italien de *peperino*, et de tufs ou conglomérats terreux, également vomis par la bouche des volcans; des strates plus régulières et plus minces de marnes bleues, vertes et blanches, viennent ensuite, et une nappe de basalte tabulaire recouvre le tout.



Plan du camp des Chazaloux, ruines gauloises près de Pontgibaud.

Gergovie n'est donc guère moins remarquable au point de vue de l'histoire de la terre qu'au point de vue de l'histoire de l'homme ; car la disposition et la nature de ses assises renferment un des problèmes les plus ardus, les plus compliqués de la géologie. Chacune des écoles qui divisent et subdivisent cette noble science en petits cénacles, a cherché à résoudre ce problème par les données absolues de ses systèmes exclusifs.

Tout d'abord, ceux de nos illustres contemporains qui n'accordent pas à notre globe un passé plus dramatique que ne l'est son présent sénile, et qui n'admettent dans l'univers d'autre Dieu que le temps, ne peuvent voir dans le massif de Gergovie que la résultante du jeu régulier de l'eau douce et du feu, qui auraient travaillé alternativement et de concert, sans trouble ni éviction, à combler, celle-ci de ses dépôts sédimentaires, celui-là de ses déjections volcaniques, le bassin lacustre de la Limagne et à en élever graduellement le fond jusqu'au niveau donné par le basalte supérieur du plateau de Gergovie.

Que dis-je? plus haut, plus haut encore! car dans ce système, cette montagne, les puys Grioux, de Corent, de Saint-Saturnin, de Chanonat et vingt autres qui hérissent aujourd'hui la Limagne, ne seraient que des piliers ou, pour parler la langue pratique des terrassiers, les *témoins* de cet énorme remblai, qu'à son tour « la seule action de l'air, des pluies, des neiges ou de tout autre agent naturel, encore à l'œuvre, » a suffi pour éroder, raviner, démolir brin à brin et excaver, atome par atome, jusqu'au plancher actuel de l'Allier et de ses affluents.

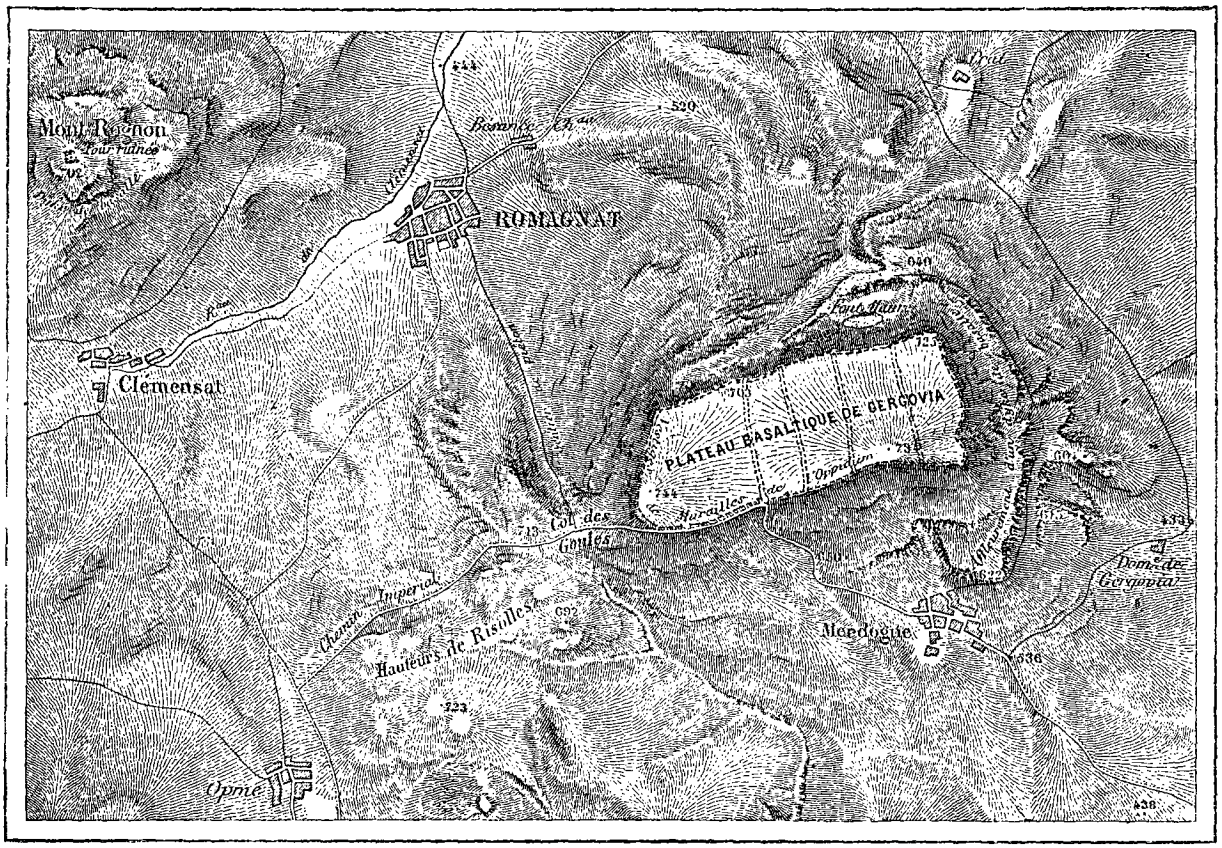
Si l'on vient à songer que ce terrible travail d'érosion pacifique devrait s'être accompli tout entier entre l'époque du grand épanchement basaltique accusé par les sommets précités, et celle où les cratères de Gravenoire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des puys Noir, de Lassolas et de la Vache, épanchèrent leurs laves dans la plaine de Beaumont et d'Aubières, dans le val de Chanonat et dans le bassin d'Aydat, on est saisi de vertige à la pensée de l'incalculable série de siècles entassés dans une seule fraction d'une unique subdivision d'une même période géologique. Il est impossible alors à qui ne partage pas la foi des néokroniens dans la placide éternité du globe, de ne pas sentir grimacer dans les plis fatigués de son cerveau les termes grotesques de ce problème bien connu des élèves de l'École des Mines :

Étant donnés un boulet de vingt-quatre et une fourmi, et celle-ci tournant autour de celui-là sans jamais s'écarter du même cercle, combien faut-il de temps à l'insecte pour scier la boule de fer en deux parties égales?

Mais l'idée de combler outre mesure le bassin de la Limagne pendant les deux premières périodes de l'époque tertiaire, pour le creuser d'autant pendant l'âge suivant, soulève une bien autre objection. Les dépôts sédimentaires de cette époque s'allongent dans le sens du méridien, depuis Brioude jusqu'au confluent de la Loire et de l'Allier, indiquant sans interruption entre ces deux points l'étendue du lac qui les forma. Mais où était la berge septentrionale de ce bassin? Ce n'est pas tout de suspendre une semblable masse d'eau à 900 mètres au-dessus du niveau des mers (hauteur donnée par les puys Grioux près de Clermont et de Bar-



Plan topographique de Gergovie.

nère près d'Issoire). Il faut lui trouver, à son aval, une digue capable de la soutenir, ou, tout au moins, de contenir l'énorme écluse naturelle qui l'aurait drainée. Or, cette digue n'existe pas. Les reliefs les plus prononcés du sol au nord de Decise et de Moulins ne dépassent pas 300 mètres et ne gardent les traces d'aucun Niagara. « On ne saurait » avoue M. Scrope lui-même, l'ardent promoteur de la théorie que nous exposons, « on ne saurait admettre que le granit de ces collines ait perdu 1700 pieds de son épaisseur depuis la période pliocène (*l. c.*, ch. IX). »

Concluons donc :

Bien que dans leur assiette générale les strates sédimentaires de la Limagne s'écartent peu du plan de l'horizon, elles portent l'empreinte évidente de commotions violentes et multipliées, parmi lesquelles on ne peut refuser d'admettre de grands changements de niveau. Nul, il est vrai, n'est à même d'indiquer la place où s'élevait la berge septentrionale de l'ancien lac, bien que l'immense cuvette de granit qui contenait celui-ci soit encore presque intacte dans tout le reste de son pourtour. Mais on ne saurait s'étonner de l'impuissance de la science à restituer dans leur ensemble complet les traits primitifs d'une contrée aussi longtemps en proie aux feux des volcans que le fut celle-ci. Tout au moins peut-on affirmer, avec Lyell (et je suis heureux de m'étayer ici de ce nom respecté), que durant cette période de commotions souterraines, bien des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

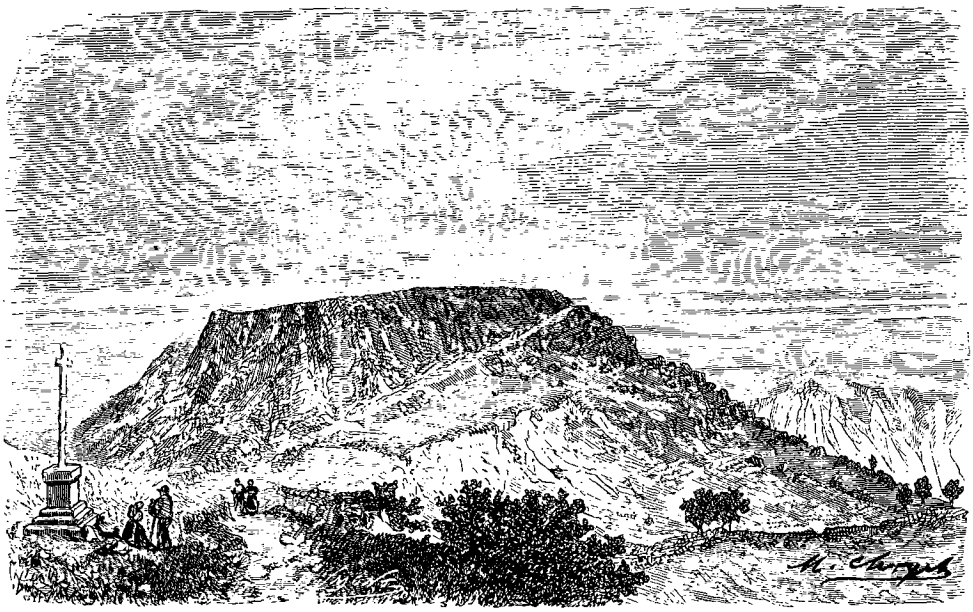
fragments du plancher du vieux lac ont été soulevés en blocs, tandis que des parties plus étendues ont conservé leur niveau primitif, et que d'autres plus disloquées ont subi des mouvements de dépression [1].

Dans cette dernière catégorie on doit ranger le thalveg de l'Allier; dans la seconde les portions planes ou ouvertes de la Limagne actuelle; dans la première enfin, toutes ou presque toutes les sommités coniques ou tabulaires qui hérissent ce bassin.

Ainsi, pour en revenir à notre point de départ, dans les ravins de la partie sud-est de Gergovie, l'affleurement de l'immense corniche de basalte qu'on y remarque et qu'à l'aide d'une longue-vue on peut reconnaître, même du chemin de fer qui longe l'Allier, n'est pour M. Ch. Lyell, d'accord cette fois avec l'école parisienne, que l'arête saillante d'un dyke énorme, qui, à l'époque ou les basaltes s'épanchaient en cascades bouillantes du haut du plateau des Dômes sur les pourtours du Léman de l'Auvergne, a jailli, à travers les couches sédimentaires du fond même du lac, et en a soulevé des fragments ramollis et plus ou moins altérés par son contact, jusqu'à la hauteur où nous les voyons aujourd'hui.

Cette excursion dans la nuit des âges géologiques, aura fatigué, je le crains, plus d'un de mes lecteurs; il faut une longue, une douloureuse expérience des turpitudes et des ridicules de la création pensante pour trouver repos et douceur dans l'étude de la matière inerte, et, au risque de demeurer incompris, je ne souhaite cette expérience à personne.

Nous rentrâmes à Clermont par le beau, le bucolique territoire d'Aubières. Je savais que je devais y trou-



Le plateau de Gergovie vu du col des Goules. — Dessin de Hubert Clerget d'après nature.

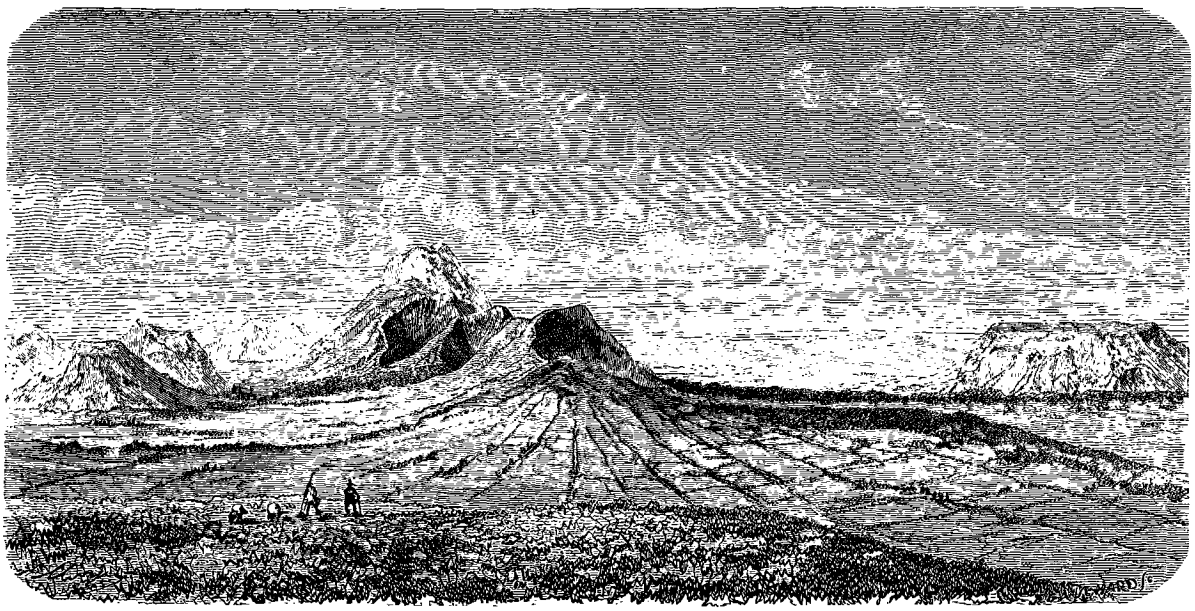
ver, non loin d'un pont jeté sur l'Artière, un grand menhir celtique, rappelant, par son granit rosé, les obélisques de l'antique Égypte. Je l'aperçus à moitié enfoui dans les herbages d'un plantureux verger, dont la pente s'inclinait doucement vers la rivière, et dans lequel une troupe de jeunes filles fanaient un regain parfumé et cueillaient des fruits pour le marché ou les confiseurs de la ville. Notre cocher nous ayant affirmé que nous avions dû voir la plupart d'entre elles, le dimanche précédent, dans les rues de Clermont, où, suivant une coutume de longue date déjà, ces villageoises, riches, très-riches même, viennent, les jours de fête, *pompeusement parées* dans l'avant-dernier goût des modes de Paris, lutter de luxe et de belles manières avec les dames de la cité, je fis arrêter notre voiture, et je marchandai, au pied du menhir même, une corbeille de pêches à ces lionnes champêtres. Je crus effectivement retrouver parmi elles deux ou trois figures dont j'avais remarqué la fabuleuse toilette, alors que sous le soleil du 15 août, elles balayaient, de leurs *traines* de moire antique et des dentelles de leurs lourds manteaux de velours, le pavé des places de Jaude et des Petits-Arbres. Combien, à leurs traits un peu hâlés, à leur taille souple, mais saine et robuste, l'humble et léger costume de faneuses ou de jardinières siéyait mieux que le harnais du demi-monde!... Je me gardai pourtant bien de le leur dire; elles ne m'auraient pas cru.

F. DE LANOYE.

1. Ch. Lyell, *Principles of geology*, t. III, ch. XVII et XIX.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaîne des Dômes (côté sud), vue des premiers contre-forts du Mont-Dore. — Dessin de Hubert Clerget.

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE,

PAR M. FERDINAND DE LANOYE [1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

Les routes du Mont-Dore. — Le volcan de Gravenoire. — Menhir et tombeau. — Section méridionale des Puys et leurs champs phlégréens. — L'oasis de Randanne. — Souvenirs de M. de Montlosier. — Le lac d'Aydat et Sidoine Apollinaire. — Les sources de la Sioule. — Les roches Tuilière et Sanadoire. — Le lac de Guery. — La vallée des Bains.

Pour aller de Clermont au Mont-Dore, on a le choix de trois routes, indépendamment du chemin de fer d'Issoire. A l'ancienne et à la nouvelle route de Bordeaux, qui contournent, celle-ci par le levant, celle-là par le couchant, le groupe méridional des Puys de Dôme, je préférai le chemin direct de Royat à Randanne, qui le traverse ou le longe en entier.

Nous quittâmes Clermont d'assez grand matin pour nous trouver au lever du soleil, au point où cette voie, se détachant de celle qui mène de Saint-Mart à Royat, commence à contourner les flancs du volcan de Gravenoire, au-dessus du château de Belle-Vue. Il n'est point de site mieux nommé que celui-ci : du sommet de l'hémicycle de verdure dont Clermont occupe le centre, il domine en entier le vaste golfe que l'ancien Léman d'Auvergne a creusé entre les promontoires avancés de Chanturges et de Gergovie, et qu'aujourd'hui quatre-vingt milliers, au moins, de créatures humaines animent de leurs travaux, vivifient de leurs industries, enrichissent et ornent des créations de l'art et des recherches du luxe. A toute heure du jour, cette perspective, prolongée à travers la Limagne jusqu'aux montagnes de la Loire, est splendide. Vue le matin, alors que les vapeurs blanches étendues sur la plaine par l'atmosphère de la nuit, commencent à se fondre en rosée scintillante, et que les ombres persistantes dans les concavités du sol, dans les profondes ravines du plateau, contrastent avec les lueurs roses et dorées dont se couronnent les hautes cimes, elle défie toute description.

C'est ainsi que nous vîmes le sombre bois de pins qui revêt, depuis un certain nombre d'années, les contours de Gravenoire, s'illuminer graduellement, et les rayons lumineux venir se briser, entre les noires ramilles entrelacées, sur les aspérités rougeâtres du cône volcanique. Grâce à son voisinage de Clermont, ce volcan a été plus qu'aucun autre visité et décrit. Je n'insisterai donc ni sur la puissance de ses coulées, ni sur son origine qu'on veut rattacher à la masse granitique du Puy de Charade qui le domine au couchant.

Les scories de Gravenoire, ont une apparence excessivement *fraîche :* elles sont rouges, d'un brun calciné ou toutes noires; elles affectent la forme de bombes, de larmes ou de cylindres. La pouzzolane qui leur sert de gangue est très-recherchée, parce qu'elle entre comme ingrédient dans le mortier de tous les édifices du voisi-

1. Suite. — Voy. t. XIII, p. 65, 81, 97 ; t. XIV, p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nage. Appelée *gravier noir* par les habitants, elle a donné son nom à la montagne.

Le cratère n'est pas visible; il a probablement disparu, obstrué par une dernière convulsion, lorsqu'il eut vomi le torrent de lave qui, comblant, ainsi que nous l'avons déjà dit, la vallée de Royat, s'étend de là dans la plaine jusqu'à Mont-Joly et aux portes de Clermont.

Dès qu'on a laissé Gravenoire derrière soi, on perd la vue de la Limagne et momentanément celle de la chaîne des Puys. La route court sur un plateau granitique aussi remarquable par son horizontalité que par l'absence de toute déjection volcanique. Tout l'intérêt de ce trajet de cinq kilomètres est concentré sur le village de Thède, près duquel j'ai remarqué un menhir antique, modernisé par l'adjonction d'une croix en fer à son sommet; puis, un peu plus loin, un monument dont la forme et les dimensions tiennent à la fois de la tour gothique, du marabout arabe et surtout du *stoppa* bouddhique. C'est, me dit-on, le tombeau d'un homme de bien et de science, Benoît Gonot, qui fut pour la bibliothèque de Clermont ce que sont et seront encore longtemps, j'espère, M. Bouillet pour le musée et M. Lecoq pour le jardin des Plantes de cette ville.

Tombeau de Montlosier à Randanne. — Dessin de Hubert Clerget, d'après l'album de M. H. de Lanoye.

Tout en méditant sur ce monument et sur l'inscription gravée sur son fronton : *Hæc est requies mea*, nous traversions une zone étroite de basalte, courant entre le Puy de Pasredon et celui de Berzè. Ce groupe forme une île isolée sur le plateau granitique; dans l'intervalle de deux kilomètres, qui la sépare du bord de celui-ci, on chercherait vainement, je m'en suis assuré, un vestige, une trace, un débris atomique de l'énorme coulée qui, d'après la théorie de M. Poulett-Scrope, aurait uni, à la fin de l'époque tertiaire, le Puy de Berzè au plateau de Gergovie.

Au sud du Puy de Pasredon, tout change d'aspect; à la droite de l'observateur s'élève un système irrégulier de cônes volcaniques, qui pour l'artiste, le simple touriste comme pour le géologue, forme la portion la plus intéressante de toute la chaîne. Le caractère extraordinaire du paysage, contemplé du haut d'un de ces puys, fait une impression qui ne sort jamais de la mémoire. Il n'y a pas, dans les campagnes d'Italie ou de Sicile, de site qui déploie en traits plus accentués le caractère particulier aux contrées désolées par les phénomènes volcaniques.

Si quelques-uns de ces cônes sont revêtus d'un manteau de forêts ou de pâturages, d'autres sont demeurés nus, et l'intérieur de leur cratère brisé, rouge ou noir et scorifié, a, comme les roches de leurs courants de lave, une fraîcheur d'aspect que le feu seul peut donner pour d'incalculables siècles, et qui témoigne d'une manière frappante de l'action de cet élément dans sa plus terrible énergie.

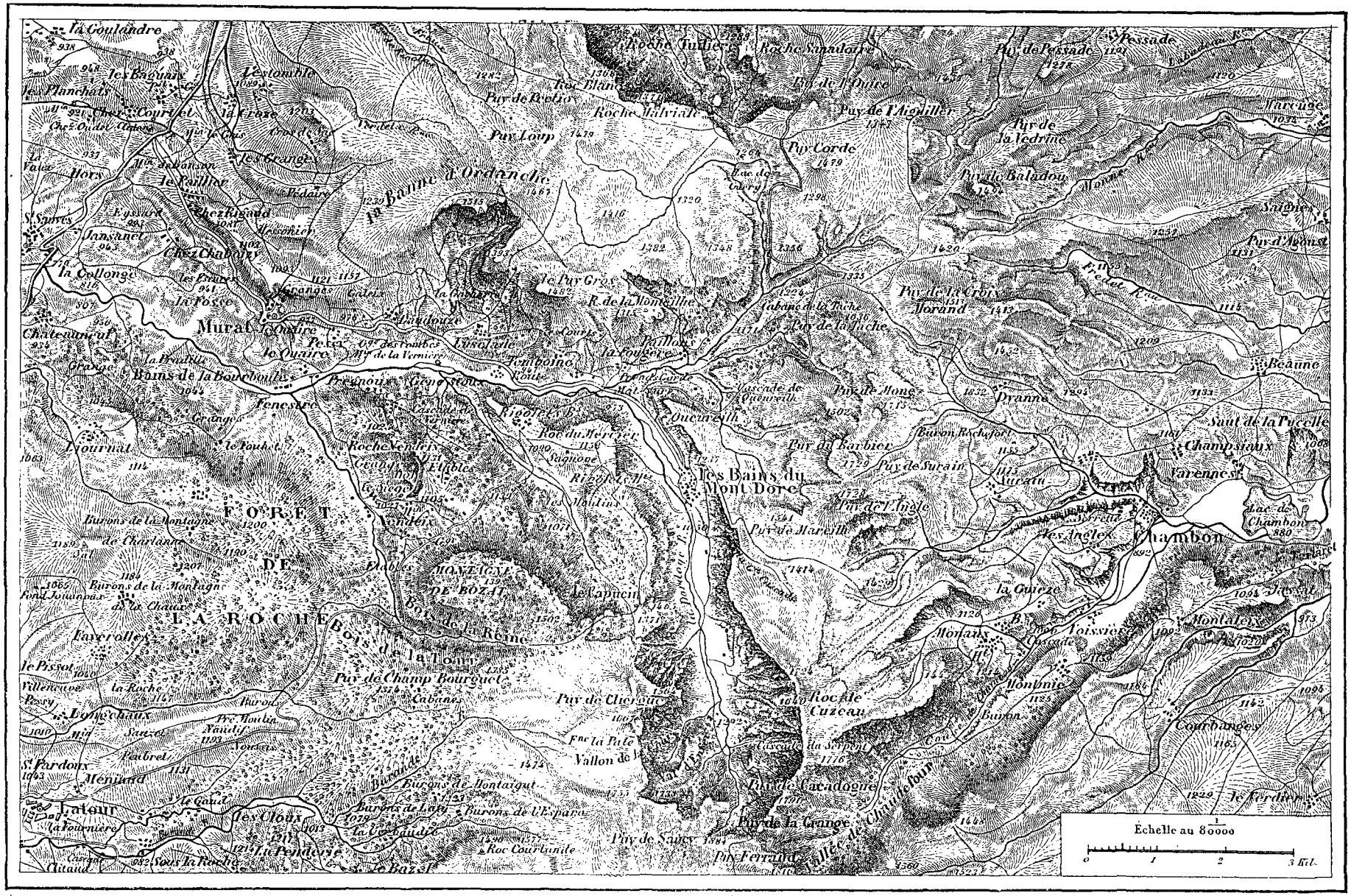
Voici d'abord le Puy Noir ou de la Meye, dont le large demi-cratère, profond de six cents pieds, fut la source d'un ou peut-être de deux des plus grands torrents de lave des monts Dôme.

Immédiatement derrière lui et à côté l'un de l'autre, semblables par la masse, la hauteur et la forme, se dressent les Puys de Las Solas et de la Vache.

Toutes les apparences de ces deux remarquables montagnes prouvent, à n'en pas douter, que l'amoncellement de scories qui les a formées a eu lieu avant l'émission d'aucune lave, et que cette substance, s'élevant plus tard en flots bouillonnants dans l'intérieur de chaque cône, en a rempli la cavité, et brisant par son poids le côté le plus faible de la cheminée volcanique, a inondé le sol environnant d'un déluge de feu Dans le haut de la concavité de ce qui reste de l'énorme cratère du Puy de la Vache, le point auquel la lave s'est élevée est marqué par une saillie de matière légère, scoriacée, d'un jaune rougeâtre, est riche en fer *spéculaire;* une partie de l'écume qui dut flotter à la surface de la lave en ébullition, est même demeurée adhérente et figée aux parois du creuset, depuis le moment où celui-ci a éclaté.

Un amas de basalte engorge encore la partie inférieure de la bouche ignivome; c'est le point de départ d'une énorme coulée de matières en fusion, qui, grossie par l'addition de celles de Las Solas et du Puy de Vichatel, situé immédiatement en face, a pris son cours vers le sud-est, et, en comblant le lit de deux petits ruisseaux tout près de leur confluent, a donné naissance au petit bassin de la Caissière et à la large et pittoresque nappe d'eau d'Aydat. De ce point le torrent de lave, ayant traversé une étroite gorge granitique et s'étant étendu à mesure que la vallée s'élargissait aux environs de Saint-Saturnin, ne s'est arrêté que sur l'emplacement où est aujourd'hui situé Tallende. La distance parcourue par la lave est d'environ dix-neuf kilomètres avec une pente de bien peu inférieure à sept cents mètres. Il paraît qu'un marais d'eau stagnante existait, à l'époque de cette éruption, près du lieu qu'occupe main-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carte de la vallée et du groupe central du Mont-Dore.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenant le bourg de Saint-Saturnin. On rencontre, au-dessous du lit de basalte, à environ quarante pieds de profondeur, une couche d'argile qui contient en abondance des restes de végétaux réduits en carbone par l'intense chaleur de la lave qui les a recouverts.

Ainsi, à l'époque où le groupe méridional des Dômes déversait ses torrents de feu dans la Limagne, ce bassin lacustre possédait déjà son niveau actuel. Il n'y a pas de plus fort argument contre le mode de formation attribué par M. Poulett-Scrope aux reliefs intérieurs de ce bassin.

Le plateau primitif sur lequel je venais de dresser ce procès-verbal géologique, renferme les sources, très-rapprochées l'une de l'autre, de deux ruisseaux dont nous avions peu auparavant suivi les cours divergents dans la plaine : l'Artière qui serpente dans les prairies

Vieille femme et jeune fille de la montagne. — Dessin de Jules Laurens.

de Beaumont et d'Aubières, et l'Auzon qui, creusant son lit au pied des contre-forts méridionaux de Gergovie, rappelle les grandes luttes de nos pères contre les Romains.

En franchissant le faible sillon, où vagit ce cours d'eau à ses débuts, nous foulons un nouveau sol : notre voiture roule silencieusement sur un lit de pouzzolane pulvérisée et de cendres fines couleur d'asphalte. Des scories pareilles à du matras de verreries ou à du machefer, hérissent çà et là cette coulée pulvérulente ou semblent flotter à sa surface. Tout cela est sorti de la fournaise du Puy Noir, ou proviennent des débris de son immense cratère, aux deux tiers écroulé, et dont le restant de paroi, encore debout, se profile de la manière la plus étrange à deux cents mètres de hauteur, rouge de brique sur toute sa surface concave, d'un vert in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de Saint-Sauves, à l'entrée de la vallée du Mont-Dore par la route de Bordeaux. — Dessin de Jules Laurens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tense sur ses contours extérieurs. Ce contraste de mort et de vie, de tons frais et calcinés, est, du reste, le trait caractéristique d'une douzaine de volcans groupés à cette extrémité de la chaîne Domique : tous ébréchés du sommet à la base, sur une face de leur cratère.

Je n'avais pas eu le temps de démontrer à mon compagnon de voyage les effets et les causes de ces phénomènes, que de nouveau la scène était changée. Nous suivions la pente déclive d'une autre coulée de lave, très-raboteuse, très-tourmentée, aux éclats de toute forme et de toute grandeur, mais dont chaque interstice, envahi par une cépée de tremble ou de bouleau, ou par une belle tige de mélèze, indique, non moins que le parfait entretien de la route, la main industrieuse et le voisinage de l'homme. Cette *cheire* sert, en effet, de lisière septentrionale, on pourrait presque dire de rempart, à l'oasis de Randanne, dont les prairies, les plantations et les belles cultures, à mille mètres d'élévation, au fond d'un cirque de lave et de cratères béants, rivalisent avec celles de la grasse Limagne.

Quand on songe qu'il y a cinquante ans à peine, cette oasis n'était qu'une aire de pouzzolane durcie, où ne végétaient que des bouleaux rabougris, des genêts et des bruyères, on ne peut se dispenser de rendre hommage à la mémoire de l'homme persévérant, — véritable fils de l'Auvergne, — qui consacra à cette transformation l'expérience d'une verte vieillesse, les ressources d'une grande fortune, l'activité d'un grand esprit, et qui, par son triomphe sur une terre marâtre et un ciel inclément, laissa à ses compatriotes un exemple plus salutaire que ceux qu'ils auraient pu puiser dans la première moitié de sa vie, usée dans les intrigues des cours et les conseils des rois.

Quant aux difficultés qu'eut à surmonter M. de Montlosier (ai-je besoin de le nommer) au début de son entreprise agricole, nous ne pouvons mieux les faire connaître qu'en consignant ici les réflexions mêmes qu'elles lui inspirèrent.

.... « Lorsqu'on vient s'établir dans un immeuble qu'on se propose d'embellir ou d'améliorer, on y trouve, au moins, si pauvre, si mal entretenu qu'il soit, la ressource d'un certain nombre de bâtiments qui, tout d'abord, peuvent offrir un abri aux hommes et aux animaux contre les inclémences de l'atmosphère. On a la ressource de la fontaine du village, de la voie publique : on trouve des routes toutes faites, des prés, des champs, plus ou moins préparés, plus ou moins clos. Ici, rien. Il m'a fallu faire toutes mes routes, il me faut clore tous mes champs; il faut me défendre contre mes propres animaux : en un mot, je puis me comparer à ces vieux pionniers des savanes de l'Amérique, sur les bords de l'Ohio. Pour tous ces petits soins, les frais sont immenses; ils ont dépassé de beaucoup les sacrifices auxquels j'avais consenti. Je savais à la manière du pays et selon mes anciennes habitudes, avant la révolution, remuer et cultiver la terre; mais, en dépit des précautions et de la méfiance dont je me suis armé, une aussi vaste entreprise, étrangère à mes anciennes expériences comme cultivateur, a dépassé d'un tiers tous mes calculs *à priori;* et si je n'avais pas eu des fonds de réserve, qui m'ont permis de venir au secours de mon déficit, j'eusse infailliblement succombé et donné à mes concitoyens, au lieu d'un bon exemple, comme je l'espérais, un scandale qui eut ajouté au discrédit attaché à toutes les tentatives d'innovations. »

L'honorable agronome aurait pu ajouter que ce *discrédit* est surtout le fait de la défiance des ignorants, esclaves de la routine, de la jalousie des impuissants et des railleries des sots. A propos de cette dernière catégorie d'adversaires, il aimait à rappeler l'anecdote suivante : Un jour que, dans un coin de la lande, il faisait péniblement l'essai d'une puissante et nouvelle charrue à défricher, un cavalier d'une irréprochable tenue se détourna de la route voisine et, s'approchant des travailleurs penchés sur les sillons entr'ouverts, eut l'air de suivre l'expérience avec un véritable intérêt. « Monsieur, dit-il enfin à l'agronome, je vous admire. »

M. de Montlosier s'incline et remercie.

« Oui, parole d'honneur, je vous admire, » reprend le cavalier; et il ajoute, avec ce ton d'impertinence scandée que les fats de tous les temps ramassent sur les planches des théâtres en vogue : « L'intention de monsieur est sans doute d'obtenir ici une futaie de bruyères ar-bo-res-cen-tes? » Puis, sans attendre la réponse que n'aurait pas manqué de formuler l'imperturbable laboureur, le voyageur pique des deux dans la direction du Mont-Dore, où, dans un cercle digne de lui, ce précurseur des jockeys et des gandins d'aujourd'hui, n'aura pas manqué de raconter comment il avait merveilleusement mystifié un vieux fou de novateur.

Lorsque, à peu d'années de là, le *vieux fou* eut mené à bonne fin son monument rural, et que, — lui donnant pour couronnement un large confort et même un peu de luxe, il eut remplacé par une belle habitation la hutte de troncs d'arbres et de chaume dont il s'était jusque-là contenté pour lui-même, bien que tout d'abord il eût pourvu ses compagnons de travaux d'une grande et bonne ferme et ses troupeaux d'étables modèles, — je serais bien étonné si l'élégant cavalier dont il vient d'être question, repassant par le même chemin, n'avait sollicité, comme une faveur précieuse, l'honneur d'offrir ses félicitations à M. le comte de Montlosier, et si, dans les salons du créateur de Randanne, il avait laissé à qui que ce fût le monopole de la louange excessive et de l'admiration hyperbolique.

Ainsi va le monde!... et pourtant, il y a toujours des gens qui croient à son amélioration par le travail et par le dévouement. Et ceux-là, quand ils passent dans le voisinage de Randanne, aiment à aller rêver sur la tombe où, depuis le 9 décembre 1838, repose le comte de Montlosier, dans un endroit de son parc choisi par lui-même, sous des arbres plantés de ses mains. C'est une petite chapelle, ornée d'un portail gothique, que surmonte une croix de lave. Les connaisseurs en critiquent le style comme incorrect ou incohérent; mais son site en face des volcans, mais sa ceinture de cratères et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de forêts, mais le murmure éternel du vent dans la grande ramure des pins et des mélèzes qui l'ombragent, en font une demeure dernière digne du rude jouteur qui, jusqu'à son heure suprême, lutta, sans lassitude et sans peur, contre les défaillances de l'esprit humain et les âpretés ingrates de la nature.

Une belle allée de frênes et d'ormes, dont les troncs sont reliés par une haie d'aubépine, court devant l'habitation, les fermes et les servitudes de Randanne ; à son extrémité méridionale, une petite auberge est devenue l'inévitable station de la *mi-chemin* pour les voyageurs allant au Mont-Dore, ou revenant à Clermont. On est à peu près certain d'y trouver à déjeuner, si on sait se contenter pour ce premier repas d'œufs frais, de laitage et de pommes de terre en *robe de chambre*.

L'appétit aiguisé par l'air de la montagne, nous avions déjà expédié la meilleure partie de ce modeste menu, lorsque, venant à parcourir du regard les murailles de la salle à manger, je m'aperçus qu'un petit miroir, leur principal ornement, était, ainsi que le vitrage d'une porte latérale, hermétiquement recouvert d'un crêpe. Je connaissais assez les coutumes locales pour savoir que ce signe symbolique indiquait la présence d'un cadavre dans la maison. Interrogée à ce sujet, une jeune fille (voy. p. 276), qui venait de nous battre du beurre dans un ustensile plus semblable à un mortier de pharmacien qu'à une baratte vulgaire, nous avoua qu'en effet, dans la pièce voisine, il y avait une *morte*, une pauvre dame, une Anglaise, venant du Mont-Dore. Se sentant défaillir dans le village des bains, elle avait en vain tenté de regagner ses foyers, n'avait pu dépasser la première étape de sa longue route, et avait expiré en atteignant l'auberge de Randanne. Déjà renfermée dans sa bière, elle gisait derrière la porte tendue de noir, dans une solitude complète. La seule personne qui l'eût accompagnée, une sorte de médecin, anglais aussi, était allé au village voisin, afin de s'entendre avec les autorités civiles et religieuses pour l'enterrement et l'achat d'une tombe ; il ne devait revenir qu'avec le convoi funèbre, qu'on attendait dans la soirée.

Ce récit nous tint lieu de dessert.... Nous sentions le besoin de marcher. Aussi mettant à profit les loisirs que nous faisaient notre voiturin et son attelage, moins expéditifs ou plus philosophes que nous, et leur donnant rendez-vous au carrefour formé par la rencontre du chemin de Randanne et de la nouvelle route de Bordeaux, nous coupâmes tout droit à travers les prés et les chaumes nouvellement coupés, dans la direction du lac d'Aydat, pour contempler de près cette belle nappe d'eau que nous n'avions fait qu'entrevoir, du haut du Puy-de-Dôme, comme une lame de cristal bleu, enchâssée dans un cadre de malachite.

Ce bassin, le plus vaste, de beaucoup, de tous ceux qui constellent la région montagneuse de la France centrale, n'a pas été formé comme la plupart des lacs du Mont-Dore, comme les Gours de Tazana et de Servière, sur le plateau des Dômes, par l'explosion de l'écorce terrestre, mais par un simple endiguement naturel, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et l'industrie moderne pourrait en créer de semblables en maintes vallées des montagnes. A une époque où nul encore ne s'inquiétait des beautés de la nature en Auvergne, M. de Montlosier avait constaté que le fond du lac avait été une vallée spacieuse, longtemps arrosée et fertilisée par le ruisseau qui passe près du village d'Aydat.

« .... Lorsque les volcans éclatèrent et inondèrent le sol de leurs laves, une coulée suivant la pente du terrain vint traverser la vallée d'Aydat, et intercepta le cours du ruisseau. L'eau s'arrêta; son niveau s'éleva; mais la lave coulait encore, et des flots de matière embrasée luttaient avec succès contre les ondes mobiles qui venaient se briser contre elle et se dissiper en vapeur. Enfin cette lave incandescente finit par s'arrêter; la digue n'augmenta plus en hauteur, et l'eau cessa de s'élever. Longtemps sans doute une vive ébullition signala, dans ces lieux, un des grands phénomènes de la nature, mais les siècles se sont écoulés; la lave s'est refroidie; l'eau a pénétré ses masses entassées; elle s'est glissée dans leurs interstices, et a couvert de nombreux végétaux cette épaisse chaussée que de nouveaux siècles lui permettront peut-être d'anéantir[1]. »

Pour étudier comme ils le méritent ce lac et ses rivages où, suivant une tradition locale que nous croyons parfaitement fondée, il faut chercher le site même de la belle villa romaine dont Sidoine Apollinaire, son propriétaire, a laissé une si intéressante description, le temps nous a manqué. Il nous était compté par minutes; ce n'eût pas été trop d'une journée entière. Nous dûmes nous contenter, après avoir contourné le Puy de la Rodde par sa base orientale, de longer quelques instants au nord du lac ses rives doucement inclinées, de suivre du regard seulement le reste de leurs lignes sinueuses et vertes autour de sa surface bleue, puis enfin d'aller, en toute hâte, chercher dans la muraille du chœur de l'église d'Aydat une pierre saillante portant cette inscription :

HIC SUNT DUO
INNOCENTES ET SANCTUS SIDONIUS.

Ce rapide pèlerinage accompli, et un regard donné aux rives de la Veyre, « ce ruisseau, dont les flots brisés contre les rochers, paraissent tout blancs d'écume et se perdent dans le lac, un peu au-dessous d'une rangée d'écueils qui semblent vouloir s'opposer à leur passage[2]. » Nous prenons, le long des pentes méridionales des Puys de la Rodde, de Chalard et de Combegrasse, un sentier de pâture qui nous ramène sur la route où notre voiturin s'impatiente en nous attendant.

1. H. Lecoq. *Le Mont-Dore et ses environs*. In-8, avec planches lithographiées. Clermont-Ferrand, 1844. Nous saisissons l'occasion de citer cet ouvrage, le plus complet, à tous les titres, qui ait encore paru sur la section de la France centrale, comprise entre le grand Puy-de-Dôme et la lisière nord du Cantal. Nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudront connaître à fond la géologie, la faune, la flore, la climatologie et les grands aspects de cette région. Le savant professeur de Clermont n'a rien oublié.

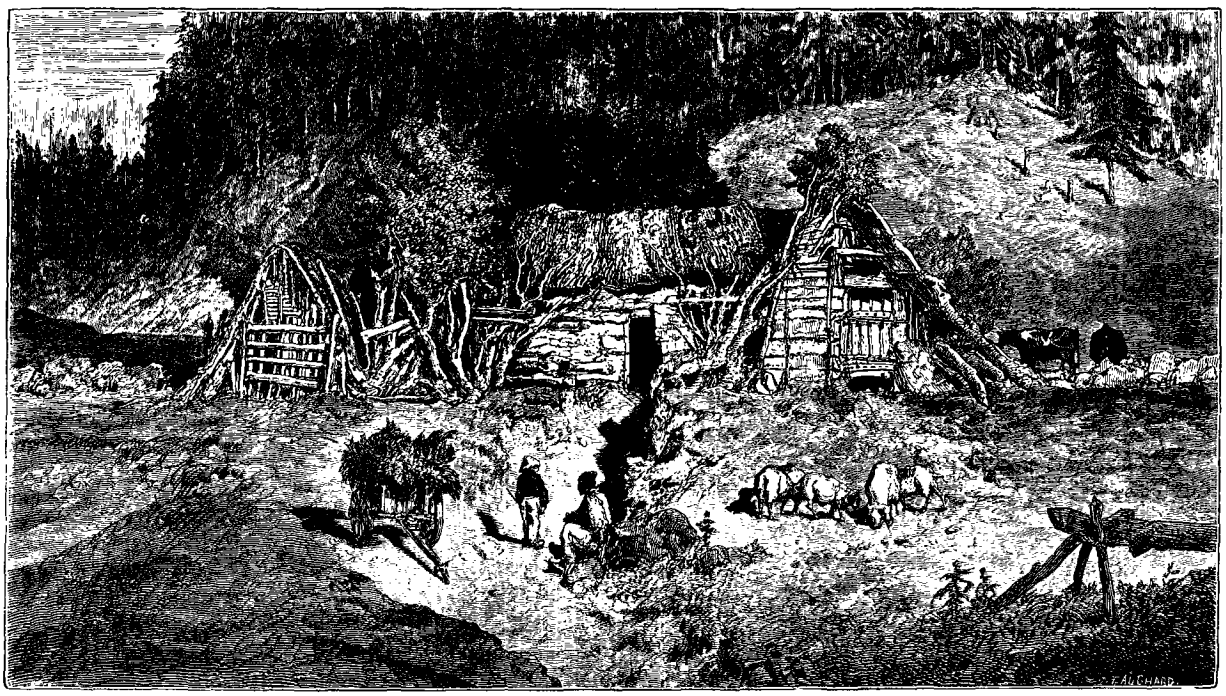
2. Œuvres de Sidoine Apollinaire, livre II, épître II.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il se soucie bien, lui, du mode de formation du lac d'Aydat et des souvenirs de Sidoine Apollinaire!

La route que nous reprenons sillonne profondément un sol de pouzzolane et de lapilli, déposés par les volcans voisins sur d'immenses couches de basalte feldspathique, descendus à une date antérieure des contre-forts du Mont-Dore. Les Puys d'Enfer et de Monteynard, que nous laissons sur notre gauche, sont les derniers cônes que l'on puisse rattacher au groupe des Dômes. Ils sont sur la limite commune de deux failles d'explosion et de deux soulèvements volcaniques. Au nord le terrain remonte vers le Puy-de-Dôme, au midi il se relève en pente rapide vers le Mont-Dore.

Naguère encore on gagnait la vallée des bains, en escaladant directement cette escarpe, au risque d'avoir à lutter sur les plateaux qui la couronnent à 1400 et 1500 mètres d'élévation avec les terribles *écirs* qui en défendent l'accès : rafales irrésistibles de vent et de pluie au cœur de l'été; tourbillons de grésil et de neige au commencement et à la fin de la saison. La route actuelle, plus prudemment tracée à droite de ces plateaux dangereux, nous fait descendre et remonter, par une suite multipliée de lacets, les gorges où bruissent et bondissent en cascades les sources des plus hauts affluents de la Sioule, et nous ménage, du haut de chaque arête intermédiaire, d'immenses perspectives sur tout ce que nous laissons derrière nous : sur le plateau des Dômes dont nous pouvons aisément dénombrer et reconnaître les Puys, et sur le bassin de la Sioule déroulant jusque dans les vapeurs de l'horizon du nord les ondulations infinies de son sol tourmenté, où tous les contrastes, toutes les nuances abondent.



Un buron du Mont-Dore. — Dessin de Jules Laurens.

Il nous est même facile d'entrevoir, dans le sud-ouest, le lit de la Dordogne, débouchant du groupe de montagnes situé en face de nous, et se repliant autour des rochers de gneiss et de micaschiste de Saint-Sauves (voy. p. 277).

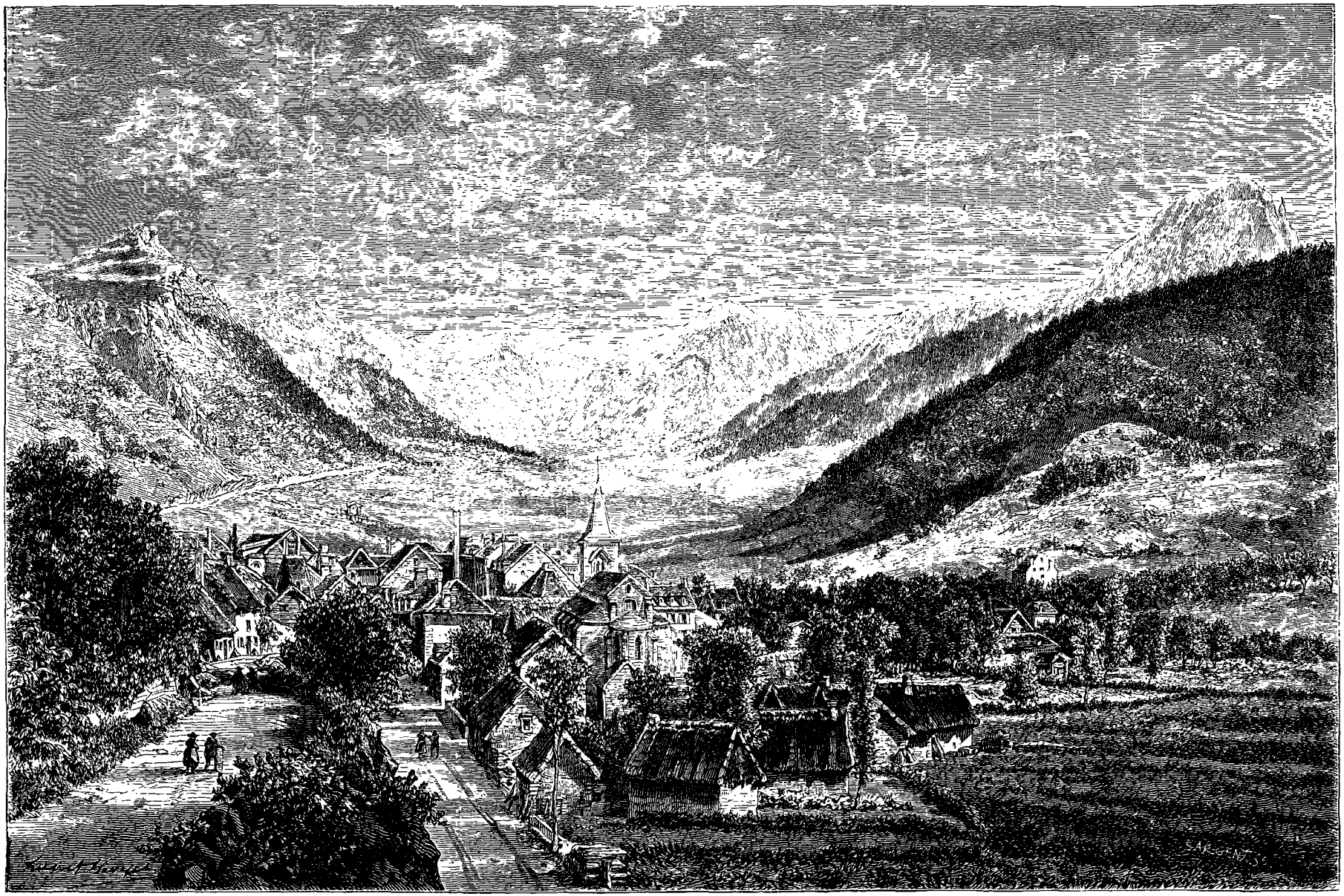
Parvenus au point culminant d'un col qui unit les Puys de Comperet et de l'Aiguiller, nous venions de contempler sous nos pieds le petit bassin rond du lac de Servière, qu'une lande sauvage semble avoir emprunté au jardin des Tuileries, lorsque tout à coup notre voiture s'arrêta et mon fils poussa un cri d'admiration.

Nous étions sur l'angle saillant d'une corniche plongeant à pentes brusques sur une sorte de gouffre dont nous ne pouvions apercevoir le fond, mais dont les parois opposées, également abruptes, se relevaient à un niveau encore plus élevé que le nôtre autour d'une concavité immense et toute boisée, à laquelle l'exposition du nord, les teintes grises des rochers saillants, le vert noirâtre de la végétation, un filet d'argent tracé à son centre par le cours écumeux d'un torrent, et l'ombre projetée par deux roches colossales debout au premier plan, donnent un caractère de beauté sauvage et de grandeur sombre, que d'autres paysages du Mont-Dore égalent peut-être mais ne dépassent point.

Ce site est connu par les noms de deux roches sœurs qui semblent les montants ruinés d'un portique gigantesque autrefois dressé devant cette ravine. Ce sont deux jets de phonolithe : la roche Sanadoire et la roche Tuilière, élevant à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol, la première ses gerbes de prismes, courbés et divergents comme des jets d'eau figés; la seconde ses faisceaux réguliers de colonnes hexagonales.

La roche Sanadoire, dont le temps a pour ainsi dire limé et aiguisé la cime, se terminait, il n'y a pas encore

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La vallée du Mont-Dore et le village des Bains. — Dessin de Hubert Clerget d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un grand nombre de générations, en un plateau sur lequel était une forteresse qualifiée d'*imprenable*, chef-lieu d'une prévôté royale dont la juridiction, au quatorzième siècle, comprenait quarante-huit paroisses. Les Anglais, qui l'occupèrent quelque temps, y ont entretenu jusqu'à quatre-vingts capitaines et trois cents hommes d'armes. Après le siége et la prise de la forteresse par le duc de Bourbon, en 1385, les paysans des environs, en haine des étrangers qui avaient été le fléau de la contrée, s'empressèrent de la démolir, et n'y laissèrent pas pierre sur pierre : aussi n'y voit-on plus aujourd'hui la moindre trace de construction.

Nous fûmes désagréablement arrachés à ces souvenirs et à la contemplation qui les avait éveillés, par un sourd éclat de tonnerre et par une avalanche de gravier roulant du haut des plateaux que nous avions à notre gauche, et lançant jusque dans notre voiture une grêle de cailloutis, tandis que des masses de vapeurs grisâtres s'amoncelaient dans la ravine béante à notre droite et montaient vers nous, roulées par une violente rafale du couchant.

Deux cavaliers, admirablement montés et qui venaient de s'arrêter un instant, non loin de nous, comme fascinés à notre exemple par le charme du paysage, nous dépassèrent au galop en nous criant : « Gare l'orage ! »

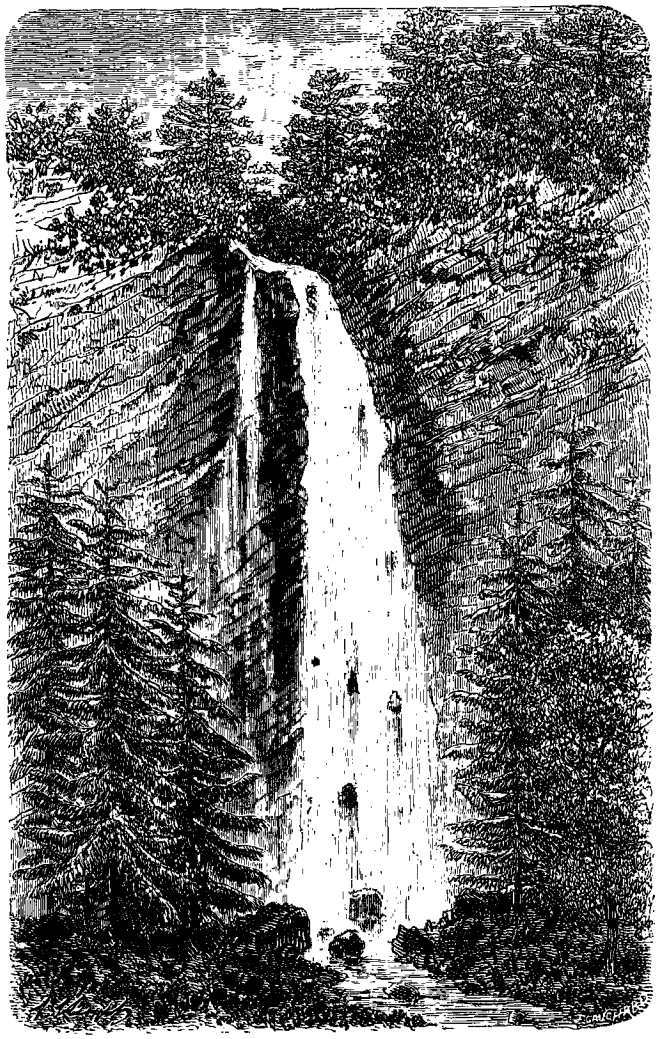
Gare l'*écir !* répéta le conducteur de la diligence de Clermont, qui nous rejoignait à l'instant même; puis, le brave homme, plaçant son lourd véhicule devant le nôtre, ajouta, en s'adressant à notre cocher :

« Tiens-toi derrière moi le plus près que tu pourras, je couperai pour toi la pluie et le vent, et tes chevaux ne pourront s'emporter. »

Le conseil était trop bon pour n'être pas suivi. Nous nous lançâmes à fond de train derrière l'épais bouclier roulant que nous faisait la diligence et plongeant avec lui dans de véritables ténèbres d'eau.

Ravines, vallées, montagnes, tout avait disparu. A peine des reflets miroités et comme métalliques nous indiquèrent-ils l'emplacement du lac de Guéry, dont la route côtoie la rive : un peu plus loin le craquement des arbres, brisés par la foudre ou déracinés par le vent, nous apprenait seul que nous traversions le bois de la Chesneau. Nous n'aperçûmes même pas le débouché de la grande vallée du Mont-Dore, tant la nue s'épaississait sur ses sommets et descendait bas sur ses flancs.

Il ne fallut rien moins que la voix bienveillante de Mme Cohadon-Bertrand, nous accueillant, un parapluie à la main, sur le seuil de son hôtel, pour nous apprendre que nous étions enfin arrivés dans le village des bains.



Cascade de Queureilh. — Dessin de Hubert Clerget d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

XII

La vallée du Mont-Dore au clair de lune. — Les antiquaires. — L'épidémie épigraphique et le Panthéon. — Excursions. — La cascade de Queureilh. — Le Cinclus aquaticus. — Ascension du Sancy. — L'ensemble des monts Dores. — La gorge de Chaudefour. — Le lac Chambon. — Le Tartaret. — Dernière éruption du Mont-Dore.

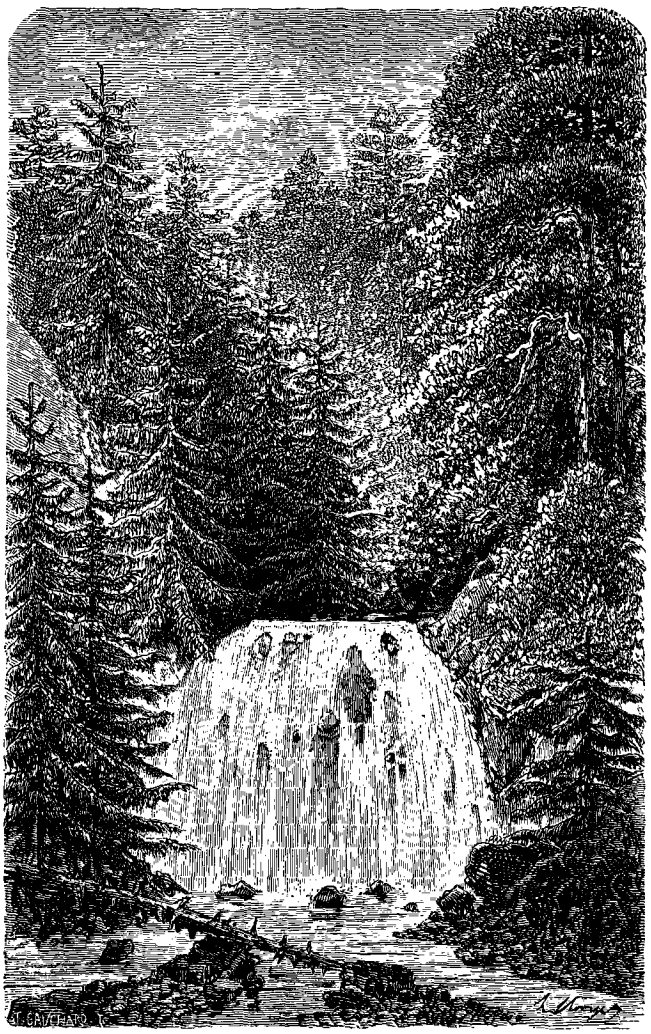
Le soir, à la table d'hôte (toujours très-bonne au Mont-Dore en général et à l'hôtel Cohadon-Bertrand en particulier), nous nous trouvâmes à côté des deux cavaliers que nous avions entrevus au moment de l'explosion de l'orage devant la Roche-Sanadoise. C'étaient deux officiers de cavalerie appartenant à une garnison du voisinage, et profitant de quelques jours de congé pour visiter la montagne, à petites étapes, sur leurs propres chevaux. La communauté de but, et quelques allusions de Henri à la beauté de leurs montures, ne tardèrent pas à établir entre nous une de ces relations de bonne camaraderie, bien moins rares dans les voyages que dans la vie des salons, mais toujours trop rapidement tranchées à un détour du chemin. Que sont devenus les francs et joyeux compagnons de nos excursions au Mont-Dore ; le capitaine A*** et le lieutenant de X...? Le nom de ce dernier ne figurant plus sur l'Annuaire militaire, on peut en conclure qu'il a donné suite à des projets de démission dont il ne nous avait pas caché les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

motifs. Le premier, engagé volontaire d'une époque qui ne compte plus que dans l'histoire, attend et attendra longtemps encore, entre les mornes loisirs et les travaux obscurs de la vie de garnison, un avancement mérité par un rare ensemble des qualités qui font l'homme de guerre. En quelque lieu qu'ils soient aujourd'hui l'un et l'autre, sous les lambris d'un manoir féodal, ou sous les voûtes austères d'une caserne, nous serions heureux, mon fils et moi, que ces lignes leur parvinssent comme un témoignage cordial du bon souvenir que nous a laissé leur rencontre.

Après dîner, nous sortîmes ensemble pour tenter une reconnaissance dans les environs immédiats de l'établissement thermal. La pluie avait cessé, et les nuages repliés derrière les crêtes de la vallée, n'avaient laissé sur sa concavité immense qu'une légère gaze de brume, sorte de fluide blanchâtre et transparent qui servait plutôt de conducteur que de voile aux rayons de la lune, tombant en plein sur le grand cirque des monts Dores.

Il en résultait une lumière diffuse et vague qui, glaçant de tons blanchâtres les angles saillants de la vallée, couronnant de neiges imaginaires les crêtes de son pourtour et étendant comme un crêpe sur les nappes sombres de ses forêts et les rides noires de ses ravines, imprimait aux traits déjà si grands de cet hémicycle cyclopéen le caractère fantastique des paysages chantés par Ossian. Rien ne manquait à la ressemblance, ni la voix des torrents (la Dordogne en faisait entendre une autour de nous, si grêle qu'elle fût), ni les plaintes solennelles des bois (à deux pas, sous la voûte chargée d'humidité, des hautes sapinières du Capucin, le moindre souffle d'air éveillait un vague bruit de houle), ni même les fantômes, car avec un petit effort d'imagination, dans la ligne blanche de la *grande cascade* du plateau de l'Angle, vacillant comme une écharpe de gaze fixée à l'arête saillante d'une voûte de rochers, on aurait bien pu entrevoir le spectre vaporeux d'une jeune vierge moissonnée en sa fleur et réveillée au fond de sa sombre demeure par le désir de contempler une fois encore, à la lueur de l'astre des nuits, les prés, les eaux, les bois qu'elle avait aimés.



Cascade de la Vernière. — Dessin de Hubert Clerget d'apres l'album de M. Henri de Lanoye.

Nous brodions à l'envi sur ce thème un peu usé, en allant et venant dans l'île ovale de la Dordogne, dont nous nous croyions les seuls habitants, lorsqu'un bruit de voix aigres et discordantes s'éleva tout à coup du trophée de sculptures délabrées et romaines qui en fait le principal ornement. — « C'est une dispute d'ivrognes, dit le capitaine A...., oubliant la majesté du lieu.

— Oh! non, dit Henri, je crois reconnaître la voix de M. Joseph Prudhomme : écoutez plutôt. »

Et la voix disait : « Oui, monsieur, dans cette vallée si pittoresquement *illustrée* (*sic*) de tendre verdure, de cascades et de rochers, les Romains, nos anciens maîtres, si grands amateurs des belles et bonnes choses, sont venus tout couverts de lauriers et de rhumatismes chercher des soulagements à leurs maux. Ils pensaient, non sans raison, retrouver dans l'efficacité de ces eaux, dans les enchantements de ces lieux un remède à leurs douleurs physiques et morales ; et cette vallée est leur *Aquis Calidis*.

— Erreur ! criait une autre voix, le Mont-Dore est leur *Calentes-Baiæ*.

— Mon opinion a pour elle la carte de Peutinger, reprenait le premier.

— La mienne s'appuie sur Sidoine Apollinaire, répliquait le second.

— Mon autorité est plus ancienne !

— La mienne plus considérable et plus locale. »

Et les ripostes s'échangeaient prestement entre les deux interlocuteurs, comme des passes entre deux maîtres d'armes.

« Capitaine ! et vous M. Henri, dit tout bas le lieutenant X***, je me crois plus près que vous de la vérité, en affirmant que ces voix ne peuvent être que celles du vénérable Oldbuck Monkbarn, l'antiquaire de Walter Scott, et de quelqu'un de ses anciens contradicteurs,

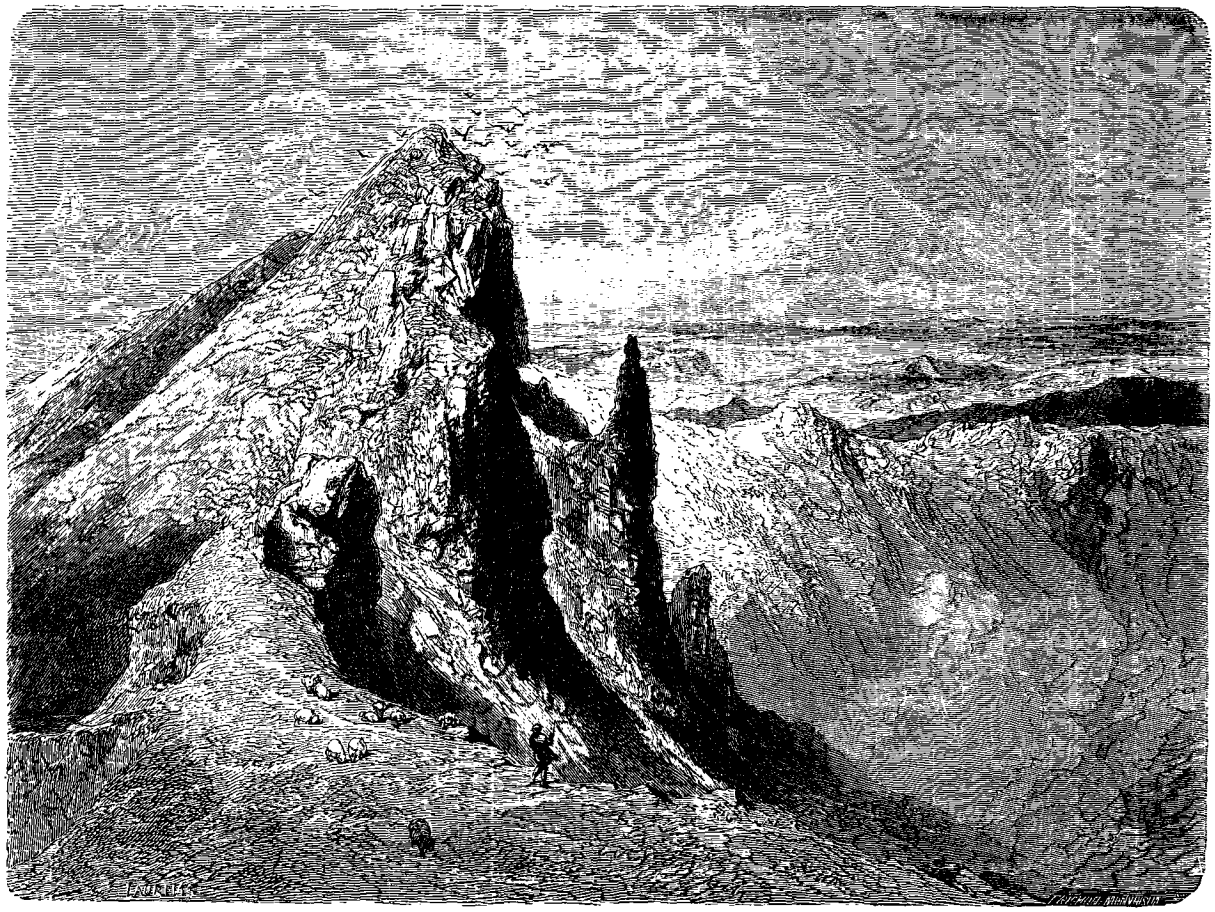
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ombres d'un autre temps, venues d'Écosse, à la faveur du brouillard, pour disputer en ce lieu. »

Au détour de l'amas de débris, nous apparurent alors les deux interlocuteurs. L'un, grand, gros, enveloppé de la tête aux pieds d'un épais paletot, et le chef couvert jusqu'aux oreilles d'un immense chapeau, se tenait immobile, comme une cariatide, contre un fût de colonne : l'autre, petit, maigrelet de corps et de costume, les cheveux au vent, des lunettes sur le nez, allait, venait, sautillait, en vrai moineau franc, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, rejetait à chaque instant sa tête en arrière, en manière de défi, tout en étendant sa main sur un des fragments antiques, comme le conventionnel de Ponsard, *sur l'autel attesté.*

« Aucune de vos trois suppositions, dis-je à mes compagnons, n'était tout à fait fausse ; ces terribles discoureurs appartiennent au monde des vivants, mais s'agitent dans celui des ombres. Ils sont en ce moment grisés de paroles creuses et de science vaine, et enfin, Parisiens tous les deux, ils sont à un titre quelconque, un peu parents de l'archétype d'Henri Monnier. Je les ai déjà vus et entendus, et il n'est pas un des habitués du café..., l'un des plus célèbres de la rive gauche de Paris, qui ne les reconnaisse au premier coup d'œil.

« L'un, l'homme au paletot, est un légiste habile, tout



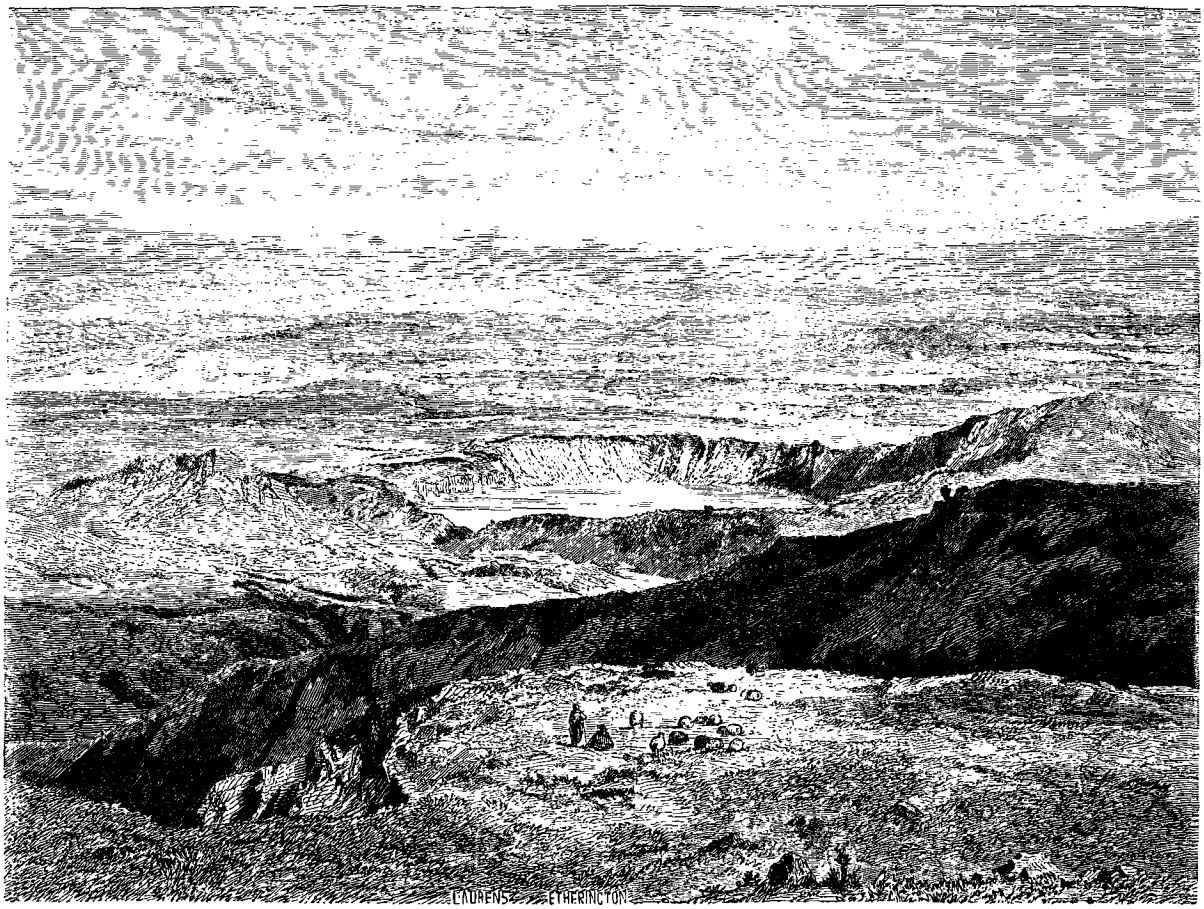
Pic de l'Aiguiller sur le Creux d'Enfer (Mont-Dore). — Dessin de Jules Laurens d'après nature.

féru de droit et de chicane; l'autre, riche industriel, a créé la plus grande manufacture de clous qui existe dans le monde entier. Sans doute, leurs médecins les ont envoyés au Mont-Dore sous prétexte de bronchites chroniques, de gastro-entéralgies simples ou rhumastimales, et les imprudents les ont exposés à l'invasion d'une maladie bien autrement dangereuse, fléau de notre temps, et dont on ne saurait encore calculer toutes les conséquences néfastes : l'archéologie épigraphique !... »

La vue d'un public, (et quatre personnes avaient droit à ce titre dans cette solitude), éleva au paroxysme la fièvre de nos deux champions : greffant immédiatement une nouvelle discussion sur la première, ils se mirent à argumenter sur l'origine du Panthéon dont ils foulaient les vestiges; le légiste, fort de la découverte de quelques médailles de la colonie de Nîmes parmi ces décombres, en faisait remonter la fondation *incontestable* jusqu'à Lucius et à Caïus César, les princes de la jeunesse; le petit homme aux clous ramenait non moins hardiment, la date de cet événement à l'époque de Septime Sévère, l'inscription suivante déchiffrée sur un autel votif : *Julia Severa votum solvit libens libero*, ne pouvant désigner que l'épouse, la fille, ou la sœur de cet empereur. Les deux épigraphistes allaient en appeler à notre arbitrage; mais redoutant la contagion, nous prîmes prudemment la fuite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, le soleil se levait splendide, et presque en même temps, le capitaine A*** frappait à ma porte, pour m'avertir qu'il mettait son cheval à la disposition de mon fils, qui pourrait ainsi accompagner le lieutenant X*** dans une excursion que celui-ci voulait faire sur la route de Bordeaux, au delà de la Bourboule et de Saint-Sauves, pour comparer cette entrée de la vallée du Mont-Dore à celle que nous avions suivie la veille. L'excellent capitaine, cherchant à atténuer tout ce que son offre avait d'obligeant, prétextait le besoin qu'il éprouvait de marcher, et demandait à me suivre dans ma promenade du matin. Un quart d'heure après, Henri, monté comme il ne l'avait jamais été, filait avec le lieutenant du côté de Murat-le-Quaire; tandis que le capitaine cherchait avec moi, entre le village des bains et le hameau de Queureilh, le point exact d'où le rayon visuel prolongé vers le sommet du Capucin, se heurte aux contours illusoires d'un obélisque détaché d'une paroi de ce rocher et revêtant en apparence le froc, le capuchon, le galbe d'un moine agenouillé, les bras croisés sur sa poitrine et les mains dans ses manches. Ce point précis, nous nous en assurâmes, est situé à quelques centaines de mètres en aval du village des Bains, à la bifurcation de la route et d'un chemin qui s'élève derrière Queureilh; partout ailleurs, la perspective fantastique s'atténue et disparaît.



La région des lacs au sud du Mont-Dore. — Dessin de Jules Laurens d'après nature.

La cascade de Queureilh, que nous ne tardons pas à atteindre en doublant la pente du plateau de l'Angle, devant le débouché du ruisseau qui vient du lac de Guéry, a un caractère à part parmi toutes celles du Mont-Dore. Elle ne présente aux yeux, ni la masse d'eau, ni le précipice, ni le chaos de rochers de la *Grande-Cascade*, qu'on voit de la vallée; elle n'a pas le cadre de montagnes boisées et de forêts éternelles qui resserre étroitement les chutes du Plat-à-Barbe et de la Vernière; mais le contraste de son écume blanche lavant les prismes noirs d'une couche de basalte de plus de vingt mètres d'épaisseur; mais la corniche de cette muraille sombre, frangée de mousse, couronnée de l'or des genêts et du tronc blanc des hêtres, tandis que sa base baigne dans l'eau pure d'un clair bassin; mais la pelouse, d'un vert tendre, et le bois de vieux sapins qui s'arrondissent autour de celui-ci, comme pour en protéger les abords; tous ces détails accentués, mais d'une harmonie parfaite dans leur ensemble, me font préférer cette cascade à beaucoup d'autres plus renommées.

Tandis que, mécontent de n'en avoir trouvé nulle part de représentation fidèle, je m'efforçais d'en arrêter sur mon carnet les principeaux traits, un geste muet, mais expressif du capitaine A*** fixa toute mon attention sur la nappe d'eau, étalée, calme et bleue au bas de la chute. Là, sur un fond de sable, à un ou deux pieds de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

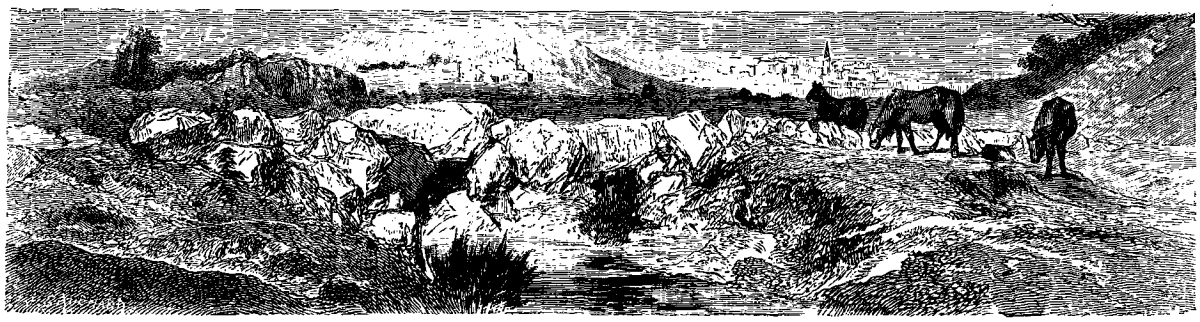
profondeur, une bulle d'air, irisée comme une bulle de savon, semblait rouler et courir. Un peu d'attention me convainquit qu'il y avait sous cette enveloppe gazeuse un être quelconque qui vivait, respirait et se livrait à la chasse des loches et autres habitants minuscules du bassin. Après quelques évolutions, le globe d'air s'éleva à la surface de l'eau, et creva; un oiseau de la forme et de la grosseur d'une grive en sortit, étendit ses ailes, d'où tombèrent, comme des perles, quelques gouttelettes de la source, et la jolie créature, poussant un petit cri, prit son vol vers quelque autre bassin de la montagne. J'avais lu dans maint ouvrage d'histoire naturelle des détails sur le merle d'eau, *cinclus aquaticus*, sans que mes yeux de vieux chasseur l'eussent jamais rencontré. On dit qu'il n'est pas rare au Mont-Dore.

Cette promenade, prolongée sur les flancs du Puy-Gros, vers la base de la banne d'Ordenche, et de là, à travers les vallons de la Roche-Vendeix, les gorges boisées de la Vernière et les sapinières du Bozat jusqu'au roc du Capucin, remplit notre première journée.

Le lendemain fut consacré tout entier aux détails intérieurs de la vallée des Bains; à la grande cascade, et à celle du Serpent, à l'avalanche de pierres du ravin des *Égravats*, au Puy de Cliergue et enfin au vallon de la Cour et à la gorge d'Enfer : deux anfractuosités circulaires, aux parois et au pavé de trachite démantelé, calciné, dans lesquelles il est bien difficile de ne pas voir deux évents, ou cratères, annexes antiques de l'immense bouche ignivome, ouverte jadis au fond du grand hémicycle d'où s'échappe aujourd'hui les eaux mères de la Dordogne.

Le troisième jour, nous trouva de bonne heure gravissant le cône du Sancy, après avoir cherché en vain, sur la haute terrasse qui unit à cette cime centrale celles des Puys Ferrand, de la Grange et de Cacadogne, le marais permanent et la voûte de glace éternelle, décrits par tant de touristes comme la source de la Dore. Je puis affirmer que le 25 août 1864, le plateau ne gardait pas la moindre trace de ces deux traits caractéristiques et que la *permanence* de l'un et l'*éternité* de l'autre avait cédé depuis deux grands mois à la sécheresse et la chaleur de l'été. La neige, il est vrai, devait y reparaître dès le lendemain, mais pour combien de temps?

J'avais lu aussi quelque part que, pour escalader la cime du Saucy il fallait un courage dont peu de personnes se sentent capables. A cette assertion je



La tour d'Auvergne et Saint-Pardoux vus du plateau de Bozat. — Dessin de Jules Laurens.

n'opposerai qu'un fait. Nous avons trouvé, installée sur la plate-forme même du cône, à côté du dé quadrangulaire de granit qui marque le point culminant de la France centrale, et déjeunant, en face de dix départements et de trois cents volcans, toute une société venue de Clermont à cet effet et qui n'avait rien de trop héroïque : un monsieur et deux dames d'âge incertain, deux belles jeunes filles de dix-huit à vingt ans, trois bébés en jaquette et deux suivantes dont une nourrice portant son nourrisson!...

Relater les détails intimes de cette excursion, ou de celles qui la précédèrent et la suivirent, me jetterait bien en dehors du cadre du *Tour du Monde*. Peindre les scènes variées qu'elles ont fait passer devant nous, les aspects grandioses, austères ou souriants, mais toujours pittoresques des paysages parcourus, serait refaire ce qui a été fait avec une bien autre autorité que la mienne, et après plusieurs années d'observations répétées et d'études spéciales par M. H. Lecoq.

Heureux si mes esquisses incomplètes pouvaient inspirer à ceux qui les liront, le désir de recourir au beau et sérieux travail de ce savant, je dois me borner à indiquer les traits principaux d'une région sur laquelle, en moissonneur habile, il n'a rien laissé à glaner derrière lui.

Le Mont-Dore, le plus haut des monts de la France centrale, n'a pas jailli, comme le Cantal, du fond d'un bassin lacustre, ou, comme le Puy-de-Dôme, sur les bords d'un grand lac; il s'est élevé loin de tout dépôt sédimentaire, du sein d'un plateau de pur granit, sous la forme d'un cône un peu irrégulier et légèrement déprimé dont les pentes, plus ou moins rapides, vont se perdre graduellement dans la roche primitive qui les supporte. L'élévation moyenne du plateau étant de 1000 mètres, et le niveau absolu du pic de Sancy de 1884 mètres, on a un chiffre de 884 mètres pour l'épaisseur de la masse qui constitue la portion volcanique de la montagne. Cette masse, formée de lits superposés de scories, de conglomérats, de pierres ponces et de cendres, traversés et recouverts par des nappes et des courants de trachites et de basalte, a été lacérée dans plusieurs directions par de profondes déchirures, dont l'une, ouverte du sud au nord, a donné naissance à la vallée des Bains, qui a comme évidé le centre du massif.

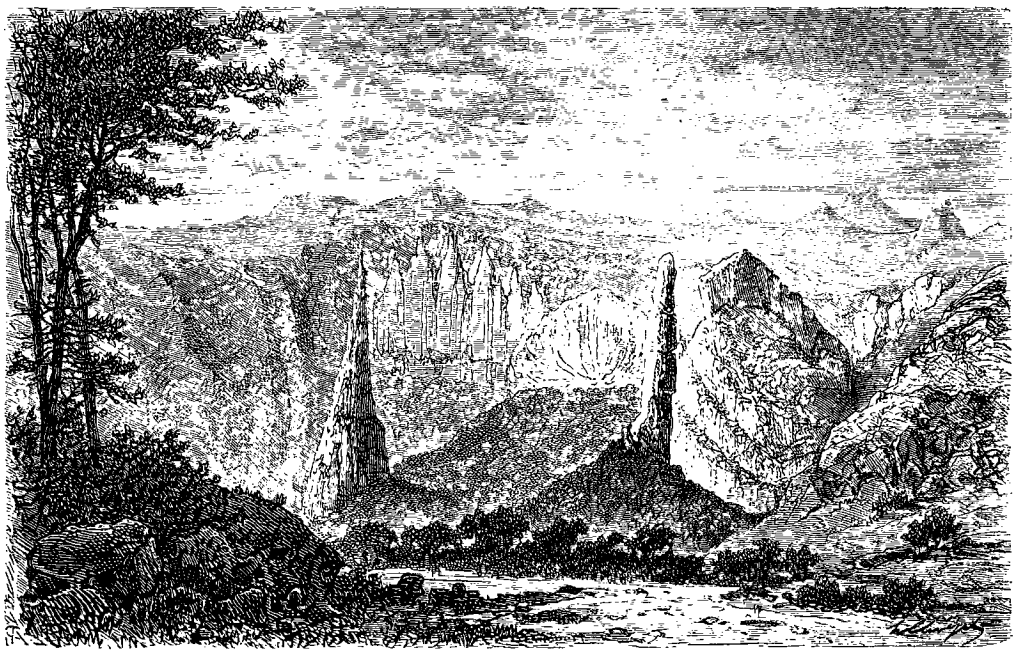
Le sommet de celui-ci est couronné par sept ou huit pics rocheux qui semblent autant de créneaux déman-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

telés. Aucun d'eux n'a gardé les traces d'un cratère régulier ; mais lorsqu'on a contourné le bassin supérieur du vallon de la Dordogne par les escarpements des vallons de la Cour et d'Enfer, par les cimes du Cliergue, du Sancy et du roc de Cuzeau, il est impossible de ne pas admettre que l'on vient de circonscrire l'ouverture par laquelle se sont épanchées les grandes formations du Mont-Dore. On ne peut également placer que là le centre des commotions qui, a plusieurs reprises ébranlèrent la masse entière de la montagne, élevèrent les dykes de trachite au niveau qu'ils occupent aujourd'hui au-dessus des coulées de basalte, et donnèrent aux nappes trachitiques des plateaux de Bozat, de Rigolet et de l'Angle une inclinaison qu'elles n'auraient jamais eue sans un soulèvement postérieur à leur épanchement.

Le Sancy est flanqué de deux cimes dont le niveau n'est que de très-peu inférieur au sien ; à sa gauche, le pic de l'Aiguiller, hérissé de pointes inaccessibles, se penche comme un fantôme sur les abîmes noirs du du Creux d'Enfer; à sa droite, le Puy-Ferrand domine au midi toute la région des lacs qui se déroule vers le Cantal, et au nord la pittoresque vallée de Chaudefour, — effrayante à son origine, dans les flancs des grands monts, comme un cratère à peine refroidi, — souriante comme une idylle, à son débouché, autour du lac Chambon, dont la nappe bleue aujourd'hui si paisible, entourée de cimes volcaniques et de ruines féodales, également inoffensives, a reflété les dernières flammes allumées dans les cratères du Mont-Dore.

Le quatrième et dernier jour qu'il nous fut permis de consacrer à cette région, nous vit gravissant de bonne heure les flancs du Tartaret, volcan moderne, que l'on croit du même âge que la chaîne des Dômes. Il a formé le lac de Chambon, comme le Puy de la Vache a formé



Vallée de Chaudefour. — Dessin de Hubert Clerget d'après l'album de M. Henri de Lanoye.

le lac d'Aidat, par un barrage de lave à travers la vallée venant de Chaudefour. Sa cime rouge et sa ceinture de bois verdoyants se mirent dans le lac, face à face avec le château de Murol.

Son cône est entièrement formé de scories incohérentes de lapillis et de fragments de granit. Il a deux cratères profonds et réguliers, en forme de bassins, séparés par une haute crête, rompus chacun sur un de leurs côtés. Ils ont émis ensemble un vrai fleuve de lave qui, s'étalant ou se resserrant dans le moule que lui offrait la vallée de la Couze, en a suivi toutes les sinuosités jusqu'au delà de Champeix et de Nechers, à plus de vingt et un kilomètres de sa source enflammée.

Nous avons suivi cette coulée de basalte moderne le long d'une vallée excavée en partie dans le granit, mais dont les pentes sont partout frangées par les segments de courants plus anciennement épanchés dans la même direction. Observer les analogies de ces formations d'époques différentes, leur parfait parallélisme, et leur étendue à peu près égale, constater leur fréquente similitude de structure et d'éléments minéralogiques ainsi que le caractère pittoresque qu'ils donnent au paysage serait une étude pleine d'intérêt; elle mériterait qu'on lui consacrât bien des heures et bien des pages.

A défaut de temps et d'espace, qu'il me soit au moins permis d'affirmer, avec mon honorable adversaire, M. Poulett-Scrope, docte fils d'Albion qui n'a que le tort d'être un peu trop gallophobe, que bien peu de points du globe offrent d'aussi admirables juxtapositions d'anciens et de récents produits volcaniques.

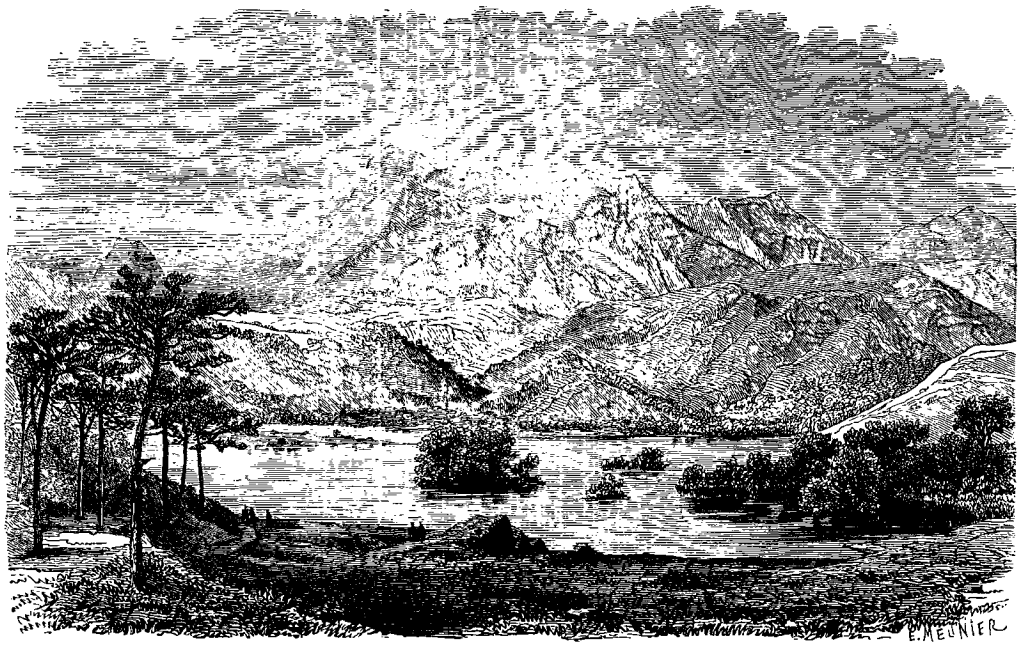
« Ici, dit-il, la nature a elle-même rassemblé les objets de comparaison, et les a placés sous les yeux de l'observateur, comme avec l'intention expresse de démontrer leur mode commun de formation. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y a soixante ans, alors que les géologues se chamaillaient à propos de la formation des basaltes, le naturaliste Ramon, le peintre des Pyrénées, s'écriait en visitant ces mêmes lieux : « Ce n'est assurément pas au Mont-Dore que la fameuse question de la volcanicité des basaltes sera jamais l'objet d'une discussion sérieuse. »

La dernière irradiation que le foyer du Mont Dore ait projetée du côté de l'Est, s'est étendue jusque auprès d'Issoire, où, dans l'espèce de delta formé par la rencontre des Couzes de Chambon et de Pavin avec l'Allier, elle a pénétré, mêlé, confondu, recouvert des dépôts lacustres des périodes éocène et miocène, ainsi que des dépouilles animales d'époques évidemment postérieures. Elle a ainsi constitué les falaises bréchiformes du Mont-Périer, auquel plusieurs rangées de grottes, creusées en des temps inconnus, et encore en partie habitées, donnent l'apparence d'un immense vaisseau pétrifié, avec tous ces sabords restés béants. Pour expliquer la formation et l'entassement de ces brèches, il faut supposer, comme l'a fait M. Ch. Lyell, la soudaine invasion d'une énorme masse de vase liquide, se précipitant en cascades des flancs élancés d'un volcan en conflagration, au milieu de torrents de lave, d'avalanches de neiges et de rocs déracinés.

L'Islande, presque de nos jours, a été le théâtre de faits analogues. En 1783, l'hiver et les premiers jours du printemps avaient été dans cette île d'une douceur inaccoutumée. Vers la fin de mai, on vit flotter un léger brouillard bleuâtre autour des flancs glacés du Skapta-



Lac Chambon. — Dessin de Hubert Clerget d'après nature.

Jokul, que n'ont jamais foulé les pas de l'homme. Un violent tremblement de terre suivit cette apparition. Le 8 juin, des nuages de fumée noire, issus de la partie nord du volcan, s'ébranlèrent dans la direction du sud, marchant contre le vent et enveloppant de ténèbres et de cendres, tout le district de Sida. Bientôt d'innombrables colonnes de flammes jaillirent du milieu des glaciers, s'étalèrent sur leur surface, pendant que la rivière Skapta, une des plus larges de l'île, disparaissait tout à coup après avoir inondé sa vallée sous une fétide bouillie d'eau et de poussière volcanique.

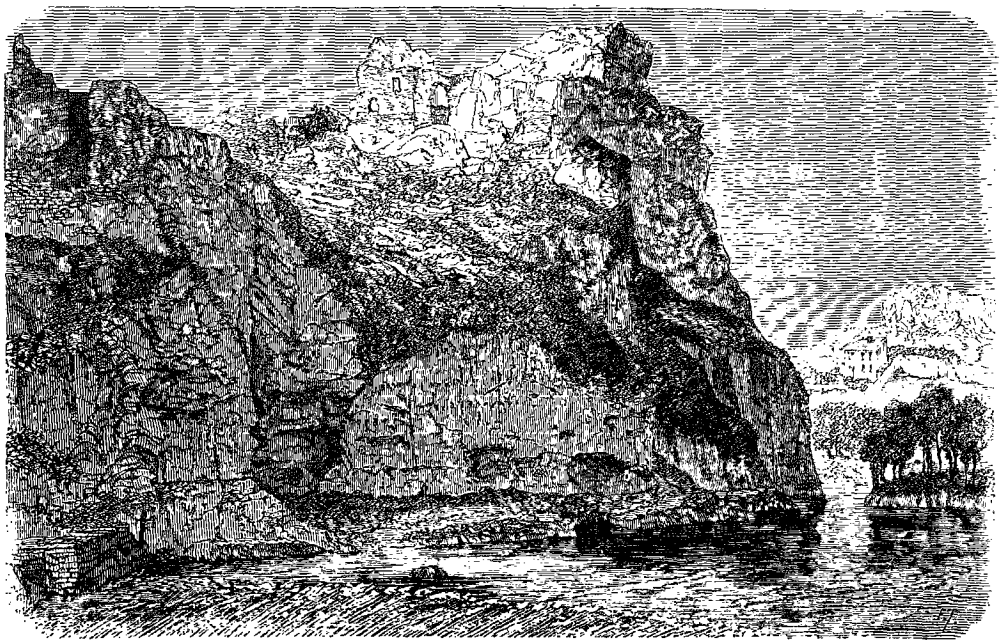
Deux jours après, un courant de lave vint couler à la place de l'onde dans le lit de cette rivière, et bien que le chenal béant n'eût pas moins de deux cents mètres de largeur sur soixante-dix de profondeur, le déluge de feu le combla, surmonta ses rives et se répandit dans la plaine environnante ; là, il roula devant lui, comme un tapis, le sol tourbeux rempli de dépouilles organiques, en fit une chaîne de collines qu'il recouvrit de matières ignées et finit par se jeter dans un lac, dont les eaux, vaporisées à son contact, s'évanouirent en sifflant dans les airs.

Telle fut sans doute, la scène dont le bassin des deux Couzes fut le théâtre, lorsqu'une des dernières convulsions du Mont-Dore pétrit de boue, de cendres, de tuf, de scories et d'ossements de grands mammifères, les monts Perrier et de Boulade.

F. DE LANOYE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le dyke et les ruines d'Expaly. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE,

PAR M. FERDINAND DE LANOYE [1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

La Haute-Loire. — Brioude et Saint-Julien. — Le pont de la Vieille-Brioude. — Changement de sol et de climat. — Fix et notre ami Joanne. — La Chaise-Dieu et George Sand. — Excursion sur la crête du Velay et dans les âges géologiques.

Partis d'Issoire à six heures du matin, nous remontons jusqu'à Arvant la voie ferrée que naguère nous avons descendue en venant du Cantal. Laissant alors à droite la ligne de Massiac pour suivre celle qui doit un jour relier les bassins charbonniers de Brassac et de Saint-Étienne, à travers la Haute-Loire, nous ne tardons pas à atteindre la gare de Brioude, où ce tronçon s'arrête aujourd'hui, au point même où on peut géologiquement fixer l'extrémité supérieure de la Limagne. Brioude, l'ancienne *Brivas* de Sidoine, de Grégoire de Tours et de la légende miraculeuse de Saint-Julien, est une agglomération de cinq mille et quelques cents âmes, assez tristement logées, et qui seraient non moins tristement nourries, s'il fallait en juger par le déjeuner que nous essayâmes de faire au buffet de la gare, et dans le menu duquel (solide ou liquide) des mouches de toutes tailles et de toutes couleurs entraient pour plus de moitié.

Résidence d'un sous-préfet, ni plus ni moins que tant d'autres cités de France, Brioude jouit en outre de l'avantage de montrer à l'étranger, sous des colonnes rondes et trapues, une source où la tradition légendaire veut que les bourreaux à la solde de Dioclétien aient lavé la tête du centurion Julianus, décollé pour la foi, et de posséder la tombe de ce soldat-martyr sous une des plus remarquables basiliques qu'ait élevées l'art chrétien des premiers siècles.

« Dans aucune église byzantine, dit M. Mérimée, on ne verra des sculptures plus fines, un travail plus soigné, une plus grande variété de motifs. Par leur composition, quelquefois même par leur exécution, plusieurs de ces chapiteaux se rapprochent tellement de l'antique, qu'ils justifient, jusqu'à un certain point, l'opinion de quelques antiquaires qui, dans l'édifice actuel, voudraient voir un monument du quatrième siècle. Sur un des chapiteaux de la nef, par exemple, un génie ailé tenant un thyrse, et monté sur un tigre, paraît une copie de quelque bas-relief enlevé à un temple de Bacchus. Plus loin, des griffons, buvant dans une coupe, rappellent un grand nombre de sculptures romaines. Toutefois, lorsqu'on examine attentivement ces imitations, la fantaisie byzantine, son caprice bizarre se révèlent bientôt dans les additions qui surchargent le type original. C'est ainsi que les tigres antiques, qui

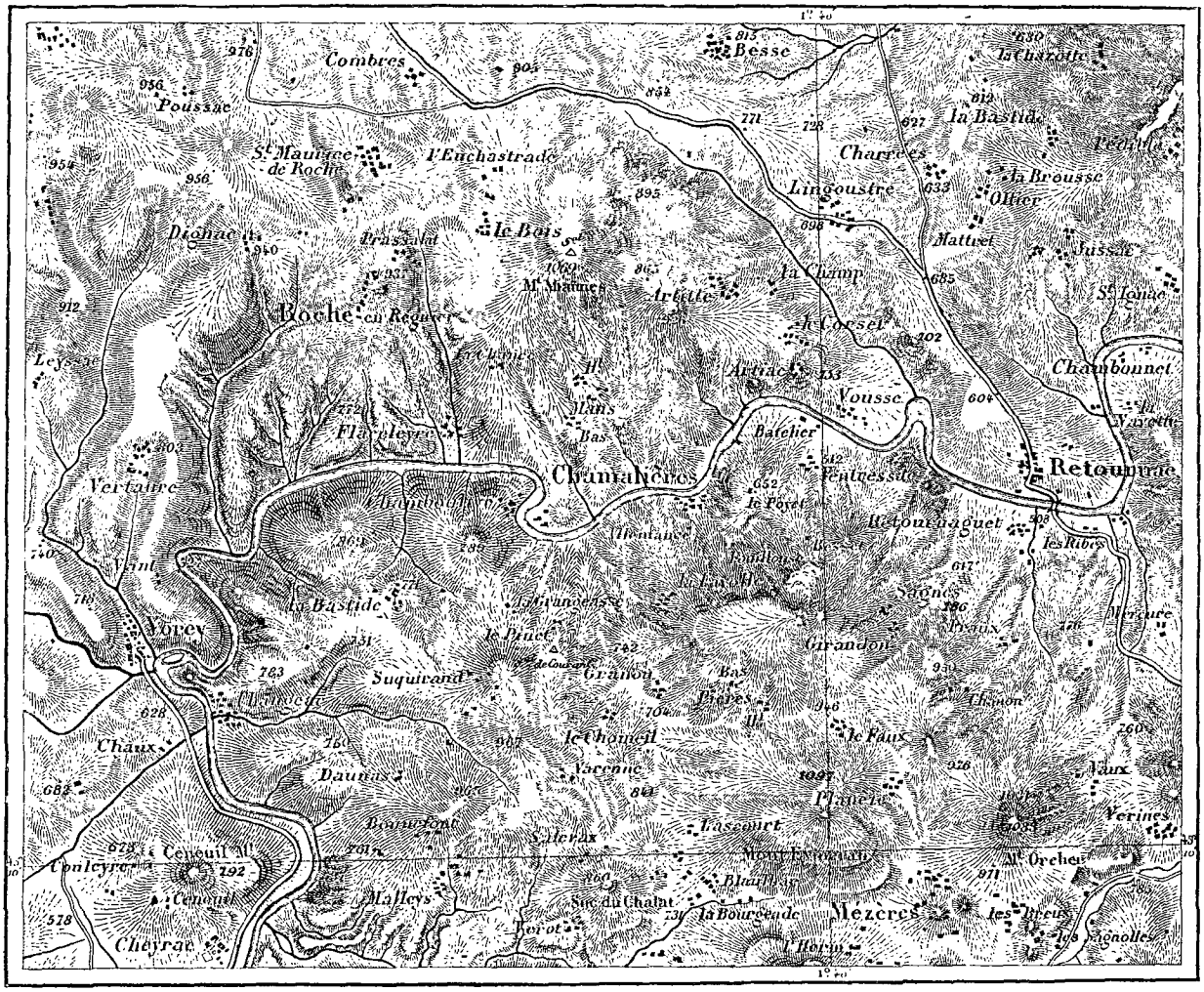
1. Suite et fin. — Voy. t. XIII, p. 65, 81, 97 ; t. XIV, p. 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont inspiré le sculpteur de Brioude, n'avaient pas certainement une langue qui, après bien des contorsions, forme la tige d'une palmette [1]. »

Du reste, ces caprices d'exécution qui, presque tous, répondent à une pensée pieuse ou satirique, sont le caractère dominant de l'ornementation, pleine de réalisme, de l'architecture du moyen âge. Comme le vocabulaire latin, le ciseau du sculpteur religieux bravait alors l'honnêteté, et certains bas-reliefs allégoriques de Saint-Julien de Brioude sont d'un symbolisme trop cru pour être relaté; j'aime mieux citer ce diable à tête de bouc qui, tordant le cou à deux joueurs de harpe, indique, sans aucun doute, le supplice réservé en enfer aux rimailleurs et écrivailleurs impies qui se permettent de chanter et de jongler aux dépens des moines et des clercs.

En quittant les voûtes de Saint-Julien, nous nous dirigeâmes vers l'Allier, par la route du Velay. Une promenade d'une demi-heure, à travers une plaine fertile, bien cultivée et bordée, au couchant, de vignobles et de maisons de campagne, nous amena au bourg de la *Vieille-Brioude*, où je voulais attendre le passage de la diligence, chargée de nous porter jusqu'au chef-lieu de



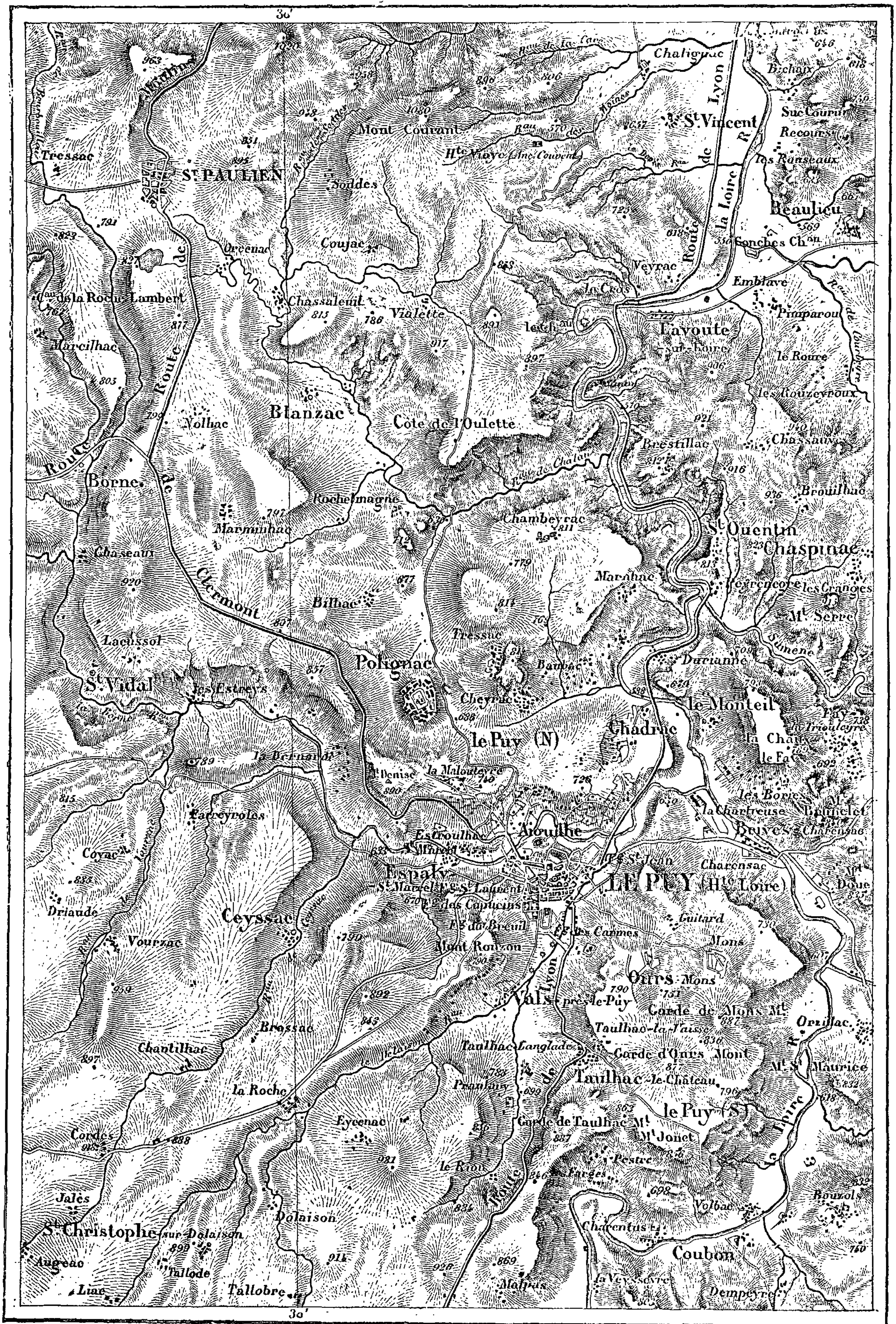
Les gorges de la Loire entre le bassin du Puy et celui du Forez.

la Haute-Loire. Le motif qui nous faisait devancer sur ce point notre véhicule, attardé à la gare, ne résidait ni dans les vestiges de constructions romaines, ni dans les ruines de murailles féodales, ni même dans l'église romane dont s'enorgueillit la Vieille-Brioude, mais simplement dans le désir d'y contempler du haut d'un pont, remarquablement hardi, l'étroit et profond défilé par où l'Allier débouche de ses montagnes natales, et qu'on peut considérer comme la porte supérieure de la Limagne. Je voulais aussi, au moment de franchir les limites de l'Auvergne, me retourner un instant sur le seuil de cette belle contrée, pour lui jeter un regard d'adieu.

Avant que la diligence ait pu nous rejoindre, nous dépassons le pont, et coupant au plus court, à travers les courbes que la route décrit pour s'élever sur les pentes de la rive valaisienne, nous atteignons l'arête d'un plateau qui commande une immense perspective sur le cours et la vallée de l'Allier. De là, nos regards suivent les sinuosités de la rivière bien en aval d'Issoire, et, se perdant dans les ondulations des terrains de la Limagne, ne s'arrêtent au couchant que sur la ligne

1. Mérimée, *Voyage en Auvergne.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



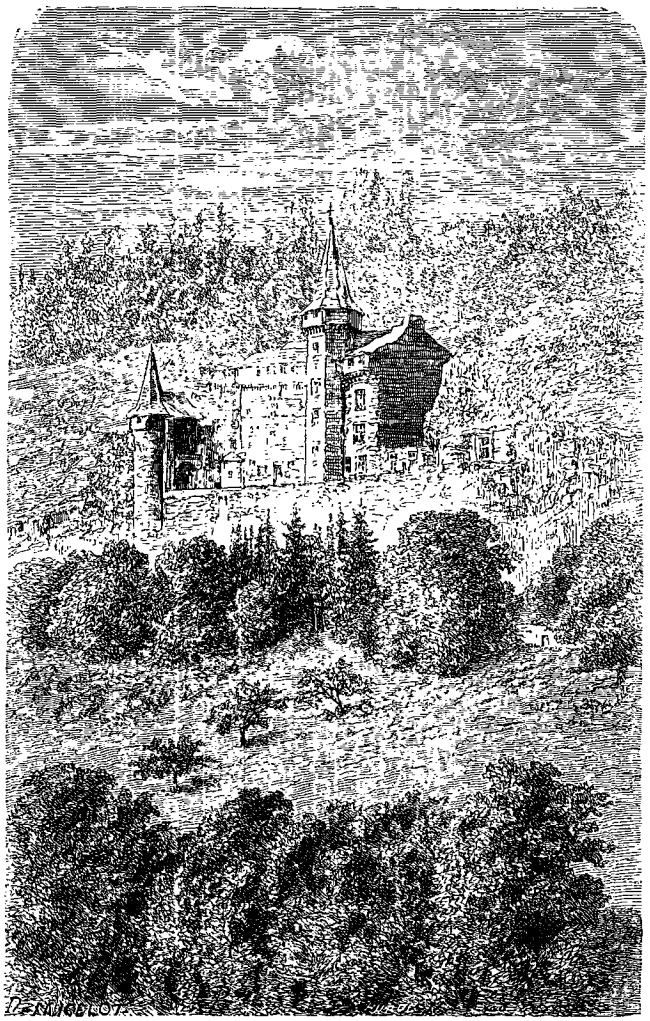
Gravé chez Erhard 12, r. Duguay-Trouin

Le bassin du Puy (Haute-Loire) à l'échelle de 1/80,000.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de faîte du grand soulèvement volcanique que nous venons de parcourir depuis Aurillac jusque dans le voisinage de Gannat. Nous pouvons reconnaître le Puy-de-Dôme dans un cône tronqué et noirâtre, qui nous apparaît à quatre-vingts kilomètres, à vol d'oiseau, dans le nord-nord-ouest, tandis que sur le prolongement du même méridien, mais plus rapprochés de nous de huit ou dix lieues, se dressent le Sancy et les Puys ses vassaux, tout blancs encore de la neige qui les a couronnés naguère, et qu'à une distance égale, dans le sud-ouest, s'arrondit le sommet globuleux du plomb du Cantal. Non loin de ce dernier, je retrouve avec joie, dans une petite pyramide azurée, la cime du Puy-Mary, la plus belle qu'il soit donné à l'homme d'escalader entre la vallée du Rhône et les Pyrénées.

L'arrivée de la diligence et l'appel stéréotypé du conducteur : « En voiture, messieurs ! » m'arrachèrent à cette contemplation et aux souvenirs qu'elle éveillait en moi. Je ne jurerais pas que le passage trop rapide des domaines illimités du temps et de l'espace où planaient mes pensées, à la boîte étroite et basse d'un coupé où je ne pouvais me tenir assis, que pelotonné, comme un Chinois sous une cangue, ait été sans influence sur la première impression que j'ai puisée sur le revers occidental du Velay : vue bornée et dont un vent glacial m'interdisait de rechercher les rares échappées ; végétation forestière réduite à quelques bouquets de pins, les plus tristes de tous les arbres ; terre nue, roche grise, ciel gris, maisons grises ; indigènes tannés et maigres : telles sont les seules images qu'aient déposées dans la chambre obscure de mon cerveau les trente-trois kilomètres de rampes multipliées, contournées, repliées, plus ou moins prolongées, mais gagnant toujours en roideur, qui se déroulent entre le pont de la Vieille-Brioude et la bourgade de Fix, qui végète bravement, en plein vent, à onze cent douze mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et dont les indigènes, à la date du 26 août, avaient déjà vu la fin des deux mois d'été que la Providence leur mesure dans sa sagesse.



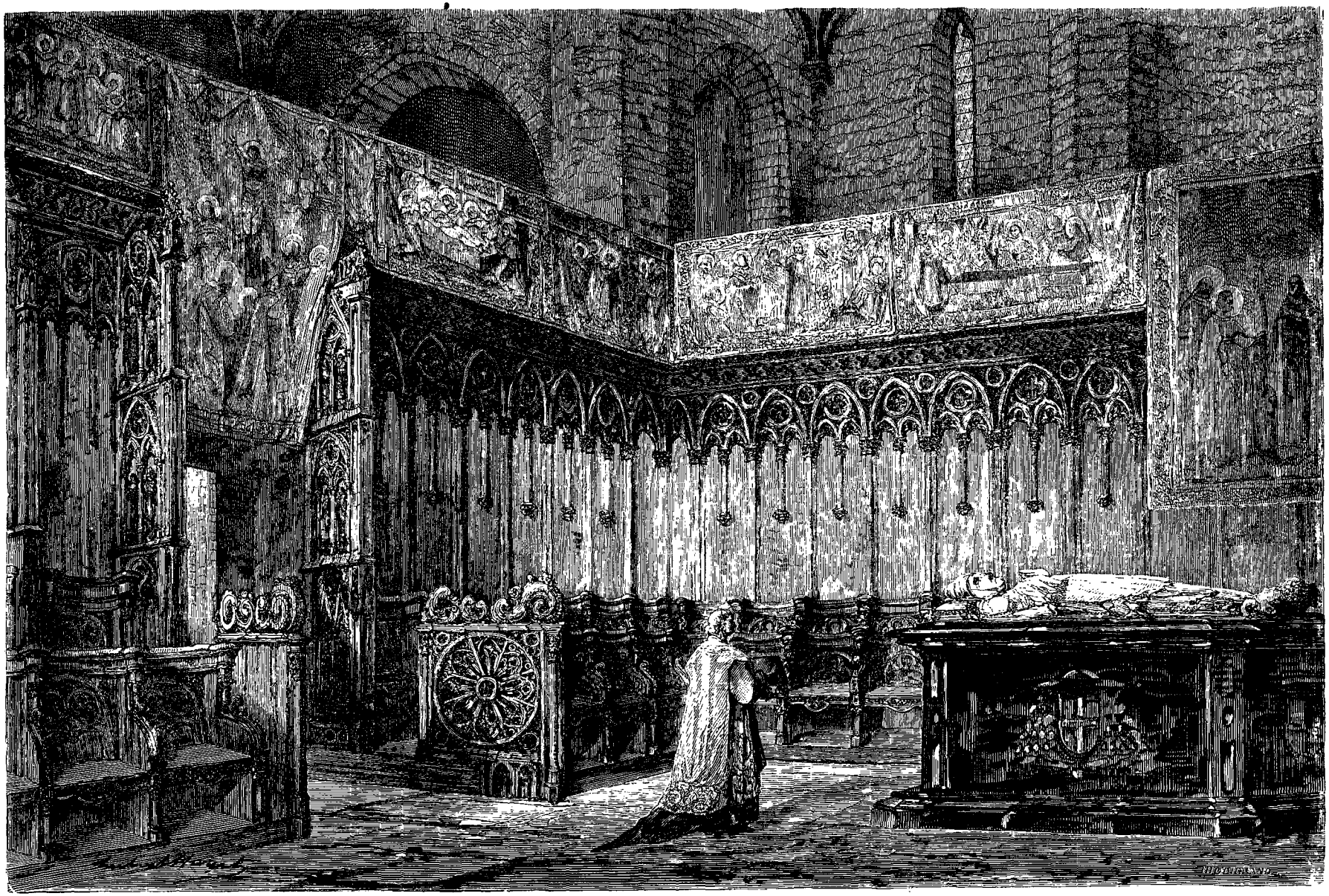
Le château de la Roche-Lambert. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Si froide que fût la localité, je profitai d'un changement de relais pour apporter un intermède à la torture que m'infligeaient les parois exiguës de notre prison roulante. En étirant mes membres courbaturés et en battant la semelle sur la route blanche de givre, je fis descendre mon fils de l'impériale, où il s'était blotti sous prétexte de mieux voir le paysage, et où le malheureux n'avait que mieux ressenti l'âcreté de la température : il était bleu de froid ; et comme son horreur pour les dyptères ne lui avait pas permis de rompre le jeûne en passant à Brioude, il éprouvait en outre les tiraillements de la faim ; il en était jaune. C'était trop d'une de ces deux teintes morbides : au risque de laisser nos bagages gagner le Puy sans nous et d'attendre plusieurs heures le passage d'une autre correspondance du chemin de fer, il me fallait procurer à Henri du feu et de la nourriture. Je l'entraînai donc, un peu en dépit de lui-même, vers une des trois hôtelleries, alignées côte à côte, comme des soldats au port d'armes, sur le bord de la route, et dans le choix que je fis en cette occasion, je fus heureusement inspiré.

Un feu haut et clair flambait dans la vaste cheminée de cette officine hospitalière ; non loin de cette flamme souriante, une table proprette était dressée : du centre de cette table, comme d'un foyer d'autel antique, plusieurs plats couverts et fumants laissaient échapper en spirales de chaudes émanations, qu'un voyageur semblait humer avec une évidente complaisance. Erreur des jugements humains ! c'était un carnet couvert de notes qu'il contemplait sur son assiette.

Le grincement de la porte ouverte et refermée et le bruit de nos pas tirèrent l'étranger de son recueillement ; il se tourna brusquement de notre côté, et quelle ne fut pas notre surprise de retrouver en lui les traits

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeaux, boiseries et tentures du chœur de la Chaise-Dieu. — Dessin de Hubert Clerget d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la personne de notre ami Joanne, que six semaines auparavant j'avais laissé dans le jardin du Luxembourg, critiquant paisiblement, suivant une vieille habitude, les arbres, le palais, les fleurs, les passants, les statues, et tout particulièrement le groupe d'Acis et de Galatée, méchamment mis à mort par le géant Polyphème.

Qui ne connaît Joanne, la providence des voyageurs, l'inspecteur général volontaire de tous les chemins, de tous les musées, de toutes les bibliothèques, de tous les palais, de toutes les merveilles de l'Europe; le cicérone érudit et philosophe, l'itinéraire fait homme; le compilateur original, qui voyage incessamment pour récolter, élaborer et contrôler les matériaux de ses livres, et qui publie non moins incessamment des in-8°, des in-12 et des in-64, pour forcer le genre humain à voyager. Mériter d'être classé après la vapeur, après les vents alizés, comme le plus grand agent de locomotion que Dieu ait donné à notre planète, semble être le but de son ambition. Beaucoup de ses contemporains se contenteraient des titres, que nul ne lui conteste depuis longtemps, d'écrivain érudit et artistique, de critique éclairé et bienveillant, et de champion inflexible du droit et de la justice.

Il savait d'où nous venions; la révision de quelques pages de son Itinéraire général de France l'avait appelé dans le Velay, où il était entré par la route d'Ambert, d'Arlanc et de la Chaise-Dieu. Sachant que le défaut de temps nous empêcherait de visiter cette région, il nous fit en ces termes clairs et précis, dont il a l'habitude, une description charmante « du bassin de la Dore, de cette plaine du Livradois qui fut, aux époques géologiques, un de ces lacs des montagnes qui donnèrent, pendant de longs siècles, à la France centrale, l'aspect de la Suisse actuelle, ou peut-être mieux, celui du haut Canada.

« Quant à la *Casa-Dei*, à cette abbaye qui, fondée en 1036, demeura jusqu'à la Révolution l'un des monastères les plus riches et les plus célèbres de la chrétienté; qui compta parmi ses abbés Mazarin et Richelieu, et parmi les hôtes de ses caveaux funéraires, le pape Clément VI et même, assure-t-on, Édith au col de cygne, la douce compagne de l'héroïque vaincu d'Hastings.... eh bien! c'est triste à dire, mais ce n'est plus que le noyau délabré du plus sale chef-lieu de canton de l'empire français. A part une auberge, l'hôtel Samson, où semble s'être réfugiés la bonne tenue et le confort des anciens chanoines, tout est malpropre et sordide à la Chaise-Dieu. On n'y respire que des miasmes putrides, on n'y marche que sur des immondices dans les maisons, dans les cours, dans les rues, sous les porches et dans les cloîtres de l'antique édifice religieux. Pour l'œil du sceptique même, ajoutait Joanne, « c'est un scan-
« dale, car ces bâtiments imposants et vastes, flanqués
« de hautes tours carrées encore munies de herses, se
« relient, par plusieurs cours immenses, à l'église ab-
« batiale, une merveille de l'art ogival, aujourd'hui con-
« sacrée au culte de la paroisse, mais encore garnie
« d'une partie de son riche mobilier. »

Ici, mon fils, qui depuis un moment se mordait les lèvres, interrompit irrévérencieusement le narrateur : — Nous connaissons ce mobilier! — « Les stalles du « chapitre adorablement sculptées, et les antiques tapis-« series d'un prix et d'une rareté inestimables, qui revê-« tent la partie supérieure du chœur. » — Croyez-vous, monsieur, que nous ne sachions pas par cœur notre Jean de la Roche aussi bien que vous?

« Nous venons de suivre pas à pas son Itinéraire dans le Mont-Dore, et nous avons constaté avec admiration la scrupuleuse exactitude des pages descriptives que l'auteur de ce beau livre a consacrées à cette région. Il y a là, touchant les grands pâturages des hauts plateaux, le château de Murol et les merveilleuses rives de la Couse de Chambon, des coups de pinceau d'une fraîcheur et d'une délicatesse exquises, et cependant si colorés et si larges, qu'ils gravent dans la mémoire les scènes entrevues et les paysages traversés en traits ineffaçables; ce que ne font pas, j'en suis sûr, les volumineux ouvrages spéciaux : guides, itinéraires, monographies et traités scientifiques ou pittoresques, dont mon père enregistre, en ce moment, l'effrayante nomenclature, et qu'il se tuera à compulser, comparer et surtout à contrôler, sans grand profit pour le public et pour lui-même. »

« Eh bien! fit Joanne avec un malicieux sourire, vous allez retrouver dans la Haute-Loire cette même touche que vous venez d'admirer dans le Mont-Dore, et les tableaux signés du marquis de Villemer ne sont pas inférieurs à ceux de Jean de la Roche.

— Et c'est ce qui me désespère, reprit Henri. La perfection d'un auteur est un fléau pour ceux qui marchent derrière lui et qui n'ont pas comme vous le droit de le piller largement, sous prétexte d'utilité publique. »

Une salve d'éclats de rire, à laquelle Joanne prit une franche et bonne part, accueillit cette boutade.

« Jeune homme, reprit-il, *le vent qui souffle à travers la montagne* vous a aiguisé l'appétit et la langue : témoin mon déjeuner disparu et votre élocution facile; mais vos allusions agressives prouvent aussi qu'il vous a laissé dans l'esprit une aigreur que je veux dissiper. Tenez, continua-t-il en ouvrant un carton plein de dessins et de photographies, que pensez-vous de ces trésors artistiques recueillis à droite ou à gauche des chemins que vous devez parcourir? Les costumes de ces ouvrières en dentelles, et surtout leurs coiffures du dimanche, ne sont-elles pas faites pour émouvoir l'émulation, perpétuellement carnavalesque, des lionnes parisiennes (voy. p. 300)? Eh bien! rangez-les dans votre album de voyage, avec ce château de la Roche-Lambert, qu'on dirait découpé à l'emporte-pièce dans une paroi de laves au fond d'un ravin (voy. p. 292). La photographie ne l'a pas reproduit avec plus de vérité que le grand écrivain qui en a fait le berceau et la demeure de ce Jean de la Roche qui vous a tant ému. Prenez aussi cette aquarelle, exécutée sous mes yeux par Hubert Clerget, dans le chœur abbatial de la Chaise-Dieu (voy. p. 293). Prenez, vous dis-je, et sans scrupules. Ne sais-je pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je retrouverai tout cela dans le *Tour du Monde*, si jamais j'en ai besoin pour l'illustration de mes *Guides*?

« Et maintenant, songeons au départ. Je dois être ce soir à Clermont, et j'aperçois, grimpant la côte, le courrier du Puy, qui me déposera dans deux heures à Brioude. Vous, qui ne pouvez attendre ici jusqu'à la nuit le passage d'une nouvelle diligence, vous allez vous installer dans le petit char à bancs qui m'a cahoté depuis trois jours sur les impossibles chemins de traverse de ce pays. Il devait retourner au Puy à vide ; il vous y portera lestement : car d'ici là, il n'y a qu'à descendre. »

Ayant ainsi réglé nos affaires et les siennes, notre ami prit congé de nous sans accueillir nos remercîments, mais non sans nous crier, à travers la portière de la voiture qui se refermait sur lui : « Encore un avis. J'ai découvert à quelques minutes de Fix, là-bas, vers le couchant, une éminence qui commande un horizon immense : dans l'intérêt de vos études géognostiques, ne manquez pas d'y aller. »

La voiture était partie ; le bruit des roues, des ferrailles et des sabots des chevaux retentissait sur le basalte sonore de la route, que l'excellent Joanne nous parlait encore de la voix et du geste. Mais son conseil était bon ; nous le suivîmes immédiatement.

L'éminence dont il vient d'être question n'est qu'une des nombreuses boursouflures volcaniques, alignées sur le faîte de cette chaîne du Velay, qui, projetée des flancs septentrionaux des Cévennes, parallèlement à celle du Vivarais, enserre avec celle-ci, dans un ovale irrégulier, le bassin de la Loire naissante. Bien que de très-peu plus élevée que les plateaux qui l'entourent, cette sommité, facile à reconnaître au nord-ouest de Fix, grâce au signal trigonométrique qu'elle supporte, à 1230 mètres d'altitude et que ne domine aucune autre cime dans un très-grand rayon, forme un observatoire orographique des plus précieux. Du côté du couchant, la vue n'y est bornée que par les chaînes volcaniques de l'Auvergne et du Cantal, et glissant au midi le long des côtes noires de la Margeride, elle s'étend à l'orient jusqu'aux escarpements du Mézenc, et loin de se perdre dans le dédale de cimes, de ravins, de plateaux anguleux, de déjections volcaniques qui découpent en tous sens le bassin de la Haute-Loire, elle plane d'assez haut sur ce cirque de Titans, pour en circonscrire l'ensemble tourmenté et suivre le développement de son enceinte.

Le chapitre suivant est tout entier le résultat d'études et d'observations prolongées et suivies sur le pourtour et dans l'intérieur de ce bassin, mais dont le point de départ est la butte trigonométrique de Fix.

XIV

Le bassin de la Haute-Loire.

Au commencement de la période géologique, que les savants spéciaux ont désignée sous le nom d'éocène[1], la plus ancienne de l'époque tertiaire, alors que se déposaient les premières couches sédimentaires d'eau douce du bassin de Paris, l'Auvergne, le Cantal et le Velay renfermaient une série de lacs, dont la distribution géographique des lacs actuels de la Suisse peut donner une idée. Comme ceux-ci, ces anciens bassins occupaient les dépressions d'une région montagneuse ; ils étaient alimentés par des rivières et par des torrents. Une de ces dépressions est représentée aujourd'hui par le bassin dont la ville du Puy occupe le centre ; une de ces rivières par la Loire actuelle.

La chaîne du Velay, qui limite ce bassin au couchant, est de base granitoïde, recouverte comme d'un manteau par les produits d'une ancienne activité volcanique, qui s'est étendue du nord au sud, depuis les environs de Fix jusqu'à Pradelle et à Aubenas. Sur la carte, ces reliefs du sol forment comme une prolongation de la chaîne des puys d'Auvergne, mais il est douteux qu'ils soient d'une date aussi récente que ces derniers.

Les différents points d'où a jailli la matière ignée sont encore marqués, comme en Auvergne, par de nombreux cônes de scories. Ils occupent la crête de la chaîne granitique qui sépare la Loire de l'Allier, depuis Paulhaguet jusqu'à Pradelle, et ils sont si rapprochés que, souvent, ils se touchent par la base et forment une chaîne presque continue.

Sur les deux versants ils sont plus sobrement distribués, et de plus en plus clair-semés, à mesure qu'ils se rapprochent de l'une ou de l'autre de ces deux rivières. Ils deviennent plus rares encore entre Pradelle et Aubenas, et ils n'ont laissé aucune trace au sud de cette dernière ville. Il en existe pourtant au nord-est de Pradelle, dans le voisinage de Prézailles, un groupe considérable qui se relie aux grandes failles volcaniques du Vivarais. Dans l'espace ainsi circonscrit, on peut facilement retrouver plus de *cent cinquante* de ces cônes, et leur nombre total a sans doute dépassé ce chiffre de beaucoup.

Ils sont loin d'être dans le même état de conservation que la plus grande partie de ceux que nous avons étudiés en Auvergne. Rarement même ils possèdent un cratère entier ou distinctement tracé, et ils affectent presque tous cette forme en dos d'âne que la dégradation donne à tous les cônes volcaniques. La plus grande partie des matériaux qui les ont élevés ne se composent que de scories, de bombes de lave, de lapillo, de sable volcanique, de fragments de granit et de basalte, et quelquefois d'éclats massifs de cette dernière roche, véritables blocs erratiques, soulevés et entraînés par des courants de feu. Leur surface est couverte d'une herbe rare et maigre, ou parfois de bruyères rabougries et desséchées ; mais leur dégradation est incessante, et les météores changent leurs moindres fissures en ravines, qui à leur tour deviennent des vallons.

Les coulées de lave issues des cratères du Velay se sont épanchées sur les deux versants du boursouflement de granit qui les a vomies, d'un côté dans le lit de la Loire, de l'autre dans celui de l'Allier. Les changements qu'elles ont fait subir aux thalwegs de ces deux rivières ont différé du tout au tout.

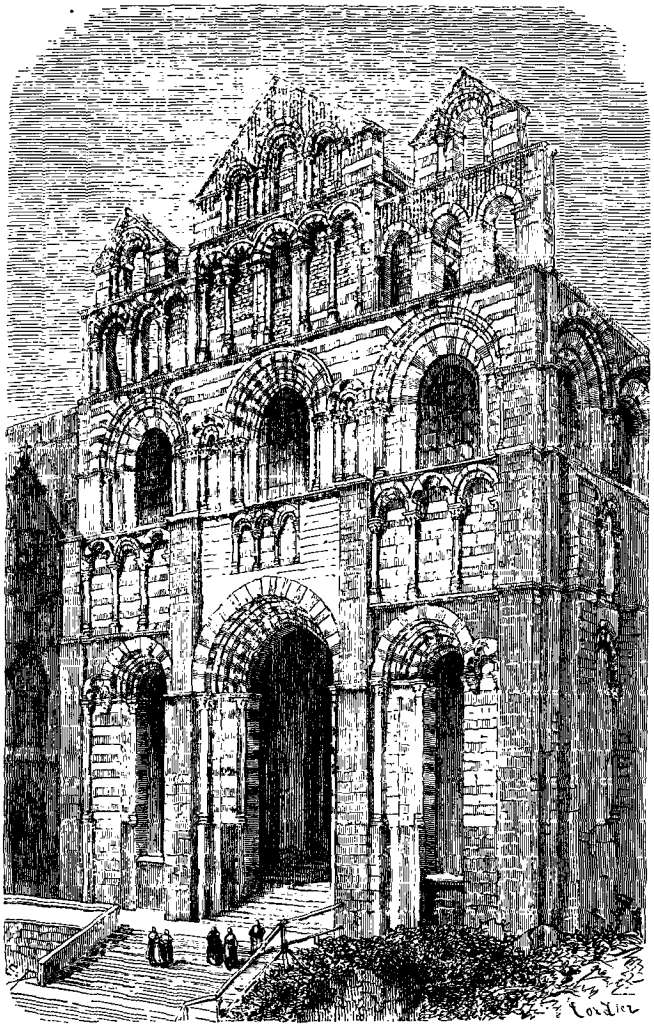
1. D'après deux mots grecs, ἠως et καινος, qu'on peut traduire par *aurore naissante*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'ouest, elles paraissent avoir occupé tout l'ancien lit de l'Allier, de Langogne à la Vieille-Brioude; mais la forte et large chaîne primitive de la Margeride, qui s'élève immédiatement sur la rive gauche de la rivière, a opposé à la double invasion de la lave et des eaux une infranchissable barrière, et il a été plus facile à l'Allier de ronger et d'entraîner les nouvelles matières déposées dans son sein que d'entamer le granit qui endigue sa rive gauche. C'est grâce à ce procédé qu'ont été mises à nu plusieurs magnifiques rangées perpendiculaires de colonnes de basalte à Saint-Ilpize, à Chiliac, à Saint-Arçon, à Monistrol, et sur d'autres points des mêmes bords. Elles paraissent, en général, assises sur un lit de coquillages à cent ou cent cinquante pieds au-dessus du niveau actuel de l'eau.

A l'orient, au contraire, les coulées de laves, rencontrant les talus inclinés d'un grand bassin lacustre, ou même d'une série de lacs, alimentés et parcourus par la Loire, se sont épanchées en grandes nappes sur les dépôts sédimentaires de ces bassins, dont elles ont dû, a maintes reprises, labourer le fond, élever ou baisser le niveau, modifier et altérer les contours.

Plus d'une fois, elles ont imposé au chenal de la Loire de nouveaux détours et de nouvelles issues et l'ont rejeté jusque sur les rampes du Mont-Mézenc, dont les irruptions, à leur tour, l'ont repoussé à l'ouest.



Façade et portail de la cathédrale du Puy. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Les preuves des divers changements subis par le chenal de la Loire doivent être cherchées dans le profond ravin par lequel ce fleuve s'échappe maintenant du bassin du Puy; ravin qui, certes, n'existait pas lors de l'épanchement des basaltes qui recouvrent, à des niveaux correspondants, les sommets des plateaux de Chambeyrac et de l'Oulette. (Voy. la carte p. 290.)

Ces plateaux ont fait partie du haut embranchement granitique de Chaspinhac qui sépare le bassin lacustre du Puy de celui d'Emblavès, autre division du même dépôt d'eau douce, et leur séparation n'a pu avoir lieu que par déchirement, à la suite de l'un des tremblements de terre qui ont accompagné les innombrables commotions volcaniques de cette région. Il est même probable que les eaux de la Loire et de ses lacs s'écoulaient auparavant par une autre issue, pratiquée peut-être sur un point surbaissé de la chaîne qui sépare aujourd'hui le fleuve de son affluent le Lignon de Tence.

En aval du bassin inférieur d'Emblavès, la Loire s'échappe définitivement par un défilé tout semblable à celui d'amont, et creusé comme lui dans une épaisse digue volcanique dont l'élévation originelle est attestée par des témoins encore debout : les monts de Miaunes et de Gerbison, qui se dressent de chaque côté de la gorge à la hauteur de 550 mètres au-dessus de la rivière. Que cet énorme dyke phonolithique, soudainement lancé dans la vallée de la Loire, ait élevé le niveau des eaux qu'elle renfermait de plus de 200 mètres, on doit le supposer; car le granit qui forme à la fois la base du Gerbison et celle du Miaunes à une hauteur de 330 mètres au-dessus de la rivière actuelle, peut être considéré comme un segment de l'ancienne berge qui contenait le lac dans les premiers temps de l'ère tertiaire.

Il est facile aussi de se faire une idée de la puissance d'action d'une masse d'eau ainsi accumulée, des horribles tourmentes qui accompagnèrent ses conflits avec les coulées de laves descendant dans son sein, avec les dykes s'élevant, chauffés à blanc, du fond de son bassin, avec les tremblements de terre, chargés d'ébranler et de crevasser les digues qu'elle devait éroder. On ne doit donc pas s'étonner si on n'a pas trouvé ici ce qu'on remarque si souvent en Auvergne : des torrents de lave occupant le lit des rivières et s'allongeant dans les vallées comme s'ils y avaient coulé d'hier.

Dans les monts Dôme, il est facile de remonter chaque coulée de lave jusqu'au cratère qui l'a vomie; mais ici les cônes sont plus nombreux, plus serrés, et l'énergie volcanique, qui paraît s'être déployée pendant bien plus de temps et avec plus de violence, a uni les couches de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La ville du Puy-en-Velay. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjections volcaniques en une énorme croûte où toutes se sont mêlées et confondues. Ainsi a été créée une plaine fort étendue, et légèrement inclinée, où quelques cônes clair-semés ont surgi à l'est de la ligne principale. Chacun d'eux a, selon toute probabilité, fourni son contingent à la mer de basalte qui couvre la plaine; mais toute recherche sur le contingent de chacun serait vaine et puérile. Dans le voisinage du Puy on en voit un petit nombre qui ont fait eux-mêmes irruption à travers le grand courant volcanique qui, descendu du Mézenc, avait antérieurement envahi et recouvert les formations d'eau douce; telles sont les montagnes de Sainte-Anne, de Seinzelles, de Crousteix, d'Eysenac et de Mont. Les nombreux fragments de granit et de gneiss implantés dans leurs scories prouvent que la source de leur éruption était située à une plus grande profondeur que celle qui avait fourni la brèche et le basalte à travers lesquels ces puys se sont fait jour. Sur plusieurs points, les cônes ont surgi immédiatement du granit comme dans le voisinage de Chaspinhac et de Courant. On peut citer, entre autres, la belle *montagne de Bar*, le seul volcan du Velay qui, par la régularité parfaite de ses formes, rappelle les Puys de la chaîne des Dômes. Nous l'avons entrevu à plusieurs reprises, dominant de sa masse conique et de sa couronne de hêtres toute la vallée de la Borne, entre Allègre et la route de Brioude, dont nous suivions les replis. Je n'essayerai pas de le décrire après Mme Sand, qui a choisi la coupe profonde et verte de son cratère pour le cadre de la scène la plus émouvante et la plus pure qu'ait créée sa plume inspirée.

Mais laissons derrière nous les souvenirs de Jean de la Roche et les reflets lumineux qu'ils projettent sur les murailles fauves, sur les tourelles élancées du vieux manoir, qui, là-bas, au fond du ravin, creusé sur notre gauche, s'affaissait comme la *belle* au bois dormant sous le sommeil des siècles, lorsque naguère un enchanteur est venu le réveiller en le rattachant aux créations de son génie.

Nous, qui ne possédons pas la baguette des fées, passons; le sol aride de la science réclame de nouveau toute notre attention. Voici la montagne de Denise que longe la route de Brioude, et qui, grâce à son voisinage de la ville du Puy, est devenue l'objet de recherches spéciales et le sujet de nombreuses controverses. C'est une éminence de 890 mètres d'altitude, de forme oblongue, et dont le sommet et les revers sont couverts d'amas de scories toutes fraîches d'apparence, de lapili et de pouzzolane. Ces déjections sont évidemment sorties du sein de la montagne même, dont le noyau central est formé par une roche bréchiforme, entièrement semblable à celle qui constitue la butte dite de Corneille, dans la ville même du Puy.

Le cratère du Mont-Denise n'existe plus; mais on peut cependant suivre d'épaisses coulées de laves depuis son sommet jusque dans le fond des vallées environnantes. L'une d'elles s'allonge au sud en forme de promontoire sur la rivière de la Borne, et projette le long de ses rives deux rangées de basalte prismatique, en face l'une de l'autre. Celle de droite, accolée à une masse énorme de rochers à pic, bien connue sous le nom d'*Orgues* d'Expaly (voy. le frontispice, p. 289), est formée de colonnes d'un pied de diamètre sur dix, quinze et parfois vingt mètres de longueur. Celle de gauche, qui porte le nom de *Croix* de la Paille, représente assez bien, par l'entassement et la direction divergente de ses innombrables prismes, l'image d'un immense chantier de bois écroulé.

Au pied de ces colonnades de laves coule doucement sur le sable et la mousse un petit ruisseau, le *Riou Pezoulliou*, dans lequel on recueille, après les grandes pluies, des grenats, des zircons, des saphirs. Mais ce n'est pas pour contempler ces jeux puérils de la nature que le savant se décide à gravir le sommet du Denise; ce n'est pas non plus pour y embrasser d'un regard les vastes contours du bassin de la Haute-Loire, dont la concavité tout entière se creuse autour de lui.

Dans la couche de tuf scoriacé, considérée comme homogène, qui s'étend d'un bord à l'autre de la montagne, on a trouvé, d'un côté, des ossements d'éléphants, de rhinocéros, de cerfs gigantesques, et de l'autre, les restes d'au moins deux squelettes humains.

Tout le monde peut voir dans le musée de la ville du Puy un bloc de cette brèche contenant la plus grande portion d'un crâne et plusieurs autres ossements paraissant appartenir au genre *homme*, ou tout au moins *bimane*.

Cette découverte date de 1844, et bien que les circonstances qui s'y rattachent, soigneusement étudiées par M. Aimard, un de ces érudits modestes et consciencieux qui honorent la province, eussent été exposées par lui à la Société académique du Puy, elle demeura sans grand retentissement jusqu'au moment où la société de savants errants, qui prend le titre de Congrès scientifique de France, se réunit au Puy pour délibérer sur le fait. C'était en l'an de grâce 1856.

La trouvaille du Mont-Denise datait de douze ans; dans l'intervalle la science avait terriblement marché, et elle touchait déjà à ces sommets vertigineux, du haut desquels le plus mince bachelier, le plus piètre fruit-sec du moindre concours peut aujourd'hui regarder de haut les maîtres révérés de notre jeunesse et sourire avec dédain aux noms de Buffon, de Laplace et de Cuvier.

Aussi l'authenticité des spécimens funéraires du Mont-Denise ne fut pas même discutée dans le congrès; *nul doute raisonnable ne pouvait être permis à ce sujet*[1]. Que le Velay eût été habité par l'homme à l'époque de l'éruption des volcans les moins anciens, il n'y avait réellement pas de quoi être surpris; mais déduire de là l'existence contemporaine sur le même sol, de notre race et de nombreuses espèces de grands pachydermes aujourd'hui éteintes, voilà qui était plus hardi et tout aussi discutable que le système qui ne verrait que des con-

1. G. Poulett Scrope, *The Geology and extinct volcanus of central France*, chap. VII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temporains et des parents dans tous les hôtes d'un même cimetière. On aurait pu demander — à l'analyse chimique si les gangues empâtant ces restes dissemblables, tout uniformes qu'elles parussent de grain et de substance, étaient bien de la même date et de la même origine, — et aux données élémentaires de la géologie, si dans l'imperceptible fissure séparant deux couches de formation identique, il n'y avait pas place cependant pour toute une série de siècles, pour tout un âge de la nature?...

Mais ces questions ne furent pas soulevées et on conclut d'emblée qu'à l'époque où les crêtes du Velay et du Mézenc formaient les berges d'un grand lac d'eau douce fréquemment bouleversé par des tourmentes volcaniques, l'homme s'était promené dans ces parages en compagnie de l'éléphant primitif, du palœotherium géant et du cerf *douteux*[1]. Grand honneur, qui de nos ancêtres doit rejaillir sur nos descendants ! A ce titre, je regretterais toujours d'omettre dans cette nomenclature : le cheval d'Adam, *equus Adamiticus*, le tapir élégant, *tapirus elegans*, et le cochon auvergnat, *sus arvernensis*[2].

. . . . . .

XV

La ville du Puy-en-Velay. — Ses monuments. — Sa banlieue. Ascension du Mézenc.

Pendant que j'errais sur le Mont-Denise, notre voiturin, forcé de rentrer à heure fixe chez son patron, m'avait devancé avec mon fils dans la ville du Puy. Je rejoignis Henri à l'*hôtel des Ambassadeurs*, où il n'avait pas perdu son temps; après avoir retenu le meilleur appartement vacant, commandé le dîner, secoué la poussière de la route, envoyé un télégramme à Vienne (Isère), où des amis, des parents attendaient notre arrivée, il s'était dirigé vers le rocher de *Saint-Michel* dont l'aspect étrange l'avait profondément frappé à son entrée en ville. Chemin faisant, il avait salué, dans l'église Saint-Laurent, un tombeau gothique qui jadis renferma, dit-on, quelques parcelles de la cendre de du Guesclin, le bon connétable. Puis, arrivé au hameau d'Aiguilhe, au pied de l'obélisque de lave, il avait bravement gravi les 223 marches qui, à l'aide de paliers nombreux et fortement inclinés, conduisent au sommet de ce jet de flamme pétrifiée que le zèle monacal du dixième siècle a couronné d'une chapelle dont la flèche s'élance à un niveau dépassant de dix mètres celui qu'atteint au-dessus du sol de Paris la croix des Invalides et qui laisserait de plus de 25 mètres au-dessous d'elle la croix du Panthéon, bien que ces deux monuments aient l'un et l'autre une base plus large que celle du dyke.

Si la chapelle de Saint-Michel fut fondée réellement en 965, comme le veut la tradition, elle renferme cependant des parties qui se rapportent évidemment à la fin du dixième siècle. Le portail, contemporain de la nef, est un charmant spécimen de l'art byzantin et de son habileté à tirer parti des ressources qu'il avait sous la main; car il y a ici une combinaison savamment étudiée de mosaïques, de moulures et de bas-reliefs d'un travail trop fin pour n'être pas les dépouilles de monuments plus anciens. Ce petit édifice religieux, qui fut pendant bien des siècles un but de pèlerinage, mais où on ne dit plus la messe qu'une fois l'an, à la fête de l'archange, est bordé d'une sorte de balcon taillé dans le roc vif, et très-prudemment revêtu d'un garde-fou à hauteur d'appui. Le guide qui accompagnait mon fils lui affirma qu'avant la Révolution (la grande) on distinguait encore sur cette corniche l'empreinte de deux pieds de femme. C'était la trace qu'avait imprimée dans le roc une jeune fille du Puy, laquelle, se trouvant en butte aux médisances de ses voisins, s'élança de cet endroit dans la plaine pour prouver, avec la protection du bienheurex saint Michel, la fausseté des méchants bruits dont elle était victime. *Elle arriva en bas sans le moindre mal.* Un saut de trois cents pieds, fait impunément ! quelle plus grande preuve de sagesse? Tout chacun se tint convaincu et satisfait du miracle, hors celle qui en était favorisée. Affolée d'orgueil par le diable qui garde une vieille rancune à saint Michel, la jeune fille voulut recommencer deux fois l'épreuve. A la troisième, l'archange, voyant son antique adversaire se mêler de l'affaire, détourna ses yeux de sa protégée et elle se tua.

Quiconque douterait de l'authenticité de cette histoire sera tenu de lire les mémoires de la *Société archéologique du midi*, où elle est relatée tout au long (tome I, page 239), ainsi que la relation manuscrite d'un pieux Italien du nom de Médicis qui, voyageant dans le Velay, il y a quelque trois cents ans, a parlé de la chose à peu près en ces termes : « Un homme de bien du lieu d'Ai-
« guilhe me rapporta que plusieurs pèlerins, connais-
« sant l'*histoire de la Piocella* et la croyant être vraie,
« alloient au jardin où elle étoit tombée pour regarder
« en haut, puis montoient en haut pour regarder en bas.
« Si y furent tant de gens pour voir ce jardin, que plu-
« sieurs en emportèrent par singularité beaucoup de
« terre, de manière à faire craindre au maître de l'en-
« droit que sa propriété ne s'appauvrît; j'ose à peine
« ajouter qu'il fit mettre un bassin en ce lieu pour ré-
« colter les pécennes des bons pèlerins. »

Pendant le récit de mon fils *touchant le roc étonnant de Saint-Michel-en-Velay*, qu'à l'invitation de l'auteur anonyme d'un vieux traité intitulé *de Mundi mirabilibus*, il ne me semblait pas éloigné de regarder comme la dixième merveille du monde, je me souvins à temps que je m'étais promis de voir coucher le soleil du haut du rocher Corneille. J'avais encore une heure devant moi : c'était assez. Laissant donc Henri prendre, sur la place du Breuil, en face de la belle fontaine Croizatier, un repos dont il avait grand besoin, je me lançai vers le but marqué, à travers les rues escarpées de la vieille ville, qui montent en échelles, ou tournent en spirales autour de la haute cathédrale.

1. *Elephas primigenus, — palœotherium magnum, — cervus ambiguus.*

2. Congrès scientifique de France. Rapports et bulletins, v. I, p. 282 et *passim*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je traversai deux fois cette église, à l'aller et au retour; deux fois encore je l'ai revue le lendemain et elle m'a laissé au fond du souvenir cette impression profonde, que si elle n'est pas, tant s'en faut, la plus belle basilique de France, elle en est au moins une des plus remarquables, et peut-être la plus religieusement imposante, par sa position au sommet d'un abîme, qu'on ne franchit qu'au moyen d'une montagne de degrés, par la grandeur austère de sa façade noire et blanche, par le jour mystérieux que projettent sous ses sombres nefs les hautes coupoles qui remplacent dans ses voûtes les pleins cintres romans et les ogives gothiques, enfin par les bizarreries calculées et la pauvreté même de son architecture sans ornements.

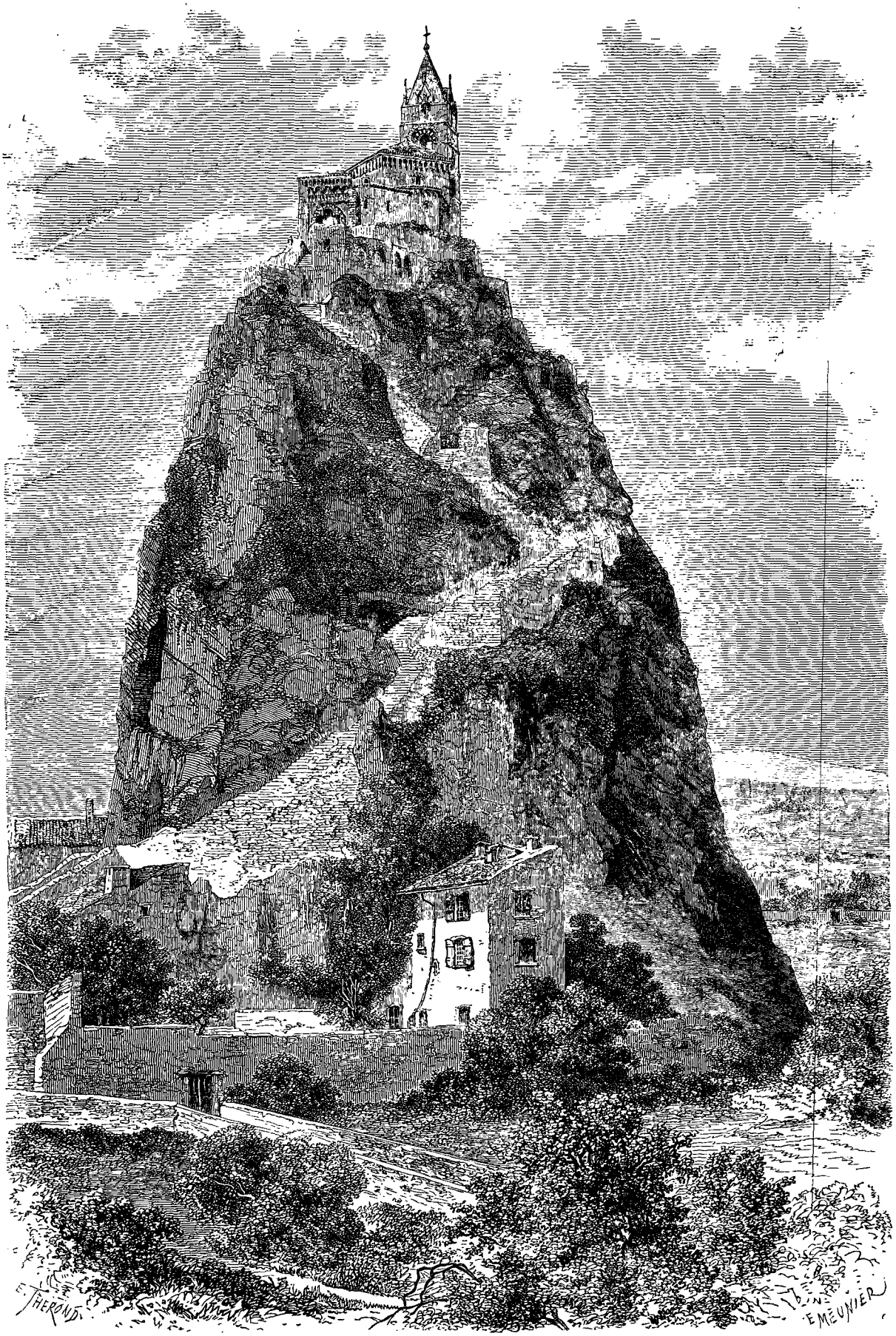
Au delà de l'église, une succession de marches taillées dans le roc, de plates-formes chargées de débris de mu-

Jeune fille et vieille femme des environs du Puy-en-Velay. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

railles, de fragments de tours éboulées, restes d'anciennes fortifications, m'amène enfin sur le sommet nivelé, où depuis 1860 se dresse — à 130 mètres au-dessus de la place de Breuil, et à près de 40 au-dessus du niveau atteint par les flèches de la cathédrale et de la chapelle de Saint-Michel, — le piédestal de la statue de Notre-Dame de France.

Le fer fondu de deux cent treize canons, dépouilles opimes de Sébastopol, a été jeté dans le moule d'où est sortie cette image gigantesque, dont les dimensions dépassent celles de beaucoup de colonnes rostrales. Cependant, ses traits, ses lignes, même vues de près, ne manquent ni de douceur, ni de charme; son sourire est jeune; le bambino géant qu'elle tient dans ses bras est bien l'enfant Jésus des peintres, des poëtes et des mères. Quoi qu'on en ait dit, l'ensemble de ce monument est en harmonie avec la grande nature qui l'entoure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Dyke d'Aiguilhe ou rocher de Saint-Michel. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si l'on veut embrasser d'un regard ce paysage, on peut monter jusque dans la couronne qui ceint la tête de la Vierge. On y parvient par une suite de degrés et de tiges de fer ménagés dans l'armature de la statue; mais si on veut étudier la perspective dans tous ses détails, il vaut mieux longer lentement le parapet de la plateforme. — C'est à quoi je me borne en ce moment.

Sous mes pieds s'étend la meilleure partie du département de la Haute-Loire. J'occupe le centre d'une coupe profonde qui fut, tour à tour, le bassin d'un paisible lac des montagnes, et le creuset brûlant où d'innombrables cratères épanchèrent des torrents de matières minérales en fusion. Le sommet que je foule n'est que l'extrémité d'une cristallisation gigantesque, sublimée dans quelque horrible conflit, entre le granit en ébullition, l'eau réduite en vapeur brûlante et l'atmosphère décomposée à un degré que ne sauraient formuler tous les calculs de la chimie.

D'autres cristallisations, de nature semblable, de formes différentes, mais non moins colossales, servent de ceinture à celle-ci et de premier plan au paysage. Nous connaissons déjà les rocs de l'Aiguilhe et d'Espaly; un peu au nord-ouest, s'élève la masse énorme de Polignac, accouplement monstrueux des œuvres de la terre et des œuvres de l'homme; piédestal de Titans, sur lequel pendant sept siècles la féodalité crut avoir fondé pour l'éternité l'idéal de sa puissance, mais où trône aujourd'hui, froide et nue dans son austère réalité, l'expiation éternelle. Par delà ce premier cercle de ruines, entassées par la nature toujours vivante et l'éphémère humanité, se déroule et s'échafaude un triple plan de montagnes dont le soleil, incliné sur l'horizon, approfondit les distances, allonge les ombres et colore diversement les sommets : teintant de pourpre et d'azur ceux qui lui sont opposés, enveloppant d'opale et d'or ceux qui plongent dans ses rayons.

Certes, dans son ensemble, comme dans chacun de ses détails, variés, infinis, pleins de contrastes heurtés, ce site est d'une grandeur indiscutable et d'une étonnante poésie. Mais, est-ce plus beau que l'Italie et que l'Auvergne, comme Mme Sand n'hésite pas à l'affirmer?... Laissant de côté la terre des orangers, je n'opposerai à ce jugement qu'une objection : je n'ai pas eu à m'armer, dans l'âpre Velay, contre une de ces impressions décevantes, qui plus d'une fois, devant quelque recoin ombreux et velouté du Cantal, m'ont arraché ce cri de confiance naïve : « Qu'il ferait bon vivre ici! »

.... Le 28 août, à l'aube, nous nous éloignions du Puy sur deux coursiers de louage choisis par Henri, après un examen préalable digne d'un sportsman consommé, et légitimé, du reste, par les 70 kilomètres de montagnes que les pauvres bêtes devaient nous faire franchir dans la journée. Une troisième monture portait, outre notre guide, une volumineuse bourriche, préparée avec une louable sollicitude par le *chef* de l'hôtel des Ambassadeurs, et qui devait nous dispenser de recourir aux ressources culinaires des auberges de la montagne.

Au delà du pont de Brive, nous quittâmes la route d'Issengeaux et les rives de la Loire pour le chemin direct du Mézenc.

Il passe d'abord sous la Roche-Rouge, masse cylindrique de 100 pieds de haut, dressée comme un bastion sur un promontoire de granit tout cicatrisé encore des crevasses qui donnèrent passage à ce dyke, digne frère de ceux que nous connaissons déjà. Puis on remonte la ravine profonde, où le torrent de la Gagne gronde, la plupart du temps invisible, sous les saillies d'une corniche auprès de laquelle la route n° 14, si raillée de mes bons amis de Salers[1], serait une allée d'opéra-comique. C'est cependant par cette voie, impraticable à tout autre véhicule qu'au primitif char à bœufs des vieux Gaulois, que communiquent entre eux les Français de Lantriac, de Laussonne et des Étables, communes de 1400 à 1600 âmes chacune, et chacune dotée annuellement de deux foires où le commerce d'échange et surtout la vente et l'achat du bétail de race *Mézine* (fort recherché des départements voisins) font affluer des deux versants du Vivarais un grand concours de trafiquants et d'assez fortes sommes d'argent. Mais que voulez-vous? la rudesse du climat et du sol engendre celle des idées et des mœurs. Le portrait que le marquis de Villemer fait du montagnard de la Haute-Loire est surtout applicable à l'indigène des versants du Mézenc : probe en affaire et farouche dans ses discussions, hospitalier et avare, fier dans son maintien, et d'une saleté sordide sur lui-même et surtout dans son habitation, il réunit les contrastes de la terre et du ciel qui le nourrissent.

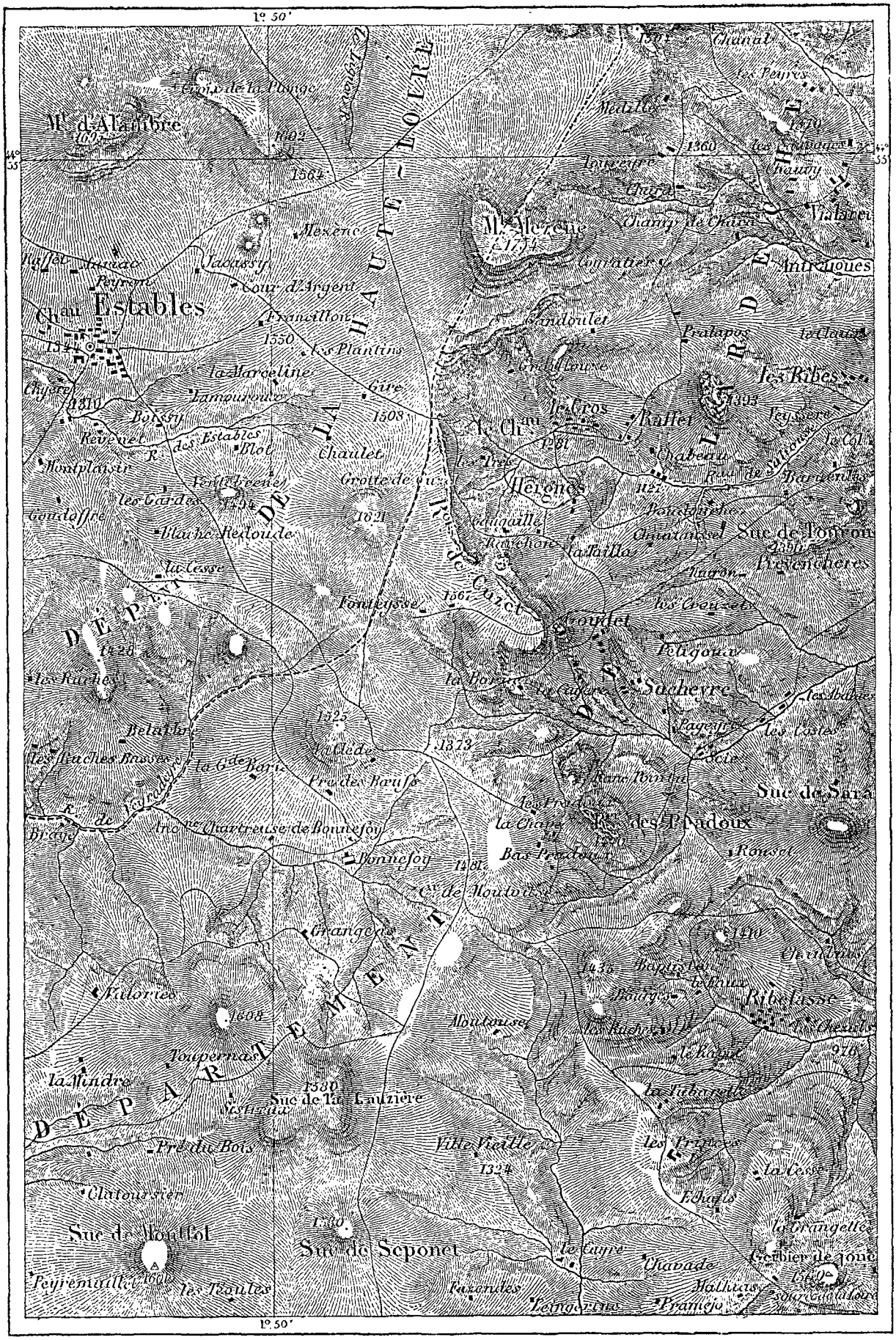
Or terre et ciel sont âpres sous cette latitude et par 1353 mètres d'élévation. C'est la hauteur des Étables, où fut tué comme sorcier le premier aide de Cassini, lorsqu'il s'y présenta avec ses instruments de mathématiques pour mesurer les sommets d'alentour. Rien de pareil n'étant arrivé aux officiers de l'état-major, lorsque la triangulation de la carte de France les appela en ce lieu, il faut en conclure qu'il n'est pas resté absolument fermé aux effluves du progrès général; cependant je ne conseillerais pas à un aéronaute d'y passer en ballon, à moins qu'il ne pût se maintenir hors de la portée du fusil.

Du village des Étables, où nous laissâmes nos chevaux, une petite lieue en pente douce à travers des pâturages émaillés de plusieurs variétés de violettes, de comarets et d'autres plantes fort recherchées des parfumeurs à la foire de Beaucaire, nous conduisit au sommet d'une butte triangulaire et rocheuse qui semble comme le couvercle d'un ancien cratère. C'est le point culminant du Mézenc.

Quelque temps que coûte l'ascension de cette cime, on ne saurait le regretter.... Naguère dans les massifs du Cantal et du Mont-Dore nous avons atteint un niveau plus élevé, mais jamais nous ne nous sommes encore trouvés au centre d'une perspective tout à la fois aussi large, mieux circonscrite et aussi colorée que celle-ci.

1. *Tour du Monde*, tome XIII, p. 83.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les monts Mézenc et Gerbier-des-Joncs à l'échelle de 1/20,000.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Du sud au nord-ouest, les crêtes des Cévennes centrales, les monts de la Lozère, de la Margeride, toute la chaîne volcanique de la haute Auvergne et des Dômes, et les âpres ondulations des granits de la Loire et du Forez; à l'extrême nord, les brumes grises qui descendent du Jura sur la vallée de l'Ain; tout au midi, les vapeurs soleillées des plaines de Provence; et à l'orient, toutes les neiges des Alpes savoisiennes et dauphinoises : — voilà le cadre! Mais qui pourrait saisir, analyser et décrire tout ce qu'il contient? Deux natures de sol, deux climats séparés par la ligne de faîtes phonolithiques qui court du sommet du Mézenc au Gerbier-des-Joncs, par les escarpements rocheux de Cuset et de Pradoux (voy. la carte p. 303); au couchant, des plateaux herbageux descendant en pentes graduées vers les étroites ravines où circule la Loire inaperçue; au levant, sous nos pieds, des parois escarpées, plongeant dans des gorges profondes; des pics aigus, des arêtes tranchantes, des rocs démantelés, échafaudés, comme en cascades, le long des torrents et se précipitant avec eux vers la riche vallée où le Rhône, au détour des promontoires, aux angles ouverts des montagnes, fait miroiter ses grandes ondes et projette, sur le paysage immense que nous contemplons, un charme qui manque, je suis forcé de l'avouer, à ceux de l'Auvergne, si grands et si beaux que Dieu les ait faits.

Femme du Mézenc endimanchée. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

Mais peut-être ne suis-je pas un *estimateur* impartial de ces divers tableaux? Peut-être personne ne retrouverait-il dans celui-ci les impressions que j'y ai puisées? c'est même probable.... Un vent glacé balaye les pentes du Mézenc et se brise sur le bloc de phonolithe qui me sert de siége; mais je ne le sens pas. Debout à mes côtés et promenant ses jumelles vers tous les points du compas, mon fils me vante la magie des lignes que dessinent, à la distance où nous en sommes, la ville du Puy, son rocher et sa cathédrale, sa verte banlieue de villas et sa ceinture rougeâtre de dykes et de ruines féodales; je l'entends à peine. Il m'interpelle en vain pour me signaler les puys et les cratères lointains que nous avons gravis ensemble naguère; il s'étonne surtout que la masse neigeuse du Mont-Blanc, teintée de rose par le soleil et veinée de bleu par les ombres de ses profondes ravines, ne tourne pas toute mon attention vers les bornes de l'orient.

Ma pensée est ailleurs; elle flotte vers le midi, à la dérive du Rhône, — comme elle en avait l'habitude, — il y a de cela bien des années. Là-bas, là-bas, dans ce vaste bassin de verdure et de vapeur d'or qu'enserrent d'un côté le grand fleuve, et de l'autre la large base pyramidale du Mont-Ventoux, s'élève, je le sais, une petite éminence ceinte d'eaux et d'ombrages, comme un tumulus grec au fond d'un bois sacré. De là, j'ai appris, tout enfant, à discerner, entre les mille dentelures de l'horizon occidental, cette même cime du Mézenc, que je foule en ce moment, et à laquelle mes regards usés chercheraient en vain, après quarante années, à rattacher ce tertre verdoyant des plaines de Vaucluse, — où fut mon berceau,... où ne sera pas ma tombe....

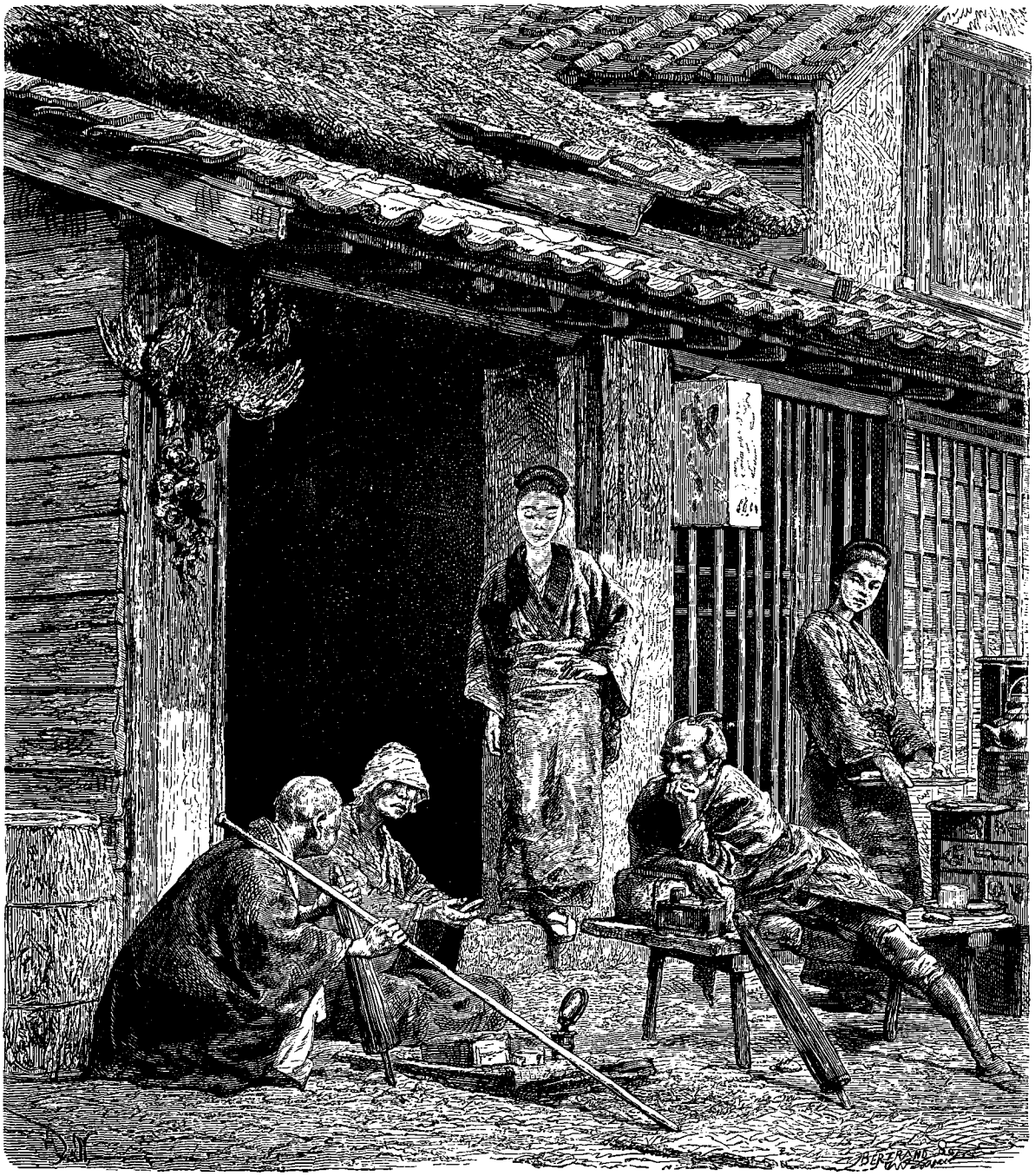
J'avais gravi le Mézenc avec une ardeur juvénile, ridicule à mon âge; je le redescendis songeur, soucieux et murmurant involontairement ce refrain, arraché aussi, en un jour de découragement, à un homme qui fut tout à la fois un grand poëte et un grand citoyen :

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

Sur le sommet du Mézenc passe la limite commune des départements de la Haute-Loire et de l'Ardèche; à cette limite, qui est aussi celle de la France centrale, finit la tâche que m'a imposée le titre même de cette étude.

F. DE LANOYE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le seuil d'une auberge de village au Japon. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Une excursion à Kanasawa.

L'été au Japon présente rarement une longue succession de beaux jours. Pendant les mois de juin et de juillet, des pluies, parfois torrentielles, alternent avec des chaleurs accablantes. Je n'ai pas remarqué que les orages fussent fréquents ni particulièrement dangereux.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le plus souvent je les voyais se former autour du Fousi-Yama et s'avancer sur la baie avec une apparence menaçante; mais, après deux ou trois coups de tonnerre, ils ne tardaient pas à prendre la direction de la haute mer, en laissant derrière eux de brillants arcs-en-ciel et bientôt un azur de la plus grande pureté. Je n'ai jamais été témoin du spectacle de ces trombes effrayantes connues sous le nom de typhons dans les parages de l'extrême Orient. Les tremblements de terre, auxquels le Japon est fort exposé, se sont succédé, pendant la saison chaude, dans la proportion de deux par trimestre, en moyenne, mais ils n'ont pas causé de désastre.

La fin de juin et la première quinzaine de juillet furent le temps le plus calme que j'aie passé au Japon. Aucun événement ne vint troubler la tranquillité dont nous jouissions à Benten. J'avais dû abandonner cette solitaire résidence pendant les quelques semaines d'agitation qui suivirent les réclamations de l'Angleterre relatives au meurtre de Richardson. L'on put se croire un instant à la veille d'une rupture générale entre le Japon et les puissances de l'Occident. Après avoir séjourné, au milieu de ces circonstances critiques, tantôt à Yédo, tantôt à Yokohama, je rentrai à Benten avec l'un de mes compagnons d'aventures diplomatiques. Je m'y trouvai le maître du logis. Le consul général des Pays-Bas, appelé temporairement à Nagasaki, m'avait fait savoir, en partant, que la seule considération qui l'empêchât de me remettre même les clefs de sa maison, c'est que justement sa maison n'avait pas de clefs.

L'installation ne fut pas difficile : depuis le portier jusqu'à ma table de travail et à mon fauteuil de bambou, tout le personnel de service, tout le mobilier de la Légation était exactement à la place où je l'avais laissé. Seul, mon lit avait changé de forme. Il ne se composait plus que d'un matelas, étendu sur les nattes du plancher et revêtu d'un simple drap de lin, sans autre couverture. Ce frais sommier était entouré d'une spacieuse moustiquaire de gaze blanche, tendue sur quatre hauts châssis disposés en carré. Une porte, joignant à merveille, donnait accès dans cette enceinte si ingénieusement combinée pour la protection de mon repos. Et pourtant, que de fois, après avoir franchi le seuil avec toutes les précautions requises, après m'être enveloppé du léger costume que l'on revêt dans les Indes pour se coucher tout habillé, à l'instant même où je croyais pouvoir enfin céder au sommeil, j'ai dû me relever en sursaut pour me défaire de l'ennemi qui s'était introduit avant moi ou avec moi dans la place !

Les nuits des tropiques et celles de la saison chaude au Japon sont excessivement pénibles pour les Européens. La transpiration et les moustiques font de toute occupation sédentaire un véritable supplice. La promenade n'a plus de charme quand le crépuscule est passé. Le sommeil fuit, pendant des heures interminables, la couche où l'on s'obstine à l'appeler.

De guerre lasse, nous allions chercher un refuge aérien sur le belvédère de notre toit. Tô avait eu soin d'y transporter le tabacco-bon, c'est-à-dire le brasero des fumeurs, accompagné d'une ample provision de cigares de Manille, et même d'une petite cave de liqueurs destinées à faire des grogs américains.

La première impression qui nous accueillait sur cette haute retraite, c'était un sentiment de délivrance et d'apaisement : l'immensité du ciel parsemé d'étoiles, le calme de la rade, où se dessinaient les sombres silhouettes des vaisseaux de guerre, le silence des rues de la ville japonaise, sillonnées, par intervalles, des falots chancelants de la ronde de nuit, tout ce qui nous entourait disposait l'esprit à une rêveuse contemplation. Mais bientôt quelque incident fortuit venait nous en distraire : la chute d'une étoile filante, la traînée lumineuse d'une fusée tirée dans quelque jardin public, la lueur phosphorique des lucioles qui voltigeaient dans notre voisinage. Puis il fallait bien s'avouer que nous n'étions pas tout à fait hors d'atteinte des assauts de l'ennemi. Ensuite, on s'apercevait que l'humidité de l'air commençait à pénétrer les habits; quelquefois de grosses gouttes de rosée nous tombaient sur la figure. Enfin la lassitude et le froid nous forçaient de rentrer sous la lourde atmosphère de nos dortoirs hermétiquement fermés.

Nous imaginâmes des parties de navigation sur la rade, dans le sampan du consulat, mais ce fut pour nous en tenir aux deux premiers essais. Comme nous rentrions à marée basse, notre lourd sampan ne manquait pas de toucher, à une distance plus ou moins considérable du débarcadère de Benten, et nous avions l'ennui de devoir franchir l'intervalle qui nous en séparait, montés à califourchon sur les épaules de nos bateliers.

Le constable, à cette occasion, crut devoir obligeamment nous avertir que l'inconvénient dont nous nous plaignions ne se produirait pas si nous prolongions notre promenade jusqu'au lever du soleil. Sa naïve observation eut un succès auquel il était loin de s'attendre. Nous avions dans ce moment quelques amis à notre table. Il ne fut question pendant le repas, que de grandes conceptions nautiques, s'étendant peu à peu vers le cap Sagami, et même le doublant pour gagner l'île d'Inosima.

Tout à coup, arrivés à ce point, nos projets prirent une consistance sérieuse. Une route, qui traverse diagonalement la presqu'île formée par le cap Sagami, nous permettait, en effet, d'atteindre Inosima sans courir les risques d'une longue navigation. L'on convint qu'une partie de la société se rendrait, en bateau, et l'autre, à cheval, au village de Kanasawa, situé à quinze kilomètres au sud de Yokohama; et que, de là, par la voie de terre, on se dirigerait sur Inosima, sans omettre de visiter, en route, les monuments de Kamakoura, ancienne ville de résidence, à sept kilomètres au sud-ouest de Kanasawa.

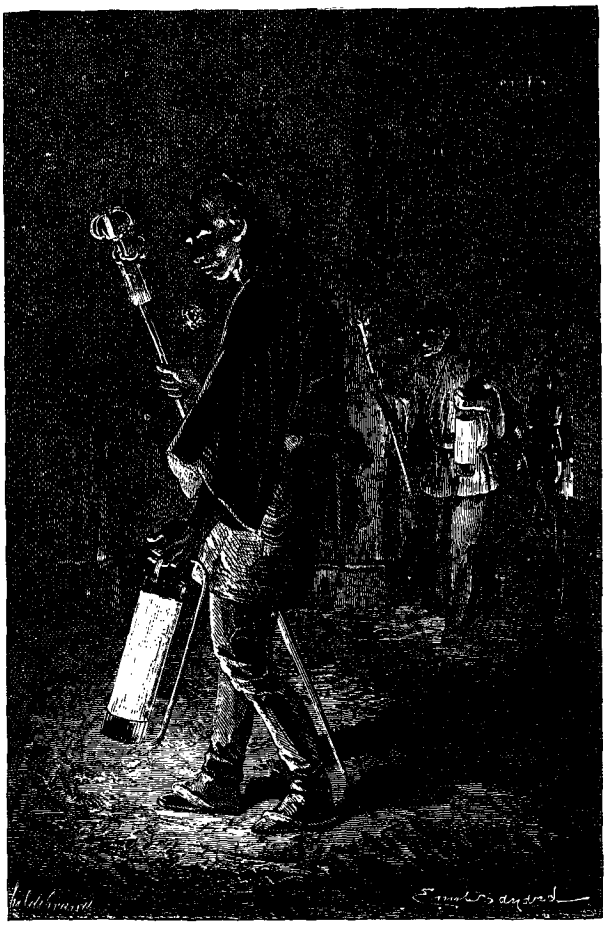
Le constable fut chargé d'aviser à tous les préparatifs de la section maritime de l'expédition.

Le soir du départ étant arrivé, les amis, au nombre de deux seulement, qui s'étaient décidés à m'accompagner dans la traversée de Kanasawa, se rencontrèrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec moi sur la terrasse de Benten, au moment où le vaisseau de garde des escadres mouillées en rade donnait, par un coup de canon, le signal de l'extinction des feux. Des sons de trompettes et de sifflets retentirent à la fois sur les bâtiments de guerre, puis tout rentra dans le silence. Il était neuf heures; aucun souffle de vent ne se faisait sentir. Nous vîmes la lune se lever sur la ligne de la mer, au delà des collines du Bluff. Peu de temps après, le constable vint nous annoncer que les sendos nous attendaient.

Deux sentinelles japonaises, en faction sur la berge, armées d'un fusil sans baïonnette, nous saluèrent, au passage, d'un pacifique bonsoir ! Nous y répondîmes sur un ton approprié à l'âge d'innocence de leur consigne militaire.



Guet de nuit. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

De toutes les barques amarrées sur la rive sortait, comme un gémissement cadencé, la monotone prière des pêcheurs au suprême intercesseur et patron des âmes : « Amida, ayez pitié de moi ! » L'efficacité de cette oraison est en rapport avec le nombre de minutes que l'on doit y consacrer, sans interruption, conformément aux prescriptions des bonzes.

L'équipage de notre expédition se composait des cinq bateliers, du constable, de deux coskeis et du comprador chinois, préposé au commissariat des vivres. Tout ce monde était posté ou installé sur le pont du sampan, dont la cabine demeurait à notre disposition. Nous y arrangeâmes trois couchettes, au moyen de divers sacs, caisses et couvertures que notre prévoyance ou le hasard nous avait mis sous la main; et pleinement rassurés quant aux conditions au milieu desquelles nous passerions la nuit, nous allâmes nous établir sur la toiture de notre dortoir improvisé, en attendant que le sommeil nous invitât à redescendre.

Nous traversâmes à la rame toute l'étendue de la baie occupée par la flotte.

Les bateliers japonais sont toujours debout, à l'arrière, deux d'un côté, deux de l'autre, appuyés sur de lourdes et longues rames plongeantes, auxquelles ils impriment un mouvement de demi-rotation, à la manière des gondoliers vénitiens. Le cinquième, et c'est ordinairement le patron de la barque, manie l'aviron qui tient lieu de gouvernail. Le jeu combiné des quatre premières rames produit les effets du mécanisme de l'hélice. Lorsque le travail devient plus pénible que de coutume, les rameurs s'encouragent mutuellement par un sifflement doux et prolongé, qu'ils provoquent en aspirant l'air et serrant les dents.

Parmi les bruits confus qui nous parvenaient encore de la ville européenne, nous nous intéressâmes spécialement à un solo de clarinette, qui traduisait, selon toute apparence, les sentiments mélancoliques dont débordait un jeune cœur allemand, à la suite d'une journée de comptoir marquée par 45 à 50 degrés centigrades.

En approchant de *l'Euryalus*, vaisseau amiral de l'escadre anglaise, nous entendîmes tout à coup les accords de la musique du bâtiment. Elle jouait l'hymne national : c'était le signal solennel de la clôture d'une fête qui se célébrait à bord.

Au même instant, devant la porte de notre propre cabine, une pièce à musique, dont nous ignorions l'existence, répondit cavalièrement par l'air : « Ah ! quel plaisir d'être soldat ! » La lune éclairant en plein la figure triomphante du constable, nous comprîmes à qui nous devions cette burlesque surprise. Il s'empressa de nous apprendre que la pièce était sa propriété, qu'il l'avait achetée sur ses économies, et qu'elle ne jouait pas moins de huit airs. Il fallut les entendre tous à la file, et même recommencer jusqu'au dernier tour du ressort.

Cependant une petite brise s'étant levée, nos bateliers retirèrent les rames et hissèrent la voile. Bientôt nous cinglâmes au large, à perte de vue des côtes et de toute embarcation. Le ciel se couvrait peu à peu de blanchâtres vapeurs. La lune ne donnait plus qu'une pâle clarté. Il ne nous restait rien de mieux à faire que de nous retirer dans la cabine, et y chercher le sommeil. Hélas ! à notre vive stupéfaction, des moustiques, venus l'on ne sait d'où, nous y avaient précédés. Après d'infructueux essais de se garer, de se couvrir les mains et la figure, et même de s'endormir héroïquement, nous dûmes, l'un après l'autre, abandonner la place et reprendre nos anciennes positions.

Comme une embarcation japonaise a toujours un foyer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

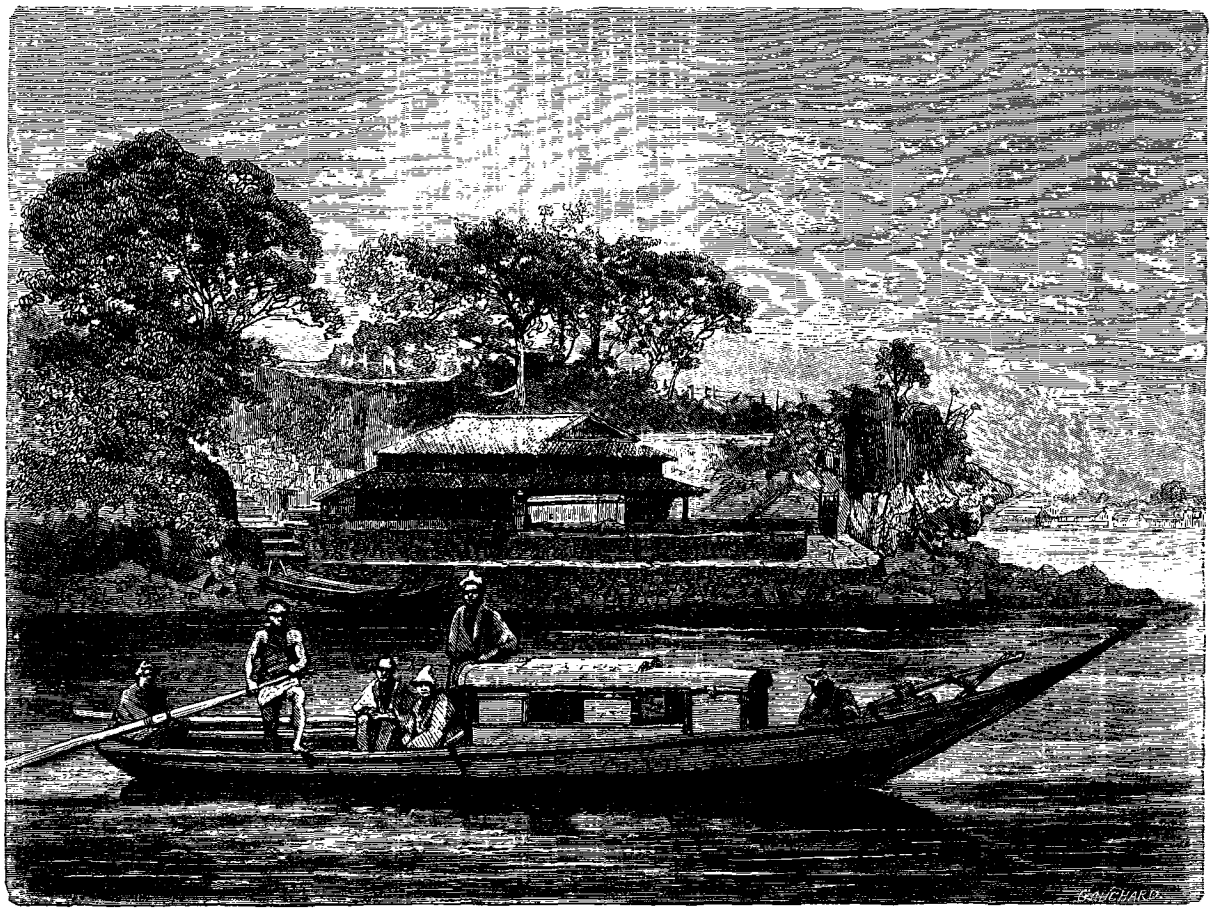
et les ustensiles nécessaires pour faire un peu de cuisine, nous commandâmes à notre Chinois de nous préparer du thé, et nous passâmes les dernières heures de la nuit, accroupis auprès de la flamme du foyer, qui brillait à l'avant du bateau et se réflétait sur les ondes.

Au moment où nous étions à bout de résignation et de forces, nous nous aperçûmes d'un changement de direction dans la marche de notre sampan. Les bateliers descendirent la voile et ramèrent avec ardeur. Nous allions toucher au terme de notre traversée.

Dans le demi-jour fantastique de la lune, flottant sur des bancs de nuages, et de l'aube qui commençait à blanchir l'horizon, nous distinguons, à notre droite, un promontoire escarpé, pittoresque, revêtu de beaux groupes d'arbres, et, vis-à-vis de nous, les dômes de feuillage qui couronnent l'île Webster.

Nous la côtoyons au pied de hautes parois de rochers qui font face au promontoire. De sonores échos signalent, sur l'une et l'autre rive, le bruit de notre passage.

Un instant après, nous étions à l'entrée du havre de Kanasawa. Pour éviter les atterrissements qui s'étendent autour du promontoire, nous décrivîmes un grand arc de cercle jusqu'à ce que nous eussions atteint l'autre plage, à l'extrémité de laquelle l'îlot de Sivosima se dresse comme une tour. C'est par là que, virant de bord, nous pénétrâmes dans la passe, dont le peu de pro-



Un sampan. — Dessin de Léon Sabatier d'après une photographie.

fondeur permit à nos gens de pousser le bateau à la perche.

Ce canal est bordé, sur les deux rives, de chaumières et de petites embarcations amarrées dans leur voisinage.

Nous croisons plusieurs bateaux de pêche qui partent sans bruit pour le coup de filet du matin.

Peu à peu l'on découvre les sinueux contours de la baie. A notre gauche, des rochers, des pins, des bois touffus, se dessinent sur le ciel, au-dessus des groupes de maisons que l'on devine à leurs murailles blanches. De l'autre côté, nous voyons se dérouler sous nos yeux une plage sablonneuse, un village, une longue chaussée traversant un bras de mer : elle est entrecoupée de deux ponts cintrés dont les noirs contours se détachent sur la paisible nappe d'eau où nous voguons lentement. Enfin nous sommes en face de Kanasawa.

Cette jolie bourgade, dont les blanches maisons animent le fond de la baie, s'étend au pied de collines couvertes d'épais ombrages, parmi lesquels on remarque les toitures d'édifices destinés au culte. Bien qu'elle semble, au premier abord, enfermée et resserrée dans l'enceinte d'un cirque montagneux, elle présente, à mesure que l'on s'en approche, de charmantes échappées de vue. Ici, un bras de mer se perd dans les rizières, au delà des ponts qui relient la chaussée au débarcadère vers lequel nous nous dirigeons. A une autre extrémité du village, on distingue une crique profonde, au milieu d'une étendue de marais salants. A l'entrée du port, un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysage de la presqu'île de Sagami. — Dessin de Léon Sabatier d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petit temple, entouré d'arbres fruitiers, occupe le centre d'une île basse, qu'une jetée met en communication avec la place du marché; plus loin, sur un haut massif de rochers, qui domine un groupe de bâtiments sacrés, l'on découvre une maison de thé avec un belvédère d'où le regard doit embrasser tout le panorama de la baie, et même plonger sur les lignes lointaines du golfe de Yédo, par-dessus les îles Webster et Sivosima.

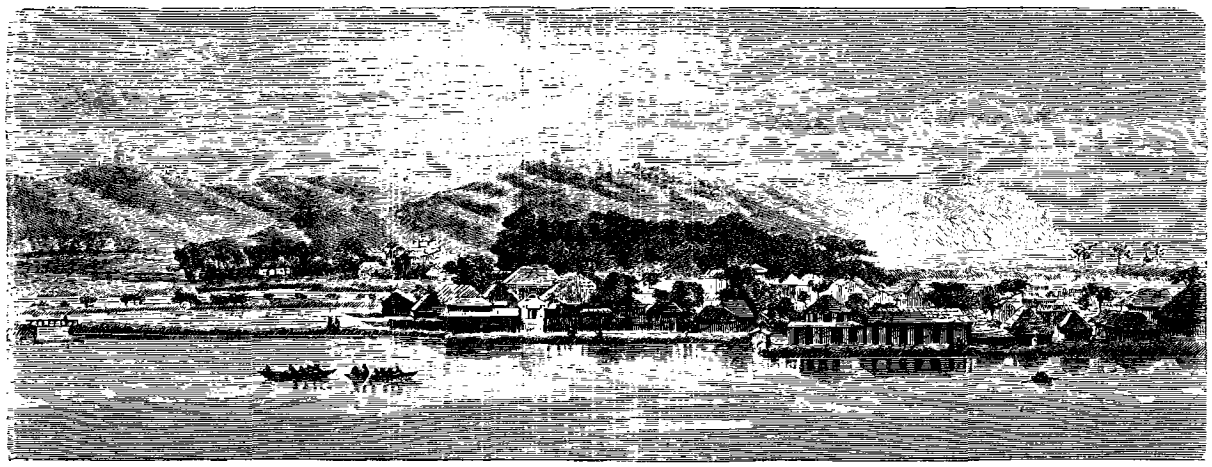
Les Japonais ont un sentiment très-vif de la beauté de leur pays. Il n'est, pour ainsi dire, pas un site pittoresque qu'ils n'aiment à signaler à l'attention publique, en y élevant une chapelle, un tori, une maison de thé, un pavillon, un reposoir quelconque. Nulle part le voyageur n'est si fréquemment sollicité à s'arrêter en route, à se délasser de ses fatigues sous quelque toit hospitalier ou sous de frais ombrages, à se laisser aller aux molles séductions d'un gracieux paysage ; en un mot, à oublier la fuite des heures et les soucis du chemin.

Kanasawa est, par excellence, une de ces calmes retraites que l'on voudrait choisir, non pour y faire simplement une excursion hâtive, avec l'impatience qui caractérise les distractions et les plaisirs des jeunes colonies, mais pour s'y livrer à une cure de repos. Il est vrai cependant que l'on n'y trouve plus, au même degré que dans les endroits peu fréquentés, la simplicité de mœurs et la naïve bonhomie des populations campagnardes du Japon. Ces qualités devaient inévitablement s'altérer au contact des étrangers.

L'hôtellerie où nous descendîmes est située sur le port, non loin de la jetée qui aboutit à la petite île sacrée.

La section équestre de notre expédition y arriva vers le milieu du jour, sans autre mésaventure que l'embarras d'un cheval fourbu, qui trépassa le soir même, entre les mains des vétérinaires de la contrée et sous les yeux d'un grand concours de peuple.

Au reste, les curieux ne manquèrent pas d'affluer jusque dans l'intérieur de l'auberge. On avait mis à notre disposition une galerie assez spacieuse, au-dessus du rez-de-chaussée. Quelques planches étendues sur des chevalets, deux bancs, et des caisses vides, nous fournirent le mobilier nécessaire pour nous mettre à table à la mode d'Europe.



Entrée du havre de Kanasawa (rive droite). — Dessin de Léon Sabatier d'après une photographie.

Nous déjeunâmes de nos provisions, auxquelles l'hôtesse ajouta le saki, le thé, le riz, des poissons frits et du soya. Elle était secondée par deux jeunes servantes proprement vêtues et coiffées avec une certaine recherche. Vers la fin du repas, les enfants de la maison se montrèrent timidement au haut de l'escalier. Le plus jeune, auquel je faisais signe de s'approcher, se mit à pousser des cris. Je l'apaisai en sortant de ma poche de petites estampes, dont j'avais toujours soin de me munir dans mes promenades. Un instant après, il vint, de lui-même, m'en demander; et un peu plus tard, ce fut le tour de sa mère, des filles de l'auberge, des femmes du voisinage avec leurs enfants. Une vieille grand'mère, pour sa part, exprima le désir de goûter du sucre blanc : l'on ne connaît au Japon que le sucre brut, provenant des îles Liou-Kiou. Ce fut l'occasion d'une nouvelle distribution, plus abondante que la première.

Cependant nous fîmes comprendre à l'assistance que, malgré le plaisir qu'elle nous causait, nous éprouvions le besoin de nous reposer. Aussitôt les visiteurs et les visiteuses se retirèrent le plus doucement possible pour nous témoigner combien ils allaient respecter notre sommeil.

On nous improvisa un dortoir au rez-de-chaussée en faisant usage des châssis de deux grandes pièces, pour subdiviser celles-ci et y créer une quantité convenable de places réservées. Je dis places réservées, plutôt que fermées; car de simples parois de papier collé ne sauraient manquer d'être quelque peu trouées par-ci par-là : aussi, quand je fus étendu sur les nattes, la tête reposant sur un coussin de voyage, eus-je l'occasion de remarquer qu'il n'était pas rare de voir briller un œil à la place où il manquait un morceau de papier.

Je m'endormis néanmoins, mais ce ne fut pas pour longtemps. Il paraît que les nattes des cabanes japonaises servent de repaire à des hordes de ces parasites que Tœpffer a désignés sous le nom de Kangourous domes-

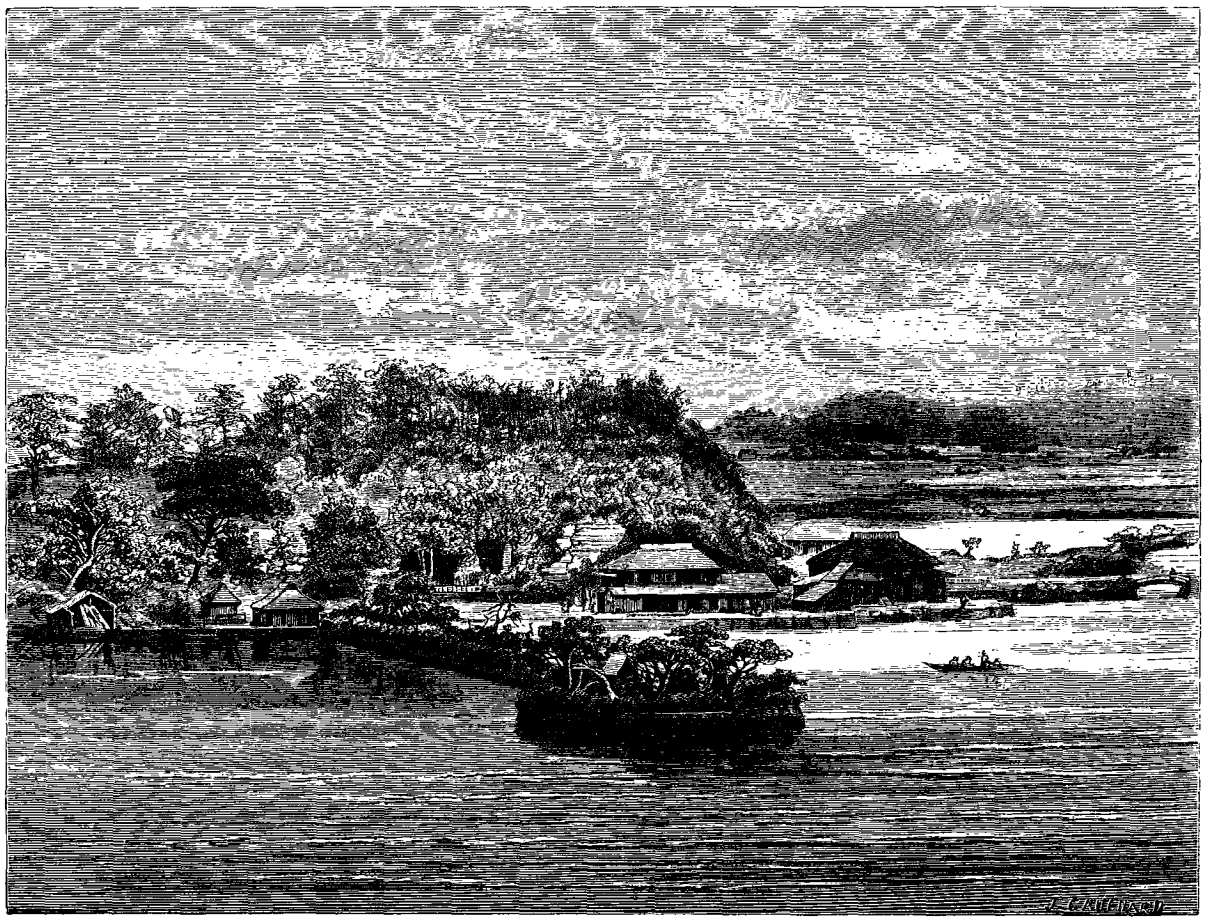
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiques. Mes camarades firent la même observation. Nous nous trouvâmes bientôt tous réunis sur la galerie supérieure, notre quartier général.

Une promenade entreprise à la recherche des curiosités de Kanasawa que nous n'avions pas visitées le matin, fut abrégée par la pluie, qui survint au moment où nous sortions d'une bonzerie connue par ses bosquets de bambous. De retour à l'auberge, nous agitâmes la question du départ; mais les bateliers déclarèrent que le vent nous empêcherait de sortir de la baie. On fit jouer la pièce à musique du constable; on but du thé; je me mis à dessiner le portail d'un temple voisin. Sur ces entrefaites, l'hôtesse, avec sa suite, entre, apportant un paquet d'estampes japonaises à vendre : c'étaient des vues de Kanasawa et de Kamakoura, et des images de divinités nationales.

Son mari vint nous offrir du poisson. Nous descendîmes avec lui au vivier, savant labyrinthe en pierres de taille, mis en communication avec la mer, et néanmoins parfaitement à l'abri de l'agitation des vagues. Nous fîmes notre choix pour le dîner, qui fut le triomphe de l'ichthyophagie : soupe au poisson, poisson bouilli, poisson frit, et même fines tranches de poisson cru, noyées dans le soya, que l'on sert en hors-d'œuvre, comme les anchois.

Au dessert, je demandai si quelqu'un, dans l'hôtelle-



Kasanawa : L'auberge et l'île sacrée. — Dessin de Léon Sabatier d'après une photographie.

rie, savait jouer du samsin. L'hôtesse me rappela que l'étude du samsin est une partie intégrante de l'éducation féminine au Japon; mais je vais, ajouta-t-elle, vous faire entendre une personne qui enseigne cet instrument.

Elle nous amena, en effet, une voisine d'un certain âge, professeur émérite des maisons de thé de la capitale, qui, sur notre invitation, prit place à notre table avec toutes les formes de la plus exquise politesse. La pièce à musique du constable la transporta d'admiration, et, chose remarquable, tandis qu'il nous est très-difficile de saisir les mélodies japonaises, l'habile artiste non-seulement sut mettre sa guitare au ton de nos airs européens et les accompagner, mais elle parvint même à en reproduire un ou deux avec assez d'exactitude.

Nous nous retirâmes de bonne heure dans nos compartiments nocturnes. Le mien était muni d'une moustiquaire japonaise, sorte de tente en grosse serge de soie verte, que l'on suspend au plafond par des attaches. J'y dormis assez bien, malgré l'air étouffé que l'on y respirait. Mais l'hôtesse n'avait pu fournir des moustiquaires à toute la société. Aussi ne fallait-il pas s'étonner d'entendre encore retentir dans une chambre voisine, aux premières lueurs du matin, le bruit des verres, les sons de quelques voix enrouées, et les notes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

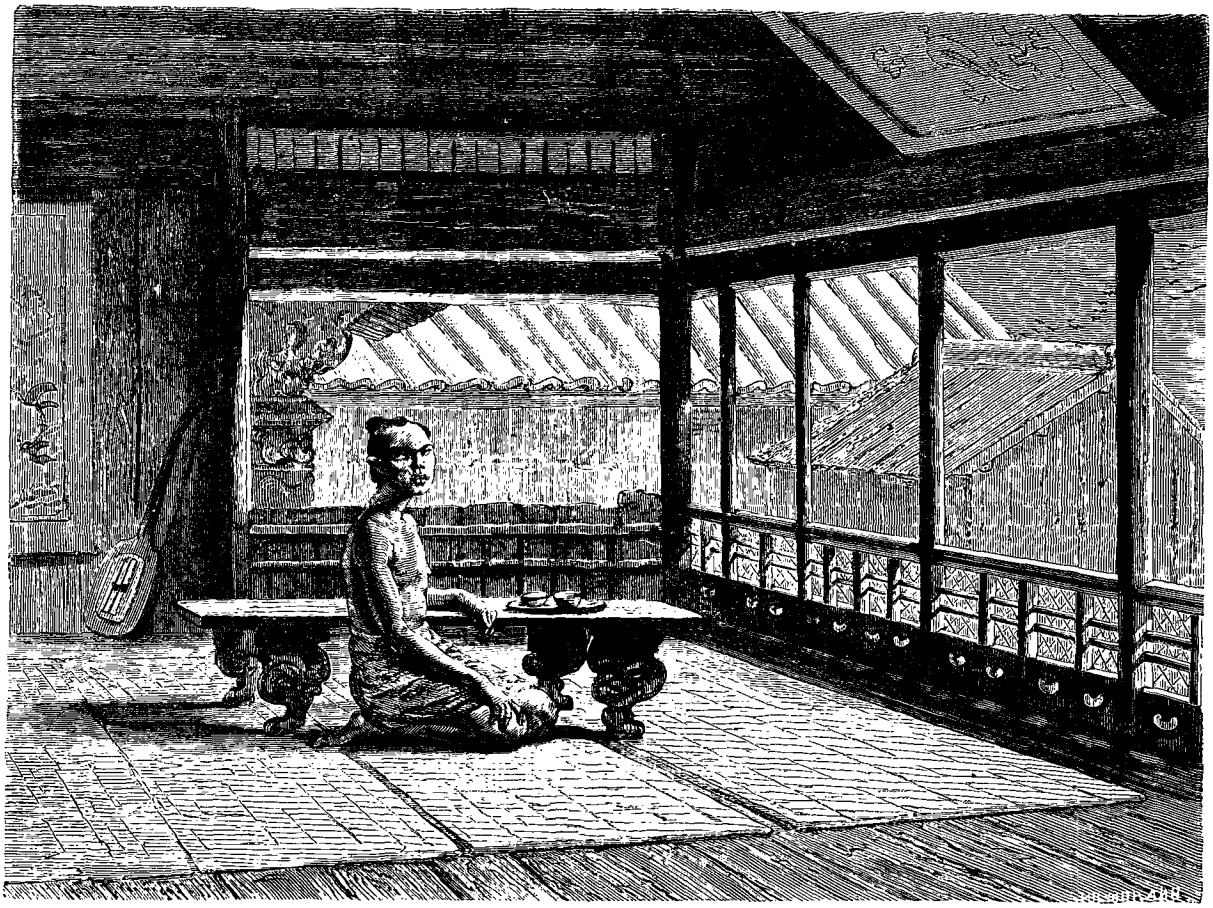
métalliques de l'inévitable ritournelle : « Ah! quel plaisir d'être soldat! »

La résidence des siogouns.

Notre projet de faire une expédition en commun à l'île d'Inosima n'ayant pu se réaliser, je ne voulus pas renoncer à visiter Kamakoura, dont nous n'étions qu'à trois heures de marche.

Je m'y rendis, à pied, avec deux de mes compagnons et le constable.

Il était quatre heures du matin, lorsque nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous traversâmes les rues désertes de Kanasawa dans la direction du sud, jusqu'au dernier massif de la chaîne de collines auxquelles cette bourgade est adossée. Là, des constructions, d'un style particulier, annoncent une demeure seigneuriale. De fortes murailles entourent ou soutiennent des terrasses de jardin. Un portail, formé de deux piliers et d'une traverse en bois de chêne, taillés à angles droits, vernis en noir et revêtus d'ornements de cuivre, donne accès dans une grande cour. L'on y distingue un corps de garde et quelques autres bâtiments, derrière lesquels s'élèvent de grands arbres, qui ajoutent au caractère antique de cette résidence. J'appris qu'elle est habitée par un daïmio de la famille des Hossokawa, l'une des plus illustres du Japon, et que ce prince est seigneur de Kanasawa et autres lieux, sous la haute souveraineté du taïkoun.



Galerie au premier étage d'une hôtellerie japonaise. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de M. Roussin.

Plus loin, passant un pont jeté sur une rivière au cours rapide, et marchant vers l'ouest, nous nous approchons de cette chaîne de montagnes boisées qui divise en deux versants la presqu'île de Sagami. Autour de nous tout le sol est en cultures; les champs de fèves ont remplacé le froment, récolté au mois de juin; les champs de riz ondulent, encore verdoyants mais déjà chargés de graine. Les sentiers qui les longent ne laissent de place que pour mettre un pied devant l'autre. Quant à la route que nous suivons, deux chevaux à peine y chemineraient de front. Nous y rencontrons un obstacle singulier : un bon vieux et sa femme ont fait choix de ce gîte pour passer économiquement la nuit. Ils y dorment sur deux nattes de bambou qui sont probablement leurs manteaux de voyage. Un monceau de cendres fumantes indique qu'ils ont fait un feu de roseaux pour éloigner les moustiques de leur couche champêtre.

Depuis le pied des collines, la route serpente parmi des roches de grès, parfois taillées à pic, le plus souvent percées de grottes où l'on découvre de petites idoles, des autels, des ex-voto.

Au sommet du col, il y a une cabane de planches et de nattes adossée à une paroi de rocher et contenant quelques bancs, un foyer, des ustensiles destinés à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

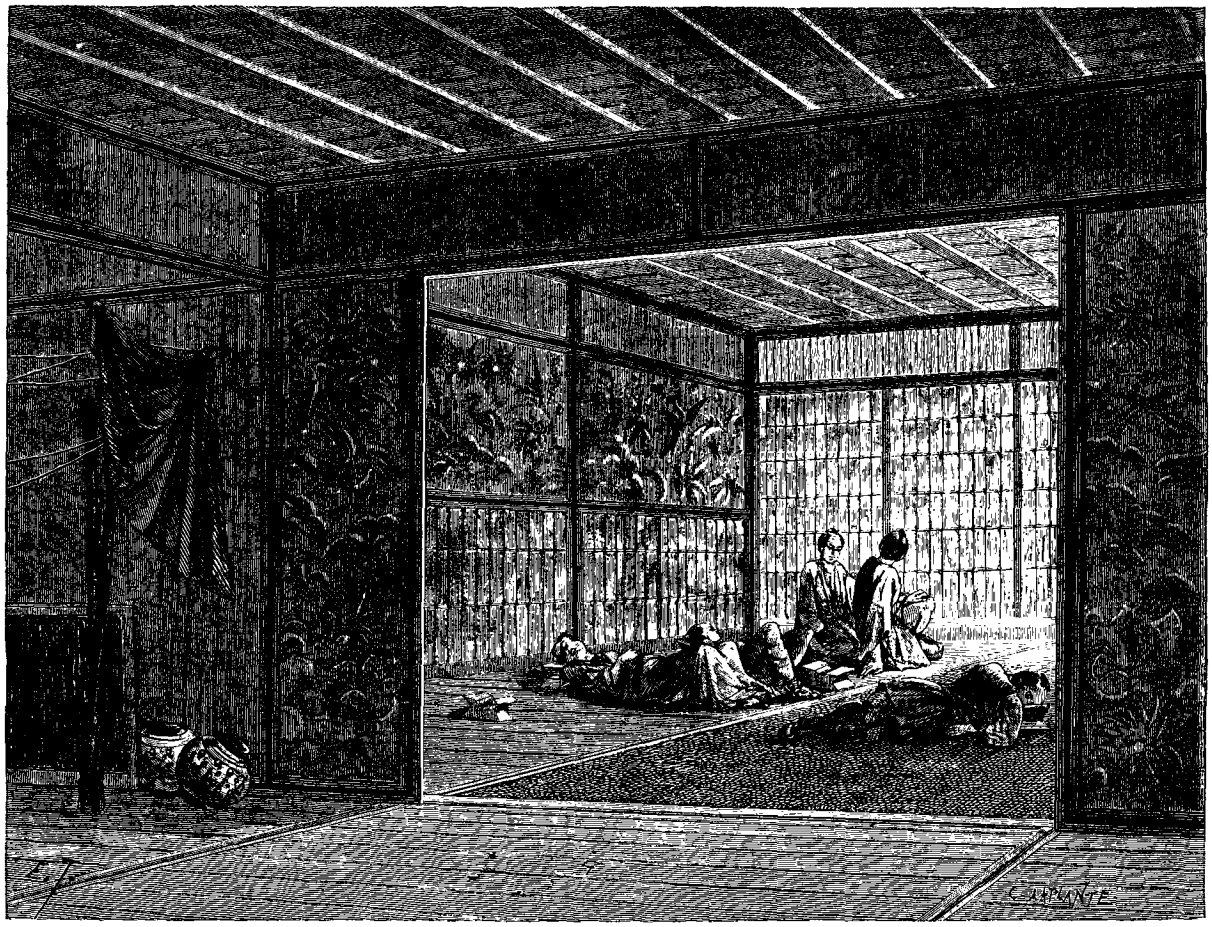
servir le thé et le riz. A cette heure matinale, elle est encore déserte, et son mobilier reste abandonné à la bonne foi publique. J'ai vu quelque chose de pareil dans les pasangrahans des montagnes de Java.

La descente est rapide. Un beau faisan doré nous regarde de la lisière d'un petit bois. L'un de mes compagnons ne peut résister à la tentation de lui lâcher un coup de revolver. Le faisan, qui n'a pas été touché, ne se dérange pas pour si peu. Cependant, toute réflexion faite, il trouve bon, pour mieux observer, de se percher au sommet d'un chêne, où, à ma vive satisfaction, il est hors de portée de nos armes.

Nous traversons, à mi-côte, un village coquettement groupé parmi les arbres et les fleurs, sur les bords d'un torrent que l'on a canalisé pour amener de l'eau à des moulins à riz. Quelques indigènes sont occupés autour de leurs habitations. En nous apercevant, une femme se hâte de rappeler ses deux enfants qui faisaient leurs ablutions matinales dans une anse du torrent, et les petits sauvages rentrent, à toutes jambes, à la maison.

Peu à peu la route s'anime de piétons et de chevaux de somme.

La contrée qui nous environne offre une succession non interrompue de gracieuses ondulations de terrain, descendant par degrés jusqu'à la mer. Celle-ci forme, en face de nous, un golfe arrondi, azuré, où brillent les



Un dortoir dans une auberge du Japon. — Dessin de Thérond d'après un croquis de M. Roussin.

falaises de l'île d'Inosima. La cime blanche du Fousi-Yama décore, au loin, le fond vaporeux du tableau.

Partout la campagne est cultivée, parsemée de bosquets, entrecoupée d'eaux bondissantes sur lesquelles sont jetés de légers ponts cintrés. Des chaumières rustiques et des maisons de belle apparence, fraîchement vernies, ornées de jardins de fleurs, sont répandues en grand nombre le long de la route ou au penchant des collines, ainsi que des chapelles, des candélabres sacrés, des idoles de granit et des monuments funéraires.

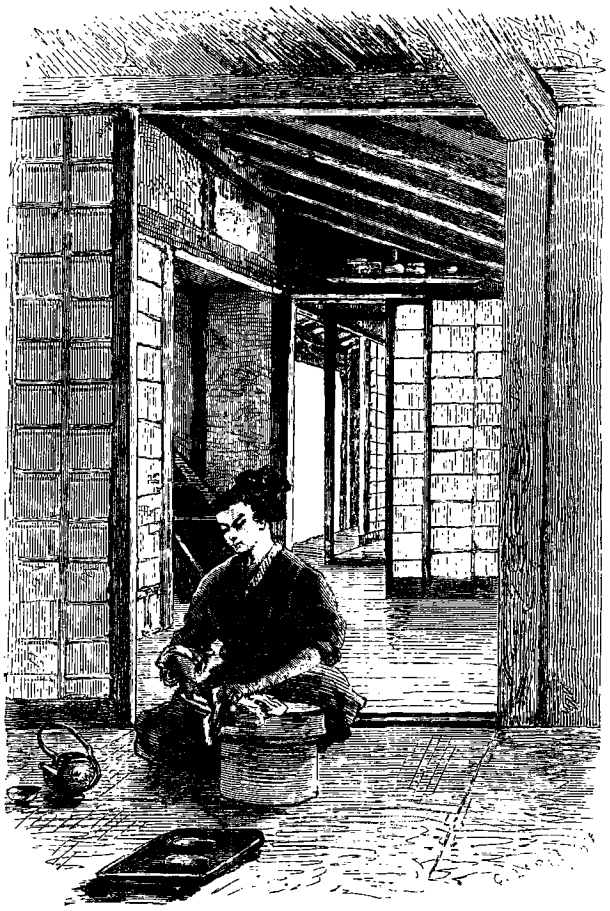
Les abords de Kamakoura sont ceux d'une grande ville, mais la grande ville n'existe plus. Une végétation vigoureuse dessine çà et là les accidents d'un sol tourmenté, qui recouvre évidemment des décombres, des murs renversés, des canaux envasés. D'antiques allées d'arbres aboutissent à des terrains vagues, que les ronces ont envahis. Ces avenues conduisaient autrefois à des palais, dont il ne reste plus de trace. Au Japon les palais mêmes, étant en majeure partie construits en bois, ne laissent pas de ruines après leur chute.

C'est en ces lieux que les siogouns avaient établi leur résidence. On désignait sous le nom de siogouns, les généraux en chef, lieutenants temporels de l'empereur théocratique. Ils ont gouverné le Japon, sous la suprématie du mikado, de la fin du douzième siècle au commencement du dix-septième, depuis Minamoto Yoritomo,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui fut le fondateur de leur puissance, jusqu'à Hiéyas, surnommé Gongensama : celui-ci, qui était le trente-deuxième siogoun, fit de Yédo la capitale politique du Japon et créa une nouvelle dynastie, dont les derniers représentants ont adopté, à dater de 1854 seulement, le titre de taïkouns.

Yoritomo, né de famille princière, dut à l'éducation d'une mère ambitieuse les qualités qui firent de lui le dominateur et le vrai chef de l'empire. Élevé à la cour de Kioto, il apprit à connaître l'état d'affaissement et de débilité dans lequel était tombé le pouvoir du daïri. Le mikado, enfermé dans son sérail, ne s'occupait que des intrigues du palais. Les courtisans s'abandonnaient à la fainéantise, ou vivaient plongés dans la dissolution. Les anciennes familles qui étaient en rapports de parenté, d'alliance ou d'office avec l'empereur, se montraient jalouses d'exploiter dans l'intérêt de leurs enfants, le rang qu'elles tenaient à la cour. Elles s'efforçaient d'ouvrir aux aînés la carrière des hautes dignités; elles faisaient entrer les cadets dans les ordres. Quant aux filles, plutôt que de les mettre au couvent, on sollicitait leur admission au rang des cinquante dames d'honneur de l'impératrice, qui toutes devaient prononcer le vœu de chasteté. L'ambition des matrones de haut parage trouvait, à son tour, l'occasion de s'exercer dans les puériles cérémonies qui accompagnaient la naissance de l'héritier présomptif et la nomination de sa nourrice : on la choisissait parmi les quatre-vingts dames de la vieille noblesse féodale, qui paraissaient le mieux qualifiées pour postuler cette éminente fonction.



Une servante d'auberge. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de M. Roussin.

Pendant que ces choses se passaient à Kioto, les daïmios qui vivaient retirés dans leurs provinces se relâchaient peu à peu de leur fidélité dans l'accomplissement des obligations qu'ils avaient contractées envers la couronne. Quelques-uns s'arrogèrent un pouvoir absolu dans le gouvernement de leurs fiefs impériaux. D'autres agrandirent leurs domaines aux dépens de leurs voisins. Des guerres de familles, des actes de vengeance et de représailles ensanglantèrent pendant nombre d'années les rustiques forteresses des principaux dynastes du Japon. L'anarchie gagnait de proche en proche. Yoritomo, dont la famille avait beaucoup souffert de ces troubles, obtint du mikado, à la suite de diverses vicissitudes, un commandement supérieur et des pouvoirs très-étendus pour rétablir l'ordre dans l'empire. A cette époque le mikado, non plus que les seigneurs bardés de fer, n'avait d'autres troupes à mettre en campagne que des milices territoriales. Lorsqu'une expédition était terminée, les hommes rentraient dans leurs foyers. Yoritomo se créa une armée permanente, perfectionna l'art des campements, l'utilisa pour discipliner ses soldats, et ne négligea rien de ce qui pouvait leur faire perdre les habitudes de la vie domestique : c'est à lui, par exemple, que remonte l'organisation officielle de la plus honteuse des industries, devenue au Japon une institution sociale réglementée par le gouvernement.

Yoritomo vint à bout de ses desseins. Il soumit les daïmios qui avaient tenté de se rendre indépendants et les força de lui prêter le serment de foi et d'hommage, en sa qualité de lieutenant du mikado. Quelques-uns se refusant à lui reconnaître ce titre, il les extermina avec toute leur famille et confisqua leurs propriétés. Plus d'une fois, exaspéré par une résistance inattendue, il livra ses ennemis aux plus cruels supplices.

D'un autre côté, il ne cessa d'avoir, par ses agents, la main dans les intrigues du daïri. Il avait commencé sa carrière sous le soixante-seizième mikado, il la termina sous le quatre-vingt-troisième. Les empereurs qui lui faisaient obstacle furent contraints d'abdiquer. L'un d'eux prit la tonsure et s'enferma dans un cloître.

C'est sous le quatre-vingt-deuxième mikado seulement, que Yoritomo fut officiellement revêtu du titre de siogoun. Il en a exercé, de fait, les fonctions durant vingt années. Son fils aîné lui succéda.

Il y eut dès lors deux cours distinctes dans l'empire du Japon : celle du mikado à Kioto, et celle du siogoun à Kamakoura.

Dans l'origine le nouveau pouvoir n'était pas héréditaire. Il arriva même que des fils de mikados en furent revêtus. Loin de prendre ombrage de ce qui se faisait à Kamakoura, la cour sacerdotale et littéraire de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kioto y trouvait avec plaisir toutes sortes de sujets propres à exercer sa verve railleuse : tantôt c'étaient les grands airs que se donnait la femme du siogoun, le mauvais goût des toilettes de son entourage, le jeu trivial des acteurs, le genre guindé des danseuses; tantôt l'on s'en prenait au bariolage des uniformes militaires que Yoritomo avait mis en honneur, ou à la vulgarité de propos et de manières de ces illustrations de fraîche date qui se posaient en sauveurs de l'empire et restaurateurs du trône pontifical.

Une circonstance imprévue vint donner une importance soudaine à la cour de Kamakoura et concentrer sur elle les regards et les sympathies de la nation.

Le douzième mois de l'an 1268, une ambassade mongole aborda au Japon. Elle se présentait au nom de ce Koublaï-Khan qui, digne petit-fils des conquérants tartares, devait, douze ans plus tard, s'emparer de la Chine, faire de Pékin sa résidence et fonder la dynastie Yuen, sous laquelle fut construit le grand canal. C'est le même souverain qui retint à sa cour le Vénitien Marco Polo; et celui-ci est le premier voyageur qui ait fourni à l'Europe des notions exactes sur la Chine et le Japon. Ses relations, assure-t-on, exercèrent une influence si décisive sur Christophe Colomb, qu'on leur doit, en quelque sorte, la découverte de l'Amérique.

Koublaï-Khan écrivait à l'empereur du Nippon :

L'île Webster et l'îlot de Sivosima (vue prise de Kanasawa). — Dessin de Léon Sabatier d'après un croquis de M. A. Roussin.

« Je suis le chef d'un État autrefois sans importance. Aujourd'hui l'on ne saurait énumérer les villes et les pays qui reconnaissent mon pouvoir. Je m'efforce d'entretenir de bons rapports avec les princes qui m'avoisinent. J'ai fait cesser les hostilités dont les terres de Kaoli étaient le théâtre. Le chef de ce petit royaume s'est présenté à ma cour pour me témoigner sa gratitude. Je l'ai traité comme un père traite son enfant. Je n'agirais pas autrement envers les princes du Nippon. Il n'est encore arrivé aucune ambassade de votre côté pour s'aboucher avec moi. Je crains que l'on ne se rende pas compte dans votre pays, du véritable état des choses. Je vous envoie donc cette lettre par des délégués qui vous feront connaître mes intentions. Le sage a dit que le monde ne devait faire qu'une famille. Mais si l'on n'entretient pas, les uns avec les autres, des relations amicales, comment parviendra-t-on à réaliser ce principe ? Pour ma part, je suis décidé à en poursuivre l'exécution, dussé-je, au besoin, y employer la force des armes ! Maintenant c'est au souverain du Nippon de voir ce qu'il lui convient de faire. »

Le mikado énonça l'intention de répondre favorablement aux ouvertures de Koublaï-Khan.

Le siogoun, au contraire, se déclara hostile à toute idée d'alliance avec les hordes des Mongols. Il fit convoquer à Kamakoura une assemblée des daïmios, leur soumit ses objections et les entraîna dans son parti.

L'ambassade fut congédiée avec des paroles évasives.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

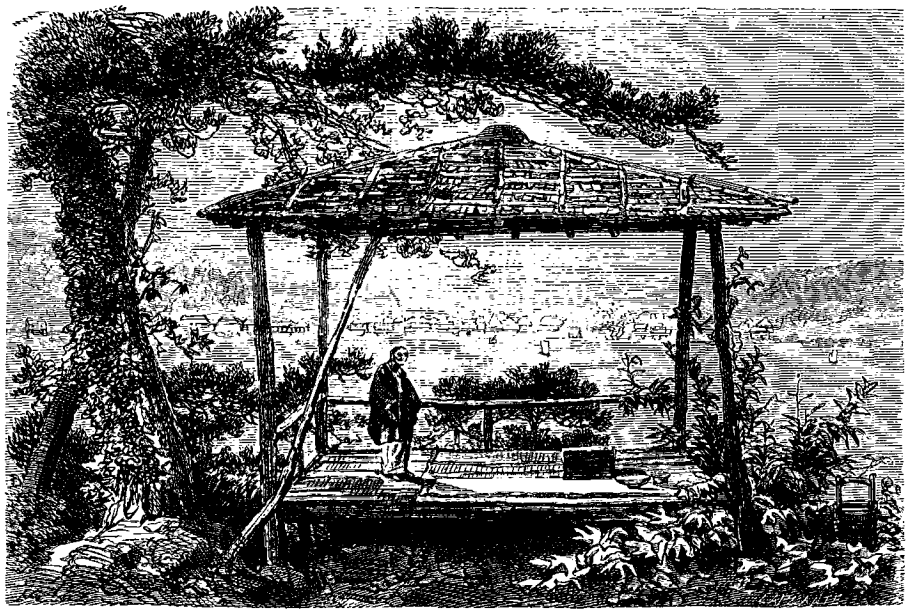
L'année suivante, le chef mongol proposa vainement de concerter une entrevue de délégués des deux empires, sur l'île de Tsousima dans le détroit de Corée. En 1271, une nouvelle missive de sa part demeura sans réponse. En 1273, il envoya deux ambassadeurs à Kamakoura ; le siogoun les fit éconduire.

Peu de temps après, l'on apprit que deux généraux de Koublaï-Khan allaient attaquer le Japon, à la tête d'une expédition de trois cents grosses jonques de guerre, trois cents voiliers rapides et trois cents barques de transport. Le mikado ordonna des prières publiques et des processions aux principaux temples de Kamis. Le siogoun organisa la défense nationale. Sur tous les points des côtes de Tsousima et de Kiousiou, où les Mongols tentèrent d'opérer leur descente, ils furent battus et repoussés.

Leur khan essaya inutilement de renouer des négociations. Deux ambassadeurs qu'il envoya au siogoun en 1275 furent immédiatement évincés. Un troisième s'étant présenté en 1279, on lui trancha la tête.

Alors, s'il faut en croire les annales du Japon, ce pays fut menacé de la plus formidable expédition qui se soit jamais faite dans les mers de l'extrême Orient. La flotte mongole comptait quatre mille voiles et transportait une armée de deux cent quarante mille hommes. Elle cinglait sur Firando, vers l'entrée de la mer intérieure, lorsque un typhon la dispersa et la brisa sur les côtes. Tout ce qui ne périt pas dans les vagues tomba sous les coups des Japonais. Ceux-ci n'épargnèrent que trois prisonniers, qu'ils renvoyèrent de l'autre côté du détroit, pour porter la nouvelle.

A la suite de pareils événements, il ne fut plus possible d'envisager les siogouns comme de simples fonctionnaires de la couronne, ni même comme les protecteurs attitrés du mikado. La nation tout entière leur devait son salut. Dès ce moment la cour de Kioto put



Kanasawa : Le belvédère. — Dessin de Léon Sabatier d'après une photographie.

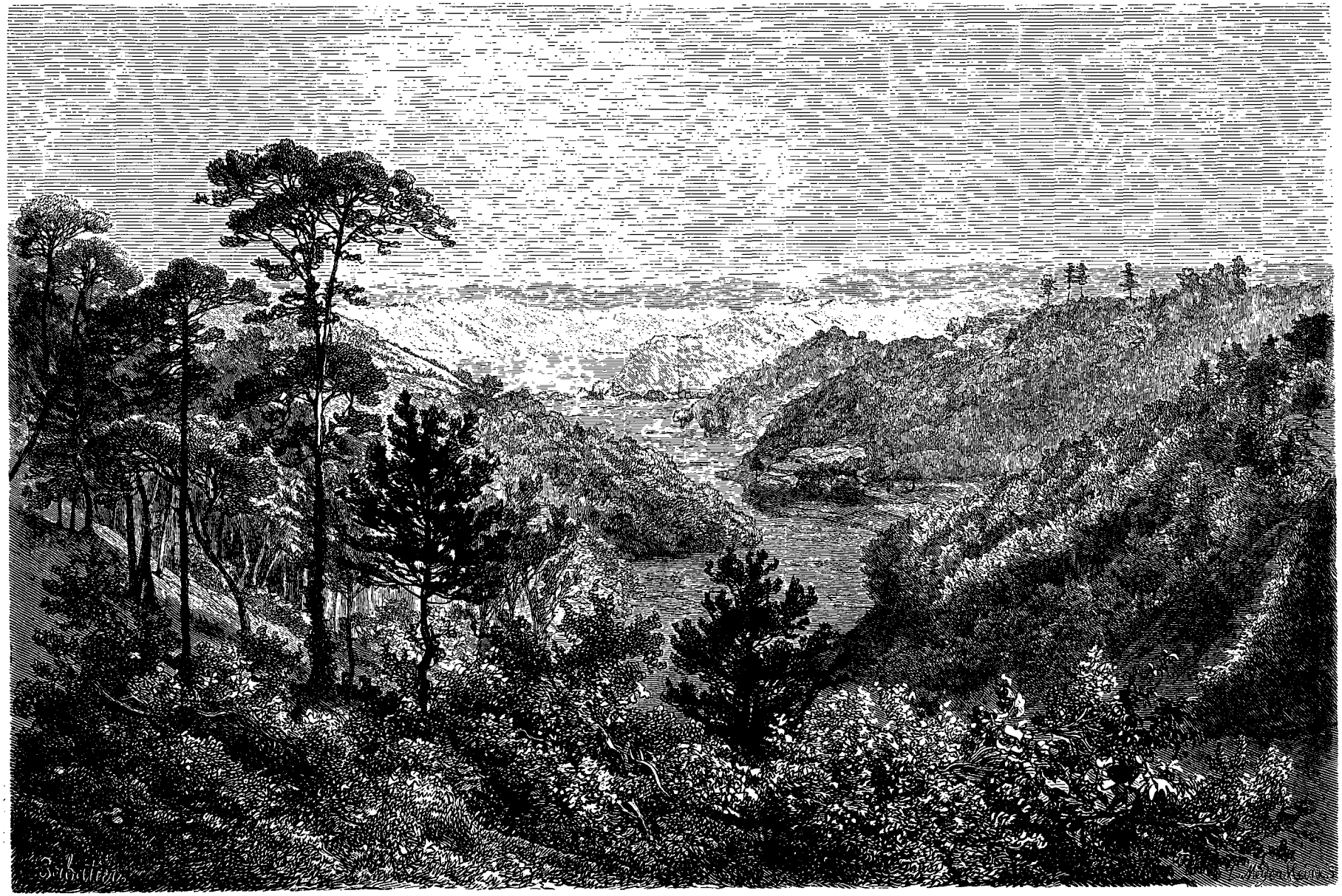
voir dans celle de Kamakoura une rivale qui ne tarderait pas à l'éclipser, à la supplanter même dans le maniement des affaires de l'empire.

De nos jours encore c'est à Kamakoura que se trouve le panthéon des gloires du Japon. Il se compose d'un majestueux ensemble de bâtiments sacrés, que la fureur des guerres civiles a constamment respectés. Ils sont placés sous l'invocation d'Hatchiman, l'un des grands Kamis nationaux. Hatchiman appartient aux temps héroïques de l'empire des mikados. Sa mère était l'impératrice Zingou, qui fit la conquête des trois royaumes de la Corée, et à laquelle on rend aussi les honneurs divins : chaque année, le neuvième jour du neuvième mois, une procession solennelle célèbre la mémoire de ses hauts faits, auprès du tombeau qui lui est consacré à Fousimi, dans la contrée de Yamasiro Zingou elle-même surnomma son fils Fatsman, « les huit bannières, » à cause du signe qui lui était apparu dans le ciel à la naissance de cet enfant. Grâce à l'éducation qu'elle lui donna, elle fit de lui le plus brave de ses soldats et le plus habile de ses généraux.

Lorsque l'impératrice eut atteint l'âge de cent ans, elle transmit à son fils le sceptre et la couronne des mikados, l'an 270 de notre ère : il était alors âgé de soixante et onze ans. Il eut, sous le nom de Woozin, un règne glorieux, de quarante-trois ans, et fut élevé, après sa mort, au rang des génies protecteurs de l'empire. On le révère spécialement comme le patron des soldats. Dans les fêtes annuelles qui lui sont dédiées, on célèbre la mémoire des héros morts pour la patrie. Les processions que l'on fait à cette occasion rappellent les anciennes pompes funèbres du culte des Kamis. On y voit figurer jusqu'à des chevaux parés pour le sacrifice ; mais au lieu de les immoler, on les lâche tout à coup en liberté dans le champ des courses.

La plupart des grandes villes du Japon possèdent un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vallée de rizières sur la route de Kanasawa à Kamakoura. — Dessin de Léon Sabatier d'après une photographie.

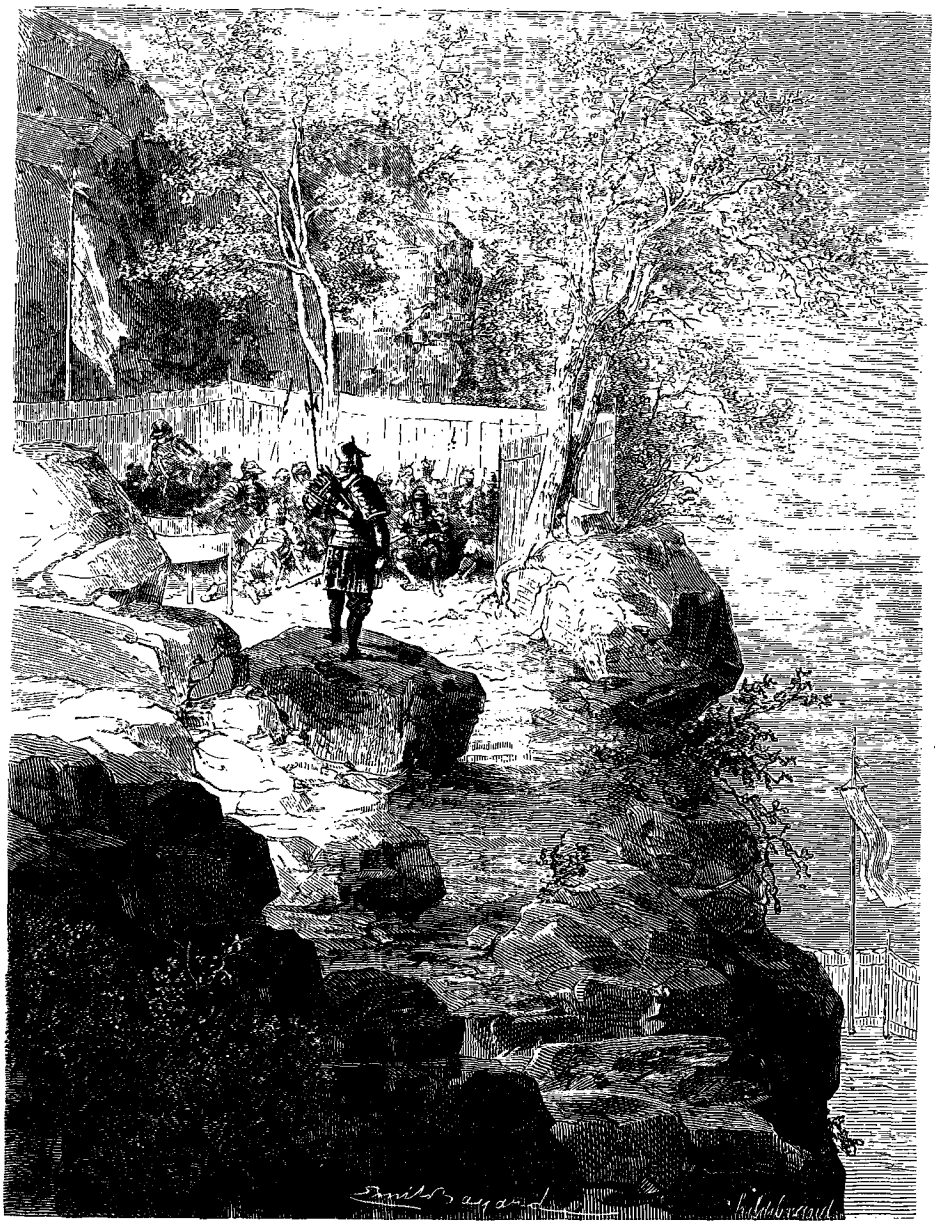
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temple d'Hatchiman. Celui de Kamakoura se distingue de tous les autres par les glorieux trophées qu'il renferme.

Deux vastes bâtiments servent à l'étalage de ces richesses nationales. C'est là, dit-on, que sont accumulées les dépouilles de la Corée et des invasions mongoles, ainsi que les objets enlevés des colonies portugaises et des communautés chrétiennes du Japon, lorsque les Portugais furent expulsés et les chrétiens japonais exterminés, par ordre des siogouns.

Aucun Européen n'a pu encore entrevoir les trophées de Kamakoura.

Tandis que les États de l'Europe aiment à faire parade, aux yeux du monde entier, de tout le bronze qu'ils ont pu s'enlever réciproquement dans leurs guerres de frontières et de dynasties, le Japon cache aux étrangers



Campement sur les hauteurs — Dessin de Émile Bayard d'après une gravure japonaise.

les monuments de sa gloire militaire. Il les tient en réserve, comme un trésor de famille, dans de vénérables sanctuaires dont nul profane ne saurait obtenir l'accès.

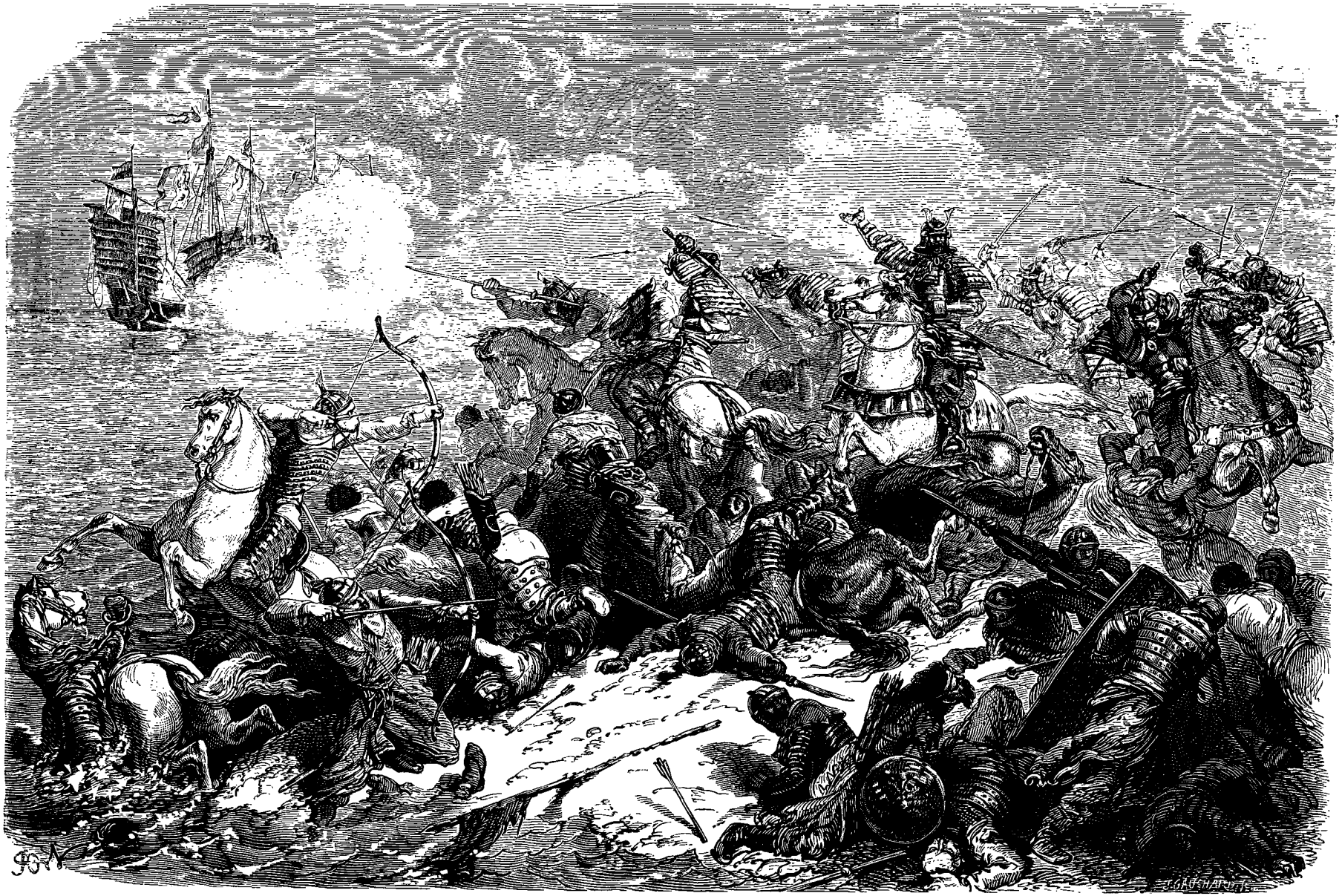
En approchant du temple d'Hatchiman, il ne nous fut pas difficile de remarquer que notre arrivée avait été signalée, et que des bonzes accouraient en toute hâte dans les parvis pour fermer les contrevents des bâtiments du trésor.

Les temples de Kamakoura.

Le temple d'Hatchiman s'annonce par de longues allées de ces grands cèdres qui forment la plus noble décoration des lieux de culte du Japon.

A mesure que l'on s'avance dans l'avenue qui est du côté de Kanasawa, l'on voit se multiplier au bord de la route et à gauche, sur des collines sacrées, les chapelles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Yori omo repousse l'invasion des Mongols. — Dessin de A. de Neuville d'après une gravure japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Officier et soldats japonais des guerres civiles du treizième siècle. — Dessin de A. de Neuville d'après des gravures japonaises.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863 - 1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le temple d'Hatchiman, à Kamakoura.

Le bâtiment du temple d'Hatchiman, qui s'élève vis-à-vis des ponts, abrite sous sa haute toiture deux monstrueuses idoles apostées de chaque côté de la porte pratiquée de part en part au centre de l'édifice. Elles sont sculptées en bois et, de la tête aux pieds, revêtues d'une

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 65 et 305.

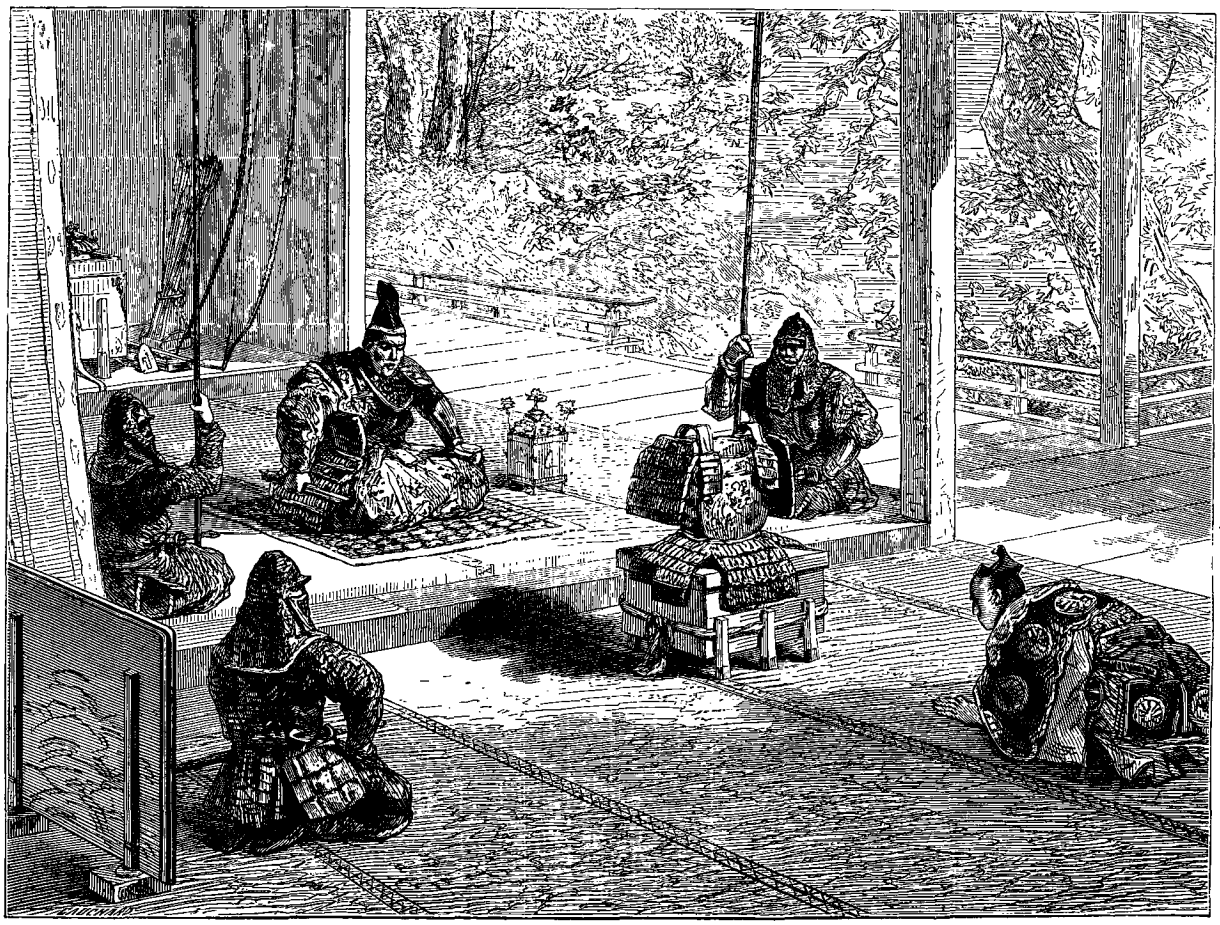
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les oratoires, les pierres commémoratives, qui marquent les stations des processions.

Peu après avoir passé une rivière sur un beau pont de bois, l'on se trouve tout à coup à l'issue d'une autre allée qui vient du côté de la mer et occupe le centre d'une large rue. C'est ici l'avenue principale, car elle est entrecoupée de trois toris gigantesques, et elle débouche sur la grande place, directement en face des terrasses, des escaliers et des bâtiments du temple.

L'enceinte même du lieu sacré est toute ouverte sur la rue et bordée des trois autres côtés par un massif de maçonnerie peu élevé, surmonté d'une barrière de bois peinte en rouge et en noir.

Deux marches conduisent au premier parvis. L'on n'y distingue que des maisons de bonzes, échelonnées comme des coulisses de théâtre parmi les arbres plantés le long du mur d'enceinte, tandis que deux grands étangs de forme ovale occupent le centre de la place. Ils communiquent entre eux par un large canal, sur lequel sont jetés deux ponts parallèles, également remarquables, chacun dans son genre. Celui de droite est en pierre de taille, de granit blanchâtre, et il s'en faut peu



Investiture d'un commandement. — Dessin de Gilbert d'après une gravure japonaise.

qu'il ne décrive un demi-cercle parfait, en sorte que l'on se demande involontairement à quels exercices d'équilibre il peut être destiné; celui de gauche est tout plat, construit en bois revêtu de laque rouge, avec des chapiteaux de balustres et d'autres ornements en vieux cuivre vernissé. L'étang du pont de pierre est couvert de magnifiques fleurs de lotus blanc; l'étang du pont de bois resplendit de lotus rouge. Parmi les feuilles et les fleurs on voit nager, dans une eau cristalline, des dorades, des poissons rouges, d'autres encore aux ailerons nacrés. La tortue noire chemine de tige en tige, et fait ployer doucement les larges plantes aquatiques le long desquelles flottent et s'accrochent des crustacés bizarres.

Après avoir joui, avec un plaisir enfantin, de cet attrayant spectacle, nous nous dirigeons vers le second parvis. Il est exhaussé de quelques marches au-dessus du premier. Comme une clôture le protége, on ne peut y pénétrer qu'en traversant la loge des divins gardiens du sanctuaire.

A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couche de vermillon. Leurs figures grimaçantes et leurs bustes énormes sont tachetés d'innombrables boulettes de papier mâché, que les visiteurs leur lancent, au passage, sans plus de formalités que n'y mettraient une bande d'écoliers en vacances. Cependant les pèlerins leur adressent des vœux et y joignent volontiers l'offrande d'une paire de chaussons en paille, qu'ils attachent à la grille dont les statues sont entourées. Ces chaussures, appropriées aux pieds des deux colosses, étant suspendues par milliers aux barreaux de la grille, on peut se figurer l'agréable coup d'œil que présente cette garniture.

Ici, un frère servant de la bonzerie s'approche de notre société, et sa démarche câline dénote des vues intéressées. Nous lui déclarons que ses bons offices n'auront quelque mérite à nos yeux que s'ils nous procurent l'accès des bâtiments fermés. Alors, secouant la

Archer japonais (troupes du Siogoun). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

tête de manière à nous faire comprendre que nous lui demandons une chose impossible, il se borne à suivre nos pas avec la ponctualité machinale d'un homme qui exécute une consigne.

Le tableau que nous avons devant nous est vraiment digne d'admiration. Une haute terrasse, à laquelle conduit un large escalier de pierre, domine le second parvis. Elle est soutenue par un mur de construction cyclopéenne, et supporte le temple principal ainsi que des habitations de bonzes. Les toits grisâtres de ces divers édifices se détachent sur une sombre forêt de cèdres et de pins.

A notre gauche sont les bâtiments du trésor. L'un d'eux a une toiture pyramidale, surmontée d'une aiguille de bronze artistement travaillée. Au pied du grand escalier est la chapelle des ablutions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A notre droite s'élève une haute pagode, construite sur le principe des pagodes chinoises, mais d'un goût moins baroque et d'un style plus sobre et plus sévère. Le premier étage, de forme quadrangulaire, est assis sur des piliers; le second étage consiste en une vaste galerie circulaire, qui, toute massive qu'elle est, se dessine dans les airs avec une telle légèreté, qu'elle semble reposer sur un simple pivot.

Un toit pointu, évasé par la base et terminé par une haute flèche en spirale, coulée en bronze et ornée d'appendices de même métal, complète l'effet de cet étrange monument, dans lequel il était impossible d'allier plus de hardiesse à une plus juste entente des proportions.

Le problème de la pagode d'Hatchiman devait aboutir à une monstruosité architecturale ou à ce tour de force, parfaitement exécuté, que nous avons sous les yeux. En contemplant un pareil édifice, l'Européen ne peut se défendre d'un premier mouvement de défiance, et je dirai presque de protestation; mais enfin il faut se rendre, et convenir que l'on est sous l'empire non-seulement de l'étonnement, mais de l'impression à la fois imposante et harmonieuse que produit toute véritable œuvre d'art.

L'ornementation des bâtiments que je viens d'énumérer ne manque pas non plus de goût et de mesure. Elle s'applique principalement aux frontons des portes et aux corniches sur lesquelles reposent les toitures. La belle teinte brune des bois de charpente, qui sont presque les seuls matériaux employés dans ces constructions, est animée par quelques détails de sculpture peints en rouge ou en vert-dragon. Au reste, il n'est pas superflu d'ajouter au tableau son encadrement d'arbres séculaires et l'éclat incomparable de son ciel, car le Japon est peut-être le pays du monde où l'atmosphère est de la plus grande transparence.

Nous visitâmes encore, au delà de la pagode, un campanile abritant une grosse cloche habilement ciselée, et un oratoire dont l'autel portait trois images dorées, une grande au milieu flanquée de deux petites, toutes trois entourées d'une auréole. Ainsi, bien que le temple d'Hatchiman soit consacré à un kami, il est partout visible que des usages religieux venus de l'Inde y ont supplanté l'ancien culte national.

Nous en eûmes une nouvelle preuve lorsque, sur le point de rebrousser chemin, nous fûmes sollicités par le frère servant d'aller encore un peu plus loin. Il nous arrêta sous un arbre chargé d'ex-voto, au pied duquel était un bloc de rocher entouré d'une barrière. Il nous y fit remarquer une fissure vaginiforme qu'il prétendit être l'œuvre de la nature, tandis que je soupçonne le ciseau des bonzes d'avoir pour le moins achevé l'image confusément ébauchée par le hasard. Quoi qu'il en soit, les bons pères paraissent avoir fait une heureuse spéculation en exposant à la vénération des indigènes ce rocher qui rappelle le linga brahmanique. Les ex-voto seuls témoignent qu'il reçoit les hommages d'une foule de pèlerins.

Lancier japonais (troupes du Siogoun). — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de M. A. Roussin.

Ainsi les Japonais, sans tomber dans tous les égarements du paganisme, n'ont pas échappé à la conséquence la plus ridicule d'un système qui tend à diviniser toutes les forces de la nature. Le peuple le plus spirituel et le plus moqueur de l'extrême Orient n'en est pas moins un peuple très-superstitieux. Tel bon bourgeois de Yédo, telle dame élégante de la cour riront sans doute de la ridicule idole de Kamakoura; mais, dans certaines circonstances de famille, ils ne manqueront pas d'aller la visiter les mains pleines d'offrandes.

Un dernier coup d'œil jeté du haut de la terrasse sur l'ensemble des bâtiments sacrés nous a laissé comme un regret des temps où tout un peuple pouvait encore se réunir, avec ses magistrats et les ministres de son culte, dans un acte commun d'adoration religieuse et d'enthousiasme patriotique.

Ainsi que les tribus d'Israël à la dédicace du temple, les peuplades du Nippon et des îles voisines ont dû remplir autrefois ces parvis, ces avenues, sous les yeux des chefs de la nation groupés sur l'esplanade du sanctuaire. D'ici le regard plonge jusqu'à la mer, par-dessus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les toitures, les ponts, les trois portails espacés dans la grande allée. Que l'on se représente la foule entourant ces constructions, ces piliers, ces colonnes naturelles formées par les plantations de cèdres, et tout l'espace de la grande terrasse à la mer ne fera qu'un temple immense, éclatant de couleurs et de lumière sous la voûte du ciel.

Une illusion du même genre se produit lorsque, depuis la mer, on élève la vue sur le temple principal, au sommet de la haute terrasse. Les effets de perspective de l'avenue, des trois toris, des bâtiments lointains, se combinent de telle sorte, qu'en mettant le pied sur la plage on croit toucher au seuil d'un prodigieux édifice.

Rien ne pouvait faire une plus brusque diversion au grand caractère de ce tableau, que le temple vers lequel nous nous dirigeâmes en sortant de l'avenue d'Hatchiman. On l'a construit, il est vrai, dans une admirable situation, au sommet d'un promontoire d'où la vue s'étend sur toute la baie de Kamakoura ; mais il est d'autant plus triste de rencontrer, au sein d'une si belle nature, un prétendu lieu sacré qui ne vous laisse que l'impression du dégoût. Le sanctuaire principal semble d'abord ne rien offrir de particulièrement remarquable : d'insignifiantes idoles dorées sont dressées sur le maître-autel. Dans une chapelle latérale on distingue l'image du dieu des richesses armé d'un marteau de mineur. Cependant les bonzes qui nous ont reçus nous font passer derrière le maître-autel, et là, dans une cage obscure comme une prison et haute comme une tour, ils allument deux lanternes et les hissent lentement le long d'une sorte de mât. Alors, à la lueur vacillante de ces deux étoiles perdues dans les ténèbres de la toiture, nous nous apercevons que nous sommes en face d'une énorme idole en bois doré, haute de dix à douze mètres, portant à la main droite un sceptre, à la gauche un lotus, et sur le front une tiare composée de trois rangées de têtes figurant des divinités inférieures. Quant à l'idole gigantesque, elle appartient à la catégorie des dieux auxiliaires de la mythologie bouddhiste, les Amidas, les Kwannons, les intercesseurs, qui recueillent les prières des hommes et les transmettent au ciel.

C'est au moyen de pareilles conceptions religieuses et de telles scènes de fantasmagorie que les bonzes frappent d'une terreur superstitieuse l'imagination de leurs ouailles, et parviennent à les maintenir sous leur domination dans un état de perpétuelle imbécillité.

Nous prîmes le chemin de la grande statue du Daïboudhs, qui est, par excellence, la merveille de Kamakoura.

Le monument dédié au Daïboudhs, c'est-à-dire au grand Bouddha, peut être envisagé comme l'œuvre la plus accomplie du génie japonais, au double point de vue de l'art et du sentiment religieux.

Le temple d'Hatchiman nous a déjà offert un exemple remarquable du parti que l'art indigène sait tirer de la nature pour produire, à peu de frais, cette impression de majesté religieuse, qui a exigé, dans nos climats du nord, les efforts prodigieux de l'architecture gothique.

Danseuse de la cour de Kamakoura. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

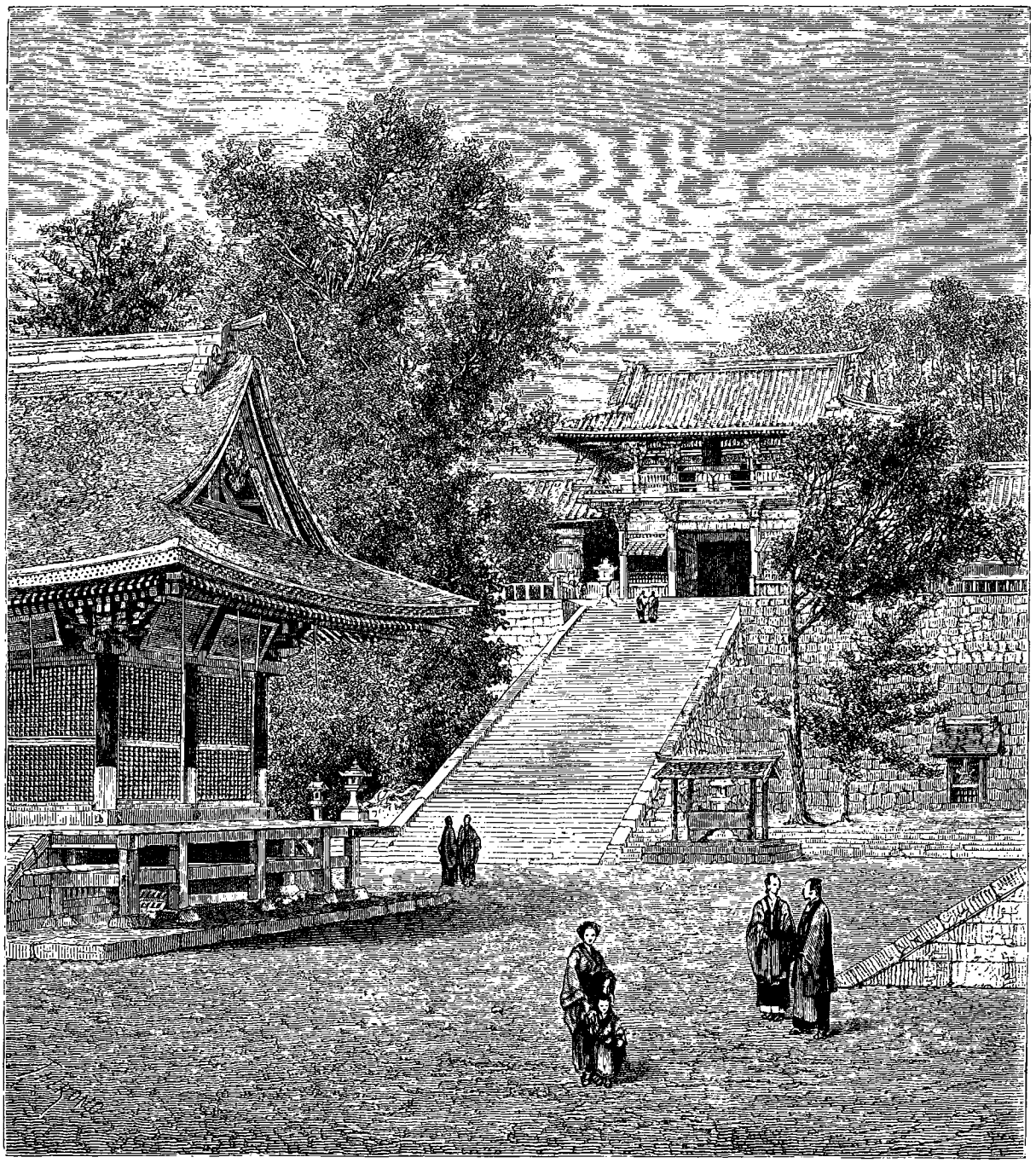
Le temple du Daïboudhs devait, à certains égards, revêtir un autre caractère que le premier. Au lieu des grandes dimensions en étendue, au lieu de cet espace illimité, qui semble se perdre de portail en portail jusque sur la mer, il fallait une retraite solitaire, mystérieuse, propre à disposer l'âme à quelque révélation surnaturelle. Le chemin s'éloigne de toute habitation, et se dirige vers la montagne; il serpente d'abord entre des haies de hauts arbustes; ensuite l'on ne voit plus rien devant soi qu'une route toute droite, qui monte au milieu du feuillage et des fleurs; puis elle fait un contour comme pour aller à la recherche d'un but éloigné, et tout à coup l'on voit apparaître, au fond de l'allée, une gigantesque divinité d'airain, accroupie, les mains jointes, et la tête inclinée, dans une attitude d'extase contemplative.

Le saisissement involontaire que l'on éprouve à l'aspect de cette grande image, fait bientôt place à l'admiration. Il y a un charme irrésistible dans la pose du Daïboudhs, ainsi que dans l'harmonie des proportions de son corps, la noble simplicité de son vêtement, le calme et la pureté des traits de sa figure. Tout ce qui l'environne est en parfait rapport avec le sentiment de sérénité que sa vue inspire. Une épaisse charmille, surmontée de quelques beaux groupes d'arbres, ferme seule l'enceinte du lieu sacré, dont rien ne trouble le silence et la solitude. A peine distingue-t-on, cachée dans le feuillage, la modeste cellule du prêtre desservant. L'autel, où brûle un peu d'encens aux pieds de la divinité, se compose d'une table d'airain, ornée de deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vases de lotus, du même métal et d'un travail excellent. Les marches et le parvis de l'autel sont revêtus de larges dalles formant des lignes régulières. L'azur du ciel, la grande ombre de la statue, les tons sévères de l'airain, l'éclat des fleurs, la verdure variée des haies et des bosquets, remplissent cette retraite des plus riches effets de lumière et de couleurs.

L'idole du Daïboudhs, avec le socle qui l'a supporte, est haute d'environ vingt mètres. Elle est loin d'égaler en élévation la statue de saint Charles Borrommée, que



Temple central d'Hatchiman, à Kamakoura. — Dessin de Thérond d'après une photographie de Béato et une aquarelle de Wirgman.

l'on voit près d'Arona sur les bords du lac Majeur; mais celle-ci laisse le spectateur aussi froid que s'il était placé devant un signal trigonométrique.

On a utilisé, plus ou moins convenablement, l'intérieur de ces deux statues colossales. Les touristes d'Europe vont s'asseoir dans le nez du saint cardinal. Les Japonais descendent, par un escalier dérobé, dans les fondations de leur Daïboudhs, et ils y trouvent un paisible oratoire, dont l'autel reçoit un rayon de soleil par une ouverture dissimulée dans les plis que fait le manteau d'airain sur la nuque de l'idole.

Ce serait se livrer à des recherches oiseuses, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

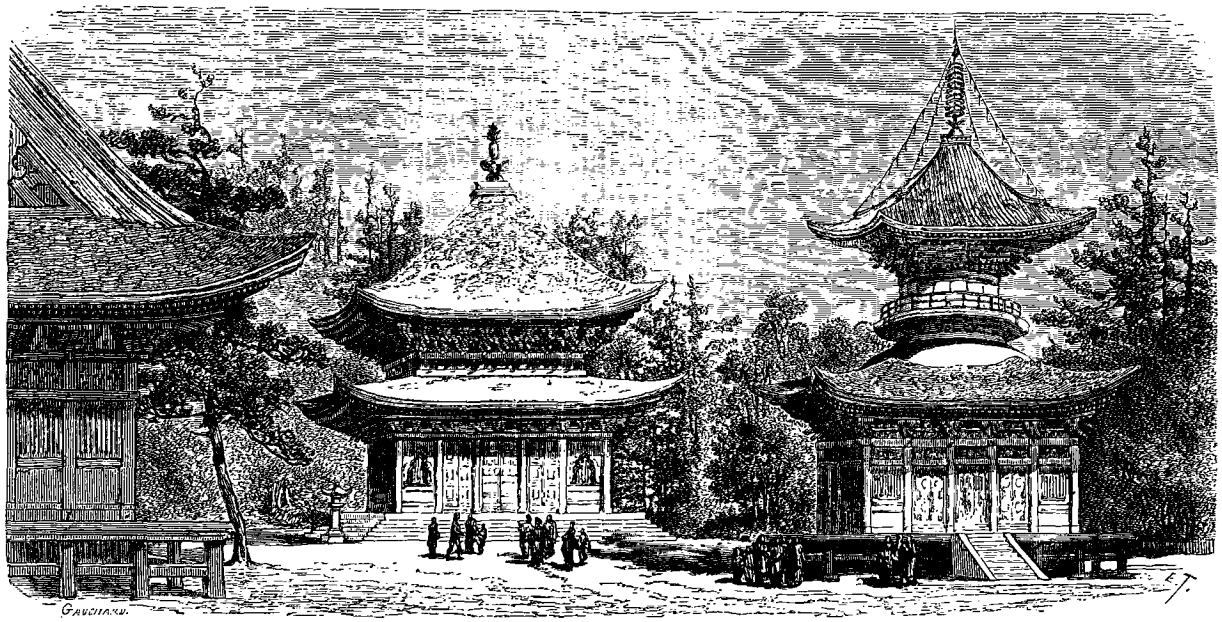
d'examiner jusqu'à quel point le Bouddha de Kamakoura est le Bouddha de l'histoire ; mais il importe de s'assurer qu'il est conforme au Bouddha de la tradition.

Les bouddhistes se sont fait du fondateur de leur religion une image sacramentelle, seule authentique, revêtue de caractères minutieusement énumérés en trente deux signes principaux et quatre-vingts marques secondaires, afin qu'elle puisse se transmettre aux âges futurs dans toute son intégrité. L'idole japonaise répond, dans ses traits essentiels, à cette sorte de signalement du grand réformateur indou. Elle en reproduit scrupuleusement la pose, l'attitude méditative : c'est ainsi que le sage joignait les mains, les doigts allongés, et pouce contre pouce ; c'est ainsi qu'il se tenait accroupi, les jambes ployées et ramenées l'une sur l'autre, le pied droit étendu sur le genou gauche. On reconnaît pareillement son front large et uni, ainsi que sa chevelure, formée d'une multitude de boucles écourtées. Enfin l'on distingue jusqu'à cette singulière protubérance du crâne qui lui déformait un peu le sommet de la tête, et même une certaine touffe de poils blancs qu'il avait entre les sourcils, ce qu'une statue de métal ne pouvait d'ailleurs indiquer que par une petite excroissance arrondie.

Mais tous ces signes particuliers ne constituent pas la physionomie, l'expression du personnage.

A cet égard, le Daïboudhs de Kamakoura n'a rien de commun avec les magots que l'on adore en Chine sous le nom de bouddhas, et le fait me paraît digne de remarque, puisque c'est la Chine qui a introduit le bouddhisme au Japon.

Malgré quelque différence de style et ce qu'elle a d'exceptionnel dans ses dimensions, la noble statue japonaise est la sœur de celles que l'on voit en grand nombre dans les îles de Java et de Ceylan, ces refuges



Le Trésor et la Pagode du temple d'Hatchiman, à Kamakoura. — Dessin de Therond d'après des photographies de Béato, et des aquarelles de Roussin et de Wirgman.

sacrés qui s'ouvrirent au bouddhisme lorsqu'il fut expulsé de l'Inde. C'est là que le type du héros de la contemplation se conserve le plus religieusement et apparaît sous sa forme la plus exquise, dans de merveilleuses images de bas relief, de granit ou de grès, généralement au-dessous plutôt qu'au-dessus de la taille humaine. Ce type, en majeure partie conventionnel, quoique parfaitement authenthique aux yeux de la foi, est spécialement pour les prêtres singhalais voués à l'art de la statuaire, le thème unique de travaux infatigables dans lesquels ils s'efforcent de réaliser la perfection idéale. Ils ont produit en effet des œuvres d'une pureté qui n'est peut-être surpassée que par les Vierges de Raphaël.

Le Japon a hérité quelque peu de la haute tradition des îles bouddhistes. Il fut probablement visité par des apôtres venus de ces lointains parages. D'un autre côté, il subit pareillement, dans une mesure plus considérable, et sous l'influence de ses plus proches voisins, toutes les fatales conséquences de la doctrine du maître lui-même et surtout des monstrueuses aberrations de ses disciples.

A eux seuls, les temples de Kamakoura venaient de me fournir plus d'un exemple à l'appui de cette double observation.

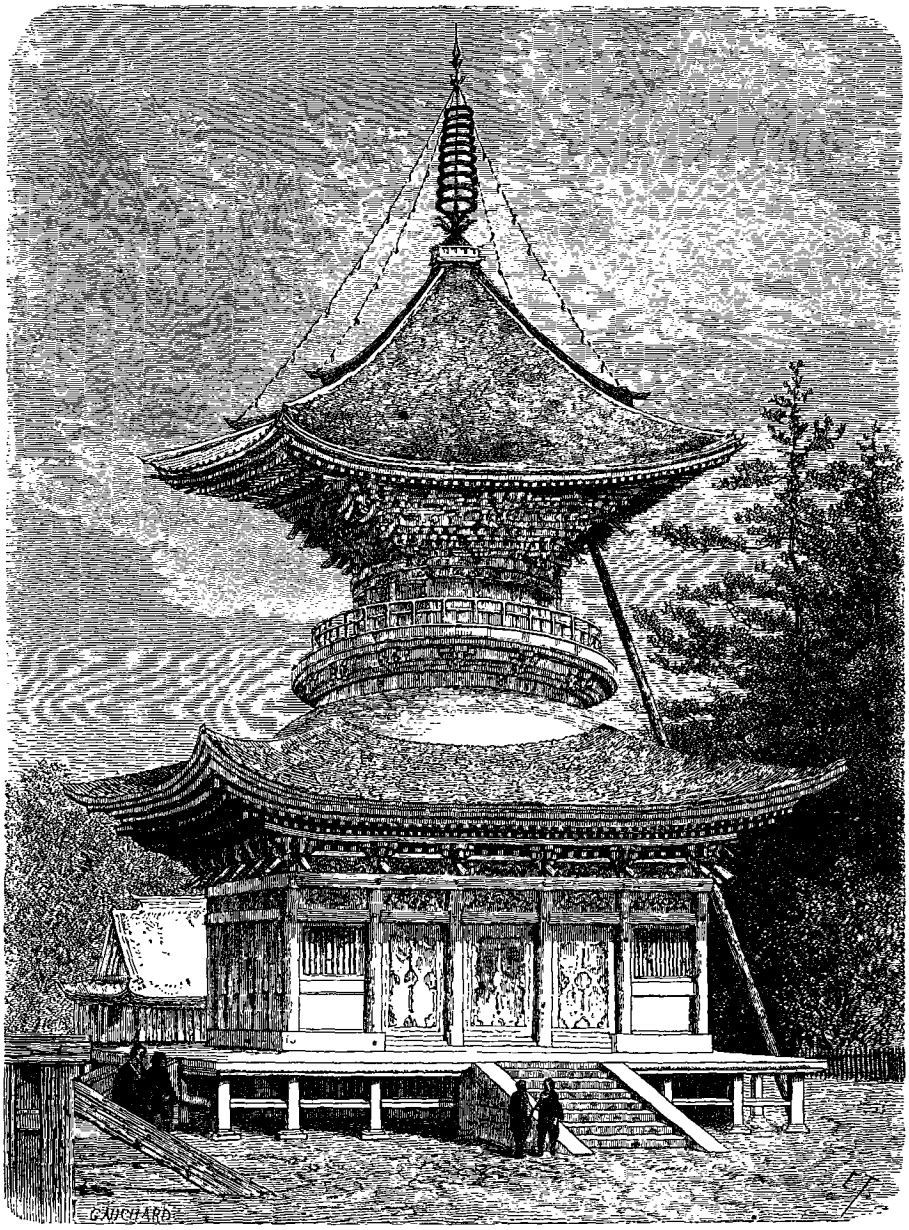
Le bouddhisme au Japon.

C'est une simple et touchante histoire que celle du Bouddha. Au sein des délices de la cour de Kapilavastou, le jeune prince Siddhârtha, héritier du trône, éprouve avec étonnement que les plus grands biens de la terre, ceux-là mêmes dont il jouit, ne lui donnent pas le bonheur. Jetant les yeux autour de lui, il est frappé des maux, des misères, de la dépravation, qui empoisonnent la vie humaine. Chez toutes les créatures il rencontre le spectacle de la souffrance et de la mort. Il n'est pas jusqu'à la nature inanimée qui ne lui présente des tableaux de désolation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

S'adressant aux ministres de la religion, leurs dogmes ne lui offrent que des sujets d'effroi : les dieux mêmes, d'après les brahmanes, sont soumis à la loi de la transmigration. Quant aux hommes, chacun d'eux a déjà passé antérieurement par une multitude d'existences diverses, et, selon ses actions dans ce monde, il devra reprendre une forme supérieure, ou descendre un échelon plus bas. Brahma, l'esprit universel, d'où toutes choses émanent, est aussi le terme fatal de toutes les existences. Mais qui pourra dire la longueur du voyage de tel être humain en particulier? et qui prémunira le malheureux voyageur contre les embûches que les démons sèment jusque sous les pas des plus sages, issus des castes les plus pures?

Siddhârtha prend une résolution suprême : « Je veux qu'en disparaissant d'ici-bas, je ne sois plus sujet aux



Pagode d'Hatchiman. (Detail.). — Dessin de Thérond d'apres une photographie et une aquarelle de M. Roussin.

vicissitudes de la transmigration. Je trouverai la voie qui met un terme à la naissance et à la mort; et quand je l'aurai découverte, j'en ferai part au monde, j'enseignerai la loi de grâce pour tous. »

Il avait alors vingt-neuf ans. Il se sépare de son père, de ses femmes, de ses enfants; visite les plus célèbres écoles des maîtres de la loi de Manou, et s'adonne pendant six années à l'étude des systèmes religieux, ainsi qu'aux exercices ascétiques des brahmanes; mais il arrive à la conviction que ce chemin n'est pas celui qui mène à l'intelligence accomplie.

Ce fut un peu plus tard, au sein de la retraite et de la méditation solitaire, qu'il se sentit tout à coup fixé sur les bases de sa doctrine. Dès ce moment il crut pouvoir se dire qu'il était enfin revêtu de la qualité de Bouddha, en pleine possession de la parfaite intelligence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il commença ses prédications à Bénarès, à l'âge de trente-six ans, parcourut le Béhar, revit la cité de Kapilavastou, et convertit à la vie religieuse ses trois femmes, son père et d'autres membres de sa famille.

Comme celle-ci portait le nom de Sâkya, c'est sous le surnom de Sâkyamouni, le solitaire des Sâkyas, que le Bouddha fut bientôt connu dans toute l'Inde centrale.

Les luttes qu'il eut à soutenir contre les brahmanes mirent plusieurs fois sa vie en péril. Cependant il put exercer sa mission pendant plus de quarante années, sans lui donner d'autre appui que la sévérité de ses mœurs et la perfection de son savoir.

Lorsqu'il sentit sa fin approcher, le vénérable octogénaire fit de tendres adieux à ses compagnons d'œuvre, et s'étant assis à l'ombre d'un bosquet de saras, il s'éteignit doucement, ne laissant autre chose au monde que sa dépouille mortelle, le souvenir de ses enseignements et l'effet de ses bons exemples.

L'an 543 avant Jésus-Christ, sept jours après la mort du Bouddha, un premier concile de ses sectateurs fixa les paroles du maître, car lui-même n'avait rien écrit. Sa doctrine, qui, dans son intention, n'avait eu d'autre but que d'opérer une réforme morale au sein du culte brahmanique, d'y substituer le règne du devoir à celui des dieux et la pratique du bien à celle de vaines cérémonies, devint, à son tour, un système dogmatique accompagné d'un culte superstitieux et idolâtre.

Le bouddhisme est aujourd'hui la principale religion de l'île de Ceylan, de l'empire Birman, des royaumes de Siam et d'Annam, du Tonkin, du Tibet, de la Tartarie, de la Mongolie, de la Chine et du Japon. Il a dominé quelque temps l'Inde entière, Java et d'autres îles de la Sonde; il subsiste encore au Cachemire et dans le Népaul. Le nombre de ses adhérents dépasse trois cents millions d'âmes : c'est un chiffre que n'atteint aucune autre religion du globe.

Bonze d'un grade supérieur. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

L'introduction du bouddhisme au Japon remonte à l'an 552 de notre ère.

A cette époque, Kin-Meï, le trentième Mikado, reçut du roi de Petsi en Corée, une statue du Sâkyamouni, ainsi que des livres, des bannières, un baldaquin et d'autres objets destinés à l'usage du culte. Une lettre, jointe à ces présents, les accompagnait des recommandations suivantes :

« Voici la meilleure de toutes les doctrines. Venue de l'Inde lointaine, elle nous révèle ce qui fut un mystère pour Confucius lui-même, et nous transporte dans un état final dont la félicité ne peut être surpassée. Le roi de Petsi la communique à l'empire du Mikado, afin qu'elle s'y répande et qu'ainsi s'accomplisse ce qui est écrit dans les livres du Bouddha : « Ma doctrine s'étendra vers l'Orient. »

Aussitôt le Mikado consulta ses ministres sur l'accueil qu'il convenait de faire à la statue du grand Kami de l'Inde. « Toutes les nations de l'Occident, répondit Inamé, vénèrent le Bouddha : pourquoi le Nippon lui tournerait-il le dos? — Mais, objecta Wokosi, si nous allons rendre hommage à un Kami étranger, n'est-il pas à craindre que nous n'irritions les Kamis nationaux? »

Alors le Mikado prononça souverainement cette sentence conciliante : « Il est juste et équitable d'accorder à l'homme ce que son cœur désire. Qu'Inamé révère l'image! »

Celui-ci l'emporta et lui construisit une chapelle.

Cependant une épidémie s'étant déclarée, on l'attribua au nouveau culte. La chapelle fut brûlée, et la statue jetée à la rivière.

La famille d'Inamé n'en demeura pas moins secrètement attachée à la doctrine étrangère.

Sous le règne de Bidats, successeur de Kin-Meï, le ministre Sogano, fils d'Inamé, présenta au Mikado un bonze venu de Sinra en Corée.

Le saint homme, prévenu des difficultés que rencontrerait l'introduction du bouddhisme dans un pays où la religion nationale unissait si intimement le peuple

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Daïboudhs, statue colossale du Bouddha, à Kamakoura. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le souverain, imagina un moyen de se rendre le Mikado favorable. Aussitôt qu'il aperçut à la cour le petit-fils du Mikado, jeune garçon de six ans, dont la naissance avait eu quelque chose d'extraordinaire, il se prosterna aux pieds de l'enfant miraculeux et l'adora, en annonçant qu'il reconnaissait en lui l'incarnation d'un émule du Bouddha, un nouveau patron de l'empire, un futur propagateur de la lumière religieuse.

Le Mikado se laissa persuader de vouer cet enfant au sacerdoce et de confier son éducation au bonze coréen. Le reste se devine. Ce jeune garçon devint l'initiateur et le premier grand prêtre du bouddhisme dans l'empire du Japon. Il y est aujourd'hui révéré sous le nom de Sjô-Tok-Daïsi, le saint et vertueux prince héréditaire.

Loin de renier l'origine étrangère du nouveau culte, les Japonais se sont fait un devoir de la rappeler par divers symboles, tels que ces têtes d'éléphants que j'ai déjà citées parmi les ornements d'architecture des monuments bouddhistes, et jusqu'à des plants de palmiers, d'une petite espèce acclimatée au Japon, que l'on rencontre aux abords des temples, en souvenir de l'Inde.

Il leur était plus facile de témoigner, par certains signes extérieurs, de leur respect pour le berceau du Bouddha, que de conserver sans altération ce qui constitue l'essence même de sa religion, c'est-à-dire l'exacte tradition de sa vie, de sa personnalité, de ses enseignements.

Bouddha enfant. — Fac-simile d'une vignette japonaise.

Dans la légende japonaise, le Bouddha vient au monde d'une manière miraculeuse. Aussitôt après sa naissance il se place debout au milieu de la chambre, fait sept pas dans la direction de chacun des quatre points cardinaux, puis montrant de sa main droite le ciel, et de sa main gauche le sol, il s'écrie : « Autour de moi, en haut et en bas, il n'y a rien qui puisse m'être comparé, ni aucun être qui soit plus digne de vénération ! »

C'est dans cette posture que l'enfant Bouddha est représenté, lorsqu'on célèbre sa naissance. Le huitième jour du quatrième mois, l'on se rend au temple pour arroser sa statuette d'une décoction d'herbes aromatiques, que les bonzes ont préparée dans une sorte de bénitier disposé aux pieds de l'image.

Celle-ci reçoit ensuite les adorations des fidèles, et les plus dévots, pour terminer leurs exercices, s'arrosent de la même décoction et en boivent.

Du neuvième au quinzième jour du second mois, l'on fête le souvenir des méditations du Sâkyamouni dans la solitude des forêts. C'est une semaine de retraite et de prédications, pendant laquelle les bonzes apprennent au peuple que l'éveil de la connaissance suprême dans l'âme du Bouddha fut en corrélation avec l'apparition d'une brillante étoile; que le sage, parvenu à la pleine possession de la lumière, annonça pendant trente-sept jours le premier livre de la loi, pendant douze ans le second, trente ans le troisième, huit ans le quatrième, et un jour et une nuit le dernier, qui traite du nirwâna ou de l'anéantissement final.

Ils ajoutent que, durant les quarante-neuf années de son ministère, il fit tourner jusqu'à trois cent soixante fois la roue de la loi, image sous laquelle il faut entendre l'exposé complet de sa doctrine.

Le septième et dernier jour de la fête est consacré à la commémoration de la mort du Bouddha. Dans chacun des lieux de culte qui lui sont dédiés, l'on élève un cénotaphe, et les fidèles vont de temple en temple, rivalisant de zèle pour orner le saint tombeau.

C'est alors que l'on déroule dans le temple de Toôfoukzi, à Kioto, le célèbre tableau du Néhanzaô, peint par Tôodenzou. Au centre de cette grande toile, le Bouddha est représenté étendu sous les arbres de saras, plongé dans le repos de l'éternel néant. Le calme solennel de sa figure révèle que l'affranchissement de son intelligence est consommé, que le sage est irrévocablement entré dans le nirwâna. Ses disciples, autour de lui, le contemplent avec une expression mêlée de regret et d'admiration. Les pauvres, les opprimés, les parias, pleurent l'ami charitable qui les a nourris des aumônes qu'il recueillait pour eux, et le consolateur dont la parole compatissante leur a ouvert les perspectives de la délivrance. Les animaux mêmes, la création entière s'émeut en voyant réduit à l'état de cadavre, celui qui respecta constamment la vie, sous toutes les formes qu'elle revêt dans la nature. Les génies de la terre, des eaux et des airs s'approchent avec respect, suivis des hôtes de leurs domaines, les poissons, les oiseaux, les insectes, les reptiles, les quadrupèdes de toutes sortes jusqu'à l'éléphant blanc, degré suprême de la métempsycose brahmanique.

Cette composition, toute bizarre qu'elle est, n'en produit pas moins un effet puissant. Elle éveille je ne sais quelle mystérieuse sympathie et semble même exprimer une idée qui n'est point étrangère au christianisme, savoir : celle d'une certaine solidarité établie entre l'homme et tous les êtres de la création terrestre.

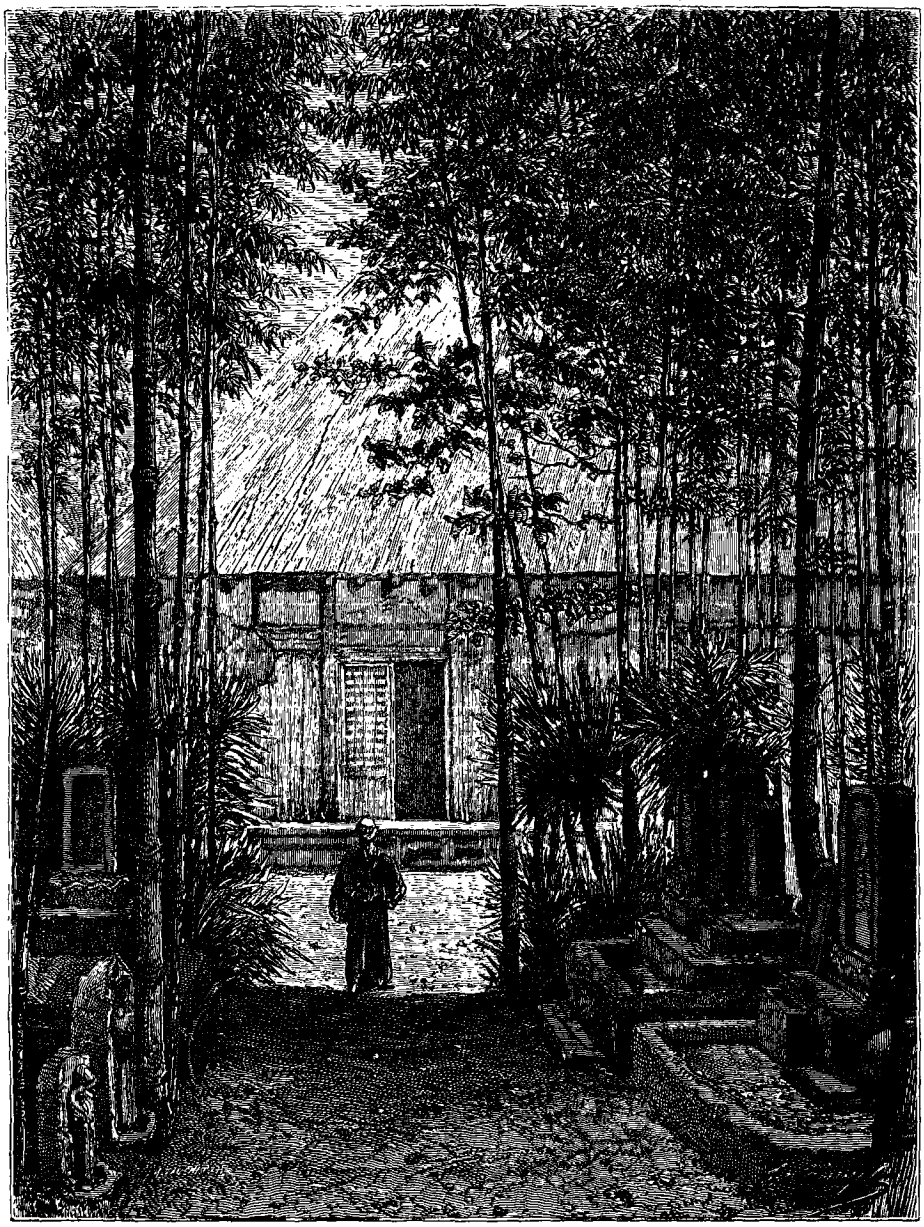
Quant au sujet principal du tableau, je crois que l'on n'est pas encore tout à fait fixé sur le sens qu'il convient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de lui attribuer. Faut-il se représenter le nirwâna, but suprême des aspirations bouddhistes, comme l'absorption de l'âme du juste dans la divine essence de l'esprit universel, ou doit-on réellement en faire le synonyme d'anéantissement? La doctrine du Bouddha est très-obscure sur ce point. Cependant les autorités les plus respectables se prononcent en faveur de la dernière alternative. L'interprétation que M. Barthélemy Saint-Hilaire donne, d'après M. E. Burnouf, du nirwâna bouddhiste, se résume presque textuellement comme suit :

Le Bouddha prend pour point de départ de sa doctrine un fait incontestable, l'existence de la douleur, dont l'homme est atteint, sous une forme quelconque, dans toutes les conditions sociales.

Recherchant les causes de la douleur, il les attribue



Bonzerie et bosquets de bambous (voy. p. 311).—Dessin de H. Clerget d'après une aquarelle de M. Roussin.

aux passions, au désir, à la faute, à l'ignorance, à l'existence même.

Cela étant, la douleur ne peut avoir d'autre terme que la cessation de l'existence. Mais il faut que cette fin, pour être réelle, soit le néant, le nirwâna. Il n'y a pas d'autre moyen de sortir du cercle des renaissances perpétuelles, de se soustraire définitivement à la loi des transmigrations. Ce composé d'âme et de corps, que l'on appelle l'homme, ne saurait être réellement délivré que par l'anéantissement absolu; car pour peu qu'il restât le moindre atome de son âme, l'âme pourrait encore renaître sous une de ces apparences sans nombre que revêt l'existence, et sa libération prétendue ne serait qu'une illusion comme les autres. Le seul asile et la seule réalité, c'est le néant, car on n'en revient pas.

Si l'opinion que je viens de citer exprime réellement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la pensée du réformateur indou, il faut convenir que le nirwâna bouddhiste dépasse, en horreur tragique, tout ce que les anciens ont imaginé sur le mystère de la destinée humaine. Cette conception est à la fois le dernier mot du désespoir et la plus haute exaltation de la volonté. En se proposant d'abolir la douleur par la suppression de l'existence, le bouddha se place évidemment sur le terrain de l'athéisme, car il ne peut songer à atteindre son but qu'en faisant abstraction de l'idée d'un Être suprême. En même temps qu'il accueille la mort comme l'ange de la délivrance, il lui jette un souverain défi et se met à jamais à l'abri de son pouvoir, en détruisant dans leurs derniers germes les éléments d'une renaissance. Enfin, il trouve dans cette victoire négative, dans son anéantissement final, le moyen de se rendre supérieur aux dieux mêmes, puisque ceux-ci demeurent soumis à la loi de la transmigration.

Le premier effet des prédications bouddhistes parmi les Japonais dut être de défrayer largement la curiosité de ces insulaires, questionneurs et musards autant que les Indous sont taciturnes et contemplatifs.

Quel vaste champ à explorer pour des esprits qui en étaient encore à leur premier voyage de découverte dans les régions de la métaphysique !

Comme ils n'éprouvaient d'ailleurs aucune impatience de se plonger dans le nirwâna, ils se préoccupèrent surtout de ce qui pouvait se passer entre la mort et l'extinction finale. Bientôt, les bonzes aidant, il y eut en

Le grand juge des enfers. — Fac-simile d'un tableau japonais.

circulation, dans les villes et les campagnes, un certain nombre d'idées convenues sur l'âme, la mort et la vie à venir, sans préjudice, bien entendu, de ce que l'on avait appris de ses pères touchant les anciens dieux et les vénérables Kamis nationaux.

L'âme de l'homme, disait-on, c'est comme une vapeur flottante, allongée, indissoluble, ayant la forme d'un têtard et un mince filet de sang, qui va du sommet de la tête à l'extrémité de la queue. Si l'on y prenait garde, on la verrait s'échapper des maisons mortuaires, à l'instant où le moribond rend le dernier soupir. En tout cas, il est facile de distinguer le craquement des châssis sur son passage.

Où va-t-elle ? On n'en sait rien; mais elle ne manque pas d'être recueillie par les esprits servants du grand juge des enfers. Ils l'amènent devant son tribunal, et le juge la fait agenouiller devant un miroir qui lui retrace impitoyablement tout le mal qu'elle a commis.

C'est un phénomène qui parfois se reproduit sur la terre : un comédien de Yédo, qui s'était rendu coupable d'un meurtre, ne pouvait se regarder dans son miroir sans y rencontrer la face livide de sa victime.

Les âmes chargées de crimes errent, suivant la gravité du cas, dans l'un ou l'autre des dix-huit cercles concentriques de l'enfer. Les âmes en voie de purification séjournent dans un purgatoire, dont on leur ouvre le couvercle quand elles peuvent, sans crainte de rechute, reprendre le cours progessif de leur pèlerinage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Campanile d'un temple bouddhiste, à Kawasaki. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin il est des âmes qui reviennent aux lieux qu'elles ont habités ou à l'endroit qui cache leur dépouille mortelle.

Cette jeune femme allait se livrer au sommeil; tout à coup elle tressaille et entrevoit une ombre au-dessus d'elle, dans l'intérieur de la moustiquaire. Le mari, de son côté, accroupi près de la veilleuse, tombe à genoux, frappé de terreur, car s'il ne distingue pas l'apparition, il entend les sons plaintifs d'une voix bien connue, la voix mourante de sa première épouse, qu'il a empoisonnée pour faire place à la jeune femme, qui était alors sa maîtresse.

Ailleurs, sur le sentier qui longe a rivière, au centre du grand marais, le voyageur attardé voit surgir deux pâles fantômes : c'est une jeune mère serrant son enfant dans ses bras; l'abandon et la misère ont poussé la malheureuse à commettre un double crime. Passant, va dire que chaque soir les deux victimes sortent des eaux profondes et se dressent en accusatrices contre le véritable auteur de eur mort!

Apparition d'une femme noyée. — Dessin de Feyen Perrin d'après une gravure japonaise.

Il existe même certaines solitudes, jonchées de décombres, ensevelies sous les ronces et les plantes vénéneuses, où viennent errer non-seulement des âmes en peine, mais de hideux démons. Une légende uniforme s'attache à ces lieux sinistres. C'est là que s'élevait le castel d'un dynaste féodal, dont la vie fut un tissu de violences et de cruautés. Enfin il a été surpris dans son repaire, et la vengeance des familles outragées s'est assouvie dans le sang et les flammes. La nuit il revient; il se rappelle comment il fut frappé ; et sur la place même où il tomba, il reste, glacé d'horreur, exposé sans défense aux imprécations de ses victimes et aux ricanements infernaux.

Les histoires de revenants, les contes effrayants, les livres illustrés d'estampes représentant l'enfer ou des apparitions de démons, se sont multipliés au Japon avec une telle profusion, que l'imagination populaire en est véritablement obsédée.

Le patron de cette littérature, selon la mythologie nationale, c'est Tengou, le dieu des songes, génie ailé, burlesque, coiffé d'un éteignoir, armé d'une crosse d'or. Il conduit la sarabande nocturne de tous les objets, profanes ou sacrés, qui peuvent occuper les rêveries de l'homme. Même l'asile de la mort obéit à son appel brutal. Les candélabres inclinent en cadence leur tête percée de trous lumineux. Les tortues de pierre qui supportent les épitaphes emboîtent le pas lourdement; et les squelettes grimaçants, drapés dans leur linceul, se joignent à la ronde fantastique, en agitant autour d'eux, par mesure de prudence, le goupillon de papier qui chasse les mauvais esprits.

Les bonzes.

L'imagination se représente difficilement que près d'un tiers de l'espèce humaine n'ait pas d'autre croyance religieuse que le bouddhisme, ce culte sans dieu, cette religion du néant, inventée par le désespoir.

On voudrait se persuader que les multitudes rangées sous sa domination ne comprennent pas la doctrine qu'elles professent ou se refusent à en admettre les conséquences. Les pratiques idolâtres qui se sont implantées sur le tronc du livre de la loi sembleraient en effet témoigner que celui-ci n'a pu ni satisfaire ni étouffer le sentiment religieux inné dans l'homme et constamment vivace au sein des peuples.

D'un autre côté, l'on ne saurait méconnaître l'influence de la philosophie de l'anéantissement final, dans un grand nombre de traits de mœurs de la vie japonaise. On a vu que l'Irowa, enseigne aux enfants des écoles que la vie s'enfuit comme un songe et qu'il n'en reste pas de trace. C'est avec la plus dédaigneuse indifférence que, parvenu à l'âge mûr, le Japonais sacrifiera sa vie ou celle de son prochain pour la satisfaction de son orgueil ou de quelque futile ressentiment. Les meurtres et les suicides sont si fréquents au Japon, qu'il est peu de gentilshommes qui ne possèdent dans leur famille et ne se fassent un point d'honneur de pouvoir exhiber au moins un sabre ayant été trempé dans le sang.

Le bouddhisme cependant l'emporte, à quelques égards, sur les religions qu'il a détrônées. Cette supé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tengou, démon des songes. — Dessin de Feyen-Perrin d'après des esquisses japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riorité relative, il la doit à la justesse de son point de départ, qui est l'aveu d'un besoin de délivrance, basé sur le double fait de l'existence du mal dans l'homme, ainsi que d'un état universel de misère et de souffrance dans le monde.

Les promesses du culte des Kamis se rapportaient à la vie présente. Les règles de la purification devaient préserver le fidèle des cinq grands maux, qui sont le feu du ciel, la maladie, la pauvreté, l'exil et une mort précoce. Les pompes des fêtes religieuses avaient pour but la glorification des héros de l'empire. Mais dût le patriotisme être idéalisé jusqu'à la puissance d'un culte national, il n'en est pas moins vrai que ce sentiment naturel, si précieux et si respectable, ne suffit pas pour remplir l'âme et assouvir tous ses besoins. L'âme humaine est plus grande que le monde. Il lui faut une religion qui la détache de la terre. Le bouddhisme, en un certain sens, répondait à des aspirations de ce genre, jusqu'alors méconnues. Cette circonstance, à elle seule, expliquerait le succès avec lequel il s'est

Boddhi-Dharma. — Fac-simile d'une vignette japonaise.

propagé au Japon et ailleurs, par les seules armes de la persuasion. Toutefois, l'on peut bien croire que ce n'est pas sous sa forme abstraite et philosophique qu'il est devenu si populaire, et rien ne le démontre mieux que son état actuel.

Le Japon a possédé, comme l'Inde, des ascètes amortis par les abstinences et perdus dans les abstractions ; mais ils furent certainement en très-petit nombre, et le plus illustre d'entre eux était Indou d'origine.

C'est Boddhi-Dharma, le fondateur de la secte sensjou. Il vint au Japon l'an 613 après Jésus-Christ. La légende le représente traversant le détroit de Corée, debout sur une des larges feuilles de l'arbre appelé « aschi, » ou même, ce qui est moins probable, sur une simple tige de roseau. Il s'était préparé à sa mission par une retraite de neuf années consécutives, qu'il passa dans le temple coréen de Schâo-lin, accroupi sur une natte, et le visage invariablement tourné du côté de la muraille.

A. HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le grand chapelet de famille (voy. p. 342). — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les bonzes.

Le Bouddha avait recommandé à ses disciples l'exercice du dhyâna, c'est-à-dire la contemplation.

Les bonzes, voulant réglementer la marche de la contemplation, firent du dhyâna une sorte d'échelle mystique à deux étages, divisés l'un et l'autre en quatre degrés (voy. *Le Bouddha*, de M. Barthélemy Saint-Hilaire).

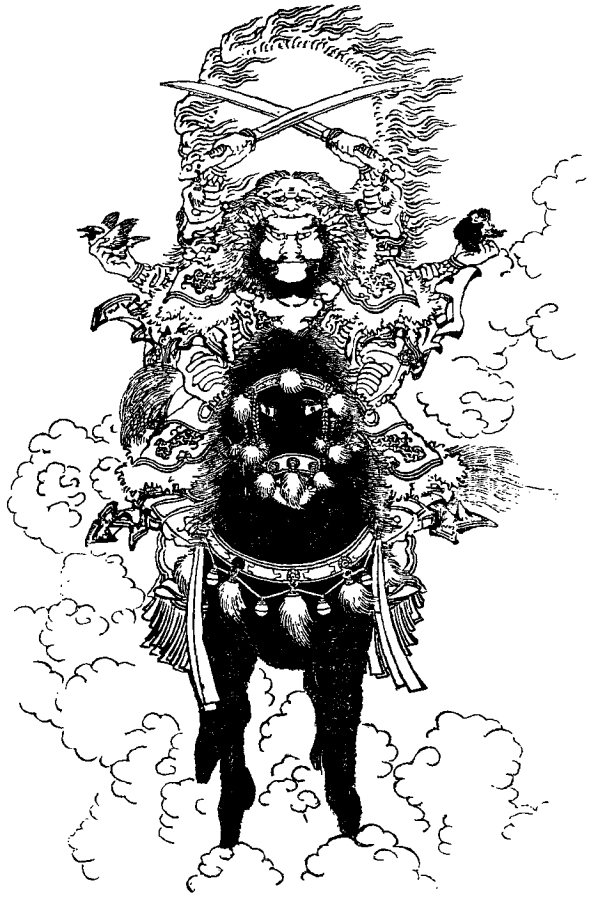
Pour franchir le premier échelon, l'ascète doit être détaché de tout autre désir que celui du nirwâna. Dans cette situation d'âme, il juge et il raisonne encore, mais il est à l'abri des séductions du mal; et le sentiment que ce premier pas lui ouvre la perspective du nirwâna, le jette dans une disposition extatique, qui lui permet bientôt d'atteindre au second degré.

A ce second pas, la pureté de l'ascète reste la même; mais, en outre, il a mis de côté le jugement et le raisonnement, en sorte que son intelligence, qui ne songe plus aux choses et ne se fixe que sur le nirwâna, ne ressent que le plaisir de la satisfaction intérieure, sans le juger ni même le comprendre.

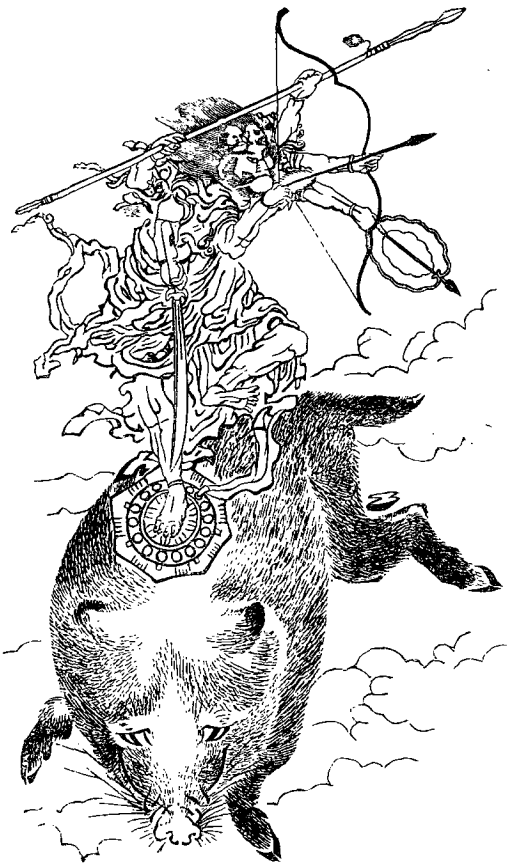
Au troisième degré, le plaisir de la satisfaction intérieure a disparu; le sage est tombé dans l'indifférence à l'égard même du bonheur qu'éprouvait tout à l'heure encore son intelligence. Tout le plaisir qui lui reste, c'est un vague sentiment de bien-être physique dont tout son corps est inondé. Il n'a point perdu, cependant,

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33, 49, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

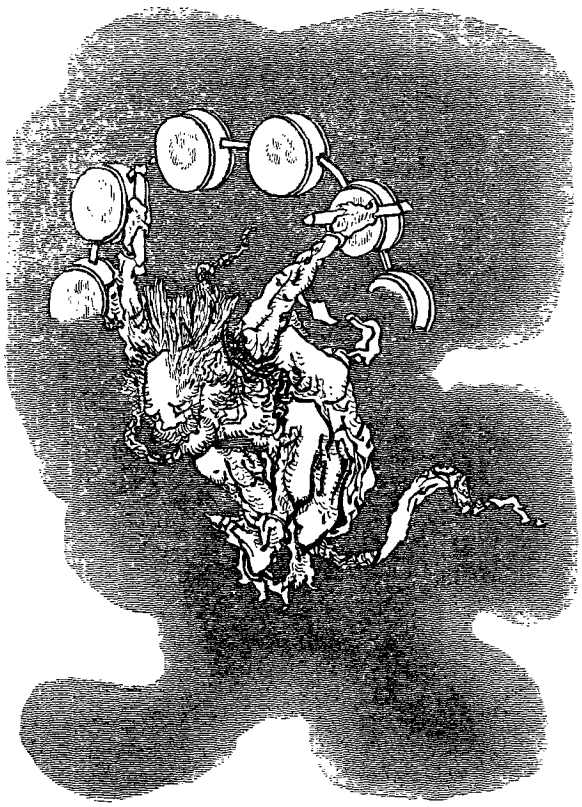


Le patron de l'équitation.



Marisiten, le dieu de la guerre.

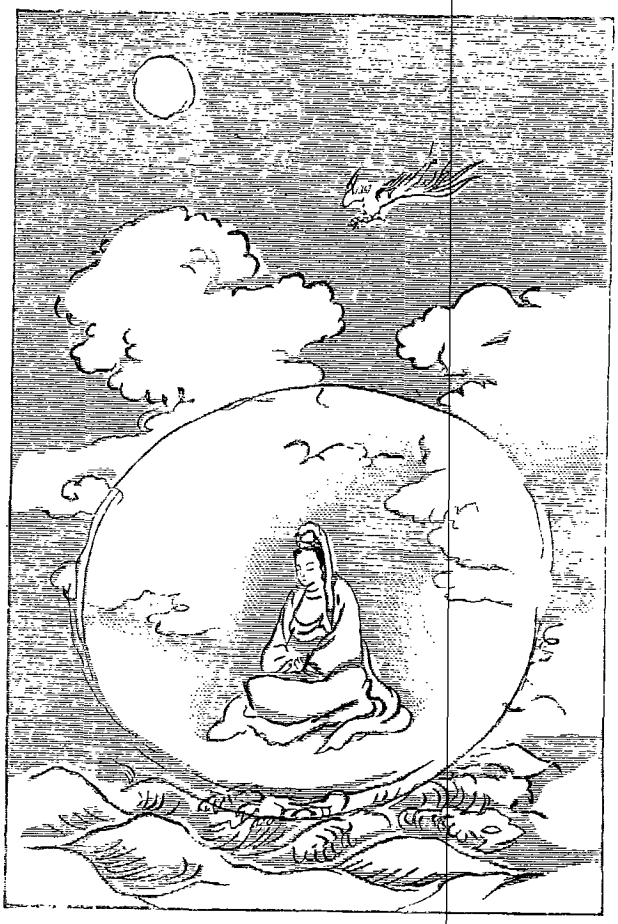
Fûten, le dieu des vents.



Raïden, le dieu du tonnerre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

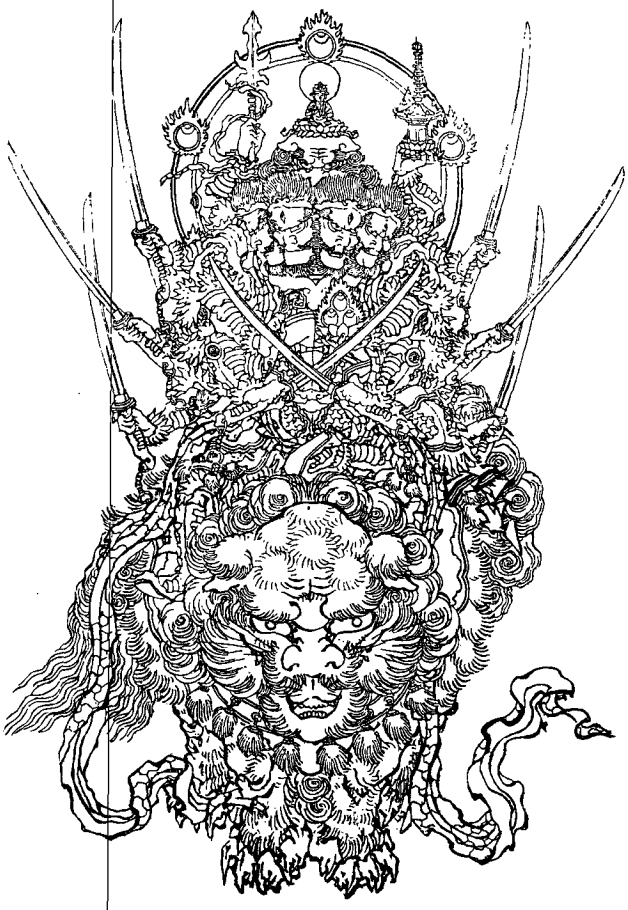
Gardien du ciel.



La reine du ciel.

Gardien du ciel.

Le Tats-Maki, ou dragon des typhons.



Le patron des armes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mémoire des états par lesquels il vient de passer, et il a encore une conscience confuse de lui-même, malgré le détachement à peu près absolu auquel il est arrivé.

Enfin, au quatrième degré, l'ascète ne possède plus

Un Sennin, saint du bouddhisme.

ce sentiment de bien-être physique, tout obscur qu'il est; il a également perdu toute mémoire; bien plus, il a même perdu le sentiment de son indifférence, et dé-

Le kirin.

sormais, libre de tout plaisir et de toute douleur, quel qu'en puisse être l'objet, soit au dehors soit au dedans, il est parvenu à l'impassibilité, aussi voisine du nirwâna qu'elle peut l'être durant cette vie.

C'est alors qu'il est permis à l'ascète d'aborder le second étage du dhyâna, les quatre régions superposées du monde sans formes.

Il entre d'abord dans la région de l'infinité en espace.

De là il monte un degré nouveau, dans la région de l'infinité en intelligence.

Parvenu à cette hauteur, il atteint une troisième région, celle où il n'existe rien.

Mais comme dans ce vide et ces ténèbres on pourrait supposer qu'il reste du moins encore une idée, qui représente à l'ascète le néant même où il se plonge,

Un Sennin, saint du bouddhisme.

il faut un dernier et suprême effort, et l'on entre dans la quatrième région du monde sans formes, où il n'y a plus ni idées, ni même une idée de l'absence d'idées.

Tels sont les mystiques exercices de la contemplation bouddhiste, et Boddhi-Dharma en fut le promoteur au Japon.

Les autres apôtres, ses successeurs, marchèrent sur les traces du Bouddha de la même manière, c'est-à-dire en substituant, chacun dans son genre, les pratiques extérieures à la spontanéité de la piété et à l'activité de l'intelligence.

Le maître avait dit à ses disciples : « Allez, hommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pieux, cachant vos bonnes œuvres et montrant vos péchés ! » — Les bonzes instituèrent des processions de pénitents.

La mansuétude était l'un des traits dominants du caractère de Sâkyamouni Sa pitié s'étendait à tous les êtres de la création.

Quand sa doctrine se répandit parmi les Japonais, ceux-ci se faisaient déjà une loi de ne manger de la chair d'aucun animal domestique : cet usage avait, entre autres effets économiques, l'avantage de prévenir le renchérissement du buffle, qui, dans les pays de rizières, est absolument indispensable aux plus pauvres cultivateurs.

Bientôt certaines sectes bouddhistes allèrent jusqu'à proscrire toute autre nourriture que les aliments tirés du règne végétal.

Sâkyamouni recommandait de s'abstenir non-seulement du mensonge et des propos nuisibles, mais encore de toute parole oiseuse. — Le silence fut mis au nombre des vœux monastiques.

Le bêto Faxiba. — Dessin de A. de Neuville d'après une gravure japonaise.

De même l'abnégation, la pureté des mœurs, la patience, la persévérance, se traduisirent en ordonnances réglant, dans les plus minutieux détails, le costume, la nourriture, l'emploi des heures du jour et de la nuit, des diverses communautés de conventuels.

Parce que le Bouddha s'était montré infatigable à solliciter la commisération des riches en faveur de toutes les infortunes, on organisa des confréries de moines mendiants.

Parce qu'il avait déclaré qu'on le trouverait non moins bien disposé envers les hommes méprisés de la société qu'envers ceux que l'on respecte, et qu'il exposerait la loi aux ignorants comme aux savants, l'on fit de l'ignorance une vertu cardinale.

Tandis que chez le réformateur indou la connaissance s'alliait à la foi, cette dernière vertu, au jugement des bonzes, dispensa de toutes les autres.

Réfectoire d'une bonzerie. — Dessin de Émile Bayard d'après une gravure japonaise.

« A l'exception de la secte Sen-Sjou, » écrit un auteur japonais, « nos bonzes tendent à maintenir le peu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ple et surtout le campagnard dans une profonde ignorance. Ils disent que la foi aveugle suffit pour conduire à la perfection. »

Le grand prêtre Foudaïsi, qui vint de la Chine avec ses deux fils, Fousjoo et Fouken, inventa un procédé mécanique propre à dispenser les bonzes de faire tourner la roue de la loi, selon le sens consacré dans le langage mystique du bouddhisme, tout en leur permettant d'accomplir à la lettre cette opération. Il construisit le rinsoo, sorte de lutrin mobile tournant sur un pivot, et y déploya les rouleaux des livres sacrés. Ses adeptes recevaient de sa part, d'après le degré de leur dévotion, l'autorisation de faire faire au rinsoo un quart de tour, un demi-tour, trois quarts de tour; l'on obtenait très-rarement la faveur du tour entier, car c'était un acte aussi méritoire que si l'on eût récité d'un bout à l'autre tous les livres de la loi.

Les bonzes Sinran, Nitziten et une trentaine d'autres se sont fait un nom comme fondateurs de sectes, dont chacune se distingue par quelque particularité plus ou moins digne de rivaliser avec l'ingénieuse invention de Foudaïsi.

C'est ainsi que certaine confrérie a le monopole de l'exploitation du grand chapelet de famille. Il faut savoir que le chapelet bouddhiste ne peut déployer sa vertu que si on le défile correctement; or, rien ne garantit

Grand-prêtre bouddhiste se faisant adorer. — Dessin de Emile Bayard d'après une vignette japonaise.

que, dans une famille nombreuse, il ne se commette des erreurs dans l'usage du rosaire : de là l'inefficacité qu'on lui reproche quelquefois. Au lieu de récriminer en cas pareil, le parti le plus sage consiste à faire venir à domicile un bonze du grand chapelet pour remettre les choses en bon point.

Il s'empresse d'accourir avec son instrument, qui offre à peu près les dimensions d'un honnête serpent boa; il le dépose entre les mains de la famille agenouillée et rangée en cercle, tandis que lui, placé devant l'autel de l'idole domestique, dirige l'opération au moyen d'un timbre et d'un petit marteau. Au signal donné, le père, la mère, les enfants entonnent de tous leurs poumons les prières convenues. Les petits grains, les gros grains, les coups de marteau se succèdent avec une régularité cadencée, entraînante. La ronde du chapelet s'anime, les cris deviennent passionnés, les bras et les mains obéissent avec la précision d'une machine, la sueur ruisselle, les corps s'engourdissent de fatigue. Enfin la cérémonie terminée laisse tout le monde haletant, épuisé, mais rayonnant de bonheur, car les dieux intercesseurs doivent être satisfaits!

Le bouddhisme est une religion flexible, conciliante, insinuante, s'accommodant au génie et aux usages des peuples les plus divers. Dès leur début au Japon, les bonzes surent se faire confier des châsses et même de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petites chapelles de Kamis pour les garder dans l'enceinte de leurs sanctuaires. Ils s'empressèrent d'ajouter à leurs cérémonies des symboles empruntés à l'ancien culte national; enfin, pour mieux confondre les deux religions, ils introduisirent dans leurs temples à la fois des Kamis revêtus de titres et d'attributs de divinités indoues, et des divinités indoues transformées en Kamis japonais. Il n'y avait rien d'inadmissible dans de pareils échanges, qui s'expliquaient tout naturellement par le dogme de la transmigration. Grâce à cette combinaison des deux cultes, à laquelle on a donné le nom de Rioobou Sintoo, le bouddhisme est devenu la religion dominante du Japon.

A l'envisager superficiellement, il semblait ne faire autre chose que d'ajouter sa sanction aux anciens souvenirs nationaux, et de nouveaux objets de vénération à ceux dont s'alimentait la dévotion des masses.

Ce fut d'abord le grand Bouddha de l'Inde, auquel on éleva ces statues colossales dont le Daïboudhs de Kamakoura offre le type le plus accompli.

L'on personnifia ensuite l'idée japonaise d'une divinité suprême dans l'image fantastique d'Amida, que l'on représente sous neuf formes différentes, symbolisant ses incarnations et ses perfections essentielles : l'une de ces dernières s'exprime par l'emblème d'une tête de chien.

Parmi les dieux auxiliaires, qui servent d'intermédiaires aux hommes pour s'approcher de la divinité, la faveur du peuple japonais se porta principalement sur Kwannon, qui possède à Yédo le temple le plus fréquenté de cette capitale, et à Kioto le fameux temple des trente-trois mille trois cent trente-trois génies (prononcez en japonais : Sanman sansin sanbiak sansin santaï). Cette divinité repose sur une fleur de lotus, la jambe gauche repliée sous le corps; elle est coiffée d'un voile qui descend sur ses épaules et ornée d'un collier qui tombe sur sa poitrine.

L'idole colossale du Kwannon de Kioto n'a pas moins de quarante-six bras, chargés de toutes sortes d'attributs qui attestent sa puissance.

L'on adore dans les Bosats des êtres divins et secourables, assis comme le Kwannon sur une fleur de lotus, la tête ceinte d'un ruban qui descend sur les épaules, et la main droite portant un lis ou un lotus.

Au-dessous d'eux sont les Arhans, qui ont accompli depuis des milliers d'années le cycle de la métempsycose, les Gonghens, divinités qui renaissent encore sous la forme humaine, les Dsizoo, les Foutoo et d'autres qu'il est superflu d'énumérer.

Le bouddhisme a d'ailleurs divinisé les dix-huit principaux disciples de Sâkyamouni, les Rakans; les plus illustres apôtres de sa doctrine, les Sennins; et la foule de ses martyrs, les Mioôdzins : chacun de ces personnages ayant un attribut qui le caractérise, en sorte que l'on distingue parmi eux le saint au tigre, à la tortue, au chevreau, à la grue, à l'écrevisse, au dragon, au bambou, à l'iris, à la cascade....

Bonzes frappant le gong et jouant des cymbales. — Dessin de Emile Bayard d'après une peinture japonaise.

Mais ce n'est pas encore tout : le bouddhisme a imaginé la reine du ciel, les gardiens du ciel, dont quelques-uns figurent aussi comme gardiens des temples; puis les rois de la terre, les rois de l'enfer, les génies bienfaisants, les génies vengeurs; il a mis à côté de l'ancienne divinité japonaise du soleil les dieux de la lune, des planètes, des signes du zodiaque, les génies de la pluie, du vent, du tonnerre; enfin il a donné de célestes patrons aux médecins, aux soldats, aux palefreniers, aux chasseurs, à toutes les classes et à toutes les professions sociales.

Parmi cette multitude d'images, graves ou fantastiques, que le bouddhisme déroule devant nos yeux, il n'est pas toujours facile de faire la part de celles qui lui appartiennent en propre. Quelques-unes, avant sa venue, étaient sans doute déjà populaires au Japon.

Peut-être doit-on ranger dans cette catégorie le dieu des vents, Fûten, et celui du tonnerre, Raïden.

Le premier, dans la mythologie chinoise, est surchargé d'attributs empruntés au cerf, au moineau, au léopard; dans le Japon, il ne possède qu'une outre, comme Éole, mais la symbolique japonaise se montre supérieure à la grecque, en ce que Fûten apparaît suspendu dans les airs, la tête échevelée et l'outre posée sur ses épaules : comme elle a deux ouvertures, il serre de chaque main le col de l'une et de l'autre, les fai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant ainsi jouer à volonté, dans une attitude et avec une expression qui ne sont pas dépourvues d'un certain mérite pittoresque.

Quant à Raïden, le dieu du tonnerre et des éclairs, c'est un démon grotesque, qui, porté sur les nuées, s'en va, un maillet dans chaque main, battant une demi-douzaine de cymbales disposées autour de sa tête.

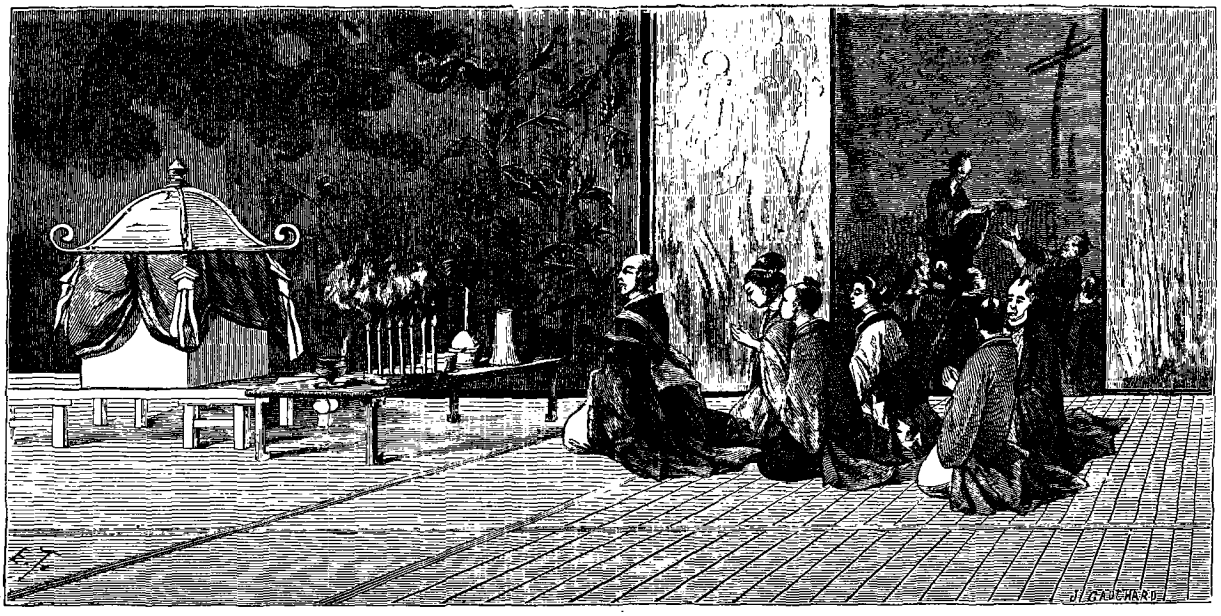
Il plane aussi beaucoup d'incertitude sur l'origine des nombreux animaux fantastiques de la mythologie japo-

Cérémonies funèbres : Le bonze des derniers sacrements. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

naise. Je ne mentionnerai que ceux auxquels se rattache quelque intérêt artistique.

Le Kirin a une tête de licorne, des pieds de cerf, un corps de cheval. Son apparition, prompte comme l'éclair, car ses pieds effleurant le sol n'y fouleraient pas même un ver, présage la naissance d'un sésin, c'est-à-dire d'un génie bienfaisant, tel que Sâkya, Dharma, Sjôtokdaïsi.

Hino-woo et Midsou-no-woo, les génies du feu et



Cérémonies funèbres : Service devant le cercueil, dans la maison mortuaire. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

de l'eau, paraissent appartenir au culte des Kamis.

Le Foô doit s'y être introduit de la Chine.

Le Koma-inou fut apporté, dit-on, de la Corée par l'impératrice Zingou. Cet animal, qui tient du chien et du lion, pourrait être une réminiscence du lion des cavernes. L'on en voit deux très-beaux exemplaires, taillés dans le granit, sur l'esplanade du temple de Kami-hamayou, à Simonoséki. Le Dria ou Dsja, dragon à six serres, est d'ailleurs semblable au dragon impérial chinois, qui en a cinq. Il orne les frises et les chapiteaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

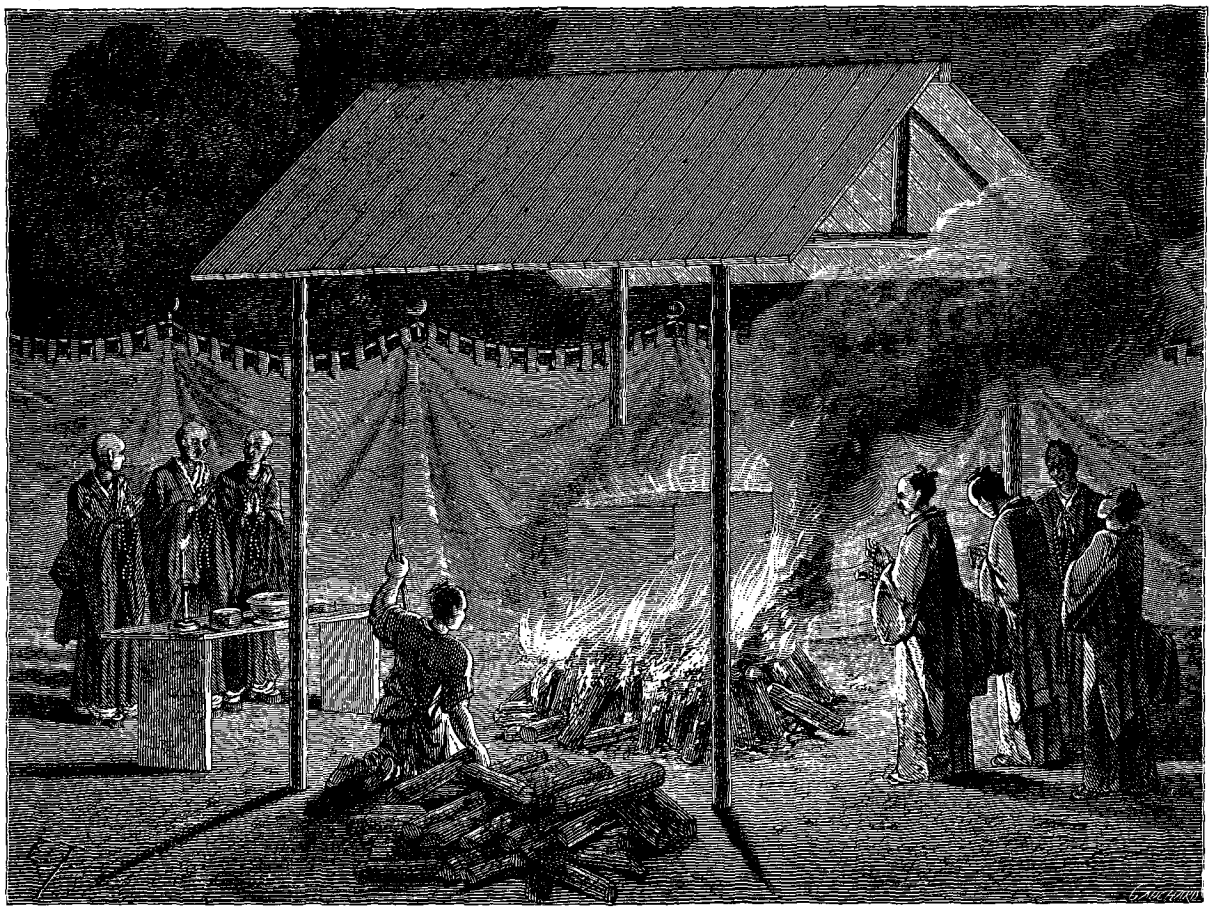
de certains temples, ainsi que des palais du Taïkoun et des grands daïmios.

Le Tats-maki est la terreur des bonnes gens. Cet immense dragon hante le plus ordinairement les cavernes du fond de la mer; mais parfois il remonte à la surface, et, s'élançant tout à coup vers le ciel, les perturbations qu'il occasionne dans l'atmosphère produisent le redoutable phénomène connu sous le nom de typhon.

Enfin, l'on appelle Mooki une tortue ayant la tête du chien, et traînant sur ses pas une longue et large queue de mousses marines flottantes. Il en existe de si vieilles, s'il faut s'en rapporter à la légende, qu'il a cru sur leur carapace des rochers, des arbres et des perles.

Dans les temps de ferveur du bouddhisme, au septième et au huitième siècle, les bonzes mettaient eux-mêmes la main à l'œuvre quand il s'agissait de construire un temple ou de l'orner de tableaux et de statues.

Mais si l'art indigène leur est redevable de quelques progrès, particulièrement dans la sculpture et l'architecture, on ne saurait dire beaucoup de bien de leurs productions littéraires. Que l'on se figure, en effet, ce que doivent être des élucubrations monastiques, en des milliers de volumes, sur le lotus de la bonne loi, sur les vingt-huit subdivisions de la contemplation, sur les



Cérémonies funèbres : L'incinération. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

douze gloires du Bouddha et les vies miraculeuses des innombrables ascètes, saints et martyrs de sa religion!

Le vrai mérite d'une pareille littérature, c'est d'être absolument illisible en dehors du monde tout à fait à part qui compose la population des bonzeries, ou qui forme la clientèle régulière de ces établissements.

Il y a pourtant un titre de gloire que l'on ne manque pas de revendiquer, à l'occasion, en faveur des bonzeries japonaises : deux ou trois d'entre elles ont été anciennement le foyer de laborieuses recherches et de patients essais, qui, n'ayant peut-être d'autre mobile, dans l'origine, qu'un simple attrait de curiosité, ont fini par aboutir à des découvertes d'une grande valeur sociale.

A une époque où l'on ne se servait encore que de caractères chinois pour écrire en langue japonaise, un lettré de la secte de Youto, nommé Kibiko, imagina d'abréger les formes compliquées de ces gros caractères carrés, pour les réduire à quarante-sept éléments simples, aisés à reconnaître et invariables. Ce syllabaire, dont on fit dès lors usage pour les notes, les gloses, les explications interlinéaires, se nomme le Katakana.

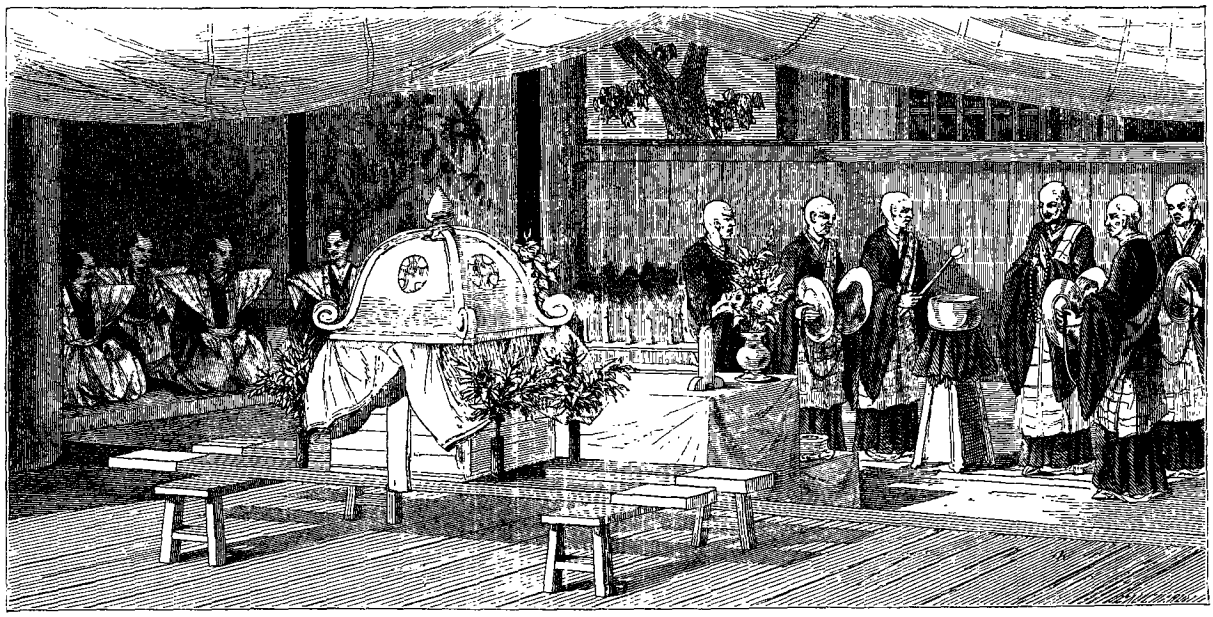
Mais le bonze Kokaï, qui naquit l'an 755 et fut le fondateur de la secte de Singou-sjou, alla plus loin encore dans la voie de la simplification des signes chinois. Il en choisit pareillement quarante-sept, propres à représenter des syllabes japonaises; il les dépouilla de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur valeur figurative ou métaphorique, leur adapta, parmi les divers styles de l'écriture chinoise, la forme la plus cursive, et composa ainsi le syllabaire que l'on appelle l'Hirakana.

C'est celui qu'emploient les femmes, les gens du peuple et les lettrés eux-mêmes pour écrire les choses les plus ordinaires et composer des ouvrage de littérature légère, tels que des romans, des chansons et des comédies [1].

Toutes les femmes japonaises apprennent donc dans



Cérémonies funèbres : Service mortuaire au temple. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

leur enfance le syllabaire hirakana, et c'est le seul qui leur soit enseigné.

Les hommes doivent aussi le posséder, mais en outre ils apprennent le katakana, et les lettrés y ajoutent la connaissance d'un nombre plus ou moins considérable de signes chinois.

Il résulte de cette sage combinaison que les hommes peuvent toujours lire l'écriture des femmes, mais que

Cérémonies funèbres : On recueille les restes. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

les femmes ne sont en état de lire l'écriture des hommes que lorsque ceux-ci daignent employer le syllabaire hirakana.

C'est d'ailleurs une malice dont le bon P. Kokaï est tout à fait innocent.

Aussi les deux sexes s'accordent-ils à lui vouer une reconnaissance sans mélange et justement méritée.

1. Abel de Rémusat, *Explication des syllabaires japonais*, servant d'introduction aux *Éléments de la grammaire japonaise* du P. Rodriguez. 1825.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De toute l'armée des saints du bouddhisme, il n'en est pas un qui soit plus universellement respecté.

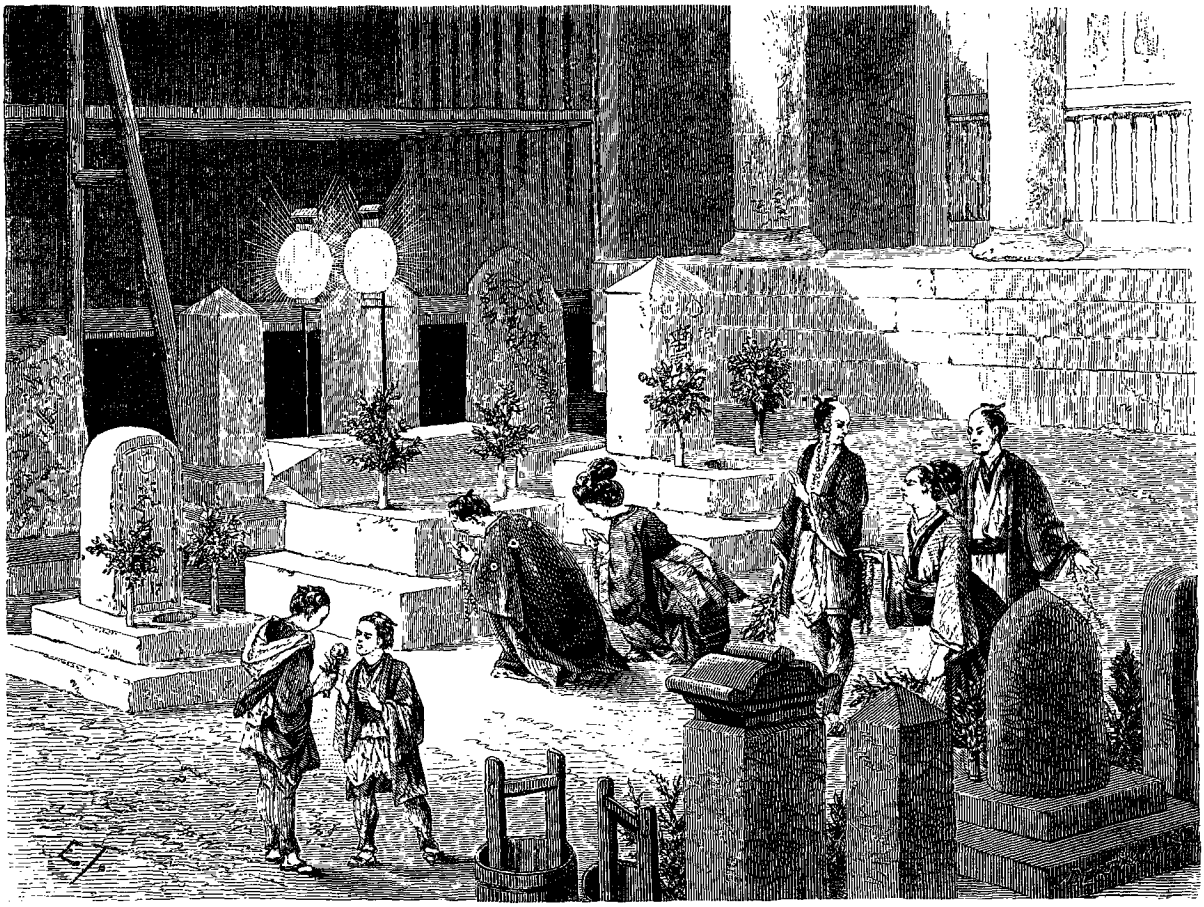
L'instinct populaire ne s'est pas trompé en mettant au-dessus de tous les thaumaturges de la légende le modeste inventeur de l'écriture cursive.

D'un bout à l'autre de l'empire on lui rend les honneurs divins, sous le titre de Kobo-daïsi, le grand maître de la religion infinie.

Taïkosama.

Les guerres civiles qui ont entraîné la ruine de Kamakoura offrent peu d'intérêt en elles-mêmes. L'empire du Japon présente, du quatorzième au seizième siècle, le spectacle d'une anarchie croissante, qui menace de remettre en question l'œuvre de centralisation politique inaugurée par Yoritomo.

Au sein même du daïri, une querelle domestique force le souverain légitime d'abandonner Kioto à son compétiteur, et pendant soixante ans environ, six mikados, successivement, occupent par usurpation le trône pontifical, tandis que les vrais petits-fils du Soleil doivent se résigner à tenir leur cour à Yosino, bourgade située au midi de la capitale, dans la province de Yamato. Enfin un arrangement de famille met un terme à ce scandale public, et le cent unième mikado, celui du sud, reprend possession de son siége dans la cité



Cérémonies funèbres : Tombeau où l'on dépose l'urne cinéraire. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

sainte et restaure solennellement la fiction de sa souveraineté théocratique.

D'un autre côté, le pouvoir des siogouns est l'objet de rivalités ardentes qui, pour se satisfaire, promènent le fer et le feu tour à tour à Kioto et à Kamakoura, et ne reculent pas même devant le fratricide.

Les seigneurs féodaux profitent de la confusion générale pour tenter encore une fois de s'affranchir de leur relation de vasselage envers la couronne ou ses lieutenants.

Lorsque, l'an 1573, le siogoun Nobunaga fut surpris et massacré avec toute sa famille dans son palais de Kioto, l'empire sembla toucher à sa dissolution.

Il y avait alors dans la domesticité d'un haut fonctionnaire du daïri un palefrenier nommé Faxiba, fils de paysan, serviteur grave et taciturne, que son maître honorait d'une confiance particulière. Souvent on le voyait près des stalles de ses chevaux, accroupi à la manière des gens de sa classe, les bras étendus sur ses genoux, l'esprit plongé dans une profonde rêverie. Tout à coup il est appelé au service du daïri; il entre dans la maison militaire du mikado, et au bout de quelques années, le bêto Faxiba est devenu siogoun et commande, sous le nom de Fidé-Yosi, les troupes envoyées dans les provinces des grands vassaux qni s'étaient révoltés.

Deux ans lui suffirent pour comprimer la rébellion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Son retour à Kioto fut un véritable triomphe. Le mikado le revêtit solennellement du premier titre du daïri, celui de quamboukou, et le proclama son lieutenant général.

Alors Fidé-Yosi porta ses armes sur un autre champ de désordre.

Chacune des mille divinités de la mythologie bouddhiste s'était fait place au Japon. Elle y possédait des temples, des statues, des confréries monastiques. Les bonzes, les religieux, les nonnes abondaient dans tout l'empire, et principalement dans le centre et le sud du Nippon. Chaque couvent rivalisait d'industrie avec ses voisins pour se procurer la plus grasse clientèle. Peu à peu cependant la concurrence devint si effrénée, que la jalousie, l'aigreur, la haine enfin envenima les rapports mutuels de certains ordres puissants et ambitieux. Des invectives l'on passa aux voies de fait. La police impé-

Un miracle bouddhiste : Bonze bravant la décapitation. — Dessin de E. Bayard d'après une gravure japonaise.

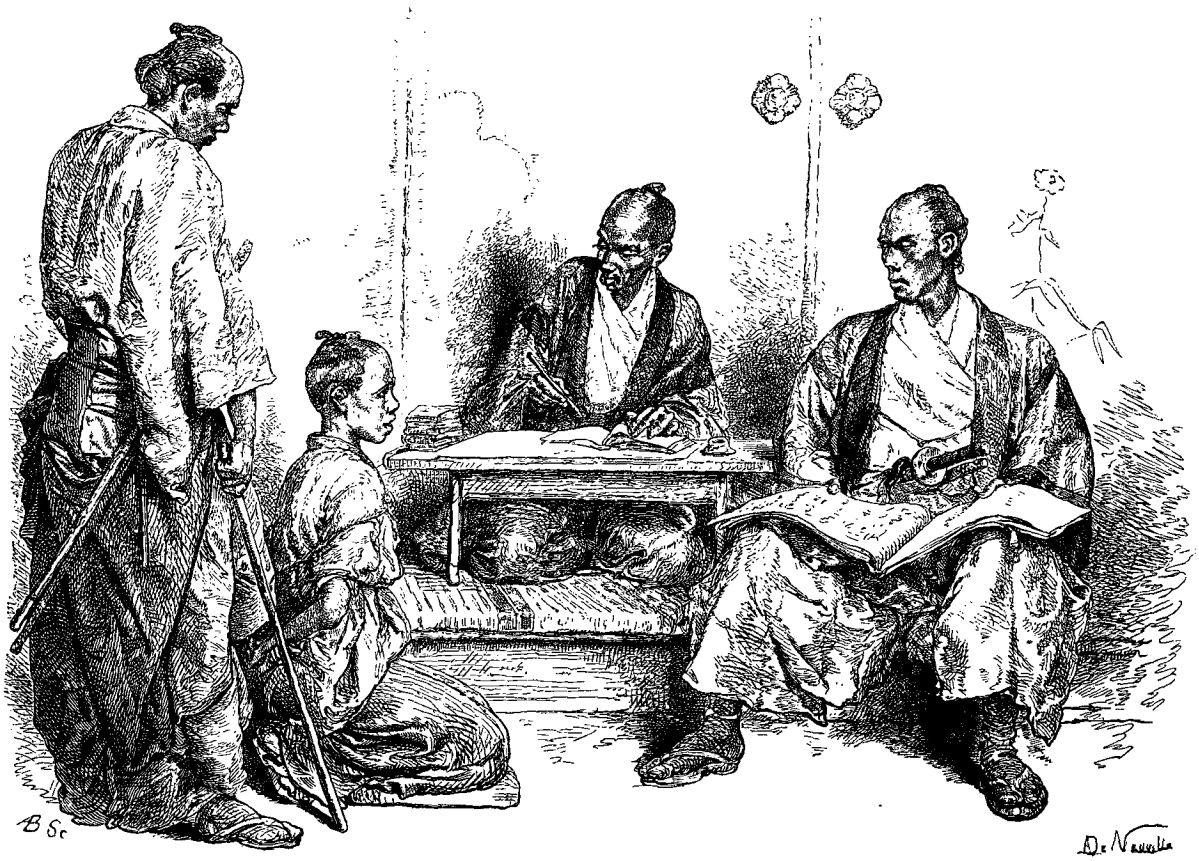
riale se jeta au travers des premières mêlées de têtes tonsurées; mais bientôt elle fut hors d'état d'opposer une digue au torrent. Des bandes de furieux en froc et en soutane, armés de bâtons, de piques, de fléaux, se ruaient pendant la nuit sur les propriétés de la confrérie qui leur portait ombrage; ils ravageaient tout ce qu'ils rencontraient sur leurs pas, maltraitaient, tuaient ou dispersaient les conventuels victimes de leur guet-apens, et ne se retiraient qu'après avoir mis le feu aux quatre coins de la bonzerie. Mais tôt ou tard les agresseurs, assaillis à leur tour à l'improviste, subissaient le même traitement. Six fois, dans le cours du douzième siècle, les moines du couvent sur le Yéïsan brûlèrent la bonzerie de Djensjôsi; deux fois les moines de cette dernière bonzerie réduisirent en cendres le couvent du Yéïsan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des scènes analogues se répétèrent sur divers points du Nippon. Pour protéger leurs couvents contre un coup de main, de riches prieurs les convertirent en forteresses. Leur audace s'accrut de l'impéritie du gouvernement. Des confréries ennemies se rencontrèrent en armes aux abords des temples qu'elles possédaient dans la capitale. Une partie du daïri fut saccagée, en 1283, à la suite de l'une de ces échauffourées. Un incendie allumé dans un temple de Kioto, en 1536, se communiqua aux quartiers avoisinants et occasionna un immense désastre. Les efforts du siogoun Nobunaga pour remettre à l'ordre une confrérie insurgée échouèrent contre les retranchements derrière lesquels elle lui opposa résistance.

Fidé-Yosi résolut d'en finir, une fois pour toutes, avec les moines et leurs querelles. Il surprit et occupa militairement les bonzeries les plus remuantes, en rasa les défenses, fit déporter dans des îles lointaines les conventuels qui s'étaient rendus coupables d'atteintes à la paix publique, et soumit tout le clergé japonais, indistinctement, à la surveillance d'une police active, sévère, inexorable.

Il statua que désormais les bonzes seraient de simples usufruitiers des terres qu'ils possédaient, tandis que le



Un juge d'instruction. — Dessin de A. de Neuville d'après une phothographie.

gouvernement en aurait la nue propriété et s'en réserverait la libre et entière disposition.

Enfin il ordonna aux dignitaires du clergé, tant régulier que séculier, de se renfermer strictement, eux et leurs subordonnés, dans le cercle de leurs attributions religieuses.

C'est une loi dont les prêtres japonais ne se sont plus départis.

A l'intérieur de leurs bonzeries, ils officient à l'autel, sous les yeux du peuple, dans le sanctuaire qu'un jubé sépare de la foule. Ils ne s'adressent à celle-ci que par la voie de la prédication, et aux seuls jours de fêtes spécialement consacrés à cet exercice.

Il ne leur est permis de faire des processions qu'à certaines époques de l'année, et avec le concours des officiers du gouvernement préposés aux pompes publiques.

Quant à leur rôle pastoral, il a été resserré dans de telles limites, que je ne trouve vraiment qu'un mot pour le caractériser, et c'est, dans toute sa trivialité, celui de croque-mort. Les bonzes, en effet, sont chargés d'accomplir les cérémonies sacramentelles dont les Japonais de n'importe quelle secte ont coutume d'accompagner les derniers instants des moribonds. Ce sont eux qui conduisent les cortéges funèbres et qui pourvoient, selon le vœu des parents du défunt, à l'inhumation ou à la combustion de son cadavre, ainsi qu'à la consécration et à l'entretien de son tombeau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais autant on leur abandonne sans réserve tout ce qui est du domaine de la mort, autant la police exerce de vigilance sur leurs rapports avec la société. La plupart des prêtres séculiers sont mariés et en relations familières avec un petit cercle de proches et de voisins. La répression des délits qu'ils peuvent commettre n'en est que plus rigoureuse.

J'ai vu, sur la principale place de marché de Yokohama, un vieux bonze qui y fut exposé pendant trois jours consécutifs, à genoux, en plein soleil, sur un mauvais paillasson : il tenait un petit mouchoir de crêpe dont il se servait pour essuyer la sueur qui ruisselait de sa tête chauve. Un écriteau, planté à quelques pas en avant, apprenait à la foule que ce misérable, s'étant livré à la pratique clandestine de la médecine, et même ayant abusé de l'une de ses patientes, la justice du Taïkoun venait de le condamner à la déportation à vie, précédée de la peine de l'exposition publique.

L'an 1586, peu de temps après que Fidé-Yosi eut délivré l'empire de ses troubles monastiques, des nouvelles étranges attirèrent son attention sur l'île de Kiousiou.

A cette époque le commerce du Japon avec les ports des archipels et du continent asiatiques n'était soumis à aucune entrave. Le prince de Boungo, qui, une quarantaine d'années auparavant, avait recueilli les aventuriers portugais jetés par la tempête sur les côtes de sa province, s'était empressé de leur fournir les moyens de retourner à Goa, en les invitant à lui expédier chaque année un vaisseau chargé de marchandises appropriées au marché indigène.

Ainsi se fondèrent et se développèrent en toute liberté les relations du Portugal avec le Japon.

Dans l'un de ses premiers voyages, le vaisseau portugais, au moment de mettre à la voile pour Goa, donna secrètement asile à un gentilhomme japonais nommé Hansiro, qui avait commis un homicide.

L'illustre jésuite François Xavier, tout nouvellement débarqué à Goa, entreprit l'instruction religieuse du fugitif japonais et lui administra le baptême.

En 1549, une première mission des jésuites s'installait dans l'île de Kiousiou, sous la direction de saint François Xavier lui-même, et avec l'aide de Hansiro.

Un mouvement de surprise et de sainte terreur saisit d'abord les missionnaires, lorsqu'ils rencontrèrent au Japon tant d'institutions, de cérémonies et d'objets de culte presque tout à fait semblables à ceux qu'ils venaient y apporter. Sans prendre garde à l'antiquité du bouddhisme, ils s'écrièrent que cette religion ne pouvait être qu'une contrefaçon diabolique de la véritable Église.

Cependant ils ne tardèrent pas à découvrir qu'il y avait moyen de tirer quelque profit de la circonstance dans l'intérêt de leur propagande. Rien dans la doctrine du bouddhisme ne s'oppose à l'admission de Jésus au nombre des bouddhas, qui, durant la suite des siècles, sont apparus sur la terre. Il n'y avait pas non plus de difficulté insurmontable à donner à la Vierge la prééminence sur les reines du ciel de l'ancien panthéon. En un mot, le culte dominant fournissait tout au moins d'utiles points de contact et toutes sortes de prétextes ou de bonnes occasions pour entrer en matière.

Quoi qu'il en soit, cette première mission eut un succès prodigieux, et ce qui s'est passé dès lors autorise même à croire que, grâce au zèle apostolique et à la puissance de persuasion de saint François Xavier, il s'opéra dans toutes les classes de la société japonaise de nombreuses et sincères conversions au christianisme.

Quelques hauts dignitaires du bouddhisme en conçurent des inquiétudes pour leur religion, et portèrent aux pieds du daïri leurs très-humbles remontrances :

« Combien, leur demanda le mikado, estimez-vous qu'il existe de sectes dans mes États?

— Trente-cinq, lui répondirent-ils instantanément.

— Eh ! bien, celle-ci fera la trente-sixième, » répliqua le jovial empereur.

Le siogoun Fidé-Yosi envisagea la question sous un autre point de vue.

Frappé de la circonstance que les missionnaires étrangers s'appliquaient non-seulement à répandre leurs doctrines parmi le peuple, mais à gagner la faveur des grands vassaux de l'empire, et que les tendances anarchiques de ces derniers puisaient un mystérieux aliment dans leurs relations avec ces prêtres, il découvrit que ceux-ci relevaient d'un souverain pontife portant une triple couronne et pouvant à son gré déposséder les plus grands princes, distribuer à ses favoris les royaumes de l'Europe, et disposer même des continents nouvellement découverts.

Il réfléchit que déjà les émissaires de ce redoutable dominateur de l'Occident s'étaient créé un parti à la cour du mikado, et avaient fondé une maison dans sa capitale; que l'ancien siogoun Nobunaga s'était ouvertement montré leur protecteur et leur ami, et que dans son propre palais, à lui, siogoun en charge, il avait lieu de croire qu'il se tramait de ténébreuses intrigues parmi l'entourage de son jeune fils, héritier présomptif de son pouvoir.

Fidé-Yosi communiqua ses observations et ses craintes à un serviteur expérimenté, qu'il avait déjà chargé des missions les plus délicates. Le sombre et profond génie de ce confident, devenu célèbre dans l'histoire du Japon sous le nom de Hiéyas, s'appliqua sans relâche à sonder la gravité du danger. Une ambassade de chrétiens japonais, dirigée par le P. Valignani, supérieur de l'ordre des jésuites, était en route pour Rome. Hiéyas fournit à son maître la preuve que les princes de Bungo, d'Omoura et d'Arima avaient écrit, à cette occasion, à l'empereur spirituel des chrétiens, le pape Grégoire XIII, des lettres dans lesquelles ils déclaraient se jeter à ses pieds et l'adorer comme leur seigneur suprême, en sa qualité de seul et unique représentant de Dieu sur la terre.

Le siogoun contint son exaspération, mais ce fut pour rendre sa vengeance d'autant plus éclatante. Il employa près d'une année à organiser avec son favori le coup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il méditait. Enfin, au mois de juin 1587, ses troupes sont à leur poste, réparties dans les provinces suspectes de Kiousiou et de la côte méridionale de Nippon, et en état de réprimer toute tentative de résistance. Aussitôt, le même jour, d'un bout à l'autre de l'empire, on affiche un édit du siogoun par lequel celui-ci ordonne, au nom et comme lieutenant du mikado, la suppression du christianisme dans un délai de six mois, en prescrivant, comme mesures d'exécution, que les missionnaires étrangers soient bannis à perpétuité, sous peine de mort; que leurs écoles soient immédiatement fermées, leurs églises rasées, les croix abattues partout où elles se trouvent; et que les indigènes convertis abjurent la nouvelle doctrine entre les mains des officiers du gouvernement.

En même temps, pour constater l'accord des deux pouvoirs, le mikado fait une visite solennelle à son lieutenant, tandis que celui-ci, pour récompenser les services de son fidèle Hiéyas, l'élève au rang de son premier ministre et l'institue gouverneur de huit provinces.

Toutes les mesures prévues par l'édit du siogoun s'accomplirent ponctuellement, à l'exception d'une seule, et c'était précisément celle qui, dans l'esprit de l'ancien palefrenier du daïri, devait lui causer le moins d'embarras. A sa profonde stupéfaction, les chrétiens indigènes de toute classe, de tout sexe, de tout âge, refusèrent absolument d'abjurer.

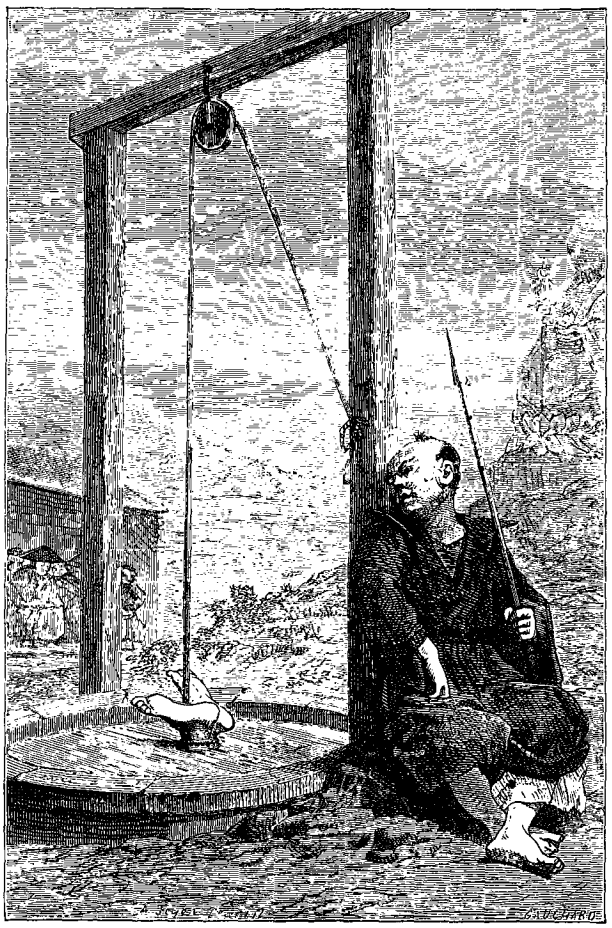
Il frappa dans leurs biens ceux qui possédaient des terres, et enrichit ses officiers de leurs dépouilles. D'autres furent mis en prison ou exilés dans les îles de déportation. Ces exemples de rigueur ne produisirent aucun effet.

La peine capitale menaça les récalcitrants. Ils présentèrent leurs têtes au sabre des bourreaux, avec une résignation jusqu'alors inconnue. Souvent le témoignage qu'ils rendaient de leur foi leur attirait les sympathies de la foule.

On varia les supplices. On alluma des bûchers, comme l'Inquisition portugaise le faisait à Goa. La crucifixion aussi fut la part d'un grand nombre de victimes.

Au Japon, l'on attache le patient à une croix à quatre branches : ses deux bras sont étendus sur les deux branches supérieures, et ses jambes sur les branches inférieures. On le laisse exposé du matin au soir dans cette situation. Au coucher du soleil, deux bourreaux, placés l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, lui enfoncent sous les aisselles deux longues piques, dont le fer doit ressortir et se croiser sur la nuque, puis le cadavre est abandonné pendant vingt-quatre heures sur la croix.

Les martyrs japonais rivalisèrent, pour la constance de leur foi, avec les premiers confesseurs de l'Évangile. Le Hollandais François Caron, témoin oculaire des dernières phases de la persécution, dit que les rares exemples d'abjuration qui sont parvenus à sa connaissance, ont été dus principalement à l'emploi d'une torture plus affreuse que les supplices de la croix ou du bûcher. Elle consistait à pendre la victime, la tête en bas, dans l'intérieur d'une citerne, les pieds sortant de la margelle, que l'on fermait avec des planches pour rendre le puits tout à fait obscur. La mort ne délivrait le supplicié qu'au bout de huit à dix jours de souffrances.



Le supplice du puits. — Dessin de Feyen-Perrin d'après une vieille gravure hollandaise.

Pendant trois années consécutives la fureur des officiers du siogoun s'épuisa inutilement en raffinements de barbarie et de brutalité, en inventions atroces, hideuses, indicibles, sur plus de vingt mille cinq cents victimes, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, vieillards et petits enfants.

Tout à coup la persécution se ralentit. Fidé-Yosi appelle aux armes le ban et l'arrière-ban de la noblesse féodale et jette près de cent soixante mille combattants sur les côtes de la Corée, avec laquelle le Japon était en pleine paix (1592).

Ses généraux somment les Coréens de se joindre à eux pour attaquer la dynastie des Mings. L'armée chinoise se met en marche à la rencontre des envahisseurs; mais elle subit une défaite si décisive, que l'empereur de la Chine se hâte d'offrir au siogoun la paix avec le titre de roi du Nippon, et premier vassal du Céleste-Empire.

Fidé-Yosi répondit fièrement : « Je suis déjà roi du Nippon, je le suis par moi-même, et je saurai bien, si je le veux, faire de l'empereur de la Chine mon vassal. »

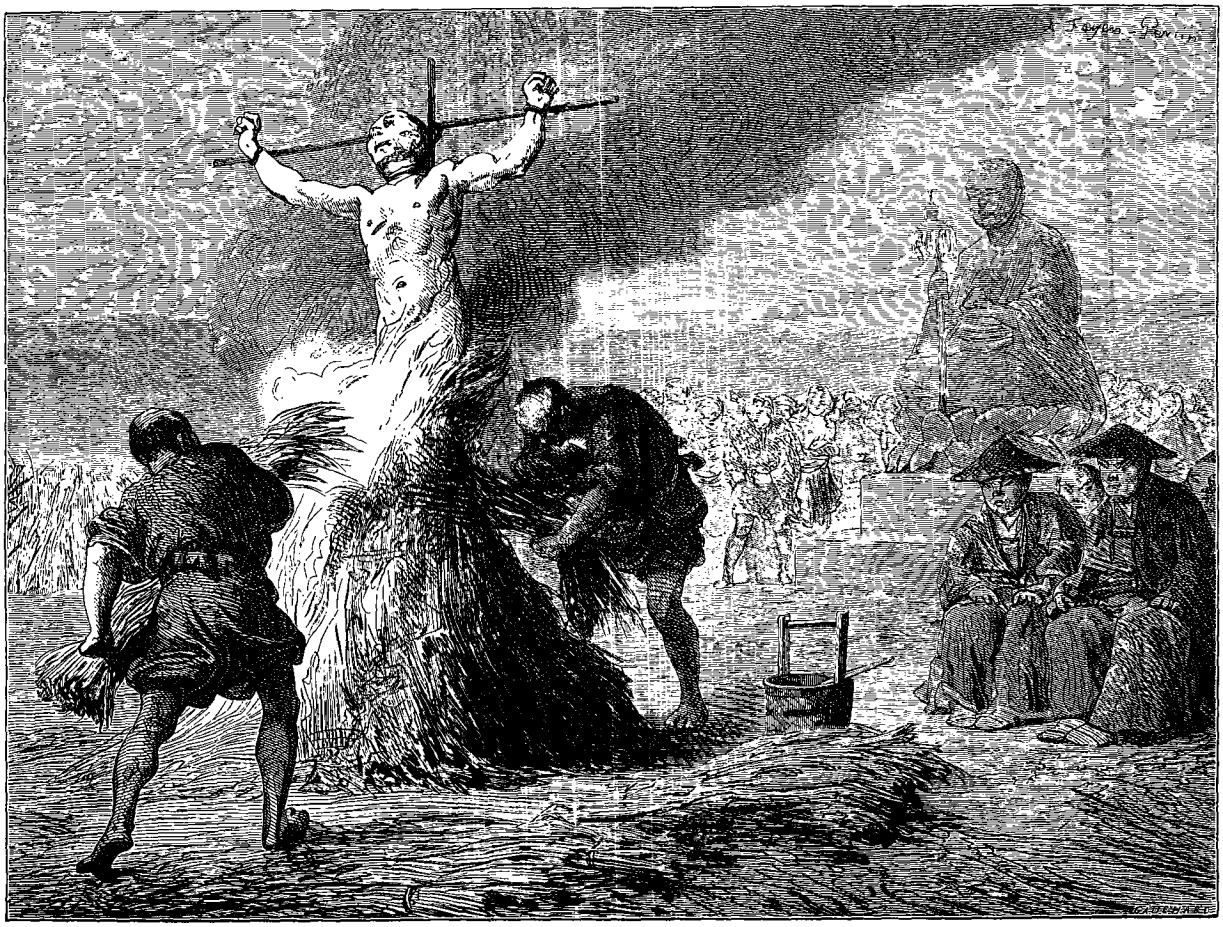
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'an 1597, il appuya sa menace par l'envoi d'une seconde armée de cent trente mille hommes. Mais la mort le surprit avant l'issue de cette nouvelle campagne, et les deux empires, également las d'une guerre que rien ne justifiait, s'empressèrent de se réconcilier et de rappeler leurs armées.

Ces deux expéditions de Chine, que l'on serait tenté de prendre pour de folles aventures, paraissent avoir été pour Fidé-Yosi, aussi bien que son édit de persécution, des actes mûrement prémédités pour atteindre le double but de ses rêves ambitieux : écraser la noblesse féodale, et fonder sur ses débris une dynastie monarchique.

Déjà les vassaux de l'empire s'étaient épuisés dans de stériles luttes intestines : il fallait achever de les ruiner par des guerres lointaines et dispendieuses.

Sous prétexte de protéger les femmes et les enfants des daïmios appelés au service militaire, Fidé-Yosi contraignit les familles et les principaux serviteurs de ces princes à venir habiter des maisons qu'il leur avait préparées dans l'enceinte de ses châteaux forts. Quand



Le supplice du feu. — Dessin de Feyen-Perrin d'après une gravure japonaise.

les princes revinrent de la Chine, il ne les remit en possession de leurs terres qu'à la condition d'y résider dorénavant seuls, sans leurs familles, mais en leur fixant une époque de l'année pendant laquelle ils pourraient les rejoindre temporairement à sa cour, où elles continueraient de rester en otage.

Exemple unique et merveilleux, s'écrie Kæmpfer, qu'un si grand nombre de puissants princes aient été mis sous le joug par un simple soldat, de vile extraction !

Mais ce n'était pas assez pour tenir les provinces sous la domination du nouveau pouvoir central. Jusqu'alors les villes de résidence avaient seules été reliées les unes aux autres par une route militaire. Fidé-Yos profita de l'absence des seigneurs pour jeter sur leurs terres et jusqu'aux extrémités de l'empire, une route ou chaussée indépendante de toute autre garde, police, ou juridiction, que celle du Siogoun. On l'appelle le Tokaïdo.

A. HUMBERT.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une loge au *Teatro principal*, à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

L'Alcazar de Séville; le *Patio de las Doncellas*. — La *Sala de Embajadores*. — Le *Patio de las Muñecas*. — Pierre le Cruel et Maria de Padilla; le *rey Bermejo et ses trésors*. — Les *Baños de Padilla*. — La *Capilla de Azulejos*. — Les jardins de l'Alcazar. — La *Casa de Pilatos*. — La *Judería* et la *Morería*. — La *Callé del Candilejo;* la *Cabeza del rey don Pedro*. — La *Universidad*. — Le couvent de *Santa-Paula;* une façade d'église en faïence. — Le musée de Séville; la salle de Murillo; le Torrigiano.

Si l'Alhambra de Grenade n'existait pas, l'Alcazar de Séville serait certainement le plus merveilleux monument moresque de toute l'Espagne. On a répété souvent que le touriste ne devait visiter l'Alcazar qu'après avoir vu l'Alhambra. Nous pensons que cela importe peu : chacun de ces deux monuments se distingue par des beautés et des mérites particuliers, tant sous le rapport de l'architecture que sous celui de la situation. Si le palais de Grenade est bâti sur un des plus beaux sites du monde, l'Alcazar de Séville est environné de jardins qui font penser au paradis terrestre et aux séjours enchanteurs décrits par l'Arioste.

Les origines de l'Alcazar ne sont pas parfaitement connues : suivant l'opinion la plus répandue, il fut commencé au onzième siècle par un architecte arabe venu de Tolède, et des ouvriers qui avaient travaillé aux décorations de l'Alhambra auraient été envoyés de Grenade pour exécuter les ornements de stuc. Quoi qu'il en soit, il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace de la construction primitive qui devait être, suivant toute

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 405 et 417.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apparence, de ce style arabe si noble et si majestueux, dont la mosquée de Cordoue offre le plus beau spécimen existant.

L'édifice actuel ne remonte guère plus haut que le commencement du treizième siècle; de même que l'Alhambra de Grenade, avec laquelle il offre certaines analogies, l'ancien palais des rois de Séville appartient au style purement moresque. L'Alcazar avait autrefois deux portes principales : la *puerta de las Banderas*, la porte des bannières, et la *puerta de la Monteria* ou porte de la vénerie, ainsi nommée parce que c'était là que se réunissaient les *Monteros* ou veneurs, quand le roi partait pour la chasse. L'entrée actuelle fait face à la petite place *del Triunfo :* au-dessus de la façade principale, nous lûmes cette inscription en grandes lettres gothiques, d'une forme particulière à l'Espagne, et qu'on prendrait au premier abord, à leur aspect archaïque et majestueux, pour des caractères cufiques de la plus ancienne époque.

El muy alto, y muy noble, y muy poderoso y conquistador don Pedro, por la gracia de Dios rey de Castilla y de Leon, mandó facer estos Alcázares y estas façadas que fué hecho en la era mil cuatrocientos y dos.

« Le très-haut, très-noble et très-puissant et conquérant don Pedro, par la grâce de Dieu roi de Castille et de Léon, ordonna de construire ces Alcazars et ces façades, ce qui fut fait en l'ère de mil quatre cent et deux. »

L'Alcazar était appelé par les Arabes *Al-Kasr*, le palais de César; car le nom du conquérant romain était resté pour eux le synonyme de puissance et de majesté. La curieuse inscription qu'on vient de lire fait voir qu'une grande partie du monument fut construite sous le règne de Pierre le Cruel; c'est précisément à cette époque que furent exécutés les travaux les plus importants de l'Alhambra, et le roi de Castille, qui entretenait parfois des relations amicales avec les Mores de Grenade, fit venir de cette ville les ouvriers qui furent chargés de la décoration de son palais.

Charles-Quint, à l'occasion de son mariage avec doña Isabelle, infante de Portugal, fit ajouter à l'Alcazar de nouvelles constructions de style gréco-romain qui existent encore et dont l'aspect lourd et tant soit peu pédant contraste singulièrement avec la légèreté capricieuse de l'architecture moresque. Sous les successeurs du César allemand, des additions maladroites furent faites à l'édifice, et les délicates arabesques de stuc disparurent presque entièrement sous d'épaisses couches de badigeon. Les auteurs espagnols du siècle dernier tenaient en fort médiocre estime l'architecture moresque, et ne faisaient pas plus de cas de l'architecture gothique; aussi un des historiens de Séville, Arana de Valflora, dans son *Compendio de Sevilla*, considère-t-il les travaux postérieurs comme des « *obras de mejor arquitectura.* »

Le *Patio de las Doncellas*, vaste cour intérieure, est d'un aspect très-imposant : des colonnes de marbre blanc accouplées soutiennent des arcades découpées en plusieurs lobes et surmontées de colonnettes, de rinceaux et d'entrelacs d'un travail extrêmement précieux. Cette pièce, ainsi que les principales salles de l'Alcazar, a été restaurée dans le style primitif par l'ordre de M. le duc de Montpensier, qui a habité, il y a plusieurs années, l'ancien palais moresque.

Le *Patio de las Doncellas*, ou Cour des jeunes filles, est ainsi nommé parce que, suivant une ancienne tradition, les rois de Séville y recevaient cent jeunes vierges qui, chaque année, leur étaient envoyées par un de leurs tributaires. Ce magnifique *patio*, restauré sous Charles-Quint, a conservé une partie des *azulejos* de faïence qui garnissaient les murs sur une hauteur de près de deux mètres à partir du sol : ces *azulejos*, semblables à ceux que nous avons signalés dans les salles de l'Alhambra, forment de grands dessins à la fois symétriques et capricieux, et l'harmonie des couleurs ne saurait être mieux entendue. Malheureusement, aux endroits où les *azulejos* ont disparu, on les a remplacés par des peintures à la détrempe appliquées au moyen de poncifs qui ne produisent aucune illusion. Au centre s'élève un jet d'eau dont la gerbe retombe dans une vasque de style moresque et va rejaillir jusque sur les dalles de marbre qui garnissent le sol du *patio*. A l'étage supérieur, règne une galerie supportée par des arceaux au-dessus desquels se voient les armes de Castille et de Léon accompagnées des colonnes d'Hercule, entre lesquelles se lit sur une banderole l'ambitieuse devise de Charles-Quint : *Non plus ultrà*.

Le gardien qui nous conduisait nous fit remarquer au-dessus d'une arcade en fer à cheval deux petites fenêtres garnies de *rejas*, ou grillages, suivant l'usage si commun en Espagne; au-dessus de ces *rejas* sont peints deux portraits représentant un homme et une femme en costume arabe : d'après la tradition, l'une de ces figures serait celle d'un architecte grenadin que Pierre le Cruel aurait fait venir pour reconstruire l'Alcazar, et l'autre celle de sa femme. Les guides ne sont jamais embarrassés, et pour eux il n'existe pas de portraits inconnus.

Comme l'Alhambra, l'Alcazar de Séville a aussi sa *sala de Embajadores :* le salon des Ambassadeurs est une vaste pièce carrée d'un aspect très-majestueux, et qui rappelle tout à fait celui du palais moresque de Grenade; une de ces coupoles dont nous avons parlé précédemment et que les Espagnols nomment *media naranja*, parce qu'elles rappellent la forme d'une moitié d'orange, s'élève à une grande hauteur. Cette *media naranja*, entièrement faite de bois résineux tels que le cèdre et le mélèze, a merveilleusement résisté aux ans, et ses stalactites variées à l'infini, où l'œil se perd dans des complications inextricables, sont encore aussi intactes qu'au premier jour. Ce chef-d'œuvre des *carpinteros* de Grenade, grâce à la hauteur à laquelle il est placé, a échappé aux injures du badigeon, et les couleurs primitives, le bleu, le rouge et l'or, brillent encore de tout leur éclat, adouci seulement par l'action des années. Il est à regretter qu'au-dessous de la *media naranja* on ait eu l'idée de placer une suite de portraits qui jurent singulièrement avec l'ensemble de la décoration; ces pein-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tures, qui nous ont paru dater de la fin du seizième siècle et qui n'ont aucun mérite, représentent la suite des rois d'Espagne, ornés des costumes les plus grotesques.

Si les salles de l'Alhambra ont leurs légendes empruntées au massacre des Abencerrages, celles de l'Alcazar ont aussi les leurs, et c'est Pierre le Cruel qui en fait en grande partie les frais : le guide qui nous accompagnait ne manqua pas de nous faire remarquer sur une des dalles de marbre du Salon des Ambassadeurs, non loin de la porte qui communique avec le *patio de las Doncellas*, quelques taches rougeâtres qui, avec de la bonne volonté, peuvent passer pour des taches de sang. C'est la place même où, suivant la légende, le 29 mai 1358, le roi Pierre le Cruel fit assassiner par ses gardes le malheureux infant don Fadrique, son frère; il l'accusait de conspirer contre lui, et il fit partager le même sort à ceux qu'il soupçonnait d'être ses partisans. Fatale destinée de ce roi fratricide qui avait fait périr trois de ses frères, sa femme, sa tante et plusieurs autres de ses parents ! quelques années plus tard, à la suite de l'entrevue de Montiel, il mourait lui-même à l'âge de trente-quatre ans, poignardé par son frère, Henri de Transtamare, qui lui faisait ensuite trancher la tête et envoyait à Séville ce trophée sanglant.

De l'autre côté du patio de las Doncellas se trouve l'entrée du *Patio de las Muñecas*, c'est-à-dire la Cour des Poupées ; malgré ce nom grotesque, tiré de quelques figures qui le décorent, ce *patio*, entièrement couvert de marbres et d'arabesques de stuc, est une petite merveille d'ornementation.

On retrouve à chaque pas, dans l'Alcazar moresque, les souvenirs de ce terrible roi de Castille auquel la postérité a conservé le surnom de *cruel*, bien que certains écrivains plus indulgents lui aient donné celui de *justicier*. C'est dans l'Alcazar qu'il reçut un roi de Grenade, *Abou-Saïd*, surnommé *el rey Bermejo*, le *Roi Rouge;* après lui avoir octroyé un sauf-conduit, il donna en son honneur les fêtes les plus brillantes. Suivant l'usage oriental, le roi More était accompagné d'une suite nombreuse, et avait déployé un luxe extraordinaire d'étoffes magnifiques d'or et de soie, de perles et de pierres précieuses; un manuscrit contemporain, qui rend compte de l'événement, mentionne notamment trois énormes rubis d'une beauté extraordinaire, aussi gros qu'un œuf de pigeon, *un huevo de paloma*[1]. Le roi de Castille ne put résister à la vue de tant de trésors, et pour s'en emparer il tua traîtreusement de sa main, dans une des salles de l'Alcazar, le malheureux Abou-Saïd, qui se croyait sans doute protégé par les lois de l'hospitalité.

Après avoir parcouru les différentes salles de l'Alcazar, nous allâmes visiter d'anciens bains voûtés qu'on appelle *los Baños de Padilla;* c'étaient des bains moresques que Pierre le Cruel avait fait réparer pour la célèbre Maria de Padilla, demoiselle de famille noble, d'une grande beauté et d'un esprit cultivé; le P. Mariana, dans son histoire d'Espagne, fait d'elle un portrait des plus séduisants, ce qui explique en partie l'ascendant extraordinaire qu'elle avait su prendre sur le roi de Castille; la voix publique accusait Maria de Padilla de l'avoir ensorcelé, et la légende populaire la représentait même comme la reine des sorcières. Ce qui est certain, c'est que dès le lendemain de son mariage avec Blanche de Bourbon, Pierre le Cruel abandonna sa femme pour aller retrouver Maria de Padilla, qui l'attendait au château de Montalvan.

La plupart des historiens espagnols pensent que le roi de Castille avait épousé secrètement Maria de Padilla; quoi qu'il en soit, elle occupait dans l'Alcazar de Séville le rang d'une souveraine. La tradition rapporte que le roi permettait à ses favoris d'accompagner sa maîtresse au *baño*, et que ceux-ci, croyant plaire à leur maître, poussaient la flatterie jusqu'à boire l'eau du bain encore tiède. Un jour, le roi ayant remarqué que l'un d'eux s'était abstenu de porter l'eau à ses lèvres, lui demanda ce qui l'empêchait de suivre l'exemple des autres courtisans :

Señor, répondit-il, *despues de haver catado la salsa, yo quisiera tambien catar la perdiz.*

On ne dit pas si Pierre le Cruel eut la fantaisie de lui faire trancher la tête pour une si belle réponse.

Quand Maria de Padilla mourut, le roi de Castille lui fit faire à Séville des obsèques dignes d'une reine. On voit encore dans la *Capilla real*, la chapelle principale de la cathédrale, son tombeau à côté de celui de saint Ferdinand.

Nous parcourûmes, au premier étage de l'Alcazar, quelques pièces qui servent d'habitation aux princes de la famille royale, lorsqu'ils séjournent à Séville : dans une de ces pièces, qui passe pour avoir été occupée autrefois par Pierre le Cruel, on nous fit remarquer quatre têtes de mort peintes sur la muraille. Suivant la tradition, Pierre le Cruel aurait, comme exemple, fait accrocher à ce mur les têtes de quatre juges prévaricateurs, et les peintures auraient été faites plus tard pour perpétuer le souvenir de la *justice* du roi.

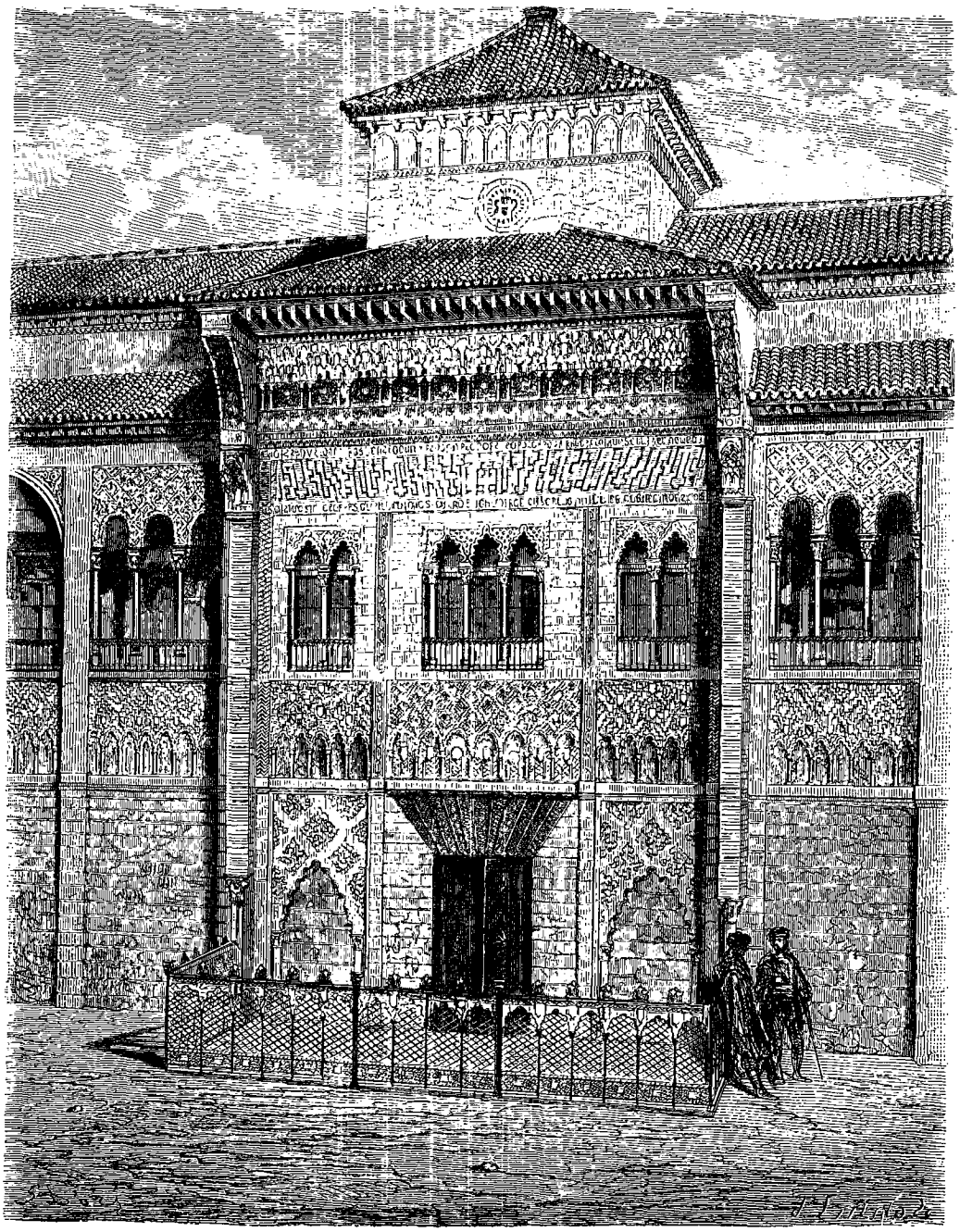
Cet étage, du reste, n'aurait rien de remarquable sans une très-jolie chapelle qu'on appelle la *capilla de Azulejos*, parce qu'elle est en partie revêtue de carreaux de faïence peinte. Le fond de cet oratoire est occupé par un autel large d'un peu plus de trois mètres dont le devant et le retable sont entièrement revêtus d'*azulejos*. Sur le devant de l'autel, un tableau du plus beau style de la renaissance italienne représente divers ornements dans le goût du temps, parmi lesquels on remarque des grenades, emblème de la récente conquête du royaume moresque; ces gracieux ornements, qu'on pourrait croire composés par Nicoletto de Modène, un des plus habiles ornemanistes de la grande époque italienne, servent de cadre à un grand sujet représentant l'Annonciation. Les

1. Un de ces rubis fut donné par Pierre le Cruel au prince Noir à la suite de la bataille de Navarrete; après avoir passé dans différentes mains, il appartint à la reine Élisabeth, et il orne aujourd'hui la couronne royale d'Angleterre conservée à la tour de Londres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flèches et le *joug*, ainsi que l'F et l'Y plusieurs fois répétés, montrent que ces faïences ont été peintes sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, *los reyes catolicos*.

Le retable se compose d'un grand tableau carré à cintre surbaissé occupant le fond, et de deux parties saillantes peintes dans le même style que le tableau que nous venons de décrire; la bordure, qui représente l'arbre de Jessé et plusieurs prophètes, rappelle beaucoup les enluminures des manuscrits du quinzième siècle. La composition principale, comprenant une dizaine de figures, représente la Visitation; sur un



Façade de l'Alcazar de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

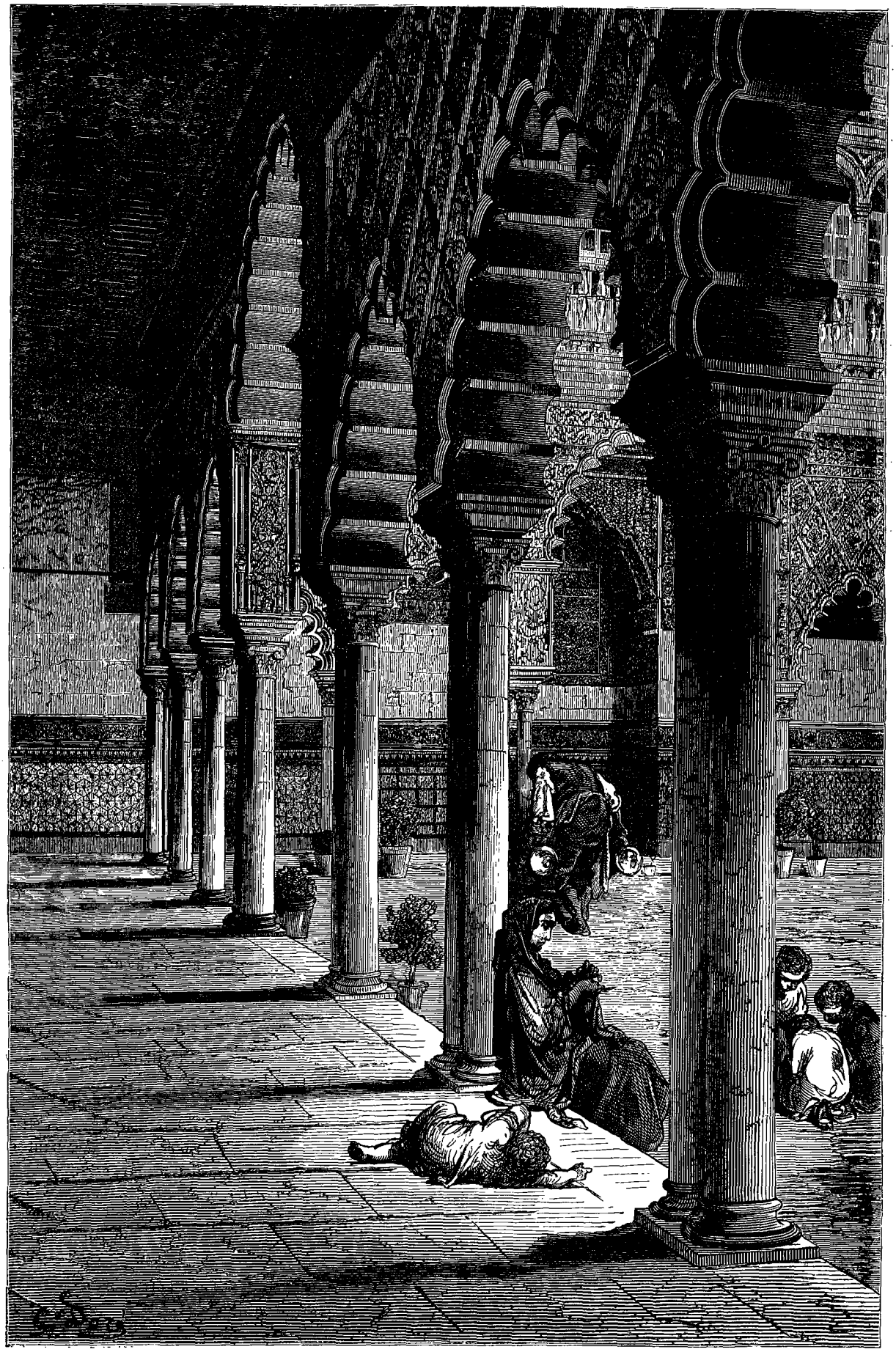
des carreaux de faïence se lit le nom de l'artiste écrit en caractères romains :

NICVLOSO FRANCISCO
ITALIANO ME FECIT

et un peu plus bas la date de 1504. Nous recommandons particulièrement à l'attention des amateurs de céramique la *Capilla de azulejos*, dont nous n'avons vu nulle part l'équivalent, pas même en Italie. Ajoutons que cette chapelle, outre son rare mérite artistique, est riche en souvenirs, et qu'elle fut notamment témoin du mariage de Charles-Quint avec l'infante Isabelle de Portugal.

Avant de quitter l'Alcazar, nous parcourrons un ins-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grand *patio* de l'Alcazar de Sèville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant ses jardins, dont la végétation fait penser aux tropiques : nous vîmes là des bananiers chargés de régimes mûrs, fruits qu'on réserve pour la reine, à ce que nous assura le jardinier; des orangers et des grenadiers énormes, contemporains peut-être de Pierre le Cruel, sont plantés en espalier le long des murs : au milieu des bosquets de citronniers s'élèvent des kiosques bâtis sous Charles-Quint et revêtus d'*azulejos* aux couleurs variées.

N'oublions pas de mentionner une plaisanterie renouvelée des Arabes, qu'on ne manque jamais de faire aux visiteurs : les allées sont pavées en briques, formant divers dessins, et un grand nombre de ces briques sont percées de trous microscopiques communiquant avec une infinité de petits tuyaux de cuivre qui laissent passage à l'eau; on tourne un robinet, et tout à coup des milliers de jets d'eau d'une ténuité extrême s'élèvent en l'air; vous vous sentez inondé à droite, à gauche, devant vous, derrière vous, par une pluie fine qui s'élève du sol au lieu de tomber du ciel. Cette plaisanterie hydraulique, tout à fait inoffensive sous un climat brûlant, était très en vogue chez les Arabes et chez les Mores d'Espagne. Nous avions déjà vu, à Majorque, dans une ancienne *alqueria* ou maison de plaisance du temps des Arabes, des conduits disposés de la même manière et qui fonctionnaient encore parfaitement.

Après l'Alcazar, la *Casa de Pilatos* est une des principales curiosités de Séville : c'est un palais bâti vers le commencement du seizième siècle, aujourd'hui la propriété du duc de Medina-Celi, qui ne l'habite pas. Aucune habitation particulière de Séville n'égale en richesse et en élégance ce palais, où le style moresque est combiné d'une manière très-heureuse avec celui qui marque la transition du gothique à la renaissance. Le *patio*, ou cour intérieure, est d'une richesse extraordinaire : la galerie couverte, dont les arceaux sont supportés par des colonnes de marbre blanc, est revêtue d'*azulejos* d'une beauté et d'une conservation parfaites, représentant des arabesques et des armoiries : quelques-uns sont ornés de reflets métalliques d'un éclat extraordinaire. Ces *azulejos* sont les plus beaux de ce genre que nous ayons jamais vus.

Nous n'en dirons pas autant des statues de l'époque romaine qui ornent le *patio;* comme la plupart des marbres antiques trouvés en Espagne, elles sont d'une exécution assez médiocre. Quelques-uns des salons sont décorés dans le goût moresque le plus pur; il est probable que don Fadrique Henriquez de Rivera, qui fit construire le palais, employa des ouvriers mores transfuges de Grenade, récemment conquise par les Espagnols.

La *Casa de Pilatos*, ou Maison de Pilate, est appelée ainsi, parce qu'elle est bâtie, dit-on, sur le même plan que l'habitation de Ponce-Pilate à Jérusalem, ce qui ne nous paraît nullement établi : une croix noire qu'on voit dans le *patio* était autrefois le point de départ d'un *Chemin de la croix* dont les stations, réparties dans la ville, allaient aboutir à la *Cruz del campo*, non loin des *Caños de Carmona*.

En sortant de la *Casa de Pilatos*, nous nous dirigeâmes vers la *Juderia*, la Juiverie, l'ancien *Ghetto* de Séville, où les Juifs étaient confinés au moyen âge, avant leur expulsion; il est peu de villes d'Espagne dont un quartier ne porte encore le nom de la *Juderia;* il y avait aussi la *Moreria*, ou quartier des Mores, nom qui s'est également conservé dans beaucoup d'endroits. Nous visitâmes dans la *Juderia* une maison d'apparence très-modeste. C'était celle de Bartolome Esteban Murillo, le grand peintre de Séville; cette maison, dont nous avons déjà parlé, a valu à la rue le nom de *Calle de Murillo*.

En regagnant la Calle de las Sierpes, nous traversâmes une petite rue, la Calle del Candilejo, qui fut le théâtre d'une aventure assez singulière dont Pierre le Cruel est le héros, et dont le souvenir légendaire s'est perpétué à Séville jusqu'à nos jours.

Le roi de Castille, qui pratiquait la polygamie à l'exemple des princes Mores, ses voisins, se plaisait aussi à prendre comme eux des déguisements pour aller à la belle étoile courir les aventures dans les rues de sa capitale. Or il arriva qu'une nuit, se promenant seul et déguisé dans la rue du Candilejo, il rencontra un inconnu avec lequel il se prit de querelle et qu'il tua d'un coup de sa dague. Il croyait que le combat n'avait pas eu de témoins, mais une vieille femme que le bruit avait attirée à sa fenêtre avait tout vu : le lendemain, la vieille alla trouver les *alguaciles*, auxquels elle conta l'aventure en leur donnant le signalement du meurtrier, que du reste elle ne connaissait pas : « Il était cagneux, ajouta-t-elle, et faisait entendre en marchant un léger craquement des genoux. » Chacun, à Séville, savait que ce défaut de conformation était particulier au roi de Castille; aussi les alguazils furent-ils d'abord assez embarrassés de cette découverte : cependant ils se décidèrent à faire leur rapport à Pierre le Cruel. Celui-ci, dit-on, n'hésita pas à déclarer qu'il était le coupable, et fit donner une somme d'argent à la vieille femme qui l'avait dénoncé. On ajoute qu'il poussa le scrupule jusqu'à vouloir que le meurtrier fût puni suivant la loi : or, la loi ordonnait que le meurtrier fût décapité, et qu'on exposât sa tête sur le lieu même où le crime avait été commis. Le roi se condamna donc lui-même à être décapité en effigie; après quoi il fit placer son buste dans une petite niche qu'on pratiqua dans la maison de la vieille femme.

On a beaucoup trop vanté ce trait du *Justicier*, qui s'en tira vraiment à trop bon marché en parodiant ainsi la justice. Nous vîmes dans la Calle del Candilejo, non pas l'ancien buste, mais celui qui a été refait au dix-septième siècle, et qui représente le roi couronné et tenant son sceptre dans la main droite. On l'appelle communément, à Séville, la *Cabeza del rey don Pedro*, la tête du roi Pierre. Il y a quelques années, on a garni la niche d'un grillage pour arrêter les pierres que les gamins de Séville s'amusaient à lancer sur l'image du roi de Castille.

L'université de Séville était autrefois presque aussi célèbre que celles d'Alcala et de Salamanque : elle occupe aujourd'hui l'emplacement d'un ancien couvent. Quand nous entrâmes dans la chapelle de la *Univer-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sidad, nous fûmes saisis d'admiration à la vue de deux immenses mausolées de marbre blanc; ces mausolées, véritables monuments, sont l'ouvrage de sculpteurs italiens du seizième siècle. Le fini et la richesse extraordinaire du travail en font des chefs-d'œuvre vraiment dignes de plus de renommée.

Un autre monument très-peu connu, et qui mérite cependant d'être visité, c'est l'église du couvent de Santa-Paula, qu'on appelle *Las Monjas de Santa Paula*. La partie supérieure du portail est entièrement revêtue d'azulejos de la plus grande beauté; c'est le chef-d'œuvre de Niculoso Francisco, ce peintre céramiste italien, établi à Séville, dont nous avons déjà admiré les travaux à l'Alcazar. La peinture seule pourrait donner une idée du merveilleux effet décoratif de cette façade, dont les faïences peintes égalent les plus belles majoliques de Faenza et de Caffagiolo; au milieu de ces faïences sont encadrés sept bas-reliefs en terre cuite émaillée de diverses couleurs, qui rappellent beaucoup les travaux de Luca della Robbia. Plusieurs azulejos de très-grande dimension, ornés de beaux reflets métalliques, représentent le monogramme du Christ en caractères gothiques d'une forme particulière, semblables à ceux qu'on remarque assez souvent sur les plats hispano-moresques de la fin du quinzième siècle[1].

On peut dire que le musée de Séville est le seul, parmi ceux de province, qui soit vraiment digne de ce nom : il occupe l'ancien couvent de la *Merced*, qui donne sur une petite place sur laquelle on a récemment placé la statue en bronze de Murillo, fondue à Paris, en 1861, par Eck et Durand.

L'école de Séville est certainement la plus importante de toutes celles d'Espagne : il suffit de citer Velazquez et Murillo; c'est ce dernier qui forme, pour ainsi dire, à lui seul, le musée de Merced, qui ne possède pas un seul Velazquez; cette absence de tableaux du plus grand peintre que l'Espagne ait produit peut surprendre au premier abord; cependant elle n'étonnera pas si on se rappelle que Velazquez passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Philippe IV.

Une salle particulière, qu'on appelle *El salon de Murillo*, est exclusivement réservée à une douzaine de toiles du maître sévillan, toiles provenant pour la plupart de couvents supprimés, et sauvées, dit-on, par le doyen Cepero, dont le nom mérite d'être conservé. Le *saint Thomas de Villeneuve distribuant des aumônes* est un chef-d'œuvre : les mendiants du premier plan sont d'un réalisme merveilleux, et vous pouvez encore les voir aux portes des églises de Séville. Il paraît que Murillo regardait le saint Thomas comme son meilleur ouvrage.

On sait que Murillo avait trois genres différents, que les Espagnols appellent *frio*, *calido*, *vaporoso* (froid, chaud et vaporeux) : le tableau qui représente sainte Justine et sainte Rufine est peint dans le genre chaud : les deux patronnes de Séville, filles d'un potier de Triana, sont représentées avec des vases pareils à ceux qu'on fabrique encore dans ce faubourg.

Un autre tableau de petite dimension, représentant la Vierge et l'enfant, a été peint, dit-on, par Murillo, sur une serviette : c'est pourquoi on l'appelle communément *la servilleta*.

La plupart des autres tableaux de Murillo sont également remarquables, bien que moins précieux; nous ne citerons, parmi les ouvrages des autres peintres espagnols, qu'un *saint Thomas d'Aquin*, chef-d'œuvre de Zurbaran; un *saint Hermenegilde*, d'Herrera *el viejo*, et une toile de Fr. Pacheco, le beau-frère de Velazquez, représentant un saint qui dévide ses entrailles, sujet souvent reproduit par les peintres espagnols.

Le musée de Séville ne possède que très-peu de sculptures; les meilleures, parmi lesquelles il faut citer une Vierge de terre cuite, sont de Torrigiano, ce sculpteur florentin qui s'était exilé après avoir cassé d'un coup de poing le nez de Michel Ange; on sait que Torrigiano périt dans un cachot de Séville, victime de l'Inquisition, qui l'accusait, dit-on, d'hérésie.

En sortant de Séville par la Puerta de Jerez, et en laissant à droite le Pasco de Cristina, nous arriverons au palais de San Telmo, résidence de M. le duc de Montpensier. Quand on pénètre dans cette demeure hospitalière, dont les salons sont gracieusement ouverts aux visiteurs, on est charmé de retrouver à chaque pas le goût français; les grands vases de la Chine et du Japon, les élégants meubles de Boule, et d'autres recherches inconnues dans les intérieurs espagnols, nous rappelèrent un instant la patrie absente.

Les jardins de San Telmo, qui s'étendent sur les bords du Guadalquivir, sont aussi beaux que ceux de l'Alcazar, et beaucoup plus vastes; ils occupent un espace très-considérable, et égalent en superficie tous les jardins de Séville réunis. Les plantes les plus rares y sont cultivées, et on n'y compte pas moins de cinq mille cinq cents pieds d'orangers.

Les théâtres de Séville : la *Cazuela*. — Les pièces françaises travesties. — Les *sainetes* andalous. — *El valor de una Gitana*. — Fanfaronnades andalouses : *Pacomandria y sacabuchés*. — Les *Estranjis*. — *Geroma la castañera*. — Comment on traite les étrangers dans les *sainetes*. — *Inglis-manglis*, *Gabachos et Franchutes*. — Quelques couplets populaires sur les Français et sur les Anglais.

Séville possède deux théâtres : le *Teatro principal*, et celui de *San Fernando*, dans lesquels on joue tous les genres indistinctement : drames, opéras, *zarzuelas* ou opéras comiques, comédies, *sainetes*; sans préjudice du *baile nacional*, qui termine presque invariablement la soirée. La distribution de la salle est à très-peu de chose près la même que dans nos théâtres; les places qui composent chez nous le parterre et l'orchestre sont confondues en Espagne, et reçoivent le nom de *sillas* ou *asientos de butaca*. L'amphithéâtre ou le *paradis* s'appelle *la cazuela*, c'est-à-dire la *casserole*; il paraît que ce nom est assez ancien, si nous en croyons ce passage

1. Pour plus de détails sur ces faïences, voir notre Histoire des faïences hispano-moresques à reflets métalliques. Voir aussi notre étude sur Nicoloso Francisco, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, vol. XVIII.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Mme d'Aulnoy décrivant un théâtre espagnol à l'époque de Louis XIV : « Il y a dans la salle, dit la voyageuse française, un endroit que l'on nomme *la cazuela* (c'est comme l'amphithéâtre) : toutes les dames d'une médiocre vertu s'y mettent, et tous les grands seigneurs y vont pour causer avec elles. » L'auteur, quittant la salle pour pénétrer sur la scène, dit quelques mots des comédiennes espagnoles qu'elle nous dépeint comme « les plus vilaines carcasses du monde, ce qui ne les empêche pas, ajoute-t-elle, de faire une dépense effroyable. »

La première fois que nous allâmes au *Teatro principal*, il y avait un *lleno*, c'est-à-dire que la salle était à peu près pleine, chose peu commune dans les théâtres espagnols qui, la plupart du temps, ne sont guère plus suivis que ceux d'Italie. Les femmes étaient en majorité; les mantilles et les fleurs ornaient toutes les têtes, et on ne voyait que fort peu de chapeaux *al estilo de Paris*, ce qui donnait aux loges un aspect plus pittoresque. Le bruit des conversations se mêlait au cliquetis des éventails : nous remarquâmes à côté de nous, parmi les spectatrices, deux jeunes Sévillanes à l'abondante chevelure noire, ornée d'un large dalhia blanc posé à côté de l'oreille ; derrière elles était assise leur mère, qu'à son épaisse mantille noire encadrant un visage ridé, on aurait pu prendre pour une vieille duègne de comédie ; à côté d'elle se trouvait un Anglais aux épais favoris rouges, coiffé d'un chapeau rond à bords étroits, tenant d'une main sa canne, et de l'autre un binocle dont il faisait un fréquent usage ; notre voisin, qui avait essayé de lier avec sa voisine une conversation dans un étrange baragouin qu'il prenait sans aucun doute pour de l'espagnol, ne tarda pas à devenir le but des regards et des plaisanteries de ses voisins, car il parlait très-haut. Les Espagnols en général, et les Andalous en particulier, ne manquent jamais l'occasion de tourner en ridicule les étrangers qui se livrent au plaisir inoffensif de vouloir faire de la couleur locale; aussi quand il prend à un Anglais ou même à un de nos compatriotes la fantaisie de s'affubler d'un costume de *majo*, entend-on pleuvoir autour d'eux les mots de *franchute*, d'*Inglis-manglis*, ou d'autres épithètes de ce genre que les indigènes se plaisent à appliquer aux étrangers.

Enfin, le rideau se leva, et on commença par une *zarzuela* ayant pour titre *Buenas noches señor don Simon*. La zarzuela est une pièce lyrique entremêlée de prose et de couplets, qui répond à peu près exactement à notre opéra-comique; nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que la zarzuela en question n'était autre que la traduction de notre opéra-comique : *Bonsoir, monsieur Pantalon :* tout en modifiant légèrement le titre, on avait conservé le libretto, auquel un compositeur espagnol avait adapté une musique de sa façon. De même pour *los Diamantes de la corona*, *el Valle de Andorra*, *el Domino azul*, notre *Domino noir* qui est devenu le *Domino bleu*, et pour beaucoup d'autres pièces de notre répertoire. Si de nombreux emprunts ont été faits aux auteurs espagnols par Rotrou, La Calprenède, Montfleury, Pierre et Thomas Corneille, Molière et tant d'autres, on voit qu'aujourd'hui nos voisins prennent largement leur revanche.

Après la *zarzuela*, on donnait une pièce ayant pour titre *Paco y Paca*, c'est-à-dire François et Françoise ; nous n'eûmes pas de peine à y reconnaître un emprunt fait au théâtre du Palais-Royal, car « *Paco* et *Paca* » n'étaient autres que le *Caporal et la payse*. Nous avons remarqué qu'en général les vaudevilles de ce genre perdent beaucoup à être traduits en langue étrangère : les acteurs du *Teatro principal* ignoraient absolument l'art de souligner et de faire valoir les mots, qui passaient tout à fait inaperçus : les gestes seuls étaient compris du public.

Jusqu'ici, rien de national, rien d'original. Heureusement, nous fûmes dédommagés quand la toile se leva pour le *sainete*. Disons quelques mots de ces pièces, qui appartiennent exclusivement aux théâtres de la Péninsule. Bien que l'Espagne n'ait jamais passé pour être précisément la terre classique de la bonne chère, c'est du vocabulaire de la cuisine que le mot *sainete* a passé dans celui du théâtre : il s'employait d'abord en espagnol pour désigner un morceau délicat et agréable au palais, ou une sauce dont on se servait pour donner aux mets une saveur plus relevée ; plus tard, on l'appliqua à une composition dramatique de peu d'étendue, dans laquelle on faisait gaiement la satire des vices et des ridicules, ou tout simplement un tableau amusant des mœurs populaires.

Les *sainetes*, qui n'ont ordinairement que quelques scènes et jamais plus d'un acte, sont quelquefois en prose, mais plus souvent en vers entremêlés de couplets, et même de chœurs. En Catalogne et à Majorque, où les anciens usages et les anciennes dénominations se sont mieux conservés qu'ailleurs, on les appelle encore *Entremeses*, comme du temps de Cervantes, ou *Tonadillas*.

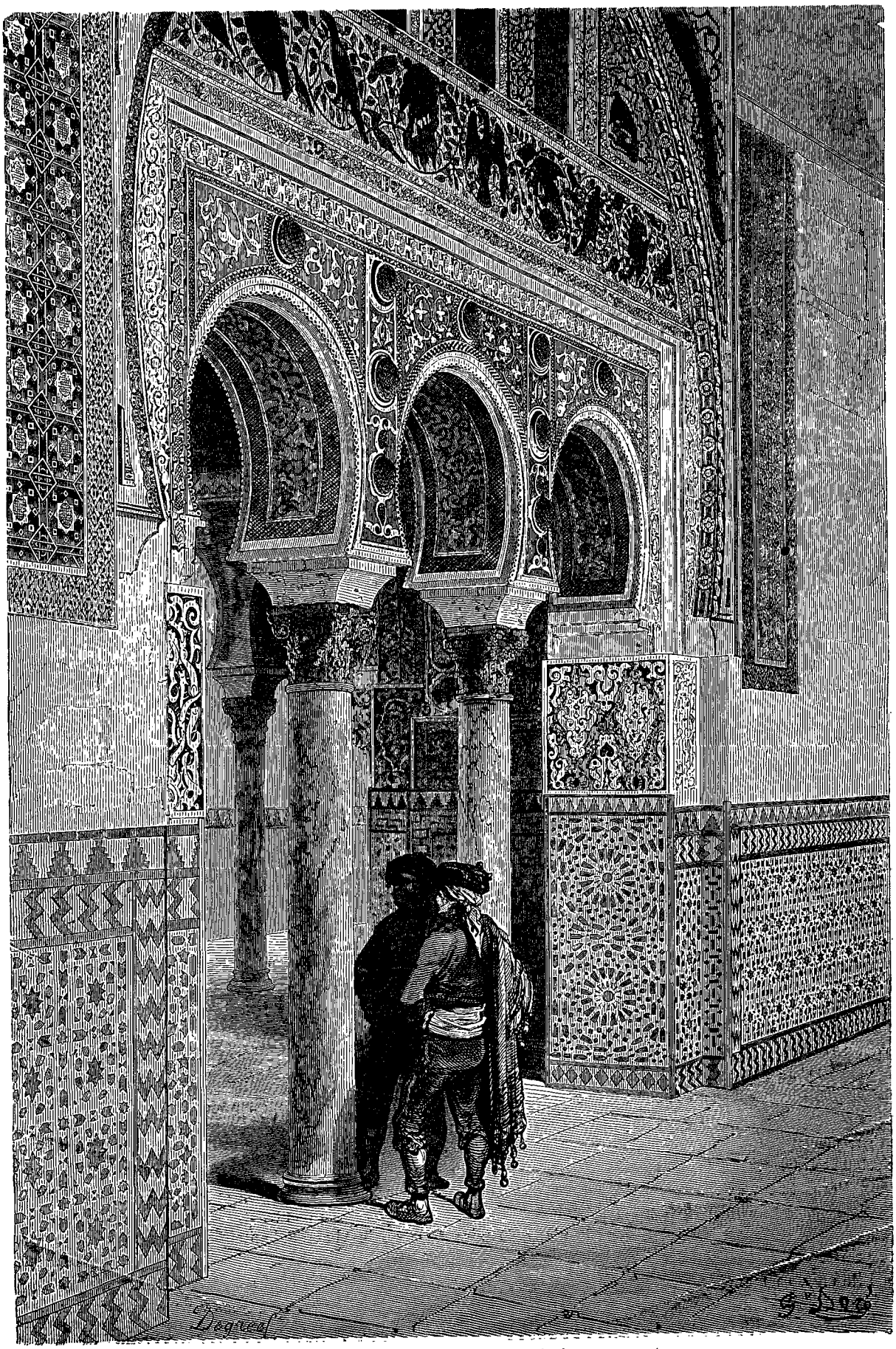
Comme depuis quelques années le mot *sainete* a passé dans notre langue, il est bon de faire observer ici qu'on altère assez souvent chez nous sa véritable orthographe : nous l'avons quelquefois vu écrit *saynete*, *sainette*, *saynette* et même *saignette ;* en outre, on l'emploie assez souvent chez nous au féminin, tandis que les Espagnols, qui prononcent *saïnété*, ne l'emploient qu'au masculin.

Le *sainete* que nous vîmes représenter au Teatro principal avait pour titre *El Valor de una Gitana*. Les personnages, tous *gitanos*, étaient au nombre de quatre : *Pepiya*, une jeune et jolie gitana; *Gavirro*, son père; *Perico*, le *novio*, c'est-à-dire le fiancé de la Gitana, et *Asaura*, un soupirant dédaigné de *Pepiya*.

Le théâtre représente un bosquet; Pepiya, assise à terre, achève de placer quelques fleurs dans ses cheveux noirs; elle tire de sa poche un miroir de six *cuartos*, et chante, en se regardant avec coquetterie, un petit couplet sur sa jolie figure.

Arrive Gavirro, un vieux gitano basané, sec et voûté, le type accompli d'un de ces *esquiladores* ou tondeurs de mules qu'on rencontre si fréquemment en Andalousie; Gavirro, voyant sa fille si bien parée, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arçade moresque, à l'Alcazar de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soupçonne d'avoir le cœur pris, mais la belle n'en veut pas convenir : Prends garde, lui dit-il, l'amour est un.... (Ici le gitano adresse à l'amour une épithète tellement hardie que nous nous dispenserons de la reproduire). Ne t'expose pas à te couvrir de honte, comme fit ta mère, et souviens-toi que la pauvre femme est morte entre les mains du *buchi*[1].

Cette plaisanterie eut un très-grand succès et fut vivement applaudie par une partie des spectateurs de la *Cazuela*.

Le vieux gitano n'est pas plutôt sorti qu'on entend une chanson dans la coulisse : la voix se rapproche, et Perico paraît : *Olé salero!* s'écrie-t-il avec un accent andalous des plus prononcés dès qu'il aperçoit la Pepiya, « ta beauté me fait mourir, mais rien qu'en apercevant un petit bout de ta jarretière, je reviendrais à la vie!

— M'aimes-tu vraiment autant que tu le dis, Perico ?

— Moi! je me ferais sauter un œil pour te voir reine de Castille! Pour te défendre, je me battrais comme un ours! Veux-tu être reine? dis une seule parole, et je mets en déroute tous les peuples, depuis les Russes jusqu'aux Français! Si tu veux des écharpes et des mantilles de soie, tu n'as qu'à ouvrir la bouche; et il ne m'en coûtera pas davantage de t'amener ici quinze frégates toutes chargées? Quand je vois ta petite bouche, qui ressemble à un morceau du ciel, il me vient un tremblement jusqu'au bout des *pattes!*

— Je commence à croire, Perico, que tu m'aimes un peu....

— Je t'aime autant que mon âne, et même encore davantage! »

Perico sort, et bientôt on voit entrer Asaura, son rival, qui fond en larmes; il y a bien de quoi : il vient de lui arriver un des plus grands malheurs qui puissent frapper un gitano : on lui a volé son âne! Pepiya essaye en vain de le consoler.

« Enfant de mes entrailles, qu'es-tu devenu? Un âne de si belle race, aussi blond qu'un Anglais, et plus fort que le cheval de Santiago! (Saint Jacques). Que le voleur soit changé en lézard, et qu'un scorpion le dévore par petites bouchées! »

Asaura finit par demander des consolations à Pepiya, et fait le geste de l'embrasser, mais celle-ci lui répond par un soufflet vigoureusement appliqué.

« *Mosito!* Je suis trop belle pour toi! Tu ne sais donc pas que l'autre jour ayant laissé tomber ma jarretière, un rosier tout garni de roses poussa subitement à la même place! Ce n'est pas pour toi que je me *peigne*, non; c'est pour Perico.

— Perico! Je veux lui arracher le cœur avec la pointe de ma *navaja!*

— Eh bien! je vais le remplacer : tu n'as qu'à faire ta prière. »

Elle roule sa mante autour de son bras, et tire sa navaja; Perico entre :

« A nous deux! dit le fiancé à son rival : je vais faire avec tes tripes une *arroba* (vingt-cinq livres) de boudin!

— Laisse-le vivre, Perico, dit la jeune fille, ne te tache pas avec le sang de cet affreux singe.

— Pepiya, laisse-nous seuls : je veux ouvrir en deux cette vilaine autruche.

— Allons, s'écrie Asaura, elle est partie; fais ta confession, car tu vas danser le *zapateado!*

— Tire donc le fer, petit serin, tu vas recevoir plus de *puñalás* (coups de poignard) qu'il n'y a de saints dans le calendrier.

— Ne saute pas tant, et mets-toi en garde.

— C'est aujourd'hui que le monde va finir, car un de nous deux doit rester sur le carreau. »

Les deux combattants s'apostrophent ainsi pendant quelques minutes, à la façon des héros d'Homère; le combat n'a pas plutôt commencé que Perico se dit à part lui qu'il est fort malsain de recevoir un coup de navaja, et qu'il ne serait pas maladroit de se jeter la face contre terre, en faisant le mort.

« Asaura, s'écrie-t-il, tu m'as coupé en deux; je meurs! »

Pepiya rentre, et voit son fiancé étendu à terre; elle ramasse aussitôt sa navaja, et annonce au prétendu meurtrier qu'elle va lui peindre un *javeque*, c'est-à-dire lui faire une longue entaille sur la figure.

A peine a-t-elle fait le geste de frapper, que le gitano, bien qu'il n'ait pas été touché, se laisse choir comme s'il était blessé à mort.

« Mon Perico, mon Periquiyo, tu es vengé, » s'écrie-t-elle en le voyant étendu à ses pieds.

La gitana jette au loin son poignard, s'agenouille devant son fiancé pour lui dire adieu une dernière fois, et tombe évanouie entre les deux combattants.

Gavirro arrive à ce moment, poussant un âne devant lui; on devine que c'est l'âne volé à Asaura : le vieux gitano jette un cri en voyant trois corps à terre; mais il ne tarde pas à se remettre, et s'empresse d'aller fouiller les poches des deux rivaux; il pousse un juron épouvantable en les trouvant vides, et se promet, en disant adieu à sa fille étendue sans vie, de se consoler avec l'âne qu'il vient de voler.

Tout d'un coup on entend l'animal braire avec force : Asaura se lève en reconnaissant la voix de son âne bien aimé, et se jette à son cou, comme Sancho quand il retrouve son grison. Perico et Pepiya ressuscitent à leur tour; ils se donnent la main et le vieux gitano les unit en leur donnant sa bénédiction.

Ces scènes populaires perdent assurément beaucoup à être racontées; les acteurs y mettaient tant de naturel qu'on les aurait pris pour de vrais gitanos; par leur jeu plein d'entrain, ils nous rappelèrent beaucoup Pasquale Altavilla, l'auteur-acteur napolitain, et Antonio Petito, le célèbre *Pulcinella* du petit théâtre de *San Carlino*, deux grands artistes populaires.

Dans le *sainete* que nous venons d'esquisser, les *gitanos*, on a pu le voir, sont assez mal menés; quelquefois, c'est le tour des *majos* andalous; leur jactance, leurs

1. En dialecte gitano : le bourreau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forfanteries et leurs exagérations en font ordinairement les frais : le sainete intitulé *Paco Mandria y Sacabuches*, que nous vîmes jouer quelque temps après, nous parut un vrai modèle du genre. Ces deux noms propres de fantaisie empruntés au dialecte andalous, peignent à merveille des fanfarons toujours prêts à se pourfendre. Paco Mandria, comme il nous le dit lui-même, est un composé de courage et de tendresse.

Yo he nacío pa queré,
Y á luego pa peleá !

« Je suis né pour aimer et ensuite pour combattre ! »

Naturellement *Sacabuches* est son rival; ils font assaut de forfanterie et de mensonges : c'est à qui parviendra à effrayer l'autre :

« *Soy un mozo mú cruo !* Je suis un gars très-cru ! » s'écrie le premier : en Andalousie on appelle un *gars cru* celui qui est plein de courage et d'énergie; et un *gars cuit*, — *mozo cocido*, un poltron, une poule mouillée.

« Tais-toi ! rien qu'en éternuant j'envoie vingt hommes à l'hôpital !

— Rebut des gitanos, va-t'en d'ici, ou d'un soufflet je t'enlève toutes les dents !

— *Mozo cocido !* Quand je me mets en colère, Dieu lui-même commence à trembler, et en la poussant du bout du doigt, je renverserais une cathédrale.

— *Mentiroso fanfarron*, si je dédouble ma *tajá* (c'est un des noms que les Andalous donnent au couteau), je vais te peindre plus de *puñalas* sur la figure que ta grand'mère n'a de cheveux blancs !

— Chiquiyo ! (gamin) tu ne sais donc pas que l'Espagne et la France ont retenti du bruit de mes exploits ?

— Et moi, n'ai-je pas abattu trente-deux *carabineros* d'un seul coup de mon *trabuco* (tromblon).

— *Calla, necio !* (tais-toi, imbécile), tu vas voir si je suis un tigre, un lion et un serpent !

— Face d'hérétique ! Récite ton chapelet, car je vais t'arracher le cœur ! »

Après s'être quelque temps apostrophés de la sorte, les deux rivaux finissent par tirer leur *navaja* avec accompagnement de gestes terribles, et au lieu de fondre l'un sur l'autre, ils sortent tranquillement, l'un prenant la gauche, et l'autre la droite.

Dans un autre *sainete*, dont les fanfaronnades andalouses faisaient également les frais, un *majo*, la navaja dans la main droite et la veste roulée autour du bras gauche, s'amusait à provoquer les passants à la sortie d'une course de taureaux :

« *Aqui hay un mozo para otro mozo !* — Voici un gars qui en attend un autre ! »

Un grand gaillard s'avance; vous croyez peut-être qu'il accepte le défi; pas si bête : il s'approche du provocateur et prend son bras en s'écriant :

« *Aqui hay dos mozos*, etc. — Voici deux gars qui en attendent deux autres. »

Arrive un troisième *majo* qui répète la phrase, puis un quatrième; et ainsi de suite sans que, bien entendu, les redoutables majos qui finissent par former une bande assez nombreuse, parviennent à trouver des adversaires.

Les Andalous, du reste, conviennent de leurs petits défauts avec beaucoup de bonhomie, témoin cette *decima* ou dizain populaire :

Al Andaluz retador
Y escesivo en ponderar,
No se le puede negar
Que es gente de buen humor:
Viven sin pena y dolor,
Galantean á sus madres,
Jamás le faltan azares,
Y en sus desafíos todos
Se dicen dos mil apodos,
Y luego quedan compadres.

« Bien que les Andalous soient querelleurs et excessifs dans leurs exagérations, on ne peut leur refuser d'être des gens de bonne humeur; ils vivent sans chagrin, sans souci, et ils courtiseraient jusqu'à leur grand'mère; les aventures ne leur font jamais défaut, et dans leurs fréquents défis ils se disent mille injures, mais finissent toujours par se quitter bons amis. »

Nous eûmes encore l'occasion de voir quelques *sainetes* où les étrangers, les *estranjis*, comme les appellent par dérision les Espagnols, sont plus ou moins agréablement tournés en ridicule. L'Espagne n'est pas inhospitalière, assurément; mais il y a parfois chez le peuple un vague sentiment de méfiance qui n'est peut-être que l'exagération d'une grande qualité : l'amour de l'indépendance.

Les *estranjis* dont il est le plus souvent question sont naturellement les Français; les Anglais viennent ensuite. Les Espagnols nous donnent tantôt le surnom de *Franchutes*, tantôt celui de *Gavachos* : le premier s'explique de lui-même; le second vient du mot *Gave*, appliqué d'abord aux habitants d'une partie des Pyrénées françaises, et plus tard par extension à tous les Français. Au dix-septième siècle nous rendions bien aux Espagnols les surnoms qu'ils nous donnaient : d'après Tallemant des Réaux, nous les appelions *marranes*, du mot espagnol *marrano*, qui s'applique au plus immonde des animaux.

Dans le *sainete*, intitulé *Geroma la Castañera*, le héros est un Français qui s'est épris d'une jeune marchande de châtaignes; notre compatriote parle tout le long de la pièce le langage *bon nègre*, en employant l'infinitif, comme dans la langue *sabir* des mamamouchis de Molière. Geroma et son *majo*, qui a nom *Manolo*, malmènent à qui mieux mieux le *Franchute*, qui prononce *maco* au lieu de *majo*, *navaca* au lieu de *navaja*, *carrambo* au lieu de *caramba*, et ainsi de suite; puis ils l'appellent *canario* (serin), *perro* (chien), etc., aux grands applaudissements du public. Toutes les langues étrangères sont un *flin-flan*, c'est-à-dire un jargon, pour quelques gens du peuple : quand Dieu permettra-t-il, disait l'un d'eux, que ces démons de *gabachos* parlent comme des chrétiens ? — *Cuando querrá Dios que esos demonios de gabachos hablen como cristianos ?*

Il arrive souvent que dans les sainetes de ce genre on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glisse quelques couplets où l'amour-propre national est flatté au détriment des étrangers, comme dans celui-ci, par exemple :

Cuentan en Paris que somos
Atrasados zascandiles,
Porque escasos de carriles
Miran er país aun ;
Mas entiendan los muy perros
Que pá andar por esta tierra
Basta el fuego que se encierra
En el pecho é un Andalú !

« On raconte à Paris que nous sommes présomptueux, que nous sommes arriérés, parce que nous n'avons encore que peu de chemins de fer. Mais qu'ils comprennent donc, ces triples chiens, que pour cheminer sur cette terre, il suffit du feu que renferme la poitrine d'un Andalou ! »

Citons encore un autre couplet, qui a probablement la prétention de répondre au fameux mot d'Alexandre Dumas : « L'Afrique commence de l'autre côté des Pyrénées : »

Desde allende el Pirineo
Los *estranjis* muy ufanos
Nos apodan de Africanos
Porque vamos al toril ;
Y si alguna vez ocupan
El tendido de la plaza,
Con un palmo de bocaza
Van graznando : *Oh ! qué plaisir ! !*

« De l'autre côté des Pyrénées, les *estranjis*, gonflés d'orgueil, nous donnent le surnom d'Africains parce que nous allons aux Taureaux ; mais si par hasard ils vont s'asseoir sur les gradins du cirque, ils ouvrent une large bouche et se mettent à *braire* : Oh ! quel plaisir ! »

Les Espagnols paraissent très-fiers d'avoir le privilége exclusif des combats de taureaux : voici la réponse d'un Andalous à un Anglais qui a la prétention de les acclimater dans son pays :

Si un Inglés viste una tarde
De torero, y se va al bicho
Con mas valor que un gigante,
Con mas piernas que un perdiguero,
Y mas talento que Cúchares
En dicendo : « *Yes, good morning !* »
O algun otro disparate,
O el toro se echa á reir....
O en un *Santi-Amen* lo abre !

« Si un Anglais s'avise un beau soir de se déguiser en *torero*, et qu'il aille au-devant du taureau avec plus de courage qu'un géant, plus de légèreté qu'un chien de chasse et plus de talent que Cucharès, en disant : « *Yes good morning !* » et quelque autre *sottise* ; ou bien le taureau se mettra à rire, ou bien, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *amen*, il l'ouvrira en deux ! »

Il faut dire que depuis quelque temps les étrangers sont moins malmenés sur le théâtre espagnol ; il s'est même produit dans la presse une réaction contre des tendances agressives inspirées par un faux sentiment de nationalité, et voici en quels termes un journaliste protesta, dans une feuille madrilène, contre un sainete dont nous venons de parler :

« Nous avons peu de chose à dire au sujet de *Geroma la Castañera*, ce sainete si connu ; seulement nous tenons à exprimer notre opinion sur quelques productions de ce genre, dont le sujet et l'intérêt se basent sur de sauvages diatribes contre les étrangers. Si ces pièces ont trouvé des théâtres où on ait bien voulu les représenter, ce n'était pas une raison pour que certaines personnes fissent montre, à cette occasion, de nationalité mal entendue ; car nous ne devons pas être flattés de voir chez nous les Espagnols représentés comme des *Cafres*, poursuivant à coups de *navaja* tous ceux qui ne parlent pas le *Caló*.

« Si nous donnons comme des tableaux de mœurs ces scènes répugnantes et tout à fait invraisemblables, quel droit aurons-nous de nous plaindre quand il plaira aux écrivains étrangers de nous maltraiter dans leurs jugements ou dans leurs descriptions ? »

Quittons le théâtre pour la rue ; nous y trouverons quelques types assez curieux, à commencer par les *barateros*, que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier à Malaga.

Les *Barateros* de Séville ; *la gente de mal vivir ;* la chanson du *Baratero sevillano.* — La prison ; les *carceleras*, ou chansons de prisonniers. — Les barbiers de Séville, chirurgiens, accoucheurs et arracheurs de dents. — Une *barbería.* — Les *barberillos*, ou barbiers en plein air.

Les *barateros* de Séville sont, après ceux de Malaga, les plus dangereux de toute l'Andalousie, et ils exercent leur hideux métier de la même manière : dans un faubourg écarté comme celui de la *Macarena*, des gens sans aveu, des vagabonds, *holgazanes*, *tunantes*, sont groupés en cercle au pied d'un mur ou à l'ombre d'un arbre ; parmi eux on remarque un nègre, un *esquilador* ou tondeur de mules, des *rateros*, — ces pick-pokets de l'Andalousie, un *presidiario* (forçat) libéré. Quelquefois une ou deux femmes, à l'aspect peu séduisant, font partie de l'assemblée, et attendent quelques *cuartos*, leur part du gain. Tous ces gens-là sont assis en rond autour d'une mante crasseuse qui leur sert de tapis, et sur laquelle sont étalés des pièces de cuivre et un vieux jeu de cartes, où l'on distingue à peine les épées, les bâtons, les deniers et les coupes, qui remplacent les piques, les trèfles, les cœurs et les carreaux de nos cartes.

Ils jouent au *cané*, ce jeu si en vogue parmi les gens de mauvaise vie — *la gente de mal vivir*, le *baratero*[1] n'est pas loin : il va bientôt exiger son tribut.

Les joueurs se regardent et paraissent se consulter : après un moment de silence, un d'eux demande au *baratero* combien il lui faut.

« *Dos beas* (deux piécettes), répond celui-ci en argot.

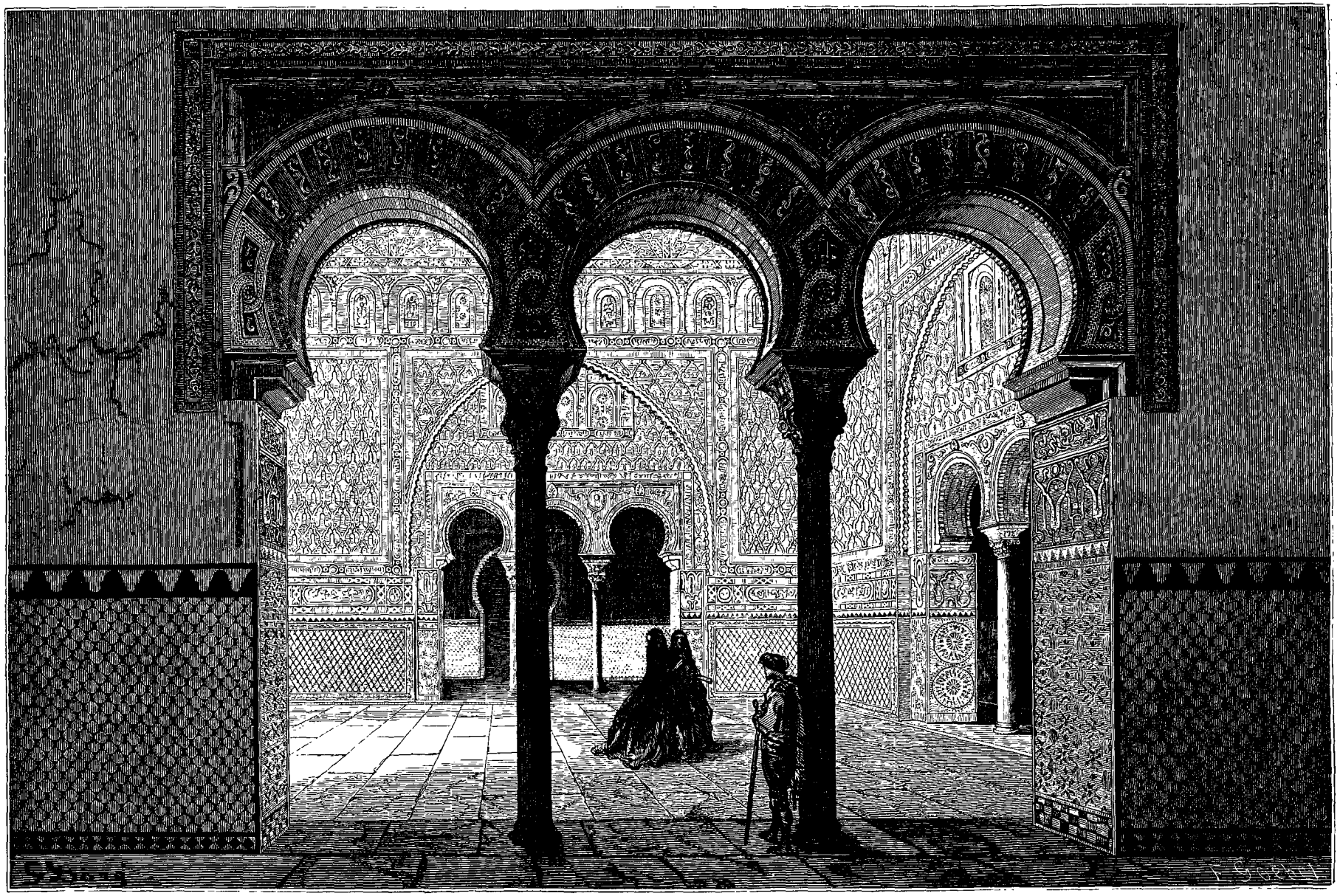
— *Camará*, c'est beaucoup !

— C'est trop ? je vais en exiger une de plus. »

Il faut bien qu'on s'exécute de bonne grâce ; le *baratero* empoche donc les deux piécettes, après quoi il ferme

1. Voy. t. XII, p. 384.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *sala de Embajadores*, à l'Alcazar de Séville. — Dessin de Gustave Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa *navaja*, la remet dans sa ceinture, allume un *puro*, s'embosse de nouveau dans sa mante, et va se mettre en quête d'autres victimes à dépouiller.

Les exploits du baratero *zeviyano*, comme on dit en Andalousie pour *sevillano*, ont été célébrés dans une chanson populaire où le dialecte du pays est mélangé d'argot:

Zoy e Zeviya er mas terne;
Gazto la plata rumboso,
Y ar ver mi cuerpo jermoso
Quién no muere.... Puñalá!
Cojo con zal la naaja...
Ar que resista lo mato,
Cuando yo cobro er barato
En el barrio y la ziudá.
Naide aquí juega
Sin dar calez!

Tengo una jembra.... uy! qué jembra!
Es la gloria de Zeviya;
Puez onde va mi curriya,
Toa la grazia ahi eztá;
Tiene un andar zalao,
Y un mirar tan atrevío....
Que ar mirarla er pecho mio
Se me pone á parpitá!
Ella es la maja
De ezte gaché!

« Je suis le plus vaillant de Séville, je dépense l'argent à pleines mains; par mon poignard! qui ne mourrait d'envie en voyant garçon comme moi! Je manie la *navaja* avec grâce, et dans la ville aussi bien que dans les faubourgs, je tue celui qui me résiste quand j'exige le *barato*. Que personne ici ne joue sans donner d'argent.

« J'ai une femme.... Oh! quelle femme! C'est la gloire de Séville; la grâce accompagne partout ma *curriya;* elle a une démarche si séduisante, et des yeux si hardis.... Lorsque je la regarde, mon cœur commence à palpiter; c'est la *maja* de ce *Gaché!* »

Le *Gaché*, dans la *Germania*, ou argot de *la gente de mal vivir*, ainsi que dans le *caló* ou dialecte des Bohémiens espagnols, c'est celui qui n'est pas *gitano :* nous aurons l'occasion de revenir sur ces deux langages, très-riches en expressions curieuses et pittoresques, et qui possèdent leurs *romances* et leur littérature.

Malgré le rôle brillant que lui font jouer les chansons populaires, où ses exploits sont célébrés sur tous les tons, le *baratero zeviyiano* manque rarement de finir comme ceux de son espèce, c'est-à-dire par le bagne ou par la prison, la *estaripé*, comme ils disent dans leur langage.

Une recommandation pour l'*Alcaide de la cárcel* nous permit de visiter en détail la prison de Séville, et d'étudier à notre aise les physionomies des *presos;* nous retrouvâmes là quelques types que nous avions déjà aperçus dans les faubourgs, notamment du côté des portes de *Carmona* et de la *Carne;* la plupart de ces malheureux avaient pour tout costume une chemise qui laissait voir leur poitrine bronzée, et un pantalon retenu par une large ceinture de laine aux couleurs éclatantes; un mauvais foulard de coton noué sur la nuque leur servait de coiffure.

Le chant est la principale distraction des *carceleros :* c'est en chantant les *romances* répétées depuis des siècles par le peuple qu'ils essayent d'adoucir de longues heures de captivité. Il y a même certaines chansons qu'on appelle *carceleras*, — les chansons de prisonniers, — et qui font partie de la musique populaire de l'Andalousie, comme les *playeras*, les *cañas*, les *malagueñas* et les *rondeñas*.

Les virtuoses qui obtiennent le plus de succès sont en général ceux qui arrivent aux notes les plus élevées : pendant que nous parcourions la *carcel*, un des prisonniers qui était, nous assura-t-on, le ténor le plus renommé de l'établissement, et qui voulait sans doute faire apprécier son talent de chanteur, se mit à entonner une des *carceleras* de son répertoire : il préluda par des modulations d'un rhythme assez difficile à saisir, en chantant à bouche fermée; puis sa voix, sans cesser d'être un peu nasillarde, devint de plus en plus sonore, et arriva enfin aux notes les plus élevées; il commença alors son chant d'une mélancolie profonde et d'une si grande originalité, que le motif resta fixé dans notre mémoire :

En la cárcel estoy preso,
Porque dí una puñalá,
Que la jembra que tenia
Me la querian quitar :
Carcelero,
Venga uzté acá,
Que á mi jembra
Quiero jablar!
Oiga uzté mozo,
Venga uzté acá,
Que la jembra
Que yo tengo
Me la quieren maltratar.
Venga venga
Venga gente
Para acá!

Si la viera yo con otro
Si la viera yo hablar,
Tirara de mi cuchillo,
Y le diera é puñalás!
Carcelero,
Venga uzté acá, etc.

« Dans la prison je suis captif, pour avoir donné un coup de poignard; car la femme que j'aimais, on voulait me l'enlever; prisonnier, approchez, je veux parler à ma femme; écoutez, *mozo*, venez tous ici: la femme que j'aimais, on voulait me l'enlever!

« Si je la voyais avec un autre, si je la voyais lui parler, je tirerais mon poignard, et le percerais de coups! *Carcelero*, etc. »

Nous eûmes encore plus d'une fois l'occasion d'entendre des *carceleras;* le sujet de ces chansons est presque toujours le même, et toujours aussi la mélodie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est empreinte du caractère de sauvagerie et de tristesse que donne à ces hommes indisciplinés la privation de la liberté.

Mais laissons de côté les hôtes des prisons et *la gente de mal vivir*, pour nous occuper d'un type beaucoup plus gai et tout à fait sévillan, le *barbero*.

Beaumarchais ne pouvait mieux placer qu'à Séville le sujet de son immortel *Barbier;* l'original de son Figaro existait sans doute de son temps dans la capitale de l'Andalousie, et il est probable qu'aujourd'hui encore on l'y retrouverait sans trop chercher.

Les *barberias* ou boutiques à barbier sont très-nombreuses à Séville; on les distingue facilement à leurs portes ordinairement peintes en vert-clair ou en bleu, et ornées de bandes jaunes; un autre signe caractéristique, c'est une toute petite persienne verte, haute de un ou deux pieds au plus, invariablement fixée sur la devanture de la *barberia*. Il est bien entendu que tous ces accessoires n'excluent pas l'inévitable *vacia*, ou plat à barbe de fer-blanc ou de cuivre jaune, qui se balance au-dessus de la porte, et fait penser au fameux *yelmo de Mambrino*, à l'armet de Mambrin illustré par Cervantès. Une de ces têtes à perruque comme on n'en voit plus que dans nos petites villes de province, quelques flacons maculés par les mouches, et où rancissent les produits que les parfumeurs français fabriquent pour l'exportation; voilà ce qui se voit ordinairement derrière les vitres d'une *barberia :* on peut encore y ajouter quelques bocaux contenant des sangsues d'Estramadure, *sanguijuelas estremeñas*, car le barbier espagnol a le monopole à peu près exclusif de ce commerce. Ceux qui préfèrent la saignée aux sangsues peuvent donc s'adresser au barbier, car il est également *sangrador;* c'est sans doute parce qu'il pratique cette opération quasi-chirurgicale qu'il s'intitule quelquefois pompeusement sur son enseigne *profesor aprobado de cirugia*,— professeur approuvé de chirurgie. Mais bien souvent ses talents ne se bornent pas là, car il est également *comadron y sacamuelas*, c'est-à-dire accoucheur et arracheur de dents.

Malgré cette universalité de talents, la boutique du *barbero* est meublée avec la plus grande simplicité : six ou huit chaises et un canapé de paille, une petite table de bois peint, en font tous les frais; les murs sont garnis de quelques plats à barbe de faïence blanche à dessins bleus, venant de Valence ou de Triana, et de quelques lithographies coloriées représentant des scènes du *Judio errante* d'Eugène Sue; ou même, comme nous eûmes un jour l'occasion de le constater, une suite de *Corridas de toros dibujadas por Gustavo Doré*, avec la légende en français et en espagnol. Il ne faut pas oublier une guitare accrochée au mur, car le barbier sévillan est presque toujours un *guitarrero* distingué; seulement, au lieu du brillant costume de Figaro, il est tout simplement vêtu d'un pantalon, d'une veste et d'un gilet.

Comme dans tous les pays, les nouvelles se débitent dans les barberias : le barbier connaît tous les secrets, tous les cancans du quartier; mais s'il a la langue déliée, on ne l'épargne guère : « Va-t'en, fou de barbier, dit une jeune fille dans la chanson populaire; ma mère ne veut pas de toi, ni moi non plus. »

Anda vete, anda vete,
Barbero loco;
Que mi madre no quiere,
Ni yo tampoco.

Un autre couplet conseille aux filles de ne jamais épouser un barbier, qui se couche sans souper et se lève sans argent :

No te enamores, mi niña,
De maestro de barbero
Que se acuestan sin cenar,
Y amanecen sin dinero.

Les *barberos* des faubourgs, qu'on appelle aussi des *barberillos*, — des diminutifs de barbiers, travaillent presque toujours en plein air, et sont beaucoup plus pittoresques, car ils n'ont pas encore abandonné le costume andalou. Comme les *barbieri* de Rome qui rasent dans les faubourgs, les *contadini* de la *Comarca*, ils ont la rue pour boutique, et pour toit le ciel bleu; leur mobilier se compose d'une chaise de paille, sur laquelle viennent s'asseoir les *aguadores* et les *mozos de cordel*, qui composent le gros de la clientèle; quant à l'outillage, il est des plus simples : une *vacia* de fer-blanc, un *escalfador* placé sur un fourneau de terre, et qu'on va remplir à la fontaine voisine, un morceau de *jabon*, deux ou trois rasoirs, et.... quelques noix de différentes grosseurs.

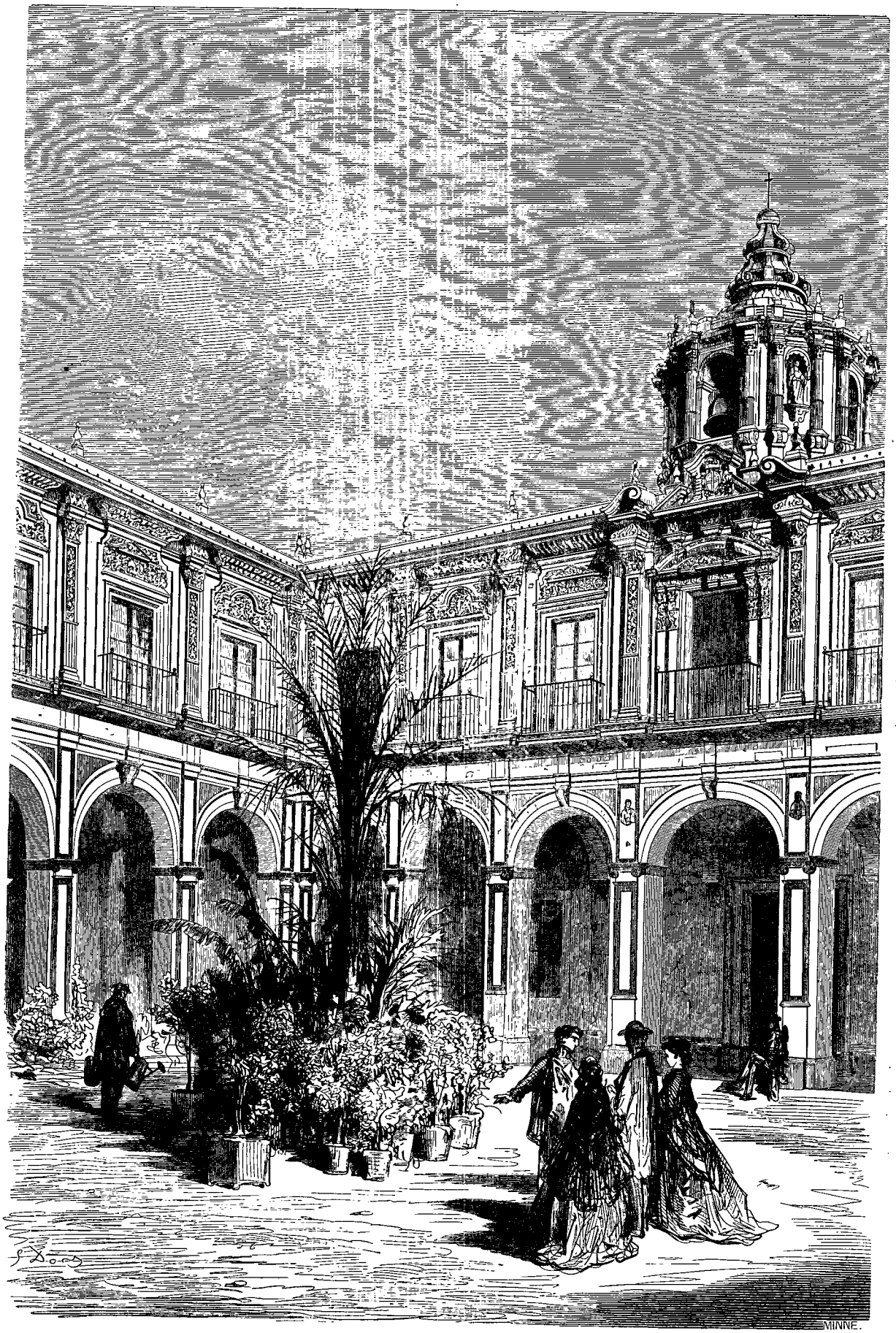
On ne voit pas bien, au premier abord, à quoi peut servir cet accessoire; rien de plus simple cependant : quand un *gallego* ou un *asturiano* vient livrer son menton au barbier, celui-ci introduit dans la bouche du patient une noix, au moyen de laquelle chacune des deux joues se gonfle alternativement, et une main agile fait glisser la mousse sur la partie saillante, qui se trouve bientôt en contact avec le tranchant de la *navaja*.

Qu'on ne croie pas que nous exagérions le moins du monde en décrivant ce procédé aussi ingénieux qu'original : c'est du pur réalisme, et les barytons qui remplissent aux *Italiens* le rôle de Figaro pourraient, avec succès, ajouter ce détail dans la scène où ils inondent de mousse les joues de Bartolo.

CH. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour du palais de San Telmo, à Séville, résidence de M. le duc de Montpensier. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cigarreras de la *fábrica de tabacos* de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Le faubourg de Triana et ses habitants. — L'église de Santa Ana. — Sainte Justine et sainte Rufine. — Les faïences de Triana. — Les *Gitanos;* leurs occupations et leurs habitudes. — Un *duelo de Gitanos.* — *La calle de la Cava.* — Le *caló,* ou langue des Gitanos; ses légendes et ses poésies; une malédiction gitana. — Les diseuses de bonne aventure: la *caridad; don Miguel de Mañara;* les chefs-d'œuvre de Murillo: *Moïse frappant le rocher;* la *Multiplication des pains;* un tableau de Juan Valdès Leal.

Il y a peu de personnes qui ne connaissent au moins de nom le fameux faubourg de Triana, où résident la plupart des *Gitanos* de Séville. Le *barrio* de *Triana,* qui forme une partie assez importante de la capitale de l'Andalousie, s'étend sur la rive droite du Guadalquivir, et communique avec la ville au moyen d'un pont de fer, qui a remplacé, il y a une vingtaine d'années, l'ancien pont de bateaux, le *puente de barcas.* Ce fau-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bourg, qui s'appelait autrefois, dit-on, *Trajana*, doit son nom à un empereur romain. On sait que Trajan naquit à Italica, non loin de Séville; de *Trajana*, les Arabes auraient fait *Tarayana*, qui depuis est devenu *Triana*.

Le faubourg de *Triana*, qui est à peu près à Séville ce qu'est à Rome le *Trastevere*, a été célébré par l'auteur de *Don Quichotte* dans sa nouvelle de *Rinconete y Cortadillo;* il est habité aujourd'hui par une population à part : contrebandiers, *rateros, barateros, majos;* il y a à Séville, dit la chanson, un *Triana* d'où sortent en foule les braves au cœur ardent :

Hay en Sevilla un Triana
Donde nacen á montones
Los bizarros valentones
Con ardiente corazon.

Mais les *Gitanos* y sont en très-grande majorité, comme au *Sacro Monte* de Grenade.

L'aspect général du barrio de *Triana* est misérable, même dans la rue principale, qu'on appelle la *Calle de Castilla;* les monuments y sont rares : le seul qui mérite d'être cité est la petite église de Santa Ana, bâtie au temps d'Alonzo *el Sabio*, et qui possède de meilleurs tableaux que les autres églises de Séville, la cathédrale exceptée. Santa Ana renferme en outre un curieux tombeau en faïence peinte, que nous recommandons aux amateurs de céramique; il est daté de l'année 1503, et porte la signature de Niculoso Francisco, cet artiste pisan dont nous avons signalé les travaux dans la chapelle des rois catholiques à l'Alcazar, et sur la façade du couvent de Santa Paula.

Dès l'époque romaine, les poteries de Triana étaient renommées : les deux patronnes de Séville, *santa Justina* et *santa Rufina*, vierges et martyres, qui moururent vers la fin du troisième siècle, étaient, suivant la tradition, filles d'un potier de Triana; elles sont très-révérées à Séville, et le peuple les regarde comme les protectrices de la Giralda. D'après la légende populaire, elles firent cesser subitement un orage qui, en 1504, menaçait de renverser la fameuse tour arabe; plusieurs anciennes peintures, parmi lesquelles nous citerons un tableau de Murillo et un des vitraux de la cathédrale, les représentent portant la Giralda dans leurs mains.

Les faïences de Triana ne sont aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elles étaient autrefois; du temps des Arabes, on y fabriquait ces beaux *azulejos* dont on voit encore des spécimens incrustés dans les murs de quelques églises de Séville. Au seizième siècle, ce faubourg contenait près de cinquante fabriques où se faisaient de très-belles faïences, notamment celles à reflets métalliques dont nous avons signalé de si beaux échantillons dans la *Casa de Pilatos* et sur la façade de l'église de Santa Paula [1].

Les Gitanos de Triana forment une population à part, et ressemblent en général à ceux des autres parties de l'Espagne, surtout à ceux de Grenade, de Malaga et des principales villes de l'Andalousie; mais dans aucun endroit, on ne les trouve réunis en aussi grand nombre : la plupart d'entre eux sont fort misérables, et n'exercent que des métiers assez bas : les uns font le trafic ou le courtage des chevaux, d'autres sont tondeurs de mules; quelques-uns sont *toreros*. Contrairement à ce qu'on voit à Grenade et à Murcie, il est rare que ceux de Séville soient maréchaux ferrants.

Quant aux femmes, elles sont *cigarreras*, danseuses, diseuses de bonne aventure, et vendent, dans les foires et au coin des rues, des *morcillas de sangre* (boudins), des beignets frits dans l'huile et des châtaignes; un certain nombre d'entre elles achètent des marchandises de peu de valeur, telles que des objets de mercerie ou des étoffes communes, et elles vont les colporter dans les maisons particulières, où on leur donne en échange des chiffons. Pour arriver à faire les échanges, qu'on appelle à Séville *cachirulos*, elles savent se faufiler avec adresse; mais il arrive parfois qu'on les éconduit assez brutalement. Quelques-unes encore, auxquelles on donne le nom de *diteras*, vendent des marchandises qui leur sont payées tant par semaine ou par mois.

Pauvres Gitanos! Ici, comme dans le reste de l'Espagne, ils forment une caste à part, et sont considérés comme le rebut de la population; les *Gachés*, — comme ils appellent dans leur langage tous les Espagnols qui n'appartiennent pas à leur race, — ne manquent aucune occasion de les humilier ou de les tourner en ridicule. Nous avons donné, en parlant des *sainetes*, un échantillon de la manière dont ils sont traités au théâtre. Dans les chansons populaires qui se vendent au coin des rues, on ne les épargne guère davantage : nous ne citerons que le *Pasillo divertido entre Mazapan y Chicharron;* c'est-à-dire le dialogue amusant entre Mazapan (massepain) et Chicharron (grosse cigale), à l'occasion d'un enterrement de Gitanos, — un *duelo de Gitanos*.

Il faut dire qu'ils ont, lorsqu'un des leurs vient à mourir, des coutumes assez singulières : le corps du défunt est exposé à terre sur une paillasse, entre deux chandelles allumées; les femmes se prosternent la face contre terre, en tirant dans tous les sens leurs épais cheveux noirs. Quant aux hommes, il leur arrive assez souvent de noyer leur chagrin dans quelques verres de vin et de boire trop de *copitas de aguardiente* à la mémoire du défunt; car les *Gachés*, à tort ou à raison, leur ont fait la réputation d'avoir beaucoup plus de goût pour le vin que pour l'eau.

« Un Gitano mourut, dit un quatrain populaire, et il ordonna par testament qu'on l'enterrât dans une vigne, afin de pouvoir sucer les sarments. »

Un Gitano se murió,
Y dejó en el testamento

1. Voir sur les faïences à reflets métalliques et sur celles de Séville notre article dans la *Gazette des Beaux-Arts*, tome XVIII, page 217, et notre Histoire des faïences hispano-moresques, Paris, Didron.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que le enterrasen en viña,
Para chupar los sarmientos.

Si nous en croyons cet autre couplet, les Gitanos seraient aussi enclins au vol qu'à l'ivrognerie. Il s'agit d'un des leurs qui vient d'être arrêté :

« Gitano, pourquoi te mène-t-on en prison?

— Monsieur, pour rien du tout : parce que j'ai pris une corde.... avec quatre paires de mules au bout. »

Gitano, ¿ por qué vas preso?
— Señor, por cosa ninguna:
Porque he robado una soga....
Con cuatro pares de mulas.

Ce quatrain nous remet en mémoire une anecdote bien connue en Andalousie :

Un Gitano qui, par extraordinaire, était à confesse, dit au *padre cura :*

« Mon père, je m'accuse d'avoir volé une corde.

— *Válgame Dios!* (Dieu me pardonne!) comment n'as-tu pas résisté à la tentation? tu sais que le vol est un péché mortel; enfin la chose, heureusement, pourrait être plus grave.

— Mais, mon père, il faut vous dire qu'à la suite de la corde se trouvait le harnais.

— Ah! Est-ce tout?

— Après le harnais, se trouvait le bât.

— Comment, le bât aussi?

— Oui, mon père, le bât aussi; et sous le bât se trouvait une mule.

— *Esa es mas negra!* Elle est trop noire! reprit le confesseur. (Ouvrons ici une parenthèse pour dire que cette exclamation correspond exactement à la nôtre : *Elle est trop forte !*)

— Non, mon père, reprit le Gitano, qui croyait qu'il s'agissait de l'animal volé; elle était bien moins noire que les mules qui suivaient la première. »

Encore une autre histoire d'un Gitano allant à confesse : Tout en passant en revue quelques-uns de ses péchés, il aperçut, dans la large manche du confesseur, une tabatière d'argent, qu'il escamota avec dextérité.

« Je m'accuse, mon père, dit-il ensuite, d'avoir volé une tabatière d'argent.

— Eh bien! mon fils, il faut la rendre.

— Mon père,.... si vous la voulez?

— Moi! que veux-tu que j'en fasse? reprit le confesseur.

— C'est que, voyez-vous, poursuivit le Gitano, j'ai offert au propriétaire de la lui rendre, et il l'a refusée.

— Alors c'est différent, répondit le curé; tu peux la garder, elle est bien à toi. »

Une des principales rues du faubourg de Triana, qu'on appelle *la calle de la Cava,* ou simplement *la Cava,* est presque exclusivement habitée par des Gitanos : aussi chacun, à Séville, connaît-il cette locution proverbiale :

Si yo nací en la Cava?

« Croyez-vous que je suis né dans la *Cava?*

C'est comme si on disait : Me prenez-vous pour un homme de rien?

Et ces deux vers d'une chanson populaire :

Pa los Gitanos no me peino yo
Que me peino pa los toreros.

« Ce n'est pas pour les Gitanos que je me coiffe, dit une séduisante *maja,* c'est pour les toreros! »

Nous avons déjà dit, à propos du *Sacro Monte* de Grenade, quelques mots du *caló* ou langage des Gitanos; celui qu'ils parlent à Séville est le même, ou du moins n'en diffère que par quelques expressions locales. Le *caló* diffère complétement de l'espagnol; le principal rapport qu'il ait avec cette langue, c'est la terminaison des verbes, dont le plus grand nombre finissent en *ar*. La construction des phrases est, en général, la même que dans l'espagnol; mais les mots, sauf de rares exceptions, n'ont aucune analogie avec ceux de cette langue, ni avec ceux d'aucune des langues parlées en Europe.

Comme nous l'avons dit précédemment, on trouve dans le sanscrit l'origine d'un assez grand nombre des mots qui composent le *caló;* ce qui a fait supposer avec raison que les Gitanos doivent avoir une origine hindoue. On cite également un certain nombre de mots du *caló* qui sont pareils à ceux de la langue des bohémiens de Hongrie.

Le *caló* a ses légendes et ses poésies populaires, en partie écrites, en partie conservées oralement de génération en génération : nous avons lu la relation en *decimas* (strophes de dix vers appelées en *caló, Esdencibus*), d'une terrible épidémie qui, pendant l'été de l'année 1800, ravagea Séville et particulièrement le quartier de Triana; cette poésie dépeint d'une manière effrayante les terribles effets du fléau; les gens pleurant par les rues, les chars surchargés de victimes et les cimetières encombrés. Assez souvent leurs poésies se composent de quatrains : il existe un curieux poëme gitano en deux chants, intitulé : *Brijindope* (le Déluge).

Le *caló* a même un dictionnaire, curieux volume de D. Augusto Jimenez, publié à Séville, sous le titre de *Bocabulario del dialecto jitano,* et auquel nous emprunterons quelques mots pour donner une idée de cette singulière langue :

FRANÇAIS.	CALÓ.	FRANÇAIS.	CALÓ.
Un,	Yesque.	Trente,	Trianda.
Deux,	Duis.	Quarante,	Ostardi.
Trois,	Trin.	Cinquante,	Panchardi.
Quatre,	Ostar.	Soixante,	Joventa.
Cinq,	Panche.	Soixante-dix,	Esterdi.
Six,	Jobe.	Quatre-vingt,	Ostordé.
Sept,	Ester.	Quatre-vingt-dix,	Esnete.
Huit,	Ostor.	Cent,	Greste.
Neuf,	Nével.	Mille,	Jazare.
Dix,	Esden.	Un million,	Tarquino.
Vingt,	Vin.		

Voici maintenant les noms des jours de la semaine :

FRANÇAIS.	CALÓ.	FRANÇAIS.	CALÓ.
Lundi,	Limitren.	Vendredi,	Ajoró.
Mardi,	Guergueré.	Samedi,	Canché.
Mercredi,	Siscundó.	Dimanche,	Curco.
Jeudi,	Cascañé.		

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous donnons aussi les noms des douze mois de l'année :

FRANÇAIS.	CALÓ.	FRANÇAIS.	CALÓ.
Janvier,	Inerin.	Juillet,	Ñuntivé.
Février,	Ibrain.	Août,	Querosto.
Mars,	Quirdare.	Septembre,	Jentivar.
Avril,	Alpandi (ou Quiglé).	Octobre,	Octorva.
		Novembre,	Ñudicoy.
Mai,	Quindalé.	Décembre.	Quendebre.
Juin,	Nutivé.		

Ajoutons un rapprochement assez curieux : le mot *churinar* signifie en gitano poignarder; or, c'est évidemment de là que vient, Dieu sait après quelles pérégrinations, le terme d'argot français *chouriner*, qui a exactement la même signification.

Les Gitanas ne se bornent pas à dire la bonne aventure : quelques-unes passent aussi pour sorcières; de même qu'elles ont pour leurs horoscopes des formules toutes faites, elles en ont aussi pour *jeter des sorts;* pour lancer la *maldicion* ou l'*olajaï*, comme elles disent en *caló*. Voici le texte d'une malédiction *gitana*, dont nous donnons la traduction phrase par phrase : on ne saurait rien imaginer de plus sauvage, ni de plus effrayant :

Panipen gresité terele tucue drupo !

« Que ton corps ait une mauvaise fin ! »

Camble Ostebé sos te diqueles on as baes dor buchil, y arjulipé sata as julistrabas !

« Veuille Dieu que tu te voies entre les mains du bourreau, et traîné comme des couleuvres ! »

Sos te mereles de bocata, y sos ler galafres te jallipeen !

« Que tu meures de faim, et que les chiens te dévorent ! »

Sos panipenes currucós te mustiñen ler sacais !

« Que de méchants corbeaux t'arrachent les yeux ! »

Sos Cresorne te dichabe yesqui zarapia tamboruna per bute chiró !

« Que Jésus-Christ t'envoie une gale de chien pour très-longtemps ! »

Sos manques sacaitos te diquelen ulandao de la filimacha, y sos menda quejesa or sos te buchare de ler pinrés !

« Que mes yeux te voient suspendu au gibet, et que ce soit moi qui te tire par les pieds ! »

Y sos ler bengorros te liqueren on drupo y orchi balogando a or casinobé !

« Et que les diables te transportent en corps et en âme jusqu'à l'enfer ! »

Il est une autre *maldicion gitana*, parodie bien connue de celle qu'on vient de lire :

Déte Dios, si te casas, el infierno
De suegra y de cuñado; y si te ausentas
Déte viajar con chicos y en invierno!

« Dieu veuille, si tu te maries, que tu trouves l'enfer entre une belle-mère et un beau-frère; et si tu t'absentes, puisses-tu voyager l'hiver avec des enfants ! »

On sait que de tout temps les bohémiennes ont passé pour très-habiles dans l'art de lire l'avenir dans le creux de la main. Nous nous rappelons avoir vu une ancienne gravure espagnole représentant une scène de ce genre, accompagnée de cette naïve légende :

Dadme las palmas
Y os diré los secretos
De vuestras almas.

« Donnez-moi vos mains, et je vous dirai les secrets de vos âmes. »

Il nous arrivait rarement de nous promener dans le faubourg de Triana sans être accostés par quelques Gitanas qui voulaient à toute force nous dire la bonne aventure, et qui nous chantaient :

La Gitana con soltura
Dice la buena ventura.

« La Gitana avec désinvolture dit la bonne aventure. »

Doré leur livrait volontiers sa main, où elles lisaient les horoscopes les plus fantastiques, invariablement suivis de cette phrase : *suelta me un calé*, qui signifie dans leur langage : « donnez-moi un sou. » On voit que leurs prétentions ne sont pas exorbitantes.

Les jeunes Gitanas excellent souvent à chanter les airs andalous en s'accompagnant sur la guitare; quelques-unes sont, dans leur genre, des virtuoses remarquables, et nous ne manquions jamais une occasion de les entendre. Leurs danses sont également très-originales, et nous n'oublierons pas de les mentionner quand nous passerons en revue les danses espagnoles, car rien n'est plus curieux à voir qu'un *baile de Gitanos*.

Après avoir traversé de nouveau le pont de Triana et suivi une promenade, récemment plantée, qui longe les bords du Guadalquivir, nous nous arrêterons sur une petite place carrée, à peu de distance de la Torre del Oro : c'est là que s'élève le fameux hospice de la *Caridad;* la façade, parallèle au fleuve, est ornée de cinq grands tableaux, formés d'*azulejos* en camaïeu bleu, et d'un grand effet décoratif. Si on en croit la tradition, ces azulejos auraient été peints d'après les dessins de Murillo, ce qui n'a rien d'invraisemblable, puisque le célèbre peintre de Séville a fait pour la Caridad les tableaux si connus qu'on y admire encore.

L'hospice de la Charité, qui existait dès le seizième siècle, sous l'invocation de saint Georges, fut reconstruit en 1664, par un gentilhomme de Séville, Don Miguel Mañara Vicentelo de Leca, dont la vie extrêmement désordonnée et les aventures sans nombre faisaient, dit-on, un autre Don Juan, et qu'on a, du reste, confondu avec Don Juan Tenorio lui-même, le vrai Don Juan si souvent représenté au théâtre. C'est en expiation de ses péchés, que Don Miguel Mañara, possesseur d'une fortune immense, fit rebâtir la Caridad. Son corps repose dans la *Capilla mayor*, où l'on peut encore lire cette curieuse épitaphe qu'il fit graver sur son tombeau :

Cenizas del peor hombre que ha habido en el mundo.

« Cendres du pire homme qu'il y eut jamais au monde. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La *fábrica de tabacos*, à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malgré la mauvaise opinion qu'il avait de lui-même, il fut question, au siècle dernier, à ce qu'assure Arana de Valflora, de canoniser Don Miguel de Mañara.

L'hospice de la Caridad avait été fondé pour servir d'asile aux pauvres qui erraient la nuit sans asile, ainsi que pour assister les condamnés à mort et leur donner la sépulture ; il est confié aujourd'hui à des religieuses de l'ordre de Saint-Vincent de Paul, et c'est une de ses vénérables sœurs qui nous introduisit dans la chapelle où sont conservés les chefs-d'œuvre de Murillo : Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, et la Multiplication des pains, deux immenses toiles, les plus importantes, peut-être, de ce maître : la première est appelée par les Espagnols, *la sed*, la soif, nom qui dépeint on ne peut mieux l'aspect général du tableau, où Moïse attire beaucoup moins l'attention que les buveurs altérés qui occupent la plus grande partie de la composition.

La Multiplication des pains, appelée aussi *Pan y peces*, — les pains et les poissons, est également un très-bel ouvrage, mais cependant inférieur au Moïse. La même chapelle renferme d'autres toiles moins importantes de Murillo et une très-curieuse et très-effrayante peinture de Juan Valdès Leal, représentant un cercueil entr'ouvert dans lequel on voit un prélat, vêtu des habits les plus magnifiques, et dont le corps est à demi rongé par les vers. Murillo disait, si on en croit la tradition, qu'il ne pouvait regarder ce tableau sans se boucher le nez.

La *Fábri a de tabacos :* le *Polvo sevillano.* — Les *Cigarreras;* les *Pureras.* — Le *Capataz;* les *Maestras* et les *Capatazas.* — Les *cigarros de papel;* les *puros.* — Les repas des cigarreras; les *empapeladoras.* — La sortie des ouvrières; ce qu'elles sont dans la vie privée; la *Relacion de las cigarreras.* — *Majas* et *Majos;* ce qu'est en réalité la maja andalouse; la *gente de Cuerno.* — Le dialecte andalous. — Le *Ceceo.*

En sortant de la Caridad, nous nous dirigeâmes vers la *Fábrica de tabacos*, ou manufacture royale de tabacs, qui n'en est séparée que par la promenade de *Cristina.* C'est un immense édifice de cent soixante-dix mètres de large sur près de deux cents mètres de long, bâti en 1757 par un architecte étranger nommé Wandembor, dans le style rocaille ; à voir les fossés larges et profonds qui l'entourent sur trois de ses faces, on le prendrait plutôt pour une forteresse ou une caserne que pour une fabrique. Au sommet de la façade s'élève une statue de la *fama* embouchant sa trompette : c'est peut-être une allusion à la *renommée* du tabac d'Espagne.

Dès l'année 1620, on commença à travailler le tabac à Séville sous la direction d'un Arménien nommé Jean-Baptiste Carrafa. Le tabac d'Espagne était autrefois renommé dans le monde entier, surtout le tabac à priser, qu'on appelait dans le pays *polvo sevillano*, ou poudre sévillane. Au siècle dernier, les Espagnols ne fumaient que très-rarement, comme nous l'assure Saint-Simon dans ses Mémoires, et un fumeur était alors considéré comme une véritable curiosité.

Nous pûmes obtenir sans difficulté la permission de visiter la manufacture de tabacs dans tous ses détails : un *capataz* ou contre-maître nous conduisit dans les nombreuses salles du rez-de-chaussée où se fabriquent les différentes espèces de *tabaco de polvo*, ou tabac en poudre, parmi lesquelles la plus commune est appelée *el rapé*, ainsi que le *tabaco picado*, destiné principalement à être fumé en cigarettes : ce tabac est haché menu, au lieu d'être coupé en longs filaments comme le *caporal* des manufactures françaises. Le capataz nous assura que l'édifice contenait vingt-quatre *patios* ou cours intérieures, au moins autant de fontaines et de puits, et plus de deux cents moulins mus par des chevaux. Quand nous pénétrâmes dans les salles où le tabac est broyé et trituré, nous fûmes saisis par une odeur âcre et pénétrante à laquelle les ouvriers sont parfaitement habitués, mais que nous n'aurions pu supporter longtemps; le *capataz* eut pitié de nos narines, et nous accompagna jusqu'au premier étage, où il nous remit entre les mains d'une *maestra* ou surveillante, qui nous introduisit dans les salles où travaillent les *cigarreras.*

Un immense murmure, semblable au bourdonnement de plusieurs essaims d'abeilles, frappa nos oreilles dès que nous entrâmes dans une longue galerie où d'innombrables ouvrières, jeunes pour la plupart, étaient occupées à rouler des cigares avec une activité merveilleuse, ce qui ne les empêchait pas de bavarder avec une activité au moins égale. Les langues s'arrêtaient bien un instant aux endroits où nous passions avec la maestra, mais les chuchotements reprenaient bientôt avec un redoublement d'intensité : la maestra, qui vit notre étonnement, nous assura qu'il lui était impossible d'obtenir le silence de ses ouvrières, et que, s'il leur fallait se taire, elles aimeraient mieux quitter l'atelier. Aux chuchotements dont nous venons de parler se mêlait un bruit particulier, produit par des centaines de ciseaux ou *tijeras* mis en mouvement à la fois; car les tijeras, qui servent à couper la pointe des cigares, sont un instrument indispensable aux cigarreras; leur gagne-pain, comme dit une chanson populaire :

Dijo Dios : Hombre, el pan que comerás,
Con el sudor del rostro ganarás ;
Cigarrera, añadió, tu vivirás
Con la *tijera* haciendo : *tris*, *tris*, *tras*.

« Dieu dit à l'homme : Le pain que tu mangeras, tu le gagneras à la sueur de ton visage ; cigarrera, ajouta-t-il, tu vivras de la tijera en faisant *tris*, *tris*, *tras*.

Nous nous arrêtâmes devant quelques cigarreras qu'on nous signala comme les meilleures ouvrières, et qui arrivaient à faire dans leur journée jusqu'à dix paquets ou *atados*, contenant chacun cinquante cigares, ce qui donne un total de cinq cents cigares; mais ce chiffre est exceptionnel, et la plupart des ouvrières arrivent à peine à en faire trois cents. Comme elles sont payées à raison de cinq réaux (un franc vingt-cinq centimes) le cent, on voit que les ouvrières les plus actives peuvent gagner d'assez bonnes journées; mais en moyenne elles gagnent à peine huit réaux, un peu plus de deux francs par jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les ouvrières employées à la fabrication des cigares qui composent l'aristocratie de la fabrique de tabacs, sont plus connues dans l'établissement sous le nom de *pureras*, c'est-à-dire faiseuses de *puros* : c'est ainsi qu'on appelle communément les cigares proprement dits, *cigarros puros* ou cigares purs, pour les distinguer des *cigarritos* ou *cigarros de papel*, c'est-à-dire des cigarettes. Les cigares espagnols sont généralement de grande dimension; on donne aux plus gros le nom de *purones;* quelquefois l'intérieur, qu'on appelle la *tripa*, est composé de tabac de Virginie, tandis que l'enveloppe, la *capa*, consiste en une feuille de tabac de la Havane; ils sont du reste fort médiocres, au dire de tous les amateurs étrangers, qui ne se procurent que très-difficilement en Espagne des cigares de la Havane passables. On fume énormément en Espagne, mais seulement le cigare et la cigarette; l'usage de la pipe est à peu près inconnu, si ce n'est sur quelques endroits du littoral, notamment en Catalogne et aux îles Baléares. Bien que le tabac ne soit pas vendu très-cher dans les *estancos* ou débits, on assure qu'il en entre une très-grande quantité en fraude dans la Péninsule, principalement du côté de Gibraltar, ce grand entrepôt des marchandises de contrebande.

Avant d'arriver à la position élevée de cigarrera, l'ouvrière, qui entre ordinairement à la manufacture à l'âge de treize ans, en qualité d'apprentie ou *aprendiza*, doit passer par les différents degrés de la hiérarchie : on l'occupe d'abord à *despalillar la hoja*, opération qui consiste à enlever les principales côtes ou *palillos* des feuilles de tabac. On lui apprend plus tard à faire le cigare, à *hacer el niño*, — *à faire le poupon* — suivant leur expression pittoresque. Pendant plusieurs années elle ne gagne qu'une bien faible somme, et encore prélève-t-on sur son salaire une somme destinée à payer divers accessoires, tels que la *espuerta*, corbeille destinée à recevoir les feuilles de tabac, les ciseaux qui servent à couper la pointe du cigare, — *á despuntar el cigarro*, et le *tarugo*, instrument qui sert à arrondir les *puros*.

Il paraît que les cigarreras, malgré la modicité de leur salaire, sont attachées à leur état, témoin le refrain populaire qui les représente plaisamment comme portant sur leur soulier une banderole où se lit : Vive le tabac!

Tienen las cigarreras
En el zapato
Un letrero que dice
Viva el tabaco!

Les ateliers sont divisés en sections d'une centaine de femmes environ, et chaque section est présidée par une des maestras dont nous venons de parler : elles sont choisies parmi les meilleures ouvrières, et ne s'occupent que de la surveillance; les *capatazas* ne sont que des ouvrières travaillant comme les autres, seulement elles sont chargées par les maestras, moyennant un supplément de solde, de surveiller un certain nombre de leurs camarades qui travaillent à la même table.

La fabrication des cigarettes, qui occupe un très-grand nombre des ouvrières de la manufacture, est moins lucrative que celle des cigares : une remarque assez curieuse que nous fîmes, c'est que les ateliers où se font les *cigarros de papel* sont presque exclusivement occupées par des Gitanas. Doré eut là une excellente occasion de faire une étude complète sur les divers types de ces brunes habitantes du faubourg de Triana, aux cheveux crépus et au teint cuivré, parmi lesquelles, il faut bien le dire, les beautés étaient extrêmement rares.

Les cigarreras apportent leur déjeuner et leur dîner à la manufacture, dont les ateliers se transforment deux fois par jour en immenses réfectoires; il s'y répand alors de violents parfums d'ail, d'oignon cru et de poisson; quelques sardines, des harengs saurs noirs comme de l'encre et une tranche de thon grillé forment ordinairement, avec de l'eau pour boisson, le complément de leur menu, tel que le décrit la chanson :

Dos sardinillas muy perras
De estas arenques, asadas
Como la tinta de negras,
Y mas una tajadilla
De tono, que es mas seca
Que el ojo del tio Benito,
Y mas dura que una piedra.

La *Fábrica de tabacos* occupe ordinairement quatre mille cinq cents personnes, dont quatre mille femmes environ; outre les *Gitanas* et les *pureras*, un grand nombre sont employées à lier les cigares et les cigarettes et à en faire des paquets, besogne dont elles s'acquittent avec une agilité merveilleuse. Ces dernières, qu'on appelle les *empapeladoras*, travaillent dans les magasins, où les hommes sont employés en majorité. C'est dans ces magasins que des employés délivrent à chaque ouvrière une quantité de tabac qu'on pèse exactement, et qui est destinée au travail de la journée : c'est ce qu'on appelle *la data;* les cigarreras l'emportent dans leurs *espuertas*, et doivent rendre une quantité de cigares ou de cigarettes proportionnée au poids qu'elles ont reçu. On nous assura que les *mozos* chargés de la distribution des *datas* ont parfois leurs préférées, leurs *paniaguadas*, comme elles disent, en faveur desquelles il est des accommodements avec la balance; préférences qui naturellement excitent les murmures de celles qui sont moins bien partagées.

Rien n'est original comme l'aspect de ces immenses salles où s'agitent des centaines d'ouvrières, vêtues seulement d'une chemise et d'un jupon; car tel est, dans toute sa simplicité, leur costume de travail : un grand nombre ignorent l'usage des bas, mais il en est très-peu dont les cheveux ne soient ornés d'un œillet, d'un dahlia ou de quelque autre fleur. Beaucoup de cigarreras, ô progrès de la civilisation! portent aujourd'hui des crinolines ou des cages, *polisones y miriñaques*, comme on dit en Espagne; ce dont il est facile de se convaincre, car, avant de se mettre au travail, elles les accrochent aux piliers des salles, avec leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

châles, leurs *mantillas de tira* et les paniers qui contiennent leur repas.

Un spectacle vraiment curieux, auquel le hasard nous fit assister un jour, c'est la sortie des cigarreras : qu'on se figure un steeple-chase de trois ou quatre mille femmes impatientes de respirer l'air du dehors et de retrouver un moment de liberté. Elles n'ont pas plutôt quitté leurs tables qu'elles se précipitent vers les escaliers, dont elles descendent les marches avec une vitesse insensée, en se bousculant, en chantant et en riant comme des folles. Mais aussitôt que le premier flot est arrivé à la *porteria*, ce vacarme s'apaise tout d'un coup : il faut bien s'arrêter, car d'après la règle les ouvrières ne peuvent sortir de la manufacture sans avoir été visitées, — *registradas* par les *maestras*, dont l'œil vigilant est habile à deviner le tabac que les cigarreras pourraient emporter en contrebande. Il paraît qu'elles sont sujettes à caution, s'il faut ajouter foi à ce quatrain populaire :

Llevan las cigarreras
En el rodete
Un cigarrito habano
Para su Pepe.

« Les cigarreras emportent dans leur chignon un *cigarrito* de la Havane pour leur Pepe [1]. »

Une fois hors de la manufacture, les ouvrières se divisent en groupes nombreux, et prennent le chemin de

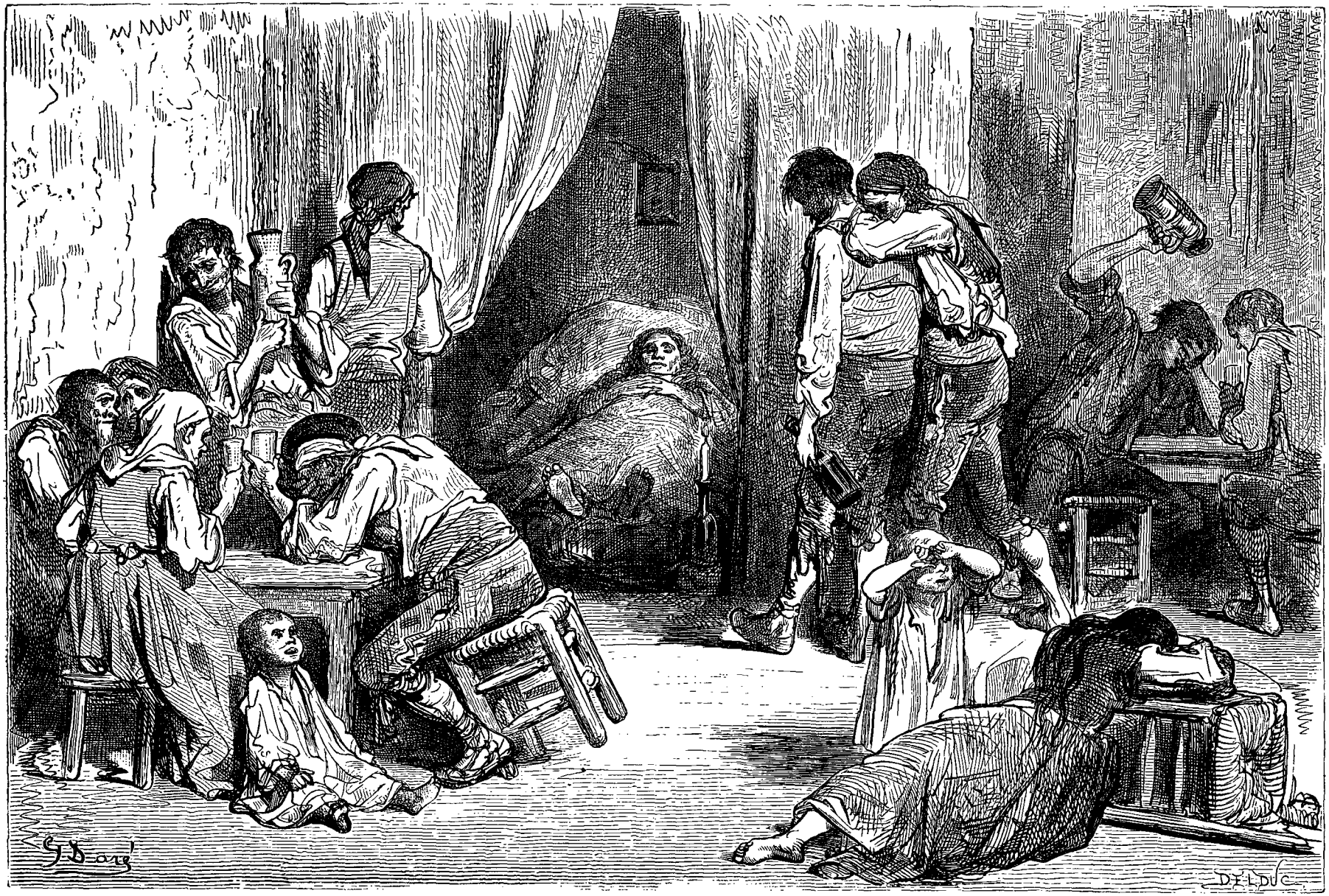
Cigarreras au travail (*fábrica de tabacos* de Séville). — Dessin de Gustave Doré.

leurs quartiers respectifs; les Gitanas se dirigent vers lo faubourg de Triana, et les autres prennent, pour la plupart, le chemin de la Macarena.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots des cigarreras dans la vie privée : il est assez souvent question d'elles dans les *romances* populaires, où la plupart du temps on ne les représente pas précisément comme des modèles de vertu, quoiqu'il y ait, bien entendu, d'honorables exceptions; il est certain qu'elles ne fourniraient pas un très-grand nombre de rosières, si cette institution florissait à Séville. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la *Relacion de las cigarreras, donde se declaran sus dichos, hechos, costumbres y lo que pasa entre ellas*, c'est-à-dire une *relation*, où se déclarent leurs dires, leurs faits et gestes, et ce qui se passe entre elles. L'auteur commence par raconter qu'il était locataire d'une maison où demeuraient deux *pureras*, « elles faisaient un tel vacarme, ajoute-t-il, que j'avais des douleurs de tête à en devenir fou; aussi aimerais-je mieux maintenant coucher dans la rue que sous un toit qui abrite des cigarreras ! » Quelques-unes s'en vont tout droit chez elles comme d'honnêtes filles, les autres

1. Pepe est le diminutif de Joseph.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un *duelo* (deuil) de Gitanos (faubourg de Triana). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se rendent à la taverne et boivent des petits verres pour noyer leurs soucis; on en voit même qui vagabondent pendant des semaines entières.

Algunas de ellas se vienen
A su casita derechas
Como muchachas honradas;
Otras van á la taberna
A beberse sus vasitos
Para echar abajo penas,
Algunas se estan holgando
Hasta semanas enteras.

La cigarrera andalouse est un type qui très-souvent peut se confondre avec un autre type bien connu, celui de la *maja;* c'est elle qu'on voit dans les foires et les pèlerinages, — *ferias y romerias,* — et dans les courses de taureaux, aux *tendidos de sol y sombra,* vêtue de la *mantilla de tira* à la bordure de velours noir, et de la robe aux couleurs éclatantes, bordée de plusieurs rangs de volants; c'est elle qui chante, en s'adressant à son *majo :*

Soy purera, chachipé!
Que entre el tabaco nací,
Y para ser mas feliz
Por mí se muere un *gaché*
Es un jembro mu saláo
Y con faitigas le quiero,
Que es un moso con salero
Y con mucha caliá.

« Je suis *purera, chachipé*[1]! Je suis née au milieu du tabac, et il est bien heureux, le *gaché* qui meurt pour moi: je l'aime avec ardeur; car c'est un garçon et plein de qualités. »

A quoi le *majo* répond :

Quiero una mosa bonita,
Aunque no sea caballera!
Me gusta una cigarrera
Mas que ochenta señoritas;
¿ En la tierra habrá mas brio
Que tienen las cigarreras?

« Je soupire pour une jolie fille, et que m'importe qu'elle ne soit pas grande dame! J'aime mieux une cigarrera que quatre-vingts *señoritas :* en est-il sur la terre qui aient autant de grâce que les cigarreras? »

La *maja* andalouse, si souvent chantée dans les sainetes et dans les romances populaires, est donc souvent cigarrera de profession. Quelquefois aussi, — sacrifions le pittoresque à la vérité, — la maja n'est qu'une vendeuse de poisson frit ou une *castañera* qui fait rôtir des châtaignes à la porte d'une taverne, comme chez nous les enfants de l'Auvergne à la porte des marchands de vin; il arrive encore, et c'est le cas le plus ordinaire, que la maja ne fait rien. Il est probable qu'avant peu ce type deviendra un mythe, grâce aux chemins de fer qui modifient peu à peu les mœurs et les costumes populaires : c'est ainsi qu'a disparu depuis longtemps la dernière des *manolas,* ces grisettes de Madrid.

Du reste, c'est aux jours de grande fête seulement que les majas qui subsistent encore se manifestent visiblement à l'œil des curieux; ces jours-là, elles se transforment : ce sont des *mugeres de chispa, des jembras de rumbo y de trueno,* expressions qui ne sauraient se traduire littéralement en français, mais qui, en espagnol, rendent merveilleusement la passion de ces femmes pour le plaisir et pour le bruit.

La maja, nous l'avons déjà dit, est passionnée pour les courses de taureaux : elle est très-heureuse quand elle peut s'y rendre en *calesa* découverte; mais son bonheur n'a plus de bornes si elle rencontre sur la route quelques camarades allant à pied. La corrida est à peine commencée, qu'elle juge hardiment les coups, sifflant et applaudissant à outrance *espadas, banderilleros* et *picadores;* jamais elle ne quitte sa place avant que le dernier taureau, *el toro de gracia,* ait reçu le coup de grâce du *cachetero.* Souvent elle sort accompagnée d'un torero, car la maja montre une prédilection marquée pour *la gente de cuerno,* comme les gens du peuple appellent plaisamment les toreros, qui vivent au milieu des bêtes à cornes. De la *Plaza,* on se rend à la *botilleria,* où le verre en main on discute les différents coups de la corrida; et la soirée se termine par un *jaleo* ou un *zapateado* dans une de ces réunions populaires qu'on appelle *bailes de candil.*

La maja va quelquefois au théâtre, bien qu'elle n'ait pas pour ce divertissement la même passion que pour les combats de taureaux, où le drame se joue *de veras, pour de bon :* plusieurs fois dans la soirée, aux endroits les plus comiques, elle interrompt le spectacle par de bruyants éclats de rire, tous les acteurs lui paraissent excellents pourvu qu'ils soient très-forts, et il n'existe pas pour elle de meilleures pièces que celles où il y a des brigands et des coups de fusil.

Les majas, qui tiennent beaucoup aux anciennes coutumes nationales, parlent dans toute sa pureté le dialecte, ou pour mieux dire le patois andalous. Il est un grand nombre d'expressions propres à l'Andalousie qu'il serait à peu près impossible de traduire dans aucune langue : ainsi la *sal,* le sel, signifie à peu près la grâce; un des plus jolis compliments qu'on puisse faire à une femme, c'est de l'appeler *salero,* salière, ou de lui dire qu'elle est salée, *salada.* La *canela,* la cannelle, est un mot qui s'applique également à une jolie femme, mais *la sal de la canela* ou la *flor de la canela* servent à exprimer le dernier degré de la perfection. L'expression *zandunga,* qui signifie le bon air, la désinvolture, s'applique également à une femme *muy juncal,* c'est-à-dire accomplie. Beaucoup de mots du même genre, qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires espagnols, sont néanmoins employés à chaque instant par les gens du peuple, *majos* et *majas, toreros, caleseros* et autres.

L'accent des Andalous est extrêmement prononcé, et

1. *Chachipé* est une affirmation énergique empruntée au langage des Gitanos; le mot *gaché,* qui appartient également au *caló,* s'applique, comme nous l'avons déjà dit, aux Espagnols qui n'appartiennent pas à la race gitana.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il est aussi facile de les distinguer à leur parler qu'on reconnaît chez nous les Provençaux ou les Gascons : le *ceceo*, espèce de zézeiement qui consiste à prononcer l'*s* comme le *c*, et à siffler quelque peu en parlant, suffit pour trahir dès les premières paroles les enfants de l'Andalousie ; on peut dire que la lettre D n'existe pas pour eux, car ils ont soin de la retrancher de tous les mots où elle se trouve : c'est ainsi qu'ils prononcent *caliá* pour *calidad* (qualité), *enfáao* pour *enfadado* (fâché), *elante e mí* pour *delante de mi* (devant moi), etc.; ils remplacent l'H par la prononciation gutturale du J, comme *jembra* pour *hembra* (femme), *jierro* pour *hierro*, et quelquefois par le G, comme lorsqu'ils prononcent *güesos* au lieu de *huesos*, ou güevos pour huevos. Très-souvent l'L est remplacée par l'R : ainsi *parpitá* pour *palpitar*, *Gibrartá* pour *Gibraltar*, la *Girarda* pour la *Giralda*. Au commencement des mots, le G prend ordinairement la place du B : *guëno* au lieu de *bueno* (bon). La plupart des voyelles sont supprimées à la fin des mots, de sorte que *mugr* (femme) se prononce *mugé; Jerez*, *Jeré; Cádiz Caï; licor*, *licó*, et ainsi de suite. L'I prend quelquefois la place de l'E comme dans *Seviya* au lieu de *Sevilla*, et dans *siguiriya* au lieu de *seguidilla*, etc.

Les Andalous se plaisent à faire très-fréquemment des inversions dans l'ordre des lettres : c'est ainsi que la *Virgen* (la Vierge), devient la *Vinge; premitir* se dit pour *permitir* (permettre), et *probe* pour *pobre* (pauvre). Quant aux abréviations, elles sont très-fréquentes : par exemple *pá* signifie *para* (pour), *seña*, *señora*, etc.

Nous ne voulons pas multiplier davantage ces exemples : nous ajouterons seulement que les Andalous ont l'habitude de parler avec une volubilité excessive, et qu'ils mangent, comme nous disons vulgairement, la moitié des mots : *los Andaluces*, disent les Espagnols, *se comen la mitad de las palabras;* aussi les étrangers, même ceux qui connaissent parfaitement le castillan, ont-ils souvent beaucoup de peine à comprendre les Andalous, et les habitants des autres provinces d'Espagne ne les entendent pas toujours parfaitement. Quoi qu'il en soit, le langage des Andalous, vif, petillant, coloré, plein d'images, est charmant dans la bouche d'une femme : c'est comme un reflet du beau soleil et du ciel toujours bleu de l'Andalousie.

La *Feria de Sevilla;* les *Gitanos chalanes*. — Les *botillerías* et les *ermitas*. — La *zambomba*. — La *noche buena*. — La *velada de San Juan*. — La *Alameda de Hércules;* les *puestos de buñuelos* et de *flores;* les *puestos de agua*. — Le retour de la *feria de Torrijos;* la *calle de Castilla;* les *Majas* habillées à la française. — Un Gitano ivre mort. — Les *Romerías*. — *La Vírgen del Rocío*.

La grande fête de Séville, la fête par excellence, c'est la *Feria*, qui se tient en dehors des murs, entre le faubourg de San Bernardo et le chemin de fer qui se dirige vers Cadix; on a, de cet emplacement, un splendide coup d'œil sur Séville : à gauche, s'élève la masse imposante de la *Fábrica de tabacos;* en face, la cathédrale dessine sa silhouette gigantesque, dominée par la statue de bronze qui couronne la Giralda. La *feria de Sevilla* égale en importance les foires les plus considérables de la contrée, comme celles de Santi Ponce et de Mairena, et attire un grand nombre de personnes venues de toutes les parties de l'Andalousie.

Le commerce des chevaux et celui des bestiaux, sont ceux qui donnent le plus d'activité à la foire de Séville : C'est là que nous étudiâmes, dans toute sa pureté, le type du *chalan* ou maquignon gitano, dont la ruse et l'habileté sont proverbiales, et auprès duquel les maquignons, les plus retors du monde entier, sont l'innocence et la naïveté en personne. Les *chalanerías*, ou manœuvres employées par les *chalanes*, formeraient un nombreux recueil; elles sont si bien appréciées en Espagne, que ce mot est devenu synonyme de friponnerie.

Rien n'est animé comme le coup d'œil de la foire de Séville : ici, c'est un *Gitano* qui ouvre la bouche d'un cheval qu'il va vendre, ou vante les formes d'un âne ou d'un mulet; plus loin, c'est un *majo* qui étend sa mante en guise de tapis, devant une maja qui s'avance montée sur un cheval andalous, et coiffée du *sombrero* calañes; un gamin qui fume sa cigarette, ou une Gitana qui dit la bonne aventure; puis les bœufs, les moutons, les *calesas* bariolées de peintures. Les bestiaux sont parqués au milieu du vaste enclos de la foire, au moyen de barrières faites de filets en grosses cordes tout à fait semblables à ceux dont se servent, pour le même usage, les paysans de la campagne de Rome.

Des boutiques, au toit pointu, construites en planches et en toile, s'étendent en longues files d'un bout à l'autre du champ de la *feria* et sont garnies des marchandises les plus diverses; les *botillerías*, où se vendent des liqueurs et des boissons glacées, sont en très-grand nombre; nous remarquâmes que plusieurs de ces boutiques en plein air étaient tenues par des Gitanos; du reste, afin que personne ne l'ignorât, de curieuses enseignes en pur *caló*, s'étalaient au-dessus de l'entrée. Nous en dirons autant des *tabernas*, également tenues par des Gitanos, qui les appellent *ermitas*, ermitages, dans leur langage imagé. Devant ces *botillerías* et ces *ermitas*, stationnaient pendant la soirée des gens que le *manzanilla* ou l'*aguardiente* (eau-de-vie blanche anisée) avaient mis en belle humeur; des *majos* et des *majas*, ornement obligé de toutes les *ferias* andalouses, décochaient sur les passants les plaisanteries les plus amusantes; les *usías* et les *señores del futraque*, comme ils appelaient les *Messieurs* et les personnes en habit, étaient surtout le but de leurs quolibets. Nous entendîmes, notamment, une *maja* interpeller un particulier au nez très-camard, un *chato*, comme disent les Espagnols, et lui chanter en riant ce quatrain, que nous nous empressâmes de consigner sur notre carnet :

Chato, no tienes narices
Porque Dios no te las dió,
A feria se va por todo,
Pero por narices, no!

« Camard, si tu n'as pas de nez, c'est que Dieu ne t'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

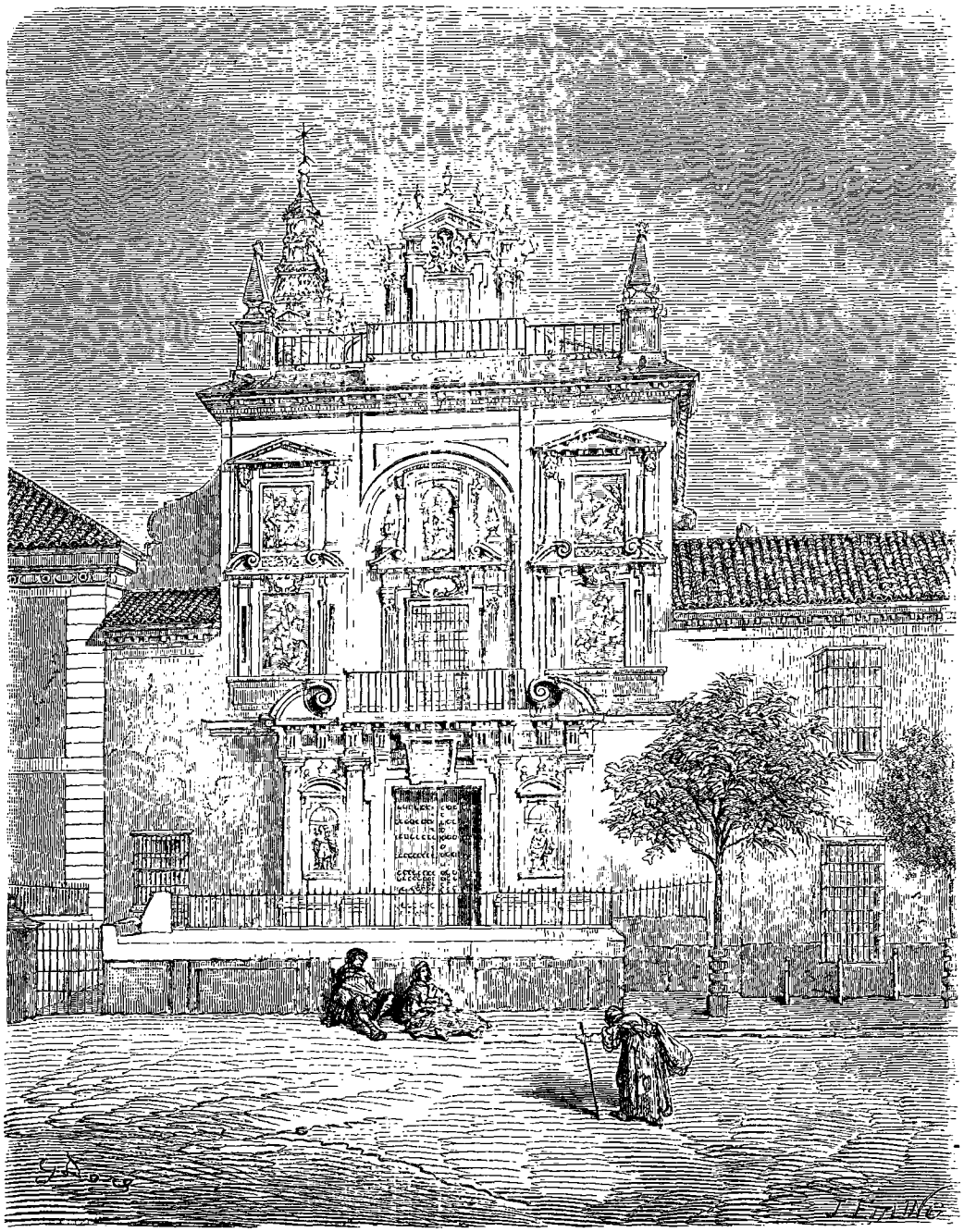
a pas donné : à la *feria* on va acheter de tout, mais des nez, jamais. »

Puis une de ses compagnes ajouta :

Muchos van á la feria
A ver, y no compran nada.

« Beaucoup s'en vont à la feria pour voir, et reviennent sans rien acheter. »

Les enfants avaient aussi leurs divertissements : nous en vîmes des bandes qui s'amusaient à racler les cordes de guitares à quatre réaux (un franc), musique discordante que d'autres gamins accompagnaient en faisant vibrer le *pandero* et la *zambomba :* la zambomba, qu'on appelle aussi *zompimpa*, est un petit instrument qu'on entend dans presque toutes les fêtes andalouses : cet instrument de musique, d'une simplicité primitive, et qu'on dit emprunté aux nègres de la Havane, se compose d'un petit vase cylindrique en terre grossière, sur lequel est tendu, comme la peau d'un tambour, un morceau de parchemin ; au milieu de ce parchemin, est ménagée une toute petite ouverture dans laquelle glisse avec frottement un petit bâton qui rend un son plus ou moins désagréable, suivant qu'on l'agite avec plus ou moins de force.



Façade de l'hospice de la *Caridad*, à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

La nuit s'avançait, et nous rentrâmes dans Séville escortés par des troupes de braves gens en liesse, qui riaient et chantaient en s'apostrophant, mais sans se quereller ; car il faut rendre cette justice aux Espagnols,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils savent conserver, dans leurs plaisirs, une mesure que nous autres Français nous n'observons pas toujours.

La *Noche-buena*, — la bonne nuit, ou la *Noche é Naviá*, — la nuit de la Nativité, comme les Andalous appellent la nuit de Noël, compte encore parmi les réjouissances de Séville ; mais la *velada de San Juan*, la veillée de Saint-Jean, est la plus importante des fêtes populaires de la capitale de l'Andalousie. Dans la soirée du 23 juin, veille de la fête du Précurseur, Séville tout entière se donne rendez-vous sur la vaste *Alameda de Hércules:* ce soir-là, un étranger qui veut s'y rendre n'a pas besoin de guide ; il n'a qu'à suivre le flot bruyant et agité de la population qui s'y porte en foule. C'est ainsi que nous arrivâmes sur la promenade, qui nous offrit un coup d'œil des plus curieux : l'Alameda était entourée de guirlandes de lumières qui présentaient, au premier coup d'œil, l'aspect d'une vaste illumination; cependant ces lumières n'étaient autres que les fanaux qui éclairaient les innombrables boutiques dont la promenade était entourée.

Une odeur forte et pénétrante d'huile chaude nous fit deviner tout d'abord que les marchandes de beignets étaient en majorité : nous ne nous trompions pas ; de nombreux *puestos de buñuelos*, tous tenus par de brunes Gitanas, occupaient les meilleures places, car le mono-

Majos et *majas* revenant de la *feria del Rocío* (environs de Séville). — Dessin de Gustave Doré.

pole de la friture en plein air paraît réservé aux bohémiennes.

D'autres occupent des *puestos de flores*, où sont disposés avec un certain art les œillets, dahlias, et autres fleurs destinées à l'ornement des coiffures andalouses, et des *ramilletes* (bouquets), composés avec beaucoup de goût. *Buñueleras* et *ramilleteras* appellent les pratiques de la voix et du geste : si un monsieur en habit noir, un *señó del futraque*, commet l'imprudence de s'arrêter pour examiner leurs marchandises, il est bien vite entouré et il faut, bon gré mal gré, qu'il finisse par acheter pour quelques *cuartos* aux Gitanas, qui commencent par lui adresser, en le tutoyant, les épithètes les plus flatteuses, telles que *oiyos é mi arma* (yeux de mon âme), etc.: mais s'il refuse d'acheter, malheur à lui. Elles se posent les poings sur les hanches, l'appellent *macabeo* (machabée), et lui adressent mille injures grotesques; enfin, le malheureux ne s'échappe qu'après avoir essuyé une averse de ces imprécations dont le *caló* est si riche, et dont les Gitanas sont si prodigues.

N'oublions pas les *puestos de agua* où se vendent toutes sortes de *bebidas heladas* (boissons glacées), des plus appétissantes : les boutiques, presque toutes ornées de la devise de Séville, le *no* **8** *do* dont nous avons déjà parlé, portent des noms peu en rapport avec leurs marchandises rafraîchissantes; ainsi l'une s'appelle *vulcano*, l'autre *intrépido*, etc.

La *Feria de Torrijos* est une des fêtes ou *romerías* (pèlerinages) les plus renommées des environs de Séville: elle doit son nom à un petit village situé à peu de dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tance de la ville, et où se trouve un ermitage, renfermant un Christ fort vénéré : *el santo Cristo de Torrijos*. Mais ce n'est pas à Torrijos même qu'il faut voir la fête, qui n'est que peu de chose auprès du retour; ce retour, qui a lieu par la *calle de Castilla*, la principale rue du faubourg de Triana, constitue en réalité la véritable fête de Torrijos.

Une heure avant le coucher du soleil, les habitants de la capitale font invasion dans la calle de Castilla, et les deux côtés de la rue se garnissent de siéges de toutes sortes, où les curieux s'installent tant bien que mal; les fenêtres et les balcons sont encombrés de femmes en costume élégant qui, tout en jouant de l'éventail, attendent le passage du cortége. Grâce à la protection spéciale d'un de nos amis de Séville, un balcon nous avait été réservé, et nous assistâmes au défilé, sans perdre le moindre détail de ce curieux tableau de mœurs populaires.

Quelques *majos*, montés sur de beaux chevaux andalous à la crinière épaisse et à la longue queue noire, ouvraient la marche, portant en groupe leur *maja*, qui s'appuyait sur eux en leur passant le bras droit autour de la ceinture, *con su querida en ancas*, comme dit la chanson.

Les *majos* portaient le costume andalous bien connu : le *sombrero calañés*, coquettement posé sur l'oreille, la veste aux nombreux boutons de filigrane d'argent, aux manches ornées de velours et au pot de fleurs brodé dans le dos, sans oublier deux mouchoirs brodés par la *maja*, qui sortaient de deux poches placées sur la poitrine; le reste du costume, tel que nous l'avons déjà décrit, se composait de la ceinture de soie, du pantalon court et des guêtres de cuir avec broderies de soie aux vives couleurs.

Quant au costume de leurs compagnes, nous n'avons jamais rien vu de si amusant et de si grotesque : il faut qu'on sache que les *majas*, si fidèles d'ordinaire au costume national, font exception ce jour-là, et n'ont pas de plus grand plaisir que de s'habiller à la mode de Paris, — *al estilo de Paris;* en un mot, de se déguiser en *señoras*, pour aller se faire admirer à la fête de Torrijos. Elles louent donc pour la circonstance aux *prenderas* (fripières) de Séville des défroques sans nom : robes de soie fanées, chapeaux jaune serin ou vert pomme aux formes impossibles, le tout démodé depuis longtemps; mais ce qu'on a peine à croire, c'est qu'elles semblent très-fières de porter toutes ces vieilleries, bonnes tout au plus à mettre dans un figuier pour effrayer les oiseaux. Et cependant, il faut bien reconnaître que la plupart des *majas* trouvent le moyen d'être encore jolies sous un pareil accoutrement.

Bientôt la foule devint plus intense; des cris joyeux, des voix de femmes accompagnées de divers instruments, se faisaient entendre au loin; le bruit se rapprocha peu à peu, et nous vîmes paraître une longue file de *carros*, espèces de charrettes traînées par deux bœufs aux cornes gigantesques, dont la tête disparaissait presque entièrement sous des *aparejos*, houppes, pompons et franges de laine et de soie aux couleurs les plus éclatantes, disposés en forme de haute pyramide. Chacun de ces *carros* était surchargé de jeunes filles en costume de gala, chantant en chœur des couplets de *seguidillas* ou autres chansons nationales. Quelques-unes de leurs camarades les accompagnaient en tirant de leurs guitares tout le son qu'elles pouvaient rendre, tandis que d'autres faisaient claquer leurs castagnettes ou vibrer leurs *panderos* (tambours de basque), ornés de nœuds de rubans, qu'elles agitaient joyeusement en l'air, tout en échangeant de temps à autre quelques plaisanteries ou *andaluzadas* avec le public des fenêtres et des balcons.

Nous vîmes ainsi défiler plusieurs douzaines de *carros*, dont chacun ne portait pas moins de quinze ou vingt femmes; de chaque côté de la route marchaient un très-grand nombre de promeneurs, dont la plupart se consolaient d'aller à pied en grattant une guitare suspendue à leur cou, ou en élevant en l'air d'énormes *botas*, outres de cuir dont s'échappait pour retomber dans leur bouche béante un mince filet de vin noir.

Malgré ces libations répétées, nous n'avions pas encore vu un seul ivrogne, quand un grand bruit de voix et de rires attira notre attention; nous aperçûmes alors les promeneurs se portant en foule vers un petit âne sur le dos duquel un homme était couché en long : c'était un Gitano ivre mort, que ses camarades ramenaient chez lui; ils n'avaient pas trouvé de meilleur moyen que de l'envelopper dans une vieille mante et de le coucher tout de son long sur un âne, en le fixant au dos de l'animal au moyen de cordes, comme on aurait fait d'un fardeau quelconque. Malheureusement le fardeau, mal assujetti, retombait de temps en temps, et il fallait alors s'arrêter pour l'attacher de nouveau; scènes comiques qui provoquaient des rires sans fin, et toutes sortes de ces ingénieuses plaisanteries dont les Andalous sont si prodigues : ainsi nous entendîmes une jeune femme lui appliquer ce proverbe : *Debajo de una mala capa hay un buen bebedor* (sous un mauvais manteau il y a souvent un bon buveur); ce qui valut au Gitano *borracho* le plus beau succès de la journée.

Les romerías ou pèlerinages de ce jour ne ressemblent guère, il faut bien le dire, à des fêtes religieuses; les danses, le vin, les plaisirs de toutes sortes font oublier les reliques ou les saints qui servent de prétexte aux réjouissances. Aussi le proverbe conseille-t-il aux jeunes gens de ne pas aller à la *romería* pour choisir leur fiancée :

Si fueres á buscar novia,
Que no sea en romería.

Quelques proverbes, bien connus en Espagne, donneront une idée exacte de ce que sont en général les pèlerinages.

Romería de cerca,
Mucho vino y poca cera.

C'est-à-dire qu'à la *romería* voisine, il se consomme plus de vin que de cire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A las romerías y á las bodas,
Van locas todas.

« Aux noces et aux pèlerinages, il ne manque jamais de femmes évaporées. »

D'après un autre proverbe, celui qui fréquente assidûment les pélerinages se sanctifie bien tard, ou ne se sanctifie jamais :

Quien muchas romerías anda
Tarde ó nunca se santifica.

Ces fêtes espagnoles, qu'on appelle aussi *romerajes*, tirent leur nom de Rome, car la capitale du monde chrétien était autrefois le but des grands pèlerinages, et on s'y rendait de toutes les provinces de la Péninsule. Plus d'une fois les *romerajes* espagnols nous ont fait penser aux fêtes de ce genre qu'on célèbre avec tant d'empressement dans quelques départements du midi de la France, et que les Provençaux appellent également des *romerages*.

Une des plus curieuses fêtes qu'on puisse voir en Andalousie, c'est celle du *Rocio :* la madone qu'on y vénère porte le nom poétique *Virjen del Rocio*, la Vierge de la Rosée.

Le pèlerinage du *Rocio* a lieu dans le petit village de ce nom, situé non loin de la ville d'Almonte, à une douzaine de lieues de Séville ; il attire une foule considérable et on y vient non-seulement de la capitale de l'Andalousie, mais de Cadiz, de Jerez, de Huelva, et même des pays portugais voisins de la frontière d'Espagne.

Quand nous arrivâmes au *Rocio*, les environs du village étaient déjà occupés par une quantité de pèlerins et par des marchands de chevaux et de bestiaux, qui campaient dans les champs voisins ; rien de curieux comme ces campements en plein air : *carros*, *galeras* et autres véhicules du même genre sont rangés en cercle, de manière à former une enceinte; c'est au milieu de cette enceinte qu'on fait la cuisine, cuisine fort peu compliquée, car on n'emploie guère d'autre vase qu'une *caldera* suspendue à chaque véhicule, chaudron de fer qui sert également à faire boire les animaux lorsqu'on rencontre une fontaine, ou une rivière ayant de l'eau. Quant aux lits, ils ne sont pas plus compliqués que les ustensiles de cuisine ; on les porte avec soi ; la nuit arrivée, chacun se roule dans sa mante et s'endort, avec la terre pour matelas et son coude pour oreiller.

Nous assistâmes dans la matinée au défilé de la procession, où l'on porte solennellement l'image de la *Virjen del Rocio;* cette ancienne peinture, noircie et enfumée, se voyait au fond d'une espèce de petite chapelle placée sur un *carro* aux roues énormes, traîné par deux bœufs à l'air débonnaire, la tête et les cornes surchargées de pompons, de franges et de guirlandes. Le petit temple était orné de rideaux de mousseline blanche et de dentelle, entremêlés de nœuds et de bouquets de fleurs; plusieurs lanternes accompagnaient l'image vénérée, et des rubans de soie, partant des angles de la chapelle ambulante, venaient s'attacher à la tête des bœufs.

En tête du cortége marchait un Andalou en costume national, qui tenait dans la main droite un fifre dont il tirait des sons aigus, et frappait de la main gauche un tambour suspendu à son cou; cette musique naïve nous rappela tout à fait le tambourin et le galoubet, accompagnement obligé de tous les *romerages* provençaux. Venaient ensuite les *majos* en costume de gala, tenant à la main une longue *vara* ou bâton à l'extrémité fourchue, et accompagnés de leurs *majas* aux cheveux ornés de fleurs, parées de leurs robes à volants et de leurs châles en crêpe de chine jaune ou cerise; les unes jouaient du tambour de basque, d'autres des castagnettes; de nombreuses guitares, bien entendu, faisaient aussi leur partie dans ce concert, sans parler des chants, des cris de joie des femmes et des enfants.

Derrière le char de la madone venait une longue file de *carros* chargés de jeunes filles, comme ceux que nous avions déjà vus au retour de la *feria de Torrijos;* puis des *majos* montés sur des *potros* andalous à la longue crinière, portant en croupe leurs compagnes affublées de ces vieilles toilettes de *señoras* dont nous avons parlé, et qui se croyaient sans doute à la dernière mode de Paris.

Les marchands en plein air durent faire ce jour-là de brillantes affaires : la foule se pressait autour des Gitanas qui faisaient frire leurs beignets dans l'huile rance, et assiégeait les boutiques des *avellaneras*, surchargées de noisettes qui s'élevaient en monticules sur des tables de bois. Mais les marchandes d'*alfajores* attirèrent surtout notre attention; ces gâteaux, de nom et d'origine arabe, sont faits de sucre et d'épices, et sont ordinairement vendus par de brunes *serranas* (montagnardes) d'une beauté remarquable. Le costume de ces *serranas* diffère complétement du costume andalous : la coiffure se compose d'un chapeau de feutre noir à larges bords, et d'une espèce de capuchon de laine noire qui couvre la tête et retombe sur les épaules ; les cheveux, comme ceux des Suissesses, forment une longue natte terminée par un nœud de rubans; les manches du justaucorps sont ornées de nombreux boutons de filigrane d'argent, et une jupe courte, rayée de bleu et de blanc, laisse voir un petit pied finement chaussé.

La fête du *Rocio*, comme toutes les fêtes andalouses, se termina par des danses nationales, et Doré y fit une ample moisson de croquis, que nous ne tarderons pas à utiliser.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysans andalous se rendant à la *feria* de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *bolero*. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Les fêtes religieuses de Séville : les *Pasos*. — Judas Iscariote. — *Jesus Nazareno del Gran Poder*. — Un cierge monstre : le *Cirio Pascual*. — Les *Cofradías;* les *Nazarenos;* les *Caperuzas*. — *La Entrada del Cristo en Jerusalén*. — La *Prision del Señor*. — Les *Tinieblas* et le *Miserere* à la cathédrale. — Le *Monumento*. — Les processions du Vendredi Saint. — Le cortége de *la Mort* et l'*Établissement de l'Église* en tableaux vivants. — Le Marché aux agneaux. — Le dimanche de Pâques : une *corrida* extraordinaire.

Les fêtes religieuses de Séville, surtout celles qui ont lieu pendant la semaine sainte, sont les plus suivies et les plus curieuses, et sont comparables aux cérémonies de Rome; à propos de ces *funciones*, comme on dit en Espagne, il faut nommer en première ligne les *Pasos*. Ce mot, qui signifie dans sa plus stricte acception une figure de Notre-Seigneur pendant sa Passion, s'applique généralement à des groupes en bois sculpté de grandeur naturelle, conservés dans les églises, et que l'on porte processionnellement dans les rues de la ville pendant la semaine de la Passion.

Autrefois les sculpteurs espagnols les plus renommés, comme Becerra, Alonzo Cano, Montañés et autres ne dédaignaient pas de sculpter des *Pasos*, qu'il peignaient toujours eux-mêmes; beaucoup d'églises conservent encore de ces sculptures : nous avons vu dans une des salles basses du Musée de Valladolid une suite de figures

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sculptées en bois au seizième siècle et représentant, avec le réalisme le plus étrange, différents personnages de la Passion, vêtus des costumes du temps : c'est un des anciens *Pasos* les plus curieux qu'on puisse voir en Espagne.

Aujourd'hui les *Pasos* se font encore en bois sculpté comme ceux d'autrefois, et sont peints comme l'étaient les sculptures du moyen âge; il y a même dans toutes les grandes villes d'Espagne des artistes spéciaux, — *pintores de esculturas*, dont l'unique occupation est de peindre les *Pasos* et autres sculptures religieuses. Il existe certaines traditions que l'on suit rigoureusement pour les couleurs à donner aux vêtements des divers personnages : par exemple ceux de la sainte Vierge sont toujours peints en bleu et blanc, et saint Jean est habillé en vert. Quant à Judas Iscariote, qui figure souvent dans les *Pasos*, où il joue naturellement le rôle de traître, il est invariablement représenté avec des vêtements jaunes. Cette couleur est sans doute employée en souvenir d'un usage du moyen âge, qui obligeait les juifs d'Espagne à porter des habits jaunes; et on sait que plus tard le jaune fut adopté comme couleur du *San Benito*, ce dernier et lugubre vêtement des condamnés de l'Inquisition.

Toutes les églises de Séville possèdent leurs *pasos;* un des plus curieux est celui connu sous le nom de *Jesus Nazareno del Gran Poder*, c'est-à-dire littéralement Jésus Nazaréen de la grande puissance ; il appartient à l'église de San Lorenço, et on le cite comme un des meilleurs ouvrages du sculpteur Montañes.

Le Christ, vêtu d'une longue robe de velours noir surchargée de broderies d'or et d'argent, y est représenté portant sa croix : cette croix, de très-grande dimension et d'un travail extrêmement précieux, est ornée d'incrustations d'ivoire, d'écaille et de nacre. De chaque côté du Christ deux anges debout, les ailes déployées, portent dans leurs mains des espèces de lanternes; quatre lanternes beaucoup plus grandes sont placées aux coins de la terrasse qui supporte le *paso*.

Un jour que nous étions à notre fenêtre, le *Cristo del Gran Poder* passa dans la rue, porté suivant l'usage par les membres d'une des *cofradias* ou confréries religieuses si nombreuses à Séville; les porteurs étaient cachés par une espèce de draperie tombant jusqu'à terre, en sorte qu'on aurait pu croire que toute cette masse fort lourde se mouvait d'elle-même. Nous nous glissâmes non sans peine au milieu de la foule compacte qui accompagnait le *paso* jusqu'à la cathédrale; car l'usage veut que les *pasos* de toutes les églises de Séville s'y rendent pour y faire une station.

C'est le dimanche des Rameaux que commencent les fêtes : dans la matinée on célèbre sous les voûtes majestueuses de la cathédrale la cérémonie de la bénédiction des palmes. On sait l'énorme consommation de palmes qui se fait en Espagne; nous avons déjà dit que les environs d'Elche en fournissent chaque année une très-grande quantité qui sont expédiées dans toutes les provinces. Nous avons dit aussi de combien de façons on sait les tresser. La plupart des balcons en sont ornés, car les palmes, suivant une croyance très-répandue, ont la vertu de préserver les maisons de la foudre, vertu qu'on attribue également, dans certaines campagnes des environs de Paris, aux tisons provenant du feu de la Saint-Jean.

Il paraît que, d'après un usage très-ancien, le chapitre de la cathédrale de Séville envoie chaque année une certaine quantité de ces palmes aux chanoines de Tolède qui, en échange de cette gracieuseté, font présent chaque année au chapitre de Séville de la cire qui sert à faire le *Cirio Pascual*. Ce fameux cierge pascal, que sa dimension colossale a fait comparer à un mât de navire et à une colonne de marbre blanc ne pèse pas moins de quatre-vingts *arrobas*, c'est-à-dire environ un millier de kilogrammes, et sa hauteur est de neuf *varas*, ou de plus de huit mètres; c'est le samedi saint qu'on allume le *cirio pascual*, et pendant tout le temps qu'il brûle, un enfant de chœur est constamment occupé à recueillir les énormes amas de cire qui coulent le long du cierge-monstre.

Dans l'après-midi du dimanche des Rameaux, les nombreuses processions qui accompagnent les *Pasos* se donnent rendez-vous dans la rue la plus fréquentée de Séville, la Calle de las Sierpes, devant le Tribunal ecclésiastique; elles traversent ensuite la place de la *Constitucion* et suivent la *Calle de Génoa* pour entrer dans la cathédrale par la porte San Miguel ; après l'avoir traversée dans toute sa longueur, les processions sortent par la porte opposée, et reviennent à leur point de départ.

Un ami nous avait offert un balcon à l'angle de la *Calle de Génoa* et de la *Plaza de la Constitucion :* nous acceptâmes avec empressement, car il n'est pas de meilleure place pour voir les processions religieuses de Séville. Le *Paso* qui était en tête est connu sous le nom de — *Conversion del Buen Ladron*, — la conversion du bon larron : on y voit le Christ en croix entre les deux larrons, avec des anges portant les instruments de la Passion, et les grandes lanternes qui figurent dans tous les *Pasos*. En tête du cortége marchaient quelques soldats et un officier de cavalerie en grand costume et l'épée à la main; ensuite venait l'étendard de la *Cofradia*, porté par un des *cofrades* ou membres de la confrérie, sur lequel on voyait d'un côté les armes pontificales avec cette inscription : *Archicofradia pontificia;* et de l'autre côté, au-dessus des armes d'Espagne : *El rey Hermano Mayor;* ce qui signifie que le roi était grand maître de la confrérie ; puis, marchaient sur deux rangs, un certain nombre de personnages qui jouent un rôle important dans les processions religieuses, et qu'on appelle *los Nazarenos* ou les Nazaréens. Ce nom vient sans doute de ce que ces pénitents portaient anciennement en souvenir de Jésus de Nazareth, de longs cheveux, une couronne d'épines sur la tête, et une lourde croix sur l'épaule. Peut-être aussi les nomma-t-on ainsi en souvenir du nom de Nazaréens qui fut donné aux premiers chrétiens, nom qui leur a été conservé par les musulmans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le costume des *Nazarenos* consiste aujourd'hui en une grande *caperuza*, espèce de grand capuchon pointu d'un demi-mètre de haut pour le moins, assez semblable à un long cornet ou à un bonnet de nécromancien; à la hauteur du front, descend de la *caperuza* un long voile qui couvre le visage et le cou, et dans lequel sont ménagées deux ouvertures pour les yeux; une tunique, serrée à la taille par une large ceinture, tombe jusqu'aux pieds, et se termine par une très-longue queue tout à fait semblable à celle des robes de cour à la mode sous l'Empire, et qu'on recommence à porter depuis quelques années. Quand ils sont dans la cathédrale, les *Nazarenos* laissent traîner la queue de leur tunique; mais dans la rue ils la tiennent à la main en la roulant sur leur bras, en ayant soin de la relever de manière à laisser voir des bas blancs soigneusement tirés, et leurs pieds chaussés d'escarpins à boucle d'argent, coquetterie qui nous parut assez étrange en cette circonstance.

Au milieu du cortége, nous remarquâmes encore les *hermanos mayores*, dont la dignité correspond à peu près à celle de grand maître, portant de riches écussons d'argent ornés des emblèmes de la confrérie; puis les *muñidores*, espèces de maîtres des cérémonies, également habillés en *Nazarenos*, c'est-à-dire dans le singulier costume que nous venons de décrire; les *munidores* tenaient à la main, comme les anciens hérauts, de longues trompettes d'argent ornées de riches draperies de soie, avec un grand luxe de broderies, de franges et de glands.

Derrière les *hermanos mayores* venaient des *mozos de cordel*, c'est-à-dire de simples commissionnaires, marchant deux par deux, et portant, suspendues à leur cou, de grandes corbeilles pleines de cierges : ce détail assez singulier au premier abord, ne nous étonna guère, car nous l'avions déjà remarqué dans les processions religieuses qui se font dans le midi de la France.

Au milieu de la procession se trouvait le *Paso* de la confrérie, représentant l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem; au centre de ce *Paso*, qui est un des plus grands de Séville, on voit, au milieu des murs de Jérusalem, une porte crénelée sous laquelle passe le Christ monté sur une ânesse et suivi de ses apôtres, qui portent à la main des palmes d'un travail compliqué; devant le Rédempteur se tiennent des Juifs qui paraissent l'acclamer, et qui étendent leurs manteaux sous ses pieds. Les nombreux personnages de ce *Paso*, sculptés de grandeur naturelle, sont couverts de vêtements de soie, de drap ou de velours, ce qui produit un effet des plus bizarres.

Nous avons dit que les *Pasos* étaient placés sur une espèce de table ou de plate-forme d'où pend une draperie qui tombe jusqu'à terre, de manière à cacher les hommes qui sont dessous et qui portent la lourde madone. Comme ceux-ci ne peuvent voir ce qui se passe au dehors, un des membres de la confrérie les avertit au moyen de deux coups de heurtoir quand ils doivent faire halte, et ce signal est répété à tous les autres *Pasos* qui s'arrêtent aussitôt en même temps.

A la fin du cortége du *Paso de la entrada de Jesu Cristo en Jérusalén* marchait le clergé de l'église à laquelle il appartient, suivi de quelques compagnies d'infanterie et d'une musique militaire qui jouait des airs de circonstance.

Le lundi et le mardi de la semaine sainte, il n'y a dans Séville aucune cérémonie religieuse extérieure, mais le mercredi nous nous rendîmes de bonne heure à la cathédrale, où l'on chantait la Passion : quand on arrivait à ces paroles : *et velum templi scissum est* (et le voile du temple se déchira....) on entendait le bruit d'un voile qui se déchirait en réalité, puis on imitait, par les mêmes moyens qu'on emploie au théâtre, le tonnerre et les éclairs qui se produisirent au moment où le Christ rendit le dernier soupir.

Ce jour-là, les *Pasos* recommencèrent à parcourir les rues de la ville; le premier que nous vîmes était celui de *La Oracion* del Huerto (la prière dans le jardin des Oliviers); venait ensuite celui de la *Prision del Señor*, qui représente le Christ, la corde au cou, traîné en prison par une troupe de Juifs portant toutes sortes d'armes bizarres; d'autres sont représentés portant des lanternes à la main, et une particularité nous frappa, c'est qu'on avait poussé l'exactitude jusqu'à garnir ces lanternes de bougies allumées.

Vinrent ensuite une quantité d'autres *Pasos*, qui représentaient le Christ à la colonne, la Flagellation, l'*Ecce Homo*, le Couronnement d'épines, Ponce Pilate se lavant les mains devant le peuple, et d'autres sujets empruntés à la Passion.

Dès que la nuit est arrivée, commence à la cathédrale l'office des ténèbres — *tinieblas* — qui attire une grande partie de la population de Séville; nous ne voulions pas manquer d'entendre le *Miserere*, qu'on chante après les ténèbres et dont on nous avait beaucoup vanté l'exécution; la foule était tellement compacte dans l'immense nef que nous ne parvînmes pas sans difficulté à trouver place : le *miserere*, qui ne dura pas moins d'une heure, fut chanté d'une manière très-remarquable, et les nombreux instrumentistes, choisis parmi les meilleurs musiciens de Séville, nous parurent dignes des chanteurs. Le chapitre de Séville, suivant un usage établi dans la plupart des églises espagnoles, met au concours l'emploi de *maestro de capilla*, et comme il rétribue très-largement les maîtres de chapelle, la musique de la cathédrale jouit dans toute l'Espagne d'une réputation méritée.

Les cérémonies du jeudi saint sont encore plus pompeuses que celles des jours précédents : dans la matinée, le cardinal-archevêque de Séville consacre les saintes huiles; on ne peut se figurer la richesse des vêtements sacerdotaux du clergé, extrêmement nombreux, de la cathédrale de Séville. Nous avions remarqué les personnages qui assistaient le cardinal-archevêque, six dignitaires chapés et mitrés, que nous prîmes d'abord pour des évêques; mais le *sacristan mayor* qui, grâce à la recommandation d'un ami, avait eu l'obligeance de nous accompagner, nous apprit que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux que nous prenions pour des évêques étaient simplement des chanoines du chapitre qui ont, à ce qu'il paraît, le privilége de porter la chape et la mitre.

C'est aussi le jeudi saint qu'on porte processionnellement, jusqu'au fameux *monumento*, le saint sacrement, ou le *Santisimo*, comme disent les Espagnols. Le *monumento*, exécuté vers le milieu du seizième siècle par un artiste italien connu en Espagne sous le nom d'*Antonio Florentin*, est une espèce de temple de dimensions colossales, entièrement construit en bois et qui se démonte pièce par pièce; cette opération exige beaucoup de temps et un grand nombre de bras : on nous a assuré qu'il ne fallait pas moins de trois semaines pour monter le *monumento*. Ce temple, qui a la forme d'une croix grecque, se compose de quatre étages soutenus par des colonnes d'ordre dorique, ionique, corinthien et composite; il est orné de statues colossales représentant Abraham, Melchisédech, Aaron, Moïse, plusieurs saints et différents sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament.

C'est dans le *trascoro*, c'est-à-dire derrière le chœur, sur l'emplacement même occupé par le tombeau du fils de Christophe Colomb, qu'on élève le *monumento :* quand il est éclairé, l'effet est vraiment magique; les cierges, au nombre de près de huit cents, représentent, assure-t-on, environ trois mille trois cents livres de cire.

Le jour solennel du vendredi saint, les *Pasos* sont plus nombreux que les jours précédents : le plus curieux de tous est celui qu'on appelle le *Santo Entierro :* les personnages qui le composent ne sont pas en bois, comme ceux des autres *Pasos*, mais bien en chair et en os.

Nous vîmes d'abord un personnage figurant la Mort, une faux à la main, assise sur le Monde, au-dessus duquel s'élevait la Croix; à la suite venaient quelques enfants habillés en anges : l'un représentait saint Michel en costume de guerrier, l'épée à la main, un autre figurait l'Ange gardien, *el Santo Angel de la Guarda*, conduisant l'*homme* par la main : *l'homme* était un bambin de trois ou quatre ans, qui grelottait dans son maillot, et qui paraissait fort décontenancé au milieu de tous les personnages allégoriques. Deux autres enfants représentaient saint Gabriel, une branche de lis à la main, et saint Raphaël en costume de pèlerin, portant d'une main un bourdon, et de l'autre un poisson. Le Christ, enfermé dans un tombeau de verre, et entouré des soldats traditionnels vêtus à la romaine, était suivi de la Sainte Vierge, de saint Jean, de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et de quelques autres personnages. Cette étrange procession, entièrement composée de personnages vivants, nous rappela à la fois les tableaux vivants et les naïfs mystères du moyen âge.

Le lendemain, jour du samedi saint, nous vîmes encore une procession allégorique représentant l'Établissement de l'Église : sur un trône de nuages se tenait Dieu le Père, ayant à ses côtés Dieu le Fils et le Saint-Esprit; des cinq plaies du Fils coulaient autant de filets de sang qui tombaient sur l'Église, et lui donnaient la vie; l'Église était représentée par une jeune fille habillée en prêtre, ce qui produisait l'effet le plus singulier. C'était également une jeune fille, les yeux bandés, agenouillée aux pieds de Dieu le Père, qui figurait la Foi.

Les processions de Séville, avec leurs nombreux pénitents masqués et couverts de cagoules, ont un aspect étrange et presque lugubre ; c'est comme un souvenir des auto-da-fé de l'inquisition : ceci nous remet en mémoire un spectacle vraiment lugubre, dont nous fûmes plus d'une fois témoins : un misérable cercueil, traîné par un cheval lancé au trot était précédé de quelques indigents portant des croix et des lanternes, et courant à toutes jambes, comme des gens qui ont hâte de se débarrasser d'une tâche importune : c'était un convoi de pauvre : un *entierro de limosna*.

Dans l'après-midi du samedi saint, nous nous rendîmes à la *Puerta de Carmona* pour voir le marché aux agneaux ; il s'en consomme, à l'époque des fêtes de Pâques, une quantité prodigieuse : plusieurs milliers de ces pauvres petits animaux étaient parqués en dehors de la ville, et maintenus par ces barrières en filets de cordes dont nous avons déjà parlé à l'occasion de la foire de Séville.

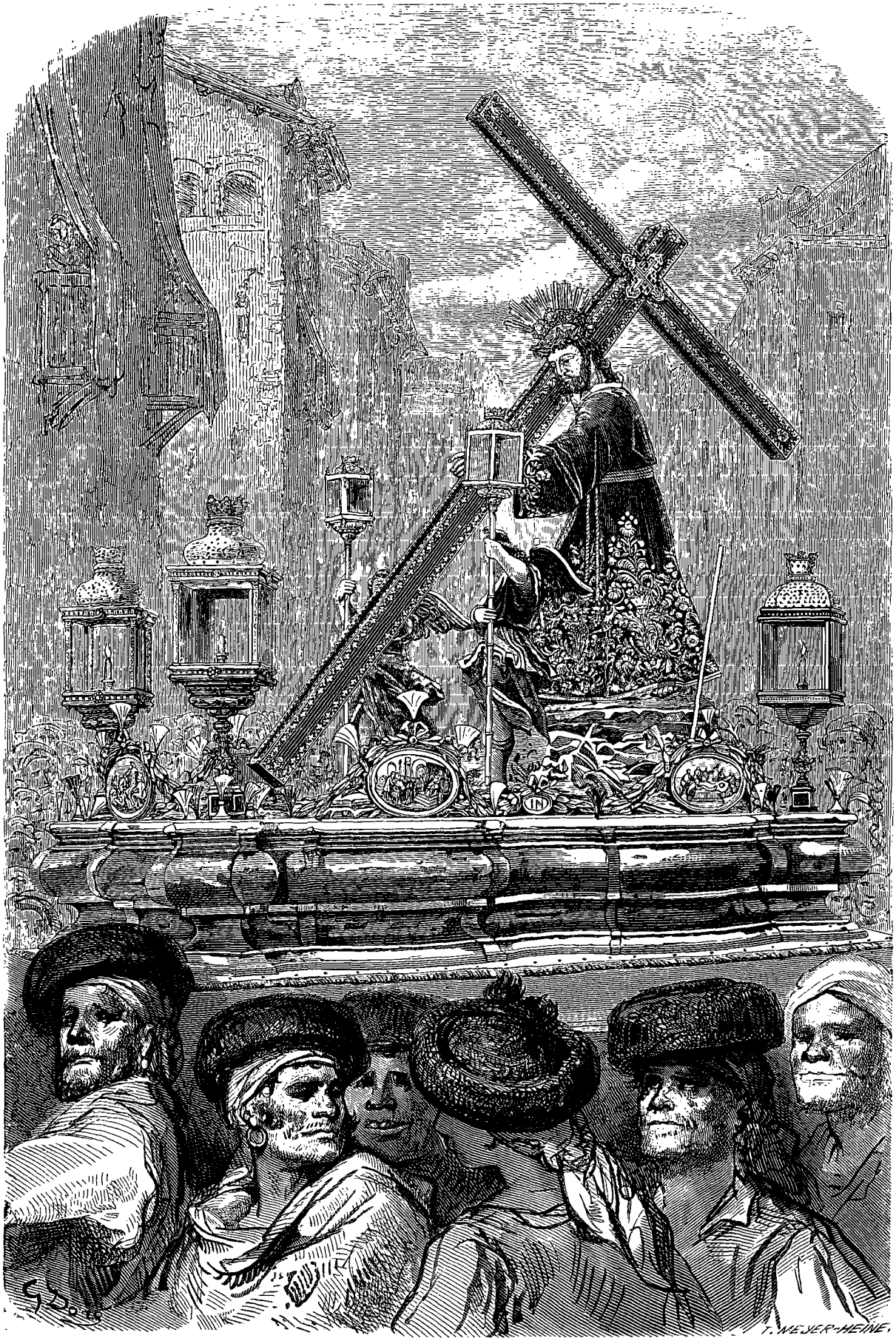
Le dimanche de Pâques, il y eut toutes sortes de spectacles, y compris, bien entendu, des combats de taureaux. On donna ce jour-là des *courses portugaises* qui, pour être moins sanglantes que les *corridas* ordinaires, n'en étaient pas moins curieuses. Nous vîmes également *une* jeune *Espada* tuer deux taureaux de sa jolie main ; ensuite vinrent des courses *à la Portugaise*, moins sanglantes, mais tout aussi intéressantes que les *corridas* ordinaires; enfin un *torero*, monté sur de hautes échasses, tua plusieurs taureaux aux applaudissements de la foule, car pour le public espagnol une fête de taureaux n'est pas complète si le sang n'y coule pas. Ainsi se termina cette curieuse *corrida*, sur laquelle nous reviendrons avec plus de détails.

Les anciennes danses gaditanes. — Martial et les danseuses de Cadiz. — *Telethusa*. — La *Puella gaditana*. — Pline le Jeune et Pétrone. — Les crotales antiques et les castagnettes. — De l'antiquité des castagnettes. — La bibliographie de cet instrument. — La *crotalogia*. — La *pandereta*.

On peut dire que l'histoire de la danse, en Espagne, remonte presque aussi haut que celle de la nation elle-même : les danseuses gaditanes, si connues dans l'antiquité que souvent on les appelait simplement Gaditanes, — *Gaditanas*, étaient renommées à Rome entre toutes, comme les plus habiles et les plus séduisantes, de même que les musiciens de Cordoue, l'antique *Corduba*, étaient fameux dans le monde romain.

Les Basques, qui passent généralement pour les plus anciens habitants de la Péninsule et dont les origines échappent à toutes les recherches, ont été de tout temps aussi passionnés pour la danse que les peuples de la Bétique; et aujourd'hui encore il est peu de provinces de l'Espagne, où ce divertissement soit aussi en faveur parmi le peuple que dans les provinces basques et l'Andalousie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un *paso*, à Séville : *Jesus Nazareno del gran Poder* (processions de la semaine sainte, à Séville). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un grand nombre d'auteurs latins se sont plu à célébrer les grâces et l'habileté des danseuses espagnoles d'autrefois.

Martial, qui était Espagnol, comme on sait, n'oublie pas dans ses épigrammes les séduisantes danseuses gaditanes, célèbres dans le monde entier et si recherchées à Rome. Les élégants de la grande ville se plaisaient, dit-il, à fredonner les chansons de la *folâtre Cadix*, — *jocosæ Gades*, — ville très-corrompue, si nous en croyons le poëte de Bilbilis[1], qui vante la grâce de *Telethusa*, une danseuse fort à la mode de son temps.

Plus loin, Martial décrit en deux vers, qui sont absolument intraduisibles, car

.... le lecteur français veut être respecté,

la danse de la *Puella gaditana*, de la jeune fille de Cadix.

Pline le Jeune, dans une lettre à Septicius Clarus, nous apprend que de son temps une fête n'aurait pas été complète si on n'avait fait venir des danseuses andalouses : après avoir reproché à son ami d'avoir manqué à la promesse qu'il lui avait faite d'assister chez lui à un repas frugal; « mais, ajoute-t-il, vous avez préféré, chez je ne sais qui, des huîtres, des poissons rares et des *danseuses gaditanes.* »

Pétrone, l'arbitre des élégances, n'a pas oublié, dans son Satyricon, les séduisantes filles de *Gades;* Silius Italicus, Appien, Strabon et bien d'autres qu'il serait trop long de citer, ont vanté l'habileté chorégraphique des gaditanes.

Ces danses de l'antique Gades, qu'un auteur allemand, Huber, appelle la « poésie de la volupté » (Die poesie der wollust), doivent être probablement de celles que nous voyons représentées sur quelques-uns des monuments de l'époque romaine qui sont parvenus jusqu'à nous.

Un auteur anglais a prétendu que la fameuse Vénus Callipyge n'était autre, sans aucun doute, que la reproduction exacte d'une danseuse gaditane célèbre à Rome, et, ajoute-t-il, probablement l'image de Telethusa elle-même, cette ballerine chantée par Martial, et dont nous venons de parler.

Le chanoine Salazar, qui vivait au dix-septième siècle, affirme dans ses *Grandezas* de Cadix que les danses andalouses de son temps n'étaient autres que celles si célèbres dans l'antiquité. Le P. Marti, doyen d'Alicante, connaissait à fond les danses en faveur de son temps à Cadix, et qu'il appelait *délices gaditanes, delicias gaditanas :* si nous l'en croyons, c'étaient bien aussi les danses anciennes, mais très-perfectionnées, à tel point, que celles-ci et même la fameuse *chordaxa* phrygienne ne devaient être auprès que de simples bagatelles.

D'autres savants non moins graves ont daigné s'occuper, même en latin, des danses espagnoles, et étudier les rapports que celles-ci pouvaient offrir avec celles qui passionnaient tant les Romains; c'est ainsi qu'ils ont retrouvé dans la *crissatura* le fameux *meneo;* le *lactisma* n'était autre que le *zapateado,* dont le nom indique que la danseuse frappe le sol du pied, ou le *taconeo,* quand des coups de talon, appliqués en cadence, servent à marquer la mesure; et ainsi de suite, car nous n'en finirions pas si nous voulions entrer dans les détails techniques, sur lesquels cependant de graves théologiens n'ont pas dédaigné de s'appesantir.

Une particularité qui montre combien les danses andalouses d'aujourd'hui offrent de rapport avec les anciennes danses gaditanes, c'est l'usage des castagnettes qui s'est perpétué, sans beaucoup de changements, pendant près de deux mille ans. De nos jours, comme autrefois, les castagnettes font essentiellement partie de la danse, surtout de la danse populaire; car les *castañuelas* sont assurément une des *cosas de España,* — une des choses espagnoles par excellence. C'est à ce point qu'un de nos vaudevillistes a pu faire adresser par un de ses personnages cette interpellation à un Hidalgo dont la nationalité est mise en doute :

« Vous êtes Espagnol? Montrez-moi vos castagnettes! »

Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'un de nos compatriotes osait tourner en ridicule cet instrument bavard et bruyant : un voyageur du dix-septième siècle nous apprend que les Espagnols avaient déjà, de son temps, une prédilection marquée pour les castagnettes :

« Ils sont extrêmement amoureux, dit-il, de jouer d'un instrument qu'ils appellent *castañetas,* et qui ressemble fort aux *cliquettes* des gueux de nostre pays, n'estimant pas d'harmonie plus douce. »

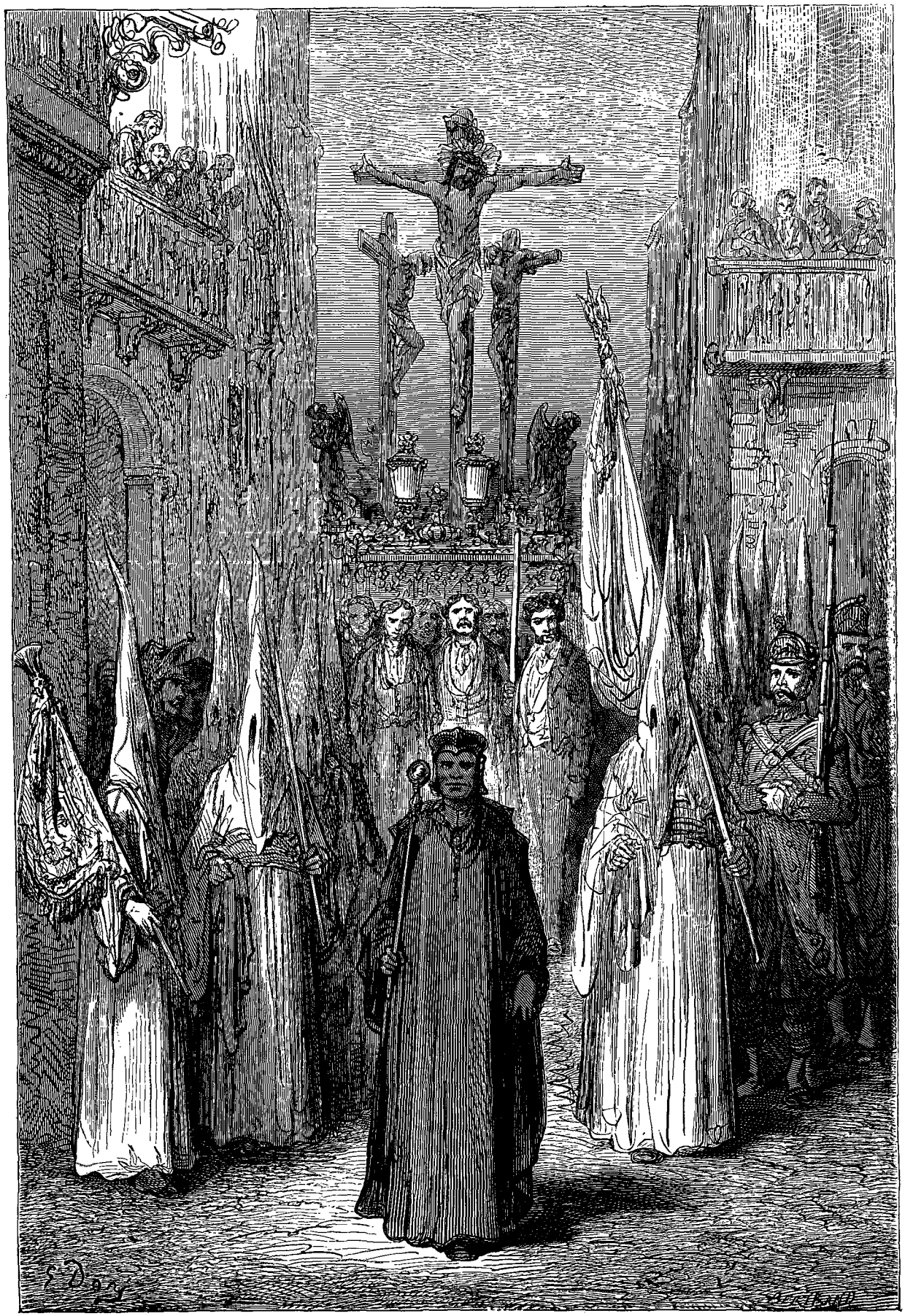
Les *crotalia* des anciens étaient, sauf très-peu de différence, le même instrument que la *castañuela* espagnole : ils étaient également composés de deux parties creuses, qui, frappées l'une contre l'autre, produisaient un bruit sec; la forme et la dimension étaient à très-peu de chose près les mêmes. Il est vrai que les *crotalia* étaient plus souvent en bronze, mais on en faisait aussi en bois comme aujourd'hui.

Il paraît que les dames romaines, au temps de l'Andalous Trajan, se plaisaient à jouer de cet instrument; elles arrivaient même, sous ce rapport, à un luxe tellement insensé, qu'elles choisissaient, pour faire fabriquer leurs *crotalia,* des perles d'une grosseur extraordinaire et de la forme d'une amande. C'est Pline le Jeune qui nous l'apprend : « Elles les perçaient, dit-il, dans la partie supérieure, de manière à pouvoir les suspendre à leurs doigts et à leurs oreilles, et trouvaient un grand plaisir à entendre le son que rendaient les perles en se heurtant; elles appelaient ce passe-temps faire des crotales, — *facere crotalia.* » Que diraient de cette fantaisie les *boleras* actuelles de Séville, de Cadix ou de Malaga, qui croient avoir atteint le dernier degré du luxe, quand elles ont ajouté un cordon de soie, orné de quelques fils d'or et d'argent, à leurs modestes castagnettes d'ivoire ou de bois de *granadillo?*

Un auteur espagnol du siècle dernier déplore la fécondité de ses compatriotes, qui de son temps se mêlaient d'écrire sur tous les sujets, *jusque sur les cas-*

1. Bilbilis, patrie de Martial, était une ville des Celtibères qui porte aujourd'hui le nom de *Calatayud.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cofrades (pénitents) accompagnant un *paso*. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tagnettes. — *Hasta de las castañuelas!* s'écrie-t-il douloureusement. Et il avait raison, car nous avons sous les yeux un volume in-douze, imprimé *en la imprenta real*, dans l'imprimerie royale, en 1792, avec ce titre assez curieux : *Crotalogia, ou science des castagnettes, instruction scientifique sur la manière de jouer des castagnettes en dansant le Bolero, et de pouvoir facilement et sans maître accompagner tous les pas qui font l'ornement de cette gracieuse danse espagnole*, etc.... Nous abrégeons le titre qui remplit à lui seul près d'une page. L'auteur de cet ouvrage didactique se nomme *El Licenciado Francisco Agustin Florencio*, et, le croirait-on? son œuvre bien digne de passer à la postérité eut cinq éditions successives.

Il paraît que le succès de la *Crotalogia* empêchait de dormir un certain *Juanito Lopez Polinario*, car ce personnage attaqua le *Licenciado* dans une brochure intitulée *Impugnacion literaria*, etc. (Combat littéraire). Mais l'auteur qui nous paraît mériter la palme, c'est *Don Alejandro Moya :* cet écrivain, voyant les castagnettes injustement attaquées, les vengea noblement dans un livre qui porte le titre d'*El triunfo de las castañuelas, O mi viage á Crotalopolis*, c'est-à-dire, le Triomphe des castagnettes ou Mon voyage à Crotalopolis (la capitale des castagnettes).

Le licencié Florencio, dans sa préface, — et, soit dit en passant, il nous paraît vouloir se moquer tant soit peu de son lecteur, — commence par parler, à propos de castagnettes, de Christophe Colomb et de Galilée; puis rentrant enfin dans son sujet, il témoigne le regret que personne, avant lui, n'ait seulement noirci quatre pages de papier sur cet intéressant sujet, et il exprime le désir que son livre soit aussi utile aux *Petimetros* et aux *Petimetras* (petits maîtres et petites maîtresses), qu'aux *Manolos* et aux *Manolas*, aux *Majos* et aux *Majas*, c'est-à-dire aux gens du peuple. Par malheur, ajoute-t-il, je n'oserai plus me montrer à la *Puerta del Sol*, dans la crainte d'entendre dire à chaque instant :

« Regardez : voici l'auteur de la *Crotalogia!*

— Ah! c'est le professeur de castagnettes! » etc.

L'auteur continue en exposant les règles qu'on doit suivre pour accorder son instrument favori avec le son de la guitare, et l'accommoder au rhythme du *Bolero* et du génie des *Seguidillas;* puis il cite une joueuse de castagnettes célèbre, *Copa Syrisca*, chantée par Virgile, et qui était également habile dans l'art d'agiter son corps gracieux aux sons répétés des crotales. Enfin, après de longues dissertations, l'auteur annonce une manière nouvelle et complétement inédite de fabriquer des castagnettes de son invention, qui peuvent s'accorder sur le ton de la guitare, et former les accords de tierce, de quarte, de quinte, etc. La manière dont le licencié Florencio indique le rhythme de son instrument est assez originale : suivant lui, toute la science des castagnettes se résume en ces mots : *Tirira-tirira-tirira-tirira-ti-ta-ti-ta;* seulement, il recommande bien d'observer ce qu'il appelle *les trois unités crotalogiques :* à savoir l'unité d'action, l'unité de temps et l'unité de lieu.

N'oublions pas la distinction des castagnettes en mâles et femelles, *machos y hembras;* naturellement le *macho* a la voix plus grave, et le son de la *hembra* est plus clair. Un bon joueur de castagnettes doit suivre exactement tous les mouvements du corps, des bras et des jambes; c'est ce que l'auteur démontre en s'appuyant sur Aristote. Enfin, persuadé d'avance du succès que doivent obtenir son livre et son invention, il termine en priant ses lecteurs de danser à sa santé quatre *seguidillas boleras.*

Il est bien à regretter que le profond auteur de la *Crotalogia* n'ait pas daigné exercer sa plume savante sur un autre instrument, égal en ancienneté, et qui, s'il n'est pas l'accompagnement obligé de toutes les danses andalouses, en marque aussi agréablement la mesure : nous voulons parler du tambour de basque, appelé par les Espagnols *el pandero* ou *la pandereta:* c'est exactement le *tympanum* des anciens, tel qu'on le voit entre les mains d'un des personnages comiques représentés dans la mosaïque si connue du musée de Naples.

Comme le *Tamburello*, cher aux *Minenti* de Rome et aux jeunes filles napolitaines, la *pandereta* espagnole est ornée, sur le bois aussi bien que sur la peau, de peintures d'une grande naïveté, où les couleurs les plus brillantes sont employées sans le moindre ménagement; ces peintures, dues à des Velazquez populaires, représentent ordinairement un Majo et une Maja en costume de *rumbo*, dansant la *Malagueña del torero*, le *Jaleo de Jerez*, ou quelque autre pas andalous. Des nœuds de rubans, — *moñas* — viennent encore rehausser l'éclat général, et quelques lames rondes de métal, — *sonajillas*, — placées dans les intervalles du bois, ajoutent leur cliquetis strident au ronflement sourd que produit le doigt du virtuose en frôlant le parchemin bariolé.

Il n'y a pas de fête populaire, pas de réjouissances publiques, soit à la ville, soit dans les campagnes, où la *pandereta* ne signale bruyamment sa présence; elle joue même son rôle dans certaines fêtes religieuses, comme la veille de Noël, par exemple, ou la veille de saint Jean, la *velada de san Juan*, que Séville célèbre avec une gaieté si expansive.

Parmi les plus habiles à faire résonner sous leurs doigts la *pandereta*, il faut citer en première ligne ces étudiants fantastiques et vagabonds, qui parcourent l'Espagne en mendiants, et qui sont si connus dans le pays sous le nom d'*Estudiantes de la Tuna*. Rien n'est amusant comme de voir ces derniers représentants de la vie picaresque se livrer sur leur instrument favori aux variations les plus insensées. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir plus tard sur ces gais descendants de Guzman d'Alfarache.

Le *Pandero* est donc bien, comme les castagnettes, une des *choses d'Espagne :* aussi la langue espagnole est-elle d'une richesse remarquable en ce qui concerne les deux instruments favoris du peuple : par exemple, le mot *cas-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un *entierro de limosna* (convoi de pauvre), à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tañuelas a plusieurs synonymes : *castañetas* et *palillos;* on dit même quelquefois simplement la *leña*, le bois. Viennent ensuite les mots *castañetada, castañeteo, castañetazo, castañeteado* et *castañeton*, qui peuvent s'employer indifféremment pour exprimer le jeu de l'instrument; il y a encore le verbe assez ronflant *castañetear*, qui exprime on ne peut mieux l'action de jouer des castagnettes; il s'applique également à celui qui fait claquer ses dents en grelottant de froid. Quand un homme est cagneux et que les genoux se heurtent en marchant, on dit en Espagne : il joue des castagnettes! Et lorsqu'on veut parler d'une personne au caractère vif et enjoué, on la compare à une castagnette : — *Como una castañuela*, — dit le proverbe.

Naturellement, la *pandereta* fournit aussi son contingent à la langue espagnole : quand plusieurs de ces instruments forment un *tutti*, c'est une *panderada;* le *panderazo*, c'est un coup donné avec le *pandero; panderetero* est un mot qui s'applique aussi bien à celui qui en joue qu'à celui qui en fabrique; *pandereteo*, qui signifie l'action de jouer du tambour de basque, signifie également une fête au son du *pandero*, et *panderetear* est le verbe qui en dérive naturellement.

L'Espagne, pays si riche en proverbes, comme chacun sait, en a emprunté un bon nombre à cet instrument : le sot qui parle beaucoup pour ne rien dire, c'est un *pandero; está el pandero en manos que lo sabrán bien tocar*, est une locution proverbiale qui veut dire qu'on peut avoir confiance en la personne chargée d'une entreprise quelconque, qu'elle est habile et capable de s'en tirer à son honneur.

No todo es vero
Lo que suena el pandero,

dit encore un ancien *refran* espagnol, donnant à entendre qu'il ne faut pas croire à la légère tous les bruits qui se répètent, et notamment les propos tenus par les bavards, qui souvent parlent sans réflexion.

Mais laissons de côté les instruments favoris du peuple espagnol, pour dire quelques mots des danses nationales pendant le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes.

Les anciennes danses espagnoles : le *Turdion*. — Opinion de Lope de Vega. — La *Pavane* d'Espagne; Catherine de Médicis et Marguerite de Navarre. — Le *Paspié* et le *Pasacalle*. — Les *Folies d'Espagne*. — La *chacona*. — Les danses *picaresques*. — La *Zarabanda*. — Le P. Mariana et l'évêque d'Avranches. — — Les *Coplas de Zarabanda*. — Le Régent danse la sarabande. — Quelques noms d'anciennes danses. — La *danza de espadas*. — Les danses moresques. — Le *bolero* et le *fandango*.

Que devinrent, à l'époque du moyen âge, les danses nationales d'Espagne? On ne sait que très-peu de choses à ce sujet. « Il est à présumer, dit le savant Jovellanos dans son Mémoire sur les divertissements publics, que l'exercice populaire par excellence se réfugia dans les Asturies, à l'époque de l'invasion des Arabes. » Il est certain que les *Juglares* et les *Trovadores* espagnols du moyen âge composaient, entre autres poésies, des *Baladas* et des *Danzas*, et parmi les danses de cette époque, on peut en citer une, celle du *Rey don Alonzo el Bueno*, dont le nom indique qu'elle devait probablement exister du temps de ce prince, c'est-à-dire au douzième siècle.

On peut encore citer, parmi les danses les plus anciennes, le *Turdion*, dans laquelle on se livrait à de nombreuses contorsions. C'est très-probablement dans ce mot qu'il faut chercher l'étymologie du mot français *tordion*, ou *tourdion*, qu'on retrouve si souvent dans les récits de Brantôme. Il y avait encore la *Gibadina*, dont le nom signifie quelque chose comme la danse des bossus, et sur laquelle les détails nous manquent; nous en dirons autant du *Piedegibao*, ou littéralement Pied de bossu. La *Madama Orliens*, malgré son orthographe tant soit peu défigurée, avait été évidemment appelée ainsi du nom d'une princesse de la maison d'Orléans; la *Alemanda*, comme l'indique son nom, devait tirer son origine de l'Allemagne.

La Alemanda et la Gibadina étaient encore de mode au seizième siècle. Pourtant, le célèbre Lope de Vega se plaint, dans sa comédie *La Dorotea*, de les voir tomber peu à peu en désuétude, ainsi que plusieurs autres danses anciennes. La *Pavana* était à cette époque un des pas les plus renommés; elle ne tarda pas à se répandre en France et en Italie, où elle eut, ainsi que dans d'autres parties de l'Europe, un succès qui se prolongea longtemps.

La *Pavana* était un pas noble et grave : on pense que le menuet et les autres danses du même genre en sont des imitations. Son nom vient évidemment du mot *pavo*, qui signifie en espagnol un paon, parce que les danseurs « faisaient la roue l'un devant l'autre comme des paons avec leurs queues. » « La *Pavana*, dit un auteur espagnol de la fin du quinzième siècle, imite les attitudes du paon royal, qui va se balançant en faisant la roue. »

Il faut cependant tenir compte de l'opinion qui attribue à la pavane une origine italienne. Quelques-uns, en effet, prétendent que cette danse fut inventée à Padoue, et que son nom n'est que la contraction de *Padovana* (Padouane).

On dit que Catherine de Médicis excellait à danser la pavane d'Espagne, et qu'elle la perfectionna en la rendant plus gracieuse et plus vive. Les seigneurs de son temps portaient, en dansant la pavane, le manteau court sur l'épaule et la longue rapière au côté, ce qui donnait à leur démarche une aisance particulière. Les dames la dansaient en robes longues et traînantes, chargées de broderies et de pierreries, et portant quelquefois sur la tête des couronnes qui marquaient leur dignité.

Marguerite de Navarre, femme de Henri IV, excellait aussi, assurent les auteurs du temps, à danser la *pavane d'Espagne*. Comme nous l'avons dit, les mouvements de cette danse étaient graves et majestueux; l'air en était très-lent. Un auteur français qui a écrit un curieux livre sur la danse, Thoinot Arbeau, men-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tionne la pavane d'Espagne, qui se dansait par *mesure binaire*, dit-il, et donne quelques détails sur la manière d'exécuter ce pas.

On dit encore aujourd'hui en Espagne : *Son entradas de pavana* — ce sont des entrées de pavane — en parlant d'un homme qui vient gravement et mystérieusement tenir des discours ridicules; et : *Son pasos de pavana*, à propos d'un personnage dont la démarche est d'une lenteur affectée. Il est évident que notre expression : *se pavaner*, doit avoir la même origine.

Le *Paspié*, si commun en France au dix-septième siècle sous le nom de passe-pied, n'était autre qu'une variété de la pavane; il paraît qu'on l'appelait également *Bretaña*, ce qui fait supposer à un auteur espagnol qu'il pourrait bien être originaire de Bretagne.

Une autre danse espagnole, qui devint très-célèbre au seizième siècle, c'est le *Pasacalle*. Le *Pasacalle*, dont le nom signifie littéralement Passe-rue, ou promenade dans la rue, fut appelé ainsi parce que dans l'origine les jeunes gens le dansaient la nuit par les rues : on finit plus tard par ne plus le danser qu'au théâtre. En Espagne, le succès de ce pas alla jusqu'au fanatisme; il en fut de même en Italie, où beaucoup de compositeurs exercèrent leur verve sur ce thème, et en France le *Pasacalle* eut aussi ses beaux jours sous le nom de *Passacaille*, qui n'est du reste que le même mot prononcé à la manière espagnole.

Les *Folias* tirent leur nom d'un vieux mot espagnol synonyme du français *folie* (les Espagnols disent aujourd'hui *locura*). Quelques-uns prétendent que cette danse est originaire du Portugal; mais il est certain qu'elle était très-anciennement connue en Espagne. Il paraît que c'était une des plus gracieuses danses qu'on pût voir; quelquefois on la dansait seul, quelquefois aussi à deux, avec les castagnettes au doigt et au son des flûtes; le mouvement était tantôt lent et grave, tantôt animé et rapide. On rapporte que Pierre Ier, roi de Portugal, aimait les *Folias* avec tant de passion « qu'il passait souvent des nuits entières à les danser avec ses enfants et les personnes qu'il daignait honorer de son assez farouche amitié. » On a fait au dix-septième siècle, tant en France qu'en Italie, de nombreuses variations sur le motif, encore bien connu aujourd'hui, des *Folies d'Espagne*. Les *Folias* se dansaient encore dans les théâtres au siècle dernier, mais tellement défigurées, à ce que prétend un puriste du temps, qu'elles méritaient à peine leur nom.

La *Chacona* fut sans doute appelée ainsi à cause de son inventeur, car le nom de *Chacon* n'est pas très-rare en Espagne.

Au seizième siècle, on faisait en Espagne une distinction entre les *Danzas* et les *Bayles*, comme nous l'apprend Gonzalez de Salas, un érudit du dix-septième siècle qui a écrit sur la musique espagnole : les *Danzas* étaient des pas graves et mesurés, où les jambes seules jouaient un rôle, à l'exclusion des bras; les *Bayles*, au contraire, admettaient des gestes plus libres des bras et des jambes, et une plus grande désinvolture du corps. C'est des anciens bayles que dérivent la plupart des danses espagnoles en usage aujourd'hui.

Quelques-uns des *Bayles*, c'est-à-dire des danses légères, arrivaient parfois, à ce qu'il paraît, jusqu'à l'inconvenance; on leur donnait aussi le nom de *Bayles picarescos*[1], ou danses picaresques. Parmi les danses de ce genre, on en cite une qu'on appelait *el Escarraman*, et qui eut son moment de succès; mais aucune ne fit tant de bruit que la fameuse sarabande, nommée par le P. Mariana *el pestifero bayle de la Zarabanda*. Le célèbre historien, pour justifier son épithète, prétend que cette danse a causé à elle seule plus de maux que la peste. Voici comment il s'exprime dans son livre *De spectaculis :*

« Parmi plusieurs *bayles* qui ont paru dans ces derniers temps, il en est un accompagné de chant extrêmement licencieux dans les paroles et dans les mouvements :... on l'appelle communément la *Zarabanda;* et malgré les diverses opinions qu'on met en avant, personne ne connaît exactement son origine. Mais ce qui est bien certain, c'est que cette danse a été inventée en Espagne. »

Plusieurs écrivains espagnols du seizième siècle ont publié des dissertations sur l'origine de la sarabande : il paraît certain que c'est en 1588 qu'elle fit son apparition. L'on prétend que c'est à Séville qu'elle fut exécutée pour la première fois, par une danseuse andalouse qu'il appelle une baladine, un démon de femme — *una histriona, un demonio de muger.*

Un autre, contemporain du P. Mariana, dans un curieux manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Madrid, déplore de voir de son temps la vertu très-affaiblie parmi les chrétiens, « à tel point, dit-il, qu'on se divertit d'une chose aussi pernicieuse et aussi pestilentielle, et que nous voyons de jeunes enfants apprendre, aussitôt qu'ils peuvent se tenir sur leurs jambes, quelques-uns des pas de la sarabande. C'est pourquoi, ajoute-t-il, je soutiens qu'une pareille danse devrait être défendue au théâtre, et qu'on devrait aussi défendre de l'apprendre et de la danser au dehors. »

En 1603, parut à Cuenca un curieux imprimé sous le titre de : *Relacion muy graciosa que trata de la vida y muerte que hizo la Zarabanda, mujer que fué de Anton Pintado, y las mandas que hizo á todos aquellos de su juez y camarada, y como salió desterrada de la corte, y de aquella pesadumbre murió.* Cette *très-gracieuse* relation de la vie et de la mort de dame Sarabande, *défunte femme d'Antoine Pintado* (c'était le nom d'une autre danse), est une satire contre le nouveau pas à la mode qui avait été, comme dit le titre, exilé de la cour, et en était mort de chagrin. A la suite de cette pièce est insérée une ordonnance royale qui défend de danser la sarabande.

Comme on le voit, jamais l'apparition d'une danse nouvelle ne déchaîna autant d'anathèmes, de colères et

1. Ce mot vient de *picaro*, qui signifie vaurien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de tempêtes. L'auteur du manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid, dont nous avons cité plus haut un extrait, fait mention d'une *Jácara*, ou chanson populaire, publiée en 1558, et qui se chantait beaucoup de son temps, sous le titre de : *la Vida de la Zarabanda, ramera publica del Guyacan*; c'est-à-dire : la *Vie de la Sarabande, femme de mauvaises mœurs du Guyacan;* allusion sans doute à une opinion qui faisait venir cette danse de l'Amérique.

L'étymologie du mot sarabande a donné de la tablature aux savants. Ménage prétend qu'il vient d'un instrument qui servait à accompagner les *coplas de Sarabanda*, ou couplets qu'on chantait avec cette danse; Daniel Huet, le célèbre évêque d'Avranches, le fait dériver des *Sirventes* du moyen âge; Covarrubias prétend, dans son *Trésor de la langue castillane*, qu'il est emprunté au mot hébreu *zara*, qui signifie marcher en tournant, parce que, dit-il, la femme qui exécute la sarabande se dirige tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et va contournant le théâtre en tous sens, jusqu'à ce qu'elle ait obligé, pour ainsi dire, les spectateurs à imiter ses mouvements, à quitter leur place et à se mettre à danser aussi.

D'autres encore prétendent que la sarabande tire son nom du persan *serbend*, ou de la ville de Samarcande; le chanoine Fernandez de Cordova, sans se prononcer sur cette grave question, affirme que la sarabande n'est autre que la fameuse danse des anciennes Gaditanes ressuscitée, et arrangée suivant le goût moderne; il pense que la chacone, autre danse en vogue au seizième siècle, doit avoir la même origine.

La sarabande, sauf de rares exceptions, n'était jamais dansée que par des femmes : il n'en était pas de même de la chacone. Cervantès, dans sa nouvelle intitulée *la Ilustre fregona* (l'Illustre laveuse de vaisselle), nous donne une idée de cette dernière danse, qui était exécutée par plusieurs couples composés chacun d'un homme et d'une femme.

La sarabande se dansait le plus souvent au son de la guitare, comme les danses andalouses d'aujourd'hui. Cet instrument était, au seizième siècle, aussi répandu en Espagne qu'il l'est encore aujourd'hui. « Maintenant, dit Covarrubias, on en joue si facilement, surtout quand il s'agit d'exécuter le *rasgado*[1], qu'il n'y a pas un garçon d'écurie qui ne soit un virtuose sur la guitare. »

D'autres instruments, tels que les flûtes et les harpes, se mêlaient assez souvent à la guitare et accompagnaient le chant en même temps que la danse. Il y avait des *baylarinas* assez habiles pour danser en même temps qu'elles chantaient des *coplas de Zarabanda*, tout en s'accompagnant sur la guitare : celles-là, à ce qu'assure Gonzalez de Salas, obtenaient un succès tout particulier.

Les chants qui accompagnaient la sarabande portaient des noms différents, tels que *Jácaras*, *Letrillas*, *Romances*, *Villancicos*, etc. Ces poésies populaires, dont un assez bon nombre est parvenu jusqu'à nous, n'avaient pas de forme bien déterminée, et, en général, leur destination n'est indiquée que par le refrain, quelquefois répeté à chaque strophe.

Malgré toutes les tempêtes qu'elle avait soulevées, la Zarabanda avait, à ce qu'il paraît, la vie assez dure, car nous la retrouvons encore très-florissante une centaine d'années après son apparition : c'est Mme d'Aulnoy qui nous l'apprend dans son voyage d'Espagne :

« Les entr'actes étoient mêlés de danses au son des harpes et des guitares. Les comédiennes avoient des castagnettes et un petit chapeau sur la tête. C'est la coutume quand elles dansent, et lorsque c'est *la Sarabande*, il ne semble pas qu'elles marchent, tant elles coulent légèrement. Leur manière est toute différente de la nôtre; elles donnent trop de mouvement à leurs bras, et passent souvent la main sur leur chapeau et sur leur visage avec une certaine grâce qui plaît assez. Elles jouent admirablement bien des castagnettes. »

Il paraît qu'on aimait beaucoup la danse à la cour d'Espagne : Mme d'Aulnoy en raconte une à laquelle elle assista, et qui ne manquait pas d'originalité :

« On amena à la reine mère une géante qui venoit des Indes : les dames voulurent faire danser ce colosse qui tenoit sur chacune de ses mains en dansant deux naines qui jouoient des castagnettes et du tambour de basque. »

Les succès de la sarabande ne s'étaient pas bornés à l'Espagne : au dix-septième siècle, elle passa les Pyrénées : dans un bal que Louis XIV donna pour le mariage du duc de Bourgogne, le duc de Chartres (qui fut plus tard le régent) dansa un menuet et une sarabande avec Mme la princesse de Conti « de si bonne grâce, dit un auteur du temps, qu'ils s'attirèrent l'admiration de toute la cour. »

La sarabande vit naître à sa suite une quantité d'autres danses du même genre, qui obtinrent plus ou moins de succès : nous avons déjà parlé de l'*Escarraman* et de la *Chacona;* il faut encore citer, parmi les danses picaresques, la *Carreteria*, *las Gambetas*, *El Pollo*, *la Japona*, *El Rastrojo*, *la Gorrona*, *la Pipironda*, *El Hermano Bartolo*, *El Polvillo*, *la Perra Mora*, *El Guiriguirigay*, *El Anton Colorado*, qui n'était autre chose, sans doute, que l'*Anton Pintado* dont nous avons parlé. Nommons encore *El Canario*, *El Zapateado*, *la Gira*, *la Danza prima*, *El Bizarro*, *la Paisana*, *la Gallarda*, *la Palmadica*, *la Guaracha*, *le Zapateado*, etc.

Ces dernières danses s'éloignaient davantage de la sarabande que celles que nous avons citées plus haut : le *Canario*, suivant Pellicer, était à peu près la même danse que la Guaracha et le Zapateado; dans ces trois danses, les mouvements des pieds, qui étaient extrêmement vifs, jouaient le rôle principal. Le *Canario*, comme l'indique son nom, était sans doute originaire des îles Canaries; un auteur français du seizième siècle, que nous avons déjà cité, Thoinot Arbeau (Jehan Tabou-

1. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le *rasqueado* ou *rasquear*, mot qui signifie râcler : le guitarrero frappe alternativement toutes les cordes, tantôt avec le pouce, tantôt avec les quatre autres doigts de la main droite; c'est encore la manière favorite de jouer des gens du peuple.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Amparo dansant le *fandango*. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rot) donne la description de cette danse dans sa curieuse *Orchésographie*.

Le nom du *Zapateado* est resté populaire, et ce pas, un des plus connus parmi ceux de l'Andalousie, se danse encore fréquemment et obtient toujours un grand succès, car s'il a subi avec le temps bien des altérations, il n'a rien perdu de sa grâce primitive.

La *Gira* peut compter parmi les danses les plus anciennes : une personne se plaçait au milieu d'un cercle qu'on traçait sur le sol, et dont elle devait faire vivement le tour sans en sortir ; la difficulté consistait à jouer en même temps avec des épées, à tenir des plats en équilibre ; quelquefois même le danseur devait garder sur son front un verre plein d'eau sans en répandre une seule goutte ; le tout en dansant sur une seule jambe : l'autre jambe, dit Antonio Cairon, devait rester en l'air, et le danseur s'en servait comme d'une rame pour tourner sur lui-même.

La *Danza prima* est également une des danses les plus anciennes ; on la dansait en rond, en se tenant par les mains et en chantant ; elle s'est conservée jusqu'à nos jours parmi les Asturiens et les *Gallegos* ou Galiciens. *El Bizarro*, originaire du royaume de Grenade, fut, dit-on, le prototype d'une danse qui obtint plus tard un succès extraordinaire, le fameux *Fandango*. Quant à la *Paisana* et à la *Gallarda*, la première était, comme son nom l'indique, une danse villageoise, et les mouvements en étaient des plus simples ; la Gallarda devait son nom à sa vivacité. Outre la Paisana, il y avait encore *El Villano*, ou la danse du Vilain ; on l'exécutait en frappant alternativement ses mains l'une contre l'autre et contre ses pieds ; on prenait en outre diverses postures, et on s'asseyait de temps en temps sur le sol. Dans la *Palmadica*, chaque danseuse élevait en l'air sa main ouverte, et le danseur frappait une *palmada* dans la main de celle qu'il choisissait pour sa partenaire.

Une danse assez curieuse, fort en vogue dans les Castilles au temps de Cervantès, c'est la *Danza de Espadas*, la danse des épées. Covarrubias nous a conservé la description de ce pas guerrier : les danseurs portaient des *gregescos de lienzo*, espèce de caleçons de toile très-larges, et entouraient leur tête d'un *tocador* ou mouchoir roulé. Chacun d'eux tenait à la main une *espada blanca*, une épée blanche, c'est-à-dire bien affilée[1] ; après avoir fait toutes sortes de tours et de détours, ils arrivaient à une *mudanza* ou figure qu'on appelait la *degollada*, — la décollation : alors chaque danseur dirigeait son épée vers le cou de celui qui conduisait la danse, et au moment où l'on aurait cru qu'ils allaient lui trancher la tête, celui-ci, par un mouvement rapide, baissait le cou et leur échappait subitement.

Cervantès a décrit cette danse à propos des noces de *Gamache* le Riche :

« On vit entrer plusieurs chœurs de danses de différents genres, notamment une troupe de *danseurs à l'épée*, composée de vingt-quatre jeunes gars de bonne mine, tous vêtus de fine toile blanche, et coiffés de mouchoirs de soie de différentes couleurs. Ils avaient pour chef un jeune homme agile, auquel un des laboureurs demanda si quelques-uns des danseurs s'étaient blessés : « Aucun jusqu'à présent, grâce à Dieu, ré- « pondit le chef des danseurs : nous sommes tous sains « et saufs. » Aussitôt il se mit à former une mêlée avec ses compagnons, faisant mille évolutions, et avec tant d'adresse, que Don Quichotte, tout habitué qu'il fût aux danses de ce genre, convint qu'il n'en avait jamais vu de mieux exécutée. »

C'est surtout dans le royaume de Tolède que cette danse était en usage ; probablement à cause de la grande renommée que ce pays avait à cette époque pour la fabrication des armes blanches. La danse des épées est abandonnée depuis bien longtemps, mais le souvenir en est toujours populaire, car lorsqu'on veut parler d'une querelle de famille, on dit encore aujourd'hui : c'est une *danza de Espadas !*

Les Arabes et les Mores d'Espagne eurent aussi leurs danses : le nom des *Zambras* et des *Leylas* est resté célèbre dans le pays ; c'étaient les danses conservées pour les jours de fêtes, pour les noces et les réjouissances. On attribue généralement une origine moresque aux *Cañas*, chansons populaires espagnoles destinées à accompagner la danse, et qui sont considérées comme la première souche des poésies de ce genre, chantées par les Andalous sur un ton plaintif et mélancolique. On pense que c'est dans le mot arabe *gaunia*, chant, qu'il faut chercher l'étymologie de *Caña*. Les Mores qui, après la conquête de Grenade, étaient restés dans ce royaume et dans celui de Valence, avaient conservé les chants et les danses de leurs ancêtres ; on sait combien de persécutions ils eurent à souffrir de la part des vainqueurs ; on alla jusqu'à leur interdire, par ordonnance royale, les leylas et les zambras qu'ils chantaient et dansaient au son des *dulzaynas* (bautbois) et des *añafiles* (trompettes) ou du *laud* — la *guiterne moresche* dont parlent nos auteurs du moyen âge. Mais les chants s'étaient gravés dans la mémoire du peuple, et aujourd'hui encore, il n'y a pas d'endroit retiré, pas de montagne inaccessible d'Andalousie où l'on n'entende, dans les chaudes nuits d'été, les paysans ou les *serranos* répéter des airs d'origine moresque, tels que les *Rondeñas* ou les *Malagueñas*.

Ces deux noms s'appliquent également à des danses nationales : la plus connue et la plus caractéristique est la *Malagueña del Torero*. Pendant notre séjour à Malaga, nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir la *Malagueña del Torero* merveilleusement exécutée, et Doré fit un charmant croquis de cette danse, où se rencontrent toute la grâce et tout le *brio* des *boleras* andalouses.

Mais revenons aux danses purement espagnoles. Vers le milieu du dix-septième siècle, sous le règne fastueux de Philippe IV, le luxe de la scène prit un très-

1. On appelait ainsi en Espagne les épées d'acier poli, qu'on portait à la ceinture dans leur fourreau, par opposition aux *espadas negras* ou épées noires, qui n'avaient ni poli ni tranchant, et dont on se servait pour l'escrime.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand développement, surtout sur le théâtre que la cour avait fait établir au Buen Retiro; les anciens pas, fort simples pour la plupart, furent transformés en danses assez compliquées, ou en ballets que l'on arrangea suivant le goût du moment. Les poëtes en réputation, tels que Quevedo et Luis de Benavente, ne dédaignèrent pas de travailler pour ces ballets : déjà des auteurs très-connus, Lope, Antonio de Mendoza et Calderon avaient intercalé dans leurs œuvres des pièces du même genre.

C'est sous le règne de Philippe IV que des danses d'un genre particulier, les *danzas habladas*, arrivèrent à l'apogée de leur vogue : les *danses parlées*, dans lesquelles figuraient des personnages allégoriques ou mythologiques, étaient déjà en usage du temps de Cervantès, qui en donne la description dans son Don Quichotte[1].

« Il ne fut pas moins ravi d'un autre chœur de danse qui parut bientôt après. C'était une troupe de jeunes filles choisies parmi les plus belles, si bien du même âge, qu'aucune ne semblait avoir moins de quatorze ans, ni aucune dépasser dix-huit. Elles étaient toutes vêtues d'un drap vert léger, avec les cheveux moitié tressés, moitié flottants, mais si blonds tous, qu'ils auraient pu lutter avec le soleil; et, pour coiffure, elles portaient des guirlandes formées de jasmins, de roses, d'amarantes, et de fleurs de chèvrefeuille. Cette jeune troupe était conduite par un vénérable vieillard et par une matrone à l'air imposant, mais très-légers et très-agiles pour leur âge avancé. C'était le son d'une cornemuse de Zamora qui donnait la mesure, et les jeunes filles, aux pieds agiles et à l'air plein de décence, se montraient les meilleures danseuses qu'on pût voir.

« On exécuta ensuite une danse composée, de celle qu'on appelle *habladas*. C'était une troupe de huit nymphes, placées sur deux rangs; l'un de ces rangs était conduit par le dieu *Cupidon*, l'autre par l'*Intérêt :* celui-là paré de ses ailes, de son arc et de son carquois; l'autre, couvert de riches habits d'or et de soie. Ensuite venaient les nymphes, qui représentaient la *Poésie*, la *Discrétion*, la *Bonne famille*, la *Vaillance*, la *Libéralité*, le *Trésor*, la *Largesse*, la *Possession pacifique*, etc. Chacun de ces personnages allégoriques défilait à son tour, et, après avoir dansé son pas, récitait quelques vers. »

A la cour de Philippe IV, on représenta ces *danzas habladas* avec un luxe vraiment extraordinaire de costumes et de décors, et il arriva plus d'une fois que des personnes de la famille royale daignèrent y jouer un rôle actif.

Peu à peu les danses nationales disparurent du théâtre. Au commencement du siècle dernier, la Sarabande et la Chacone étaient complétement abandonnées, ainsi que les autres danses du même genre. A cette époque apparurent de nouveaux pas qu'on peut considérer comme le type des danses actuelles, les *seguidillas*, le *fandango* et le *bolero*.

1. Seconde partie, chapitre XX.

C'est vers les premières années du siècle dernier que les *seguidillas* furent dansées pour la première fois dans la Manche; aussi donne-t-on encore le plus souvent à cette danse le nom de *seguidillas manchegas*. Ce mot, du reste, sert également à désigner les chansons qui accompagnent ordinairement les séguidilles. Les séguidillas ne diffèrent presque pas du *bolero :* ce sont les mêmes *pasadas* (figures), les mêmes *estribillos* (refrains), et les mêmes *bien parados* (temps d'arrêt). La principale différence entre ces deux danses consiste en ce que la première est d'un mouvement plus vif que le bolero, qui aujourd'hui est à peu près abandonné, sauf au théâtre. Ce mot, qu'on écrit aussi quelquefois *volero*, vient, dit-on, de ce que le pas exige tant de légèreté que les danseuses semblent voler; aujourd'hui, on appelle également *boleros* et *boleras* les danseurs et danseuses de profession qui paraissent sur les théâtres.

Si la danse des séguidillas est à peu près moderne, il n'en est pas de même du nom, qui est fort ancien, mais qui s'appliquait autrefois, à ce qu'il paraît, à un pas d'un genre tout à fait différent. Cervantès, qui parle assez souvent des danses de son pays, en dit quelques mots dans le trente-huitième chapitre du Don Quichotte.

N'oublions pas de nommer une danse sur laquelle nous reviendrons plus tard, le fandango, si célèbre entre toutes les anciennes danses espagnoles. « Quel est le pays barbare, dit le poëte espagnol Tomas de Yriarte, dont les habitants ne s'animent en entendant les airs de leurs danses nationales! L'air le plus populaire chez le peuple espagnol, cet air à trois temps, accompagne une danse dont les mouvements pleins de goût et de fantaisie étonnent les maîtres les plus habiles : c'est le gracieux *fandango*, qui enchante par sa gaieté nos compatriotes aussi bien que les étrangers, et qui ravit également les vieillards les plus sévères. »

Un auteur du temps de la restauration décrit la même danse, « bien digne d'être exécutée à Paphos ou à Gnide, dans le temple de Vénus. » — « L'air national du fandango, comme une étincelle électrique, frappe, anime tous les cœurs : femmes, filles, jeunes gens, vieillards, tout paraît ressusciter, tous répètent cet air si puissant sur les oreilles et l'âme d'un Espagnol. Les danseurs s'élancent dans la carrière; les uns armés de castagnettes, les autres faisant claquer leurs doigts pour en imiter le son : les femmes surtout se signalent par la mollesse, la légèreté, la flexibilité de leurs mouvements et la volupté de leurs attitudes; elles marquent la mesure avec beaucoup de justesse, en frappant le plancher de leurs talons. Les deux danseurs s'agacent, se fuient, se poursuivent tour à tour; souvent la femme, par un air de langueur, par des regards pleins de feu, semble annoncer sa défaite. Les amants paraissent prêts à tomber dans les bras l'un de l'autre; mais tout à coup la musique cesse, et l'art du danseur est de rester immobile : quand l'orchestre recommence, le *fandango* renaît aussi. Enfin la guitare, les violons, les coups de talons (*taconeos*), le cliquetis des casta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnettes et des doigts, les mouvements souples et voluptueux des danseurs, remplissent l'assemblée du délire de la joie et du plaisir. »

Depuis trente ou quarante ans, le fandango a été un peu abandonné ; il n'y avait pas autrefois une seule province d'Espagne où cette danse ne fût parfaitement connue : mais nulle part elle n'était plus en vogue que dans la Manche et dans les provinces andalouses, où les anciennes coutumes se sont toujours mieux conservées que partout ailleurs, et où, de nos jours encore, il n'y

La *malagueña del torero* (danse). — Dessin de Gustave Doré.

a pas de fête populaire qui ne soit égayée par des fronfrons de guitares, des *coplas de bolero* et des danses nationales.

Aujourd'hui, les chansons populaires sont à peu près les mêmes qu'autrefois; seulement chaque province leur a donné un nom particulier, comme *Rondeñas*, *Malagueñas*, etc. Quant aux danses populaires, qui ont également changé de nom en se transformant, nous allons les voir à Séville, qu'on peut appeler la terre classique des *boleros* et des *boleras*.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une *bolera* andalouse et sa mère. — Dessin de Gustave Dore.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Les *academias de baile*, ou écoles de danse. — Une affiche séduisante: le *Salon del recreo*. — Les *bailes de palillos*. — L'arrivée des *boleras*. — Une duègne accomplie. — Les *boleras robadas*. — Les rafraîchissements. — La *Campanera* danse le Jaleo de Jerez. — Doré s'improvise violoniste. — L'Anglais, le mouchoir et le *durillo*. — Les *cantadores*. — *El peinero*. — Les *coplas de baile*

Il n'est guère d'étrangers qui séjournent quelque temps dans la capitale de l'Andalousie, sans avoir le désir de connaître ces fameuses danses tant vantées. Au théâtre, il est rare que la soirée ne se termine pas par

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 405, 417; t. XIV, 353, 359 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le *baile nacional*, ballet qui donne du piquant à la représentation, et vaut beaucoup mieux, parfois, que la comédie ou le drame; aussi disait-on autrefois que la danse était *la sauce de la comédie*, — *la salsa de la comedia*.

Mais à côté des danses théâtrales, il y a les danses populaires, celles qu'on voit les jours de fête ou de pèlerinage, dans les tavernes de la ville ou des faubourgs, et enfin les bals qu'on donne de temps en temps dans certains établissements qui prennent le titre d'académies ou écoles de danses, et dont les directeurs ne manquent jamais d'envoyer le programme dans les hôtels ou dans les *casas de huespedes*.

Un matin, on nous remit une superbe affiche imprimée sur papier rose : c'était l'annonce d'un bal donné par don Luis Botella, le directeur d'une *academia de baile*, ou académie de danse. Cette annonce, rédigée partie en français, partie en espagnol, contenait les promesses les plus séduisantes. On pourra en juger par la reproduction textuelle que nous donnons, en conservant à cette réclame andalouse toute sa couleur locale et ses incorrections :

GRANDES Y SOBRESALIENTES

BAILES DEL PAYS.

Dans le vaste *Salon du Recreo*, le plus renommé de cette ville, établi par son directeur *don Luis Botella*, rue de Tarifa, n° 1, il y aura ce soir et tous les samedis suivants des danses extraordinaires NATIONALES ET ANDALOUSES, dont l'exécution est chargée *aux plus célèbres* BOLERAS du théâtre de cette capitale, *aux* élèves du directeur, et *à* la première danseuse espagnole

DONA AMPARO ALVAREZ

LA CAMPANERA

accompagnées des chanteurs les plus *crédités* (sic).

LE BAL COMMENCERA A 8 HEURES 1/2.

Le directeur de ce salon n'a omis aucun sacrifice pour que rien ne manque à l'agrément et au charme de ces amusements si fréquentés par tous les amateurs du pays et Messieurs les étrangers.

Outre les danses andalouses des samedis, il y aura tous les dimanches et tous les jours de fête un BAL DE SOCIÉTÉ pour les personnes qui auront l'obligeance de s'y rendre.

On y enseigne aussi toutes les danses connues à la plus grande perfection et à la portée de l'estime publique dont le directeur jouit dans son art.

LOS BAILES DE PALILLOS SERAN LOS SIGUIENTES:

(Les danses de *palillos* seront les suivantes) :

Seguidillas, bolero, manchegas, mollares, boleras de Jaleo, la jácara, ole, polo del contrabandista, ole de la curra, jaleo de Jerez, malagueñas del torero, boleras robadas, jota, vito, gallegada y los panaderos acompañadas à la guitarra.

Alléchés par une annonce aussi pleine de couleur locale, et désireux de ne pas manquer cette occasion de voir de près les danses nationales, nous prîmes, à l'heure dite, le chemin de l'*academia de baile*. Après avoir suivi la *Calle de las sierpes* et laissé sur notre gauche la *Plaza del Duque*, nous entrâmes dans la *Calle de Tarifa;* la première maison à droite était précisément le siége de l'*académie* de danse du sieur don Luis Botella. Nous gravîmes les marches d'un escalier roide et étroit, à peine éclairé par la lumière douteuse d'un *candil* de fer accroché au mur, et nous arrivâmes au second étage, où était situé le fameux *salon del recreo*.

Le salon en question, pompeusement décoré par le propriétaire du nom d'académie, n'était en réalité qu'une grande pièce ayant la forme d'un carré long, et dont la décoration et le mobilier étaient d'une simplicité digne des premiers âges. Nous étions arrivés les premiers, et nous pûmes à notre aise en faire l'inventaire.

Quatre de ces grands canapés garnis de paille, si communs en Andalousie, disposés sur les côtés de la salle, et quelques chaises du même genre, dont un certain nombre étaient réservées pour les *boleras*, composaient tout le mobilier du *salon;* les fenêtres étaient modestement garnies de rideaux de calicot blanc à bordure rouge et jaune, et sur les murs, blanchis au lait de chaux, étaient accrochés quelques cadres de sapin verni renfermant différents sujets relatifs aux danses andalouses. Nous eûmes le temps d'admirer, avant l'arrivée des boleras, plusieurs de ces lithographies rehaussées des couleurs les plus éclatantes représentant le *Polo del contrabandista*, *la Malagueña del Torero* et autres pas fameux, chefs-d'œuvre fabriqués par la maison Mitjana de Malaga pour l'ornement des boîtes de raisins secs destinées à l'exportation. La galerie se composait encore de quelques portraits de danseuses illustres, comme *la Perla*, *Aurora la Cujiñi*, *la Nena*, et autres *bailadoras* dont le nom est resté célèbre dans les annales de la chorégraphie espagnole. Mais le morceau capital, qui occupait à juste titre la place d'honneur, c'était un dessin d'un artiste indigène, retraçant avec une vérité naïve l'image du directeur de l'académie en grand costume de *bolero* dans la plus triomphante attitude du *jaleo de Jerez*.

Doré, qui voulait s'insinuer dans les bonnes grâces du directeur, ne rougit pas de lui faire de grands compliments sur son portrait; seulement, nous lui exprimâmes nos regrets de ne pas le voir orné de son splendide costume de danseur andalous; car il faut dire, que don Luis Botella, était simplement vêtu d'un pantalon et d'une veste courte laissant voir une chemise richement brodée : c'était un homme de petite taille, mince, aux favoris court taillés en côtelette et aux cheveux noirs luisants de pommade; en un mot, le type accompli du danseur andalous.

Pendant que nous causions avec le maître de la maison, — *dueño de la casa*, le salon se garnissait peu à peu; nous vîmes arriver successivement des amateurs du pays, portant pour la plupart, le pantalon de tricot noir ou marron et le *marsille* ou veste courte andalouse; c'étaient presque tous des artisans, car les personnes de la classe élevée daignent rarement assister aux *bailes de palillos*, c'est-à-dire, aux *bals à castagnettes*. Vinrent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ensuite les étrangers de diverses nations, Allemands, Anglais, Français et Russes, accompagnés de quelques dames que la curiosité avait poussées jusque-là; puis un *ciego* ou aveugle conduit par un gamin d'une douzaine d'années, et portant un violon à la main : ce *ciego* composait à lui seul tout l'orchestre du *baile*.

Don Luis Botella, voyant que son salon commençait à se remplir, nous quitta pour aller donner un coup d'œil à la recette, qui s'opère dans les *escuelas de baile* sur des bases très-inégales, le prix variant, *suivant la mine des personnes*, de quatre à vingt réaux; il s'occupa ensuite de recevoir les arrivants et de relever l'éclat de son éclairage, qui commençait à faiblir; cet éclairage se composait de six ou huit *quinquets*, contemporains, sans aucun doute, de Quinquet lui-même, et qui occupaient sur la muraille les intervalles des tableaux que nous venions d'admirer : il était temps, car nous entendions déjà dans l'escalier, un bruit confus de voix de femmes, de rires, de castagnettes, mêlé à un froufrou de gaze et de soie. Bientôt entrèrent, avec ce mouvement de hanches et cette désinvolture particulière aux *boleras* andalouses, six danseuses chaussées de satin et vêtues du classique costume que chacun connaît : elles étaient escortées de quelques vieilles femmes coiffées de mantilles noires, portant des effets de rechange; mais quelques instants plus tard, nous vîmes entrer un nouveau couple, qui apparemment, ne voulait pas se mêler aux autres : c'était une jeune *bolera* dont un tartan couvrait les épaules et la jupe empesée, accompagnée d'une grosse femme très-brune, dont la figure rouge et velue était surchargée de loupes et de végétations de toutes sortes : c'était la mère, sans doute : « Voilà, dîmes-nous à Doré, la plus belle *duègne* que tu auras de ta vie l'occasion de dessiner » ; et un instant après, la *bolera* et sa mère s'ajoutaient aux nombreux dessins de son album.

— *Dejad paso à las bailadoras!* (faites place aux danseuses), s'écria d'un ton d'autorité le *maestro del baile*.

Le corps de ballet, fendant majestueusement la foule, traversa le salon dans toute sa longueur, et fit halte à l'extrémité, où quelques poignées de main furent échangées avec des *aficionados*, familiarité réservée aux habitués. Cependant le directeur allait et venait avec une grande activité, pour faire placer son public, ayant bien soin de réserver les meilleures chaises à ceux des étrangers qui, ayant payé leur *duro* en entrant, lui paraissaient des *personages de campanillas*, — *des personnages à grelots*, — comme on dit en Andalousie, pour désigner les gros bonnets. Un certain nombre de Russes et d'*Inglis-Manglis*, — c'est ainsi que nous entendîmes appeler les Anglais, à qui leur aspect, particulièrement exotique, valait beaucoup d'égards de la part du directeur, prirent place au premier rang, impatients de voir les danses commencer; quant aux Andalous, ils se tenaient debout pour la plupart, comme il convient à des gens qui n'ont payé que demi-place, ou n'ont pas payé du tout.

Pendant ce temps-là, le violon aveugle commençait à râcler sur un ton aigre, les premières notes de l'air des *Boleras robadas;* deux des danseuses avaient déjà pris place l'une en face de l'autre, la pointe du pied droit en avant et les hanches portant sur la jambe gauche, crânement cambrées en arrière; puis, pour assujettir sur leurs pouces les castagnettes d'ivoire, par un mouvement habituel aux *boleras* de profession, elles pressèrent avec leurs dents, l'anneau qui sert à retenir les deux cordons de soie. Le cliquetis saccadé des castagnettes se fit enfin entendre, et les deux danseuses bondirent souples et légères, aux applaudissements de toute l'assistance.

— *Alza, Morenita!* dit le *maestro*, en s'adressant à la plus jeune des deux danseuses, dont les cheveux noirs et le teint ambré justifiaient on ne peut mieux le surnom.

— *Jui, Jerezana! Anda salero!* continua le groupe des *aficionados*, encourageant de la voix et des mains, la compagne de la Morenita, une brune et robuste jeune fille de Jerez de la Frontera.

Les deux *bailarinas*, électrisées par les battements de mains et les exclamations enthousiastes des assistants, redoublèrent d'entrain et d'agilité, et firent place, au bout de quelques minutes, à un nouveau couple, qui fut lui-même bientôt remplacé par deux nouvelles danseuses. La *Morenita* et la *Jerezana* rentrèrent ensuite dans la lice, chacune de leurs compagnes disparaissant également tour à tour pour reparaître au bout d'un instant. Ainsi finit le pas d'ouverture, appelé *boleras robadas* ou danseuses dérobées, parce que chacune se dérobe à son tour pour reprendre sa place un instant après.

Les spectateurs s'approchèrent des *boleras* pour les complimenter, et aussitôt les duègnes, vêtues de noir, arrivèrent portant des tartans qu'elles leur jetèrent sur les épaules; car les pauvres danseuses étaient haletantes et n'en pouvaient mais. Elles se dirigèrent vers une petite pièce attenante au grand salon, et dans laquelle nous n'avions pas encore pénétré : nous les y suivîmes et nous aperçûmes une table chargée de sucreries et de rafraîchissements : c'était le buffet, tenu sans doute par un agent du *maestro de baile*. Nous offrîmes aux *boleras* des *dulces*, qu'elles acceptèrent sans façon : nous avons déjà dit combien les Andalouses étaient friandes de chatteries : le corps de ballet nous en donna une nouvelle preuve en faisant disparaître en un clin d'œil une quantité considérable de *dulces de yema*, espèce de bonbon au jaune d'œuf, de *carne de membrillos* (pâte de coings), sans préjudice des *mantecadas*, *sorbetes* et autres rafraîchissements, dont elles avaient grand besoin.

Les Russes et les *Inglis-Manglis* survinrent, et voulurent de leur côté offrir des *dulces*, qui furent acceptés sans plus de cérémonie que les nôtres, et cette orgie de confitures recommença de plus belle : il est probable, qu'elle n'aurait pas cessé de sitôt, si une grande rumeur n'eût annoncé l'arrivée du premier sujet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La *Campanera*, une grande brune svelte et élancée, fit son entrée avec une aisance et une désinvolture parfaites ; son assurance nous aurait presque fait penser à cette danseuse espagnole « armée de castagnettes et d'effronterie », dont parle Gramont dans ses Mémoires : il y avait bien douze ou quinze ans que nous avions vu danser la Campanera pour la première fois; ce n'était donc pas une débutante, mais l'art remplaçait chez elle la jeunesse qui s'en allait. Il est peu d'étrangers qui, pendant leur séjour à Séville, n'aient eu l'occasion d'entrevoir la *Campanera*, soit au théâtre, soit dans une *escuela de baile*, ou bien encore en faisant l'ascension de la Giralda; car la danseuse demeurait dans le clocher de la cathédrale avec le sonneur, son père, — *el campanero*, un brave homme qui se piquait de parler français, témoin sa phrase favorite : « *Je toque les campanes* (*yo toco las campanas*) pour dire : Je sonne les cloches.

La *Campanera* prit position, seule au milieu d'un cercle, pour danser le *Jaleo de Jerez*, dont elle exécuta les premières *mudanzas* (figures) avec beaucoup de *brio*, accompagnée tant bien que mal par le pauvre *ciego*, qui oubliait parfois de jouer en mesure; comme en outre, il jouait assez faux, quelques murmures se firent entendre, accompagnés des cris : « *Fuera el violin ! venga la guitarra !* » Les Andalous ne voulaient plus de violon : ils demandaient la guitare à grands cris ; mais comment faire ? le *guitarrero* officiel, qu'on chercha partout, n'était pas encore arrivé. Cependant l'aveugle, découragé par son peu de succès, avait cessé de jouer, et la Campanera s'était arrêtée subitement.

Nous eûmes alors l'idée de demander au *ciego* son instrument pour un *aficionado* qui offrait de le remplacer un instant : il parut enchanté de se débarrasser de sa besogne, et nous donnâmes le violon à Doré, qui se mit à jouer le *Jaleo* avec une verve merveilleuse : on sait que notre grand artiste est tout simplement un violoniste de première force : Rossini, qui s'y connaît, lui en a délivré de sa propre main le brevet [1].

La Campanera, électrisée par l'archet de Doré, se surpassa elle-même, et acheva le *jaleo de Jerez* au bruit des applaudissements les plus enthousiastes, dont le violon improvisé avait naturellement sa bonne part. Cependant la *bolera* ne perdait pas la tête au milieu de ses triomphes : elle avisa un grand personnage aux longs favoris rouges qui nous parut être un Anglais, et après avoir dansé devant lui quelques pas qu'elle accompagna de ses plus gracieux sourires, elle lui jeta, en s'éloignant, un petit mouchoir brodé.

L'Anglais examina l'objet, et nous regarda d'un air étonné ; nous lui expliquâmes, le *Jaleo* terminé, que les danseuses andalouses, comme les bayadères de l'Inde, avaient l'habitude de jeter leur mouchoir à un des spectateurs qu'elles avaient remarqué, et que celui-ci, en échange d'une distinction aussi flatteuse, le leur rendait ordinairement avec un *durillo* noué dans un des coins. L'Anglais s'exécuta de très-bonne grâce, et la Campanera, après avoir retiré la petite pièce d'or, le remercia en dansant un nouveau pas à son intention.

Le *guitarrero* tant désiré arriva enfin, escorté de plusieurs *cantadores* : c'était un très-beau gars de Séville, qui portait fort crânement le costume andalous; son nom était Enrique Prado, mais on l'appelait ordinairement *el Peneiro*, c'est-à-dire le *faiseur de peignes*, *apodo* ou surnom que lui avait valu son état, suivant un usage très-répandu en Andalousie. Le *peinero* avait une voix remarquable bien qu'il chantât un peu du nez, défaut commun à la plupart des Andalous; après quelques arpéges d'un caractère très-original, il commença ces couplets ou *coplas de baile* si populaires en Andalousie :

Nace amor como planta
En el corazon;
El cariño la riega,
La seca el rigor.
Y si se arraiga,
Se arranca al apartarle
Parte del alma.

Pensamiento que vuelas
Más que las aves,
Llévale ese suspiro
A quien tú sabes;
Y dile á mi amor
Que tengo su retrato
En el corazon.

« L'amour naît dans le cœur comme une plante que l'affection arrose, et que dessèche la rigueur ; et s'il y prend racine, on arrache en l'enlevant une partie de l'âme.

« Pensée, toi qui voles plus vite que l'oiseau, porte ce souvenir à celle que tu sais, et dis à mon amour que j'ai son portrait dans mon cœur. »

Après ce couplet, les danses recommencèrent de plus belle, et les principales *boleras* voulurent se distinguer dans un *solo;* les *boleras de Jaleo*, les *mollares*, les *panederos* et autres pas andalous furent dansés avec accompagnement de guitares et de castagnettes, car chacun des aficionados, en véritable Andalous, s'était muni de son instrument. On se sépara enfin, et rentrés chez nous, nous crûmes entendre toute la nuit pendant notre sommeil des *jaleos*, des *boleros* et toutes sortes d'airs andalous avec l'accompagnement obligé.

Un *Baile de Candil* dans le faubourg de *Triana*. — Le *Polo*. — Les *Cañas*. — Une *Tonada*. — Le *Zarandeo* et le *Zorongo*. — Les *Cantadores* andalous. — Le *Tango americano*. — Les *Decimas*. — La *Rondeña*. — Le *Zapateado*. — Le *Vito Sevillano*. — *El Ole gaditano;* La *Nena*. — Encore le *Bolero*. — Le doyen *Marti* et le *Fandango*. — Les *Panaderos*.

Nous n'avions eu à l'*Academia de Baile* de la *Calle de Tarifa* qu'un premier aperçu de quelques danses anda-

1. Nous copions textuellement la curieuse dédicace que le grand maëstro, dont les autographes sont comme on sait de la plus grande rareté, a écrite au bas de son portrait :

« Souvenir de tendre amitié
« Offert à Gustave Doré

« Qui joint à son génie de peintre-dessinateur le talent de violoniste distingué et de *tenorino* charmant, s'il vous plaît....
« Passy, 29 août 1863.

« G. ROSSINI. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une *academia* de baile, à Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

louses, car un bon nombre de pas qui figuraient sur le programme alléchant du salon *del Recreo* n'avaient pu être exécutés; aussi désirions-nous vivement assister à quelques-unes de ces réunions populaires qui ont lieu dans certains quartiers de Séville, tels le faubourg de Triana et la Macarena, réunions dont la danse constitue le principal élément, et qui sont connues sous le nom de *bailes de candil*. Heureusement, nous avions fait la connaissance d'un brave garçon qu'on appelait *Coliron*, et qui exerçait, à ses moments perdus, la profession de guitarrero. Coliron nous avait promis de nous conduire un soir chez un Gitano de ses amis, le *tio Miñarro* (le père Minarro), qui tenait, dans le faubourg de Triana, une *taberna* où de temps en temps les *majos* et les *majas* de Séville se livraient aux danses andalouses.

On appelle en Andalousie *bailes de candil* les bals de bas étage qui ont lieu ordinairement dans une *taberna*, une *botillería* (débit de vin et de liqueurs) ou dans quelque maison de modeste apparence : on a nommé ainsi ces réunions à cause de leur éclairage peu brillant, qui consiste le plus souvent en un *candil*, petite lampe en cuivre ou en fer très-usitée en Andalousie et dans d'autres parties de l'Espagne. Le candil a beaucoup d'analogie avec la lampe antique : il se compose d'un récipient antique destiné à recevoir l'huile dans laquelle plonge une mèche placée horizontalement; la lampe se termine par une tige au bout de laquelle se trouve un crochet qui sert à la fixer au mur.

On a encore donné à ces bals un autre nom assez pittoresque, c'est celui de *bailes de boton gordo* ou de *cascabel gordo*, ce qui signifie littéralement bals à *gros boutons* ou à *gros grelots;* allusion aux boutons de filigrane d'argent qui ornent ordinairement la veste et le pantalon des gens du peuple.

Le soleil était couché depuis plus d'une heure quand nous quittâmes notre *fonda* en compagnie du *guitarrero* pour nous diriger vers le *baile de candil;* nous arrivions bientôt au bord du Guadalquivir, dont les eaux calmes et unies reflétaient les lumières de quelques navires ancrés sous la *Torre del Oro*, et nous traversions le *Puente de hierro*, nouveau pont de fer beaucoup plus solide, mais moins pittoresque que l'ancien pont de bateaux.

Arrivés au faubourg de Triana, nous suivîmes, guidés par Coliron, plusieurs rues fort malpropres et parfaitement sombres, car l'éclairage et le balayage sont également négligés dans le quartier des Gitanos. Cependant, nous arrivâmes sans encombre devant la *botillería* du tio Miñarro à la porte de laquelle devisaient en fumant leur *papelito* plusieurs personnages en costume andalous, parmi lesquels nous reconnûmes quelques-uns des *aficionados* que nous avions rencontrés précédemment à l'*academia de baile* de don Luis Botella.

Après avoir traversé une salle où buvaient paisiblement quelques gaillards à la mine assez farouche, nous pénétrâmes dans un *patio* soutenu par des colonnes de marbre blanc surmontées de chapiteaux sculptés; ce patio, comme un grand nombre de ceux qu'on voit encore à Séville, remontait au temps des Arabes; des citronniers séculaires tapissaient les murs lézardés, et des plantes grimpantes s'enroulaient autour des colonnes jaunies par le temps; aux angles de la cour s'élevaient des bananiers aux feuilles déchiquetées et un de ces arbustes communs en Andalousie, qu'on appelle *damas de noche*, dames de nuit, parce que leurs fleurs jaunes, fermées pendant le jour, ne s'ouvrent qu'après le coucher du soleil, en répandant au loin une odeur suave et plus pénétrante encore que celle de la fleur d'oranger. Quatre petites lampes du genre de celles que nous venons de décrire, dont la lueur vacillante éclairait d'une manière bizarre cette végétation inculte, mais luxuriante; quelques chaises de paille et des bancs de sapin, disposés entre les colonnes, attendaient les spectateurs.

Une demi-douzaine de jeunes gens aux épais favoris noirs taillés en côtelettes, *de patillas de boca de hacha*, comme on dit à Séville, devisaient au milieu du patio, tout en accordant leurs guitares, avec quelques *majas* qu'il nous sembla bien avoir déjà entrevues lors de notre visite à la *fabrica de tabacos;* c'était en effet des *cigarreras*, et même *la flor de las cigarreras*, comme nous l'entendîmes dire autour de nous quelques instants plus tard, car des chanteurs, *guitarreros*, danseurs et danseuses arrivaient peu à peu, et le patio ne tarda pas à se remplir.

Quelques accords de guitare se faisaient déjà entendre, lorsqu'un murmure d'approbation accueillit l'entrée du *Barbero*, un des *cantadores* les plus renommés pour les chansons andalouses.

Sentarse! sentarse! (assis! assis!) crièrent quelques-uns des assistants, *el Polo! va á cantarse el Polo!* (on va chanter le Polo!) *El Polo! El Polo!* reprirent en chœur tous les spectateurs.

Le Polo, dont le nom s'applique également à une danse, est un des airs pour lesquels les Andalous montrent le plus de prédilection. Parmi les chants populaires de l'Andalousie, il en est un certain nombre dont l'origine arabe n'est pas douteuse : il faut placer en première ligne les *Cañas*, qu'on peut considérer comme la souche primitive et le type de ces chants; au reste le nom même de la Caña, nous l'avons déjà dit, est à peu près arabe, puisqu'il dérive du mot *Gaunia*, qui signifiait *chant* dans la langue des anciens possesseurs de l'Andalousie.

La Caña, dont le caractère est essentiellement mélancolique, ressemble à une lamentation qui commence par un soupir prolongé et comme étouffé; la voix, après avoir parcouru dans plusieurs tons une espèce de gamme chromatique, devient peu à peu plus sonore, en même temps que la mesure devient plus vive. On peut dire que la Caña est comme la pierre de touche des vrais chanteurs andalous, *arrieros* (muletiers), *contrabandistas*, *caleseros* et autres, car elle exige des poumons infatigables, et le *cantador* obtient d'autant plus de succès qu'il prolonge plus longtemps les notes aiguës.

Est-il besoin de dire que ces chants à moitié arabes, qui sont plus faciles à comprendre et à retenir qu'à noter, n'ont pas la moindre ressemblance avec les pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un *baile de candil* (bal des gens du peuple) dans le faubourg de Triana. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tendues chansons andalouses où, sous prétexte de couleur locale, *Grenade* rime avec *sérénade*, *Inésille* avec *résille*, *taureador* avec *matador*, et que certains compositeurs de romances de salon nous donnent comme de la musique espagnole? Les *Polos*, ainsi que les *Tiranas*, les *Rondeñas*, les *Olés*, les *Malagueñas*, les *Tonadas* et quelques autres chants populaires, sont d'origine arabe comme les *Cañas* dont nous venons de parler, et dont ils sont des dérivés.

Le *Barbero* ne se fit pas prier longtemps et prit place à côté de *Coliron*, qui préludait sur sa guitare par les arpéges les plus compliqués, entremêlés d'accords plaqués avec le revers de la main et de petits coups secs frappés sur la table de l'instrument; le chanteur préluda de son côté par quelques modulations à bouche fermée, et en faisant, dans les notes les plus élevées, des tenues tellement prolongées qu'aucun instrument à vent n'aurait pu les imiter; peu à peu sa voix devint plus éclatante et il entonna de toute la force de ses poumons ce *polo* bien connu à Séville :

La que quiera que la quieran
Con faitiga y caliá,
Busque un mozo macareno,
Y lo güeno provara!

« Celle qui veut être aimée avec ardeur et avec passion n'a qu'à chercher un garçon *macareno* (du faubourg de la Macarena), et elle aura ce qu'il y a de meilleur. »

Le *Barbero* n'eût pas plus tôt achevé ce couplet que les applaudissements éclatèrent de toutes parts :

Olé! olé! olé! zas! s'écrièrent les femmes en battant des mains; *otra copla! otra copla!* (un autre couplet).

Le chanteur promena un instant ses regards sur la partie féminine de l'assemblée, et il reprit ainsi après avoir regardé en souriant une des plus jolies *majas* :

Ven acá, chiquiya,
Que vamos a bailar un *polo*
Que se junde medio Seviya!

« Viens ici, petite; nous allons danser un *polo* qui fera crouler la moitié de Séville! »

La *maja* que le *Barbero* venait d'appeler à la danse était une jeune fille d'environ vingt ans, qu'on appelait *la Candelaria*, souple, robuste et potelée, *una moza rolliza*, comme disent les Espagnols.

La *Candelaria* s'avança avec ce balancement de hanches plein de désinvolture qu'on appelle le *meneo*, et se campa fièrement au milieu du patio, attendant son danseur.

Le *Barbero* voulait ménager ses poumons, car son répertoire était nombreux; il céda donc sa place à un grand gaillard nommé *Cirineo* (le Cyrénéen), et Coliron recommença l'air du polo avec un entrain qui enleva les danseurs. Les castagnettes commencèrent à se faire entendre accompagnées du son joyeux des *panderetas*, tandis que de leur côté les assistants marquaient la mesure avec des *palmadas*, c'est-à-dire en donnant tour à tour avec les doigts de la main droite deux coups secs dans la paume de leur main gauche, et en frappant les deux mains ensemble; d'autres donnaient de petits coups de talon sur les dalles du patio, ou les frappaient en cadence du bout de leur canne à épée; — car les majos de Séville sortent rarement sans leur canne à épée. En même temps se croisaient à l'adresse de la danseuse ces exclamations d'encouragement dont les Andalous sont si prodigues :

— *Olé! olé! Juy saláa! Anda, salero! Vaya una jembra regachona!* (Quelle séduisante fille!)

La Candelaria, merveilleusement secondée par son danseur, n'avait pas, du reste, besoin de ces excitations: tantôt elle se tordait comme pour échapper à la poursuite de son partenaire, tantôt elle semblait le provoquer en relevant et en abaissant tour à tour à droite et à gauche le bas de sa robe d'indienne à volants, qui flottait en laissant entrevoir un jupon blanc empesé et le bas d'une jambe fine et nerveuse.

L'enthousiasme commençait à gagner tous les spectateurs; les femmes se haussaient sur la pointe du pied, et chacune adressait son mot à la danseuse, en applaudissant avec son éventail.

— *Alza, morena! Mas ajo al pique!* (Allons, brunette, plus d'ail dans la sauce!) s'écria tout à coup un vieux Gitano à la voix enrouée, qui trouvait apparemment que la danseuse manquait d'entrain; elle le regarda en souriant, et le menaça du bout du petit doigt; *Cirineo* prit alors un tambour de basque, et après l'avoir fait résonner un instant, il le jeta aux pieds de la Candelaria qui se mit à danser autour de l'instrument en redoublant de verve et d'agilité.

Bientôt les deux danseurs, épuisés, hors d'haleine, allèrent tomber sur un des bancs qui garnissaient le patio; mais la malicieuse *cigarrera* fut bientôt remise de sa fatigue, et elle fit signe du doigt au vieux Gitano qui l'avait interpellée, lui enjoignant, pour sa punition, de chanter une *Tonada*, ou une *Tonáa*, comme prononcent les Andalous.

— *Vaya la tonáa!* (Allons, la tonada!) répétèrent tous les assistants.

Et le vieux Gitano, après avoir pris une guitare, s'assit, croisa ses jambes, toussa, cracha, et entonna cette chanson en *caló* :

Moza güena, tu zandunga
Vale mas que Gibrartá,
Güenos clises abiyas,
Eres jembra e caliá!

« Charmante fillette, ta grâce vaut mieux que Gibraltar; tu as des yeux charmants et tu es une femme accomplie. »

— *Otra! otra! Tio!* (Encore, encore, vieux père) s'écria la *Candelaria* en faisant toutes sortes d'agaceries au vieux Gitano, dont l'organe voilé venait d'obtenir un franc succès de rire.

Viva la Macarena! s'écria le vieux bohémien; et après avoir avalé d'un seul trait une *copita de aguardiente* (petit verre d'eau-de-vie) que la jeune fille lui présentait,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gitana dansant le *zorongo* dans un *patio* de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il continua ainsi, en la regardant d'un air à la fois tendre et comique :

Si argo quieres, prenda mia,
No tienes mas que jablá
Que las mozas en amores
Siempre aciertan la jugáa
Juy salero!
Vivan las mozas é mi tierra!

« Si tu désires quelque chose, mon trésor, tu n'as qu'à parler, car en amour les jeunes filles gagnent toujours la partie. Eh charmante ! Vivent les filles de mon pays ! »

La *tonada* du vieux Gitano fut interrompue par l'arrivée de quelques *majas* en retard, car quelques-unes de ces lionnes de l'Andalousie se piquent de n'arriver qu'après le commencement du bal, comme chez nous les grandes élégantes n'arrivent aux Italiens qu'après le lever du rideau. Quelques *Gitanas* qu'on citait parmi les plus habiles danseuses du faubourg de Triana, les suivirent de près; une d'elles était la fille du vieux bohémien qui venait de chanter, et on assurait qu'elle n'avait pas de rivale pour la danse du *zarandeo*. Après nous être mis dans les bonnes grâces du père au moyen de deux ou trois verres de *manzanilla*, nous n'eûmes pas de peine à obtenir de lui qu'il décidât sa fille à danser son pas favori.

Nous avions déjà vu une Gitana de Grenade danser le *zarandeo;* comme nous l'avons dit, cette danse s'appelle ainsi parce que le mouvement des hanches de la danseuse ressemble au va et vient d'un crible qu'on agite; le zarandeo, dans quelques parties de l'Andalousie, est également connu sous le nom de *meneo*, mot qui sert plus ordinairement à désigner ce mouvement particulier aux Andalouses, et qui donne à leur démarche tant de désinvolture.

Un ancien auteur a dit que les danses espagnoles étaient une convulsion régulière et harmonieuse de tout le corps : cette définition peut s'appliquer plus particulièrement au *zarandeo* où tous ces mouvements jouent un rôle plus important que les pas eux-mêmes. Quand les Andalous veulent faire l'éloge d'une danseuse qui brille par le *meneo*, ils se servent d'une expression très-pittoresque : *Tiene mucha miel en las caderas*, disent-ils : « Elle a beaucoup de miel dans les hanches. »

Le *zorongo*, autre pas particulier aux bohémiens, et qui a une certaine analogie avec le fameux *Jaleo de Jerez*, fut ensuite dansé par une autre Gitana qui avait remplacé les castagnettes par un *pandero*.

Cependant, les chants et les danses cessèrent un instant, et les spectateurs, aussi bien que ceux qui avaient joué un rôle actif dans la soirée, profitèrent de l'intermède pour se restaurer et pour prendre quelques rafraîchissements. Ce souper n'avait du reste rien de commun avec ceux qu'on sert ordinairement dans nos bals : quelques tranches de *merluza* frites dans l'huile, et des *boquerones*, petites sardines très-communes en Andalousie composaient, avec du pain blanc comme la neige et serré comme du biscuit, la partie solide du festin. Les liquides étaient plus variés : le manzanilla, le jerez, le rota et autres vins d'Andalousie circulaient dans les verres longs et étroits qu'on appelle *cañas*.

On connaît la sobriété des Espagnols : le souper ne dura pas longtemps; et puis quelques chanteurs nouveaux désiraient se faire entendre. Coliron, notre introducteur, nous avait promis qu'un jeune *torero*, récemment débarqué de Jerez, chanterait *Las ligas de mi morena*, « Les jarretières de ma brune », une des chansons andalouses les plus gaies et les plus caractéristiques.

« *Toma la guitarra !* lui dit Coliron en lui présentant un instrument, et laisse là cette *merluza* qui va t'étouffer ! »

Le torero prit sa guitare, et le pied gauche appuyé sur sa chaise, il commença à chanter avec cet accent particulier qui distingue les enfants de Jerez de la frontera :

No te puéo yo écir
Colasa, lo que me gusta
Sobre una pierna robusta
Una liga coloráa.
Levanta los faralaes
Y luce la pantoriya
Que vale mas, Colasiya,
Que toitica una torá.
Vaya un angel retrechero, Juy !
Me tienen como alma en pena,
Salero !
Las ligas de mi morena.

« Je ne puis te dire, *Colasa*, combien me plaît une jarretière rouge entourant une jambe robuste : relève un peu tous ces volants, car ton mollet, *Colasiya*, vaut mieux que toute une fête de taureaux. Vive un ange enchanteur comme toi, *Salero !* Elles me rendent comme une âme en peine, les jarretières de ma brunette ! »

D'autres *Cantaores* prirent la place du torero, et ne furent pas moins applaudis que lui : nous entendîmes successivement chanter les fameuses *Caleseras de Cadiz*, à l'air si vif et si entraînant; des *Tiranas* au mouvement lent et des *Rondeñas* et des *Malagueñas* à l'accent mélancolique, la chanson du *Majo de Triana*, les *Toros del Puerto*, la *Zal de la Canela* et encore d'autres chansons andalouses pleines de brio et d'originalité.

Le tour des danses ne tarda pas à revenir, et une jeune Gitana à la peau cuivrée, aux cheveux crépus et aux *yeux de jais*, — *ojos de azabache*, comme disent les Espagnols, dansa le *Tango americano* avec un entrain extraordinaire; le tango est une danse de nègres, dont l'air est très-saccadé et fortement accentué; on peut en dire autant de la plupart des airs qui ont la même origine, et notamment de la chanson commençant par ces paroles : *Ay ! Que gusto y que placer !* chanson aussi populaire depuis quelques années que le tango.

Un autre air également très-connu en Andalousie, c'est le *Punto de la Habana*, dont le nom indique l'origine, et qui sert à accompagner des *Decimas* qui se chantent souvent dans les *fiestas* entre les danses. Il y a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les *Decimas* simples ou *sin glosar*, et les *Decimas glosadas;* les unes et les autres se composent de strophes de dix vers; seulement les premières sont précédées de *Glosas* ou quatrains, dont chaque vers se répète successivement à la fin des quatre *Decimas* qui suivent. Voici, comme exemple, une *Glosa* que nous entendîmes un jour chanter à Ecija, près Séville:

En una cama de ausencia
Cayó enferma mi esperanza.
Lágrimas, tener paciencia,
Que todo el tiempo lo alcanza.

« Dans le lit de l'absence, mon espérance est tombée malade. Mes larmes, prenez patience, car tout arrive avec le temps. »

La première *Decima* finissait par le vers *En la cama de ausencia;* la seconde par *cayó enferma mi esperanza*, et ainsi de suite, jusqu'à la quatrième; le chanteur reprend alors une nouvelle *glosa*, dont chaque vers est répété de la même manière.

Nous avons entendu des Decimas qui n'avaient pas moins d'une trentaine de couplets : ce genre de poésie, qui ne manque pas d'analogie avec nos anciens rondeaux, ressemble aussi à celles qui étaient en vogue au temps de Cervantès, et remonte probablement à cette époque.

Comme nous allions nous retirer, on nous fit observer que nous ne pouvions partir sans voir danser la *rondeña*, un pas qu'on accompagne ordinairement en chantant les *coplas* du même nom.

La rondeña fut dansée à ravir par un *guapo* (élégant du quartier de la *Macarena*), qui avait pour *pareja* ou partenaire une jolie *moza* du même quartier.

Plusieurs chanteurs dirent tour à tour des couplets de *rondeñas*, parmi lesquels nous remarquâmes celui-ci, dont l'idée nous parut assez ingénieuse :

Hermosa deidad, no llores,
De mi amor no tomes quejas,
Que es propio de las abejas
Picar donde encuentran flores.

« Belle divinité, ne pleure pas, — Ne te plains pas de mon amour, — C'est le propre des abeilles — De piquer où elles trouvent des fleurs. »

La danse continuait pendant que les couplets se succédaient, et les deux *parejas* mettaient tant d'ensemble et tant d'harmonie dans leurs pas, qu'un des assistants improvisa la strophe suivante, qu'il chanta sur l'air des rondeñas:

Estos que estan bailando
Que parejitos son!
Si yo fuese padre cura,
Les daba la bendicion.

« Ces deux jeunes gens qui dansent, — Qu'ils sont bien assortis! — Si j'étais un *padre cura*, — Je leur donnerais ma bénédiction. »

La rime laissait bien quelque chose à désirer, ce qui n'empêcha pas le poëte d'être fort applaudi. La danse finie, l'assemblée se sépara au choc des verres, et nous quittâmes, fort satisfaits de notre soirée, la taverne du *tio Miñarro;* il était près de minuit, les rues étaient obscures et désertes; quelques-uns de ceux qui avaient pris part à la fête nous offrirent obligeamment de nous accompagner, et nous regagnâmes la *Calle de las Sierpes* en chantant à demi-voix des *playeras* et des *malagueñas* que notre ami Coliron accompagnait en frappant en sourdine les cordes et le bois de son inséparable guitare.

Nous avons déjà dit qu'il n'y a pas de fête andalouse sans danses : c'est dans les ferias (foires) et dans les *romerias* (pèlerinages) qu'un étranger peut le mieux observer celles qui se dansent en plein air; on y chercherait vainement des bals publics du genre de ceux qui se transportent chez nous dans toutes les fêtes villageoises, et qui finissent invariablement la soirée. Les Espagnols préfèrent la danse improvisée et en plein air; l'orchestre ne leur fait jamais défaut : il n'est pas de village, si pauvre qu'il soit, pas de *venta* (auberge) où l'on ne trouve une guitare ou une *bandurria*, ayant toutes leurs cordes, *ou peu s'en faut:* deux jeunes filles et deux garçons de bonne volonté, il n'en faut pas davantage pour *armar un baile*, — organiser un bal. En outre, les aveugles n'ont guère d'autres ressources que de jouer de la guitare ou du violon, et il n'en manque jamais dans les fêtes; aussi s'il prend à une *moza* la fantaisie de se mettre à danser et qu'elle n'ait pas un guitarrero à sa disposition, elle n'a qu'à dire au premier aveugle qui passe:

« *Ciego! Eche uste cuatro cuartos de seguidillas!*

« Aveugle! jouez-nous pour quatre sous de seguidillas! »

Le ciego ne se le fait pas dire deux fois, et il se met de suite à jouer les seguidillas demandées, accompagnées sur le triangle par le gamin qui lui sert de guide.

Les scènes de ce genre ne manquent pas à la foire de Séville: souvent, c'est devant une de ces tavernes en planches et en toile, comme on en voit tant pendant la feria, que s'improvisent ces danses populaires. Un jour nos regards furent attirés par une de ces tentes ornées d'un luxe extraordinaire de franges, de pompons et de nœuds en calicot blanc et rouge, et au-dessus de laquelle nous lûmes sur un écriteau l'inscription suivante en gros caractères :

Penascaró superior
Se pule con caliá.
Y de misto una taja
Se toma de barbaló.

Ce qui signifiait en bon *caló* qu'on y vendait d'excellente eau-de-vie et de très-bon vin de Manzanilla; le maître de la taverne était donc Gitano, à n'en pas douter; en effet, nous vîmes quelques Gitanas du faubourg de Triana occupées à attacher autour de leurs pouces les cordons de leurs castagnettes, et bientôt, dès qu'une guitare et un *pandero* eurent marqué les premières me-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sures du *zapateado*, elles commencèrent à danser aux applaudissements des buveurs et des passants.

Le zapateado est peut-être le plus vif de tous les pas andalous, et à coup sûr il n'en est guère de plus gracieux ni de plus entraînant.

Ordinairement il est dansé par une femme seule, qu'une autre remplace quand la première est fatiguée. *Zapatear* signifie en espagnol frapper avec les pieds des coups répétés. Le mot exprime parfaitement la danse et son mouvement.

Les Gitanas, animées par les *palmadas* des assistants qui accompagnaient la guitare en frappant dans leurs mains, et qui avaient peine à suivre la mesure, tant elle était précipitée, luttèrent tour à tour d'agilité; c'était parmi elles à qui mettrait le plus d'adresse à *tuer l'araignée ou le cloporte, matar la araña* ou *la curiana*, suivant l'expression pittoresque des Andalous.

La plus jeune des Gitanas se fit surtout remarquer par sa souplesse extraordinaire, et par son adresse à donner en mesure de petits coups de talon, en même temps qu'elle agitait par les mouvements les plus gracieux sa mantille de velours noir; aussi un des spectateurs lui appliqua-t-il ce couplet de la chanson bien connue du *calesero* :

Cuando toca la guitarra,
Que gracia, que desenfao;
Y que soltura, que cuerpo
Si baila el zapateado!

« Quand elle joue de la guitare, — combien elle est vive et gracieuse; — et quel corps souple, quelle désinvolture — quand elle danse le zapateado! »

El *Ole gaditano*. — Dessin de Gustave Doré.

Une danse vraiment sévillane et qui, comme le zapateado, est ordinairement dansée par une femme seule, c'est le *vito sevillano*, dont le nom vient probablement de saint Guy. Il est peu de danses dont l'air soit aussi gai et aussi entraînant que celui de ce pas favori des *majos* de Séville, qui aiment à le danser entre deux verres de vin d'Andalousie, dans les *melonares* (jardins maraîchers), ou les *cortijos* (petites maisons de campagne) qu'arrose le Guadalquivir.

Invités, un jour, par un Sévillan de nos amis, nous le vîmes danser par une des *bailadoras* les plus renommées; nous tombâmes au milieu d'une réunion de *majos* qui célébraient la fête des deux patronnes de Séville; le déjeuner venait de s'achever, et il ne restait plus sur la table que quelques verres encore pleins d'un vin couleur d'or. *Encarnacion*, — c'était le nom de la maja priée de danser, monta lestement sur la table. Aussitôt la guitare, les castagnettes et les *panderos* commencèrent à résonner, et elle se mit à danser avec une grâce et une aisance merveilleuses, sans effleurer aucun des verres épars qui se trouvaient à ses pieds, tandis qu'un des *majos* chantait. Après lui tous les assistants reprirent en chœur ce refrain, en frappant dans la paume de la main :

Salero, salero!
Arrimate acá,
Que viene el torito,
Valiente estocáa!

« Charmante, charmante, — approche-toi de moi, — car voici le taureau; — la belle estocade! »

Un autre continua par ce couplet, qui ne manque pas d'originalité, et où les femmes sont comparées à différents métaux :

Las doncellas son de oro,
Las casadas son de plata;
Y las viudas son de cobre,
Y las viejas de hoja de lata.

« Les jeunes filles sont d'or, — Les femmes mariées, d'argent; — Les veuves sont de cuivre, — Et les vieilles, de fer-blanc. »

La danseuse continuait à agiter ses petits pieds au milieu des verres, quand une voix s'écria :

« *Tire oste la caña! Tire oste la caña!* »

Tirar la caña, littéralement *lancer le verre*, s'entend en Andalousie d'un tour d'adresse que les danseuses s'amusent quelquefois à exécuter au milieu d'un pas, et qui consiste à lancer en l'air d'un mouvement rapide le contenu d'une caña, verre étroit qui se prête assez bien à cet exercice, et à en recevoir le contenu dans sa bouche.

Encarnacion exécuta le tour à merveille, sans perdre un seul instant la mesure, et après avoir vidé d'un seul trait la caña, elle sauta en bas de la table aussi lestement qu'elle y était montée.

Il ne faut pas oublier une danse du même genre que la précédente, et également chère aux Andalous, *el ole gaditano*.

Olé! est une des exclamations dont les Andalous se servent le plus souvent pour exciter les danseurs; telle est probablement l'origine du nom de l'olé gadi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gitana dansant (environs de Séville). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tano. Quoi qu'il en soit, on assure que l'olé descend en ligne directe des anciennes danses gaditanes qui avaient tant de succès chez les Romains, et auxquelles Martial lui-même, on s'en souvient, reprochait leur manque de modestie. D'autres prétendent que l'olé est exactement la même danse que la fameuse *zarabanda* dont nous avons parlé précédemment, ce pas qui provoqua jadis les excommunications de l'Église, et qui fut plus d'une fois défendu par divers arrêts; ce pas dont la musique était si agréable que Des Yveteaux, ce poëte plus connu par sa vie épicurienne et ses excentricités que par ses écrits, mourant à Paris à l'âge de quatre-vingt-dix ans, se fit jouer un air de sarabande, « *Afin*, disait-il, *que son âme passât plus doucement.* »

L'olé est ordinairement exécuté par une seule danseuse, comme quelques autres danses andalouses telles que la *jarana*, le *polo*, la *rondeña*, etc.

On l'appelle aussi quelquefois *el olé de la curra; curra* est une de ces expressions andalouses à peu près intraduisibles en français, et qui sert à désigner la femme du peuple élégante, passionnée pour la danse et les plaisirs nationaux; en un mot, c'est à peu près la *maja*.

Un jour de *fiesta*, nous eûmes l'occasion de voir l'*olé* merveilleusement dansé dans un faubourg de Cadix, la Viña (la Vigne), par une très-habile *bailarina*, qu'on appelait la *Nena*, à cause de sa petite taille, surnom très-commun, du reste, en Andalousie.

L'olé exige, plus que toute autre danse, une grande souplesse de corps et une désinvolture particulière : la Nena réunissait au plus haut point ces qualités essentielles, et elle était sans rivale dans les poses renversées. C'était merveille de la voir, après un pas d'une vivacité entraînante, se pencher peu à peu en arrière; sa taille, d'une flexibilité de roseau, se courbait avec une langueur charmante; ses épaules et ses bras se renversaient mollement et touchaient presque la terre. Pendant quelques instants, elle resta ainsi, le col tendu, la tête penchée, comme dans une sorte d'extase; puis tout à coup, comme frappée par une commotion électrique, elle se redressa, bondit, et faisant résonner en mesure ses castagnettes d'ivoire, elle acheva son pas avec autant d'entrain qu'elle l'avait commencé.

Chacune des principales villes de l'Andalousie donne son nom à une danse particulière. Comme on vient de le voir, Cadix a l'*ole gaditano*, Jerez a son *jaleo*, Ronda sa *rondeña*, et Malaga sa *malagueña*; mais c'est à Séville que toutes ces danses se modifient, se recomposent, se perfectionnent. « Dans toute l'Andalousie, dit un auteur espagnol, c'est Séville qui se distingue comme dépôt de tous les souvenirs de ce genre; c'est l'atelier où les anciennes danses se transforment en danses modernes; c'est l'université où s'apprennent la grâce inimitable, l'attrait irrésistible, les ravissantes attitudes, les tours brillants et les mouvements délicats de la danse andalouse. En vain, l'Inde et l'Amérique envoient-elles à Cadix de nouvelles chansons et de nouvelles danses d'un genre distinct, quoique toujours charmant et voluptueux; ces chansons et ces danses ne sauraient s'acclimater en Andalousie, si elles n'ont auparavant passé par Séville, si elles n'y ont laissé, comme le vin laisse sa lie, ce qu'elles avaient de trop libre ou d'exagéré. Une danse qui sort de l'école de Séville comme d'un creuset, pure et revêtue des formes andalouses, ne tarde pas à être reconnue, et se trouve aussitôt adoptée depuis Tarifa jusqu'à Almeria, depuis Cordoue jusqu'à Malaga et Ronda. »

C'était autrefois l'usage, en Andalousie, de chanter dans les *fiestas de baile*, ou fêtes de danse, quelques anciens *romances* pendant que les danseurs se reposaient, sans préjudice des malagueñas, des rondeñas et autres chants plus modernes. Le chant de ces *romances*, qu'on entend encore quelquefois, s'appelle *corrida* (course), probablement parce que les strophes forment une histoire suivie, tandis que les chansons que nous venons de nommer se composent, comme les *polos*, *tiranas*, etc., de couplets détachés.

Quelques-unes de ces compositions sont d'anciens *romances moriscos*, comme ceux que Ginez Perez de Hita publia vers la fin du seizième siècle, et qui doivent être sans aucun doute la traduction d'anciennes poésies moresques; d'autres se retrouvent dans d'anciens recueils, tels que le *Cancionero de romances* ou le *Romancero general*, ou sont parvenus jusqu'à nous sans qu'on connaisse leur origine.

Ordinairement le musicien prélude en jouant la corrida sur la guitare, la bandurria ou la mandoline (*el bandolin*), et le chanteur entonne un *romance* composé ordinairement de strophes de quatre et six vers, comme celui si connu en Espagne du Conde del Sol, dont nous donnons ici le commencement :

Grandes guerras se publican
Entre España y Portugal;
Y al conde del Sol le nombran
Por capitan general.

La condesa, como es niña,
Todo se la va en llorar.
« Dime, conde, cuántos años
Tienes de echar por allá. »
— Si á los seis años no vuelvo,
Os podreis, niña, casar. »

Pasan los seis y los ocho,
Y los diez se pasarán,
Y llorando la condesa
Pasa así su soledad.

« De grandes guerres se déclarent
Entre l'Espagne et le Portugal;
Et c'est le comte de Sol qu'on nomme
Capitaine général.

« La comtesse, comme elle est jeune
S'en va toujours pleurant :
« Dis-moi, comte, combien d'années
« Tu dois rester par là. »
« — Si dans six ans je ne reviens pas,
« Vous pourrez, petite, vous marier. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Six ans et huit ans se passent,
Et dix ans se passeront,
Et la comtesse pleurant
Vit ainsi dans la solitude. »

Le père de la comtesse la voit pleurer, et lui demande la cause de ses larmes :

« O mon père, par le saint Graal[1], permettez-moi d'aller à la recherche du comte.

— Vous avez la permission, ma fille; faites votre volonté. »

Et la comtesse parcourt la France, l'Italie et d'autres pays sans s'arrêter; déjà désespérée, elle s'en retournait chez elle, quand elle rencontre un vacher : elle lui demande à qui appartient son troupeau :

« Au comte de Sol, madame, qui se marie aujourd'hui. »

La comtesse emprunte au vacher ses habits grossiers, et arrive au château du comte, dont la noce se prépare.

« Donnez-moi une aumône, comte.

— De quel pays êtes-vous, madame?

— Je suis native d'Espagne. »

Mais le comte la prend pour un fantôme, et refuse de la reconnaître.

« Je ne suis point un fantôme, comte, car je suis ta loyale épouse. »

Cabalga, cabalga el conde,
La condesa en grupas va,
Y á su castillo volvieron
Salvos, salvos y en solaz.

« Le comte chevauche, chevauche,
La comtesse le suit en croupe,
Et à leur castel ils rentrèrent
Sains et saufs et pleins de joie. »

Mais revenons aux danses, comme on y revient dans les *fiestas* après les *romances :* les danseuses andalouses ont un grand avantage sur nos danseuses d'opéra et sur celles du même genre qu'on voit sur les théâtres de presque tous les pays d'Europe; c'est une liberté d'allures, une indépendance de mouvements, un laisser aller du corps entier qu'on ne retrouve pas ailleurs. On voit qu'elles dansent pour elles-mêmes, par plaisir, et les mouvements de leurs bras et le *menco* ont bien autrement de caractère que les mouvements roides, compassés et pour ainsi dire géométriques des premiers sujets ou des comparses du corps de ballet parisien; chez ces dernières, trop souvent d'une maigreur exagérée, on sent à chaque pas l'étude, les tortures et les contorsions forcées de la classe de danse. Chez les danseuses andalouses, rien ne trahit le travail; on sent au contraire la verve et l'improvisation; leurs bras, tantôt à demi tendus, tantôt fléchis avec mollesse, s'élèvent ou s'abaissent et suivent gracieusement les ondulations du corps; les ronds de jambe, les entrechats leur sont inconnus ainsi que les écarts forcés, les pointes et tout ce qui sent la gêne et la torture. Quant aux danseurs espagnols, nous ne les mettrons pas sur le même rang que les *boleras*, assurément, mais ils ne sont pas plus insignifiants que nos danseurs d'opéra, et ils ont au moins pour eux l'élégance du costume andalous.

Du reste les *boleras* ou *bailarinas* qu'on voit sur la plupart des théâtres d'Espagne, sont en général fort peu payées et aucune d'elles n'a jamais touché les énormes appointements qu'on donne chez nous aux premiers sujets de la danse. Presque tous les pas que nous avons nommés précédemment se dansent aussi sur les théâtres espagnols : il en est deux autres, le bolero et le fandango, qui jouirent autrefois d'une très-grande faveur, et qui, aujourd'hui, sauf quelques rares exceptions, ne se dansent plus guère que sur les planches.

Le bolero, dont nous avons déjà dit quelques mots précédemment, est une danse qui ne date que de la fin du siècle dernier; le nom de son inventeur est parvenu jusqu'à nous : *don Sebastian Cerezo*, danseur très-célèbre du temps de Charles III, qui fit connaître ce pas vers l'année 1780. On assure qu'on retrouve dans le bolero le souvenir de plusieurs anciennes danses, dont nous avons déjà parlé, telles que la *sarabande*, l'*anton-colorado* et la *chaconne*. Ce pas présente aussi quelques analogies avec les *seguidillas*, seulement le mouvement de ces dernières est beaucoup plus vif.

Au théâtre, le bolero est ordinairement dansé par plusieurs *parejas* ou couples, mais dans les réunions particulières on le danse le plus souvent à deux. C'est ainsi que nous le voyons représenté dans une suite d'assez jolies gravures espagnoles du siècle dernier, où sont figurées les différentes *posturas* du fameux pas national.

Une des plus gracieuses est celle où le danseur et la danseuse, les mains armées de castagnettes, se retrouvent face à face après avoir fait un demi-tour, figure qui s'appelle *dar la vuelta*. Les danseurs, vêtus d'un élégant costume, ont des poses quelque peu maniérées qui font penser aux personnages des fêtes galantes de Watteau; au bas de l'estampe se lisent ces quatre vers.

Viva el baile bolero,
Pues es con gracia,
Natural regocijo
De nuestra España.

« Vive la danse du bolero, car c'est naturellement le gracieux divertissement de notre Espagne. »

D'autres gravures de la même époque représentent également des danses nationales, avec ce titre : « La bonne humeur des Andalous, — *El buen humor de los Andaluces.* » Aujourd'hui encore, dans les images populaires à deux *cuartos* qui se vendent dans les rues, les Andalous sont souvent représentés dansant le

1. Voir ce que nous avons dit du saint Graal ou *sacro Catino* (coupe sacrée), à propos d'Almeria (tome XII, 310e liv.).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bolero avec force contorsions, et on y lit des légendes naïves dans le genre de celle-ci :

Bailan con zalamería
Bolero en Andalucia.

Le rôle du danseur est bien moins important dans le bolero que celui de sa partenaire; tous deux, il est vrai, exécutent à peu près le même pas, mais les mouvements de la femme sont plus expressifs, plus passionnés, et tandis que ses bras se tordent avec mollesse, ses pieds agiles ne restent pas un instant en repos.

Si les Espagnols sont passionnés pour le bolero, ils ne le sont pas moins pour le *fandango;* le *bolero* enivre, dit un auteur espagnol; le *fandango* enflamme. Cette danse fameuse, dont nous avons déjà dit quelques mots, offre, comme le bolero, plus d'une ressemblance avec les *seguidillas*. Le fandango était déjà connu vers la fin du dix-septième siècle; un prêtre espagnol, nommé *Marti*, qui était doyen du chapitre d'Alicante, écrivait de Cadix, le 16 *des calendes de février* 1712, une lettre en latin dans laquelle il donne la description du fandango : le brave doyen emploie les périphrases les plus étranges pour mieux dépeindre cet ensemble de mouvements qu'on appelle le *meneo*.

Los *panaderos*, danse de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

« Vous connaissez, dit le doyen Marti, cette danse de Cadix, fameuse depuis tant de siècles par ses pas voluptueux, qu'on voit encore exécuter aujourd'hui dans tous les faubourgs et dans toutes les maisons de cette ville aux applaudissements incroyables des spectateurs; elle n'est pas seulement en honneur parmi les négresses et autres personnes de basse condition, mais parmi les femmes les plus honnêtes et de la plus haute naissance.

« Ce pas est dansé tantôt par un homme et une femme, tantôt par plusieurs couples, et les danseurs suivent la mesure de l'air avec les plus molles ondulations du corps.... C'est vraisemblablement ainsi que jadis Hercule le devait danser avec son Omphale....

« Cependant les rires bruyants et les gais éclats de voix se font entendre; bientôt les spectateurs eux-mêmes, atteints d'une joyeuse fureur comme dans les atellanes antiques, s'élancent pour jouer à leur tour un rôle actif, et se balancent en suivant les mouvements de la danse.

« Telles sont les délices des habitants de Cadix : ne pensez-vous pas que les danses de l'antiquité, telles que la *chordaxa* phrygienne, n'étaient auprès de celle-ci que de véritables bagatelles?

« Et maintenant, ajoute le doyen d'Alicante, blâmez donc la corruption des anciens, et osez louer la réserve de nos mœurs! »

Outre le *bolero*, le *fandango* et autres que nous venons de décrire, nous eûmes l'occasion de voir sur le théâtre de Séville quelques danses particulières à l'Andalousie, telles que la *granadina* exécutée par une seule danseuse; les *mollares*, pas purement sévillan dansé ordinairement par plusieurs couples, et les *panaderos*, dont le nom signifie littéralement les *boulangers*, et qui sont dansés tantôt par plusieurs couples comme les *mollares*, tantôt par une seule *bailadora*, ce qui est beaucoup plus gracieux. L'air des *panaderos*, qui est à trois temps, ressemble un peu à celui du zapateado, quoique moins vif, et est souvent accompagné, dans les fêtes andalouses, par la guitare et les chants populaires.

Nous venons de passer en revue les diverses danses de l'Andalousie : les autres provinces d'Espagne ont aussi les leurs, d'un caractère différent pour la plupart, mais également gracieuses et intéressantes : les plus fameuses de toutes sont : les *seguidillas manchegas*.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1866

(DEUXIÈME SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Un mot sur la situation générale des grandes explorations géographiques. L'intérêt ramené vers l'Asie. — État des choses en Afrique. Le docteur Livingstone. — M. Le Saint et les sources du Nil. Expédition prochaine. — Gherard Rohlf chez les Tibboû du Bilmâ. Empêchements et retards. — MM. Mage et Quintin; leur retour du Kouara supérieur et du haut Sénégal. L'état politique du Soudan occidental, depuis le Sénégal jusqu'à Timbouktou. — La Cochinchine française. Coup d'œil sur l'état de la géographie de l'Indo-Chine. — Pourquoi ce nom d'Indo-Chine. Quels voyageurs l'ont visitée depuis M. Mouhot. Le Dr Bastian et sa relation. — Expédition française pour l'étude du Kambodj et l'exploration du Mé-khong. Le présent et l'avenir. — Coup d'œil sur la Chine et sur le Japon. Les livres et les travaux hydrographiques. M. Poussielgue. M. Irisson. M. de Courcy. — M. Humbert. M. de Montblanc. — Les problèmes scientifiques. — Les Russes sur la mer du Japon et dans l'Asie centrale. L'Amour. Le Turkestan et la Boukharie. Progrès rapides de la carte d'Asie. — Arabie. M. Palgrave et son traducteur. — Amérique. La Commission scientifique du Mexique et les études américaines. Ce que l'on a fait, ce que l'on aurait pu faire, ce que l'on fera. — Un monument bibliographique. Retour sur l'époque de Colomb et le grand siècle des découvertes. Ce que l'on peut mettre dans les pages d'une bibliographie. — Sur les expéditions à la recherche des voyageurs perdus. Le voyage à la recherche de Leichhardt, dans l'intérieur de l'Australie. — La nouvelle géographie de l'Europe. Le génie de l'homme prouvé par la guerre. Deux petites citations.

I

Nous n'aurons à nous entretenir, aujourd'hui encore, ni de ces grandes entreprises, ni de ces découvertes retentissantes qui tiennent en éveil l'attention de l'Europe; mais, pour ne pas avoir été occupée par les premiers sujets, la scène géographique n'a manqué, depuis un an, ni de nouveauté ni d'intérêt.

Cet intérêt, qui depuis vingt ans et plus s'attachait surtout à l'Afrique, dans ces derniers temps s'est aussi reporté vers l'Asie. Le mémorable voyage de M. Palgrave au cœur de l'Arabie, l'extension tout à la fois politique et scientifique de la Russie dans les parties les moins connues de l'Asie centrale, en même temps que par ses ingénieurs l'Angleterre commence à déborder l'Himâlaya comme pour donner la main à sa redoutable rivale; enfin, le mouvement déjà fort remarquable que notre présence en Cochinchine commence à imprimer aux investigations dirigées vers la presqu'île Trans-gangétique, non moins inaccessible jusqu'à présent aux Européens que le Tibet, le Japon, la Chine ou la Mongolie : ce sont là des faits géographiques riches déjà dans le présent de résultats considérables, plus riches encore de promesses pour un prochain avenir.

En Afrique, cependant, le champ des investigations est bien loin d'être épuisé; mais des expéditions qui doivent y poursuivre les récentes découvertes, les unes sont encore à l'état de préparation, les autres ne nous ont pas transmis jusqu'à présent d'information notable. Le docteur Livingstone, parti de Bombay après y avoir complété les préparatifs de son nouveau voyage — qui est le troisième, — est arrivé en juillet à la côte d'Afrique. Il s'est porté de nouveau vers une rivière appelée la Rovouma, qui débouche à la côte entre les 10e et 11e degrés de latitude australe, et dont le cours inférieur a été reconnu, il y a cinq ans et demi, durant la seconde expédition. Aux dernières nouvelles reçues en Angleterre au commencement de septembre, Livingstone était à cent trente milles environ de la côte, chez un chef hospitalier où il se proposait de poser momentanément son quartier-général, pouvant rayonner de là, selon les circonstances, soit vers le Nyanza du sud ou lac Maravi, soit vers le grand lac Tanganîka du plateau central. Il est bon de rappeler que le plan de la nouvelle expédition du docteur Livingstone est, en premier lieu, de compléter l'exploration du Nyanza ou Maravi, qu'il a reconnu le premier en 1861, mais dont il ne put voir alors l'extrémité septentrionale; secondement, de parcourir l'intervalle de cent cinquante lieues au moins qui sépare le Maravi du Tanganika, pour déterminer le système hydrographique de cet intervalle encore inconnu; troisièmement, d'achever, tant au sud qu'au nord, le relèvement du Tanganîka, dont Burton et Speke, en 1859, n'ont vu que la partie centrale, laissant ainsi forcément indécises des questions d'une importance majeure pour la disposition physique du grand plateau du sud. Ce plan est vaste; mais il ne dépassera pas, il faut l'espérer, les forces de l'explorateur, qui a déjà tant fait pour la géographie africaine.

Nous avons parlé, dans notre précédente Revue, du plan d'exploration conçu par un officier de notre armée, M. Le Saint, et dont il poursuit avec ardeur la réalisation. Des obstacles de plus d'une sorte, et le plus redoutable de tous, le mieux fait pour éteindre la flamme du dévouement, la froide et lourde inertie, là même où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on devait plus que d'ailleurs attendre un concours actif, n'ont pas amorti le zèle de M. Le Saint. M. Le Saint est Breton; il est de la race de ceux qu'on ne décourage pas aisément. Les retards qu'il a dû subir n'ont pas d'ailleurs été perdus pour l'utile accomplissement du voyage. Des études nécessaires ont été suivies. M. Antoine d'Abbadie, l'illustre explorateur, s'est chargé de l'éducation astronomique du voyageur; et dans un Rapport du commencement d'août à la société de Géographie. M. d'Abbadie s'exprimait en ces termes : « Après avoir suivi les observations de M. Le Saint pendant plusieurs mois, nous le croyons aujourd'hui suffisamment instruit pour bien jeter les bases d'une carte, et nous estimons que son projet est digne d'être encouragé par la société de Géographie. » Dans une séance suivante, la société a manifesté d'une manière plus effective encore l'intérêt qu'elle prend à une entreprise qui peut, qui doit devenir une gloire nationale. Une souscription spontanément ouverte dans son sein s'est élevée, séance tenante, à un chiffre déjà rond; c'est un premier noyau qui s'est grossi depuis, et qui sans aucun doute fournira aisément la somme très-modeste, si on la compare à ce qu'ont coûté des entreprises analogues, que M. Le Saint estime suffisante pour l'accomplissement de son plan de voyage. Il ne s'agit de rien moins que d'explorer d'une manière effective la région inabordée où se cachent encore les sources du Nil, et par une sérieuse étude, à la fois hypsométrique et hydrographique, de reconnaître avec certitude le nœud central, comme le mont Blanc dans les Alpes, d'où sort la branche principale parmi les nombreux affluents qui forment la tête du grand fleuve. Il s'agit en un mot de résoudre directement et scientifiquement le problème séculaire dont les Anglais, dans ces derniers temps, ont à peine touché les premiers termes, loin d'en avoir trouvé le dernier mot.

II

Les chances de réussite de M. Le Saint seront d'autant plus grandes, que sa route sera plus nouvelle. En Afrique — chose singulière, — la difficulté des explorations semble augmenter là où les blancs se sont déjà montrés. Deux sentiments qui s'éveillent à la fois chez les indigènes, l'avidité et la défiance, créent au second voyageur des embarras que le premier n'a pas rencontrés, du moins au même degré; M. Gherard Rohlf, dans son voyage du Nord, souffre en ce moment de cet ennui qui attend inévitablement tout Européen engagé sur une route battue. M. Rohlf, dont nous avons déjà parlé il y a six mois, était parti d'Europe l'année dernière avec le projet de pénétrer au sud de l'Algérie orientale, dans les montagnes inexplorées des Touâreg Ahaggar. La route lui en a été fermée par les agitations intestines des tribus. Forcé de se replier sur le Fezzan, il est alors revenu à sa première pensée, celle de se porter vers le Ouadâi, grande oasis du Sahara oriental entre le lac Tsad et le Bornou, dont le nom est déjà frappé d'une renommée funèbre par la mort de Vogel et de Beurmann. Les dernières lettres de Rohlf, au moment où nous traçons ces lignes (28 novembre), sont écrites du Kaouar et datées du 15 juin. Le Kaouar est une oasis tibboû située directement au sud du Fezzan, à cent cinquante lieues de Mourzouk, à mi-chemin environ du Bornou et du lac Tsad, la Caspienne du Soudan. M. Rohlf était retenu là depuis près d'un mois par les mauvaises nouvelles du Bornou, et aussi par la difficulté d'avoir des guides, même à un prix exorbitant. Ce séjour forcé était bien loin d'être agréable. « Il serait difficile, écrit le voyageur, de trouver dans le monde un lieu plus déplaisant : une chaleur de bain de vapeur, et des vents qui vous apportent, de quelque point qu'ils soufflent, des nuages d'un sable asphyxiant. Ajoutez à cela que les habitants ne sont nullement accueillants pour les étrangers en général, et pour les chrétiens en particulier. Avides, quémandeurs, fanatiques, et d'une indescriptible stupidité, ils n'ont pour eux, à ma connaissance, qu'une seule chose qui les recommande : c'est d'être un peu moins sales que les Arabes, les Berbers et les Touâreg qui habitent comme eux le grand Désert. Puis, au milieu d'un déplorable dénuement, et justement à cause de ce dénuement, une vie plus chère qu'elle ne le serait à Paris avec trois domestiques. » M. Rohlf, dans cet agréable milieu, avait eu plus d'un accès de découragement, au point d'avoir pensé par moments à revenir à Tripoli. Il espérait cependant pouvoir bientôt se remettre en route, et promettait d'écrire du Bornou. Il y a par les caravanes des occasions presque régulières.

III

Les inquiétudes que l'on avait eues sur le sort du lieutenant Mage et du Dr Quintin, envoyés en 1863 par le général Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, vers le chef d'un nouvel Etat musulman fondé par les Peuls au sud-ouest de Timbouktou, se sont dissipées. Les deux envoyés sont revenus à Saint-Louis, et de Saint-Louis en France. Leur mission avait eu le triple objet d'étudier sur place la condition politique d'une contrée fermée jusqu'à présent à l'Europe, de resserrer nos liens de bonne entente avec les chefs du nouvel État qui s'est élevé sur la frontière orientale du Sénégal, et de préparer, s'il était possible, des relations directes avec Timbouktou, ce grand centre commercial du Soudan occidental destiné à relier un jour nos deux établissements africains du Sénégal et de l'Algérie. Il n'a pas été donné à MM. Mage et Quintin de remplir cette dernière partie de leur mission; mais leur voyage, dont M. Mage a rendu verbalement compte dans une des dernières séances de la société de Géographie, n'en n'aura pas moins eu, sans parler du côté politique, de très-intéressants résultats pour nos connaissances géographiques.

La rapide extension des Foulah et leur domination politique dans une grande partie du Soudan, depuis la haute région ou le Kouara et le Sénégal ont leurs sources jusque fort au delà du Tsad vers le sud et le sud-est, cette extension, qui date du siècle dernier seulement, est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un des phénomènes historiques les plus remarquables des temps modernes. Les Foulah sont eux-mêmes une énigme historique. On ne sait précisément ni d'où ils viennent ni à quoi ils se rattachent. Par rapport aux nègres qui forment la population native du Soudan, c'est une race blanche. Les cheveux sont fins, les traits sont ceux de la race Caucasique, et la peau elle-même se rapproche souvent, chez les chefs et chez les femmes, de la blancheur mate des Arabes ; elle ne tourne au noir, comme chez les Arabes du sud, que chez les individus des classes communes, et surtout chez ceux dont les ascendants ont mêlé leur sang au sang moins noble des aborigènes. Même dans ce cas les Foulah ne deviennent jamais de vrais Nègres ; ils gardent la physionomie d'une race mixte. Comparés aux Nègres, la supériorité intellectuelle n'est pas moins frappante que la supériorité physique. C'est exactement le même phénomène ethnographique qui se retrouve dans l'Afrique du Sud chez les Souahéli et les Cafres.

Historiquement, on sait que les Foulah du Soudan sont une expansion des Peuls ou Pouls du haut Sénégal; le nom est le même sous des formes un peu différentes. Les Peuls se sont étendus de proche en proche à l'orient, au nom du Coran et du droit de l'épée, d'abord sur le bassin tout entier du Dhiolibâ ou Kouara, — le Niger, comme on dit vulgairement, — puis dans le Soudan central jusqu'au Tsad, et plus loin encore au sud du Tsad et au sud-est, soumettant partout les Noirs et fondant une domination qui a embrassé un moment, vers la fin du dernier siècle, le Soudan tout entier. Aujourd'hui leur empire s'est morcelé, mais il en reste encore de puissants débris, et au premier rang le royaume de Haoussa. Il faut, dans tous les cas, établir une distinction essentielle entre le point de départ des Foulah du Soudan, que l'on sait de science certaine se rattacher aux Pouls ou Peuls du haut Sénégal, et l'origine même des Peuls qui est inconnue. Le premier fait est une question historique, l'autre est une question ethnographique, question obscure comme toutes les questions d'origine. M. Faidherbe, dans une note qu'il a donnée dernièrement à un journal algérien sur le voyage de MM. Mage et Quintin, émet l'opinion que les Peuls sont venus de l'est; nous le croyons comme lui, mais probablement par des raisons autres que celles qu'a eues en vue le savant général. Ce n'est pas ici qu'il conviendrait d'entrer en une semblable discussion.

IV

Les Peuls ou Foulah du haut Sénégal étaient restés étrangers à l'extension politique de leurs frères du Soudan. Mais en 1854, l'excitation d'un marabout dont l'ambition se fit une arme du fanatisme religieux, les jeta à leur tour dans les aventures et les conquêtes. El-Hadj[1] Omar prêcha la guerre sainte, ce qui veut dire guerre aux chrétiens et soumission des Noirs idolâtres. Repoussé par nous de la partie navigable du Sénégal, Hadj Omar se rejeta vers l'est ; il n'entreprit rien moins que la fondation d'un empire Peul à cheval sur le haut Sénégal et le haut Dhiolibâ, de même que la domination Foulah s'étend sur la plupart des contrées du Kouara ou Dhiolibâ inférieur. En 1862, Hadj Omar avait conquis tout le Bambara et le Kaarta, avec nombre de territoires avoisinants, c'est-à-dire une étendue de pays grande deux fois et demie comme la France.

C'est comme envoyé pacifique près de cette nouvelle puissance que le lieutenant Mage, accompagné du Dr Quintin, chirurgien de marine, eut mission de se rendre en 1863. Cette mission devait rencontrer plus d'un obstacle. « Le vieux monde africain, comme le dit fort bien M. Faidherbe, régénéré par la demi-civilisation musulmane, galvanisé par le fanatisme, pressent que c'est par cette brèche de la vallée du Sénégal que la race européenne, avec son cortége d'idées et d'institutions, pénétrera avant peu jusqu'au cœur de ce continent arriéré; et par l'instinct de conservation naturel à toute chose il cherche à se défendre de cette invasion. »

MM. Mage et Quintin arrivèrent à Ségou, résidence du chef du nouvel empire, le 28 février 1864. Ségou est une ville importante du Bambara, située sur la rive gauche du Dhiolibâ à 170 lieues au moins au sud-ouest de Timbouktou, et à plus de 350 lieues vers l'est de Saint-Louis. Ils y furent très-bien reçus par le roi Ahmedou el-Mekki, fils d'el-Hadj Omar; mais les circonstances au milieu desquelles ils se trouvèrent ne leur permirent pas d'avancer plus loin dans la direction de Timbouktou, comme ils l'auraient désiré. Cependant ils avaient pu écrire à Saint-Louis, et M. Faidherbe, d'après leur dépêche, avait fait parvenir au sultan Ahmedou la demande formelle de fournir une escorte suffisante aux deux envoyés pour les ramener en sûreté à la frontière du Sénégal. Le 7 juin 1866, M. Mage et le Dr Quintin quittaient Ségou sous l'escorte de quatre cents cavaliers, et vingt et un jours après les deux voyageurs se retrouvaient à la frontière sénégalaise sous la protection du drapeau de la France.

« L'opinion publique — je cite encore ici les paroles de M. Faidherbe — ne saurait trop rendre justice à de jeunes officiers, qui, habitués au bien-être de la vie civilisée, ayant déjà une position, un avenir acquis dans nos écoles savantes, font le sacrifice de leur santé et de leur vie, en se soumettant à plusieurs années de privations et de dangers au milieu de populations barbares, sous un climat terrible, sans relations avec leur pays, leurs amis, leur famille, ayant sous les yeux l'exemple de tant d'autres qui avant eux ont péri sur cette terre inhospitalière, tout cela par amour de la gloire, par intérêt pour les sciences, par le désir d'illustrer dans leur personne le nom français, et de ne pas laisser aux seuls Anglais ou aux Allemands l'honneur d'explorer les quelques contrées du globe qui restent encore inconnues. »

La relation que prépare M. Mage ne peut manquer d'avoir un grand intérêt, nous parlant d'un monde encore si peu familier. Avoir pu observer durant une longue période le régime d'un fleuve comme le Dhiolibâ à près

1. El-Hadj, « le Pèlerin, » est le titre, toujours respecté chez les Musulmans, que prend celui qui a visité le tombeau du Prophète.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mille lieues de son embouchure, est déjà un résultat d'une importance considérable. Les observations astronomiques de M. Mage ne seront pas moins précieuses pour la carte de ces parties intérieures.

Sur l'état politique des pays du Dhiolibâ au-dessous de Ségou jusqu'à Timbouktou, les informations rapportées par les deux voyageurs le représentent comme très-agité. Dans le Massina, grand pays entre le Bambara et Timbouktou, il y avait lutte entre deux prétendants de la famille d'el-Hadj Omar; et la ville elle-même de Timbouktou, soutenue par un certain nombre de tribus, allait sûrement chercher à ressaisir sa complète indépendance vis-à-vis des Peuls.

L'heureux retour de MM. Mage et Quintin clôt d'une manière brillante la série des voyages d'exploration entrepris depuis 1859 par des officiers français de notre établissement du Sénégal durant l administration de M. Faidherbe, qui laissera un profond souvenir dans la colonie. Les noms de MM. Vincent, Bourrel, Boû-el-Moghdad, Lambert, Braouézec, Pascal et Alioun-Sal, avec ceux de MM. Mage et Quintin, tiendront une belle place dans l'histoire géographique des pays qui bordent les deux côtés du Sénégal.

Tous sont heureusement revenus, apportant leur contingent de renseignements nouveaux au faisceau de nos connaissances sur le Soudan. « Le succès de leurs voyages dans des contrées d'où il ne revenait pas auparavant un voyageur sur dix, prouve en même temps, dit M. Faidherbe, combien l'influence de la France s'est sérieusement établie dans cette partie de l'Afrique. »

V

De notre ancienne et vaste colonie du Sénégal à notre établissement nouveau de la Cochinchine, il nous faut franchir presque toute la largeur de l'ancien monde. Là aussi, il y a pour nous des entreprises à la fois politiques et scientifiques; là aussi il y a des pays à découvrir, des peuples à connaître, des relations à établir, tout un ensemble d'explorations à organiser et à poursuivre. Cette grande presqu'île qu'on appelle l'Indo-Chine, non pas seulement parce qu'elle touche d'un côté à la Chine et de l'autre côté à l'Inde, mais parce que ses populations tiennent à la fois des deux nations limitrophes, — de la Chine, par le sang et la race, de l'Inde, par le culte et la civilisation religieuse, — cette grande presqu'île Trans-gangétique, disons-nous, est, dans ses parties intérieures, une terre presque vierge encore d'investigations sérieuses. Même dans ses divisions les mieux connues, le royaume Barman et le royaume de Siam, il y a encore immensément à faire pour l'étude scientifique; et plus avant dans l'intérieur, il y a des contrées entières, le Laos, par exemple, sauf un ou deux points à peine entrevus, où jamais Européen n'a mis le pied. C'est toute une géographie à créer, tout un ensemble d'investigations ethnologiques à approfondir.

Plusieurs voyageurs ont dans ces derniers temps quelque peu frayé la voie. Le nom de M. Mouhot et ses courses dans le Kambodj, sont bien connus des lecteurs du *Tour du Monde*. M. Mouhot voyageait en naturaliste et en artiste plus qu'en archéologue et en géographe; ses descriptions des ruines bouddhiques dont le Kambodj est semé n'en ont pas moins un très-grand intérêt, et il a aussi donné des détails tout nouveaux sur quelques-unes des tribus incultes qui habitent un pays de montagnes et de forêts entre le Kambodj et la Cochinchine. D'autres touristes anglais ont depuis lors poussé leurs excursions dans ce coin curieux de la Péninsule, qui appelle encore la sérieuse étude d'un archéologue et le puissant secours de la photographie. Déjà, cependant, un savant voyageur allemand, le docteur Bastian, qui vient de publier deux volumes des plus substantiels sur l'Indo-Chine [1], a copié une partie des inscriptions d'Ankor-Vah, la plus considérable des ruines du Kambodj, et en a préparé le déchiffrement. Le docteur Bastian a réuni laborieusement un nombre prodigieux de faits; il ne manque à son livre, pour lui donner toute sa valeur, qu'un peu plus de choix et d'élaboration dans les matériaux, et dans l'ensemble une plus heureuse disposition. Les préoccupations du savant voyageur étaient d'ailleurs tournées entièrement vers l'archéologie et l'ethnologie; ses journaux ont très-peu de valeur pour la géographie, faute d'observations et d'indications précises dans les itinéraires.

Il reste donc énormément à faire pour les explorateurs auxquels notre position dans la Péninsule ouvre un large et beau champ d'études. Déjà une expédition sur laquelle nous n'avons pas jusqu'à présent de bien grands détails est partie de Saïgon pour visiter le Kambodj, où nous sommes reçus en amis, et remonter le Mé-khong, le plus oriental des quatre grands fleuves de l'Indo-Chine. La mission, embarquée sur le fleuve, s'est mise en route le 6 juin. Nous ignorons encore quel est précisément son but; mais quoi qu'elle fasse, composée comme elle l'est d'hommes capables, d'officiers expérimentés, et munie amplement d'instruments d'observation, elle posera tout au moins les bases de la carte pour la région orientale de la Péninsule, comme les Anglais l'ont posée dans l'ouest, par leur relevé exact de l'Irâvadî, le grand fleuve du Barmâ. L'expédition française ne ferait-elle que planter des jalons et fixer astronomiquement deux ou trois points principaux de l'itinéraire évidemment très-mal construit de M. Mouhot, elle aurait déjà rendu un signalé service à la géographie de ces quartiers.

Pendant ce temps, il se publie à Saïgon et en France d'excellents morceaux et de remarquables études sur notre colonie. On formerait déjà, de ces publications fragmentaires, une longue bibliographie. La vie est entrée avec nous, la vie économique, commerciale et

1. *Les peuples de l'Asie orientale.* Études et voyages, par le Dr A. Bastian (en allemand). Leipzig, 1866, 2 vol. in-8° (tomes I et II de l'ouvrage, qui doit en avoir cinq). Le tome 1er a pour titre spécial : *Histoire des Indo-Chinois, tirée des sources indigènes;* et le tome II, *Voyage au Birmâ*, 1861 *et* 1862. Ce volume s'arrête à l'entrée du voyageur dans le royaume de Siam.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scientifique, dans ces parages jusque-là si peu fréquentés; ce que nous y avons fait depuis trois ans, dit assez ce que nous y pouvons et voulons faire dans un temps rapproché.

VI

Il est d'autres contrées de l'extrême Orient vers lesquelles la science, aussi bien que la politique, tourne un regard d'attente. La Chine, ouverte par les traités, ne l'est pas encore pour nos voyageurs. De bons livres, cependant, ont été publiés depuis six mois sur cet empire, à la fois si vaste et si faible. M. Poussielgue, nom bien connu des lecteurs du *Tour du Monde*, a tracé une esquisse vivante de mœurs et d'habitudes intimes[1]. Le volume de M. Irisson est un livre d'études encore plus que d'observation[2], quoique l'auteur, dans la position de confiance qu'il occupait en 1860 près du chef de l'expédition française, ait été bien placé pour juger les Chinois sous plusieurs rapports essentiels; celui de M. le marquis de Courcy[3], est un résumé de ce que les matériaux actuels peuvent fournir de documents authentiques sur le peuple et le pays. Ce sera, pour la génération qui nous suit, un bon terme de comparaison.

Et cet autre royaume insulaire, dont les riches archipels forment une longue chaîne en avant des côtes de la Chine, quels progrès y fait l'Europe? Ces progrès sont difficiles et lents. Accueilli par le peuple, mais repoussé par une aristocratie puissante qui redoute les innovations et craint le retour de l'ancienne propagande religieuse, l'étranger n'a pu dépasser encore l'étroite barrière qui lui a été posée. Et pourtant que de choses, là aussi, à voir et à étudier! Le Japon nous est beaucoup moins connu que la Chine. La géographie intérieure de Nippon et des autres îles, est pour nous presque entièrement à faire. Les Européens ont vu Yédo, quelques ports du sud, et c'est tout. Et sur le peuple japonais lui-même, sur ce peuple actif, intelligent, ingénieux, appréciant et recherchant le progrès dans le sens européen, sur ce peuple qui, physiquement et moralement, est l'antipode de la Chine, et qu'on croirait un rameau de notre race égaré à l'extrémité de l'Asie, que de problèmes à creuser, et quels problèmes! Un véritable mystère ethnographique, que les ethnologues ont jusqu'à présent soupçonné à peine. Quelles limites peut-on poser à la race dont le Japonais pur est le type policé? Dans quelle mesure l'élément chinois superposé a-t-il agi sur le fond japonais, et jusqu'où le mélange s'est-il étendu? Ce sont là des questions qui prendront un jour dans la science une importance considérable, parce qu'elles influeront singulièrement sur nos rapports avec cette race si remarquable placée aux avant-postes du vieux monde.

1. *Voyage en Chine et en Mongolie*, 1860-61, par M. de Bourboulon, ministre de France, et Mme de Bouboulon ; rédigé par M. Poussielgue. 1 vol. (Hachette.)
2. *Études sur la Chine contemporaine.* 1 vol. (Chamerot.)
3. *L'Empire du Milieu.* 1 vol. (Didier.)

VII

Aujourd'hui, les puissances maritimes sont surtout préoccupées des questions commerciales. Çà et là pourtant, nous avons quelques bons morceaux sur le coin du Japon qui nous est ouvert : ici même, dans le *Tour du Monde*, les esquisses excellentes de M. Humbert, où la vie familière est saisie sur le vif; ailleurs, un bon aperçu de M. le comte de Montblanc sur l'organisation politique de l'État japonais[1]; — plus anciennement, les observations de M. Robert Lindau[2]. Les études hydrographiques, si importantes pour la sécurité de la navigation, se poursuivent activement; en ce moment même, la France et l'Angleterre emploient d'habiles officiers à relever les côtes extérieures de la Corée et d'autres parties de la mer fermée comprise entre le Japon et la Mandchourie.

La Russie ne reste pas inactive au milieu de tant de travaux. Depuis que ses nouvelles possessions de l'Amoûr et de l'Oussouri ont fait de la mer du Japon un lac russe, elle étudie assidûment ces parages, naguère encore si peu connus. La géographie gagne singulièrement à ces revirements politiques. Les vastes pays qu'arrosent l'Amoûr et ses affluents auraient pu rester pendant des siècles inabordables et ignorés, de même que l'immense pourtour du Plateau central qu'enveloppe la ceinture des grandes montagnes neigeuses, si le drapeau russe, emblème de la vie européenne, n'y avait pas refoulé partout l'inerte domination des races tartares. Il faut bien reconnaître que chaque pas en avant que fait la Russie dans ces régions intérieures, est un progrès relatif pour la science et la civilisation. Chaque année des astronomes, des ingénieurs, des ethnologues, des naturalistes, étudient et mesurent les nouveaux territoires, en décrivent les productions, en étudient les habitants, et une page nouvelle vient s'ajouter chaque année à la géographie asiatique. Bien du temps ne s'écoulera pas maintenant avant que la géométrie, qui a déjà rectifié le cours presque entier du Jaxartes, ne couvre de ses réseaux l'étendue entière de la Boukharie, et qu'atteignant la vallée de l'Oxus elle ne vienne se rattacher, d'un côté aux déterminations dont la Commission russe conduite par M. de Khanikoff a naguère sillonné le Khoraçân[3], de l'autre, aux opérations trigonométriques que les ingénieurs anglais ont prolongées jusqu'au petit Tibet, au delà du Kachmîr. Le vague prestige que l'inconnu répandait sur ces contrées alpines va s'effaçant de jour en jour au contact positif de la science; mais la science donne à la réalité ce qu'elle enlève à l'imagination.

Nous ne quitterons pas le continent asiatique sans

1. *Considérations sur l'état actuel du Japon. Bulletin de la société de Géographie*, janvier 1866.
2. *Un voyage autour du Japon.* 1864. 1 vol.
3. Nic. de Khanikoff, Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale. 1861. — Mémoire sur l'ethnographie de la Perse. 1866. In-4°. Ce dernier mémoire est le complément du premier, et tous deux ont été imprimés dans le recueil in-4° de la société de Géographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

signaler l'apparition d'une excellente traduction de la relation de Palgrave[1]. Ce remarquable voyage, le premier qui nous ait introduits au cœur de la Péninsule où nul Européen jusqu'alors n'avait pénétré, est de ceux qui font époque, non pas seulement dans l'exploration d'une contrée particulière, mais dans l'histoire géographique d'un continent; l'interprétation à la fois élégante et fidèle du traducteur, a su conserver la simplicité pleine d'abandon, la distinction sans recherche et la finesse légèrement humoristique, qui donnent à l'original un cachet particulier. C'est d'un pareil livre qu'on peut dire sans hyperbole qu'il appartient éminemment à la *littérature* géographique.

VIII

Que dirons-nous de l'Amérique? A peine remis de sa guerre fratricide, et tout plein de la fiévreuse agitation qui suit les grandes perturbations sociales, le Nord n'est pas rentré encore dans la vie scientifique. Au Mexique, les circonstances que tout le monde connaît, en paralysant, en entravant du moins le développement du nouvel Empire, ont dû nuire aussi, sans aucun doute, aux études locales entreprises sous l'inspiration et avec les instructions de la Commission scientifique de Paris. De très-remarquables travaux, quoique dans un cercle plus limité qu'on ne l'avait projeté d'abord, — peut-être, après tout, n'est-ce pas un mal, — n'en ont pas moins été faits et se poursuivent encore actuellement. La prochaine Exposition apportera aux yeux de tous, je crois pouvoir le dire, un splendide témoignage de la richesse des récoltes, en histoire naturelle et en archéologie, qui déjà, depuis dix-huit mois à peine, ont récompensé le zèle de nos explorateurs. Que serait-ce si trois ou quatre années d'investigations avaient permis de pousser les recherches dans les provinces de l'ouest et du sud, que les explorations antérieures ont à peine effleurées! Peut-être ces recherches se continueront-elles, peut-être seront-elles arrêtées, nul ne peut le dire en ce moment. La géographie n'a pas été négligée; indépendamment des lignes parcourues par un de nos voyageurs, dont les belles et copieuses études fourniront certainement les éléments d'une des plus importantes relations qui aient été données sur le Mexique, les officiers du génie attachés à nos colonnes ont relevé un très-grand nombre d'itinéraires et de reconnaissances qui rayonnent dans toutes les directions autour de la vallée centrale; et ces précieux matériaux, transmis au ministère de la guerre et communiqués à la Commission scientifique, fourniront les éléments d'une carte générale, qui sera, malgré ses lacunes, une des meilleures que l'on possède sur aucune partie de l'Amérique.

En somme, à quelque point que doivent s'arrêter les travaux de la Commission, elle aura marqué son passage sur le sol mexicain; elle y aura déposé un germe qui portera ses fruits. A nos yeux, ce qui devait donner une importance particulière à ces travaux de la Commission française, c'était de jeter les bases de ce qu'on peut nommer les *études américaines*; c'était de marquer le point de départ des études comparées de linguistique, d'ethnographie et d'archéologie du continent américain, en rejetant à tout jamais dans les guenilles de la vieille école la marche surannée des hypothèses gratuites, des suppositions sans base et sans critique, qui ont enfanté tant de systèmes absurdes; en appliquant, en un mot, à cette étude nouvelle la forte méthode qui a créé depuis trente ans en Europe la science nouvelle de la philologie comparée, et qui en a tiré de si grands résultats. Encore une fois, le germe est posé; et quels que soient ceux à qui il appartiendra d'en poursuivre la culture, il est impossible désormais qu'un peu plus tôt ou plus tard, d'une main plus hésitante ou plus ferme, la vraie méthode, la méthode critique, ne dirige pas exclusivement dans la voie d'investigation nouvelle, la seule qui puisse jeter quelque lumière sur les origines américaines, — puisque l'expression est consacrée.

IX

S'il nous était permis de nous arrêter aux livres qui ajoutent seulement quelques notions intéressantes à des parties déjà connues, sans étendre positivement le cercle des découvertes, nous en trouverions quelques-uns à signaler. Il en est un que nous ne pouvons passer sous silence. Il a pour titre *Bibliotheca Americana vetustissima*, et pour auteur (quoiqu'il ne se nomme pas sur le titre) M. Henri Harrisse, un américain de New-York, avocat à la cour suprême, je crois. Ce n'est qu'une bibliographie, mais une bibliographie singulièrement recommandable pour le fond et les recherches, et peut-être sans antécédents quant à l'exécution matérielle. L'auteur y fait le recensement des livres publiés sur l'Amérique durant les cinquante-sept ans qui se sont écoulés depuis le premier voyage de Colomb jusqu'à l'année 1550; et ce recensement, tel que M. Harrisse l'a conçu, est une véritable histoire géographique de cette période immortelle, qui vit se reculer tout à la fois les bornes du monde, les limites de la science et celles de l'intelligence humaine. M. Harrisse était bien placé pour un tel travail; car on sait avec quelle passion les Américains en général, et quelques riches amateurs en particulier, recherchent à tout prix, depuis une quinzaine d'années, tous les vieux livres, les relations anciennes, les plaquettes introuvables, en un mot toutes les raretés bibliographiques qui de près ou de loin touchent au nouveau monde, et on n'ignore pas quelles collections uniques se sont ainsi formées de l'autre côté de l'Atlantique. M. Harrisse ne s'est même pas contenté de ces inappréciables ressources: il a parcouru l'Europe et en a exploré les bibliothèques publiques et privées réputées les plus riches en documents américains. Muni de ces matériaux, M. Harrisse s'est mis à l'œuvre; mais son mérite particulier est dans le parti qu'il en a tiré, dans la disposition qu'il leur a donnée. Aux indications bibliographiques les plus minutieuses et les plus exactes que puisse désirer un disciple fervent des de Bure et des Brunet (il ne faut pas

1. *Une année de voyage dans l'Arabie centrale* (1862-63); traduit de l'anglais par Émile Jonveaux. 1866, 2 volumes (Hachette).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'arrêter à quelques transpositions de chiffres ou de lettres que la loupe peut découvrir çà et là, comme on en a trouvé même dans les tables de logarithmes), M. Harrisse a joint la représentation figurée, le *fac-simile* du titre de chaque ouvrage, ainsi que des indications finales qu'en bibliographie on appelle l'*explicit*. Ces recherches de ponctualité matérielle, quelle qu'en soit la valeur, ne sont — à mes yeux, du moins — que le moindre mérite du beau travail de M. Harrisse; un intérêt d'un ordre plus élevé s'attache aux excellentes notices littéraires, aux annotations critiques, aux résumés biographiques dont son illustre compatriote William Prescott lui a donné l'exemple dans ses admirables ouvrages sur le Mexique et le Pérou. C'est ainsi qu'en feuilletant cette bibliothèque américaine on voit se dérouler jour par jour, durant un demi-siècle, l'histoire de la découverte du nouveau monde avec ses nombreuses péripéties, avec ses épisodes parfois odieux, souvent héroïques, avec la foule avide d'intrépides aventuriers qui se précipitent à la recherche des terres inconnues où il y avait des périls à braver, des Indiens à convertir et de l'or à rapporter. Les lettres de Colomb, de Vespuce, de Cortès, de Las Casas et de Pizarre nous rappellent les incidents de la recherche et les émotions, les transports, les ivresses de la conquête; celles de Pierre Martyr d'Anghiera ramènent notre pensée vers les sentiments de curiosité, d'étonnement et d'attente dont ces nouvelles remplissaient l'Europe. C'est un drame unique dans l'histoire, et les pages vivantes de ce curieux catalogue en raniment pour nous toutes les phases.

X

Entre l'Amérique et l'Asie, il est une île immense, qui a mérité par ses dimensions d'être comptée parmi les continents : c'est l'Australie. Une expédition, non pas de découvertes, mais de recherches, y a depuis dix-huit mois vivement occupé l'attention; il ne sera pas hors de propos d'en dire ici quelques mots. Dans les parties du globe dont l'accès est défendu ou par la rigueur extrême du climat, ou par la vaste étendue des déserts, comme la région polaire, le nord de l'Afrique ou l'intérieur de l'Australie, il n'est malheureusement pas rare que les hommes dévoués qui osent affronter les dangers de ces rudes explorations succombent au milieu de leur entreprise, sans que la catastrophe laisse après elle plus de trace qu'un vaisseau englouti au milieu de l'Océan. Lorsqu'un silence sinistre se fait ainsi autour d'un de ces voyageurs dont le départ a excité une grande attente scientifique, ses amis, son pays, l'Europe entière quelquefois s'inquiètent, et des expéditions de secours s'organisent pour sauver l'explorateur s'il en est temps encore, ou du moins rapporter des informations qui répondent à l'anxiété publique. C'est ainsi que, depuis trente ans, la recherche de Jules de Blosseville dans les parages du Groënland, du capitaine Franklin dans les glaces polaires, de Vogel dans le Soudan oriental, de Burke et Wills dans les solitudes de l'Australie, ont inscrit leurs pages mortuaires dans les fastes de l'exploration du globe. C'est encore une recherche de cette nature qui occupe en ce moment l'attention de l'Australie et celle du monde géographique en Angleterre, non pas seulement à cause de l'individualité du voyageur, mais parce qu'elle se rattache à la traversée du continent australien dans sa longueur de l'est à l'ouest, entreprise plus d'une fois tentée et que nul encore n'a pu accomplir.

Il y a vingt-quatre ans, — c'était en 1842, — un jeune Allemand quittait la Prusse sa patrie pour aller par le monde courir les aventures scientifiques. Son nom était Ludwig Leichhardt. Il avait pris ses degrés à l'université de Berlin, mais les recherches du naturaliste l'attiraient bien plus que l'exercice sédentaire de la profession de médecin. Il se rendit en Australie. Un naturaliste est toujours le bienvenu sur cette terre encore neuve, où les investigations de la science agrandissent du même coup le domaine du colon.

Leichhardt y fut bientôt remarqué; deux années de courses et de riches collections recueillies dans le New South Wales avaient montré en lui l'ardent investigateur, promptement rompu aux fatigues de ce rude métier.

En 1844, les autorités coloniales lui conférèrent, quoique étranger, la conduite d'une expédition destinée à reconnaître par terre le pays compris entre Moreton Bay et Port Essington. La baie Moreton est située à peu près au milieu de la côte orientale, et Port Essington est le point le plus septentrional de la côte du Nord, à l'ouest de l'immense enfoncement qu'on appelle le golfe de Carpentarie. L'expédition, qui dura quinze mois, eut donc à couper obliquement tout le nord-est de l'Australie, sur une longueur à vol d'oiseau de dix-neuf cents milles anglais ou plus de trois mille kilomètres, à travers des pays pour la plupart inexplorés. La relation de ce fructueux voyage a été publiée à Londres en 1847.

Bientôt après, une expédition bien autrement longue et hasardeuse fut décidée, sur l'initiative de Leichhardt; rien ne paraissait plus impossible après ce premier succès. Cette fois il ne s'agissait de rien moins que de traverser l'Australie tout entière dans sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest. Nul voyageur jusqu'alors n'avait pu même approcher des parties centrales du continent australien, défendues par d'immenses étendues de déserts sans eau, où la vie organique s'éteint et disparaît.

Leichhardt et son expédition partirent de Brisbane, sur la baie Moreton, au commencement de 1848; on ne l'a jamais revu, ni aucun de ses compagnons. Ses dernières nouvelles, datées du mois d'avril, sont de la rivière Cogoon, à environ trois cents milles à l'ouest de Brisbane. Rien jusqu'à présent n'a éclairci le sombre mystère qui enveloppe la fin de l'expédition et le sort de son chef. Des rumeurs recueillies quelques années après parmi les tribus de l'ouest, donnèrent tout lieu de croire que l'expédition entière avait été massacrée par les indigènes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dix-sept ans s'étaient écoulés, lorsque des informations inattendues vinrent réveiller le souvenir de Leichhardt et jeter des doutes sur les récits de la catastrophe. Des initiales gravées sur un arbre, fort loin des lieux où l'on avait placé le théâtre du massacre, firent penser que Leichhardt était venu sur ce point. Cet indice était assurément bien léger; il suffit néanmoins pour faire naître la pensée d'un voyage de recherches. Il n'y avait guère d'espoir sans doute, s'il pouvait y en avoir encore, de retrouver Leichhardt vivant; mais quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient pouvaient être restés parmi les indigènes au fond de ces contrées sauvages, et il y aurait peut-être encore quelque chance — triste et dernière satisfaction! — de recueillir des informations certaines sur le sort de l'explorateur.

La question d'argent fit naître quelque hésitation dans les assemblées coloniales; le docteur Muller, directeur du jardin botanique de Melbourne, a eu une idée qui a tout entraîné. Un appel a été fait aux dames australiennes. Un comité de souscription se constitua sous leurs auspices, et bientôt l'argent afflua. Les assemblées votèrent à leur tour d'assez fortes sommes, non par entraînement chevaleresque, mais en considération du profit que ces sortes d'entreprises apportent toujours à la colonisation. La Société de géographie de Londres elle-même, dans des vues plus particulièrement scientifiques, a alloué à l'expédition une somme de cinq mille francs.

La direction en avait été confiée à M. Mac Intyre, un des pionniers les plus intelligents et les plus actifs du Queensland. L'expédition s'est mise en route au mois de juin dernier. Depuis lors, malheureusement, on en a eu de tristes nouvelles. Mac Intyre, saisi des fièvres, a succombé aux environs de la rivière Fraser (qui débouche au fond du golfe de Carpentarie). M. Slowman a pris le commandement de l'expédition. A la date du commencement d'août, on apprend que le Comité des fonds a décidé que l'expédition poursuivrait ses opérations jusqu'en 1868, mais que ses recherches ne sortiraient pas du bassin du golfe de Carpentarie. C'est dans ce rayon, en effet, que l'on peut espérer encore retrouver les traces de l'expédition perdue, et c'est là aussi que les investigations peuvent être pratiquement utiles à la colonie de Queensland.

XI

De l'Europe, nous n'avons rien à dire; la géographie qu'on nous y a faite n'est pas, quant à présent du moins, de notre ressort. Et à ce propos, qu'on nous permette une citation; c'est le discours, très-spirituel et très-applaudi, du président de la séance annuelle des cinq académies, M. Léonce de Lavergne, qui va nous la fournir. M. de Lavergne, mentionnant la récente décision de l'Académie des sciences qui a porté de trois à six le nombre des membres de la section de géographie et de navigation, faisait remarquer qu'en appelant à une des trois nouvelles places un ingénieur habile qui a fait faire un grand pas à l'armement des vaisseaux de guerre, « l'Académie avait reconnu, dans l'application des sciences aux arts militaires, une des premières nécessités de notre temps. » Sur quoi l'orateur rappelle le piquant passage où La Bruyère félicite l'espèce humaine du génie qu'elle déploie dans le perfectionnement indéfini des engins de destruction : « Vous avez, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et, à mon gré, fort judicieusement; car avec vos seules mains, que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus, vous arracher les yeux de la tête? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en réchapper. » Que dirait La Bruyère s'il voyait les canons rayés, les fusils à aiguilles, les vaisseaux cuirassés, les torpilles et tant d'autres inventions prodigieuses que nous admirons à si juste titre!

Ceci nous remet en mémoire en petit morceau d'éloquence qu'un jeune chef des îles Tonga, dans l'archipel des Amis, prononçait sur la tombe du roi son père, qui avait été un grand guerrier. « Mon âme est attristée, disait le candide héritier, en contemplant les ravages causés par les guerres continuelles du chef dont le corps repose dans ce tombeau.

« Nous avons fait de grandes choses, il est vrai; mais quel est le résultat? Le pays est dépeuplé, la terre envahie par la mauvaise herbe, et il n'y a personne pour la défricher. Si nous étions restés en paix, elle serait encore cultivée.

« La vie est-elle donc trop longue? Lequel de vous peut dire : je désire la mort, je suis fatigué de la vie?

« Je ne vous dirai pourtant pas de renoncer à vos armes. Si l'ennemi nous attaque, nous lui résisterons avec d'autant plus de bravoure que nous aurons à défendre de plus belles plantations.

« Appliquons-nous donc à la culture de la terre, car c'est en elle qu'est le salut du pays. Ne cherchons pas à accroître notre territoire; nous ne consommerons jamais tout ce qu'il peut produire. »

Pour un barbare!...

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Le Fousi-yama, volcan éteint	Tirpenne	1
Homoura, faubourg de Yokohama	Thérond	2
Une rue de Benten-Tori, a Yokohama	Thérond	4
Panorama de Benten, partie de la ville de Yokohama	Thérond	5
Résidence du consul général des Pays-Bas, a Benten	Thérond	6
La loge des portiers de la résidence hollandaise : Portier et voisines	A. de Neuville.	7
Tô, valet de chambre de l'auteur	A. de Neuville.	8
Bêtos (palfreniers)	A. de Neuville.	9
Tori ou porte sacrée, a Benten	Tirpenne	10
Avenue du temple, a Benten	Thérond	11
Bonzes en prière	A. de Neuville.	12
Un bac aérien : Chemin au-dessus des vallées	A. de Neuville.	13
Yakounines (fonctionnaires civils et militaires) rentrant au quartier	A. de Neuville.	14
Un gouverneur japonais	A. de Neuville.	15
Vie domestique : Mère et fille	Staal	16
Femmes japonaises allant en visite	Émile Bayard.	17
Fac-simile d'un dessin japonais	. . . . .	18
Oiseaux du Japon	Mesnel	20
Culture du riz	Émile Bayard.	22
Moulin a riz	A. de Neuville.	24
Repos de campagnards	Émile Bayard.	25
Paysan japonais en costume d'hiver	A. de Neuville.	26
Habitant de ville en costume d'hiver	A. de Neuville.	27
Route de Benten a Kanagawa	A. de Neuville.	28
Une école japonaise	Émile Bayard.	29
Jeux d'enfants	Émile Bayard.	30
Jeux d'enfants	Emile Bayard.	30
Jeux d'enfants	Émile Bayard.	31
Jeux d'enfants	Émile Bayard.	31
Scène de famille	Émile Bayard.	32
Aquarium japonais	Mesnel	33
Poissons de mer du Japon	Mesnel	34
Interprètes japonais	A. de Neuville.	35
Temple kami	Thérond	37
Collier de magatamas (pierreries). — Ancien guerrier avec le collier de magatamas. — Anciens archers (fac-simile japonais)	. . . . .	38
Paysage de l'île de Kiousiou	Eug. Cicéri	40
Paysage de l'île de Kiousiou	Eug. Cicéri	41
Zinmou. — Ancien chef de clan. — Ancien sculpteur. — Ancien guerrier. — Ancien archer (fac-simile japonais)	. . . . .	42
Paysage japonais. Vue prise dans l'île de Kiousiou	Eug. Cicéri	45
Empereur japonais des anciens temps	. . . . .	46
Bosquets de bambous	A. Faguet	47
Palanquin a l'usage du peuple	A. de Neuville.	48
Détroit de Vad der Capellen et Simonoséki	D. Grenet	49
Une rue a Simonoséki	D. Grenet	51

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue prise a Simonoséki, en face de Kokoura	D. Grenet	52
Vue du détroit et de la ville de Simonoséki, prise de Kokoura	D. Grenet	52
Le château de Marongami appartenant au daïmio Kiogatou-sano-ki-no-kami, sur l'île Sikok (mer intérieure)	D. Grenet	53
Le Papenberg, île a l'entrée de la baie de Nagasaki	Lancelot	54
Un ermite a Kioto	Émile Bayard.	55
Acteurs et danseuses de la cour du mikado	Émile Bayard.	56
Musiciens de la chapelle pontificale, a Kioto	Émile Bayard.	57
Une cloche, a Kioto	H. Catenacci	58
Clefs et maillet sacrés	H. Catenacci	58
Bonze quêteur	Émile Bayard.	59
Pèlerins japonais	A. de Neuville.	60
Danse pantomime a la cour du mikado (fac-simile japonais)	. . . . .	61
L'inspiration	Staal	62
Femme poëte (fac-simile japonais)	Staal	63
Un Trissotin et un Vadius japonais	. . . . .	64
Un temple bouddhiste a Nagasaki	Thérond	65
Collines funéraires a Nagasaki	Thérond	67
Fac-simile d'un yéma ou croquis de cheval	. . . . .	68
Métiers japonais	A. de Neuville.	69
Une dame de la cour de Kioto rentrant dans ses appartements	A. de Neuville.	70
Suivantes des dames de Kioto	A. de Neuville.	71
Le mikado lorsqu'il était encore visible	Émile Bayard.	72
La grande procession du daïri ou mikado, a Kioto	Émile Bayard.	73
Distribution d'argent au peuple par ordre du taïkoun	Émile Bayard.	75
Un daïmio en costume de cour	J. Pelcoq	76
Visite du taïkoun au mikado, a Kioto (en 1863)	Émile Bayard.	77
Officier du taïkoun en tenue de ville	A. de Neuville.	78
Officier en tenue de cour	A. de Neuville.	79
Retour du taïkoun a Yédo (fac-simile japonais)	. . . . .	80
Une Égaritea du Haut-Amazone	Riou.	81
Une dame de Nauta	Riou.	82
Un gouverneur de cinq villages	Riou.	84
Le village de Nauta	Riou.	85
L'I-garapé Preto ou rivière Noire de Nauta	Riou.	87
Dissection d'un dauphin souffleur	Riou.	88
Vue du village-mission d'Omaguas (rive gauche de l'Amazone)	Riou.	89
Indien Cocama	Riou.	90
Indien Omagua	Riou.	91
Vue du village d'Iquitos (rive gauche de l'Amazone)	Riou.	93
Indien Iquito	Riou.	95
Indiens Iquitos	Émile Bayard.	96
Embouchure de la rivière Nanay	Riou.	97
Intérieur de la rivière Nanay	Riou.	98
Vue du village de Pucallpa o Nuevo oran (rive gauche de l'Amazone)	Riou.	99
Embouchure de la rivière Napo	Riou.	100
Indiens Orejones (tribu des Ccotos)	Riou.	101
Indiens Orejones (tribu des Ccotos)	Riou.	103
Oreilles d'Orejone Ccoto	Riou.	104
Village de Bellavista (rive gauche de l'Amazone)	Riou.	105
Quebrada et îlot d'Ambiacu	Riou.	106
L'enfant géophage	Riou.	107
Vue de la Mission de Pevas	Riou.	108
Les frères lais de Pevas	Riou.	109
Chrétiens Orejones de la Quebrada d'Ambiacu	Riou.	110
Passage a gué. — Route de Pevas a San José	Riou.	111
De Pevas a San José; a travers bois	Riou.	112
Lavement des pi ds	Riou.	113

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Mission de San José	Riou.	115
Le révérend Père José Manuel Rosas	Riou.	116
Chambre a coucher de la Mission de San José	Riou.	117
Le Benjamin de la famille	Riou.	119
Fabrication de hamacs chez les Yahuas	Riou.	120
Indiens Yahuas	Riou.	121
Indiens Yahuas	Riou.	123
Une halte dans la forêt	Riou.	124
Ancienne Mission de Santa Maria, sur la rivière des Yahuas	Riou.	125
A l'affût	Riou.	126
La danse du Bayenté chez les Yahuas	Riou.	127
Fabrication du poison de chasse chez les Indiens Yahuas	Riou.	128
Village de Cochiquinas (rive droite de l'Amazone)	Riou.	129
Village de Mahucayaté (rive droite de l'Amazone)	Riou.	130
Village de Péruhuaté (rive droite de l'Amazone)	Riou.	131
Village de Moromoroté (rive droite de l'Amazone)	Riou.	132
Indiens Marahuas	Riou.	133
Indien Marahua	Riou.	134
Indiens Mayorunas	Riou.	135
Indien Mayoruna	Riou.	136
Mission de Caballo-Cocha (rive droite de l'Amazone)	Riou.	137
Pénitence imposée a deux jeunes filles	Riou.	139
Village de Nuestra Señora de Loreto (rive gauche de l'Amazone)	Riou.	140
Pirogue de Ticunas sur l'Atacoari	Riou.	141
Indien Ticuna	Riou.	143
Indiens Ticunas	Riou.	144
La flagellation (scène de moeurs ticunas)	Riou.	145
Danse chez les Ticunas	Riou.	147
Le chemin du diable	Riou.	148
Une descendante des Amazones	Riou.	149
Disparition de l'île Jahuma	Riou.	151
Le départ	Karl Girardet.	153
Mosquée de Korosko	Karl Girardet.	156
Le village de Korosko	Karl Girardet.	157
Grand désert de Korosko	Karl Girardet.	160
Les géodes de sable	Karl Girardet.	160
La mer de sable	Karl Girardet.	161
Effet de mirage. — Montagne de calcaire feuilleté	Karl Girardet.	163
Le kramsine	Karl Girardet.	164
Danse des chameliers	Karl Girardet.	165
Bords du Nil a Abou-Hamed	Karl Girardet.	167
Mosquée dans sa plus simple expression	Karl Girardet.	168
Forêt des bords du Nil Bleu	Karl Girardet.	169
Moyen de protéger les moissons	Karl Girardet.	172
Perplexités nocturnes dans la forêt	Émile Bayard.	173
En compagnie des singes	Karl Girardet.	176
Habitations dans la forêt	Karl Girardet.	177
Scène d'esclavage : Le colonel turc	Karl Girardet.	180
Forêt vierge du Fa-Zoglo : Les baobabs	Karl Girardet.	181
Écureuils et fruits du baobab	Karl Girardet.	184
Habitants du Kéry emmenés en esclavage	Karl Girardet.	185
Scène d'esclavage : La mère et la fille	Karl Girardet.	189
Scène d'esclavage : La mère abandonnée	Karl Girardet.	192
Le Kinchanjunga, dans l'Himalaya	Karl Girardet.	193
Vue panoramique du lac de Srinagâr (Cachemir), aspect du nord	H. Clerget	197
Vue panoramique du lac de Srinagâr (Cachemir), aspect du sud	H. Clerget	197
Glacier de Nubra dans le Thibet	Karl Girardet.	200
Pont suspendu dans le Teraï	H. Clerget	201

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Monastère bouddhiste dans le Thibet	Thérond	204
Halte sur un plateau du Thibet occidental (le Karakorum dans le fond)	H. Clerget	205
Revers septentrional du Kouen-Loun	H. Clerget	208
Les voyageurs Milton et Cheadle		209
Intérieur d'un wagon-dortoir	Émile Bayard	212
Campement de nuit au bord de la rivière Rouge	Émile Bayard	213
Un chef Crie	Émile Bayard	216
Tempête-ruban sur la rivière Rouge	Riou	217
Femme Crie (sang mêlé)	Émile Bayard	220
Hutte d'hiver des voyageurs dans la Belle-Prairie	Bellel	221
Piége a martre		222
Tétras de la plaine	Mesnel	223
Le wolverène	Mesnel	224
Le fort Edmonton	Bellel	225
Étangs a castors : Hutte et digue construites par ces animaux	Bellel	229
En montant		232
Incendie dans la forêt	Émile Bayard	233
Gorge et lac du haut Athabasca	Bellel	236
Passage de l'Athabasca		237
Bucéphale est sauvé		239
Naufrage sur la rivière du Canot		240
Vallée de la Thompson et mont Milton, revers occidental des montagnes Rocheuses	Bellel	241
La fin du chemin		244
M. O'B. traverse un cours d'eau triomphalement	Émile Bayard	245
Les terrasses du bassin du Fraser	Bellel	248
Le squelette dans la forêt	Émile Bayard	249
Yale, sur le Fraser		250
Les rampes du serpent	Bellel	251
Arrivée de mineurs dans une auberge du Caribou	Émile Bayard	252
Une auberge du Caribou a minuit	Émile Bayard	253
Cameron claim		255
Extraction et lavage de l'or a Cameron Town	Émile Bayard	256
Vue de l'église et de la vallée de Royat	Thérond	257
Intérieur de la cathédrale de Clermont-Ferrand	H. Clerget	258
Rue des Gras, a Clermont	H. Clerget	260
La rue des Grottes, a Royat	Thérond	261
Vue de la vallée de la Sioule et de la Cheire de Côme	H. Clerget	264
Le Puy de Dôme vu du nord de la Baraque	Jules Laurens	265
Chaîne des Dômes, vue de la base du puy Cropine	H. Clerget	268
Le Puy de Dôme et la berge occidentale du bassin de la Limagne	H. Clerget	269
Le plateau de Gergovie vu du col des Goules	H. Clerget	272
Chaîne des Dômes (côté sud), vue des premiers contre-forts du Mont-Dore	H. Clerget	273
Tombeau de Montlosier a Randanne	H. Clerget	274
Vieille femme et jeune fille de la montagne	Jules Laurens	276
Vue de Saint-Sauves, a l'entrée de la vallée du Mont-Dore	Jules Laurens	277
Un buron du Mont-Dore	Jules Laurens	280
La vallée du Mont-Dore et le village des Bains	H. Clerget	281
Cascade de Queureilh	H. Clerget	282
Cascade de la Vernière	H. Clerget	283
Pic de l'Aiguiller sur le Creux d'Enfer (Mont-Dore)	Jules Laurens	284
La région des lacs au sud du Mont-Dore	Jules Laurens	285
La tour d'Auvergne et Saint-Pardoux vus du plateau de Bozat	Jules Laurens	286
Vallée de Chaudefour	Jules Laurens	287
Lac Chambon	H. Clerget	288
Le dyke et les ruines d'Expaly	Thérond	289
Le château de la Roche-Lambert	Lancelot	292

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Tombeaux, boiseries et tentures du choeur de la Chaise-Dieu	H. Clerget.	293
Façade et portail de la cathédrale du Puy	Thérond.	296
La ville du Puy-en-Velay	Thérond.	297
Jeune fille et vieille femme des environs du Puy-en-Velay	Émile Bayard.	300
Le dyke d'Aiguilhe ou rocher de Saint-Michel	Thérond.	301
Femme du Mézenc endimanchée	Émile Bayard.	304
Le seuil d'une auberge de village au Japon	A. de Neuville.	305
Guet de nuit	Émile Bayard.	307
Un sampan	Sabatier.	308
Paysage de la presqu'île de Sagami	Sabatier.	309
Entrée du havre de Kasanawa	Sabatier.	310
Kasanawa : L'auberge et l'île sacrée	Sabatier.	311
Galerie au premier étage d'une hôtellerie japonaise	A. de Neuville.	312
Un dortoir dans une auberge du Japon	Thérond.	313
Une servante d'auberge	A. de Neuville.	314
L'île Webster et l'îlot de Sivosima	Sabatier.	315
Kanasawa : Le belvédère	Sabatier.	316
Vallée de rizières sur la route de Kanasawa a Kamakoura	Sabatier.	317
Campement sur les hauteurs	Émile Bayard.	318
Yoriomo repousse l'invasion des Mongols	A. de Neuville.	319
Investiture d'un commandement	Gilbert.	320
Officiers et soldats jalonais des guerres civiles du treizième siècle	A. de Neuville.	321
Archer japonais (troupes du Siogoun)	Thérond.	322
Lancier japonais (troupes du Siogoun)	A. de Neuville.	323
Danseuse de la cour de Kamakoura	A. de Neuville.	324
Temple central d'Hatchiman, a Kamakoura	Thérond.	325
Le Trésor et la Pagode du temple d'Hatchiman, a Kamakoura	Thérond.	326
Pagode d'Hatchiman (détail)	Thérond.	327
Bonze d'un grade supérieur	Émile Bayard.	328
Le Daïboudhs, statue colossale du Bouddha, a Kamakoura	Thérond.	329
Bouddha enfant (fac-simile japonais)	. . . . .	330
Bonzerie et bosquets de bambous	H. Clerget	331
Le grand juge des enfers (fac-simile japonais)	. . . . .	332
Campanile d'un temple bouddhiste, a Kawasaki	Thérond.	333
Apparition d'une femme noyée	Feyen-Perrin.	334
Tengou, démon des songes	Feyen-Perrin.	335
Boddhi-Dharma (fac-simile japonais)	. . . . .	336
Le grand chapelet de famille	Émile Bayard.	337
Dessins japonais; sujets mythologiques et autres	. . . . .	338
Le bèto Faxiba	A. de Neuville.	341
Réfectoire d'une bonzerie	Emile Bayard.	341
Grand-prêtre bouddhiste se faisant adorer	Émile Bayard.	342
Bonzes frappant le gong et jouant des cymbales	Émile Bayard.	343
Le bonze des derniers sacrements	Thérond.	344
Service devant le cercueil dans la maison mortuaire	Thérond.	344
L'incinération	Thérond.	345
Service mortuaire, au temple	Therond.	346
On recueille les restes	Thérond.	346
Tombeau où l'on dépose l'urne cinéraire	Thérond.	347
Bonze bravant la décapitation	Émile Bayard.	348
Un juge d'instruction	A. de Neuville.	349
Le supplice du puits	Feyen-Perrin.	351
Le supplice du feu	Feyen-Perrin.	352
Une loge au « Teatro principal, » a Séville	G. Doré.	353
Façade de l'Alcazar de Séville	G. Doré.	356
Grand « patio » de l'Alcazar de Séville	G. Doré.	357
Arcade moresque, a l'Alcazar de Séville	G. Doré.	361
La « sala de Embajadores, » a l'Alcazar de Séville	G. Doré.	365

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
COUR DU PALAIS DE SAN TELMO, A SÉVILLE, RÉSIDENCE DE M. LE DUC DE MONTPENSIER	G. DORÉ	368
« CIGARRERAS » DE LA « FABRICA DE TABACOS » DE SÉVILLE	G. DORÉ	369
LA « FABRICA DE TABACOS, » A SÉVILLE	G. DORÉ	373
« CIGARRERAS » AU TRAVAIL (FABRICA DE TABACOS DE SÉVILLE)	G. DORÉ	376
UN « DUELO » (DEUIL) DEUIL DE GITANOS (FAUBOURG DE TRIANA)	G. DORÉ	377
FAÇADE DE L'HOSPICE DE LA « CARIDAD, » A SÉVILLE	G. DORÉ	380
MAJOS ET MAJAS REVENANT DE LA « FERIA DEL ROCIO (ENVIRONS DE SÉVILLE)	G. DORÉ	381
PAYSANS ANDALOUS SE RENDANT A LA « FERIA » DE SÉVILLE	G. DORÉ	384
LE JALEO DE JEREZ	G. DORÉ	385
UN « PASO » A SÉVILLE : « JESUS NAZARENO DEL GRAN PODER. »	G. DORÉ	389
PROCESSIONS DE LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE : « COFRADES » (PÉNITENTS) ACCOMPAGNANT UN PASO	G. DORÉ	391
UN « ENTIERRO DE LIMOSNA » (CONVOI DE PAUVRE), A SÉVILLE	G. DORÉ	393
LA « AMPARO » DANSANT	G. DORÉ	397
LA « MALAGUENA DEL TORERO » (DANSE)	G. DORÉ	400
UNE « BOLERA » ANDALOUSE ET SA MÈRE	G. DORÉ	401
UNE « ACADEMIA DE BAILE, » A SÉVILLE	G. DORÉ	405
UN « BAILE DE CANDIL » (BAL DE GENS DU PEUPLE), DANS LE FAUBOURG DE TRIANA	G. DORÉ	407
GITANA DANSANT LE ZORONGO DANS UN PATIO DE SÉVILLE	G. DORÉ	409
GITANA DANSANT SUR UNE TABLE (ENVIRONS DE SÉVILLE)	G. DORÉ	412
« EL OLE GADITANO »	G. DORÉ	413
« LOS PANADEROS, » DANSE DE SÉVILLE	G. DORÉ	416

CARTES ET PLANS.

CARTE DE L'EMPIRE DU JAPON	3
TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE DU SUD PAR PAUL MARCOY. — CARTE N° 11	83
TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE DU SUD PAR PAUL MARCOY. — CARTE N° 12	118
TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE DU SUD PAR PAUL MARCOY. — CARTE N° 13	138
SECTION DU BASSIN DU NIL COMPRISE ENTRE ASSOUAN ET LE LAC NÔ	188
CHAÎNES ET PLATEAUX DE LA HAUTE-ASIE	195
CARTE GÉNÉRALE DE LA NOUVELLE-BRETAGNE (AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE)	209
PORTION OCCIDENTALE DE LA NOUVELLE-BRETAGNE	227
CARTE DU GROUPE CENTRAL DES PUYS DE DÔME	259
PLAN DU CAMP DES CHAZALOUX, RUINES GAULOISES PRÈS DE PONTGIBAUD	270
PLAN TOPOGRAPHIQUE DE GERGOVIE	271
CARTE DE LA VALLÉE ET DU GROUPE CENTRAL DU MONT-DORE	275
LES GORGES DE LA LOIRE ENTRE LE BASSIN DU PUY ET CELUI DU FOREZ	290
LE BASSIN DU PUY (HAUTE-LOIRE)	291
LES MONTS MÉZENC ET GERBIER-DES-JONCS	302

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LE JAPON, par M. HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse. (1863-1864. — Texte et dessins inédits.)

Introduction. — Une résidence européenne au Japon. — Nos voisins. 1

Nos voisins (suite). — Le pays et le peuple. — La vie domestique. 17

Les origines du peuple japonais. — Cosmogonie. — La création. — Les dieux. — La légende d'Izanaghi et d'Izanami. — Le premier autel. — Les mias. — Description d'un temple kami. — Les premiers souverains du Japon. — Histoire de Zinmou. — Premières inventions. 33

Les rives classiques du Japon. — La littérature du Japon. — Une femme poëte. — Le grand siècle littéraire. 49

Sépultures. — Les deux empereurs. 66

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE, A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

PÉROU. — Onzième étape. — DE NAUTA A TABATINGA. — L'auteur se voit adopté par une famille inconnue. — Portraits à la plume, d'un père, d'une mère et d'un fils. — Un gouverneur hideux, facétieux et compromettant. — Étude plastique, ethnologique et statistique du village de Nauta et de ses habitants. — Pêche et dissection d'un dauphin d'eau douce. — Le voyageur perd en une nuit le fruit de son travail. — Une Egaritea. — Dissertation sur les Indiens Cocamas. — Traité de linguistique et de musique à l'usage d'iceux. — Le village d'Omaguas et ses habitants. — Iquitos et sa population. 81

PÉROU. — Onzième étape. — La rivière Nanay et ses indigènes. — Oran-Pucallpa. — Où il est question de M. de la Condamine et de ses mesures de la rivière Napo. — L'Ilot d'Ambiacu. — La Mission de Pevas. — Les frères lais. — Historique de la Mission. — L'Enfant géophage. — Les Orejones d'Ambiacu. — Départ du voyageur pour la Mission de San José de los Yahuas. 97

Onzième étape. — DE NAUTA A TABATINGA. — Le révérend P. Manuel Rosas. — Dithyrambe en l'honneur des belles formes. — Voyage à Santa Maria. — Les eaux noires. — Yahuas relaps et Yahuas idolâtres. — La danse du Bayenté. — Composition d'un poison végétal. 113

Onzième étape. — DE NAUTA A TABATINGA. — Le poison des Yahuas (suite). — Leur passé et leur idiome. Retour à Pevas. — Villages de Cochiquinas et de Mahucayaté. — Indiens Marahuas et Mayorunas. Portraits et coutumes. — Peruhuaté et Moromoroté. — La Mission de Caballo-Cocha et son Missionnaire. — Pénitence imposée à deux jeunes filles. — Nuestra Señora de Loreto. — La Quebrada d'Atacoary. — Motif d'Aquarelle. — Indiens Ticunas. 129

Onzième étape. — DE NAUTA A TABATINGA. — Coutumes et idiome des indiens Ticunas. — Un Indien scalpé par un tigre. — Une descendante des Amazones. — Où il est question des moustiques et de la façon dont les animaux se préservent des piqûres de ces insectes. — Paysage, arc-en-ciel et tempête. — Qui traite des possessions du Brésil et de l'Ile de la Ronde, que beaucoup de gens appellent l'Ile Ronde. — Arrivée à Tabatinga. 145

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE AU SOUDAN ORIENTAL, par M. TRÉMEAUX. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

L'Égypte. — Le Nil. — Karnak. — Défilés inextricables. — Sinistres rencontres. — Contrastes de la nature. — Installation au désert. — Carcasses d'animaux solidifiées. — Caravanes d'esclaves. 152

Illusion de perspective au désert. — Abandon d'un chameau épuisé. — Apparences trompeuses. — L'intérieur d'une montagne. — Obligations impérieuses du désert. — Indice de Kramsine. — L'eau nauséabonde. — Le soleil scarifie la peau. — La tempête nous menace. — Précautions contre les pluies de sable. — Chaudes rafales du Kramsine. — On ne choisit pas son lit. — Marche pénible. — Un signe d'espoir. — La joie renaît. — Chants et danses des chameliers. — Un coin de verdure après le désert. — Troupeaux innombrables. — Amphibies et autres animaux. — La nature végétale et animale s'améliore. — Devant Ouad-Médina. — Différente nature de crépuscule. — Le Kramsine naît dans le désert. — Cadavre de noir. — Différentes natures de forêts. — Charmantes retraites. — Pas de roses sans épines. — Moyen de protéger la récolte. — Sauvage beauté des forêts vierges. — Nombreux hôtes des forêts. — Perplexités nocturnes. . . 161

Homme emporté par un crocodile. — Un coup de dent de crocodile. — Chasse à l'hippopotame. — Sauvage harmonie. — Voisinage des éléphants. — Forêt grandiose, ses accidents. — Une correction turque. — Pénible route, les saisons. — Le boabab. — Principaux arbres. — Nature géologique de Seunar. — Montagnes primitives et leurs habitants. — Les carcans de l'esclavage. — Douleurs et regrets. — Fa. Méka, pauvre palais. — Fa-Zoglo. — Djellab à la recherche d'une esclave fugitive. — Abandon, évasion, recherches. — Traversée du fleuve Bleu, cataracte. — Secours inattendu. — Les empreintes sur le sol. — La fugitive découverte, garottée et bâillonnée. — Désespoir maternel. — Les voix de la forêt. — Nouveau pays. — Le Soudan égyptien. 177

EXPLORATION DE LA HAUTE-ASIE, par les frères de SCHLAGINTWEIT. (1854-1857. — Traduction inédite. — Dessins inédits.)

Système orographique. — Cols et sommets. — Hydrographie. — Glaciers et limites des neiges éternelles. — Faune. — Flore. — Ethnographie. — Relations politiques et commerciales. 193

VOYAGE DE L'ATLANTIQUE AU PACIFIQUE (Route du nord-ouest par terre), par le vicomte MILTON et le docteur CHEADLE. — (Traduction inédite. — 1862-1864. Dessins inédits).

Les deux voyageurs. — But de leur expédition. — Départ. — Originaux. — De Québec à Lacrosse. — Les wagons-dortoirs. — Saint-Paul. — Saint-Antoine. — Saint-Cloud. — Sauk-Centre. — Le bon chien Rover. — La Rivière Rouge. — Georgetown. — Voyage en canot. — Chasse. — Une tempête-ruban. — L'ozone. — Les yeux d'or. — Le fort Garry. — Fort Garry. — Il est trop tard pour traverser les montagnes Rocheuses avant l'hiver. — Bucéphale. — Notre équipage. — Nous quittons le fort Garry. — Fort Ellice. Comment se fait le pemmican. — La Saskatchaouane méridionale. — Arrivée à Carlton. — Carlton. — Départ. — La Rivière aux Coquilles. — La *Belle-Prairie*. — La rivière Crochet. — Comment on bâtit une hutte en troncs d'arbres. — Ameublement. — Visite de Cheadle à Carlton. — Le fort Milton est achevé. — Les Cries des Bois. — Leur contraste avec les Cries des Plaines. — Ils sont exempts de difformités. — Enfants indiens. — Un *sac à mousse*. — Décidément l'hiver est arrivé. — La Ronde et Cheadle partent pour les plaines. — Chasse. — Traineaux. — La Chasse aux trappes. — Les animaux à fourrure. — Valeur des différentes fourrures. — Premiers pas du trappeur dans la forêt. — L'art de poser les trappes à martre. — Trappes d'acier pour les loups et les renards. — Le wolverène. — Ses ruses. — Vie du trappeur. 209

La vie du trappeur (suite). — Les voyageurs quittent leurs quartiers d'hiver. — Le fort Pitt. — Les castors. — Edmonton. — M. O'B. — La contrée est inconnue à l'ouest des montagnes. — Cols et passages. — Départ d'Edmonton. — On n'y croit pas à notre succès. — Lac Sainte-Anne. — Entrée dans la forêt. — La rivière Pembina. — Le charbon de terre. — Gibier. — Curieuse coutume des tétras de saule. — Changements effectués par le castor. — Le coude du Mac Leod. — La forêt en feu. — Sauvés! — La rivière Athabasca. — Premier aperçu des Montagnes Rocheuses. — Sur les montagnes. — Admirable paysage. — Jasper-House. — Construction d'un radeau. — Les Chouchouaps des Montagnes Rocheuses. — Passage de l'Athabasca. — La Roche du Prêtre. — Site du vieux fort Henry-House. — La vallée de la Miette. — Passage des Rapides. — La ligne de faite. — Le lac de la Bouse de Bison. — Le Fraser. — Une journée de marche dans l'eau. — Le lac de l'Élan. — Chutes Rockingham. — Le Pont de Mahomet. — Fourche du Fraser, ou Cache de la Tête-Jaune. — Pic de Robson. — Inondation et forêt. — Perte de Giscouékarn. — Nous arrivons à la Cache de la Tête-Jaune. — Nature du pays. — Vue admirable. — Versant occidental des Montagnes Rocheuses. — La *poire* ou la sorbe. — Peu de renseignements. — L'Iroquois retourne à Jasper-House. — Le cheval de M. O'B. est perdu. — Départ de la Cache. — Les Versants. — Rivière du Canot. — Périlleuse aventure sur un radeau. 226

Mont Milton. — Futaie énorme. — Passage de la rivière. — Fourche de la Thompson septentrionale. — On ne trouve pas de route. — Passage de la branche nord-ouest. — Nous perdons encore la voie. — Résolution d'aller à Kamploups. — Découverte inquiétante. — Fin de la voie. — Perdus dans la forêt. — Festin avec de la viande d'ours. — Nous commençons à nous couper une route dans la forêt vierge. — Désastres. — Nourriture quotidienne. — Le mont Cheadle. — Fruits sauvages. — M. O'B. franchit une rivière d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

façon triomphante. — Nouvelles déceptions. — Plus de provisions. — L'Indien sans tête. — Le *Petit-Noir* est condamné et tué. — Toujours la forêt. — Les Grands Rapides. — C'est un vrai cachot. — La *Porte d'Enfer*. — Une trace. — Nous sortons de la forêt! — Notre enthousiasme à la rencontre de nos semblables. — Camp d'Indiens. — Kamploups est en vue. — En avant! en avant! — Fin de nos tourments. — Repos. — Kamploups. — Nous dévorons. — Départ de Kamploups. — Terrasses remarquables de la Thompson et du Fraser. — Bac de Cook. — Tombes ornées. — Grand paysage des *Cagnons*. — Yale. — New-Westminster. — Victoria dans l'île Vancouver. — Lilloet. Les degrés du serpent. — Les auberges sur la route qui conduit aux mines. — Cameron-Town. — William's-reek. — Visite aux mines. — Retour. 242

VOYAGE AUX VOLCANS DE LA FRANGE CENTRALE, PAR M. FERDINAND DE LANOYE. — (1864. — Texte et dessins inédits.)

Comment le temps change les impresssions et les jugements des hommes. — Clermont, son passé, ses monuments, son musée. — Royat et sa vallée. — Le Puy de Dôme et son cortége de volcans. — Le *Malpays* de la France centrale. — Les Puys de Pariou, Chopine et de Côme. — Coulées de lave de celui-ci. — Le camp des Chazaloux. — Les fonderies de Pontgibaud. — Gergovie. — Étude d'histoire et de géologie. — Vercingétorix et César. — Un humble observateur et M. Poulett-Scrope. 257

Les routes du Mont-Dore. — Le volcan de Gravenoire. — Menhir et tombeau. — Section méridionale des Puys et leurs champs phlégréens. — L'oasis de Randanne. — Souvenirs de M. de Montlosier. — Le lac d'Aydat et Sidoine Apollinaire. — Les sources de la Sioule. — Les roches Tuilière et Sanadoire. — La vallée du Mont-Dore au clair de lune. — Les antiquaires. — Excursions. — La cascade de Queureilh. — Le Cinclus aquaticus. — L'ensemble des monts Dores. — La gorge de Chaudefour. — Le Tartaret. — Dernière éruption du Mont-Dore. 273

La Haute-Loire. — Brioude et Saint-Julien. — Le pont de la Vieille-Brioude. — Changement de sol et de climat. — Fix et notre ami Joanne. — La Chaise-Dieu et George Sand. — Excursion sur la crête de Velay et dans les âges géologiques. — Le bassin de la Haute-Loire. — La ville du Puy-en-Velay. — Ses monuments. — Sa banlieue. — Ascension du Mézenc. 289

LE JAPON, par M. AIMÉ HUMBERT, Ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse.

Une excursion à Kanasawa. — La résidence des siogouns. — Les temples de Kamakoura. 305

Le temple d'Hatchiman, à Kamakoura. — Le bouddhisme au Japon. — Les bonzes 321

Taïcosama. 337

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. GUSTAVE DORÉ, et CH. DAVILLIER. (1862. — Dessins inédits de Gustave Doré, texte inédit de M. Ch. Davillier.)

SÉVILLE. — L'Alcazar de Séville ; le *Patio de las doncellas*. — La *Sala de Embajadores*. — Le *Patio de las Munecas*. — Pierre le Cruel et Maria de Padilla ; le *rey Bermejo et ses trésors*. — Les *Banos de Padilla*. — La *Capilla de Azulejos*. — Les jardins de l'Alcazar. — La *Casa de Pilatos*. — La *Juderia* et la *Moreria*. — La *Calle del Candilejo ;* la *Cabeza del rey don Pedro*. — La *Universidad*. — Le couvent de *Santa-Palla ;* une façade d'église en faïence. — Le musée de Séville ; la salle de Murillo ; le Torrigiano. — Les théâtres de Séville. — Fanfaronnades andalouses : — *Pacomandria y sacabuchés*. — Les *Estranjis*. — *Geroma la castanera*. — Comment on traite les étrangers dans les *sainetes*. — *Inglis-manglis*, *Gabachos et Franchutes*. — Les *Barateros* de Séville ; *la gente de mal vivir ;* la chanson du *Baratero sevillano*. — La prison ; les *carceleras*, ou chansons de prisonniers. — Les barbiers de Séville. — Une *barberia*. — Les *borberillos*, ou barbiers en plein air. . . . 353

Le faubourg de Triana et ses habitants. — L'église de Santa-Ana. — Sainte Justine et sainte Rufine. — Les faïences de Triana. — Les *Gitanos ;* leurs occupations et leurs habitudes. — Le *calo*, ou langue des Gitanos ; ses légendes et ses poésies ; une malédiction gitana. — Les diseuses de bonne aventure : la *caridad ; don Miguel de Manara ;* les chefs-d'œuvre de Murillo. — Un tableau de Juan Valdès Leal. — La *Fabrica de Tabacos* · le *Polvo sevillano*. — Les *Cigarreras ;* les *Pureras*. — Le *Capataz ;* les *Maestras* et les *Capatazas*. — Les *cigarreros de papel ;* les *puros*. — Les repas des cigarreras ; les *empapeladoras*. — La sortie des ouvrières ; ce qu'elles sont dans la vie privée ; la *Relacion de las cigarreras*. — *Majas* et *Majos ;* la *gente de Cuerno*. — Le dialecte andalous. — Le *Ceceo*. — La *Feria de Sevilla ;* les *Gitanos chalanes*. Les *botilleras* et les *ermitas*. — La *zambomba*. — La *noche buena*. — La *velada de San Juan*. — La *Alameda de Hercules ;* les *puestos de bunuelos* et de *flores ;* les *puestos de agua*. — Le retour de la *feria de Torrijos ;* la *calle de Castilla ;* les *Majas* habillés à la française. — Gitano ivre-mort. — Les *Romerias*. — *La Virgen del Rocio*. 369

Les fêtes religieuses de Séville : les *Pasos*. — Judas Iscariote. — *Jesus Nazareno del gran Poder*. — Un cierge monstre, le *Cirio Pascual*. — Les *Cofradias*, les *Nazarenos ;* les *Caperuzas*. — *Da entrada del Cristo en Jerusalen*. La *Prision del Senor*. — Les *Tinieblas* et le *Miserere* à la cathédrale. — Le *Monumento*. — Les processions du Vendredi saint. — Le cortége de la *Mort* et l'*Établissement de l'Église* en tableaux vivants. — Le Marché aux agneaux. — Le dimanche de Pâques : une *corrida* extraordinaire. — Les anciennes danses espagnoles : le *Turdion*. — Opinion de Lope de Vega. — La *Pavane* d'Espagne ; Catherine de Médicis et Mar-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerite de Navarre. — Le *Paspié* et le *Pasacalle*. — Les *Folies d'Espagne*. — La *chacona*. — Les danses *picaresques*. — La *Zarabanda*. — Le Père Mariana et l'évêque d'Avranches. — Les *Coplas de Zarabanda*. — Le Régent danse la sarabande. — Quelques noms d'anciennes danses. — Les danses gaditanes. — Martial et les danseuses. — Cadix. — *Telethusa*. — La *Puella gaditana*. — Pline le Jeune et Pétrone. — De l'antiquité des castagnettes. — La bibliographie de cet instrument. — La *crotologia*. — La *padereta*. 385

Les *academias de baile*, ou écoles de danses. — Une affiche séduisante : le *Salon del recreo*. — Les *bailes de palillos*. — L'arrivée des *boleras*. — Une duègue accomplie. — Les *boleras robadas*. — Les rafraîchissements. — La *Campanera* danse le Jaleo de Jerex. — Doré s'improvise violoniste. — L'Anglais, le mouchoir et le *durillo*. — Les *cantadores*. — *El peinero*. — Les *coplas de baile*. — Un *Baile de Candil* dans le faubourg de *Triana*. — Le *Polo*. — Une *Tonada*. — Le *Zarandeo* et le *Zorongo*. — Les *Cantadores* andalous. — Le *Tango americano*. — Les *Decimas*. — La *Rondena*. — Le *Zapateado*. — Le *Vito Sevillano*. — *El Ole gaditano;* la *Nena*. — Encore le *Bolero*. — Le doyen *Marti* et le *Fandango*. — Les *Panaderos*. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE 1866, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.). 417

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES 430

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr